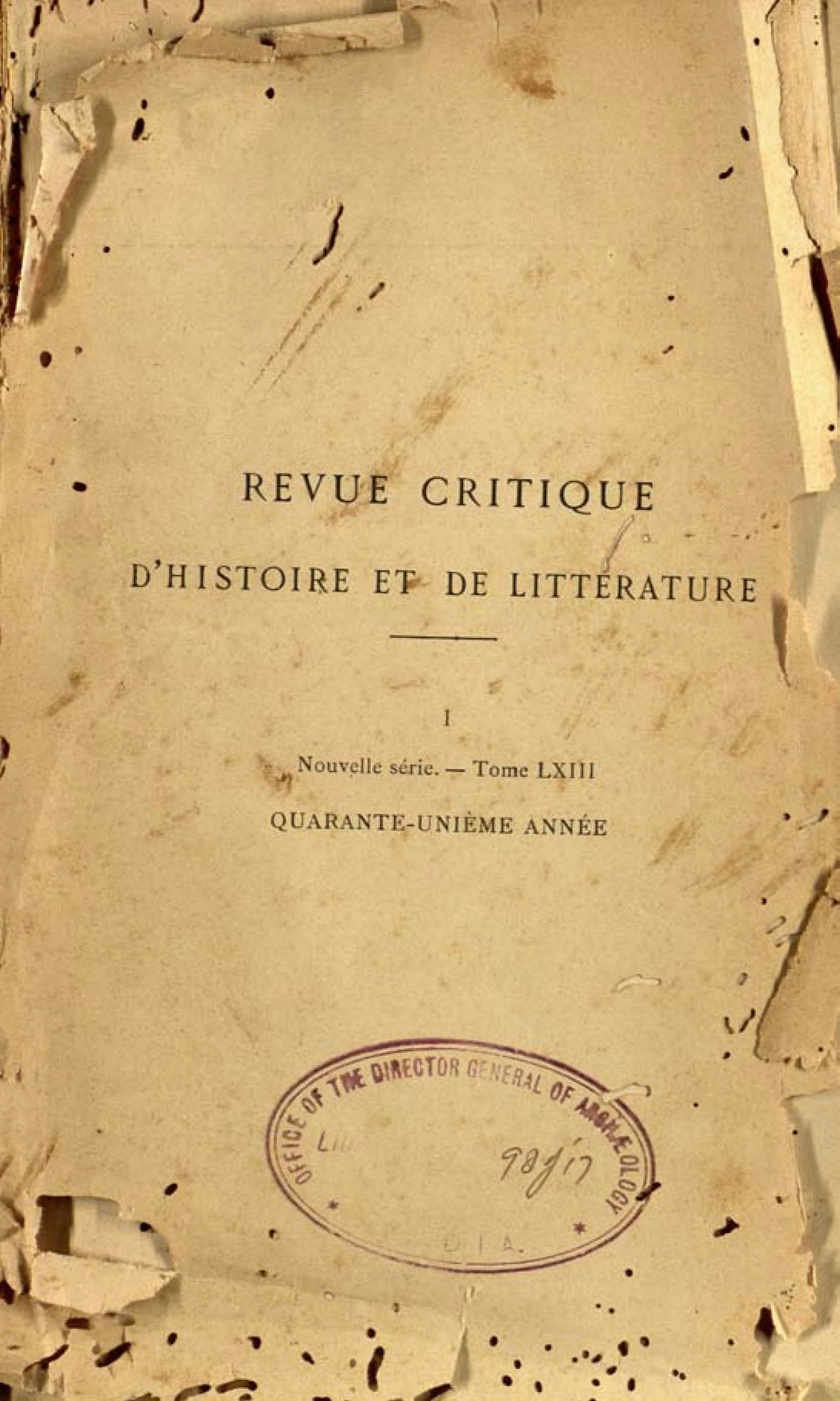

OFFICE OF THE
Library Regr No
INDIA



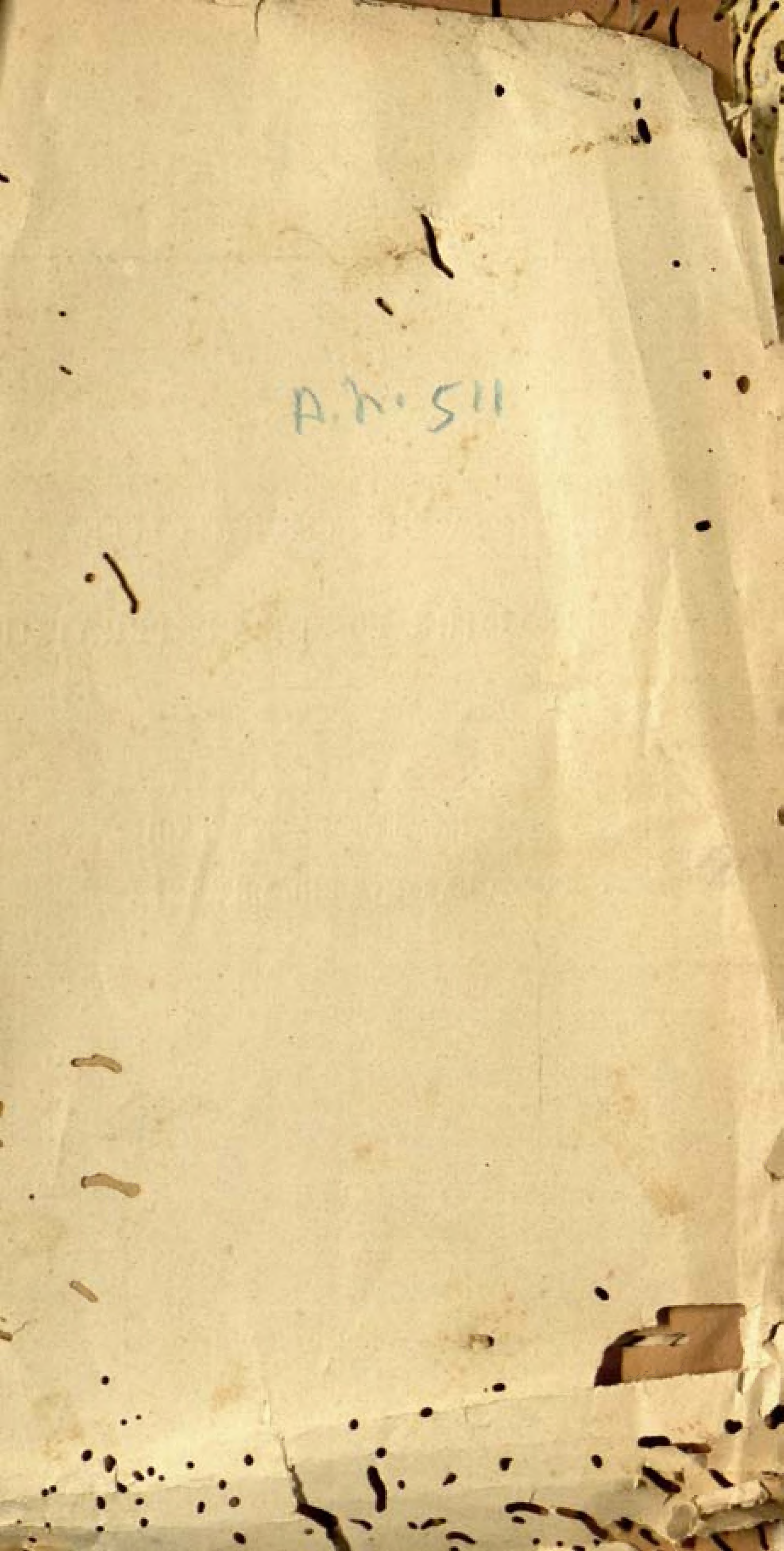
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LXIII

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

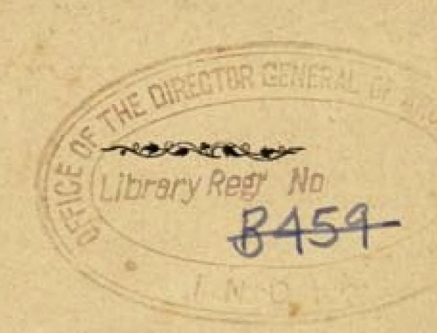
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXIII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1907

ANNÉE 1907

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Séances du 28 décembre 1906 au 21 juin 1907. (Léon DOREZ).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 7 Janvier — 1907

Vier Philosophische Texte des Mahâbhâratam : Sanat sujâtaparvan, Bhagavadgîtâ, Mokshadharma, Anugîtâ. In Gemeinschaft mit Dr. O. Strauss aus dem Sanskrit übersetzt von Dr. P. Deussen. — Leipzig, Brockhaus, 1906. In-8, xviij-1010 pp.

Si la philosophie de l'Inde, en dehors des grandes lignes, n'est encore qu'imparfaitement connue, ce n'est pas — tant s'en faut! — qu'elle se soit abritée du manteau du silence : déconcertant, sans doute, est le laconisme de ses aphorismes, mais bien davantage encore la monotone prolixité de ses amplifications. Quelle patience n'a-t-il pas fallu pour traduire ces quatre traités versifiés, qui, pour ne refléter, somme toute, que deux des multiples faces de cette philosophie à une certaine époque de son développement, n'en occupent pas moins près de 1,000 pages? Et cela, bien entendu, sans que le compte en ait été accru, du fait des traducteurs, par le moindre commentaire, non pas même par la plus courte note : à peine, çà et là, un utile et bref renvoi à quelque variante de la même légende (p. 803), ou bien, surtout dans l'Anugîtâ, dont le texte paraît avoir le plus souffert, d'heureuses corrections (p. 936-937) dont bénéficient la métrique et le bon sens.

Les Sanatsujâtaparvan « Livre de S. », ainsi intitulé du nom du sage qui y révèle l'unique et éternelle réalité, est un fragment du chant V du Mahâbhârata, qui se monte au total, relativement modeste, de 226 stances. La Bhagavad-Gîtâ « Cantique du Bienheureux », vrai joyau de poésie mystique enchâssé dans le chant VI du même recueil, en enferme 703, dont on n'oserait supprimer une seule, du moins

jusques et y compris la splendide « Vision d'Arjuna » qui forme le point culminant du poème. Mais l'effrayant Mókshadharma « Discipline de la Délivrance », mis au chant XII, entre autres enseignements, dans la bouche de Bhīshma agonisant (!), ne comporte guère moins de 7500 stances (p. 109-882 de la présente traduction). Enfin, l'Anugîtà « Nachgesang » du chant XIV clôt de ses 1071 stances ce *Selectae* de la philosophie de l'Inde médiévale.

Nul n'était mieux qualifié que M. Deussen, l'éminent sanscritiste, le traducteur de 60 Upanishads, le profond métaphysicien disciple de Schopenhauer, pour mettre à la portée du grand public lettré les abstruses, hardies et parfois sublimes spéculations de ce monisme intempérant. En une sobre et discrète préface il nous laisse entrevoir la portée ultérieure de son œuvre. On admet généralement que la philosophie du Mahâbhârata, telle qu'elle ressort en particulier de l'exposé de la Bhagavad-Gîtâ, est une contamination peu cohérente des deux systèmes du Védânta (idéalisme moniste) et du Sânkhya (matérialisme dualiste). La question, dit-il, est de savoir (p. vi) si nous n'aurions pas plutôt à y reconnaître « une philosophie de transition » entre celle du Véda et celle de l'âge classique. Les deux points de vue ne me paraissent pas inconciliables, en ce sens que les époques de transition se montrent partout très favorables à l'éclectisme. Mais il faut imiter sa prudente réserve et laisser à l'avenir la solution de ce complexe problème.

L'ouvrage se termine par un index des noms et des concepts les plus importants, — dans l'ordre alphabétique européen, — et par une courte table des passages parallèles, soit d'écrits indigènes, soit de notre propre littérature sacrée. Quelques-uns de ces parallélismes me semblent devoir être ici relevés, à titre d'indication de conformité de la pensée religieuse dans les deux domaines où elle atteint ses plus hauts sommets.

« De quelque contingence que puisse nous advenir un souci, un tourment, un mal, un trouble de cœur, il faut nous libérer de force de ce principe de péché, fût-ce au prix d'un membre de notre propre corps » (Móksh., 174, 43, et cf. Ev. Matth., 5, 29).

« Qui s'est rassasié de toutes friandes douceurs ne réclame plus aucun aliment : ainsi, celui qui s'est rassasié de la connaissance est délicieusement et pour jamais assouvi » (Móksh., 264, 21, et cf. Ev. Joh., 4, 13-14 [1]).

« Celui qui, étant en colère, offre un sacrifice, fait un don, pratique la pénitence ou verse une libation, à celui-là le dieu de la mort enlève

1. Que l'on compare, en outre, les deux rédactions : combien celle de l'Apôtre est plus suggestive sous la simple métaphore dont il la voile! « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; car l'eau que je lui donnerai lui sera une fontaine jaillissante dans la vie éternelle. »

tous les mérites de son œuvre ; vaine est toute piété de l'homme en proie à la colère » (Móksh., 301, 27. et cf. Ev. Matth., 5, 23).

« Le trésor pour lequel tu n'as aucun péril à craindre, que ni roi ni larron ne te saurait arracher ni dérober, que la mort elle-même ne t'enlèvera pas, c'est ce trésor qu'il te faut amasser » (Móksh., 323, 46, et cf. Ev. Matth., 6, 20).

Je signale enfin, à la dernière page, un grand tableau, qui n'est point de luxe pour se retrouver dans l'écheveau de la généalogie des héros du Mahâbhârata.

V. Henry.

Inscriptiones Græcæ ad inlustrandas dialectos selectæ, scholarum in usum iterum edidit F. Solmsen. Leipzig, Teubner, 1905 ; VIII-96 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La *Revue* a signalé en son temps cet ouvrage de M. Solmsen (4 avril 1904). Dans cette seconde édition rien n'a été modifié au cadre primitif. M. S. s'est contenté d'introduire dans plusieurs textes des lectures qui lui ont semblé meilleures, et qui sont meilleures, en effet, comme n° 4 σ[τάλλ]α au lieu de σ[ᾶμ]α, n° 31 l. 77 τε, corr. de Blass pour γε. L'inscription des Labyades, n° 36, est plus exactement publiée en quelques passages, d'après un nouvel examen du monument par M. Nikitskij. Dans certaines inscriptions, par exemple dans les inscriptions ioniennes, le texte est donné plus conformément aux monuments, en ce sens que les caractères O, E = ου, ει sont transcrits tels quels, alors que dans la première édition ils étaient transcrits ο(υ) et ε(ι). Enfin M. S. avertit, dans une note de la préface, que dans les n°s 6 et 7 les génitifs pluriels éoliens comme πολίταν, Νασιώταν, au lieu de rester sans accent, sont maintenant accentués sur la pénultième. Ce sont là des améliorations qui font que cette nouvelle édition est en progrès sur la première. — P. 80, dern. ligne du texte, lire μηδ' au lieu de μήδ'. N° 41, l. 9 M. Solmsen lit maintenant Δοφῖτις avec Studniczka et Bechtel, au lieu de Δοφίτις ; il faut alors corriger *Dophitidis*, qui est resté dans le titre [1].

My.

C. Pascal. **Sopra un punto della dottrina Eraclitea** (Extr. des *Rendiconti del R. Ist. Lomb. di sc. e lett.*, série II, vol. XXXIX, 1906, p. 199-205).

Dans un fragment d'Héraclite rapporté par Sextus Empiricus (VII, 126), κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισιν ὀφθαλμοὶ καὶ ὦτα, βαρβάρους ψυχὰς ἐχόντων,

1. Le prix de cette seconde édition a été abaissé à 1 m. 60, au lieu de 2 m. (2 fr. au lieu de 2 fr. 50).

M. Pascal, professeur à l'Université de Catane, traduit ainsi la dernière partie de la phrase : « *parce qu'ils* ont des âmes barbares (incultes, inintelligentes) », et non : « *s'ils* ont des âmes barbares », interprétation courante. Il s'appuie pour cela sur ce que nous connaissons de la philosophie d'Héraclite, en particulier sur ce point, que l'homme est de sa nature ἄλογος. La phrase en question serait donc une affirmation d'ordre général, par laquelle Héraclite exprimerait que l'âme humaine, de nature ignée, n'est cependant jamais entièrement débarassée de l'élément humide, est par conséquent barbare, et ne peut corriger les données fournies par les sens, qui sont trompeurs. Il y a lieu, cependant, de remarquer que l'âme, selon Héraclite, entre en relation avec le λόγος, le περιέχον, par l'intermédiaire des πόροι αἰσθητικοί, cf. Sext. VII, 130 : διὰ τῶν αἰσθητικῶν πόρων ... τῷ περιέχοντι συμβαλὼν (ὁ νοῦς) λογικὴν ἐνδύεται δύναμιν ; si donc l'homme prend ainsi communication avec le λόγος, comment Héraclite aurait-il pu poser cette thèse générale ἄνθρωποι βαρβάρους ψυχὰς ἔχουσι ? M. Pascal suppose des πόροι λογικοί distincts des πόροι αἰσθητικοί, ceux-ci ne fournissant que des données objectives, tandis que les premiers sont les moyens pour l'âme de communiquer avec la λογικὴ δύναμις ; mais rien n'autorise cette supposition, et l'interprétation proposée, bien qu'ingénieusement défendue, laisse encore place, pour moi du moins, à des doutes qui ne sont point dissipés. Les anciens entendaient d'ailleurs différemment, comme le prouve l'intrusion de ἀφρόνων (ἀνθρώπων) dans leurs citations, p. ex. Stobée IV, 54.

My.

Polystrati Epicurei Περὶ ἀλόγου καταφρονήσεως libellus, edidit C. Wilke. Accedunt tabulæ duæ. Leipzig, Teubner, 1905 ; xix-38 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Ce petit traité d'un philosophe épicurien du IIIe siècle — Polystrate fut le successeur d'Hermarchos dans la direction de l'école épicurienne — avait déjà été publié dans les *Vol. Herculanensia* (1832), et une seconde fois par Gomperz dans le tome XI de l'*Hermes* (1876) ; mais il était possible de donner un meilleur texte. Le premier éditeur n'avait pas toujours bien lu la copie de Naples (N), et Gomperz, malgré son étude serrée de l'apographe d'Oxford (O), avait laissé place à de nouvelles corrections ; il en proposa lui-même quelques-unes peu après. M. Wilke a repris le travail sur une collation nouvelle du papyrus ; il a lu quelques fragments nouveaux, dont il donne le facsimilé ; mais il a renoncé à en tirer quelque chose de suivi. La préface décrit le papyrus et son orthographe ; il convient d'ajouter aux observations de M. W. que si l'orthographe constante est περιπείπτειν, on lit au contraire διαπίπτειν col. XIX *a* 8. Est-ce une faute ? L'index porte διαπείπτειν. L'annotation critique donne toutes les lectures de N et

de O ; elle est suivie, pour faciliter l'intelligence du texte, de l'indication des passages analogues dans la littérature épicurienne. M. Wilke montre enfin dans sa préface que cette diatribe de Polystrate est dirigée contre les sceptiques.

My.

N. G. Politis, Γαμήλια σύμβολα (Extr. de l' Ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου, 1906, p. 111-187). Athènes, Sakellarios, 1906 ; 79 p.

Les cérémonies du mariage religieux dans les pays de langue et de mœurs grecques ont fourni à M. Politis la matière de cet article. Le savant folkloriste s'y est proposé d'interpréter, parmi ces usages symboliques, ceux que l'église grecque a jugé à propos de conserver, et de montrer qu'ils remontent aux plus anciens temps de la vie grecque. L'anneau des fiançailles, les couronnes des époux, le verre où ils boivent en commun, la promenade en cercle autour de la table, toutes les cérémonies liturgiques, dont M. P. découvre la mention dans de très anciens manuscrits, sont pour lui le sujet d'intéressantes observations, de comparaison suggestives, et l'interprétation de ces symboles est généralement juste. On estimera néanmoins que M. P., dans son désir de retrouver chez les anciens Grecs l'origine de ces coutumes, se laisse parfois entrainer à des explications peu solides. Si la promenade circulaire au moment du mariage peut, à la rigueur, bien que le rapport soit loin d'être évident, être rapprochée d'un usage analogue pratiqué dans la Grèce antique lors de l'imposition du nom à un enfant (τὰ ἀμφιδρόμια), il est bien difficile d'établir un parallèle entre ce fait que les époux boivent dans le même verre avec l'épisode connu de l'hymne homérique à Déméter, où nous voyons Hadès faire manger un grain de grenade à Perséphone. M. P., après d'autres exégètes, donne à νωμάω (ἀμφὶ ἓ νωμήσας, v. 373) le sens de « diviser », ce qui demande à être prouvé ; Hadès partage donc en deux le grain de grenade, c'est-à-dire, pour M. P., le fruit entier, et il en fait manger la moitié à Perséphone ; cela veut dire qu'il mange l'autre ; « par conséquent manger d'un même mets était considéré, déjà à l'époque de la formation du mythe, comme le symbole de l'accomplissement du mariage du dieu ». Rien n'est moins certain, et je crains que M. Politis ne se fasse illusion aussi bien sur le sens du texte que sur sa portée. Quoi qu'il en soit, son article, et surtout les excursus qui le suivent, nous font connaître de curieux détails sur la vie intime du peuple grec, et ils ne peuvent être que les bienvenus.

My.

K. Hetzer, **Die Reichenauer Glossen,** textkritische und sprachliche Untersuchungen. — Halle, Niemeyer, 1906; un vol. in-8, de x-191 pages.

Depuis le magistral commentaire qu'en fit Diez il y a quarante ans — mais qui n'était que partiel, et surtout lexicographique, — les Gloses de Reichenau n'avaient pas été étudiées dans leur ensemble; on n'avait pas cherché, en s'aidant des progrès de la philologie, à en extraire systématiquement tout ce qui peut intéresser les origines romanes et spécialement nos origines françaises. C'est ce travail que vient d'entreprendre M. Hetzer, et qu'il nous donne formant le tome VII des *Beihefte* de la *Zeitschrift* de Groeber. Il l'a fait avec beaucoup de soin et de méthode, disons-le tout de suite : il ne s'est pas contenté de l'excellente édition des Gloses donnée par Foerster et Koschwitz dans les *Altfranzoesisches Uebungsbuch* en 1884 et 1902; il a consulté par lui-même le manuscrit, s'est entouré, pour avoir un point de comparaison, des principaux travaux relatifs au latin mérovingien ou au français prélittéraire; il a enfin dressé de son matériel lexicographique une double liste, dont l'une est une table alphabétique des matières, et dont l'autre forme une sorte de complément au Dictionnaire latin-roman de Koerting. Vient ensuite l'étude proprement dite, et la plus grande partie, une centaine de pages (p. 59-145), en est consacrée à la discussion des faits de phonétique : les remarques relatives aux formes, et surtout à la syntaxe, tiennent bien moins de place, comme on pouvait s'y attendre. D'ailleurs la morphologie est ici intimement liée à la phonétique; ce sont deux parties d'un même tout qui à chaque instant se pénètrent et se conditionnent. Comment M. H. les a-t-il traitées, et de quel point de vue?

Je crains qu'entraîné par l'ardeur des recherches et le besoin des déductions rigoureuses, il n'ait voulu un peu trop systématiser, voir par exemple dans les graphies relevées une régularité, une constance, des intentions qui n'y sont pas. C'est un danger en un sens que de vouloir tirer des documents plus qu'ils ne renferment. Je sais bien que le départ est en général délicat à faire, et qu'il est quelquefois difficile, pour ne pas dire impossible et arbitraire, de distinguer les faits significatifs de ceux qui le sont moins, ou qui ne le sont pas du tout. En ce qui concerne le document de Reichenau, le point de vue de Diez me paraît toujours rester juste et devoir être pris en considération : les mots qui y servent de gloses sont évidemment des mots romans, mais c'est essentiellement leur portion interne qui peut nous donner des renseignements utiles sur les transformations phonétiques accomplies vers l'époque de Charlemagne. Les terminaisons au contraire doivent être envisagées avec une certaine méfiance, refaites qu'elles ont été par un scribe plus ou moins latiniste, et refaites souvent un peu au hasard, semble-t-il, présentant par là-même ce désordre qu'on constate dans d'autres documents antérieurs comme les For-

mules d'Angers. Ce qui suffirait à le prouver, c'est qu'à la fin du VIIIe siècle, — qui est bien la date des Gloses, comme a raison de le maintenir M. H., — les voyelles finales autres que *a* s'étaient déjà certainement effacées dans la prononciation : or de ce fait capital nous ne trouvons guère trace ici, mais il était évidemment de nature à laisser le champ libre aux fantaisies orthographiques d'un clerc. Je ne sais pas si M. H. s'est assez pénétré de cette vérité : en tout cas, il ne paraît pas non plus avoir tenu assez compte de ce que j'appellerai l'égalisation des flexions entre le mot glosant et le mot glosé. De ce qu'on trouve par exemple des formes *tramitam : viam*, ou bien encore *vanam : inanam*, etc., il ne s'ensuit pas que l'*a* ait déjà la valeur affaiblie d'un *e* sourd; cela prouve tout simplement que l'*a* de *viam* et de *vanam* a été transporté mécaniquement et par inadvertance dans *tramitem* ou *inanem*. En général cependant M. H. a recueilli et commenté avec beaucoup de soin, beaucoup de prudence tous les indices qui parlent en faveur de changements phonétiques déjà accomplis à la fin du VIIIe siècle, tels que la diphtongaison probable des voyelles accentuées *ė*, *ŏ*, ou bien encore le passage possible de *ē* à *ei*, etc. Et combien sont faibles ces indices, d'une façon presque désespérante, s'il ne fallait tenir compte d'habitudes graphiques invétérées chez les clercs, et aussi de la difficulté presque insurmontable qu'il devait y avoir à noter avec précision des sons nouveaux ! J'irai plus loin, et je crois bien qu'il faut avouer que parfois ces données de la graphie sont contradictoires entre elles et à peu près inconciliables. J'en trouve une preuve, semble-t-il, dans la discussion qui est faite ici (p. 101 et 119) sur l'assibilation de *ty* et *cy*. Par une interversion singulière les Gloses écrivent *viciata* (vitium), mais *manatiat* (minaciae), et de même pour beaucoup d'autres mots analogues ; il doit forcément y avoir là une indication, et il est probable, en effet, que le second de ces mots se prononçait *manatsat*, tandis que le premier sonnait *veyzada* (ou peut-être seulement *vedzyada* ?). Mais alors ce qui est singulier, c'est de trouver une orthographe *linciolo* (linteolum), là où l'on s'attendrait à rencontrer *lintiolo* comme *manatiat*, puisque dans les deux mots le résultat de la sifflante sera identique en français. Il y a là une antinomie, et que M. H. ne paraît pas avoir résolue, quoiqu'il ait bien mené toute cette discussion, et qu'il y ait fait intervenir à juste titre un mot comme le germanique *anetsare* : peut-être devons-nous croire que dans le système graphique du scribe *ci* est toujours employé pour rendre le latin *ti*, et inversement, quelle qu'ait été leur valeur phonétique exacte. C'est, en somme, l'hypothèse la plus plausible. Il y a d'ailleurs quelques points sur lesquels je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. H., sans pouvoir y insister ici. Ainsi je n'irai pas jusqu'à dire qu'à l'époque des Gloses de Reichenau l'*a* final fût définitivement affaibli en *e* sourd : ce devait être une simple tendance. Plus improbable encore me paraît l'effacement de *s* finale,

même étant donnée la localisation des Gloses dans le Nord-Est de la France (localisation qui entre parenthèse a été ici très bien démontrée). Il s'ensuit que les tableaux dressés dans la Morphologie restent à mes yeux bien hypothétiques. Je ne crois pas à un pluriel féminin en *-e* remplaçant *-as* : de plus la chute récente des autres voyelles finales devait donner déjà à la déclinaison un tout autre aspect, dans la langue parlée, que celui qui ressort des p. 147 et suivantes. Puis y a-t-il jamais eu des paradigmes verbaux comme ceux de la p. 163 ? Que devons-nous penser de premières pers. pl. telles que *portain*, ou *partin*, et surtout *vendin* ? Ont-elles jamais existé ? Il semble bien que, dans toute l'étendue de la Gaule, *vendimus* est passé à *vendēmus* dès l'époque latine ; et, pour ma part, je ne suis pas éloigné de croire que les formes germaniques comme *werfûmes* ont exercé de bonne heure une influence analogique sur ces premières personnes au nord de la Gaule, spécialement au nord-est. Tout cela d'ailleurs n'est qu'une hypothèse. Mais était-il bien nécessaire d'exposer ici des paradigmes purement théoriques, et des formes dont les Gloses de Reichenau n'offrent aucun exemple ? N'est-ce pas là précisément vouloir tirer des textes autre chose que ce qu'ils renferment, comme je le disais en commençant ? Ce qui n'empêche pas d'ailleurs l'étude de M. Hetzer d'être pénétrante, je le répète, et en général bien conduite.

E. Bourciez.

Petit supplément au Dictionnaire de Du Cange, par Charles Schmidt. — Strasbourg, J.-H. Heitz, 1906 ; un vol. in-8 de viii-71 pages.

Sous ce titre des mains pieuses viennent de publier une collection de sept ou huit cents mots bas-latins, faite jadis par Charles Schmidt, professeur à la Faculté de Théologie de Strasbourg, et mort déjà depuis une dizaine d'années. Les lexicographes trouvent toujours leur compte à des publications de ce genre, mais il ne faudrait pas évidemment s'exagérer l'importance de celle-ci. Les mots cités avec exemples à l'appui sont ici divisés en trois catégories, suivant qu'ils manquent dans le Du Cange-Henschel, ou qu'ils s'y trouvent seulement avec un autre sens, ou bien encore qu'ils n'apportent qu'un complément de citations, et ces derniers forment à peu près la moitié du recueil. Mais dès lors je ne vois pas très bien l'intérêt qu'il y a à citer d'après Menot le verbe *appreciare*, qui se trouve déjà dans Tertullien, dans la Vulgate, et un peu partout. Et il se peut encore que *funestus* avec le sens de « qui est en deuil » ne se rencontre pas dans Du Cange, mais ce sens est fréquent dans la bonne latinité, et c'est là que les humanistes ont été le chercher vers le xve siècle. D'autre part si *suppa* (soupe) manque dans Du Cange, on en a un exemple bien antérieur à la fin du moyen âge, et qui se trouve dans le fameux texte

burlesque de la Loi Salique écrit sous Charlemagne par le bon moine Agambertus : c'est celui-là qu'il aurait fallu rappeler. Bref toutes ces citations, généralement empruntées à des auteurs du xve siècle, chroniqueurs ou sermonnaires, comme Burchard, Menot, Maillard, pourront offrir quelque intérêt aux médiévistes, elles n'en ont guère pour les études romanes. Çà et là seulement quelques indications seront à glaner dans ce modeste recueil : ainsi, quoique le mot *pamphlet* nous soit sans doute revenu d'Angleterre au commencement du xviiie siècle, il n'est pas inutile de constater que *panfletus* « petit livre » se rencontre déjà dans un ouvrage imprimé à Paris en 1500.

E. Bourciez.

Valfrid Vasenius. **Suomalainen Kirjaltisuus** etc. La *Littérature finnoise, Catalogue alphabétique et systématique. Supplément* V, 1896-1900, *avec un Index des Traducteurs*. Helsingfors. Imprimerie de la Société de littérature finnoise, 1905. II-474 p. in-8.

Il y a vraiment plaisir à constater les progrès d'un petit peuple qui non seulement ne se laisse pas diminuer, mais qui donne constamment des preuves d'une vigoureuse vitalité. Par leur attitude militaire et politique en 1808-1809, les Finlandais avaient mérité l'avantage et l'honneur de conserver les institutions séculaires auxquelles ils étaient attachés. Ils ont pu les maintenir ou les modifier pacifiquement grâce à l'autonomie concédée par le vainqueur qui les avait unis, sans les confondre, avec la grande nation russe.

A côté des Finlandais, commerçants, industriels, navigateurs, agriculteurs, établis dans les villes et sur une partie du littoral et de la Grande Principauté, parlant le suédois, qu'il ne faudrait pas dédaigner malgré leur petit nombre et dont les ancêtres, servant d'intermédiaires avec la Scandinavie, l'Allemagne et les autres pays catholiques du moyen âge, ont été les propagateurs de la civilisation occidentale en Finlande, — il y a eu, de temps immémorial, dans l'intérieur, sur les côtes ou les rives des cours d'eaux et de lacs étendus, une population de chasseurs, de pêcheurs, d'éleveurs, de défricheurs, qui ne parlent ni le suédois, ni le russe, mais divers dialectes finnois, dont le plus cultivé, le *suomalais*, est devenu l'idiome commun et l'une des deux langues officielles.

C'est aux seules publications en cet idiome qu'est consacré le présent catalogue. Quoiqu'il n'embrasse qu'un lustre, il est presque aussi volumineux que les deux précédents suppléments relatifs à la décade de 1886 à 1895. Les publications religieuses en remplissent une bonne partie. Le droit, l'économie politique, la pédagogie, les belles-lettres et surtout les romans, l'histoire naturelle, l'économie rurale, domestique, industrielle, y tiennent également beaucoup de place. Il y a naturellement dans cette littérature en formation une

grande quantité de traductions du suédois, de l'allemand, du français, du russe, de l'anglais, sans intérêt pour ceux qui lisent ces langues et notamment le suédois employé parallèlement pour les publications gouvernementales et administratives. Mais les sciences historiques, y compris la géographie, l'ethnographie, l'archéologie et la linguistique, offrent même aux étrangers qui veulent approfondir les choses de la Finlande, et en général des peuples ougro-finnois, un grand nombre de mémoires originaux très précieux, publiés soit à part, soit surtout dans les grands recueils de la florissante Société de littérature finnoise et des actives Sociétés finno-ougrienne et archéologique. Il y a aussi, dans cette courte période, plus d'œuvres dramatiques et de romans que dans toute la décade précédente.

Le pays qui fournit des étoiles même aux premières scènes lyriques de l'étranger, ne pouvait manquer d'avoir ses compositeurs et ses éditeurs de musique et la liste des publications musicales ne remplit pas moins de quinze pages. Les beaux-arts sont loin d'être aussi abondamment représentés. Quant à la cartographie, si elle consiste surtout en adaptations ou en publications scolaires, elle comprend aussi les importants travaux de l'Exploration géologique, l'Atlas finnois de la Société géographique et celui de l'Association des Touristes. L'énumération des revues aurait pu être complétée par celle des feuilles périodiques ou tout au moins des journaux qui donnent, à côté des nouvelles courantes, de sérieux articles politiques, littéraires, historiques. Tel quel ce catalogue montre que la Finlande, si récemment entrée dans la carrière bibliographique, dépasse déjà bien des nations plus populeuses!

Eug. Beauvois.

Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae, verzameling van stukken, etc., uitgeven door Dr Paul Fredericq en zijne leerlingen. Derde Deel, Gent en S. Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1906, XLVIII, 447 p. in-8°. (Prix : 12 fr.).

Inutile de nous étendre bien longuement sur ce nouveau volume publié par M. le professeur Paul Frédéricq, de Gand, après avoir déjà si souvent entretenu les lecteurs de la *Revue* de ses savants travaux. Cette fois, l'infatigable chercheur dans le domaine de l'Inquisition néerlandaise nous offre le tome III de son *Corpus*, qui alterne avec sa *Geschiedenis der Inquisitie ;* dédié à M. Charles Molinier, ce volume de près de cinq cents pages est rempli presque tout entier de *pièces complémentaires* (« tot anvulling ») des tomes I et II du recueil, s'étendant de 1236 à 1513. Plus notre historien creuse son sujet, plus les élèves de son Séminaire historique s'appliquent à suivre ses traces, plus nombreux se retrouvent les documents inédits relatifs à son sujet. Il en surgit à toute heure, jusque dans la préface (*laatste nage-*

komen stukken, p. XII-XVIII) et nous savons d'avance que ce ne seront pas les derniers. Après l'introduction, l'on trouvera la liste chronogique générale des hérétiques des deux sexes poursuivis et condamnés aux Pays-Bas, de 1025 à 1520 (p. XX-XXXVIII). Puis viennent les *suppléments* récemment decouverts (p. 1-160), suivis d'un *anhangsel van stukken* particulier (p. 160-169); la liste chronologique des pièces du *Corpus* (tomes II et III), donnée ensuite, sera très utile aux travailleurs pour se retrouver danc ce vaste fouillis, ainsi que le registre général des trois volumes parus jusqu'à ce jour (p. 240-447). Les différentes pièces que M. F. a réunies ici, sont de nature très diverse : on y rencontrera des fragments de chroniques, des extraits de comptes municipaux, des sentences judiciaires, des statuts synodaux, des lettres de la faculté de théologie de Paris, etc. L'abondance même de ces documents nous montre toujours davantage quelle importance eut dans la seconde moitié du moyen âge le mouvement d'émancipation spirituelle qui se produisit aux Pays-Bas et surtout aussi avec quelle énergie impitoyable l'Église combattit ces velléités d'indépendance dès qu'elles se manifestaient au grand jour.

R.

Geschichte Boehmen's von Adolf Bachmann, Band II. Gotha, F.-A. Perthes, 1905, XII, 849 p. in-8°. Prix : 20 francs.

La collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte*, publiée par la librairie Perthes, de Gotha, s'est augmentée d'un nouveau volume de l'*Histoire de Bohême*, de M. Ad. Bachmann, professeur à l'Université allemande de Prague. Le premier volume, qui a paru en 1899, ne nous est point parvenu dans le temps; il racontait les origines du peuple tchèque et le développement historique du royaume de Bohême jusqu'en l'année 1400. Le second tome reprend cette histoire à la dernière date et continue le récit jusqu'à l'année 1506. C'est une période un peu plus que séculaire et tumultueuse par excellence; elle embrasse la fin de la dynastie luxembourgeoise, le règne de Wenceslas, celui de son frère Sigismond, ceux d'Albert II d'Autriche, et de Ladislas le Posthume et les atroces luttes religieuses et politiques qui déchirent le pays et amènent en 1458 George de Podiebrad, le patriote hussite, sur le trône. Il s'y maintient avec plus ou moins de succès jusqu'à sa mort, en 1471, puis l'anarchie recommence par la lutte opiniâtre entre le roi de Hongrie, Mathias, Corvin et Ladislas II, le roi de Pologne, qui réussit à s'assurer d'abord la couronne de Bohême, puis, Mathias une fois mort (1490), réunit également la terre des Magyars à son empire. C'est au milieu du règne de Ladislas que s'arrête provisoirement le récit de M. Bachmann. Bourré de

faits, avec de copieux renvois aux sources, l'*Histoire de Bohême* [1] du professeur allemand de Prague traite naturellement cette période mémorable des luttes du peuple bohême, à un point de vue moins exclusivement national que Palacky et ses nombreux disciples ; il réagit en maint endroit contre les opinions qui ont cours, tant sur le terrain de la politique, que sur le terrain religieux, dans les milieux tchèques. Mais on ne peut l'accuser pourtant, sans injustice, de parti pris ; il veut être impartial et comme c'est incontestablement un savant de mérite, un manieur érudit des sources historiques, auquel ses études antérieures [2] ont donné une compétence particulière pour l'époque du quinzième siècle, on ne peut que tirer profit de ses divergences d'avec les écrivains du bord opposé, en étant amené de la sorte à étudier plus à fond les nombreux points encore en litige [3]. Malheureusement, ce qui manque un peu trop à son récit, c'est la chaleur et la vie. Il est visible que l'auteur reste assez froid vis à vis du mouvement hussite, auquel il attribue principalement la décadence marquée de la Bohême [4], mais il aurait pu néanmoins mettre plus de couleur et d'animation dans le tableau de tous ces bouleversements terribles, révolutions, croisades, guerres civiles, qui désolent son pays pendant plus d'un demi-siècle. C'est un travail consciencieux et certainement utile ; ce n'est pas un de ces livres qui procurent une jouissance littéraire à leurs lecteurs et dont ils se séparent à regret [5].

R.

---

1. C'est en effet l'un des mérites les plus incontestables du livre de M. B. que la richesse de l'*apparatus criticus* (renvois aux sources, discussion des détails controversés, etc.) ; il contraste agréablement, par là, avec d'autres volumes de la même collection, dans lesquels la partie bibliographique et critique est infiniment plus négligée.

2. M. Bachmann a publié de nombreuses études sur l'histoire bohême dans l'*Archiv für oestreichische Geschichte*, et une étude très développée de lui sur George de Podiebrad a paru à Prague dès 1878.

3. L'un des points les plus discutés dans l'histoire de ces luttes politico-religieuses est évidemment la sincérité plus ou moins complète des principaux acteurs du drame révolutionnaire. Il y aura toujours là une forte part de subjectivité dans les appréciations des historiens. Cependant, M. B. nous semble exagérer un peu les dispositions ultra-conciliantes de George de Podiebrad vis-à-vis du Saint-Siège.

4. La décadence matérielle et morale de la Bohême au xve siècle n'est pas niable en elle-même ; mais on peut se demander si la révolution religieuse devait forcément l'amener et si des causes économiques et politiques, la misère des classes laborieuses, l'égoïsme et l'incapacité de la noblesse, soit tchèque, soit allemande, n'ont pas été les causes principales de cette décadence.

5. Çà et là il y a des fautes d'impression ; ainsi, p. 538, il faut lire : *darum mied er jede Schroffheit*, au lieu de *darum virder jede Schroffheit*, etc.

Die Reise des Kardinal's Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich und Oberitalien, 1517-1518, beschrieben durch Antonio de Beatis, veroeffentlicht und erlaeutert von Ludwig Pastor (Erlaeuterungen und Ergaenzungen zu Jannssen's Geschichte des deutschen Volkes, IV, 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, XII, 186 p. in-8°. Prix 4 fr. 40.

M. Pastor nous offre dans ce nouveau cahier complémentaire à l'*Histoire du peuple allemand* de Mgr Janssen, une relation de voyage très amusante, et très intéressante également, au point de vue scientifique, qu'il a découverte à la *Bibliotheca Nazionale* de Naples. Il s'agit d'un journal tenu par Antonio de Beatis, durant la tournée que son maître, le cardinal Louis d'Aragon, fit à travers l'Europe occidentale, de 1517 à 1518, à la fois comme touriste et comme diplomate. De race royale — il était le fils légitime d'un bâtard du roi Ferdinand I de Naples — dom Louis d'Aragon, fort mêlé aux affaires politiques de la curie romaine, et naguère encore favori du pape Léon X, avait été, dans une certaine mesure, compromis, lors des intrigues de palais qui aboutirent à la mise en jugement et à l'exécution du cardinal Petrucci (1517). Il s'éloigna pour quelque temps de Rome, voyagea, puis se réconcilia, lors de son retour, avec le souverain pontife, et quand il mourut en 1519, à l'âge de quarante-quatre ans, ses obsèques furent célébrées avec pompe par la cour pontificale.

Ce sont les impressions de ce voyage, — sinon celles du cardinal, du moins celles de son secrétaire — que nous raconte le manuscrit découvert à Naples par M. Pastor et complété par deux autres copies, que l'auteur avait distribuées à des amis [1]. Écrit en dialecte apulien, avec une entière absence de préoccupations littéraires, le récit est d'autant plus intéressant qu'il nous fait connaître l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, à la veille même du jour où commence à s'affirmer le futur schisme religieux, dont les débuts n'ont pas encore attiré l'attention du touriste italien. Antonio de Beatis est d'ailleurs, tout naïf qu'il nous semble parfois, un observateur très attentif et qui s'intéresse aux choses les plus variées; partout les chefs d'œuvre de l'art religieux et profane sont visités et décrits par lui; les grands personnages qu'il approche, empereurs, rois et banquiers, appréciés, les bibliothèques explorées, les mœurs des seigneurs, comme celles des bourgeois et des paysans consciencieusement consignées sur ses tablettes. L'auteur ne s'occupe guère de politique; on voit très bien qu'il tenait à ne froisser personne et ce n'est donc pas chez lui qu'on ira chercher des révélations sur Charles V [2] ou François I; mais on trouvera par contre dans son journal une foule de détails curieux sur

1. M. Pastor nous donne d'abord la traduction allemande, puis le texte italien avec les variantes (assez insignifiantes) des différents manuscrits; il y ajoute une série de notes utiles.

2. Il a vu Charles-Quint à Middelbourg (p. 60-62).

la vie quotidienne des gens, sur les vivres et les boissons [1] des pays qu'il a parcourus, sur les moyens de locomotion qu'on y emploie, sur les poêles et les lits d'auberge, sur les villes et les forêts, les champs et leur culture, sur la langue parlée par les hommes et la beauté des femmes [2], sur les reliques des cathédrales, les ruines antiques, les costumes modernes, etc. Il a grimpé au dôme de Cologne, au beffroi de Gand; il a contemplé Strasbourg de la plate-forme de sa cathédrale et Paris du haut des tours de Notre-Dame; il a visité les châteaux historiques des bords de la Loire [3]. Cette *curiosité* de bon aloi est encore fort rare à cette époque et, en dehors de l'Italie, les premières années du xvie siècle ne nous ont fait point connaître encore des voyageurs aussi avisés et aussi désireux de s'instruire. Les uns, parmi les contemporains, sont des érudits nomenclateurs plus ou moins secs, uniquement occupés de l'antiquité classique; d'autres, plus capables comme par exemple, Francesco Vettori, collectionnent surtout des faits divers anecdotiques et plus particulièrement des anecdotes scandaleuses. A de Beatis, lui, prend des notes, presque à la façon d'un *globe-trotter* moderne et l'on ne peut que remercier M. Pastor de nous avoir fait connaître son amusant et instructif récit.

R.

Beitraege zur Wirtschafts = und Sozialgeschichte der Reichsstadt Frankfurt von Dr Friedrich Bothe. Leipzig, Duncker und Humblot, 1906, IX, 172 p. in-8°. Prix : 5 fr. 75.

L'auteur, professeur de l'enseignement secondaire à Francfort sur-le-Mein, a entrepris une série de recherches préliminaires sur le passé économique de la ville libre impériale, pour aboutir plus tard à une histoire complète de la Révolution urbaine de 1612-1614, connue sous le nom du soulèvement de Fettmilch et consorts. Le dernier auteur qui se soit occupé plus en détail de cette période de l'histoire de Francfort, l'archiviste Kriegk, ne connaissait pas le dossier complet

1. Il nous apprendra qu'il n'y a point de bons fromages en Allemagne; par contre, en France, on a d'excellentes méthodes pour apprêter les mets de mille manières.

2. En Allemagne, les femmes tiennent à ce que leur vaisselle soit propre, mais elles-mêmes sont très malpropres, et si leurs formes sont opulentes, elles sont très froides, de l'avis de ses compagnons de voyage. Les servantes d'auberge en Germanie ne se laissent pas aussi facilement embrasser que les soubrettes françaises, mais elles permettent qu'on leur serre la taille et consentent à boire avec les étrangers (p. 50-51). Les Flamandes ont, pour la plupart, des dents gâtées, mangeant trop de beurre et buvant trop de bière, mais comme elles ont un bon estomac, leur haleine n'est pas fétide (p. 71).

3. Notre pauvre secrétaire a été volé pendant son séjour à Gaillon; de là, sa mauvaise opinion sur le menu peuple en France, alors qu'il proclame les Allemands et Flamands foncièrement honnêtes.

du procès Fettmilch, dont les quatre-vingt-quinze volumes in-folio dormaient encore en paix dans les archives grand-ducales de Darmstadt et n'ont été que récemment restitués par le gouvernement hessois. M. B. en se mettant courageusement au dépouillement de ce bloc judiciaire, a donc pu renouveler notablement la physionomie de cet épisode curieux du passé francfortois. Il se dit en mesure de prouver que l'insurrection de 1612 ne fut pas, comme l'ont prétendu les uns, une lutte des corporations d'arts et métiers contre le patriciat, ni, comme l'ont prétendu les autres, une manifestation contre les Juifs accapareurs, mais que la cause fondamentale en doit être cherchée dans la misère économique générale de la population d'alors [1].

Ce premier fascicule renferme deux études : la première, *Aus Frankfurts' alten Rechenbüchern* (p. 1-49), nous donne un aperçu sommaire, mais lucide, sur la comptabilité officielle de la république, sur les règlements d'après lesquels sont établis les vieux registres des comptes, etc. Il explique leur importance, comme sources pour l'histoire de la civilisation ; il nous entretient des impôts successivement créés sur le commerce et l'industrie, et nous montre comment, au XVI[e] siècle, le besoin de vivre largement, de « vider, comme il dit, la coupe débordante de la vie » (p. 29) entraînait non seulement les particuliers, mais le Magistrat lui-même à gaspiller d'une manière inexcusable ses ressources. Aussi le deuxième essai, consacré à la *Situation économique de la population de Francfort au début du* XVII[e] *siècle*, nous montre beaucoup de maisons restant inhabitées ou tombant en ruines, et la population relativement peu nombreuse ; on ne comptait vers 1550 que 1,826 familles dans l'enceinte des murs, et 2,708 sur tout son territoire urbain. A ce moment la crise religieuse amena beaucoup d'immigrants des Pays-Bas, de France et d'Angleterre, mais les querelles religieuses [2], les maladies épidémiques en firent repartir un bon nombre, et d'ailleurs la plupart des nouveaux venus étaient plutôt pauvres. Dans les premières années du XVII[e] siècle (1606), Francfort approchait de 19,000 âmes ; M. Bothe nous en donne les rubriques ethniques et le classement social (femmes, enfants, ouvriers, étrangers). Dans ce nombre on trouve environ 500 juifs qui furent expulsés en masse par le mouvement plus ou moins démocratique de 1612-1614 [3].

Ce qu'on peut reprocher, sans leur faire tort, aux études d'ailleurs

---

1. Nous signalerons dans la préface (p. IV-V) quelques remarques fort sensées sur l'impossibilité de fixer d'une manière certaine la *valeur véritable* des sommes d'argent mentionnées dans des documents anciens, et par suite, de déterminer d'une façon scientifiquement satisfaisante le *pouvoir* de l'argent pour une époque tant soit peu éloignée de nous.

2. En 1595 les luthériens chassèrent tous les calvinistes qui ne voulaient pas abjurer leur foi.

3. Cela semblerait indiquer partout un mouvement anti-sémitique assez prononcé.

intéressantes de M. B., c'est qu'elles sont trop denses, trop compactes, et qu'on ne s'y oriente pas assez facilement. Tout au moins aurait-il pu découper son manuscrit en paragraphes spéciaux, et y placer des sommaires pour permettre au lecteur de s'y retrouver sans trop de peine [1].

N.

Henry Tronchin. **Un médecin du** XVIIIe **siècle**, Théodore Tronchin (1709-1781) d'après des documents inédits. Paris, Plon; Genève, Kündig, 1906; in-8° de 417 pages, avec un portrait et une gravure.

Dans un ouvrage sur la *Médecine à Genève* dont il a été rendu compte ici (cf. la *Revue* du 12 mars 1906), le Dr Léon Gautier annonçait et d'avance délimitait la présente étude. « Médecin d'un grand et réel savoir, écrivait-il, d'infiniment d'esprit, d'un tact remarquable et doué par surcroît de beaucoup de savoir-faire..., Tronchin est le véritable type du médecin homme du monde pratiquant dans le grand monde. Si la place de Tronchin doit être réduite dans l'histoire de la science, son rôle dans la haute société de son temps, ses relations avec Voltaire, l'influence qu'il exerça sur le Conseil et sur la Compagnie feront le sujet d'un livre intéressant... »

L'intérêt de cette biographie réside, en effet, beaucoup moins dans la détermination du mérite scientifique de Tronchin, — hygiéniste et « directeur de santé » plutôt que savant et que guérisseur, et rattachant sa méthode à des idées point spécifiquement médicales — que dans l'histoire des relations du fameux médecin genevois avec la société de son temps : la campagne en faveur de l' « inoculation », on en a fait très justement la remarque, touche elle-même à l'histoire des idées tout autant qu'à la science. Surtout, par la situation exceptionnelle qu'il eut auprès de Voltaire et de Rousseau, par ses relations dans la société française, principalement après son installation à Paris en 1766, Tronchin est un des témoins — parfois même l'un des acteurs — les mieux placés pour connaître et pour juger bien des hommes et des choses. Son descendant, avec une discrétion assez rare pour être signalée, s'impose « la réserve que nous dicte le secret professionnel, même à si longue échéance », et s'interdit de publier tous les détails intimes renfermés dans les consultations épistolaires qu'adressèrent à « l'Esculape de Genève » tant de personnalités marquantes du XVIIIe siècle. Mais il donne, à propos de Voltaire, de Rousseau et des affaires de Genève, de Paris et de la chûte de Choiseul, nombre de documents inédits qui font mieux apprécier maint épisode de l'histoire littéraire ou politique, en même temps qu'ils mettent en

1. En appendice se trouvent une vingtaine de documents, statistiques diverses, comptes sur la fortune des bourgeois, etc., tirés des Archives de la ville.

lumière la figure un peu puritaine de cet honnête homme dont son biographe nous aide, sans insistance trop poussée, à comprendre l'ascendant sur tous ceux « pour qui la mort est le roi des épouvantements [1] ».

F. BALDENSPERGER.

T. R. DAVIES. French Romanticism and the Press; the Globe. Cambridge University Press, 1906; in-8° de 224 pages.

Il était permis d'espérer qu'après les monographies déjà consacrées au *Globe* [2], un nouveau travail sur ce sujet donnerait du définitif et de l'excellent. Il n'en est rien, et le présent ouvrage ne vaut guère que par les extraits plus ou moins développés qu'il tire de ce fameux périodique : remercions l'auteur d'avoir fait soigneusement œuvre de copiste pour des pages aussi importantes que le manifeste du premier numéro ou que tel compte-rendu de Sainte-Beuve. Quant au reste, c'est un travail manqué. La disposition des chapitres (qui fait apparaître l'attitude du *Globe* en face du romantisme *après* un relevé des comptes-rendus consacrés à des recueils de vers), l'arrangement typographique (qui, en dehors de quelques pages, 89 et suivantes, ne permet pas de distinguer entre le nom de l'auteur d'un livre et celui de l'auteur d'un article), l'absence d'index, — tout concourt à faire de cet ouvrage un médiocre instrument de travail. Et quant à lui demander un essai de synthèse, un complément d'information, il n'y faut pas songer. Le groupement de définitions du romantisme fourni par le chapitre III est moins gai, mais presque aussi baroque, que celui que tentèrent Dupuis et Cotonet (dont M. D. met d'ailleurs la *Lettre* — parue en 1836 dans la *Revue des Deux-Mondes* — à la date des *Odes et Ballades* et des *Nouvelles Méditations*). L'auteur des *Barricades* bénéficie de la mention « inconnu » (p. 215) et ainsi Vitet, dont les essais dramatiques correspondaient si bien à l'ensemble de l'effort du *Globe* avant *Cromwell*, se trouve parfaitement négligé. Que *Freyschütz* soit de Weber (p. 163), l'*Homme du monde* d'Ancelot (p. 179), que le poème de Vigny s'appelle *Paris* (p. 98) et le mélodrame de Ducange *Trente ans ou la vie d'un joueur*, c'est ce que M. D. laisse à suppléer à son lecteur ; et le passage suivant peut donner une

---

1. « Faciliter le recteur en sa recherche » (p. 29), qui est d'une langue terrible, est-il une citation? Rétablir, p. 225, l's omis dans le passage cité de la *Guerre de Genève* :

O vanité! ô fatale science!

2. A. Morel, *Un journal littéraire sous la Restauration*, dans la *Réforme littéraire*, 16 mars, 6 avril, 4 mai 1862; Th. Ziesing, *le Globe de 1824 à 1830 considéré dans ses rapports avec l'école romantique*, Zurich, 1881; Ad. Lair, *le Globe, sa fondation, sa rédaction, son influence, d'après des documents récents*, dans la *Quinzaine* du 1er février 1904.

idée de ses essais de groupement (p. 40) : « L'ouvrage digne d'être noté ensuite est le *Smarra* de Ch. Nodier, chef-d'œuvre de fantastique dans l'intrigue, issu de la même disposition d'esprit que l'*Adolphe* de Constant. En 1823, Hugo publie *Han d'Islande*, un livre qui témoigne d'une grande originalité, mais qui est gâté par une langue trop ornée ; *Cinq-Mars*, de Vigny, est du même type... »

F. Baldensperger.

Max Doumic, **La Franc-maçonnerie est-elle juive ou anglaise?** Paris, Perrin et Comp., 1906, 101 p. in 18° (Prix : 1 fr.).

Peut-être est-ce faire beaucoup d'honneur à l'auteur du *Secret de la Franc-maçonnerie* que de parler dans un recueil scientifique de cet opuscule où les violences préméditées du langage accusent l'intention bien arrêtée d'atteindre, à travers les « niaiseries réputées à tort inoffensives » de la franc-maçonnerie, les principes même de la Révolution française, comme l'ont essayé déjà, dans ces derniers temps, de nombreux écrits anti-maçonniques, cités dans notre brochure avec beaucoup d'éloges. Le seul point qui puisse intéresser l'historien dans ce dédale d'insinuations et d'affirmations sans preuves, écho tardif des polémiques furibondes que souleva jadis l'affaire Dreyfus (p. 10), à laquelle est consacrée toute la seconde moitié de la brochure, c'est l'examen de la question qui lui a fourni son titre : la franc-maçonnerie serait-elle d'origine juive? Tous ceux qui savent que cette association plus ou moins secrète, si controversée de nos jours, est née en Angleterre vers le milieu du xviie siècle, à une époque où les Israélites étaient persécutés un peu partout, que c'est sous l'influence anglaise que les loges ont été fondées par toute l'Europe, au cours du xviiie siècle, trouveront simplement absurde la légende, encore répétée de nos jours. Le bon sens est d'accord avec M. Doumic pour déclarer que les Juifs n'ont pas créé la franc-maçonnerie ni amené la Révolution et qu'ils n'avaient pas un intérêt bien pressant à hâter la chute de Louis XVI. — Pour les autres parties de notre opuscule et surtout pour l'apocalypse finale sur le rôle futur de l'Angleterre vis-à-vis de la papauté, nous nous contentons d'y renvoyer les lecteurs désireux d'aller se promener au pays des chimères.

N.

— Nous avons reçu le catalogue n° IV : *Livres rares, autographes et manuscrits*, publié par la librairie T. de Marinis (Florence, 3, via Vecchietti, 1906; xxi-164 pp. in-8°; 424 numéros). Il commence par une étude sur les débuts de l'imprimerie arménienne à Venise. Parmi les autographes, on remarque une lettre du Tasse. Les imprimés sont en grand nombre, d'anciennes et rares édi-

tions. Nous y relevons : *Alcune composizioni di diversi autori in lode del ritratto della Sabina*, Florence, 1583 (n° 9), en l'honneur de l'œuvre de Jean Bologne ; une série d'*Americana;* l'Aldine de Boccace (n° 80); une série de *Dantesca* dont un exemplaire du commentaire de Vellutello (1544), avec les corrections manuscrites de F. A. Ottaviani da Popoli, chancelier du Saint-Office à Florence, signées et datées du 3 octobre 1668 (n° 146); Gafurius, *De harmonia musicorum*, Milan, 1518 n° 205); Hérodote de 1494, Venise (n° 226); Tite Live italien, Venise, 1511 (n° 268); divers Pétrarques, notamment les *Sonnets et Triomphes*, Venise, 1490 et 1497, le *Secreto* en italien, Venise, 1520 (n°s 310, 311, 317); le Plaute de Venise, 1511 (n° 325); De *Sestertio*, etc., de L. Portius, Rome, 1524 (n° 330); le Regiomontanus de Venise, 1496 (n° 342); 186 estampes de F. Rops (n° 348); Sansovino, Venise, 1597 (n° 361); Vitruve italien, Côme, 1521 (n° 423); etc. Ce catalogue, édité avec goût, est illustré à profusion ; voir p. 3, la vue de Florence, et p. 134, celle de Venise. — S.

— M. Th. Zielinski a donné un supplément à son livre sur les clausules dans Cicéron (voy. *Revue*, 1905, II, p. 481) : *Das Ausleben des Clauselgesetzes in der römischen Kunstprosa* (Leipzig, Dieterich, 1906; 40 pp. in-8°; supplément du *Philologus*). Il étudie les panégynistes et Cyprien et applique à ces textes ses formules mathématiques. Il est à peine besoin de dire que l'analyse est précise et approfondie. La conclusion est que les auteurs de la décadence ont rendu monotone et simple l'usage des cadences. Cette conclusion est incontestable. M. Havet, qui est cité, p. 32, l'avait prévue, bien qu'il ait choisi pour point de départ un auteur de cette époque, Symmaque. M. Z. montre l'influence de l'accent tonique chez les panégyristes. Quel que soit le système auquel on se range, il a réuni des faits dont il faudra tenir compte. Je suis heureux d'être d'accord ici avec M. Zielinski, puisque j'ai été sévère pour son gros livre. Autant il me paraît dangereux de faire intervenir l'intensité initiale ou l'accent tonique dans la métrique de Cicéron, autant il me semble légitime de poser la question à propos de stylistes du IVe siècle. — P. L.

— M. E. Koeser a pris pour sujet de thèse : *De captiuis Romanorum*; Gissae, MDCCCCIII, typis officinae de Muenchow; 135 pp. in-8°. Il a fait un dépouillement méthodique des écrivains profanes jusqu'au Ve siècle de notre ère et a réuni sous trois chefs l'ensemble des textes : 1° Comment on devenait prisonnier de guerre (*bellum iustum*, *iniustum*; *hostis*, sa notion et idées analogues ou opposées; *legati*; *uenia*, grâce accordée ou refusée aux non-combattants, clémence du vainqueur, etc.; *deditio*, *iugum*); 2° quelle était la condition des captifs (victimes humaines, traitres, traitement de femmes, liens, rôle du général, garde des captifs, triomphe, supplices, esclavage); 3° Comment les captifs pouvaient recouvrer leur liberté et quelle était dans leur patrie la condition des prisonniers libérés: M. Koeser réserve pour une autre étude les textes épigraphiques et chrétiens. Déjà cette brochure est un utile répertoire. — P. L.

— Nous avons reçu : *The history of early Christian literature, The writings of the New Testament*, by H. von Soden; translated by J. R. Wilkinson, edited by W. D. Morrison; Londres, Williams et Norgate, 1906; 476 pp. in-8°. L'ouvrage de M. von Soden est connu; nous en rappelons les grandes divisions : Saint Paul ; les synoptiques; la littérature post paulinienne (*Actes*, épitres aux Hébreux, aux Éphésiens, 1e de Pierre, épitres (épitres pastorales, Thessaloniciens), la littérature johannine (avec un appendice sur Jacques, Jude, et la IIe de Pierre). Rien

n'annonce que cette traduction présente des changements. Elle fait partie d'une collection où à côté d'ouvrages de MM. Cheyne, Farrell, etc., figurent des traductions de MM. Delitzsch (*Babel und Bibel*), Harnack (*Essence du christianisme*), Aug. Sabatier, Pfleiderer, etc. — P. L.

— Nouveaux fascicules des *Kleine Texte für theologische Vorlesungen* de M. Lietzmann (Bonn, Marcus et Weber, 1905) : 14. *Griechische Papyri ausgewaehlt u. erklaert*, von H. Lietzmann (16 pp. in-8°; prix : 0 mk. 40) : quinze pièces, principalement des lettres particulières, pour servir à l'étude du grec biblique; — 15-16. *Der Prophet Amos, hebräisch u. griechisch*, von J. Meinhold und H. Lietzmann (32 pp. in-8°; prix : 1 mk.) : hébreu et grec en regard. Ces deux fascicules sont accompagnés d'un apparat critique et de notes. — P. L.

— M. Marin a publié dans la collection « Les Saints » : *Saint Théodore (759-826)*; Paris, Lecoffre, 1906; iv-197 pp. in-18. Cette vie est racontée d'après les biographies anciennes et les œuvres du Studite. — M. D.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 décembre 1906*. — M. Bréal présente, au sujet de la communication faite dans la dernière séance sur le mot sycophante, une série d'observations qui confirment, au moins sur un point, les conclusions de M. Salomon Reinach.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1907. Sont élus : M. S. Reinach, président; M. Babelon, vice-président.

L'Académie procède à l'élection des commissions annuelles. Sont élus :

Travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Meyer, d'Arbois de Jubainville, A. Croiset, R. de Lasteyrie.

Antiquités de la France : MM. Delisle, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, R. de Lasteyrie, l'abbé Thédenat, Lair.

Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Boissier, Homolle, Collignon, Pottier, Chatelain.

École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth, Chavannes.

Fondation Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, R. de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Pottier, Haussoullier.

Commission administrative : MM. Delisle et A. Croiset.

Prix Gobert : MM. Delisle, Meyer, Valois, Thomas.

Corpus des Mosaïques : MM. Boissier, Héron de Villefosse, Saglio et Babelon. L'Académie déclare que cette commission sera permanente.

M. Valois fait une communication sur un nouveau témoignage relatif à Jeanne d'Arc. C'est une réfutation du mémoire célèbre de Gerson en faveur de la Pucelle. Rédigée par un décrétiste parisien vers la fin de 1429, elle formule déjà un certain nombre des chefs d'accusation qui furent repris au procès de Rouen. L'une de ces accusations, cependant, est nouvelle, du moins à cette date ; elle prétend que des images et des statues de Jeanne d'Arc étaient dès lors, contre toute prescription catholique, vénérées par les fidèles.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, Imp. R. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — **14 janvier.** — **1907**

Libanii opera recensuit R. Foerster. Vol. III. Orationes XXVI-L. Leipzig, Teubner, 1906; LXVI-487 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le tome III du Libanius de M. Foerster est précédé d'une préface où l'éditeur ne s'explique pas encore sur certaines orthographes contraires à l'usage classique, comme 51, 9 παροξύνον, 74, 17 κωλύον, 138, 2, ἀπεῤῥίφθαι, etc. En attendant la dissertation promise de nouveau (p. IX) sur ce point délicat, nous savons seulement qu'en général M. F. a suivi les meilleurs manuscrits. Il ne va pas cependant jusqu'à ce point de conservatisme dans des substantifs comme 266, 5 λῦπαι (codd. sauf un λύπαι), et 484, 8 ψῦχος (codd. ψύχος). La question est d'autant plus compliquée que les meilleurs manuscrits ne sont pas sans variations, et que ces accentuations, défectueuses ou non, ont souvent été corrigées de seconde, troisième et même quatrième main [1]. Je n'ai pas besoin de revenir sur la manière dont M. F. a disposé son édition, et que j'ai indiquée à propos du tome II (*Revue* du 2 décembre 1905); le texte est établi avec beaucoup de soin, les parallèles sont assez abondants, et l'annotation critique, quoique assez sobre, va jusqu'à l'extrême minutie; l'étude du texte est ainsi rendue bien plus facile et bien plus sûre. De bonnes corrections sont dues à divers savants et à des éditeurs antérieurs : 98, 11 οὐ add. Monnier; 418, 14 ἐν βλέπουσι Cobet pour ἐμβλέπουσι; 447, 1 δέσποιναν Reiske pour δεσποτείαν, etc. D'excellentes lectures des manuscrits ont été rétablies, par exemple 7, 14

1. Je réserve d'ailleurs mon appréciation au sujet de certaines variations orthographiques comme βαλάντιον et βαλλάντιον (cf. 417, 1 et 482, 16), τἀκείνων et τὰ κείνων (cf. 456, 20 et 461, 24) et autres. — P. 72, 10 lire τισὶ δ' <ἂν> ὀφθαλμοῖς ἔβλεψα.

οἰκίαι au lieu de οἰκέται ; 10, 1 ταὐτό au lieu de ταῦτα ; 393, 1 προοίμιον au lieu de προνόμιον. M. F. lui-même a heureusement corrigé des passages défectueux : 95, 4 πολεμίους (codd. πολέμους) ; 153, 9 ἀσελγείας (codd. ἀσεβείας) ; 395, 8 ἑαλώκει ἄν (codd. ἑαλωκέναι) ; 460, 13 ἀπορήσει (codd. ἀπορήσειε) ; 388, 21 <κενοὶ> πίθοι ; 461, 1 <τίνα> σφενδόνην, etc. Il y a cependant quelques additions de M. F. que je n'estime pas nécessaires. Répondant p. XLIX à une critique d'Asmus, qui veut lire t. II, 264, 13 τὸ μεθ' Ἡρακλέους καὶ Πανὸς πρᾶξαι τὰ λεγόμενα Μαραθῶνι <πεπρᾶχθαι>, il dit que ce dernier infinitif est inutile et doit être repris dans πρᾶξαι, et ajoute : « eiusmodi vel etiam graviores ellipses Libanius in deliciis habuit ». C'est une ellipse de ce genre que je vois 114, 8 svv. ἔδει δὲ αὐτὸν <μὴ> (aj. avec Monnier). . τὰ σαυτοῦ θεραπεύειν μηδ' ὅπως μέγας εἶναι δόξῃ (δόξει conj. F.). M. F. lit μηδ' <ὁρᾶν>, mais l'idée exprimée par ὁρᾶν, ou ἐπιμελεῖσθαι, σκοπεῖν, que proposait Reiske, se reprend bien dans θεραπεύειν, dont le sens est très voisin, et l'ellipse n'est pas extraordinaire pour Libanius. 203, 18 svv. ἑωράκαμεν δέ που καὶ παιδοτρίβας, ὡς... παιδεύουσι παλαίειν, καὶ πρὸς τούτοις τοξότας... ἀφιέντας βέλη, καὶ τόν γε Ἀπόλλω πολλοὺς τοξότας οὕτως ἀπειργασμένον. L'ellipse n'a rien de trop hardi, et ἴσμεν, que M. F. ajoute à la fin de la phrase, se reprend sans peine dans ἑωράκαμεν. Dans la préface, M. Foerster répond à quelques critiques d'ordre général, et examine en particulier un grand nombre de passages des deux premiers volumes (environ 250), sur lesquels les recenseurs, notamment v. Herwerden, ne sont pas d'accord avec lui ; il se rend parfois à leur avis, mais le plus souvent il défend et justifie ses lectures. Cette préface ne pourra être négligée par ceux qui voudront étudier le texte. Ce troisième volume contient les discours XXVI-L, qui sont pour la plupart peu étendus, mais qui sont intéressants pour la connaissance des affaires civiles du temps de Théodose.

My.

De quelques Innovations de la Déclinaison Latine, par A. Meillet. — Paris, Klincksieck, 1906, In-8 (vj-) 52 pp.

Tout ce qui part de la plume de M. Meillet, ne fût-ce qu'un opuscule, nous est bien venu et profit net pour la science : à supposer qu'on n'en doive pas tout retenir, — et qui pourrait se flatter, aujourd'hui que presque tout le certain est découvert et classé, d'échapper aux hypothèses éphémères ? — il en demeure toujours mainte suggestion féconde pour l'avenir ; mais je ne crois pas que jamais, même dans ses plus notables ouvrages, l'auteur ait été mieux inspiré que dans cette simple brochure.

Il s'est attaqué cependant à une question cent fois traitée, qui

pouvait sembler connue à fond : celle de la presque totale confusion, en latin, de la flexion des thèmes en *-i-* avec celle des thèmes en consonne, soit respectivement les types *pés* et *avis*, que toutes les grammaires pratiques, avec raison, réunissent sous une même rubrique. Il paraissait acquis que la similitude des datifs du singulier, *ped-ī* et (par contraction) *avī*, avait dû suffire pour faire modeler le datif pluriel *ped-i-bus* sur *avi-bus*, et subsidiairement ouvrir l'accès à toutes les contaminations réciproques et répercussives qui ont passé leur niveau sur ces deux flexions, aussi peu semblables à l'origine qu'en grec celles de ποῦς et πόλις. Et M. M., évidemment, n'y contredit pas; mais il a trouvé un pont de plus à jeter par dessus le fossé qui les séparait, sans compter quelques passerelles accessoires, et c'est à ces reconstructions ingénieuses et solides qu'il a consacré la moitié de son essai (p. 26-44).

L'idée essentielle, c'est que l'accusatif régulier de *avi-s* n'est point **avi-m*, ainsi qu'on l'avait toujours admis sur la foi de gr. πόλι-ν et sk. *kavi-m*, mais bien la forme réellement existante, *avem*, ou, en d'autres termes, que i.-e. *im* final est phonétiquement devenu lat. *em*, à preuve *quem* qui remplace **quim* sans qu'on puisse alléguer aucune action analogique pour justifier ce changement. Mais que dire alors des accusatifs, en petit nombre, qui conservent l'*i*, soit *neptim pelvim*, etc. (p. 30 sq.)? Pour quelques-uns d'entre eux est certaine, et probable pour la plupart des autres, la longueur primitive de la voyelle : les mots à accusatif en *im* seraient donc, soit d'anciens thèmes en *-ī-*, soit des thème en *-i-* bref qui auraient subi l'analogie de ceux en *-ī-*; et cette dernière hypothèse, la seule hasardeuse de tout le système, est nécessaire pour expliquer l'embarrassant type adverbial *partim* (p. 32), qui presque sûrement est un accusatif figé et, plus sûrement encore, dépend d'un thème à finale brève. Ce point litigieux mis à part, la théorie tient debout d'un bloc, et l'on comprend à merveille comment *avem* et *pedem* identiques ont amené à l'acc. pl. *avés* comme *pedés*, au nomin. pl. *pedés* comme *avés*, et ainsi de proche en proche.

Ceci est le morceau de résistance de l'essai de M. M., ce n'est point l'essai tout entier. Il a passé en revue la déclinaison latine dans son ensemble, nombre, genre et cas; et même, à propos du genre (p. 12), avec sa brièveté coutumière, il laisse tomber en trois lignes une idée nouvelle, qu'il développera, je l'espère, pour la rendre aussi évidente qu'elle m'apparaît dès à présent acceptable, — à savoir que le pluriel neutre du type ζυγά = *juga* était bien, primitivement, comme nous l'a appris J. Schmidt, un collectif singulier, mais un collectif du genre neutre, et non pas du genre féminin. — Il termine par un aperçu de la déclinaison pronominale, où il nous engage à chercher l'explication du type *illius* dans l'analogie de l'unique type *cūjus* (= *quoius*), et l'explication de celui-ci dans la contamination des

génitifs du thème *quo-* et du thème *qui-*, confondus en latin ; et là encore je crois qu'il a touché juste [1].

Ai-je besoin d'ajouter que toutes ces délicates analyses sont dominées par l'idée synthétique chère à M. Meillet [2] ? A l'évolution du langage préside une admirable logique qui s'ignore, et les plans successifs sur lesquels elle s'élabore, aussi rigoureux que d'ailleurs inconscients (p. 7), demeurent toujours symétriques.

V. Henry.

Studien zum **Commentator Cruquianus** von Johann Endt, herausgegeben mit unterstützung der Gesellschaft zur förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Literatur in Böhmen. 86 p. in-8°. Teubner, 1906. 3 m.

Voici une application de ce que peut nous apprendre la nouvelle édition du Pseudo-Acron par M. Keller. Cette application est faite par un de ses disciples et elle est tournée au profit d'une thèse chère au professeur de Prague qui a toujours rabaissé tant qu'il a pu Cruquius et son Horace [3].

La brochure est publiée aux frais de la société pour le développement de la science, de l'art et de la littérature en Bohême. Je résume ce qu'elle contient : changements apportés par Cruquius dans les scolies qu'il utilisait (variations dans la forme, la coupe des phrases ; additions, suppressions) ; indications (peu sûres) qu'il donne sur ses manuscrits et sur leur texte ; résultat de la comparaison de nos manuscrits avec le *Commentator* (sources qu'employait Cruquius ; classe de manuscrits qu'il ne connaissait pas ou qu'il n'employait que d'après des éditions, surtout celle de Fabricius) ; suscriptions des divers poèmes.

L'effort de M. E. porte sur ces deux points : prouver qu'il n'y a pas eu de la part de Cruquius simple négligence, mais très souvent un pur arbitraire et bien des fantaisies [4] ; d'autre part retrouver autant qu'il est possible les manuscrits ou tout au moins les classes de manuscrits dont il s'est servi. Cette dernière partie de la brochure est particulièrement neuve et intéressante.

Les sévérités à l'égard de Cruquius le sont moins et se sentent des exagérations habituelles à M. Keller et à son école. Dès que Cruquius se proposait de réunir (*consarcinare, adunare*) en un seul texte

---

1. Il faut cependant remarquer que ce qui est vrai de *cûjus* peut l'être aussi de *êjus*, qui relève également d'un thème mixte de 2e-3e déclinaison.

2. Cf. *Revue critique*, LV (1903), p. 465.

3. M. Keller a préludé lui-même dans les *Wiener-Studien*, 1905, p. 100, à la présente publication, par l'étude d'un chapitre du *Commentator Cruquianus*, Ep. I, 13.

4. M. E. ne laisse rien passer à Cruquius : les fautes d'impression dans les lemmes (43, 72, 83, etc.) sont relevées.

continu des scolies provenant de manuscrits différents et entremêlés de gloses, il se mettait par là même dans l'obligation de modifier ces éléments divers pour qu'ils puissent être réunis les uns aux autres. C'est le plan ou l'idée même du plan qui a entraîné tout le reste, additions, suppressions et changements. Son excuse à mes yeux n'est pas seulement dans les libertés accordées de son temps à tout éditeur; elle est aussi dans son légitime souci d'être clair avant tout. Sans le vouloir, par les exemples qu'il cite (p. 24 etc.) M. E. justifie indirectement Cruquius. Je suis persuadé que la plupart de ses emprunts ont été faits naïvement, pour aider à comprendre tel détail d'une scolie. Cruquius, nous dit-on, employait des éditions avec commentaires, Landino, Joh. Britannicus, Ascensius, Lambin : il tire de ces livres des bouts de phrases qu'il insérait au milieu des scolies anciennes. Ceci, sans doute, est beaucoup plus grave; mais il semble bien que toute idée de falsification ou de mystification véritable doive être écartée. Par la conception même du plan d'origine, plus encore par la pratique, il est entré, il devait entrer de tout dans ce « commentaire » (remarquer le titre vague de ce titre) : quoi d'étonnant qu'il soit devenu une vraie « thériaque » ? Mais l'entreprise de Cruquius est intéressante pour nous parce qu'elle nous permet de saisir sur le fait, à notre portée, un travail qui s'est fait bien des fois et avec plus de liberté encore dans les écoles anciennes.

Pour que nous connaissions entièrement les scolies anciennes d'Horace, il nous faudra attendre, nous dit-on, la publication d'autres groupes de scolies inédites, même de scolies remaniées au moyen âge (p. 16 vers le haut). Telles sont bien les exigences de notre temps; nous ne voulons perdre nulle part le contact avec les manuscrits. Mais pour l'usage pratique, est-il si sûr qu'avec son commentaire mixte, Cruquius ne garde pas longtemps encore l'avantage qu'il avait sur les autres recueils? Mes objections se résument d'un mot : Jacques Cruucke ne pouvait vraiment faire en 1579 l'édition Keller de 1902-1904 qui a paru ou encore celle qui n'est encore que préparée.

L'entière bonne foi de Cruquius est prouvée par ce qu'il dit de sa méthode, de ses manuscrits, de leurs parties quasi-illisibles, aussi par ce fait qu'il cite lui-même, à propos de quelques additions, les auteurs à qui il a fait des emprunts : Diogène Laërce (p. 15), Zosime, Servius (p. 19 etc.). Abuser contre lui de ce que nous ne saurions peut-être pas sans son aveu ne serait pas très honnête de notre part. Il est piquant de constater qu'il y a moins d'exactitude dans la rédaction du *Commentator* que dans les indications que communique directement Cruquius sur les données de ses manuscrits. Ce n'est pas le fait de quelqu'un qui voudrait nous en imposer.

Des indications que donne Cruquius sur sa méthode de travail (p. 43 bas et suiv.), M. E. conclut qu'il a employé pour constituer

son *Commentator* : 1° le *Blandinius vetustissimus* (mais celui-ci en le désignant expressément); 2° les autres *Blandinii*; 3° à leur défaut d'autres manuscrits [1].

Les arguments contre Cruquius, pour une bonne partie, sont tirés ici de la Satire II, 8, avec des emprunts aux autres parties du commentaire. M. Keller a mis pour cela à la disposition de l'auteur son apparat avec toutes les scolies et toutes les gloses, et dans les dix dernières pages de la brochure nous avons, disposées en deux colonnes (Cruquius-Keller), les scolies et gloses de cette satire.

J'ai dit que l'idée neuve et que le meilleur résultat du travail de M. E. sera certainement d'avoir retrouvé les manuscrits ou du moins les classes de manuscrits dont Cruquius se servait, aussi celles qu'il ne connaissait pas directement (c p 5) et qu'il n'a utilisées que par les éditions (p. 43 et s.). M. E. s'efforce de démontrer que *tout* ce que Cruquius donne d'utile, se retrouve dans les scolies et dans les gloses de nos manuscrits. J'ai peur que la démonstration vraiment trop difficile ne soit pas faite [2]. L'argumentation est forcément incomplète en ce qui concerne les additions de Cruquius. Étant donnée sa méthode, comment être sûr qu'elles ne proviennent pas de gloses ou de scolies d'une source maintenant perdue pour nous? Mais, grâce à M. E., dans tout ce commentaire si vanté nous verrons désormais beaucoup plus clair. On exagérait et bien des savants avaient tort de professer une sorte de culte pour le *Commentator Cruquianus*. Il nous suffit d'éviter de tomber aujourd'hui dans l'autre excès. Au lieu d'un commentaire anonyme auquel on se réfère en gros, avoir des textes précis tirés de tels manuscrits connus et classés, c'est un progrès fort appréciable qui sera dû aux publications de M. Keller et de ses élèves et notamment de l'auteur de la présente brochure.

En tête bonne table des matières, mais pas d'Index [3].

Émile Thomas.

---

1. P. 42 au bas : très bonne remarque qui a son importance. Les gloses sont plus exactement reproduites que les scolies qui sont souvent remaniées.

2. Pour la satire II, 8, ja compte en tout 15 scolies dont M. E. n'a pas retrouvé l'origine dans nos manuscrits et dans les anciennes éditions (*om.* à la seconde colonne). Elles sont toutes médiocres.

3. P. 38, l. 18, faux renvoi pour l'article de Stowasser dans les Wiener Studien. — M. E. renvoie pour les rapprochements entre Cruquius et le ms. V de Keller à son programme du gymnase allemand de Smichow 1905. Je ne l'ai pas et je crains que bien des lecteurs ne l'aient pas davantage. — La sigle R (ici p. 5, 44 bas et ailleurs), qui n'est pas dans Keller, n'est pas expliquée. Il s'agit sans doute du Paris. 7988, xve s. contenant Acron et Porphyrion que Hauthal a désigné par cette lettre. — Contrairement à M. E. (p. 24 au bas) je ne crois pas qu'il y ait : I, 132, d'emprunt à Nannius; celui-ci bien plutôt est tombé sur une scolie qu'il a mal lue (civi*bus*, pour civi*tas*). — Le *ʒelari* du v. 73 fin pour *consolari* (= ēsolari) est une faute de lecture que nous nous expliquons fort bien. C'est aussi une preuve indirecte que Cruquius tâchait de reproduire exactement ce qu'il lisait, quel qu'en fût le résultat pour le sens.

Quinti Septimi Florentis Tertulliani Opera. Ex recensione Aemilii Kroymann. Pars III. Vindobonae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag, MDCCCCVI (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. XXXVII). XXXVII-650 pp. in-8°. Prix : 20 Mk.

L'édition viennoise de Tertullien était interrompue après le premier volume (1890). En attendant le second, voici le troisième. Il comprend les traités suivants : *De patientia, De carnis resurrectione, Aduersus Hermogenem, Aduersus Valentinianos, Aduersus omnes haereses, Aduersus Praxean, Aduersus Marcionem*.

Nous avons connaissance de trois recueils des traités de Tertullien, celui de l'*Agobardinus*, celui d'un manuscrit perdu de Cluny, et celui d'un ou de plusieurs manuscrits qu'ont eus en main Gagny (ou Martin Mesnart, p. XII) et Ghelen. Les deux derniers recueils sont seuls ici en cause, puisque ce volume ne comprend aucun des morceaux de l'*Agobardinus*.

Le ms. de Cluny est représenté par deux manuscrits du XIe siècle, *M*, ms. 54 de Montpellier, et *P*, ms. 439 de Peterlingen conservé à Schlestadt parmi les papiers de Beatus Rhenanus. Le manuscrit de Montpellier vient de l'Oratoire de Troyes ; mais il ne faudrait pas croire qu'il y a été copié, comme semble l'indiquer M. Kroymann (p. IX et n. 3) : Pithou est un plus ancien possesseur. A ces deux manuscrits, il faut ajouter ceux d'Hirschau, perdus aujourd'hui, mais connus par la première édition de Beatus Rhenanus (1521) et par un *Magliabecchianus* du XVe siècle. C'est un des résultats nouveaux apportés par M. K. d'avoir déterminé avec rigueur les leçons qui peuvent être dérivées des manuscrits d'Hirschau. Jusqu'ici on les citait d'après la troisième édition de Beatus Rhenanus, où elles sont confondues avec de nombreuses conjectures personnelles du savant alsacien et avec les leçons d'un manuscrit de Gorze (près Metz). Le manuscrit de Gorze paraît être dérivé du manuscrit de Pithou, ainsi qu'un autre *Magliabecchianus* du XVe siècle. Il est vraisemblable que le manuscrit de Pithou n'est qu'une partie d'un recueil en deux volumes et que les traités des manuscrits de Gorze et de Florence que n'a pas le *Pithoeanus* proviennent du volume perdu.

L'autre source du texte est très incertaine. Elle n'est plus connue que par les deux éditions Mesnart et Ghelen. Les renseignements donnés ici sont fragmentaires et M. K. soupçonne Ghelen d'avoir mis sous l'autorité du manuscrit ses propres conjectures.

Cette obscurité est d'autant plus regrettable que le manuscrit de Cluny est une recension fort arbitraire du texte original. Quand on est sûr du texte des manuscrits de Mesnart et de Ghelen, on voit qu'ils conduisent à un texte plus conforme aux habitudes de Tertullien. En d'autres passages, la connaissance de sa langue, tirée de l'*Agobardinus*, permet de dénoncer la correction grammaticale. Par suite, l'éditeur se trouve dans une situation plus dangereuse qu'avec

les traités de l'*Agobardinus* et doit faire intervenir plus souvent la conjecture.

Dans l'apparat, M. K. ne se contente pas d'indiquer les variantes ; il les discute et les explique. Avec une tradition aussi incertaine et un auteur aussi difficile, ces notes sont nécessaires. M. K. doit être remercié de ne nous avoir pas donné une de ces éditions critiques où le sens entendu par l'éditeur reste douteux.

Une brève revue des éditions antérieures termine l'introduction. M. Kroymann est particulièrement sévère pour Pamelius et Œhler. Beatus Rhenanus et Fr. Dujon (Iunius) sont au contraire loués pour leur pénétration et leur intelligence du style de Tertullien, bien que Dujon ait ajouté ses observations et ses corrections au mauvais texte de Pamelius.

Paul Lejay.

Theodosiani libri XVI cum constitutionibus Sirmondianis et leges nouellae ad Theodosianum pertinentes. Consilio et auctoritate academiae litterarum regiae Borussicae ediderunt Th. Mommsen et Paulus M. Meyer. Accedunt tabulae sex. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCCV-MDCCCCVI, 2 vol. in-4°; CCCLXXX-931 et CIX-219 pp.; un atlas de six pl. et IV pp. in-f°. Prix : 62 Mk.

Nous n'avions d'autre édition critique du code théodosien que celle de Haenel et, bien qu'elle n'ait jamais pu avoir qu'un caractère provisoire, elle était devenu forcément incomplète. Ce qui assure à celle de Mommsen sa valeur en quelque sorte absolue, c'est le dépouillement de tous les témoins de la tradition.

Le code théodosien a été publié officiellement le 15 février 438. Un exemplaire fut envoyé au préfet du prétoire d'Italie qui le présenta au sénat, non pour le faire ratifier, mais pour en assurer la transmission authentique. Un procès-verbal de la séance du sénat nous a été conservé. Nous voyons que le soin de reproduire le texte est confié aux *constitutionarii* sous la surveillance du préfet de la ville et que le texte devra être écrit en lettres, sans abréviations de style. C'est d'un de ces manuscrits que dérive ce que nous avons.

Un palimpseste de Turin *T*, nous présente peut-être l'image la plus fidèle d'une de ces copies officielles : en tête, une table des titres ; puis le texte, avec un titre courant, donnant le numéro du livre et du titre. Malheureusement il ne subsiste plus que 43 feuillets de ce manuscrit. Ils appartiennent à tous les livres, sauf VII, XII et XV. Probablement c'est tout ce qui restait d'un manuscrit gâté et dont les débris ont été pris au VII[e] ou au VIII[e] siècle pour recevoir Julius Valerius Polemius.

Les autres manuscrits sont : *R*, Paris, B. N. lat. 9643, livres VI, VII, VIII, du VI[e] s. ; *V*, Vatican Regin. 886, livres IX-XVI, du VI[e] s. ; *W*, feuillets palimpsestes du Vatican, 5766, et de Turin, provenant

d'un même manuscrit, se rapportant aux trois derniers livres ; feuillets d'Halberstadt des livres XII et XIV. Les renseignements les plus complets sont donnés sur le contenu, le caractère et l'origine de ces manuscrits. Le classement de ces manuscrits n'est pas compliqué, puisqu'on en a rarement deux pour une même constitution. Cependant, quand on a plusieurs manuscrits, on voit que le texte a été sur bien des points altéré. On s'est borné à dresser une liste des fautes que révèle cette comparaison. C'était peut-être le meilleur parti. Ces manuscrits paraissent provenir de la même région, la Gaule et spécialement la région lyonnaise. J'ajouterai que peut-être le code était généralement conservé en deux volumes, de huit livres chaque. *R* est une moitié d'un premier volume, comme semblent l'indiquer les signatures ; *V*, *W*, dépendent d'un second volume. Cette hypothèse n'est pas contredite par *T* ; rien ne prouve que le manuscrit d'où proviennent ces feuillets n'était pas en deux volumes, car nous n'avons de signatures que pour les huit premiers livres.

Mais la tâche de l'éditeur n'est pas principalement dans la discussion de ces manuscrits. Une œuvre plus complexe et plus difficile lui est réservée par les recueils d'extraits et les abrégés. Cette tradition indirecte est la seule que nous ayons pour les cinq premiers livres, sauf seize fragments conservés par *T*. Partout, elle sert à combler les lacunes et à contrôler le texte des manuscrits du code. Elle comprend deux groupes de témoins, le Bréviaire d'Alaric, les autres documents. Ces derniers, assez nombreux, n'ont pas l'importance du Bréviaire. Ce sont les novelles post-théodosiennes, les arpenteurs, les recueils de Justinien, les lois barbares, les documents ecclésiastiques et canoniques, etc. Les recueils de Justinien sont surtout utiles. Ils fournissent de nombreuses variantes, qui souvent sont des altérations du texte original.

Le Bréviaire d'Alaric est un abrégé du code Théodosien, promulgué en 506 par le roi des Wisigoths pour servir de loi aux Romains de son obédience. Mommsen paraît avoir mis hors de doute que Charlemagne confirma de son autorité la *lex Romana* en 788 (p. xxxvii). Il en reste un très grand nombre de manuscrits, déjà étudiés par Haenel. Le Bréviaire comprend un texte, extrait du code, et une interprétation, qui est généralement un résumé en d'autres termes, parfois une modification par voie de commentaire. L'interprétation, œuvre des juristes d'Alaric, relève de l'histoire du droit médiéval. Mommsen cependant en a établi le texte comme de l'extrait lui-même. Le manuscrit qui représente le mieux le recueil promulgué par Alaric est *O*, manuscrit de la Bodléienne d'Oxford, Selden B 16, écrit par Guillaume, moine de Malmesbury, entre 1125 et 1137. Mais, de très bonne heure, on compléta le Bréviaire par collation avec le code. Le Bréviaire était devenu, non par l'autorité d'Alaric, mais par une tradition reconnue généralement, une des sources du

droit, au même titre que les codes. Peu à peu on l'interpola d'après l'ouvrage d'où il avait été extrait. Mommsen distingue deux classes de manuscrits, la *melior* et la *deterior*. Mais il convient que l'on est dans l'incertitude pour tous les passages conservés seulement par le Bréviaire, quand les manuscrits sont en désaccord, *nauigari in aquis turbidis*; que la première classe doit être souvent corrigée d'après la seconde; que même ces deux classes ne sont pas aussi nettement distinctes qu'on le désirerait et que tous les manuscrits de la première ont été contaminés plus ou moins par ceux de la seconde. Ces constatations laissent le champ libre à la science et à la pénétration de l'éditeur; quand cet éditeur est un Mommsen, il n'y a qu'à s'en féliciter. Et il ne s'agit que du Bréviaire d'Alaric dans sa forme pure. Mais il a en outre dans d'autres manuscrits subi des additions considérables ou au contraire une abréviation qui l'ont transformé et ont créé d'autres types, que l'on trouve dans Haenel et dont Mommsen a tiré le parti qu'il pouvait. Un des types d'abrégés provient de la région orléanaise (II, xxxii).

Le recueil publié pour la première fois par Sirmond, est un échantillon des recueils de constitutions impériales qui devaient exister avant le code théodosien. Formé un peu au hasard, sans but précis, il renferme dans leur teneur complète des constitutions qui sont abrégées dans le code. Les compilateurs du code ont dû avoir à leur disposition un recueil de ce genre, sinon celui-là. Il a été dressé en Occident. La constitution la plus ancienne est de 333, la plus récente de 425. Le mauuscrit provient de Lyon, où, sous Louis le Pieux, le diacre Florus en a fait des extraits. Il a passé à Berlin avec une partie des manuscrits Phillipps (Berlin Phil. 1745, viie-viiie s.). Ce recueil avait aussi servi aux interpolateurs du Bréviaire d'Alaric.

Après la promulgation du code théodosien, il avait été décidé que les lois ultérieures seraient envoyées d'un Empire à l'autre et y recevraient l'approbation du prince. En fait, Théodose II envoya à Valentinien III en 448 les lois nouvelles, *nouellae*. Trois recueils postérieurs ont successivement réuni les novelles, celui de Majorien, celui du Bréviaire d'Alaric, une compilation gallicane du vi^e siècle. Le recueil de Majorien contient les lois envoyées en 448 par Théodose II, des constitutions de Valentinien III et de Majorien. En dehors des sources indirectes et des fragments de Cujas, il est représenté par le Vat. 7277, écrit au ixe s.[1] en Gaule. Les rédacteurs du Bréviaire d'Alaric ont eu à leur disposition le recueil de Majorien, qu'ils ont abrégé, et un recueil de constitutions de Marcien dont ils sont seuls à nous informer. Quelques lois postérieures de Majorien ont été ajoutées au Bréviaire à diverses époque. Enfin le recueil gallican est sur-

1. Date indiquée p. xxv; p. xiii, on dit : « saec.^o x ineunte ».

tout fondé sur les deux précédents. Il y a joint trois constitutions d'Anthemius.

Le texte est édité d'après ces différentes sources, soigneusement indiquées pour chaque loi. Dans un cartouche, on trouve les variantes qu'elle présente dans Justinien.

Mais une partie notable de l'introduction, dans les deux volumes, a pour titre : *Constitutiones auctores et acceptores et dies locique*. C'est mieux qu'un tableau chronologique des pièces. L'histoire même des empereurs en reçoit des précisions notables. Chaque année presque est l'occasion d'une notice qui, dans sa forme concise, dissipe bien des obscurités sur la succession des événements et sur l'itinéraire des empereurs. La liste des *acceptores* est dressée d'après les charges depuis les préfets du prétoire jusqu'au *tribunus uoluptatum* ; en tête, figurent les corps et les groupes.

M. L. Traube a fait précéder les six reproductions des manuscrits d'une notice savante où il définit les limites dans lesquelles ils ont pu être copiés et où il fait l'histoire de la formule : *In hoc corpore continetur illud et illud*. Les manuscrits dont nous avons ici une page sont Paris B. N. lat. 9643, Vat. Reg. lat. 886, Berlin Phillipps 1761, Munich 22501 (VI[e] s.) ; marges du Vat. Reg. 886 ; notes et parties diverses du ms. Phillipps 1761 et du ms. de Munich 22501. Ils forment un tout paléographique, puisqu'ils proviennent tous de Gaule à une même époque.

Je ne crois pas mieux terminer cet article que par cette phrase liturgique de M. Traube : « Theodorus Mommsen senex admirandus, qui in uita usque ad ultimos aeui terminos producta numquam fuerat non in actu, Theodosiani editionem inter innumerabilia et immortalia opera reliquit supremum ».

Paul Lejay.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen. Vierter Band, *Historische Schriften*, Erster Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1906, VIII-566 pp. in-8°. Prix : 12 Mk.

La série des écrits juridiques de Mommsen n'est pas encore terminée que nous recevons le premier volume de la série historique. Si l'activité de Mommsen reste un exemple admirable, celle de ses éditeurs ne mérite pas moins de reconnaissance.

L'avant-propos est signé de M. Otto Hirschfeld. La présente série ne contiendra que les écrits proprement historiques, bien qu'il ne soit pas toujours aisé de les distinguer parmi d'autres travaux. Les petites incertitudes qui peuvent naître ici ou là seront facilement corrigées par l'index général, dont M. H. nous parle déjà.

Ce volume réunit les travaux relatifs aux personnalités isolées et à leur temps. Je crois rendre service en les indiquant : 1° La légende de Rémus (*Hermes*, 1881) ; 2° La légende de Tatius (*Hermes*, 1886) ; 3° Zama (*Hermes*, 1885) ; 4° Le roi Philippe V et les habitants de Larisse (*Hermes*, 1882) ; 5° Remarques sur le décret de Paul Émile (*Hermes*, 1869) ; 6° Sénatusconsulte relatif à Pergame (*Ath. Mitteilungen*, 1899) ; 7° Mithridates Philopator Philadelphos (*Z. für Numismatik*, 1887) ; 8° La dynastie de Commagène (*Ath. Mitteilungen*, 1876) ; 9° La question de droit entre César et le Sénat (*Abhandlungen der hist.-phil. in Breslau*, 1857) ; 10° Le sénatusconsulte de Josèphe, *Ant.*, XIV, VIII, 5 (*Hermes*, 1875) ; 11° Le système militaire de César (*Hist. Zeitschr.*, 1877) ; 12° Pour l'histoire de l'époque de César (*Hermes*, 1893) ; 13° La date de l'apparition de la comète après la mort de César (*Rev. belge de numism.*, 1887) ; 14° Les images des proconsuls sur les monnaies provinciales de l'époque d'Auguste (*Hermes*, 1869) ; Les monnaies avec images des proconsuls d'Asie et d'Afrique (*Z. für Num.*, 1874) ; 15° Les *praefecti frumenti dandi* (*Hermes*, 1870) ; 16° Le lieu de la bataille de Varus (Ac. de Berlin, *Sitz.*, 1885) ; 17° Le compte rendu d'Auguste (*Hist. Z.*, t. LVII) ; 18° La liste des fêtes du temple d'Auguste à Cumes (*Hermes*, 1882) ; 19° La famille de Germanicus (*Hermes*, 1878) ; 20° Édit de Claude sur le droit de cité des Anauni (*Hermes*, 1869) ; 21° Le site de Tigranocerte (*Hermes*, 1875) ; 22° La dernière lutte de la république romaine (*Hermes*, 1878) ; *Adsertor libertatis* (*ib.*, 1881) ; inscription de Verginius Rufus (*ib.*, 1872) ; 23° Les deux batailles de Betriacum (*ib.*, 1871) ; 24° La bibliographie de Pline le jeune (*ib.*, 1869) ; 25° La chronologie des lettres de Fronton (*ib.*, 1874) ; 26° La guerre des Marcomans sous Marc-Aurèle (addition au livre de Petersen, *Die Marcus-Säule*, 1896) ; 27° Le miracle de la pluie sur la colonne de Marc-Aurèle (*Hermes*, 1895) ; 28° Perennis (*ib.*, 1883) ; 29° Stilicon et Alaric (*ib.*, 1903) ; 30° Aetius (*ib.*, 1901) ; 31° Epinikos (*ib.*, 1897) ; 32° Butin vandale en Italie (*Neues Archiv*, 1883).

Les dissertations des *Römische Forschungen* ne seront pas comprises dans le nouveau recueil. Comme pour les œuvres juridiques, des références aux travaux postérieurs ont été ajoutées ; les passages cités ont été revus sur les éditions les plus récentes ; de légères méprises ont été corrigées ; la contradiction soulevée par telle ou telle vue de Mommsen a été indiquée. Rien n'a donc été négligé pour rendre l'usage de ces volumes commode et sûr.

Paul Lejay.

Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche; von Ernst Lucius, herausgegeben von Gustav Anrich. Tübingen, Mohr, 1904. xi-526 pp., in-8°. Prix : 12 Mk.

Ernst Lucius est mort le 28 novembre 1902. Le présent ouvrage a été publié d'après ses papiers par M. Anrich. Il est donc assez difficile d'en porter un jugement général. Nous ne savons pas ce que l'auteur en aurait changé dans une dernière revision.

Il est divisé en quatre livres.

Le premier traite des origines du culte des saints. L'antiquité pratiquait, surtout sous l'Empire, le culte des héros. Ce culte des héros a été continué par le culte des saints. L'intermédiaire, si je comprends bien la pensée de L., a été le culte des morts. Mais il ne suffit pas de rapprocher ces trois termes, culte des héros, culte des morts, culte des saints, pour en montrer l'équivalence. Ils se ressemblent à coup-sûr. Mais l'analogie des objets suffit à assurer cette ressemblance. En somme, L. n'a pas prouvé qu'ils sortaient l'un de l'autre. Il n'a pas montré, dans les héros, les deux caractères qu'il reconnait aux saints, la perfection de la vie chez les ascètes et les martyrs, la lutte victorieuse contre les puissances infernales. La conception antique est toujours restée nébuleuse et variable.

Le deuxième livre, *Les martyrs*, est le plus étendu et forme les trois cinquièmes de l'ouvrage. La première partie de ce livre, sur la puissance des martyrs au temps de la persécution, réunit les faits connus. La deuxième partie comprend huit chapitres, dont les principaux traitent diverses catégories de martyrs, martyrs indigènes, martyrs étrangers, thaumaturges, saints guerriers, saints guérisseurs; dans la plupart des chapitres, on trouve groupé de nombreux détails sur la formation des légendes hagiographiques, sur les reliques et les inventions de corps saints.

Le troisième livre réunit les saints évêques et les ascètes; ces derniers sont l'occasion d'une étude fort intéressante sur les légendes monastiques et sur l'idéal ascétique. On sait que ce domaine était familier à L.

Le dernier livre traite de la Vierge : Marie considérée comme le type de la virginité, Marie mère de Dieu, culte de Marie, fêtes de Marie, hymnes à Marie.

Dans cinq appendices, L. étudie les légendes de Protoniké et d'Hélène; des parallèles aux histoires merveilleuses monastiques; les diverses formes du *Transitus Mariae*; les *Precationes ad Deiparam* dans saint Ephrem; Marie héritière des divinités païennes.

Cet ouvrage contient une masse énorme de matériaux que rendra facilement accessibles un excellent index, œuvre personnelle de M. Anrich. Aussi l'on ne peut guère être sévère pour un travail certainement utile. Cependant il est bon d'avertir qu'on ne saurait le

consulter sans précautions. L. a mêlé deux questions qui ont le plus étroit rapport, mais qui restent distinctes, la croyance à la puissance céleste des saints et le développement du culte particulier de chaque saint. L'histoire de la croyance peut s'établir par les textes des auteurs ecclésiastiques. A elle se rattache un chapitre écourté du second livre sur les partisans et les adversaires du culte des saints. C'est là que se place la recherche des origines et des influences. Le culte d'un saint, pris en particulier, doit au contraire être isolé; il faut recueillir chaque donnée, ne pas mêler les lieux et les temps, ne tenir compte que du résidu parfois très mince que laisse la critique. L. a étudié les légendes d'une manière qui n'est nullement rigoureuse. Il les combine volontiers; il groupe des faits appartenant à des pays et à des temps différents. N'avait-il pas songé à englober dans ses recherches le brahmanisme, le boudhisme et l'Islam? Une pareille méthode peut fournir des résultats qui paraissent solides, mais qui sont de simples trompe-l'œil.

Nous le voyons ici par le mélange que L. fait des légendes païennes et des légendes chrétiennes. Il est très possible que le culte d'un saint ait continué celui d'un dieu. Mais il est très difficile de le prouver. Le fait de la succession ne suffit pas, non plus qu'une analogie superficielle. Un exemple montrera les erreurs que l'on peut commettre. Je choisis à dessein un des plus mauvais cas de l'hagiographie, celui de sainte Thècle. P. 208, Lucius veut prouver que sainte Thècle est l'héritière d'Athéné. Athéné, déesse de l'orage et des éclairs, a son temple sur les hauteurs; elle est la protectrice des villes qu'elle domine. Thècle, elle aussi, a son temple sur les hauteurs et protège les villes. Thècle remplace donc Athéné à Séleucie, à Dalisandus, à Sélinonte. L. ne se demande pas un instant si les hauteurs n'ont pas toujours été le site préféré des temples, païens ou chrétiens, et si le dieu ou le saint honoré spécialement dans une cité n'en est pas habituellement le protecteur. On néglige même de nous dire si Dalisandus et Sélinonte avaient Athéné pour protectrice.

Le lecteur de Lucius fera donc bien de se prémunir de critique. Il la trouvera dans le récent ouvrage du P. Delehaye, *Les légendes hagiographiques* et dans les dernières années des *Analecta bollandiana*. M. Meyer de Spire a dit que l'hagiographie est une école de critique. Rien n'est plus juste. On y voit en action les croyances populaires, la logique des demi-savants, les partis pris des théologiens et les systèmes des érudits.

Paul Lejay.

Nestoriana. Die Fragmente des Nestorius gesammelt, untersucht und herausgegeben von Friedrich Loofs. Mit Beiträgen von St. A. Cook und Georg Kampffmeyer. Halle, M. Niemeyer, 1905. x-407 pp. In-8°. Prix : 15 Mk.

Il n'existe pas d'autre recueil des fragments de Nestorius que celui

de Jean Garnier dans son édition de Marius Mercator (Paris, 1673 : dans Migne, P. L., t. XLVIII). Ce recueil est ancien; des textes importants ont été découverts depuis; Garnier n'a pas connu les sources syriaques. Enfin, il se sert mal de ce qu'il connaît. Une nouvelle édition plus complète était nécessaire.

Les ouvrages où sont conservés des fragments de Nestorius sont assez nombreux. Il y a d'abord les documents qui se rattachent au concile d'Éphèse. Le concile œcuménique d'Ephèse est une unité artificielle. Il y eut en réalité deux synodes, un synode cyrillien et un synode antiochien, dont les actes ont été fondus plus ou moins arbitrairement dans le sens de Cyrille. Nous en avons deux rédactions différentes, la rédaction qui passe pour officielle, et qui figure comme actes du concile d'Éphèse dans les collections, et la rédaction ou plutôt le choix antimonophysite auquel Baluze a donné le titre de *Synodicon aduersus tragoediam Irenaei* et qui n'a été bien connu que par la publication intégrale de la *Bibliotheca Casinensis;* le *Synodicon* est conservé dans le ms. 2 du Mont-Cassin. Parmi les écrivains proprement dits qui ont des fragments de Nestorius, il faut placer en tête Cyrille d'Alexandrie et en particulier ses cinq livres contre Nestorius, qui ne sont qu'une série d'extraits des sermons de Nestorius suivis de leur réfutation; Marius Mercator, Arnobe le jeune, la *Contestatio* d'Eusèbe de Dorylée, Cassien, Evagrius. Des fragments rares et fort courts peuvent encore être glanés dans Socrate, Théodoret, Léonce de Byzance, Justinien, etc. Parmi les sources syriaques, il faut mettre à part neuf manuscrits du British Museum, que M. St. A. Cook a copiés et que M. Kampffmeyer a traduits pour M. L.; on recouvre ainsi 107 fragments dont quelques-uns sont étendus. Il y aura lieu d'y joindre le *Liber Heraclidis*, que M. Goussen doit publier séparément et que M. L. n'a pu comprendre dans sa collection.

Les textes sont répartis en quatre classes : Lettres, Ecrits divers qui ne sont ni des lettres, ni des sermons, Sermons, Fragments d'origine incertaine. Chaque fragment est précédé de références bibliographiques et accompagné de notes qui, outre les variantes des manuscrits, expliquent souvent les passages obscurs ou en indiquent la suite. Les textes syriaques sont publiés en appendice par M. Kampffmeyer. Des tables très soignées terminent cette excellente publication. M. Loofs avait un grand mérite de la tenter, dans la complication que présentaient les documents, et il l'a accomplie de manière à nous offrir une base solide pour l'étude de Nestorius [1].

Paul Lejay.

---

1. Quelques-uns des résultats de son travail se trouvent déjà réunis dans l'article *Nestorius* qu'il a publié dans la *Real Encyclopädie für prot. Theologie*, XIII, 736-749.

Marius Besson, **Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VIe siècle.** Fribourg (Suisse), O. Gschwend; Paris, A. Picard, 1906.

Excellent livre dont l'auteur a pris pour modèle les *Fastes épiscopaux* de M. Duchesne et qui ne souffre pas de la comparaison. Le titre en indique la division : *Ciuitas Vallensium* (Sion), *Ciuitas Genauensium* (Genève), *Ciuitas Heluetiorum* (Lausanne). Une introduction donne un aperçu sur l'histoire profane et traite de l'établissement du christianisme et de la date des sièges épiscopaux de la Suisse romande. Des textes réunis par M. B. dans son volume, on tire les dates les plus anciennes suivantes : pour Octodurum, Théodore en 381 et 390, pour Genève, Isaac vers 400, pour Windisch, Bubulcus en 517. Le siège d'Octodurum est transféré à Sion dans la seconde moitié du VIe siècle; celui de Windisch à Avenches entre 549 et 585, d'Avenches à Lausanne entre 585 et 650. M. B. arrive pour ces divers sièges à dresser une liste sûre, fondée sur des renseignements incontestables et écarte les documents faux et les listes suspectes.

Certaines conclusions ont leur importance pour l'histoire littéraire. Théodore n'est pas l'auteur d'une passion des martyrs d'Agaune et Eucher n'a eu à sa disposition qu'une tradition orale. L'épitaphe de Marius d'Avenches peut être l'œuvre de Fortunat. En tout cas, M. B. l'explique et la corrige par un grand nombre de rapprochements tirés le plus souvent de Fortunat. Mais c'est surtout Salonius, évêque de Genève, qui profite des travaux de M. B. Il y retrouve son *curriculum* : fils aîné de saint Eucher de Lyon; dédicataire du *De gubernatione Dei* et destinataire de la lettre IX de Salvien (440); signataire aux conciles d'Orange (441), Vaison (442), Arles II (445 ?); en correspondance avec Léon le Grand; auteur de commentaires dialogués sur les *Proverbes* et l'*Ecclésiaste*, attribués par erreur à un évêque de Vienne et dont la liberté mystique rappelle tout à fait la manière d'Eucher; enfin fêté le 28 septembre. Le martyrologe hiéronymien porte : *In Genua ciuitate in Gallia, dep(ositio) Saloni* (ou *Saluini*) *episcopi*. Le martyrologe romain en a fait un Salomon évêque de Gênes, que ne connaît pas encore Jacques de Voragine, archevêque de Gênes.

M. Besson annonce une histoire des origines de l'abbaye d'Agaune (Saint-Maurice en Valais). Le présent livre la fait désirer; nous sommes sûr qu'elle remplacera avec avantage certaine histoire publiée il y a quelques vingt ans.

Paul Lejay.

Die theologische Fakultät in Tübingen vor der Reformation, 1477-1534; von Heinrich Hermelink. Tübingen, Mohr, 1906. viii-228 pp. in-8°. Prix : 4 Mk. 80.

M. Hermelink a été chargé par la Commission d'histoire locale du Württemberg de publier les matricules de l'université de Tubingue. Il a eu l'idée de tirer de ce travail minutieux les renseignements qu'il comporte et de raconter l'histoire de la faculté de théologie à la veille de la Réforme. L'idée est heureuse et le présent livre a une portée plus générale qu'on ne croirait.

Il est divisé en deux parties : histoire extérieure de la faculté, la théologie enseignée à la faculté. La première partie nous fait connaître les origines de la faculté, son organisation et ses rapports avec les autres facultés, le plan et l'organisation des études, la situation de la faculté vis-à-vis de l'État et de l'Église. Voilà une mine de renseignements pour l'histoire de l'enseignement à la fin du moyen âge. Mais l'intérêt en est surpassé par celui de la seconde partie.

A cette époque, il existait deux courants dans l'enseignement de la théologie, la *uia moderna* et la *uia antiqua*. Ils étaient assez puissants pour que les règlements leur fissent à chacun leur part. A Tubingue enseignaient trois professeurs titulaires de théologie. Chaque parti devait avoir tour à tour la prépondérance. Quand il y avait deux *antiqui* et un *modernus*, le poste devenu vacant d'un *antiquus* était réservé à un *modernus* et inversement. Les modernes adoptaient le nouveau nominalisme et se réclamaient d'Ockam et de ses partisans. Ils ne se donnaient pas le nom de nominalistes, qui sentait l'hérésie et que leurs adversaires ne se privaient pas de leur appliquer; ils s'appelaient « terministes ». Les anciens se nommaient réalistes; mais l'autre parti les traitaient de Scotistes et de « formalistes ». Leur doctrine était le pur aristotélisme fortifié par Duns Scot. Un édit du roi de France Louis XI, de 1473, énumère les maîtres des deux partis : pour les anciens, Aristote, Averroès, saint Thomas, Gilles de Rome, Alexandre de Halès, Scot, Bonaventure; pour les modernes, Guillaume Ockam, Grégoire de Rimini, Buridan, Pierre d'Ailly, Marsile de Inghen, Jean Dorp, Albert de Riggensdorf. L'origine de l'antagonisme des deux écoles était une différence de méthode et de logique; mais cette différence en entrainait une autre dans la conception de la science et dans les diverses parties de la philosophie. Au milieu du xve siècle, les « anciens » dominaient dans les universités du Nord de l'Allemagne, Cologne, Prague, Leipzig, Greifswald; les « modernes » dans l'Allemagne centrale et méridionale; les nouvelles universités de Vienne, Heidelberg, Erfurt, Fribourg, Bâle, leur étaient exclusivement ouvertes. Mais, à la fin du xve siècle, une réaction se produit, enlève aux modernes Heidelberg et Bâle, et oblige les fondations nouvelles d'Ingolstadt, de Tubingue et de Mayence à faire une place aux anciens.

M. H. indique les principaux maîtres qui ont représenté à Tubingue les deux courants. Parmi les « modernes », se trouve Gabriel Biel, mort en 1495, compilateur sans originalité, mais professeur excellent. Ses écrits, et notamment son *Collectorium*, inspiraient à Erfurt Jod. Trutfetter, à Wittenberg Staupitz et Nathin, c'est-à-dire les maîtres et les supérieurs de Luther. On les appelait les Gabriélistes, du prénom de Biel, et Luther lui-même appellera ses disciples *mei Gabrielistae*. C'est par ce chemin que la scolastique est entrée dans l'œuvre et l'esprit du réformateur. C'est par là que l'influence d'Ockam et de Pierre d'Ailly, signalée sur les doctrines de Luther, s'est exercée, et non par une théologie propre aux Augustins. Plus on approfondit les origines des doctrines réformées, plus on trouve de scolastique.

Cependant à Tubingue la scolastique devait finir par céder à l'humanisme. Dès l'origine, l'humanisme avait traversé l'université. Il finit par l'emporter et, chose curieuse, les théologiens humanistes de Tubingue ont été hostiles à la Réforme. Le principal, Altensaig, à côté d'Érasme et de Paolo Cortese, se réclame de saint Antonin. En 1525, l'humanisme est le maître. L'introduction de la Réforme, en 1534, marque la fin des traditions.

Cet aperçu fait voir l'intérêt du livre de M. Hermelink. Il est terminé par une liste des gradés; chacun y reçoit une notice, précise comme tout l'ouvrage.

P. L.

Nomenclator literarius theologiae catholicae, theologos exhibens aetate, natione, disciplinis distinctos. Tomus II, Theologiae catholicae aetas media, ab exordiis theologiae scholasticae usque ad celebratum concilium Tridentinum; ab anno 1109-1563. Edidit H. Hurter, S. J. Editio altera emendata et plurimum aucta. (Eniponte, Libraria academica Wagneriana, 1906, 1590 col. et CLXXXII pp. in-8°.

En présentant le premier volume de cet ouvrage à la *Revue*, j'en ai indiqué le plan, le caractère et la tendance. Je n'y reviendrai pas. J'ai peu de chose à dire de ce volume, sinon qu'il sera encore plus utile que le précédent. Il suffit pour s'en convaincre de regarder les dates extrêmes, 1109 et 1563. Toute la scolastique, tout l'humanisme et la première phase de la Réforme s'y trouvent compris. La bibliographie est d'une extrême richesse. Elle a été soigneusement mise au courant. Des tables très commodes permettent de se retrouver rapidement dans cet énorme répertoire. Il rendra les plus grands services.

P. L.

— Une excellente étude est publiée par M. Ch. B. Randolph, *The mandragora o the ancients in folk lore and medicine*, dans les *Proceedings of the American academy, of arts and sciences*, vol. XL, n° 12, january 1905; pp. 487-537. Tous les

textes sont réunis et discutés. Traduits dans la dissertation, ils sont reproduits textuellement à la fin dans un appendice. Ce mémoire est beaucoup plus complet que tout ce qu'on avait jusqu'ici sur le sujet. — S.

— Dans : *Einige neugefundene etruskische Inschriften* (Munich, 1904, Franz): *Sitzungsberichte* de l'académie de Bavière. 1904, IV), MM. Alf Torp et G. Herbig publient 61 inscriptions, assez courtes, trouvées en Italie, les discutent et les reproduisent en fac-similé sur quatre planches. — S.

— M. Berthelot a recueilli un certain nombre de morceaux sous le titre : *Science et libre pensée* (Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1905], IV-411 pp.). Il les a répartis en trois groupes : Libre Pensée, Paix et arbitrage international, Science. Le premier s'ouvre par le discours de Tréguier en l'honneur de Renan. Ce morceau et quelques autres de la même veine auront dû faire sourire Renan dans le Hadès. M. B. n'a pas le sens de l'ironie. Le dernier morceau de cette partie, *Clamageran*, explique sa psychologie ; M. B. y reproduit une correspondance ancienne, fort curieuse, avec son ami. De pareilles lettres de jeunes gens laissent prévoir ce que les amis deviendront dans l'âge mûr. Mais, quand M. B. parle des choses qu'il connaît bien, il retrouve la hauteur et l'ampleur de vues que l'on attend chez un grand savant. Qu'on lise, dans cette partie même, ses paroles si fermes sur le but de l'enseignement supérieur : « Les universités ne représentent pas tout, dans l'ordre de la haute science. Leur destination, telle qu'elle a été surtout comprise en France jusqu'à présent, est essentiellement professionnelle... Il convient de rappeler constamment que ce n'est pas là le degré le plus élevé, l'*apex* de la culture, celui qui en définitive domine tous les autres, quoiqu'il ne convienne pas de leur donner à tous cette direction supérieure, accessible seulement à un petit nombre d'élèves. » (P. 48). M. B. rend sa pensée encore plus concrète en défendant le Collège de France et en montrant sa place au sommet de notre organisation intellectuelle. Ces paroles devraient être méditées par des réformateurs imprudents qui croient continuer l'œuvre des Duruy, des Du Mesnil et des Dumont. Les autres morceaux un peu étendus de ce volume et qui méritaient d'être recueillis sont deux notices, sur Chevreul et sur Daubrée, et quatre articles de vulgarisation : Les merveilles de l'Égypte et les prestiges des prêtres et des savants dans l'antiquité, Histoire de la découverte des substances explosives, Les aérolithes ou pierres tombées du ciel, Les insectes pirates (les cités des guêpes). On y trouvera un grand nombre de notions exactes mises à la portée de tous. En revanche, on peut se demander si certaines notes et lettres, extrêmement brèves, avaient un intérêt dépassant l'actualité. La lettre de la p. 168 porte une date erronée. — P. L.

— Dans une collection intitulée *Etudes de philosophie et de critique religieuses*, la librairie Bloud a publié : 1° *Science et apologétique*, par A. de Lapparent ; conférences faites à l'Institut catholique de Paris, mai-juin 1905 ; Paris, [1906], 304 pp. in-16 ; prix : 3 fr. Ces conférences traitent des sujets suivants : Les conceptions de la géométrie ; la science des nombres et la mécanique ; les sciences d'observation ; l'ordre dans la Création ; le principe de la moindre action ; les notions d'origine et de fin ; la finalité dans le monde ; l'évolution des doctrines scientifiques ; les devoirs et les droits de l'apologiste en matière scientifique. — 2° *Essai d'un système de philosophie catholique* (*1830-1831*) par F. de La Mennais (*sic*) ; ouvrage inédit, recueilli et publié d'après les manuscrits, avec une introduction, des notes et un appendice, par Christian Maréchal, agrégé de l'Université ; Paris, 1906 ; XXXIX-429 pp. in-16. En 1830 et 1832, Lamennais a dicté un cours de philosophie à quelques disciples dans une chambre du collège de Juilly. Trois cahiers de cette dictée nous sont parvenus et c'est d'après ces documents

que M. Maréchal a établi le texte de l'*Essai*. Le manuscrit original est devenu, par correction, remaniements, suppressions et additions, le manuscrit de l'*Esquisse d'une philosophie*, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, nouv. acq. fr., 2471-2474. L'*Essai* et l'*Esquisse* sont, à vrai dire, deux ouvrages différents. Il est intéressant, pour l'histoire de la pensée de Lamennais, de les comparer. En appendice, M. Maréchal publie le plan de l'*Essai* et une confrontation de l'*Essai* avec l'*Esquisse* d'après les corrections du manuscrit de la Nationale. — Ajoutons à ce dernier volume un tirage à part : *Un correspondant inconnu de Lamennais, Lettres inédites de Lamennais à M*me *Clément*, publiées par Chr. Maréchal; extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1905; 54 pp. in-8°. Ces lettres, adressées par Lamennais à une amie très intime, sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont été écrites sans arrière-pensée, dans l'abandon le plus familier. Elles vont de 1836 environ à 1852. — S.

— Les poèmes couronnés par l'Académie d'Amsterdam au concours de poésie latine de 1906 sont: 1° *Licinus tonsor*, carmen Aloisii Galante Florentini, praemio aureo ornatum; 18 pp.; 2° *Hirundo alsatina, edyllium;* carmen F. X. Reuss Alsatini, magna laude ornatum; 13 pp.; 3° *Ludi magister inuita Minerua;* carmen P. Rosati Interamnatis, magna laude ornatum; 13 pp. Une brochure in-8°. Amstelodami, apud Io. Mullerum, mcmvi.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 janvier 1907*. — M. R. Cagnat, président sortant, et M. S. Reinach, nommé président pour l'année 1907, prononcent les allocutions d'usage.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, fait connaître la situation des concours.

M. Senart donne d'excellentes nouvelles scientifiques de la mission au Turkestan chinois, dirigée par M. Pelliot. Dans deux lettres datées du 5 et du 20 novembre, M. Pelliot l'avise de découvertes importantes dans les ruines de Toumchouq, non loin de Maral bashi, sur la route méridionale de Kachgar à Aksou. Elles étaient réputées musulmanes; M. Pelliot y a reconnu et dégagé un nombre considérable de sculptures gréco-indiennes qui, d'après la description sommaire qu'il en fait, et notamment à en juger par la présence de bustes qu'il signale, ne peuvent manquer de présenter le plus grand intérêt archéologique et historique. Quelques fragments manuscrits, notamment un fragment en écriture brâhmî de l'Inde, concourent à relever le prix de la trouvaille.

M. S. Reinach, président, annonce le décès de M. Otto Benndorf, de Vienne, correspondant de l'Académie depuis 1895.

L'Académie procède à l'élection de plusieurs commissions annuelles. Sont élus :

Prix ordinaire : MM. Delisle, Viollet, Longnon, Omont;

Prix Allier de Hauteroche : MM. de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse, Haussoullier;

Prix Bordin : MM. Barbier de Meynard, Schlumberger, Senart, Ph. Berger;

Prix extraordinaire Bordin et prix Saintour : MM. Boissier, Alfred Croiset, Cagnat, Bouché-Leclercq, Maurice Croiset, Pottier;

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes;

Prix de La Grange : MM. Delisle, Meyer, Longnon, Picot;

Prix Loubat : MM. Senart, Hamy, Barth, Leger;

Prix Delcros-Estrade : MM. Delisle, Heuzey, Barbier de Meynard, Senart, Boissier, A. Croiset, R. de Lasteyrie, Lair, Chatelain.

Prix Auguste Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, le duc de La Trémoïlle, Lair.

Prix Honoré Chavée : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Meyer, Ph. Berger, Leger, Thomas.

M. D. Serruys, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes, signale un fragment grec du Canon historique d'Eusèbe, lequel n'était connu que par des traductions arménienne, latine et syriaque. Ce fragment relativement étendu permet de reconnaître les étapes de la tradition eusébienne chez les chroniqueurs byzantins et démontre qu'une édition posthume d'Eusèbe dut être publiée à Alexandrie avant l'an 412 p. C.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sre.

•

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 21 Janvier — 1907

V. Ussani, **La questione e la critica del così detto Egesippo** (Estratto dagli *Studi italiani di Filologia classica*, vol. XIV). Firenze, Seeber, 1906; pp. 245-361. In-8°.

Hégésippe est le nom d'un remaniement latin de Flavius Josèphe. Les Bénédictins, éditeurs de saint Ambroise, supposaient deux Josèphes, l'auteur et le traducteur. Cette méthode d'interprétation, encore appliquée par les théologiens catholiques aux premiers documents chrétiens, n'a aucune chance d'être prise au sérieux par nos contemporains. M. Ussani montre, une fois de plus, que *Egesippus* est une altération de *Iosepus*, prononcé *Iosippus* (avec itacisme).

M. U. croit que le traducteur est saint Ambroise. Quand il fit ce travail, il n'était pas encore évêque, et il était sous la première impression de la conquête de la Bretagne par le comte Théodose vers 370. Mais probablement l'œuvre resta dans ses papiers. Elle commence à circuler au temps de sa mort, ou après cet événement (398), comme semble le prouver une lettre de saint Jérôme écrite entre 386 et 400 (*Epist.* lxxi). La principale preuve est la similitude de langue et de style. M. U. écarte les objections opposées par Vogel à cette identification et, à cette occasion, reprend la question des sources historiques et des modèles littéraires d' « Hégésippe », à la fois compilateur et traducteur.

Une deuxième partie traite la question des manuscrits et la renouvelle. M. U. les a collationnés et en donne les variantes pour II, 9. Il montre qu'un manuscrit de Turin, D IV 7, du x° s., est une copie d'une des moitiés du manuscrit de Milan Ambros. C 105 inf. Il est

donc inutile pour cette partie, mais il représente l'autre partie perdue, et M. U. en donne la collation.

Ces indications donnent une idée incomplète du travail de M. Ussani. A propos des sources, nous voyons reparaître la question de la chorographie utilisée par Pline l'Ancien et celle de l'*Epitoma* de Tite-Live. M. U. touche aussi aux sources de Tacite. Il ne paraît pas avoir eu connaissance du travail de M. Berendts sur le Josèphe slave. Il y a là un élément nouveau, dont il faudra tenir compte. P. 249, note 2 : ajouter que M. Chatelain, *Vncialis Scriptura*, pl. LXXIII, *Explanatio*, p. 134, place l'Ambrosianus C 105 inf. à la fin du VIe s., pour la partie écrite en semi-onciale, et au VIIIe s., pour la partie écrite en minuscule.

P. L.

Moritz SCHÖNFELD, **Proeve einer kritische Verzameling van germaansche Volks- en Personnamen, voorkomende in de litteraire en monumentale overlevering der Grieksche en Romeinsche oudheid**; Groningen, 1906, M. De Waal; XXVII-132 pp. in-4°.

M. S. est germaniste et son travail est une thèse de doctorat en littérature néerlandaise. De cette discipline relèvent l'introduction, sur la phonétique des noms recueillis, et les notes, où M. S. discute l'étymologie. Mais la plus grande partie du mémoire est un recueil de noms appartenant aux deux premières lettres de l'alphabet, suivis de leurs différentes formes, latines et grecques, gardées par les documents, de la liste des passages, des variantes des manuscrits, de la date et de la provenance. On voit quel intérêt présente un vocabulaire de ce genre pour l'historien et le philologue. De César, Strabon, Tacite jusqu'à Jordanès, c'est une bonne partie de la littérature historique de l'antiquité qui reçoit, sur un point délicat, l'avis d'un spécialiste. Les inscriptions et les monnaies ont été interrogées comme les textes littéraires. En somme, l'entreprise de M. S. est une sorte de pendant germanique à l'*Altkeltischer Sprachschatz* de M. Holder. M. S. arrête ses dépouillements à la mort de Justinien et en exclut la littérature proprement ecclésiastique. Dans ces limites, le recueil de M. Schönfeld sera fort utile. Il le sera davantage, s'il est rédigé dans une langue plus répandue que le néerlandais.

P. L.

Valdemar VEDEL, **Ridderromantiken i frensh og tysk Middelalder.** Copenhague, 1906. Libr. Gyldendal, In-8° de 482-IX p.

A ses précédentes études sur « La vie héroïque » et les « Villes et Manoirs », M. le Prof. V. Vedel, de l'Université de Copenhague, vient d'ajouter un volume sur « Le romantisme et la chevalerie au moyen

âge en France et en Allemagne ». En ce style séduisant et limpide, qui est sa caractéristique, l'auteur évoque toute la vie féodale du « burg », habité par les rudes barons du XIe siècle, à travers les chroniques latines et les chansons de gestes, jusqu'au moment où, un nouvel ordre social s'étant peu à peu constitué, des maisons s'étant groupées autour du château, une nouvelle culture s'épanouit au foyer du chevalier sous la triple influence de la morale chrétienne, de la littérature classique et de l'Orient. Pour charmer les réunions courtoises, ce sont alors des romances et des pastourelles d'un genre tout nouveau, des contes, des histoires merveilleuses, que troubadours et trouvères empruntent à l'antiquité; c'est « la matière de Bretagne », mystique et rêveuse, toute hantée d'êtres mystérieux et troublants, dont ils tirent de longs poèmes aux extraordinaires aventures. Puis vient la désagrégation. Le monde insensiblement se transforme. Une autre société naît qui, elle aussi, aura sa littérature propre, et si différente; mais l'influence de l'esprit chevaleresque n'en persistera pas moins à travers les siècles : et peut-être, conclut l'auteur, pourrions-nous encore, en notre temps, trouver quelque profit à la lecture de ces vieilles et romanesques histoires exaltant l'honneur et l'amour.

Léon PINEAU.

John MEIER, **Kunstlied und Volkslied in Deutschland**. Halle a. S., Niemeyer, 1906, in-8°, p. 59.

John MEIER, **Kunstlieder im Volksmunde**. Materialien und Untersuchungen, (Même éditeur), 1906, in-8°, pp. CXLIV, 92.

I. M. J. Meier a publié en brochure deux anciens articles qu'il avait écrits pour l'*Allgemeine Zeitung* en 1898 sur les rapports de la chanson populaire avec le *Kunstlied*, disons poésie littéraire. En esquissant à grands traits l'histoire des opinions émises sur le *Volkslied* par Herder, Bürger, les Romantiques, les Grimm et les savants modernes, comme Tobler et Steinthal, il montre leur erreur commune qui est d'avoir attribué à ce genre une origine mystique et nébuleuse, en le faisant sortir spontanément d'un groupe ethnique. Il n'y a pas pour lui de différence organique entre la poésie populaire et la poésie littéraire. L'une est comme l'autre l'œuvre d'une individualité; il y a toujours à l'origine d'un *Volkslied* un *Kunstlied*. Quand celui-ci est tombé dans le domaine du peuple qui sans respect de l'auteur le déforme et le transforme à son gré, au cours d'une incessante évolution, il est devenu *Volkslied*. Le critique montre quelques cas de ces transformations extérieures et intérieures subies par un *Kunstlied*, qui parfois a pu lui-même s'inspirer d'une poésie populaire, avant de devenir ou de redevenir *Volkslied*. Il semble qu'il y aurait ici une distinction essentielle à faire entre la poésie populaire et la poésie lit-

téraire popularisée; la réunion d'abondants documents permettra seule d'éclairer la question. — L'autre article, plus court, traite de ces mêmes rapports entre la création populaire et la création littéraire pour un genre particulier, les *Schnaderhüpfel*, ces quatrains si familiers à toute la région des Alpes autrichiennes. Saisir l'origine vulgaire ou savante de ces productions est un problème impossible et M. M. fait voir par de piquants exemples que tels échantillons de cette poésie donnée comme éminemment populaire, parce qu'elle est d'impression naïve et de forme dialectale, sont de Seidl, de Stelzhamer, de Kobell, d'autres encore.

II. Le second ouvrage de M. M. est l'application de la théorie esquissée dans sa petite étude. Il représente un répertoire de 567 *Kunstlieder* qui ont pénétré dans le peuple; le critique a pu déterminer l'auteur de 336 d'entre eux. Pour chacun de ceux qui forment les deux groupes, il a ajouté des renseignements sur la première publication, les recueils qui en contiennent une rédaction, la région où telle version a été notée et bien d'autres détails constituant pour chaque *Lied* un dossier nécessairement incomplet, mais dont l'ensemble représente déjà une abondante et précieuse moisson de matériaux indispensable désormais à qui abordera l'étude du *Volkslied*. En tête de sa bibliographie, M. M. a mis une longue introduction où il a approfondi et précisé la démonstration dont la précédente brochure n'avait pu mettre tous les points dans une suffisante lumière. Il a touché en particulier le côté historique de la question; il a insisté à nouveau sur l'impossibilité de reconstruire un *Volkslied*, en prenant exemple d'une pièce dont il donne vingt-quatre versions particulières. Il a décrit avec plus de soin les procédés de transmission des *Volkslieder* et les différentes formes d'altération subie par le texte et la musique, le plus souvent contaminations dûes à des analogies dans les situations, les sentiments, l'expression et aussi la mélodie. C'est cet ensemble de changements presque toujours inconscients, mais auxquels peuvent s'en ajouter d'intentionnels, qui constitue la *vie* du *Volkslied*. La discussion de M. M., quelques limites qu'elle se soit imposées, est partout illustrée de curieux exemples et n'aboutit jamais qu'à des conclusions qu'autorise la comparaison des différentes versions populaires d'une poésie primitivement individuelle. A mesure que s'accroîtra la richesse des matériaux, les résultats de cette enquête deviendront plus précis et plus étendus. Déjà M. M. nous promet une seconde édition augmentée de tous les nouveaux documents qu'il a réunis depuis la préparation de son volume qui était destiné d'abord à paraître en 1902 : elle sera, comme la première, la bienvenue.

L. R.

Histoire de la charité par Léon Lallemand,... Tome III. Le moyen âge du xe au xvie siècle). — Paris, A. Picard et fils, 1906. In-8° de 372 pages.

M. Léon Lallemand continue avec activité la publication de son *Histoire de la Charité*, dont les deux premiers volumes ont été signalés dans cette revue. Le tome III qu'il vient de donner, comprenant une période de six ou sept siècles pour lesquels existent de nombreux documents, a nécessité de longues recherches et de copieux dépouillements. M. L. L. connaît bien son sujet et si l'on relève par ci par là quelques lacunes, même dans sa bibliographie des ouvrages français, on est en droit de déclarer qu'il n'a rien négligé d'important.

Le sujet étudié par lui dans ce volume est vaste, trop vaste même : c'est aux xie et xiie siècles que les historiens ont constaté l'éclosion d'une foule d'institutions charitables, avec un caractère nouveau ; c'est au xiiie siècle que les maisons Dieu, les léproseries, les établissements de charité et même des confréries d'assistance mutuelle paraissent être le plus florissantes, et l'exposé de toutes les institutions de ce genre depuis le début de la monarchie capétienne jusqu'à l'avènement des Valois aurait largement suffi pour remplir un gros volume. Les siècles suivants ne marquent pas en effet un progrès ; excepté pour certaines associations que nous appellerions presque aujourd'hui syndicales et qui se développèrent dans les villes industrielles et commerçantes, les fondations charitables semblent tomber en décadence. La faute en fut surtout à l'appauvrissement général, aux guerres continuelles et à leur cortège de malheurs, aux pestes qui ravageaient perpétuellement l'Europe. Si donc, M. L. avait toujours cru nécessaire de réunir en un même volume l'étude d'une période aussi longue, il me semble qu'il aurait eu avantage à établir des divisions chronologiques au moins dans certaines parties de son livre, de façon à montrer la marche ascendante ou décroissante des institutions charitables. Dans tous les cas, il avait intérêt à ne pas mélanger, comme il l'a fait partout, les documents du xve avec ceux du xie ou du xiie siècle ; ce qui n'a pas manqué d'amener la confusion.

La nécessité qu'il s'est imposée d'embrasser une telle matière l'a obligé parfois à une trop grande brièveté ; l'introduction, par exemple, raconte trop sommairement et expose trop superficiellement les calamités qui ont affligé notre pauvre humanité du xe au xvie siècle. Là, comme dans beaucoup d'endroits, M. L. s'est trouvé en présence de tant de faits qu'il a cru devoir ne présenter que des mentions sommaires de documents typiques, et ces mentions, il les aligne bout à bout, sans les fondre dans une composition qu'on est toujours en droit de réclamer d'un historien comme lui.

Mais ces observations ne m'empêchent pas de reconnaître, au contraire, que son ouvrage est des plus intéressants. Très documenté, il donne bien la physionomie générale des hospices, hôpitaux, maladre-

ries, etc. surtout en France : il faudra désormais toujours le citer, quand on voudra parler de la charité au moyen âge. Chemin faisant il détruit avec grande ardeur certaines erreurs que la passion politique ou religieuse a propagées et il montre que l'action de l'Église a toujours été l'initiatrice et la propagatrice des œuvres de bienfaisance.

Parmi les lacunes bibliographiques dont je parlais tout à l'heure, il en est une, qui, si elle avait été comblée, aurait permis à M. L. d'ajouter des traits curieux à son exposé : se sont les simples positions de thèse d'un élève de l'École des Chartes, M. Joseph Deloye, qui a présenté en 1892 des *Recherches sur les institutions charitables d'Avignon depuis le* XII*e* *siècle jusqu'à la Révolution*. Le séjour des papes avait en effet donné une physionomie toute particulière à la ville d'Avignon et il était bon de vérifier ce que leur sollicitude pour les malheureux et la foule des misérables pèlerins assiégeant leur palais, leur avait suggéré. A cet égard, je signalerai encore l'étude de M. l'abbé Mollat, parue dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* (t. VI, n° 1) : *Jean XXII fut-il un avare?* Ce dernier auteur a montré tout ce que le premier pape d'Avignon fit pour les pauvres, il a raconté la fondation de l'aumône de la Pignotte et il a mentionné, d'après les registres de comptes du Vatican, les distributions aux pauvres de blé, de vin et de vêtements.

Pour les confréries industrielles, caisses de retraite, de chômage, etc., je mentionnerai également le livre de M. G. des Marez, *L'organisation du travail à Bruxelles au* XV*e* *siècle*, que M. L. n'a pas connu et où il aurait puisé des renseignements particulièrement précieux.

Sur la séparation des lépreux des personnes saines, il y aurait eu à citer le passage si émouvant d'Antoine de la Salle, publié par M. J. Nève (p. 242-244) dans son livre sur ce littérateur (2e édition, 1903). Je ne veux pas allonger démesurément cette liste, mais on voit que pour un sujet aussi vaste et aussi compréhensif, il est toujours possible d'augmenter la documentation.

Je serai bref maintenant, car les assertions de M. L., toujours appuyées de preuves, n'appellent guère de réflexions. Peut-être aurait-il pu, à propos de l'extension considérable que semble prendre la lèpre au XIe siècle, faire remarquer que ce mal contagieux n'était pas alors nouveau en Europe, comme bien des auteurs l'ont dit ; il a trouvé un foyer de propagation particulièrement actif dans l'atroce misère où étaient plongées les populations aux environs de l'an mil ; les malheurs publics, les invasions, les guerres, les famines, avaient fait abandonner peu à peu les pratiques hygiéniques des Romains ; conservées par les Mérovingiens et les Carolingiens, elles disparurent dans les désastres du Xe siècle et les contagions qui avaient été assez bien contenues jusqu'alors, ne trouvèrent plus d'obstacle. — A propos des usures, M. L. a oublié de rappeler les efforts de l'Église, les prescriptions des souverains pontifes et des conciles pour combattre

les exigences par trop scandaleuses des maîtres de l'argent; au XIVe siècle même, un pape d'Avignon, Urbain V, créa toute une commission qui instrumenta dans le Sud-Est de la France, jusqu'en Suisse et dans le nord de l'Italie, et fit rendre gorge, en faveur de leurs victimes, à des trafiquants par trop durs.

L. H. LABANDE.

DAHLMANN-WAITZ. **Quellenkunde der deutschen Geschichte, herausgegeben von Erich Brandenburg, 7te Auflage, Zweiter Halbband.** XIII, p. 337-1020. Leipzig, Dieterich (Weicher), 1906, gr. in-8°.

La seconde et dernière moitié de cette très utile et très bien venue édition nouvelle du Dahlmann-Waitz a suivi rapidement le tome premier, dont nous avons rendu compte ici l'année dernière[1]. L'édition de cette *Bibliographie de l'histoire d'Allemagne*, donnée par Steindorff, en 1894, comptait 6550 numéros; M. Erich Brandenburg, avec ses quatre collaborateurs, MM. P. Herre, B. Hilliger, B. Meyer et R. Scholz, a réuni 10.382 numéros, tout en ne grossissant le volume que de trois cents pages environ. C'est une augmentation de près de *quatre mille* numéros, et qui fournit une preuve presque effrayante de l'intensité du labeur scientifique de l'Allemagne sur le domaine de l'histoire, car l'immense majorité de ces travaux nouveaux appartient aux vingt dernières années. Si grâce aux *Séminaires* des Universités, aux programmes des Gymnases, aux recueils d'histoire générale et locales, de plus en plus nombreux, ce mouvement ascendant continue pendant un demi-siècle seulement, comment feront nos malheureux successeurs; et combien de volumes aura le Dahlmann-Waitz (si on lui conserve ce nom) vers l'année 1950?

Et pourtant cette édition nouvelle, que nous saluons avec reconnaissance et que nous recommandons — s'il en était encore besoin — à l'attention de tous ceux qui s'occupent, de près ou de loin, de l'histoire de l'Allemagne depuis les origines jusqu'à la fin du XIXe siècle, n'est pas encore complète[2], ainsi que le reconnaît d'ailleurs très franchement l'éditeur dans sa préface. « Chaque travailleur sur son champ spécial y signalera des lacunes ou des indications inutiles, et chacun d'eux aura raison... Nous prions les critiques de ne pas oublier que le but poursuivi par cet ouvrage n'est pas d'arriver à être absolument complet, mais d'orienter rapidement et commodément les travailleurs (p. I) ». M. B. annonce d'ailleurs qu'il compte publier un supplément l'année prochaine et qu'il recevra avec plaisir toutes les additions et rectifications qu'on voudra bien lui communiquer à temps.

---

1. Voy. *R. Cr.* du 25 novembre 1905.
2. Elle ne pouvait pas l'être, l'impression ayant commencé dès 1904, de sorte que la littérature la plus récente fait défaut.

Une modification de la présente édition que nous regrettons, surtout dans l'intérêt des débutants, c'est la disparition des petites étoiles dont on avait marqué jusqu'ici les ouvrages plus importants sur tel ou tel sujet. M. B. trouve que c'était un procédé trop « subjectif » ; sans doute, mais appliqué avec prudence, il rendait de grands services aux novices, en leur épargnant le danger de s'égarer dans un fatras de travaux vieillis, qui les dégoûteront peut-être de continuer leurs recherches ou leur feront prendre pour résultats assurés des hypothèses depuis longtemps abandonnées.

Il convient de signaler plus particulièrement la richesse des paragraphes consacrés à l'histoire des mœurs, des idées, de la littérature, des arts, à l'histoire économique, à tout ce qu'on appelle d'un mot l'histoire de la civilisation. On se rend compte, en parcourant ces nomenclatures en apparence si arides, combien, depuis un âge d'homme, l'esprit des historiens et les tendances du public cultivé ont changé en Allemagne, comme ailleurs, et que l'attention des uns, comme l'intérêt de l'autre se sont portés vers ces côtés si négligés, on peut dire dédaignés, par les professionnels d'autrefois.

M. B dit dans sa préface que c'est avec un sentiment de soulagement, plutôt que de satisfaction joyeuse qu'il se sépare d'un travail « infiniment pénible et qui lui a pris beaucoup de temps ». Nous espérons qu'il trouvera quelque consolation dans la pensée qu'il a épargné des pertes de temps infiniment plus considérables à une foule de collaborateurs dans le domaine historique, en fourbissant à neuf un excellent instrument de travail légèrement émoussé par un long usage, et qu'il peut être assuré de leur reconnaissance, même quand ils font leur métier de critique [1].

R.

Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg. Tome XIX, publié par le Dr Ferdinand Hirsch, in-8°, vi, 907 p. Berlin, G. Reimer, 1906.

La publication des *Actes* du Grand Électeur, commencée en 1864, se poursuit lentement. Toutefois la série des *Politische Verhandlungen* touche bientôt à sa fin, et le dix-neuvième volume de la collection est le douzième et peut-être l'avant-dernier de cette série. On aura de la sorte d'ici peu un ensemble de documents permettant de faire la lumière à peu près complète sur la politique extérieure de Frédéric Guillaume.

---

1. P. 355 (n° 4570) le livre cité de Boyer, *Rodolphe de Habsburg ou l'Alsace au* XIIIe *siècle*, n'est pas un livre d'histoire, mais un simple roman. — P. 385 (n° 4851) l. *Collignon* pour *Collignan*. — P. 484 (n° 5969) lire *1534* au lieu de *1539*. — P. 498 (n° 6116) l. *Hepp* pour *Heppe*, etc.

Le tome XIX, qui vient de paraître, est consacré à la période entre la paix de Saint-Germain (29 juin 1679) et la trêve de Ratisbonne (15 août 1684). Il contient pourtant des actes relatifs à la période antérieure (de 1673 à 1679), et, d'autre part, on n'y trouve pour les cinq années 1679-84 que ce qui concerne les relations avec la France, le Danemark et l'Empire germanique. Cette disposition nuit singulièrement à l'unité, sinon à l'intérêt du tout; mais ce sont là matériaux à mettre en œuvre; l'important est qu'ils soient fournis avec abondance et présentés avec clarté, double qualité dont nous est garant le seul nom qui a présidé à leur choix et à leur classement. M. Hirsch est l'auteur d'un nombre respectable de travaux estimés sur l'époque du Grand Électeur; il a également publié, en 1887 et 1892, les tomes XI et XII des « Urkunden ». On retrouve dans le tome XIX sa méthode d'investigation serrée et consciencieuse, et sa scrupuleuse érudition. Les introductions qui précèdent chaque groupe de documents sont parfois un peu longues; elles sont toujours instructives et exactes. Les notes explicatives nombreuses et l'index alphabétique, placé à la fin du volume, en font un instrument de travail infiniment précieux.

Les documents sont répartis entre cinq divisions : 1° *Brandebourg et Pologne* (1673-79). On y suit les péripéties de l'élection royale de 1674, pour laquelle Frédéric Guillaume poussa un moment son fils, puis les rapports, plutôt froids et sans cesse incertains, de Jean Sobieski et de l'électeur. 2° *Brandebourg et Russie* (1673-79). Dans sa minutieuse introduction, M. H. a cru devoir remonter jusqu'en 1660, malgré l'insignifiance de relations diplomatiques qu'on aurait pu sans inconvénient résumer en quelques lignes. Le tsar Alexis, puis son fils Fédor étaient à peine entrés dans le concert européen : ils se refusèrent obstinément à recommencer, pour plaire au Brandebourg, une guerre contre la Suède. 3° *Brandebourg et France* (1679-84). C'est l'époque de l'alliance franco-brandebourgeoise, sur laquelle de récents ouvrages ont jeté un jour nouveau. M. H. ne paraît pas avoir consulté le livre de M. Pagès, sur le Grand Électeur et Louis XIV, qui a extrait des documents berlinois, avant leur publication, ce qu'ils renfermaient de plus intéressant. Les textes n'en sont pas moins utiles et peut-être y trouvera-t-on encore à glaner. 4° *Brandebourg et Danemark* (1679-84). C'est avec le Danemark, plutôt qu'avec la France, que Frédéric Guillaume complota alors d'arracher à la Suède ses territoires allemands; les documents qui permettent de suivre cette intrigue sont donc des plus curieux. 5° *Brandebourg et Empire* (1679-84). Soit à la diète où le représentait Godefroy d'Iéna, soit auprès des électeurs et princes allemands, Frédéric Guillaume chercha avant tout à empêcher une rupture avec la France, non qu'il nourrît dans son cœur pour Louis XIV l'amitié sincère qu'il professait des lèvres, mais parce qu'il était devenu,

depuis les incidents douloureux de 1679, profondément pessimiste, et qu'il redoutait une guerre fatalement désastreuse pour l'Allemagne.

En terminant sa dernière introduction, M. H. exprime l'espoir de donner ailleurs, après avoir fouillé les Archives de Hanovre comme celles de Berlin, une étude d'ensemble sur les négociations de l'électeur avec la maison de Brunswick. C'est là un dessein plein de promesses, et dont nous attendrons impatiemment la réalisation.

Albert Waddington.

Register op de Journalen von Constantin Huygens Jr, publié par la Société historique d'Utrecht, in-8°, viii, 330 p., Amsterdam, J. Müller, 1906.

Les journaux du secrétaire de Guillaume III, Constantin Huygens le fils [1], ont été publiés dans les Œuvres (Werken) de la Société historique d'Utrecht, en 1876, 1881 et 1888. Le célèbre historien hollandais, R. Fruin, avait promis de compléter la publication par une introduction, un index et des notes. Un autre savant, qui tient à garder l'anonyme, vient de réaliser en partie la promesse du regretté Fruin. L'index des noms de personnes et des noms géographiques, contenus dans les Journaux de Constantin Huygens le fils, rendra de grands services aux historiens, en facilitant leurs recherches dans cette précieuse source d'informations.

A. W.

Gustave Saige, Glanes d'archives. **Les Grimaldi chez eux et en voyage.** Monaco, 1906, 296 p. in-4°.

Ce dernier ouvrage sorti de la plume de M. Gustave Saige, le regretté archiviste de la principauté de Monaco, renferme quatre études historiques, d'intérêt inégal, mais se rapportant toutes à des membres de la famille princière des Grimaldi, et toutes également rédigées d'après des documents inédits, tirés des archives confiées à ses soins. Les deux premières s'occupent d'Honoré II et de ses rapports avec la cour de France, alors que, renonçant par le traité de Péronne (1641), à l'alliance ou plutôt à la tutelle gênante de la couronne d'Espagne, il se mit sous la protection de Louis XIII, et s'en vint faire sa cour au monarque lors du dernier voyage du roi et de Richelieu dans le midi. Nous y voyons la façon toute aimable dont on accueillit cet allié nouveau. Nous suivons, dans un second mémoire, Honoré II dans son voyage à Paris, de novembre 1646 à mai 1647, et le voyons également bien reçu par la régente Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin. Quant au morceau le plus considérable du volume par son étendue, le *Jour-*

1. Fils du premier Constantin Huygens, qui vécut de 1596 à 1687, et avait été secrétaire du stathouder Frédéric Henri.

nal de voyage du prince Antoine en Italie et en Allemagne (1679-1680), on se demande vraiment ce qui a pu déterminer M. S. à le livrer à l'impression. Que le petit prince, âgé de dix-huit ans, tenu en laisse par son compagnon de voyage, M. de la Polinière, n'ait pu être encore un observateur profond, ni un peintre de mœurs ou de paysages très habile, cela n'a rien d'étonnant. Mais nous n'avons vraiment ici qu'un maigre extrait des *Guides du voyageur* de l'époque rédigé comme un pensum, dirait-on, sous la férule du précepteur, et l'on n'y retrouve aucun accent personnel, rien de la vivacité naturelle de son âge, aucun détail, je ne dis pas piquant, mais utile à connaître, sur les lieux qu'il traverse et qu'il a d'ailleurs à peine le temps de voir. C'est au même prince, devenu Antoine I, après la mort de son père Louis I, qu'est consacrée la dernière étude du livre de M. S. Elle nous entretient de ses goûts artistiques, des nombreux portraits de guerriers illustres qu'il fit peindre pour la « Salle des Conquêtes » dans son palais de Monaco [1], et surtout elle nous apporte la correspondance du prince avec son agent à Paris, l'auditeur-général Bernardoni, pour obtenir, en habile courtisan, les portraits de Louis XV et de la reine Marie Lescynska, qui ornent encore aujourd'hui la résidence monégasque et qui finirent, après d'incessantes démarches, par lui arriver en octobre 1728. M. S. a donné quelque intérêt à cette correspondance en y joignant des détails assez nombreux et parfois piquants sur les peintres employés par Antoine à décorer son palais et sur la façon dont il les faisait travailler pour lui.

R.

Andrew LANG. **Les mystères de l'histoire,** traduits de l'anglais par Teodor de WYZEWA. Paris, Perrin et Cie, 1907, 1 vol. in-16, 351 p., 3 fr. 50.

Si, comme le dit M. de Wyzewa, dans une courte préface, il n'y a pas un ouvrage de M. Lang « qui n'ait eu toute l'importance d'un événement littéraire ou scientifique, aussi bien par sa valeur propre que par les discussions qu'il a soulevées », nous doutons que l'œuvre présente obtienne le succès de ses aînées.

La faute en est probablement au sujet. Au lieu de « Les mystères de l'histoire » il eût été beaucoup plus juste d'écrire « Histoires mystérieuses ». Nous y trouvons en effet l'exposé et la discussion de trois procès datant l'un du XVIIe, l'autre du XVIIIe siècle et le troisième plus récent mais qui a eu pour théâtre l'Australie. Tous trois évidemment sont curieux, mais ont pour nous le même attrait que les affaires Lesurques ou Lafarge auraient pour des Anglais.

Pourtant, à côté de ces chroniques de cour d'assises, un certain

---

1. Ce n'étaient pas rien que des chefs-d'œuvre, car Bernadoni écrivait à propos de celui du maréchal de Créquy : « C'était une vraye enseigne à bière que j'ay jugé à propos de laisser au peintre, afin qu'il s'en défasse en faveur du premier cabaret où l'on débite cette marchandise » (p. 271)

nombre de chapitres sont consacrés à de petits problèmes historiques. Celui du Masque de fer ne pouvait y manquer. M. L. n'accepte pas la solution de M. Funck-Brentano, considérée par beaucoup comme définitive. Il croit que Roux de Fazaillac avait raison, en 1801, lorsqu'il affirmait que « l'homme au masque de fer n'était pas en réalité un homme, mais un mythe constitué avec des faits qui se rapportaient au moins à deux personnages distincts » ; et d'après M. L. celui « à qui se rapporterait la plupart des faits que l'on nous raconte du masque de fer » serait, non Mattioli, mais un obscur valet. M. L. a consulté avec fruit une source négligée avant lui : la correspondance des ambassadeurs, agents et hommes d'état anglais. Néanmoins il n'a pu expliquer les motifs du traitement barbare qui aurait été infligé à l'infortuné laquais, car il ne suffit pas de dire (p. 40) que ce fut « une victime de la routine administrative », ou d'imaginer que « le roi et Louvois étaient simplement et sottement inquiets de ce que Dauger pouvait peut-être savoir » (p. 65). Aussi M. L. ne nous convainc-t-il réellement que lorsqu'il s'écrie : « En vérité nous laissons le mystère plus noir encore que nous ne l'avons trouvé » (p. 64). Il faut lui rendre d'ailleurs la justice de reconnaître qu'il a rarement la prétention de trancher la question : le problème de Jacques de la Cloche, fils naturel de Charles II, se réduit à deux hypothèses et « à les étudier de près chacune paraît aussi impossible que l'autre » (p. 106) ; quant à l'assassinat d'Escovedo « il n'est pas impossible qu'on en ignore à jamais les motifs » (p. 153) ; enfin, à propos de Saint-Germain, l'immortel, « je n'ai malheureusement aucune lumière à projeter sur ses aventures » (p. 210). Ce n'est que lorsqu'il discute l'imbroglio Shakespeare-Bacon qu'il se montre d'une sévérité intransigeante pour les auteurs atteints de la « Baconomanie » (p. 327). Ce sont des gens « sans aucune érudition » (p. 329), dont « l'incompétence et la déraison ne sauraient être poussés plus loin » (p. 334). Enfin (p. 337) « l'hypothèse baconienne repose entièrement sur l'incrédulité avec laquelle les sots regardent le génie. » Nous aimerions à savoir ce que M. L. dit de la nouvelle hypothèse qui attribue les œuvres de Shakespeare à un lord diplomate.

Bien que que cet ouvrage ne soit pas dépourvu de qualités, les lecteurs français devront se garder de juger le remarquable talent de M. Andrew Lang sur un livre d'intérêt médiocre et dans lequel le traducteur a laissé échapper quelques incorrections [1].

A. Biovès.

---

1. P. 24 « pour quelque motif *inscrutable* » — p. 73 « jusqu'à ce qu'enfin à son lit de mort il *a* osé faire son plongeon » — p. 79 « prendre la *précédence* sur son frère » — p. 143 « rêva des rêves » — p. 156 « En vain son vieux camarade Perez qui à cette date était encore son ami, *il le suppliait* d'être plus prudent » — p. 274 : « jamais on n'avait plus eu de ses nouvelles jusqu'à ce que le soir du jeudi suivant on *avait* découvert son chapeau sur la route ». — Et aussi page 13 lire 1669 au lieu de 1660 — p. 17 Foucquet est mort non en *1660* mais en 1680.

Robert Saitschick. **Deutsche Skeptiker : Lichtenberg. Nietzsche.** Zur Psychologie des neueren Individualismus. Berlin, Hofmann, 1906, 8°, p. 239. Mk. 5,50.
Robert Saitschick. **Französische Skeptiker : Voltaire, Mérimée, Renan** (même éditeur), 1907, 8°, p. 304. Mk. 5,50.
G. Lanson. **Voltaire** (Collection des *Grands écrivains français*). Paris, Hachette, 1906, in-16, p. 221. Fr. 2.

I. M. Saitschick a réuni dans un même volume deux études sur Lichtenberg et Nietzsche dont le rapprochement ne saute pas aussitôt aux yeux. S'il y a des points communs entre ces deux sceptiques, il y a des différences si grandes que ce voisinage ne laisse pas de surprendre. D'ailleurs l'auteur n'a fait aucune tentative pour établir la moindre filiation entre les deux penseurs. On ne peut sans doute parler d'une influence de Lichtenberg sur Nietzsche, mais il eût été intéressant de relever de nombreuses analogies dans l'antichristianisme, le don d'observation et même dans des détails d'expression de ces deux maitres de l'aphorisme. Les deux études de M. S. sont restées isolées; elles n'ont de commun que l'identité de l'exposition : dans chacune trois chapitres, consacrés à l'homme, au philosophe, à l'écrivain. Ni pour l'un, ni pour l'autre, l'auteur n'a apporté de documents nouveaux ; il s'est borné à faire de copieux emprunts à la correspondance et aux œuvres de Lichtenberg ou de Nietzsche, leur donnant la parole plus souvent qu'il ne la prend lui-même. En ce sens sa double étude a un caractère objectif très marqué. La première donnera à beaucoup de lecteurs auxquels Lichtenberg n'est pas très familier, une idée exacte de son caractère, de sa vie d'ailleurs bien unie, de ses voyages, de ses amitiés, des écrivains qu'il a connus. Elle a laissé le savant complètement de côté, pour ne s'attacher qu'au psychologue et au satirique. Mais quelque piquante que soit la forme dont Lichtenberg enveloppe ses observations, il faut bien avouer qu'elles ont un peu perdu de leur nouveauté.

L'étude sur Nietzsche, beaucoup plus étendue (p. 81-227), était un sujet moins neuf, mais le grand public auquel M. S. a songé, pourra néanmoins tirer profit de son volume. Il y trouvera surtout un excellent résumé de la partie négative de la doctrine nietzschéenne, abondamment illustré des étincelantes formules du philosophe. M. S. qui est très loin de compter parmi ses disciples, l'a jugé avec une réelle sympathie, essayant partout où il le pouvait d'atténuer ce que présente de choquant, pour des lecteurs non avertis, la morale de Nietzsche ; il a relevé chez le penseur des contradictions qu'il a jugées honorables et excusé par la franchise courageuse de son auteur son culte excessif de l'individualisme.

II. Du second volume, qui est consacré à des sceptiques français, Voltaire occupe la moitié. M. S. a conservé dans ce nouvel essai le même procédé de composition et jusqu'à sa division en trois points. Si son étude n'est que très peu personnelle, du moins elle ramasse et

résume une foule de traits épars dans la correspondance et les œuvres et dont l'ensemble, judicieusement groupé, présente de l'homme un portrait assez complet et intéressant. Les « idées » de Voltaire sont traitées un peu plus superficiellement ; les citations ici ne suffisaient plus, il aurait fallu y joindre une plus grande part d'information et de discussion. Le dernier chapitre enfin, *Esprit und Stil*, est d'un titre assez décevant : le lecteur n'y trouvera aucune analyse de l'esprit de Voltaire, à peine une caractéristique, et encore très banale, de son style, en revanche, d'abondants extraits des jugements de Voltaire sur les Anglais, les Français, sur ses auteurs favoris ou antipathiques, sur l'opéra, le théâtre, l'art de l'historien, etc. Le seul service que les compatriotes de l'auteur peuvent attendre de son livre, c'est de les familiariser avec l'ensemble de l'œuvre de Voltaire, par le soin qu'il a pris de traduire et d'ordonner ses *excerpta*.

Les deux autres études, complètement indépendantes de la première et sans lien entre elles, sont beaucoup plus brèves: mais elles traitent pour la masse des lecteurs allemands une matière un peu plus neuve. Mérimée est bien présenté, avec sa raison froide et sa sensibilité affinée, sa curiosité d'observateur cosmopolite, son goût classique, sa correction d'homme du monde. L'auteur a donné d'amples détails sur sa vie sentimentale, en particulier sur ses relations avec Mlle Dacquin. Il a caractérisé avec précision aussi les doctrines philosophique, sociale ou littéraire de Mérimée et cité les plus remarquables de ses jugements; mais l'art de l'écrivain n'est qu'à peine esquissé.

Renan était plus difficile à saisir. L'essai de M. S. trahit l'embarras qu'il a éprouvé à fixer en traits nets cette fuyante physionomie. Il a vu en lui un spectateur amusé de la vie, idéaliste par le tempérament et l'éducation, fin psychologue des phénomènes religieux et inapte cependant à les sentir véritablement, parce qu'il manque d'émotion, avant tout métaphysique et que le point de vue historique intéresse seul. Dans cette étude, comme dans les précédentes, M. S., s'il a voulu se borner surtout au rôle d'interprète, y a du moins apporté une information très étendue et beaucoup d'exactitude : les nombreux textes français qu'il donne en traduction sont bien rendus et pour les citations de l'original il ne s'est glissé de coquilles que dans les notes rejetées à la fin du volume [1].

III. Il serait difficile de faire tenir dans ce cadre étroit de deux cents pages une étude plus substantielle et plus savoureuse que celle que vient de nous donner M. Lanson. Il a tracé de Voltaire en courant un portrait vif, minutieux et juste, sans chercher à déguiser les ombres,

1. P. 12, lire Sully et non *Sulley*; p. 22, Mimeure, et non *Mineure*; p. 206 (deux fois), Baudelaire au lieu de *Beaudelaire*; p. 295, Temple de Guide au lieu de *Guide*.

quoique l'impression définitive soit surtout sympathique. Au récit biographique nécessairement rapide, mais abondant néanmoins en détails précis et toujours soucieux d'esquisser le milieu social et intellectuel, de pénétrer la formation du caractère et de l'esprit de son auteur, se mêle l'examen des œuvres et de l'action soit littéraire soit philosophique exercée par Voltaire. Les *Lettres anglaises*, la *Henriade*, le théâtre, en général l'esthétique du poète et la technique de l'écrivain sont analysés avec un sens exact et fin des mérites de cet esprit si novateur et si conservateur; il faut signaler ces chapitres sur le goût, sur l'art de Voltaire, où l'on sent l'information étendue du critique. Peut-être jugera-t-on que pour les œuvres historiques, M. L. a passé un peu les bornes de l'indulgence : la solidité de Voltaire historien paraîtra encore à certains assez suspecte. La deuxième partie de l'existence de son héros, l'action sociale, le rôle philosophique et la campagne anti-religieuse du patriarche de Ferney, n'est pas moins intéressante, quoique traitée plus rapidement et offrant des vues moins neuves. Quant à l'influence voltairienne qui forme le chapitre final de son livre, M. L. ne veut pas essayer de l'esquisser, parce que nous manquons en effet des travaux préparatoires autorisant des conclusions précises; il a cependant ajouté quelques pages attachantes sur ce qu'on pourrait appeler la courbe du débit des œuvres de Voltaire, sur le genre d'ouvrages, la famille d'esprits qu'il a inspirés, la lignée même où il se reconnaîtrait autour de nous. De son influence à l'étranger qui ne fut pas moindre, M. L. ne dit presque rien : pour l'Allemagne, par exemple, c'est trop peu de citer le seul Wieland; même les moins suspects de voltairianisme lui doivent quelque chose, car son action rejoint celle de Kant et de Herder. Mais le mince volume, dont disposait l'auteur, ne lui permettait guère ces développements; tel quel, il est très nourri, plein de mérites et digne de figurer en belle place dans la collection [1].

L. ROUSTAN.

Publication de la section historique de l'état-major de l'armée. Organisation et tactique des trois armes (1er fascicule). **La cavalerie de 1740 à 1789** par le commandant breveté Edouard DESBRIÈRE, chef de la section historique et le capitaine SAUTAI, attaché à la section historique. Paris, Berger-Levrault, 1906, in-8°, de VI-131 pages.

Cette étude montre une fois de plus que la tactique et l'organisation sont en dépendance l'une de l'autre, comme l'organisation elle-même est dépendante des mœurs et de l'état social.

1. P. 71, l'enseignement de la physique est bien antérieur à Nollet et à 1735; dès 1709, Polinière l'avait donné dans les collèges des Jésuites (V. Quignon, *l'abbé Nollet physicien*, 1905); p. 78, lire Wesel, et non *Vesel*; p. 80, le Juif du procès de 1751 à Berlin s'appelle Hirschel et non *Hirsch*. M. L. ne cite pas l'ouvrage si documenté de Mangold, *Voltaires Rechtsstreit...* Berlin, 1905; p. 82, lire Chasot, Pöllnitz, au lieu de *Chazot, Pollnitz*.

La vie organique de la cavalerie sous l'ancien régime consistait, comme on sait, dans ce fait que le capitaine était propriétaire de sa compagnie. En retirant au capitaine l'entretien de la compagnie, que le roi prend dès lors à sa charge, Choiseul accomplit une réforme capitale dans l'histoire de la cavalerie. La tactique de l'arme en ressent aussitôt les heureux effets. L'ordonnance de 1766 édicte des dispositions « conformes aux vrais principes de la tactique cavalière ». Pendant quelques années, la cavalerie est en pleine période de rénovation; cette arme, dont la lourdeur et l'incapacité manœuvrière dans la guerre de sept ans nous sont révélées au cours du présent ouvrage par les rapports du marquis de Castries et les observations sagaces de divers officiers, s'instruit et reprend confiance. Malheureusement, l'ère de progrès dure peu : l'ordonnance du 17 avril 1772 marque un retour aux errements du passé. Dès lors, jusqu'à la Révolution, la cavalerie retombe dans ses défauts d'avant la guerre de sept ans. En 1789, l'arme est en décadence sous le rapport de l'instruction et des effectifs. Les auteurs concluent par ce jugement sévère sur les causes de la désorganisation de la cavalerie au début de la Révolution; « ce n'est pas uniquement à l'agitation intérieure, au trouble des esprits qu'il faudra imputer les défaillances et les graves insuccès qui marqueront les premières campagnes... Ces fâcheux débuts devant l'ennemi sont dus principalement aux vices de l'armée royale » (p. 130-131).

Le prochain fascicule, que la section historique doit consacrer à l'étude de la cavalerie pendant la période révolutionnaire, ne peut manquer de fournir la démonstration complète et circonstanciée de cette intéressante constatation.

Ty.

L'achat des actions de Suez, par Charles Lesage, inspecteur des finances, maître de conférences à l'École des sciences politiques. Paris, Plon, 1906, 1 vol. in-16, 290 p., 3 fr. 50.

M. Lesage a tenté d'élucider un point délicat et intéressant « de l'invasion anglaise en Égypte », et, disons le tout de suite, il nous paraît y avoir réussi, en dépit des passions politiques encore brûlantes et de la rareté des documents accessibles.

D'après M. L., le ministère Decazes ne repoussa pas les offres du khédive pour la bonne raison qu'Ismaïl ne lui en fit point. L'auteur n'apporte aucune preuve matérielle à l'appui de cette affirmation; mais son raisonnement (p. 235-251) nous satisfait bien mieux que les assurances des historiens qui ont soutenu la thèse contraire. Cependant le duc Decazes, absous de cette faute, n'en reste pas moins coupable, car la combinaison Dervieu a échoué à cause de l'opposition des gouverneurs du Crédit foncier, en particulier du baron de Sou-

beyran [1], et M. Decazes refusa d'intervenir auprès de Léon Say, son collègue aux finances, pour obtenir une pression sur le Crédit foncier (p. 59). M. L., toujours équitable, excuse presque notre ministre des Affaires étrangères, désireux avant tout de conserver l'amitié anglaise si précieuse au lendemain de l'alerte de 1875 (p. 60-65).

Sur la question de savoir comment, par quelle voie le cabinet britannique fut mis au courant des négociations engagées entre Ismaïl pacha et le groupe Dervieu, M. L. accuse assez clairement (p. 92) M. de Soubeyran d'avoir, dans un intérêt purement financier, ce qui ne rend pas l'action moins criminelle, informé M. Henry Oppenheim qui s'empressa de communiquer la nouvelle à M. Greenwood, « ami fidèle du premier ministre de la Reine » (p. 93). M. L. nous permettra de lui signaler à ce sujet que, dans les cercles égyptiens bien informés, on attribua la fissure à un personnage mieux à portée des nouvelles que n'importe quel financier et prêt à tout pour gagner la bienveillance de l'Angleterre, simplement au ministre même d'Ismaïl, à Nubar pacha. D'après cette tradition l'intermédiaire serait toujours M. Oppenheim. Peut-être n'est-ce qu'une légende, mais nous regrettons que M. L. ne l'ait pas rencontrée dans ses recherches.

L'ouvrage de M. Lesage se lit très facilement et avec beaucoup d'intérêt; il est de ceux qui méritent de retenir l'attention, car, sans admettre absolument avec l'auteur (p. 231) « que le protectorat actuel de l'Angleterre sur l'Egypte a été la grande conséquence politique de l'achat des actions », on est forcé de reconnaître l'importance de l'opération faite par le ministère Disraéli, avec le concours de la maison Rothschild.

A. BIOVÈS.

Christian SCHEFER. **La France et le problème colonial** (1815-1820). Alcan. 1905. In-8° (*Bibl. d'hist. contemp.*), xx-460 p.

La Restauration songea tout d'abord à replacer, par des voies pacifiques, Saint-Domingue sous la souveraineté de la France. Cette tentative faisait partie d'un plan général pour « restaurer » l'ancien système colonial, plan qui fut mis une première fois à l'épreuve en 1814.

M. Christian Schefer, dans ce premier volume d'un ouvrage sur *La France et le problème colonial*, explique fort bien comment le gouvernement royal, sous la pression des circonstances, fut amené à modifier son programme : l'abolition de la traite proclamée par le

---

1. M. Lesage ne cite pas l'ouvrage de M. Brazon : (*La commission d'enquête et M. le Baron de Soubeyran. Histoire des affaires égyptiennes et du crédit agricole.* Paris, 1888) qui éclaire d'un jour particulier le rôle de M. de Soubeyran.

Napoléon des Cent jours et jalousement surveillée par l'Angleterre, l'influence des armateurs bordelais, les attaques de l'opposition libérale, le développement de la fabrication européenne du sucre le forcent à renoncer à « l'exclusif » et l'empêchent de persévérer complètement dans ses vues d'assimilation centralisatrice. Au milieu de ces difficultés imprévues, la Restruration hésite, et c'est tout à fait sans s'en rendre compte qu'en 1830 elle pose devant la France un problème colonial d'espèce nouvelle, qui n'avait guère d'analogue dans le passé que le problème canadien [1]. M. Schefer, qui n'a pas voulu écrire à proprement parler un livre d'histoire coloniale, s'est attaché à nous faire pénétrer dans les « bureaux » de l'administration, à nous faire comprendre leur politique; il a également exposé (avec trop de prolixité peut-être) les luttes parlementaires qui s'engageaient autour de ces questions. L'histoire diplomatique et celle de l'expansion commerciale trouveront leur compte dans ce travail, préparé aux Archives des Colonies, de la Marine et des Affaires étrangères [2]. Sur Madagascar, sur le Sénégal, il y a là des choses neuves. L'impression finale, c'est que dès 1815 commence ce travail de reconstitution et d'expansion dont nous devions entrevoir le terme.

H. Hauser.

Histoire du canton de Meulan, comprenant l'historique de ses vingt communes, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. Edmond Bories. Paris, Champion, 1907, in-4° de 763 pages, illustré de 400 dessins de l'auteur et accompagné de 30 plans. 15 fr.

Le livre de M. Bories, n'était son format quelque peu encombrant, pourrait servir de guide au curieux qui voudrait parcourir en touriste cette partie de la banlieue parisienne dont Meulan est le chef-lieu de canton; encore faudrait-il le réduire aux justes proportions d'un guide archéologique et en extraire les généralités historiques qui, dans la pensée de l'auteur, ont sans doute eu pour but de préparer le lecteur en l'amenant de l'histoire générale à l'histoire locale.

Il faut pourtant convenir que cette œuvre est une de celles dont on voit toujours l'apparition avec satisfaction, quand bien même on y constaterait quelques défauts, inhérents pour ainsi dire aux vastes proportions du sujet.

1. Sur le Canada, colonie « bâtarde » et considérée par le cabinet de Versailles comme d'espèce inférieure, comme ne cadrant pas avec le système colonial, il y a plus, à mon sens, dans la seule introduction de M. Schefer que dans plus d'un gros volume consacré à la Nouvelle-France.

2. La correction n'est pas impeccable. A plusieurs reprises Huskinson pour Huskisson.

L'histoire des comtes de Meulan était un thème magnifique qui eût fourni matière à un long travail; nous regrettons de le voir réduit à à de si minimes proportions dans un livre où il devait occuper une aussi large place. Les documents recueillis par le président Lévrier et reproduits en entier dans un des volumes de preuves de sa magistrale collection du Vexin, dans le XIII[e] volume notamment, permettaient de reconstituer, d'une façon à peu près complète, l'histoire et les actes de ces comtes de Meulan dont le nom se retrouve si souvent dans les chartes et dans les cartulaires de la région. Nous, qui avons tout spécialement étudié l'histoire de ces seigneurs, nous avons été surpris de ne trouver aucune mention des nombreuses libéralités que ces comtes firent si souvent aux établissements religieux de la contrée. A l'époque où les comtes de Meulan étaient seigneurs de Beaumont-le-Roger, ils comblèrent de dons l'église collégiale de la Trinité, fondée par leur aïeul Roger de Beaumont, ainsi que le constate le cartulaire dont nous préparons l'édition. M. B. n'en dit pas un mot. Il existe pourtant des chartes originales à la Bibliothèque nationale, le cartulaire est conservé à la Mazarine et Lévrier a reproduit une grande partie de ces documents dans ses preuves, qui forment pour ainsi dire un véritable cartulaire des comtes de Meulan, et M. B. n'en parle pas! Il s'est montré par trop synthétique dans cette partie de son travail qui semble avoir été rédigée avec des documents de seconde main et qu'il a d'ailleurs interprétés d'une façon imparfaite : parlant, page 28, du fameux Onfroi, fondateur de l'abbaye de Préaux (*de Pratellis* et non *de Prostalli*, p. 476), il l'appelle Onfroi de Veules au lieu d'Onfroi de Vieilles, reproduisant l'erreur de De La Roque qui l'a écrit ainsi. C'est à peine, dans cette partie, si nous rencontrons la mention de Lévrier; tout le récit est appuyé sur le témoignage d'ouvrages imprimés, se rapportant bien plus à l'histoire générale qu'à l'histoire locale. Nous aurions préféré de plus amples citations empruntées aux cartulaires ou aux chartes originales, que des extraits de Malmesbury, des Historiens de la France ou du P. Anselme.

Il nous faut renoncer à faire la critique de la partie historique d'une période pourtant si curieuse; on nous saurait mauvaise grâce de nous montrer aussi exigeant vis à vis d'un auteur, qui, après tout, avait peut-être un autre but que celui de faire de l'érudition.

N'oublions pas que l'ouvrage se recommande à plus d'un titre par des qualités que nous aurons plaisir à énumérer à mesure qu'elles se présenteront sous notre plume. Il faut d'abord féliciter M. B. du soin qu'il a apporté dans l'illustration de son livre, de l'intérêt des sites et des monuments qu'il a reproduits avec une scrupuleuse exactitude, animant pour ainsi dire la sécheresse du langage archéologique qui déroute bien souvent même les gens de bonne volonté.

Nous aimons à suivre l'auteur dans ses courses par monts et par

vaux, nous arrêtant avec lui devant les vestiges du passé, admirant les châteaux et pénétrant dans les églises dont il nous décrit les moindres particularités avec une concision qui témoigne de sa parfaite connaissance en fait d'archéologie. Cette partie de son livre fait songer aux pittoresques excursions de l'association normande à l'époque de M. de Caumont, genre qui a trouvé depuis bien peu d'imitateurs et dont un de nos compatriotes, M. Louis Régnier, a peut-être aujourd'hui seul le monopole.

M. B. a même poussé la complaisance jusqu'à relever toutes les inscriptions qu'il a rencontrées, même celles des cloches, et il n'a pas reculé devant la reproduction figurée des pierres tombales, comme à Tessancourt, p. 343 et à Maule, p. 612-613. Son livre est un véritable inventaire archéologique du canton de Meulan bien plus qu'une œuvre historique, surtout à cause des lacunes que nous avons signalées pour la période du moyen âge. L'histoire moderne y est beaucoup mieux traitée; on y trouve même reproduits in extenso des documents qui, à cause de leur longueur, auraient pu être analysés, mais les curieux ne s'en plaindront pas. Quelques-unes des notices atteignent de notables proportions, surtout celle de Maule et de son prieuré. Il est très intéressant de lire la description de la seigneurie de Maule d'après le Polyptique d'Irminon, p. 550-59; inventaire des titres du prieuré de Maule p. 569, et la liste de ses bienfaiteurs, p. 589; l'histoire des fiefs de Mézy, p. 287, de la seigneurie d'Hardricourt, p. 311 et du château de Fresnes à Ecquevilly. Si l'auteur avait procédé pour Meulan et ses comtes comme il l'a fait pour les fragments que nous venons de citer, son livre serait parfait.

Si nous osions, pour terminer, émettre une opinion tout à fait personnelle, nous reprocherions à l'auteur d'avoir un peu trop abusé du préhistorique et d'avoir eu le tort de laisser à son crayon la licence de reproduire des cailloux dont la destination nous paraît très contestable : le préhistorique n'est pas encore de l'histoire et il a été déjà si ingénieusement exploité!

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître la louable tentative entreprise par M. Bories et le féliciter d'un pareil labeur; on ne saurait trop encourager de semblables initiatives, surtout lorsque le crayon seconde si bien la plume : un historien et un artiste ne se rencontrent pas toujours chez le même personnage.

Étienne DEVILLE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, Imp. R. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 28 janvier. — 1907

Dictionnaire Tcham [1]-Français, par E. AYMONIER et A. CABATON. (Publications de l'École Française d'Extrême-Orient, vol. VII.) — Paris, Imp. Nat., E. Leroux, 1906. Gr. in-8, xlviij-588 pp. Prix : 32 fr.

L'activité de notre belle École d'Extrême-Orient n'a d'autres limites que celles de son budget, heureusement assez élastique pour lui permettre de temps à autre une coûteuse publication dont elle sait faire intelligente largesse. Aujourd'hui elle nous ouvre l'accès d'une langue encore presque inconnue, dont le vocabulaire, d'après le relevé final, se monte à un total de 9,350 mots. Autant dire que du premier coup tout y aura passé et qu'il ne restera plus qu'à glaner après les diligents et consciencieux initiateurs.

Le premier fonds de cet énorme travail est dû à M. Étienne Aymonier, à qui revient l'honneur d'avoir signalé au monde savant l'importance de la langue tchame, en tant que survivance d'un puissant empire, démembré et détruit au xve siècle de notre ère, et d'une civilisation d'origine hindoue, supplantée par celle des Annamites envahisseurs venus du Tonkin [2]. Mais ce fonds a été considérablement accru par les apports de M. Antoine Cabaton, qui a voyagé et séjourné en pays tcham et publié déjà nombre de précieuses informations sur les mœurs et la religion des quelque 100,000 sujets dispersés et asservis qui gardent à peine le souvenir de leur glorieux passé.

1. Exactement « Cam », avec un c orné d'un signe diacritique qui manque à nos composteurs.
2. Cf. Bergaigne, *l'ancien Royaume de Campâ d'après les inscriptions*, Paris, Imp. Nat., 1888 (extrait du *Journal Asiatique*).

L'ouvrage « répond, dans la pensée des auteurs, à un triple but : fixer, dans la mesure du possible, la langue d'une race, d'une civilisation jadis brillante, qui, après avoir joué un grand rôle en Indo-Chine, s'éteint aujourd'hui misérablement ; faciliter la lecture des inscriptions et des manuscrits qui nous restent pour reconstituer le passé de cette race ; enfin, contribuer à élucider le très curieux problème de ses origines, en établissant par de nombreux points de comparaison ses affinités avec les idiomes indo-chinois et maléo-polynésiens ». Sur ce dernier point déjà la lumière semble bien près de se faire : à la première page de l'introduction, on nous apprend qu'il faut décidément rattacher le tcham, non pas au groupe môn-khmèr, comme on l'a cru quelque temps, mais à la famille maléo-polynésienne; d'autre part, et tout récemment, le P. W. Schmidt [1] a rendu infiniment vraisemblable le rattachement du groupe môn-khmèr lui-même au maléo-polynésien, en sorte que les deux opinions jusqu'ici divergentes se concilient en une synthèse supérieure, dont la haute compétence de M. Cabaton en linguistique malaise nous permet d'entrevoir l'ultérieur développement.

La grammaire, dès lors, de cette langue tchame, est, ainsi qu'on doit s'y attendre, d'une extrême simplicité, qui confine à l'indigence, et a pu tenir en dix pages, si l'on défalque celles qui sont consacrées à l'écriture et à quelques renseignements de caractère usuel. Elle se divise en deux dialectes, celui du Cambodge et celui de l'Annam, qui, malgré leur scission radicale et de longue date, ne diffèrent que très peu par la morphologie, mais sensiblement par la graphie, la phonétique et — il va sans dire — par les éléments d'emprunt, qui dépendent des groupes ethniques avec lesquels ces dialectes se sont trouvés ou se trouvent en contact immédiat. Le jeu des préfixes est particulièrement intéressant, et il y aurait profit à en faire, au point de vue sémantique, un examen détaillé, qui naturellement n'a pu entrer dans les intentions des auteurs ; mais ils ont préparé cette étude aux travailleurs de l'avenir, en relevant le mot à préfixe dans l'ordre alphabétique de son préfixe et renvoyant chaque fois soigneusement au mot primitif sans préfixe. Il est, par exemple, déjà permis de conjecturer que la particule *ha-* doit avoir un sens copulatif et perfectif à la fois, analogue à celui du sk. *sam* ou du lat. *cum*.

Les emprunts au sanscrit, qui fut la langue savante du pays tcham et des plus anciens textes épigraphiques qu'on en ait exhumés, sont nécessairement fort nombreux, et les auteurs n'ont jamais manqué de les signaler au passage : *grû* « précepteur » = *guru*, *samu* (et *hamu*) « égal » = *sama* [2], etc. Il en est de même des emprunts au pâli ou éventuellement à d'autres sources prâcritiques, à l'arabe, aux

1. *Die Mon-Khmer Völker*, Brunswick, Vieweg, 1906.

2. Je note que ce mot, qui signifie aussi « moitié », pourrait être contaminé de *sama* et *sâmi*.

autres langues asiatiques, et des équivalences malaises qui foisonnent dans leurs pages. Ils ont également distingué par un sigle les mots qui relèvent d'un certain langage mystique, fait de métaphores et de périphrases souvent pittoresques, — « l'oiseau qui pique = la hache », — et exclusivement employé par les Tchams, comme par d'autres populations malaises, en telles occurrences d'un caractère au moins primitivement rituel, comme la récolte d'une denrée précieuse, du camphre ou du bois d'aigle. Ce domaine qui confine au folklore réserve sans doute encore une grande partie de ses secrets.

L'ouvrage se termine par deux additions dont l'utilité pratique n'échappera à personne. Les mots tchams étant rangés dans l'ordre alphabétique sanscrit, — classement excellent en soi, mais qui risquerait de déconcerter quelque peu nos administrateurs et nos colons, — on a pris la peine de les relever à nouveau dans l'ordre de l'alphabet français. D'autre part, on a dressé la liste alphabétique des mots français, avec renvoi à la page où le lecteur trouvera leur traduction en tcham, en sorte que le dictionnaire tcham-français se trouve être en même temps un vocabulaire français-tcham, appelé à rendre les plus grands services à ceux qui voudront se mettre en relations directes avec les colonies tchames, sans l'entremise, toujours suspecte, d'interprètes annamites ou cambodgiens.

V. HENRY.

Pedanii Dioscuridis Anazarbei de Materia medica libri quinque, edidit Max WELLMANN. Vol. II, quo continentur libri III et IV. Berlin, Weidmann, 1906; XXVI-339 p.

De codicis Dioscuridei Aniciæ Julianæ, nunc Vindobonensis Med. Gr. I, historia, forma, scriptura, picturis, moderante J. de Karabacek, scripserunt Ant. de PREMERSTEIN, C. WESSELY, J. MANTUANI. Accedunt tabulæ tres lithographicæ et figuræ sex textui insertæ. Leyde, Sijthoff, 1906; un feuillet non paginé + 491 p. in-4°.

I. Le traité de Dioscoride intitulé Περὶ ὕλης ἰατρικῆς se compose de cinq livres, que M. Wellmann, dont les travaux sur les médecins grecs sont bien connus de nos lecteurs, a entrepris de publier, après une collation nouvelle des manuscrits. L'ouvrage comprendra trois volumes; nous avons ici le second, qui contient les livres III et IV, accompagnés d'une préface dans laquelle M. W. donne seulement quelques brefs renseignements sur les manuscrits et leur autorité respective. Son intention est de traiter cette question plus amplement; mais il a exposé ses principes de critique dans plusieurs articles très étudiés, notamment dans l'*Hermes* et dans les *Abhandlungen der kön. Gesellsch. der Wissenschaften* de Gœttingue, et ce qui est dit dans la préface suffit amplement pour orienter le lecteur. On sait que le Περὶ ὕλης ἰατρικῆς nous est parvenu dans des manuscrits appartenant à l'une ou l'autre de deux recensions : l'une, qui se subdivise elle-même en plusieurs classes, est représentée principalement par le Parisinus 2179 (P), du

IXe siècle, écrit en onciales; elle donne la forme primitive et authentique du traité; l'autre, remaniée vers le IIIe ou le IVe siècle, a disposé l'ouvrage selon l'ordre alphabétique des plantes décrites, et a pour représentants les deux manuscrits de Vienne Vindobonensis med. gr. 1 ou Constantinopolitanus (C) du VIe siècle, et Vindob. suppl. gr. 28 ou Neapolitanus (N) du VIIe siècle, issus d'un même archétype que M. W. désigne par R. D'autres manuscrits appartiennent à un groupe que M. W. rattache à la première famille, et qui a son origine dans une contamination des deux recensions. Il résulte de cet état de la tradition que le texte de Dioscoride doit être établi d'après P, et que, là où ce manuscrit fait défaut (il a perdu en effet, pour la partie qui nous occupe, plusieurs feuillets dans le livre IV), il est suppléé par les manuscrits de la première recension. M. W. a donc disposé son édition comme il suit : le texte de P, corrigé et suppléé quand il y a lieu; au-dessous, les synonymes grecs, latins, égyptiens, etc. des noms de plantes, tels qu'ils sont fournis principalement par les manuscrits C et N de la recension alphabétique; ces synonymes, pour la plupart, n'ont pas été ajoutés au texte par Dioscoride lui-même, mais remontent, comme l'avait déjà soupçonné Lambeck et comme M. W. lui-même l'a démontré (*Hermes* XXXIII, 1898), au περὶ βοτανῶν du grammairien Pamphile d'Alexandrie. Au-dessous encore, l'indication des passages analogues dans d'autres auteurs, notamment dans le traité περὶ εὐπορίστων (M. W. admet que cet opuscule est de Dioscoride), et dans des extraits de Dioscoride insérés par Oribase, d'après un exemplaire de la recension alphabétique, dans les livres XI-XIII des Ἰατρικαὶ συναγωγαί, encore inédits. Enfin l'annotation critique, qui donne, avec les variantes des principaux manuscrits, les leçons d'une très ancienne traduction latine, faite sur un bon manuscrit de la première recension. L'édition, publiée avec beaucoup de soin [1], est de beaucoup supérieure à celle de Sprengel, qui d'ailleurs ne connaissait que les manuscrits de la recension alphabétique, et le travail de M. Wellmann fait désirer vivement que la publication de l'ouvrage de Dioscoride soit promptement achevée.

II. L'édition de M. Wellmann n'était pas encore donnée au public

---

1. Il y a cependant à ajouter à l'erratum. P. 220, l. 3 ὠοῦ, l. ᾠοῦ; 261, 7 αἱμοπτυικοῖς, l. -πτοϊκ.; *id.* ἐμπυϊκοῖς; de même 270, 2; 264, 14 ἐπακτικόν, l. ἐπακτ.; 268, 10 βούγλωσσον, l. -σσον; 332, 5 ἔνδοθεν, l. -θεν; *id.* 8 σπληνικός, l. σπληνός; 255, 2 séparer λεῖα τά; XII, 4 υ pro οι, l. οι pro υ. — P. 151, 2 je n'hésiterais pas à corriger ὅμοια ἐλαίας en ἐλαίᾳ, donné d'ailleurs par E (Escorialensis III R 3), dont les leçons sont souvent excellentes; c'est un exemple unique dans P du génitif avec ὅμοιος. P. 78, 8 M. Wellman écrit ἐν συσκίοις <τόποις>; l'addition de τόποις ne me semble pas nécessaire en pareil cas, à moins que le mot ne se trouve dans d'autres bons manuscrits, par ex. 245, 3 τόποις ajouté d'après E; d'ailleurs nous lisons 237, 1 ἐν παλισκίοις; de même 328, 3 ἐν ὀρεινοῖς. L'addition de χαλκοῦσιν 25, 5 est à apprécier de la même manière; le mot est absent dans le texte plusieurs fois, comme 44, 1; 237, 12; 320, 1 etc. Il ne saurait y avoir deux méthodes.

quand la librairie Sijthoff de Leyde fit paraître, comme dixième volume de sa collection *Codices græci et latini photographice depicti* la reproduction du célèbre manuscrit Cpolitanus, aujourd'hui Vindob. med. gr. 1 (C), précédée d'une importante préface, publiée également en un volume distinct. Ce manuscrit, écrit vers 512, en onciales, est d'un intérêt exceptionnel, non seulement parce qu'il est le plus ancien témoin de la recension alphabétique du Περὶ ὕλης ἰατρικῆς, mais surtout parce qu'il est illustré de splendides peintures, précieuses pour l'histoire de l'art. Il fut écrit et orné des figures des plantes pour être offert à Anicia Juliana, fille du consul Flavius Anicius Olybrius, qui devint empereur d'Occident en 472. M. v. Premerstein, qui a composé la première partie de la préface, *de codicis... historia, forma, argumento* (p. 1-228), fait du manuscrit, dans une solide étude, l'histoire minutieusement détaillée, depuis son origine jusqu'au moment où il fut acheté par Busbecq, et apporté à la bibliothèque impériale de Vienne en 1569 ; il décrit ensuite les modifications qu'il a subies depuis cette époque, et restitue très ingénieusement son contenu primitif. Cette partie de la préface traite également des sources de la rédaction conservée par C et son jumeau N (v. plus haut) et des études faites antérieurement par les savants sur l'ouvrage de Dioscoride, jusqu'à l'édition de Wellmann, qui y est annoncée. Dans ce qui suit, M. v. P. s'occupe des dernier feuillets de C, où sont contenus des opuscules divers, puis des dérivés de ce manuscrit, et en donne, en sept pages doubles, le contenu folio par folio, ce qui sera très utile pour ceux qui se serviront de la reproduction phototypique. — La seconde partie de la préface, *de Diosc. codice observationes palæographicæ*, est due à M. Wessely, qui a réuni (p. 229-352) tous les exemples des signes spéciaux employés dans cet antique monument paléographique : signes pour la séparation des mots et des syllabes, double point ou autres signes sur υ et ι, signes des esprits, même sur des voyelles médiales et finales, après une autre voyelle; signes de ponctuation, place qu'ils occupent et mots qu'ils séparent. Suivent des observations sur la forme des lettres, les abréviations et les lettres liées. M. W. estime, contre Gardthausen, que le manuscrit tout entier est d'une seule main, et donne, dans une planche finale, un spécimen de l'alphabet des derniers feuillets, comparé avec ceux de plusieurs papyrus de l'archiduc Renier, qui sont des VIe et VIIe siècles. — La dissertation de M. Mantuani, *die Miniaturen im Wiener Codex med. gr. I* (p. 353-491) est vraiment pleine d'intérêt (elle est écrite en allemand, tandis que les deux précédentes sont en latin). M. M. insiste spécialement sur la haute valeur des miniatures du manuscrit (il le désigne à tort par K, au lieu de C, ce qui peut donner lieu à confusion) ; elles ont d'ailleurs à juste titre attiré l'attention des savants, et nombreux sont ceux qui s'en sont occupés. Un premier chapitre en donne une description intégrale; un second les étudie sous le rapport

de la composition, de l'exécution, de l'ornementation, en analyse la technique, le coloris, le style et en recherche les analogies avec d'autres productions antiques, peintures, mosaïques, vases peints, jusqu'en dehors de l'art grec. M. M. arrive à cette conclusion, que dans les miniatures du manuscrit de Dioscoride se retrouvent des éléments à la fois orientaux et hellénistiques, mais que cependant elles ne sont, à proprement parler ni hellénistiques, ni purement byzantines; elles sont le produit, dit-il, d'un art de transition, qu'il appelle, faute d'un meilleur mot, gréco-chrétien. Le manuscrit de Vienne ne contient pas seulement des figures de plantes et d'animaux (ceux-ci dans les textes qui suivent Dioscoride); les miniatures qui sont avant le texte, au verso des ff. 2-7, sont de véritables compositions, dont l'une (f. 6) est particulièrement intéressante; elle représente, en effet, l'offrande du manuscrit à Anicia Juliana, et il semble que l'artiste ait voulu y déployer tout son talent d'expression et de coloris. C'est surtout de ces sujets hors texte que M. Mantuani a fait l'objet de son étude; on lui sera reconnaissant de les avoir si élégamment décrits et si finement appréciés, et il serait à désirer que ce remarquable travail fût publié à part [1].

My.

C. Julii Caesaris commentarii de bello civili erklaert von Friedrich Kraner u. Friedrich Hofmann. Elfte vollständig umgearbeitete von Dr Heinrich Meusel direktor des köllnischen Gymnasiums in Berlin, mit fünf Karten. Berlin, Weidmann, 1906, xvi-374 p. in-8°. 3 m. 40.

La librairie Weidmann a voulu faire réviser l'excellent César de sa collection, et, pour cela, elle s'est adressée à M. H. Meusel. Il est sûr qu'elle ne pouvait mieux choisir. Si quelqu'un devait renouveler le livre et faire profiter nos textes de tout ce qui a été gagné dans les vingt dernières années, c'est sûrement l'auteur du *Lexicon Caesarianum*, du *de Bello Gallico*, (Weber, 1894), enfin de tant d'articles sur ou autour de César.

L'ouvrage est dédié au colonel Stoffel, dont le livre est loué ici (p. x), comme il convenait. Déjà pour la dixième édition de 1890, Friedr. Hofmann avait mis à profit l'Histoire de la guerre civile qui est de 1887, et il lui avait emprunté quelques cartes.

En dehors de ce qui a été publié (le résumé de tout ce qui précède 1891 a déjà été donné par M. M. dans ses *Conjecturæ Caesarianæ*), M. M. a fait des recherches personnelles et collationné lui-même les principaux manuscrits (le ms. d'Ashburnham, celui de de Thou, le Vindobonensis, l'Ursinianus et en partie le Laurentianus. Il annonce

1. Deux planches lithographiques, en guise de spécimen, sont jointes à ce volume : l'une représente la miniature du f. 6 v°, Anicia Juliana recevant le manuscrit, et l'autre la figure du f. 73 v°, la plante ἀκτῆ, le sureau.

une édition critique qu'il donnera dès qu'il aura pu faire lui-même toutes les collations nécessaires.

L'épithète insérée dans le titre : vollständig umgearbeitete Auflage, est ici de mise plus qu'ailleurs, puisque malgré sa volonté de rester fidèle à la tradition, M. M. a changé le texte de l'édition (orthographe et ponctuation mise à part) en plus de 500 passages. Il est vrai qu'il l'a fait bien des fois dans un sens conservateur. Les secours offerts au lecteur sont bien plus nombreux. Le nouveau livre a quelques 120 pages de plus que l'ancien, et l'appendice critique, d'une dizaine de pages, monte à une quarantaine. Citations, cartes, index antérieurs sont été rectifiés et complétés. Dans les notes, on relèverait de même nombre d'additions provenant des recherches personnelles de M. Meusel.

L'introduction et en général les notes historiques ont été revues par Paul Groebe, le nouvel éditeur du Drumann. Le même savant a aussi dressé un tableau chronologique (Zeittafel) très commode avec références au calendrier julien, tel qu'il est dans le système de Le Verrier et d'autre part (à une autre colonne) dans le système des savants allemands.

Je goûte beaucoup la loyauté avec laquelle M. M. avertit que ses notes de l'appendice ne peuvent tenir lieu d'un véritable apparat critique. On fait trop souvent cette confusion. Nombreux sont les essais de modification au texte ; il suffit, pour le comprendre, de voir dans l'appendice critique toute la suite des leçons accompagnées du signe H. M. Beaucoup de ces essais me paraissent heureux et tous sont sérieux. Parfois, tout en conservant telle leçon et telle explication de l'éditeur précédent (ainsi I, 46, 4 ; 79, 1, etc.), M. M. fait à l'appendice ses objections et expose ses doutes. Passim dans le commentaire d'utiles remarques sur les habitudes de la langue de César [1]. Sur la valeur historique du *Bellum Civile*, sur les réserves qui s'imposent dans l'usage qu'on en doit faire, je recommande la note générale qui se trouve à l'Appendice critique, p. 305 au bas, sur 14, 1. Très sagement M. M. admet que, dans la rédaction rapide de César, ont pu se glisser des formules d'usage qu'il ne faut pas prendre à la lettre [2]. Le point de vue nouveau se marque surtout dans les notes où l'on se demande si et jusqu'à quel point telle partie du texte peut être attribuée à César lui-même [3].

Voici quelques desiderata. Je me demande pourquoi M. M. n'a pas

1. Comme exemple de la méthode de M. M. je cite la note de l'appendice sur I, 56, 3, contenant les raisons, tirées de l'usage de César, qui font préférer là comme nominatif pluriel *hae* à *haec*. Voir aussi p. 202, 3, une note curieuse sur le sens de *auxilia* dans César (cf. p. 314, sur I, 79, 5). Sur la forme *dexteram* (M. M. admet que César l'aura laissée échapper par mégarde, I, 69, 3) voir l'appendice.

2. III, 1, 1, sur *His rebus confectis*.

3. Par ex. sur I, 39 : Ob dies Capitel von Caesar herrührt, erscheint recht zweifelhaft ; mindestens ist der Text stark zerrüttet.

cru devoir mentionner quelque part la curieuse étude de M. Lebreton sur les différences de la langue de César et de Cicéron (*Caesariana syntaxis quatenus a Ciceroniana differat*, Paris, Hachette, 1901). Il est vrai qu'il laisse entièrement de côté, aussi pour les publications allemandes, cette partie de la bibliographie du sujet. J'aurais attendu une explication des points par lesquels M. M. après Paul, indique une lacune après I, 18, 3 : *dejecerunt* et un mot sur les raisons qui la font supposer. Inconséquence : le ms. de Petau est désigné par N (sigle du lexique), p. 306, sur 18, 6, tandis qu'ailleurs, par ex. p. 308, 25, 1, on lit : *cod. Petav.* Je dois dire qu'à mon sens, malgré les objections de M. M., la leçon des mss. *praesentium* (edd. *praesentiam*), I, 67, 4 est obscure et bizarre. Pourquoi, pour la clarté, n'avoir pas indiqué dans l'appendice critique que les mots : III, 9, 8 : *Hic.... exitus* avaient été mis entre crochets par Forchhammer et qu'ils manquent dans le ms. de Louvain ? Pourquoi ne pas dire nettement aux notes, qu'on ne sait, sur L. Rubrius (I, 23, 2), rien de plus que ce que rapporte là César ?

Je n'ai vu à relever que ces vétilles et d'autres pareilles [1]. Pour l'ensemble je ne me souviens pas avoir vu depuis longtemps un livre contenant autant de bonnes choses et d'une forme aussi soignée.

E. T.

Titi Livii ab urbe condita liber XXII für den Schulgebrauch erklärt von Eduard von Wölfflin, mit einem Kärtchen. Vierte Auflage. Teubner, 1905, 114 p. Même auteur, même librairie, livre XXIII, par Franz Luterbacher. Zweite, verbesserte Auflage, 1906, 103 p.

M. Fr. Luterbacher, professeur au gymnase de Berthoud (Burgdorf bei Bern) est un des plus anciens élèves de M. Wölfflin. Par ses livres, par ses articles il a une compétence particulière en ce qui concerne les discours de Cicéron dont il fait les comptes rendus dans les Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin; de même en ce qui regarde Tite-Live. Comme le témoignait la préface de la troisième édition, c'est lui qui avait été chargé, en 1891, de la correction des épreuves du Tite-Live XXII de M. Wölfflin. Cette fois c'est lui seul qui s'est occupé de la revision. L'auteur et la librairie lui laissaient, pour ce nouveau travail, toute liberté. Il n'en a usé que très discrètement. Le cadre et le fonds restent tels que les avait voulu le maitre; mais le livre a été remis au courant, et surtout l'appendice critique a été très remanié [2].

---

1. P. 164, commencement de la note : lire 2, *21 fin.* P. 305, sur 12, 2. *Aldus* aurait dû être en lettres droites. — Je ne comprends pas bien pourquoi à l'Errata, M. M. rétablit p. 179 *Epiros* contre *Epirus* leçon des meilleurs manuscrits.

2. A louer notamment la conjecture 10, 2 : *dis* tum (pour *datum*); peut-être aussi 12, 4 *qui esse* (pour *quos*). — Sur *Gereonium*, 32, 4, il n'aurait pas été inutile de renvoyer à 18, 7.

En 1883, après avoir achevé les éditions des livres XXI et XXII, M. Wölfflin, quittant Zurich pour Erlangen, puis pour Munich, renonça à donner lui-même, comme il l'avait promis, le livre XXIII; M. Luterbacher fut chargé de publier cette édition promise sur les notes et d'après le plan de M. Wölfflin. On la reprend présentement en un livre remis au courant et pour lequel ont été utilisées les éditions de Riemann, de Zingerle et de Luchs. Pour le texte et pour l'appendice critique, Luchs naturellement sert de base. Comme je n'ai sous la main que le nouveau volume, une comparaison m'est impossible; mais je constate qu'il se lit avec plaisir et qu'il figure fort bien à côté des deux autres Tite-Live qui portent le nom de Wölfflin[1].

É. T.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis. Cornelii **Taciti** Annalium ab excessu divi Augusti libri. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit C. D. Fisher, aedis Christi alumnus. Préface datée de mai 1906. Index nominum, Fort in-12.

Le nouvel éditeur de Tacite, dont voici les Annales, a étudié les manuscrits eux-mêmes en dehors de la reproduction en photographure; il connaît aussi les travaux importants sur les *Medicei* (Andresen, Rostagno, K. Heräus). Son but était (præf., p. v en haut et n. 1) de suivre les manuscrits de plus près que les autres éditeurs. En quinze passages seulement, il écarte leurs leçons. Les corrections faites de la main même du copiste (M[r]), auxquelles M. F. attache avec raison grande importance, sont partout notées.

L'édition concurrente que tout le monde comparera à celle-ci est sûrement la quatrième de Halm. J'ai rapproché les deux livres. Dans celui de M. F. l'apparat, tout en restant très clair, est d'ordinaire plus complet, sur ce qui concerne M. Par contre les conjectures des savants sont plus nombreuses dans Halm. A cause de cette lacune, aussi parce que de petites fautes de copiste sont assez souvent omises à tort par M. F.[2], je crois qu'il sera toujours prudent de consulter les deux apparats; à mes yeux, le livre de M. F. ne peut en fait remplacer entièrement celui de Halm.

M. F. ne risque de conjecture personnelle qu'en trois passages; encore pour l'un n'y a-t-il qu'un changement de ponctuation. L'impression est des plus correctes[3].

É. T.

---

1. Page 102, sur 14, 13, lire *Cluvier*. On ne voit pas assez clairement pour 7, 2 que P[r] a deux fois *captivis*. — Un mot d'explication n'aurait pas été inutile sur : 16, 14 : paucitatem... spernentibus. — P. 7, sur 4, 1, à la fin de la note, à côté du nom : Marius Blossius, j'aurais voulu un renvoi à 7, 8. — Un assez grand nombre de corrections de Luterbacher, signalées à l'appendice, sont reçues dans le texte. Elles sont intéressantes : je reprocherais à quelques-unes, comme par ex. à celle de 12, 1 : *tris*, de tourner la difficulté au lieu de la résoudre.

2. L'omission est surtout fâcheuse quand il s'agit de noms propres.

3. I, 8, 11 : écrire Morawski. — XI, 23 fin; bien plutôt que ce que propose M. F. : *perissent* satis, je lirais quos... perisse *scitis*.

Historicorum Romanorum reliquiae. Collegit disposuit recensuit praefatus est Hermannus Peter. Volumen alterum. In aedibus B. G. Teubneri, Lipsiae MCMVI, in-8°, 208-ccx p. 12 m.

M. Hermann Peter, directeur du grand établissement de Sainte-Afra in Meissen, est bien connu par ses nombreux ouvrages et par d'excellents articles dans les journaux et revues savantes. Tous les historiens ont manié ses *Historicorum Romanorum fragmenta* (Bib. Teubner, 1883). A ce livre répondait un ouvrage précédent, touchant au même sujet : *Historicorum Romanorum reliquiae*, dont la première partie seule (*Veterum historicorum*... vol. prius) avait paru chez Teubner, in-8°, en 1870). La différence principale des deux livres consistait en ceci : que, dans l'édition in-8°, les textes sont accompagnés d'un apparat critique au moins sommaire ; et qu'en tête de ce grand recueil se trouve une longue introduction qui s'étend environ à la moitié du volume; c'est une série de notices en latin où l'on trouve résumé ce qu'on sait de chacun des historiens (sa vie, son œuvre, date de publication, etc.) ; le tout présenté avec clarté et partout avec beaucoup de soin. Ajoutons encore qu'outre ces deux livres, M. P. a publié un ouvrage général sur la littérature historique des anciens dont j'ai rendu compte autrefois [1], ouvrage qu'on a beaucoup discuté, auquel on se réfère et on se réfèrera longtemps encore.

Telles sont les œuvres précédentes sur lesquelles vient s'appuyer le nouveau livre. Il forme, d'après le titre, la seconde partie des *Reliquiae;* au fond, c'est une sorte de commentaire de la deuxième moitié (ici revue) des *Fragmenta*, et une application, sur des noms et des textes, des idées développées dans la Geschichtliche Literatur.

En tête belle dédicace latine à Fr. Buecheler. Le livre est partout mis au courant ; on ne s'étonnera pas des nombreux renvois à l'Encyclopédie de Wissowa, à la *Prosopographia* imperii Romani ; sont cités souvent aussi Drumann-Groebe ; Gardthausen pour Auguste ; pour Hadrien, les ouvrages de Schulz (1904) et de Kornemann (1905), etc. ; de même, d'une manière générale, les travaux récents d'histoire, qu'ils portent sur la chronologie romaine, sur les sources de Varron ou de Pline, sur ce qui reste passim de Varron dans Saint-Augustin, ou encore sur l'Histoire Auguste. Dans la trame de l'introduction sont introduits les résultats de recherches originales [2] ; mais en général il

1. Revue du 22 novembre 1897.

2. Par ex. p. LXXXVIII, et s. M. P. soutient que l'histoire de Pollion est la source commune à laquelle ont puisé Plutarque et Appien pour les événements qui vont de 60 avant J.-C. jusqu'à la mort de César; ils y auraient puisé par un intermédiaire inconnu appelé Trallianus, qui aurait traduit en grec l'histoire de Pollion (Opp. Schwartz qui supposait un résumé ou quelque histoire en latin). Je cite aussi un excellent argument donné (p. CIII) pour appuyer la supposition de Merkel que, dans les Tristes d'Ovide, l'élégie III, 14, était adressée à Hygin (explication des mots : *antistes* doctorum... virorum ; même allusion dans III, 1). Ou encore l'hypothèse que, dans la phrase célèbre de Plutarque sur le mot de César après Pharsale (ch. 46), il faut permuter la place des deux adverbes Ῥωμαϊστί et Ἑλληνιστί.

sera bon de compter ici non sur des résultats nouveaux, mais bien plutôt sur un contrôle des recherches et des publications antérieures.

Le texte n'est pas partout le même que dans les *Fragmenta;* et il était juste que l'auteur mît à profit tout ce qu'ont donné ces quelque vingt ans. Du moins le cadre et les numéros n'ont pas été modifiés. A la différence de l'édition in 12, on a ici, outre les textes et l'apparat critique sommaire, tous les rapprochements utiles et, dans le texte même, des morceaux, en plus petit caractère, qui complètent, en partie, nos renseignements sur les ouvrages perdus.

Une des difficultés les plus graves était d'arrêter le choix des fragments. Quand on sait, quand on voit ici [1] qu'il est lié étroitement avec les idées qui présentement ont cours sur les sources de tel historien (par ex. Appien ou Dion) et sur sa méthode de travail, base instable, où nous avons déjà vu des bouleversements, on peut rester sceptique et se demander jusqu'à quel point le recueil de M. P. paraîtra, dans quelques années, exact et complet. Sur combien de points ne répéterait-on pas *lubrica... quaestio*? le mot de M. P. à la p. LXXVI. Je dois dire pourtant que les conclusions auxquelles se rallie M. P. sont très soigneusement étudiées, ses jugements pleins de sens et de modération, et que je crois que son œuvre est durable, du moins autant qu'elle peut l'être en un pareil sujet. J'ajoute que de longue date, dès 1865, en étudiant les sources de Plutarque dans les Vies, M. P. avait touché à la question des Sources de Tacite; il en connaît bien la littérature et aussi les difficultés; il la résume ici à propos de Pline (p. CXLVI et s.); surtout il exprime ses doutes et ses hésitations.

M. P. a laissé de côté Trogue-Pompée, sans doute comme trop important; aussi Granius Licinianus à cause des éditions Camozzi et Flemisch. Je crains que des deux parts une telle lacune ne cause de déception à certains lecteurs.

Voici des critiques de détail. Pour la clarté, j'aurais voulu trouver ici *en tête* une explication des signes employés : astérisques, caractères d'imprimerie plus petits, etc. Dans tout le livre des indications, très importantes, bibliographiques ou autres, sont perdues au milieu d'une page ou dans quelque note où elles ne se voient pas ou ne se retrouvent pas. M. P. aurait dû avertir que l'*Index librorum* général, de la p. 206, doit être complété par les petites bibliographies qui se trouvent dans les notes, en tête de chacun des chapitres de l'introduction. Je ne m'explique pas pourquoi l'Essai de Macé sur Suétone, cité ici p. CLXIV, ne l'est pas à l'Index général, p. 206? — J'ai bien de la peine à croire (p. LXV) que le *Volusius* de Catulle ne soit pas Tanusius et que, dans une allusion à ces vers célèbres, Sénèque ait pu faire confusion. — Pour éclaircir les points obscurs de la vie de Messala (p. CLXIX) M. P. veut s'appuyer sur une prétendue règle des dialogues, à la manière

1. P. LXXIV et suiv. et les notes.

d'Héraclide, règle applicable à Tacite et d'après laquelle aucun des interlocuteurs ne serait vivant; pour la poser, il s'appuie sur divers passages des lettres de Cicéron ; vrai château de cartes à mon avis. — Pourquoi est-il dit de *Secundus* que, dans le dialogue de Tacite, il ne reste rien de lui (*ipsum ejus sermonem intercidisse constat*); p. CLXX au milieu ; comment M. P. comprend-il donc les chapitres 36-40? Je suppose qu'ils représentent pour lui, comme on le croyait autrefois, une partie du discours de Maternus ? — Passim recours dangereux aux raisonnements *ex silentio;* par ex. CLXLVIIII : *neque* eas (historias Messala) commemorare *omisisset;* p. 116, Testim. 1 : saepe enim Plinius *occasionem habuisset*... commemorandi...

La rédaction latine prête surtout le flanc aux critiques. Je n'en finirais pas si je voulais en relever les défauts : incorrections nombreuses [1]; surtout obscurités de tout genre; certaines phrases sont enchevêtrées au point d'être inextricables. On ne s'en tire d'ordinaire qu'en rétablissant la phrase en allemand; c'est le seul moyen d'entrevoir ce que M. P. a voulu dire. Cela certes manque d'agrément pour nous et plutôt que de déchiffrer ces rébus, maint lecteur préférera reprendre directement la Geschichtliche Literatur. Comme il n'y avait rien ou quasi rien de pareil dans le tome I des *Reliquiae*, je suppose que M. P., ne se souciant que du fond, aura confié le travail de rédaction à quelque secrétaire qui l'a mal servi. Ajoutons qu'à ce livre plein de choses, il manque à tout le moins un *Errata* [2].

Pour être juste, rappelons-nous tout ce qu'il a fallu de patience pour mener à bout un tel ouvrage et n'oublions pas les premiers mots de la nouvelle préface : « *sterilitate rei* saepe numero deterritus... »

É. T.

---

1. Qu'est-ce que ce digna*verit* (p. CXXVII, 10 l. avant le bas)? Au milieu de la p. CXXXIII; legatio Parthorum irri*tum* fuit. P. XVIIII, l. 6, dans le membre de phrase : Plutar*chum*... adhiben*da* adquievisse, il y a une faute d'impression ou de rédaction. P. LXXII, l. 8 : *opus* non habebat *cur* excusaret... (il n'avait pas besoin de...). P. XXXVIIII, 5 lignes avant le bas : habebat *ut* gloriaretur. Un mot comme *cura* a été omis au milieu de la p. CXX, dans la phrase sur Sulpicius. Voir la construction de *ne* au bas de la p. LXXXXVII. Que veut dire p. LXXXI, l. 11 : *patet*; à la page suivante l. 4 : *ut tum*.

2. P. LXXIIII, l. 21, lire descrip*tam*. P. LXXXI, un peu après le milieu : lire *prae*ferat ou prae *se* ferat. Dans la phrase très obscure qui termine la dernière note de la p. CXXXII, 5 lignes avant le bas, lire : exi*tio*. P. CLXXXIV, 4 l. avant le bas, lire obstric*tam*. P. CLXXXXV, l. 8, lire ip*si*. P. 56, aux notes critiques, l. 2 et l. 4, Le*mov*. P. 67. l. 6, écrire comme M. P. l'a fait pour le même texte, p. LXVIII : tran*siit*. Pourquoi p. XXXVI : Jugur*tam*? P. 152, dans le passage de Vopiscus, l. 21, il me semble qu'il faut lire *cui* (au lieu de *cum*).

Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie herausg. von W. Sieglin prof. Berlin. Heft 13 : D. Detlefsen. Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der **Erdkarte Agrippas.** Berlin. Weidmann, 1906, 117 p. in-4°, 4 m.
Même collection et même librairie : Heft 11 : Alfredus Klotz, **Quaestiones Pliniaqae geographicae**, 227 p., 7 m.

Deux publications importantes qui se rencontrent justement avec la nouvelle édition par laquelle M. Mayhoff a repris, dans la Bibliothèque Teubner, le premier volume de Pline, en y appliquant l'expérience acquise par lui dans la réédition des quatre volumes suivants dans l'ordre numérique (II-V).

Commençons par l'*Agrippa* de M. Detlefsen. Le directeur du gymnase de Glückstadt nous a donné précédemment, outre son édition (1866-1873), toute une longue suite d'excellents travaux sur Pline; mais il me semble que celui-ci, aussi bien par les résultats acquis que par la méthode suivie, devra compter parmi les meilleurs.

Contenu du livre : après une introduction sur la carte d'Agrippa, son origine, ses dispositions essentielles, ce que nous en savons par Pline, par la *Divisio orbis,* Dicuil, la *Dimensuratio provinciarum*, par Orose et Strabon, suit l'examen des données géographiques provenant d'Agrippa et se rapportant d'abord aux 24 provinces continentales de la carte, puis aux sept îles, enfin aux indications accessoires portant sur les différentes mers (Méditerrannée, Pont-Euxin, Caspienne, etc.) et leurs côtes; conclusions générales : idée que nous devons nous faire de la carte, de sa forme, de sa valeur pour l'histoire, de l'origine des renseignements qu'elle donnait.

M. D. avait préludé au présent livre lorsque, dans les *Commentationes in honorem Mommsenni* et dans le Philologus, il a traité des emprunts de Pline au tableau de l'empire, tel qu'il avait été dressé sur les ordres d'Auguste.

Le souci de l'auteur a été de reconstituer, aussi exactement que possible, la carte d'Agrippa; il s'appuie pour cela avant tout sur les indications de Pline, soit qu'il nomme expressément Agrippa, soit qu'il paraisse avoir employé la carte ; ces données sont contrôlées par la *Divisio* et la *Dimensuratio* dont l'accord est surtout probant; ensuite par Dicuil et les autres auteurs. L'important est de préciser de quelles inexactitudes on peut croire capables ces auteurs, Pline comme les autres. Ensuite jugement général. Toute cette étude me paraît conduite avec beaucoup de logique. Certaines remarques de détail sont fort ingénieuses, surtout ce qui est tiré du schema habituel à Agrippa : nom, frontières, mesures, de l'E. à l'O. ; puis du N. au S., etc.

Les *Commentarii* d'Agrippa ne seraient pas, comme on l'a soutenu, un ouvrage distinct, mais un recueil accessoire de notes et de chiffres qui primitivement ont pu se trouver sur la carte elle-même.

M. D. fait ressortir le but tout pratique qu'a poursuivi Agrippa.

Libre à Eratosthène de s'appuyer sur l'astronomie et de donner les parallèles; Agrippa a pris simplement comme base et suivi, sans se soucier de critique, la carte traditionnelle qu'il trouvait dans ses prédécesseurs grecs, Polybe, Posidonius et Artémidore. Il n'a eu d'autre désir que d'être exact et de faire un travail utile. Il décrit non pas la terre, mais l'empire romain qui pour lui se rapproche toujours plus de l'*orbis terrarum*. L'Italie et les régions avoisinantes étaient dessinées, on le comprend aisément, avec un soin particulier. Pour le reste l'auteur s'occupait moins du détail.

La carte avait la forme d'un rectangle, le Nord en haut. Les frontières étaient indiquées avec précision ; à défaut de montagne ou de rivière, un trait marquait la séparation des provinces. L'œuvre d'Agrippa d'ailleurs n'a plus été reprise après lui; la carte employée jusqu'à Dioclétien n'a jamais été rectifiée ni mise au courant ; elle a fourni l'essentiel aux Itinéraires romains; le nom de l'auteur s'est très vite perdu et, dans la tradition populaire, on lui a substitué celui d'Auguste.

Je ne sais si, par ce qui précède, j'ai donné l'idée de ce qu'il y a de clair, de précis, de neuf dans le livre de M. Detlefsen. Les objections ou critiques de détail seraient insignifiantes [1].

M. Alfred Klotz, professeur au gymnase de Berlin à Strassbourg, jusqu'ici connu surtout par ses études sur Stace [2], fait ici sur un nouvel auteur une excursion qui paraît être, en somme, fort heureuse; il recherche quels auteurs a consultés Pline et dans quel ordre; quels sont leurs ouvrages et, parmi eux, à quels auteurs Pline donne la préférence. Sujet difficile, qu'ont essayé de traiter bien des savants [3] et pour lequel nous n'avons pas jusqu'ici, peut-être parce qu'elle est impossible, une solution facile et simple. Aux difficultés proprement dites du sujet s'ajoutent celles de la critique du texte de Pline où il importe de distinguer les additions ultérieures (après lecture de tel ou tel ouvrage) et passim l'insertion à faux de notes marginales. M. Kl. a repris ce sujet sans s'y perdre; mais je crains qu'on ne lui objecte qu'il n'a pas su toujours très bien conduire le lecteur; ceux qui n'ont pas beaucoup de patience ne le suivront pas d'abord à cause de son latin souvent enchevêtré et impropre, à cause de sa méthode pleine de

1. P. 101 un peu après le milieu, lire Ger*manien*. P. 15 en haut : aux remarques sur les pauvres vers cités par Dicuil, ajouter que le premier mot du vers 8 : *supplices* (crétique pour dactyle) prouve que l'auteur ne savait plus la quantité. — Sur Strabon et son χωρογράφος il eût fallu une discussion plus approfondie. M. D. n'a pas prévu, ce semble, les objections et le système tout opposé que défendra M. Klotz, dans un de ses appendices.

2. Thèse de Leipzig, 1896, *Curae Statianae*; éditions de Stace dans la Bibliothèque de Teubner; articles dans la Wochenschrift de Berlin.

3. Ici reviennent, surtout à propos de polémique, les noms de Detlefsen, Oehmichen, Schweder, Cuntz, Müllenhoff, Müller, Partsch etc. Voir entre autres la *Revue* du 3 janvier 1898; et du 21 avril 1902.

renvois et de « repentirs », bref de maladresses [1]. Il n'y avait vraiment pas lieu d'ajouter aux difficultés d'un tel sujet. Les prétextes ou même les raisons de fermer un livre comme celui-ci ne manqueront jamais.

Pourtant laisser ainsi celui-ci serait fâcheux ; car il y a beaucoup de conscience et d'excellentes choses dans toutes ces pages hérissées de textes [2].

A la fin du livre deux appendices : l'un sur la chrorographie citée plusieurs fois par Strabon (M. Kl. ne croit pas qu'il s'agisse de la carte d'Agrippa) ; l'autre sur les rapports de Salluste, Pline et Méla.

Les raisonnements de M. Kl. certes ne sont pas partout convaincants et j'aurais bien des objections à faire [3]. Pour me borner à un exemple, j'admets qu'on explique que Polybe n'ait pas été employé directement par Pline, surtout par la raison que Polybe n'a pas écrit de traité proprement géographique et qu'il fallait chercher les indications qu'il donne dans des œuvres historiques ; mais comment affirmer (p. 41 en haut) : *nullo loco* Polybium ipsum Plinio praesto fuisse demonstratur ?

Ai-je besoin de dire que, dans ce travail, celui qui pâtit plus que tous, est le pauvre Pline. De combien de négligences, de bourdes, de confusions de tout genre n'est-il pas convaincu ! Cela donne envie de prendre sa défense ; car sans son livre, que feraient, que sauraient tous ceux qui l'accablent ?

Prière de ne pas négliger l'indication qui termine l'Errata : editione Mayhoffiana librorum I-VI quae his diebus prodiit, uti me non potuisse doleo [4].

É. T.

---

1. Dans combien de pages on a, par demi douzaine et plus, des renvois à ce qui a précédé, à ce qui suivra, ... *supra* ... *infra* ... : il faudrait être Janus pour voir tout cela.

2. Noter tout ce qu'on tire pour l'histoire et pour la méthode et l'âge de ces auteurs de la citation dans les textes de l'île de Thia sortie de la mer en 46 après J.-C. (p. 8 en haut et p. 51 appel de la n. 1). P. 50 au bas, très curieux passage sur l'altération de quelques noms géographiques dans Méla, altération dûe à sa négligence et à ses fantaisies de rhéteur. — Très bonnes remarques sur l'emploi d'expressions propres à Varron (*irrumpere*, *frons*, les *quatuor sinus* : voir l'Index final) qui permettent de lui attribuer des phrases où il n'est pas nommé ; d'autres expressions qui marquent une addition ultérieure de Pline ; p. 57, sur *ipse* etc.

3. Ainsi p. 51, sur les arguments par lesquels M. Kl. croit avoir ruiné le système d'Œhmichen, d'après lequel Méla aurait copié Varron ; sur les cascades de sources de Tite-Live à Célius ; des raisonnements bien risqués, p. 85 en haut à propos de II, 169.

4. Pourquoi pas d'index bibliographique général ; on l'eût préféré de beaucoup à ces notes qu'il faut pêcher au bas des pages et qui se répètent à l'infini.

Petronii Cena Trimalchionis mit deutscher übersetzung und erklärenden Anmerkungen von Ludwig Friedlaender, Zweite neu bearbeitete und vermehrte Auflage. Leipzig, Hirzel, 1906, 362 p., in-8°, 6 m.

Quand a paru la première édition de ce livre, il y a juste quinze ans, en 1891, une telle lumière a été projetée sur une bonne moitié de Pétrone qu'aussitôt les travaux sur l'auteur ont afflué ; le livre même a fait souche, et l'on a vu surgir, surtout en Angleterre et en Amérique, telle et telle *Cena*, petites ou grandes, toutes dérivées ouvertement ou non de la même source [1]. Il était bien juste qu'un peu de ce succès remontât à l'ouvrage original, et tous les lecteurs de Pétrone seront heureux d'apprendre que M. Friedlaender donne à nouveau sa *Cena*, enrichie de tout le regain que nous ont valu les quinze ans écoulés.

La première édition, de même disposition et même format, avait 327 pages. Il y a donc ici 35 pages en plus. L'introduction nouvelle a 76 pages au lieu de 68. Enfin les notes commencent cette fois à la p. 208 au lieu de 198. On voit que les additions ont porté surtout sur les *Anmerkungen*.

Le nouveau livre est dédié, comme le précédent, à Buecheler ; il n'a pas de préface. Le texte est celui de la quatrième édition de Buecheler avec quelques libertés de plus, puisque M. Fr, se limitant à la *Cena*, disposait de plus de place ; ces divergences même restent dans l'esprit de Buecheler que M. Fr. consultait par lettre (p. 17 au bas). Tout ce qu'il y a d'essentiel dans la quatrième édition de Buecheler [2] a été incorporé dans la *Cena* nouvelle [3]. Les dissentiments avec Buecheler portent surtout sur les lacunes qui, d'après M. Fr., seraient bien plus nombreuses. On a pris le soin cette fois d'indiquer les chapitres au titre courant, ce qui rend toute recherche plus facile. M. Fr. donne, au moins en de brèves analyses, le contenu des principaux travaux qui ont paru depuis 1891 en Allemagne ou ailleurs [4]. Je ne suis pas sûr qu'à ces indications éparses quelques lecteurs n'aient pas préféré un index complet [5].

---

1. Sur l'une d'elles, celle de M. Lowe, Cambridge, 1905, voir par ex. le Zentralblatt du 28 avril 1906, p. 626. — M. Fr. cite lui-même ici p. 140, celle de Waters.

2. *Revue* de 1905, I, p. 207.

3. Le relevé des divers essais de correction dans les quatre éditions de Buecheler, essais qui forcément se contredisent, est plutôt ici une cause de confusion et n'était pas, ce semble, tellement nécessaire.

4. Ainsi p. 9 et passim : Klebs ; les articles de MM. Sogliano, Cocchia, etc.; ailleurs les articles de Heinze, de Bürger, les ouvrages de Collignon, etc. Mais pourquoi rien sur Ussani ?

5. Je ne vois pas mentionnées les éditions anglaises ou américaines dont je parlais plus haut. M. Fr. renierait-il toutes ces filiales ? Il en est plusieurs cependant à qui lui-même donnait des éloges.

Le changement qui s'est fait dans l'étude de Pétrone, se marque surtout par les extraits des gloses latines. Le nom de W. Heräus revient ici très justement coup sur coup dans les notes. Il est sûr que de son travail une bonne partie restera [1]. Nous devons être reconnaissants à M. Fr. d'avoir mis à notre portée, d'une manière commode, tous ces nouveaux résultats [2].

E. T.

— L'histoire de la philosophie allemande depuis Hegel, par M. Otto SIEBERT, a paru en 2e édition (*Geschichte der neueren deutschen Philosophie seit Hegel*, Gœttingue, Vandenhœck, et Ruprecht, 1905, 598 p. 10 M. Elle est enrichie d'un chapitre de notes bibliographiques et critiques sur l'état actuel des branches spéciales : esthétique, éthique et sociologie, etc. De plus, un appendice donne une sorte de lexique des principaux termes avec explication de leur origine et de leur évolution. Dans le corps même de l'ouvrage, il n'y a guère à noter d'autres modifications que l'addition ou le retranchement de quelques auteurs secondaires, certaines améliorations de forme et d'exposition, et une critique plus précise des principaux systèmes. — Th. SCH.

— M. Jules GUTTMANN a écrit le 1er *Ergänzungsheft der Kantstudien* en traitant de *Kants Gottesbegriff in seiner positiven Entwicklung* (Berlin, Reuther et Reichard, 1906, 104 p. 2 M. 80). Il suit pas à pas les phases successives de l'idée de Dieu dans le développement de la pensée de Kant, d'abord avant la période critique, puis pendant cette période, et ici d'abord au point de vue théorique, puis au point de vue moral, et termine par l'examen des écrits posthumes. La 3e partie, sur la portée éthique de la notion kantienne, est la plus importante comme étendue et comme valeur ; elle commence par établir les fondements de la métaphysique morale de Kant et s'achève, dans un intéressant chapitre sur le panthéisme, par une polémique contre Paulsen, Schultess, Fleischer et Heinze. — Th. SCH.

---

1. Telle de ses conjectures me paraît évidente : par ex. 47 fin : *boia*torum.

2. Est inséré ici comme dans Buecheler (4e éd.), au texte et justifié aux notes vers le début du ch. 47 : *ne* (devant *Jovis*) pour ne... quidem. — Je comprends très bien qu'au chap. 38 (p. 104, 6) M. Fr. ait admis la leçon et l'orthographe de Heräus : *subalapo*. — Pourquoi au chapitre LVIII, p. 134, 14, ne pas conserver, en modifiant une seule lettre, le texte du ms. de Trau *demadefecit* (t'a déniaisé), allusion au *lacticulosus* (p. 132, 4) du chapitre précédent ? — P. 98, l. 12, lire *tes*ticulos. — P. 118, à la l. 3 des notes, lire si sim*ila*. — P. 116, note sur la ligne 12 : les mots qu'ajoutent ici Muncker et Buecheler, mêlés à leurs noms en italiques, font confusion ; je les aurais placés entre crochets. — P. 132, à l'apparat sur la ligne 7, *Tilebomenus* aurait dû être en italiques. — Au bas de la p. 158, lire 24 devant *diductis*. — A l'apparat de la p. 160, sur 12, 13, écrire deux fois con*surre*ximus. — P. 166, 18, il eût fallu indiquer que l'addition *stridere* est de Jacobs. — P. 232, dans la note sur *et Trimalchionis*, au début de la parenthèse, lire Liv : *XL*, 11, 3. — P. 282, l. 9, lire statim.

— Une nouvelle brochure de M. Louis Goldschmidt (Thienemann, Gotha, 1906, 138 p. 3 M.) comprend : 1° dix pages sur *Kant und Haeckel* parues en réponse aux *Berliner Vorträge*; même conclusion que chez Adikes (*R. critique*, 6 août 1906, p. 96) : Haeckel est un grand naturaliste, mais un métaphysicien ridicule; 2° une étude fort sérieuse sur *Freiheit und Naturnotwendigkeit*, qui développe les idées de Kant dans ce domaine : la contradiction apparente entre nécessité et liberté peut se résoudre seulement en ce sens que toute nécessité naturelle n'est reconnue qu'hypothétiquement sous des conditions déterminées et n'est donc point absolue; mais aucune spéculation ne peut prouver la possibilité ou la réalité de la liberté, qui est une notion transcendante (*überschwenglich*) appartenant à un domaine inaccessible à l'esprit humain; 3° une *Replik an Julius Baumann* devant servir à réfuter la *Welt-und Lebensansicht* signalée dans la *Revue critique* du 6 août, p. 97; le caractère de cette polémique qui dure un peu trop longtemps reste celui que nous formulions déjà p. 120 de la *Revue critique* du 13 août. — Th. Sch.

— M. G. Hoffmann, pasteur à Breslau et privatdozent, fait l'histoire des idées chrétiennes sur la vie future, dans *Das Wiedersehen jenseits des Todes* (Leipzig, Hinrichs, 1906, 79 p. 1 M.) Partant du *consensus gentium* dans la foi au revoir futur des siens, l'auteur étudie successivement les croyances de la Bible, des Pères, des mystiques et des scolastiques, de l'Église catholique jusqu'à ce jour, de l'humanisme et de la Réforme, examine ensuite l'influence de la philosophie moderne, du rationalisme et du romantisme, de Schleiermacher et de Strauss, les affirmations de la théologie contemporaine (Schenkel, Hase, Rothe, Luthard, Vilmar, Lipsius, Ritsch, Kattenbusch) et des cantiques protestants. Conclusion : toutes les prétendues preuves de l'immortalité ne sont que des postulats de l'esprit qui se juge au point de vue religieux et moral. Pour le christianisme, cette notion n'est point formelle, mais notion de valeur : son dernier mot est : confiance et résignation. — Th. Sch.

— M. Karl Düssel explore un domaine de la logique dans son étude intitulée *Anschauung, Begriff und Wahrheit* (Tubingen, Mohr, 1906, 71 p. 3 M.). Comme elle n'a pas de table des matières, nous la dressons ici : P. 11, Intuition et notion (auteurs particulièrement mentionnés, utilisés ou discutés : Hunerl, Göring, Windelband, Sigwart, Rickert. — P. 19, l'évidence. — P. 33, la vérité systématique; Hertz, Poincaré, Lotze. — P. 57, vérité systématique et pensée « signitive ». — P. 64, Heuristique et critique. — Th. Sch.

— M. Albert Schaeffle, de Stuttgart, était en train de publier des *Neue Beiträge zur Grundlegung der Soziologie* dans la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, lorsqu'il mourut (Noël 1903). Son ami, Karl Bücher, vient de réunir ces articles en un *Abriss der Soziologie* (Tübingue, Laupp, 1906, 252 p. 4 M.) qui trace les lignes fondamentales de la sociologie générale, en envisageant tour à tour la société, prise en elle-même et dans ses rapports avec l'univers, la conscience sociale, les éléments sociaux, la société nationale et internationale, le développement de la société ou les faits historico-politiques, enfin les troubles sociaux et leur traitement. Un registre des termes et des auteurs sociologiques clôt le volume, qui nulle part ne trahit son origine posthume. Il faut donc remercier M. Bücher de l'œuvre méritoire, quoiqu'ingrate, qu'il a su si bien parachever. — Th. Sch.

— M. Ziehen a terminé ses *Geisteskrankheiten des Kindesalters mit besonderer Berücksichtigung des schulpflichtigen Alters* (3e fascicule, Berlin, Reuther et Reichard, 130 p. 3 M.). Il analyse d'abord la démence compulsive ou obsessive, puis les constitutions psychopathiques, tant les dégénératives en général que les hystériques, neurasthéniques, choréatiques, épileptiques, obsessives, etc. Il passe ensuite aux psychoses composées, manies, mélancolies et hallucinations périodiques, folies circulaires, et donne enfin un Appendice bibliographique suivi d'un guide schématique pour l'examen psychique d'enfants atteints de maladies mentales. Chaque chapitre est suivi d'une liste bibliographique. — Th. Sch.

— M. L. Dugas, professeur au lycée de Rennes, a déjà écrit une série d'ouvrages sur *L'imagination*, *L'amitié antique*, *La psychologie du rire*, *La timidité*, etc. Son dernier ouvrage, *Cours de morale théorique et pratique* (Paulin, 1906, in-8° de 464 p. 5 francs, paru aussi en 2 vol.) n'est pas seulement un excellent manuel pour la classe de philosophie, dont il traite à fond le programme, mais peut servir de précieux instrument de travail et d'information même pour un spécialiste et de livre de lecture, intéressant et instructif, à tout homme cultivé. Le plan est celui du programme, éloquemment interprété et prudemment élargi. Le dernier mot du livre est à noter : « Le problème du gouvernement en général, celui de la démocratie en particulier, relève de la morale ». Erratum, p. 391, l. 18, lire *celles qu'il est*. — Th. Sch.

— Le tome I du *Grundriss der politischen Oekonomie* du professeur E. de Philippovich, de l'université de Vienne, vient de paraître en 6e édition revue et augmentée, et peut servir d'introduction au manuel de droit public (Tübingue, Mohr, 1906, grand in-4° de 431 p. 10 M.). Son titre spécial est *Allgemeine Volkswirtschaftslehre*. Il commence par étudier l'essence de l'économie publique, ses unités et ses formes d'organisation, ses degrés de développement et les différentes périodes de relations commerciales, enfin l'économie en tant que science. Puis le livre I expose ses conditions de développement, conditions naturelles, sociales, politiques, personnelles; le 2e traite de la production et du gain, au triple point de vue des facteurs de la production, de son organisation et de son principe régulateur; le 3e envisage le commerce proprement dit (*Verkehr*), la valeur, le prix, l'argent, le crédit; le 4e s'occupe du revenu, d'abord de sa formation, puis de son emploi; le 5e éclaire les tendances actuelles de l'économie politique, l'individualisme (les physiocrates, Adam Smith), le socialisme en Angleterre (Thompson, Owen, les chartistes, le socialisme chrétien de 1848, les syndicats, état actuel, Sidney Webb), en France (avec une note sur la Belgique), et surtout en Allemagne (Karl Rodbertus, Marx et Engels, la *Sozialdemokratie*, Bernstein contre Marx), enfin la réforme sociale, y compris le christianisme social tant catholique que protestant. Pour les non-spécialistes, c'est naturellement ce dernier chapitre qui sera le plus intéressant avec ses incursions constantes dans le domaine brûlant de l'actualité politique. — Th. Sch.

— M. Hans von Frisch, professeur à l'université de Bâle, étudie dans *Der Thronverzicht* (Tubingue, Mohr, 1906, 136 p., 2 M.) le côté juridique de la renonciation au trône. Après une introduction terminologique, il fait l'histoire de son sujet, c'est-à-dire, raconte successivement les différentes renonciations au trône faites en Allemagne, et dans les autres pays, et y joint un court examen des théories

usitées dans ces divers cas; puis il aborde le fond même du sujet en le traitant d'après le droit actuel (p. 62-117), enfin, consacre un chapitre final à la renonciation au pontificat, tant au point de vue historique que juridique. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 janvier 1907.* — L'Académie procède au vote pour la désignation de deux candidats à chacune des deux chaires vacantes au Collège de France. Sont nommés :

Chaire de langue et littératures de l'Europe méridionale : en première ligne, M. Morel-Fatio; en seconde ligne, M. Jeanroy.

Chaire d'histoire et littérature latines : en première ligne, M. P. Monceaux ; en seconde ligne, M. René Pichon.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur une colonie gauloise en Irlande au IIIe siècle a. C. Les *Manapii*, que le géographe Ptolémée place dans la région S.-E. de l'Irlande, sont des *Menapii* venant du continent, des environs de Cassel, département du Nord. Ils vinrent en Irlande vers la fin du IIIe siècle. Un roi irlandais exilé s'était réfugié chez eux et rentra en Irlande avec une armée de *Menapii*. De là une colonie gauloise en Irlande, les *Galiain*, comme disaient les Irlandais. Ils furent les meilleurs soldats de l'armée qui envahit l'Ulster pour conquérir le taureau divin.

M. Chavannes, au nom de M. Senart, donne lecture d'une note de M. Pelliot sur deux sites archéologiques de la région de Kachgar. Le premier est celui des « Trois Grottes », à 15 kil. environ au N. de Kachgar; le second est celui des ruines de Tegurman, à 2 kil. environ plus à l'E. Dans ces ruines, M. Pelliot a découvert un morceau de planchette portant sur une de ses faces des caractères en brahmî. Ce fragment est le premier spécimen d'écriture hindoue qui ait été trouvé jusqu'ici dans les environs de Kachgar.

M. Léon Dorez croit pouvoir, à l'aide de documents contemporains et du volume en question, établir que le manuscrit latin 5784 de la Bibliothèque nationale, contenant la *Vie de César* par Pétrarque, est celui-là même auquel le poète travaillait lorsqu'il fut surpris, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1374, par la dernière crise d'épilepsie sénile à laquelle il succomba quelques heures plus tard. Une reproduction phototypique complète de ce manuscrit paraîtra dans quelques jours.

M. Salomon Reinach donne une explication nouvelle du geste de l'ange dans le tableau de la Vierge aux Rochers, de Léonard de Vinci, conservé au Musée du Louvre. Remarquant que l'ange désigne du doigt saint Jean-Baptiste, patron de Florence, M. Reinach pense que le tableau a été exécuté à Florence, et non, comme on l'a dit jusqu'ici, à Milan, où Léonord ne se rendit qu'en 1483. Le tableau du Louvre, loin d'être une réplique, serait donc antérieur à celui de la National Gallery de Londres, expressément peint pour un couvent de Milan.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy. Imp. R. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 4 Février — 1907

Lorenzo Dalmasso. La grammatica di C. **Suetonio** Tranquillo. Turin, Casanova, 1906, 142 p. gr. in-8° (Introduction et préface, 17 p. Fonologia, 3 p.; Morfologia, 9 p.; le reste pour la syntaxe). 2 l. 50.

L'ouvrage, dédié à M. Valmaggi, est d'un de ses élèves. C'est avec des modifications une thèse universitaire. En tête de son introduction (8 p.) M. D. renvoie à une autre étude qu'il a publiée, avec plus de développements et avec un caractère proprement historique et littéraire, dans les Actes de l'Académie des sciences de Turin, t. XLI. Je ne le connais pas.

Le travail est d'un débutant ; cela ne se voit que trop, à la forme (les fautes d'impression sont infinies), mais aussi aux remarques de fond. M. D. s'attarde à des faits qui n'ont pour nous aucun intérêt : que tirer de la construction de *cum* ou *sine* avec leur régime, à côté d'un substantif (p. 29, § 18) ? Sur la plupart des points le sujet n'est pas épuisé et la collection des exemples n'est pas présentée comme complète ; la formule est : *altri* es. ou *Alcuni* esempli. Enfin le nombre des erreurs assez graves est vraiment trop élevé. Je ne cite ci-dessous que quelques unes de celles qui m'ont frappé [1]. Les indications biblio-

1. Le même pluriel (Tib. 2, 87, 2) per *clientelas* est cité deux fois p. 31 et 32 et interprété de deux manières différentes. — Au milieu de la p. 36, sur praeter *eum*, il serait impossible d'employer, dans ce contexte, praeter *se*. — M. D. pourrait voir par Madvig 485, b, qu'il a tort de dire : p. 36, 2° que *ille*, désignant ce qui suit, a la valeur de *hic*. — P. 38, au milieu, M. D. paraît avoir mal compris : affinitatis *cujusque*, où ce dernier mot est adjectif (et non pronom) et devait venir au § 3. — P. 39 en haut : *ullos* est très mal cité en supprimant le *neque* par lequel débute la phrase. — Comment relever (p. 33, l. 12) parmi les substantifs abstraits pour les concrets, avec le gérondif ou le participe, des expressions telles que : ob *repulsam* consulatus; post cujus *interitum*, post *necem* Caesaris, etc. — Dans l'exemple cité p. 33, l. 9 . non *sine insectatione*.., M. D. serait bien incapable de

graphiques, éparses dans la préface et au bas des pages avec renvoi de l'une à l'autre ne sont pas toujours commodes à retrouver. Donc beau sujet ici assez mal traité.

Émile THOMAS.

Les bibliothèques municipales dans l'Empire romain par René CAGNAT. Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVIII, 1re partie. Paris, Klincksieck, MDCCCCVI; 30 pp. in 4 et 2 pl. Prix : 2 fr. 10.

Par bibliothèques municipales, M. Cagnat entend toute bibliothèque ouverte au public dans une ville de province. Il établit, avec références et indications sommaires, la liste de celles qui sont connues. Il décrit en détail celle d'Ephèse, qui est l'occasion de cette étude, en utilisant les publications des archéologues autrichiens, et celle de Timgad, qu'il a déjà fait connaître, sans en savoir l'usage, dans son ouvrage sur cette ville romaine. Une inscription, dont les trois fragments ont été trouvés successivement, est ici publiée pour la première fois intégralement et révèle la destination de l'édifice et le nom de son fondateur. Ces découvertes permettent de définir les conditions matérielles généralement observées dans ces monuments et amènent M. Cagnat à reconnaître une bibliothèque dans une construction de Pompéi qualifiée diversement jusqu'ici par les archéologues. La brochure réunit donc toutes les données connues avec des résultats nouveaux particulièrement intéressants. Pour certains détails et des rapprochements avec les bibliothèques du moyen âge, on aurait pu citer J. W. Clark, *The care of books*, Cambridge, 1901 (il existe une seconde édition).

P. L.

Origenes Werke. Vierter Band, **Der Johannescommentar** (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, herausgegeben von der Kirchenväter-Commission der k. preussichen Akademie der Wissenschaften, Bd. X). Herausgegeben von Erwin PREUSCHEN. Leipzig, 1903, CVIII-668 pp. in-8°. Prix : 24 Mk. 50.

Ce commentaire d'Origène a été conservé dans deux manuscrits d'où dérivent toutes les autres. Nous les connaissons assez exactement depuis quelques années par l'édition Brooke (Cambridge, 1896).

Le plus ancien des deux est le manuscrit grec 191 de Munich, du XIIIe siècle. Il a eu à souffrir de l'humidité et M. Preuschen a recueilli du son collé au papier. Comme il a observé la même particularité

---

rétablir l' « expression concrète avec le gérondif ou le participe ». Que vient faire à propos de la contraction de *eo quo* la citation de la thèse de Dahl sur *Ut* et le génitif (p. 46, n. 1), ouvrage que M. D. semble bien n'avoir pas eu en main ? — Etrange lapsus : p. 31, 9 l. avant le bas : M. D. comprend *sectionibus* (facendo il *sarto*). — Pour les fautes d'impression, elles sont en nombre dans chaque page.

dans le manuscrit de Venise, *Marcianus* 27, apporté par Bessarion en Occident, il en a conclu que le manuscrit de Munich était venu par la même voie. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit de Munich me paraît réunir deux manuscrits antérieurement séparés, le commentaire d'Origène sur saint Matthieu et le commentaire sur Saint Jean. Ils ne sont écrits ni de la même main ni sur le même papier, et les signatures de cahiers forment des séries distinctes. Le commentaire sur saint Jean est accompagné de notes, que M. P. compare à celles du manuscrit d'Aréthas (voy. *Revue*, 1906, II, p. 405). En fait, ces scolies n'ont ni l'importance ni le but de celles du manuscrit de Clément d'Alexandrie. Ce sont surtout des gloses et souvent des corrections ou des blâmes dirigés au nom de l'orthodoxie contre les doctrines d'Origène. Une note préliminaire annonce que le copiste (ou celui de son modèle) a trouvé déjà ces notes de lecture sur son original. Plutôt qu'aux scolies du manuscrit d'Aréthas, elles ressemblent à celles que l'on trouve dans certains manuscrits d'Eusèbe et qui prétendent corriger son subordinatianisme.

Dans ce manuscrit, se trouve un blanc correspondant environ à 2,400 lettres. M. P. en infère la perte d'un feuillet de l'original et déduit de l'étendue du blanc des conclusions sur la disposition de cet original. Il faut supposer que le copiste du manuscrit de Munich a bien calculé. Le manuscrit modèle correspondrait à un format abandonné au xe-xie siècle et cette hypothèse est confirmée par un caprice du copiste ; il a reproduit une page dans une écriture archaïque, qui est celle du xe siècle. L'archétype était donc probablement de cette époque. Diverses lacunes prouvent qu'il n'était pas parfaitement conservé.

Tous ces détails ne sont pas sans importance ; car le manuscrit de Munich est, en réalité, la seule source de la tradition. L'autre manuscrit, Venise *Marcianus* 43, daté de 1374, et qui provient de Bessarion, est une copie du précédent. C'est ce qu'avait établi M. Brooke. Cependant il restait des doutes. Le manuscrit de Venise a souvent des leçons différentes et meilleures. Après un examen détaillé, M. P. attribue ces leçons à la revision d'un humaniste. Probablement, une copie du manuscrit de Munich a été exécutée par lui et il a corrigé cette copie. Le texte remanié a été mis au net dans le manuscrit de Venise. Ce travail est intéressant pour l'histoire de la philologie à la fin du xive siècle. M. P. l'étudie longuement, comme la première édition critique du commentaire.

Les trois principales éditions sont celles de Huet (1668), des La Rue (1738-1759) et de Brooke. Cette dernière est excellente et M. P. n'a pu la surpasser que par une étude plus pénétrante des données de la tradition [1].

1. Diverses inexactitudes de collation ont été signalées depuis par M. Koetschau.

Un certain nombre de fragments ont été conservés par les chaînes.

Trente pages de l'introduction forment une étude historique et littéraire de l'œuvre d'Origène. Le commentaire a été entrepris à la demande du bienfaiteur d'Origène, Ambroise à qui il est dédié. Les cinq premiers livres étaient terminés à Alexandrie quand Démétrius contraignait Origène à se réfugier en Palestine. Ils étaient vraisemblablement commencés depuis 218/219. Le livre XXXII doit être de 235/237. Il est probable que l'ouvrage n'a jamais été poussé plus loin. Origène avait commencé, après une introduction, à expliquer longuement chaque mot du texte. Naturellement il n'a pu continuer de cette façon. Ses tâtonnements s'expliquent par le fait qu'il ouvrait la voie. Avant lui, on se bornait à des notes fragmentaires. Il trouvait cependant dans Philon un précurseur dont il s'est inspiré. Il résoud les contradictions des évangiles par l'interprétation mystique. Aussi ne les cache-t-il pas, comme on peut le voir à propos de la purification du temple ou de saint Jean-Baptiste. Cependant Origène ne néglige pas les questions de grammaire ou d'archéologie. Ses citations du texte ont été malheureusement changées par les copistes. Le moyen le plus sûr pour le retrouver est d'étudier ses explications. Ce texte n'a pas un caractère bien défini et montre une certaine liberté. Souvent Origène cite non d'après un texte, mais d'après des « sentences ».

L'ouvrage était dirigé contre les gnostiques et spécialement contre Héracléon. M. P. dresse la liste des fragments d'Héracléon et caractérise sa méthode. L'hérétique avait fait un recueil de simples notes, dans le genre des *Hypotyposes* de Clément et d'Origène. Là encore, M. P. a été précédé par M. Brooke qui a publié un recueil des fragments d'Héracléon. Ils mettent en lumière la tendance théologique et moralisante de leur auteur. Héracléon identifie le monde et le péché. C'est une doctrine voisine de celle de saint Paul. Mais peut-être quarante-sept fragments ne suffisent-ils à nous donner une idée, sinon exacte, du moins complète, de cette exégèse.

Les tables sont excellentes. Elles sont au nombre de trois : citations, noms propres, mots divers. M. Preuschen nous apprend que la troisième, sans être absolument complète, contient plus de 12,000 mots. Chaque article est très bien disposé. Toutes les fois qu'il est utile pour renseigner sur l'emploi du mot, le contexte est cité : ainsi les substantifs auxquels on joint une épithète ; les verbes, les adjectifs ou les appositions qui accompagnent un substantif; les adverbes qui modifient le sens d'un verbe. Dans l'index des noms propres, on trouvera un relevé des manières dont l'auteur use pour introduire une citation. Il y a là de bons matériaux pour une étude sur la langue d'Origène

Paul Lejay.

Apollinaris von Laodicea und seine Schule. Texte und Untersuchungen von Hans Lietzmann. I. Tübingen, Mohr, 1904, xvi-323 p. in-8°. Prix : 9 Mk.

En 1896, la Société des sciences de Gœttingue mettait au concours l'étude et la publication des œuvres d'Apollinaire. En 1899, M. Lietzmann obtenait le prix. En 1904, il publiait, en même temps que le présent volume, et avec le concours de M. Flemming, les traductions syriaques d'œuvres apollinaristes et leur reconstruction grecque (voy. dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 27 mai 1905, n° 21, 1290-1294, le compte rendu de M. Eb. Nestle).

Pendant que travaillait M. L., M. Voisin publiait son remarquable ouvrage sur *L'apollinarisme* (1901)[1]. M. Voisin était surtout resté sur le terrain théologique. Il avait longuement exposé le système d'Apollinaire et les variations doctrinales de ses disciples; même dans la partie proprement historique de son livre, il avait surtout insisté sur le côté ecclésiastique de la querelle. M. L. a pris la question d'un point de vue plus extérieur dans son premier chapitre, qu'il intitule : *Politische Geschichte*. Il fait effort pour montrer la liaison des intrigues apollinaristes avec le schisme d'Antioche et les controverses ariennes. Il est d'ailleurs plus bref et moins détaillé que M. Voisin. Mais il apporte une attention particulière aux problèmes chronologiques.

Ce chapitre n'est guère qu'une introduction. Le but de M. Lietzmann est l'édition. Les deux chapitres suivants, sources et chronologie, histoire de la tradition, nous y acheminent. La tradition indirecte joue le plus grand rôle, puisque beaucoup de fragments apollinaristes ne nous sont connus que par les réfutations. Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Théodoret, Cyrille, les deux Léonce, des documents officiels sont autant de témoins dont M. L. a dû établir les sources manuscrites et la critique.

Les textes forment trois séries : Ecrits d'Apollinaire, Écrits sortis de son école (Vital, Polémon, Eunomius, Julien, Timothée, Jobius, Valentin, Magnus), Écrits d'auteurs incertains (Pseudo-Jules, Confession d'Antioche, Pseudo-Athanase, Pseudo-Félix). Les textes conservés en syriaque sont donnés en traduction allemande. Les *testimonia* sont groupés avec les textes, mais en caractères plus petits.

Un deuxième volume contiendra les fragments exégétiques, une une étude littéraire et les tables. Nous ne pouvons qu'en souhaiter la prompte publication. L'ouvrage de M. Lietzmann sera la base solide pour toute étude de l'apollinarisme.

Paul Lejay.

---

1. *Revue*, 1902, II, 504.

Sphaera. Neue griechische Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Sternbilder. Von Franz Boll. Mit einem Beitrag von Karl Dyroff, sechs Tafeln und neunzehn Textabbildungen. Leipzig, Teubner, 1903. xii-564 pp. in-8°. Prix : 24 Mk.

Les textes que publie pour la première fois M. Boll sont donnés comme l'œuvre de Teukros les Babylonien, d'Antiochos d'Athènes, de Valens. Il faut y joindre le vers de Jean Kamatéros, un Byzantin du xii° siècle, qui a eu sous les yeux un mauvais texte de Teukros et l'a rendu pire. Valens est du ii° s. après J.-C. Teukros est le plus important et est plus ancien, sans qu'on puisse fixer sa date d'une manière précise.

Ces textes donnent une description du ciel en vue de l'astrologie. Leur intérêt et leur nouveauté se trouvent dans des noms de constellations inconnus des Grecs. Les auteurs mélangent deux cartes du ciel, que Nigidius Figulus avaient distinguées, la *Sphaera graecanica* et la *Sphaera barbarica*. Grâce à M. B., cette distinction devient intelligible.

Une question qui domine l'interprétation de ces textes est le sens de παρανατέλλειν, παρανατέλλοντα. Ce mot indique la position d'une constellation par rapport à un signe du zodiaque. Diodore de Tarse divise, par suite, l'ensemble des astres en trois catégories ; les planètes ; les παρανατέλλοντα, c'est-à-dire les étoiles fixes, au nord et au sud du zodiaque ; le zodiaque. Mais le mot a un sens plus général. Comme les constellations du zodiaque ne correspondent pas aux signes, à la division mathématique du cercle de l'écliptique en 12 portions de 30 degrés, une astronomie plus précise rapporte παρανατέλλειν, non aux constellations du zodiaque, mais aux signes ou divisions du cercle. Chaque division est à son tour partagée en trois parties de 10 degrés, les décans. On arrive ainsi à une exactitude beaucoup plus rigoureuse, et les constellations du zodiaque, distinctes des signes, sont rangés dans les παρανατέλλοντα. Mais si l'on étudie Teukros, on voit qu'il a fondu deux catalogues, où παρανατέλλειν repérait des points différents, un premier catalogue donnant les κέντρα, *cardines genitur**arum*** des astrologues, le lever, le coucher, la culmination et le passage inférieur (point opposé à la culmination) ; un deuxième catalogue ne donnant que la longitude. Le premier suppose un globe céleste. Il comprend les constellations dont les noms étaient ordinaires chez les Grecs. Le deuxième contenait les noms « barbares ».

Pour fixer la méthode, M. B. commence par étudier la première liste. Il prend chaque constellation en particulier et joint aux données des textes ses remarques qui sont souvent d'importantes dissertations. Plus d'une éclaire des passages de Manilius qu'on avait mal compris. La tendance générale des astrologues est de multiplier dans les noms de constellations les identifications mythologiques qui permettaient

de déduire plus aisément des conclusions. Teukros n'y échappe pas : la Couronne est celle d'Ariadne, l'Engonasin est Hercule ou Thésée, l'Oiseau est le cygne de Léda, Ophiucus est Hygie ou Asklépios, le Cheval est Pégase, les Jumeaux sont Héraklès et Apollon, le Fleuve est l'Eridan, le Centaure est Chiron.

L'élément « barbare » a nettement un caractère égyptien, comme le prouvent les noms : Osiris, Isis, Anubis, Typhon, etc. Déjà le nom d'Horus est connu de Properce (IV, 1,78). La comparaison avec les représentations de Dendérah achève la démonstration. D'après le même plan que précédemment, M. B. étudie successivement chaque constellation « barbare ». Le Sagittaire est donné comme διπρόσωπον, τὸ βασιλικὸν ἔχων. Or les deux visages et l'insigne royal se retrouvent sur un bas-relief assyrien, une borne babylonienne du XIIe siècle avant notre ère; au-dessous du centaure, on voit un scorpion, le signe voisin. Ce rapprochement permet de conjecturer d'où l'Égypte a tiré le zodiaque. En effet, le Capricorne, le Poisson ont la même origine. La sphère « barbare » nous a donc conservé, par l'importation d'une représentation égyptienne, une très ancienne forme du zodiaque, qui nous permet de remonter aux origines babyloniennes. Même limité à un certain nombre de signes, le résultat est considérable. D'autres constellations « barbares » trahissent la même origine : le Styx, cf. Macrobe, I, 21, 1 ; Vénus et Adonis, le Berger.

Il est d'autres points qui, dans les représentations de Dendérah, trahissent, en revanche, une influence grecque. On y saisit ce syncrétisme qui, de bonne heure, a brouillé et compliqué l'astrologie.

Mais la partie la plus curieuse de la *Sphaera barbarica* est le cycle de douze bêtes que Teukros appelle ἡ δωδεκάωρος. Il les met en relation avec les signes du zodiaque. Une autre liste (de même origine peut-être) les met en regard de douze climats. Voici ce double tableau :

Le Chat	Le Bélier	Perse
Le Chien	Le Taureau	Babylone
Le Serpent	Les Gémeaux	Cappadoce
Le Scarabée	Le Cancer	Arménie
L'Ane	Le Lion	Asie
Le Lion	La Vierge	Ionie
Le Bouc	La Balance	Lybie
Le Taureau	Le Scorpion	Italie
L'Epervier	Le Sagittaire	Crète
Le Singe	Le Capricorne	Syrie
L'Ibis	Le Verseau	Égypte
Le Crocodile	Les Poissons	Inde

Les constellations de la Dodékaôros ont une documentation inattendue dans Manilius; pour la première fois on s'explique ce qu'est ce Bouc qui apparait V, 312 suiv., et qui mettait Scaliger dans l'embar-

ras. Mais il y a mieux. Le planisphère de Bianchini, maintenant au Louvre, un planisphère trouvé en Égypte et publié par M. Daressy, représentaient sur deux zones concentriques, la Dôdékaôros et le zodiaque. Dôdékaôros désigne une série de douze heures. Il s'agit d'heures doubles. Or, malgré la négation de Ideler, un tel système a existé chez les Babyloniens. Hérodote, II, 109, l'affirme et son assertion se trouve mise à l'abri de toute contestation par les découvertes modernes. Nous avons là un système tout à fait général, la division en douze parties de l'équateur, de l'écliptique, du jour astronomique, de l'année. L'origine assyrienne n'est pas douteuse. Il faut admettre que les Égyptiens, quand ils ont emprunté le système, ont remplacé certains animaux par d'autres qui leur étaient familiers. Mais ce système a eu une autre extension. M. B. le rapproche du cycle duodécimal qui se retrouve dans tout l'Extrême-Orient, et qui est appliqué aux années. Déjà Scaliger et Ideler avaient supposé l'identité de la Dodekaétéris des Babyloniens et de celle de l'Extrême-Orient. On a en Chine des cycles de 12 heures, de 12 jours, de 12 mois, de 12 ans, désignés par les *tchi* ou caractères, c'est-à-dire par douze animaux. Ces parallèles présentent plus d'une complication et d'une difficulté. Cependant, ils nous ramènent tous à une origine commune, à la Chaldée. C'est de là qu'est partie cette division duodécimale décrite dans Manilius, III, 510, et que Scaliger commentait par une référence à Marco Polo : *Sic annum mensesque suos natura diesque | atque ipsas uoluit numerari signa per horas, | omnia ut omne foret diuisum tempus in astra.*

On pourrait objecter que dans δωδεκάωρος, ὥρα ne désigne pas l'heure du jour, puisque ce sens est récent en grec. M. B. a prévu l'objection, p. 314, n. 3. La notion de l'heure est un emprunt fait à l'Orient à l'époque hellénistique et cet emprunt a limité le sens de ὥρα.

La sphère « barbare » est donc, en dernière analyse, une importation orientale, « chaldéenne ». Des témoins anciens qui en parlent, Nigidius Figulus seul l'a distinguée de la sphère grecque. Tous les autres, Manilius, Firmicus Maternus, Teukros, ont mêlé les deux ciels. Mais une découverte de M. Cumont permet d'indiquer une date plus précise. Au Ier siècle avant notre ère, Asclépiade de Myrleia présentait déjà le mélange des deux sphères. On peut se demander s'il n'est pas une des sources de Manilius.

Depuis la fin de l'antiquité, la sphère barbare n'a pas cessé d'être connue. Les auteurs arabes et, d'après eux, Scaliger en parlent. Mais Scaliger s'est trompé sur sa nature et n'a pu en soupçonner le rôle. M. B. termine en appréciant brièvement les travaux postérieurs. Son jugement de Dupuis est particulièrement intéressant.

Plusieurs suppléments donnent des textes inédits ou traitent quelques questions particulières, le zodiaque et les lettres de l'alphabet, le zodiaque et les douze dieux. Le plus important de ces appen-

dices est un long extrait du *Grand livre de l'introduction*, par Abû Ma'šar, texte écrit vers 848. M. Dyroff en publie le texte arabe avec une traduction allemande. Des notes forment une sorte de parallèle continu avec les textes et les résultats rassemblés dans le volume.

Trois index des noms propres et des matières, des noms astronomiques, des mss., terminent le volume. Les planches reproduisent le planisphère du *Vaticanus* gr. 1087 ; le zodiaque rond de Dendérah, d'après la *Description de l'Égypte* et d'après la photographie du moulage du Louvre, le zodiaque rectangulaire de Dendérah d'après la *Description;* le planisphère de Bianchini et le planisphère Daressy.

Cette analyse laisse mal soupçonner les richesses de ce volume [1]. M. Boll a tiré le plus brillant parti d'une découverte importante.

Paul Lejay.

Hrotsvithae opera. Edidit Karolus Strecker. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMVI. VII-272 pp. in-8°. Prix : 4 Mk.

Une courte préface sur Hrotsvit et les sources du texte, particulièrement l'unique ms. de Munich, un apparat de variantes, un index des noms propres, tels sont les secours de cette nouvelle édition. Elle ne saurait remplacer l'excellente publication du regretté Paul von Wintesfeld; un riche recueil de notes et de références et d'admirables index font de cette édition l'instrument du travail scientifique [2]. Mais un volume plus portatif sera peut-être bien accueilli par certains lecteurs.

La part personnelle de M. Strecker à l'étude de Hrotsvit consiste en de très nombreuses conjectures. Il en a distingué lui-même les degrés de créance : les unes sont insérées dans le texte, les autres sont indiquées à l'apparat, d'autres enfin sont précédées d'un *fortasse*. Même celles qui sont admises dans le texte ne sont pas toujours nécessaires ou probables. *Maria*, 63, *pie* : *sibi* ms.: *sibi* doit être conservé, au moins provisoirement, et peut-être définitivement ; car il est possible que l'auteur emploie *sibi* comme une sorte de possessif, par une imitation peu habile de l'expression de Térence : *suo sibi gladio hunc iugulo*. Voy. d'autres emplois du réfléchi, éd. Winterfeld, p. 520. *Ib.*, 163, la ponctuation introduite est contredite par la rime intérieure du vers. *Ib.*, 399, *mansit quia uirga potenter*, pourrait bien être le texte original. En revanche, je considère comme certaines les corrections : *formam* (398), *supinum* (412), *Sephiphora* (498), *sancta* (704). On voit, par l'examen de ce seul poème, que le travail de M. S. n'aura pas été inutile.

---

1. Voy. par exemple, p. 362, le commentaire de Lucain, I, 639 suiv.; p. 271, celui de *triste Mineruae sidus*, Virgile, *En.*, XI, 261.
2. Voir *Revue*, 1902, II, 207.

Ces conjectures personnelles sont signalées par une astérisque. M. S., n'indique la provenance d'aucune de celles de ses devanciers. Cette addition ne demandait pas beaucoup de place. Il est vrai, la plupart des corrections introduites dans le texte sont dues à P. von Winterfeld.

Les deux pièces éditées par Winterfeld dans son introduction : *Caute cane, cantor care*, et *Terentius et persona delusoris*, ne sont pas réimprimées dans le volume de M. Strecker.

P. L.

Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle étude d'économie historique par Pierre Boyé. Paris et Nancy, Berger-Levrault et Comp. 1906, 108 p. in-8°.

Dans cette plaquette M. Pierre Boyé, auquel nous devons déjà tant de travaux érudits sur le passé de sa province natale, entreprend de nous donner une esquisse de l'agriculture en Lorraine, d'après les documents, patiemment recueillis dans les dépôts des archives locales. Il nous montre comment les « mouchettes » ont formé de bonne heure (les premiers textes qu'il cite sont du XIIIe siècle) une part du revenu des seigneurs fonciers, ecclésiatiques ou laïques, et sous quelles formes variées ce droit *d'abeillage* s'est produit et développé en Lorraine. De l'exploitation, plutôt brutale, des ruches d'abeilles sauvages, cherchées et découvertes dans les bois, on a passé à l'élevage des abeilles domestiquées ; mais grâce aux procédés, passablement meurtriers aussi, des bons ruraux qui s'y livraient au moyen âge, l'apiculture n'a guère donné de résultats satisfaisants ; elle a baissé dans la province au XVIe siècle et les ravages incessants de la guerre de Trente ans lui ont donné pour longtemps le coup de grâce. Ce n'est qu'assez tard, durant le règne de Louis XVI, quand Palteau, de Metz, eut inventé la ruche à tiroir et quand François de Neufchateau, le futur ministre, essaya d'intéresser à cette branche de l'économie domestique les pouvoirs publics en Lorraine, qu'une espèce de renaissance s'y produisit dans le monde des abeilles. M. B. nous entretient encore de la production de la cire, des usages qu'on en faisait, des impôts dont cette industrie était frappée ; il nous raconte les superstitions qui se rattachaient — et se rattachent sans doute encore — dans les campagnes lorraines, aux mouches à miel. Son travail est d'une lecture attrayante et forme une contribution fort bien documentée à l'histoire économique de la province.

R.

André SIEGFRIED. **Le Canada.** Les deux races. Problèmes politiques contemporains. Paris, Armand Colin, 1906,. 415 p. in-18°. Prix : 4 fr.

Tous ceux qui ont lu autrefois attentivement le livre de M. André Siegfried sur la *démocratie en Nouvelle Zélande* ont certainement ouvert d'une main sympathique son nouveau volume sur le Canada, sachant qu'ils avaient à faire à un esprit investigateur, très curieux du fond même des choses et ne reculant pas devant certaines constatations, désagréables au grand public, parce qu'elles dérangent des préjugés acquis.

Son livre n'est en aucune façon une *Histoire du Canada*; je dirais même volontiers (à moins que ce ne soit ici qu'un premier volume) qu'on y rencontre *trop peu* de données historiques. Les problèmes de la *race* et de la *question religieuse* y sont seuls posés et analysés avec une pénétration rare et un grand effort d'impartialité, et de cette étude un lecteur attentif concluera à la prolongation peut-être indéfinie de la lutte déjà séculaire entre l'Anglo-Saxon protestant et le Canadien catholique jusqu'à l'heure encore inconnue du xxe ou du xxie siècle où la vague immense de l'américanisme triomphant mettra d'accord les belligérants en les submergeant tous deux de son flot égalitaire.

En effet, si les 60,000 Français de 1763 sont devenus 1,650,000 aujourd'hui, il y a dans les territoires de la *Dominion* 3,061,000 Canadiens d'origine britannique et l'opposition de ces deux groupes, abandonnés à eux-mêmes, semble absolument irréductible. Ils sont en état de guerre, guerre parfois ouverte, toujours active, dont il est inutile de vouloir dissimuler l'âpreté. L'Église catholique, qui a été le facteur le plus puissant de la formation et du maintien du peuple franco-canadien, entend qu'il reste sa chose et lui-même, en majorité, en très grande majorité, ne demande qu'à se reposer dans le giron de l'Eglise et à repenser indéfiniment les enseignements du passé. S'il n'était enserré entre les Yankees des Etats-Unis et ses rudes compatriotes anglo-saxons, il se laisserait aller sans doute à vivre d'une vie paisible, presque idyllique; il y aurait, sur les bords du Saint-Laurent, une espèce de Paraguay boréal, ruminant satisfait sous la houlette sacerdotale, et « le mal de la pensée » n'aurait jamais effleuré ces âmes frustes et naïves. Aussi les chapitres du livre de M. S. qui sont consacrés au rôle de l'Eglise dans l'Etat sont tout particulièrement intéressants, soit qu'ils traitent de son activité dans son domaine propre, soit des questions scolaires, domaine voisin où la lutte n'est pas moins brûlante, et où nous avons bien souvent quelque peine à nous orienter, nous qui ne voyons les choses que de loin, alors qu'il s'agit « d'un chaos de sentiments entrecroisés et divers », plus difficile encore à débrouiller par le fait incontestable que certains représentants des partis canadiens ont des opinions *successives,* des opinions de *milieu*,

qui changent selon le public devant lequel ils parlent ; quand on fait des discours ou des toasts à Québec ou sur les bords de la Seine, les mots ont parfois un tout autre sens qu'au parlement d'Ottawa ou sur les bords de la Tamise.

Dans notre société française moderne, transformée, quoiqu'on en ait dit par la Révolution, nous ne pouvons plus nous faire une idée bien exacte de l'influence énorme de l'Eglise sur les Canadiens français, puissance politique, économique [1] et sociale, qui pèse sur l'ensemble et sur chaque individu, qui s'affirme avec une hardiesse incroyable en maintes « survivances archaïques » et de laquelle il est quasiment impossible de s'affranchir [2]. Je ne puis en parler *de visu*, mais je puis dire que la plupart des voyageurs intelligents de France que j'ai vus, et qui avaient séjourné assez longtemps au Canada pour s'y faire une opinion raisonnée, (bien entendu si leur connaissance de la langue et leurs relations de société leur permettaient d'étudier impartialement les deux milieux) m'ont affirmé que le courant des idées modernes, ce qui constitue en définitive pour nous l'air respirable dans le monde de la pensée, était infiniment plus prononcé (malgré des étroitesses nationales inévitables) chez les Anglo-saxons du Canada que chez les Canadiens français.

Il y a même quelque équivoque à parler des sentiments « français » des habitants de Montréal ou de Québec. Ce qu'ils connaissent et surtout ce qu'ils aiment, ce n'est pas la France contemporaine, c'est celle de Saint-Louis ou de Louis XIV ; non seulement ils « ne désirent pas revenir à nous » — ce que personne ne peut songer à leur reprocher — mais ils « redoutent notre influence [3] », au point que des membres même du clergé de France, de la plus irréprochable orthodoxie, ont été reçus froidement quand ils songeaient à s'établir dans les provinces où le clergé canadien règne en maître absolu [4].

---

1. C'est ainsi que tout Canadien catholique est encore tenu de payer la dîme à l'Église, et au besoin l'Etat prête ses tribunaux et la force publique pour punir les récalcitrants.

2. Il ne reste en effet à celui qui voudrait échapper à cette tutelle gênante, qu'à se convertir au protestantisme ou à se déclarer absolument *irréligieux* ; l'une de ces alternatives le met au ban de ses compatriotes romains, l'autre l'exclut à la fois de la communauté de ceux-ci et de celle des Canadiens anglais.

3. Il faut lire dans le livre de M. S. par quels moyens on combat l'influence de la pensée libre venant de France, et quelle peine on a de trouver un ouvrage, livre de philosophie, d'histoire ou même tel roman, chez les libraires, menacés des foudres de l'Eglise s'ils vendaient des livres qui ne sont pas *autorisés* par l'Église. Nos conférenciers, venus d'outre-mer, sont applaudis par des auditoires anglais bien plus que français, et si M. F. Brunetière a été goûté là-bas, c'est assurément moins comme Français et pour son grand talent littéraire que pour son zèle catholique.

4. Quand le collège des Jésuites de Montréal a célébré en grande pompe le cinquantenaire du dogme de l'Immaculée Conception, il n'a pas craint, dans un pays de majorité protestante, de faire flétrir, par ses élèves, en séance publique, « les

Pendant longtemps il a pu croire qu'il resterait toujours le maître, car, ainsi que le dit M. S., « l'Eglise tient solidement les avenues de l'avenir » ; les femmes surtout lui appartiennent, car toutes, ou presque toutes, elles passent par l'éducation des couvents. Tous les dix-neuf collèges français de la province de Québec sont confessionnels, et cela au point que dans tout leur personnel enseignant, il n'y a que 32 laïques contre 527 prêtres ou religieux. L'Université Laval, de Québec, s'est consacrée solennellement, en 1873, au Sacré-Cœur de Jésus. Seulement si la natalité des Canadiens français est très grande (les familles ayant dix à quinze enfants, et même davantage n'y étant pas rares) la mortalité infantile est grande aussi, et surtout une fraction notable des générations récentes émigre vers le climat plus doux des Etats-Unis, d'où bien peu songent à revenir; et moins encore y conservent la mentalité de leurs ascendants restés au pays. De plus l'immigration française, venue d'Europe, est maintenant à peu près nulle, alors que les masses anglo-saxonnes continuent à traverser l'Atlantique. L'espoir caressé longtemps par le clergé canadien, de conquérir à la vraie foi les vastes territoires du Grand-Ouest, vers le Pacifique, s'est trouvé chimérique et de côté-là, la lutte n'est plus guère possible contre l'envahisseur hérétique.

Il serait erronné d'ailleurs de croire que les Canadiens anglo-saxons soient plus patriotes *anglais* que les Canadiens d'origine française sont patriotes *français*. Ils ont su jouer habilement le rôle de *loyalistes*, contre leurs compatriotes de race différente, pour s'assurer la supériorité dans les luttes d'autrefois; ils ont naguère encore, lors de la guerre contre les Boërs, manifesté leur enthousiasme pour la *Greater Britain*, en équipant quelques corps de volontaires; mais, au fond, ils tiennent avant tout à leur autonomie, ils entendent se protéger efficacement contre la concurrence de leurs propres compatriotes, par des tarifs douaniers ; ils entendent ne laisser à la couronne d'Angleterre qu'un rôle de présidence honoraire sur les états confédérés du *Dominion*, et le soin, plus onéreux, de les protéger au besoin contre les appétits de la grande République voisine. Le jour où les destins seront accomplis, le jour où, sous la poussée de l'opinion publique, toujours plus avide *d'impérialisme*, le mouvement d'extension se prononcera vers le sud et le nord, ce ne seront ni les Canadiens de l'une ou de l'autre race, ni l'empire dont ils font nominalement partie, qui

---

sectes de Luther et de Mahomet. » Il est vrai que dans cette même cérémonie, on a acclamé Verlaine et M. Coppée comme les deux grands poètes catholiques du XIX[e] siècle ! — L'esprit de tout cet enseignement est d'ailleurs vieillot, étriqué, ne répondant pas aux besoins d'une démocratie moderne. Les Anglais avec leurs Universités vraiment indépendantes, où les deux sexes étudient librement toutes les sciences, ont suivi là-bas (plus que chez eux, pourrait-on dire) le mouvement de la vie contemporaine.

pourront se flatter d'arrêter l'invasion menaçante et peut-être même ne l'essaieront-ils pas.

Il y aurait dans l'ouvrage de M. S. bien d'autres chapitres encore qu'on prendrait plaisir à analyser en passant [1]. Il y a peu d'ouvrages récents, je le répète, qui fassent autant réfléchir, et donnent autant à penser ; c'est un apport précieux à cette *psychologie des nations* que la science moderne s'efforce de construire peu à peu, en dehors et au dessus des préjugés nationaux. Alors même qu'on serait disposé à contester telle ou telle affirmation de l'auteur, on le sent si bien documenté, si plein de son sujet, qu'on préfère en définitive s'en rapporter à lui ; on désirerait seulement qu'à ses observations de philosophie sociale il eût joint, çà et là, quelques croquis de types ou de paysages canadiens, qui eussent égayé la gravité presque austère de son tableau.

R.

Paul Déroulède. **1870. Feuilles de route. Des bois de Verrières à la forteresse de Breslau.** Paris, Juven, 122, rue Réaumur, 1907, in-8° xii et 319 p. 3 fr. 50.

Déroulède nous raconte dans ce premier volume sa vie de soldat depuis la déclaration de guerre jusqu'à sa captivité en Allemagne. En juillet 1870 il ne détestait que l'Empire et n'aimait que les lettres et sa mie, et il assure même qu'il déclamait follement contre la guerre et l'armée lorsque Victor Duruy le fit nommer sous-lieutenant au 16e bataillon de mobiles composé de jeunes gens de Belleville. Quelques jours suffirent pour faire de lui l'homme que l'on sait : une passion, dit-il, le domina désormais, la passion de la France, « passion exclusive, farouche, brutale presque et dont les entraînements l'ont plus d'une fois poussé à des actes de violence jalouse et d'irrésistible révolte », et il rappelle ce mot de Falateuf sur lui, qu'il a la folie de la patrie, comme certains dévots ont la folie de la croix. Sitôt qu'il apprend l'invasion du territoire, il court à Metz pour s'engager dans l'armée du Rhin. On le refuse ; il retourne à son bataillon, et le voilà au camp de Châlons avec son cadet André. Lorsque les mobiles sont renvoyés à Paris, il entre, ainsi que son frère, au 3e zouaves, et il assiste

1. Il y aurait à signaler spécialement le chapitre sur la vie politique au Canada. Ils ont là-bas certains arrangements qui auraient aussi du succès chez nos politiciens. Ainsi le *leader* de *l'opposition* au Parlement d'Ottawa touche 35,000 francs de traitement et tout député ayant été cinq ans ministre (l'auteur ne nous dit pas si c'est par tranches successives) a droit à 17,500 francs de pension. Si l'on décrétait pareille faveur en France, quelle lutte épique pour chaque portefeuille!

à la bataille de Sedan; il voit André tomber gravement blessé à ses côtés; il est fait prisonnier, interné à Breslau.

Cette suite d'aventures, étapes, haltes, combats, est racontée en un style vif et alerte. On remarquera surtout les pages consacrées à la journée de Sedan. L'auteur cite le Fabrice de Stendhal, et, de même que le héros de Beyle, il narre avec un accent de saisissante vérité les épisodes auxquels il est directement mêlé, les marches et contre-marches de sa troupe sur le vaste champ de bataille par les routes, les ravins et les bois. Nombre de traits sont curieux, attachants, émouvants: Jules Ferry annonçant avec joie que les armées de l'Empereur sont battues; le ministre Maurice Richard croyant au 8 août que les armées vont se replier dans l'instant sur Paris; les moblots de Belleville outrageant Napoléon III au camp de Châlons; la mère des deux Déroulède venant les voir durant la marche sur Sedan au village de la Neuville et leur disant en se séparant d'eux : « je vous donne, mais je demande à Dieu de ne pas vous prendre ». Citons aussi les appréciations de l'auteur sur l'utilité de l'incorporation immédiate de la mobile dans l'armée active, sur les réservistes à l'affaire de Mouzon, sur les « marsouins » au combat de Bazeilles, sur le rôle de l'artillerie à Sedan.

Le livre a quelques défauts. Il offre çà et là des lapsus [1]. Déroulède outre évidemment les choses et les pousse au noir dans la description de cette armée de Metz qu'il n'a fait qu'entrevoir : cette armée, au 8 août, était toujours disciplinée, animée de l'esprit militaire, et le lieutenant Fortoul faisait preuve d'ignorance ou d'un singulier pessimisme en affirmant que les défaites de Wissembourg et de Frœschwiller avaient eu lieu parce qu'une partie des troupes avait lâché pied et que s'étaient produits des sauve-qui-peut; le jeune médecin que Déroulède rencontre à Châlons (p. 73) juge bien mieux les événements. Dirons-nous aussi qu'on s'étonne que Déroulède, durant ce court séjour à Metz, n'ait rien remarqué de l'impression produite par la

1. Il n'y a pas eu le 19 juillet une escarmouche à Spickeren entre cavaliers français et allemands. — P. 148, ce n'est pas le 28 août, mais le 1er septembre que Dumouriez et Thouvenot ont décidé de marcher sur l'Argonne. — P. 149 qu'est-ce que « la stratégie de Villars en 1684 » ? Ne serait-ce pas plutôt la stratégie de Villars en 1705, lorsqu'il prit la position de Sierck pour couvrir Thionville et Metz ? — P. 227, l'expression allemande : *Stockpreusse*, n'est pas comprise; l'auteur traduit par « bâton prussien »; mais, en ce cas, on dirait *Preussenstock*; *stock*, ainsi usité en composition, a le sens de « complètement, franc, archi, fieffé » et dans les mots *Stockpreusse*, *Stockfranzose*, *Stockengländer*, signifie « Prussien, Français, Anglais de souche » (*Stock = Stamm*). — P. 229 dire, non pas *nichts mehr Wasser*, mais « nichts mehr als Wasser » — Reichshoffen est toujours écrit *Reischoffen* (p. 38, 60, 73, 74, 83, 87, 103) et Morsbronn, *Morsbrönn* (p. 74 et 102) — lire p. 85 d'Autemarre et non *d'Hautemare*; p. 151 Remilly (comme à la p. 171) et non *Ramillies*; p. 171 Tann et non *Thann*. — P. 95 pourquoi ne pas dire le nom du général de C...? Tout le monde devinera Castelnau.

nouvelle de Spickeren? Dirons-nous qu'il a tort de croire que c'est Bismarck qui fit répandre le 7 août dans Paris le bruit d'une grande victoire?

Mais son récit nous entraîne. On le suit avec le plus vif intérêt des bois de Verrières, par Metz, Châlons, Sedan et Bruxelles, à la forteresse de Breslau; on sympathise comme lui avec les Saxons; on maudit avec lui le docteur Cabasse, et on ne peut fermer le livre sans estimer ce courageux soldat, cet homme de cœur que fut Déroulède, et sans admirer son « inlassable espoir qui ne le quittera qu'avec la vie. »

A. C.

Michel Bréal, **Pour mieux connaître Homère.** Paris, Hachette, 1906, VIII-309 p.

La science et le bon sens ne vont pas toujours ensemble, bien qu'on puisse penser le contraire; et lorsqu'il s'agit de la question homérique, perpétuellement renouvelée, il semble que leur divorce s'accentue au point d'en faire d'irréconciliables ennemis. Ce n'est pas que je veuille accuser de manquer de bon sens tant de maîtres éminents dont les travaux ont tellement avancé notre connaissance d'Homère et de la civilisation que nous représentent ses poèmes; cette pensée est bien loin de mon esprit. Et pourtant, il faut bien reconnaître que c'est à propos d'Homère que se sont développées les plus étonnantes combinaisons, construits les plus aventureux systèmes, soutenues les plus extraordinaires hypothèses. Dès qu'on parle de l'Iliade et de l'Odyssée, l'imagination règne en souveraine; des intelligences d'ailleurs très pondérées battent la campagne; l'exacte compréhension du texte passe à l'arrière-plan, pour faire place à une sorte de dissection anatomique d'où il ne sort le plus souvent que trouble, incertitude et confusion; la raison est bannie par le raisonnement. Il n'en est pas ainsi chez M. Bréal; qu'il parle de la question homérique ou d'autres sujets, la science et le bon sens sont toujours de compagnie; et si l'on en veut une preuve nouvelle, on n'a qu'à lire son dernier livre : *Pour mieux connaître Homère.*

Connaissons-nous donc si mal le vieux poète, ou du moins les immortelles compositions qui nous sont parvenues sous son nom, leur origine, le temps et le lieu de leur naissance, leur portée historique et sociale? Il faut bien le croire, puisque tant de systèmes divers ont été proposés, et que ce sont les plus contestables qui semblent avoir le plus de rigueur scientifique; et je ne vois guère comment le public lettré, et qui s'intéresse aux choses de l'ancienne Grèce, peut arriver, au milieu de conceptions si diverses, à un point stable et précis de connaissance sur la nature de ces antiques épopées. L'Iliade

(M. B. s'occupe d'elle plus particulièrement) a été le sujet des plus minutieuses études, et l'on n'est guère d'accord que sur un point, c'est qu'il y a en elle des parties rapportées. Mais pour les uns, l'Iliade nous reporte à une société toute primitive, qu'un poète d'un âge très reculé s'est complu à décrire, tout en retraçant un épisode de la lutte entre deux grandes races; pour d'autres, le poème n'est pas autre chose qu'une œuvre impersonnelle formée de diverses traditions, chantées ici et là en des poèmes distincts, primitivement sans lien, qui se réunirent peu à peu pour constituer l'épopée; c'est une production spontanée du génie populaire; c'est le peuple, souverain créateur, qui chantait ses légendes, et l'antiquité de l'Iliade est ainsi hors de doute. Il y a là, pour qui veut bien connaître Homère, deux questions d'intérêt supérieur : Quelle civilisation nous représente l'Iliade? Comment, par qui a-t-elle été composée? M. B. nous donne en quelque sorte une solution mixte. Les théories ont du bon, pense-t-il; mais encore faut-il qu'elles reposent sur quelque chose; l'imagination n'a rien que de légitime; mais il convient qu'elle ne fasse pas fi de la logique. Or nous sommes en présence d'un vaste poème de près de seize mille vers; c'est d'abord beaucoup pour un seul individu, beaucoup aussi pour que l'œuvre d'un seul ait pu se transmettre dans son unité jusqu'à la recension d'Hipparque, si elle remonte aussi haut qu'on se plaît à le dire. En outre, il faut voir les choses comme elles sont, sans les grossir ni les rapetisser; la civilisation homérique n'est pas celle d'un peuple enfant, mais bien au contraire celle d'une société très avancée. Qu'il ne soit pas question de l'écriture, ni de la monnaie de métal, qu'on ne parle pas de l'art du cavalier, ni de statues et de peintures, tout cela ne peut être que le résultat des exigences du genre. Pour l'écriture, par exemple, les fouilles de Crète nous la révèlent à une époque bien antérieure à la plus reculée qu'on puisse assigner à la composition de l'Iliade; et d'ailleurs l'amour du luxe, le sentiment du beau, la considération attachée à la richesse, qui se font voir à chaque instant, ne sont-ce pas là des indices d'une civilisation raffinée? La langue elle-même, l'aisance du style, la noblesse de la pensée, ne sont-elles pas aussi des témoignages d'une culture intellectuelle développée, que met encore en relief le décor antique dans lequel le poète a voulu placer ses héros? D'autre part, l'Iliade présente si peu les caractères de la poésie populaire qu'il faut bien renoncer à en faire la production commune de tout un peuple. Elle n'est pas populaire d'origine; elle n'a ni la brièveté, même si l'on n'envisage que des épisodes séparés, ni l'incertitude de développement des chants sortis du peuple, auxquels manquent généralement la continuité du récit, le goût de la description, l'art tout littéraire des comparaisons. Elle n'est pas davantage populaire de destination; le peuple est absent de ces vers, qui s'adressent en réalité à un auditoire cultivé, familier avec les généalo-

gies des héros, jouissant d'assez de loisir pour entendre ces longs récits à la gloire des ancêtres, en un mot, à l'aristocratie d'alors.

A les regarder de près, à les considérer avec réflexion et logique, en se gardant du paradoxe et de l'esprit du système, que sont donc les poèmes homériques, si nous ne devons pas les concevoir comme l'œuvre personnelle d'un seul ni l'œuvre collective d'une foule ? Ici je ne puis mieux faire que de laisser la parole à M. Bréal : « Les chants homériques ont été composés pour faire partie du programme des jeux et des fêtes en ce pays de Lydie où les fêtes et les jeux n'ont jamais manqué » (p. 112). « L'auteur ne peut être un individu... mais l'auteur ne peut être non plus une foule... L'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant sa règle, ses traditions, et — ce qui n'importe pas moins — poursuivant un but d'utilité immédiate et ayant sa fonction reconnue. On s'explique ainsi la production successive et la conservation de l'œuvre ; on s'explique l'unité de la langue et du mètre, de même qu'on entrevoit la cause de certaines inégalités » (p. 113). N'oublions pas cependant que M. B., esclave avant tout de la raison et de la vraie science, ne présente cette conclusion que comme une hypothèse. Mais il la prépare, la construit et la consolide par d'ingénieuses observations tout objectives, et par des considérations sur la forme et la nature des poèmes qui, si elles laissent place à quelque discussion, lui donnent toutefois une singulière autorité. Il montre en effet, de façon lumineuse, d'abord qu'il a fallu dès le principe, pour l'élaboration d'aussi vastes compositions, un grand poète, une pensée directrice dont on ne saurait se passer ; c'est là une première condition ; et ensuite, seconde condition non moins nécessaire, qu'il dut y avoir « un groupe d'hommes, une corporation ayant même esprit, mêmes traditions, et travaillant pour un même objet, toujours nouveau » (p. 46). Et d'un autre côté, l'état de la société qui nous est dépeinte — voilà pour le fond — la structure même de cette poésie, avec ses locutions toutes faites, ses épithètes cristallisées, son hexamètre déjà si sévèrement réglé — voilà pour la forme — tout conspire à ramener l'époque de la composition de l'Iliade à une date plus rapprochée de nous qu'on ne le suppose ordinairement, et que M. B. propose de fixer au début du VIIe siècle.

J'ai parlé tout à l'heure de discussions possibles. M. B. me permettra de lui soumettre quelques doutes sur un point particulier de sa théorie ; je veux parler de l'époque à laquelle il place l'Iliade. Nous avons devant nous un ensemble de récits pouvant servir de thème à des compositions épiques, une personnalité de génie qui a conçu le plan et ébauché l'organisation générale, et une corporation dont les membres, animés d'une même pensée et conservant soigneusement leurs traditions, ont coopéré successivement à l'agrandissement du poème. Pour que l'œuvre parvînt, de génération en génération, jusqu'au temps de Pisistrate (milieu du VIe siècle), elle a dû être trans-

mise soit oralement, soit par le moyen de l'écriture. Si l'on suppose une transmission orale, « cent cinquante ans, dit M. B., sont le plus qu'on peut admettre », et « c'est au commencement du VIIe siècle qu'on peut avec vraisemblance placer l'âge d'Homère » (p. 36-37). Mais si l'on suppose au contraire la connaissance et l'usage de l'écriture, comme M. B. l'admet en plusieurs endroits de son livre (pp. 7, 42, 131), alors on n'est plus tenu dans de si étroites limites. Un siècle est peu de chose pour l'évaluation d'époques si lointaines, et les découvertes récentes nous autorisent à reculer très haut le développement social et intellectuel des peuples grecs. La civilisation lydienne n'est pas née d'un seul coup ; nous pouvons échelonner les données homériques sur une période qui peut embrasser plusieurs générations, et même nous le devons ; et enfin, toujours avec l'hypothèse de l'écriture connue — ce qui d'ailleurs me paraît incontestable — il n'est pas téméraire de penser que si Homère n'avait été, vers 550, éloigné que d'un siècle et demi, la célèbre commission athénienne aurait dû être à même d'avoir sur le poète initiateur des renseignements plus précis, qui ne se seraient pas perdus tout entiers. Il faut, semble-t-il, qu'Homère ait été séparé de Pisistrate par plus de 150 ans, si l'écriture était en usage, si peu même que ce fût, pour que dans ce court espace de temps l'origine, la personnalité, la vie d'un personnage si universellement respecté, admiré, imité, aient totalement disparu de la mémoire des hommes, au point d'être réduites au nom seul d'Homère (peut-être inexact) et à la légende du chanteur aveugle. Si j'ajoute que dans ces poèmes « composés pour faire partie du programme des jeux et des fêtes dans le pays de Lydie » il est à peine question de la Méonie, et que de ses deux chefs, Mesthlès et Antiphos, mentionnés au catalogue, le premier seul est cité une seconde fois dans l'Iliade, dans une simple liste de noms, cela ne nous engage guère à placer la composition et le développement de l'Iliade à l'époque même des derniers Héraclides. Comme il n'est pas vraisemblable que l'on puisse descendre plus bas, on voit quelles seraient alors les conséquences. Voilà le doute que je soumets à M. Bréal, et que l'étude de son livre a fait naître en mon esprit. Mais que de pensées suggère cet ouvrage, si plein de sagesse, si éloigné de toute exagération, et en même temps d'une lecture si attachante ! Ce n'est pas un de ces gros livres comme on en a tant écrit sur Homère, cent cinquante pages à peine ; mais tout y est mûrement réfléchi, tout y porte, tout y est à méditer. On le lira, on le relira encore, et à chaque fois l'on y trouvera du profit.

La fin du volume est formée d'un *Lexilogus* où sont analysés étymologiquement environ cent cinquante mots de la langue homérique ; quelques-unes de ces étymologies sont particulièrement heureuses et la linguistique vient ici très élégamment au secours de la philologie. Cette partie est à recommander tout spécialement aux professeurs qui expliquent Homère, aussi bien dans les facultés que dans les classes des lycées.

My.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 janvier 1907.* — M. Dieulafoy donne lecture d'un travail sur le théâtre édifiant en Espagne durant le siècle d'or. Après avoir montré la place considérable qu'occupent dans la littérature de nos voisins les *Autos sacramentales* et leur durée séculaire, il aborde les autres genres de la tragédie religieuse et les classe en deux catégories distinctes : les comédies de saints et les comédies divines. Il est alors amené à se demander quelle a été la cause première d'une évolution que le succès persistant et même grandissant des *Autos* ne semblait pas nécessiter et aussi à quelle source puisèrent les auteurs de ces nouvelles pièces édifiantes. La source, M. Dieulafoy la trouve et la montre dans les *Miracles de Notre-Dame* qui avaient été traduits par Gonzalo de Berceo dès le XIIIe siècle et dans la *Légende Dorée*. La raison, d'un ordre tout différent, résidait dans le désir de combattre le luthérianisme et de former un faisceau de toutes les forces vives pour opposer une résistance aux progrès de l'hérésie. C'est dans ce dessein que les théologiens officiels inclinèrent du thomisme vers le molinisme en dépit de leurs tendances naturelles et que, sous leur inspiration, les grands poètes dramatiques, tels que Cervantès, Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon, Moreto s'efforcèrent d'allier dans leurs œuvres l'intérêt dramatique à la démonstration vivante des mérites souverains du repentir et de la foi dans la miséricorde d'un dieu infiniment bon.

M. Senart présente quelques observations sur un fragment d'inscription du roi Asoka (IIIe siècle avant notre ère), le célèbre souverain bouddhique. L'inscription a été retrouvée récemment non loin de Bénarès, au lieu où le Buddha passe pour avoir pour la première fois enseigné sa doctrine. Bien qu'incomplète, elle est très curieuse par certains détails qu'elle fait connaître relatifs à l'organisation des communautés religieuses d'hommes et de femmes au temps d'Asoka et par la preuve qu'elle apporte de l'intérêt très vif que prenait le roi aux détails de la vie religieuse.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 janvier 1907.* — M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur le théâtre édifiant en Espagne au siècle d'or.

M. Cagnat communique une note sur les fouilles exécutées en Algérie depuis quelques années par le service des monuments historiques sous la direction de M. Albert Ballu. Ces fouilles se poursuivent en même temps dans les ruines de cinq villes, Timgad, Lambèse, Madaourouch, Announa et Khamissa. M. Cagnat insiste seulement sur les deux dernières, où les travaux sont conduits par M. Joly, de Guelma. A Khamissa, on a déblayé à peu près tout le vieux forum qui offre les éléments habituels aux forums romains dans un état de conservation suffisant pour permettre de les reconnaître. A Announa, il est difficile d'identifier les monuments découverts : les plus curieux sont une maison qui appartenait à la famille des Antistius, apparentés aux empereurs du IIe siècle, et une place, un petit forum, entouré de murs. On a découvert dans ces différentes fouilles une grande quantité d'inscriptions et un certain nombre de morceaux de sculpture.

M. Salomon Reinach croit avoir trouvé l'explication d'un type plastique assez souvent signalé au XVe siècle, notamment dans l'art ombrien : celui de la Vierge Marie, armée d'une massue, qui frappe un démon pour l'éloigner d'un enfant qu'il a saisi. Dans les textes du moyen âge, il n'y a pas trace de ce type. M. Reinach l'explique par une confusion du langage. La Vierge Marie, qui tient les clefs du ciel, est *clavigera* ; or *clavigera* signifie aussi « porte-massue » (de *clava*). La confusion, sans doute volontaire et consciente, a dû être suggérée à un artiste par un clerc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 11 février. — 1907

Scholia in Lucianum, edidit H. RABE. Adiectæ sunt II tabulae phototypae. Leipzig, Teubner, 1906, XII-336 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les manuscrits des scholies de Lucien ont été le sujet de plusieurs dissertations de M. Rabe, qui préparait ainsi l'édition qu'il nous donne aujourd'hui. Deux d'entre elles sont publiées dans les *Abhandl. der kön. Gesellsch. d. Wiss.* de Gœttingue, et ont pour titre *Die Ueberlieferung der Lukianscholien* (1901), et *Die Lukianstudien des Arethas* (1903). M. R. divise les manuscrits, qu'il a pour la plupart collationnés lui-même, en cinq classes, dont les deux premières sont les plus importantes : l'une se compose d'un seul manuscrit (Vaticanus 90, Γ), l'autre de quatre, auxquels il faut ajouter un manuscrit de Moscou, qui donne deux scholies étendues. La seconde classe offre un intérêt spécial, en ce que les scholies de ces manuscrits sont dues à Aréthas ; le meilleur représentant en est le Harleianus 5694 (E). Les scholies des manuscrits de la troisième classe, qui sont au nombre de deux, semblent tirer leur origine des précédentes. Enfin le Vaticanus 1322 (Δ), de la cinquième classe, est également un bon manuscrit. Quant à la quatrième classe, dont les représentants sont de moindre valeur, elle a été utilisée pour compléter les manuscrits principaux. L'édition, qui suit l'ordre des opuscules de Lucien tel qu'il est donné par Γ, est ingénieusement disposée : chaque scholie est précédée de son lemme, et suivie des sigles des manuscrits qui la contiennent, rangés selon l'ordre des classes ; mais le lemme est accompagné d'un signe qui montre immédiatement si, dans le manuscrit, il précède ou non la scholie, et, dans ce dernier cas, un astérisque indique s'il y a dans le texte un mot accompagné d'un renvoi ; alors le manuscrit où se trouve ce renvoi est mentionné en premier lieu ; il en est de même

pour le manuscrit auquel est emprunté le lemme, quand il existe. Ce système ne satisfait pas cependant à toutes les exigences. Voici par exemple deux scholies fort simples : p. 35, 15, πιμελεστέρα *] λιπαρωτέρα VΔ et p. 44, 18 ἀράμενον *] κουφίσαντα ΔV ; nous comprenons, au crochet, que le lemme n'accompagne pas la scholie ; à l'astérisque, que ἀράμενον est pourvu d'un signe de renvoi dans Δ et non dans V, parce que VΔ est l'ordre adopté par M. R. ; mais si nous voyons qu'un renvoi se trouve au mot πιμελεστέρα dans le texte de V, nous ignorons s'il y en a un également dans Δ. Autre exemple : p. 42, 14 πόπανα : εἶδος πλακοῦντος ΔVφ et p. 87, 11 ἀλεξίκακε : ὁ ἀποδιώκων τὰ κακά ΓCΔ ; les deux points indiquent que ces scholies sont précédées du lemme ; l'ordre ΔVφ, que le lemme πόπανα est dans Δ et manque dans Vφ ; mais l'ordre des manuscrits étant ΓCΔ, nous ignorons si le lemme ἀλεξίκακε, pris dans Γ, est ou non dans CΔ. Ou bien devons-nous comprendre que le lemme ou le renvoi sont dans tous les manuscrits lorsque l'ordre des classes est observé ? En somme, le procédé imaginé par M. R. est loin d'avoir toute la clarté désirable. Mais c'est là un bien mince inconvénient ; l'important est que l'édition soit faite avec soin et qu'elle soit utile ; sous ce rapport M. Rabe a réussi. De bons index terminent le volume ; les deux planches reproduisent l'une le fol. 56 r° du Vaticanus 90, l'autre le fol. 73 v° du Harleianus avec les scholies marginales d'Aréthas.

My.

Svensk Ljudhistoria, avs Axel Kock ; Första Delen, häftet 1, [C. W. K. Gleerup, Lund ; Otto Harrassowitz, Leipzig] ; Lund, 1906 ; 336 pp. in-8° ; prix : Kr. 2, 75 = M. 3, 25.

La phonétique historique de la langue suédoise, dont la publication vient de commencer, promet d'être un ouvrage de référence sûr et complet, réunissant sous une forme systématique les nombreux travaux antérieurs de M. A. Kock sur la phonétique suédoise. Il comprendra cinq volumes : le premier, qui vient de paraître, expose une partie du vocalisme, à savoir l'origine et le développement des voyelles et diphtongues simples i, e, ä, a brefs et longs dans les syllabes fortes et semi-fortes. A remarquer, dans les diverses parties de ce premier volume, le traitement des origines scandinaves des sons suédois, celui des phénomènes de labialisation, apophonie (ablaut), fracture, métaphonie (umlaut), qui sont de nature à intéresser, en dehors du domaine strictement suédois, les scandinavisants et germanistes. La phonétique du suédois moderne n'interviendra dans l'ouvrage, nous dit une courte préface provisoire, que dans la mesure où elle éclairera et complètera l'histoire des sons.

Ce premier volume, ainsi détaché, nous laisse le regret, en attendant le secours d'une table des matières, que les nombreuses divisions

subordonnées les unes aux autres n'en soient pas distinguées par une disposition plus nette des titres, ou réparties en chapitres : cet inconvénient disparaîtra évidemment dans l'ouvrage complet, qui sera, en outre, précédé d'une introduction et d'une courte vue d'ensemble sur le développement du suédois.

P. DOIN.

Layamon, Versuch über seine Quellen, von Rudolf IMELMANN; Weidmannsche Buchhandlung; Berlin, 1906; VI-117 pp. in-8°; prix : 3 mk.

Dans cet ouvrage, M. Imelmann étudie les principales questions relatives aux sources de Layamon.

Par la comparaison détaillée des leçons des divers manuscrits de Layamon, de Wace et de Gaimar, il s'efforce de prouver : 1°, qu'il n'y a pas à proprement parler de sources celtiques de Layamon (sinon par l'intermédiaire des Normands); 2°, que les noms propres de Layamon qui ne figurent pas dans le texte de Wace ont été empruntés aux Normands, quelle que soit du reste leur origine première ; 3°, que la fusion dans l'œuvre de Layamon des leçons des différents manuscrits de Wace et de Gaimar doit être attribuée à un rédacteur Normand dont l'ouvrage aurait servi de base à Layamon. Bien que, pour certaines parties de son argumentation, les manuscrits offrent, au gré de M. I., trop peu de rapprochements intéressants, son étude est une contribution sérieuse à la connaissance des sources de Layamon, et contient d'excellentes indications pour une édition critique de cet auteur.

P. DOIN.

Histoire de l'Art .... publ. sous la direction de M. André MICHEL, tome II : *formation, expansion et évolution de l'Art gothique* (première partie). Paris, A. Colin, 1 vol. gr. in-8° de 528 p., n. 335, reproduction. Prix : 15 francs.

C'est une chose vraiment extraordinaire, et passablement décourageante pour l'esprit humain, que ce spectacle d'un art national, complet, spontané et fécond, chef d'école et adopté bien au delà de ses frontières naturelles, ... tombé tout à coup, non pas seulement dans un tel oubli, mais dans une telle méconnaissance de ses qualités les plus incontestables, de ses éléments même les plus essentiels..., qu'il ait fallu une véritable révolution du goût, après quatre siècles, pour lui rendre justice et comme pour en retrouver *le secret!* Oui, cette inintelligence pour ainsi dire absolue de l'art du moyen âge, sculpture ou architecture, et celle-ci particulièrement, qui était la plus achevée en son genre; telle, qu'aux esprits les moins intransigeants, et du goût le plus incontestable, de la compétence la plus certaine, cet art

de nos cathédrales semblait *une énigme;* telle, qu'il n'y a pas cinquante ans encore, en pleine Académie, on allait jusqu'à lui refuser toute inspiration de race, toute marque nationale!... M. André Michel a eu raison d'insister dessus, comme il a fait dès les premières pages de son introduction à ce nouveau volume. On ne s'en doute pas assez. Sans doute, le XIIIe siècle (qui est l'âge d'épanouissement de cet art), avait entrepris tant et de si grandes choses, qu'il ne put les achever, et que, le temps passant, « son idéal se fana » et les générations qui suivirent faussèrent sa doctrine. Mais de là à cet écrasement systématique, à ce déracinement obstiné qui commence à la Renaissance, il y a loin. On eût compris que les ouvriers si ingénieux et si logiques des XIIIe et XIVe siècles eûssent méconnu l'essence et la beauté propres de l'architecture grecque; mais vraiment les gens de goût du XVIIe ou du XVIIIe siècles avaient-ils la même excuse? Et si encore ils n'avaient renié que la sculpture, dont on peut bien dire que les qualités étaient en évolution; mais l'architecture, dont le style à la fois si audacieux et si achevé avait été admiré et suivi jusqu'aux confins de l'Europe civilisée!

Cette *Histoire de l'Art*, si heureusement entreprise, contribuera sans doute pour sa bonne part à mettre un peu de clarté et de bon sens dans les esprits sur ces questions, qui ne sont naturellement pas aussi tranchées encore qu'on pourrait l'imaginer. L'enseignement de Jules Quicherat est d'hier, et il n'y a pas si longtemps qu'il a porté ses fruits. Sans compter les idées fausses, qu'il est si malaisé d'arracher: comme ce contre-sens de l'*ogive* désignant si couramment l'arc brisé et tout ce qui est en pointe, qu'on en est à douter, après trente ans d'essais infructueux, si l'on arrivera jamais à persuader aux gens qui se piquent d'écrire que c'est une faute de langage, une incorrection.

C'est à M. Camille Enlart qu'est dû le chapitre consacré à l'architecture du XIIIe siècle. Je regrette qu'il n'ait pas eu plus de place : il lui a fallu parler, non seulement de l'architecture française, avec ses diverses écoles et leurs marques distinctives et caractéristiques, domaine si attachant qu'il n'a pu qu'effleurer, mais de l'architecture du reste de l'Europe, des plus importantes surtout en Allemagne, en Scandinavie, dans la Grande-Bretagne et en Espagne. Il est vrai que l'architecture *gothique* devrait réellement porter le nom de *française* (opus francigenum) et qu'on la retrouve donc partout. Mais j'aurais aimé un peu plus de développement et de largeur dans l'histoire de cet épanouissement de notre art et de nos écoles parmi les races et les coutumes de notre pays. D'autant que ce développement, l'histoire de la sculpture le présente, avec un rare intérêt, dans le chapitre suivant, sous la plume de M. André Michel, qui suit avec autant de goût que d'information l'évolution des types, et l'originalité personnelle des exécutants, des ouvriers, à travers le programme auquel on les attachait et le symbolisme qu'ils avaient à réaliser et dont le sens leur

échappait. Ces proportions plus développées ont été accordées également aux sculptures étrangères, dont celles de l'Angleterre et de l'Espagne sont seules encore étudiées dans le volume (par MM. Enlart et Emile Bertaux) : mais pour l'une comme pour l'autre, l'histoire est prise dès ses origines; surtout gothique pour l'Angleterre et surtout romane pour l'Espagne : celle-ci, très neuve pour nous, est d'un rare intérêt.

Les chapitres suivants ont trait aux miniatures, dont les origines sont si inconnues avant la centralisation de cet art à Paris; aux vitraux, si difficiles à dater, et dont l'étude ne serait vraiment possible que si un recueil général permettait de les comparer et de les rapprocher tous; à la peinture murale, en Suisse et en Espagne. Ils ont été écrits par MM. Arthur Haseloff, Emile Mâle, C. de Mandach et E. Bertaux. Enfin, la peinture italienne fait son apparition avec les mosaïques et les premières fresques des prédécesseurs de Giotto : Cimabué, Cavallini, Torriti, à Assise surtout (M. A. Pératé est l'auteur de ce travail); et les ivoires gothiques sont étudiés par M. Raymond Kœchlin. Au lieu d'être les seuls témoins d'une sculpture disparue, comme aux époques antérieures, ces ivoires ne sont guère, fait remarquer justement le critique, que le reflet de la grande sculpture contemporaine. Ils n'en sont pas moins des plus attrayants.

D'excellentes reproductions, précieuses non seulement par l'exécution mais par le choix et souvent la rareté, ornent comme d'habitude le volume.

Henri DE CURZON.

Die Domkapitel der geistlichen Kurfürsten in ihrer persoenlichen Zusammensetzung im XIV. und XV. Jahrhunderr, gekroente Preisschrift von Dr Wilhelm Kisky. Weimar, H. Boehlaus Nachfolger, 1906, VIII, 197 p. in-8°. Prix : 6 fr. 75.

Le travail de M. Kisky est un mémoire couronné par la Faculté de philosophie de l'Université de Bonn, et inséré par M. K. Zeumer dans sa nouvelle collection des *Quellen und Studien*, relatives à l'histoire constitutionnelle du Saint-Empire au moyen âge et dans les temps modernes, collection dont nous avons déjà parlé ici [1]. On n'y trouvera pas précisément une étude historique et juridique sur la formation des chapitres des cathédrales de Cologne, de Mayence et de Trèves, sur leurs développements et leurs transformations par la féodalité, sur leurs attributions et leur rôle politique ou religieux durant les derniers siècles du moyen âge. Tout cela est, en partie du moins,

1. Voy. *R. cr.*, du 9 avril 1906.

effleuré, sinon traité à fond, dans un premier chapitre, d'une vingtaine de pages, où l'on nous parle des électeurs ecclésiastiques eux-mêmes, du recrutement des chanoines dans les différentes couches sociales, de la grande division des chapitres en deux catégories, qui bientôt n'ont presque plus rien de commun, celle des chanoines issus de la haute noblesse et celle des chanoines-prêtres, les seuls, le plus souvent, à posséder le caractère sacerdotal [1]. L'effort de M. K. s'est porté surtout sur un autre point de son sujet. Il s'est efforcé de dresser avec une patience méritoire, la nomenclature aussi complète que possible, de tous les personnages célèbres, ou obscurs, qui ont figuré au quatorzième et au quinzième siècle, dans l'un des corps illustres de ces grandes métropoles, auxquels était dévolu le droit de choisir dans leur sein les Electeurs ecclésiastiques du Saint-Empire romain. Il a dépouillé dans ce but non seulement la littérature imprimée, fort nombreuse (cartulaires, régestes, chroniques, inventaires d'archives, etc.), mais encore toute une série de catalogues et de pièces inédites dans les divers dépôts publics de la région rhénane. Il a reconstitué de la sorte, en trois chapitres, la série de tous les chanoines de Cologne, de Mayence et de Trèves, en tenant séparés, comme de droit, les chanoines nobles des simples clercs. On peut même dire qu'il a fait le travail deux fois; car après avoir dressé ses listes dans l'ordre chronologique, il a eu l'attention de les refaire dans l'ordre *alphabétique*, en joignant à chaque nom, les renseignements biographiques sommaires qu'il avait pu réunir et il a constitué de la sorte un répertoire, commode à consulter, de personnages ayant joué un rôle dans l'histoire politique ou religieuse des contrées rhénanes à cette époque. En le parcourant, on se rend mieux compte comment un nombre assez limité de familles baroniales ou comtales, monopolisant peu à peu ces dignités ecclésiastiques secondaires, se sont réservé l'accès aux sièges électoraux ou à d'autres sièges de princes-évêques du Saint-Empire. Le travail de M. K. est donc une contribution des plus utiles à l'histoire de la formation de l'oligarchie féodale au sein de l'Eglise d'Allemagne et son dépouillement patient des sources, qui semble fait avec tout le soin et la critique désirables, sera sans doute consulté souvent avec fruit, sans qu'on éprouve de sitôt le besoin de le refaire.

R.

Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII, par Noel Valois, membre de l'Institut. Paris, Picard, 1906. In-8°.

M. Noel Valois, à qui l'on doit, entre autres travaux, une remarquable *Histoire du grand schisme d'Occident*, publie dans ce nouveau

1. On y parle également, mais toujours en peu de mots, des études et des charges des chanoines, des prébendes, de la sortie du chapitre, etc.

volume cent deux pièces inédites, précédées d'un historique d'environ 200 pages. Pour maints historiens, l'année 1438, où fut promulguée la Pragmatique Sanction, marque une rupture brusque et complète entre la France et le Saint-Siège. C'est là une double erreur que M. Valois a démontrée d'une manière irréfutable. Six ans auparavant, en 1432, alors que commençait le conflit entre Eugène IV et le concile réformateur de Bâle, Charles VII, après avoir consulté le clergé de son royaume, avait envoyé une ambassade à Rome, chargée de débattre avec le pape les conditions du régime auquel serait désormais soumise l'Église de France. En 1436, à la suite d'une nouvelle assemblée du clergé, — assemblée dont jusqu'ici aucun érudit n'avait fait mention, — une seconde ambassade était, dans le même but, envoyée à la fois vers le pape et vers le concile. Le régime préconisé par le roi tenait le milieu entre l'absolutisme papal et les réformes radicales décrétées par les Pères de Bâle. Charles VII ne réussit ni à entraîner le pape dans la voie des réformes, ni à ramener le concile à des mesures plus modérées. Au mois de mai 1438, il réunissait de nouveau le clergé à Bourges pour fixer définitivement le régime de l'Église de France. Eugène IV venait alors d'être suspendu par le concile. Qu'allait faire le roi ? Allait-il accepter en bloc des mains du concile un ensemble de réformes différentes de celles qu'il avait conseillées et suivre les Pères dans leurs sévérités à l'égard du pontife? Allait-il se soumettre au Saint-Siège et s'associer aux censures prononcées par Eugène contre les Pères ? Il ne fit ni l'un, ni l'autre. A la vérité, il penchait plus du côté de Bâle que du côté de Rome, l'autorité du concile général étant alors regardée communément comme supérieure à celle du pape. Mais, loin d'adhérer sans restriction à tous les décrets de Bâle, il les soumit à l'examen du clergé, qui les discuta un à un et, sur plus d'un article, en modifia la teneur. C'est de ces décrets ainsi modifiés que se composa la Pragmatique, qui, tout en rendant, sur des points importants, l'Église de France indépendante du Saint-Siège, laissait subsister, sur d'autres, de fréquents rapports avec le pape, considéré toujours comme le chef suprême. Charles VII donna une autre preuve de ses vues conciliantes ; malgré le décret de suspension dont avait été frappé Eugène IV, il décida, d'accord avec le clergé, de garder son obédience ; et cette obédience, il la garda encore, quand, l'année suivante, Eugène fut déposé et qu'à sa place le concile fit élire un autre pape.

M. Valois étudie ensuite l'application de la Pragmatique. Je n'ai pas à rappeler qu'Eugène IV n'admit jamais l'acte de 1438, qualifié par lui « d'acte inique et impie », et qu'il y fit nombre d'infractions en nommant, par exemple, de sa seule autorité, aux charges ecclésiastiques, alors qu'en vertu de la Pragmatique elles devaient être conférées par la libre élection des chapitres et des communautés. Comme lui, ses successeurs Nicolas V, Calixte III, Pie II, — lequel

avait été d'abord un partisan convaincu du concile de Bâle, — ne cessèrent de réclamer du roi l'abolition de la Pragmatique. Celle-ci n'en demeura pas moins en principe la loi de l'Église française durant tout le reste du règne de Charles VII. Je dis en principe ; car, en fait, elle fut souvent violée par le roi qui intervenait dans les élections et, à l'occasion, n'hésitait pas à recourir au pape pour imposer des candidats de son choix. Elle le fut également par le clergé lui-même, qui, plus d'une fois, renonçait au droit d'élire, s'en remettait au pape du soin de désigner un pasteur ou encore, contrairement aux ordonnances, renvoyait à Rome le jugement des procès en matière d'élections. L'application de la Pragmatique n'eut d'ailleurs pour effet ni de diminuer le nombre des conflits, ni de supprimer l'abus de la force, les recours à la violence, trop fréquents dans l'histoire des chapitres et des monastères. Tout cela, joint aux plaintes réitérées et à la résistance du Saint-Siège, amoindrit l'autorité de la Pragmatique. Les Pères de Bâle contribuèrent aussi par leur imprudence à cet amoindrissement. Au sortir des désordres du grand schisme, provoquer un nouveau schisme par l'élection d'un autre pape était une faute grave. Cette faute, ils l'aggravèrent encore par le choix qu'ils firent, sous le nom de Félix V, d'un prince, d'un séculier, le vieux duc Amédée de Savoie, totalement ignorant des choses ecclésiastiques. Ce n'est pas que la nouvelle de cette élection n'eût d'abord alarmé la Cour de Rome. » Ne craignez rien, dit un cardinal à ses collègues. J'appréhendais qu'ils n'eussent porté leur choix sur un homme pauvre, sage et vertueux, dont la conduite agréable à Dieu nous eût préparé une lutte terrible ; mais ils ont élu un homme selon la chair et le sang ; la victoire est à nous. » Dès lors, en effet, le concile de Bâle tomba dans un total discrédit : et ce discrédit, en s'étendant à son œuvre de réforme, si excellente qu'elle eût été d'abord, s'étendit aussi à la Pragmatique, qui en était à quelques égards la reproduction.

L'ordonnance de 1438 avait, comme on le voit, reçu bien des atteintes quand elle fut abrogée par Louis XI en 1461. On sait en quels termes le successeur de Charles VII annonça à Pie II cette abrogation. « A l'abri de cette constitution séditieuse, lui écrivait-il, les évêques ont bâti dans notre royaume un temple de licence que nous avons résolu de détruire ; et, malgré tout ce qu'ont pu nous objecter de doctes personnages, nous entendons que désormais vous exerciez sur les églises de France la pleine autorité qui vous appartient. » Ce n'était pas, au reste, par piété, que le rusé et ambitieux Louis XI s'était décidé à cette mesure, ainsi qu'il l'avouait lui-même dans une lettre à l'un de ses familiers ; il se flattait de disposer plus sûrement du clergé et de ses biens en s'entendant avec le pape qu'en conservant à l'Église ses libertés. Je n'ai pas à dire la satisfaction que causa au Saint-Siège l'abrogation de la Pragmatique. Pie II, qui

comparait Louis XI à Constantin, à Théodose, ordonna des messes d'actions de grâce et des réjouissances pour célébrer cet événement; et, durant trois jours, il y eut à Rome des feux de joie, des danses et des sonneries de trompettes.

C'est là que M. Valois a arrêté son travail, sans entrer toutefois dans quelques-uns des faits que je viens de mentionner. Indiquer la série des tâtonnements par lesquels passa le gouvernement de Charles VII avant d'édicter l'ordonnance de 1438, expliquer dans quelles circonstances et avec quel concours elle fut élaborée, montrer comment elle fut appliquée et surtout violée, dire enfin à quelles vaines négociations avec le Saint-Siège elle donna lieu jusqu'à son abrogation, tel est, en somme, l'objet que s'est proposé M. Valois dans ce savant et important travail.

Félix Rocquain.

Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tome II. Genève, Kündig, 1906, IX, 571 p. gr. in-8°.

Nous avons rendu compte autrefois du premier volume [1] de cet intéressant recueil, qui avait été édité pour la Société d'hitoire et d'archéologie de Genève, par M. E. Rivoire. Le tome II, qui ne porte le nom d'aucun éditeur responsable, embrasse une période beaucoup moins longue que son précurseur, car il ne renferme les procès-verbaux des différents conseils de la ville que pour les années 1461 et 1462, et après une lacune de dix ans [2], ceux des années 1473 à 1476. Ces registres, dirigés par les notaires Nicot Breyset, Guillaume de Carro et Claude Cavussin, ont été transcrits sur les originaux par MM. L. Dufour-Vernes et V. van Berchem; leur copies ont été collationnées sur le texte même par MM. Emile Rivoire et Léopold Micheli, double travail également ardu, et, dans un certain sens, trop ingrat pour qu'il ne soit pas du devoir de la critique de mentionner avec reconnaissance le nom des citoyens que l'amour de la science et de la patrie genevoise a poussés à l'accomplir. Le texte des procès-verbaux est encore exclusivement en latin, mais d'une latinité qui n'a rien de cicéronien, et qu'on aurait parfois beaucoup de peine à comprendre si un excellent index, de près de cent pages, ne venait au secours du lecteur embarrassé [3].

---

1. Voy. *R. cr.*, 19 juin 1902.
2. On s'étonne de ne point trouver, ni dans l'introduction, ni à l'année 1473, de note explicative au sujet de la disparition des registres intermédiaires.
3. Tous les mots étrangers ne sont pas cependant expliqués; ainsi *extriveria* (p. 163) manque dans l'index.

En dehors de nombreuses données pour l'histoire locale proprement dite, des faits relatifs au développement intérieur de la cité, on trouvera dans le présent volume des documents d'un intérêt plus général, par exemple, pour l'histoire des rapports de Genève avec les ducs de Savoie. A propos de la révolte de Philippe de Savoie contre son père, le duc Louis I (en 1462), le Conseil de la cité eut également des relations assez suivies avec la cour de France [1]. Plus tard c'est le contre-coup des guerres de Bourgogne que subit la ville, mêlée, bien malgré elle, par suite de l'attitude du prince-évêque de Genève et du duc de Savoie, aux querelles avec les *Eidgenossen*. C'est dans ses murs qu'une ambassade bernoise est insultée (juillet 1474) [2]; en octobre 1475 les Bernois s'apprêtent à marcher sur Genève et l'évêque prétend lever parmi les bourgeois un corps de troupes pour se défendre ; tout en affirmant que « *populus sue civitatis fuit semper et est bene obediens* » le Conseil se défile autant que possible, en affirmant qu'il ne doit de service qu'*intra muros* et non au dehors. Pourtant il arme les remparts, il décide « *habeantur pulveres colovrinarum usque ad quantitatem centum quintalium; item quod artilliaria reparetur et assituetur* » (p. 339). Finalement, grâce à l'intervention des Fribourgeois, une trève est signée le 29 juin 1476 entre le duc, l'évêque et la ville d'un côté, les confédérés de l'autre.

Mais ce qui nous paraît tout de même plus intéressant encore que les faits et gestes politiques d'une ville, qui n'est pas libre encore de ses mouvements ni consciente de ses destinées futures, ce sont les nombreux détails de mœurs qu'on peut glaner dans les notes des bons scribes genevois. Elles toute font revivre sous nos yeux la société d'alors. Tantôt c'est le duc de Savoie qui envoie un sien gentilhomme pour réclamer « *omnes vagabundos, pro faciendo duo galleas ad mictendum in Cipro* » (p. 96) ; tantôt c'est un honnête citoyen, Jacquet Legros, qui se plaint que certains citoyens, hommes et femmes, viennent sur les bords du lac, près des murs, « *quictare carnalia desideria* » (p. 173). Un jour on vient se plaindre au Conseil « *quod nonnulli medici se gerunt artem medicinae scire et nesciunt, quod cedit in prejudicium communitatis* » (p. 186). Un autre jour le Conseil proclame Clémence de Lausanne, reine des ribaudes (*ordinata est regina filiarum* (p. 202). L'assistance publique est encore singulièrement mal organisée [3], la salubrité publique également, puisqu'un bon

---

1. La première ambassade de Louis XI arrive en octobre 1461. On lui offre deux livres de confitures, 12 livres de bougies, deux poissons, une *coquasse* d'hypocras et une de malvoisie « *quia est prima ambassiata missa per serenissimum regem Francorum* » (p. 67).

2. Cette affaire des *Ambassiatores Alemanni* revient souvent dans les procès-verbaux, de la p. 290 à la p. 451.

3. A chaque instant ce sont enfants exposés dont on ne sait que faire. Une fois on en a trouvé un dans un ermitage du pont de l'Arve; on l'avait d'abord charita-

bourgeois peut s'opposer avec succès à ce qu'on installe des latrines dans son voisinage (p. 324). Je signalerai encore le joli croquis de la séance dans laquelle le Conseil apprend qu'un certain Jean du Pont a fait un legs à la ville à condition que dorénavant, et *in æternum*, tous les membres présents du Conseil récitent debout un *Pater* et un *Ave*, *« qui Pater Noster* et *Ave Maria per omnes... genibus flexis fuerunt dicti »* (p. 231). Les pères de la cité sont encore très prudents, à ce moment de leur histoire, vis-à-vis du pouvoir épiscopal. On porte plainte devant eux que *« capellanus de Eysello facit quam plura mala et praecipue mulieribus de nocte »*. Mais il se refuse à intervenir (*communitas non se immisceat*) et renvoie les plaignants à l'autorité ecclésiastique (p. 233). Quarante ans plus tard, il n'y aurait plus mis tant de façon [1].

Nous n'exprimerons qu'un regret; c'est que les *Registres du Conseil de Genève* soient si lents à paraître. Si nous ne devons recevoir qu'un volume tous les cinq ans, et que chacun d'eux n'embrasse qu'une période de cinq à six ans, il nous faut renoncer absolument à l'espoir de feuilleter ceux d'entre ses volumes qui nous intéresseraient le plus et seraient les plus utiles aux historiens de l'histoire générale du seizième siècle. N'y aurait-il pas moyen d'en accélérer un peu la publication? C'est par ce vœu, peut-être égoïste, que je terminerai ce compte rendu.

R.

G. Pagès. I. **Le grand Electeur et Louis XIV. 1660-1688.** Paris, Société nouvelle, 1905, xxvi, 672-8° (Thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à l'Université de Paris).

II. **Contribution à l'histoire de la politique française en Allemagne sous Louis XIV.** Paris, Société nouvelle, 1905, 105 p. in-8° (Thèse complémentaire).

Ce bel ouvrage qui a valu à M. Pagès, outre le titre de docteur avec la mention *tres honorable*, les éloges — je devrais dire, l'estime et presque le respect du jury, — est le résultat de vingt années de recherches dans les archives; archives des affaires étrangères à Paris, archives secrètes de Berlin, sans compter l'étude des documents déjà publiés, surtout les *Urkunden*... pour l'histoire du grand Electeur.

---

blement confié à une nourrice. Puis le Conseil, gravement « *ne ceteris cedet in exemplum*, » décide « *quod puer retradatur in prestino loco* » (229). Un autre jour on lui expose *qualiter puer nuper repertus fame perit quia nutrix vult habere argentum pro vivendo*. Et le secrétaire ajoute : *Quid fiendum* ? (p. 246).

1. Notons encore ce trait, tout à l'honneur de l'administration municipale sinon de ses administrés. Le veilleur de nuit, Jacques Chabod, rossé par des vauriens, reçoit une gratification de deux florins « *quod verberatus fuit in servicio civitatis.* » (p. 361).

M. P. s'est proposé de réunir et de grouper dans une étude d'ensemble tout ce que nous pouvons savoir de la politique extérieure du Grand Électeur dans ses rapports avec la France pendant la période décisive de 1660 à 1688; il s'est modestement enfermé dans ce champ limité parce qu'une étude plus complète lui paraissait prématurée en l'état des documents.

Après une Introduction courte, mais très substantielle sur l'Etat « brandebourgeois prussien », les moyens d'action, le caractère personnel du grand Electeur et les « influences » (la famille et les ministres), l'exposition prend une forme strictement chronologique. Elle se divise en 8 chapitres, chacun consacré à un des épisodes de la politique de Frédéric-Guillaume : 1° le renouvellement de l'alliance avec la France; 2° la guerre avec l'évêque de Munster; 3° l'élection polonaise; 4° l'alliance hollandaise; 5° la paix, puis l'entrée dans la coalition contre Louis XIV; 6° les deux traités de Saint-Germain (y compris les campagnes depuis 1674); 7° l'alliance française de 1681; 8° les « dernières années » (1684-89).

Mais ce n'est pas « un simple chapitre d'histoire diplomatique », une « étude des négociations en elles-mêmes, prises à part et détachées de l'histoire générale par un procédé facile et qui n'est que trop en usage ». M. P. a l'intelligence trop large ou trop ferme pour se contenter de ce genre « facile » et inutile. Il a bien vu la vanité de l'histoire diplomatique, et il savait comment l'éviter. « L'intérêt d'un pareil sujet dépend beaucoup de la façon dont il est traité. » Si on se laisse aller, à la suite des diplomates dont on utilise les rapports, à raconter toutes leurs marches et contre-marches, on fait un récit fastidieux et inintelligible. M. P. s'est placé au centre même du gouvernement, il a cherché à pénétrer la politique extérieure du prince, en tenant compte des conditions de tout genre qui la déterminaient. Il a essayé de « voir les événements par les yeux » de Frédéric-Guillaume, mais en regardant les archives du gouvernement de Louis XIV d'assez près pour connaître les visées secrètes de la diplomatie française » et apercevoir les cas où le grand Electeur « n'a pas su les deviner. »

A ce travail d'analyse psychologique, l'auteur a apporté non seulement une longue patience et une conscience irréprochable, mais une intelligence pénétrante et une critique impeccable. (Je crois ne pas employer de terme exagéré, sur aucun point la critique de M. P. n'a été prise en défaut). Pour voir combien cette œuvre est supérieure aux histoires diplomatiques ordinaires, qu'on lise le chapitre sur la fameuse alliance française de 1681, cette alliance si scandaleuse pour les patriotes allemands du XIXe siècle. On y verra comment ce revirement apparent de la politique de Frédéric-Guillaume s'explique par son état de santé (goutte, gravelle, pierre) qui le font hésiter devant une guerre, l'influence de l'Electrice accrue par le ralentissement d'activité de son mari, la nécessité d'une politique pacifique pour accomplir les

réformes financières et militaires, la tentative de créer un commerce maritime et colonial. On y verra aussi comment l'alliance représentait pour Frédéric-Guillaume un moyen de s'assurer une protection contre l'Espagne et surtout d'isoler la Suède pour arriver à la conquête de la Poméranie, et comment cette alliance s'est effritée à mesure que les espoirs du grand électeur ont été déçus et ses défiances excitées par la persécution des Huguenots en France. Il faudrait analiser en détail tout ce gros ouvrage pour faire exactement comprendre tout ce qu'apporte de nouveau dans ce sujet si rebattu, la méthode d'analyse rigoureuse de M. P.

Les motifs des décisions du grand Electeur étaient secrets, il se savait entouré d'États plus puissants que lui et tenait sa politique cachée, en partie du moins, même à ses propres agents. Pour voir clair dans des conditions d'une nature si secrète, il ne suffit pas de rassembler des rapports ou des dépêches, même confidentielles, de diplomates et de ministres, car eux-mêmes n'étaient pas toujours exactement renseignés. M. P. a dû procéder avec une critique minutieuse : non pas seulement la critique externe de provenance, facile pour des documents conservés dans des dépôts qui en garantissent l'authenticité, mais la critique interne qui oblige à examiner la valeur de chaque affirmation. Il a constaté que les renseignements des diplomates français sont viciés par des tendances : ils savaient que Louis XIV lisait leurs rapports et ils cherchaient à lui faire leur cour ; ils avaient du caractère de Frédéric-Guillaume une opinion traditionnelle, ils le savaient violent et le croyaient incapable de se contenir, ils n'ont jamais compris sa position fausse vis-à-vis de Louis XIV ni ses intérêts complexes qui « lui imposaient la duplicité comme une condition indispensable du succès. » Ce n'est pas à eux qu'il faut demander le secret de sa politique, ils ne l'ont jamais pénétré. Les ministres même de l'Electeur n'étaient pas renseignés à fond. Ce n'est qu'en rapprochant les relations de provenances différentes et en les comparant entre elles que M. P. est parvenu à déterminer la suite des actes de l'Electeur et le lien qui les unit, c'est-à-dire sa politique.

Sa conclusion est que Frédéric-Guillaume avait « un caractère fait de contrastes, qui le faisait paraître tout autre qu'il n'était. « Il vivait dans des conditions contradictoires. « La situation de ses Etats, leurs médiocres ressources, l'hostilité de tous ses voisins, l'obligeaient à changer souvent de mesures, si bien qu'il semblait inconstant, tandis qu'il avait la volonté patiente et simple, mais tenace. » Il n'a presque « jamais été l'allié tout à fait sincère ni l'ennemi tout à fait déclaré de « Louis XIV. » De 1660 à 1666, quand il semble se rapprocher de lui, il ne veut pourtant pas rompre avec l'Autriche et combat la politique française en Pologne. — Ses intérêts lui font prendre parti pour la Hollande, mais même quand il s'est joint aux impériaux contre Louis XIV, il « se garde de lui déclarer la guerre ». — Ses alliances de 1679, 1681,

1682 « sont peut-être intimes », mais elles restent secrètes. Après 1684, quand il s'entend avec les ennemis du roi de France, il reste son allié et continue à recevoir son argent. L'envoyé français, Rebenac, ne peut s'expliquer cette conduite que par « la légèreté naturelle de ce prince »; elle est « le résultat nécessaire de l'extrême dispersion de ses Etats... Menacé partout, il a... besoin d'un allié puissant qui le protège; mais il n'est pas d'alliance qui ne lui laisse quelque inquiétude ou quelque regret. » Il « ne veut pas subir de tutelle » et, comme ni l'Autriche ni la France ne veulent « l'indépendance et l'accroissement du Brandebourg», l'Electeur est forcé par son intérêt de passer d'un parti à l'autre. Comme il a un Etat pauvre, il lui faut chercher des subsides; mais ce n'est pas le besoin des subsides qui détermine ses alliances, ni en 1667, ni en 1679, ni en 1684.

Les historiens allemands ont attribué au Grand Electeur un sentiment national allemand. Sur ce point comme sur les autres, M. P. a fait la pleine lumière : « Frédéric Guillaume n'est pas seulement un électeur de Brandebourg...; c'est un Allemand que ne laissent pas insensible... l'impuissance et l'humiliation de l'Allemagne. Mais sa politique n'est point allemande; il n'a d'autre souci que ses intérêts de prince », il leur sacrifie toujours les intérêts de l'Empire. Son souci dominant était de conquérir la Poméranie.

Le succès de cette politique ne peut être jugé par les résultats immédiats de ses entreprises. Aucune ne semble avoir réussi : ni la coalition contre Louis XIV en 1667, ni l'élection de Pologne, ni la campagne contre Turenne, ni l'entreprise de Poméranie. Pourtant il a entravé en partie l'action de Louis XIV, et s'il a eu « plus d'ambition que de ressources » il est parvenu, « avec ses lambeaux d'États dispersés et pauvres... à faire « un Etat véritable », il a créé la Prusse.

L'ouvrage est précédé d'une Bibliographie « raisonnée et par conséquent sélective » qui est un modèle. Les documents y sont décrits avec précision; ce sont d'abord les documents français inédits, la correspondance des envoyés français du fonds *Prusse* en 27 volumes (le numéro est donné avec les dates extrêmes et les noms des agents) les pièces classées dans d'autres fonds des Archives étrangères, la liste des audiences accordées aux envoyés de 1682 à 1687; — puis les documents allemands, les uns imprimés (dans la grande collection des *Urkunden und Actenstücke*) ou dans des monographies; les autres inédits conservés en liasses. — Les « livres, brochures, articles » forment la seconde série, divisée en 6 sections, suivant un principe rationnel; on n'y a mis que les travaux vraiment utiles à consulter, mais chacun est suivi d'une indication critique sur la valeur, la tendance, les sources, le contenu. C'est une bibliographie critique complète du règne du Grand Electeur.

Les 5 appendices contiennent des documents inédits (des Mémoires de Lionne de 1667 à 1669, les articles préparatoires du traité de

Vossem, quelques lettres) ou publiés dans un texte nouveau (traités de 1681 à 1683). Le livre est terminé par un Index des personnes très détaillé.

On peut regretter que M. Pagès ait choisi un sujet d'un intérêt restreint (encore ce regret est-il fort atténué quand on a vu tout ce qu'il a su en tirer); mais on ne voit guère comment la question eût pu être mieux traitée. L'étude attentive des documents, la critique serrée de toutes les affirmations, l'analyse pénétrante des conditions et des motifs de tous les actes, la position nette des questions, l'exposition méthodique et limpide, la langue juste et précise, rien ne manque à ce livre. Il serait un grand succès et assurerait à son auteur une réputation d'historien si le public français n'avait le goût perverti par les historiens prédicateurs ou par les narrateurs d'historiettes.

II. La thèse complémentaire est un recueil de 4 monographies isolées. Deux sont des publications de documents inédits relatifs à des négociations de mince intérêt : une négociation secrète de Wicquefort à La Haye en 1661, des négociations de Guillaume de Furstenberg de 1666 à 1670 en Allemagne.

Les deux autres, beaucoup plus importantes, sont des études critiques sur la diplomatie française en Allemagne.

La « Note sur les documents français relatifs à l'histoire des relations entre l'Electeur et Louis XIV » est l'examen critique d'une catégorie de sources qui ont servi pour la grande thèse, les lettres des envoyés français auprès de l'Électeur. M. P. étudie un à un chacun des envoyés, les conditions de sa mission, sa tournure d'esprit, la valeur de ses affirmations.

La « Note sur le rôle de l'argent dans la politique française en Allemagne sous Louis XIV » est un essai pour résoudre cette question difficile : dans quelle mesure Louis XIV a-t-il acheté les princes allemands et leur entourage. Des « comptes généraux des recettes et dépenses de l'envoyé français Verjus de 1679 à 1688 et d'un « Mémoire des subsides et pensions promis par le roi à des princes étrangers » en 1684, l'auteur conclut — avec raison, je pense — que les sommes dépensées pour cet objet par Louis XIV étaient très inférieures à ce qu'imaginèrent les contemporains (3 millions 1/2 de livres en 1683, au lieu de 50 millions indiqués par Contarini pour 1682) et qu'il y eut bien peu de cas où la vénalité décida la politique de ses alliés.

On trouve dans ces deux études la même sûreté de jugement que dans le grand ouvrage de M. Pagès.

Ch. Seignobos.

Les archives pontificales et l'histoire moderne de la France, par Georges Bourgin. Besançon, typ. Jacquin, 1906, 114 p. in-8°. (Extrait du *Bibliographe moderne*). — G. Bourgin, **Inventaire analytique et extraits des manuscrits** du *Fondo Gesuitico* de la *Biblioteca Nazionale Vittorio-Emanuele* de Rome, concernant l'histoire de France (xvi°-xix° siècles). Paris, Honoré Champion, 1906, 80 p. in-8° (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*).

C'est un travail des plus méritoires qu'a entrepris M. G. Bourgin, actuellement archiviste aux Archives nationales, en employant son séjour dans la Ville éternelle, comme membre de l'École française de Rome, à s'orienter dans le dédale immense des Archives pontificales; puis, après une première et rapide enquête, il a voulu — ce qui est plus méritoire encore — fournir à d'autres travailleurs un guide provisoire à travers ce merveilleux dépôt, tout au moins pour ce qui concerne l'histoire de la France moderne. Depuis un quart de siècle environ qu'il s'est ouvert aux érudits de tous pays (janvier 1881), grâce à la bonne volonté de Léon XIII, on en a déjà tiré bien des documents précieux, faible à compte dans la masse de tous ceux qu'il renferme encore; mais, même à ceux qui sont admis à y travailler, il n'est pas facile de s'orienter sur le contenu des fonds variés qui sont venus s'entasser successivement au Vatican, malgré la salle spéciale où Mgr Wenzel, sous-archiviste, a réuni en 1901 les 669 répertoires anciens, en attendant qu'il ait constitué l'*Index Indicum*, qui « évite, comme le dit M. B. l'exploration souvent infructueuse des nombreux rayons chargés de tomes souvent inutiles ». La brochure compacte de M. B. avec les nombreux renvois, les importantes indications bibliographiques [1] qu'elle comporte servira très utilement à ceux qui ont à chercher des renseignements sur les choses de France dans l'immense amas des parchemins et des paperasses, des cartons et des registres accumulés depuis tant de siècles par la plus vaste organisation administrative qu'ait jamais connu le monde ancien ou moderne, de la plus variée aussi, car elle s'occupait à la fois du ciel et de la terre. Sans doute, il n'est pas ici question d'un inventaire complet, même tout à fait sommaire; il se passera de longues années avant que pareil instrument de travail existe, mais les moindres indications peuvent avoir, en attendant, de la valeur et ce ne sont pas seulement des notes historiques sur les Archives du Vatican, sur leur passé [2], sur leurs administrateurs, célèbres ou obscurs, que nous trouvons dans la brochure de M. B. mais des données pratiques, précises autant que possible, sur les différents fonds qui les composent,

1. On lui sera surtout reconnaissant du relevé des travaux nombreux exécutés ou entrepris par les différentes Écoles et Instituts français, prussien, autrichien, belge, hollandais, etc. officiellement créés à Rome.

2. Les Archives actuelles ne furent vraiment installées et constituées que par un bref du pape Paul V en 1613.

registres pontificaux, archives camérales, archives secrètes, etc., dont les volumes additionnés arrivent à des chiffres capables de donner le vertige à tous les érudits de la chrétienté. Que sera-ce quand une fois — bien tard — tous les autres grands dépôts de l'Église, à Rome, s'ouvriront aux chercheurs, les Archives de la Propagande, les Archives de l'Inquisition, et tant d'autres qu'énumère notre auteur, à la fin de son travail? Saura-t-on jamais au juste tout ce que renferme d'inédit, méritant de voir le jour, cette quantité de bibliothèques publiques et d'archives de famille où l'on compte les manuscrits par milliers?

Il ne faudrait pas se faire illusion cependant. Nombre de ces fonds, une fois explorés, ne répondront guère à l'attente des premiers explorateurs. Je n'en veux pour preuve que la seconde des brochures que nous devons à M. B., son inventaire du *Fondo Gesuitico* qui fut incorporé à la Bibliothèque Victor-Emmanuel; inventaire qui relève tout ce qui, dans les 1,700 numéros de ce fonds, se rapporte à l'histoire de France. On s'attendrait à trouver là maint document précieux; mais c'est à croire que les Révérends Pères ont eu le temps d'éloigner tout ce qui pouvait les intéresser eux-mêmes. Il ne reste donc pas grand chose; quelques dossiers sur le jansénisme, quelques autres relatifs « aux luttes de la Constitution civile du Clergé (n°s 327, 381); divers fascicules se rapportant à la période révolutionnaire et à l'Empire (n° 195, 1218, 1459, 1461), mais principalement des copies, peut-être déjà connues d'ailleurs; quelques copies d'Instructions pour les nonces envoyés en France, au XVIIe siècle (n° 277) et voilà presque tout [1]. Le reste sont des volumes de *Miscellanées* d'une valeur douteuse, formés comme au hasard, et réservant — si toutefois l'histoire des autres pays n'y est pas mieux représentée que celle de la France — plus de désillusions aux fouilleurs que de découvertes précieuses. Cependant, à Rome le malheur sera moins grand que partout ailleurs, vu que, pendant très longtemps encore, on sera toujours sûr de trouver de l'inédit de valeur. Nous souhaiterons, en terminant, à M. Bourgin, d'y trouver souvent des pièces de cette nature; il mérite vraiment d'être récompensé pour nous avoir fourni les renseignements si précieux que renferme son étude sur les *Archives pontificales*.

R.

---

1. Il y a quelques petites fautes d'impression; ainsi la *Table onomastique* renvoie pour la Constitution civile du Clergé à un n° 192 qui n'existe pas. Au n° 291, il est fait mention d'un nommé *Castelan* qui aurait prononcé un discours à l'Assemblée nationale le 16 juin 1791. Il n'y eut jamais de député de ce nom; peut être s'agit-il d'un des *Castellane*, mais alors la date est fausse, car aucun d'eux ne parla dans la séance du 16 juin, comme je viens de le vérifier au Moniteur.

The Cambridge modern history... vol. XII, *The United States*. Cambridge University press 1903, XXVII-857 p. grand in-8°.

Cette histoire des États Unis qui fait partie de la grande collection de Cambridge organisée par feu lord Acton, est, suivant le plan de cette collection, une œuvre de vulgarisation scientifique, dont chaque volume est partagé entre plusieurs collaborateurs. La tâche a été distribuée entre 13 auteurs anglais ou américains.

M. Doyle (d'Oxford) a pris la période coloniale de 1607 à 1763 (chap. 1 et 2), le conflit de 1761 à 1776 (chap. 5), la guerre d'indépendance (ch. 9)

Mlle Bateson (de Newnham) a traité les Français en Amérique de 1608 à 1744 (chap. 3).

M. Bradley (de Cambridge) la conquête du Canada (chap. 4).

M. Bigelow (de Boston), la déclaration d'indépendance (chap. 6) et la Constitution de 1776 à 1789 (chap. 8).

M. Mac Master, auteur de la célèbre Histoire des États-Unis, s'est chargé de l'histoire intérieure de 1783 à 1850 (chap. 9, 11, 12).

M. H. W. Wilson (d'Oxford) a traité la guerre de 1812-15, chap. 10) et les opérations navales de la guerre de secession (chap. 17).

M. J. G. Nicolay a écrit les quatre chapitres de la guerre de secession (14, 15, 16, 18).

M. Woordrow Wilson de Princeton a traité la crise de 1850 à 1860 (chap. 13, State rights).

Mr Schwab (de Yale), le Sud pendant la guerre (chap. 19).

M. Clarke Smith (de l'Université d'Ohio) la période de la reconstruction jusqu'à 1885 (chap. 20).

M. J. Moore (de New-York), l'expansion des États-Unis dans le monde de 1885 à 1902, chap. 4).

M. H. Crosby Emery (de Yale), le développement économique des États-Unis depuis un demi-siècle.

M. Barrett Wendell (de Harvard), l'histoire intellectuelle (*American Intellect*) depuis le XVIIIe siècle (chap. 23).

La matière a donc été partagée d'une façon très rationnelle entre les spécialistes; la division et le titre des chapitres indiquent qu'on a rompu décidément avec les coupures traditionnelles en présidences et qu'on a pris pour cadres les grandes transformations de la société ou du gouvernement.

On a rompu aussi avec la tradition héroïque sur la guerre de l'Indépendance en marquant nettement les motifs et les forces de la résistance au mouvement « patriotique » contre le gouvernement anglais et la violence de la persécution contre les loyalistes, — sans pourtant oublier de préciser les motifs qui ont décidé les colons à la révolte.

Sur ce point l'ouvrage a gagné peut-être à la collaboration d'auteurs anglais.

Comme il arrive fréquemment quand les collaborateurs sont nombreux, les différentes parties sont développées dans des proportions qui semblent parfois inégales; cela dépend du tempérament des auteurs. Dans le XVIII[e] siècle Miss Bateson a décrit avec détail (en 53 pages) la vie du Canada français ; M. Doyle a expédié en 16 pages l'histoire des colonies anglaises, et cela l'a empêché d'exposer le conflit chronique entre les colons américains et le gouverneur anglais dans toutes les grandes colonies, qui est le véritable prélude de la Révolution américaine. — Les discussions sur la rédaction de la Constitution sont racontées en 70 pages par M. Bigelow, tandis que M. Mac Master s'est contenté de 30 pages pour exposer toute l'histoire des vingt années dans lesquelles s'est établie la pratique du régime. (A vrai dire, il semble qu'ici il y ait une lacune dans le plan, car le chapitre est intitulé « La lutte pour l'indépendance commerciale 1782-1812 » ; mais il n'y a rien de plus sur la période de 1780 à 1812). — Peut-être aussi 180 pages sur la guerre civile (1861-65) est-ce une mesure un peu large, comparée à 33 pages sur l'histoire intérieure depuis 1860, y compris la grande crise de la reconstruction. Enfin, l'histoire économique peut paraître un peu étranglée, en 35 pages.

Il serait impossible d'entrer dans la discussion critique de chacun des chapitres. Mais je puis assurer — pour m'en être servi dans l'enseignement — que le livre répond assez bien à son objet fondamental qui est d'orienter le lecteur cultivé et de lui fournir sur chaque question les faits essentiels et une vue générale précise. Autant que j'ai pu constater, le travail a été fait avec conscience et les faits sont exacts.

Les chapitres de M. Mac Master sont les plus substantiels (en proportion du nombre de pages). L'histoire de la guerre civile est assez détaillée pour permettre de suivre facilement les opérations. De mon point de vue d'historien les exposés de M. Bigelow me paraissent un peu juridiques; il semble plus préoccupé d'expliquer les règles de la Constitution par les théories de droit constitutionnel des législateurs que par les conditions pratiques où ils se trouvaient. J'ai même l'impression que le mouvement révolutionnaire de 1776 a été un peu dissimulé. La « Déclaration d'indépendance » (c'est le titre du chapitre) n'est que la partie la plus superficielle de la *Révolution* par laquelle chacune des colonies est devenue une *république*. La création de ces 13 républiques est voilée sous des théories whigs ou loyalistes, comme si on avait voulu esquiver la réalité déplaisante que « l'Indépendance » de 1776 a été une révolution républicaine et quelque peu terroriste.

Le volume se termine par une bibliographie détaillée, disposée par chapitres, une liste des événements (sommaire) et un index alphabé-

tique. La bibliographie de chaque chapitre est divisée en sections subdivisées en paragraphes, suivant des systèmes différents.

L'ouvrage a souffert de la fidélité au plan de lord Acton ; la distribution des matières et la proportion des parties est dominée par des conceptions traditionnelles. En le comparant aux travaux si clairs, si concis, si bien ordonnés de Channing et de Hart (sans parler des grandes histoires originales si nombreuses aux États-Unis) j'en arrive à penser que ce volume de la *Modern history* aurait gagné à être moins anglais et plus américain.

Ch. Seignobos.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 1er février 1907.* — M. S. Reinach, président, annonce la mort de M. Ascoli, sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Académie de Milan, associé étranger depuis 1891.

M. Philippe Berger communique une inscription punique trouvée par M. Merlin à Carthage. C'est l'épitaphe d'une grand-prêtresse dont le mari était suffète, ainsi que tous ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération. Il est très intéressant de trouver une famille dans laquelle on était suffète de père en fils. Mais le fait le plus curieux que révèle cette inscription est le titre de la défunte. Elle est en effet intitulée non pas « chef des prêtresses », mais chef des prêtres », ce qui tendrait à prouver qu'une femme était placée à la tête du collège des prêtres. — MM. Dieulafoy et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Dieulafoy termine sa communication sur le théâtre édifiant en Espagne au siècle d'or.

L'Académie procède à la nomination de la commission du prix Blanchet. Sont élus MM. Boissier, Cagnat, Héron de Villefosse et Philippe Berger.

M. Psichari fait une communication sur une faute de syntaxe dont il suit les traces à travers toute l'histoire de la langue grecque. Ainsi le solécisme αἵτινες καταλαβόντες, qui appartient à la langue savante de nos jours, paraît, à première vue, avoir son pendant dans le ἰδία ἄρχοντε de Platon et κεφαλαὶ λελιχμότες d'Hésiode. Naturellement, l'explication est différente. D'une façon générale, pour bien comprendre les différents phénomènes de la grécité, il est bon de les envisager dans leur ensemble, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'état moderne. — MM. Foucart, Bouché-Leclercq et Ph. Berger présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 18 février — 1907

R. H. CHARLES. **The ethiopic Version of the Book of Enoch** edited from twenty-three mss. together with the fragmentary greek and latin versions. *Anecdota Oxoniensia*, semitic series, part XI. Oxford, Clarendon Press, 1906, in-4°, p. XXXIII-238.

Le papyrus de Gizeh, découvert dans la Haute-Égypte et contenant un fragment important de la version grecque du *Livre d'Hénoch*, a ramené l'attention des critiques sur la version éthiopienne de cet apocryphe qui nous l'a conservée presque intégralement. M. Flemming, après en avoir fait en 1901 une traduction en collaboration avec M. Radermacher, édita l'année suivante le texte éthiopien d'après quatorze manuscrits. Son édition marquait un progrès sensible sur celle de Dillmann qui ne s'était servi que de cinq manuscrits, et il y avait lieu de supposer qu'elle serait longtemps encore le document utilisé pour les études ultérieures du *Livre d'Hénoch*. Cependant M. Charles qui publia à Oxford en 1893 une traduction anglaise de cet apocryphe d'après l'édition Dillmann, travaillait depuis de longues années à une nouvelle édition du texte éthiopien.

C'est cette nouvelle édition qui vient de paraître dans les *Anecdota Oxoniensia*. On connaît actuellement vingt-neuf manuscrits éthiopiens du *Livre d'Hénoch;* M. Ch. en a consulté vingt-trois d'une manière continue, les six autres n'ont rien d'original et il a suffi d'en déterminer le caractère. Des notes qui occupent en moyenne la moitié des pages, renferment les variantes et signalent les corruptions du texte grec traduit en éthiopien. Il est très commode de trouver les fragments des versions grecque et latine imprimé en face du texte éthiopien correspondant.

Le livre se termine par un index des mots grecs qui se trouvent dans les fragments de Gizeh, du Syncelle et du Vatican. Il débute par une introduction traitant des diverses questions que soulève le *Livre d'Hénoch*. L'original a été écrit dans une langue sémitique, en hébreu suivant les uns, en araméen suivant d'autres, partie en hébreu et partie en araméen suivant M. Ch. ; le doute est encore permis. Il est également peu certain qu'une portion ait été écrite en vers, comme le pense M. Ch. Ces problèmes, importants par eux-mêmes, n'ont qu'un intérêt médiocre pour la constitution du texte éthiopien que M. Charles semble avoir établi d'une manière définitive.

R. D.

P. Cornelii Taciti opera quae supersunt. Rec. Johannes Müller. Editio major. Vol. II. **Historias** et opera minora continens. Editio altera emendata. Lipsiae, Freytag. Vindobonae, Tempsky. MDCCCCVI. 3 m. 50, 362 p. in 12.

La première édition de ce volume a paru en 1887 (avec quelques pages de moins : 360 p.). Elle a été bien reçue de tous côtés ; on l'a trouvée très soignée, souvent plus conservatrice que Halm, avec quelques conjectures contestables. Pour la Germanie, dans les classes allemandes, on suit d'ordinaire le texte de M. Müller. L'auteur est le savant de Vienne (d'abord professeur à Insprück) bien connu par ses articles publiés dans toutes les Revues savantes de l'Allemagne, par ses lectures à l'Académie de Vienne, surtout par ses études sur Sénèque et sur Pline l'ancien. L'édition de Tacite en a profité et en porte le reflet [1].

La nouvelle recension a été faite avec soin et représente certainement un nouvel effort. Sans compter les modifications et additions de détail que contient l'apparat, notons que ce livre comprend, pour l'*Agricola*, les leçons du nouveau ms. de Tolède.

Suivant le plan adopté pour le Tacite, il n'y a pas, au moins pour ce tome II, de préface. A la fin un simple *index nominum*. En tête de chaque livre ou de chaque ouvrage, sommaires développés en latin. Pour les petits traités, les sigles des mss. sont celles de Halm [2]. Pas de recherche directe ou nouvelle sur les mss., autant que je le voie [3];

1. En a-t-elle pâti çà et là ? Ce serait bien possible ; car je ne suis pas sûr que M. M. ait toujours senti et fait sentir la distance qui sépare, pour le style, pour sa couleur et ses effets, ces trois écrivains si différents, mais si voisins par le temps où ils ont vécu.

2. Une note générale en tête, sur les sigles des mss. de Florence *ab*, n'aurait pas été inutile puisque p. 206, il est question d'une leçon de *b*, quoiqu'on ait à ce passage le Mediceus.

3. Opposer l'effort de M. Fisher dont j'ai signalé l'édition des Annales. — Bien mieux on se demande si M. M. avait à sa disposition, pour les Histoires, le fac similé du Mediceus : car, pour les lectures douteuses, il s'en réfère toujours à d'autres : Andresen, Meiser. Si cette hypothèse est fondée, il y aurait là, dans la préparation du livre, une grave lacune.

apparat critique restreint, mais très clair. Renvoi aux derniers travaux : à la *Prosopographia*, au nouveau Thesaurus, au Lexicon Taciteum, aux éditions ou articles de Meiser, Andresen, John, Novák, Guil. Heraeus, Fabia, Schöne, John, Gudeman, etc. Renvois aussi aux études personnelles de l'auteur : comptes rendus de l'Académie de Vienne, Zeitsch. d. œst. Gymn., [1] etc. Suivant la méthode des bonnes éditions critiques, on voit que M. M. s'applique à enfermer le plus de choses possibles dans un court espace ; il ne renonce à l'extrême concision que s'il est bon de noter des mutilations de noms propres (p. 113) ou des confusions de mots ou de lettres habituelles dans le Mediceus (p. 21, 102, 169, etc.) ; [2] ou encore s'il faut mettre en lumière la suite véritable des idées, une intention de l'auteur, un sens méconnu, ou justifier une leçon traditionnelle par des rapprochements, avec Tacite lui-même ou avec d'autres auteurs.

Quelques conjectures de M. M. attendent modestement au bas des pages ; d'autres ont été reçues dans le texte, bien à tort suivant moi, surtout dans le dialogue [3].

L'impression est soignée et correcte sauf que souvent les italiques manquent où elles seraient nécessaires (p. 288, Dial. 21, 3, *nec dicam*, et 13, *minus* ; p. 149, sur 4, 17 : *ita* ; noms propres : p. 58, 113, 213 [sur 4, 1 et sur 5, 1], 218, 219, 273, etc.), tandis qu'ailleurs elles sont placées à faux, par ex. p. 276, sur 8, 22, etc. [4].

Le défaut le plus grave serait, suivant moi, dans les lacunes ou les incertitudes de l'apparat [5].

Emile Thomas.

---

1. Le titre complet et la date des Beiträge z. Krit. u. Erkl., auxquels renvoie si souvent M. M., auraient dû être indiqués clairement dès le début. La bibliographie dans ce Tacite est souvent insuffisante.

2. A la liste des *et* pour *ex*, p. 102, ajouter ici même : III, 27, 8. Deux notes sur les mots mutilés, p. 113 et 169, se complètent l'une l'autre et devaient renvoyer de l'une à l'autre. P. 174, pour la correction de Wex, plutôt que de renvoyer à l'Agr., mieux valait renvoyer ici même : p. 147 au bas.

3. Ainsi 19, 1 : *unum* ; 24, 3 : *imo hi* ; 25, 8 : qua scilicet comminus *nisus* (quelle orthographe et quel latin ! la 1re édition avait : *qua quasi* comminus...). — De ce qu'il y a eu souvent un échange de lettres initiales ou finales entre des mots qui se suivent, était-ce une raison pour écrire : Germ. 2, 1, 4 : *plurisque gentes et*.... — Je ne puis croire que Tacite se soit abaissé au mauvais jeu de mots que supposerait la leçon : H. I, 3, 5 : *necessitates* ipsa *necessitas*. La note de l'apparat, à ce passage, est d'un beau galimatias.

4. Voir la note baroque p. 202, sur 12, 13 ; aussi p. 20, sur 31, 6 à la fin. — P. 259, sur 37, 14, lire *versi*. Cette conjecture est d'autant moins vraisemblable que le mot revient six lignes plus bas.

5. Rien sur la croix de seconde main ; I, 40, 5. Il faut recourir à une autre édition pour savoir ce que donnent les mss. : p. 275, sur 7, 12. — Dial. 10, 32, on ne voit pas clairement que les mss. portent *videris aut elegisse*. Il est surtout irritant de constater que, après tant d'éditions, sur des points secondaires, il est vrai (Dial. 19, 15 *atque* ou *et*) on ne puisse nous dire exactement ce que donnent les mss.

Zur Erklaerung des Wormser Konkordat's von Hermann Rudorff. Weimar, Hermann Boehlau's Nachfolger, 1906, VIII, 66 p. in-8°. Prix : 3 fr.

Le mémoire de M. Rudorff, qui forme le quatrième cahier des *Quelllen und Studien zur Verfassungsgeschichte*, éditées par M. K. Zeumer, est consacré à une interprétation détaillée du privilège du pape Calixte II, qui fait partie du Concordat de Worms (1122). Ce sujet a été traité tout récemment encore par M. Hauck, dans la dernière édition du troisième volume de son *Histoire ecclésiastique d'Allemagne*, par M. Bernheim [1] et par M. Dietrich Schaefer [2], et l'on s'est beaucoup querellé sur le sens et la valeur de ce document, qui devait mettre fin, momentanément, à la querelle des investitures. On sait que l'arrangement du 23 septembre 1122 comprend deux pièces distinctes, le *Praeceptum Heinrici imperatoris*, dont l'original a été retrouvé en 1880, et le *Privilegium Calixti pape secundi*, qui n'existe plus que dans des copies plus ou moins authentiques. La première, énumérant les concessions de l'empereur et les droits qui lui restent (élection de l'évêque d'après les règles canoniques, mais faite en présence de l'empereur ou de ses représentants) ne présente pas de difficultés d'interprétation majeures, encore que l'accord entre les nombreux interprètes ne soit pas absolu. Mais les seize lignes du second document ont suscité des volumes de controverses, relatives tantôt au sens propre qu'il s'agit d'attacher à certaines expressions employées par le pontife, tantôt à une question d'ordre plus général : les *privilèges* concédés ne l'ont-ils été qu'à Henri V, à titre personnel, ou étaient-ce des engagements pris vis-à-vis du pouvoir impérial présent et *futur*, sans limite de temps? Si Calixte accorde au souverain le droit d'investiture par le sceptre pour les droits réguliers, *avant* la consécration de l'élu, faut-il voir là, comme le veulent certains auteurs, une espèce de contrôle, un moyen de *veto* laissé à l'empereur, pour écarter des élus désagréables? Non, sans doute. Puis, quels étaient ces *regalia* dont les princes-évêques seraient dorénavant investis? Là, encore, on est loin de s'entendre, et M. R. déclare, après examen (p. 23-26), que la question lui semble bien difficile à trancher pour le moment, puisque le sens du mot a varié, signifiant d'abord toute espèce de revenus temporels (comprenant donc aussi par exemple les dîmes), puis ne s'appliquant plus, dans l'usage postérieur, qu'aux possessions octroyées directement par la faveur royale.

Un autre terme controversé, c'est la formule portant que l'élu doit être investi par le monarque *absque omni exactione*. Ces mots avaient été longtemps regardés comme interpolés dans le *Privilegium* et leur dernier éditeur dans les *Monumenta*, M. Weiland, s'était prononcé dans ce sens. On est revenu généralement de cette opinion, depuis

1. Bernheim, *Das Wormser Konkordat und seine Vorurkunden*, Breslau, 1906.
2. Schaefer, Zur Beurtheilung des Wormser Konkordats, Berlin, 1905.

que les mots incriminés ont été signalés aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale [1]; mais on ne s'entend guère pour les expliquer. M. R. est d'avis (p. 33) qu'ils indiquent la défense faite au vassal d'offrir un don, plus ou moins volontaire, au suzerain, ainsi que cela se pratiquait ordinairement lors d'une investiture.

Une troisième *crux interpretum*, c'est la clause: « *exceptis omnibus quae ad Romanam Ecclesiam pertinere noscuntur* ». Les uns, comme Ficker, veulent que le pape rappelle par ces mots que le Saint-Siège est le *souverain temporel* de nombreux évêchés et d'abbayes en Italie; comme tel, c'est *lui* qui y donnera l'investiture, même temporelle, et non pas l'empereur. D'autres, comme MM. Schroeder et Willig, ne voient là que la mention du patrimoine de saint Pierre, et considèrent ces mots comme la répétition de la phrase du *Praeceptum Heinrici* où il est question des « *possessiones et regalia beati Petri* ». C'est vers cette seconde explication que penche M. R. en la modifiant quelque peu.

Vient enfin la grosse question de la durée du privilège de Calixte. M. R. polémise surtout contre la thèse de M. D. Schefer, qui voit dans la déclaration de Henri V une « obligation durable, incorporée dorénavant au droit des gens », tandis que la déclaration de Calixte II ne serait qu'une « concession momentanée », viagère, si l'on peut dire [2]; rien ne prouve, selon lui, qu'il ait entendu lier ses successeurs, si bien que, lui mort, Henri n'aurait pas même été assuré de conserver les droits, reconnus ici, jusqu'à la fin de son règne. Pour fortifier sa thèse, M. Schaefer a entrepris de démontrer qu'après la mort de Henri V, ni Lothaire, ni Conrad III, ni Frédéric Barberousse, n'ont agi d'après les normes du Concordat. M. R. regarde cette interprétation comme erronée, tant pour le texte que pour les faits. Il concède que les termes employés par le *Privilegium* sont en effet assez vagues pour autoriser un doute, mais il appuie sur cet argument, qu'on peut appeler de bon sens, savoir qu'en négociant l'arrangement de Worms, les deux parties ont dû vouloir créer des rapports pacifiques durables [3], et qu'en tout cas l'empereur, prince intelligent et hardi, n'aurait jamais consenti à renoncer à jamais à des prétentions de vieille date, contre de maigres concessions simplement momentanées (p. 43-57). Puis, au point de vue du *processus* historique il démontre (M. Friedberg l'avait déjà fait avant lui) que c'est bien plus tard seulement que les théoriciens ultramontains dans le Saint-Empire (un Gerhoh de Reichersperg, par exemple), ont proclamé que cette interprétation fut *de tout temps* dans la pensée de la curie ro-

---

1. C'est le *Cod. Parisin. lat.* 9631, étudié en 1894, par M. de Nostitz-Rieneck.
2. Il faut dire que l'apostrophe directe du texte (*Ego Calixtus... tibi Heinrico*) milite en faveur d'une application toute personnelle de la convention.
3. Est-ce absolument sûr, pour l'un comme pour l'autre?

maine [1]. Pendant tout le règne de Lothaire, tout au moins, elle a cependant accepté l'explication primitive et ce n'est que sous Conrad III que la situation s'est envenimée de nouveau.

Si nous nous sommes un peu longuement arrêté au mémoire très consciencieux et bien déduit de M. Rudorff, ce n'est pas que nous croyions que son travail mettra fin désormais à toutes les controverses sur la matière. Il est certain, tout au contraire, qu'historiens et jurisconsultes continueront à se chamailler sur ces quelques lignes de latin et qu'on essaiera de le réfuter à son tour, comme il a réfuté ses prédécesseurs. Mais à constater combien sont embrouillés et délicats ces petits problèmes et combien, pour des hommes savants et désireux de vérité, ils comportent de solutions divergentes, on se confirme toujours plus dans la conviction que les grands problèmes de l'histoire exigent de longs efforts de patience et de labeur, qu'on ne les résout ni par des constructions *à priori*, ni par des effets de style, et que pour cheminer sûrement, il faut se résigner à avancer pas à pas.

R.

E. Bernheim. Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie. Mit Nachweis der wichtigsten Quellen und Hülfsmittel zum Studium der Geschichte (3e et 4e édit., refondue et augmentée). Leipzig, Duncker, 1903, XII-781 p. gr. 8.

C'est un heureux signe des temps, qu'un gros manuel de méthodologie historique ait eu en si peu de temps une 4e édition (la première est de 1889). Voilà un livre qui ne correspond à aucun examen, qui ne peut être lu que par des spécialistes et qui trouve un public suffisant pour épuiser deux éditions en moins de dix ans. Le succès est d'ailleurs pleinement mérité, j'ai eu l'occasion de le dire ici à propos de la deuxième édition. M. Bernheim a su rassembler en un volume la description de toutes les opérations du travail historique, le résumé de toutes les discussions théoriques sur l'histoire et un grand nombre de renseignements pratiques utiles aux étudiants en histoire (sur les instruments de travail).

La distribution générale des matières et la doctrine du Manuel sont restées les mêmes que dans la précédente édition, M. B. n'avait pas de motif de les changer. Mais il ne s'est pas contenté de mettre son livre au courant, en ajoutant les titres d'ouvrages ou de collections parus depuis la première édition ; il a grossi son volume de 143 pages (sans compter l'Index [2]) en intercalant des paragraphes sur

---

1. Selon la parole d'Othon de Freysing : « *Hoc* (*privilegium Calixti*) *pro bono pacis sibi soli* (*scilicet Heinrico*) *et non successoribus datum dicunt Romani.* »

2. L'Index des noms a passé de 9 pages à 13, l'Index des matières de 14 à 26.

les théories, sinon nouvelles, du moins devenues à la mode, des écoles sociologiques et socialistes ; il a tenu à indiquer ce caractère nouveau en ajoutant au titre les mots « et de philosophie de l'histoire » Toutes les parties de l'ouvrage ont été amendées et augmentées par des développements, des exemples nouveaux et des mentions critiques de travaux récemment publiés. Les passages nouveaux les plus importants sont dans le paragraphe : « Relations de la science historique avec les autres sciences », et le paragraphe « Philosophie de l'histoire » où Lamprecht est pris corps à corps et où est discutée la théorie marxiste du matérialisme historique.

Puisque M. B. m'a si souvent cité — d'ordinaire pour constater son accord avec moi — il me permettra de lui dire que sur les points où il croit différer de moi, le désaccord ne porte guère que sur des malentendus.

Quand j'ai cherché un terrain solide pour y appuyer la certitude en matière historique, j'ai été conduit, en précisant la notion traditionnelle du témoignage, à constater qu'elle doit être ramenée à l'*observation* ; ce qui m'a permis de faire rentrer l'histoire dans la condition de toutes les sciences empiriques, qui toutes partent de l'observation. En analysant les conditions nécessaires pour établir une proposition scientifique, j'ai reconnu que toutes les sciences empiriques, avant d'admettre une proposition, exigent : 1° qu'elle s'appuie sur plusieurs observations ; 2° que l'observation soit prise et *notée* dans des conditions régulières (c'est ce qu'on appelle un procès-verbal d'observation). Il m'a fallu constater qu'aucun document historique ne remplit les conditions d'un procès-verbal correct (la critique est destinée à suppléer à ce défaut) et que les historiens ont la mauvaise habitude d'admettre des propositions qui reposent sur une observation unique. C'est ce que M. B. appelle mon scepticisme (*Skepsis*). Mais lui-même est assez réfléchi pour exiger aussi « l'accord des sources indépendantes » (p. 174, n. 2), et il reconnaît que les récits historiques reposent sur des « observations que nous ne pouvons ni répéter, ni contrôler » (p. 176). Ni lui ni moi, ne sommes pour cela des sceptiques ; nous employons tous deux le « doute méthodique » qui depuis Descartes est la règle de toute science ; nous cherchons dans quelles conditions ce doute cesse pour faire place à la certitude scientifique, et nous sommes d'accord sur ces conditions. Il est vrai qu'il faut renoncer à connaître sûrement la marche de l'armée de Xerxès ou les aventures de Frédégonde, puisque nous ne les connaissons que par une affirmation unique. Il y a ainsi en toute science empirique des choses qu'on n'arrive pas à savoir. Mais la masse des connaissances certaines en histoire moderne — et même en histoire du moyen âge — est si énorme qu'elle décourage tout scepticisme. La preuve c'est qu'on peut écrire des volumes entiers d'histoire générale dont aucune ligne ne risque d'être contestée.

M. B., pour se rassurer contre le scepticisme, fait appel aux débris matériels (*Uberreste*) qui nous donnent l'assurance que le passé a existé. Il me reproche de n'en pas avoir vu l'importance (p. 174, n° 2) [1] et il attribue à cette lacune ma tendance au scepticisme. Il est vrai que dans notre *Introduction aux études historiques*, Langlois et moi n'avons pas exposé la technique de l'étude des monuments matériels ; c'est qu'il s'agissait (nous le disions expressément) non de faire un traité complet de Méthode, mais de donner au public historique une direction pratique pour ses études ; (or sauf pour l'archéologie ou les histoires spéciales) les historiens ne travaillent guère que sur des documents écrits.

Les débris matériels donnent la certitude (et surtout l'impression très forte) que le passé a vraiment existé, en ce sens ils préservent du scepticisme total ; mais ils ne font connaître de ce passé que des fragments insuffisants pour le comprendre : il suffit de voir combien les périodes préhistoriques restent obscures malgré la masse des débris préhistoriques. Si M. B. leur attribue un rôle si important dans la connaissance, c'est qu'il fait rentrer parmi les *Uberbleibsel* non seulement les objets matériels, mais aussi les documents officiels (*Geschäftliche Akten*), y compris les lettres. C'est jouer sur les mots; évidemment un acte officiel est un débris du passé ; mais les annales, chroniques, biographies que M. B. range dans une catégorie différente de sources (qu'il appelle la *tradition*), sont aussi des débris du passé. La différence n'en reste pas moins très grande entre les objets et les écrits, quels qu'ils soient. L'objet est une réalité matérielle qui nous renseigne sur les actes matériels de son auteur; l'acte officiel *écrit*, de même que la chronique, ne nous fait connaître de son auteur qu'un acte matériel insignifiant, le mouvement de sa main sur le papier ; il ne nous renseigne sur les faits passés que par voie de symbole, en tant qu'il nous sert à nous représenter les mots que l'auteur a dû avoir dans l'esprit. Le différend entre M. B. et moi se réduit donc à cette différence de classification. Je suis si loin de méconnaître l'importance capitale des *Uberreste* au sens très large où il les entend, que je recommande de fonder l'histoire sur les documents pratiques (administratifs) et les lettres plutôt que sur les récits historiques et les mémoires (ce qu'il appelle la tradition). Le passage même de moi, cité par M. B, p. 529, note 22. « Les *objets* n'ont de rôle en sciences sociales que pour l'histoire de la technique » suffit pour montrer que dans ma terminologie, le mot « objet » a un sens beaucoup plus restreint que les *Uberreste* de M. B. qui donne ici même comme exemple pêle-mêle une monnaie, des restes de cités

1. P. 497, il est même dit, à propos du cas d'un témoignage unique, qu'on n'a pas le droit de le rejeter quand il s'agit de « *Uberresten* (que Seignobos, ici comme partout, laisse tout à fait de côté »).

acu stres, une borne milliaire, des livres de comptes, une pièce de procédure.

M. B. (p. 589, n. 1) paraît s'étonner que dans mon analyse des opérations de construction, je n'aie pas distingué de l'exposition (*Darstellung*) la « *Reproduktion* » c'est-à-dire la représentation des choses du passé qu'on a besoin de se faire par l'imagination. Ce n'est qu'une différence de terminologie, j'ai décrit l'opération sous le mot *construction*.

Sur toutes les questions essentielles je suis d'accord avec M. Bernheim, je ne puis donc que me réjouir du succès de son excellent Traité et recommander vivement aux lecteurs français cette nouvelle édition.

Ch. Seignobos.

L. Brédif. **Du caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau** étudié dans sa vie et ses écrits, Paris, Hachette, 1906; in-8° de III-414 pages, avec une lettre reproduite en phototypie.

On éprouve d'abord quelque peine à entrer dans l'esprit de ce livre. Alors que la méthode historique apparaît de plus en plus comme le meilleur moyen de rendre compte des phénomènes littéraires du passé et, ce qui est l'important, de faire justice à chacun selon son temps et les circonstances, on s'étonne de voir rassembler en une synthèse immobile et comme sur le même plan statique tout ce que la vie et l'œuvre de Rousseau présentent de notable. Une armature assez compliquée de notes et de renvois s'ajoute à des chapitres dont on ne perçoit pas comme on le voudrait l'ordre et la succession : c'est ainsi que la préface annonce « une étude établie sur la complexion intellectuelle et morale d'un auteur régenté par son tempérament », et que les pages consacrées au tempérament de Rousseau ne viennent qu'au chapitre X. M. Brédif insiste à plusieurs reprises sur les contradictions de la pensée de Jean-Jacques, sur le peu de solidité de ses idées systématiques, il donne pour premier sous-titre à son chapitre IX : *Importance des dates*; cependant l'ouvrage tout entier paraît fondé sur une sorte de permanence attribuée à un certain nombre de données autour desquelles s'organise le détail des remarques et des observations. Procédé inquiétant, lorsqu'on le trouve appliqué à un « homme des révolutions », des volte-face soudaines et des sautes d'humeur imprévues comme fut celui-ci.

Aussi bien, l'objet de M. B. n'a pas été de replacer dans son cadre la figure morale du philosophe de Genève; et son livre, à le considérer sous un autre angle, reprend un certain intérêt. C'est d'abord un

répertoire, assez commode grâce à son index, et assez méthodique [1], des principaux *thèmes* épars dans la correspondance et les ouvrages d'un écrivain « confidentiel » par excellence : et ainsi la recherche d'un passage significatif, la confrontation de Rousseau avec Jean-Jacques se trouvent facilitées par cette espèce de *somme* des témoignages les plus mémorables que lui-même a fournis. Ensuite, la lecture de ce tableau d'ensemble, à cause de la disposition que l'auteur lui a donnée, aboutit à une impression qui n'est pas la plus juste possible, mais où se fait le départ souhaitable entre l'essentiel et l'accessoire : les traits dominants du caractère de Rousseau apparaissent en lignes de plus en plus insistantes et renforcées, tandis que les mouvements secondaires de la sensibilité s'indiquent ainsi que de légères hachures [2].

F. Baldensperger.

Agnes Hunt. **The provincial committees of safety of the American Revolution.** Francis Butler publication fund. Western reserve University, Cleveland, 1904, 180 p. in-16.

Mlle Hunt, professeur d'histoire à Wells College, a étudié un des faits les plus caractéristiques de la Révolution américaine, ces comités de sûreté publique, analogues au Comité de Salut public de la Révolution française, qui ont, dans chaque colonie, organisé et armé l'insurrection contre le gouvernement légal. Ces organes si importants avaient passé presque inaperçus de la génération antérieure d'historiens américains, au temps où on aimait à voir dans la grande crise la « Guerre de l'Indépendance » plutôt que la Révolution et où on les regardait plus volontiers de haut (du point de vue du Congrès) que de près, du point de vue des colons.

L'auteur a étudié les colonies une à une, ce qui est le seul moyen d'y voir clair ; tout en les réunissant en trois groupes, New-England, colonies du milieu, colonies du Sud. Sur chacune elle a rassemblé

1. La note de la p. 246 serait mieux rattachée au paragraphe du *progrès* ; la p. 258 rentrerait bien dans le chap. VIII, article *Botanique*.

2. Est-ce (p. 35) le XVIIIe siècle où Hobbes (1585-1679) préconisait la force? La question de la portée genevoise du *Contrat social* est esquivée p. 58; lire Ginguené p. 77 ; muscadin (p. 117) vient trop tôt pour 1792 ; les allusions à la musique des p. 235 et 388 sont fort contestables : comment verrait-on dans *le Songe d'une nuit d'été*, *Struensee*, le *Désert*, des « applications » de l'idée dont *Pygmalion* avait été la réalisation manquée? et quelle singulière opposition indiquée entre la « sérénité » de Beethoven et les « beautés aiguës » de Wagner! C'est attribuer à l'établissement des « réputations littéraires » plus d'équité qu'il n'est vraisemblable que d'écrire (p. 392) que « l'intensité de la répercussion est le dynamomètre du génie ».

les faits essentiels que lui fournissaient les recueils de documents de la colonie, et les biographies et les histoires. Elle a indiqué ses sources dans une bibliographie sommaire qui n'a évidemment aucune prétention à être complète. Mais il s'agit ici d'un résumé où l'on « puisse trouver à portée de la main l'essence d'une masse de matériaux », et pour réunir les faits nécessaires à ce résumé il suffisait d'un petit nombre des livres pour chaque colonie. Les faits sont exposés dans un ordrre strictement chronologique, ce qui est la seule façon sûre de comprendre la naissance et les transformations d'une pratique révolutionnaire. Le comité est suivi jusqu'à sa dissolution, époque très différente suivant la colonie; en Massachussets 1775, en New-Hampshire 1784, en Vermont 1778, en Rhodes Island 1781, en Connecticut 1783, en New-York 1778, en New-Jersey 1778, en Pensylvanie et Delaware 1777.

La revue de toutes les colonies autorise à une conclusion générale. Les comités avaient la charge de mettre en défense la colonie ; ce sont eux qui ont mis sur pied les premières armées et les ont pourvues de vivres, de vêtements et de munitions, ce qui n'était pas facile en Amérique. Ils avaient des pouvoirs sans limites, car ils agissaient au nom du salut public et quelques-uns se sont servis de ces pouvoirs contre les adversaires de la Révolution au point de se rendre odieux aux loyalistes. Mais cette autorité absolue était de courte durée, ils étaient nommés par la Convention de leur colonie et souvent réélus. D'ailleurs sous la dépendance du Congrès qui pouvait les dissoudre ; leur situation rappelle celle d'un cabinet parlementaire.

Le dernier chapitre sur les origines anglaises du Comité de sûreté aurait été mieux placé en tête. Il s'agit de savoir si les Américains ont consciemment imité la Révolution d'Angleterre et les comités de 1642, 1647, 1659 ; cela semble prouvé par l'existence d'un comité de sûreté à Boston et à New-York en 1689 qui forme le chainon intermédiaire.

Ch. Seignobos.

Contre la Terreur. L'insurrection de Lyon en 1793, le siège, l'expédition du Forez, d'après des documents inédits, par René Bittard des Portes, avec un plan de Lyon pendant le siège. Paris, Émile Paul, 1906, in-8° de xi-586 pp.

L'insurrection de Lyon en 1793 n'avait pas encore été l'objet d'une étude aussi complète que celle de M. Bittard des Portes. L'auteur a sur ses devanciers l'avantage d'une meilleure documentation, grâce à l'abondante moisson qu'il a recueillie aux archives départementales et municipales de Lyon, dans d'importantes collections particulières et aux archives de la guerre.

Toutefois, dans ce dernier dépôt, il paraît avoir négligé la relation du siège de Lyon par le lieutenant Robardey, manuscrit utile à consulter pour les travaux de défense exécutés par les Lyonnais, et dont MM. Krebs et Moris avaient déjà reconnu l'intérêt. M. B. a aussi omis, lacune plus fâcheuse, le *Précis historique* du siège par le général Rivaz, qui commandait la 3e division de l'armée assiégeante. En raison de la personnalité de l'auteur, ce document méritait de retenir l'attention. — Le général Rivaz dit notamment avoir contribué à faire changer le plan d'attaque et ajoute que si ce parti avait été adopté dès le mois de juillet, la ville eût été prise un mois plus tôt et Toulon occupé avant l'arrivée des Anglais.

Le général affirme aussi l'existence d'une correspondance entre « les meneurs de Lyon et le Roi de Sardaigne », sans en fournir d'ailleurs la preuve, ce qui en effet n'a pas été établi. Mais M. B. commet une exagération dans le sens opposé quand il dit que « l'insurrection de Lyon n'eut jamais un caractère royaliste » (p. 566), ou bien serait-il dupe des apparences? S'il est vrai que la majorité de la population lyonnaise était en somme attachée à la Révolution et que les chefs de l'insurrection montrèrent une grande prudence, néanmoins ceux-ci et presque tout l'état-major de l'armée de Lyon étaient des royalistes notoires ou d'anciens officiers de l'armée de Louis XVI ; et ils avaient su unir leur cause à celle du peuple de Lyon à la faveur d'une équivoque entretenue grâce à cette formule, qui était devenue le mot d'ordre des insurgés : « résistance à l'oppression ». Le général Rivaz dans le mémoire dont nous avons parlé plus haut, disait judicieusement : « ce n'est pas de ce royalisme dont je leur fais un crime, mais de leur hypocrisie à le déguiser. » La sympathie qu'a inspirée à l'auteur la cause des insurgés lyonnais ne lui a pas permis d'apercevoir cette couleur royaliste de l'insurrection.

Pourtant son livre, qui est le fruit de recherches sérieuses, témoigne d'un évident souci d'impartialité. Il y manque encore un résumé des évènements et un aperçu de l'état des esprits à Lyon depuis le commencement de la Révolution : c'était la véritable et nécessaire introduction à l'étude de l'insurrection lyonnaise. Il reste enfin à regretter que cet ouvrage soit écrit d'une plume parfois lourde et traînante et que les erreurs de détail y soient nombreuses [1].

Ty.

---

1. Page 180, l'auteur rend Danton complice de Marat dans les massacres de septembre ; le fait n'est pas prouvé ; p. 521 : il confond Beraud (Marcelin) député à la Convention et plus tard au Conseil des Anciens, avec Beraud (Paul Émilien), procureur général de la commune à Lyon et dans la suite député aux Cinq Cents. Ailleurs, on lit que Bonaparte « se distingua » à l'attaque d'Avignon : or, il n'y était pas. — P. 24, lire Héricé au lieu de *Fkériet ;* p. 66, Lasource (*Lafource*);

Un grand aventurier du XIXe siècle. **Gordon Pacha,** par Achille Biovès. Ouvrage contenant deux cartes. Paris, Fontemoing, 1907. In-8e, VII et 345 p. 3 fr. 50.

Voici la meilleure biographie que nous ayons de Gordon. Les biographies françaises ne comptent pas. Les biographies anglaises, même celles de Boulgers et de Hake, sont diffuses, plates, partiales, incomplètes par quelque côté, et leurs auteurs ont eu tort, ce nous semble, de ne pas utiliser la correspondance de Gordon autant qu'ils auraient pu le faire, et de ne pas mettre en lumière les collaborateurs du héros[1]. L'ouvrage que nous offre M. Biovès, a tous les mérites que ses devanciers n'ont qu'en partie; il est complet, et M. Biovès sait mettre en œuvre les documents dont il dispose, en reproduire l'essentiel, en tirer tout ce qu'ils renferment d'intéressant et de topique. Il ne se borne pas à narrer de la façon la plus sûre, la plus intéressante et la plus animée, sans que ses récits aient jamais rien d'aride et d'ennuyeux, la vie si accidentée et si pleine de l'officier anglais qui combat en Crimée, délimite la frontière turco-russe, commande en Chine l'armée *toujours victorieuse* — qui méritait plutôt le nom d'armée toujours battue — dirige des travaux de défense sur la Tamise, surveille la navigation des bouches du Danube, gouverne les provinces équatoriales de l'Égypte et après avoir séjourné à l'île Maurice et au Cap, vient mourir si glorieusement au Soudan. Il ne se borne pas à tracer d'instructifs tableaux — soulèvement des Taïpings, situation des pays soudanais, relations de Gordon avec les Abyssins et les Basoutos, révolte du Mahdi — ou à tracer de curieux portraits, l'intrigant Burgevine, le fastueux et perfide Zubehr, l'Italien Jessi qui fut le digne lieutenant de Gordon. D'un bout à l'autre du livre, et notamment dans un des chapitres les plus remarquables, le chapitre intitulé l'*apôtre* — où est étudiée avec une grande finesse et un heureux choix de citations la conversion de Gordon et le changement qui fit de lui un illuminé et comme un chef de secte — M. Biovès montre pourquoi le grand aventurier occupe dans l'histoire de l'Angleterre une place à part. On tenait Gordon pour fou parce qu'il heurtait sans ménagement les intérêts et les préjugés, parce qu'il dévoilait brutalement les calculs des politiques, parce qu'il était mystique et fataliste. Mais ce Bayard, mêlé un peu, à vrai dire, de don Quichotte, s'est dévoué à la cause des faibles et des déshérités; il avait l'âme haute, il

---

p. 164, le chef de bataillon d'artillerie Gassendi (écrit à trois reprises *Gaffendi*); p. 209, le chef de bataillon Lacoche (*Laroche*); p. 229, les chefs de bataillon Coyude (*Coyade*), Alléon (*Alleau*); p. 232, les chefs de bataillon Gaugelin (*Gaujolin*), Lixot (*Livey*), Meyer (*Mayer*), Pouvereau (*Pouvereau*), Pouget (*Ponget*); p. 359, les officiers de l'armée révolutionnaire Parein (*Furein*), Houssaye (*Haussaye*), Mauban (*Maubon*), Halin (*Haleis*), *Vezien* (Vizen), Burard (*Bricard*), etc.

1. M. Biovès aurait pu, en citant les biographes qui l'ont précédé, les apprécier, ne fût-ce que d'un mot, comme nous le faisons ici.

l'avait miséricordieuse, au point qu'il craignait toujours d'être trop sévère et versait à regret le sang de ses ennemis. Lorsqu'il prend le commandement des Chinois, il croit remplir une mission d'humanité, et dans cette campagne de Chine il joint à ses talents militaires une justice et une bonté qui le font adorer de tous. A son retour en Angleterre, quand ses compatriotes veulent fêter ce condottierre qui ne s'est battu ni par ambition ni par amour du lucre, il se soustrait aux ovations, et à Gravesend, où il est chef du génie, il transforme sa maison en asile et chaque soir, à l'école gratuite, il enseigne à des enfants la religion et la géographie. Gouverneur de l'Equatoria et vice-roi du Soudan, il s'efforce, malgré les cabales, malgré les intrigues de ceux qui le qualifient de Mardochée, de détruire la traite des noirs, de ces noirs qu'il considère comme des frères, comme des égaux, et, fort de sa confiance illimitée dans la Providence, fort de son énergie et de son endurance, franchissant en trois années près de quatre mille lieues à dos de chameau et de mulet, il finit, sinon par triompher des traitants, du moins par porter un coup cruel au trafic de l'*ivoire noir*. Quant l'Angleterre recourt à lui après les victoires du Mahdi, quand il s'embarque comme un souverain à Charing-Cross, escorté par lord Granville qui lui prend son billet, par lord Wolseley qui lui porte sa valise, et par le duc de Cambridge qui lui ouvre la portière du wagon, il part avec l'espérance de voir les Soudanais s'affranchir de l'oppression, et si un malentendu s'élève bientôt entre lui et le ministère Gladstone, c'est que, tout en préparant l'abandon du Soudan, il n'entend pas laisser le pays dans un état affreux de trouble et de désordre. Il est bloqué dans Karthoum et séparé de l'Europe; mais il attend l'expédition nécessaire, l'expédition qui doit écraser le Mahdi, sauver l'honneur de la nation anglaise et préserver la population de l'anarchie. Cette expédition se fit, elle arriva trop tard, et dans des pages dramatiques M. B. raconte comment — le 26 janvier 1885 — succomba Gordon. On ne peut qu'approuver le jugement final de l'auteur. Gordon ne fut ni un grand général ni un grand homme d'état ni même un habile administrateur parce qu'il avait trop d'insouciance en matière de finances; mais cet Anglais maigre au teint rouge, à la moustache brune, aux yeux bleus, doux, vagues et parfois animés d'une flamme perçante, était un de ces hommes rares qui s'immolent à l'idée du devoir; il fut un chevalier chrétien, et l'Angleterre a raison de s'enorgueillir de ce héros égaré dans notre siècle mesquin; nul, a dit Tennyson, n'a été plus simple et plus noble[1].

A. C.

---

1. Lire p. 253 Heumann au lieu de *Heuman*; traduire p. 339 *simpler* par « plus simple » et non par « plus droit »; pourquoi ne pas avoir mis sur le titre les dates de la naissance et de la mort du héros, 1833-1885?

ARULLANI (Vitt. Amed). **Victor Hugo lirico.** Naples, Pironti, 1906. In-8° de 181 p., 1 fr. 25.

L'auteur soutient contre MM. Faguet, Lanson, Brunetière que V. Hugo n'a pas été seulement un grand poète lyrique, mais un penseur, et, en accordant qu'on peut relever des faiblesses dans sa vie, il ne veut pas qu'on censure son caractère. J'ai peur que sa généreuse apologie ne rencontre beaucoup d'incrédules; en outre, le lecteur regrettera que M. A. n'ait pas écourté sa première partie, beaucoup trop rapidement, analytique, pour développer la deuxième; mais ce qui importe, ce qui mérite notre gratitude, est qu'il consacre un volume de près de 200 p. à un de nos écrivains. Autant les comptes rendus de nos pièces de théâtre et de nos romans pullulent dans les journaux italiens, autant il est rare qu'au-delà des Alpes on écrive un livre sur un de nos auteurs : le cas est même, pour employer une expression courante, *piuttosto unico che raro.* Et non seulement M. A. publie tout un livre, mais il écrit sur un poète descendu dans la tombe depuis 20 ans, alors que ses compatriotes n'ont d'yeux et d'oreilles que pour l'homme du jour, pour le livre qui vient de paraître et que leur idéal serait de juger les nouveautés sur les *bonnes feuilles.* Et non seulement, il a lu plume en main tout V. Hugo, mais il a lu de même tous ses censeurs et aussi tous ses défenseurs; il a interrogé dans ces deux camps jusqu'à des critiques dont le grand public français ignore les noms. En attendant que l'exemple courageusement donné par M. P. Toldo porte ses fruits et que nos classiques attirent enfin l'attention des Italiens, M. A. leur donne une leçon salutaire : nous lui en sommes très obligés. On lui accordera d'ailleurs que chez nous les ripostes aux idolâtres de V. Hugo ont été quelquefois trop vives : il cite avec raison M. Arturo Graf, qui a réclamé déjà contre certaines exagérations de plume. C'est précisément parce que l'opinion des étrangers peut tempérer les excès alternatifs des critiques nationaux, que nous souhaitons à M. A. des imitateurs.

Charles DEJOB.

G. P. GOOCH. **Annals of politics and culture (1492-1899).** Cambridge, Univ. press. 1901, x-530 p. 8°.

M. Gooch, l'auteur de l'excellente histoire des *Idées démocratiques anglaises au* XVII° *siècle*, a eu une idée très juste et très pratique qu'il a exécutée à l'aide de plusieurs collaborateurs (indiqués dans sa Préface). Il a voulu donner un Manuel des principaux faits historiques, depuis 1492 jusqu'à 1899, encondusant parallèlement l'histoire politique et

l'histoire de la civilisation. Le livre se compose d'une série de « Tableaux chronologiques » en deux parties disposées en regard : sur la page gauche les faits politiques (*Politics*), sur la page droite les faits de civilisation (*Culture*). Sont imprimées en caractère gras les indications qui permettent de dater, de localiser et de reconnaître la catégorie de faits :

1° la date en tête de chaque page et à chaque changement d'année; 2° le pays en commençant par l'Angleterre (s'il y a lieu l'Ecosse et l'Irlande), puis la France, puis suivant les époques l'Espagne, l'Italie ou l'Allemagne ; après les pays d'Europe l'Amérique (sans divisions) à la fin les autres continents ; 3° la catégorie de faits (dans la série Civilisation) : en tête, suivant la tradition qui donnait la préséance à la Faculté de théologie, les faits d'histoire ecclésiastique avec l'indication du pays (*English Church*, *French Church*): puis la littérature, la science, l'art, la philosophie, l'économie politique, l'enseignement, quelquefois la philologie et l'histoire, le droit (*law*), la géographie ; ensuite sous la rubrique *Social* les faits importants par leurs conséquences sociales ou économiques : tarifs douaniers, inventions pratiques, agitations (humanitaire anti-esclavagiste), réforme pénale, institutions d'assistance, lois ouvrières ; tout à la fin la nécrologie de l'année.

Le livre se termine par deux appendices :

A, *Bibliographie* détaillée divisée en « Livres de références » (bibliographie et encyclopédies), — histoire générale politique, histoire — de la civilisation, — ouvrages relatifs à chaque pays, 21 rubriques subdivisées chacune en un nombre variable de paragraphes (d'ordinaire deux, politique, civilisation).

B, Listes chronologiques de souverains ; on y a joint les premiers ministres anglais depuis Walpole et les archevêques de Cantorbery.

Tous les faits sont classés sous un numéro. — Un index alphabétique renvoie au numéro de chaque nom d'hommes, de pays, ou de chose mentionné dans le texte.

Les mentions ne sont pas rédigées suivant la tradition des mementos en style télégraphique : on a pris la peine de résumer en une phrase le contenu du livre mentionné, ce qui n'a pas toujours été facile.

Il va sans dire qu'un ouvrage ainsi conçu est exposé à des critiques de plusieurs sortes : on pourrait discuter sans fin sur la division des matières, sur la classification des faits, sur le choix des mentions et sur les menues erreurs de dates ou d'interprétations inévitables dans un pareil recueil. Il est évident qu'un Français sera un peu surpris de trouver en 1899 la littérature politique représentée seulement par ces deux mentions. « La théorie philosophique de l'État de Bosanquet explique sa nature organique et attribue une valeur permanente à la doctrine de Rousseau et de Hegel. La crise de l'État moderne de Benoist plaide pour la représentation non du nombre, mais des intérêts et des professions ». Mais à quoi serviraient ces chicanes ? Celui

qui se sert de ce livre doit de la reconnaissance à M. Gooch et à ses collaborateurs qui se sont soumis à une tâche ingrate pour lui fournir un si commode instrument de travail.

Ch. SEIGNOBOS.

I. R. PASSOW. **Das Wesen der Ministerverantwortlichkeit in Deutschland.** Eine staatsrechtliche Studie. Tubingen, Laupp, 1904, VI-79, 8°.

II. H. POHL. **Die Entstehung des belgischen Staates und des Norddeutschen Bundes.** Eine staatsrechtliche Studie. Tubingen, Mohr, 1905, X-54, 8° (Abhandlungen aus den Staats-Verwaltung und Völkerrecht, t. I, fascic. I.

Ces études de droit constitutionnel, toutes deux consciencieuses, fournissent deux exemples instructifs de l'inconvénient d'appliquer les catégories abstraites du droit aux faits complexes de la vie politique.

I. M. Passow, voulant étudier la responsabilité individuelle en Allemagne, ne s'est pas contenté d'exposer en citant les textes le régime adopté dans les différents états allemands (chap. 2) et dans l'Empire (chap. 3). Il a *commencé* par chercher « l'essence de la responsabilité ministérielle dans l'État monarchique » (chap. 1) [1]. Après avoir cité les auteurs, il se rallie à la théorie qui ne se contente pas de deux espèces de responsabilités : 1° judiciaire exercée sous forme de mise en accusation ; 2° parlementaire [2] exercée par l'obligation de se retirer devant un vote du Parlement. Il admet une troisième espèce, la responsabilité « *politique* », propre à la monarchie constitutionnelle, qui consiste en ce que le ministre est obligé de répondre... aux questions des députés, sans être d'ailleurs obligé de les satisfaire. Il fait rentrer dans cette troisième catégorie la fameuse « responsabilité morale » que la Constitution de l'Empire allemand attribue au Chancelier, et comme il la baptise « politique parlementaire », cela lui permet de traiter de haut les députés allemands qui s'obstinent à déposer des projets de loi pour organiser la responsabilité inscrite dans la Constitution, en particulier les socialistes ; c'est même pour répondre à luer projet de 1903 qu'il déclare avoir publié son travail [3].

II. M. Pohl s'est posé la question de la « naissance de l'État » (*Entstehung*). Il pensait que pour comprendre l'organisme de l'État

---

1. Les chapitres 1 et 2 ont paru dans la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*.

2. La liste des monarchies à régime parlementaire comprend outre l'Angleterre, Belgique, Grèce, Roumanie, Luxembourg, Suède, Norwège (plusieurs cas douteux) Espagne, Portugal, Italie, Serbie, mais on n'y trouve ni Danemark ni Pays Bas.

3. La *Deutsche Literaturzeitung*, numéro du 24 nov. 1906, a donné un long compte rendu critique du travail de M. Passow.

allemand fédéral actuel il fallait connaître au point de vue du droit public (*staatsrechtlich*), le processus de la fondation de cet Empire ; et il lui a semblé que cette naissance d'État pouvait être éclaircie par l'étude d'un cas analogue, la création de l'État belge après la révolution de 1830.

L'étude historique de cette création montre un peu d'inexpérience, M. P. s'est beaucoup servi de « Lavisse-Rambaud » (*sic*) sans se demander qui est l'auteur du chapitre sur la Belgique et ce qu'il vaut. Pour le rôle de Charles Rogier il en est resté au livre de Juste et ne connaît pas le grand travail de Discailles.

L'examen juridique des événements l'amène à rejeter la théorie de certains juristes allemands qui regardent comme impossible dans le monde contemporain la situation d'un pays « sans État et sans droit » (*staat-und rechtlosen Zustand*) et par conséquent la naissance d'un État « à partir d'une situation sans État ». Il reconnaît qu'en Belgique il s'est écoulé un temps entre la séparation d'avec l'État hollandais et la création du nouvel État belge ; les faits (*Vorgänge*) accomplis dans ce temps sont « indéfinissables au point de vue du droit » (*rechtlich*), de là résulte « l'impossibilité de construire juridiquement l'acte de création de l'État belge » (*juristische Unkonstruierbarkeit*) ; c'est un « fait inaccessible à la construction juridique ».

S'appuyant sur cet exemple, l'auteur étudie, historiquement, puis juridiquement, la création de l'Allemagne du Nord en 1867 et découvre un moment où l'ancienne Confédération n'existait plus et où l'État fédéral n'existait pas encore.

Un homme habitué aux méthodes de l'histoire est toujours un peu étonné d'une méthode qui exige tant d'efforts et emploie un vocabulaire si compliqué pour arriver à des résultats évidents.

Ch. Seignobos.

Wörterbuch der Elsässischen Mundarten, bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart. II, 5-6. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8°, 520 pp. et une grande carte géogr. Prix : 16 mk. (savoir, respectivement, 4 et 12 mk.).

MM. Martin et Lienhart ont achevé, au bout de neuf ans, le monument linguistique qu'ils ont consacré au noble pays à jamais regretté de la France et de ses enfants exilés. Il n'y a plus qu'à les féliciter de leur laborieux effort, couronné d'un plein succès. Aussi bien, dans ces deux dernières livraisons, c'est à peine si l'on découvre çà et là une addition, une légère rectification à proposer, et il n'est plus guère temps de le faire, puisque l'ouvrage est définitivement clos. J'en relèverai pourtant quelques-unes : les Alsaciens et les

germanistes qui s'y intéresseront pourront les insérer entre les pages du précieux volume.

P. 665 b (*Nachmittag*), il eût été bon d'indiquer la prononciation, colm. *nómétày*. — P. 667 b, « mardi » est aussi en colm. *tsischtik*. — P. 774 b, lire *Tschotter* en tête d'article. — L'article *Wegerich* donne bien le mot composé *Spitzwegerle* (p. 804 a); mais l'article *Wederich* (791 a) omet *Spétsewätri*, qui est à Colmar l'appellation courante du plantain. — P. 814 a, *weil* « parce que », colm. *wél*. — P. 816 a, manque le mot *wétrwéle* = *Widerwille*. — P. 842-3, pourquoi ne pas écrire *wór* « vrai » et *wóret* « vérité »? Cet *o* fermé est très long. — P. 858 a, « en avant », non pas *fürwarts* Co., mais *förwarts*, avec ce même *o*. — Ib., il manque l'article *kèyewàrt* = *Gegenwart*. — P. 858 b, *wert*, j'aurais écrit *wàrt*, à cela près que les auteurs paraissent réserver le signe *á* pour l'*a* assombri; mais il faudrait aussi pouvoir distinguer l'*a* pur long de l'*a* pur bref. — P. 860 b, l'article aurait pu rappeler l'amusante *Frau Werzina* du *Tolle Morgen* de Pick. — P. 865 b, « eau bénite », à Colmar, j'ai toujours entendu *kwichtwàsser*, et non *wicht-* tout court. — P. 876 a (et 966 b), *wàschtle* « brioche », pourquoi ne pas donner l'étymologie? lorr. *wastel* = fr. *gâteau*. — P. 896 b (*zehn*) et 901 b (*zählen*), à Colmar *tsè* et *tsèle*, par *è* ouvert et long, tandis que la graphie donnerait à supposer un *é* fermé. — Ib., soit là, soit même à l'Index, j'ai vainement cherché le mot *verzeihen* « pardonner », Co. *frtsèye*. — P. 917 b, « quelle heure est-il? » à Colmar, non pas *wèl tsit ésch's*, mais simplement *wèl sit* : ce que je constate à l'honneur de la constance des lois phonétiques, puisque dans le dialecte *z* après *l* se réduit toujours à *s*.

A la lecture il m'est revenu en mémoire deux facéties qui auraient pu trouver place dans ces colonnes. — A propos de *Duttle* « les seins » (p. 729 a), cette innocente grivoiserie : *tse tipi* (le village de Düppigheim, vallée de la Bruche, canton de Geispolsheim) *wó aim t' wìrtin t' title* (le village de Düttlenheim tout proche) *ùs'm fenschtr tsait*. — A propos du sens de *wüest* « indécent » (p. 877), un professeur de ce nom se présente un jour dans une compagnie bourgeoise, où il y a des dames, et quelqu'un lui demande : *ón wi haise si?* Lui, un peu timide : *min námen ìsch wischt*. Une dame, indulgente : *O, si khènnen -e tòch sáue*. — On reconnaîtra, j'espère, sous ma gauche transcription, le savoureux accent, bonhomme et narquois, du Strasbourg d'Arnold.

Les suppléments à l'ouvrage entier ne tiennent pas moins de 38 pages, encore que très brièvement rédigés. Les auteurs y ont visiblement admis tout ce qui leur a paru d'importance dans les critiques ou les communications diverses qu'a provoquées depuis près de dix années la publication de leur dictionnaire. J'y signale (p. 958 a) l'étymologie d'un mot qui m'a bien souvent intrigué, — et non pas

moi seul, si j'en juge par la quantité d'anecdotes invraisemblables que j'ai ouï conter pour en expliquer l'origine : — *Pumpernickel*. Eh bien, c'est tout bonnement « bon père Nicolas », le titre, sans doute, ou le refrain d'une chanson française qui eut son heure de célébrité, il y a au moins trois siècles, et qui depuis lors est tombée dans le plus noir oubli. Elle ne devait pas être de nature édifiante, à en croire le proverbe qui en est demeuré (colm.) : *wán 's tr môte-n ésch, se séngt mer tr pumprnékl én tr khérich*.

L'ouvrage se termine par un index alphabétique général qui ne doit guère enfermer moins de 35.000 mots. J'en ai vérifié au hasard quelques-uns, avec leurs références, que j'ai toutes trouvées de la plus parfaite exactitude.

La belle carte dialectale d'Alsace qui accompagne la dernière livraison est l'œuvre exclusive de M. Lienhart [1].

V. HENRY.

L'article précédent est le dernier dont Victor HENRY ait corrigé les épreuves. Notre collaborateur, un des plus zélés et des meilleurs de tous, est mort soudainement le 6 février à Sceaux dans sa cinquante-septième année. C'était un excellent homme au cœur chaud et au caractère droit. C'était en même temps un savant de premier ordre, ingénieux, sagace, profond, infatigable. Ses ouvrages faisaient autorité, et plusieurs ont eu l'honneur d'une traduction. Comme nous, nos lecteurs, regretteront la perte de cet érudit qui nous a donné, sur les divers domaines qu'il cultivait avec une égale maîtrise, sur le sanscrit et la grammaire comparée, sur les langues germaniques et sur les dialectes de l'Alsace, son pays natal, sur le folklore tant d'articles si solides et si intéressants. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 7 février 1907*. — M. Héron de Villefosse fait une communication au sujet de fouilles exécutées à Sainte-Colombe, près de Vienne (Isère), dans l'emplacement connu sous le nom de Palais du Miroir. On y a trouvé des richesses archéologiques importantes et toute une série de statues. La plus belle et la plus connue est la Vénus accroupie du Louvre qui fut découverte avant 1828. Au mois d'octobre dernier, M. Héron de Villefosse a pu retrouver le pied gauche de cette statue, qu'il présente à l'Académie.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

---

1. Je ne me séparerai pas des auteurs sans les remercier de l'accueil qu'ils ont bien voulu faire à la petite documentation qu'a pu leur fournir, soit mon *Dialecte Colmarien*, soit mes recensions de la *Revue critique*.

Le Puy, imp. R. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 25 Février — 1907

A. Michaelis, **Die archaeologischen Entdeckungen des neunzehnten Jahrhunderts.** Leipzig, Seemann, 1906. In-8, viii-325 p.

Depuis qu'a paru cet excellent livre, esquisse d'une histoire de l'archéologie militante au xixe siècle, il n'a pas quitté ma table; je l'ai lu une première fois avec plaisir, puis, bien souvent, je l'ai consulté comme un manuel, je dirais presque comme un ami. L'auteur, un des derniers survivants de l'école de Jahn, n'a pas eu l'occasion de diriger lui-même des fouilles; mais, depuis bientôt cinquante ans, il a été mieux informé que personne des progrès de l'archéologie figurée, de la muséographie et de l'histoire de l'art antique. Deux tentatives pour embrasser un si vaste sujet avaient été faites depuis O. Müller, l'une honorable, par Stark, l'autre dont il vaut mieux ne rien dire; le travail de M. Michaelis, indépendant de ceux de ses devanciers et tout de première main, les annule, parce qu'il est l'œuvre d'un savant de grande lecture, de vieille expérience et — ce qui ne gâte rien — d'une bienveillance qui le porte à chercher et à retenir, dans l'œuvre des archéologues du xixe siècle, les services rendus plutôt que les fautes et les erreurs. Parfois même il semble que M. M. ait péché par trop d'indulgence. Parlant des recherches de M. Carapanos à Dodone, qui ont fixé définitivement l'emplacement du vieux sanctuaire (p. 113), il ne dit pas que cet Hellène a été devancé, dans l'identification de Dodone, par un membre de l'École française d'Athènes, Gaultier de Claubry, et qu'il s'est intentionnellement abstenu, pour rehausser son propre mérite, de citer le nom et de rappeler les titres de son devancier (cf. Radet, *Histoire de l'École d'Athènes*, p. 316). Les procédés de Beulé envers l'architecte Titeux, mis en évidence par

M. Radet dans le même ouvrage (p. 274, 278), auraient dû être également marqués en passant (p. 50), ne fût-ce que pour rendre justice à Titeux, dont M. M. ne parle pas. A la p. 232, M. M. ne reproche à Cesnola qu' « un peu de dilettantisme », sans rien dire des impudentes mystifications de ce chercheur de trésors. Mais n'en a-t-il pas été dupe à son tour, comme l'avait été M. Perrot, puisqu'il parle (p. 233) du « trésor de Curium », avec ses chambres souterraines contenant l'une des objets d'or, l'autre des objets d'argent, etc. ? Il est admis aujourd'hui que ce souterrain n'a existé que dans l'imagination de l'aventurier italien, mort directeur du Musée métropolitain de New-York.

Si les travaux des Allemands sont naturellement résumés avec le plus de détail (cf. l'*Introduction*, p. v), ceux des Français, des Anglais, des Italiens ne sont pas négligés ; dans cette histoire où le chauvinisme scientifique aurait pu si facilement s'insinuer, on n'en trouve aucune trace. Ce n'est pas à dire que M. M. soit au courant des choses de France comme il l'est, par suite d'anciennes relations, de celles d'Angleterre, sans quoi il n'aurait pas doté le Louvre du trésor de Bernay (p. 222), ni attribué le portefeuille de l'Instruction publique à Beulé (p. 50).

Parlant des collections Blacas, Pourtalès et Castellani, on s'étonne que l'auteur ait passé sous silence la collection Campana, fruit, en grande partie, des fouilles exécutées aux frais de son possesseur ; il aurait aussi pu dire un mot des fouilles d'Ostie et de la collection Torlonia qu'elles enrichirent. — P. 84, M. M. écrit que le British Museum acquit, à Paris, les collections Pourtalès et Blacas. Cela est inexact pour la collection Pourtalès qui, vendue à Paris aux enchères, est aujourd'hui dispersée entre plusieurs musées et les héritiers (français et allemands) du collectionneur, lesquels ont racheté en 1865 beaucoup de belles pièces. A la même page, on lit ceci : « Pendant la guerre franco-allemande, Newton apprit qu'on avait fait des trouvailles archéologiques à Vaison ; comme il le racontait lui-même, il prit sa valise et partit pour la France, d'où il rapporta le *Diadumène.* » Si Newton racontait ainsi l'acquisition de la célèbre statue, il se vantait. Toute la correspondance officielle relative à cette affaire a été publiée par Rayet. Le *Diadumène* fut découvert avant 1868, offert au Louvre par Eugène Raspail la même année, refusé par le Louvre, puis offert *à deux reprises*, en 1868 et en 1869, au British Museum, qui le fit acquérir par Newton en 1869. C'est sur l'ordre de son chef hiérarchique, W. Jones, que Newton partit pour le Midi ; il n'y a là rien qui ressemble à un exploit.

La correspondance publiée par Rayet montre que le *Diadumène* ne put être acquis par Londres qu'à la faveur de l'indolence de Nieuwerkerke et de la discorde qui régnait alors, au Louvre, dans le département des antiques. Le cas de l'admirable collection Blacas est analogue ; Newton n'eut à triompher d'aucune concurrence. Napoléon III

attachait une importance légitime à l'acquisition de ce merveilleux ensemble; il ne voulait point que la France en fût privée. Par deux fois, il demanda à Longpérier, conservateur des antiques du Louvre, d'en faire l'estimation; mais Longpérier, pour empêcher l'achat, fit des estimations ridiculement basses et sa force d'inertie paralysa le bon vouloir du souverain. Blacas dut traiter avec le British Museum; Napoléon III, averti par le commandant Oppermann, se fâcha; malheureusement, il était trop tard. Un buste en marbre de Longpérier figure dans une salle du Louvre; il serait peut-être mieux placé ailleurs. Ce que je dis là n'est pas pour rabaisser le mérite de Newton; mais M. M., en louant comme il convient l'auteur des fouilles d'Halicarnasse et l'organisateur du Musée Britannique, fait la part un peu trop belle à l'auteur d'acquisitions globales qui ne lui furent pas un seul instant disputées [1].

M. M. a parlé des recherches préhistoriques et protohistoriques, qui sont une des gloires de l'archéologie au XIX[e] siècle. Je relève à ce sujet quelques menues erreurs, faciles à corriger dans une deuxième édition. P. 179, les découvertes d'objets d'art dans les cavernes françaises sont antérieures à 1853, le bel os gravé du Chaffaud ayant été exhumé avant 1845. On ne peut pas dire que le mammouth appartienne à une plus ancienne période que le renne, puisque ce sont les deux représentants par excellence de la faune froide. — P. 180, M. M. écrit que l'âge du fer est caractérisé par l'emploi du fer « *für allerlei Gerät* »; je crois qu'il faut préciser et dire que la caractéristique de l'âge du fer est l'emploi d'*armes* faites de ce métal. La civilisation de Hallstatt s'est étendue jusqu'en Bosnie, où a été fouillée la plus vaste nécropole de cette époque, celle de Glasinac; M. M. a laissé de côté les explorations si fécondes entreprises dans cette région par les savants autrichiens, MM. Hoernes, Truhelka, Fiala, etc. — P. 181, la découverte de la civilisation du deuxième âge du fer (La Tène) est bien antérieure à 1876, tant en Suisse qu'en Champagne; le mérite doit en revenir surtout à Hildebrand et à Franks. Ce qui est dit, à la même page, de la persistance du style géométrique dans le nord de l'Europe, ne peut plus être maintenu sans réserves après les beaux travaux de M. Montelius, dont le nom n'est pas une seule fois cité par M. M. Du reste, l'histoire de l'archéologie préhistorique et protohistorique ne saurait être résumée utilement en quelques pages; il faut remercier M. M. de ne pas l'avoir entièrement omise et souhaiter qu'elle tente bientôt la compétence d'un préhistorien de profession [2].

Salomon REINACH.

---

1. A l'index du volume de M. M., le nom de Newton revient *onze fois*, celui de son successeur Alex. Murray *pas une*. Est-ce tout à fait juste? Murray a conduit à Chypre des fouilles très sérieuses et très productives, qui contrastent avec les *razzias* plutot malfaisantes d'un Cesnola.

2. P. 115, le grand relief de Triptolème n'a pas été découvert au cours des fouilles

J. Kont, **Geschichte der ungarischen Litteratur**, (dans la collection *die Litteraturen des Ostens*), Leipzig Amelang, 1906, 272 p. in-8.

M. Kont s'est donné pour mission de servir d'intermédiaire entre l'Europe occidentale et la Hongrie. Il parle et il écrit avec la même facilité le magyar, l'allemand et le français ; aussi n'est-il pas étonnant, mais est-il tout de même flatteur pour la France, que les éditeurs de l'importante collection : les littératures de l'Est, se soient adressés à lui quand ils ont songé à publier une histoire de la littérature hongroise. Le manuel qu'il nous donne aujourd'hui est excellent, clair, précis, commode à manier ; on le lira sans fatigue, on le consultera surtout avec fruit et on y reviendra souvent.

M. K. a mené son œuvre jusqu'à nos jours, ce qui est toujours une entreprise délicate. Il a su concilier avec infiniment de tact la courtoisie bienveillante que l'on doit aux auteurs contemporains et la vérité à laquelle le public a droit. Il a su surtout, ce qui n'était pas aisé, éviter de tomber dans les énumérations fastidieuses. La liste des noms qu'il nous donne est longue sans doute et je ne dis pas que je n'en aurais pas sacrifié quelques-uns ; mais, en somme, les auteurs qu'il cite ont tous assez de valeur ou au moins de notoriété pour qu'il fût peut-être nécessaire de les indiquer. Surtout, le critique sait assez habilement disposer la lumière pour que du premier coup nous distinguions les œuvres maîtresses et les écrivains supérieurs. Ses jugements sur Arany par exemple, sur Jokai, sur Csiky, sont assez poussés et ses analyses assez développées pour que nous puissions nous faire d'eux une idée vivante et que leurs physionomies nous restent dans la mémoire.

Peut-être est-il permis seulement de regretter que les idées générales soient un peu trop sommairement indiquées, que les caractères distinctifs des diverses périodes par exemple ne soient pas assez vivement mis en lumière ou que l'auteur n'ait pas un peu plus insisté sur l'influence des diverses écoles allemandes et françaises : nul n'avait mieux qualité pour ces études de littérature comparée que l'auteur de « l'Influence française en Hongrie ».

Le volume se termine par une bibliographie sommaire, où sont indiqués les ouvrages essentiels et qui sera fort utile aux travailleurs. Dans cette bibliographie, les ouvrages français sont trop rares, — non par la faute de M. K. Il est vraiment fâcheux que la France, qui a

---

de Lenormant à Eleusis, mais fortuitement, lors de la construction d'une école (*Bullettino*, 1859, p. 200). — P. 179, on ne peut pas parler de l'ornement des *métaux* à propos de l'âge de la pierre et des monuments mégalithiques. — P. 202, la découverte des sarcophages de Clazomène est du 5 septembre 1882 ; j'ai assisté à l'arrivée à Smyrne du premier de ces objets. — P. 206, racontant les fouilles de l'Acropole d'Athènes (1885-1891), M. M. écrit : « La nature et les circonstances de la découverte de chaque objet furent consignées par écrit avec grand soin. » *Utinam!* Mais ceux qui ont assisté à ces fouilles ne le croient pas.

toujours trouvé parmi les Magyars de si vives sympathies, paraisse se désintéresser de l'histoire d'un peuple qui, s'il est permis de regretter certains de ses actes, n'en a pas moins donné des preuves d'admirable vitalité et qui compte certainement parmi les plus énergiques et les plus remarquables de l'Europe. Nous espérons bien que M. K., qui est désormais officiellement chargé d'un cours de langue et littérature magyares à la Sorbonne, formera des élèves qui deviendront ses collaborateurs. Il n'est plus désormais possible à personne de connaître toutes les langues qu'il serait utile de savoir : pour compenser les inconvénients qui résultent de l'avènement à la vie scientifique et littéraire des jeunes nationalités, il est nécessaire d'organiser des équipes qui nous tiennent au courant de ce qui s'accomplit autour de nous. — L'équipe magyare a pour le moment au moins un chef excellent, — c'est beaucoup.

E. DENIS.

The Cambridge modern history, planned by the late Lord Acton, ... edited by A. W. WARD, G. W. PROTHERO, STANLEY LEATHES, vol. IV. The Thirty year's war. Cambridge, University press, 1906, XXX, 1003 p. in-8°. Prix : 20 francs.

Feu lord Acton, *professor regius* d'histoire moderne à l'Université de Cambridge, avait conçu le projet de rédiger avec le concours de ses collègues, amis et élèves, une *Histoire générale des temps modernes*, qui présenterait au public anglais le tableau des événements des quatre derniers siècles, raconté dans un même esprit progressiste et libéral, d'après les recherches et les résultats les plus récents de la critique contemporaine. Les trois premiers volumes de cette *Histoire moderne de Cambridge* ont paru au cours des dernières années; MM. Ward, Prothero et Leathes, successeurs ou collègues de lord Acton, viennent de mettre au jour le tome IV qui porte le titre, un peu incomplet, de *Guerre de TrenteAns*, alors qu'il embrasse l'histoire du XVIIe siècle depuis ses débuts [1] jusqu'à la signature des traités d'Oliva et des Pyrénées, et la mort de Mazarin. L'ouvrage est divisé en vingt-sept chapitres de très inégale longueur, rédigés par une quinzaine de collaborateurs. C'est M. A. W. Ward qui a rédigé les six chapitres relatifs à la Guerre de Trente Ans proprement dite et aux négociations de Münster et d'Osnabruck. Les chapitres sur l'histoire intérieure de la France (*Richelieu*, *Mazarin*) sont dûs à M. S. Leathes, et l'on a demandé à la plume si compétente de M. Boutroux un chapitre spécial sur *Descartes et le cartésianisme*. Onze chapitres sont consacrés à l'histoire de l'Angleterre, ce qui serait peut-être un peu trop pour un ouvrage de ce genre publié en France ou en Allemagne,

1. Il y a même des chapitres qui remontent jusqu'au seizième siècle pour certaines rubriques de l'histoire universelle (Pays scandinaves, Papauté).

mais ce dont on ne saurait s'étonner dans un ouvrage destiné par des savants anglais à leurs compatriotes. Ils ont été rédigés par M. G. W. Prothero, avec le concours du colonel Lloyd, de MM. A. Shaw, J. R. Tanner, Hume Brown, R. Dunlop, C. H. Firth et A. Clutton Brock. L'Espagne de Philippe III et Philippe IV est racontée par M. Martin Hume, l'histoire spéciale de la Scandinavie et de la Pologne par M. Reddaway, celle des Provinces Unies des Pays-Bas par M. G. Edmundson. Les directeurs de l'entreprise ont invité M. Moritz Brosch à leur fournir le tableau de la politique du Saint-Siège; la question si complexe de la Valteline a été étudiée par M. Horatio Brown; enfin, l'histoire des colonies de l'Asie et de l'Amérique et celle des luttes ardentes pour leur possession nous est présentée par M. E. Egerton, dans le dernier chapitre de l'ouvrage.

Évidemment il n'a pas été possible de raconter ainsi l'histoire de toute l'Europe occidentale et centrale pendant plus d'un demi-siècle, sans s'exposer à des répétitions partielles [1], sans marquer parfois aussi certaines nuances dans les jugements; mais on doit dire pourtant que ces cas sont très rares et que les directeurs de l'entreprise ont su, soit par une révision vigilante du manuscrit, soit en inspirant dès l'abord à leurs collaborateurs leur propre manière de voir, arriver à donner une impression remarquable d'unité pour la pensée, et même pour le style, à une œuvre qui est due à tant d'écrivains divers. Choisis pour leur compétence particulière, ceux-ci ont véritablement mis à point les questions en litige d'après les plus récentes recherches, et dans ce volume de plus d'un millier de pages compactes, il serait difficile de trouver matière à des critiques plus conséquentes [2]. Sans doute, sur bien des points, on peut différer d'opinion avec le narrateur, mais les solutions prudentes sont toujours préférées, parfois les questions elles-mêmes laissées sagement en suspens, faute d'arguments décisifs, et partout le désir d'équité l'emporte, même quand des principes politiques ou religieux évidemment chers aux auteurs, pourraient les pousser à conclure autrement.

Il ne faudrait pas non plus trop appuyer sur les inconvénients pourtant réels, qui résultent de la place occupée par les différents chapitres dans l'ensemble du volume [3]; un lecteur intelligent saura toujours s'y retrouver. Ce que je serais surtout tenté de reprocher aux auteurs de l'*Histoire moderne*, c'est la résolution prise de rédiger

---

1. C'est ainsi qu'on nous raconte les péripéties des négociations de Westphalie, deux fois, à deux cents pages de distance.

2. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il n'est plus de mise aujourd'hui de parler, même en hésitant, de l'empoisonnement de Bernard de Weimar par quelque agent français (p. 380). On sait qu'il est mort des suites d'une fièvre paludéenne.

3. C'est ainsi, par exemple, que l'*Histoire de France* étant placée après l'*Histoire des négociations de Westphalie*, on ne nous raconte les batailles de Rocroy et de Fribourg qu'après la signature du traité de Münster.

leur immense travail (et c'est évidemment pour eux une question de principe) sans une seule note, sans le plus petit renvoi aux sources. On conçoit le système pour un petit manuel d'histoire universelle de trois cents à quatre cents pages, et même on doit l'approuver. Mais quand on raconte avec autant de détails qu'on le fait ici, les menus faits d'une période de soixante ans, en plus d'un millier de pages, il arrive infailliblement qu'on met sur le même plan les faits importants et les données accessoires, intéressantes à coup sûr, mais qui encombrent alors le récit. En les rejetant dans les notes, en les y signalant en passant, on rend service aux lecteurs désireux de s'instruire plus à fond; mais en les conservant dans la narration courante, on n'alourdit pas seulement celle-ci, on la rend parfois opaque. On fatigue en tout cas le lecteur un peu novice ou pressé. On l'oblige surtout, en l'absence de toute annotation, à croire comme parole d'Evangile tout ce qu'on lui raconte; car, évidemment, ce ne sont pas les très copieuses bibliographies, placées à la fin de du volume, qui le tireront d'embarras. Devant ces centaines de volumes, ces milliers de brochures, entassés sous ses yeux, il ignorera le plus souvent auquel de ces écrits il devrait s'adresser pour contrôler tels renseignements du texte, pour étudier plus à fond telle question spéciale. Je regarde donc la méthode suivie comme anti-scientifique et comme peu recommandable, même dans un ouvrage destiné au grand public, à plus forte raison s'il est destiné, comme je le suppose, aux étudiants des universités anglaises et américaines.

Quant à la *Bibliographie* elle-même, qui forme un ensemble de plus de cent cinquante pages, je voudrais tout d'abord remercier les auteurs de l'avoir jointe à leur travail. Elle est très riche, consciencieusement établie, et c'est la première fois peut-être qu'en dehors de certaines monographies allemandes et du grand catalogue de M. Knuttel, dont nous avons à plusieurs reprises entretenu nos lecteurs [1], on a essayé de donner au grand public une idée, au moins approximative, de l'énorme littérature des brochures et pamphlets qu'a suscités la guerre de Trente Ans. Mais le choix est difficile dans un déluge d'imprimés pareils et il semble bien que la présence de tel ou tel travail, ancien ou moderne, s'explique plutôt par le fait qu'on l'a trouvé dans la belle collection de lord Acton, incorporée à la bibliothèque de Cambridge, alors que tel autre aurait pu et dû y figurer tout autant, sinon de préférence [2]. On y trouve une quantité de travaux du XVIII[e] et du XIX[e] siècles, absolument vieillis, ou qui n'eurent même jamais de valeur scientifique; qu'on les cite, pour montrer qu'on les connait, je le veux bien, mais il faudrait au moins avertir le lecteur, par un signe

---

1. *Catalogus van de Pamfletsammeling*, etc. (voy. *R. Cr.*, 14 juillet 1890).
2. Ainsi l'on ne trouvera pas parmi les ouvrages relatifs à la paix de Westphalie le *Corps diplomatique* de Du Mont!

conventionnel quelconque, qu'il n'a point à s'en préoccuper. Çà et là, il y a des erreurs (confusion de personnes [1]), ou des fautes d'impression qui ne sont pas relevées aux *Corrigenda* [2], et qui sembleraient prouver que les ouvrages catalogués n'ont pas toujours été vus par le compilateur [3].

Mais je ne voudrais pas m'arrêter sur ces menues critiques; le travail de M. M. Ward, Prothero, Leathes et de leurs collaborateurs, est, je le répète, dans son ensemble, un remarquable résumé des innombrables études spéciales consacrées depuis un siècle, à l'histoire de cette période si importante de l'histoire européenne qui s'étend de la mort de Henri IV à la mort de Mazarin; c'est un résumé critique, rédigé avec talent, et je n'en connais pas, à l'heure actuelle, qu'on doive lui préférer, dans quelque langue que ce soit.

R.

Ed. Driault, **La question d'Orient** depuis ses origines jusqu'à nos jours. Préface de G. Monod. 3e éd. revue. Paris, Alcan, 1905, xv-407 p. in-8° (Bibl. d'hist. contempor.) 7 fr.

Le succès de ce livre, marqué par cette troisième édition, n'a rien de surprenant. La question est de celles qui intéressent un large public et le livre satisfait le besoin de ce public, car M. Dr. est un guide sûr et agréable. Il est de plus — ce qui est rare en cette matière — un guide courageux qui n'a pas peur de montrer au public cultivé ce que lui cachent ses journaux, l'horreur des massacres des Arméniens et la politique inhumaine du sultan.

C'est l'œuvre d'un historien qui ne s'enferme pas dans l'actualité. Toute la première partie (p. 1-103) est consacrée aux « origines » depuis l'Empire byzantin jusqu'au Congrès de Vienne.— La deuxième partie (p. 104-240) traite la période classique de la question d'Orient, la révolte des Grecs, Mahmoud, le Tanzimat, les guerres de Crimée et

---

1. Ainsi, p. 805, Denis-Martial Avenel, l'éditeur des *Lettres et papiers de Richelieu* est confondu avec M. le vicomte d'Avenel, qui a écrit *sur* Richelieu, mais qui devrait figurer aussi dans la Bibliographie, comme continuateur de Chéruel dans l'édition des *Lettres de Mazarin*, où il n'est pas nommé.

2. Je transcris ici quelques-unes de ces fautes d'impression notées au passage. — P. 42, lire *serrer* pour *ferrer*. — P. 88, l. *Marescot* p. *Marescol*. — P. 204, l. *de Saint-Étienne* p. *Étienne*. — P. 804, l. *Hepp* p. *Heppe*. — P. 813, l. *Dutzend* pour *Dutzer*. — P. 817, l. *Ungersdorff* p. *Ingersdorff*. — P. 819, l. *Stumpf* p. *Rumpf*. — P. 821, l. *Havemann* pour *Hovemann*. — P. 826, l. *Parieu* p. *Parien*. — P. 834 l. *Miraeus* p. *Mircus*. — P. 865, l. *Castelen* p. *Casleben*. — P. 867, l. *Vantorte* p. *Vautorte*. — P. 865, l. *Breucker* pour *Brencken*, etc., etc.

3. P. 810. Les *Historische Relationes* de G. Wintermonat ne s'arrêtent pas en 1624; j'en possède encore une de 1629. — P. 840. Le titre de la brochure citée n'est pas « Il prudente et *ardito* (?) politico », mais *aveduto* (avisé). — P. 865. On donne un titre *allemand* à un article du P. Ingold qui a paru en *français*, dans la *Revue d'Alsace*.

des Balkans. — La troisième partie, qui est la plus neuve, expose « les questions actuelles » : politique d'Abdul Hamid, massacres d'Arménie, affaires de Crète et de Macédoine. Par un artifice d'exposition M. D. y a rattaché toute l'histoire de l'intervention des Européens dans l'Asie antérieure (conflits des Anglais et des Russes, conquête du Turkestan) et dans l'Afrique du Nord (Égypte, Soudan, Abyssinie, Algérie, Tunisie).

Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie élémentaire sans prétentions érudites, évidemment destinée à un public de lettrés peu exigeants ; on y trouve beaucoup de manuels scolaires ou d'articles de revue ; la date de publication des livres n'est pas indiquée et il n'y figure que des travaux en français.

La conclusion paraît exacte, à condition de remplacer le mot *islam* par celui d'États musulmans. Il ne serait pas exact de parler du « recul de l'islam » à un moment où la religion musulmane continue à avancer ; mais il est vrai que la puissance des États musulmans diminue, du moins dans l'aire géographique où M. D. a renfermé son étude, l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord. Il est certain que l'Empire ottoman s'est montré impuissant à se réformer et n'est maintenu que par la rivalité des puissances européennes.

Ch. SEIGNOBOS.

GATTI (Pasquale). **Esposizione del sistema filosofico di Giacomo Leopardi : saggio sullo Zibaldone.** Florence, Le Monnier, 1906. 2 vol. petit in-8 de 454 et 296 p.

Cet ouvrage est à la fois un début et un hommage de reconnaissance ; l'auteur l'a dédié à M. A. Chiappelli, de l'Université de Naples, dont on connaît en France comme en Italie l'esprit étendu et souple. On peut donc compter pour l'avenir sur un jeune homme formé à une bonne école et qui sent le prix de la direction reçue. Pour le travail qu'il nous présente aujourd'hui, le seul défaut grave en est la longueur démesurée. Non pas que Leopardi n'ait été véritablement un philosophe, mais, comme le dit très bien M. G. lui-même (II, 261), il a choisi sa doctrine plutôt qu'il ne l'a inventée. Son cœur ne s'est pas précipité dans le pessimisme, il y a donné une adhésion réfléchie ; mais enfin sa philosophie n'exige pas 750 pages d'exposition. La transformation même qu'elle a subie dans son esprit au cours des années est trop connue pour qu'il y ait grand chose à enseigner là-dessus au public ; on sait (et M. G. rappelle loyalement grâce à qui) qu'après avoir disculpé la nature pour accuser l'homme, Leopardi a disculpé l'homme pour accuser la nature. M. G. a intelligemment distribué les pensées dont se compose le fameux *zibaldone* ; mais ce qu'il ajoute par là de précision, de clarté, aux connaissances acquises n'exigeait pas ce luxe de développement.

Toutefois, outre qu'il manie avec aisance la langue des philosophes, outre qu'il possède de vastes connaissances (voir par exemple, vers la fin, un curieux aperçu, d'après son maître, d'une école américaine née d'hier), il apporte du nouveau sur un point, l'influence des philosophes français du XVIIIe siècle sur Leopardi. Sans doute, on savait bien qu'il avait été leur coreligionnaire; le regretté Luigi Ferri avait établi que presque toutes les théories émises en Italie sur l'art et la science dans la première moitié du XIXe siècle sortent originairement de l'école de Condillac; M. G. le rappelle. Mais on n'avait pas encore aussi bien fait voir que Leopardi a lu de près nos encyclopédistes, qu'il leur doit une foule d'idées de détail. Peut-être M. G. eût-il accompli une tâche plus profitable en approfondissant, à cette occasion, le remplacement de l'influence littéraire de la France en Italie par son influence philosophique. Boileau y est renié à la fois au lendemain de l'Empire par les sages et par les fous; en revanche, l'influence de nos moralistes y grandit, je ne dis pas de nos métaphysiciens; car les restaurateurs du spiritualisme, les Gioberti, les Rosmini, n'y aiment pas beaucoup plus Descartes que ne font leurs adversaires. Mais nos prosateurs, où les écrivains italiens du XVIIIe siècle cherchaient uniquement des vues sociales ou politiques, sont consultés par ceux du XIXe sur l'origine et la destination de l'homme. Seulement les uns, comme Manzoni (et le fait n'a pas été suffisamment mis en lumière), interrogent nos moralistes du temps de Louis XIV; les autres, comme Leopardi, se tournent vers ceux du temps de Louis XV. Pour ceux-ci sur lesquels M. G. était naturellements en droit d'insister davantage, il aurait pu faire remarquer que Leopardi leur emprunte, outre leurs doctrines tant générales que particulières, leur tournure d'esprit, leur penchant à imaginer les faits plutôt qu'à les étudier. Leopardi a pris à Jean-Jacques sa théorie naïve du sauvage et, pour les anciens dont il connaît pourtant si bien la littérature, il se forge souvent d'eux une idée peu d'accord avec la réalité. Mais enfin M. G. cite et commente des passages bien curieux, par exemple ceux où Leopardi déclare que c'est Mme de Staël qui lui a révélé sa vocation philosophique, où il affirme que le plus superficiel des penseurs français connaissait mieux l'homme que *le plus profond des penseurs allemands*, que le sentiment chez ceux-ci est *d'autant plus faussé et forcé qu'il apparait plus vif*, que les *Allemands ont l'imagination faible*, qu'ils ne savent que *composer un tout faux avec des parties très vraies* (II, p. 339-340, 412, 413, 414, 415, 420).

Charles Dejob.

SALVEMINI (G.) **Il pensiero religioso, politico, sociale di Giuseppe Mazzini.** Messine, Trimarchi, 1905. In-8 de 202 pages. 1 fr. 50.

L'auteur du présent livre ne se borne pas à exposer la doctrine de Mazzini; il étudie les tempéraments avec lesquels Mazzini l'a souvent présentée, la distingue des doctrines de ses successeurs et montre en quoi il leur a, tout en les combattant, frayé la voie. Il a dépouillé plume à la main tous les écrits de Mazzini et les a coordonnés; il connaît tous les théoriciens contemporains de Mazzini et tous ceux qui sont venus après lui, tous leurs biographes et leurs critiques. A lire ses notes surtout, on ne croirait jamais que M. S., de son métier, étudie le moyen âge, tant il est versé dans l'histoire contemporaine! et ce n'est pas là de l'érudition en pure perte : on n'avait peut-être jamais fait si nettement toucher du doigt la conviction avec laquelle Mazzini se prenait pour un homme religieux, la candeur avec laquelle il s'offrait pour prophète d'un culte épuré (p. 17, 21, 29). On n'avait pas non plus si bien montré avec quel soin ce prédicateur d'insurrection interdisait l'appel à la force dans les gouvernements libres, combien il était prêt à se rallier temporairement à toute monarchie italienne qui chasserait l'étranger, ni comment, à certaines époques, tout en voulant s'entendre, les monarchistes d'Italie et lui se jouèrent réciproquement (p. 88 sqq.).

La partie la plus curieuse est celle où M. S. le défend contre les socialistes actuels prêts à le qualifier d'arriéré. Il avoue que Mazzini a passé une partie de sa vie à combattre leur propagande, à maintenir provisoirement les idées de patrie et de propriété individuelle. D'ailleurs les collectivistes et les communistes auraient mauvaise grâce à chicaner un homme qui affranchissait l'individu de l'Etat mais pour le livrer à des associations maîtresses de la terre et des instruments de travail. Puis, comme le montre fort bien M. S., Mazzini au fond est un despote qui entend refondre à sa mode Etats et intelligences; or, un despote aujourd'hui ne peut se soutenir qu'en livrant les riches aux pauvres.

Une démonstration curieuse et qui n'a pas tenté M. S., probablement parce qu'elle serait facile, consisterait à montrer que la religiosité de Mazzini menait aussi sûrement à l'athéisme que ses doctrines économiques au communisme. Mazzini glorifie Dieu, mais que faisait-il de lui? Le Créateur du monde? Soit, mais cet acte de toute puissance remonte loin. Le distributeur des châtiments et des récompenses? Non : Mazzini évite de s'expliquer sur ce point. Le promulgateur des lois de la morale? Mais la morale de Mazzini se résume dans l'apostolat politique. Son Dieu n'est en réalité que l'enthousiasme qui l'anime pour une œuvre où l'idée de sainteté est remplacée par celle de fraternité. Telle qu'elle était, sa foi a soutenu sa persévérance, son désintéressement, et elle rendrait encore les

mêmes services à ceux qui la partageraient; mais son Dieu a trop peu à offrir aux âmes vraiment pieuses, et il a si peu à faire que les socialistes actuels, empressés pourtant à multiplier les emplois, ont supprimé le sien comme une sinécure.

Charles DEJOB.

MAZZONI (Guido). **Avviamento allo studio critico delle lettere italiane:** *2ª ediz. interamente rifatta con appendici di P. Rajna e G. Vandelli.* Florence, Sansoni, 1907. In-8 de XL-249 p. 3 francs.

M. M. a doublement bien fait de publier les notions de bibliographie qu'il distribuait chaque année à ses élèves; d'une part les étudiants de toutes les universités italiennes et étrangères en bénéficieront; d'autre part, il vaut bien mieux que les maîtres indiquent aux élèves un répertoire facile à tenir au courant, au lieu d'employer une partie de leurs conférences à se répéter d'une année à l'autre. Aussi le volume en est-il à sa deuxième édition et l'auteur a pu l'enrichir considérablement, non par l'unique raison que la science a marché mais parce que l'utilité du livre est encore mieux comprise. On n'y trouvera pas seulement de la bibliographie proprement dite (répertoires relatifs aux divers genres de la littérature italienne, aux grands écrivains, aux anonymes, aux grands Ordres religieux; dictionnaires biographiques; chronologies; collections historiques et littéraires, descriptions sommaires des principales bibliothèques d'Italie; journaux; histoires de la littérature italienne et même de la production intellectuelle des différents peuples); on y trouvera en plus comme un manuel de l'apprenti dans l'art de reconstituer les textes (Sous quelles formes différentes les manuscrits s'offrent-ils à nous? Quelle en est la technologie? Quelles sont les principales causes des erreurs qui se sont glissées dans les manuscrits? Comment s'établissent la généalogie et l'autorité respective des manuscrits d'un même texte?)

L'auteur a très cavalièrement et très judicieusement pris son parti des reproches que certains lui adresseront pour n'avoir pas cité tel et tel ouvrage; il renvoie ces censeurs à l'histoire, authentique ou non mais parlante, d'un brave bibliothécaire allemand qui mourut en compilant la liste des ouvrages qui manquaient au dépôt dont il avait la garde. Les gens qui veulent ne rien omettre ne finissent jamais rien; le mérite d'un livre comme celui-ci est, non de dispenser des catalogues spéciaux, mais d'y renvoyer.

Un autre mérite, et qu'un homme d'une érudition très personnelle, un homme d'esprit, pouvait seul y mettre, est l'agrément. Partout où l'ouvrage ne se réduit pas forcément à un pur catalogue, il est d'une lecture piquante. L'auteur a beau résumer, il sait tant de choses, il

possède si bien l'art d'intéresser, qu'il amuse en même temps qu'il instruit. Les deux premiers chapitres feront foi de ce que j'avance, et j'en aurais autant à dire pour les appendices que M. M. a obtenus de M. P. Rajna et Vandelli. Bornons-nous à constater que le morceau de M. Rajna sur l'art de corriger les textes n'est pas seulement d'un paléographe de premier ordre mais d'un esprit fin qui n'oublie jamais qu'une bonne méthode n'est bonne qu'entre des mains expertes ; c'est un vrai plaisir de voir un des princes de la science affirmer et prouver qu'une méthode sévère qui n'est pas tempérée par l'esprit de tact et de divination ressemble fort à un bistouri bien affilé entre les mains d'un maladroit.

Charles Dejob.

Peyre (Roger). **Padoue et Vérone.** Paris, Laurens, 1907. Gr. in-8°, de 188 p. illustré de 128 gravures.

La collection des *Villes d'art célèbres* dont ce volume fait partie se recommande d'elle-même par le nombre des livres qu'elle compte déjà (24, plus 5 en préparation) et par les noms des auteurs, puisqu'on y distingue MM. Gebhart, L. Leger, Thédenat, Ch. Diehl, C. Enlart. M. P. est à sa place parmi ces hommes de science et de goût et c'est même la seconde fois que l'éditeur s'adresse à lui. On sent l'homme qui a étudié son sujet dans les livres et sur place, mais aussi l'homme qui, d'avance, possédait une foule de notions propres à éclaircir celles qu'il allait acquérir. Il s'est même trouvé quelquefois en état de compléter, sur les points les plus spéciaux, les données accumulées par les érudits, par exemple touchant la liste des maitres et des élèves de l'Université de Padoue, question pourtant *vexata*, comme disent les Italiens (p. 6). Habitué à une méthode sévère, il donne le plus grand soin à la chronologie, d'autant qu'il est familier avec tous les procédés qui la fixent ; mais il établit à travers les âges des rapprochements qui sont encore plus concluants qu'inattendus et ingénieux, témoin l'explication donnée de certaines inégalités de Giotto par des inégalités du fronton d'Égine (p. 57). Il démêle le trait particulier des villes ; on verra avec quelle justesse il fait sentir que Padoue doit plus, en art, au patriotisme de citoyens parfois obscurs qu'à ses princes. La comparant avec Vérone, il prouve qu'elle ne procède point, en peinture, de Venise et qu'elle relèverait plutôt de Florence, dont elle perfectionne la manière; il accorde qu'elle a produit de moins grands peintres que Vérone, mais soutient qu'elle a plus influé sur l'histoire de l'art ; et ce n'est pas là une théorie émise en passant, c'est le fond de son livre. Son opinion ne naît pas d'une partialité pour Padoue, puisque, quand il arrive à Paul Véronèse, il le juge avec une sympathie qui tient de l'allégresse. C'est même, sans

qu'il y ait mis aucun artifice, un plaisir pour le lecteur de finir sur cette sorte d'épanouissement du cœur.

Au reste, M. P. ne s'en est pas reposé sur les excellentes illustrations de son livre pour égayer ses discussions techniques ; il conte souvent d'amusantes ou dramatiques histoires (v. le sculpteur Taurigny à Sainte Justine, p. 30 ; l'assassinat de Vittoria Accoramboni, p. 42 sqq., etc.).

Le typographe lui a estropié quelques mots italiens, mais y a mis de la discrétion ; l'ouvrage est aussi agréable à regarder qu'à lire.

Charles Dejob.

Pierre Baudin, l'**Alerte**. Paris, Chapelot, 1906, in-12, 298 p., 3 fr. 50.

Alfred Duquet, **La faillite du Cuirassé**, Paris, Chapelot, 1906, in-12, 400 p., 3 fr. 50.

Capitaine Sorb, **Entre l'Allemagne et l'Angleterre**, Paris, Chapelot 1906, in-12, 370 p., 3 fr. 50.

Capitaine Charles Jacob, **Discours d'un capitaine à ses soldats**, Paris, Chapelot, 1906, in-12, 330 p., 3 fr. 50.

Capitaine Victor Duruy, **Le sous-officier dans l'armée moderne**, Paris, Chapelot, 1906, In-12, 110 p., 2 fr.

Capitaine Serret, **Causeries sur la tactique**, Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 232 p., 4 fr.

Capitaine Gamelin, **Etude philosophique sur l'art de la guerre. Essai d'une synthèse**, Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 106 p.

Capitaine Mahon, **L'armée russe depuis la campagne de 1904-1905**, Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 215 p., 5 fr.

Capitaine Dujour, **Annuaire officiel illustré de la colonie du Congo**, Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 230 p. avec carte.

Avons-nous, comme l'affirme M. Baudin, déjà oublié l'alerte de 1905, l'affolement qui saisit le gouvernement et le pays lorsqu'on découvrit qu'à la veille d'une guerre avec l'Allemagne au sujet du Maroc, la France n'était pas prête ? Après avoir établi clairement la grave responsabilité des Chambres, l'auteur constate avec tristesse (p. 45) que chaque fois qu'un orage européen a grondé sur nos têtes, nous avons éprouvé la même angoisse devant les lacunes de nos préparatifs. Il n'y a qu'un remède à cela : « Le jour, dit M. B. (xxii) où le plus grand nombre des citoyens connaîtra les éléments essentiels de cette organisation (de la défense nationale), on ne risquera plus de voir le Parlement faire des économies sur l'armement et l'équipement, l'approvisionnement des munitions, etc. » En conséquence, il se donne la tâche patriotique d'instruire l'opinion publique. La place lui manque pour traiter à fond les nombreuses et importantes questions militaires ; il ne fait souvent que les effleurer ; néanmoins ses collègues du palais Bourbon et du Luxembourg pourront trouver dans son ouvrage nombre d'utiles conseils. Ses jugements sont géné-

ralement impartiaux. Parfois les passions de l'homme politique percent sous le masque de l'écrivain : plein de confiance dans le peuple armé, il lui attribue tout le mérite des victoires de la Révolution sans dire un mot des soldats de l'ancienne armée qui eurent pourtant plus de part que les volontaires dans les luttes et les succès de 1792 et 1793. De même, il peint (p. 202) le Japonais « curieux par instinct, ambitieux par intelligence, avide de progrès », et cela suffit à son avis pour expliquer sa victoire sur le Russe « resté fruste et maintenu dans l'ignorance. » Il ne se souvient donc pas que sous l'uniforme des soldats d'Oyama battait le cœur des Samouraïs d'hier et qu'on a pu justement les comparer à des chevaliers du moyen âge, munis d'armes modernes, luttant contre des paysans et des ouvriers arrachés de force à leurs paisibles occupations? En dépit de quelques longueurs, dues surtout à l'insertion de préfaces écrites pour d'autres ouvrages et qui remplissent des chapitres entiers, nous souhaitons que ce livre soit beaucoup lu et atteigne ainsi le noble but que s'est proposé M. Baudin.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la croisade de M. Duquet, mais son intention a certainement été de montrer que la guerre russo-japonaise, loin de ruiner les théories qui lui sont chères, a confirmé d'une façon éclatante la *faillite du cuirassé*. Après l'inévitable hommage à l'amiral Aube, l'auteur discute en détail la grande bataille de Tsousima et s'efforce de prouver que les vrais vainqueurs sont les torpilleurs et les sous marins japonais, bien que l'existence et la présence de ces derniers aient été niées. Nous devons avouer que M. D. ne nous a pas convaincu sur ce point. D'ailleurs cela n'infirme pas autrement les arguments de l'auteur contre les « blindés » de toute espèce qu'il attaque avec une verve, une violence, on pourrait dire, qui ricoche sur leurs défenseurs. La cause eût gagné à être plaidée avec plus de ménagements pour les adversaires qui ne sont pas tous, nous voulons le croire, des amiraux trop attachés à leurs aises, des ingénieurs antidéluviens (p. 11), des actionnaires de grandes sociétés métallurgiques, des membres des syndicats révolutionnaires ouvriers (p. 279). Il n'est que trop facile d'injurier son adversaire; traiter en cinq pages un contradicteur de loup de mer, de Duguay-Trouin, de Chateaurenault, de Duquesne, de Jean-Bart, de Tourville, de Suffren, de Nelson du *Siècle* (M. D. est-il déjà à court de marins français pour passer ainsi à la Grande Bretagne?) n'a jamais rien prouvé, pas plus que d'appeler un amiral « le bouillant Achille des mers » (p. 219) ou l' « Isaïe de la marine française » (p. 235), un ex-ministre « le maritime vaudevilliste » (p. 268), et un de ses successeurs « le maître espalinodies » (p. 273). Nous regrettons d'autant plus ces intempérances de plume que la thèse de M. Duquet séduit beaucoup et paraît contenir une part très grande de vérité. Nous ferons toutefois des

réserves sur les « mères gigognes », bateaux rapides destinés à transporter au large toute une flotille de sous-marins et de canots automobiles torpilleurs, parce que ces navires n'existent pas encore et qu'on ne sait s'ils sont réalisables et pratiques.

Dans la première partie de son ouvrage M. le capitaine Sorb examine une question d'une importance capitale : l'utilité pour la France de l'entente cordiale. Il établit avec beaucoup de bon sens et de clarté que si l'amitié anglaise nous est précieuse, l'alliance anglaise ne nous serait point profitable en cas de guerre contre la Triplice, et que, loin d'être une garantie pour la paix, elle hâterait certainement les hostilités, car l'intérêt de la Grande Bretagne serait alors de précipiter la lutte contre l'Allemagne qu'elle sent inévitable pour elle. La seconde partie renferme trop d'utopies : M. S. y refait le monde à sa guise, donne à l'Allemagne l'Indo-Chine française et les Indes néerlandaises en échange de la Lorraine et du Cameroun, trafique de toutes nos colonies et finalement nous constitue un superbe empire africain où il englobe le Maroc et le Congo belge. Il reconnaît lui même combien tout ceci tient du roman; on trouve néanmoins dans cette partie du livre pas mal d'idées justes et d'aperçus nouveaux.

M. le capitaine Jacob n'a pas écrit une œuvre originale ou nouvelle; mais ses paroles respirent la foi, l'enthousiasme, et elles doivent avoir une grande influence sur ses hommes. Pourtant tous ceux qui ont fait des conférences morales savent que la difficulté n'est pas tant de prononcer des harangues plus ou moins éloquentes que de se mettre à la portée des auditeurs, en grande majorité paysans ou ouvriers ignorants et ayant presque tout oublié depuis l'école primaire. M. J. n'hésite pas à citer La Rochefoucauld, La Fontaine, Bossuet, Brunetière, Albert Samain, et, lorsqu'il lui vient à l'esprit une expression scientifique ou latine, il s'en sert sans scrupule. Tout cela est à la hauteur d'un élève de quatrième; cependant, à moins que le recrutement de la compagnie n'ait été tout à fait particulier, les deux tiers au moins des soldats ont dû sortir de la chambrée éblouis, mais non éclairés. M. J. nous prévient par une note que les conférences n'ont pas été imprimées telles qu'il les a faites « parce qu'elles n'eussent pas supporté la lecture ». Alors ces fioritures ont été ajoutées pour la lecture et nous le déplorons, car sans elles les discours du capitaine Jacob eussent fourni de précieux modèles.

Le capitaine Duruy, s'appuyant sur l'adoption du service de deux ans, et sur les enseignements de la guerre russo-japonaise où l'on a vu le rôle si important joué par les chefs des petites fractions, signale le besoin urgent d'un grand nombre de sous-officiers rengagés,

capables en temps de guerre de commander une section et même une compagnie, et en temps de paix de collaborer avec les officiers à l'instruction militaire et à l'éducation morale de l'homme de troupe. D'après M. D., les sacrifices de l'État pour assurer la situation matérielle des sous-officiers sont suffisants; mais, pour amener de nombreux rengagements, il faut encore améliorer la situation morale et cela dépend des officiers du haut en bas de l'échelle. M. Duruy donne dans ce but d'excellents conseils à ses camarades.

Les candidats à l'école de guerre trouveront dans l'ouvrage de M le capitaine Serret, qui leur est spécialement destiné, seize problèmes tactiques traités, vingt et un thèmes à traiter et un chapitre relatif à l'épreuve de fortication. Le travail de M. S. nous paraît très recommandable. La méthode qu'il préconise, c'est l'horreur du cadre tout fait, l'utilisation des connaissances et de l'expérience acquises, et le bon sens.

L'étude du capitaine Gamelin s'adresse manifestement au même public que l'étude précédente ; mais l'auteur ne serait pas fâché qu'elle tombât sous les yeux de lecteurs n'appartenant pas à l'armée dans l'espoir de les convaincre que certains officiers « peuvent aussi revendiquer le titre d'intellectuels, et qu'aucun des courants qui mènent le monde et la société actuelle ne leur sont indifférents ». Dans le but de persuader ou d'éblouir ces lecteurs éventuels, M. G. adopte un langage scientifique et obscur. Il se plait à de très nombreuses citations de philosophes modernes pour prouver qu'il est familier avec eux. Cela justifie le titre donné à son livre, mais, au fond, ce livre ne traite guère que la doctrine stratégique et tactique adoptée par l'état major. M. G. se montre d'une grande sévérité pour tous ceux qui n'ont pas été nourris de la moëlle de ce nouvel évangile, et il dogmatise trop volontiers ; néanmoins les officiers qui auront le loisir de lire son ouvrage en tireront des enseignements sérieux.

Le travail du capitaine Mahon, publié sous la direction du 2e bureau de l'état major de l'armée, résume les données dont on dispose en France sur le plan de l'organisation de l'armée russe, l'effectif des troupes et leur emplacement. Il complète les renseignements parus dans la *Revue militaire des armées étrangères* sans faire double emploi avec elle. Il serait inutile d'y chercher autre chose que des chiffres ; mais, grâce aux très nombreux tableaux synoptiques joints au texte, on découvrira aisément ceux dont on aura besoin. Il n'envisage que la situation provisoire de l'armée russe après la guerre, c'est-à-dire celle qui existera jusqu'au jour où les troupes mobilisées auront été remises sur le pied de paix et ramenées dans leurs garnisons ; l'auteur prévoit que ce provisoire durera longtemps.

L'*Annuaire du Congo* dressé par le capitaine Dujour, chef du bureau militaire du Commissaire général, contient d'abord un abrégé de la géographie, de l'histoire, de l'organisation du pays, puis les renseignements sur le personnel que fournissent toutes les publications de ce genre, enfin les monographies sommaires des différentes régions. L'auteur a réuni en appendice les décrets et les textes particuliers à la colonie; il y a ajouté un modèle type de décret de concession et de cahier des charges. Ce livre sera donc très utile aux voyageurs, aux commerçants et surtout aux colons.

A. Biovès.

Théodore Joran, **Autour du féminisme.** Paris, Plon, 1906. In-8, xi-217 p.

Le féminisme n'est pas seulement anti-chrétien et anti-social; il est anti-français. Puisque M. Joran le dit, il faut bien le croire : « J'ai toujours soutenu que le féminisme est un mouvement anti-français, qu'il n'a aucune racine dans notre pays..., que c'est une importation exotique. » (p. 59). Or, j'ai sous les yeux un petit volume intitulé : *De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés. Seconde édition.* A Paris, chez Jean Du Puis, rue Saint-Jacques, à la Couronne d'or, 1676. Vous avez bien lu, 1676; pouvait-il être question d' « infiltrations » allemandes, anglaises ou suédoises à cette époque lointaine, du vivant de Bossuet? En voici quelques lignes prises au hasard : « Il faut considérer que ceux qui ont fait et compilé les lois, étant des hommes, ont favorisé leur sexe, comme les femmes auraient peut-être fait si elles avaient été à leur place; et les lois ayant été faites, depuis l'établissement des sociétés, en la manière qu'elles sont à présent à l'égard des femmes, les jurisconsultes, qui avaient aussi leur préjugé, ont attribué à la nature une distinction qui ne vient que de la coutume. » (p. 95).

Cela est bien écrit, quoique un peu traînant, et console de la prose de M. J. Celui-ci se croit et se proclame sociologue, critique littéraire, puriste; il signale impitoyablement, comme s'il corrigeait une *copie* d'élève, les incorrections verbales dans les citations qu'il multiplie; mais veut-on de jolis spécimens de sa manière d'écrire? « G. Sand entrait dans la vieillesse avec la perspective d'avoir à travailler plus que jamais pour suffire à tant de charges, sans que cette perspective sombre déterminât son égoïste fille à enrayer. » (p. 57) — « Ce rapprochement... doit être soigneusement retenu comme le caractère essentiel de la différenciation avec ce qui se passe chez nous. » (p. 62). — « Mme H. Goette... célèbre la glorification de l'instinct, l'incantation (?) de l'amour libre. » (p. 71) — Quant à l'érudition de M. J., elle se révèle surtout par des citations point banales, par

exemple : « C'est du Nord aujourd'hui... » — « *Maxima debetur puero...* » — « *Et nunc erudimini.* » — « Ni cet excès d'honneur... » Il y en a, comme cela, tout du long. Comme dans son précédent volume sur le même sujet[1], M. J. accuse Solange de « franchir les bornes de l'austère pudeur », alors que Racine, comme le sait tout élève de Première, a écrit *passer*. M. J. blâme une des victimes de sa critique de faire des réflexions « à la Prudhomme »; pour en trouver de pareilles et de pires, il suffit d'ouvrir son livre n'importe où. Sainte-Beuve a parlé quelque part de « M. Prudhomme, docteur ès-lettres » ; j'ignore si M. Joran est docteur.

Passons au fond du livre. Il se compose essentiellement de quatre recueils d'extraits, accompagnés de critiques souvent très vives et même d'insinuations injurieuses ; ces extraits sont tirés de l'ouvrage de M. Rocheblave sur G. Sand, d'un livre de Marc Hélys (pseudonyme) sur le féminisme suédois, d'un violent pamphlet anti-féministe de Möbius, enfin d'un gros volume extravagant où il aurait suffi de relever ces étymologies : *véniel* (péché), vient de *Vénus ; futuere* dérive de *futur*, parce que « cela prépare l'avenir ». On ne consacre pas 100 pages à réfuter une autrice qui écrit de pareilles choses et à répondre à des sornettes par d'autres sornettes ou des gravelures.

Aucune question n'est approfondie; on peut même dire qu'aucune question n'est posée. Exemple : abordant le problème de l'inégalité des salaires de l'homme et de la femme, M. J. ne se doute pas : 1° que le salaire de la femme est souvent considéré comme un simple appoint ; 2° que la femme, à la différence de l'homme, peut faire elle-même ses vêtements ; 3° que le budget de la femme ne connaît pas, ou connaît rarement, les dépenses de café, de tabac, etc. Il se contente de dire qu'un agrégé a plus de mérite qu'une agrégée, parce qu'il a dû apprendre du grec, du latin et de la métrique ; il ajoute que « le professeur homme est écouté avec autrement d'attention par les élèves que le professeur femme » (p. 20) Quant à l'aptitude incontestable des femmes à l'enseignement, M. J. n'en souffle mot. Je ne sais si le jour est proche où les femmes seront électrices, mais il y a longtemps qu'elles sont éducatrices et qu'elles se montrent à la hauteur de leur tâche. Dans une démocratie soucieuse d'assurer à chacun et à chacune une fonction sociale correspondant à ses aptitudes intellectuelles et physiques, il faudrait que l'enseignement primaire presque entier, celui des garçons comme celui des filles, fût réservé aux femmes et que des professeurs-femmes enseignassent à titre exclusif dans les classes des lycées et collèges jusqu'à la quatrième inclusivement. Cela donnerait des générations d'hommes un peu moins mal élevés, et du pain honorablement gagné aux filles studieuses. Si cette réforme

1. Voir *Revue critique*, 1905, II, p. 461.

passait dans les lois, avec quelques autres, il importerait peu que M. J. continuât à qualifier le féminisme de « reptile immonde et dangereux » qui « doit être écrasé. » (p. 77).

S. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 février 1907.* — M. Cagnat communique de la part de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, une inscription latine dédiée à Carthage divinisée. Elle a été trouvée par M. le capitaine Gondouin dans sa propriété.

M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur Aétos.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de désigner des candidats à la place d'associé étranger vacante par suite du décès de M. Ascoli. Sont élus : MM. Boissier, Alfred Croiset, Hamy, Homolle, Cagnat et Omont.

M. Edouard Cuq fait une communication sur un règlement administratif du temps d'Hadrien, récemment trouvé en Portugal et conservé par les soins de M. Burthe, ingénieur de la Société des mines d'Aljustrel. Parmi les faits nouveaux que contient ce règlement sur l'exploitation des mines d'argent et de cuivre appartenant au fisc, les procédés suivis pour la recherche des filons ou des gîtes métallifères, les mesures prises pour la sécurité de la mine, les droits des concessionnaires, la juridiction du procurateur, M. Cuq signale l'article relatif à l'occupation des puits abandonnés et aux sociétés formées pour les exploiter. Ces sociétés sont distinctes des sociétés fermières qui seules étaient connues jusqu'ici; elles sont soumises à des règles spéciales. Tous les associés sont responsables, vis-à-vis de certains tiers, des dépenses faites de bonne foi. Dans leurs rapports entre eux, les associés sont tenus des frais d'exploitation proportionnellement à leur part sociale, mais ceux qui n'ont pas géré ont une responsabilité limitée à la valeur de leur part.

M. Louis Havet commente quelques passages du *Rudens* de Plaute. Il restitue la forme primitive du vers 107 et montre qu'Ausone, qui écrivait à le fin du IVe siècle, s'est mépris sur la prosodie de l'expression *virile secus.* Interprétant les vers 150-151, il fait voir que les sacrifices pour cause de voyage avaient lieu au lever du jour; quand on était invité au déjeûner (*prandium*) qui suivait un tel sacrifice, on prenait un bain la veille au soir au lieu de le prendre le matin. — Par l'examen du vers 161, M. Havet établit que le dieu marin Palémon était adoré à Cyrène sous le vocable d'Hercule Sauveur (le terme employé par Plaute paraît avoir été *Hercules Opitulus*); cet Hercule, identifié avec Palémon (qu'on identifiait aussi avec *Melicertes*) n'est autre que le *Melqart* phénicien. — M. Philippe Berger présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 4 mars. — 1907

Notices historiques, par Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques. Deux vol. in-8°. Paris, Hachette.

On ne peut que louer M. Georges Picot d'avoir réuni en volumes les notices que, depuis dix ans, il a consacrées à des hommes qui ont compté parmi les gloires de l'Institut. Ce sont autant de chapitres d'histoire contemporaine, et, à ce titre, la *Revue critique* avait le devoir de les signaler. En tête de ces chapitres sont inscrits des noms comme ceux de Jules Simon, du duc d'Aumale, du comte de Montalivet, de Léon Say, de Gladstone, de Théophile Roussel, d'Augustin Cochin et d'autres, non moins notables, que nous pourrions citer. De pareils noms suffisent à indiquer le vif intérêt que présentent ces notices. On n'y trouve pas seulement des portraits tracés de telle sorte que semblent revivre ces figures disparues. M. Georges Picot suit ces illustres morts aux étapes successives de leur carrière; il nous fait connaître, avec les services qu'ils ont rendus dans les divers domaines où s'est déployée leur activité, les idées, les doctrines auxquelles ils se sont attachés, les espérances qui les ont soutenus et aussi les craintes dont parfois ils se sont sentis troublés. Comme il l'a dit très justement dans sa Préface, ces notices contiennent, sous une forme biographique, le résumé « de ce que pensaient, de ce que redoutaient, de ce que souhaitaient » ces esprit éminents sur tous les grands problèmes dont la solution importe à l'individu et à la société. C'est plus d'un demi-siècle d'histoire qui repasse ainsi sous les yeux, représenté par des hommes qui, à différents titres, l'ont tous honoré.

Il n'est pas besoin de dire les utiles leçons qu'on peut tirer de la lecture de ces notices et combien elle peut être profitable aux personnes réfléchies et sincères que le présent inquiète et qui interrogent l'avenir. Les questions les plus diverses se rattachant à la philosophie, à la morale, à la législation, à l'économie politique, à l'histoire, ont été abordées par les morts regrettés dont M. Georges Picot s'est fait le consciencieux biographe, et ce n'est pas un médiocre étonnement pour le lecteur de constater avec quelle souplesse, quelle sagacité et, l'on pourrait ajouter, avec quelle érudition, relevée par les qualités de l'écrivain, il a su s'assimiler et traiter à son tour des questions aussi variées. A la vérité, M. Georges Picot n'est pas uniquement historien; il s'intéresse à tous les problèmes qui s'agitent de nos jours; il fait plus que s'y intéresser, il les étudie au point de vue de leur application. Il est à la fois un homme de pensée et un homme d'action.

Félix Rocquain.

Christian Bartholomæ. **Zum altiranischen Wörterbuch**, Nacharbeiten und Vorarbeiten (Beiheft zum XIX Band der *Indogermanischen Forschungen*), 1 vol. in-8°, xiii-287 pp. Strasbourg, Karl J. Trübner, 1906. — Prix : 10 mark.

Deux ans à peine se sont écoulés depuis la publication de l'*Altiranisches Wörterbuch* du savant professeur de Giessen, et déjà un certain nombre de travaux de divers iranisants ont éclairci des points de détail et amené l'auteur à modifier certaines de ses opinions, tels que la traduction des neuf Gâthâs par M. Geldner (1904) et celle de M. Bartholomæ lui-même (1905), les *Altirânische Studien* de M. Scheftelowitz dans le journal de la Société orientale allemande (LVII, 1903, p. 107 et suivantes), l'article critique du même sur le dictionnaire de Bartholomæ et la réplique de celui-ci (même journal, LIX, 1905, pp. 686 et 769), la première partie du lexique des Gâthâs de M. Mills. Aussi M. B. a-t-il jugé opportun de publier ce nouveau volume qui forme le complément de son utile dictionnaire. Le complément, dis-je, et aussi comme la préface d'une seconde édition, que je souhaite à l'auteur; car c'est ainsi que je comprends le *Vorarbeiten* du sous-titre. L'apparition du volume complémentaire de M. B. était d'autant plus opportune qu'il s'est produit, depuis la publication de son dictionnaire, dans le domaine des études iraniennes, un évènement qui laisse loin derrière lui, comme intérêt, les travaux cités ci-dessus et qui se rapportent tous à des textes déjà connus : c'est le déchiffrement des fragments de manuscrits manichéens, en écriture estranghélo et en langue pehlevie, trouvés à Tourfan, dans le Turkestan chinois, et publiés par M. F. W. K. Müller dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences de Berlin en 1904. Il faut y ajouter un fragment de document également manichéen ou de même provenance qui fait partie des collections du Musée Asiatique de Saint-

Pétersbourg et a été étudié par M. C. Salemann. En outre, l'éminent savant russe a mis à la disposition de M. B. les placards du premier volume des *Manichaeische Studien* dans lequel il compte publier, avec des notes, les textes trouvés à Tourfan. Ces transcriptions en caractères syriaques, qui éclairent et justifient la lecture des textes pehlevis, toujours hésitante à cause des idéogrammes et des ligatures, sont une aide précieuse pour la linguistique iranienne, et M. B. en a fait le plus judicieux usage. Il en a tiré un *Exkurs* d'environ 68 pages sur les voyelles et les signes vocaliques dans ces fragments manichéens, puis des notes supplémentaires à son dictionnaire, qui remplissent le reste du volume, complété par dix pages d'*errata* s'appliquant au même lexique, quatre pages de corrections et additions, plus un index des mots expliqués.

Malgré le secours imprévu des manuscrits de Tourfan, il reste encore bien des problèmes sans solution, comme celui de la transcription de *sh* zend par *hr* (ligature), soulevé par M. Andreas, qui voit dans la transcription habituelle une des plus grossières erreurs de la tradition parsie. M. B., qui admet que M. Andreas peut avoir raison, et propose même de lire, à côté de *hr*, *rt* (ce qui ferait disparaître la fameuse équivalence *sh* = *rt*, puisqu'elle reposerait alors sur une lecture fautive), termine néanmoins sans conclure (p. 15). Parmi les acquisitions nouvelles, citons le mot *ókh* « monde », laissé par M. Müller sans traduction; pehlevi *akh*, *akhwân*, que l'on retrouve dans le persan *dôz-akh* « enfer ». P. 79, M. B. prend *pranaptan* = *franaftan* (pehlevi de Tourfan), qui est un infinitif, dans le sens du participe futur latin en *-urus*; pour appuyer son explication, il aurait pu en rapprocher le participe futur du persan en *an-i*, formé de l'infinitif par l'adjonctif du suffixe *i* : *khordani* = *khwardan-i* « ce qu'on doit manger, victuailles », *kardani*, « ce qu'on doit faire », etc. Dans un autre passage, M. B. expose avec force (p. 104), les raisons philologiques qui s'opposent à ce que le perse *abitsharish*, si longtemps discuté, corresponde au persan *bâzâr*, étymologie à laquelle s'était récemment rallié M. Justi. Faut-il rapprocher ce dernier mot, dont la fortune fut grande, du pehlevi de Tourfan *vâtsharnad* « passage » ? Je signalerai encore (p. 107) la discussion tendant à établir l'existence d'un suffixe pehlevi *stâk* analogue à *stân*. Pourquoi *vêrân* (p. 110, note) au lieu de *virân* ? Le persan de l'Inde et le turc, qui ont conservé la vocalisation ancienne, disent *virân*.

L'auteur expose avec clarté et élégance les difficultés (p. 118) qu'offre l'étymologie du nom des Aryas et fait d'intéressantes remarques à propos du rapport entre ce nom et celui de l'Iran. L'idéogramme pehlevi qui signifie « je » doit-il être lu *az* ou *man*? Les textes de Tourfan ont trois fois *az* et dix fois *an*, qui est peut-être un compromis entre *az* et *man* ; on trouvera à ce sujet des remarques pleines d'intérêt, et on lira avec curiosité le nouvel essai de traduction

de la prière *Ahuna-vairya* (p. 126), différent de celui de M. Geldner. M. B. ne connaît pas (p. 138, au bas de la note) le persan *mār* dans le sens de « corruptible » (verderblich) correspondant à z. *mairya-*; c'est *mār* « malade », primitif du composé *bi-mār* (dans lequel la première partie n'est pas claire; P. Horn a proposé * *dvaya*, deuxième, autre? dans le *Grundriss*, I, 284) resté dans *māristān* « hôpital »; comparer ce qu'en dit le *Borhān-i Qāti'*.

On trouvera encore (p. 179 et suiv.) une dissertation sur l'histoire du développement du vieil iranien **pāti-*; on apprendra (p. 189) que la *péri* était primitivement « l'étrangère »; on verra que M. B. n'admet pas (p. 190) que *parthava* et *pārs* dérivent de la même origine, comme l'a proposé M. Blochet, les deux mots se trouvant déjà dans les inscriptions cunéiformes perses; d'ailleurs l'auteur, avec la plus grande sagesse, se méfie encore plus des étymologies de noms de peuples que de celles des noms de personnes. *Nik naẓar* (p. 192, note 1) « mit gutem Blick, Gesicht (*sic*) » signifie proprement l'opposé du *cattiv'occhio* : c'est donc précisément l'équivalent du pehlevi *hû-tshashm*. Pour la copule « et », les manuscrits de Tourfan ont *ūd*, *ūt*, et *vā* (p. 216). Le persan connaît également une double copule (dont la graphie est uniquement le *wāw* arabe), *vé* que l'on a cru emprunté à l'arabe (Horn dans le *Grundriss*, I, b. 165) et *o* enclitique, marqué parfois graphiquement par un *ẓammé*; le premier serait un vieil iranien * *wā* et le second * *uta*. On consultera avec profit les remarques de M. B. à ce sujet.

Dans les deux listes d'abréviations usitées au cours de l'ouvrage (il y en a beaucoup), l'expression (j'allais dire l'idéogramme) *arsak*. n'est pas expliquée. Ce groupe de cinq lettres désigne un pehlevi arsacide, ancienne forme du pehlevi sassanide (« frühmittelpersisches » p. 97) dont les formes sont naturellement hypothétiques.

Cl. Huart.

Maurice Croiset, **Aristophane et les partis à Athènes.** Paris, Fontemoing, 1906. Un vol. in-12 de xi-309 p.

Dans ces dernières années, en France surtout, Aristophane a été considéré comme un adversaire acharné de la démocratie, quelque chose comme un ultra de la droite. M. Denis écrivait, en 1886 : « L'opposition à outrance, sans autre principe que le mépris de la « démocratie et du présent, voilà l'inspiration de la comédie aristo- « phanesque, qui est un pamphlet avant d'être une œuvre drama- « tique [1] ». « Tout ce qui venait de la démocratie, les institutions « comme les hommes, lui causait un dégoût invincible, et la gaieté « bouffonne de ses fantaisies, étincelantes de verve, ne doit pas nous

1. *La Comédie grecque*, I. p. 259.

« faire illusion sur ses chagrins superbes et sur l'amertume de ses « sentiments. De tous les écrivains attiques, il est avec Platon le plus « anti-athénien par le cœur [1] ».

M. Couat acceptait ce jugement en disant que la comédie était, grâce à la chorégie, entre les mains de l'aristocratie et que celle-ci tournait cette arme contre le geuple.

Cette explication, dont les traits principaux ont été fournis par Müller-Strübing, était une réaction contre les théories de Schlegel et d'autres savants allemands exagérés dans leur admiration pour le sens politique et les vertus civiques d'Aristophane. Un des hommes, qui ont rendu le plus de services à l'étude de la comédie attique, M. Th. Kock, dans les préfaces des quatre comédies d'Aristophane qu'il a éditées, n'avait pas su échapper à ce défaut.

Entre les deux thèses contraires de Schlegel et de Denis, M. Croiset prend une position intermédiaire également éloignée de ces deux extrêmes. Aristophane n'est pas un ennemi irréductible de la démocratie ; il n'est pas non plus un politique aux vues profondes, un citoyen impeccable. M. Croiset voit simplement en lui un poète comique qui censure vivement le gouvernement de son pays, mais qui ne veut pas le décrier, qui ne cherche qu'à l'avertir pour l'aider à se corriger; il est loin de désirer un bouleversement total ; surtout il n'est pas l'instrument de l'opposition aristocratique intransigeante ; il accepte la démocratie, il l'aime, il la considère comme le seul gouvernement bon pour Athènes; il en combat seulement les excès et les déviations ; il appartient à ce parti modéré qui voulait l'ordre dans la cité, le respect des traditions, la douceur envers les alliés, qui voulait surtout la paix. Ce parti était composé en majorité des gens de la campagne. M. C. insiste très justement sur ce point. Il suppose avec beaucoup de raison qu'Aristophane tout enfant a vécu à la campagne ; il montre, en citant le poète lui-même, les vives impressions faites sur cette âme d'enfant par le spectacle de la vie rustique. La population rurale était attachée aux institutions d'Athènes. Solon l'avait affranchie et lui avait assuré la tranquille possession du sol. Elle venait rarement à la ville et se désintéressait de l'agora, ce qui fut un grand mal. Tout cela est parfaitement juste. Il est certain que la population des campagnes était dévouée à la démocratie. Chaque fois qu'elle a été appelée à manifester ses sentiments, elle s'est prononcée contre le régime aristocratique. Le vote d'ostracisme n'est pas autre chose qu'un *referendum* auquel la population de l'Attique entière est convoquée. Or ce *referendum*, sauf un seul, celui de Xanthippe, a toujours été défavorable à l'aristocratie. Mais l'ostracisme devient de plus en plus rare et finit par disparaître. En réalité la direction de la politique athénienne a appartenu véritablement aux habitants de la ville qui, en grande

1. *Ibid*, I. p. 247.

majorité, étaient du parti avancé. C'est contre cette partie turbulente du démos athénien qu'Aristophane dirige ses plus vives attaques; il le couvre de ridicule, il bafoue et insulte ses favoris; mais il n'est pas pour cela l'ennemi de la démocratie et le défenseur du parti aristocratique.

Jusqu'à quel point pouvons-nous accepter cette explication? Prenons un fait comme exemple. De toutes les questions qu'Aristophane a portées sur la scène, la plus importante peut-être est la question de la guerre entre Athènes et Sparte, de ses origines, de ses causes. On sait avec quelle passion Aristophane est partisan de la paix. M. Croiset analyse avec beaucoup de pénétration et de finesse les idées que le poète, dans sa comédie des *Acharniens*, a exposées sur cette question capitale. Cette guerre, qui désole la Grèce, a été causée par la faute d'un seul homme, Périclès, et pour des motifs les plus futiles. Sans doute, il y avait à une telle guerre des raisons profondes, qui ont frappé Thucydide; Aristophane lui aussi les a aperçues peut-être; mais il n'a pas voulu en tenir compte. « Après tout, ces raisons auraient « justifié une guerre éternelle; car elles tenaient aux conditions « même d'existence des deux états rivaux, et elles devaient durer jus- « qu'à épuisement complet de l'un ou de l'autre ou de tous les deux à « la fois ». Assurément il aurait mieux valu pour Athènes et pour Sparte faire la paix et tâcher de vivre en bon accord. Mais cela était-il possible? Et d'ailleurs est-ce sur Athènes que doit retomber la responsabilité du conflit? Aussitôt après la défaite des Perses, Sparte, déjà jalouse d'Athènes, essaie sournoisement de la réduire pour toujours à l'impuissance et il faut toute l'habileté de Thémistocle pour que la cité se donne les remparts qui assureront son indépendance. Ce fut bien pis quand Athènes a constitué un grand empire maritime. Sparte ne cesse de montrer sa mauvaise humeur, son hostilité. Elle inflige un affront à Cimon, le plus laconisant des Athéniens, qui lui a amené des secours, quand la révolte des Ilotes au moment du grand tremblement de terre de 464, la menace d'une ruine totale. Elle profite de tous les embarras d'Athènes. C'est elle qui a l'initiative des hostilités lors de la bataille de Tanagra, lors de la révolte de l Eubée. Sparte en effet n'avait pas pris son parti de la grandeur d'Athènes; elle n'avait jamais accepté franchement de partager avec elle l'hégémonie de la Grèce. Elle était du reste excitée dans ces sentiments de haine et de jalousie par ses alliés, les Thébains, les Corinthiens, les Mégariens; tous ces peuples doriens refusaient d'admettre l'hégémonie athénienne; à côté de Sparte, la vieille cité dorienne, dont la prééminence est acceptée depuis longtemps par tous les Grecs, Athènes est une parvenue, de race inférieure, de race ionienne, qui a établi sa puissance par la ruse et la violence.

Dans Athènes, la guerre avait donné un nouvel aliment aux luttes des partis; l'aristocratie, dévouée à Sparte, était pour la paix, le peuple

pour la guerre. C'est donc bien la pure thèse aristocratique qu'Aristophane, dans les *Acharniens*, porte sur la scène; et il le fait avec une habileté perfide; son point d'attaque est bien choisi, c'est Périclès et avec lui tout le parti qui l'a soutenu. Et quelles raisons donne-t-il à la guerre, à l'origine des hostilités? Des raisons futiles, non des raisons odieuses. Il trouve moyen de salir à la fois Périclès mort et la femme qui fut sa compagne. D'ailleurs cette affirmation du parti aristocratique, qui rejetait sur Périclès la responsabilité des hostilités, cette affirmation, qu'Aristophane défend si ardemment, est fausse. Sur ce point pas de doute possible. Nous savons par Thucydide que les Spartiates ont repoussé la proposition d'arbitrage faite par Périclès avant l'ouverture des hostilités. Bien plus, les Spartiates eux-mêmes se reconnaissaient coupables; ils avouaient qu'ils avaient été les auteurs de la rupture, qu'ils avaient attaqué les premiers les Athéniens, et ils attribuaient à cette violation des traités les échecs qu'ils avaient éprouvés dans cette première partie de la guerre [1]. M. Croiset reconnaît qu'en 411, au moment où Aristophane fit représenter *Lysistrate*, ce n'était pas les Athéniens qu'il fallait convaincre de la nécessité de faire la paix; on peut, dans une certaine mesure, en dire autant des débuts de la guerre. Sparte et surtout ses alliés ont été les vrais promoteurs du conflit; et l'on peut alors se demander si les partisans de la paix à outrance, en énervant la force offensive d'Athènes, n'ont pas été une des causes de la défaite.

Pour les *Cavaliers*, la question est plus complexe. M. C. insiste sur les dernières scènes de la pièce; c'est là qu'il voit la vraie signification de cette comédie, la plus violente qu'ait écrite Aristophane. Il va jusqu'à dire (p. 137), que toute l'appréciation de la politique d'Aristophane dépend de la valeur qu'on attribue à ce dénouement. En réalité, n'y a-t-il pas dans ce dénouement une simple habileté du poète désireux d'assurer le succès de sa pièce? M. C. le nie; et il s'appuie pour le nier sur ce fait que le rajeunissement du vieux Démos, au lieu d'être représenté comme une plaisanterie bouffonne, aboutit à un programme de réforme parfaitement précis et très raisonnable. Toutes ces réformes portent sur des abus que tout le monde connaissait, dont tout le monde souffrait à Athènes, sauf le petit nombre de gens habiles qui se groupaient autour des politiciens et des démagogues. Rien, ajoute M. Croiset, rien dans toute cette partie de la comédie, ne rappelle la politique du parti aristocratique, telle que l'ont pratiquée les hommes du coup d'état de 411. Bien plus, ce dénouement est en complète contradiction avec le début de la pièce. Si Aristophane avait été conséquent avec lui-même, il aurait fait d'Agoracrite cet ennemi et ce vainqueur de Cléon, un scélérat plus vil encore que Cléon lui-même, il l'aurait montré conduisant le peuple

1. Thuc. VII. 18, 3.

athénien à une complète décadence. Si Aristophane n'a pas conçu sa pièce d'après ce plan, c'est que, sur ce point encore, il était en désaccord avec la théorie aristocratique; il croyait que la démocratie n'est pas irrémédiablement condamnée à mal faire, qu'elle est susceptible de réforme et de perfectionnement.

Voilà l'explication que M. C. tire du dénouement des *Cavaliers*.

Si, contrairement à ce que fait M. C., nous prenons les premières scènes de la pièce, quel est le sens que prend pour nous cette comédie[1]? Le peuple d'Athènes se laisse duper d'une façon lamentable par des fripons, par des gens de la canaille qui le volent et le bafouent. C'est là d'ailleurs le vice du régime; la démocratie est le gouvernement des plus vils; on connaît le passage célèbre : « Conduire le peuple n'est plus l'affaire d'un homme cultivé et honnête; cela revient de droit à qui est ignorant et ignoble de tout point ». Ce qui prouve que cette affirmation est devenue une vérité absolue et générale, c'est l'action que la démocratie exerce sur les Athéniens : du peuple le plus intelligent de la Grèce, elle fait un Démos imbécile[2]. Cette stupidité explique la fortune d'un scélérat comme Cléon. Aucun espoir d'ailleurs d'éclairer cette obscure intelligence du peuple, de lui faire entendre raison. Il faut donc pousser les choses au pire; le mal est si grand qu'il ne peut se guérir que par son excès même. Cléon est un vil scélérat, il faut quelqu'un de plus mauvais encore que lui; car c'est la loi de la démocratie d'aller du mal au pire, jusqu'à ce qu'elle périsse enfin par l'excès de ses méfaits.

Tel est sûrement l'esprit de cette première partie de la pièce. Ne trouve-t-on pas là l'idée fondamentale des doctrinaires de l'aristocratie : le peuple est incapable de se gouverner? Cette idée, Aristophane la présente tantôt avec des plaisanteries, tantôt avec colère, avec une sorte de fureur qui éclate sous les bouffonneries et les rires : conduire le peuple, dit un des serviteurs au marchand de boudins, rien de plus simple. « Continue ton métier. Brouille et pétris ensemble toutes les « affaires de l'état, comme tu fais du boudin... Tu as tout ce qui fait « un démagogue, une voix odieuse, une nature perverse, le langage « des halles. Les oracles sont pour toi, y compris celui de Delphes. « Allons, prends la couronne, fais une libation à la stupidité et songe « à attaquer ton ennemi ». Sans doute le poète ne pousse pas sa démonstration jusqu'au bout. Le vil Agoracrite se transforme et fait le bonheur du peuple. Mais Aristophane pouvait-il procéder autrement? Pouvait-il mettre sous les yeux du peuple la déchéance irrémédiable du peuple! D'ailleurs la pièce est surtout dirigée contre Cléon. Au début, le poète enveloppe dans la même haine et le même mépris le peuple et son favori. En effet, le peuple n'est-il pas responsable de

1. *Cavaliers*. 191.
2. 752 : le passage mérite d'être noté; cf. encore 734.

son favori ? Mais cette double attaque ne se poursuit pas longtemps. C'est surtout au démagogue qu'en veut Aristophane ; c'est lui qu'il attaque, qu'il traîne dans la boue ; il conteste ses succès à Pylos ; il l'accuse de lâcheté, de vol, de débauche ; c'est là le vrai coupable de toutes les sottises que commet le peuple. Dans l'exaltation de sa haine il finit par croire que Cléon est la cause de tout le mal ; que s'il était renversé, tout changerait ; de là, ce dénouement si différent de la donnée première : Cléon abattu, c'est l'âge d'or ; c'est le vieux démos abjurant ses erreurs, revenant à la raison, c'est-à-dire reniant les démagogues. M. C. analyse les traits principaux de cet âge d'or. Nous l'avons dit, tout se réduit à la réforme de quelques abus, réforme qui peut se faire sans bouleverser l'état. Aristophane se garde bien d'aller plus loin. Le démos de l'ancienne Athènes, contemporain de Miltiade et d'Aristide, a toutes les vertus ; cela fait un joli contraste avec ce qu'Aristophane a dit du démos de Cléon. Les éloges qu'il adresse au premier sont comme la rançon des injures dont il a accablé le second. Le poète fait un peu ici comme ces plaideurs endurcis qui intentent à un ennemi un mauvais procès qu'ils perdront ; et ils acceptent de le perdre, mais ce procès leur donnera le moyen de faire dire par leur avocat les choses les plus désagréables à leur ennemi.

Nous reconnaissons du reste sans peine qu'Aristophane a mis une certaine discrétion à représenter la victoire d'Agoracrite ; il pouvait, comme l'indique M. Croiset, pousser les choses plus loin ; même avec l'explication que nous avons proposée, c'était possible, et même facile. Aristophane a préféré garder une certaine réserve. Cette réserve nous explique sa conduite postérieure.

Nous n'avons plus désormais d'objection à faire et nous sommes pour tout le reste de l'avis de M. C. On le voit, notre dissentiment ne porte que sur un point. Il nous semble que, dans les années 425 et 424, quand il fit représenter les *Acharniens* et les *Cavaliers*, Aristophane a subi trop vivement l'influence de ses jeunes amis, les fils des familles nobles et qu'il a incliné, plus que ne le dit M. C. vers le parti aristocratique ; il était alors dans la fougue de l'âge, ses premiers succès avaient excité son audace. Les deux comédies dont nous parlons, sont remplies de cris de colère et de haine contre le gouvernement d'Athènes. M. C. nous semble avoir un peu étouffé ces cris du poète. Sauf cette légère réserve, nous acceptons la thèse de M. C.

Cléon résolut de se venger d'Aristophane. Il lui intenta une affaire sur laquelle nous sommes mal renseignés, mais qui fut des plus désagréables pour le poète. Le démagogue eut la main lourde, comme le reconnait son ennemi lui-même. Cette leçon et, quelques années après, la mort de son adversaire amenèrent un changement dans l'esprit d'Aristophane. Un apaisement sensible s'opéra en lui. Ceci est tout à son honneur. A mesure que la guerre se prolonge, que les malheurs s'accumulent, que les esprits s'aigrissent, lui, au contraire,

se modère et s'apaise ; il comprend mieux la situation intérieure de la république ; il fait amende honorable à Lamachos, mort pour son pays en Sicile, ce Lamachos qu'il avait si odieusement insulté dans les *Acharniens*. Dans les *Grenouilles*, on voit qu'il a le pressentiment de la défaite prochaine et de la ruine de la grandeur d'Athènes.

Le livre de M. C. était nécessaire ; il remet, comme on dit, les choses au point. La thèse que soutient l'auteur est juste d'une façon générale. Il est faux qu'Aristophane ait été l'aristocrate forcené qu'on s'est plu à nous représenter. Il est un Athénien de l'ancien temps, attaché aux vieux usages, à la vieille éducation ; il ne comprend rien à l'évolution qui s'opère sous ses yeux, dans la littérature, dans la philosophie, dans la religion, mais il ne désire pas un changement dans l'organisation de l'État ; il veut que le peuple garde ses droits et sa liberté. Le passage suivant que nous donnons en entier (p. 30), en même temps qu'il contient un portrait très exact d'Aristophane, poète comique, montre avec quelle finesse et quel heureux souci de la forme le livre a été écrit : « La libre nature d'Aristophane, plus « encore peut-être par spontanéité d'imagination et d'esprit que par « indépendance de caractère, répugnait à tout asservissement. Les « suggestions qu'il a reçues du milieu aristocratique se sont d'ailleurs « mêlées en lui aux traditions et aux instincts de la démocratie rurale... « Et assurément il n'est pas résulté de là une combinaison stable, « pondérée, définitive, mais plutôt un mélange inconstant, très original « très personnel, soumis, non seulement aux influences des événe- « ments et aux variations de l'humeur, mais aussi à cette force intime « des inventions dramatiques qui s'imposent parfois à leurs créateurs « mêmes et mènent secrètement le poète, alors qu'il semble les « conduire très savamment [1] ».

Albert Martin.

Les Registres d'Urbain IV (1261-1264), recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées... par M. Jean Guiraud,... 9e fascicule... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4e de 79 pages.

Les Registres de Grégoire X (1272-1276), recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées... par M. Jean Guiraud,... 5e fascicule... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4e paginé 289-425. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

M. Jean Guiraud touche à la fin de la publication qu'il avait entreprise des registres d'Urbain IV et de Grégoire X. Que dis-je? Il a

1. Une dernière observation ; il s'agit des cinq talents *vomis* par Cléon, *Acharn.*, 5. L'explication que nous avons adoptée, *Cavaliers Ath.*, p. 467, appartient à M. Luebke, (*Observationes criticae in historiam veteris Graecorum comœdiae*. Berlin, 1883). Elle repose sur ce fait que les motifs des joies ou des peines éprouvées par Dicéopolis sont indiquées comme se rapportant toutes au théâtre, sauf un seul fait sur lequel Aristophane ne croit pas utile de donner d'explication. Il semble donc qu'on est autorisé à croire que ce fait se rapporte aussi au théâtre, en tout cas, il y a là une présomption sérieuse.

même terminé l'édition des registres eux-mêmes : celui d'Urbain IV comprenait près de 4,000 bulles, tandis que celui de Grégoire X, pour un pontificat plus long d'une année, n'en avait conservé que 656. Les 4,000 d'Urbain IV sont encore loin de représenter la collection complète des documents émanés de la chancellerie pontificale pendant les années 1261 à 1264 : on ne se rend même pas compte pourquoi telle bulle importante a été omise à l'enregistrement, tandis que telle autre insignifiante a été soigneusement relevée. Il y a donc de très grosses lacunes. M. J. G. a entrepris de les combler en partie : il ne pouvait en effet avoir la prétention d'arriver à être complet. Il publie donc, aussi bien pour Urbain IV que pour Grégoire X, trois appendices aux registres.

Le premier comprend les bulles qu'à la fin du XIII[e] siècle Bérard de Naples, notaire de la chancellerie pontificale, avait réunies pour son usage particulier en deux collections. Il en existe plusieurs copies manuscrites : la plus complète est le 761 de la Bibliothèque de Bordeaux, que M. L. Delisle avait déjà analysé. Le deuxième renferme les lettres que l'éditeur a rencontrées au cours de ses voyages dans les archives et bibliothèques d'Italie ou de France : pour la plus grande majorité, elles sont inédites. Enfin, le troisième est formé par des extraits d'inventaires détaillés, rédigés au XVII[e] siècle pour les archives de l'abbaye de Grandselve (aux archives départementales de la Haute-Garonne) et pour celles de l'archevêché de Narbonne (à la Bibliothèque municipale de cette ville).

C'est surtout la collection de bulles du pape Grégoire X qui s'est trouvée enrichie à la suite de ces dépouillements : j'ai déjà remarqué que ç'avait été la plus réduite à l'enregistrement. Le premier appendice, pris dans les copies de Bérard de Naples, est à peu près classé par ordre des matières : il y est surtout question de l'accession au Saint-Empire de Rodolphe de Habsbourg, qui a toutes les faveurs du pape; de la pacification de la Lombardie, de l'apaisement des querelles d'Alfonse de Castille avec le nouveau roi des Romains, le roi de France et Charles d'Anjou, des Vénitiens avec les Génois et les Bolonais, du roi de Bohème et du comte de Savoie avec Rodolphe de Habsbourg; de l'accord à procurer entre Charles d'Anjou et ses belles-sœurs, les reines de France et d'Angleterre, et enfin des éternelles questions de la croisade et de la réunion de l'Église grecque à l'Église latine.

Bien moins importante est la contribution apportée par les recueils de Bérard au bullaire d'Urbain IV : ce notaire n'a en effet transcrit que 63 lettres de ce pape contre 314 de Grégoire X. Mais les documents qu'il nous a conservés ont eu aussi leur importance pour l'histoire des relations de la papauté avec l'Empire : à l'époque d'Urbain IV, il ne s'agit pas encore de Rodolphe I[er], mais de Richard de Cornouailles, dont l'élection comme roi des Romains est approuvée

par le souverain pontife de préférence à celle d'Alfonse de Castille. Urbain doit encore lutter à cette époque contre les partisans de Manfred, l'héritier de Frédéric II en Italie, et soutenir ses propres défenseurs, notamment les Lucquois, contre leurs adversaires. On trouvera donc dans le premier appendice un certain nombre de pièces relatives à ces événements.

Quoiqu'il y ait dans le deuxième appendice, de part et d'autre, des actes d'intérêt général, on y rencontre surtout, comme on doit s'y attendre, des documents relatifs à telle ou telle église, à telle ou telle abbaye. Les fonds explorés étant, pour la France, ceux des archives nationales, des archives départementales du Rhône, de la Haute-Garonne, du Cher, des Bouches-du-Rhône, de la Haute-Saône, du Doubs, de la Côte-d'Or, du Puy-de-Dôme, du Calvados et de Maine-et-Loire, on devine facilement quels établissements religieux ils concernent.

M. J. Guiraud a donc eu une excellente idée de chercher ainsi à compléter les registres du Vatican. Me permettra-t-il de relever la phrase de sa préface où il reproche aux archivistes départementaux de ne pas publier assez d'inventaires. Oublie-t-il donc à quelles besognes diverses on emploie ces fonctionnaires? Oublie-t-il donc les variations de direction dont on peut dire qu'ils sont victimes? Les séries G et H, dans beaucoup de dépôts, n'ont pas encore d'inventaires, c'est vrai; mais il est bien à craindre qu'elles n'en auront pas de longtemps, les séries anciennes étant aujourd'hui presque par ordre sacrifiées pour de plus modernes.

M. J. G. se plaint encore, avec beaucoup de raison, de l'incapacité des employés d'archives : ce n'est bien certainement pas la faute de leurs chefs, qui sont souvent obligés de faire le métier de garçons de bureaux (et pendant ce temps ils ne rédigent pas d'inventaires); qu'on s'en prenne à la mauvaise organisation du personnel des archives et à la lésinerie des conseils généraux.

L.-H. Labande.

Général Govone. Mémoires, 1848-1870, mis en ordre et publiés par son fils... M. Govone, traduits de l'italien, par le commandant M. H. Weil. Edition française augmentée de documents inédits. Préface de J. Claretie. Paris, Fontemoing, 1903, xxii-568 p. in-8°.

Ce volume — sans compter une notice biographique sur Govone — se compose de deux parties.

La première (p. 1-390) qui constitue les Mémoires est un récit rédigé par le fils de Govone (il y est parlé du général à la 3e personne) où sont intercalés (en italiques) des documents rédigés par Govone lui-même; ce sont: des fragments de Mémoires sur 1848 écrits en français en 1852, des lettres, des rapports au crayon, des fragments écrits

en français en 1866. Elle forme 12 chapitres : 1 sur 1848, 2 sur la guerre de Crimée, 1 sur la guerre d'Italie, 1 sur la campagne contre les brigands de Sicile, 1 sur la mission à Berlin (où il n'y a presque rien de Govone), 4 sur la guerre de 1866, 2 sur le passage de Govone au ministère en 1869-70 (le dernier, sur la guerre franco-prussienne, ne contient aucun document).

La seconde partie, notes, annexes et documents (p. 393-566) consiste en 10 « notes ». — Le Mémoire et le discours sur les opérations en Sicile étaient déjà publiés. — Les « rapports et dépêches » sur la mission à Berlin paraissent inédits et contiennent des détails intéressants sur les négociations avec Bismarck en 1866. Une note énigmatique avertit le lecteur qu'il « aurait fallu joindre à ces documents la correspondance du comte de Barral, auquel Govone laissa le soin d'exposer, en leur nom à eux deux, la partie plus spécialement diplomatique de la mission ». — La note 4 contient une lettre inédite de Nigra pour réfuter le récit de La Marmora sur le refus de la Vénétie. — Les notes 5 et 6 se composent des instructions confidentielles données par le roi à Govone le 19 juillet 1866, d'une note et d'une lettre de Napoléon III (ajoutées dans l'édition française). — La note 7 contient 4 dépêches et un long rapport sur les négociations de Nikolsburg. — Les notes 8 et 9 sont des rapports militaires. — La dernière note donne des appréciations sur Govone.

Ce volume n'est pas un modèle de publication, les vrais documents sont cachés dans un récit d'où il faut les extraire et il n'est même pas toujours commode de se rendre compte de la nature de chacun des documents.

Mais du moins avec quelque peine on peut retrouver ce qui a été écrit par Govone et ces fragments sont utiles à connaître. Ce sont des récits nets, pleins de détails précis, sans phrases, qui donnent de l'auteur une impression sympathique. Je ne suis pas en état d'apprécier ce qu'ils apportent de nouveau pour l'histoire militaire. Ils ne sont pas sans intérêt pour l'histoire diplomatique de 1866. Ils donnent sur la Sicile des renseignements locaux qui font comprendre le caractère du brigandage et la difficulté de le réprimer.

Le livre valait la peine d'être traduit.

Ch. SEIGNOBOS.

Lectures on the history of the nineteenth century. Delivered at the Cambridge University extension summer meeting., 1902, ed. by.. Kirkpatrick. Cambridge. Univ. press. 1902. VIII-384, p. in-16.

Ce recueil de dix-sept conférences faites à Cambridge pendant les vacances est très supérieur aux productions habituelles de ce genre, forcément un peu superficiel. Les sujets et les conférenciers étaient bien choisis. Les Anglais y formaient la majorité. M. Ward et M. Westlake

avaient fait chacun une leçon générale 1° « Some aims and aspirations » de la politique européenne au xixe siècle; 2° Introduction à l'histoire internationale. M. Rose a traité la lutte commerciale entre l'Angleterre et Napoléon. M. Laughton a expliqué la politique navale de l'Angleterre. M. Bolton King a fait deux conférences : lutte pour l'unité italienne, Mazzini. M. Lawrence a parlé des relations entre l'Angleterre et les États-Unis. La matière de l'Orient a été partagée entre M. Gooch « Le problème du proche Orient » (Near East), M. Hannah, « Le problème de l'Extrême-Orient », et M. Browne, Pan islamisme.

L'étranger était représenté par sept conférences. M. Erich Marcks venu d'Allemagne a traité 1° « la transformation de l'Allemagne par la Prusse » 2° Bismarck. — M. Risch autrichien a traité l'Autriche et la Hongrie au xixe siècle. — M. Mantoux qui représentait la France a fait deux conférences : 1° la France comme pays de la Révolution ; 2° deux hommes d'Etat de la 3e République (Thiers et Gambetta). — Un Russe, M. Vinogradoff, a exposé, 1° l'œuvre de réforme d'Alexandre II 2° le « sens du développement présent de la Russie ».

Comme on le voit, on n'avait pas essayé la tâche impossible d'exposer tous les faits essentiels de l'histoire du xixe siècle, on s'était borné à quelques uns des épisodes saillants ; le choix s'était porté de préférence sur les questions actuelles et celles qui intéressent le monde anglais.

Ce livre est d'une lecture très agréable. Les faits sont exposés dans une langue simple, claire, presque toujours vivante, souvent même alerte ou spirituelle. Les conférenciers semblent avoir eu soin d'éviter les affirmations contestables et de s'en tenir à des faits incontestés. Les réflexions de M. Westlake sur les conditions de l'histoire contemporaine sont pleines de bon sens, ainsi que son exposé de la théorie des races et de la théorie des nationalités.

Les idées justes et les formules heureuses abondent dans cette série de conférences. Je citerai en particulier la transformation de l'Allemagne de M. E. Marcks, la France de M. Mantoux, l'analyse pénétrante des sentiments des Musulmans envers les chrétiens de M. Browne et l'exposé des caractères des Chinois et des Japonais de M. Hannah.

Ch. Seignobos.

Henri de Tourville, **Histoire de la formation particulariste.** L'origine des grands peuples actuels. Firmin Didot, Paris, s. date, viii, 547 p. in-8°.

La piété des disciples de H. de Tourville (le chef d'une des branches de la science sociale) a tenu à conserver en volume les articles qu'il avait publiés de 1897 à 1903 dans la *Science sociale*. C'est un essai pour expliquer l'histoire de l'Europe, du ve siècle à nos jours, par l'ap-

plication de la méthode de la « science sociale » et par la théorie de la « formation particulariste » qui assure aux peuples saxons la supériorité sur les autres nations.

C'est aussi un exemple du danger d'expliquer les faits historiques avant de les connaître. L'auteur avait appris l'histoire de l'Europe en un temps où elle n'était pas encore faite et il ignorait les ouvrages où il aurait pu se renseigner. Il raconte (p. 117) que « Childéric chef des Francs Saliens, ... propre fils de Mérovée... déplut à ses Francs... ils l'expulsèrent et il s'en alla en Thuringe ». — La féodalité s'organisa dans « les deux célèbres assemblées » de Mersen et de Quierzy (*sic*).— La colonie saxonne du Wessex (p. 253) a contre elle « la prouesse du fameux roi Arthur, le héros celte, et celle de ses chevaliers de la table ronde ». — Les Bretons (du Wessex) évincés « passèrent en masse de l'autre côté de la Manche, dans l'Armorique ».

La Science sociale enseigne aussi [1] que le mauvais état de la culture en France au XVIIIe siècle avait pour cause le régime communautaire monarchique. « On voit alors se reproduire ce qui avait eu lieu en France..., avant l'arrivée des Francs. On abandonne les terres, dans l'impuissance de payer l'impôt. » Pas d'autres preuves (comme sur tout l'ancien régime) que des citations de Taine.

Le chef-d'œuvre du système est l'histoire des deux Révolutions d'Angleterre et d'Amérique. C'est la *gentry* anglaise qui a fait la Révolution de 1648 ; « elle a été la rencontre des nouveaux chefs du peuple anglais, l'élite de la gentry en Chambre des communes, avec les chefs précédents devenus insuffisants..., les princes et les lords. » Après quoi cette élite « se divisa en partis entre lesquels la ruse et la force tranchèrent... par le savoir-faire de Cromwell et de ses Côtes-de-fer. » M. de T. ignorait que la Révolution de 1648 a été religieuse, il n'avait lu rien de ce qui s'est écrit depuis un demi siècle ; mais le sens du mot *Cavaliers* aurait dû suffire à lui rappeler que la gentry était du côté du roi.

La Révolution d'Amérique a pour origine « la grande émigration » avant la Révolution de 1648, ce sont des émigrants agricoles « sous la conduite d'un lord ou d'un membre de l'élite de la gentry... Ils nomment une assemblée analogue au *Witenagemote* pour s'entendre avec le gouverneur, c'est-à-dire avec le Lord ou le gentleman qui a mené le groupe. » Mais au XVIIIe siècle les Anglais veulent exploiter leurs colonies, les colons se révoltent. La révolte est conduite par la gentry coloniale de Virginie qui avait conservé « le grand domaine » et avait une assemblée, sorte de *Witenagemote*. Le tout d'après Nolte, *Hist. des États-Unis*, qui paraît la source unique. Le récit du combat de Lexington (3 pages de Nolte) ne rappelle même pas à l'auteur le rôle des colons de New-England, qui, n'étant pas une *gentry*, n'ont pas

1. Je passe sur les siècles entre le IXe et le XVIIe, la récolte serait trop lourde.

droit à jouer un rôle dans la Révolution d'Amérique, car il faut voir « dans ce grand événement la solution traditionnelle donnée par la gentry à la question fondamentale du petit et du moyen domaine ».

L'auteur lui-même, dans un élan d'admiration, caractérise ainsi sa méthode : « Rendons hommage, en terminant, à la science sociale qui, comme les sciences en général, fait si nettement saisir les causes admirablement simples des plus puissants phénomènes. »

Pour l'honneur de la « science sociale » et pour le repos de l'âme de l'abbé de Tourville, ses disciples n'auraient-ils pas mieux fait de laisser ensevelies dans sa revue ces pages d'une ignorance si candide?

Ch. Seignobos.

The negro artisan. A social study.. Atlanta, 1902 VIII-192 p. in-8°.

Cette substantielle monographie sur les conditions de vie des nègres artisans est un rapport publié par l'Université d'Atlanta en Géorgie à la suite de la 7° conférence « pour l'étude des problèmes nègres. » L'éditeur est M. Burghardt du Bois. On a rassemblé ici, — avec une bibliographie des documents de tout genre sur l'éducation industrielle des nègres, — une masse de faits relatifs aux tentatives faites pour apprendre un métier aux nègres et aux résultats obtenus dans les différents États du Sud.

L'éditeur a pris soin d'indiquer à quels endroits se trouvent les généralités intéressantes pour le grand public et même ce qui peut suffire à un « lecteur pressé. » Le reste, destiné aux spécialistes en questions sociales, consiste surtout en programmes descriptifs des établissements d'instruction professionnelle nègres et en statistiques des revenus des écoles industrielles des employés dans les différentes professions et dans les différents États. On a procédé par enquête auprès des nègres eux-mêmes, en envoyant un questionnaire auquel 1300 artisans nègres ont répondu et en demandant une étude sur les nègres de leur résidence aux correspondants de la conférence d'Atlanta, la plupart nègres ayant reçu une instruction complète; on a eu des réponses de 32 États. On s'est informé aussi auprès des syndicats ouvriers (*unions*) qui ont envoyé 97 réponses.

L'émancipation a bouleversé les conditions de la vie économique des nègres. Beaucoup d'esclaves étaient employés comme artisans sous la direction et la protection de leur maître ; devenus libres ils ont eu à se diriger et se protéger eux-mêmes et il leur a fallu s'adapter à la révolution économique qui a introduit dans le Sud la grande industrie, sans trouver d'aide auprès des ouvriers blancs, hostiles au noir parce qu'il se contente de petits salaires. On a essayé de remplacer l'ancien apprentissage par des écoles professionnelles, elles ont

coûté cher et ont servi plutôt à l'éducation générale des nègres qu'à leur dressage technique. Il y a en fait beaucoup d'ouvriers noirs, surtout dans le Sud, quelques-uns bons, la plupart maladroits et lents, bien que les nègres montrent souvent une grande ingéniosité en mécanique. Les syndicats ouvriers n'admettent pas volontiers les nègres, sauf dans quelques professions (surtout les mineurs), où on a besoin d'eux pour empêcher les salaires de tomber. Quoique beaucoup de chefs des syndicats soient favorables à l'admission, le préjugé de couleur est si fort parmi les ouvriers que près de la moitié des unionistes appartiennent à des unions qui ne reçoivent pas les nègres. Les patrons sont favorables à l'emploi des nègres qui va en augmentant lentement.

Cette « étude sociale » apporte des renseignements utiles pour l'étude d'une des difficultés sociales les plus inquiétantes de l'Amérique.

Ch. Seignobos.

— Les fascicules 14 et 15 du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. Fischer (Tübingen, Laupp, 1906, 3 mk. le fascicule pour les souscripteurs) comprend les colonnes 481 à 800 in-4° du tome II et va du mot *durchächten* au mot *ergründen*. A noter, dans ce dialecte, comme d'ailleurs en alsacien, la presque entière désuétude des verbes à préfixe *ent-* et *er-* : il n'y en a guère qui ne figurent marqués de la croix fatidique. Col. 541, bonne étymologie du mot *Egerte* « unbebautes Land » = lat. *vervactum* = fr. *guéret*. Col. 583, je ne sais si *ein* « on », sens très commun, ne devrait pas comporter une rubrique sémantique distincte de celle de *ein* article indéfini avec ellipse du substantif. Col. 562, *Eidam*, comme en Alsace, disparu de la langue populaire, remplacé par *Tochtermann*, et de même (599) *einst* supplanté par *einmal* (colm. *emôl*). Col. 652, sous *einsteigen*, la forme *daun* « tun » est visiblement incorrecte au point de vue phonétique; mais il n'y a pas lieu pour cela de la suspecter, c'est la rime qui l'a amenée par facétie. Col. 669, sous *Eis*, une jolie collection de dictons campagnards. Col. 700, la forme métaphonique *Emd* « Ohmet » est intéressante dans sa légère irrégularité : n'aurait-elle pas été partiellement contaminée de *End* « fin » au sens de « dernière récolte »? Col. 716, sous *Engel*, je vois que les Souabes, comme les Colmariens, emploient le vb. *heulen* au sens de « larmoyer »; la Basse-Alsace, à ma connaissance, est exempte de cette extension abusive. Col. 519, un emprunt fr. *tutswitt* « sofort », mais qui ne s'emploie qu'en proposition impérative : souvenir des exigences urgentes de nos soldats du premier Empire. Folklore : le tamis suspendu qui sert à la divination doit être un *Erbsib* (769), avoir appartenu à un défunt, et on le manœuvre au moyen d'une *Erbschere*. Col. 551, une énigme amusante : « Combien le géant Goliath pouvait-il gober d'œufs à jeun? — Un seul » (après quoi il n'était plus à jeun). Une autre : l'Alsace connaît bien la locution « en fait de travail ce gaillard-là préfère garder une oie morte »; le Souabe ajoute « dans un pâtis enclos » (627). Enfin, une addition éventuelle à mon *Dialecte Colmarien* : j'y avais noté, sans pouvoir l'expliquer, que *ewe* « eben » y conservait son *e* (on attendrait **awe*); M. F. (529) remarque que *eben* a dû sémantiquement être contaminé par *ẹpe* « etwa », parti-

cule où le maintien de l'é primitif ne paraît pas faire difficulté (*op. cit.*, § 23, 2°) ; or une contamination sémantique, en fait, s'accompagne souvent d'une contamination phonétique, qu'elle dénonce et qui à son tour en corrobore l'hypothèse. — V. H.

— Dans un petit livre d'une centaine de pages (*Alcuni episodi scelti dal poema dei Nibelunghi e publicati con una grammatica e un vocabolario, Firenze, Libreria editrice Fiorentina*, 1905), M. Giuseppe Ciardi-Dupré a réimprimé, d'après l'édition de Bartsch, quelques épisodes du poème des *Nibelungen*. Comme la reproduction est absolument fidèle, il n'y a rien à en dire. Les extraits sont précédés d'un aperçu grammatical où M. Ciardi-Cupré a réuni les faits essentiels de la grammaire moyen haut allemande. L'auteur est bien informé des questions qu'il traite et a fait un choix judicieux parmi les choses qu'il fallait dire et celles qu'il était préférable de ne pas mentionner. Le petit lexique qui termine l'ouvrage est une traduction des lexiques qui accompagnent les éditions du *Nibelungenlied* à l'usage des classes. En somme cet ouvrage rendra des services aux Italiens qui voudront aborder l'étude des textes moyen haut allemands et qui ne sauraient pas l'allemand moderne. — F.-P.

— Un tirage à part de la *Zeitschrift für deutsche Philologie* (Halle, Waisenhaus, 1906) apporte à ceux qui ne liraient pas ce périodique le résultat des dernières recherches de M. Hagen sur la source du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach. On sait l'importance et la difficulté du problème. Le fameux Kyot, invoqué par Wolfram comme son autorité, a-t-il jamais existé et le *Parzival* allemand est-il une œuvre originale ou une imitation plus ou moins exacte d'un poème français aujourd'hui perdu ? C'est cette dernière réponse que fait M. Hagen à la question. Les arguments que lui a fournis son inlassable patience ont été publiés par lui dans un livre (*Der Gral*, 1900, v. *Rev. crit.*, 26 nov. 1900), dans deux articles de la *Zeitschrift für deutsches Altertum* (45, p. 187 ss. et 47, p. 203 ss.) et dans l'article indiqué plus haut. Ici, M. Hagen croit reconnaître, comme auteur du poème français imité par Wolfram, Philippe de Poitiers, contemporain et familier de Richard Cœur-de-Lion. On lira avec intérêt les preuves fournies par l'auteur, dont les études, si elles n'emportent pas toujours la conviction, éclairent maintes obscurités du poème que beaucoup estiment être le chef-d'œuvre de la littérature allemande médiévale. — F. P.

— M. Joseph Fabre a publié, dans un format de « bréviaire », *Cent poésies de Pierre Corneille tirées de sa traduction de « L'imitation de Jésus-Christ »*. (Paris, Henri Paulin et Cie, 1906, petit in-16). Partant de cette considération que « l'ensemble du livre est difficilement lisible, ou plutôt franchement illisible » sous la forme un peu grandiloquente que les vers cornéliens ont conférée à ces méditations chuchotées, mais souhaitant que le public du xxe s'y édifie à son tour, l'éditeur a opéré des raccords et des coupures qui débarrassent l'œuvre de ses surgeons et de ses rejets adventices. Il arrive que les habitudes métriques ou rythmiques de Corneille se trouvent légèrement faussées par cet élagage, mais il est certain que l'œuvre devient d'un accès plus facile et plus engageant. — F. B.

— Une nouvelle édition des *Mémoires de Madame de Rémusat* vient de paraître à la librairie Calmann-Lévy (3 vol. in-8° à 3 fr. 50). Elle sera volontiers accueillie pour son format commode, et tout le monde sait combien est précieuse cette série de jugements et d'anecdotes sur les années 1802-1808, depuis l'entrée de Mme de Rémusat à la cour jusqu'au début de la guerre d'Espagne. Paul de Rémusat disait justement, en éditant les souvenirs de sa grand-mère, qu'il serait difficile de ne pas rendre justice à la sincérité, à l'honnêteté, à l'esprit de l'auteur. Quelques

erreurs auraient dû être corrigées, et l'éditeur nous permettra de les indiquer. Tome I, p. 128 « Mme Bonaparte, veuve et *riche* », imprimer « veuve et pauvre » ; p. 134 « en *1790*, Lucien avait épousé... », imprimer « en 1794 » ; p. 145, 147, 155, lire Reubell au lieu de *Rewbel* ; p. 236-237 imprimer Mme de Talhouet (comme II, p. 98 et 384) au lieu de Mme Talhouet ; p. 330, lire Hulin au lieu de *Hullin* ; p. 341 et 343, pourquoi ne pas nommer Mme de la Rochefoucauld (citée d'ailleurs en toutes lettres II, 33 et 373) : p. 347 lire Marc Aurel pour *Marcorelle* ; p. 400-401 (et II, 33, 352, 374, lire La Vallette et non *La Valette*. — Tome II, lire p. 19 Rusillion et Lajolais au lieu de *Russillon* et *Lajollais* ; p. 183 Grant et non *Grand* ; p. 267 on pourrait aujourd'hui sans froisser personne, nommer Mme de C··· (Mme de Canisy). — A. C.

— M. S. Rocheblave, qui s'est déjà créé tant de titres à la reconnaissance des « Sandistes », consacre à *George Sand et sa fille, d'après leur correspondance inédite* (Paris, Calmann Lévy, s. d., in-18 de 299 pages) une étude documentaire dont on recueillera les pages ignorées qu'elle apporte, dont on appréciera surtout l'esprit de discrétion et d'équité. La déconcertante Solange avec ses caprices, ses fièvres et ses systématiques étourdissements, en face de Lélia devenue grand-mère et éducatrice et voulant éviter à sa fille des crises morales qu'elle ne comprenait pas toujours : le conflit est singulier et significatif. Pages 247 et 253, sur Sainte-Beuve, un incisif croquis de Solange, un ferme crayon de George Sand. Je crois que M. R. s'avance beaucoup (et c'est dommage) lorsqu'il annonce que c'est « prochainement » que doit paraître la suite du *George Sand* de Madame Komaroff. — F. Baldensperger.

— M. Rudolf Wessely a publié un recueil intitulé *Zur Geschichte der deutschen Literatur* (Leipzig, Teubner, 1905, in-8°, 169 pages). Ce recueil destiné aux élèves des gymnases, renferme des études littéraires de divers auteurs : Fr. Vogt, *L'Héliand* ; Uhland, *Walther de la Vogelweide* ; Treitschke, *La nouvelle littérature* ; Gervinus, *Lessing* ; Hettner, *Herder* ; Bielschowsky, *Gœthe et Schiller* ; Bellermann, *Le Don Carlos de Schiller* ; Brahm, *La Bataille d'Hermann, de Kleist* ; W. Scherer, *Grillparzer* ; Maync, *Mörike* ; Erich Schmidt, *Gustave Freytag*. Les morceaux publiés sont bien choisis, utiles, intéressants. Lire p. 63 Diderot (et non *Didérot*) ; p. 64 manque une note à Lowth et à Dodd, et le livre de *Wood sur Homère* a paru en 1769, et non en 1719. — A. C.

— Il n'existe pas de dictionnaire de dialecte de Chioggia. Tout en reconnaissant loyalement que le *Dizionario del dialetto veneziano* de G. Boerio y supplée pour les 4/5, M. Lorenzo Padoan se propose d'achever la tâche. Il nous donne donc un premier volume de *Saggiuoli Clodiensi* (Chioggia, en latin, se dit Fossa Claudia. — Adria, Vidale, 1906, 84 p.). Parmi les mots qu'il cite et explique, il y en a qui diffèrent à peine de mots recueillis par Boerio ; mais il fait judicieusement remarquer que, les différences portant souvent sur les premières lettres, ces mots sont quelquefois impossibles à trouver dans la *Dizionario* en question. Il annonce un certain nombre de volumes ultérieurs : comme le 1er volume perdu contient déjà toutes les lettres et l'alphabet et que les autres seront probablement ordonnés de même, on dira peut-être qu'il eût mieux valu attendre que tout son matériel fût réuni pour ne pas exposer le lecteur à devoir consulter plusieurs volumes avant de trouver le mot désiré ; mais M. P. répondrait que les recherches comme les siennes sont très lentes et qu'il n'a pas voulu différer plus longtemps d'être utile. — Charles Dejob.

— M. Albert Soubies, continuant son *Histoire de la musique* (Paris, Flammarion, 1905, petit in-8°, 143 p.), vient de publier une histoire de la musique dans les îles britanniques aux XVIII° et XIX° siècles; il a, dit-il, essayé de donner une idée exacte d'un long effort, sincère, toujours courageux, et qui, avec Dunstable et Purcell, fut, selon l'expression de Carlyle, héroïque. — C.

— Nous avons reçu, de M. Georges Gazier, conservateur de la bibliothèque de Besançon, une conférence faite en mars dernier, en cette ville, sur *Gustave Courbet, l'homme et l'œuvre* (brochure in-8° de 43 p., à Besançon, avec quelques reproductions de tableaux). Elle est intéressante et d'un ton plus juste que certains tableaux du peintre, au sujet desquels M. Gazier semble s'être défié de trop de complaisance, mais qu'il juge avec goût. — C.

— Le nouveau volume de M. Paul Gaultier sur *le Sens de l'art*, sa nature, son rôle, sa valeur (Hachette, in-12, avec 16 planches. Prix, 3 fr. 50), dépasse autant en intérêt, à mon goût, celui que nous annoncions récemment sur *le Rire et la Caricature*, que l'ensemble d'une question dépasse l'un de ses détails. Cette étude d'esthétique pratique est des plus fines, tout en ne dépassant pas les bornes d'une causerie avec exemples à l'appui, et rendra d'utiles services aux critiques d'art qui seraient tentés de raisonner un peu leur savoir-faire et de contrôler leurs impressions. Trois parties la divisent : la *nature* de l'art, le *rôle* de l'art (moralité, enseignement, place sociale) et la *valeur* d'art (la critique), toujours avec des reproductions choisies elles-mêmes comme enseignement et synthèse des théories exposées dans le texte, (par parenthèse, ces « légendes » synthétiques placées sous les œuvres sont parfois un peu obscures ou incomplètes sans autre explication; et je n'aime pas non plus toujours telle façon d'affirmer que ceci est un chef-d'œuvre et ceci pas du tout, sans qu'on sache pourquoi l'un et pourquoi l'autre). La théorie qui sera la plus discutée, sans doute, c'est celle du premier chapitre, où M. G. affirme « qu'il est impossible, dans l'état présent des connaissances, de tenir la beauté pour quelque chose d'extérieur à nous, soit dans la nature, soit au dessus d'elle ». Mais ce n'est pas si paradoxal, si l'on admet avec lui que « le beau n'est pas autre chose que l'émotion esthétique, intérieure ou non », et que, « s'il n'y a pas d'art sans beauté, il n'y a pas d'art, je ne dis pas sans émotion, mais sans émotion esthétique ». Et rien n'est plus juste; comme aussi l'infériorité de l'imitation simple de la nature (où d'ailleurs tout n'est pas beau, ni en harmonie, bien loin de là) devant la transfiguration esthétique que lui fait subir la personnalité de l'artiste. « L'art n'est pas seulement l'homme ajouté à la nature : il est la nature interprétée par l'homme, pénétrée et exprimée par lui. Il est la beauté de la nature transformée en beauté véritable. » Je ne puis m'arrêter aux autres chapitres, dont les titres sont d'ailleurs assez parlants pour qu'on se doute de ce qu'ils contiennent, mais je tiens à déclarer excellente cette défense de l'art contre ceux qui l'attaquent sans en comprendre le véritable sens et le rôle essentiel. — H. de Curzon.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 11 Mars — 1907

O. Nachod, **Geschichte von Japan.** Erster Band, Erstes Buch : die Urzeit (bis 645 n. Chr.) 1 vol. in-8. Gotha, Perthes, 1906.

En dehors de la petite histoire publiée en anglais en 1893 par la commission japonaise de l'exposition de Chicago, je ne connais pas d'histoire générale du Japon écrite en une langue européenne. Cette lacune devait être, à l'heure actuelle, plus vivement sentie que jamais; elle n'était qu'imparfaitement comblée et par les historiques à grands traits, véritables vues à vol d'oiseau que tant de voyageurs, d'artistes ou d'autres ont brossées dans leurs livres ou leurs préfaces, et par les études plus approfondies, vraiment scientifiques, qui ont pour objet bon nombre de points de détail. L'ouvrage de M. Nachod est donc, à ce premier titre, très bien venu. Mais il a d'autres mérites, grande clarté du style et du plan, sûreté de l'information, d'autant plus méritoires que l'auteur se déclare insuffisamment compétent en langue japonaise : ou il est trop modeste, ou la sévérité de sa méthode et sa parfaite connaissance des sources européennes, pour secondaires qu'elles soient, lui ont tracé une route sûre. J'ai relevé bien peu d'erreurs : qui de nous n'en a, et de plus graves, à se reprocher? Que M. Nachod me permette d'en citer deux : p. 238 *tai-si* dans le nom de Chôtokou-tai-si, veut dire prince héritier, et diffère de *dai-si* titre de divers religieux célèbres — p. 177 : les trois Han sont d'abord les tribus Sin-han au s. e. de la Corée, Man-hanau s. o., Pyen-han entre les deux autres, correspondant respectivement aux royaumes ultérieurs Sin-ra (s. e.) Paik-tjyei (s. o.), Mimana ou Kara entre les deux, séparé du Sin-ra par le Rak-tong kang ; tel est l'avis des historiens coréens les plus autorisés; plus tard seulement on a confondu les trois Han avec les trois royaumes, Sin-ra, Päik-tjyei, Ko-kou-rye et

on n'a plus rien compris à la situation indiquée pour les anciennes tribus.

Je tiens en terminant à répéter combien le présent volume est bien informé, consciencieux, facile à suivre : je souhaite que l'auteur nous donne bientôt les autres.

Maurice Courant.

Thukydides erklärt von J. Classen ; 6 ter Band, 6 tes Buch, mit zwei Karten von H. Kiepert, Dritte Auflage bearbeitet von J. Steup. Berlin, Weidmann, 1905, iv-295 p.

Le sixième volume du *Thucydide* de Classen, contenant le livre VI, a été publié en 1876; la seconde édition parut en 1881 ; M. Steup, à qui a incombé la tâche de revoir l'ouvrage entier, donne maintenant une troisième édition. Elle est, comme les précédentes, illustrée de deux cartes ; l'une est la carte d'ensemble de la Sicile ; l'autre se compose de deux cartons, Syracuse au 100000me, et ses environs au 400000me, de sorte qu'on peut suivre et comprendre tous les détails de l'expédition de Sicile. Les principes de M. S. ont été exposés avec beaucoup de précision, il y a déjà une dizaine d'années, dans un article de M. Hauvette sur la quatrième édition du livre I (*Revue* du 10 mai 1897). De même que dans les autres volumes, le commentaire explicatif est beaucoup plus ample (il occupe, avec le texte, 244 pages au lieu de 187 dans la seconde édition) et les vues de Classen sont modifiées en un certain nombre de passages. A titre d'exemple, VI, 13, dans la phrase ψηφίζεσθαι τοὺς μὲν Σικελιώτας... ξυμφέρεσθαι, τοῖς δ' Ἐγεσταίοις ἰδίᾳ εἰπεῖν, Classen fait dépendre ce dernier infinitif de ἀντιπαρακελεύομαι exprimé plus haut ; M. S. estime que cette construction a quelque chose de forcé, et considère avec raison εἰπεῖν comme dépendant de ψηφίζεσθαι au même titre que ξυμφέρεσθαι. Ailleurs au contraire M. S. développe le commentaire pour défendre et justifier une construction et une interprétation de Classen, par exemple à propos de la phrase finale du § 10. Mais ce qui mérite surtout l'attention sont les discussions de nombreux passages, dans un appendice de 50 pages, dues pour la plupart au nouvel éditeur. Ce sont des observations critiques approfondies, où M. Steup défend le texte qu'il a adopté ; on pourra parfois différer d'avis avec lui — je ne puis ici entrer dans un examen critique de certains points — mais ces explications sont d'une extrême importance pour l'étude et l'intelligence des difficultés qui se rencontrent dans le livre VI de Thucydide.

My.

Griechische Tragœdien, übersetzt von U. von Wilamowitz-Mœllendorff. Dritter Band. Berlin, Weidmann, 1906; 363 p.

Ce troisième volume des *Tragédies grecques* traduites par M. v. Wilamowitz a paru six ans après le second ; alors que le premier (1898), avec une pièce de Sophocle, contenait trois drames d'Euripide, et le second (1900) l'*Orestie* d'Eschyle, celui-ci est consacré en entier au théâtre d'Euripide : le *Cyclope*, *Alceste*, *Médée*, les *Troyennes*. Je ne crois pas nécessaire de louer la traduction ; si le Français instruit peut en goûter l'élégance, si l'helléniste y retrouve avec plaisir, dans des vers coulants et bien frappés, une image fidèle du texte et de son mouvement, ce n'est pas là ce qui, à proprement parler, doit retenir notre attention. M. v. W. a donné autre chose au philologue, et ceux qui connaissent les deux premiers volumes savent quel prix on doit attacher aux introductions qui précèdent la traduction de chaque pièce. Ce sont des pages de littérature dans lesquelles l'auteur, sans faire un vain étalage de science, sans entrer doctoralement dans de subtiles discussions, offre au public lettré le fruit de son érudition et d'un long commerce avec les tragiques grecs. Les pièces d'Euripide traduites dans ce volume sont pour M. v. W. l'occasion d'étudier, en même temps que les données des drames, d'intéressantes questions littéraires, où il apporte toute la vivacité de sa critique philolologique, sans perdre de vue l'action tragique et les situations créées par le poète. Le caractère de Médée, entre autres, est l'objet d'une étude psychologique très approfondie, et dans *Alceste* le personnage d'Admète n'est pas moins heureusement analysé. L'introduction du *Cyclope* donne une grande part, comme on doit s'y attendre, au drame satyrique, à son origine, à sa raison d'être dans les tétralogies, et, à propos des *Troyennes*, M. v. W. sait éclairer d'une vive lumière le génie même du poète, en nous représentant son attitude à l'égard des légendes nationales, de l'esprit de religiosité, des opinions régnantes dans la démocratie athénienne. Est-il vrai, comme il l'affirme, qu'Euripide, au moment où il écrivait cette tragédie, qui n'est guère qu'une série de scènes sans autre lien que la présence continuelle d'Hécube, prévoyait l'avenir prochain de sa patrie, la catastrophe finale où devait sombrer la suprématie d'Athènes, comme Troie s'abime dans les flammes à la fin du drame ? Il est peut-être hardi de le croire, et il me semble préférable de ne pas se laisser entraîner par la lecture trop agréable des pages que M. v. W. a écrites à ce sujet ; mais par ces considérations, comme par celles qui terminent l'introduction de *Médée*, l'homme éclairé, l'ami de la paix, le porte-parole de la saine libre-pensée qu'était Euripide se trouve singulièrement rehaussé, et c'est là sans doute ce que M. v. Wilamowitz a eu à cœur de faire comprendre. Il serait utile à nos étudiants que ces introductions fussent traduites en notre langue.

My.

O. Schroeder. **De Tichoscopia Euripidis Phœnissis inserta.** (Eur. Phœn. 103-192). Leipzig, G. Fock, 1906; 15 p. (Progr. Gymn. r. Joachim, Berlin).

Etude de métrique que le titre ne fait pas pressentir. M. Schrœder prend pour sujet les vers 103-192 des *Phéniciennes* d'Euripide, et cherche à en retrouver le plan général, les grandes subdivisions et les concordances rythmiques. Il analyse pour cela les vers lyriques un à un, et obtient le compte des arsis (thésis selon l'usage allemand) que renferment chaque membre et chaque période, en excluant provisoirement les trimètres du pédagogue et ceux où Antigone lui donne la réplique. Dans une sorte de parenthèse sont examinées brièvement la question de l'équivalence des trimètres iambiques et des dimètres dochmiaques, qu'il résout par l'affirmative, et celle de savoir si les trimètres intercalés dans les parties lyriques doivent entrer en ligne de compte pour apprécier la conformation des périodes. Ceci également élucidé à l'aide de quelques exemples, M. Sch. expose la structure que l'on doit reconnaître dans l'ensemble de la *Teichoscopie* d'Euripide; la synthèse après l'analyse. En ne considérant que les vers lyriques, on n'a, selon lui, qu'une série de strophes qui se correspondent jusqu'à un certain point, mais dont l'ordonnance est troublée « ridendum in modum » par les vers 151-153 et 156-157, strophes 8 et 9 d'Hermann. Au contraire, si l'on admet les iambes dans la contexture des périodes, le tout s'harmonise et prend une allure majestueuse; le chant entier, autrement informe et sans régularité, revêt l'aspect d'une vaste strophe divisée en parties symétriques. Ces parties sont formées des vers suivants, groupés d'après le nombre des arsis, que je mets entre parenthèses : 103-110 (42), 111-118 (39), 119-130 (58) : 131-138 (42) | 139-149 (58), 150-157 (42) | 158-174 (58 + 39, mais ici on ne voit pas bien la séparation indiquée) | 175-181 (42), 182-192 (58), les trois premières combinaisons se répétant ensuite en diversifiant les rythmes et, comme on le voit, en s'entrecroisant. On trouvera peut-être que M. Sch. a parfois recours à de petits subterfuges métriques; mais il est certain que le morceau, ainsi analysé, donne une impression singulière de variété dans l'unité. Il est regrettable toutefois que la dissertation de M. Schrœder manque souvent de netteté; elle est difficile à suivre non pas tant à cause de la nature ardue du sujet qu'à cause du latin parfois obscur dans lequel elle est écrite.

My.

Platons Menon, oversat af G. Rangel-Nielsen, udgivet med indledning og anmaerkninger af Hans Ræder. Copenhague, Tillge, 1906; 64 p. (*Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning*, n° 67).

Cette traduction du *Ménon* avait été laissée manuscrite par M. Rangel-Nielsen; M. Ræder, dont les travaux sur Platon sont connus, a

été chargé du soin de la publier. Il y a joint quelques notes explicatives, et une introduction dans laquelle, après une analyse du dialogue, sont indiqués brièvement sa portée, son rapport avec plusieurs autres dialogues, par exemple le *Protagoras*, et sa place dans le développement de la philosophie de Platon. Le *Ménon* est en effet dans une relation étroite avec la théorie des idées et la doctrine de la réminiscence, bien que cette doctrine ne soit ici qu'effleurée par Platon, et qu'elle intervienne dans le dialogue seulement par voie de digression. M. R. en montre néanmoins toute l'importance relativement à l'objet principal de la recherche, si la vertu peut être enseignée; il montre également, d'une façon très claire, le lien qui existe entre cette théorie et la distinction faite par Socrate entre la science et l'opinion juste. La traduction est généralement exacte, mais elle pourrait serrer le texte de plus près; elle a, pour ainsi dire, une tendance à la paraphrase qui sans doute ne nuit pas à la clarté, mais qui parfois modifie assez sensiblement l'allure de l'original. Dans quelques lignes prémonitoires, M. Ræder nous avertit qu'il s'est écarté de l'interprétation proposée par le traducteur pour le passage 86 *e*-87 *a* (utilité de l'hypothèse). La question est pour lui, comme on le voit par la traduction, par la note p. 43, et par la figure p. 33, de transformer un rectangle en un triangle inscriptible; mais quelle que soit l'explication que l'on adopte de ce passage difficile, il semble bien résulter, de certains termes du texte (τόδε τὸ χωρίον, τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμήν), qu'il s'agit non d'un rectangle, mais d'un carré, et vraisemblablement de l'un des carrés précédemment tracés par Socrate, c'est-à-dire le carré de côté 2.

My.

H. d'Arbois de Jubainville, **Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux**, Paris, Champion, 1906, in-16, VIII-203 p.

Ce nouveau livre de M. d'A. de J. se compose de deux parties d'étendue inégale.

La première est une étude du druidisme (p. 1-142). Selon M. d'A. de J., le druidisme était une institution propre aux Gaëls, que les Gaulois, après avoir conquis la Grande Bretagne, apportèrent dans leur pays. De la conquête partielle ou totale de la Grande Bretagne par les Gaulois personne ne peut douter. Outre deux textes de César (II, 4; V, 12), nous en avons pour preuves des noms de peuples et de lieux qui sont communs à la Gaule et à la Grande Bretagne. Quant à l'origine du druidisme, nous ne la connaissons que par une phrase de César qui rapporte une opinion (*existimatur*) de son temps (VI, 13). Les dieux qui nous apparaissent comme propres aux Gaëls, Nodons (Nuadu), Briganti (Brigit), Dagda, Mider (Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100*

avant notre ère, p. 27 et suiv.), nous sont assez mal connus ; nous ne faisons que les entrevoir à travers la légende épique de l'Irlande. Les idées religieuses qui leur donnèrent naissance sont-elles conciliables avec les doctrines du druidisme? Pour résoudre cette question, les éléments essentiels nous font défaut. Il est peu vraisemblable que le druidisme soit dû aux peuples qui ont précédé les Celtes dans les Iles Britanniques, si l'on identifie ces peuples avec ceux de l'âge néolithique. Mais le druidisme pourrait avoir été introduit en Grande-Bretagne par des peuples étrangers à la race celtique; les mines d'étain devaient attirer un grand nombre de navigateurs étrangers, et nous ignorerons toujours quelles influences ont pu pénétrer par cette voie. M. d'A. de J. n'examine pas une autre hypothèse, fondée sur les *Philosophumena* d'Hippolyte (2, 17; cf. 24, 7), où il est dit que Zamolxis enseigna aux druides la philosophie de Pythagore, et d'après laquelle le druidisme serait d'origine continentale. On pourrait d'ailleurs, à la rigueur, concilier cette hypothèse avec le texte de César, rien ne prouvant que les Gaëls n'aient pas reçu d'un peuple du continent l'institution druidique. Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, elle n'occupe pas dans le livre de M. d'A. de J. une place disproportionnée à son importance. L'histoire du druidisme dans les Iles Britanniques et sur le continent remplit les chapitres IX-XIII; la question de l'immortalité de l'âme et de la métempsychose est traitée dans les chapitres XIV-XV, avec la science et la précision qui caractérisent l'auteur.

Sous le titre de « Les dieux celtiques à forme d'animaux », M. d'A. de J. donne dans la seconde partie une étude sur six formes animales divinisées par les Celtes : oiseau, chien, taureau, cheval, sanglier et ours. Cinq de ces animaux figuraient sur les enseignes militaires des Romains. Nous ne pouvons malheureusement déterminer avec exactitude à quel degré de divinisation, si l'on peut dire, étaient parvenus en Irlande certains animaux; ce qui est sûr, c'est que nulle part il n'est question d'un culte rendu à ces animaux; nous trouvons seulement dans la légende irlandaise d'une part des génies, des fées ou des sorciers qui ont la faculté de se transformer en animaux ; d'autre part des animaux à naissance merveilleuse, comme le taureau Donn. Quant au culte des animaux chez les Gallo-Romains, s'il semble bien prouvé par des monuments comme celui du Tarvos Trigaranus, on ne peut le plus souvent l'établir qu'à l'aide d'étymologies de noms propres, qui, quelque séduisantes qu'elles soient, n'entraînent pas une certitude absolue.

A la suite de cette étude, M. d'A. de J. publie (p. 164-190) la traduction de deux textes irlandais du moyen âge, *L'Enlèvement des vaches de Regamain* et *La génération des deux porchers*, dans lesquels figurent des personnages protéiformes. Un appendice (p. 191-200) contient une intéressante discussion sur le sens de *Gallia omnis*,

et sur le territoire attribué aux Celtes ou Gaulois chez César, *De bello gallico*, I. M. d'A. de J. fait remarquer que César a singulièrement restreint le sens du mot *Gallia*, traduction du grec Κελτική; César est obligé d'ailleurs d'avouer qu'il y avait encore de son temps des *Galli* en Germanie (VI, 24).

Dans tout le livre de M. d'A. de J., les textes les plus importants sont reproduits en note; des divisions nombreuses et des titres courants suppléent à l'absence d'index.

G. DOTTIN.

Victor TOURNEUR, **Esquisse d'une histoire des études celtiques** (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, XV). Liège, 1905, in-8°, XIV-246 p.

Dans cette histoire de la philologie celtique, M. T., après avoir déterminé quelle est la matière des études celtiques, a passé en revue les philologues et les historiens de la première période de l'érudition celtique, celle qui se termine en 1853, date de publication de la *Grammatica celtica*. Il termine son livre par une histoire des théories sur les Celtes et leur langue, et par deux courts chapitres sur la philologie celtique comparée et sur son enseignement dans les universités. Il se propose de donner dans un second volume une bibliographie de la période qui s'étend de 1853 jusqu'à nos jours.

On ne saurait reprocher sévèrement à M. T. les omissions inévitables qu'il a commises dans un ouvrage qui nécessitait des recherches si étendues. Le reproche le plus grave que j'aurais à lui adresser serait de n'avoir pas donné dans son ouvrage une place suffisante à l'archéologie celtique, qui est inséparable de l'histoire des Celtes. Il aurait, pour cette partie de son travail, trouvé tous les renseignements nécessaires dans l'*Esquisse d'une histoire de l'archéologie gauloise* par Salomon Reinach, *Revue celtique*, t. XIX, p. 101-116, 292-300. D'autre part, d'une manière générale, M. T. semble avoir négligé de consulter les travaux d'ensemble sur les littératures celtiques qui auraient pu lui faciliter sa tâche. De toutes les revues générales, il ne cite que l'article *Keltische Sprachen* publié par E. Windisch dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber. Le plan suivi par M. T. l'expose à des redites ou à des omissions. La date de la publication de la Grammatica Celtica (1853) est capitale pour l'histoire de la linguistique; mais pour les autres branches des études celtiques, l'histoire et l'archéologie, il ne faudrait pas exagérer l'influence que la découverte du vieil irlandais a eue sur elles; aussi la méthode de M. T. est parfois incertaine. Alors que, par exemple le *Sprachschatz* de Holder (1896), la *Chrestomathie* de J. Loth (1890) et l'*Histoire de Bretagne* de A. de la Borderie (1896) sont cités, et avec raison, on s'étonne de ne trouver aucune mention d'un ouvrage capi-

tal pour l'étude des anciens Celtes, l'*Ethnogénie gauloise* de Roget de Belloguet (1858-1868). Il était impossible, et M. T. s'en est bien aperçu, d'éliminer de sa bibliographie tous les livres postérieurs à 1853, mais alors d'après quels principes le choix a-t-il été fait? Je n'ai pu m'en rendre compte. D'autre part, le mot de Philologie celtique comparée me semble peu propre à désigner les publications de textes qui reposent sur une étude intérieure des langues celtiques; ce qui distingue Whitley Stokes de O'Curry ou de O'Donovan c'est la connaissance précise des formes et du vocabulaire moyen irlandais, et Whitley Stokes pourrait ignorer complètement la grammaire comparée que ses traductions n'en seraient pas moins exactes.

Je ne puis mieux témoigner de l'intérêt que je porte au livre de M. T. qu'en lui faisant part de quelques unes des observations de détail qu'il m'a suggérées : — P. 1-3. l'histoire des Celtes dans l'Antiquité est présentée sous une forme trop dogmatique, étant donné l'état de nos connaissances sur la question. — P. 12. César (VI, 14, 3) ne parle pas de poèmes religieux, mais d'un grand nombre de vers; sur la littérature poétique des Gaulois, cf. C. Jullian, *Revue archéologique*, t. XL, (1902), p. 304-327. — P. 12. Sur la disparition du gaulois, voir F. Brunot, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville, t. I, p. XIX-XLII. — P. 16. Sur les sources des littératures celtiques, voir *Revue de synthèse historique*, t. III, p. 60-97; t. VI, p. 317-362; t. VIII, p. 78-104; et J. J. Dunn, *The Gaelic literature of Ireland*, Washington, 1906. — P. 31. A propos de l'opposition du gouvernement français à l'enseignement du breton, il serait bon de mentionner que les associations pour la conservation des langues celtiques sont en même temps le plus souvent des foyers d'opposition politique. — P. 35. Sur la culture classique en Irlande au moyen âge, voir l'étude la plus pénétrante qui en ait été faite, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, par M. Roger, Paris, 1905. — P. 59. Sur les Irlandais en Bretagne, voir P. Parfouru, *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 524. — P. 37-91. Sur les livres irlandais imprimés de 1571 à 1820 voir la liste dressée par E. R. Mac C. Dix, *An Claideamh Soluis*, vol. V et VI. — P. 95. Sur les livres gaéliques imprimés jusqu'en 1832, consulter John Reid, *Bibliotheca Scoto-celtica*, Glasgow, 1832. — P. 111. La grammaire d'Edeyrn Davod Aur est, d'après Morris Jones, antérieure à 1451 (*Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 113); y a-t-il des raisons suffisantes pour l'attribuer au XIII[e] siècle? — P. 159. Sur la valeur du dictionnaire de R. Williams, consulter J. Loth, *Revue celtique*, t. XXIII, p. 237 et suiv. — P. 180. Citer le *Rudiment euz ar Finister* de T. Lejeune, Brest, an VIII; et la *Grammaire celto-bretonne* par M. Le Fèvre, Morlaix, 1818. — P. 181. Le recueil d'expressions vicieuses, surannées et rustiques du breton, publié par Le Gonidec dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France* t. IV, ne contient pas de

breton, mais seulement les mots en patois gallo commençant par A, B, C, D. — P. 184. Sur la question de l'authenticité du *Barzaz-Breiz*, renvoyer à la bibliographie donnée par P. Hémon dans les *Annales de Bretagne*, t. X, p. 350. — P. 185. La grammaire de l'abbé Hingant est une grammaire du dialecte trégorrois rédigée d'après la connaissance personnelle du breton qu'avait l'auteur et non d'après Le Gonidec. — P. 187. A. de la Borderie n'a jamais été chargé d'un cours à l'Université de Rennes au sens administratif du mot; il y a fait un cours libre de 1890 à 1894. Et puisque je touche à cette question de titre, j'en profite pour rectifier l'erreur consacrée par M. T. aux pages 220 et 221 de son livre et d'après laquelle J. Loth serait chargé de cours et G. Dottin, professeur titulaire de langues et littératures celtiques, à l'Université de Rennes. L'enseignement du celtique à l'Université de Rennes est donné depuis 1884 par J. Loth. Lorsqu'il fut question de créer pour le titulaire de littérature grecque, M. Loth, la chaire de celtique, et de titulariser le maître de conférences de grammaire et philologie que j'étais à ce moment, je fus nommé, pour des raisons d'ordre budgétaire qu'il est inutile d'exposer ici, en théorie professeur de langues et littératures celtiques, mais en fait je n'ai jamais enseigné à l'Université de Rennes depuis cette nomination d'autre langue que le grec.

Quoi qu'il en soit des imperfections qu'il contient, le livre de M. T. rendra de grands services aux celtistes. Il se termine par un bon index de 25 pages qui y facilite singulièrement les recherches [1].

G. Dottin

Le royaume de Bourgogne sous les Empereurs Franconiens (1038-1125). Essai sur la domination impériale dans l'est et le sud-est de la France aux XI[e] et XII[e] siècles, par Louis Jacob... — Paris, H. Champion, 1906. In-8° de 159 p.

Étudier les rapports qu'entretinrent avec les empereurs Franconiens les prélats et seigneurs laïques des diverses provinces qui, de la Méditerranée aux Vosges, constituaient le royaume de Bourgogne, tel est le but que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage ci-dessus nommé. A vrai dire, ces relations, déjà peu fréquentes lorsque Conrad II, presque forcé par la nécessité, céda la souveraineté de ce pays à son fils Henri III, se relâchèrent de plus en plus sous le règne de cet empereur et de ses deux successeurs immédiats, Henri IV et Henri V. La faiblesse de l'Empire, l'anarchie dans laquelle il se débattait, les dissensions qui le déchiraient, la révolte de Rodolphe de Rheinfelden, l'ancien régent de Bourgogne, puis la querelle des investitures, favorisèrent les actes d'indépendance des seigneurs, évêques et abbés;

1. Signalons quelques fautes d'impression, p. VIII, *au lieu de* 1857 *lire* 1853; p. 12, n. 1. *au lieu de* celtique, *lire* celtique primitif; p. 18, n. 3, *au lieu de* Labhar *lire* Leabhar; p. 178, n. 3 *au lieu de* et *lire* ac; p. 185, n. 5, *au lieu de* de *lire* de la

l'heure arriva promptement où en Bourgogne on se soucia beaucoup plus du pape, surtout quand c'était un Calixte II qui ceignait la tiare, que du monarque allemand.

Au début, les églises principalement s'adressaient à l'Empereur et reconnaissaient sa domination; et cela s'explique facilement, car elles avaient besoin de son appui et de sa protection contre les comtes ou barons locaux, qui envahissaient leurs domaines et s'emparaient de leurs biens. Aussi quand les guerres religieuses éclatèrent, il n'y eut rien d'étonnant à ce que ces derniers tenants de l'Empire l'abandonnassent à leur tour : le moyen de faire autrement, entre un souverain éloigné et faible et des légats pontificaux, remuants et actifs, qui excommuniaient les fidèles de l'Empereur et les déposaient des sièges occupés par eux !

La rareté de plus en plus grande des relations du royaume de Bourgogne avec l'Empire est caractérisée par le petit nombre de documents que l'on trouve sur cette question : c'est à peine si l'on a conservé pour cette contrée quelques diplômes de chacun des empereurs Franconiens, c'est à peine si des chroniqueurs, avec une concision désespérante, mentionnent les faits qui l'intéressent. Malgré tout, M. Jacob s'en est tiré assez bien et a utilisé avec assez d'habileté les documents qu'il a eus entre les mains. Mais on sent que son livre est une œuvre de jeunesse : il manque d'expérience dans la présentation, dans son écriture. C'est un défaut dont il se corrigera certainement avec le temps. Ainsi on aurait aimé trouver plus de détails sur l'histoire du royaume avant le récit des événements de 1038, où le lecteur est jeté presque *ex abrupto;* on désirerait aussi avoir des renseignements plus complets sur les destinées des grands fiefs pendant la période étudiée, sur leurs rapports entre eux, sur ceux qu'ils eurent avec les pays voisins : M. L. J. en a bien parlé, mais un peu trop sèchement.

De plus amples dépouillements d'imprimés n'auraient sans doute pas apporté une documentation plus abondante; cependant j'ai été étonné de ne trouver cités nulle part les trois volumes de la *Gallia christiana novissima* de l'abbé Albanès, si bourrés de pièces importantes sur l'histoire de la Provence.

Maintenant un dernier reproche et j'aurai fini : il y a trop de fautes d'impression. Cela ne peut s'expliquer encore que par le défaut d'habitude de l'auteur, mais vraiment les épreuves paraissent avoir été corrigées trop discrètement. Quelques coquilles ont bien été rectifiées à la fin du volume, mais combien d'autres seraient à relever : « prétropolitain » pour « métropolitain » (p. 59); « Mausi » pour « Mansi » (p. 79, 80, 82, etc.); « puis » pour « pris » (p. 85), des « œ » innombrables pour des « æ », etc. Je n'ai pas compris non plus le calcul qui fait remonter à 1038 le compte des années du règne de Henri III, pour une charte de 1045, datée de la cinquième année de ce règne (p. 36).

Cependant, malgré toutes ces observations que je crois justifiées, il n'en reste pas moins que le livre de M. L. J. représente une bonne étude. On ne pourra pas l'ignorer quand on voudra s'occuper de l'histoire de l'ancien royaume de Bourgogne, et ses conclusions auront grande chance de devenir définitives.

L.-H. Labande.

Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII (1316-1334), relatives à la France, extraites des registres du Vatican par Auguste Coulon,.. 4e fascicule,.. — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4° de 364 col. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

L'éditeur des *Lettres secrètes et curiales de Jean XXII* nous présente dans ce fascicule les bulles des années 5, 6 et 7 du pontificat; celles de la première de ces années sont peu nombreuses, leur registre n'ayant pas encore été retrouvé dans les archives du Vatican.

Les principales affaires qui, de 1321 à 1323, sollicitèrent l'attention du pape étaient les querelles entre la Savoie et le Dauphiné, la restitution par le vicomte de Lomagne du trésor de Clément V, les troubles de Gascogne, le divorce entre Charles le Bel, roi de France, et Blanche de Bourgogne, enfin et surtout la croisade avec les secours à porter aux royaumes chrétiens d'Arménie et de Chypre. M. Coulon publie tout au long les avis donnés par les cardinaux au sujet des propositions du roi de France relativement à cette croisade et les instructions remises par le pape à ses légats auprès de Charles IV et du comte de Valois.

Jean XXII n'avait pas pourvu de titulaire son ancien évêché d'Avignon et c'est tout au plus s'il en avait confié l'administration, le 3 février 1323, à Gasbert de Laval, évêque de Marseille, et à Géraud « de Capmulo ». Il s'occupait donc à peu près constamment des églises de ce diocèse et nous le voyons intervenir fréquemment, non seulement pour la fondation de chapelles, mais aussi pour la nomination des titulaires des bénéfices. L'histoire religieuse locale relèvera donc dans ce fascicule de nombreux documents. A signaler également les bulles relatives au palais pontifical édifié par le pape à Sorgues (union de l'église de cette localité, etc.) et à la monnaie qui y fut frappée.

L.-H. L.

Jean XXII (1316-1334). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, par G. Mollat,... Sixième et septième fascicules... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4° de 200 et 128 pages (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Lettres communes des papes d'Avignon...)

M. l'abbé Mollat, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, doit avant tout être loué et remercié pour l'activité vraiment surpre-

nante qu'il déploie dans la publication des Lettres communes de Jean XXII. Il nous donne largement deux épais fascicules par an ; déjà près de 16,000 documents ont été analysés par lui. Il est vrai que la matière est vaste et que malgré la rapidité de son travail, l'éditeur en aura encore pour longtemps : il n'est à peine qu'au tiers de son ouvrage.

J'ai déjà eu l'occasion de dire comment et dans quel ordre il présente ses bulles et les principaux sujets qui sont intéressés par elles ; je n'y reviendrai donc pas. Je signalerai seulement les nombreuses promotions épiscopales qui eurent lieu pendant les cinquième et sixième années du pontificat, notamment pour pourvoir aux églises de Melun (n° 13035), Vienne (n° 13038), Bourges (n° 13039), Rieux (n° 13040), Aix (n°s 13041 et 15786), Orléans (n° 13164), Amiens (n° 13379), Toul (n° 13837), Cavaillon (n°s 15228 et 15297), Nevers (n° 15440), Autun (n° 15441), Carcassonne (n° 15598), Viviers (n° 15599), Lodève (n° 15787), etc. Puis la ratification de la prorogation des pouvoirs du roi Robert de Sicile à Rome (n° 13875), les documents sur le règlement de la succession de Clément V (n°s 14308 à 14310, 14386, 14406 à 14408), sur la situation pécuniaire fort embarrassée des Hospitaliers qui tinrent une réunion générale à Avignon pour trouver les moyens d'acquitter leurs dettes aux banquiers florentins (n°s 13407 à 13410, 14454, 14765 et 14766), sur les familles de Via, Judicis et Trian, alliées au pape (n°s 12297, 12311, 15290, 13260, 13494, 14020, 14352, 14477, 14560 à 14563, etc.). Sont à remarquer également de véritables lettres de rémission concédées par Jean XXII (n°s 13304 à 13309, 13493, 13693, 14075, etc.), les bulles nombreuses relatives à la création de la collégiale de Saint-Agricol d'Avignon, fondation qui tenait fort à cœur au souverain pontife (n°s 12994 à 13003, 13005, 13006, 13160, 13194 à 13200, 13310 à 13316, 14235, 14236, 14452, 14458, 14501, 14634, etc.), à la construction ou réédification d'églises (Saint-Donat à Arezzo, n° 13241 ; Notre-Dame et Saint-Étienne à Auxerre, n° 13284 ; l'église de Gubbio, n° 13294 ; Saint-Barthélemy à Cahors, n° 13344 ; cathédrale de Chalon, n° 14740, etc.), aux réparations de Saint-Pierre de Rome et de sa toiture sur charpente (n°s 14242 et suiv.), à l'établissement d'un pont sur le Rhône près de Vienne (n° 14032), etc.

Il ne s'agit donc pas uniquement dans ces lettres communes d'attributions de bénéfices réservés au pape, de dispenses canoniques et de privilèges religieux. Les appendices à chaque année, avec leurs séries de lettres curiales, sont particulièrement riches en documents d'intérêt général.

Une si prodigieuse quantité de bulles analysées, comportant une si grande abondance de noms de lieux et de personnes, ne va pas sans amener d'inévitables erreurs de lecture ou d'impression, d'autant plus que le copiste des bulles dans les registres a dû en commettre lui

aussi. M. Mollat s'est montré très attentif à les éviter, pourtant j'en ai encore relevé; j'en noterai ici quelques-unes : *Gordanitis* pour *Gordanicis* (nos 12391, 12974, 13174); *Peiro* pour *Petro* (no 12534); *Berventano* (no 12854), *Berbetano* (nos 13355 et 15187), *Barbarano* (no 14458), sans doute pour *Barbentana*; *Sinhanitis* pour *Sinhanicis* (no 14236); *Mescagna* pour *Mesoagua* (no 14270); *Vinaudi* pour *Vivaudi* (no 14280); *Martegne* pour *Martegue* (no 14348); *Torreves* pour *Tourves* (no 14452); *Contelleto* pour *Coutelleto* (no 14946), etc. Je ne suis pas parvenu non plus à découvrir la forme véritable des noms de lieux aux diocèses de Carpentras et d'Avignon qui se dissimulent sous celles de *S. Gemis* (no 14020) et *de Ancelbuco* (no 14236; dans le même acte *Albanonum* est assurément *Albagnanum*, Aubignan). Il serait facile et oiseux d'allonger cette liste d'errata : ceux qui auront à utiliser les analyses de M. l'abbé Mollat, sauront rectifier les quelques noms qui n'auraient pas été écrits exactement.

L.-H. Labande.

Ch. Diehl. **Figures byzantines.** Paris, Colin, 1906; 342 p.

Nous savons depuis longtemps que M. Diehl est un connaisseur aussi délicat que profond des choses byzantines; voici qu'un nouveau livre, composé d'articles dont on a pu lire quelques-uns dans diverses revues, nous le montre comme un évocateur singulièrement fidèle des personnages. Ce livre est comme une scène sur laquelle passent successivement devant nos yeux quelques-unes des figures les plus marquantes qui ont habité le palais impérial; car c'est surtout d'impératrices que parle M. D., et l'ouvrage est justement qualifié, par l'auteur lui-même (p. 51 note), de « galerie de princesses byzantines ». Si plusieurs d'entre elles sont connues du public, comme Irène et Théodora, elles ne le sont que d'une manière voilée et assez imprécise; d'autres ne sont guère qu'un nom pour le grand nombre des lecteurs, comme Théophano et Zoé; et qui connait Anne Dalassène, « la mère des Comnène », si ce n'est l'historien, ou encore Eudocie, l'impératrice poète, si ce n'est l'helléniste? Tous ces personnages, de même que le Macédonien Basile, que nous voyons s'élever jusqu'au trône, et Léon le Sage, dont les mariages successifs furent si habilement menés, revivent sous la plume alerte de M. D.; son érudition a su retrouver, dans les chroniques et mémoires du temps, leurs caractères et leurs mœurs, et les représenter dans leur vie impériale, au milieu des intrigues de cour et des révolutions de palais, avec toute la distinction du littérateur et l'impartialité de l'historien. Dans deux tableaux d'un genre différent, pour nous faire descendre de ces hauteurs et nous donner une idée de la société moyenne à Byzance, M. D. nous dépeint d'honnêtes bourgeoises, de pieuses mères de famille, toutes deux connues surtout par leur oraison funèbre, que

composèrent leurs fils. L'une est la mère du fameux moine Théodore Studite (VIII[e] siècle); le fils de l'autre était Michel Psellos, le célèbre savant du XI[e] siècle, parvenu aux plus hautes dignités de l'empire, dont M. Diehl esquisse un portrait, trop sévère à mon sens, en un autre passage de son livre. Agréable et instructif, l'ouvrage met à la portée de tous des connaissances réservées jusqu'ici à un trop petit nombre; on ne saurait trop en recommander la lecture [1].

My.

Publications of the University of Pennsylvania. Series in history n° 1.

I, Ch. H. Lincoln. **The revolutionary movement in Pennsylvania, 1760-1776.** Philadelphie, 1901, Ginn., 300 p. in-8°.

II, n° 2. A. Ed. Mackinley. **The suffrage franchise in the thirteen English colonies in America.** Philadelphie, 1905, Ginn., V, 518 p. in-8°.

I. L'histoire du mouvement révolutionnaire en Pensylvanie de M. Lincoln est une de ces bonnes monographies d'histoire locale qui, dans le régime fédéral des États-Unis, sont le seul fondement solide d'une histoire nationale. Les historiens américains, dominés par la conception fédéraliste, se sont longtemps laissé absorber par les événements de la vie fédérale, le Congrès, l'armée continentale, la guerre, les négociations. Ainsi a été créée par G. Bancroft l'histoire traditionnelle qui, dans la Révolution d'Amérique, ne voyait que la déclaration d'indépendance, la création d'un gouvernement national et d'une armée nationale, la guerre et les négociations avec les États étrangers; les Américains en venaient ainsi à perdre de vue le caractère révolutionnaire de la Révolution Cette conception centraliste flattait la passion conservatrice des précédentes générations, heureuses de penser que leurs ancêtres avaient échappé au scandale d'un bouleversement social et politique.

Les Américains se sont enfin décidés à abandonner ce point de vue superficiel, ils ont essayé de se rendre compte en quoi la Révolution de 1776 a consisté dans chacun des États. Le travail a été fait d'abord pour les États de New-England, M. Lincoln l'a fait pour la Pensylvanie.

Il s'est servi avant tout des journaux contemporains de la Révolution (il en donne une liste critique dans son *Appendice*); c'est toujours une excellente source pour étudier des mouvements qu'il faut suivre au jour le jour. Il a fait usage aussi, surtout pour étudier l'opinion publique, des brochures conservées dans les bibliothèques des deux sociétés pensylvaniennes (Historical et Philosophical). Les collections

---

1. P. 45, l. 6 lire « je n'en *veux* tirer; 206, 4 les quatrièmes *races*, lire *noces*; 233, 20 « l'étonnement causé par le mariage ne fut pas moins vif, et le scandale plus grand » est incorrect; 276, l. dernière, la traduction (Rambaud) « elle possédait... le talent de savoir écouter » n'est pas le sens de εὐήκοος, comme le montre la suite du texte; cf. Psellos, *Chron.* éd. Sathas, 1899, p. 116, l. 23 svv.

déjà publiées, *Statutes, Pennsylvania Archives, Pennsylvania colonial records*, documents des assemblées depuis 1776, correspondances et biographies (dont la liste est donnée à l'Appendice) ont fourni une bonne partie de la matière. Chaque chapitre est précédé d'une notice critique sur les sources du chapitre.

L'exposé est chronologique. Dès l'abord la tradition est rejetée : « On commence à reconnaitre... que « taxation sans représentation » n'a pas été la cause de la révolution américaine. Ce n'a été qu'un cri de guerre pour unir les forces hostiles à la Grande-Bretagne. » La vraie cause, c'est que les Américains étaient devenus un peuple différent des Anglais et plus démocratique. En Pensylvanie le gouvernement enlevé peu à peu à la famille de Penn avait passé à l'Assemblée où dominaient les quakers de l'Est qui employaient leur pouvoir à exploiter les nouveaux émigrants de l'Ouest, Allemands et Ecossais d'Irlande, et refusaient de leur fournir les moyens de faire la guerre aux Indiens et aux Canadiens. Ce sont ces Écossais-Irlandais, presbytériens, déjà mal disposés pour le gouvernement anglais, qui ont fait la révolution en haine de l'aristocratie quaker; les Allemands sont restés passifs, non par pauvreté mais par incapacité ou indifférence politique.

Le mécontentement (dont les causes et les caractères sont exposés avec beaucoup de précision) s'était accumulé pendant le conflit, surtout parmi les colons de l'Ouest et dans le bas peuple de Philadelphie écarté de la vie politique par le cens électoral. En Pensylvanie, comme en France, les partisans de la révolution furent, suivant l'expression de Graydon, « ce que dans les républiques on appelle le peuple et dans les monarchies la populace ou la canaille... Les classes supérieures tournaient leur opposition contre la politique anglaise, les basses classes en voulaient à l'oligarchie pensylvanienne ; leur but était non l'indépendance, mais « l'anarchie sanctifiée depuis par les phrases d'Egalité et Droits de l'homme. »

Le peuple, avec lequel opérait la masse des artisans et des petits marchands, profita de l'agitation contre l'Angleterre pour tenir des réunions, voter des résolutions et former des comités. Il s'agissait d'abord d'empêcher de débarquer la cargaison de thé envoyée d'Angleterre, et la décision fut prise sans attendre l'assentiment de l'Assemblée légale, ce fut une victoire du peuple sur les quakers qui « avaient l'aversion des meetings et s'y étaient toujours opposés » (Thomson). Ainsi se forma, en opposition à l'assemblée oligarchique, un « gouvernement extra-légal », il entra en relations avec les opposants des autres colonies en envoyant des motions de sympathies à Boston.

Les mesures du gouvernememt anglais contre Boston précipitèrent la division en partis. Un meeting du peuple prit parti pour Boston et, passant par dessus l'Assemblée, élut un comité à Philadelphie, chargé d'entrer en rapport avec « les colonies sœurs ». Ce Comité prit l'ini-

tiative de faire élire une Convention de la colonie pour envoyer des délégués au Congrès de 1774, et l'Assemblée se résigna à approuver.

Cette procédure révolutionnaire se renouvela en 1776 quand le conflit avec l'Angleterre se fut aggravé : ce fut encore un comité issu d'un meeting qui imposa l'élection de la Convention d'où sortit l'indépendance. Mais le chef du parti démocratique de l'Ouest, Dickinson (dont M. L. analyse les motifs avec une intelligence très nette), craignait que le conflit entre les partis ne rendît impossible un gouvernement régulier en Pensylvanie et il aurait voulu attendre pour rompre avec l'Angleterre qu'un gouvernement fédéral fût organisé.

La révolution en Pensylvanie se compliqua d'un trait exceptionnel, quand il s'agit d'organiser une force armée. Les quakers qui dominaient l'Assemblée (et les Mennonites allemands) réprouvaient l'emploi de la force, ce fut un corps extra légal, « l'association militaire », qui obligea l'Assemblée à s'occuper de la milice.

La crise se dénoua par voie révolutionnaire quand l'Assemblée légale refusa d'adhérer à l'Indépendance ; les mécontents réunirent une « Conférence » provinciale des délégués des comités qui déclara le gouvernement insuffisant, et convoqua une Convention élue par un suffrage plus démocratique. Ce fut une élection révolutionnaire, car on priva du droit de vote quiconque refusait de faire une déclaration contre Georges III. Cette assemblée révolutionnaire prit le pouvoir et transforma la colonie en république, avec la Constitution démocratique de 1776.

II. Le livre de M. Mac Kinley est d'une portée encore plus grande ; il comble une grosse lacune dans l'histoire constitutionnelle des États-Unis. Le régime électoral des colonies qui ont formé les 13 États n'était connu que par le travail sérieux mais sommaire de Bishop. M. M. a entrepris d'étudier l'évolution du droit de suffrage depuis l'arrivée des colons jusqu'en 1776 ; et il s'est décidé pour la seule méthode historique qui soit correcte : il a pris séparément chacune des colonies.

Son ouvrage se compose de 13 monographies précédées d'un chapitre sur le suffrage en Angleterre et terminées par une courte conclusion où les régimes des diverses colonies sont comparés sous les points de vue suivants : âge, race ou nation, religion et moralité, résidence, propriété, corporation, droit de vote des bourgs, vote des Universités. En général le régime américain y apparaît comme une continuation du régime anglais ; non seulement les colons ont apporté avec eux les usages anglais, mais les autorités anglaises ont travaillé à introduire en Amérique les dispositions adoptées en Angleterre. Le modèle pour les conditions de propriété a été le régime des bourgs anglais. La tendance à rétrécir le droit de vote en élevant le cens électoral, a été générale, même dans les colonies qui n'obéissaient pas au gouvernement anglais ; mais elle est plus marquée dans

les colonies royales, le gouvernement y a systématiquement restreint le corps électoral aux *freeholders*.

La proportion des électeurs à la population n'est pas connue, on n'est renseigné que sur le nombre des votants dans quelques cas vers le XVIIIe siècle; il varie de 9 0/0 en Virginie, 8 0/0 à New-York et Philadelphie à 2 0/0 en Massachusetts et Connecticut; ce qui indique une vie politique très faible.

Il n'est guère possible d'analyser, encore moins de discuter, un répertoire chronologique de faits. Celui-ci paraît être le résultat d'un dépouillement consciencieux des documents indiqués en note (sans bibliographie générale). L'usage en est facilité par un index très détaillé des noms et des choses.

Ch. SEIGNOBOS

L. DE LANZAC DE LABORIE. — **Paris sous Napoléon. La Cour et la ville. La vie et la mort.** Plon. 1906. 2 et 386 pages in-8.

Dans ce nouveau volume, qui est le troisième de la série, M. de Lanzac de Laborie passe successivement en revue les fêtes et les solennités publiques de l'époque impériale; la cour et le monde officiel; les usages sociaux et les mœurs; salons, bals, repas, duels; la sécurité publique, les accidents et les sinistres; les tribunaux et la basoche; les funérailles enfin et les sépultures.

La documentation est toujours de premier ordre, très étendue et souvent très neuve. M. L. de L. n'utilise pas seulement les richesses des dépôts publics, il se fait ouvrir les archives des familles. Les papiers de Barante lui ont fourni plus d'un détail curieux sur Madame Récamier et sur son salon, les papiers de Ségur sur la cour impériale.

La mise en œuvre est de tous points excellente. M. L. de L. est plus et mieux qu'un historien véridique et qu'un conteur habile, c'est à sa manière un moraliste et un philosophe. Il ne se borne pas à décrire les gestes extérieurs, il pénètre l'âme des acteurs, l'âme des foules et l'âme des individus. A chaque instant, il marque d'un trait sûr l'évolution des mœurs et des usages accompagnant l'évolution des institutions. La réflexion philosophique vient naturellement, sans affectation d'aucune sorte. Nulle monotonie dans le récit, rien de fixé ou seulement d'arrêté dans les tableaux. C'est la vie même qui coule et se transforme.

L'impartialité des jugements fait plaisir. Là même où je ne suis pas d'accord avec l'auteur, j'admire sa sincérité. Il ne cherche pas à embellir ni à décrier. Toute son ambition est de faire voir les choses comme il les voit et il s'efforce de son mieux de les voir comme elles furent. Il a dit précédemment, en appuyant un peu trop, que les fêtes républicaines étaient marquées de froideur et d'emphase; il dit aujourd'hui que les fêtes impériales tenaient le peuple et même la

bourgeoisie de plus en plus à l'écart. Il blâme sans ménagements les fontaines de vin, les distributions de victuailles dont le régime gorgeait et avilissait la foule aux grands jours. Il ne cache pas que la plupart des victoires impériales n'excitèrent qu'un médiocre enthousiasme et furent souvent fêtées dans l'indifférence. La nouvelle cour ne lui paraît pas mériter toutes les railleries jalouses des talons rouges de l'ancienne, mais il remarque que la police recrutait ses espions parmi les dames du meilleur monde. Il n'est à aucun degré dépourvu de sympathie pour l'armée, mais il nous montre les tares des militaires quand il les trouve sur son chemin. Il a vu dans les documents qu'assez souvent à Paris les soldats insultaient les femmes honnêtes, rossaient les bourgeois, brisaient les devantures, que les officiers en goguette renversaient les voitures des marchands des quatre saisons et mettaient les cafés à sac ; il le dit, sans croire pour cela fournir des armes aux antimilitaristes.

Combien différent ce livre de sang-froid et de bonne foi de ces ouvrages écrits sur le mode lyrique, remplis d'affirmations aussi tranchantes qu'invérifiables, en l'absence de toute indication de sources!

M. Lanzac de Laborie aura eu le mérite de commencer l'histoire scientifique des mœurs de l'époque impériale.

Albert Mathiez.

Publication of the University of Pennsylvania. Series in political economy and public law.

I. Nº 15. Ch. S. Langstroth et W. Stilz. **Railway cooperation**... Philadelphie 1899 Ginn xv-210 p. 8.

C'est la réunion de deux mémoires d'étudiants écrits en vue du concours créé par M. Terry. M. M. A. Knapp, président de la commission de *l'Interstate commerce* (c'est-à-dire de la réglementation des chemins de fer) y a mis une introduction pour montrer l'utilité, dans le régime américain, de la concurrence et du morcellement fédéral, d'une entente entre les entreprises pour remédier aux maux que la législation est impuissante à empêcher.

Le mémoire de M. Langstroth (qui a eu le prix) étudie historiquement les tentatives faites par voie d'entente entre concurrents, soit pour maintenir les tarifs, soit pour se partager le trafic, puis les essais législatifs faits par les États dans les différentes régions pour empêcher les tarifs préférentiels. Les résultats ont été très faibles. L'auteur conclut qu'une règlementation est plus sage qu'une prohibition.

Le mémoire de M. Stilz (qui a eu l'accessit) étudie la coopération d'abord entre les entreprises dont les lignes étaient connexes, puis entre les entreprises concurrentes pour restreindre la concurrence. Il cherche ensuite les « besoins actuels » et propose sa solution : créer,

sur le modèle du *Clearing-house* anglais qui règle les comptes entre les banques, un établissement chargé de régler les comptes entre les entreprises de chemin de fer.

II. W. E. Weyl, **The passenger traffic of railways.** Philadelphie, Ginn. 249 p. 8°.

La composition de ce livre est un peu déconcertante : pas de bibliographie : la conclusion est mise en tête dans l'Introduction ; les 16 chapitres se suivent sans ordre apparent, comme autant d'articles séparés. Mais c'est un livre intelligent où les questions sont traitées avec une lucidité américaine, sans phrases et sans préjugés. L'auteur déclare qu'il avait entrepris son étude avec une arrière-pensée pratique : il espérait prouver que l'abaissement du prix des places de chemin de fer, avec le système du tarif par zones (adopté en Hongrie) n'est pas seulement une « démocratisation » des transports, mais une opération avantageuse pour le rendement financier ; il voulait « montrer par les statistiques comment le transport des passagers se développerait normalement par une réduction radicale des prix », tandis que les chemin de fer aux États-Unis ont adopté la méthode des prix élevés.

Il a donc examiné et comparé les statistiques des États-Unis et de la plupart des pays d'Europe (d'après les statistiques officielles et l'*Archiv für Eisenbahnwesen*). Il a étudié (après des considérations générales sur l'action sociale de l'accroissement des voyages, sur la « genèse » des voyages en chemin de fer et les stimulants des voyages), le système actuel des tarifs de passagers européens, le développement du transport, le rendement (*profitableness*) des transports, les éléments du coût, la longueur moyenne des voyages, l'augmentation du transport en 3e classe, les impôts sur les billets, l'avenir du trafic.

Sa conclusion est négative : les statistiques des différents pays sont établies par des méthodes trop différentes pour que la comparaison puisse donner des résultats précis ; le total du trafic diffère suivant la façon de compter les billets de tramways, les billets de saison, les billets militaires à prix réduits. On ne peut atteindre que des règles tout à fait générales, c'est-à-dire des approximations grossières. On voit bien que le transport s'accroît avec la densité de la population et avec la civilisation, en raison directe de la grandeur d'un centre urbain et en raison inverse de la distance (ou à peu près), que la longueur moyenne des voyages va en diminuant. Mais il n'est pas établi que la diminution des prix augmente toujours le trafic au point de compenser la perte ; cela dépend du prix antérieur des places, de la densité et de la richesse de la population, du confort et de la vitesse, de la longueur de la ligne, de la concurrence.

Ch. Seignobos.

— L'*Année cartographique*, supplément annuel à toutes les publications de géographie et d'atlas dirigé par M. Fr. Schrader, et le 16e de la collection (Hachette, 3 cartes doubles in-folio avec texte au dos. Prix : 3 fr.) contient cette année, comme résultats des travaux de 1905 : d'abord une très curieuse planche consacrée à l'*ethnographie de la Russie* (Europe-Asie) d'après le dernier recensement, ceci en 18 petites cartes colorées selon l'extension des principaux groupes ethniques, avec une notice documentée sur toute cette question de races et de population. Ce travail est l'œuvre de M. D. Aïtoff. Puis divers documents sur l'*Afrique*, réunis par M. Chesneau d'après les dernières expéditions : cours de l'Abaï ou Nil bleu, Nigéria, Cameroun et Congo français, chemin de fer d'Addis Ababa, Erg Iguidi. Enfin, des cartes pour les questions de frontières dans l'*Amérique du Sud* et les explorations en Bolivie, avec texte de M. V. Huot. — H. de C.

— Le cours pratique et élémentaire du Dr Paul Richer intitulé *Nouvelle anatomie artistique du corps humain* (Plon, in-12 de 180 p.) est tout à fait à recommander pour la clarté de la théorie ou plutôt de la description et la physionomie parlante des dessins, très nombreux, très fins et juste au point, comme le texte, qu'il faut pour faire entrer dans la tête des profanes les notions exactes qu'ils doivent posséder, sans les rebuter, par la technicité ou la phraséologie des traités spéciaux. Je ne connais pas, spécialement au point de vue de l'enseignement des artistes, manuel aussi bien compris. — C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 février 1907.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une note de M. Paul Gauckler sur la Niobide des Jardins de Salluste, à Rome. Cette statue, trouvée dans la villa Spithoever, avait été déposée au fond d'une cachette pour la soustraire aux barbares ou aux chrétiens iconoclastes. Elle est presque intacte ; seul, le bras droit était brisé ; mais la cassure était très nette, et le morceau détaché se raccordait si exactement au reste que la restauration n'a aucunement pu altérer le geste original. La figure est en marbre de Paros, de grandeur réelle, traitée avec sobriété et souplesse. Il semble évident qu'elle était adossée. Elle offre un type nouveau de Niobide. Sa coiffure est celle des jeunes Athéniennes au ve siècle a. C. M. Gauckler hésite à remonter aussi haut : elle lui paraît d'un art trop savant. Ce qui est certain, c'est qu'elle appartenait au même groupe que trois statues de la collection Jacobsen également découvertes à Rome : un Apollon, une Niobide debout, fuyant, les vêtements épars, un Niobide étendu à terre, inanimé. Ces quatre figures, accompagnées de beaucoup d'autres, ont dû orner le fronton de quelque temple d'Apollon en Grèce, d'où elles furent sans doute transportées à Rome après la conquête, peut-être dès le temps de Salluste.

M. Théodore Reinach communique une flûte de Pan âgée de 17 ou 1800 ans, trouvée dans les fouilles d'Alise-Sainte-Reine (Alésia). Il décrit cet instrument, seul spécimen connu de l'espèce, et en montre le très grand intérêt archéologique et musical. L'instrument est si bien conservé qu'on peut encore en jouer. Un amateur distingué amené par M. Reinach, M. Chabrier, exécute la gamme de la flûte de Pan qui est une gamme de sol défective d'un degré. — MM. Hamy et Pottier présentent quelques observations.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur un Cyclope en Irlande. Quand le demi-dieu Cûchulainn, le grand héros de la plus vieille épopée irlandaise, voulait faire un acte qui exigeait des forces surnaturelles, il se transformait par d'horribles contorsions, il prenait une taille gigantesque, un de ses yeux lui rentrait dans la tête et devenait invisible, l'autre œil sortait de l'orbite et la circonférence de cet œil était égale aux bords d'une coupe d'hydromel ou même à ceux d'un chaudron assez grand pour qu'on pût y faire cuire une génisse. Cet œil était donc énorme et rond comme celui du cyclope Polyphème, et momentanément Cûchulainn était borgne. Pourtant il avait alors près des femmes un succès si prodigieux que par amour plusieurs devenaient borgnes comme lui.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note du R. P. Delattre sur l'area chrétienne et la basilique de Meidfa à Carthage.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 18 mars. — 1907

Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur, von H. Hirt. II. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8, (viij-) 364 pp. (cotées 409-772) et 4 cartes géographiques. Prix : 9 mk.

Le tome II du grand ouvrage de M. Hirt [1] se divise en deux parties : la première (p. 409-550) est la suite et la conclusion de son exposition générale ; la seconde contient les additions et les notes documentaires, communes aux deux volumes, qui en suivent pas à pas le détail.

Les controverses sur la civilisation de nos premiers pères ont évidemment un côté subjectif, dont il est difficile de se déprendre : si, par exemple, M. Schrader enseigne que les Indo-Européens enterraient leurs morts (p. 734), c'est en vertu de préférences que n'appuie sans doute aucun témoignage positif ; mais encore le culte très ancien de la Terre, mère universelle, germe des vivants et matrice des défunts peut-être destinés à renaître, semble-t-il lui donner raison ; et, après tout, la question est secondaire. Toutefois, sur les points essentiels la lumière se fait peu à peu, et notamment, dans la constitution de la famille, la hasardeuse hypothèse du matriarcat primitif descend à l'oubli (p. 411 et 418). La « grande famille », dont les *gentes* romaines demeurent la survivance et dont la *zadruga* serbe nous a conservé une image, est un agrégat fondé exclusivement sur la parenté masculine, et dont l'ancêtre mâle est, de son vivant, le chef souverain, le prêtre, ajouterai-je volontiers, et en tout cas le dépositaire des secrets magiques, médicaux ou liturgiques, et reste après sa mort le héros éponyme [2]. C'est dire qu'il me paraît moins utile qu'à l'auteur

1. Cf. *Revue critique*, LXI (1906), p. 121.

2. M. H. est-il bien sûr que le caractère sacré du nombre 3 (p. 538) tienne à ce que, dans les cérémonies mortuaires, le vivant ne rappelle que la mémoire de ses *trois* plus proches aïeux ? Cette limitation hindoue me paraît une base bien fragile pour une croyance aussi générale. Ne serait-ce pas plutôt parce que longtemps les Indo-Européens ne surent compter que jusqu'à 3 ?

(p. 521) de tracer une ligne de démarcation originaire entre les trois fonctions du ministre du culte, du guérisseur et du sorcier : Caton n'est-il pas encore au courant de ce qu'il faut dire et faire pour remettre sur pied un malade ou un éclopé de la maison rustique ?

Les considérations sur l'art primitif sont intéressantes et en partie nouvelles : j'ai goûté particulièrement celles d'où il ressort que l'indigence du vocabulaire en termes communs à plusieurs langues ne prouve nullement que les Indo-Européens aient eu un sens du coloris inférieur au nôtre (p. 466) et pourrait aussi bien être invoquée en preuve du contraire; quant à la métrique d'où sont issues toutes les nôtres, j'ajouterai aux conclusions négatives de M. H. (p. 482) que non seulement l'allitération germanique, — et latine, probablement italique, — n'en faisait point partie intégrante, mais qu'elle n'est même aisément concevable que dans une langue où la syllabe initiale a pris, par rapport au corps du mot, une intensité d'articulation assez sensible. Et qu'on n'objecte pas les traces d'allitération qu'on relève dans le vers védique : elles sont rares, bien fuyantes, assez douteuses pour sembler accidentelles, ou relèvent plutôt du jeu de mots que d'un artifice prosodique voulu.

Je n'ai pas besoin de dire que les pages consacrées à la religion ancestrale ont par dessus tout attiré mon attention. Elles ne l'ont point déçue : M. H. professe comme moi l'opinion que la phonétique rigoureuse est une excellente chose, mais qu'elle ne doit pas sortir de son domaine, pour prétendre régenter, outre la linguistique dont elle est souveraine, la préhistoire des idées où elle n'a que faire ; bref, les anciens rapprochements, injustement dédaignés, en faveur desquels j'ai rompu plus d'une lance, — *Gandharva* = Κένταυρος, *Varuna* = Οὐρανός, etc. (p. 512 et 736), — trouvent en lui un champion convaincu et solide. La science, pour positive qu'elle se croie, n'est pas plus que les autres domaines humains à l'abri des caprices de la mode. *On y reviendra.* On commence déjà ; les outrances du scepticisme n'ont, elles aussi, qu'un temps.

Dans la riche documentation des notes, je choisis, presque au hasard, pour les signaler, de curieuses considérations sur l'analytisme sémantique de certaines langues sauvages (p. 637), l'origine de la science augurale tirée de l'observation des oiseaux migrateurs (p. 741 renvoyant à 518), et une piquante réfutation *per absurdum* (p. 645) de l'argument tiré, contre l'existence d'une agriculture indo-européenne, du petit nombre de termes agronomiques communs aux divers idiomes. Ce n'est pas à dire que M. H. échappe toujours à l'inévitable réserve formulée en tête de cet article : nous voyons (p. 566-567) donnée pour « sûre » une traduction qui, trois lignes plus bas, apparait simplement « vraisemblable » ; on cherche en vain (p. 494, 715 et 731) le passage précis de l'Atharva-Véda d'où résulterait irréfragablement la coutume déjà védique du sacrifice des veuves ;

et, en revanche, les travaux les plus récents sur ce recueil, si précieux pour la connaissance de la magie et de la médecine préhistoriques, sont complètement absents des références des pp. 743 et 751. Je veux bien que le labourage ait été au début œuvre féminine, tandis que les hommes vaguaient en expéditions de chasse ; mais la fonction agricole de Démétêr (p. 640) en est une preuve bien précaire, puisque inversement l'invention de la charrue est attribuée à Triptolème ; et la stance R. V. IV. 18. 13 (p. 664) ne prouve guère davantage qu'on ait mangé du chien, puisqu'il s'agit ici d'une cuisson mythique, qui semble avoir incité l'aigle à « apporter la liqueur » et dès lors ressemble bien plus à un sacrifice qu'à un repas. Il n'y a rien de positif à tirer de ce thème de pur folklore [1] ; et tout au plus en inférerait-on qu'au contraire on ne mangeait point de chien, puisqu'il fallait « être en détresse » pour en rôtir les entrailles. Si l'auteur et son adversaire M. Schrader étaient bien pénétrés de ce qu'il y a nécessairement d'un peu subjectif dans leur manière d'interpréter les faits et les textes, peut-être les deux éminents ethnographes seraient-ils moins durs l'un pour l'autre [2].

A la fin de l'ouvrage, un index de vingt pages, et quatre cartes géographiques : 1° la diffusion actuelle des langues romanes ; 2° l'Europe linguistique ; 3° l'Éran dialectologique actuel ; 4° l'habitat primitif des Indo-Européens (vallées de l'Oder et de la Vistule) et leur expansion.

† V. HENRY.

Isocratis Opera omnia, recensuit, scholiis, testimoniis, apparatu critico instruxit Engelbertus Drerup, vol. I, Lipsiæ, Theod. Weicher, 1906, CC-196 p. in-8.

M. Engelbert Drerup a une activité admirable, presque déconcertante : alors qu'on le croit tout occupé à l'étude historique de la prose et de la rhétorique en Grèce, il publie un volume sur Homère et les origines crétoises de l'épopée. Une édition des *Lettres* d'Eschine, un mémoire sur la tradition des discours de Démosthène, d'autres écrits encore le signalent à l'attention du monde savant, dans le même temps où il donne ses soins à une œuvre plus considérable, une édition critique d'Isocrate. Cet ouvrage, dont le tome I vient de paraître, représente, de l'aveu de l'auteur, quatorze ans de travail, auxquels il faut ajouter de nombreux voyages, en Italie, en Angleterre, en France,

1. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 246.

2. P. 700 (sur p. 405). — P. 592, ajouter le phrygien ζεμέλω « terre », si important par ses affinités slaves. — P. 616 : en admettant que l'accent expiratoire explique le changement de ténues en aspirées, explique-t-il les autres processus de la mutation consonnantique germanique ? — P. 719 : le premier terme de Ἐχέφρων ne paraît ni phonétiquement, ni sémantiquement le même que celui de l'allemand *Sigufrid* ; le nom grec est un composé verbal, « qui a intelligence ».

en Autriche, consacrés à l'examen des manuscrits et des papyrus. Il est vrai que de puissants secours ne lui ont pas manqué : dès le début de ses études sur Isocrate, peu après la publication de son mémoire *De codicum Isocrateorum auctoritate* (*Leipziger Studien*, t. XVII, 1894), il a pu disposer des notes recueillies sur le même sujet par M. Henri Bürmann, auteur de deux programmes publiés à Berlin en 1885 et 1886 : *Die handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates*. Un autre travail a servi de base à ses recherches, les *Analecta Isocratea* (1885) de M. Bruno Keil, qui lui-même s'est intéressé à la future édition d'Isocrate. D'autres savants ont apporté à M. Drerup quelque contribution à son œuvre, MM. O. Hense, H. Schenkl, A. Elter, qu'il nomme avec reconnaissance dans sa préface. Il n'a pas dépendu de lui que l'*Index Isocrateus* de M. S. Preuss ne se rattachât aussi à cette édition nouvelle, au lieu d'avoir été imprimé deux ans plus tôt, en 1904, dans des conditions particulièrement défavorables. Aussi bien M. D. reproche-t-il à M. S. Preuss d'avoir trop réduit, dans son avant-propos, la part qui revient à Baiter dans l'exécution de cet index. Quel autre grief a empêché M. D. de faire imprimer son livre chez Teubner, comme c'était d'abord convenu ? Quelques mots de l'introduction (p. III) nous font entrevoir des difficultés, d'ordre personnel, qui n'ont pour nous qu'un intérêt secondaire. Il y a bien aussi quelques traces de mauvaise humeur ou d'impatience dans les différentes polémiques que M. D. soutient çà et là contre ses contradicteurs, en particulier contre ceux qui n'ont pas admis son attribution du discours Πρὸς Δημόνικον au rhéteur Théodoros de Byzance (p. CXXIV-CXL). M. Drerup, par sa vaste érudition comme par la vivacité de ses convictions philologiques, est de la race des savants de la Renaissance, qui ne se ménageaient guère les uns les autres : sans nous arrêter à ces vétilles, remercions-le d'avoir entrepris, et mené à bien, une tâche aussi lourde. Il nous annonce pour l'année prochaine le ch. VI de sa préface et le texte des huit derniers discours d'Isocrate : le premier volume nous offre déjà une riche collection de faits, de remarques, de théories, qui donneront lieu sans doute à des discussions, mais qui garderont toujours une haute valeur.

Qu'on en juge par une rapide analyse du livre. Le ch. I de la préface (p. IV-XLII) contient une description minutieuse des papyrus et des manuscrits d'Isocrate. Les papyrus, au nombre de 10, sont classés dans l'ordre chronologique des découvertes qui nous les ont fait connaître : la liste s'ouvre par le papyrus dit de Marseille, apporté à Paris en 1860 et déposé depuis 1861 au Musée Borély; M. Alfred Schœne en a donné, dans les *Mélanges Graux* (1884), la première recension complète. Quant aux manuscrits, rangés dans l'ordre géographique, M. D. en décrit 121, dont un très petit nombre seulement a échappé à son examen personnel. Dans le ch. II (p. XLII-LXIV), M. D. discute les rapports généalogiques de ces manuscrits entre eux, et il

se prononce, dans le ch. III (p. LXV-CXIV), pour la prééminence éclatante du *Codex Urbinas* Γ, en même temps que pour l'unité de la tradition d'où dérivent tous les manuscrits. Cette démonstration ne va pas, on le pense bien, sans une suite de discussions savantes sur toutes les questions que soulève le texte du Codex Urbinas : questions de l'orthographe (p. LXVI-LXXIV), de l'hiatus (p. LXXIV-LXXVI), des mots répétés à peu d'intervalle (p. LXXVI-LXXIX), de la stichométrie (p. LXXXI-LXXXII), de la double recension des discours d'Isocrate (p. LXXXIII-LXXXV). La comparaison des papyrus et des citations anciennes (*testimonia*) avec les données des manuscrits trouve aussi sa place dans ce chapitre, ainsi que l'étude de la traduction syriaque du Πρὸς Δημόνικον. Le ch. IV expose les vues de l'auteur sur la date des discours d'Isocrate et sur leur authenticité. L'ordre traditionnel, adopté par tous les éditeurs depuis Jérôme Wolf (1553 et 1570), lui paraît détestable, et il ne craint pas de se montrer audacieux (p. CXV) en rétablissant ce qu'il considère comme l'ordre chronologique. Ici commence une série de monographies, accompagnées chacune d'une bibliographie spéciale. M. D. y étudie tous les faits, tous les indices, qui peuvent servir à dater un discours : il nous faudrait entreprendre à notre tour autant de dissertations, pour exposer ces thèses une à une, à plus forte raison pour les discuter. Bornons-nous à dire que la présente édition publie les discours dans l'ordre suivant : ***Discours judiciaires*** (λόγοι δικανικοί), I. Πρὸς Εὐθύνουν ἀμάρτυρος (21), II. Παραγραφὴ πρὸς Καλλίμαχον (18), III. Κατὰ Λοχίτου αἰκείας ἐπίλογος (20), IV. Περὶ τοῦ ζεύγους (16), V. Τραπεζιτικός (17), VI. Αἰγινητικός (19) ; ***Éloges et discours parénétiques*** (ἐγκώμια καὶ παραινέσεις), VII. Κατὰ τῶν σοφιστῶν (13), VIII. Ἑλένης ἐγκώμιον (10), IX. Βούσιρις (11), X. Θεοδώρου τοῦ Βυζαντίου πρὸς Δημόνικον (1), XI. Πρὸς Νικοκλέα (2), XII. Νικοκλῆς ἢ Κύπριοι (3), XIII. Εὐαγόρας (9). — Le ch. V de la préface passe en revue toutes les éditions antérieures, et est suivi d'un index bibliographique, de deux pages d'*Addenda* et d'un *Conspectus siglorum*.

Am. HAUVETTE.

F. GUSTAFSSON, **De datiuo latino.** Helsingforsiae, MCMIV, Weilin et Göös (programme). 75 pp. in-4°.

M. Gustafsson reprend la défense de la théorie localistique des cas et attribue aux cas indo-européens un sens local comme sens fondamental et primitif. En faisant porter l'effort sur le datif latin, il a bien choisi le point le plus dangereux de la doctrine qu'il soutient. Pour aucun autre cas de la déclinaison, il n'est, en effet, plus tentant de placer à la racine du sens une idée psychologique, celle de l'intérêt entendu largement. M. G. considère les groupes de mots qui se rencontrent avec le datif. Il débute par ceux qui expriment la proximité. C'est, pour lui, le point de départ. Le datif aurait, dans le principe,

indiqué le lieu voisin de l'action, la surface de l'objet sur lequel elle se passe, l'endroit général où il faut la situer; ce cas serait le locatif de la proximité. De là, il aurait été étendu aux verbes signifiant « donner, placer, faire, porter », etc., et enfin il aurait fini par impliquer l'idée d'intérêt. M. G. montre très ingénieusement que toutes ces constructions peuvent être ramenées à l'idée première de proximité.

Mais il est clair que si on peut passer de l'idée locale à l'idée psychologique ou à la fonction grammaticale du complément indirect, l'inverse est également possible. Telle est la faiblesse de toutes ces discussions. On peut aussi ramener les emplois de l'accusatif aux deux grandes catégories : lieu où l'on va, complément direct; mais les deux notions sont échangeables. Dans *amo Deum*, *Deum* indique si l'on veut, l'objet vers lequel tend le sentiment (emploi métaphorique du sens local), et dans *eo Romam*, on a pu représenter l'objet par *Romam* comme dans *amo Deum* par *Deum* (extension de la fonction grammaticale à l'expression d'un mouvement extérieur). De l'accusatif local ou de l'accusatif grammatical lequel est le plus ancien? Nous n'en savons rien : « nous n'y étions pas »! Il pourrait bien se faire, même, qu'ils fussent simultanés et que *eo* reçoive son complément de la même manière que *amo* Quoi qu'il en soit, les emplois généraux de chaque cas nous arrivent déjà existants et vivants. Tout un long passé de parole et de pensée a précédé nos plus anciens documents. Je suis loin de nier l'utilité qu'il y aurait à en savoir plus long; simplement, je n'en vois pas le moyen. M. G. s'est douté de cette difficulté. Car à ceux qui pensent : « uanas has esse opiniones de glottogonia, re non scibili, coniectantium », il répond : « quasi non hypothesis sit aeque incerta sententia antilocalistarum ». Certainement. Alors à quoi bon disputer de l'inconnaissable?

L'utilité de ces discussions n'est pas leur conclusion. Dans cette brochure, on trouvera de nombreux exemples, réunis d'une manière souvent originale, présentés sous un jour nouveau. Je ferais surtout des réserves sur les séries qui servent de base et de préliminaires à M. G. Une question qu'il eût été bon de discuter à fond, en épuisant autant que possible les textes, était la substitution du datif à une construction prépositionnelle chez les poètes (puis chez les prosateurs de l'époque impériale). M. G. n'a pas suffisamment distingué entre les poètes du théâtre et poètes dactyliques, ni entre les verbes, suivant qu'ils sont simples ou composés. *Adfigere cruci* (Plaute, *Persa*, 295) n'est pas comparable à *fixa fuit lateri aedis* (T. Live, VII, III, 5) ni à *sternitur terrae* (Virg., *En.*, XI, 87). *Haerere in equo* (Cic.), *pugnus in mala haeret* (Ter., *Ad.*, 171) prouvent que telle était la construction de la langue soutenue; *homini huic haerere peccatum*, non cité par M. G., se trouve chez Cicéron, mais dans un discours de jeunesse (*Rosc. com.*, 17). En somme, *haerere capiti* semble être une innovation propagée par les poètes dactyliques, admise ensuite dans la prose

courante. Pomponius Méla et Pétrone sont de mauvais témoins de l'usage ancien. On peut comparer avec *haerere in equo* le tour *in equo uehi*, qui est l'expression cicéronienne (*De Diu.*, II, 140). Ces indications ont pour but, non de trancher complètement la question, mais de montrer qu'une statistique complète est un travail indispensable avant de conclure.

Enfin, une discussion de ce genre peut difficilement être menée en se bornant à une seule langue. M. G. cite (p. 19) l'expression *dare alicui in manus*. Le datif paraît être plus énergique que ne serait le genitif; *in alicuius manus* énoncerait simplement un fait. Le datif semble bien ajouter quelque chose, et, par conséquent jouer un rôle psychologique. La phrase de Varron, citée p. 18, confirme cette explication : *Exta deis cum dabant porricere dicebant* (*Rer. rust.*, I, xix, 3) : non pas *ante deos ponere*, qui serait l'énoncé du simple fait matériel, mais *deis dare*, parce que cela les honore, ils y sont « intéressés ». Le grec offre un parallèle plus direct. Dans l'*Odyssée*, roman de mœurs courtoises, Ulysse, avant de quitter les Phéaciens, offre des présents d'hospitalité. A la reine Arétè, il fait le cadeau d'une coupe (ν 57) :

Ἀρήτῃ δ' ἐν χειρὶ τίθει δέπας ἀμφικύπελλον.

Ἀρήτης serait banal et pourrait convenir si Ulysse, dans un repas, faissait passer à Arétè une coupe qui n'est pas à sa portée; la femme d'Alcinoüs reçoit avec une tout autre attention le présent de son hôte. Il est naturel que le datif, non le génitif, se soit fixé dans cette locution où *in manus*, ἐν χειρί, est déjà une addition surabondante pour la clarté, mais indispensable à l'énergie de la pensée [1]. On voit, en même temps, comment de la fonction psychologique on a fait évoluer le datif vers la fonction grammaticale. Des formules comme celle-ci ont fourni la transition.

La brochure de M. Gustafsson mérite d'être lue, justement parce qu'elle provoque la réflexion.

Paul Lejay.

Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus), publiés d'après les notes d'Arthur Giry par René Poupardin. — Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8° de LIII-139 pages. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. 38).

S. Philibert, né dans le pays d'Eauze d'une famille noble, vivait, comme on le sait, au VIIe siècle. Compagnon ou ami des saint Éloi, des saint Germer, des saint Ouen, il entra dans la vie monastique. Devenu abbé de Rebais, il quitta vite ces fonctions pour voyager en

1. La différence du cas, *in manus*, ἐν χειρί, est secondaire. Il serait imprudent, je crois, de corriger le texte de la *lex Acilia repetundarum* (*C. I. L.*, I, 198, 51) : *In manu palam dato*, comme le propose timidement M. G.

Gaule et en Italie. Il s'arrêta pour fonder Jumièges, fut en butte aux persécutions d'Ébroïn qui le forcèrent à s'exiler et à se retirer dans l'île d'Herio (Noirmoutier); il y établit un second monastère. Plus tard, il revint à Jumièges et fit de nouvelles fondations, mais il retourna à Noirmoutier pour y mourir. Dès 819, les religieux qui gardaient son corps eurent à subir les attaques des Normands; ils cherchèrent un refuge temporaire à Déas, dans le monastère qui avait été construit peu auparavant; mais l'abbaye-mère ayant été incendiée en 846, ils décidèrent de quitter définitivement l'île et de transférer solennellement le corps de leur saint fondateur, avec son sarcophage de marbre, dans leur nouvelle résidence qui reçut le nom de Saint-Philibert de Grandlieu. Les Normands les en chassèrent encore: ils allèrent chercher à Cunauld un abri sûr qui leur manqua bientôt; en 862, ils émigrèrent à Messay dans le Poitou, puis à Saint-Pourçain en Auvergne; enfin ils obtinrent de s'établir à Tournus en 875, et là les malheureux terminèrent leur existence vagabonde.

La vie de Philibert nous est parvenue dans une rédaction du moine Ermentaire, qui s'est servi de récits à peu près contemporains du saint. L'histoire curieuse de la première translation à Déas du corps du fondateur de Noirmoutier et des nombreux miracles qui se produisirent tout le long du parcours, a fait l'objet d'un nouvel ouvrage du même auteur (*Miracula S. Filiberti*), composé vers la fin de l'année 837 ou au début de l'année suivante. Quand les précieuses reliques furent déposées à Messay, Ermentaire reprit la plume et ajouta un second livre aux *Miracula*. Enfin l'histoire du monastère de Saint-Valérien de Tournus et de l'établissement en cet endroit des religieux de Saint-Philibert a été racontée, au cours de la seconde moitié du XIe siècle, par un certain Falcon, dont la personnalité est assez difficile à pénétrer. Tels sont les monuments narratifs qui sont édités dans le présent fascicule.

Le regretté M. Giry en avait entrepris la publication, car ils sont vraiment importants pour l'histoire de l'ouest et du centre de la France à l'époque carolingienne. Il en avait copié le texte lui-même, sinon dans le manuscrit le plus ancien (M. Poupardin l'a retrouvé au Vatican et en a donné les variantes), mais dans un volume exécuté du Xe au XIe siècle dans l'abbaye même de Tournus. De plus, il l'avait commenté dans ses conférences de l'École des Hautes-Études et rapproché des diplômes pontificaux ou royaux concédés aux religieux de Saint-Philibert. Mais à sa mort, hélas! on ne trouva que des notes incomplètes pour amorcer sa rédaction: ce fut à l'un de ses meilleurs élèves, M. Poupardin, que l'on dut confier le soin de mener à bien le travail et de présenter ce recueil. Il l'a fait avec beaucoup de méthode et il a montré une grande sagacité à solutionner tous les petits problèmes historiques ou chronologiques qui se rencontraient. L'introduction qui est entièrement son œuvre est parfaitement claire et pré-

cise. Oserai-je y relever la petite erreur typographique à propos de la qualification d' « archevêque » de Rouen appliquée (p. XXIII) à S. Ouen ?

L.-H. LABANDE.

Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V (1362-1370) se rapportant à la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican par Paul LECACHEUX,... Premier et deuxième fascicules... — Paris, A. Fontemoing, 1902-1906. 2 fasc. in-4° de 320 pages. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

La figure d'Urbain V est certainement une des plus intéressantes parmi celles des personnages du XIVe siècle. Succédant à toute une série de papes français, dont la résidence à Avignon pouvait paraître absolument définitive, il n'eut qu'une idée : pacifier l'Italie pour pouvoir transférer la cour romaine auprès du tombeau de saint Pierre, et laisser la France, sa patrie, dans un état de tranquillité qu'elle ne connaissait plus, hélas! depuis de longues années. Il eut bien en même temps l'objectif de la croisade, qui lui était commun avec ses prédécesseurs, mais cela venait en seconde ligne : d'abord, il fallait rétablir le Saint-Siège dans toute sa splendeur.

Malheureusement des événements fâcheux venaient constamment à la traverse de ses projets, et les deux premiers fascicules publiés par M. P. Lecacheux permettent déjà de se rendre compte des difficultés éprouvées. Les actes analysés dans le recueil que je présente actuellement ne concernent à proprement parler que la France, mais comme il est impossible de faire abstraction complète des incidents qui surgissaient dans les autres pays de la chrétienté, il s'ensuit que même ici on assiste aux efforts d'Urbain V pour venir à bout des adversaires de l'Église en Italie. Le plus rude, le plus habile, le plus difficile à soumettre était certainement Bernabo Visconti, qui avait fini par prendre nettement parti contre le pape : aussi la grande majorité des bulles analysées ou publiées par M. P. Lecacheux sur les provinces italiennes ont-elles trait à cette querelle si douloureuse pour le pontife. L'anarchie dans la péninsule était entretenue non seulement par les rivalités des princes des États, mais encore par les compagnies de routiers, assoldées par les belligérants et congédiées ensuite : Urbain V tenta de remédier à ce fléau, mais impuissant à le faire disparaître (d'autres que lui y renonceront aussi), il finit par en prendre lui-même à son service.

La France souffrait au moins autant de ce mal épidémique ; quand Urbain V ceignit la tiare, il y avait un an à peine que les routiers s'étaient approchés d'Avignon, s'étaient emparés du Pont-Saint-Esprit et avaient causé à la cour romaine un effroi dont elle n'était pas encore remise. Le pape dont les États se trouvaient constamment en butte à leurs attaques, se préoccupa sans cesse de leurs excès,

mais il eut beau faire, employer la persuasion ou la force, provoquer les compagnies à la croisade, les lancer à la guerre contre les Turcs, faire lever des tailles pour leur expulsion, organiser des ligues contre elles, envoyer des gens d'armes au secours de ceux qui étaient plus particulièrement menacés : il ne réussit même pas à enrayer le mal. La multiplicité de ses bulles est une preuve d'ailleurs de leur peu d'efficacité.

Le traité de Brétigny avait amené pour un temps la cessation des hostilités ouvertes entre la France et l'Angleterre, mais bien des points du territoire français restaient ensanglantés. Urbain V, fidèle à sa politique de pacification, intervient partout où il avait chance d'exercer une action salutaire : il s'employa entre les comtes de Foix et d'Armagnac, il réconcilia la reine Jeanne avec le même comte d'Armagnac, il chercha à prévenir la guerre entre Jean le Bon et Charles le Mauvais à propos de la succession de Bourgogne, il s'entremit dans les négociations de Bretagne, etc. Tels sont les principaux objets des bulles dont M. P. L. nous a donnés d'excellents résumés et une bonne édition [1] dans ses deux fascicules : ce sont celles des trois premières années du pontificat, et encore la troisième année n'est-elle pas complète. Il est à souhaiter que les fascicules suivants soient publiés le plus rapidement possible : il n'est pas besoin de faire remarquer qu'ils seront de très grosse importance pour l'histoire de France.

L.-H. Labande.

Heures d'Anne de Bretagne. Reproduction réduite des 63 peintures du manuscrit latin 9474 de la Bibliothèque Nationale (en vente chez Ernest Leroux éditeur, rue Bonaparte).

Les historiens de l'art, les amis tous les jours plus nombreux de l'art français, et les simples curieux apprendront avec le plus vif plaisir que les 63 grandes miniatures des *Heures d'Anne de Bretagne* viennent d'être phothographiées par MM. Berthaud frères. L'original, qui est une des plus rares merveilles de la Bibliothèque Nationale, n'était connu que de quelques initiés. On le montre peu, on le montre de moins en moins, et on a mille fois raison. Il semble que chaque fois qu'on regarde ces belles miniatures on leur enlève un peu de leur léger duvet.

La reproduction chromolithographique publiée par Curmer, il y a soixante ans, pouvait donner à ceux qui ne l'avaient pas vu une vague idée de ce beau manuscrit. Mais le livre de Curmer est devenu fort rare et il est extrêmement cher. Désormais, quiconque s'intéresse à l'art français, pourra posséder et étudier à loisir le chef d'œuvre de

1. Correction à faire au n° 722 : le chanoine de Carpentras, trésorier du comté Venaissin, ne s'appelait pas Baudoin d' « Acra », mais Baudoin d'Acre, « de Acra ».

Jean Bourdichon. L'éditeur ne nous a donné que les grandes miniatures, il n'a pas cru devoir reproduire les pages ornées de fleurs, d'insectes et de papillons. J'avoue que le regrette. Il eut fallu choisir quelques pages de cette charmante Botanique de la reine Anne pour donner une idée complète de l'original.

Ce petit recueil n'en est pas moins très précieux. Il faut souhaiter que MM. Berthaud continuent à vulgariser les plus beaux manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Il serait à désirer, qu'après les *Heures d'Anne de Bretagne*, ils aient l'idée de photographier les *Heures d'Aragon*. C'est un livre exquis, qui est tout entier de la main de Jean Bourdichon, et qui l'emporte, par la perfection soutenue, sur les *Heures d'Anne de Bretagne*.

Émile Mâle.

Mgr Douais. **L'Inquisition. Ses origines. Sa procédure.** Paris, Plon, 1906. In-8, xi-366 p.

Cet ouvrage comprend trois parties : un essai sur les origines de l'inquisition au moyen âge, un autre sur la procédure inquisitoriale de la même époque, enfin des pièces justificatives. Ces dernières sont intéressantes : 1° édition, d'après le manuscrit de Dôle et la copie de Doat, du *Directorium* de Raymond de Penafort (1242); 2°-6° plusieurs consultations inquisitoriales tenues à Lodève, Pamiers, Carcassonne, etc., de 1323-1329 (Doat); 7° un petit recueil à l'usage des inquisiteurs (ms. de Dôle); 8° divers documents émanés de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel, en particulier contre les Juifs et le Talmud Ces textes sont, à mon sens, insuffisamment annotés et ne sont pas commentés du tout. L'ouvrage où ils figurent s'adresse aux « profanes eux-mêmes », d'après l'*Avis* inséré sous la couverture ; les « profanes », et même les bacheliers, ne comprendront rien aux pièces justificatives. Le mieux — et le plus ennuyeux pour l'auteur — aurait consisté à les traduire.

Le premier essai développe une thèse qui a tout au moins l'attrait de la nouveauté. Suivant M. D., l'établissement de l'Inquisition (1229-1231) ne peut s'expliquer par une des nombreuses raisons qui ont été alléguées jusqu'à présent. C'est, en réalité, un épisode imprévu de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. Grégoire IX a cru que l'empereur Frédéric II, touche-à-tout césaropapiste, méditait de prendre en main le rétablissement de la foi chrétienne en sa pureté ; pour empêcher que les matières de foi et d'orthodoxie tombassent sous le contrôle des laïcs, au détriment de la religion et du Saint-Siège, le pape prévint l'empereur et créa l'Inquisition pontificale. Celle-ci s'inspira nécessairement, à ses débuts, des ordonnances de Frédéric II contre les hérétiques (1224), qui étaient d'une extrême sévérité, et

c'est la faute du Hohenstaufen si le supplice du feu fut infligé par les juges séculiers de l'Europe occidentale à ceux que leur *abandonnaient* les inquisiteurs. « Nous devons à la politique de Frédéric II l'établissement de l'Inquisition avec la peine du feu comme sanction pénale » (p. 137).

Je vous entends bien ; c'est la faute à Frédéric. Mais je ne vois, pour ma part, aucune raison de souscrire à une hypothèse que n'autorise — M. D. le reconnaît — aucun texte. Les développements où l'auteur est entré à ce sujet n'en sont pas moins fort intéressants ; on doit particulièrement signaler la distinction, souvent méconnue, que comporte l'emploi des mots *inquisitio*, *inquisitor*. Il y eut des enquêtes et des enquêteurs au sujet de l'hérésie avant la création des tribunaux d'Inquisition et M. D. a sans doute raison de dire que S. Dominique n'a pas été inquisiteur dans le sens « canonique et complet » du mot (p. 26), qui implique « la qualité de juge délégué, permanent ou d'exception, en matière ecclésiastique criminelle (p. 38 ; cf. p. 133).

M. D. déclare, dans sa préface, que le fonctionnement du tribunal inquisitorial n'a pas fait encore l'objet d'un exposé complet. « On ne le connaît que par bribes ou par les écrits des pamphlétaires, ce qui ne paraîtra pas suffisant ». Il serait difficile d'être plus injuste envers les travaux de Lea et de Tanon (pour ne nommer que ceux-là), travaux que M. D. cite ailleurs avec estime [1] et qu'il ne peut pourtant pas considérer comme des « écrits de pamphlétaires. » En vérité, son exposé de la procédure inquisitoriale est clair, mais il n'ajoute à celui de Lea que certains détails d'importance secondaire sur la commutation des peines, la caution et surtout (cela est plus considérable) sur les consultations auxquelles procédaient souvent les inquisiteurs. Les lecteurs « profanes » de M. D. croiront qu'il est le premier à avoir classé et mis en français des extraits d'Eymeric et de Bernard Gui, ce qui les induira en erreur. Mais ils seront bien plus à plaindre s'ils s'en laissent imposer par l'imperturbable assurance avec laquelle M. D. présente à nouveau des arguments d'apologiste dont tout lecteur de Lea connaît la valeur. « Mon but, dit-il, n'est pas de défendre l'Eglise » (p. 263). Rien de plus suspect que ces professions d'impartialité sous la plume d'un historien qui tance vertement l'honnête abbé Vacandard (p. 144) pour avoir cédé du terrain aux adversaires de l'Église en admettant que « l'application généralisée de la peine du feu aux hérétiques pèse sur la mémoire de Grégoire IX. » Nous retrouvons ici tout le vieil arsenal des sophismes de Joseph de Maistre, l'Église innocente du sang qu'elle oblige à verser (sous la menace de l'excommunication), recommandant le condamné (pour

1. Il dit toutefois (p. 51) que M. Lea écrit *ad probandum*, ce qui est l'exact contrepied de la vérité.

éviter une *irrégularité* canonique) à la clémence du bras séculier, etc. (p. 204, 223, 262, 264). Contre l'évidence de multiples témoignages, M. D. voudrait faire croire que l'Inquisition a seulement poursuivi les actes qui troublaient l'ordre public (p. 160, 161, 224) et n'a pas violé le secret des consciences. Il est vrai que « l'inquisiteur interrogeait toujours le prévenu sur ses croyances, mais c'était plutôt pour s'éclairer lui-même » (p. 161). Lea a pourtant traduit, et j'ai traduit à mon tour, le long modèle d'interrogatoire d'hérétique qui se trouve dans la *Pratique* de Bernard Gui ; il suffit de le lire pour s'assurer que jamais plus abominables traquenards n'ont été tendus à des malheureux qui, n'étant pas logiciens comme le Diable de Dante et les inquisiteurs de Languedoc, devaient nécessairement s' « enferrer » dans leurs réponses. Comme l'accusé veut jurer qu'il n'est pas hérétique : « Vos serments ne vous empêcheront pas d'être brûlé », répond l'inquisiteur. Voilà les gens dont M. D. admire la modération et la bienveillance. « Il faudra louer l'Église d'avoir conduit une affaire aussi délicate (la répression de l'hérésie) avec dextérité, sans violence et au mieux des intérêts de Dieu et de César » (p. 273). « Sans violence » est charmant.

Ce dont M. Lea ne pouvait se douter et ce que M. D. a mis en pleine lumière, c'est que l'Église a établi l'Inquisition par intérêt et par compassion pour les hérétiques. Au XIe et au XIIe siècles, on voit souvent les foules (poussées par qui ?) s'ameuter contre les hérétiques et les brûler. « Il y avait là un danger... En une matière aussi grave, il était urgent de mettre de l'ordre... L'hérétique appartenait à l'Église... Elle avait l'obligation de le soustraire aux violences auxquelles il était exposé... L'Église n'avait qu'un moyen de le protéger, c'était de le poursuivre elle-même pour ce crime d'hérésie dont elle pouvait seule connaître » (p. 117, 142). Par une singulière inadvertance, les inquisiteurs eux-mêmes n'ont jamais dit un mot de cette théorie. C'est dommage. On m'excusera de ne pas la discuter — αἰσχύνομαι γάρ.

Salomon REINACH.

Henry-Charles LEA, **A History of the Inquisition of Spain.** Vol. II. New-York et Londres, Macmillan, 1906. In-8, XI-608 p.

Dans le premier volume de ce grand ouvrage (cf. *Revue*, 1906, I, p. 300), M. Lea a montré comment l'Espagne, jadis le pays le plus tolérant de la chrétienté, fut surexcitée par l'Église et poussée par elle dans la voie du fanatisme jusqu'à ce qu'elle fût mûre pour le régime inquisitorial qui l'étreignit et l'épuisa pendant trois cents ans. Ce régime ne put s'établir et durer que parce que le plus grand nombre des Espagnols, en particulier tout le bas peuple, étaient convaincus de sa nécessité. L'idée que l'hérésie de quelques-uns, crime contre la majesté divine, mettait en péril la sécurité de tous, avait len-

tement, mais sûrement, fait son chemin. Les Espagnols ont vu brûler les hérétiques ou soi-disant tels avec la même joie que des Français de nos jours, habitant un port de mer, verraient brûler les rats suspects de leur apporter la peste. L'illusion de la multitude, en qui le fanatisme se confondait avec l'instinct de conservation, fut-elle partagée par les gouvernants? Il est vraiment permis d'en douter quand on étudie, dans le second volume de M. Lea, l'organisation financière de l'Inquisition, la confiscation et le vol élevés par elle à la hauteur d'une institution de l'État, lorsqu'on suit le détail honteux des pratiques auxquelles Ferdinand, dès les débuts de l'Inquisition, eut recours pour en faire, à son profit, un instrument de chantage et de rapine. Bien entendu, la royauté espagnole n'était pas seule à en profiter. Vainement, à diverses reprises, les Cortès, les conseillers de Charles Quint demandèrent que les inquisiteurs et leurs innombrables agents reçussent de l'État des salaires fixes; on aima mieux laisser l'Inquisition s'entretenir elle-même, très grassement, du produit des confiscations et des amendes, vivre de la répression des crimes qu'elle poursuivait et, par une inévitable conséquence, en imaginer, là où les actes punissables faisaient défaut.

Un critique américain remarquait avec raison qu'un des enseignements les plus remarquables du livre de M. Lea est le rôle essentiel joué, dans l'Inquisition espagnole, par les diverses méthodes d'extorquer des fonds — *the prevalence of graft in the Spanish Inquisition*. Le mot *graft*, sans doute destiné à passer dans nos langues, est un néologisme créé par la politique aux États-Unis; mais la chose est bien plus vieille, bien moins localisée que le mot, et, plus encore que l'appétit du pouvoir, sert à expliquer les tyrannies les plus atroces qui ont pesé à travers les siècles sur l'humanité.

Une fois l'Inquisition étroitement alliée à la puissance royale, il fallait qu'aucun Espagnol ne pût échapper à son étreinte. Pour les laïcs, même les plus hauts personnages de la noblesse, cela ne fit pas difficulté; mais il n'en fut pas de même quand l'Inquisition voulut étendre sa juridiction, aux dépens de Rome, sur les évêques, les clercs et les ordres religieux. Elle y réussit, en partie du moins, au prix de luttes très vives (1531, 1561); enfin, les Jésuites eux-mêmes furent soumis à l'autorité de la *Suprema* (1660). Pour les évêques, la question resta douteuse; toutefois, en 1816 encore, un évêque fut jugé par l'Inquisition au Mexique. Ce qui doit étonner, dès lors, n'est point que cette domination odieuse se soit prolongée pendant trois siècles, mais qu'on ait jamais réussi à y mettre fin.

Les soupçons de l'Inquisition devaient se porter particulièrement sur ceux qui, descendants de Juifs ou de Mores convertis, ou encore de gens que l'Inquisition avait brûlés, emprisonnés ou molestés, pouvaient nourrir contre elle des desseins hostiles et travailler secrètement à sa ruine. Aussi s'appliqua-t-elle sans retard à jeter le discrédit

sur eux et à faire prévaloir en Espagne le préjugé de la *limpieza*, qui frappait d'exclusion, éloignait des dignités et des emplois tous ceux qui comptaient parmi leurs ancêtres même éloignés un Juif, un More ou une victime de l'Inquisition. La tache d'hérésie, comme une maladie honteuse, se transmettait par le sang et ne cessait pas de constituer un danger public. Cette doctrine était trop d'accord avec les préjugés populaires — de nature animiste, puisque l'hérésie était considérée comme une chose vivante — pour ne point l'emporter sur la raison. Une sorte de nationalisme exaspéré vint se greffer, dans la malheureuse Espagne, sur le fanatisme religieux. Comme les conversions forcées et les mariages mixtes avaient introduit du sang juif ou more dans presque toutes les familles haut placées ou simplement aisées, les dignités et les emplois furent réservés, en principe, à des hommes obscurs et sans fortune qui ne se connaissaient pas ou dont on ne connaissait pas d'ancêtres. Parmi les autres (les suspects), ceux qui échappaient à cette exclusion devaient avoir fourni la preuve que l'Inquisition pouvait compter sur eux. Pour n'être point écrasés par elle, ils se faisaient ses agents, ses espions, les pourvoyeurs de ses geôles et de ses bûchers.

Ainsi, non seulement l'activité politique et intellectuelle du pays fut paralysée par le mécanisme de l'Inquisition — un auteur catholique, Mariana, attribue à cette influence le caractère réservé et silencieux des Espagnols — mais le commerce et l'industrie n'étaient pas moins frappés, non seulement par la suspicion jetée sur les *conversos* et leurs descendants, victimes désignées aux autodafés, mais par l'horrible système des confiscations intégrales qui pouvaient, du jour au lendemain, réduire une famille à la mendicité, la rendre insolvable. Il suffisait, pour cela, de la preuve, authentique ou fabriquée, de l'hérésie d'un des conjoints, bien pis, de l'hérésie d'un des ascendants depuis longtemps morts, dont les ossements étaient exhumés et jetés au feu. Dire ce que l'Inquisition d'Espagne a osé contre la nature humaine m'obligerait à traduire ici de longues pages de M. Lea. Les misérables n'épargnaient ni l'extrême vieillesse, ni l'âge le plus tendre ; on vit condamner une centenaire, brûler deux petites filles de neuf à dix ans, dont l'une confessait avoir jeûné hors de propos, dont l'autre avait entendu dire à son père qu'il ne fallait pas manger de porc (1501). *Jamais* la papauté n'intervint pour réprimer ces abominations ; quand elle intervint, ce fut seulement pour sauvegarder son commerce. Ceci demande quelque explication.

Rome avait depuis longtemps habitué le monde à l'idée que la rémission des péchés était une marchandise dont elle détenait le monopole. Ceux que l'Inquisition frappait de peines infamantes, comme la prison, les galères, le port du *sanbenito*, fournissaient une clientèle toute désignée au trafic de la curie romaine. Une clause fut insérée dans les taxes de la Pénitencerie, offrant les dispenses les plus

variées pour le crime de *Marrania*, c'est-à-dire de judaïsme caché. Mais les inquisiteurs trouvèrent que ces dispenses étaient concédées à trop bas prix et surtout qu'elles ne leur rapportaient rien; ils insistèrent pour les vendre eux-mêmes beaucoup plus cher et furent secondés en cela par les rois d'Espagne, qui profitaient des rapines de l'Inquisition, mais non de celles de la Curie pontificale. On commença par transiger : les malheureux durent payer deux fois, acheter d'abord la dispense du pape et puis, pour la rendre valable en Espagne, celle de l'Inquisition. Bientôt les choses se gâtèrent de nouveau, car les inquisiteurs prétendaient que leurs pénitents pouvaient se passer des faveurs romaines; le prix de ces dispenses était autant d'enlevé à leur pécule, que l'Inquisition guettait tout entier. La Curie répondit en accordant des réhabilitations avec clauses pénales à l'encontre de ceux qui en contesteraient le plein effet. Cette lutte de marchands d'indulgences, tantôt sourde, tantôt ouverte, dura pendant la première moitié du XVI[e] siècle; vers 1546, la Curie romaine l'emporta, grâce à l'énergie du pape Paul III. Mais l'Inquisition se rattrapa en menaçant de ses rigueurs sans contrôle les bénéficiaires des dispenses pontificales et la plupart jugèrent prudent de demander leur réhabilitation définitive, moyennant finances, au roi et à l'inquisiteur général.

La question des appels à Rome ne se présente pas sous un aspect moins répugnant. La dispute commença sous Ferdinand; de riches *conversos* ayant acheté au Saint-Siège des lettres d'indulgence, Ferdinand et Torquemada refusèrent insolemment d'en tenir compte. Le pape Sixte IV s'indigna, car il ne s'agissait pas cette fois d'innocents rôtis : les finances de la Curie étaient menacées. On peut dire qu'aucune des parties n'eut le dernier mot; mais Rome, sans jamais céder sur le principe, finit par avoir le dessous sous les Bourbons. En 1705, Philippe V prohiba la publication des brefs pontificaux sans *l'exæquatur* royal et défendit à tous ses sujets d'en appeler à Rome. L'Inquisition espagnole s'était, dès son origine, nettement distinguée de l'Inquisition papale du XIII[e] siècle; elle resta espagnole et nationale jusqu'à la fin.

Voilà donc les affaires qui mirent aux prises la *Suprema* et la papauté. D'humanité, de tolérance, de simple justice, il ne fut jamais question. Certains apologistes ont prétendu que le Saint-Siège, dans un esprit de clémence, avait fait effort pour arrêter le zèle assassin des inquisiteurs. Il ne suffit pas de dire que ces apologistes se trompent. Chaque fois que la papauté fit obstacle à l'Inquisition d'Espagne, ce fut par cupidité ou par ambition.

De tous ces vilenies qui ont déshonoré les temps modernes et fait de leur histoire le plus affligeant spectacle qui fut jamais, l'admirable ouvrage du *great old man* de Philadelphie offre un tableau d'autant plus poignant que l'auteur est impartial jusqu'à la froideur. Il ne perd

jamais une occasion de signaler les rares exemples où les rois se laissèrent toucher par la pitié, où l'Inquisition espagnole parut moins féroce que celle du moyen âge, les quelques progrès que l'adoucissement général des mœurs apporta tant à la procédure qu'à l'infliction des pénalités et des supplices. Mais ceux qui liront ce volume jusqu'au bout excuseront, s'il n'y font écho, les cris de rage de Voltaire : « Si j'ai lu la belle *Jurisprudence de l'Inquisition!* Eh oui, mordieu, je l'ai lue et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de César sur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre puisqu'il y a encore du bois et du feu et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces monstres dans leurs infâmes repaires ! » (*A d'Alembert, février 1762*). Singulière contagion du fanatisme ! Voltaire s'irrite à bon droit contre les moines qui brûlent leurs semblables et il voudrait, pour mettre fin au scandale, le prolonger en faisant brûler les moines. Que ne demandait-il simplement que l'on versât de l'eau sur le feu et qu'on enseignât un peu de philosophie à la « canaille » ?

Salomon Reinach.

Emile Picot. **Les Français italianisants au XVIe siècle;** tome I; in-8°, VIII-380 pages; Paris, Champion, 1906.

Sous le titre *Des Français qui ont écrit en italien au* XVIe *siècle*, M. E. Picot a publié, de 1898 à 1901, dans la *Revue des Bibliothèques*, quarante et une notices sur des Français, depuis les plus connus, comme Marguerite d'Angoulême, Mellin de Saint-Gelais, Montaigne, jusqu'aux plus obscurs, qui s'exercèrent, avec un succès variable, à manier la langue italienne ; et ce travail si neuf, si curieux, fit apprécier alors, une fois de plus, la merveilleuse information de l'infatigable savant auquel nous devons tant de renseignements précis et variés sur la civilisation italo-française au XVIe siècle. C'est ce même ouvrage que M. E. Picot a entrepris de publier à nouveau, sous un format plus commode, avec des additions considérables, et sans doute un index à la fin du second volume, condition indispensable pour que des recherches biographiques et bibliographiques comme celles-ci atteignent pleinement leur but.

Le premier volume contient vingt et une notices dont huit ne figuraient pas dans la publication précédente ; elles sont consacrées à Claude de Seyssel, F. Rabelais, Jean de Vauzelles, Jean de Tournes, G. Roville, Lancelot de Carle, Nicolas Le Breton, J. du Bellay. Cette seule énumération fait comprendre tout ce que les historiens de l'humanisme, de la poésie et de la diplomatie au XVIe siècle ont à apprendre de M. Picot. D'instinct on ira droit, aux chapitres sur Rabelais et du Bellay, le premier très important au point de vue biographique, surtout en ce qui regarde les séjours de Rabelais en Italie ; le second rappelle les témoignages contemporains relatifs aux essais

de Joachim « sur la thusque lire »; ceux-ci sont malheureusement perdus et les débris que M. Picot a essayé d'en retrouver restent d'une authenticité discutable. Le sonnet *Chi vuol ritrar nelle sue dotte carte* est-il vraiment de lui? On n'en discerne pas d'indice notable. Quant au fragment de sonnet conservé dans un manuscrit de Paris, et que A. de Montaiglon attribuait à Joachim, ce n'est qu'une copie peu correcte et incomplète de la célèbre pièce *Superbi colli*, généralement attribuée à B. Castiglione (voir A. Morel-Fatio, *Revue d'histoire litt. de la France*, 1894, p. 97).

Les notices sur les imprimeurs et libraires lyonnais Jean de Tournes et G. Roville sont particulièrement importantes; on y trouve une bibliographie des ouvrages italiens publiés par eux, avec de longues citations de leurs préfaces ou dédicaces en italien. C'est l'amorce excellente d'un livre sur la librairie italienne et le commerce de livres italiens en France au XVI[e] siècle, qui fait encore cruellement défaut. Personne ne saurait mieux nous le donner que M. E. Picot.

H. H.

L. Stouff, **Le lieutenant-général Delort d'après ses archives et les archives du ministère de la guerre, 1792-1815.** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906. In-8° de 128-177 p., 4 planches et 5 croquis.

M. Stouff avait à sa disposition les archives personnelles du général Delort dont il est le petit-neveu. Il les a complétées par quelques souvenirs de famille, par des documents extraits des archives administratives du ministère de la guerre, par tous les renseignements que lui ont fournis les imprimés. Il a pu ainsi nous donner un livre attachant et complet. L'ouvrage, illustré de gravures et de croquis, est divisé en deux parties. La première est une biographie de Delort (1773-1846). Né à Arbois, Delort s'enrôla en 1791 dans un bataillon de volontaires du Jura; l'année suivante il entrait dans un régiment de ligne et combattait, comme lieutenant, à Valmy. Il passa ensuite dans la cavalerie qu'il ne devait plus quitter et en 1793 il devint capitaine. Attaché en 1797 au 22[e] régiment de cavalerie, il fit la campagne d'Italie en 1799 sous Joubert et Serurier, se distingua près de Vérone et surtout au pont de Lecco, et combattit en 1800 devant Mantoue. Colonel en 1806 du 24[e] dragons, baron de l'Empire en 1810, général de brigade en 1811, il fit en Espagne les campagnes de Catalogne (1808-1813) et en France celle de 1814; sa charge au pont de Montereau lui valut d'être nommé général de division. En 1815 il décida du gain de la bataille de Ligny et si Ney l'eût écouté, il n'eût pas imprudemment sacrifié une partie de sa cavalerie à Waterloo. Il couvrit la retraite jusqu'à Paris. Mis à l'écart par la Restauration, réemployé par le gouvernement de juillet, il fut inspecteur général d'infanterie, commandant d'une division,

aide-de-camp du roi, député. C'est, avant tout, le soldat que M. S. nous fait connaître. Il n'a pas été servi par les circonstances. Si, au lieu de guerroyer en Espagne, il avait servi sous les yeux de Napoléon, nul doute qu'il ne se fût acquis autant de gloire que Lasalle, Milhaud et autres « Grands Cavaliers du premier Empire ». Mais, comme dit M. S., il fait penser à Joubert, qu'il chercha à imiter. Delort, à la fois calme et passionné, sait unir la discipline à l'enthousiasme le plus ardent et ménager le sang de ses hommes comme les jarrets de ses chevaux. C'est un patriote, qui combat pour la gloire, mais qui songe à la France et veut la faire aimer. C'est un homme de guerre remarquable qui souvent, par la rapidité de sa manœuvre, détermina le succès. M. S. nous montre, en outre, dans son héros un lettré aimable, qui raconte ses campagnes en vers, traduit Horace et tourne volontiers l'épigramme. Delort est un disciple de Boileau et ne comprend pas les romantiques. « Le genre classique, dit M. S. avec finesse (p. 121), est celui qui convient le mieux au tempérament du militaire par la discipline imposée à l'esprit, la justesse, la logique et la simplicité des idées, l'héroïsme des sentiments ». La seconde partie de l'ouvrage comprend les papiers de Delort. Ce sont, soit des pièces officielles, soit des lettres, des relations, des poésies et des mémoires. Citons, parmi les plus intéressantes, l'éloge funèbre de Joubert et la relation de la bataille de Waterloo. Suit la liste des œuvres de Delort et une note sur les services militaires de ses frères, Auguste et Jean-Baptiste.

Louis Davillé.

Dr. J. Ingegnieros. **Le langage musical et ses troubles hystériques,** 1 vol. gr. in-8°, Alcan, 208 p.

Voici un livre qu'on pourrait abandonner à la discussion technique des physiologistes et des médecins, mais dont il importe de dire un mot ici, au point de vue purement philologique de la méthode générale et de la partie historique ou bibliographique du travail. M. Ingegnieros est professeur à l'Université de Buenos-Aires, et directeur d'un service d'observation des aliénés. Je ne lui reprocherai pas de faire état, comme tant d'autres, de certaines expériences de laboratoire où toutes les conditions du phénomène à étudier ne sont jamais réalisées et qu'on n'a pu considérer comme *musicales* que par un emploi incorrect et abusif de ce mot; je le louerai même très sincèrement de la grande habileté avec laquelle il manie la langue française, et de son érudition extra-médicale : il est au courant de tous les ouvrages importants qui, dans les vingt-cinq dernières années, ont paru en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Russie. Il y a seulement deux points sur lesquels je crois nécessaire de faire une réserve.

1° Le livre se divise en deux parties. La première est consacrée à l'étude des origines de la musique, de son pouvoir d'expression, de son « contenu sentimental » etc. La seconde contient un certain nombre d'observations faites par l'auteur sur des malades : altérations non-connexes dans les fonctions du langage musical (audition, lecture, écriture, chant, exécution instrumentale).

Un physiologiste qui a une doctrine sur les origines de la musique et qui exclut le point de vue intellectualiste, aurait dû suivre un autre ordre. Présenter d'abord une théorie, puis des observations cliniques, est — pour un médecin — le contraire de la méthode normale. C'est par les observations cliniques que le livre aurait dû commencer ; la thèse ne serait venue qu'en second lieu. Il faut commencer par les fondements, quand on bâtit sa maison.

2° La doctrine de M. le Dr I. n'est autre que la doctrine de celui qu'il appelle « le plus illustre philosophe des temps modernes » : Herbert Spencer. Elle considère la musique comme une systématisation des inflexions de la voix, des timbres et des mouvements, qui, dans la parole ordinaire, accompagnent instinctivement l'expression logique de la pensée.

Je ne veux nullement discuter ici la valeur de cette doctrine. Je ferai simplement remarquer à M. I. qu'Herbert Spencer n'a pas, comme il le croit, et comme on le dit habituellement, le mérite de l'avoir inventée. C'est une doctrine française. Elle a été exposée par J.-J. Rousseau dans son *Essai sur l'origine des langues*, ch. XII, dans *Émile*, liv. I, et dans la lettre XLVIII de la *Nouvelle-Héloïse* (il faudrait y joindre le manuscrit de la Bibliothèque de Neufchâtel reproduit par Jansen, *Rousseau als musiker*, 1884, p. 468). On la retrouve, sans parler du *Neveu de Rameau* de Diderot, dans la *Poétique de la musique* de Lacépède (1785, t. I, p. 13 et 51) et dans les deux forts volumes de Villoteau, *Reeherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage*, t. I, p. 27, 29-31, p. 72 et ch. XVIII de la deuxième partie.

Jules COMBARIEU.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 1er mars 1907.* — M. Salomon Reinach essaie d'établir que l'aigle de Prométhée était, à l'origine l'aigle *prometheus*, c'est-à-dire « prévoyant » et « protecteur ». Les Grecs primitifs clouaient des aigles au-dessus des portes pour se préserver des influences mauvaises, en particulier de la foudre. Comme beaucoup de sauvages de nos jours, ils croyaient aussi qu'un oiseau de haut vol avait dérobé, pour l'apporter aux hommes, le feu du soleil. On en vint à considérer comme un châtiment et une expiation l'emploi prophylactique du corps de l'aigle. Quand, à une époque plus récente, Prométhée fut conçu comme un homme, les éléments dont il a été question donnèrent naissance à son mythe ; l'aigle lui-même ne disparut pas de la légende ; mais, de victime, il devint bourreau. — MM. Perrot, Ph. Berger et Foucart présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 25 Mars — 1907

A. Carnoy, **Le latin d'Espagne d'après les inscriptions.** Etude linguistique, deuxième édition revue et augmentée. — Bruxelles, Misch et Thron, 1906; un vol. in-8, de 293 pages.

M. Carnoy vient de donner une seconde édition de son étude sur les inscriptions latines de la péninsule Ibérique : j'ai parlé ici de ce travail lorsqu'en parurent les deux parties essentielles relatives au vocalisme et au consonantisme (voir *Revue Critique*, 29 juin 1903, et 21 mars 1904), j'en ai signalé l'utilité et fait ressortir le mérite. Je n'ai donc point à y revenir longuement. M. C. regrette dans un court avant-propos que certaines circonstances ne lui aient pas permis un remaniement complet de son livre : je n'estime pas qu'il en eût besoin. Ce que cette nouvelle édition apporte de nouveau, c'est une soixantaine de pages (p. 215-271) intitulées *Compléments sur la morphologie, le vocabulaire et la syntaxe.* On trouvera groupés dans ces pages des faits qui sont assez notables et complètent en effet le travail d'une façon heureuse. A la p. 219, M. C., citant quelques accusatifs pluriels en *-is* de la 3e déclinaison, constate qu'ils se rencontrent sur des inscriptions strictement officielles, et ajoute que cette forme n'a jamais été bien populaire. En Espagne, c'est possible, et le développement ultérieur des langues de la péninsule tendrait à le prouver. Mais en revanche je crois que cette flexion *-is* (à l'accusatif et aussi au nominatif) a pris pendant la période impériale une grande extension en Italie et en Gaule (voir notamment les *Formules d'Angers*) : c'est à cette circonstance que je rattacherais volontiers en partie la formation du pluriel italien, et même en Gaule la substitution d'un nominatif *imperatori* à *imperatores* (sous l'influence d'ailleurs de *domini*). Intéressant par les formes qu'il relève, ce travail le devient aussi par

celles dont il constate l'absence, — absence par exemple d'un nominatif pluriel en *-os* (p. 228) qu'on eût été en droit d'espérer : je ne sais pas trop toutefois si les exemples qu'on relève de ce pluriel dans les inscriptions d'Afrique ne sont pas valables aussi pour l'Ibérie. P. 233-35 M. C. donne, conformément à l'opinion de M. Cornu, et contrairement à celle de M. Baist, l'explication qui est évidemment légitime des patronymiques espagnols en *-ez*. Enfin p. 238-39, est exposée avec exemples à l'appui une déclinaison gothique de noms propres en *-a*, *-ani* : cette question a été beaucoup discutée ces dernières années, et on a cherché à écarter pour ces formes toute idée d'une influence germanique; j'avoue que les arguments donnés ne m'ont pas convaincu, et que je reste en somme de l'avis de M. C. C'est par erreur typographique qu'il est question p. 231 d'un neutre français *al* correspondant à *aliud* : il faut évidemment lire *el*. J'ai été surpris également de lire p. 256 que *eccum* était « inconnu en Gaule » : c'est un simple lapsus; l'auteur a voulu parler de la Gaule du nord, mais non pas assurément de celle du midi. En somme ce nouveau volume, qui réunit sous une même couverture les différentes parties de l'étude, sera d'un maniement commode et profitable : il faut remercier M. Carnoy d'y avoir joint un index de tous les mots étudiés, et notamment un relevé, qui sera précieux, de tous les noms propres d'origine barbare.

E. Bourciez.

Ch. Dejob, **La foi religieuse en Italie au xive siècle.** Paris, Fontemoing, 1906 ; in-12, 443 pages.

M. Dejob s'attache à démontrer dans ce livre que, contrairement à une opinion souvent exprimée, la foi religieuse, au xiv[e] siècle, était encore profondément enracinée en Italie, et que « l'action de cette foi sur la conduite, sur la manière de penser des individus, de la société, des gouvernements, était très forte ». « Dans une question si vaste, dit-il, il ne suffit pas d'être pleinement convaincu soi-même pour être sûr qu'on ne se trompe pas..... Faire réfléchir sur un grand sujet, dût-on confirmer les lecteurs dans l'opinion qu'on voulait ébranler, c'est la leur faire approfondir », c'est donc en tout cas frayer le chemin à la vérité. Cette bonne grâce et cette modestie, en présentant au public un ouvrage qui est le fruit de lectures considérables et de méditations prolongées, peuvent assurer M. Dejob du respect de ceux même qui opposeront, comme il le présage, une certaine résistance à sa manière de voir.

Voilà qui met bien à l'aise pour constater que, dans son ensemble, la thèse est parfaitement juste, encore que l'on doive formuler certaines réserves sur la façon de poser la question. Que le siècle de Dante et de sainte Catherine de Sienne, des Flagellants et des Fra-

ticelles ait été profondément religieux, il paraît impossible de le nier. M. D. s'en prend ici aux critiques « protestants » ou « libres-penseurs », surtout à Burckhardt et à Voigt, et aussi à divers Italiens qu'il ne nomme pas par courtoisie. Mais Voigt et Burckhardt, qui se sont appliqués à retracer dans son ensemble le développement de la Renaissance, et en particulier du xve siècle, dont l'indifférence religieuse, unie à un formalisme stérile, est une des caractéristiques les plus remarquables, devaient naturellement chercher au siècle précédent les origines de cet état d'esprit, et ils les y ont trouvées ; ils n'avaient pas à dire ce qui, au xive siècle, était une survivance du xiiie. A considérer « en soi », comme il le fait, le siècle de Dante, de Pétrarque et de sainte Catherine, M. D. a bien raison de réfuter certaines exagérations, et il y réussit victorieusement ; on ne s'étonnera, j'imagine, que de l'ampleur qu'il a cru devoir donner à sa réfutation, par exemple sur la sincérité religieuse de Pétrarque (p. 225-245), et sur la place que tenaient l'Église et le clergé dans la vie publique et privée (passim). On voudrait surtout qu'il eût renoncé à quelques arguments, qui pourraient bien lui être reprochés avec vivacité de l'autre côté des monts, celui-ci en particulier : Dante et Pétrarque n'ont à aucun degré « l'esprit scientifique » ; Boccace est un « ingénu », qui « ne se fait même pas une idée juste du style qu'exige le genre où il excelle » ; tous trois nous présentent l'esprit italien encore « fort loin de sa maturité » (ch. iii)[1]. Ces jugements ne paraîtront pas pénibles seulement aux dévots de la célèbre triade, mais encore à tous ceux qui ne croient pas le sentiment religieux incompatible avec la maturité du jugement et avec la science. D'autre part, il est difficile de souscrire au brevet de croyant, décerné, un peu rapidement cette fois, à Boccace (p. 246-250). On ne doit confondre sous aucun prétexte le converti des quinze dernières années avec l'impertinent auteur du *Décaméron*. M. D. croit enlever tout venin au conte des trois anneaux « simple malice de village, destinée à embarrasser M. le curé », en remarquant que Boccace ne l'a pas inventé, mais simplement « ramassé sur le sol » avec vingt autres quolibets du même genre ; mais n'est-il pas plus grave que cette malice ait fait fortune chez ce peuple dévot, avant que Boccace l'eût consacrée par son talent ? Et il faut voir dans quel bouquet le conteur enchâsse cette fleur de scepticisme, que l'on respire tout en allant à la messe : entre le récit des miracles opérés par « saint Ciappelletto », et l'édifiant pèlerinage du juif Melchissédech à Rome !

Ce qui est dit de la conversion de Boccace, laquelle m'a toujours

1. Il y a encore au ch. vii quelques appréciations qui ne feront pas plaisir aux admirateurs du « Trecento », notamment sur Pétrarque qui, « en un sens a fait reculer la poésie italienne » et qui en aurait eu conscience (p. 242). — On est surpris de ne trouver cité nulle part le plus connu des représentants de l'esprit populaire florentin à la fin du xive siècle, Antonio Pucci. — P. 64, une simple faute d'impression fait de Léonce Pilate « Lorenzo Pilato ».

paru médiocrement digne, et surtout de la page célèbre où L. B. Alberti analyse en artiste et en païen le plaisir qu'il éprouve à se trouver dans le dôme de Florence (p. 214-215), donnerait à croire que le chrétien se reconnaît à ce qu'il fréquente volontiers les lieux du culte, respecte la hiérarchie de l'Église et se soumet à sa discipline. Ce n'est peut-être qu'une querelle de mots ; mais à ce signalement il ne manque que les points essentiels de la doctrine du Christ : si, au lieu de « Foi religieuse », M. D. avait parlé de « Fidélité à l'Église », toutes les objections tomberaient. Parmi ces fidèles catholiques, il y a eu certes de très grands chrétiens, et Florence, en plein xve siècle, a été touchée par la piété de saint Antonin, et remuée par la prédication ardente de Savonarole; mais dans la généralité des cas, l'esprit chrétien n'a pas vivifié cet attachement au ritualisme et à la discipline.

La stérilité de ce formalisme éclate dans la corruption qui se glisse alors dans toute la société italienne. M. D. ne parle à ce propos que de la décadence des mœurs publiques ; la décadence des mœurs privées n'est pas moins frappante : le sentiment religieux n'avait plus de force pour conjurer le mal. Il est vrai que M. D. fait cette fine remarque de moraliste : « Les mœurs sont le soutien nécessaire de la religion » (p. 383) ; mais l'historien réclame, pour rappeler la puissance moralisatrice déployée par le christianisme au temps où la société païenne tombait en décomposition, et au milieu de la barbarie du haut moyen âge. Si au xive siècle, en Italie, la religion cesse de tenir en bride les passions déchaînées, c'est probablement parce que l'on ne connaît plus du christianisme que la forme la plus dégradée : certaines habitudes extérieures très tenaces, avec une notion de plus en plus rare de la vraie piété.

Enfin peut-on dire que l'Italie du xive siècle représente un aspect bien défini de la civilisation, ayant quelque unité? Sans parler des différences de province à province, trois générations s'y succèdent, qui se distinguent par des traits fortement accusés : celle de Dante, élevée à l'école du xiiie siècle, et qui disparaît entre 1315 et 1330 ; celle de Pétrarque et de Boccace, au centre du tableau ; celle enfin de G. Dominici, G. Dati, L. Bruni, etc... qui, née entre 1350 et 1370, déborde sur le siècle suivant. A suivre, à travers ces trois générations, l'évolution des idées, on arrive à la véritable physionomie du xive siècle, qui est une époque de transition, au point de vue moral et religieux, comme dans le domaine des lettres, des arts et de la politique : c'est un perpétuel tiraillement entre deux tendances opposées ; d'une part, la fidélité au christianisme médiéval, qui reste extérieurement le plus fort — M. D. a solidement confirmé cette vérité —, et de l'autre la révolte contre le mysticisme, le retour à « la bonne loi naturelle », l'assaut à la conquête de toutes les joies terrestres, et c'est ce qu'ont indiqué Burckhardt, Voigt et beaucoup d'autres. Ce conflit n'éclate pas seulement entre individus ou entre classes : il travaille sourdement

les consciences, et ne fait nulle part plus de ravages que dans l'Église elle-même. Voilà ce qui donne un si haut intérêt, une beauté si tragique, au XIV[e] siècle italien, qui s'accroche désespérément à un passé mort à jamais, et qui méconnait les germes de Renaissance qu'il porte en lui.

Le plaisir de discuter m'a entraîné au-delà des limites que j'aurais dû m'assigner : mais la discussion est encore un hommage rendu à la sincérité du livre qui la provoque. Il n'est que juste d'ajouter que tous les chapitres n'appellent pas les réserves que j'ai cru pouvoir formuler : celui qui traite de sainte Catherine est particulièrement intéressant, et en général la description de la vie publique et privée, fondée sur un dépouillement minutieux des chroniques, des correspondances et des *Ricordi*, représente fidèlement un aspect, essentiel, de la civilisation italienne au XIV[e] siècle.

Henri HAUVETTE.

F. BRUNOT, **Histoire de la langue française**, des origines à 1900. Tome II, le XVI[e] siècle. — Paris, A. Colin, 1906 ; un vol. in-8 de XXXI-504 pages.

M. Brunot vient de faire paraître avec une louable diligence le second tome de son *Histoire*, dont j'ai analysé ici naguère le premier (voir *Revue Critique*, 21 octobre 1905). Ce tome II est consacré tout entier au XVI[e] siècle. Il reproduit d'abord, avec certains remaniements, additions ou corrections, les chapitres publiés jadis sous la direction de Petit de Julleville, et qui étaient relatifs notamment au vocabulaire, à l'orthographe, et surtout à la lutte du français contre le latin ; on se rappelle que cette dernière question avait été traitée par l'auteur d'une façon vraiment neuve, encore qu'avec une ampleur qui excède presque son importance. A ces anciens chapitres, M. B. vient d'ajouter toute une partie nouvelle sur la phonétique, la morphologie et la syntaxe : ce qui avait été résumé en huit ou dix pages, en occupe ici plus de deux cents. C'est donc une étude complète, rédigée un peu d'après le cadre tracé par Darmesteter il y a déjà trente ans, et qui conserve cependant encore sa valeur pédagogique. Ici la nouveauté consiste surtout en ce que, suivant l'exemple donné par Thurot pour la prononciation, M. B. a ajouté à son exposé des formes et du groupement des mots les principaux témoignages qu'on trouve sur toute cette histoire chez les grammairiens du XVI[e] siècle. On ne saurait trop le remercier d'avoir entrepris un relevé de ce genre, toujours si utile, et de l'avoir mené à bonne fin, en y ajoutant du reste toutes sortes de remarques personnelles et de détails qui ont leur intérêt. Il va de soi que, parmi tant de faits et d'exemples allégués, il se glisse forcément quelques erreurs ou quelques lacunes, et c'est le contraire qui serait surprenant. Voici donc quelques-unes des observations que j'ai faites au courant de la lecture, et je ne veux point d'ailleurs en grossir la

liste. P. 241, en note, *tanner* signifiant « ennuyer » est indiqué comme une nouveauté chez Jean Lemaire : mais ce sens apparaît déjà dans le *Renart*, chez Rutebeuf qui a dit : *le resveil me tane*, chez Froissart, etc., et je ne me targue point d'apporter là des exemples rares, car on les trouve relevés par Littré. P. 244, le passage de *e* à *é* dans *aimé-je* etc., semble s'être produit, au moins partiellement, avant le XVI[e] siècle, car on rencontre notamment la forme *fussei-ge* dans les chansons du XV[e]. P. 335, la phrase *J'avons esperance* est, d'après Talbert, attribuée à Marguerite de Navarre : il me semble bien qu'elle est de François I[er] lui-même. P. 350, la forme *poise* (pèse) n'est pas fréquente seulement dans les textes de la première moitié du XVI[e] siècle, elle est courante encore chez Montaigne. P. 378, *mais* avec le sens de « ou plutôt » est fréquent aussi chez les poètes de la Pléiade, et notamment chez Ronsard : *Je devois servir, mais adorer vos yeux*, etc. P. 383, *à peu que* est une locution conjonctive encore très ordinaire dans Montaigne ; et inversement (p. 385) je ne sais trop si *pourtant* (pour cela) vieillissait à la fin du siècle, car il est d'un emploi presque constant chez le même auteur, et en réalité c'est le sens adversatif qui était assez rare encore. P. 408, M. B. a l'air d'estimer peu probable que le tour *couronné la teste* soit une imitation directe de l'antique : j'avoue que pour ma part le fait ne me paraît guère douteux, et j'en doute d'autant moins que, vers la même époque, cette imitation se retrouve chez les poètes italiens, le Tasse ayant dit par exemple *bianca il bel volto*. Je ne veux pas insister davantage sur ces menues remarques, mais voici pour finir un petit erratum : à la note 3 de la p. 335 on lit la singulière mention « Verdi, *Les Raccoleurs* » ; il faut lire « Vadé, *Les Racoleurs*, scène X ».

Maintenant, comme première critique générale, on pourrait observer que le XVI[e] siècle a reçu dans ce volume un développement aussi considérable — ou peu s'en faut — que celui que M. B. avait consacré dans le tome I aux quinze siècles précédents. Y a-t-il là une exacte proportion ? Je n'oserais l'affirmer. Car assurément le XVI[e] siècle est une grande époque, je n'en disconviens pas, c'est une époque où nous avons eu des penseurs et des écrivains de premier ordre ; mais je ne crois pas non plus que, tiraillée en des sens trop divers, altérée par des modes passagères, devenue un champ d'expérience pour ceux qui, sous prétexte de « l'illustrer », s'y lançaient à l'aventure comme en pays conquis, la langue de ce siècle ait été ni bien pure, ni bien définitive. C'est une langue de transition, fort intéressante à coup sûr et par où s'est préparée l'étape moderne, mais elle est encore singulièrement imparfaite et tâtonnante, tenant par bien des attaches au passé « gothique », et voilà du reste pourquoi on ne peut l'examiner en détail sans s'exposer à d'assez nombreuses redites par rapport à l'usage du XV[e] siècle. Ceci M. B. ne l'a point évité, et il ne le pouvait guère. D'autre part, nous devons reconnaître que ce

qu'il nous donne ici, se surajoutant aux anciens chapitres qui roulaient eux-mêmes sur des points techniques et en somme spéciaux, c'est essentiellement une « grammaire du XVIe siècle ». Tout cela est évidemment bien ordonné, nourri d'exemples, sera commode pour faire des recherches sur un point précis, et mérite par là-même d'être recommandé aux étudiants en philologie française ; mais enfin c'est encore et toujours une sorte de « grammaire historique », disposée sur le plan traditionnel et connu d'avance, procédant par accumulation de faits, au milieu desquels les idées générales se trouvent éparses et comme noyées. Est-ce vraiment, dans toute la force du terme, ce qu'on peut appeler une « histoire de la langue » ? Je ne le pense pas. Pour ma part, j'entendrais par là un ouvrage dont les divers chapitres seraient fondus harmonieusement ; où, quitte à négliger des détails après tout secondaires, on se préoccuperait de dégager du reste l'essentiel, et de faire ressortir à chaque époque les grands courants dominants ; une étude enfin qui serait, ou du moins tenterait d'être une contribution à la psychologie du peuple français. Cette dernière condition me semble de toute nécessité. Car assurément, c'est déjà beaucoup que d'amener les matériaux à pied d'œuvre, mais ce n'est pas tout, et il faut ensuite que de la poussière des faits un certain sens se dégage. J'avoue qu'en lisant le volume de M. B. j'étais un peu hanté par cette belle et forte pensée que Taine a jetée quelque part : « Quand on a établi la transformation des idiomes, on n'a fait que déblayer le terrain ; la véritable histoire s'élève seulement quand l'historien commence à démêler, à travers la distance des temps, l'homme vivant, agissant, doué de passions, muni d'habitudes, avec sa voix et sa physionomie. » Je sais bien que telle n'a pas été tout à fait la conception de M. B. quand il a commencé son ouvrage, et il s'est même expliqué à ce sujet dans la préface de son premier volume : or il est toujours un peu puéril, sinon injuste, de demander à un auteur autre chose que ce qu'il a voulu faire. Malgré tout — et tout en reconnaissant d'ailleurs les solides qualités du présent livre — j'ai tenu à dire mon sentiment sur ce que devrait être une histoire de notre langue sortant enfin des cadres de la grammaire historique. Je l'ai fait d'autant plus librement que, par ses antécédents, par sa fonction même, M. Brunot était tout désigné pour concevoir une ambition de ce genre, et vraiment ne serait-il pas temps qu'on essayât quelque chose dans ce sens ?

E. BOURCIEZ.

LARDÉ, **La capitation dans les pays de taille personnelle,** Bonvalot-Jouve, 1906.

La thèse consacrée par M. Lardé à la capitation est l'étude la plus complète qui ait été consacrée jusqu'ici à cette imposition. Après en avoir indiqué les précédents historiques, M. L. expose en grands

détails l'histoire de son établissement comme impôt de classes en 1695, de son rétablissement en 1701, de la profonde modification qu'elle subit alors, de ses diverses vicissitudes jusqu'à la fin de l'ancien régime. M. L. met bien en lumière les faits essentiels : facilité relative de la perception de la capitation taillable, résistance obstinée des privilégiés (quelques exemples curieux en sont cités), assiette entièrement arbitraire de l'imposition, tendance de plus en plus marquée à l'abandon du système grossier de la répartition d'après les facultés présumées, et à l'adoption pour base des signes extérieurs, notamment du loyer. Tout cela est fort complet; on regrette seulement que l'auteur ait passé aussi brièvement sur les doublement et triplement de la capitation en 1760, sujet plus neuf, et sur lequel il aurait pu trouver probablement des détails curieux à donner. Passant ensuite à l'examen des questions plus spécialement techniques se rapportant à la capitation, M. L. consacre une seconde partie à tout ce qui concerne la répartition, le recouvrement, la comptabilité, de cet impôt : il parle avec abondance et précision des règles spéciales d'assiette pour les nombreuses catégories de contribuables, gens de cour, noblesse, villes franches, corps de communautés, etc., qui, étant exempts de taille, ne pouvaient payer une capitation simplement additionnelle à celle-ci, comme le commun de la population. Il eût bien fait de rappeler davantage, à propos de ces règles, qu'elles étaient en général bien mal observées dans la pratique, et qu'en somme l'inexécution des lois est la seule règle invariable dans la fiscalité de l'ancien régime. C'est pourquoi, quelque nombreuses qu'elles soient, les données recueillies par M. L. ne peuvent épuiser la question : il faudrait pour cela, comme il l'indique lui-même avec raison, une série de monographies financières pour les différentes parties de la France.

La documentation exceptionnellement abondante de M. L. n'en est pas moins très précieuse : elle rendra de grands services à ceux qui s'essaieront après lui à l'étude des divers impôts de l'ancien régime, étude qui tend, semble-t-il, à devenir en honneur parmi les aspirants au doctorat en droit, ce dont il convient de se féliciter. — Je lui signalerai toutefois une omission, inattendue dans un ouvrage où les indications relatives au département de la Nièvre sont assez nombreuses; c'est celle des cahiers du bailliage d'Auxerre (bailliage qui s'étendait jusque dans le département de la Nièvre), publié par M. Demay dans le *Bulletin des sciences de l'Yonne* en 1884 et 1885 : il est bien probable que ces cahiers, fort intéressants, n'ont pas été muets sur la capitation.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de M. L. est un travail méritoire et de valeur, très supérieur à la moyenne ordinaire des thèses de droit, plein de promesses pour la suite que l'auteur a, nous le savons, l'intention de lui donner, en étudiant, après la capitation des pays de taille personnelle (simple annexe de la taille dans l'immense majorité des

cas), cette même capitation dans les pays de taille réelle, à savoir dans les pays d'États et dans un petit nombre aussi de pays d'élections. Parmi ces derniers, c'est avec beaucoup de raison (quoique le point ait été contesté) que l'auteur a rangé les élections d'Agen et de Condom; la *réalité* de la taille,dans ces deux parties de l'ancienne Guyenne, est indubitable, et la capitation y était donc assise sur d'autres bases que dans le reste de la généralité de Bordeaux.

M. Marion.

Adalbert Wahl, **Vorgeschichte der französischen Revolution**, tome I. Tubingen, Mohr, 1905.

Le premier volume du nouvel ouvrage de M. Wahl contient un tableau d'ensemble de l'état politique, social, économique, de la France sous Louis XV, et une histoire du règne de Louis XVI jusqu'à la convocation des notables. Très au courant des travaux français parus sur la question, M. W. en expose les résultats avec beaucoup de sagacité et d'intérêt : il y ajoute peu, étant, semble-t-il, moins familier avec les documents d'archives, surtout d'archives provinciales. C'est d'ailleurs un bon résumé d'où l'on a la satisfaction de voir bannies, et où souvent même l'on voit condamnées, nombre d'erreurs tenaces qui n'ont pas encore disparu, malheureusement, de bien des livres et de bien des enseignements français. M. W. fait très bien ressortir, par exemple, combien il est faux de se représenter la France du xviii[e] siècle comme courbée sous un despotisme écrasant, combien le gouvernement était faible et l'administration entravée, combien la puissance des Parlements l'emportait sur celle du roi, combien la politique réformatrice du gouvernement valait mieux que leur opposition égoïste et tracassière. Il fait justice des reproches exagérés adressés à Calonne et vante, à juste titre, en ce ministre, opposé à tort aux ministres réformateurs du début du règne, un de ceux qui précisément ont le mieux mérité ce nom. Toutes ces choses, et bien d'autres, ne sont pas inutiles à répéter, et elles trouvent encore en France tant de résistance qu'il faut s'applaudir de les voir affirmer et populariser par un Allemand bien placé, par sa qualité d'étranger, pour en parler avec une impartialité non douteuse.

D'accord sur la plupart des points avec M. W., j'ai peu de réserves à faire sur sa méthode ou sur ses appréciations. Son scepticisme à l'égard de la valeur objective des cahiers de 1789 est vraiment un peu excessif. Il semble, au contraire, que sa confiance soit trop grande dans les remontrances parlementaires : les chiffres qu'elles avancent méritent rarement d'être pris en considération, comme il arrive à la p. 45; si, par delà le recueil de Flammermont, insuffisant pour donner une idée juste de la mentalité parlementaire, M. W. avait plus de connaissance des remontrances des cours souveraines de province, et avait

constaté les erreurs, les exagérations, les faits faux ou faussement présentés dont elles sont remplies, il n'aurait pas songé à en invoquer l'autorité. Le jugement de M. W. sur le rôle politique des Parlements est en général fort juste : mais on lui concèdera difficilement que ces cours aient été animées de tendances réformatrices, et plus difficilement encore qu'elles se soient montrées le plus souvent, pendant cette période, hostiles aux ordres privilégiés. — Les dispositions de M. W. envers ses devanciers français sont en général fort critiques, ce qui est une qualité, mais poussée peut-être ici presque jusqu'à l'excès : il aurait pu certainement tenir plus de compte d'ouvrages comme ceux de M. Gomel, ou même de Chérest : ce dernier, vieilli et non exempt d'erreurs, a répandu assez d'idées justes et rendu assez de services pour qu'on n'ait pas le droit de le mépriser. Me sera-t-il permis d'ajouter que mes propres travaux ont trouvé plus de grâce devant M. W., qui les cite souvent et presque toujours pour en adopter les opinions? Quelque satisfaction qu'il y ait pour moi à constater cet accord (au moins la plupart du temps) avec un homme aussi bien informé et aussi judicieux que M. W., il s'y mêle aussi un peu de regret ; car cela me gêne ici pour dire tout le bien que je pense de son ouvrage et pour en recommander la lecture autant qu'elle mérite de l'être [1].

M. Marion.

The Cambridge modern History. Vol. IX. *Napoléon*. Cambridge, University press, 1906, in-8°, xxviii-946 p., 16 sh.

Le tome VIII, paru en 1904, de cette importante collection avait prêté à certaines critiques de détail dont nous avons indiqué les principales ici-même. La plupart ne sauraient, il faut le reconnaître, être renouvelées à propos du t. IX. Cela tient apparemment à ce que les directeurs de la publication ont eu cette fois recours, dans une bien plus large mesure, à la collaboration de spécialistes. La majeure partie du travail a continué d'être attribuée à des auteurs anglais très qualifiés, comme MM. T. A. Walker, H. A. L. Fisher, A. W. Wilson, J. Holland Rose, A. W. Ward, C. W. Oman, le colonel Lloyd, etc. Mais l'histoire intérieure de la France de 1799 à 1814 a été confiée à M. Pariset, celle de la Suisse et des pays vassaux de Napoléon à M. Guilland, de Zürich, le récit des guerres d'Allemagne à

1. Quelques erreurs de détail à signaler, de peu d'importance d'ailleurs. P. 46, il ne faudrait pas parler du vingtième, mais du dixième, à propos des années 1730-1735, le vingtième n'ayant été établi qu'en 1749. P. 79, le président du tiers aux États de Bretagne de 1776 était M. de Tréverret et non pas *Trévenol*. P. 113, il faudrait substituer la date de 1783 à celle de 1781 comme celle de la formation de cette commission parlementaire des épices, qui fit si piètre besogne.

M. Pflugk-Harttung de Bâle et au major général allemand Aug. Keim, le chapitre sur la Russie à M. Stschepkin, d'Odessa.

Ce procédé de rédaction, le seul qui garantisse contre les erreurs et les développements incomplets ou superficiels, a aussi ses inconvénients, que le t. VIII avait mis en évidence. Ils ont été ici le plus souvent évités, sans doute par une entente entre les collaborateurs sur le plan et l'esprit de leurs travaux respectifs. Il n'y a pas en somme de lacunes importantes, et les répétitions inévitables ne sont ni très nombreuses ni très sensibles. On regrette seulement de devoir chercher au chapitre VIII (*La Maîtrise de la mer*) le développement sur les conséquences économiques du blocus continental qui avait sa place naturelle sous ce titre même, au chapitre XIII.

L'ordre choisi est généralement l'ordre chronologique. Il y a exception pour le chapitre II (la neutralité armée) qui se réfère aux dates 1780-1801, le chapitre V, qui place l'histoire intérieure de la France sous l'Empire avant celle du Concordat, et pour les chapitres XXII et XXIII, qui sont à la fin du volume et qui retracent l'histoire du Royaume-Uni depuis 1792 et de l'Empire britannique depuis 1783. Les auteurs ont choisi comme titre *Napoléon* parce que, dit l'avant-propos, « aucune autre période de l'histoire n'a été si complètement dominée par une seule personnalité ». C'est pour cette raison que neuf chapitres ont été à peu près exclusivement consacrés aux événements qui ont eu lieu à l'intérieur des frontières de l'Empire français, et un dixième au seul séjour de Napoléon à Sainte-Hélène. L'Empire britannique est, avec la Russie, le seul état autre que la France à l'étude duquel un chapitre distinct ait été réservé. Ce qui concerne les autres pays est mêlé au récit des événements diplomatiques et militaires ; d'où parfois un peu d'embarras dans le texte et de gêne pour le lecteur. Les auteurs ont du reste eux-mêmes aperçu cet inconvénient, et c'est sans doute en partie à y porter remède qu'est destiné le copieux index, établi avec beaucoup de soin, qui termine le volume.

Un effort très sincère, et la plupart du temps heureux, a été fait pour donner des événements un exposé impartial. Les jugements sont en général modérés et inspirés par une critique exempte de passion et de préjugé religieux, politique ou national. S'il y avait toutefois une réserve à faire, elle n'est guère que de nuance, et ne porte que sur deux ou trois passages (p. 575 sur la première restauration, p. 671, sur le congrès de Vienne, et p. 759-761, sur Hudson Lowe) dont le ton est du reste parfaitement correct et convenable.

Les sources utilisées sont naturellement presque sans exception les documents imprimés et les ouvrages de seconde main. Un dépouillement attentif paraît avoir été fait de la *Correspondance de Napoléon* et des recueils similaires, ainsi que des œuvres de Sainte-Hélène. Les auteurs semblent en général au courant des plus récents travaux. A noter pourtant, p. 437-38, une appréciation un peu trop

traditionnelle du rôle de Dupont à Baylen. Nous n'avons relevé nulle part d'inexactitudes graves. D'un passage du chapitre IV (p. 93-96), il semblerait résulter que la constitution helvétique rédigée par Ochs fut substituée à une autre constitution dont Brune était l'auteur et qui démembrait la Suisse. En réalité, la constitution de Pierre Ochs était rédigée dès le début de pluviôse an 6, et le Directoire, décidé à l'appliquer, la fit distribuer en Suisse à partir du 15. C'est le 9 ventôse seulement que Brune demanda et obtint la permission de céder « aux vœux des Valaisans et des Vaudois » qui voulaient former des républiques séparées. L'autorisation fut rapportée le 18 ventôse.

Certaines questions d'intérêt général n'ont pas été traitées, ni même posées avec assez de netteté. Par exemple, il est très important de savoir si les propositions de paix de Metternich à Napoléon après l'armistice de Pleswitz étaient sincères. Il n'en est rien dit, et les importantes conférences de Dresde ne sont pas mentionnées (p. 521). Les vues véritables des alliés lors du Congrès de Chatillon ne sont pas suffisamment indiquées (p. 546). Voulaient-ils la paix, ou cherchaient-ils seulement à dépopulariser l'Empereur ? L'auteur du chapitre sur le Concordat prononce bien aisément sur la question encore obscure des sentiments de la nation française à l'endroit des rapports de l'État et de l'Église (p. 186-88). Le passage sur les Juifs (p. 204-6) n'est pas au courant des récents articles de M. Ph. Sagnac. Par contre, il y a beaucoup de nouveau et d'excellent dans certains chapitres : par exemple VI (*Les Codes*), VIII (*La maîtrise de la mer*, surtout p. 240-43), XI (*L'apogée de l'Empire*), XVI (*La Russie*), XXIII (*L'Empire britannique*) et XXIV (*Sainte-Hélène*).

La bibliographie formerait presque un volume à elle seule. Les auteurs ont eu la bonne idée de demander à M. Ch. Schmidt, archiviste au Palais Soubise, une notice sur les sources manuscrites françaises de l'histoire de l'Empire. On peut regretter qu'ils ne nous aient pas donné aussi une indication sommaire d'ensemble des sources allemandes, autrichiennes, italiennes, espagnoles et surtout anglaises. La liste des livres à consulter n'est évidemment pas complète et n'y prétend pas; mais nous n'y avons pas trouvé de lacunes très importantes. Elle a été revue avec soin et ne contient guère de fautes. Elle contribue pour une bonne part à faire de ce volume un instrument de travail utile, commode et sûr [1].

R. Guyot.

1. La bibliographie des chapitres XVIII et XX est bien brève. On n'y trouve pas indiqués des recueils importants comme les deux volumes de correspondances publiées par M. Malet sous le titre *Louis XVIII et les Cent Jours à Gand*. Il est piquant de ne trouver mentionné ni au ch. VIII, ni au ch. XXIII, un curieux article de M. Holland Rose, l'un des collaborateurs du volume, sur l'expédition française au Cap en 1803 (*Engl. hist. Review*, 1900) Il faut lire dans l'Index et le texte : Azar*a*, Chabrol de Vol*v*ic, Champ*m*ol, Aubert-Du*b*ayet, Duroc, duc de Fri*oul*, Fiév*ée*, Gard*an*e, Lacuée comte de *C*essac, Malartic, Rohan-Guémén*ée*, Rosi*lly*,

Philosophie des sciences sociales par René Worms. **III. Conclusions des sciences sociales.** Paris, Giard et Brière, 1907. In-8°, 310 p.

« S'il est encore possible de s'entendre sur les principes généraux de la méthode en sociologie..., lorsqu'on arrive à formuler les conclusions de la science, les divergences éclatent nombreuses et, semble-t-il, irréductibles. C'est que les faits sociaux sont si divers, si multiples, si changeants, qu'ils révèlent à plusieurs observateurs, plusieurs mondes tout opposés. Deux hommes de science d'une égale bonne foi, mais placés à des points de vue différents, verront de la réalité sociale deux faces distinctes et traceront d'elle deux tableaux bien peu concordants. Une semblable constatation est faite pour nous inspirer la modestie. »

Elle devrait l'inspirer à tous les sociologues en général et M. R. Worms donne ici le bon exemple en proclamant lui-même la fragilité relative actuelle de la science à laquelle il a consacré « quinze ans de lectures, d'observations et de réflexion ». Non que cette science soit inutile ou ait été stérile. Elle a poussé ses pionniers à l'observation, aux recherches historiques, aux essais de coordination. Dans ses deux premiers volumes comme dans celui-ci [1]. M. W. a clairement résumé ces vastes travaux, indiqué l'état d'avancement des diverses sciences sociales, montré ce qui leur manquait encore pour permettre la prévision certaine, ce qui est le critérium des sciences vraiment faites; cherché, en attendant, « à dégager en quelque sorte la moyenne des jugements des hommes compétents et modérés » sans croire que les conclusions qu'il présente doivent valoir indéfiniment. « Elles refléteront en quelque mesure, écrit-il, l'état contemporain des sciences sociales. Elles ne sauraient devancer le développement de ces sciences. Or, celles-ci, nées d'hier, croissent rapidement. Il est possible par conséquent, que dans peu d'années leur face se soit entièrement renouvelée. Les conclusions à en tirer devront, dès lors, être modifiées en tout ».

Prenons donc le volume de M. W. pour ce qu'il veut être, un inventaire résumé des chapitres essentiels de la sociologie actuelle. L'auteur en le dressant a évité quelques-uns des principaux défauts des écrivains sociologues, la bizarrerie ou l'obscurité dans le vocabulaire, l'excès dans l'emploi des métaphores, excès qui est à la base même de bien des théories sociologiques. Il n'a pu écarter autant qu'il l'aurait fallu un troisième défaut de la philosophie des sciences sociales, l'abstraction : car c'est elle qui permet d'instituer dans l'activité individuelle ou collective des hommes comme des comparti-

---

Sahuguet, Saliceti. *Romanzoff* et Rumiantzeff sont un seul et même personnage, et le *La Harpe* cité p. 581, 587 et 600 est le même Frédéric-César de La Harpe cité p. 95 et 97. *Jean-François* de La Harpe, l'auteur du *Cours de Littérature dramatique*, n'a aucune raison de figurer dans l'Index.

1. Voir *Revue critique*, 22 juin 1903 et 16 janvier 1905.

ments étanches auxquels s'appliquent à la fois des observateurs différents et des noms de sciences différentes. Il en résulte que ce qui devrait être une simple facilité donnée à l'étude engendre souvent une sorte de mythologie artificielle où l'unité de désir et d'action se voit morcelée en entités multiples et diverses, comme la nature unique le fut dans la variété des divinités antiques. L'infirmité de l'esprit humain à embrasser les ensembles, et la nécessité où il est d'y pénétrer par le détail et le partiel, le poussent ainsi à des vues unilatérales d'où il a ensuite bien de la peine à revenir aux notions synthétiques. Une fois qu'il a constitué des théories de la race, du milieu de la population, envisagé la vie individuelle, la vie familiale, la vie économique, l'influence de la religion, du droit, de l'art, de la Science, etc. ; il établit entre ces diverses formes de l'existence réelle des rapprochements, des oppositions, des hiérarchies, comme s'il s'agissait de créatures positives différentes et non des différentes faces d'une même évolution globale. J'en prends un exemple dans le procès que M. R. W. institue entre la Science et l'Art (dans le sens de l'art de l'action), pour décider lequel a précédé l'autre. C'est un bon modèle des logomachies auxquelles on se livre en sociologie faute d'une terminologie suffisamment précise et par cette tendance à l'abstraction qu'une bonne nomenclature décèlerait immédiatement. — M. W. met quelquefois trop de complaisance à profiter de ce manque d'exactitude dans le vocabulaire pour chercher à concilier des thèses de sociologues célèbres qui, au premier abord, semblent contradictoires, comme celles de H. Spencer sur le passage de l'homogène à à l'hétérogène, et celle de Tarde sur l'évolution de l'opposition à l'adaptation. Pourquoi ne pas dire tout simplement que les deux auteurs ont eu également tort de vouloir créer des formules abstraites avec des mots mal définis ou mal employés ?

Tout en se défendant de vouloir aborder l'Art, et se déclarant résolu à rester dans la Science, c'est-à-dire la constatation des faits acquis, M. W. ne peut résister à la tentation qui est celle de tout sociologue, et qui, à vrai dire, est la raison d'être de la sociologie, qui l'a engendrée avec Saint-Simon et Auguste Comte : celle de prédire l'avenir dans quelques-unes des grandes directions de l'activité sociale en religion, en politique intérieure, en politique internationale. Il est généralement plutôt optimiste dans ses prévisions et conclut peut-être un peu vite parfois des grandes tendances générales de l'humanité à ce qui arrivera dans un délai relativement court. Il adopte cependant la théorie de la marche en spirale du progrès qui admet, sinon des régressions, du moins des retardements et des complications. De l'aveu même de l'auteur, le lecteur devra donc souvent prendre ses vues d'avenir plutôt pour de « grandes espérances », que pour des déductions vraiment scientifiques.

Eugène d'Eichthal.

•

Les Maîtres du paysage, par Emile MICHEL, membre de l'Institut. Paris, Hachette, gr. in-8° de 540 p., 40 héliog. et nomb. reprod. (Prix 40 fr.)

Les paysagistes par un paysagiste, tel pourrait être aussi le titre de ce beau volume, car chacun sait que M. Émile Michel est *de la partie.* Mais quand il prend la plume au lieu du pinceau, son dédoublement est tel que personne ne peut s'en douter : loin de trouver chez lui ce mélange de compétence trop spéciale et d'ignorance trop générale qui caractérise le plus souvent les écrits d'un artiste, piqué du désir de dire son mot comme un simple critique d'art, le lecteur qui feuillette les livres de M. Emile Michel se sent en présence d'une érudition abondante puisée non seulement aux livres mais aux œuvres mêmes de tous les pays, d'un goût sûr, affiné par toute une vie de fréquentation des chefs d'œuvre de l'art et de contemplation de la nature vivante, d'un don d'écrivain enfin, d'écrivain de carrière, dont la solidité s'est affirmée par de nombreux travaux ; toutes ces qualités trouvent seulement, dans l'éducation d'artiste qui les a précédées, une compétence particulière et comme latente qui les relève sans s'imposer.

De fait, ce n'est pas la première fois que l'auteur du *Rembrandt* et du *Rubens* dont nous avons apprécié ici l'extrême intérêt historique et artistique, se sent attiré vers les peintres anciens du paysage. Et déjà plusieurs monographies ont été publiées par lui dans des collections d'art et dans des revues, dont on retrouve ici avec plaisir les idées essentielles. Mais ce qui était particulièrement intéressant, et neuf, c'était d'envisager d'un même coup d'œil, à travers les âges, de dégager en quelque sorte, de l'évolution générale de la peinture, la succession des œuvres qui ont marqué l'histoire de la peinture de paysage. Bien que M. Michel se défende, et son titre le prouve, d'avoir voulu écrire une histoire complète de la peinture de paysage, cette histoire se coordonne toute seule et s'indique au moins dans ses lignes essentielles, en cette revue critique des Maîtres qui l'ont faite. Il fallait bien qu'il les mît dans leur ordre, et les traitât suivant leur importance relative. Il fallait bien, « n'ayant à parler que de ceux qui ont excellé, montrer, selon la suite des temps, d'où ils viennent, et mettre autant que possible en lumière, non seulement ce qui fait leur mérite propre, mais aussi l'action qu'ils ont pu exercer sur le développement de leur art. » Et cette étude suit d'ailleurs tout naturellement l'ordre chronologique parce que « l'éclosion et le développement de la peinture de paysage ne se sont pas produits simultanément, mais tour à tour, dans les diverses écoles, suivant les modifications qu'en se déplaçant ce genre a subies, suivant aussi l'aptitude des races ou le génie des maîtres dont la supériorité s'y est manifestée. »

On voit déjà toute la curiosité que peut offrir une pareille étude, et toute sa nouveauté. Entrer plus avant dans l'analyse critique de ce considérable travail serait à la fois inutile et peu de mise en notre

revue. Il suffira d'indiquer les lignes générales du livre et la façon dont l'auteur en a compris la mise en œuvre.

L'Italie, bien entendu, ouvre la marche. Le paysage fait sa première apparition dans les mosaïques et les miniatures de l'art chrétien, puis se laisse apercevoir, comme fond, souvent savoureux de ton sinon bien exact de nature, dans les chefs d'œuvre de Léonard ou de Raphaël, du Corrège et de Bellini; le Giorgione, le Titien, Canaletto, ont même peint ou dessiné de vrais paysages. Avec l'Ecole flamande, pour le coup, le paysage cesse d'être un accessoire, un accident, il devient le but; non pas tout de suite, mais avec les Brueghel, P. Bril, Rubens surtout, puis Téniers et Brouwer. Ici la personnalité d'Albert Dürer s'impose, comme représentant de l'Ecole allemande, tardivement éclose, et l'importance, la sincérité de ses études d'après nature, est analysée de très près par l'éminent critique. Notre XVII[e] siècle français, notre glorieuse école de Poussin et de Claude Lorrain, sans oublier les débuts, Jean Fouquet, les Lenain, entre alors en ligne : pages éloquentes, où M. Michel peut enfin s'étendre un peu et étudier de plus près les œuvres avec les artistes; ce chapitre est un des plus utiles du livre.

Mais voici les Hollandais qui surgissent, nombreux, variés, caractéristiques, nettement séparés de l'Ecole flamande avec le XVII[e] siècle. Et ici encore, avec quel amour le critique ne pénètre-t-il pas dans ce domaine qu'il a déjà, depuis longtemps, exploré avec tant de souci et de compétence ! C'est Berchem et Karel du Jardin, Van Goyen et les Ruisdael, Hobbema, Cuyp, Paul Potter, Van de Velde, les peintres de la nature et ceux des villes, les animaliers et les maritimes; c'est enfin Rembrandt, que la même plume analysait si éloquemment hier. — Et pour l'Espagne, une tard venue, l'admirable Velasquez n'a-t-il pas donné au paysage, dans ses œuvres, une importance qu'on ne saurait méconnaître ? — Quant aux Anglais, qui suivent après, dans la chronologie de l'art, ils ont aussi de grands noms parmi l'indifférence générale et qui méritaient le soin avec lequel le critique les a étudiés : c'est Turner et Constable.

Enfin voici le paysage moderne en France, le chapitre le plus considérable du livre, comme on pense bien, où il fallait une singulière dextérité pour définir les courants, caractériser les maîtres, faire justice des snobismes et des incapacités prétentieuses. Je ne puis trop féliciter M. Emile Michel du goût et de la fermeté qu'il a montrés dans les diverses questions que soulevait devant lui cette période si riche, soit pour faire mieux comprendre l'essence réelle de tel talent, soit pour signaler hautement le vice foncier de telle école. Il s'est d'ailleurs arrêté aux seuls artistes disparus et borné à indiquer dans sa conclusion quelques-uns de ces courants transitoires qui sévissent parmi les générations nouvelles. Après les précurseurs, les Watteau ou les Vernet, Bonington ou Decamps, c'est Corot, c'est Rousseau, bien d'autres à leur suite, qui sont ici interrogés et définis.

Une très nombreuse série de reproductions photographiques, dans ou hors texte, d'au moins 250 œuvres, généralement choisies parmi les plus caractéristiques et puisées dans les collections privées comme les galeries publiques, achèvent, avec une grande perfection de rendu, l'enseignement si heureusement entrepris par le texte.

Henri de CURZON.

— L'opuscule de M. L. de BEAURIEZ sur *Robert le Fort et les origines de la race Capétienne* (Paris, Perrin et Comp., 1906, 162 p. 18o prix : 2 fr. 50) ne peut guère prétendre à figurer parmi les travaux d'érudition ; c'est une brochure de propagande royaliste, où il est question de bien d'autres choses encore que du fameux comte de Paris (celui-ci n'y paraît que de la p. 16 à la p. 34), ou de son descendant, Hugues Capet, « le roi français de France », l'adversaire triomphant des « Karlings germanisés ». L'auteur veut montrer aussi comment « la descendance du Macchabée des Francs » après être morte pour la France, la « défend dans l'éternité », et persuadé que « les saints de la maison de France protègent au delà de la mort leur pays de la terre », il leur consacrera un travail plus étendu, dont la présente brochure n'est que l'introduction. La liste (qu'il donne, p. 127) de ces saints n'est pas bien longue et ne contient, en fait de monarques ayant régné sur notre pays, que l'unique Louis IX ; mais, « au champs des lys de France les fleurs bénies abondent, en dehors des fleurs sacrées », c'est-à-dire que le nombre est grand des princes et des princesses qui, du XIIe au XIXe siècle, ont mérité de figurer dans les annales des bienheureux, et ce sont tous ces personnages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, rattachés de plus ou moins près à la race capétienne, que l'auteur se propose de présenter à notre admiration mystique, pour « réparer les apothéoses démagogiques et les glorifications impies ». Il nous semble douteux, qu'en dehors d'un public très spécial, il ait beaucoup de succès. — N.

— Un élève de M. Albert Hauck, M. Edmond WAUER, a entrepris sur les conseils de son maître de retracer le tableau des origines de l'ordre de Sainte-Claire et de la propagation rapide des monastères de Clarisses à travers l'Europe chrétienne au XIIIe et au XIVe siècle, au temps où elles furent, depuis Grégoire IX, les filles de prédilection (*filiae speciales*) du Saint-Siège. La première partie, *générale*, s'occupe des destinées de l'Ordre, pris dans son ensemble, la seconde, *spéciale*, dresse l'inventaire chronologique des couvents qui se sont établis dans les différents pays de notre continent, parallèlement aux couvents des Frères-Mineurs. Le travail de M. W. (*Entstehung und Ausbreitung des Klarissenordens besonders in den deutschen Minoritenprovinzen*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1906, II, 179 p. 8° ; prix : 6 fr.), basé sur un dépouillement consciencieux de toutes les sources imprimées accessibles, marque sur plusieurs points un progrès, quand on le compare aux travaux antérieurs de E. Lempp (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1892) et de L. Lemmens (*Roemische Quartalschrift für christliche Altertumskunde*, 1902) sur le même sujet. L'auteur a joint à son opuscule un double catalogue des monastères de l'Ordre, l'un *chronologique* et *topographique* à la fois, l'autre *alphabétique* ; sans doute les érudits locaux réussiront encore à fournir plus d'un nom à cette liste, mais on se rend compte déjà combien étendue était la sphère d'action de cette congrégation célèbre et quelle influence profonde elle dut exercer sur la

vie religieuse au treizième et au quatorzième siècle dans tout l'Europe occidentale et centrale. — E.

— Les *Nouveaux aperçus sur le combat de Fréteval du 5 juillet 1194*, que nous a présentés M. R. de Saint-Venant (Vendôme, imp. G. Vilette, 1905, in-8° de 35 pages), découlent bien un peu de l'étude des textes, notamment d'un passage très fautif d'une addition à la chronique d'Anjou, mais ils reposent surtout sur une connaissance précise des lieux où se sont rencontrées l'armée de Philippe Auguste et les troupes de Richard Cœur-de-Lion. Il y a assurément grande part faite à l'imagination. Les documents étant assez rares et peu précis cependant, on ne peut pas dire que M. de Saint-Venant en ait abusé plus que de mesure. Selon lui, le roi de France était au château de Lisle, dans une île du Loir, pendant que ses gens tombaient dans l'embuscade préparée par ses ennemis, et c'est de là qu'il serait parti précipitamment pour échapper à son vassal rebelle, se jeter dans la forêt de Fréteval et courir se réfugier à Châteaudun. Cela concorderait assez bien avec les itinéraires des deux corps d'armée. L'auteur donne en même temps des renseignements assez complets sur la famille qui possédait alors le château de Lisle. — L. H. L.

— M. Henri Clouzot, profitant de la découverte de documents très explicites faite dans les Archives du Loiret, vient dans un nouvel article de la *Revue des études rabelaisiennes*, dont il nous adresse un tirage à part (Paris, H. Champion, 1905, in-8° de 16 pages) d'élucider *Le véritable nom du seigneur de Saint-Ayl*, ami de Rabelais et de fixer la date du séjour que l'illustre écrivain fit au château de Saint-Ay en Orléanais. Avec quelques hypothèses qui paraissent d'ailleurs justifiées, mais surtout avec les dépêches et pièces officielles, il arrive à reconstituer l'existence assez aventureuse en somme de cet Etienne Lorens, ancien receveur de Soissons, qui prit part dès 1524 aux négociations diplomatiques avec les Cantons suisses, s'attacha ensuite à Langey et le suivit en Allemagne et en Piémont, gagna la faveur des du Bellay, collabora à leur politique, commanda la citadelle de Turin et fut chargé de missions à Strasbourg. Rabelais aurait fait avec lui le voyage d'Italie en 1539 et serait revenu en sa compagnie vers la fin de novembre 1541, pour être à Saint-Ay à la date du 1er mars 1542. — L. H. L.

— M. P. Boissonnade a repris un sujet qu'il avait déjà traité par un autre côté, dans une étude sur *La restauration et le dévelöppement de l'industrie en Languedoc au temps de Colbert*, extraite des *Annales du Midi* (Toulouse, Privat, 1906, 32 p. in-8°). Il nous avait exposé jadis les efforts du grand ministre pour créer la prospérité publique par l'établissement d'entreprises dirigées, surveillées ou même exploitées par l'État. Dans le présent opuscule, c'est de l'industrie vraiment privée que s'occupe M. B.; il nous fait, d'après les documents empruntés pour la plupart aux archives et aux collections locales, un tableau très détaillé de l'industrie textile surtout, très florissante avec ses lainages, ses soieries, ses serges, etc., répandus jusqu'en Allemagne et dans le Levant, de l'industrie dentellière, celle des peaux, des parfums, des raisins secs, etc. D'autres industries sont encore à peine dégrossies, restent purement locales et n'ont guère d'importance économique, ni d'influence sur le bien-être général ; ainsi la plupart de celles qui touchent à l'exploitation des richesses du sol. « Les minerais sont trop chers, la clientèle trop limitée, l'usage des métaux très restreint ; le bois règne en maître » (p. 31). Toujours est-il que dans ce Languedoc, aujourd'hui région essentiellement agricole, la production industrielle, considérée dans son ensemble, est *trois fois et demie* plus considérable que la production agricole. M. B. explique fort bien les

causes, en partie passagères, qui ont permis ce brillant essor, malgré les appétits dévorants du fisc. — R.

— M. Henri Parquez nous présente dans une brochure, luxueusement imprimée, de 55 pages petit in-8° (Paris, H. Leclerc, 1906), quelques notes sur *Le vieux Poissy, d'après des documents inédits*. Il les a extraites en grande partie des registres paroissiaux et des délibérations de la municipalité; c'est surtout la collégiale qu'elles concernent et ce sont principalement les événements de la Révolution qu'elles ont pour sujet. En somme, l'auteur semble avoir eu pour but de reconstituer simplement quelques aspects et quelques scènes du Poissy d'autrefois; son livret aura de l'agrémentt pour les amateurs d'anecdotes locales, au sens le plus large du mot. — L.-H.-L.

— A peine nous avons rendu compte du dernier volume de M. l'abbé Uzureau, qu'il nous en arrive un nouveau, sorti de sa plume féconde. (*Andegaviana*, 5e série, Angers, Siraudeau, Paris, A Picard, 1906, 499 p. in-8°). C'est, comme ses prédécesseurs, une compilation des articles insérés par le directeur de l'*Anjou historique*, dans ce recueil, notes historiques, extraits de documents inédits, extraits aussi d'ouvrages imprimés, qui ne sont pas tous rares. Il nous semble superflu, par exemple, de reproduire, par tranches de dimensions notables, toute la *statistique du département de Maine-et-Loire*, du citoyen Montault, préfet. Cette série bien connue des statistiques départementales, commandées par le premier consul Bonaparte, n'est pas si rare que le volume spécial n'existe pas dans la collection de tout amateur d'histoire angevine. On trouvera aussi dans le présent tome le contingent habituel de curés et de nobles guillotinés, de femmes fusillées pendant la Terreur. La pièce de résistance est une biographie de messire Henri Arnauld, évêque d'Angers, mort à quatre-vingt-quinze ans en 1692, biographie écrite par un contemporain, le chanoine Guy Arthaud; elle n'a pas moins de cent vingt pages et s'arrête d'ailleurs en 1684. La plus intéressante des études de ce recueil est celle consacrée à Mme de la Rochejacquelein, et à la part de collaboration qu'eut M. de Barante à ses mémoires. M. A. a eu entre les mains de nombreuses lettres de la célèbre marquise, sur ce sujet (p. 353-392). Signalons encore un récit assez amusant (malgré la solennité légèrement prudhommesque de son style) de la réception des députés constitutionnels à Angers, après la dissolution de la Chambre par Charles X en mai 1830. Il est emprunté à des *Notes sur les événements d'Angers depuis 1792*, encore manuscrites sans doute, rédigées par Antoine Farran, ancien maire de la ville. — R.

— La correspondance et le journal de d'Ansse de Villoison que M. Charles Joret, membre de l'Institut, a soigneusement compulsés, lui ont permis d'écrire une fort intéressante notice sur les rapports que le célèbre helléniste eut avec les érudits provençaux (*L'helléniste d'Ansse de Villoison, et la Provence*, Paris, Picard et fils, 1906, in-8° de 50 pages). Ses premières relations semblent avoir débuté en 1774 : c'était avec le marchand marseillais Pierre-Augustin Guys, à qui les affaires avaient laissé assez de loisirs pour écrire un *Voyage littéraire en Grèce*. Un des fils de ce négociant, fixé à Smyrne, fut de la plus grande utilité à Villoison lorsque celui-ci, en 1784, fit son voyage en Orient. A son retour, il s'arrêta assez longuement en Provence, notamment à Aix, où se trouvait le président Fauris de Saint, Vincens, à Arles, où il vit le marquis de Méjanes et sa splendide bibliothèque, à Mormoison où l'attendait son collègue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le baron de Sainte-Croix. Et dès cette époque le commerce épistolaire avec les Provençaux prit une plus grande activité : Villoison correspondit avec le prési-

dent de Saint-Vincens, puis avec son fils le président de Noyers et disserta longuement avec eux sur des médailles et inscriptions grecques; il écrivit aussi fréquemment à son ami Sainte-Croix, tant que celui-ci resta dans le comté Venaissin. Dans toutes ses lettres, où sa profonde érudition chercha à convaincre et à imposer ses convictions, on retrouve de nombreux documents que M. Ch. Joret a fort bien mis en relief et des renseignements multiples sur l'activité intellectuelle des savants provençaux à la fin du XVIIIe siècle. — L.-H.-L.

— C'est le titre qui est surtout piquant dans le volume de l'abbé Félix Klein : *La découverte du Vieux Monde par un étudiant de Chicago* (Plon, in-12); le texte même du livre le justifie assez peu. L'auteur a été en Amérique, peut-être été un peu étudiant de Chicago ; mais c'est un Français, qui juge avec des idées françaises, et non avec celles qu'aurait réellement (nous le savons par d'autres écrits, authentiques ceux-là) un Américain venu en France. Le cadre a été imaginé pour placer un certain nombre de théories, plus ou moins intéressantes, parfois hautement pensées, parfois très discutables, sur des questions sociales, religieuses, politiques, morales..., de notre régime actuel; puis encore des souvenirs historiques ou pittoresques (pleins de charme) et, à l'occasion, des tableaux ironiques ou satiriques (moins heureux). Mais il ne faut pas chercher un document quelconque, américain ou autre, dans ces pages alertes. — H. de C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 mars 1907.* — M. le marquis de Vogüé donne des nouvelles de la mission de M. Clermont-Ganneau en Egypte.

L'Académie procède, en comité secret, à l'élection d'un associé étranger. M. J.-H.-C. Kern, de Leyde, correspondant de l'Académie depuis 1899, est élu en remplacement de M. Ascoli, de Milan, décédé.

M. Louis Havet montre, par les vers de Plaute et par la prose métrique de Cicéron, que la seconde syllabe est brève dans *peculatus*, tandis qu'elle est longue dans *peculium*. — M. Havet explique ensuite *novicius* « nouveau venu » comme dérivant de *novus* et de *vicus*. *Vicus*, en latin préhistorique, aurait signifié « maison » au sens large (maison patriarcale) comme le grec *oikos*. — M. Havet montre enfin que Plaute, à la troisième personne plurielle du parfait, évite en principe la terminaison *ere* devant consonne. Dans un vers d'*Epidique*, il l'emploie pour parodier une formule juridique. Dans un vers du Carthaginois, il semble qu'il l'ait choisie pour donner à son capitaine fanfaron le ton de la tragédie.

M. Chavannes communique les décisions de la commission du prix Stanislas Julien. Le prix est décerné à MM. Aymonier et Cabaton, pour leur *Dictionnaire cam-français*. Une récompense de 500 francs est accordée à M. le capitaine Lunet de Lajonquière, pour son *Ethnographie du Tonkin septentrional*.

M. Edmond Pottier commence la lecture d'un mémoire sur des vases de style mycénien, trouvés en Crète et à Chypre, acquis par le Musée du Louvre. Il s'applique à interpréter l'ornementation de ces poteries et les idées religieuses qui s'y rattachent, en prenant pour base les découvertes récentes de Crète, d'Egypte, de Chaldée et de Susiane. — M. S. Reinach présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 mars 1907.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que, sur les indications de M. Saint-Clair Baddeley, M. Paul Gauckler vient de retrouver dans la villa Sciarra, à Rome, sur le versant E. du Janicule, en face de l'Aventin, et appartenant à M. Wurts, les restes du *lucus Furrinae*, où se tua Caius Gracchus. Les découvertes faites dans la villa lui ont permis de déterminer l'endroit précis où se termina l'existence tragique du tribun. Elles fixent l'emplacement du *lucus Furrinae*, et éclairent le caractère de cette déesse, nymphe latine, et, non pas furie à la manière des Erinnyes grecques. Elles prouvent que ce sanctuaire fut, à l'époque impériale, affecté au culte des divinités syriennes, Jupiter Keraunios, Jupiter Heliopolitanus, Adadus, Jupiter Maleciabrudus, ce dernier inconnu jusqu'ici. Il resterait à dégager l'édifice lui-même.

M. Edmond Pottier continue la lecture de sa communication sur des vases mycéniens de Chypre. — MM. S. Reinach et Hamy présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1er avril. — 1907

L'authenticité mosaïque du Pentateuque, par E. Mangenot. Paris, Letouzey, 1907; in-12, 334 pages.

The Papal Commission and the Pentateuch, by C.-A. Briggs, and Fr. von Hügel. London, Longmans, 1906; in-8°, iv-64 pages. En traduction française, Paris, Picard, 1907; in-8, 78 pages.

The Gospel history and its transmission, by F. C. Burkitt. Edinburgh, Clark, 1906; in-8°, viii-360 pages.

The fourth Gospel and some recent German criticism, by H.-L. Jackson. Cambridge, University Press, 1906; in-8°, xiv-247 pages.

Die Vorstellungen vom Antichrist im späteren Mittelalter, bei Luther und in der konfessionellen Polemik, von H. Preuss. Leipzig, Hinrichs, 1906; gr. in-8°, x-293 pages.

Le 27 juin 1906, le Pape Pie X a approuvé une décision de la Commission pontificale des études bibliques, touchant l'origine mosaïque du Pentateuque. La Commission se prononce nettement pour l'authenticité; elle croit résoudre les difficultés que son opinion présente, en admettant que Moïse a eu des secrétaires, qu'il a utilisé des sources plus anciennes, et que certaines additions (*ab auctore inspirato*), gloses et fautes de copie (non inspirées) ont pu s'introduire ultérieurement dans son œuvre. M. Mangenot, qui est un érudit très consciencieux et un théologien circonspect, publie un volume à l'appui et en commentaire de cette décision, qui, selon lui, « aura un grand retentissement ». Le fait est qu'elle a passé presque inaperçue. Peut-être a-t-elle modifié dans un sens conservateur l'opinion de personnes bien pensantes qui n'avaient pas d'idées sur la question. L'invention des secrétaires de Moïse n'a même pas, que je sache, pro-

voqué un éclat de rire. Le monde savant, dans la mesure où il s'intéresse aux manifestations théologiques, en est arrivé sans doute à n'attacher pas plus d'importance aux réponses de la Commission biblique authentiquant la substance au Pentateuque, qu'à celles de la Congrégation du Saint-Office authentiquant le verset des Trois témoins célestes dans la première Épître de Jean.

Dans la première partie de son livre, écrite probablement avant le décret du 27 juin, M. Mangenot expose avec ampleur, précision et impartialité l'histoire de la critique et son état présent. Dans la seconde partie, il défend la thèse traditionnelle ; et, dans la troisième partie, il s'occupe de la note théologique qu'il faudrait donner à la thèse de l'authenticité mosaïque. Je crains fort que la première partie (nonobstant les bonnes intentions de l'auteur) ne fasse un tort considérable aux deux autres dans l'esprit du lecteur intelligent. Critiquement parlant, la tradition sur l'origine mosaïque du Pentateuque est une tradition légendaire, facile à expliquer, et qui ne pèse rien devant les conclusions certaines que suggère l'analyse du Pentateuque, ou plutôt de l'Hexateuque (Pentateuque-Josué). Mais, au point de vue de la théologie catholique, cette tradition a un poids considérable parce qu'elle se rencontre déjà dans la Bible, et que les écrivains du Nouveau Testament, Jésus lui-même ont regardé Moïse comme l'unique auteur des livres de la Loi. C'est pourquoi la Commission biblique, tribunal théologique bien plus que scientifique (car existe-t-il des tribunaux scientifiques ?) veut soutenir encore que les critiques se trompent, et non le Christ. Ses efforts et ceux de M. M., dans les deux dernières parties de son livre, sont une lutte courageuse contre l'évidence. Provisoirement ceux qui contestent l'authenticité mosaïque doivent se considérer comme « téméraires » en théologie.

Et voilà que, seul entre tous, un savant américain, qui a contribué plus que personne au progrès de la critique biblique dans les communautés protestantes des États-Unis, mais qui est hanté, comme beaucoup de grands chrétiens, par l'idée d'une réunion possible des Églises, M. Briggs, s'est ému de la réponse donnée par la Commission biblique. Dans une lettre adressée à un savant catholique, M. le baron von Hügel, il réfute sommairement et péremptoirement le décret pontifical, en montrant que les quatre grands documents dont se compose l'Hexateuque ne peuvent être ni du même auteur ni de la même époque, ni remonter à l'âge mosaïque. « La Commission n'a évidemment rien appris du magnifique travail de la critique biblique au siècle dernier. » La théologie scolastique espérerait-elle se sauver en perdant l'Église ? — M. von Hügel répond à M. Briggs que la décision de la Commission n'est pas un décret dogmatique, mais une « simple direction » ; il reprend et complète l'argumentation contre l'authenticité mosaïque ; il observe, avec beaucoup de raison, que l'hypothèse des secrétaires de Moïse, comiquement

insuffisante au point de vue scientifique (autant vaudrait soutenir que saint Louis a ordonné la rédaction du code Napoléon), est aussi antitraditionnelle que possible (la tradition dit que Dieu a inspiré Moïse, mais pas du tout que Moïse ait inspiré Josué, Aaron ou quelque autre). Tout peut encore s'arranger. Le Dr Künstle, prêtre catholique allemand, a imprimé en 1905, avec l'approbation de son archevêque, une dissertation sur le *Comma Johanneum*, où il démontre que le fameux verset est l'œuvre de l'hérétique Priscillien..... Cela prouve au moins que l'Église est, dans une certaine mesure, impuissante à arrêter en elle-même le mouvement critique ; mais cela ne prouve peut-être pas que la contradiction soit réductible entre le catholicisme officiel et la mentalité scientifique. Quoi qu'il en soit, la brochure de MM. Briggs et von Hügel, aussi bien que le livre de M. Mangenot, sont à signaler comme des documents sur la crise intellectuelle du catholicisme contemporain.

Les conférences de M. Burkitt se lisent avec intérêt. Elles contiennent une histoire assez complète de la littérature évangélique. Esprit de critique modérée. Marc serait une œuvre originale, sauf pour le c. XIII : opinion assez répandue mais très contestable ; Marc est un écrivain plus fruste, plus personnel, en son genre, que Matthieu et que Luc ; il traite plus librement ses sources, mais il en a ; je comprends de moins en moins comment des critiques, d'ailleurs très clairvoyants, peuvent regarder comme primitive et procédant immédiatement de la tradition apostolique une compilation assez indigeste et non moins tendancieuse. Le troisième Évangile et les Actes seraient l'œuvre de Luc : thèse contestée, pour de bonnes raisons. Mais M. B. admet que Luc a connu les *Antiquités* de Josèphe, ce qui renvoie la composition de ses livres vers l'an 100. Et l'on peut trouver que l'ancien compagnon de Paul devait être alors un peu âgé. M. B. répond que Luc, en effet, suivait Paul vers l'an 50, mais qu'il pouvait bien n'avoir, en ce temps-là, qu'une vingtaine d'années. Peut-être..... M. B. reconnaît que le récit de la passion, dans le troisième Évangile, est préférable en plusieurs points à celui de Marc : mais il n'est peut-être pas trop difficile de voir que Marc est fondé sur la même relation que Luc, et qu'il en a seulement altéré davantage l'économie par ce qu'il y a de lui-même ajouté. Les applications de textes prophétiques, si familières au rédacteur du premier Évangile, viendraient du recueil de discours communément appelé *Logia* : hypothèse invraisemblable, et qui ne serait pas de nature à relever l'autorité de ce document ; beaucoup de ces citations se rencontrent dans les récits de l'enfance, qui appartiennent en propre à l'évangéliste ; si elles ne sont pas faites ordinairement d'après les Septante, c'est que le rédacteur suit une autre version grecque, ou l'hébreu, ou les targums araméens. Les indices sur lesquels M. B. s'appuie pour reconstituer la carrière de Jean l'Ancien, prêtre hiérosolymitain converti au

christianisme, et auteur du quatrième Évangile, sont extrêmement incertains. Enfin, il n'est pas exact de dire que Jésus de Nazareth a été condamné à un supplice infâme parce qu'il enseignait l'amour de Dieu et la bonté envers les hommes : c'est d'autre chose qu'il fut question au procès, et ce n'est pas cela qui réunit contre Jésus les scribes, les prêtres et Pilate.

Avec M. Jackson nous retombons à peu près dans l'apologétique traditionnelle, sauf que l'apologiste est disposé à admettre que l'auteur du quatrième Évangile ne serait pas l'apôtre Jean, mais un disciple originaire de Jérusalem, qui aurait terminé ses jours à Éphèse. Le quatrième Évangile ne laisserait pas d'être très authentique et très historique. Rien de nouveau dans ce plaidoyer d'ailleurs consciencieux, érudit et plein de bonne volonté.

Le mouvement d'idées analysé par M. Preuss n'est pas de ceux qui font le plus grand honneur à l'esprit humain. Issue de la littérature apocalyptique, fantaisie sans objet, l'idée de l'Antéchrist fournit matière aux spéculations scolastiques et acquit de l'importance par l'usage qu'en firent contre la papauté ceux qui, au XVI[e] s., essayèrent de réformer l'Église. En identifiant l'Antéchrist au Pape, Luther construisit une véritable machine de guerre contre le catholicisme romain. Il y a encore des protestants qui défendent son exégèse, M. P. se contente de l'admirer. Il a du moins le mérite de l'avoir exposée dans toutes les particularités de son développement. Mais un historien désintéressé aurait sans doute vu dans l'identification du Pape à l'Antéchrist tout autre chose qu'un trait de génie. Ce ne fut pas chez Luther habileté polémique, mais conviction. Et il faut bien avouer que cette conviction, respectable en plusieurs de ses motifs et dans sa sincérité, n'est, au point de vue de l'exégèse critique et de la raison, que l'application arbitraire d'un concept chimérique. On ne voit pas très bien comment M. P. peut espérer quelque chose d'une interprétation nouvelle de l'idée de l'Antéchrist, en rapport avec la situation religieuse au temps présent. Après l'avoir lu, on est plutôt tenté de conclure qu'il a été suffisamment divagué sur ce sujet.

Alfred Loisy.

Nicole, **Catalogue des Vases Cypriotes du Musée d'Athènes.** Genève, Kündig, 1906; in-8°, p. 5-42. Du même auteur, *Catalogue des Vases Cypriotes du Musée de Constantinople*, Kündig, 1906; in-8°, p. 5-43.

M. Georges Nicole a pris la peine méritoire de classer deux séries importantes de vases chypriotes; l'une de ces collections, achetée à Alexandrie en 1899, est entrée au Musée Central d'Athènes, l'autre, qui faisait depuis 1873 partie du Musée de Constantinople, provient des fouilles diverses effectuées, surtout à Hagia Paraskévi par le général de Cesnola. Le guide que N. a suivi pas à pas dans son travail est le

catalogue du *Cyprus Museum*, que nous devons à la collaboration de Myres et d'Ohnefalsch-Richter : on n'en pouvait souhaiter un meilleur, du moment que l'auteur ne prétendait pas à faire preuve d'originalité. Les descriptions, très sèches, paraissent exactes et précises : on regrettera seulement l'absence de toute illustration.

A. De Ridder.

Aristophanis Lysistrata, cum prolegomenis et commentariis edidit J. van Leeuwen. Leyde, Sijthoff, 1903. Un vol. in-8° de xiv-178 p.

Le même, **Aristophanis Plutus**, 1904. Un vol. in-8° de xxiv-182 p.

Le même, **Aristophanis Pax**, 1906. Un vol. in-8° de xi-201 p.

Analecta comica Graeca scripsit Fred. H. M. Blaydes, Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1905. Un vol. de 352 p. Prix 6 m. 80.

Aristophane [1] n'aura pas à se plaindre de la critique moderne ; les publications se multiplient sur la métrique, la grammaire, les idées politiques ou morales du grand comique. Voici enfin heureusement terminée l'édition entreprise par M. v. Leeuwen. Nous avons ainsi à présent deux grandes éditions modernes des onzes comédies qui nous sont parvenues d'Aristophane, l'édition Blaydes et l'édition v. Leeuwen. Il y en a bien une troisième, commencée longtemps avant les deux autres, en 1868, par M. A. v. Velsen ; mais cette édition interrompue presque aussitôt, reprise en 1881, interrompue peu après, reprise encore une fois par M. K. Zacher en 1897, se trouve de nouveau arrêtée ; pour combien d'années encore ? M. Blaydes et M. v. Leeuwen ont autrement mené leur travail. Le premier volume de l'édition Blaydes, *Lysistrate*, parut en 1880 ; la publication se continua dès lors sans interruption ; elle était terminée en 1893 par un volume consacré à la *Paix*. Juste cette même année paraissait le premier volume de l'édition v. Leeuwen, les *Guêpes ;* le dernier volume, la *Paix*, a été publié en 1906. Ainsi chacun des deux éditeurs a mis le même nombre de treize années à accomplir ce grand œuvre. Il y a là plus qu'une simple coïncidence ; il y a aussi la preuve de l'esprit de suite, de l'ardeur qui a animé les deux travailleurs.

Les deux éditions sont écrites en latin ; le fait n'est pas indifférent ; ce n'est pas en vain que les deux savants sont restés fidèles à la tradition de nos vieux humanistes. Leur œuvre, tout en gardant une empreinte bien personnelle, nous pourrions même ajouter locale, y a gagné d'avoir un caractère plus général et ainsi plus véritablement classique.

Il y a entre les deux éditions un autre trait commun : les correc-

---

1. Nous rendons compte ici des trois volumes de l'édition de M. v. Leeuwen, que nous venons de recevoir ensemble : les autres volumes ont déjà été examinés dans cette *Revue* sauf les deux consacrés aux *Thesmophoriazusae* et aux *Ecclesiazusae*, que nous n'avons pas reçus.

tions au texte grec y sont fréquentes. M. B. est sur cette matière de beaucoup le plus intempérant; peu de philologues ont été possédés du « pruritus emendandi » à un degré aussi aigu; peu ont à leur compte un nombre aussi considérable de conjectures. La plupart de ces conjectures sont inacceptables; mais bon nombre d'elles méritent l'attention : souvent l'auteur a signalé le mal, montré la tare, jusque-là ignorée, qui gâtait sûrement maint passage; plus d'une fois d'ailleurs il a trouvé le remède. M. v. L. est plus réservé : il cède moins souvent à la tentation; mais, quand il le fait, il va beaucoup plus loin que M. B. : il est encore plus audacieux et ne recule pas devant des corrections qui sont quelquefois de véritables restitutions de tout un passage (cf. comme exemple une correction qui porte sur cinq vers, *Paix*, 503-507). L'appareil critique de l'édition Blaydes est de beaucoup le plus riche; mais il n'est pas sûr; pour les dernières pièces de son édition, M. v. L. a eu à sa disposition les reproductions phototypiques du *Ravennas* et du *Venetus*. Aussi donne-t-il, dès ce moment, soit dans la préface soit dans le cours de l'ouvrage, une plus grande place aux explications paléographiques.

C'est surtout dans le commentaire que se marque la différence des deux éditions. M. B. est resté un humaniste et un humaniste de l'ancienne école : il n'est pas au courant en histoire; il néglige l'épigraphie, l'archéologie, et cet ensemble de connaissances que nous nommons les *antiquités*; il s'en tient aux auteurs; il ne connaît que les auteurs; il est vrai qu'il les connaît admirablement; son édition est sur cette matière une mine inépuisable de renseignements; elle présente à chaque instant une série de rapprochements qui sont de la plus grande utilité; sous ce rapport, elle est un secours indispensable; il me suffira de renvoyer aux articles ναύφαρκτον βλέπειν: *Ach*. 95 et ἔστιν εἶναι, *Plut*. 287. Toutes ces richesses sont souvent entassées sans ordre; il faut faire un effort pour débrouiller cet amas confus; mais le plus souvent on est bien payé de sa peine.

M. v. Leeuwen est un philologue au sens complet du mot; son attention, toujours en éveil, porte sur tous les problèmes que soulève aujourd'hui l'explication d'un poète comme Aristophane. Ainsi, dès les premiers vers de *Lysistrate*, nous trouvons mentionnés, et très à propos, l'inscription sur les mystères d'Andanie (v. 47); une épigramme du recueil de Kaibel (v. 83), un passage de la loi de Gortyne (v. 93). Les questions grammaticales sont traitées avec la compétence qu'on pouvait attendre de l'auteur du Manuel de la langue épique. V. 156 de *Lsysitrate*, il a très justement rétabli le digamma au mot παραϝιδών[1]; les variantes, que présentent nos manuscrits sur ce mot, sont une preuve sûre de la légitimité de la correction. Nous devons ajouter que déjà M. Blaydes avait pensé au digamma pour

1. On sait que M. v. L. a rétabli le digamma dans son édition de l'Iliade.

corriger ce passage. Parfois, en ce qui concerne l'histoire d'Athènes et surtout certains détails de la vie d'Aristophane, le commentaire de M. L. présente mainte assertion où perce cet esprit aventureux dont nous avons déjà parlé à propos des corrections au texte.

En somme, si l'édition Blaydes est un instrument de travail des plus utiles, c'est l'édition de M. v. Leeuwen qui répond le mieux aujourd'hui aux exigences de la science. Une telle œuvre fait le plus grand honneur à cette école hollandaise, pour laquelle nous devons en France éprouver tant de sympathie. Cette édition a d'ailleurs les qualités qui doivent nous plaire ; c'est un modèle de clarté ; le texte, les notes critiques, les notes exégétiques, les références, tout y est parfaitement ordonné ; le latin est d'une excellente langue, élégant et clair ; tout, en un mot, dans cette édition est ménagé pour la commodité du lecteur. C'est un genre de politesse auquel les philologues ne nous ont pas toujours accoutumés.

Le livre des *Analecta comica graeca* que vient de publier M. Blaydes n'est qu'un recueil de références. M. B. se plaît à ce genre de travail. Dans le nouveau volume, il y a des choses utiles : il y a aussi bien des redites (comparer par ex. la note sur le v. 32 de *Lysistrate* avec ce que dit M. B. dans son édition sur ce même vers) ; parfois le rapport n'est pas bien clair entre les références et le passage qu'elles servent à expliquer (cf. *Lysistrate*, 42).

Albert Martin.

E. C. Quiggin, **A dialect of Donegal**, being the speech of Meenawannia in the parish of Glenties, phonology and texts, Cambridge, 1906, in-8°, x-247 p.

Tandis que pour l'étude des dialectes du Connacht nous avons, depuis 1899, la grammaire et le vocabulaire de Finck, les autres dialectes irlandais ne nous étaient connus jusqu'à présent que par des travaux difficiles à utiliser. Je ne ferai pas exception pour la thèse de R. Henebry sur les sons du Munster ; l'examen approfondi que j'en ai fait il y a quelques années avec J. J. Dunn m'en ayant révélé toutes les obscurités et les inexactitudes. Le livre de M. Quiggin, au contraire, nous renseigne abondamment et avec toute la précision désirable sur la prononciation d'un dialecte de l'Ulster; nous ne connaissions les dialectes de l'Ulster que par quelques études publiées dans *The Gaelic Journal*, t. IV, p. 43 ; 204 ; t. VI, p. 139, 145.

Ce livre se divise en deux parties : la première (p. 5-157), comprend l'étude des voyelles, des diphtongues, des consonnes, avec leur origine historique; des groupes de consonnes, de la métathèse, des chutes de consonnes et de voyelles, de l'accent tonique; elle est suivie de quatre index des mots cités; la seconde, p. 194-247, se compose de proverbes, énigmes, formulettes, et de six contes. La transcription employée est

celle de l'Association phonétique, sauf pour trois voyelles particulières au gaélique. La seconde partie est transcrite à la fois en écriture phonétique et en orthographe historique. Le parler recueilli est celui de J. Hegarty, né en 1831, qui a passé toute sa vie, à l'exception de 18 mois, à Meewania, et ne semble pas avoir été influencé par l'irlandais des livres.

Ce parler présente un grand nombre de voyelles intéressantes qui n'avaient pas encore été relevées et dont la description théorique n'est pas aisée. L'une des plus curieuses est l'χ qui est la transformation moderne de l'ancien *oi* noté maintenant *ao* dans les livres. Je signalerai à M. Quiggin la description qui en est faite dans *An Claideamh Soluis*, march 26, 1904, p. 8, col. 4, et qui me semble plus exacte que toutes celles que l'on avait données jusqu'alors. Grâce à M. Quiggin, on pourra désormais s'aventurer sans crainte sur un domaine où des gens aventureux seuls avaient jusqu'ici tenté de pénétrer. Quand on aura, de plus, sur un dialecte du Kerry la monographie que prépare J. J. Dunn, on pourra commencer enfin, avec quelque sûreté, l'étude historique de la phonétique irlandaise.

G. Dottin.

W. Vondrak, **Vergleichende Slavische Grammatik.** I, Band. Lautlehre und Stammbildunsglehre, in-8°, x-532 p. Göttingen, chez Vaudenhoeck und Ruprecht, 1906.

Le grand ouvrage de Miklosich qui porte un titre analogue n'était guère qu'un assemblage de grammaires parallèles des principales langues slaves. Le progrès de la grammaire comparée générale, la publication d'anciens textes et les descriptions de parlers locaux, les recherches de détail sur un grand nombre de points et les exposés plus ou moins complets de l'histoire de chacune des langues slaves qu'on a publiés permettent maintenant de donner un premier aperçu du système des correspondances entre les diverses langues de la famille, c'est-à-dire de poser en quelque mesure le slave commun, qui n'est autre chose que l'ensemble de ces correspondances; de même l'indo-européen commun n'est pas une langue autonome, mais simplement le système des correspondances entre les diverses langues indo-européennes; M. Vondrak, dans sa préface, s'excuse de n'avoir pas posé systématiquement le slave commun sur ce qu'il est souvent impossible de le restituer; mais pareille restitution est et sera toujours impossible. Et en revanche, il aurait été facile de marquer d'une manière plus systématique et plus constante, plus commode par suite, les correspondances entre les dialectes slaves : c'est un grave défaut de l'ouvrage que le vieux slave y tienne trop de place, que des fragments de grammaire parallèle de langues slaves l'encombrent encore,

et que le slave commun n'y soit pas régulièrement posé. Mais on doit remercier M. V. d'avoir tenté le premier de résumer ce que l'on sait de la grammaire comparée des langues slaves.

M. V., qui s'est fait connaître par des études minutieuses et de bonnes éditions des textes vieux slaves, connaît la bibliographie occidentale récente ; les beaux travaux de M. Gebauer lui permettent d'utiliser largement le tchèque ; la langue russe et les travaux russes sont sensiblement plus négligés. Mais, en somme, le livre est propre à mettre le lecteur au courant de l'état actuel des questions de linguistique slave, et l'ouvrage rendra d'utiles services ; l'exposé de l'accentuation slave par exemple est précieux.

Toutefois, sur beaucoup de points, l'ouvrage appelle la critique. Tout d'abord, en matière de grammaire comparée générale, il est trop dépendant des manuels. Quand M. V. cite du sanskrit, c'est de la manière la plus fautive ; il est entièrement brouillé avec l'*n* cérébrale ; il laisse passer des barbarismes comme *açvasu* (p. 362) ; il juxtapose sans avertir des nominatifs comme *nâma* et des thèmes comme *bharman-* (p. 490 et suiv.), etc. En grec, il écrit νέφεσος, sans astérisque (p. 33). Pour le lituanien, il le cite avec l'accentuation de Kurschat ou avec celle de Baranowski, suivant l'auteur auquel il emprunte ses formes, et p. 328-330, on lit des mots accentués suivant les trois systèmes de Schleicher, de Kurschat et de Baranowski. — Les descriptions de procès phonétique sont rares et trahissent de l'inexpérience (par ex. p. 128 et suiv.) — La doctrine linguistique est sans rigueur ; et l'auteur ne se fait jamais scrupule d'admettre aux lois phonétiques des exceptions injustifiées. — En matière de linguistique générale, on devra donc toujours employer le livre avec réserve, si l'on n'est pas en mesure de le critiquer.

Faute plus grave encore, la bibliographie n'est citée qu'au hasard, sans plan, sans souci de tout donner, ni même de donner tout l'essentiel ; parfois M. V. cite les dernières publications, parfois à peu près rien (ainsi, p. 134 et suiv.) ; jamais il ne fournit le moyen de dresser rapidement la bibliographie des questions étudiées ; son manuel manque donc complètement à rendre l'un des principaux services qu'on attende d'un livre de ce genre ; et c'est d'autant plus regrettable que la bibliographie de la linguistique slave est très dispersée et malaisée à réunir, et que Vienne, où travaille M. V., est un des endroits où tout est le plus facile à trouver.

Même au point de vue slave, la précision est insuffisante. Après avoir défini, p. 3, le vieux slave et le slave d'église, l'auteur ne se fait pas faute de citer comme vieux slaves des mots qui sont tout au plus slaves d'église, ainsi, p. 420 et 421 *medovina* et *dolina* sont classés comme vieux slaves ; où ces mots sont-ils attestés ? Les prétendus aoristes *vedu* (p. 89), *nesu* (p. 123) sont de simples barbarismes ; M. Brugmann et M. Leskien l'ont déjà reconnu. P. 286, on est sur

pris de ne pas voir constater le caractère panslave du développement de *l* mouillée dans les groupes de la forme labiale plus *yod* à l'initiale du mot; ce n'est pas une hypothèse de M. Fortunatov, mais un fait.

On ne peut discuter le détail des questions abordées par M. V., ce qui serait infini. Il suffira d'indiquer une question importante, celle de la yodisation des consonnes devant les voyelles prépalatales; M. V. conteste que ce soit un phénomène slave commun, p. 20 et suiv.; mais il ne tient pas compte de quelques faits décisifs. Pour établir cette yodisation, il faut prouver qu'elle se trouve dans tous les groupes dialectaux; or, elle est évidente en russe; pour les dialectes occidentaux, le polonais ne la présente pas moins clairement; enfin dans le sud, la graphie glagolitique l'atteste sans aucun doute, puisque *e* et *je* n'ont qu'une seule et même notation, et puisque le signe de *ě* sert à noter *ja* et de même pour la voyelle nasale prépalatale. Les dialectes méridionaux ont perdu cette yodisation, et toutes les distinctions qui en résultaient. C'est ainsi que, dès le début de la tradition, le serbe a confondu les deux jers, et que, de très bonne heure, il confond *i* et *y*. Ici, comme ailleurs, le tchèque présente un état intermédiaire entre les dialectes méridionaux et les dialectes occidentaux plus septentrionaux; il conserve trace de la yodisation, mais l'élimine pour la plus grande partie, ramène le *y* à *i* et confond les deux jers; la perte de la prononciation yodisée des consonnes devant *e* en slave méridional et en tchèque est une partie d'un grand ensemble d'innovations qui caractérise éminemment ces dialectes. Le traitement *ju* de l'ancien *eu* résulte de la yodisation slave commune des consonnes devant *e*; seulement, après la fusion des deux éléments de la diphtongue, la yodisation se trouvant devant la voyelle prépalatale *u* a été exagérée et rapprochée du yod. En niant le caractère slave commun de la yodisation des consonnes devant les voyelles prépalatales, M. V. s'est privé du moyen d'expliquer nombre de faits et a obscurci toute la théorie du développement des dialectes; car c'est méconnaître un des traits fondamentaux de la phonétique slave.

Le manuel de M. V. est donc trop visiblement l'œuvre d'un philologue qui fait de la linguistique; il ne saurait à beaucoup près être mis au rang de l'admirable grammaire sanskrite de M. Wackernagel par lequel a été ouverte la série publiée par MM. Vandenhoeck et Ruprecht; mais il comble, en une certaine mesure, une lacune fâcheuse, et facilitera l'étude de la linguistique slave.

A. Meillet.

Rôles gascons, transcrits et publiés par Charles Bémont, ... Tome troisième, 1290-1307. — Paris, imp. nationale, 1906. In-4° de cc-792 pages (Collection de documents inédits sur l'histoire de France...)

Les vingt rôles transcrits dans ce volume sont relatifs aux trente-cinq années du règne d'Édouard Ier : il n'y en a pas pour la première

année, le roi étant alors en Palestine, ni pour les quinzième et seizième, employées à des négociations avec la France, la Sicile, l'Aragon, la Castille et l'Empire. Presque tous concernent la Guyenne; 95 actes seulement se rapportent au Ponthieu, le roi de France ayant reconnu les droits du roi d'Angleterre ou plutôt de sa femme sur ce comté; enfin, quelques rares autres documents semblent avoir été insérés par mégarde dans ces séries et sont étrangers aux deux provinces.

L'éditeur s'est acquitté de sa tâche avec la compétence, le soin, l'attention et la science qu'on lui connaît. Dans une introduction développée, après avoir donné des indications sur l'aspect extérieur des rôles originaux, sur la paléographie et la diplomatique des actes, sur la chronologie et l'itinéraire d'Édouard Ier en France, il a présenté, en vue d'un tableau ultérieur de l'administration anglaise en Guyenne, une liste chronologique (de 1272 à 1307) des lieutenants du roi et des sénéchaux de Gascogne, ainsi que des connétables de Bordeaux. Chacun de ces fonctionnaires fait l'objet d'une notice aussi complète que possible, dont M. Bémont a puisé les éléments dans bien des sources étrangères aux rôles. Il a fait remarquer que pour gouverner la Guyenne, Édouard Ier n'employa, sauf une seule fois, que des agents venus du dehors : l'un d'eux profita de l'occasion pour s'y établir, Jean de Grilly, dont les descendants, sous le nom de Grailly, devaient prendre une importance capitale aux xive et xve siècles. Les lieutenants du roi étaient de plus grands seigneurs même que les sénéchaux ; on vit un frère du roi, ses cousins et ses alliés, tenir cet emploi : Édouard Ier voulait qu'ils fussent qualifiés pour traiter avec les souverains des royaumes voisins et qu'ils tinssent leur rang avec honneur. Pour la connétablie de Bordeaux, il craignait moins d'employer des Gascons ; il y mettait de préférence des clercs ayant conquis le grade de maître ou de docteur.

M. Bémont a encore établi les listes des sénéchaux particuliers pour : 1° la Saintonge ; 2° le Périgord, le Limousin, le Rouergue et le Quercy ; 3° l'Agenais ; 4° la Bigorre, et, enfin, la nomenclature des bailies, prévôtés, bastides, châteaux et châtellenies de la Guyenne ; on les reconnaîtra sur la carte insérée par lui dans son ouvrage.

Le chapitre III de son introduction est consacré à l'exposé de la guerre anglo-anglaise de 1293 à 1297. La Guyenne, à la suite d'une campagne diplomatique où Philippe le Bel avait eu le dessus, avait été confisquée assez facilement sur Édouard Ier, mais celui-ci, comme on ne l'ignore pas, n'épargna rien pour reconquérir ce fleuron de la couronne anglaise. Il est intéressant de lire dans le récit de M. Bémont tous les préparatifs qu'il fit pour cela en Angleterre, les moyens plutôt violents auxquels il recourut pour se procurer, coûte que coûte, de l'argent, les réquisitions qu'il adressa à ses vassaux et « amis » pour le service de guerre, les lettres de rémission qu'il promit aux crimi-

nels de droit commun en rupture de ban ou dans les prisons royales pour les engager à s'enrôler dans son armée. Les opérations militaires qui eurent lieu en Guyenne sont racontées avec précision ; grâce aux rôles, leur éditeur a pu ajouter beaucoup de détails à ce que les historiens précédents avaient déjà dit : il a montré ainsi que la ville de Bayonne et le pays des Landes apportèrent un très grand appui aux entreprises des Anglais et que c'est grâce à leurs partisans dans cette région que ceux-ci ont pu se maintenir en Guyenne. On sait que leurs campagnes militaires eurent relativement peu de succès et que l'armée française commandée par Charles de Valois réussit à les tenir en échec ; ils auraient eu fort à faire s'ils avaient dû reprendre le pays les armes à la main. Heureusement pour eux, ils furent servis merveilleusement par les événements de Flandre, et le traité de Paris leur rendit le duché.

L'édition des rôles est faite avec toute l'érudition exigée par la critique moderne : les personnages visés par les documents sont identifiés par des notices courtes, mais très suffisantes ; la forme moderne des noms de lieux est précisée : ce sont à peu près les seules notes qu'appelait, après une si copieuse introduction, l'intelligence des textes. J'aurai tout dit quand j'aurai ajouté qu'une table des mêmes noms de lieux et de personnes pour les tomes II et III des *Rôles gascons* est jointe à ce volume.

L.-H. Labande.

Léon Nardin, **Jacques Foillet,** imprimeur, libraire et papetier (1554-1619) d'après des documents inédits. Paris, Honoré Champion, 1906, 283 p. in-8° avec de nombreuses planches. Prix : 10 fr.

Le livre, très coquettement imprimé, de M. Nardin est une contribution, intéressante autant qu'utile, à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie, dans la seconde moitié du xvi[e] et au commencement du xvii[e] s. Elle est basée sur des recherches longues et très consciencieuses, qui ont permis à l'auteur de nous retracer la biographie à peu près complète d'un enfant de Tarare, qui fut successivement apprenti puis compagnon, à Lyon et à Genève, maître-imprimeur à Bâle, imprimeur de l'archevêché de Besançon, imprimeur et fabricant de papier de S. A. le duc de Wurtemberg-Montbéliard ; c'est en cette dernière qualité surtout que le nom de Foillet a été sauvé de l'oubli et que le souvenir de son activité professionnelle a survécu jusqu'à ce jour dans les milieux où elle s'exerça jadis. Les efforts patients et perspicaces de M. N. ont notablement élargi nos connaissances sur le compte de l'homme privé, comme de l'industriel et il n'est guère probable qu'on retrouve encore de nouveaux détails sur lui, après ceux que son biographe a colligés dans les archives de France, de Suisse et d'Allemagne. Nous connaissons maintenant les étapes

variées de sa carrière assez vagabonde, ses relations de famille, ses descendants et jusqu'à la physionomie de ses ateliers et de ses boutiques, pour autant que les ravages du temps n'en ont pas fait disparaître la trace. En soi, l'existence de l'homme n'a rien d'extraordinaire ; sa vie fut celle de beaucoup de ses contemporains, industriels nomades comme lui ; actif, entreprenant sans être toujours heureux en affaires, il a peiné longtemps, sans laisser grandes richesses à ses enfants. S'il a passé par bien des avatars religieux, catholique à Lyon, réformé à Bâle, catholique de nouveau à Besançon, puis luthérien à Montbéliard, cela encore ne le distingue pas foncièrement de beaucoup d'autres personnages, obscurs ou célèbres, de son temps, qui ont « mué » leurs convictions sous l'influence des circonstances ambiantes ou de nécessités professionnelles. Mais M. N. a su trouver suffisamment de détails topiques dans les sources découvertes par lui, pour donner une image vivante de l'homme privé comme de l'homme du métier. Peut-être pourrait-on signaler dans son livre une certaine inexpérience, qui s'explique par le désir de consacrer tout un volume à ce sujet, un peu mince en lui-même. Ainsi, après nous avoir longuement analysé l'*Inventaire des biens*, très curieux en effet, de Jacques Foillet (p. 165-179) et le non moins curieux inventaire de son fonds de librairie [1], il a cru devoir reproduire encore une fois, *in extenso*, ces documents dans l'appendice. Le catalogue des 161 numéros (volumes ou plaquettes) sortis des presses de Foillet sera le bienvenu, encore qu'un bibliophile de profession aurait dû s'astreindre à en donner les titres complets, et dans leur texte original, et non pas seulement par abrégé, ou en français, quand il s'agit de livres allemands. On aurait aussi désiré trouver, dans ce travail si consciencieux, quelques considérations plus générales sur le rôle littéraire de Montbéliard à cette époque, alors que les éditeurs de cette petite cité, française de langue, allemande de gouvernement, servaient pour ainsi dire de trait d'union entre la France et l'Allemagne, traduisant aux théologiens de langue française les ouvrages de leurs collègues germaniques et apportant en échange les romans à la mode, les *Amadis des Gaules* ou les *Bergeries de Juliette* aux lectrices d'outre Rhin. Mais évidemment le côté littéraire de son sujet a moins intéressé l'auteur que le côté technique. A ce dernier point de vue, nous signalons les intéressantes recherches sur les filigranes des papiers fabriqués par Foillet, avec planches à l'appui [2].

R.

---

1. Ainsi que l'inventaire du fonds de son fils Samuel, qui, déjà moins actif, semble s'être borné à la littérature religieuse et surtout scolaire. Ce dernier catalogue datant de 1633 (p. 267-273) donne une idée assez nette de ce qu'était la boutique d'un libraire de province à cette époque. On aurait désiré que l'éditeur eût un peu plus abondamment annoté les indications souvent imprécises de l'homme de loi qui dressa l'inventaire.

2. On trouve çà et là des fautes d'impression, dont j'ai noté quelques unes à la

History of the War in South Africa, 1899-1902; compiled by the direction of His Majesty's Government by Major General Sir Frederick Maurice, K. C. B., with a staff of officiers. Vol. I. London, Hurst and Blackett limited, 1906. In-8°, 526 p. avec 29 cartes et croquis.

Cette relation officielle de la guerre sud-africaine paraît quatre ans seulement après la fin des hostilités. Dans ce court espace de temps un nombre considérable d'ouvrages sur la même matière ont été publiés tant en Angleterre qu'à l'étranger, notamment la très importante histoire du journal le *Times*. Tous ces travaux souffrent de la proximité des événements qui empêche leurs auteurs de se défaire de toute partialité; le livre du général M. n'échappe pas à ce travers.

Le premier volume est divisé en deux parties : six chapitres traitent de la préparation de la guerre par les deux adversaires, les suivants sont consacrés au récit des opérations jusqu'à la prise de commandement de lord Roberts. Les causes du conflit sont passées sous silence « afin de ne pas froisser, dit la préface, les susceptibilités de ceux qui, après avoir longtemps combattu avec courage contre l'empire britannique, ont ensuite consenti à en faire partie en devenant sujets du roi Edouard ».

Le plus grande qualité du nouvel ouvrage est sa concision; l'auteur y a limité le développement à de justes proportions. Malgré sa répercution considérable sur la politique extérieure de l'Angleterre qu'elle a paralysée pendant trois ans, malgré l'influence qu'elle a exercée sur l'organisation de l'armée britannique et sur ses mœurs, la guerre sud-africaine n'en reste pas moins, au point de vue militaire, une campagne d'intérêt secondaire, en raison du caractère spécial de l'ennemi et du théâtre des opérations.

Le compte rendu des événements n'est accompagné d'aucune considération technique; c'est une simple chronologie, très précise en ce qui concerne les troupes anglaises, mais beaucoup moins documentée sur la composition et les mouvements des commandos républicains. Quoi qu'il en soit, le lecteur reste sans cesse sous l'impression qu'il ne s'agit pas d'une histoire, mais d'un plaidoyer. Les quelques remarques, très courtes d'ailleurs, qui terminent la plupart des chapitres ont pour but unique d'excuser les défaites de l'armée anglaise et les conceptions défectueuses de ses chefs. L'auteur s'attache de préférence à défendre les généraux encore vivants et réserve le peu de sévérité dont il est capable pour Symons et Gatacre qui sont

---

lecture : p. 22, lire *Traugott* pour *Trangott*. — P. 58 l. *Andreae* pour *André*. — P. 65 l. *Rittershofen* p. *Rittersholen* (qui d'ailleurs n'est pas « près de Strasbourg ». — P. 125 l. *Vogelmann* par *Vogelmau*. — P. 128, l. *Haffenreffer*, p. *Hafenroefer*. — P. 178, l. *Ledertz* p. *Leders*. — P. 196, le titre des *Orationes academicae* de Junius est très fautivement transcrit. — P. 240, lire *Hawenreutter* (prof. de physique, à l'Académie de Strasbourg), p. *Haurenreiter*. — P. 240 et 243, le même auteur est appelé *Couppé* et *Copper*. — P. 267, l. *Middelbourg* p. *Middebourg*, etc.

morts aujourd'hui. C'est ainsi qu'après avoir rendu compte du désastre éprouvé à Colenso par le général Buller, l'auteur se contente d'observer que son plan était « hasardeux »; il ne trouve aucun mot de reproche pour Lord Methuen et ne se permet aucune appréciation sur les dispositions follement téméraires qu'il prit à Magersfontein et dont le résultat fut le massacre de la brigade écossaise. Par contre une page et demie est consacrée à juger sans indulgence l'affaire de Stormberg et la responsablité des opérations de Dundee est rejetée totalement sur le malheureux officier qui y fut tué sans la faire partager à son chef qui l'avait envoyé à la mort. Le désir constant de pallier les fautes commises pendant cette première partie de la guerre conduit l'auteur à exagérer l'effectif des burghers. Dans l'évaluation des forces ennemies le général M. se fonde toujours sur des chiffres théoriques en comptant tous les citoyens en âge de combattre comme présents aux armées. Il paraît ignorer les hommes affectés à la garde du chemin de fer — un poste de trois burghers surveillait chaque ponceau de la voie — ceux qui restaient dans leurs fermes pour contenir la population noire, les employés du gouvernement, enfin les fractions détachées sur la frontière portugaise, aux mines et au camp de Waterval où étaient enfermés les prisonniers. Aussi les estimations de l'écrivain anglais présentent des écarts gigantesques avec celles des relations trop rares publiées par des Boers. Par exemple, au combat de Rietfontein, le 24 octobre, il fixe le nombre des Orangistes à 6,000 tandis que le général de Wet donne, dans ses mémoires, un total de 1,000 fusils.

Il était difficile pour un écrivain nouveau de faire preuve d'une grande originalité et d'apporter de nombreux renseignements inédits après la publication de l'histoire très documentée et très complète du *Times*. Néanmoins on est surpris de la rigueur, j'allais dire de la servilité, avec laquelle le général M. suit son devancier en reproduisant presque littéralement de très nombreux détails de son récit et en reprenant aux mêmes endroits des termes identiques. On relève dans le compte rendu de la bataille de Stormberg les analogies suivantes :

Times	Général M.
.... pas un éclaireur n'avait été envoyé en avant. L'infanterie en colonne par quatre, baïonnette au canon marchait en tête..... La sentinelle boer, fixant les yeux sur la vallée à ses pieds aperçut un mouvement dans l'ombre grise de la colline.....	L'infanterie resta par quatre sans autres éclaireurs qu'une avant-garde de huit hommes. Le poste boer, sur le Kissieberg, aperçut la ligne grise serpentant avec lenteur au pied de la colline.....

Et plus loin, lorsqu'il s'agit de l'entrée en ligne de l'artillerie :

Times	Général M.
La lumière les frappait au visage et tout le versant de la montagne était enveloppé d'une ombre noire.....	Le soleil se levait exactement derrière le versant occidental du Kissieberg de sorte que toute la partie supérieure présentait aux artilleurs anglais une cible noire......

Ce sont deux exemples, on pourrait en citer bien d'autres. La plus grande partie de la nouvelle histoire n'est qu'une réduction aux deux tiers de l'ancienne : comme renseignements inédits on ne peut guère relever que ceux qui concernent les transports maritimes, les instructions du général Buller aux chefs des différentes colonnes, enfin les ordres donnés par Lord Roberts pour la réorganisation des trains régimentaires et des convois. Ces derniers documents mettent en lumière le contraste que présente l'irrésolution et la crainte des responsabilités dont fit preuve le vaincu de Colenso avec le discernement, l'esprit de suite et la fermeté du maréchal.

Le style du général M. est sobre et net. Il faut le louer d'avoir su se débarrasser presque complètement de la forme irritante adoptée en ces dernières années par les écrivains militaires anglais, à l'exemple des correspondants de guerre, qui fait de chaque événement une anecdote, et de chaque nom propre, un sobriquet.

Ajoutons que les travaux topographiques exécutés depuis la guerre par les officiers britanniques ont permis à l'auteur de joindre à son volume un lot important de cartes claires et exactes qui constitue certainement la partie la plus précieuse de l'ouvrage.

Réginald Kann.

— L'inauguration des nouveaux locaux de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, le 27 avril 1905, fait l'objet d'une belle publication (*La Biblioteca Marciana nella sua nuova sede*; Venise, 1906; gr. in-4°, 117, sept planches hors texte, nombreuses illustrations), dont l'intérêt dépasse celui d'une simple commémoration; car en dehors des discours qui furent prononcés dans cette circonstance — celui de M. J. Morpurgo, l'organisateur de la nouvelle installation, a une importance particulière —, on trouvera ici des notices historiques et bibliographiques sur les vicissitudes de la célèbre bibliothèque, par MM. S. Morpurgo, G. Coggiola (histoire des diverses installations avant le dernier emménagement) et G. Lavi (*Bibliografia marciana*). L'exécution matérielle du volume, due aux soins de l'*Istituto d'arti grafiche* de Bergame est d'une grande perfection. — H. H.

— Le personnel de l'enseignement secondaire saura gré à M. A. Wissemans d'avoir pris la peine de recueillir dans les décrets, arrêtés, règlements, circulaires, etc. l'essentiel des statuts qui régissent le corps. Son *Code de l'Enseignement secondaire* (Paris, Hachette, 1906, in-16, p. 288) sera pour chacun de ses membres un répertoire précieux à consulter, en particulier pour tout ce qui touche à leurs intérêts, comme classement, traitement, avancement, régime des retraites, etc. L'ordre chronologique adopté par l'auteur a sans doute le défaut d'éparpiller une matière assez incohérente par elle-même, mais une abondante table analytique à la fin du volume remédie largement à cet inconvénient. — L. Roustan.

— La brochure que M. Géza Steuer, avocat à Budapest, vient de publier, en français, sous le titre : *Le Compromis entre la Hongrie et l'Autriche. Étude de droit public* (Paris, Giard et Brière, 1907, 96 p.) rendra de grands services. Elle donne, en effet, la première traduction française du texte officiel hongrois du Compromis qui diffère sensiblement du texte allemand tel que les Chambres autrichiennes l'ont voté en 1867. Déjà M. Eisenmann dans son savant ouvrage *Le Compromis austro-hongrois de 1867* (1904) — que M. Steuer aurait pu citer comme preuve de l'intérêt toujours grandissant que les savants français portent à la Hongrie — a insisté sur les différences notables qui existent entre la rédaction hongroise et la rédaction allemande. Cette différence est, en grande partie, la cause des luttes entre les deux pays et de la fausse opinion qu'on se fait en France des justes revendications des Magyars. Il est vrai que les publicistes français puisent leurs renseignements aux sources allemandes, ordinairement hostiles à la Hongrie. Mais il sera difficile de changer cet état de choses tant que les écrivains politiques hongrois n'auront pas contrebalancé ces productions allemandes par des publications françaises. En ce qui concerne la constitution hongroise, l'exposé lumineux que le comte Albert Apponyi en a fait dernièrement dans son travail : *Le Parlement de la Hongrie* (Paris, Roustan) a déjà contribué à dissiper bien des erreurs. La brochure de M. Steuer devra être consultée par tous les publicistes qui s'occupent de la monarchie des Habsbourg. Ils y trouveront, outre le texte du Compromis accompagné de nombreuses notes, des considérations historiques très intéressantes sur la Pragmatique Sanction de 1723. Nous doutons cependant que les expressions « monarchie austro-hongroise » ou « L'Autriche-Hongrie » disparaissent prochainement du vocabulaire politique français, comme le désire M. Steuer. Ces termes sont justement nés grâce au Compromis et tant que la séparation entre les deux pays ne sera pas complète, on ne dira pas « l'Autriche et la Hongrie », d'autant plus que la diplomatie a consacré ces dénominations. M. Eugène Rákosi, directeur du journal le plus répandu en Hongrie, le *Budapesti Hirlap* et membre de la Chambre des Magnats, a mis à cette publication une belle préface où il se plaint amèrement de l'ignorance des Français en ce qui concerne l'histoire et la langue hongroises. « La plupart des Français, dit-il, s'imaginent vaguement — et la diplomatie autrichienne fait tout son possible pour maintenir le monde dans cette erreur — que la Hongrie est une simple province de l'empire d'Autriche, et que la langue des Hongrois, la langue magyare, n'est qu'un dialecte allemand ou slave. » Pour éclairer l'opinion publique, il trace un tableau succinct de l'ethnographie de la Hongrie et dit quelques mots de la langue magyare qui est d'origine touranienne et n'a aucune parenté ni avec l'allemand, ni avec les langues slaves. Il prouve que même au point de vue scientifique, cette langue mérite l'attention des savants européens. — I. K.

— On a fêté à Budapest avec éclat le Centenaire de la naissance de François Toldy, surnommé le père de l'histoire littéraire hongroise. Les meilleurs écrivains ont fait ressortir ses mérites qui sont multiples car, le premier, il a tracé le plan de l'histoire de la littérature magyare ; il a créé, par ses nombreuses publications, les bases solides d'une histoire du développement intellectuel de son pays. Les rédacteurs de la revue *Orszâg-Világ*, MM. Váradi et Falk ont publié à cette occasion un *Souvenir* (*Emléklapok*, etc. Budapest, 1906, 40 pages, in-folio) qui donne des contributions brèves, mais instructives à la vie du grand travailleur. Nous y relevons surtout les articles de MM. Ferenczy, Kacziány et Márki. L'Album contient aussi des pages inédites des Mémoires de Toldy et une centaine de portraits et de vues qui font de cette publication un souvenir des plus précieux. — I. K.

— M. Zoltán Beöthy qu'on peut considérer comme le successeur de Toldy, a fait pendant le Millénaire (1896) une série de conférences où il a traité les écrivains au point de vue national. Ces conférences ont paru sous le titre : *Petit miroir de la littérature hongroise*. L'Athenaeum vient d'en publier la troisième édition dans un format qui plaira aux amateurs (216 p. in-16). Ce livre est aujourd'hui classique, car c'est une synthèse brillante, écrite dans ce style nerveux et concis qui caractérise le talent de M. Beöthy. Les quarante dernières années sont un peu sacrifiées, mais au moins on trouve dans ce *Miroir* les noms de quelques Jeunes, tandis que dans les deux gros volumes que quarante professeurs ont rédigés sous la direction de Beöthy, l'exposé s'arrête avec l'année 1867, comme si les quarante dernières années n'avaient rien produit qui vaille la peine d'être étudié. — I. K.

— M. Alexandre Bürner vient de publier une thèse sur *Destouches et ses comédies* (Albe-Royale, 1906, 63 pages). C'est un de ces travaux honnêtes qui donnent la quintessence des recherches françaises et allemandes et dont les Universités hongroises se contentent pour décerner le titre de docteur. Il n'y a là aucune comparaison à établir avec les thèses françaises. M. Bürner rend compte d'abord de ce qu'on a publié jusqu'ici sur Destouches, puis il retrace sa vie, parle des caractères que le poète a portés au théâtre, de la morale de ses pièces et de la composition, le tout très brièvement avec de nombreuses citations françaises. Nous pouvons rappeler ici que *L'homme singulier* de Destouches a été le modèle du *Philosophe* de Bessenyei, une des premières comédies du théâtre magyar (1777). — I. K.

— La *Bibliothèque française* à l'usage des classes, dirigée par MM. Theisz et Matskássy, vient de s'enrichir d'un volume dans lequel le pédagogue, M. Kármán, a réuni les deux lettres de Renan et de Berthelot, la première sur les sciences de la nature et les sciences historiques, la seconde sur la science idéale et la science positive (Budapest, Lampel, 1906, 108 pages). Le texte n'est pas accompagné de notes, mais il est suivi d'une notice sur Renan, tirée de l'Histoire de la littérature de M. Doumic, d'une notice sur Berthelot due à M. Gaston Laurent (Les grands écrivains scientifiques), d'un vocabulaire où les élèves trouvent, en français, l'explication des termes philosophiques et scientifiques et des notes sur les noms propres contenus dans les deux lettres. Les portraits de Renan et de Berthelot ornent ce petit volume. — I. K.

— Dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise ont paru dernièrement : 1° *Le glossaire latin-hongrois de Blaise Fabricius Szikszai de l'année 1590* par Jean Melich (Budapest, 1906, 144 pages in-8°), Szikszai était professeur à la célèbre école de Sárospatak de 1561 à 1576. Il composa, à l'usage de ses élèves, un glossaire

manuscrit où les mots étaient rangés d'après le sens, en 101 groupes. Ce glossaire, supérieur à ceux qui étaient en usage au cours du XVI[e] siècle, fut imprimé pour la première fois en 1590 par Gaspard Pesthy et réédité jusqu'en 1630, mais les éditions ultérieures contiennent de nombreuses fautes. De la première édition, il ne reste qu'un exemplaire conservé à la bibliothèque du lycée de Késmárk. M. Melich vient de la faire réimprimer en y ajoutant une bonne introduction et un Index alphabétique des mots magyars. Ce travail rendra des services aux lexicographes et aux grammairiens, car le glossaire de Szikszai était en usage de 1561 à 1641 et a exercé une certaine influence sur les travaux du grammairien Albert Molnár du XVII[e] siècle et sur les traducteurs hongrois de Coménius. — 2° *La continuation des Commentaires de Jules César et Asinius Pollion* par Joseph Csengér (38 pages). Ce mémoire contient une discussion serrée des hypothèses de Landgraf et arrive aux conclusions suivantes : Asinius Pollion avait des relations étroites avec la V[e] légion pour laquelle l'auteur de Bellum Africanum montre beaucoup d'intérêt; le style de l'ouvrage est celui d'Asinius qui probablement en est l'auteur; la V[e] légion de César fut dénommée plus tard légio Martia; c'est Hirtius qui a écrit le VIII[e] livre du Bellum Gallicum depuis le 4 § du chapitre III jusqu'à la fin; le même a composé les événements d'Alexandrie jusqu'à la mort de César, mais Balbus et ses amis n'ont pas trouvé cette rédaction suffisante et l'ont remaniée en utilisant, pour le bellum Alexandrinum, les lettres et les notes de Jules César. — 3° *Les plus anciens monuments funéraires de la Pannonie conservés au Musée hongrois*, par Joseph Hampel (74 pages et 23 tables). Le Musée national prépare en ce moment une nouvelle édition des inscriptions latines que Floris Rómer et Ernest Desjardin avaient publiées en 1873. Depuis cette date, de nombreux monuments avec des inscriptions furent découverts et le Corpus Inscriptionum Latinarum, notamment le supplément au tome II, a jeté un jour nouveau sur beaucoup de points restés obscurs. Dans ce mémoire, M. Hampel, conservateur du Musée, donne le commentaire des plus anciennes inscriptions qui datent du I[er] et du commencement du II[e] siècle après J.-Chr. Le nombre des monuments expliqués et reproduits est de 48. — 4° *Études sur le Limes*, par Gabriel Téglás (106 pages avec une carte et 11 illustrations dans le texte). Les travaux de la Commission du Limes romain en Allemagne et en Autriche sont connus du monde savant. M. Téglás qui, depuis des années étudie la partie de Limes située en Hongrie, retrace dans ce mémoire les résultats obtenus par les savants allemands et autrichiens. Il fait appel à l'Académie et au gouvernement hongrois pour qu'ils ne se désintéressent pas de cette question, car avec une dépense annuelle de 10 à 15,000 francs le travail pourrait être mené à bonne fin dans l'espace de huit à dix ans. — I. K.

— Les *Études hongroises* que M. I. Kont vient de publier, contiennent une série de conférences faites à la Sorbonne sur les poètes Vörösmarty, Petőfi, Arany, Tompa, Gyulai, Szász, Lévay et sur l'homme d'État François Deák. (Paris, Rudeval, 1907. — 285 pages, in-8°). — X.

— Nous possédons divers ouvrages sur la parodie; ils traitent de sa nature, de ses effets, des conditions dans lesquelles elle se produit; nous ne possédions pas encore un recueil de mots employés par les poètes de l'ancienne comédie pour produire l'effet voulu. M. Edw. Will Hope a essayé de combler cette lacune dans une dissertation présentée à l'Université John Hopkin (*The language of parody, a study in the diction of Aristophanes*, Baltimore, 1906; 62 p. in-8°). Son livre

est une simple liste de mots susceptibles de prêter à la parodie et empruntés au style épique, lyrique ou dramatique, à certains dialectes, etc. Pour bien déterminer le caractère de l'ouvrage, je fais observer que, par exemple, le mot ἀρουραῖος, qui se trouve dans une parodie comprenant un vers entier (*Gren.* 840), manque dans la liste dressée par M. H. De plus, l'auteur exclut de sa recherche toutes les parties lyriques : il ne s'occupe que des passagee écrits en trimètres iambiques, en tétramètres iambique, trochaïque et anapestique, en hexamètres. Voici quelques mots qui manquent dans la scène de dispute entre Eschyle et Euripide, qui forme la partie essentielle des *Grenouilles* : 929, ἱππόκρημνα est une parodie de ὑψίκρημνα, Esch., *Prom.* 421, fr. 28; 1017, ἑπταβόειος, cf. Hom. *Il.*, VII, 219; v. 804, ταυρηδὸν paraît une parodie d'Esch., *Choéph.*, 274. — A. M.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 mars 1907.* — M. Barth donne de bonnes nouvelles des résultats obtenus jusqu'ici par la mission de M. Pelliot au Turkestan.

M. le marquis de Vogüé donne également de bonnes nouvelles de la mission de M. Clermont-Ganneau, qui a découvert un certain nombre d'ostraka araméens et deux statues en diorite.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Estrade-Delcros (8,000 fr.), qui est décerné à M. Joseph Halévy.

M. H. d'Arbois de Jubainville expose que, suivant la grande composition épique intitulée *Enlèvement des vaches de Cooley*, le héros irlandais Cûchulain pensait que s'emparer des vêtements, des armes, des chars et des chevaux des ennemis vaincus aurait été un acte indigne de lui. Il se bornait à couper et à enlever les têtes. Diodore de Sicile dit que les Gaulois prenaient les têtes des ennemis tués et abandonnaient la dépouille à leurs serviteurs. Ces serviteurs ont dû pendant longtemps être des Germains. De là le sens du mot allemand *beute*, en français *butin*, d'un accusatif francique * *beutin*. C'est un dérivé du celtique *bheudi-boudi* — « victoire ». Les Gaulois se contentaient de la gloire, laissant le profit aux Germains qui, devenus riches, triomphèrent facilement des Gaulois ruinés.

M. Louis Havet étudie deux passages du *Capitaine fanfaron* de Plaute. Il montre que, dans l'un des deux, *equidem plane* est une faute de copiste pour *Ionem plane* « un vrai Ionien », c'est-à-dire un homme charmant. Dans l'autre, il restitue un composé inédit *praefaciunt* « ils font les premiers ». — M. Havet montre ensuite que Plaute emploie le collectif singulier *juventus* pour traduire le pluriel grec ἔφηβοι. D'un passage du *Curculion*, il conclut que l'organisation éphébique existait probablement à Epidaure comme dans d'autres villes de l'Argolide.

M. Maurice Croiset annonce les décisions de la commission du prix extraordinaire Bordin et de celle du prix Saintour, qui sont partagés de la manière suivante :

Prix extraordinaire Bordin : 1,500 fr. à M. Paul Monceaux, pour son ouvrage sur *L'Afrique romaine*; 500 fr. à M. Mazon, pour son *Essai sur la composition des comédies d'Aristophane*; 500 fr. à M. Pichon, pour son livre sur *Les derniers écrivains de la Gaule romaine*; 500 fr. à M. Gaffiot, pour son travail sur *Le subjonctif de subordination en latin*.

Prix Saintour : 1,000 fr. à M. Homo, pour son *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*; 1,000 fr. à M. A. Merlin pour son livre sur l'*Aventin dans l'antiquité*; 500 fr. à M. Audollent, pour son travail sur les *Defixionum tabellæ*; 500 fr. à M. Bourguet, pour son ouvrage sur *L'Administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle a. C.*; 500 fr. à M. Allègre, pour son ouvrage intitulé : *Sophocle ; les ressorts dramatiques de son théâtre*.

M. Antoine Thomas annonce que la commission du prix Honoré Chavée a décerné ce prix à l'*Atlas linguistique de la France*, ouvrage en cours de publication, de MM. J. Gilliéron et Ed. Edmont.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 8 Avril — 1907

A. V. William Jackson. **Persia past and present.** A book of travel and research with more than two hundred illustrations and a map. New-York et Londres 1906, chez Macmillan, in-8°, xxxi-471 p.

Le philologue moderne ne saurait plus se contenter de parler des choses anciennes d'après les textes seuls; le sens actuel de la réalité pousse les meilleurs des philologues à visiter les pays dont ils étudient le passé, à en examiner les vieux monuments, et, s'il se peut, à interroger les survivants qui ont en quelque mesure conservé les traditions et les anciens usages. On sait de quel profit a été pour la philologie de l'Avesta le voyage que James Darmesteter a fait dans l'Inde. M. Jackson, le distingué professeur de philologie indo-iranienne à Columbia-University, qui a consacré à l'Iran ancien le meilleur de sa très grande activité scientifique, a tenu à visiter la Perse même. Il est entré par la Transcaucasie russe; parti en hiver, il a gagné Tiflis par le chemin de fer et n'a pas eu occasion d'apercevoir le premier groupe iranien qu'il aurait eu occasion de rencontrer s'il avait traversé le Caucase, les Ossètes qui semblent être les seuls représentants du groupe scythique des Iraniens. Son itinéraire a été Tiflis, Erivan, Tabriz, Ourmia, Hamadan (avec une pointe à Kermanshah), Ispahan, Shiraz, Yezd, Teheran, Rescht, Bakou; le voyage a été très rapide; M. Jackson a passé en Perse du 15 mars à la fin de mai 1903, et le déplacement a nécessairement absorbé la plus grande partie de ce temps assez court; mais M. J. avait préparé son itinéraire avec soin, il a fait preuve d'une activité toute américaine, et il a su tirer de ce peu de temps un parti surprenant. Sans doute il lui arrive de ne voir que les

choses principales; par exemple passant à Etchmiadzin, il voit le couvent, mais il ne se détourne pas de sa route pour voir les belles ruines de l'église de Saint-Grégoire, et il ne pénètre pas dans l'exquise petite église de Sainte-Rhipsimé. Mais aussi, quand il s'agit de l'objet propre de son voyage, il n'hésite pas devant une recherche, même difficile et périlleuse : depuis Rawlinson, M. J. est le premier savant qui ait examiné la fameuse inscription de Béhistoun ; grâce à l'examen qu'il en a fait, on sait désormais qu'on peut se fier dans l'ensemble aux lectures de Rawlinson, et l'on est fixé sur un bon nombre de points de détail ; quand il ne serait sorti du voyage de M. J. que ces résultats, on lui devrait déjà une singulière reconnaissance; car c'est sur ce texte que repose l'essentiel de notre connaissance de la Perse ancienne tant au point de vue linguistique et qu'au point de vue historique ; il est à peine croyable que cette inscription si importante à tous égards, et qui est le premier texte daté de l'indo-iranien et même de tout l'indo-européen, n'ait été examinée en détail qu'une fois avant la revision de M. J. Même en dehors de ce précieux chapitre, on trouvera partout dans l'ouvrage des indications utiles pour le philologue; M. J. a toujours l'Avesta présent à l'esprit, et chaque fois qu'il aperçoit un détail susceptible d'éclairer son texte, il s'empresse de le noter. Partout il recherche les Guèbres, décrit leur situation présente et s'efforce de déterminer ce que, avec un séjour plus prolongé et une étude plus attentive, on pourrait en espérer de profit pour l'étude du mazdéisme. Et en même temps, la Perse moderne l'intéresse : il ne dédaigne même pas de noter en passant quels articles américains pourraient trouver en Perse un débouché. D'autre part, le livre sera le meilleur des guides pour qui visitera la Perse, car, en le rédigeant, M. J. a pris soin de recueillir les anciens témoignages sur chacun des sites visités (sur la reine Shirin, M. J. ne s'arrête-t-il pas un peu trop à des légendes qui attestent, il est vrai, la popularité de cette reine chrétienne? On a des témoignages historiques positifs, v. Macler, traduction de Sebêos, p. 28, et Labourt, *Christianisme dans l'empire perse*, p. 208 et suiv.). Pour ceux qui ne peuvent suivre les traces de l'auteur, les descriptions et les nombreuses figures, très réussies et toutes documentaires (sauf le frontispice qui n'est pas heureux), donneront de la Perse une image très vive. Les philologues y gagneront de trouver à l'Avesta quelque chose de plus réel, et le public de connaître mieux un pays séduisant et curieux ; le livre se lit d'un bout à l'autre avec intérêt, et il vient à son heure, au moment où la Perse, engourdie trop longtemps, reprend de l'activité et aspire à reprendre dans le monde la place que doivent lui valoir la vive intelligence et le sens artistique affiné de ses habitants.

A. Meillet.

Wilhelm LERMANN. **Altgriechische Plastik.** Munich, Beck, 1907. In-4°, XIII-231 p., avec 20 planches et 75 gravures dans le texte.

Ce n'est ni un manuel, ni une histoire détaillée de la sculpture grecque (jusque vers 460 av. J.-C.) que nous offre M. Lermann, mais une réunion d'essais relatifs à l'art plastique de cette époque, fondés sur une étude personnelle et directe des monuments. L'auteur, aidé de Mme L., s'est particulièrement appliqué, au cours d'un voyage en Grèce, à relever les traces mêmes les plus fugitives de la polychromie sur les statues et sur les bas-reliefs archaïques. Cette étude attentive — que n'a-t-elle été entreprise plus tôt! — l'a conduit à de véritables découvertes, dont on trouvera, pour ainsi dire, le résumé graphique dans les vingt planches en couleurs qui reproduisent les ornements peints sur les statues archaïques de l'Acropole. M. L. a distingué beaucoup de détails et de motifs qui avaient échappé à ses devanciers et dont ne donnent idée ni les aquarelles de M. Gilliéron, ni les chromolithographies des *Antike Denkmäler*. Partisan convaincu de la théorie qui attribue à toutes les statues grecques une décoration polychrôme, M. L. n'a cependant pas découvert de nouveaux exemples attestant la peinture des parties nues; il se contente de postuler pour elles le vernis, *ganosis*, dont il est question dans Vitruve et dans Pline. Reste à savoir comment cette coloration discrète des chairs s'harmonisait avec la coloration très intense des cheveux, des yeux, de la bouche, des vêtements. Peut-être s'harmonisait-elle imparfaitement; la lumière attique faisait le reste.

Les dix chapitres dont se compose l'ouvrage traitent des sujets suivants : 1° *L'ancienne sculpture en poros*. M. L. n'admet pas que la technique de la pierre molle dérive de celle du bois; ce sont, à ses yeux, deux styles contemporains, qui s'influencèrent réciproquement, mais ne doivent pas être considérés comme successifs; 2° *La représentation de l'homme nu dans l'art archaïque* (surtout d'après l'ouvrage de Lange); 3° *La représentation de la femme vêtue dans l'art archaïque* (surtout d'après M. Lechat, mais avec indépendance; très intéressants détails sur la polychromie); 4° *Le sourire archaïque*. M. L. met en présence deux théories, l'une esthétique, qu'il attribue à MM. Heuzey et Pottier, l'autre plutôt technique, qui a été proposée par MM. Lechat et Girard; il se décide pour cette dernière et admet que le sourire archaïque a été l'effet d'un procédé avant de devenir la recherche consciente d'une expression. Je ne crois pas qu'il ait bien compris la thèse très finement nuancée de M. Heuzey, qui se rapproche beaucoup de la sienne, et il a oublié que la thèse « esthétique » avait eu pour premier avocat Félix Ravaisson; 5°, 6° *Représentation des cheveux dans les statues d'hommes et de femmes*; 7° *La représentation de l'homme à l'époque du style sévère* (les Tyrannicides, le Tireur

d'épine, l'Aurige de Delphes[1], Myron); 8° *La représentation de la femme drapée à l'époque du style sévère* (Vesta Giustiniani, Coureuse du Vatican, Pénélope). M. L., à l'exemple d'autres savants, place à cette époque l'original de la Vénus nue de l'Esquilin. Il insiste sur la « découverte » de la femme par l'art grec aux environs de l'an 500, sujet qui a été traité récemment d'une manière très neuve par un Danois, M. P. Hertz. Ici encore, la peinture a probablement été en avance sur la sculpture et lui a montré la voie; 9°, 10° *Les bas-reliefs archaïques et les frontons*. M. L. admet, pour les frontons d'Égine, l'arrangement auquel est arrivé récemment M. Furtwaengler; pour le fronton occidental d'Olympie, il accepte les conclusions essentielles de M. Skovgaard et propose lui-même un nouveau dispositif pour le fronton oriental.

Je recommande vivement aux archéologues la lecture de cet ouvrage original et suggestif, dont chaque chapitre mériterait une discussion détaillée. L'illustration est très soignée et offre surtout l'avantage de fournir des vues nouvelles d'œuvres déjà connues, par exemple le profil ou le dos de certaines figures. A la p. 43, on trouve la première publication d'un Apollon archaïque sur une pierre gravée, d'après une empreinte prise dans le commerce; c'est une œuvre de grand style[2].

Salomon Reinach.

G. Milhaud. **Etudes sur la pensée scientifique** chez les Grecs et chez les modernes. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906, 273 p.

Sous ce titre, M. Milhaud, de l'Université de Montpellier, a réuni une série d'articles relatifs à la pensée scientifique et à son histoire. L'auteur s'est fait connaître par plusieurs ouvrages importants, non seulement comme mathématicien et comme philosophe, mais encore comme historien de la science, particulièrement de la science grecque; et ces études, qui portent aussi bien sur la science grecque que sur la science moderne, montrent clairement quelle est la direction de sa pensée et de ses travaux. Elles ne sont pas inconnues du lecteur; la plupart, en effet, ont été publiées dans diverses revues, de 1896 à 1906. M. M. les a fait précéder d'une communication faite au Congrès de Genève en septembre 1904, sur l'*Idée de Science*, où il essaie de caractériser et de définir la recherche scientifique. La science n'est pas uniquement l'expérience; elle ne porte pas exclusivement sur les faits;

1. Pages tout à fait remarquables; M. L. attribue ce chef-d'œuvre à Onatas.

2. P. IV, M. L. oppose aux « Kleine Handbücher » les « Kompendiöse Zusammenfassungen »; il se sert donc du mot *kompendiös* sans le comprendre, comme cela se fait d'ailleurs couramment en France. — P. 176, il parle encore de l'Aphrodite de Fréjus, sans savoir que cette statue n'a point été découverte à Fréjus, mais près de Naples, et sans connaître ce qu'on a écrit en France à ce sujet (*Rev. archéol.*, 1905, I, p. 393 sq.)

il y a en elle de l'idéal, et notre âme y apporte une grande part d'activité créatrice. Elle est, en dehors du particulier et du subjectif, la suite normale des efforts pour atteindre « la vérité humaine indéfiniment perfectible » ; variée suivant les époques, les peuples et les individus, elle est néanmoins essentiellement une, parce qu'elle est l'œuvre de la raison elle-même, qui se continue à travers les siècles et que M. Milhaud étudie, dans quelques-unes de ses étapes, chez Platon et Aristote, chez Cournot, Kant et Auguste Comte.

My.

August Fick. **Vorgriechische Ortsnamen** als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands. Göttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1905 ; VIII-173 p.

Si l'on remonte au-delà de l'histoire, que nous font connaître les documents littéraires, on est à peu près dépourvu de renseignements positifs sur les peuples, leurs migrations et leur habitat primitif. En ce qui concerne la Grèce, on connaît bien l'existence des Pélasges, des Lélèges, d'autres peuples encore ; mais comment déterminer avec certitude en quelles parties du pays ils étaient fixés ? Et même, d'une façon générale, comment savoir quelle était la population de l'Hellade avant que la race grecque y fût établie ? Les mythes et les légendes sont une source d'information insuffisante. M. Fick a recherché les traces de ces antiques habitants du sol grec dans la toponymie. Comme il le dit dans un mot d'avant-propos, il n'est pas le premier qui ait tenté cette enquête ; mais il essaie de confirmer les résultats obtenus et de les augmenter par ses propres observations. Les principaux de ces résultats, rendus visibles, pour ainsi dire, dans les tables de noms et de suffixes, grecs et non grecs, dressées à la fin du volume, peuvent se résumer de la manière suivante. La population primitive de la Grèce appartenait à la même race que les Hittites de l'Asie-Mineure, et formait deux grands groupes : le groupe hittite proprement dit, répandu en Crète et dans toute la partie est du continent grec ; et le groupe lélège, très proche parent du premier, établi dans l'ouest, et plus tard, sous la poussée des Illyriens venus du nord-ouest, dans les îles de la mer Égée. D'autres peuples, comme les Pélasges, un rameau des Pélagoniens, occupaient principalement la Thessalie et l'Arcadie. Ces recherches curieuses reposent cependant, dans leur ensemble, sur des bases assez indécises ; d'une part l'attribution d'un grand nombre de noms de lieux à un domaine ethnographique précis n'est rien moins que certaine ; de l'autre on sait combien il est périlleux de construire des hypothèses sur des ressemblances de mots et de formes dont beaucoup peuvent être fortuites. Déterminer ce qui est et ce qui n'est pas du fonds grec est déjà difficile, et nos données sur les idiomes de ces peuples antiques, dont on nous esquisse les déplacements, sont tellement minces et tel-

lement hypothétiques que la répartition est rendue encore plus aléatoire. Il est à espérer toutefois que la lumière se fera peu à peu, et le savant professeur, dont l'âge n'interrompt point les travaux, y aura contribué pour une très grande part.

My.

Emil Szanto, **Ausgewählte Abhandlungen** herausgegeben von H. Swoboda (portrait). Tubingue, Mohr (P. Siebeck), 1906; xxiv-419 p.

Szanto est mort en 1904, à peine entré dans sa quarante-huitième année, au moment où l'on pouvait espérer, d'après ce qu'il avait produit, de nouveaux et importants travaux dans la science qu'il s'était choisie et qu'il enseignait à l'Université de Vienne. Il était l'un des savants les plus versés dans une partie de l'hellénisme qui n'est cultivée que par un nombre relativement restreint de chercheurs, dans la science du droit grec; il n'est personne qui ne connaisse son ouvrage capital, *das griechische Bürgerrecht*, et les dissertations qu'il a publiées dans les *Wiener Studien* sur l'*Emprunt dans les états grecs* et sur l'*Hypothèque dans le droit grec*. Plusieurs de ses travaux ont plus spécialement rapport à l'histoire; le plus connu, *die griechischen Phylen*, qui n'a précédé sa mort que de quelques années, traite une question que les progrès de la science ont sans doute éclaircie de plus en plus après lui, mais n'a cependant rien perdu de sa valeur. Ses amis ont eu la pieuse pensée de réunir en un volume ses principaux articles de revues; M. Swoboda, qui s'est chargé de ce soin, les a répartis en quatre groupes : Droit grec, histoire grecque, sur Aristote, divers, en y ajoutant quelques notes; et M. Löwy les a fait précéder d'une notice biographique. Une table chronologique des productions de Szanto est à la fin du volume; on y trouvera entre autres le détail des nombreux articles qu'il a écrits pour la *Realencyklopädie* de Pauly-Wissowa.

My.

W. S. Ferguson, **The Priests of Asklepios**, a new method of dating athenians archons (*Univ. of California publications*, Classical Philology, vol. I, n° 5, p. 131-173, 14 avril 1906). Berkeley, Univ. Press.

M. Ferguson ajoute à ses travaux bien connus sur l'épigraphie attique une nouvelle série d'intéressantes observations. Il a remarqué que les prêtres d'Asklépios à Athènes se succèdent selon l'ordre officiel des tribus, règle qu'il avait déjà établie pour les secrétaires des prytanies, et qui est valable également pour les prêtres de Sérapis à Délos à la fin du second siècle. Mais alors que jusqu'en 322 le secrétaire et le prêtre étaient pris dans la même tribu, l'ordre officiel fut interrompu par l'établissement du gouvernement aristocratique, et à la restauration démocratique de 307 le prêtre fut choisi dans la pre-

mière tribu ; pour les secrétaires, au contraire, l'ordre ne fut rétabli que trois ans plus tard, et la coïncidence normale ne reprit qu'en 261, date à laquelle les deux fonctions se retrouvent dans la même tribu. Il y eut cependant des périodes, au second siècle, où la date connue de quelques prêtres d'Asklépios ne permet pas d'admettre qu'il sappartiennent à la même tribu que le secrétaire. Ces séries ont fourni à M. Ferguson des points de repère pour la chronologie des archontes athéniens, et en même temps il explique les discordances par les événements historiques qui amenèrent des perturbations dans l'ordre officiel des tribus. Il reste toutefois encore beaucoup d'incertitude.

My.

Catalogus codicum græcorum bibliothecae Ambrosianae, digesserunt Aem. Martini et D. Bassi. Milan, Hœpli, 1906; 2 vol. de LI-592 et 593-1297 p.

C'est un grand service qu'ont rendu à la philologie, et particulièrement à l'hellénisme, MM. Martini et Bassi, en publiant le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan. L'inventaire sommaire dû à Montfaucon était insuffisant, et les trois autres index qui existent à la bibliothèque ne sont pas, à proprement parler, des catalogues, mais plutôt, nous dit la préface, des listes de titres par ordre alphabétique. Le cardinal Frédéric Borromée, le fondateur de l'Ambrosienne (1609), avait, paraît-il, interdit expressément la publication d'un catalogue ; pour quels motifs, on ne nous le dit pas ; quels qu'ils fussent, il est certain qu'ils ne pouvaient plus avoir actuellement la même valeur, et l'ouvrage exécuté avec tant de soin et tant de dévouement par MM. M. et B. est plutôt un monument à sa mémoire qu'un manque de soumission à ses volontés. Les deux volumes du catalogue comprennent 1093 numéros (la bibliothèque, dit la préface, p. III, possède 1,098 manuscrits grecs) ; chaque manuscrit est décrit dans son contenu, dont l'analyse est accompagnée, s'il y a lieu, des noms des éditeurs qui l'ont utilisé ; puis viennent, en plus petits caractères, les indications relatives à la forme du document, à son âge, à sa provenance, à sa date d'acquisition, etc. Un tel catalogue n'aurait pas de valeur pratique s'il n'était muni de tables ; les auteurs en ont ajouté dix de diverse nature, dont la première, *Auctores et Opera*, et la seconde, *Vitæ et martyria Sanctorum*, seront particulièrement appréciées. D'ailleurs rien n'a été négligé de ce qui pouvait sembler utile ; la préface rappelle l'histoire de la fondation de la bibliothèque, donne quelques détails sur les agents du cardinal chargés de rechercher et d'acquérir les manuscrits, et renseigne brièvement sur les possesseurs antérieurs, dont le plus connu fut l'érudit Giovanni Vincenzo Pinelli. Quelques pages enfin énumèrent les plus célèbres manuscrits de l'Ambrosienne. Nul n'ignore que ce n'est pas là le premier titre que MM. Martini et Bassi se sont acquis à la reconnaissance des philologues ; ce ne sera sans doute pas le dernier.

My.

Manuel d'histoire ancienne du christianisme, par C. Guignebert. Les origines, Paris, Picard, 1906; in-12, xxiii-549 pages.

La théologie sacramentaire, par P. Pourrat. Paris, Lecoffre, 1907; in-12, xv-372 pages.

Rien de plus utile à l'heure présente qu'un bon manuel d'histoire ancienne du christianisme. Celui dont M. Guignebert nous donne le premier volume, qui a pour objet l'histoire du christianisme pendant le 1er siècle, a toutes les qualités d'une œuvre véritablement scientifique. Aucun préjugé confessionnel ou d'éducation, comme il s'en trouve encore souvent dans les meilleurs travaux des écrivains protestants, même rationalistes; aucun de ces ménagements ou de ces habiletés qui, dans les œuvres les plus savantes des écrivains catholiques, servent à pallier et contribuent à voiler plus ou moins les faits embarrassants. Exposition claire, peut-être un peu touffue. Plus de discussion qu'il n'était nécessaire, ou bien une façon de discuter, en prenant à partie tel ou tel auteur, qui ne convient pas tout à fait dans un ouvrage de ce genre. Plan très simple et très satisfaisant : les sources; le judaïsme palestinien; le judaïsme de la dispersion ; le monde gréco-romain; la carrière de Jésus; son enseignement; la communauté de Jérusalem; Paul, ses missions, ses écrits, sa doctrine, ses églises; l'influence de la spéculation juive, Épître aux Hébreux, écrits johanniques; les Églises judéochrétiennes; l'Église de Rome; l'Église à la fin du 1er siècle.

On ne reprochera pas à M. G. d'accorder trop de crédit aux sources bibliques et aux documents de l'ancienne littérature chrétienne; il s'en défierait plus tôt un peu plus que de raison. Il écrit, par exemple (p. 182) : « Ce fut, semble-t-il, le voyage que Jésus fit à Jérusalem, qui hâta la fin de sa carrière ». On pourrait sans inconvénient supprimer le « semble-t-il », car rien ne paraît plus certain dans l'histoire évangélique. Mais M. G. ne s'est pas arrêté aux circonstances du ministère galiléen, et il n'a pas cru pouvoir dire l'intention particulière qui amenait Jésus à Jérusalem ; il suspecte l'acclamation messianique sur le mont des Oliviers (dans Marc et dans Luc, la manifestation ne se prolonge pas dans les rues de Jérusalem, comme le suppose M. G.), et l'expulsion des vendeurs du temple : Jésus n'aurait fait qu'apporter à Jérusalem la prédication qu'il avait inaugurée en Galilée. Une considération plus attentive des textes aurait pu, je crois, fournir des indications un peu moins vagues et suffisamment vraisemblables. Bien que les évangélistes aient cherché à la dissimuler, il ne paraît pas douteux qu'Antipas commençait à s'inquiéter sérieusement de l'agitation provoquée en Galilée par la prédication de Jésus, et que là est la vraie raison du voyage que le Christ entreprend vers la Phénicie; quand il revient en Galilée, il veut passer inaperçu, toujours pour le même motif; mais, à ce moment, ses disciples sont instruits de sa vocation; la troupe se met en marche pour Jérusalem, non seulement

parce que Jésus veut prêcher aux Juifs venus de tous côtés pour la pâque, mais parce qu'il croit les temps accomplis et qu'il compte sur la manifestation du règne de Dieu. Marc (x, 32) laisse deviner cette persuasion, et Luc (xix, 11), en l'attribuant seulement à l'entourage, et en disant que Jésus l'a combattue, permet de soupçonner la signification des témoignages primitifs. Dans ces conditions, il n'est pas impossible que Jésus ait exécuté délibérément certaines parties de ce qu'on pourrait appeler le programme messianique, et qu'il y ait un fond historique aux deux incidents que veut écarter M. G. L'arrestation immédiate et publique de Jésus, venu avec un groupe assez considérable de pèlerins, n'aurait pas été sans difficulté. Quelques jours de prédication ardente et de polémique aiguë avec les docteurs de Jérusalem achevèrent de compromettre le prophète de Nazareth, et, Dieu manquant au messager du royaume céleste, la trahison de Judas permit à ses ennemis de s'emparer de lui sans fracas. Un Messie prisonnier n'était plus redoutable, et l'on pouvait être certain que Pilate n'hésiterait pas à prononcer la condamnation.

M. G. paraît aussi fort hésitant dans l'analyse des récits de la résurrection; il ne prend d'assurance que pour affirmer l'enlèvement du corps de Jésus, hypothèse un peu mécanique et nullement indispensable. Au fond, le rôle de Joseph d'Arimathée dans l'ensevelissement n'est pas mieux garanti que celui de l'ange qui annonce aux femmes la résurrection. Le tout se présente comme un argument de la foi contre l'incrédulité. Tous les amis de Jésus étaient consternés ou en fuite le soir de la passion, et les circonstances de la sépulture ont dû être telles que la représentation du cadavre était impossible, si tant est qu'on eût pris la peine d'y penser, lorsque, quelques semaines, peut-être quelques mois plus tard, les disciples galiléens, revenus à Jérusalem, commencèrent à dire que leur maître était ressuscité.

L'ouvrage de M. Pourrat est le fruit de recherches très consciencieuses, mais ce n'est, à proprement parler, ni une histoire du culte chrétien en tant qu'il se résume dans les sacrements de l'Église, ni une histoire suivie de la pensée chrétienne en ce qui concerne les rites et les usages traditionnels que l'on s'est accoutumé à désigner sous le nom de sacrements. On peut dire que M. P. formule les questions dogmatiquement, en partant de la théologie officielle de l'Église, et qu'il les développe historiquement, en remontant aux origines et en suivant les progrès de la tradition. C'est ce qu'on appelle de la « théologie positive », mais ce n'est pas précisément de l'histoire. La méthode engendre naturellement un peu de confusion, et l'on n'a pas une idée bien nette de l'évolution du système sacramentel, au cours des siècles chrétiens, quand on a lu les chapitres que M. P. consacre successivement à la définition du sacrement, à la composition du rite sacramentel, au caractère sacramentel, au nombre, à l'institution divine des sacrements (noter que la question d'origine vient ainsi

presque à la fin de l'ouvrage), à l'intention du ministre et à celle du sujet des sacrements. Ce qu'il y a de vraiment satisfaisant est l'analyse des doctrines scolastiques. Ce qu'il y a de plus défectueux est la façon de traiter les origines des sacrements ecclésiastiques. « Jésus, dit M. P., a institué immédiatement et *explicitement* le baptême et l'eucharistie; il a institué immédiatement mais *implicitement* les cinq autres sacrements ». Il y a cinq sacrements que Jésus aurait institués sans le dire. Conception tout artificielle et dont l'auteur a bien raison d'observer qu'elle « diffère radicalement » des opinions que j'ai professées dans *L'Évangile et l'Église*. Historiquement parlant, Jésus n'a institué aucun sacrement, et le culte chrétien s'est formé graduellement, au fur et à mesure que le christianisme s'est constitué en religion indépendante du Judaïsme; il s'est développé ensuite sous diverses influences, et selon les besoins d'une Église principalement recrutée dans le monde païen.

Alfred Loisy.

Petite phonétique comparée par P. Passy, Leipzig et Berlin, Teubner 1906; 1 vol. in-12; 132 pp.; 1 mk., 80).

Ce livre n'est pas un ouvrage de science théorique, mais un recueil d'observations et de conseils pratiques : il relève avec une exactitude détaillée les défauts de prononciation auxquels sont sujets les Français qui parlent les langues étrangères et les étrangers qui parlent le Français, en distingue les causes avec pénétration, et en indique les remèdes avec un sens phonétique très délicat. Je dois dire que la « prononciation familière ralentie » me paraît observer généralement certaines liaisons négligées de parti pris par la notation de M. P., par exemple celle du *t* dans « il s'enfui*t* en courant » (p. 27) et de l'*s* dans « il n'est pa*s* ici » (p. 45). Cette légère restriction n'empêchera certainement pas le livre de M. P. d'être très utile aux étrangers qui apprennent le Français et de donner des indications précieuses aux professeurs de langues vivantes, auxquels l'auteur le destine en première ligne.

P. Doin.

Anglistische Forschungen, 21e fascicule : **Die altenglischen Fischnamen**, von Joh. Jak. Köhler. Heidelberg, Winter, 1906, In-8°, 87 pp.

Ce travail, consacré aux *noms de poissons en vieil-anglais*, fait suite aux études lexicographiques de M. Jordan sur les noms de mammifères et de M. J. van Zandt Cortelyou sur les noms d'insectes et de Crustacés (nos 12 et 19 de la même collection), dont Mr. Köhler a adopté du reste le plan et la méthode. Le traitement des noms de poissons offrait une difficulté particulière : aucun de ces noms, constate l'introduction, ne remonte à l'époque indo-européenne et un petit nombre seulement sont communs à tout le domaine

germanique. Aussi l'auteur nous avoue souvent son incertitude sur l'étymologie : mais, du moins, pour chaque mot, il nous met en possession de toutes les formes et de tous les documents qui nous renseignent sur son attribution ; il demande à l'histoire naturelle des indications auxiliaires pour en déterminer le sens exact et nous mettre sur la voie d'une étymologie probable. L'étude est conduite avec méthode et exactitude, et plusieurs articles (notamment : æl, farn, hacod, leax, myne) contiennent des essais d'interprétation étymologique ingénieux. L'auteur a droit à la reconnaissance des Anglicisants pour n'avoir pas reculé devant l'ingratitude d'un travail qui complète heureusement des études de vocabulaire fort utiles.

P. Doin.

Monumenta Germaniae historica... Diplomatum Karolinorum tomus I : Pippini, Carlomanni, Caroli magni diplomata. — Hannoverae, Hahnianus, 1906. In-4° de xii-581 pages.

La publication du tome Ier des diplômes carolingiens par la société des *Monumenta Germaniae* est tout un événement dans le monde historique. On la saluera avec joie et avec reconnaissance, car elle apporte aux érudits des textes à peu près définitifs, édités avec une grande attention et critiqués avec une rare compétence.

Elle avait été préparée par le regretté E. Mühlbacher, et je me souviens encore, qu'on me permette ce souvenir personnel, de la visite que ce savant fit jadis à un autre maître de l'érudition, disparu lui aussi trop vite, M. A. Giry, pour déterminer la part qui, dans l'édition des diplômes carolingiens, reviendrait aux savants allemands et français. C'est alors que M. Giry retint pour lui et ses élèves le règne de Charles le Chauve et de ses successeurs en France, ou plutôt dans le royaume de l'Ouest. Des deux côtés, on se mit rapidement à la besogne et voici le premier volume de toute une série : la société des *Monumenta* aura devancé quelque peu les savants français, dont les travaux sont, d'ailleurs, en excellente voie.

Si M. Mühlbacher n'a pu mener à bonne fin son entreprise, il a trouvé de dignes continuateurs de son œuvre dans MM. Tangl, Dopsch, Lechner et Hirsch, qui ont uni leurs efforts pour mettre au point la publication de ce tome Ier. Les trois premiers étaient, du reste, parfaitement qualifiés par leurs études antérieures et par la collaboration qu'ils avaient déjà donnée à M. Mühlbacher.

Les règnes des trois souverains, dont les actes sont ici rapportés, sont, comme on le sait, d'importance bien inégale : de Pépin-le-Bref, on n'a conservé que 42 diplômes, dont 6 en original, mais sur le nombre il y a 12 faux ; Carloman est plus favorisé, sur 12 diplômes il y en a la moitié d'originaux et un seul falsifié ; quant à Charlemagne, l'empereur le plus populaire du moyen âge, de qui toutes les églises et tous les monastères se faisaient gloire d'avoir reçu des

bienfaits, sur 262 diplômes qui lui ont été attribués, il y en a 98 faux, contre 41 originaux.

Chacune de ces séries est précédée d'une étude diplomatique, où sont examinés brièvement les usages de la chancellerie sous le règne en question, les formules pour le nom du souverain, la souscription, la « recognition » et la date; les noms des notaires ou chanceliers en exercice sont relevés avec les dates de leur fonction; les sceaux employés sont décrits, les modèles suivis pour la rédaction des actes sont indiqués, etc.

Quant aux diplômes, ils sont précédés d'une courte analyse, trop courte même (et M. A. Giry aurait certainement été de cet avis), de la nomenclature des manuscrits où le texte en a été conservé ou des éditions qui en ont été faites, enfin des notes plus ou moins développées pour la critique de l'acte tel qu'il nous est parvenu et la mention des formulaires ou des diplômes précédents qui ont servi à son élaboration. Le texte vient ensuite, avec en notes les variantes fournies par les copies quand l'original n'existe plus, et quand celui-ci a été conservé, les différentes particularités d'écriture. L'emplacement des chrismes, du monogramme, du sceau et de la ruche est soigneusement marqué; les notes tironiennes sont déchiffrées. Le tout se présente donc avec tout l'appareil d'érudition exigé.

Il me semble pourtant que, malgré tout le soin des éditeurs, quelques inexactitudes n'ont pu être évitées. Je ne veux prendre pour exemple que le diplôme de Charlemagne pour Saint-Aubin d'Angers, daté du mois de mai 769, publié après bien d'autres auteurs par M. Giry, dans son *Étude critique de quelques documents angevins*, et compris sous le n° 58 dans l'édition actuelle. Le texte en est donné, avec deux versions différentes, par le cartulaire de Saint-Aubin d'Angers; l'une serait exacte d'après M. Giry, l'autre falsifiée. D'après les *Monumenta*, toutes les deux seraient corrompues; mais ce n'est pas là-dessus que je veux entrer en discussion. Je remarque seulement que les derniers éditeurs indiquent comme sources : une copie du XIe siècle, dans le cartulaire cité ci-dessus, fol. 4 (B) ; une autre de 1038, dans une relation du procès de Saint-Aubin contre Saint-Nicolas d'Angers, conservée aux archives départementales de Maine-et-Loire (C), et enfin une copie du XIIe siècle dans le même cartulaire, au fol. 32 (B'); leur texte est établi d'après B, leurs notes reproduisent les variantes de C. Mais M. Giry a dit formellement (p. 9 du tirage à part de son mémoire, note 1), que la relation de 1098 ne fait que citer le diplôme sans le transcrire, et que c'est tout à fait par erreur que M. Mühlbacher, dans ses *Regesta* (t. I, n° 131), a prétendu que ce texte y était inséré. De plus, toutes les variantes tirées soi-disant de C, sont exactement les mêmes que celles de B' (voir l'édition qu'en a donnée M. Giry, p. 35). Une affirmation aussi nette de la part du méticuleux professeur à l'École des chartes ne me laisse aucun doute : les nouveaux éditeurs ont certainement confondu C et B'.

Cette erreur, d'ailleurs, ne serait pas la seule ; dans les tables notamment, si développées et si intelligemment rédigées qu'on ne saurait jamais en trop louer l'ordonnancement [1], j'ai relevé aussi un certain nombre de corrections oubliées.

Il y aurait peut-être encore quelques observations à faire sur la méthode employée pour l'indication des sources et éditions, un peu de flottement se produisant quelquefois dans leur ordre et ces dernières n'étant pas toujours accompagnées de la mention de leurs références, mais je ne voudrais pas m'appesantir sur de trop petits détails : il me suffit d'avoir attiré l'attention sur ce point.

L.-H. LABANDE.

L'Eglise et l'Orient au moyen âge, Les croisades, par Louis BRÉHIER ; Paris, Gabalda (Lecoffre), 1907 ; xv-377 pp. 1907.

Nous n'avions pas, dans notre langue, de bonne histoire des croisades. Mais M. Bréhier a envisagé le sujet dans sa complexité, comme le prouve la disposition de son titre. Il a distingué les trois efforts successifs tentés par l'Eglise vers l'Orient, les pèlerinages, les croisades, les missions. Il a marqué avec pénétration comment ces trois efforts s'enchaînent, comment les pèlerinages en nombre et en armes préparent les croisades, comment l'idée de la mission se dégage par opposition de l'idée de la croisade, comment les négociations rendues nécessaires par la croisade font naître les missions. Le rôle des papes est bien mis en lumière. M. B. n'a pas non plus oublié le caractère « colonial » et l'influence économique des établissements francs. Une riche bibliographie accompagne chacun des chapitres. Il prouve qu'il la connaît et qu'il sait la dominer. P. 9, aux cités occidentales qui ont reçu des évêques « syriens », ajouter Trèves et Milan. *Ib.*, Jean Cassien n'était pas « oriental », tout au plus était-il « scythe », ce qui est d'ailleurs discutable. P. 96, sur les Templiers : « En 1128, au concile de Troyes, leur règle fut composée par saint Bernard d'après celle de Clairvaux ». Les dernières recherches de M. H. Prutz sur la règle du Temple obligent à parsemer cette phrase de points d'interrogation ; voy. les *Sitzungsberichte* de Munich pour 1905.

M. D.

Louis THOMAS. **Les dernières leçons de Marcel Schwob sur François Villon,** avec un fac-simile d'une page du manuscrit de Stockholm. Paris, éditions de « Psyché », 82, rue de Passy, 1906 ; in-8° de 47 pages.

Dans les notes du *Parnasse satyrique du* XV° *siècle* et en quelques

---

1. Je réclamerai cependant contre l'ordre alphabétique suivi dans l' « Uebersicht der Urkunden nach Empfängern und Ueberlieferung », où je trouve mis à la suite les uns des autres les mots « Manfred », « Le Mans », « S. Marcel » près Chalon, « S. Maria in Organo », « St-Martin in Tours », etc. « Le Mans » devrait être à « L », les noms de lieux composés avec le mot « Saint » à l' « S » ; Saint-Martin de Tours devait être mieux encore à Tours.

autres endroits de ses derniers ouvrages M. Schwob avait rapproché de divers passages obscurs de Villon un certain nombre de passages d'autres poètes du xv[e] siècle, propres, selon lui, à les éclairer, et il avait essayé de le faire dans un sobre et érudit commentaire. M. Thomas s'est borné à classer ces notes, à les délayer dans un style très « littéraire », dont les gentillesses, argotiques ou autres, m'échappent fréquemment (p. 11, 13, 47), à compléter les textes allégués ou incomplètement cités, à faire peut-être un ou deux rapprochements nouveaux (je n'ai pas retrouvé dans Schwob celui de la page 33). Le titre même est ou incorrect ou inexact : s'agit-il de leçons publiques professés par Schwob, ou de « leçons », au sens philologique du mot, qu'il proposerait d'introduire dans le texte de Villon ? Si M. Th. croyait utile de relever dans les derniers travaux de Schwob les passages qu'auraient au reste su découvrir « ceux qui lisent Villon, et le sentent, et veulent comprendre » —, quinze ou vingt renvois suffisaient : ce qui revient à dire que, sur les 47 pages que compte cette plaquette, 46 et demie sont de trop.

A. Jeanroy.

Frédéric Lachèvre. **Les Satires de Boileau** commentées par lui-même et publiées avec des notes. Le Vésinet et Courménil, 1906, in-4°, p. 162 (tiré à 250 exemplaires).

M. F. Lachèvre a publié un curieux commentaire des satires de Boileau jusqu'à présent inédit. Ce sont des remarques dont un financier ami des lettres et grand admirateur du poète, Pierre Le Verrier [1], avait couvert un exemplaire de l'édition de 1701. Indépendamment de leur valeur intrinsèque, ces observations offrent le précieux mérite d'avoir été revues par Boileau lui-même qui les a accompagnées de notes et très souvent de corrections. Le ton net et affirmatif qu'il a apporté dans ces modifications au texte de Le Verrier, le soin qu'il a pris de noter tous les passages à rejeter ou à changer, nous permettent de considérer ce commentaire comme l'expression définitive de la pensée du satirique. Le recueil forme surtout un complément aux remarques analogues réunies par Brossette et qui ont été publiées à la suite de sa correspondance avec Boileau. Le commentaire de Brossette s'écarte cependant de celui de Le Verrier pour la date de composition des satires ; pour l'interprétation de certaines allusions Le Verrier est plus précis, nomme les personnes, ajoute plusieurs menus traits, signale les passages empruntés des satiriques latins ou français ; il contient aussi quelques détails biographiques nouveaux relatifs à Boileau ou à ses amis, à l'accueil que trouvèrent ses vers, de plus, çà et là, quelques traits de mœurs curieux à relever. L'éditeur s'est

1. M. L. eût pu signaler à ses lecteurs la brochure de M. L. G. Pélissier sur les *Correspondants du duc de Noailles* (Paris, Colin, 1905) ; elle renferme des lettres inédites de Le Verrier intéressant justement Boileau et ses satires.

acquitté avec une grande conscience de sa tâche : avec le texte de Le Verrier les passages raturés, les corrections, les surcharges et notes de Boileau ont été indiqués avec tout le soin typographique nécessaire. En outre de brèves notes au bas des pages signalent sans cesse ce que le commentaire nous apprend de nouveau en le rapprochant de celui de Brossette ou des remarques des différents éditeurs de Boileau. Un recueil d'observations analogues qui existait pour les dernières satires et les épîtres ne s'est pas conservé, mais M. L. nous communique des extraits des remarques, que Mathieu Marais avait adressées à Le Verrier sur ce nouveau commentaire en même temps qu'une lettre inédite intéressant directement Boileau. Tous les amis du XVIIe siècle remercieront le savant et généreux bibliophile de cette publication, et l'érudit auquel nous devrons — souhaitons qne ce soit sans trop tarder — une édition telle que Boileau la mérite, sera particulièrement obligé à M L. de son utile contribution.

L. R.

La Rivoluzione Francese nel carteggio di un Osservatore Italiano (Paolo Greppi), raccolto e ordinato del conte Giuseppe Greppi, Senatore del Regno (Volume II et III, in-18. Ulrico Hœpli, editore, Milano, 1902 et 04).

Si le tome premier des lettres de Paul Greppi publié par son petit-neveu, le sénateur comte Greppi, ancien ambassadeur d'Italie, avait excité un vif intérêt par les précieuses révélations qu'il contenait sur l'état d'esprit des classes dirigeantes en Italie à la fin du XVIIIe siècle et par les jugements qu'il portait avec une sérénité et une impartialité rares sur les hommes et les idées de la Révolution Française, que dire de l'attrait puissant qu'offrent les deux autres volumes de cette publication ? En effet, c'est la période où l'Italie même se trouve à son tour aux prises avec la Révolution qu'aborde Paul Greppi, et l'on remarque dans ses réflexions la même indépendance, la même largeur de vues, et surtout le même amour de la paix que respiraient ses premières lettres. Ce n'est plus seulement de loin de Pise, de Florence ou d'ailleurs, par des conversations ou des correspondances avec son ami le ministre Manfredini ou avec son père, qu'il voit et qu'il juge les événements. Il est en contact direct avec eux. La paix de Bâle est signée, lui donnant déjà une part de satisfaction, et seule l'Autriche s'acharne à combattre la France. C'est attirer la guerre sur le territoire italien. Paul Greppi n'est pas de retour à Milan quand Bonaparte y paraît en vainqueur au lendemain de Lodi et que celui qu'on surnomme le « farouche proconsul », Saliceti, s'installe en maître dans le palais de sa famille. Comment va-t-il supporter cet état de choses, lui qui jusqu'alors a su garder son sang-froid et ne point accabler d'injures ces Jacobins de Français alors au ban de toute l'Europe ? Il a su se préserver de la rage anti-jacobine au point que le renvoi brutal de Carletti, le ministre de Toscane à Paris, par le Direc-

toire, n'a pas provoqué son indignation et qu'il y a cru voir, chose curieuse et qui révèle son état d'esprit, un tour de la perfidie anglaise. Mais aujourd'hui il va trouver l'étranger, le vainqueur, l'ennemi, logé chez lui, dans ses meubles, et parlant en maître. Il a rencontré à Rome un diplomate, le chevalier d'Azara, le ministre d'Espagne, épris avant tout de la paix, lui aussi. Paul Greppi et Azara étaient faits pour se comprendre et ils se lièrent de plus en plus étroitement. Azara allait servir d'intermédiaire entre la Papauté et Bonaparte; c'est dire que Paul Greppi se trouve aux premières loges pour apprendre ce qui se passe dans les coulisses. Tous deux prévoient combien l'invasion française va remuer l'Italie et combien de princes italiens regretteront de ne pas avoir accepté la médiation offerte par l'Espagne. Déjà la sage Venise a expulsé le prétendant, le prétendu Louis XVIII, dont le séjour à Verone pouvait attirer le courroux sur elle. Pour Greppi, il n'y a qu'un moyen de conjurer les maux qu'il pressent, c'est pour les divers états d'Italie, comme pour l'Autriche, c'est la nécessité de secouer le joug du cabinet anglais et de signer la paix avec la Révolution.

N'ayant pas la possibilité de faire prévaloir son opinion puisqu'il n'était rien, comme la plupart des Italiens lettrés à ce moment, peut-être aussi à cause de sa santé [1], il se borna à observer, à noter, et c'est le fruit de ses observations que nous livre aujourd'hui son petit-neveu. Grâce à lui, nous connaissons depuis son arrivée à Milan, à la fin de mai 1796, les dessous gouvernementaux. Fait à noter, c'est de ses compatriotes, les Jacobins milanais, que se plaint Paul Greppi, beaucoup plus que de Saliceti, son hôte forcé, qui lui témoigne de la déférence, même de la cordialité, et aux sentiments d'équité duquel il se plait à rendre hommage. Il avertit Azara qu'on veut pousser Saliceti aux mesures violentes, mais qu'il résiste, et l'on ne saurait douter que Greppi s'entremit efficacement entre le commissaire du Directoire français et les potentats d'Italie; il contribua ainsi à aplanir les difficultés, à rapprocher les adversaires, concourant à hâter l'éclosion du rêve de la paix générale qui était encore si éloigné. La comtesse Greppi, sa mère, sœur de l'archevêque de Milan, le cardinal Oppizzoni, acquit rapidement une salutaire influence sur l'esprit de Saliceti et parvint souvent à adoucir les rapports entre Lombards, Vénitiens et Français. Un délégué aux finances, nommé Pinsot, logé aussi au palais Greppi, paraît d'humeur moins accommodante que le terrible Corse civil, devant qui tous tremblaient, comme devant l'autre Corse militaire.

1. Il mourut jeune, le 4 septembre 1800, non sans avoir rempli à Paris, près de Napoléon, de concert avec Marescalchi, une mission relative aux affaires de la République Cisalpine. Bonaparte l'appréciait du reste beaucoup et nul doute que si Paul Greppi eût vécu, Premier Consul ou Empereur, il eût fait appel à ses services. Dès 1797, Bonaparte songeait à lui pour le poste de membre du Directoire Cisalpin.

Finalement Pinsot est rappelé, et Paul Greppi multiplie ses interventions, non sans succès, en faveur des riches Milanais que la municipalité jacobine veut ruiner, des nobles qu'elle veut exiler, de Naples ou du Pape dont il soutient les représentants Belmonte et Azara. L'autre commissaire du Directoire, Garrau, est également logé au palais Greppi et Paul l'approche souvent. Il voit aussi Bonaparte et Joséphine et ce n'est pas trop de ses relations avec les puissances, pas trop de leur protection pour échapper aux menaces de mort que les révolutionnaires milanais formulent contre les modérés, tels que Paul Greppi et son ami Melzi. Et néanmoins il espère toujours que tout finira par s'arranger et que la tranquillité renaîtra !

On voit par ces quelques traits quelle source d'informations de tout premier ordre constitue le recueil mis à jour par l'éminent sénateur Greppi qui, en publiant les lettres de son aïeul conservées dans les Archives familiales, atteste nettement les sympathies étroites qui dès 1796, existaient entre Français et Italiens éclairés et patriotes.

FÉLIX-BOUVIER.

Lieutenant-colonel PÉROZ, **France et Japon en Indo-Chine.** Paris, Chapelot, 1906, in-12, 278 pages. 3 fr. 50.

Capitaine D'OLLONE, **La Chine novatrice et guerrière.** Paris, Colin, 1906, in-18 jésus, 318 p. 3 fr. 50.

Henri LE POINTE, **Les fastes militaires et coloniaux du Portugal sous la maison de Bragance.** Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 130 p.

SCHRADER et GALLOUÉDEC, **Les Principales puissances du monde,** classe de philosophie. Paris, Hachette, 1906, in-16, 632 p. 4 fr.

Le titre donné par le lieutenant-colonel Péroz à son ouvrage indique clairement le but qu'il s'est proposé. L'auteur établit d'abord la nécessité inéluctable pour le Japon de conquérir ce pays béni du riz qu'est l'Indo-Chine française. Les chiffres alignés par M. P. sont impressionnants : ils nous montrent une région surpeuplée n'ayant pour grenier qu'une étroite bande de terrains le long de la mer, six millions d'hectares cultivés pour alimenter plus de cinquante millions d'habitants ! On s'étonne même que la famine ne règne pas à l'état endémique dans l'empire du Mikado. Pourtant n'a-t-on pas prédit au Japon le sort de l'Angleterre, et celle-ci ne nourrit-elle pas sans peine une population d'une densité supérieure avec une agriculture peut être moins productrice ? Le Nippon ne trouvera-t-il pas dans la pêche, le commerce, l'industrie pour laquelle M. P. nous paraît injuste, des ressources très considérables ? Ces facteurs économiques eussent dû être examinés de plus près, mais malgré leur importance il faut confesser que le péril de notre colonie, pour être moins imminent, n'en demeure pas moins manifeste.

M. P. passe ensuite à l'examen des moyens de défense, et, dans le

feu de la discussion, il se laisse aller à une longue digression (p. 193-253) sur l'infanterie coloniale. Il y dit d'ailleurs des choses excellentes sur le recrutement de la troupe et des cadres. Le tableau qu'il nous peint est malheureusement trop exact, mais les remèdes qu'il indique seraient-ils tout-à-fait efficaces ? En tout cas le lieutenant-colonel Péroz signale des maladies auxquelles il est urgent de veiller. Il faut lire son ouvrage, écrit d'une façon claire et agréable [1].

« Pour connaître où va la Chine, dit (p. 7) le capitaine d'Ollone, demandons au passé le secret de sa marche », et il résume, au commencement de son ouvrage, l'histoire officielle, les *Annales* de l'Empire. Pour beaucoup de lecteurs la Chine qu'ils découvriront sous sa conduite sera une surprise, et il aura rendu un grand service à l'Occident s'il déracine les idées généralement admises sur l'immobilité séculaire du monde jaune. M. d'O. a divisé en trois la partie historique son œuvre (p. 11-194) : l'histoire militaire, l'histoire religieuse, l'histoire sociale. Il y aurait sans doute lieu de critiquer cette façon de procéder qui montre mal la corrélation des événements. Quoi qu'il en soit, l'impression laissée par la lecture est bien celle qu'a voulu donner l'auteur : une Chine qui « n'est ni un peuple ni même une contrée géographiquement bien définie, mais simplement le berceau et le siège d'une civilisation distincte » (p. 240) et qui a vu nombre de révolutions et de guerres.

Le dernier tiers du volume est consacré à l'étude de l'évolution chinoise au contact du monde européen. M. d'O. y montre les progrès immenses accomplis, surtout pendant les dernières années. Il voit déjà le soldat chinois égalant son camarade japonais. Compte-t-il donc pour rien le *bouchido* ? ou pense-t-il que la doctrine de Confucius produira des résultats équivalents ? M. d'O. a des aperçus risqués sur la question monétaire ; il néglige trop la partie économique du péril jaune ; enfin, après avoir paru dans tout le cours de son ouvrage prédire une revanche éclatante de la race jaune, il hésite à conclure. Cependant on ne saurait lui reprocher cette timidité qui n'est peut-être que sagesse, et on doit lui être reconnaissant d'un livre qui fait réfléchir et qui apprendra au moins à mieux juger la Chine.

M. Le Pointe a entendu retracer l'histoire politique du peuple portugais depuis 1640 jusqu'à nos jours, mais il s'est laissé entraîner à remonter jusqu'à la fondation du royaume et à l'antique dynastie de Bourgogne. Comme il résume huit siècles en soixante-neuf pages il n'est pas plus complet que les grandes encyclopédies, d'autant qu'il enregistre dans les fastes militaires des traits dans le genre de ceux-ci (p. 68) : « Dom Carlos est épris d'art et de littérature. C'est un sportman émérite et le premier tireur de son royaume. . Les fées ont doté

1. M. P. ne cite (p. 15) comme industrie florissante que la fabrication des allumettes moins importante que l'industrie textile.

la reine Amélie de tous les charmes de la beauté, de l'esprit et surtout de la bienfaisante bonté. » D'ailleurs son étude a des allures de panégyrique, on y lit par exemple (p. 52) que le génie de Napoléon, la bravoure de ses troupes, l'habileté de ses généraux n'ont pu triompher du valeureux petit peuple, et (p. 127) que « chaque fois que les Anglais n'étaient pas appuyés et soutenus par les Portugais ils étaient battus. »

La deuxième partie est consacrée à l'organisation de l'armée, de la marine et des colonies. On y trouve des détails tels que grâce à M. Le Pointe nous pouvons savoir jusqu'aux noms de chaloupes canonnières jaugeant quarante-cinq tonneaux !

Le livre de MM. Schrader et Gallouédec est l'heureuse exécution d'une heureuse partie de nos programmes scolaires. Il est tout à fait digne de ses auteurs et ne peut manquer d'être accueilli avec une faveur marquée par les professeurs et les élèves. Nous ne relèverons qu'une omission d'une certaine importance : il n'est pas parlé des trusts dans le chapitre consacré au commerce et à l'industrie des États-Unis.

Grâce à un appendice donnant des renseignements sur la France, on pourra comparer notre pays aux autres puissances. Personne ne jugera de trop ces quelques pages, on regretterait plutôt que ces comparaisons, non prévues par le programme, n'aient pas été plus développées. L'ouvrage se termine par un index alphabétique commode.

Il eût peut-être été à souhaiter que MM. Schrader et Gallouédec eussent un peu plus soigné la forme ; on y trouve de trop fréquentes répétitions de mots et quelques fautes d'impression qui parfois dénaturent le sens [1]. Ce sont des défauts faciles à faire disparaître dans une prochaine édition.

A. Biovès.

Paul Gaultier. **Le sens de l'art**. Sa nature, son rôle, sa valeur. Préface par Emile Boutroux. Avec 16 planches hors texte. Paris. Hachette, 1907, in-16, pp. xxxii-269. Fr. 3,50.

Les problèmes d'esthétique que M. P. Gaultier agite dans son livre ont été bien souvent discutés; il a essayé d'apporter à son tour une explication plus pénétrante de la nature de l'art, en lui donnant pour fonction essentielle d'être un jeu créateur de beauté et en faisant de la beauté elle-même une objectivation de l'émotion esthétique à l'aide de formes, de lignes, de couleurs ou de sons. Il rejettera donc la théorie de l'art réalisateur d'un idéal abstrait comme de l'art imitateur de la nature. Mais quelle est au fond l'essence de cette émotion esthé-

1. Dans le genre de celle-ci, p. 506 : « La région des Rocheuses est *très peuplée*. Les états qui y sont situés n'ont presque tous que 1 ou 2 habitants au kilomètre carré. »

thique qui est la pierre d'angle de tout son livre? et qu'est-ce que la beauté? M. G. nous laisse dans l'embarras : ou bien il nous paie d'images, ou bien il se borne à reprendre les concepts d'ordre, d'harmonie, de finalité, etc., dont l'ancienne esthétique s'est si longtemps servie. L'auteur envisage ensuite plusieurs questions du domaine de l'art en se plaçant au point de vue de sa nouvelle définition : l'importance du sujet représenté, le laid dans l'art, l'art et la nature, l'enseignement produit par une œuvre artistique; il s'étend longuement sur la valeur morale de l'art, son rôle social et sa position à l'égard de la critique.

Presque partout obligé, en vertu de son principe si profondément subjectiviste, d'affranchir l'art de tous les liens de dépendance qu'une esthétique, qu'il prétend dépasser lui avait imposés, M. G., par un reste d'attachement à cette même esthétique, trouve le moyen de renouer ces liens qu'il voudrait briser. Théoriquement, il reconnaît à l'art un fondement nouveau et ne se lasse pas de le répéter; dans la pratique il est tout disposé à garder, sous forme de concessions, des déductions qu'un raisonnement plus rigoureux n'autoriserait pas. Il en résulte une série de contradictions et un flottement de pensée où il n'est pas toujours aisé de savoir ce qu'il faut retenir du principe théorique ou abandonner des conséquences pratiques. M. Boutroux qui a mis en tête du volume une intéressante préface avec de sages et nets correctifs, a justement signalé ce caractère de l'étude de M. G. Son livre qui annonce un nouveau dogme n'a rien de dogmatique, mais il est suggestif. Il donnera aux lecteurs le désir de réfléchir sur ces matières si subtiles et si fuyantes abordées par l'auteur et présentées dans une forme agréable, non sans quelque préciosité parfois. Les exemples nombreux dont il a illustré ses développements — il les a d'ailleurs accompagnés d'une illustration au sens propre et qui est fort bien venue — sont heureusement choisis et, en gardant à la démonstration un tour concret, atténuent ce qu'elle a de trop peu serré et de confus. Quant à la bibliographie qui termine le volume, elle est trop copieuse et trop brève à la fois. Pourquoi s'embarrasser de tant d'obscurs esthéticiens oubliés aujourd'hui, les Sulzer, Bendavid, Bouterweck, etc., alors que des noms comme ceux de F. Vischer, R. Zimmerman, Volkelt, et bien d'autres ne sont pas mentionnés[1]?

L. R.

1. P. 36, le Parthénon est familier à chacun, mais lui opposer comme type d'art fleuri le *Zwinger*, sans plus, risque de n'être pas aussi clair; p. 86, Callot, mort en 1635, ne peut passer pour un contemporain du *grand Roi*; pp. 13, 113, 233, écrire Hanslick, Holzschuher, Helmholtz et non *Hänslik*, *Holzschuer*, *Helmoltz*.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 15 avril. — 1907

Arvid Grotenfeld. **Geschichtliche Wertmassstäbe in der Geschichtsphilosophie bei Historikern und im Volksbewusstsein.** Leipzig, Teubner, 1905; 311 pp. in-8°.

A. Grotenfelt, de l'Université de Helsingfors (Finlande), a publié en 1903 un premier ouvrage sur le jugement de valeur en histoire : « die Wertschätzung in der G. », dans lequel étaient examinés d'un point de vue purement théorique la nature et les conditions d'un tel jugement. L'ouvrage publié en 1905 sur l'échelle des valeurs en histoire a un but plus pratique qui est de chercher quels ont été en fait les étalons admis par les historiens ou par la conscience populaire dans l'appréciation des faits historiques et quel jugement il nous faut philosophiquement porter sur ces étalons. Le livre contient dix chapitres et un appendice. Le point de départ en est que l'idée de valeur s'impose nécessairement à l'historien parce que celui même qui se flatte le plus d'objectivité, et par conséquent d'indifférence par rapport à tout ce qui n'est pas un fait objectif, est obligé de choisir, entre plusieurs faits, ceux qu'il raconte et ceux qu'il passe sous silence, ce qui suppose un jugement sur leur valeur relative par rapport à quelqu'un ou à quelque chose. Ainsi le jugement de valeur est posé, et conduit de proche en proche à une vue plus ou moins systématique sur telle période de l'histoire que l'historien étudie, et peu à peu sur la totalité de l'histoire. Les anciens ont connu avant Aristote la notion de progrès et de déchéance et surtout de cercle; Aristote a retréci le champ de l'histoire en substituant le monde fini à l'infini, et le point

de vue statique au dynamique. Le moyen âge a substitué dans l'appréciation des valeurs l'idée de perfection spirituelle interne à l'idée de développement externe; et la Réforme, achevant ce cycle, a substitué à l'idée d'empire catholique extérieur l'idée de développement interne des âmes. Descartes est remarquable par son incompréhension historique. — Vico n'est pas nommé par Grotenfelt. — Le xviii[e] siècle développe jusqu'à l'abus l'idée de progrès dans la philosophie française. En Allemagne, Herder s'en tient à l'individu et ne s'élève pas à la notion de l'espèce. Kant apporte en histoire le moralisme pur; ses successeurs développent la notion de liberté; le naturisme de Gœthe s'oppose au kantisme de Schiller. Grotenfelt examine ensuite la conception hédoniste ou utilitaire — à laquelle il fait remarquer qu'Auguste Comte lui-même échappe (phil. pos. IV[3], 442) par ses vues sur les destinées théoriques de l'humanité — et en fait la critique de ce point de vue que toute théorie du bonheur suppose un partage du bonheur entre les individus, c'est-à-dire un partage juste, c'est-à-dire une idée de justice. Le principe anti-hédoniste qui est celui de perfection sous ses diverses formes (Paulsen, Schuppe, Eucken) implique une tautologie : « l'homme a pour but de vivre une vie humaine ». Les critères employés le plus souvent par les historiens n'échappent pas à des difficultés analogues. Mommsen juge toutes les actions et tous les personnages de l'histoire romaine d'un point de vue purement romain qui est le plus souvent opposé au point de vue moral universel. Ranke se flatte d'une objectivité absolue; il se défend de porter des jugements de valeur à la façon des philosophes et néanmoins juge toutes choses d'un point de vue analogue à celui de Mommsen, et qui est celui de la civilisation européenne en général. Breysig fait appel au sens de la vie; tout signe de vitalité dans la diversité des existences individuelles ou nationales est pour lui le signe du normal. Chez les anglais, Buckle et Carlyle s'opposent parce que, tandis que Carlyle exalte partout le rôle des individus et des héros, Buckle veut réduire toute l'histoire à la recherche impersonnelle des lois sociales; mais lui-même échappe, quoi qu'il en ait, à son effort d'objectivité, et là même où il admet que l'esclavage s'impose, aux Tropiques, par des lois inéluctables, il conclut que l'Europe est par conséquent la seule patrie possible de la civilisation : jugement de valeur. En résumé Grotenfelt veut établir partout l'insuffisance d'une méthode purement narrative et l'intervention nécessaire dans toute étude historique de l'idée d'un droit et d'un but. Les uns trouvent ce but dans un nationalisme étroit et prétendu réaliste, à la façon de Treitschke et Bismarck; les autres le trouvent dans des notions idéales de culture universelle ou de développement intérieur. Grotenfelt ramène de proche en proche tous les moyens relatifs à leurs fins les plus générales, les réalités contingentes à la réalité universelle. Le dernier critère auquel il aboutit est le sens de l'être — der Sinn des Daseins — dans lequel

coïncident les deux éléments en apparence contraires du développement du moi et de la culture universelle. Mais ces éléments se réconcilient dans l'idée supérieure de Dieu ; l'histoire doit être conçue comme une pensée de Dieu. Cette conception n'a pas d'ailleurs pour conséquence l'intolérance universelle parce que l'homme, esprit fini, sait qu'il ne connaît pas le tout des choses infinies, et parce que par conséquent la diversité des êtres et des actions lui apparaît comme la conséquence nécessaire des rapports du fini avec l'infini. — L'ouvrage se termine par l'examen de deux faits qui caractérisent le XIXe siècle : le développement de la démocratie et le principe des nationalités. Le développement de la démocratie signifie l'extension des lumières intellectuelles et morales à tous les hommes ; le droit des nationalités signifie le droit à l'existence des peuples les plus faibles pourvu qu'ils représentent, en face des grandes nations, un élément moral de culture. La tolérance des nationalités est le progrès à accomplir après la tolérance des religions.

Telle est l'échelle des valeurs historiques. Nous avons examiné cet ouvrage un peu longuement à cause de l'intérêt qu'il présente par les précisions de ses recherches et de ses doctrines ; et à cause de l'importance qui s'attache aujourd'hui à la querelle des historiens et des sociologues. Le livre de Grotenfelt — philosophe de la lignée d'Eucken et de Fichte — est une revendication des droits de l'histoire et de la philosophie contre la sociologie positive c'est-à-dire positiviste.

E. THZ.

H. DIELS : **Die Fragmente der Vorsokratiker,** Griechisch und Deutsch. Berlin, Weidmann. Zweite Auflage, erster Band. x-466 pages.

En rendant compte de la première édition des *Vorsokratiker* (1903, n° 22), la *Revue critique* a fait connaître le plan, la méthode et le but de ce recueil, qui renouvelle, avec la connaissance des présocratiques, une des parties les plus difficiles et les plus attirantes de l'histoire des idées. Il serait oiseux de recommencer ici un éloge que le succès de l'ouvrage rend superflu. Des comptes-rendus parus dans les revues les plus diverses ont fait ressortir, avec l'extraordinaire complication de la tâche, la grandeur de l'effort qui a permis à M. Diels de l'exécuter si bien.

Le deuxième édition est faite d'après le même plan que la première. La pratique a montré que ce plan était bon. Mais les additions sont considérables. D'abord, il y aura deux volumes au lieu d'un. Le second comprendra ce qui formait l'appendice de la première édition (poésie cosmologique et astronomique, prose cosmologique et sophistique ancienne), la justification du texte adopté dans les fragments, et enfin, les tables tant souhaitées *Sach-Wort-und Stellenregister.*

En parcourant le volume, on constate que, presque à chaque page, une révision minutieuse a amené des changements. Pour les données doxographiques et biographiques, M. Diels n'avait pu et voulu citer que l'essentiel : il s'était astreint par là à faire un triage souvent bien embarrassant. C'était la partie la plus ingrate de la tâche. Si réfléchi qu'il fût, son choix ne pouvait manquer de provoquer des critiques. Pourtant, on s'est contenté, à peu près unanimement, d'approuver. Dans sa seconde édition, M. Diels ajoute quelquefois; plus souvent, il resserre, il retranche. Parmi les accroissements, je signale la notice consacrée au pythagoricien Okkelos, p. 264 (7 textes); les trois ou quatre témoignages nouveaux relatifs à Timée, p. 265; p. 266, 38, un renvoi à l'ép. 9 de Platon; p. 268, 22, un extrait des scholies de Nicandre sur Lykon; p. 298, deux extraits nouveaux sur la vie d'Anaxagore. P. 324, 31, l'édition nouvelle d'Héphestion fournit une donnée de plus sur la doctrine d'Archélaüs; p. 368, 32, la doxographie de Démocrite s'enrichit d'un texte assez considérable, retrouvé récemment dans les cartonnages d'une momie de Hibeh. P. 323, 6 et 458, 7 M. Diels adopte décidément la correction Ἀνάξαρχος, etc., etc. Partout, l'on voit la trace d'une critique vigilante exercée par l'auteur lui-même sur la première forme de son œuvre.

Même dans les fragments proprement dits, les additions sont notables. Le lot d'Héraclite ne compte pas moins de cinq numéros nouveaux : l'un (67a), tiré d'un scholiaste inédit de Chalcidius (Héraclite compare l'âme de l'homme à l'araignée veillant sur sa toile), et quatre autres, douteux ou apocryphes (126a, 126b, 138 et 139). Ces quelques exemples suffisent. On voit que M. Diels ne se repose pas sur ses lauriers. La première édition dépassait toute attente. La seconde édition réussit encore à dépasser la première.

J. Bidez.

Giovanni Colasanti. **Fregellae, storia e topografia, con prefazione di G. Beloch** (Biblioteca di Geografia storica, volume I), Rome, Lœscher, 1906, 227 pages et 1 planche.

M. G. Beloch, professeur à l'Université de Rome, non content de diriger depuis 1891 les *Studi di Storia antica*, qui renferment plusieurs bons mémoires d'histoire grecque et romaine, vient de fonder une Bibliothèque de géographie historique, où seront publiées les *tesi di laurea* des élèves qui suivent son cours de géographie antique, créé en 1901. Le volume qui inaugure cette collection est une étude sur Frégelles. M. Beloch nous annonce, dans une courte préface, qu'il sera suivi d'autres monographies analogues, consacrées de préférence à celles des villes d'Italie dont l'histoire n'a pas été traitée encore avec toute la rigueur des méthodes scientifiques modernes.

Frégelles, vieille cité du pays des Volsques, transformée par les

Romains en colonie, a de bonne heure disparu ; elle fut détruite de fond en comble à l'époque des Gracques ; son emplacement même est resté longtemps incertain. M. Colasanti a réuni tous les textes anciens qui se rapportent à son histoire et toutes les données d'ordre archéologique qui éclairent sa topographie. Si le butin paraît maigre parfois, on n'en doit accuser que le sujet, un peu restreint, et non l'auteur, qui n'omet rien. Celui-ci a du moins le mérite, assez rare en pareille matière, d'éviter les digressions inutiles; l'exposé des vicissitudes de Frégelles ne lui est pas un prétexte à nous raconter toute l'histoire des Volsques et toute l'histoire de Rome : il s'en tient strictement aux justes limites d'une monographie.

Un premier chapitre décrit à grands traits la région du Liris : géologie, géographie, préhistoire; il est suivi de quelques pages sur le nom du fleuve et ses transformations à travers les siècles. La discussion des données topographiques occupe 70 pages (p. 29-104) ; c'est l'un des deux chapitres essentiels du livre. Frégelles se trouvait au Sud-Est du bourg actuel de Ceprano, sur la rive opposée du Liris. Une carte hors texte accompagne le volume ; les vestiges de constructions antiques, le périmètre probable de la ville, le tracé de la voie romaine, la position du pont de Fabrateria nova y sont marqués en rouge. De l'histoire de Frégelles avant l'établissement des Romains dans la vallée du Liris, on sait fort peu de choses. En revanche, l'histoire de Frégelles sous la domination romaine est bien connue (p. 129-181). M. Colasanti fait ressortir l'importance de la cité au IIe siècle avant J.-C., son développement économique et sa richesse; elle était alors la plus florissante des colonies latines. En 125, exaspérée par la résistance qu'opposait le Sénat aux revendications les plus légitimes du parti démocratique et des Latins, elle prit l'initiative d'un soulèvement contre Rome, devançant de vingt-cinq ans l'explosion de la guerre sociale ; elle ne fut pas suivie dans sa révolte et périt misérablement; Ceprano, qui lui succéda, n'était qu'un *praedium* de la *gens Caeparia*. En conclusion, l'auteur, s'aidant avec raison des textes du moyen âge, essaie de déterminer les confins du territoire de Frégelles, devenus ensuite ceux du *praedium Caeparianum* ou *Ceparanum ;* du côté d'Arpinum, il conteste vivement la thèse soutenue par Schmidt dans une dissertation qu'il déclare très médiocre (*Arpinum, eine topographisch-historische Skizze*, in : *Jahresbericht der Fürsten-und Landesschule St. Afra in Meissen*, 1900).

Maurice BESNIER.

Ernst KALINKA, **Antike Denkmäler in Bulgarien**, Vienne, 1906, in-4°, 439 p., une carte, 162 fig. dans le texte; Chez Hölder.

Cette publication qui fait partie des *Schriften der Balkancommission* (Antiquarische Abtheilung, IV) de l'Académie de Vienne contient la

reproduction par l'imprimerie ou le dessin d'un grand nombre de monuments romains découverts en Bulgarie au cours d'une expédition scientifique spéciale, ou conservés dans les musées du pays. Les noms de tous ceux qui ont aidé l'auteur figurent sur la couverture. Ces monuments sont de trois sortes : fragments d'architecture qui sont signalés au début du livre, fragments de sculpture rapportés à la fin pour la plupart et inscriptions grecques ou romaines. Naturellement tous ces documents ne sont pas inédits ; ils ont été publiés, soit par les organes de l'Académie de Vienne, soit par des revues locales ; ainsi sur les 458 numéros consacrés aux textes épigraphiques, 120 seulement sont édités, pour la première fois : mais l'obligation que s'est imposée l'auteur de donner des fac-simile de tout assure, même aux rééditions, une certaine nouveauté. De ces textes inconnus jusqu'ici peu ont une véritable importance (lettre mutilée d'un gouverneur? à une ville [n° 111]; dédicaces à des empereurs signalant des gouverneurs du pays [n°s 50, 51, 66, 67, 162]); le reste ne vaut que par le détail ; il suffira pour en juger de se reporter aux excellentes tables qui terminent le volume.

Les monuments figurés ne sortent pas non plus de la banalité ordinaire aux bas-reliefs provinciaux : groupes mythologiques, banquets funéraires, cavaliers thraces. Le plus curieux est peut-être une stèle de Varna (n° 149, cf. p. 371) où l'on voit le buste d'Hélios entouré de divinités diverses ; M. Kalinka lui a consacré une discussion intéressante. En somme, publication très soignée, digne du corps savant dont elle émane.

R. Cagnat.

G. Macdonald et Alex. Park. **The Roman Forts on the Bar Hill.** Glascow, 1906, in-8°, chez James Maclehose et fils, 150 p. et 4 planches.

Ce livre contient le résultat des fouilles opérées en 1902-1905 aux frais de M. Whitelaw de Gartshore, possesseur du terrain exploré. Elles ont mis au jour les restes d'un fortin du vallum d'Antonin, occupé par la cohorte I *Baetasiorum civium romanorum*. Ce fortin a succédé à un camp plus petit, orienté différemment et formé d'une simple levée de terre, qui serait une création d'Agricola (81 ap. J.-C.). La forteresse qui le remplaça remonte, au contraire, à Antonin le Pieux. On y a retrouvé les édifices habituels à ces établissements, le *praetorium*, avec sa division tripartite, les portes, des thermes et la trace des campements des soldats, construits, semble-t-il, en bois, ce qui est digne d'être noté. Peu d'objets ont été retirés des décombres. A signaler cependant quelques chaussures.

R. C.

Cartulaire de la ville de Gand (Oorkondeeboek der stad Gent), publié par ordre de la Commission des Archives de Gand, sous la direction de V. Van der Haeghen et H. Pirenne. Deuxième série : chartes et documents. Tome I : Liber traditionum Sancti Petri Blandiniensis, publié par Arnold Fayen. — Gand, F. Meyer, Van Loo, 1906. In-8° de xiii-311 pages.

La ville de Gand s'honore grandement en publiant les monuments de son histoire. Le Cartulaire qu'elle a entrepris comprend dans une première série les comptes de la cité, commençant en 1280 ; comme début de la seconde série des chartes et documents nous avons aujourd'hui le livre des anciens actes de donations en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre. Ce recueil rédigé au xie siècle d'après un texte analogue, d'un siècle antérieur, et d'après les documents originaux, a été continué jusqu'à la fin du xiie ; même une charte de 1219 y a été insérée. En l'absence de la plupart des originaux, il revêt une importance exceptionnelle, en nous faisant connaître l'histoire et l'organisation primitive de l'abbaye en question, si riche et si célèbre à l'époque carolingienne. A la vérité, il n'était pas resté inconnu et plusieurs auteurs récents l'avaient étudié ou publié en partie, mais il était réservé à l'excellent paléographe qu'est M. Arnold Fayen, membre de l'Institut historique belge de Rome, de nous en donner une édition définitive. Les notes et les références qu'il y a ajoutées aideront à corriger les défectuosités du texte, à dater l'époque où les originaux ont été rédigés et à reconnaître les personnages qu'ils intéressent ou les événements auxquels ils se rattachent.

L.-H. Labande.

Inventaire analytique des diversa Cameralia des Archives vaticanes (1389-1500), au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, par D. Ursmer Berlière,... — Rome, institut historique belge ; Namur, V. Delvaux ; Paris, H. Champion, 1906. In-8° de ix-328 pages (Institut historique belge de Rome).

L'activité de Dom U. Berlière, digne des Bénédictins de la grande époque, vient de gratifier l'histoire de la Belgique d'un recueil de documents, que leur enfouissement dans les 53 premiers volumes des *Diversa Cameralia* aux Archives du Vatican, avait rendus inaccessibles jusqu'aujourd'hui. On sait que les scribes de la Chambre apostolique conservaient dans ces recueils tous les actes qu'ils ne pouvaient, dès la fin du xive siècle, faire rentrer dans les séries déjà existantes. Aussi, comme le dit fort bien D. Berlière, « c'est un fouillis de documents de tous genres, où l'on trouve les correspondances des camériers avec leurs agents, des mandats et des décisions en matière financière, les nominations d'employés, ordres de paiement, passeports et franchises, des lettres de recommandation, des actes concernant l'administration des douanes, des engagements militaires, des visites *ad*

limina, des lettres de sacre et d'ordination, les procès d'exemption pour les *curiales* dispensés de la résidence personnelle dans leurs bénéfices, des vidimations d'actes tirés des registres d'obligations et de quittances, au milieu desquels se sont parfois glissées des copies de bulles et de motu proprio. » Les recherches de documents sur tel ou tel sujet y sont pour ainsi dire impossibles : grâce au savant directeur de l'Institut historique belge, les érudits possèderont au moins la substance de ceux qui s'y trouvent concernant les personnages, églises, monastères ou bénéfices des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai. Bien mieux même, 57 pièces, particulièrement caractéristiques ou importantes, ont été publiées intégralement en annexe à l'inventaire.

Ces documents sont évidemment précieux pour la connaissance de la curie romaine, de ses fonctionnaires, l'administration des finances pontificales, mais ils ont cet intérêt plus particulier qu'ils montrent les relations des prélats et bénéficiers avec la cour de Rome et la place occupée par les Belges dans les bureaux de la chancellerie pontificale ou dans la chapelle papale. A plusieurs points de vue, ces derniers renseignements sont à noter et les historiens de l'art devront en faire leur profit. Les migrations des peintres flamands ou hollandais vers le midi de la France et l'Italie leur deviendront plus explicables ; le milieu où ils se transplantèrent leur apparaîtra plus familier. Dans cet inventaire de titres recueillis par des agents financiers, on ne peut guère cependant espérer trouver des documents précis sur les artistes eux-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. D. Berlière a signalé d'abord, puis publié un contrat passé par Jean Hasemant, du diocèse de Tournai, pour l'exécution de tapisseries de haute lisse destinées à François de Conzié, archevêque de Narbonne, camérier du pape et son légat à Avignon (20 juin 1430). Déjà l'on savait que les tapisseries d'Arras avaient au xve siècle grande vogue dans l'ancienne ville pontificale ; on sera heureux de connaître un des propagateurs de cet art dans le midi de la France. Mais, je le répète, c'est là un document isolé et l'on regrette que les clercs de la Chambre apostolique n'en aient pas eu de nombreux à enregistrer dans ce genre.

L.-H. Labande.

R. Sabbadini. **Le scoperte de' codici latini e greci nei secoli XIV e XV.** — Florence, Sansoni, 1905 ; IX-233 pages in-8°.

La « Biblioteca storica del Rinascimento », dirigée par M. F. P. Luiso, avait fort heureusement débuté en 1903 avec les *Précurseurs de la Renaissance* de E. Müntz, remis au point, et élégamment traduits en italien par les soins de M. G. Mazzoni ; elle continue avec un bonheur égal, pour le moins, par une œuvre d'érudition solide due à l'infatigable historien de l'humanisme, M. R. Sabbadini. Celui-ci,

dont les volumes antérieurs, les dissertations et les moindres articles sont si légitimement appréciés, a voulu présenter ici, en une synthèse vraiment suggestive, l'histoire de la découverte des manuscrits grecs et latins depuis l'aurore du XIVe siècle jusqu'à l'extrême fin du XVe. On ne peut qu'admirer l'information vaste et précise dont témoignent ces pages; il faut s'être essayé à ce genre de recherches pour se figurer quelle quantité de fiches, patiemment recueillies au cours de dépouillements méthodiques, représente un ouvrage comme celui-ci! Et de la multitude des faits adroitement groupés, se dégagent des idées générales : sur l'influence médiocre, en fin de compte, exercée sur la Renaissance par le génie grec, si on la compare à l'influence latine, sur le chemin qu'a suivi cette passion pour les livres anciens, née à Vérone dès le début du XIVe siècle, merveilleusement cultivée à Florence et à Rome, et qui n'atteint Naples qu'à une époque relativement tardive. Les renseignements nouveaux, les points de vue originaux abondent dans chacun de ces chapitres, dans la moindre de ces notes. Pour n'en citer qu'un seul exemple, M. R. Sabbadini relève sensiblement le rôle de Boccace comme « découvreur » d'œuvres classiques : très inférieur à son grand ami Pétrarque par la maturité de l'esprit et par la largeur des vues, Boccace a pourtant, comme érudit, des titres de premier ordre à faire valoir [1].

Un double index — des œuvres et des personnes, indispensable d'un livre de cette nature — complète cette très importante publication.

Henri HAUVETTE.

Altnordische Sagabibliothek. XI. Kristnisaga, etc. herausgegeben von B. Kahle. Halle a. S. Max Niemeyer, 1905. M. 5.

En ce XIe volume de la « Altnordische Sagabibliothek », que dirigent MM. Cederschiöld, H. Gering et E. Mogk, M. B. Kahle publie quatre sagas particulièrement importantes pour l'histoire religieuse de l'Islande. La première, la « Kristnisaga », dit les événements compris depuis la mission envoyée par l'évêque saxon Friedrich (981-985) jusqu'à la mort de l'évêque Gizurr Isleifsson, en 1118. Dans la deuxième, « Thattr Thorvaldsens vidhförla », nous avons toute la vie de Thorvaldr Kodhransson : sa jeunesse passée en

1. Peut-être le plaisir que j'ai pris à trouver ce point de vue développé magistralement par M. R. Sabbadini est-il tout personnel : je me souviens en effet d'avoir écrit il y a quelque treize ans (*Mél. d'arch. et d'Histoire*, Rome, t. XIV, 1894, p. 52) à propos du ms. Laur. 33. 31, dont M. Sabbadini fait ici grand état : « Il ne serait pas sans intérêt, au point de vue de l'érudition de Boccace, d'examiner ce recueil de textes copiés et minutieusement annotés par lui. » M. S. a pu négliger les indications très insuffisantes que j'avais données alors sur ce manuscrit; mais je crois devoir rappeler qu'avant l'article fort inexpérimenté auquel je me reporte, personne n'avait affirmé, ou plutôt prouvé, que le ms. Laur. 33. 31 fût un autographe de Boccace.

expéditions avec les vikings; son baptême par l'évêque Friedrich ; sa mission en Islande, durant laquelle, s'il ne réussit pas à convertir l'île, il posa du moins les fondements sur lesquels son successeur put bâtir ; enfin ses dernières années à l'étranger et sa mort. La troisième, « Thattr Isleifs biskups Gizurarsonar », donne quelques détails de la vie de l'évêque Isleifr ; tandis que dans la quatrième, « Hungrvaka », l'auteur fait l'histoire du premier évêché islandais, celui de Skalaholt, de sa fondation par l'évêque Isleifr en 1056, jusqu'en 1176. Indépendamment de l'intérêt politique et religieux que présentent ces sagas, il s'y trouve nombre de détails sur les mœurs et coutumes du temps, sur les croyances et pratiques du passé païen. Curieuse strophe par exemple que celle dans laquelle il est fait à l'évêque Fridrekr et à Thorvaldr les mêmes reproches qu'Odin adressait à Loki : à l'évêque de s'être changé en femme et à Thorvaldr d'en avoir eu neuf enfants ; et ce passage, où un bersekr provoque l'évêque en combat singulier afin de prouver si réellement le Dieu nouveau est plus fort que les anciens. Le texte de ces quatre sagas, dont le nom de M. Kahle garantit l'exactitude et la correction, n'est pas seulement accompagné de nombreuses notes explicatives; il est, en outre, précédé d'une introduction sur l'auteur, la composition, le style, les sources, l'âge, les manuscrits et éditions de chaque saga et suivi de deux index des noms de personnes et des noms de lieux ainsi que d'une table chronologique de 981 à 1176.

Léon Pineau.

Louis Maigron. **Fontenelle.** L'homme, l'œuvre, l'influence. Paris, Plon, 1906. In-8°, p. 432. Fr. 7,50.

Fontenelle semble redevenir populaire : après MM. Glachant et Laborde-Milaà, M. Maigron vient de lui consacrer une copieuse étude. Elle ne paraît pas cependant avoir utilisé des matériaux plus neufs et ses conclusions ne diffèrent pas trop non plus de celles où étaient arrivés ses prédécesseurs. M. M. s'est étendu plus qu'ils n'avaient pu le faire sur la biographie et l'œuvre littéraire de Fontenelle. Il a traité en d'agréables chapitres de la jeunesse de son auteur, élève précoce des Jésuites et lauréat des concours provinciaux, de ses débuts au *Mercure* et au théâtre, de son entrée à l'Académie des sciences, enfin de sa longue et brillante carrière d'aimable égoïste et de philosophe à la mode. Cette première partie, bien qu'elle empiète parfois sur les divisions suivantes, était néanmoins utile pour situer les différentes œuvres de Fontenelle et donner une vue d'ensemble de son activité. Seulement le biographe aurait dû user avec plus de ménagement de ses sources : tous ces témoignages louangeurs de Trublet, Le Cat, Garat et autres, malgré les réserves qu'y ajoute M. M., ne nous apprennent rien d'assez précis et manquent d'objectivité. Quant

à l'œuvre littéraire, elle est si pauvre, qu'il ne valait pas la peine d'y tant insister et de reprocher si souvent à Fontenelle de relever des fadeurs de Mascarille la fatuité de Trissotin : pourquoi s'attarder à ce jeu si facile d'accabler Cydias? Un peu plus de rapidité eût été ici à sa place, comme aussi pour l'esthétique de Fontenelle, si sèche et si étroite, et sans nous faire grâce de l'éternelle discussion de la supériorité des Modernes sur les Anciens, l'auteur eût pu sans inconvénient se dispenser de reprendre avec tant de détails une question si rebattue.

Les deux parties suivantes sont consacrées à l'œuvre philosophique et scientifique de Fontenelle ; ce sont les plus solides du livre. L'auteur a longuement analysé et avec justesse les *Dialogues des Morts*, le traité *De l'origine des fables* et l'*Histoire des Oracles*, en y montrant l'écrivain paradoxal et impertinent, le cartésien raisonneur, le maître de scepticisme de notre dix-huitième siècle et l'aïeul des Encyclopédistes. M. M. semble s'exagérer parfois la qualité de la pensée de son philosophe ; il y a bien des raisonnements spécieux et superficiels dans beaucoup de passages qu'il cite. Quant à l'œuvre scientifique, je ne sais si l'interprétation satisfera tous les lecteurs; d'ailleurs ce serait à un savant à traiter le problème. Le biographe s'abrite bien derrière l'autorité de M. Bertrand, mais le jugement de l'historien de l'Académie des sciences est trop sommaire pour nous éclairer dans la matière. Après tout ce que dit M. M., la valeur scientifique de Fontenelle reste bien suspecte, et si nous suspectons le savant, quelle confiance mérite le vulgarisateur? Au lieu de faire de si nombreux emprunts aux *Éloges* et de s'arrêter si complaisamment sur des anecdotes, j'aurais aimé que M. M. prît un cas scientifique ou deux, et les étudiant en détail à l'aide de ce que l'information moderne a solidement établi, montrât comment Fontenelle les avait compris, s'il les avait réellement bien jugés et quelle idée il avait contribué à répandre d'eux. Le dernier chapitre enfin, l'influence de Fontenelle, n'est guère qu'une reprise des conclusions des parties précédentes. C'est d'ailleurs la marque générale du livre : il eût dû être plus serré ; involontairement il rappelle l'ordonnance lâche et l'allure lente d'un cours public de Faculté avec toutes les généralités élégantes que comporte le genre. M. M. dont l'information est très abondante, a disséminé dans ses notes de précieux renseignements sur les éditions, les traductions, les imitations, la popularité des œuvres de Fontenelle ; il avait là les éléments essentiels pour ajouter plus d'autorité à sa conclusion. Il ne nous en a pas moins donné de l'homme, du bel esprit et du philosophe une étude nourrie, un peu indulgente peut-être, mais très consciencieuse et agréablement présentée.

L. R.

G. Ancey et E. A. Eustache. **Joseph Autran.** Sa Vie et ses Œuvres. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-16, pp. xv-291.

Nous étions très peu renseignés sur Autran : on n'avait sur lui que de brefs articles de journaux ou de revues et les souvenirs qu'il nous a laissés lui-même dans l'autobiographie de sa *Maison démolie*[1]. MM. Ancey et Eustache ont comblé une véritable lacune en recherchant dans les archives municipales et familiales et dans la presse locale tous les documents nécessaires à une biographie que l'auteur des *Poèmes de la Mer* eût depuis longtemps méritée. Toute la carrière d'Autran est exclusivement littéraire : elle débute par une représentation tumultueuse d'*Antony* qui fut la bataille d'Hernani des Marseillais et égara dans le camp romantique le cousin de Chénier ; elle s'écoula tout entière au cœur du vieux Marseille ou dans des châteaux-bastides de Provence, à Pradine et à la Malle, cadre intime que le gendre d'Autran, M. Jacques Normand, a su faire revivre devant nous dans une agréable préface ; à peine s'interrompit-elle par de courts voyages, une excursion en Italie et quelques visites à Paris, dont celle de 1848 fut marquée par le grand succès dramatique de *la Fille d'Eschyle*. A sa ville natale Autran dut avec ses premières inspirations d'illustres rencontres : Lamartine en 1832, Chateaubriand en 1838, le jeune duc d'Aumale en 1843, Liszt l'année suivante, plus tard les deux Dumas ; mais ce ne furent que de brillants et rapides épisodes dans son existence, tandis que de solides amitiés, celles de Méry, Laprade, Reboul, Pontmartin, y furent longtemps et intimement mêlées. Si l'on doit féliciter les auteurs d'avoir avec une rare conscience relevé les incidents de cette vie simple et active, il est presque permis de regretter que la biographie intérieure, la formation du caractère, des idées, du talent d'Autran, n'aient pas davantage attiré leur attention. La seconde moitié du livre qu'ils ont consacrée à étudier son œuvre eût mieux signalé tout ce qui la rattache à la réalité et ce qui est aussi en elle, il faut bien l'avouer, convention et jeu d'esprit. Malgré leur indépendance de jugement, ils se sont montrés peut-être un peu indulgents au talent d'Autran, si abondant et si facile. Mistral qui certainement l'a fait oublier, le louait pour son « parfum agreste et maritime », pour « la couleur et la poésie provençales qu'il avait mises plus que tout autre dans le vers français ». Sans manquer aux devoirs de la piété provinciale, les auteurs auraient pu rechercher si ces éloges étaient fondés et si Autran peut encore passer pour l'interprète autorisé de la Méditerranée et de la Provence.

L. R.

1. Il eût fallu du moins ne pas oublier l'excellent livre que M. Biré a écrit sur Pontmartin (Paris, Garnier, 1904) et qui est plein de documents et de souvenirs relatifs à Autran.

Edouard Maynial. **La vie et l'œuvre de Guy de Maupassant.** Paris, Société du Mercure de France, 1906; in-12 de 299 pages.

Une contradiction apparaît, au moins dans les termes, entre l'introduction et la conclusion de cette biographie de Maupassant. « Toute sa vie n'appartint pas à la littérature, écrit M. Maynial, page 7; entre l'une et l'autre, il avait établi une distinction scrupuleuse qu'il faisait jalousement observer... » Et au contraire, page 295 : « Sa vie entière appartint à l'œuvre qu'il portait en lui, qui le maîtrisait et l'entraînait impérieusement... » Je me demande si M. M. s'est mis d'accord avec lui-même sur ce point essentiel : s'il admet, avec M. Roujon, qu'en Maupassant « l'œuvre et l'homme ne font qu'un », n'a-t-il pas le devoir de violer sur certains points la « discrétion hautaine où se renfermait Maupassant » et de compléter, s'il se peut, son information biographique? S'il estime, avec l'auteur de *Fort comme la mort* lui-même, que l'auteur ne doit rien au public que ses livres, et que le public n'a pas le droit de connaître de lui autre chose que son œuvre, n'est-il pas indiscret en consacrant un quart de son volume à la maladie et la mort du malheureux écrivain? De cette discordance, qui a peut-être son origine dans la répartition fort inégale des renseignements que nous possédons, résulte pour le lecteur une certaine gêne.

Cette incertitude d'intention mise à part — et elle frappe moins au cours de la lecture qu'une fois le livre refermé — il faut louer à peu près sans réserve le soin, l'intelligence et le ton de cette étude où pour la première fois se trouve retracée dans son ensemble la carrière de l'admirable réaliste. Une documentation fondée sur le gros livre de M. Albert Lumbroso [1] et sur les aimables dialogues où deux amis de Maupassant se sont conté naguère, pour l'agrément de leurs lecteurs, leurs souvenirs respectifs (cf. *Revue*, 1903, t. LV, p. 278), et augmentée de tout ce que les journaux et les périodiques peuvent révéler d'intéressant; une franche sympathie qui ne se guinde jamais, dans l'expression, jusqu'à l'hyperbole; les quelques « milieux » essentiels où s'est développé Maupassant, pays normand, Seine canotière, Côte d'azur, évoqués sobrement [2]; une juste appréciation du mérite littéraire de ces œuvres qui offrent, dit M. M., « très peu de prise au bavardage de la critique » : autant de qualités qui assurent les consonnances désirables entre cette biographie et son objet. Le recul fait

1. Certains détails auraient pu être précisés : comment doit-on mettre d'accord, p. 17 : « les Maupassant vinrent se fixer en Lorraine à la suite de Marie Leczinska » et p. 18 : « la famille de Maupassant s'établit en Normandie vers le milieu du XVIIIe siècle » ?

2. Quelque longueur dans le récit des négociations entre Maupassant et l'éditeur Havard (p. 141 et suivantes). Les pages consacrées à la guerre de 70 et à son influence sur l'écrivain devraient, en bonne justice, être développées : car il y a eu, là aussi, une sorte de « milieu » dont l'emprise devait être singulièrement durable sur l'imagination et la pensée de l'auteur de cet inachevé *Angelus*.

sans doute encore défaut pour une estimation définitive de la grandeur littéraire du maître conteur : M. M. aurait pu marquer davantage ce qui, dans son œuvre, témoigne d'un effort vers des formes d'art plus générales et plus compréhensives que cette franche observation du réel qui avait été son point de départ et qui reste son incontestable supériorité [1].

F. Baldensperger.

Maurice Dumoulin. **Figures du temps passé.** Paris, Alcan, 1907, in-16, 284 pages, 3 fr. 50.

M. Dumoulin s'excuse dans l'avant-propos d'avoir inscrit sur la couverture de son livre un sommaire qui semble promettre plus qu'un volume ne peut tenir ; il a voulu simplement « noter ce qui dans des publications récentes pouvait apporter une contribution utile et nouvelle à ce que nous savions déjà ». Ainsi les mémoires de Mme du Hausset lui permettent de donner un peu de vigueur au portrait généralement effacé que l'on retrace de Louis XV et de relever « le fatalisme morbide et triste qui le fit ce qu'il fut » (p. 59) ; la correspondance du bailli de Virieu de fixer « l'action puissante et prépondérante » (p. 123) de la foule dans certaines journées de la Révolution ; les souvenirs du marquis d'Hautpoul d'expliquer le caractère du comte de Chambord (p. 202-212).

A côté de comptes rendus que nous ne pouvons énumérer, nous indiquerons certains chapitres plus personnels ou même tirés de documents inédits : un essai sur les livres de raison dans lequel nous lisons quelques extraits (p. 33-36) d'un cahier écrit par un modeste vigneron et découvert par l'auteur ; une notice sur les lettres de noblesse de Claude Périer, père de Casimir Périer (p. 46) ; un fragment intitulé assez improprement conspiration du général Malet car les premières pages sont consacrées à la vie [2] du général avant sa disgrâce, et les dernières à Louis Boccheciampe, préfet de la Seine pendant quelques heures ; des souvenirs personnels sur le premier et dernier amour de Berlioz dont M. D. a connu l'objet, une dame Estelle Fornier que l'on n'avait pas identifiée jusqu'à ce jour. Citons encore une étude sur le président Krüger, et, à notre tour, nous aurons signalé « les traits nouveaux épars » dans le livre de M. Dumoulin [3].

A. Biovès.

1. Il semble probable que Tourgueneff, en proposant à Maupassant, quelques mois après la mort de Flaubert, d'étudier une série de grands écrivains étrangers, avait en vue cet élargissement de l'art chez son jeune ami ; on pourrait trouver ailleurs d'autres indices du même souci.

2. Les renseignements sur la vie du général Malet en 1792-1793 auraient pu être complétés.

3. P. 68 « Joseph II, son *père* », lire son frère ; p. 280, les Baussi Rossi sont non à *Nice*, mais en Italie ; Krüger habitait le quartier Garavan à Menton.

Karl BÜCHER, **Die Entstehung der Volkswirtschaft,** 5e éd., fortement augmentée et améliorée. Tübingen, Laupp, 1906. In-8e, XI-463 p. Index.

Ludo Moritz HARTMANN. **Ueber historische Entwickelung.** Gotha, 1905, Andreas Perthes. In-8e, VI-82 pp.

I. Les éditions du livre célèbre de M. B. se succèdent avec une rapidité qu'expliquent la nouveauté des thèses qui y sont soutenues et le brillant talent de l'auteur. La 4e, parue en 1904, avait 456 p. Celle-ci n'en compte qu'une douzaine de plus et cependant l'ouvrage s'est accru de deux chapitres nouveaux; mais on a gagné de la place en allégeant l'appareil des références.

Je ne reviendrai pas sur ce qu'il y a de solide ou de fragile dans les conceptions générales que M. B. se fait de l'évolution économique. Pour les deux chapitres nouveaux, l'un, *Morphologie sociale d'une ville médiévale*, est la reprise d'une étude, insérée dans la première édition, sur la ville de Francfort; mais M. B. fait de cette monographie locale le point de départ d'un exposé d'ensemble sur la composition démographique et professionnelle des villes d'autrefois. Il a même fait précéder cet exposé d'un chapitre plus général encore [1], *Types de grandes villes pendant cinq millénaires*, esquisse hardie de sociologie comparée. M. B. retrouve le type de la ville égyptienne dans les capitales soudanaises. Il ne parle que par allusion des agglomérations chinoises. Pour le Moyen Age, il généralise trop les résultats de l'expérience allemande : si les villes allemandes sont nées surtout de communes rurales, cela est moins exact des pays plus fortement romanisés et surtout des pays méditerranéens. De même si les villes allemandes ne dépassaient pas, au XVe siècle, la population d'une *Kleinstadt* (20,000 h. au plus) cela n'est vraisemblablement pas applicable à la France ou à l'Italie [2].

Si M. B. expose avec ampleur l'évolution du type urbain, par contre, il néglige complètement l'analyse, si magistralement menée par Ratzel, des causes du phénomène urbain. L'absence des considérations géographiques conduit M. B. à établir entre les établissements humains des distinctions factices. Il dit (p. 378) que de nos jours le concept de ville est devenu vide de sens, et qu'on ne doit plus distinguer les lieux habités que par le chiffre de la population. C'est ne pas tenir compte du caractère spécifiquement urbain ou rural de ces établissements, et du mode de peuplement. Une commune bretonne, composée de hameaux dispersés et populeux, et dont le bourg n'a qu'une existence périodique comme centre administratif, cultuel et commercial, n'est pas une ville, malgré le chiffre relativement élevé de ses

1. Lire à la table : « *Register*, S. 453 » et non 435.

2. Pour montrer le rapport des *Grossstädter* à l'ensemble de la population dans les colonies, M. B. cite l'exemple des États-Unis, mais non l'exemple australien qui est bien plus stupéfiant.

habitants; une petite bourgade provençale, dont les maisons se serrent sur un piton, est, même avec une faible population, une petite ville.

II. Il faut avoir la franchise de l'avouer : la pratique de la langue allemande et une certaine habitude de la gymnastique philosophique ne suffisent pas toujours à rendre intelligibles les six conférences de M. Hartmann sur l'Évolution historique, « introduction à une sociologie historique [1] ». Et quand on a enfin pénétré ces mystères abstrus, le résultat auquel on aboutit est assez mince. L'auteur croit avoir expulsé tout élément mystique et métaphysique de l'histoire parce que « le concept de finalité est remplacé par celui d'évolution, le vouloir conscient par l'adaptation et la sélection »; il néglige de se demander si le concept d'adaptation n'implique pas lui même une sorte de finalité subconsciente. Il emploie de longs détours pour arriver à établir qu'il faut faire une part au hasard dans l'histoire. On s'en doutait quelque peu. Et il n'était peut-être pas nécessaire d'une philosophie si compliquée pour établir que c'est le besoin qui pousse les colons à se réfugier sur la terre du gros propriétaire, le besoin qui crée le commerce, le besoin d'un marché permanent et d'une suffisante sécurité qui conduit aux « synœkismes » urbains. On savait aussi par ailleurs que la ville permet la division du travail, la distinction des professions, la spécialisation, les associations plus vastes, la manufacture, la fabrique; que « l'esprit capitaliste n'est pas une cause de ces phénomènes, mais un phénomène d'adaptation de la conscience humaine à cette évolution ».

Faut-il croire que la sociologie n'est autre chose que l'art d'enfermer en des formules hérissées les vérités les plus courantes de l'histoire?

H. HAUSER.

Die allgemeinen Grundlagen der Kultur der Gegenwart von W. LEXIS, FR. PAULSEN, G. SCHÖPPA, A. MATTHIAS, H. GAUDIG, G. KERSCHENSTEINER, W. v. DYCK, L. PALLAT, K. KRAEPELIN, J. LESSING, O. N. WITT, G. GÖHLER, P. SCHLENTHER, K. BÜCHER, R. PIETSCHMANN, F. MILKAU, H. DIELS. Berlin et Leipzig, Teubner, 1906, gr. 8°, p. 671. Relié. Mk. 18.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent la vaste entreprise dont M. Hinneberg a pris l'initiative : quelques-unes de ces larges synthèses de nos connaissances actuelles qu'il a demandées à la collaboration des spécialistes les plus compétents leur ont été déjà signalées. Le présent volume qui ouvre la collection se propose de présenter une description complète des assises sur lesquelles repose l'édifice de la civilisation contemporaine : c'est-à-dire, en première ligne, les écoles à tous

1. Ces six conférences sont groupées deux à deux sous trois chefs : Loi et hasard, Evolution, Progrès.

leurs degrés, puis tout ce qui, à côté d'elles, est agent de culture, musées, expositions, musique, théâtre, presse, livre et bibliothèques. Les auteurs de ces 18 chapitres ont eu tous le souci de retracer d'après les meilleures sources l'évolution dans le passé de chacun de ces organes spéciaux de notre civilisation moderne. Peut-être cette préoccupation du point de vue historique a-t elle été excessive, d'autant que ces esquisses rétrospectives peuvent se lire ailleurs. Dans certaines de ces monographies, la part réservée à la période actuelle s'est trouvée par là même bien trop restreinte : dans l'article sur le Livre, par exemple, elle a obtenu une page á peine et en fait quelques lignes seulement. On n'a donc pas assez un tableau de la civilisation « contemporaine », comme le promet le titre général. Le lecteur sera moins surpris d'y rencontrer surtout la description de la culture allemande, quelquefois même plus particulièrement prussienne, et seulement d'une façon isolée et inégale des aperçus sur l'évolution parallèle des peuples voisins. La tâche eût été énorme, il est vrai, et on ne saurait songer à reprocher sérieusement cette réduction de plan aux collaborateurs de M. Hinneberg. D'ailleurs, quelques uns d'entre eux ont fait de très intéressants rapprochements entre l'Allemagne d'une part et de l'autre la France (en particulier pour l'enseignement technique), l'Angleterre ou l'Amérique, et ces regards jetés sur l'étranger ajoutent un mérite de plus à leur étude. Les considérations théoriques ont reçu parfois aussi un développement excessif et quelques auteurs ont trop remplacé une analyse patiente et désintéressée de ce qui est par un *hoc erat in votis* que le cadre de l'ouvrage ne paraissait pas admettre dans ces proportions; c'est vrai surtout du chapitre sur l'Enseignement secondaire des jeunes filles et de celui sur la Musique. Les étrangers ne seront pas étonnés de la tendance nationaliste ou étatiste de ces pages et de bien d'autres; elle est la caractéristique générale des conclusions des divers chapitres et donne comme une empreinte officielle à ce livre dédié à l'empereur d'Allemagne par son éditeur.

Il ne m'est pas possible de passer en revue chacun des articles dont se compose le recueil, mais je tiens à signaler ceux qui m'ont paru le plus suggestifs, ou le mieux documentés. En tête, M. Lexis, qui a écrit la Préface de cette nouvelle Encyclopédie, a traité d'une façon très attachante des conditions de la civilisation, des forces individuelles et sociales qui la dirigent, des influences géographiques et ethnographiques qu'elle subit et des lois de son évolution. M. Paulsen a fourni le second chapitre sur la culture moderne et le septième sur l'Enseignement à l'Université. La monographie de M. Schöppa sur l'École primaire est une des mieux venues du livre avec celles de M. Pallat sur les Musées et de M. Lessing sur les Expositions. Il y a un parallèle assez neuf des écoles protestantes et des écoles catholiques dans l'article de M. Matthias sur l'Enseignement secondaire avec une apologie des collèges des Jésuites dont l'érudition allemande n'est pas

coutumière. M. Schlenther a écrit sur le Théâtre une esquisse bien vivante où l'on sent l'homme de métier; on y trouvera des aperçus originaux et des conseils un peu inattendus, comme le souhait qu'il exprime d'un retour aux troupes nomades. L'article de M. Bücher sur le Journalisme est un de ceux qui offrent le plus de points de comparaison entre l'Allemagne et les autres États, il est plein de menus détails et terminé par une importante bibliographie. Un des derniers chapitres enfin, sur les Bibliothèques, dû à M. Milkau, a droit aussi à une mention pour son esquisse savante et pittoresque du régime des bibliothèques au XVIII[e] siècle. Il faudrait entrer dans plus de détails que ne le permet la place dont je dispose pour signaler tout ce qui, dans le reste des autres contributions, mériterait d'être relevé. Toutes offriront aux lecteurs des renseignements précis et sûrs, agréablement présentés et d'une forme plus soignée que dans la plupart des ouvrages analogues en Allemagne. Un index termine le volume dont l'exécution est très satisfaisante [1].

L. R.

Wilhelm Wackernagel. **Poetik, Rhetorik und Stilistik.** Dritte Auflage. Halle a. S. 1906. Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. In-8°, pp. XIV, 605. mk. 10.

Cette œuvre du savant et si fécond germaniste remonte déjà bien loin, puisqu'elle doit son origine au cours que Wackernagel professa à l'Université de Bâle, en 1836-1837 ; mais le manuscrit qui ne fut édité qu'après sa mort — la 1[re] édition est de 1873 — avait été constamment pendant plus de trente ans enrichi de corrections et de notes qui la rapprochent de nous. M. L. Sieber l'avait publiée pour la première fois et en avait donné en 1887 une deuxième édition ; voici la troisième, due aux soins de M. Jakob Wackernagel. Elle est conforme aux précédentes, à quelques détails extérieurs près, mais elle s'est heureusement augmentée d'un index.

Le livre a certainement vieilli, en particulier pour tout ce qui touche aux questions de principes ; il est fondé sur une esthétique qu'il est difficile aujourd'hui de ne pas trouver trop étroite. Mais il n'en conserve pas moins une réelle valeur grâce à l'information si étendue et si sûre de W. Il n'a pas voulu, dit-il, faire œuvre didactique, mais écrire comme « l'histoire naturelle de la poésie », en en décrivant les genres, en étudiant l'origine de chacun de leurs caractères et surtout leur évolution. Sur l'épopée, la poésie lyrique et le drame et toutes les variétés nées d'un de ces types primordiaux ou de leur fusion, la Poétique abonde en pages substantielles, intéressantes surtout par les rapprochements constants que fait le critique des diverses littératures. Celles de l'antiquité classique ne lui étaient pas

1. P. 277, une citation de Gréard est inintelligible ; p. 399, revanche *pour* Sadowa est un germanisme.

moins familières que les littératures germaniques et il ne s'interdit même pas des incursions dans la poésie des peuples romans ou slaves. De plus on sait que W. appartenait à cette génération de savants qui ne se contentaient pas d'étudier la poésie, mais la cultivaient aussi et le lecteur devine que la science de l'érudit s'accompagne partout du sens délicat du poète. On ne manquera pas sans doute de trouver çà et là des démonstrations infirmées par des études plus récentes et cette rigueur qu'a mise l'auteur à établir sa doctrine d'un évolutionnisme littéraire pourra sembler sur certains points excessive. Il est regrettable que le dernier éditeur de la *Poetik* n'ait pas sobrement indiqué dans des notes ces côtés par où l'ouvrage est dépassé; cette mise à jour, sans rien lui ôter de son mérite, en eût fait un livre encore utile à consulter.

Les deux autres parties, la *Rhetorik* et la *Stilistik*, forment deux études de moindre étendue et elles ont aussi moins de valeur. W. dans la Rhétorique fait pour les genres de la prose ce qu'il a fait dans la première partie pour les genres poétiques; mais ici on sent trop que sa démonstration est insuffisante. Quand il traitait de la poésie, il se trouvait devant un développement plus arrêté, immobilisé pour ainsi dire, et il l'a analysé presque toujours avec beaucoup de bonheur; pour la prose il n'en était pas de même, et ce qu'il dit par exemple de l'histoire ou du roman est trop en contradiction avec les formes que l'une et l'autre ont revêtues dans la période contemporaine. La Stylistique enfin — nour l'appellerions plutôt Rhétorique avec nos habitudes de langage — étudie dans trois chapitres les différentes qualités du style, suivant qu'il appartient à des genres s'adressant à la raison, à l'imagination ou au sentiment: style de la prose didactique, style de l'épopée et du drame, avec l'étude très complète des différentes figures et tropes, enfin style de l'éloquence et de la lyrique. Ici encore c'est par le détail historique, par les remarques puisées dans son immense lecture, par les rapprochements ingénieux que cette dernière partie de l'ouvrage mérite de n'être pas oubliée. Comme les précédentes, elle est un complément au *Lesebuch* qu'avait publié W. et qui a gardé sa valeur; avec elles aussi elle pourra, mais imparfaitement, remplacer l'histoire de la littérature qu'il ne lui fut pas donné d'achever.

L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 mars 1907.* — M. Héron de Villefosse communique un télégramme du R. P. Delattre annonçant la découverte, au cours des fouilles de Carthage, de la pierre tombale des saintes Perpétue et Félicité. Malgré des lacunes, on y lit les noms des martyrs Saturus, Saturninus, Rebocatus, Secundulus, Felicitas, Perpetua. M. Héron de Villefosse rappelle, à ce propos, qu'en 1902, M. Gauckler a découvert, à Carthage, dans une construction byzantine, une mosaïque ornée de médaillons et portant les noms de plusieurs martyrs, *sanctus Saturus, sanctus Saturninus*, en pendant desquels figuraient probablement, dans une partie détruite, ceux de [*Sancta Perpetua*] et de [*Sancta Felici*]*tas*.

M. Maurice Croiset lit un mémoire sur l'aventure d'Ulysse chez Éole dans l'*Odyssée*. Il démontre que le récit odysséen laisse encore apercevoir la superposition et le mélange de plusieurs éléments, qu'il est possible de discerner. Le plus ancien est un conte de matelots; ce conte, recueilli par un poète antérieur à l'*Odyssée*, semble avoir été traité par lui sous une forme plus simple que celle qu'il a prise dans ce poème. — M. Henri Weil présente quelques observations.

M. Louis Leger communique un travail sur la vie de Gorges de Rayn dit aussi Georges d'Esclavonie, un Slave, qui étudia à l'Université de Paris dans la seconde moitié du xvᵉ siècle, fut chanoine d'Auxerre et mourut pénitencier de la cathédrale de Tours. Parmi les documents qui le concernent, ceux de la Bibliothèque de Tours contiennent des textes slaves, cyrilliques et glagolitiques, qui prouvent que l'auteur n'avait pas durant son long séjour en France oublié sa langue maternelle.

M. J. B. Mispoulet communique un travail où il essaie d'établir que les statuts miniers du xiiᵉ et du xiiiᵉ siècle en Saxe, à Trente, en Moravie, et en Bohême, en Toscane et en Sardaigne, se rattachent étroitement au statut romain récemment découvert à Aljustrel (Portugal) et qui date du règne d'Hadrien. Du rapprochement de ces divers documents, M. Mispoulet conclut que la coutume des mines au moyen âge n'est autre que la coutume romaine qui avait survécu aux invasions.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 avril 1907.* — M. Léopold Delisle communique un fragment de manuscrit qui présente un intérêt exceptionnel. C'est le dernier cahier d'un exemplaire de la Bible moralisée, de très grand luxe. C'est l'œuvre picturale peut-être la plus considérable qui subsiste du xiiiᵉ siècle : plus de cinq mille petits médaillons, destinés à faire comprendre le commentaire allégorique, ont été peints en regard du texte. On connaît d'ailleurs depuis longtemps cette œuvre par un exemplaire complet, exécuté dans le même atelier que les feuillets en question, exemplaire aujourd'hui découpé en trois volumes, le premier à la Bodléienne d'Oxford, le second à la Bibliothèque nationale de Paris, et le troisième au Musée Britannique ; mais rien, dans ces trois volumes, n'aide à connaître dans quelles conditions le manuscrit a été exécuté. Le cahier aujourd'hui possédé par M. Pierpont Morgan permet de combler cette lacune. Sur un des feuillets a été peint, sur fond d'or, un grand tableau, dans les deux compartiments supérieurs duquel on voit un roi assis sur un trône, couronné, portant un sceptre dans la main droite et un petit globe dans la gauche. A sa droite est assise une reine couronnée, qui se tourne vers le roi, les bras ouverts. Dans les deux compartiments inférieurs, du côté gauche un religieux assis près d'un pupitre qui supporte un livre ouvert; de la main droite il semble donner des indications à un scribe assis devant lui sur un escabeau. Ce scribe écrit une page qui doit trouver place dans la Bible moralisée, puisqu'on y distingue parfaitement le contour des médaillons réservés pour l'illustration du texte. On a donc affaire au compilateur et au scribe préparant l'exemplaire destiné au roi qui accorde sa protection à l'entreprise. Le travail a été exécuté en France, probablement à Paris ou dans un couvent des environs, au milieu du xiiiᵉ siècle. Le roi doit être saint Louis, bien connu pour avoir encouragé l'œuvre de Vincent de Beauvais; la reine est soit sa mère Blanche de Castille, soit sa femme Marguerite de Provence.

M. Babelon lit un mémoire relatif à la stylis, attribut naval, sur les monnaies. Ce travail a pour but de préciser le moment où débute la frappe des monnaies d'or d'Alexandre le Grand et de démontrer que la croix que porte constamment la Victoire au revers de ces pièces n'est pas une hampe de trophée, mais l'un des éléments du gréement des navires antiques appelé *stylis*. Les Athéniens, en souvenir de leur ancienne puissance maritime, placèrent ce symbole à la main de la Victoire sur les amphores panathénaïques de l'année 336, date de l'avènement d'Alexandre. C'est pour plaire aux Athéniens qu'Alexandre leur emprunta cet emblème dès le début de son règne; de même, il plaça, au droit de ses pièces d'or, la tête d'Athéna des monnaies corinthiennes, parce que l'émission en commença immédiatement après la réunion de la diète panhellénique de Corinthe : c'est en effet dans cette assemblée qu'Alexandre fut proclamé stratège général de toutes les forces grecques et chargé de diriger la guerre contre les Perses.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 22 Avril — 1907

Edouard Rott, **Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons Suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés. III.** 1610-1626. L'affaire de la Valteline (1re partie) 1620-1626. Paris, Félix Alcan, 1906, 1163 p. gr. in-8°.

Tous ceux de nos lecteurs qui se sont occupés de l'histoire de la France et même de l'histoire générale de l'Europe au xvi° et au xvii° siècle, connaissent les premiers volumes de l'œuvre monumentale de M. Edouard Rott, son *Histoire de la représentation de la France auprès des Cantons suisses.* Il vient de publier le tome III de cet important travail, mis au jour sous les auspices et aux frais des Archives fédérales suisses, et nous y offre une foule de matériaux précieux pour l'histoire de tous les peuples de l'Europe occidentale durant la première moitié du règne de Louis XIII. Les historiens français, allemands, italiens, espagnols trouveront, autant que les savants suisses, à puiser dans les douze cents pages de son nouveau volume, car toutes les nations, à peu près, ont participé, activement ou passivement, aux débats et aux querelles suscitées par le libre passage d'un versant des Alpes à l'autre, réclamé par l'Espagne. La question de la possession de la Valteline, cette obscure vallée tributaire de la Ligue des Grisons, peu marquante, elle aussi, par sa puissance effective, a été pendant toute une génération la question centrale de la politique des grandes puissances d'alors.

On ne saurait donc s'étonner de l'ampleur donnée par M. Rott, au récit qu'il nous fait de cette période, relativement courte, et quand

on voit la quantité de renseignements inédits, tirés des archives et des bibliothèques, qu'il nous apporte, on ne peut que le remercier bien vivement de la patience qu'il a mis à extraire, à grouper et à commenter un pareil amas de matériaux et à les fondre en une narration toujours lucide. Il faut le féliciter surtout d'avoir déployé dans ce travail délicat une grande sagacité critique et d'y avoir fait preuve d'une impartialité que je qualifierais volontiers d'absolue. Dans sa courte préface, l'auteur a fort justement caractérisé l'impression que devait donner aux contemporains — nous la ressentons encore un peu aujourd'hui — cette première moitié du règne de Louis XIII, où l'on voit d'abord « les éléments politiques anciens se combattre sans plan et sans but apparents », où la France semble vouloir se jeter, une fois de plus, dans les guerres religieuses et civiles, laissant « le colosse espagnol écraser la chrétienté de son poids ». Il exerce en tout cas une influence des plus marquées sur la politique française durant la régence de Marie de Médicis et même plus tard encore, quand Richelieu aura définitivement saisi d'une main impérieuse les rênes de l'État qu'il n'abandonnera que sur son lit de mort, cette situation assez secondaire de la France ne semble pas devoir cesser nécessairement. Comme le fait remarquer avec raison M. R., « rien en somme ne préparait Richelieu à reconnaître la voie dans laquelle il fallait engager la monarchie française. » Prêtre catholique, engagé très avant dans les luttes confessionnelles de son pays, combattant les huguenots par la controverse et l'épée, il aurait pu lui paraître absurde ou criminel — et beaucoup de ses compatriotes le lui reprochèrent, en effet, non sans amertume — de combattre à outrance Sa Majesté Très Catholique, de tendre une main secourable aux hérétiques d'Allemagne, de s'allier étroitement à celui qu'ils appelaient « le Josué du Septentrion », puis de s'engager, corps à corps, contre les Habsbourgs de Vienne et contre ceux de Madrid. Que, sans la provoquer à la légère, il ait compris la nécessité de cette lutte; que, choisissant l'heure propice, il ait amené le roi, la majorité de la cour, la nation presque tout entière, à la soutenir; que sa volonté tenace et la souplesse de son génie politique aient triomphé de tous les obstacles amoncelés sur sa route, c'est là, précisément, ce qui fait sa grandeur dans l'histoire. M. R. a eu bien raison de montrer aussi que Richelieu lui-même n'a pas été, dès le premier jour, le joueur consommé sur l'échiquier politique qu'on s'imagine d'ordinaire. Détourné par des questions intérieures ou personnelles, il a commis une erreur capitale, au début de son ministère en n'attachant pas toute l'importance qu'il aurait fallu, à « la question de savoir qui, du Louvre ou de l'Escurial, réussirait à faire prévaloir son influence sur les quelques lieues de pays conquis entre le lac Majeur et l'Umbrail », alors qu'il voyait pourtant « combien cette question passionnait tous les États de l'Europe, dans un sens comme dans l'autre; à La Haye comme à Venise, à Madrid

comme à Vienne, à Turin comme en Suède, à Zurich comme à Innsbruck, à Munich et à Bruxelles comme à Rome et à Florence, tous les gouvernants avaient les yeux fixés sur la Valteline, se renseignaient, négociaient, intriguaient, agissaient, en vue soit d'en assurer, soit d'en empêcher l'annexion déguisée à l'Espagne ». On ne s'étonnera donc pas que M. R. ait cru pouvoir consacrer un gros volume de près de douze cents pages à l'histoire de ces seize années de diplomatie franco-suisse, qui appartiennent en réalité à l'histoire générale de la diplomatie européenne.

Le présent volume est divisé en six livres qui se subdivisent en nombreux chapitres, ayant chacun son sommaire détaillé spécial. Le premier embrasse les années 1610-1617 (p. 1-197); le second les années 1617-1621 (p. 201-409); le troisième les années 1621-1624 (p. 413-722). Le quatrième livre est consacré tout entier à l'année 1624, alors que se corse le problème de la Valteline (p. 725-789); le cinquième comprend la fin de l'année 1624 et le commencement de l'année suivante (p. 793-915); le dernier, enfin, les faits de guerre et les négociations de 1625 à 1626, jusqu'au traité de Monçon (p. 919-971). Il est évident que nous ne pouvons entrer ici dans l'analyse, même succincte, de toutes les missions, officielles ou officieuses, qui durant ce laps de temps se sont succédé auprès des cantons helvétiques, des républiques des Grisons, de Genève et du Valais. Quelques-uns de ces ambassadeurs ou envoyés étaient et sont restés des personnages obscurs, comme Eustache de Refuge, Pierre Jeannin de Castille, etc. D'autres, comme Charles Paschal, Etienne Gueffier, Robert Miron, ont exercé une influence considérable et parfois désastreuse sur le cours des événements ; quelques-uns, comme François d'Estrées, marquis de Coeuvres et le maréchal de Bassompierre, sont connus de tous, soit par leurs actes, soit par leurs mémoires. Presque tous, durant les années de la Régence, alors que la politique extérieure était dirigée surtout par le vieux Villeroy, plus « espagnolisé » que « bon français », ont agi, dans leur maniement des hommes et des choses, avec une indépendance d'allures que Richelieu ne permettra plus, et trop souvent avec un aveuglement, soit politique, soit confessionnel, qui a permis aux diplomates de l'Escurial de jouer durant bien des années les représentants de la couronne de France, soit en Suisse, soit chez les Grisons. L'Espagne a suivi, malgré sa décadence déjà visible, avec une fixité de dessein qu'il faut admirer, son plan d'accaparer les voies militaires alpestres, pour transporter ses vieilles bandes de la péninsule italique dans les plaines de l'Europe occidentale. Selon que la France était plus ou moins embarrassée au dedans, elle lui barrait le chemin avec plus ou moins d'énergie, montrant les complaisances intermittentes d'une politique à courtes vues, « faite surtout d'hésitations et de contradictions » (p. 142).

On suivra avec intérêt, mais non sans une impatience patriotique

légitime, les nombreux tâtonnements qui se sont produits, de 1612 à 1626, dans l'attitude de la diplomatie française, au milieu de l'imbroglio croissant des affaires de la Haute-Italie (de la Savoie au Milanais, de Venise à la Rhétie et aux archiducs de Gratz et du Tyrol), avec celles des vieux cantons primitifs catholiques et des cantons protestants; c'est un vrai fouillis de contestations et de querelles locales, où les antipathies religieuses jouent d'ordinaire un grand rôle et que les distributions de livres tournois ou de ducats d'Espagne, excitent ou calment tour à tour, plus souvent que les arguments de raison. La marche de la politique française au dehors ne devient pas plus assurée après la mort de Villeroy, en novembre 1617; la dynastie des Brulart, le vieux chancelier Sillery, son fils le marquis de Puysieux, semblent encore plus décidés à aider au triomphe du catholicisme en Europe, aux dépens des intérêts de la France, quand la révolution bohême vient inaugurer la guerre de Trente Ans. Après la célèbre *Saint-Barthélemy* valteline de juillet 1620, organisée par l'exilé Robustelli, l'activité fiévreuse du duc de Féria, gouverneur espagnol du Milanais, met, pour ainsi dire, la clef de la maison entre les mains de Philippe III, et assure la liberté de communications complète entre le Tyrol et la Lombardie; on voit alors nos représentants en Suisse, Miron et Gueffier, toujours dupés par leur collègue espagnol Casati, se réjouir aveuglément des succès du cabinet de Madrid, tandis que leur attitude inepte et louche ruine pour longtemps la confiance des Grisons en l'appui de la France. Le malencontreux traité de Madrid, signé par Bassompierre en avril 1621 semble confirmer le triomphe de l'Escurial. En octobre 1621, Feria et Léopold d'Autriche envahissent simultanément l'Engadine, les Grisons, occupent Coire et un nouveau passage des Alpes, celui du Splügen, est ainsi mis à la disposition des *tercios* d'Espagne.

Ce n'est qu'en 1623 que les conseillers de Louis XIII ouvrent enfin les yeux sur le danger croissant qui les menace. L'alliance entre la France, Venise et la Savoie amène le roi d'Espagne à remettre provisoirement la Valteline entre les mains du pape Grégoire XV. En avril 1624, le cardinal de Richelieu revient siéger au Conseil; dorénavant le gouvernement français n'allait plus être, comme le dit un pamphlet du jour, « en disposition de s'arrester aux spéculations des moines ni du nonce » (p. 720). Le marquis de Coeuvres entre en nombre dans le pays des Grisons pour le libérer de la tutelle terroriste des Habsbourgs et force le général du pape à évacuer la Valteline. Mais il est mal soutenu par la cour; autour de lui les passions locales s'enflamment, les querelles et les intrigues renaissent; en Suisse même « les pensionnés de France et les pensionnés d'Espagne faillirent en venir aux mains » (p. 851). Toute la roublardise et l'apparente rondeur militaire de Bassompierre ne parvient pas à concilier les esprits échauffés et finalement tout s'effondre encore une fois. Le

traité de Monçon (1626) abandonne à l'influence espagnole les cantons catholiques, sacrifie les Grisons, laisse Venise et la Savoie exposées aux représailles de Madrid et les passages de la Valteline aux mains des ennemis de la France.

Là s'arrête pour le moment le beau travail de M. Rott; on n'y trouvera pas seulement une histoire diplomatique, un tableau des relations extérieures de la Suisse d'alors, mais aussi de nombreux détails sur l'histoire intérieure des Cantons helvétiques à cette époque passablement troublée de leur existence. Un triple index (table des matières, table des noms de lieux, table des noms de personnes) de cent soixante pages facilite singulièrement, par le soin avec lequel il a été établi, les recherches de quelque lecteur pressé de retrouver certains détails. J'avouerai pourtant que j'aurais aimé voir reproduits aussi, dans une *table des matières* d'un autre genre, les sommaires en italiques placés par l'auteur en tête de ses divers chapitres. Cela aurait donné à la fin de l'ouvrage, une *récapitulation* de son contenu certainement utile [1].

R.

Mémoriaux du Conseil de 1661, publiés pour la Société de l'histoire de France, par Jean DE BOISLISLE, tome II. Paris, Renouard, 1905, 393 p. in-8°. Prix : 9 fr.

Nous avons parlé dans la *Revue* du 26 mars 1906 du premier volume de cette importante publication et nous avons signalé tout l'intérêt que présentaient ces *Mémoriaux du Conseil* en même temps que nous rendions justice au soin scrupuleux et à la compétence dont M. Jean de Boislisle avait fait preuve dans sa copieuse annotation de ce texte inédit. Nous ne pourrions que répéter pour ce tome II ce que nous disions du premier. Il nous donne les procès-verbaux des séances du 1er juin au 30 juillet 1661. On verra, en les parcourant, jusque dans quels détails le jeune Louis XIV, désireux de faire enfin son métier de roi, obligeait ses ministres à entrer devant lui et comment il entendait que sa volonté dominât en toutes choses. L'éditeur a placé ses notes à la fin de chaque procès-verbal, l'*illustrant* par maint emprunt à d'autres documents également inédits. Parmi les appendices placés à la fin du volume je signalerai le quatrième, *Les ambassadeurs et autres ministres du Roi à l'étranger*, revue sommaire du corps diplomatique français de l'époque et le cinquième, *La marine royale en 1661*. Le neuvième appendice [2] se rapporte aux négociations secrètes, tentées en faveur d'un Condé pour la succession au trône de Pologne. Il est regrettable que des raisons, financières sans doute, aient amené

---

1. La correction des épreuves a été faite avec un soin extrême. Dans ce volume si compact, je n'ai relevé à la lecture qu'une seule faute d'impression, tout insignifiante d'ailleurs. A la p. 476, il faut lire *une* pour *un*.

2. Numéroté VIII, par erreur, à la page 342.

la *Société de l'histoire de France* à couper en deux cette étude curieuse et très détaillée, dont nous n'avons ici que les quarante premières pages, tandis que la suite est réservée pour le tome III. On aurait mieux fait de l'y placer tout entière.

R.

Die Kolonisation des Mississipitales bis zum Ausgang der franzoesischen Herrschaft, eine kolonialhistorische Studie von Alexander Franz. Leipzig, G. Wiegand, 1906, XXIII, 464 p., in-8°, carte; prix : 12 fr. 50.

A l'occasion de la célébration du centenaire de la réunion de la Louisiane aux États-Unis de l'Amérique du Nord, un Allemand, né sur les bords du Mississipi, mais revenu dans la mère-patrie, a eu l'idée de retracer en un tableau d'ensemble l'histoire de la colonisation de l'immense vallée du grand fleuve. Il s'est mis au travail, poussé surtout par le désir de faire profiter ses compatriotes, devenus colonisateurs sur le tard, des expériences positives et négatives de leurs devanciers. Le présent volume, qui sera suivi plus tard d'un second, s'arrête à la date où les territoires qui auraient pu devenir une France nouvelle, passent entre les mains des Espagnols, pour appartenir bientôt aux Anglais et finalement aux Anglo-saxons des États-Unis. M. Franz n'a point utilisé de documents inédits pour cette étude, bien qu'il ait trouvé, dit-il, l'accueil le plus prévenant auprès des administrations françaises (p. XII); mais ses occupations professionnelles dans l'enseignement secondaire ne lui ont pas permis de longues recherches aux Archives parisiennes. Par contre, on s'aperçoit bientôt à la lecture, qu'il a consciencieusement étudié la littérature imprimée de son sujet, tant française qu'américaine, anglaise, espagnole, etc., et qu'il s'efforce de le traiter avec une impartialité méritoire. On peut dire, que, dans son ensemble, l'ouvrage de M. F. est un bon résumé de l'histoire de la colonisation française de la vallée du Mississipi.

Il débute par une description du pays lui-même, de sa flore, de sa faune, des ressources naturelles du sol, trop négligées par les premiers colons; il raconte ensuite sa découverte par les Espagnols et les premières tentatives d'y créer des établissements français (1670-1690). Il passe ensuite à la fondation de colonies plus stables sur les côtes du golfe du Mexique dans les dernières années du XVII° et les premières du XVIII° siècle. Dès alors commencent aussi la lutte entre les gouverneurs militaires et les intendants civils, les malentendus entre la métropole avide de gains et les colons exploités. La situation ne change guère quand l'administration des territoires français est confiée à la Compagnie des Indes (1717-1731), si ce n'est que les nouveaux administrateurs, plus pratiques, s'entendent mieux à mettre en valeur les ressources du pays, et réussissent surtout à développer l'agricul-

ture en multipliant le nombre des esclaves. Mais vers la même époque naît aussi pour la colonie le danger résultant du voisinage des Anglais, et ce danger va croissant durant les vingt années, où la Louisiane, replacée sous l'autorité directe de la couronne, est administrée par M. de Bienville, puis par M. de Vaudreuil (1733-1753). Puis vient la lutte définitive entre la France et l'Angleterre [1], la fin de la domination française, la cession à l'Espagne, la révolte des créoles contre leurs nouveaux maîtres et leur écrasement quand le roi d'Espagne se décide enfin à prendre possession du pays (1769).

Tel est le contenu des onze premiers chapitres. Le douzième nous retrace le développement économique de la colonie et son administration intérieure sous le régime français. Le treizième et dernier résume, pour ainsi dire, à l'usage des colons allemands du xx[e] siècle, le caractère général et les résultats, plutôt négatifs, de la colonisation française. Peut-être bien l'auteur y exagère-t-il « l'incapacité colonisatrice » de nos nationaux (*die mangelhafte wirtschaftliche Veranlagung der Franzosen*, p. 437) ; mais il indique pourtant quelques-unes des principales causes de leur insuccès : l'indifférence profonde des *intellectuels* français vis-à-vis des problèmes de la colonisation au xvii[e] et au xviii[e] siècle ; le petit nombre des colons perdus sur un espace immense ; la température énervante, la présence des esclaves, font perdre aux colons leurs qualités militaires et le goût du travail ; surtout ils n'ont rien fait, — et on n'a pas voulu qu'ils fissent quelque chose — pour développer leurs facultés intellectuelles. Déjà Volney relevait « leur ignorance, égale à leur paresse [2] ». Quant au fait qu'il n'y eut pas, en ces contrées si favorisées par la nature, un développement normal des richesses du sol, profitable aux colons, mais qu'elles furent exploitées par des financiers véreux ou des monopoles oppresseurs, il n'y a rien qui soit particulier en cela à la colonisation française ; l'historien et l'économiste observent les mêmes phénomènes dans la plupart des autres colonies au xviii[e] siècle, qu'elles soient espagnoles, hollandaises ou portugaises.

M. F. a placé, comme morale, sans doute, à la dernière page de son livre, la violente sortie, bien connue d'ailleurs, du marquis de Mirabeau : « Le Français est..... dans ses colonies, marqué au coin de son gouvernement et malheureusement aussi au coin de son génie. Un gouverneur, un intendant, se prétendant tous deux maîtres et jamais d'accord ; un conseil pour la forme ; gaîté, libertinage, légèreté, vanité, force, fripons très remuants, honnêtes gens souvent méconnus et presque toujours inutiles ; au milieu de tout cela des héros nés pour

---

1. Comme naguère M. Villiers du Terrage, dans les *Dernières années de la Louisiane française* (Paris, 1904), M. F. défend l'administration de M. de Kerlérec, le dernier gouverneur (1753-1763), fort maltraité par les historiens, leurs devanciers.

2. La première gazette ne se crée qu'en 1764, au moment du départ des Français.

faire honneur à l'humanité et d'assez mauvais sujets, capables dans l'occasion de traits d'héroïsme; le vol des cœurs, pour ainsi dire, et le talent de se concilier l'amitié des naturels du pays; de belles entreprises et jamais de suite; le fisc qui serre l'arbre naissant et déjà s'attache aux branches; le monopole dans toute sa pompe; voilà nos colonies et nos colons! [1] » — De ces traits, il y en a plusieurs qui sont toujours vrais; mais ils ne se rencontrent pas seulement dans les colonies françaises; ils font partie malheureusement de la pratique coloniale de tous les temps et de tous les pays [2].

R.

A. Lasserre, **La participation collective des femmes à la Révolution française**, Paris, Félix Alcan, 1906, 349 p. in-8°. Prix : 5 francs.

Assurément l'idée de nous donner un travail d'ensemble sur le rôle de l'élément féminin dans l'histoire de la Révolution était bonne et l'on ne peut que remercier M. Adrien Lasserre d'avoir voulu nous le présenter. Seulement on sera moins d'accord avec l'auteur sur la manière dont il a cru devoir traiter son sujet. Il nous expose ses idées là-dessus avec une entière franchise, dans son introduction : « Je me suis uniquement appliqué à réunir tout ce qui constitue l'actif des femmes, c'est-à-dire l'apport qu'elles ont fait à l'œuvre de transformation et j'ai rejeté hors du cadre de mon étude ce qui constitue leur passif, et qui consiste soit en exagérations ou violences inutiles, soit surtout en actes d'hostilité contre la Révolution » (p. 16). Cela est fort galant, assurément à l'égard du beau sexe, mais une pareille manière de procéder est ce qu'il y a de plus contraire aux règles élémentaires de tout travail historique et lui enlèvera toute autorité pour les esprits sérieux. Après avoir déjà mis de côté la moitié des matériaux nécessaires à la construction de son édifice, M. L. rend son ouvrage encore plus imparfait, de propos non moins délibéré, en écartant précisément les types les plus marquants de l'action féminine à l'époque révolutionnaire. « Quant aux femmes célèbres, dit-il, je ne m'en suis préoccupé qu'à l'occasion des événements auxquels elles ont participé avec les autres femmes ». Et si on lui demande la raison de cet ostracisme bizarre, il répond « qu'on n'est pas d'accord, qu'on ne sera jamais d'accord pour fixer la valeur des femmes célèbres de la Révolution, ou évaluer l'influence qu'elles exercèrent sur la marche des événements, sur l'essor des idées nouvelles » (p. 17). J'accorde qu'il est difficile de mettre un royaliste et un jacobin, un philosophe ou un clérical d'accord sur Marie-Antoinette et Mme Roland, sur Charlotte Corday et

1. L'Ami des hommes, p. 530.
2. La longue guerre dans le sud-ouest de l'Afrique ne prouve pas, en tout cas, que les Allemands sachent « se concilier l'amour des naturels du pays. »

Mme de Staël. Mais l'auteur s'imagine-t-il par hasard qu'il arrivera plus facilement à la vérité vraie sur le compte des personnalités plus obscures de l'époque, d'une Mme Robert, d'une Olympe de Gouges, d'une Rose Lacombe, etc.? Les difficultés seront identiquement les mêmes, ou plutôt, faute de renseignements précis, il restera plus de latitude encore pour les broderies fantastiques des admirateurs lyriques ou des détracteurs de parti pris.

Enfin, je dois signaler une troisième raison pour laquelle le livre de M. L., quelque sympathique que puisse être son enthousiasme féministe, ne saurait représenter pour nous une véritable *Histoire de la participation des femmes à la Révolution française*. Sauf en quelques détails et faits divers, beaucoup trop rares, je n'y rencontre pas la *femme française*; je n'y vois presque partout que la *Parisienne*, charmante sans doute à ses heures, mais très excitable et généralement surexcitée, qui ne saurait prétendre personnifier en elle — et alors moins encore qu'aujourd'hui — les traits caractéristiques du sexe féminin dans notre pays. Je ne fais pas un reproche d'ailleurs à notre auteur d'avoir ainsi placé la Parisienne en vedette; il ne pouvait guère faire autrement, s'il ne voulait s'astreindre à un très long et très pénible dépouillement de tant de volumes consacrés à l'histoire locale de la Révolution, qui lui auraient fait connaître un nombre, limité d'ailleurs, de provinciales qui se distinguèrent soit par leurs vertus, soit par leurs excès. En réalité le dépouillement de nos archives provinciales et municipales n'est encore de longtemps assez avancé pour qu'on puisse traiter, sur une base suffisamment solide et large, le sujet choisi par M. Lasserre. En s'astreignant à ce double dépouillement, ne fût-ce que pour l'une ou l'autre région de notre pays, l'auteur aurait enrichi facilement son thème d'exemplifications nouvelles, tandis que, dans sa forme présente, son récit ne nous apporte pas un seul fait nouveau, mais soustrait, au contraire, à la connaissance du lecteur, qui pourtant y a droit, des séries entières de faits qu'il aurait besoin de connaître pour juger les hommes, je veux dire les femmes et les choses, en connaissance de cause.

Aussi ne serait-il guère utile d'entrer ici dans une analyse plus détaillée des différents chapitres du volume de M. L. qui semble bien d'ailleurs, dans la pensée de l'auteur, n'être qu'une espèce de prologue épique à une histoire des conquêtes du féminisme contemporain. Une bienveillance sereine ne le quitte, pour ainsi dire, jamais. Il admire la femme de la halle qui soufflette le sergent Bernadotte; la mégère qui, la trique à la main, mène un inspecteur militaire, comme on mène au gibet un patient; les paysannes angoumoises qui viennent bravement voter dans une assemblée primaire; Henriette Legros, la mercière, « la femme sublime qui a porté le premier coup de sape à la Bastille »; les folles hystériques qui « courent comme des lionnes furieuses, poussant des cris frénétiques, faisant honte aux hommes de

leur lenteur à exécuter les vampires du peuple », participent à l'incendie des châteaux et des archives, « vrai sabbat dont les bûchers forment un immense phare, dont les rayons se projettent sur l'Assemblée Nationale ». La Madeleine anonyme elle-même qui, « ayant amassé quelque chose en aimant » comme elle l'écrit à la Constituante, vient offrir les deniers de la prostitution à la patrie, lui semble « devoir vivre dans l'histoire. » Pour se rendre compte des exagérations auxquelles un parti pris d'optimisme peut entraîner un esprit que je crois très sincère, il faut lire le chapitre IV sur les événements du 5 et 6 octobre 1789 à Versailles, « événements éternellement glorieux pour la Parisienne ! [1] » ou celui qui raconte l'invasion des Tuileries au 20 juin, où « la demeure royale ne fut pas violée dans le sens strictement criminel » (p. 256), la foule « ne laissant percer aucune intention hostile, nul sentiment de violence » car si beaucoup d'hommes et de femmes avaient pris des armes, c'était « uniquement pour se défendre [2] ».

Assurément ces états d'âme féminins peuvent s'expliquer par les circonstances, par l'exaltation mentale des unes, l'ivresse des autres, l'ignorance naïve du plus grand nombre, la bestialité native de plusieurs. Mais une pareille analyse psychologique doit être faite froidement, scientifiquement, et sans ces perpétuels élans de lyrisme qui produisent sur le lecteur plus calme un effet absolument contraire à celui que désirait produire sans doute notre auteur.

Cela est d'autant plus regrettable qu'à la fin de son volume, M. Lasserre résume son idée dominante en une phrase à laquelle tout le monde, même le critique le plus grincheux, peut souscrire. « L'action féminine, dit-il, soit individuelle, soit collective, ne fut dépourvue ni de grandeur, ni d'utilité » (p. 340). En réduisant à des termes aussi mesurés (qui, dans notre pensée, ne s'appliqueraient qu'aux élans vraiment patriotiques, à ceux de la Fédération de 1790, de la Patrie en danger, de 1792), l'éloge outrancier des femmes révolutionnaires, les historiens futurs de la Révolution auront suffisamment payé le tribut qui est dû au féminisme du passé. C'est un mauvais service à rendre aux féministes contemporaines que de leur chercher des ancêtres jusque parmi les tristes excentriques de 1789 à 1794, ces déséquilibrées que M. Lasserre a mis fort habilement tout à l'arrière-plan, mais qui n'en exercèrent pas moins une influence néfaste, soit dans les tribunes de la Convention, soit autour de la guillotine.

R.

1. L'auteur accorde que ces Parisiennes ont travaillé le régiment de Flandre « en joignant aux prières les larmes et les baisers », mais il affirme que ce fut « sans enveloppement lascif et corrupteur », vu qu'elles étaient incapables d'une action séductrice et de « démonstrations érotiques ».

2. Quand elles crient, au 10 août : « Exterminez cette race de vipères ! » (p. 263), quand elles portent en triomphe la tête de Mandat (p. 265) les héroïnes de M. L. nous semblent pourtant laisser « percer des intentions hostiles » assez accentuées.

E. Lecanuet, **L'église de France sous la troisième république (1870-1878).** Paris, Poussielgue, 1907, vii et 567 pages in-8°.

Cédant aux encouragements « d'évêques et de catholiques éminents » (p. v), M. Lecanuet reprend au point de vue catholique libéral le sujet traité récemment par M. Debidour au point de vue laïque et républicain. M. Debidour avait cru pouvoir dégager de l'étude des faits cette conclusion que les différents gouvernements français qui se sont succédés au pouvoir depuis 1870 n'ont jamais réussi à contenter l'Église ou à prévenir ses attaques, quelle que sincère envie qu'ils en eussent. Cette thèse est-elle ébranlée par le présent livre? Pas le moins du monde. Elle s'en trouve au contraire confirmée et renforcée. M. L. confirme que la politique de Pie IX et de l'épiscopat français était de ramener le monde aux régimes du Moyen âge (p. 46), que la théocratie était le programme de l'ensemble du clergé. Il reconnaît que le gouvernement de la Défense fût rempli de prévenances pour l'Église, que Gambetta, par le décret du 16 octobre 1870, protégea les congrégations, même non autorisées, même les jésuites; que l'archevêque Guibert, sous le nom du juif Crémieux et par sa créature Silvy, fut le véritable ministre des cultes de ce gouvernement; que Jules Favre refusa d'accorder aux Italiens la dénonciation de la convention de septembre, c'est-à-dire l'entrée à Rome. M. L. reconnaît que l'Assemblée nationale, « la meilleure chambre que la France ait eue dans son histoire » (p. 130) « a constamment cherché à faire œuvre chrétienne et donné à la religion la place éminente qui lui convient dans la société et dans les lois » (p. 224). Il ajoute que le gouvernement de Thiers regardait le pouvoir temporel comme nécessaire à l'indépendance du Saint-Père et « ne négligea rien pour être agréable à Pie IX »; que Jules Simon, pour lui faire plaisir, ne nommait à l'épiscopat que les prêtres ultramontains les plus intransigeants (p. 142 et p. 271), ce qui lui attirait les félicitations de Louis Veuillot lui-même.

Et M. L. reconnaît que le pape et les évêques récompensèrent Thiers, Simon, De Broglie, de leur zèle en multipliant les difficultés sous leurs pas; qu'en 1873, par exemple, au moment où la guerre était sur le point d'éclater avec l'Allemagne, Pie IX, au lieu de ménager le duc de Broglie, lui suscitait au contraire les embarras les plus graves (p. 176). Il ne juge pas moins sévèrement que M. Debidour les manifestations politiques de l'épiscopat, les conseils de violence donnés au comte de Chambord, l'intervention tapageuse dans la campagne monarchique de 1873, dans la crise du 16 mai. Il déplore que l'Église ne se soit pas tenue à l'écart de la mêlée électorale, mais il avoue mélancoliquement: « Qui eût osé vers 1875 exhorter les prêtres à se rallier à la République eût été honni » (p. 481). Et, en face des imprudences, des provocations, des violences du pape et du clergé,

il est obligé de noter la modération des gouvernants de la République, les cajoleries de Jules Simon, la piété de Dufaure!

En quoi ce livre diffère-t-il donc du livre auquel il prétend répondre? M. Lecanuet est catholique libéral. Il proclame qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la doctrine catholique et la forme républicaine, il repousse les exagérations du *Syllabus*, il juge sévèrement la politique de Pie IX et des jésuites. Mais il admire Dupanloup, Falloux, Montalembert et il s'efforce de montrer que les lourdes fautes commises par l'Église de 1870 à 1878 ne sont pas le fait de son parti, de son groupe. Son livre est à la fois une apologie de la tactique catholique libérale et une leçon très claire, quoique discrète et indirecte, à l'adresse des ultramontains de l'heure présente.

On peut trouver que cette préoccupation constante de répartir les responsabilités entre les catholiques libéraux et les autres fait justement la nouveauté et l'intérêt de l'ouvrage. Le parti catholique, qui nous apparaissait un peu comme un bloc dans le livre de M. Debidour, est ici dissocié en ses éléments constitutifs. Nous sommes initiés à ses grandes et petites querelles, à la « petite terreur » organisée par les jésuites pour fermer la bouche aux rares prêtres libéraux (p. 302), et, chemin faisant, nous apprenons plus d'un détail curieux ou piquant[1].

En somme, M. L. ne contredit pas M. Debidour, il le complète. A part quelques chicanes de détail sans grande importance, il s'accorde avec lui sur les faits, sur le fond des choses. Il n'est en désaccord, mais en désaccord presque permanent, que sur les doctrines et les programmes. Dans les jugements à porter sur les hommes politiques et sur leurs actes, l'opposition des deux auteurs est presque symétrique. Tous deux cependant se disent libéraux, mais il y a longtemps déjà que ce mot ne veut plus rien dire. Au nom de la liberté, M. L. condamne les enterrements civils qui lui paraissent « un scandale » (p. 42), au nom de la liberté, il reproche au gouvernement de la Défense d'avoir toléré qu'on attaquât la religion dans les clubs et dans la presse (p. 82), il respecte la forme républicaine et il écrit que « les républicains disparurent dans la gloire de l'Empire comme les insectes nocturnes devant le soleil » (p. 2),

M. Debidour ne s'était proposé d'étudier que les rapports de l'Église et de l'État, M. L. lui, a élargi le sujet. Toute la seconde partie de son volume, la plus neuve à mon avis et la plus intéressante, est un tableau assez précis et vivant de la vie intime de l'Église, de son personnel, de ses moyens d'action, de ses écoles, de ses journaux, de ses œuvres, de ses missions, de ses cercles ouvriers, de ses adversaires aussi, maçonnerie et libre pensée. On y trouvera des statistiques

1. Pour un motif futile, M. de Falloux fut bel et bien excommunié par son évêque qui était Freppel (p. 341).

utiles, des jugements sensés et même pénétrants. M. L. a parfaitement discerné que si l'Église, qui était toute puissante jusque vers 1880, a finalement perdu la partie, c'est à elle-même surtout qu'elle doit s'en prendre. Ses prêtres, nous dit-il, ne reçoivent au séminaire qu'une culture fort médiocre distribuée par des professeurs improvisés : « Dans la plupart des séminaires il n'existe aucun cours de sciences, qui permette aux jeunes clercs de résoudre scientifiquement (!) les objections contre la révélation : aucun cours de droit civil ou canonique ; chose plus incroyable et qu'on ose à peine écrire, en plusieurs séminaires, aucun cours d'histoire de l'Église ! Quant à l'Écriture Sainte, on se contente, une heure ou deux par semaine, de commenter les psaumes ou l'Évangile au point de vue de la piété. On regarderait comme un scandale de faire connaître les travaux de la critique historique qui, depuis un siècle, rongent par la base nos Livres Saints et nos traditions chrétiennes. La critique historique, c'est l'hérésie des hérésies ! » (p. 293). Les professeurs des collèges ecclésiastiques sont très inférieurs à leurs collègues des établissements de l'État, « les licenciés y sont rares » (p. 359). Les cercles ouvriers, organisés par les jésuites sous le couvert du comte de Mun, ne sont animés d'aucune vie propre. « L'ouvrier français a le sentiment profond, excessif si l'on veut, de l'égalité ; il est démocrate dans l'âme. Flatté peut-être quelque temps de se trouver en relations avec les hommes des hautes classes, il est vite gêné au milieu d'eux ; il y manque d'initiative, ne s'y sent pas à l'aise, pas assez chez lui. De plus, il s'accommode mal des règlements minutieux dont on l'enveloppe ; il a le sentiment qu'on veut l'embrigader, faire de lui un chrétien accompli et il n'aime pas être gêné sous ce rapport » (p. 422). Qu'y a-t-il d'étonnant que la vie se retire de l'Église ? « Dans dix diocèses au moins, constate M. L., les seuls hommes que le curé ait sous les yeux, lorsqu'il prêche, sont ses chantres et son sacristain » (p. 332). Les vocations ecclésiastiques se font de plus en plus rares et le recrutement des prêtres très difficile (p. 292), etc.

Il faut savoir gré à M. Lecanuet de sa courageuse franchise qui lui vaudra sans doute d'être placé sur le même pied que M. Debidour dans les *Etudes* des R. P. Jésuites [1].

La documentation, empruntée pour une part à M. Debidour, est abondante. M. L. connaît la littérature de son sujet. Il a eu entre les mains des papiers inédits qui ne sont pas sans valeur, des lettres de Falloux et de Dupanloup, des papiers du comte de Blois, du baron d'Yvoire qui dirigea le *Français*, organe inspiré par Dupanloup, du

---

1. M. Pierre Bliard a commencé dans les *Études* du 5 janvier 1907 une réfutation de M. Debidour, où il me fait l'honneur de citer à plusieurs reprises mon compte rendu de la *Revue critique*.

baron Brunet, qui fut ministre au 16 mai. J'ajouterai enfin que l'exposé clair et sobre se lit avec agrément [1].

Albert Mathiez.

Chants et Chansons du Nivernais recueillis et classés par A. Millien avec les airs notés par J.-G. Pénavaire. Tome I. Complaintes, chants historiques. Grand in-8 de xiv-328 p. Paris, E. Leroux, éditeur, 1906.

M. A. Millien, le poète nivernais bien connu, nous promet toute la littérature populaire et les traditions de sa province : chants et chansons, contes, légendes, usages, croyances et coutumes, qu'il a commencé de recueillir à une époque où, dit-il, les travaux des Tarbé, Puymaigre et Bujeaud n'avaient pas encore paru. Cette date lointaine, la nature de la région explorée, l'amour du poète pour tout ce qui touche à la vie du peuple, nous garantissent d'avance l'importance particulière de cette moisson. Le premier volume, qu'il vient de publier, ne contient que des chansons, complaintes et chants historiques. Les airs en ont été notés par M. Pénavaire qui, pendant une douzaine d'années, a consacré une partie de ses vacances à cette tâche. Les complaintes sont divisées en trois catégories : 1. Les sujets religieux ; les miracles, le merveilleux. 2. Les complaintes légendaires, tragiques et dramatiques. Pour de multiples raisons d'étymologie et d'origine j'aurais donné à un certain nombre de celles-ci le nom de ballades. 3. Les complaintes criminelles. En tout une centaine de sujets, dont quelques-uns avec des variantes. Les chansons historiques sont beaucoup moins nombreuses, une douzaine au plus, dont aucune n'est propre au Nivernais. J'aurais classé sous ce titre pas mal de chansons des catégories précédentes, telles que la Marquise empoisonnée, par exemple. M. A. Millien lui-même en a eu l'idée, p. 313.

La plupart de ces chants et chansons étaient évidemment connus déjà. Mais, outre l'intérêt qu'il y a à en constater l'existence dans tel ou tel endroit déterminé, certaines versions de Jean Renaud, de l'Amant noyé en plongeant, de La triste noce, du Retour du mari, etc., etc., sont réellement précieuses autant par les détails nouveaux qu'elles nous apportent, que par leur ton original et leur savoureux coloris. Plus d'une peut donner lieu à des observations sur les origines et la transmission de la poésie populaire. Tout le monde connaît la ballade de La fille changée en cane. Un chanteur, qui l'a entendue n'importe où, a mal compris et dit : La fille changée en « caille ». La chanson est sur ses lèvres devenue un non-sens. Un autre chanteur alors, plus

---

1. A signaler des citations sans références ou avec références insuffisantes (p. 7, 9, 18, etc.) ; des jugements intempérants (Godefroy Cavaignac classé parmi les jacobins et les anarchistes (p. 4), les socialistes et leur armée de 35,000 repris de justice (p. 80), etc.) ; quelques inexactitudes, par ex. p. 42 note 1, il confond l'Internationale avec l'Alliance démocratique universelle de Bakounine ; — etc.

intelligent, la corrige, en prenant la « caille » comme point de départ et en éliminant tous les détails qui ne sauraient se rapporter à cet oiseau. C'est la version B donnée par M. Millien. La transformation ne s'arrête pas là. Peu à peu tout le merveilleux primitif disparaît ; et, finalement, la jeune fille, ne pouvant plus être changée en « cane », ni en « caille », prie simplement la sainte Vierge de la faire mourir pour son honneur garder. Mais où donc est le thème original ?

Et c'est ainsi que les recueils « sincères », comme celui de MM. Pénavaire et Millien, qui « ne se sont permis aucune retouche à tout ce qu'ils ont entendu chanter », constituent une contribution de premier ordre à l'histoire poétique de notre peuple de France.

Léon Pineau.

T. F. Henderson. **Robert Burns' Poems** (selections), Heidelberg. Carl Winter. 1906, in-12° pp. xxxv-171. — 3 mk.

Ces extraits de Burns, édités avec une Introduction et des notes en anglais, font partie de la collection de textes classiques (*Englische Textbibliothek*) publiés sous la direction du prof. Johannes Hoops. Ils sont judicieusement choisis et bien adaptés à leur usage. L'introduction, à côté des faits biographiques, indique les influences qui ont contribué au développement intellectuel du poète paysan, et esquisse une appréciation critique des éléments de sa poésie. Les principales variantes sont données au bas des pages, et un glossaire termine le volume. On ne saurait donner de meilleure recommandation à ce petit volume, que de rappeler que M. H. est un des deux éditeurs de l'excellent *Centenary Burns* (1897). Nous exprimerons seulement le regret qu'à côté des études de Meyerfeld (*Studien zu R. Burns' dichterischer Entwicklung*) et de Ritter (*Quellenstudien zu R. Burns*), M. H. n'ait pas fait mention du livre si pénétrant et si complet de M. Angellier.

C. C.

— La « Bibliothèque littéraire de la Renaissance » s'est enrichie en 1906 de deux nouveaux volumes, portant respectivement les nos VI et VII. L'édition du traité de Pétrarque *De sui ipsius et multorum ignorantia*, d'après le ms. autographe de la Bibliothèque vaticane (*Vat.* 3359), due à M. L. M. Capelli, est, croyons-nous, le premier fruit de la campagne que menèrent quelques savants éminents, en 1904, lors du sixième centenaire de la naissance de Pétrarque : « La vraie manière de célébrer un grand écrivain, fit-on observer alors, n'est pas de lui élever des statues et de prononcer des discours, mais bien de rafraîchir le souvenir de ses œuvres. On a déjà beaucoup fait pour les *Rime* de Pétrarque, mais rien encore — ou à peu près — pour son œuvre latine, à laquelle il attachait cependant une grande importance : c'est elle qu'il faudrait tirer de l'oubli ». Ces exhortations ont été entendues de plusieurs côtés, et c'est l'honneur d'une publication française d'avoir accueilli ce premier essai d'édition critique d'une parcelle de cette œuvre considérable. Il s'agissait de bien choisir : or le traité *De*

sui ipsius et multorum ignorantia se prêtait excellemment à cette première expérience, tant à cause de l'intérêt que présente son contenu et de sa brièveté, qu'en raison de la qualité du manuscrit du Vatican, un autographe soigneusement revu et corrigé par Pétrarque lui-même. Le rôle de M. Capelli s'est borné à le transcrire et à en relever toutes les particularités avec une exactitude qui semble irréprochable. Au texte sont jointes des notes, la plupart renvoyant aux œuvres mêmes de Pétrarque ou à ses sources ; mais ici la précision nous paraît faire quelque peu défaut. La note 249 par exemple contient une confusion à propos de Barlaam de qui Boccace aurait reçu des leçons de grec avant Pétrarque : cela est vrai de Léonce Pilate ; mais Boccace, que je sache, n'a pas connu Barlaam. — Le volume VII, *Montaigne, Amyot et Saliat*, par M. J. de Zangroniz, porte comme sous-titre : Étude sur les sources des Essais. C'est un travail consciencieux, mais qui dénote une grande inexpérience ; peut-être l'auteur, qui doit être très jeune, a-t-il été trop pressé de le publier tel quel. Son point de départ — d'où le titre du volume — est que Montaigne a cité Plutarque et Diodore de Sicile d'après les traductions d'Amyot, Hérodote d'après celle de Saliat, et qu'il a fait passer dans le texte des *Essais* beaucoup de phrases et d'expressions de ces traductions. C'est la partie solide et neuve du travail ; l'étude des autres citations, abordée superficiellement, eût exigé de bien autres développements, et surtout une autre méthode. Non content du champ, assez large déjà, qui s'offrait ainsi à ses recherches, M. J. de Z. a cherché encore à caractériser, d'après les citations ajoutées en 1588 et en 1595 à l'édition de 1580, l'évolution de la pensée de Montaigne : voilà des généralisations bien ambitieuses et hâtives, qui répondent peu au point de départ modeste de ce travail utile, encore que gauchement présenté. — H. H.

— Le quatrième volume des œuvres de Beaumont and Fletcher (Cambridge, University Press, 1906, pp. vi-412, 4 s. 6 d.) qui vient de paraître, contient les pièces suivantes : *The Tragedy of Valentinian*, *Monsieur Thomas*, *The Chances*, *The Bloody Brother*, *The Wild-Goose Chase*. Nous avons déjà à plusieurs reprises loué comme il convenait cette admirable édition. Elle ne peut que rendre les plus grands services à tous ceux qui s'intéressent à la littérature anglaise. — Ch. Bastide.

— M. H. W. Eve ajoute aux nombreuses éditions de classiques français qu'il a fait paraître, *Le Cid* de Corneille (Edited with Introduction and Notes. Cambridge. University Press, 1906). L'introduction contient l'essentiel et quelques-unes des notes sont intéressantes. L'impression du texte est excellente. Je n'y ai relevé aucune faute. — Ch. Bastide.

— Nous avons déjà rendu compte du travail de M. F. W. Moorman, professeur à l'Université de Leeds, sur *L'interprétation de la nature dans la poésie anglaise*. Le même auteur vient de publier une introduction à l'étude de Shakespeare (*An Introduction to Shakespeare*. Teubner, Leipzig, 1906, 82 pp. 1 M.) où il résume avec beaucoup de soin le résultat des travaux les plus récents sur la vie et les œuvres du poète. Ce manuel renferme quatre chapitres principaux : Vie de Shakespeare. Le théâtre au temps d'Élisabeth. La prosodie de Shakespeare. La langue de Shakespeare, suivis d'analyses de Henry IV, première partie, de Jules César, de Macbeth. C'est un excellent petit livre à mettre entre les mains des élèves. — Ch. Bastide.

— M. Karl Breul, lecteur à l'Université de Cambridge, s'est déjà signalé par plusieurs travaux de détail sur l'enseignement des langues étrangères. Voici la troisième édition d'un petit volume qui méritait l'accueil qui lui a été fait pour

les excellents conseils et l'abondance d'indications pratiques qu'il renferme : *The Teaching of Modern Foreign Languages and the Training of Teachers.* Third Edition revised and enlarged (Cambridge, University Press, 1906, in-8°, p. 156). Les observations de M. B. sur l'état de l'enseignement des langues vivantes dans les écoles anglaises ne nous intéressent qu'indirectement, mais ce qu'il dit de la préparation des maîtres chargés de donner celui de l'allemand chez nos voisins peut être pour leurs collègues de France précieux à recueillir et d'un intérêt aussi immédiat que si l'auteur eût écrit pour eux. J'appelle en particulier leur attention sur l'excellente bibliographie critique que M. B. a dressée à la fin du volume (p. 115-134) des livres et matériaux d'enseignement les plus nouveaux et les plus utiles à pratiquer. — L. R.

— Le volume que M. Georges Noblemaire a publié sous le titre de *La République libérale* (Paris, Plon, 1906, in-16, p. 425. Fr. 3,50) est un recueil de quelques conférences faites par l'auteur la veille ou au lendemain des dernières élections législatives. Sur le rôle de l'armée, la part de l'État dans l'éducation, les réformes sociales les plus pressantes, les services que la cause du libéralisme peut attendre de la presse, M. N. a donné d'entraînantes causeries, empreintes d'une cordiale rondeur. Une moitié du livre environ est consacrée à la question de la séparation des Églises et de l'État que l'auteur avait déjà étudiée dans un volume accueilli avec succès ; son livre le complète ainsi de trois discours prononcés à la veille de la discussion de la loi, au moment des inventaires et après les déclarations du pape. Un appendice donne le texte de la loi et des encycliques avec quelques autres pièces. Quant au fond même de ces discussions, les amis politiques de M. Ribot retrouveront dans ces « souvenirs de campagne » des idées qui leur sont chères, les autres feront des réserves. — L. R.

— Il serait difficile de parler en peu de mots du nouveau livre de M. Teodor de Wyzewa, intitulé : *Les Maîtres Italiens d'autrefois, Écoles du Nord* (Paris, Perrin, in-8° de 355 p. Prix : 5 francs), si d'ailleurs ces études, nourries d'une expérience personnelle et relevées d'un goût très fin, n'avaient été provoquées par diverses monographies spéciales parues en ces derniers temps et dont nous n'avons pas à rendre compte à notre tour. Les énumérer suffira pour faire connaître l'intérêt du recueil, qui présente, en somme, un ensemble caractéristique et complet sur la question des écoles anciennes du Nord de l'Italie, et qu'appuient à la fin des relevés très substantiels des principales œuvres de chacun des maîtres étudiés ici, classées selon les dates et les collections. Ces maîtres sont Giotto, Fra Angelico, Fra Bartolomeo, Botticelli, Verrocchio, Mantegna, Ferrari, Juste d'Allemagne (ces deux peintres groupés sous le titre : Les influences allemandes dans l'art italien), Carpaccio, Albert Dürer (ici, comme « Vénitien de Nuremberg », rapprochement très curieux en effet), les deux Antonello de Messine (le vrai et l'imitateur, Antonello de Saliba), Titien, Tiepolo. Deux chapitres sont à noter, en plus de ceux qui portent les noms de ces divers artistes : l'âme Siennoise, définition de l'art si poétique de Sienne, et préface heureuse à l'étude de l'âme Florentine ; et La Mort de Venise, revue attristée, comme funèbre, des monuments et des souvenirs glorieux de la vieille ville, successivement supprimés ou vendus au nom de l'utilité, du snobisme et du bénéfice. 18 bonnes reproductions photographiques ornent et commentent le volume. — H. de C.

— Voici trois petits volumes à ajouter à la collection des *Grands Artistes* (Paris, H. Laurens, pet. in-8°, à 2 fr. 50) : *Les Clouet*, par M. Alphonse Germain, *Carpaccio*, par M. et Mlle Rosenthal, et *Michel-Ange*, par M. Marcel Reymond. Jean,

et surtout François Clouet sont l'objet de la première de ces études, dont l'auteur s'est appliqué d'abord à dégager l'œuvre respective du père et du fils, couramment confondue naguère sous le nom d'un unique Janet Clouet, puis l'a étudiée avec goût et information, dans son époque et son milieu. La tâche était particulièrement délicate pour Jean Clouet, le père, à qui peu d'œuvres authentiques, en somme, doivent être rattachées aujourd'hui. A cette époque de vogue des portraits, peints ou dessinés, l'empreinte des Clouets, surtout de François, est essentielle sur les autres artistes qui ont profité de la même veine : aussi M. Germain a-t-il profité de l'occasion pour passer ceux-ci en revue, et d'ailleurs toutes les écoles françaises du XVI[e] siècle. — Comme plus d'un maître italien, la gloire actuelle de Carpaccio est comme une résurrection : un long oubli, et qui avait commencé de son vivant même, grâce sans doute à son inégalité décevante, enveloppait depuis des siècles l'incomparable Vie de sainte Ursule avec toutes ses autres toiles. Bien que sa défense ne soit plus à porter devant l'opinion, bien que l'artiste et son œuvre aient eu déjà leurs analystes épris, M. et Mlle Rosenthal ont su mettre à leur petite monographie un talent personnel, et l'on pourrait presque dire de leurs pages ce qu'ils disent de l'œuvre de Carpaccio, pour conclure, qu'elles sont faites de sincérité, de vérité et de jeunesse. Les scènes sont décrites avec goût, et l'audace en même temps que la saveur raffinée du pinceau heureusement soulignées, tandis que d'intéressants détails sur la Venise du XV[e] siècle et le milieu où évolua le peintre suppléent aux détails biographiques qui manquent. — M. M. Reymond a cherché à peindre en Michel-Ange le Dante du XVI[e] siècle, un chantre de puissance et de douleur, infatigable dans sa recherche de la vie intense et même outrancière, dans son expression du mouvement et du geste même excessif; travail surtout documentaire d'ailleurs, car, que dire de neuf sur Michel-Ange, et en 100 pages? mais où les qualités distinctives et les défauts propres du peintre et du sculpteur sont suffisamment caractérisés, où l'admiration ne ferme pas les yeux sur les erreurs de jugement et les erreurs esthétiques du maître, créateur de formes parfois en désaccord avec la nature. — Suivant le plan de cette collection, 24 photographies ornent chacun des volumes. — H. de C.

— Trois récits de voyages nous parviennent à la fois, que nous signalons ici, moins pour le charme ou la curiosité de leurs récits, que pour la documentation qu'y pourront rencontrer nos lecteurs. C'est le voyage d'exploration du duc d'Orléans, *A travers la banquise, du Spitzberg au Cap Philippe* (Paris, Plon, gr. in-8°. Prix : 20 francs); c'est l'étude pittoresque et philosophique du D[r] Kurt Boeck, *Aux Indes et au Népal* (Paris, Hachette, in-8°. Prix : 10 francs); c'est enfin le récit mouvementé de l'Allemand Paul Niedieck, *Mes chasses dans les cinq parties du monde* (Paris, Plon, in-8°. Prix : 10 francs), ces deux derniers volumes traduits par MM. F. Ricard et L. Roustan. Le plus documentaire, s'il faut le prendre par là, est assurément celui de M. le duc d'Orléans, qui, à bord de la Belgica (en mai-août 1905), n'a pas seulement exploré des terres nouvelles et poussé la connaissance des côtes orientales du Grœnland jusqu'à deux degrés de plus au Nord (près de 79 de latitude), mais a dressé des cartes minutieusement précises, donné des tableaux de sondages, et fourni toutes sortes de renseignements, avec planches, sur les collections zoologiques qu'il a pu faire, les observations scientifiques qu'il a notées au jour le jour, l'armement de l'expédition, etc. Une véritable profusion de photographies, très réussies, explique le texte, ainsi que diverses planches en couleurs du peintre Mérite, qui était de l'expédition, et les cartes dressées par le commandant de Gerlache, qui commandait le navire. — Un

autre genre d'intérêt se dégage des observations du Dr Kurt Boeck, celui que donne l'étude des races et des coutumes; les voyageurs d'aujourd'hui cherchent plus volontiers « l'âme des peuples » que ceux de jadis, que touchait surtout la nouveauté, l'étrangeté du spectacle. Ces pages, qui nous promènent de Ceylan à l'Himalaya, sont le récit coordonné et condensé des notes prises au cours de quatre voyages successifs, de 1890 à 1898, qui, à force d'opiniâtreté et de protections, permirent enfin au touriste de pénétrer dans le Népal toujours si fermé. 48 photographies ajoutent leur prix aux indications très neuves du texte. — Le livre de M. Niedieck, plein d'entrain, de jeunesse et de simplicité aussi, ne manque pas non plus d'utilité au point de vue scientifique, car l'auteur, qui d'ailleurs décrit bien, et se documente avec soin partout où il va, donne maintes indications techniques sur toutes les bêtes qu'il tue, autant en collectionneur qu'en chasseur, et d'excellentes photographies, ici encore, émaillent toutes ses pages. Elles ont pour théâtre le Japon et la Chine, Ceylan et l'Inde, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, l'Afrique Australe et l'Afrique Orientale portugaise, Terre-Neuve et les Montagnes Rocheuses, l'Alaska et l'Amérique du Nord. — H. de C.

— Le *Manuel universel de la Littérature musicale*, guide pratique de toutes les éditions classiques et modernes de tous les pays, rédacteur en chef François Pazdirek (Vienne, et à Paris, chez Costallat, vol. in-8° à 20 fr.) poursuit sa publication d'un pas assez lent mais sûr. Depuis que je l'ai signalé ici, les lettres C et D ont paru, avec une partie de la lettre E. On se doute bien des proportions que peut prendre un pareil catalogue : la lettre C comprend 700 pages à 2 colonnes, et, dans la lettre D, *Donizetti* représente à lui seul 42 de ces pages au texte si serré. Mais il faut redire l'utilité de ces indications (on y a même ajouté des dates parfois, en tout cas les numéros d'œuvre) pour tous les historiens de la musique, qui trouvent là les références les plus pratiques pour guider leurs recherches. — H. de C.

— A Copenhague, à la librairie Tillge, la *Société d'histoire et de philologie* a publié les numéros 70 et 71 de ses *Studier Spfra rog-og Oltidsforskning*. Le premier de ces fascicules contient un choix d'environ le tiers des odes d'Horace traduites en vers danois par Alf. Glahn, d'après ce principe qu'il faut chercher non pas à reproduire les rythmes du latin, ce qui n'est pas possible en danois, mais à faire éprouver au lecteur moderne la même impression qu'ont dû ressentir les contemporains du poète : je ne saurais dire si l'auteur y a réussi; mais ce que je sais bien, c'est que je préfère, et de beaucoup, l'original à la traduction. Dans son introduction M. Glahn signale le fait curieux d'une ode (III, 9), devenue une chanson populaire norvégienne. — Ce fasc. 81 est une traduction par MM. Cai Viale et Anton Thomsen de la *Natural History of Religion* de Hume, que M. A. Thomsen fait précéder d'une introduction historique et d'un excellent résumé de cet important ouvrage.

— A la librairie Emil Wiene, *Madame de Staël og theatret*, in-8° de 257 p. par Carl Benzon. L'ouvrage est divisé en trois parties: I. Les idées de Mme de Staël sur le théâtre; II. L'analyse des œuvres dramatiques de Mme de Staël; III. Mme de Staël actrice. L'auteur a pu consulter les archives du château de Coppet et a eu la bonne fortune d'y retrouver une copie de « La Mort du duc de Montmorency », tragédie, que l'on considérait comme perdue, ainsi que les manuscrits de deux morceaux complètement inconnus.

— A la librairie Gleerup, à Lund, le 8e fasc. de *Vårt Språk* (VII, 1) la monumentale grammaire suédoise de A. Noreen. Ce fascicule commence la Mythologie.

— Chez Ljus, à Stockholm, les *Noms de lieux du département de Ælosborg*, fasc. XII, canton de Vâne, petit in-4° de 180 p. Intéressant non seulement au point de vue de la langue, mais aussi de l'ethnographie et de l'histoire.

— *Sverges Ortnamn. Ortnamnen i Ælvsborgs Län*, III, *Bjärke Härad*. Stockholm, Ljus, 1906. In-4° de 67 p. Pr. 1 kr. 25. Contient : A. tous les noms de localités du district de Håred avant 1567 et depuis en leurs formes successives jusqu'à nos jours ; B. les noms des lacs, cours d'eaux, hauteurs, forêts, etc. avec explications historiques, ethnographiques et géographiques. Important pour la préhistoire du pays et l'histoire de la langue.

— *Tables de la navigation et du transport des marchandises passant par le Sund, 1497-1660. Première partie. Tables de la navigation.* Copenhague, libr. Gyldendal, 1906. In-4° de x-404 p. avec avant-propos en danois et en français par Nina Ellinger Bang. Ce gigantesque travail de patience, fait d'après les comptes de péage du Sund conservés aux Archives nationales de Copenhague, sera une précieuse contribution à l'histoire du commerce international. — L. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 avril 1907.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, sur le monument qu'il a trouvé il y a quelques années à Carthage et où sont mentionnés sainte Perpétue, sainte Félicité et leurs compagnons.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du R. P. Delattre qui donne de nouveaux détails sur l'inscription funéraire de sainte Perpétue, de sainte Félicité et de leurs compagnons. Les fragments retrouvés sont actuellement au nombre de 33. L'inscription paraît bien désigner l'emplacement de la sépulture des martyrs, mais le texte a été probablement gravé plus d'un siècle après leur mort. Cette découverte permet de fixer l'emplacement de la *basilica major* où, d'après Victor de Vite, furent ensevelis les corps des deux martyres.

M. Philippe Berger, au nom de la commission du prix Bordin (Orient), annonce que cette commission a partagé ce prix entre les auteurs suivants : M. Doutté, pour son ouvrage sur *Merakech*, 1000 francs ; M. Adamantios Adamantiou, pour son édition de la *Chronique de Morée*, 500 francs ; M. Guérinot, pour sa *Bibliographie du Jaïnisme*, 500 francs ; M. Migeon, pour son *Manuel d'art musulman*, 500 francs ; M. Touzard, pour sa *Grammaire hébraïque*, 500 francs.

M. de Mély communique et commente des inscriptions des miniatures des *Très riches heures du duc de Berry*, conservées à Chantilly. Il croit y voir deux signatures H. B. et H. R. répétées dans une suite de peintures qu'il attribue avec décision à la même main. Ces deux signatures, il les retrouve dans un tableau du Louvre, le Martyre de saint Denis, attribué à Jean Malouel (1400). Mais il montre que le tableau a été commandé en 1416 à Henri Bellechose, peintre du duc de Bourgogne, qui l'a pareillement signé H. B. Comme le faire du tableau et des miniatures lui paraît identique, et qu'il y retrouve un Christ similaire, M. de Mély en conclut que les miniatures du manuscrit de Chantilly ont été exécutées par Henri Bellechose antérieurement à 1413.

M. Louis Havet montre que, dans Plaute, l'impératif futur *salveto* est une formule de salutation servant à répondre un autre salut. Si le vers 103 du *Cordage* est trop court, c'est qu'un premier salut *salve* a disparu devant le salut de réponse *salveto*. Une conclusion analogue est applicable à un passage du *Persan*. — M. Havet étudie ensuite un passage des *Ménechmes* où il est dit, à propos d'un prétendu fou, que ses yeux deviennent livides, *oculos lurere*. Il montre qu'il ne s'agit pas des yeux, mais de certaines taches, de certains points, et qu'il faut remplacer *oculos* par *loculos*. Dans un passage analogue des *Captifs*, relatif à un prétendu épileptique, il faut de même remplacer *maculis luridis* par *loculis luridis*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PETRILLER, BOUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 29 avril. — 1907

Kokoelma Suomen kansan Sananlaskuja. Helsingfors, 1906, 28-432-42 p. gr. in-8, formant le t. CXIII des *Toimituksia* (*Publications*) de cette Société.

Ce recueil de *Proverbes du peuple Finnois* diffère essentiellement, sinon dans le fond, du moins dans la disposition, de celui que la même société avait fait paraître dans le t. IV de ses *Publications*. Dans l'édition de 1842, en effet, l'illustre E. Lœnnrot avait mis les proverbes les uns à la suite des autres dans l'ordre alphabétique du mot initial, qui n'est pas toujours la plus caractéristique. Dans celle-ci, A.-V. Koskimies qui dans l'introduction passe en revue les travaux préliminaires faits depuis 200 ans surtout dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, et coordonnés par le D[r] Eliel Aspelin et une quinzaine de ses collaborateurs, a rangé les adages sous quinze grandes catégories : Dieu, l'homme, le bien et le mal, l'âme et le corps, l'État et l'Église, les sexes, la famille, le foyer et la patrie, la vie sociale, le chant et la parole, le travail et les aliments, les patrons et les serviteurs, les industries, les animaux et les plantes, le temps et les phénomènes. En outre un index alphabétique de tous les mots importants, remplissant non moins de 41 pages à deux colonnes, renvoie à toutes les pages où ils figurent, de sorte que l'on peut facilement et rapidement se rendre compte de ce que le sens commun professe en Finlande sur tel ou tel sujet et voir, par des comparaisons avec la sagesse des nations chez d'autres peuples, combien variées sont les manières d'exprimer la même idée. On constatera qu'en cette matière les Finnois ne le cèdent ni aux autres Européens ni aux Asiatiques soit pour le nombre, soit pour le fond ou la forme de leurs proverbes, généralement concis et bien frappés, consistant le plus souvent en un distique avec allitération, parfois même avec rime. Aussi les proverbes forment-ils une des branches les plus importantes de la littérature populaire de

la Finlande. Dès que celle-ci eut attiré l'attention des lettrés, Laurentianus Tammelinus en fit un recueil de 1,525 numéros publié à Abo en 1702 par H. Florinus ; au commencement du XIX[e] siècle la collection fut presque quintuplée par Juteini, Gottlund, Lœnnrot qui en publia 7,077 ; depuis, ce chiffre a plus que doublé et le présent volume contient 14,700 proverbes. Il est dédié à la mémoire de J.-V. Snellman ; le centenaire de ce grand patriote a été également célébré par l'excellente revue finnoise de Helsingfors dont le numéro de mai [1] est rempli d'articles où sont exposés par dix collaborateurs les traits les plus saillants de l'œuvre philosophique, littéraire et politique de l'éminent publiciste et homme d'État.

Eug. Beauvois.

Suomalaisen kirjallisunden Seuran Toimituksia. Helsingfors, Imprimerie de la Société de Littérature Finnoise, in-8, t. XLVII : *Fitæjænkertomuksia*. VII : *Kœyliœn pitæjæn historia*, kirjoittanut V. Salminen. 1905. 200-p. in-8, prix : 4 m. ou fr.

T. LXXXI. **Kansantieteellisiae kertomuksia.** V : *Lopen asunnot eri kehitysasteissaan*, kuvaili Iulius Ailio. 1896. 120 p. prix : 3 m. — VI : *Asuinrakennuksista Undellakirkolla, Vipurin læænissæ*, kokoillut Samuli Paulaharju. 1906, 154 p. prix : 3 m.

Outre son périodique le *Suomi* qui contient des mémoires variés, la Société de Littérature Finnoise donne dans son volumineux recueil de *Toimituksia* (Publications) des séries de textes, de dictionnaires, de grammaires, de manuels, de traductions, de descriptions de paroisses et d'opuscules démomathiques traitant de ce que le peuple sait et de ce que l'on sait de lui. L'*Histoire de la paroisse de Kœyliœ* est la septième du tome réservé aux *Descriptions de paroisses* (sans parler de dix autres qui avaient paru dans le Suomi). Son titre d'histoire doit d'ailleurs être pris dans le sens le plus général, car le présent opuscule embrasse aussi l'archéologie, la topographie, la statistique ancienne et récente ; il est accompagné de figures d'objets d'antiquité, de vues de monuments et de paysages, de portraits des seigneurs et des pasteurs sur planches phototypiques fort nettes et, si l'on doit regretter avec l'auteur qu'il n'ait pu poursuivre ses recherches dans les Archives générales de la Grande Principauté, on doit le féliciter de ne pas s'être arrêté devant d'inévitables lacunes que pourront remplir ses émules, mais d'avoir passé outre pour donner au public le fruit de ses recherches locales, notamment dans les collections manuscrites et la bibliothèque du baron Axel Cedercreutz, à la libéralité duquel sont dues les illustrations nombreuses et variées.

Dans le fascicule IV (1896, 139 p. avec 93 fig. dans le texte) des *Kansatieteellisiæ Kertomuksia* (*Études démomathiques*) paru sous le

1. J.-V. Snellmanin *muisto*. *Valvojan juhlajulkaisu*, Helsingfors, Impr. de la Soc. de litt. finnoise, 1906, gr. in-8°, p. 263-390, avec un portrait et quatre facsimilés.

pseudonyme de J.-E. Ax, J. Ailio avait déjà traité des dépendances des maisons (fournils, granges, magasins, greniers, remises, hébergenges, étables) dans la paroisse de Loppi. Dans le Ve fascicule il étudie *les Habitations de Loppi* aux divers degrés de leur développement, depuis la hutte en branchages jusqu'aux confortables maisons à deux étages, faites de madriers couchés ou debout et couvertes de planches ; depuis le foyer primitif, creusé en terre et entouré de quelques moellons, avec trou dans le toit pour laisser passer la fumée, jusqu'aux cheminées en pierre et aux poêles, n'oubliant ni l'intérieur des maisons, ni la disposition respective des bâtiments, ni leur agglomération en villages. 79 vues et plans facilitent l'intelligence du texte.

Dans le fascicule VI de la même série, S. Paulaharju passe très méthodiquement en revue les modes de *construction dans la paroisse d'Uusi Kirkko* : choix de l'emplacement, disposition des bâtiments, orientation, travaux préliminaires, agrandissements successifs, fondations, caves, parois, combles, plafond, planchers, foyers, perches transversales pour étendre le linge, portes, fenêtres, vestibule, escaliers, chambres, intérieur et ameublement, réparations, revêtement des murs, constructions primitives. Les descriptions sont émaillées de dictons en l'idiome local où s'expriment les réflexions des paysans, et accompagnées de vignettes (298), trois fois plus nombreuses que dans l'ouvrage précédent, mais moins soignées et même parfois confuses.

Ces opuscules prendront utilement leur place dans une branche de littérature que A. de Caumont pour les anciens temps, Viollet-Le-Duc et Ch. Garnier ont mise en honneur chez nous et qui l'est également dans une bonne partie de l'Europe et notamment dans les pays Scandinaves. Ils permettent dès maintenant de constater que divers modes primitifs de construction ont des analogues en France, même au XXe siècle, dans les huttes de nos bûcherons et certaines maisons rurales.

Eug. BEAUVOIS.

H. SCHUCHARDT, **Baskisch und Romanisch** zu de Askues baskischem Woerterbuch I Band. Halle, M. Niemeyer, 1906 ; un vol. in-8° de 61 p.

A propos du tome Ier (A-L) du Dictionnaire basque de M. de Askue, M. Schuchardt vient de publier une étude, qui forme le t. VI des *Beihefte* de la *Zeitschrift* de Groeber, et qui est d'un vif intérêt linguistique. Il y a longtemps, comme on sait, que ce problème des rapports entre Euskariens et Romans préoccupe l'éminent philologue, il l'a déjà abordé à diverses reprises, surtout par ses côtés lexicographiques : nul d'ailleurs n'est plus apte que lui à faire quelques percées lumineuses dans cet obscur domaine. Ici, après avoir un peu parlé du nouveau dictionnaire, fait ressortir ses mérites et ses desiderata, M. S. expose quelques considérations sur les rapports possibles de

structure entre le basque et le gascon : il montre notamment que la présence de la particule *que* devant le verbe peut être un fait d'origine purement romane, et c'est tout à fait mon avis. Il arrive d'ailleurs vite aux mots, qui sont évidemment ce qui l'attire, et ce qu'il vise. Il commence, dès la p. 10, par poser le fameux type *cuscolium* que nous a conservé Pline, puis donne la longue série de ses représentants actuels dans les régions méditerranéennes ; bien plus, faisant intervenir des mots comme *cochlea*, *coccum*, il indique les croisements qui ont pu en résulter. Il y a là un matériel lexicographique si riche, disposé d'une façon si prestigieuse, qu'on en serait presque effrayé, si l'on ne sentait à chaque instant que l'auteur domine son sujet et les rapprochements signalés. Vers la fin de son petit volume encore (p. 41 et suiv.), M. S. a donné des exemples de ces contaminations entre mots empruntés par les Basques, qui sont possibles sans doute, mais parfois bien étonnants, comme il le dit lui-même : ainsi *akikulu* représenterait la finale de *aitzaki* (esp. achaque) combinée avec celle de *estakulu* (obstaculum), ce qui est possible après tout ; mais peut-on bien tirer *kaletra* d'une fusion entre les mots espagnols *carrera* et *calle*? Notons aussi, p. 44, un rapprochement intéressant entre le verbe basque *laga* (en labourdin on dit plutôt *larga*) et le roman *lagare*, vfr. *laier* : seulement où s'est produit l'effacement de *r* dans *largare*, puisqu'on ne saurait guère supposer ici une influence du basque sur le roman? Au milieu de son étude, M. S. a signalé certains faits importants et d'allure déjà plus générale, comme l'agglutination fréquente de l'article, ou encore la prosthèse de l'*s* détachée de l'article pluriel, ce qui fait que tant de mots euskariens commencent en *z*. Il a dégagé aussi quelques lois phonétiques, ainsi le passage de *nd* à *ng*, mais celle-là valable surtout pour la Biscaye, semble-t-il. Puis un affaiblissement des consonnes initiales : mais, à vrai dire, il y a encore bien des incertitudes sur la géographie et sur la chronologie de ces affaiblissements. Ainsi, pour prendre le *c* comme exemple, n'est-il pas étonnant de le voir représenté de trois façons différentes : dans *gerecia* (qui est *ceresea*) ; dans *tipula* (qui est *caepulla*, emprunté avec un *c* à l'étape *t'*, comme M. S. l'a démontré lui-même autrefois) ; enfin, dans *zeru* (qui est *caelum*, qui doit être lui aussi ancien, qui ne représente ni le gascon *ceu*, ni l'esp. *cielo*, et qui offre entre parenthèse la grande loi de *r* = *l* analogue à celle du roumain). Si je ne m'abuse, ce sont ces grandes lois, reposant sur les mots les plus connus et les emprunts les moins contestables, qu'il s'agirait avant tout de dégager, de codifier en quelque sorte, et de dater si faire se peut. La philologie romane aurait beaucoup à espérer d'une enquête de ce genre, méthodiquement entreprise. Ce qui n'empêche pas naturellement que la présente étude de M. Schuchardt ne soit déjà en elle-même très précieuse et infiniment suggestive : si l'on hésite parfois à le suivre dans la hardiesse de ses hypothèses, il n'en est pas moins

vrai que, avec sa science lexicographique universelle, lui seul peut-être était capable de les concevoir et de les rendre plausibles.

E. BOURCIEZ.

Antiquités et monuments de l'Hérault, par Émile BONNET, ... — Montpellier, Ricard frères, 1905. In-8° de 558 pages.

L'auteur du présent volume a exposé dans quelques pages d'introduction le but qu'il s'était fixé : « Signaler les restes tangibles du passé qui subsistent encore dans le département de l'Hérault, rechercher ceux qui y ont été découverts autrefois et qui sont actuellement détruits, perdus ou dispersés dans les collections publiques ou privées. » Il laisse de côté les temps préhistoriques, mais surtout parce qu'ils ont été « magistralement » étudiés par M. Cazalis de Fondouce. Il a délimité le champ de ses recherches, à l'origine par la période préromaine, au point d'arrivée par la fin de l'époque gothique. C'est encore beaucoup, car cela suppose des connaissances extrêmement variées : non seulement, en effet, M. E. Bonnet examine les monuments d'architecture et de sculpture, rapporte les inscriptions, signale les sépultures anciennes et leur mobilier, décrit les monnaies, mais il donne encore la géographie antique des pays qui ont formé le département de l'Hérault, énumère les tribus et leurs territoires, essaie de retrouver leur localisation, recherche dans les noms de lieux les souvenirs de l'antiquité, retrace l'itinéraire des anciennes voies. En même temps, il établit une doctrine, présente les caractéristiques, fait œuvre de véritable historien et de critique d'art. Cette doctrine on la sent solide, surtout si l'on examine d'un peu près ce qu'il dit des monuments du moyen âge : qu'on lise par exemple la discussion sur la survivance à l'époque actuelle de monuments d'architecture carolingiens. Avant lui, différents auteurs et non des moins écoutés, avaient cru devoir en reconnaître un certain nombre; M. E. Bonnet démontre leur erreur et prouve qu'il n'en reste plus que des vestiges plus ou moins défigurés, avec des fragments de plaques décoratives et quelques rares chapiteaux. L'époque romane, par contre, a laissé de multiples cathédrales, églises paroissiales, monastères ou chapelles. M. E. B., formé à excellente école et très attentif dans ses observations, établit, en quelques pages serrées, les principaux caractères de leur construction et de leur ornementation. Resserrée entre les sphères d'action des styles auvergnat, provençal et toulousain, cette région n'offre pas, à vrai dire, une physionomie bien tranchée, elle subit trop d'influences, elle vécut avec trop de relations avec les provinces voisines. Même M. E. B. relève dans quelques monuments des importations directes de la Lombardie et il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure. Sous ce rapport, j'aurais désiré qu'il essayât de noter encore l'apport des congrégations religieuses venues d'ailleurs pour y fonder leurs monastères. Il est absolument démontré que les Cisterciens, par

exemple, s'en tenaient aux procédés en honneur au berceau de leur ordre, en Bourgogne, et c'est à eux que, à peu près sûrement, nous devons attribuer le système de retombée des doubleaux sur des piédroits à encorbellements s'arrêtant à une certaine distance du sol. J'ai constaté en Provence qu'ils ont été les propagateurs de la décoration bourguignonne. L'ont-ils été aussi dans les anciens diocèses de Maguelonne, Agde, Béziers et Lodève?

La matière était trop vaste pour que M. Bonnet ait pu s'arrêter longuement sur chacune des périodes étudiées par lui; il semble cependant qu'il ait un peu trop écourté justement ses chapitres sur l'art roman et l'art gothique, ceux pour lesquels on peut dire qu'il avait le plus de documents. J'aurais désiré pour mon compte qu'il donnât plus de détails sur chacun des monuments qu'il signale : il est vrai qu'il a dit l'essentiel dans ses paragraphes consacrés aux caractères généraux de ces édifices.

En définitive, c'est, je ne dirai pas un répertoire, car ce mot serait affaiblir ma pensée, mais un tableau d'ensemble des civilisations anciennes et modernes qui, depuis le commencement de l'ère historique jusqu'à la Renaissance, ont laissé leurs souvenirs dans le département de l'Hérault. M. E. B. a fait un bon livre, surtout un livre de grande utilité : on ne le refera pas, on ne pourra qu'y ajouter au fur et à mesure de nouvelles découvertes.

L.-H LABANDE.

Chronique et Annales de Gilles le Muisit, abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352), publiées pour la Société de l'histoire de France par Henri LEMAÎTRE. — Paris, H. Laurens, 1905. In-8° de XXXIII-336 pages.

Gilles le Muisit, appartenant à une famille qui a tenu des emplois fort honorables dans l'administration de la ville de Tournai, naquit en cette ville au mois de janvier 1272, revêtit l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Saint-Martin, en 1289, et fit un séjour de quelques années à Paris à la fin du XIII° siècle ; après avoir rempli quelques fonctions subalternes il finit par devenir prieur, puis abbé (30 avril 1331) de son monastère. Aimant la société, curieux des choses de son temps, il eut le loisir d'apprendre beaucoup auprès des hauts personnages laïques ou ecclésiastiques qui s'arrêtaient fréquemment à Saint-Martin de Tournai, il compulsa les anciennes chroniques, les archives de sa ville et de son abbaye, il nota les événements remarquables qui s'accomplissaient de son temps. Son activité, qui lui avait permis de relever son monastère et de lui rendre une prospérité nouvelle, se trouva par suite de la perte de la vue, vers 1345, obligée de se tourner vers de nouveaux travaux. Il se fit relire ses notes d'autrefois, il les condensa dans sa mémoire et il entreprit de dicter à des scribes une chronique qui, tout en remontant à la création du monde, avait surtout pour but de rappeler les faits historiques accomplis de son temps,

notamment à Tournai et dans les Flandres. Or, il se trouve que justement c'était une des périodes les plus importantes de l'histoire de cette région, avec les guerres de Philippe le Bel et de ses fils et le début de la guerre de Cent ans. La chronique que Gilles le Muisit dicta d'abord ne commence guère qu'à l'année 1214 et s'étend jusqu'à la fin de 1348 ; la suite des événements fait le sujet d'annales moins développées qui vont jusqu'en 1352. L'abbé de Saint-Martin de Tournai s'y montre exactement renseigné, soucieux de ne pas trahir la vérité et de garder un ton impartial, non pas qu'il se soit tenu à l'écart des passions qui agitaient ses contemporains ; au contraire, il ne dissimule pas ses préférences pour le parti français et son hostilité contre les gens de métier ; mais, quand même, il a essayé de garder dans son récit la mesure qui convient à un historien digne de ce nom.

L'édition de son œuvre, élaguée des hors-d'œuvre, dissertations, méditations et poésies, allégée des passages trop particuliers à l'abbaye de Saint-Martin, a été faite avec grand soin par M. Henri Lemaître. L'introduction qu'il a imprimée est très sobre, mais dans sa précision elle suffit pour bien faire connaître l'auteur de la chronique et apprécier ses travaux historiques.

L.-H. Labande.

Chronique de Jean le Bel, publiée pour la Société de l'histoire de France par Jules Viard et Eugène Déprez. Tome second. — Paris, H. Laurens, 1905. In-8° de xlv-404 pages.

Le tome second et dernier de la chronique de Jean le Bel que nous présentent MM. Viard et Déprez, contient le récit des événements accomplis en France, Flandre, Bretagne et Angleterre pendant les années 1342 à 1361 ; il renferme donc par conséquent les plus grands épisodes de la guerre de Cent ans sous les règnes de Philippe VI de Valois et de Jean le Bon. L'œuvre est close par l'annonce du départ pour l'Italie des grandes compagnies, bandes licenciées après le traité de Brétigny, qui étaient venues dans la vallée du Rhône s'emparer du Pont-Saint-Esprit et menacer le pape dans Avignon.

Ce même volume est enrichi de la table générale, d'une série de pièces annexes, extraites du Record Office, relatives aux opérations militaires et maritimes d'Édouard III, et surtout de l'introduction que M. J. Viard a écrite sur Jean le Bel et son œuvre. On n'ignore plus maintenant combien Froissart dut à celui que j'appellerai son précurseur, mais il y avait lieu de signaler l'importance des emprunts qu'il lui a faits. La chronique de Jean le Bel méritait d'ailleurs d'être utilisée ainsi : son nouvel éditeur montre avec quelle attention il cherchait à recueillir ses informations et à se garer des bourdes commises par des auteurs de son temps. Bien que ses préférences l'inclinassent plutôt vers Édouard III, il avait la conscience de ne rien dissimuler

de ses fautes et il se faisait scrupule d'altérer sciemment la vérité, même si la mémoire de son héros devait en souffrir.

Par contre, dans ses récits, il n'a laissé que peu de témoignages pour sa propre biographie. S'il dit qu'il a pris part à telle expédition, c'est pour certifier l'authenticité des faits qu'il a vus lui-même. Aussi, sa vie n'est-elle pas encore complètement connue : c'est à peine si l'on a relevé quelques pièces d'archives où il figure. Mais par bonheur, un de ses contemporains, Jacques de Hemricourt, a tracé de lui un portrait assez amusant, qui nous le représente sans doute très fidèlement; ce chanoine de Saint-Lambert, qui ne craignait pas de faire campagne avec l'armée d'Édouard III, aimait plus que de raison le faste et le luxe; ses mœurs étaient loin d'être ecclésiastiques et il put laisser de grands biens à deux bâtards. Né à Liège, vers 1290, il mourut le 15 février 1370, après avoir écrit son testament, le 10 août de l'année précédente. Il ne reste de son œuvre, à la renommée de laquelle les chroniques de Froissart ont fait le plus grand tort, qu'un seul manuscrit conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Châlons-sur-Marne. Une première édition en avait été faite par M. Polain, membre de l'Académie royale de Belgique. Celle plus correcte, que vient de nous donner la Société de l'histoire de France et qu'enrichissent des notes très précieuses, rectifiant ou complétant le texte original, répond tout à fait aux exigences de l'érudition moderne.

L.-H. Labande.

La fiscalité pontificale en France au xive siècle (Période d'Avignon et du grand schisme d'Occident), par Ch. Samaran et G. Mollat. — Paris, A. Fontemoing, 1905. In-8° de xv-278 pages et 2 cartes en couleurs (Fasc. 96 de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

Depuis quelques années bien des publications avaient été faites sur la Chambre apostolique au xiv[e] siècle, sur sa composition et ses attributions, sur certaines parties de l'administration des finances pontificales, la perception des revenus de l'Église, les modifications opérées par tel ou tel pape; mais, outre que la plupart de ces ouvrages intéressaient plus souvent les pays étrangers que la France, on ne possédait pas encore de tableau d'ensemble. C'est ce que viennent de nous présenter deux des meilleurs travailleurs de ces dernières années aux Archives du Vatican : M. Samaran, ancien élève de l'École française, et M. l'abbé Mollat, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français. Leur étude, très claire et très complète, paraît devoir être définitive.

Ils ont débuté par un exposé de l'administration centrale de la Chambre apostolique, à la tête de laquelle se trouvaient le camérier et le trésorier. Avec les clercs de la Chambre, ils formaient un conseil supérieur, auquel ressortissaient toutes les contestations d'ordre financier et auquel appartenait une véritable juridiction sur les autres agents.

Les revenus du trésor pontifical, en dehors bien entendu de ceux des domaines appartenant à la papauté et des droits acquittés par des feudataires, se composaient : 1° de taxes payées directement à la curie par les contribuables (services communs, droits de chancellerie, redevances à l'occasion des visites *ad limina*, droits de pallium), 2° de taxes levées sur place par des envoyés extraordinaires ou des fonctionnaires spéciaux. Ce sont ces dernières, d'un caractère plus général, qui forment l'objet du livre dont je rends compte. Elles comprenaient d'abord les décimes perçus sur les bénéfices, mais comme presque toujours cet impôt était abandonné au roi de France, sous le fallacieux prétexte d'une croisade, il fallut recourir à de nouvelles taxes, principalement quand Jean XXII, ceignant la tiare après deux ans d'interrègne, se trouva devant des coffres vides, avec d'énormes dépenses en perspective. Les papes prirent donc l'habitude de percevoir les annates, c'est-à dire les revenus de la première année de tous les bénéfices réservés à la Chambre apostolique ; on leva les procurations, c'est-à-dire que les agents du pape se firent remettre le montant du rachat du droit de gîte qu'exerçaient les évêques visitant leurs diocèses; on recueillit les dépouilles ou la succession des clercs morts intestats, des titulaires de bénéfices réservés, des prélats et agents de la curie, etc.; on encaissa les revenus des mêmes bénéfices réservés et devenus vacants pour une cause ou pour une autre ; on demanda enfin au clergé, qui s'y prêta plus ou moins bénévolement, des subsides caritatifs. La plupart de ces impositions étaient inconnues au XIIIe siècle, elles se développèrent dans le cours du siècle suivant et les papes avignonais, pendant la période du Grand Schisme, les exploitèrent toutes avec une véritable maîtrise.

Sur ces différentes taxes, MM. Samaran et Mollat donnent les détails les plus circonstanciés, exposant leurs origines, leur extension et leurs progrès, montrant quelles catégories de prélats ou de clercs elles atteignaient. Pour les percevoir, les papes avaient divisé la France en circonscriptions ou collectories, dont l'organisation devint tout à fait régulière à partir de Clément VI : là fonctionnaient le collecteur, les sous-collecteurs et les agents subalternes délégués par la curie romaine ; ils rivalisaient de zèle avec les représentants du fisc royal et même se rendaient parfois coupables des mêmes exactions. Les auteurs du livre sur la *Fiscalité pontificale en France* exposent, avec de nombreux documents, leur rôle, leur action et leurs pouvoirs ; ils les montrent ensuite rendant compte de leur mission à la Chambre apostolique; ils marquent leurs rapports avec les banquiers, qui étaient surtout d'origine ultramontaine. Leur ouvrage se termine par une longue liste des fonctionnaires financiers de la papauté au XIVe siècle et par une série de 31 pièces justificatives, très correctement éditées. Ils ont eu bien raison de montrer, dans une conclusion très nette et très ferme, le mal qu'apporta à l'Église une fiscalité aussi rapace et aussi

développée, le mécontentement qu'elle provoqua de tous côtés, les désordres qui se propagèrent, la négligence des évêques qui, privés de leurs anciens droits de procuration, ne se soucièrent plus de visiter leurs diocèses. Après l'extinction du Grand Schisme et sous la pression des événements, les papes relâchèrent un peu de leurs exigences : ils n'eurent pas la sagesse d'entreprendre une réforme radicale et de couper ainsi les germes du protestantisme.

L.-H. Labande.

Un siècle de vie ecclésiastique en province. La Réforme catholique du xvii[e] siècle dans le diocèse de Limoges, par G. Aulagne,... — Paris, H. Champion; Limoges, Ducourtieux et Gout, 1906, in-8° de xxxvi-652 pages.

La situation de l'Église catholique dans le diocèse de Limoges, comme d'ailleurs dans toute la France, n'était rien moins que brillante quand Henri IV, promulguant l'édit de Nantes, mit fin pour un temps aux guerres de religion. Les ruines matérielles étaient grandes, mais la désolation spirituelle et les ruines morales les dépassaient encore en intensité. Évêques non résidants, chapitres indisciplinés, bénéficiaires indignes, moines vagabonds, curés et desservants ignorants ou mourant de faim, fidèles n'ayant retenu de leur religion que des pratiques superstitieuses et un fanatisme haineux, ayant oublié la vraie dévotion et la charité chrétienne, tel était à grands traits le tableau général. Mais pour la France entière, le xvii[e] siècle fut une époque de rénovation et si les folies de Louis XIV n'avaient pas compromis irrémédiablement les destinées de la nation et tari les sources mêmes de sa vie, il aurait pu être d'un bout à l'autre une époque des plus heureuses dans les fastes de l'Église catholique et de la France. A Limoges, en particulier, l'action d'évêques dignes de ce nom, des Henry et Raymond de la Martonie, mais surtout des François de la Fayette et des Louis de Lascaris d'Urfé, le rétablissement de la discipline ecclésiastique, l'influence des Jésuites nouvellement installés, la réforme des anciens ordres religieux, la fondation de nouveaux couvents appartenant à des ordres plus sévères ou plus instruits, le développement des confréries et associations pieuses, la réorganisation de l'assistance publique, la création de séminaires, la tenue de synodes fréquents, l'institution de conférences ecclésiastiques et surtout les exemples donnés de haut réveillèrent la foi endormie et changèrent promptement l'aspect du diocèse. Par malheur, les désastres de la politique royale, l'accumulation des impôts, les disettes, famines et épidémies vinrent assombrir la fin du siècle, qui avait vu s'accomplir tant de belles choses.

Cette histoire de la réforme religieuse d'un vaste diocèse a été écrite avec soin par l'abbé Aulagne, qui semble avoir épuisé la documentation de son sujet. On pourrait seulement lui reprocher les trop grandes proportions données à son livre : il oublie quelquefois, en

effet, que ce n'est pas la biographie particulière d'un évêque qu'il a à nous raconter, et que ce personnage ne nous intéresse que par son action sur son troupeau. Et puis, il est un peu trop souvent panégyriste, il voit trop en beau, ses évêques et leurs collaborateurs ont à peine quelques défauts qui les rendent humains. Enfin, on aimerait à voir résumer, à la fin d'un si gros ouvrage, dans un court exposé, quelle était la situation religieuse à la fin du règne de Louis XIV, et quelle influence avaient sur elle les malheurs du temps. Moins de petits détails, moins de récits de petites querelles, plus d'idées générales, et ç'aurait été parfait.

L.-H. Labande.

Inventaire sommaire de la collection Bucquet-Aux-Cousteaux comprenant 95 volumes de documents manuscrits et imprimés rassemblés au xviiie siècle sur Beauvais et le Beauvaisis, rédigé par le docteur Victor Leblond,... — Paris, H. Champion; Beauvais, imp. départementale de l'Oise, s. d. [1906]. In-8o de xxii-360 pages.

Il n'était pas rare, au xviiie siècle, de voir dans les villes françaises quelques nobles, ecclésiastiques ou magistrats, s'adonner à des recherches historiques très sérieusement conduites, former des collections de pièces originales, recueillir des copies d'autant plus intéressantes que souvent les originaux ont disparu depuis, et s'essayer à écrire une histoire détaillée et précise de leur cité ou de leur province. A Beauvais, c'était le chanoine Gabriel Danse, le lieutenant général au bailliage et siège présidial Eustache-Louis Borel et le magistrat Jean-Baptiste Bucquet, qui unissaient leurs efforts pour élever à leur patrie un monument digne de son passé. Mais ils ne purent mettre à exécution leur projet et la masse énorme de matériaux qu'ils avaient accumulée a été pieusement recueillie par leurs descendants. Les documents qui étaient la propriété du chanoine Danse sont aujourd'hui au château de Troussures, ceux d'Eustache-Louis Borel au château du Vieux-Rouen près d'Aumale.

La collection de Bucquet, enrichie des notes et copies des Le Mareschal, dont l'un, subdélégué de l'intendant, avait copié ou longuement analysé les délibérations des conseillers de la ville de Beauvais, se trouvait il y a quelque vingt ans entre les mains de M. Charles Aux Cousteaux, à Paris. En mourant, celui-ci la confia à M. le chanoine Renet, auteur de plusieurs travaux estimés sur l'histoire du Beauvaisis. Celui-ci la fit relier en 95 volumes, sans respecter toujours l'ordre chronologique ou méthodique; sur les instances du Dr Leblond, président de la Société académique de l'Oise et membre de la commission de la Bibliothèque de Beauvais, il se décida à la remettre à ce dernier établissement, où elle a trouvé, espérons-le, un asile définitif.

Maintenant le Dr Leblond nous en présente un inventaire sommaire,

très suffisamment détaillé et très précis, qui en fait connaître les richesses et apprécier toute l'importance pour l'histoire locale. On y retrouve une notable portion des archives de l'évêché, notamment celle qui concerne les fiefs épiscopaux, des archives du chapitre de la cathédrale, dont la série de registres capitulaires formait jadis un recueil des plus précieux, enfin de très nombreuses pièces en original ou en copie sur la commune de Beauvais depuis son origine jusqu'à la Révolution française. D'autres documents intéressent les abbayes de la région beauvaisine : on notera surtout la correspondance originale de Bossuet, abbé de Saint-Lucien. Des volumes entiers ont trait aux cours judiciaires et tribunaux, aux assemblées provinciales, etc.

Une partie des pièces de cette splendide collection a déjà été utilisée, mais elle n'a pu l'être que par certains privilégiés. Maintenant la voici en entier accessible à tous et l'inventaire du Dr Leblond sera pour ceux qui voudront y recourir un guide singulièrement précieux.

L.-H. Labande.

Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou histoire d'une Université provinciale sous l'ancien régime, d'après les manuscrits et les documents originaux, par F. Belin,... Deuxième période, première partie : 1679-1730. — Paris, A. Picard et fils, 1905. In-8° de xix-338 pages.

L'épigraphe mise par M. F. Belin en tête de ce second volume : *Ab una disce omnes*, indique bien le but qu'il a poursuivi. Tout en racontant l'histoire intérieure d'une Université déterminée, il a prétendu nous montrer l'action directe de la royauté sur toutes les Universités françaises depuis la réorganisation générale de l'enseignement du droit opérée en 1679 et l'attribution au chancelier de France du service de l'enseignement supérieur. Et en effet, nous voyons clairement dans cet ouvrage les partisans de l'ancien état de choses (les docteurs agrégés de l'Université) et ceux du nouveau régime (les professeurs) recourir constamment au pouvoir central pour faire reconnaître leurs droits et leurs privilèges, et de plus en plus l'autorité royale se substituer à l'ancienne autonomie et intervenir dans les affaires de l'Université, établissant des règlements, nommant directement les officiers, réorganisant les chaires, instituant les professeurs. Le pouvoir central, à la fin du xviie siècle, avait déjà trop de force pour rencontrer sur place des résistances sérieuses : à vrai dire, à Aix, il n'y en eut pas, et si la vie de l'Université fut pendant une quarantaine d'années plus particulièrement troublée, les querelles ne portaient que sur l'interprétation des édits, chaque parti cherchant à capter la faveur du Parlement, du Conseil d'État ou du chancelier, et à obtenir des avantages au détriment de ses rivaux. Mais l'ancien corps des docteurs agrégés, jadis souverain maître de l'Université, s'obstinant dans la conception archaïque de son rôle, devait être fatalement battu : le roi et ses représentants avaient plus d'intérêt à élever en

dignité les professeurs et à leur donner une place prépondérante ; ils avaient aussi plus d'action sur eux et ils avaient cet avantage de les choisir à peu près complètement.

Cette lutte entre ce que j'appellerai les anciens et les nouveaux organes de l'Université se compliqua, dans la ville d'Aix, par les prétentions de l'archevêque de conserver à vie l'office de chancelier et de désigner lui-même un vice-chancelier qui le représenterait dans tous les actes où il ne pourrait assister, — par celles du Bureau du Collège Bourbon, qui voulait maintenir ses anciens privilèges dans la nomination des titulaires des chaires et considérait d'un mauvais œil la nouvelle indépendance des professeurs soustraits à leur tutelle ; — par celles des consuls de la ville, qui avaient fondé jadis des chaires dans l'Université, etc. ; aussi certaines années assistait-on à de véritables levées de boucliers et toutes les affaires se trouvaient-elles dans une confusion sans égale. Les querelles finirent cependant par s'apaiser et les arrêts du Conseil d'État de 1712 et 1729 établirent, non sans nouvelles protestations et sans quelques modifications ultérieures, le règlement qui fut suivi par l'Université d'Aix jusqu'à la Révolution.

Tout cela, prouvé par de nombreux documents, est exposé clairement et nettement, sans phrases inutiles et sans prétention, par M. F. Belin, qui n'a eu qu'à continuer à suivre sa méthode pour nous donner de nouveau un livre excellent. Ses comparaisons avec les autres Universités provinciales soumises au même régime de réglementation par arrêts du Conseil d'État et à la même tutelle du chancelier de France, lui ont permis d'établir une synthèse, de mieux faire comprendre l'action du pouvoir royal et d'entrer plus intimement dans la vie universitaire à l'époque étudiée par lui. Son livre, qui sera complété, dans une seconde partie à paraître, par le tableau des modifications opérées après 1730, restera donc un des plus précieux à consulter pour l'histoire de l'enseignement supérieur dans l'ancienne France.

L.-H. LABANDE.

A. DAUZAT, **Essai de Méthodologie linguistique** dans le domaine des langues et des patois romans. — Paris, H. Champion, 1906 ; un vol. in-8, de VIII-295 pages.

A. DAUZAT, **Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne.** — Paris, H. Champion, 1906 ; un vol. in-8, de 94 pages (avec 8 cartes).

I. — Sous ce titre un peu technique de *Méthodologie* [1], M. Dauzat vient de publier un livre important, qu'on ne pourra manquer de lire avec profit, et que j'ai lu pour ma part d'un bout à l'autre avec le plus vif intérêt. Peut-être au point de vue de la composition, pourrait-on dire qu'il y a dans ce livre deux parties de dimension presque égales,

1. Au lieu de *langues et patois romans*, il eût peut-être été plus exact de mettre dans le titre *langues et patois gallo-romans*.

et qui restent un peu distinctes, ne se complètent pas forcément l'une l'autre : ce n'est là qu'un léger inconvénient. Je ne partage pas toujours — tant s'en faut — toutes les idées de l'auteur; mais je reconnais d'autant plus volontiers qu'il expose ses théories avec vigueur, avec intrépidité même, allant jusqu'au bout des principes une fois posés. Encore qu'il soit jeune, ceci prouve que M. D. a un esprit déjà mûr. Il a évidemment éprouvé le besoin de se résumer à lui-même la conception générale qu'il se fait de la linguistique, et n'a pas cru devoir ajourner plus longtemps cette « heure de synthèse » que le regretté Victor Henry opposait quelque part aux longues années d'analyse préparatoires. C'est là ce qui fait précisément que sa tentative est intéressante, et je dirai presque d'un bon exemple.

A la base de sa conception linguistique M. D. a posé l'inconscience absolue, totale, des sujets parlants. Qu'il ne soit donc pas question, à aucun degré, de l'intervention de la volonté humaine dans le langage, ni par exemple de cette semi-conscience grâce à laquelle M. Bréal cherchait à apporter quelques tempéraments à cette théorie, constatant qu'après tout « entre les actes d'une volonté réfléchie, et le pur phénomène instinctif, il y a une distance qui laisse place à bien des états intermédiaires » : M. D. ne veut à aucun prix de ces ménagements, il les considère comme dangereux, et les bat en brèche d'un bout à l'autre de son exposé. Pour lui, ce ne sont pas seulement les faits phonétiques qui sont d'ordre purement mécanique; l'évolution intellectuelle des idiomes participe à la même fatalité originelle, et cela l'entraîne loin. Nous allons voir s'il n'en résulte pas dans son livre certaines lacunes et même des inconséquences.

Il y a d'abord un point sur lequel je me sépare nettement de l'auteur, c'est à propos de ce qu'on appelle communément la « loi du moindre effort ». Cette loi, M. D. la rejette d'une façon bien sommaire et bien dédaigneuse (p. 90); il croit l'avoir réfutée en disant qu'on avait tort autrefois de croire le *b* plus facile à prononcer que le *p*, et il ajoute : « Cette hypothèse est radicalement contredite par les données de la phonétique expérimentale. » Mais en réalité, cette réfutation n'est rien moins que victorieuse, et elle montre simplement qu'ici la question a été mal posée. Le langage articulé ne se compose pas de phonèmes isolés, mais de sons groupés entre eux et formant des séries. Ce n'est donc pas le *b* pris en lui-même qu'il a été à un certain moment plus commode de prononcer que le *p*, c'est le *b* placé dans de certaines conditions : autrement dit *sapa*, je suppose, est devenu *saba*, parce qu'entre deux *a* une sonore est proférée plus facilement que la sourde qui interrompt le courant vocalique. Les changements phonétiques sont conditionnés par des ambiances qu'il ne faut jamais perdre de vue. Aussi j'en dirai autant du second exemple que prend M. D. dans le même passage : « *C* latin devant *a* exigeait bien moins de contractions musculaires que *tchy*, par lequel nombre de

patois l'ont remplacé. » Je le crois sans peine! Mais ici encore le triomphe remporté sur les arguments adverses n'est qu'apparent; il l'a été en prenant les deux termes extrêmes d'une longue série et en supprimant tous les intermédiaires. Ce qu'il faudrait faire ressortir au contraire dans un cas de ce genre, c'est qu'il y a eu un processus d'assimilation, les phonèmes voisins ayant une tendance à s'emprunter leurs caractères respectifs. Comme à un moment donné, dans une certaine région, l'*a* avait changé de nature, le *k* lui aussi s'est palatalisé, et il a été « plus facile » de prononcer *k'a* que *ka* : puis ensuite sont venus *kya*, *tya*, *tcha*, etc., et l'évolution s'est opérée par une sorte de glissement insensible entre les générations. Bref, c'est au point d'arrivée que nous trouvons, par rapport au point de départ, une complexité plus grande : mais il n'en est pas moins vrai que chaque étape de la série semble avoir été vaguement sentie comme plus commode relativement à celle qui la précédait. En ce qui concerne l'évolution physiologique des sons, je crois bien que la théorie du moindre effort explique les faits — je ne dis pas toujours — mais du moins dans une large mesure. Et maintenant, si nous envisageons les formes grammaticales, qu'est-ce donc, par exemple, que leur égalisation progressive? Qu'est-ce, sinon la recherche instinctive, si l'on veut, — semi-consciente, si l'on préfère, — de ce qui est « plus semblable »? En tout cas, il est assurément plus commode et plus facile de se rappeler une terminaison unique, toujours la même, que des désinences multiples : inutile de donner des exemples. Pour la syntaxe, où nous arriverons à déterminer des lois, — je l'espère bien avec M. D., et ne saurais partager à cet égard le scepticisme de quelques-uns, — qu'est-ce donc encore que le croisement syntaxique, qui a été très justement considéré ici comme un procédé essentiel? C'est une accommodation, de même que l'analytisme a eu pour résultat de substituer quelques tours simples à des formes souvent divergentes. Tous ces points, M. D. les a abordés, signalés tout au moins, mais sans les envisager par le biais que j'indique, de sorte qu'en le lisant on a un peu la sensation de complications qui se succèdent, se remplacent ou se surajoutent les unes aux autres d'une façon assez capricieuse. Pour moi, la loi du moindre effort — qu'on l'appelle de ce nom, ou bien encore « principe d'économie », dénomination que quelques-uns préfèrent, — reste capitale : elle se retrouve et se vérifie à tous les étages, pour ainsi dire, de la linguistique; elle est ce qui dirige l'évolution. Dirons-nous qu'elle est une preuve de la paresse inhérente à l'esprit humain? Il y a bien peut-être au fond, si l'on veut, quelque chose de cela : mais il est certain que d'un autre point de vue elle s'ennoblit, car on peut la considérer comme l'expression d'une tendance qui consiste à produire avec un minimum d'effort le maximum d'effet possible. N'oublions pas que les langues sont faites pour que les hommes communiquent entre eux, et puissent se transmettre

leurs pensées; que si elles évoluent, c'est pour mieux se prêter à cette communication, — ce qui peut se produire, je le reconnais, d'une façon inconsciente.

M. D. s'en est-il assez souvenu? Pas toujours semble-t-il, ni d'une façon assez constante. Il a, d'après moi, donné trop peu de place dans son exposé, si tant est qu'il ne les ait pas méconnues, aux lois de l'imitation (je prends le mot au sens où l'entendait Tarde). Ceci demande à être un peu expliqué : ma critique portera sur un point général, qui est la façon même de concevoir la transmission du langage; puis sur un point particulier, qui a été largement développé dans ce livre, je veux dire l'évolution des patois en France. Aussi bien, nous pouvons commencer par là.

M. D. s'en tient plus que jamais à une conception que j'ai jadis signalée ici-même, celle d'un latin vulgaire qui, à l'origine à peu près uniforme, se serait répandu à travers toute la Gaule, puis y aurait évolué ensuite sur chaque point, dans un isolement complet. A partir de quelle époque s'est produit cet isolement? Il ne le dit pas, que je sache, mais laisse entendre que ce fut de très bonne heure, vers le temps de Charlemagne, sinon plus tôt. Dès ce temps-là nos communes, ou pour mieux dire nos paroisses ont vécu chacune chez elle, chacune pour elle, séparées de leurs voisines par des sortes de cloisons étanches qui n'ont rien laissé passer et empêché toutes communications. Et cette séparation absolue, radicale, des différents groupes peuplant la France n'a pris fin qu'il y a un demi siècle, vers 1850 environ. Dès lors on pourrait être étonné que certains phénomènes linguistiques, évidemment postérieurs à cette séparation par groupes, se soient produits sur chaque point particulier, et arrivent ensuite à coïncider sur des aires très vastes, car le fait n'est guère niable. Pour parer à cet inconvénient, comme M. D. n'admet point une propagation de faits phonétiques, par exemple, à travers des cellules si rigoureusement closes [1], il est forcé de les supposer conditionnés par une altération identique des organes vocaux, provenant elle-même d'une certaine fusion entre les populations, — ce qui ne va pas sans quelque difficulté, car lui-même dans d'autres passages a déclaré ces mélanges très rares; puis comme les limites de deux évolutions phonétiques ne coïncident jamais, on ne voit pas pourquoi tel fait s'est propagé jusque-là, et tel autre jusqu'ici seulement. Il faudrait supposer que les organes ont été modifiés partiellement, dans des proportions variables, et tout cela n'est pas très clair. La vérité, c'est que M. D. a

1. A la p. 88, il incrimine la théorie que j'avais esquissée ici (*Revue Critique*, 21 février 1898), il déclare que c'est une conception *a priori*, et qui ne s'appuie sur aucun fait. Il me semble pourtant que, précisément dans ce passage, je donnais pour exemple la diffusion des formes comme *auzet* et *radin* dans l'Entre-deux-Mers; j'aurais pu alléguer la répartition en Gascogne des formes correspondant à *-ariu*, *-aria*, et bien d'autres faits.

exagéré, je crois, l'impossibilité de toute communication entre les groupes sociaux. Je sais qu'à certaines époques de notre histoire les relations ont été presque nulles, et notamment au xe siècle ; que les paroisses ont vraiment formé alors des unités économiques, se suffisant tant bien que mal à elles-mêmes. Mais des brassements de populations ont cependant toujours été possibles, pour des raisons très diverses, et je ne puis me résoudre à croire que, pendant un millénaire, les hommes aient vécu attachés à la glèbe dans l'isolement farouche qui est ici décrit. Cette conception, à vrai dire, tient peut-être à ce que M. D. a étudié les faits linguistiques dans des régions montagneuses, et là en effet — en Auvergne aussi bien que dans les Pyrénées, je suppose, — les groupes sont très isolés : si le hasard lui avait fait examiner les choses dans des pays de plaine, sa théorie du même coup s'en serait peut-être trouvée modifiée. Je ne crois donc pas qu'en tout cas une telle théorie soit valable pour l'ensemble des patois français.

Et ceci m'amène tout naturellement à une critique d'ordre plus général encore que la précédente. C'est qu'en vérité, après s'être moqué quelque part de l'*inflexionnal instinct* de Sayce, M. D. aboutit lui-même, et pour son propre compte, à une sorte de *linguistical instinct*, si l'on me passe l'expression. Il arrive à considérer le langage comme étant essentiellement le résultat d'une prédisposition organique : et je veux bien qu'il y ait quelque chose de cela, mais il ne faut pas non plus rien exagérer. Pour que cette prédisposition arrive à éclore dans un certain sens, il y faut encore un milieu déterminé. Ceci est de toute nécessité. Si l'on s'avisait de refaire l'expérience de Psammétichus, l'enfant isolé de ses semblables n'arriverait qu'à proférer de vagues sons articulés. D'autre part, si l'on transportait en naissant un jeune Anglais à Madrid, et qu'il y vécût uniquement avec des Castillans, cet enfant au bout de deux ans parlerait espagnol, et ainsi de suite. Bref, le langage est avant tout un fait social, un phénomène d'imitation, chez l'enfant surtout, mais aussi chez l'adulte. Voilà le grand point que d'un bout à l'autre de son exposé, M. D. a vraiment trop méconnu, ou cherché du moins à restreindre aux limites étroites de la « commune ». Car il nous dit : « Les habitants des différentes localités se jalousaient trop entre eux pour jamais rien emprunter au langage de leurs voisins ». Mais qui parle d'emprunts conscients ? S'ils l'ont fait, c'est sans le vouloir, sans s'en apercevoir, et peut-être était-ce le cas de faire intervenir cette théorie de l'inconscience qui est présentée avec tant de force dans d'autres parties du volume.

J'ai dit qu'il y avait aussi dans ce livre quelques inconséquences. Elles ne sont pas très graves, puisqu'en général l'auteur va avec beaucoup de suite jusqu'au bout de ses raisonnements, et sait aussi choisir habilement les exemples sur lesquels il s'appuie. Cependant je me demande si, avec une théorie aussi rigoureuse que la sienne, procé-

dant par une sorte de déterminisme linguistique, M. D. avait le droit de s'apitoyer sur « ces beaux mots qui meurent opprimés par la tyrannie de l'usage », comme le disait Vaugelas? Il le fait parfois, du moins en ce qui concerne la langue française littéraire, et je ne vois pas pourquoi (p. 103) il regrette la disparition de *destre* et *senestre*, les trouvant mal remplacés par *droit* et *gauche* : au fond ces derniers, une fois que la même idée s'y est attachée, n'ont-ils pas valu les autres? Quant au remplacement de *tenēre* par *tenire* au nord de la France (qui est allégué dans le même passage), il n'était d'aucune utilité lui non plus, mais qu'est-ce que cela prouve? C'est un fait d'analogie qui aurait pu ne pas se produire; et effectivement il n'a pas eu lieu au Midi, tandis qu'au Sud-ouest les choses se sont passées d'une façon inverse, et que par là *venire* s'est changé en *venēre* sous l'influence de *tenēre*.

Je ne chicanerai pas M. D. sur quelques vétilles de rédaction, et dire par exemple, comme ici p. 49 « qu'en français *l* devant consonne s'est vocalisé en *u* vers le XIIIe siècle », c'est indiquer une date singulièrement contestable. On s'étonne aussi que, dans une étude de ce genre, un livre comme *Les changements phonétiques* de P. Passy n'ait pas été utilisé, ni cité dans la bibliographie où figurent cependant des grammaires historiques élémentaires. Enfin il est certain qu'un problème capital en linguistique, la division des phrases en mots ou groupes de mots, n'a pas été ici nettement posé, et c'est une lacune assez grave. Pour indiquer la disposition des matières dans une étude linguistique, M. D. s'en est tenu à la division traditionnelle en Phonétique, Morphologie, Lexicologie, Syntaxe : peut-être était-ce le plus sage, car malgré bien des tâtonnements on n'est pas arrivé à grouper encore d'une façon plus scientifique les matériaux. On y parviendra, je l'espère, et en tout cas on peut déjà s'efforcer de partir toujours de la phrase, et montrer dans une certaine mesure comment s'entrecroise tout ce qui concerne la partie intellectuelle du langage. M. D. ne l'a pas indiqué assez fortement : en revanche, je ne puis qu'adresser des éloges à toute la seconde partie du volume, celle où il donne des conseils très sages et très minutieux sur la façon dont doivent être étudiés nos patois.

II. — C'est que dans ce genre d'études, l'auteur est vraiment passé maître, et en même temps que son livre de théorie générale, pour mieux illustrer par un exemple ses conseils, il vient de nous donner une étude de phonétique très spéciale sur une région de l'Auvergne. Cette étude est relativement courte, puisqu'elle ne comprend pas tout à fait cent pages, et cependant les résultats qui s'y trouvent consignés, ont demandé des recherches longues et pénibles, une enquête poursuivie pendant plusieurs années. M. D., qui naguère avait étudié déjà par le menu la phonétique et la morphologie du patois de Vinzelles, a élargi cette fois-ci le cercle de ses investigations : il les a fait porter sur une région arbitrairement découpée au sud de Clermont, qui

s'étend à l'est et surtout à l'ouest d'Issoire, et qui est du reste heureusement choisie pour fixer les limites de certains faits importants (traitement de *c* devant *a*, de *d* intervocalique, etc.). Nous pouvons avoir toute confiance, je crois, dans les observations minutieusement faites par l'auteur, et, en tout cas, pour combattre telle ou telle de ses conclusions, il faudrait avoir examiné soi-même les choses sur place et de très près. Je me borne à deux ou trois remarques, portant sur des points tout à fait accessoires, et par exemple est-il exact (p. 17) de placer au VIe siècle l'assibilation de *t* latin devant *y*? J'en doute fort. Il ne me paraît pas plus juste de dire (p. 16) que le phénomène du « démouillement » n'a « pas encore été signalé dans les patois » : car en vertu de quel principe alors *oreille* est-il devenu *orèle* en Picardie? D'autre part, je vois qu'à la page 12, M. D. pose comme absolument certain qu'au IXe siècle l'*u* avait encore sa valeur latine. Je ne le crois pas : mais admettons l'hypothèse, et comment alors a pu se propager l'évolution de *u* en *ü*, puisque dès ce moment tous les villages vivaient absolument isolés l'un de l'autre? Une pareille propagation tiendrait du miracle ; car de dire que le changement s'est produit partout simultanément en vertu de certaines prédispositions organiques partout les mêmes, je n'en crois rien non plus. Dans le même ordre d'idées, je pourrais invoquer encore les divergences que M. D. signale (p. 33) entre le développement phonétique de *audire* et celui de *alauditta* : est-ce que tout cela s'accorde bien avec une évolution historiquement enfermée dans les limites étroites de la commune, et ici n'est-ce pas l'auteur lui-même qui, en citant des faits, s'est chargé de critiquer les théories exposées dans le premier volume dont nous avons parlé? Je terminerai par une simple réflexion. M. D. constate que la zone qu'il a étudiée est à peine grande comme un arrondissement, et que cependant, pour l'explorer à fond, il y faudrait une vie de savant. Or il y a 362 arrondissements en France, si j'ai bonne mémoire. J'en conclus que, pour arriver à une enquête définitive sur nos patois, il faudrait que trois ou quatre cents savants, tous imbus des mêmes méthodes, se missent simultanément à la tâche. Mais c'est là un idéal que nous n'atteindrons pas — soit dit sans décourager personne, — car chez nous malheureusement les hommes du zèle et de la valeur scientifique de M. Dauzat ne se comptent pas à la douzaine.

E. Bourciez.

— Conduire une action, à travers des scènes de passion, de séduction, d'adultère, d'impudeur élégante, de divorce et de remariage, à une conclusion où l'on invoque pieusement le nom de Dieu, balancer en un équilibre subtil le décadentisme dans l'art et dans la vie et une morale de sermon, peindre en regard l'un de l'autre un écrivain idéaliste qui pousse le détachement jusqu'à sacrifier les siens, et un écrivain voluptueux qui pousse le raffinement jusqu'au vice contre nature, c'est ce qu'a fait M. Smart Young dans le roman que nous annonçons (*Passion's Peril*, a

Romance. London, The Hermes Press, 1906), où se rencontrent d'ailleurs, dans les détails, une expérience vécue de la passion, une fougue haletante de réalisme amoureux, des traits observés de psychologie perverse, des paradoxes brillants, un véritable talent de style. Guéri d'une prédilection un peu inquiétante pour l'anormal, du goût des contrastes forcés, et d'une tendance à l'effet mélodramatique, M. Young pourra donner une seconde œuvre pleine de vie et d'esprit, nuancée d'une teinte poétique dans l'expression. — C. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 avril 1907*. — M. S. Reinach, président, annonce le décès de M. Adolphe Neubauer, ancien « sub-librarian » de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, correspondant de l'Académie depuis 1889.

L'Académie désigne M. Héron de Villefosse pour la représenter à l'inauguration du monument qui sera élevé à Cannes en l'honneur de Prosper Mérimée, le 28 avril prochain.

M. Clermont-Ganneau, de retour de la Haute-Égypte, rend compte à l'Académie de la mission archéologique que, d'accord avec le Ministère de l'instruction publique, elle l'a chargé d'entreprendre à Éléphantine. Il a été secondé dans ses recherches par un de ses anciens élèves, M. Clédat. Parmi les plus importantes découvertes qu'il a faites, il convient de citer deux grandes statues en diorite couvertes d'inscriptions de l'époque de Thoutmès III, d'un intérêt exceptionnel pour l'art et la religion de l'ancienne Égypte. Non loin du lieu de la trouvaille, on a exhumé un sanctuaire décoré d'obélisques en miniature et recouvrant une nécropole de béliers momifiés et ensevelis dans des cuves de granit. Les gaines des momies, gaufrées et dorées, sont ornées à profusion de scènes mythologiques et d'inscriptions. Le bélier était l'animal sacré du Khnoum criocéphale, le grand dieu d'Éléphantine. M. Clermont-Ganneau a, en outre, recueilli une quantité considérable de textes hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, grecs et coptes, écrits la plupart sur des fragments de poterie que l'on désigne sous le nom d'*ostraka*. Dans le nombre, une centaine, écrits en lettres et en langue araméennes, ont pour auteurs des Juifs établis à Éléphantine au vᵉ s. a. C. M. C.-G. insiste sur ce dernier point, parce qu'il constituait l'objectif spécial de sa mission. La présence des Juifs à Éléphantine, à cette haute époque, était déjà indiquée par des papyrus. Il s'agissait de déterminer sur le terrain le quartier de la ville antique dans lequel pouvait être fixé ce groupe de Juifs araméens. Grâce à la découverte de ces ostraka araméens provenant tous d'une région étroitement circonscrite, cette partie du problème est aujourd'hui résolue. C'est là qu'on aura chance de retrouver le sanctuaire de Jéhovah qui, au dire même des documents en question, s'élevait dans l'île à l'époque de Darius, Artaxerxès et Xerxès. Cette recherche fera l'objet d'une seconde campagne que M. Cl.-G. se propose d'entreprendre, dès l'hiver prochain.

M. Senart est désigné comme délégué de l'Académie à la session de l'Association internationale des Académies qui aura lieu, le mois prochain, à Vienne (Autriche).

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur le double sens du mot celtique qui signifie *forgeron*. Dans ces langues, l'art du forgeron, ses produits, la poésie et la musique peuvent s'appeler de la même façon.

M. B. Haussoullier annonce, au nom de la commission du prix Allier de Hauteroche, que ce prix a été partagé entre le Dʳ Hugo Gaebler, de Berlin, pour son mémoire « sur l'étude des monnaies de la Macédoine » composé de cinq articles parus de 1898 à 1905, et M. George Macdonald, de Glasgow, pour son *Catalogue of greek coins in the Hunterian collection* (Glasgow, 1899-1905, 3 vol. in-8°).

M. Louis Havet corrige un passage corrompu du *Carthaginois* de Plaute. Des serviteurs du Carthaginois, qui paraissent vieux, il est dit non pas qu'ils sont chargés de colis, *sarcinatos*, mais qu'ils sont voûtés, *arcuatos*. Les anneaux qu'ils portent aux oreilles font dire d'eux qu'il manque à leurs mains non pas tous les doigts, *digitos*, mais bien le doigt annulaire, *quartum digitum*. M. Havet examine ensuite le vers 338 du *Cordage*. Il corrige *verum omnes* « mais tous » en *verum omen* « un présage vrai ». Accessoirement, il montre que la faute *omnes* pour *omen* a entraîné l'altération du mot suivant, qui doit être lu *sapienti* et non *sapientes*.

M. Paul Monceaux fait une communication sur l'*Isagogé* de Marius Victorinus.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 6 Mai — 1907

Homenaje a D. Francisco Codera en su Jubilacion del Profesorado; estudios de erudicion Oriental, c. introd. Ed. Saavedra; Zaragoza. Escar. 1904, xxxviii-656 pp.

Dans son Introduction, M. *Saavedra* a montré, en termes excellents, quelle place éminente M. *Codera* occupe dans l'érudition espagnole; par une sorte de fière coquetterie nationale, il laisse aux étrangers le soin de redire que le renom de son maître a depuis longtemps franchi les frontières de la péninsule; ce volume même, auquel ont collaboré de nombreux savants étrangers, en est une preuve tangible. — La table des matières occupe quatre pages; on ne donnera ici que quelques titres.

Les travaux de linguistique pure sont en petit nombre; après une comparaison des verbes défectifs en arabe, hébreu, chaldéen, syriaque et éthiopien, de M. *Viscarillas y Urriza*, c'est une note de M. *L. Gauthier* sur la racine arabe *ha, kaf, mim* : exemple finement présenté des éléments nouveaux que l'étude des textes philosophiques peut apporter à la linguistique arabe; oserai-je dire que j'aurais une confiance plus complète en une étude qui prendrait pour guide la chronologie des textes étudiés, c'est-à-dire l'histoire de la langue, et le langage vivant, c'est-à-dire la psychologie naturelle? — Il dut plaire à M. Codera qu'on lui dédiât surtout des travaux historiques, et particulièrement des études sur l'Espagne; c'est ce qui fut fait. — La description de l'Espagne, extraite par M. *René Basset*, de l'œuvre du géographe anonyme d'Alméria (xiie s.), est un document fort important, dont le texte et la traduction sont publiés avec une parfaite sûreté d'érudition. — Le chapitre d'Ibn Fadl Allah sur l'Andalousie, traduit par M. *Ahmed Zeki*, manque dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris et n'a donc point pris place dans le

travail de Quatremère; la traduction de M. *Ahmed Zeki* est excellente, mais on peut regretter qu'il se soit interdit le commentaire qui aurait montré la nouveauté de certains renseignements, tels que l'énumération des ponts de Grenade et celle de ses portes; cette dernière diffère des indications données par M. Simonet (Descripcion del reino de Granada, p. 74); le manuscrit d'Oxford me paraît, en outre, fournir de petites variantes, qu'il importera d'étudier. J'indique dès maintenant que, dans la description d'Alméria, il faut commencer ainsi l'avant-dernier paragraphe de la p. 469 : « Elle touche vers l'Est à la vieille ville, « et aussi à la troisième cité, que l'on nomme le « *Moçalla* d'Alméria et qui est la plus grande des trois. La citadelle, « etc. ». — M. *H. Derenbourg* donne une notice sur les manuscrits arabes de Madrid, qui vient s'ajouter aux utiles travaux qu'il poursuit depuis longtemps déjà sur la bibliographie arabe de l'Espagne; — MM. *Pablo Gil* (manuscrit aljamiades), *Garcia de Linares* (paléographie arabe), *Carreras y Candi* (Barcelone), *Chabas* (Denia), *Eguilaz y Yanguas* (Garnata e Illiberri), *Ferrandis* (Templiers), *Gaspar* (Cordouans en Crète), *Gomez-Moreno* (art chrétien à Grenade), *Gonzalvo* (musulmans madrilènes), *Hinojosa*, *Ibarra*, *Lopes*, *Saavedra Ureña* (juristes cordouans), manifestent, par d'excellents mémoires, la vitalité des études historiques en Espagne. — Il faut mettre à part un travail très important de M. *Asin* sur Averroës et saint Thomas-d'Aquin. — M. *Alemany* a indiqué les principaux traits d'un sujet fort intéressant, qui mériterait l'honneur d'un volume, les milices chrétiennes, qui jouèrent un rôle si important dans la vie des princes musulmans du Maghreb. — M. *Barrau-Dihigo* a cherché à infirmer le jugement de Dozy sur l'historien Conde; son travail réunit des faits intéressants et bien présentés; mais il a ignoré un article de M. Jacqueton qui est terriblement fort pour la thèse contraire. — Le mémoire de M. *Menendez y Pelayo* est de première importance pour l'étude des rapports entre les littératures arabe et espagnole. Encore, un article de M. *Nallino* sur Al Bayan du jurisconsulte Ibn Rochd, et une intéressante note géographique de M. *Seybold*. En dehors du cadre de l'Espagne, on trouvera des études de MM. *de Goeje* sur le feu grégeois, *Guidi* sur un manuscrit syriaque, *Houdas* (protestation des habitants de Kano contre Mohammed Bello), *Macdonald* (Évangiles), *Mehren* sur l'astrologie et le destin d'après Avicenne, *Ribera* (Collège Nizami à Bagdad), etc.

Ce n'est pas l'un des moindres mérites de ce livre d'avoir montré à tous que M. Codera, au cours d'un long enseignement, a su donner à l'Espagne un groupe d'arabisants qui lui font le plus grand honneur.

M. G.-D.

F. Gustafsson, **De gerundiis et gerundiuis latinis; thesin apud philologos Vpsaliae a. 1902 congressos proposuit** (Ex « Erani » vol. V seorsum expr.); Vpsaliae, 1904; pp. 81-97.

M. Gustafsson veut surtout montrer que le gérondif proprement dit (substantif, *amandum*) est antérieur à l'adjectif en *-ndus* (*amandus*). C'est l'inverse de la doctrine généralement admise.

Il n'explique pas pourquoi les autres langues italiques n'ont que l'adjectif en *-ndus* et se rejette sur la pénurie de nos documents.

Son principal argument est tiré du fait que les emplois de l'adjectif s'étendent au détriment de ceux du substantif. Cependant, à prendre les statistiques en gros, l'argument n'a peut-être pas la portée que M. G. veut lui donner. Voici les chiffres : forme nominale : 183 exemples dans Plaute, 107 dans Térence, 1020 dans les discours de Cicéron ; forme adjective : 201 exemples dans Plaute, 102 dans Térence, 2048 dans les discours de Cicéron. Ainsi : 1° il y a déjà majorité des formes adjectives dans Plaute ; 2° il y a fléchissement dans Térence (102 contre 107), ce qui est assez inattendu chez ce précurseur du latin classique. Dans Plaute, les formes adjectives l'emportent au nominatif, à l'accusatif et au datif (le double environ) ; les formes nominales au génitif et à l'ablatif (38 et 55 contre 11 et 17). Dans Térence, les formes adjectives et les formes nominales l'emportent respectivement aux mêmes cas ; mais on voit déjà poindre la répugnance de la langue pour certains tours : il n'y a pas un seul exemple du datif de la forme substantive. Dans les discours de Cicéron, les formes adjectives l'emportent partout, sauf au génitif où les deux chiffres se rapprochent sensiblement (304 contre 343). Et cependant, à l'époque classique le tour nominal *ad diripiendum concessit* tend à usurper la place du tour avec accord *bona diripienda concessit*. M. G. remarque lui-même (p. 93) que Plaute emploie très fréquemment l'adjectif avec *dare* (*utendam filiam dare*). Malgré ces observations on doit reconnaître qu'à l'époque classique, le plus souvent, les constructions avec accord se substituent aux constructions nominales. Mais le phénomène a une cause générale qui atteint tous les groupes susceptibles de l'accord : *amissa Sicilia* remplace *Siciliae amissio* comme *bona diripienda* remplace *bona diripiendum* ; dès longtemps, on disait *formosa Amaryllis* au lieu de *Amaryllidos uenustas*. On ne peut donc pas se servir de ce phénomène pour prouver l'antériorité de *diripiendum* sur *diripiendus*.

Accessoirement, M. G. suppose (p. 86-87) que les formes gérondives avaient d'abord un sens final et que leur extension est due à l'oblitération de cette fonction dans les infinitifs. Les textes allégués ne prouvent pas cette hypothèse. Le sens final y est introduit, non par la forme gérondive, mais par le cas employé, par la préposition *ad*, par le contexte.

Je crois que la naissance et l'expression du gérondif sont dus, en

effet, à l'incapacité de l'infinitif pour certaines fonctions, mais à une incapacité plus générale et plus certaine. L'infinitif, en latin, a été arrêté dans son essor par l'absence d'article. Il ne pouvait être le véritable substantif qu'il était devenu en grec. Le gérondif a pris sa place partout où il ne pouvait la tenir. Bien plus, le gérondif a fini par usurper des rôles que l'infinitif latin aurait pu défendre, comme dans les types *dare portandum aliquid* et *uidere est*. Certaines restrictions d'usage ne s'expliquent pas autrement pour l'infinitif.

Cette dissertation ne me paraît donc pas atteindre son but. Cependant des résultats secondaires doivent être enregistrés. M. Gustafsson a rapproché constamment le gérondif et les substantifs verbaux. Cette comparaison est intéressante et utile.

Paul Lejay.

The Minor Prophets, Vol. II (*Nahum, Habakkuk, Zephaniah, Haggai, Zechariah, Malachi*, ed. S. R. Driver. Edinburgh and London, 1906. 2 s. 6 d.

Ce petit volume qui fait partie de la *Century Bible*, est admirablement édité par le docteur S. R. Driver, le savant professeur royal d'hébreu à l'Université d'Oxford. C'est une œuvre de vulgarisation destinée à mettre les lecteurs de la Bible au courant des travaux les plus récents. Le docteur Driver adopte dans son commentaire des petits prophètes la méthode historique. Il les replace successivement dans les circonstances où ils ont vécu et écrit, et bannit de ses introductions et de ses notes toute considération homilétique. Le résultat est extraordinaire : ces figures incertaines, enveloppées d'une brume théologique, s'animent sous la main patiente du savant. Nous voyons revivre leurs craintes patriotiques, leurs haines, leurs espoirs ; et, en fin de compte, il ressort de la lecture de ce simple commentaire historique plus d'édification que d'un commentaire où les préoccupations du prédicateur auraient eu le pas sur celles du savant. La traduction adoptée est celle de la « version revue ». Deux cartes, dont une en couleur, accompagnent le texte. Une bibliographie, une table chronologique complètent un livre dont la probité scientifique et la clarté sont les qualités dominantes. L'exécution typographique est irréprochable.

Ch. Bastide.

Marius Michel. **La Chanson de Roland et la littérature chevaleresque.** Paris, Plon, s. d.; in-12 de II-319 p.

Dans ce volume, dont le titre, comme on va le voir, est assez mal choisi, la part personnelle de l'auteur consiste en une élégante analyse et une judicieuse appréciation de la *Chanson de Roland*. Les autres chapitres (sur l'origine des chansons de geste, leur diffu-

sion à l'étranger, les romans bretons et ceux imités de l'antiquité [1]) ne sont guère qu'une collection de fiches, assez agréablement reliées. Ils témoignent au reste de lectures nombreuses et variées qui ont fourni à l'auteur des rapprochements parfois inattendus, mais souvent piquants. Malheureusement M. M. emprunte trop aisément de toutes mains et croit souvent résolues des questions encore pendantes. C'est, en somme, malgré d'assez nombreuses erreurs de détail, un travail méritoire de vulgarisation [2].

A. JEANROY.

G. PARIS. **Esquisse historique de la littérature française au moyen âge** (depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle). — Un vol. in-18 jésus de XI-319 pages. Paris, A. Colin, 1907.

Le volume publié en 1888 par G. Paris, sous le titre de *La Littérature française au moyen âge* [3], était surtout un répertoire, aussi complet que possible, où les œuvres étaient classées par genres, et qui, au reste, s'arrêtait en 1328. Le présent ouvrage, qui est le dernier travail d'ensemble écrit par G. Paris, ne fait pas double emploi avec lui : c'est en effet un tableau, sommaire, mais complet, de notre ancienne littérature [4], où les œuvres essentielles sont mises en relief et étudiées dans leurs rapports avec les autres manifestations de la vie nationale ; l'histoire littéraire y apparaît donc comme un complément de celle des institutions, des mœurs, et même des arts. Notre littérature y est en outre étudiée dans ses relations avec celles des nations voisines et on y peut suivre non seulement son évolution propre, mais l'étendue et la profondeur de son influence. On conçoit tout l'intérêt que présente un pareil tableau, tracé par un tel maître.

1. A ces deux genres seuls peut s'appliquer l'étiquette de « littérature chevaleresque ». De là mes réserves sur l'exactitude du titre.

2. P. 3, n. 2. Il ne reste aucun doute sur l'inauthenticité de la charte d'Alaon. P. 20. On ne voit pas du tout en quoi le *Dolopathos* peut « servir de transition entre les romans d'aventures du cycle breton et le cycle antique ». — On croit vraiment rêver en lisant (p. 45) que les renseignements fournis par *Ciperis* « témoignent de l'importance que, dès Dagobert Ier, avaient prise les bourgeois dans les grandes villes ». — P. 72, *Girart de Roussillon*, dans ses plus anciennes rédactions n'est pas de la fin du XIIIe siècle, mais de la fin du XIIe. — Plusieurs noms propres estropiés : *Lembke* (pour *Lemcke*), *Vilmotte* (pour *Wilmotte*), *Leclerc* pour *Le Clerc*, *Stehlier*, pour *Stehlich*, etc.

3. Cet ouvrage avait déjà paru en anglais, sous le titre de *Mediäeval French Literature*, dans une collection anglaise (Londres, Dent, 1902). C'est l'original du travail de G. Paris qui paraît ici ; M. P. Desjardins lui a seulement fait subir, conformément aux indications de l'auteur, quelques modifications de style ; il y a introduit une division en paragraphes, et l'a fait suivre d'un index complet. En outre, on a rétabli ici quelques pages que le cadre étroit de la collection anglaise avait forcé d'écarter.

4. Il faut noter que la littérature provençale y tient aussi sa place.

G. Paris avait sans doute d'abord l'intention de se borner aux œuvres les plus saillantes ; mais il s'est laissé entraîner à en citer un assez grand nombre de second ordre, qui, étudiées ailleurs à un point de vue purement érudit, n'avaient jamais été l'objet d'un jugement littéraire approfondi, ni rattachées, comme ici, au grand courant dont elles dépendent. Quant aux œuvres et aux auteurs de premier plan, G. Paris a su les peindre en traits dignes du sujet : les pages sur *Aucassin et Nicolette*, le *Roman de la Rose*, Joinville, Froissart, Villon, Charles d'Orléans sont merveilleuses de précision et de relief. Un autre attrait enfin de ce livre est de nous faire connaître le dernier état de la pensée de G. Paris sur certaines questions controversées : il n'est pas sans intérêt de voir, par exemple, que s'il avait fait quelques concessions (p. 76) aux adversaires de la fameuse « hypothèse anglo-normande » (sur l'origine des romans arturiens), il maintenait sans restriction sa théorie de l'origine provençale du cycle de Guillaume (p. 45 et 73).

Les notes, qu'il n'avait pu achever d'écrire, consistent surtout en brèves additions au texte ; M. P. Meyer, qui s'est chargé de les compléter, a visé plutôt à donner des renseignements bibliographiques. On peut regretter que celles même de G. Paris n'aient pas reçu quelques additions de ce genre : il eût été commode au lecteur de trouver l'indication des meilleures et plus récentes éditions des textes cités dans le volume. C'est une lacune qu'il serait utile de combler dans une édition prochaine [1].

A. Jeanroy.

Antonio Santi, **Il Canzoniere di Dante Alighieri**; vol. II. Rome, E. Lœscher, 1907 ; in-8°, 506 pages.

Ce volume est le second d'une édition nouvelle des poésies lyriques de Dante, accompagnées de dissertations historiques et critiques très développées et de notes explicatives. Il renferme toutes les pièces que M. Santi considère comme composées pour le deuxième et le troisième amours du poète, pour la « Donna Gentile » et pour la « Pargoletta », qu'il identifie avec la « Pietra », entre la fin de 1291 et 1309 ; le premier volume, qui paraîtra plus tard, contiendra les poésies consacrées à Béatrice.

---

1. Dans l'impression, qui est remarquablement correcte, je ne vois à relever qu'une faute grave : XII [siècle] au lieu de XIII (p. 179. l. 14). Il est dit (p. 277) que Jean Michel « paraît avoir inventé une scène entre la Vierge et son fils, qui est restée fameuse ». S'il s'agit bien, comme il est vraisemblable, de la scène où la Vierge supplie son fils d'adoucir les rigueurs de la Passion, il y a là une erreur, provoquée sans doute par quelque confusion de notes, car cette scène est déjà amplement développée par Greban (p. 214 ss.), qui lui-même l'avait empruntée à des textes antérieurs (voy. E. Roy, *Les Mystères de la Passion en France*, p. 249-62).

Quelle était la préparation de M. Santi pour entreprendre ce grand travail, nous l'ignorons. Ce qui ressort des déclarations semées d'un bout à l'autre de son livre, c'est qu'il n'entend pas se plier à la prudente, sévère et modeste lenteur des démonstrations scientifiques, auxquelles nous ont habitués les maîtres les plus experts en l'art de faire parler les vieux textes et de les éclairer par l'étude impartiale des manuscrits et des documents. Sa façon de présenter son volume est fort extraordinaire : « J'ai voulu aborder directement les problèmes les plus difficiles, ceux où avaient échoué tous les efforts de la critique, en cherchant à les résoudre dans la mesure de mes forces. Et dans l'ensemble, je dois le dire, j'ai été heureux ». Peut-être pensera-t-on que ce bonheur a été de découvrir quelque glose inconnue ou mal comprise, quelque document encore inutilisé ? Nullement : avec les éléments traditionnels, mais dont ses infortunés prédécesseurs n'avaient su tirer aucun parti (p. 13-17)[1], il a édifié une construction qui lui paraît d'une merveilleuse logique : cela est si raisonnable, si naturel, si simple, si vraisemblable que cela « doit » être vrai. Et le système est exposé sur un ton d'affirmation presque impérative, qui ne produit pas tout à fait l'impression qu'en attend l'auteur : se tromperait-il dans la détermination des 14 canzoni qui *devaient* être commentées dans le *Convivio*[2] ? « La réponse est négative » (p. 37); et qui a classé ces canzoni dans un certain ordre ? « Dante *a dû* être l'auteur de cette classification » (p. 41). Entre temps M. S. nous avertit qu'il ne perd pas son temps à faire des hypothèses : « on marche ici sur un terrain sûr, aussi vrai que deux et deux font quatre » (p. 39). Et il nous expose sa méthode : avant tout, il faut un peu de bon sens, de raison, de bon goût, de « criterio naturale », et même à la rigueur cela peut suffire pour la recherche de la vérité (p. 46, 64, 114, 243, etc...); le témoignage des manuscrits est pour lui vérité d'évangile « lorsque l'on n'a pas d'arguments plus solides, ou que le bon sens n'autorise pas à les démentir » (p. 64); d'ailleurs il y a des vérités « qui n'ont pas besoin de preuves », parce que « l'esprit, la nature se révoltent » (p. 106, 107), et les critiques qui méconnaissent ces vérités (dans ce cas particulier : Giuliani et Fraticelli) le font « sourire » ou « rire », ou même lui donnent « la nausée » (ibid.). Les découvertes de M. S. sont comme des inspirations subites, dont il reconnaît aussitôt la justesse (p. 127), comme par enchantement (p. 95).

On comprendra sans peine que les raisonnements de ce critique soient assez déconcertants, d'autant plus qu'il y mêle des arguments

1. Chemin faisant M. S. malmène aussi A. Bartoli, coupable d' « affirmation gratuite » (un reproche qu'il paraît très sûr de ne pas mériter lui-même), et G. Carducci qui « ne comprend pas le sens » d'un sonnet dont il parle (p. 87).

2. Pourquoi M. S. s'obstine-t-il à dire *Convito*, quand tous les explicits de mss. qu'il rapporte sont d'accord sur la forme *Convivio* ? Et encore pourquoi fait-il un « Valdelli » du scrupuleux G. Vandelli (p. 241 et s.) ?

franchement mauvais [1], et que son style n'a guère plus de sévérité que sa méthode. Quand on ouvre son livre sans le connaître, et avec un très vif sentiment de curiosité, ce qui était notre cas, on ne peut se défendre d'une espèce d'effarement. Et cela est d'autant plus fâcheux que M. S. n'est pas seulement très ingénieux : il y a des choses qu'il voit et qu'il sent fort bien ; il a tiré des manuscrits des renseignements qui sont utiles, et quelques-unes de ses interprétations sont vraiment intéressantes. Si seulement il y avait dans tout cela plus de critique, et si, à l'égard de ses trouvailles, M. S. appliquait plus rigoureusement ce doute méthodique que Descartes nous a enseigné il y aura bientôt trois cents ans !

Nous ne discuterons donc pas par le menu la thèse de M. S. ; la voici brièvement résumée. Les quatorze canzoni du *Convivio* existent, et nous en pouvons reconstituer l'ordre ; il s'y trouve des pièces composées pour la « Donna Gentile » et pour la « Pargoletta », mais Dante aurait essayé d'en dénaturer le sens primitif au moyen de l'interprétation allégorique. La « Donna gentile » est Gemma Donati, la femme du poète, et la « Pietra » doit se confondre avec la « Pargoletta », que l'on ne peut d'ailleurs identifier autrement. M. S. nous raconte, telle qu'il la reconstitue, l'histoire de ces deux amours ; et si beaucoup de ses remarques sont dignes d'attention, il y déploie surtout d'appréciables qualités de romancier.

Henri HAUVETTE.

Englisches Staatsrecht, mit Berücksichtigung der für Schottland und Irland geltenden Sonderheiten, von Dr. Julius HATSCHEK, Professor der Rechte an der k. Akademie zu Posen. II Band : *die Verwaltung*. Tübingen, Mohr (Paul Siebeck), 1906. In-8°, VII-710 pages. Prix : 22 m.

Cet ouvrage fait partie d'une série de volumes consacrés à l'étude du droit public actuel dans les divers pays de l'Europe, en Amérique et au Japon [2]. Le tome I, paru en 1905 [3], se rapporte aux institutions

1. Par ex. l'expression *canzone distesa*, employée par Boccace à propos des canzoni du *Convivio* (p. 19-20), prouverait que les 14 canzoni destinées par Dante à cet ouvrage (interrompu après la troisième) étaient déjà rédigées (*distese*), avant que fût commencé le commentaire en prose. Mais M. S. aura-t-il un seul lecteur assez ignorant de la poésie du XIV° siècle pour ne pas relever aussitôt que sous le nom de « canzone distesa » ou « a stanze divise » on désigne simplement un certain type de canzone ? Le moindre traité de métrique en fait foi. — Je note encore que M. S. ne connaît le travail capital de E. Moore sur l'Astronomie de Dante que par l'article publié dans la *Quarterly Review* de 1898 sans nom d'auteur, suivant les traditions de cette revue ; aussi pour lui M. Moore est-il « un anonimo inglese », dont il apprécie le travail en ces termes : « il ne fait que répéter ses prédécesseurs sans apporter d'arguments nouveaux » ! Évidemment M. S. n'a suivi que d'un regard distrait les publications dantesques de ces dernières années.

2. Sous la direction de M. M. Jellinek, de Heidelberg, Laband, de Strasbourg, et Piloty, de Wurzbourg. Pour la France, la partie relative aux institutions politiques est réservée à M. Fardis, et la partie administrative à M. Lebon.

3. Je ne l'ai pas reçu.

politiques (*die Verfassung*) ; le présent volume aux institutions administratives (*die Verwaltung*). Depuis Rudolph Gneist, cet important sujet n'avait pas été traité dans son ensemble avec une aussi grande maîtrise. En France [1], en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, on a publié nombre de travaux de détail que M. Hatschek mentionne soit en note et en tête des chapitres [2], soit dans le corps même du texte. On en retrouve ici la substance, avec quelque chose en plus, car l'auteur publie quelques morceaux inédits [3] empruntés à des manuscrits du British Museum [4]. La documentation du livre est très étendue; il ne semble pas qu'aucun ouvrage important, même parmi les plus récents [5], soit omis ; et, comme le droit administratif en Angleterre est au moins autant formé par l'usage et les précédents que fondé sur des lois ou des règlements publics, l'auteur a pris soin de se renseigner aux bons endroits sur certains points particuliers de l'administration [6]. La matière, très abondante, est bien distribuée, avec quelque abus des divisions et des subdivisions [7]. Mais l'exposé est précis et

---

1. Je pense aux ouvrages de M. le comte de Franqueville dont le nom a été plusieurs fois mal reproduit (*Francqueville*, p. 158, 173). C'est une vétille. J'ajouterai, dans une citation en français, le mot *exèrce*, mal accentué deux fois (p. 98 ; il ne faut pas d'accent). Page 93, dans la phrase « Schon Thomas rühmt in seiner *Utopia* » on comprend sans doute qu'il s'agit de Thomas More ; il valait encore mieux le dire.

2. Il eût été préférable de donner en tête du volume une liste alphabétique des ouvrages cités. Avec le système d'abréviation à outrance employé par l'auteur, il n'est pas toujours facile de reconnaître ceux dont il parle.

3. Par exemple page 63, 108, 114, 174.

4. Le P. Record office ne lui aurait-il rien fourni ?

5. On ne saurait lui reprocher l'omission de *English local government from the Revolution to the municipal corporations act*, tout récemment publié par M. et Mme Webb (1906).

6. Pages 452-458, longue note sur l'organisation actuelle des Lois sur les pauvres, l'hygiène publique, les finances et la législation locales, etc.

7. Voici le plan du présent volume, qui est consacré à la 4e partie : l'Administration (Government). 1re division (*Abteilung*) : le gouvernement des partis et le Cabinet ; chap. I, le système des partis ; chap. II, le Cabinet et le Ministère ; chap. III, les usages observés par les partis de gouvernement ; chap. IV, lien entre le cabinet et les partis de gouvernement ; section 1, lien extérieur (le premier ministre chef ou « leader », de la Chambre basse ; les ministres et chefs des départements ministériels considérés comme appartenant à un parti ; l' « Opposition de Sa Majesté ») ; section 2, lien intérieur ; des principes auxquels obéit le Cabinet ; section 3, le principe de la responsabilité ministérielle. Chap. V, nature, fonctions et travail du Cabinet. — 2e division : des fonctionnaires publics et du droit qu'ils appliquent. Chap. I : histoire de l'organisation administrative. Chap. II, le Conseil privé. Chap. III, le Chancelier et l'administration judiciaire. Chap. IV, les secrétaires d'état ; section 1 : le Ministère de l'intérieur (*Home office*) et la législation sociale ; section 2 : le Ministère des Affaires extérieures (*Foreign office*) ; section 3 : l'Office colonial ; section 4 : l'Office pour l'administration de l'Inde ; section 5 : le Ministère de la guerre (*War office*). Chap. V. Les fonctionnaires de la cour. Chap. VI. Les anciennes administrations (*Boards*) ; section 1, la Trésorerie et l'administration financière ; section 2, l'Amirauté et l'administration maritime.

lumineux. Ce n'est pas exclusivement l'état actuel des choses qu'il nous expose; il lui faut bien faire çà et là des retours en arrière, parce qu'en Angleterre, plus qu'en aucun autre pays, c'est le passé qui explique le présent. Ses résumés historiques, généralement brefs, sont exacts. Il ne remonte guère plus haut que les Tudors, mais il insiste à plusieurs reprises sur l'administration de Henri VIII et d'Élisabeth, parce que c'est d'eux que procède en grande partie le régime qui s'est perpétué jusqu'au XIXe siècle. Ce régime n'a guère subi de changements considérables que depuis l'avènement de la reine Victoria; c'est lui qu'on retrouve dans les ouvrages de Gneist (*Englisches Verwaltungsrecht*, 1867; *Selfgovernment in England*, 1871). Malgré les modifications introduites dans trois éditions successives, le *Selfgovernment*, autrefois si justement célèbre, est aujourd'hui très vieilli. Il fallait le refaire. C'est la tâche que s'est imposée M. Hatschek et dont il s'est acquitté d'une façon remarquable.

Une double préoccupation domine son exposé. Esprit essentiellement juridique, M. Hatschek veut tout ramener, du moins autant que possible, aux règles du droit administratif; d'autre part, il établit des parallèles entre les institutions anglaises et celles qui ont été ou qui sont en vigueur sur le continent, en particulier en Allemagne. Il insiste avec force sur les emprunts faits par l'Angleterre aux autres systèmes politiques; il montre que les Tudors ont pris modèle sur la France des Valois quand ils ont voulu organiser la centralisation administrative. Ailleurs (p. 257), il met en lumière ce fait, assez peu connu, que l'organisation du service militaire de 1757 est un emprunt fait au règlement donné par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I, à ses États, en 1733. Mais il marque aussi les différences, par exemple en ce qui concerne la police, qui, en Allemagne et en Angleterre, a été organisée dans un esprit tout à fait opposé : en Allemagne, la police est un des organes essentiels du pouvoir central; en Angleterre, elle n'est plus aujourd'hui qu'un ensemble de débris; depuis la grande Révolution du XVIIe siècle, elle a été peu à peu désarmée; les tribunaux en ont usurpé les fonctions principales. Elle est essentiellement aux mains des autorités locales, soumises à leur tour au pouvoir judiciaire. La liberté de la presse, le droit de réunion sont sortis en fait de ses ruines; c'est pourquoi elles ne consti-

---

Chap. VII. Survivances du système provincial dans l'organisation administrative de la Grande-Bretagne (le secrétariat pour l'Écosse; le régime spécial de l'Irlande). Chap. VIII. Les Administrations nouvelles : section 1, le Ministère du Commerce (*board of trade*); section 2, le Ministère de l'Agriculture et de l'économie rurale. Chap. IX. Selfgovernment : section 1, l'Administration locale et le *Local government board*; section 2, la Police; section 3, l'Enseignement et le Board of Education. Chap. X. Le service de l'État. — 3e division : de la protection contre les abus de l'administration; le contrôle exercé par les tribunaux et la routine administrative. Chap. I, le contrôle de l'administration par les tribunaux. Chap. II. La routine administrative.

tuent pas un droit organisé. Généralisant cette observation, M. Hatschek conclut en déclarant, ce qui est exact seulement par comparaison, qu'à vrai dire il n'y a pas en Angleterre de droit administratif ; il n'y a que ce qu'il appelle expressément la Routine (*die Verwaltungsroutine der Zentralstellen*). Dans un manuel de droit public, ces considérations et comparaisons sont tout à fait à leur place. Elles contribuent à l'intelligence des institutions. Elles sont un élément d'attrait dans un livre plutôt sévère par nature et par destination.

Ch. Bémont.

Geschichte von Livland von Dr Ernst Seraphim, Band I. Gotha, F. A. Perthes, 1906, V, 293 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

L'*Histoire de la Livonie* fait partie de la collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte* de Heeren et Uckert, actuellement continuée par M. Lamprecht; elle appartient à la nouvelle section de cette vaste entreprise, intitulée *Territoires allemands*, que dirige plus particulièrement M. Armin Tille. On aurait le droit de s'étonner quelque peu de voir figurer parmi les *Deutsche Landesgeschichten* un territoire qui, depuis plus de trois siècles appartint successivement à la Pologne, à la Suède et à la Russie, et qui, même au moyen âge, n'eut que des rapports assez peu suivis avec le Saint-Empire romain. Mais l'auteur de notre ouvrage, dédié *Patriae resurgenti* [1], réclame très énergiquement la Livonie comme terre allemande, puisqu'elle n'aurait été colonisée que par les Allemands et qu'elle est jusqu'à ce jour dominée par la civilisation germanique (préface).

Ayant ainsi restreint dès le début son cadre, l'auteur a pu raconter les longs siècles de l'histoire primitive de sa province natale en une vingtaine de pages, sans s'arrêter aux premiers possesseurs du sol ni même à ceux qui les suivirent avant l'arrivée des Allemands, dont le premier représentant fut un moine augustin du Holstein, le frère Meinardus. Celui-ci, vers 1184 bâtit une modeste chapelle près d'Uxkull et fut ensuite le premier évêque des Livoniens. Les arborigènes payens refusant de se convertir, une croisade est prêchée contre eux en 1200, Riga est fondée l'année suivante, et en 1204 apparaît la « milice du Christ » également appelée « Porte-glaives » (*Swertbrüdere*). Alors commencent des siècles de luttes sauvages et toujours renouvelées, dans lesquelles les vainqueurs brutaux et les vaincus haineux s'entredéchirent, appellent les uns et les autres des alliés du dehors. Les « chevaliers porteglaives », écrasés par leurs incessantes batailles contre leurs sujets rebelles et leurs alliés lithuaniens et russes, font place à l'Ordre Teutonique, qui continue le même système de compression et réussit d'une part à limiter l'autorité de l'Église dans le pays et de l'autre, à réduire à l'obéissance jusque vers le milieu du

1. Est-ce de la Livonie, est-ce de l'Allemagne qu'il est question ?

XIVe siècle, les Livoniens et les Esthoniens révoltés. Mais avec la fin du siècle, la situation change, et après le désastre de l'Ordre Teutonique à la bataille de Tannenberg (1410) et la victoire de Jagellon, la décadence s'accentue en Livonie, comme en Prusse, les chevaliers sont réduits à la défensive, leur nombre diminue, leur autorité vis-à-vis des évêques et des villes s'affaiblit, et l'Empire et l'Empereur ne pouvant leur venir en aide que par « des intercessions sur le papier » (p. 169), il leur devient impossible de maintenir à la longue leur autonomie, surtout quand le mouvement de la Réforme saisit, là bas aussi, les bourgeoisies des rares villes, puis la noblesse laïque. Si, vers 1525, le grand-maître Walter de Plettenberg avait voulu imiter Albert de Hohenzollern, à Koenigsberg, peut-être aurait-il pu constituer, comme lui, un état plus ou moins allemand, dans ses classes dominantes, mais il n'osa point rompre avec l'Église, et bientôt l'Ordre Teutonique, envahi par les hordes tartares en 1558, pour se sauver d'une ruine complète et pour échapper au tsar, se résigne à disparaître. Le 28 novembre 1561, ses membres prêtaient le serment d'allégiance au roi de Pologne, Sigismond-Auguste, et leur principal représentant Gotthard Ketteler, devenait un vassal comme duc héréditaire de Courlande et de Semigalle.

C'est à cette date que s'arrête le premier volume de l'ouvrage de M. Séraphim ; le second retracera les destinées de la Livonie sous ses nouveaux maîtres successifs, polonais, suédois et russes. L'auteur jouit d'une grande réputation d'historien, méritée par sa science, parmi ses concitoyens de langue allemande. Il a publié de nombreux travaux sur le passé de sa province natale et l'on n'a qu'à lire son *Étude sur les sources* (p. 1-17) pour se rendre compte de sa compétence en fait d'érudition. Mais je ne sais si les très nombreux enfants de la terre livonienne qui ne sont pas d'origine germanique, partageront sa façon de concevoir et de raconter l'histoire de leur pays [1]. De nos jours les nationalités primitives de ces régions, opprimées et comprimées si longtemps par la féodalité germanique persistante à travers tous les régimes, se révoltent contre le joug politique, économique, intellectuel qu'on leur a fait si longtemps porter ; elles réclament leur place au soleil, et elles déclarent avec raison que nulle race n'a plus le monopole de la « civilisation ». Un futur historien de la Livonie sera tenté sans doute de commencer son histoire quelques siècles plus tôt et d'en raconter les péripéties avec une sympathie moins soutenue pour ceux qui en furent les conquérants bien plus que les colonisateurs [2].

E.

1. Il est absurde par exemple de reprocher (p. 51) aux Livoniens tyrannisés de ne pas s'être laissé massacrer pour défendre (à la bataille de Saale, 1236) leurs oppresseurs *die sie feige im Stiche liessen*.

2. C'est la grande différence entre la conquête de la Prusse et celle de la Livonie. Dans la première région, l'Ordre teutonique réussit à faire venir de Saxe, de Bran-

Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft von Johannes Dierauer. Dritter Band. Gotha, F. A. Perthes, 1907, xvi, 567 p. in-8°. Prix : 15 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, paru il y a vingt ans déjà, embrassait l'histoire des cantons helvétiques depuis les origines jusqu'en 1415 ; le second, publié en 1892, racontait l'histoire d'un siècle seulement et s'arrêtait à la veille de la Réforme. L'ouvrage avait été bien accueilli par le public compétent et il le méritait, car c'est un travail, sinon brillant par le style, du moins solide et bien documenté, agréable à consulter par ses dimensions restreintes et on peut le signaler comme une des meilleures histoires nationales de la grande collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte*, publiée depuis 1829 par la maison Perthes, de Gotha, et que dirige aujourd'hui M. K. Lamprecht.

Après un intervalle de quinze ans, M. Dierauer met au jour le tome III de son *Histoire de la Confédération helvétique*. Il nous y expose l'histoire suisse depuis les débuts de la réforme zwinglienne jusqu'à la séparation définitive des XIII cantons d'avec le Saint-Empire romain en 1648. C'est une des périodes les plus mouvementées de l'histoire de la confédération, l'une des plus riches en querelles et en conflits, sinon édifiants du moins dramatiques. L'auteur a partagé la matière de ce volume en deux divisions principales. La première (le livre VI de tout l'ouvrage) nous raconte la naissance et le développement des idées nouvelles, d'abord à Zurich, puis à Berne, à Bâle, à Schaffhouse, à Glaris, en Thurgovie, dans les Grisons, etc.; nous y voyons la résistance immédiate des cantons primitifs, leurs alliances avec la maison d'Autriche, les préparatifs de la lutte confessionnelle, la guerre de 1531 et la défaite des Zurichois à Kappel, puis la *localisation* quasi définitive de l'*ancienne* et de la *nouvelle* foi, jusqu'à l'adoption de la première confession helvétique. Les derniers chapitres de ce premier livre sont consacrés au mouvement réformiste dans la Suisse occidentale, soutenu par l'influence de la seigneurie de Berne, et à l'établissement du calvinisme à Genève.

Le livre VII nous expose la *Contre-réformation catholique*, qui s'est fait sentir entre les Alpes, le Jura et le Rhin, tout comme dans le reste de l'Europe, quand une fois le premier effroi causé par la révolution religieuse fut passé et que l'Église, sous l'habile direction de la papauté et de la Société de Jésus, essaya, là comme partout, de reconquérir, avec une habileté opiniâtre, les positions perdues. Elle réussit en effet, grâce à l'appui matériel des deux branches de la maison de Habsbourg (et parfois avec celui de la couronne de France), à reprendre pied dans certaines régions du territoire helvétique où ses

---

debourg, etc., de nombreux colons ruraux ; sauf à Riga, Réval et quelques autres villes, il n'y eut pas de travailleurs de race germanique dans ces régions plus septentrionales.

adversaires la croyaient vaincue. A partir de 1560 environ, la rupture entre les deux camps est à peu près complète ; le sentiment national n'est pas encore, ou n'est plus assez développé, malgré tant de vieux souvenirs communs, pour que les haines ou les méfiances confessionnelles n'envahissent pas la plupart des esprits. Cette méfiance, plus ou moins justifiée, rend pendant longtemps impossible toute action politique commune un peu durable entre les grandes cités, devenues toutes protestantes (sauf Lucerne et Fribourg) et les petits cantons, absolument ruraux, dirigés par le nonce du Saint-Siège ou l'ambassade d'Espagne, qui leur fait signer la fameuse *Alliance chrétienne* de 1586. Ce n'est qu'après que Henri IV fut solidement établi sur le trône, que les cantons réformés et leur alliée, Genève, purent trouver en lui un appui contre les embûches de Turin, de Milan, ou les menaces des archiducs d'Autriche ; ce n'est que lorsque Richelieu dirige enfin résolument la politique de Louis XIII contre celle des Habsbourgs, que la balance des pouvoirs entre cantons catholiques et réformés se rétablit un peu, en faveur de ces derniers.

La neutralité des confédérés helvétiques fut respectée, non sans quelques légers accrocs, pendant la longue lutte trentenaire. Le spectacle des maux inouïs qu'elle attirait sur l'Allemagne, alors qu'ils jouissaient de tous les bienfaits de la paix, fut pour les Suisses des deux confessions une leçon de choses salutaire. Il leur fit comprendre la nécessité de s'entendre pour se mieux protéger, et peu à peu (bien lentement, il est vrai) s'affaiblit le souvenir des rancunes profondes qui séparaient les deux partis. On voit se préparer ainsi un ordre de choses nouveau, une réconciliation, que prêchent certains hommes d'État, protestants pour la plupart, de tempérament pacifique ; tel ce Rodolphe Wetstein, bourguemestre de Bâle, qui, représentant de sa ville au Congrès de Westphalie, en rapporta pour la confédération tout entière la reconnaissance de sa neutralité perpétuelle et de son indépendance absolue à l'égard du Corps germanique.

Le récit de M. Dierauer est écrit très simplement, en une prose un peu nue ; il est forcément aussi un peu sommaire en certains endroits, où l'on aurait désiré connaître plus en détail sa manière de voir [1]. Mais il a bien marqué les grandes lignes de son sujet, et se montre d'une impartialité scrupuleuse en exposant les conflits perpétuels, religieux ou politiques, de ces temps si agités. Son ouvrage peut donc être recommandé comme un excellent manuel à tous ceux qui auraient à vérifier quelque donnée du passé de la Confédération helvétique [2].

R.

---

1. Ainsi l'auteur ne consacre à Calvin et à l'établissement du calvinisme à Genève, à son activité, à toute l'histoire de la petite république, de 1536 à 1564, qu'une vingtaine de pages.

2. Je dois pourtant exprimer un regret. Il manque au livre de M. D. quelques chapitres ou quelques paragraphes consacrés à la vie intellectuelle aussi bien

Thomas Heywood, **The Royall King and Loyal Subject** (ed. K. W. Tibbals) Philadelphia. Publications of the University. 1906.

Wentworth Smith, **The Hector of Germanie** (ed. H. W. Payne) Philadelphia. 1906.

Le professeur Schelling a su grouper autour de lui des élèves distingués dont les efforts se portent sur l'étude du théâtre anglais du XVIe siècle. Les deux éditions critiques que nous venons de recevoir sont excellentes. Le texte est établi avec soin, l'introduction prouve une érudition sagace, les notes sont substantielles sans être trop abondantes. La pièce de Heywood est une transposition anglaise assez adroite d'un conte oriental qui se retrouve avec des variantes dans Fletcher et dans Shirley. La tragi-comédie de Smith offre moins d'intérêt, c'est une pièce de circonstance occasionnée par le mariage d'une fille de Jacques Ier avec l'Électeur palatin. On n'y voit nul souci de l'histoire, nul désir de renseigner le spectateur sur les pays étrangers où l'action se passe. L'intrigue est puérile, les personnages n'ont aucune réalité, l'exécution enfin parait des plus faibles. C'est de journalisme dramatique. On peut relever dans cette dernière édition quelques fautes d'impression (p. ex. *texual* pour *textual* dans la préface ; pp. 21 et 22 plusieurs lignes déplacées). Pourquoi l'éditeur omet-il d'expliquer le mot *Trier*, p. 23? Quelle est cette ville de Mazières qu'il place au sud de la Loire « in eastern middle France » ? Pourquoi ne pas admettre une faute de copiste qui se répète : Mazières pour Nazières (Nazers, Najarra, en français Navarette) ou plus simplement Mazières pour Mezières, que le siège de 1521 avait dû rendre célèbre même en Angleterre ?

Ch. Bastide.

Le Grand Siècle intime. Le règne de Richelieu (1617-1642) d'après des documents originaux, par Émile Roca, Paris, Perrin et Comp., 364 p. In-8°. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur présente lui-même son livre au public comme « un travail anecdotique et sans prétention aucune »; on serait donc mal venu de le juger comme une œuvre d'érudition. Peut-être y aurait-il lieu de s'étonner à son tour de « l'étonnement de l'auteur, en constatant combien la vie intime des personnages historiques est souvent peu en harmonie avec le rôle qu'ils ont tenu sur la scène du monde ». Il semble pourtant qu'on n'ait pas besoin de longues études scientifiques ni d'avoir vécu de longues années pour constater, tout autour de soi, dans la vie publique et privée, que les masques et les visages sont rarement identiques et que, le premier tombé par mégarde ou

---

qu'à l'existence matérielle des *Eidgenossen* au cours du siècle qu'on nous raconte, l'*histoire de la civilisation helvétique* fait trop complètement défaut et le public de nos jours veut qu'on ne lui parle plus exclusivement guerre, politique ou religion.

arraché par violence, on aperçoit le plus souvent un être tout différent de celui qu'on croyait connaître. Que Richelieu ait risqué une sarabande, déguisé en danseur espagnol, pour plaire à la reine Anne d'Autriche, que le bourreau Laffemas ait été, à ses heures, un causeur très aimable, cela n'étonnera pas ceux qui savent combien de cas analogues pourrait fournir notre histoire même contemporaine.

La plupart des anecdotes et des faits divers que M. Roca a recueillis dans son volume, sont de vieilles connaissances pour tous ceux qui se sont occupés d'un peu plus près du règne de Louis XIII. C'est que c'est une période de notre passé pour laquelle les mémoires de tout genre abondent; c'est aussi l'époque des chansons gaillardes anonymes, dont M. Roca a utilisé plusieurs recueils manuscrits, soit à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal, soit encore à Toulouse et à Castelnaudary. Il a distribué ses glanes, manuscrites et imprimées, sous un certain nombre de rubriques et en a formé les différents chapitres de son ouvrage, dans l'ordre suivant : *Origines; protecteurs et parents; amis et protégés; le Cardinal et les femmes; Résistances, intrigues et complots; les mœurs, la galanterie et les précieuses; le Roi et son frère; les derniers jours du Cardinal; les détracteurs et les apologistes du Cardinal*. Le volume se termine par un répertoire alphabétique copieux, qui permet de vérifier rapidement s'il y est question de tel personnage obscur ou bien connu.

Le grand public parcourra sans doute avec plaisir ce recueil d'anas relatif au grand cardinal, ne fut-ce qu'à cause de la verdeur du style de certaines de ces historiettes, dont les narrateurs en prose ou en vers n'ont pas épargné le sel gaulois. L'auteur aurait rendu son travail plus utile encore aux historiens un peu pressés, en indiquant chaque fois à quelle source elles sont puisées, parce qu'en définitive, c'est de l'autorité du narrateur que dépend la valeur de l'anecdote. Or les renvois aux sources et les citations précises des noms d'auteurs manquent à peu près complètement à ce volume.

R.

Mémoires du général Guillaume Pepe (1783-1846), publiés d'après l'édition originale par Léo Mouton, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Paris, Perrin, 1906, in-8°, 422 p.

Les Mémoires du général Pepe ont paru en 1847, en trois volumes in-8°. Le présent ouvrage est une pure et simple réimpression, très abrégée. M. M. a supprimé « tous les impedimenta qui, sans concourir à l'éclaircissement de la vie de l'auteur, arrêtaient et coupaient l'intérêt du récit ». Quelle règle a présidé au choix des passages conservés, au retranchement de ceux qui « rebutaient le lecteur », nous n'en savons rien. On nous avertit seulement que le livre ne contient plus « l'énorme quantité de considérations générales, d'appréciations

militaires, techniques et autres digressions dont ces *Mémoires* sont remplis ». Rien n'indique où commencent les coupures, ni quelle est leur étendue. L'éditeur n'a pas ajouté au texte une seule note, même pour donner le nom des personnages qu'en 1846, Pepe croyait ne devoir désigner que par leurs initiales. Son avis au lecteur, qui a trois pages et demie, n'est qu'une apologie vague de l'auteur, sans indications suffisantes sur la fin de sa vie. Il contient une erreur de date (la révolution constitutionnelle de 1821) et cette affirmation ingénue : « Le fait que Pepe fut officier d'ordonnance de Murat et qu'il commanda un régiment en Espagne dans l'armée de Suchet donne à ses *Mémoires* une saveur historique ». Les sommaires des chapitres doivent aussi être de M. M. quoiqu'il y emploie toujours la première personne (Pepe n'a parlé nulle part de la république *parthénopéenne* qui n'a jamais porté ce titre). On peut dire du présent ouvrage qu'il est un modèle de la façon dont il ne faut pas éditer un texte.

R. GUYOT.

Lewis MELVILLE, **Victorian Novelists** (with portraits). London, Constable, 1906. In-8°, 321 p. pp. 12 s. 6 net.

Au visiteur de villes célèbres ou de lieux historiques, qui ne dispose que de quelques jours de la saison d'été, et qui d'ailleurs ne demande à sa visite qu'une distraction d'un moment ou la satisfaction d'avoir vu à son tour ce dont tout le monde parle, un ouvrage de critique originale ou de large érudition sera moins utile qu'un « Guide » bien fait, contenant des informations précises et rassemblant un petit nombre de jugements généraux heureusement choisis parmi les opinions établies. C'est un « Guide » de ce genre qu'offre M. M. à ceux qui ont conservé, au milieu d'occupations absorbantes, le goût de lire les bons romans et qui n'ont pas le temps ou qui ne veulent pas courir le risque de se jeter au hasard dans la production touffue de la littérature romanesque anglaise de 1830 à 1860. Nous ne nous étonnerons donc pas que les études particulières, consacrées par M. M. à dix-sept écrivains, ne soient pas précédées d'une introduction, suivies d'une conclusion, ou reliées entre elles par une idée générale. Pourtant nous nous demanderons pourquoi l'auteur, qui réveille, à juste titre, des gloires assoupies, telles que celles de Bulwer Lytton et de Disraeli, et qui met en lumière des talents obscurs comme ceux de Lover, de Whyte-Melville et de J. S. Le Fanu, ne fait pas place à Dickens et à George Eliot, alors qu'il donne un rang d'honneur à Thackeray. La raison en est sans doute que la plupart des chapitres du livre sont des réimpressions d'articles publiés dans les Revues. Telles quelles, les dix-sept monographies contiennent les dates importantes et les faits caractéristiques, donnent la liste complète des œuvres accompagnée de bons résumés et d'appréciations justes, placent

à leur rang les chefs-d'œuvre et établissent le mérite comparé des écrivains. Le style en est agréable et rapide. Par la beauté des illustrations (douze portraits), la clarté de l'impression, le format noble et l'élégance de la reliure, les éditeurs ont fait un volume de luxe d'un ouvrage qui sera bien accueilli du grand public.

C. C

Principes d'économie politique par Gustav Schmoller, 2e partie. Tome IV, traduit par Léon Polack. Vol. in-8°, 1-489 p. Giard, éd. 1907.

M. Polack vient de nous donner la traduction du IVe vol. des *Principes d'Economie politique* de M. Gustave Schmoller, sans nous dire quand l'ouvrage touchera à sa fin. Il ne faut pas se plaindre d'ailleurs de cette abondance : car la matière utile qu'on trouve dans les volumes qu'il traduit est énorme. Cette fois, il s'agit des questions ouvrières et de la répartition des revenus. M. S. possède sur ces sujets une inépuisable érudition, et les faits et chiffres qu'il rapporte peuvent servir même à ceux qui ne partagent pas sur tous les points son opinion. Il se place souvent pour envisager les rapports du travail et du capital à un point de vue plutôt juridique qu'économique, et ne tient pas toujours assez compte de la répercussion des réformes dites sociales sur la productivité. Il combat cependant avec énergie les doctrines proprement socialistes, met en plein relief les avantages que les progrès de la technique et ceux de l'organisation démocratique, ont valus aux classes laborieuses, et la part immense qu'ont eue et que gardent dans le progrès industriel l'initiative et le génie de combinaison des entrepreneurs. Il y a d'intéressants chapitres sur la rente foncière et ses variations. Ses conclusions contrastent avec le pessimisme habituel à tant d'écrivains économiques de nos jours. « Il est faux, écrit-il, que les pauvres deviennent de plus en plus pauvres, de plus en plus nombreux, et les riches de plus en plus riches, de moins en moins nombreux, et que les revenus moyens disparaissent : chacune de ces assertions a pu se vérifier dans les deux derniers siècles, à certains moments et dans certaines contrées ; mais le résultat général est cependant essentiellement autre... »

Eugène d'Eichthal.

G. Rydberg, **Zur Geschichte des franzoesischen E.** II, 4. Monosyllaba in franzoesischen : die Entwickelung des lat. EGO. — Almqvist et Wiksells, Upsal, 1906 ; un vol. in-8, pp. 619-754.

J'ai parlé trop souvent ici des études délicates et minutieuses de M. Rydberg (voir en dernier lieu la *Revue Critique* du 9 septembre 1905) pour avoir besoin de recommander longuement ce nouveau fascicule : on y trouvera les qualités habituelles de l'auteur, le même

soin, la même ingéniosité pénétrante, s'appliquant à démêler des faits qui sont en eux-mêmes d'une nature très tenue et très complexe. Cette fois-ci, M. R. expose d'une façon détaillée quelles ont été les destinées du pronom latin *ego* dans le nord de la France, et il aboutit à des conclusions qui sont, comme toujours, d'un véritable intérêt pour l'histoire dialectale de notre ancienne langue. A vrai dire, ces conclusions sont-elles absolument définitives, et ne subsiste-t-il aucune obscurité dans cette question ? En tout cas, voici, très brièvement résumée, la thèse qui est ici soutenue. A l'origine, il n'y avait pas de pronom sujet atone : on a donc eu partout une forme *éo* qui s'est normalement diphtonguée en *ieo*. Ensuite, dans les régions où *ie* se réduit à *i*, — notamment au nord-est, en Picard et en Wallon, — *ieo* est passé à *ió*, puis *jo ;* ailleurs, au contraire, ce même *ieo* est devenu *gieo*, puis par effacement de la finale *gié*, ou même *gé*, *jé*. Ce n'est que postérieurement que, par enclise et proclise, *jo* passe à *jou*, et *jé* à *je*, cette dernière forme atone se généralisant peu à peu sous des influences surtout littéraires, à ce qu'il semble. Il en résulterait que notre *je* n'a aucune attache avec *jo*, et aussi que dans bien des textes anciens il faudrait en réalité lire *gé*, *jé*, non point *ge*, *je*. Tout ceci est fort ingénieux, appuyé sur des exemples bien classés, et je ne peux point reprendre ici le détail des faits qui est, je le répète, infiniment complexe. Cependant j'avoue qu'à priori ce n'est pas sans quelque répugnance que je renoncerais à la conception de *jo* pouvant au moins partiellement et sur certains points s'affaiblir en *je*, — ce qui me paraît tout à fait conforme à l'évolution de *ço* en *ce*. De plus je me demande si, à propos de l'histoire de *eo*, M. R. a assez tenu compte des transformations parallèles en partie d'un mot comme *Deum*. Enfin, au point de vue phonétique, il reste bien quelque obscurité sur la production de la palatale initiale dans *gié* par rapport à *ieo*. Il est vrai que ce n'est pas la faute de M. R., qui, en dehors de cette théorie sur les transformations locales de *ego*, nous a encore donné des pages très fines (p. 668 suiv.), très nourries d'exemples et d'observations, sur le degré de résistance qu'ont offert devant une initiale vocalique *jo* et *ço*, *je* et *ce*. Voilà qui s'accorde bien avec le titre général que portent les divers fascicules, et décidément toutes ces études de M. Rydberg sont très suggestives.

E. BOURCIEZ.

Ph. PLATTNER, **Ausführliche Grammatik der franzoesischen Sprache.** III. Teil : Das Pronomen und die Zahlwoerter. — Fribourg (Bade), A. Bielefeld, 1907 ; 1 vol. in-8°, de 210 pages.

J'ai rendu compte ici naguère (voir *Revue critique* du 6 août 1906) de la partie de cette grammaire consacrée à la théorie du verbe. Le nouveau fascicule traite du Pronom, après quelques pages sur les

noms de nombre (p. 1-26) : je lui adresserai les mêmes éloges et les mêmes critiques qu'au précédent. L'auteur ne semble avoir cherché à se placer ni à un point de vue historique, ni à un point de vue strictement didactique et moderne : de là un certain décousu dans l'exposé, malgré un grand luxe de subdivisions, ou peut-être à cause de cela. Et assurément, c'est une excellente idée que de faire sa place, dans une grammaire, au français populaire; seulement ici encore le groupement des faits prouve parfois que certaines nuances échappent à M. P., et des lecteurs non avertis, des étrangers surtout, pourront bien s'y tromper. Ainsi, pour citer un exemple, il ne faudrait pas (p. 154) ranger dans la même division et sur le même plan des tours tels que : *Dis-moi où ce que tu vas*, et : *Je ne vois pas qui est-ce qui l'aurait tué*. La première phrase est d'un usage tout à fait vulgaire; quant à la seconde, on en trouve au contraire l'équivalent chez beaucoup de nos écrivains, et non les moindres. Tout ce qui est dit (p. 51 et suiv.) sur l'emploi de *soi* pour *lui*, *elle*, a trait à un usage essentiellement littéraire, et ainsi de suite. En revanche, ce qui est bon dans cet ouvrage, et ce qui sera utile — quoique les références précises manquent toujours ainsi que je l'ai dit, — c'est une collection vraiment très riche de faits et d'exemples. A la p. 35, M. Plattner cite la série d'expressions familières *se la fouler*, *la connaître dans les coins*, *il ne faut pas me la faire*, etc., et explique chacune d'elles par l'ellipse d'un substantif. Il se peut qu'il y ait eu à l'origine quelque chose de cela : mais actuellement nous sentons dans ce féminin *la* une sorte de pronom neutre, et le fait est assez curieux.

E. Bourciez.

— Miscellanea Ceriani. — Tous ceux qui ont eu à consulter les trésors de l'Ambrosienne de Milan n'oublieront jamais la science et l'obligeance du savant préfet de cette bibliothèque Mgr Antonio Ceriani, qui s'est éteint au début du mois de mars dernier. Afin de rendre hommage à sa mémoire, un groupe de savants italiens, MM. Cipolla, Guidi, Martini, Mercati, Pascal, Ratti et Sabbadini, ont eu la pieuse pensée de composer un volume de *Mélanges*, pour la publication duquel il est fait appel à la collaboration des savants italiens et étrangers. Les mémoires destinés à ce volume ne devront pas dépasser 16 pages d'impressions in-8° et pourront être écrits en latin, italien, allemand, anglais ou français. Ils devront être envoyés avant le 1er janvier 1908 à M. l'abbé A. Ratti, préfet de l'Ambrosienne à Milan. Chaque collaborateur recevra gratuitement un exemplaire du volume qui sera orné du portrait de Mgr A. Ceriani.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 13 mai. — 1907

U. von Wilamowitz-Moellendorff. **Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker.** Berlin, Weidmann, 1906; IX-263 p. (*Philol. Unters.* herausgeg. von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff, XVIII).

Bucolici græci recensuit et emendavit U. de Wilamowitz-Moellendorff. Oxford, Clarendon, s. d. (1905 à la fin de la préface), XVI-170 p. (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Ces deux ouvrages vont marquer une nouvelle étape dans les études sur les bucoliques grecs et en particulier sur Théocrite. Dans le premier, M. von Wilamowitz recherche et découvre l'origine du texte, étudie la valeur et les affinités de chaque manuscrit, et pose d'après cela les principes critiques sur lesquels doit s'appuyer l'éditeur; la préface de l'édition résume les résultats obtenus. Les manuscrits de Théocrite sont nombreux, et, quoique d'une valeur bien inégale, fournissent pour la plupart quelque chose d'utile; mais en général le texte de ses idylles — c'est le terme consacré par un long usage — a été sollicité si souvent et de tant de manières qu'il s'est sensiblement éloigné de la saine tradition. Il n'est pas besoin d'être très versé dans la bucolique grecque pour se rendre compte des discordances fréquentes qui existent entre les différentes éditions; mais ceux qui ont eu l'occasion d'étudier de près les nombreux écrits où les hellénistes et pseudo-hellénistes de tous les temps se sont occupés du texte de ces petits poèmes, ceux-là savent encore mieux à quel point une critique intempérante l'a transformé et déformé, sous le prétexte de le rendre plus intelligible. Ahrens lui-même, à qui les études théocritéennes sont si

redevables, n'est exempt ni de fantaisies ni d'erreurs. Il convient toutefois de reconnaître que la plupart des corrections et conjectures proposées contrairement à toute méthode sont tombées dans un juste oubli, et que l'on commence à revenir à des principes plus sains; M. v. W., avec l'autorité qui s'attache à son nom, va singulièrement fortifier ce nouveau courant d'idées. Le volume intitulé *die Textgeschichte* se compose de deux parties, dont la première (p. 1-129) étudie à proprement parler l'histoire du texte; la seconde renferme une dizaine d'appendices, dont la plupart ont pour objet de justifier certaines lectures de l'auteur [1]. Il s'agissait avant tout de rechercher la véritable tradition, ce qui est particulièrement délicat pour Théocrite, car cette tradition est différente selon les morceaux, qui ne sont pas donnés par les mêmes manuscrits, et pour chacun desquels les manuscrits n'ont pas la même valeur. Le célèbre Ambrosianus 222 (K) ne contient que les 17 premières idylles, plus 29 et les épigrammes, dans un ordre différent de la vulgate, le Vaticanus 915 (M) doit être considéré comme le meilleur après lui pour 1, 3-13. D'autres manuscrits moins importants ont cependant une valeur particulière, lorsqu'ils s'accordent entre eux, par exemple le Laurentianus XXXII, 37 (P), le Parisinus 2835 (Q) et le Vaticanus 38 (T), qui donnent le groupe 1, 3-13 soit seul, soit avec quelques morceaux de plus. Ce sont là les principaux manuscrits qui doivent servir à établir le texte des idylles théocritéennes à proprement parler bucoliques, et, c'est ici, en effet, que K est le meilleur témoin; mais à partir de l'idylle 14, que suivait l'idylle 2 (on voit que les trois mimes 14, 2, 15 étaient réunis dans la tradition), il semble que les manuscrits, sauf K, qui garde toujours de l'autorité pour ce qu'il renferme, représentent une tradition différente; M. v. W. y distingue une famille Φ, dont les principaux représentants sont V et Tr (Vatic. 1824 et Paris. 2832, ms. de Triclinius), et une famille Π, composée de trois manuscrits; elles seules ont conservé plusieurs des poèmes rangés parmi les idylles, et avec eux les morceaux qui portent, à plus ou moins juste titre, les noms de Bion et de Moschos. Enfin un manuscrit maintenant perdu, mais dont on peut avec vraisemblance retrouver les leçons dans les éditions de Rome et de Florence, pour lesquelles il a été utilisé, est le manuscrit noté B, qui dans le groupe 1, 3-13 s'accorde généralement avec K, et a encore une certaine importance pour le reste de la collection. L'étude des variantes fournies par ces manuscrits a amené M. v. W., qui en a sévèrement examiné les témoignages, à conclure que, malgré le grand nombre de lectures différentes et malgré le désaccord fréquent des manuscrits entre eux, nous avons cependant, dans le groupe des douze premières pièces bucoliques (c'est-à-dire 1, 3-13, les *Magiciennes*

1. On lira avec intérêt, dans cette seconde partie, le troisième appendice, où M. v. Wilamowitz essaie de déterminer la date des poèmes de Théocrite; la discussion y est assez serrée, mais on saura toutefois y faire la part de l'imagination.

étant à part) une tradition unique qui remonte à une édition ancienne accompagnée de variantes et de scholies ; et que pour un second groupe, formé des idylles 14, 2, 15-18, où nous sommes en présence d'un double courant, un texte également un existait avant la séparation des familles, K et autres d'une part, Φ de l'autre. Quant au groupe II, qui seul donne les *Bacchantes* et l'*Oaristys*, il aurait contenu, quoique séparé de Φ dès l'antiquité, une collection de Βουκολικὰ identique à cette famille ; cette collection, dépourvue de commentaire, existait en même temps que l'édition de Théocrite dont se servaient les grammairiens. Celle-ci, à en juger par les imitations de Virgile et par d'autres témoignages, remonte à environ 40 avant notre ère ; et d'autre part nous savons, par l'épigramme de l'Anthologie IX, 205, que la grande collection de poèmes bucoliques a été faite par le grammairien Artémidore.

Je n'ai pu donner qu'une idée générale de la discussion de M. v. W. ; son édition montrera mieux, pour ce qui est du texte, les résultats acquis. Non seulement il a changé l'ordre des poèmes pour revenir à celui de la tradition manuscrite, ce qui d'ailleurs n'a qu'un intérêt historique, mais encore il a résolument laissé de côté le texte vulgaire pour se conformer à cette tradition, autant qu'il est possible de la retrouver. Ce n'est pas qu'il s'abstienne systématiquement de corriger ; les manuscrits, même les meilleurs, ont un bon nombre de leçons incorrectes et insoutenables, à travers lesquelles il arrive de ne pouvoir discerner la véritable ; mais cela n'a lieu qu'en cas de nécessité absolue, et encore M. v. W. a laissé tels quels plusieurs passages que sans doute il aurait pu restituer. Mais cela eût été contraire au but de l'édition. L'annotation critique, bien qu'elle soit débarrassée d'une foule de variantes inutiles, donne d'ailleurs tout ce qu'il importe de connaître. Et cependant M. v. W. n'a pu résister, comme tant d'autres, quoique à un bien moindre degré, au désir d'interpréter, et de corriger par suite d'après son interprétation. Le passage suivant servira d'exemple. *Theocr.* XX (Wil. *App.* VI) Βουκολισκός 21-22 (cf. *Textgesch.*, p. 81 et 254) : καὶ γὰρ ἐμοὶ τὸ πάροιθεν ἐπάνθεεν ἁδύ τι κάλλος | ὡς κισσὸς ποτὶ πρέμνον, ἐμὰν δ' ἐπύκαζεν ὑπήναν ; c'est le texte des manuscrits. « La comparaison, dit M. v. W., ne peut se rapporter à ce qui précède, parce que la beauté ne s'applique pas sur l'homme comme quelque chose d'étranger ainsi que le lierre sur un tronc d'arbre ; elle se rapporte donc à ce qui suit, et la particule δὲ a été introduite à tort après ἐμάν ». C'est pour le moins subtil ; il ne s'agit pas de la beauté en elle-même, qualité abstraite, mais d'une beauté concrète, si je puis ainsi parler, κάλλος τι, c'est-à-dire quelque chose de beau. La comparaison alors n'a rien que de naturel, et il n'y a plus de raison suffisante pour expulser δέ. Poursuivons. « Où prendre un sujet à ἐπύκαζεν ? Ce verbe signifie étymologiquement *épaissir*, et seulement par métaphore *couvrir*, bien que ce soit là son usage le plus répandu ; τὴν ὑπήνην

πυκάζειν est donc *laisser sa barbe pousser épaisse*. Personne ne fait cela si ce n'est le porteur de la barbe, donc ἐπύκαζον; puis, naturellement, κισσόν ». Je cite en entier pour que le lecteur puisse mieux juger ; et d'abord on voudrait avoir un exemple de πυκάζειν τὴν ὑπήνην avec le sens admis ; ensuite ὑπήνη ne signifie pas exclusivement *la barbe*. Hésychius donne du mot cette explication entre autres : ὁ ἐστιν ὑπὸ τὴν ῥῖνα τόπος, et des expressions comme ἄχνους ὑπήνη et ἀνέουλος κύκλος ὑπήνης, quoique de grécité inférieure, prouvent néanmoins qu'une telle métonymie, d'ailleurs connue également pour γενειάς, n'était pas, en effet, étrangère à la langue grecque. Alors le sujet du verbe n'est autre que κάλλος τι, et l'expression est fort simple. Il y a d'autant moins de motif pour s'écarter des manuscrits que ce n'est pas dans *Theocr.*, III, 14 τὸν κισσὸν διαδὺς καὶ τὰν πτέριν ᾇ τυ πυκάσδεις que l'auteur du Βουκολισκός, comme le pense M. v. W., a pris son modèle ; s'il y a imitation, ce serait bien plutôt, à mon avis, dans l'Odyssée qu'il faudrait chercher, λ 319 sv. πρίν σφωιν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους | ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐανθέϊ λάχνῃ. Est-il bien sûr, en outre, que πυκάζω ὑπήνην ὡς κισσὸν πρὸς πρέμνον soit d'une grécité irréprochable ? κισσόν ne peut se construire qu'avec ἐπύκαζον, ce qui est inadmissible ; et si l'on remarque enfin que tous les autres verbes sont à la troisième personne, c'est une raison de plus pour ne pas introduire une première personne qui interrompt brusquement le développement de l'idée, et par suite pour laisser intact le texte des manuscrits. Si ce passage me paraît peu heureusement corrigé, cela ne veut pas dire toutefois que M. v. Wilamowitz n'ait pas réussi ailleurs ; je pourrais citer, en effet, plusieurs exemples de très bonnes corrections, qu'une simple lecture suffit à reconnaître. Mais le mérite de l'édition consiste principalement, comme je l'ai dit, en ce qu'elle a écarté du texte beaucoup de conjectures inutiles, et qu'elle s'attache fermement à la tradition manuscrite. Complétée par la *Textgeschichte*, où l'on trouvera disséminées d'intéressantes explications de passages jusqu'ici peu compris, elle va devenir indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper des bucoliques grecs et de leurs imitateurs latins [1].

My.

Studies in the History and art of the Eastern Provinces of the Roman Empire. Edited by W. M. Ramsay. Aberdeen, University Press, 1906. Gr. in-8, xiii-391 p., avec 11 planches, 3 cartes et de nombreuses gravures dans le texte.

A l'occasion du quatrième centenaire de l'Université d'Aberdeen, le professeur (aujourd'hui *Sir* William) Ramsay et ses élèves ont publié un volume de mémoires relatifs à l'Asie-Mineure, pays dont l'exploration a été dans une large mesure, depuis vingt-cinq ans,

1. Dans la table de l'édition, p. xii-xiii, a été omise l'indication « Append. 11 εἰς νεκρὸν Ἄδωνιν, p. 126 ». Id. V, 38 lire κύνας. — *Textgesch.*, p. 40, l. 1, lire 1 au lieu de 2 (numéro du vers) ; il y a une quinzaine de fautes de ce genre. P. 74 note l. γλυκερωτέρα ; 82 note 2 fin, l. ὡς.

l'œuvre de cette Université écossaise. Les articles qui composent ce recueil offrent un si grand intérêt qu'ils méritent une analyse un peu détaillée.

1° Miss Margaret Ramsay, *L'art de l'Isaurie et de la Phrygie orientale au* IIIe *et au* IVe *siècle ap. J.-C.* Certaines parties de l'Asie-Mineure, qui n'étaient pas en communications directes avec les grandes villes hellénisées, semblent avoir vu naître, vers le IIIe siècle, un art nouveau, inspiré des idées et des symboles du christianisme, où l'exubérance de la décoration des surfaces, caractère qu'a conservé l'art oriental, marque une réaction contre l'hellénisme (des faits analogues ont été constatés en Gaule et dans l'Afrique romaine). Les sarcophages et les pierres tombales, en partie déjà connus, dont Mlle Ramsay a réuni des croquis, sont très importants pour l'histoire du symbolisme chrétien; on y trouve des poissons, des colombes, des rosaces, des croix gammées, etc. Sur des monuments presque identiques, on voit alterner la croix gammée, le chrisme et la rosace. Mlle Ramsay, d'accord avec son père, croirait volontiers que la rosace est un développement du chrisme (IX) et que la croix gammée est une variété de la croix simple. Mais comme ces deux motifs sont extrêmement anciens, je serais tenté d'admettre le contraire, c'est-à-dire que les chrétiens d'Anatolie les ont employés à nouveau, après une longue période d'obscurité, à cause de leur ressemblance apparente avec les emblèmes proprement chrétiens. Il y aurait eu lieu de mentionner, à cet égard, l'apparition imprévue de la croix gammée dans les catacombes de Rome. Les plus anciens exemples de la croix gammée, inconnue en Egypte et en Assyrie, sont précisément anatoliens (Hissarlik).

L'art chrétien barbare de l'Isaurie du nord ne s'est pas répandu en Phrygie, mais a pénétré, en suivant la route de terre, jusqu'à Tarse; de Tarse il gagna Rome par la route de mer et paraît avoir été une des sources de l'art byzantin.

2° W. M. Calder, *Smyrne et l'orateur Aristide.* Essai de topographie de Smyrne; l'auteur démontre que le Mélès d'Aristide ne peut être que la rivière des Bains de Diane, et non celle du Pont des Caravanes.

3° A. Petrie, *Epitaphes en grec phrygien.* Cinq inscriptions funéraires versifiées, avec traduction et commentaire (IIe-IIIe siècle ap. J.-C.)

4° J. Fraser, *L'héritage par adoption et mariage en Phrygie, d'après les épitaphes de Trophimos et de ses parents.* Traces de succession dans la ligne féminine, ainsi que d'un usage encore constant en Arménie: la maison du père continuait à être celle des fils mariés; une fille mariée entrait au foyer de son mari; mais pour conserver dans la famille une fille héritière, son mari était adopté par le chef de famille.

5° T. Callander, *Explorations en Lycaonie et en Isaurie* (1904). L'auteur a déterminé les sites de plusieurs bourgades et découvert trois importants bas-reliefs hittites à Emir-Ghazi.

6° J. G.-C. Anderson, *Paganisme et christianisme dans la haute vallée du Tembris* (affluent principal du Sangarios). Etude intéressante sur un petit groupe d'inscriptions chrétiennes, où le christianisme (contrairement à ce que se voit ailleurs avant Constantin) est nettement affirmé par la formule Χριστιανοὶ Χριστιανοῖς. Les auteurs de ces inscriptions étaient des paysans d'un domaine impérial, affiliés à la secte montaniste, qui furent l'objet de persécutions au début du ɪvᵉ siècle.

7° W. M. Ramsay, *Rapport préliminaire aux Wilson trustees sur des explorations en Phrygie et en Lycaonie* (déjà publié en partie dans les *Jahreshefte* de Vienne et dans l'*Athenaeum*). La « route impériale à Lystra », mentionnée dans la légende de Thécla, a été retrouvée par M. Ramsay. Des inscriptions d'Iconium ont établi que cette ville n'était devenue colonie romaine qu'au second siècle et qu'elle comprenait quatre tribus, dont trois connues par leurs noms. Vérinopolis, fondée vers 474, doit être identifiée au château de Zengijek; cette place forte devint, sous la menace des invasions, le chef-lieu de la Lycaonie du nord, à la place de Savatra, qui manquait de défenses naturelles. Sinanli a fourni à M. Ramsay d'importantes inscriptions phrygiennes, entr'autres la formule nouvelle que voici : *ios ni semoun knoumani kakoun addaket, gegreimenan egedoutios outan* (quiconque endommagera cette tombe est passible de la pénalité prescrite), où le professeeur Sayce identifie *outan* au grec αὔταν, ἄτην, dans le sens de *peine*. Le site de Bin-Bir-Kilisse (1001 églises, en turc), autrefois Barata, a été étudié par M. Ramsay, qui, réfutant les dates admises par M. Strzygowski, prouve, par des témoignages épigraphiques, que les ruines d'églises appartiennent aux environs des années 800-1000, non pas au début de l'époque byzantine. Des églises plus anciennes existent près de là à Daoulé. L'exploration complète de cette région, que projette miss Gertrude Bell, doit fournir des points de repère assurés à l'histoire de l'architecture byzantine en Asie-Mineure. Je signale encore, dans le même rapport, une lecture complète des inscriptions peintes de la Porte d'or à Constantinople, une dédicace à Zeus Dagousténos (de Dagoutta, en Bithynie), découverte en Phrygie, et une curieuse dissertation sur les monuments funéraires d'Asie Mineure (p. 273) : « La vieille coutume anatolienne considérait les morts comme absorbés par la divinité et la pierre tombale comme une dédicace au dieu; les hommes les plus religieux et les moins instruits conservèrent cette coutume. En Grèce, au contraire, l'ex-voto diffère tout à fait du monument funéraire. L'influence grecque pénétra en Asie Mineure, mais sans y prévaloir... Là où elle ne prévalut pas, on n'enterrait pas les morts le long des routes, mais dans des nécro-

poles entourant le temple principal... Il est donc oiseux de discuter pour savoir si le monument de Midas est un tombeau ou un temple; il est l'un et l'autre. Chrétiens et Musulmans d'Asie ont hérité de la coutume anatolienne. » — P. 251, la bourgade *Bardetta* porte un nom anatolien comme *Troketta;* elle a été, par hasard, le théâtre de la défaite de Bardas Phocas en 971 (ἧττα, *défaite*), d'où l'étymologie populaire donnée par Léon Diacre. Une inscription a fait connaître dans les environs une *Bardakômé.* L'opinion de M. Ramsay ne diffère peut-être pas de celle que j'exprime; mais il n'a point parlé, à ce propos, d'une étymologie populaire (analogue à celle qui a donné le nom de ville *Hadrianoutherae*, cf. *Temenothyrae*), ni rappelé les noms anatoliens en *-etta*, *-essa*, sur lesquels j'ai plusieurs fois insisté.

8° W. M. Ramsay, *La guerre des musulmans et des chrétiens pour la possession de l'Asie Mineure.* L'avantage est resté finalement aux Osmanlis parce qu'ils ont opposé aux chrétiens d'autres chrétiens (les Janissaires); c'est seulement ainsi qu'ils ont pu constituer une armée puissante. « La lutte pour la possession de l'Asie Mineure n'est pas finie; mais aujourd'hui elle se poursuit à l'aide des chemins de fer et des écoles. Les écoles et collèges américains sont le grand agent civilisateur, parce qu'ils cherchent seuls à créer une classe instruite recrutée parmi toutes les nationalités et ne visent pas à la propagande religieuse. » Voilà un programme pour la *Mission laïque française.*

9° W. M. Ramsay, *Les hôtes tecmoriens, une société anti-chrétienne dans les domaines impériaux d'Antioche en Pisidie.* Les grands domaines impériaux en Asie Mineure ne sont autre chose que les territoires possédés par les dieux des grands sanctuaires (Comana, Tyana, etc.) antérieurement à la période hellénique. Les rois grecs et les empereurs romains y établirent des colonies, mais ne les dotèrent pas, en général, d'une organisation grecque ou romaine; les habitants restèrent les sujets directs du souverain, payant l'impôt à son représentant. Le prêtre de l'ancien sanctuaire pré-hellénique conserva une situation élevée et exerça une autorité politique dans le *vicus*. Dans un de ces domaines religieux, celui d'Antioche en Pisidie, une série d'inscriptions a fait connaître une association religieuse du IIIe siècle après J.-C., dont les membres s'appelaient *Xenoi Tekmoreioi.* On vit d'abord, dans le second mot, une désignation locale; mais l'hypothèse de M. Ramsay, qui y reconnut le vieux mot grec τέκμωρ, « signe », a été brillamment confirmée par la découverte d'un texte où il est question d'un individu δὶς τεκμορεύσας. Il s'agit donc de quelque rite religieux qui se rapportait probablement au culte des empereurs, quelque chose comme le culte des enseignes impériales; M. Ramsay donne de bonnes raisons de croire que ce culte se développa en opposition avec le christianisme et insiste sur les « renaissances » païennes qui précédèrent la tentative de Julien. Enfin, étudiant la condition économique des habitants des villages anatoliens, il a montré que, pendant le

IIIe siècle, des citoyens de villes helléniques de l'Asie Mineure sont allés vivre dans les villages et s'y « orientaliser » à nouveau, en partie sans doute pour échapper au poids de la fiscalité romaine dans les villes. Tout cela est nouveau et d'un intérêt capital.

C'est surtout à M. Ramsay que le volume fait honneur. Je ne puis penser sans émotion que je l'ai vu arriver en Anatolie au printemps de 1880 pour rechercher des monuments hittites aux environs de Smyrne, que j'ai vu naître et grandir en lui la double passion de la géographie militante et de l'épigraphie qui l'a conduit à de si belles découvertes. Depuis vingt-six ans, il est l'homme de l'Asie Mineure; il y est revenu plus de vingt fois, il en a fait sa province et de l'Université d'Aberdeen, où il enseigne, le grand centre des études anatoliennes. Tout cela avec infiniment d'énergie, mais peu d'argent. « En Écosse, écrit-il, le professeur qui fait des recherches est considéré comme gaspillant le temps qu'il devrait donner à l'enseignement élémentaire... En France et en Allemagne, mais non en Grande-Bretagne, on sait que les recherches exigent non seulement de l'intelligence et de l'acquit, mais de l'argent... Une seule fois, depuis 1883, j'ai pu, au cours d'un voyage en Asie Mineure, jouir de la certitude que j'aurais les ressources nécessaires pour voyager l'année d'après. » Espérons que ces plaintes si légitimes seront entendues et que le fonds destiné à des recherches scientifiques, que cherche à créer en ce moment l'Université d'Aberdeen, trouvera assez de souscripteurs pour faire oublier la pénurie du passé.

Salomon REINACH.

E. HERZOG. **Neufranzoesische Dialekttexte** mit grammatischer Einleitung und Woerterverzeichnis. — Leipzig, Reisland, 1906; un vol. gr. in-8, de XII-79 et 130 pages.

Ce volume est le premier d'une *Sammlung Romanischer Lesebuecher* qui va se publier sous la direction de M. Herzog à l'usage des Séminaires de linguistique, et qui annonce d'ores et déjà des textes dialectaux d'italien moderne, de roumain, d'ancien français, etc. Nous souhaitons bonne chance à cette collection, qui ne peut manquer d'être intéressante et commode. M. H. a bien fait de l'inaugurer par une sorte de Chrestomathie de nos patois français actuels : c'est là un instrument de travail utile, mais qui manquait encore; nous l'aurons désormais, et il se présente dans d'excellentes conditions scientifiques. Ici ont été groupés soixante morceaux d'étendue variable et d'allure simple bien entendu, historiettes, petits contes ou chansons populaires, qui offrent presque toujours un intérêt suffisant. La moitié environ de ces textes ont été transcrits d'après une notation phonétique rigoureuse et uniforme (ils sont d'ailleurs empruntés pour une bonne part à l'ancienne *Revue des Patois Gallo-Romans*); les autres sont donnés

dans l'orthographe conventionnelle dont se contentaient les premiers collecteurs, mais toujours précédés de quelques observations sur les faits de prononciation les plus notables. Le classement de ces divers morceaux est géographique, cela va de soi ; il me semble cependant suivre une courbe quelque peu capricieuse, commençant par le Wallon pour terminer par le Picard, qui ne vient ainsi qu'après le Poitevin, tandis que le Franc-Comtois se trouve intercalé, largement séparé du Jurassique par où s'ouvre la section du Franco-Provençal (qui est appelé ici *Burgondo-Français*). Mais à vrai dire ce sont là des inconvénients auxquels il est très difficile d'obvier dans la pratique, et qu'il ne serait pas juste de reprocher à l'auteur.

M. H. ne s'est pas contenté de nous offrir un recueil de textes en somme commode ; un bon tiers du volume est occupé par une longue introduction de quatre-vingts pages très compactes (peut-être un peu trop pour l'œil et pour la facilité des recherches), et c'est cette introduction qui constitue en somme la partie originale du livre. Elle est une étude de dialectologie française, je ne dirai pas complète, mais du moins détaillée, basée sur un dépouillement attentif et minutieux des textes de la Chrestomathie : M. H. a montré là avec quelle habileté il manie les méthodes de la linguistique romane, et il est arrivé à maîtriser en un sens ce difficile sujet. Cependant je me demande par ailleurs si un tel effort était indispensable, ou même si les résultats en sont proportionnés à la peine qu'il a dû coûter. Un relevé complet des formes et des mots, rangés alphabétiquement (dans un Glossaire plus étendu naturellement que la courte *Woerterverzeichnis* qui termine le présent volume), eût peut-être suffi à la rigueur, et je ne sais même pas si ce simple relevé alphabétique, préjugeant moins les résultats, n'aurait pas rendu de meilleurs services aux travailleurs. Certes il est beau d'avoir voulu nous orienter à travers la masse des patois modernes de la France, d'en faire en quelque sorte la synthèse, et d'en présenter un tableau d'ensemble au moins provisoire : c'est bien là une entreprise qui devait tenter l'excellent élève de M. Meyer-Lübke qu'est M. H., et il y a réussi dans la mesure du possible. Si je fais cette réserve, c'est qu'il est vraiment bien ardu de tracer un tableau comparatif de ce genre : on se trouve forcément en face d'idiomes qui sont bien de même souche, mais qui, au bout de leur longue évolution, présentent des points d'aboutissement singulièrement divergents, et quelle commune mesure y a-t-il aujourd'hui par exemple entre le Wallon et le Poitevin, ou bien encore entre le Tourangeau et les parlers de la Suisse romande ? Il est évident que nous n'avons plus à faire qu'à des analogies assez lointaines, et de la comparaison de parlers si différents il ne peut guère résulter autre chose que quelque idée confuse. Le moment est venu, semble-t-il, où il faudra se résoudre, pour faire œuvre scientifique, à examiner isolément chaque groupe de patois : l'étude d'ensemble n'est plus possible

qu'appliquée à des phases de différenciation très antérieures. Ceci bien entendu n'est point dit pour diminuer l'effort de synthèse si remarquable que M. H. vient de tenter encore une fois. Il se peut qu'à l'usage on découvre dans son travail certaines lacunes ou même quelques erreurs : mais ce travail, malgré tout, est incontestablement très solide, singulièrement pénétrant, et je ne cite que pour mémoire trois ou quatre menues observations, faites au courant d'une première lecture forcément un peu rapide. Au § 289, le mot *gallinas* devrait être écrit *galinas*, puisque c'est en réalité de cette forme qu'il faut partir dans la Gaule du nord. Au § 446 la forme *savô* (dans la phrase *se vô savô* = si vous saviez) est considérée comme obscure, et elle l'est en effet : peut-être, étant donné qu'il s'agit d'un texte bourguignon pourrait-on y voir une 2ᵉ p. pl. de l'indicatif présent, ce qui impliquerait du reste en même temps une sorte de confusion syntaxique. Au § 525, la forme du déterminatif poitevin *thiellé(s)* etc., est notée, mais non expliquée : elle est difficile, et je me demande si pour l'éclaircir, il ne faut pas faire intervenir une fusion avec l'article. Au § 535, M. H. déclare peu claire la formule *k i k sa fe :* je l'expliquerais tout simplement pour ma part à l'aide de *què* (ki) *que ça fait*. Enfin (§ 547), il voit un mélange de suffixes dans *soldar* pour *soldat*, et c'est vrai : toutefois il ne faut pas oublier que cette dernière forme est un emprunt fait à l'italien vers 1530, tandis que *soudart* est le type vraiment français, datant du XIVᵉ siècle, et encore courant pendant tout le XVIᵉ. Dans le petit glossaire de la fin, je relève le substantif *balin* qui est expliqué par « *Bettuch* (?) » : le point d'interrogation mis entre parenthèse est à supprimer, car ce sens de « drap de lit » est absolument sûr pour l'Ouest de la France.

Tous les textes admis dans ce recueil sont modernes ou contemporains, c'est-à-dire qu'ils datent de la seconde moitié du XIXᵉ siècle. A cette règle je ne vois guère que deux exceptions notables : l'une en faveur de la *Flippe Mitonno* lorraine (p. 21-27), qui est de 1709; l'autre à propos de la *Muse Normande* de Louis Petit (p. 68-71), qui remonte jusqu'à 1658. Et certes il est intéressant de trouver ici des fragments étendus de ces deux textes, mais en un sens c'est trop ou pas assez. La vérité, c'est qu'à côté d'une Chrestomathie contenant des textes contemporains, comme est celle de M. H., il y aurait place pour un autre recueil, où seraient admises celles de nos productions patoises qui s'espacent depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, ou même jusqu'à 1850. Et il serait très utile, presque indispensable, d'avoir un recueil de ce genre, pour pouvoir suivre l'évolution de nos parlers provinciaux, pour combler précisément la lacune qui s'étend entre l'époque actuelle et celle des anciens dialectes français. Il serait à désirer que cette Chrestomathie intermédiaire fût entreprise en France, et que nous n'en laissions pas le soin à d'autres : il y a là un travail digne de tenter quelqu'un qui réside à Paris, et qui

dans nos grandes bibliothèques pourrait trouver ces textes patois qui existent, mais qui sont très disséminés et qu'il est devenu difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer ailleurs. Je livre cette idée à qui de droit. — En attendant, remercions M. Herzog de la Chrestomathie si bien faite et si commode qu'il vient de publier; souhaitons que celle qui concernera le Midi de la France, et sera le pendant nécessaire de l'autre, ne se fasse pas trop longtemps attendre.

E. Bourciez.

Max Plessow. — **Geschichte der Fabeldichtung in England bis zu John Gay, 1726.** Berlin, Mayer et Müller, 1906, clii + 391 pp. 15 M.

Ce gros volume qui fait partie de la collection *Palæstra* publiée, on le sait, sous la direction de MM. A. Brandl, G. Roethe et E. Schmidt, comprend deux parties absolument distinctes. Dans l'introduction qui ne compte pas moins de cent cinquante pages, M. Plessow a écrit une monographie sur la Fable en Angleterre. La deuxième partie est une réimpression des livres aujourd'hui rarissimes de Bullokar, *Fables of Æsop*, 1585; *Booke at Large*, 1580; *Bref Grammar for English*, 1586 et *Pamphlet for Grammar*, 1586. A signaler dans l'introduction des développements intéressants sur Gay fabuliste, sur la langue de ses Fables, sur l'influence de la Fontaine en Angleterre. Bien entendu la traduction d'Esope attribuée à Locke (p. lxxxiii) est apocryphe.

Autant qu'on peut le conjecturer, William Bullokar n'était pas un lettré; c'est en apprenant à lire à ses enfants qu'il remarqua les inconvénients de l'orthographe courante et rêva d'y substituer une orthographe phonétique. Dès que ce projet s'empare de lui, sa vie devient un apostolat. Jamais puritain ne mit autant de ferveur à évangéliser l'Angleterre que Bullokar à réformer l'orthographe. L'appel qu'il adresse « à son pays », en tête du *Booke at Large*, fait penser parfois à Bunyan; c'est la même conviction, les mêmes phrases savoureuses, la même imperturbable naïveté. Bullokar ne se contentait pas de publier des manuels, comme aurait fait un homme de cabinet; à l'homme d'action qu'il était il fallut des moyens de propagande populaires. Ses procédés étaient ceux des prédicants : la conférence, la distribution des *tracts* où les bienfaits de « la nouvelle manière d'écrire » sont vantés « en prose et en vers », de feuillets contenant l'alphabet « amendé », imprimé en cinq caractères différents. M. Plessow a eu l'excellente idée de reproduire deux de ces feuillets en fac-simile. Néanmoins, la tentative de Bullokar échoua. Si l'on réimprime ses travaux, c'est qu'on y trouve de précieux renseignements sur la prononciation de l'anglais au xvie siècle et qu'on tient à préciser la question, ne fût-ce que pour mieux connaître la langue et le système de versification de Shakespare. Avec les traités de deux

autres phonéticiens, Chester et Sir Thomas Smith [1], universitaires ceux-là et nourris des lettres classiques, on peut arriver à des résultats. Nous croyons savoir que le Professeur W. Viëtor prépare sur la prononciation de l'anglais au temps de Shakespare un travail qui complètera les indications données par M. Ellis et M. Sweet. Un peu du zèle extraordinaire de Bullokar anime son éditeur M. Plessow : celui-ci n'a épargné aucune peine pour que la réimpression fût parfaite. Si l'on songe qu'il lui a fallu employer une foule de caractères spéciaux, on ne lui refusera pas les éloges qu'il mérite.

Ch. Bastide.

Mémoires du comte de Souvigny, lieutenant-général des armées du Roi, publiés d'après le manuscrit original par le baron Ludovic de Contenson. Tome I. Paris, Renouard, 1906, 367 p. in-8°. Prix : 9 francs.

Ces mémoires de Jean Gagnières, mis au jour par M. de Contenson, sont publiés d'après une copie, exécutée par des secrétaires de l'auteur, corrigée par lui-même, et conservée jusqu'à ce jour par l'un de ses descendants, M. le comte de Souvigny. Rédigés pour l'instruction de ses enfants et pour leur édification (p. 2. 4), dans sa tranquille vieillesse, alors sans doute qu'il résidait à Monaco, les souvenirs du vieux général sont parfois un peu confus et l'éditeur se voit obligé de le rectifier sur plus d'un point de détail ; mais son récit nous donne bien l'impression d'un brave homme, aussi désireux de dire la vérité, au déclin de la vie, que désireux de ne pas pécher dans sa jeunesse, sans y réussir toujours.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire de ce comte, lieutenant-général des armées du Roi, c'est qu'il est sorti de la petite bourgeoisie provinciale. Son grand-père Aignan Gagnières était un marchand boucher de Jargeau (Loiret), qui devait avoir quelque fortune car « il avait été en dévotion » à Jérusalem, et, dans les guerres de religion, où il se montra « l'arc-boutant des catholiques contre les religionnaires », il put être condamné, par le gouvernement royal, à payer une amende de quatre cents livres, pour s'être joint aux ligueurs révoltés de sa ville natale. Le père du narrateur, François Gagnières, est également encore qualifié de marchand boucher dans les actes paroissiaux, mais, à en juger d'après certaines indications des Mémoires, il devait être fort à son aise ; un de ses frères s'est déjà décoré d'un titre nobiliaire et la plupart de ses fils adoptent également des dénominations analogues (MM. de Champfort, du Fresnay, de la Motte, etc.) soit que ce soient les noms de terres acquises par le vieux Gagnières, soit que ce soient de simples surnoms de fantaisie, adoptés au moment d'entrer au service, car presque tous suivent la carrière militaire. Mais aucun n'y figure avec le succès de leur aîné, Jean, l'auteur de nos Mémoires. Engagé à seize ans, comme simple

1. M. Plessow réimprime en appendice, l'*Alphabeticum anglicum* de ce dernier.

soldat, dans le régiment où sert son oncle, il se bat pendant quarante ans partout où figurent les étendards royaux, contre les grands révoltés, durant la minorité de Louis XIII, contre les protestants un peu plus tard; surtout en Italie, où sa bravoure et son dévouement lui valent des charges supérieures et lui procurent, en 1643, des lettres de noblesse qui ne seront confirmées et vérifiées d'ailleurs qu'en 1665. Il continue le métier des armes sous Louis XIV, sur les frontières d'Espagne et des Pays-Bas, devient maître d'hôtel du Roi, est employé momentanément dans la diplomatie et finalement est nommé en 1660 lieutenant-général de la forteresse de Monaco, où il est mort en 1673

Les Mémoires s'arrêtent en 1660; le premier volume embrasse les années 1613-1638. L'auteur, confiné dans la masse, ou n'ayant atteint encore que des grades subalternes, ne peut fournir naturellement dans cette partie de son récit des contributions bien notables à l'histoire politique du temps. Mais on y trouvera quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse naïvement retracés, et grâce aux détails multiples sur les aventures variées, succès et déboires, du jeune soldat de fortune, on pourra se faire une idée très nette et très vivante de la vie militaire d'alors et recueillir plus d'un trait curieux sur l'organisation des armées de Louis XIII. Le second volume aura sans doute une importance plus considérable pour l'histoire générale de la première moitié du règne de Louis XIV. L'éditeur a mis de nombreuses notes au bas du texte, généralement utiles, mais dont quelques-unes exigeraient des rectifications [1].

R.

Inventare des Grossherzoglich Badischen General-Landesarchivs. Zweiter Band, zweiter Theil. Karlsruhe, Müller, 1907, VIII, p. 195-394, in-8°.

On a déjà parlé ici, à deux reprises, de cet *Inventaire sommaire des Archives grand-ducales de Bade*, dont M. Frédéric de Weech (mort en 1905) avait commencé la publication, continuée aujourd'hui par M. le Dr Karl Obser, son successeur à la direction de cet important dépôt [2]. J'ai expliqué pour quelles raisons, surtout topographiques, le

1. Ainsi, la note p. 116, sur Ernest de Mansfeld, en quatre lignes, renferme cinq erreurs. Mansfeld n'était pas fils *naturel* du prince Pierre-Ernest de M., mais issu d'une union *morganatique* avec Anne d'Eycken ; il ne s'est jamais « attaché à la Réforme », étant né et mort catholique ; il n'a pas levé son armée « avec l'aide de plusieurs princes allemands », mais en recrutant, par l'appât du pillage, des mercenaires débandés. Il n'avait nullement l'intention de pénétrer en ennemi sur le territoire de la Champagne; il ne demandait qu'à entrer au service de Louis XIII ; il passa sur le territoire des *Provinces-Unies*, après avoir battu *Corduba* dans les *Pays-Bas espagnols* ; il finit par s'établir non pas dans le comté de *Minden*, mais dans le comté d'*Ost-Frise*. — P. 283, l'éditeur nous dit que « d'après *la plupart* des historiens » Waldstein aurait été assassiné dans sa chambre. En connaîtrait-il un seul qui ait jamais supposé le contraire ? L'assassinat de W. n'est d'ailleurs pas du 15, mais du 25 février.

2. Cf. *Revue critique* du 13 juin 1904.

Landesarchiv de Karlsruhe comprenait un assez grand nombre de pièces intéressant l'histoire de notre pays, et comment, à partir du XVIe siècle surtout, les margraves, prédécesseurs des grands-ducs actuels, se sont assez fréquemment trouvés en rapports avec les Valois et les Bourbons, et ont figuré dans la clientèle de la couronne de France. Je relève encore dans cette seconde moitié du deuxième volume de l'*Inventaire*, qui vient de paraître, des indications qui pourront être utiles à l'un ou l'autre historien français.

— P. 207. Négociations du margrave Charles II de Bade-Dourlach avec Charles IX (1564-1570), pour levée de troupes au service du roi.

— P. 212. Rapports au margrave Ernest-Frédéric, sur les troubles occasionnés par les mercenaires engagés par Henri de Navarre (1587-1588).

— P. 222. Papiers relatifs au margrave George-Frédéric. Ses rapports avec la cour de France. Mission de son agent Diodati à Paris; correspondance avec Louis XIII et Richelieu, Bassompierre et Schomberg (1629-1638). Ses agents Ponikau et Polhelm à Paris.

— 238. Rapports du margrave Frédéric V avec la France (1624-1659). Il fut pensionnaire de Louis XIV.

— P. 255. Rapports du margrave Frédéric VI († 1677) avec la France. Il fut membre de la Ligue du Rhin et pensionnaire, lui aussi, de Louis XIV.

— P. 275-283. On trouvera l'indication de nombreuses correspondances du margrave Frédéric-Magnus († 1709), relatives aux guerres contre Louis XIV, et (p. 285-208) une série de dossiers se rapportant aux négociations avec la France (1680-1708).

— P. 323. Parmi les papiers relatifs à Charles-Frédéric, dernier margrave et premier grand-duc (1736-1811) se trouvent des correspondances de l'époque révolutionnaire (prince de Condé, Mallet du Pan) et de l'époque impériale (Lefebvre, Murat, etc.).

Parmi les manuscrits (acquisitions nouvelles) mentionnés dans l'appendice, il faut mentionner surtout les papiers de Jean-François Mone et de son fils Fridegar Mone, les deux archivistes et savants badois qui, pendant plus d'un demi-siècle se sont occupés principalement de l'histoire de leur pays et dont les notes et la correspondance scientifique ont été incorporées au dépôt que Mone le père avait si longtemps et si fructueusement exploité dans la longue série des volumes de sa *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*.

Une bonne *table onomastique* permet de s'orienter rapidement dans le volume et de constater si, dans cette première division des Archives, maintenant mise entièrement à jour, il se trouve des pièces relatives à tel personnage ou à telle localité. Nous souhaitons que M. Obser et ses collaborateurs puissent bientôt nous donner la suite de leur utile répertoire.

R.

A. Dutens, **Etude sur la simplification de l'Orthographe.** Paris, de Rudeval, 1906 ; un vol. in-8, de 483 pages.

L'auteur de cet ouvrage semble avoir oublié que ce ne sont pas les gros volumes qui font les révolutions, mais les brochures à quatre sous. Ceci n'est point une critique. En somme M. Dutens se fait une certaine conception de la réforme orthographique; il nous l'expose ici, avec preuves à l'appui, un peu longuement peut-être : c'était son droit. Seulement je remarque que cette conception n'est pas tout à fait la même que celle qui se dégage des rapports semi-officiels publiés naguère par M. Paul Meyer et par M. Brunot, sans parler des propositions formulées par M. Clédat et par tant d'autres. Voilà qui m'inquiète un peu, et je ne sais plus trop à qui entendre. Dès qu'il s'agit de cette réforme de l'orthographe française, il y a beaucoup de gens de bonne volonté qui s'y attellent, ou qui poussent à la roue : mais les uns veulent une chose, et les autres en préconisent une autre; c'est probablement une des raisons — non la seule — pour laquelle la voiture n'avance pas très vite. Il serait trop facile de triompher de ce désaccord ou de ces contradictions : je m'en garderai bien, et je suis loin d'ailleurs d'être hostile de parti pris à toute idée de réforme. Revenons au livre en question. En l'ouvrant, et en voyant dès la première page, dans une note, l'Académie française blâmée pour sa timidité, je m'attendais à trouver ici toutes les audaces. Il n'en est rien pourtant. M. D. sait reculer à l'occasion devant les partis extrêmes et les graphies trop purement phonétiques; parfois on pourrait presque le trouver trop timoré, pour ne pas dire « réactionnaire » ou tout au moins « conservateur ». Il est surtout arrêté à chaque instant par une crainte des « homogrammes », qui lui dicte des compromis singuliers, et lui fait conserver par exemple *encre* à cause de *ancre*, *chaine* à cause de *chêne*, etc. Combien chimérique est en réalité cette crainte! Comme si le *son* de bois n'était pas un « homogramme » par rapport au *son* acoustique, sans parler de notre adjectif possessif, et je ne sache pas qu'en lisant nous ayons jamais couru le risque de confondre tous ces mots entre eux. Hâtons-nous d'ajouter qu'en général M. D. est beaucoup plus conséquent avec ses principes : il discute posément et d'une façon claire les réformes qu'il propose, en indique le pourquoi, et joint à son exposé des considérations historiques (où çà et là quelques détails seraient contestables, mais peu importe). Toutefois il ne donne pas des listes complètes de mots, orthographiés à la mode nouvelle, — ce qu'on eût été presque en droit d'attendre, étant donnée l'importance du volume : d'autant plus qu'il y a d'autres listes qui sont un luxe vraiment inutile, comme celle de la p. 301, où l'on trouvera vingt exemples du changement de *c* latin en *g* à propos du seul mot *reine-claude*. Je ne puis ni discuter ici, ni même énumérer toutes les modifications que propose M. D. : je préviens seulement le lecteur pressé, et qui voudrait prendre une idée rapide de ces réformes,

qu'il en trouvera vers la fin du volume un résumé en dix pages (p. 457-468), très substantiel et très clair. Voici d'autre part trois ou quatre des observations que m'a suggérées la lecture de l'ouvrage : je les présente sous forme de doutes, n'attachant à ces questions qu'une importance très relative. M. D. croit-il avoir été bien inspiré en aboutissant à l'orthographe *as'similer*, avec une apostrophe qui coupe le mot en deux, et cela sous prétexte que dans *assister* la prononciation de l'*s* est simple? Est-il urgent d'écrire *fatiga*, puisqu'on conserve *fatiguer*? Est-il bien sûr qu'en voyant écrit *calesson* (puisque d'autre part *paresse* est conservé), on n'aura pas une tendance à prononcer *calè-son*? Enfin je trouve que M. Dutens s'attache beaucoup trop scrupuleusement à vouloir nous faire observer les nuances de la prononciation anglaise. Ainsi pourquoi nous forcer à prononcer *claoun* le mot *clown*, qui certes est anglais, mais francisé, et pour lequel le Dictionnaire Général indique très justement l'épellation *kloun'*? D'autre part je sais que certains prononcent *scouère* (square) : mais n'y a-t-il pas là un peu d'affectation et de snobisme? Nos aïeux étaient plus sages, eux qui ont fait *redingote* de *riding-coat* : cette francisation des mots passés dans l'usage me semble un contre-poids nécessaire à notre anglomanie persistante.

E. Bourciez.

K. Bergmann, **Die sprachliche Anschauung und Ausdrucksweise der Franzosen.** Fribourg (Bade), A. Bielefeld; un vol. in-8, de x-133 pages.

M. Bergmann a eu raison de donner à son livre une épigraphe tirée de *La Vie des Mots* d'A. Darmesteter, car c'est évidemment là qu'il a puisé les théories qu'il s'efforce de vulgariser ici sous un titre un peu abstrait et philosophique. D'ailleurs l'ouvrage ne l'est pas autant que le titre semblerait l'annoncer : il est au contraire d'une lecture facile, procédant par longues listes d'exemples, et je ne nie pas qu'il ne soit de nature à faire pénétrer un peu dans le génie de la langue française et de ses procédés d'expression. Mais il faut bien dire aussi qu'en un sens il n'est pas très nouveau : nous retrouvons là, figurant comme en-tête de chapitres, les divisions connues, l'Euphémisme, la Tendance péjorative, la Métaphore (traitée longuement, comme il était naturel), et quelques tendances secondaires. Ce sujet ne sera renouvelé — dans la mesure où il peut l'être — que le jour où l'on se placera à un point de vue strictement chronologique, ce que Darmesteter lui-même n'avait pas toujours fait : il faudra localiser les choses dans le temps, rechercher non seulement à quelle tendance de l'esprit français, mais aussi à quel moment de son évolution, à quelles mœurs, à quelles habitudes sociales correspond l'éclosion de telle ou telle métaphore. Assurément, M. B. nous donne des listes intéressantes, métaphores empruntées à la marine (p. 73), métaphores venues de la chasse (p. 78), etc., mais tout cela forme un peu

bloc, parce qu'il s'est uniquement préoccupé de noter nos moyens actuels d'expression. Encore ne faudrait-il pas y faire figurer *courir après l'éteuf* (p. 63), qui était très vivant à l'époque classique, mais tombé depuis longtemps dans l'oubli. Et il serait bon aussi d'observer certaines nuances auxquelles les étrangers se trompent trop facilement, de ne pas citer sur la même ligne *avoir une sauterelle dans la guitare, une araignée dans le plafond* (p. 16) : la seconde de ces expressions a bien réellement droit de cité dans la langue familière, à Paris ou ailleurs ; mais il n'en est pas de même de la première, qui reste une combinaison de mots tout à fait occasionnelle. On pourrait enfin reprocher à M. Bergmann quelques étymologies bien vieillies et bien improbables : il était inutile, à propos de *cagot* (p. 30), de rappeler le fameux *canes Gothi* ; à propos de *boire à tire-larigot* (p. 33), de citer l'archevêque de Rouen Odon Rigault, et jusqu'à nouvel ordre le plus sage est de se tenir sur la réserve. Il n'est pas juste non plus de tirer *couard* de l'italien *codardo* (p. 24) ; l'inverse serait même plus probable, et l'histoire de ce mot est bien curieuse. Il doit être fort ancien, et c'est sans doute le premier mot formé à l'aide du suffixe des noms propres germaniques. Pour ma part, je soupçonne qu'un type *codardus* a dû circuler en Gaule dès la fin de la période mérovingienne : peut-être, dès ce temps-là, était-ce le surnom donné au lièvre dans ces contes d'animaux que se racontaient les femmes, au fond des gynécées, en filant la laine.

E. Bourciez.

— *Le maître des Dieux*, « étude d'entente sociale », par M. L. Bonnery (Paris, Bibliothèque indépendante [?], 1906; in-12, 49 pages) est une brochure à couverture noire, blanche et rouge; sorte d'apocalypse anticléricale; ton violent, mauvais style; rien d'une *étude*. — A. L.

— Il est des sujets qui ne relèvent pas d'une spécialité scientifique, M. le Dr A. Marie paraît l'avoir oublié en écrivant son livre *Mysticisme et folie* (Paris, Giard, 1907; in-8, xi-342 pages). La première partie : « généralités sur l'origine des conceptions religieuses et mystiques », déborde grandement le titre de l'ouvrage et la compétence de la médecine. La deuxième partie, au lieu d'être une étude bien ordonnée et documentée sur la folie mystique et le sentiment religieux, contient encore des « généralités sur les psychoses mystiques et religieuses ». Pour l'auteur, religion et mysticisme sont synonymes d'aberration mentale. Autant vaudrait entamer en bloc le procès de l'esprit humain, et, de ce point de vue étroit, déclarer que tous les hommes sont fous, avec seulement une différence de degré dans la démence. M. M. est si sûr de son principe, qu'il n'a pas vu que c'était un postulat, et qu'il regarde dès l'abord comme acquis ce qu'il a pensé démontrer. L'ouvrage est d'ailleurs assez mal composé, ce qui ne laisse pas de faire tort aux idées justes et aux observations utiles qui s'y trouvent encadrées dans des vues systématiques. — A. L.

— Le livre de M. M. Hébert sur *le Divin, Expériences et hypothèses* (Paris, Alcan, 1907; in-8, 316 pages) est conçu dans un autre esprit et rédigé dans un

meilleur style, quoique peut-être il manque un peu d'unité. Première partie : la croyance au divin, ses formes multiples. Deuxième partie : vues générales sur l'abus des termes « évolution et survivance » dans l'étude des problèmes religieux, et sur la manière de poser le problème de l'origine et des transformations du sentiment religieux. La première partie renferme des considérations très remarquables sur le mysticisme ancien (Ruysbroek) et sur le mysticisme moral de Tolstoï, sur la métaphysique religieuse (critique des « preuves » de l'existence de Dieu; discussion des problèmes de la personnalité divine, de la finalité, de la liberté), sur le rapport du sentiment religieux et du sentiment moral. Le problème des origines et des transformations du sentiment religieux est aussi très bien posé dans la seconde partie. — A. L.

— Nous avons reçu : *Jahrbuch der evangelischen Judenmission*, I Band, herausgegeben von H. L. Strack (Leipzig, Hinrichs, 1906; gr. in-8, 129 pages). Documents (conférences et statistiques) concernant la propagande protestante auprès des Juifs. Un de ces documents, la conférence de M. Strack sur l'essence du judaïsme (*Das Wesen des Judentums*; Leipzig, Hinrichs, 1906; gr. in-8°, 23 pages), nous a été envoyé aussi en tiré à part. — Z.

— Dans les débats qui se sont produits autour de la question biblique en ces derniers temps, les catholiques allemands se sont fait remarquer surtout par leur circonspection ou leur abstention. Il faudra désormais faire une exception pour M. T. Engert, qui, dans sa dernière publication, *Die Urzeit der Bibel* (I. Die Weltschöpfung; München, Lentner, 1907; gr. in-8, 53 pages), prend une attitude résolument scientifique et vraiment critique. Bonnes considérations générales sur le caractère de l'ancienne littérature hébraïque. Commentaire judicieux et érudit du premier chapitre de la Genèse, avec comparaison des mythes babyloniens. — A. L.

— La question traitée par M. E. König, le rapport du judaïsme et du christianisme avec l'idéal des prophètes (*Prophetenideal, Judentum, Christentum*; Leipzig, Hinrichs 1906; in-8, 92 pages), n'est peut-être pas aussi simple qu'elle lui paraît. Sa thèse est que l'idéal prophétique était en train de se perdre quand le christianisme l'a sauvé. Affaire de foi et de polémique interconfessionnelle autant que d'histoire. Beaucoup d'érudition au service de conclusions acquises d'ailleurs. Le christianisme a été une adaptation du judaïsme à l'esprit du monde gréco-romain, et cette adaptation peut sembler, à beaucoup d'égards, un perfectionnement; mais on peut trouver que M. K. se trompe en la supposant déjà réalisée entièrement dans l'Évangile de Jésus. — A. L.

— Beaucoup d'érudition dans le livre de M. A. Büchler sur le judaïsme galiléen au IIe siècle (*Das galiläische 'Am ha-A'res des zweiten Jahrhunderts*; Wien, Hölder, 1906; gr. in-8, 338 pages). Mais l'auteur fait effort pour remonter du second siècle au premier, sur lequel les documents font à peu près complètement défaut, et, par une argumentation plus subtile que convaincante, il essaie de prouver que les textes évangéliques concernant les observances de pureté légale sont en rapport avec des controverses rabbiniques qui se produisirent en Galilée vers 60-70. Recherches consciencieuses, conclusions systématiques. — A. L.

— M. P. Fiebig continue son utile publication des principaux traités de la Mischna; il nous donne maintenant le traité des « bénédictions » (*Berachoth. Der Mischnatraktat « Segenssprüche » ins Deutsche übersetzt*; Tübingen, Mohr, 1906; in-8, VI-43 pages). En appendice, le *schema* et anciennes prières juives. A comparer avec prescriptions et formules de prières dans le Nouveau Testament. — A. L.

— Nouvelle édition de la Synopse des trois premiers Évangiles, par M. A. Huck (*Synopse der drei ersten Evangelien*; dritte, gänzlich umgearbeitete Auflage; Tübingen, Mohr, 1906; gr. in-8, XXXVIII-208 pages). Disposition du texte grec notablement modifiée par répétition de morceaux, quand il en est besoin pour maintenir la continuité de la rédaction dans chaque Évangile. Apparat critique très augmenté. Bon instrument de travail. — A. L.

— Bonnes considérations sur le développement et l'état présent de la critique textuelle du Nouveau Testament, dans la conférence de M. R. Knopf (*Der Text des Neuen Testaments. Neue Fragen, Funde und Forschungen der Neutestamentlichen Texkritik*; Giessen, Töpelmann, 1906; in-8, 48 pages). Sages conclusions sur le caractère et la valeur respective des textes dits alexandrin et occidental. — A. L.

— M. A. Jülicher apprécie avec autant de modération que de compétence les positions prises, dans la critique des Évangiles et de l'histoire évangélique, par MM. Wrede, Wellhausen, Harnack (*Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung*; Giessen, Töpelmann, 1906, in-8, 76 pages). Il observe, en finissant, que, si l'on additionnait les négations de ces critiques, le résidu de la tradition se chiffrerait par zéro, mais que le procédé n'aurait rien de rationnel, et qu'il faut savoir prendre de chacun une certaine orientation plutôt que des conclusions définitives. — A. L.

— Conférence de M. P. W. Schmiedel sur la personnalité de Jésus (*Die Person Jesu im Streite der Meinungen der Gegenwart*; Leipzig, Heinsius, 1906; gr. in-8, 31 pages). L'auteur prend pour point de départ de son esquisse historique les passages des Synoptiques qui ne sont pas en rapport avec la haute idée qu'on ne faisait du Christ dans le temps où les Évangiles furent écrits : procédé un peu artificiel et nullement infaillible; on peut contester, par exemple, l'exactitude de *Matth.* XII, 32, et l'historicité de *Marc*, XV, 34. Tendance apologétique dans la façon de présenter l'enseignement de Jésus, pour le dégager de l'eschatologie. — A. L.

— Seconde édition des « Pères apostoliques » de M. F. X. Funk (*Die apostolichen Väter*; Tubingen, Mohr, 1906; in-8, XXXVI-252 pages). Même texte que la première édition; introduction complétée. Publication soignée, utile et peu coûteuse (1 m. 50). — A. L.

— On sait que, d'après le Nouveau Testament et la théologie traditionnelle, la mort de Jésus a été un sacrifice propitiatoire pour les péchés du monde. Ce n'est pas maintenant un petit embarras, pour les penseurs chrétiens, d'expliquer comment et pourquoi. M. P. Fiebig (*Jesu Blut*; Tubingen, Mohr, 1906; in-8, 78 pages; dans les *Lebensfragen* de M. H. Weinel) analyse d'abord assez exactement l'idée de l'expiation dans la Bible, et montre qu'elle tient peu de place dans les Évangiles (on peut dire, je crois, qu'elle n'a tenu aucune place dans la pensée de Jésus); ce qu'on lit ailleurs, notamment dans les Épîtres de Paul et l'Épître aux Hébreux, est en rapport avec les idées communes de l'antiquité sur le sacrifice. M. F. constate que ces idées n'ont plus de sens pour nous, que la mort de Jésus n'a été un sacrifice qu'au sens moral du mot, et qu'elle agit sur les croyants à la manière d'un grand exemple. Conclusions sensées, bien qu'elles ressemblent fort à l'hérésie du vieux Pélage. — A. L.

— Il n'est pas aussi facile que l'on pourrait croire de fonder sur la Bible seule l'éducation morale des enfants. Ce n'est pas ce que veut prouver, mais c'est l'im-

pression que donne le livre, d'ailleurs plein d'expérience pédagogique, de M. et Mme Zurhellen sur la façon de raconter les histoires bibliques (*Wie erzählen wir den Kindern die biblischen Geschichten?* Tubingen, Mohr, 1906; in-8, 559 pages; dans la même collection que le précédent). Un choix, une adaptation s'imposent, et la matière est délicate; on insinuera graduellement, non dès le début, la distinction à faire entre légende et histoire : telles sont, à peu près, les conclusions générales de nos auteurs. Assurément la Bible seule vaut mieux que rien; mais peut-être serait-il préférable de ne pas s'y enfermer. — A. L.

— La royauté papale est morte et ne revivra pas, dit M. B. Labanca; la papauté politique est en train de sombrer; la papauté religieuse pourrait se soutenir, si la précédente, en s'obstinant à ne pas mourir, ne l'entraine dans sa ruine. Traduit de l'italien en allemand (*Die Zukunft des Papsttums*; autorisierte Uebersetzung von M. Sell; Tubingen, Mohr, 1906; in-8, 128 pages). Prévisions faciles et nullement invraisemblables. — A. L.

— Sous ce titre : *Vérités d'hier? La théologie traditionnelle et les critiques catholiques* (Paris, Nourry, 1904; in-12, xix-345 pages), M. l'abbé J. le Morin (pseudonyme) développe une série d'antinomies entre l'enseignement officiel de l'Église et les conclusions de la critique. Il touche à beaucoup de sujets (révélation, preuves de la religion, institution de l'Église, des sacrements, dogme christologique, destinée humaine), et il met, pour ainsi dire, l'Église en demeure de s'expliquer. Comme elle n'en a pas la moindre envie, mieux vaudrait étudier, librement et objectivement, les questions dont il s'agit. — A. L.

— Paroles de bon sens, d'un bon sens un peu diffus, dans *Les leçons de la défaite, ou la fin d'un catholicisme* (il s'agit du catholicisme clérical; mais, par malheur, il n'y a guère que celui-là qui fasse parler de lui), par l'abbé J. de Bonnefoy (encore un pseudonyme, certainement). — Paris, Nourry, 1907; in-12, 112 pages). — A. L.

— La brochure de M. W. Gibson, *l'Église libre dans l'État libre*, où l'on compare l'idéal de Lamennais à celui de l'abbé Grégoire (Paris, Nourry, 1907; in-12, 115 pages), semble être un effort pour ramener le catholicisme français dans les voies du gallicanisme du xve siècle, avant le concordat de François Ier. L'idée peut être très bonne en soi, mais ce n'est pas en ce sens que va le catholicisme contemporain pris dans son ensemble. Il s'enferme dans la logique inflexible du système ultramontain, sans égard aux multiples contingences qui montrent aux observateurs comme M. Gibson que ce système conduit l'Église à sa perte. — A. L.

— Ceux qu'intéresse la crise intérieure du catholicisme contemporain devront lire la brochure de M. G. Tyrrell, *A much-abused Letter* (London, Longmans, 1906; in-12, 104 pages). Il s'agit d'une lettre à un professeur d'Université, écrite par l'auteur alors jésuite, et le plus justement réputé de sa Compagnie en Angleterre, sur la nature des dogmes catholiques. La lettre n'était pas publique; elle fut néanmoins connue en partie; et le P. Tyrrell fut exclu de la Société. Il publie maintenant sa lettre, avec introduction et notes. Documents importants pour l'histoire religieuse du temps présent. — A. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 Mai — 1907

H. Ranke. **Babylonian legal and business documents from the time of the first dynasty of Babylon, chiefly from Sippar : The babylonian expedition of the university of Pennsylvania;** Séries A : cuneiform texts, vol. VI, part I, Philadelphia, published by the Department of Archaeology, University of Pennsylvania, 1906, 1 vol. 79 p. in-4°, 71 pl. autographiées et XIII pl. en simili.

Les textes publiés par M. Ranke ne proviennent pas des fouilles de *Nippur*, mais d'achats faits à Londres, Bagdad et Hillah pour le musée de l'Université de Pennsylvanie ; ils ont dû être découverts à Sippara, comme M. Ranke le soutient avec beaucoup de vraisemblance. Ces 119 tablettes se répartissent sur une période de plus de 250 ans, d'*Iluma-Ilu* à *Samsu-itâna* et *Ammi-ditâna*(?). L'époque de Hammurabi est représentée par 23 documents. Plusieurs tablettes portent des empreintes de cachet très intéressantes qui fournissent des points de repère pour la chronologie de la glyptique. Du fait que *Sumu-la-il* et *Zabium* sont nommés dans un même serment, M. Ranke conclut, avec raison semble-t-il, que *Sumu-la-il*, devenu vieux — il pouvait avoir soixante-six ans à la fin de son règne — appela son fils à régner avec lui. Il est moins sûr que *Bil-ṭabi*, contemporain de *Sin-muballiṭ*, soit un gouverneur d'Assyrie. M. Ranke a repris la question, si souvent agitée, de la dénomination des années babyloniennes. Jusqu'à la dynastie cassite, les années ne sont pas numérotées, mais nommées d'après un événement important, construction de temple, mise en état d'un canal, destruction d'une ville. Comment donc pouvait-on dater les faits antérieurs à l'événement « éponyme »? M. Ranke suppose ingénieusement que, pour les tra-

vaux, faciles à prévoir, on se contentait d'exécuter le premier jour de l'an une cérémonie symbolique, comme notre pose de la première pierre. L'année recevait en même temps son nom et le gardait jusqu'à ce qu'un fait de guerre important en fit prévaloir un autre : nous trouvons en effet quelquefois deux noms pour la même année. — Les textes de M. Ranke traitent d'achats d'esclaves, échange de maisons, louage de domestiques, location de champs, prêts d'argent, donations, adoptions, partage d'héritage; huit sont des décisions judiciaires, quarante-deux sont des reçus ou des listes. Suivant le principe adopté dans la publication de l'Université de Pennsylvanie, M. Ranke a transcrit et traduit une vingtaine des textes publiés par lui et dressé un index des noms propres et une liste des signes de l'écriture babylonienne à l'époque de la première dynastie. Les copies paraissent très fidèles.

C. Fossey.

H. Ræder. **Platons philosophische Entwickelung.** Leipzig, Teubner, 1905; IV-435 p.

Le sujet de ce travail fut mis au concours par l'Académie royale de Danemark en 1902, et M. Ræder fut couronné. Il en était digne : dans son ouvrage, primitivement écrit en danois, puis publié en allemand, le jeune auteur montre qu'il a étudié à fond l'œuvre de Platon, qu'il a soumis à une critique sérieuse les doctrines du philosophe, leur développement et leurs variations, et qu'il est parfaitement documenté pour résoudre les questions de chronologie. C'est en effet de chronologie qu'il s'agit dans son livre, dont le but principal, dit-il, notamment p. 395, est d'éclaircir les relations mutuelles des différents dialogues platoniciens. Déterminer l'ordre chronologique des dialogues est d'un intérêt à la fois historique et psychologique; il ne saurait être indifférent, lorsqu'on se trouve en présence d'un des plus grands génies de l'humanité, d'assister à l'élaboration de ses théories esthétiques, morales et métaphysiques, de les voir se préciser ou se modifier, et de surprendre ainsi le mouvement de sa pensée dans ses phases successives. On n'ignore pas quels nombreux travaux a suscités cette irritante question de l'ordre des dialogues de Platon, ni combien de méthodes ont été employées pour la résoudre. C'est par une critique des avantages et des défauts de ces méthodes, depuis Schleiermacher jusqu'à Lutoslawski et Gomperz, que M. R. commence son ouvrage, après quelques pages sur la nature du problème posé et sur les questions d'authenticité [1]. Il ne se dissimule pas cependant qu'un exposé systématique de la philosophie de Platon est

1. M. R. rejette, outre les écrits reconnus apocryphes dès l'antiquité, les dialogues suivants : *Hipparque*, *Minos*, les *Rivaux*, *Alcibiade II*, *Théagès*, *Clitophon*, et *Alcibiade I*, ce dernier toutefois avec réserves.

aujourd'hui encore d'une difficulté presque insurmontable ; il faut, en effet, avant d'aborder une pareille tâche — entreprise il y a plus d'un siècle par Tennemann et reprise depuis par d'autres savants, comme Zeller — comprendre un à un les différents dialogues, en élucider le but et la pensée dominante, et leur attribuer, si possible, leur place exacte dans la suite des dialogues platoniciens ; tout au moins, si l'on ne peut arriver à classer chaque dialogue en particulier, doit-on s'efforcer de distinguer des groupes dont on puisse ramener la composition à une même période de la vie de leur auteur. C'est ce qu'avait vu Schleiermacher, bien qu'en réalité il ait mal posé la question et soit arrivé, par suite d'un mauvais point de départ, à des conclusions inadmissibles; c'est aussi ce que M. R. a essayé de faire. Mais les systèmes employés jusqu'ici ne lui semblent pas offrir des garanties suffisantes. Soit par la méthode stylométrique, soit par l'étude de la forme extérieure, soit par un examen attentif des théories, soit encore en combinant les allusions de Platon aux faits historiques et littéraires, on a obtenu des résultats acceptables et même certains, surtout lorsque ces résultats se trouvent fournis en même temps par les différents critères. C'est ainsi, par exemple, que la forme, l'idée philosophique et la langue concourent à rapprocher des *Lois* le *Sophiste*, le *Politique* et le *Timée*. Mais nous n'atteignons pas, par ces méthodes, le maximum de probabilité possible, et M. R. insiste à nouveau sur la nécessité de considérer chaque dialogue séparément, comme formant un tout par lui-même; et alors, par l'étude de leur objet fondamental et de leurs rapports avec d'autres dialogues de sujet voisin, par l'étude non seulement du contenu philosophique, ce qui s'impose, mais encore de toutes les autres particularités de pensée qui peuvent servir de points de repère, il y a chance de déterminer un ordre chronologique qui permette de se faire une représentation raisonnable et claire du développement de la pensée platonicienne. Conformément à ce principe, M. R. entre alors dans le cœur même de son sujet.

On comprendra que je ne puis entrer ici dans une critique de détail; il faudrait un article spécial pour suivre M. R. à propos de chaque dialogue ou de chaque groupe, et pour apprécier les arguments qui le conduisent à donner à chacun sa place dans l'ensemble. Sa discussion est serrée et d'une logique remarquable, bien que tous les points intéressant chaque sujet ne soient pas examinés avec le même degré de précision. Ce qui le préoccupe surtout, c'est le progrès rationnel qu'il voit dans la succession des dialogues telle qu'il l'a établie, même quand Platon est amené à modifier sa doctrine. Platon a varié ; il a abandonné quelques-unes de ses conceptions, en a transformé d'autres selon les divers moments de sa carrière; mais il n'a jamais renoncé à ses idées fondamentales, qui se sont affirmées de plus en plus, avec les changements nécessités par ses changements de point de vue, de sorte qu'il y a eu, dans la marche de sa pensée

vers l'idée du bien, qui domine toute sa philosophie, des hésitations et des directions différentes, mais jamais de recul. Si M. R. place, par exemple, le *Phédon* avant la *République*[1], c'est parce que, entre autres raisons d'ailleurs également probantes, il voit dans ce dernier ouvrage un progrès de la théorie de l'âme; s'il juge le *Parménide* écrit avant le *Sophiste*, c'est que ce dernier entre plus profondément dans la critique des Éléates et de la théorie des idées; et s'il considère le *Théétète* comme postérieur au *Banquet*, au *Phédon* et à la *République*, d'accord en cela avec les recherches stylométriques, ce n'est pas seulement parce que le *Théétète* suppose ces dialogues, mais parce que la conception de la science et de l'opinion y est présentée d'une manière plus exacte et plus élevée. Je ne pense pas toutefois que l'ordre obtenu par les analyses et les discussions de M. R. soit acceptable dans toutes ses parties sans hésitations et sans doutes. En ce qui concerne l'*Euthyphron*, par exemple, il le place, notamment avec Gomperz, après le *Protagoras* et même après le *Gorgias*, parce que dans ces dialogues la piété (ὁσιότης) est mise au nombre des vertus cardinales, ce qui n'est pas le cas dans l'*Euthyphron*, où cette vertu n'est considérée que comme une part de la justice. La raison paraît solide en elle-même; dans la République, en effet, qui est postérieure, Platon ne connaît que quatre vertus cardinales, parmi lesquelles la piété a cessé de figurer; mais elle est cependant discutable. Le passage du *Gorgias* 507 *b* n'implique pas une distinction nécessaire entre δίκαια et ὅσια, qui n'indiquent que deux faces d'une même vertu, τὰ προσήκοντα πράττειν; et si dans le *Protagoras* la piété a une place à part à côté de la justice, il n'en suit pas logiquement que la recherche d'une définition de cette vertu, et sa subordination à la justice, soit postérieure — ni d'ailleurs antérieure — à ce dialogue. On notera en outre que par sa forme, par le genre de son argumentation, par sa conclusion négative, l'*Euthyphron* présente de grandes analogies avec l'*Hippias minor*, le *Lachès* et le *Charmide*. Quoi qu'il en soit, et quelques réserves que l'on puisse faire sur un certain nombre de points, l'ouvrage de M. R. se place au rang des meilleurs qui aient été écrits sur la chronologie des dialogues de Platon. S'il reste des doutes sur l'exactitude de la place assignée à quelques-uns d'entre eux, les grandes lignes de la suite proposée sont du moins très vraisemblables, et de nombreuses vues de détail feront une vive impression sur l'esprit du lecteur. M. R. défend très ingénieusement l'authenticité de l'*Épinomis*, qui renferme, dit-il, un grand nombre des

1. Nous lisons p. 78 : « Il est déraisonnable d'admettre que le *Phédon* a été écrit après le *Phèdre*, mais avant la *République* ». M. R. s'exprime ici fort mal, car la *République* vient bien pour lui après le *Phédon*; le lecteur ne doit pas s'y tromper, et ce qu'il faut entendre, c'est que la suite chronologique *Phèdre*, *Phédon*, *République* est inadmissible.

idées que Platon se proposait d'exposer dans le *Philosophe*[1]; il insiste avec raison sur le caractère polémique du *Phèdre*, qu'il place — résultat obtenu également par la stylométrie — après la *République*, et par conséquent après l'*Euthydème*; il se montre partisan convaincu, et cela grâce à d'excellentes raisons, de l'unité de composition de la *République*, tout en admettant la possibilité que l'ordre actuel des différents livres ne soit pas celui dans lequel ils ont été composés. Avant tout, on louera M. Ræder d'avoir su se dégager de l'esprit de système, qui a parfois conduit, comme on le sait, à de si étranges résultats; que l'on songe seulement aux théories de Schleiermacher, qui voyait dans le *Parménide* une œuvre de jeune homme, et dans le *Phédon* le premier ouvrage de Platon.

My.

Tiberi Claudi **Donati** ad Tiberium Claudium Maximum Donatianum filium suum **Interpretationes Vergilianae.** Primum ad vetustissimorum codicum fidem recognitas edidit Henricus Georgii. Vol. II. Aeneidos libri VII-XII. Teubner. Leipzig, 1906. 688 p. in-12. 12 m.

M. Georgii[2] n'aura pas trop tardé à nous donner la fin de son Donat. Les lecteurs goûteront surtout dans ce nouveau volume les deux Index (Index latinitatis Donatianae [15 p.], Index nominum ac rerum [26 p.]) qui permettent de dépouiller rapidement ce recueil de scolies; la ressource est appréciable pour ceux qui n'en pourraient supporter la lecture continue. A la fin deux pages d'Addenda et Corrigenda aux deux volumes. Grâce à M. G., nous avons désormais, pour la lecture de Donat, dans un format commode, une base manuscrite, certaine et complète; car il ne faut pas oublier que les éditeurs précédents avaient supprimé et remanié nombre de petites phrases.

Pour les six derniers livres le texte est fondé naturellement sur le Vaticanus qui les contient en entier. Dans ce manuscrit, comme dans tous les autres, longue lacune vers la fin du livre VIII (455 à 729). Les petites lacunes que contient le Vaticanus sont indiquées avec précision, en notant le nombre des lettres que peuvent contenir les blancs. La méthode est la même que dans le premier volume; les conjectures personnelles de M. G. sont assez rares et plutôt reléguées au bas des pages. Le soin, avec lequel a été préparé le nouveau travail, fait, ce semble, ressortir davantage les défauts de ce commentaire : verbosité fatigante, paraphrase perpétuelle, idées et thèmes

---

1. De même il énonce cette conjecture, déjà émise par Pfleiderer, que l'on pourrait chercher dans les *Lois* le contenu de l'*Hermocrate*, cette suite du *Timée* et du *Critias* que Platon n'a jamais écrite.

2. Voir la *Revue* du 15 janvier 1906, p. 26.

d'école, admiration de commande portant sur tous les points et sur tous les mots, bref le vide presque parfait. Et à travers ces pauvretés, que d'idées bizarres et de purs contre-sens ! [1] Disons-nous que c'est la marque laissée par les anciens grammairiens. Pour nous sauver, nous avons du moins la langue de l'auteur qu'on peut étudier de plus près grâce à l'*Index Latinitatis*. Ce sont ces pages qui vont sans aucun doute piquer et retenir l'attention et l'on peut prévoir l'article ou les articles de l'Archiv de Wœlfflin. On y relèvera des mots, aussi des sens dont, en dehors de Donat, on ne trouve aucun exemple [2]. Plusieurs de ces leçons viennent du Vaticanus et avaient été supprimées par les éditeurs. On remarquera surtout dans ces listes les nombreux emprunts à la langue des juristes. L'index n'est pas et ne pouvait être complet pour personne ; à chacun d'y ajouter les remarques que lui suggérera la lecture du commentaire [3].

Voici quelques objections de détail. Je regrette çà et là des obscurités ou équivoques dans quelques notes de l'apparat critique ; elles portent heureusement en général sur la leçon des éditeurs et l'on peut recourir aux livres [4]. — Les renvois d'une partie à l'autre du commentaire sont rapportés aux vers de Virgile qui souvent ici ne sont pas numérotés, ou ne le sont que de loin en loin ; gêne surtout sensible naturellement dans les Index. Avec le système de M. G. les numéros des vers auraient dû tout au moins être indiqués bien plus souvent. Plus d'une fois la raison même des rapprochements que fait M. G.,

---

1. P. 177 au bas, *hoc* expliqué comme pronom à joindre à *caelo*. Pour résoudre une équivoque apparente (XI, 535, *tristis*, nominatif singulier ou accusatif pluriel) recours baroque au remède spécifique de ce commentateur : un *bis intellectum* (p. 495 en haut). Pour prévenir une critique, recours à une explication symbolique : p. 176, 5 : huic famulas dedit quas nos *manus debemus accipere* quae ancillarum vice laborabant. — Bizarre préjugé d'école : p. 497, 24 : ubi *ecce* ponitur, est aliquid *mali* (ce dernier mot est la leçon de V que, par scrupule, les éditeurs avaient changé en *novi*). P. 129, 19, explication imaginée pour prévenir les objections portant sur *pauper senatus*. P. 27 au bas, construction baroque de : *curvam servans... falcem* appliqué à *Saturnus* (VII, 180) ; p. 503, 6 : *pastorum* joint au vers précédent, et construction (il eût fallu la noter à l'index) de *consentire* avec l'infinitif etc.

2. Formidare = terrere ; artare = angere ; abjurare = auferre ; ictum erogare (notre : *parer*) ; excusabilis (sens actif) ; *inritatu* telorum ; *latus*, au figuré, dans le sens de *point*, partie ; pars *media* (= dimidia) ; perconfundere ; quodquod (= quidquid) ; p. 551, 1 : *excarnificare*, blesser à vif ; p. 552, 4 : *magis*, bien plutôt, ou : une fois de plus, encore ; 129, 22 : adunati. P. 658, à l'article de *tantum* pour tam, ajouter X, 45 (p. 297, 9).

3. Pluriel de mots abstraits, comme p. 216, 7, diligentias ; p. 217, 6, persuasionibus ; p. 218, 14 : aestibus ; p. 508, 25, obtutibus ; p. 178 au bas et 181, 33, speciebus ; p. 180, 7, specierum ; p. 118, 30 (et sans doute aussi p. 123, 22) affatibus ; p. 216, 10 et 294, 5 : conspectibus etc.

4. Sur lequel des deux *novum* porte la variante de la p. 9, 25 ? P. 630, sur 26 : Juppiter... *infra* pro lemmate scripsit V, est bien trop vague : à quelle place est le mot dans le ms. ?

n'est pas claire [1]. Dans la constitution du texte M. G. serait plutôt conservateur à l'excès [2]. L'impression est très soignée [3].

Émile THOMAS.

G. DOTTIN. **Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.** Paris, H. Champion, 1906, VI-407 p. in-8°.

M. Dottin s'est proposé dans ce *Manuel* de résumer en 400 pages tous les renseignements que l'antiquité nous a transmis sur le monde celtique, en les contrôlant sans cesse par les résultats de la science moderne. Dans cette tâche ardue, il a pleinement réalisé ce qu'on pouvait attendre de sa méthode judicieuse, de sa riche et précise érudition. Linguiste depuis longtemps connu et apprécié, il a dû se faire pour la circonstance archéologue, historien, anthropologue, et ce n'est pas un mince mérite que dans chacun de ces rôles il ait pu apporter une documentation aussi exacte que variée. Des spécialistes découvriraient peut-être au cours de l'ouvrage quelques traces d'une préparation hâtive et superficielle ; mais ce sont là de ces livres qu'il faut juger sur l'ensemble. Lorsque l'ensemble est bon, il suffit d'une seconde édition pour corriger les erreurs de détail et rendre le livre excellent de tous points en effaçant les menues taches [4]. D'ailleurs,

---

1. P. 299 au bas, je ne comprends pas le sens du renvoi à 11, 74 ; de même, p. 173, le renvoi de la l. 7 ; et encore moins, p. 302, note sur 20, le renvoi à 8, 497, partie du commentaire qui n'existe plus.

2. Je doute qu'on puisse conserver tel quel : p. 134, 15, interveniens *inventus* ausus (le second mot n'est-il pas une variante ou une corruption du premier ?) ; 133, 14 : *meritis* amplexuum *religione*. P. 179 au bas, il eût fallu, dans le texte même, rétablir [*tollite*]. P. 496, 17, *nullum* ne peut sûrement pas être maintenu dans le texte. P. 507, 20, *excludi* doit certainement être corrigé en *emitti* ou quelque mot analogue. Je ne comprends pas comment M. G., pour éviter la correction des éditeurs (*casa*), explique le texte (*causa*) de V, p. 503, 23. P. 188, 23 : pourquoi ne pas corriger en *qua*rum ? P. 381, 18 : il faut ponctuer après *Laurentia* ; je ne vois dans ce qui suit qu'une maladresse de rédaction prouvée par l'omission de *pastus*, et je ne puis à priori croire Donat capable de l'énorme faute de quantité que supposerait la construction : *Laurentiā* silvā. P. 190, 22 : il faut écrire : qua*lia*... *dis*cessurus prae*ce*perit, car c'est ici une anticipation sur 192, 30 : ita *disce*dens *praece*perat... Les deux passages rapprochés aux notes visent tout autre chose : le départ de Troie. — Par contre je trouve malheureuse la correction de M. G. 501, pos*itis* ; il s'agit des Troyens qui viennent attaquer la ville (opp. les Latins qui la défendent : venientibus obvii).

3. Lire : p. 195, 15 : immo*de*rate ; n'y a-t-il pas quelque lacune ou quelque altération : p. 563, 10 : *regi*... ? P. 388, 28, lire sans doute, comme Fabricius, cul*torem*. P. 131, 33, lire ostendiss*e*. Ponctuation oubliée, p. 186, 31, avant *metus*.

4. Voici quelques corrigenda qui pourront servir à une seconde édition : P. 22. Il ne faut pas dire que le futur des verbes dérivés est de formation italo-celtique. L'italique a un futur en *-b-*, mais l'irlandais a un futur en *-f-* (écrit parfois *b* dans certaines conditions), et il n'y a aucun moyen de concilier phonétiquement les deux formations. — P. 26. Les *Senones* de Gaule étaient, semble-t-il, des *Sĕnŏnes* (avec *ĕ* et *ŏ* brefs) ; ceux d'Italie, des *Sēnōnes* (avec *ē* et *ō* longs). Il est un peu hardi

l'auteur s'est imposé avec un soin scrupuleux de renvoyer toujours aux sources et de citer au bas des pages les ouvrages de première main dont il s'est servi. Chacun peut donc aisément compléter les informations qu'il donne. Il est un point cependant où ses scrupules de savant l'ont mal servi. Par un excès de conscience scientifique sans doute, lorsqu'il ne se trouve pas sur un terrain familier, il évite de prendre personnellement parti et se borne à enregistrer l'opinion des spécialistes. De là, une certaine indécision de fond et de forme qui rend à la fois la suite des idées un peu confuse et la rédaction assez fatigante. Cette dernière consiste trop souvent en une succession de petites phrases, découpées à droite et à gauche, où l'on retrouve la forme même des fiches dressées par l'auteur. Le classement est méthodique, et le choix judicieux; mais, sur plus d'une question, on aimerait à trouver une doctrine nettement formulée, à obtenir de l'auteur un jugement plus personnel et plus décisif.

L'ouvrage comprend sept chapitres respectivement consacrés aux sources et à la méthode, à la langue, aux personnes et aux coutumes, à l'état, à la religion, aux bardes, vates et druides et à l'empire celtique. Une conclusion générale, suivie de copieux index, termine le volume. On ne saurait trop méditer cette conclusion, où l'auteur reconnaît si franchement, mais non sans tristesse, la médiocrité des résultats obtenus. Malgré les progrès réalisés contre eux par la philologie celtique depuis un demi-siècle, malgré les coups que leur ont portés les Gaidoz et les d'Arbois de Jubainville, la race des celtomanes n'est pas éteinte. Que de philologues, que d'historiens méconnaissent encore trop souvent les véritables conditions dans lesquelles

---

de les confondre. — P. 55, lire gallois *rhwydd*. — P. 81. Aux mots des inscriptions gauloises que l'on peut expliquer par les langues celtiques, joindre peut-être *sosin*. — P. 88, l. 19, lire *buaid* « victoire ». — P. 96, l. 5. Le nom de *Vercingetorix* doit-il se décomposer en *Vercingeto-rix*, « roi des grands guerriers » ou en *Ver-cingetorix*, « grand roi des guerriers »? L'existence du nom *Cingetorix* rend la seconde hypothèse plus vraisemblable; l. 10, l. *hypocoristiques* — P. 100 et suiv. Après qu'il a été question à plusieurs reprises de mots gaulois et de langue gauloise, le terme de vieux-celtique pour désigner des mots gaulois n'est pas heureux et prête à confusion, — P. 100, l. 28. Citer plutôt le verbe *ebaim* sous la forme du vieil-irlandais *ibim* « je bois »; l. 31, l. *bawch*. — P. 101. La formule de mutation *g* > γ est incompréhensible à un profane s'il se rapporte à l'exemple donné *gafr* > *dyafr*; il fallait un mot d'explication. — P. 102. Il n'est pas juste de dire que les mutations ne soient pas notées par l'écriture dans les plus anciens textes gaéliques; le vieil-irlandais fournit de nombreux exemples au moins de la mutation nasale (éclipse), et cela suffit à garantir l'antiquité du phénomène. — P. 103, l. 6-8. *At-ci* ne peut signifier que « il le voit (lui) »; il faut écrire *ad-ci* « il voit » et *atob-ci* « il vous voit ». *Ro-d-chluinethar* signifie « qui l'a entendu (cela) » et non « il l'a entendu ». — P. 169. La phrase sur Ambiorix, roi des *Eburones* revient p. 174 presque dans les mêmes termes; l'exemple se trouve ainsi cité deux fois. Est-ce à dessein? — P. 211, l. 3, l. *Hispani*. — P. 226. Le surnom de Mercure est-il *Dumiatis* ou *Dumias*? Cf. p. 228 où le nom de *Dumias* est attribué à tort à la montagne elle-même. — P. 228, l. 23, l. *Vasso-caletus*.

se présentent les Gaulois dans l'histoire! Que de celtisants sont encore trop disposés à construire de brillantes hypothèses sur un fait isolé souvent mal attesté, sur un mot unique de forme douteuse ou de sens inconnu! Ce que nous savons de la langue des Gaulois, de leur vie privée ou publique, de leur religion, de leur histoire, se réduit, tout compte fait, à bien peu de chose. Il était bon que cela fût dit à nouveau et il faut savoir gré à M. D. de l'avoir dit. Peut-être cependant se montre-t-il parfois trop sévère. Dans tout le chapitre sur la langue, il a l'air de reprocher au gaulois son infériorité; il l'écrase par exemple sous la comparaison du gotique. Mais il ne faut pas réclamer au gaulois ce qu'il n'est pas capable de donner : un long texte suivi comportant un ensemble de faits grammaticaux. Cela, le gotique le donne. Et cependant, il est des points de vue auxquels le gaulois est plus intéressant que le gotique; et la variété, si incohérente qu'elle soit, de son vocabulaire vaut mieux souvent que l'uniformité un peu artificielle de la langue d'Ulfilas. Grâce à la comparaison des langues congénères et des dialectes celtiques modernes, le vocabulaire gaulois peut fournir des données de la plus haute valeur; il éclaire notamment de façon lumineuse la toponomastique française, et, au point de vue purement linguistique, il reste le témoin le plus ancien et le plus fidèle du vieux celtique. On aimerait à voir M. D. rendre une plus grande justice aux faits sûrs, et les mettre davantage en lumière. Le même scrupule scientifique signalé plus haut l'a rendu encore ici trop timide : par crainte de généralisations injustifiées, il évite de tirer des faits une conclusion positive, et la forme même qu'il a donnée à son exposé accuse ce qu'il y a de fragmentaire et d'incertain dans les documents. Quand on arrive au bout de ce gros livre, où tant de faits sont rassemblés, et qu'on le regarde d'ensemble, on a un peu l'impression d'une rangée infinie de petits tas de poussière. Est-ce la faute du sujet, qui ne comportait que de la poussière de faits, ou bien celle de l'auteur, qui n'a pas voulu dégager de cette poussière les quelques matériaux solides qui y sont noyés? Cette question est simplement ici l'expression d'un regret, que légitime le talent de l'auteur, pour lequel on est en droit de se montrer exigeant; il va sans dire qu'elle ne tend nullement à rabaisser la valeur pratique du livre, qui est de premier ordre. Il n'existe rien de semblable ni à l'étranger ni en France. Tous ceux qui s'intéressent aux choses celtiques pourront consulter avec fruit ce manuel, bien informé, clair et précis, auquel on ne peut reprocher peut-être — rare et beau reproche — qu'un excès de conscience et de défiance scientifiques.

J. Vendryes.

P. Perdrizet et R. Jean, **La Galerie Campana et les Musées français.** Bordeaux, Feret, 1907. In-8°, 71 p., avec 4 planches.

C'est un grand service rendu à la muséographie et à l'étude de l'art italien de la première Renaissance, d'avoir publié un catalogue des tableaux de Campana, avec l'indication des divers musées français auxquels ils ont été attribués. Vingt-sept œuvres seulement, sur plus de six cents, ont échappé à cette consciencieuse enquête, pour laquelle M. R. Jean a eu le bonheur de découvrir, aux archives de la Direction des Beaux-Arts, des listes, musée par musée, des envois faits par l'État en 1863, 1872 et 1875. En 1905, lorsque j'écrivais mon *Esquisse d'une histoire de la collection Campana*, j'avais vainement réclamé ces listes à la direction compétente ; on crut sans doute plus simple de me répondre qu'elles n'existaient pas, sans prendre la peine de les chercher.

MM. P. et J. se proposent de publier un catalogue illustré des peintures de la collection Campana. Ce serait une œuvre fort utile, mais qui nécessiterait de longs voyages, car je sais par expérience que, dans la plupart de nos chefs-lieux, il est impossible d'obtenir une photographie convenable d'après un tableau.

La brochure que nous annonçons n'est pas seulement un catalogue ; elle est précédée d'une introduction, suivie de cinq petits mémoires d'iconographie et pourvue de tous les index nécessaires. On n'aurait qu'à louer si MM. P. et J. s'étaient abstenus de polémiques au moins superflues ; ils ont appelé ainsi la critique sur les menues inexactitudes qui leur ont échappé. P. 13, les lignes malveillantes au sujet de l'article de M. Besnier (sur la collection Campana dans les musées de Normandie) sont absolument injustifiables : « On se demande l'intérêt que la *Revue archéologique* a pu trouver à publier ces listes de pots ». D'abord, M. Besnier n'a pas énuméré que des « pots » ; puis, une fois que l'on essaie de reconstituer l'ensemble de la collection Campana, il faut tenir compte de tous les objets distribués, fussent-ils médiocres. On se demande — pour reprendre la formule — si le grand défaut du mémoire de M. Besnier (qui est loin d'être parfait) n'est pas d'avoir paru le premier. — P. 14 (17), premier exemple de railleries chicanières à l'adresse de l'excellent érudit que fut Castan. Mais MM. P. et J. n'ont pas connu le catalogue des peintures de Besançon par Castan (7e éd., 1886), qu'ils ne citent pas dans leur bibliographie des catalogues, et leurs critiques, outre qu'elles sont déplacées, portent souvent à faux. « On l'admire d'avoir deviné [dans l'*Inventaire des richesses d'art*, t. V] que cette icône était du commencement du xve siècle ; on ne savait ni que Castan s'entendit en peinture byzantine, ni que des icones non datées permissent une datation si précise. » Or, dans le catalogue cité, n. 148, Castan a écrit : « de la fin du xive ou du commencement du xve siècle » ; il n'a donc pas été téméraire ; l'eût-il été qu'en une si mince affaire cela ne justifiait pas des lignes ironiques et déplaisantes. — P. 19 (99) : « Le *Catalogho*

Campana dit que le saint anonyme serait *un santo florentino*. Nous ne savons ce que cela signifie ». C'est peut-être faute d'y avoir réfléchi, car il y a plusieurs saints particuliers à Florence et à la région de Florence qui paraissent, à titre presque exclusif, dans les œuvres d'art de la Toscane. — P. 27 (225), il est question d'un panneau de la collection Morelli; cette collection est à Bergame, ayant été léguée il y a longtemps à la ville. — P. 30 (283), à propos d'une réplique de la *Circoncision* de Bellini, MM. P. et J. insèrent une lettre sans intérêt au sujet d'une gravure du tableau cru original, autrefois dans la collection d'Orléans [1]; il fallait dire que cet original est probablement la peinture signée, donnée en 1895 à la National Gallery par l'earl of Carlisle (n. 1455). — P. 36 (379), le tableau de Lisieux a été publié par M. Besnier (*Rev. archéol.*, 1906, I, p. 438), ce qu'il ne fallait pas taire. — P. 36 (380), puisque les auteurs tiennent aux vétilles, je leur ferai observer qu'ils ont par deux fois appelé l'auteur du *Cicerone* « Burckardt », de même qu'ils ont écrit *Garibel* (p. 11), et *Sauvaje* (p. 12). Si ce pauvre Castan avait fait cela! — P. 37 (415), à propos du prétendu Pintorricchio de Nantes, les auteurs n'ont pas connu le catalogue des peintures de ce Musée par M. Pommier (9e éd., 1903), où il est question de cette œuvre (n. 221) comme d'un envoi de l'État (1872). — P. 37 (424) : « Ce panneau... est adjugé par Cornu à un peintre ombrien nommé l'Ingegno, qui serait mort vers 1546. Mais, d'après CC, l'Ingegno ne serait autre que Fiorenzo di Lorenzo. » Comprenne qui pourra. Andrea Alovigi, dit l'Ingegno, a parfaitement existé, puisque Rumohr a vu de lui des quittances datées de 1505 à 1511 ; seulement, Vasari s'est certainement trompé sur les mérites de ce personnage et l'on n'est même pas bien sûr qu'il ait été peintre. Il est d'ailleurs impossible d'attribuer à Fiorenzo les faibles peintures ombriennes qu'on a mises un peu au hasard sous le nom d'Andrea [2]. — P. 41 (530) : « L'original paraît être au Belvédère à Vienne ». Il y a de longues années qu'il n'y a plus de tableaux au Belvédère. — P. 59, MM. P. et J. prétendent que dans les deux tableaux de Traini à Pise et de Benozzo au Louvre l'hérétique foulé aux pieds de saint Thomas est Averroës. Ils n'ont peut-être pas consulté l'excellente notice des tableaux du Louvre par Villot (1857, p. 42), où il est établi que l'hérésiarque du tableau de Traini est bien Averroës, mais que celui du tableau de Benozzo est Guillaume de Saint-Amour; cela est d'autant plus évident que l'on y voit aussi le pape Alexandre IV, présidant l'assemblée d'Anagni, tenue au sujet des luttes mémorables de Guillaume de Saint-Amour contre saint Thomas d'Aquin.

---

1. Cette gravure est d'ailleurs bien connue, ayant été exécutée pour l'œuvre célèbre de Jacques Couché (*Galerie du Palais Royal*.) Elle est mentionnée même dans le *Dictionary* de Bryan (t. I, p. 110 de l'éd. de 1903.)

2. Cf. l'ouvrage de Weber sur Fiorenzo et la notice du n° 1220 de la National Gallery.

Sur la planche I, visée dans cette notice, on a imprimé *Louvre* au lieu de *Musée de Besançon*. C'est la revanche de Castan ! — P. 66, dans leur très intéressante notice sur la *Vierge à la massue*, qui apparaît pour défendre un enfant contre le Diable, MM. P. et J. déclarent avoir vainement cherché un texte légendaire qui autorise cette représentation. Voici comment je l'expliquerais. La Vierge est dite *terror daemonum, daemonis quae jacula fregit cum vigore, femina fortis et ad bella doctissima, bellatrix egregia, brachium defensionis, mater timoris* [1]. Mais pourquoi lui prête-t-on comme arme une massue ? Je crois que c'est l'effet d'un jeu de mots. La Vierge est *clavigera*, parce qu'elle ouvre le ciel et qu'elle est la clef de la sagesse ; un clerc n'a-t-il pu, volontairement ou involontairement, confondre *clava* et *clavis?*

Salomon REINACH.

Jona, eine Untersuchung zur vergleichenden Religionsgeschichte, von H. SCHMIDT. Göttingen, Vandenhoeck, 1907 ; gr. in-8, VIII-194 pages.

Agrapha, aussercanonische Schriftfragmente, in zweiter völlig neu barbeiteter Auflage herausgegeben von A. RESCH. Leipzig, Hinrichs, 1906 ; gr. in-8, XVI-426 pages.

La singulière histoire du prophète Jonas prête, il faut l'avouer, à des rapprochements mythologiques. M Schmidt en prend l'épisode la plus caractéristique, Jonas absorbé par le monstre marin, et le compare à différents mythes anciens et modernes, où il est également question de monstres marins et de personnages engloutis et délivrés. Qu'il y ait dans Jonas adaptation d'un thème mythologique à un conte moral, comme il est arrivé pour Tobie, rien n'est plus vraisemblable. La discussion du mythe d'Andromède et de Persée, localisé à Joppé, comme l'histoire de Jonas, est très satisfaisante. On ne se plaindra pas trop que l'auteur déborde un peu son cadre, et que, de mythe en mythe, il en vienne à la descente du Christ aux enfers. C'est l'évangéliste Mathieu qui lui ouvre la voie en disant que Jésus a passé trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, comme Jonas a passé trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Transformations d'un vieux mythe solaire qui aurait eu son origine dans les îles ou sur les côtes de l'Océan indien. Il va de soi que cette localisation est hypothétique. Mais les analogies signalées par M. Schmidt sont réelles, et ses observations sont très suggestives.

M. Resch est bien connu par ses importants travaux sur le texte des Évangiles, et par ses efforts, très méritoires sinon très fructueux, pour reconstituer les sources des Synoptiques, l'évangile de l'enfance et le grand évangile, qu'il suppose avoir existé l'un et l'autre en hébreu, et

---

1. On peut rappeler, à ce propos, un singulier tableau de Klosterneuburg (Drexler et List, pl. III), où la Vierge paraît armée de pied en cap, conduisant au combat des anges armés de lances. Ce tableau provient d'un couvent des Carmélites à Vienne.

d'où procéderaient les trois premiers évangiles du Canon. Il réédite le premier volume de la série qu'il a publiée, à savoir le recueil des paroles attribuées au Christ par la tradition, et qui ne se retrouvent pas dans les textes canoniques. Ses recherches ont leur valeur et leur utilité indépendamment de sa thèse sur l'origine des Évangiles. Le présent recueil est très complet et bien documenté. Dans la première édition, la distribution des matériaux laissait passablement à désirer. Bien que leur abondance se soit grandement accrue, et que l'auteur ait étendu ses investigations et ses rapprochements à l'ensemble du Nouveau Testament, le tout s'encadre maintenant en un plan régulier : *agrapha* contenus dans les livres canoniques (citations ou références dont la source est inconnue ou douteuse, par exemple, *Matth*. II, 23 ; *Act*. xx, 35, etc.); *agrapha* introduits dans certains manuscrits (additions telles que la finale de Marc, la section de l'Adultère dans le quatrième Évangile, etc.) ; *agrapha* liturgiques (comme la doxologie annexée à l'Oraison dominicale dans beaucoup de manuscrits grecs), *agrapha* patristiques (citations des Pères qui ne se trouvent pas dans les livres canoniques) ; apocryphes (fragments connus de l'Évangile des Hébreux, de l'Évangile des Égyptiens, etc.) ; *agrapha* et apocryphes de l'Ancien Testament (partie nouvelle, où on a recueilli les citations patristiques d'apocryphes tels que la Prière de Joseph, l'Assomption de Moïse, etc., ou de livres inconnus, et certaines interpolations notables des livres canoniques).

Ces collections ont leur intérêt pour l'histoire de la Bible et des textes bibliques ; elles en offrent déjà beaucoup moins pour l'histoire de la tradition évangélique ; et elles en ont infiniment peu pour l'histoire du Christ lui-même et pour la connaissance de son enseignement. M. Resch retient comme authentiques trente-six *agrapha*. Peu de critiques se montreraient aussi généreux. Plusieurs de ces textes sont insignifiants et ressemblent à des gloses ou à des doublets de passages évangéliques ; d'autres semblent provenir de traditions ou d'écrits apocryphes et ne présentent pas la moindre garantie d'historicité. Tout bien compté, l'on pourrait en garder deux ou trois, qui ne sont pas précisément des *agrapha* : la citation d'*Act*. xx, 35 ; la péricope de l'Adultère ; peut-être aussi l'histoire sabbatique rattachée à *Luc*. VI, 4, dans le ms. D. Malgré l'énergique protestation de M. R., la condamnation des *agrapha*, en tant que paroles du Seigneur non gardées dans les Évangiles, paraît justifiée.

Alfred LOISY.

Le Forestier's relation, a recently discovered manuscript edited by HASKET DERBY, M. D., in-8°, 77 pages. The Boston Athenaeum 1904.

Topliff's Travels, Letters from abroad in the years 1828 and 1829, edited with a memoir and notes by ETHEL STANWOOD BOLTON, in-8°, 246 p., The Boston Athenaeum, 1906.

Le Forestier, picard transplanté dans l'île de France à la suite

d'aventures peu intéressantes, y devint, en l'an XII, receveur des contributions et du timbre. En 1808, un déficit considérable, dont M. H. Derby (p. 53) n'a pu nettement établir l'origine, l'obligea à fuir en Amérique où pour vivre il donna des leçons de français. En 1812, Le Forrestier se décida à retourner dans l'île de France devenue l'île Maurice sous la domination anglaise, ce qui l'assurait contre les poursuites. Pendant la traversée, il rédigea, en français, la relation publiée aujourd'hui. Elle était destinée à une de ses jeunes élèves de Portland. Il y retraça non seulement les circonstances monotones d'un voyage au long cours, mais encore les grandes lignes de son existence agitée. Il n'y a malheureusement que peu de profit à tirer de ce récit très bref [1].

Les lettres de Topliff méritent un peu mieux l'honneur que leur a fait *the Boston Athenaeum*. Topliff, bien connu dans son pays comme créateur et directeur d'une sorte d'agence de renseignements pour les négociants et les marins, vint en Europe soigner sa santé. Débarqué à Liverpool, il visita l'Irlande, l'Écosse, l'Angleterre, la Hollande, remonta le Rhin, habita quelque temps Paris, poussa jusqu'à Rome, puis retourna s'embarquer à Liverpool. M. Ethel Stanwood Bolton publie les lettres écrites pendant ces pérégrinations. Topliff n'est qu'un observateur bien superficiel, il se contente trop souvent de copier un guide quelconque et de donner à ses compatriotes les dimensions des monuments qu'il rencontre. Pourtant on trouvera dans cette correspondance de curieux détails sur Abbotsford où résidait Walter Scott (p. 68-69), sur le château de la Grange où La Fayette l'hébergea pendant trois jours (p. 136-144). Il y a aussi à signaler quelques réflexions sur les coutumes hollandaises (p. 90-91), sur les mœurs italiennes et françaises (p. 188-201). On pourrait en tirer enfin des données sur la vie des Américains contemporains de Charles X.

L'éditeur a ajouté des notes surtout consacrées à ceux de ses compatriotes cités dans le texte. Ce sont en général d'honorables commerçants du Massachusetts, fort indifférents pour tout autre que leurs parents. M. Bolton aurait plus utilement relevé les fréquentes et grossières erreurs [2] de Topliff qui confessait lui-même les lacunes de son instruction.

Ces deux ouvrages, d'une très belle exécution, ont été imprimés avec les revenus de la fondation Robert Charles Billings.

A. Biovès.

---

1. P. IX, lire général Decaen et non général Decatur.

2. P. 243, le monument du maréchal de Saxe élevé par *Louis XIV*. — P. 181, le comtat Venaissin repris au Saint-Siège par *Henri V*. — P. 123, lire Bruche et non *Breusch*, p. 126, Sainte-Menehould et non *Sainte-Menauld*, Epernay et non *Impernay*, Dormans et non *Dormant*. — P. 122. Lauterbourg et non *Laurenbourg*. — P. 136, Tournon et non *Tournas*, etc.

— M. Carroll, professeur à l'Université de Washington, recherche dans la *Poétique* d'Aristote s'il ne serait pas possible, d'après les allusions faites par le philosophe, d'y retrouver une sorte d'esthétique de la peinture et de la sculpture (*Aristotle's Æsthetics of Painting and Sculpture* [Extr. du *Bulletin de l'Université*, vol. IV, n° 3]; Washington, 1905, 10 p.). Plusieurs fois, en effet, Aristote établit des comparaisons entre elles et la poésie; M. C. réunit ces données éparses et les commente; il conclut que les principes d'Aristote relatifs à la poésie peuvent s'appliquer également à la peinture et à la sculpture, et que, par conséquent, nous avons bien dans la *Poétique*, sinon une théorie, du moins l'esquisse d'une théorie de ces deux arts. Ce sont là des idées justes, mais dont il serait peu exact d'exagérer l'importance. — My.

— Dans un article de la nouvelle revue américaine, *Classical Philology* (vol. I, n° 3, p. 201-220 juillet 1906), intitulé : *The roman fragments of Athenian comic didascaliæ*, M. Capps essaie de retrouver, sinon le texte même, du moins la forme d'un document épigraphique important pour l'histoire de la comédie attique, dont on possède trois fragments très mutilés (IG., XIV, 1097, 1098, 1098 *a*). La disposition générale de l'inscription, telle qu'il la conçoit, diffère de celles qui ont été déjà proposées, notamment de celle de Körte, en ce qu'il considère les lignes comme beaucoup plus longues, environ 56 lettres; il en résulte un aspect tout nouveau de la carrière de chaque poète mentionné. Ces conclusions reposent sur des calculs et sur des combinaisons toutes de détails, où l'on retrouve la sagacité et la pénétration habituelles de M. C., mais qu'il n'est pas possible de répéter et de discuter ici. L'ensemble de la reconstruction paraît moins certain pour le n° 1098 *a*. — My.

— Nous avons reçu de M. Nikos Vèis deux tirages à part de l' Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ, 9me année (Athènes, typ. Hestia, 1906) : 1) Παρατηρήσεις εἰς τὸ « Συναξάριον τῶν εὐγενικῶν γυναικῶν καὶ τιμιωτάτων ἀρχοντισσῶν » (11 p.); ce sont quelques annotations et corrections au texte du *Weiberspiegel*, publié par Krumbacher; 2) Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Ἀροανίᾳ μονῆς τῶν ἁγίων Θεοδώρων (40 p.); le couvent en question est situé à quelque distance du village d'Anastasova, éparchie de Kalavryta dans le Péloponnèse; les 23 manuscrits qui s'y trouvent sont de médiocre intérêt. — My.

— Les *Perses* de Timothée viennent d'être traduits en danois, en vers autant que possible de même mesure que l'original, par M. Hertel (*Timotheos : Perserne. Den græske Nomospoesi* [*Stud. fra Sprog-og Oldtidsforskn.*, n° 72; t. XVII, fasc. 1]; Copenhague, Tillge, 1907; 29 p.). Cette traduction, qui, autant que j'en puis juger, ne manque pas d'élégance, est précédée d'une introduction dans laquelle M. H. a résumé tout ce que nous savons sur la découverte du papyrus, sur le nome et sur Timothée. Il donne en même temps son opinion sur la valeur littéraire du poème et sur le lieu de sa première récitation; ici il s'inspire fréquemment de l'article de Maurice Croiset dans la *Rev. Et. gr.*, XVI (1903), comme on peut le voir par le passage où il se prononce pour Delphes, et surtout par certaines expressions qui sont directement traduites du français. M. H. cite d'ailleurs cet article, à la fin du volume, parmi les ouvrages dont il s'est servi. — My.

— La 25e édition de la *Griechische Schulgrammatik* de Curtius — v. Hartel, revue par M. Fl. Weigel (Vienne, Tempsky, 1906 : IV-299 p.), a subi d'assez importants remaniements. L'un des plus notables est qu'au § 94 (verbes à thème consonantique) il n'est plus distingué qu'une seule classe de verbes dont le thème du pré-

sent est le même que le thème verbal, au lieu de deux, subdivision qui reposait uniquement sur les variations du vocalisme dans quelques-uns de ces verbes ; les §§ suivants, qui traitent de la formation des temps, ont été également modifiés d'après cette nouvelle conception. Dans la déclinaison, le paradigme πῆχυς a été supprimé ; de même quelques observations peu utiles dans la syntaxe, qui est d'ailleurs demeurée sans changements essentiels. Des rectifications nécessaires ont été faites, comme οἰκτίρω, μείγνυμι ; la faute, § 177, μὴ φθονῇς a été corrigée ; celle du § 62, ἀκολαστέρως (l. ἀκολαστοτέρως) subsiste encore. Cette grammaire devient de mieux en mieux appropriée à son but.

— En même temps paraissait une édition abrégée (Curtius — v. Hartel, *Gr. Schulgr. kurzgefasste Ausgabe* bearbeitet von Dr Fl. Weigel ; Vienne, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1906, 176 p.). Elle ne conserve que ce qui est strictement nécessaire : le duel est supprimé dans les modèles de déclinaison et de conjugaison, pour être traité sommairement dans des §§ spéciaux ; l'appendice sur la langue d'Homère et d'Hérodote a été éliminé ; on a également laissé de côté la plupart des observations relatives à l'histoire de la langue. Les modifications de détail, qui sont principalement d'ordre pédagogique, ont d'ailleurs été indiquées dans un fascicule séparé de 7 pages, intitulé : *Bemerkungen zur kurzgef. Ausg. der gr. Schulgr.* Cet abrégé est imprimé en caractères romains, sur papier mince, et l'on nous informe que le poids du livre ne dépasse pas 220 grammes. — My.

— Le mélange d'un élément éthique avec la gymnastique, dit M. Furtwaengler, est absolument propre à la grande époque de la civilisation grecque. Pour les Grecs, en effet, la musique et la gymnastique doivent se compléter mutuellement ; et c'est à cette conception que sont dues les plus belles productions des arts plastiques, dont le but le plus haut a toujours été, au moins au ve siècle, la représentation de la force et de l'énergie masculines. C'est le corps de l'homme, et non celui de la femme, qui est alors l'idéal de l'art ; mais l'art grec, dit encore M. F., ne peut se comprendre sans la gymnastique grecque ; celle-ci est la base sans laquelle l'art de représenter le corps humain ne pouvait se développer. Ces idées sont exposées brièvement dans un tirage à part de la revue pédagogique *der Säemann* (*Die Bedeutung der Gymnastik in der griechischen Kunst*, Leipzig, Teubner, 1905, 15 p.), et illustrées par quelques exemples empruntés à la sculpture et à la peinture des vases (8 figures dans le texte). — My.

— Un nouveau fascicule du *Obergermanisch Raetische Limes des Römerreiches* vient de paraître à la librairie Otto Peters d'Heidelberg. Il est consacré tout entier à la description du Castellum de Kapersburg. Dix planches en dessins ou en phototypies illustrent le texte. Prix 6 m. 40. — R. C.

— M. Eugène Mosseur a laborieusement « transposé » et complété une étude de M. Oswald Holder-Egger sur les saints honorés à Saint-Bavon de Gand (*Les Moines et les Saints de Gand, croquis d'histoire religieuse dessinés pour la plupart d'après une étude de M. O. H. E...*, Bruxelles, Bibliothèque de Propagande, 1907 ; in-12, VIII-131 p.). L'auteur nous avertit qu'il a refait son travail sur épreuves « suivant une habitude, dit-il, à laquelle je ne puis résister. » (p. v). En réalité, il y a là trois opuscules, dont les éléments sont distribués impartialement entre le texte, les notes et des appendices en petits caractères. Cela fait trois opuscules illisibles sous une couverture. — S. R.

— M. V. Jagic, professeur de philologie slave à l'Université de Vienne, vient de publier avec une subvention de l'Académie des Sciences de cette ville une magni-

fique édition du *Psautier Slave de Bologne* (Psalterium Bononiense, Vienne, librairie Gerold). Cette édition à laquelle ont collaboré plusieurs élèves de M. Jagic, est accompagnée d'une préface latine, de variantes et d'un index greco-slave. Elle fait suite aux nombreux travaux que M. Jagic a déjà donnés sur les anciens textes du Nouveau Testament. M. Jagic va célébrer prochainement le soixante dixième anniversaire de sa naissance. A cette occasion ses disciples, ses admirateurs et ses amis préparent un volume collectif qui renfermera uniquement des travaux consacrés à la philologie slave. Peu de carrières ont été aussi fécondes que celle de M. Jagic. Il a enseigné successivement au gymnase d'Agram, aux Universités d'Odessa, Pétersbourg, Berlin, Vienne. A Vienne il continue dignement l'œuvre de Miklosich et il a formé des philologues dans tous les pays slaves. Il a fondé en 1876 l'*Archiv für Slavische Philologie* et n'a cessé de le diriger depuis cette époque. — L. Leger.

— La bibliothèque slave elzévirienne publiée par la librairie Leroux, vient de s'augmenter d'un volume de M. Louis Leger, *Le Cycle épique de Marko Kralievitch*. L'auteur y analyse les légendes relatives à ce héros populaire dont les exploits ont été chanté chez les Serbes et chez les Bulgares, même chez les Roumains et dans la Petite Russie. C'est la première fois que la figure de ce curieux personnage, qui joue chez les Slaves balkaniques un rôle analogue à celui de Roland dans notre littérature ou du Cid dans la littérature espagnole, est étudié en France. Il mériterait peut-être une monographie plus considérable. En attendant, le petit volume de M. Leger sera le bienvenu : il complète les travaux que MM. Dozon et d'Avril ont consacrés à l'époque et au cycle de Kosovo. — A. C.

— MM. Albert Soubies et Ernest Carette viennent de faire paraître le tome II de leur ouvrage : *Les Régimes politiques au* XX*e siècle* (Paris, Flammarion, in-8e de 230 p. Prix : 6 fr.). Le premier avait été consacré aux Républiques parlementaires ; un troisième est en préparation sur les monarchies parlementaires ; celui-ci est entièrement pris par la seule République démocratique qui soit au monde : la Suisse. Elle est très étudiée ici, dans son gouvernement, ses assemblées, ses réformes constitutionnelles et le sujet, très neuf en somme, est des plus intéressants dans son actualité comme dans l'histoire de l'évolution de chacun de ses éléments. Une table de ces éléments, disposée de manière à enseigner déjà et résumer d'un coup d'œil, achève heureusement l'ouvrage. — H. de C.

— *L'Album historique*, publié, sous la direction de M. E. Lavisse, par M. A. Parmentier, à la librairie Armand Colin, est actuellement terminé. Le t. IV a paru, comprenant les XVIIIe et XIXe siècles de l'histoire (1 vol. pet. in-4e de 306 p. Paris : 15 fr.). On sait d'après quel plan cet ouvrage a été conçu : c'est essentiellement l'enseignement par l'image : c'est, en 18 chapitres, la vie publique et privée, les classes d'individus, les spécialités de peuples et de races, les armées et le commerce, l'église et les cours, les lettres et les sciences, l'industrie et l'art, les cérémonies et les fêtes, racontés par les documents graphiques du temps. Ces documents ne sont pas toujours, sont même assez rarement artistiques, mais l'important est qu'ils soient authentiques et renseignent indépendamment de leur mérite d'art. De fait, il vaudrait même mieux qu'il n'y eût pas de véritable œuvre d'art reproduite, comme il y en a que trop ici pour le XIXe siècle. Dans les dimensions et l'à-peu-près de ces reproductions, le choix aussi qui en est fait, ce n'est vraiment pas la peine. Il est vrai qu'on ne sait comment traiter l'époque contemporaine comme les anciennes : ce n'est plus du document qu'on offre, mais de

l'actualité de journal illustré. La même observation s'était imposée naguère pour une autre publication analogue : « Paris de 1810 à 1900 », année par année. Revenons à M. Parmentier. Malgré la profusion des vignettes, il a su rédiger un texte suffisamment explicite, puisé aux sources, et intéressant par lui-même. De copieuses tables, des noms et des choses, ajoutent d'ailleurs à l'ouvrage une utilité qu'il n'aurait certainement pas sans elles, et qui le rend tout à fait pratique. — H. de C.

— La monographie que M. Louis Gillet a consacré à *Raphaël* dans la collection des *Maîtres de l'Art* (Libr. de l'Art, in-8° de 188 p. av. 24 phot. Prix : 3 fr. 50) a de la vie, de la personnalité, et, en dépit de ses proportions bien restreintes, donne une assez juste et complète impression du personnage, du caractère et du génie de l'artiste. Il a su mettre en relief les qualités essentielles de son talent et expliquer son évolution, discutant au besoin les œuvres qui appellent certaines réserves, comme il l'a fait aussi (mais peut-être était-ce moins la peine) pour les partis-pris de certains critiques contre cet art de beauté dont la perfection même les choquait. Je ne lui reprocherais guère que d'employer parfois, à ses descriptions de tableaux, à ses définitions de types ou d'œuvres, un style vraiment bien moderne et peu d'accord avec la grâce de son sujet. Tel personnage montre « un mufle brusque et néronien, lancé avec colère sur un fanon de bœuf comme une pierre hors de sa fronde »; tel autre « une gelée de chairs douillettes, basse sur pieds... » Je sais bien que c'est le héros du portrait et non le portrait même qui est ainsi décrit, mais enfin... Un bon tableau chronologique de la vie et de l'œuvre de Raphaël, ainsi qu'un index des noms, terminent avantageusement le volume. — H. de C.

— *L'œuvre peint de J. D. Ingres*, 42 photographies, est un album cartonné, gr. in-8°, tel que compte en publier plus d'un, à très bon marché, l'éditeur Fr. Gittler (rue Bonaparte). Celui-ci est précédé d'une introduction et suivi de notes dont l'auteur est M. Teodor de Wizewa et qui portent la marque de cet esprit indépendant et critique. Son portrait d'Ingres en 12 pages est très approfondi comme caractère et très fin comme analyse. Il a très heureusement défini les qualités et les défauts *organiques* en quelque sorte de cet artiste d'ailleurs génial. Et si je trouve qu'il va peut-être un peu loin dans la critique de certaines œuvres, dont c'est vraiment trop dire de les qualifier de « manquées », je souscris complètement à ses appréciations si clairvoyantes, si subtiles, des chefs-d'œuvre de grâce, de couleur et de vérité du maître. Les photographies, généralement bien prises et qui nous montrent plus d'une œuvre peu connue, sont aussi, comme j'ai dit, accompagnées d'une note documentaire qui les explique et les date. — H. de C.

— Trois nouvelles *villes d'art*, en deux volumes, viennent de paraître dans la jolie collection publiée par M. Henri Laurens (Vol. gr. in-8° carré, à 4 fr. : ce sont les tomes 26 et 27, si je ne me trompe) : *Prague* a été étudiée, décrite, racontée, par M. Louis Leger, un maître qui connaît si bien toutes ces contrées de nous si mal connues, et n'a pas séjourné moins de huit fois dans la capitale Bohême, — et illustrée de 111 reproductions photographiques charmantes de netteté. *Palerme et Syracuse* ont été évoquées, avec un goût artistique et pittoresque, un sens très fin de l'antiquité, par M. Charles Diehl, et illustrées de 129 reproductions. Voici donc encore deux « voyages dans un fauteuil » aussi attrayants à faire qu'utiles comme enseignement. Celui qu'il fera ainsi à Prague piquera peut-être particulièrement la curiosité du lecteur, car la vie même de

cette ville, dans son histoire, ses mœurs, ses monuments, ses arts, y est évoquée avec une grande vérité, elle est des plus intéressantes, et on trouverait difficilement ailleurs pareille source de renseignements. La Sicile, au point de vue de l'art même, offre d'autre part un attrait de premier ordre; l'art du moyen-âge, les monuments de l'école Normande qui est si bien représentée à Palerme, valent, ou peu s'en faut, l'art et les monuments antiques de Syracuse, et d'autres écoles y ont laissé des traces appréciables. Mais ce n'est plus la vie actuelle et agissante de Prague ; la Sicile reste dans le passé. — H. DE C.

— Un nouveau tome, une *huitième série*, vient de paraître dans la série des *Études critiques sur l'histoire de la Littérature française* de Ferdinand Brunetière (éditées par la Libr. Hachette, 1 vol. in-12 ; prix : 3 fr. 50). Il contient essentiellement d'importants articles, parus en ces derniers temps dans la *Revue des Deux-Mondes*, et relatifs à Montaigne, à Bourdaloue, à Joseph de Maistre, ou intitulés : La maladie du burlesque, les époques de la comédie de Molière, l'Orient dans la littérature française, les transformations de la langue française au XVIIIe siècle. Ce n'est pas sans regret qu'on les relit, si pleins, si neufs, si vivants et si informés ; car on pense trop qu'ils sont les derniers et que la plume qui les écrivit s'est brisée si tôt ! Quelques autres volumes pourtant sont encore en préparation et annoncés. Même, une note spéciale est jointe à celui-ci, qu'il nous faut transcrire : elle prie « les personnes qui auraient connaissance de discours, conférences, articles, n'ayant pas encore été recueillis dans les œuvres de F. Brunetière, ou de comptes rendus sur des conférences non publiées, de vouloir bien les communiquer » (à Mme F. Brunetière, 4, rue Bara). La commission est faite. — H. DE C.

— Pour répondre aux nouveaux programmes du Brevet supérieur relatifs à l'étude de l'Espagnol, MM. Th. Alaux et L. Sagardoÿ viennent de publier (à la libr. Ed. Privat, Toulouse, in-18 cart, prix : 2 fr. 80) une édition critique et annotée, augmentée d'ailleurs de petites biographies littéraires, de tous les textes espagnols, en prose et en vers, inscrits pour le concours (années 1907, 1908, 1909). J'ai déjà signalé le soin avec lequel ces professeurs, et quelques autres, préparent aux étudiants les divers manuels d'enseignement, grammaire, exercices, éditions de textes, qui leur sont nécessaires et que publie la maison Privat. Ce nouveau volume, où paraissent, et sont suivies de près, des œuvres d'Iriarte (40 fables), d'Alarcon, Caballero, Echegaray, Espronceda, Frontaura, Pardo Bazan, Rivas, Trueba, Valera, sous le titre général : *L'Espagnol au Brevet supérieur*, sera accueilli avec reconnaissance et ne mérite que des éloges. On remarquera que le programme ne comporte que des auteurs modernes, contemporains ; ce ne sont pas les plus faciles à réunir, pour les étudiants. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 26 avril 1907.* — M. Léopold Delisle communique une lettre de M. Macon, conservateur adjoint du musée Condé, qui exprime des doutes très graves au sujet de l'opinion émise par M. de Mély sur les peintres des Très riches Heures du duc de Berry. Il voit dans les soi-disant signatures H. R. ou H. B. un simple motif de décoration et estime qu'il faut s'en tenir aux termes de l'inventaire de 1416 qui désigne comme auteurs de ces peintures Pol de Limbourg et ses frères.

M. le comte Paul Durrieu parle sur le ms. de Munich qui contient la traduction française du *De casibus* de Boccace et qui est orné de 91 belles miniatures, en partie attribuées à Jean Foucquet. Plusieurs d'entre elles portent la devise d'un

possesseur : SUR LY N'A REGARD. On avait cru pouvoir rapporter cette devise à Étienne Chevalier. En réalité, le volume a été exécuté pour Laurens Gyrard, notaire et secrétaire de Charles VII et contrôleur de la recette générale des finances royales. Son nom a été lu par M. Durrieu à la fin du volume, sous un grattage, et il se retrouve, en anagramme, dans la devise qui figure dans les peintures du manuscrit.

M. l'abbé Breuil présente, au nom de M. Cartailhac et en son propre nom, les résultats de leur commune exploration des cavernes de Niaux (Ariège) et de Gargas (Hautes-Pyrénées). A Niaux, ils ont relevé un grand nombre de figures symboliques et de signes peints en rouge, des bisons, des chevaux, des bouquetins, des cerfs, la plupart percés de flèches, peints en noir. A Gargas, ils ont découvert les dessins de cent vingt mains humaines aux doigts repliés. Cette décoration remonte aux plus anciens temps de l'âge du renne.

M. Max. Collignon communique une étude sur une tête d'Athéna en marbre, provenant d'Égine, et qui appartient aujourd'hui à M. le marquis de Vogüé. Postérieure aux statues des frontons d'Égine, cette tête s'en rapproche cependant par la technique. Elle doit dater du V[e] s. et montre l'influence de l'art attique sur l'art éginète.

M. Gustave Schlumberger étudie une médaille inédite du jurisconsulte français André Tiraqueau, l'un des amis de Rabelais. Jusqu'ici on ne connaissait de ce personnage qu'une médaille uniface.

M. Louis Havet montre que, dans les mss. de Plaute, les copistes ont souvent été induits en erreur par la notation archaïque *mei* pour *mi*, datif de *ego*. Ne comprenant pas cette vieille forme, ils en ont tiré, suivant les diverses circonstances, les divers cas du possessif *meus*. Dans de nombreux passages, les difficultés de sens et de métrique disparaissent par la seule restitution du datif monosyllabique *mei*. M. Havet restitue ensuite dans Plaute divers exemples de *mis* ou *tis similis*, avec le vieux génitif pronominal. Au v. 334 du *Stichus*, il restitue *min fastidis*, où *min* serait pour *misne* comme *vin* pour *visne*, au lieu du *mihin fastidis* des mss. Au v. 248 du *Cordage*, il restitue *mist* au lieu de *mest*, *mist* représentant *mi est* (*mihi est*).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 3 mai 1907*. — M. le D[r] Capitan rappelle qu'il a communiqué, en 1905, des silex néolithiques incontestablement égyptiens qui, d'après l'abbé Arnaud d'Agnel, avaient été découverts par lui dans l'île Riou, au S. de Marseille. Un aveu récemment recueilli par M. Clerc, conservateur du Musée Borély à Marseille, prouve que ces silex avaient été déposés dans l'île dans l'intention de tromper M. Arnaud d'Agnel.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Charles Bémont, pour sa publication des *Rôles gascons*; le second, à M. Halphen.

M. Salomon Reinach a observé que, dans les figures de femmes dues à l'art grec, la distance entre les seins, comparée au diamètre des seins, est très variable : elle peut être supérieure à ce diamètre dans l'art archaïque, y compris les figures du Parthénon ; elle devient insignifiante ou même nulle dans l'école de Praxitèle. L'étude des statues dont on connaît la date permet d'affirmer qu'il n'y a pas eu changement brusque, mais évolution, l'intervalle entre les seins a diminué progressivement dans la sculpture grecque entre 480 et 350 a. C. Plus tard, ainsi que dans l'art de la Renaissance et l'art moderne, c'est généralement le *canon* de Praxitèle qui a prévalu ; les statues sculptées par Michel-Ange pour le tombeau des Médicis marquent toutefois un retour inconscient vers le *canon* archaïque. L'application du critère proposé par M. Reinach introduit un élément nouveau dans la nécrologie de l'art grec. Ainsi la Vénus de Milo descend au milieu du IV[e] siècle, tandis que la Callipyge de Naples, considérée comme alexandrine ou romaine, doit être attribuée à une époque beaucoup plus ancienne, peut-être à l'école de Scopas.

M. Louis Havet montre que dans le *Cordage* de Plaute, au v. 329, il faut changer *ullum* en *ullus*. La périphrase *ne... quidem ullus*, avec négation séparée, est comparable au composé *nullus* dans des tournures comme *nullus venit* « il n'est pas venu du tout ».

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PETRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 27 Mai — 1907

Hebräische Grammatik mit Uebungsbuch von Prof. Hermann L. Strack, 9e édition. Munich, Oskar Beck, 1907, petit in-8e, p. viii, 152 et 128.

Hebräisches Vocabularium in grammatischer und sachlicher Ordnung von Prof. Hermann L. Strack, 8e et 9e édition. Munich, Oskar Beck, 1907, in-8e. p. 46.

C'est un beau succès pour ces deux manuels d'être arrivés en quelques années à la neuvième édition ; leur utilité pour les premières études de la langue hébraïque est ainsi confirmée d'une manière brillante, et le rôle du recenseur est borné à un bref examen du contenu.

La grammaire hébraïque, corrigée et augmentée, est divisée en cinq parties : la première comprend l'écriture et la phonétique, puis la morphologie et la syntaxe; la deuxième donne des références suffisamment complètes sur la littérature ; la troisième présente la transcription des paradigmes arabes et facilite par là l'intelligence des paradigmes hébreux imprimés dans la quatrième partie; la dernière partie est consacrée à des exercices qui aideront l'élève à lire le texte biblique et lui permettront d'écrire en hébreu ; en vue de ces exercices, l'auteur a ajouté un vocabulaire allemand-hébreu et un vocabulaire hébreu-allemand. C'est, on le voit, sous une forme condensée, un petit manuel qui contient beaucoup de matières.

Le vocabulaire hébreu-allemand que renferme le second manuel, a pour but de remédier aux difficultés que les commençants éprouvent à s'assimiler une langue dont ils ignorent les termes courants. La première partie présente les mots disposés suivant l'ordre de la grammaire ; dans la deuxième partie, les mots sont classés par matières,

sous les rubriques : Religion, Création, Vie terrestre, Noms propres. La nouvelle édition a environ deux cents vocables de plus que précédemment.

Le texte est correct et bien imprimé.

R. D.

B. Powell. **Erichthonius and the three daughters of Cecrops** (*Cornell Studies* in classical philology, nº XVII). Published for the Univ. by the Macmillan Company, 1906; iv-86 p.

L'auteur de cette dissertation, M. Powell, est mort prématurément, avant de l'avoir livrée à l'impression ; c'était sa thèse de doctorat, que les éditeurs des *Cornell Studies* se sont chargés de publier. M. P. a voulu étudier d'aussi près que possible le mythe d'Érichthonius, en rechercher les origines et en découvrir la signification. Voici ce qu'il est arrivé à dégager, après une sérieuse discussion des nombreux témoignages anciens et de quelques interprétations modernes, notamment celle de miss Harrison. Érichthonius est une divinité chthonienne, un dieu-serpent, dont le culte fut postérieurement rattaché à celui d'Athéna ; il était primitivement le même qu'Érechthée, Cécrops et Poseidon, dont la légende le sépare plus tard en faisant de lui le fils d'Héphaistos et d'Athéna, né de la manière que l'on sait : la virginité de la déesse devait rester intacte. Le culte de ce dieu-serpent, quelquefois mi-serpent mi-homme, était célébré par des femmes aux Thesmophories et par des jeunes filles aux Arrhéphories ; c'est l'un des rites de cette dernière fête qui donna lieu à cette partie du mythe, selon laquelle Érichthonius est enfermé dans une boîte après sa naissance, et confié par Athéna aux trois filles de Cécrops (originairement deux). L'ensemble du mythe, essentiellement agricole, est dû à une confusion, probablement sous des influences orientales, des divinités olympiennes avec d'antiques divinités chthoniennes. Un des mérites de M. P. est d'être parfaitement documenté ; un autre est d'avoir appelé l'attention sur un point qui jusqu'ici n'a pas été, que je sache, discuté à fond en ce qui concerne le mythe d'Érichthonius, à savoir sur les rapports entre les serpents et les femmes, et sur les effets attribués à certaines pratiques des femmes pour la fertilisation des champs et la sauvegarde des récoltes. M. Powell cite à ce sujet quelques exemples de croyances populaires qui, combinés avec plusieurs traits de la légende athénienne, lui donnent à penser que le sexe et la condition sociale des femmes ont été d'importants facteurs dans le développement de certains rites chez les peuples anciens.

My.

MAHAFFY. **The silver age of the greek world.** Chicago, Univ. Press; Londres, Fisher Unwin, 1906; VII-482 p.

M. Mahaffy nous donne dans ce volume, destiné à suppléer son ouvrage *Greek World under Roman Sway* épuisé, et à faire suite à son *Greek Life and Thought*, une série d'intéressantes études sur le monde grec aux débuts de la domination romaine. La période qu'il embrasse va depuis la réduction de la Grèce en province romaine jusqu'à la fin du premier siècle après J.-C., période courte, assez mal caractérisée par le titre, et dont les traits distinctifs sont plutôt fuyants et indécis. M. M. a réussi toutefois à les dégager avec assez de précision; grâce à une vaste documentation et à des lectures étendues, il a su peindre, sinon un tableau d'ensemble de l'hellénisme à cette époque, au moins une série de tableaux partiels dont le dessin et la couleur laissent peu à désirer. Il a puisé ses informations aux meilleures sources, dans les écrivains du temps qui furent le mieux placés pour connaître la vie publique et privée des Grecs, leurs idées philosophiques et religieuses, leurs aspirations, leurs relations avec les Romains et avec les autres peuples sujets; Cicéron surtout, parmi les Latins, et parmi les Grecs Strabon, Dion Chrysostome et Plutarque, Josèphe encore et saint Paul, avec d'autres moins importants; les inscriptions enfin lui ont fourni d'amples renseignements sur ce monde grec déchu politiquement, dont le contact avec la civilisation de ses vainqueurs devait si profondément modifier les mœurs et la condition sociale. En revanche, l'influence de l'hellénisme dans les différents milieux où pénétrèrent les Grecs, chez les peuples barbares de l'Orient, dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, en Syrie et en Égypte, et naturellement dans la société romaine, était une partie du sujet que M. M. n'a eu garde de négliger. L'ouvrage, comme plusieurs autres du même auteur, est plutôt un ouvrage de vulgarisation; on s'en aperçoit non seulement à ce que M. M. s'abstient le plus souvent de toute discussion, mais encore au soin tout particulier qu'il prend d'entremêler son développement d'anecdotes et de traductions évidemment destinées à tenir en éveil l'attention du lecteur, d'ajouter de temps en temps, soit dans le texte, soit dans les notes, quelques réflexions plaisantes et humoristiques, et même de s'excuser de citer trop de grec (p. 197, note). Un bref chapitre, qui résume l'histoire de la littérature pendant la période étudiée, termine cet ouvrage, où le lecteur louera, je ne dis pas la profondeur de la pensée, mais la justesse des vues, l'originalité des appréciations, et l'agrément d'un style qui, sans être exempt de recherche, est en général souple et naturel.

MY.

Catalogus codicum astrologorum græcorum. *Codicum romanorum* partem secundam descripsit G. Kroll. Tomi V pars II. Bruxelles, Lamertin, 1906; v-163 p.

Le tome cinquième du Catalogue des manuscrits astrologiques grecs doit comprendre en tout trois fascicules; le premier a été publié en 1904 (V. *Revue* du 30 septembre 1905); voici le second, où est décrit un manuscrit, le Vaticanus 191 (V), n° 15 des *Codices Vaticani*. C'est à cause de son intérêt particulier que ce manuscrit occupe seul tout le fascicule; il contient en effet, dans ses ff. 89-107, des extraits d'un ouvrage astrologique de Vettius Valens, que les scribes ont transmis avec le titre Οὐάλεντος Ἀντιοχέως ἀνθολογίαι. M. Kroll, qui publie dans ce volume de nombreux morceaux de ce manuscrit, prépare en ce moment une édition de Valens, qui paraîtra à la librairie Weidmann; nous y serons renseignés, plus amplement qu'il n'est fait ici, sur l'état actuel de V et sur les manuscrits qui en dérivent, dont un entre autres, le Seldenianus 22 (S), fut copié sur V alors que celui-ci était peut-être encore intact; car V a perdu maintenant plusieurs feuillets, et quelques-uns des morceaux publiés dans l'appendice le sont d'après S [1]. A la fin du volume, M. Bidez nous donne, d'après le même manuscrit ff. 229 svv., un traité astrologique sur la création des douze signes zodiacaux et des sept planètes, curieux pour les détails qu'il fournit notamment sur les sept âges du monde et sur les sept chiliades d'années gouvernées à tour de rôle par chacune des planètes. Un dernier morceau, contenant une sorte de géographie astrologique, est publié par M. Cumont. Les morceaux de l'appendice sont publiés avec soin, et je n'y ai guère relevé qu'une vingtaine de fautes d'impression [2]. Quant au texte, la publication en présentait certaines difficultés; d'abord la lecture du manuscrit du Vatican n'est pas très aisée, et ensuite la langue de Valens n'est pas précisément un modèle de clarté; la pensée est souvent obscure par elle-même, et le style dans lequel l'auteur la développe est par endroits plein de confusion et d'embarras; les fautes assez fréquentes du manuscrit ne sont pas pour remédier à ces imperfections, et il résulte de là quelque incertitude en de nombreux passages. Je communique ici plusieurs des observations que j'ai recueillies au cours d'une première lecture. P. 31, 10 sv. ἃ δὲ (il s'agit de vases qui contiennent du vin)... μὴ εὐτονοῦντα διαβαστάζειν ἤπερ ἐξεδή-

1. Des extraits de Valens ont déjà été publiés dans le tome II du Catalogue, d'après le Marcianus 314, ainsi que dans le tome IV, d'après des manuscrits de Naples.

2. La plupart sont des accents omis, comme 30, 26 κατα, ou des écritures défectueuses comme 33, 4 ἐπιστήμης, 53, 33 Ἄρης, 59, 17 ζῳδίου. Les suivantes sont plus graves : 48, 18 ταῖς, l. τοῖς; 49, 28 ἐρρίζωνται, l. —ζωται; 82, 4 τῆς, l. τοῦ; 108, 29 γινόμενοι, l. —μεναι; 136, 18 τεσσαρακοστήν; 105, note, dern. l. lire *mariti*.

μησαν τὸ ἀνθηρότατον καὶ οὔτε μὴν τῆς ἡδονῆς μετέβαλεν οὔτε etc. ; les deux mots corrompus qui précèdent τό sont corrigés en ὑπερεκζέσαν par M. K. (Usener a proposé ἅπερ ἐξίδισεν), qui supprime en outre καί. La construction serait assez insolite ; de plus la correction est bien loin du manuscrit, et la suppression de καί arbitraire. Nous avons là certainement un verbe à la 3e pers. sing. de l'aoriste, quelque chose comme ὑπερεξεχύμισεν ou ὑπερεξήθησεν, *laisser échapper*, *laisser filtrer*, peut-être encore ὑπερεξήτμισεν, *laisser évaporer* ; mais de toute façon un indicatif, et non un participe ; alors καί est nécessaire, cf. d'ailleurs 71, 11 καὶ οὔτε μὴν... οὔτε. 38, 3 πολλοὶ μάτην εὐχόμενοι τὸ ζῆν, etc. est conservé dans le texte, mais ne plaît pas à l'éditeur, qui propose ἐχόμενοι τοῦ ζῆν, tandis que M. Cumont corrige τὸ <εὖ> ζῆν. L'une et l'autre correction est à rejeter, et altérerait singulièrement ce texte très clair : « Beaucoup de gens souhaitent en vain de vivre ; accablés de maux ils appellent la mort » etc. ; la force de l'expression est dans μάτην : « Malgré leur désir de vivre, la grandeur de leurs maux les pousse à se donner la mort. » 50, 32 (*id.* 129, 17) lire καινοποιίαν <ἂν> διατέλει. 58, 8, ἐνοχλοῦνται δὲ καὶ αἱμορροίαις καὶ περὶ αἰδοίων ἢ δακτύλων πάθος ἰσχάνουσιν ; « nempe αἰδοῖον ἢ δάκτυλον », dit justement une note ; cependant le *doigt* ne me semble guère à sa place ici, et je lirais volontiers δακτύλιον. 63, 11 ἐὰν δὲ διάμετρος ἢ ἐν κεκακωμένοις ἢ μοίραις S ; l'éditeur se borne à corriger le second ἢ en ἤ, sans remarquer l'incorrection qui en résulte ; le Marcianus 314 donne la vraie lecture : ἐὰν δὲ διάμ. ᾖ ἐν κεκακ. ζῳδίοις ἢ μοίραις, cf. 62, 20 sv., 63, 14 sv. etc. 80, 18 lire τὰ ἐλάχιστα. 94, 14 ὡς ἐπίβουλοι διαλαμβάνονται ; la correction διαβάλλονται est inutile, cf. 112, 14 ὡς μανιώδεις διαλαμβάνονται ; de même 97, 17 je lirais ὡς μανιώδεις <δια>λαμβάνονται ; la correction συλλαμβάνονται proposée par M. Cumont ne donne pas le sens exact. 100, 7 αἰνιγματώδη (τὰ ἀποτελέσματα) κατεζητημία V ; M. K. corrige peu heureusement καὶ ἐπιζήμια, ce qui est loin du manuscrit et ne fournit pas un bon sens. Je propose καὶ ἐζητημένα (ou encore καὶ κατεζητημένα), mot aimé de Valens ; cf. 50, 8 μὴ κατεζητημένως μηδὲ ἐπεσκοτισμένως ; 75, 4, ἐζητημένον καὶ ἀποκεκρυμμένον ; 125, 3 σκολιὸν καὶ κατεζητημένον, et ailleurs. 105, 10 M. K. se demande si le mot αἰσθήσεις (νεύρων) ne signifierait pas *dolores*, et M. Cumont propose ἀναισθησίας ; je pense qu'il s'agit plutôt de ὀλισθήσεις « luxations ». 116 § 30 les chiffres sont troublés presque partout et ne sont pas toujours corrigés exactement ; p. 117, 2 il y a entre Aphrodite et Séléné une lacune qui doit être remplie ainsi : Ἑρμῇ τνδ' δ'. 124, 24 ἀκτίον S, corr. ἀρκτέον ; je lirais ἀκτέον, qui donne un meilleur texte. 126, 28 lire καὶ <τῷ> γλυκεῖ. 135, 25 ajouter (entre μίαν et ἕως) Ζεὺς ὥραν μίαν. 137, 1 παρὰ τὴν οε', lire τόν. 140, 5 ψηφοφορίας : le manuscrit ne donne-t-il pas plutôt ψηφηφορίας ? C'est la forme généralement employée dans ces textes, cf. 134, 35 et 140 *pass.* Je voudrais encore attirer l'attention sur un passage intéressant, où l'éditeur a cru devoir introduire une correction, et que je crois au contraire

inaltéré, au moins dans le mot en question. P. 122, 31 on lit dans le texte ὁ δὲ ἵππος ἔξει σταδίῳ διαθλεύσας ἀγάλλεται, en note : ἔξει σταδίῳ dubium. Ces mots sont en effet, inintelligibles, et le reste a un sens acceptable à première vue, bien que διαθλεύω en parlant d'un cheval soit assez étrange, même en présence de la fin de la phrase καὶ ἄθλων πόνους διαλαμβάνεται. Mais διαθλεύσας n'est qu'une correction dont il faut d'autant plus se défier qu'elle est plus facile à faire, car le manuscrit porte διαθεύσας; et si l'on remarque que la phrase s'oppose à celle-ci qui précède, l. 26 sv., οὐδέ γε ἵππος χωρὶς σταδίου... τρέχων ἔπαινον οἴσεται, on voit alors qu'une correction n'est pas nécessaire. On connaît en effet de θέω un futur θεύσω (*Lycophr.* 1119), et il n'y a pas lieu de refuser à la langue de Valens, qui en dit bien d'autres, un participe διαθεύσας. Quant à ἔξει, l'itacisme et la position du mot devant σταδίῳ semblent bien indiquer ἐξῆ<ς>, « tout d'un trait ». J'ai déjà parlé, à propos d'un des volumes précédents, de corrections trop rapidement faites; j'ajoute ici que de telles émendations, dans des textes de ce genre, courent risque d'écarter des formes précieuses pour l'histoire de la langue.

My.

Handbuch der Klassischen Altertums-wissenschaft herausg. von Dr Iwan von Müller. Achter Band. **Geschichte der Römischen Literatur** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Von Martin Schanz, ord. Prof. an der Univ. Würzburg. Erster Teil : Die Römische Litteratur in der Zeit der Republik. Erste Hälfte : Von den Anfängen der Literatur bis zum Ausgang des Bundesgenossen-Kriegs. Dritte ganz umgearbeitete und starkvermehrte Auflage. Mit alphabetischem Register. München 1907. Oskar Beck, in-4°, vi-362 p. 7 m., geb. 8, 80.

Le premier volume de l'histoire de M. Sch. qui, dans la seconde édition, était, comme le tome III, en une seule partie, cette fois se dédouble; le premier fascicule s'arrête à la fin de la guerre sociale.

M. Sch., dans la préface, présente son livre comme étant en fait pour le lecteur un volume nouveau : il n'a pas tort. Au lieu d'une révision, il y a eu bien plutôt refonte entière de cette partie de l'ouvrage. Si, pour l'ensemble, l'auteur n'a pas changé d'avis, il a très remanié le détail; beaucoup de paragraphes nouveaux [1], des chapitres mêmes ont été ajoutés aux anciens et ceux-ci ont été presque tous plus ou moins retouchés. D'ailleurs il suffit de dire que les 83 paragraphes du présent volume ne formaient que 151 pages dans le livre de 1898 : ils en comprennent ici plus du double [2].

---

1. Dans le nombre, beaucoup avec le titre : Fortleben des...

2. Notez surtout les additions aux paragraphes sur Plaute où M. Sch. a analysé les travaux de Lindsay et de Leo; aussi le relevé de ce que les papyrus nous ont appris sur les originaux de Térence; un long article sur le commentaire de Donat, sur l'édition Wessner et les travaux de M. Sabbadini, où M. Sch. me paraît bien optimiste, etc.

M. Sch.. d'abord préoccupé d'être bref, s'est donné cette fois plus de place et il a voulu mettre le lecteur à même de se faire lui-même une opinion sur toutes les questions importantes. L'état de nos études présentes sur chaque point est exactement indiqué, avec un retour sur le passé, où il était utile. La distinction est soigneusement faite entre ce qui est attesté ou sûr et ce qui n'est que vraisemblable ou seulement possible. Sur les questions discutées dans ces derniers temps, M. Sch. nous donne des analyses très soignées et très développées. Le lecteur peut ainsi, dans la mesure où le permettent des extraits, connaître les opinions et aussi les raisons des savants. Il est assez rare qu'on nous laisse en plan ou dans l'équivoque [1]. Parce qu'il prend soin de nous bien informer, M. Sch. ne s'asservit nullement aux thèses courantes ; il en montre les faibles et donne très nettement son opinion où se reconnaît presque toujours un vrai critique et un esprit vigoureux.

Passim rapprochements avec la littérature allemande. Pour Livius et la période primitive, nombreuses citations du livre de la Ville de Mirmont. Comme parties nouvelles correspondant aux discussions récemment soulevées parmi les savants, je cite le paragraphe sur l'authenticité des douze tables (p. 41) [2]. Pour établir, à défaut de témoignages directs, des faits et surtout des dates, M. Sch. recourt à des « combinaisons », mais très claires, simples et naturelles, d'ordinaire à celles-là seulement qui s'imposent.

Le livre est parfaitement au courant et c'est à peine si, sur un point, on peut prévoir une modification à bref délai. Tout le paragraphe 43, 2 (p. 143) sur les rapports de l'Hécyre avec les Ἐπιτρέποντες de Ménandre, sera naturellement à remanier plus tard par suite de la découverte des 500 vers de la pièce trouvée à Kom Ichgaou [3]. Mais c'est le cas de dire qu'une telle exception confirme la règle.

Sur certains points (surtout p. 101 et suiv. : métrique et langue de Plaute) la bibliographie arrive à une pléthore qui touche à l'extrême limite. Le moindre degré au-delà et il y aurait nécessité absolue d'élaguer. Les parenthèses ne manquent pas ; par endroit elles s'accumulent dans les notes ; mais presque toujours M. Sch. s'arrête où la clarté risquerait trop de disparaître. Les points touchés sont partout distingués par des signes commodes, et dans la densité de toutes ces

---

1. On ne voit pas quelle est cette hypothèse de Krahner, à laquelle il est fait allusion p. 121 un peu avant le bas. — Je n'ai pas sous la main le programme de Hertz, et j'ai peur que, comme moi, plus d'un lecteur ne comprenne pas clairement la note de la p. 21. — Je ne connais pas le livre cité (p. 79 au milieu) de Mahrenholz sur Molière ; mais je me demande quel rapport l'auteur a pu chercher entre la *Cistellaria* et les Femmes savantes.

2. Conclusion : la bizarre hypothèse (de Lambert) n'a pas trouvé de représentant en Allemagne. Les juristes lui sont nettement opposés.

3. Voir la communication de Maspero, Comptes rendus de l'Ac. des Inscr., oct. 1906, p. 498 au bas.

masses, on se retrouve aisément. Relevons la remarque finale : de tous les auteurs étudiés dans le volume, il n'en est que trois, Plaute, Térence et Caton, dont nous ayons autre chose que des fragments.

Donc les mêmes qualités que dans les autres volumes, avec plus de sûreté, plus d'égalité, et une correction quasi parfaite [1].

Emile THOMAS.

A. MERLIN, **L'Aventin dans l'antiquité**, Paris, Fontemoing, 1906, 476 p. 8°.

Ancien membre de l'Ecole française de Rome, M. A. M., comme ses prédécesseurs MM. Besnier et Homo, a traité, dans sa principale thèse de doctorat, un sujet *romain*. Après l'histoire de l'*Ile Tibérine*, après celle de l'*Enceinte de Rome* qui tient une place considérable dans l'œuvre d'Aurélien, voici l'histoire d'une des hauteurs les plus importantes de la ville antique, l'*Aventin*. La science française prend donc une part active et brillante à l'œuvre qu'ont entreprise MM. Huelsen et Lanciani ; il faut en louer les jeunes érudits qui la représentent dignement.

Le volume de M. M. se recommande par des qualités remarquables : connaissance complète et approfondie des documents ; méthode rigoureuse dans leur emploi ; critique pénétrante des textes et des monuments ; appréciation judicieuse et personnelle des opinions antérieures ; — composition à la fois ferme et souple soit du sujet tout entier, soit de chacune des parties dont il se compose ; distribution logique, mais sans raideur aucune, des idées et des discussions critiques ; — style clair, exposition nette et facile, sans prétention à la vaine littérature, mais sans dédain non plus de la phrase bien construite ou de l'expression originale. Nous insistons avec plaisir sur ces qualités du livre de M. A. M., parce que ce sont des qualités éminemment françaises et parce que trop souvent on les dédaigne aujourd'hui, pour admirer, sous les noms de science et de profondeur, ce qui n'est qu'entassement confus, indigeste et obscur de matériaux à peine dégrossis.

1. Aux Nachträge und Berichtigungen (p. 349 et 350) de M. Sch. je note comme supplément : p. 7, § 3, sur l'Histoire de l'Afrique chrétienne de Monceaux, tome III, ajouter : « Le IVe siècle d'Arnobe à Victorin, 1905 ». — La thèse de Reure, indiquée p. 8 à la première ligne, a bien été imprimée à Paris, mais soutenue à Aix. — P. 15, l. 24, ponctuer : « quo di evocantur, cum... » — P. 25, 3 l. avant la fin de la première remarque, lire dans la citation de Varron, sinon, avec Müller, *ad luctum*, tout au moins : *quae conduceretur... caneret*. — P. 72, à la fin de la rem. *d* : les mots « die zweite und dritte klasse » sont équivoques, et auront, pour le lecteur, un sens autre que celui que leur donnait Ritschl à la *page citée*. — P. 79, l. 19, supprimer la virgule après *perdite*. — P. 111, l. 6 : *emeruit*. — P. 311, l. 11, lire *quæ* au lieu de *quo*. — A la ligne 5 de la p. 321 les mots : « ... Stellen vorlesen die er als widersprechend deutete » sont très mal rédigés et inexacts : voir De Or., II, 55, 224 et suiv. — P. 346, l. 18, lire *Gallum*.

L'Aventin a joué un rôle particulier dans l'histoire de Rome. Il fut pendant toute l'époque républicaine le quartier plébéien par excellence; après Auguste, il devint au contraire l'un des quartiers aristocratiques de la ville. Sous ce double aspect, il a exercé une grande influence sur les destinées de l'État. M. A. M. l'a étudié 1° à l'époque primitive; 2° à l'époque républicaine jusqu'à la fin de la seconde guerre punique; 3° aux deux derniers siècles de la République; 4° sous l'Empire. Dans chacune de ces quatre parties sont passées en revue, avec une précision parfaite, les transformations matérielles qu'a subies l'Aventin, la vie religieuse et l'évolution des cultes qui s'y célébraient, les vicissitudes politiques, économiques et sociales qui ont eu pour théâtre la colline voisine du Tibre. Nous signalerons, parmi les questions que M. A. M. a élucidées, celles qui sont traitées dans les chapitres intitulés : *L'Aventin et le Pomerium; l'Aventin quartier plébéien; Caractères généraux des cultes étrangers établis sur l'Aventin*; *La politique des marchands de l'Aventin; L'Aventin quartier aristocratique; Les légendes chrétiennes, Sainte-Prisca.*

Les pages consacrées dans la seconde partie, aux principales divinités de l'Aventin, Cerès, la Bona Dea, Diane Aventine, abondent aussi en vues ingénieuses.

On jugera d'ailleurs du haut intérêt que présente l'étude de M. A. M. par ces dernières lignes de sa conclusion : « ... Ce qui fait l'intérêt de l'Aventin, c'est le cachet plébéien qu'il a revêtu à l'époque républicaine. Pendant plus de quatre siècles, il a eu sa vie à part : dans les questions religieuses et politiques, dans l'histoire comme dans la légende, il a incarné un élément spécial du populus Romanus, la plèbe, tour à tour humiliée et insolente, mais toujours consciente de ses droits et sur la brèche pour les protéger. Ces plébéiens de l'Aventin, qui par leur infatigable énergie, réussissent à faire accepter de l'Etat leurs dieux et leurs personnes, leurs idées et leurs ambitions, sont d'une condition particulière ; ce sont des marchands. Toute leur conduite est subordonnée aux besoins du trafic, à la conquête de débouchés plus ou moins lointains. Plébéien et commerçant, plébéien parce qu'il était commerçant, tel apparaît l'Aventin depuis la lex Icilia jusqu'aux réformes d'Auguste. Le trait distinctif du quartier, c'est d'avoir servi d'intermédiaire entre la Rome républicaine et l'extérieur, d'avoir facilité et imposé à la cité patricienne le contact avec l'étranger. »

Le volume est complété par trois appendices fort utiles : I. *Aperçu sommaire des principales découvertes faites sur l'Aventin du* XVIe *siècle jusqu'à nos jours ;* — II. *Iconographie* ; — III. *Bibliographie.*

L'œuvre de M. M. est une œuvre solide, bien construite, d'un abord agréable. Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes se fassent sur l'Aventin, elle restera définitive ; c'est là qu'il faudra désormais aller chercher tous les renseignements utiles, toutes les données archéolo-

giques et historiques que, dans l'état actuel de la science, on possède sur cette fameuse colline.

J. Toutain.

Études sur l'histoire de la Littérature latine dans les Gaules. **Les derniers écrivains profanes.** Les panégyristes. Ausone. Le *Querolus*. Rutilius Namatianus par René Pichon, docteur ès lettres, prof. de première supérieure au lycée Henri IV. Paris, Leroux, 1906, 322 p. gr. in-8°, 7 fr. 50. Sur la couverture. En préparation : t. II, Les premiers écrivains chrétiens; t. III : Les écrivains du v° siècle.

Qu'on puisse dire beaucoup de bien du livre dont on vient de lire le titre, personne n'en doutera rien qu'au nom de l'auteur : partout clarté, élégance, textes étudiés; extraits habilement choisis; traductions soignées, impression en général très correcte, tout cela est fort bien ; mais notre métier est de voir et de faire voir l'autre côté des choses. M. P. me pardonnera, alors que je dois ici être bref, d'insister sur ce qu'on peut critiquer dans son nouvel ouvrage.

Sur le sujet, la méthode, les arguments, la forme, je crois qu'il y a à dire, et que ceci est loin de valoir le Lactance.

Sujet d'abord. De toutes les parties de l'histoire de la littérature latine qu'on pouvait désirer de voir traiter ou reprendre, l'histoire de la littérature dans les Gaules était-elle vraiment parmi celles qu'aurait attendues le lecteur ? Il semble plutôt qu'elle pouvait attendre, pour plus d'une raison. M. P. aura visé, je pense, à donner un pendant à l'Afrique chrétienne de M. Monceaux. Mais y a-t-il eu vraiment, au point de vue littéraire, une Gaule chrétienne, surtout aussi intéressante, aussi caractéristique que l'Afrique, et que vaut cette queue de la Gaule païenne ? Supprimez le sous-titre de notre volume : combien de lettrés en retrouveront d'abord le contenu ?

Laissons les vues littéraires contestables [1] ; laissons les à peu près, les rapprochements où ce qui frappe surtout, ce sont les différences ; tant d'argumentations où le lecteur pense surtout à la réplique toute présente ; laissons les demi-preuves, quarts ou fractions de preuves ; ne disons rien des répétitions, des contradictions de détail, rien des textes que M. P. tire à lui. Je suis frappé de voir comment, quand il touche à une question purement scientifique, notamment dans les Appendices, M. P. devient verbeux, indécis et vide ; on croirait qu'il

---

1. P. 40 au bas, charge à fond contre Pline le jeune, bien étrange préambule à un livre comme celui-ci ; p. 41, mention du *Pro Marcello*, où M. P. semble mal apprécier ce chef d'œuvre de paroles mesurées et de beaux mouvements dans une occasion difficile ; j'ajoute que le passage cité ici p. 287, notes 7 et 8 est une réminiscence et une imitation de la fin du *Pro Marcello*. — Décisions fâcheuses dans des questions controversées : p. 218 et suiv. sur l'identification « très probable » du Rutilius auquel est dédié le *Querolus* avec Rutilius Namatianus ; identification rejetée par tous les historiens de la littérature ; les « descriptions du cercle de Rutilius », qu'on lit p. 232 et suiv., ne reposent que sur des hypothèses.

est dépaysé [1]. Comment aussi ne pas remarquer la maigreur des conclusions? Est-ce là tout ce que laisseront des études qui ont coûté, ce semble, quelque peine? Mais comme l'effort de l'auteur s'est porté ailleurs, suivons le sur le terrain qu'il a choisi.

Pour traiter son sujet M. P. s'est placé à un point de vue presque uniquement littéraire. C'était ici, suivant moi, plus dangereux que jamais; recueillir, détailler, soupeser les éloges hyperboliques adressés aux empereurs et les compliments que se font entre eux ces fonctionnaires ou orateurs officiciels, n'est-ce pas au fond perdre son temps? Se fonder sur des allusions pour identifier et dater les Panégyriques, n'est-ce pas chercher des points fixes dans le vide? La caractéristique de toute cette littérature est bien pour tous celle que donne M. P. pour certain panégyrique (le XII[e], ici p. 136): « sa valeur intrinsèque n'est pas en rapport avec son étendue; il contient beaucoup de délayage et de banalité », très peu « de réalité historique »; « abondance surtout verbale, au fond stérile » qui ne nous apprend presque rien. Prendre à la lettre des textes, des gens qui ne dépassent pas la lettre, qui restent même en deçà, est tout à fait anti-critique. C'est par trop se rapprocher d'eux. M. P. peut bien s'efforcer de faire valoir les Panégyristes par « les défauts choquants *qu'ils n'ont pas* » et que l'on trouve souvent chez les auteurs espagnols ou africains (p. 59 au milieu); il peut chercher, dans leurs discours « des *documents d'histoire psychologique* » (p. 75 en haut); louer « *leur patriotisme, leur sens politique* » (p. 70 en haut); je crains que ce ne soit là le meilleur moyen pour ruiner d'avance leur cause; et de même qui se soucie de la manière « dont la *question du destin* est posée et... *résolue* » dans le Querolus (p. 237)?

Dans son exposé M. P. a cru retenir le lecteur en prodiguant les expressions à la mode, en risquant toutes sortes de rapprochements même les plus imprévus [2]; autant de taches à mon avis.

Enfin et surtout M. P. ici travaille trop d'après d'autres; il en dépend trop; tout le fonds utile du chapitre V vient du livre de M. Vessereau; M. Martino est la source pour ce qui regarde la religion d'Ausone; qui ne connait les ouvrages d'où a été tiré le premier chapitre sur le monde des écoles, et de même ou à peu près pour les autres? La sauce est de M. P.; sans doute; mais pour nous, le chou

---

1. Par ex. qui ne préférera la note de Baehrens : BCV à la traduction de M. P. (p. 293) : « le texte du Monacensis, du Marcianus, du Reginensis, du Vindobonensis et du Vaticanus 1776 ». Qu'y a-t-il ici de plus? — Nous sommes bien avancés quand nous lisons p. 296 : « le passage est très embarrassant ». « Le texte est fort douteux ». Tout l'Appendice II où M. P. se borne à relever telles fins qui seraient plus métriques, avance-t-il la question?

2. P. 235 : *Querolus* et Alceste; p. 187, Ausone et Philinte; p. 208, la mythologie païenne dans Ausone et dans Ronsard, ou Racine et Boileau; p. 124, à propos de Constance et de Julien, Louis XIV et Louis XV et les pages de Taine sur le luxe de Versailles; etc.

n'en est pas moins réchauffé. Surtout en un tel sujet, j'aurais voulu plus de critique, plus de simplicité, plus de fonds.

Voilà mes objections, je souhaite qu'elles soient démenties par les volumes annoncés; mais en conscience je dois avouer que pour un autre que M. P., je ne les aurais certainement pas accentuées comme je viens de le faire.

Émile Thomas.

Pierre Arminjon, **L'enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Egypte,** Paris. 1907, Alcan, in-8°, 294 pages, 6 fr. 50.

M. Arminjon, professeur à l'école khédiviale de droit du Caire, était des mieux placés pour cette étude, et il a profité heureusement des ressources à sa disposition. Ses recherches ont porté surtout sur la grande école d'El Azhar, mais sans négliger les autres centres universitaires. Il retrace d'abord les origines et les vicissitudes de l'instruction supérieure en Égypte, et ici nous lui ferons le léger reproche de passer trop rapidement sur l'état qui a précédé immédiatement les réformes des deux derniers khédives. Après avoir peint à grands traits la vie scolaire, M. A. complète le tableau par la biographie de deux talabah (étudiants), c'est une habile manière de nous faire mieux pénétrer l'existence des élèves d'El Azhar. L'auteur aborde ensuite la doctrine islamique elle-même et, autant qu'il est possible en quatre-vingts pages (103-184) il résume l'histoire de son développement et en expose les points principaux. Chemin faisant, il relève (p. 178) une erreur couramment admise, partagée par Renan lui-même, qui fixe aux environs de l'an 1200 la disparition de la philosophie dans le monde musulman. M. A. nous assure qu'un cours libre de hikmah est encore professé de nos jours à El Azhar. A la vérité il est peu suivi et « beaucoup de cheikhs ignorent volontairement tout de cette science qui leur semble inutile et dangereuse. » La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au programme actuel ainsi qu'à la façon d'enseigner et d'étudier dans les medressehs.

M. A. se montre, dans ses conclusions, assez sévère pour les universités islamiques; des réformes y sont indispensables et il faut persévérer dans la voie ouverte par les ordonnances de Tewfik pacha et d'Abbas-Hilmi pacha dont les principales sur la matière sont réunies dans un appendice. Ainsi le savant livre de M. Arminjon s'adresse à ceux qui gouvernent l'Égypte, comme à ceux qui étudient l'Orient. Il ne passera inaperçu ni des uns, ni des autres.

A. Biovès.

Ch. Bastide. **De recentiore Gallicorum verborum usu in Anglica lingua.** Paris, E. Leroux, 1906, 76 pp. in-8°.

M. Bastide, dans la thèse latine qu'il soutenait récemment en Sorbonne, étudie les emprunts modernes faits par l'anglais à notre langue : son travail contient nombre de constatations curieuses et instructives. Après avoir classé les emprunts dûs aux importations commerciales, à l'influence de la littérature, des arts, des sciences, de la politique et du journalisme, il examine dans quelle mesure ces emprunts deviennent anglais, se conforment à la prononciation, l'accent, l'accord grammatical de l'anglais, et fait entrevoir, sinon des règles, du moins des tendances, là où nous étions tentés de ne voir que désordre et arbitraire. Une fois assimilés, et déformés en partie, ces emprunts suivent les lois de la langue où ils sont entrés, mais en même temps tendent à la modifier. M. B. ne dissimule pas le caractère barbare de beaucoup de ces adaptations et l'inutilité d'un grand nombre d'emprunts dûs à des raisons d'euphémisme ou de pure mode, contre lesquels une série d'écrivains a protesté avec raison, mais sans effet, depuis Selden jusqu'à Alford. Dans sa conclusion, il constate, d'une part, que les Anglais ont en général peu de souci de la pureté de leur langue, d'autre part, qu'il y a en Angleterre, de nos jours aussi bien qu'à l'époque de la formation du peuple anglais, deux langues, celle de la vie commune et des classes illettrées, et celle de la vie intellectuelle et raffinée, où l'élément néo-latin tend à remplacer en grande partie l'élément germanique.

P. Doin.

Geschichte der Spanischen Literatur von Philipp August Becker. — Strasbourg (K. J. Trübner), 1904, petit in-8°, 151 pp.

Cette histoire de la littérature espagnole a paru d'abord en hongrois, d'où elle a été traduite en allemand. Pour se limiter au cadre fixe d'une collection, M. Becker a dû se borner à une esquisse assez brève et dépourvue de tout appareil scientifique. Il ne faut donc lui demander ni références, ni bibliographies permettant l'étude plus poussée d'un détail. Ceci admis, M. Becker a tiré bon parti du petit nombre de pages où il devait se renfermer, et il a même su ne pas donner trop de sécheresse à son travail. Il s'agissait de donner au lecteur une idée de cette littérature en en faisant saillir les traits originaux et essentiels. M. Becker a sagement sacrifié les énumérations trop détaillées d'auteurs et d'œuvres d'arrière-plan. Il s'est ainsi ménagé l'espace suffisant pour crayonner adroitement quelques biographies, pour marquer avec justesse, ce semble, les mérites, les défaillances, le caractère des œuvres et des auteurs qui méritent de retenir l'attention

dans une première prise de contact avec la littérature espagnole. Ce petit livre de vulgarisation est habilement fait et point du tout rebutant à lire ; ce qui, en ce genre, est assez méritoire.

H. Léonardon.

Comte Marc des Courtis. **De Port Arthur à Tsou-Chima,** Paris, 1907, librairie académique Perrin et Cie, in-16, 336 p., 3 fr. 50.

M. des Courtis étudie « le conflit russo-japonais dans ses faits et ses conséquences maritimes. » Son récit intéressant, impartial, détaillé, se lit avec facilité et constitue, à notre avis, la meilleure histoire que l'on puisse avoir, pour le présent, des luttes de Togo contre ses adversaires successifs. Nous disons pour le présent, car il est évident que nous sommes loin de posséder tous les documents indispensables à la rédaction d'une histoire définitive. M. des C. fait le premier ses réserves à ce sujet, et reconnait que si seulement les Japonais consentaient à communiquer tout ce qu'ils savent, il y aurait bien des lacunes à rectifier. Il a utilisé les rapports publiés dans les grandes revues techniques françaises, allemandes, anglaises, et on ne pouvait rien lui demander de plus. Ses jugements paraissent équitables : tout en proclamant son admiration naturelle pour les amiraux et les marins nippons, il n'accable pas les vaincus ; on est même un peu surpris de le voir si indulgent pour Nebogatov (p. 237), tandis qu'il se montre sévère pour le prince Outkhomskii et encore plus pour l'amiral Stark. Peut-on inculper celui-ci de négligence grave pour n'avoir pas prévu l'agression inqualifiable des Japonais en pleine paix? Vraiment M. des C ne stigmatise pas comme il le mérite l'attentat au droit des gens du 8-9 février (p. 46-47).

Quant aux enseignements de la guerre, M. des C., partisan des cuirassés, en déduit des arguments en faveur des gros bateaux. Il prouve sans trop de peine que les victoires des Japonais ont été remportées par le canon, et « en marine, dit-il (p. 284), le canon implique le cuirassé », et celui-ci reste toujours l'instrument le plus précieux, le roi de la bataille. Cependant M. des C. n'est nullement intransigeant, et, tout en établissant que ni les Japonais, ni les Russes n'ont tiré tout le parti possible de leur torpilleurs, que ni les uns ni les autres n'ont eu de sous marins, il proclame l'importance de ces engins dans les campagnes futures, surtout lorsque l'on aura perfectionné les submersibles.

A. Biovès.

Le droit des femmes au travail. Etude sociologique par le Dr André DE MADAY, 1 vol. in-18, 260 p. Girard et Brière, éd. Paris, 1906.

L'étude de M. André de Maday est une thèse intéressante par la netteté de ses conclusions relatives à la nécessité du travail pour les femmes : nécessité non seulement pour les faire vivre, mais pour les faire vivre dignement. L'auteur combat le préjugé qui veut que le rôle naturel de la femme consiste exclusivement à tenir son ménage et à élever ses enfants. Il montre que le progrès du machinisme et de la division du travail a supprimé — ou supprimera — une foule d'occupations domestiques qui étaient de véritables professions (le blanchissage par exemple, ou la confection des vêtements); et qu'il est logique que de nouveaux champs s'ouvrent à l'activité des femmes. Leur dignité d'ailleurs, et leur liberté relative exigent qu'elles ne dépendent pas, pour leur subsistance,du travail d'autrui. L'auteur ne dissimule pas les difficultés d'hygiène ou autres qui accompagnent le travail féminin : mais il croit qu'elles peuvent être plus aisément résolues dans l'atelier vraiment industriel — soumis à la règlementation dans laquelle M. de M. a trop de confiance — que dans la mansarde où la mère de famille ou la jeune fille sont trop souvent confinées loin de tout contrôle. Sous un appareil sociologique un peu pesant, et quelques défauts de méthode dans l'exposition, il y a beaucoup d'observations ingénieuses et de statistiques intéressantes dans le livre de M. de Maday.

Eugène D'EICHTHAL.

FAGUET (Émile), **Le socialisme en 1907.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907. In-8 de 372 p.

A voir les premières pages de ce nouveau livre, quelques lecteurs croiront M. F. acquis au socialisme. Il n'en est rien; le ton seul a changé. A la vivacité polémique a succédé la bienveillance qui s'impose un dernier effort pour découvrir ce qu'il pourrait y avoir de juste dans des théories qu'il continue à estimer dangereuses ; et c'est tout.

M. F. résume d'abord, avec vigueur et relief, l'histoire du socialisme. Il constate qu'il est né d'hier, que l'antiquité ne l'a pas connu, ni même, à proprement parler, la Révolution française. La Révolution française a même renforcé la propriété en la dégageant des liens féodaux; il est vrai qu'elle l'a affaiblie en la déplaçant (Les pages relatives à Platon, aux publicistes et hommes d'État de la Révolution sont particulièrement frappantes). Les concessions que M F. propose à la fin sont prudentes : il admet que l'État règle les heures de travail des femmes, des enfants, même des hommes, mais dans la mesure où

le feraient les autres nations ; il admet certaines faveurs pour les associations ouvrières à leur début; il verrait avec plaisir créer une classe d'ouvriers fonctionnaires engagés pour toute leur vie en vue des grands travaux d'utilité publique, mais il reconnaît qu'il y aurait bien du danger à cette réouverture des Ateliers Nationaux. Il est vrai qu'il paraît accepter en outre une participation des ouvriers aux bénéfices sans répondre à l'objection : « Participeront-ils aussi aux pertes ou garderont-ils leurs économies intactes le jour où les créanciers de leur patron vendraient jusqu'à sa dernière chemise ? » Il ne paraît pas voir non plus d'inconvénient pour les patrons dans la communication qu'il faudrait dès lors faire du livre de caisse aux ouvriers ; et pourtant le secret est la base du négoce : ébruiter une augmentation de bénéfice, c'est éveiller l'attention sur tel procédé auquel on vient de la devoir ; ébruiter une diminution de gain, c'est ébranler la confiance. Et comment le secret ne transpirerait-il pas si on le confiait à des milliers d'hommes, même intéressés à le garder ?

Ce qui est plus dangereux, ce sont les concessions du début M. F. accorde que le socialisme s'inspire de l'amour de la pauvreté (p. 310) ; chez tel théoricien, ce sera exact ; mais pour l'école en général, il suffit de voir sa colère au moindre mot qui sente le renoncement. (M. F. a bien autrement raison de dire, p. 370, que c'est la doctrine de nations épuisées qui ne veulent pas se retremper.) Il nie que la richesse soit un signe de mérite ; il a raison pour le prodigue qui sera ruiné demain ; mais les trois quarts et demi des gens riches ou bien ont gagné leur fortune ou bien la conservent grâce à des qualités dont les trois quarts des pauvres qui demeurent pauvres auraient été incapables. Il dit que l'égalité devant la loi n'est rien si l'on n'y joint l'égalité des fortunes : n'est-ce rien qu'un principe qui rend la pauvreté aussi sacrée que la richesse ? — Oui, mais en pratique le pauvre aura nécessairement tort devant les tribunaux. — C'est le contraire qui est à craindre en régime de suffrage universel ; demandez plutôt à la Justice de Paix et tâchez de ne pas avoir de procès avec votre concierge. M. F. verrait avec plaisir l'intermédiaire coûteux qu'on appelle le négociant remplacé par un commis des fabricants (p. 73-4, 101, 125-6) ; mais l'art d'acheter exige un flair, un talent diplomatique, que développe seul l'espoir de s'enrichir. Il démontre que la *loi d'airain* ne sévit pas partout ; ce n'est pas encore assez dire, car une profession cesserait bientôt de se recruter dans une région où elle serait insuffisamment rétribuée.

Ces concessions n'égarent pas le lecteur non prévenu qui va tout à l'heure trouver chez M. F. une admirable réfutation du collectivisme. Mais, comme la réfutation d'une théorie ne peut consister qu'en inductions, en déductions, il ne faut pas laisser croire qu'on a contre soi les faits acquis.

M. F. se rassure parce que, comme il le prouve avec une force

surprenante, toute mesure socialiste qui n'est pas le collectivisme pur tourne contre lui : par exemple, tous les moyens artificiels et violents par lesquels on élève les salaires ne tuent les petits patrons qu'au profit des gros (p. 275, 278-9) ; mais, et il le rappelle éloquemment à certains endroits, ajourner l'avènement du collectivisme n'est pas nécessairement ajourner la ruine du pays où l'on en essaie des contrefaçons.

C'est trop insister sur des objections que le premier venu est en état de faire et auxquelles M. F. ne prête le flanc que par une tendresse vive pour la classe dont il combat les meneurs (V. sur la condition de l'ouvrier moderne, p. 72-3). Ce qui eût été malaisé pour un autre que M. F., c'était d'écrire les belles réflexions sur le bien que les associations libres peuvent produire et de démontrer que ce n'est pas l'envie haineuse mais la fraternité qui établira, dans la mesure où l'humanité le comporte, le règne de l'égalité (p. 354-7, 359).

Charles Dejob.

Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt, hrsg. von Dr. K. Trübner. Sechzehnter Jahrgang, 1906-1907. Strasbourg, K.-J. Trübner, 1907. In-8°, xlvii et 1544 p.

Le seizième volume de la *Minerva*, consacré à l'année scolaire 1906-1907, fait de nouveau le plus grand honneur à son infatigable éditeur Karl Trübner. Il est encore plus considérable que les volumes précédents, et, pour nous, Français, nous n'avons qu'à nous en féliciter. Cette fois, M. Trübner a réussi à donner la liste complète de nos sociétés savantes, accompagnée de l'indication courte et précise de leurs publications. Il fera de même, l'année prochaine et les années qui suivront, pour les sociétés savantes de l'Allemagne et des autres pays. Inutile d'insister. Ajoutons seulement que le volume est précédé d'un aperçu géographique des « instituts », — ainsi que d'un beau portrait de M. Nicholas Murray Buttler, président de la Columbia University de New-York — suivi de corrections et suppléments, d'une statistique des étudiants, d'une table des noms de personnes, de notifications et annonces des Universités, et, de nouveau, et comme tous les ans, félicitons M. Trübner de cette publication faite et poursuivi avec tant de soin, tant de persévérance, et qui rend de si grands services [1].

A. C.

---

1. Lire, p. 885 et 1411 Kont et non *Kout* ; p. 902 et 1388 corriger *Derenbourg Hartwig* en Hartwig Derenbourg (comme p. 889-891 et 903).

— Sous le titre général de « Semitic Study series » MM. R. Gottheil et J. Morris Jastrow ont commencé la publication d'une suite de textes choisis, destinés à servir de Chrestomathies aux étudiants dans les diverses branches des études sémitiques. Le premier volume relatif au syriaque a pour titre : *A Selection from the Syriac Julian romance*, édité par R. Gottheil. (Leiden, J. Brill, 1906; in-12, pp. xii-100; 3 sh.). Il comprend 800 lignes de texte, reproduisant divers passages de l'édition de Hoffmann (Leide, 1880. Cet ouvrage a été choisi, non à raison de son intérêt particulier, mais à cause de la pureté du style. Le texte est suivi d'un dictionnaire complet de tous les mots en anglais et en allemand. Les mots n'étant pas vocalisés, la prononciation est donnée en transcription. Le tout est imprimé avec soin. — J.-B. Ch.

— La 26me édition de la *Grammaire grecque* de Curtius — v. Hartel-Weigel a suivi la 25me à moins d'un an de distance (*Griechische Schulgrammatik*; Vienne, Tempsky, 1907; iv-299 p.). Les modifications apportées à cette édition sont de peu d'importance : quelques exemples mieux choisis, comme § 12, 2; quelques explications plus rationnelles, comme § 133, 2 (ει); des exemples ajoutés, comme § 211, 4 *a*; certaines remarques supprimées, entre autres §§ 211, 4 *a*; 237, 3; 272, 4. Au § 158 'Ακοῦεις est sans esprit : § 227, 2 ἀνθρωπος sans accent; § 62, 3 rem. 1 la faute ἀκολαστέρως subsiste toujours. — My.

— La librairie Freytag-Tempsky (Leipzig-Vienne) nous a adressé récemment trois livres classiques faisant partie de sa collection de textes avec commentaires séparés. L'un est la seconde édition du *Schülerkommentar zu Platons Apologie des Sokrates und Kriton, nebst den Schlusskapiteln des Phaidon und der Lobrede des Alkibiades auf Sokrates aus dem Symposion*, par M. Schneider (1906; 93 p.). Ce commentaire est déjà connu de nos lecteurs (*Revue* du 24 février 1902); il a été remanié en ce sens que certaines notes superflues ont été supprimées; mais cependant M. Sch. n'a pas craint d'en développer quelques-unes et d'en ajouter d'autres, notamment pour le *Phédon*. J'estime qu'il n'a pas tort, ces ouvrages étant destinés plutôt à la lecture qu'à l'explication; les élèves, allemands comme français, ont besoin de notes bien comprises, et comme j'ai eu déjà l'occasion de l'exprimer, s'il ne faut pas leur faire tout le travail, il faut au moins le leur rendre facile. Ce commentaire, qui est fait pour l'édition de Christ dans la même collection, s'est augmenté, parallèlement à la quatrième édition du texte, de notes sur les chapitres 57, 62 et 63 du *Phédon*, et sur le discours d'Alcibiade dans le *Banquet*. — Les notes aux Extraits de Thucydide (*Thukydides, Ausgewählte Abschnitte für den Schulgebrauch*, par Chr. Harder, 2e partie, *Schülerkommentar*, 2e éd. 1907; 104 p.) ne donnent au contraire peut-être pas assez de secours aux élèves; certains mots auraient dû être expliqués, et des passages difficiles être traduits en plus grand nombre : des constructions purement grecques comme οἱ ἐκ τῶν νήσων κακοῦργοι ἀνέστησαν I, 8 sont insuffisamment analysées. Je sais bien que la nécessité de ne pas grossir les volumes oblige à un choix, mais le texte de Thucydide exige plus d'éclaircissements; il n'y avait qu'à restreindre légèrement le nombre des morceaux du texte. — La 3e édition de l'*Œdipe Roi* de Fr. Schubert a été revue par M. Hüter (1907; lxi-58 p.) sur le modèle, nous dit-on, des nouvelles éditions d'*Antigone*, *Ajax* et *Électre*. Ne connaissant pas celles-ci, je ne puis juger de l'importance de cette révision que par les indications de la préface. Le texte généralement plus voisin de la tradition manuscrite, suit à peu de chose près celui de Wolff-Bellermann; les entrées et sorties des personnages sont indiquées par une dispo-

sition spéciale, et les chœurs sont précédés, dans le texte même, de leurs schémas métriques. L'introduction a été totalement remaniée, autant que je puis le supposer par la comparaison avec la 2e édition du *Philoctète*, que j'ai entre les mains. M. H. est en effet beaucoup plus explicite sur l'origine et le développement de la tragédie grecque, sur sa structure, sur la vie de Sophocle, et sur le théâtre athénien; tout cela constitue un ensemble qui instruira mieux les élèves, de même que le plan du drame, le résumé des événements qui le précèdent, et quelques observations sur les caractères leur aideront à mieux apprécier l'œuvre de Sophocle. — My.

— Nous avons reçu : *Revue bénédictine, Table des matières, années I-XXI, 1884-1905*; Abbaye de Maredsous (Belgique) et Paris, Champion; 1905; 2 pp. et 254 pp. in-8°. Ce volume contient trois tables : des articles, par noms d'auteurs; des matières; de la bibliographie. Ces tables sont très détaillées. On sait quelle valeur scientifique ont donnée à la *Revue bénédictine* de Maredsous des collaborateurs comme dom Morin et dom U. Berlière (voy. *Revue*, 1901, I, 66). Cette table montre toute la richesse du recueil. L'histoire ancienne du christianisme, la littérature chrétienne, l'histoire monastique, en particulier, devront aux bénédictins de Maredsous un notable enrichissement. — P.-L.

— Les éditeurs (Tempsky à Vienne, Freytag à Leipzig) nous envoient la sixième édition de : *Vergils Aeneis nebst ausgewählten Stücken der Bukolika und Georgika für den Schulgebrauch*; herausgegeben von W. Kloučkk (1907; xiii-406 pp. pet. in-8°; prix cartonné : 2 Mk. 20) : notice sur Virgile, analyse de chaque chant de l'*Énéide*, texte sans notes, index explicatif des noms propres. Le volume est d'aspect élégant et l'impression est soignée. — P. L.

— M. G. B. Cottino étudie : *La flessione dei nomi greci in Virgilio*; Torino, F. Casanova, 1906; 55 pp. in-8°; prix : 2 fr. Nous avons déjà sur ce sujet, un travail, qui concerne non seulement Virgile, mais les poètes depuis Ennius jusqu'au temps d'Ovide, et qui est l'œuvre de M. Sniehotta. M. C. oppose sa méthode à celle de M. Sniehotta. M. C. établit l'authenticité des formes de Virgile sur l'accord des manuscrits. M. Sniehotta se règle d'après un principe qu'on pourrait formuler ainsi : une forme grecque attestée par un seul témoin, que ce témoin soit un grammairien ou un ms., doit être *a priori* regardée comme authentique. Je crains bien que M. Sniehotta n'ait raison. D'où viennent les divergences des témoins ? de la distraction ou de l'ignorance de quelques-uns d'entre eux. Et voit-on un copiste du ve ou du vie siècle de l'ère chrétienne, écrivant en Occident, substituer aux formes latines et banales les formes de type grec, *Atlas* à *Atlans*, *Daphnidos* à *Daphnidis*? Il est clair que si une innovation se produit, ce sera dans le sens inverse. — « Non ne vedo la ragione », répond M. C. J'en suis bien fâché. En tout cas, il fallait discuter le principe, ce qui aurait entraîné M. C. un peu loin et hors du texte de Virgile. Enfin, je ne vois pas, à mon tour, la raison de compter comme témoins du texte nos mss. et de refuser aux commentateurs cette qualité. M. Sniehotta exagère en disant : « Seruii quidem testimonium pluris aestimo quam codices ». Mais Servius lisait *Atlas* dans ses mss.; sa remarque est tout élémentaire, sans arrière-pensée systématique (ce que l'on peut craindre toujours chez un grammairien) : « Nullum nomen graecum *ns* terminatur » renseignement à l'usage de ceux qui ne savent pas le grec. C'est par ce cas d'*Atlas* que M. C. débute. On pouvait mieux tomber. La brochure contient douze pages de généralités, assez peu utiles et non dépourvues de redites; une première partie, statistique; une deuxième partie d'argumentation et de discussion; une conclusion. Il semble qu'une dizaine de pages eussent suffi pour contredire et rectifier la mémoire de M. Sniehotta. — A cette brochure, sont jointes trois pages du

Bolletino di filologia classica, XIII, juillet 1906, n° 1 : *Claudio Unimano fu governatore della Spagna Citeriore*. M. Cottino s'attache à démontrer cette thèse, soutenue déjà par Mommsen, et place les fonctions de Claudius en 146-145 avant J.-C. — P. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 mai 1907*. — M. Léopold Delisle, dans une note que lit M. Reinach, président, annonce la mise en vente, à Londres, d'un volume qui aurait appartenu à la bibliothèque du roi Charles V. Ce volume n'a jamais fait partie de la librairie du Louvre ; c'est un manuscrit assez ordinaire, qu'un faussaire adroit a augmenté de mentions et de signatures attribuées au roi et au duc de Berry.

M. Collignon présente une tête d'Éros en marbre trouvée à Rome, en 1872, dans des fouilles faites près de la voie Appienne par M. le baron des Michels. Cette tête a fait partie de la collection de la comtesse d'Harcourt et appartient aujourd'hui à M. de Bioncourt. C'est une excellente réplique de la tête de l'*Eros tendant son arc*, connu par de très nombreuses reproductions, et dont l'original paraît être l'Eros de bronze exécuté par Lysippe pour un temple de Thespies.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur l'antique nécropole juive d'Alexandrie. Lors de son dernier voyage en cette ville, en visitant les fouilles entreprises par M. Ch. Breccia, directeur du musée local, dans les nécropoles antiques situées à l'E. de cette ville, il avait noté sur la paroi d'un sépulcre une inscription peinte qui lui avait paru être écrite en caractères sémitiques. Depuis lors, les fouilles ont amené la découverte, au même endroit, d'une autre inscription similaire dont M. Breccia vient de lui envoyer un calque. M. Clermont-Ganneau y a reconnu l'épitaphe d'un personnage appelé Akabyah, fils de Elioênaï, deux noms juifs des plus caractérisés, dont le second, qui signifie : « mes yeux sont dirigés vers Jéhovah », se rencontre plusieurs fois dans la Bible. L'alphabet de cette inscription rappelle d'une façon frappante l'alphabet araméen employé par les Juifs pendant la période perse achéménide. L'inscription peut remonter à la première époque ptolémaïque. C'est un indice précieux qui permet de fixer à Ibrahimiyé, à 3 kil. environ à l'E. d'Alexandrie, l'emplacement jusqu'ici inconnu de la vieille nécropole juive antérieure à notre ère.

M. Senart donne des nouvelles satisfaisantes de la mission de M. Pelliot.

M. Charles Normand établit que le mur antique du boulevard du Palais et du quai des Orfèvres, récemment reconnu et fouillé par lui, constitue une découverte importante pour l'histoire et la topographie de Paris. Il avait conclu, de la trouvaille de débris romains faite en 1845 par MM. Duc et Dommey, qu'ils avaient dû découvrir un de ces murs faits de matériaux romains qui, mis au jour depuis lors en divers points de la Cité, ont été qualifiés de murs de Lutèce. Pour confirmer son opinion, M. Normand devait retrouver le prolongement de ce mur : en surveillant les démolitions des maisons actuellement jetées à terre pour l'agrandissement du Palais de justice, il a reconnu, dans une cave, un mur remplissant parfaitement les conditions voulues. Après avoir soumis son opinion au jugement de M. l'abbé Thédenat et de M. Héron de Villefosse, qui ont visité le lieu de la découverte, M. Normand a entrepris de fouiller le revers opposé, et il a constaté, conformément à ses prévisions, que le mur atteignait une grande épaisseur. Il a, en outre, trouvé non loin de là des fragments gothiques très élégants, provenant de la « Maison du Trésorier » de la Sainte-Chapelle.

M. Longnon annonce que la commission du prix La Grange a décerné ce prix à M. Constans, professeur à l'Université d'Aix, pour les deux volumes, publiés en 1904 et 1906, de son édition du *Roman de Troie*.

M. le Dr Hamy annonce que la commission du prix Loubat a partagé ce prix de la manière suivante : 2,000 fr. à M. Henry Vignaud, pour l'ensemble de ses travaux sur Christophe Colomb ; 600 fr. à M. Jules Humbert, pour ses études sur les *Origines vénézuéliennes* ; 400 fr. à M. Léon Diguet, pour ses publications relatives aux résultats de ses missions dans le centre et l'ouest du Mexique.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 mai 1907*. — M. le Directeur de l'Enseignement supérieur annonce, au nom de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de la régence de Tunis, qu'au cours des fouilles entreprises dans la nécropole punique de Bord-Djedid, à Carthage, on a découvert dans un tombeau un vase égyptien portant le cartouche du roi Amasis. Ce même tombeau contenait des monnaies d'or puniques et un nombreux mobilier.

M. Héron de Villefosse communique un télégramme de M. l'abbé Leynaud annonçant que l'on vient de découvrir, dans les fouilles des Catacombes de Sousse, un hypogée païen contenant des inscriptions et des peintures.

M. Salomon Reinach, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. Jules Lair, membre libre depuis 1901. Il lève la séance en signe de deuil. — Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin. — 1907

H. Uhle. **Bemerkungen zur Anakoluthie** bei griechischen Schriftstellern, besonders bei Sophokles (Progr. Gymn. *zum heiligen Kreuz* à Dresde, année 1904-1905). Dresde, impr. Lehmann, 1905; 35 p.

M. Uhle ne prend pas le mot *anacoluthe* dans le sens étroit qu'on lui donne ordinairement, celui de changement, dans une même phrase, de la construction commencée ; il entend par là toutes les constructions où les rapports grammaticaux sont exprimés d'une façon irrégulière, aussi bien par suite de l'emploi des mots que par suite de leur place dans le discours. Avec cette valeur donnée au terme (c'est en somme le sens général du grec ἀνακόλουθον, ἀνακολουθία), il fait rentrer dans son travail un certain nombre de cas qui se rattacheraient plus particulièrement à la théorie du pléonasme, ainsi que d'autres constructions qu'on appellerait plus exactement des brachylogies. Il expose ses observations sous cinq chefs : répétition pléonastique d'un terme, substantif ou adverbe; répétition d'un verbe; emploi d'un mot ou d'un membre de phrase unique dans une double fonction; place irrégulière d'un mot dans la phrase (il s'agit spécialement de la particule τε); anacoluthe proprement dite. Le but de l'ouvrage est d'étudier ces irrégularités dans Sophocle; mais M. U. cite fréquemment des exemples analogues chez d'autres écrivains, pour donner à ses remarques une portée plus générale. Ses analyses sont d'un bon grammairien, compétent et connaissant bien la langue; mais il se montre parfois trop subtil et trop porté à voir des difficultés, d'où il résulte qu'à côté d'heureuses explications comme celle de *Trach.* 57 (καλῶς πράσσειν rapporté à Hyllos, et non à Héraklès, comme le montrent d'ailleurs les vers 65-66), d'autres interprétations sont embarrassées et inexactes, par exemple celle du passage connu de Platon, *Apol.* 40 *d*;

il y considère en effet αὐτόν comme une reprise pléonastique de τὸν μέγαν βασιλέα, alors qu'il représente très régulièrement τινά du commencement de la phrase (εἴ τινα δέοι... εἰπεῖν.., οἶμαι ἄν — μὴ ὅτι ἰδιώτην τινά, ἀλλὰ τὸν μέγαν βασιλέα — εὐαριθμήτους ἂν εὑρεῖν αὐτὸν ταύτας). Le lecteur devra y regarder à deux fois avant d'accepter toutes les explications de M. Uhle; mais cette dissertation ne sera pas inutile pour l'étude du texte de Sophocle.

My.

Gustav Falter, **Beiträge zur Geschichte der Idee**. Teil I : Philon und Plotin. Giessen, Töpelmann, 1906; 66 p. (*Philos. Arbeiten* hgg. von H. Cohen und P. Natorp, t. I, fasc. 2, p. 37-102).

Intéressante dissertation, où l'auteur se propose de rechercher comment les grands penseurs ont travaillé à découvrir les lois de la raison humaine, et de déterminer historiquement l'évolution de l'idée. C'est un chapitre de l'histoire de la philosophie, spécialement de la philosophie grecque; M. Falter s'y occupe de Philon et de Plotin, et dégage de l'œuvre de ces deux grands hommes, séparés par un intervalle de deux siècles, les traits principaux de leurs systèmes. C'est surtout en se plaçant au point de vue platonicien qu'il les considère; en métaphysique, comme en esthétique et en morale, le but suprême, à peine accessible à l'esprit de l'homme, c'est l'idée du bien, source du beau et de la vertu, fondement théorique de toute connaissance. M. F. procède par une série de citations, choisies parmi les plus caractéristiques, pour nous orienter dans les spéculations des deux philosophes, dans leurs théories de la connaissance, dans leur marche ascendante vers la conception de l'un et de l'être; et de ces citations, logiquement reliées et commentées, ressort un aperçu nettement intelligible des pensées fondamentales de Philon et de Plotin, en même temps que l'on discerne chez eux le développement et l'interprétation des doctrines platoniciennes. Je note toutefois que plusieurs des traductions données par M. Falter pourraient être plus exactes [1]; mais ces erreurs portent surtout sur des détails, et il serait peu juste d'en exagérer l'importance.

My.

---

1. Par exemple, p. 100, τοιχωρύχοι est rendu par *Städtezerstörer*. — P. 98 ὅταν... ψυχὴ πράττῃ τι καὶ ὁρμᾷ οἷον τυφλῇ τῇ φορᾷ χρωμένη, οὐχὶ ἑκούσιον τὴν πρᾶξιν... λεκτέον est bien mal traduit par Wenn nun die Seele... etwas schafft und in Angriff nimmt, steht sie unter blindem Antrieb, und etc. — P. 49 die Sechs ist am meisten entstanden nach den Gesetzen der Natur der Zahlen est un contre-sens; texte ἀριθμῶν δὲ φύσεως νόμοις γεννητικώτατος ὁ ἕξ. — Lire p. 51, note 3 νόμῳ; 55, 3 χρώμενος; 64, 5 αἰσθήσεως; 82, 5 σημαίνει; 85, 4 ὤν; 90, 3 ἄμοιρος; 98, 4 πρᾶξιν; 100, 1 τοιχωρύχοι.

Th. Gomperz, **Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller,** IX (Sitzungsber. d. kais. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Klasse, t. CLIV, 4). Vienne, Hölder, 1906; 9 p.

M. Gomperz avait annoncé, dans le huitième fascicule de ses *Beiträge*, qu'il en interrompait la publication; les hellénistes se féliciteront de le voir revenu sur une décision qu'ils avaient apprise avec regret. Ces fascicules étaient toujours remplis de bon grain, et le neuvième en contient aussi sa part. Ce sont des observations et des corrections sur deux passages d'Aristote, deux de l'*Hécube* d'Euripide (320 σεμνῶν pour τὸν ἐμόν, Weil στεφῶν; 847 explication du texte), une douzaine de Musonius Rufus, et un des Oracles Sibyllins. Musonius, p. 67, 9 Hense M. G. lit ἅμα μὲν <σὺν> ἀλλήλοις βιοῦν, ἅμα δὲ παιδοποιεῖσθαι, ce dernier mot avec Peerlkamp, texte ποιεῖσθαι. Mais σύν n'est pas nécessaire; ἀλλήλοις se reprend fort bien avec le second ἅμα. Il est vrai qu'avec παιδοποιεῖσθαι cette construction n'est pas tolérable; mais aussi παιδοποιεῖσθαι n'est pas à sa place, le texte continuant par καὶ κοινὰ δὲ ἡγεῖσθαι πάντα καὶ μηδὲν ἴδιον μηδ' αὐτὸ τὸ σῶμα. D'ailleurs, comment croire que παιδο a pu disparaître du texte? Je ne doute pas qu'il ne faille lire πονεῖσθαι, « les époux doivent s'unir pour vivre ensemble, travailler ensemble, mettre tout en commun », etc. « Car il s'agit d'une chose importante », continue Musonius, « de la procréation d'un être humain, que ce couple doit accomplir » μεγάλη μὲν γὰρ γένεσις ἀνθρώπου, ἣν ἀποτελεῖ τοῦτο τὸ ζεῦγος. M. G. s'étonne que personne n'ait trouvé à redire aux premiers mots de cette phrase; on s'étonnera plutôt qu'il se soit laissé égarer, dans une construction si simple et si grecque, par l'idée d'un grave changement d'une sorte de rénovation de l'homme (gewaltige Verwandlung oder Erneuerung des Menschen), ce qui l'amène à proposer καίνισις ou καίνωσις. La suite d'ailleurs n'est pas moins simple, et justifie pleinement mon interprétation : « Mais cela n'est pas tout encore pour les époux, car cela pourrait avoir lieu (à savoir γένεσις ἀνθρώπου) par un simple accouplement δίχα γάμου, comme chez les animaux; ce qu'il faut dans le mariage, c'est la vie absolument commune, la sollicitude mutuelle de l'homme et de la femme, qu'ils soient bien portants ou malades (ceci rappelle πονεῖσθαι), en toute circonstance, etc. » Les textes doivent être étudiés objectivement, je ne saurais trop le répéter.

My.

Historische Grammatik der lateinischen Sprache, herausgegeben von G. Landgraf. Dritter Band, *Syntax des einfachen Satzes*; Erstes Heft, Einleitung in die Geschichte der lateinischen Syntax (Golling); Literatur zur historischen Syntax der einzelnen Schriftsteller (Landgraf und Golling); Tempora und Modi, Genera Verbi (Blase). Leipzig, Teubner, 1903. xi-312 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

La grande grammaire historique de la langue latine, entreprise par la maison Teubner, sera le pendant, quand elle sera terminée, du *Thesaurus linguae latinae*. Mais nous sommes loin du terme de ces

deux monuments. Les deux premiers fascicules de l'*Historische Grammatik*, dûs à M. Stolz, ont paru en 1894 et 1895 [1]. Huit ans après, nous avons reçu ce troisième fascicule, et c'est tout encore jusqu'ici. Dans l'intervalle, des changements de personnes sont survenus. M. Landgraf devient seul directeur. M. Wagener s'est tout à fait retiré, et le volume de morphologie, promis par lui, est annoncé sous le nom de M. Herbig. La syntaxe des cas, promise par MM. Golling et Landgraf, puis annoncée en 1903 comme l'œuvre de M. C. F. W. Müller, retombe, après la mort du regretté cicéronien, sur M. Landgraf. La subordination passe de M. Schmalz à M. Dittmar. Dans ce fascicule même, M. Blase s'est annexé les voix du verbe, réservées dans le principe à M. Wagener. La liste des éditions qui devait y figurer, est simplement supprimée. Elle aurait augmenté le volume sans grand profit ; celle du *Thesaurus*, si encombrante d'ailleurs, rend inutile un travail analogue.

La première partie du présent fascicule est une histoire de la syntaxe, dans l'antiquité, le moyen âge, la Renaissance, les temps modernes. M Golling a pris chaque auteur et chaque œuvre, les a patiemment analysés, cite des assertions caractéristiques, apprécie et critique les idées et les systèmes. C'est un travail très consciencieux, dont il faut remercier d'autant plus vivement M. G. qu'il était plus fastidieux. Cette histoire n'est d'ailleurs pas superflue. Nous subissons encore une tradition d'école que l'antiquité a élaborée et que le moyen âge a « catégorisée ». Plusieurs de nos « idoles » sont un héritage d'un long passé : l'inaptitude à considérer le nominatif et le présent comme un cas et un temps semblables aux autres, et non comme une caste aristocratique ou comme un principe générateur ; la doctrine de la construction, qui nous fait chercher dans « Bonjour ! » le verbe sous-entendu ; surtout la théorie de l'ellipse, fille de la doctrine de la construction, fléau de la syntaxe, tampon qui nous empêche d'entendre le parler vivant et de saisir en nous même la réalité de notre parole. Est-ce que des livres estimables, comme les *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, par Riemann et Cucuel d'après A. von Bamberg, ne supposent pas encore, au xxe siècle, l'ellipse de μέρος devant le génitif partitif et d'ὀσμήν dans ὄζειν μύρων ? Si l'on passe de cet ouvrage élémentaire, où la plupart de nos étudiants et futurs maîtres puisent leur connaissance du grec, à un livre scientifique comme la syntaxe comparée de M. Delbrück, on ne trouve pas, sans doute, des survivances aussi naïves de la scolastique antique et médiévale ; mais un chapitre est consacré à l'ellipse ; la notion du « supprimé » et du « sous-entendu » y règne ; on nous propose de « suppléer » et de « compléter », « ergänzen ». Tout ce qui, dans le langage, est inexprimé est réintroduit pour la beauté des ordonnances symétriques et

1. *Revue*, 1897, t. I, p. 284.

pour la satisfaction des logiciens. Aussi M. Golling eût-il dû mentionner et mettre en belle place le mémoire de Godefroy Hermann, *De ellipsi et pleonasmo in graeca lingua* (1808), dont la portée dépassait singulièrement le cadre du grec et qui complétait les observations ajoutées par le même philologue à son édition de Viger. Hermann, encore trop souvent logicien et philosophe, travaillait contre ses propres tendances. En revanche, quelles que soient la puissance et la cohérence de la *Minerua* de Sanchez, l'admiration que témoigne M. Golling me paraît bien exagérée. Il reconnaît que l'étude de l'ellipse forme un tiers de l'ouvrage. Au fond, l'esprit de la scolastique, plus ancien que le moyen âge, inspire encore la *Minerua*, comme il inspire les œuvres théologiques des confrères de Sanchez, d'un Suarez ou d'un Vasquez.

Après l'introduction historique, MM. G. et Landgraf donnent une liste des travaux d'ensemble sur la syntaxe de chaque écrivain. Cette liste ne rend pas inutile la bibliographie, beaucoup plus large, de la syntaxe latine donnée par M. Schmalz (Stolz et Schmalz, *Lateinische Grammatik*, 2e éd., 1900, p. 202-213). P. 259, le titre de l'ouvrage de M. Pirson est : *La langue des inscriptions latines de la Gaule.*

La deuxième partie du volume est due à M. Blase. Il y a introduit quelques-unes de ses théories sur les modes et les temps, déjà connues par ses ouvrages sur le plus-que-parfait et sur l'irréel. Ce n'est pas le lieu de les discuter à fond. Mais avant tout, il faut reconnaître le mérite de l'exécution. L'exposé des doctrines est parfaitement clair. Les divisions sont nettes et facilitent les recherches. Les exemples cités sont nombreux, bien choisis, toujours classés par genres ou par époques. Une bibliographie de chaque question rajeunit le *Grundriss* de Hübner, auquel M. B. renvoie pour les publications anciennes. On peut être en désaccord avec l'auteur sur tel ou tel détail; la clarté et la précision font de cette partie du livre un manuel indispensable et toujours prêt.

Voici quelques notes marginales.

P. 110, il aurait fallu mettre à part ou éliminer complètement de la série B des exemples du présent pour le futur, ceux du type *uolo, licet, flagitiumst*, où le présent de l'indicatif représente autre chose (Riemann, *Syntaxe*, § 158). — P. 116 : quand on emploie le futur de l'indicatif au lieu de l'impératif, c'est qu'on a une raison. M. B. a donc tort de nier qu'il y a une nuance, bien que cette nuance soit souvent assez faible. Il cite des phrases où les deux modes sont mélangés. Elles ne prouvent pas qu'ils sont de sens identique. C'est méconnaître la souplesse de la pensée que de niveler dans la confusion ce que le sujet parlant a senti différent. Les origines lointaines du futur latin ne jouent là aucun rôle, pas plus qu'en français ni, je pense, en allemand (*non impune feres*, « tu ne l'emporteras pas en paradis »). Il faudrait citer et ranger à part les formules interroga-

tives : « Nemon oleum *feret* ocius? » (Hor., *Sat.*, II, vii, 34). De plus, dans cette liste, Tér., *Andr.*, 205, est discutable : « Ne temere facias : neque tu haud dices tibi non praedictum : caue » ; *neque tu... praedictum* est une réflexion placée comme entre parenthèses. — P. 127, dans Virg., *En.*, IV, 625, rétablir l'ordre : « aliquis *nostris ex ossibus* ultor ». — P. 133, on pourrait montrer avec plus de netteté comment *ita* et *sic* sont devenus des particules introduisant un souhait. Elles ont d'abord servi à justifier le vœu par une raison ; Cic., *Dei*, 21 : « Di te perduint...: *ita*... amens es » ; Plaute, *Mén.*, 596. On a alors établi une comparaison en forme avec *ita... ut...*, et cette comparaison, à nouveau disloquée par l'asyndète, a pu être abrégée : *Sic* te diua potens Cypri *regat!* » voy. Riemann, *Syntaxe*, 4e éd., p. 268, note. — P. 138, l'exemple de Plaute, *As.*, 854, n'est pas un exemple de *neque* pour *neu*, car on a *neque diuini neque humani* ; il faut le classer dans la série des exemples où *ne* est remplacé par *non* ou un de ses équivalents (il faudrait régulièrement : *Ne aut diuini aut humani*). Même cas dans Sén., *De ira*, III, 7, 2, *nec paruae nec audaces*. Quant à Salluste, *Jug.*, 85, 45, *capessite neque ceperit*, il présente un emploi de *neque* conforme aux habitudes de Cicéron, le premier ordre étant positif. D'ailleurs, le plan suivi, pp. 138 et 139, n'est pas clair, et M. B. paraît avoir mêlé les espèces. — P. 140, dans *modo ut sciam* (Plaute, *Persa*, 575), *sciam* n'est pas un potentiel. Voy. O. Seyffert, dans la *Berliner phil. Woch.*, 1898, 1399. J'en dirai autant du subjonctif après *forsitan*, bien que ce subjonctif (de l'interrogation indirecte) soit tout différent de celui qu'on a dans *sciam* (optatif). Le subjonctif après *forsitan* rentre dans la syntaxe de la subordination. — P. 149, § 22, il faudrait renvoyer au § 63. — P. 151 suiv. Le chapitre consacré au parfait de l'indicatif n'est ni complet ni clair. M. B. s'embarrasse dans des distinctions aussi contestables que celles du sens de l'aoriste et du parfait, et laisse dans l'incertitude des faits aussi précis que l'emploi de *fuit* dans la narration (« il était »). — P. 198, l. 2 à partir du bas, lire : *Mét.*, XII, 450 (non 455). Il y a encore ici un mélange d'exemples, différents. Celui des *Métamorpohses*, *Nec tu credideris*, est en tête d'un développement, tandis que dans le suivant, *Am.*, II, 2, 25, on a *nec .. nec...* — P. 246, la formule électorale de Pompéi doit être lue *o(ro) u(os) f(aciatis)*, non *f(acite)*. On lit *faciatis*, non abrégé, *C. I. L.*, IV, 456, 618. Quand il y a *facite*, cet impératif est rajouté à la fin de la phrase, pour insister, alors que la formule complète a déjà été employée ; ainsi, 336 : « Sallustium Capitonem aed(ilem) *o. u. f.*, caupones *facite* » ; de même, 189, 609, 1147. — P. 258, § 63, il eût fallu renvoyer aux §§ 22 et 48. M. B. a d'ailleurs eu tort de disjoindre des faits de même nature. Ce défaut de plan ne lui a pas permis de classer clairement les faits, d'une part l'usage habituel des écrivains classiques dans l'emploi de *possum*, *debeo*, etc., là où le français se

sert du conditionnel, d'autre part la double série des irrégularités dans le choix du temps (*potueram* pour *poteram*, etc.), et dans le choix du mode (*possim* pour *possum*). La remarque de la p. 260, emploi de la 2ᵉ personne du subjonctif au sens de « on », n'est pas à sa place. M. B. a raison de classer ici (p. 264) *numquam putaui* (Cic., *Cat.*, IV, 6). Il faut donc faire rentrer dans cette catégorie *non putaram* et *malueram* égarés p. 216. — P. 259, l. 9, lire : *Müssens*, non *Wissens*. — P. 289 suiv., la question du moyen est écourtée, à peine traitée. En revanche, M. Blase donne un supplément utile aux listes de déponents établies par M. Wagener, dans la troisième édition de Neue. On peut cependant se demander si c'était sa place dans une syntaxe.

Nous espérons qu'un jour un nouveau fascicule nous apportera l'index de cette partie. Nous n'avons jusqu'ici qu'une table des matières, d'ailleurs très détaillée.

Paul Lejay.

Nouum Testamentum graece et latine. Vtrumque textum cum apperatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto imprimendum curauit Eberhard Nestle. Stuttgart, Priviligierte Württembergische Bibelanstalt, 1906, xxx-655-657 pp. et V cartes. In-16. Relié toile ; prix : 3 Mk.

Nouum Testamentum. Textum Vaticanum cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto imprimendum curauit Eberhard Nestle. Stuttgart, même éditeur, 1906, xx-657 pp. et V cartes. In-16. Relié chagrin plein, papier indien ; prix : 3 Mk. 50.

M. Nestle a déjà publié un *Nouveau Testament* grec, et un autre, grec-allemand. Ces deux livres, exécutés avec un soin particulièrement minutieux, ont eu le plus grand succès. On avait cependant été un peu étonné, dans les milieux compétents, de le voir citer en note constamment les éditions de Westcott et Hort et de Tischendorf et le *Resultant text* de Weymouth, mais de ne trouver qu'exceptionnellement les variantes des manuscrits, après tout unique source du texte, avec et avant la tradition indirecte. M. N. s'est rendu aux observations qui lui ont été faites et a donné plus de développement à la série de notes, qui forme l'apparat critique de cette édition manuelle. Il a ajouté aux éditions de Tischendorf et de Westcott et Hort celle de M. B. Weiss.

Une autre nouveauté de cette édition est le texte latin. C'est la première fois qu'une librairie biblique protestante publie la Vulgate. Ce fait prouve une appréciation plus juste des formes variées qu'ont prises la foi et le sentiment religieux dans les églises chrétiennes. Il prouve aussi que l'on commence à considérer la Vulgate et ses éditions officielles comme des documents de l'histoire plutôt que comme des matières de controverse. Le texte publié par M. N. est le texte officiel de 1592. Mais il y a joint la collation de la Sixtine de 1590 et de l'édition Wordworth et White. Comme cette dernière publication n'est pas

terminée, pour la deuxième partie, Épitres et Apocalypse, M. N. nous donne la collation des éditions de Lachmann (1850) et de Tischendorf (1854), des mss. *Amiatinus* (commencement du VIIIe siècle, d'après Tischendorf et Tregelles) et *Fuldensis* (milieu du VIe siècle, d'après Lachmann et Ranke). On trouvera, en outre, les concordances établies par saint Jérôme d'après Eusèbe et la lettre aux Laodicéens. On pourrait peut-être demander à M. N. d'ajouter, sinon les prologues hiéronymiens (il a reproduit l'*Epistula ad Damasum*), au moins la bulle liminaire de Sixte V et la préface de l'édition clémentine écrite par Bellarmin. Ce sont des documents et ils ne manquent pas de saveur (voy., en dernier lieu, Turmel, *La Bible de Sixte V et Bellarmin*, dans la *Revue du clergé français*, 15 février 1905, p. 431 suiv.).

M. Nestle a rendu aux études bibliques et à l'histoire religieuse un nouveau service dont nous devons lui être profondément reconnaissants. Ces deux volumes serviront la cause de la science : chez les protestants, dont l'histoire des versions pourra contribuer à diminuer l'absolutisme biblique; chez les catholiques, qui ont des éditions grecques-latines ou trop chères ou déplorablement incorrectes (la plus répandue omet quatre mots dans un verset, Luc, VI, 22), et qui, eux aussi, ont besoin de savoir qu'un texte officiel n'est pas toujours un texte infaillible.

Paul Lejay.

Notice sur les manuscrits du « Liber floridus » de Lambert, chanoine de Saint-Omer, par Léopold Delisle (*Notices et Extraits des manuscrits*, XXXVIII, 577-791). Paris, Klincksieck. 1906; 215 pp. in-4°. Prix : 8 fr. 60.

En 1120, Lambert, chanoine de Saint-Omer, achevait une compilation bizarre. Elle était formée d'extraits, souvent fort courts, et accompagnée d'illustrations. Le ms. original, conservé longtemps au monastère de Saint-Bavon de Gand, où il était dès la fin du XIIIe siècle, a passé à la Bibliothèque de l'Université de Gand; c'est le ms. 92. Certaines parties sont palimpsestes. Il a des lacunes. Mais la compilation eut un certain succès. M. Delisle en a retrouvé neuf copies, qui permettent de rétablir le contenu des feuillets perdus par le ms. original. Ces copies sont : 1° B. N. lat. 8865, provenant de la chartreuse de Montdieu (diocèse de Reims), XIIIe s.; 2° Leyde, Voss., F. 31, fin du XIIIe s., qui a appartenu à Alex. Petau ; 3° Wolfenbüttel, Gud. 1, seconde moitié du XIIe s. ; 4° Gênes, bibliothèque du marquis Durazzo, XIVe s. ; 5° Chantilly, Musée Condé 1596, milieu du XVe s., provient de Saint-Pierre-de-Gand; 6° La Haye, Y 392, daté de 1460 ; 7° La Haye, Y 407, daté de 1512 ; traduction française ; 8° B. N. lat. 9675, daté de 1429 ; 9° Douai, 796, milieu du XVe siècle.

Tous les manuscrits dérivés ont reçu des additions étrangères. Mais ils gardent leur valeur parce qu'ils permettent de combler les lacunes de l'original et de suivre les développements de l'illustration.

Ainsi le ms. 8865 de Paris et celui de Leyde sont seuls à nous offrir une reproduction du plan de Jérusalem et de la figure du Saint-Sépulcre que Lambert avait fait entrer dans sa copie de l'abrégé de Foucher de Chartres. Le ms. de Leyde, outre certains morceaux du texte, nous a transmis bien intactes beaucoup de notes marginales ajoutées par Lambert. Le ms. de Gand a perdu les peintures relatives à l'*Apocalypse*; nous en avons l'équivalent dans le ms. de Chantilly, dont quinze pages sont couvertes de scènes tirées des seize premiers chapitres de l'*Apocalypse*.

Le rapport de ces manuscrits est assez étroit. Une copie du *Liber floridus* a servi au copiste du ms. de Leyde pour une revision de son travail. Cette copie est l'ancêtre des mss. Durazzo, de Wolfenbüttel, de Chantilly et La Haye. A ce groupe se rattache la traduction française, faite servilement sur le texte du ms. de La Haye. Un autre groupe est formé par les mss. 9675 de Paris et 796 de Douai. Il est caractérisé par de nombreuses additions aux annales de Saint-Omer, relatives, pour la plupart, à l'histoire ecclésiastique de la Belgique et du Nord de la France. M. D. croit que ces additions ont dû être rédigées à Gand, peut-être dans la collégiale de Sainte-Pharaïlde.

Les notes de Lambert concernaient la concordance des évangiles, la géographie, l'astronomie, les nombres, la médecine populaire, l'histoire générale et locale, l'exégèse. Des listes de papes, d'évêques et de princes, des généalogies, des figures astronomiques, des cartes géographiques s'y rencontrent pêle-mêle avec des extraits de lapidaires et de bestiaires, des renseignements de droit, des listes de plantes, l'image du labyrinthe. Dans cette compilation, on trouve la curiosité précise et sèche que la fin de l'antiquité a léguée au moyen âge et dont les *Origines* d'Isidore, citées d'ailleurs par Lambert, sont un monument caractéristique. La plus grande partie des notes d'histoire et la chronique de Saint-Omer ont été publiées. Mais on n'a pas toujours suivi l'original. C'est la première fois que l'on voit clair dans les relations des manuscrits. M. D. a eu le mérite de les préciser, de faire connaître les différentes copies, de déterminer l'original et sa date, de séparer l'auteur de nombreux homonymes avec lesquels on l'avait confondu.

L'objet principal du mémoire de M. D. est une table détaillée du recueil, avec référence à tous les manuscrits connus. On obtient 372 numéros. Quelques-uns de ces morceaux sont des additions, que M. D. a signalées comme telles.

En appendice, il publie le prologue; des passages des *Gesta romanorum pontificum*, pour établir la différence du texte de Lambert avec le ms. 2021 de Cambridge; les rubriques des *Gesta Francorum Ierusalem expugnantium* de Foucher de Chartres; *Imperatores*, liste de Charlemagne à Henri V; *Nomina regum francorum* (deux listes); *Francorum regum genealogia*; *Francorum regum genealogia et his-*

toria; genealogia comitum Normannorum; De sancto Audomaro; Morinorum episcopi, deux listes tirées des manuscrits de Selincourt (écrit vers 1140; nouv. acq. lat. 706) et de Saint-Bertin (XIVe siècle.; Saint-Omer, 710; la liste du *Liber floridus* a été publiée, *Mon. Germ. Script.*, XIII, 389); *Arbores et herbae* : liste de 486 noms de plantes.

Ce volume est intéressant pour l'histoire générale. Il montre ce qui a subsisté de la culture antique, le choix fait par le moyen âge, ce qu'il y a ajouté. Un recueil comme celui-ci nous renseigne mieux sur les préoccupations intellectuelles d'une époque que toutes les histoires de la civilisation. La grande difficulté d'une étude détaillée est d'assigner leur origine à tous ces fragments. M. D. a surtout concentré son attention sur les renseignements souvent précieux qu'ils apportent à l'histoire du moyen âge. Il serait à désirer que les dessins et les peintures fussent l'objet d'une enquête par un savant versé à la fois dans l'histoire de l'art et dans celle de l'enseignement au moyen âge, M. Dorez, par exemple [1]. Un certain nombre de pièces pourront aussi recevoir le nom de leur auteur, ou leur attribution par Lambert à Bède, Augustin, Isidore, Grégoire le Grand, devra être vérifiée par une identification précise.

Je ne crois mieux témoigner notre reconnaissance à l'auteur qu'en ajoutant deux ou trois observations sur des points particuliers.

No 89. Les *Dicta septem sapientum* sont la première partie d'un poème souvent édité et attribué à tort par les modernes à Ausone; voy. Baehrens, *Poetae latini minores*, III, p. 159. Lambert attribue un vers à chacun des sept sages. Dans le poème complet, ces sept vers sont rapportés à Bias de Priène et le tout est formé de sept morceaux de sept vers chacun. L'abréviation du *Liber floridus* se retrouve dans un manuscrit étudié par Wattenbach, *Neues Archiv*, t. II, p. 401, voy. p. 403. — No 109. Texte très intéressant, surtout étant donné sa date, sur les chiffres « arabes », *De figuris caracterum*. Ils sont figurés de 9 à 1, c'est-à-dire d'après une écriture qui allait de droite à gauche, comme dans l'addition espagnole à Isidore (*Neues Archiv*, VIII [1882], 357) et encore dans le *Liber abaci* de Léonard de Pise. Noter que le zéro manque, ce qui était à peu près attendu. Le dernier signe est X, le chiffre romain. Ici, l'écriture occidentale reprend ses droits et X est placé à la fin (pour nous) de la ligne, à côté de 1. Lignes 5 et 10, Lambert a commis une faute et écrit *municie, munitie* au lieu de *minutiae;* de même, ligne 5, il aurait dû écrire *minuantur* au lieu de *muniantur*. Les *minutiae* s'opposent aux *numeri integri*,

1. Je pense à sa belle publication : *La canzone delle virtù e delle scienze di Bartolomeo di Bartoli da Bologna;* testo inedito del secolo XIV tratto dal ms. originale del Museo Condé ed illustrato a cura di Leone Dorez (Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, MDCCCC IIII; 152 pp. dont 15 pl. et 3 vignettes). Le sujet est fort différent. Mais l'auteur y montre une réunion de connaissances qui semble le rendre apte à conduire un travail analogue sur les miniatures du *Liber floridus*.

les nombres entiers. — N° 146, *Ex concilio Laodiciae, cap. LX, De libris recipiendis. Non oportet ab idiotis...* Décret fameux qui forme le canon 60 de ce qu'on appelle le concile de Laodicée. Le texte provient d'une collection canonique. — N° 147. *De VIIII praefationibus.* Fragment d'une lettre de Pélage II sur les préfaces de la messe, qui doit avoir la même origine. Voy. Migne, *P. L.*, t. LXXII, 759 A.

Paul Lejay.

Karl Vossler. **Die göttliche Komödie.** Entwicklungsgeschichte und Erklärung. I Band, I Teil : Religiöse und philosophische Entwicklungsgeschichte. — Heidelberg, C. Winter, 1907; in-8°, xi-265 pages.

Notre époque est apparemment propice aux grandes études d'ensemble sur la divine Comédie. Tandis que M. F. Flamini achève le troisième volume de sa pénétrante interprétation du poème (*I significati reconditi della D. C. e il suo fine supremo;* I, 1903 ; II, 1904), M. K. Vossler entreprend, sur un plan tout différent, une œuvre historique et critique pour le moins aussi vaste. Elle comprendra quatre volumes — ou plus exactement demi-volumes — semblables à celui que nous annonçons aujourd'hui. Le plan en est tracé d'avance avec une remarquable netteté; il comporte deux grandes divisions : d'une part l'histoire du développement intellectuel et psychologique quiaboutit à la formation de la personnalité de Dante, de l'autre l'étude de l'œuvre considérée comme création artistique. La première partie elle-même se subdivise ainsi : histoire des idées religieuses et philosophiques (c'est le volume que nous avons sous les yeux), et histoire des idées morales, politiques et littéraires. Cette vaste entreprise sera conduite avec une ampleur et une sûreté d'information dont le premier volume est un témoignage éclatant. M. Vossler a le grand talent — et ses publications antérieures, notamment sur les antécédents du *Dolce stil nuovo*, en font foi — de se mouvoir à l'aise au milieu de l'histoire des idées au moyen âge. Rien de plus complexe et de plus aride que cette étude ; nous n'irons pas jusqu'à dire que M. V. la rende toujours attrayante, du moins la débrouille-t-il avec une remarquable clarté : l'usage des divisions et des subdivisions, indiquées à la table et reproduites dans le corps des chapitres, ne permet pas un instant à l'esprit de s'égarer. Combien de savants ouvrages allemands qu'il nous souvient d'avoir étudiés, non sans impatience, auraient gagné à être ainsi « aérés » par une ingénieuse disposition des matières! Mais on entend bien qu'il ne s'agit pas d'une disposition purement extérieure ; c'est la pensée de l'auteur qui organise ainsi et différencie heureusement les résultats de son travail.

Le livre s'adressant au public allemand, M. V. l'a fait précéder, en guise d'introduction, d'un très suggestif parallèle entre la Divine Comédie et le Faust de Gœthe ; il y développe ce point de vue, certainement juste, que les Allemands exercés à interpréter l'art et la

pensée de Gœthe, à en pénétrer tous les dessous, à en explorer les origines, à en apprécier la portée, possèdent une initiation qui manque à d'autres peuples pour aborder l'étude de la Divine Comédie. Nous ne nous sentons pas le courage de réclamer pour la France : notre public, très sensible à la beauté de certains épisodes, toujours les mêmes, paraît peu capable de s'intéresser à la savante conception de l'œuvre, considérée dans son unité idéale. C'est pourquoi sans doute l'Italie et l'Allemagne sont actuellement les deux seuls pays où puissent être publiées des œuvres d'exégèse dantesque comme celles de M. Flamini et de M. Vossler.

Henri HAUVETTE.

Henri SÉE, **Les classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution.** Paris, Giard et Brière, 1906. XXI et 544 pages, gr. in-8°. Prix : 10 francs.

M. Henri Sée, qui s'est fait une spécialité de l'histoire des classes rurales[1], réunit aujourd'hui en volume une série d'études très documentées, très précises et très neuves sur la condition des paysans, l'organisation de la propriété foncière, le régime seigneurial, les divers modes de location des terres, la fiscalité royale, l'exploitation agricole, la vie matérielle et morale des habitants des campagnes d'une de nos provinces qui a gardé jusqu'en 1789 une physionomie des plus originales.

Le plan de l'ouvrage n'est peut-être pas irréprochable. Il semble que les classes rurales auraient dû être campées au premier plan et que le tableau de leur vie matérielle et morale eût dû précéder et non suivre l'étude de leur condition juridique. Le lecteur eût ainsi passé insensiblement du concret à l'abstrait, de l'effet à la cause, au lieu qu'il éprouve quelque peine à se retrouver de prime abord parmi la foule des termes du droit féodal qui ne sont définis que plus loin. Par suite de l'ordre extérieur adopté, la distribution des matières est quelque peu flottante et arbitraire. Le chapitre XI, d'ailleurs si curieux, de la IIIe partie sur les devoirs des nouveaux mariés, la quintaine, le droit de soule, aurait eu sa place naturelle dans la première partie consacrée à la condition personnelle des paysans, puisque la plupart de ces usages sont des vestiges de servitude personnelle. De même, le chapitre II de la IVe partie sur le domaine congéable aurait tout aussi bien trouvé sa place dans la description du régime seigneurial (IIIe partie), puisque le domaine congéable est probablement d'origine servile et que les domaniers sont astreints à la plupart des obligations des tenanciers. Il semble enfin que l'exposition eût été plus serrée et mieux enchaînée si elle avait eu pour point de départ et pour guide une classification rationnelle des aveux et des baux.

1. Cf. ses précédents ouvrages. *Étude sur les classes rurales en Bretagne au Moyen Age*, 1896. *Les classes rurales et le régime domanial en France au Moyen âge*, 1901.

L'aveu et le bail précisant les conditions de la tenure, la classification des aveux et des baux aurait donné immédiatement la classification des tenures et la connaissance complète du régime de la terre, noble ou roturière (car les vassaux sont tenus de rendre aveu à leur suzerain comme les roturiers à leur seigneur).

L'ordre suivi par M. S., un ordre méthodique et extérieur, lui a sans doute été imposé par les documents sur lesquels il travaillait. Sur le XVIe et le XVIIe siècle, ses sources n'étaient pas assez abondantes pour lui permettre de tracer une esquisse un peu précise de l'évolution du régime féodal et de la vie agricole. Il n'a pu essayer de déterminer des périodes et des courants que pour le XVIIIe siècle et son livre est avant tout un tableau de la Bretagne à la veille de la Révolution.

S'il est peu de provinces qui ait conservé plus jalousement ses vieilles « libertés », il en est peu aussi qui ait été plus misérable. Le paysan y a été libre plus tôt qu'ailleurs, les derniers serfs, les mottiers ont disparu dès la fin du XVe siècle, mais à quoi sert la liberté sans la propriété? Or le paysan breton ne possède qu'une très petite partie du sol, des parcelles nombreuses, mais infimes et encore il ne les possède pas en toute propriété mais comme tenancier. Le reste appartient aux nobles qui fourmillent, à l'Église, aux bourgeois. Dans la Basse-Bretagne domine le domaine congéable [1]. Le domanier n'a que la propriété des édifices et des « superfices » (haies, fossés). Il peut être congédié d'un moment à l'autre par le seigneur simplement tenu dans ce cas au remboursement des droits réparatoires. Dans le comté de Nantes, planté de vignes, règne la tenure en comptant. Le vigneron n'est propriétaire que du cep de vigne. S'il cesse de le cultiver pendant une année, il est dépossédé. Dans la Haute-Bretagne, le paysan est un tenancier héréditaire. S'il paie au seigneur des rentes en argent, assez légères parce qu'invariables, il lui doit aussi des rentes en nature très lourdes (terrage à la 6e ou même à la 3e gerbe dans certains cas), il continue d'être astreint aux banalités, corvées, péages, droits de foire et marchés, de chasse, de pêche, de colombier, aux dîmes, plus lourdes encore que les rentes seigneuriales. En cas de mutation, il paie les lods et ventes qui sont en général du 1/8 du prix de vente. Enfin il est complètement dans la main de son seigneur, parce que tout seigneur breton a conservé le droit de justice. Nulle part en France, il n'y a autant de justices seigneuriales, 2 en moyenne par paroisse. Elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et se hiérarchisent selon 7 degrés de juridiction. Leur compétence très étendue retient les neuf dixièmes des affaires. Autour d'elles s'agite une nuée de procureurs, sénéchaux, sergents, officiers de toute sorte qui ne reçoivent pas de gages du seigneur qui leur a vendu leur office et

1. M. S. ne paraît pas connaître la brochure que Lequinio fit paraître en 1790 sur le domaine congéable.

vivent aux dépens des tenanciers qu'ils mettent en coupe réglée. Ce sont leurs exactions qui rendent le régime féodal si dur.

Les seigneurs résident d'ordinaire dans leur manoir, beaucoup ont du mal à vivre, mais peu nombreux sont ceux qui « tiennent en mains » leur domaine propre, leur réserve. La plupart l'afferment à des régisseurs qui se montrent généralement sans pitié pour les paysans.

Aux redevances féodales se superposent les impôts royaux, tous les jours plus nombreux et plus écrasants. Le centième denier sur les successions, le nouvel acquêt s'ajoutent aux lods et ventes. Les fouages s'élèvent sans cesse et n'atteignent ni les nobles, ni leurs métayers, ni les bourgeois des villes. La capitation, les vingtièmes, les droits d'enregistrement et de franc-fief s'aggravent d'année en année. La corvée, la milice sont des charges nouvelles dont sont exempts tous ceux qui ont quelque aisance.

La plupart des paysans ne pouvant vivre de leur tenure trop exiguë sont obligés de se faire métayers ou fermiers. Beaucoup grossissent le prolétariat agricole des journaliers qui forme le 1/4 ou le 1/3 de l'ensemble de la population.

Les mendiants et les indigents augmentent en nombre à la fin du siècle avec l'aggravation du régime seigneurial. En 25 ans, les fermages ainsi que les rentes des domaines congéables subissent une hausse formidable (du tiers et du double à partir de 1774), hors de toute proportion avec la hausse de la viande et du blé. Les seigneurs et les riches bourgeois s'emparent des communaux, les partagent par des conventions de triage, ou les transforment en fiefs par les afféagements. Les paysans pauvres sont ainsi dépossédés de leurs anciens droits d'usage. Aux dîmes accaparées par les gros décimateurs ou inféodées à des laïques, se surajoutent les droits paroissiaux, destinés à fournir au culte les ressources que les dîmes devraient lui fournir normalement (prémisses, casuel, etc.). Les seigneurs reconstituent leurs terriers comme dans le reste de la France. La réaction féodale est cependant moins forte en Bretagne qu'ailleurs, parce que les privilégiés n'y ont jamais laissé périmer leur puissance. Les « libertés » laissées à la province ne servent qu'aux privilégiés. Le Parlement, dont les membres sont seigneurs justiciers, favorise l'extension des justices seigneuriales. Les États, où les paysans ne sont pas représentés, refusent de transformer la corvée en une taxe pécuniaire qui retomberait sur toutes les classes.

L'égoïsme et l'oppression des classes possédantes a réduit la Bretagne à la misère, à une misère qui rend impossible toute amélioration de l'exploitation agricole. Les terres incultes occupent les 2/3 de la surface. Tous les 20 ans, on écobue un coin de la lande. Partout règne le système des jachères. Faute d'attelage (on attelle les vaches), les labours sont peu profonds. Faute de bétail, l'engrais manque et les rendements sont faibles. Le froment est une céréale de luxe. On ne

cultive guère que le seigle et le sarrazin. La pomme de terre est encore presque inconnue en 1789. Seuls, les riches propriétaires, groupés en une société d'agriculture, peuvent profiter des progrès de la science agricole. La masse croupit dans la routine. Certains tenanciers ne possèdent même pas leur charrue et sont réduits à louer un attelage pour les semailles. Les paysans mourraient de faim s'ils ne tissaient la toile à domicile pendant l'hiver [1].

Ce résumé très bref et très incomplet ne donne qu'une idée imparfaite de la multiplicité et de la complexité des questions élucidées dans cette monographie dont les conclusions dépassent de beaucoup la Bretagne. Tel paragraphe, telle note ont dû coûter à l'auteur de longues et laborieuses recherches [2]. Un pareil livre n'est pas de ceux qu'on feuillette, mais qu'on étudie de près et qu'on médite. La lecture en serait rendue plus facile avec une carte appropriée. Quelques photographies bien choisies, représentant des scènes agricoles de la Bretagne d'aujourd'hui, aideraient aussi à comprendre les scènes analogues du temps passé et seraient en outre une récréation pour les yeux [3].

Albert MATHIEZ.

Pensées de Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets. Édition de Port-Royal, corrigée et complétée d'après les manuscrits originaux avec une introduction et des notes par A. GAZIER. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907. 4 ff. non chiffrés, 607 pp., 5 gravures. In-18.

M. Gazier a voulu publier un Pascal pour le public, et non un Pascal pour les étudiants. Il estime que l'édition de Port-Royal répond, de toutes, le mieux à cette fin. Il en reproduit les titres et la suite, mais non le texte qui est celui du manuscrit. Il place à la fin de chaque division ou titre, les pensées qui s'y rattachent et n'ont pas été publiées par les premiers éditeurs. On a donc le nouveau texte des *Pensées*, tel qu'il est sorti des mains des savants modernes, depuis Cousin jusqu'à M. Brunschvicg, dans le vieux cadre du XVIIe siècle.

Cependant, M. Gazier est érudit, philologue, historien ; il possède des documents précieux ; personne, mieux que lui, ne connaît Port-Royal. Aussi fait-il précéder cette édition d'une savante notice sur l'histoire littéraire des *Pensées*. Le texte de la *Vie de M. Pascal* par Mme Périer est le texte correct, établi par M. G. d'après une bonne copie. Celui des *Pensées* a été revu minutieusement sur l'original et sur les deux copies de la Bibliothèque nationale ; une table de concor-

---

1. M. S. ne nous dit pas s'il y en a dans le nombre qui demandent à la pêche des ressources supplémentaires. Cette étude des rapports de la pêche et de l'agriculture est une des rares lacunes de son livre.

2. On voit (p. 171), d'après le rentier du chapitre de Saint-Brieuc, que les édits du roi augmentant la portion congrue des curés et vicaires, ne furent pas appliqués en Bretagne. Tel recteur ne recevait que 100 livres par an.

3. Certaines statistiques de la répartition de la propriété noble, bourgeoise et paysanne, établies d'après les rôles des vingtièmes, ne sont pas datées (cf. p. 65,67).

dance donne la page des trois manuscrits pour chaque pensée. La lettre de Pascal sur la mort de son père, publiée par Victor Cousin sur deux anciennes copies, est ici collationnée sur une troisième, faite aux environs de 1810 d'après l'autographe, alors tombé dans les mains d'un avocat, M. Meunier, demeurant dans l'île Saint-Louis. Cette copie est très soignée et achève de mettre en lumière « comment MM. de Port-Royal croyaient pouvoir et devoir publier les œuvres de leur illustre ami ». Le texte de la prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies a été amélioré d'après une excellente copie du xviie siècle. L'entretien avec M. de Saci a été revu soigneusement sur l'édition de Cologne des *Mémoires* de Fontaine. Bien entendu M. G. a reproduit fidèlement la préface de Port-Royal, les approbations et le privilège ; ces documents ne sont pas dépourvus d'intérêt.

Le texte est sobrement annoté et donne ce qui est indispensable à son intelligence. Une partie des notes a pour objet aussi l'établissement du texte, les variantes des sources, les corrections introduites par Port-Royal.

Au titre, est reproduit le cachet de Pascal avec la devise : *Scio cui credidi*. Les gravures hors texte sont le portrait de Pascal par Quesnel, gravé par Edelinck (frontispice) ; celui de Mme Périer, conservé à l'hôpital de Clermont-Ferrand, reproduit en 1904 dans une revue de province ; le masque mortuaire de Pascal, dont l'original appartient à M. G. ; le fac-similé de la première page de l'édition de Port-Royal, avec la vignette et l'exergue : *Pendent opera interrupta* ; enfin une page du manuscrit des *Pensées*.

Le but de M. Gazier paraît atteint. Son édition est un livre de lecture, d'accès facile, où l'on se retrouve. Ce qu'il n'a pu s'empêcher d'y mettre de neuf le rend cependant indispensable aux études des « pascalisants ».

A.

John Locke. **Ses théories politiques et leur influence en Angleterre.** Thèse pour le doctorat par Ch. Bastide, professeur au lycée de Beauvais, 1 vol. in-8° (357). Leroux éd. 1906.

« Notre sujet, écrit M. Bastide, ne comprend en aucune façon la philosophie générale de Locke. C'est l'apologiste de la Révolution de 1688, c'est l'apôtre de la tolérance qui nous intéresse ici, et non l'auteur de l'*Essai sur l'entendement*. » Ainsi délimité par avance, l'auteur a traité son sujet d'une façon intéressante et qui prouve une profonde connaissance, un contact intime, de l'Angleterre politique, religieuse et philosophique du xviiie siècle. M. B. met bien en relief l'influence de la vie de Locke, de ses relations, de ses voyages, de ses fonctions sur le caractère général d'*expediency*, ou d'opportunisme, de ses théories politiques, par où il a déposé un germe fécond dans le champ des études sociologiques. L'auteur a extrait des notes de voyage de Locke

en France quelques lignes, saisissantes dans leur sèche précision, sur la misère des paysans. Un de ceux-ci, des environs de Bordeaux, gagne 7 sous par jour, sa femme 3, ils ont trois enfants. Leur chaumière, une chambre sans fenêtre avec les tuiles du toit pour plafond, leur coûte 12 écus, la taille leur prend 4 livres. Le fisc a saisi leur vaisselle. Ils mangent du pain d'orge. Quand leur salaire leur permet un repas plus copieux, ils festoient avec les entrailles de quelque bête. « La condition de ces paysans est très florissante si on les compare à ceux de la Saintonge. » — Voilà un La Bruyère à esprit exact et qui confirme l'autre.

Après une étude détaillée de la vie de Locke, de ses ouvrages politiques, de ses idées religieuses, l'auteur examine l'influence de libéralisme qu'il a exercée — surtout après sa mort — sur les publicistes anglais et sur les opinions anglaises jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Je regrette qu'il n'ait pas fait la même étude pour la France, notamment pour Montesquieu et Rousseau qui directement ou indirectement ont pris à l'auteur du *Gouvernement civil* sans comprendre toutefois son caractère essentiel [1] et comme son tempérament d'anti-dogmatiste [2]. Peut-être M. B. réserve-t-il pour un autre volume une enquête sur le rayonnement de Locke dans les pays autres que l'Angleterre [3]. Il a en tous cas fourni une première étape qui lui fait grand honneur. Peut-être aurait-il pu condenser les chapitres sur l'histoire de l'Église en Angleterre, dont les développements ne paraissent pas toujours se rattacher très nettement à une étude sur l'auteur de la *Lettre sur la Tolérance*, et qui semblent parfois extraits d'une autre étude plus générale.

Eugène D'EICHTHAL.

A Revolutionary Princess, Christina Belgiojoso-Trivulzio 1808-1871, by H. Remsen WHITEHOUSE, 1 vol. in-8°, 318 p. London, T. Fisher Unwin, 1906.

Aucun historien français n'a encore étudié la physionomie si curieuse de la princesse Belgiojoso, et voici qu'après l'écrivain italien, M. Barbiera, un publiciste anglais, M. H. Remsen Whitehouse, consacre un livre à l'héroïne du Risorgimento, et nous fait connaître sa vie intime, sa vie publique et sa vie mondaine. Qu'elle fût en coquetterie avec Cousin ou avec Thiers, M[me] Belgiojoso n'avait qu'un but au monde : reconquérir l'indépendance de Milan et de l'Italie. Si, à Paris, elle créa un salon brillant où elle s'entoura d'un luxe un

1. J'ai indiqué quelques parties du sujet dans mon ouvrage sur la *Souveraineté du peuple*, notamment p. 53 et ch. de la *Séparation des pouvoirs* p. 110, à propos des idées de Montesquieu.

2. « La définition de l'État et de l'Église mise de côté, écrit M. B. dans sa conclusion, la politique de Loctke n'offre aucun caractère dogmatique, p. 573.

3. Il a déjà consacré quelques pages du présent volume à la Hollande, à Jurieu et à Bayle dans leurs rapports avec Locke.

peu tapageur et bizarre, elle voulut avant tout attirer l'attention sur la cause qu'elle défendait. Si elle eut la maladresse apparente de vouloir présider une académie féminine, calquée sur l'Institut, elle n'avait en tête que de faire du bruit autour d'elle, sachant fort bien que ce fol projet n'aboutirait point. Tous les moyens lui furent bons pour s'assurer la victoire. Parmi ces moyens il y en eut d'héroïques : la princesse leva à ses frais un régiment de volontaires napolitains et fit une entrée solennelle à Milan (1848) ; l'année suivante elle fut au siège de Rome et soigna les blessés. Enfin, avant de mourir (1871), elle eut la joie de voir son beau rêve se réaliser.

Cette existence mouvementée de femme intelligente, fine, pleine d'enthousiasmes, revit dans le volume de M. H. R. W. ; la tâche était délicate, mais l'auteur s'est montré gentleman de lettres. Il fait la part des défauts de la princesse, il insiste sur sa nervosité, son impulsivité, son manque d'équilibre, il reconnaît du moins que Mme Belgiojoso fut toujours sincère, presque toujours franche, et digne enfin du rôle admirable qu'elle s'était donné dans le drame du Risorgimento.

M. H. R. W. dit, page 106, que Stendhal était des fameux samedis de la princesse, comment cette assertion peut-elle se justifier quand on lit dans la lettre célèbre de Beyle à Balzac (30 octobre 1840) : « *Je n'ai jamais vu Madame Belgiojoso* ? » Le livre est illustré, d'une façon un peu hétérogène ; n'aurait-on pas pu choisir mieux certains portraits, et en particulier celui de Napoléon III ? Nous recommandons à M. H. R. W. le charmant crayon de la princesse B. par Chassériau, aujourd'hui au Petit Palais des Champs-Élysées. Il serait à sa place dans une prochaine édition de son volume. Enfin M. H. R. W. ferait bien de consulter deux livres dont il ne paraît pas avoir fait usage : les *Mémoires d'outre-tombe* et les *Mémoires* du comte d'Alton-Shée qui, certes, valent bien les confessions d'Arsène Houssaye, un peu trop complaisamment prises au sérieux.

Casimir Stryienski.

— La bibliothèque de lord Amherst sera sans doute prochainement dispersée. C'est ce que semble annoncer le volume que nous avons reçu : *A hand-list of a collection of books and manuscripts belonging to the right hon. lord Amherst of Hacney at Didlington Hall, Norfolk* ; compiled by Seymour de Ricci (Cambridge, printed at the university press, 1906 ; for private circulation ; 434 ff. imprimés au recto). Ce catalogue sommaire comprend les divisions suivantes : impressions xylographiques ; incunables ; anciennes impressions anglaises du commencement du xvie siècle ; bibles anglaises ; bibles en langues diverses ; liturgie ; théologie, principalement histoire de la Réforme et de l'Église d'Angleterre ; Pères de l'Église ; droit et ordres religieux ; sciences et arts ; sciences occultes ; arts, métiers et passe-temps ; botanique, horticulture, agriculture ; grammaire et philologie ; auteurs classiques ; littérature ; géographie, voyages en Terre-Sainte ;

histoire, archéologie et topographie; art héraldique et généalogie; biographie et bibliographie; Imitation de Jésus-Christ; manuscrits orientaux. Trois index : auteurs et matières; livres portant armes ou chiffres royaux; possesseurs antérieurs. Cette bibliothèque est surtout une collection de curiosités bibliographiques. Les livres décrits sont intéressants par leur rareté, leur condition, leur histoire ou leur reliure. Peu de mss. : 71 dont 9 mss. orientaux; la plupart appartiennent au XIVe, XVe et XVIe siècle. On peut trouver chez M. Quaritch la description détaillée d'une centaine de pièces de ce catalogue. — S.

— La célèbre « chante-fable » d'*Aucassin et Nicolette* est depuis longtemps traduite en allemand, en anglais, en danois et en suédois. La voici maintenant à la portée du public italien (*Aucassin e Nicoletta, canta-favola del secolo XII per la prima volta tradotta in italiano da Antonio* Boselli; Parme, Battesti; in-12 de XV-51 p.). M. Boselli a surtout visé dans cette traduction à une littéralité absolue, seule capable de rendre la couleur du texte, et il n'a pas hésité pour y atteindre, à se permettre quelques néologismes ou archaïsmes qui ne sont pas, au reste, de nature à choquer un lecteur cultivé. Il regrettera sans doute lui-même de n'avoir pu utiliser la 6e édition de M. Suchier. Les notes placées à la fin sont surtout de caractère philologique; quelques autres où eussent été expliquées des allusions à des mœurs disparues, eussent été sans doute plus appropriées au grand public. N'eût-il pas été bon aussi que M. B. nous dît les raisons pour lesquelles il persiste à dater l'œuvre du XIIe siècle, sans mentionner même l'opinion de M. Suchier, disposé à la faire descendre jusqu'au commencement du XIIIe ?

— Mr. A. S. Cook est connu par des ouvrages plus proprement philologiques que les quatre conférences de vulgarisation publiées sous le titre commun : « *the higher study of English* » [Houghton, Mifflin et Ce; Boston, New-York et Chicago; 1906; 145 pp. in-16; prix : 5 fr.]. Ces quatre conférences traitent « du domaine de la philologie anglaise », « de l'enseignement de l'anglais », « du rapport des mots avec la littérature », et « de l'orientation de l'étude de l'anglais dans une université ». Au cours de ces leçons, où dominent des études de style et de littérature, nous recueillons des renseignements sur la place et les conditions faites à la philologie anglaise dans les universités américaines, qui, sans nous apprendre rien sur la philologie anglaise, ont un intérêt pédagogique et sociologique. Ce livre contribue à nous expliquer le développement qu'a pris une étude désintéressée chez un peuple essentiellement utilitaire, et se lit avec facilité. — P. D.

— Dans la « Pitt Press Series » de Cambridge (at the university press, 1906) paraît : *Colloquia Latina;* adapted from Erasmus, with notes and vocabulary by G. M. Edwards (XXIV-136 pp. in-18; prix : 1 sh. 6). En tête, une reproduction du portrait du Louvre et une très intéressante biographie; à la fin, des notes d'un caractère élémentaire et sous le titre de « General notes » une sorte de résumé de la syntaxe latine. Le livre est pour les débutants; aussi M. Edwards a-t-il modifié le texte pour le simplifier et l'abréger. — P. L.

— La commission pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française siégeant au Ministère de l'Instruction publique a décidé de publier un bulletin trimestriel qui serait son organe auprès des comités départementaux qui lui sont subordonnés. Le no 1 de ce bulletin paru l'an-dernier reproduit les cinq premières circulaires de la commission, donne la liste des membres composant les comités départementaux et se termine par une chronique concernant l'activité de ces comités et l'état des publications entreprises.

Les nos 2 et 3, qui ne forment qu'un seul fascicule et qui viennent de paraître, renferme une intéressante instruction pour la publication des documents relatifs au commerce des céréales et trois notes très utiles de M. P. Caron; la première est une étude sur la législation et l'administration du commerce des céréales de 1788 à l'an V, la seconde un recueil des principaux textes législatifs sur la même question, la troisième une revue bibliographique des sources de cette histoire aux Archives nationales. La chronique signale l'initiative du Comité de la Sarthe qui a décidé de publier un bulletin à l'imitation de la Commission centrale. Le premier numéro de ce bulletin a publié de M. M. L'Hermitte et Fleury une étude sur les cahiers du baillage de Mamers en 1789. L'exemple du Comité de la Sarthe a été suivi par les comités de Seine-et-Oise et du Calvados. — A. Mz.

— Le premier no du *Bulletin de la bibliothèque* et des *Travaux historiques de la ville de Paris* vient de paraître. La première est un rapport de M. Marcel Poëte, directeur de la Bibliothèque et du Bulletin, sur la réorganisation du service qui lui est confié. La seconde est un catalogue des publications entrées à la bibliothèque durant l'année 1905. Du rapport de M. Poëte je ne retiendrai que l'idée centrale qui consiste dans la création d'une sorte de petite Université consacrée à l'histoire de Paris dans les locaux de l'hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau, déjà trop petits pour conserver les collections. M. P., dont l'activité débordante ne trouve pas à se satisfaire dans sa fonction propre, a été chargé depuis trois ans déjà d'un cours public sur l'histoire de Paris. Il rêve d'agrandir ce cours, d'y joindre une conférence et d'y attirer des élèves qu'il emprunterait à l'École des Hautes Études. Je cite : « Les bourses annuelles (12,000 francs) votées par le Conseil municipal, au bénéfice d'élèves de l'École pratique des Hautes-Études (section des sciences historiques et philologiques) pourraient l'être dorénavant sous réserve de ne servir, pour une part, qu'à des jeunes gens appartenant à la fois à l'École des Hautes Études et de la Conférence d'histoire de Paris (à la conférence de M. Poëte) ». Naturellement il faudrait récompenser ces jeunes boursiers assistant à la conférence. On leur attribuerait des cabinets particuliers en attendant de pouvoir leur confier les publications subventionnées par la ville, actuellement réservées aux compétences âgées et éprouvées. Mais que pensent de ces projets l'École des Hautes-Études et ceux qui ont dirigé jusqu'ici les collections verte et rouge de la ville de Paris ? — A. Mz.

— Le tome III (année 1904) de l'*Internationale Bibliographie der Kunst-Wissenschaft* (Berlin, B. Behr, in-8° de 368 p. Prix : 15 mks.) vient enfin de paraître. Mais il faut tout de suite dire la raison de ce retard, et comment il sera racheté cette année même. La longue maladie de l'auteur de cette intéressante et précieuse bibliographie des Beaux-Arts, M. Arthur L. Jellinek, puis son remplacement par le Dr Fröhlich, de Vienne, en ont été la cause; mais les tomes IV et V, afférant aux années 1905 et 1906, sont déjà annoncés comme devant paraître l'été et l'hiver prochains. On n'a pas oublié comment a été comprise la publication : elle contient l'enregistrement de tous les articles de revue, en même temps que de tous les livres, parus dans le courant de l'année, en toute langue, — disposé suivant un ordre de matières bien conçus (notamment par noms d'artistes et par noms de villes), — avec deux tables générales des auteurs et des matières. Le présent volume ne contient pas moins de 5,490 articles. — H. de C.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 10 Juin — 1907

Mélanges de la faculté orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, tome 1er, Beyrouth; Imprimerie catholique; 1906 grand in-8°, pp. VIII-377 (avec 4 pl.).

La faculté orientale de Beyrouth va publier des *Mélanges*; le volume que nous avons entre les mains inaugure la série qui se poursuivra d'année en année. Le titre est certes bien choisi, car les travaux publiés portent sur les sujets les plus divers et n'ont de commun qu'un vague lien géographique. Le volume débute par un mémoire du P. Lammens, intitulé *Études sur le règne du Calife Omaiyade Mo'awia Ier* (pp. 1-108); études très intéressantes et solidement documentées. C'est la politique de Mo'awia qui est longuement mise en relief dans ces pages; l'histoire proprement dite est laissée de côté: l'auteur en suppose à ses lecteurs une connaissance approfondie; un court résumé du règne de Mo'awia, servant en quelque sorte d'introduction au mémoire, aurait certainement rendu service à plus d'un. Viennent ensuite : 2° *Une École de savants égyptiens au moyen âge*, par le P. Mallon (pp. 109-132). C'est le début d'une étude sur les grammairiens coptes du XIe au XIVe siècle. La continuation paraîtra dans un prochain volume. — 3° Le mémoire du P. Jalabert sur les *Inscriptions grecques et latines de Syrie* (pp. 132-188) comprend une soixantaine d'inscriptions inédites, et parmi elles une douzaine véritablement intéressantes; en outre, quelques commentaires sur des bas-reliefs représentant Esculape et sur des textes ou des monuments relatifs à la triade héliopolitaine. — 4° *Le Cycle de la Vierge dans les apocryphes éthiopiens* par le P. M. Chaine, (pp. 189-196) semble n'avoir été mis là que pour donner un spécimen de caractères éthiopiens. Je ne vois d'intérêt ni dans la préface, qui effleure à peine le

sujet, ni dans les quelques courts extraits qui font suite. — Le Rev. E. Power résume (pp. 197-222) une thèse inédite sur le poète préislamique *Oummaya ibn Abi s-Salt*, un contemporain de Mahommet, qui vient d'être aussi l'objet d'une étude de M. F. Schulthess dans les *Orientalische Studien* dédiés à M. Nöldeke. — 6° Deux *Bas-reliefs rupestres des environs de Qabeliás* (Cœlésyrie), l'un syrien, l'autre assyrien, sont décrits, reproduits et commentés par le P. Ronzevalle (pp. 223-238). — 7° Les *Notes de Géographie syrienne* du P. Lammens (pp. 239-283) proposent à la suite d'un commentaire sur la description du Liban par Edrîsi, de nombreuses, et souvent heureuses, identifications de localités mentionnées par les documents d'origine franque, dont le site était demeuré ou totalement inconnu ou incertain ; les conclusions de la note sur les Nosaïris et les « Galiléens » de Sozomène, qui termine le mémoire, paraissent beaucoup moins sûres. — 8° Un autre poète préislamique, *Bisr ibn Abi Ḥâzim*, fait l'objet d'une étude du Rev. Hartigan, qui a recueilli avec patience, dans de nombreux ouvrages, les *membra disjecta* de cet auteur, dont le « diwan » (ou recueil) n'a pas été conservé. — Enfin 9° l'histoire des expéditions égyptiennes en Chypre sous le roi Janus (1425) est éclaircie par les documents arabes inédits, publiés et traduits par le P. Cheikho sous le titre d'*Un dernier écho des Croisades* (pp. 303-375). Les planches représentent quelques inscriptions inédites, des monuments relatifs au culte d'Esculape, et le reliefs de Qabéliâs.

Ce sommaire suffit pour montrer l'intérêt varié du volume. Puisqu'il embrasse des ordres d'études si différents, la Faculté orientale ne ferait-elle pas bien de publier ces mémoires séparément, en même temps qu'elle les réunit en volume. Elle assurerait ainsi une plus large diffusion à ces travaux consciencieux et recommandables.

J.-B. Chabot.

Friedrich Behn, **Die Ficoronische Cista**, archæologische Studie. Un vol. in-8°, pp. 4-80, avec 2 planches. Berlin, Teubner, 1907.

L'opuscule de B. est consciencieux et mal composé, comme la plupart des thèses germaniques. On y trouve peu d'opinions hasardeuses, peu d'erreurs [1] et peu d'oublis [2]; en revanche, les idées nouvelles y sont rares et l'auteur ne paraît pas pleinement maître de son sujet. Il insiste avec raison sur les rapports que présente la composition de la liste avec l'ordonnance du vase de la collection Jatta représentant la mort de Talos. On peut concevoir que les deux épisodes aient servi de pendants et comme les Dioscures y interviennent au premier plan, peut-être les deux tableaux originaux ornaient-ils l'Anakeion

1. Le Silène, p. 43, ne se martèle pas le ventre pour imiter « le bruit sourd du korykos ». Il se borne à fermer les poings comme l'Argonaute qu'il parodie.

2. Le vase Babelon-Blanchet 1421 (p. 72) est au Cabinet des Médailles comme l'hydrie de Luynes, p. 61 (n° 442, p. 334-6 de mon catalogue).

d'Athènes. B. serait disposé à les attribuer à Micon ; le malheur est que les rares renseignements que nous possédions sur les fresques de ce peintre s'accordent assez mal avec cette hypothèse.

A. DE RIDDER.

Wolfgang ALY, **De Æschyli copia verborum** capita selecta. Berlin, Weidmann, 1906 ; IV-114 p.

On sait que la langue des poètes grecs n'est pas d'une homogénéité absolue ; celle des tragiques athéniens ne diffère pas en cela de celle des autres poètes, et si dans son ensemble (les chœurs mis à part) elle est attique, on peut cependant y retrouver certains éléments empruntés aux autres dialectes ; un mot comme πεδάρσιος, par exemple, qui revient plusieurs fois dans Eschyle, n'a rien d'attique, pas plus que πρευμενής et bien d'autres mots. On a déjà noté les traces de l'influence épique dans Eschyle; on a recueilli les formes ioniennes qui se rencontrent dans Sophocle ; et en général on a pu déterminer ce mélange des dialectes en considérant les formes et les sons qui sont propres à chacun d'eux. Mais les dialectes ne se distinguent pas seulement par leur phonétique et par leur flexion ; ils ont aussi en propre l'usage de certains mots qui sont étrangers à leurs voisins. Ce sont ces mots que M. Aly a recherchés dans les tragédies d'Eschyle ; et pour arriver à des conclusions certaines ou vraisemblables, il a réuni, pour chacun des mots sur lesquels porte son enquête, le plus grand nombre possible de témoignages ; il en a discuté l'étymologie, et en a étudié le sens dans toutes ses variations. Laissant de côté les termes proprement épiques, il a isolé ainsi, dans la diction d'Eschyle, une cinquantaine de mots, dont les uns, usités surtout chez les écrivains ioniens et étrangers à l'usage courant attique, se présentent comme étant d'origine ionienne, tandis que d'autres appartiennent à l'ancien dialecte attique. Quelques-uns de ces mots semblent d'origine étrangère et seraient venus dans l'usage tragique par l'intermédiaire des Ioniens, et une dizaine seraient d'origine sicilienne. Ce sont là des recherches intéressantes, mais dont la nature même expose à des résultats souvent peu certains. Un exemple. Homère a un verbe ἀιστόω avec le sens de « rendre invisible »; Eschyle en use également en ce sens, à l'imitation d'Homère ; mais il l'emploie encore avec le sens de « faire périr », et ce sens, il l'aurait emprunté aux Ioniens (Hérodote), qui les premiers l'auraient attribué à ce verbe. Il est inutile de tant compliquer ; « rendre invisible, faire disparaître, faire périr » sont si étroitement et si naturellement unis que si Eschyle a pris le mot dans Homère, ce qui est probable, il a pu facilement passer de l'une à l'autre signification, sans penser à l'usage du verbe dans la prose ionienne. M. Aly raisonne fort juste pour certains mots ; mais pour d'autres ses conclusions ont un caractère hypothétique très prononcé. Lui-même, du reste, s'exprime plusieurs fois, il faut lui rendre cette justice, en des termes pleins de réserve.

MY.

Jane E. Harrison. **Primitive Athens** as described by Thucydides. Cambridge, University Press, 1906; xii-168 p.

L'auteur du livre intitulé *Mythology and Monuments of ancient Athens* (1890), miss Jane Harrison, est une admiratrice de Dörpfeld. Dans ce nouvel ouvrage, très élégant et illustré de nombreuses figures, elle aborde un sujet plus restreint; il s'agit bien toujours des antiquités athéniennes, mais seulement des monuments compris dans cette partie d'Athènes dont parle Thucydide II, 15; et ce sont les diverses phrases de l'historien qui servent de point de départ à la discussion aussi bien qu'à la subdivision de l'ouvrage en chapitres. La question de la situation des sanctuaires expressément mentionnés par Thucydide est résolue par miss H. dans le sens de Dörpfeld. Elle croit comme lui, ce qui est très contestable, que le texte grec, où avec raison elle ne voit ni corruptions, ni lacunes, était dans la pensée de Thucydide destiné à prouver la petitesse de l'ancienne ville, et pense comme lui que les mots πρὸς τοῦτο τὸ μέρος τῆς πόλεως sont mal compris par ceux qui les rapportent (avec les scholies) à la situation des sanctuaires du côté sud de l'Acropole, estimant qu'ils doivent s'entendre de l'Acropole entière, sans aucune idée de direction. C'est également selon les vues de Dörpfeld qu'est traitée la délicate question de l'Ennéakrounos, et celle non moins épineuse du temple de Dionysos ἐν Λίμναις. L'ouvrage est intéressant, agréable à lire, et est loin d'être sans mérite; dans un sujet si difficile et encore si plein d'incertitude, miss Harrisson a su apporter une grande clarté et un réel talent d'exposition [1].

My.

Elderkin (George Wicker). **Aspects of the speech** in the later greek epic. (diss. de doctorat, Johns Hopkins University). Baltimore, Furst Company, 1906. 49 p.

Cette dissertation est en grande partie un travail de statistique. M. Elderkin a étudié le discours direct dans la poésie épique après Homère, à savoir dans Apollonius, Quintus de Smyrne, les Argonautiques orphiques, Tryphiodore, Colluthus, Nonnos et Tzetzès; mais il s'occupe plus spécialement d'Apollonius et de Quintus. Il note les différences avec Homère en tout ce qui touche aux paroles prononcées par les personnages des poèmes. La forme extérieure du discours est seule considérée; nous apprenons combien de fois l'on parle, quelle est la longueur moyenne des discours prononcés, leur étendue suivant les personnages, en quelles bouches ils sont mis, à qui ils sont adressés, combien il y a de monologues et de dialogues, et d'autres détails de même nature. Mais tout cela ne nous apprend pas grand chose de nouveau, si ce n'est que la tendance à faire parler directement les personnages a beaucoup diminué chez les poètes épiques de la décadence. M. E. ne formule aucune conclusion générale, et d'ailleurs aucune

ne pouvait être tirée de ces remarques, qui n'ont entre elles qu'un rapport assez superficiel. Notons une digression où il est cherché, sans réponse satisfaisante, pourquoi Apollonius a fait parler une corneille (III, 932 svv.), et une analyse schématique des discours d'Ajax et d'Ulysse dans Quintus (V, 181 svv.), dans lesquels M. Elderkin voit, avec raison du reste, l'influence de la rhétorique. En somme, bon travail d'étudiant, consciencieux et appliqué; c'est à peu près l'équivalent de ce que nous demandons à nos candidats à la licence.

My.

Achille Vogliano. **Ricerche sopra l'ottavo Mimiambo di Heroda** (Ἐνύπνιον). (Con un excursus IV, 93-95). Milan, typ. Ant. Cordani, 1906; 55 p.

Le huitième mime d'Hérondas, après les dernières acquisitions du British Museum, s'est augmenté de fragments nouveaux, mais encore insuffisants pour qu'il puisse être reconstitué entièrement. On sait que ce mime, intitulé Ἐνύπνιον, est le récit d'un songe où il s'agit d'un bouc. Les dix-huit premiers vers sont lisibles, de même que la fin à partir du vers 58; on peut encore rétablir à peu près sûrement les vers 40 44; mais tout le reste est en si mauvais état que la conjecture peut se donner carrière. M. Vogliano a tenté sinon de restituer ces parties manquantes, au moins de retrouver dans ces fragments un sens qui pût donner du *Songe* d'Hérondas une idée d'ensemble acceptable, et il propose l'interprétation suivante. Comme dans le *Songe* de Lucien, Hérondas se met lui-même en scène; il se compare à ses rivaux et finalement se proclame supérieur à eux; son but principal aurait été de peindre allégoriquement une lutte entre deux écoles de tendances diverses, représentées l'une par les auteurs de poésies amoureuses, l'autre par le vieil Hipponax, dont il se déclare le disciple. C'est ingénieux et bien combiné, mais combien fragile! A la fin du volume est une note sur le mime IV, 93-95; l'explication proposée ne vaut pas mieux que les autres.

My.

O. Hoffmann, **Die Makedonen**, ihre Sprache und ihr Volkstum. Göttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1906; VI-284 p.

Il y a, dans le monde savant, une question macédonienne. Pour les uns, Hatzidakis par exemple, les Macédoniens sont des Grecs; pour les autres, comme Kretschmer, ce sont des barbares, ou sinon des barbares, du moins un peuple étroitement apparenté aux Grecs, mais en tout cas ce ne sont pas des Grecs. La première opinion, qui est aussi celle de A. Fick, a trouvé un défenseur dans M. Hoffmann, que sa compétence reconnue en dialectologie mettait plus à même que tout autre de reprendre la question. Il s'appuie sur les mots, gloses et noms de personnes — les noms de lieux sont laissés de côté, et l'on en voit facilement la raison — qui nous sont connus par les lexico-

graphes et par les documents littéraires ou épigraphiques, et ces mots, soumis à une rigoureuse analyse, sont ramenés par lui, pour le plus grand nombre, à des racines ou à des formes connues de la langue grecque. Cela ne va pas toujours sans subtilité et sans esprit d'aventure; parmi les identifications de M. H., il s'en trouve qui inspireront de légitimes doutes, et dont la fragilité ne peut guère servir de preuve. J'ai peine à croire, par exemple, que σάρισα remonte à un adjectif σαρίεσσα par l'intermédiaire de σάρισσα, et ait été primitivement un qualificatif de αἰχμή ou λόγχη. L'étymologie de ἰδέατρος me semble violemment cherchée dans un mot ἐπιθεατρός, d'où ἐδδεατρός (δ macéd. = θ), où la préposition aurait, après apocope, assimilé sa consonne, et où enfin δδ se serait réduit à δ; hom. ἀππέμψει ne prouve rien, pas plus que hom. ὑββάλλειν, où l'assimilation a lieu entre labiales, ou encore que thessal. ἀτ τᾶς (ἀπ τᾶς), ἐτ τοῖ (ἐπ τοῖ), où l'assimilation, connue seulement avec les formes de l'article, se produit de ténue à ténue. J'ai plus que des doutes sur l'explication de γοτάν, qu'Hésychius, en l'attribuant aux Macédoniens, traduit par ὅν; le mot serait *hόϝαν*, c'est-à-dire ὅϝαν = ὅα = ὅν; ingénieux, mais à travers combien d'hypothèses! Enfin un mot ἀδαρκνᾶ est ramené, par l'intermédiaire ἀδαροκομᾶ, à un verbe ἀβροκομάω avec le désir évident d'y retrouver un mot grec. Quoi qu'il en soit de ces étymologies, et de quelques autres encore qui pourront donner lieu à des contestations [1], il n'en reste pas moins vrai que M. H. a soutenu son opinion d'une manière brillante, et, pour l'ensemble, solide; le tableau des particularités du dialecte macédonien, qui suit l'étude des mots et des noms propres, résume les résultats acquis, et je souscris, pour ma part, aux conclusions de M. Hoffmann; les Macédoniens sont un peuple de race grecque, et leur langue, pour autant que nous la connaissons, est un dialecte grec, voisin du thessalien.

My.

R. Günther, **Die Præpositionen in den griechischen Dialektinschriften** (diss. inaug. Leipzig; tir. à part des *Indog. Forschungen*, t. XX, p. 1-163). Strasbourg, Trübner, 1906; 163 p.

Cette dissertation, toute de détail, se divise en deux parties; dans la première, M. Günther étudie la forme des prépositions dans les dialectes grecs autres que l'attique et l'ionien; dans la seconde, leur construction et leur syntaxe. Cette seconde partie met particulièrement en lumière les points sur lesquels les dialectes diffèrent de la langue classique dans l'emploi des prépositions; très utile pour l'histoire de la langue, elle l'eût été encore davantage si M. G. avait mieux mis en relief, pour chaque dialecte, autant que les témoignages per-

---

1. Par exemple le nom propre Σέλευκος correspondrait à Ζάλευκος, venant de δjέλευκος = δjάλευκος, cf. thessal. διέ = διά. Le nom de la ville de Philippes, Φίλιπποι, ne serait autre qu'un génitif Φιλίπποι (cf. thessal.) = Φιλίππου πόλις.

mettaient de le faire, les variations de syntaxe suivant les époques. En ce qui concerne la forme des prépositions, M. G. a dressé, pour certaines d'entre elles, des tableaux qui font saisir d'un coup d'œil d'ensemble la différence d'usage dans les divers lieux d'un même pays; on remarquera avec lui que pour plusieurs prépositions, par exemple πεδά — μετά, πορτί — ποτί, la Crète centrale se distingue nettement de l'est et de l'ouest de l'île. Un chapitre spécial, qui pour moi est le plus intéressant de la dissertation, est consacré à l'apocope. M. G. y discute les théories jusqu'ici proposées pour l'explication de ce phénomène, et expose la sienne propre. Quelques prépositions étaient originairement disyllabiques, entre autres κατά et μετά; mais pour deux d'entre elles, très fréquemment employées, παρά et ἀνά, la forme monosyllabique, πάρ et ἄν, est la primitive, la forme disyilabique s'étant modelée plus tard sur d'autres prépositions en -α. Κάτ est fait analogiquement sur ἄν, à cause de l'opposition de leur sens, ou inversement, de la similitude de leur fonction ; au contraire μετά n'a jamais eu de forme apocopée μέτ, parce qu'aucune analogie n'en favorisait le développement. Le lecteur verra facilement les points faibles de cette théorie, que j'ai exposée brièvement et seulement en partie (par exemple, M. Günther ne démontre pas le disyllabisme primitif de κατά; il se borne à dire (p. 62) que « μετά et κατά se soutiennent mutuellement », ce qui ne prouve rien); mais elle contient cependant quelque chose de juste. L'ensemble de la dissertation est une bonne étude de dialectologie et un bon chapitre de grammaire grecque [1].

My.

M. Cl. Gertz. **Et græsk Oldtidsmindesmærke** (tir. à part du *Bulletin de l'Académie royale de Danemark*, 1906, n° 5, p. 315-322).

Le monument dont il est question dans cette brochure, et que M. Gertz a fait connaître à l'Académie royale de Danemark, dans sa séance du 16 novembre 1906, est intéressant par lui-même et par les circonstances de sa découverte. C'est un autel votif en marbre, dont l'angle supérieur de droite est brisé, orné d'une double hache en relief et portant sur trois lignes l'inscription ὁ χρησμολό[γος | Ἀ]ρίων Διὶ | Λαβραϋνδῶι[ι; la première et la dernière ligne sont respectivement au-dessus et au-dessous de la hache, et les deux mots de la seconde sont séparés par le manche. A ce propos, M. G. résume brièvement ce que nous savons sur le culte de Zeus Labrayndos et sur le sym-

1. Miss H. adopte pour le mot *Anthestéria* (p. 99) l'étymologie proposée par M. Verrall, ἀν (= ἀνά) et un ancien verbe θέσσασθαι *prier*, ce qui donnerait comme sens l'*évocation* (des morts); la fête serait dénommée d'après une de ses cérémonies. L'étymologie ne me paraît pas satisfaisante pour beaucoup de raisons; mais comme d'autre part il est impossible de rattacher le mot à ἄνθος, je note ici, provisoirement et à titre d'indication, que je vois dans Ἀνθ-εστήρια un composé de ἀντί et de la racine *sed* (ἕζομαι).

bole de la bipenne, et il est très possible, dit-il, que le mot *Labyrinthos* vienne de λάβρυς (la hache, en Lydien, cf. Plut. *Mor.* 302 *a*) et signifie « la maison de la hache ». Le rapprochement Labyrinthos — Zeus Labraundos a déjà été fait par Kretschmer. On ne sait pas d'où provient ce monument, qui semble être du IIe siècle après J. C.; il appartint d'abord à un Suédois qui aurait habité à Alexandrie, l'aurait emporté avec lui à Buenos-Ayres, rapporté ensuite à Copenhague, et donné enfin à un de ses amis; celui-ci le conserva pendant plusieurs années, disant qu'il provenait de la Terre-Sainte, puis en fit don avant de mourir à deux demoiselles de Ballerup, localité voisine de Copenhague, qui en ornèrent leur jardin. C'est là qu'il attira l'attention d'un inspecteur des écoles, nommé Bergmann, qui en fit l'acquisition et le fit connaître à M. Gertz, en lui communiquant ces renseignements.

My.

Hephæstionis Enchiridion cum commentariis veteribus edidit M. Consbruch. Accedunt variæ metricorum græcorum reliquiæ. Leipzig, Teubner, 1906; xxxiii-430 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Dans ce volume est réuni tout ce qui nous a été directement transmis des anciens traités de métrique grecque. Le plus important est l'*Enchiridion* d'Héphestion, plusieurs fois publié, dont la dernière édition est celle de Westphal (1866). M. Consbruch a établi le texte d'après ses propres travaux et en mettant à profit les matériaux rassemblés par Studemund et Hœrschelmann pour leur projet d'un Corpus metricorum græcorum. Il divise les manuscrits en trois familles, distinguées principalement par la manière dont sont disposées les scholies; l'appareil critique donne les variantes de A (Ambrosianus I, 8 sup. [1], première famille), de I (Parisinus 2676, seconde famille), et d'un manuscrit de Darmstadt (D), qui semble issu d'un bon manuscrit de la seconde famille; les leçons d'autres manuscrits sont données çà et là, entre autres celles d'un manuscrit de la troisième famille (H, Harleianus 5618 du British Museum). A l'*Enchiridion* sont joints les commentaires anciens, celui de Chœroboscos (publié par Hœrschelmann dans les *Anecdota varia* de Schœll et Studemund), et ce qui reste de celui de Longin, réduit aux prolégomènes et à l'explication de la première proposition d'Héphestion. Deux groupes de scholies sont également publiées; les unes (schol. A) se rapportent directement au texte de l'*Enchiridion;* les autres (schol. B, publiées par Hœrschelmann, 1882), divisées en cinq livres, sont plutôt des commentaires variés sur des sujets de métrique. Deux autres recensions du cinquième livre de ces scholies se trouvent, l'une dans les manuscrits de la Τέχνη de Denys le Thrace, l'autre dans un

---

1. N° 451 dans le *Catalogue* de Martini et Bassi.

manuscrit de Paris qui contient le Corpus des rhéteurs grecs; elles sont publiées ici pour la première fois. La fin du volume comprend, sous le titre général de *Mantissa*, plusieurs traités de métrique (déjà publiés en partie par Studemund et ses élèves) qui sont plus ou moins étroitement en rapport avec Héphestion, notamment un *Épitome* et l'opuscule de Trichas sur les *Neuf mètres*. Le fragment métrique d'Oxyrhynchos (pap. 220, edd. Grenfell et Hunt) vient en dernier lieu, pour compléter cette collection de traités de métrique grecque, qui sont ainsi réunis dans un seul volume, d'autant plus utile qu'il indique les passages parallèles dans les techniciens grecs et latins, et d'autant plus facile à consulter qu'il est muni d'excellents index.

My.

Anthologia latina, sine poesis latinae supplementum, ediderunt Fr. Buecheler et A. Riese; Pars prior, *Carmina in codicibus scripta*, recensuit Alexander Riese. Fasciculus II, Reliquorum librorum carmina, editio altera denuo recognita. MCMVI; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri; vi-410 pp., in-18. Prix : 4 Mk. 80.

La nouvelle édition du premier fascicule de l'*Anthologie* de M. Riese a paru en 1894. Une longue préparation a donc précédé la refonte de ce deuxième et dernier fascicule. Le premier contenait le poème sur la bataille d'Actium, les résumés versifiés des œuvres de Virgile (Vat. 3867), le *carmen* du ms. de Paris 8084 (*Contra paganos*), les *carmina* du Vossianus Q. 9, le poème de l'évangéliaire de Maihingen, l'anthologie du *Codex Salmasianus*, des recueils du IXe siècle (Berlin Diez. B 66; B. N. lat. 8071; Vossianus Q. 86; énigmes du Bernensis 611). Le deuxième fascicule avait paru d'abord en 1870. Il n'a pas été remanié dans l'ensemble. On a toujours les groupes établis primitivement d'après la date des manuscrits : poèmes des manuscrits antérieurs au IXe s.; puis, manuscrits du IXe s., du Xe s., du XIe s., des XIIe-XIVe s., manuscrits récents. Quelques changements d'ordre ont été opérés; mais le numéro ancien subsiste avec envoi à la place nouvelle, et à celle-ci, le poème reçoit un numéro bis : disposition excellente, qui permet d'utiliser les références à l'édition de 1870. Ces remaniements ont été commandés par un plus exact rapprochement de toutes les pièces afférant à une même source manuscrite. Mais je regrette la suppression des titres et des titres courants qui indiquaient à première vue le manuscrit d'où provenaient les pièces.

M. R. s'est imposé le VIe siècle comme limite extrême, sauf pour l'Espagne où il descend un peu plus bas. Par suite de recherches nouvelles, il a dû rejeter au moyen âge plusieurs poèmes admis dans la première édition. Sans qu'on s'explique pourquoi, il n'a pas suivi à leur égard une méthode semblable, quelques-uns sont supprimés et représentés seulement par le numéro et le premier vers ou le premier

distique. D'autres sont imprimés en italique, comme le n° 786, de Matthieu de Vendôme. D'autres sont imprimés sans changement, comme le n° 709, attribué maintenant à Paul diacre[1]. Il est très regrettable, en tout cas, qu'il faille aller chercher le texte de certains poèmes, aujourd'hui condamnés, soit dans la première édition, soit dans Meyer ou Burmann. L'impression en italique était le seul parti pratique.

M. R. a grandement amélioré le texte de ces petits poèmes par des collations nouvelles et par des conjectures. Il a été aidé dans ce travail par plusieurs savants, notamment par M. J. Ziehen, dont les travaux sur l'anthologie latine (par exemple, dans le *Philologus*, LVII [1898], p. 412 ; LIX [1901], 305 ; *Festschrift für O. Benndorf*, p. 49), ont été remarqués. Une cinquantaine de pièces nouvelle ont été intercalées parmi les anciennes. Un ample supplément d'additions et de corrections, les tables des noms d'auteurs, des manuscrits, des *initia* terminent le volume.

A chaque pièce est ajoutée, comme dans la première édition, une référence à Burmann, Meyer et Baehrens, par des sigles dont il faut chercher le sens p. 7 du premier fascicule. Quand la pièce manque, la sigle est suivie d'un tiret : ce qui, je crois, n'est expliqué nulle part. M. Riese suppose que le lecteur est intelligent et qu'il n'est pas pressé.

Cette nouvelle édition rajeunit et remet au courant un bon livre. Il faut savoir gré à M. Riese d'avoir surmonté la fatigue de reprendre cet ancien travail.

Paul Lejay.

E. Rodocanachi. **La Femme Italienne à l'époque de la Renaissance;** sa vie privée et mondaine, son influence sociale. Paris, Hachette, 1 vol. in-4° de 440 pages. Prix : 30 fr.

On s'attendait, sur l'annonce (car cet ouvrage a été retardé de quelques mois), à un beau livre d'images, avec un peu de texte, analogue à ceux que la maison édite presque chaque année avec tant de goût artistique et que nous avons signalés ici successivement. Mais c'est tout autre chose que le volume de M. Rodocanachi, et pour mettre en valeur cette évocation d'une société, d'une époque si séduisante, préparée par lui avec un soin si documentaire, on a créé un genre nouveau d'impression, de format, de disposition typographique ; et si l'illustration abonde toujours, c'est à titre de renseignement, d'élucidation du texte : on n'a pas hésité, par exemple, à placer sur une même planche deux, voire quatre portraits célèbres, dont le témoignage plutôt que le mérite d'art est pris ici en considération. Si en effet le livre inaugure une série nouvelle de travaux historiques

1. Paul diacre ne dit pas formellement qu'il est l'auteur de cette traduction d'un poème de l'anthologie palatine. Il me semble qu'il reste un doute.

pénétrés d'art, nous ne saurions trop féliciter ceux qui l'ont entreprise.

M. Rodocanachi a choisi une époque très particulière de l'histoire sociale, une sorte d'épanouissement spécial d'autant plus curieux à étudier qu'il dura peu et ne se retrouva plus. Au moment de la Renaissance, en Italie, la situation de la femme, et son rôle, furent tels, qu'ils la rendirent positivement, dans la vie privée comme dans la vie mondaine, en politique souvent, à la guerre parfois, l'égale de l'homme. Son action, de plus, est tellement sensible, tellement essentielle dans le domaine des arts et des lettres, des sciences même, celles de l'esprit, qu'elle semble présider à ce développement ardent et original des instincts et des goûts que l'on appela humanisme, puis renaissance. C'est à elle qu'est dûe la tournure particulièrement délicate et vivante des écrits de l'époque, les plus profonds comme les plus subtils.

« L'action des femmes italiennes se dégage dès les premiers temps. Au siècle de Pétrarque, elles sont poètes, philosophes, jurisconsultes; elles occupent déjà toutes les avenues de l'esprit humain. On leur accorde une sorte de primauté intellectuelle... A l'époque de la Renaissance, elles furent, sans contredit, le centre de la vie intellectuelle. On ne voulut avoir de l'esprit, montrer de la science que pour elles, devant elles, à leur guise... » Tel est le résumé que formule M. Rodocanachi, après avoir terminé son enquête.

Il resterait à dire en quoi consiste cette enquête et ce que nous apporte de substantiel le texte même du livre. Mais, si les diverses parties qui le composent seront vite énumérées, s'il est facile de louer son style d'avoir su offrir un véritable agrément de lecture, en dépit de la multiplicité forcément un peu sèche des informations qu'il résume, comment entrer dans le détail et aborder les sources mêmes de l'ouvrage? C'est son caractère particulier, que l'abondance de ces sources, littéraires ou artistiques, et l'on sent que M. Rodocanachi s'y est longtemps abreuvé, et avec délices, avant d'y puiser la part qui nous en revient ici. De fait, son livre nous ramène au temps où, très épris des notes, des renseignements annexes, des textes suggestifs, on aimait autant, ou plus, à les lire, que le texte même. Disposées en trois colonnes au-dessous du récit courant, ces notes sont extrêmement amusantes et précieuses ici. Lisez-les avec le texte, lisez-les à part, elles n'y perdent rien; et peut être sont-elles plus éloquentes à elles seules pour évoquer cette impression de vie ardente, épanouie, libre, éprise du beau sous toutes ses formes, qui est si caractéristique de l'époque. Quant aux divisions du livre même, elles suivent la vie de la femme : c'est son enfance et son adolescence, c'est son mariage, c'est sa parure et son vêtement, c'est sa condition et son influence, c'est l'amour enfin. Et l'on conçoit facilement quelles subdivisions infinies chacune de ces parties comporte et quel voyage artistique et littéraire elles font faire sans fatigue à notre imagination.

Mais que de secours encore que je n'ai pas dits, pour la satisfaire, cette imagination insatiable! Outre les notes, voici cent pages de documents proprement dits consignés en appendice à propos du luxe, de l'habillement féminin, de l'enfance et du mariage, des esclaves, de la condition civile des femmes, de l'adultère, du baiser : ce sont des règlements, des textes de lois ou de jugements, des inventaires somptuaires... Puis voici les tables, indispensables, et qu'on s'est gardé d'omettre : bibliographie ou index général. Enfin, l'illustration dont j'ai déjà dit qu'elle est surtout documentaire, et qui est d'une richesse que je renonce à inventorier : ce ne sont pas seulement les splendides portraits des Raphaël ou des Titien qui ont été appelés à nous donner l'idée de la beauté des types ou des costumes; ce sont les miniatures, les médailles, les estampes, les meubles, les bijoux, les sculptures, les vêtements... qui nous renseignent sur cette action pénétrante et comme enivrante de la femme italienne dans l'art et la vie... Peu de livres sont aussi éloquents que celui-ci sans chercher l'éloquence même.

Henri DE CURZON.

Histoire de la marine française. III. Les guerres d'Italie, liberté des mers, par Charles de la RONCIÈRE,... — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1906. In-8° de 612 pages.

M. de la Roncière poursuit, avec le zèle et la science que nous lui connaissons déjà, son Histoire de la marine française. Ce troisième volume s'ouvre avec les expéditions de Charles VIII en Italie pour se clore avec le règne de Henri II ; il expose avec détails précis les expéditions des Français en Italie, sur les côtes d'Angleterre et en Écosse, leurs guerres contre Charles-Quint, les luttes soutenues puis l'alliance contractée avec l'Islam, sous la pression des événements, car il fallait contrebalancer la puissance impériale; il raconte les navigations de nos pilotes, marchands ou corsaires vers le nouveau monde, le commerce maritime du célèbre Ango, ses efforts pour briser les monopoles des Portugais et des Espagnols et ouvrir la mer à tous les négociants, les découvertes de Jacques Cartier et les établissements fondés par lui au Canada, l'activité de nos terre-neuviers et les droits conquis par eux, etc. C'est donc autant l'histoire continentale que l'histoire coloniale de la France qui est intéressée par ce volume dont la documentation n'a rien à envier aux précédents.

De nombreux faits et épisodes de guerre ignorés sont ainsi mis en vedette et l'on comprend mieux maintenant tel ou tel revirement de notre politique, inspiré par les besoins de notre flotte ou les nécessités de notre commerce extérieur. La marine eut à jouer en effet un rôle tout à fait prépondérant dans ces parties gigantesques engagées par nos rois pour conquérir Gênes, Naples ou la Corse, pour couper les communications entre l'Espagne et l'Italie, pour contenir la puissance anglaise si souvent hostile, pour porter des secours à nos fidèles

alliés les Écossais, qui malgré leurs revers à peu près continuels ne se lassaient pas de créer des diversions à notre profit. Quelles actions nos matelots n'engageaient-ils pas à cette époque où ils avaient la chance d'avoir comme amiraux des Prégent de Bidoux, des André Doria, des Pero Navarro, des Leone Strozzi, ou de servir sous des capitaines corsaires tels que François le Clerc, dit Jambe de Bois ! Ce sont de véritables épopées qu'ils vivaient et leurs faits héroïques ne se comptent plus : qu'on lise donc dans le livre de M. de la Roncière le récit du siège soutenu pendant 26 mois dans la forteresse de la Mauvoisine de Godefa à Gênes par Guillaume de Houdetot et la poignée d'hommes que son courage animait. Comme on se prend aussi à regretter que de tels soldats n'aient pas été mieux employés ou mieux aidés, que l'imprévoyance ou l'imprudence d'un François 1er, les rivalités de personnes, les intrigues de cour aient trop souvent brisé leur élan, porté la désunion dans leur rang, découragé les chefs et fait avorter les projets les mieux combinés ! Les secours qu'ils furent plus d'une fois obligés d'aller mendier aux Turcs ne laissaient pas que d'être humiliants et de leur apporter bien des déceptions : on ne voit pas trop en somme ce que François Ier a retiré d'une association avec le sultan, dont les amiraux affectaient une belle indépendance vis-à-vis des nôtres quand ils ne s'entendaient pas en secret avec nos ennemis, tel ce Piali-Pacha qui manquait tous nos rendez-vous et refusait de marcher là où sa présence était nécessaire. La faiblesse du roi pour protéger nos explorateurs et coloniaux causa aussi de nombreux déboires et si Ango échoua en somme dans ses patriotiques entreprises, il le dut à ce défaut de sens politique.

L'ouvrage de M. de la Roncière, si utile au point de vue historique et si neuf, est d'une forme attrayante qui doit en augmenter le succès. Seulement, il suppose peut-être un peu trop le lecteur familier avec toutes les combinaisons diplomatiques du XVIe siècle et avec tous les événements accomplis sur terre : certains moments, on désirerait qu'un léger fil permît de relier plus facilement les expéditions maritimes à ces négociations et événements et qu'une courte phrase montrât leur enchaînement.

L.-H. LABANDE.

Charles-Marie GARNIER. **Les Sonnets de Shakespeare. Essai d'une interprétation en vers français.** Cahiers de la Quinzaine. Paris, 1906-1907, 192 pp.

M. Garnier renouvelle le tour de force de M. Morel dont nous avons déjà parlé ici, car c'est un vrai tour de force de traduire les cent cinquante-deux sonnets de Shakespeare, en leur conservant leur forme et leur arrangement métrique. Le sens de l'original est reproduit aussi fidèlement que possible, à peine remarque-t-on quelques

changements de métaphores. On pourrait cependant chicaner le traducteur sur certaines interprétations, par exemple : « Elle vit sans amant et sans *respect* s'endort » ; *unrespected* a évidemment le sens de « sans attirer les regards, ignorée ». Ce sont là des vétilles, il vaut mieux signaler des sonnets excellents, le 56ᵉ, le 66ᵉ, le 128ᵉ ; surtout les 94ᵉ et 95ᵉ qui sont très beaux. M. Garnier a des qualités littéraires réelles : le vers est ample, quelquefois plein d'harmonie, il m'a semblé pourtant qu'on y sentait l'effort, il ne pouvait guère en être autrement dans une traduction. — Deux portraits de Shakespeare ornent le volume. La table des matières renferme une discrète interprétation du mystérieux recueil de Shakespeare : on sait combien les critiques ont proposé d'hypothèses pour expliquer ces sonnets, M. Garnier s'en est tenu à l'opinion traditionnelle, celle de M. Dowden, entre autres.

Ch. Bastide.

F. Fehling. **Frankreich und Brandenburg in den Jahren 1679 bis 1684.** Beiträge zur Geschichte der Allianzverträge des Grossen Kurfürsten mit Ludwig XIV, in-8ᵒ, XIV, 329 p., Leipzig, Duncker et Humblot, 1906.

L'histoire du Grand Électeur, Frédéric-Guillaume de Brandebourg, a été depuis quelques années l'objet d'un grand nombre de travaux, soit en Allemagne, soit en France. Parmi les périodes les plus particulièrement étudiées est celle de l'alliance française qui a suivi la paix de Saint-Germain (1679). Après Bulard, après H. Prutz, après Fester, sans oublier les ouvrages plus considérables de Philippson et de Pagès, voici un nouveau livre dû à M. Fehling, privatdozent d'histoire à l'Université d'Heidelberg. M. F. a été chargé de compléter le travail du Dʳ Simson, presque interrompu à la date de 1667, et de publier dans la collection des « *Urkunden und Actenstücke* » pour l'histoire de Frédéric-Guillaume, un second volume concernant la France (série des *Auswärtige Acten*). Au cours de ses recherches aux Archives des Affaires étrangères à Paris, il a fait une ample moisson de documents, et, en attendant leur publication, il s'en est servi pour une œuvre plus personnelle.

C'est l'étude dont il est ici question et dont les trois cinquièmes ont formé une thèse d'agrégation (*Habilitationsschrift*) à Heidelberg.

M. F. l'a divisée en cinq chapitres (*Abschnitte*) de valeur inégale. Le premier comprend une critique des historiens qui l'ont précédé (Droysen, Ranke, Prutz, Philippson et Fester), critique longue, abondante en répétitions et quelque peu confuse, mais cependant intéressante, M. F. défendant, contre Droysen surtout, le droit du Brandebourg à avoir dès le xviiᵉ siècle une politique à lui, en dehors de tout intérêt général allemand, et contestant contre Fester que l'alliance française ait été une des principales fautes du Grand Électeur. Il en

arrive néanmoins à juger la politique de ce prince de 1679 à 1684, comme une politique faite d'enthousiasme et vouée aux désillusions, ce qui n'est pas absolument faire son éloge.

Une autre contradiction étonne dans ses raisonnements, c'est celle par laquelle il reproche à Prutz d'avoir exagéré la valeur de la correspondance de l'ambassadeur français à Berlin, le comte de Rébenac (p. 31), alors qu'il ne cesse de vanter l'importance exceptionnelle de cette correspondance (p. VII, 50 etc.). Sans doute, il sait qu'il doit se défier de la partialité du comte, mais malgré tout, entraîné par la séduction du style, par le « brio » des récits, et absorbé dans cette source qui est presque son unique source, il finit plus d'une fois par tout voir par les yeux de Rébenac, par tout raconter et tout juger au jour le jour d'après lui. C'est le grand défaut du livre. Il vient d'ailleurs un an après Pagès, et ne s'est pas servi de son immense travail, et cela encore est fâcheux.

Le second chapitre (*Les traités du 25 octobre 1679 et du 11 janvier 1681*) raconte la lune de miel de l'entente franco-brandebourgeoise ; le chapitre III (*Plans de confédérations entre Allemands du Nord*, etc.) montre la première crise qui la menace au milieu de 1681, soit à cause des ambitions dangereuses de Louis XIV, soit à cause de la persécution des protestants français. Le quatrième chapitre va du traité du 22 janvier 1682 qui raffermit l'alliance, à celui du 30 avril 1683 dont le rejet par Louis XIV rompt les plus chers projets de l'électeur et lui prouve qu'il ne peut compter sur l'approbation de ses visées contre la Suède, malgré l'attitude suspecte de cette puissance. Le cinquième chapitre enfin (*France et Brandebourg jusqu'à la trêve de vingt ans*) retrace les péripéties de 1683-84, au milieu desquelles, résigné à ajourner la réalisation du rêve poméranien, Frédéric-Guillaume agit d'accord avec la France pour imposer à l'Empire une trêve jugée nécessaire. En revanche, l'électeur se flatte de reprendre ensuite son plan d'attaque contre la Suède, mais Louis XIV le lui interdit brutalement. C'est la fin de ses illusions, s'il lui en restait, sur le profit si longtemps et toujours vainement attendu du traité secret de 1679. Dès lors, les temps de l'alliance française sont passés, et l'électeur va chercher sans bruit à se dégager d'une société qui le compromet sans lui rien faire gagner, à se retourner vers le camp opposé auquel vont ses plus profondes sympathies.

Quelques lettres inédites de Rébenac et un mémoire de Paul Fuchs (de fin 1682) rehaussent l'intérêt de ce livre, dont les défauts disparaissent devant un mérite singulier, celui d'être écrit avec la plus louable bonne foi et la plus scrupuleuse impartialité.

Albert WADDINGTON.

Pierre Lasserre. **Le romantisme français**; essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIXe siècle. Paris, Société du Mercure de France, 1907, in-8° de 547 pages.

Comment on philosophe à coups de marteau! M. Lasserre aurait pu donner ce sous-titre nietzschéen à un livre qui fait avec tant d'entrain de l'histoire des idées à coups de marteau : d'autant plus que Nietzsche, et avec lui MM. Barrès et Maurras, a sa bonne part dans la constitution de « l'anti-romantisme » de l'auteur. Faut-il ajouter le nom de Taine à ceux de ces parrains distingués? Sans doute, sur bien des points, il y a des analogies dans la méthode et les résultats; cependant l'économie générale de ce livre-ci aboutit plutôt à ruiner des idées chères à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* : l'esprit jacobin issu de l'esprit classique, le romantisme français plutôt dépendant de la littérature anglaise que de la littérature allemande [1]. Constructions ruineuses, dès lors que M. L. nous invite à y substituer d'autres édifices bâtis d'une main habile, mais singulièrement hasardeuse et téméraire.

Pour lui, le Romantisme, « corruption intégrale des hautes parties de la nature humaine », « grande fermentation endémique de l'esprit germanique dans la pensée française », « désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée », haine vouée à « toutes les organisations naturelles susceptibles de s'imposer à l'individu et de limiter sa destinée, toutes les traditions capables de donner, indépendamment de son libre choix entre les possibles, une certaine direction à son âme », est l'expression, à travers cent cinquante années de notre littérature et de notre sociologie, d'un individualisme sentimental et anarchique subversif de toute hiérarchie dans les facultés de l'âme et dans les forces de la cité. Jamais, depuis le temps où Vitet écrivait sympathiquement que « le goût en France attend son 14 juillet », et Duvergier de Hauranne, ironiquement que « le romantisme est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie », les affinités que les états d'âme romantiques ont, de toute notoriété, avec des choses aussi distantes pourtant que l'esprit révolutionnaire et que le déséquilibre physiologique, n'avaient été soumises à des analyses si cruelles. Rousseau, qui est « le Romantisme intégral », le père de cette « révolution générale de l'âme humaine » dont les effets ne sont pas encore enrayés, est fustigé de la belle manière; puis avec la *chimère*, avec la *corruption des passions*, avec quelques-unes des idées romantiques les plus retentissantes en matière de style, d'histoire, de philosophie, ce sont les principaux représentants du mouvement qui sont mis au pilori; ce sont aussi les persistances actuelles de ce Romantisme au sens le plus étendu qui sont condamnées au nom de l'ordre, de la santé, des exigences de la vie organisée.

---

1. Cf. la lettre de Taine à G. Brandes du 18 novembre 1872 (*Corresp.*, III, 211).

C'est, à mon sens, dans ce dernier rôle, celui du pamphlétaire, que M. L. est le plus à son aise. Sa verve assez vulgaire, mais pressante, son habileté à édifier des synthèses séduisantes et simplistes, la truculence de ses formules donnent à son livre une saveur que des thèses de doctorat sont peu soupçonnées de recéler. Sur l'abus malsain des notions de liberté et de progrès, sur les exigences que toute activité constructrice impose à l'art comme à la vie, l'auteur nous donne des leçons bonnes à entendre, meilleures à retenir; c'est l'ancien texte de Carlyle : « Ferme ton Byron, ouvre ton Goethe », qui est approprié à notre génération et à « plusieurs contemporains notoires » plus ou moins clairement désignés.

Mais on aurait tort de chercher dans ce livre une histoire du romantisme français. M. L. nous prévient en toute franchise qu'il n'a rien voulu écrire de tel; et cependant (p. 173) il se déclare « soucieux de suivre, dans cette investigation psychologique d'une révolution de la nature humaine, l'ordre historique des manifestations successives qui en composeront le tableau complet »; il estime (p. 535) que les « manifestations caractéristiques » du Romantisme sont esquissées dans son livre. Or, indépendamment des erreurs de détail[1] qui infirment la solidité du travail, trop de lacunes, trop de systématisations hâtives mettent en défiance un lecteur attentif. Qu'est-ce que cette histoire implicite du Romantisme français qui néglige l'ardent retour aux « traditions nationales » dont la littérature de la Restauration essaya d'être l'interprète? qui ne dit rien des influences anglaises subies par la génération de 1820? qui semble croire à une action du panthéisme allemand tout au début du XIXe siècle? qui jamais n'indique que le phénomène romantique eut un caractère européen, et qu'ainsi des nations à l'égard desquelles M. L. nous juge en état d'infériorité « pour cause de romantisme » ont su s'accommoder du terrible virus?

Surtout, il faudrait pourtant rappeler quelque part que le Romantisme — dans le sens étendu où sont pris ici le mot et la chose, insurrection du moi contre le « fait social » à tous ses degrés — ne s'élevait pas contre une réalité où les Normes tutélaires de la société et de l'art fussent vraiment respectées. Que M. L. nous fasse une histoire du

---

1. L'emploi ancien du mot *romantique* insuffisamment précisé p. 15; ce n'est pas Thérèse, c'est la mère Levasseur qui trouve que *cela est bien beau* (p. 52); Sénancour est loin d'avoir été si étranger aux événements littéraires (p. 82) et ses *Observations sur le Génie du Christianisme* étaient écrites dès 1811; comment le *Second Faust*, terminé en 1831, aurait-il pu ne pas rester lettre morte pour la révolte romantique (p. 95)? Chronologie singulière de Chateaubriand p. 134 : la genèse de *René* ne suit pas le succès du *Génie*; contradiction pages 193 et 197, sur le « système » romantique; ce n'est pas Didier, c'est Hernani, qui se définit « une force qui va » (p. 201); *Elle et lui*, malgré sa priorité en date, n'est pas une vengeance, mais une réplique (p. 283); il est difficile de dire que Vigny n'eut avec le cénacle que de « vagues relations » (p. 310); etc.

contre-romantisme de 1750 à 1830, et qu'il nous dise si c'étaient bien les « lois » de toute activité, ou simplement les recettes, les prescriptions, les préjugés, les conventions inertes qui prétendaient régler la vie et l'art : contre cet empirisme qui avait couvert de sa gangue les « éternelles raisons des choses », qui s'étonnerait que la seule résistance efficace vint d'une agitation des sensibilités et d'une surexcitation des consciences? C'est à la sécheresse, non à la sève, que succédait cette « putréfaction ».

Je résiste au paradoxe qui taxerait M. L. de romantisme impénitent parce qu'il voudrait lui-même éliminer du « fait social » ce qu'il appelle « un siècle et demi de perversion romantique » ; mais n'est-il pas vrai que la hardiesse de ses synthèses, son culte des « homérides » en poésie, et jusqu'à la ferveur avec laquelle il parle des vertus classiques se laisseraient imaginer malaisément si le romantisme n'avait passé par là? Et un minimum d'indulgence ne correspondrait-il pas, en bonne justice, à ce qui n'est peut-être pas un minimum d'obligation ?

F. Baldensperger.

Albert Cassagne, **La théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes.** Paris, Hachette, 1906 ; in-8° de ix-487 pages.

Sans prétendre imposer à une génération littéraire assez bigarrée une factice unité de tendances, M. Cassagne a choisi un point de vue ingénieux pour étudier, dans l'orientation commune de leur esthétique, les poètes et quelques prosateurs de l'époque 1851-1870, — ceux qui furent, en somme, l'élite de notre littérature du Second Empire. La théorie de l'art pour l'art, qui va se constituant aux approches de 1855 et qui tient la littérature à distance à la fois de l'art-sacerdoce et de l'art-amusette, fait centre, en effet, pour un groupe qui va de Gautier à Renan (non sans quelque extension) et de Leconte de Lisle à Flaubert : et, de là, les rapports essentiels qui conditionnent l'activité de l'écrivain, ses relations avec la vie, la société, la morale, la science, la nature, les autres arts, prennent un relief et une signification plus sensibles. La seconde partie du livre, la plus développée, étudie en une série de chapitres fort avisés ces différents aspects de la question. Quelque abondance de citations, parfois, sur des points où la démonstration eût été concluante à moins. En revanche, un « rapport » essentiel négligé : l'antagonisme croissant entre l'art, considéré de plus en plus par ceux qui l'exercent comme un mandarinat d'initiés, et la critique, forcément taxée d'incompréhension et de mauvaise volonté, puisqu'il n'y a plus guère de commune mesure possible entre ces deux ordres d'activité

intellectuelle (« on se met mouchard, dit Flaubert, quand on ne peut pas être soldat »).

Si cette seconde partie, qui étudie dans ses manifestations et ses effets la théorie de l'art pour l'art une fois donnée, répond solidement à presque toutes les questions qu'on peut se poser à ce sujet, on n'en saurait dire tout à fait autant de la première, qui s'efforce d'établir l'histoire, au moins la plus récente, de cette doctrine esthétique et morale. M. C. y voit (p. 14; cf. p. 43 et 142) « le romantisme continué et restauré dans son intransigeance première par une autre génération d'écrivains », la littérature s'affranchissant de la morale, par suite d'une sorte de développement organique, comme elle s'était affranchie des trois unités et de la périphrase. Or c'est bien plutôt la déception infligée, par les réalités de la Monarchie de juillet et de la Seconde République, à une ardeur indiscrète d'apostolat poétique, qui a précipité la littérature dans un sens parfaitement opposé, à cet égard, aux directions du Romantisme initial. Il n'était pas besoin du saint-simonisme (dont l'influence sur la littérature et les arts serait, entre parenthèses, un si beau sujet de thèse) pour solliciter les poètes; bien loin de « chanter pour chanter », ils avaient cru de bonne heure, avec Lamennais et tant d'autres, que les grands écrivains « sont élus par les événements auxquels ils doivent commander », et ils étaient tout disposés à prendre charge d'âmes. C'est, à mon sens, dans l'ardeur « traditionaliste » de la Restauration, puis dans les mirages suscités par d'illustres exemples d'écrivains jouant un rôle politique, qu'il faut chercher les raisons d'une confiante résurrection de la notion de *vates*, destinée à être ensuite démentie et flétrie. D'autre part, M. C. ne fait certainement pas la part qui lui est due à un groupement qui, bien avant 1848, contribue à préparer l'avènement de l'art pour l'art : je veux parler de l'*Artiste*, qu'il ne cite qu'après 1856 (p. 137), et qui, depuis longtemps, travaillait à ce rattachement de la poésie aux arts plastiques dans lequel M. C. voit avec raison une des caractéristiques de ce mouvement [1].

F. BALDENSPERGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 24 mai 1907.* — M. Salomon Reinach, président, prononce une allocution à l'occasion de la mort récente de M. Jules Lair, membre libre de l'Académie.

M. Longnon annonce, au nom de la commission du prix Prost, que cette commission a décerné sur ce prix : 1° une récompense de 800 fr. à M. Albert Grenier, pour son travail intitulé : *Habitations gauloises et villas latines dans le pays des Mediomatrices*; 2° une récompense de 400 fr. à la revue messine et lorraine *L'Austrasie*.

M. Pottier présente, de la part de M. G. de Morgan, le calque d'un nouveau fragment de céramique grecque trouvé dans les fouilles de Suse. C'est un morceau de grand vase décoré de figures d'hoplites combattant. Il paraît que les traits des personnages sont indiqués en blanc. Il s'agit sans doute de traits incisés dans

---

1. Les *Faux Bonhommes* sont de 1856 (p. 128); lire *Samaret* page 92, note 1; compléter la référence donnée page 449, note 2.

le noir. Le style serait alors conforme à celui des amphores attiques ou ioniennes du VI[e] s. a. C. On aurait là une preuve de relations commerciales établies entre le monde grec et l'Empire perse, bien avant les guerres médiques, à moins que l'on ne suppose encore ici une épave provenant des villes grecques d'Ionie pillées par l'armée de Darius.

M. Omont annonce, au nom de la commission du prix ordinaire, que ce prix est décerné à M. René Poupardin, pour son ouvrage intitulé : *Le Royaume de Bourgogne (888-1038) ; étude sur les origines du royaume d'Arles*.

M. Pottier lit une notice sur un petit vase à figures rouges de la collection Peytel. C'est une très jolie peinture attique du V[e] siècle, représentant une clinique chez un médecin grec. On y voit le chirurgien à sa consultation, examinant et soignant des blessés qui portent tous des bandelettes de pansement. Ces documents sur la médecine antique sont très rares. M. Pottier énumère les monuments qui se rapportent à ce genre de chirurgie.

M. Louis Havet lit une note sur les verbes *lavere*, laver, et *lavare*, se baigner. Le premier a donné un parfait *lavi* par *a* bref et *v* double, le second un parfait *lavi* par *a* long et *v* simple, contracté de *lavavi*. Le premier a donné en composition *eluere*, l'autre *eluare*, d'où l'adjectif contenu dans *labrum eluacrum*, un récipient servant au bain. Au figuré, *eluare* signifiait « être nettoyé (de ses biens) », c'est-à-dire « ruiné ». Le parfait d'*eluare* était *eluavi*, qu'il faut restituer dans quatre passages de Plaute, au lieu d'*elavi*. Le subjonctif présent était *eluem*, qu'il faut restituer dans deux passages de Plaute au lieu d'*eluam*.

M. Clermont-Ganneau essaie d'établir que l'un des monuments signalés par M. Gauckler dans le bois sacré de la nymphe Furrina, à Rome, est relatif au rite magique nommé *defixio*.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 mai 1907*. — M. Héron de Villefosse lit une note de M. Eusèbe Vassel sur cinq stèles votives puniques, inédites, en l'honneur de Tanit, découvertes à Carthage dans la propriété de M. A. Bessis. Les estampages de ces cinq stèles sont offerts à l'Académie par M. Eusèbe Vassel.

M. Adrien Blanchet fait une communication relative à diverses statues de divinités reproduites sur des monnaies de Corinthe, frappées entre 425 et 338 a. C. On reconnaît sur ces pièces des statues archaïques de Zeus et d'Apollon et quelques autres, de style plus récent, parmi lesquelles une figure d'Arès, le pied droit posé sur un rocher, pourrait être la copie d'une œuvre perdue de Lysippe. Une monnaie de Leucas, colonie de Corinthe, présente un Hermès, attachant sa sandale, type créé par Lysippe, qui était né à Sicyone, près de Corinthe. Les statues que l'on voit sur les monnaies autonomes de Corinthe ornaient sans doute les temples et les places de cette ville avant sa prise par le consul Mummius, en 146 a. C.

M. Pottier expose les trouvailles faites à Montlaurès, près de Narbonne, par M. Henri Rouzaud. M. Rouzaud a ramassé à fleur de terre dans ce site, qu'il explore depuis huit ans, une véritable collection d'objets antiques, silex, meules, poteries, lampes, monnaies, pierres gravées, bijoux. Il a reconnu que le pic rocheux de Montlaurès, qui s'élève isolé dans la plaine, a dû servir de nécropole aux habitants de la région, qu'il identifie avec l'*Helyce palus* mentionné par Avienus, en arrière de Narbonne. Cette nécropole est surtout remarquable par l'abondance extraordinaire des fragments de poterie qu'on y recueille et qui permettent d'établir que les Grecs y ont commercé dès une époque reculée, car on y rencontre, outre des poteries dites ibériques, sans doute ioniennes, de nombreux débris de vases attiques et italiotes dont les dates s'échelonnent du VI[e] jusqu'aux III[e] et II[e] siècles. Il est notable qu'aucun indice d'une occupation romaine n'a subsisté. On peut supposer que la cité a disparu et fut remplacée alors par le grand port de Narbonne. C'est donc un emplacement dont le caractère pré-romain est bien établi et qui offre d'autant plus d'intérêt pour l'histoire de la Gaule méridionale. — MM. Héron de Villefosse, Dieulafoy et Collignon présentent quelques observations.

M. H.-F. Delaborde présente un document qui lui a été signalé par M. Ph. Lauer. C'est une suite de dessins appartenant à la seconde moitié du XIII[e] siècle. M. Delaborde y reconnaît des compositions inspirées par le commentaire du *Credo* de Joinville. Il démontre que cette suite n'était pas un projet d'illustration pour un livre, mais un projet de décoration murale ; et du rapprochement de certains passages du Commentaire avec une charte de 1263, il conclut que cette décoration pouvait être destinée à la chapelle fondée par l'ami de saint Louis à l'Hôtel-Dieu de Joinville.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs].

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 17 Juin — 1907

K. Frank. **Bilder und Symbole babylonisch-assyrischer Götter, nebst einem Beitrag über die Göttersymbole des Nazimaruttas-kudurru von H. Zimmern; mit acht Abbildungen.** Leipziger semitistische Studien, II, 2. Leipzig, Hinrichs, 1 vol. in-8°, 44 p.

La mythologie figurée de la Babylonie et de l'Assyrie est un domaine encore fort mal connu. Les monuments ne sont pas très nombreux et les textes sont brefs ou peu précis. Pourtant on peut déjà affirmer que la conception plastique des différentes divinités n'a jamais atteint chez les Sémites de la Mésopotamie le même degré de netteté que chez les Grecs ; l'uniformité des sept représentations du relief de Maltaï, où les dieux, portant tous le même costume et placés dans la même attitude (sauf *Bêlit* qui est assise), sont à peine distingués par quelque attribut, montre bien la pauvreté de l'imagination ou l'indifférence de l'esprit. Le génie assyro-babylonien s'est si peu attaché au caractère extérieur de ses divinités qu'il s'est souvent contenté de les représenter par leurs emblèmes, soit sur les stèles ruples, soit sur les *kudurru*. L'identification de ces symboles pouvait encore paraître impossible il y a dix ans. Les monuments nouveaux découverts par M. de Morgan à Suse ont permis à M. Frank de reprendre la question en son ensemble dans un travail où il a fort heureusement rapproché les données littéraires des représentations figurées. Dans un appendice très solide, M. Zimmern a spécialement étudié le *kudurru* de *Nazimarutta* et a réussi à identifier chacun des dix-sept emblèmes gravés sur le monument et énumérés dans le texte mais dans un ordre tout différent.

C. Fossey.

E. Behrens. **Assyrisch-babylonische Briefe Kultischen Inhalts aus der Sargonidenzeit** : Leipziger semitistische Studien, II, 1. Leipzig, Hinrichs, 1906 124 p. in-8°.

M. Behrens a traduit sept lettres assyriennes du recueil de Harpu (n° 667, 366, 858, 496, 401, 78 et 33) relatives à des cérémonies religieuses (fêtes de *Sûr*, de *Nabû*, de *Tasmètu*, de *Bil*, jeûne à observer par le roi, prières en faveur du roi). Ces textes souvent trop laconiques ou mutilés soulèvent d'innombrables difficultés que M. B. a discutées, sinon résolues dans un commentaire abondant et même un peu touffu et qui aurait pu être disposé plus clairement. Les faits réunis dans l'introduction sont intéressants, mais ne se rattachent pas assez directement aux textes étudiés dans l'ouvrage.

C. Fossey.

O. Weber. **Die Literatur der Babylonier und Assyrer,** ein Uberblick, mit 1 Schrifttafel und 2 Abbildungen : Der Alte Orient, Ergänzungsband II, Leipzig, Hinrichs 1907, 1 vol. in-8°, 312 p.

Nous n'avions jusqu'à ce jour aucun ouvrage qui permît au lettré étranger à l'assyriologie et à l'assyriologue débutant de prendre rapidement une idée d'ensemble de la littérature assyro-babylonienne. M. Weber a comblé cette lacune par un exposé méthodique et concis où il a successivement passé en revue les mythes, les hymnes, prières et psaumes, les incantations, les oracles, les rituels, les traités de divination, les textes historiques, les documents administratifs, la littérature juridique, épistolaire, scientifique et morale ou didactique. M. Weber n'abuse pas de l' « Astral-Mythologie » qui sévit en ce moment en Allemagne, mais il n'a pas su échapper complètement au désir de tout préciser, de tout expliquer par cette clef magique : s'il est certain que le mythe de *Sin* raconté dans une incantation (Série des *Utuks* méchants) est un mythe lunaire, je ne vois aucune raison pour que ce soit précisément un mythe « des Frühjahrsmondes » (p. 62-63). P. 55, l'édition de *Damascius* de Ruelle aurait dû être citée de préférence à celle de Kopp. L'erreur sur le sens de KU-GAR (« série », et non « histoire ») est heureusement rectifiée vers la fin du volume. Chaque section est pourvue d'une bibliographie sommaire, mais presque toujours suffisante pour les besoins du public auquel s'adresse l'ouvrage.

C. Fossey.

Fr. Delitzsch. **Assyrische Grammatik mit Ubungsstücken und kurzer Literatur-Ubersicht.** Zweite durchgesehe Auflage. Porta linguarum orientalium, pars x. Berlin Reuther et Richard, 1906, X, 374 ; 50 p. in-8.

M. Delitzsch nous avertit lui-même que la seconde édition de sa grammaire assyrienne n'est point la refonte complète que la masse énorme des documents publiés depuis dix-sept ans lui eût permis de

faire et que tous les assyriologues auraient reçue de lui avec reconnaissance. La modification la plus caractéristique est la suppression des pages (61-71; 195-197) de la première édition dans lesquelles l'auteur avait développé quelques-unes des objections de M. Halévy contre l'existence d'une langue sumérienne, et l'introduction d'un paragraphe (§ 102) relatif aux mots empruntés par l'assyrien au sumérien. Ces changements sont la conséquence naturelle d'une abjuration qui remonte à l'année 1897 (*Die Entstehung des ältesten Schriftsystems*). Dans la partie consacrée à la phonétique, M. Delitzsch a modifié avec raison son ancienne théorie sur la valeur du signe *a-a* (p. 57-59) et sur les semi-voyelles (p. 104-108) et introduit un paragraphe sur la valeur *ŭa* du signe p. 1 (p. 61). Les additions les plus importantes à la morphologie sont un paragraphe sur le vocatif (p. 208) et un utile tableau de la vocalisation des verbes (p. 250-258 cf. 261-273 de la première édition). Malheureusement la syntaxe reste toujours aussi sommaire (16 pages!) et les étudiants regretteront que les paradigmes, au lieu d'être réunis à la fin du volume, soient dispersés dans les différents chapitres. L'impression est trop compacte pour un livre que l'on doit pouvoir parcourir facilement (cf. par exemple p. 229-232, un paragraphe de près de quatre pages sans alinéa).

C. Fossey.

Frænkel (Ernst). **Griechische Denominativa** in ihrer geschichtlichen Entwicklung und Verbreitung. Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1906; vi-296 p.
Debrunner (Albert). **Zu den konsonantischen jo-Präsentien** im Griechischen (diss. inaug. Bâle). Strasbourg, Trübner, 1907; 76 p. (*Idg. Forsch.*, XVI, p. 13-88).

I. La première partie de la dissertation de M. Frænkel, celle qui traite des verbes en αίνω et en ύνω, a été sa thèse de doctorat; elle a été ensuite augmentée de deux chapitres, sur les verbes en όω et en εύω; on voit qu'il s'agit des verbes dénominatifs, ceux qui sont formés sur un thème nominal. Chaque partie est conduite selon le plan suivant : M. F. étudie d'abord l'origine des verbes, le développement de leur signification, et les dérivés qu'ils ont produits; ensuite leur répartition selon les dialectes et selon les auteurs; à la fin de chaque subdivision est dressée une liste des verbes appartenant au groupe. L'histoire des verbes dénominatifs a déjà été l'objet de plusieurs monographies; l'une des meilleures, celle de Sütterlin, traite seulement des verbes dits contractes, et l'auteur ne tient pas assez compte de la chronologie ni des genres littéraires. L'ensemble de la question n'est pas sans complexité; certains de ces verbes sont régulièrement formés sur un thème nominal, avec une signification originelle bien déterminée; leur nombre, d'abord restreint, s'est accru par voie d'analogie, et en même temps le sens a subi des modifications; il fallait donc non seulement élucider le prin-

cipe de leur formation (celle des verbes en ύνω est particulièrement obscure) et grouper les verbes selon les thèmes nominaux qui leur donnent naissance, mais encore essayer de saisir la raison des irrégularités, établir des catégories d'après le sens et d'après la forme, et montrer autant que possible depuis quand et par quels écrivains ces verbes ont été employés. D'autres problèmes de détail se posaient en outre fréquemment, auxquels M. F. a parfois donné une solution ingénieuse. On lira avec intérêt ses chapitres sur l'histoire des dérivés en μα et en σις, et sa discussion détaillée sur l'origine des verbes en όω, bien qu'elle ne me semble pas définitive : des formes aoristiques en ῶσαι seraient issues de thèmes en *ο*, par analogie avec ᾶσαι de thèmes en *ᾱ*, puis auraient produit des présents. On remarquera une explication, aussi satisfaisante que simple, du verbe γλυκαίνω, alors que l'on attendrait γλυκύνω ; c'est un phénomène de dissimilation fort bien mis en lumière. Les listes de verbes dressées par M. F. ne prétendent pas sans doute être complètes, car la langue post-classique a créé un grand nombre de verbes, surtout des verbes en όω, qui se prêtaient mieux à la formation analogique ; mais on ne voit pas d'après quelle méthode elles sont composées. Puisqu'il cite ξυλοῦν « construire en bois » d'après les Septante seulement, il devait donner ξυλοῦσθαι « devenir ligneux » Theophr., et il aurait pu recueillir, également dans Théophraste, bien d'autres formes intéressantes comme μανοῦν, μελανοῦσθαι, ἐκθαμνοῦσθαι, etc. Aristote πιθανοῦν, Xénophon ἀπογεισοῦν, Aristophane τεθερμῶσθαι manquent, et d'autres verbes encore, antérieurs au IIIe siècle. Mais ces lacunes n'enlèvent rien au mérite du travail de M. Frænkel, qui a eu raison de penser que cette nouvelle étude sur les verbes dénominatifs grecs ne serait pas sans fruit [1].

II. Pendant que le précédent ouvrage était imprimé, une partie du même sujet était traitée par un jeune savant suisse, M. Debrunner, dans les premiers chapitres d'une dissertation sur les présents consonantiques en *jo*, qui fut publiée dans le t. XVI des *Indogermanische Forschungen*. Cette partie, qui concerne les verbes en νjω (κλίνω, τείνω, ίνω, ύνω), a été, pour M. D. comme pour M. Frænkel, sa thèse de doctorat. Le principe de la recherche est identique, et les résultats obtenus, dans leur ensemble, ne diffèrent pas sensiblement. M. D. a ajouté les verbes primaires, pour faciliter l'étude de chaque type verbal ; il a enrichi de nombreuses additions les listes de Frænkel, qu'il a disposées chronologiquement dans chaque section, et il a dressé le tableau des verbes fournis par les textes épigraphiques. Son travail est donc, en un sens, plus détaillé ; il est aussi plus fouillé dans certaines parties ; on y remarquera principalement, pour les

1. P. 234, M. F. range ἕνωσις parmi les mots auxquels on ne connaît pas de verbe correspondant, ou dont le verbe est de basse époque ; cependant ἑνόω est dans Aristote, *Pol.*, 1261b 10. Il est vrai que le passage n'est pas cité dans le Thesaurus.

types κίνω et δύνω, un essai de groupement d'après les analogies sémantiques ; c'est là surtout que M. D. s'écarte des conclusions de Frænkel. On ne saurait oublier, toutefois, que des théories de ce genre sont nécessairement discutables, puisqu'elles reposent en partie sur des postulats dont la preuve ne peut être faite ; les phénomènes d'analogie sont souvent si fugitifs qu'il n'est pas toujours facile d'en déterminer l'enchaînement. Si l'on peut se prononcer avec certitude dans le cas d'un système purement formel, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de rapprocher et de sérier les significations. Les vues de M. Debrunner à ce sujet sont d'ailleurs assez prudentes et n'ont rien qui ne soit vraisemblable. Les deux dissertations se complètent heureusement l'une l'autre et se prêtent un mutuel appui.

My.

Aischylos' Choephoren, erklärende Ausgabe von Fr. Blass, Halle, Niemeyer, 1906, II-205 p.

Ayant eu l'occasion d'écrire des articles sur plusieurs passages des *Choéphores*, M. Blass fut amené à étudier de plus près la pièce entière, et ses recherches eurent pour résultat la présente édition ; les hellénistes ne s'en plaindront pas. Ce n'est pas que le texte lui soit redevable de beaucoup d'améliorations certaines ; j'estime au contraire que, sauf un petit nombre, ces corrections sont plus ingénieuses que sûres, et si en majorité elles sont vraisemblables, on n'en conclura pas qu'elles soient vraies. Mais M. B. a enrichi le texte d'un commentaire développé, plein d'érudition et de solides remarques, où le savant professeur a tenté l'explication — et il a souvent réussi — des nombreuses obscurités de forme et de pensée que renferme cette difficile tragédie. La légende mise à la scène par Eschyle n'est pas sans soulever par elle-même des questions intéressantes ; M. B., dans son introduction, en étudie l'origine et les transformations, la suit chez Homère, chez Stésichore, chez Pindare, chez Eschyle lui-même, pour examiner ensuite la constitution du drame, les caractères et la scènerie ; il termine par quelques mots sur le Mediceus. Le texte est disposé d'une manière très pratique pour l'étude ; au-dessous sont les scholies, et dans une seconde série de notes sont données les leçons du Mediceus dont s'écarte le texte, avec les noms des divers correcteurs. Les corrections personnelles de M. B. sont assez nombreuses, surtout dans les parties lyriques ; on en retiendra surtout les deux suivantes : 760 γναφεὺς τροφεύς τ' οὐ ταὐτὸν εἰχέτην τέλος, pour τε ταὐτόν, et 305 εἰ δ' ἐμή pour εἰ δὲ μή. 178 βοστρύχῳ pour βοστρύχοις est également bon, quoique le pluriel puisse se défendre, de même que 926 ζῶντα pour ζῶσα, où le nominatif féminin n'est cependant pas inexplicable. Au contraire, je ne vois aucune nécessité pour substituer οὕς à ὅν (907), ni pour intercaler οὐ après μή (302). Le commentaire sur ce dernier passage ne me semble pas répondre au sens qui y est contenu ; M. B.

interprète ἀπορίᾳ χρημάτων πιέζει τοὺς πολίτας ὥστε μὴ οὐ τέλειν, ce qui justifie en effet sa correction; mais je considère τὸ μὴ πολίτας... τέλειν comme une apposition explicative à ἕν (299), et alors οὐ n'est plus exigé. C'est une subtilité, à mon avis, de remplacer πληγάς par πληγαῖς (232) sous prétexte que σπάθης πληγάς n'est pas un signe possible de reconnaissance; par soi seul, je veux bien l'accorder, mais θήρειον γραφήν précise suffisamment ce que veut dire Eschyle. Le texte de Mediceus me paraît d'ailleurs très correct; ἰδοῦ a une double construction, une première fois avec l'accusatif seul (ὕφασμα) et en second lieu avec εἰς, qui porte à la fois sur πληγάς et sur γραφήν, et qui est placé, par une disposition bien connue chez les tragiques, avant le second de ses régimes. C'est sans doute une construction peu régulière; mais cela ne suffit pas pour faire suspecter le texte et je préfère le garder tel qu'il est, plutôt que de corriger εἰς δέ en ἠδέ (Turnèbe) ou ἔσιδε (O. Müller). Au vers 665 M. B. donne par erreur λεχθεῖσιν, cf. la note critique; il faut lire λέσχῃσιν, corr. de Wilamowitz (λέσχαισιν Emperius), comme le montre le commentaire. On voit par ces exemples — et j'en pourrais citer d'autres [1] — que l'on peut différre d'avis avec M. Blass sur la forme du texte en plusieurs passages; mais c'est affaire de critique verbale, et le commentaire conserve tout son prix.

My.

F. Knoke, **Begriff der Tragödie nach Aristoteles.** Berlin, Weidmann; 1906, 83 p.

Voici une nouvelle tentative d'explication de la fameuse définition de la tragédie par Aristote. M. Knoke, directeur du gymnase d'Osnabrück, s'est demandé s'il n'était pas possible d'arriver à une solution plus satisfaisante que celles qui ont jusqu'ici été proposées, et dont aucune n'a pu terminer le débat. Sa méthode est celle de tous ses prédécesseurs, et du reste ne pouvait être différente; il étudie avec la dernière minutie les termes de la définition, et les analyse tant en eux-mêmes que par comparaison avec d'autres passages des œuvres d'Aristote par lesquels la pensée du philosophe peut être éclaircie; mais c'est surtout dans le texte de la *Poétique* et dans sa valeur propre qu'il puise les éléments de son interprétation. Est-ce enfin la vraie, et

1. P. ex. ἁπλωστί φράζουσα, corr. de Hermann, est accepté par M. Blass, sous prétexte que ἁπλῶς τι est irrégulier; on devrait dire ἁπλοῦν τι. Mais τι ne se rattache pas à ἁπλῶς; il doit se joindre à φράζουσα, avec lequel il a la même valeur que dans la locution si fréquente λέγειν τι, dire quelque chose de significatif. D'ailleurs ἁπλωστί est inconnu et l'analogie de νεωστί, μεγαλωστί, ne donne pas à la critique le droit de créer un mot pour corriger un texte. Une autre correction trop vite acceptée, à mon sens, est αἰκῶς, pour διχῶς (915) que l'on déclare inexplicable; le mot me semble très justifié par ἐλευθέρου πατρός qui suit. Je comparerais volontiers La Fontaine, *Le Lion devenu vieux :* C'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

pouvons-nous croire que M. K. a définitivement résolu cette question si controversée? Je résume ses principaux arguments. Aristote, selon M. K., ne considère ni le but de la tragédie ni l'influence qu'elle doit exercer sur le spectateur en dehors de la représentation; il en a sans doute parlé ailleurs, mais ici, dans sa définition, il parle exclusivement des moyens par lesquels cette influence, quelle qu'elle puisse être, est produite; comme elle dépend essentiellement de la valeur du drame, elle ne pouvait donc entrer dans la définition. Le génitif παθημάτων n'est pas un génitif objectif, et il n'est pas question de purger ou purifier les passions; c'est un génitif séparatif, et la tragédie doit, après avoir fait naître la crainte et la pitié, purifier, c'est-à-dire dégager, débarrasser de ces passions l'âme du spectateur, dans laquelle elles ont d'abord été excitées. L'ensemble du texte est compris par M. K. d'une façon toute nouvelle : il se compose de deux parties parallèles, dont les termes de la seconde expliquent et complètent ceux de la première; μίμησις πράξεως — σπουδαίας — τελείας sont déterminés respectivement par δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας — δι' ἐλέου καὶ φόβου — περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν. On voit que M. K. ne rattache pas δι' ἐλέου καὶ φόβου à περαίνουσα, et qu'il donne à διά le sens « à travers » et non « par le moyen de ». L'action de la tragédie est σπουδαία, parce qu'elle excite en nous des sentiments de crainte et de pitié; elle est τελεία, en ce sens que le dénouement amène dans le spectateur, qu'elle a tenu jusque-là sous l'empire de ces sentiments, une sorte de détente et d'apaisement de ces sentiments eux-mêmes. L'idée morale n'est d'ailleurs pas absente de la pensée d'Aristote, comme on le voit par d'autres passages de la *Poétique*; c'est la faute tragique avec ses conséquences qui produit en nous la crainte et la pitié; mais comme d'autre part la représentation tragique doit laisser le spectateur sur un sentiment de plaisir, c'est à un tel sentiment que doivent faire place ces passions, pour ramener l'âme à l'harmonie qu'elles avaient troublée; la crainte et la pitié, dit M. K., mettent l'âme en état de dissonance; le dénouement ramène l'accord parfait (p. 76); ou avec d'autres expressions (p. 78), l'équilibre de l'âme, détruit par la pitié et la crainte, est rétabli par la katharsis. C'est pour cette raison, ajoute en terminant M. K., que Sophocle, après avoir excité dans ses drames les plus vives émotions tragiques, donne au chœur le rôle final de prononcer des paroles de calme et d'apaisement; là encore est la katharsis. Que maintenant M. K., à la fin de sa dissertation, vérifie l'exactitude de sa conception par l'examen des pièces de Sophocle, cela devait être; l'auteur d'une théorie trouve toujours le moyen de mettre les faits d'accord avec elle; mais on ne niera pas que son interprétation ne soit très suggestive. Si l'on admet avec lui la fonction du génitif παθημάτων, et la construction des mots δι' ἐλέου καὶ φόβου indépendamment de περαίνουσα, on sera tenté sans doute de le suivre encore plus loin. Cependant, même alors, admet-

tra-t-on que τῶν τοιούτων παθημάτων, compris comme la crainte et la pitié, sont bien effectivement cette même pitié, cette même crainte que conçoit le spectateur à la représentation? Car en somme c'est dans ces mots surtout qu'est cachée la pensée d'Aristote, et sa définition, pour M. Knoke, revient à ceci : la tragédie excite la crainte et la pitié, puis, par une sorte de revirement, nous affranchit de ces passions, qu'elle-même a fait naître en nous. Je ne veux pas ici instituer une discussion ; je me borne à signaler un point : on voit généralement dans τῶν τοιούτων παθημάτων une reprise de ἔλεος et φόβος exprimés dans δι' ἐλέου καὶ φόβου; je crois que c'est là une erreur, tout en partageant l'opinion de M. Knoke sur l'indépendance de la phrase περαίνουσα τὴν... κάθαρσιν.

My.

Diodori Bibliotheca historica. Editionem primam curavit Imm. Bekker, alteram L. Dindorf, recognovit C. Th. Fischer. Vol. V. Leipzig, Teubner, 1906; xx-336 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

En même temps que le tome V de Diodore, qui contient les livres XVI et XX, a paru la préface du tome IV [1], où M. Fischer expose brièvement les principes qu'il a suivis dans la publication des livres XIX-XX. Le plus ancien et le meilleur de tous les manuscrits est celui de Patmos (P), mais il s'arrête après le livre XVI ; pour les livres suivants, les manuscrits les plus importants sont le Parisinus 1665 (R ; T de Dindorf) et le Marcianus 376 (X), dérivés, du moins en ce qui concerne les livres XVII-XX, tous deux d'une même source ; les autres manuscrits de ce groupe sont négligeables. Une seconde famille est représentée principalement par le Laurentianus LXX, 12 (F), que Dindorf considérait comme supérieur ; mais M. F. démontre, par des exemples choisis, que si tous les manuscrits de Diodore remontent à un archétype unique, la copie dont est sortie la seconde famille a été faite avec la plus grande négligence, le scribe ayant non seulement commis beaucoup d'erreurs, mais troublé fréquemment le texte à sa fantaisie. Bien qu'une seconde main de F ait apporté beaucoup de corrections, d'après un manuscrit de la première famille, M. F. a raison de le ramener à un rang inférieur, tout en reconnaissant qu'il fournit assez souvent la véritable leçon. Le texte, en résumé, pour les livres XVII-XX, a pour fondement R. De la langue de Diodore M. F. dit seulement quelques mots, pour nous informer qu'il a préféré suivre le Parisinus, sans s'astreindre à observer une règle uniforme ; de même pour l'orthographe. C'est un système qui a ses avantages ; il n'a, en principe, rien de contraire à la méthode, et il est manifestement préférable à celui de Dindorf, qui était par trop puriste, corrigeant partout, par exemple, 3e p. plur. pl. q. parfait εισαν en εσαν.

1. LXIV pages, contenant la préface et les sommaires des livres XVI-XVIII, publiés dans ce volume.

Il peut cependant avoir ses inconvénients. De même qu'au point de vue du style et de la syntaxe on est autorisé à corriger (bien entendu avec une extrême prudence) un passage d'un auteur dans le sens de son usage invariable dûment constaté (ainsi M. F. écrit 111,7 ἀνέλαβε pour ἔλαβε de tous les manuscrits), de même il est non seulement permis, mais encore, selon moi, obligatoire de corriger une forme ou une orthographe unique ou presque unique, lorsque l'habitude constante de l'auteur est d'employer une forme ou une orthographe différente. Naturellement on doit tenir compte des diverses périodes de production de l'auteur ; tous ont plus ou moins varié dans certains détails de style et d'expression, et nous savons que Diodore n'a pas mis moins de trente ans à composer sa *Bibliothèque*. Mais il ne me semble pas normal qu'il ait écrit, par exemple, à une centaine de lignes de distance, 21, 8 βιβλιαφόρος et 25,18 βυβλιαφόρος, alors que son orthographe régulière, d'après R, est l'orthographe par υ; cf. 26,5; 27,3; 92,13; 136,10, etc. J'ai eu souvent l'occasion d'exprimer mon respect pour les leçons des manuscrits ; mais il y a des limites, et j'estime que dans le cas dont je parle βιβλιαφόρος 21,8 est une faute de R. L'orthographe βύβλος-βίβλος est plus flottante ; cette dernière se trouve dans R quelquefois, par exemple 7,6 ; 170,21 ; 336,18 ; cependant, l'usage général de ce manuscrit est βύβλος, et je ne puis croire que Diodore ait écrit 7,1 βύβλου, et cinq lignes plus loin βίβλους ; de toute façon le scribe a commis une erreur dans ce passage. Je n'attache pas à ces questions d'orthographe plus d'importance qu'il ne convient ; mais on ne peut nier qu'elles n'aient leur utilité pour l'histoire de la langue ; je reconnais du reste qu'il est souvent difficile de se prononcer [1].

My.

Thadd. Sinko. **Studia Nazianzenica.** Pars prima : De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terræ et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana. Cracovie, Sumptibus Acad. litt. Cracoviensis, ap. bibliopolam societatis librariæ, 1906 ; 64 p.

Il faut distinguer dans la dissertation de M. Sinko deux parties, qui sont de valeur bien inégale. La première s'occupe d'un genre littéraire, le parallèle ou la comparaison, qui s'est manifesté dans l'antiquité sous plusieurs formes ; d'abord occasionnellement dans les débats judiciaires, comme on le voit par exemple dans le *De Corona*, où Démosthène met en parallèle la vie d'Eschine et la sienne ; puis sous

2. J'ai dit dans une note de mon article sur le tome IV (*Revue* du 16 avril 1906) que, XVI, 3, 1 ἐξοπλασίας était une inadvertance pour ἐξοπλισίας ; je ne connaissais pas alors la méthode de M. Fischer, le tome IV manquant de préface, et je me rapportais à XV, 79, 4 ἐξοπλισίαν (Vogel ; — πλασίαν P) et XVII, 2, 3 ἐξοπλισίας (Fischer). Cette forme insolite, qui revient encore dans ce volume p. 9, 23 (RX), est donnée XVI, 3, 1 par R, et M. F. l'a donc imprimée à dessein. Toutefois la variante de P ἐξοπτησίας indique plutôt ἐξοπλισίας ; or, P est la base du texte dans le livre XVI. — P. 52, 10 lire : συμβουλεύουσιν.

forme de déclamation ou de controverse, où il s'agit d'établir la supériorité de l'une des deux personnes, choses ou actions comparées; enfin, dans des ouvrages particulièrement encomiastiques, tels que les parallèles qui suivent la plupart des *Vies* de Plutarque. Ce genre fut très cultivé par les rhéteurs postérieurs à l'ère chrétienne, comme Polémon et Himérios. M. S. montre comment leur influence s'exerça sur Grégoire de Nazianze, par de nombreux exemples tirés de ses discours, et il poursuit l'histoire du genre dans l'éloquence postérieure, en étudiant quelques passages de Grégoire de Nysse et de Jean Chrysostome, jusqu'aux rhéteurs de l'école de Gaza, Procope et Choricios. Toute cette première partie relative au développement de la σύγκρισις et d'une autre de ses espèces dont le type est le fameux apologue de Prodicos, représentée dans Grégoire de Nazianze par son poème intitulé Σύγκρισις βίων, est traitée par M. S. d'une manière suggestive, avec des détails fort intéressants, en même temps qu'il essaie de retrouver quelques-unes des règles du genre. Je ne saurais apprécier de la même manière la fin de la dissertation, où se trouve commenté, puis publié un morceau d'origine byzantine, en langue vulgaire, attribué faussement à Grégoire de Nazianze, et conservé dans un manuscrit de notre bibliothèque nationale (Paris. gr. 929, xv[e] siècle); le titre en est Δικαιολόγος τῆς Γῆς καὶ τῆς Θαλάσσου (sic) εἰς ἔλεγξιν καὶ μάχην. M. S. explique bien, et par de justes raisons, comment ce morceau a pu être mis sous le nom de Grégoire; mais la publication renferme de nombreuses erreurs, et le commentaire appuie sur quelques-unes d'entre elles d'une façon regrettable. Je n'insiste pas sur des corrections malheureuses comme l. 5 κρύπτεις (cod. κροτεῖς, lire κρατεῖς), 6 ἡλιόκαυστε, 9 ἐπιορκίας, 59 ξηρᾶς (l. avec le manuscrit ἡλιόκαυστη, ἐφιορκίας, ξερᾶς) et bien d'autres; je ne veux signaler que quelques mots, que M. S. prend pour des mots grecs, en les expliquant à sa façon, alors que la véritable lecture lui a échappé. « C'est dans mon sein, » dit la Terre l. 40, « que se trouvent l'or, l'argent, ... τὸ ἄκιθον, τὸ ἴασπιν, τὸ βηρύλλιν », etc.; en note : « ἄκιθον nolumus in ἀκίδιον vel ἀκίδι mutare. » M. S. se perd (p. 51) dans les plus invraisemblables combinaisons pour arriver à ce résultat que ἄκιθον est une corruption de ἀκίδιον, ἀκίδι, issu de ἀκίς, comme bas-lat. *aciarium* de *acies*, et que le mot signifie *acier*. Cela fera sourire les byzantinistes, qui n'auront pas de peine à reconnaître ici le mot ὑάκινθος, pierre précieuse comme le jaspe et le béryl, dont le scribe a négligé l'υ comme dans ἴασπιν (cod. ἄσπιν), qui a perdu son ν comme ἄθραξ l. 41, cf. κολοκύθι, πεθερός, etc., et qui est devenu neutre comme τὸ ἴασπιν, τὸ λίβανον l. 42 et autres [1]. Non moins étrange est l'explication de τὸ ἄρδι, deux lignes plus loin. M. S. le dérive (p. 52) de ἄρδις, pointe d'une flèche, d'un aiguillon, qui serait, selon lui, de la même famille

1. On nous dit p. 51 que τὸ ἴασπιν est pour ὁ ἴασπις, et que τὸ λίβανόν desideratur in lexicis; mais ἴασπις est féminin, et τὸ λίβανον est dans le Thesaurus d'Estienne.

que vfr. *hardir*, all. *hart*, et lui donne le sens de « métal dur dont on faisait certaines monnaies. » Inutile d'aller chercher si loin : le mot a perdu sa première lettre comme ἴασπιν et ὑάκινθον ; il faut lire τὸ σάρδι, encore une pierre précieuse, cf. Théophr. *De Lap.*, et Platon, *Phédon* 110 *d* σάρδιά τε καὶ ἰάσπιδας. Pour ces deux mots, M. S. dit le plus sérieusement du monde (p. 51) : « Frustra in lexicis quæres. » La Mer parle (l. 22) de ses ἄπειρα κύματα ; M. S. déclare gravement que l'épithète ne peut s'appliquer à la mer, parce que ἄπειρος signifie « sans expérience », et que ἀπέρατος (connu seulement par Hésychius dans le sens de « infini ») convient très bien aux flots ; « cependant, ajoute-t-il (p. 54), codicis verba tentare nolumus, metaplasmis agnoscendis contenti. » J'aurais bien d'autres observations à faire ; mais je ne puis trop étendre cet article, et je terminerai sur une phrase (l. 58-59) que M. S. imprime ainsi : Οὐχὶ χθὶν φιλόνεικόν σε μετὰ τῆς ξηρᾶς γῆς ὑπέστρεφον ἐν τοῖς ὁρίοις σου ; et qu'il interprète (V. p. 50 et 54) : « Ne t'ai-je pas fait retourner hier dans tes limites, toi disputeuse ? » C'est le Christ qui parle à la Mer. Pour M. S. ὑπέστρεφον est la même chose que ὑπέστρεψα (note critique), et χθὶν est pour χθὲς « par une sorte d'assimilation à χθιζόν. » Or, il y a là deux phrases distinctes, dont la dernière est ὑπόστρεψον (*sic* cod.) ἐν τοῖς ὁρίοις σου, « retourne dans tes limites. » Le reste me semble devoir être lu de la manière suivante : οὐκ ἦλθεν φιλόνικόν (*sic* cod.) σοι (cod. σῆς) μετὰ τῆς ξηρᾶς γῆς ; c'est-à-dire : « n'est-ce pas une querelle qui est survenue entre toi et la Terre ? » Quoi qu'il en soit, l'idée d'une autre dispute déjà calmée la veille par le Christ est inadmissible, οὐχὶ est plus que suspect dans un pareil texte, ὑπέστρεφον est un barbarisme même dans le grec le plus chydaïque, et χθὶν est à laisser à l'imagination de M. Sinko. Publication et commentaire sont à refaire[1].

My.

Az ókori nevelés története (Histoire de l'éducation dans l'antiquité) par Ernest Finaczy. — Budapest, Hornyánszky, 1906, v-307 pages, in-8°.

A classica-philologia encyclopaediája (Encyclopédie de la philologie classique par R. Vári. Budapest, Athenaeum, 1906-xxxviii-486 pages in-8°.

Une des grandes misères de l'enseignement supérieur hongrois — surtout dans les Facultés des Lettres et des Sciences — est le manque de bons manuels. Le ministère voulant remédier à cela a chargé des professeurs de ce travail. C'est ainsi qu'ont paru l'*Enchiridion fontium Historiae Hungarorum* de M. Marczali (1901) et les deux

1. Je ne puis passer sous silence un autre exemple des fantaisies de M. Sinko ; le lecteur doit être éclairé. L. 55, la perle, dit la Terre à la Mer, χωρὶς ἀστραπῆς οὐ τίκτεται ἐν σοί. Byzantinam ætatem redolet, prononce M. S. ; χωρὶς ἀστραπῆς est mis pour εἰ μὴ χωρὶς ἀστραπῆς (p. 55) ; et il traduit (p. 49) : « Il ne naît en toi qu'une bonne chose (le texte dit καλόν), c'est la perle ; mais *elle manque d'éclat*. » Que M. S. prenne la peine d'ouvrir Elien, *Hist. anim.*, X, 13 ; il y lira ceci : Τίκτεσθαι αὐτὸν (la perle) τερατολογοῦσιν, ὅταν ταῖς κόγχαις ἀνεῳγμέναις ἐπιλάμψωσιν αἱ ἀστραπαί.

volumes que nous annonçons aujourd'hui. M. Finaczy dit modestement dans sa Préface que ce volume n'est que le canevas d'un cours d'histoire de la pédagogie. Mais le livre se lit avec beaucoup d'agrément; il est clair et précis et n'omet rien d'essentiel. Il se divise en quatre chapitres. Le premier — Chinois, Égyptiens, Indous et Persans — et le dernier — les Juifs — ne contiennent que des renseignements sommaires. La plus grande partie du volume (p. 17-283) est consacrée aux Grecs et aux Romains. Le génie de ces deux peuples, les différentes phases de leur éducation, les écrivains anciens qui se sont occupés de l'éducation sont caractérisés dans un style nerveux. appuyé de nombreuses citations tirées des Anciens. Ce travail s'adressant à tous les étudiants en « philosophie », c'est-à-dire aux lettrés et aux scientifiques, l'auteur donne ces citations traduites en magyar, le plus souvent, par lui-même. A la fin de chaque chapitre, nous trouvons une bibliographie raisonnée des ouvrages français, anglais et allemands, suivie de quelques appréciations sur la valeur des plus importants. La bibliographie hongroise est plus complète, mais ce ne sont que des dissertations de peu de valeur.

Le livre de M. Vári n'est pas une simple adaptation d'une des nombreuses Encyclopédies que les Allemands ont données depuis Frédéric-Auguste Wolf jusqu'à Boeckh et Usener. M. Vári a une conception originale de la division des matières que la philologie classique embrasse. Il ne néglige aucune des branches de cette science, mais il considère l'histoire des religions et la philosophie, l'histoire de la civilisation — les antiquités — l'histoire politique, l'histoire de l'art et celle de la littérature comme le pivot de ces études. Tout le reste forme des matières accessoires.

L'ouvrage se divise en quatre parties. D'abord, la définition scientifique de la philologie; le but qu'elle poursuit, les méthodes qu'elle emploie, et la place qu'elle occupe dans la science. A la fin de ce chapitre, l'auteur donne des conseils pratiques aux étudiants sur la façon dont ils doivent diviser les matières pendant les quatre années d'études, préparer les grades et profiter du « séminaire » philologique. La deuxième partie fait la critique des différentes Encyclopédies publiées jusqu'ici. La troisième partie — à notre avis la plus intéressante et la plus utile de tout l'ouvrage — expose en deux chapitres les procédés de la critique et de l'exégèse philologique appliqués à la géographie, chronologie, épigraphie, paléographie, grammaire, mythologie, philosophie, civilisation, archéologie et littérature. Ce qui est nouveau dans ces chapitres, c'est que M. Vári donne un exemple à côté de la théorie pour chaque genre de critique et d'exégèse. Ces exemples sont tirés des travaux des philologues. Il a souvent recours aux mémoires et articles de savants français (Weil, Pottier, Havet, Homolle). La quatrième partie donne un résumé de l'histoire de la philologie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ici

encore, M. Vári a tenu mieux compte des travaux français que ses prédécesseurs allemands. Cependant un dépouillement plus consciencieux des rapports que la Revue philologique hongroise a publiés de 1883 à 1903 sur les travaux philologiques parus en France aurait pu fournir encore quelques renseignements. Ainsi les thèses françaises sur Muret, sur Turnèbe, sur les Estienne, sur Hemsterhuis, sur Caylus ne sont pas mentionnées; des travaux comme ceux de Decharme, Holleaux et Châtelain n'auraient pas dû manquer [1]. Monceaux et Lechat ont fait d'autres travaux que le guide Joanne d'Athènes.

Le volume est orné de 22 portraits de philologues. MM. Boissier et Homolle y figurent à côté de Mommsen, Schliemann et d'autres.

Destiné avant tout aux étudiants et professeurs hongrois, l'ouvrage retrace aussi très brièvement l'histoire des études anciennes en Hongrie. La Renaissance sous Mathias Corvin promettait beaucoup, mais les guerres contre les Turcs et contre l'Autriche ont empêché ces études de se développer; les meilleurs philologues comme Sambucus, émigrèrent et déployèrent leur activité ailleurs. Ce n'est que vers 1870 que la philologie commence à être cultivée sérieusement à l'Université de Budapest et à la Société philologique. M. Émile Thewrewk forme alors quelques disciples (Abel, Pecz, Némethy, Csengeri, Vári) qui cultivent avec succès cette branche de la science. D'après la Préface du livre, la philologie classique est sérieusement menacée en Hongrie. Les *utilitaires* demandent la suppression des études anciennes dans les lycées. Déjà le grec est rendu facultatif depuis 1890; si on en fait autant pour le latin, non seulement l'érudition magyare sera amputée, mais l'esprit public lui-même subira un dommage irréparable. Tous les liens entre le passé et le présent seront rompus, car dans aucun pays de l'Europe le latin n'est resté aussi longtemps langue *vivante* qu'en Hongrie.

I. Kont.

Corneille és kora (Corneille et son temps), par Jules Haraszti. Budapest, Académie, 1906, XII, 571 p. in-16. Avec 6 illustrations.

Les savants hongrois s'occupent beaucoup depuis quelque temps, du théâtre classique français. M. Huszar nous a donné, en français, un volume substantiel sur *Corneille et le théâtre espagnol* (1903) que l'Académie française a couronné et auquel M. Brunetière a consacré une étude. M. Haraszti à qui nous devons déjà un *Molière* en deux volumes, vient de publier tout un cours d'art dramatique français dans son ouvrage récent (*Corneille et son temps*) qui a pour

---

1. Pourquoi Waddington (p. 429) est-il nommé « elfranciásodott » (francisé), autant dire que Mac-Mahon n'était pas Français: p. 347, lire *Pierre* de Nolhac (pour Paul); p. 430, lire : Haussoullier.

sous-titre : *Le développement de la poésie dramatique française du moyen âge jusqu'à Racine.* Tout ce que le théâtre a produit avant Corneille est condensé en quarante-six pages. Comme tous les ouvrages de M. Haraszti, celui-ci aussi se distingue par de vastes lectures, des analyses fines et détaillées, l'art d'exposer les sujets à un public qui n'est pas très familier avec le xvii[e] siècle français. On connaît, en général, mieux la littérature du xix[e] siècle qui a exercé et exerce encore son influence en Hongrie que celle du xvii[e].

M. Haraszti a divisé son ouvrage en trois parties : des débuts de Corneille jusqu'à 1635, puis la période des chefs-d'œuvre (1635-51), finalement celle de la décadence. Les contemporains de Corneille ne sont pas négligés non plus. Pour les pièces importantes, l'auteur nous donne l'historique, la source, l'analyse aussi détaillée que possible, puis l'étude des caractères. Il s'inspire principalement des critiques français et c'est un progrès, car anciennement on commentait l'écrivain français à la lumière de la critique allemande. Rien d'important n'a échappé à la curiosité intelligente de M. Haraszti ; il ne connaît pas seulement les critiques contemporains, mais aussi les anciens. Il goûte surtout Vinet et montre (p. 299) une concordance presque littérale entre le jugement de Vinet et celui de Lemaître. Les feuilletons de Sarcey sont largement mis à contribution. Lanson et Faguet — l'ouvrage est dédié à ce dernier — sont discutés et la moelle de leurs œuvres ainsi rendue accessible au lecteur magyar. Bref, ouvrage consciencieux qui fera apprécier en Hongrie le poète du *Cid* à sa juste valeur, car jusqu'ici on n'a traduit que trois de ses pièces : le *Cid* (1773, 1847, 1880), *Horace* (1781), *Cinna* (1887). La traduction d'*Horace* étant aujourd'hui illisible, il reste en tout deux pièces, ce qui est évidemment peu en comparaison de Molière dont on a traduit tout le théâtre. Peut-être la lecture de l'ouvrage de M. Harazsti excitera-t-elle le zèle des traducteurs dont le nombre est assez respectable en Hongrie.

I. Kont.

Charles Cestre, **La Révolution française et les poètes anglais, 1789-1809.** Paris, Hachette, 1906, in-8, 570 pp.

Le sujet choisi par M. Cestre a déjà été abordé par d'autres qui se sont placés à des points de vue différents. M. C. a cherché à marquer la place de la Révolution dans la poésie anglaise, à préciser le rôle joué par la Révolution dans le développement du romantisme, à déterminer enfin son influence sur le mouvement général des idées. M. C. s'arrête en 1809, date à laquelle Wordsworth et Southey deviennent conservateurs. Son travail est donc plus complet que le livre de M. Legouis sur la jeunesse de Wordsworth et plus restreint que les études de M. Dowden, qui comprennent les précurseurs de la Révolution comme Cowper et les révolutionnaires de la seconde

génération comme Byron. L'ordre suivi est à peu près chronologique. Dans la première partie, les poètes anglais sont enthousiastes de 1789, leur ferveur de prosélytes prend diverses formes, ils célèbrent en vers l'ordre de choses nouveau, ils publient des journaux et des pamphlets, avec la pantisocratie de Coleridge, ils passent même à l'application pratique de leurs idées. On sent que ces jeunes gens ne sont pas seuls, il y a derrière eux les éléments d'un parti politique. En rendant compte d'un autre ouvrage de M. Cestre (*Revue critique*, 15 oct. 1906), nous avons essayé de rechercher pourquoi la Révolution qui semblait devoir trouver en Angleterre un terrain bien préparé, échoua lamentablement. Un malentendu initial empêcha les piétistes parmi lesquels se recrutent les partisans des mouvements libéraux, d'adhérer aux idées nouvelles. La prise de la Bastille avait rencontré une approbation unanime, la constitution civile du clergé étonna, l'exécution du roi et de la reine souleva un sentiment d'horreur. Dès que Burke se fut prononcé, les seuls adhérents marquants furent des théoriciens perdus dans l'abstraction, des libres-penseurs cosmopolites, ou des jeunes gens qui devaient s'assagir en arrivant à l'âge mûr. Le désenchantement succéda vite au premier enthousiasme, c'est là proprement le sujet de la deuxième partie. Effrayés de la tournure que prennent les événements, les poètes recherchent un autre idéal : Wordsworth se consacrera désormais à la contemplation de la nature, Coleridge à la spéculation philosophique, Southey à des études d'histoire. On a la sensation que la Révolution a avorté en Angleterre. Dans la troisième partie, la plus originale à notre sens, M. C. soutient que l'échec n'a pas été aussi complet qu'on le croit. Les convictions des poètes ont eu beau sombrer dans la crise, elles ont laissé leur trace dans le cœur : témoins la sympathie de Wordsworth pour les humbles, le spiritualisme de Coleridge, l'aversion de Southey pour Napoléon. Pour établir sa thèse, M. C. écarte toutes les influences libérales qui avaient pu agir sur les Anglais avant 1789. Qu'on prenne par exemple le programme des radicaux anglais, les principales réformes qui y étaient inscrites n'avaient-elles pas des chances d'être réalisées à la veille de la Révolution ? La réforme parlementaire votée en 1832 était alors réclamée par les whigs ; l'émancipation des catholiques commence en 1778. En 1787 les dissidents avaient demandé l'abrogation des Tests, leur pétition fut repoussée par 178 voix contre 100, en 1789 la majorité tombait à 122 pour remonter à 294 en 1790 après les premières décisions de l'Assemblée nationale. Dès 1770 les réformes sociales sont amorcées par les philanthropes et, s'il n'est pas encore question de lois ouvrières, c'est qu'il faudra les guerres du Premier Empire pour les mettre à l'ordre du jour en exaspérant la misère. Par la peur qu'elle occasionna aux conservateurs qui formaient, alors comme toujours, l'immense majorité des Anglais, la Révolution retarda la réalisation de toutes ces

réformes. Le danger conjuré, le parti conservateur non seulement acceptera le programme libéral, mais sur bien des points le fera sien. La Révolution agit exactement comme la guerre d'Amérique quelques années plus tôt. Les torys s'étaient effrayés alors de voir les colonies revendiquer pour soi les privilèges que Locke avait reconnus en 1688 au peuple anglais. Ils allèrent même jusqu'à mettre les Français en garde contre leur engouement pour cette philosophie politique. S'adressant à Necker, Tucker s'écriait en 1781 : « Do you really wish that these levelling destructive principles should be made the standard of the politics of France ? » (*Cui bono*, p. 21) : « Souhaitez-vous vraiment que de ces principes funestes et dignes des niveleurs l'on fasse le modèle de la politique française » ? Il y avait de la clairvoyance dans ce conservatisme étroit. En somme on pourrait se représenter l'Angleterre sous les traits d'un homme très terre-à-terre qui restreint sagement ses dépenses quand il voit ses amis se ruiner dans des spéculations dangereuses ; ensuite, la crise passée, il reprend son train de vie ordinaire.

Voici quelques observations de détail :

Pp. 58, 63. Peut-être aurait-il fallu marquer davantage le rôle d'épouvantail joué au xviiie siècle par le souvenir de Cromwell. L'épithète injurieuse de *niveleur* se rencontre à chaque instant. Nous venons de la voir dans la citation de Tucker.

P. 173. Il n'est pas tout à fait juste de dire que les classes dirigeantes en 1789 avaient perdu la foi. Cela eût été vrai trente ou quarante ans plus tôt. L'enseignement de Wesley avait porté ses fruits. Parti de l'université, le mouvement méthodiste qui s'était d'abord propagé parmi le peuple, gagnait la bourgeoisie et la noblesse. Il suffit de rappeler le nom de la comtesse de Huntingdon. Menacé par cette nouvelle réforme, l'anglicanisme se réveillait. Qu'on compare Johnson à n'importe quel homme de lettres du temps de la reine Anne, sans en excepter Addison ou Steele, on verra combien le sentiment religieux est devenu plus profond. Faut-il enfin citer Cowper, que M. Cestre lui-même appelle excellemment « un Rousseau puritain » ?

P. 289. « La religion officielle.. intolérante, dominatrice. » Cette phrase vise l'anglicanisme. Ici encore un changement est surveuu dans la seconde moitié du xviiie siècle. Depuis le séjour de Walpole au pouvoir, les tolérants se recrutent dans les rangs du clergé. Tucker que nous citions tout à l'heure est tolérant. Warburton, Paley le sont aussi. Tel évêque est bien plus disposé que Burke aux concessions.

Pp. 262 sqq. ; pp. 305 sqq. Le chapitre sur les origines du romantisme aurait gagné à être un peu plus développé : il n'y est question ni de Gay ni de Prior, ni d'Addison critique de Milton, il n'y a pas un mot sur l'influence de Spenser au xviiie siècle. La discussion sur le style des premiers poèmes de Wordsworth, Coleridge et Southey

est à revoir. « Les jeunes poètes, dit M. C., ne se contentèrent pas des élégances classiques. Ils recherchèrent une langue plus précieuse et des artifices plus complexes ». Là-dessus il cite un certain nombre d'exemples ; or on trouverait des mots et des tours de phrase pareils chez Pope et les poètes de son temps. *Erst* se trouve dans Prior : Erst ever dreadful, know they now no dread. *Ode to the Queen*, 1718. Pope n'a pas craint d'écrire : And whelm'd beneath the waves, drop the huge wall. *Iliad* VII. 553, où *whelm'd* fait penser aux *wildered* et *lorn* cités par M. C. comme des innovations de Wordsworth et Coleridge. Pope emploie encore : *orient* science. *Dunciad*, III, 74; *lambent* eyes, *Eloise to Abelard*, 64. On peut multiplier les rapprochements ; Pope place la préposition après le substantif : Live past ages o'er. *Windsor Forest*, 248. Goldsmith *use* de l'ablatif absolu :

Till, sapp'd their strength, and every part unsound,
Down, down they sink, and spread a ruin round.
Deserted Village.

Veut-on d'autres preuves des libertés que les classiques prennent avec la grammaire ? L'emploi de l'adjectif pour l'adverbe n'est pas propre aux romantiques, nous lisons dans Pope : Instant, when dipt, away they wing their flight. *Dunciad*, III. 27. Sudden you mount, you beckon from the skies. *Eloisa to Abelard*, 245 ; Goldsmith emploie le pronom personnel pour le pronom réfléchi : Amidst these humble bowers to lay *me* down. *Deserted Village*; I sit *me* down, a pensive hour to spend. *Traveller* ; les verbes neutres deviennent transitifs dans Pope : the phantom flies me. *Eloisa* etc. 236. Il est inutile d'insister : dans ses premiers poèmes, Wordsworth imite les « classico-romantiques » ses devanciers, dont toutes les audaces de style étaient familières aux classiques ; c'est en renonçant à ces raffinements, c'est en aspirant à la simplicité que Wordsworth est devenu original.

P. 486. « Bien que Coleridge.. se considérât comme un *infidèle* ». N'est-ce pas là un anglicisme ?

Remercions M. Cestre d'avoir voulu éclairer un problème littéraire assez obscur. Ce n'est que grâce à des recherches comme celles dont il nous apporte ici le résultat, qu'on peut préciser l'influence des événements contemporains sur la formation de tel ou tel génie poétique. Ce genre de travaux est une des applications les plus fécondes de la méthode historique.

Ch. Bastide.

Tompa Mihály élete és müvei (La vie et les œuvres de Michel Tompa), par M. Lengyel. Budapest, Athenaeum, 1906. 243 p. in-16.

Il y a peu d'études détaillées sur les grands écrivains hongrois. Petöfi excepté, dont la vie courte, mais bien remplie a été étudiée sous tous les aspects, l'érudition magyare n'a même pas produit de

grands travaux d'ensemble sur Vörösmarty et sur Arany. Sans doute, il y a l'étude de Gyulai sur le premier, celle de Riedl sur le second, mais ces études ressemblent plutôt aux volumes des « Grands écrivains français » et n'épuisent nullement le sujet. Elles ne devraient, en aucun cas, dispenser les jeunes érudits de donner des biographies détaillées sur ces grands écrivains. Il en est de même des auteurs de deuxième ordre. Une seule exception est faite pour les écrivains qui ont joué en même temps un rôle politique. Les trois volumes sur le cardinal Pázmány par Fraknói, les cinq volumes sur Zrinyi par le regretté Széchy sont des exemples qu'on devrait suivre dans les études sur les grands écrivains.

Le volume que M. Lengyel vient de consacrer au poète Tompa (1817-68) prouve de nouveau que les jeunes écrivains se contentent de l'analyse des œuvres au lieu de tirer des correspondances et des journaux contemporains des faits moins connus que ceux qu'on trouve dans les grandes histoires de la littérature. Si M. Lengyel avait approfondi son sujet, il aurait pu nous dire pourquoi Tompa fut tellement goûté de ses contemporains au point qu'on le plaçait à côté de Petöfi et d'Arany et pourquoi il est tombé plus tard presque dans l'oubli. Au lieu d'une investigation originale, l'auteur se contente de raconter les circonstances suffisamment connues de la vie du poète et analyse longuement les principaux contes et les poésies écrites sous la réaction autrichienne. Son volume sera lu avec profit du grand public qui connaît peu Tompa, mais il ne nous fera pas pénétrer dans l'intimité du poète.

I. Kont.

— Les deux conférences de MM. D. et W. Häcker, sur la science de la nature et la théologie (*Naturwissenschaft und Theologie*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8, iv-41 pages) ne consistent pas en considérations apologétiques, mais en réflexions très sages et très critiques sur la théorie de l'évolution et sur la doctrine chrétienne. La conciliation est toujours affaire de bonne volonté. — A. L.

— On trouvera dans le livre de M. C. W. Wish sur « l'ancien monde » (*The ancient World*; London, Luzac, 1906; in-8, xii-345 pages) un panorama très confus de l'histoire d'Israël et des empires égyptien et assyrien, avec des considérations très particulières sur les anciennes civilisations. Lecture pénible et de médiocre profit. — A. L.

— M. G. Beer expose de façon claire et instructive les trois grands règnes de l'histoire israélite (*Saul, David, Salomo*; dans la collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*; Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 80 pages). Bonne lecture populaire, où les personnes les plus cultivées peuvent trouver intérêt. — A. L.

— Le très remarquable ouvrage de M. H. Weinel sur le Christ et ses modernes historiens paraît en édition remaniée et augmentée (*Jesus im neunzehnten Jahrhundert*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8, 326 pages; sur la première édition, voir *Revue* du 28 septembre 1903, p. 242). La disposition générale du livre est restée la même, mais les retouches et additions sont assez nombreuses, notamment en

ce qui concerne les plus récents travaux relatifs à la critique des Évangiles et à la vie de Jésus. — A. L.

— Il est difficile de grouper plus de notions claires, de jugements précis, en meilleur ordre et en aussi peu de pages, que M. E. Grafe a réussi à le faire dans sa conférence sur le christianisme primitif et l'Ancien Testament (*Das Urchristentum und das alte Testament*; Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8, 48 pages). La manière dont les premiers chrétiens se sont approprié l'Ancien Testament est parfaitement décrite, et les conséquences de ce fait, les bonnes et celles qu'on peut trouver moins heureuses, très justement appréciées. — A. L.

— Discussion méthodique d'un point assez important de critique textuelle, dans la dissertation de M. F. J. Bonnassieux sur les *Évangiles synoptiques de s. Hilaire de Poitiers* (Lyon, Vitte, 1906; in-8, 126 pages). Le texte vieux latin d'Hilaire paraît avoir été apparenté de très près à celui du *cod. Usserianus I*. On ne peut qu'encourager l'auteur à poursuivre ses recherches. — A. L.

— Signalons encore deux fascicules des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, le *Jesaia* de M. H. Guthe, et *Was uns Jesus heute ist*, de M. A. Meyer (Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 70 et 56 pages) : le premier, excellent travail de vulgarisation historique ; le second, intéressant spécimen de théologie libérale. — A. L.

— On a beaucoup discuté, on discutera longtemps encore sur la conscience messianique de Jésus, expression moderne du problème christologique. En une dissertation très documentée, très substantielle, M. H. J. Holtzmann expose l'état et les différents aspects de la question (*Das messianische Bewusstsein Jesu*; Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8, 100 pages). La conclusion est que, si le messianisme a été la forme historique de la conscience religieuse de Jésus, cette conscience était en elle-même quelque chose de supérieur au messianisme. Cela peut s'entendre. Mais ne seraient-ce pas, en grande partie, l'Église et la spéculation chrétienne qui auraient tiré, qui tireraient encore de l'Évangile un idéal religieux qui n'était pas autrement développé dans la conscience du Christ ? — A. L.

— Très sérieuse étude de M. A. Schettler sur la formule « par le Christ », fréquemment usitée dans les Épitres de saint Paul (*Die paulinische Formel « Durch Christus »* Tübingen, Mohr, 1907; in-8, VIII-82 pages) : il ne s'agit pas d'une influence éloignée, de l'efficacité de la rédemption opérée par Jésus; mais l'Apôtre l'entend d'une action immédiate et actuelle du Christ immortel, du Christ-esprit, dans l'âme croyante. — A. L.

— Les Facultés de théologie ont-elles une raison d'être après la séparation de l'Église et de l'État ? Telle est la question que traite, avec beaucoup de compétence et de largeur d'esprit, M. E. Troeltsch (*Die Trennung von Staat und Kirche, der staatliche Religionsunterricht, und die theologischen Fakultäten*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8, 79 pages). En Allemagne, cette question est d'ordre purement théorique; mais on prévoit, semble-t-il, qu'elle pourrait devenir pratique. M. T. se prononce pour le maintien des Facultés, en tant que hautes écoles de science religieuse. — A. L.

— Tout en faisant la part de l'optimisme officiel, on peut voir dans le recueil de discours et d'articles, que publie Mgr P. Batiffol (*Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique*; Paris, Lecoffre, 1907; in-12, VII-354 pages), en quelle mesure, très appréciable, un établissement tel que l'Institut catholique de Toulouse peut s'associer et contribuer au mouvement scientifique de notre temps, principalement en ce qui concerne le progrès des études religieuses. Mais pour faire passer devant certaines autorités, hiérarchiques ou d'opinion, la seconde par-

tie du programme qu'on affiche : « foi au progrès par l'étude », on est obligé d'insister sur la première : « loyalisme absolu envers l'Église », et il faut bien dire que certaines manifestations de ce « loyalisme » pourraient n'être pas très dignes d'éloges. Par exemple, un article comme celui qui a pour objet le *Richard Simon* de M. Margival, où Mgr B. fait valoir sa propre orthodoxie en dénonçant, exagérant et faussant ce qu'il s'imagine être les idées d'anciens amis, échappe à toute qualification. — A. L.

— Nous avons reçu le premier numéro (nov. 1904) de *Cœnobium*, revue internationale de libres études. Beau programme. Principaux articles : K. E. Neumann, *L'origine di Dio* (traduction), interprétation d'un texte bouddhique, et rapprochement avec l'Évangile, très contestable en cette dernière partie, et tendancieux ; E. Giran, *La croyance et la foi*, pour accorder à celle-ci tous les mérites qu'on refuse à celle-là, mais on réussit mal à définir cette foi salutaire ; G. Rensi, *La religione*, critique impitoyable des croyances fondamentales, Dieu et l'immortalité, croit trouver dans l'Évangile même, par une exégèse plus que hardie, le renoncement à la vie éternelle, et constater une opposition irréductible entre l'esprit religieux et les religions, sauf le bouddhisme ; P. Buquet, *Les morales récentes*, même critique radicale, conclut à la morale socialiste, sans la définir suffisamment ; D. Battaini, *Intorno alla natura del cristianismo*, réflexions d'un catholique très moderne, mais qui ne laisse pas de paraître fort distant des précédents ; etc., etc. Une telle publication a son intérêt. On peut craindre seulement que la moyenne des lecteurs, même cultivés, ne se croient introduits à la tour de Babel. — A. L.

— Le livre de M. V. Norström, *Das tausendjährige Reich* (en sous-titre : *Eine Streitschrift gegen Ellen Key und den radikalen Utopismus* ; traduit du suédois par M. Langfeldt ; Leipzig, Dieterich, 1907 ; in-8, x-144 pages) manque un peu d'unité, et il manque aussi de clarté. Il contient une partie polémique assez confuse, et une partie purement philosophique, qui atteste une certaine vigueur de pensée. De l'ensemble se dégage un système d'idéalisme moral qui aurait gagné à être exposé pour lui-même, avec plus d'ampleur et de méthode. — A. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 juin 1907.* — M. Théodore Reinach signale la découverte et la publication, par M. Heiberg, d'un traité inédit d'Archimède, conservé dans un palimpseste de Constantinople. Ce traité, intitulé *De la Méthode*, et adressé à Ératosthène, est remarquable par l'application ingénieuse de la mécanique à la solution des questions géométriques et par l'emploi d'une méthode comparable au calcul intégral : les surfaces y sont, dans certaines conditions, considérées comme des sommes de lignes droites, les volumes comme des sommes de plans. Archimède apparaît là comme le précurseur de Leibniz et de Newton. M. Th. Reinach se propose de publier prochainement une traduction française de cet ouvrage.

M. Saladin communique une note sur la chaire de la mosquée de Kairouan.

M. le général de Beylié lit une note sur le voyage qu'il a fait dans le bassin du Tigre, au N. de Bagdad, pour recueillir des renseignements sur l'architecture des Abbassides aux VIIIe et IXe siècles p. C. Il a visité, entre autres, les ruines des châteaux d'El Aschiok, de Dar el Kalif, et des anciennes mosquées de Samara et d'Aboudelef, à 100 kil. au N. de Bagdad. Les photographies et plans de ces divers monuments, qui jusqu'ici n'avaient pas été étudiés, donnent une idée précise d'une période inconnue de l'art musulman à ses débuts. Le général de Beylié rapporte en outre de nombreuses photographies d'inscriptions inédites de Diarbekir et un plan des anciennes fortifications de la ville.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 24 juin. — 1907

S. Chabert, **Histoire sommaire des études d'épigraphie grecque.** Paris, Leroux, 1906; 166 p.

Ceux qui ne sont pas épigraphistes de métier, et sans doute aussi quelques-uns de ceux qui s'occupent spécialement des inscriptions, ignorent peut-être comment s'est constituée la science de l'épigraphie, et quels progrès elle a faits depuis le jour où l'on eut l'idée de copier et d'interpréter une inscription ancienne jusqu'à l'époque où l'on songea à réunir en de vastes *Corpus* tous les textes gravés. Ce qu'a fait R. de la Blanchère, il y a quelque vingt ans, pour l'épigraphie latine, M. Chabert, professeur à l'Université de Grenoble, s'est proposé de le faire pour l'épigraphie grecque. Il a écrit une brève histoire de cette science, de ses origines à son état actuel, en un livre utile, suffisamment documenté, d'une lecture intéressante; on y apprendra comment se sont formés les premiers recueils, précurseurs du *Corpus* de Boeckh et du *Corpus Inscriptionum Atticarum*, et comment ce dernier s'est fondu dans un nouvel ouvrage, les *Inscriptiones Græcæ*, en cours de publication, qui doit comprendre toutes les inscriptions connues rédigées en langue grecque, à part celles de l'Asie-Mineure et de l'Égypte. M. Ch. insiste avec raison sur les services qu'ont rendus et que rendent encore à l'épigraphie grecque les institutions permanentes fondées en Grèce même, comme l'École française d'Athènes, l'Institut archéologique allemand, l'École américaine d'Athènes, etc., dont les explorations et les fouilles ont mis au jour tant de monuments et d'inscriptions du plus haut intérêt. Le travail

de M. Ch. mérite d'être bien accueilli. Il serait facile d'ajouter çà et là quelques titres d'ouvrages importants ; par exemple, à propos des explorations utiles à l'épigraphie, les *Travels and Researches in Crete* de Spratt, et les *Discoveries at Ephesus* de Wood ; parmi les recueils partiels, les *Inscriptions de Magnésie du Méandre* de O. Kern ; parmi les ouvrages spéciaux sur la langue des inscriptions, la *Grammaire des Inscr. de Pergame* de Schweizer (M. Chabert cite de Meisterhans seulement la seconde édition et ne semble pas connaître la troisième, de 1900 [Meisterhans-Schwyzer]), etc. Mais on n'oubliera pas que l'auteur ne s'est pas « attaché à être complet dans la bibliographie » (p. 13), et que le titre de son livre est *Histoire sommaire* [1].

My.

W. Nitsche, **Demosthenes und Anaximenes.** Eine Untersuchung. Berlin, Weidmann, 1906. Tir. à part des *Jahresberichte des Philologischen Vereins*, t. XXXII, p. 73-184.

La découverte du Commentaire de Didyme sur Démosthène a remis en question l'authenticité de quelques-unes des harangues du grand orateur. On était d'accord, sauf de rares exceptions, pour admettre que la quatrième Philippique, le Πρὸς τὴν ἐπιστολὴν τὴν Φιλίππου, et le Περὶ συντάξεως (or. X, XI, XIII) ne sont pas de Démosthène. D'après un passage de Didyme au sujet de XI, on a cru pouvoir attribuer ce discours à Anaximène de Lampsaque ; voici maintenant que M. Nitsche essaie de démontrer que non seulement ce discours, mais encore les deux autres, sont dus au même rhéteur. Ses arguments sont de deux sortes. Les uns sont purement critiques, et consistent en de nombreux rapprochements entre les discours étudiés et les autres Philippiques de Démosthène ; il y a, en effet, des ressemblances frappantes, d'où l'on peut conclure avec une apparence de logique à une imitation, à un pastiche même du style démosthénien. Les autres sont d'ordre historique et politique ; Anaximène aurait composé ainsi ces trois discours, qui auraient été intercalés dans la série des discours authentiques, dans le but pratique d'influer sur la politique de Démocharès, qui devait être une continuation de la politique inaugurée par Démosthène (p. 130). M. N. insiste, autant que le permettent les renseignements épars que nous possédons, sur les relations entre Anaximène et Démocharès et sur leur action commune dans la direction de la politique athénienne, et il est certain qu'il ne laisse de côté rien de ce qui peut autoriser et fortifier ses conclusions. On ne devra pas cependant les accepter avec trop de précipitation, bien qu'elles s'appuient sur des combinaisons très suggestives ; certaines questions de chronologie sont loin d'être complètement élucidées.

1. Il n'eût pas fallu écrire p. 94 l'alphabet *syllabaire* de Chypre, ni p. 100 der bester Kenner.

et une simple date déplacée, relativement à la suite des harangues de Démosthène, peut affaiblir singulièrement la portée des analogies que l'on constate entre les discours suspectés et ceux qui auraient servi à les composer. Ce que nous savons d'Anaximène de Lampsaque n'est pas d'ailleurs dégagé de toute obscurité, et, bien qu'on admette généralement qu'il est l'auteur de la *Rhétorique à Alexandre*, je ne puis me dire convaincu par la démonstration de Spengel. Mais on voit, par les études qu'il provoque, combien le Commentaire de Didyme est précieux; et si M. N. est dans le vrai, c'est-à-dire si la quatrième Philippique et le Περὶ συντάξεως sont bien dus à un autre qu'à Démosthène lui-même, la figure d'Anaximène aura pris un relief que nous ne lui connaissions pas. — M. Nitsche conjecture également que les *Proèmes*, les *Lettres* 1-4, et le premier discours *contre Aristogiton* sont l'œuvre d'Anaximène. Vers la fin du volume (p. 154-172), une critique minutieuse de la récente édition de Blass (*Demosthenes' neun Phil. Reden*, par Rehdantz, II 1, or. V-IX, 6e éd. par Blass, 1905).

My.

Anne Bates Hersman. **Studies in greek allegorical interpretation.** I, Sketch of allegorical interpretation before Plutarch; II, Plutarch. Chicago, The blue sky press, 1906; 64 p.

On voit par le titre que cette dissertation comprend deux parties, et que la première est une simple esquisse. Ce n'est guère plus, en effet, qu'une énumération sommaire des allégories grecques, où l'on voit comment s'est développé chez les Grecs l'esprit critique qui les a amenés à l'interprétation allégorique de leurs croyances religieuses; brève revue (et incomplète, avoue la préface) des philosophes, historiens, etc., qui ont interprété les mythes contenus dans Homère et dans les autres poètes. La seconde partie traite de Plutarque, de ses opinions religieuses et de la manière dont il envisage les anciens mythes; elle consiste principalement en une analyse du traité *de Iside et Osiride*, dont les parties essentielles sont traduites. Tout cela n'est pas bien neuf, mais n'est pas cependant dépourvu d'intérêt, bien que l'attitude de Plutarque à l'égard des traditions religieuses et des mythes poétiques eût pu donner matière à des observations beaucoup plus développées.

My.

G. Glotz, **Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque.** Paris, Hachette, 1906; III-303 p.

Le nom de M. Glotz est déjà bien connu des hellénistes et des historiens de la Grèce; son ouvrage sur la famille et le droit criminel, qui lui a valu de hautes récompenses, l'a classé au rang des chercheurs dont on est en droit d'attendre d'importants travaux. En attendant, il

réunit dans ce volume sept articles également intéressants, où il s'occupe des rapports entre la religion et la justice, ou encore de certains traits de la vie publique et privée des Grecs. Ces articles ont paru — quelques-uns ont déjà près de dix ans — dans diverses revues; *la Marine et la Cité* dans la *Revue des Études grecques*, et *l'Ordalie* dans la *Revue historique*; *le Serment* et *l'Exposition des enfants* [1] sont reproduits, légèrement retouchés, du *Dict. des Antiquités*; les deux derniers, *les Jeux olympiques* et *l'Étude du droit grec*, sont des réimpressions, également remaniées, l'un de la *Quinzaine* et l'autre de la *Revue de Paris*. Le volume s'ouvre par des considérations sur la religion et le droit criminel, conférence faite en 1903 à l'École des Hautes-Études sociales. Tous ces articles sont, je dois le supposer, connus de nos lecteurs; on saura gré à M. Glotz de les avoir rassemblés; ce sont, pour la plupart, d'excellents tableaux de l'évolution des mœurs et des croyances, qui permettent de saisir, par certains côtés, les progrès de la civilisation grecque.

My.

A. H. J. Greenidge. **A History of Rome during the later Republic and early Principale,** t. I, Methuen and Co, Londres, 1904, xii-508 p.

Au début de sa Préface, l'auteur de cette nouvelle *Histoire de Rome* annonce que son œuvre doit comprendre 6 volumes. Le premier volume embrasse la période comprise entre le Tribunal de Tiberius Gracchus et le second consulat de Marius (133-104 av. J.-C.); le second volume se terminera avec le premier consulat de Pompée et de Crassus (104-70); le troisième volume exposera les événements de 70 à 44; le quatrième volume sera probablement consacré à la troisième guerre civile et au règne d'Auguste; le cinquième et le sixième raconteront l'histoire de l'empire jusqu'à l'avènement de Vespasien.

On se demande tout d'abord, après avoir pris connaissance de ce programme, pour quelle raison M. G. prend comme point de départ le Tribunat de Tiberius Gracchus. La Préface ne fournit à cette question aucune réponse. Elle fait simplement allusion à l'unité de la période étudiée; M. G. indique en outre qu'il n'a pas cru devoir résumer, sous forme d'introduction, l'histoire de Rome ni le développement de sa constitution jusqu'à l'époque des Grecques. Certes un historien est libre de choisir son sujet et de n'étudier, dans l'histoire d'un peuple ou d'un État, qu'une période donnée. Mais encore faut-il

1. Ici M. Glotz me semble beaucoup exagérer la portée de certains textes. — P. 193, note 1, on nous dit qu' « un client de Lysias faisait lit à part, pour ne pas être troublé dans son sommeil par les cris » (*Meurtre d'Eratosthène*); c'est inexact; la raison est toute différente; et quand on lit que « bien des Grecs étaient rebutés par les ennuis et les soucis quotidiens que suscitent les enfants », on voudrait avoir des témoignages plus certains et plus exactement interprétés.

que le début et la fin d'une telle période marquent vraiment le début et la fin d'une évolution caractéristique ou importante, que l'un et l'autre n'aient pas été choisis arbitrairement, qu'ils ne forment pas une de ces limites artificielles trop souvent usitées en histoire. Or nous ne voyons pas très nettement comment, dans une œuvre aussi considérable que celle de M. G., dans une œuvre qui s'intitule : *Histoire de Rome*, peut se justifier le choix des deux dates initiale et finale (133 av. J.-C. 69 ap. J.-C.). Ce qui apparaît en l'année 133 n'est pas un élément nouveau dans l'histoire de Rome ; c'est au contraire la conséquence d'une longue série d'événements ; c'est le terme d'une évolution, à la fois économique, sociale et politique, qui a commencé près d'un siècle auparavant. L'avènement de Vespasien ne détermine pas davantage la fin d'une époque ou la disparition d'un état de choses significatif. En quoi le gouvernement des Flaviens diffère-t-il de celui des Césars? A Rome même, dans le Sénat ou dans la haute société, saisit-on après l'an 69 la trace de quelque grand changement? Dans les provinces, sauf quelques épisodes d'une gravité plus apparente que réelle, aperçoit-on des troubles profonds, des bouleversements essentiels? Malgré l'affirmation contenue dans la Préface, nous ne pensons pas qu'il y ait une réelle unité dans la période choisie par M. G. Nous sommes d'ailleurs frappé de la tendance qu'ont certains érudits à découper arbitrairement dans l'histoire des tranches chronologiques, sans tenir un compte suffisant de la réalité. M. Ferrero, pour étudier la formation, le développement et le déclin de l'empire romain, n'a-t-il pas cru devoir exposer sous forme d'un résumé rapide, tout ce qui précède la mort de Sylla? On se demande avec étonnement en quoi la défaite de Carthage, les premières interventions de Rome en Grèce et en Orient, la création des provinces d'Afrique, d'Espagne, de Narbonaise, d'Achaie, de Macédoine, d'Asie, sont des faits moins importants pour la formation et le développement de l'empire que la seconde guerre contre Mithridate, l'organisation par Pompée des provinces de Syrie et d'Asie-Mineure, etc.

Cette réserve faite, nous nous plaisons à reconnaître que le premier volume de l'*History of Rome* de M. G. est une œuvre de grande valeur. L'auteur expose avec méthode, science et clarté l'œuvre tentée par les Gracques ; il montre les causes pour lesquelles cette œuvre a, dans son ensemble, échoué ; il en indique les conséquences directes et indirectes. Il raconte ensuite la Guerre de Jugurtha, les débuts de la carrière militaire et politique de Marius, les premières rivalités entre Marius et Sylla. M. G. a fait un effort très louable, le plus souvent heureux, pour examiner sous leurs diverses faces les problèmes qu'il étudie. Il montre, en particulier, avec beaucoup de pénétration, quelle a été pendant cette période d'une trentaine d'années (133-104) la répercussion réciproque de la politique intérieure de Rome et de sa politique extérieure ; quelle place tient, par exemple, l'annexion de

la province d'Asie dans l'histoire économique et sociale de Rome entre la mort de Tibérius Gracchus et le premier tribunat de Caius; quelle a été l'influence sur les premières années de la Guerre de Numidie du désarroi moral où était tombée l'aristocratie dirigeante de Rome. Il accorde la place qu'elles méritent aux grandes transformations économiques dont l'Italie fut le théâtre à cette époque. En un mot, si l'on accepte les limites chronologiques choisies par M. G., ce premier volume de l'œuvre qu'il a entreprise mérite les suffrages des érudits et des historiens; il sera lu et consulté avec grand profit, même après les ouvrages de Mommsen, Duruy, Ihne, Lange, etc.

J. Toutain.

A. Merlin, **Les Revers monétaires de l'Empereur Nerva,** Paris, Fontemoing, 1986, 150 p. 8°.

Cette étude sur les *Revers monétaires de l'Empereur Nerva* n'est pas moins historique que proprement numismatique. M. M. s'est en effet proposé, en l'écrivant, de rechercher « quelle lumière les types et les légendes monétaires pouvaient jeter sur le gouvernement de cet empereur. Les monnaies sont des documents au même titre que les textes littéraires ou épigraphiques : on doit donc les interroger avec le même soin que ceux-ci et s'efforcer de ne négliger aucune des informations qu'elles peuvent nous fournir. »

L'opuscule de M. M. est divisé en deux parties. Dans la première sont étudiés les types de revers frappés à Rome; dans la seconde, les types de revers frappés en dehors de Rome. Chacun de ces types est interprété, discuté, commenté avec une science très sûre, de bon aloi et parfaitement claire. Dans le chapitre I, qui traite des *Monnaies relatives à la personne de Nerva*, nous signalerons la discussion sur le type des « *Instruments sacerdotaux* » et sur celui de « *Diane Chasseresse* ». Les revers, qui ont quelque rapport avec le programme politique de Nerva, forment la matière du chapitre II; les principaux types de ces revers sont : la *Libertas publica*, la *Salus Publica*, la *Fortuna Populi Romani*, l'*Aequitas Augusti*, la *Concordia Exercituum*, la *Pax Augusti*, la *Justitia Augusti*, l'*Annona Augusti*, la *Providentia Senatus*. Quelques autres revers commémorent des mesures spéciales prises par Nerva : tels sont, entre autres, ceux où se lisent les inscriptions : *Fisci Judaïci calumnia sublata*; — *Vehiculatione Italiae remissa*; — *Tutela Italiae* (allusion aux Institutions alimentaires ébauchées par Nerva).

La seconde partie, consacrée aux types de revers frappés hors de Rome, traite : 1° des médaillons d'argent à légendes latines frappés en Asie; 2° des monnaies coloniales à légendes latines (Cassandrea de Macédoine, Parium de Mysie, Sinope de Paphlagonie, Antioche de Syrie, Bérysus de Phénicie, Héliopolis de Caelé-Syrie); 3° des monnaies impériales grecques, provenant surtout de Thrace, Macédoine,

Crète, Pont, Paphlagonie, Mysie, Carie, Lydie, Phrygie, Lycie, Pisidie, Galatie, Cappadoce, Syrie, Egypte.

Une brève conclusion met en lumière sous une forme synthétique, les résultats les plus importants de cette étude. Nous souhaitons que d'autres études analogues soient entreprises sur la numismatique impériale. Les monnaies romaines de l'époque impériale peuvent fournir d'abondantes indications sur l'histoire des empereurs. Il y a là une voie encore peu explorée; il est désirable que les jeunes érudits s'y engagent, à la suite de M. A. Merlin. Par sa méthode, par son plan, par la netteté des discussions, l'étude sur « *les Revers monétaires de l'empereur Nerva* » leur fournira un excellent modèle.

J. TOUTAIN.

ADAMANTIOU (Adamantios).. Τὰ Χρονικὰ τοῦ Μορέως, συμβολαὶ εἰς τὴν φραγκοβυζαντινὴν ἱστορίαν καὶ φιλολογίαν (Extr. du Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος t. VI, p. δ' + 453-675). Athènes, typ. Sakellarios, 1906.

La *Chronique de Morée*, ce livre si important pour l'histoire des établissements français dans le Péloponnèse au XIIIe siècle, nous est parvenue en plusieurs langues, sous des formes assez différentes les unes des autres : 1) un texte français en prose, publié en 1845 par Buchon d'après un manuscrit de Bruxelles, sous le titre *Le livre de la conqueste;* 2) une version italienne en prose, publiée par Hopf en 1873 dans ses *Chroniques gréco-romanes;* 3) une version aragonaise en prose publiée en 1885 par Morel-Fatio, ayant pour titre *Libro de los fechos et conquistas;* 4) un texte grec en vers politiques, connu par cinq manuscrits (Copenhague H, Paris P, Turin T, Berne, et un autre de Paris), dont les deux premiers, publiés une première fois par Buchon, l'ont été de nouveau, avec les variantes de T, par J. Schmitt en 1904; 5) enfin un abrégé en prose grecque, attribué à tort à Dorothéos, métropolite de Monembasie, et plusieurs fois publié depuis sa première édition en 1631. Des opinions bien diverses ont été exposées au sujet de l'origine et de la parenté de ces différentes versions, et M. Adamantiou, qui s'est proposé d'en montrer l'intérêt, non seulement au point de vue historique, mais encore pour l'étude des mœurs et des institutions féodales en Grèce, a voulu en même temps discuter ces opinions, et proposer une solution à plusieurs des problèmes que soulève l'ensemble de la tradition. Des études comparatives bien conduites, soutenues par une documentation très étendue, lui ont permis d'arriver à des résultats fort vraisemblables, dont je dois dire toutefois qu'ils ne me semblent pas, en partie, incontestablement démontrés. La question des manuscrits du texte grec, ainsi que celle de l'origine des versions italienne et aragonaise et du pseudo-Dorothéos, sont traitées par M. A. de la manière la plus satisfaisante, et ses conclusions, qui concordent avec celles de Schmitt, ne soulèvent aucune objection. Il n'en est pas de même pour ce qui concerne la

source du texte grec et du texte français. Celui-ci, pour Buchon, était le prototype du texte grec ; pour Terrier de Loray, c'est le texte grec qui est l'original ; et la plupart des critiques se sont rangés à l'une ou à l'autre de ces deux opinions. M. A. estime que si deux hypothèses opposées s'appuient sur des raisons également bonnes, cela suffit pour qu'elles soient toutes deux suspectes (p. 645), et il croit, après Ellissen, que les deux versions, la grecque et la française, dépendent d'un même original grec. Mais les arguments de M. A., si sérieux qu'ils soient, ne me paraissent pas conduire nécessairement à ce résultat, qui renferme cependant quelque chose de juste. Je crois exact que les deux textes ont leur source dans une plus ancienne chronique aujourd'hui perdue ; mais j'incline bien plutôt, en considérant l'ensemble comme les détails des deux documents, à me ranger du côté de Buchon, c'est-à-dire à penser que cette première rédaction fut faite en langue française. Le *Livre de la Conqueste* n'est qu'une copie incomplète de cet original, tandis que le rédacteur grec a tantôt traduit, tantôt paraphrasé, tantôt amplifié le texte français qu'il avait sous les yeux. Malgré les mérites du travail de M. A., malgré la justesse d'un grand nombre de ses remarques, le dernier mot de la question n'est pas encore dit ; les deux rédactions n'ont pas été comparées d'assez près dans tous leurs détails d'expression et de style. L'ouvrage de M. Adamantiou n'en est pas moins une excellente contribution à l'étude de ce problème compliqué, et celui qui voudra s'en occuper à nouveau ne pourra se dispenser d'y avoir recours [1].

My.

---

1. Quelques remarques de détail : P. 455 l'édition de Schmitt, 1901 ; lire 1904. — P. 492 Hopf n'est pas mort en 1871, mais en 1873. — P. 512 il est bien exagéré de dire avec Leake que le récit du chronographe grec est une imitation du style homérique ; M. A. écrit lui-même plus exactement p. 612 que la forme grecque de la Chronique se rapproche bien plus du roman moderne que de l'épopée archaïque. — P. 524 le copiste de P, ne comprenant pas le mot δρόγγος, le remplace par δρόμος. Je crois plutôt qu'il a mal lu aux endroits relativement peu nombreux où se trouve cette altération, car en général δρόγγος est conservé, cf. 1918, 2999, 3021, 4531, etc. — P. 537 note, Γλαρέντσα pour Κλαρέντσα est ramené (dubitativement) à une fausse étymologie γλάρος. N'est-ce pas plutôt une prononciation populaire *gl* pour *cl*? — P. 539 il est peu exact de dire que la chronique grecque n'omet jamais le *de* (ντέ) particule nobiliaire ; M. A. remarque lui-même p. 540 n. 3 que P la néglige quelquefois. Ajoutons que H fait de même, cf. 7765. P. 567 M. A. prend à tort ντάτζιον pour une corruption de ὁμάτζιον « hommage » (cf. p. 563 n. 4) ; c'est le mot italien *datio*, *dazio* « impôt », si fréquent dans les relations des provéditeurs. — P. 568 « c'est une vérité que le Magne n'a jamais été vénitien » ne saurait être accepté sans explications ; ainsi formulé c'est une erreur. — P. 570 il est dit que les Vénitiens occupèrent Nauplie en avril 1389. En réalité ils l'achetèrent à Marie d'Enghien par un acte du 12 décembre 1388, qui est connu ; les renseignements de Zygomalas à ce sujet (v. *Chron. gréco-rom.*, p. 236) ne sont pas tous rigoureusement exacts. — P. 622 note, les d'Aunoy (Ἀνοέ) ne sont pas mentionnés seulement *une fois* v. 8760 dans la recension grecque ; on les rencontre encore 1325 et 8462, à chaque fois un personnage différent. — P. 666 ne pas dire que T. de Loray suit l'opinion de Schmitt ; c'est le contraire, Schmitt est postérieur.

René Dussaud, **Les Arabes en Syrie avant l'Islam,** avec 32 figures. Paris, Ernest Leroux, 1907, in-8°, p. 178.

Dans ce livre, M. René Dussaud traite principalement des Arabes nomades qui s'établirent dans la région volcanique du Safa au sud-est de Damas et y gravèrent, dans les premiers siècles de notre ère, de nombreuses inscriptions sur les rochers de basalte. Ces inscriptions restèrent longtemps des énigmes ; aujourd'hui, grâce aux dernières recherches, on les lit avec une sûreté suffisante. M. D. qui visita les lieux et y releva avec de nombreuses inscriptions, les restes d'anciens monuments, était tout préparé pour le travail d'ensemble qu'il vient de publier.

Le livre, divisé en sept chapitres, se lit avec un intérêt soutenu d'un bout à l'autre. L'art arabe antéislamique est habilement exposé dans le second chapitre ; les figures des monuments reproduits sont très réussies. Dans le chapitre suivant l'auteur est amené par l'étude de l'alphabet safaïtique à examiner les diverses opinions qui ont été émises sur l'origine des anciens alphabets, notamment de l'alphabet phénicien ; les récentes hypothèses auxquelles il se rallie demeurent toujours douteuses. Signalons encore les chapitres du *Panthéon safaïtique* où M. D. se montre le maître connu par ses précédentes publications.

Le Safa reste à l'ordre du jour, mais maintenant on n'en parlera pas sans citer le nouvel ouvrage de M. Dussaud.

R. D.

R. Huntington Fletcher. **The Arthurian Material in the Chronicles, especially those of Great Britain and France,** Boston, Ginn a C°, 1906 ; in-8° de IX-313 p. (Studies and Notes in Philology and Literature, [publiées par l'Université de Harvard], tome X.)

M. Fletcher a eu la patience d'étudier plus de deux cents chroniques, surtout françaises et anglaises, embrassant une période de dix siècles (du VIe au XVIe) pour y séparer, dans les récits relatifs à Arthur et à ses prédécesseurs, les éléments romanesques et légendaires du maigre noyau historique qu'ils entourent. C'est un travail immense, dont les résultats ne sont peut-être pas proportionnés à l'effort accompli. Ni l'histoire littéraire en effet, ni l'histoire proprement dite ne peuvent en tirer grand profit : c'est seulement un chapitre instructif, mais attristant, de l'histoire des procédés historiques du moyen âge. Les pages consacrées à Geoffroi de Monmouth et à ses sources m'ont paru les plus intéressantes et les plus nouvelles ; mais, j'avoue que je ne saurais dire avec exactitude ce que les recherches de M. F. ajoutent à celles de ses prédécesseurs. Les historiens postérieurs n'ayant guère fait que copier Geoffroi, peut-être n'y avait-il pas lieu d'y insister aussi longuement. Il faut néanmoins savoir gré à M. F. de la conscience qu'il a mise à dépouiller et à comparer

entre elles tant d'œuvres indigestes, dont beaucoup sont difficilement accessibles. Ajoutons qu'un index très développé facilite l'usage de cet érudit et consciencieux ouvrage.

A. Jeanroy.

K. Fitting et H. Suchier. **Lo Codi, eine Summa Codicis in provenzalischer Sprache aus der Mitte des XII Jahrhunderts.** — I. *Lo Codi in der lateinischen Uebersetzung des Ricardus Pisanus, herausg. von H. Fitting.* Halle, 1906, in-8° de 64, 385 pages, avec 3 fac-similés.

Le titre de ce volume en indique nettement le contenu : nous avons ici le texte latin d'une *Summa Codicis*, laquelle est la traduction — et non l'original — d'un ouvrage provençal qui sera publié dans un second volume. Cette opinion sur le rapport des deux textes, aujourd'hui généralement admise, a toujours été soutenue par les éditeurs et M. Fitting l'appuie dans son introduction de preuves tout à fait convaincantes.

La traduction latine n'a donc qu'un intérêt relatif, dont le principal est de nous fournir un grand secours pour la critique du texte original. Quant à celui-ci, il se recommande également à l'attention des philologues et des historiens du droit. Aux premiers, il apparaît comme le plus ancien ouvrage en prose de dimensions étendues rédigé dans une langue romane ; pour les seconds, il offre cet intérêt de n'être pas, comme tant d'autres *Summae* de l'époque, un ouvrage d'enseignement livresque, mais une adaptation du droit romain à la pratique courante, une sorte de « manuel populaire du droit romain. » M. Rob. Caillemer, développant les idées de M. Fitting, ne craint pas d'affirmer que c'est par des ouvrages comme celui-là « que le droit romain a pénétré peu à peu dans la pratique de la France méridionale », et que, « parmi les facteurs de cette romanisation, il semble devoir être placé au premier rang » [1].

Il était naturellement impossible de séparer, dans une étude critique, l'original de la traduction : aussi bien est-ce à l'un comme à l'autre qu'est consacrée la sobre et précise introduction de M. Fitting. L'illustre professeur de Halle a retrouvé d'abord les sources de l'ouvrage (qui sont essentiellement la *Summa* de Rogerius et la *Summa Trecensis*) ; il a cru pouvoir déterminer aussi, d'après les allusions locales et historiques que fournissent les exemples, le lieu et l'époque où il a été composé : il serait l'œuvre d'une société de juristes, travaillant, entre 1133 et 1149, pour la maison des Baux, qui dans sa longue lutte contre la dynastie barcelonaise des comtes de Provence, recherchait l'appui de l'empereur ; ainsi s'expliquerait le souci, visible en bien des passages, de mettre en relief les droits de l'Empire. L'introduction se termine par la description et la classification des manuscrits et des recherches sur la traduction latine (écrite dans la région

1. *Annales du Midi*, XVIII, 506.

de Pise entre 1158 et 1176), la personne du traducteur et la fortune de l'ouvrage.

Ce premier volume contient la traduction latine d'après le manuscrit de Tortosa, le meilleur des trois qui nous l'ont conservée. Un premier appendice donne les gloses provençales contenues dans le manuscrit d'Albi, un second, l'index des termes juridiques avec la traduction provençale empruntée au texte original.

A. Jeanroy.

Petraglione (Giuseppe). **Novelle di Anton Francesco Doni ricavate dalle stampe.** Bergame, institut italien d'arts graphiques, 1907, in-8° de xiii-216 p.

Ce volume dédié à M. Vitt. Cian, forme le septième de la *Biblioteca storica della letteratura italiana* dirigée par M. Fr. Novati. M. P. qui a déjà écrit *Sulle Novelle di A. F. Doni* (Trani, 1900), nous donne un recueil complet des contes que cet auteur a semés dans ses nombreux ouvrages (105 au lieu de 40 publiés par Gamba, de 50 publiés par Bongi). C'est une très grande commodité qu'il offre aux curieux ; de plus, il les a fait suivre d'une copieuse nomenclature de rapprochements avec des récits d'autres conteurs de toutes les nations, et c'est un service très appréciable rendu aux savants. Tout en recherchant avec plus de scrupule que ses devanciers le texte authentique de Doni, il a rajeuni quelque peu son orthographe, et c'était son droit. Toutefois, s'il était permis de se plaindre d'un homme qui nous oblige au prix d'assez longues recherches, on lui reprocherait volontiers de n'avoir pas mis au bas de ses pages une seule note sur la langue et le style de Doni. Il nous renverra sans doute à son ouvrage antérieur, mais, durant les sept nouvelles années qu'il vient de consacrer à son auteur, il l'a sans doute encore plus approfondi ; puis, la publication d'un texte fournit une occasion de faire toucher de plus près la manière d'un auteur, et la manière de Doni ne peut être familière à personne plus qu'à Monsieur P. ; et, quant à celle dont il faut entendre l'annotation d'un livre, un élève de M. Cian n'a qu'à se rappeler certaine édition de Balt. Castiglione.

Charles Dejob.

Novati (F.) **A ricolta : studi e profili.** Bergame, institut italien d'arts graphiques, 1907. In-8° de 260 p. 7 fr. 50.

Ce livre se compose d'articles déjà parus çà et là, mais dont il est impossible, vu le nom de l'auteur, de ne pas mentionner au moins les principaux. Donc, sans parler d'éloquentes commémorations d'un vivant, M. A. d'Ancona, et de deux morts, Mich. Amarie, G. Paris, on y remarquera en particulier de très élégants résumés sur la fortune des romans de la Table Ronde ; une réfutation de la croyance qu'une mystérieuse cabale ait inspiré les Goliardi et d'une imputation de

plagiat dirigée contre les *Sepolcri* de Foscolo ; la citation par laquelle, dans l'affairs de Lady Ligonier, Alfieri fut invité à comparaître concurremment avec le palefrenier son rival que dans ses Mémoires il disait avoir été laissé hors de cause ; une satire de Zacchiroli, quelquefois assez mordante, qui explique qu'Alfieri lui en ait un peu voulu ; quelques lettres pleines d'effusion de Meyerbeer ; et surtout peut-être un morceau où M. N. indiquant un livre à faire sur Vida, en trace le plan avec la sûreté et l'érudition d'un homme qui aurait fait du sujet l'étude d'une partie de sa vie. — L'ouvrage, très bien imprimé, est orné de cinquante illustrations parmi lesquelles je signale des portraits de Vida, d'Alfieri, de Mich. Amari, de MM. G. Paris et d'Ancona.

Charles Dejob.

A History of Hungarian literature by Frederick Riedl. Londres, William Heinemann, 1906, vii-293 p. in-16.

Cette histoire de la littérature hongroise fait partie de la collection : *Short Histories of the Literatures of the world*, rédigée par M. Edmond Gosse. M. Riedl, professeur de littérature hongroise à l'Université de Budapest, a écrit le livre « à l'usage du public anglais » et M. et Mme Ginever — cette dernière est la fille du poète hongrois Győry — l'ont traduit. L'auteur ne nous donne pas une Histoire de la littérature proprement dite, c'est-à-dire un exposé systématique du développement intellectuel du peuple magyar. Il a choisi quelques points importants de ce développement et les a traités plutôt en essayiste spirituel qu'en historien de la littérature. D'où il résulte que l'ouvrage, malgré des parties brillantes, ne donne au lecteur ni l'enchaînement des faits, ni les causes du déclin du xviiie siècle et de l'épanouissement du xixe. Tous les efforts de M. Riedl tendent à mettre en relief la Renaissance sous Mathias Corvin, la haute valeur du poète épique Nicolas Zrinyi (1618-1664), la réforme de la langue effectuée par Kazinczy au commencement du xixe siècle, et, surtout, les œuvres des trois grands poètes de ce siècle : Vörösmarty, Petőfi, Arany et à côté d'eux l'action des trois hommes d'État : Széchenyi, Kossuth et Déak. Le reste est laissé dans l'ombre.

Certes, les chapitres sur les trois grands poètes sont excellents, mais fallait-il insister tant sur les années de jeunesse d'Arany (p. 220 et suiv.) qui n'expliquent nullement ses œuvres et sacrifier la Jeune Hongrie, c'est-à-dire les écrivains qui ont débuté après le dualisme. Le chapitre où il parle d'eux (XVII, Recent writers) semble d'ailleurs, avoir souffert de coupures fâcheuses. M. Riedl n'est peut-être pas seul responsable de ces méfaits.

Malgré ce défaut, l'ouvrage, grâce aux chapitres vraiment remar-

quables, grâce aussi aux traductions intercalées de Bowring, de Loew et de Wright, rendra de grands services au public anglais qui est peut-être encore plus ignorant des choses de Hongrie que le public français [1].

I. KONT.

---

(1) En vue d'une seconde édition, nous nous permettons de signaler à M. Riedl quelques bévues dont la plupart sont dues aux traducteurs qui n'ont pas saisi le texte. — Page 51. Pazmany, *The Bossuet of Hungary;* comme écrivain Pazmany rappelle plutôt Bourdaloue; comme polémiste, le cardinal Du Perron (voy. les œuvres de Fraknoi et l'Histoire de Sayous); p. 58. Le fondateur (*founder*) de la secte des Sabbathaires fut André Eössi; Simon Péchy était le chef intellectuel; p. 72, ce n'est pas en France que Mikes a traduit les œuvres religieuses de l'abbé Fleury, mais dans son exil en Turquie; p. 76, les *Nuits d'Hiver* de Faludi ne sont pas *possibly after the Spanish*, mais sûrement; voy. *Ancienne Bibliothèque hongroise*, n° XIX; Préface p. 10. — Entre les chapitres VII et VIII la transition manque; avant de parler de Bessenyei, il aurait fallu dire un mot de la littérature française à Vienne et de son influence sur la Cour de Marie-Thérèse où les membres de l'*École française* ont déployé leur activité; p. 80. Il aurait fallu dire que le *Voyage de Tariménès* de Bessenyei est encore inédit; la note de la p. 137 se trouve répétée dans le texte p. 146. — Page 151, lire *Győry* (de même Préface p. VI); ibid., sept lignes consacrées à Garay! c'est vraiment trop peu. P. 156, le livre de Széchenyi *Világ*, n'est pas à traduire par *The World;* dans la langue de Széchenyi, il signifie *Lumière* (Light!). C'est une bévue que presque tous les traducteurs commettent, malgré la nouvelle édition des œuvres de Széchenyi. — P. 166. Baroczy (1735-1809) traité après Kossuth et Deák est un exemple du manque d'ordre chronologique que nous constatons dans ce livre; c'est ainsi que Gvadanyi (1725-1801) se trouve — p. 168 — à côté de Fay. p. 169, lire Torda; p. 172, le *Chartreux* d'Eötvös ne date pas de 1838; il a paru par tranches de 1839 à 1841; p. 176 lire: *Hungary in 1514*, au lieu de: 1415; ib., lire: *Dózsa*, pour Dósa; p. 180, lire: Kemény *1814-75*, au lieu de 1814-77; p. 182, lire: *Aristote*, au lieu d'Aristophane; p. 190. « those names would fournish ... Hungary »; il aurait fallu dire que c'est une remarque de Greguss; p. 194, lire au lieu de Vörösmarty and *Schiller*, V. and Victor Hugo (voy. la biographie de Ferenczi); p. 195, *The daughter of a friend;* Etelka était la *sœur* de Mme Vachott; p. 196. la poésie de Petőfi: *A hazáról* date de *1845* et non de 1848; p. 225, lire: *1859*, au lieu de 1860 (Solférino, Magenta); p. 237, *of which* doit se rapporter à Ildiko et à Csaba; le lecteur pourrait croire que la deuxième partie de l'épopée (La Mort de Buda) est achevée; p. 248, parmi les dramaturges de l'époque romantique nous ne trouvons que Ladilas Teleki; il manque ici (chap. XVI) d'abord quelques pages sur l'influence du drame romantique français en Hongrie, puis sur les pièces historiques de Szigligeti — car Szigligeti n'a pas seulement écrit des pièces populaires —, des renseignements sur Czako, Obernyik et Hugo-Bernstein qui, comme écrivains, valent Teleki; p. 261, après les considérations sur l'état politique en 1861, nous revenons à la page suivante à l'année 1840, donc avant la Révolution, ce qui embrouille l'exposé; p. 264, lire, les Prolétaires, *1880*, au lieu de 1879; p. 277, Charles Szasz est mort en *1905* (au lieu de 1906); p. 287, la bibliographie est très maigre: les Anglais ont peu traduit du hongrois, la seule Histoire de la littérature qu'ils aient eue jusqu'ici, est celle de M. Reich (voy. *Revue critique*, 1899, n. 7), mais si M. Riedl cite des ouvrages allemands, il aurait pu citer aussi des ouvrages français. Nous supposons que les Anglais qui le liront savent autant de français que d'allemand.

Lettre de M. René Pichon au Directeur de la *Revue critique*.

Mon cher Directeur,

Je viens seulement, — en ayant été empêché jusqu'ici par la maladie, — de lire l'article que M. Émile Thomas a consacré dans votre *Revue* à mes « Derniers écrivains profanes ». — Quoique je n'approuve guère en général les discussions rétrospectives entre auteur et critique, je crois cependant nécessaire de relever quelques assertions de M. Thomas, parce qu'il s'agit là, non de questions d'opinion, mais de questions de fait.

Que M. Thomas n'aime pas mon livre, c'est son droit. Que même il me blâme d'avoir choisi un tel sujet, c'est son droit encore, — quoiqu'à vrai dire ce reproche me paraisse peu « scientifique » : tout ce qui existe, dans l'histoire comme dans la nature, n'a-t-il pas droit d'être étudié ? — Mais je m'attache seulement aux affirmations que voici, et qui sont erronées.

Il n'est pas exact que « tout le fonds utile » de mon chapitre sur Rutilius vienne de M. Vessereau : je lui ai emprunté des renseignements biographiques, généalogiques et chronologiques ; je l'ai dit moi-même, avec une sincérité que M. Vessereau a, tout le premier, jugée plus que suffisante ; mais l'exposé des idées et des sentiments de Rutilius m'appartient en propre. Je ne me suis pas plus inféodé à M. Vessereau que ne le font, quotidiennement, tous les écrivains qui reparlent d'un sujet « à propos d'un livre récent ».

Il n'est pas exact non plus, — et encore moins — que M. Martino soit « la source » de ce que je dis sur la religion d'Ausone. Tout mon travail sur Ausone était achevé lorsque j'ai eu connaissance de la brochure de M. Martino. J'en ai seulement remanié la forme, afin précisément de pouvoir réfuter certaines hypothèses de M. Martino qui me semblaient fort contestables. Car nos opinions sont très opposées, et si M. Thomas a lu nos deux études, je m'étonne qu'il ait pu s'y tromper.

Il n'est pas exact, enfin, que j'aie visé à donner un pendant à l'Afrique chrétienne de M. Monceaux. « L'eussé-je voulu, où serait le mal? Mais je ne l'ai pas voulu, ou du moins il faut s'entendre. Si M. Thomas veut dire seulement que je m'occupe des Gallo-Romains en même temps que M. Monceaux s'occupe des Africains, je n'y contredis pas. Mais s'il prétend que j'ai songé à composer un ouvrage analogue à celui de mon éminent ancien collègue, il se trompe du tout au tout. Le gigantesque travail de M. Monceaux, très complet et très minutieux, forme comme une vaste enquête où sont utilisés tous les témoignages que nous avons sur l'Afrique chrétienne, aussi bien archéologiques et épigraphiques que littéraires. Mon livre, beaucoup plus rapide et plus simplifié, est un essai « d'histoire psychologique » à l'aide de la littérature. Nos deux méthodes sont, comme

on le voit, on ne peut plus différentes. Elles sont sans doute aussi légitimes l'une que l'autre; on a le droit de préférer celle qu'on veut : je demande seulement qu'on ne les confonde pas. Nos deux ouvrages se distinguent presque par des qualités contraires : les assimiler comme le fait M. Thomas, c'est commettre un rapprochement pour le moins aussi « imprévu » qu'aucun de ceux qu'il me reproche.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, mes hommages respectueusement dévoués.

René Pichon.

— La Commission d'histoire littéraire de l'Académie hongroise avait chargé Charles Széchy, le biographe de Nicolas Zrinyi, de donner une édition critique de ses œuvres. Zrinyi (1618-1664), *ban* de Croatie, homme politique et général, avait publié en 1651, sous le titre « Obsidio Szigethiana » la première épopée de la littérature hongroise, et y a ajouté quelques poésies lyriques. Comme conception, cette œuvre fait grand honneur à Zrinyi; malheureusement la forme n'en est pas assez châtiée. Ce fut une des causes de l'oubli de ce poème pendant cent-cinquante ans. Lorsque, au XIXe siècle, on commença à s'en occuper, les premiers éditeurs ne comprenaient plus bien certaines tournures ou locutions. N'ayant pas à leur disposition le manuscrit, ils ont donné des éditions sans critique avec de nombreuses fautes. La bibliothèque et les manuscrits de Zrinyi ayant été acquis, en 1893, par le gouvernement de Croatie, la précieuse collection se trouve maintenant à Zagreb (Agram). C'est là que Charles Széchy a pu se convaincre de la nécessité d'une édition critique. Il avait établi le texte, mis les notes lorsque la mort l'a surpris (janvier 1906). M. Badics a complété le manuscrit et grâce à la libéralité de l'Académie hongroise nous possédons maintenant une des plus belles et des plus savantes éditions d'un poète hongrois (*Gróf Zrinyi Miklós költöi müvei*. Budapest, Académie, 1906, XLVIII-428 p., gr. in-8°). L'exécution typographique fait honneur aux presses de Hornyánszky. Le texte est reproduit d'après le manuscrit de Zrinyi, avec l'orthographe du XVIIe siècle; les variantes suivent (p. 324-361) puis deux excellents index (p. 362-426) très précieux pour les linguistes. Ce travail montre le zèle infatigable de Széchy enlevé trop tôt à la science. — I. K.

— Les *Analecta recentiora ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia* (Budapest, Académie, 1906, 431 p., 8°), édités par M. Étienne Hegedüs font suite aux *Analecta* qu'Eugène Abel avait recueillis. Ce sont des morceaux de prose et de vers latins qui se rapportent à la Hongrie ou qui furent écrits par des humanistes hongrois. Tout n'est pas inédit dans ce recueil, mais les livres dont les fragments sont tirés, étant très rares, M. Hegedüs a rendu service aux lettrés en les réunissant. Le volume s'ouvre par le « *Propositum factum coram rege Hungariae* » faussement attribué à Pétrarque et la deuxième églogue de ce poète qui se rapporte à l'expédition de Louis-le-Grand en Italie pour châtier Jeanne de Naples du meurtre de son mari. — L'humaniste de Raguse, Aelius Lampridius Cervinus (1463-1520) dont Racki a élucidé dernièrement la vie, est représenté dans ce volume par sept discours, poèmes et épîtres. Son Oraison funèbre de Mathias Corvin, prononcée à Raguse le 4 mai 1490, était encore inédite; elle se trouve dans un manuscrit du Vatican. Ce volume contient encore deux opuscules déjà édités par M. Récsey : celui d'Antoine Gazius intitulé : *De*

tuenda et propaganda viridi ac florida hominis juventa, dédié à Sigismond Thurzó, évêque de Nagy-Várad (1508), puis des vers adressés à des Hongrois par l'humaniste silésien Georges Logau (Logus † 1553); la réimpression du poème de Schesaeus : *De capto Zygetho;* trois morceaux tirés d'un manuscrit de Strigonie sur Nicolas Zrinyi, des *Fragmenta ad bella Turcica,* une ode : *De fertilitate Hungariae,* quelques poésies de Nicolas Oláh, archevêque de Strigonie qui, pendant son séjour dans les Pays-Bas comme secrétaire de la veuve de Louis II, était en relations suivies avec Erasme. — I. K.

— M. Váczy poursuit avec une grande régularité la publication de la *Correspondance de François Kazinczy*. (*Kazinczy Ferencz levelezése*, t. XVI ; Budapest, Académie, 1906, XXXIX-652 p., 8°). Le nouveau volume contient les lettres du 1er avril 1818 au 31 décembre 1819, au nombre de 222 dont 109 de Kazinczy. La plupart se rapportent à la réforme de la langue dont Kazinczy fut l'initiateur. Malgré ses soixante ans, il entreprend la lutte avec une ardeur juvénile. Il explique à ses correspondants que la langue hongroise manque de beauté et de force et que les néologismes sont absolument nécessaires pour qu'elle puisse rivaliser avec les autres langues de l'Europe. Les lettres nous montrent aussi que Kazinczy était souvent dans la gêne, quoique propriétaire d'un petit domaine. Tandis qu'on plante des arbres en son honneur, qu'on couronne son buste dans les réunions littéraires de l'Hélicon de Keszthely, il est forcé d'emprunter aux seigneurs à un taux usuraire. — De nombreuses lettres sont adressées à Charles Rumy qui, à cette époque, faisait connaître le mouvement littéraire hongrois dans les périodiques allemands. M. Váczy a fait précéder ces lettres d'une bonne introduction ; il a mis de notes copieuses et un bon Index à la fin du volume. — I. K.

— Le XXIIe fascicule de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* rédigée par M. Gustave Heinrich, nous apporte de l'inédit. Ce sont des *Épîtres poétiques* du XVIIIe siècle (*Költöi levelezések.* Budapest, Franklin, 1906, 124 p.) que M. D. Hattyuffy a trouvées dans les manuscrits d'Eméric Kreskay (1748-1811). Cet écrivain, peu connu jusqu'ici, n'avait publié de son vivant que des œuvres latines, mais on savait qu'il avait voyagé en Italie et en Allemagne et qu'il était en relation avec les principaux écrivains de l'*École française.* Il était prêtre de l'Ordre de Saint-Paul-l'Ermite, ordre éminemment hongrois qui, au XVIIIe siècle, dirigeait un grand nombre d'écoles. Le couvent des « Paulistes » à Pest était aussi un petit centre littéraire à cette époque. Kreskay était surtout lié avec Paul Anyos, prêtre comme lui et connu comme le meilleur poète lyrique de ce cercle. Les quarante-deux Épîtres que nous trouvons dans ce fascicule ne se distinguent pas précisément par un grand charme poétique, mais ce sont des documents précieux pour juger le temps et pour se rendre compte des préoccupations de ces premiers pionniers de la littérature hongroise. Souvent, un fait divers, l'apparition d'un livre, un événement historique en fait le sujet. Lorsque le chef de l'École française, Georges Bessenyei, se convertit, à Vienne, au catholicisme, les « Paulistes » en Hongrie s'en réjouissent. Kreskay, après la suppression de son Ordre par Joseph II laisse libre cours à sa mauvaise humeur, parce qu'il est forcé de gagner son pain comme précepteur ou comme curé de village. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dont M. Hattyuffy a tiré les Épîtres qu'on consultera avec fruit. — I. K.

— Après les Satires de Perse et les Poésies de Tibulle, M. Geyza Némethy vient de publier dans les « Editiones criticae scriptorum graecorum et romanorum » de l'Académie hongroise les Élégies de Lygdamus (*Lygdami carmina. Accedit*

Panegyricus in Messalam. Budapest, 1906, 180 p., 8°). Les six élégies de Lygdamus et le Panégyrique — que M. Némethy attribue à Properce — n'occupent que quelques pages, tout le reste du volume est un commentaire abondant à l'usage des élèves des Facultés. Le savant éditeur s'est surtout appliqué à démontrer ce que Lygdamus doit à ses prédécesseurs : Tibulle, Properce, Catulle, Virgile et Horace, et quelle influence il a exercée sur Ovide. Grâce à ces éditions latines, les philologues hongrois peuvent montrer à l'Europe savante les progrès qu'ont fait leurs études dans les trente dernières années. — I. K.

— Le troisième fascicule des Mémoires en l'honneur du célèbre voyageur hongrois Alexandre Kőrösi Csoma contient une étude de Joseph Thury intitulée : *Travaux sur la langue turque de l'Asie-Centrale* (*A közép-ázsiai Török nyelv ismertetései*. Budapest, Académie, 1906, 37 p., 8°). L'auteur y énumère 55 ouvrages écrits depuis le grammairien arabe du XIII° siècle, Mohammed bin Kaïsz jusqu'à Houtsma et Radloff. Parmi les ouvrages français, il analyse ceux d'Amédée Jaubert, d'Étienne Quatremère et de Pavet de Courteille. Dans l'Appendice, nous trouvons une lettre de Kőrösi Csoma au secrétaire de l'ambassade austro-hongroise de Londres, datée de Calcutta, le 30 novembre 1832. Cette lettre, publiée dans un recueil hongrois en 1833, n'a pas encore été utilisée par les biographes de Kőrösi Csoma. — L'auteur de ce mémoire, M. Thury, après avoir professé dans un lycée de province, devait recueillir la récompense de ses beaux travaux sur la langue et la littératures turques. L'Université de Budapest l'avait proposé comme successeur de M. Vámbéry lorsque la mort l'a enlevé à l'âge de 45 ans. — I. K.

— Deux nouveaux fascicules des *Dialectes allemands de la Hongrie* viennent de paraître. Dans le premier, M. Jules Gréb fait connaître le dialecte du pays de Szepes (Zipser Oberland) où des colons allemands s'étaient établis dès le XII° siècle. Les habitants appellent ce dialecte : garstvogeldialekt. L'auteur passe en revue les particularités phonétiques et grammaticales et donne quelques pages de textes accompagnées d'une version allemande (89 p., 8°). Sur le même modèle est fait le travail de M. Martin Hajnal : *La phonétique du dialecte allemand d'Isztimér* (63 p., 8°), petite localité du comitat de Fejér. Ce travail fut récompensé par l'Université de Budapest. — Le recueil des Dialectes allemands, dirigé par M. Gédéon Petz témoigne de la vitalité des études germaniques en Hongrie. — I. K.

— L'Académie hongroise a fait traduire pour le public lettré l'ouvrage classique de T. H. S. Escott sur l'*Angleterre d'aujourd'hui* (*A mai Anglia*, Budapest, 1906). Le traducteur, M. André György nous donne dans le second volume qui vient de paraître les chapitres sur les associations, sur le système pénitentiaire, sur l'instruction publique, sur le mouvement social et sur l'Angleterre officielle : Chambre des députés, Chambre des Lords, Magistrature (XI-368 p., in-16).

— Pour la même collection M. Edouard Mahler, l'égyptologue bien connu, a donné le résumé de nos connaissances actuelles sur Babylone et l'Assyrie (*Babylonia és Assyria*. Budapest, 1906, 370 p. avec 43 illustrations, in-16). Dans un style simple et attrayant, l'auteur initie le public hongrois aux découvertes les plus récentes et trace un tableau vivant du pays et de ses habitants, de l'organisation de l'État, de la vie de famille, de la religion et des cérémonies funéraires, de la langue et de l'écriture, de la science et de la littérature, de l'art et de la chronologie. Il donne la première traduction hongroise du Code de Hammourabi et insiste surtout sur la polémique de M. Halévy avec les autres assyriologues à

propos de la langue soumire. Cette discussion intéresse vivement les philologues hongrois car la langue soumire — si elle a jamais existé — serait une langue ouralo-altaïque et présenterait une certaine parenté avec le magyar. Mais l'essai qu'un dilettante hongrois a tenté est prématuré ; il a, en effet, comparé des formes grammaticales qu'un espace de cinq mille ans sépare. Jusqu'ici les savants français et allemands et M. Mahler avec eux sont très réservés sous ce rapport. — Dans le chapitre sur la chronologie, l'auteur a débrouillé avec une grande adresse des problèmes très ardus. Le public lettré lui sera reconnaissant de l'avoir initié à une civilisation sur laquelle il n'avait que des données très vagues. La bibliographie ajoutée après chaque chapitre rendra également des services. — I. K.

— La brochure de M. Alexandre Solymossy sur l'*Origine de la poésie lyrique et épique* (*A Lira ès epika eredetéről*. Budapest, Hornyánszky, 1906, 80 p., 8°) est une contribution précieuse à l'ethnographie et à la poésie des peuples primitifs. Avec un grand zèle, l'auteur a compulsé tout ce que les voyageurs français, anglais et allemands ont noté sur les mœurs et les coutumes, les chants et les poésies des différents peuples non civilisés et arrive à cette conclusion que l'origine de la poésie épique et lyrique n'est pas à chercher dans « l'objectivité » ou la « subjectivité » des premiers poètes, mais que la poésie épique fut, à l'origine, la poésie des hommes, la poésie lyrique celle des femmes. Chaque sexe a trouvé dans les différentes formes de chant l'expression adéquate de ses sentiments. — I. K.

— Le dernier *Annuaire de la Société Kisfaludy* (*A Kisfaludy-Tarsaság évlapjai*, Nouv. série, t. XL. — Budapest, Franklin, 1906, 245 p., 8°), contient quelques travaux historiques et littéraires qui méritent d'être signalés : Guillaume Fraknói : *Marie, princesse hongroise à Naples* (retrace d'après des documents inédits trouvés dans les archives d'Italie et de Marseille la vie de Marie — 1271-1323 — fille du roi hongrois Étienne V, mère de Charles-Martel dont les descendants ont régné en Hongrie); Z. Beöthy, Éloges des romanciers *Vadnai et Jókai* ; L. Négyesy, Éloge de *François Toldy*; E. Hegedüs, Le poème latin de l'humaniste Schesaeus, *De capto Zigetho*, traduit en hexamètres magyars ; Alexandre Endrődi, Éloge du poète lyrique *Jean Vajda* (1827-97). Nous trouvons encore dans cet Annuaire des poésies, des critiques sur les ouvrages envoyés aux Concours qui montrent l'activité toujours grandissante de cette Société. — I. K.

— Le tome XVI de la *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti közlemények*, Budapest, Académie, 1906, xvi-506 p., 8°), contient les études suivantes : Étienne Loosz, Les sources du roman de Kemény, intitulé : *Paul Gyulai* (cette source est Bethlen, Historia de rebus Transsylvanicis); L. Dézsi, Fragment d'un drame scolaire hongrois du xviie siècle ; Jules Baros, Correspondance inédite d'Alexandre Bessenyei, traducteur de Milton au xviiie siècle, avec Ester Prileszky et Jean Radvánszky ; G. Olah, La ville de Debreczen dans la vie et dans les œuvres de Jókai ; Eugène Pintér, Les sources de la *Défaite de Mohács* de Ladislas Listius (cette source est la Chronique latine d'Étienne Brodarics) ; R. Galos, La première traduction hongroise du Pançatantra (elle date de 1781, l'auteur en est Samuel Patay); P. Rakodczay, Influence de Charles Kisfaludy sur Katona ; Cyrille Horvath, La légende de sainte Marguerite ; D. Kovács, La vie et les œuvres de Pierre Beniczky (poète du xviie siècle); G. Versényi, Gaspard Miskolczy (auteur de la première zoologie en langue magyare, de 1702). — La Revue publie, en outre, de nombreux documents inédits. — I. K.

Le XXXVIe volume de la Revue de linguistique (*Nyelvtudományi közlemények*, Budapest, Académie, 1906, 484 p., 8°) spécialement consacrée à la philologie ougro-

finnoise, contient les études suivantes : Z. Gombocz, Vocabulaire tchouvasz ; J. Melich, La lexicographie hongroise ; Z. Kodaly, La structure des strophes dans la chanson populaire hongroise ; D. Fokos, Les adverbes locatifs dans le vogoul ; K. Nielsen, L'accent dans la langue turque ; L. Erdélyi, Le dialecte de Háromszék ; J. Papay, Études sur les Ostïaks du Nord. — I. K.

— L'Académie voulant créer, à côté de cette Revue, un organe pour la philologie comparée des langues indo-européennes, a chargé le slavisant Oscar Asbóth de la rédaction d'un périodique qui donnera deux fascicules par an, le *Nyelvtudomány*. Les deux fascicules parus en 1906 contiennent : G. Petz, Tendances et devoirs de la linguistique contemporaine ; O. Asboth, Le changement des gutturales dans les langues slaves ; A. Schullerus, La linguistique et l'histoire de la colonisation (sur les Saxons en Transylvanie) ; J. Balassa, Questions phonétiques. Comptes-rendus des principales publications étrangères.

— Le *Gardien de la langue* (*Magyar Nyelvör*, t. XXXV, Budapest, 1906, 492 p., 8°), qui paraît maintenant sans subvention de l'Académie, continue la lutte contre les néologismes, recueille les données de la linguistique, de l'étymologie, des traditions et des parlers populaires. Parmi les articles de fond du dernier tome nous relevons : J. Bajza, Alexandre Kisfaludy comme néologue ; G. Buzas, Histoire des composés magyars formés d'après l'allemand ; C. Horvath, Les sources de la légende de sainte Marguerite ; E. Kalmar, Y a-t-il des propositions sans sujet ? A. Kardos, La langue des enfants ; P. Nadai, La langue des enfants de Budapest ; S. Simonyi, Le Codex de Székely-Udvarhely ; L. Csaszar, Études de sémantique ; B. Vikar, Les chants des regös (important pour la poésie populaire des anciens Magyars) ; Jules Zolnai, Sur la publication des anciens monuments linguistiques. — Mentionnons que le directeur de cette revue, M. Sigismond Simonyi, vient de publier, avec le concours de plusieurs professeurs un Dictionnaire technique de l'enseignement secondaire (*Középiskolai müszótár*, Budapest, Athenaeum, 1896), qui a pour but de mettre une certaine unité dans les termes techniques de l'enseignement, aussi bien pour les lettres que pour les sciences. Dans chaque branche, les néologues ont introduit de mauvais termes qu'il est temps d'éliminer et de remplacer par des vocables réellement magyars. Ce Dictionnaire y aidera beaucoup. — I. K.

— M. H. Vaganay nous envoie une jolie plaquette (*La très élégante... hystoire du très noble... roy Perceforest*, etc., Mâcon, Protat, 1er janvier 1907 ; in-8° de 48 p.), où il a réimprimé les quinze premiers chapitres du *Perceforest*, d'après les éditions de 1528 et 1531 ; il a relevé quelques variantes entre ces deux éditions, sans nous dire s'il a visé à être complet ; en tête, il a placé la table du premier volume. A cette reproduction de quelques chapitres j'eusse préféré celle des rubriques des six volumes, à défaut d'une analyse méthodique, qui eût rendu plus de services encore. — A. J.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 juin 1907*. — M. Dieulafoy insiste sur l'importance des documents rapportés d'Asie et communiqués dans la dernière séance par M. le général de Beylié.

M. Hartwig Derenbourg signale deux inscriptions arabes relevées par M. le général de Beylié à Diyârbékir, l'Amida des Romains, l'Amid du moyen âge musulman. Ces deux inscriptions relatent la construction, dans les fortifications

de la ville, d'une tour par le prince Ortokide de Hisn Kaïfâ Mahmoud l'Ortokide en 1208 p. C. Au-dessus de chacune des inscriptions apparaît clairement l'aigle à deux têtes qui caractérise aussi les monnaies des Ortokides. Au-dessous deux lions, en marche l'un vers l'autre, ont été artistement sculptés, infraction à la loi musulmane qui interdit les représentations figurées. L'architecte d'ailleurs est un chrétien, Jean, fils d'Abraham, de la famille des banquiers, en d'autres termes : de la Monnaie. — M. Philippe Berger présente quelques observations.

M. Cagnat lit, de la part de M. Alfred Merlin, une note sur la découverte, dans une tombe de Carthage, d'un vase égyptien, remontant à l'époque de l'Amasis d'Hérodote.

M. Léon Dorez présente un magnifique Pontifical exécuté à Vérone, vers la fin du xve siècle, pour le cardinal Giuliano Della Rovere, le futur pape Jules II. Ce volume, qui vient d'être acquis par M. Pierpont Morgan, contient un certain nombre de miniatures, dont les plus belles sont dues au très original artiste Francesco dai Libri. L'une d'elles, la mieux conservée, qui représente la Présentation au Temple, est signée en toutes lettres : *Franciscһus Veronensis fecit*, avec la devise du miniaturiste : *Ab Olympo*, répétée dans le fronton du temple de la même peinture et sur le bois de la croix de la Crucifixion. D'autres miniatures du manuscrit doivent sans doute être attribuées au fils de Francesco, le célèbre Girolamo dai Libri. Une autre enfin prouve que le style de Jean Fouquet avait été apprécié et imité de très près dans la haute Italie. — M. Dorez présente ensuite les photographies d'un magistral buste en bronze représentant l'empereur Jean Paléologue. Ce buste, qui a été récemment découvert à Rome et identifié par MM. Antonio Muñoz et le baron Michel Lazzaroni, a été exécuté, d'après nature, à Florence, en 1439, par Antonio Averlino dit Filarete, l'auteur des portes de bronze de Saint-Pierre de Rome. Outre son intérêt historique et iconographique, ce buste est très important pour le développement de l'art italien : c'est le seul buste-portrait antérieur à 1450 qui ait été jusqu'ici daté avec certitude.

M. Clermont-Ganneau rappelle que les fouilles entreprises à Milet par le gouvernement allemand avaient amené, il y a environ deux ans, la découverte d'une inscription bilingue, en grec et en nabatéen. Il avait soutenu que ce texte énigmatique n'était autre chose qu'une dédicace faite au dieu national des Nabatéens, Dousarès, par Syllaeos, grand-vizir du roi nabatéen Obodas, en l'honneur de son maître. Cette hypothèse était très hardie, car elle reposait sur la restitution du nom du personnage gravé sur la pierre. Elle est aujourd'hui pleinement confirmée par un estampage que M. Clermont-Ganneau a pu obtenir par l'entremise de M. Haussoullier, et où le nom de Syllaeos se lit en toutes lettres, suivi de son titre de « frère du roi », titre purement honorifique qui revenait de droit aux premiers ministres chez les Nabatéens.

M. le commandant Espérandieu annonce que les fouilles d'Alésia ont été reprises et ont donné de nouveaux et intéressants résultats. On a reconnu un autre monument public considérable au Nord de la place que borde déjà vers l'Ouest un édifice à trois absides. On a trouvé un petit trésor de 80 monnaies de bronze à des effigies d'empereurs des quatre premiers siècles, quelques tessons de deux vases en poterie rouge dite samienne, dont l'un a été restitué par les ateliers du Musée de Saint-Germain et reproduit le type traditionnel du Mithra tauroctone. C'est la première fois qu'un relief mithriaque aussi complet est signalé par des vases samiens. Il paraît résulter de là qu'un sanctuaire de Mithra a dû se trouver sur le Mont-Auxois. Ainsi se justifierait de plus en plus l'assertion de M. Jullian, qu'Alésia était « un carrefour de prières et de dieux ».

M. Seymour de Ricci communique un texte copte inédit tiré d'un manuscrit du Vatican et qu'il a déchiffré et traduit avec M. Winstedt. Ce texte contient l'histoire des reliques de quarante-neuf vieillards, tués, dit-on, dans le désert par des bédouins sous le règne de Théodose. Ces reliques étaient conservées au couvent de Saint-Macaire, dans le Ouadi-Natroun, à trois journées de marche à l'Ouest du Nil.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 1er Juillet — 1907

I. **Atharva-Veda saṃhitâ,** translated with a critical and exegetical commentary by William Dwight Whitney, and brought nearer to completion and edited by Charles Rockwell Lanman (Harvard Oriental Series, edited by Ch. R. Lanman. voll. VII-VIII). — 2 tomes in-4° de CIXII-1046 pages. Cambridge, Mass., Harvard University, 1905.

II. **The Kashmirian Atharva-Veda.** Book one. — Edited, with critical notes, by Le Roy Carr Barret, M. A., D. Ph., of the John Hopkins University, 1906 (= Journal of the American Oriental Society, vol. XXVI, second half, 1906). — Une plaquette in-8° de 100 pages.

III. **Der Rig-Veda in Auswahl.** — Erster Teil : Glossar. Von K. F. Geldner. — Stuttgart, Kohlhammer, 1907. — 1 volume in-8° de VI-220 pages. — Prix : 8 marks.

I. La traduction de l'Atharva-Veda, préparée par Whitney et pieusement éditée par son illustre élève, M. Lanman se recommande dès l'abord, non seulement par le savoir universellement connu et la scrupuleuse conscience des deux auteurs, mais encore par le fait que Whitney et M. Lanman ont pu, partout où les textes concordent, utiliser les leçons de la recension cachemirienne de l'A. V. dite de la Paippalâda-Çâkhâ. On verra plus bas que ce dernier texte est généralement moins bon que la recension Çaunaka qui a servi à établir la grande édition de Berlin donnée par le même Whitney, aidé de Roth (1856); mais il est fort précieux, au moins pour discuter ou appuyer les corrections que l'on a été obligé de faire subir aux passages inintelligibles du texte Çaunaka.

En outre, l'ouvrage de Whitney et de M. Lanman est (à part celle de Griffith), la première traduction complète de l'A. V. Le livre XXe seul n'a pas été traduit sans doute à cause de son manque d'intérêt : il n'est, pour ainsi dire, composé que de fragments du Rig-Veda. Nous n'avions guère jusqu'ici que la traduction de morceaux détachés de ce

Véda : celle « des trois premiers livres par Weber, de cent hymnes par Grill, d'un choix d'hymnes par M. Ludwig. » — Plus tard, écrivait encore V. Henry à qui sont empruntées ces lignes, « Weber pousse sa traduction jusqu'aux livres IV-V et au rituel funéraire; M. Florenz traduit la moitié du livre VI ; M. Bloomfield, une sélection considérable et variée qu'il accompagne d'un solide et abondant commentaire; M. Griffith en publie une traduction complète, mais à peine commentée... La France non plus ne reste pas étrangère à cet intense mouvement, et voici qu'à l'instant je reçois le premier fascicule d'une traduction italienne de l'Atharva-Veda par M. Ermenegildo la Terza, de l'Université de Naples. » (V. Henry. *Journal des Savants*. Nouvelle Série, 4e année, n° 12. Décembre 1906).

La modestie de ce regretté maître des études védiques en France l'avait empêché de faire autre chose qu'une simple allusion à ses propres traductions de l'Atharva-Veda qui, au dire de juges impartiaux, sont un chef-d'œuvre d'interprétation grammaticale et d'ingéniosité philologique, quoi qu'on puisse penser de ses théories en matière d'exégèse religieuse. Ce n'est donc pas seulement la reconnaissance, mais la justice qui nous fait un devoir de rappeler ici qu'en 1891, V. Henry avait donné la traduction du livre XIII ; en 1892, celle du livre VII ; en 1896, celles des livres X-XII. Personne du reste n'admirait plus que lui la grande œuvre de Whitney et de M. Lanman, et si, avant sa mort, il avait confié à l'auteur de cette notice la tâche d'en parler aux lecteurs de la *Revue critique*, c'est qu'il s'était réservé à lui-même celle de la présenter au public savant avec tous les éloges qu'elle lui paraissait mériter, dans le périodique cité plus haut.

Ces diverses traductions, Whitney et M. Lanman les ont utilisées et citées en toute occasion, de même que tout ce qui a été fait pour l'explication de l'A. V. depuis cinquante ans. C'est dire qu'à l'avenir leur traduction non seulement sera le point de départ indispensable des nouvelles études, mais qu'elle aura, du moins en général, périmé tout ce qui avait été fait avant elle.

Les prolégomènes très abondants ne forment pas moins de CLXII pages. On y trouvera : d'abord une préface suppléant à celle de Whitney qui manque et traitant du plan et du but de l'ouvrage ainsi que de la méthode de traduction ; ensuite, la préface de l'éditeur donnant entre autres choses tous les détails désirables sur l'élaboration du livre et la part qui revient à l'auteur et à l'éditeur ; de plus, une appréciation de l'œuvre entière de Whitney suivie d'une esquisse de la vie de Whitney, d'un jugement sur le caractère et les mérites de ce savant et d'une liste de ses principaux écrits dressée par lui-même. Vient ensuite l'*Introduction générale* par M. Lanman. Elle traite, entre autres questions, des mss. de l'A. V. et des autres textes qui intéressent l'A. V. (Prâtiçâkhya, Anukramaṇîs, Kauçika- et Vaitâna-Sûtra),

puis des leçons de la *Paippalāda-çākhā*, du commentaire et de la traduction de Whitney, enfin des traductions antérieures.

— La seconde partie de cette *Introduction générale* est faite en partie sur des documents légués par Whitney. Elle renseigne sur : la description des mss. utilisés par Whitney, sur ses collations propres et celles des autres savants, sur les répétitions de vers, les refrains, les notations d'accents dans les mss., sur l'orthographe de l'édition de Berlin, sur la forme métrique de la saṃhitā des Atharvans, sur les grandes divisions du texte, sur l'explication des sigles employés. En un mot, ces prolégomènes forment à eux seuls une petite encyclopédie de l'Atharva-Véda. Ajoutons qu'à la page XLII, on trouvera un magnifique portrait de Whitney et à la page 471 (en tête du second volume), une belle reproduction du fol. 187 a du *Codex Cashsoririensis* (texte de la *Paippalāda-çākhā*), ceci dit pour épuiser les détails qui ne concernent pas la traduction elle-même.

Cette traduction, V. Henry en a suffisamment loué l'esprit pour qu'on n'ait pas à en refaire l'éloge ici (v. *Journal des Savants*. Décembre 1906 p. 657 et suivantes). Whitney et V. Henry étaient du reste d'accord sur le point le plus important : savoir que la traduction devait être strictement grammaticale et aussi littérale que possible. La seule différence qui les séparât, c'est que V. Henry ne reculait pas devant les corrections quand elles lui semblaient exigées par la nécessité d'obtenir un sens satisfaisant.

Voici quelques observations touchant le livre VII dont la traduction a été faite à la fois par ces deux maîtres :

Hymne 5, 1 : *sādhyá*. Il est dommage que « perfectible » ne rende pas bien la pensée du traducteur. V. Henry traduit d'une façon plus satisfaisante : « (les dieux)... qu'il se faut concilier ».

st. 3 : Whitney : « as the gods sacrificed... » Mais *yad* est local étant donné *tatra* qui suit. V. Henry a donc raison d'écrire : « Le [lieu] où les dieux ont offert l'oblation... »

50, 7 : *ámatim* signifie l'imprévoyance. — *rājasu* est traduit par « among the kings ». Il fallait ajouter que ce mot désigne les dés, car ils sont appelés rois dans un autre hymne : VII 109. Aussi V. Henry traduit-il : « dans les [dés] souverains. »

90, 2 : Les deux traducteurs font observer que l'intrusion de *vayam* au de *vasu* fausse le mètre. Quant à *sambhṛtam* il est traduit par « collected » et par « accumulée » ; mais, dans les derniers temps, V. Henry était disposé à entendre « qui s'apprête » en supprimant *vasu* et en le rapportant au « membre. »

95, 2 : (*ud*) *atiṣṭhipam*. Whitney garde *ud* et traduit : « I have made them rise up ». Au contraire, V. Henry entend : « Moi, je les ai réduits à l'immobilité » ce qui s'accorde mieux avec ce qui suit.

104 : *nityavatsām* est traduit par Whitney : « with constant calf » et par V. Henry : « possédant un veau éternel » mais avec un point

d'interrogation. Depuis, V. Henry observant que *nitya-* en védique a le sens de « *suos* » préférait cette interprétation, qui est évidemment meilleure.

109, 5 : *çesanam* ne signifie pas « leaving » mais « excédent, point supérieur. » C'est ainsi que traduit V. Henry.

115, 1. Il vaudrait mieux traduire *pāpī lakṣmī* par « ill luck » comme dans le titre que par : « *o evil sign* ». Ainsi fait V. Henry : « Envole-toi d'ici, mauvais heur! »

4 : *Viṣṭhitāḥ* est très bien traduit par « scattered ». V. Henry : « comme des vaches éparses en la friche. »

116, 1 : dans le composé *pūrvakāmakṛtvane* le premier terme équivaut à l'adverbe *pūrvam*. Whitney dit : « former-desire-performing » ; V. Henry, « qui, de temps immémorial, agit à sa guise. »

2 : V. Henry avait traduit *arrata* par « l'impie » et Whitney par « baffed. » Le premier traducteur reconnaissait que le vrai sens était en effet « leurré de son espoir. »

Comme on le voit, ce ne sont que des détails infimes qui séparent les deux principaux interprètes de l'Atharva-Véda. La grandeur de la dernière œuvre de Whitney n'en exclut donc pas la solidité et l'on peut dire que nous possédons maintenant une traduction définitive de ce texte important. Philologue, grammairien, éditeur de textes, traducteur, Whitney nous apparaît comme une des grandes figures de l'érudition classique au XVIe siècle. Il a fait pour l'Inde ce que Estienne a fait pour la Grèce. A côté de lui se rangent d'autres savants qui ont collaboré à la même œuvre et, si la postérité doit garder le souvenir de la science et de la piété de son disciple, M. Lanman, elle n'oubliera pas non plus V. Henry qui, linguiste et indianiste comme Whitney, a appliqué en France les mêmes méthodes avec la même rigueur scientifique.

II. — L'intérêt qu'a excité la découverte et la publication du célèbre manuscrit sur écorce de bouleau de la recension cachemirienne de l'Atharva-Véda est loin d'être épuisé. Quand Whitney et Roth ont en 1856 publié le texte de l'Atharva-Veda (texte Çaunaka), on ne connaissait que des manuscrits de cette recension. C'est Roth qui a fait venir en Allemagne le manuscrit de la recension Paippalāda. En Amérique et en Allemagne, on a senti, plus encore que partout ailleurs, l'importance de ce nouveau texte. — C'est un savant américain, M. Bloomfield et un savant allemand, M. Garbe qui, en 1901, ont donné un magnifique fac-similé du manuscrit de l'école Paippalāda. Mais, quelque avantage qu'ait assuré cette publication, elle reste inaccessible à la plupart des sanskritistes à cause de la difficulté de l'écriture, et c'est un réel service qu'a rendu aux études védiques M. L. C. Barret en publiant aujourd'hui en transcription européenne le premier livre de cette recension de la Paippalāda.

Il dit qu'il s'est proposé comme but de donner une exacte « trans-

littération » du manuscrit. C'est précisément le vœu qu'exprimait M. Lanman dans sa publication de la traduction de l'A. V. par Whitney. L'auteur a également profité de l'ouvrage de M. Bloomfield intitulé *Vedic Concordance*, ouvrage destiné à rendre les plus grands services à l'étude des Védas. — Dans une introduction brève et substantielle, M. B. traite successivement : 1° de l'état du manuscrit; 2° du compte des hymnes et des stances; 3° de la structure du livre; 4° de la notation des accents; 5° des particularités et des fautes dans l'orthographe du manuscrit; 6° des rapports qui existent entre la recension Çaunaka et les autres textes. — On y voit que les hymnes et les stances de la recension *paippalâda* sont arrangés d'une tout autre façon que dans l'A. V. *çaunaka*. De plus, le texte *paippalâda* est généralement très corrompu. Pourtant, quand les mêmes stances apparaissent dans les deux recensions, il se présente souvent des variantes intéressantes et M. Lanman (*op. cit.*) a fait remarquer que la rec. *Paippalâda* a souvent confirmé les conjectures des philologues européens concernant des passages désespérés de la recension *Çaunaka*. Mais, et M. B. le fait observer lui-même, il faut bien dire que la rec. *Paipp.* s'accorde plus souvent avec un ou plusieurs autres textes qu'avec la *Çaunaka*. Cette dernière vient plus souvent à l'aide de la *Paipp.* qu'elle n'en reçoit de lumière. Que l'on examine p. ex. h n° 9, pp. 208-209, et l'on verra que le texte *paippalâda* a presque toujours besoin d'être corrigé d'après l'A. V. des Çaunakas (= A. V. I, 10 de Roth et Whitney). Toutefois, l'intérêt de la rec. *paippalâda* n'en subsiste pas moins puisqu'elle nous met en présence d'un texte *différent*. Il faut donc espérer que petit à petit toutes les parties de la recension cachemirienne seront publiées de la façon soignée, méthodique et claire, avec laquelle M. B. a exécuté son travail. — P. 198, l. 6 d'en haut : *Çaunikīya* school est sans doute une faute pour *Çaunakīya* s. (le ç est noté par *ś*).

III. Ce livre dédié à M. Pischel par M. Geldner forme (l'auteur le dit lui-même), la suite naturelle des « Vedische Studien ». M. G. a jugé qu'il était opportun de choisir dans le Rig-Véda un certain nombre d'hymnes les plus beaux et les plus intéressants, en écartant résolument ceux qui offrent et offriront peut-être toujours des difficultés insurmontables à l'interprétation. Les hymnes ainsi choisis représentent à peu près la cinquième partie du Rig-Véda tout entier. L'intention de l'auteur avait été d'abord de réunir en un seul volume le texte de ces hymnes, les extraits des commentateurs indigènes et le glossaire afférent. Ce plan ayant paru trop dispendieux, M. G. nous donne aujourd'hui le glossaire que suivra le commentaire dans un second volume. Le troisième donnera le texte des hymnes choisis. — En une certaine mesure, le *Glossaire* déjà paru, peut suppléer le *Wörterbuch* de Grassmann et, bien qu'il ait le défaut de n'être pas complet, il a sur celui-ci le double avantage d'être au courant de tous

les progrès faits dans le domaine de la lexicographie védique depuis l'apparition de cet ouvrage et de ne présenter aux gens qui s'en serviront dans des buts de comparaison linguistique que des mots à la fois bien attestés et dont le sens est pour la plupart clairement établi. Il va sans dire que les études védiques en profiteront également plus que toutes autres. On ne peut donc que savoir gré à M. G. de cette importante et méthodique contribution à l'étude du sanskrit ancien. L'exécution du travail est très soignée et la correction parfaite. Toutefois, le *Glossaire* ne rendra tous les services qu'on est en droit d'attendre que lorsqu'auront paru le commentaire et le texte même des hymnes. Il est donc à souhaiter que les deux autres volumes de l'ouvrage soient bientôt mis à la disposition du public spécialiste.

A. Cuny.

Cl. Rutilius Namatianus, édition critique accompagnée d'une traduction française et d'un index, et suivie d'une étude historique et littéraire sur l'œuvre et l'auteur, par J. Vessereau, docteur ès-lettres. Paris, 1904, A. Fontemoing; gr. in-8, xxii-443 p.

Le travail de M. Vessereau comprend deux parties : une édition critique du poème accompagné de sa traduction française (p. 1-69); — une étude littéraire et historique sur l'œuvre et l'auteur (p. 73-448) : à chacune est jointe une table, pour la première, index des mots, pour la seconde, répertoire des noms propres. Cette disposition est claire et rend le maniement du volume aisé : peut être pourrait-on cependant lui adresser une légère critique : l'édition aurait été, semble-t-il, mieux à sa place à la fin de l'ouvrage qu'au début; elle aurait été précédée ainsi de l'étude, qui en forme comme la préface naturelle.

Les cent premières pages de cette étude (p. 49-149) sont consacrées à l'histoire du poème depuis sa découverte : manuscrits, éditions, travaux divers. Elles constituent un solide et excellent résumé des recherches antérieures; de plus, sur certaines questions, en particulier celle des manuscrits, elles renferment des discussions intéressantes et des hypothèses neuves. D'après M. V., il n'a existé, antérieurement au xvie siècle, qu'un manuscrit, connu, de Rutilius; et c'est à tort que Gebhardt (*Ein Bücherfund in Bobbio*, dans le *Centralbl. für Bibliotheksw.*, août 1888) a cru retrouver, dans une lettre de Pontano, la trace d'un autre manuscrit qu'aurait possédé Sannazar : il ne peut s'agir là que d'une simple copie. Le manuscrit unique, d'où ont procédé tous les autres, paraît avoir été écrit vers le viiie ou le ixe siècle, en caractères lombards. Il fut découvert à Bobbio en 1493 par Galbiato, secrétaire de Mérula, et disparut en 1706. Aujourd'hui il ne nous reste, pour établir le texte, que des copies, et des éditions faites d'après des copies perdues. Ce sont : le Vindobonensis (V), écrit en partie de la main de Sannazar et probablement exécuté

d'après la copie prise sur le Bobbiensis par Inghirami; l'édition donnée à Bologne par Pio, en 1520, qui reproduirait la même copie d'Inghirami; le Romanus (R.), manuscrit très fautif, mais contenant parfois de bonnes leçons, découvert il y a une quinzaine d'années et qui représenterait peut-être, si l'on en croit M. V., une autre copie du Bobbiensis, dûe à Galbiato lui même; enfin l'édition de Panvinio (Venise, 1558), faite, pense-t-on, d'après une troisième copie, appartenant à Gabriel Faërne. Dans son édition, M. V., s'inspirant de ce classement, considère l'accord de V, de R et de Pio, comme représentant le texte du Bobbiensis; en cas de désaccord, il adopte la leçon la plus satisfaisante; enfin, dans les cas désespérés, il recourt à l'édition de Panvinio. Il se montre en général très prudent et très sobre de conjectures.

Dans une seconde partie de son étude (p. 151-252), M. V. s'occupe de la personne de Rutilius, de ses parents et de ses amis. Il n'y avait guère matière, sur ces différents points, à découvertes nouvelles : en effet, les moindres allusions que contient à cet égard le poème, avaient été déjà notées et interprétées par les précédents éditeurs, qui ne s'étaient pas fait faute non plus de les rapprocher des rares textes susceptibles de les éclairer. Du moins M. V. a-t-il repris cet examen avec le plus grand soin et a-t-il fait, des opinions émises par ses prédécesseurs, une critique souvent judicieuse et pénétrante. Peut-être ses propres conclusions pèchent-elles un peu par excès de prudence. Comme patrie de Rutilius, on a proposé tantôt Poitiers et tantôt Toulouse. M. V. passe en revue les titres de ces deux villes et se prononce pour la seconde : mais il a omis de rechercher si une nouvelle conjecture ne serait pas possible en faveur d'une troisième ville : or, c'est précisément ce que semble montrer le relevé des inscriptions de la Gaule Narbonnaise où figure le nom de Rutilius : il permettrait de penser, comme M. V. l'a lui même reconnu depuis [1], que Narbonne pourrait bien être la patrie du poète. — De la carrière honorifique de Rutilius, nous ne connaissons à peu près rien, sinon qu'il fut maître des offices et préfet de Rome : M. V. est donc justifié de n'en parler qu'avec une extrême réserve; en revanche, on aurait aimé à lui voir préciser davantage les circonstances dans lesquelles Rutilius entreprend son voyage et, en particulier, la date de son départ d'Ostie : il a d'ailleurs réparé depuis cet oubli en montrant [2] que cette date semblait devoir être fixée au 29 octobre 417. — Que devint Rutilius après son séjour à Luna, dont le récit occupe les derniers vers du poème et pourquoi son ouvrage n'est-il pas terminé? On ne saurait évidemment le dire avec certitude; mais l'hypothèse de M. V. qu'il a continué son voyage par terre n'explique pas d'une façon bien satisfaisante

1. Cf. J. Vessereau et P. Dimoff, *Rutiliana*, dans la *Revue de Philologie*, t. XXX' 1re livraison (janvier 1906), p. 61-65.

2. Cf. article cité, p. 65-70.

l'interruption brusque du second livre : la route par terre, le long de la côte, n'aurait pas été moins digne d'être décrite que la route par mer d'Ostie à Luna. — Sur les parents et les amis du poète, M. V. nous a donné les renseignements essentiels et a démontré avec raison l'inanité de certaines identifications. Mais ici encore, on souhaiterait qu'il eût parfois été moins bref : par exemple, il aurait été intéressant pour nous de connaître un peu cette famille des Albini et des Volusiani à laquelle appartenait Rufius, l'ami de Rutilius, et sur laquelle l'auteur passe si vite : elle a compté de très illustres personnages sur lesquels nous sommes renseignés par de curieuses inscriptions, et son histoire est loin d'être banale [1]. — Enfin, les pages très fines que M. V. a consacrées à la psychologie de Rutilius lui même (p. 179-193), nous font regretter qu'il n'ait pas essayé de nous tracer une sorte de portrait du haut fonctionnaire de l'empire romain au ve siècle : il en aurait trouvé les éléments chez les parents et les amis de Rutilius, qui tous appartenaient à l'entourage immédiat du souverain.

La dernière partie de l'étude de M. V., qui traite du fond et de la forme du poème de Rutilius contient des chapitres dignes d'éloges. Tel est, par exemple, celui où sont analysés les motifs de la haine de Rutilius contre les chrétiens et les juifs : M. V. a su très heureusement expliquer ce côté du caractère du poète et montrer que son aversion pour le judaïsme et le monachisme se justifie par la crainte des dangers qu'ils pouvaient faire courir à l'empire et n'est qu'une conséquence de son amour pour Rome. Tel est encore le passage relatif aux qualités et aux défauts littéraires de l'ouvrage : des citations, tirées de Rutilius et de ses devanciers, et disposées sur deux colonnes permettent de constater ses emprunts à Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Stace, etc., et même à Homère, et nous font mesurer en même temps l'étendue de sa culture poétique. Il faut à ces rapprochements ajouter celui qu'a fait depuis l'impression du volume, M. Carlo Pascal [2], de quelques vers du panégyrique de Rome de Rutilius (I, v. 13-14, 55-57, 59-66, etc.) avec des fragments d'une déclamation d'Aelius Aristide (Εἰς Ῥώμην, éd. Keil, XXVI, §§ 10-11, 28, 30, 36, etc). M. V. a d'ailleurs prouvé à sa soutenance qu'il avait lu la brochure de M. Pascal.

En somme le livre de M. Vessereau se présente comme un travail sérieux, et, en bien des pages, définitif, sur la personne et l'œuvre de Rutilius. Il dispensera désormais de recourir aux ouvrages antérieurs, et il est appelé à rendre de réels services à tous ceux qui voudront s'occuper, non seulement de ce poète, mais d'une manière plus générale des derniers poètes latins.

P. Dimoff.

1. Cf. Seeck, *Chronologia Symmachiana*, dans les *Monumenta Germaniae antiquissima*, p. clxxiv-clxxxiii.

2. Una probabile fonte di Rutilio Namaziano, brochure, Naples, 1963.

G. Schlumberger. **Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle.** Paris, 1906. 1 vol. in-8° de 349 pages, avec une carte.

« Le gouvernement d'Amaury I, écrit M. G. Schlumberger, présente une physionomie toute spéciale parmi les autres règnes des rois de Jérusalem. Il fut spécialement et presque uniquement consacré à d'audacieuses tentatives de conquête de l'Égypte, et le récit de ces campagnes, d'un héroïsme presque fabuleux, semble une vraie chanson de geste d'Occident transportée au pays des Mille et une Nuits ». C'est ce côté pittoresque et chevaleresque qui visiblement a séduit M. S. et qui l'a déterminé à extraire des vieilles chroniques franques et arabes ce récit « consacré à la gloire militaire des Français d'autrefois » ; et de cette intention qu'a eue l'auteur on peut d'avance deviner le caractère qu'a dû prendre son livre. On n'y trouvera point de discussions critiques sur la valeur des témoignages de ces chroniqueurs arabes, dont les informations souvent contradictoires se juxtaposent, sans se combiner, dans l'exposé de M. S. L'ouvrage présente essentiellement l'aspect extérieur des choses, le tableau pittoresque des batailles, des révolutions de palais, des réceptions d'ambassadeurs; il évoque à nos yeux, d'ailleurs avec beaucoup de grâce, les splendeurs de Byzance ou du Caire, les glorieuses figures des Amaury, des Manuel, des Schirkouh et des Saladin. C'est un vivant et agréable roman d'aventures, auquel de nombreuses citations des chroniqueurs, insérées dans la trame du récit, ajoutent un attrait de plus, en nous donnant comme la sensation directe des événements. Peut-être même jugera-t-on que M. S. a, dans cet ordre de choses, un peu exagéré. Il fait, ce qui est légitime, de nombreux emprunts à l'histoire de Guillaume de Tyr; mais, au lieu de traduire en français moderne le texte latin de l'écrivain, il se complait à le citer dans la vieille traduction du XIIIe siècle, ce qui me paraît fausser quelque peu le caractère du récit. L'œuvre du prélat diplomate et homme d'État prend ainsi un air de chronique naïve que n'a point du tout l'original ; et si j'accorde volontiers à M. S. que les événements, ainsi présentés, prennent un tour plus « piquant », plus « savoureux », je ne puis me tenir de croire que l'exposé devient par là un peu moins conforme à la vérité intime des choses. Il y a des naïvetés du traducteur qui sont, je le veux bien, amusantes, mais que l'original ne connaît point, et cela fait parfois un faux pittoresque qui n'est point strictement historique. M. S., on le sait — et c'est un des grands attraits de ses livres — éprouve pour les sujets qu'il traite un enthousiasme communicatif et passionné ; son imagination fait revivre à ses yeux en tableaux colorés les grandes scènes qu'il raconte ; il ne se tient jamais pour assez satisfait des brèves ou froides indications que fournissent les chroniqueurs. Et à ces précieuses qualités nous devons des récits vivants à souhait et pleins du plus vif intérêt; j'en goûte tout le charme, quand

je sens derrière eux des textes certains et précis ; avouerai-je que je les aime un peu moins, quand ils prennent un tour un peu artificiel et trop purement littéraire ?

Ces réserves n'ôtent rien d'ailleurs au vif attrait qu'offre le livre de M. S. Les cinq expéditions, assez malheureuses, que tenta en Égypte Amaury de Jérusalem ont eu en effet pour l'histoire du royaume latin une importance essentielle. Elles ont, en provoquant l'intervention des musulmans de Syrie en Égypte, préparé la réunion entre les mains de Saladin de toutes les forces de l'Islam, et par là créé une situation singulièrement dangereuse pour les états francs. Le voisin affaibli qu'était le Khalife Fatimite du Caire était pour eux un bien moindre péril, et l'on peut se demander si Amaury fut bien inspiré en l'attaquant. Mais il est intéressant de constater que dès ce moment, à Byzance comme en Syrie, l'Égypte ait paru être le point du monde musulman dont la conquête serait la plus utile à la chrétienté. C'est cette idée qui dominera tout le mouvement des croisades au XIII[e] s.

Ch. Diehl.

E. Lintilhac. **Histoire générale du Théâtre en France. — II. La Comédie ; Moyen âge et Renaissance.** Paris, Flammarion, in-12 de 427 p.

M. Lintilhac poursuit avec succès l'utile et délicate entreprise de présenter au grand public un tableau d'ensemble de notre théâtre, d'où se dégagent nettement la filiation et l'évolution des genres, où apparaissent en pleine lumière les œuvres les plus caractéristiques. Dans ce volume comme dans le précédent [1], M. L. a réussi à exposer clairement des questions assez complexes ; les exemples sont heureusement choisis, les analyses à la fois piquantes et fidèles. Quant au style, plein de verve et d'entrain, il serait plus agréable si les phrases n'étaient pas fréquemment bourrées, à en éclater, d'idées accessoires ou d'indications de détail. Peut-être trouvera-t-on ici plus de nouveauté que dans le volume consacré au théâtre sérieux. Cette nouveauté n'est pas tant en général, et cela est tout naturel dans un ouvrage de ce genre, dans les faits eux-mêmes que dans la façon de les présenter et de les interpréter. C'est avec raison que M. L. n'attache pas une grande importance à la distinction traditionnelle entre la farce, la sottie et la moralité, et qu'il voit dans la farce la forme essentielle de l'esprit comique au moyen âge. Les qualités et les lacunes du genre sont exposées avec une justesse, une mesure parfaite et une richesse d'exemples qui ne laisse rien à désirer. Mais la meilleure partie du livre me paraît être le tableau du théâtre comique dans la seconde moitié du XVI[e] siècle : non seulement M. L.

1. *Le Théâtre sérieux au moyen âge*. Paris, Flammarion [1904]. Voy. mon compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue critique* du 25 février 1905 (p. 149 ss.).

est au courant des travaux les plus récents sur le sujet, mais il l'a en partie renouvelé par des recherches originales et l'étude approfondie des textes français et de leurs modèles.

Je regrette d'avoir à formuler, comme je l'ai fait à propos du premier volume, certaines réserves relatives à la bibliographie et aux citations. Les « principaux recueils » cités à la page 419 sont tout juste au nombre de trois : il fallait y joindre ceux de Leroux de Lincy et Michel, É. Mabille, Picot et Nyrop, de Montaiglon et Rothschild, ainsi que les réimpressions de Techener. Les textes étudiés sont tellement dispersés qu'il eût été bon aussi d'indiquer d'après quelles éditions ont été faites les analyses et les citations. Celles-ci (ou du moins les plus anciennes) sont souvent fautives : les vers faux y sont nombreux, de même que les mots estropiés ou mal interprétés. J'en donnerai ci-dessous quelques exemples, à la suite de rectifications d'autre sorte [1].

A. JEANROY.

A. MATHIEZ. **Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française.** Paris, Alcan, 1907, in-12, x-272 p.

M. Mathiez a réuni sous ce titre modeste huit articles parus de 1900 à 1905 dans la *Revue de Paris*, la *Revue d'histoire moderne* et la *Révolution française*. L'auteur y a fait des additions et des retouches. N'en eût-il pas fait que ces études mériteraient d'être relues et rapprochées en un volume. Elles sont liées en effet par l'idée même que M. M. s'est faite de l'histoire religieuse de la Révolution, et qu'il a

1. Adam de la Halle ne porte décidément pas bonheur à M. Lintilhac. Il n'y a aucune raison de douter que le poète désigné sous ce nom et sous celui d'Adam le Bossu ne soit le même personnage (p. 61, n. 2), les mêmes œuvres se trouvant précédées, dans les chansonniers, des rubriques *Adans li boçus, Adans li boçus d'Arras*, et *Adans de le Hale* (voyez Raynaud, *Bibliographie des Chansonniers français*, I, p. 2, 135, 171, 223). — Il y a bien à Arras une rue « Maître Adam » (p. 78); mais que le poète y ait habité est une tout autre affaire. — Il n'est guère moins hardi de lui attribuer, sur la foi des coquettes paysanneries de *Robin et Marion*, un « cœur de plébéien » (p. 91). — Pour les « Notes » de M. Langlois « sur le Jeu de la Feuillée » (p. 62) le renvoi est faux (lire *Romania*, XXXIII); M. L. eût du citer aussi l'article du même auteur sur les interpolations dans *Robin et Marion* (*Romania*, XXIV, 437). — Il y a ailleurs (p. 78), une phrase bien malheureuse où la formation de cette agréable bluette est comparée à celle des cycles épiques.

P. 46, v. 5 de la citation, *examinez*] l. *exanimez*. — P. 63, l. 2 du bas, *tunnelé*] *trunnelé*. — P. 64, 2me cit., v. 6, *omni*] *ouni; fenestrie*] *fenestriç*. — P. 65, v. 4, *fourchete*] *fourchele*. — P. 68, v. 5, *rennier*] *remuier*. — P. 78, l. 6, *Royaut;* p. 88, l. 16, *Ragaut*] *Rogaut*. — P. 84, 2me cit. v. 3, *pioche*] *pieche*. — P. 18 note, *Émile* (lire *Léon*) *Gautier*. — P. 36, l. 9 *Barozet*] *Barozay*. — P. 371, l. 5, *Babbiani*] *Gabbiani*. — Il y aura lieu de corriger dans une prochaine édition les traductions données de certains mots ou expressions qui ne présentent du reste aucune difficulté : *sans nesun si* (p. 95, v. 4); *poupelin* (p. 145, l. 13); *fardel* (p. 166, l. 12) *happelourde* (p. 357, l. 7 du bas).

tenté de justifier depuis quelques années en une série déjà nombreuses de travaux poursuivis avec une activité inlassable. Deux de ces articles (*Durand de Maillane* et *Les divisions du clergé réfractaire*, ce dernier le plus étendu de tous) ont trait à l'histoire de l'église catholique ; deux aux Théophilanthropes (*Protestants et théophilanthropes* et *Les subventions du Directoire aux théophilanthropes*) ; deux aux francs-maçons (*Chaumette franc-maçon* et *La franc-maçonnerie en l'an 7 et en l'an 9*) ; un au mysticisme pathologique d'origine chrétienne (*L'affaire Catherine Théot*). Ce simple énoncé fait apercevoir déjà la conception originale de M. M., qu'il a développée dans le dernier en date de ses huit articles (*Coup d'œil critique sur l'histoire religieuse de la Révolution française*), et que précise en termes très heureux M. Gabriel Monod dans son excellente préface : c'est qu'il est légitime et scientifiquement profitable de considérer dans l'histoire de la Révolution des actes religieux à part des actes politiques, et d'entreprendre une étude méthodique de tout le mouvement religieux de l'époque, quelle que soit, au point de vue confessionel, la variété de ses manifestations. Ce programme, M. M. l'avait tracé dans son *Origine des cultes révolutionnaires*, mais en partant d'une définition théorique tout à fait contestable de la religion, et avec une rigueur dans les procédés de comparaison entre les divers « phénomènes religieux » qui avait provoqué des critiques assez vives. J'en avais formulé moi-même à cette place, et je n'en suis que plus à l'aise pour dire que la théorie de M. M., sous la forme moins étroite qu'il lui donne aujourd'hui, et avec les réserves qu'il y apporte lui-même (p. 33 p. ex.), choque infiniment moins l'esprit et paraît propre à donner, dans l'application des résultats tout à fait intéressants [1].

La lecture du *Coup d'œil critique*, dans lequel M. M. a repris la justification de son idée, conduit du reste à des remarques d'une portée plus générale. Admettons par exemple, comme l'auteur le soutient avec vraisemblance, que l'analogie des cultes révolutionnaires avec les anciens cultes, leur « symétrie » poussée « jusque dans les moindres détails », soit venue, non pas seulement d'un souci d'imitation et de concurrence de la part des théophilanthropes, de leurs prédécesseurs et de leurs émules, mais aussi de ce que les mêmes causes religieuses produisent les mêmes effets cultuels. N'y aurait-il pas un intérêt de premier ordre à savoir si les cultes révolutionnaires ont paru réellement à tous leurs adeptes propres à satisfaire entièrement ce « grand besoin de divin » qui était en eux ? Jusqu'à quel point la foi religieuse dans le surnaturel et la foi philosophique dans la patrie « conçue

1. M. M. dit lui-même, en se servant d'un mot trop modeste, que « la pensée d'un débutant évolue ». Sans vouloir abuser de cette déclaration faite spontanément et de bonne grâce, louons M. M. d'avoir à peu près complètement renoncé aux quelques expressions de polémique qu'on relevait encore dans sa *Théophilanthropie*.

comme instrument de bonheur » ont-elles pu, secrètement ou non, coexister chez les mêmes hommes? Au début de la « religion révolutionnaire », on pourrait citer des faits curieux en ce sens. N'y en a-t-il pas eu plus tard? Le culte révolutionnaire nouveau ne s'est-il pas souvent superposé ou juxtaposé, sans le remplacer, au culte ancien, protestant ou catholique — dans la vie privée et dans la famille? J'entends bien que les manifestations collectives extérieures semblent donner une réponse négative : mais l'histoire des cultes au XIXe siècle, ou même l'observation attentive d'aujourd'hui montreraient à quel point les manifestations extérieures peuvent tromper en pareille matière, dans un sens ou dans l'autre. En ce qui concerne le culte catholique au moins, il y a lieu d'espérer que les archives des fabriques et les registres de sacrements, s'ils subsistent, pourront fournir une réponse à la question que nous posons ici.

Il en est une autre, plus générale encore, et à laquelle conduit naturellement l'examen de la thèse de M. M. Ce qui a disparu, nous dit-il, de la religion révolutionnaire, c'est moins la foi que le cérémonial. La « foi mystique » dans la puissance des lois pour transformer les sociétés, « l'attente de la société future, juste, humaine et fraternelle » ont survécu. Soit, mais n'est-ce pas qu'elles venaient de beaucoup plus loin que la Révolution? Et si c'est là, comme M. M. le dit, l'essentiel de ce qu'il appelle la « religion révolutionnaire » qu'est-ce autre chose que la croyance au progrès des Encyclopédistes, avivée par l'éternel désir d'un sort meilleur, devenu particulièrement intense à la fin du XVIIIe siècle? On voit que cela conduirait directement à étudier, comme origine du mouvement religieux révolutionnaire, cette « religion du progrès » avant la Révolution, sa diffusion plus ou moins grande, des effets sur les croyances et les pratiques religieuses, la nature plus ou moins profonde du sentiment religieux chez les chrétiens pratiquants avant 1789, etc. Le moindre mérite des travaux de M. M. ne sera pas d'avoir ouvert les voies à ces enquêtes nouvelles, qui peuvent transformer complètement les idées courantes sur le XVIIIe siècle.

Dans son *Avertissement*, M. M. dit très bien qu'il a dû retoucher ses articles, par la raison qu'en six ans « la connaissance d'une époque encore aussi peu explorée que la Révolution fait des progrès ». Aussi sera-t-on surpris qu'il ait laissé subsister sans correction certains passages écrits en 1899 sur les essais de Concordat sous le Directoire (pp. 200 et 242). On ne peut plus dire aujourd'hui que la tentative de 1796 soit venue d'*abord* de Rome. Les publications de M. du Teil ont montré que les premiers projets ont été préparés à Paris dès nivôse de l'an 4. L'examen de ces projets, établis par Bonnier et Delacroix sous la surveillance de Le Tourneur et de Reubell, montre même (ce que M. du Teil n'a pas bien éclairci) que les soumissionnaires et les constitutionnels ont inspiré cette démarche. Seulement le Directoire ne voulut pas paraître avoir fait le premier pas, et dans

son projet il déclarait expressément « condescendre au désir du Saint-Siège ». Cela sur les instances des constitutionnels et surtout de Grégoire, qui voulait éviter jusqu'au semblant de la soumission au pape, et n'acceptait à aucun prix le « pardon » de Pie VI pour « l'Église légale »[1].

Ce petit volume, édité avec soin, ne présente que très peu de fautes. Seule, la transcription de deux titres en langue étrangère (p. 191 et 192, n.) est très incorrecte.

R. Guyot.

Jacques Boulenger. **Sous Louis-Philippe : les Dandys**; avec une préface de Marcel Boulenger. Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie P. Ollendorff, 1907; in-8° carré de IX-426 pages.

Si l'histoire des modes, des sports, des salons est directement intéressée à ce livre, dont Georges Brummell, Esq. garde le seuil, l'histoire littéraire et la biographie y trouvent aussi leur compte, non seulement par toutes sortes d'à-côtés offerts par la carrière du comte d'Orsay et de « milord Arsouille », mais surtout par une étude sur Eugène Sue (qui ne dit rien de l'influence déterminante qu'eut F. Cooper sur sa première manière) et une autre sur Barbey d'Aurevilly. Pages amusantes et assez vivantes, qu'illustrent des reproductions d'anciennes gravures qui achèvent de ressusciter dans leur gloire surannée ces héros de la mode si pénétrés de leur importance sociale. Faut-il s'étonner que M. Marcel Boulenger, défenseur attitré de l'usage linguistique, donne l'investiture d'une préface à un livre où (p. 25) « disparate » perd son genre féminin et reprend son genre masculin originel ?

F. B.

Victor Giraud. **Livres et Questions d'aujourd'hui**. Paris, Hachette, 1907, in-18, pp. xv, 283. Fr. 3,50.

Fortunat Strowski. **Pascal et son temps**. 1re partie. De Montaigne à Pascal (Histoire du sentiment religieux en France au xviie siècle). Paris, Plon, 1907, in-16, p. 286. Fr. 3,50.

Karl Bornhausen. **Die Ethik Pascals**. (Studien zur Geschichte des neueren Protestantismus, hgg. von Hoffmann und Zscharnack. 2. Heft). Giessen, Töpelmann, 1907, in-8°, p. 171. Mk. 4.

Adolph Köster. **Die Ethik Pascals**. Tübingen, Mohr, 1907, in-8°, pp. xv, 172. Mk. 3, 50.

I. M. V. Giraud a réuni en volume des articles qui pour la plupart avaient paru dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1905 à 1906 et dont deux au moins, sur Pascal et sur Sainte-Beuve, méritaient d'être publiés à nouveau. Le premier de ces morceaux est un examen critique des dernières éditions des *Provinciales* et des *Pensées*, Faugère

1. Voyez la note de Grégoire à Delacroix, A. N., AF III, 394.

et Molinier, pour les unes, pour les autres, Gidel, Margival, Guthlin, Didiot, et avec plus de détails, G. Michaut et Brunschwicg. L'auteur a jugé avec la même sagacité, en nous signalant leurs lacunes et leurs mérites, les travaux sur Pascal de J. Bertrand, Sully-Prudhomme, Souriau, Hatzfeld et Boutroux. L'article sur Sainte-Beuve, comme le précédent, emprunte aux études antérieures de M. G. une réelle autorité. L'esquisse de l'évolution de la critique avant et après Sainte-Beuve, l'analyse des différentes formes qu'elle a revêtues chez celui-là même qui devait si profondément la renouveler et la « constituer en dignité », surtout une fine appréciation du *Port Royal* et des qualités de moraliste que cet autre Montaigne a déployées dans les *Lundis*, font de cet article un raccourci très juste et très heureux où rien d'essentiel ne semble avoir été omis. Il faudrait signaler encore le morceau sur *Bossuet historien* où M. G. étudie le livre de M. Rebelliau qu'il juge avoir été parfois trop sévère pour Bossuet. Enfin les préoccupations religieuses dont l'auteur semble s'exagérer l'intensité autour de nous lui ont fait écrire à l'occasion des *Deux Frances* de M. Seippel et de l'*Anticléricalisme* de M. Faguet deux courtes études de sociologie que nous ne pouvons que mentionner ici.

II. M. Strowski qui s'est proposé d'écrire l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle et en a donné dans son *saint François de Sales* comme une introduction, a voulu, avant d'aborder la crise que lui fit subir le conflit de Molinisme et du Jansénisme, rechercher les causes qui l'ont provoquée. Il les voit surtout dans une réaction du Jansénisme à la fois dirigée contre une morale d'inspiration laïque, le stoïcisme, et le scepticisme des libertins. Il a suivi avec soin ce réveil de la discipline stoïcienne, héritage de la Renaissance, dans les commentateurs d'Épictète, tels que Coras et Rivaudeau ; puis dans le Montaigne des *Essais* de 1580, si différent de celui que popularisa et effaça l'édition de 1595 ; dans Juste Lipse, le plus brillant propagateur du stoïcisme modernisé, dans Du Vair enfin qui le christianise de plus en plus. Après la diffusion de la morale stoïcienne, transformée et adaptée à des besoins nouveaux, l'auteur nous montre celle de l'incrédulité et du déisme libre-penseur. Le maître de ces libertins est Vanini dont M. St. a pittoresquement retracé l'aventureuse carrière; leur docteur est, avec le Montaigne de 1595, Pierre Charron, dont l'œuvre maîtresse, la *Sagesse*, lui a fourni un chapitre de pénétrante analyse. On suivra avec un très grand intérêt cette enquête sur le mouvement religieux et philosophique de la fin du XVIe siècle qu'il était en effet indispensable d'ouvrir pour apprécier exactement l'évolution du catholicisme dans la période suivante avec le rôle qu'y a joué Pascal.

III. Le même intérêt que la critique contemporaine a porté à Pascal dans ces dernières années se manifeste aussi en Allemagne, avec cette différence que les Pascalisants allemands, toujours des théolo-

giens, étudient presque exclusivement le moraliste dans l'auteur des *Pensées*. Déjà M. Warmuth avait abordé le problème : *Das religiös-ethische Ideal Pascals* (Leipzig, 1901) ; voici coup-sur-coup deux nouvelles études de l'*Éthique* de Pascal, dont la première surtout mérite d'être distinguée.

M. Bornhausen qui paraît très bien informé de tous les travaux dont Pascal a été l'objet, a d'abord cherché à suivre la genèse et la transformation des idées morales de Pascal, en partageant sa vie en trois périodes, de 1647 à 1651, de 1651 à 1655 et de 1655 à 1662, et en n'utilisant dans cette esquisse que les documents qu'il est permis de dater avec quelque précision. Il envisage ensuite les influences auxquelles l'éthique s'est trouvée soumise dans Pascal, du fait des traditions philosophiques qui lui viennent de la Renaissance, du fait aussi des habitudes scientifiques et cartésiennes de son esprit, mais plus encore à cause du profond individualisme de son sentiment religieux et enfin de son attachement à la communauté catholique qu'il n'a pu concilier avec sa conception individualiste que par l'ascétisme. L'auteur aborde alors l'examen de cette morale de Pascal qu'il n'est pas possible de réduire en système, parce que née de l'observation quotidienne et faite pour l'application pratique, elle a nécessairement quelque chose de fragmentaire et parfois même de contradictoire. Il commence par examiner tout ce que l'œuvre de Pascal renferme touchant la « morale naturelle » — nous dirions laïque ; c'est dans Pascal ce qui nous est devenu le plus familier et il n'est pas nécessaire de résumer ici l'analyse de M. B. L'insuffisance manifeste d'une pareille morale amène le philosophe à découvrir la loi plus haute et plus ferme de sa « morale chrétienne ». C'est, dans le fond, la morale du catholicisme, mais renouvelée dans bien de ses aspects par le rationalisme de Pascal et le caractère individualiste de son sentiment religieux. La démonstration de M. B. est très bien conduite : elle a rassemblé avec beaucoup de soin tous les développements épars dans l'œuvre de Pascal et l'interprétation rigoureuse à laquelle elle les soumet donne finalement un tableau d'ensemble net et complet de son éthique.

IV. M. Köster s'est proposé le même objet, il a pris aussi, du moins en apparence, la même voie, mais il n'est pas arrivé à des conclusions aussi claires. Je crains qu'il ne se soit trop borné à nous donner le texte de Pascal en reliant superficiellement les passages qu'il emprunte (Il cite encore d'après l'édition Faugère ; M. B. a usé avec raison de celle de Michaut). Le morcellement de l'œuvre de Pascal exigeait une rigueur de composition et d'interprétation dont le manque a beaucoup nui à la netteté de son analyse. Aussi des résultats précis sont-ils plus difficiles à dégager de cette seconde étude que de la précédente. En outre M. K. semble avoir eu des préoccupations étrangères à son enquête et qui l'ont fait parfois dévier. C'est ainsi que, sans revendi-

quer Pascal pour le protestantisme, il souligne peut-être à l'excès tout ce qu'il trouve en lui de protestant : sa morale fondée sur l'autonomie personnelle et non sur une autorité religieuse, un amour de la vérité que le critique juge anti-catholique et franchement kantien. L'enthousiasme parfois intempérant qu'il témoigne pour son auteur, comme dans le parallèle lyrique de la Préface entre Pascal et Kierkegaard, certains rapprochements un peu surprenants en pareille matière, avec Verlaine, avec Ibsen, mais surtout le défaut d'ordonnance et même la lecture trop rapide des épreuves trahissent le débutant. Néanmoins par les larges citations que l'étude donne de Pascal elle pourra compléter en l'illustrant la démonstration plus rigoureuse de M. Bornhausen qui a presque toujours résumé plutôt que directement cité son auteur.

L. R.

Une Autobiographie par Herbert SPENCER. Traduction et adaptation par Henri de Varigny. 1 vol. in-8°, 549 p. F. Alcan, éditeur, 1907.

Cette *Autobiographie* est une source de documents bien précieux pour comprendre l'œuvre du grand constructeur intellectuel que fut Herbert Spencer. Le traducteur l'a allégée de près de moitié (1098 p. dans l'édition anglaise) en supprimant beaucoup de détails sans grand intérêt pour le lecteur français. Il a gardé ce qui pouvait nous renseigner sur les incidents principaux (on n'oserait dire les événements, car il n'y en eut guère) de la vie du philosophe, et sur l'ordre assez incohérent et éparpillé de ses premiers travaux, puis sur la cristallisation plus régulière et méthodique de ses grands ouvrages. Un trait qui nous frappe est la propension qu'eut Spencer pendant toute sa vie vers les inventions mécaniques. Il en tenta sans cesse de nouvelles, sans réussir d'ailleurs jamais, et même sans les pousser très loin, pas plus sa machine à raboter que son lit pour malades ou sa cheminée fumivore. Il était en cela auto-didacte comme il le fut presque en toutes choses. Quand il appliqua sa faculté constructive à la philosophie et à la sociologie, après l'avoir appliquée aux chemins de fer ou à la direction de l'*Economist*, il put l'exercer en grand et avec des merveilles d'ingéniosité et d'enchaînement logique, sans se heurter à la terrible sanction de l'expérience pratique qui démontrait que sa raboteuse ne rabotait pas et que sa cheminée fumivore n'absorbait pas sa fumée ; mais il obéissait, je crois, dans les deux cas à la même faculté maîtresse de son cerveau, qu'il définit lui-même à la fois analytique et synthétique. « Huxley (avec qui il se lia intimement), avait pour principe, écrit Spencer, de suspendre son jugement en l'absence de preuves suffisantes : mais tout en reconnaissant qu'il avait raison, je ne pouvais l'imiter... »

L'*Autobiographie* abonde en renseignements curieux sur le côté sociable du caractère de Spencer, sur le besoin qu'il avait d'entourage et d'affections, sur celles que, célibataire et à défaut d'intérieur, il trouva dans de nombreuses relations d'amitié, au prix il est vrai, d'incessants déplacements que nous avons peine, en nos habitudes continentales, à concilier soit avec la faiblesse de sa santé, soit avec la continuité d'un travail intellectuel. Ce n'est pas seulement la psychologie du philosophe qu'éclaire pour nous le récit de la vie : c'est aussi celle de la société anglo-saxonne, et notamment d'un coin de cette société où travaillaient côte à côte, en s'estimant, causant et s'encourageant mutuellement Lewes, Stuart Mill, Huxley, Tyndall, Lubbock et bien d'autres.

Je recommande particulièrement au lecteur les dernières pages de l'*Autobiographie*. Il en est peu, dans aucune langue, de plus éloquentes dans leur mâle simplicité, de mieux et plus profondément imprégnées du mystère et comme de l'angoisse de l'inconnaissable, du respect des choses religieuses dans leur esprit, de la résolution de ne pas s'incliner devant les solutions inacceptables, « tout en souhaitant qu'une solution puisse être trouvée ».

Eugène d'Eichthal.

Rudolf Virchow. **Briefe au seine Eltern. 1839 bis 1864.** Herausgegeben von Marie Rabl geb. Virchow, Leipzig, Engelmann, 1906, 8° pp. xi, 244. Mk. 5.

Les lettres de Virchow à ses parents n'embrassent guère en fait qu'une période de douze ans; les dernières, de 1851 jusqu'à la mort du père en 1864, sont peu nombreuses et d'un caractère surtout privé. Déjà même pour la partie essentielle de la correspondance les détails d'ordre purement domestique, incessants appels à la bourse paternelle, renouvellement de la garde-robe, visites aux parents de Berlin, etc., tiennent peut-être, malgré les suppressions de l'éditrice, une place trop considérable encore. Grâce à eux néanmoins, nous sommes initiés aux débuts si pénibles du jeune étudiant, parfois obligé d'emprunter le chapeau d'un camarade pour sortir. Ce qui ressort surtout de ces premières lettres de l'élève de l'Institut de Chirurgie ou de l'interne de la Charité, c'est une énorme capacité de travail : de 6 heures du matin à 11 heures du soir l'étude ou le service de l'hôpital dont il traverse toutes les sections, l'absorbent entièrement. La conscience qu'il apporte dans ses fonctions et qui lui gagne partout l'affection de ses malades se traduit dans ses travaux personnels par un besoin de tout contrôler, d'aller au fond des phénomènes, au lieu de se contenter des opinions reçues ; elle l'entraîne rapidement dans cette voie des recherches microscopiques et chimiques qui devait si heureusement rénover l'anatomie pathologique.

L'autorité de ce savant de vingt-quatre ans grandit de plus en plus, dans le monde des jeunes médecins d'abord, puis auprès des représentants en titre de la science, depuis le discours qu'il prononça à la fête du 50e anniversaire de l'Institut de Chirurgie, le 2 août 1845; il publie avec Reinhardt sa célèbre revue de l'*Archiv*, plus tard une autre, la *Medicinische Reform*. En 1846, il est nommé prosecteur à la Charité, en 1848 le gouvernement le charge d'une mission en Silésie pour y étudier l'épidémie de typhus. Survient la révolution de 1848 : on sait la part que Virchow prit à ces événements. L'affaire de sa révocation qui ne fut pourtant pas maintenue occupe naturellement une large place dans la correspondance. La Bavière profita de la demi-disgrâce où était tombé Virchow pour l'enlever à Berlin, et de 1849 à 1856 il appartient à cette brillante école de Würzbourg qu'il ne contribua pas peu à illustrer. Mais sur ce nouveau séjour le livre est assez pauvre en informations de valeur : Virchow qui vient de se marier nous entretient surtout de sa nouvelle famille.

A côté des années d'apprentissage du savant qui révéla si soudainement sa maitrise, les lettres nous renseignent abondamment sur l'homme politique. Virchow a puisé à la table de dissection ses principes d'égalité absolue ; il juge qu' « un naturaliste ne peut être que républicain ». Le régime policier et militariste du gouvernement de Frédéric Guillaume IV, la bigotterie de la cour lui sont profondément odieux. Avant 1848 il ne manque pas dans sa correspondance de jugements sur la situation politique du pays, mais elle est surtout intéressante pour les journées de mars pendant lesquelles Virchow éleva des barricades et fit le coup de feu, armé d'un simple pistolet. Il parle avec enthousiasme de l'héroïsme, du calme des Berlinois, avec dégoût de la brutalité des troupes. En mars déjà il a un mot profond sur le prestige perdu des Hohenzollern, « qui ne pourra se retrouver que dans la hardie tentative de conquérir l'hégémonie en Allemagne ». Pour la période qui a suivi la Révolution, les lettres ne traitent guère que de politique ; elle semble avoir entièrement accaparé Virchow. Le jeune savant siège dans des comités, des commissions, prononce des discours dans les réunions publiques, organise des clubs et des associations ouvrières, lance des pamphlets, et cependant mène de front en même temps ses revues de médecine, son rapport sur l'épidémie en Silésie, ses cours privés d'anatomie, son service à la Charité. A côté de l'énergie de ses convictions qui n'était qu'une autre forme de sa probité scientifique, c'est ce colossal labeur fourni sans une plainte qui étonne le plus dans sa correspondance. Certainement le rôle politique de Virchow et son entrée dans la carrière scientifique étaient connus, mais il n'en est pas moins précieux pour nous de posséder dans ces lettres des témoignages directs de l'un et de l'autre, et nous devons savoir gré à la fille du grand savant de nous les avoir conservés. Malgré une courte introduction sur la famille de Virchow et

les notes de l'appendice, on aurait souhaité trouver quelques remarques de plus sur les personnes nommées dans le volume [1].

L. R.

— M. Hector-Hogier a ajouté une troisième série aux intéressants souvenirs qu'il a recueillis sous le titre de *Paris à la fourchette* (Paris, Champion, 1906, in-16, p. 296). Ce nouveau volume est comme les précédents une simple réunion de courtes notes sur le passé historique, artistique, littéraire ou religieux de Paris. Les nouveaux travaux de voirie, les transformations incessantes de la ville font disparaître tous les jours sous la pioche du démolisseur quelque témoin des vieux âges. Les feuillets de M. H.-H. destinés à sauver leur trace de l'oubli n'ont dans sa pensée que la prétention de « propager l'amour et le respect des vestiges du passé ». Mais ils pourront de plus être utiles aux historiens et aux érudits et ceux-ci eussent été plus reconnaissants encore à l'auteur, s'il eut indiqué les sources de sa documentation. Aux simples curieux le livre plaira certainement par la variété de son information comme par sa forme vive et spirituelle. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 juin 1907*. — M. Léopold Delisle présente quelques photographies en couleurs, obtenues par le procédé récemment découvert. — M. Dieulafoy donne quelques détails sur ce procédé.

M. Henri Omont annonce que la Bibliothèque nationale vient de recevoir en don de M. Jacques Rosenthal, libraire à Munich, le mandement original de la reine Anne de Bretagne, en date du 14 mars 1507 (1508 n. s.), portant paiement au peintre miniaturiste Jean Bourdichon de la somme, considérable pour l'époque, de 600 écus d'or, « pour le récompenser de ce qu'il nous a richement et somptueusement historié et enluminé unes grans *Heures* pour nostre usaige et service. ».

M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel, communique les principales observations qu'il a faites au cours de son récent voyage à Athènes, à Epidaure, à Délos et en Crète. Il signale, en terminant, des vases en stéatite découverts à Hagia Triada, près de Phaestos. Il montre le moulage d'un de ces vases, encore inédit, où les ciselures de la surface extérieure présentent cinq personnages, un chef militaire dans l'attitude du commandement, un officier debout devant lui, comme au port d'armes, et trois soldats, ceux-ci couverts de larges boucliers qui leur cachent complètement le corps. Il insiste aussi sur l'intérêt que présente un coffre funéraire de pierre, également trouvé à Haghia Triada, dont les quatre faces sont décorées de tableaux fort bien conservés. Ces peintures, dont deux représentent des cérémonies du culte local, seront prochainement publiées dans les *Monumenti*, avec les couleurs des originaux.

M. René Pichon, communique des observations sur l'interprétation de quelques passages de l'*Art Poétique* d'Horace. — M. Gaston Boissier présente quelques observations.

M. Dieulafoy annonce que la mission en Arabie entreprise par la Société française des fouilles archéologiques grâce à la générosité d'un correspondant de l'Académie, M. le duc de Loubat, et confiée aux PP. Jaussen et Savignac, de l'Ecole Biblique de Saint-Etienne de Jérusalem, n'a pu atteindre Teïma, son objectif, mais qu'elle a cependant recueilli d'importants monuments, entre autres un cadran solaire nabatéen — le premier connu — portant la signature du sculpteur qui l'a ciselé ou de l'astronome qui l'a construit : *Manassé bar Natahan chalôm*.

M. Cagnat communique un télégramme de M. Alfred Merlin annonçant que des pêcheurs d'éponges ont trouvé dans la mer deux statues en bronze d'adolescents, un Priape et un Bacchus.

Léon Dorez.

1. Dans le fac-similé de la lettre du 13 avril 1849 j'ai relevé entre la reproduction de l'autographe et le texte imprimé de légères divergences.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sᵉˢ.

Nº 1 Quarante-unième année. 7 janvier 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études anciennes, Fr. Cumont, Essai d'interprétation de la stèle d'Ouchak. — A.-E. Condoléon, Inscription de Daulis. — A. Fontrier, Inscription de Cordélio. — G. Bloch, Observations sur le Procès des Scipions : V. Les décrets tribuniciens ; la question des cognomina. VI. Les décrets tribuniciens ; la question des cognomina. VI. Les décrets tribuniciens ; la question des auspices des tribuns. VII. Les décrets tribuniciens ; la question du butin. VIII. Les décrets tribuniciens ; la question des précédents. — G. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXII. Les fleuves de la Gaule chez Polybe. — L. Villani, Quelques observations sur les chants chrétiens d'Ausone. — G. Gassies, Statuette gallo-romaine de Minerve ; Un Dispater inédit. — C. Jullian, L'édition princeps d'Aviénus. — A. Audollent et C. Jullian, Les dernières fouilles au Puy-de-Dôme. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine.

Revue de philologie française et de littérature, 4e trimestre 1906 : Paul Barbier fils, un groupe de mots de la famille de caput » (fin). — Clédat, L'antérieur au futur. — Yvon, A propos du Dictionnaire de l'Académie. — Jeanroy, Etym. fr. blague, blaguer. — *Comptes-rendus :* Loeserth, Le Tristan et le Palamède des mss. fr. au British Museum — Brusewitz, Syntaxe des pronoms personnels dans la langue des filibres. — Von den Driesch, La place de l'infinitif-épithète en vieux français. — Latreille, Joseph de Maistre et la papauté. — Rydberg, Die Entwick, des lat. Ego. — Le rapport de M. Brunot sur la réponse de l'orthographe.

Bulletin italien, n° 4 : Paget Toynbee, English translations of Dante's works. — P. Duhem, Léonard de Vinci, Cardan et Bernard Palissy. — J. Luchaire, Lettres de Vincenzo Monti à Mme de Staël pendant l'année 1805 (3e et dernier article). — Agrégation et certificat d'aptitude d'italien : Programme des concours de 1907. — Notes bibliographiques sur les auteurs inscrits aux programmes d'agrégation et de certificat (1907). — Concours de 1906 : sujets de compositions : — *Bibliographie :* Rigillo, Paolino e Polla, poemetto drammatico giocoso del sec. xiii di Ricardo da Venosa. — Proto, Beatrice beata. — P. Richard, Les Origines de la Nonciature de France. I, Nonces résidants avant Léon X, 1456-1511, II, Débuts de la représentation permanente sous Léon X, 1513-1521. — Giordano, La dimora di Vittoria Colonna a Napoli. — Padula, Camoens Petrarchista. — Bertani, Il Maggior poeta Sardo, Carlo Buragna e il Petrarchismo del Seicento. — Marsan, La pastorale dramatique en France, à la fin du xvie et au commencement du xviie siècle. — Bonacci, Saggio sulla storia civile del Giannone. — Rocchi, Pace d'Olivi. — *Chronique.*

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon. Srs.

N° 2 Quarante-unième année 14 janvier 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 51-52 (paraît désormais à la librairie berlinoise Weidmann) : HOLTZMANN, Ein Vierteljahrhundert Theologischer Jahresbericht. — Verzeichnis der von Adolf Hilgenfeld verfassten Schriften, hgb. von Hilgenfeld. — FERRARA, La filologia latina nel più recente movimento scientifico. — Meyers Kleines Konservationslexikon. 1. Bd. 7. Aufl. — WÜNSCHE, Die Schönheit der Bibel, I. Die Bildersprache des Alten Testaments. — J. RICHTER, Indische Missionsgeschichte. — ROSCHER, Die Hebdomadenlehren der griechischen Philosophen und Ærzte. — TÖNNIES, Philosophische Terminologie in psychologisch-soziologischer Ansicht. — MAENNEL, Vom Hilfsschulwesen. — Pädagogisches Jahrbuch, hgb. von der Wiener Pädagogischen Gesellschaft. — SAYCE, Aramaïc Papyri discovered at Assuan, With assist. of Cowley, Spiegelberg and Seymour de Ricci. — PLANERT, Einige Bemerkungen zum Studium des Samoanischen. — DIETZE, Komposition und Quellenbenutzung in Ovids Metamorphosen. — JORDAN, Der Erzählungsstil in den Kampfszenen der Ilias. — MEISINGER, Wörterbuch der Rappenauer Mundart. — WACKERNAGEL, Poetik, Rhetorik und Stilistik. 3. Aufl. — HERZOG, Neufranzösische Dialekttexte. — MOORMANN, An Introduction to Shakespeare. — RUDORFF, Zur Erklärung des Wormser Konkordats. — Frhr. von LANDAU, Die Bedeutung der Phönizier im Völkerleben. — P. KOCH, Geschichte der deutschen Marine. 2. Aufl. — CARLYLE, Die französische Revolution Hgb. von Rehtwisch. II. u. III. — THALBITZER, Skraelingerne i Markland og Groenland. — BAUMGARTEN, Reisebilder aus Schottland. — JOSTES, Roland in Schimpf und Ernst. POHL, De Graecorum medicis publicis.

Literarisches Zentralblatt, n° 52-53 : THIEME, Die christliche Demut, I. — JACKSON, The fourth Gospel. — RAEDER, Platons philosoph. Entwicklung. — Pommersches Urkundenbuch, VI, 1, p. HEINEMANN. — Repetitorium der deutschen Gesch. — SKALWEIT, Die ostpr. Domänenverwaltung.— GUNDLACH, Friedrich Wilhelm I u. die Bestellung der städtischen Beamten. — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. — Lazarus, Lebenserinnerungen. — FLORENZ, Gesch. der japanischen Litteratur. — Ma'n Ibn Aw, Gedichte, p. SCHWARZ. — Dioscurides p. WELLMANN, II. — HETZER, Die Reichenauer Glossen. — TARDEL, Der arme Heinrich in der neueren Dichtung. — ROSCHER, Die Hebdomadenlehren der griech. Philosophen und Aerzte.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 3 Quarante-unième année. 21 janvier 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, n° 1, janvier-février : B. de MANDROT, Jean de Bourgogne, duc de Brabant, comte de Nevers, et le procès de sa succession. — SERVIÈRES, L'extradition et la mise en liberté de Napper-Tandy. — YAKSCHITCH, La Russie et la Porte, 1812-1826, suite. — *Bulletin historique :* France, moyen âge (Lauer) ; Allemagne, époque moderne (Philippson). — *Correspondance :* Lettre de M. Dreux et réponse de M. E. Bourgeois ; lettre de M. Pierre Marcel et réponse de M. Hourticq. — *Comptes rendus :* DELBRÜCK, Gesch. der Kriegskunst ; BALDAUF, Der Mönch von St. Gallen ; UHLIRZ, Jahrb. unter Otto II u. Otto III ; FRIESE et LIESEGANG, Magdeburger Schöffensprüche ; JAMESON, Corresp. of Calhoun ; LIEBKNECHT, Souvenirs ; BUSCH, Die Berliner Märztage von 1848 ; RACHFALL, Deutschland, Friedrich Wilhelm IV u. die Berliner Märzrevolution ; RATHLEF, Bismarcks Verhalten in der Vorgesch. des deutsch-fr. Krieges ; MATTER, Bismarck et son temps.

Romania, octobre 1906, n° 140 : WESTON et BÉDIER, Tristan ménestrel, extrait de la continuation de Perceval, par Gerbert. — P. MEYER, L'instruction de la vie mortelle, par Jean Baudouin de Rosières-aux-Salines. — NYROP, Sone de Nansai et la Norvège. — P. MEYER, Notice du ms. Bodley 57 (Oxford Bodléienne). — A. THOMAS, Notice biographique sur Eustache Marcadé. — *Mélanges :* P. MEYER, Extrait d'un recueil de sermons latins composés en Angleterre ; LOT, Un faux Tristan wurtembergeois en 807 ; A. THOMAS, casigan ; balani ; Alain Chartier, Merlin de Cordebœuf ; V. HENRY, Marisopa ; LOT, Godoine. — *Comptes rendus :* METKE, Die Lieder des altfr. Lyrikers Gille de Vinier (Jeanroy) ; MIRET I SANS, El mès antic text literari escrit en catala (P. M.) ; Pétrarque, Traité DE sui ipsius et multorum ignorantia, p. CAPELLI (P. M.) ; G. COHEN, Hist. de la mise en scène dans le théâtre religieux français du M. A. (Sepet) ; périodiques ; chronique ; Additions et corrections ; Table des matières.

Correspondance historique et archéologique, n°s 154-155, oct.-nov. 1906 : Renseignements administratifs. — *Mélanges et recherches critiques :* BOURNON, Victor Hugo à Gentilly en 1822. — LAMBEAU, L'iconographie de la Place Royale (fin). — Ed. de PONTALBA, Capitulation de Washington au Fort Nécessité en 1754. — L. GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, bibliographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers salons depuis 1673 (suite). — Question : Un ouvrage à retrouver. — Chronique, Comptes rendus, périodiques.

Le Bibliographe moderne, mai-août 1906, n°s 57-58 : BERTHELÉ, Un prétendu moulin à papier sur l'Hérault en 1189. — BLOCHET, Les ms. arabes de la coll. Decourdemanche à la Bibl. nat. — DUVERNOY et JADART, Pierre-Camille Le Moine et son fils, archivistes au XVIIIe s. — Nécr. : A. Claudin ; G. Mazzatinti. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus :* TADDEI, L'archivista teorico-pratico. — CAPPELLI, Cronologia è calendario perpetuo. — DURKHEIM, L'année sociologique, IX. — VASCHIDE, Index philosophique, II. — GRANDIDIER, Bibliographie de Madagascar. — CHANTRIOT, Les cartes anciennes de la Champagne. — BRIÈRE et CARON, Répert. méth. de l'hist. mod. et contemp. de la France. 1903. — SABBADINI, Le scoperte dei codici latini è greci nei secoli XIV et XV.

— Doutrepont, Inventaire de la librairie de Philippe le Bon en 1420. — Luerquin, Catal. de la Bibl. centrale du Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique de Belgique. — D'Allemagne, Les cartes à jouer. — Cotlijn, Katalog öfver Västerås Läroverksbiblioteks inkunakler; Ettbladstryck fran femtonde arhundradet; Blad ur var äldsta svenska Boktryckerhistoria. — [Un ancien libraire], Essai de bibliographie pratique, aide-mémoire du libraire et de l'amateur de livres. — Krumbacher, Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 4 Quarante-unième année 28 janvier 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue germanique (Allemagne, Angleterre, Etats-Unis, Pays-Bas, Scandinavie). La Revue germanique, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an, janvier, mars, mai, juillet, novembre, et forme un volume de sept cent pages et plus. Chaque numéro contient 1° des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, le mouvement social, les arts dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne; 2° des notes et documents inédits ou autres; 3° une revue critique des principales publications; 4° une bibliographie sommaire et une revue des revues (Paris, Alcan; un an, Paris, 14 fr.; départements et étranger, 16 fr.; le numéro 4 fr.). La Revue paraît depuis le commencement de 1905, et en voici le sommaire.

1905, n° 1, janvier-février : Ernest LICHTENBERGER, Le Faust de Gœthe, esquisse d'une méthode de critique impersonnelle. — A. CHEVRILLON, La jeunesse de Ruskin. — A. SCHWEITZER, Le symbolisme de Bach. — Notes et documents : Trois lettres de Nietzche à Hugo von Senger. — Comptes rendus critiques; Wackenroder, Herzensergiessungen; KOLDWEY, Wackenroder u. sein Einfluss auf Tieck; BLEI, Novatis; HOUBEN, Zeitschriften der Romantik; Fr. Hebbel. — BANG, Mater. zur Kunde des älteren englischen Dramas; Beaumont and Fletcher, I; Elizabethan sonnets, p. S. LEE; Lamb. p. MACDONALD; DOBELL, Sidelights on Lamb; HANEY, Coleridge.

N° 2, G. MONOD, Michelet et l'Allemagne. — H. LICHTENBERGER, Les dernières années de Nietzsche. — VARENNE, Adolphe Menzel. — Notes et documents : Lettres inédites de Schenkendorf (F. Baldensperger); Quelques sources des romans de Shelley (Koszul). — Fondation d'une société pour l'étude des langues et des littératures modernes (Ganthiot). — Mouvement économique et social, Allemagne, Autriche, Suisse allemande : habitation, économie sociale, économie politique, histoire des doctrines (Michaud); Angleterre : CUNNINGHAM, The rise and decline of the free trade movement (J. Bardoux); Australasie; Canada; Etats-Unis. — Une école de psychologie religieuse (Delacroix). — Le centenaire de Feuerbach (A. Lévy). — Bibliographie. — Revue des revues.

N° 3 : Kaethe SCHIRMACHER, Le féminisme allemand. — LAUVRIÈRE, L'idéalisme américain, d'après les conférences du professeur Barrett Wendell à la Sorbonne. — LESCOFFIER, La nuit de la Saint-Jean, une œuvre inédite de Henrik Ibsen. — Société pour l'étude des langues et des littératures modernes, séances du 12 février et du 12 mars. — ANDLER, Interprétation nouvelle de la scène de la « Profession de foi » dans le Faust de Gœthe. — PERDRIZET, L'académie celtique et J. Grimm d'après un travail récent de M. Gaidoz. — Comptes rendus critiques : publications sur la littérature en Autriche (Ehrhard); Les dernières publications sur la jeune Allemagne (Dresch); GSCHWIND, Die ethischen Neuerungen der Früh-Romantik; ROUGE, Fr. Schlegel et la genèse du romantisme allemand, Erläuterungen zu Lucinde. — Musique : Hugo Wolf; LEICHTENTRITT, Chopin (R. Rolland). — Philologie germanique (Piquet); Germanique primitif (Gauthiot); Anglais (Gauthiot et Delcourt); Dialectologie alsacienne (Clarac). — Bibliographie et revue des revues.

N° 4 : POLACZEK, Mathias Grünewald. — LEGOUIS, L'Egoïste de George Meredith. — Jean CHANTAVOINE, Gœthe musicien. — Notes et

documents : Société pour l'étude des langues et littératures modernes, 20 avril : Meredith, L'Egoïste, trad. M. Strauss; La preposition of et l'influence française. — Comptes rendus critiques : Valentiner, Rembrand- u. seine Umgebung; Maeterlinck, Peintures identifiées de l'époque de Rubens; Hamel, Dürer; Benoit, Reynolds; Hourticq, Rubens; Meiergraefe, Entwicklungsgesch. der modernen Kunst, Der Fall Böcklin u. die Lehre von den Einheiten; Hildebrand, Le problème de la forme dans les arts figuratifs; Servaes, Max Klinger; Bierbaum, Hans Thoma; Bethge, Worpswede. — Jusserand, Hist. litt. du peuple anglais, II; G. Smith, Elizabethan critical essays; Wilson, The Swisser, p. Feuillerat; Ascham, English works, p. W. A. Wright; Sir Thomas More; Utopia, p. Collins; Farmer et Henley, Dict. of slang; Derocquigny, Lamb; Barry, Newman; G.-M. Merlette, Elisabeth Browning. — Bibliographie et revue des revues.

N° 4 *bis*. *Etudes sur Schiller* : Ch. Schmidt, Le sieur Giller, citoyen français. — Ch. Andler, Deux sources médiévales de la Fiancée de Messine. — Spenlé, Schiller et Novalis. — Baldensperger, Schiller et Camille Jordan. — Dresch, Schiller et la jeune Allemagne. — Tibal, Schiller et Hebbel. — Ehrhard, Schiller et l'Autriche.

N° 5 : G. Parizet, La Revue germanique de Dollfus et Neffizer, d'après la correspondance des deux directeurs, I. — Fauconnet, Essai sur la psychologie de la femme chez Schopenhauer. — Notes et documents : Une lettre inédite de Longfellow. — Histoire, ouvrages de MM. Prutz, Phiplipson, A. Waddington, G. Pagès (G. Pagès). — La domination française en Allemagne, état des travaux (Ch. Schmidt); Quelques livres sur Bismarck (P. Matter); Le pangermanisme en Autriche. — Comptes-rendus critiques : Matter, Bismarck et son temps. I; Cartellieri, Geschichtswiss.; Joubert, Stanley; De Pange, Ferri III de Lorraine; Perrenot, Les Burgondes dans le pays de Montbéliard; Colajanni, Latins et Anglo-Saxons. — Bibliographie et revue des revues. — Littérature comparée (F. Baldensperger).

1906, n° 1, A. Waddington, Berlin et les résidences du Grand Electeur au milieu du XVIIe siècle. — Jacques Bardoux, Essai d'une définition psychologique du libéralisme anglais. — G. Parizet, La Revue germanique de Dollfus et Neffizer, d'après la correspondance des deux directeurs. — Notes et documents : Correspondance inédite de Gutzkow, publiée par J. Dresch; The Modern Language Review (A.-K.). — Comptes rendus : Le centenaire de Schiller, étude bibliographipue; Stoll, Webster, the period of his work as determined by his relations to the drama of his day; Beaumont et Fletcher, I, p. Glover; Chapman, Amorous Zodiacke, p. S. Lee; Pedantius, a Latin comedy formerly acted in Trinity college, Cambridge p. G. C. M. Smith; Barbeau, Une ville d'eaux anglaise au XVIIIe siècle, Bath; Locock, An examination of the Shelley mss. in the Bodleian Library; Shelley, p. Hutchinson; Dhaleine, Hawthorne; Shorthouse, Life and letters, Literary Remains.

N° 2, mars avril : E. Seillière, Hobbes et la volonté de puissance. — J. Lescoffier, « Au delà des forces » et l'évolution religieuse de Björnson. — H. Cordelet, La femme dans l'œuvre de Meredith. — Notes et documents : Notes étymologiques (J. Derocquigny). — Comptes-rendus critiques : Mouvement économique et social, Angleterre (Bardoux et Cazamian), Allemagne (E. Michaud).

N° 3, mai-juin : W. THOMAS, La conception de l'amitié dans Bacon et Shakspeare. — P. BESSON, Les romans et nouvelles de Th. Storm. — MAY DE RUDDER, Peter Cornelius. — Notes et documents : D'un faux dans l'œuvre lyrique de Heine (Ch. Andler). — Comptes-rendus critiques : philologie germanique (Piquet, Gauthiot, Delcourt, Koszul); Mythologie et histoire religieuse (Poirot et Delacroix); Histoire de la musique (Brenet). — Bibliographie et revue des revues : Litterature comparée (F. Baldensperger); Litterature anglaise (Aynard); art (Varenne). — Revue des revues (Gauthiot et Mis).

N° 4, juillet-août : E. LEGOUIS, Les deux sir Roger de Coverley. S. REINACH, Un projet de Totila. — L. RÉAU, L'exposition centenaire allemande de Berlin. — Notes et documents : Für die Mouche, histoire d'un manuscrit de Heine (J. Legras) ; Deux sources du Sternbald de Tieck (L. Marchand); Prétérit anglais et prétérit français (L. Foulet) ; L'énigme de Das Mädchen in der Fremde, de Schiller (J. Bernard) ; Les dernières recherches sur la Jeune Allemagne (J. Dresch). — Comptes rendus critiques : Littérature anglaise, Histoire de l'art.

N° 4 *bis*, septembre : Geoffroy Chaucer, Les contes de Canterbury, Prologue, Conte du chevalier, Conte du meunier, Conte de l'intendant, Conte du cuisinier (ce fascicule supplémentaire est offert aux abonnés de la Revue germanique grâce au concours de la Société de philologie et de littérature modernes, il n'est pas vendu séparément).

N° 5, novembre-décembre) : CAZAMIAN, pourquoi nous ne pouvons définir l'humour. — J. BLUM, George Bernard Shaw. — Notes et documents : Documents du Musée Calvet d'Avignon (Duraffour); Matériaux pour servir à l'étymologie anglaise (Derocquigny). — Comptes rendus critiques : H. LICHTENBERGER, Heine penseur (J. Legras) ; Littérature scandinave (Lescoffier et Polack) ; Littérature comparée (F. Baldensperger) ; Quelques livres sur Bismarck (P. Matter). — Bibliographie et revue des revues : Littérature comparée (F. Baldensperger) ; Littérature allemande (Mis).

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 5 • Quarante-unième année. 4 février 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 1 : The O. T. in Greek, I. Octateuch, 1. Genesis, p. BROOKE and MACLEAN. — W. B. SMITH, Der vorchristliche Jesus. — Reischle, Aufsätze und Vorträge. — HAVENSTEIN, Nietzsche ein Jugendverderber. — LAHOR, Le bréviaire d'un panthéiste. — LINDNER, Weltgesch. IV. — LAVISSE, Hist. de France, IV, 1, 2; V, 1, 2; VI, 1, 2; VII, 1. — Actenstücke u. Urkunden zur Gesch. der Stadt Riga, III. — IMMANUEL, Der russisch-japan. Krieg. — MUCKE, Das Problem der Völkerverwandtschaft. — DIRR, Gramm. der georgischen Sprache. — Scholia in Lucianum, p. RABE. — SPECK, Catilina im Drama der Weltliteratur. — KRUISINGE, A grammar of the dialect of West-Somerset. — SILBERMANN, Die Sprachverderbnis im deutschen Handelsstande. — RAMSAY, Studies in the history of the art of the Eastern Provinces of the Roman Empire. — GRAUL, Ostasiatische Kunst und ihr Einfluss auf Europa. — FREY, Die Kunstform des Lessingschen Laokoon; FRIEDLAND, Herders Kritische Wälder und Lessings Laokoon. — CAUER, 17 Jahre im Kampfe um die Schulreform.

— N° 2 : MARTI, Die religion des A. T. — KOLDE, Die aelteste Redaction der Augsburger Konfession. — GÜDEMANN, Jüdische Apologetik. — GOLD-SCHMIDT, Kant und Haeckel. — MELL, Abh. zur Gesch. der Landstände im Erzbistum Salzburg, I. — O. E. SCHMIDT, Kursächsische Streifzüge, II. Aus der alten Mark Meissen. — WOLTERS, Studien über Agrarzustände und Agrarprobleme in Frankreich, 1700-1790. — NOTI, Das Fürstentum Sardhana. — J. HANSEN, Gustav von Mevissen. — DIELS, Die Pflanzenkunde von West-Australien. — RUTARI, Londoner Skizzenbuch. — WICKREMASINGHE, Tamil grammar self-taught. — Hrosvithae op. p. STRECKER. — J. de ZANGRONIZ, Montaigne, Amyot et Saliat. — Beowulf, trad. GERING. — CASTLE, Lenau u. die Familie Löwenthal. — Sophie Löwenthal, Mesalliirt, p. CASTLE. — W. A. MÜLLER, Nacktheit u. Entblössung in der altorient. u. älteren griech. Kunst.— H. SCHRÖDER, Tou und Farbe. — CONWENTZ, Die Heimatkunde in der Schule.

— N° 3 : Biblia hebraica, p. KITTEL, II. — FENDT, Die Dauer der öff. Wirksamkeit Jesu. — LEA, A history of the Inquisition of Spain, I and II. — UEBERWEG, Grundriss der Gesch. der Philosophie, IV. — OPITZ, Die Medizin im Koran. — CARTELLIERI, Philipp August, II der Kreuzzug, 1187-1191. — FISCHEL, Studien zur österr. Reichsgesch. — ENGEL, Gesch. des Illuminatenordens. — ZANGEMEISTER, Mommsen als Schriftsteller. — De GUERVILLE, Das moderne Aegypten. — Marathi language, p. GRIERSON. — DIELS, Die Fragm. der Vorsokratiker. — SKUSCH, Gallus und Vergil. — Caesar, De bello civili, p. MEUSEL. — ENGEL, Gesch. der deutschen Literatur. — JANELL, Ausgew. Inschriften Griech. u. deutsch. — PIPER, Oesterr. Burgen. — J. CRAMER, Die Verfassungsgesch. der Germanen u. Kelten. — Car. VALENTIN, Gesch. der Musik in Frankfurt am Main. — VON DER LEYEN, Deutsche Universität und deutsche Zukunft; HORNEFFER, Der Verfall der Hochschule.

Museum, n° 4, janv. : LEROY, Le Langage (Heymans). — SITZLER, Aesthetischer Kommentar zu Homers Odyssee (van Oppenraaij). — XÉNOPHON, Economique, par PETITMANGIN (Garrer). — P. Papini Stati Thebais et Achilleis recogn. GARROD (Damsté). — SMOUT, Het

Antwerpsch dialect (Beets). — JESPERSEN, Growth and Structure of the English Language (van der Gaaf). — CANAT, La littérature française par les textes (Valkhoff). — SCHULTE, Kaiser Maximilian I. als Kandidat für den päpstlichen Stuhl (Brugmans). — SCHOLTEN, Zur Geschichte der Stadt Cleve (van Schevichaven). — TE LINTUM, De Merchant Adventurers in de Nederlanden (Gosses). — BREMOND, Newman (Chantepie de la Saussaye). — THULIN, Die Götter des Martianus Capella und der Bronzeleber von Piacenza (Wilde). — PERRIER, La Médecine astrologique (van Leersum). — BEEKMAN en VAN GOOR, Oefeningen in het spreken en schrijven der Duitsche taal (Kapteijn). — VAN DER LINDEN, Geschiedenis van de latere middeleeuwen en van de nieuwe tijden (Stavenisse de Brauw). — S. A. NABER, Handelingen van de « Zaterdagsche Vereeniging », 5 Nov. 1846-9 Juni 1855.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 6 Quarante-unième année 11 février 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est et du Nord, n° 1, janvier 1907 : L. Lefebvre, Le Théâtre des jésuites et des augustins dans leurs collèges de Lille du xvie au xviiie siècle. — Chr. Pfister, Nancy au début du règne de Charles IV (1624-1633). Le siège de la ville par Louis XIII. — A. de Saint-Léger, Mémoire concernant la situation économique de la Flandre maritime en 1699. — *Comptes rendus critiques :* Lesne, Hincmar et l'empereur Lothaire. — H. Stein et L. Le Grand, La Frontière d'Argonne (843-1659). Procès de Claude de La Vallée (1535-1561). — J. Vannerus, Le Cartulaire Tesch de Fresnoy la-Montagne (1415-1746); Le Manteau de cheminée du château d'Autel; Les Familles luxembourgeoises du chapitre noble de Sainte-Waudru à Mons. — F. Stähelin, Ritter Bernhard Stehelin. — (Th. Gerold), Fr. H. Redslob. — G. Pariset, La Revue germanique de Dollfus et Neffizer (1858-1868). — D. Ursmer Berlière, Suppliques de Clément VI (1342-1352); Inventaire analytique des *Diversa Cameralia*. — G. Doutrepont, Inventaire de la « librairie » de Philippe le Bon (1420); Epitre à la maison de Bourgogne sur la croisade turque projetée par Philippe le Bon. — L. Lefebvre, Notes pour servir à l'histoire de la musique à Lille; Le Théâtre à Lille au xviie siècle. — A. de Saint-Léger et Ph. Sagnac, Les Cahiers de la Flandre maritime en 1789. — Ch. Revillion, Recherches sur les peintres de la ville de Saint-Omer. — E. Bouchet et G. Duriau, 1870-1871. L'Année terrible à Dunkerque.

Literarisches Zentralblatt, n° 4 : Realencycl. für prot. Theol. XVIII. — Jeremias, Das A. T. im Lichte des Alten Orients. — Grünberg, Spener. — Boissier, La conjuration de Catilina. — Hoede, Die sächsischen Rolande. — K.-E.-H. Müller, Kapitulation von Prenzlau. — Schybergson, Historiska studier. — M. v. Eckenbrecher, Was Africa wir gab und nahm. — R. von Kaufmann, Die Kommunalfinanzen. — Vollers, Katalog der Hss. der Univ. Bibl. zu Leipzig, II. — Martini et Bassi, Catal. cod. graec. bibl. Ambros. 1, 2. — Rennert, The life of Lope de Vega. — Luce, A handbook to the works of Shakspeare. — Ewald, Die Probleme der Romantik. — Mary Hamilton, Incubation of the cure of disease in pagan temples and Christian churches. — Supplementary papers of the American School of classical studies in Rome, I. — Grünvedel, Archäol. Arbeiten in Idikutschari. — Justi, Murillo, 2e éd. — Peltzer, Dürer u. Friedrich II von der Pfalz. — Th. Voigt, Mein Kind. — Herders Konvers. Lexikon, 3e éd. VI. — M. Martin, Wahre Frauenbildung; E. Krukenberg, Die Frauenbewegung. — Friedländer, Erinnerungen, Reden und Studien.

Euphorion (Vienne, Fromme), XIII, 4 : Buchwald, Zu Adam Puschmanns Lehre von Sprechvers des XVI Jahrh. — Scheid, Der Verfasser des Wiener Genovefa-Dramas. — Droysen, Die Montperniaden in Lessings Epigramm auf Voltaire. — Wackernell, Ein Tiroler Dichter auf den Pfaden Klopstocks und Lessings. — Unrein, Schillers Absicht der Rückkehr nach Iena 1804. — Weichberger, Gräfin Julie Zichy in Eichendorffs Roman Ahnung und Gegenwart. — Czygan, Neue Beiträge zu Eichendorffs Leben; Denken, Dichten, I, Literarische Tätigkeit in Königsberg. — L. Geiger, Ernst Ortlepp und die Zensur. — Ein Brief Kants an Kästner. — *Recensionen :* Brandsch, Zur Metrik der Siebenb. Volksweisen; Enders, Zeitfolge der Ged. und Briefe Günthers; Hoffmann, Die Theologie Sem-

lers; Fuchs, J.-G. Seidl; Devrient, Jugenderinnerungen. — Bibliographie (Rosenbaum) : Zeitschriften; Autographen-Kataloge, 1906; Berichtigungen; Register.

Sechstes Ergänzungsheft : Otto Rommel, Der Wiener-Musenalmanach, eine literarhistorische Untersuchung : I. Einleitung; II. Entwicklungsgeschichte; III. Fremde Literaturen; IV. Inhaltliche Analyse; V. Vers und Reim; VI. Die Autoren. Register.

The American Historical Review, january 1907 : Baldwin, Religion still the Key to History. — Mantoux, French Reports of British Parliamentary Debates in the Eighteenth Century. — Vignaud, Proof that Columbus was born in 1451 : a New Document. — Janes, The Black Warrior Affair. — A british Officer, The Literature of the South African War, 1899-1902. — *Documents :* Letters of Thomas Newe from South Carolina, 1682; Narrative of a Voyage to Maryland, 1705-1706; Intercepted Letters of Virginian Tories, 1775; Letter of John Marshall to James Wilkinson, 1787; Gilman v. Mc Clary : a New Hampshire Case of 1791. — Arnold, Studies of Roman Imperialism. — Roger, L'Enseignement des Lettres Classiques d'Ausone à Alcuin. — Lau, Urkundenbuch der Reichsstadt Frankfurt, I, II. — Hay, An Epitomized History of the Militia. — Cartellieri, Philipp. II, August. II. — Lea, A History of the Inquisition of Spain, II. — Pastor, Geschichte der Päpste, IV, 1. — Pijper, Disputationes contra Lutherum. — Vedder, Balthasar Hübmaier. — Walker, John Calvin. — Ireland, The Life of Sir Henry Vane the Younger. — Ruville, William Pitt Graf von Chatham. — Bloch, Cahier de Doléances, Orléans, I. — Charléty, Documents relatifs à la Vente des Biens Nationaux, I. — Masson and Pichot, Memoirs of the Count de Cartrie. — Nielsen, The History of the Papacy in the XIXth Century. — Zwiedineck-Südenhorst, Deutsche Geschichte, 1806-1871, III. — Denis, La fondation de l'Empire Allemand. — Paul, A History of Modern England, V. — Foreman, The Philippine Islands. — Friederici, Skalpieren und ähnliche Kriegsgebräuche in Amerika. — Lincoln, The Constitutional History of New York. — Reid, The Story of Old Fort Johnson. — Oliver, Alexander Hamilton. — Haynes, The Election of Senators. — Franklin, The Legislative History of Naturalization. — Fuller, The Purchase of Florida. — Sierra, Mexico : its Social Evolution. — Weeden, War Government. — Haworth, The Hayes-Tilden Disputed Presidential Election. — *Text-Books :* Myers, General History for Colleges and High Schools. — Morey, Outlines of Ancient History. — Mowry, Essentials of United States History. — Redway, The Making of the American Nation.

ABOULFÉDA

Géographie, Texte arabe publié, d'après les manuscrits de Paris, par MM. Reinaud et Mac Guckin de Slane. In-4. . . 24 fr.

ANTAR

Les aventures d'Antar, fils de Cheddad, roman arabe des temps antéislamiques, traduit par L. Marcel Devic. Un volume in-18. . . . . 4 fr.

CH. CLERMONT-GANNEAU

Recueil d'archéologie orientale. Tomes I à VI. In-8 avec figures et planches. Chaque volume. . . . . 25 fr.
— Tome VII (en cours de souscription). . . . . 20 fr.

RENÉ DUSSAUD

Les Arabes en Syrie avant l'Islam. In-8 avec 32 figures 7 fr. 50

RUBENS DUVAL

Histoire d'Edesse, politique, religieuse et littéraire, jusqu'à la première Croisade. In-8. . . . . 6 fr.

S. GUYARD

La civilisation musulmane. In-18. . . . . 2 fr. 50

J. HALÉVY

Inscriptions proto-arabes. Nouvel essai. In-8,. . . . . 2 fr. 25
— Le même. Supplément. In-8. . . . . 1 fr.

C. HUART

Histoire de Bagdad, depuis la domination des Khans Mongols jusqu'au massacre des Mamlouks. In-8, avec 2 planches. . . . . 7 fr. 50

FRÉD. MACLER

Histoire d'Héraclius, par l'évêque Sébéos, traduite de l'arménien et annotée. In-8. . . . . 10 fr.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 7 Quarante-unième année. 18 février 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4, oct. déc. 1906 : MARSAN, Notes sur la bataille romantique. — BONNEFON, Les dernières années de Ch. Perrault. — POTEZ, Deux années de la Renaissance, corr. inédite (fin). — Mélanges : Deux voyages en Angleterre, Voltaire et César de Saussure (Lanson); Un sermon inédit de Bourdaloue (Griselle); Le La Bruyère de Sainte-Beuve, fin (G. Michaut); Le véritable auteur du Discours de la Servitude volontaire (Villey). — Post scriptum (Bonnefon). — Comptes rendus : BRUNOT, Hist. de la langue française, I-II (H. Chatelain); L. BRUNSCHVICG, Nouv. éd. des Pensées de Pascal (Bury); LACHÈVRE, Ed. des Satires de Boileau commentées par lui-même (Bonnefon); E. DUPUY, La jeunesse des romantiques, Hugo et Vigny (Bonnefon). — Périodiques. — Livres nouveaux. — Chronique.

Annales des Sciences politiques, n° 1, 15 janvier 1907 : Les territoires du Sud-Algérien. — PIOT, La Basilicate. — SAVARY, Le commerce britannique en temps de guerre. — DE LA CHAISE, Cadastre et livres fonciers. — MATTER, Les vicissitudes du peuple allemand, 1848-1870. — RAIN, Davout, 20 juin-27 juillet 1815. — BELLET, Chronique des questions industrielles. — Analyses et comptes rendus.

Literarisches Zentralblatt, n° 5 : BUDDE, Gesch. der althebr. Literatur. — R. A. HOFFMANN, Das Marcus-Evangelium u. seine Quellen. — GRASS, Die russischen Sekten, I, Die Gottesleute (Chlüsten). — KORNEMANN, Kaiser Hadrian u. der letzte grosse Historiker von Rom. — HÖHNE, Kaiser Heinrich IV. — SCHWANN, Gesch. der Kölner Handelskammer, I. — König Friedrich Wilhelms IV Briefwechsel mit Camphausen, p. E. BRANDENBURG. — Prinz von HOHENLOHE-INGELFINGEN, Aus meinen Leben, IV. — WILKINSON, Malay beliefs. — BRUGMANN, Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch. — Herodot, I-IV, p. FRITSCH. — MISOTAKIS, Taschenwörterbuch der neugr. Sprache. I. Griech. deutsche. — CARTAULT, A propos du Corpus Tibullianum. — ULRICH, Proben der franz. Novellistik des XVI Jahrh. I. Texte. — ANDREWS, Readings in English literature. — Alice VORKAMPF-LAUE, Zum Leben u. Vergehen einiger mhd. Wörter. — WEBER, Zur Erinn. an Hugo Weber. — Der Volksmund, p. KRAUSS; Oesterr. Volkslieder, p. KRAUSS; Ausseer u. Ischler Schnaderhüpfel, p. BLÜMME, u. KRAUSS; Oesterr. Volksmärchen, p. BLÜMME. — V. INAMA, Antichità greche. — POPPELREUTER, Der anonyme Meister des Poliphilo.

L'OCCIDENT

Revue Mensuelle

17, RUE ÉBLÉ

Abonnement : Paris, 12 francs. — Union postale, 14 francs.

BIBLIOTHÈQUE DE L'OCCIDENT

Éditions de Luxe

LES DERNIÈRES CONFIDENCES DU GÉNIE DE BEETHOVEN, par l'abbé Lacuria. . . . . 1 fr. »

LES FRÈRES MARCHEURS, poème, par Adrien Mithouard, tiré à cent exemplaires numérotés. . . . . 10 fr. »

UN MAITRE DU PAYSAGE : AUGUSTE RAVIER, par Alphonse Germain. . . . . 1 fr. 50

L'AMOUR SACRÉ, poème, par Francis Vielé-Griffin. . . . . . 5 fr. »

LA LÉGENDE DE SAINT-GUIREC, par Albert Cloüart . . . . . . 2 fr. 50

MAURICE DENIS AU VÉSINET, par Auguste Desfossés. — Préface d'Adrien Mithouard. . . . . 6 fr. »

SUR UNE ROUTE DE CYPRÈS, Poèmes d'André Lebey. . . . . . 6 fr. »

VIE DE NICOLAS POUSSIN D'ANDELI, FRANÇAIS, PEINTRE, par Giovanni Pietro Bellori. — Traduite par Georges Rémond. . . . . 2 fr. »

L'AUTUNOIS, par Eugène Rouart, in-4° raisin, tirage à 100 exemplaires (hors commerce).

LES REFLETS ET LES SOUVENIRS, Poèmes de Francis de Miomandre.

LES MUSES, ODE, par Paul Claudel. . . . . 10 fr. »

L'ESTHÉTIQUE DE BEURON, par Pierre Lenz. Traduite par Paul Sérusier. Introduction de Maurice Denis. . . . . . 2 fr. »

LA « VITA NOVA », de Dante Alighieri, traduction et avant-propos par Henry Cochin. 3 fr. »

LE STYLE DE LEYS, par Jean de Bosschère. . . . . 2 fr. »

LA PERDITION DE LA BIÈVRE, par Adrien Mithouard. . . . . . 3 fr. »

LES TRIADES DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE, traduites du gallois en breton et en français par Jean Le Fustec et Yves Berthou. 2 fr. »

IMAGES DE LA GRANDEUR, par André Suarès. . . . . 9 fr. »

PARTAGE DE MIDI, drame en trois actes, par Paul Claudel. (hors commerce).

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 8 Quarante-unième année. 25 février 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études historiques, novembre-décembre 1906 : Pierre de Vaissière, Lettres de soldats et d'émigrés (1789 1792). — Albert Schuermans, Itinéraire général de Napoléon Ier (suite). — Comptes rendus critiques : Dom F. Cabrol, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. — Hauser, Les sources de l'histoire de France au xvie siècle, 1er fasc. — Sée, Les classes rurales en Bretagne du xvie siècle à la Révolution. — Aulagne, La réforme catholique au xviie siècle dans le diocèse de Limoges. — Ecorcheville, De Lulli à Rameau, 1690-1730. L'esthétique musicale; Vingt suites d'orchestre du xviie siècle français. — Maigron, Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence. — Souvenirs du marquis de Valfons (1710-1786). — Chr. Schefer, La France moderne et le problème colonial, t. I (1815-1830). — J. de Witte, Quinze ans d'histoire (1866-1881).

Correspondance historique et archéologique, n° 156, décembre 1906 : Coyecque, La collection Parent de Tosan à la Bibliothèque du XVIe arrondissement. — L. Gillet, Nomencl. des ouvrages se rapportant à l'histoire de Paris et exposés aux salons de 1763 à nos jours (suite).

Literarisches Zentralblatt, n° 6 : Rinck, Jesus als Charakter. — Gebert, Kathol. Glaube. — Peters, Pius IX und das Bibelstudium. — Sägmüller, Die kirchl. Aufkl. am Hofe des Herzogs Karl Eugen von Württemberg. — Simmel, Schopenhauer u. Nietzsche — Monum. Germ. hist. Scriptorum qui vernacula lingua usi sunt VI, 1. — Elkan, Die Publicistik der Bartholomäusnacht u. Mornays Vindiciae contra tyrannos — Marie von Mouchanoff-Kalergis geb. Gräfin Nesselrode in Briefen an ihre Tochter, p. La Mara. — Tettau, Achtzehn Monate in der Mandschurei mit Russlands Heeren, I. — Die allgem. Grundlagen der Kultur des Gegenwart, p. Lexis, Paulsen, etc. — Leutwein, Elf Jahre Gouverneur in Deutsch-Südwestafrica. — Hoppenstedt. Die Schlacht der Zukunft. — The Nakaid of Jariv and Al-Faradzak p. Bevan. — Procli Diadochi in Platonis Timaeum comm. p. Diehl. II, III. — Ch. Schmidt, Petit suppl. au dict. de Du Cange. — Lanson, Voltaire. — Ad. Schmidt, Baron Hüpsch und sein Kabinett, ein Beitrag zur Gesch. der Hofbibliothek u. des Museums zu Darmstadt. — Adler, Zur Kunstgesch.

L'OCCIDENT

Revue Mensuelle

17, RUE ÉBLÉ

Abonnement : France, 12 francs. — Union postale, 14 francs.

BIBLIOTHÈQUE DE L'OCCIDENT

Éditions de Luxe

LES DERNIÈRES CONFIDENCES DU GÉNIE DE BEETHOVEN, par l'abbé Lacuria. . . . . 1 fr. »

LES FRÈRES MARCHEURS, poème, par Adrien Mithouard, tiré à cent exemplaires numérotés. . . . . 10 fr. »

UN MAITRE DU PAYSAGE : AUGUSTE RAVIER, par Alphonse Germain. . . . . 1 fr. 50

L'AMOUR SACRÉ, poème, par Francis Vielé-Griffin. . . . . . 5 fr. »

LA LÉGENDE DE SAINT-GUIREC, par Albert Cloüart . . . . . . 2 fr. 50

MAURICE DENIS AU VÉSINET, par Auguste Desfossés. — Préface d'Adrien Mithouard. . . . . 6 fr »

SUR UNE ROUTE DE CYPRÈS, Poèmes d'André Lebey. . . . . 6 fr. »

VIE DE NICOLAS POUSSIN D'ANDELI, FRANÇAIS, PEINTRE, par Giovanni Pietro Bellori. — Traduite par Georges Rémond. . . . . 2 fr. »

L'AUTUNOIS, par Eugène Rouart, in-4° raisin, tirage à 100 exemplaires (hors commerce).

LES REFLETS ET LES SOUVENIRS, Poèmes de Francis de Miomandre.

LES MUSES, ODE, par Paul Claudel. . . . . 10 fr. »

L'ESTHÉTIQUE DE BEURON, par Pierre Lenz. Traduite par Paul Sérusier. Introduction de Maurice Denis. . . . . . 2 fr. »

LA « VITA NOVA », de Dante Alighieri, traduction et avant-propos par Henry Cochin. 3 fr. »

LE STYLE DE LEYS, par Jean de Bosschère. . . . . 2 fr. »

LA PERDITION DE LA BIÈVRE, par Adrien Mithouard. . . . . . 3 fr. »

LES TRIADES DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE, traduites du gallois en breton et en français par Jean Le Fustec et Yves Berthou. . . . . 2 fr. »

IMAGES DE LA GRANDEUR, par André Suarès. . . . . 9 fr. »

PARTAGE DE MIDI, drame en trois actes, par Paul Claudel. (hors commerce).

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 9 Quarante-unième année 4 mars 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 85 : Th. Reinach, Inscriptions d'Aphrodisias. — F. Allègre, Aristophane. Chevaliers, 537-540. — Et. Michon, Ex-voto à Apollon Kratéanos. — Ch. E. Ruelle, Sur l'authenticité probable de la division du canon musical attribué à Euclide. — *Bibliographie.*

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : M. Revon, Le Shinntoïsme (suite). — A. Cabaton, Raden Paku, sunan de Giri ; légende javanaise. — P. Alphandéry, A. Réville. — *Revue des livres. — Chronique.*

Bulletin hispanique, n° 1 : Albertini, Fouilles d'Elche (suite). — Mérimée, « El Ayo de su hijo », comedía de Don Guillén de Castro. — Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — Pitollet, Les premiers essais littéraires de Fernàn Caballero. Documents inédits. — Variétés : De la date d'une lettre de sainte Thérèse (A. Morel-Fatio). — Agrégation et certificat d'espagnol : Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour le concours de 1907 (Mérimée et Cirot). — Bibliographie : Cuervo, Obras de Fr. Luis de Granada (Morel-Fatio). — Falp Plana, Lo géni Català ; Topografia médica de Solsona ; Mossén Verdaguer (Mérimée). — Chronique. — Planches : I-II. Céramiques de style ibérique provenant des fouilles d'Elche.

Bulletin italien, n° 1 : Bouvy, Une nouvelle Histoire de la Littérature italienne. — Perdrizet et Jean, La Galerie Campana et les Musées français. — Questions d'enseignement : Notes bibliographiques sur le programme d'agrégation d'italien (suite) (H. Hauvette). — Bibliographie : Hecker, Il piccolo italiano (Preis). — Muoni, Nota per una poetica storica del Romanticismo (Paoli). — The Romances of Chivalry in italian verse. Selections edited by Ford and Ford (A. M.-F.). — Chronique. — Planches : I. Le Triomphe de saint Augustin (Musée de Besançon) ; II. Prédelle botticellesque (Musée du Louvre) ; III. L'Histoire de Pasiphaé (Musée de Besançon) ; IV. La Crucifixion (Musée de Colmar) ; V. La Vierge à la Massue (Musée de Montpellier).

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 6 : P. Thomas, Du mode de nomination des professeurs dans les universités de l'État. — Em. Dony, Pédagogie et Pédologie. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Martini et Bassi, Castelein, Bielen, Ghione, La Ville de Mirmont, Hocquet, Hymans, Roland et Duchesne. — *Chronique. — Nécrologie. — Actes officiels. — Périodiques.*

N° 1 : La Direction, Le Jubilé de la « Revue de l'instruction publique ». — J. Hardy, Pascal et Platon. — L. Leger, Un livre russe sur les poètes belges. — P. Hoffman, Le premier congrès des professeurs belges de langues vivantes. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Brugmann, Bréal, Shawyer, Althof, Roustan, Dorchain, Pérouse, Bourvilly et de Vaissière, Villa, Marquiset, Swolfs, Verbrugghen. — *Chronique. — Actes officiels. — Périodiques.*

Zeitschrift fur katholische Theologie, XXXI, 1907, n° 1 : H. Grisar, Dionysius Areopagita in der alten päpstlichen Palastkapelle und die Regensburger Fälschungen des 11. Jhts. — Fr. Lauchert, Die Polemik des Ambrosius Catherinus gegen Bernardino Ochino. — C. A. Kneller,

Zur Berufung der Konzilien, III. — E. Michael, Eine Klarstellung in Sachen meiner Geschichte des deutschen Volkes. — E. Dorsch, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten chr. Kirche, VI. — *Rezensionen.* — *Analekten.*

Museum, février : Skeat, A Primer of Classical and English Philology (Speyer). — Aly, De Aeschyli copia verborum capita selecta (Schepers). — Hoffmann, Die Makedonen (Hesseling). — Delisle, Notice sur les manuscrits du « Liber Floridus » (de Vries). — Tourneur, Esquisse d'une histoire des études celtiques (H. Kern). — Alt- und Mittelenglische Texte, herausg. von Morsbach und Holthausen, Bd. III-IV (Barnouw). — Dahlerup, Geschichte der dänischen Sprache, übers. von Heydenreich (Beets). — Saran, Der Rythmus des französischen Verses (van Hamel). — Plattner, Ausführliche Grammatik der französischen Sprache, II, 3 (Salverda de Grave). — Bergmann, Die sprachliche Anschauung und Ausdrucksweise der Franzosen (Salverda de Grave). — Ulrich, Proben der französischen Novellistik des XVI. Jahrh., I (Mettrop). — Schön, Die Differenzen zwischen der kapitolinischen Magistrats- und Triumphliste (C. P. Burger Jr). — Simons, Kölnische Konsistorialbeschlüsse (Brom). — Vicomte de Noailles, Episodes de la guerre de trente ans (Brugmans). — Feith, De Ommelander Borgen (Rutgers). — Herrmann, Deutsche Mythologie, 2te Aufl. (Boer). — De Waard, De uitvinding der verrekijkers (F. de Boer). — De Mugica, Eco de Madrid (Leeman).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS

TRAITÉ DES MONNAIES GRECQUES ET ROMAINES

Par Ernest **BABELON**, Membre de l'Institut.

PLAN GÉNÉRAL DE LA PUBLICATION

L'OUVRAGE COMPLET AURA DEUX GRANDES DIVISIONS :
Première partie : **THÉORIE ET DOCTRINE**
Deuxième partie : **DESCRIPTION HISTORIQUE**

Dans la **PREMIÈRE PARTIE**, il est traité, au point de vue didactique et synthétique, de toutes les questions relatives à la numismatique grecque et romaine. Elle comprendra *trois volumes*. Le premier, paru en 1901, forme une Introduction générale qui définit la science numismatique et résume son histoire. Il donne la nomenclature raisonnée des espèces monétaires connues des Grecs et des Romains; indique les systèmes en usage dans l'antiquité pour compter la monnaie; analyse les manipulations techniques du métal, d'abord dans la mine, puis dans l'usine d'affinage, enfin dans l'atelier monétaire. — Le second volume de cette partie théorique et doctrinale exposera les divers moyens d'échange en usage avant l'invention de la monnaie dans les grandes civilisations orientales; les traditions de l'antiquité relatives à l'invention de la monnaie. On y trouvera aussi un traité général de métrologie numismatique et un exposé des différents systèmes monétaires des Grecs et des Romains. — Le troisième volume sera consacré au droit de monnaie dans l'antiquité, passant en revue les diverses catégories de magistrats investis du droit de signer les monnaies; il traitera de l'histoire de l'art monétaire; des rapports des types et des légendes avec les événements historiques et avec la mythologie, etc.

Dans la **SECONDE PARTIE** de l'ouvrage, intitulée *Description historique*, on trouvera la description des monnaies, leur classement justifié, leurs types expliqués. L'ordre suivi sera à la fois géographique et chronologique. Chaque province, chaque ville, chaque dynastie royale y aura son chapitre ou son paragraphe, suivant son importance.

Le présent volume qui est le premier de la *Description historique*, comprend les monnaies grecques de toutes les régions, pour la période archaïque, depuis les origines jusqu'aux grandes guerres Médiques.

Sous presse, le tome deuxième de la *Description historique*, renfermant la nomenclature et le commentaire des monnaies grecques de l'Asie Mineure et de l'Orient sémitique, depuis les guerres Médiques jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand.

Un album de planches, formant une **TROISIÈME PARTIE**, est annexé à chaque volume de cette publication.

VOLUMES PARUS :

PREMIÈRE PARTIE. *Théorie et doctrine.* Tome I, petit in-4° à 2 colonnes avec figures .... 30 fr.

DEUXIÈME PARTIE. *Description historique.* Tome I, comprenant les monnaies grecques, depuis les origines jusqu'aux guerres médiques. Un fort volume petit in-4° de 1670 colonnes .... 40 fr.

ALBUM DES PLANCHES. Tome I. Planches 1 à 85 en un carton... 30 fr.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS

N° 10 Quarante-unième année 11 mars 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Zentralblatt, n° 7 : Hölscher, Kanonisch und Apokryph. — Von Manen, Die Unechtheit des Römerbriefes. — Douais, L'Inquisition. — Jacob, Quellenkunde der deutschen Gesch. — Hennig, Die Kirchenpolitik der aelteren Hohenzollern 1447. — Cambridge Modern History, IV, The thirty years' war (cf. *Revue*, n° 8). — Klaje, Der Feldzug der Kaiserlichen unter Souches 1659. — Blume, Kaiser Wilhelm und Roon. — Zepelin, Der ferne Osten. — Magnus, Gœthe als Naturforscher. — Appayyadiksitas Kuvalayanandakaritas, trad. R. Schmidt. — Wilamowitz, Die Textgesch. der griech. Bukoliker. — Krebs, Antibarbarus der latein. Sprache, 7ᵉ éd. p. Schmatz, I. — Bartels, Heine. — Meringer, Das deutsche Haus und sein Hausrat. — Bergner, Handbuch der bürgerl. Kunstaltertümer in Deutschland.

— N° 8 : Wendling, Ur-Markus. — Hermelink, Die theolog. Fakultät in Tübingen 1477-1534. — Gutmann, Die soziale Gliederung der Bayern zur Zeit des Volksrechtes. — Wimbersky, Eine obersteir. Bauerngemeinde, I. — Hasenclever, Die Kurpf. Politik, 1546-1547. — W. u. C. von Humboldt in ihren Briefen, II. — Skeat and Blagden, Pagan races of the Malay peninsula. — Vollers, Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien. — Sueton, p. Preudhomme. — H. Hauvette, Littérature italienne. — Anthes, Die Regelmühle; Schmieder, Natur u. Sprache. — Griech. Papyrus p. Preisigke. I, 1, nᵒˢ 1-23. — Glotz, Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque.

MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Série de volumes in-18, à 3 fr. 50.

I. LES MOINES ÉGYPTIENS, par E. Amélineau. In-18, illustré.

II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Religions de l'Inde, par L. de Milloué. In-18, illustré de 21 planches.

III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié par H. Sayce. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré.

IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. Dumoutier. In-18, illustré.

V. LES YÉZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. Menant, de l'Institut. In-18, fig.

VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel Bouinais et Paulus. In-18.

VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, par E. Amélineau. In-18.

VIII. LE BOIS SEC REFLEURI. Roman coréen, traduit par Hong-Tjyong-ou. In-18.

IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. Dareste, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.

X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. Senart, de l'Institut. In-18.

XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. Max Müller, membre de l'Institut. Traduit de l'anglais par Léon Sorg. In-18.

XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. de Milloué, 1898-1899. In-18.

XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens documents, par Paul Carus. Traduit de l'anglais par L. de Milloué. In-18.

XIV. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. de Milloué, 1899-1900. In-18.

XV, XVI. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1903-1904, par MM. Maurice Courant, Salomon Reinach, Emile Cartailhac, R. Cagnat. — G. Lafaye, Philippe Berger, Sylvain Lévi, D. Menant. 2 vol. in-18.

XVII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par Émile Guimet. In-18 illustré. La statue vocale de Memnon (1 grav.). — Les récentes découvertes archéologiques en Egypte (10 grav.). — Les Musées de la Grèce (11 grav.). — Des antiquités de la Syrie et de la Palestine (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIII[e] siècle.

XVIII-XX. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1904-1905, par MM. R. Cagnat, Réville, Th. Reinach, G. Lafaye, Ph. Berger. — Menant, S. Lévi, Loret, Cagnat, E. Pottier. — S. Reinach, V. Henry, Réville, Pierret, Héron de Villefosse. 3 vol. in-18.

XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le christianisme, par Ch. Renel. In-18.

XXII. LE BOUDDHISME, par L. de Milloué. In-18.

XXIII. CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE, AU COLLÈGE DE FRANCE. L'origine des Egyptiens. — Les modes de sépulture. La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel. In-18 (*sous presse*).

XXIV. LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAIN. Huit conférences faites au Collège de France en 1905, par M. Franz Cumont.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS

N° 11 Quarante-unième année. 18 mars 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales du Midi, n° 73, janvier 1907 : Bedier, Recherches sur le cycle de Guillaume d'Orange, I, S. Guillaume de Gellone. — Stronski, Quelques protecteurs des troubadours (suite). — *Mélanges :* J. Calmette, Lettres de Louis XI et de Charles VII aux Archives de Barcelone; Millardet, Un contrat de mariage gascon du xv[e] siècle ; Ducamin, A propos d'une récente édition de G. Ader (fin). — *Comptes rendus critiques :* Déchelette, Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine; Crescini, Manualetto provenzale; Grandgent, An outline of the phonology and morphology of Old Provençal; Lestrade, Les huguenots dans le diocèse de Rieux.

Literarisches Zentralblatt, n° 9 : Jülicher, Neue Livien in der Kritik der evang. Ueberlief. — Bonnewitz, Die Sünde in alten Israel. — Preuss, Die Vorstell. vom Antichrist. — Buss, Das Kostüm. — Bugge, Die Wikinger, trad. Hungerland. — Francke, Handbook of the Germanic Museum. — Tweedie, Porfirio Diaz. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, p. L. Keller, XV. — Hirt, Die Indogermanen, II. — Bindscheider, Kirchliches Asylrecht in der Schweiz. — Sombart, Das Proletariat ; Simmel, Die Religion ; Ular, Die Politik : Bernstein, Der Streik. — Platon, p. Moraitis. — Reitzenstein, Der Anfang des Lexikons des Photios. — Maigron, Fontenelle. — J. Rothes Passion, p. Heinrich. — Preller, Briefe u. Studien, p. Boden.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Sers

N° 12 Quarante-unième année. 25 mars 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mars-avril 1907 : Ch. Pfister. Nicolas Remy et la sorcellerie en Lorraine à la fin du XVI[e] siècle. — R. Guyot et F. Thénard. Le conventionnel Goujon (suite). — Paul Verrier. Erik de Poméranie, d'après un ouvrage récent. — Alfred Stern. Le prince Louis Bonaparte et le prince de Metternich en 1838. — Grégoire Yakschitch. La Russie et la Porte ottomane de 1812 à 1826 (fin). — Bulletin historique : France. Ferdinand Brunetière, par A. Rébelliau; Albert Réville, par Ch. Guignebert, Antiquités latines, par C. Jullian, Epoque moderne, 1[re] partie, par H. Hauser. Publications diverses, par G. Monod et R. Guyot. — Pays-Bas (1902-1906), par Th. Bussemaker. — Angleterre, 1[re] partie, par Ch. Bémont. — Comptes-rendus critiques : Guignebert, Manuel d'hist. anc. du christianisme; Dudden, Gregory the great; Kehr, Reg. pontif. rom.; Cartellieri, Philipp II August; Dubrulle, Cambrai, XIII-XVIII[e] siècle; Finke, aus den Tagen Bonifaz VIII; Lefranc, Navig. de Pantagruel; Cirot, Mariana; Zimmermann, Peter Leopold von Toscana; Catterall, The second bank of the U. S.; Priault, Polit. Orient. de Napoléon.

Revue des études anciennes, 1907, n° 1 : G. Glotz, Têtes mises à prix dans les cités grecques. — G. Radet, L'Histoire des Lagides, d'après un livre récent. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXIII. Silius et la route d'Hannibal. — Questions hannibaliques : I. Les bois du Pertus (J. Freixe); II. Le Rhône à Tarascon (Armand); III. Le passage du Rhône entre Tarascon et Beaucaire au Moyen-Age et jusqu'en 1670 (J. Fournier); IV. La vue des Alpes à propos de Tite-Live; XXI, 32, 7; (S. Chabert); V. Le nom du Drac (de Manteyer); VI. L'hypothèse du Clapier (H. Ferrand); VII. Ὑπὸ τὴν ὀφρύαν, Polybe, III, 41, 2 (G. Fougères). — R. Laurent et Ch. Dugas, Le Monument romain de Biot (Alpes-Maritimes). — H. de la Ville de Mirmont, L'Astrologie chez les Gallo-Romains (4[e] article). — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie.*

LOUIS BRÉHIER

Le Schisme Oriental du XIe **siècle.** In-8° 7 50

EUG. DE FAYE

Clément d'Alexandrie. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle. In-8° 7 50

L. GRANDGEORGE

Saint Augustin et le néo-platonisme. In-8° . . . . 4 »

CH. GUIGNEBERT

Tertullien. Étude sur ses sentiments à l'égard de l'empire et de la société civile. In-8° . . . . 12 »

HOCHART

La Persécution des chrétiens sous Néron. In-8° . . . . . 6 »

COMTE G. DE LAFONT

Les Aryas de Galilée et les origines aryennes du Christianisme. Première partie. In-8° 7 50

F. LAOUENAN

Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme. 2 vol. In-8° . . . . 14 »

E. LE BLANT

Les Persécuteurs et les Martyrs aux premiers siècles de notre ère. In-8°, fig. et planches 7 50

JEAN RÉVILLE

Le Quatrième Evangile, son origine et sa valeur historique. In-8° 7 50

Les Origines de l'épiscopat. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain. In-8° . . . . 12 »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DES RELIGIONS

RELIGIONS DES PEUPLES DU NORD

ANDERSON (J.-B.). Mythologie scandinave. Légende des Eddas, traduction de M. J. Leclerq	3 50
BEAUVOIS (E.). Bulletin critique de la mythologie scandinave. In-8°	1 50
— La magie chez les Finnois, 3 fascicules in-8°, chaque.	1 25
DARESTE (R.), de l'Institut. La Saga de Nial, traduite en français pour la première fois. In-18	3 50
GEFFROY (A.), de l'Instiiut. Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. — L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas. In-18	3 50
KNAPPERT (L.). La vie de saint Gall et le paganisme germanique. In-8°	2 »
— Bulletin de la religion germanique. In-8°	2 »
LEGER (Louis), de l'Institut. La mythologie slave. In-8°, illustré	7 50
MAISTRE (de). Religion et mœurs des Russes. In-8°	2 50
MONSEUR (E.). Travaux récents sur la mythologie scandinave. In-8°	1 50
MORILLOT. Mythologie et légendes des Esquimaux du Groenland. In-8°	3 »

RELIGIONS DE LA GAULE

BERTRAND (Alexandre), de l'Institut. La religion des Gaulois. Les druides et le druidisme. In-8, 31 planches et nombreuses fig.	10 »
BÉRENGER-FÉRAUD. Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 5 volumes, in-8°	25 »
DOTTIN (G.). La religion des Gaulois. In-8°	1 25
FLOUEST (Ed.). Etudes d'archéologie et de mythologie gauloises. In-8°, illustré	6 »
GAIDOZ (Henri). Etudes de mythologie gauloise. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue. In-8°, planches et figures	4 »
LIÈVRE (A.-F.). Les menhirs ou la litholâtrie chez les Gaulois.	1 »
MORTILLET (G. de). Amulettes gauloises et gallo-romaines. In-8°, figures	1 25
RENEL (Ch.). Les religions de la Gaule avant le christianisme. In-18, illustré (Bibliothèque d'études du musée Guimet)	3 50

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 13 Quarante-unième année 1er avril 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : WÜNSCHE, Die Bildersprache des A. T. — BAENTSCH, Altorient. u. israel. Monotheismus. — ZIEGLER, Der abendl. Rationalismus und der Eros. — Mon. germ. hist. Pippini, Carlomanni, Caroli Magni diplomata. — Röhrig, Unter der Fahne des ersten Napoleon. — Die Matrikeln der Univ. Tübingen, p. HERMELINK, I. — EISLER, Gesch. der Wissenschaften. — SCHNELLER, Nicäa und Byzanz. — La Roseraie du savoir, p. HOGEYNE-AZAD. — Cuneiform texts, p. HILPRECHT ; Documents from the temple archives of Nippur p. CLAY. — Apulei Pro se de magia liber, p. HELM. — GUTJAHR, Die Urkunden deutscher Sprache in der Kanzlei Karls IV, I. — WOSSIDLO, Mecklenb. Volksüberlieferungen III. Kinderwartung u. Kinderzucht. — L. von SYBEL, Christliche Antike, I. Einleitendes, Katakomben. — SCHIELE, Religion und Schule.

Museum, mars 1907 : Opus Epistolarum Des. Erasmi, recogn. ALLEN I (Molhuysen). — Briefe an Desiderius Erasmus, herausg. von ENTHOVEN (Molhuysen). — UNGNAD, Babylonisch-Assyrische Grammatik (Eerdmans). — GAASTRA, Jaiminîyasrautasûtra (Speyer). — Lodewijc van Velthem's voortzetting van den *Spiegel Historiael*, uitg. d. VAN DER LINDEN en DE VREESE, I (Verdam). — BAESKE, Oldcastle-Falstaff in der englischen Literatur (Swaen). — SIJMONS nnd GERING, Die Lieder der Edda, 1, 3 (Boer). — BERNITT, Lat. *caput* und **capum* (Sneijders de Vogel). — BOSIO, Il teatro dialettale veneziano (Salverda de Grave). — DIEHL, Figures byzantines (Hesseling). — GACHOT, Les campagnes de 1799 (de Bas). — MOUTON, Mémoires du général Guillaume Pepe (Orbaan). — Buitenrust HETTEMA en TELTING, Een bezoek aan een Nederlandsche stad in de 14de eeuw (Heeringa). — GÜNTHER, Ein Hexenprocess (Knuttel). — HAAG, Lehrmittel zur Einführung in die lateinische Sprache auf Grund des Französischen (Niemeijer). — RODE, Pour s'entraîner au langage technique français (Bomli). — JAPIKSE, Ongedrukte Resolutiën van de Staten van Holland na 1572.

— Le fascicule trente-neuvième du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* rédigé sous la direction de MM. DAREMBERG, SAGLIO et POTTIER (Paris, Hachette, 1906 ; t. IV, 5e partie, pp. 497-656) contient les articles suivants : pistor, pistrina, plumbum, pomerium, pons, portus, (M. BESNIER) ; placida, ponto, portisculus, (P. GAUCKLER) ; plaga, plinthus, pluma, puteus, podium, polemarchos, pomarius, praeco, prelum, primicerius, (SAGLIO) ; platagonium, plaustrum, ploxenum, posinda, postilena, postomis, praestigiator, (LAFAYE) ; plebiscitum (FABIA) ; plebs, poena, postliminium, postulatio, potamophylacia, praedium, praeiudicium, praes, praetor, praeuaricatio, principatus (LÉCRIVAIN) ; Pleiades, Hyades, potio, potus (BAUDRILLART) ; plémochoé, (Ch. MICHEL) ; plerosia, Poseidonia (CAHEN) ; plethron (SORLIN-DORIGNY) ; Pluto (TOUTAIN) ; poculum, praefericulum (G. KARO) ; poenai, poletai, (GLOTZ) ; Pomona, Portunus (HILD) ; ponderarium, pondus (MICHON) ; pontifices (BOUCHÉ-LECLERCQ) ; popularis actio, postumus, pragmatica sanctio, pensio (CUQ) ; porta, porticus (FOUGÈRES) ; portorium, praeda, praefectus, praefectus praetorio, praefectus urbi, praepositus, praetentura, praetoriani, praetorium, primipilus, primipilaris, princeps, princeps iuuentutis (CAGNAT) ; possessio, praescriptio, precarium (BEAUCHET) ; postliminium (BAUDRY) ; praeco (POTTIER) ; praedium, praeiudicium (HUMBERT) ; praeses (CHAPOT) ; praktores (R.) ; Priapus (CUMONT).

LOUIS BRÉHIER

Le Schisme Oriental du XIe **siècle.** In-8°.......... 7 50

EUG. DE FAYE

Clément d'Alexandrie. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle. In-8°.............................. 7 50

L. GRANDGEORGE

Saint Augustin et le néo-platonisme. In-8°......... 4 »

CH. GUIGNEBERT

Tertullien. Étude sur ses sentiments à l'égard de l'empire et de la société civile. In-8°................. 12 »

HOCHART

La Persécution des chrétiens sous Néron. In-8°..... 6 »

COMTE G. DE LAFONT

Les Aryas de Galilée et les origines aryennes du Christianisme. Première partie. In-8°........... 7 50

F. LAOUENAN

Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme. 2 vol. In-8°................ 14 »

E. LE BLANT

Les Persécuteurs et les Martyrs aux premiers siècles de notre ère. In-8°, fig. et planches............... 7 50

JEAN RÉVILLE

Le Quatrième Evangile, son origine et sa valeur historique. In-8°.............................. 7 50

Les Origines de l'épiscopat. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain. In-8°............. 12 »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DES RELIGIONS

RELIGIONS DES PEUPLES DU NORD

ANDERSON (J.-B.). Mythologie scandinave. Légende des Eddas, traduction de M. J. Leclerq.......... 3 50

BEAUVOIS (E.). Bulletin critique de la mythologie scandinave. In-8°.......... 1 50

— La magie chez les Finnois. 3 fascicules in-8°, chaque. 1 25

DARESTE (R.), de l'Institut, La Saga de Nial, traduite en français pour la première fois. In-18.......... 3 50

GEFFROY (A.), de l'Institut. Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. — L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas. In-18.......... 3 50

KNAPPERT (L.). La vie de saint Gall et le paganisme germanique. In-8°.......... 2 »

— Bulletin de la religion germanique. In-8°.......... 2 »

LEGER (Louis), de l'Institut. La mythologie slave. In-8°, illustré.. 7 50

MAISTRE (de). Religion et mœurs des Russes. In-8°.......... 2 50

MONSEUR (E.). Travaux récents sur la mythologie scandinave. In-8°.......... 1 50

MORILLOT. Mythologie et légendes des Esquimaux du Groenland. In-8°.......... 3 »

RELIGIONS DE LA GAULE

BERTRAND (Alexandre), de l'Institut. La religion des Gaulois. Les druides et le druidisme. In-8, 31 planches et nombreuses fig.. 10 »

BÉRENGER-FÉRAUD. Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 5 volumes, in-8°.......... 25 »

DOTTIN (G.). La religion des Gaulois. In-8°.......... 1 25

FLOUEST (Ed.). Etudes d'archéologie et de mythologie gauloises. In-8°, illustré.......... 6 »

GAIDOZ (Henri). Etudes de mythologie gauloise. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue. In-8°, planches et figures.... 4 »

LIÈVRE (A.-F.). Les menhirs ou la litholâtrie chez les Gaulois. 1 »

MORTILLET (G. de). Amulettes gauloises et gallo-romaines. In-8°, figures.......... 1 25

RENEL (Ch.). Les religions de la Gaule avant le christianisme. In-18, illustré (Bibliothèque d'études du musée Guimet).......... 3 50

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

Nº 14 Quarante-unième année. 8 avril 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIᵉ

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Litterarisches Zentralblatt, n° 11 : SCHILLER, Abriss der Gesch. der christl. Kirche. — Der Heidelberger Katechismus, p. LANG. — MOMMERT, Menschenopfer bei den Hebräern; Der Ritualmond bei den Talmud-Juden. — LESSING, Schopenhauer, Wagner, Nietzsche. — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. I, 1, 4e ed. III, 3e ed. — SOMMERFELD, Beitr. zur Verfassungs = und Ständegesch. der Mark Brandenburg im M. A. — W. MICHAEL, Cromwell. — JOACHIM, Napoleon in Finckenstein. — Denkm. des Markgrafen Wilhelm von Badens p. OBSER. I. (cf. *Revue critique*, 1906, n° 39). — RASMUSSEN, Neue Menschen. — LAZIUS, Karten der österr. Lande u. des Königreichs Ungarn 1545-1563. — Ibn Giobeir, Viaggio in Ispagna, Sicilia, Siria, trad. SCHIAPARELLI. — SCHOEMBS, Beitr. zur Kenntnis der Mayasprachen. — Hierokles, Ethische Elementarlehre, p. ARNIM. — DELISLE, Notice sur les mss. du Liber Floridus. — SCHWIEDEN, Die bühnengerechten Einricht. der Schillerschen Dramen für das Kön. National-theater zu Berlin. I. — E. HILDEBRANDT, Tieck. — HILTY, Neue Briefe, für und gegen die Frauen.

MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

SÉRIE DE VOLUMES IN-18, A 3 FR. 50.

I. LES MOINES ÉGYPTIENS, par E. AMÉLINEAU. In-18, illustré.

II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Religions de l'Inde, par L. DE MILLOUÉ. In-18, illustré de 21 planches.

III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié par H. SAYCE. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. MENANT, de l'Institut. In-18, illustré.

IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. DUMOUTIER. In-18, illustré.

V. LES YÉZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. MENANT, de l'Institut. In-18, fig.

VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel BOUINAIS et PAULUS. In-18.

VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, par E. AMÉLINEAU. In-18.

VIII. LE BOIS SEC REFLEURI. Roman coréen, traduit par HONG-TJYONG-OU. In-18.

IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. DARESTE, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.

X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. SENART, de l'Institut. In-18.

XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. MAX MÜLLER, membre de l'Institut. Traduit de l'anglais par LÉON SORG. In-18.

XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ, 1898-1899. In-18.

XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens documents, par PAUL CARUS. Traduit de l'anglais par L. DE MILLOUÉ. In-18.

XIV. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ, 1899-1900. In-18.

XV, XVI. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1903-1904, par MM. MAURICE COURANT, SALOMON REINACH, EMILE CARTAILHAC, R. CAGNAT. — G. LAFAYE, PHILIPPE BERGER, SYLVAIN LÉVI, D. MENANT. 2 vol. in-18.

XVII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par ÉMILE GUIMET. In-18 illustré. La statue vocale de Memnon (1 grav.). — Les récentes découvertes archéologiques en Egypte (10 grav.). — Les Musées de la Grèce (11 grav.). — Des antiquités de la Syrie et de la Palestine (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIIIe siècle.

XVIII-XX. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1904-1905, par MM. R. CAGNAT, RÉVILLE, Th. REINACH, G. LAFAYE, PH. BERGER. — MENANT, S. LÉVI, LORET, CAGNAT, E. POTTIER. — S. REINACH, V. HENRY, RÉVILLE, PIERRET, HÉRON DE VILLEFOSSE. 3 vol. in-18.

XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le christianisme, par CH. RENEL. In-18.

XXII. LE BOUDDHISME, par L. DE MILLOUÉ. In-18.

XXIII. CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE, AU COLLÈGE DE FRANCE. L'origine des Egyptiens. — Les modes de sépulture. La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel. In-18 (*sous presse*).

XXIV. LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAIN. Huit conférences faites au Collège de France en 1905, par M. FRANZ CUMONT.

HISTOIRE DES RELIGIONS

GÉNÉRALITÉS

Chavée. La science des religions. In-18.	2 »
Conférences au Musée Guimet, 10 vol., in-18, chaque .	3 50
Etudes de critique et d'histoire, par les membres de la section religieuse de l'Ecole des Hautes-Etudes, 2 vol. in-8	15 »
Gobineau (le Comte de). Les religions et les philosophies dans l'Asie-Centrale, 3e édition. In-8.	7 50
Goblet d'Alviella (le Comte). La migration des symboles. In-8, fig.	6 »
Halévy (J.). Recherches bibliques. L'histoire des origines d'après la Genèse. Tomes I, II, III. In-8. Chaque.	20 »
Kuenen (A.). Religion nationale et religion universelle. Traduit par M. Vernes. In-8.	7 50
Laffite (Pierre). Les grands types de l'humanité, appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine, 2 vol. In-8.	15 »
Lefèvre (André). Religions et mythologies comparées, 2e édition. In-18.	4 »
Milloué (L. de). Précis de l'histoire des religions. Religions de l'Inde. In-18, illustré de 21 planches. . . .	3 50
— Aperçu sommaire des religions des anciens peuples civilisés. In-18.	1 50
— Guide illustré au Musée Guimet. In-18.	1 »
Mourant-Brock. La croix païenne et chrétienne, in-18, illustré.	2 »
Ploix (Ch.). Le surnaturel dans les contes populaires. In-18.	3 »
Reinach (Salomon), de l'Institut. Cultes, mythes et religions. Tomes I-II, 2 vol. in-8.	15 »
Sayous (Ed.). Religion romaine et moyen âge oriental. In-18.	3 50
Sœderblom (N.). La vie future, étude comparative. In-8.	7 »
Vernes (M.). L'histoire des religions, son esprit, sa méthode, etc. In-18.	3 50

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 15 Quarante-unième année 15 avril 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 1, janvier 1907 (Paris, Champion) : S. Reinach, La Gaule personnifiée. — Loth, Un vers du livre noir de Carmarthen. — Vandryes, Hibernica. — Loth, Mor y werydd, merwerydd, morfairge. — D'Arbois, La Tain bo Cualnge : Le monument gallo-romain de Trèves. — Ernault, Les gloses bretonnes à Smaragde. — Loth, Remarques sur la métathèse en breton armoricain. — Un trait de l'armement des Celtes, les duo gaesa. — Purton, Note critique, réponse de W. Stokes. — W. Stokes, Notes on the birth and life of St. Moling. — A. Blanchet, Chronique de numismatique celtique. — Ascoli (S. Reinach). — Chronique. — Périodiques.

Romania, n° 141, janvier 1907 (Paris, Champion) : P. Meyer, Deux nouveaux mss. de l'Evangile des femmes, Fragment d'une Vie de saint Eustache en alexandrins monorimes. — Langfors, Li confrere d'amours. — Heller, L'épée, symbole et gardienne de chasteté. — Huet, Un épisode d'Eilhart d'Oberg. — A. Thomas, Maître Henri Baude devant la Cour des Aides. — P. Champion, Henri Baude devant le Parlement de Paris. — Mélanges : Herbert, Two newly found portions of the Edwardes ms. — A. Thomas : dard (poisson) ; seme, septe ; anouillante ; fos ; scieur de long. — P. Fournier, domel. — Vey, madina. — Bos, Deux recettes en catalan. — P. Meyer, peler ; la pièce strophique Dieu omnipotent. — Comptes rendus : Voretzsch, Einf. in das Studium der altfr. Liter. (Jeanroy) ; Zingarelli, Ricerche sulla vita e le rime di Bernart de Ventadorn (Jeanroy) ; Ortiz, Amanieu des Escas c'om apela Dieu d'amors (P. M.) ; Bayot, Fragments de mss. (P. M.) ; E. Rolland, Faune populaire de la France, VII (A. Th.) ; Chabos, Spill o Libre de los dones per Jacme Roig (A. M.-F.).

Revue de philologie française et de littérature, 1er trimestre 1907 (Paris, Champion) : Vignon, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la 3e personne, le régime indirect. — Yvon, L'article indéfini. — Jeanroy, Etym. : afr. estraier ; fr. poule (terme de jeu) ; afr. « talemele, talemete ». — Emanuelli, Le parler populaire de l'île d'Aurigny, vocabulaire. — Comptes rendus : Boselli, Le jardin de paradis (Jeanroy) ; Dauzat, Essai de méthode linguistique dans le domaine des langues et patois romans (Terracher) ; Dauzat, Géogr. phonétique d'une région de la Basse-Auvergne (Terracher) ; Congrès intern. pour l'extension de la langue française (F. Baldensperger) ; Lavisse, Hist. de France, Louis XIV (Y.). — La réforme de l'orthographe et les imprimeurs. — L'art. de Berthelot sur la réforme de l'orthographe.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DES RELIGIONS

RELIGIONS DES PEUPLES DU NORD

Anderson (J.-B.). Mythologie scandinave. Légende des Eddas, traduction de M. J. Leclerq.. 3 50

Beauvois (E.). Bulletin critique de la mythologie scandinave. In-8°.. 1 50

— La magie chez les Finnois, 3 fascicules in-8°, chaque. 1 25

Dareste (R.), de l'Institut. La Saga de Nial, traduite en français pour la première fois. In-18.. 3 50

Geffroy (A.), de l'Instiiut. Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. — L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas. In-18.. 3 50

Knappert (L.). La vie de saint Gall et le paganisme germanique. In-8°.. 2 »

— Bulletin de la religion germanique. In-8°.............. 2 »

Leger (Louis), de l'Institut. La mythologie slave. In-8°, illustré.. 7 50

Maistre (de). Religion et mœurs des Russes. In-8°.............. 2 50

Monseur (E.). Travaux récents sur la mythologie scandinave. In-8°.. 1 50

Morillot. Mythologie et légendes des Esquimaux du Groenland. In-8°.. 3 »

RELIGIONS DE LA GAULE

Bertrand (Alexandre), de l'Institut. La religion des Gaulois. Les druides et le druidisme. In-8, 31 planches et nombreuses fig.. 10 »

Bérenger-Féraud. Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 5 volumes, in-8°.. 25 »

Dottin (G.). La religion des Gaulois. In-8°.................... 1 25

Flouest (Ed.). Etudes d'archéologie et de mythologie gauloises. In-8°, illustré.. 6 »

Gaidoz (Henri). Etudes de mythologie gauloise. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue. In-8°, planches et figures.... 4 »

Lièvre (A.-F.). Les menhirs ou la litholâtrie chez les Gaulois. 1 »

Mortillet (G. de). Amulettes gauloises et gallo-romaines. In-8°, figures.. 1 25

Renel (Ch.). Les religions de la Gaule avant le christianisme. In-18, illustré (Bibliothèque d'études du musée Guimet)......... 3 50

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

Nº 16 Quarante-unième année. 22 avril 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue germanique, n° 2, mars-avril 1907 : Castelain, Shakspeare et Ben Jonson (fin) — Vulliod, Les sources de l'émotion dans l'œuvre de Storm (fin). — Pitollet, Notes sur Heine et Körner. — Notes et documents : Meine Herder-Ausgabe (Suphan). — Diat's point (Deroc-quigny). — Comptes-rendus (Suphan, le xix[e] s. dans la poésie classique du xviii[e] ; K. Schirmacher, Deutschland u. Frankreich seit 35 Jahren ; Rhamm, Die Grosshufen der Nordgermanen ; Wackernagel, Poetik, Rhetorik und Stilistik, 3[e] éd. ; Heinrich von Neústadt, Apollonius von Tyrland u. Visio Philiberti, p. Singer ; Trelawny's Recollections, p. Dowden ; Wordsworth's Guide to the Lakes, p. Sélincourt ; Shelley, Hellas, p. Castelain. — Bibliographie et revue des revues. — Société pour l'étude des langues et littératures modernes. — V. Henry (not. nécr.).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n[os] 4 et 5, avril-mai 1906 : Tretiak, une brochure politique de Wickiewicz, 1832. — Ulanowki, L'histoire du droit hongrois dans ses rapports avec le droit polonais. — Sobieski, Henry IV, roi de France, arbitre entre la Pologne et la Suède.

— N[os] 6 et 7, juin et juillet 1906 : Smolenski, Etat actuel des recherches égyptologiques.

— N° 8, octobre 1906 : Kutrzeba, La Constitution de 1807 pour le Grand-Duché de Varsovie comparée avec les autres constitutions de Napoléon. — Boratynski, Etude sur la nonciature de Bolognetti en Pologne, 1581-1585. — Szelagowski, Alliance des Habsbourgs avec les Wasa, le pacte de famille de 1637.

— N[os] 9 et 10, novembre-décembre 1906 : Matkowski, Les Aieux de Mickiewicz et l'Emile de Rousseau. — Papée, Itinéraire d'une mission polonaise de Cracovie à Rome, 1548. — Lewicki, Les routes commerciales en Pologne au moyen-âge.

HISTOIRE DES RELIGIONS

RELIGIONS DES PEUPLES DU NORD

Anderson (J.-B.). Mythologie scandinave. Légende des Eddas, traduction de M. J. Leclerq 3 50

Beauvois (E.). Bulletin critique de la mythologie scandinave. In-8° 1 50

— La magie chez les Finnois, 3 fascicules in-8°, chaque. 1 25

Dareste (R.), de l'Institut. La Saga de Nial, traduite en français pour la première fois. In-18 ..... 3 50

Geffroy (A.), de l'Instiiut. Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. — L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas. In-18 ..... 3 50

Knappert (L.). La vie de saint Gall et le paganisme germanique. In-8° ..... 2 »

— Bulletin de la religion germanique. In-8° ..... 2 »

Léger (Louis), de l'Institut. La mythologie slave. In-8°, illustré .. 7 50

Maistre (de). Religion et mœurs des Russes. In-8° 2 50

Monseur (E.). Travaux récents sur la mythologie scandinave. In-8° 1 50

Morillot. Mythologie et légendes des Esquimaux du Groenland. In-8° ..... 3 »

RELIGIONS DE LA GAULE

Bertrand (Alexandre), de l'Institut. La religion des Gaulois. Les druides et le druidisme. In-8, 31 planches et nombreuses fig. . 10 »

Bérenger-Féraud. Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 5 volumes, in-8° ..... 25 »

Dottin (G.). La religion des Gaulois. In-8° 1 25

Flouest (Ed.). Etudes d'archéologie et de mythologie gauloises. In-8°, illustré ..... 6 »

Gaidoz (Henri). Etudes de mythologie gauloise. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue. In-8°, planches et figures.... 4 »

Lièvre (A.-F.). Les menhirs ou la litholâtrie chez les Gaulois. 1 »

Mortillet (G. de). Amulettes gauloises et gallo-romaines. In-8°, figures 1 25

Renel (Ch.). Les religions de la Gaule avant le christianisme. In-18, illustré (Bibliothèque d'études du musée Guimet)........ 3 50

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 17 Quarante-unième année. 29 avril 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : Eug. Bernard Leroy, Interprétation psychologique des « visions intellectuelles » chez les mystiques chrétiens. — M. Revon, Le Shinntoïsme (fin). — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Literarisches Zentralblatt, n° 12 : Kessler, Vergl. Religionswiss. u. Inspiration der hlg. Schrift. — Feder, Justins des Märtyrers Lehre von J. C. — Wieland, Mensa u. Confessio, I. — Mon. Germ. hist. Constit. et acta publica, IV, I, 2. — Schotte, Rammelburger Chronik. — Haendcke, Deutsche Kultur im Zeitalter des dreissigjährigen Krieges. — Jany, Die Dessauer Stammliste von 1729. — Colasanti, Fregellae (cf. *Revue*, n° 15). — Hertel, Das südliche Pancatantra. — Mischlich, Wörterbuch des Hansasprache, I. Hansa-Deutsch. — Seeck, Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet. — Bergmann, Die sprachliche Anschauung u. Ausdrucksweise der Franzosen. — Tolstoi, Shakspeare. — Isolde Kurz, Hermann Kurz. — Prein, Aliso bei Oberaden. — Holtzinger, Timgad. — Schmidt-Iena, Deutsche Erziehungspolitik.

Museum, avril : Hauvette, Un poète ionien du VIIe siècle : Archiloque (Polak). — Van Veldhuizen, Het taaleigen des Nieuwen Testaments (Hesseling). — Heeringa, Quaestiones ad Ciceronis de Divinatione libros duos pertinentes (Brakmann). — Faddegon, Çamkara's Gitābhāsya toegelicht en beoordeeld (Vogel). — Meijer, Wandelingen op Nederlandsch Taalgebied (Beets). — Bonner Beiträge zur Anglistik, XVII (Barnouw). — D'Ovidio, Il Purgatorio e il suo preludio (Salverda de Grave). — Bolkestein, De Colonatu Romano ejusque origine (Roos). — Reimers, Die Bedeutung des Hauses Cirksena für Ostfriesland (Blok). — Borchling, Die älteren Rechtsquellen Ostfrieslands (Blok). — Petit, Repertorium der verhandelingen en bijdragen betreffende de geschiedenis des vaderlands (Knuttel). — Blecher, De extispicio capita tria (K. H. E. de Jong). — Sabatier, A propos de la séparation des églises et de l'état (Chantepie de la Saussaye). — Briefwisseling van Bakhuizen van den Brink, uitg. door Mr. S. Muller Fz. (de Vries). — Uit de Verspreide Geschriften van Allard Pierson (Block). — Blanchard, La Flandre (Blinck). — Lagarde, La lutte pour la vie (Leeman). — De Boer en Hettema, Kleine Schoolatlas der Vaderlandsche en Algemeene Geschiedenis (Blink).

LOUIS BRÉHIER

Le Schisme Oriental du XIe **siècle.** In-8°. 7 50

EUG. DE FAYE

Clément d'Alexandrie. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle. In-8°. 7 50

L. GRANDGEORGE

Saint Augustin et le néo-platonisme. In-8°. . . . . 4 »

CH. GUIGNEBERT

Tertullien. Étude sur ses sentiments à l'égard de l'empire et de la société civile. In-8°. . . . . 12 »

HOCHART

La Persécution des chrétiens sous Néron. In-8°. . . . . 6 »

COMTE G. DE LAFONT

Les Aryas de Galilée et les origines aryennes du Christianisme. Première partie. In-8°. 7 50

F. LAOUENAN

Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme. 2 vol. In-8°. . . . . 14 »

E. LE BLANT

Les Persécuteurs et les Martyrs aux premiers siècles de notre ère. In-8°, fig. et planches. 7 50

JEAN RÉVILLE

Le Quatrième Evangile, son origine et sa valeur historique. In-8°. 7 50

Les Origines de l'épiscopat. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain. In-8°. . . . . 12 »

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. **Numismatique annamite,** par le capitaine Désiré Lacroix. Un volume in-8° et un atlas de monnaies. . . . . 25 fr.

II. **Nouvelles études sur les Chams,** par Antoine Cabaton. Un volume in-8° figures et planches. . . . . 10 fr.

III. **Phonétique annamite (dialecte du Haut-Annam),** par L. Cadière, de la Société des Missions étrangères à Paris. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

IV. **Inventaire descriptif des monuments du Cambodge,** par E. Lunet de Lajonquière, chef de bataillon d'infanterie coloniale. Tome premier. Un volume in-8°, illustré. . . . 15 fr.

V. **L'art gréco-bouddhique du Gandhara.** Étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient, par A. Foucher. Tome I. Un beau volume, in-8°, illustré de 200 gravures, une planche et une carte. 15 fr.

VI. Le même. Tome II, in-8°. (Sous presse).

VII. **Dictionnaire Cam-Français,** comprenant les dialectes de l'Annam et du Cambodge, par MM. Étienne Aymonier et Antoine Cabaton. — Un volume in-8°. . . . . 40 fr.

Vient de paraître :

VIII. **Inventaire descriptif des monuments du Cambodge,** par E. Lunet de Lajonquière, Chef de bataillon d'infanterie coloniale. Tome deuxième. — Un volume in-8°, illustré.. 15 fr.

SÉRIE IN-FOLIO.

Atlas archéologique de l'Indo-Chine (monuments du Champa et du Cambodge), par le Commandant E. Lunet de Lajonquière. Un volume in-folio, avec cartes, cartonné. . 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. **Éléments de sanscrit classique,** par Victor Henry, professeur à l'Université de Paris. Un volume in-8°. . . . . 10 fr.

II. **Précis de grammaire pâlie,** accompagné d'un choix de textes gradués, par Victor Henry, professeur à l'Université de Paris. Un volume in-8°. . . . . 10 fr.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 18 Quarante-unième année 6 mai 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 13-14 : Maurer, Völkerkunde, Bibel u. Christentum. — Gasquet, Lord Acton and his circle. — Ebrard, Die franz. reformirte Gemeinde in Frankfurt. — L. Hahn, Rom u. Romanismus im griech. röm. Osten. — Holmes, The age of Justinian and Theodora. — Merriman, Life and letters of Thomas Cromwell. — Selbstbiogr. des Burggrafen Fabian von Dohna, p. Krollmann. — Lublinski, Darwin. — Atharva-Veda-Samhita transl. Whitney, éd. Lanman, 2 vol. — Faddegon, Çamkara's Gitabhasya. — Epische u. elegische Fragmente, p. Schubart et Wilamowitz. — Aus dem geistigen Leben u. Schaffen in Westfalen. Festschrift. — Shakspeares dram. Werke, trad. Schlegel u. Tieck, revid. H. Conrad. — Sang und Spruch der Deutschen, p. Schiele. — Marlow, Faust, p. Neurath.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28 RUE BONAPARTE, VIe.

REVUE DU MONDE MUSULMAN

Publiée par la Mission Scientifique du Maroc.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 19 Quarante-unième année. 13 mai 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, janvier-février 1907 : Paul Marmottan, La comtesse d'Albany à Florence sous l'Empire. — J. Paquier, Lettres familières de Jérôme Aléandre (1510-1540) (suite). — Albert Schuermans, Itinéraire général de Napoléon Ier (suite). — *Comptes rendus critiques* : G. Paris, Esquisse historique de la littérature française au Moyen Age. — Albe, Autour de Jean XXII. Hugues Géraud, évêque de Cahors. — Ch. Dejob, La foi religieuse en Italie au xive siècle. — Ch. Samaran et G. Mollat, La fiscalité pontificale en France au xive siècle. — P. Champion, Chronique Martiniane. — F. de Laiglesia, Organizacion de la real hacienda en la primera mitad del siglo XVI. — Ward, Prothero, Leathes, The thirty years war. — R. le Brun, Corneille devant trois siècles. — G. Claretie, Derues l'empoisonneur. — Dr Billard, Les tombeaux des rois sous la terreur. — F. Lemmi, Le origini del risorgimento italiano. — B. de Cérenville, Le système continental et la Suisse. — J. Schwartz, Correspondance de Malouet, préfet du Bas-Rhin. — Vte de Reiset, Marie-Caroline, duchesse de Berry. — J. Boulanger, Sous Louis-Philippe : les dandys. — L. Mouton, Mémoires du général Pépé. — E. Picard, 1870. La perte de l'Alsace.

Literarisches Zentralblatt, n° 15 : Grützmacher, Modern-positive Vorträge. — G. Frank, Gesch. der protest. Theologie, IV, 19e s., p. Lösche. — Schaarschmidt, Die Religion. — Benn, The history of English rationalism. — Weinstein, Die philos. Grundlagen der Wissensch. — Die Chronik des Laurencius Bosshart von Winterthur 1185-1532, p. K. Hauser. — Raab, Schloss und Amt Vogtsberg bis Mitte des XVI Jahrh. — G. H. Müller, Das Lehns = und Landesaufgebot unter Heinrich Julius von Braunschweig-Wolfenbüttel. — Krieg, General Hermann von Gersdorff. — G. Brandes, Gegenden u. Menschen. — Vier. philos. Texte des Mahabharatam, trad. O. Strauss u. Deussen. — Urk. der 8e Dynastie, VIII, p. Sethe. Hist. biogr. Urk. aus der Zeit. Thutmosis' III. — Plessow, Gesch. der Fabeldichtung in England bis Gray, 1726. — Em. Arnoldt, Ges. Schriften, p. Schöndörffer. — Hilprecht, Explorations in Bible lands during the XIX century ; Die Ausgrab. der Univ. von Pennsylvania im Bêl-Tempel zu Nippur. — Wengel, Die Stellvertretung im Rechte der Papyri. — Intern. Bibliogr. der Kunstwiss. p. Jellinek, III. — Wustmann, Albrecht Dürer. — H. Scherer, Die Pädagogik als Wissenschaft.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Par CLERMONT-GANNEAU

MEMBRE DE L'INSTITUT

Tome VII. In-8, fig. et planches. . . . . 25 fr.
Souscription au tome VIII *(en cours)*. . . . . 20 fr.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

TOME XXIII

LA RELIGION DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Par ÉDOUARD NAVILLE

SIX CONFÉRENCES FAITES AU COLLÈGE DE FRANCE EN 1905

Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Collections d'Inventaires publiés par le Comité des travaux historiques du Ministère de l'Instruction Publique.

INVENTAIRE DE L'ORFÈVRERIE DES JOYAUX DE LOUIS I[er], DUC D'ANJOU

Publié par H. MORANVILLÉ

Quatrième et dernier fascicule. Introduction. In-8. . . . . . . 4 fr.
L'ouvrage complet. . . . . 16 fr.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE
ÉTUDE SUR LES RAPPORTS DU CHRISTIANISME et de la PHILOSOPHIE GRECQUE AU II[e] SIÈCLE

Pur EUGÈNE DE FAYE

Seconde édition revue et augmentée. In-8. . . . . 7 fr. 50

HISTOIRE SOMMAIRE DES ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE

Par S. CHABERT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Un volume in-8. . . . . 5 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 20 Quarante-unième année 20 mai 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin : Alfred Bourguet, Le duc de Choiseul et l'alliance espagnole. Après le Pacte de famille. — Ch. Pfister. Nicolas Remy et la sorcellerie en Lorraine à la fin du XVIe siècle ; fin. — Gaston Cahen, Les relations de la Russie avec la Chine et les peuplades limitrophes à la fin du XVIIe et dans le premier quart du XVIIIe. — E. Déprez, La mort de Robert d'Artois. — Bulletin historique : France. Moyen âge, par Ph. Lauer, Epoque moderne, par H. Hauser, Publications diverses, par G. Monod. — Angleterre, 2e partie, par Ch. Bémont. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et Sociétés savantes. — Chronique et Bibliographie.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1, janvier-mars : A. Collignon, L'onomastique de La Bruyère. — Roncy, Quelques erreurs de date du « Journal d'un poète ». — Duchemin, 3 fragments autographes du ms. original des Mém. d'Outre-tombe. — Boivin, Les dossiers de l'abbé Desfontaines aux archives de la Bastille, 1724-1744. — Breuillac, Hoffmann en France, fin. — Monin, Le texte des « Lettres d'exil » de Quinet. — Mélanges : Une lettre de Montesquieu (Louis Gazier) ; un emprunt de Ronsard à Rabelais (Foulet) ; Sainte-Beuve et Vigny (Estève) ; Lettres de l'abbé Du Bos (P. B.). — Comptes rendus : Cassagne, La théorie de l'art pour l'art ; Counson, Dante en France ; Urbain, Bossuet et Mlle de Mauléon ; Lettres de Baudelaire ; Crépet, Baudelaire ; Cassagne, Versification de Baudelaire ; Feugère, Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence.

Revue germanique, n° 3, mai-juin 1907 : Pineau, Ibsen d'après sa correspondance. — Mis, Le Gœthe = und Schiller-archiv de Weimar. — Notes et documents : Deux lettres inédites de Jung Stilling (F. B.) ; Comment noter les vers anglais (Koszul), Nicolas Beets et la littérature hollandaise (Duproix). — Comptes rendus : Stern, Ludwig ; Bibliographie de Hebbel (ed. Werner, Kuh, Münz, Schmitt, Periam, Kutscher, Gessler) ; Holman-Hunt, Preraphaelitism ; Mem. of Edward Burne-Jones ; Greg, Pastoral poetry and drama ; Skeat, A primer of classical and English philology ; Wilmanns, Deutsche Grammatik ; Sexau, Der Tod in deutschen Drama des 16 u. 17 Jahrhunderts.

Annales de l'Est et du Nord, n° 2, avril 1907 : P. Denis, L'Eglise d'Olley, Etude archéologique. — Ph. Sagnac, Le Serment à la constitution civile du clergé en 1791 dans la région du Nord (Nord et Pas-de-Calais). — C. Richard, Notes complémentaires. Le serment dans le district de Cambrai (janvier-mai 1791). Le serment dans le district d'Avesnes. — L. Davillé, Rosières de Chaudeney et l'histoire de Charles III. — A. de Saint-Léger, Mémoire concernant la situation économique de la Flandre maritime en 1699 (suite et fin). — L. Stouff, Deux documents relatifs à Catherine de Bourgogne, duchesse d'Autriche, comtesse de Ferrette et d'Alsace (1421-1422, 1423-1424). — Comptes rendus critiques : 1° Région Est : Les thèses lorraines à la Faculté de droit. — Duvernoy, Les corporations ouvrières dans les duchés de Lorraine et de Bar au XIVe et au XVe siècle. — Archives départementales de la Meuse. Archives communales de Verdun. Etat sommaire des fonds de la période révolutionnaire. — E. Huber, Sarreguemines au XVIIe siècle. Documents. — P. Boyé, I. Animaux d'Afrique à la cour des ducs de Lorraine aux XVe et XVIe siècles. — II. Essai de culture du riz en Lorraine au XVIIe siècle. —

III. Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski avec les rois de Prusse Frédéric Guillaume Ier et Frédéric II (1736-1766). — IV. La Querelle des vingtièmes en Lorraine. L'exil et le retour de M. de Chateaufort. — V. Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. — Justin DE PAS, L'Echevinage de Saint-Omer, 1144-1770. — P. HYMANS, Frère-Orban, t. I, 1812-1857. — F. LENNEL, Calais par l'image. — G. MONTEUUIS, Histoire de Leers. — MÉRESSE, Histoire du Cateau.

Bulletin hispanique, 1907, no 2 : E. ALBERTINI, Fouilles d'Elche (suite). — A. MOREL-FATIO, Une mondaine contemplative au XVIe siècle. Catalina de Mendoza. — A. PAZ Y MELIA, Cartapacio de diferentes versos á diversos asuntos, compuestos ó recogidos par Mateo Rosas de Oquendo (suite). — E. PINEYRO, José Maria Heredia. — Bibliographie : J. FORTES, La spirale préhistorique et autres signes gravés sur pierre (P. Paris). — J. SOLER, Contribució á la historia antiga de Catalunya (J.-A. Brutails). — J. FORD, Old Spanish Readings. (A.-M.-F). — R. MENÉNDEZ PIDAL, Primera Crónica general (E.M.) — T. Llorente, Poetas franceses del siglo XIX (E. M.). — AMOS DE ESCALANTE, Poesias (E. M.). — J. ISRAELS, Spanien. Eine Reiseerzählung (C. Pitollet). — RODRIGUEZ DEL BUSTO, El sistema de gobierno dual de Argentina (H. Lorin). — Chronique.

PUBLICATIONS DE M. C. IMBAULT-HUART

CONSUL DE FRANCE A CANTON

Conquête de la Birmanie par les Chinois, sous Tç'ienn Long, traduite du chinois, 1878. In-8 ... 3 fr. »

— Histoire de la conquête du Népâl par les Chinois, sous le règne de Tç'ienn Long (1792), traduite du chinois, 1878. In-8 ... 2 fr. »

— Mémoires sur les guerres des Chinois contre les Coréens, de 1618 à 1637, d'après les documents chinois, 1879. In-8 ... 2 fr. 50

— Recueil de documents sur l'Asie centrale. — I. Insurrection des Toûnganes sous le règne de Tao Kouang (1820-1828), d'après les documents chinois. — II. Description orographique du Turkestan chinois, traduite du *Si yu t'ou tche*. — III. Notices sur les peuples de l'Asie centrale, traduites du *Si yu tou tché*, 1881. In-8, cartes ... 10 fr. »

— Les instructions familières du Dr Tchou Pô-lou. Traité de morale pratique, texte chinois avec traduction, commentaire et vocabulaire, 1881. In-8 ... 10 fr. »
Cet ouvrage a obtenu à l'Institut le prix Stanislas Julien.

— Anecdotes, historiettes et bons mots en chinois parlé, publiés avec une traduction française et des notes explicatives, 1882. In-18, cart ... 5 fr. »

— La légende du premier pape des Taoïstes et l'histoire de la famille pontificale des Tchang, 1884. In-8 ... 3 fr. »

— Fragments d'un voyage dans l'intérieur de la Chine, 1884. In-8, gravures et cartes ... 2 fr. 50

— Un poète chinois du XVIIIe siècle. Yuan Tseu-Ts'aï, 1885. In-8 ... 2 fr. 50

— Manuel pratique de la langue chinoise parlée, comprenant les éléments de la grammaire, des phrases et dialogues faciles, un recueil des mots les plus usités. Seconde édition revue, augmentée, 1885. In-4 ... 25 fr. »

— La poésie chinoise, du XIVe au XIXe siècle. Extraits des poètes chinois, traduits en français, 1886. In-18 ... 2 fr. 50

— Cours éclectique, graduel et pratique de langue chinoise parlée (1887-90) :

Tome I, comprenant : une introduction à l'étude de la langue chinoise. — Les principes généraux de la langue chinoise parlée, 1887-1890. In-4 ... (Épuisé).

Tome II. Phrases faciles et dialogues mélangés. In-4 ... 25 fr. »

Tome III. Conversations, traductions et textes. In-4 ... 35 fr. »

Tome IV. Textes chinois. In-4 ... 25 fr. »

— Manuel de la langue coréenne. Introduction grammaticale. — Phrases et dialogues faciles. — Recueil des mots les plus usités, 1889. In-8 ... 12 fr. »

— Histoire de la conquête de Formose par les Chinois en 1683, traduite du chinois et annotée. 1890. In-8, carte ... 3 fr. »

— Poésies modernes, traduites pour la première fois du chinois, accompagnées du texte original et d'un commentaire, 1892. In-8 ... 8 fr. »

— Le pays de 'Hami ou Khamil, description, histoire, 1892. In-8, carte ... 3 fr. 50

— L'île Formose. Histoire et description. Avec une introduction bibliographique par Henri Cordier 1893. In-4, nombreux dessins dans le texte, cartes, vues, plans, etc ... 30 fr. »
Couronné par la Société de Géographie. — Prix Jomard.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs.

N° 21 Quarante-unième année. 27 mai 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, nos 157-158, janvier-février 1907 : Chambon, Invention des papiers des sections de Paris. — Coyecque, La collection Parent de Rosan à la Bibliothèque du XVIe arrondissement. — L. Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours (suite). — Trois lettres du cardinal de Bonsy.

Annales du midi, n° 74, avril : Bédier, Recherches sur le cycle de Guillaume d'Orange, II. La Via Tolosana. — Arnaud d'Agnel, Les convulsionnaires de Pignans. — Mélanges et documents : I. Dejeanne, Alegret, jongleur gascon du XIIe siècle ; Stronski, Deux passages du moine de Montaudon et de Torcafol ; Bertoni, Le manuscrit provençal D et son histoire. — Comptes rendus critiques : Moris, Cartulaire de l'abbaye de Lérins, II ; P. Champion, Chronique Martiniane, éd. crit. d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc ; Dessat et de L'Etoile, Origine des armées révol. et impér. d'après les archives de l'Ariège.

Literarisches Zentralblatt, n° 16 : Küchler, Die Stellung des Propheten Jesaja zur Politik seiner Zeit. — Harnack, Sprüche u. Reden Jesu die zweite Quelle des Matthäus und Lukas. — Classen, Christus heute als unser Zeitgenosse. — Jodl, Gesch. der Ethik, I bis zum Schluss des Zeitalters der Aufklärung. I, 2e ed. — Güterbock, Byzanz u. Persien in ihren diplom. völkerrechtl. Bezieh. im Zeitalter Justinians. — Dirr, Aus Augsburgs Vergangenheit. — Alex. Franz, Die Kolonisation des Mississipithales. — Ward, Gross-Britannien und Hannover, Betracht. über die Personalunion, trad. K. Woltereck. — Klein-Hattingen, Napoleon der Erste, I ; Steiner, Napoleons Politik u. Diplomatik in der Schweiz während der Gesandtschaftszeit des Grafen August von Talleyrand, I, bis 1809, 1. — Weber-van-Bosse, Ein Jahr an Bord Siboga. — Ungnad, Babilonisch-assyrische Grammatik. — Junker, Gramm. der Denderahtexte. — Diodor, p. Fischer, IV, V. — Kristnisaga, p. Kahle. — Kind, Young in Germany. — Gœthes Gedanken, p. Bode. — Wurz, Zur Charakteristik der Klassischen Basiliska. Schmerber, Betracht. über die italien. Malerei im 17 Jahrh. — Leisching, Das Bildnis im 18 u. 19 Jahrhundert..

Museum, n° 8 : Möller, Semitisch und Indogermanisch, I (Uhlenbeck). — Hierokles, Ethische Elementarlehre, bearb. von Von Arnim (Fraenkel). — Die Apokryphen des Rgveda, hrg. von Scheftelowitz (Caland). Florenz, Geschichte der Japanischen Litteroiur, II (de Groot). Knuttel, Het geestelijk lied in de Nederlanden voor de Kerkhervorming (Koopsmans).. — Ackermann, Percy Bysshe Shelley (Verwey). — Remus, Die kirchlichen und speziellwissenschaftlichen romanischen Lehnworte Chaucers (Salverda de Grave). — Denis, La fondation de l'Empire Allemand (Bussemaker). — Archives de la Maison d'Orange-Nassau, 3e série, I, publ. p. Krämer (Blok). — Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre, I, publ. p. Espinas et Pirenne (Posthumus). — Neustadt, De Iove Cretico (Vürtheim). — Roberts, Zum Gedächtnis von Ludwig Ross (van den Es). — Van Gils, Een lente in Italië en Hellas (Strootman). — De Keure van Hazebroek van 1336 uitg. d. Gailliard (Gratama).

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

Nº 22 Quarante-unième année 3 juin 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 2 : J. Hardy, Pascal et Platon. — J. De Decker, De l'originalité de la périphrase dans les satires de Juvénal. — H. Lonchay, Les archives de Simancas. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. H. Diels, Garson, G. Walch, J. Vercoullie, Vander Linden et De Vreese, Piquet, Lauer, Poupardin, Koetzschke, Stein et Le Grand, Fauchille, Brunschwicg. — *Chronique*.

Literariches Zentralblatt, n° 17 : Irenäus' Schrift zum Erweise der apost. Verkünd. p. Ter-Mekerttschian u. Ter-Minassientz. — Hering, Persönl. Christentum. — Grant, Die Entwickl. des Gottesgedankens. — Seillière, Der demokrat. Imperialismus, trad. Th. Schmidt. — Hrusevskyj, Gesch. des ukrainischen Volkes. I. — Kisky, Die Domkapitel der geistl. Kurfürsten. — Fehling, Frankreich u. Brandenburg 1679-1684. — Kaeber, Die Idee des europ. Gleichgewichts in der publicistischen Literatur von 16 bis zur Mitte des 18 Jahrh. — Hessische Landes = und Volkskunde, I, 2. — E. von Moeller, Die Trennung der deutschen und der römischen Rechtsgeschichte. — Brandileone, Saggi sulla storia della celebrazione del matrimonio in Italia. — Die Inschriften Nebucadnezars II im Wadi Brise u. am Nahr-el-Kelb, p. et trad. Weissbach. — Wreszinski, Aegyptische Inschriften aus dem k. k. Hofmuseum in Wien. — Endres, Honorius Augustodunensis — Beowulf, p. Holthausen, II. — Vorländer, Kant, Schiller, Gœthe. — Brunner, Studien u. Beiträge zu G. Kellers Lyrik. — Der römische Limes in Oesterreich, VII, Grabungen 1904. — Munoz, Il codice purpureo di Rossano e il frammento Sinopense. — Biese, Pädagogik und Poesie, vermischte Aufsätze.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : J. Stufler, Die Sündenvergebung bei Origenes. — E. Dorsch, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten christl. Kirche, VII. — H. Schroers, Leo X, die Mainzer Erzbischofswahl und der deutsche Ablass für St. Peter im I. 1514. — *Rezensionen*. — *Analekten*.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 23 Quarante-unième année. 10 juin 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 18 : Labanca, Die Zukunft des Papsttums. — Pahubke, Willibald Beyschlag. — Dennelt, At the back of the black man's mind or Notes on the Kingly office in West Africa. — Langdon, Lectures on Babylonia and Palestine. — Tenckhoff, Papst Alexander IV. — Schulte, Die polit. Tendenz der cronica principum Polonie. — A. Martin, Deutsches Badewesen in vergangenen Tagen. — Blok, Geschiedenis van het Nederlandsche volk, VII. — Braune, Serajevo 1878. — Scheftelovitz, Die Apokryphen des Rgveda. — Vossler, Die göttliche Komödie, I, 1 (cf. *Revue*, n° 22). — Letters of William Blake, p. Russell; Life of Blake by Gilchrist, p. Robertson; Blake, Dichtungen, trad. Knoblauch. — Kock, Svensk Ljudhistoria, I, 1. — Mielke, Schillers Demetrius. — Henriette Urendelssohn, Die Engel in der bildenden Kunst. — Weese, München, eine Anregung zum Sehen.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 24 Quarante-unième année. 17 juin 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The American historical Review, n° 3, april 1907 : The Meeting of the American Historical Association at Providence. — CHEYNEY, Some English Conditions surrounding the Settlement of Virginia. — VAN TYNE, Sovereignty in the American Revolution. — ISELY, The Sharps Rifle Episode in Kansas History. — WOODBURN, The Attitude of Thaddeus Stevens toward the Conduct of the Civil War. — Documents : The Catholic Mission in Maryland, 1941 ; Edmund Randolph on the British Treaty, 1795 ; Virgil Maxcy on Calhoun's Political Opinions and Prospects, 1823. — *Reviews of books* : JACKSON, Persia. — LANG, Homer and His Age. — DELBRÜCK, Geschichte der Kriegskunst, III. — BRÉHIER, L'Église et l'Orient au moyen âge. Les Croisades. — DAVENPORT, The Economic Development of a Norfolk Manor. — GERLAND, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, I. — TOUT, The History of England, 1216-1377. — DEJOB, La foi religieuse en Italie au XIVe siècle. — HILL, A History of Diplomacy, II, — VALOIS, Histoire de la Pragmatique sanction de Bourges. — ACTON, Lectures on Modern History. — LANCIANI, The Golden Days of the Renaissance in Rome. — LEA, A History of the Inquisition of Spain. III. — ACTON, The Cambridge Modern History, IV. — WEBB, English Local Government, I. — LAMPRECHT, Deutsche Geschichte, VIII, 3. — PIONNIER, Essai sur l'Histoire de la Révolution à Verdun. — REID, Life and Letters of the First Earl of Durham. — RICHARDS, Letters and Journals of Samuel Gridley Howe. — MAZZINI, Scritti Editi e Inediti. — LUZIO, I Martiri di Belfiore e il loro Processo and Profili Biografici e Bozzeti Storici. — DELBRÜCK, Erinnerungen, Aufsätze und Reden. — ELTON, Frederico York Powell. — HERSHEY, The International Law and Diplomacy of the Russo-Japanese War. — OLSON and BOURNE, The Northmen, Columbus and Cabot. — YOUNG, Christopher Columbus. — AVERY, A History of the United States, II. — FRANZ, Die Kolonisation des Mississipitales. — HULBERT, The Ohio River. — Kimball, Correspondenée of William Pitt. PAULLIN, The Navy of the American Revolution. — POSADA and IBANEZ, Biblioteca de Historia Nacional, III, IV. — HUNT, The First Forty Years of Washington Society. — Coleccion de Historiadores i de Documentos relatives à la Independencia de Chile, IX-XIV. — HILL, Lincoln the Lawyer. — GARRISSON, Westward Extension. — SMITH, Parties and Slavery. — CHADWICK, Causes of the Civil War. — MOCALEB, Memoirs of John H. Reagan. — RHODES, History of the United States, VI, VII. JOHNSON, Four Centuries of the Panama Canal.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 25 Quarante-unième année 24 juin 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mai 1907 : A. MARVAUD, La politique douanière de l'Espagne (1816-1906). — **, La vie polonaise à l'hôtel Lambert au temps du prince Adam Czartoryski. — R. FERRY, Les voies de pénétration et de communication en Afrique occidentale française (avec cartes), I. — P. HUMANN, Russes et anglais en Asie centrale. — M. CAUDEL, Les « Etudes politiques » de M. E. Boutmy. — LAVERGNE (de), Chronique budgétaire et législative (1906). — Analyses et comptes rendus. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques.

Literarisches Zentralblatt, n° 19 : KNOPF, Der Text des N. T. — MACH, Die Krisis im Christentum. — ZYLINSKI, Hist. de l'église protestante hongroise ; SCHNÖDL, Hist. de l'église évangélique de Presbourg (en hongrois). — SPETH, Die Spethen u. die Welfen. — BIPPEN, Gesch. der Stadt Bremen. — Deutsche Hofordnungen des XVI u. XVII Jahrh., p. KERN. II. — SCHMIDT-LÖTZEN, Dreissig Jahre am Hofe Friedrichs des Grossen. — WOLTMANN, Die Germanen in Frankreich. — Der Traktat des Laurentius de Somercote p. WRETSCHKO. — Verf. u. Verwaltungsorgan. der Städte. — Die Kultur der Gegenwart, die orient. Literatur. — MISTRAL, Mém. et récits. — WULFFEN, Kriminalpsychologie u. Psychopathologie in Schillers Räubern. — Der heilige Georg Reinbots von Durne, p. KRAUS. — ASBOTH, Sprachwissenschaft (en hongrois). — KELLER, Die Schwaben in der Gesch. des Volkshumors. — ANDERSON u. SPIERS, Die Architektur von Griechenland u. Rom.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention Nationale, publiés et annotés par J. Guillaume. Tome IV (26 mars-26 octobre 1795). In-8. . . . 15 francs.

Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires. Tome XIII, fasc. 3. In-8, fig. . . . . 5 francs.

Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires. Tome XIII, fasc. 4. In-8, fig. et 40 planches. . . . 5 fr. 75

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Époque celtique. Tome I (publié en 1875). In-folio, planches . . . 80 francs.

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Tome II, 1er fascicule (publié en 1878). In-folio, planches. . . . . 20 francs.

COLLECTION DE DOCUMENTS INÉDITS SUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Volumes en format in-8°, à 7 fr. 50.

Département du Loiret. Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans pour les États généraux de 1789, publiés par Camille Bloch. Tomes I et II.

Département de la Marne. Cahiers de doléances ..... publiés par G. Laurent. Tome I. Bailliage de Chalons-sur-Marne.

Département de la Manche. Cahiers de doléances du bailliage de Côtentin (Coutances et secondaires), publiés par E. Bridrey. Tome I.

Département de la Charente. Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angoulême et du siège royal de Cognac ... publiés par P. Boissonnade.

Les Comités des droits féodaux et de législation et l'abolition du régime seigneurial (1789-1793). Documents publiés par Ph. Sagnac et P. Caron.

Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce des Assemblées de la Révolution, publiés par F. Gerbaux et Ch. Schmidt. Tome I. Assemblée constituante.

Cahiers des bailliages de Metz et Nancy pour les États-généraux de 1789. I. Département de Meurthe-et-Moselle. I. Bailliage de Vic, publ. par Ch. Etienne.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 26 Quarante-unième année. 1er juillet 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 20 : Clemens Alex. II. — ZIEGLER, Der Kampf zwischen Judentum u. Christentum. — HÖLSCHER, Der Sadduzäismus. — E. LANGE, Sokrates. — HARDY, Studies in Roman history. — DAENELL, Die Blütezeit der deutschen Hanse. — SCHRECKENBACH, Der Zusammenbruch Preussens 1806. — NOTTBECK, Erlebn. u. Schilder. aus dem russ. jap. Krieg. — MACMILLAN, Some cuneiform tablets. — JESPERSEN, Growth and structure of the English language. — MARTIN u. LIENHART, Wörterbuch der elsäss. Mundarten. — EGGERT-WINDEGG, Mörikes Haushaltungsbuch 1843-1847. — NEWBERY, Scarabs.

— N° 21 : FUNK, Kirchengesch. Abh. und Untersuch. — HOROVITZ, Babel und Bibel. — VOGEL, Die Normannen und das fränkische Reich. — HEYCK, Deutsche Gesch. Lief 8-12. — LEMMI, Le origini del risorgimento italiano, 1789-1815. — STEINHUBER, Gesch. des Kollegium Germanicum Hungaricum in Rom. — Katalog des Hschr. der Bibliothek zu Dresden, III. — LIDEN, Armenische Studien. — GABRIELSSON, Ueber die Quellen des Clemens Alexandrinus; Ueber Favorinus. — BINNS, Walt Whitman. — ZELLWEKER, Prolog und Epilog im deutschen Drama. — MOELLER VON DEN BRUCK, Die Deutschen, I. Verirrte. II. Verschwärmte. III. Führende. — HAMPEL, Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn. — PÉRATÉ, Versailles.

— N° 22 : Hegemonius, Acta Archelai, p. BEESON. — J. v. WALTER, Die ersten Wanderprediger Frankreichs. — LIPPERT, Bibelstunden eines modernen Laien. — SCHWEIGER-LERCHENFELD, Kulturgesch. 2 vol. — Sarmiento de Gamboa, Gesch. des Inkareiches, p. PIETSCHMANN. — BECCARI, Barradas, tractatus tres hist. geogr. — GOTHEIN, Der Breisgau unter Maria Theresia u. Josef II. — FRIEDJUNG, Der Krimkrieg u. die oesterr. Politik. — Jatakam, Das Buch der Erzählungen aus früheren Existenzen Buddhas, aus dem Pali übersetzt von J. DUTOIT, I. — D'OVIDIO, Nuovi studii Danteschi. — O. HARNACK, Der deutsche Klassizismus im Zeitalter Gœthes. — HAMANN, Die literarischen Vorlagen der Kinder = und Hausmärchen u. ihre Bearb. durch die Brüder Grimm. — HÜFFER, Heinrich Heine, p. ELSTER; Helene HERRMANN, Studien zu Heines Romanzero. — Charlotte BROICHER, John Ruskin und sein Werk.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention Nationale, publiés et annotés par J. Guillaume. Tome IV (26 mars-26 octobre 1795). In-8. . . . 15 francs.

Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires. Tome XIII, fasc. 3. In-8, fig. . . . . 5 francs.

Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires. Tome XIII, fasc. 4. In-8, fig. et 40 planches. . . . 5 fr. 75

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Époque celtique. Tome I (publié en 1875). In-folio, planches . . . 80 francs.

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Tome II, 1er fascicule (publié en 1878). In-folio, planches. . . . . 20 francs.

COLLECTION DE DOCUMENTS INÉDITS SUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Volumes en format in-8°, à 7 fr. 50.

Département du Loiret. Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans pour les États généraux de 1789, publiés par Camille Bloch. Tomes I et II.

Département de la Marne. Cahiers de doléances ..... publiés par G. Laurent. Tome I. Bailliage de Chalons-sur-Marne.

Département de la Manche. Cahiers de doléances du bailliage de Cotentin (Coutances et secondaires), publiés par E. Bridrey. Tome I.

Département de la Charente. Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angoulême et du siège royal de Cognac ... publiés par P. Boissonnade.

Les Comités des droits féodaux et de législation et l'abolition du régime seigneurial (1789-1793). Documents publiés par Ph. Sagnac et P. Caron.

Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce des Assemblées de la Révolution, publiés par F. Gerbaux et Ch. Schmidt. Tome I. Assemblée constituante.

Cahiers des bailliages de Metz et Nancy pour les États-généraux de 1789. I. Département de Meurthe-et-Moselle. I. Bailliage de Vic, publ. par Ch. Etienne.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LXIV

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LXIV



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1907

ANNÉE 1907

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 Juillet. — 1907

Emm. Barradas, S. J., **Tractatus tres historico-geographici**, Rome, 1906 C. De Luigi; grand in-8°, pp. xxxii-403.

Emm. d'Almeida S. J., **Historia Aethiopiae**, lib. I-IV. Rome, 1907; C. De Luigi; grand in-8°, pp. lxiv-525.

Ces deux ouvrages forment les tomes IV et V des *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales*, dont le P. Beccari poursuit la publication avec une activité qui ne se ralentit point.

Le P. Barradas, après avoir passé plusieurs années aux Indes, arriva en Ethiopie en 1624, à l'âge de 52 ans. Il demeura en ce pays pendant sept années dont cinq passées dans le Tigrê, qu'il parcourut en tous sens. Il le quitta en 1633, après l'avènement du roi Fasilidas, qui exila tous les missionnaires latins de son royaume. Pendant son retour aux Indes il fut pris par les Turcs et retenu en captivité durant six mois, à Aden, où il composa son ouvrage, dont il envoyait un exemplaire à un de ses amis dès 1635. Il mourut au Malabar en 1646. L'unique ms. connu de ses traités paraît être son autographe. Le premier traité, politico-religieux, s'étend sur les difficultés suscitées aux missionnaires pendant les dernières années du règne de Seltan Sagad ; on y trouve bien des détails historiques, mais en somme peu de chose à ajouter aux données des autres historiens. De tout autre importance est le second traité, véritable étude géographique et ethnographique sur le Tigrê ; le pays, son climat, ses ressources, ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes sont minutieusement décrits avec un réel talent d'observateur et avec une précision semarquable. On s'imaginerait lire le rapport d'un explorateur chargé d'une mission scientifique en cette contrée. C'est un document de premier ordre dans le domaine de la géographie histo-

rique. Il occupe à lui seul la moitié du volume. Le troisième traité donne la description d'Aden, expose l'avantage qu'il y aurait pour les Portugais à s'emparer de cette place gardée par 600 hommes inexpérimentés.

Le P. Emmanuel d'Almeida arriva en Éthiopie en même temps que le P. Barradas, et devint au bout d'un an supérieur de la Mission portugaise. De retour aux Indes en 1634, il y mourut en 1646. Il venait à peine d'achever son volumineux ouvrage commencé pendant son séjour en Éthiopie. L'autographe est perdu; mais l'unique ms. connu (aujourd'hui au British Museum) a été revisé et annoté par l'auteur lui-même. Cet ouvrage est divisé en dix livres, dont les 4 premiers seuls occupent le présent volume et conduisent le récit jusqu'à l'arrivée de Paez en Éthiopie (1603). C'est une véritable histoire d'Éthiopie, qui débute par une étude géographique beaucoup plus exacte qu'on ne saurait croire, comme on peut s'en rendre compte au premier coup-d'œil jeté sur la carte dessinée par l'auteur et reproduite en fac-similé. Dans son histoire proprement dite, qui commence au IIe livre, d'Almeida a inséré de nombreux documents traduits des ouvrages éthiopiens qu'il avait entre les mains. Il fait preuve de jugement critique et d'une grande sagacité. Assurément on trouvera quelque disproportion entre les différents chapitres : les uns développés, les autres trop brefs; il faut aussi savoir faire la part de ce que l'auteur rapporte par ouï-dire et de ce qu'il raconte comme témoin oculaire, et distinguer entre les faits qu'il narre et les conclusions qu'il en tire. Parmi les chapitres les plus intéressants, on peut citer ceux qui sont consacrés au peuple des Galla [1] et à l'expédition de Christophe de Gama [2]. Ses judicieuses observations sur l'attitude du gouvernement portugais vis-à-vis de la mission d'Éthiopie, et sa sévère critique de l'administration des jésuites de Diu, sont probablement les causes qui ont empêché son livre d'être imprimé.

Dans son introduction le P. Beccari a saisi l'occasion de parler du fameux Bermudez qui, croyait-on, avait été institué patriarche d'Éthiopie par le pape Paul III en 1538. Les missionnaires jésuites, et d'Almeida en particulier, ne doutent point de la réalité de cette institution, bien qu'ils soient peu favorables à la personne de Bermudez. Des documents tout nouvellement découverts par l'éditeur lui permettent d'établir que cet homme fut un audacieux imposteur.

---

1. Comparer et compléter les données de l'auteur avec l'*Histoire des Galla* écrite en Éthiopie, publiée, traduite et annotée par I. Guidi à la suite de la chronique de Malak Sagad dans le *Corp. Script. Christ. Orient.*, série II, t. III des *Scriptores Aethiopici* (Paris, 1907).

2. Comp. la Relation de Bermudez. Une traduction française a été insérée par La Croze dans son *Histoire du christianisme en Éthiopie* (La Haye, 1739; pp. 89-268), ouvrage d'ailleurs incomplet et fort peu impartial.

Sur la manière dont la publication se poursuit, je n'ai rien à retrancher des éloges donnés à l'éditeur à l'apparition de son premier volume. Ils ont été d'ailleurs unanimement ratifiés par la critique en tous pays.

J.-B. CHABOT.

Arthur ENGEL et Pierre PARIS. **Une forteresse ibérique à Osuna** (Extrait des *Nouvelles Archives des missions scientifiques*, XIII). Paris, Imprimerie Nationale, 1906, in-8°, 134 p.

L'important mémoire de MM. Engel et Pâris contient le compte rendu de fouilles exécutées en Espagne pendant l'été de 1903, sur l'emplacement de la ville ibérique d'*Urso* ou *Ursao*, devenue au temps de César la *Colonia Julia Genetiva*. Jusqu'à ces dernières années les trouvailles archéologiques faites par hasard à Osuna intéressaient uniquement la cité romaine; la principale est celle des célèbres tables de bronze qui portent le texte mutilé de la constitution municipale donnée par César à sa colonie. En 1902, des fragments de sculptures indigènes furent découverts dans un verger d'oliviers; MM. Engel et Pâris eurent connaissance de cette rencontre et quelques mois plus tard ils explorèrent méthodiquement tout le terrain environnant. Sur le plateau rocheux où s'élevait jadis Urso ils ont dégagé le soubassement, seul conservé, d'une solide muraille flanquée de bastions arrondis en saillie, qui appartenait soit à une enceinte continue, soit à un fort isolé. Ce soubassement d'aspect assez grossier et construit à la hâte, se composait d'un premier remblai en terre, revêtu d'un parement de pierres posées à plat, et d'un second remblai, plus épais, formé de pierres et de mortier, contrebutant le précédent en arrière. De boulets de pierre et de balles de fronde, des amas de cendre et des débris carbonisés attestent qu'un violent combat s'est livré au pied de la fortification. Le nom de Cneius Pompée est écrit sur plusieurs balles de fronde : Césariens et Pompéiens en vinrent aux mains devant Urso pendant la campagne qui se termina, non loin de là, par la bataille décisive de Munda.

La majeure partie du mémoire est consacrée à la description minutieuse des objets recueillis au cours des fouilles et reproduits pour la plupart en quarante planches hors texte; les plus importants ont été acquis par le musée du Louvre. MM. Engel et Pâris étudient successivement : 1° les pierres architecturales, plus ou moins ornées, qui proviennent d'édifices antérieurs et qui ont été utilisées dans la forteresse comme matériaux de rencontre; 2° les sculptures, restes mutilés de plusieurs grandes frises; 3° les armes indigènes ou romaines; 4° deux sépultures phéniciennes creusées en plein roc, au-dessous des murs de défense et renfermant notamment un peigne d'ivoire gravé;

5° quelques vases et poteries; 6° quelques monnaies. Les fragments d'architecture et de sculpture présentent un intérêt considérable; ils mettent sous nos yeux une série très riche de documents archéologiques datant à coup sûr de l'époque de l'indépendance, avant toute pénétration romaine. Citons, parmi les pièces les plus curieuses et qui méritent surtout d'attirer l'attention : un taureau couché, sculpture décorative, et un taureau debout, sculpture votive (planche VIII), deux suites de guerriers en armes, restes de frises, différant l'une de l'autre par le costume, l'armement et le type ethnique (pl. X-XV), un cavalier au galop, acrotère monumental (pl. XVI), un *cornicen*, bas-relief (pl. XVII), deux pierres d'angle d'une frise avec un prêtre, une joueuse de flûte et deux femmes (pl. XVIII-XIX), plusieurs têtes d'homme couronné (pl. XXI-XXII). Ce sont les monuments d'un art proprement ibérique, où l'on sent l'influence incontestable de l'Orient et de la civilisation dite mycénienne; ils apportent de nouveaux arguments à l'appui de la thèse soutenue par M. Pâris dans son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive;* les auteurs les ont présentés avec tout le soin possible et commentés avec autant de goût que d'érudition [1].

Maurice Besnier.

Runerne paa en Sœlvring fra Senjen udg. af *Sophus Bugge* og *Magnus Olsen* med antikvariske Meddelelser om Fundet af O. Nicolaissen. In-folio de 20 p. Kristiania, 1906.

Ce fascicule, le deuxième d'un choix des Norges Indskrifter med de yngre Runer » dont le premier, les « Hœnen-Runerne fra Ringerike », parut en 1902, est consacré à l'examen d'une inscription runique relevée sur un collier en argent. M. O. Nicolaissen fait d'abord l'historique de la découverte en 1905, dans l'île de Senjen, d'un véritable petit trésor enfoui dans la terre soit par quelques voleurs, soit par un habitant qui avait voulu le mettre en sûreté à l'approche d'une bande de pillards. Il y avait là deux colliers, un pendantif avec sa chaine et un crucifix fixé à une chaine. Tous ces objets sont actuellement au Musée de Fromsœ. Sur l'un des colliers, à l'intérieur, des runes sont gravées, dont M. Olsen nous donne la description et la transcription trait pour trait et qu'il interprête ensuite avec M. Sophus Bugge. Le sens en serait : « Nous sommes partis en expédition pour aller rendre visite aux guerriers frisons et nous avons changé d'armures avec eux ». Ces runes, à en juger par leur forme et la façon dont elles ont été gravées, dateraient de la 1re moitié du xie siècle.

Léon Pineau.

---

1. P. 86, en note : le mémoire de M. Kerviler sur les projectiles cylindro-coniques a paru dans la *Revue archéologique* de 1883 (et non 1863), II, p. 281.

J. J. Salverda de Grave, **De Franse Woorden in het Nederlands** (Mémoires de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, section littéraire, nouvelle série, t. VII). Amsterdam, J. Müller, décembre 1906; in-4° de 394 pages.

M. de Grave, qui avait déjà écrit sur les mots français passés en néerlandais plusieurs articles forts instructifs, reprend aujourd'hui ce sujet dans son ensemble et lui consacre un travail vraiment magistral, auquel on ne voit pas bien ce qui pourrait être ajouté. Je n'ai certes pas la compétence nécessaire pour le critiquer, mais je crois utile de le signaleret d'en fournir un bref résumé à ceux qu'intéresse l'histoire de notre langue à l'étranger.

Le chapitre I (p. 5-19) énumère les textes utilisés et les dictionnaires dépouillés. Le chapitre II (p. 20-126) donne la liste aussi complète que possible des mots empruntés. Ils sont groupés suivant les idées qu'ils expriment (art, science, vie publique, vie privée, etc.) et chacun d'eux est suivi d'un chiffre indiquant l'époque approximative où il a été emprunté. Viennent ensuite des considérations sur les causes qui ont provoqué l'emprunt et les conditions où il s'est produit; on trouvera au reste un résumé de ces pages fort intéressantes dans l'article que l'auteur a donné aux *Mélanges Chabaneau* (p. 145-53), dont la publication est toute prochaine. Dans le chapitre III (p. 127-302), M. de G. recherche si l'altération éprouvée par le mot français s'est produite en néerlandais ou si elle n'existait pas déjà dans le dialecte auquel ce mot a pu être emprunté. Ce chapitre est un remaniement d'un article publié dans la *Romania* (XXX, p. 65-112), mais il est fort amplifié : le traitement des voyelles atones notamment est étudié ici avec beaucoup plus de détails. L'auteur s'en tient, comme conclusion, à l'opinion précédemment exprimée par lui que c'est surtout par le Hainaut que notre langue, à l'époque ancienne, a pénétré en Hollande, ce qui s'explique aisément par le fait que les comtes de Hainaut furent, aux XIVe et XVe siècles, souverains du pays. Les chapitres IV et V sont nécessairement beaucoup plus brefs. Le premier (p. 303-22) est consacré à la morphologie, c'est-à-dire à la composition et à la dérivation (substitution de suffixes, conservation ou altération du radical) et au traitement de la déclinaison (emprunts de nominatifs ou accusatifs et de formes plurielles); le second (p. 323-6) aux quelques faits de syntaxe qui peuvent être observés. Le chapitre VI (p. 327-32) étudie les changements de signification. Le chapitre VII (p. 333-42) énumère les mots néerlandais formés d'éléments français. Vient enfin une longue liste (p. 343-83) des mots dont l'origine peut prêter à la discussion.

Ce rapide résumé suffit à montrer l'intérêt de l'ouvrage : il permet d'abord de mesurer la profondeur d'une influence qui n'a pas cessé de s'exercer depuis le XIIIe siècle et s'est traduite, non seulement par l'emprunt de mots concrets pénétrant, avec les objets importés, mais

aussi par celui de nombreux mots abstraits et de verbes ; il apporte également une sérieuse contribution à l'étude historique de notre langue elle-même, car la forme prise par le mot en néerlandais permet souvent d'en déterminer la prononciation exacte au moment de l'emprunt.

Telles sont, ce me semble, les idées générales qui se dégagent de la lecture du volume. Tout au plus peut on regretter que M. de G. lui-même ne les ait pas condensées en quelques pages de conclusion, où il eût pu montrer, par exemple, à quelles époques et pour quelles causes l'influence française s'est exercée avec le plus de force, de quelle façon, suivant la nature de cette influence, la langue des Pays-Bas en a été affectée, quelles lumières enfin on peut tirer de cette étude pour l'histoire de la nôtre.

Nous venons de recevoir du même auteur le discours qu'il a prononcé le 1er mai dernier en prenant possession de la chaire de français de l'Université de Groningue (*Quelques observations sur l'évolution de la philologie romane depuis 1884*. Leide, 1907, in-8° de 40 pages). Ce discours, écrit d'une plume alerte et élégante, montre que M. de G. n'est pas moins bien préparé à traiter les questions d'histoire littéraire que celles de linguistique et prouve que le très regretté Van Hamel, qui avait tant fait pour l'enseignement de notre langue dans son pays, aura dans son ancien élève un successeur vraiment digne de lui.

A. Jeanroy.

The Legend of Sir Perceval. Studies upon its Origin. Development and Position in the Arthurian Cycle, by Jessie L. Weston. Vol. I. *Chrétien de Troyes and Wauchier de Denain.* London, David Nutt, 1906; in-8° de xxvi-344 pages (Grimm Library, t. XVII).

Cet essai critique sur le *Perceval*, sa composition et ses sources mérite assurément toute notre reconnaissance. C'est, en effet, la première tentative sérieuse faite pour ouvrir quelques percées dans cette épaisse et mystérieuse forêt. Peut être Miss Weston eût-elle agi prudemment en se contentant de planter les premiers jalons. Elle a voulu faire plus, et nous présente une théorie d'ensemble sur l'évolution de la légende et la formation du poème ; elle reconnaît au reste elle-même que cette théorie a un caractère provisoire. J'eusse préféré, je l'avoue, moins d'hypothèses et plus d'analyses développées, surtout plus de renseignements précis sur les manuscrits, leurs divergences et leurs rapports. L'exposition n'est pas non plus absolument satisfaisante : on a quelques peine à se débrouiller dans les détails d'un système qui n'est nulle part exposé d'une façon synthétique, car le résumé des pages 319-25 est vraiment trop sommaire. Il faudrait

pour justifier ces critiques des développements dans lesquels je ne puis entrer ici : je les réserve pour un compte-rendu que je compte publier prochainement dans la *Revue des langues romanes*.

A. JEANROY.

Schwäbisches Wörterbuch.... von H. FISCHER. XVI. Tübingen, Laupp, 1906. In-4°, pp. 802-959. — Prix de souscription du fascicule : 3 mk.

Synkretismus, ein beitrag zur germanischen Kasuslehre, von B. DELBRÜCK. Strassburg, K. Trübner, 1907. 1 vol. in-8°, VII-276 pp.

Ces deux ouvrages étaient dignes d'être recensés par M. Victor Henry, à qui l'éditeur les envoyait le jour même où il était prématurément enlevé à la science. Pour juger le premier, il est rare de posséder la compétence toute spéciale que lui donnait la connaissance approfondie du dialecte alaman de Colmar ; aussi dois-je renvoyer surtout aux nombreuses recensions, souvent élogieuses, qu'il a données des fascicules précédents du Dictionnaire Souabe de M. H. Fischer [1]. Les mêmes qualités scientifiques se retrouvent naturellement dans ce 16e fascicule, qui va de *ergrüssen* à *fasan*. J'y relève, entre autres formes intéressantes : *erstecken*, causatif de *ersticken* (faire étouffer, étrangler). — *ervollen*, *ervöllen* (erfüllen). — *fäch* (= Fang), se rapportant à *fahen* ; *fächgeld* (prix de la capture d'un prisonnier). — *fän(d)rich* (fähnrich), avec le développement phonétique du d. — *fährlich*, avec le double sens de « gefährlich » et de « relatif au passage d'un pont » (fahren) : « ein fährlich Gült » (péage). — A mentionner aussi les nombreux proverbes, en particulier dans les articles *Ernst*, *ertrinken*, *Esel*, *essen* (vb. et sb.), *Eule*, *ewig*, *fallen*, *Farbe*.

Dans le second ouvrage, M. Delbrück reprend une question qu'il avait abordée précédemment, celle du *Syncrétisme des cas obliques en germanique*, et il la reprend d'une façon non seulement plus approfondie, mais tout à fait nouvelle et originale. Son étude s'oppose à ce qu'il avait déjà écrit sur ce sujet, et à l'ouvrage de H. Winkler [2], auquel son introduction rend du reste hommage. Tandis que Winkler consacrait la plus grande partie de son travail au datif gotique, M. D. ne croit pas devoir accorder une place privilégiée à une langue de traduction ayant perdu le cas le plus important pour l'étude du syncrétisme, à savoir l'instrumental : il s'adresse au contraire surtout au germanique occidental, qui en présente des restes considérables, et encore vivants dans les textes que nous possédons. En outre, il tient soigneusement compte, non seulement de la signification attachée à chaque cas, mais aussi des nuances de sens des mots

1. Voir les deux premiers articles (*Revue critique*, LII, 154 ; LIII, 253, et les nombreuses mentions dans le *Bulletin* (R. C., LIV, 199 ; LV, 156 ; LVI, 138 ; LVII, 219, LVIII, 63, 383 ; LIX, 238 ; LXII, 138 ; LXIII, 177.)

2. H. Winkler, *Germanische Kasussyntax* (Berlin, 1896).

qui le régissent, comme ayant dû jouer un rôle dans les substitutions de cas et fusions d'emploi. Aussi, plus de la moitié de l'ouvrage (p. 5-151) est-elle consacrée à un relevé méthodique des matériaux, comprenant la liste des verbes, des adjectifs et des prépositions qui remontent du germanique primitif, avec l'analyse minutieuse du sens et des cas régis dans les textes des divers dialectes. C'est là, malgré le regret exprimé par l'auteur de n'avoir pas pu être complet à cause de l'absence de relevés et d'index particuliers sur bien des points, une base très sérieuse pour les considérations qui suivent, dans les chapitres IV, V, VI et VII, sur les origines prégermaniques, les formes et emplois conservés dans le germanique, et le sort ultérieur dans les dialectes, de l'instrumental, du locatif, du datif et du génitif.

Dans ces quatre chapitres, de valeur évidemment plus subjective, comme l'auteur est le premier à le déclarer, mais de raisonnement très rigoureux et d'une grande pénétration, l'auteur aboutit aux conclusions suivantes : le Germanique possédait, au singulier, un cas en *u* (instr.) et un cas en *i* (loc.) : les deux formes ont pu, dans certaines phrases, s'employer indifféremment, par ex. : « voyager *dans* un vaisseau » (Ags. skipi), ou « voyager *au moyen* d'un vaisseau » (Ags. skipu); ensuite elles se sont employées indifféremment dans tous les sens, et finalement il s'est fait un choix en faveur de la forme *-i*, devenant plus tard *-e* (avec les attributions du locatif et de l'instrumental), forme qui s'est à son tour trouvée semblable à celle du datif (primitivement *-æ*, devenu *-e*) : il y a eu alors coexistence de deux formes extérieurement semblables, mais néanmoins senties comme distinctes de sens par ceux qui les employaient ; et précisément parce qu'ils sentaient cette distinction de sens et d'emploi, ils ont peu à peu fait précéder de prépositions, destinées à en compléter le sens, la forme à sens instrumental ; la forme à sens datif restant au contraire libre. Cette différence entre le datif instrumental et le datif propre est, dit M. D., encore sentie de nos jours en allemand. Quant à l'ablatif, cas pour ainsi dire perdu en germanique quant à la forme, M. D. pense qu'il n'a pas dû y avoir (comme il l'avait cru précédemment) répartition de ses emplois entre le génitif et l'instrumental, mais fusion avec le datif (en particulier : 1° après un comparatif ; 2° après les prépositions séparatives ; 3° après les verbes composés avec ces prépositions). Cette fusion de l'ablatif avec le datif n'est pas d'origine phonétique ; elle doit donc être d'origine syntactique : M. D. l'attribue à l'emploi simultané du verbe suivi d'une préposition gouvernant l'ablatif et du même verbe *composé* avec la même préposition, gouvernant le datif (ex. : *af- * nimithi * immai = * af * immot * nimithi). L'ablatif propre n'est resté que figé dans des expressions adverbiales.

Par un scrupule scientifique dont on ne saurait qu'approuver la prudence et la modestie, M. D. nous met en garde contre le caractère

subjectif de son interprétation des faits, et considère le présent ouvrage comme formant, avec son étude sur l'optatif allemand, un travail préparatoire à une syntaxe comparée des dialectes germaniques. Malgré cet avertissement, nous sommes heureux, en attendant la réalisation de sa promesse, qu'il veuille bien nous offrir des travaux partiels à la fois aussi solides de base, aussi riches de vues pénétrantes et d'hypothèses fécondes.

P. DOIN.

Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond, publiés d'après le ms. original par M. Ch. NICOULLAUD. 1er vol., 1781-1814. Plon, 1907. In-8°, 505 p. 7 fr. 50.

Dans ce premier volume la célèbre comtesse retrace ses souvenirs de cour et nous présente le roi grossièrement libre, Madame remarquablement laide, la comtesse d'Artois plus laide et plus sotte encore. Elle voit sans trop s'apitoyer les misères de la vie d'émigration auxquelles elle sait échapper en épousant un nabab. Elle revient à Paris où l'empereur, bien qu'il ait parfois l'air d'un roi de carreau, lui impose. Elle accueille avec joie la première Restauration. Le volume foisonne d'anecdotes et de portraits : à citer notamment, Mme Récamier, Mme Galitzin, Mme de Staël, Châteaubriand, sans oublier M. de Boigne qui « avait le besoin de déplaire » et « le caractère le plus complètement désobligeant ». Quelques passages ne semblent pas suffisamment exacts. Notons d'abord que Boigne était, selon Thiébault, un homme excellent, loin d'être sans mérite « et à tous égards digne d'un sort moins triste ». P. 85, le père de Mme de Boigne donna sa démission en 1788 pour suivre, comme on disait, la carrière politique, et il fut, ainsi que son frère, nommé maréchal de camp le 1er mars 1791. P. 86, l'aventure sur Napoléon et son père est invraisemblable : entré à Brienne en 1779, Bonaparte ne quitta l'École que le 30 octobre 1784, après avoir vu son père pour la dernière fois au parloir le 21 juin précédent (et on sait que Charles devait mourir le 24 février 1785 à Montpellier). P. 327, lire Glandevès et non *Glandevèse*; p. 345, « sfogarsi » et non *sfoggursi*; p. 422, Rouzet et non *Rozet*; p. 447, Casabianca et non *Casabianchi*.

A. C.

E. HOCQUART DE TURTOT. — **Le Tiers État et les privilèges.** Paris, Perrin, 1907, 286 pages in-8°.

Dans ce livre de vulgarisation, fait en grande partie de citations d'auteurs de première ou de seconde main [1], M. Hocquart de Turtot

1. Alfred Rambaud (*Histoire de la Civilisation*), Thirion (*Vie des financiers*), Marion (*Machault*), Baudrillart (*Histoire du luxe*), sont les principaux. Les citations qui remplissent des pages entières sont dépourvues de références exactes. M. H. ne connaît pas le volume de M. Sée sur les classes rurales.

s'est proposé de démontrer : 1° que le Tiers-État était distinct du peuple avant 1789 et qu'il jouissait de privilèges aussi importants dans leur genre que la noblesse et le clergé ; 2° que si la royauté n'a pas opéré les réformes qui l'auraient sauvée, la faute en est au Tiers-État représenté par le Parlement de Paris. Cette thèse, qui n'est pas nouvelle, renferme assurément beaucoup de vrai. Elle serait plus solide encore, si elle n'était gâtée sous la plume de l'auteur, par le parti-pris constant de faire l'apologie de la noblesse. Bien des jugements de détail seraient à relever si ce livre se donnait pour un livre de science.

A. Mz.

P. Simon, **L'élaboration de la Charte constitutionnelle de 1814** (publication de la Société d'histoire moderne). Paris, Cornély, 1906, in-8°, 184 p.

Le travail de M. S. comprend deux parties. La première est un récit des discussions et délibérations d'où est sorti le texte de la Charte. Ce récit, limité aux dates du 1er avril au 4 juin 1814, est fait surtout d'après Vitrolles et Beugnot. M. S. écarte d'un mot, sans raisons très fortes, le témoignage de Pasquier. Il n'a pas trouvé, nous dit-il, les éléments propres à contrôler les deux textes, assez suspects, dont il se sert. Peut-être y avait-il plus à faire qu'il n'a fait. A-t-il essayé, par exemple, de retrouver les papiers des secrétaires du gouvernement provisoire, notamment Dupont (de Nemours)? En tout cas, il paraît certain que le rôle de Talleyrand n'a pas été aussi effacé que Vitrolles, Ferrand et Beugnot le disent. Il est établi, par exemple, par le témoignage du baron Sers, secrétaire de Dalberg, qu'en adressant à Vitrolles la constitution du sénat, Talleyrand invitait le comte d'Artois à venir immédiatement à Paris, et à y entrer en habit de garde national. Ailleurs (p. 66-67) c'est au contraire l'affirmation de Talleyrand (ou plutôt des *Mémoires de Talleyrand*) que M. S. accepte bien trop facilement.

La seconde partie du travail, qualifiée d'appendice, est en réalité la plus importante et la plus neuve. C'est une édition critique très soignée du texte définitif de la Charte, avec indication des sources et des variantes. M. S. en a trouvé les éléments principaux dans les documents versés récemment aux archives nationales par le ministère de la justice et par les exécuteurs testamentaires de Beugnot. On y voit que le texte final a été précédé de six ébauches au moins, outre un projet primitif établi par l'abbé de Montesquiou. Le préambule est un remaniement par Beugnot (qui y ajoute la fameuse phrase sur les « concession et octroi ») du texte antérieur de Fontanes, plus vague et moins catégorique dans l'affirmation du principe monarchique. Ce préambule est à négliger pour l'histoire des idées personnelles du Roi, qui n'y a pas collaboré ; mais le texte de Montesquiou, avec les corrections de la main de Louis XVIII, est très important. M. S. a le

tort de n'en donner qu'un résumé avec deux citations. On y voit que le Roi désirait se réserver le droit de choisir lui-même les députés sur une liste établie par les collèges électoraux. Comment en vint-on à accepter le système de l'élection directe ? M. S. ne semble pas l'avoir cherché.

Ce travail pèche donc un peu par insuffisance de mise au point et de pénétration dans la critique. C'est faute d'une expérience que l'auteur n'a pas encore eu le temps d'acquérir. Mais il faut louer ses recherches étendues, son exacte méthode de reproduction et de comparaison des textes, sa bibliographie excellente et son index très complet, son style simple et clair. Cette première étude pourra très bien servir de point de départ à un travail plus complet et plus approfondi sur la Charte de 1814.

A. Guyot.

James Guillaume. **L'Internationale. Documents et Souvenirs**, tome second avec un portrait de Michel Bakounine. Paris, Cornély, 1907, xi et 356 pages, gr. in-8°.

Ce second volume, bourré de documents, souvent inédits, de portraits et d'idées, de souvenirs, de récits et de descriptions, est encore plus intéressant et plus neuf, si c'est possible, que le précédent. Il s'ouvre avec la scission qui se produit dans la Fédération romande à la veille de la guerre franco-allemande (Congrès de La Chaux de Fonds, 4-6 avril 1870) et il se termine au Congrès de La Haye qui élargit cette scission locale à l'Internationale toute entière (septembre 1872).

Au début, les divisions de l'Internationale sont causées par la rivalité des deux hommes qui s'en disputent la direction, l'Allemand Marx, le Russe Bakounine. Bientôt elles se compliquent d'une opposition de principes et de tactique. Ceux-là préconisent de préférence l'action politique. Ceux-ci au contraire prêchent l'abstention électorale et l'emploi de la méthode révolutionnaire. Mais, à regarder les choses de près, c'est surtout le facteur national qui a désagrégé l'Internationale. Si la guerre franco-allemande n'avait pas éclaté, il y aurait eu sans doute des divisions, mais peut-être pas de scission complète. C'est la guerre franco-allemande qui a donné corps aux défiances et provoqué la formation des deux groupements qui entreront en lutte ouverte : du côté de Bakounine et de la Fédération jurassienne, tous les amis de la France, tous ceux qui se rattachent à la tradition révolutionnaire de 93, tous ceux qui ont admiré la Commune et pleuré son échec, en général des Slaves et des Latins ; — de l'autre côté, autour de Marx et du conseil de Londres, ceux que n'ont pas ému outre mesure les victoires de la Prusse, ceux qui n'ont

applaudi à la Commune que du bout des lèvres et par bienséance, ceux qui sont restés au fond malgré tout, malgré leur internationalisme de surface, germains de sang, de tradition, d'éducation ou de goût.

Signaler ce conflit permanent et voilé entre la lettre des programmes et la réalité des tempéraments, c'est dire tout l'intérêt de ce livre qui n'est pas seulement un document de premier ordre à consulter pour l'histoire, mais un témoignage humain de très haute signification.

Albert Mathiez.

G. E. Woodberry. **Ralph Waldo Emerson** (English men of letters) Macmillan, New-York, 1907, 205 pp.

M. Woodberry est littérateur et poète : il a publié, sous le titre de *Heart of Man*, un volume d'essais à tendances idéalistes et un recueil de vers, *Wild Eden*; il a professé aussi, ayant occupé quelque temps à l'Université Columbia la chaire de littérature comparée. Peu d'hommes en Amérique semblaient mieux qualifiés que ce fils spirituel du transcendentalisme pour écrire la biographie d'un des chefs du mouvement. Le travail n'exigeait pas beaucoup de recherches : quoique assez longue (1803-1882), la vie d'Emerson se déroula sans grandes péripéties, il ne joua aucun rôle politique et sa production fût en somme limitée. L'effort d'un biographe devait donc tendre à faire revivre cette belle figure de penseur et à exposer avec clarté sa doctrine. M. W. s'est excellemment acquitté de sa tâche. Quand on étudie Emerson, on est arrêté par l'espèce de cassure qui s'est produite à un certain moment dans sa vie. Fils de ministre puritain, nourri de théologie dogmatique, ministre lui-même, il perd la foi apparemment tout d'un coup, le dit publiquement (9 sept. 1832), renonce à son ministère pour suivre désormais une route différente. C'est la crise que quelques années plus tard Renan devait traverser à Saint-Sulpice. Dans le cas d'Emerson, le mot de crise est bien gros pour désigner un événement pourtant capital. On ne voit pas qu'il ait été troublé à constater qu'il cessait d'être en communion d'idées avec son passé, sa famille, ses amis, ses fidèles. Le terme de cassure employé plus haut est inexact aussi par la violence et la brutalité qu'il implique. Un jour, à une époque qu'il n'aurait pu préciser, sa foi est partie à la dérive sans effort, portée par un courant très lent et très paresseux d'incrédulité. Aussi, au lendemain de la séparation, Emerson ne dénonçait pas l'erreur de ses anciens amis, il restait homme d'église, continuant de prêcher et de convertir. De l'enseignement du Christ il retenait le sermon sur la montagne tout en abandonnant les affirmations dogmatiques dont le sermon est le fruit. M. W. a analysé avec la pénétration d'un William James les étapes successives par où passa la pensée d'Emerson. A la vérité Emerson sort de là un peu diminué : le héros eût été plus sympathique s'il avait souffert davantage.

Pour avoir quitté sa chaire, Emerson n'en demeura pas moins pasteur des âmes. Les disciples se groupèrent autour de lui, il devint prophète. Personne d'ailleurs n'était moins philosophe que lui. D'avance il déclinait la discussion, réclamant le privilège de découvrir la vérité par intuition. Ses ancêtres lui avaient légué leur profond sentiment religieux. Sa parole était émouvante et pleine d'onction. Ce fut un Carlyle plus souple et plus insinuant, moins agressif et moins paradoxal. M. W. le compare aux philosophes ou plutôt aux sages d'Ionie : il leur ressembla en ce sens qu'il fut surtout un guide spirituel.

On voit l'intérêt que présente le dernier ouvrage de M. Woodberry. Son esprit subtil s'est amusé à l'examen des problèmes les plus difficiles et son sens littéraire l'a préservé de l'écueil qu'offre ce genre de spéculations dans un livre destiné au grand public, l'auteur sait s'arrêter à temps, le lecteur n'est rebuté ni par les obscurités ni par les longueurs.

Ch Bastide.

Schubert et le Lied, par Mme Maurice Gallet, libr. Perrin, 1907, un vol. in-16, 300 pages.

En dehors d'articles de revues, des histoires générales de la musique et du consciencieux catalogue de M. H. de Curzon, la bibliographie de Schubert, si abondante en Allemagne, ne comprenait encore en France, sauf erreur, que le livre de M. Barbedette paru en 1866, au beau temps d'Offenbach et d'Hervé, et celui de Mme Andley qui vit le jour en juillet 1870 : c'était vraiment mal tomber pour un ouvrage qui voulait intéresser les Français à un artiste allemand ! Un troisième nous arrive sous de meilleurs auspices. Il est l'œuvre d'une femme comme le précédent qu'il ne remplace pas tout à fait quant à la biographie, mais qu'il dépasse quant à l'intérêt purement musical. Un quatrième est annoncé, nous le devrons à M. Schweitzer, et il n'est pas impossible qu'il fasse oublier les autres, pour peu qu'il vaille la pénétrante étude de ce critique sur Sébastien Bach. En attendant, on fera bien de lire celui de Mme Gallet.

A dire vrai, ce dernier est autre chose et plus qu'une monographie. Il a un double objet : il est consacré d'une façon générale au lied musical comme le beau livre de M. Schuré au lied littéraire, puis particulièrement à Schubert, représentant le plus complet et le plus élevé du genre. Autour de Schubert, Mme G. a rassemblé tous les grands musiciens, à bien peu près, les uns parce qu'ils ont écrit, eux aussi, plus ou moins accidentellement, des lieder ou chants analogues, quelques autres simplement parce qu'ils auraient pu en écrire. En sorte qu'avec un peu de bonne volonté on pourrait voir dans ce livre un résumé de toute l'histoire de la musique depuis Lulli, ou même

Palestrina et Schutz, jusqu'à MM. Debussy et Fauré inclusivement. Cela est très bien ; toutefois mieux eût valu peut-être se cantonner plus strictement dans le sujet, déjà très suffisamment vaste sous l'une et l'autre de ses deux faces. Dans le cadre dont l'écrivain disposait, des données aussi généralisées deviennent forcément des aperçus superficiels ou de banales redites. Par contre, puisque Mme G. définit le lied : « une poésie chantée par une seule voix et accompagnée par un seul instrument », ce qui n'est point pour le différencier essentiellement de la romance et de la chanson, on regrette que, préoccupée trop exclusivement de musique savante, elle n'ait accordé qu'une petite page, indulgente mais très vague, aux couplets en faveur dans nos salons, nos rues et nos villages jusqu'à la fin du 18e siècle. Martini n'est pas nommé : pourtant *Plaisir d'amour* appartient bien au genre en cause autant que la *Marseillaise* que Mme G. y fait rentrer avec un enthousiasme vibrant contre lequel, du reste, nous ne protestons pas. Elle cite de plus le *Çà ira* et la *Carmagnole*, lieders d'une célébrité un peu particulière qu'ils ne doivent pas seulement, croyons-nous, à leur valeur technique [bien que Michelet ait chaudement célébré l'allure du premier.] Rien sur nos chansonniers ou « romanciers » populaires du 19e siècle, j'entends ceux d'avant le café-concert, les Plantade, les Paul Henrion, les Frédéric Bérat, les Gustave Nadaud, etc. Si Monpou et Loïsa Puget sont mentionnés, c'est une fois en passant, juste le temps de hausser les épaules et avec un si aimable sans-façon que le premier de ces deux noms se trouve écrit comme celui du célèbre chancelier de Louis XV, Maupeou. Oh ! nous ne nous dissimulons point que nous citons là des gens fort démodés et que, dans le seul fait de les rappeler à propos des Schubert et des Schumann, il y a de quoi faire bondir d'indignation le plus calme de nos mélomanes actuels. Mais tout en proclamant comme il faut leur très évidente infériorité devant les Schumann et les Schubert, — infériorité d'inspiration, infériorité de facture, — ne peut-on dire que ces braves auteurs méritaient un souvenir qui ne fût pas de simple commisération, au moins pour le plaisir innocent que leur durent nos grand'mères et nos pères encore ? Nous nous demandons en particulier si M. Ernest Reyer constaterait sans quelque chagrin l'absence totale de Pierre Dupont dans cette galerie des compositeurs de lieder de toute nationalité et presque de toute époque : c'est en effet dans les termes les plus élogieux que le maître de *Sigurd* et de *Salammbô* a exprimé son admiration pour le talent musical, encore que surtout instinctif, de l'auteur des *Bœufs*.

D'autre part l'ordonnance des matières traitées par Mme G. n'est pas d'une netteté absolue.

Elle ouvre son livre par une vie de Schubert, puis, abandonnant pour un temps le musicien du *Roi des Aulnes*, elle nous parle de ses prédécesseurs, après quoi c'est le tour de ses successeurs, et enfin elle

nous ramène à lui par une analyse détaillée de ses principaux chefs-d'œuvre.

On ne voit pas bien pourquoi cette analyse, si elle ne devait pas faire corps avec la biographie, en est placée si loin. Etude d'ailleurs très fouillée et très attachante qui se continue et s'achève par un dernier chapitre sur l'interprétation du lied en général et de celui de Schubert plus spécialement. L'auteur, cantatrice réputée de lieder, donne ici les conseils les plus autorisés ; les chanteurs tireront grand profit de cette partie de son ouvrage, la plus personnelle.

En somme, le livre est d'une lecture agréable.

Nous venons d'avouer que la composition nous en paraît un peu diffuse : ce défaut même lui servira auprès de certains lecteurs, et surtout de certaines lectrices qui préfèrent à un exposé trop rigoureusement didactique le ton d'une conversation élégante et facile, telle qu'on en peut avoir pendant un entracte de concert. Souhaitons qu'aux matinées dominicales du Conservatoire et chez MM. Colonne et Chevillard, il ne s'en entende jamais de plus frivoles !

F. Br.

G. Alexici, **Geschichte der rumänischen Litteratur**; Leipzig, Amelang, 1906, 196 pp. in-8.

L'ouvrage de M. Alexici, professeur à Budapest, est écrit sur un ton aigre, qui va souvent jusqu'à la satire ; bien que Roumain, on voit bien qu'il n'aime pas son peuple et qu'il a intérêt à faire paraître son antipathie. Ce n'est pas cependant le seul défaut de ce livre. Il est impossible d'écrire l'histoire d'une littérature aussi inconnue que l'est la littérature roumaine sans donner des aperçus concernant l'histoire de la civilisation roumaine ; ces chapitres explicatifs manquent complètement et l'auteur est incapable de les écrire, puisqu'il croit, par exemple, que la Moldavie est la vraie patrie d'une bourgeoisie roumaine, qui existe en Moldavie moins que dans toute autre province roumaine, et puisqu'il n'est guère au courant des études historiques, sans compter que la vie roumaine dans le royaume de Roumanie lui est complètement inconnue.

Le premier chapitre sur la « situation historique des Roumains » et sur leur langue, leur civilisation, représente la partie la plus faible et, en même temps, la plus haineuse du livre. Dans le second, « poésie populaire des Roumains », on trouvera un grand nombre de fragments poétiques, traduits tant bien que mal, mais le dénigrement continue : pour M. Al. cette poésie du peuple roumain qui a trouvé toujours des appréciations parmi les étrangers, est tout aussi inférieure que la race même qui l'a produite. Un troisième chapitre sur la littérature des dialectes roumains, jusqu'aux poètes, encore vivants, qui ont écrit dans le dialecte de Macédoine, n'est guère à sa place

alors que l'auteur n'a pas encore commencé avec la vraie littérature roumaine. Répéter tout ce qui concerne le passé de cette littérature, la longue œuvre de préparation d'une langue littéraire dans un chapitre intitulé « Préparation de la littérature roumaine artistique en Transylvanie », n'a pas de sens; mais l'auteur veut prouver que toute la civilisation nouvelle des Roumains dérive par les Roumains de Transylvanie, soumis à la domination hongroise, de la civilisation hongroise. Viennent ensuite des pages tout à fait incompétentes, dans un style sec et gêné, sur les premiers grands écrivains dans les Principautés du Danube : à dessein l'auteur exagère les emprunts, pour continuer à dénier toute originalité au peuple dont il vient lui-même. Intituler l'histoire de la littérature roumaine de 1821 à 1865 : époque de « l'influence aristocratique-cosmopolite » parce que, en Moldavie et en Valachie, le romantisme français a eu une influence qui se retrouve dans bien d'autres pays et parce qu'un certain nombre d'écrivains étaient des boyars bien qu'ils ne tinssent guère à cette qualité, est absurde. Le dernier chapitre, bien entendu, s'appelle : époque « de l'influence populaire-patriotique », ce qui ne veut rien dire ; cette époque subit d'abord l'influence de la pensée et de la poésie allemande et prend ensuite un caractère national prononcé en s'inspirant de la poésie et de la vie du peuple, de la civilisation originale du passé, mais cela ne ressemble guère aux « idées » de M. Alexici.

Pour terminer, il faut dire que l'auteur avait déjà publié un ouvrage en hongrois sur la littérature roumaine; celui-ci serait seulement un « remaniement » du premier, et cependant la comparaison, même superficielle, découvre bientôt que c'est plutôt une *transformation*, destinée à servir certains buts qui n'ont rien à faire avec la science [1].

N. Jorga.

Philosophie sociale et religion d'Auguste Comte, par Édward Caird, trad. de l'anglais par Miss May Crum, et M. Ch. Rossigneux. Préface de M. E. Boutroux, 1 vol. in-8°, 1-195 p. Giard et Brière, éd. 1907.

Le court ouvrage de M. E. Caird dont on nous donne aujourd'hui la traduction, est la réunion d'articles parus dans la *Contemporary Review* au sujet de la dernière partie de l'œuvre d'Auguste Comte, celle que plusieurs de ses disciples ont pendant longtemps voulu laisser dans l'ombre, vers laquelle on est depuis quelques années beaucoup revenu, les uns pour tirer parti, dans le sens réactionnaire, des vues religieuses et sociales du réformateur positiviste, les autres — comme M. Caird — pour donner une analyse complète de sa pensée et y retrouver l'unité que certains avaient cru pouvoir

1. Nous laissons à l'auteur l'entière responsabilité de cet article (*Réd.*).

nier. Pour M. C. « le point important de la philosophie de Comte est le succès ou l'échec de son effort pour donner une satisfaction nouvelle à ces besoins supérieurs que l'on a crus si longtemps satisfaits par la théologie et la métaphysique, ou mieux par la religion et la philosophie... Pour l'agnosticisme scientifique tel qu'il existe aujourd'hui, de tels besoins n'existent pas chez l'homme, ou s'ils existent, ne peuvent être satisfaits par rien. » Dans un examen, dont l'auteur de la *Préface* mise en tête de la traduction, M. Boutroux, dit avec raison « qu'il est aussi objectif que possible », M. Caird recherche comment Comte a passé de la conclusion nécessaire de sa loi des trois états qui était l'agnosticisme, à l'affirmation de la religion de l'Humanité, et a cru pouvoir restaurer ainsi « la religion ». Puis M. Caird critique le raisonnement de Comte et le dogme qu'il en a tiré. L'aboutissant de cette critique est « qu'il ne peut y avoir de religion de l'Humanité qui ne soit en même temps une religion du Bien ». On se trouve ainsi retransporté avec M. Caird, et avec M. Boutroux qui met en relief cette conclusion de l'auteur anglais, en plein dans la métaphysique spiritualiste que Comte voulait proscrire. Ce n'est pas ici le lieu d'y faire rentrer le lecteur à la suite de ces guides éminents, dont Comte aurait certainement plusieurs *a priori*.

Eugène D'EICHTHAL.

V. V. BRANFORD. **Science and Citizenship** (A Lecture delivered before the Manchester Sociological Society). London, Allen. 1906, 66 pp.

M. Branford est un de ces Anglais enthousiastes pour lesquels la science est une Religion ; chez eux l'homme d'étude n'a pas complètement remplacé l'homme d'action : ce sont des prédicateurs cherchant à faire des prosélytes. Au lyrisme qui anime la brochure de M. B., on devine un tempérament de croisé, les termes de la langue religieuse se trouvent tout naturellement sous sa plume : le savant qui fait autorité est un grand prêtre, la découverte d'une vérité scientifique est un phénomène psychique analogue à la conversion ; M. B. serait disposé à dire que la révélation se continue de nos jours et que les physiciens et les chimistes ont succédé aux prophètes d'Israël comme intermédiaires entre le Créateur et la créature. Le sujet de la brochure est extrêmement vaste, c'est le rôle que doit jouer la science dans une grande ville moderne — une cité, c'est-à-dire, d'après M. B., une ville universitaire. Tout ce que M B. dit de l'enseignement de la géographie au point de vue social est intéressant ; en parlant de l'utilité que présentent pour l'étude topographique d'une ville, des endroits élevés : tours, édifices ou collines, il nous fait penser à M. Wells. Les critiques adressées aux gouvernants sont sévères : nous apprenons que les subventions accordées par le Parlement aux Universités de Grande-

Bretagne et d'Islande ne dépassent pas 100,000 livres, et que, faute de secours officiels, il a fallu fermer l'observatoire de Benhevis, en licencier le personnel, en vendre le matériel aux enchères. L'Angleterre est loin de la conversion scientifique que rêve M. Branford. Espérons que ses efforts, joints à ceux de ses confrères, membres de la *Sociological Society*, réussiront à secouer l'apathie du public britannique.

Ch. Bastide.

A. N. Skias, Ὁ ἀληθὴς χαρακτὴρ τοῦ λεγομένου Γλωσσικοῦ Ζητήματος. Athènes, Sakellarios, 1903 (1904 sur la couverture) : 214 p.

Peu de temps après la publication de M. Krumbacher, *das Problem der neugriechischen Schriftsprache*, M. Skias écrivit sur le même sujet une dissertation qui parut comme supplément au premier recueil de mémoires de l'Université d'Athènes (Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς, 1902-1903, Παράρτημα). C'est une critique parfois très vive des vues de Krumbacher, de Rhoïdis et de Psichari sur le néo-grec et ses destinées. Le volume ayant déjà près de quatre ans (il nous est parvenu très tard), et la lutte s'étant un peu assoupie, je me contente d'indiquer les opinions de M. S. dans leurs lignes générales. La καθαρεύουσα (γραφομένη) est un dialecte du grec moderne au même titre que la langue parlée (ὁμιλουμένη, δημώδης), qui lui emprunte de plus en plus une foule de termes ; il n'y a point de *diglossie*. Mais on ne nous dit point avec précision par qui est parlée cette ὁμιλουμένη, si c'est par les puristes ou par le peuple. M. S. cite comme appartenant à la fois à ses deux dialectes un grand nombre de mots comme θερμόμετρον, χλωριοῦχος, etc., sans songer que ce sont là des termes de la langue savante et qu'ils ne pèsent pas dans la balance. Quant à l'évolution normale des langues, et du néo-grec en particulier, M. S. ne veut pas en entendre parler, et pour lui c'est la glossologie qui a fait tout le mal. En définitive, c'est la καθαρεύουσα qui est considérée comme « la véritable langue nationale des Hellènes », et « chacun doit non seulement ne pas s'opposer à sa victoire, mais au contraire la favoriser de tout son pouvoir. » En la combattant, « on favorise l'introduction d'éléments étrangers, et on rend inévitable la corruption totale de la langue. » C'est bien vite dit ; mais je voudrais être sûr que ce n'est pas faire fausse route. La question, simple en principe, est extrêmement compliquée par les partisans des opinions extrêmes. Il ne s'agit pas de savoir s'il faut parler comme le peuple ignorant, avec toutes ses fautes, ou comme le clan des puristes, avec ses formes et sa syntaxe archaïsantes ; ce sont là deux excès qui ne peuvent qu'engendrer des opinions inconciliables. Il s'agit de savoir si la langue actuelle doit accepter les types créés par son évolution rationnelle, uniformément compris par tous, ou les rejeter comme chydaïques et

leur substituer violemment les formes qui leur ont donné naissance, et qui par conséquent appartiennent à un stade antérieur. Cette dernière voie, à mon avis, ne peut qu'être funeste à l'unité de la langue. M. Skias, avec quelques autres de ses compatriotes, déclare incompétents Krumbacher et en bloc les Occidentaux — pour un peu on reprendrait à notre compte le βάρβαροι des anciens Grecs — mais les conseils désintéressés sont bons d'où qu'ils viennent, et nous avons au moins cet avantage, d'être exempts des préjugés et de l'esprit de parti qui naissent immanquablement chez ceux qui sont directement intéressés dans les questions. Il est difficile d'être à la fois juge et partie.

My.

— Une nouvelle série est à signaler parmi les collections artistiques imaginées par l'actif éditeur M. Henri Laurens : celle des *Grandes institutions de France*. Mais cette fois, ni le nombre des pages, ni celui des documents graphiques, n'est limité d'avance et chaque volume comporte tout ce qu'il a paru intéressant de dire. Nous avons ainsi, pour commencer : *Les manufactures nationales de tapisseries : Gobelins et Beauvais*, dont l'auteur est naturellement M. Jules Guiffrey (156 pages, 94 photographies) ; *L'Hôtel des Monnaies*, par M. Fernand Mazerolle, archiviste à la Monnaie (180 p., 107 phot.) ; *La Bibliothèque nationale*, dont l'étude est ainsi répartie : Bâtiment, Département des Estampes, Cabinet des médailles et antiques (135 p.) ; département des imprimés et section de Géographie ; département des manuscrits (130 p.), avec MM. Henry Marcel, Bouchot, Babelon, Marchal, Couderc, pour auteurs respectifs (2 vol. avec 138 gravures en tout). Et déjà l'on annonce un volume sur la *Manufacture de Sèvres* et deux sur l'*Institut* (académies et Bibliothèque Mazarine). On ne saurait trop encourager de pareilles petites monographies, rédigées par ceux-là mêmes qui ont le plus de compétence pour le faire, abondamment illustrées, soigneusement documentées, techniques au besoin, attrayantes toujours. Elles sont d'une utilité plus pratique, quand il s'agit par exemple d'une manufacture, d'un atelier national, que les livres qui traitent de l'art ou de l'industrie en général, parce qu'elles fixent l'esprit du lecteur sur quelque chose de spécial, facile à vérifier, à étudier sur place ; les volumes de MM. Guiffrey et Mazerolle offrent ainsi maints renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs, présentés d'ailleurs de façon à attirer l'étude en même temps que l'attention et la curiosité : fabrication, procédés, histoire des ateliers... Même attrait historique, mais plus général, dans les volumes du genre de ceux qui ont été consacrés à la Bibliothèque nationale, car il ne s'agit pas seulement de faire ressortir l'importance des richesses accumulées dans ses salles, mais d'en retracer le développement, d'en rappeler les diverses origines, d'évoquer les souvenirs qui s'y rattachent : les chapitres consacrés au département des manuscrits sont particulièrement intéressants et réussis en ce sens. On n'a pas oublié d'ailleurs que, dès qu'il s'agit d'une galerie publique, il faut mettre le lecteur *au courant*, et celui-ci ne peut être renseigné plus complètement par ses guides habituels, que par ces volumes, sur les facilités qui lui sont offertes. — H. de C.

— Chez Ljus, à Stochholm, les « noms de lieux du district de Ælvsborg. V, canton de Flundre ». In-4° de 73 p. On y trouve : les noms actuels des localités, avec leur prononciation figurée; la forme de ces noms avant 1550 et à partir de 1550 avec notes explicatives; les noms des lacs, cours d'eau, terrains avec leur situation géographique et des explications étymologiques.

— Chez Gleerup, à Lund, le 9e fascicule de « Vart Sprak » du prof. Ad. Noreen. C'est le 5e et dernier du 1er vol. consacré à l'Introduction générale et à la Phonétique. Rappelons que cette monumentale grammaire du suédois moderne ne doit pas comprendre moins de 9 vol. et paraît par fascicules formant environ un demi-volume par an. — A la même librairie le 2e fascicule du 1er vol. de l'ouvrage de M. Axel Kock « Svensk Ljudhistoria ». — L. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 juin 1907.* — M. Boissier, revenant sur la communication faite par M. René Pichon dans la dernière séance, explique le sens des vers 350 et suivants de l'Art Poétique d'Horace. Selon lui, ces vers ne se comprennent bien que si l'on se souvient, en les lisant, de la personnalité changeante d'Horace. Il conclut en disant qu'il ne faut pas tenter de rien modifier au texte de ces vers et que le mot *indignor* doit y être pris dans son sens le plus fort : « je me mets en colère ». Il expose ensuite l'idée qu'Horace se faisait de l'épopée et du merveilleux, idée qui reparait dans les auteurs français du XVIIe siècle et qui n'a commencé à être ébranlée que par Voltaire.

M. Gauckler, correspondant, à propos de la découverte récemment signalée à l'Académie d'un vase au cartouche d'Amasis provenant d'un tombeau punique de Bordj-Djédid, donne quelques renseignements sur un vase analogue qu'il a trouvé dès l'année 1899 dans un tombeau du VIe siècle de la nécropole de Dermech.

M. l'abbé Thédenat, au nom de la commission des Antiquités nationales, fait connaître les résultats du concours de cette année :

1re médaille : M. Adrien Blanchet, pour son ouvrage intitulé : *Les enceintes romaines de la Gaule; étude sur l'origine d'un grand nombre de villes romaines;* — 2e médaille : M. Jacotin, pour sa publication des *Preuves de la maison de Polignac;* — 3e médaille : M. le chanoine Jules Chevalier, pour le t. II des *Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*, et pour *Le mandement d'Egluy et l'abbaye de Léoncel*; — 4e médaille : M. l'abbé Angot, pour son *Epigraphie de la Mayenne.*

Mentions : 1e MM. Jules Viard et Deprez, *Chronique de Jean Lebel;* — 2e M. J. Roman, *Description des sceaux des familles seigneuriales du Dauphiné;* — 3e M. E. Martin-Chabot, *Les Archives des comptes de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier*; — 4e M. l'abbé Cazaurau, *Cartulaire de Berdoues;* — 5e M. Léon Gauthier, *Les Lombards dans les deux Bourgognes*; — 6e M. Etienne Guillemot, *Les forêts de Senlis; étude sur le régime des forêts d'Halette, de Chantilly et d'Ermenonville au moyen âge jusqu'à la Révolution*; — 7e M. Louis Jacob, I. *Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens*, 1038-1125; II. *La formation des limites entre le Dauphiné et la Savoie*, 1140-1760; — 8e M. André Philippe, *La baronnie de Tournel et ses seigneurs.*

M. Barth annonce que M. Maybon a été nommé membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Dans sa dernière séance, l'Académie avait déclaré vacante la place de membre libre occupée par M. Jules Lair, décédé il y a plus d'un mois. Elle décide que l'élection aura lieu le 1er décembre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 Juillet — 1907

Albert E. Clay. **Documents from the temple archives of Nippur dated in the reigns of Cassite rulers.** The babylonian expedition of the university of Pennsylvania, series A : Cuneiform texts, vol. XIV et XV. Philadelphia 1906 ; IX, 74 p., 72 pl. autog., XV pl. photog.; 68 p, 72 pl. autog., XVII pl. photog.; in-4°.

Les deux volumes que M. Clay vient d'ajouter aux quatre volumes de textes déjà publiés dans la même série contiennent 272 textes babyloniens de l'époque cassite en 1889-90 et en 1893-95 à *Nuffar*, site de l'antique *Nippur*, par l'expédition de l'université de Pennsylvanie. Tous ces textes sont des pièces comptables, reçus ou états de soldes payées à différents fonctionnaires, inventaires de troupeaux, reconnaissances de prêts, etc. Quelques documents trouvés en dehors des fouilles régulières et formant la collection Hoffman ont été joints aux tablettes découvertes par MM. Peters et Haynes. Il faut, suivant M. Clay, supprimer le nom de ville *Teliti* et le nom de roi *Sibir*, que M. Radau avait cru y reconnaître. Les principaux faits historiques qui ressortent de ces tablettes sont : l'existence d'un fils du roi *Kurigalzu* nommé *Emid-ana-Marduk* ; la durée approximative du règne des huit rois mentionnés dans la date des tablettes ; le nom du successeur de *Kadashman-Turgu*, *Kadashman-Bêl* au lieu de *Kadashman-[Buriash]*. M. Clay a étudié dans l'introduction qui précède chaque volume, quelques questions relatives aux tablettes fourrées, au sceau et à ses substituts, le coup d'ongle et le *sisiktu*, le signe marquant le paiement sur les états de traitements, la forme du stylet

qui servait à écrire sur l'argile, quelques valeurs nouvelles attribuées à une dizaine de signes, et la composition des noms propres, dont il a donné deux tables fort précieuses. Il a en outre traduit quelques spécimens des textes publiés par lui et dressé une liste des signes babyloniens relevés dans ces tablettes, qui forme une très utile contribution à l'histoire de la paléographie cunéiforme. Si j'ajoute que l'exécution des copies est d'une fidélité qui ne laisse rien à désirer, j'en aurai dit assez pour faire comprendre l'importance du service que M. Clay a rendu aux études assyriennes.

C. Fossey.

The Lubábu 'l-Albáb of Muhammad 'Awfi, edited in the original persian, with indices, etc. by Edw. G. Browne and Mirzá Muhammad ibn 'Abdu 'l-Wahháb-i-Qazwini. 1 vol. grand in-8°, xi-25-433 pages; Londres et Leide, Luzac et Brill, 1906.

La seconde partie du *Lobâb ol-Albâb* de Mohammed 'Aufi a déjà paru antérieurement; pour des raisons qui ont été exposées alors, la première partie vient seulement de voir le jour. Peu importe; ce qu'il fallait, c'est mettre entre les mains des lecteurs qui s'intéressent à la Perse, à son histoire et à sa langue, un texte aussi important que celui-ci, qui est, comme on sait, la plus ancienne anthologie et biographie de poètes persans que l'on connaisse. C'est au zèle infatigable de M. Edward G. Browne que nous sommes redevables de cette importante acquisition, qui forme le t. IV de la série intitulée *Persian historical texts*; il en est l'avant-dernier; le cinquième volume de cette collection sera formée par la seconde partie du *Teẕkiret ol-Auliyâ* de Férid-od-Dîn 'Attâr, publiée par M. Nicholson, et ce sera tout, les autres travaux projetés par M. Browne et ses collaborateurs étant destinés à la collection dont la publication est assurée par le *Gibb memorial Trust*, et qui nous promet une suite de travaux de tout premier ordre.

Pour ce volume, M. Browne a eu la chance de pouvoir profiter de la collaboration d'un savant persan, Mirza Mohammed de Qazwîn, qui, au cours de ses recherches dans les riches collections du British Museum, a découvert que le manuscrit qui porte le titre de *Baẕm-ârâ* et qui est censé avoir été compilé dans l'Inde, sous le règne d'Akbar, par un certain Séyyid 'Ali ben Mahmoûd, était en réalité une simple copie de l'ouvrage d''Aufi, avec quelques abréviations. Avec les deux manuscrits connus, cela fait un troisième texte qui a été fort utile comme point de comparaison. L'auxiliaire indigène du savant anglais a ajouté au présent volume une biographie de l'auteur, en persan, d'après les indications fournies par 'Aufi lui-même, soit dans ses biographies, soit dans sa grande collection inédite de contes et d'anecdotes appelée *Djawâmi' ol-Hikâyât;* il y a joint encore des notes

critiques (*ta'liqât*, p. 289-363) dans lesquelles on rencontrera, à côté de remarques fort importantes sur des points obscurs de l'interprétation de ces anciennes poésies, des détails historiques intéressants sur certaines familles qui ont joué un rôle un peu effacé à côté des souverains, mais néanmoins encore important, comme celles des Borhân ou fils de Mâzè à Bokhara, et des Khodjendis à Ispahan. On trouvera rassemblées, p. 300-302, à peu près toutes les notions que l'on a sur Tamghâtch, roi de la Transoxiane, et sa dynastie. Enfin, Mirza Mohammed a réussi à déterminer la date de la composition de l'ouvrage, 618 de l'hégire (1221). Trois index, historique, géographique et bibliographique, en persan, complètent ce volume.

'Aufi s'est préoccupé des origines de la poésie persane; mais, à cause de son manque absolu de critique, les renseignements qu'il donne n'ont aucune valeur. C'est ainsi qu'il attribue sans fondement au roi sassanide Behrâm-Goûr l'honneur d'avoir été le premier à composer des vers en persan. Ayant vu dans la Bibliothèque de la tête du pont, au petit marché de Bokhara, un manuscrit arabe contenant les poésies arabes composées par ce souverain, Aufi, enthousiasmé, les a apprises par cœur et en cite même quatre vers. Pour lui, les premiers vers persans de l'époque musulmane ont été composés, à l'occasion de la visite d'El-Mamoun à Merw en 193 (l'année même de la mort de Hâroûn er-Rachîd), par un certain 'Abbâs, fils de bourgeois de cette ville. On chercherait en vain des renseignements sur ce Mas'oûdi de Merw dont nous avons trois vers conservés par le *Livre de la Création* (t. III, p. 143 et 176) de Motahhar ben Tâhir de Jérusalem (année de l'hégire 355 = 966), tirés d'un poème si admiré par les Persans qu'ils l'ornaient de miniatures (comparez ce qu'en dit P. Horn dans les *Orientalische Literaturen*, Berlin, 1906, I, VII, 248, 267). Somme toute, la poésie ne renaît que sous les Samanides.

Treize pages sont consacrées à des *errata*; mais sous ce nom il faut entendre : 1° les fautes purement typographiques; 2° les corrections au texte proposées par Mirza Mohammed; 3° les renvois aux notes. Au point de vue des coquilles, le texte imprimé a été soigneusement revu; je signale au lecteur l'erreur singulière *çanaqat* (p. 17, ligne 13) pour *çan'at*. Quant aux corrections suggérées, il y en a beaucoup de bonnes, et d'autres sujettes à caution. — P. 2, l. 4 *Khâtoûn*, à l'errata, est marqué d'un point d'interrogation. Le texte est pourtant admissible, en admettant le déplacement indispensable de la copule de la 6e à la 5e ligne. Le sens est : « Je suis, dit le rossignol, un crieur public (*mouqri*; sur ce sens, voir p. 345); lorsqu'on soulève, par la main du souffle du vent, au jet d'eau des parfums, la litière de dame de la rose (car on l'appelle *khâtoûn* « dame », cf. « la reine des fleurs »), les officiers qui l'entourent — ce sont les feuilles — forment le cercle tout autour avec deux mille cavaliers à la tête pointue — ce sont les épines. » — P. 3, l. 5. Je ne suis pas sûr que *èz qouvvèt-i*

bâdè soit meilleur que le texte, qui paraît signifier : « Les fleurs jaunes du jardin qui tiraient leurs forces de cet imberbe tout rouge (= le vin) », etc. — P. 19, l. 7. Il n'y a pas lieu de corriger *mânèd* en *mî mânèd*, à cause du parallélisme de *èndjâmèd*. — P. 21, l. 3. *Anbaz*, que le correcteur remplace par un point d'interrogation, peut s'expliquer : « Dans l'atelier où l'on invente les ramages des étoffes, ils *s'associèrent* le brocart du beau langage. » — P. 23, l. 6. *Zendenidjî* ne doit pas être lu *zèndè-pitchi*; c'est le nom bien connu des étoffes de Zendènè, près de Bokhara (Schefer, *Chrest. pers.*, II, 156; Yâqoût, II, 952). — P. 33, l. 15. *pestè-ï* est bon; le poète ne parle pas de la pistache en général, mais d'une pistache en particulier, à moitié fendue, dont il compare l'ouverture au bâillement de la bouche d'un petit poisson. — Même page, l. 21, il est inutile d'introduire *ibn* entre Mikâ'ïl et Seldjouq, puisque l'*izâfet* le remplace. — P. 34, l. 21. Le parallélisme de *'awâmm* n'exige pas l'introduction dans le texte du mot *khawâçç*; il est suffisamment assuré par l'expression *erbâb-i fazl o honèr*. — P. 36, l, 5. De ce que *mouzmin* est devenu un terme médical (maladie chronique), il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse s'appliquer à des personnes; la correction en *murèttèb* est un contre-sens; Rechîd Watwât est resté plus de trente ans au service d'Etsiz, comme il l'a dit lui-même : *Sî sâle chod ké bendè bè-çaff-i ni'âle der*, etc. (Mirkhond, *Rauzet oç-Çafâ*, IV, 107; d'après 'Atâ-Mélik Djowéïni, *Târikh-i Djihân-Gochâï*, cité par Browne, *Literary History of Persia*, II, 332). — Même page, l. 22. Il vaut mieux conserver *khourd* que de le remplacer par un point d'interrogation ; il serait pris dans le sens de « choquer (quelque chose), rencontrer, atteindre » qu'il a souvent.

P. 43, l. 19. Dans *dâmèt mulkuhâ*, le féminin a été amené par le pronom, et la correction *dâma* est bonne; mais n'écrit-on pas couramment *tèmmèt il-kitâb*, ce qui est un affreux barbarisme? — P. 51, l. 9. Il n'y a pas lieu de remplacer *nau' mourâqib-èch* par un point d'interrogation; la phrase signifie clairement : « Quand les étoiles qui annoncent la pluie (nau') s'enfonçaient sous l'horizon, une année se levait à l'autre extrémité du ciel »; sur ce sens de *morâqèbè*, voir *Mafâtîh el-'Oloûm*, éd. van Vloten, p. 93, l. 3. — P. 88, l. 9 et 13. La correction *ân* pour *o ân* n'est pas nécessaire, la copule étant en ce cas enclitique de *èst* et conforme au mètre *mouzâri'*. — P. 89, l. 16. Encore un point d'interrogation destiné à remplacer *nèdjât-i zât*. Le salut de la personne vient bien pourtant de la pureté de sa nature (*pâkîzè khiçlat*). — P. 93, l. 13, *dèr bènân-èt aïmmè-ï fozalâ* « les phalanges de tes doigts sont les directeurs (les modèles) des gens de mérite »; cette image a paru étrange au correcteur; néanmoins la leçon peut être conservée; c'est une allusion aux talents de rédaction de la personne visée. — P. 109, l. 20, à la fin, lisez *nè* au lieu de *bè*. — P. 112, l. 2. La correction *sibistân* pour *sistân* est bonne, et encore meilleur (p. 321) le rapprochement de Sibistân (ainsi orthographié

dans la vie du sultan Djélâl-eddîn Mankobirti, traduction Houdas, p. 109) avec le Siwastân de Yâqoût, aujourd'hui Sehwân, dans le district de Qaratchi, sur la rive gauche et à une certaine distance de l'Indus (H. Cordier, *Marco-Polo*, II, p. 427 note).

P. 121, l. 14. *djâ'î* est meilleur que *djâhi*, à cause de l'épithète *'ariẓ*; un lieu est vaste, non une dignité. — P. 207, l. 10, *baqâ* « l'éternité » est admissible en parlant de Djemchîd, qui s'était cru éternel : *Mè-râ khwândᵉ bâyèd djèhân-âferin* (Firdausî). — P. 214, l. 17, *ẓobân*, si la leçon est bonne, doit signifier la languette, la patte dont on se servait pour étendre le noir de fumée destiné à colorer en noir. — P. 306, note 2 : Aï-aba est bien composé de *aï* « lune » et de *apa* « oncle paternel », mot turc-oriental qui se retouve dans les inscriptions de l'Orkhon. Aï-aba est « celui qui a Lunus pour oncle paternel », de même que Arslân-aba « celui qui est parent du lion au même degré ». — P. 304, l. 20. Encore la vieille cacographie Mankbirni pour Mango-birti! Voir les remarques de M. Houdas en tête de sa traduction de l'histoire d'en-Nasawî, p. VI. — P. 322, l. 4, *bâdj-godhâr* « acquittant le tribut » (de même p. 332, l. 7), lisez *goẓâr*, de *goẓârdèn*; p. 324, l. 20, *qadèm godhârdè*, lisez *goẓârdè*. — P. 325, l. 8-9. « Il faut bien de l'audace et de la rapidité de jugement (= légèreté) pour attribuer une erreur à des poètes du Ier siècle de l'islamisme! » C'est de Dozy qu'il est question, à propos d'une erreur dont il n'est pas l'auteur et qu'il n'a fait que reproduire dans son *Supplément aux dictionnaires arabes*. Il est quelque peu déplacé, pour le Mirza, de la relever de si verte façon. — P. 326, à propos du passage p. 118, l. 11. Le sujet du verbe est *çoûrèt-i bakht* « l'apparence de la fortune (la fortune telle qu'elle se montre, en sa forme ou figure), quand elle le vit sur le trône béni, dit : ..... » P. 336, l. 6, *'ala'l-'adjâlè*, lisez *'ala'l-'adjèlè*. — P. 337, à propos du passage p. 176, l. 5. Il est bien aventureux de remplacer *mi châfi* du manuscrit par le solécisme *mi-yâfi* (pour *mi-yâbi*!). *Châfidèn* signifie « glisser »; mais *la'lᵉ bèr mi-châfi* n'est guère intelligible, il faudrait la préposition *bè* : « Dans la cassette tu cherches de l'or, et tu glisses *sur* le rubis (dans le sens de « tu tombes sur ... », c'est-à-dire « tu trouves » ?) ». — P. 351. Quoique savant de Nichâpour l'imâm Borhân-oddîn el-Ardélânî peut être parfaitement originaire de la contrée d'Ardélân, dont la capitale est Sihné (Sinné), dans le Kurdistan persan; pourquoi aller chercher Ardélân-Kèth du Ferghâna?

En complétant sa publication du *Lobâb ol-Albâb* par le présent volume, M. Browne a rendu un service inappréciable à la littérature persane : les renseignements nouveaux qu'il a mis ainsi à la portée de ceux qui s'intéressent à la Perse viennent s'ajouter à tous ceux qu'il a recueillis dans sa belle étude sur l'histoire littéraire de ce pays merveilleux, qui fut le premier grand empire établi en ce monde et dont la destinée politique, malgré de brillants succès, ne fut jamais à la hauteur de ses conceptions intellectuelles et religieuses.

Cl. HUART.

De Sermone Dactylicorum latinorum quaestiones. Catullus et Ovidius quibus rationibus linguam metro dactylico accommodaverint. Ed. Ernst Bednara. Ex Archio Lexicogr. et Grammaticae latinae (Vol. XIV, fasc. et 4) seorsum expressae 120 p. in-8°, 5 m. Teubner. MCMVI.

Tous ceux qui, sur l'indication de Bernhardy ou autrement, ont lu le curieux livre de Köne sur la langue des poètes épiques Romains (*Ueber die Sprache der Römischen Epiker von Dr J. K. Köne, Lehrer am Gymnasium zu Münster nebst einer Nachschrift ueber die Metrik der Römischen Epiker von Prof. Dr W. H. Grauert.* Münster 1840. in-8° 318), en ont gardé une vive impression ; ce qui ne les empêchait pas naturellement de remarquer les lacunes ou les erreurs du livre qui se ressent de la date où il a été écrit, et qui est terriblement arriéré surtout en ce qui touche à la langue des tragiques et des comiques latins. Jusqu'ici nous ne pouvions que renvoyer nos élèves au livre lui-même en leur recommandant de faire le départ entre le bon grain et l'ivraie. Voici qu'enfin le sujet est repris et traité d'une manière conforme au goût et aux exigences de notre temps par un élève de M. Skutsch.

D'un point de vue général, le résultat est connu d'avance. Tout le monde sait que, chez Ovide, les dactyles sont bien plus nombreux que chez Catulle, et aussi que les moyens d'alléger et de varier la langue sont, chez lui, plus ingénieux et plus divers que chez aucun poète. Mais c'est le détail qu'il était intéressant de suivre. M. B. n'y a pas ménagé sa peine. La préparation de son travail a été des plus soignées ; très riche bibliographie (surtout à la p. 48 [532]) : nombreux renvois aux ouvrages de M. Skutsch ; références à Riemann, Lebreton, Cartault, etc. Partout beaucoup de précision et toutes les distinctions nécessaires [1].

Donc excellente contribution aux études sur les poètes latins.

E. T.

Grundriss der römischen Geschichte nebst Quellenkunde. Von Benedictus Niese, München. 1906, Beck, (*Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft* von I. von Müller, III, 5). Dritte Auflage ; VIII-405 pp., in-8°. Prix : 7 Mk. 20.

Les mérites de cet excellent manuel, clair, bien distribué, rapide, ne sont plus à signaler. On sait que surtout il vaut par la discussion

1. Par exemple entre les textes où le sens est certain et ceux où il est discutable ; entre les poèmes lyriques de Catulle et ses hexamètres ou élégiaques ; entre les cas divers (mots concrets ou abstraits, propres ou figurés, placés devant une consonne ou une voyelle, accompagnés ou non d'un adjectif numéral, etc.) — Pourquoi manque-t-il un index grammatical ou tout au moins une table détaillée ? — Des signes conventionnels comme ceux qui sont aux p. 53, n. 6 et 55, n. 2, auraient dû, suivant moi, être évités partout (car le profit n'est pas si grand) ou ils auraient dû être employés partout et indiqués dès le début.

et l'étude des sources. D'une édition à l'autre, il a passé de 151 pages à 265 et enfin à 405. La partie consacrée à l'Empire avait subi un fort accroissement de la première à la seconde édition. Dans celle-ci les additions portent également sur toutes les parties. Cependant deux paragraphes tout à fait nouveaux traitent de l'état de l'Empire et des provinces au moment de la mort d'Alexandre Sévère (§ 50) et de la domination des Ostrogoths en Italie et du règne de Justinien (§ 55). La bibliographie a été soigneusement mise à jour et il est peu de pages qui n'aient été retouchées.

P. L.

Bibliothèque nationale. Département des manuscrits; **Comédies de Térence**, reproduction des 151 dessins du manuscrit latin 7899 de la bibliothèque nationale. Paris, imprimerie Berthaud, 31, rue de Bellefond [1907], 16 p. [préface signée H. OMONT] et 151 pl., 190 + 145 millim. Prix : 15 francs dans un étui.

Album Terentianum picturas continens ex imagine phototypa Lugdunensi Terentii codd. Ambrosiani H 75 et Parisini 7899 sumptas et lithographice expressas. Praefatus et picturas Latine interpretatus est Iacobus VAN WAGENINGEN. Groningae, in aedibus heredum P. Noordhoff, anno MCMVII. LXXXVIII p., 383 × 270 millim. Prix : 6 Mk.

Scaenica romana. Scripsit Iacobus VAN WAGENINGEN. Groningae, même librairie, MCMVII. IV-67 pp. 273 × 193 millim. Prix : 1 Mk. 70.

J'ai annoncé plusieurs volumes de la collection qu'a entreprise la bibliothèque nationale sous la direction de M. Omont. Elle n'est pas encore assez connue puisque, tout dernièrement, M. Krumbacher indiquait, parmi les desiderata de la science, des reproductions de manuscrits à une échelle réduite. Le ms. de Paris 7899 est un des plus importants de Térence. Pour le texte, il représente une des branches de la recension calliopienne. Mais l'archétype de cette branche avait été orné de dessins ou de peintures. Chaque scène était précédée d'une image appropriée ; chaque pièce, d'une représentation de l'étagère où étaient placés les masques des rôles et d'une figure du *prologus*. Enfin, en tête du recueil, se trouvait un portrait de Térence. Ces images nous ont été transmises par une douzaine de manuscrits qui supposent trois intermédiaires principaux entre eux et l'archétype, d'où trois groupes, le premier comprenant le ms. de Paris, un ms. du Vatican (3868) et un ms. d'Oxford du XII[e] siècle ; le deuxième représenté surtout par l'*Ambrosianus* H 75 ; le troisième où se rangent les autres mss. illustrés, notamment un *Leidensis* (Voss. 38, du X[e] siècle). Dans le premier groupe, le ms. de Paris, moins soigné que le *Vaticanus*, paraît plus fidèle, malgré la rapidité de l'exécution. L'*Ambrosianus* a paru récemment à Leyde, dans la grande collection de mss. complets dirigée par M. de Vries.

M. Omont a limité la reproduction aux dessins. Elle est excellente. Le format permet d'avoir sous les yeux le texte d'une édition et l'image de la scène. Une brève introduction retrace l'histoire du

manuscrit, donne la bibliographie et indique, scène par scène le folio du manuscrit et les noms des personnages [1]. Pour deux dessins qui manquent dans le ms. de Paris (pl. 23 et 24), M. Omont reproduit ceux du ms. d'Oxford.

M. J. van Wageningen reproduit les dessins de l'*Ambrosianus* d'après la phototypie de Leyde. Mais ses lithographies, tirées dans un ton trop pâle, sont moins nettes, d'un faire plus mou que les phototypies Berthaud. Telles quelles, elles suffisent pour l'étude. Le plus grave inconvénient de cet album est son format ; ordinairement une page présente deux miniatures. Il était donc possible d'éviter l'in-folio, dut-on payer la commodité au prix de quelques planches pliées. Comme l'*Ambrosianus* a au commencement une grande lacune et une plus petite à la fin, M. van W. a remplacé les images manquantes par celles du *Parisinus*. De plus, les nos 32 et 35 sont empruntés respectivement à chaque manuscrit pour la même scène.

On peut donc comparer pour les mêmes dessins les deux publications. Si l'avantage de l'exécution reste à celle de Paris, celle de Groningue a le mérite de coûter moitié moins et de présenter sous chaque image une brève notice explicative. Les notices, qui sont l'œuvre propre de M. van W., sont exactes et fort utiles. P. VII, no 2, étagère des masques de l'*Andria* : les échanges d'attribution, commis par le copiste, avaient été déjà reconnus par les éditeurs français et corrigés tacitement dans Mme Dacier. M. van W. substitue *Chremes* à *Pamphilus*, *Pamphilus* à *Chrysis*, *Charinus* à *Lesbia*, et inversement ; il en est de même dans Dacier, sauf que l'on n'y touche pas à *Lesbia* et que l'on remplace le nom de *Mysis* par celui de *Charinus* et inversement, et cela me paraît beaucoup plus vraisemblable : l'erreur s'est faite d'une ligne à l'autre, en hauteur, non sur la même ligne.

Dans l'*Album* de Groningue, on a enlevé ce qui est étranger aux dessins, fragments de texte et de commentaire, tandis que dans la publication parisienne il n'y a pas de retouche. Ce dernier parti me paraît le meilleur pour bien des raisons. Voir no 2 : les taches d'encre ont disparu, sauf celle du masque attribué à Chrysis ; cependant il semble qu'on ait essayé d'y toucher, et il résulte quelque chose de mal défini que l'on pourrait prendre pour un orifice de masque maladroitement placé. No 3, en supprimant le texte des gloses, à droite du *prologus*, on a enlevé *u's*, l'abréviation nécessaire pour compléter le texte gardé à gauche : *brodo* (? altération de *dromo* ? de *prologus* ? M. van W. aurait bien dû dire ce qu'il pense de cette inscription) *seruus cre*[*metis*].

En mettant à la portée de tous les miniatures de l'*Ambrosianus*,

1. M. O. mentionne la reproduction partielle des dessins du *Parisinus*, faite en 1716 par le graveur Picart pour l'édition de 1717 de Mme Dacier. Il compte 57 figures ; faut-il lire 47 ? C'est le chiffre de mon exemplaire, qui est peut-être incomplet. Ajouter que le frontispice du t. II donne le Térence barbu dans un médaillon qui est placé en tête du manuscrit.

M. van W. rend facile la comparaison avec les dessins de *Parisinus*. Nous disposons maintenant d'un outillage commode et peu coûteux pour restituer avec une certaine sécurité les images de l'archétype.

La brochure *Scaenica romana* réunit les données essentielles sur le théâtre romain et sa disposition, le geste et le chant. Le chapitre du geste est du plus haut intérêt. Il est comme la condensation de toutes les données éparses dans les miniatures. On devra revenir encore sur ce sujet. Il serait déjà beau de restituer ce chapitre des antiquités scéniques et de ranimer la gesticulation des acteurs anciens. Mais il y a des gestes aussi dans les sculptures et dans les miniatures. Tel dessin du « Térence illustré » rappelle les attitudes que l'on observe sur les sarcophages et sur les mosaïques chrétiennes. Or, ces images scéniques sont plus voisines des débuts de l'art chrétien que de l'âge du texte. En un certain sens, elles sont œuvre de scoliaste, ne pouvant remonter plus haut que le second siècle de notre ère. Il ne faut peut-être pas se flatter de voir la lumière en rejaillir abondante sur le théâtre latin de l'époque des Scipions. Il y aurait, en tout cas, à démêler, si l'on peut, ce qui suppose une tradition aussi ancienne et ce qui en est l'altération, comme l'usage des masques. Au contraire, ces dessins sont peu antérieurs à nombre d'œuvres chrétiennes. Une analyse plus rigoureuse des uns et des autres peut éclaircir certains problèmes.

Ce sont des comparaisons de ce genre que facilitent les publications de M. Omont et de M. van Wageningen. On doit également remercier les deux auteurs et les éditeurs qui leur ont prêté leur concours. Et il est fort heureux que, travaillant à l'insu des uns des autres, ils nous aient donné des recueils qui ne font pas double emploi, mais se complètent mutuellement.

Paul Lejay.

H. van de Weerd. **Étude historique sur trois légions romaines du Bas Danube**, Louvain. — Paris, 1907, in-8°, 410 pages, chez Ch. Peeters ou Fontemoing.

Ce travail est une excellente contribution à l'histoire de l'armée romaine à l'époque impériale. Comme l'auteur le dit fort bien dans sa préface, il ne sera possible d'écrire une histoire générale des légions romaines que le jour où « les monographies auront fait la lumière sur les questions particulières encore douteuses et rassemblé sur chacune des légions tous les renseignements connus, mais éparpillés ». Plus d'un érudit a déjà apporté sa pierre à l'édifice ; l'histoire d'une ou de plusieurs légions est même, à cause de la précision du sujet, un des travaux qui semblent indiqués aux futurs docteurs pour des thèses inaugurales de courte étendue.

Cette fois, c'est de trois légions que l'histoire nous est donnée : la

Ve Macédonique, la XIe Claudia et la Ire italique ; parce qu'elles ont occupé toutes trois la Mésie Inférieure et en ont formé la garnison depuis le début de l'Empire jusqu'à Dioclétien. Le plan suivi par M. van de W. est le même pour les trois légions : il étudie les différents noms et surnoms du corps, ses insignes, son recrutement, les divers camps, quartiers généraux ou fortins, qu'il a occupés ; puis, il passe en revue l'histoire de la légion et les expéditions auxquelles elle a pris part. Chaque partie se termine par la liste chronologique, autant que faire se peut, des officiers et des soldats. Cette étude très précise, très technique, repose sur un examen approfondi de toutes les inscriptions connues, sur la discussion des renseignements qu'elles contiennent et des opinions émises à leur sujet. Il est difficile d'être plus consciencieux que l'auteur. A moins d'entrer dans le détail, ce qui ne serait guère possible ici, il suffit de dire qu'il possède la bibliographie de son sujet et juge, en général, très sainement les choses. Cela ne veut pas dire, naturellement, qu'il faille accepter toutes ses conclusions. C'est ainsi que je ne lui concèderai pas sans peine que la présence au vieil Arzeu (*port de mer* du département d'Oran) d'une épitaphe de soldat de la XIe Claudia indique l'envoi en Maurétanie d'un *détachement entier* de cette légion ; ni qu'un autre soldat mort au même endroit, mais dont on ignore la légion — le texte porte : MIL *le* G et rien de plus — appartienne pareillement à la XIe Claudia parce que, comme le précédent, il est originaire de Pannonie Supérieure (p. 204, note 1). Quelque sévère que l'on veuille être dans sa méthode, quelque ferme résolution que l'auteur ait prise à cet égard (p. 33), il est évident qu'il s'est laissé entraîner, dans ce cas et dans d'autres, à des affirmations qui auraient dû être fortement atténuées.

Les cent dernières pages du livre sont consacrées à un aperçu général sur l'armée de Mésie Inférieure, qui résume les trois historiques précédents et les complète : après avoir étudié chaque légion à part, M. van de W. les réunit en corps d'armée. Il nous montre la composition de ce corps d'armée (légions, auxiliaires, troupes irrégulières), s'occupe successivement du commandant en chef du recrutement, des travaux de la paix, des vétérans, de la religion officielle et privée des soldats, de l'occupation territoriale, enfin du rôle de l'armée de Mésie Inférieure dans l'ensemble du système défensif du Bas Danube. Un appendice contient ce que l'on sait sur cette armée après Dioclétien. J'aurais mauvaise grâce à ne pas approuver ce plan qui est précisément celui que j'ai adopté dans mon *Armée d'Afrique*, à laquelle l'auteur a bien voulu se référer plus d'une fois. L'addition de ces cent dernières pages donne au livre une portée plus générale ; à l'étude de détails intéressants, mais très particuliers, il ajoute une vue d'ensemble sur une des provinces militaires de l'Empire et non des moindres. Le tout, cependant, demeure un peu sec. Il est, de plus,

très regrettable pour la clarté que le livre ne soit pas accompagné d'une carte; toute la partie relative au système défensif et aux constructions militaires qui le constituaient est très difficile à suivre dans l'état actuel; il est même plus d'un nom cité qu'il serait assez malaisé de trouver dans les atlas dont nous disposons. Pourquoi nous imposer la perte de temps que nous causerait leur recherche? J'ajouterai aussi que l'archéologie n'est pas beaucoup plus favorisée que la géographie. Ainsi, M. van de W. cite bien les différents fortins dont on a retrouvé les ruines; mais, il n'a pas donné le plan d'un seul d'entre eux, ni dit un mot de ce qu'on y avait rencontré en dehors des inscriptions. Bien plus, il n'indique même pas leurs dimensions, ni leur mode de construction, ce qui serait pourtant utile pour juger de leur importance relative et de leur date. Il est évident qu'il a laissé de côté à dessein les renseignements archéologiques purs. Nous ne sommes plus au temps où il était loisible de négliger ainsi toute une branche de renseignemente annexes.

R. CAGNAT.

A Norfolk manor 1086-1565 by DAVENPORT; Cambridge, University press, 105-CII pages; 10 shillings net.

M. D. nous a donné un modèle de monographie en exposant, avec une sûreté d'informations qui déconcerte la critique, l'histoire économique d'un manoir anglais pendant près de cinq siècles. — Après une minutieuse étude topographique des communes sur lesquelles s'étendaient les terres du manoir norfolkien et des hameaux voisins, il nous dit les cultures et le budget d'abord du propriétaire puis de ses tenanciers (dont on a la généalogie) en nous donnant les chiffres presque d'année en année. — La moitié du livre est prise par les appendices où sont reproduits, avec leur antique orthographe, les documents que l'auteur a découverts et dépouillés avec un soin scrupuleux. Seule la lecture de l'ouvrage peut donner une idée du travail qu'il a coûté. Une carte cadastrale et deux photographies facilitent l'intelligence du texte.

De pareils travaux contribuent beaucoup à préciser l'histoire économique d'un pays et augmentent la défiance pour les généralisations hâtives sur la situation des serfs et des tenanciers au moyen-âge.

A. LR.

Lectures on early English history, by W. STUBBS D. D., edited by A. HASSALL, M. A., Longmans et Cie, London, 1906; in-8° 391 pages, prix : 12 s. 6 d. net.

M. Hassall continue la publication des œuvres que l'éminent évêque d'Oxford, absorbé par les devoirs de sa charge pastorale, n'avait pas eu le temps de présenter lui-même au public. Son nouveau

volume, dont la couverture et l'impression sont particulièrement soignés, contient deux séries de conférences faites par Stubbs à Oxford alors qu'il y était *regius professor* d'histoire moderne. Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas jugé à propos de les dater; aurait-il craint de diminuer notre intérêt ou notre confiance en nous apprenant que ces études furent composées avant 1884 et en nous laissant entendre par là que Stubbs y aurait sans doute fait certaines corrections s'il avait eu le loisir de les publier lui-même? Quoi qu'il en soit, la lecture en est des plus attachantes, M. Hassall leur ayant conservé ce ton de causerie élevée mais vivante et souvent humoristique grâce auquel Stubbs réussissait à maintenir l'attention de ses auditeurs, même quand il traitait des matières les plus abstruses.

Dans la première série (pp. 1-171) il est question de la constitution anglo-saxonne, du régime féodal et de la législation des rois normands (Guillaume le Conquérant, Henri I et Étienne). Chaque article de loi, chaque concession des Chartes y est minutieusement expliqué après une discussion serrée sur l'authenticité du document; c'est en somme le commentaire des *Select Charters* publiés auparavant par Stubbs à l'usage des « Honours students ». A côté de la Cour royale, nous voyons fonctionner les tribunaux populaires de l'époque, le *shiremoot* et le *hundredmoot* avec leur procédure propre (serment, ordalies).

Les conférences de la seconde série (pp. 194-372) ont une allure toute différente : moins neuves quoique aussi personnelles, elles traitent de questions générales connexes à l'histoire ancienne de l'Angleterre. Stubbs commence par protester contre la philosophie de l'histoire dont les auteurs auraient la prétention de nous dévoiler les desseins cachés de la Providence. L'action de la Providence sur les événements de ce monde ne fait aucun doute pour le prélat anglican; mais elle se manifeste par des agents secondaires, et nous ne connaissons que ces derniers. L'histoire est essentiellement une science des faits et répugne aux généralisations (p. 194 sq.) Nous ayant ainsi appris comment il comprend son œuvre, l'auteur étudie d'abord l'origine des différents peuples de l'Europe (anglais, français, espagnols, allemands) et la formation de leurs langues; puis il rappelle comment ils furent évangélisés et quelle influence le christianisme a eue sur leur organisation politique et sociale; enfin il recherche comment se sont formées les diverses législations européennes du moyen âge, et dans quelles circonstances, dans quelle mesure a varié le mode de propriété foncière. Une admirable conférence sur les « commencements de la politique étrangère de l'Angleterre » clôt la série, et le livre se termine par un Index alphabétique aussi complet et soigné que possible.

Ces études sont, sans contredit, une aide précieuse pour quiconque veut connaître l'histoire constitutionnelle et sociale de l'Angleterre

au moyen âge[1] ; elles seront le complément indispensable, pour la période correspondante, de manuels d'histoire « politique » tels que ceux dont nous parlons plus loin.

A. L.

The political history of England : T. II. *From the Norman conquest to the death of John* (1066-1216) x-473 pages et 2 cartes by G.-B. Adams. — T. III, *from the accession of Henry III to the death of Edward III* (1216-1377), xxiv-496 pages et 3 cartes by T.-F. Tout. M.-A. Longmans Cº, London 1905 ; prix : 7 s. 6 d. chaque volume, in-8.

La nouvelle collection à laquelle appartiennent ces deux volumes a pour but de donner au public anglais une histoire au courant des dernières découvertes et des travaux les plus récents (le dernier essai de ce genre, par Lingard, date de soixante-quinze ans). Analogue à l'Histoire de France publiée chez Hachette sous la direction de M. E. Lavisse, elle est moins complète et, en un sens, moins savante, car c'est avant tout une histoire « politique » de l'Angleterre. Les questions religieuses, intellectuelles, sociales et économiques y sont reléguées au second plan et traitées seulement à l'occasion des événements politiques qu'elles intéressent. Douze volumes suffiront pour nous mener des temps préhistoriques à l'an 1901 ; chacun d'eux aura pour auteur un historien particulièrement compétent sur la période qui lui est confiée, et comprendra une bibliographie commentée assez étendue, un index et deux ou plusieurs cartes.

I. — Laissant à l'historien qui décrira la période précédente le soin de nous décrire l'état de l'Angleterre lors de la conquête Normande, M. Adams nous jette *in medias res*, au lendemain de la bataille de Hastings ; puis, sans qu'aucun tableau général n'interrompe la suite de son récit, il raconte, avec clarté et précision[2], — les guerres soute-

---

1. Un défaut, à nos yeux grave dans un manuel de ce genre, c'est qu'il n'y a presque point de références précises. L'omission, volontaire chez Stubbs (p. 41), se comprend de la part d'un conférencier toujours à la disposition de son auditoire pour des renseignements plus complets ; mais le lecteur désirerait les avoir sous les yeux, et M. H. aurait dû nous dire à quels livres de Glanville, Earle, Freeman, etc., il est fait allusion pp. 53, 74 et 141, comme aussi à quelle page sont empruntées les citations. Il eût été d'autant plus utile d'indiquer pp. 77 et 87 les pages précises du manuel auxquelles renvoient les expressions vagues de « dans la dernière conférence, — dans une conférence précédente », que l'éditeur ne sépare pas toujours typographiquement une conférence de l'autre (par ex. le long chapitre III en contient plusieurs). Enfin, pourquoi les citations latines ne sont-elles pas constamment imprimées en italiques ? La lecture de certaines pages en serait facilitée dans un livre au texte plutôt serré. — A corriger une traduction incorrecte p. 42 où ὁ δὲ νόμος ἀναγκαστικὴν ἔχει δύναμιν est rendu par « *lex coactiva habet potentiam* ».

2. Nous eussions pourtant aimé que l'on dise en note, p. 74 quels sont « les écrivains dont nous dépendons, — nos autorités » ; — pp. 131, 227 et 240, les pages auxquelles sont empruntées les citations, — et p. 149 la référence exacte de l'article cité des Coutumes de Clarendon.

nues par les rois anglais contre des vassaux turbulents soucieux de faire respecter leur indépendance relative et contre les Capétiens qui commencent leur œuvre d'unité nationale ; — les relations diverses de l'Angleterre avec l'Irlande, l'Écosse et le Saint-Siège. Trois groupes ressortent bien nettement et marquent des phases très distinctes de la question si agitée au moyen âge des rapports de l'Église et de l'État : Lanfranc et Guillaume le Conquérant, Henri I et Anselme de Cantorbéry, Henri II et Thomas Becket. M. A. oppose volontiers l'attitude complaisante de Lanfranc à celle de ses deux successeurs ; il semble oublier qu'Anselme était tout disposé à suivre cet exemple avant la condamnation formelle des investitures par Grégoire VII, et que les dispositions de Lanfranc laissent peu douter de son changement d'attitude, si la querelle avait éclaté de son temps. M. A. montre très bien l'importance de ce conflit, et apprécie on ne peut plus justement (p. 124 s.) la position respective des deux partis dont les prétentions irréductibles rendaient impossible une entente définitive [1] (d'ailleurs, la querelle des investitures s'est renouvelée de siècle en siècle, et la France en souffre actuellement). — La Grande Charte, envisagée en elle-même et dans ses conséquences immédiates, n'occupe pas, dans cette histoire, la place trop large peut-être, que lui octroient d'ordinaire les historiens anglais : on la comprend mieux de la sorte.

M. A. excelle dans les portraits ; il flatte (p. 10) celui de Guillaume le Conquérant, d'après Guillaume de Poitiers, et, par contre, est peut-être trop sévère pour Thomas Becket, p. 289. — Quant aux cartes jointes au livre, elles sont loin d'être suffisantes pour suivre les événements relatés [2].

II. — M. Tout avait à raconter une période particulièrement mouvementée dont il était bien difficile d'apprécier avec impartialité les événements et les personnages ; il a pleinement réussi son œuvre, et il est à souhaiter que la collection comprenne beaucoup d'ouvrages de cette valeur.

Dès les premières pages, on se sent en présence d'un maître qui, d'ailleurs fait passer toute son érudition [3] dans un récit d'un intérêt

---

1. Le compromis adopté a été plus favorable à l'Église que ne le dit M. A. En effet, si le roi conserve l'*hominium* et le haut domaine sur les biens ecclésiastiques, il ne concède plus le *donum episcopatus* et a dû renoncer, en droit tout au moins, à la nomination directe des évêques. Cf. Migne, P. L., t. 158, col. 114 et t. 159, col. 169.

2. Sans insister sur la double orthographe *Britanny* (américaine sans doute) et *Brittany*, et Côrtentin au lieu de Cotentin, voici quelques noms qui y manquent : Ilchester, Tynemouth, Wisbeck, Nonancourt, Laigle, Argentan, Lisieux, Chatillon, Chateau-Gaillard, Montferrand, Maurienne, etc. — Le coin d'Irlande reproduit est tout à fait insuffisant pour suivre la campagne de Henri II.

3. Les références, qu'on voudrait parfois plus nombreuses surtout quand l'auteur fait des citations (pp. 21, 32, 76, 85, 256, 266 et 346), sont complètes et

passionnant, mais aussi objectif que possible [1]. M. T. a compris et nous fait admettre à sa suite la mentalité de l'époque féodale qui seule peut expliquer les révoltes répétées des grands barons aux heures de crise de leur pays en voie de devenir des « patries », et des déclarations de guerre aussi peu fondées en droit que celle d'Édouard III en 1339 (p. 338). De là, ses jugements si justes et sereins sur amis et ennemis, sur Henri III et ses successeurs, Simon de Montfort et Wallace, David Bruce et le duc de Lancastre ; son appréciation dépourvue de bigotisme, inspirée même plutôt par une sympathie reconnaissante de l'œuvre et de l'influence des moines en Angleterre, et des premières luttes entre religieux et séculiers.

Des aperçus généraux rappellent de temps à autre la situation respective des différents pays à une date importante de l'histoire anglaise, par ex., p. 83 la France sous saint Louis et son influence ; — l'Angleterre à l'avènement et à l'apogée du règne d'Édouard I (p. 135 et p. 169). — Ce qui est dit du mouvement littéraire et artistique est excellent quoique plutôt bref : mais le plan de la collection ne permettait guère à l'auteur de développer ces questions ; il est seulement à souhaiter que les continuateurs en disent autant et surtout aussi bien. — Quant aux trois cartes qui complètent le volume (Écosse, Pays de Galles et France), elles sont très bien faites [2].

A. Lr.

Etienne de Flacourt. **Dictionnaire de la langue de Madagascar d'après l'édition de 1658 et l'Histoire de la grande Isle de Madagascar de 1661,** par Gabriel Ferrand, consul de France... Paris, Leroux, 1905, in-8°. (Publications de l'Ecole des lettres d'Alger. Bulletin de correspondance africaine. T. XXXIII).

La compétence spéciale de M. Ferrand en ce qui touche Madagascar et sa langue est depuis longtemps établie. Un séjour de dix ans dans la grande île lui a permis d'en étudier à fond les divers dialectes. Il a pu, le premier, donner une description exacte des manuscrits arabico-malgaches conservés à la Bibliothèque nationale. Son *Essai*

---

montrent que l'auteur connaît aussi familièrement les sources que les plus récents et meilleurs ouvrages en toutes langues. Les quarante pages dans lesquelles M. T. apprécie ses « autorités » sont le meilleur témoignage de son érudition et aideront puissamment les travailleurs.

1. Cependant, M. T. n'admet pas qu'il y ait eu une *bataille* de Taillebourg, p. 63 : la seule vue de l'étendard fleurdelisé aurait suffi pour semer la panique chez les Anglais. — De plus, en ne mentionnant pas le carnage de Berwick en mars 1296 (p. 196), l'auteur rend insuffisamment compte du caractère de férocité qu'a revêtu dans la suite la guerre entre l'Angleterre et l'Écosse.

2. Quelques villes telles que Niort, Saint-Macaire, Damme auraient mérité d'y figurer. — On écrit Chalon (s. Saône) sans accent, Châtellerault avec deux *l* et non *lh* ; — Blanche de Castille avec deux *l* (p. 463) ; et grandes chroniques, au féminin, p. 460.

de grammaire malgache[1] met en lumière de rares qualités de linguiste, sans nuire à la valeur pratique de l'œuvre.

Il vient peut-être de rendre un plus grand service aux études malgaches et malayo-polynésiennes par sa réédition du *Dictionnaire de la langue de Madagascar* d'Etienne de Flacourt. On sait que ce dernier, issu d'une très ancienne famille d'Orléans, après avoir parcouru l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, fut par la protection de son oncle Jules de Loynes, secrétaire-général de la marine, nommé directeur de la compagnie de l'Orient, puis gouverneur de Fort-Dauphin. Il s'embarqua à la Rochelle le 19 mai 1648 et passa d'abord six ans à Madagascar. Nommé une deuxième fois gouverneur de cette ile, il partit de Dieppe le 20 mai 1660, mais à la hauteur de Lisbonne, le navire qui le portait fut attaqué par des pirates barbaresques, sauta, entraînant dans la mort Etienne de Flacourt.

On sait aussi que de Flacourt n'est pas l'auteur du Dictionnaire qui porte son nom. L'honneur d'avoir démontré qu'il fut l'œuvre de missionnaires lazaristes — probablement les P. P. Nacquart et Bourdaise — revient à Jacquet[2]. Quoiqu'il en soit M. F., frappé de l'importance que pouvait avoir l'ouvrage pour l'étude et l'histoire de la langue malgache, résolut d'en donner une nouvelle édition sur un plan nouveau. En effet le livre de M. F. n'est pas une reproduction servile de l'édition de 1658 du *Dictionnaire* de Flacourt, de ses annexes (le *Recueil des principaux mots de la langue de Madagascar*, le *Petit recueil de plusieurs dictions ou noms propres*, le *Petit Catéchisme*), mais une refonte en un seul ordre alphabétique de ces matériaux lexicographiques, en y faisant encore entrer le dépouillement de tous les termes malgaches renfermés dans l'*Histoire de la grande Isle de Madagascar*. Tous ces éléments, qui appartiennent au malgache sud-oriental ancien, sont comparés au malgache sud-oriental moderne, au mérina, à l'arabe et au souahili. Des notes substantielles, renvoyant aux passages des manuscrits arabico-malgaches de la Bibliothèque nationale, permettent d'attester l'existence de telle forme disparue ou de l'interpréter plus exactement. Non content encore d'offrir au lecteur une classification précise des dialectes maritimes sud-orientaux de Madagascar, en un tableau qu'on peut embrasser d'un coup d'œil, M. F. (nous citons ce fait pour montrer avec quelle souci d'exactitude il a procédé) s'est adressé à M. l'abbé Rousselot, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, qui a bien voulu analyser au moyen d'appareils récepteurs, certaines consonnances émises par trois Antimérinas et un Betsileo. Les phonèmes enregistrés furent encore longuement étudiés à l'oreille et l'on a pu aboutir à ce

---

1. Paris, Leroux, 1903, in-12, XLIV-263 pp.
2. *Mélanges malays, javanais et polynésiens* (J. A., fév. 1833, p. 101-102).

résultat que l'alphabet des dialectes sud-orientaux comprend 27 consonnes et 8 voyelles.

Toutes ces articulations sont soumises, une à une, dans la préface, à une critique pleine d'ingéniosité ; l'on prend grand intérêt à voir quels artifices ont été employés par les transcripteurs arabes et européens pour adapter leur alphabet particulier à figurer, par exemple, certaines palatales propres au malgache, une forte *tr*, une douce *dr* et leurs emphatiques *tr* et *dr*. Elles ont trompé M. Rousselot lui-même, et ce n'est qu'après une série d'expériences qu'il a pu en établir la vraie valeur[1]. Remarquons, en passant, que de même qu'en malais, un ع *'ain* arabe, — surmonté parfois d'un soukoun en malgache, — a été choisi pour noter la nasale gutturale *ṅ*.

Au point de vue de la comparaison du malgache (qui n'est au fond qu'un dialecte malais évolué), le *Dictionnaire* de M. F. est particulièrement instructif. Comme en malais et en cham, les formes infixées, autrefois très usitées en malgache, le sont moins de nos jours et particulièrement rares dans la langue du nord. Certains termes tirés de l'arabe présentant en malgache et en cham une certaine analogie. Comparez, par exemple, le malgache *ramava*, *ramavaha* (= ar. *ramadhân*), (*ra*) *hiburaima* (= ar. *ibrahim*)[2], *kitâbu* (= ar. *kitâbu*), avec le cham *ramövan*, *ipburahim*, *tápu*(*k*), etc.

Les notes sont excellentes et la disposition adoptée très commode. Quant à la préface (précédée d'une reproduction en photogravure du titre de l'ouvrage original), elle constitue en même temps qu'un bon historique du sujet un cours étendu et neuf de phonétique malgache. En un mot, le *Flacourt* de M. F. est une mine abondante de faits que consulteront avec grand profit tous ceux qui étudient le malgache et les langues malayo-polynésiennes.

Antoine Cabaton.

Armand Brette. — **Les limites et les divisions territoriales de la France en 1789.** Paris, Cornély, 1907, prix : 3 fr. 50.

M. Brette a eu l'heureuse idée d'extraire de son grand recueil de documents sur la convocation des États généraux de 1789, à l'intention des universitaires et du grand public, les chapitres qui composent cet *essai* très clair et très nourri. Il y rectifie les plus grossières erreurs qui ont encore cours sur l'administration de la France à la fin de l'ancien régime. Il y montre, par exemple, que les limites de la France étaient presque impossibles à tracer sur la carte à cause de l'enchevêtrement des enclaves et des souverainetés féodales à moitié indépendantes qui se trouvaient dans la zone frontière (Bouil-

1. C'est à peu près celle de *tr* et *dr* dans les mots anglais *travel* et *drive*.

2. *Ra* est en malgache et en fidjien un préfixe honorifique analogue au M.-P. *ratu* (= fidj. *ra* + *tu*) *ḍatu*. Cf. Kern, *Fidjitaal*, p. 163-165, 182, s.v. *ra*, *ratu*, *tu*.

lon, Salm, Maudeure, Navarre, Béarn, Bidache, etc.), — que le terme *province* ne correspondait à aucune division administrative réelle ; — que les divisions véritables étaient les provinces ecclésiastiques, les gouvernements militaires, les généralités financières et les bailliages judiciaires et il donne la liste complète des uns et des autres. Les cartes sommaires et les tableaux qu'il a joints à sa publication rendront de grands services. Désormais, on ne pourra plus enseigner, comme le font la plupart des manuels dits d'*enseignement*, que Metz était la capitale de la Lorraine! On saura que les Trois-Évêchés, occupés deux siècles avant la Lorraine, eurent toujours leur administration distincte. Désormais on saura d'une façon précise ce qu'était un *gouverneur* et ce qu'était un *commandant en chef* et on ne les confondra plus. On connaîtra le nombre exact des évêques français, ceux qui avaient juridiction sur des territoires étrangers et inversement les évêques étrangers qui avaient juridiction en France, etc., M. B. est trop modeste quand il présente cet *Essai* comme une simple contribution à la géographie historique. N'oublions pas qu'il y donne la solution de plusieurs problèmes assez délicats du contentieux administratif et juridique de l'ancien régime [1].

Albert Mathiez.

Gilbert Stenger, **La société française pendant le Consulat** 5e série. Les Beaux-Arts, la Gastronomie. Perrin, 1907-xxiv et 333 p. in-8°. Prix : 5 fr.

M. Gilbert Stenger continue infatigable ses catalogues anecdotiques des illustrations du Consulat. Après les aristocrates et les républicains, les écrivains et les comédiens, c'est le tour aujourd'hui des artistes en tous genres, peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et cuisiniers. Les pages 102-107 reproduisent d'après M. Ch. Blanc une nomenclature des principales œuvres de David avec leur date, les pages 301 et suivantes une série de notices biographiques extraites du *Dictionnaire des artistes* de Gabet. C'est la partie la plus utile de tout l'ouvrage.

A. Mz.

— On annonce une nouvelle édition du Pentateuque hébreu des Samaritains (Giessen, Töpelmann). L'utilité d'une édition critique de ce document n'est pas contestable. On saura gré à M. A. Fr. von Gall d'en avoir entrepris la préparation. Il est fait appel dès maintenant à la bonne volonté des souscripteurs, parce que l'on voudrait être assuré d'un certain nombre avant de commencer l'impression. — L.

— Les conférences de vulgarisation qui sont faites au musée Guimet donnent lieu à des publications intéressantes et utiles : telle la brochure de M. J. Réville sur le *prophétisme hébreu* (Paris, Leroux, 1906 ; in-16, 56 pages). Tout au plus

---

1. Voir par exemple, p. 53 et note, la discussion des titres des princes de Bidache à la souveraineté.

pourrait-on baisser d'un cran l'admiration que l'auteur professe pour l'idée de l'expiation par les souffrances du juste, dans la seconde partie d'Isaïe. Retrouver dans cette idée celle de la solidarité morale est une transposition plutôt qu'une interprétation. — A. L.

— Comme quoi la critique peut servir à l'édification des peuples, c'est ce qu'un groupe de savants allemands des plus considérables essaie de montrer dans la collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*. M. H. Gunkel y traite l'histoire d'Élie (*Elias, Jahwe und Baal*. Tübingen, Mohr, 1906; in-12, 76 pages; prix : 50 pf.). Il analyse les textes, puis en discute le caractère, et finalement expose l'histoire. M. G. sait entendre et expliquer les légendes. Celle d'Élie est une des plus belles qui existent dans la Bible et même ailleurs. On nous en fait voir les éléments divers, les coupures et les retouches de la rédaction. Mais c'est une légende, M. G. le prouve, en entrant dans les détails et éclaircissements nécessaires pour des lecteurs peu familiarisés avec la critique. Sous cette légende il y a un fond historique dont les limites sont difficiles à préciser : on peut regarder comme données fermes la polémique d'Élie contre le culte de Baal, et son intervention dans l'affaire de Naboth : Élie a été le champion de la justice et du culte exclusif de Jahvé. Pages très remarquables sur l'esprit et le rôle du prophète : c'est là que la critique devient édifiante. Je ne sais toutefois si le livre est populaire autrement que pour le commun des gens instruits. — A. L.

— Nous signalons à l'attention de ceux qui suivent l'évolution des idées religieuses dans le temps présent le choix d'articles et de conférences de Max Reischle, édités avec notice biographique par les soins de MM. T. Hæring et F. Loofs : *Aufsätze und Vorträge von Max Reischle*; Tübingen, Mohr, 1906; in-8, xlvii-198 pages). Principaux articles : *Erkennen wir die Tiefen Gottes? — Der Glaube an Geschichtstatsachen. — Zur Frage der biblischen Auferstehung Jesu Christi. — Kirchliche und unkirchliche Theologie.* — L'article sur la résurrection, qui conclut à distinguer la chose du mode, en laissant ce dernier discutable, peut donner une idée de l'esprit qui animait l'auteur et qui caractérise cette publication. — L.

— Une conférence donnée par M. C. Pascal ayant paru à quelques auditeurs contenir une défense trop hardie de Sénèque, le professeur de Catane précise dans un petit livre (Seneca, Catane, 1906, 85 p. in-12) son argumentation. Le but et le caractère du volume sont nettement indiqués par M. P. (p. vii au bas) : nulle prétention à une recherche originale ou à quelque argumentation d'histoire et de philologie; pas d'autre désir que celui d'une exposition facile et claire, conservant la couleur des écrivains anciens sans manquer à la vérité historique. Notons qu'en défendant Sénèque, M. P. ne dissimule pas ses faiblesses. L'exposé est fait avec soin, écrit avec chaleur. Réhabilitation ou apologie, je pense cependant que celle-ci aura le sort des autres : elle ne convaincra que ceux qui n'avaient pas besoin de l'être; M. P. se fait des illusions, s'il pense gagner par des raisonnements, comme ceux-ci, un seul des partisans de la thèse contraire. Passim réflexions et analyses intéressantes. — Bien plaisante est la référence au livre de M. Bacha (p. 48 note), de fait retirée, p. 85. Le livre de Fabia est de 1893 (non de 1903, p. 47, note). — É. T.

— Les syndics des Pitt Press ont demandé un Pline le jeune pour les commençants à M. J. D. Duff, fellow de Trinity College, qui, dans la collection, avait déjà publié avec succès deux livres de Lucrèce (III et V) et un Juvénal. Le livre VI des lettres a été choisi surtout, je pense, à cause des deux lettres de Pline à Tacite

sur la mort et sur l'œuvre de son oncle (xxvi et xx). Livre élémentaire sans doute, mais soigné, clair, correct et qui se lit bien. Les remarques éparses sur le texte sont mêlées aux autres notes. — É. T.

— Le docteur Pasquale Giardelli dédie à M. Carlo Pascal (j'ai eu occasion de présenter plusieurs œuvres de ces deux savants) une nouvelle traduction italienne des *Captifs* (petit in-12, 66 p.), « non pas interlinéaire, mais littérale » et reproduisant le latin autant que le permet l'autre langue. C'est le premier tome d'une série de traductions des principales comédies de Plaute, où va venir d'abord l'Aululaire. A peine quelques notes pour indiquer un jeu de scène ou donner le sens d'une plaisanterie intraduisible. Le texte est celui de M. Pascal (Remo Sandron, 1902 ; voir *Revue* de 1902, II, p. 423). — É. T.

— Le choix d'extraits des élégiaques romains du Prof. D. Alfred Biese que j'ai signalé il y a quelque dix-huit mois (1905, II, p. 297) paraît de nouveau avec quelques corrections et remaniements ; succès mérité. — É. T.

— Dans une jolie plaquette grand in-8° de 99 p. avec 20 gravures, M. Walter Altmann suit le développement historique des constructions rondes en Italie : *Die italischen Rundbauten. Eine archæologische Studie.* Weidmann, 1906 ; 3 m. Trois chapitres : l'époque préhistorique (simple résumé des travaux antérieurs) ; l'époque historique jusqu'à la fin de la république ; le temps de l'empire ; conclusion (en 14 p.). Je détache cette phrase de la p. 86 qui résumera une pensée ingénieuse de M. A. : « Das Kaisertum, das mit Vorliebe an altitalische Gebräuche anknüpft um sein jugendliches Entstehen hinter alten Formen zu verbergen, setzt hier ein und übernimmt diese Formen teils für sepulcralen, teils für den Kaiserkult. » — É. T.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 juillet 1907.* — M. l'abbé Thédenat informe l'Académie, que dans l'annonce des résultats du concours des Antiquités de la France, le nom de M. Philippe qui a obtenu la neuvième mention pour son ouvrage intitulé : *La baronnie de Tournel et ses seigneurs*, a été omis par erreur. — La huitième mention a été attribuée à M. Etienne Picard, pour son ouvrage sur l'*Ecurie de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne*.

M. G. Perrot, secrétaire perpétuel, donne des nouvelles de la mission de M. Chavannes en Chine.

M. Cagnat lit une note de M. le Dr Carton sur un sanctuaire de Saturne découvert près de Ghardimaou (Tunisie).

M. A. Barth propose une explication nouvelle de l'inscription P gravée sur le « chapiteau des lions » de Mathurâ. L'inscription mentionne bien le Çakasthâna, le pays des Çakas, mais elle ne prouve rien, ni pour ni contre, quant à la présence aux environs de notre ère, d'une dynastie Çaka dans l'Inde du Nord.

M. de Morgan, délégué général du Ministère de l'instruction publique en Perse, expose les résultats des fouilles exécutées à Suse, l'hiver dernier, sous la direction de M. J.-E. Gautier. Parmi les objets d'art, il faut signaler une statue d'albâtre du roi Manichtousou, remontant aux environs de l'an 4000 a. C., et contemporaine des premières dynasties égyptiennes. On a également trouvé une magnifique céramique peinte antérieurement au XL° siècle.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il vient de recevoir de M. Breccia une seconde photographie de l'inscription araméenne juive de la nécropole d'El-Ibrâhimiyé. Cette photographie, meilleure que la précédente, ne fait d'ailleurs que confirmer la lecture proposée par M. Clermont-Ganneau : *'Aqabyah fils de Elyo 'ênai.* — Les fouilles poursuivies dans cette nécropole ont amené la découverte de deux nouvelles inscriptions. La première est grecque et se compose de six caractères pouvant remonter à la première période ptolémaïque et où M. Clermont-Ganneau reconnaît le nom propre Ψύλλας. La seconde inscription est en caractères araméens. La première ligne paraît signifier « au dixième jour » ; la seconde ligne est d'un déchiffrement difficile et doit peut-être se restituer en Ἀπολλόδωρος ou quelque nom théophore congénère, comme Ἀπολλοφάνης, etc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — **22 Juillet.** — **1907**

H.-V. Hilprecht. **Mathematical, metrological and chronological tablets from the temple library of Nippur : The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania**; Series A: cuneiform texts, vol. XX, part I, Philadelphia, published by the Department of Archaeology, University of Pennsylvania, 1906. 1 vol. in-4°, 70 p., 30 pl. en phototyp. et XV pl. en héliogravure.

M. Hilprecht vient de publier quelques spécimens des tablettes de la bibliothèque du temple de *Nippur* découverte par l'expédition de l'Université de Pennsylvanie. Ces quarante-sept fragments se répartissent ainsi : 24 exercices d'arithmétique (multiplications, divisions, racines carrées), seize tableaux des mesures de capacité, poids, surface, longueur; sept fragments de syllabaires ou lexiques (plusieurs sont écrits au revers de tablettes, contenant des exercices de calcul); enfin, une liste chronologique des dynasties d'Ur et d'Isin. Dans une savante introduction, M. Hilprecht a clairement expliqué les notations de l'arithmétique babylonienne. Il a remarqué en outre que le nombre 12,960,000 (= 60^4 ou $3,600^2$) qui sert de base à tous les calculs n'est autre que le fameux nombre de Platon et a tenté une nouvelle interprétation du passage obscur (Rép. VIII, 546 B. D.) où les propriétés de ce nombre sont exposées. Nous pouvons affirmer maintenant d'une manière certaine, ce que l'on avait seulement supposé, savoir que Pythagoras emprunta directement à la Babylonie ce nombre et l'idée d'une influence exercée par lui sur la vie de l'homme. Les documents métrologiques établissent définitivement

l'existence de deux aunes différentes (*ammatu*), nous donnent le rapport entre l'*ashlu*, le *ṣubbân* et le GAR et montrent les Babyloniens appliquant couramment les théorèmes qui donnent la surface et le volume des solides les plus simples. La tablette chronologique, écrite vers la fin du troisième millenium avant notre ère montre, contre Winckler, que les scribes de Nabonide ont pu posséder des documents historiques leur permettant de remonter jusqu'au temps de Sargon l'ancien. M. Hilprecht a repris à ce propos le problème obscur et compliqué de la chronologie babylonienne [1] et tous les historiens de l'ancien Orient devront tenir compte de cette étude très solide et très pénétrante. Je n'ai qu'un mot à dire des copies : ce sont des chefs-d'œuvre d'exactitude.

C. FOSSEY.

Berliner Klassikertexte. Fasc. IV : **Hierokles Ethische Elementarlehre** (papyrus 9780) nebst den bei Stobæus erhaltenen ethischen Exzerpten aus Hierokles, unter Mitwirkung von W. SCHUBART bearbeitet von H. von ARNIM. Berlin, Weidmann, 1906; XXXVI-76 p. — Fasc. V : *Griechische Dichterfragmente*; 1re partie : *Epische und elegische Fragmente*, bearbeitet von W. SCHUBART und U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, mit einem Beitrage von Fr. BUECHELER. Berlin, Weidmann, 1907; VIII-136 p.

La collection des *Berliner Klassikertexte* s'est enrichie de deux nouveaux fascicules publiés l'un en 1906, l'autre au commencement de 1907. Le premier contient un fragment philosophique étendu portant le titre Ἱεροκλέους ἠθικὴ στοιχείωσις (Hiéroklès, Eléments de morale), qui se trouve au verso du papyrus dont le recto est occupé par le Commentaire de Didyme publié dans le fascicule I. La doctrine qui y est exposée a permis de reconnaître dans ce traité une œuvre stoïcienne; l'auteur, en effet, n'est pas Hiéroklès le néoplatonicien, auquel on attribuait encore récemment les fragments cités par Stobée sous le nom d'Hiéroklès, mais un philosophe stoïcien du IIe siècle après J.-C. K. Prächter a démontré que les citations de Stobée se rapportent à ce dernier, et l'âge même du papyrus, qui est également du IIe siècle, autorise l'identification de l'auteur avec le stoïcien connu par Aulu-Gelle. Le traité nouvellement publié n'est donc pas sans importance, quoique son contenu n'apprenne guère de nouveau relativement aux principes stoïciens. M. von Arnim, qui en a assumé la publication, a écrit une introduction où il montre brièvement les points saillants du texte. Il est vraisemblable, comme il l'expose, que le morceau contenu dans le papyrus n'est autre chose qu'un chapitre d'introduction à l'ouvrage où a puisé Stobée, et notre attention est

---

1. Ine-Sin devient décidément Ibi-Sin (p. 48); mais AMAR-EN-ZU-NA ne se lit pas nécessairement *Bûr-Sin* comme l'affirme M. Hilprecht (p. 47), ou alors il faudrait admettre que Sin est une lecture sumérienne (cf. en effet Br. 2821). Je croirais plutôt que le signe ZU avait une autre valeur terminée en -N.

appelée sur ce fait, que nous avons ici autre chose que de banales indications. Hiéroklès n'est pas un simple informateur, comme, par exemple, Diogène Laërce; stoïcien lui-même, il enseignait la philosophie stoïcienne, et c'est sans doute son enseignement qu'il a mis par écrit dans l'ouvrage dont Stobée a conservé des extraits, et dont le papyrus donne la partie initiale. C'est là ce qui en fait le principal intérêt; on songera, en effet, ainsi que le remarque M. v. A., qu'un exposé systématique des théories stoïciennes, à l'époque des empereurs, manquait jusqu'ici. Il y a bien, dans la doctrine professée par Hiéroklès, quelques contradictions que discute M. v. Arnim, et certaines faiblesses qu'il relève; mais l'ensemble, joint aux fragments de Stobée, qui ont été réunis à la fin du volume, est propre à donner une idée de la morale d'Hiéroklès et de l'influence que pouvait avoir son enseignement. Tout n'est pas dit d'ailleurs, et ceux qui s'occupent de la philosophie ancienne trouveront dans ce fascicule la matière d'intéressantes études.

Le second fascicule, dont la première partie seule est publiée, présente moins d'unité, mais est plus riche au point de vue littéraire. MM. Schubart et von Wilamowitz y ont réuni divers morceaux, dont quelques-uns ont déjà été publiés, de genre épique ou élégiaque, la seconde partie de ce fascicule étant réservée aux morceaux lyriques et dramatiques. Le recueil commence par Homère (en premier lieu une liste des fragments possédés par le musée de Berlin) et Hésiode, pour passer brusquement à l'alexandrinisme, et se termine par des morceaux des ve et vi^e siècles après J.-C. Une paraphrase, en elle-même médiocre, d'un poème attribué dans le papyrus à Orphée, offre cette surprenante particularité qu'un grand nombre des vers textuellement cités sont conçus dans les mêmes termes que ceux de l'hymne homérique à Déméter[1]. Des fragments du *Catalogue* d'Hésiode, relatifs aux prétendants d'Hélène (une partie en est déjà publiée par M. v. W. et reproduite dans l'Hésiode de Rzach) est importante pour l'étude de la composition des poèmes hésiodiques. Un long fragment d'Aratos, quoique très négligemment copié, donne parmi ses variantes quelques leçons évidemment supérieures. Un curieux fragment épique, que les éditeurs rapprochent de l'*Héraklès* du Ps. Théocrite, jette quelque jour sur une sorte de poésie dont on n'a guère de représentants; mais quel en est l'auteur? Deux débris d'éloges funèbres, précédés chacun d'un prologue en iambes, nous renseignent sur un genre poétique qui doit avoir été très cultivé au ive siècle après J.-C. De longs passages des *Dionysiaques* seront d'une utilité indiscutable pour la critique de Nonnos. On remarquera enfin un morceau du vi^e siècle, fragment du panégyrique d'un ἡγεμών, Johannes, que les éditeurs sont tentés d'identifier avec un préfet du prétoire d'Orient,

1. Les observations sur ce morceau sont dues à M. Buecheler.

du temps de Justinien; comme les éloges funèbres cités plus haut, il est précédé d'un poème en vers iambiques, ce qui atteste la longue faveur de ce type de composition. On voit par cette rapide revue que les hellénistes ne manquent pas de sujets de travaux et de recherches.

My.

R. Reitzenstein, **Hellenistische Wundererzählungen.** Leipzig, Teubner, 1906; 171 p.

Malgré la brièveté de son développement, ce volume est singulièrement riche de faits et d'observations nouvelles. M. Reitzenstein y étudie les nombreux types de récits fabuleux que nous a transmis la littérature hellénistique, depuis les histoires profanes jusqu'aux relations merveilleuses auxquelles donna lieu le développement de l'ascèse et de la philosophie errante, et aux fictions que l'on rencontre si souvent dans les actes des apôtres et dans les légendes des premiers moines et ermites chrétiens. Il y a dans l'ensemble de ces récits fantaisistes une séparation à faire; et M. R. y distinguerait volontiers deux genres, différents dans leur structure et leur technique, différents également dans leurs procédés de style, qui toutefois, dans certains cas, se touchent et se pénètrent mutuellement : le roman et le conte merveilleux. L'un se rattache au drame, a comme lui une intrigue et des péripéties, essaie de nous intéresser aux passions des personnages; l'autre n'est qu'une série, sans autre lien que l'unité du héros, de faits plus ou moins fantastiques, dont le but principal est d'exciter l'étonnement, où l'art de la composition n'a pour ainsi dire aucune place. En ce qui concerne ce dernier genre, M. R. pense avoir montré que les productions chrétiennes, pour la plupart de pure invention, n'ont pu se développer que sur le modèle de récits païens antérieurs, égyptiens ou grecs. Ces conclusions sont illustrées par une seconde partie où M. R. étudie les deux hymnes qui se trouvent dans le premier et le dernier des actes de saint Thomas, l'hymne à l'âme et l'hymne des noces; il faut voir dans ces morceaux non un produit direct des idées religieuses des premiers chrétiens, mais au contraire, ainsi qu'on le voit par les curieuses comparaisons de M. R., l'influence de la littérature païenne. Les deux parties s'éclairent mutuellement, et l'on éprouve un vif intérêt à leur lecture; il est regrettable que M. Reitzenstein soit parfois trop peu explicite dans le début de la dissertation; plusieurs passages paraîtront insuffisamment clairs à ceux qui n'auront pas lu son *Poimandres* [1].

My.

---

1. P. 116, l. 2, lire *Berthelot* au lieu de *Bertholet*.

J. Toutain, **Le cadastre de l'Afrique romaine** (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions, t. XII, 1re partie). Paris, 1907, in-4° chez Klincksieck, 2 fr. 30.

Dans le sud tunisien, au nord et au sud des Chott el Fedjedj, M. le capitaine Donau, commandant supérieur du cercle de Kebilli, a fait, en 1905, une série de découvertes très dignes de remarque, et d'autant plus inattendues que l'on ne pouvait pas soupçonner cette région inhabitée et peu habitable, d'être aussi riche en textes épigraphiques. Outre un grand nombre de milliaires qui jalonnaient la route de Gabès à Tébessa et quelques épitaphes de moindre intérêt, il a trouvé, à peu près en place, une série de bornes où se lisent des chiffres, chaque fois différents, indiquant les distances qui séparaient chacune d'elles de deux directions constantes. Ce sont ces documents qui font l'objet du mémoire de M. Toutain. En les plaçant sur la carte à l'endroit où ils ont été découverts, en tenant compte des numérotations dont j'ai parlé et de certains renseignements complémentaires inscrits sur plusieurs de ces bornes et en procédant par comparaison, il est parvenu à établir qu'à la suite de la révolte fameuse de Tacfarinas et de la victoire remportée sur lui par les Romains, sous le proconsulat de Vibius Marsus, en 29/30 ap. J.-C., l'empereur s'était décidé à incorporer, théoriquement du moins, au territoire de la province, les pays désertiques d'où chaque année les Africains sortaient pour attaquer les garnisons romaines et surtout à instituer sur les populations sédentaires ou nomades qui l'occupaient, un impôt régulier. Pour en connaître le montant et en régulariser la perception, il fallut, sans retard, dresser un plan cadastral, qui en serait la base; des bornes furent disposées de loin en loin pour marquer les divisions territoriales nouvelles. Telle est la nature des bornes dont M. le capitaine Donau a retrouvé un certain nombre.

Le travail de M. Toutain est conduit suivant une méthode sévère et indiscutable; c'est par des calculs mathématiques (construction de triangles et calculs de leurs côtés inconnus), qu'il est arrivé à tracer sur la carte les grandes lignes de ce plan cadastral. Il aboutit à des constructions historiques presque évidentes, une fois le cadastre établi; je ne crois pas qu'il soit possible de ne point se rallier à son opinion.

R. C.

Dr. **Georg Agricola**. Ein Gelehrtenleben aus dem Zeitalter der Reformation, von Prof. Dr Reinhold Hofmann. Mit dem Bildnis Agricolas. Gotha, Perthes, 1905, in-8°, 149 p. 3 marks.

Il y a quelques longueurs et des répétitions dans ce livre sur Georges Agricola (de son vrai nom Bauer, né à Glauchau, en 1494, mort en 1555 à Chemnitz) et l'auteur, M. Reinhold Hofmann, a tort de louer certaines théories du personnage, comme celles sur les volcans

et les tremblements de terre (p. 67). Mais il a fait des recherches étendues dans les archives de Saxe et d'Italie et il raconte aussi complètement que possible la vie de celui qu'on a nommé le père de la minéralogie et le Pline de la Misnie, de celui que Morhof regarde comme le prince parmi ceux qui ont traité des métaux. Il donne la liste des œuvres d'Agricola, dont beaucoup sont perdues, et il insiste sur le *Bermannus sive de re metallica* dont Erasme vantait l' « enargia ». Aussi ne peut-on que recommander l'ouvrage de M. Reinhold Hofmann aux spécialistes, minéralogistes, médecins, et aux historiens de l'humanisme et de la Réforme.

A. C.

Paul Mantoux, **La Révolution industrielle au XVIIIe siècle.** *Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre.* Paris, société nouvelle de librairie et d'édition (Cornély). 1906, 544 pages gr. in-8. Prix, 10 fr.

La belle thèse de doctorat de M. Mantoux n'est pas seulement le premier ouvrage écrit en français sur un sujet intéressant entre tous. C'est de beaucoup le meilleur qui ait encore paru. Les ouvrages anglais ou allemands sont tous insuffisants par quelque côté. Held, d'ailleurs estimable, réduit trop souvent l'histoire économique à l'histoire de la législation. Cunningham a donné une vue générale mais sommaire. Son livre est un bon manuel, mais un manuel. M. et Mme Webb, dans leur grande histoire du Trade-Unionisme, ont naturellement laissé de côté tout ce qui n'était pas en rapport direct avec la vie ouvrière. M. Mantoux, lui, s'est proposé de traiter la question sous toutes ses faces et d'un point de vue strictement objectif. Il a ainsi mené à bien une entreprise dont Arnold Toynbee avait déjà eu l'idée mais qu'il n'avait pas eu le temps d'exécuter.

Laissant de côté les doctrines, sauf quand il les a trouvées intimément mêlées aux faits, il s'est attaché à décrire ce que fut réellement le passage de l'ancienne industrie à la nouvelle et quelles furent les conséquences de toute sorte de cette révolution. Pour rendre son tableau plus précis et plus complet, il l'a volontairement limité aux quarante dernières années du XVIIIe siècle. Il ne pouvait songer à décrire par le menu le mouvement de toutes les industries ; mais il en a choisi quelques-unes, celles dont le développement lui a paru le plus important et le plus typique. L'industrie de la laine, qui était, jusqu'au XIXe siècle, l'industrie nationale de l'Angleterre, lui a servi d'exemple pour caractériser l'ancien régime de production et les influences qui tendaient à le transformer. L'industrie du coton, née spontanément de l'industrie des indiennes, lui a fourni le tableau le plus frappant de l'avènement du machinisme dans une industrie toute neuve sans racines dans le passé, échappant par suite jusqu'à un certain point aux réglementations traditionnelles. L'industrie du fer, qui ne se

développe qu'avec le remplacement du bois par le charbon dans les hauts-fourneaux, lui a permis de montrer l'entrée en scène de la houille dane la grande industrie. La machine à vapeur, qui n'était au début qu'une pompe à feu destinée à épuiser l'eau des mines, complète et termine le tableau. Avec la machine à vapeur, le régime nouveau a trouvé son unité et les grands traits de sa physionomie sont dès lors arrêtés dans l'ensemble.

N'allez pas croire que l'ouvrage soit composé de monographies juxtaposées. Pas du tout ! A aucun moment l'attention n'est dispersée sur le détail. La monographie n'est là qu'à titre d'exemple. L'analyse, si minutieuse qu'elle soit, conduit toujours à une synthèse et le mérite du livre, mérite rare, est fait justement de ce mélange harmonieux de détails précis, rigoureusement exacts et de vues générales habilement nuancées qui ne dépassent jamais les faits posés.

M. M. déteste les abstractions. Il suit la réalité extrêmement complexe et il s'efforce de rendre cette complexité. Aussi se garde-t-il des explications uniques. La tentation est forte d'expliquer le machinisme par les seuls progrès de la science. M. M. remarque que la science n'eut presque point de part aux grandes découvertes techniques qui ont transformé le vieil outillage économique. A part Watt, aucun des grands inventeurs n'était un savant, Kay, Hargreaves, Wyatt, Highs, Cartwright, Crompton, Cort, Huntsmann, qui ont imaginé la navette volante, les machines à filer (jenny, mule), les métiers à tisser, le laminage, le pudlage, l'acier fondu, etc. étaient tous des empiriques. Les causes qui ont déterminé ou hâté la transformation industrielle, furent multiples. M. M. a mis en première ligne l'essor commercial de l'Angleterre au XVIIIe siècle. La production se règle toujours sur la vente. C'est parce que la vente était facile que les empiriques se sont ingéniés à la recherche des moyens d'augmenter la production et que des bailleurs de fonds se sont trouvés pour tirer parti de leurs inventions. C'est parce que le commerce prospérait que le réseau routier a été refait et agrandi après 1750, que les canaux, dont aucun n'existait avant 1759, se sont multipliés dans les dernières années du siècle par la seule initiative privée. Routes et canaux ont fourni à la grande industrie les facilités de transport sans lesquelles elle n'aurait pu se développer. Enfin la disparition de la yeomanry par l'usage des enclosures a mobilisé la population campagnarde et l'a poussée aux usines nouvelles.

Qu'il décompose, en économiste, les éléments d'une statistique, qu'il décrive, en technicien, les rouages de quelque mécanisme, qu'il recherche, en géographe, les raisons de la localisation de telle ou telle industrie, qu'il retrace, en sociologue, la vie matérielle et morale des diverses classes sociales, qu'il explique, en juriste, le sens d'un texte législatif, M. M. est toujours parfaitement à son aise, partout on le suit avec un égal intérêt. Ce n'est pas assez dire qu'il excelle à rendre

claires et intelligibles les notions les plus compliquées et les plus spéciales. Il sait parler à l'imagination autant qu'à l'esprit, parce qu'il sait voir et faire voir, en artiste, les choses concrètes. Veut-il nous donner la sensation d'une ville de l'ancien régime de production ? En quelques phrases pittoresques il nous fera entrer dans Chester.

Les progrès de l'industrie au XVIIIe siècle se symbolisent pour lui dans Liverpool et le Lancashire. L'apparition de la classe nouvelle des industriels s'explique dans la vie de quelques grands usiniers qu'il nous dépeint au physique et au moral. Voici le métallurgiste Matthew Boulton, cœur généreux autant que commerçant habile, qui a traduit dans la réalité les conceptions de Watt, voici le grand céramiste Wegdwood, la dynastie des Darby, des Peel, voici Richard Arkwright, paysan madré qui fait tous les métiers, s'empare des inventions des autres et finit à la tête de plusieurs fabriques, etc.

Si ce livre est si vivant, la raison en est qu'il est admirablement documenté. M. M. a recueilli patiemment, pendant de longues années, les matériaux très variés dont il a élevé son édifice. Mieux encore que les 32 pages de bibliographie qui terminent le volume, les notes privées et abondantes qui accompagnent les chapitres disent assez l'étendue de ses recherches.

En un mot, son ouvrage deviendra rapidement classique et servira de modèle aux études du même genre non seulement en Angleterre mais sur le continent [1].

Albert MATHIEZ.

Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme, 1784-1792, avec introd. et notes, par Ernest DAUDET, Paris, Plon, 1907. In-8°, 428 p. 7 fr. 50.

Désillusion ! Rien sur Fersen, bien qu'il nous soit présenté sous le nom de « La Chose ». Rien d'important sur l'émigration. Quelques détails sur la vie d'un inspecteur militaire en tournée, sur les chasses de Compiègne et de Rambouillet, sur les fêtes de Chantilly, sur un séjour d'Esterhazy au Vigan ; de vifs témoignages d'affection pour sa

1. Quelques remarques de détail. M. M. qui nous donne la coupe schématique des premières pompes à feu, devrait bien aussi nous donner le plan des premières machines à tisser et à filer. — Le premier recensement qui fut fait en Angleterre date de 1801. M. M. a pourtant établi des cartes de la population en 1700 et 1750. Il explique que « les documents annexes du recensement de 1801 *lui* permettent cette tentative » (p. 359), mais il ne nous dit pas suffisamment en quoi consistent ces documents annexes, si bien que nous sommes fort embarrassés pour apprécier la valeur de ses cartes conjecturales. — Enfin il n'explique pas assez, à mon avis, l'influence qu'exerça le machinisme sur la formation des premières théories socialistes (Godwin) ; p. 461 (note), il contredit sans preuves. Schulze-Gävernitz qui affirme l'existence d'un parti révolutionnaire en Angleterre dans les dix premières années du XIXe siècle. Schulze a peut-être exagéré, mais il est certain qu'à l'imitation de la Révolution française, s'était constitué sous le Directoire dans les principaux centres industriels un parti très avancé.

jeune femme, son « szivem ». Mais il ne nous semble pas que la correspondance qui suit son départ pour Coblentz en 1791, soit révélatrice et suggestive à un si haut degré (p. vi). Il est envoyé à la cour de Russie; il reçoit d'éclatants témoignages de la faveur de Catherine; lui-même avoue qu'il ne mande que de vieilles nouvelles (p. 361). Comme dans le précédent volume, le prince de Hesse, « le général Marat », est confondu avec le futur généralissime des armées danoises (p. 85) et il y a quelques lapsus : Robek pour *Robecq* (p. 18), Schmettan pour *Schmettau* (25), Aurigny pour *Origny* (37), Estanchan pour *Estanchau* (40), Stahremberg pour *Starhemberg* (46), La Mark pour *La Marck* (id.), Guyar pour *Guyard* (50), Cèze pour *Cézy* (52).

A. C.

Comte FLEURY. **Les dernières années du marquis et de la marquise de Bombelles,** d'après des documents inédits. Paris, Emile-Paul, 1906. In-8°, 390 p. 5 fr.

Ce volume fait suite à une étude parue en 1905 et intitulée *Angélique de Mackau et la cour de Mme Élisabeth*. M. le comte Fleury a eu à sa disposition le *Journal* du marquis de Bombelles et il nous en communique de larges et intéressants extraits. Nous voyons, par exemple, un jour de septembre 1788, Louis XVI s'enfoncer dans un taillis pour dépouiller un paquet de lettres ; bientôt on le trouve assis par terre, la tête dans les mains et pleurant ; il faut l'aider à se remettre en selle et il regagne le château sans dire mot des calomnies qu'il vient de lire sur la reine (p. 66). Nous voyons Mme de Staël parler sans cesse ni relâche sur l'amour « qui semble toujours l'occuper et qu'elle n'inspire à personne » (p. 123). Lorsque Bombelles accepte l'ambassade de Venise, le journal est remplacé par des lettres de Mme Élisabeth à sa chère « Bombe ». Le marquis démissionne en 1789; mais il se rend à Pétersbourg, il accompagne les princes en Champagne, et, on sait qu'après la mort de sa femme, il entra dans les ordres. M. le comte Fleury n'a rien oublié d'important : il est au courant ; il rappelle que Bombelles s'est entretenu avec Gœthe la veille de Valmy ; il sème son récit de détails souvent ignorés ou peu connus ; il cite non seulement Fersen et autres mémoires du temps, mais les souvenirs de Mme du Montet où il y a quelques pages curieuses sur les Bombelles; pourquoi fait-il de Charles-Auguste de Weimar, dès 1792, un *grand-duc* (p. 312) et nomme-t-il *Gobert* l'évêque Gobel (p. 223)?

A. C.

Ville de Paris. Publications relatives à la Révolution française.

Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, par Maurice Tourneux. Tome quatrième. Documents biographiques. — Paris hors les murs. — Additions et corrections. Paris, Imprimerie nouvelle, 11, rue Cadet, 1906. In-4°, xxxvii et 738 p.

Avec ce tome IV, M. Tourneux termine sa *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution*. Il y a mis — dans la seconde partie — la bibliographie des communes suburbaines et de certaines localités qui jouent un rôle dans l'histoire de Paris, ainsi que des corrections et des additions aux trois premiers volumes. Mais la première et la plus considérable partie du tome est consacrée aux documents biographiques. On y trouve d'abord les biographies générales et spéciales (dictionnaires, répertoires, pamphlets), puis des chapitres sur Louis XVI, Marie-Antoinette et les membres de la famille royale, enfin, les biographies individuelles. On sait la compétence de l'auteur et l'exactitude de ses renseignements. Qu'on parcoure, par exemple, l'article *Marat*, p. 408-417, la liste des mémoires et lettres de *Moreton-Chabrillan*, p. 463-464, la bibliographie de *Naundorff*, p. 468-474) et de *Necker*, p. 474-482 : on verra tout ce qu'il a pu recueillir d'intéressant et d'utile. Mais ce qu'on doit peut-être louer davantage, c'est sa mesure. Il ne sort pas des limites de son sujet. Il n'énumère pas toutes les pièces sur l'affaire du collier et ne reproduit que celles où la reine est directement visée. Il se souvient toujours qu'il traite de l'histoire de Paris et de la période révolutionnaire. Faut-il dire aussi qu'il indique, en passant, la valeur des documents qu'il cite et qu'il avertit le lecteur que tels ou tels Mémoires ne sont que des amplifications, des adaptations, parfois des fabrications ? Et maintenant qu'il a écrit le mot *fin*, que M. Tourneux soit sincèrement remercié, au nom de tous les chercheurs, du grand instrument d'information qu'il a mis à leur disposition. Pour quiconque veut toucher à un point de la Révolution, son ouvrage est indispensable, et les historiens le consulteront toujours avec gratitude parce qu'il leur apporte des matériaux solides et leur ouvre des routes sûres [1].

A. C.

A. Esmein, membre de l'Institut. **Gouverneur Morris, un témoin américain de la Révolution française.** Paris, Hachette, 1906. In-8°, 386 p., 3 fr. 50.

C'est presque une histoire politique de la Révolution que M. Esmein veut nous donner, et qu'il nous donne, dans ce livre

1. L'Académie française vient de décerner à cet ouvrage la plus grosse part du prix Berger ; nos lecteurs s'associeront à nous pour féliciter M. Tourneux de cette distinction si méritée.

attachant sur Gouverneur Morris. Il étudie d'après Morris les principales péripéties de ce grand mouvement, car Morris est très clairvoyant et il voit de fort loin. Non que M. Esmein le croit infaillible; mais si Morris commet parfois de graves erreurs, s'il ne sait, par exemple, apprécier la rénovation du droit français, il est presque toujours un observateur perspicace, il a, comme dit M. E., une méthode scientifique dont on peut relever chez lui les caractères distinctifs, il suit la logique des choses. M. E. montre d'abord comment se sont formées les idées de cet Américain sur la France : les goûts de Morris et ses principes le portaient vers la monarchie ; il croyait et ne cessa de croire au tempérament irrémédiablement monarchique des Français ; surtout — et M. E. a fort bien fait d'insister sur ce point — il vit, connut la France dans les milieux mondains, dans les salons, parmi les femmes. Puis, M. E. en un chapitre, très instructif et très plein, mêlé souvent de piquants détails et de curieuses anecdotes, expose les vues de Morris sur la Révolution et la série des jugements que le fin politique a portés successivement sur les événements qui se déroulaient devant lui, notant avec une pénétration singulière que la souveraineté passe du roi à l'assemblée, décrivant à l'avance la constitution future, étudiant la lutte des partis, signalant la puissance naissante des jacobins, remarquant les vices qu'entraînent une assemblée unique et un vote simplement suspensif, critiquant l'abolition de la noblesse, regrettant la faiblesse du pouvoir exécutif, combattant Mirabeau avec un acharnement implacable, et après Varennes, après l'affaire du Champ de Mars, regardant la monarchie comme perdue. Les pages consacrées par M. E. à la Législative et à la Convention ne sont pas moins intéressantes, et il faut lire dans le livre même comment Morris a prévu et prédit la guerre, comment il croit à l'établissement de la République, à la défaite de la Gironde, à la chute de Danton. On sait qu'il quitta la France au commencement de 1795, et il ne la verra plus que du dehors; mais de bonne heure il avait annoncé Napoléon, et dès 1792 il établissait dans une lettre à Jefferson que la monarchie issue de la Révolution serait un despotisme militaire. Ajouterons-nous qu'après avoir prévu l'Empire, il prévit la Restauration [1] ?

A. C.

---

1. Le livre aurait peut-être gagné à subir des allègements et des coupures sur quelques points. Voici, en tout cas, quelques corrections pour une édition nouvelle. Lire : p. 41 (et 58), La Noraye (*Norrage*); p. 47, Du Moley (*Dumolley*); p. 50 et 61, d'Espinchal (*Espanchall*); p. 52, Fezensac (*Fersensac*); p. 61, Simiane (*Simieu*); p. 124, Kersaint (*Kersaw*); p. 137, d'Aiguillon (*d'Aquillon*); p. 151, Loménie (*Lomérue*); p. 181, Saint-Domingue (*Saint-Dominique*); p. 206 (209, 330), Pellenc (et non *Pellin*); p. 247, Bureaux de Pusy (et non *Burceau de Pazy*); p. 287, Albini (et non *Albiné*).

Pierre de Vaissière, **Lettres d'aristocrates. La Révolution racontée par des correspondances privées 1789-1794.** Paris, Perrin, 1907. In-8°, xxxviii et 626 p., 7 fr. 50.

M. de Vaissière aurait peut-être bien fait d'alléger son livre, si attachant et si instructif qu'il soit, et de supprimer quelques-unes des cinq cents lettres qu'il nous donne, celles, par exemple, qui ne renferment que des bruits et des fausses nouvelles. Mais nombre de ces *Lettres d'aristocrates*, hâtivement écrites et tout empreintes d'émotion, font revivre des scènes grandes et petites de la Révolution. Elles renferment souvent des particularités intéressantes sur des faits essentiels, et nous ne citerons, à ce propos, que celles du chevalier de Saint-Luc sur la veille du 14 juillet, celles de MM. de Vergennes et de Seneffe sur les journées du 14 et du 22 juillet, celles des gardes du corps sur les journées des 5 et 6 octobre, celles des émigrés sur leur propre misère et indiscipline. L'idée du volume est d'ailleurs ingénieuse et fort bien exécutée. L'éditeur ne s'est pas contenté de fouiller diligemment les archives pour trouver ses lettres, d'annoter les documents avec minutie et conscience, de rédiger sur les personnages qu'il met en scène des notices exactes, solides, puisées aux sources. Il a su publier des correspondances qui forment un ensemble. Il a fait voir dans cette suite de lettres comment s'accentue et se précipite le mouvement populaire, comment, selon le mot de Faydel (p. 189), le parti jacobite acquiert tous les jours plus de force et d'audace. Il a montré combien la noblesse française a été aveugle, combien elle a manqué d'initiative, et, de même que la royauté, mérité son sort. Un mot sur Louis XVI nous a vivement frappé; il est du chevalier de Marnhac : « Le roi, écrit Marnhac après le 10 août (p. 541), est sans caractère et sans courage ; il ne lui arrive rien qu'il ne mérite ».

A. C.

M. Vitrac, **Louis XVII.** Nouvelle collection de Mémoires historiques. Paris, Albin Michel, 1906. In-8°, 233 p., 2 fr.

— **Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini.** Histoire d'une substitution. Paris, Daragon, 1907. In-8°, 155 p., 5 fr.

Le volume sur Louis XVII, dû, comme les précédents de la même collection, à MM. Maurice Vitrac et Arnould Galopin, mérite d'être annoncé et lu. Les auteurs l'ont divisé en deux parties ; ils donnent dans la première les *Mémoires* d'Eckard sur la captivité et la mort du dauphin, et ils qualifient avec raison ce travail de « travail de premier ordre » ; ils publient dans la seconde les *Souvenirs* de Naundorff dont ils marquent justement les lacunes, les incohérences, les contradictions, les « fables enfantines ». Leur annotation prouve qu'ils connaissent très bien leur sujet, et l'appendice, intitulé « De quelques autres faux Dauphins », se lit avec intérêt.

M. Vitrac semble d'ailleurs attiré par ces « énigmes de l'histoire » (tel est le titre d'une collection dont il publie le premier tome). Dans le volume qu'il intitule *Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini*, — volume un peu long peut-être où il s'attarde trop à faire revivre la Société du Palais-Royal, mais soigné, composé d'après les sources et accompagné d'une table copieuse — il raconte comment Maria Stella Chiappini, femme de lord Newborough, puis du baron d'Ungern-Sternberg, voulut faire admettre par un tribunal qu'elle était fille du duc et de la duchesse de Chartres : Louis-Philippe lui aurait été substitué et serait le fils du geolier italien Chiappini. Mais, comme le prouve M. Vitrac (et nous ne citons que ce seul argument), le jour même où elle naissait à Modigliana, en un village perdu des Apennins, le duc et la duchesse de Chartres étaient à Paris.

A. C

Dr. Max Billard, **Les tombeaux des Rois sous la Terreur.** Paris, Perrin. 1907. In-8°, 192 p., 3 fr. 50.

Le récit de M. Billard est émouvant, dramatique, je dirai même macabre, et il faut une certaine dose de courage pour assister à ces exhumations de cadavres, à cette violation de l'asile des morts, et pour lire ces descriptions où l'auteur n'oublie pas l'odeur fétide et les miasmes nauséabonds qui s'exhalent des tombes. Mais ce récit est exact, et M. Billard raconte d'après les documents comment fut exécuté le décret de la Convention qui prescrivait la destruction des tombeaux et mausolées des ci-devant rois. Il a consulté la relation des événements dressée sur l'instant par un ancien religieux de Saint-Denis, dom Druon, et c'est dom Druon qu'il suit « en élaguant certains détails superflus et en comblant les lacunes à l'aide de nombreuses notes émanant toutes de témoins oculaires ». Nous n'en dirons pas davantage. Le chapitre qu'on lira le plus volontiers est le chapitre IV consacré au tombeau de Turenne. Pauvre Turenne! au lieu de le jeter dans la fosse commune des Bourbons, on le garde huit mois dans la sacristie, puis quatre ans au Muséum avec les animaux empaillés, puis on le transporte un soir en un coin du Musée des monuments français jusqu'à ce qu'enfin, le 22 septembre 1800, on le dépose aux Invalides!

A. C.

Précis d'histoire militaire, Révolution et Empire, par Maurice Dumolin, ancien officier d'artillerie. Tome I. *Révolution*. Paris, Henry Barrère, 21, rue du Bac, 1906, In-8°, 990 p. avec atlas et croquis.

M. Dumolin retrace dans ce volume les campagnes de la Révolution de 1792 à 1800, et il faut dire tout de suite que son *Précis d'histoire militaire*, comme il qualifie son ouvrage, est remarquable, excellent,

indispensable à toute grande bibliothèque. Evidemment, M. D. se trompe quelquefois; il n'a pas toujours eu sous la main des guides sûrs, comme pour les premières campagnes; on sent, sur certains points, que le sol lui manque. Que d'erreurs, par exemple, dans les deux pages consacrées à la campagne des Pyrénées-Orientales en 1793 (p. 218-220)! C'est que M. Dumolin n'a pas pris la peine de lire Fervel et n'a pas eu le temps de feuilleter notre *Dugommier*. De même dans le récit de la campagne de cette armée en l'an 1794 (p. 286-288), et nous ne nous donnerons pas le facile plaisir de rectifier tous les lapsus de l'auteur : disons seulement qu'il croit que Dagobert commandait l'armée lors de la prise de Campredon et que Dugommier lui a succédé. Mais partout ou presque partout ailleurs M. D. est complet, exact. Il expose les opérations avec clarté, avec netteté, et il appuie sa narration soit de ses propres appréciations, soit des jugements des maîtres de l'art, Napoléon, Saint-Cyr, Jomini, etc. Il cite toutes ses sources et il dit que son travail n'est que « la coordination de notes et la mise au net de croquis glanés un peu partout parmi les documents imprimés » ; cela est vrai, et il lui arrive même de s'approprier des phrases entières de ses devanciers ; mais ils ne lui en voudront pas, et ils penseront, comme nous, que M. Dumolin a, selon sa propre expression, fait œuvre utile et que son gros livre épargne à ses camarades de longs et maladroits tâtonnements. D'un bout à l'autre la publication témoigne d'un soin infini, d'une conscience minutieuse, et nous n'avions pas encore de *Précis* comme celui de M. Dumolin sur les campagnes de 1792 à 1800. Puisse le volume suivant offrir les mêmes qualités et mériter les mêmes éloges [1] !

A. C.

Napoleon in Finckenstein, von Dr. Erich Joachim. Berlin, Behrend, 1906. In-8°, xxvii et 229 p.

M. le comte George de Dohna-Finckenstein a chargé M. Erich Joachim de raconter le séjour que Napoléon fit au château de Finckenstein du 1er avril au 6 juin 1807. M. J. n'avait que peu de pièces inédites et il a dû se contenter, en somme, de sources imprimées.

1. Lire p. 181 et 182 Elie et non *Hélie* ; — p. 199 Carlenc était chef d'escadron, et non chef de bataillon ; — p. 220 Turreau n'a pas exercé le commandement et Doppet n'a pas rallié les troupes au Boulou qui était aux mains de l'ennemi ; — p. 324 le combat de la Fluvia (qui eut lieu d'ailleurs le 15 juin, et non le 13 juillet), ne fut pas le dernier engagement, puisque plusieurs jours après, 26 et 27 juillet, les Français perdaient Belver et Puycerda ; — lire p. 374 (et ailleurs) Beaupuy au lieu de *Beaupuis*, p. 379 Klinglin, et non *Klinglins* ; p. 622 Camille Rousset, et non *Doucet* ; — p. 395 Napoléon n'était pas encore, au mois de mai 1792, « en butte à la haine de Paoli » et il rejoignit à Nice en 1793, non pas son régiment qui ne faisait pas partie de l'armée de Carteaux, mais sa compagnie ; ajoutons qu'Aubry n'était pas « ministre ». — P. 924 le *Général Legrand* de Rémond ne peut être cité comme une source sérieuse.

Mais il a tout consulté, notamment la *Correspondance* et les mémoires des contemporains. Il décrit le château et la vie que menait Napoléon, ses revues et parades, ses promenades, chevauchées et chasses, sa bonne humeur, l'activité que déployait l'empereur, ses projets, ses arrêtés, les visites qu'il recevait, députation où figure le comte Alexandre Dohna et députation de la province de Silésie conduite par le comte Maltzan, entrevue avec Blücher qui juge son vainqueur « charmant » (p. 119), conversations avec l'ambassadeur persan et l'envoyé de Turquie, séjour mystérieux de la Walewska. Le volume, de grand intérêt, et, en outre, d'une très belle exécution, se termine par plusieurs appendices : très intéressants souvenirs exposés le 2 décembre 1841 au Landrat du cercle de Rosenberg par des survivants, lettres de divers membres de la famille Dohna, journal d'une dame prussienne qui retrace très brièvement ces quelques mois de trêve. Sur ce dernier point nous sommes en mesure de compléter les renseignements donnés par l'éditeur : cette dame se nommait Mme de Hauenfeld, et le colonel Pouget dont elle parle, a laissé des *Souvenirs* (Paris, Plon, 1895) qui s'accordent tout à fait avec les siens; Pouget, lui aussi, parle du feu qui prit à une cheminée et de la fête donnée par Mme de Dohna aux soldats qui avaient éteint l'incendie [1].

A. C.

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier, 1812-1814, publiés par M. Waclaw Gasiorowski, trad. du polonais par M. Jan v. Chelminski et le commandant A. Malibran. Paris, Plon, 1907. In-8°, ix et 301 p., 3 fr. 50.

Ces *Mémoires* méritaient d'être traduits du polonais et ils sont presque aussi intéressants que ceux de Soltyk. L'auteur fut attaché à l'état-major général au mois de novembre 1812, et il nous raconte fidèlement et de façon très attachante ses pas et ses démarches. Il porte des dépêches à Poniatowski au camp d'Austerlitz et à Davout dans Hambourg; il annonce la rupture de l'armistice à Vandamme qui l'accueille de mauvaise grâce; — et, soit dit en passant, il affirme que l'empereur fut malade à Pirna (p. 112) et que cette maladie eut une grande influence sur l'issue de la campagne. Il retrace avec la même exactitude saisissante qu'Odeleben la vie de Napoléon pendant les marches et les camps de 1813. Son récit de Leipzig et de Hanau ne devra pas être négligé. Mais les pages qu'il consacre à la campagne de 1814 ne sont pas moins vivantes : l'attaque du château de Brienne, l'hostilité des paysans contre les alliés, le travail qui se produit déjà dans l'esprit de Marmont (p. 208), la mission de Grabowski auprès de Belly de Bussy, son jugement sur Berthier qu'il trouve dénué de

---

1. P. 35 il ne peut s'agir que du château de Grignon; lire p. xxiii Lanfrey et non *Langfrey*, et p. 144 Dentzel au lieu de *Dänzel*.

talents militaires et d'intelligence, mais diligent, laborieux, exact, et sur le sous-chef d'état-major Monthyon, la fin dramatique de la journée d'Arcis-sur-Aube, la déroute de Saint-Dizier où toute la chaussée se couvre de tabac et de billets de banque russes (p. 230), la dernière chevauchée de notre Polonais que Berthier charge de rejoindre le général Allix et de porter à Marie-Louise une lettre de l'empereur, les défections de Fontainebleau qui produisent sur lui une impression de colère et de douleur, la visite que font alors les Polonais au vieux Kosciuszko [1].

A. C.

Origines des armées révolutionnaires et impériales, 1789-1815, d'après les archives départementales de l'Ariège par les lieutenants Dessat et de L'Estoile, du 59e d'infanterie, 1906. In-8o, 188 p. (Paris, impr. L. Denis, 31, ville d'Alesia).

Les deux auteurs de ce volume au titre un peu long et prétentieux ont fait leur œuvre avec enthousiasme et ils ont consulté nombre de documents ariégeois. Ils ont pourtant commis quelques fautes. Ils disent par exemple p. 24 que, dès le commencement de la guerre, l'Espagnol s'empara de Collioure et Port-Vendres qui ne seront pris qu'en décembre 1793 [2]. Ils placent la bataille du Mas Deu qui est du 19 mai, au 17 juillet et la confondent avec celle du Mas Ros. Ils attribuent à Aulard le mot de Fervel, que la bataille de Perpignan (ou du Mas Ros) fut le Valmy de l'armée des Pyrénées. Ils font entrer Marbot (au lieu de Dagobert) à Puycerda et ils mettent au 2 septembre la conquête de la Cerdagne qui est faite dès le 29 août. Mais ils ont trouvé dans les archives ariégeoises nombre de détails sur le recrutement; ils ont relevé tous les appels faits dans l'Ariège sous l'Empire; ils publient des documents intéressants, comme le pacte fédératif de Saint-Girons et la proclamation de Decaen en 1815; ils étudient, non seulement l'armée régulière, mais la garde nationale et les corps spéciaux, gardes d'honneur, compagnies de réserve, chasseurs de montagne — mais ils n'auraient pas dû s'étonner de la désertion des miquelets; de tout temps, le miquelet déserte et c'est pour mieux se défiler qu'il se fait miquelet. — Des pièces justificatives en assez grand nombre terminent le volume [3].

A. C.

---

1. Lire p. 20 an mein Volk (et non *an meinen Volk*) — p. 25 Corner (et non *Cornero*), Labaume (et non *Labaune*) — p. 44 Torgau, et non *Troppau* — p. 48 fechtereien, et non *feichtschrein* — p. 74 vorwärts, et non *forwertz* — p. 85 Planat, et non *Planot* — p. 148 Merveldt, et non *Meerfeld* — p. 159 « durch seine tollen Streiche so bekannten » (au lieu de *tolle Streicke so bekantem*); — p. 173 Lamboywald et non *Lambagwald* — p. 209 Bordesoulle (et non *Halier*) — p. 212 Belly de Bussy (et non *Bussy de Belly*), lequel d'ailleurs n'était pas « ancien élève de Brienne » — p. 237 et ailleurs, Allix et non *Alix*.

2. Comment n'ont-ils pas remarqué que, dans la page à côté, lorsqu'ils retracent l'attaque du 30 juin, Collioure est encore français ?

3. A deux reprises, les auteurs nous disent que les trois barons Espert furent

Dr. A. Mony, **Notes d'ambulance,** août 1870-février 1871. Paris, Plon, 1907. In-8°, 490 p. 3 fr. 50.

Il était inutile d'imprimer, — et il est inutile de lire — la bonne moitié de ce volume. L'auteur nous raconte d'après autrui les batailles de Metz et de Sedan, le 4 septembre, les actes de la délégation de Tours et de d'Aurelle, l'évacuation d'Orléans, les derniers efforts des armées de province; il expose très longuement les causes de nos désastres, la journée du 31 octobre, celle du 18 mars; il déplore la Commune; il juge que nous sommes sur le bord des abimes (p. 449). Mais on ne lira pas sans intérêt ses propres « notes d'ambulance » et ses impressions sur la première armée de la Loire. On y trouve, malgré quelques longueurs, d'intéressants détails, notamment sur Coulmiers (« quel retentissement, quel coup de fouet à tous les cœurs ! » p. 165), sur la déroute qui entraine une partie de l'armée au delà de Gien, sur l'hôpital de Bourges, sur l'expédition de l'Est et ses lenteurs « à se manger les poings » (p. 297), sur les combats de Montbéliard et sur la retraite de l'armée de Bourbaki en Suisse.

A. C.

Université de Grenoble. **Livre du Centenaire de la Faculté de droit.** Discours, études et documents. Grenoble, Allier, 1906. In-8°, 309 p.

Ce volume fait grand honneur à l'Université de Grenoble. Le 15 mars 1906, elle a tenu une séance publique pour commémorer le centenaire de sa Faculté de droit. Trois discours ont été prononcés à cette occasion : l'un, par M. le recteur Moniez qui a marqué la raison d'être et le sens de la fête ; l'autre, par M. Paul Fournier, doyen de la Faculté de droit, qui a rappelé à grands traits les efforts faits à Grenoble, avant la Révolution, pour constituer une Université où l'enseignement du droit jouerait le rôle principal ; le troisième, par M. le professeur Louis Balleydier, assesseur du doyen, qui a fait connaître les événements importants de la Faculté pendant le XIX° siècle et rendu hommage aux maitres les plus marquants. Ces discours sont publiés dans le volume que nous annonçons; mais à leur suite, ont été reproduits les documents sur lesquels est fondée l'histoire de la Faculté de droit. M. Raoul Busquet, archiviste de la ville, a recueilli et publié, soit in extenso, soit en résumé, les textes relatifs à l'enseignement juridique de l'Université grenobloise durant la période antérieure à la Révolution. On y a joint quelques documents du XIX° siècle, comme le procès-verbal de l'audience solennelle tenue par la

---

nommés généraux de brigade la même année; de ces trois Espert, dont deux seulement furent barons, l'un, Jean-Marc, est nommé maréchal de camp le 21 avril 1815, et les deux autres, maréchaux de camp le même jour et an, 6 août 1811; — p. 181 Sol (ou Sol-Bauclair) de Saverdun, fut plus que colonel ; il eut le grade de général de brigade le 23 décembre 1793 et mourut commandant d'armes à Bayonne.

Cour d'appel le 23 décembre 1805 pour recevoir le serment des premiers membres de la nouvelle École, les discours du procureur-général Royer-Deloche et de Paul Didier — le Didier de 1816! — et quelques textes officiels. Ce volume rendra donc des services, et il faut remercier la Faculté de droit de Grenoble d'y avoir rassemblé les précieux éléments de son histoire.

A. C.

R. Bonnet, **Isographie de l'Académie française.** Paris, Noël Charavay, 3, rue de Furstenberg, 1907. In-8°, 322 p.

Cette liste alphabétique des membres de l'Académie française, dressée par M. R. Bonnet, est un travail fort utile. L'auteur a fait des recherches très étendues et il a diligemment consulté les publications essentielles. Il accompagne chaque nom d'une notice précise, et il établit avec le plus grand soin les dates de naissance et de mort, d'élection et de réception. En même temps il donne un spécimen authentique de la signature de chaque membre — sauf trois, Auger de Mauléon, Philippe Habert et Pierre Bardin. — Telle quelle, et malgré l'inégalité des notices, les unes un peu sèches et sommaires, les autres pleines et fournies, cette entreprise dans laquelle M. R. Bonnet a trouvé de précieux auxiliaires, comme M. Tausserat-Radel, comme MM. Noël Charavay et Jean Hanoteau, mérite les plus vifs éloges. Elle rectifie nombre d'erreurs et elle apporte nombre de renseignements exacts, sûrs, complets, vérifiés d'après les meilleures sources [1].

A. C.

— La librairie Schmidt et Günther de Leipzig, publie, en seconde édition, un atlas (Bilder-Atlas) de César, se rapportant de préférence à la guerre des Gaules, avec plus de cent gravures et onze cartes, par le Dr Raimund Oehler, professeur à l'École royale des Cadets. Je suppose que le livre devra faire une concurrence heureuse aux éditions et lexiques illustrés de l'auteur, très répandus en Allemagne. Les Français à cette occasion auront quelque peine à se défendre d'un sentiment d'envie ; ils se demanderont pourquoi nos enfants n'ont pas les mêmes secours, dans un pays où se sont livrés les combats décrits par César, quand le

---

1. Lire p. 33, Boscbénard et non *Bosbénard* et p. 139 Vègre et non *Vesgres*. — P. 91, Duras est maréchal du 24, et non du 30 mars, et p. 98, d'Estrées, du 14 janvier. — P. 128, les prénoms de Guibert sont-ils exacts ? — P. 150, c'est une erreur de dire que Lacuée fut ministre de la guerre par intérim en août 1792 et commissaire du roi en septembre suivant. — P. 182, c'est en juin, et non en juillet, que Maret est nommé à Naples. — P. 312, Volney s'appela d'abord Boisgirais et non *Boisgirois* ; il fut directeur en Corse, non dans l'année 1788, mais à la fin de l'année 1789 ; il dut renoncer à ces fonctions (le 26, non le 28 janvier 1790), mais on ne peut dire qu'il se retira dans l'île après la dissolution de la Constituante ; il fut invité par le peuple corse à venir dans le pays, et il y vint au commencement de 1792.

Musée de Saint-Germain nous en conserve les monuments, enfin au moment même où l'on fait les fouilles d'Alésia. — É. T.

— M. A. Del Prato a raison de ne pas nous promettre que les deux documents inédits qu'il apporte sur la bataille de Fornoue (Extr. de l'*Arch. stor. per le Provincie Parmensi*, nouvelle série, 5e vol., 1905) enseignent beaucoup de nouveau; la lettre anonyme en italien et le morceau de la chronique latine de Sfrenati *De bello italico* confirment plutôt qu'elles n'accroissent ce que nous savons. Du moins dans son introduction et ses notes, il se montre remarquablement au courant de la question. — Ch. Dejob.

— On savait que Ugo Foscolo, tout romancier et tout poète qu'il était, lisait beaucoup; on se doutait qu'il prenait beaucoup de notes; mais c'est bien autre chose que M. Vitt. Cian réussit à établir dans un article du *Giorn. stor. della Lett. ital.* (vol. XLIX, pp. 1-66) qu'il vient de faire tirer à part. Il prouve que Foscolo a nettement conçu la méthode de la critique historique qui ne devait pourtant prévaloir en Italie qu'une trentaine d'années après sa mort. Chez cet ex-habitué reconnaissant de la Marciana, dont en 1797 il eût voulu devenir un des conservateurs, le dédain de l'érudition est pure apparence. Foscolo était sincère lorsque, dans son fameux discours de Pavie, il invitait ses élèves à l'étude de l'histoire. Ses travaux ultérieurs sur Pétrarque, Boccace et Dante le démontrent. Il voulait que l'on commentât la Divine Comédie par l'examen des circonstances où l'auteur avait vécu; il prêchait le respect de la chronologie : « Les dates, disait-il, sont obstinées, impertubables; elles renversent tous les raisonnements du monde. Quels que soient les principes et l'habileté d'un historien, le seul fondement solide de son œuvre consiste dans la certitude, l'ordre et l'importance des faits. » Il glorifiait Ap. Zeno, Muratori. Il citait exactement les ouvrages qu'il avait consultés et savait choisir ses sources. Il ne faudrait pas affirmer qu'il pratiquât beaucoup les manuscrits, mais il avertissait ceux qui en invoquaient l'autorité qu'ils devaient d'abord les voir de leurs yeux et en vérifier l'authenticité : on est aujourd'hui moins sûr qu'il se soit trompé en attribuant à Pétrarque les deux lettres en vulgaire qui portent son nom. Dans le détail, voir l'analyse de deux manuscrits autographes de Foscolo conservés à la bibliothèque Labronica et une liste de livres possédés à un certain moment par lui, où l'on remarquera que figurent seuls quatre ouvrages français (La Bruyère, La Fontaine, La Rochefoucauld et Commynes). P. 55 du tirage à part, une légère faute d'impression : *Paillet* pour *Baillet*. — Charles Dejob.

— La préface et les notes dont M. Ant. Rovini accompagne sa traduction de la *Relazione del capitano Zerboni di Sposetti sulla repressione dei moti del' 21 e sulla occupazione austriaca in Piemonte, 1821-3* (Rome-Milan, Albrighi et Segati, 1907, 2 fr.) sont plus intéressantes que la Relation même, quoiqu'elles n'enseignent rien de bien nouveau; du moins elles éclairent les compromissions de Charles Albert avec les libéraux de Turin. Quant à la Relation, elle consiste surtout dans une sorte de journal des marches de l'armée autrichienne avec 6 cartes topographiques : c'est beaucoup pour une campagne dont le succès a été décidé en quelques heures et a coûté quelques hommes aux belligérants. On préférerait des détails précis sur les relations du corps autrichien avec la population : Charles Félix a écrit à l'empereur d'Autriche que la discipline de ce corps avait été si parfaite qu'on l'avait vu partir avec un *cordial regret*; ce serait à voir. Toutefois la Relation prouve que l'Autriche ne cherchait pas alors à s'étendre en Italie hors du Lombard-Vénitien; elle entendait limiter son occupation aux stricts besoins de Charles Félix; elle ne tenait pas à pénétrer dans les Légations et elle aurait mieux aimé

voir autour du roi de Sardaigne des hommes de tact comme Latour que des hommes intransigeants comme Revel. — Charles Dejob.

— Les *Parole su l'al di qua e l'al di là* de M. Romolo Quaglino (Milan, Sandron) forment une suite de dialogues facilement écrits : l'auteur ne demande pas un autre éloge : ce sont, dit il « des mots et non des idées, du babil et non de la philosophie ». — Charles Dejob.

— Dans le *Saint-Antoine de Padoue d'après les documents primitifs* (Paris, Poussielgue 1905), il y a contraste entre la préface et l'ouvrage : la préface composée d'une énumération et d'une appréciation des sources de la biographie du Saint fait croire à une œuvre d'érudition, et l'on se trouve en présence d'une œuvre d'édification, très appréciée d'ailleurs des fidèles puisque 14.000 exemplaires d'une première édition se sont vendus. Tout l'effort de l'auteur, en matière de science, a consisté à écarter les miracles dont on ne trouve la mention que vers la fin du XIVe siècle (v. p. 5, 57 sq. 9, par ex.; il fait d'expresses réserves sur la plus populaire des légendes relatives à saint Antoine, celle qui le peint avec le Christ dans ses bras, p. 105). Mais il ne traite guère que de seconde main les rapports du Saint avec son temps et il entre bien peu avant dans l'étude de ses œuvres, par crainte d'ennuyer des lecteurs plus pieux que curieux. Il n'a pas non plus un jugement bien arrêté sur la guerre des Albigeois : si cette croisade fut *juste et nécessaire* (p. 80), pourquoi tient-il fort à établir que le pape ni saint Antoine n'en furent responsables (p. 72 et 82)? — Charles Dejob.

— L'édition que M. Lautrey vient de donner chez Hachette du *Voyage* de Montaigne ne saurait pour les érudits remplacer celle de M. D'Ancona et n'y prétend pas : M. D'Ancona, outre sa vaste érudition, avait le double avantage d'avoir étudié tous les récits de voyage en Italie dont la copieuse énumération termine son volume et d'avoir intéressé à son travail une foule de savants de tous les pays. Mais il s'en faut que la peine de M. L. ait été perdue. D'abord, en traduisant la partie italienne de la relation de Montaigne, en résumant les plus intéressantes des notes de M. D'Ancona qu'il cite toujours avec une parfaite loyauté, il rend service à ceux de nos compatriotes à qui la langue de nos voisins n'est pas très familière ; il propose même quelquefois d'intéressantes conjectures sur le texte italien (p. 345, n. 1; p. 355; n. 1). Puis sa connaissance de notre XVIe siècle lui permet d'ajouter des notes utiles (par ex. sur Pietro Strozzi, p. 56-7; sur Du Ferrier p. 166-7; sur un petit-fils du maréchal de Montluc, p. 182; sur les craintes d'un vieux paysan Lucquois, p. 559, n. s.; sur le voyage de l'impératrice Marie fille de Charles-Quint, p. 366, n. 2; sur M. d'Alègre, p. 467, n. 1). Son introduction aussi est instructive. — Ch. Dejob.

— M. Dom. Migliazza, dans un opuscule imprimé par le typog. Ponzio à Pavie cette année, prouve que Matt. Villani n'a pas emprunté au chroniqueur milanais Azario son récit de la lutte du célèbre moine Bussolari contre les Beccaria et les Visconti. Non seulement Matt. Villani, qui cite habituellement ses sources, ne cite jamais Azario, mais il sait beaucoup de détails qu'Azario ignore et en ignore d'autres qu'Azario connaît. — A cette discussion, Matt. Migliazza ajoute une explication vraisemblable d'une contradiction où Villani est tombé en jugeant Bussolari et donne à son tour une appréciation, très fondée dans l'ensemble, sur ce précurseur de Savonarole. — Charles Dejob.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 Juillet — 1907

F. Hadland Davis, **The Persian Mystics, Jalâlu'd-din Rumi.** — 1 vol. petit in-8° carré, 105 pages. — Londres, John Murray, 1907. — Prix : 2 shillings.

En publiant leur série d'ouvrages à bon marché, qu'ils ont intitulée *The wisdom of the East*, MM. Cranmer-Byng et Kapadia se sont proposé de vulgariser les chefs-d'œuvre de la morale de tous les pays et de tous les temps, depuis l'ancienne Égypte et la Chine jusqu'au Japon moderne; ils espèrent que leurs petits volumes seront les ambassadeurs de la bonne volonté et de la compréhension mutuelle entre l'Occident et l'Orient, le vieux monde de la pensée et le nouveau de l'action. Sans épiloguer sur cette dernière formule, qui semble mettre en antithèse l'activité de l'Europe et de l'Amérique et la pensée de l'Asie et de l'Afrique (qui pourtant ne s'est jamais élevée à la hauteur de la conception de divers cerveaux gréco-latins), nous reconnaissons volontiers que l'entreprise est louable, et qu'elle peut amener d'excellents résultats, en mettant à la portée de tous les hommes instruits des données qu'il faut encore la plupart du temps aller chercher dans d'incommodes recueils et de lourds volumes, quelque fois même aussi aller lire dans l'original. Cela s'applique notamment au présent ouvrage, qui traite de la vie et des œuvres du

poète persan Djélâl-oddîd Roûmî, le fondateur de l'ordre religieux des derviches tourneurs (*Mevlèviyyé*).

M. Davis donne des extraits des deux grandes compositions du mystique de Konia, le *Mesnévi* qu'il a lu dans la traduction abrégée de M. E. H. Whinfield et le Diwan de Chèmsi Tébrîzî de M. R. A. Nicholson. Une très courte introduction traite de l'origine du soufisme et résume les idées exposées par le savant professeur de Cambridge, M. Edw. G. Browne, dans son histoire littéraire de la Perse. Le sujet est loin d'être épuisé, mais ce n'était pas le lieu d'en entretenir le lecteur : aussi M. D. a-t-il bien fait de ne toucher qu'en passant à l'influence du néo-platonisme et de laisser de côté la question de savoir si le soufisme provient tout entier de l'ascétisme égyptien avec Dhou'n-Noûn ou d'influences diverses subies en Babylonie et en Chaldée par El-Hasan el-Baçrî (qui n'est même pas nommé). Une petite note de quatre pages est consacrée à la poésie persane, d'après le *Tchahâr-Maqâla* d''Aroûdî de Samarcande, qu'il n'aurait pas fallu appeler Nîzamî (*sic*, pour Nizhâmî) tout court, par crainte de confusion avec le grand poète Nizhâmî de Gendjè. On y cite incidemment le *Lover's Companion* de Chéref-ed-din Râmî sans dire à qui l'on doit la traduction de cet ouvrage.

Cl. Huart.

Alexander Freiman, **Pand-nāmak i Zaratusht. Der Pahlavi-Text mit Uebersetzung, kritischen und Erläuterungsnoten.** Vienne, 1906, in-8° (extrait de la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, XX, p. 149-166 et 237-280).

Édition critique soignée d'un texte pehlvi déjà deux fois édité. L'auteur, qui est élève de M. Bartholomae, a donné là un exemple de la rigueur philologique dont on s'est trop souvent dispensé dans l'étude des textes pehlvis ; et, sans parler de l'intérêt propre du petit texte religieux édité, traduit et abondamment commenté, il rend par cette rigueur même aux études iraniennes le service dont elles ont le plus pressant besoin.

A. Meillet.

Hermann Möller, **Semitisch und Indogermanisch.** Erster Theil, Konsonanten. Copenhague, 1907 (éditeur Hagerup), in-8°, xvi-395 p.

Il ne s'agit de rien moins que de rapprocher l'indo-européen du sémitique commun et de poser un sémito-indo-européen. L'auteur n'est pas un amateur, qui prend des formes au hasard. C'est un linguiste connu depuis longtemps, qui procède d'une manière systématique, et vise à établir des lois de correspondances rigoureuses entre le sémitique et l'indo-européen. Néanmoins la preuve ne semble pas administrée.

Pour établir que le sémitique et l'indo-européen sont des formes diverses prises par une langue antérieure, il faudrait montrer tout d'abord que la morphologie sémitique et la morphologie indo-européenne, si différentes dans le détail, sont deux développements différents d'une même morphologie plus ancienne; le commencement même de cette preuve n'est pas fourni. M. M. ne s'appuie que sur des faits de vocabulaire, ce qui est une faute grave de méthode. Toutefois, là où l'hypothèse de l'emprunt est exclue, des coïncidences systématiques du vocabulaire supposeraient une unité d'origine; mais il faut que ces coïncidences soient systématiques et s'étendent à des groupes de mots définis. Or, M. M. ne fournit pas de listes de coïncidences pareilles; les noms de nombre indo-européens et sémitiques présentent dans chaque groupe des particularités très caractéristiques; mais c'est tout au plus si — et encore avec beaucoup d'arbitraire — M. M. arrive à retrouver une consonne commune pour certains noms de nombre. De même pour les noms de parenté. Ce qui est rapproché, ce sont en général des racines qui auraient en commun une ou deux consonnes, et qui présenteraient une très vague ressemblance de sens; de pareils rapprochements ne prouvent évidemment rien. Souvent d'ailleurs, l'auteur opère avec des éléments suspects; par exemple, p. 20, il rapproche certaines racines trilittères commençant en sémitique par *w-r* et signifiant veroyer du latin *uireo* : mais le latin *uireo* n'indique pas une racine indo-européenne *wer-*, et d'ailleurs, c'est un mot isolé en indo-européen.

Cette première partie relative aux consonnes en fait attendre une seconde sur les voyelles : si M. M. arrivait à montrer que les alternances vocaliques indo-européennes : *e*, *o*, zéro sont d'origine identique aux alternances sémitiques *a*, *i*, *u*, zéro, sa thèse en recevrait une sérieuse confirmation. Mais que n'a-t-il commencé par cette preuve?

A. Meillet.

W. Crönert, **Kolotes und Menedemos,** Texte und Untersuchungen zur Philosophen- und Literaturgeschichte. Mit einem Beitrag von P. Jouguet und P. Perdrizet und einer Lichtdrucktafel (*Studien zur Palæographie und Papyruskunde*, hgg. von Dr C. Wessely, vol. VI). Leipzig, Avenarius, 1906; 198 p. in-4°.

P. Jouguet et P. Perdrizet, **Le Papyrus Bouriant n° 1,** Un cahier d'écolier grec d'Egypte (Extr. du vol. VI des *Stud. z. Pal. u. Papyr.*). Leipzig, Avenarius, 1906; 14 p. in-4°.

Le lecteur sera induit en erreur par le titre de l'ouvrage de M. Crönert; après les 15 premières pages, rien, ou presque rien, ne se rapporte plus à Kolotès et Ménédème. Le volume se compose d'une trentaine d'articles détachés, de longueur variable, qui n'ont entre eux que des rapports extrêmement faibles. Ils ont ceci de commun,

que les sujets sont pour la plupart tirés des papyrus d'Herculanum (on sait que M. C. est l'un des hommes les plus experts en la matière), mais ce n'est là qu'un lien tout extérieur. Ils se touchent aussi en ce qu'ils ont trait, de façon plus ou moins fouillée, à des philosophes de diverses écoles, généralement des épicuriens, et aux sources de leur histoire; c'est bien insuffisant pour justifier le titre. Quelques-uns de ces articles sont de simples esquisses; d'autres ont les proportions d'une véritable dissertation, par exemple les études sur les écrits et la vie de Démétrios Lakôn, dont le nom, après ceux de Philodème et d'Epicure, se rencontre le plus fréquemment dans les papyrus d'Herculanum, et sur le texte de Télès, que M. C. a soumis à une critique approfondie, pour en dégager les éléments adventices. La dissertation initiale, sur Kolotès, et son disciple Ménédème, n'est pas inférieure en intérêt, et elle est complétée par la publication, en appendice, des fragments herculaniens de Kolotès sur le *Lysis* et l'*Euthydème* de Platon. Le mérite du volume consiste pour une bonne part dans la publication ou la révision de plusieurs papyrus que M. C a réussi à mieux lire, entre autres une longue partie du Περὶ τῶν Στωικῶν de Philodème. L'ouvrage est une mine d'informations précieuses; on se rend compte, en le lisant, de quelle importance est le déchiffrement des papyrus d'Herculanum pour l'histoire de la philosophie et de la littérature hellénistiques, et l'on apprécie en même temps la patience, l'érudition et l'ingéniosité de savants comme M. Crönert, à qui la papyrologie est déjà tant redevable.

Le volume contient en outre la publication, due à MM. Jouguet et Perdrizet, de curieux exercices d'écolier, écrits sur des feuillets de papyrus acquis en Égypte par U. Bouriant. Ils consistent en listes de mots de une à quatre syllabes, rangés alphabétiquement, un mot par lettre pour les monosyllabes, et quatre dans les autres listes, dont la dernière est incomplète. Viennent ensuite quelques bons mots de Diogène, et une série de 24 monostiques, commençant chacun par une lettre différente de l'alphabet, et dont plusieurs sont nouveaux; enfin le premier prologue de Babrius. Plusieurs documents de ce genre étaient déjà connus, entre autres les tablettes d'Assendelft (et non Asseldeft, comme écrivent les éditeurs), et il serait à désirer que l'on réunît dans une même publication tous ces restes de l'enseignement scolaire antique.

My.

Alfred Gudeman. **Grundriss der Geschichte der klassischen Philologie.** Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. vi-224 pages petit-in-8°. Prix : 4 Mk. 80.

M. Gudeman a publié en anglais un sommaire d'histoire de la philologie qui a eu trois éditions [1]. Ce n'était qu'un schéma de cours,

1. Voy. *Revue*, 1893, I, 29; 1895, I, 209.

à l'usage des étudiants. Tout en lui donnant une étendue triple, M. G. a gardé dans cette refonte l'aspect d'un sommaire. Mais il a pu combler quelques lacunes de la première rédaction.

Il en reste encore. Le moyen âge occidental n'est toujours représenté que par une liste de manuscrits classés par auteur. M. G. estime que, pour cette période, l'histoire des études classiques appartient à l'histoire de la civilisation médiévale et n'intéresse pas le philologue (p. IV). Cela n'est vrai que dans une certaine mesure. En tout cas, la liste de mss. n'aurait pas dû être dressée par auteurs. Cet ordre appartient aux histoires littéraires. L'historien de la philologie doit établir les périodes, les courants et les phases de cette histoire. Par conséquent, la liste des manuscrits, si on s'en tient là, doit être dressée par écoles. Ces écoles ne sont pas de simples *scriptoria*, où l'on copie des mss. pour l'amour de Dieu et que distingue seulement la forme de l'écriture. Ce sont de véritables foyers d'études, qui ont leur méthode et leurs traditions. Nous devrions avoir pour sous-titres les noms de ces écoles : Corbie, Luxeuil, Bobbio, Lorsch, Fleury, etc. Chacune d'elles a sa part, comme plus tôt chaque grammairien ou scholiaste, comme plus tard, chaque philologue. Procéder autrement, c'est négliger des travaux tels que ceux de M. Delisle et de ceux de notre cher et regretté Traube [1].

P. 4, ajouter πολυγράμματος, « lettré, cultivé », PLUTARQUE, *Périclès*, 26, 2 (voy. G. HAUCK, dans les *Blätter für das bayer. Gymnasial-Schulwesen*, XLI [1905]. p. 33). — P. 8, M. G., sur la définition de la philologie, ne cite rien de postérieur à 1889 ; c'était peut-être le cas d'indiquer le livre de M. Max Bonnet, *Qu'est-ce que la philologie*, Paris, 1892. — P. 49, jugement singulier sur Didyme : ce scoliaste manque de critique et d'exactitude, mais grâce à l'abondance de son érudition et des renseignements que nous lui devons, ces défauts ne pèsent pas lourd. M. G. se montre bien utilitaire. — P. 128, M. G. adopte un peu rapidement les conclusions de M. Endt sur le scoliaste de Cruquius. Voir le jugement si bien pondéré de M. Em. Thomas, *Revue*, 1907, I, p. 24 suiv. Si j'ai bien compris l'article de M. Graffunder (*Rh. Mus.*, LX [1905], 128), ce n'est pas le *Pseudo-Acron*, c'est-à-dire la compilation sous sa forme actuelle, qu'il désigne comme source de Porphyrion, mais son noyau primitif, rattaché à Helenius Acro, et cela n'est pas, à première vue, si invraisemblable, quoique fort incertain. — P. 165, « Andely in der Normandie », lire : Les Andelys. — P. 200, pourquoi placer Madvig parmi les philologues allemands ? M. G. ne veut signaler, parmi les modernes, que les principales têtes. Or Madvig représente justement un groupe distinct,

1. Voy. la préface de Traube à la publication des fragments de Fleury de la *Chronique* de saint Jérôme (cf. *Revue*, 1904, I, 342).

peu nombreux, mais actif (Gertz, Ussing), qu'il n'y a aucune raison de confondre dans la masse des philologues allemands.

Sous sa nouvelle forme, le sommaire de M. Gudeman rendra service, et on doit le recommander aux débutants.

Paul Lejay.

Fred. C. Conybeare. — **The Armenian version of Revelation and Cyril of Alexandria's Scholia on the Incarnation and Epistle on Easter** edited from the oldest mss. and englished, Londres, 1907, in-8°, 221 et 189 p.

La traduction arménienne de l'Apocalypse qui figure dans les éditions de la Bible est un texte du xiie siècle; un texte plus ancien, conservé dans un manuscrit de Jérusalem, a été publié par M. F. Murad (Jérusalem, 1905-1906). M. Conybeare publie et traduit maintenant une autre série de textes, indépendants de celui de Jérusalem et antérieurs à celui du xiie siècle, mais dont celui du xiie siècle est un arrangement. Le travail est très poussé, et fait avec la précision qu'on peut attendre du savant auteur. Une introduction discute toutes les questions relatives à la traduction arménienne de l'Apocalypse. L'édition de M. C. repose sur trois manuscrits, qui sont à la Bodléienne, au British Museum et à la Bibliothèque nationale, à Paris; de plus le volume se termine par la collation d'un manuscrit d'Etchmiadzin.

Quant au texte de saint Cyrille, M. C. l'a édité et traduit, parce que l'original grec est en grande partie perdu. La traduction appartient à ce groupe de traductions très littérales et pédantes, qu'on attribue à David. M. C. avait autrefois admis que ces traductions sont du ve siècle, ce que la langue exclut certainement. Maintenant il apporte lui-même la preuve que la traduction est du viie siècle. Il remarque avec raison, à ce propos, qu'on a trop peu étudié la littérature théologique de l'Arménie au viie siècle.

A. Meillet.

Histoire de l'Art... publ. sous la direction de M. André Michel, tome II : *Formation, expansion et évolution de l'Art gothique* (seconde partie). Paris, A. Colin, 1 vol. gr. in-8°, 259 reproductions. Prix : 15 fr.

La première partie du volume, dont nous avons signalé ici, il y a quelques mois, le vif intérêt, comportait le seul xiiie siècle, période d'épanouissement et de floraison féconde pour notre art français architectural ou sculptural. Cette seconde partie, qui achève à peu près l'évolution, s'attache surtout au xive, plus intéressant cette fois hors de notre pays, en Italie notamment, en Espagne ou en Allemagne. Pour l'architecture, par exemple, où vraiment le dernier mot utile avait été dit, M. C. Enlart n'a plus trouvé l'occasion de s'étendre, et il n'avait que peu à insister sur une période intermédiaire, qui raffine peut-être la technique, mais n'innove pas encore. Et de même

la sculpture française se borne à suivre les errements de la belle époque qui la précède, avec plus de savoir faire que de personnalité, de complication que de goût, de formule que de génie. Cependant ici, et M. André Michel n'a garde de ne pas le souligner, le souci de la vérité, le réalisme, commence à se faire jour par le portrait, par la statuaire funéraire. C'est ce besoin de réalisme qui témoigne du besoin des esprits à sortir du chaos intellectuel apporté par l'enseignement philosophique et scholastique, de leur désir de se reprendre après cette exaltation générale. M. Michel insiste, un peu longuement peut-être (car ici, il aborde un domaine où les arts n'ont aucune part), dans la *Conclusion*, qui est une conclusion à la fois à ce volume et au précédent, sur cette évolution si curieuse à observer, du mysticisme et de la sensibilité aboutissant au réalisme.

Après le premier chapitre, consacré à l'*architecture gothique du* XIVe *siècle*, et assez bref, comme je l'ai dit, c'est de la *sculpture* de cette époque *en Italie et en Espagne* que traite M. Emile Bertaux, d'une façon étendue et plus approfondie, comme il convient à une période si intéressante. Les Pisani, d'une part, avec leurs imitateurs et la sculpture florentine, architecturale et ornementale; les artistes espagnols, de l'autre, italiens, français ou nationaux, dans leur floraison si active, tels sont les héros de cette étude, illustrée d'ailleurs d'une façon très neuve, comme le reste du volume. Puis, c'est la monographie dont je parlais, de M. Michel, consacrée à *la sculpture en France et dans les Pays du Nord*, et qui étudie, après nos nationaux, les artistes des Pays-Bas et cette école Allemande d'où est sorti le merveilleux décor de la cathédrale de Bamberg entre autres (quelques pages sur l'Angleterre ont été rédigées par M. Enlart). Vient alors la *Peinture Italienne au* XIVe *siècle*, encore un chapitre développé avec amour, car n'est-ce pas à Giotto maintenant que M. A. Pératé a eu affaire, et aux Siennois (Duccio, Simone, les Lorenzetti), aux Toscans, à Gaddi, à Orcagna, à Andrea da Firenze, à Traini, au merveilleux Campo Santo de Pise? Enfin *l'Orfèvrerie et l'émaillerie* ont été traitées à leur tour par M. Marquet de Vasselot, qui cette fois a groupé le XIIIe siècle et le XIVe. Dans ces histoires de l'art, on ne saurait marcher rigoureusement avec la chronologie. Si le XIIIe siècle reparaît encore ici par occasion, le XIVe est d'ailleurs loin d'être fini et son art n'est pas complètement étudié encore, tant s'en faut. Car la sculpture française, par exemple, ne dépasse pas ici le règne de Charles V, la gravure et la tapisserie n'ont pas encore fait leur apparition, qui date bien de cette époque, et surtout la peinture française et la peinture allemande, dont l'importance est capitale, sont réservées pour le prochain volume. Je crois, au reste, qu'il ne tardera pas.

H. de CURZON.

Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen, ouvrage posthume de Eugène de Robillard de Beaurepaire, publié par Charles de Robillard de Beaurepaire. Caen, imp. H. Delesques, 1907. (Paris, Champion, 10 fr.), in-8 de XVII-403 pages.

On sait que ce fut en Normandie que s'affirma avec le plus d'éclat la croyance à l'Immaculée Conception qui fut appelée pour cette raison la *Fête aux Normands*. Les Palinods ne furent qu'une manifestation de ce sentiment : institution tout à la fois religieuse et littéraire, plus religieuse que littéraire au début, plus littéraire que religieuse dans les derniers temps où la confrérie se transforma en académie et les palinods en simples exercices littéraires et pédagogiques.

Le Puy des Palinods de Rouen sortit d'une association de charité qui tenait ses assises dans une chapelle qui dépendait de l'église Saint-Jean-des-Prés que la confusion de certains auteurs place dans l'église de Saint-Jean-sur-Renelle. Elle remonterait, d'après Farin, à l'an 1072, au temps de l'archevêque Jean de Bayeux. M. de Beaurepaire avoue qu'on ne connaît rien de cette association jusqu'en 1486, époque à laquelle Pierre Daré, écuyer, en fut élu prince, lui donna un nouveau lustre et l'érigea en académie. La confrérie de l'Immaculée Conception avec son Puy complète désormais la physionomie de la ville de Rouen et accuse d'une façon évidente l'origine de cette fameuse *Feste aux Normands*.

M. de B. a exposé et recherché l'origine de ces expressions *Puy* et *Palinod* sous lesquelles cette association est désormais connue : Onésime Leroy la fait dériver de *Puteus;* Paulin Paris en rapporte l'origine à la ville du Puy en Velay ; Du Meril, d'après le témoignage d'anciens auteurs tels que Jacques Le Lyeur, David Ferrand et Farin, la fait dériver de *podium* qui signifie un lieu élevé, une montagne, et par analogie une tribune, un jubé d'où étaient lues les pièces couronnées. Quant à l'expression Palinod ou Palinot qui tient de si près à celle de Puy, sa valeur grammaticale et sa provenance sont aisées à fixer. S'appuyant sur le témoignage de Moreri et de Ménage, M. de B. la fait dériver de deux mots grecs Πάλιν ᾠδή qui signifient, à proprement parler, chant répété ou refrain.

L'association était régie par des statuts que l'auteur a analysés dans leurs points principaux, s'attachant pour ainsi dire à l'essence même de l'association, à sa vie intérieure et à sa partie administrative, relatant au fur et à mesure qu'il les rencontrait, les fondations et donations faites en sa faveur, puis il étudie la poésie palinodique en suivant ses transformations. La monotonie du sujet ne permettait pas aux poètes de grands frais d'imagination et pourtant, il y a beaucoup de fastidieuses recherches dans ces pièces qui s'efforcent de paraître originales en dépit du cadre restreint dans lequel elles évoluent. Le chapitre IV est tout entier consacré à l'étude de cette littérature

désormais l'apanage du philologue ou du curieux. Le chapitre suivant qui traite des miniatures accompagnant les pièces palinodiques est remarquablement traité; M. de B. s'est livré à une étude minutieuse de ces peintures plus ou moins bizarres suivant le caprice ou l'imagination de l'artiste, compositions pas toujours compréhensibles et d'une inégale valeur au point de vue artistique. L'auteur les a parfaitement décrites et commentées, faisant revivre le texte par l'image, et vice versa.

Bien que les fêtes palinodiques fussent exclusivement consacrées à célébrer l'Immaculée Conception, on y rencontre pourtant certains divertissements très profanes que M. de B. a mis en lumière pour la première fois. Parmi les auteurs qui s'exercèrent dans ce genre, il en est un entre tous qui mérite une mention spéciale, c'est David Ferrand, l'auteur de la *Muse normande*, celui qui fut précisément le plus oublié jusqu'ici. L'auteur a largement réparé cet oubli et les pages qu'il a consacrées à ce fécond versificateur sont le fruit d'une étude très approfondie.

Quand arrive l'époque moderne, de la rénovation littéraire, les poésies palinodiques se perfectionnent, mais elles perdent le cachet d'étrangeté qui faisait l'un de leurs principaux attraits. Ce sont des poésies à la mode, non seulement par le fonds, mais aussi par la forme.

Le Palinod fut toujours à Caen une simple annexe de l'Université et n'y fut établi d'une façon définitive qu'en 1527, sur l'initiative de Jean Le Mercier, sieur de Saint-Germain et grâce à la libéralité d'Etienne Duval de Mondrainville qui donna dans ce but, à l'Université, le 6 mars 1557, une rente perpétuelle de 22 livres, n'oubliant pas de tout régler avec le soin le plus minutieux, jusqu'à l'ordre de la cérémonie et le nombre de prix à distribuer.

M. de B. a étudié successivement les diverses compositions poétiques qui furent présentées aux concours, n'omettant pas de citer de longs fragments parmi ce qu'il trouva de plus intéressant et de moins soporifique : on doit lui savoir gré de cette sélection. Il a poursuivi son étude jusqu'en 1792, dernière époque où le Palinod disparut sans avoir été jamais repris.

Le volume se termine par une longue liste des lauréats des Palinods de Rouen et de Caen sans donner malheureusement la bibliographie des pièces couronnées. Si on ne rencontre pas dans cet ouvrage l'érudition dont la science moderne aime à faire étalage, on y trouve, ce qui vaut mieux, le récit sincère et documenté d'une des plus curieuses et des moins connues manifestations de l'histoire littéraire normande.

Etienne DEVILLE.

Deustche Texte des Mittelalters, hrsg. von der kön. Preuss. Akad. der Wissenschaften. Berlin, Weidmann.

I. **Friedrich von Schwaben,** aus der Stuttgarter Handschrift, hrsg. von Max Hermann Jellinek. 1904. In-8°, xxii et 127 p. 4 mark. 40.

II. Rudolfs von Ems **Willehalm von Orlens** hrsg. aus dem Wasserburger Codex der fürstl. Fürstenb. Bibl. zu Donaueschingen, von Victor Junk. 1905, In-8°, xliii et 276 p. 10 mark.

III. Johanns von Würzburg **Wilhelm von Oesterreich** aus der Gothaer Hsch. hrsg. von Ernst Regel. 1906. In-8°, xxii et 334 p. 10 mark.

IV. Kleinere mhd. Erzählungen, Fabeln und Lehrgedichte. I. **Die Melker Handschrift,** hrsg. von Albert Leitzmann. 1904. In-8°, xiv et 55 p. 2 mark. 40.

V. Volks = und Gesellschaftslieder des XV und XVI Jahrh. I. **Die Lieder der Heidelberger Hschr.** Palat. 1343, hrsg. von Arthur Kopp. 1905. In-8°, xviii et 254 p. 7 mark 60.

VI. **Das Leben der Schwestern zu Töss,** beschrieben von Elsbet Stagel, samt der Vorrede von Joh. Meier und dem Leben der Prinzessin von Ungarn, hrsg von Ferd. Vetter. 1906. In-8°, xxvi et 133 p. 5 mark.

VII. **Heinrichs von Neustadt Apollonius** von Tyrland nach der Gothaer Handschrift, Gottes Zukunft und Visio Philiberti nach der Heidelb. Hsch. hrsg. von S. Singer. 1906. In-8°, xiii et 534 p. 15 mark.

L'Académie royale des sciences de Prusse a confié à M. Rœthe la direction d'une utile et originale entreprise, la publication de textes allemands du xiii° au xiv° siècle qui n'appartiennent pas à la période classique. Pour plus de rapidité, les textes sont édités d'après un seul manuscrit, bon et ancien ; mais l'éditeur peut publier des variantes intéressantes des autres manuscrits ; il doit expliquer au bas des pages les difficultés importantes sans pourtant livrer un commentaire ; dans son introduction, qui se borne à l'essentiel, il décrit le manuscrit — en ajoutant une page de fac-similé — et à la fin du volume il donne une liste des noms propres ainsi que des mots et expressions remarquables.

Sous l'impulsion active et vigilante de M. Rœthe, la nouvelle collection a marché vite, et elle compte déjà sept volumes.

I. Le premier volume est le *Frédéric de Souabe*, ce long roman des aventures du duc Frédéric qui finit par délivrer la princesse Angelburg et épouse en secondes noces Jerome, la reine des nains. Il n'avait pas encore été édité entièrement. M. Jellinek l'a reproduit d'un bout à l'autre d'après le manuscrit de Stuttgart. Il indique, au bas des pages, les vers que l'auteur — ou plutôt les auteurs du *Frédéric* — ont pris de droite et de gauche, dans *Wigalois*, *Daniel*, *Erec*, le *Titurel*.

II. M. Junk a reproduit le *Guillaume d'Orléans* d'après le manuscrit de Donaueschingen. On sait que le poème a été composé entre 1230 et 1240 par Rodolphe d'Ems pour Conrad de Winterstetten d'après un poème français que nous n'avons pas et qui fut communiqué par Jean de Ravensbourg (cf. vers 15,607). Il retrace le destin de Guillaume d'Orléans qui, après mainte aventure, épouse Amélie d'Angleterre.

III. M. Regel publie d'après le manuscrit de Gotha le *Guillaume d'Autriche* terminé en 1314 par Jean de Würzbourg pour les ducs François et Léopold d'Autriche (cf. vers 18,631). Jean de Würzbourg prétend avoir tiré son récit d'un livre latin, et ce récit, c'est celui des aventures de Guillaume d'Autriche ou Rial qui naît après un pèlerinage de son père Léopold à Éphèse et épouse une femme née à la même heure que lui, Aglye, fille du roi Agrant de Zizia. Ajoutons que M. Regel donne, en sept appendices, d'après les manuscrits de Stuttgart et de Heidelberg, les passages qui diffèrent du texte de Gotha et qu'il y a dans sa liste de mots, à la fin du volume, quelques termes qui manquent dans Lexer.

IV. M. Albert Leitzmann a recueilli les pièces, petits récits, fables, poésies didactiques, qui sont contenus dans le manuscrit de Melk R 18 et qui n'avaient pas encore été reproduits (ils sont au nombre de vingt-huit); mais, en outre, il indique dans son introduction les poésies déjà publiées en mentionnant les ouvrages où elles sont et les variantes que fournit le manuscrit de Melk.

V. M. Arthur Kopp a réédité l'important manuscrit palatin n° 343 de Heidelberg déjà publié en grande partie dans l'année 1817 par Görres. Mais Görres, léger et superficiel, n'était pas fait pour cette tâche. C'est ainsi qu'il a, par une fausse lecture, créé un couple d'*Athie* et d'*Amor*, lorsqu'il y a dans le manuscrit *alhie* et *Ammon* (cf. p. 158). Une foule d'erreurs semblables ont passé dans d'autres recueils, Erlach, Mittler, Böhme; seul, Uhland les a tacitement corrigées. Le manuscrit palatin comprend deux parties (98 pièces dans la première, 106 dans la seconde), dont chacune a un copiste différent. M. Kopp en place la date de 1550 à 1555. Il prouve que le manuscrit a été écrit dans la région de Heidelberg et il analyse avec soin, selon le programme de la collection, ses particularités de langue et de métrique. Chaque pièce est suivie de variantes, d'une courte notice qui indique où elle a déjà paru, et, outre la liste des noms propres et celle des mots intéressants, un index précieux, contenant les premiers vers des lieds avec la mention des recueils et manuscrits où ils se trouvent, termine la publication.

VI. M. Vetter imprime d'après un manuscrit de Saint Gall un texte très intéressant pour l'histoire du mysticisme de 1250 à 1350, la *Vie des nonnes de Töss* et la *Légende de la princesse Élisabeth de Hongrie*. Ce récit fut rédigé au XVe siècle par Élisabeth Stagel, du couvent de Töss, près Winterthur, celle qu'on a nommée la fille spirituelle de Suso. Elle y raconte la destinée de trente-huit nonnes de son couvent, et les détails qu'elle apporte sur la piété fervente et l'exaltation des sœurs, sur leur travail assidu, sur leurs mortifications et pénitences, sont vraiment curieux; c'est ainsi qu'en hiver, dans le verger, Anna de Klingnau parle de Dieu à ses compagnes, et lorsqu'elles veulent partir, leur robe est gelée! (p. 37). M. Vetter a fait précéder

le texte d'une préface attachante, tirée d'un manuscrit de Nuremberg et due au dominicain zurichois Meier, qui retraça en 1454 la vie de la sœur Stagel, et, au bas des pages, autant qu'il a été possible, il a consacré une notice à chacune des bienheureuses sœurs [1].

VII. On n'avait jusqu'ici qu'un extrait donné par Strobl des œuvres du médecin Henri de Neustadt. M. Singer les publie entièrement : 1° la *Venue de Dieu*; 2° la *Vision de Philibert* — qui n'était pas, comme l'avait justement reconnu Khull, une partie du précédent poème, mais qui forme une œuvre indépendante — ; 3° l'*Apollonius de Tyr*, roman d'aventures orientales en plus de vingt mille vers. Les deux premiers textes sont reproduits d'après un bon manuscrit, celui de Heidelberg ; l'*Apollonius*, d'après un très mauvais manuscrit, celui de Gotha, mais, comme dit l'éditeur dont les annotations sont excellentes, le commentaire permettra au lecteur de reconstruire, sinon la forme, du moins le sens.

A. C.

Les Lombards dans les Deux-Bourgognes, par Léon Gauthier,... — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de xiii-399 pages.

Le livre que M. L. G. nous présente est une bonne contribution à l'étude du commerce et des opérations de banque pendant le moyen âge. Les Lombards (et sous ce nom on comprenait tous les marchands venant d'Italie) commencèrent leurs opérations dans les deux Bourgognes vers 1250; ce fut d'abord dans le comté, dont les souverains besoigneux avaient de grands besoins d'argent, puis dans le duché où ils trouvèrent également un champ d'exploitation des plus fertiles. Ils venaient surtout d'Asti et de Chieri, mettaient à profit les privilèges que conféraient à leurs concitoyens des diplômes impériaux (les plus anciens remontaient au xi° siècle), utilisaient avec adresse les relations diplomatiques des comtes de Savoie pour s'introduire de çi et de là, se présentaient toujours comme des gens d'affaires qui aideraient les villes et seigneurs à relever leur fortune par des avances d'argent et des régies d'impositions, augmenteraient la richesse du pays par le commerce et commenceraient par payer de grosses redevances pour obtenir le droit de commercer et l'exemption des charges locales. Ils s'entendaient d'ailleurs à merveille dans leurs trafics ; toutes opérations de commerce ou de banque, même celles qui paraîtraient d'invention plus moderne, leur étaient familières : ils prêtaient sur gages ou hypothèques, exportaient des laines et des draps, recevaient et payaient pour les clients ayant compte courant chez eux, vendaient des épices, des fourrures, des chevaux, entreprenaient des régies financières, spéculaient sur les blés et les vins. Appartenant pour la plu-

---

1. P. 23, 19 *verlasenheit*, traduit avec un point d'interrogation par *Weltlichkeit*, n'a-t-il pas plutôt le sens d'*Ausgelassenheit* ?

part à des familles déjà riches, ils entendaient à merveille les avantages de l'association, ils ne craignaient même pas de s'allier aux Juifs pour telle ou telle affaire; achetant à beaux deniers comptants les seigneurs et leurs officiers, ils pouvaient se croire en toute sécurité et agir en conséquence, d'autant plus qu'ils voyaient quelques-uns des leurs vivre dans l'intimité des souverains du pays et disposer d'une grosse influence. Aussi ne surent-ils pas refréner leur avidité et s'empêcher de se livrer à la véritable usure; de bonne heure des plaintes très vives s'élevèrent contre eux et la haine vivace du peuple les poursuivit. Leur situation devint précaire à plusieurs reprises pendant le xive siècle; à la fin, ils durent quitter les deux Bourgognes qu'ils cessèrent d'exploiter d'une façon aussi méthodique. Mais pendant près de 150 ans ils avaient pu y faire des fortunes énormes.

M. L. G. a raconté un peu brièvement tout cela (son récit ne remplit guère que 74 pages de son livre); il a surtout publié une belle série de 172 documents compris entre les années 1265 et 1476, qui seront des plus utiles à consulter. Sa rédaction est un peu courte, ai-je dit, et encore y aurait-il quelques pages à supprimer, car elles font double emploi : les mêmes idées y sont redites, les mêmes phrases y sont quelquefois répétées (comparer surtout les pages 11 et 23). Mais il aurait pu d'autre part corser davantage son récit non seulement s'il avait examiné, comme il l'a fait, l'action des autres financiers, des Juifs en particulier dans la même région, mais s'il avait suivi ses Lombards en d'autres pays. Je lui propose la Provence comme exemple : la Provence a été exploitée continuellement par les Italiens et les Catalans, de très nombreux documents ont été publiés à ce sujet, des monographies mêmes ont été écrites sur certaines familles de banquiers, des « Lombards » y ont acquis une grande renommée et y ont fait souche, ne serait-ce que les Balbi, qui ont fondé la famille des Crillon; M. L. G. aurait donc trouvé là des compléments d'informations. Cette noblesse italienne commerçante ne croyait pas déroger : elle introduisit ces idées dans les pays où elle trafiquait, sans cependant pouvoir toujours les acclimater. Il y aurait une étude très curieuse à tenter sur ce sujet; on verrait comment les banquiers d'outre-monts, fixés en France et revendiquant les privilèges de noblesse, se trouvèrent en lutte, surtout dans le midi, avec les agents fiscaux de la royauté et firent par endroits triompher leurs revendications. Pendant longtemps, en Provence, par exemple, les nobles eurent toute liberté pour exercer le commerce : ce ne sont donc pas les verriers des xvie et xviie siècles, comme le dit M. L. G. (p. 18), qui apportèrent d'Italie des prétentions nobiliaires.

Avant de terminer, je tiens à signaler un des documents les plus curieux publiés par M. L. G., qui a même donné le fac-similé d'une page de l'original : c'est un compte du péage de Saint-Jean de Losne; le receveur, en regard des sommes qu'il avait perçues de tel ou tel

marchand ultramontain, a dessiné dans la marge de son livre les marques commerciales apposées sur les balles de laine par chaque maison d'exportation.

L.-H. Labande.

Pierre Champion, ... **Cronique Martiniane.** Édition critique d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc. — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de LXXIX-127 pages (Bibliothèque du XV° siècle, Tome II).

Nos premiers imprimeurs parisiens montrèrent assez vite du goût pour l'histoire nationale et, dès 1477, Pasquier Bonhomme éditait les Grandes Chroniques de France. Le libraire Antoine Vérard suivit cet exemple et, entre autres publications, présenta vers 1503 la *Chronique Martinienne* de Martin le Polonais, continuée jusqu'à la fin du XIV° siècle par différentes personnes et traduite par Sébastien Mamerot; mais il y ajouta un second volume auquel il donna le nom de *Martiniane* et qu'il composa de différents morceaux historiques relatifs au XV° siècle. M. P. Champion a reconnu dans ses additions l'œuvre d'un certain Jean Le Clerc, à qui l'on doit aussi une interpolation de la *Chronique scandaleuse*. Ici, il a compilé quelques chapitres des chroniques de Monstrelet et de Jean Chartier, mais il a ajouté beaucoup de lui-même. Il s'était en effet proposé pour but de raconter les exploits et les souvenirs des deux frères Jacques et Antoine de Chabannes. Ces personnages eurent un rôle tantôt glorieux, tantôt néfaste, dans les actions militaires du règne de Charles VII, mais, en somme, malgré leurs qualités à l'armée, ils furent surtout des ambitieux. Mais justement ils furent mêlés à une quantité de faits mémorables; Antoine, l'ancien chef des Écorcheurs, devint le confident de Charles VII et prit part aux négociations entre le roi et le dauphin. Leur biographie, par un contemporain, qui écrivit probablement sur leur ordre, qui puisa dans leurs archives et inséra dans son œuvre les lettres les plus importantes qu'il y trouvait, ne peut donc manquer d'être fort intéressante. Le récit de Jean Le Clerc s'arrête à 1461 : il est bien dommage qu'il n'ait pas été poussé jusqu'à la mort d'Antoine de Chabannes, dont l'existence fut encore très agitée sous le règne de Louis XI. Mais tel qu'il est, il nous est précieux et nous devons remercier M. P. Champion de nous en avoir donné une excellente édition.

L.-H. Labande.

Histoire de Seyne, de son bailliage et de sa viguerie, par l'abbé C. Allibert. — Barcelonnette, A. Astoin, 1904. 2 vol. in-8° de 691 et 153 pages.

Cette monographie locale n'est pas sans défauts, cependant M. l'abbé C. Allibert a d'abord le grand mérite de l'avoir entreprise et d'avoir pu encore nous présenter tant de documents. L'exploration des

archives dans toute la région montagneuse qu'il embrasse a dû être des plus pénibles et il faut le féliciter d'avoir tenté pareil travail. Combien de villes, d'accès plus facile, de séjour plus agréable, attendent encore, surtout en Provence, la personne zélée et désintéressée, qui voudra retracer leurs annales !

L'éloignement de l'auteur de toute grande bibliothèque l'a mis dans un état d'infériorité évident : il n'est pas au courant des publications qui ont été faites pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle sur l'histoire de l'antiquité et du moyen âge en Provence et c'est là le défaut principal de son livre. Je n'ose guère le lui reprocher pourtant. Je me contenterai de regretter qu'il n'ait pas mis un ordre plus rigoureux dans son récit. Certes, il a eu la conscience de lire et de copier de très nombreuses pièces, il les a analysées avec intelligence, mais ce qu'il en tire ne s'emboite pas toujours exactement.

Bien des faits jusqu'ici discutés ou ignorés complètement, sont révélés par cette *Histoire de Seyne ;* au point de vue des institutions, les douze ou treize communes qui ont formé le bailliage de Seyne avaient des chartes municipales différentes et se trouvaient chacune dans des conditions particulières ; la situation des terres et des seigneuries était variée, les redevances féodales étaient nombreuses et diverses, et sur tout cela l'auteur donne de multiples indications et produit des pièces justificatives curieuses. L'histoire de Provence, si pauvre hélas ! jusqu'aujourd'hui, se voit enrichie de nombreux détails sur les guerres des XIVe, XVIe et XVIIIe siècles : M. l'abbé Allibert a prouvé l'occupation de Seyne par les troupes austro-sardes pendant tout l'hiver de 1747-1748, ce que l'on ne savait pas. On aura donc beaucoup à apprendre dans ces deux volumes (le deuxième donne les pièces justificatives et des listes d'officiers et dignitaires ecclésiastiques ou laïques), beaucoup plus que dans un autre *Essai sur l'histoire de Seyne*, qui a paru à peu près dans le même temps et qui est de valeur très inférieure.

L.-H. LABANDE.

H. von Kleist's Werke, im Verein mit Georg MINDE-POUET und Reinhold STEIG hrsg. von Erich SCHMIDT. 5 Bände. 46 et 464, 468, 442, 412, 509 p. Leipzig, Bibliographisches Institut. 1905. 2 mark le volume.

On saluera avec joie cette édition critique de Kleist. L'introduction biographique est due à M. Erich Schmidt. Il y déploie tout son talent et raconte la vie aventureuse de Kleist avec autant d'éclat que de concision, non sans remarques ingénieuses sur le style et le caractère du génial écrivain. Les trois premiers volumes contiennent, selon l'ordre chronologique, les pièces et les romans. Ils sont édités par M. Schmidt qui a mis en tête de chaque grande œuvre une analyse fine, précise, pénétrante, laquelle, dans sa brièveté, n'oublie rien d'essentiel. Le quatrième volume est publié à la fois par MM. Schmidt et

Steig : le premier donne (p. 9-48) les vers lyriques de Kleist ; le second, les « petits écrits », les articles que Kleist fit paraître dans les *Abendblätter* et ailleurs ; ajoutons, à ce propos, que tout le matériel des variantes a été incorporé à ce quatrième volume, et ce n'a pas été sûrement une des parties les plus faciles de la belle entreprise de M. Schmidt. Dans le cinquième volume, très soigné, lui aussi, et pourvu de trois index [1], M. Minde-Pouet a réuni la correspondance de Kleist recueillie jusqu'ici et il a réussi non seulement à retrouver, à peu d'exceptions près, les originaux, et à compléter, à rectifier certaines lettres, mais à découvrir quelques textes d'assez grande importance. On louera le commentaire de l'édition. On regrettera peut-être qu'il y ait deux sortes de notes et qu'elles soient séparées, que les unes, relatives à l'explication du texte, soient au bas des pages, et les autres, destinées surtout aux chercheurs, à la fin du volume. Mais ces notes, surtout celles de M. Erich Schmidt, si courtes soient-elles, sont toujours utiles et instructives.

A. C.

Georges Goyau. **Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande.** Paris, Perrin, 1907. In-8°, 78 p.

M. Goyau a voulu interroger l'Allemagne sur la Pucelle comme James Darmesteter avait autrefois interrogé l'Angleterre. Son opuscule se lit avec agrément. On lui reprochera d'attribuer à la Convention (au lieu de la Législative), le décret qui fit de Schiller un citoyen français, et il aurait pu citer un mot de Gœthe (*Annales* 1820) qui, en lisant la *Jeanne d'Arc* de Lebrun des Charmettes, éprouvait une « surprise admirative » et jugeait que cette histoire, « dans l'éloignement de plusieurs siècles, gagne encore un certain clair-obscur aventureux ». Mais il est bien informé, bien au courant. Il retrace d'abord les témoignages des contemporains allemands de Jeanne d'Arc et notamment celui d'Eberhard Windecke, puis il rappelle les vers d'Eustache de Knobelsdorf au XVIe siècle. Il insiste naturellement sur l'œuvre de Schiller. Ce qu'on lira le plus volontiers, c'est ce qu'il dit du travail de Guido Gœrres qui d'ailleurs a été traduit en français en 1843 (réimpression en 1886). Il raconte le pèlerinage que fit Guido dans tous les endroits qu'avait illustrés la Pucelle et son séjour à Paris parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale ; mais la publication que projetait Guido Gœrres, subit des retards, et ce fut Jules Quicherat qui nous la donna. M. Goyau termine son étude en nous parlant de quelques biographes de Jeanne, entre autres de Hermann Semmig qui voyait dans la Pucelle une protestante précoce, et il conclut que l'Allemagne « semble affecter une sorte de coquetterie à l'endroit de Jeanne d'Arc », qu'« éprise de de l'antique Velléda, elle porte quelque

1. V, 334 ; Clarke n'a pas été « nommé duc de Feltre par la ville de Feltre ».

envie aux Français, qui, pour installer une vierge guerrière au chevet de leur nationalité, n'ont pas besoin d'aller quérir la prophétesse d'un paganisme défunt, mais simplement de feuilleter leur histoire ».

A. C.

Francesco LEMMI. **Le origini del Risorgimento italiano** (1789-1815) Milano. Hœpli, 1906, petit in-8°, x-458 p.; 6 l. 50.

La collectiòn historique Villari, à laquelle appartient ce volume, s'adresse au grand public italien et repousse en conséquence tout appareil d'érudition : le travail de M. F. Lemmi est publié sans une note. Il est cependant autre chose qu'un manuel. L'auteur a visiblement une information assez étendue, sinon de première main, et il s'écarte un peu, par endroits, des opinions reçues. C'est dans ces occasions (par exemple p. 108 où il est dit que le traité franco-napolitain du 19 vendémiaire an 5 est dû « à la corruption d'un Directeur ») qu'on souhaiterait une référence, si brève qu'elle fût, aux témoignages.

La division en six chapitres (l'Italie et la Révolution; Bonaparte en Italie; les républiques italo-françaises; Le Consulat; l'Empire; la Restauration) est claire et conforme au plan général des événements. Les questions essentielles sont traitées avec un développement suffisant. M. L. est surtout bien informé sur Venise et Naples, et s'attache plus volontiers à ce qui les concerne, ainsi qu'aux manifestations de l'esprit unitaire et patriotique — ce qui du reste est proprement son sujet. Le ton du récit est modéré et la plupart des jugements témoignent d'une impartialité et d'un effort d'objectivité tout à fait dignes d'éloges (v. notamment les passages sur la Cisalpine p. 167, sur le développement de l'idée nationale, p. 276 et 373, sur les Français en Italie p. 323). Certaines parties sont traités d'une façon très nouvelle pour le lecteur étranger, notamment le développement sur la « guerre d'indépendance » (le soulèvement organisé par Murat en 1814-1815). On remarquera l'inclination demeurée constante en dépit de tout, pour Bonaparte et sa famille, que l'auteur a presque tendance à séparer des Français, malgré son évidente sympathie pour eux. (cf. p. 121). Peut-être regrettera-t-on que M. L. ait fait trop peu de place aux événements de nature économique, notamment aux conséquences du blocus continental. Sans méconnaître que l'histoire du Risorgimento est surtout une histoire des partis et des idées, on aimerait à être renseigné sur la part que les conditions de la vie matérielle ont pu avoir dans la formation du sentiment national italien.

L'ouvrage est bien présenté au point de vue typographique et muni d'un bon index, on n'y relève guère d'erreurs ni de fautes [1]. Le style

---

1. Le passage sur Championnet (p. 213) reproduit sans examen le jugement traditionnel et beaucoup trop élogieux. Il faut lire : p. 55, Valenciennes; p. 57, Dumas; p. 63, Argenteau; p. 38, Augereau et Serurier; p. 105, Bassville; p. 107, Neumarkt, p. 185, Sofin; p. 161, 162 etc., Faipoult; p. 240, Foissac-Latour.

est clair, et il y circule, comme dit l'avertissement de l'éditeur, *un' onda di patriottismo non rettorico* qui n'est pas faite pour déplaire au lecteur français, au contraire.

R. Guyot.

Ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der Malaio-polynesischen Sprachen, Lucerne, 1906, in-8°, 74 p. (*Malaio-polynesische Forschungen*, II, 3).

Dans cette brochure, M. K. Brandstetter montre que le moment est venu de faire un dictionnaire étymologique du malayo-polynésien. Les recherches de M. Kern, de M. Brandstetter, et de quelques autres (notamment M. Ferrand, en ce qui concerne le malgache) ont mis en évidence les principales règles de correspondances phonétiques; les récentes découvertes du P. Schmidt, en élargissant encore le domaine déjà immense du malayo-polynésien, ont donné une base plus solide encore au travail. M. Brandstetter a dressé le dictionnaire étymologique des parties du corps, et montre ce qu'on pourrait faire, et ce qu'il est prêt à entreprendre s'il trouve les appuis nécessaires. La méthode linguistique de M. B. est d'une parfaite rigueur, et son exposé très clair; ses articles étymologiques pourraient servir de modèles du genre. Il est à espérer que les concours souhaités ne lui feront pas défaut, et que l'ouvrage pourra paraître dans un délai qui ne sera pas trop long; rien ne serait plus utile aux progrès de la linguistique générale.

A. Meillet.

— Dans la collection de Manuels publiés par l'éditeur U. Hœpli de Milan, nous devons une mention spéciale à celui que M. Pietro Taddei a donné en 1906 sous le titre de *L'Archivista. Manuale teorico-pratico* (in-16 de 487 pages, avec 12 tableaux). Non pas qu'il soit parfait, car il n'apprend rien sur le classement et le contenu des fonds anciens qui se trouvent conservés, même dans les Archives d'Etat (l'histoire de la formation des différents dépôts ne dispensait pas d'indiquer au moins le cadre de classement), mais on y rencontrera la législation et les modèles proposés pour les archives modernes, ministères, administrations centrales et communales, sûreté publique. Ces modèles paraissent bien étudiés et il y aurait intérêt à les comparer avec la méthode suivie en France. M. P. Taddei s'est préoccupé, il ne faut pas l'oublier, des connaissances techniques à donner aux archivistes présents ou futurs. Malgré tout, j'aurais aimé qu'il rappelât aux fonctionnaires chargés de ce soin les règles élémentaires pour la mise en valeur des fonds antérieurs à l'époque contemporaine et il y aurait eu quelque utilité. Je ne veux pas être indiscret, mais j'ai constaté *de visu* de singuliers procédés usités dans de très grands dépôts italiens. Sachons gré à l'auteur de la haute estime qu'il professe pour notre Ecole des Chartes, qui semble beaucoup plus appréciée par les étrangers que par bien des Français. — L.-H.-L.

— Le cardinal Mathieu, de l'Académie française, a publié une nouvelle édition de sa thèse de doctorat, présentée en décembre 1878 à la Faculté des lettres de Nancy, sur l'*Ancien régime en Lorraine et en Barrois* (Champion. 1907, in-8°, 539 p.) M. Pierre Boyé a enrichi cette édition d'un important index blibliographique, et le cardinal Mathieu y ajoute 1° quelques considérations sur le rôle du christianisme dans la société moderne (il avait dû les supprimer sur les exemplaires destinés à la soutenance); 2° une étude parue dans les *Annales de l'Est* sur le procès et la mort de Charlotte de Rutant, née à Saulxures-lès-Nancy et guillotinée à Paris peu de jours avant Marie-Antoinette. — A.-C.

— Nous n'avons qu'à annoncer, avec le plus vif éloge, l'édition que M. Eug. Bestaux, lecteur à l'Université d'Innsbruck, a donnée dans la « Französische Uebungsbibliothek » (Paris, Boyveau et Chevillet; Dresde, Ehlermann, n° 20) de la comédie d'Ernest Wichert, *Ein Schritt vom Wege*; elle est destinée aux Allemands qui veulent traduire un texte de leur langue en français, et elle remplira parfaitement son but; la notice bibliographique, tirée de *Richter und Dichter*, est intéressante et utile. — A. C.

— Il est difficile de trouver contrastes plus saisissants que ceux qu'offrent entre eux *Prudhon* et *Daumier*, et d'autre part *Paul Potter*, le maître Hollandais : tels sont les trois « grands artistes » dont la collection déjà si riche qui porte ce nom vient de s'enrichir (chez l'éditeur H. Laurens, pet. in-8° 125 p. et 24 reprod. Prix : 2 fr. 50). Cependant tous trois ont cherché la vérité et la vie suivant l'instinct spécial de leur génie, aussi bien Prudhon dans l'élégance et la grâce suprême de la figure féminine, que Daumier dans la puissante et expressive laideur de l'homme, que Paul Potter dans l'admirable finesse des animaux domestiques qui nous entourent. C'est ce qu'ont fort bien mis en relief, et éclairé du jour qui convient le mieux à chacun de ces artistes, M. Emile Michel, monographe depuis longtemps si informé, si compétent, des maîtres flamands ou hollandais, pour Paul Potter; M. Henry Marcel, dont nous avons déjà loué ici le Millet, éloquent et impartial, pour Daumier; M. Etienne Bricon, délicat dans ses appréciations et amoureux de son sujet, pour Prudhon. Il n'était certes pas inutile de revenir un peu d'ensemble sur le grand animalier de la Hollande. On le connaît assez mal, lui, sinon son œuvre, et le développement de son talent, l'évolution de sa laborieuse et enthousiaste carrière, brisée à 28 ans à peine, valaient largement qu'on les mît en lumière, dans son milieu, dans son temps, dans l'humilité de son genre spécial, si étonnamment relevé par l'étonnante sincérité qui l'empreint. Daumier nous promène parmi d'autres espèces d'animaux (c'est le mot de M. Marcel, qui parle ici de « zoologie humaine »), mais ce n'est pas pour nous en faire goûter la beauté ni même la vérité vraie d'attitude. L'éloquence extraordinaire du pinceau ou du crayon de l'artiste est ici railleuse, et plus que railleuse, violente, souvent calomniatrice et mensongère : on saura gré au critique de ne l'avoir pas caché. Elle n'en reste pas moins d'une étude singulièrement attachante et sa maîtrise, que lui-même eût voulu appliquer à une peinture plus indépendante, séduit invinciblement comme art. Il est d'ailleurs des séductions bien différentes dont la force n'est pas moindre : comment résister à celle de Prudhon ? Aussi bien M. Bricon, très délicatement, très adroitement, a-t-il tout fait pour nous faire sentir l'incroyable harmonie naturelle de cet art si tendre, si baigné de lumière et d'air pur, qui fait penser en effet à un Watteau transformé, autant qu'au Corrège du ciel italien. — H. de C.

— M. Albert Soubies a fait paraître le tome XXXVI de son utile collection l'*Almanach des Spectacles*, consacré à l'année 1906 (Paris, Flammarion, 1907. Petit in-8°, 147 p. avec une eau-forte par Lalauze).

— A l'occasion de l'exposition de l'hôtel Saint-Fargeau, MM. Poëte, Beaurepaire et Clouzot publient : *Une visite à la bibliothèque de la ville de Paris, La vie populaire à Paris par le livre et l'illustration* ; 22 pp. in-8° agenda. Cette brochure est un catalogue descriptif et historique vitrine par vitrine des principaux objets exposés.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 juillet 1907.* — M. Salomon Reinach, président, annonce la mort de M. Sophus Bugge, de Christiania, correspondant de l'Académie depuis 1881 et associé étranger depuis 1902.

M. Seymour de Ricci communique un fragment d'un historien latin de basse époque, découvert par lui dans la reliure d'un manuscrit appartenant au Musée Plantin, à Anvers. Ce fragment est relatif à l'histoire du premier triumvirat et à la mort de Crassus. — Arioviste y est nommé Brennus. MM. Bouché-Leclercq et Salomon Reinach présentent quelques observations.

M. le Dr Capitan fait, au nom de M. Ulysse Dumas et en son propre nom, une communication sur des vestiges de constructions en pierre sèche autour des dolmens ou tumuli du département du Gard. Or on sait que jusqu'ici on considérait les dolmens comme isolés. M. le Dr Capitan propose diverses explications des monuments nouveaux qu'il signale à l'attention de l'Académie.

M. Paul Monceaux fait une communication sur sa restitution d'un livre de Fulgentius à l'aide des fragments épars dans un dialogue attribué à saint Augustin, dialogue intitulé *Contra Fulgentium donatistam*. Ce dialogue, qui est sûrement d'origine africaine et qui paraît avoir été rédigé, entre 411 et 420, par un clerc de l'entourage d'Augustin ou de son école, contient la réfutation d'un traité sur le baptême, envoyé à l'auteur catholique par le donatiste Fulgentius et qui était sans doute l'œuvre de Fulgentius lui-même.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'un rapport de M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse, sur les fouilles des catacombes d'Hadrumète.

M. Maindron commence la lecture d'un rapport sur sa mission archéologique dans l'Inde du Sud.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 juillet 1907.* — La séance publique annuelle est fixée au vendredi 15 novembre.

M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Académie, communique une note sur l'authenticité de la Santa Casa de Lorette. En dernier lieu, on a cru pouvoir invoquer en faveur de Lorette une fresque du cloître des Franciscains à Gubbio. D'après une découverte récente, on a de cette fresque une réplique dans un tableau conservé à Pérouse et qui, comme le prouvent certains détails, se rapporte certainement à Notre-Dame des Anges.

M. Ernest Babelon lit un mémoire sur la théorie féodale de la monnaie. Il se propose de démontrer que le droit de monnaie exercé par un si grand nombre de barons et d'évêques durant les premiers siècles de la féodalité, est un démembrement du droit régalien des princes carolingiens. La monnaie féodale est à la fois régalienne et domaniale. Elle est la propriété absolue du prince, qui en fait une source de revenus comme des autres parties de son domaine; il exploite son atelier monétaire comme il exploite le moulin banal ou le four banal. Le droit féodal lui reconnaît la faculté d'établir sa monnaie, d'en fixer la valeur et de la muer. Mais l'abus des mutations provoqua des troubles et des protestations populaires qui enfantèrent un nouveau principe, celui de l'intervention du peuple ou de ses délégués dans la mutation des monnaies. Ce principe se fait jour dès le début du XIVe siècle; il est nettement formulé enfin par Nicolas Oresme sous Charles V.

M. Clermont-Ganneau propose une nouvelle lecture d'une inscription grecque de Salarama (Asie-Mineure). C'est la dédicace d'un tombeau élevé par un certain C. Aponius Firmus, décurion et *optio* de l'*ala Augusta Gemina Colonorum*. Le dédicant spécifie que ce tombeau sera exclusivement réservé à lui-même et à sa femme Fl. Visellia. Toutefois, dans un codicille final, celle-ci, prenant la parole en son nom personnel, ajoute que le tombeau pourra être affecté aussi, en partie, à ceux en faveur de qui elle en disposerait par testament. Ce dernier passage contient une difficulté que M. Clermont-Ganneau pense résoudre en restituant τὸν ἐ[ν] κάτω οἶκον ; ces mots désigneraient simplement la partie inférieure de l'édifice funéraire qui, comme tant d'autres, devait être à deux étages.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 Août. — 1907

I. **Die Orientalischen Religionen.** — Berlin-Leipzig, Teubner, 207 pages, 9 mk.
II. **Die Orientalischen Literaturen.** Ib., 1906, 419 pages, 12 mk.

Ces deux volumes font partie d'un tableau général des connaissances actuelles publié sous la direction de M. Paul Hinneberg : *Die Kultur der Gegenwart ; ihre Entwicklung und ihre Ziele*; ils forment, l'un (I) la section III, 1, l'autre (II) la section VII de la première partie de cette collection. L'entreprise réalisée par la grande librairie de Leipzig atteste une double tendance à l'honneur de la science allemande et du public allemand. La science, dispersée et presque émiéttée dans les monographies (*Beiträge*, etc.], condensée à l'usage des spécialistes dans les Manuels (*Handbuch*, *Grundriss*, etc.), veut maintenant établir le bilan de ses efforts et de ses résultats ; elle trouve, en dehors des écoles, un public curieux et patient qui ne demande pas à la science de se vulgariser pour se rendre accessible. Les deux volumes, conçus exactement sur le même plan, traduisent clairement un programme nettement conçu. L'éditeur s'est adressé à des spécialistes de premier ordre et il leur a demandé de résumer chacun, dans un chapitre de courte étendue, la substance d'une des littératures et des religions de l'Orient. On s'est gardé d'accumuler les noms et les faits ; on a choisi les traits essentiels, les idées et les œuvres caractéristiques, on a voulu faire comprendre plutôt que faire apprendre. La conception est d'une valeur

incontestable ; la liste des collaborateurs suffit à montrer avec quel éclat elle a été réalisée :

I. Les Religions. — Peuples primitifs ; Eduard Lehmann. Égypte ; Adolf Erman. Assyro-Babylonie ; Carl Bezold. Inde ; Hermann Oldenberg. Iran ; Hermann Oldenberg. Islam ; Ignaz Goldziher. Lamaïsme ; Albert Grünwedel. Chine ; J. J. M. de Groot. Japon a) Shintoïsme ; Karl Florenz ; b) Bouddhisme ; Hans Haas.

II. Les littératures. — Peuples primitifs ; Erich Schmidt. Égypte ; Adolf Erman. Assyro-Babylonie ; Carl Bezold. Israël ; Hermann Gunkel. Araméen ; Théodore Nöldeke. Ethiopien ; Théodore Nöldeke. Arabe ; M. J. de Goeje. Inde ; Richard Pischel. Perse ancienne ; Karl Geldner ; moyen âge et moderne ; Paul Horn. Turc ; Paul Horn. Arménien ; Franz Nikolaus Finck. Géorgien ; F. N. Finck. Chinois ; Wilhelm Grube. Japonais ; Karl Florenz.

L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer ; les volumes sont maniables ; les divisions sont claires, nombreuses, avec des titres à la marge qui donnent une suite de repères commodes ; enfin un index bien fait complète chacun des deux ouvrages.

Sylvain Lévi.

Bhaktimanjari, by H. H. S. T. **Sri Râma Varma Kulasekhara Perumâl-maharajah of Travancore**. Edited with notes by T. Ganapati Sâstri. Trivandrum. 1904.

The Trivandrum Sanskrit Series. N° I. — The Daiva with the commentary Purushakâra. Edited with notes by T. Ganapati Sâstri. Trivandrum. 1905.

Le Sud de l'Inde, situé à l'écart des grandes invasions, reste depuis longtemps l'asile favori des lettres sanscrites ; les maharajas de Travancore sont les patrons traditionnels de l'orthodoxie et de la science brahmaniques. Fidèle à sa race, le maharaja actuel vient de créer une « Série sanscrite » destinée à prendre rang parmi les grandes collections de l'Inde. Par une innovation heureuse, le caractère adopté pour l'impression est le dévanagari, qui tend décidément à devenir l'écriture commune de l'Inde ; l'Imprimerie du Gouvernement de Travancore s'est montrée du premier coup l'émule des meilleures presses de Bombay. La direction de la série a été confiée à un savant éminent, T. Ganapati Sastri, Principal du Collège de Trivandrum, pandit hors pair et de plus initié à l'érudition occidendale. Par une pensée doublement pieuse, où s'affirme à merveille l'inspiration de l'œuvre, on a choisi pour inaugurer la collection un poème qui exalte la dévotion à Viṣṇu Padmanâbha, divinité tutélaire de la famille royale, et qui a pour auteur le grand-oncle du maharaja actuel, Râma Varma Kulaçekhara Perumal qui régna sur le Travancore de 1813 (date de sa naissance même) à 1847. L'ouvrage consiste en dix sections, de cent stances chacune, chacune composée dans un mètre différent ; la Bhakti mañjarî, « le Bouquet de Dévotion » forme ainsi un total de

mille stances, autrement dit de mille prières exclusivement adressées à la même divinité. Elle atteste chez le royal auteur une réelle maîtrise de la langue, du style, de la versification, et une instruction religieuse solidement nourrie. La forme est aimable et harmonieuse ; le sentiment tendre et délicat.

La Bhakti mañjarî est classée hors série. Le premier volume de la collection est un texte grammatical, le Daiva. Le Daiva est un traité en deux cents vers sur les racines homophones ou analogues, et leurs différences de sens ou de conjugaison ; il est accompagné d'un admirable commentaire, le Puruṣakâra, dont l'auteur reçoit le nom (ou le surnom) de Kṛṣṇa lilâ çuka. Texte et commentaire sont fréquemment cités dans la littérature grammaticale ; Sâyaṇa en particulier s'y réfère souvent ; mais on n'en avait pas même signalé de manuscrit jusqu'ici. C'est la bibliothèque du palais de Travancore qui nous a préservé ces monuments précieux. Le Puruṣakâra cite et discute, dans une langue excellente, sobre et claire, un nombre considérable d'autorités. La date précise de ces deux textes n'est pas connue ; mais il est probable, comme l'éditeur l'établit dans sa préface, que le Daiva se place entre le ɪxᵉ et le xɪɪᵉ siècle, tandis que le Puruṣakâra remonte au xɪɪɪᵉ siècle environ. Le Daiva et son commentaire donnent donc deux utiles repères dans l'histoire de la grammaire sanscrite, d'où doit sortir un jour l'histoire de la langue même.

Il est à souhaiter que la collection se poursuive le plus rapidement possible ; parmi les textes en préparation, les indianistes salueraient avec une joie toute particulière le commentaire d'Abhinava gupta sur le Nâṭya veda ; cet ouvrage, connu jusqu'ici par de rares citations, enrichira d'une manière inespérée l'histoire de l'art dramatique dans l'Inde.

Sylvain Lévi.

Dr. Wilhelm Hüttemann. **Die Jnata-Erzählungen im sechsten Anga des Kanons der Jinisten.** Strasburg, Trübner. 1907. 1 mk. 50.

Le sixième ouvrage du Canon jaina, Nâyâdhammakahâo, n'a paru jusqu'ici que dans une collection indigène. M. H. qui en prépare une édition critique étudie ici, en manière d'introduction, les récits du type *jñâta* qui forment la plus grande partie du livre. Les conteurs édifiants du jaïnisme ont reculé les bornes de l'ennui ; il n'en faut savoir que plus de gré aux érudits qui ont le courage de les étudier. L'histoire comparative des contes trouvera là d'utiles matériaux. M. H. a indiqué lui-même plusieurs rapprochements ; il est surprenant qu'il n'ait pas reconnu dans l'histoire du Mâyandî (= Mâkandî) le jâtaka bouddhique de Siṃhala, tel qu'il est raconté dans le Divyâvadâna et dans le Gunakâra*nd*a-vyûha. L'identité est flagrante ; il n'est pas jusqu'au titre même, à peine explicable dans la recension

jaina, qui n'évoque le souvenir du Mākandikā-avadāna, où le Divyāvadāna (xxxvi) a incorporé cette légende.

Sylvain Lévi.

Sri Brahma Dhara « **Shower from the Highest** », through the favour of the Mahatma Sri Agamya Guru Paramahamsa. — London, Luzac et Co. 1905.

Ce petit volume, d'aspect aimable et sérieux à la fois, est un nouveau témoignage de la propagande védantique qui prétend conquérir le monde occidental à l'idéalisme mystique des Hindous. L'enseignement prend cette fois la forme d'un catéchisme en sept leçons ; l'élève interroge ; le maître — dans l'espèce c'est Agamya Guru qui eut récemment son jour de notoriété dans la presse parisienne — répond. On a évité systématiquement le jargon sanscrit, ordinairement cher aux théosophes. Le Vedânta et le Yoga traduisent leurs doctrines dans la langue de la philosophie moderne, et c'est là justement le principal intérêt du livre. La transposition, discutable, est du moins ingénieuse, et donne aux rêveries de l'Inde un apparent caractère de précision scientifique.

Sylvain Lévi.

W. Filchner. **Ein Beitrag zur Geschichte des Klosters Kumbum.** Berlin, Mittler et Sohn, 1906, 164 p.

En juin 1904, le lieutenant Filchner, de l'infanterie bavaroise, a visité le monastère de Kumbum c'est-à-dire des cent mille images, situé un peu à l'est du Kuku-nor, sur le confin du monde chinois et du monde tibétain. Le monastère, élevé sur le berceau du grand réformateur Tsongkapa, est fameux entre tous les sanctuaires du lamaïsme; en Europe il est connu surtout, depuis la Relation de Huc, à cause d'un arbre merveilleux dont les feuilles portent, dit-on, soit des caractères tibétains, soit l'image d'un Bouddha. Après Huc et Gabet, d'autres voyageurs européens ont visité et étudié le Kumbum, entre autres Rockhill, Potanin, Mme Rijnhart. M. F. a soigneusement dépouillé la littérature du sujet, et il en tiré une monographie intéressante où il a versé ses observations personnelles. L'ouvrage est édité avec luxe, accompagné de cartes et de plans, illustré de photographies hors texte : passe-port, bonnet de lama, moulin à prières, etc. Le cadre risque de paraître un peu somptueux pour la valeur du tableau : néanmoins, le tableau existe, et il ne sera pas sans utilité.

Sylvain Lévi.

Julius Dutoit. **Die duskaracarya des Bodhisattva in der buddhistischen Tradition.** Strassburg, Trübner, 1905, 99 p.

Au sortir des écoles qu'il a traversées, le Bouddha, avant de découvrir la Voie définitive, passe une période de six années à pratiquer

l'ascétisme ; c'est la *duṣkaracaryā*. M. D. a étudié les récits parallèles dans le canon pali et dans les textes du Nord. Le travail est fait avec application et méthode ; mais, faute d'une idée directrice et d'une forte connaissance des alentours du sujet, les résultats sont pauvres. M. D. s'est proposé pour modèle l'admirable monographie de Windisch : *Māra und Buddha* ; il ne l'a point égalée. Il n'est que juste cependant de reconnaître que les textes ont été recueillis avec soin et traduits avec exactitude.

Sylvain Lévi.

W. H. Roscher. **Die Hebdomadenlehren der griechischen Philosophen und Aerzte.** Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie und Medizin (Tir. à part des *Abhandl. der philolol.-hist. Klasse d. Kön. Sächs. Gesellsch. d. Wiss.*, t. XXIV, nº VI). Leipzig, Teubner, 1906 ; 240 p. grand in-4º.

M. Roscher a déjà publié sur les nombres sept et neuf deux importantes dissertations (V. *Revue* du 26 mars 1906) ; il les complète maintenant par un nouveau travail non moins approfondi, où il recherche à quels calculs et à quels systèmes le nombre sept a donné naissance dans la philosophie et dans la science médicale des anciens Grecs. Quelques pages d'avant-propos appellent l'attention sur les principaux résultats des études de M. R. ; et en effet quelques-unes de ses conclusions sont d'un intérêt exceptionnel. Je signalerai seulement ce qui touche à la doctrine hippocratique et au *Corpus hippocrateum*. Parmi les écrits attribués à Hippocrate, et qui sûrement ne sont pas authentiques, est un singulier traité intitulé Περὶ Ἑβδομάδων, que l'on rapporte au vᵉ siècle, tout en le considérant comme postérieur à Pythagore. M. R. en analyse le contenu, et, le comparant avec les théories de l'école pythagoricienne, remarque que l'auteur est, en réalité, indépendant de cette école ; bien plus, qu'il représente une doctrine en accord avec celle des philosophes ioniens comme Anaximandre et Anaximène, et qu'il est bien antérieur à Pythagore ; il en ignore en effet la théorie des sept planètes, qu'il aurait sûrement mentionnées s'il l'avait connue. La démonstration me semble probante. Il résulte de cette considération, combinée avec la théorie des jours critiques dans les traités hippocratiques et pseudo-hippocratiques, une autre observation dont il faut tenir compte. Les jours critiques, dans les ouvrages qu'on peut attribuer à l'école de Cnide, sont généralement de sept en sept ; dans les œuvres authentiques d'Hippocrate, au contraire, les périodes de sept ou quatorze jours n'ont pas la même fréquence, et sont remplacées, ou tendent à l'être, par d'autres périodes, principalement de dix jours. M. R. ne tire pas de là des conclusions fermes, mais il remarque à juste titre que ce fait ne saurait être accidentel, et que l'on est autorisé par là-même à considérer ce changement de vues comme un indice sérieux pour l'histoire des théories médicales ; de même le groupement et l'ordonnance chronologique

des écrits hippocratiques pourraient y trouver un point d'appui qui n'est pas à dédaigner. Cette partie de l'ouvrage de M. Roscher est à mon avis la plus intéressante et la plus sûre dans ses résultats. Viennent ensuite plusieurs chapitres sur Platon et Aristote, sur les théories septénaires des stoïciens (on remarquera un essai de reconstitution du Περὶ Ἑβδομάδος de Posidonios), des néo-pythagoriciens et des astrologues, et un paragraphe final sur divers usages, soit populaires, soit littéraires et géographiques, du nombre sept. D'amples index terminent le volume [1].

My.

Joseph Janko, **Germanisch ē² und die sogen. reduplizierenden Praeterita** (Tirage à part de *Indogermanische Forschungen*, XX, p. 229-316), in-8°, Strasbourg.

M. Janko montre que l'ē² germanique n'a rien à faire avec l'intonation. Il étudie ensuite le parfait à redoublement qui présente ē² en germanique occidental ; il opère avec trois formes originellement distinctes et repousse les théories récentes de M. Löwe. Cette question du prétérit germanique à redoublement semble insoluble avec les faits dont on dispose ; sans doute la théorie de M. Löwe est arbitraire, mais il semble qu'on en doive retenir quelque chose : la forme *ai* de la voyelle du redoublement en gotique suppose que la consonne suivante était altérée d'une manière particulière, même en gotique ; car on n'a pas le droit de dire que l'*ai* de *lailot*, *faifah*, etc., soit analogique de *haihald*, etc. ; il n'existe en gotique aucune action analogique portant sur *i* : *ai*, *u* : *au* ; or les formes telles que *haihald* n'avaient rien qui leur donnât le moyen d'agir sur les autres. Il y a là un fait capital dont on devrait tenir compte.

A. Meillet.

Fr. Nik. Finck und Levon Gjandschezian (**Systematisch-alphabetischer Hauptkatalog der königlichen Universitäts-bibliothek zu Tübingen**. M. Handschriften. a) Orientalische. XIII). *Verzeichniss der armenischen Handschriften*. Tübingen, 1907, gd. in-8° vi-276 p.

Grâce à la générosité d'un fabricant de Stuttgart, M. Sieglin, la bibliothèque de l'Université de Tubingue a pu acquérir en 1904 une intéressante collection de manuscrits arméniens. L'Université a aussitôt chargé MM. Finck et Gjandschezian d'en dresser un catalogue détaillé, destiné à être publié, et ce catalogue paraît dans un délai remarquablement bref, on le voit. Outre les textes religieux, qui forment le fond de toutes les collections de manuscrits arméniens, on remarquera ici quelques manuscrits, peu anciens il est vrai, de textes historiques. Les auteurs du catalogue, dont on sait la compétence,

---

1. P. 202 les mots « Palchos compte... est resté en français » devraient être entre guillemets ; c'est une citation de la *Revue critique*.

décrivent en détail les manuscrits et en indiquent le contenu. Des tables, aussi très détaillées, facilitent la consultation du volume qui met désormais les arménisants en mesure d'utiliser de la manière la plus commode la nouvelle acquisition.

A. MEILLET.

C. C. UHLENBECK, **Ontwerp van eene vergelijkende vormleer der Eskimotalen,** gd. in-8°, 76 p. Amsterdam, 1907 (extrait des *Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, section littéraire).

M. Uhlenbeck rapproche les formes des principales langues du groupe eskimo, d'après les descriptions les plus récentes et les plus complètes qu'on en ait données; il en marque très sommairement les caractères généraux; mais il n'essaie pas de poser une forme commune et d'expliquer les langues des unes par les autres; le seul rapprochement des diverses formes est déjà très instructif par lui-même, et le travail de M. U., en faisant apparaître clairement les ressemblances et les différences de ces langues, en facilite l'étude ultérieure.

A. MEILLET.

Alph. AULARD, professeur en Sorbonne.
— **Recueil des Actes du Comité de Salut public.** Tome XVII, 21 septembre-6 novembre 1794. Paris, Leroux, 1906, 865 p.
— **Paris sous le Consulat,** recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris. Tome III, 21 avril 1802-17 avril 1803. Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1907. In-8°, 847 p.
— **Études et leçons sur la Révolution française,** 5e série. Paris, Alcan, 1907. In-8°, 308 p. 3 fr. 50.

Le XVIIe tome du *Recueil* des Actes du Comité du Salut public s'étend du 21 septembre au 6 novembre 1794 et nous saisissons volontiers l'occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur cette vaste publication. Le plan est toujours le même : d'abord les arrêtés du Comité, puis la correspondance des représentants en mission. Il y a là une mine inépuisable de documents, et quiconque étudie un côté, un épisode, si menu soit-il, de la Révolution, doit absolument consulter le *Recueil Aulard*. La correction des noms propres est d'ailleurs irréprochable, les fautes n'existent pour ainsi dire pas, et l'annotation est aussi exacte que sobre [1].

Le tome III des documents sur *Paris sous le Consulat* renferme nombre de pièces utiles : non seulement les rapports de la préfecture de police, mais de nombreux extraits de journaux, notamment du journal anglais l'*Argus*. Nous avons remarqué, au cours de notre lec-

1. P. 655, 17 : j'écrirais plutôt d'Hallot que *Dhallot*; p. 670 cf. dans notre *Dugommier* (352) la lettre qui manque.

ture, des détails sur les officiers à la suite, sur Moreau, sur Augereau, sur Masséna qu'on accuse de se faire des partisans, et rencontré pour la première fois le texte original de l'anecdote sur le chirurgien-major du 1er régiment d'artillerie qui répondait à Bonaparte : « Je suis toujours original, mais pas autant que vous, qui ne faites rien comme les autres, et que personne ne peut imiter. » Voir encore p. 131 les plaintes de la brigade commandée par Roguet, p. 194 les renseignements sur Jullian, p. 221 les notes sur les élèves de l'École d'équitation de Versailles et leur hostilité au gouvernement (pour quiconque aime et lit Paul-Louis Courier et se rappelle la lettre sur le vote de l'Empire, il sera peut-être intéressant de savoir que le lieutenant Maire, ce lieutenant qui juge Bonaparte fait pour quelque chose de mieux, avait été attaché à l'École d'équitation de Versailles) etc., etc. Citons enfin les traits de jalousie entre les troupes de la garnison et la garde des Consuls (p. 366) et un mot de Santerre, disant qu'il serait employé (p. 597) s'il avait eu un diamant de mille écus à donner à une certaine dame [1].

Dans la 5e série des *Études et leçons sur la Révolution française* M. Aulard trace, à l'aide des rapports et journaux, un tableau du Paris thermidorien. Il reproduit, d'après le *Logotachygraphe* de Guiraut, la longue improvisation que fit Danton le 21 janvier 1793 et que le *Moniteur* n'a donnée qu'en abrégé. Il fait revivre un ami et camarade de Danton, l'avocat Lavaux, qui nous a laissé des souvenirs importants sur le président du club des Cordeliers et sur le ministre du 10 août. Mais ce qu'il y a de plus nouveau et de plus remarquable dans le volume, ce sont deux études sur l'histoire religieuse de la Révolution. Dans l'une, à l'aide de notes et de citations, « matériaux qu'il offre aux historiens, en une sorte de « causerie », M. Aulard étudie les origines de la séparation et montre comment les hommes de la Révolution voulurent d'abord resserrer les liens qui unissaient l'État à l'Église, puis, non par système préconçu, mais sous la leçon de l'expérience, en vinrent à « desserrer les liens, et finalement à les rompre ».

---

1. P. 37 Destaing fut tué non par *Grenier*, mais, comme on voit plus loin, par Reynier (qu'il ne faut pas orthographier *Regnier*); — lire p. 83 Beurnonville au lieu de *Bournonville*; — p. 100 Bieuvelot et non *Biévelot*; — p. 102 le Hollandais *Hedemm* doit être le Heyden ou Van Heyden de la p. 337 qui fut chef en second de la Légion germanique; — p. 205 Naudet et non *Naudé*; — p. 234 Dessaix et non *Desaix*; — p. 244 Kermorvan et non *Kermoran*; — p. 252 Grant et non *Grand*; — p. 260 Fussly (*Fusly*) et Rengger (*Ringer*); — p. 285 Mulinen (*Malinen*); — p. 295 le Boyne cité est évidemment M. de Boigne, le malheureux mari de la belle Osmond; — p. 308 lire Chomel, Avy et Walkiers pour *Chaumelle*, *Avisse* et *Walkers*; p. 379, 403, 432, Starhemberg pour *Starenberg*; — p. 437 Salme pour *Salm*; — p. 439 (cf. p. 459), Canova pour *Casanova*; — p. 475 Voght pour *Vogt*; — p. 488 Burguburu pour *Burgubru*; — p. 516 Blanier pour *Blaunier*; — p. 538 Tort et non *Torre*; — p. 561 fils de l'ancienne maîtresse et non « fils de *l'ancienne*, maîtresse ».

La seconde étude explique avec vigueur comment le concordat de 1801 détruisit l'œuvre de la Révolution, c'est-à-dire le régime de la séparation.

A. C.

Henri Labroue, professeur agrégé d'histoire au lycée de Toulon.
— **Le club jacobin de Toulon,** 1790-1796. Alcan, 1907. In-8°, 51 p.
— **Le conventionnel Pinet** d'après ses mémoires inédits. Alcan, 1907. In-8°, 122 p.

M. Labroue a réussi à reconstituer dans ses grandes lignes à l'aide de documents accessoires l'histoire du club jacobin de Toulon, et son travail nous montre comment un habile et zélé chercheur peut, en poussant son enquête de tous côtés, faire d'heureuses trouvailles. On y verra comment le club de Toulon se développa et s'acquit une prépondérance considérable, dominant, absorbant le Conseil général de la commune, écrasant le club rival de Saint-Pierre, imposant son autorité dans la ville et la région par des coups de force et des démarches audacieuses, entretenant des relations avec nombre de sociétés populaires, intervenant en toutes choses. M. Labroue aurait pu citer un exemple éclatant de l'influence du club toulonnais; ce club invite le club de Bastia à veiller sur la conduite de Paoli ; c'est devant ce club que Lucien Bonaparte plaide la cause de Sémonville ; c'est devant ce club que le même Lucien dénonce Paoli comme un tyran, et à la voix de Lucien, ce club, à son tour, dénonce Paoli à la Convention ; c'est, en somme, le club toulonnais qui jette Paoli dans les bras des Anglais.

Le travail de M. Labroue sur Pinet mérite d'être consulté. L'auteur a eu entre les mains les mémoires du conventionnel et il les analyse ; il raconte, d'après eux, les principaux événements de la mission de Pinet aux Pyrénées-Occidentales (Pinet paya de sa personne et fit nommer Moncey général en chef); il retrace les journées de prairial à la suite desquelles Pinet alla se réfugier en Alsace auprès de Hentz ; il expose les dernières années du représentant qui vécut sans emploi sous l'Empire et dut s'exiler sous la Restauration : des jugements de Pinet sur la Chambre introuvable et sur La Bourdonnaye, sur Louis XVIII, sur Charles X, terminent cette étude qui, comme dit justement l'auteur, offre des détails nouveaux sur la période révolutionnaire.

A. C.

La Cavalerie pendant la Révolution (du 14 juillet 1789 au 26 juin 1794) *La crise*, par le commandant breveté Edouard Desbrière et le capitaine Maurice Sautai. Paris, Berger-Levrault 1907, in-8° 435 p. 10 fr.

Colarel Coutanceau et C. de la Jonquière. **La campagne de 1794 à l'armée du**

Nord. 2e partie, opérations. Tome premier. Le plan de campagne. Le Cateau, Landrecies. Paris, Chapelot, 1907, in-8°, 817 p. en 2 vol.

C. de La Jonquière, **L'expédition d'Egypte**, 1798-1801. Tome V. Paris, Lavauzelle, 1906 in-8°, 692 p. 12 fr.

Cdt Balagny, **Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne**. 1808-1809. Tome IV. La course de Benavente, la poursuite de la Corogne, Paris, Berger Levrault, 1906. In-o°, 556 p. 12 fr.

(Publication de la section historique de l'Etat-major de l'armée).

MM. Desbrière et Sautai, les auteurs de *La Cavalerie pendant la Révolution*, rappellent, p. 366, un mot d'un de nos livres : « La cavalerie (en 1793), fut donc le point faible de l'armée républicaine; généraux, commissaires, tous s'accordent à dire qu'elle est nulle. » Ce mot, ils le démontrent d'un bout à l'autre de leur ouvrage, et, ajoutons le tout de suite, leur ouvrage est l'étude la plus fournie et la plus complète que nous ayons sur la cavalerie de la Révolution; il foisonne de documents, et on doit louer les deux auteurs d'avoir fait tant et de si heureuses fouilles dans les archives ; ils nous donnent une foule de renseignements intéressants et nous communiquent une quantité de pièces instructives, listes, tableaux, rapports des représentants, lettres des généraux, détails de toute sorte.

La cavalerie de l'ancien régime, comme les deux auteurs l'ont démontré dans un volume précédent, est peu propre à la guerre. Que sera la cavalerie de l'armée de la Révolution ? Elle est mal montée. L'indiscipline l'a désorganisée. Elle n'atteint jamais l'effectif complet ni en hommes ni en chevaux. Elle n'a même pas le temps de manœuvrer et de s'exercer, d'expérimenter l'ordonnance nouvelle. Aussi, d'avril 1792 jusqu'au milieu de 1794, elle n'essuie que des revers. Le gouvernement crée des corps nouveaux ; il croit que les escadrons se formeront comme se sont formés les bataillons de volontaires; cette création ne réussit pas. Quant aux anciens régiments, ils ne peuvent envoyer aux armées que deux escadrons sur trois ou trois sur quatre, et ils sont hors d'état de réparer immédiatement les pertes subies. La Convention s'efforce alors par des lois énergiques de relever les effectifs; elle accroît les dépôts de remonte par la réquisition ; elle prescrit au commencement de 1794 la réorganisation et le complètement des troupes à cheval. Mais il ne s'agit pas seulement d'incorporer des recrues; il faut les instruire, et de longs mois s'écoulent encore avant que la République ait une véritable cavalerie. Si les hommes ne manquent pas, la moitié seulement est capable de rejoindre les armées, et le peu d'instruction qu'ils ont reçu se fera toujours sentir. Ainsi, de 1792 à 1794, de grandes mesures ont été prises par les assemblées avec une énergie et une persévérance auxquelles les deux auteurs rendent hommage : le nombre des troupes à cheval a triplé, et, comme le croient MM. Desbrière et Sautai, on est arrivé après deux ans de travail, à fournir 54,000 cavaliers environ aux armées

d'opérations. Toutefois, à aucun degré de la hiérarchie, la cavalerie n'a l'instruction technique.

C'est que rien ne supplée au temps. Une cavalerie ne s'improvise pas, et ce n'est pas en un moment de crise qu'on crée de fortes troupes à cheval. Il faut les former durant la paix. La cavalerie est peut-être la plus technique de toutes les armes. On ne peut l'accroître lorsque sonne l'heure de la mobilisation, et, par suite, toute réduction dont elle sera l'objet se traduit au début des hostilités par un déchet double, triple même dans les forces dont on dispose réellement [1].

L'ouvrage qui porte le titre d'*Opérations de la campagne de 1794* est dû à deux auteurs, à M. Coutanceau qui en a écrit les deux tiers, l'exposé du plan de campagne et la relation de l'attaque du Cateau, et à feu de la Jonquière qui, après le départ de M. Coutanceau, avait, sur ses notes, rédigé le troisième tiers de la publication, relatif au siège de Landrecies. L'ouvrage comprend donc trois parties. Dans la première, M. Coutanceau résume et discute le plan de Carnot et celui de Cobourg : le plan de Carnot lui semble un plan d'ingénieur tout imbu de la doctrine défensive ; celui de Cobourg est d'un homme de la carrière, mais qui ne s'inspire aucunement des circonstances. — Dans la deuxième partie, M. Coutanceau retrace l'attaque du Cateau. C'est le premier acte du commandement de Pichegru qui semble avoir tenté cette entreprise pour faire quelque chose et qui subit un échec. Là-dessus, comme on sait, les alliés investissent Landrecies. M. Coutanceau relate dans le plus grands détail les mouvements, habiles du reste, qu'ils ont fait pour refouler les Français sur l'Oise et l'Helpe et saisir tous les débouchés. — Ici commence la troisième partie, consacrée au siège de Landrecies : dispositions des alliés pour couvrir le blocus, attaques des divisions françaises qui manquent de vigueur et perdent courage, désastre de Troisvilles où succombe la division Chapuis, bombardement et capitulation de Landrecies. — Mais qu'importe ? Troisvilles même annonce le succès final des Français. Malgré tout, ils sont actifs, entreprenants, poussés, comme dit M. Coutanceau, par le souffle de l'offensive, dirigeant, en dépit de leurs échecs partiels, une manœuvre menaçante contre les deux ailes de l'adversaire, et les alliés qui veulent opérer une attaque centrale sans forces suffisantes, se verront

1. P. 90 le combat du Mas Deu est du 19, non du 20 mai — p. 124, il aurait fallu à propos de la Légion germanique, parler de ses cuirassiers qui se battirent si vaillamment à Saumur. — P. 139 cf. sur Mériau et ses hussards noirs *Hondschoote*, p. 291. — P. 146 voir sur la formation du 11e hussards notre *Légion germanique*, p. 168. — P. 263 citer sur ce fait assez incompréhensible de l'arrestation de Béthencourt, « fils de roi », notre *Dugommier*, p. 167. — Lire p. 91, 125, 143, 147, 258, Poinsot, Lidon, Wimpffen, Desbureaux, Sijas, pour *Poinçot*, *Lindon*, *Wimpfen*, *Debureaux*, *Fijal* (!) etc.

bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes pour combattre les masses qui grossissent sur leurs flancs !

Le tome V de l'ouvrage de feu La Jonquière, *L'Expédition d'Egypte*, offre les mêmes mérites que les précédents tomes, le même soin dans la recherche, la même précision, un peu sèche, il est vrai, dans les exposés, la même abondance de citations bien choisies. L'auteur raconte d'abord l'insurrection du mahdi marquée par le tragique événement de Damanhour, puis la tentative de la flotte que Bruix menait au secours de l'armée d'Orient, le pourchas de l'insaisissable Mourad Bey, l'échec des Anglais devant Kosseir et l'éclatante victoire d'Aboukir, revanche du désastre de l'année précédente. Les pages consacrés à cette bataille d'Aboukir sont des plus intéressantes, et l'auteur y montre avec beaucoup de netteté comment Bonaparte sut concentrer rapidement son armée et défaire les Turcs par l'impétuosité de son attaque. Le volume se termine par un chapitre du livre où La Jonquière raconte le départ de Bonaparte et son aventureuse traversée. La nomination de Kléber, comme le montre La Jonquière, fut accueillie avec confiance et les soldats crurent que Bonaparte se rendait en France pour mieux préparer leur retour.

Le quatrième volume de M. Balagny sur *Napoléon en Espagne* comprend deux parties. 1° *La course de Benavente*. C'est ainsi que l'armée surnomma la poursuite de Sir John Moore entreprise par Napoléon en personne. Ce fut un duel de vitesse, une vraie chasse, rapide, ardente; l'empereur, désireux de jeter les Anglais à la mer, exigea de ses troupes d'extrêmes efforts, et ses troupes, électrisées par lui, firent preuve d'une incroyable énergie. Mais les nouvelles alarmantes qu'il reçut de Vienne et de Paris l'obligèrent de s'arrêter. Il laissa à Soult le soin d'exécuter la *poursuite de la Corogne* qui se termina par la bataille où Sir John Moore trouva la mort. Les jugements que porte l'auteur dans cette seconde partie méritent d'être cités et ils seront, pensons-nous, approuvés. Soult conquit la Galice, il occupa la Corogne et le Ferrol, mais il manqua d'audace et craignit de compromettre sa réputation par un coup décisif. D'autre part, Sir John Moore ne sut pas organiser sa retraite et lui donner une bonne direction; il agit sans méthode et sans art, et le hasard fit beaucoup pour lui. Ces appréciations, dûment motivées, ne sont pas le seul mérite de l'ouvrage. M. Balagny raconte d'une façon très intéressante les divers combats; il a fouillé les dépôts de l'étranger; il a parcouru le théâtre des opérations et il en fait une description vivante.

A. C.

Mémoires du général Bennigsen avec une introduction, des annexes et des notes du capitaine du génie breveté E. Cazalas, de l'état-major de l'armée. Paris, Lavauzelle, 1907, 2 vol., LXXXVII et 328 p., p. 368.

M. Cazalas a reçu de M. Maikov une copie des *Mémoires* de Bennigsen qu'il publie en trois volumes. Les deux premiers, sur la campagne de 1806-1807, viennent de paraître ; le troisième concernera la campagne de 1812-1813. Bennigsen a écrit ses *Mémoires* en français sous forme de lettres à son confident et ami Fock. Il a le style lourd et empreint de germanismes. En ce qui concerne 1806-1807, il ne donne aucun détail sur les corps d'Essen et de Tolstoï ainsi que sur les troupes prussiennes. Il omet les engagements où ses troupes ont eu le dessous et il insiste sur ceux où, selon lui, elles ont eu l'avantage. Il prétend qu'il a été victorieux à Pultusk, à Eylau, à Heilsberg, et, s'il a reculé, c'est toujours en très bon ordre. Il n'avoue n'avoir été battu qu'à Friedland, et encore ! Il diminue ses pertes et enfle celles des ennemis. Il a perdu au moins vingt-huit drapeaux (cf. II, 276) ; il assure n'en avoir perdu que deux. Aussi M. Cazalas a cru bon d'annoter Bennigsen et de le suivre pas à pas. Non seulement il met au bas des pages de courtes notes biographiques ou historiques ; mais il oppose au récit de Bennigsen les lettres de nos généraux, les passages les plus saillants des rapports et journaux de marche des archives de la guerre, des citations d'imprimés, par exemple de Foucart et de Lettow-Vorbeck. En outre, dans des annexes qui figurent à la fin du deuxième volume, il publie soit des lettres et rapports de Bennigsen, soit d'autres documents instructifs, comme des ordres de bataille et une note sur les drapeaux pris par les Français, soit de longues notices sur les principaux généraux russes et prussiens (p. 309-348) et, disons-le en passant, les biographies russes seront certainement accueillies avec la plus vive gratitude. Chaque volume se termine par des cartes et des plans de batailles ainsi que par des tables des documents insérés dans le texte et par des index des noms propres. En tête du premier volume est une introduction, très soignée, très méritoire, qui retrace en cinquante pages l'existence passablement aventureuse de Bennigsen et qui met bien en relief sa curieuse figure. On ne peut que remercier M. Cazalas de publier avec ce soin, je dirai presque avec ce luxe, les *Mémoires* d'un général qui tint tête à Napoléon et qui l'étonna par son obstination.

A. C.

Lieutenant-colonel Camon, **La guerre napoléonienne. Les systèmes d'opérations. Théorie et technique.** Paris, Chapelot, 1907. In-8°, x et 372 p. 6 fr. 50.

M. Camon juge avec raison qu'un génie militaire, ainsi que tout génie, doit avoir un système, une méthode, et, comme il connait à merveille la *Correspondance* de Napoléon, il assure que Napoléon

avait un système, une méthode, et que toutes ses opérations stratégiques se ramènent à deux procédés qui d'ailleurs « se combinent sans cesse » (p. 173) : la manœuvre sur les derrières et la manœuvre sur position centrale, laquelle, au reste, n'a pour objet que de diviser un ennemi numériquement supérieur et d'employer contre chacun de ses tronçons la manœuvre napoléonienne par excellence, la manœuvre sur les derrières. Cela était assez évident : il faut manœuvrer pour vaincre, il faut menacer la ligne d'opérations de l'armée opposée, il faut tomber sur un de ses points faibles. Mais on n'avait pas encore fait voir avec autant de force et de clarté que M. Camon que cette manœuvre sur les derrières fut le procédé favori de Napoléon, le procédé employé par le grand capitaine de la première à la dernière campagne pour produire un désordre matériel, un ébranlement moral dont il savait profiter. M. Camon étudie d'abord la conception de la manœuvre et sa technique spéciale ; il en suit les différentes opérations, les divers actes : choix de la « barrière », feintes et démonstrations, réunion et marche de l'armée, investissement, attaque et poursuite de l'ennemi. Puis il passe en revue les principales manœuvres que Napoléon exécuta sur les derrières de l'adversaire lorsqu'il avait, comme s'exprime M. C., la supériorité totale. M. C. examine de même les manœuvres sur position centrale que Napoléon exécuta soit par coup offensif, soit par attente stratégique, lorsqu'il n'avait pas cette supériorité totale. On voit par tout cela qu'il y a beaucoup à apprendre dans le livre de M. C. et dans ses exposés historiques, et, par exemple, on notera son étude sur la campagne d'automne de 1813 qui montre toutes les difficultés de la manœuvre sur position centrale. Mais ce qui ressort, avant tout, de ce travail, c'est la simplicité géniale des moyens dont usait Napoléon ; c'est l'idée maîtresse de son système de guerre : désorganiser préalablement l'ennemi, le réduire, selon les mots de M. Camon, à une situation subordonnée, 1° dans le plan de campagne par la manœuvre sur les derrières ; 2° dans le plan de bataille par l'attaque débordante ou tournante.

A. C.

Frédéric Masson, de l'Académie française. **L'affaire Maubreuil.** Paris, Ollendorf, 1907. In-8°, 315 p. 3 fr. 50.

Il y a beaucoup de personnages, beaucoup d'épisodes divers dans le nouveau livre de M. Masson. Mais le fil de sa narration est toujours aisé à saisir, l'ouvrage, très attachant, et cette « affaire Maubreuil », vraiment passionnante. On suit avec un vif intérêt les péripéties de l'action contée par M. M. dans les chapitres qui s'intitulent *Le guet-apens* et *La pêche miraculeuse*. On apprend avec curiosité ce que devint Maubreuil. Faut-il croire M. M. d'un bout à l'autre ? Croire que Maubreuil n'est qu'à demi responsable et que dans le groupe qui

fit la Restauration, il serait encore un des hommes les moins tarés et les plus présentables ? Croire que Monsieur lui a donné ses ordres, que Monsieur a été moralement son complice, que les amis de Monsieur l'ont employé, qu'ils ont partagé le butin avec lui ? L'auteur — si expert pourtant dans l'art de chercher et de trouver les papiers — avoue qu'il n'a pu constamment appuyer son récit sur des pièces authentiques, qu'il n'est pas arrivé sur tous les points à la certitude, que nombre de faits restent incompréhensibles. Mais, comme il dit, il a fait assez bonne chasse pour montrer son tableau ; les ordres de Dupont, de d'Anglès, de Bourrienne, de Sacken, de Brockhusen (on trouve à la fin du volume un fac-similé des ordres des ministres français) ont une grave importance, et, somme toute, M. Masson a jeté quelque jour sur les commencements de la première Restauration, a, selon sa propre expression, porté quelque lumière dans ce trou noir.

A. C.

Philippe GONNARD. I. **Les origines de la légende napoléonienne, l'œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène.** Paris, Calmann-Lévy, 1907. In-8°, 388 p. 7 fr. 50.

— II. **Lettres du comte et de la comtesse de Montholon.** 1819-1821, avec introduction et notes. Paris, Picard, 1906. In-8°. 85 p. 2 fr.

I. L'auteur des *Origines de la légende napoléonienne* n'a fait qu'une esquisse. Il n'est ni assez précis, ni assez complet. Son livre flotte incertain et un peu confus. C'est qu'il avait une trop vaste matière. C'est qu'il a traité plusieurs sujets à la fois et qu'il les a mêlés sans les séparer nettement : les écrits de Sainte-Hélène, leur genèse, leur mode de composition, leurs auteurs, la légende qu'ils ont formée. C'est qu'il a été tantôt trop long, tantôt trop court. Pourquoi s'appesantir sur la documentation de Napoléon et sa méthode de travail (M. Gonnard lui-même ne dit-il pas p. v que cette partie de l'ouvrage est « disproportionnée » ?) Pourquoi, en revanche, passer si rapidement sur l'attribution de certaines œuvres ? Pourquoi affirmer, sans plus, que le *Manuscrit de l'île d'Elbe* est certainement authentique et que tout indique la main de Napoléon dans les *Lettres du Cap* (p. 70 et 74) ? Pourquoi développer tellement la biographie des mémorialistes et analyser si brièvement leurs œuvres ? A notre avis, Las Cases n'est pas aussi sûr que le croit M. G. ; il avait, disait Napoléon, un caractère de femme ; il commet bien des inexactitudes et des légèretés ; il tire à la ligne ; M. G. le sent puisqu'il remarque par trois fois chez Las Cases une « souplesse inventive », une « fertilité inventive », des « capacités inventives ». De même pour Montholon ; M. G. a bien vu qu'il a recouru à Las Cases, mais M. G. n'insiste pas assez sur ce point, et à notre sentiment, Montholon a copié ou résumé Las Cases plus souvent que ne le pense l'auteur. Pour Antommarchi,

M. G. rappelle qu'on l'a soupçonné d'avoir enrichi son ouvrage à l'aide de ce qui avait déjà paru, et il ajoute : « c'est fort possible », et encore, « il se pourrait qu'Antommarchi ait puisé dans O' Meara ou Las Cases »; mais n'était-ce pas à M. G. à faire la preuve? Et — entre parenthèse — pourquoi ne pas nous avoir présenté en tableaux et en colonnes plusieurs exemples du même fait raconté par les mémorialistes? On ne s'étonnera donc pas de certaines incertitudes et contradictions chez M. G. Il dit p. 148 que Napoléon a été « plus net, moins riche en sous-entendus » avec O' Meara qu'avec les autres, et p. 307, que Napoléon, devant O' Meara, « s'observait » et ne s'abandonnait pas à une « libre causerie ». Il croit qu'à Sainte-Hélène Montholon n'entendait pas certaines remarques et il rapporte cependant (p. 217) que Montholon les a dites à Montchenu. Le livre de M. G. est néanmoins très remarquable, plein de bonnes choses, et il est, pour l'instant, le seul qu'on puisse consulter avec profit si l'on veut connaître l'origine et la valeur des ouvrages hélénois, comme il dit, des ouvrages issus de Sainte-Hélène. C'est une excellente idée que d'avoir distingué les *Mémoires* et les *Mémoriaux*. Les portraits de Las Cases, d'O' Meara, de Montholon, d'Antommarchi et de Gourgaud sont exactement dessinés et fort intéressants. L'auteur a réussi à montrer que les *Mémoires* et les *Mémoriaux* soutiennent la même thèse : que Napoléon représente les principes de 89, défend le principe des nationalités, fait la guerre à contre-cœur, respecte et favorise la religion, et que sa famille, sa dynastie méritent l'estime et la confiance de la France. Il a prouvé que Las Cases était un honnête homme, qu'O' Meara est digne de créance parce qu'il a transcrit sur le champ les conversations de Napoléon, que Montholon est bien moins important qu'O' Meara et Las Cases, qu'il ne faut faire que peu de fond sur l'ouvrage d'Antommarchi. Surtout, il a marqué très fortement le caractère du *Journal* de Gourgaud : franc, brusque, brutal, n'adoucissant et n'atténuant rien, Gourgaud nous révèle le vrai Napoléon que Las Cases et Montholon n'ont pas su ou voulu nous révéler. Enfin, M. Gonnard nous donne, à la fin de son volume, une biographie qui sera utile [1].

II. M. G. publiait en même temps les *Lettres du comte et de la comtesse de Montholon*. Ces lettres ont été écrites de 1819 à 1821, et bien qu'elles soient fragmentaires (c'est une copie d'extraits faits par Hudson Lowe), bien que les deux époux omettent naturellement une foule de détails qu'ils ne veulent pas communiquer aux Anglais ou qu'ils écrivent certaines choses exprès pour qu'elles soient lues par le gouverneur, on y trouve de curieux renseignements : Napoléon de plus en plus déclinant et préférant Montholon aux Bertrand, tout le monde malade, tout le monde impatient de quitter l'île et de recou-

1. P. 81, ce n'est pas l'armée de Condé qui assiégea Thionville; ce fut l'armée dite des princes; Condé était sur la rive droite du Rhin.

vrer la liberté, les nouveaux compagnons insignifiants ou inutiles, les banquiers de Londres refusant d'acquitter les traites, les libraires n'envoyant pas de livres, la famille du grand homme indifférente, impuissante. De cette correspondance se dégage donc une grande impression de tristesse; mais Montholon et sa femme nous agréent : Montholon veut tantôt rejoindre sa chère Albine, tantôt demeurer avec l'empereur, et Albine a beaucoup de bon sens et de fermeté. Comme dit M. Gonnard, ces lettres tiennent un rang honorable parmi les documents de second plan que nous avons de Sainte-Hélène [1].

A. C.

Henry Houssaye, de l'Académie française. **La garde meurt et ne se rend pas.** Histoire d'un mot historique. Paris, Perrin, 1907. In-8°, 61 p. 2 fr.

M. Houssaye a réuni et confronté les témoignages sur la réponse de Cambronne. C'est le *Journal général de France* qui, le premier, dans son numéro du 24 juin 1815, prête au général la phrase : « La garde impériale meurt et ne se rend pas », et, depuis, elle lui est toujours attribuée. En 1842, les fils du général Michel assurent que c'est leur père qui l'a prononcée; mais, comme le prouve M. H., Michel fut tué au début de l'attaque du plateau, lorsque les Anglais, en un moment très critique, ne pensaient guère à faire une sommation. En 1862, paraissent les *Misérables* de Victor Hugo où est, en toutes lettres, le mot qu'on sait. Là dessus, enquête du journaliste lillois Deulin auprès d'un combattant de Waterloo, Deleau, et Deleau raconte à Deulin, raconte ensuite à une commission — composée du préfet Wallon, du maréchal Mac-Mahon, du général Maissiat et du colonel Borel — que Cambronne a prononcé et la phrase et le mot. Or, comme le démontre M. H., Deleau, du 2e bataillon du 2e grenadiers, était au soir du 18 juin à Plancenoit, à plus de quinze cents mètres de Cambronne qui se trouvait, lui, dans le carré du 2e bataillon du 1er chasseurs. Et voici que dès 1862, deux soldats de Waterloo, Pierre Salle et Franquin, affirment avoir entendu Cambronne dire : « La garde meurt et ne se rend pas ». Mais Salle et Franquin ne font que répéter le dire de Deleau : Salle, du 1er bataillon du 2e chasseurs, étant à Plancenoit, comme Deleau, n'a pu entendre Cambronne, et Franquin [2] — qui aurait pu l'entendre — se moque de nous lorsqu'il nous représente, comme dans une scène d'opéra, Cambronne répétant sa phrase à plusieurs reprises et toute la garde, officiers et soldats, la reprenant en chœur. C'est Cambronne

1. P. 48, le Haller cité est sûrement le Haller qui s'intitulait dans la campagne de 1796 administrateur général des contributions et finances de l'Italie et qui n'est mort qu'en 1854. — P. 59, le Rolland cité doit être, non l'inspecteur du génie maritime, mais Rolland de Villarceaux, préfet du Tanaro et du Gard. — P. 71, le comte de Turenne avait été officier d'ordonnance de Napoléon.

2. Franquin de Tetaigne, et non, comme dit M. H., de *Fetaigne*.

qui tranchera la question. Il a toujours nié sa phrase héroïque, et Berryer, dans le plaidoyer du Conseil de guerre, ne l'a pas citée. Cela suffit. Quant au mot (qu'on trouve pour la première fois en 1834 dans Rabbe), Cambronne ne l'a pas récusé. Il disait en 1815 à ses compagnons de captivité à Ashburton : « Je n'ai pas dit ce qu'on m'attribue, j'ai répondu autre chose », et plus tard, il racontait à Bréa qu'il avait « envoyé faire f..... les Anglais. » Dans un banquet, à Nantes, en 1830, « j'ai dit, s'exprimait-il, quelques mots moins brillants peut-être, mais d'une énergie plus soldatesque. » Rogeron de la Vallée, qui rédigea sa vie sous l'inspiration de sa veuve, écrit que sa réponse aux Anglais fut « un mot immortel que l'histoire n'ose redire » et dans l'appendice de cette *Vie*, il écrit l'initiale du mot : « M.... ». Un petit-cousin de Cambronne, le lieutenant-colonel Chrétien, témoigne que ses parents tenaient pour certain que Victor Hugo dans les *Misérables* avait dit la vérité. Nous conclurons avec M. Houssaye — et en le félicitant de ce petit écrit si piquant, si plein de verve et de sagacité — que Cambronne n'a pas prononcé la *phrase* et qu'il n'a pas avoué le *mot* parce qu'il était marié à une Anglaise, vicomte, désireux de passer pour bien élevé, mais qu'au soir du 18 juin, désespéré, exaspéré, il dut répondre aux Anglais quelque chose, et « ce quelque chose, ce doit être cela ».

A. C.

Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté. **1870. La perte de l'Alsace.** Paris, Plon, 1907. In-8°, iv et 370 p. (avec 2 cartes) 3 fr. 50.

M. Ernest Picard résume dans ce volume les études qu'il avait publiées de 1900 à 1902 dans la *Revue d'histoire* de la Section historique, de l'État-major de l'armée. Le grand mérite de son ouvrage et son originalité principale, c'est qu'il a, le premier, utilisé les documents du ministère de la guerre ; les pièces officielles ont été sa source principale, et il a, en outre, consulté des relations inédites d'un grand prix, les Souvenirs de Mac-Mahon, le Journal du comte de Leusse, maire de Reichshoffen. Il n'a pas seulement relaté les détails des combats comme celui du 3ᵉ zouaves dans le Niederwald et rendu un juste hommage à la bravoure du soldat français : il s'est attaché à suivre la pensée des chefs et à découvrir les mobiles de leurs actes. Il prouve que les Allemands doivent leurs victoires, pour une grande part, à nos fautes. Ce n'est pas uniquement la faiblesse de nos effectifs ni une mobilisation mal préparée ni la supériorité du matériel d'artillerie prussien qui ont causé notre défaite. C'est surtout l'infériorité du haut commandement qui a déterminé nos revers. Les instructions des Bazaine, des Failly, révèlent une conception erronée de la guerre ; on oublie le rôle essentiel du mouvement, de la manœuvre ; on ne pense qu'à occuper de bonnes positions défensives ; au lieu de suivre les traditions napoléoniennes, on revient aux

méthodes du XVIIIe siècle; on manque d'initiative; subordination aveugle, obéissance passive et inintelligente, inertie, tels sont les mots que prononce l'auteur lorsqu'il parle de nos généraux (p. 113). Il est surtout deux hommes qu'il rend — dans ce volume où il n'est question que de Wissembourg et de Froeschwiller — responsables des désastres: Mac-Mahon et Failly. Il reproche à Mac-Mahon sa quiétude inexplicable des premiers jours d'août. Il le blâme de n'avoir pas dès le 5 août reculé sur Saverne en disputant à l'envahisseur les coupures parallèles de la Sauer, de la Zinzel et de la Moder, et de ne l'avoir pas fait au matin du 6 août lorsque ce mouvement rétrograde lui fut conseillé par Ducrot, Raoult et Leusse. Il le blâme d'avoir pris à Froeschwiller une position dont le front était trop étendu et la droite, dépourvue de point d'appui. Il le blâme de n'avoir pas ordonné la retraite à une heure de l'après-midi lorsque la division Lartigue fut rompue et avant l'issue fatale qui ne pouvait cependant échapper à sa clairvoyance. Il le blâme de s'être trop opiniâtré, de n'avoir fait aucune combinaison, d'avoir mal employé ses dernières réserves et de les avoir engagées successivement dans des contre-attaques sans qu'il y eût action concordante des trois armes, et au prix de lourds sacrifices et d'une énorme consommation de forces (cf. 329-330 et 344). Quant à Failly, il a opposé aux pressants appels et même à un ordre formel de Mac-Mahon [1] un mauvais vouloir indéniable : il a voulu, ce semble, faire plusieurs choses à la fois, seconder le maréchal et, en même temps, par suite de ces malheureuses doctrines qui régnaient sur la couverture, protéger Bitche, Rohrbach, Freudenberg, que sais-je encore, qui n'en avaient nul besoin; il n'a pas compris qu'il n'avait qu'une chose à faire, courir avec toutes ses troupes à Reichshoffen où devait avoir lieu le dénouement; et qui sait si Mac-Mahon n'a pas à Froeschwiller continué la lutte avec tant de ténacité parce qu'il espérait que Failly, comme Desaix à Marengo, viendrait l'aider à arracher la victoire aux ennemis? Il est vrai que même, dans le cas où Failly aurait déployé la plus grande activité, Mac-Mahon n'aurait eu à sa disposition, selon M. Picard, que deux divisions et la réserve d'artillerie de Failly, et cela, à une heure de l'après-midi. Mais, avec ces renforts, il repoussait toutes les attaques de l'ennemi, et son 1er corps, ce beau corps d'Afrique, évitait la désorganisation dont il ne put se relever; il se fût sans doute dans la nuit replié sur les

1. Le 5 août, à 8 heures du soir, Mac-Mahon expédiait à Failly qui le reçut à 11 heures, l'ordre suivant : « Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée le plus tôt possible ». Il est vrai que la lettre du maréchal, écrite le 6 août à 5 heures 30 du matin (et, remarque justement M. Picard, la pensée n'y ressort pas avec toute la clarté désirable) engage Failly à mettre en route une seule de ses divisions qui coucherait le soir à Philippsbourg; mais cette lettre, portée par le chef de bataillon Moll, ne fut remise à Failly qu'à 3 heures de l'après-midi et n'a eu aucune influence.

Vosges, tandis qu'il dut dès le 7 août abandonner Saverne, et l'Alsace fut perdue sans retour.

A. C.

Charles DE LANNOY et Herman VANDER LINDEN : **Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens, Portugal et Espagne.** Bruxelles, Henri Lamertin, Paris, Alcan, 1907, in-8°, 451 p., 4 cartes

Les savants professeurs belges qui ont mérité en 1903 le prix du Roi pour leur Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens, en commencent aujourd'hui la publication par celle de deux monographies sur l'expansion portugaise et espagnole jusqu'au début du XIXe siècle « parce qu'elle a inauguré le grand mouvement de colonisation transocéanique qui se continue de nos jours. »

On peut dès maintenant se rendre compte de la méthode adoptée par les auteurs : ils décrivent d'abord la configuration, les qualités dynamiques du pays colonisateur à la veille de l'expansion, ce qui parfois les entraîne un peu loin ; ils narrent ensuite assez brièvement les découvertes et les conquêtes ; après quoi ils retracent l'organisation, la mise en valeur des colonies ; enfin ils examinent l'influence que l'existence de ces colonies a pu avoir sur la prospérité et la décadence de la mère-patrie. C'est une façon de procéder très nette et qui présente de grands avantages, mais elle expose à certains dangers, aux répétitions par exemple que MM. de L. et V. L. n'ont pas toujours évitées ; cependant ils y sont tombés très rarement et il y a plutôt lieu de les louer que de les critiquer sur ce point. Nous leur reprocherions plus volontiers une trop grande abondance de détails qui, avec la concision imposée aux auteurs par l'étendue du sujet, fait parfois ressembler leur récit à une sèche nomenclature. Enfin certains de leurs jugements seraient à discuter : ne nient-ils pas, entre autres, l'influence notable et notoire de l'expansion coloniale sur la décadence des deux nations ibériques?

Ils nous avertissent qu'ils n'ont pu recourir aux sources inédites à cause « du caractère synthétique même de leur sujet », mais ils ont consulté un grand nombre de livres anciens ou contemporains, écrits en portugais, en espagnol, en français, en anglais, en allemand, en hollandais, et ils ont ajouté à leur volume une bibliographie qui sera précieuse à tous ceux qui auront à traiter des questions coloniales, et qui, mis en goût par ce début, ne pourront manquer de souhaiter que MM. de Lannoy et Vander Linden publient promptement le reste de leur important travail.

A. BIOVÈS.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 Août — 1907

Lidzbarski, **Altsemitische Texte herausgegeben und erklärt.** — 1er Heft : *Kanaanäische Inschriften*, mit 8 Abbild., 64 pp. in-8°. 2 Mark. — Giessen, Töpelmann.

L'auteur, bien connu par ses consciencieux travaux d'épigraphie sémitique, s'est proposé de mettre entre les mains des étudiants un recueil d'un prix modique, contenant les principales inscriptions qui rentrent dans le cadre du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*. Ce premier fascicule comprend ce qu'il appelle les inscriptions chananéennes (moabite, hébreu archaïque, phénicien et punique — en tout 101 numéros). Il sera suivi d'autres fascicules consacrés aux textes araméens moyens, arabes anciens du nord, arabes anciens du sud. Un fascicule spécial contiendra des « fragments phéniciens » d'après la tradition grecque et latine.

Les textes sont reproduits en simple transcription hébraïque, à quelques rares exceptions près (quand l'auteur a pu utiliser certains clichés déja gravés pour ses publications antérieures). Ils sont accompagnés de commentaires détaillés qui, bien que rédigés sobrement, prennent parfois les proportions de véritables dissertations. J'aurais préféré, pour ma part, des traductions. Celles-ci auraient pu dispenser de bien des commentaires; de plus, elles auraient été d'un grand secours aux étudiants aussi bien qu'aux savants non orientalistes désireux de puiser divers renseignements à cette source pour eux inaccessible. J'insiste sur ce point, parce que jadis nous avions envisagé ici le projet de publier une sorte de *Corpusculum*, reproduisant d'une façon très condensée toutes les inscriptions du *Corpus*, plus celles qui sont venues entre temps en augmenter les séries respectives. Les transcriptions améliorées, quand il y avait lieu, devaient y être accompagnées de traductions, en français et non en latin, de manière

à éviter les équivoques de la langue conventionnelle adoptée dans le *Corpus*. Ce projet n'a malheureusement pas été mis à exécution pour des motifs qui ne dépendent pas de moi. L'entreprise de M. Lidzbarski y suppléera dans une certaine mesure et, bien que conçue sur un plan moins vaste, et réduite aux proportions d'un modeste *delectus*, la nouvelle publication rendra certainement des services, d'autant plus qu'on y retrouve toutes les qualités qui distinguent l'auteur.

On y retrouvera aussi, il faut bien le dire, quelques-uns de ses défauts. Entr'autres une tendance croissante à s'assimiler si intégralement les résultats obtenus par l'effort commun des spécialistes qu'il devient de plus en plus difficile pour ne pas dire impossible, sauf à de rares initiés, de faire, dans ce qu'il expose, la part de ce qui lui revient en propre et de ce qui revient à d'autres. J'ai le regret de constater que cette tendance s'accuse surtout en ce qui concerne les travaux de l'école française. Un symptôme significatif de cet état d'esprit, c'est l'omission, vraiment difficile à justifier, du *Répertoire d'épigraphie sémitique* dans la bibliographie préliminaire. Cet organe de la Commission du *Corpus* compte cependant pour quelque chose; il n'est même pas, je crois, cité une seule fois dans les commentaires. Si bien que l'étudiant novice qui s'en remettra à ce guide unique risque d'ignorer jusqu'à l'existence d'un instrument de travail qui n'est pourtant pas tout à fait à dédaigner.

Ce parti pris d'exclusion contraste avec la complaisance que met au contraire M. L. à citer ses compatriotes quand la moindre occasion s'en présente. Les noms de MM. Noeldeke, Hoffmann, Praetorius, Littmann, etc., reviennent à chaque instant dans ses commentaires, avec les références voulues, et c'est souvent justice. On y chercherait en vain, à la place due, les noms d'autres savants allophyles à qui l'auteur n'a pas fait de moindres emprunts. Si bien que le lecteur non prévenu a l'impression que l'Allemagne détient le monopole de la science de l'épigraphie sémitique. Les conséquences, pour ne pas dire les inconvénients de cette tendance qui se faisait déjà jour dans les publications antérieures de M. Lidzbarski, n'ont pas tardé à se faire sentir. C'est ainsi, par exemple, que la jeune école qui est en train de se former en Amérique et s'est mise avec une louable ardeur à cultiver l'épigraphie sémitique, n'en connaît guère que ce que M. Lidzbarski veut bien lui en apprendre. Elle ne jure que par lui. L'estampille « made in Germany », mise indistinctement sur tous les produits, même ceux de provenance autre, semble avoir pour cette clientèle, et d'autres logées à la même enseigne, un prestige à nul autre pareil. Elle ne peut, elle ne veut rien savoir en dehors de cette marque de fabrique. A cet égard, les *Altsemitische Texte* lui donneront toute satisfaction. Attendons-nous à voir bientôt les inscriptions même du CIS citées couramment d'après le nouvel état civil que leur a imposé leur immatriculation dans le recueil de M. Lidzbarski.

En ce qui me concerne personnellement, je me permettrai de revendiquer la paternité de quelques démonstrations auxquelles M. L. a bien voulu faire les honneurs d'une annexion à la muette. N° 5 : la lecture et la signification réelle du phénicien *'PRT* = « portique », là et au C. I. S., I, n° 1, (attribuées à tort à Hoffmann). — N° 7 : le pluriel *S'NT* = « années », là et ailleurs, dans le libellé des dates (M. L. veut bien me citer, par exception, mais il a soin de m'adjoindre M. Cook, lequel n'a fait que reproduire purement et simplement dans son *Text-book* ma démonstration). — N° 9 : l'explication définitive de ce texte si controversé, « le roi Bodachtoret et le *prince royal Yatanmilik* ». — N° 12, l. 3 : « Laodicée *qui est* en Chanaan ». — N° 13 : l'explication de *MLK* = *MLAK*. — N°s 14 et 15 : simples renvois à l'*Ephemeris* pour ces inscriptions publiées pour la première fois dans le *Recueil d'arch. orient.* — N° 18 : l'équation : (villes) *Arsoûf* : *Apollonias* : : *Reseph* : *Apollon* (dieux). — N° 20 : l'explication du nom de mois *ZBḤ S'S'M* par « sacrifice des soixante » et la comparaison avec le Ἑκατομβαιών du calendrier attique. — N° 52 : le *mirzah* phénicien, non pas nom de mois, comme on l'admettait généralement, mais une grande fête annuelle célébrée par des symposies et syssities (citation amphibologique, qui, enclavée entre celles du *Neuhebr. W.* de Levy et l'*Ephemeris*, à propos d'un menu détail, ne laisse guère soupçonner l'étendue et la portée de la démonstration du fait fondamental[1]. — N° 63 (ll. 16, 17) : explication définitive de ce passage capital du grand *Tarif des sacrifices*, demeuré jusqu'alors une *crux interpretum.* — N° 69 : explication de la ligne 9 et, notamment de *PLS* = « librator ». — N° 85 : loi phonétique de la transformation en punique de l'article *hé* en *aleph* devant les gutturales (et les aspirées). — N° 88 : PLASR = Φιλόσιρις (une citation était d'autant plus de mise que l'auteur adopte ici l'explication proposée autrefois par moi et alors écartée par lui). — N° 90 : l'orthographe *QB'R* « tombeau », impliquant la prononciation punique *qebar* (conforme à la phonétique de l'araméen et aussi, ce qui est fort intéressant, de l'arabe vulgaire d'Afrique de nos jours). — N° 100 : le nom phénicien de la ville sarde de Sulcis, écrit par le *samek*, et non par le *zain* ou le *chin* (comme l'admettait naguère M. L. dans son *Handbuch*), etc.

Je suis sans doute flatté de voir, par ces quelques exemples, dont on pourrait allonger la liste, que plusieurs des idées émises par moi avaient du bon, puisqu'elles sont à ce point entrées dans le domaine public; je ne l'aurais pas été moins si l'on avait pris la peine d'indiquer d'un mot par quelle porte elles y étaient entrées.

A ce petit plaidoyer *pro domo* qu'on voudra bien excuser, j'ajouterai

1. Je rappellerai que la découverte de ce fait m'a permis de mettre en pleine lumière l'existence, jusqu'alors insoupçonnée, et l'organisation des thiases sémitiques.

quelques observations que m'a suggérées l'examen à nouveau de certains des textes reproduits et commentés.

— N° 20 (= *C. I. S.* I, 13) L'explication du vocable de la déesse, *AZRT*, par *'ZRT* = « Geburtshelferin » est ingénieuse assurément. Toutefois le changement du *'aïn* en *aleph*, admissible en punique, et encore en punique d'un certain âge, est quelque peu surprenant dans une inscription, en phénicien pur, du IVe siècle avant notre ère.

— N° 22 Le groupe *HZ 'NM*, interprété par *HZ 'NM*. « inspecteur des sources »[1], fait songer à la charge de l'épimélète αἱρεθεὶς ἐπὶ τὰς κρήνας dont parle une inscription d'Athènes[2] et que mentionne Aristote[3]; cf. les épimélètes de la source de Ephka à Palmyre[4].

— N° 24 (= *CIS*, I, 50). Pour la forme et le sens réel du verbe *S'LK* entrant dans la composition de divers noms phéniciens théophores, voir mon étude : *Le mot* chillek, « *sauver* », *en phénicien et dans l'arabe vulgaire* (*Rec. d'Arch. Orient*. I, 165).

— N° 28 (= *CIS* I, 64). L'explication du nom de femme *TARA* (abrégé d'un nom composé avec *N'MT*) repose sur des hypothèses trop arbitraires pour être recevables ; on n'a jamais, que je sache, rencontré l'élément *TAR* comme premier ou second terme d'un composé onomastique.

— N° 36 (l. 1.) dans ce passage difficile, au lieu d'admettre : 1° une forme *ZM* = *ZN* = *Z* (pronom démonstratif) ; 2° *S'ANK* « ein Solöcismus für *AS' LI* », le tout signifiant « cette statue qui est à moi », ne pourrait on lire tout simplement : *HSML Z MS ANK* « cette statue (je l')offre moi Yatanbaal etc. », (littéralement : « je suis offrant moi »)? Il suffirait pour cela de considérer *MS'*[5] comme un participe *hiphil* ayant la valeur du *qal* *NS'A* « offrir », employé par ailleurs en phénicien (peut-être au *piel* ?). Cette tournure, à la fois analytique et emphatique, du participe présent avec le pronom personnel ayant force verbale, serait très conforme au génie sémitique.

— N° 55 (= *C. I. S.*, I, 124). L'interprétation pénible de M. Praetorius laisse autant à désirer que celles qu'elle prétend remplacer. D'après l'analogie des formules funéraires, le mot *QBR* appelle impérieusement après lui le nom du défunt. Tel était le premier sentiment des éditeurs du *C. I. S.*, et je crois qu'ils auraient bien fait de s'y tenir, au lieu de s'engager dans une voie de traverse où, somme toute, M. Prætorius ne fait guère autre chose que leur emboîter le pas (comparaison avec l'inscription *CIS*, I, 7). Le nom voulu serait-il

1. Ou, au duel : « des deux sources » ? Mais il se pourrait que le phénicien traitât le mot au pluriel comme un masculin.

2. Foucart, *Rev. Et. gr.* 1893, 1-7.

3. Πολιτεία, ch. 43.

4. *Recueil d'Archéol. orient*, II, 1 sqq. et suiv. Je ferai remarquer à ce propos que l'épimélète de Palmyre est qualifié, lui aussi, de αἱρεθείς.

5. Peut-être pour *MS'(A)*, avec le *aleph* initial de ANK servant à deux fins ou ayant déterminé un véritable bourdon de lapicide ?

NP 'L, qui semble exister réellement dans une inscription punique (*CIS*, I, 827) d'une lecture malheureusement quelque peu incertaine ? Peut-être est-il une forme contractée du nom africain que nous cachent les transcriptions romaines épigraphiques *Nampulus*, *Napulus* = N' M + P 'L (ou + *fa'l* arabe ?) ?

— N° 60 (= C. I. S., I, 144). La coupe proposée pour les ll. 4-6 : *S'LMH AS' LNÇBA*, et les hypothèses alambiquées qu'elle entraine si l'on veut expliquer les variations grammaticales des suffixes H et A, ne me sourient guère. Je préférerais : *S'LM HA S' LNÇBA* littéralement « a achevé (*ou* payé) lui, ce qui (a rapport) à l'érection de la (stèle), Milk (y) aton ». Le pronom isolé HA serait une apposition anticipée du sujet Milkyaton, comme les éditeurs du *C.I.S* en avaient admis un moment la possibilité, mais sans s'arrêter à cette idée. La tournure aurait à peu près la même valeur intensive que la nôtre : « celui qui l'a achevée (*ou* en a fait les frais) c'est Milkyaton ».

— N° 63 (= *CIS* I, 165). L'expression *BDÇ*, à la 20 du grand *Tarif des sacrifices*, semble bien avoir le sens de « en opposition, à l'encontre » (des stipulations édictées dans le tarif). Il est demeuré jusqu'ici sans explication étymologique satisfaisante. Si on décompose le groupe en *B* (= la préposition) + *DÇ*, ne pourrait on considérer le mot *DÇ* comme une métathèse de *ÇD* ? Le mot se rattacherait alors à l'hébreu *Çidd* (*im*) « adversaires » et à l'arabe *dhidd* « contraire ». Ce rapprochement assurant au Ç la valeur non d'une sifflante mais d'une dentale emphatique, on comprendrait d'autant plus facilement qu'il ait pu permuter avec la dentale pure *D* [1].

— N° 100 (= *CIS*, I, 149). Le *samek* dans *ST*, pronom démonstratif, au lieu de *ZT*, doit être tenu pour graphiquement certain.

On sait les difficultés considérables que présentent encore la lecture et l'interprétation de cette importante inscription bilingue, néopunique et latine, découverte à Sulci (Sardaigne). Les diverses conjectures reproduites ou proposées par M. L. ne les résolvent pas. Peut-être pourrait-on faire faire un pas nouveau à la question en coupant ainsi le passage énigmatique de la l. 2 : *'L MITBA RS'A HSLKI*, et en lui prêtant le sens de : « sur l'ordre des sénateurs de Sulci ». On arriverait de cette façon à l'équivalent exact qu'on a vainement cherché jusqu'ici, de la contre-partie latine *ex senatus consulto*. Reste à justifier cette lecture paléographiquement et philologi-

1. La loi d'harmonie phonétique d'après laquelle une emphatique fait passer au même registre qu'elle l'articulation susceptible d'emphase qui se trouve à son contact dans un même mot, n'a pu que favoriser la transposition graphique des deux caractères. L'observation sur le vif nous prouve qu'en arabe, dans le mot considéré, *dhidd*, la double dentale pure *dd*, sous l'influence de l'emphatique *dh*, se prononce effectivement *dhdh*, soit, pour l'ensemble du mot : *dhidhdh*. Il devait en être probablement de même en phénicien, de sorte qu'on pouvait écrire indifféremment *ÇD* ou *DÇ*, la prononciation étant nécessairement la même dans les deux cas.

quement. Le point qui suit le *yod* de *MI* n'est pas un point disjonctif forçant à couper en deux mots *MI TBA*, comme tout le monde l'a cru jusqu'ici — ce qui causait un grand embarras : c'est un élément intégrant du *yod* lui-même, élément qui se détache souvent ainsi de la lettre dans l'écriture néopunique — on en a plus d'un exemple. En vertu des errements bien connus de l'orthographe néopunique je considère *MITBA* comme l'équivalent de *MTB'*. Le *yod* est ici une simple *mater lectionis*, plus ou moins légitime, comme dans d'autres mots similaires néopuniques : *MIQM* = *MQM* (*ALM*) ; *MIQDS'* = *MQDS'* ; *MISKR* = *MSKR* [1] ; quant au *aleph*, il représente normalement un *'ain*. Par suite, *MITBA* = *MTB'* devient comparable à l'hébreu post-biblique *matbe'* « formule », spécialement « formule liturgique » — d'où ici, par analogie « formule juridique », soit le décret en forme rendu par le Sénat [2].

N° 101. Inscription bilingue, néopunique et latine d'El-Amroûni. M. Lidzbarski adopte d'une façon générale l'interprétation que j'ai proposée autrefois de ce texte difficile, en particulier celle du début qui avait totalement dérouté les premiers interprètes : « aux dieux Rephaïm » = *Dis Manibus*. Mais c'est à tort qu'il persiste dans la lecture fautive *L'LNM*, au lieu de *L'LNA* ; la dernière lettre est sûrement un *aleph* et non un *mem*. La tournure par le génitif, littéralement : « dieux *des* Rephaïm », est d'ailleurs pleinement justifiée, comme je l'ai montré, par l'expression parallèle du protocole ptolémaïque dans l'inscription de Ma'soûb [3] : *alôné akhaïm* = « dieux *des* frères » = θεοὶ ἀδελφοί (il s'agit de Ptolémée III et d'Arsinoé, sa sœur et femme).

CLERMONT-GANNEAU.

---

1. Peut-être aussi, dans la punique du *Répert. d'épigr. sém.*, n° 332 : *MISTR* = *MS'TR* ? cf. l'hébreu *mištar*, « commandement ». Le sens abstrait a peut-être passé ici au sens concret de « commandant », comme dans les mots congénères *mamlakat* « royauté » et « roi », *šoltan* « pouvoir » et « prince », etc. On pourrait aussi, en s'appuyant sur l'arabe *mousattir*, penser au sens de « écrivain ».

2. Et peut-être même revêtu d'un sceau ? Le mot signifie proprement « type », de la racine *taba'* « imprimer, marquer d'un sceau » (cf. *taba'at*, « annulus signatorius »). D'où, le sens connexe de « monnaie frappée » (*signata pecunia*), qu'il a aussi comme *teba'* (ce dernier mot existait en phénicien avec cette acception, ainsi que je l'ai montré autrefois, *Rec. d'arch. orient.*, I, 90). On pourrait peut-être vouloir tirer argument de là pour attribuer ce dernier sens au mot en litige dans notre inscription et, en même temps, au mot obscur *HPRT*, qui le précède, celui de « changeur » (cf. hébr. post-bibl. *parat*, *pôret*. Cela nous ferait entrer dans un tout autre ordre d'idées. Je me réserve de discuter la question ailleurs.
Si l'on s'en tient au sens de « décret », on pourrait rapprocher, au point de vue sémantique, le mot τύπος qui, dans la langue de la chancellerie byzantine, désignait les ordonnances « divines », autrement dit impériales (θεῖοι τύποι ἢ θεῖαι κελεύσεις *Novelle* CXIII).

3. *Rec. d'arch. Or.*, I, 84 ; cf. *Études d'arch. Or.*, I, p. 161.

J. Zehetmaier, **Leichenverbrennung und Leichenbestattung im alten Hellas, nebst der verschiedenen Formen der Gräber.** Leipzig, Seemann, 1907. In-8°, 196 p.

Les opinions des savants sur les rites funéraires des Grecs de l'époque la plus ancienne ont beaucoup varié depuis trente ans. On crut d'abord, sur l'autorité des poèmes homériques, à l'usage général de l'incinération ; puis, à la suite de découvertes archéologiques qui contredisaient cette thèse, plusieurs admirent que le rite de l'inhumation avait longtemps prévalu à titre exclusif. Le désaccord apparent des textes avec les résultats des fouilles donnait lieu, hier encore, à des assertions contradictoires. Ainsi M. Helbig affirmait, en 1900, que l'époque prémycénienne n'avait connu que l'incinération et que seule la civilisation nouvelle, rayonnant de la Crète, avait introduit l'inhumation; M. Poulsen, en 1905, voulait que l'inhumation fût primitive et que le rite de l'incinération, originaire de Mésopotamie, n'eût paru sur la côte asiatique qu'à la fin de l'époque mycénienne. Ce qui manquait n'étaient pas les systèmes, mais une statistique exacte des tombes et des nécropoles explorées. On doit remercier M. Zehetmaier de nous l'avoir donnée. Il ressort des faits réunis et analysés par lui : 1° que l'incinération paraît, en Grèce, dès la fin de l'époque néolithique ; 2° que les plus anciennes tombes connues (Orchomène) sont à inhumation, les morts ayant été ensevelis sous le foyer de leur cabane dans l'attitude accroupie ; 3° que l'époque prémycénienne connaît déjà tous les modes d'inhumation et d'incinération qui se rencontrent aux époques suivantes, y compris l'incinération partielle et la simple *adustio*. Même dans l'*Iliade*, comme le fait justement observer M. Z., le rite de l'inhumation n'est nullement oublié ; il en est clairement fait mention dans deux passages (VII, 85 ; XVI, 456) qui appartiennent au fonds le plus ancien du poème, et cette constatation s'accorde parfaitement avec les fouilles, qui ont révélé le rite primitif dans les six tombes de l'acropole de Mycènes.

M. Z. n'a touché que rapidement à la question si souvent agitée de l'origine du rite de l'incinération, qui tend à devenir plus fréquent, mais non à prévaloir partout, aux environs de l'an 1000 avant l'ère chrétienne. Sur ce point comme sur tant d'autres, les explications utilitaires et religieuses restent en conflit. Mais on ne pourra aborder utilement le problème dans son ensemble que lorsque l'on possèdera, pour toutes les régions et pour toutes les époques de l'ancien monde, des relevés aussi précis que ceux de M. Zehetmaier pour la Grèce archaïque [1]. Espérons qu'il trouvera des imitateurs.

S. R.

---

1. Pour la Grèce hellénistique, les observations sérieusement faites sont encore rares ; M. Z. n'en a pu réunir qu'un petit nombre.

Saint Jean Chrysostome. Περὶ Ἱερωσύνης (De Sacerdotio) edited by J. Arbuthnot Nairn. Cambridge, University Press, 1906; LVIII-192 p. (*Cambridge Patristic Texts*, general editor A. J. Mason).

Le traité de saint Jean Chrysostome Περὶ Ἱερωσύνης est publié ici par M. Nairn suivant le plan général de la collection *Cambridge Patristic Texts*, à laquelle il appartient. Le texte doit être basé sur les meilleures éditions, avec une collation des manuscrits, un appareil critique donnant les plus importantes variantes, et des notes explicatives; de brèves introductions doivent renseigner sur l'ouvrage publié, sur les manuscrits et sur les éditions antérieures; enfin des tables doivent référer aux sujets traités, aux textes des Ecritures, et aux mots. M. N. s'est strictement conformé à ce programme, trop strictement peut-être. Il énumère trente manuscrits du *de Sacerdotio*, qu'il divise en quatre groupes; mais on voudrait, sinon une discussion plus étendue, au moins des données plus précises sur leurs relations mutuelles, sur les chefs de ces familles, sur le degré de confiance que mérite chacun d'eux. Je pense que dans ce nombre il y en a qui sont complètement négligeables; on se borne à renvoyer au *Journal of Theological Studies*, ce qui n'est pas suffisant. D'autres manuscrits, dit M. N., se trouvent à Florence, à Rome, à Venise, à Vienne; il les énumère en note, et regrette de n'avoir pu en examiner les leçons, bien qu'ils semblent « être d'importance ». Nous le regretterons aussi [1]. Le dialogue de Chrysostome soulève plusieurs questions qui sont brièvement traitées. M. N. en place la composition en 387, ce qui est appuyé par de bonnes raisons, et il admet, avec la plupart des critiques, que le Basile qui y joue un rôle est l'évêque de Raphanée en Syrie, qui était présent au synode de Constantinople en 381. On a dit que le *de Sacerdotio* n'était qu'une sorte d'amplification du *de Fuga* de Grégoire de Nazianze; cette opinion me paraît fort exagérée; M. N. est aussi de cet avis, mais il se contente dire que « la question ne lui semble pas pouvoir être tranchée définitivement », et que cependant « il est probable que Chrysostome connaissait le *de Fuga* ». Enfin, au sujet de l'authenticité de l'ouvrage, qui n'est pas discutable, un mot n'eût pas été de trop à propos d'un prétendu VII[e] livre (le *de Sacerdotio* en comprend six), ne fût-ce que pour faire connaître aux lecteurs l'existence de ce morceau évidemment falsifié. Mais M. Nairn a dû se conformer au type de la collection, et l'espace lui était sans doute mesuré. Son édition donne un bon texte; elle est maniable, pourvue de bonnes notes et de bons index, et rendra des services non seulement aux étudiants en théologie, auxquels elle est destinée, mais aussi à ceux qui s'intéressent à la littérature grecque du IV[e] siècle.

My.

---

1. Il y en a encore dans les bibliothèques de l'Athos, du XI[e] siècle, et l'Ambrosienne de Milan en possède un du XI[e] siècle également.

Oscar Emmerig. **The Bataile of Agyncourt** im Lichte geschichtlicher Quellenwerke. Nürnberg, R. Wieser, 1906. In-8°, 67 p.

Eva Scott. **The Travels of the King**. London, Constable, 1907, in-8°, 502 p. 15 s.

Poems by George Crabbe, edited by A. W. Ward. Vol. III. Cambridge, University press, 1907, in-8°, 568 p., 4 s. 6 d.

A. S. Cook. Notes sur le mot « Memmy », et sur un passage de Marlowe.

La dissertation inaugurale de M. Oscar Emmerig contient une étude attentive sur les lointains prédécesseurs de Shakespeare qui ont glorifié Henry V d'Angleterre. A signaler en particulier les très curieux rapprochements entre la fameuse histoire des balles de jeu de paume telle qu'elle est contée par l'auteur de la *Bataile of Agyncourt* et des *Famous Victories*, et une histoire analogue sur Darius et Alexandre qu'on trouve d'abord dans le Pseudo-Callisthenes et ensuite dans les romans d'Alexandre composés au Moyen Age [1].

On se rappelle que l'auteur de l'étude sur les années d'exil de Charles II s'arrêtait en 1653 (*The King in Exile*, v. *Revue critique*, 19 août 1905). Un second volume qui vient de paraître nous conduit jusqu'à la Restauration. L'ouvrage a été composé d'après la méthode historique, telle qu'elle se pratique maintenant. Il est admirablement illustré, et accompagné d'un bon index; mais la forme en est lourde et terne. Il semble que les jeunes historiens anglais s'attachent à imiter la seconde manière du regretté M. Gardiner. Ils oublient trop qu'avant de verser dans l'érudition pénible de la « Grande Rébellion » et de la « République et le Protectorat », M. Gardiner avait su se montrer dans son « Histoire d'Angleterre » artiste et grand écrivain.

Grâce à M. A. W. Ward, Master of Peterhouse, nous avons une édition critique à peu près définitive du poète Crabbe. La *Revue critique* (16 juillet 1906) a déjà signalé le vol. II de cette édition. Le vol. III contient, outre la fin des *Tales of the Hall*, les *Posthumous Tales*, un certain nombre de pièces de vers qui ont paru depuis 1832 et enfin un grand nombre de fragments inédits. Ces poésies, dont quelques-unes sont très importantes (*Tracy*, *The Deserted Family*, *La Belle Dame sans Mercy*) proviennent de cinq manuscrits de Crabbe acquis par la Cambridge University Press, d'un manuscrit de Trinity College Cambrige, de manuscrits appartenant à des particuliers (le professeur Dowden, Mrs Mackay de Trowbridge). Les variantes et la bibliographie sont rejetées en appendice. La bibliographie ne manque pas de signaler l'influence de Crabbe en Russie.

Le professeur A. S. Cook, de Yale, publie dans *Modern Language Notes* (déc. 1906, fév. 1907) des notes intéressantes sur le mot *mummy* employé par Shakespeare, et sur un passage de Marlowe où il est question d'Hélène et des « mille vaisseaux » qu'à cause d'elle, les Grecs « lancèrent contre Ilion ». M. Cook montre que Marlowe a

1. Lire p. 28 younger pour *yonger*.

pu s'inspirer ici de Chaucer et de Spencer aussi bien que de Lucien, et cite un certain nombre de passages parallèles tirés des auteurs anciens. A propos de *mummy*, nous signalons à M. Cook le mot *mummia* employé par Jonson comme terme d'affection, *Poetaster* A. II Sc. I. v. 72, et dans son sens ordinaire, *Volpone* A. IV, Sc. 2.

Ch. Bastide.

Goethes sämtliche Werke. Jubiläumsausgabe in vierzig Bänden. Stuttgart und Berlin, Cotta. 40 volumes, in-8°, 1906-1907. Prix de chaque volume broché, 1 mark 20; relié, 2 mark.

La première édition complète des œuvres de Gœthe a commencé à paraître en 1806, chez Cotta, et le nom de Cotta, peut-on dire, est inséparable de celui de Gœthe. Pour célébrer le premier centenaire de ce *Bund*, de cette union, la librairie stuttgarto-berlinoise Cotta a voulu éditer une édition jubilaire, élever, selon l'expression du jeune Gœthe et de ses amis de la période d'orage, un digne monument. L'édition (et ici nous traduisons à peu près les termes du programme) reproduit les œuvres de Gœthe, telles qu'il les publia; mais, de tout ce qu'on a découvert depuis dans ses papiers ou ailleurs et qui se trouve réuni dans la monumentale édition de Weimar, elle ne donne que ce qui est réellement important : les noms des érudits qui se sont partagé la tâche, et qui pour la plupart collaborent à l'édition de Weimar, garantissent la pureté du texte, et tous suivent les mêmes principes de critique. Les introductions de chaque volume, claires et courtes, retracent la genèse de l'œuvre et montrent la place qu'elle occupe dans l'ensemble des productions gœthéennes. Les notes, rejetées à la fin de chaque tome, doivent, sous une forme brève, et qui n'a rien de savant et de technique, aider le lecteur à mieux comprendre les détails.

Ce programme a été parfaitement exécuté, et voici, plus ou moins rapidement présentés, les quarante volumes que compte l'édition. Pour plus de commodité, nous les passons en revue selon leur numéro d'ordre.

1. Le premier volume est édité par M. von der Hellen qui dirige l'entreprise. Il a fait sur la lyrique de Gœthe une préface générale de vingt-cinq pages qu'on lit avec intérêt, bien que le style soit parfois un peu subtil et diffus : on remarquera surtout celles où il explique comment le poète transformait et s'assimilait, s'appropriait les choses (*Umformung, Assimilirung, Aneignung*), comment sa lyrique fut toujours un triomphe sur lui-même puisqu' « il se délivrait des puissances qui l'enchaînaient comme homme, en les domptant comme artiste », comment sa mission — et ce fut à ses yeux la mission du poète — consista à « servir l'humanité par l'expression poétique de ses états d'âme ». Ce premier volume contient les *Lieder*, les *gesellige Lieder*, les ballades, les élégies, les épigrammes vénitiennes,

Bakis, les poésies qui se rapprochent de la forme antique, les poésies mêlées. M. von der Hellen a eu raison de reproduire la *Poetische Sendung de Hans Sachs* telle qu'elle parut pour la première fois en 1776 dans le *Mercure* de Wieland, et il remarque très bien que *Sendung* a dans le titre du poème le sens du latin d'église *missio* et que que les « Années d'apprentissage de Meister » devaient s'intituler d'abord *Meisters theatralische Sendung*. Mais pourquoi a-t-il changé le titre du poème *Bei Betrachtung von Schillers Schädel?* Ce titre, dit-il, lui paraît clair, mais laid, « unschön », et c'est pourquoi il l'a remplacé par celui-ci : *Schillers Reliquien*. Toutes les notes sont d'ailleurs instructives, si brèves qu'elles soient, et M. von der Hellen n'oublie d'éclaircir aucune difficulté sérieuse.

2, 3, 4. Les trois volumes suivants, également édités par M. von der Hellen avec le même soin et la même compétence, achèvent la publication des poésies, et il suffit de dire ce qu'ils renferment. Vol. 2 : sonnets, paraboles, epigrammes, poésies mêlées et qui sont intitulées « art », « Dieu et monde ». Vol. 3 : les inscriptions et lettres, les petits poèmes adressés à des personnes, l'*Annette* de 1767, les *Nouveaux chants* de 1770, les poésies de 1765 à 1775, les traductions. Vol. 4 : les proverbes, les Xénies, les Maximes et réflexions. Le commentaire, répétons-le, est remarquable par sa justesse et son abondance [1].

5. M. Burdach s'est chargé d'éditer le *Divan* qu'il avait déjà édité dans la grande édition de Weimar. Aussi, a-t-il comparé une introduction excellente sur l'origine, le développement et la composition de l'œuvre. Il dit, par exemple, que, comme *Faust*, elle est le fruit d'un long effort de la vie » aussi bien que le fruit de « l'époque romantique » et il montre d'une façon très intéressante et complète comment Gœthe fut toujours attiré vers l'Orient. Il expose l' « analogie » que le poète sentait entre lui et Hafiz, le « triple sens » qu'a le mot *westöstlich*, le « rajeunissement » qu'éprouva Gœthe en faisant son *Divan*, et les dissonances du style, une certaine façon de prosaïser la poésie, un singulier emploi des mots étrangers, des bizarreries de syntaxe, un manque d'art qui est comme un effet de l'art, quelque chose de tout à fait moderne qui, dans le détail, devance Brentano, Heine, Freiligrath et Scheffel. Le commentaire qui compte plus de cent pages, n'a rapport qu'aux poésies, non aux notes de Gœthe : on y trouve une foule de remarques importantes.

6. Le sixième volume contient *Reineke Fuchs*, *Hermann et Dorothée*, l'*Achilléide*. Il est dû à M. Hermann Schreyer — qui d'ailleurs a fait en 1901 un drame, *Les noces d'Achille*, en se servant des « schèmes » de Gœthe. — Aussi remarquerons-nous dans son introduc-

1. P. 188, *Xénies*, 304, il est évidemment question de Caroline Böhmer; mais peut-il s'agir de son premier mari J. F. W. Böhmer? Il était mort depuis 1788, et il ne peut, ce semble, figurer dans cette Xénie comme Agamemnon.

tion ce qu'il dit de l'*Achilléide*, qu'on ne peut la comparer aux deux autres poèmes; qu'il faut, pour en goûter la beauté, une grande culture et une exacte connaissance des modèles classiques; qu'elle offre une très fine psychologie. Mais on regrettera qu'il n'ait pas cité les travaux de Scherer et de Fries, et il a tort de croire que *Hermann* n'a pas besoin d'un commentaire : il y a dans ce poème des passages qui méritent d'être expliqués. Il a tort de dire (p. 268) que Custine s'empara de Landau, puisque Landau était alors français, et il aurait dû se fier à Gœthe qui dit nettement que l'action du poème se passe en août 1796. Qu'importe que le théâtre de la guerre soit autre? Certainement, et non *peut-être*, Gœthe fait allusion à la retraite de Jourdan; en aucune autre circonstance, les paysans révoltés ne sont tombés avec cet acharnement sur les Français fugitifs. Que M. Schreyer compare avec les vers de Gœthe les expressions dont se sert le comte Soden dans son livre *Die Franzosen in Franken*. On le remerciera d'avoir changé un vers de l'idylle; le pharmacien parle (II, 90) des chaînes d'or de sa défunte mère *wovon noch nichts verkauft ist*; le bibliothécaire et professeur Göttling d'Iéna qui aida Gœthe, avec Riemer et Eckermann, à revoir l'édition de dernière main, blâma cette fin de vers, et Gœthe, à la marge même de la lettre de Göttling, écrivit : *das alles noch heilig verwahrt liegt*. Cette heureuse correction ne put être faite à temps; elle est introduite aujourd'hui dans le texte de Gœthe, et elle devrait y rester.

7. M. Köster donne les drames de jeunesse, farces et satires. Son volume appartient, comme il dit, à Gœthe le satirique, à Gœthe qui rit, c'est-à-dire au jeune Gœthe, au Gœthe préitalien, et il montre que le poète avait de l'humour et une verve comique et qu'après les deux pièces froides et françaises de Leipzig, le *Caprice de l'amant* et *Tous complices*, devaient venir les farces et les satires, que Sachsenhausen devait chasser la Saxe (p. vi). Il note là une différence très sensible entre Gœthe et Schiller : celui-là moralise et il est implacable; celui-ci est doux, tolérant, indulgent (p. viii-ix). Les notes comprennent quatre-vingts pages où il y a nombre d'observations intéressantes. M. Köster croit, avec Scherer que le héros de *Satyros*, c'est Herder, et il voit Caroline dans Psyché « la jeune fille inexpérimentée et facilement vaincue qui admire et souffre pieusement les caprices égoïstes de son fiancé ». Il fait voir finement comment Gœthe a, dans le *Triumph der Empfindsamkeit*, représenté « les sentimentales folies de l'incorrigible Lenz ». Il prouve que le « Schuhu » des *Oiseaux* est, non Ramler, mais Bodmer.

8. M. Pniower publie les opérettes de Gœthe, moins connues que ses drames, parce que, le poète, selon sa propre expression, subordonne la poésie à la musique et, que son œuvre, lorsqu'il la remet au compositeur, ressemble à un fils ou à un élève qu'il voue au service d'un nouveau maître. Mais ces opérettes, si minces soient-elles, méri-

tent notre attention, et M. Pniower les caractérise assez bien dans sa préface. Il montre que Gœthe y a mis les résultats de ses observations, de ses expériences, qu'elles appartiennent, elles aussi, à la grande confession de son œuvre. Les notes concernent surtout l'origine de chaque pièce, et l'éditeur n'a pas négligé de nous parler des esquisses et des simples fragments. Il aurait dû, ce semble, en parlant de *Jery et Bätely*, citer la jolie édition de M. Arndt.

9. C'est encore M. Pniower qui publie les drames d'actualité (*Grand Cophte* et *Citoyen général*), et les poésies de circonstance, les discours de théâtre, les mascarades. Il a tort de dire, dans son analyse du *Grand Cophte*, que la comtesse de la Motte était la « Geliebte » du cardinal (p. 377) et de citer le nom du lieutenant du roi, Thoranc, sous la forme *Thorane* (p. 385), et il aurait pu remarquer que le titre de *Bürgergeneral* n'est autre que celui que prenait Custine dans ses proclamations (p. 391). Mais chaque œuvre est très bien appréciée. Il marque l'« idealisirendes Verfahren » de Gœthe dans le *Grand Cophte* (p. 389); il montre que le Schnaps du *Bürgergeneral* est un représentant trop bas et trop infime des exaltés de l'époque et que le juge est un trop plat personnage; il explique le patriotisme de Gœthe qui n'avait pas confiance dans la bonne cause, mais qui changea d'avis lorsqu'il s'aperçut de l'enthousiasme général; n'écrit-il pas à Iffland qu'il veut dans le *Réveil d'Épiménide* exprimer ce qu'il a ressenti et ce qu'il ressent de douleur et de joie avec la nation, et, dans le poème même ne reconnaît-il pas son erreur? (p. 396-397). Seulement, il ne faut pas « estimer hautement comme création artistique » le *Réveil d'Épiménide* et y trouver autant de finesse et de beauté que fait l'éditeur. *Was wir bringen*, en revanche, nous semble loué avec justice et justesse, et c'est, en effet, comme dit M. Pniower, un aimable exemple de la manière dont Gœthe savait faire de nécessité vertu.

10. M. von der Hellen présente en ce dixième volume de la collection le *Goetz de Berlichingen* dans le texte de 1773 et dans celui de 1771, la vulgate du *Goetz* et l'*Urgoetz*. Mais n'est-il pas trop sévère envers la pauvre Marie qu'il qualifie de « beschränkt » et qui, selon lui, aurait été dessinée par Gœthe avec peu de sympathie? Et quelle exagération de voir dans le frère lai de *Nathan* une imitation du frère Martin de *Goetz*! « Lessing, dit l'éditeur, a été, dans l'invention du personnage de Bonafides, fécondé par le jeune Goethe »! Et quelle autre exagération de voir dans la création du frère Martin qui n'est autre que Luther, un coup de génie, un « genialer Griff »! Le bon moine naïf annonce la Réforme ou, comme s'exprime l'éditeur avec un peu de recherche, le doux éclat de son apparition fait pressentir le soleil levant de la Réforme : soit; mais il n'a rien du Réformateur. Le commentaire est, du reste, bien que serré, fait avec très grand soin. Il semble que le directeur de la collection ait voulu donner l'exemple à ses collaborateurs, montrer que les textes de l'édition

Cotta pouvaient être soumis à une critique sévère et originale. Il ne s'est pas contenté de reproduire ses devanciers, il ne s'est pas borné à citer des passages de la *Chronique* du chevalier et de la Bible ; il a étudié le Göetz ligne par ligne et mot par mot [1].

11. M. Muncker a réuni en un volume sept drames de Gœthe, sept drames en prose, *Erwin et Elmire*, *Claudine de Villa Bella*, *Clavigo*, *Stella*, *die Geschwister*, *die Wette*, *Egmont*, et l'on s'étonnera que la *Wette* qui est de 1812, soit ainsi intercalée entre les œuvres de jeunesse et *Egmont*. Le commentaire, un peu sec, ne contient que l'explication de quelques mots et expressions. Mais l'introduction est largement conçue et exécutée; M. Muncker a dit ce qu'il fallait dire sur chacune des sept pièces : il montre comment Gœthe fait exprimer ses sentiments de ce temps là par les personnages de *Claudine;* il juge que le Carlos de *Clavigo* tient à la fois de Merck et de Gœthe, et il loue avec grande raison la structure du drame ; il remarque, lorsqu'il parle de *Stella*, que Stella ressemble à Lili comme Cécile à Frédérique, mais que Fernando aurait dû ressembler davantage à Gœthe; il admire dans *Egmont* le dessin des personnages, mais regrette de n'y pas trouver l'unité de style.

12. Le douzième volume, dû à M. Köster, contient *Iphigénie*, *Tasse* et la *Fille naturelle*, les trois grands drames en vers. Ses introductions mettent en relief l'essentiel. Peut-être a-t-il trop marqué l'influence de Mme de Stein sur *Iphigénie*, et c'est aller trop loin de dire que Gœthe était Tasse en 1780 et Antonio en 1788. Mais il analyse avec finesse ce qu'il y a de Gœthe dans Oreste et Pylade; il montre que *Tasse* est « une des plus profondes confessions » de l'écrivain et prouve « le don de Gœthe pour le tragique » ; il insiste avec raison sur l' « irritation » du jeune ministre à qui ses collègues en voulaient d'être

---

1. P. 278 *aufs Kissen bringen :* le mot ne peut signifier ici le *Richtblock* ou billot, c'est simplement l'oreiller, le repos ; cf. p. 93, l. 31 *in ihrem Kopfkissen* et p. 96, l. 11, *keine Kissen unterlegen*. — P. 286 manque une note à l'expression shakspearienne *Engel weinen machen* (« as make the angels weep ») et à *Augapfel* (cf. *Räuber*, I, 1 et *Hermann et Dor.*, I, 178). — P. 288 manque une note à *Ist das die Meinung* (cf. p. 111, 21) où ce dernier mot signifie dessein, volonté. — *Id.*, il fallait remarquer le mot *Weinhöhe* qui est un provincialisme. — P. 290 (p. 102, 24) *eine Freude als wenn ich einen Sohn geboren*, cf. Luc, I, 25, 57-58. — P. 292 (p. 104, 20) remarquer l'emploi alors fréquent de *wüthig* (Hölty, ed. Halm, 169 ; Bürger, Lenore, 2 ; *Räuber*, I, 2, IV, 3 ; *Fiesco*, II, 14 ; *Macbeth*, I, 2 ; *Tell*, III, 1 ; IV, 2) ; *id.* à propos de *weite Naslöcher* rappeler que Goetz parle d'un personnage qui avait *viel Winds in der Nasen*. — P. 296 (p. 106, 9) dire que *grausam* a ici le sens de *gräulich*. — P. 296 (p. 110, 25) le mot *Thathandlung* est tiré du titre même de l'édition de Steigerwald. — P. 298 (p. 115, 21) *starr und treu ;* d'après l'éditeur, *starr* signifie *rauh, schrecklich anzusehen* et *und = doch ;* mais cette idée est exprimée dans les mots précédents, *die wilden Kerls*, et *starr* ne peut signifier que « obstinés », « opiniâtres » ; cf. *Egmont*, IV, la scène où Egmont dit à Albe que les Flamands sont *starr und fest* et *Räuber*, I, 2, la scène où Charles Moor jure de rester le capitaine des brigands *treu und standhaft*.

poète. La genèse de la *Fille Naturelle* est bien expliquée; mais, fallait-il, dans cette édition, parler avec tant de détail de la suite de la *Fille naturelle* et des « esquisses » trouvées dans les papiers de Gœthe[1]?

13-14. C'est M. Erich Schmidt qui publie les deux *Faust* en deux volumes. Il a mis à la suite du premier *Faust* cet *Urfaust* auquel est attaché son nom, et le commentaire qu'il donne de cette première partie, est absolument digne de lui, dense et tout-à-fait instructif; pas une difficulté qui échappe à son attention. Quant au second *Faust*, plus ardu encore à présenter et à expliquer, M. Schmidt en fait une claire et brillante analyse, depuis le début, depuis « la perspective d'un sublime passage des Alpes « jusqu'à la fin où « le poème devient un grand opéra chrétien ». Il caractérise le sujet et la langue de l'ouvrage avec sa maestria ordinaire, avec verve, en ce style qu'on lui connaît, souple, nerveux, éclatant, plein d'allusions et de rapprochements, car M. Schmidt joint à son talent d'écrivain un très profond savoir (on n'a qu'à lire la page qu'il consacre à l'Hélène antique) Il loue d'ailleurs et blâme à la fois : il rappelle le mot de Keller, que le vieillard jouait non comme un enfant, mais comme un demi-dieu, et pourtant il reconnaît qu'en certaines parties du second *Faust* la main du poète défaillait. Comme le commentaire du premier *Faust*, celui du second, est-il besoin de le dire ? est original, et si complet qu'en certaines parties le critique a expliqué son texte vers par vers. Aussi peut-on dire que le commentaire, si bref soit-il, est un commentaire nouveau et un commentaire indispensable, et que le *Faust* d'Erich Schmidt devrait être entre les mains de quiconque aime et étudie le chef d'œuvre de Gœthe.

15. Mais il faut nous presser, et on nous permettra d'être plus laconique dans notre exposé. Le volume 15 publié par M. Pniower renferme les fragments dramatiques et les traductions, *Mahomet* et *Tancrède*[2].

16. *Werther* et les « petits récits » (*Lettres de Suisse*, *Entretiens d'émigrés allemands*, *Les bonnes femmes*, *Nouvelle*, *Les fils de Megaprazon*) sont contenus dans le volume 16 que publie M. Max Hermann. L'éditeur a donné tous ses soins à l'établissement du texte de *Werther* et il explique sommairement, dans les notes, outre certains mots de la période d'orage, des détails, des expressions, des termes qui peuvent embarrasser le lecteur. La préface se lit avec agrément, et on y remarquera, entres autres passages, celui où M. Hermann montre comment Werther est « un grand lyrique ».

---

1. A mentionner, dans le commentaire, une bonne note sur *denken* avec l'accusatif; mais *Ankunft* au vers 255 d'*Iphigénie* peut tout aussi bien signifier « arrivée » (comme aux vers 120 et 1502) qu'« origine », puisque l'arrivée de la jeune fille est un mystère pour Thoas, et si Gœthe avait voulu dire « origine », il aurait comme aux vers 177 et 949, employé *Herkunft*.

2. P. 363, lire Le Bas et non *Le Bar*.

17-18-19-20. M. Creizenach édite les *Années d'apprentissage* et les *Années de voyage* de Wilhelm Meister en les accompagnant d'un bref et solide commentaire. Nous ne pensons pas, comme lui, que Gœthe ait inséré dans les *Lehrjahre* avec un art inimitable ses digressions sur l'esthétique et la philosophie. Mais on notera les pages où il montre la place de l'ouvrage dans la littérature romanesque de l'époque et celles où il fait voir comment Gœthe a « cherché ses personnages dans la vie même ». On louera pareillement dans la préface des *Wanderjahre*, l'appréciation de cette œuvre qui lui semble, avec tous ses défauts et ses *Schnörkel*, offrir « les fruits les plus mûrs de la sagesse contemplative de Gœthe vieillissant », offrir « des traces de force et de fraîcheur poétiques ». A louer aussi l'analyse du livre de Pustkuchen qui sut en imposer alors à plus d'un critique.

21. M. Muncker qui publie les *Affinités électives*, insiste dans l'introduction sur la moralité de l'ouvrage. Il montre que Gœthe a été, à ce propos, comme Wilhelm Meister et ses entours, un « renonçant » et il retrouve dans les héros du roman des personnages que Gœthe a connus : Odile — qui reçoit le nom de la sainte d'Alsace — c'est Minna Herzlieb; Lucienne, c'est Bettina; l'architecte, c'est Daniel Engelhardt; le lord, c'est Charles Gore; le comte et la baronne, ce sont des connaissance de Carlsbad.

22, 23, 24, 25, M. R.-M. Meyer, l'excellent biographe de Gœthe, a publié en quatre volumes *Fiction et vérité* — tout en donnant, à la fin du volume 25 les lettres du *Voyage de Suisse* de 1779 d'après une copie qui appartenait à Mme de Stein. Sans faire oublier celui de Loeper, son commentaire est complet dans sa sobriété. Le savant professeur a eu soin d'expliquer toutes les allusions et il insiste avec raison sur l'art du prosateur, sur ses procédés et artifices de composition et de style, sur l'habile disposition de ses matières. Dans son introduction très suggestive il montre comment Gœthe a rédigé son autobiographie, de quelle manière l'écrivain a limité son sujet, recueilli et arrangé ses documents, distribué adroitement les diverses parties de son œuvre, si bien qu'il en a fait un roman ou mieux un drame dont l'intérêt va toujours croissant [1].

26-27. M. Ludwig Geiger édite en deux volumes le *Voyage d'Italie*, et nul n'était mieux autorisé pour cette besogne. Son commentaire nous semble complet dans sa brièveté et son introduction est parfaite. Il envisage en cette introduction tous les côtés du sujet : la composition du *Voyage*, ses sources primitives (lettres et journaux), sa rédaction avec ses additions, ses historiettes où l'auteur laisse libre

1. Vol. 22, p. 263, dernière ligne, lire 1743 et non 1793, p. 264, ligne 3, lire 1748, et non 1711 — Vol. 23, p. 185, 11, la Wanzenau, dit l'éditeur, est « la Robertsau actuelle »; la note est trop concise; Gœthe raconte en cet endroit qu'il allait se promener à la Wanzenau, et il se trompe; la Wanzenau est trop loin; l'éditeur devait dire qu'il faut lire la Robertsau au lieu de la Wanzenau.

cours à l'imagination, et les détails empruntés à l'*Italie* de Volkmann ainsi qu'à Meyer, Moritz, Tischbein et Kniep, la publication de l'œuvre et l'accueil que lui firent les contemporains, le jugement qu'il faut porter sur elle et sur Gœthe après cette « hégire », après ce grand événement de sa vie.

28. M. Dove édite d'excellente façon la *Campagne de France* et le *Siège de Mayence*; sa préface, son commentaire méritent de grands éloges; nulle critique à faire, et le signataire de cet article le remercie vivement de la page qu'il lui consacre [1].

29. Le volume 29, très bien commenté par M. Heuer, contient le *Voyage de Suisse* de 1797 et le *Voyage sur le Rhin, le Main et le Neckar* de 1814 et de 1815.

30. M. Walzel publie les *Annales* d'après le texte établi par Gœthe en 1830 et il rejette en appendices sous forme de treize paralipomènes, les *Biographische Einzelheiten*. Il y a de tout dans les *Annales*; aussi les notes de M. Walzel qui forment quatre-vingts pages, touchent à toutes choses, et il faut admirer l'étendue ainsi que l'exactitude des recherches auxquelles il s'est livré; toutes ces notes, sous leur forme très concise, sont très profitables [2].

31-32. M. d'Oettingen donne en deux volumes la traduction du *Benvenuto Cellini*. Il corrige pour la première fois dans le texte les fautes des impressions antérieures et il apporte dans le commentaire nombre de renseignements et de rectifications. Il juge d'ailleurs le travail de Gœthe assez libre dans le détail et le regarde plutôt comme un remaniement que comme une version exacte.

33-34-35. C'est encore M. d'Oettingen qui publie les œuvres de Gœthe sur l'art. Il a mis dans le premier volume les premiers écrits (entre autres sur l'architecture gothique), dans la deuxième, *Winckelmann*, *Hackert*, le *Neveu de Rameau*, dans le troisième, les articles et dissertations de 1813 à 1830. Dans l'introduction il essaie de traiter un des sujets les plus difficiles qui soient, Gœthe et l'art, et il a, ce semble, raison de voir dans Gœthe un dilettante distingué; on approuvera surtout ce qu'il dit des dernières années de l'écrivain, du « sage » qui regarde le monde « sans dureté et sans haine » et « reconnait avec une calme douceur tout ce qui se signale par un pur effort [1] ».

36-37-38. Les écrits sur la littérature, publiés par M. Walzel, sont contenus également dans trois volumes. La préface de l'éditeur est très originale : il compare la critique de Gœthe avec celle de Lessing et de Schlegel; il montre comment Gœthe s'était d'abord laissé ins-

1. P. XXXIII; mais il semble ignorer notre travail *Gœthe en Champagne*, paru dans la deuxième série de nos *Études de littérature allemande*.

2. Lire p. 431, 435 et 449 21 septembre, Hayange, du Peyrou (et non *21 août*, *Hayenge*, *du Peyron*).

3. P. 294, Pococurante est le nom d'un personnage de *Candide*, et non d'un personnage de comédie italienne; p. 300, lire Jacob et non *Johann* Lenz.

pirer par Shaftesbury ; il expose comment se sont formées peu à peu les idées principales de son esthétique.

39-40. M. Morris donne en deux volumes les écrits d'histoire naturelle, et il était tout préparé et désigné pour cette tâche. Il ne publie qu'un choix et non les œuvres de Gœthe en leur entier. Mais les introductions qu'il a mises à ces deux tomes sont très notables. On suit avec intérêt toute sa discussion sur la *Farbenlehre* qui fut une « erreur » de Gœthe, mais qui renferme des aperçus, des « appendices et suppléments précieux, tels que les répand un riche esprit. »

A. C.

— La musicologie grecque vient de s'enrichir d'un nouveau document. Les infatigables papyrologues B.-P. Grenfell et A. Hunt ont publié dans leur dernier recueil (The Hibeh papyri, Part I, edited with translations and notes, London, 1906, p. 45-48), un fragment anonyme qui paraît être le début d'une sorte de conférence faite à des Grecs. M. Hermann Abert, qui l'a reproduit avec traduction allemande et une courte mais substantielle étude (*Zeitschr. der internation. Musikgesellschaft*, Dez. 1906), croit devoir placer ce texte dans la période comprise entre Platon et Aristoxène, lorsque le genre enharmonique (quart de ton, quart de ton et diton) était encore pleinement en usage. Dans ce morceau, d'environ 270 mots, l'auteur critique les gens qui prétendent que le genre enharmonique rend courageux ceux qui le pratiquent, tels que les acteurs (ou poètes-musiciens) tragiques. La question de l'éthos musical dans l'antiquité aura fait un pas de plus grâce au papyrus de Hibeh. — C.-E. R.

— M. H. Omont, membre de l'Institut, a donné dernièrement dans le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* publié par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, et il a tiré à part (Paris, imp. nat., C. Klincksieck, 1907, in-4° de 30 pages), une *Notice sur le manuscrit latin 886 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale*. Provenant d'une collection particulière, ce volume contient plusieurs traités écrits à la fin du XI[e] ou du XII[e] siècle. Après le *Benjamin minor* de Richard de Saint-Victor, des thèmes de sermons, des vers anonymes, le poème d'Hildebert de Lavardin *De mysterio missae*, il présente la lettre d'un certain auteur champenois, B..., rappelant différentes œuvres littéraires qu'il aurait écrites (elles ne sont pas autrement connues); un traité de comput, incomplet du commencement, avec emprunt au *De astronomia* de Martianus Capella ; une lamentation de Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Étienne de Dijon, sur la mort de son frère Aimeri en 1152, avec lettres d'envoi à des chanoines de Reims et aux moines de Saint-Mihiel (c'est un auteur dont le nom et l'œuvre étaient restés ignorés jusqu'aujourd'hui), une hymne pour la fête de Pâques, enfin des opuscules mathématiques de Gerbert et de Hériger de Lobbes, plus complets que dans d'autres manuscrits. M. Omont a très doctement complété la publication des *Opera mathematica* de Gerbert faite par M. N. Boubnov, et reproduit soigneusement les textes inédits offerts par le manuscrit en question. — L.-H. L.

— La *Chronique de Sainte-Barbe-en-Auge* qu'a publiée M. R.-Norbert Sauvage Caen, H. Delesques, 1907, in-8° de 69 pages), d'après une copie du XIV[e] siècle

conservée dans le ms. 1643 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, était déjà connue depuis longtemps. Mais les textes publiés par Du Moustier en 1663, Le Large en 1697 et D. Brial en 1806 ne représentaient pas à beaucoup près le récit primitif, rédigé à la fin du XIIe siècle; il était donc utile de donner une édition correcte. C'est l'histoire du prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge sous le gouvernement de Guillaume, ancien trésorier de Henri Ier d'Angleterre (1128-1153) et de son successeur Daniel. Selon le jugement de M. L. Delisle, c'est « une des compositions qui font le mieux connaître quel était au XIIe siècle, en Normandie, l'état temporel et spirituel d'une communauté de chanoines réguliers et les rapports de cette communauté avec les frères détachés dans les maisons d'Angleterre. » Grâce à M. Sauvage, on pourra maintenant l'utiliser avec toute sûreté, bien qu'on soit peut-être en droit de regretter qu'elle n'ait pas été critiquée davantage dans l'introduction écrite par l'éditeur. — L.-H. L.

— Sous le titre général *Autour de Jean XXII, Les familles du Quercy*, M. l'abbé Edmond Albe, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, a publié dans les Annales de cet Institut une série d'articles très richement documentés grâce aux Archives du Vatican. C'est d'abord Jean XXII lui-même et sa nombreuse parenté qui ont fait l'objet des premières notices. Jean XXII avait un peu trop le culte de la famille et il a comblé les siens de faveurs et de bénéfices. Il a fallu la publication de M. l'abbé Albe pour qu'on puisse se rendre compte du développement donné au népotisme sous son pontificat : il suffisait d'être allié à un frère, un neveu ou un cousin du pape pour avoir droit aux prébendes grassement dotées. Voici maintenant le plus récent des mémoires du même auteur : il est consacré aux évêques quercynois en France, car Jacques Duèse, monté sur le siège apostolique, n'oublia pas davantage ses compatriotes. De ces évêques quercynois il y en eut partout dans la France au XIVe siècle; pour chacun d'eux, M. l'abbé Albe a pu fixer le *curriculum vitae et honoris*; il a complété ainsi très copieusement les notices, quelquefois fort erronées, de la *Gallia christiana*. Il n'est pas même jusqu'à la *Gallia novissima* de l'abbé Albanès, qui ne gagne à cette documentation si riche et si serrée. Les différents mémoires de l'auteur (il y en a aujourd'hui 7), forment autant de tirages à part, quelques-uns très épais dans le format in-8°; ils trouvent ainsi plus facilement leur place dans toute bibliothèque sur l'histoire ecclésiastique du XIVe siècle. — L.-H. L.

— M. Francesco Lo Parco dont j'ai déjà présenté ici quelques ouvrages, continue ses très consciencieuses études sur Pétrarque et son entourage. Il nous a donné dernièrement : *Il Petrarca nel Casentino e la ricognizione di « Daedalus »* (extrait de la *Rivista d'Italia*, *Roma*, 1906, in-8° de 23 pages), et *Il Petrarca e la famiglia dopo il suo primo ritorno in Avignone* (Napoli, N. Jovene e C., 1906, in-8° de 17 pages); il y a fait preuve de grande sagacité, d'une intelligence parfaite des textes et d'une connaissance approfondie de tous les documents relatifs au grand poète toscan. Il s'est essayé aussi à montrer en quelle vénération Pétrarque tenait son illustre devancier Dante. C'est Dante, qui, d'après M. Lo Parco, aurait été le Dédale des Églogues de Pétrarque, c'est lui encore qui aurait été l'*Amico duce del Petrarca nel « Trionfo d'amore »* (article publié en 1905 dans la *Rassegna bibliografica della lett. ital.* et tiré à part, in-8° de 6 pages). D'où, pour l'auteur dont je cite les œuvres, l'occasion de rechercher quelles époques et en quels lieux les deux poètes se sont rencontrés. Dans un dernier article paru dans le *Giornale dantesco* en 1906, et intitulé : *Il VI centenario di un ignorato viaggio di Dante*, il

combat l'opinion de ceux qui veulent qu'ils se soient vus à Pise à la fin de 1312, ou dans le haut Casentino l'année précédente : pour lui ce fut à Incisa en 1306. Pétrarque n'aurait eu alors que deux ans : c'est une grave objection, à laquelle M. Lo Parco a essayé de répondre avec succès. Ce voyage de Dante à Incisa était ignoré, encore maintenant il reste à l'état d'hypothèse : le raisonnement du savant professeur italien lui donne très grande vraisemblance. — L. H. L.

— Le regretté M. Cadier, dont le nom est toujours cher aux érudits, dans le temps où il recueillait les éléments qui devaient lui permettre d'écrire son histoire des États de Béarn, avait copié en entier le livre des syndics de ces États, écrit dans la langue du pays et rédigé de 1488 à 1521. Il en avait ensuite entrepris la publication, mais à peine eut-il le temps de faire paraître le premier fascicule (1488-1505). La Société historique de la Gascogne, dont les éditions savantes et précieuses forment déjà une très belle série, a eu l'excellente idée de confier à M. Henri Courteault, archiviste aux Archives Nationales, la charge de mettre au jour la deuxième partie. Elle a paru il y a quelques mois (*Le livre des syndics des États de Béarn*, deuxième partie. Paris, H. Champion ; Auch, L. Cocharaux, 1906, in-8° de VIII-234 pages) et fait grand honneur aussi bien à l'éditeur responsable qu'à la Société qui l'a imprimée. Ces sortes de procès-verbaux des assemblées tenues par les trois ordres du Béarn, à des intervalles quelquefois fort rapprochés (il y eut jusqu'à 5 sessions par an) sont des documents de tout premier ordre pour l'histoire du pays. Ils rendront d'autant plus de services que M. H. Courteault, après en avoir collationné attentivement le texte, a pris soin de les annoter copieusement, de renvoyer à des dossiers conservés aux Archives départementales des Basses-Pyrénées, d'identifier les personnages qui comparaissent, d'expliquer les affaires dont il est question d'une façon trop sommaire. Il a complété son édition par un petit glossaire (peut-être trop mince à mon avis), par un index alphabétique bien compris, portant aussi bien sur la partie publiée par M. Cadier que sur celle-ci. — L. H. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 juillet 1907*. — M. S. Reinach, président, donne lecture d'une lettre adressée à M. le duc Loubat par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, au sujet des fouilles en cours dans l'île de Délos. On y a découvert les anciennes enceintes du sanctuaire d'Apollon, antérieures à l'époque classique, avec de nombreux fragments de vases peints remontant à une haute antiquité.

M. Franz Cumont, correspondant étranger de l'Académie, communique la photographie d'un bas-relief découvert en Syrie et représentant un prêtre du dieu Bêl sacrifiant. Une inscription grecque permet de fixer la date du monument au Ier ou au IIe siècle p. C. — Il commente ensuite une inscription de Cyrrhus, qui fait mention d'un asile de saint Denys établi par l'empereur Anastase. Ce texte épigraphique corrobore les résultats des recherches d'histoire littéraire, suivant lesquels les œuvres apocryphes de Denys l'Aréopagite ont été composées précisément en Syrie vers l'époque d'Anastase.

M. Ernest Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie. — MM. Bouché-Leclercq et M. S. Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 19 Août. — 1907

W. Spiegelberg, **Der Papyrus Libbey, ein aegyptischer Heiratsvertrag** (dans les *Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Strasburg*, n° 1), mit drei Tafeln in Lichtdruck, — Strasbourg, Karl G. Trübner, 1907, in-8°, 12 p. et 3 pl.

Le document en lui-même n'a pas grande importance. C'est un de ces contrats de mariage comme on en trouve à la dizaine, avec le nom et les qualités des parties contractantes, l'indication du douaire, les clauses pénales, l'énumération du notaire et des témoins. L'intérêt est tout entier dans la date et dans le nom du roi sous lequel l'acte fut rédigé, « l'an I, le mois d'Athyr de Khabibishâ ». Ce personnage nous était déjà connu par deux monuments, tous les deux originaires de la Basse-Égypte, un des grands sarcophages du Sérapéum où sa deuxième année est mentionnée, et la stèle de Ptolémée Soter, satrape d'Égypte : le voici qui nous apparaît sur une pièce d'origine thébaine. Nous devons en conclure qu'il régna sur l'Égypte entière ; mais à quel moment de l'histoire devons-nous le placer ?

Un passage de la stèle de Ptolémée, mal compris par Brugsch, avait fait penser qu'il avait vécu antérieurement à un des Xerxès, et dès lors rien ne s'opposait à ce qu'il eût été le chef de cette révolte contre Darius 1er dont Hérodote nous parle, et qui empêcha le grand roi de lancer sur la Grèce l'armée destinée à réparer l'échec subi à Marathon. Il y a quelques années, Wilcken, reprenant la question, remar-

qua que le rôle des personnages mis en scène sur le document avait été interverti, et que Khabibishâ n'avait point précédé Xerxès, mais Xerxès Khabibishâ. La date proposée antérieurement tombait du coup, et il fallait ramener le souverain en arrière, vers la fin de la seconde époque saite, peu d'années avant la conquête de l'Égypte par Alexandre. La démonstration était si bien menée qu'elle emporta la conviction, mais le rôle et le rang exact du personnage dans la série des Pharaons n'en restaient pas moins difficiles à déterminer. En premier lieu, il n'y a plus de Xerxès en Perse, passé la seconde moitié du IVe siècle, et d'autre part, les XXIXe et XXXe dynasties ne contiennent aucun nom qui ressemble à celui-ci. Le Papyrus Libbey a fourni à Spiegelberg le moyen de résoudre la question. Le notaire qui l'a signé s'appelle Pétéharphrès, fils de Pékhaâsou : or un autre acte thébain nous le montre en fonctions en l'an IX d'Alexandre le Grand, 324 av. J.-C. Le règne de Khabibishâ tombe donc dans les années qui précédèrent immédiatement la chûte de l'empire perse, entre 342 et 332.

M. Spiegelberg pense que le nom de Khabibishâ a une assonance éthiopienne, et de cette assonance présumée, il tire des conséquences qui peuvent paraître extrêmes. Pour lui Khabibishâ est un roi d'Éthiopie qui aurait profité de la faiblesse des satrapes persans pour envahir l'Égypte et pour la tenir annexée à son empire pendant deux ans. Dans cette hypothèse, Xerxès serait une faute du scribe égyptien pour Artaxerxès, et l'Artaxerxès dont Khabibishâ réparait les méfaits envers les dieux de Bouto serait Artaxerxès III. J'ai deux objections à cette thèse éthiopienne : 1° la terminaison en *-shâ* ne se rencontre guère dans les noms royaux éthiopiens que nous connaissons jusqu'à présent ; 2° le prénom de Khabibishâ, *Sanen-Tanen sotpouniphtah* n'est pas formé d'éléments thébains ou éthiopiens mais d'éléments memphites, et il nous montre un roi intronisé dans le Nord, le contraire, par conséquent, d'un Éthiopien. Comme la terminaison *-shâ* est très fréquente dans les noms libyques, je penserais plutôt à un prince libyen qui, de même qu'Inaros un siècle auparavant, et d'autres encore, aurait réussi à établir sa domination sur l'Égypte entière provisoirement. Cela dit, j'accepte volontiers l'époque proposée par Spiegelberg et je mettrai Khabibishâ vers l'avènement de Darius Codoman, de 337 à 335 environ. En ce qui concerne Xerxès, je ne suis pas convaincu que le scribe Égyptien ait fait là une confusion et qu'on doive comprendre Artaxerxès. La stèle de Ptolémée est une pétition en restitution de terrains que les prêtres de Bouto prétendaient leur avoir été volés, et les prêtres égyptiens n'étaient pas très scrupuleux en pareil cas ni très respectueux de la vérité historique, témoin la *stèle de la famine* : il se peut qu'afin de donner plus de poids à des demandes d'indemnité qui devaient être sujettes à caution, le clergé de Bouto ait voulu chercher assez haut dans le passé des

faits dont il était difficile de vérifier l'exactitude, et que, sans s'inquiéter de la vraisemblance historique, ait entendu parler réellement de l'un des deux Xerxès, de préférence le premier. C'est une hypothèse que je soumets à Spiegelberg.

G. Maspero.

W. Otto, **die Wirtschaftliche Lage und die Bildung der Priester im Hellenistischen Ægypten** (Abschnitt 1 u. 2 a des VII Kapitels aus *Priester und Tempeln im Hellenistischen Ægypten*, II Bd), Habilitationsschrift zur Erlangung der *Venia Legendi*, Leipzig, Trübner, 1907, in-8°, 71 p.

J'ai rendu compte ici du premier volume de cet ouvrage, et j'espère parler du second : cette brochure n'en est qu'un extrait, il n'y a donc pas lieu de l'analyser longuement. M. Otto a examiné quelle était la position sociale des prêtres dans l'Égypte Hellénistique, leurs revenus, leurs biens, leur éducation et leur culture, et sur tous ces points il a ramassé une masse considérable de documents : les papyrus et les inscriptions en langue grecque lui ont fourni la part de ses renseignements la plus grosse de beaucoup, et il a tiré des textes égyptiens les quelques notions que lui apportaient les traductions qui en ont été publiées. Là toutefois, il n'a point pu, faute d'une habitude suffisante des hiéroglyphes, utiliser toute la matière disponible : les protocoles qu'on lit sur les statues éparses dans nos musées lui auraient permis de compléter ce qu'il dit, par exemple, du cumul des charges civiles ou militaires avec les fonctions ecclésiastiques.

L'ensemble de ces chapitres est excellent, et je n'ai pas trouvé qu'il y eût lieu d'y reprendre grand chose. Sur un seul point, j'inclinerais à me séparer de M. Otto, dans le jugement qu'il porte sur la culture intellectuelle du sacerdoce égyptien de l'âge ptolémaïque. Certes la majorité des membres de ce clergé, ceux des classes les plus basses, étaient ignorants, superstitieux et, parfois de moralité douteuse, mais les chefs, au moins dans les grandes villes du Nord, conservaient le dépôt des lettres et des sciences antiques, et ce dépôt n'était rien moins que méprisable : ils étaient probablement incapables d'inventer quoique ce fût de nouveau, mais ils entretenaient la tradition du passé, et cela seul suffit à nous assurer qu'ils avaient reçu une éducation raffinée. Il est fâcheux que nul des égyptologues de métier qui possèdent l'instruction classique n'ait songé à étudier cette question : je crois que les résultats auxquels il parviendrait le récompenseraient largement de sa peine.

G. Maspero.

Karl Schmidt, **der 1 Clemensbrief in altkoptischer Uebersetzung** (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin), Berlin, in-8°, 1907, 11 p.

La découverte du Dr Karl Schmidt réjouira, je crois, les théologiens, mais beaucoup plus les Égyptologues. Le manuscrit remonte en effet à la seconde moitié du IVe siècle, et la langue dans laquelle

il est conçu présente ces caractères d'archaïsme qu'on rencontre dans les monuments du dialecte akhmimique. J'ai toujours soutenu que les dialectes de la Moyenne Égypte, ceux qu'on dénommait improprement bachmouriques naguères encore, étaient plus proches de l'ancien Égyptien que ceux du Said et du Delta. Les indications sommaires que le D[r] Schmidt nous donne sur les particularités linguistiques de son auteur, ne font que confirmer cette impression. Il serait à souhaiter qu'après nous avoir annoncé sa trouvaille, il nous en fît profiter le plus tôt possible par une édition complète. Tous ceux qui s'intéressent à la grammaire comparée du copte et de l'Égyptien lui en seront reconnaissants.

G. Maspero.

O. von Lemm, **Koptische Miscellen I-XV** (extrait du *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*), Saint-Pétersbourg, 1907, in-8°, 11 p.

Les petites notes de M. de Lemm sont toujours intéressantes pour la variété des sujets traités et pour l'ingéniosité des conjectures ou des restitutions qu'elles renferment : celles-ci sans être des plus importantes qu'on puisse imaginer, ont toutes une valeur réelle. La plus curieuse pour nous est celle où il cite un passage dans lequel un auteur prétend indiquer l'étymologie du nom d'Asneth, Asenneth, que porte la femme égyptienne de Joseph, fils de Jacob : « Asenneth, y est-il « dit, s'explique par *celle qui est sauve de la mort* ». Le commentateur copte tire, on le voit, le nom égyptien de l'ἀ privatif et de θάνατος = *senneth*.

G. Maspero.

Félix Günther, **Die Wissenschaft vom Menschen, Ein Beitrag zum deutschen Geistesleben im Zeitalter des Rationalismus,** mit besonderer Rücksicht auf die Entwickelung der deutschen Geschichtsphilosophie im 18 Jahrhundert. Gotha, Perthes, 1907, 193 p. 4 M.

M. Günther étudie à la fois : 1° l'état général des connaissances à l'époque de l'*Aufklärung*, 2° l'état spécial de l'historiographie d'alors, 3° les débuts de l'anthropologie, qui remontent précisément à ce moment. On peut même y ajouter un chapitre d'histoire de la philosophie (p. 111). Évidemment un lien intime et facile à saisir rattache ces quatre buts l'un à l'autre ; cependant le manque d'unité se fait sentir dès le titre qui est formulé d'une manière vague et même maladroite, au point qu'il ne se comprend qu'à l'aide du trop long sous-titre. L'auteur veut exposer les origines de l'anthropologie et, pour cela, est naturellement amené à rechercher l'état des disciplines auxiliaires au moment de sa naissance, et à montrer ainsi quelles étaient les idées des rationalistes sur la paléontologie, la physiologie, l'ethnographie, la psychologie et surtout sur l'histoire. Le titre

choisi est donc beaucoup trop vaste, quelque restreint qu'il soit par le sous-titre. M. G. a simplement écrit, avec beaucoup de compétence et d'ampleur, nous nous plaisons à le reconnaître, le 1er chapitre d'une histoire de l'anthropologie, lequel devient, par la force des choses, un tableau des connaissances anthropologiques du XVIIIe siècle — allemand; car on ne se douterait guère, en lisant ce livre, que d'autres nations ont aussi contribué à asseoir les bases de l'anthropologie. L'auteur avait certainement le droit de se restreindre à l'Allemagne; mais encore devait-il au moins marquer cette restriction dès le premier mot du titre. L'influence étrangère n'est touchée que tout en passant p. 135-137, et cela négativement, pour réfuter l'opinion d'après laquelle l'historiographie allemande de la fin du XVIIIe siècle n'aurait dû son essor qu'à l'action de Montesquieu et de Voltaire, de Hume et de Robertson. Sans doute, cette réfutation ne prétend amoindrir en rien la valeur absolue de ces écrivains, mais seulement leur degré d'influence sur les historiens allemands. Toutefois, vouloir nier la répercussion des théories et de la méthode historique si nouvelle de Voltaire spécialement, nous semble témoigner d'une étroitesse bien déplacée; l'auteur fera bien de relire le beau chapitre de Lanson sur Voltaire historien; ou, s'il préfère s'édifier en allemand, le *Voltaire* de Josef Popper (Lynkeus), pour ne pas parler de Hettner.

Th. SCH.

Paul ROBIQUET. **Histoire et droit.** Paris, Hachette, 1904, in-8° 1re et 2e série, VI et 325 p., 392 p. 7 fr. 50.

M. Robiquet est arrivé à l'âge où l'on se « recueille » et il nous offre en deux volumes, sous le titre *Histoire et droit*, des essais et études jadis insérés dans diverses revues.

L'ouvrage forme cinq parties : 1° *Histoire;* nous allons y revenir.

2° *Economie sociale :* la protection de l'enfance ouvrière, étude sur la loi du 19 mai 1874; la proposition de M. Bérenger sur la prostitution et les outrages aux bonnes mœurs; la traite des blanches (rapport au Congrès pénitentiaire); historique de la police (article de la *Grande Encyclopédie* sur l'histoire de la police jusqu'à 1800).

3° *Droit constitutionnel :* La revision constitutionnelle de 1884 et la loi électorale du Sénat; la loi de 1885 sur le scrutin de liste.

4° *Droit criminel :* Deux questions de droit sur la déportation.

5° *Variétés :* Constant Martha (article solide sur un écrivain exquis); Deux discours à la société des gens de lettres; La propriété littéraire; Eloge funèbre de Lesseps; Jules Ferry (étude que l'auteur qualifie justement de « notice-conférence »).

Les études que renferme la partie consacrée à l'histoire, sont les suivantes : nous n'insistons que sur les plus remarquables.

Les deux couronnes de Henri III : M. R. évoque les contrastes

qui font, en deux années, de la vie de Henri III une espèce de roman ; il le montre, devenant, à quelques mois de distance, le souverain de deux grands royaumes ; mais Henri n'est déjà plus le vainqueur de Jarnac et de Moncontour ; « le roi guerrier n'est plus que l'homme-femme » ; il s'évade de Pologne comme un voleur et la France reçoit avec mépris un roi qui ne s'occupe que de futilités et de momeries.

L'organisation municipale de Paris sous l'ancien régime : Dans cette étude, aussi précise que complète, M. R. montre à l'aide des documents qu'il a publiés et utilisés déjà dans son *Histoire municipale de Paris*, quelle était la force, la solidité des rouages qui composaient l'ancien mécanisme municipal de Paris.

La municipalité parisienne et la Révolution, période constitutionnelle. L'auteur a, comme on sait, publié une étude documentaire sur les trois premières assemblées municipales de Paris, de 1789 à 1792 ; il a condensé ici, en quelques pages, la substance des documents qu'il avait réunis, et il prouve par l'étude et la reproduction des procès-verbaux que les trois assemblées qui précédèrent la commune insurrectionnelle du 10 août, méritent de prendre une place assez belle dans l'histoire générale de notre pays.

Le clergé et la municipalité d'Ernée de 1791 à 1793. D'après les procès-verbaux du Directoire du département de la Mayenne, M. R. fait voir que l'administration de ce département, exposée aux violences et de l'insurrection et des Jacobins, « sut conserver une modération patriotique, une correction absolue et multiplier ses efforts pour concilier l'ordre et la liberté ? »[1]

Correspondance de Bailly et de la Fayette, Correspondance de Bailly avec Necker. M. R. reproduit :

1° Les courts billets, au moins les plus intéressants, par lesquels Bailly et La Fayette traitaient des questions concernant le service de la garde nationale et le maintien de l'ordre public ;

2° Une correspondance de Bailly avec Necker qui n'est qu'une longue suite de plaintes sur le manque d'approvisionnements en farines, en bois, en charbons et sur la pénurie de la caisse municipale.

Le cercueil de Mirabeau et *un cercueil de Napoléon.*

Babeuf et Barras et *l'arrestation de Babeuf.*

Kléber officier autrichien. Ici, on nous permettra de faire quelques critiques à l'auteur. P. 6 et 12, lorsque Kléber servait dans la compagnie du capitaine Sevaud (et non *Sauvaud*), il appartenait à ce qu'on appelait le *Leibbataillon*, mais il ne faut pas traduire ce mot, comme fait M. R., par *Gardes du corps;* cela veut dire simplement que le bataillon, le premier bataillon du régiment, renfermait la compagnie dont le colonel était chef, la *Leibcompagnie*. — P. 7. On raconte

1. P. 169 « deux livres de poudre et une livre de postes »; M. B. met un point d'interrogation après ce mot *postes;* ne sait-il pas qu'on nommait ainsi en français comme en allemand (cf. *Posten*) de petites balles de plomb ?

autrement la plaisanterie du banquet de Luxembourg et on l'attribue, non à Kléber, mais au capitaine Sevaud qui voulut se venger du baron de Feltz (celui que M. R. appelle le baron de *Berg*). — P. 10-14, M. R. raconte d'après le dire d'un nommé Krafft rapporté par Lomet, que Kléber aurait été l'ami intime de Marie-Thérèse qui l'avait remarqué à Vienne et fait entrer dans sa garde, et il ne croit pas le récit de Krafft « complètement dépourvu de vraisemblance ». Mais cet épisode se placerait entre 1777 et 1780, et en 1777, Marie-Thérèse, née en 1717, avait soixante ans! D'autre part, quand Kléber est-il allé à Vienne? En 1777, comme architecte, avec le comte Kaunitz qui le fait nommer enseigne à la fin de l'année dans son régiment et envoyer à Mons. Puis en 1778, au moment où la guerre menace d'éclater entre l'Autriche et la Prusse, Kléber vient en Bohême à Senftenberg avec deux bataillons du régiment Kaunitz, le premier ou *Leibbataillon* et le deuxième. De 1779 à 1783 il est sûrement à Luxembourg ou en congé à Strasbourg. Or, M. R., s'attachant à sa malheureuse traduction de *Leibbataillon* par « gardes du corps », croit que Kléber a été « versé dans les gardes du corps de Marie-Thérèse » qui cantonnaient à Senftenberg et qu'il a pu, après la paix de Teschen, « retourner à Vienne avec les gardes du corps et y servir jusqu'à la mort de l'impératrice en 1780. »

Le général Bard et la guerre de Vendée en l'an II.

Un sous-pacificateur de la Vendée, le général d'Hédouville : attrayante étude sur ce soldat qui fut le type du parfait fonctionnaire et qui sut « concilier les inconciliables ».

Souvenirs du 4 septembre. M. R. était, ce jour-là, en tête de la colonne qui monta vers l'Hôtel-de-Ville à côté de Favre et de Ferry; il rencontra Trochu qui dit simplement à Favre « c'est bien, je suis avec vous »; il monta dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville; il vit Rochefort hissé sur une table et s'apprêtant à lire une liste de gouvernement; mais Ferry intervint : « le gouvernement, dit-il à Rochefort, il est constitué et vous en faites partie, venez avec nous ».

La politique orléaniste et la République. M. R. rédigea la pétition du comité de l'association des anciens élèves du lycée Henri IV qui « servit tout au moins de prétexte au rappel du duc d'Aumale ».

On voit, par cette analyse, que M. Robiquet a raison de dresser l'inventaire de ses écrits, fût-ce avec un mélancolique plaisir, et nous l'engageons à classer encore et à réimprimer ses « papiers personnels ».

A. C.

Étienne Dejean, **Un préfet du Consulat, Jacques-Claude Beugnot.** Paris, Plon, 1907, xv et 449 pages in-8°. 7 fr. 50

On n'apprécie bien un régime que si on voit du dedans ses principaux fonctionnaires à l'œuvre. L'ancienne monarchie ne commence à

être sainement jugée que depuis qu'on apprend à connaître ses intendants. La nouvelle ère, inaugurée par le Consulat, s'est surtout incarnée dans le préfet, qui ne diffère pas tellement de l'intendant. Déjà un livre, encore excellent quoique un peu ancien, de M. L. Passy a fait revivre, d'après des papiers de famille, le premier des préfets de la Seine, Frochot [1]. Voici que M. Dejean, d'après des papiers de famille également [2], mais aussi d'après de nombreux papiers administratifs des archives départementales et nationales, nous retrace l'administration du premier préfet d'un de nos grands départements industriels et agricoles, la Seine-Inférieure. Le personnage n'est pas un inconnu pour les historiens, puisqu'il a laissé des mémoires intéressants et souvent consultés. Mais il apparaît ici, sous une lumière plus crue, toute entière concentrée sur une petite période de sa longue carrière, sur les quelques mois qu'il passa auprès de Lucien Bonaparte au ministère de l'intérieur où il participa à la préparation du premier mouvement préfectoral [3], et sur les six années pendant lesquelles il géra la préfecture de Rouen (1800-1806).

Comme le dit très justement son biographe, Beugnot est représentatif. Il symbolise assez bien le personnel du gouvernement consulaire et impérial, qui sera à peu de choses près le personnel des gouvernements suivants, et il résume aussi à sa manière toute la classe sociale à laquelle il appartient, cette bourgeoisie riche qui a fait la Révolution et l'a d'abord dirigée, puis en a souffert jusqu'au jour où elle en a finalement repris la direction et touché le bénéfice avec le 18 brumaire. Il lui appartient non seulement par la fortune (25,000 livres de rente dont une bonne partie en biens nationaux), par l'aptitude aux affaires et par le goût du travail, mais encore par les prétentions littéraires et par la philanthropie spéculative qui étaient alors de mode ; il lui appartient aussi par la souplesse, une souplesse qui n'exclut pas une vanité très développée, au contraire ! Aucun entêtement en politique. Beugnot servira tous les gouvernements sans en regretter franchement aucun. Le meilleur gouvernement, c'est pour lui celui qui existe et qui l'emploie. Il a bien ses préférences, il penche pour le parlementarisme des classes dirigeantes, mais, au fond, les formes et les étiquettes politiques lui importent peu. Que le pouvoir, empire, république ou royauté, quel que soit son nom, rassure les intérêts, fasse prospérer les affaires, maintienne l'ordre, et Beugnot est content. Il n'a guère d'idées un peu arrêtées qu'en économie politique et en religion. Avec Voltaire, il pense que la religion n'a été instituée que dans l'intérêt de la société. Aussi l'église constitutionnelle, qui faisait profession de respecter l'État, a-t-elle eu toutes ses

1. Le livre de M. L. Passy a eu deux éditions, 1867 et 1874.
2. Papiers de Beugnot légués aux archives nationales par son fils et son petit-fils.
3. M. Dejean dit avec une exagération visible qu'il fut « l'organisateur des préfectures ».

sympathies. Il n'a applaudi que du bout des lèvres au Concordat qui a acheté trop cher, à son sens, le ralliement de l'église romaine. Avec Dupont de Nemours et les économistes il est partisan de la liberté commerciale et il croit que la terre est la principale source des richesses, ce qui ne l'empêche pas d'encourager l'industrie et le négoce.

Il avait tout ce qu'il fallait pour devenir un des collaborateurs de Bonaparte, dont toute la politique consistait au début à « sonder les plaies de la Révolution », c'est-à-dire, en bon français, à rassurer et à satisfaire cette bourgeoisie riche qu'effrayaient à la fois, en sens contraire, la politique jacobine des derniers temps du Directoire et les menaces de représailles des royalistes toujours en insurrection.

Les chapitres où est étudié le premier mouvement préfectoral en l'an VIII sont parmi les plus intéressants du livre précisément parce qu'on y découvre sur le vif la préoccupation essentielle du gouvernement consulaire. Ce qui dicte les choix de Lucien, presque tous ratifiés par son frère, c'est le désir d'écarter des préfectures les jacobins restés jacobins, les royalistes restés royalistes et de ne nommer que des hommes que leur fortune attacherait invinciblement à l'ordre, mais éloignerait non moins invinciblement d'une restauration, c'est-à-dire autant que possible des acquéreurs de biens nationaux. C'est dans ce sens et dans cette mesure que M. D., appréciant ces nominations, peut dire que « le loyalisme révolutionnaire de Lucien et de Beugnot fut remarquable » (p. 57)[1].

Le même esprit se retrouve dans l'administration de Beugnot à Rouen. Il s'applique par dessus tout à rassurer les intérêts : « Le maintien de la propriété, écrit-il, est le but essentiel de la société » (p. 425). Comme le fait Bonaparte à Paris, il visite les fabriques, les ports, les haras, etc. Il place de l'argent dans une sucrerie. Il compose son Conseil général des gros négociants, des gros industriels, des gros propriétaires. Il confie les places de maires aux notables de la contrée. Aussi s'entend-il très bien avec eux. Il peut régir le département comme un pacha ou simplement comme un intendant[2], personne, sauf l'archevêque Cambacérès, frère de l'archi chancelier ne le trouvera mauvais. Au début, le Conseil général a paru prendre son rôle au sérieux. Il examinait le budget départemental, il émettait des vœux. Examen illusoire, vœux inutiles! Tout ce que Beugnot ne tranche pas souverainement est décidé à Paris dans les bureaux qui corrigent jusqu'à la comptabilité communale. Le Conseil ne tarde pas à se lasser de son rôle inutile et à se résigner.

La résignation, l'acceptation du fait accompli, tel me paraît avoir été le sentiment général des habitants. M. D., qui juge en beau l'ad-

1. Beugnot qui protesta contre le 10 août et fut incarcéré sous la Terreur, n'était qu'un « rallié ». Ce caméléon fut toujours incapable de *loyalisme*.

2. A peine arrivé à Rouen, il commence par se faire pour lui-même un memento des attributions des anciens intendants.

ministration de Beugnot, s'est laissé quelque peu entraîner par sa sympathie pour l'homme[1] et par l'optimisme des papiers de famille et des documents officiels. Pour apprécier exactement la popularité du nouveau régime, il faudrait savoir ce qu'en pensaient les anciens royalistes et M. D. ne les a pas interrogés. Pour juger équitablement l'œuvre de Beugnot, il faudrait connaître un peu en détail l'œuvre de ses prédécesseurs. M. D. a bien consulté les rapports surtout politiques du policier Jacquet envoyé dans le département après le 18 fructidor et ceux du dernier commissaire du Directoire, Delaistre ; mais ces rapports ne connurent guère que « l'esprit public », comme on disait alors, c'est-à-dire surtout les opinions de fonctionnaires. L'administration centrale, qui a administré le département pendant quatre ans avant l'arrivée de Beugnot, a fait certainement quelque chose. Il faudrait connaître son œuvre pour être en mesure de dire ce qu'elle laissait à faire à Beugnot. Sans doute, les impôts rentrent mieux sous le Consulat que sous le Directoire, et les conscrits rejoignent plus facilement; mais c'est que les circonstances ne sont plus tout à fait les mêmes, la seconde coalition est vaincue, la chouannerie agonise et le gouvernement mieux servi emploie de préférence la manière forte. Sans doute, les classes dirigeantes ont été satisfaites des mesures de conservation sociale qui ont suivi le 18 brumaire. Mais il ne faudrait pas exagérer leur satisfaction. Dans ce département manufacturier, la prolongation de la guerre provoque des faillites nombreuses, des chômages douloureux. Le Conseil général, malgré sa docilité, ne peut s'empêcher d'exprimer à cet égard des plaintes assez vives en 1806, l'année même où Beugnot quitte Rouen. On sent que le régime qui d'abord avait tranquillisé les intérêts, les alarme maintenant. M. D. n'a pas dissimulé ces ombres du tableau, mais il les a reléguées un peu à l'arrière-plan.

Les pages qu'il a consacrées à la question religieuse sont parmi les meilleures, les plus neuves de tout l'ouvrage. On y touche du doigt l'énormité de la faute du Concordat. Consulté sur la conduite à tenir à l'égard des prêtres déportés, Beugnot avait répondu, le 22 prairial an IX, qu'il ne croyait pas que la rentrée des prêtres fût un moyen de consolider le gouvernement (p. 345). Et, comme pour justifier son opinion, il écrivait encore, trois ans après le Concordat, en l'an XIII : « Le département n'est pas du tout révolutionnaire; il n'a participé à aucun des excès de la Révolution; mais il n'en est que plus réellement attaché à ce qu'elle a produit d'utile et de bon. Il conserve sa froideur même pour les opinions religieuses. Il adoptera toujours sans difficulté la religion qui conviendra au gouvernement. Le culte constitutionnel y avait réussi; le Concordat y a réussi de même » (p. 347). Et Beugnot ajoutait que, sauf dans les arrondissements

1. M. Dejear a été, comme Beugnot, chef de cabinet à l'Intérieur.

maritimes du Havre et d'Yvetot, les sacrements n'étaient guère fréquentés par les hommes. « A Rouen et dans les communes voisines, le quart des femmes et un homme sur cinquante, et parmi les hommes, on ne remarque point de magistrats, de fonctionnaires publics, d'hommes influents... etc. » (p. 348). Quelle force, dans ces conditions, le Concordat avait-elle appporté au gouvernement? Beugnot naturellement n'ose se poser la question, mais ses démêlés souvent graves avec l'archevêque Cambacérès, prélat têtu et intransigeant, répondaient avec éloquence[1], Beugnot ne sentait dans le département qu'une seule opposition, celle du clergé, et l'opposition datait du Concordat !

On voit assez l'intérêt de ce livre. Personne ne pourra plus désormais écrire sur le Consulat et l'Empire sans s'y reporter. Il est riche en documents de toute sorte que M. D. s'est complu à enchâsser dans son texte. Le mouvement du récit en souffre quelquefois ; mais les érudits reconnaissants ne s'en plaindront pas[2].

Albert MATHIEZ.

The seigniorial system in Canada by WILLIAM BENNETT MUNRO. Longman, Green and C°, New-York, in-8°, 296 pages, 10 shellings 6 pences.

Cet ouvrage qui appartient aux *Harvard historical studies*, et qui a été publié sous la direction et avec les revenus de la célèbre université, lui fait honneur par la science de l'auteur et aussi par le soin de l'éditeur. M. W. B. Munro avait déjà abordé le sujet qu'il traite aujourd'hui dans une thèse de doctorat soutenue très brillamment en 1900 et récompensée par le prix Toppan. Devenu professeur adjoint « of government » à Harvard, il l'a approfondie et nous donne aujourd'hui le fruit du labeur de plusieurs années. Il débute par un coup d'œil général sur les lois et les coutumes qui régissaient la propriété en France avant et pendant l'expansion coloniale. On ne découvrira pas de vues neuves dans cette partie, car M. M. s'est contenté d'y résumer les manuels destinés à nos étudiants en droit,

1. Il y a aux Archives nationales (F 19-352) une très intéressante correspondance de Cambacérès avec Portalis. Celui-ci est traité par le prélat avec une hauteur insultante. A chaque instant, Cambacérès proteste contre les décrets impériaux et offre sa démission qui n'est jamais acceptée.

2. Quelques remarques de détail : p. 65, l. 3, il faut sans doute lire Haute-Saône au lieu de Haute-Savoie ; p. 82, Toulongeon au lieu de Toulangeon ; — p. 183, je note qu'en l'an XI, il n'y avait encore que 234 écoles primaires pour les 989 communes du département et que ces 234 maîtres d'école émargeaient au budget pour la somme de 28,658 fr. 40. Pour apprécier les chapitres IX et X consacrés à la statistique du département préparée par Beugnot, il faudrait connaître à fond l'histoire économique de cette époque qui serait d'ailleurs très intéressante, puisque c'est le moment où le machinisme commence à s'installer en France. P. 249, c'est François (de Neufchâteau) et non pas Lucien Bonaparte qui a eu la première idée de faire dresser les statistiques départementales.

mais il fallait bien mettre le lecteur américain au courant. Nous arrivons ensuite en plein cœur du sujet traité avec beaucoup de talent et d'indépendance. M. M. nous permettra cependant de ne pas trouver autant de ressemblance que lui entre le système seigneurial canadien et le régime féodal. De son livre même on déduit aisément que le système adopté sur les rives du Saint-Laurent n'avait presque rien de commun avec celui qui avait régné en France pendant le moyen âge, puisque la principale charge imposée aux seigneurs coloniaux était, non de conduire à la guerre leurs tenanciers, on ne parlait pas de vassaux, mais de défricher les terres qui leur avaient été données. Sauf exception ils n'obtenaient même pas la noblesse personnelle; au fond ce n'étaient que concessionnaires, autorisés à distribuer des lots entre les colons moyennant certaines rétributions, et exposés à voir leurs domaines repris par la couronne si, dans un délai raisonnable, ils n'avaient pas mis en culture une certaine superficie. Le jugement de Parkman (cité p. 155) que « Louis XIV aimait le système féodal, mais seulement après lui avoir arraché ses dents » est donc assez superficiel. Il est regrettable que M. M. n'ait pas songé à comparer le système français à ceux appliqués à pareille époque dans les autres colonies européennes, il y aurait eu des rapprochements à faire entre les seigneuries canadiennes, les *praços* portugais et les *encomiendas* espagnols.

L'auteur a continué son étude jusqu'à la loi de 1854 qui a définitivement aboli le régime dans le Dominion, et cette partie mérite plus particulièrement tous les suffrages

M. W. B. Munro indique toujours ses sources, heureuse habitude qu'il serait fort à désirer de voir adopter par les autres savants anglo-saxons. De plus il décrit assez longuement (p. 253-265), dans un appendice bibliographique, les documents inédits qu'il a utilisés et dont il se propose de publier incessamment un certain nombre, et aussi les principaux ouvrages consultés. Ces derniers sont répétés dans une liste alphabétique des « matériaux imprimés » qui fait un peu double emploi avec l'appendice. Enfin les dernières pages sont consacrées à un index. Tout cela facilite fort les recherches.

A. Biovès.

L. Paul Dubois, **L'Irlande contemporaine et la question irlandaise.** Perrin et Cie, Paris, 1907, in-8°, 516 p.

Après avoir retracé brièvement l'histoire de l'Irlande, M. Paul Dubois expose la situation économique et sociale de l'île, discute la question politique et la question agraire. Dans cette partie, sans indiquer de remèdes, et ce n'était pas là son but, il laisse cependant percer des préférences étatistes qui surprendront assurément beaucoup d'Anglais, peu disposés à invoquer à tout propos l'intervention du

Dieu-État. Le tableau qu'il peint est sombre, aussi conclut-il (p. 347) : « L'Irlande, en tant que nation irlandaise distincte de l'Angleterre, va mourir. » Mais cet arrêt ne lui paraît pas sans appel, car « la cause vraie et profonde de la décadence de l'Irlande est, par delà l'oppression anglaise, une cause psychologique : la décadence mentale et morale de la nation (p. 349), et des patriotes éclairés l'ont compris. Pour régénérer leur pays ils ont entrepris de développer l'instruction, de ranimer la langue gaëlique, de faire l'éducation économique du peuple, et sur ces trois points capitaux ils ont obtenu des résultats remarquables sans qu'on puisse cependant discerner nettement l'avenir. « L'avenir, dit sagement M. P. D. (p. 494), est obscur et l'homme est mauvais prophète », et il évite de se prononcer, se contente de fournir tous les documents pour bien connaître l'Irlande au moment où ce pays est « à un point tournant de son histoire » (p. 44 et 493).

L'auteur est manifestement favorable à la cause nationale qui lui inspire des pages émues et bien enlevées, en particulier celles sur la misère de l'Ouest irlandais ; mais il est consciencieux et bien informé, il a vécu dans le pays, il a fréquenté des Irlandais de tous les partis, il a consulté beaucoup d'ouvrages, ses jugements sont généralement mesurés et les unionistes ne sauraient l'accuser de trop grandes sévérités à leur égard.

L'ouvrage se termine par un index ~~alphabétique, mal~~heureusement incomplet, auquel suppléent mal les sommaires. M. P. D. a mis les renseignements bibliographiques en tête de chaque chapitre, et a négligé de les réunir. Enfin on pourrait lui adresser quelques légères critiques de détail, l'abus des citations par exemple, ou des erreurs plus imputables au prote qu'à l'écrivain [1]. Mais son livre est savant et attachant ; il vient à son heure, au moment même où les nationalistes irlandais repoussent le projet Birrell inspiré par sir A. Mac Donnell, et les lecteurs de M. Paul Dubois comprendront plus aisément l'intransigeance des *home rulers*.

A. BIOVÈS.

Général IZZET-FUAD, **Le Contact**, étude de guerre moderne, Paris, Chapelot, 1907, in-8°, 91 p., 3 fr.

Izzet Fuad pacha n'est pas un inconnu en France et les militaires n'ont pas oublié *les Occasions perdues*. Sa brochure d'aujourd'hui, que nous présente dans une lettre préface le baron von der Goltz, est une étude spécialement destinée aux cavaliers chargés de chercher, de conserver et au besoin de rompre le contact de l'ennemi. La cavalerie

1. P. 13, O'Conor et O'Connor ; Mac Murrough et Mac Murrogh. — P. 27, lire Charles I et non Charles II. — P. 38, lire 1727 et non 1827. — P. 188, note, des *assemblements* (?) illégaux. — Id. Thom's official Director et Thom's official Directory. — P. 324, lire 1800 et non 1880, etc.

est l'arme d'origine de l'auteur, donc très qualifié pour écrire sur ce sujet, et ce ne sont pas seulement les officiers ottomans qui auront à profiter de ces quelques feuillets alertes dans lesquels les leçons de la récente guerre russo-japonaise sont relevées et commentées.

Le général Izzet Fuad a ajouté à son étude une dizaine de pages (79-91) où, sous le nom de *à bâtons rompus*, il entasse des maximes et des pensées. C'est là chose délicate et, dans l'intérêt même de l'auteur, il aurait été à souhaiter qu'il renonçât à ces lignes où il n'est pas toujours clair et où il frise parfois la banalité.

A. Biovès.

— M. Henri Clouzot a écrit dernièrement deux notices sur des artistes ou familles d'artistes poitevins. La première, qui a paru tout d'abord dans le *Bulletin du bibliophile*, forme une brochure in-8° de 26 pages ; elle est consacrée à Antoine Jacquard, graveur ornemaniste, dont la vie est peu connue, mais dont les œuvres datées se placent entre les années 1612 et 1640. Si ses frontispices d'ouvrages, ses portraits, ses compositions sur les mœurs des habitants du Nouveau-Monde sont très faibles, il montra par contre une réelle valeur dans les planches où il ne fut guidé que par sa fantaisie : les *Différents portraits pour les serruriers*, qui dénotent une très grande habileté de main et une imagination très souple, suffisaient pour tirer son nom de l'oubli. Il mérite certainement mieux d'être connu que les quelques autres graveurs poitevins du XVII[e] siècle auxquels M. H. Cl. a donné quelques lignes. Sa deuxième brochure est relative aux frères Huaud, peintres en émail (Paris, Fischbacher, 1907, in-8° de 31 pages); appartenant à une famille de Châtellerault, Pierre Huaud, de religion protestante, alla se fixer à Genève vers 1630. Il y fonda un atelier qu'il laissa en 1680 à ses trois fils. Ce sont eux qui illustrèrent leur nom et méritèrent leur renommée par le talent qu'ils déployèrent dans l'ornementation des bijoux, principalement des boîtiers de montre, qui font le bonheur des collectionneurs de notre temps. Chose curieuse, ces huguenots ne craignaient pss de reproduire à foison des scènes mythologiques très décolletées et de répandre à profusion les traits de Louis XIV, le plus grand ennemi de leur religion. — L.-H. L.

— M. Fernand Mazerolle a publié dans la collection des Grandes Institutions de la France, un volume des plus intéressants sur *La Monnaie, les bâtiments, les ateliers, le Musée* (H. Laurens, éditeur, in-8° de 179 pages). Il était d'ailleurs tout à fait qualifié de par ses fonctions et ses travaux pour écrire un tel ouvrage. Le titre indique suffisamment le contenu du livre : après avoir exquissé l'histoire des anciens bâtiments consacrés jadis à la frappe des monnaies et des médailles, il raconte avec détails précis toutes les phases de la construction de l'hôtel actuel, dont les plans, comme l'on sait, ont été fournis par l'architecte Jacques-Denis Antoine. Puis il nous conduit dans les salles du Musée, nous donne un catalogue sommaire des pièces principales exposées, nous fait admirer les œuvres des plus célèbres graveurs contemporains, nous montre les collections anciennes, insiste sur les belles séries de médailles antérieures à la Révolution. Un dernier chapitre nous initie à la fabrication des monnaies autrefois et aujourd'hui, et expose quelle fut l'administration de cet établissement depuis la Révo-

lution jusqu'à l'époque actuelle. Un tableau des principaux fonctionnaires depuis le XVIe siècle (présidents de la cour et de la commission des monnaies, directeurs, graveurs généraux, etc.) complète cette étude qu'une belle et copieuse illustration achève de rendre fort agréable. — L.-H. L.

— C'est un chapitre important de l'histoire de Géorgie qu'a écrit M. Félix Holldack dans *Zwei Grundsteine zu einer Grusinischen Staats-und Rechtsgeschichte* (Leipzig, Hinrichs, 1907; 256 p. 6 M. 80). Son étude comprend 2 parties : l'une traite de la légende et de l'empire de la reine Tamara ou Thamar (1184-1211); l'autre expose le droit géorgien d'après le code de Wakhtang ou Wachtang VI, le plus illustre des successeurs de Thamar. Ce code fut promulgué entre 1705 et 1709. L'auteur a été amené à ces études exotiques par le devoir de se préparer à diriger une mission dans le Caucase. Les troubles empêchèrent l'exécution de cette entreprise; mais M. H. continua ses recherches sur l'histoire de la Géorgie. Quelque lointain que nous paraisse son sujet au premier abord, il sait le rendre intéressant par la profondeur et l'acribie qu'il y met. Le lecteur qui s'attache au passé du peuple arménien, si malheureux jusqu'à ce jour, trouvera à glaner dans ce volume. Les influences perses, islamiques, voire assyrio-babyloniennes (p. 109 et 110) sont aussi relevées avec soin. Bref c'est un travail de valeur qui tient d'ailleurs grand compte des prédécesseurs français, tels que Kovalewski, J. Saint-Martin, Langlois, Gamba et surtout Brosset. — Th. Sch.

— Mme Marianne Weber, la femme du professeur de Heidelberg, a écrit une véritable histoire juridique du mariage à travers les siècles dans *Ehefrau und Mutter in der Rechtsentwicklung* (Tubingue, Mohr, 1907, 573 p. 10 M.). Son premier chapitre expose les origines probables du mariage, le second peint la situation de la femme mariée chez les anciens peuples de l'Orient et dans le monde gréco-latin, le troisième étudie à ce point de vue le droit germanique du moyen âge, le quatrième décrit le droit matrimonial moderne, le cinquième s'occupe spécialement du nouveau code civil allemand, et enfin le sixième critique l'état actuel de la question, propose des réformes et agite les problèmes du divorce, de l'union libre, des enfants illégitimes, etc. Le ton du livre est absolument scientifique, d'une gravité toute masculine, et s'élève souvent jusqu'à une sereine ampleur philosophique. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les deux pages de la conclusion. Rappelons d'ailleurs que l'auteur a déjà publié en 1900 un ouvrage sur le socialisme de Fichte dans ses rapports avec le marxisme. — Th. Sch.

— La question du délit politique et de l'extradition dans le droit allemand est traitée par M. Wolfgang Mettgenberg (*Die Attentatklausel im deutschen Auslieferungsrecht*, Tubingue, Mohr, 1906, 114 q. 3 M.) tant au point de vue historique (depuis 1832, où le terme de délit politique apparaît pour la première fois dans un décret de la Diète fédérale du 5 juillet) que dogmatique. Cette seconde partie (depuis la p. 60) étudie les faits compris dans la clause dite d'attentat, d'abord dans leur rapport avec les délits dits politiques, puis (p. 87) en eux-mêmes dans la manière dont le droit allemand les interprète. La clause a figuré pour la dernière fois dans le traité avec l'Uruguay en 1880; le seul traité conclu depuis (avec les Pays-Bas en 1896) ne la porte plus. Rappelons qu'elle est unique et n'a pas subi de développement : telle elle a été votée par le parlement belge le 22 mars 1856, telle elle fut toujours ou admise ou rejetée. En Allemagne, elle apparut d'abord dans le traité du 7 août 1858 entre Saxe-Weimar et la France. Il est à noter d'ailleurs que le traité d'extradition de l'Empire avec la Belgique porte une faute de

rédaction en parlant d'attentat contre la personne du souverain, alors qu'il est évidemment question d'attentat contre la vie. — Th. Sch.

— M. Friedrich Stein a réuni en volume (*Zur Justizreform*, Tubingue, Mohr, 1907, 109 p. 2 M.) six discours sur la Réforme judiciaire, prononcés en réponse aux critiques formulées par l'Oberbourgmestre de Francfort, M. François Adickes, qui reprochait aux juges allemands d'être des fonctionnaires et d'être beaucoup trop nombreux (10 fois plus proportionnellement qu'en Angleterre). M. Stein répond que la justice anglaise est à peine accessible aux petites gens et qu'on tend à la répandre et à la populariser, c'est-à-dire qu'on va se rapprocher en Angleterre de la situation telle qu'elle existe en Allemagne. Il récuse donc les propositions de M. Adickes comme incompatibles avec les institutions et les besoins allemands, mais le félicite d'avoir soulevé si énergiquement une question urgente, sur laquelle il est d'accord avec lui dans le but à atteindre, mais non dans les moyens à employer. — Th. Sch.

— Le 22e *Ergänzungsheft* de la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* a pour contenu un travail de M. Dimitri Kalinoff sur *David Ricardo und die Grenzwerttheorie* (Tubingue, Laupp, 1907, 140 p. 3 M. 60). La théorie de l'utilité ou de la valeur limitrophe se rattache à la distinction entre les besoins de l'existence et ceux de la civilisation, et repose sur l'observation que les besoins primaires ne sont ni très extensibles, ni très contractables, tandis que les besoins cultivés sont beaucoup plus élastiques. La limite inférieure de la satisfaction des besoins indispensables forme le minimum de l'existence, c'est-à-dire une grandeur variable selon le temps, le lieu et la personne. Cette théorie fut ébauchée d'abord par Gossen (1854), puis par Jevons, dont les mots *marginal degree of utility* furent admirablement rendus par Léon Walras l'aîné : « intensité du dernier besoin satisfait »; mais elle ne fut pleinement développée que par Karl Menger (1871). — Th. Sch.

— M. Paul Laband, de Strasbourg, vient d'éditer un ouvrage posthume de Max de Schraut : *Die persönliche Freiheit in der modernen Volkswirtschaft* (Tübingen, Mohr, 1907; 131 p. 2 M. 50). L'auteur établit d'abord le principe que la liberté personnelle est la base de la vie économique; il recherche ensuite les conséquences de ce principe sur le travail et la jouissance (le capital, autrement dit), ainsi que les rapports entre ces deux éléments; il essaie de dégager les lois de l'échange des biens, et termine par un coup d'œil sur la liberté personnelle et la science. Deux passages méritent une mention spéciale : l'un, à la fin (p. 124), sur l'abus de l'histoire, rappelle de loin les imprécations de Nietzche contre cette « créatrice d'impuissance »; l'autre, au début (p. 3), sur les dangers de l'idéalisme ou, si l'on préfère, de l'idéologie en politique, rappelle fort à propos que seules les individualités tout à fait éminentes et, de plus, particulièrement favorisées par les circonstances, peuvent conduire un peuple troublé et divisé vers des horizons nouveaux; « en l'absence de tels guides, le plus sage pour l'individu et le meilleur pour l'ensemble de la nation est de travailler à en élever la valeur morale sur les bases données et à atteindre seulement les buts immédiats, au lieu de troubler tout par la poursuite intransigeante d'un but lointain et idéal et de mettre ainsi chaque citoyen dans l'alternative de terroriser ou d'être terrorisé ». — Th. Sch.

— La grande collection de *Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwicklung und ihre Ziele*, publiée par M. Paul Hinneberg, a pour 6e fascicule de la 1re partie la *Systematische Philosophie* (Berlin et Leipzig, Teubner, 1907, 432 p. 12 M.), dont

l'introduction (*Das Wesen der Philosophie*) est de M. W. Dilthey. M. A. Riehl expose la logique et la théorie de la connaissance; M. W. Wundt, la métaphysique, M. W. Ostwald, la philosophie des sciences naturelles; M. R. Eucken, celle de l'histoire, M. H. Ebbinghaus, la psychologie, M. Fr. Paulsen, l'éthique; M. W. Münch, la pédagogie; M. Th. Lipps, l'esthétique; enfin M. Fr. Paulsen donne la conclusion dans les *Zukunftsaufgaben der Philosophie*. Comme dans les autres volumes de cette monumentale collection, chaque étude spéciale se termine et se justifie par une notice bibliographique faite avec soin et concision, et un index final des noms propres et des termes principaux permet de se retrouver avec aisance dans l'immense matière condensée en quelques pages par d'éminents spécialistes. La collection donne réellement le tableau encyclopédique de l'état actuel des connaissances humaines et l'image de leur développement et de leur tendance. — Th. Sch.

— Le 3e fascicule des *Philosophische Arbeiten* de Cohen et Natorp, *Der Gottesbegriff bei Leibniz, Ein Vorwort zu seinem System* (Tœpelmann, Giessen, 1907, vi-137 p. 3 M. 60), est de M. Albert Goerland, qui se propose d'étudier ainsi tout Leibniz dans une série de monographies, dont celle-ci est comme une introduction. La définition de l'idée de Dieu, dit M. Goerland, fut pour Leibniz la condition première, la « prophylaxie méthodique » de tout son système. Voici la table des matières, dont le livre est dépourvu : I. Dieu et la Science. 1° Les vérités éternelles sont indépendantes de Dieu. Rien contre la raison; 2° Absurdité de la pensée que la vérité puisse dépendre de la volonté divine; 3° Conséquences du rapport ainsi établi entre la connaissance et la notion de Dieu. II. Dieu et la Morale : 1° La sagesse comme science du Bien est indépendante de la volonté divine; 2° Rapport de Dieu avec les hommes en tant qu'êtres moraux. Perfection divine. III. Possibilité et réalité. Les modes de la nécessité. Effort (*conatus*) vers la réalité. Cause efficiente et cause finale. IV. Contingence du monde et idée de Messie. V. Preuve de l'existence de Dieu. A. Gradation de cette preuve : 1. Preuve a priori; 2. A posteriori. B. Degrés de la conscience critique. C. Dieu comme postulat. — Les notes indicatrices des sources prennent presque la moitié du volume. — Th. Sch.

— Jean-Nicolas Tetens, l'auteur des *Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwickelung* (1777), qui font de lui avec Crusius et Lambert un des principaux précurseurs de Kant, a été étudié surtout, au point de vue psychologique par Frédéric Harms (*Abhandl. der Kgl. Akad. der Wissensch. zu Berlin*, 1878) et, depuis, à celui de la théorie de la connaissance par M. Stœrring. Inspiré par ce dernier, un pasteur suisse, M. Max Schinz, a développé le système moral de Tetens dans *Die Moralphilosophie von Tetens. Zugleich eine Einführung in das Studium der Ethik* (Leipzig, Teubner, 1906, 152 p. 4 M.). M. S. justifie son sous-titre par ce fait que l'Éthique de Tetens, synthèse de Hume et de Leibniz (comme M. Stœrring l'a montré), mérite par sa clarté et par son exposé complet des phénomènes psychiques qui servent de point de départ à toute morale, d'être considérée comme une introduction classique à l'étude de cette discipline. Si elle n'a été tirée que récemment de l'ombre où l'ont rejetée tout de suite les écrits de Kant, c'est parce que ses théories morales n'ont pas été coordonnées par lui-même, mais sont éparses dans ses *Versuche*, où il fallait se donner la peine de les chercher longuement. Nous voilà dispensés de cette peine grâce à M. Schinz, qui a étudié d'abord les prémisses psychologiques de la morale dans une 1re partie, dont le dernier chapitre (p. 121) introduit le sujet proprement dit des valeurs morales qui sont traitées au double point de vue du principe formel de la perfection et du principe matériel de la félicité. — Th. Sch.

— M. Romundt a terminé « provisoirement » la série de ses études sur Kant par sa brochure : *Der Professorenkant* (Thienemann, Gotha, 1906, 126 p. 2 M. 40), consacrée à la dernière publication du philosophe, le *Streit der Fakultäten* (1798). Le sous-titre : *Ein Ende und ein Anfang*, est clair dans son premier terme, mais le second demande une explication. L'auteur veut indiquer par là que l'opuscule de Kant, publié d'ailleurs avant d'être complètement mûri, n'a pas encore été suffisamment expliqué et commenté et n'a de longtemps pas porté tous ses fruits; et que lui, M. R., espère provoquer par son étude un mouvement dans ce sens, qui « pourrait bien ouvrir une nouvelle époque pour la philosophie critique ». On sait que M. R. veut comme l'école de Fries, éliminer (*ausschalten*) totalement du domaine de la philosophie allemande les « soi-disants » successeurs de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Son expression étrange de *Professorenkant* (p. 53); marque l'image dénaturée de Kant, telle qu'elle apparut à travers le *riesiges Spukgebilde* d'Iéna et telle qu'elle hanta les esprits pendant plus d'un demi-siècle, à partir de 1787, date de l'arrivée de Reinhold à Iéna. Ce dernier et ses successeurs sont caractérisés avec assez d'humour (p. 55). Mais la partie la plus actuelle de la brochure est la quatrième; *Ausblick in die Zukunft* (p. 110). L'auteur cite et critique souvent Kuno Fischer et, d'une façon plus sympathique, *Die deutschen Universitäten und das Universitätstudium* de Fr. Paulsen. — Th. Sch.

— M. Hermann Nohl vient de publier les écrits théologiques de la jeunesse de Hegel : *Hegels theologische Jugendschriften nach den Handschriften der Kgl. Bibliothek in Berlin* (Tubingue, Mohr, 1907, xii-405 p. 6 M.). Cette publication, qui complète Dilthey, comprend : 1° 5 fragments sur la religion populaire et le christianisme; 2° une vie de Jésus écrite pendant le préceptorat en Suisse et qui a déjà été éditée à part l'an dernier par M. Paul Roques, professeur au lycée de Chartres; 3° p. 137-240 sur le caractère positif de la religion chrétienne; 4° une étude sur l'esprit du christianisme et sa destinée; 5° p. 343-351, un fragment final de système daté du 14 septembre 1800; 6° 13 ébauches sur divers sujets (la 12e forme le plan primitif du n° 4); enfin 7° une note de M. N. sur la chronologie de ces manuscrits, dont aucun n'augmentera ni le renom de leur auteur, ni nos connaissances historiques, ni notre fonds d'idées morales et philosophiques. Le plus important semble bien le n° 4, qui constitue le premier et le plus riche dépôt des expériences métaphysiques de Hegel et, en même temps, la meilleure introduction à sa *Phénoménologie*. — Th. Sch.

— M. Herman Siebeck, a réuni, sous le titre de *Zur Religionsphilosophie* (Tubingue, Mohr, 1907, 79 p. 1 M. 50) trois études sur le progrès de l'humanité, la religion et l'évolution, la puissance de la nature et la volonté de l'homme. La première est un discours prononcé à une fête d'Université, coupé en deux parties distinctes pour le *Lehrbuch der Religionsphilosophie* (1893) et remis ici dans son unité primitive avec quelques remaniements; la seconde est la réédition, également complétée, d'un article de la *Zeitschrift für Philosophie* (1904); la dernière est une conférence récente, augmentée aussi, mais non encore publiée. Leur lien commun, quelque peu fortuit et lâche, réside surtout dans l'idée de l'évolution et de son influence sur la destination humaine et dans la question du maintien de quelques problèmes d'ordre eschatologique connexes avec celui qu'on appelait le problème de la théodicée. En un mot, les trois « méditations » frémissent du trouble qui saisit toute âme humaine réfléchie à la vue de l'absolue indifférence des forces naturelles vis-à-vis de tout ce que nous avons coutume d'appeler le pro-

grès, le perfectionnement moral, le Bien; trouble qui s'est glacé dans ce mot fatidique : vivre, c'est être effroyablement solitaire. — Th. Sch.

— C'est un vrai manuel, non de philosophie, mais des principes philosophiques, c'est-à-dire une sorte d'introduction à toute science, un catéchisme philosophique, que M. B. Weinstein nous envoie sous ce titre : *Die philosophischen Grundlagen der Wissenschaften* (Teubner, Leipzig et Berlin, 1906. xiv-543 p. 9 M.). Ce n'est pas un catéchisme du matérialisme : malgré la grande réserve qu'il promet (p. 13), l'auteur fait p. 69 une profession de foi nettement spiritualiste. Mais tout point de vue sincère est admissible. Le livre de M. W. est d'ailleurs le produit d'un cours fait en plusieurs semestres à l'Université de Berlin pour donner aux étudiants la culture générale que l'enseignement spécialement philosophique ne peut communiquer. Il comprend trente-cinq conférences dont les trois premières servent d'introduction, les trois suivantes traitent de l'*âme*, les septième et huitième de la *connaissance*, les neuvième à douzième de la *perception*, la treizième de l'*aperception*, la quatorzième *temps* et *espace*, la quinzième *substantialité* et *causalité*, la seizième *perception interne*, etc. On trouvera p. 46 le tableau des principes (*Grundlagen*), p. 530 leur traduction en un langage rythmé, sobre et énergique, enfin p. 538 et suiv. un index clair et complet des matières traitées. — Th. Sch.

— On sait que Richard Avenarius, le professeur de Zurich, est mort dès 1896, laissant comme principal ouvrage sa *Kritik der reinen Erfahrung* (1888-90), où il étudiait les conditions physiologiques et psychologiques de la naissance et de la disparition des problèmes. Le premier tome vient d'être réédité à Leipzig (Reisland, 1907, 6 M. 222 p.) par M. Petzoldt, dont nous signalions naguère ici même la remarquable *Einführung in die Philosophie der reinen Erfahrung* (1904). Les modifications et additions proviennent surtout des notes manuscrites portées par Avenarius sur son exemplaire de la première édition. Elles furent, dès la mort de leur auteur, publiées dans la *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie* (XX, p. 393) qu'il avait fondée. En somme, aucune différence essentielle ne distingue cette nouvelle édition de l'ancienne. D'ailleurs, M. Petzoldt affirme — et nous pouvons le croire — que le livre n'a pas vieilli, malgré dix-huit ans d'existence. Rappelons que le dernier ouvrage d'Avenarius, *Der menschliche Weltbegriff* (1891), a aussi été réédité en 1905. — Th. Sch.

— M. Hœffding vient de donner la traduction allemande d'un résumé de son Histoire de la philosophie moderne et de ses Philosophes modernes, dont il se sert dans son cours propédeutique à l'Université de Copenhague (*Lehrbuch der Geschichte der neueren Philosophie*, Leipzig, Reisland, 1907. 286 p. 4 M. 50). Cet excellent manuel donne en neuf livres un tableau lucide et complet des phases successives de la pensée moderne depuis Nicolas de Cuse, Pomponace et Machiavel jusqu'à W. James, Renouvier et Mach, depuis la « découverte de l'homme naturel » et la nouvelle conception du monde de Copernic, Kepler et Galilée jusqu'aux derniers remaniements du problème de la connaissance par le néokantisme allemand, le criticisme français et les biologistes économistes, et du problème des valeurs morales par Guyau, Nietzsche, Eucken, en passant par les grands systèmes du xviie siècle, le sensualisme anglais, l'Encyclopédie et l'*Aufklärung*, les philosophies critique, romantique, positiviste, et enfin le nouvel idéalisme. L'introduction pose les quatre grands problèmes : psychologique, de la connaissance, des valeurs, de l'existence, tels que l'auteur les a développés dans ses *Problèmes philosophiques* (*Revue Critique*, 14 mars 1904, p. 219); et, à la fin du volume, un tableau donne la chronologie des principaux ouvrages depuis le *De*

docta ignorantia de 1440 jusqu'à l'*Erkenntnis und Irrtum* de Mach (1905). — Th. Sch.

— M. Georges Graue essaie de construire une sorte de monisme chrétien dans son dernier ouvrage, qui porte le titre fort exact et précis de *Zur Gestaltung eines einheitlichen Weltbildes* (Leipzig, Heinsius, 1906, 263 p. 4 M.); le choix du sous-titre n'est pas moins heureux : *Anregungen und Fingerzeige*. L'ouvrage est en effet une agréable et suggestive promenade à travers les principaux domaines de la philosophie, à la recherche d'arguments contre le monisme naturaliste et en faveur d'une conception du monde aussi moniste que possible sans doute, mais surtout à base religieuse, c'est-à-dire difficile à défendre et impossible à prouver. L'auteur déploie un grand savoir, son style est limpide, ses vues sont optimistes, trop optimistes, et c'est là le seul reproche que nous lui ferons, et qui, s'il est fondé, coupe la racine même de son argumentation : son regard est superficiel et ne va pas au fond des choses ; il semble ignorer le tragique de la vie et le néant de l'activité humaine, en un mot, avoir conservé les meilleures illusions de la jeunesse. C'est un bonheur que nous lui envions sincèrement et qui prouve que la fatalité ne s'est pas encore acharnée sur lui. Mais il y a des abîmes de l'existence que la douleur seule nous révèle : de là son optimisme plutôt commode et la facilité satisfaite qui lui permet de glisser sans arrière-pensée amère par dessus certaines ombres « mondiales », certaines antinomies et ironies du sort, et ainsi d'esquisser le tableau d'un univers assez acceptable, mais hélas, *ad usum delphini*. — Th. Sch.

— *Die drei Welten der Erkenntnistheorie* (Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1907 ; 104 p. 2 M. 80) est une étude de M. Julius Schultz (V. *Revue critique*, 1906, p. 91) destinée à préciser les limites entre la philosophie et la science expérimentale, en d'autres termes à défendre l'idéalisme kantien contre les attaques du positivisme et des philosophes de l'immanence. Le premier des trois mondes est le monde empirique ; le deuxième est celui des philosophes ; quant au troisième, M. S. le définit ainsi : *Die letzte Gewissheit ist das Erlebnis des Erlebens selber, ist der psychische Augenblick, der Inhalt jedes Momentes ; und der bildet nun die dritte Welt* (p. 91). Ou, comme il le dit à la page suivante : « Le premier monde seul est celui de la vérité, mais il n'a qu'une certitude relative et une compréhension limitée ; le deuxième est le champ de la compréhension, mais sans vérité transcendentale et sans certitude ; le troisième offre la dernière certitude, mais ni compréhension ni vérité ». — Th. Sch.

— L'Espéranto a trouvé un nouvel adversaire dans une autre langue auxiliaire internationale et artificielle, créée par un professeur du lycée d'Erfurt, M. Ernst Beermann : *Die internationale Hilfssprache Novilatin* (Leipzig, Dieterich, 1907, 211 p. 3 M.). Dès 1895, il avait publié à Leipzig sous le même titre de *Novilatin* une brochure dont celle-ci n'est guère que le développement esquissé déjà dans son « Gymnasialprogramm », *Zur Weltsprache-Frage* (Erfurt, 1901). Il entend prouver que son essai répond bien aux trois conditions posées par la Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale qui existe à Paris depuis 1900 ; il fait une critique serrée de l'Espéranto et met en relief les avantages de son néo-latin, dont il donne finalement toute une grammaire complétée par des exemples de traductions des principales langues. Toute la deuxième moitié du livre est remplie par le dictionnaire novilatin-allemand et allemand-novilatin. — Th. Sch.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 26 Août — 1907

É. Naville, **La Religion des Anciens Égyptiens,** — six conférences faites au Collège de France en 1905, — (t. XXIII de la *Bibliothèque de Vulgarisation du Musée Guimet*), Paris, Leroux, 1906, in-12°, III-274 p.

Naville n'a pas eu la prétention de condenser toute la religion égyptienne dans un petit volume de moins de trois cents pages : il a « choisis six points principaux dont le développement lui paraissait « propre à en donner une idée d'ensemble, malgré de nombreuses « lacunes que le peu de temps dont il disposait rendait inévitables. » Il emploie sa première conférence à définir le peuple dont il traite et à en rechercher les origines : il croit qu'il résulte d'un mélange d'éléments autochthones appartenant à une race blanche, avec un élément sémitique, arrivé, selon les uns par l'isthme de Suez, selon les autres par la Mer Rouge et Cosséir, selon d'autres par l'Éthiopie. Ce sont là des conjectures auxquelles il est permis de se livrer à condition de ne pas en tirer une histoire complète *ne varietur*, ainsi qu'on l'a fait récemment à plusieurs reprises : Naville n'a eu garde de tomber dans cet excès, et son chapitre est un bon essai, — à corrections — sur l'une des combinaisons qui ont pu donner naissance au peuple égyptien dans la très haute antiquité.

Les points de religion touchés dans les chapitres suivants, nous montrent successivement les différents modes de sépulture et les idées relatives à la vie future (Ch. II), les doctrines héliopolitaines, c'est-à-dire l'Ennéade, puis Amon le chef de l'Ennéade thébaine, et la réforme d'Aménôthès IV (Chap. III), les théories Osiriennes, et par suite le *Livre des morts* et le jugement de l'âme (Chap. IV), l'anthropomorphisme, les statues prophétiques et les religions populaires (Chap. V), enfin le Rite et les cérémonies, le culte du roi, les fondations d'édifices, et le service journalier dans les temples (Ch. VI). On voit par ce sommaire combien de questions et de faits ont été laissés de côté dont beaucoup sont d'un intérêt extrême pour la connaissance de la religion. Naville a été obligé de faire un choix et d'éliminer de

la matière, mais son choix est excellent : je regrette seulement qu'il n'ait point parlé assez de la magie. Quand donc vaincrons-nous ce préjugé qui nous pousse à négliger ces pseudo-sciences auxquelles l'antiquité s'est complue et qui ont tenu une place si grande dans sa vie? La magie est celle peut-être qu'on dédaigne le plus, quand c'est celle qu'on devrait le plus étudier en Égypte surtout. Le mépris qu'on ressent pour elle a faussé le concept que les plus récents historiens de la religion égyptienne se sont fait d'elle; il a rendu leurs ouvrages incomplets et jusqu'à un certain point inutiles. Du moins Naville a-t-il eu l'excuse du temps restreint dont il disposait.

Cela dit, je crois que le petit volume de Naville nous rendra grand service. Les Égyptologues y trouveront des sujets de réflexions profondes, mais ce n'est là que sa moindre utilité : l'important, c'est que le public y verra pour la première fois, exposée dans un style clair et attrayant, une grande partie des concepts et des dogmes que la religion égyptienne comportait. C'est une œuvre de vulgarisation, dans le meilleur sens du mot; elle fera sortir la connaissance des doctrines qui y sont résumées du cercle étroit des gens du métier, pour l'introduire dans le cercle plus large du public lettré et curieux d'antiquité : y suscitera-t-il chez quelques-uns le désir de pousser plus avant et de s'associer directement à la recherche?

G. Maspero.

Theodore M. Davis, **The Tomb of Hatshopsitu, Introduction** by Th. M. Davis, *the Life and Monuments of the Queen*, by Ed. Naville, *Description of the finding and Excavation of the Tomb* by Howard Carter, Londres, A. Constable, 1906, in-4°, xv-112 p. avec 15 planches dont plusieurs en couleurs, et 13 ill. dans le texte.

La fouille qui aboutit à la découverte du tombeau de la reine Hatshopsonîtou fut l'une des plus longues et des plus dangereuses que M. Davis eût entreprises aux Bîbân de Molouk. Rarement rencontra-t-on un couloir d'accès aussi étendu : il mesure 213 mètres de la baie d'entrée à la porte du caveau funéraire, et il était obstrué d'un conglomérat de débris si dur que dans certains endroits, les ouvriers n'avancèrent pas de plus de deux ou trois mètres par jour. L'atmosphère y devint promptement si rare et si chargée de gaz irrespirables qu'on aurait dû abandonner le travail si le Service des Antiquités n'avait pas prêté aux fouilleurs une pompe foulante et un système de tuyautage qui leur permirent d'insuffler de l'air jusqu'au fond. Et, lorsqu'on pénétra enfin dans la chambre, on la trouva envahie et comble presque aux deux tiers de sa hauteur par les boues durcies et mêlées de pierre que les orages y avaient précipitées. La sépulture, assez rude et très sommairement décorée, avait été violée de bonne heure. Moins d'un demi-siècle après la mort de la reine, les serviteurs de Thoutmôsis IV usurpèrent une partie de la menue vaisselle en

albâtre qui avait appartenu à la reine et l'adaptèrent aux besoins de son arrière petit-fils. Le mobilier fut volé, la momie fut dépouillée puis retirée de son sarcophage par les gardiens de la nécropole et jointe aux autres momies royales qu'on voulait sauver : M. Davis pense qu'elle est l'une des deux momies anonymes de femme, qui proviennent de l'une des cachettes, et je crois qu'il n'a pas tort. Il ne restait dans la chambre au moment où il y pénétra qu'un petit nombre d'objets en albâtre pour la plupart mutilés et deux superbes sarcophages gravés et peints l'un au nom de Thoutmôsis Ier, l'autre au nom de la reine. L'hypogée de Thoutmôsis avait été déblayé par M. Loret, quelques années auparavant, dans une autre région de la vallée : comment et pourquoi un sarcophage du père était-il déposé dans la tombe de la fille ? M. Davis n'a rien qui l'explique et le problème attend encore sa solution.

Tous les monuments recueillis au cours de l'exploration ont été reproduits en fac-simile et avec eux plusieurs aquarelles admirables de Carter où l'on voit les portraits de la reine, de sa mère, de Senseneb la mère de Thoutmôsis Ier, et des trois Thoutmôsis d'après les bas reliefs peints du temple voisin de Déir el-Bahari. Naville a joint aux descriptions de Davis et de Carter une biographie de Hatshopsonitou qui forme le gros de l'ouvrage. Il y défend avec vigueur le système de succession des trois Thoutmôsis qui avait été établi par les Égyptologues de sa génération, et auquel Sethe avait essayé de substituer un schème beaucoup plus compliqué. Il n'a pas de peine à prouver que les momuments consultés sur place fournissent des résultats fort différents de ceux que Sethe avait obtenus en étudiant des copies dans son cabinet, puis il donne la traduction in-extenso et le commentaire des documents qui se rapportent à la reine, de ceux du moins qui sont de nature à jeter quelque lumière sur son histoire. Tout n'est pas également évident dans cette vie curieuse et pour quelques épisodes qui nous sont connus par le menu, tels que les scènes du couronnement et l'expédition au Pouanit, beaucoup d'autres sont à peine indiqués par quelques allusions fugitives ou demeurent entièrement dans l'obscurité. Néanmoins, il ressort nettement de la discussion qu'il n'y a jamais eu cet entrecroisement inextricable que Sethe proposa et qui fait de chacun des trois Thoutmôsis à la fois le prédécesseur et le successeur de chacun des deux autres. Hatshopsonitou fut proclamée Pharaon du vivant de son père, mais Thoutmôsis Ier continua de régner sans interruption, et ce fut à sa mort seulement que Thoutmôsis II monta sur le trône. Thoutmôsis III de même n'arriva au pouvoir que lorsque son père Thoutmôsis II eut disparu, et Hatshopsonitou exerça la régence avec lui pendant plus d'une vingtaine d'années.

L'exécution typographique du volume est fort belle. M. Davis a voulu que la mise en œuvre des matériaux qu'il apportait à la science

égalât l'importance de ces matériaux eux-mêmes : il y a complètement réussi.

G. Maspero.

Andrew Lang. **Homer and his age.** Londres, Longmans, Green et Cie, 1906; xii-336 p.

Le but de ce livre, dit M. Andrew Lang dès le début du premier chapitre, est de prouver que les épopées homériques, dans leur ensemble, et à part certains passages déjà fortement suspectés dans l'antiquité, sont une peinture parfaitement harmonieuse de la vie et de la civilisation d'une seule époque. C'est poser franchement le sujet; mais je crains, je dois le dire tout d'abord, que M. L. ne se fasse illusion s'il pense avoir accumulé des preuves telles qu'elles ne laissent aucun doute dans l'esprit du lecteur. Il en est de la méthode de M. L. comme de celle des autres critiques, et ce n'est pas là un des côtés les moins intéressants de la question homérique : à des degrés divers, chacun néglige, dans une argumentation d'ailleurs très serrée, un ou plusieurs points dont une étude plus approfondie vient renverser soit l'ensemble, soit les parties principales du système proposé. Aujourd'hui qu'avec les rapides progrès de certaines branches de la philologie il devient de plus en plus difficile d'avoir la même compétence dans toutes les sciences exigées pour la critique des poèmes homériques, ces imperfections de la méthode sont peut-être plus sensibles qu'autrefois. M. L. se place trop exclusivement au point de vue archéologique. L'étude des monuments et des objets divers trouvés dans les fouilles est certainement d'un grand secours, et c'est vraisemblablement à l'archéologie qu'il est réservé de trancher la question toujours pendante de la date de composition de l'Iliade et de l'Odyssée; mais je pense aussi, et je ne suis pas le seul, que l'archéologie, pour ce qui est de l'origine même de ces poèmes, de leur structure et de leur développement, ne saurait être à elle seule en possession de tous les moyens d'appréciation. Je veux bien que M. L. nous montre, en de très intéressantes discussions, que nous avons affaire à une société bien caractérisée, nettement située dans le temps, et que le rôle d'Agamemnon, par exemple, est d'un seul jet, tout à fait d'accord avec lui-même; j'admettrai encore volontiers que, relativement à certains usages de cette société, aux cérémonies funèbres par exemple, à l'équipement des guerriers, à la construction et à la disposition des palais homériques, il y a moins de traces d'époques différentes que n'en ont voulu relever certains critiques; mais je remarque en même temps — pour me restreindre à un seul domaine — que M. L. passe légèrement sur les arguments qu'on peut tirer de la langue elle-même. Si des considérations de langue, d'élocution, de style viennent attester, ou seulement faire soupçonner des stades différents de composition et de rédaction, si dans le vocabulaire, dans

la syntaxe, dans la versification se révèlent des traces sérieuses d'une évolution qui n'a pu s'accomplir en une courte période, je suis obligé de récuser le critère archéologique; c'est-à-dire que je dois le croire employé pour prouver ce qu'à lui seul il ne peut prouver, et l'interpréter alors d'une autre manière. Il ne perd pour cela rien de sa valeur propre; mais pour qu'il la conserve entière, il est nécessaire qu'il conduise aux mêmes résultats que d'autres critères non moins importants. M. L. se complait à mettre les critiques, principalement M. Leaf, contre lequel il polémise presque à chaque page, en contradiction avec eux-mêmes; mais les changements d'attitude des critiques relativement à certains détails prouvent seulement d'abord que la question homérique ne se résout pas par des considérations insuffisamment mûries, et ensuite que bon nombre d'hypothèses mises en avant ont dû être abandonnées. L'unité de composition des poèmes homériques, à une époque unique, par un poète unique, est également une hypothèse, et j'avoue que dans le principe c'est celle qui doit se présenter d'abord à l'esprit. Mais pour qu'elle devînt une vérité unanimement reconnue, il faudrait expliquer les nombreuses divergences de langue et d'expression, sans parler d'autres variations d'ordre archéologique auxquelles M. L. ne pense pas ou pense peu, comme celles que nous pouvons constater à propos de la conception des dieux, des manifestations du culte, de la condition des femmes, etc. Qu'on ait été trop loin, cela n'est pas niable; qu'on ait parlé d'additions et de remaniements souvent à tort, on le reconnaît également, et il est vrai que la critique homérique s'est maintes fois égarée; mais il est non moins vrai que la tendance de réaction contre cette critique a, elle aussi, dépassé le but. M. L. le dépasse lui-même, dans ce livre qui décèle tant de connaissances et tant de qualités diverses. Une époque non critique n'archaïse pas, dit-il, ajoutant que c'est une règle; mais ce n'est pas là un axiome qui puisse se passer de démonstration: n'y eut-il pas, dans ces âges mêmes, de multiples occasions d'imiter Homère, et de s'approprier en partie sa manière de concevoir les choses? Le fait que M. L. est obligé d'admettre dans les poèmes homériques des passages fortement suspectés dès l'antiquité autorise à lui seul la recherche d'autres passages suspects, et notre critique, malgré ses exagérations, est mieux outillée pour cela que la critique ancienne. J'ajoute que les comparaisons cherchées par M. L., à propos de la vie et des usages féodaux, dans nos chansons de geste, dans les sagas islandaises et jusque chez les Algonquins et les Iroquois, ne m'ont pas converti le moins du monde à sa théorie. Un vieux proverbe dit « comparaison n'est pas raison », et si l'on peut trouver, trop facilement, des analogies entre la cour de Charlemagne et la société que dépeignent les poèmes d'Homère — ce qui d'ailleurs a été fait depuis longtemps — cela ne prouve en rien que l'épopée grecque se soit conservée exactement de la même manière que les poèmes de la France médiévale.

Qu'il y ait eu des textes écrits, « pour l'usage du poète lui-même et de ceux à qui il pouvait léguer son œuvre » (p. 311), cela cadre très bien avec l'hypothèse de M. L.; mais en quoi cela ruine-t-il l'hypothèse contraire? M. L. sait, comme tout le monde, qu'un texte écrit est exposé à des additions et à des retouches aussi bien qu'un texte conservé oralement; les exemples n'en sont pas rares pour les œuvres antiques; et je croirais même volontiers, au risque de paraître paradoxal, que des gens du métier, poètes ou rhapsodes, auraient apporté plus de scrupule et de religion à conserver inaltérée une œuvre poétique transmise de génération en génération sans le secours de l'écriture. Quoi qu'il en soit, et bien que la thèse de M. Lang me paraisse ne pouvoir être acceptée, son ouvrage sera lu avec profit; il attire l'attention sur plusieurs passages du texte homérique qui n'avaient pas été appréciés jusqu'ici à leur vraie valeur; il met en juste lumière l'instabilité de quelques théories hâtivement émises, les unes en Angleterre, d'autres en Allemagne, et s'il ne convainc pas, il instruit.

My.

Etude sur le style des **Discours de Cicéron** avec une esquisse de l'histoire du « Cursus » par L. Laurand, docteur ès lettres. Hachette, 1907, xxxix-388 p. in-8°, 7 fr. 50.

De **M. Tulli Ciceronis** studiis rhetoricis thesim Facultati litterarum Universitatis Parisiensis proponebat L. Laurand. Picard, 1907, xx-116 p. in-8°, 3 fr.

Nous avions dû, il y a quelques années (en 1901), à un prêtre de la société de Jésus, M. J. Lebreton, de bonnes études sur la langue de Cicéron et sur celle de César. Voici encore d'un jésuite un très bon livre sur le style de Cicéron dans les discours, et ce nouveau livre a l'avantage de faire plus de clarté sur une des questions les plus controversées et les plus importantes du moment : comment devons-nous nous représenter la part à faire au nombre dans les discours (et non les lettres ou les traités) de Cicéron? quelles ont été chez lui en théorie, et aussi en pratique, les clausules, ou plus précisément les fins de membres de phrases et surtout les fins de phrases? Plus de la moitié de la thèse française est consacrée à exposer clairement et à discuter ce sujet où il y avait jusqu'ici tant d'obscurités et de résistances à vaincre. Grâce à M. L. les lecteurs français n'auront plus désormais le droit de l'ignorer ou de le négliger.

Les deux thèses se complètent bien l'une l'autre; mais il est sûr que la plus neuve et celle qui intéressera le plus vivement le public savant est la française. Elle contient trois livres ayant comme titres : Pureté de la langue; Le nombre oratoire (ici naturellement la partie la plus neuve); Variété du style. Dans la thèse latine cinq chapitres dont je donne ci-dessous les titres [1].

1. Quanti artem rhetoricam M. Tullius fecerit; Quid « antiquis » Cicero debuerit; Quid recentioribus Cicero debuerit; Quid Ciceronis in arte rhetorica

L'impression générale est excellente. On est surpris de trouver dans un travail de débutant une érudition aussi étendue, en même temps aussi saine et aussi sûre. Avec M. L. nous sommes loin de ces études de « prose métrique» contre lesquelles je protestais autrefois [1]. Ici plus d'air de mystère; bibliographie très complète; clarté telle que le moins initié peut suivre et comprendre tout ce qui est discuté [2].

Les savants et plus d'un lecteur trouveront très utiles les divers index qui terminent le volume ou le complètent [3] : liste des mots archaïques ou familiers, ou poétiques ou techniques évités par Cicéron dans ses discours, avec l'indication des auteurs ou des œuvres particulières où les mots cités se trouvent; à la p. 73, liste dressée pour la première fois des mots grecs employés dans les traités de rhétorique [4]; liste des diminutifs employés dans les discours (p. 249 et s.), donnée dans leur ordre chronologique; enfin l'index alphabétique qui termine le volume [5] rendra aussi des services.

J'ai dit que la bibliographie me paraît des plus complètes; M. L. ne se contente pas d'indiquer les ouvrages précédents; il les classe et les apprécie avec justesse. Il est tout à fait exceptionnel [6] que l'auteur nous avertisse que tel opuscule ne lui a pas été « accessible ».

La méthode est très judicieuse, et il faudrait être bien difficile pour ne pas accepter, à peu près entièrement, les conclusions de M. Laurand. Notamment tout ce qu'il dit de la réserve avec laquelle on doit appliquer ce que nous savons des clausules à la critique des textes (p. 208), est on ne peut plus sage. Je cite aussi cette excellente remarque (p. 342 au milieu) que dans notre auteur « langue et rythme, élégances ou hardiesses, tout variait... suivant les circonstances, suivant les sujets traités, suivant le point même où l'on en était dans le discours ». Lecteurs ou critiques oublient trop souvent ce fait qui est une règle de bon sens plus qu'un précepte imposé par l'art ou par la tradition. Le livre de M. L. tout entier l'appuie et la fait ressortir. Il note encore que dans l'histoire des clausules, il y a eu « appauvrissements successifs », (p. 189) et non, comme le feraient croire certaines expres-

---

proprium fuerit; Quatenus Cicero de praeceptis dicendi sententiam mutaverit (je goûte surtout ici l'effort fait pour suivre l'évolution de la pensée de Cicéron et préciser la date où se sont faits ces changements).

1. Voir la *Revue Critique* de 1901, I, p. 170.

2. Trop complète à mon sens; M. L. croit-il lui-même qu'il soit bon de se reporter à tous les ouvrages qu'il indique, et dans la liste des livres, n'en est-il pas un bon nombre qu'il n'était pas besoin de si gravement citer (p. XXII, Mérimée, Etude sur l'histoire romaine etc.; Mommsen, Teuffel, Schanz, Kühner, etc.)?

3. M. L. avait déjà fait une partie de son travail et dressé ses listes quand a paru l'étude de Zielinski. Elle lui a servi à les contrôler, et il n'en a tiré et n'en donne que les compléments qui restent utiles. Ainsi p. 168 au bas, et n. 2 etc.

4. Mais pourquoi cette liste n'est-elle pas dressée par ordre alphabétique?

5. Malheureusement assez incomplet.

6. P. 232, n. 3 fin.

sions (par exemple de Nordel : « formes primitives »), simplicité au début, puis développement et multiplicité des formes. Je pourrais aussi citer ce que M. L. dit (p. 118 et suiv.) des constructions symétriques, des antithèses et des assonances, et de l'union habituelle de ces figures ; comme résultat, notons que la rareté relative des clausules est un argument qui sert à déterminer la date du *De Inventione* (De Cic. Stud. p. 57, n. 3). J'approuve entièrement ce que dit M. L. (p. 171) des théories modernes auxquelles il a bien raison d'opposer « le point de vue purement pratique » de Cicéron. Comment croire que présentement il ne vaille pas mieux simplement constater les faits plutôt que discuter sur les diverses manières de scander?

M. L. a aussi le mérite d'établir (p. 196 et v.) très nettement le sens des mots *creticus*, *spondaeus*, *paean*, qui, chez Cicéron, désignent des pieds, et qui, seulement après lui, en sont venus à désigner tel mot formant par lui-même tel pied, ce qui est tout autre chose.

Voici les objections de détail que je ferais à telle ou telle partie. La citation de la p. 16, n. 1 porte sûrement à faux et *sonitus* n'a pas là le sens indiqué ; il ne s'agit pas dans ce passage de rythme, mais de ligne politique et d'arguments oratoires ; il suffit pour le comprendre de lire le contexte. Dans tout le chapitre de l'introduction, sur la différence qui a pu exister entre les discours prononcés et les discours publiés, M. L. ne s'aperçoit pas que les citations et les opinions contradictoires qu'il réunit, tournent tout à fait contre sa conclusion. Si Cornélius Népos constate que, lui présent, tel discours a été prononcé à peu près (iisdem *pene* verbis) tel qu'il a été publié (p. 16, n. 4 et 5), n'est-ce pas la preuve indirecte que régulièrement cette conformité n'existait pas ? M. L. parle très sagement (p. 69 en haut) de « questions insolubles » sur lesquelles il ne faut pas avoir d'illusion ; j'étendrais ce caractère à une bonne partie de l'Introduction. N'est-ce pas chercher l'impossible que de vouloir préciser avec cette rigueur la différence qui a pu exister, chez les anciens, entre les discours prononcés et les discours publiés? Avec la grande publicité moderne, avec le contrôle de l'opposition et de la presse, sommes-nous sûrs de bien savoir jusqu'à quel point les comptes rendus des journaux sont exacts et quelle est la vraie mesure de l'éloquence de nos hommes politiques ? Cela peut suffire à nous édifier. Combien est contestable aussi l'hypothèse (p. 13 en haut) que « les discours publiés se semblent pas faits pour des lecteurs, mais pour les auditeurs devant lesquels ils ont été réellement prononcés ». La plupart pouvaient-ils à Rome s'en soucier ? Lit-on chez nous les discours entendus? Et combien il est risqué de dire (p. 14) que la certitude de contrôle astreignait « l'orateur à garder au moins les apparences de l'exactitude » ? Quelques titres de chapitres sont obscurs [1]. Tout en admettant ces mots dans le texte

1. P. 25 : qu'est-ce que le vocabulaire *des citations* ? Il fallait ajouter au moins, comme dans le texte : « faites par Cicéron ».

(p. 282), je ne trouve pas très heureux (p. 277) le titre : *Satire des Jurisconsultes*. Le titre de chapitre, p. 241 : « Quelques dialogues » est incomplet, équivoque et plutôt mal choisi. Je ne sais si ce sujet avait assez d'importance pour entasser en deux pages et demie toutes ces citations. Quelques-unes, à titre d'exemple, auraient suffi. Était-il bien nécessaire de dresser, avec tant de détails, de la p. 26 à la p. 42, cette longue liste de mots dont le caractère poétique, archaïque ou familier saute aux yeux ? Que vient faire là l'expression géographique (p. 28) : Gallia *comata ?* La remarque faite : p. 57 au mil., pour *sura*, que l'occasion a seulement manqué à Cicéron de l'employer en prose, pourrait être répétée pour d'autres mots et de cet index et des autres. M. L. nous apprend (p. 36 en haut) que *nux* ne se trouve dans aucun ouvrage de Cicéron, en dehors des citations ; mais n'est-ce pas aussi l'effet d'un simple hasard ? Ne dirait-on pas la même chose de *Pol* (p. 37 au milieu) ? Et aussi de l'emploi comme du non-emploi de tels mots, tels groupes de mots ou telles constructions? M. L. le reconnait lui-même : p. 66, au milieu ; p. 59, n. 2, etc. P. 46 au milieu, sur le mot *Cate :* pour être suffisamment clair, il eût fallu ajouter que si l'adverbe ne se trouve que dans Plaute et dans les vers de Cicéron, l'adjectif par contre est très fréquent à toutes les époques. D'une manière générale il n'est pas bien sûr qu'on ne retourne pas contre M. L. ce qu'il a dit (p. 154 note et passim), à propos des statistiques, des limites de ce qu'elles peuvent prouver.

M. L. note soigneusement toutes les indications contestables du Handlexicon de Merguet. Ne peut-on lui objecter que cet ouvrage commode n'a pas le caractère scientifique que M. L. suppose ? On a soutenu que les Lexiques du même auteur eux-mêmes ne l'avaient pas. Le chapitre sur l'Atticisme et l'Asianisme est tellement court (à peine 5 pages) et si superficiel que l'auteur eût peut-être mieux fait de le supprimer. Les meilleurs renseignements sur la question se rencontreraient plutôt dans le reste du livre [1]. Je ne comprends pas comment p. 138 au bas, dans des essais de scansion, M. L. mêle dans la même série iambes et trochées. Ci-dessous encore quelques minuties [2].

1. Ainsi p. 130 en haut, sur le défaut de plusieurs Attiques de manquer (ce semble) du sens du nombre.

2. Formes peu correctes : P. 6, n. 5. *plus* fondées (lire : *les* plus...). P. 4 en haut, p. 95, p. 185 note etc. vers le haut : *dans le but* de... J'avoue très peu goûter l'épithète « *gorgianique* » ajoutée au mot « figure » : p. 140 et 141. P. 72 : après le premier exemple cité, il eût fallu ajouter : ... *nec*... idem facerem... P. 292, n. 2, l. 2, au lieu de : la *seconde* longue, lire : la *troisième* longue. P. 22, l. 6, supprimer la virgule après *tuam*. Au bas de la p. 26, les deux vers cités sont ponctués d'une manière inintelligible. P. 175 au bas : contrairement au résumé il n'y a pas dans la liste des clausules de « procéleusmatique » à l'avant-dernier pied. P. 32, l. 2 : M. L. a fait un vers faux en supprimant *suum* après *commemorans*. De la citation : p. 4, n. 2, il eût fallu rapprocher : Brutus, 44, 164 : *plura* etiam *dicta* quam scripta, quod *ex quibusdam capitibus expositis nec explicatis* intellegi potest.

Voici mon objection la plus grave : M. L. me paraît s'être trop confiné pratiquement dans des vues de métrique. Un écrivain comme Cicéron ne peut être traité comme un Cyprien ou un Symmaque. Les discours débutent, nous dit-on (p. 138) par les pieds les plus différents ; ils peuvent finir de même. Mais c'est qu'en dehors du mètre, il y a ici maintes raisons tout autres qui auront fait choisir tels mots ou tels groupes de mots. Je ne fais que suivre un des développements (p. 209) de M. L. en rappelant que les clausules ne sont pas tout ; que les exceptions peuvent avoir été voulues et très justement par l'orateur pour produire quelque effet. En ce cas nous sommes toujours avertis et il nous suffit, dans la lecture, de ne pas omettre systématiquement, comme le font trop de métriciens, toutes les considérations littéraires[1].

Par la lumière portée sur certains points, on sent l'obscurité des points voisins. Je ne puis m'empêcher de signaler le problème qui vient à l'esprit quand on lit M. Laurand. Son mérite dans le présent livre est d'avoir pris comme base l'*Orator* en suivant partout Cicéron du plus près possible. Mais à côté de ce traité et chronologiquement avant lui il y a eu le *De Oratore* qui sert justement de fondement pour d'autres questions (ainsi pour ce qui regarde les plaisanteries de Cicéron, p. 224 au bas et suiv.) : comment s'expliquer que surtout en comparaison de l'*Orator*, pour ce qui concerne les clausules, le *De Oratore* soit si pleinement inutile (p. 152, n. 2) ? Jusqu'ici je n'en vois pas bien la raison.

Pour conclure sur cette thèse, je soumets au lecteur une réflexion récente de M. Stangl[2], l'éditeur du *De Oratore*, du *Brutus*, de l'*Orator* dans la collection Freytag : il déclare que, malgré les instances du libraire, il se refuse pour l'instant à faire réimprimer les cinq livres oratoires de Cicéron parce que ces éditions ne peuvent être utilement reprises que quand sera résolue au moins en partie la question du nombre oratoire, surtout dans les clausules. On devine par là quel service nous rendent des livres comme celui de M. Laurand.

La thèse latine, surtout en regard de la française, peut paraître un peu superficielle et par endroit artificielle ; mais le latin en est bon et tout y est très clair. Ici aussi la bibliographie est des plus riches, très soignée et fort exacte. Dans le détail la thèse contient d'excellentes remarques et neuves (ainsi p. 41, n. 4, sur un mot célèbre rendu à Théophraste). A louer aussi la méthode de l'auteur qui, pour bien saisir la pensée de Cicéron, rapproche constamment ses livres de rhétorique de ses autres ouvrages (p. 14 au bas ; 16 au bas) : excellent

---

1. Par la p. 313, au milieu, je vois bien que là-dessus M. L. est d'accord avec moi. Il me paraît trop oublier, dans l'application, cette remarque essentielle.
2. *Wochenschrift* du 5 juin dernier, p. 628.

moyen d'éviter les erreurs [1]. Quoique toutes ces pages abondent en chiffres et en signes de quantité, l'impression est presque partout correcte [2].

Émile Thomas.

Kléber en Vendée. Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par H. Baguenier-Desormeaux. Paris, Picard, 1907, in-8°, xxxvii et 565 p.

Kléber avait écrit des *Mémoires militaires* sur la Vendée qui étaient déjà connus dans l'essentiel. M. Baguenier-Desormeaux vient de les publier intégralement, et les chercheurs lui en auront une vive gratitude.

M. B.-D. ne s'est pas contenté de reproduire le texte des *Mémoires*, d'après le manuscrit des archives historiques du ministère de la guerre, en rétablissant l'orthographe des noms propres. Il accompagne ce texte d'une foule d'extraits qu'il a empruntés aux lettres et relations des personnages, républicains ou royalistes, qui furent mêlés aux événements, et, comme il dit, il a ainsi un peu élargi l'horizon de Kléber. Il joint d'ailleurs à ces extraits des notes, souvent très copieuses, sur les généraux et officiers que mentionne Kléber, et même sur les localités (soit dit en passant, bon nombre de ces endroits étaient difficiles à identifier et il fallait pour cette tâche un homme du pays, familier, comme M. B.-D. avec l'histoire de la Vendée et avec le parler des paysans de la contrée).

Aux *Mémoires* M. B.-D. ajoute : 1° le *Livre d'ordres* de Kléber, 2° des *Documents divers* qui forment la seconde et la troisième partie de sa publication et qu'il annote avec la même exactitude et le même soin.

Le *Livre d'ordres* renferme beaucoup de détails utiles sur les deux campagnes de Kléber en Vendée et au nord de la Loire, sur l'état de l'armée, ses marches et ses séjours.

Les *Documents divers*, au nombre de soixante, sont importants. On y remarquera un état de situation des armées républicaines en Vendée pour l'année 1793 et des pièces qui proviennent des papiers de Chateaugiron, l'aide de camp de Marceau.

Un index alphabétique des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'une carte, termine le volume. Mais il ne faut pas oublier l'introduction où M. B.-D. nous retrace brièvement les opérations de Kléber et nous expose la genèse et le caractère des *Mémoires*. On ne peut

---

1. De même dans l'autre livre : avant d'entrer dans l'étude des particularités, M. L. avait soin de considérer l'*ensemble* des discours, l'ensemble des lettres, etc. (p. 59 haut et p. 64 au mil.).

2. Pour le *De Studiis*, je note seulement qu'il eût fallu écrire partout van *Vessem* (faute ; p. 43, n. 1) et ajouter qu'il s'agit d'une thèse de Leyde. — Petite négligence de rédaction : p. 86, l. 2 et 5, les deux *conatus est*. — P. xvi haut : il n'est pas exact de porter au nom de Müller tout le Cicéron, surtout quand les traités de rhétorique seront dûs au seul Friedrich.

qu'approuver ses conclusions. Il est évident que Savary, l'auteur des *Guerres des Vendéens et des Chouans*, a été le collaborateur principal de Kléber ; il a rédigé la première partie de l'ouvrage qui contient une description du pays et des mœurs de la Vendée ; on y reconnait son style un peu lourd, un peu prétentieux et très différent du style vif, primesautier du général, et les dissertations sur le clergé et la noblesse ne peuvent être que de lui. On peut donc dire que le premier livre des *Mémoires* est de Savary, peut-être aussi de Damas ; ce sont eux qui ont ajouté, selon le mot de Kléber, à ses propres observations « les meilleurs renseignements » (p. 2). Quant au deuxième et au troisième livre (le quatrième manque), ils appartiennent à Kléber : « j'ai eu part, dit-il, aux événements qui y sont rapportés, et j'atteste la vérité de tout ce que j'y avance ». Il les rédigea hâtivement pendant ses loisirs forcés de Chateaubriant, entre le 18 janvier et le 10 février 1794, pour opposer la vérité à des rapports « boursouflés et dégoûtants de mensonges ». Mais probablement, et comme l'assure Lubert d'Héricourt en 1801 dans la *Vie* du général, la rédaction définitive des *Mémoires* fut confiée par Kléber à son aide de camp Strolz durant le blocus de Mayence à la fin de 1794 ou au commencement de 1795 ; le manuscrit porte, en effet, des corrections et additions de la main même de Kléber.

La publication de M. Baguenier-Desormeaux est fort méritoire, digne des plus grands éloges, non seulement parce qu'elle nous donne le texte entier de ces précieux *Mémoires* de Kléber, mais parce qu'elle offre dans l'introduction, dans les annexes, et surtout dans le commentaire une quantité de renseignements et de détails biographiques et topographiques (1).

A. C.

Eugène Welvert. **Lendemains révolutionnaires. Les régicides.** Paris, Calmann Lévy, 1907, in-8°, LXII et 398 p. 7 fr. 50.

Dans ce très intéressant, très captivant volume M. Welvert étudie, d'après les documents imprimés et manuscrits — qu'il cite minutieusement à la fin de chaque chapitre — le destin post-révolutionnaire de quelques-uns des plus marquants parmi les conventionnels régicides, parmi les *votants*.

L'Anacréon de la guillotine ou Barère qui fut toujours de la maison où l'on dine.

---

(1) Lire p. 184 Habsheim, p. 244 Hochheim, p. 245 Jemeppe, p. 345 Herxheim pour *Habsteim, Ocheim, Gameppe, Ercheim.* — P. 206 Labruyère entra à l'École militaire de Paris en 1782 et non en 1775 et il fut sous-lieutenant en 1786 et non en 1783. — P. 281 Delaage ne put se distinguer à l'affaire de Grandpré, *puis* au siège de Verdun qui est antérieur à cette affaire. — P. 303 le *Denzel* cité et par Kléber et par Savary, n'a jamais figuré dans l'artillerie, et il faut lire sans doute « d'Hennezel ». — P. 310 ce fut au commencement d'avril (la capitulation est du 2) et non à la fin de mars que Tilly ramena la garnison de Gertruydenberg. — P. 415, cf. sur Beaufort notre *Charles de Hesse*, 248-250 où l'on verra qu'il ne chercha pas « à se faire passer pour le général royaliste de Beaufort. »

Un prêtre régicide ou Chasles, le père de Philarète, qui mourut, brouillé avec tout le monde.

Carnot. M. Welvert nous montre quelle fut sa politique sous le Consulat, l'Empire et la Restauration, et il juge que Carnot fut un soldat qui se crut à tort des aptitudes politiques.

Un septembriseur qui lit Virgile ou Panis qui semble avoir été protégé par un agent subalterne de la police et qui finit à Marly en lisant les classiques latins.

La conversion d'Isnard. Le fougueux Isnard s'est converti après la Terreur, il a écrit sur l'immortalité de l'âme, et il est mort à Grasse en 1825, royaliste et profondément chrétien.

Le peintre David sous la Restauration. M. W. communique une pétition de ses anciens élèves qui demandent son rappel au gouvernement de la Restauration.

L'abbé Grégoire fut-il régicide? M. W. prouve que Grégoire, malgré ses protestations, avait demandé que Louis XVI fût condamné à mort.

La fin de Merlin de Thionville. Il meurt à Paris en 1833 après avoir vécu dans l'Aisne sur son domaine de Commenchon, près de Chauny, jusqu'au commencement de 1824.

L'aventure de Tallien. On voit Tallien employé en Égypte, puis en Espagne, pensionné par Napoléon et par Louis XVIII, mourant en 1820 au milieu de l'indifférence générale.

Les papiers de Courtois. Étude très complète et attachante. On y voit que Courtois s'enfuit à tort le 9 janvier 1816 lorsque les gendarmes envahirent sa maison de Rambluzin dans la Meuse; on cherchait Drouet qu'on ne découvrit pas; mais on trouva une caisse pleine de papiers importants. Notons dans cet article tout ce qui concerne l'aîné des fils de Courtois qui prétendait posséder un dossier de Louis XVIII pendant la Révolution; M. W. fait voir que les quatre lettres du comte de Provence dont Courtois fils présentait la copie, ont été fabriquées et qu'elles avaient déjà paru dans deux pamphlets de 1815.

Le Répertoire de jurisprudence. M. W. y trace un très bon portrait de Merlin de Douai, excellent jurisconsulte, politique médiocre, homme versatile et faible.

Le quatrième État. Encore un portrait fort bien peint : celui de Noël Pointe, l'ouvrier, qui voyagea, dit-on, comme représentant du peuple, à pied et le sac sur le dos. Le malheureux, petit percepteur sous l'Empire, ne put s'exiler; il partit à pied, comme autrefois; ses forces le trahirent; il dut revenir, il fut condamné à la déportation, mais le roi lui fit grâce sur l'intercession du baron Maurice.

Le mari d'Emira. C'est Sergent, le mari d'Emira Marceau, le beau-frère de l'héroïque soldat. M. W. nous raconte son odyssée qui se termina à Nice en 1847.

Le Père Ysabeau de Vendôme. Il avait sous l'Empire un emploi dans les postes; il vécut en Belgique sous la Restauration et revint mourir à Paris en 1831.

Cette rapide analyse suffit, et quiconque s'intéresse à l'histoire de la Convention, lira volontiers le livre de M. Welvert qui offre un intérêt à la fois psychologique et historique (1).

A. C.

Récits d'une tante. **Mémoires de la comtesse de Boigne,** publiés d'après le manuscrit original par M. Charles Nicoullaud. II, 1815-1819. Paris, Plon. 1907. In-8°, 437 p., 7 fr. 50.

Dans ce volume qui, comme le premier, fourmille d'anecdotes, Mme de Boigne raconte d'abord le séjour de son père l'ambassadeur à Turin et les actes du roi Victor-Emmanuel I, qui remettait toutes choses comme avant la Révolution, excepté les impôts... parce qu'ils avaient augmenté du triple. Elle vit à Turin le futur ministre de Charles X, Polignac, et Polignac disait déjà qu'il désirait être ministre, que rien n'était plus facile que de gouverner la France, qu'il voulait seulement avoir pendant dix ans cinq ministères, affaires étrangères, guerre, intérieur, police, finances, qu'il répondrait de tout, et cela, sans se donner la moindre peine. C'est encore ce Polignac « à l'esprit si étroit » qui proposait de faire une constitution très libérale, mais de ne la promulguer que si les Français étaient sages pendant dix ans et en leur annonçant que chaque mouvement révolutionnaire, si faible fût-il, retarderait cet instant d'une année. Il proposait encore de parcourir successivement chaque province avec une colonne mobile de dix mille hommes et d'expulser par la force les acquéreurs de biens nationaux. Il refusait — mais seulement un moment — de siéger à la Chambre des pairs parce qu'il fallait prêter serment à une Charte qui reconnaissait la liberté des cultes! D'autres personnages — que Mme de Boigne a connus soit en Piémont soit plus tard en Angleterre et à Paris — sont joliment portraiturés : Bubna par exemple, ce « singulier homme » (p. 72); le duc d'Angoulême, possédé par cette idée qu'il devait au roi une obéissance sans bornes; le duc de Bourbon avec qui « habitaient toutes les inconvenances »; Talleyrand, alors amoureux de sa nièce la comtesse Edmond de Périgord; Benjamin Constant, tombé dans le mépris universel; Vaublanc

(1) P. 25 Chasles avait ajouté à son nom celui de sa femme, Halma, et c'est sous le nom de Chasles-Halma, que Philarète-Euphémon obtient en troisième au concours général de 1813 le 3e accessit de thème latin. — P. 316-319 autre argument pour prouver la fausseté des lettres attribuées à Monsieur : il suffit de lire la lettre III, du 28 décembre 1792 : est-il possible que Monsieur compte sérieusement sur « soixante montagnards de l'Assemblée », et le comte d'Artois qui est alors à Hamm en Westphalie, peut-il, comme le recommande son frère, aller « voir Pitt le plus souvent » et « rendre compte des dispositions du cabinet de Georges ou plutôt de William Pitt? »

tout confit en sottise; Oudinot qui « ne sait que fumer, jouer, courir les petites filles et faire des dettes »; Mme Récamier, bonne, indulgente, compatissante; Mme de Krüdener qui dominait tellement Alexandre, et pourquoi? parce qu'elle avait persuadé au tsar qu'il était l'homme le plus vertueux du monde, le plus puissant auprès de Dieu, et elle le faisait ainsi prier, jeûner, renoncer, et le menait comme elle voulait. Le volume est indispensable à qui veut connaître Louis XVIII, sa cour et l'état d'esprit de la première Restauration. Quel respect superstitieux de l'étiquette! Quelle futile et niaise cérémonie que la réception de l'ambassadrice d'Angleterre! Quel défi porté, souvent inconsciemment, aux intérêts et aux préjugés de la nation! Que de « tracasseries », que de « petites avanies » faites imprudemment à ces d'Orléans dont Mme de Boigne est entichée! Quelle humiliation, lors de la signature d'un acte de naissance, Louis XVIII inflige à Louis-Philippe qui, sur l'ordre répété du roi, reçoit la plume, non du chancelier, non du maître des cérémonies, mais d'un simple aide des cérémonies! L'auteur des *Mémoires* inspire du reste la sympathie. Elle expose avec esprit l'accueil fait à Blacas par Louis XVIII et les causes du crédit de Decazes, ses fautes, la haine dont le poursuivaient les ultras. Elle a souvent des réflexions profondes, notamment sur la vie des femmes anglaises. Elle est patriote; elle qualifie de traîtres les soldats de Waterloo, mais elle est fière de leur attitude; elle avoue qu'elle applaudit d'abord à la condamnation de La Bédoyère, mais elle a eu horreur de sa joie, elle a essayé dès lors d'abjurer l'esprit de parti. L'éditeur semble s'être mieux appliqué que dans le précédent volume; son annotation est plus copieuse, plus soignée. On trouvera p. 47 une note excellente, mais qu'il eût fallu mettre dans l'introduction : qu'il y a toujours dans ce que raconte Mme de Boigne un fond de vérité, mais qu'elle s'en sert avec beaucoup d'esprit ou de méchanceté pour ce qu'elle croit être le bien de son parti. N'en est-il pas ainsi de tous les auteurs de *Mémoires*[1]?

A. C.

Charles Schmidt. — **Les sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives Nationales.** Paris, Honoré Champion. 1907. In-8 de 288 pages.

On trouvera dans ce précieux petit volume : 1° une série de renseignements et de conseils pratiques à l'usage des érudits qui fréquentent

1. Lire p. 26 Starhemberg et non *Stahrenberg*, p. 94 Vietinghoff et non *Wietenghoff*, p. 137 Lavallette et non *La Valette*; — p. 60 il fallait dire que le marquis de Rivière était aussi lieutenant-général; — p. 63 La Bédoyère fut fait maréchal de camp, et non général de division — p. 74 Victor-Emmanuel Ier n'avait pas été « commandant des troupes » dans les campagnes contre la France et il est inexact d'appeler les Barbets qui sont, en réalité, des milices, les Vaudois du Piémont. — p. 75 Frimont est mort en 1830, non en 1831. — p. 108 Pozzo ne s'est pas déclaré en 1793 « en faveur des royalistes »; id. Bernadotte a été nommé général en 1794, non en 1793.

le palais Soubise (organisation et historique des archives nationales, formalités à remplir pour y avoir accès, méthode pour rédiger les demandes de communications, livres mis à la disposition du public, coup d'œil sur les principales séries à consulter); 2° l'analyse très complète et très précise des séries modernes avec le tableau des cartons et liasses, l'indication des dates extrêmes de chaque groupe de documents, des affaires qu'ils concernent et des départements auxquels ils se rapportent. Cette analyse, présentée sous forme de tableaux très clairs, n'a pu être menée à bien que grâce aux inventaires et répertoires manuscrits réservés à l'usage exclusif du personnel des archives. De temps en temps, mais trop rarement encore à mon gré, M. Schmidt accompagne ses tableaux d'indications bibliographiques sur les ouvrages qui ont commencé à utiliser les documents qu'il décrit. Bref, ce livre, qui complète et détaille les données, forcément très vagues, de l'*Etat sommaire* officiel, est appelé à devenir le bréviaire indispensable de tous les historiens de l'époque contemporaine [1].

A. Mz.

— M. E. Ray Lankester, président de l'Association britannique pour l'avancement des sciences et directeur des Musées d'histoire naturelle au British, réunit en volume, après les avoir adaptés à ce but, trois travaux, dont l'un fit le sujet d'une *Romanes lecture* (la p. 125 nous apprend que Romanes est un notable naturaliste) à Oxford en 1905; le deuxième (p. 66-158) servit de discours présidentiel à la *British Association* d'York en 1906, tandis que le troisième est un article de la *Quarterly Review*. Le titre commun est assez artificiel et même un peu gonflé : *The kingdom of Nan* (Londres, Archibald Constable, 1907, 191 p. Prix 3/6 net. Avec 56 superbes illustrations), comme on en jugera aisément par les trois sous-titres réels : *Nature's insurgent Son; The advance of Science, 1881-1906; Nature's Revenges The sleeping Sickness.* Le premier opuscule trace un tableau assez vivant des phases successives de la conquête de la nature par l'homme et justifie ainsi, le mieux des trois, le titre imposé à ce qui voudrait bien être une trilogie naturaliste; on s'étonne toutefois de trouver au 20e et dernier chapitre *The influence of Oxford*, qui s'expliquait fort bien dans un cours professé à Oxford, mais qui ici fait faire au lecteur étranger une chute un peu rude des hauteurs les plus mystérieuses de la science préhistorique dans les bas-fonds (quelque fleuris qu'ils soient), disons dans les parterres d'un microcosme universitaire; heureusement, un appendice (p. 62) nous fait remonter à la question de l'origine de la vie, en reproduisant une note de l'auteur insérée au *Times* du 17 mai 1903. La deuxième étude déroule les progrès des différentes branches de la science dans les 25 dernières années et marque dans un second chapitre qui est plutôt un appendice (p. 149) le rapport de ces progrès avec l'appui donné par le gouvernement anglais à leurs artisans. Enfin la troisième, sur la maladie du sommeil, essaie assez vainement de rattacher ce sujet tout spécial au titre général, en la faisant précéder de la rubrique vue ci-dessus. — Th. Sch.

1. M. Aulard qui ne prodigue pas les préfaces, a fait une exception en faveur de cet ouvrage.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — **2 septembre** — **1907**

W. Max Müller, **Egyptological Researches, Results of a Journey in 1904**, Washington, Carnegie Institution, 1906, in-4°, 62 p. et 106 pl.

M. Max Müller n'a pas eu pour visiter l'Égypte toutes les commodités qui sont à la disposition des égyptologues d'aujourd'hui : il y est venu avec peu d'argent et dans une saison où personne ne songe plus à s'y arrêter longuement. Je l'ai vu arriver au Caire en juillet 1904 et passer quelques jours au Musée, ce qui, pour n'être pas ordinaire, ne présente pas beaucoup d'inconvénients, mais il s'est rendu à Louxor en plein milieu d'août et il a passé là les mois de la plus grande chaleur, ne revenant au Caire que vers la fin d'octobre. Sans doute, nous avions fait tout ce qui était possible pour lui faciliter le tâche ; mais, malgré tout, un séjour prolongé dans les ruines à cette époque de l'année est des plus fatigants. Il déclare pourtant, dans sa préface, que les heures de solitude bénie qu'il passa alors dans les cours et dans les salles de Karnak demeureront un des meilleurs souvenirs de son existence : c'est affaire de tempérament. Le certain est qu'il y travailla sans se lasser pendant ces dures semaines : le volume qu'il vient de publier prouve qu'il y travailla bien.

Il s'était proposé de rassembler les documents qui pourraient nous faire mieux comprendre les rapports de l'Égypte avec le monde méditerranéen, c'est-à-dire de compléter et au besoin de corriger l'ouvrage

qu'il écrivit sur ce sujet, il y a près de quinze ans. Les moindres fragments de listes géographiques devaient être les bienvenus pour lui, et, à défaut de documents nouveaux, il se contenterait de faire des collations minutieuses des documents déjà signalés : il a été largement récompensé de la peine qu'il s'est donnée et ses copies seront d'une valeur inappréciable pour la constitution de certains textes très importants. Çà et là on y relèvera des attributions de date et des assimilations de peuples qui sont contestables, comme lorsqu'il assigne à la VIe dynastie un bas-relief de notre musée publié sur la planche 2, et qu'il y reconnaît la présence de Mésopotamiens [1]. Le bas-relief est de l'époque de Nectanébo, comme le prouvera la comparaison avec le morceau donné par Tigrane-Pacha au musée d'Alexandrie et que j'ai reproduit en fac-similé dans le *Musée égyptien* [2] : les soi-disant Mésopotamiens sont des Égyptiens habillés à la mode demi-grecque de l'époque. C'est là une de ces méprises auxquelles nous sommes tous sujets et qui est perdue au milieu des bonnes choses que le volume renferme. L'édition nouvelle des listes de Thoutmosis III, de Sétoui Ier, de Rhamsès II, de Sheshonq est remplie de formes inédites et de variantes excellentes. Je voudrais toutefois prémunir le lecteur contre une appréciation qui me paraît inexacte de la valeur de ces morceaux. Max Müller, constatant la négligence réelle qui s'y manifeste et la comparant avec l'exactitude qui domine d'ordinaire dans les inscriptions assyriennes, y voit une preuve de la superficialité de l'esprit égyptien par opposition à la rectitude de l'esprit sémitique. Je crois qu'ici son sens critique habituel a faibli un peu. En effet, pour que sa proposition fût juste, il faudrait qu'elle résultât du rapprochement de termes analogues, ce qui n'est pas le cas. Les documents assyriens sont des pièces d'archives, écrites sur tablettes, tandis que les documents égyptiens sont des thèmes de décoration murale destinés à couvrir des surfaces monumentales : le sculpteur serrait ou développait ses listes de peuples vaincus selon l'étendue de la paroi, et personne n'attendait de lui la précision d'un historiographe. Pour que la déduction de Max Müller fût justifiée, il faudrait que la même insouciance se retrouvât dans un rouleau d'archive répondant en Égypte aux tablettes officielles de l'Assyrie. Je pense qu'à l'examiner de près, la superficialité égyptienne ne sera pas plus réelle que le caractère vieillot de toute la civilisation égyptienne affirmé par Renan ou l'immobilité prétendue de l'art et de la religion.

M. Max Müller est venu l'an dernier en Égypte dans les mêmes circonstances qu'il y a trois ans : nous attendons de lui un nouveau recueil aussi intéressant que celui-ci.

G. Maspero.

---

1. *Egyptological Researches*, p. 9-11.
2. *Musée égyptien*, t. II, pl. XXIX B, XL, XLI et p. 84-86, 90-92.

David M. Robinson. **Ancient Sinope,** an historical account, with a Prosopographia Sinopensis and an Appendix of Inscriptions. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1906. Extr. de l'*Amer. Journ. of Philology*, t. XXVII, n° 2, p. 125-153; *id.* n° 3, p. 245-279, et du *Journ. of the Arch. Instit. of America*, vol. IX, n° 3, p. 294-333.

M. Robinson, qui était, il y a quelques années, membre de l'École américaine d'Athènes, fit en 1903 un assez long séjour à Sinope; il rapporta de ses études et de ses explorations une monographie complète de la ville et de son territoire, qu'il publia en deux parties dans l'*American Journal of Philology*. Réunies en un seul volume, ces deux parties, qui traitent du commerce, de la civilisation et de l'histoire de l'ancienne cité, sont complétées par un fascicule extrait de l'*American Journal of Archæology*, où M. R. publie toutes les inscriptions grecques de Sinope et des environs; elles sont au nombre de soixante-onze, dont vingt-sept ont été copiées par M. R. lui-même. Les n°s 72-79 sont des inscriptions latines inédites, et le recueil est complété par l'indication des inscriptions concernant des Sinopéens. Aux pages 269-279 on trouvera, sous le titre de *Prosographia Sinopensis*, une liste alphabétique de tous les noms propres des citoyens de Sinope, connus par les textes épigraphiques et littéraires. L'utilité de ce genre de travaux, qui exigent souvent de fastidieuses recherches, est indiscutable.

My.

E. Ziebarth. **Kulturbilder aus griechischen Städten.** Leipzig, Teubner, 1907, 120 p.

On a dans cet agréable petit volume la réunion de plusieurs conférences faites à Hambourg par M. Ziebarth sur d'antiques villes grecques, Théra, Pergame, Priène, Milet, Didyme, dont les fouilles et les documents épigraphiques permettent de reconstituer la physionomie. Avant de guider ses auditeurs dans les ruines, M. Z. leur a exposé quelles sont nos sources d'informations sur la vie de ces anciennes cités, et dans un dernier entretien il les a conduits jusqu'en Egypte, au milieu des nécropoles et des papyrus. Le volume est illustré de bonnes photographies, sans doute une partie de celles que M. Ziebarth a mises sous les yeux de son public; et pour peu que celui-ci ait du goût pour les choses antiques, ces promenades archéologiques, pleines de détails piquants et exemptes de pédanterie, lui ont certainement inspiré le désir de les lire après les avoir entendues. Elles sont d'ailleurs attachantes autant qu'instructives, d'autant que l'auteur donne, dans quelques chapitres, ses impressions personnelles, ayant visité plusieurs des sites qu'il décrit.

My.

N. Terzaghi. **Appunti sui paragoni nei tragici greci** (Extr. des *Studi italiani di Filologia classica*, vol. XIV, p. 415-484). Florence, Seeber, 1906.

Cet opuscule de M. Terzaghi est une bonne contribution à l'étude du style des tragiques grecs. La question a été souvent traitée; l'étude de la comparaison, en effet, ne pouvait être négligée par les hellénistes; mais M. T. se place à un point de vue spécial, et c'est ce qui fait la nouveauté de son travail; c'est ce qui en fait aussi l'intérêt, car il n'est pas de si petit détail qui n'ait son importance pour la connaissance d'une langue et de son développement. Il a étudié la comparaison dans les tragiques grecs non pour sa valeur purement littéraire, mais dans sa forme extérieure; quelles sont les particules employées par Eschyle, Sophocle et Euripide, et accessoirement par d'autres écrivains du v[e] siècle, pour introduire une comparaison; quelle est la nature et la signification propre de ces particules; comment l'usage en a évolué depuis Homère, tels sont les principaux points sur lesquels M. T. nous apporte une information exacte, une appréciation prudente, et des résultats scrupuleusement établis. Peut-être s'exagère-t-il la valeur de ses observations relativement à la critique des textes [1] et à la détermination de la date des tragédies; on reconnaîtra toutefois qu'il les présente avec une réserve toute scientifique. Nous retrouverons cette même réserve, j'espère, dans le travail que promet M. Terzaghi sur les formules de comparaison dans les poèmes homériques.

My.

Anthologia græca epigrammatum Palatina cum Planudea, edidit Hugo Stadtmueller. Vol. III pars prior, Palatinæ libri IX epp. 1-563, Planudeæ l. I continens. Leipzig, Teubner, 1906; vi-584 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Il n'a pas été donné à Hugo Stadtmüller d'achever la publication de son *Anthologie grecque;* il est mort au commencement de 1906, ayant eu à peine le temps de préparer cette première partie du troisième volume, qui renferme le livre IX de la Palatine (les 563 premières épigrammes), l. I de l'Anthologie de Planude. Je n'ai pas besoin de revenir sur la méthode employée; l'annotation critique est extrêmement touffue; le nombre des sigles est considérable, et il n'est pas toujours commode de s'y reconnaître, bien que M. Bucherer, le gendre de St., ait pris la précaution d'en donner l'explication au commencement du volume. La perte de St. est d'autant plus sensible qu'il sera sans doute difficile de trouver un continuateur de son œuvre; il suffit d'étudier de près quelques-unes des épigrammes jusqu'ici publiées pour se rendre compte de l'immense travail, de la

1. La correction proposée Euripide, *Phén.* 129 (senza aver la pretesa di sanar questo luogo, dit cependant M. T.) ne me paraît pas heureuse.

patience et du soin méticuleux qui furent nécessaires pour cette édition. Une préface, nous dit-on, est demeurée inachevée ; elle n'a pas été imprimée.

My.

D[r] Al. Dedekind. **Ein Beitrag zur Purpurkunde**, t. II, Fortsetzung der Sammlung von Quellenwerken für Purpurkunde ; Berlin, Mayer et Müller, 1906, xxxii-379 p. ; la pagination 262-281 est répétée.

L'ouvrage — c'est un second volume sur l'histoire de la pourpre — échappe à la critique ; ce sont des réimpressions de dissertations sur la pourpre composées par divers savants. En appendice, la vie du celtisant Le Gonidec par A. Brizeux, suivie d'une traduction allemande où il y a quelques singuliers contre sens ; un résumé des recherches d'Adrien Robert à la chapelle de Saint-Ninian à Roscoff, et la réimpression des comptes-rendus du 1[er] volume, ainsi que d'une dissertation sur le mot πορφύρεος publiée par le prof. Mulvany, de Bénarès, dans le *Journal of Philology*. On se demandera à quoi cet appendice peut bien servir.

My.

G. de Sanctis. **Storia dei Romani, La conquista del Primato in Italia** ; tome I, xii-458 p. ; tome II, viii-575 p. (*Bibliotheca di scienze moderne*, n[os] 32-33). Fratelli Bocca, Torino.

M. de Sanctis publie deux tomes d'une *Storia dei Romani* : ils sont consacrés à la *Conquista del Primato in Italia* et embrassent les événements jusqu'à la mort de Pyrrhus et la prise de Tarente en 272 av. J.-C. Il y a beaucoup de bonnes choses dans ces volumes : le sujet est bien étudié, minutieusement fouillé même ; la bibliographie, précise et clairement ordonnée ; la critique, réservée mais pénétrante.

On se souvient qu'un des derniers grands essais d'une histoire romaine, parus en Italie, est la *Storia di Roma* de M. Pais, dont l'audacieux et radical scepticisme vis-à-vis des récits annalistiques aboutissait à faire presque entièrement table rase de toutes nos notions sur les premiers siècles de Rome. Le présent ouvrage marque une réaction contre cette méthode, contre « *la smania di negar tutto e sempre* » (I, p. 365, n. 2) [1], et si sur certains points (par ex. sur la légende de Servius Tullius, ou encore la *porta Minucia* II, p. 16, n. 5) on peut regretter que l'auteur fasse trop vite bon marché des opinions très brillantes et des explications fort ingénieuses de son devancier, il semble bien que, dans l'ensemble, ses conclusions sont plus voisines de la réalité des faits.

M. de S. s'efforce de démêler et d'isoler ce que la tradition peut contenir de certain ou de probable (I, p. 49) : c'est ainsi que pour lui non

1. Cf. les appréciations portées par l'auteur sur M. Pais, par ex. I, p. 365, n. 2 ; II, p. 97, n. 3 ; p. 131, n. 5 ; p. 231, n. 3 ; etc.

seulement Rome a été au début gouvernée par des rois, mais encore que vraisemblablement l'un de ces petits souverains s'est appelé Tullus Hostilius (la *curia Hostilia* nous a conservé son nom), un autre Tarquin.

Ce conservatisme intelligent, cette « *critica temperata* » (I, p. 225) n'a rien d'ailleurs d'un aveugle respect et M. de S. n'hésite pas à rejeter certains récits légendaires, manifestement anticipés ou inexacts (par ex. il rapporte, avec M. Richter, la construction du mur dit de Servius Tullius au IVe siècle au. J.-C.); toutefois il reste préoccupé de retrouver, même sous les falsifications évidentes des âges postérieurs, une trace plus ou moins vague de vérité historique (voir par ex. ce qu'il dit de Spurius Cassius, II, p. 11).

M. de S. a consacré en tête de son livre une longue introduction (p. 1 à 49) aux sources, puis plusieurs chapitres aux premiers habitants de l'Italie (p. 50 à 170) : c'est là une innovation intéressante. D'ordinaire l' « histoire des Romains » commence à Romulus ou à peu près. Il n'est pas sans importance de remonter plus haut dans l'existence des tribus latines et dans celle des autres peuples de l'Italie. L'ouvrage fait une large place aux questions religieuses, économiques et sociales; il contient certaines théories et vues nouvelles (sur l'origine de la plèbe; comparaison des lois décemvirales avec le code d'Hammourabi...). A tous égards, il mérite qu'on en recommande la lecture.

A. Merlin.

Die soziale Gliederung der Bayern zur Zeit des Volksrechtes, von Franz Gutmann, Strassburg, Trübner, 1906, XII, 330 p. in-8°. Prix : 10 fr.

M. Gutmann se propose de nous fournir une analyse détaillée de l'organisme social du peuple bavarois, de son organisation juridique et surtout économique, depuis le moment où il s'est établi dans les régions de la Germanie méridionale jusqu'à celui où il a été absorbé par l'empire de Charlemagne et où ses anciennes lois et coutumes ont cessé de régir son existence journalière [1]. Ce travail fait partie de la collection des *Mémoires du Séminaire économique de l'Université de Strasbourg*; il serait lu avec plus de plaisir s'il était rédigé dans une langue plus facilement compréhensible du grand public; mais il faut avouer que le « jargon » économique de l'auteur est par moments difficile à comprendre et presque toujours dur à digérer, ce qui fait quelque peu tort à l'accueil élogieux qu'on ferait volontiers à sa science.

Le travail de M. G. se partage en quatre chapitres. Dans le premier il énumère d'abord et nous décrit les classes de la société bajuvare, les

1. C'est-à-dire jusqu'au commencement du Xe siècle. Les textes cités sont naturellement avant tout la *Lex Bajavariorum*, les *Traditiones Freisingenses* de Meichelbeck, etc.

nobles, les simples hommes libres, les serfs (*minderfreie*), les esclaves (*unfreie*). Dans le second chapitre on nous décrit la propriété commune et individuelle; ce dernier paragraphe (*Gebiet des Sonderbesitzes*, p. 33-38) donne une image vivante d'une exploitation paysanne, du VIIIe au Xe siècle, et si tout était exposé dans cet esprit, on lirait le volume avec infiniment plus de plaisir. Le troisième chapitre étudie les groupements sociaux (*soziale Klassenbildung*) et les rapports entre ces groupements ; le quatrième, le plus détaillé, — j'ajouterai le plus difficile à comprendre — s'occupe plus spécialement du citoyen libre propriétaire (*der vollfreie Grundherr*). Pour quelqu'un qui n'est pas jurisconsulte de son métier, l'ouvrage de M. G. revêt un cachet d'abstraction théorique excessivement fatiguant à la longue ; rarement ses déductions juridiques se meuvent dans un cadre historique suffisamment précis. Et cependant l'on doit supposer que c'est pour les historiens qu'il a écrit, car ce sont les seuls qui puissent s'intéresser encore aux Bavarois d'antan [1].

E.

Un voyage d'affaires en Espagne en 1718. Extrait des Mémoires inédits du Strasbourgeois Jean-Everard Zetzner, par Rod. REUSS. Strasbourg, Staat. 1907. In-8°, 67 p.

Après nous avoir conté les amour norvégiennes de Zetzner et son séjour en Angleterre, M. Reuss nous retrace et résume son voyage en Espagne. Nous n'insistons pas sur les affaires embrouillées que notre Strasbourgeois eut à régler et à Madrid et à Cadix. Ce qui nous intéresse, ce sont les impressions d'un Français en 1718, ses notes sincères, naïves, sur la vie des Espagnols au temps de Philippe V. Le bon Alsacien nous fournit des détails intéressants sur la cherté de la vie, sur le trafic de l'argent (lui-même emporte en France un sac de mille piastres mexicaines), sur les faits et gestes de l'Inquisition, sur le caractère des Espagnols, gens très prétentieux, *sehr hochtrabend* et qui tiennent pourtant à leurs aises en toutes choses, sur leur gravité naturelle, sur leur immense amour-propre, sur leur jalousie insensée, sur les femmes mauresques qui répandent le « mal français », sur le tempérament ardent des Andalouses et des Castillanes. Son retour en Alsace fut plein d'aventures : il avait pris passage sur un navire marseillais et il rencontra des corsaires algériens ; il dut, pour se soustraire à la tempête, puis à des pirates de Salé, relâcher par deux fois à Gibraltar ; il vit de loin Alger qui avait « l'air gai » et qui semblait, avec ses maisons blanchies à la chaux, couverte de neige. Il était parti de Strasbourg le 16 juin, et il y rentra le 19 décembre, remerciant Dieu de lui avoir conservé vie et santé durant ce voyage si dangereux et si pénible.

A. C.

---

1. Le volume se termine par un *excursus*, dirigé contre certaines théories de M. Fastlinger, qui, en 1903, a publié un travail sur l'importance économique des couvents bavarois au temps des Agilalfiens.

Aventuriers et femmes de qualité par Gailly de Taurines. Paris, Hachette. In-8°, 356 p. 3 fr. 50 (avec 8 planches hors texte).

Quatre études composent ce volume attrayant, je dirais même amusant. M. Gailly de Taurines nous raconte d'abord une fredaine de Bussy-Rabutin, sa plus malencontreuse et humiliante « rabutinade », l'enlèvement de Mme de Miramion, qu'il est bien obligé de remettre en liberté lorsque ce mouton se défend en lion (p. 49), de cette Mme de Miramion qui devient presque une sainte et que son ancien ravisseur sollicite humblement trente ans plus tard dans sa maison du quai de la Tournelle. Vient ensuite *Poisson et Pompadour* : quelle curieuse destinée que celle du père de Mme de Pompadour, de ce « haut le pied » qui se fait homme de finance et qui meurt marquis ! L'essai *Bagatelle et ses hôtes* fait passer devant nous les élégances de deux siècles et notamment les fêtes si ingénieuses, si brillantes données au roi Stanislas par Mme de Monconseil, l'amie de Chesterfield. *La fille du maréchal de Saxe* clôt le volume : c'est Aurore, fille du maréchal et de Marie Verrières, femme de Dupin de Francœuil et grand'mère de George Sand. Les sujets que traite M. Gailly de Taurines sont connus ; mais il sait les rajeunir, les égayer, les enjoliver. Il a lu les Mémoires du temps, il a fait des recherches dans les archives — et il nous renseigne très exactement sur le premier mari d'Aurore, M. de Horne, le lieutenant de roi à Schlestadt — enfin, et bien qu'il abuse des digressions, il donne à ses récits une forme vive, alerte, piquante, et ces quatre études, d'allure agréable et légère, sont des études d'histoire sérieuse et documentée [1].

A. C.

Journal inédit du duc de Croÿ (1718-1784) publié d'après le ms. autographe conservé à la bibliothèque de l'Institut avec introduction, notes et index, par le vicomte de Grouchy et Paul Cottin. Paris, Flammarion, 1906. In-8°, tome premier, LXIV et 528 p. Tome deuxième, 527 p. 15 fr.

MM. de Grouchy et Cottin ne pouvaient publier les 41 volumes dont se compose le *Journal* du duc de Croÿ ; ils ne reproduisent in extenso que la partie relative à Versailles et à Paris, et ils nous fournissent par là, comme ils disent, d'excellents matériaux pour l'histoire du XVIIIe siècle.

Né en 1718, colonel en 1738, maréchal de camp en 1748, lieutenant-général en 1759, maréchal de France en 1783, le duc de Croÿ avança, ainsi qu'on le voit dans son *Journal*, non pas seulement par ses services, mais par ses démarches. Il fut courtisan, et plus souvent qu'il ne le dit, frappant à toutes les portes, cherchant tous les moyens de se faire connaître ; mais il n'avait pour le métier, comme il s'exprime, ni assez de bassesse ni assez de hardiesse, et il n'eut que rare-

1. Lire p. 191, Irlande et non *Islande*, p. 257, Oberkirch et non *Oberkirsch*, p. 270, 1749 et non *1789*, p. 273, Hoym et non *Hohym*.

ment la faveur insigne de tenir le bougeoir. Aussi il nous parle fréquemment de ses déceptions et de ses découragements. Que de fois il raconte qu'il est piqué, mécontent, qu'il n'entrevoit plus aucune ressource pour « tendre au grand », qu'il déplore tant de peines et de pas perdus! Et pourtant, que de fois il retourne « reprendre le courant! » Il se consolait de ses échecs par la pratique des devoirs religieux, par la chasse qu'il aimait passionnément, par ses projets de jardins et de bâtiments, par ses promenades dans Paris et aux environs qu'il admirait « en artiste et en philosophe », par ses voyages, par l'étude des sciences, par l'éducation de ses enfants et par la rédaction de son journal, suite de notes qu'il prenait chaque jour « comme les choses le frappaient dans le moment » et qu'ensuite il mettait au net.

Nous n'avons encore que deux volumes de la publication. Ils s'étendent de 1737 à 1771. On y trouve des renseignements d'une réelle valeur sur une foule de faits; intrigues de la cour, bals et fêtes de Paris, séjour de notre auteur à Chantilly, description de la Trappe, réception du roi de Danemark dont « tout Paris est occupé », mariage de Marie-Antoinette, attentat et procès de Damiens que M. de Croÿ, commandant en second de Picardie et d'Artois, a interrogé dans sa prison, éloge de Mlle Clairon, la première actrice de l'Europe qui, née à Condé comme le duc de Croÿ, « fait voir que notre froid peut produire le plus beau feu ». On y trouve aussi des réflexions intéressantes sur les événements, sur la paix de 1748, « bonne et sensée, sans être brillante », sur le gouvernement qui « va au jour la journée sans grandeur ni nerf » et sur la France qui « ne fait que fronder, comme il arrive, lorsque toute subordination et principe manquent », sur la guerre de 1756, « guerre fausse qui n'avait point d'objet, car le nôtre, c'étaient les colonies et point l'Allemagne où nous mettions pourtant des armées immensément chères », sur les projets de débarquement en Angleterre qui semblent déraisonnables à M. de Croÿ, sur la guerre de Corse « un chancre qui nous mangeait ».

Le duc a esquissé, chemin faisant, de saisissants portraits : le cardinal Fleury, bon, mais timide, mesquin, peu porté aux grands coups et qui laissa nos troupes s'affaiblir; le maréchal de Saxe, si remarquable par la clarté et la justesse des vues comme par la fermeté de l'exécution et « possédant à fond le grand de l'art de la guerre »; Lowendhal, faux et ne songeant qu'à lui; Belle-Isle, laborieux, entreprenant, plein d'ambition et de talent, tellement indigné de nos revers qu'il s'écrie que c'est une honte d'être né Français, tourmenté du reste par « la maladie des projets, des changements et des trop petits détails »; d'Argenson, homme d'un esprit supérieur qui « avait fait et relevé le militaire »; Bernis que Mme de Pompadour renvoie parce qu'il veut « voler de ses propres ailes »; Choiseul, qui tient le roi par le plaisir, par sa hardiesse, par son ton décidé, par sa grande facilité

de travail et qui, malgré des étourderies, a eu le mérite de mettre l'armée sur un très grand pied et de réformer la marine ; le dauphin, très gros, indolent, embarrassé, engourdi ; les maîtresses de Louis XV, Mme de Pompadour et Mme du Barry.

M. de Croÿ vante le charme de la marquise de Pompadour ; il juge « fort agréable d'avoir à traiter vis-à-vis d'un si joli premier ministre dont le rire est enchanteur, et écoutant fort bien » ; mais il ajoute qu'elle fait absolument tout, qu'on ne peut rien espérer du roi sinon par elle, que par elle seule passent toutes les grâces, et, hélas ! qu' « il arriva de son temps à la France bien des malheurs de toute espèce et bien des dépenses inutiles ». Quant à Mme du Barry, il note qu'elle est belle, qu'elle a bon ton ; mais elle aussi mène tout, et c'est elle, c'est « la nouvelle dame » qui culbute Choiseul.

Les éditeurs ont mis en tête du premier volume de leur publication une excellente introduction sur la carrière et le caractère du duc de Croÿ, et ils ont annoté leur texte avec un soin très louable. Tous les personnages cités ont leur notice exacte, précise, et pour composer cette notice, les deux éditeurs ont consulté patiemment les documents de l'époque et fouillé même dans les archives des notaires. Il est rare qu'un texte soit si complètement — et si sobrement — commenté et expliqué. Il faut donc remercier MM. de Grouchy et Cottin de nous faire connaître et de nous présenter de cette façon un document d'une telle importance et d'un tel intérêt [1].

A. C.

Ville de Paris, publications relatives à la Révolution française, **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française**, par Alexandre Tuetey. Tome septième. Assemblée Législative. (Quatrième partie). Paris, imprimerie nouvelle, rue Cadet, 11, 1905. In-4°, XXXII et 528 p.

Ce septième tome de l'utile et excellent répertoire *Tuetey* comprend trois chapitres, consacrés aux cultes, à la justice et au commerce dans la Législative. L'auteur décrit dans le chapitre du clergé les pièces qui ont rapport à la nouvelle organisation ecclésiastique (traitement, pensions, sermons, paroisses, argenterie des églises), à l'évêché et au chapitre de Notre-Dame, aux églises collégiales et paroissiales, à l'évacuation des couvents d'hommes et de femmes du diocèse de Paris. Le chapitre qui traite de la justice, comprend la suppression des anciens tribunaux, la liquidation des offices de judicature et la nouvelle organisation des tribunaux. Dans le chapitre relatif au commerce sont énumérés les documents sur l'ancienne et la nouvelle administration, le tribunal et les gardes du commerce,

1. I, p. 332 « outré et voyant toutes mes espérances *outrées* », lire évidemment « frustrées ». — Il est regrettable que les éditeurs ne nous aient pas donné, au moins en appendice, le récit des campagnes de 1760 et de 1761 et notamment de la brillante affaire du pont de Westhoven.

sur les découvertes et les brevets d'invention, sur la liquidation des maîtrises et jurandes, sur les filatures de coton et les diverses industries (soieries, tannerie, papeterie, orfèvrerie), sur les poudres et salpêtres, sur la manufacture de Sèvres, le service des postes, la navigation intérieure, l'imprimerie royale, etc. Une table alphabétique, très bien faite et très complète, termine le tome ; elle compte près de 160 pages en deux colonnes, et ce seul chiffre suffit à indiquer la masse des renseignements fournis. L'introduction qui, dans les volumes de M. Alex. Tuetey, est toujours un morceau de choix, a pour titre « l'Église constitutionnelle et les communautés religieuses en 1791 et 1792 ». On sait que l'organisation du culte constitutionnel à Paris causa la fermentation la plus vive. Les prêtres insermentés continuèrent l'exercice du culte dans les chapelles des communautés religieuses de femmes qui devinrent, comme dit M. Alex. Tuetey, un foyer de réaction. De là, des conflits entre les curés constitutionnels et les couvents. De là, une lutte curieuse entre le nouveau curé de la paroisse de Saint-Paul, l'abbé Brugière, et une congrégation de la rue Saint-Antoine, la congrégation des Filles-de-la-Croix-Guéménée. Conservée « parce qu'elle ne faisait pas de vœux solennels et qu'elle rendait quelques services au point de vue de l'instruction publique », cette congrégation refusait d'entretenir aucun rapport avec Brugière. Ce sont les péripéties de cette petite guerre que M. Tuetey retrace de la façon la plus claire et la plus intéressante dans son introduction, d'après les mémoires justificatifs des religieuses et la correspondance de Brugière avec le procureur-général syndic du département.

A. C.

J. J. Rousseau. **Bekenntnisse, unverkürzt aus dem Französischen übertragen** von Ernst Hardt. Berlin, Wiegandt et Grieben (G. K. Sarasin), 1907. In-8°, 869 p. 10 mark.

M. Hardt a déjà traduit nombre d'ouvrages français. Sa traduction des *Confessions* de Rousseau que nous venons de feuilleter de ci et de là, nous paraît une œuvre remarquable. D'un bout à l'autre de ce gros ouvrage, la patience du traducteur ne s'est pas lassée, et son travail est irréprochable, impeccable, ou peu s'en faut. Il commet, en effet, des fautes : qui n'en commet ? P. 10, il n'a pas compris la locution *saigner du nez* qui signifie « manquer de courage », et il traduit : « Gautier saigna du nez » par « *Gautier trug aus der Rauferei eine blutige Nase davon* ». P. 28, Rousseau dit : « Faute de pratique, nous contrefaisions du gosier la voix de Polichinelle » et M. Hardt traduit : *Aus Mangel an Uebung machten wir die Stimme des Polichinell auf dem Blasebalg nach* » : M. H. n'a pas compris le mot *pratique* qui signifie ici, non pas « exercice », mais cet instrument de fer blanc que les acteurs se mettent dans la bouche pour se faire la voix criarde, et, par suite, il n'a pas compris le mot *gosier*

qu'il a pris dans le sens de « tuyau d'orgue ». P. 76, Rousseau dit : « Je devins polisson, mais non libertin », et M. H. traduit par *Lüderjan* ce dernier mot qui signifie ici *Freidenker*. P. 82, Rousseau dit qu'un Maure causait avec lui « dans un baragouin franc » et M. H. traduit par *unverfälscht*, « sincère, véritable », le mot *franc* qui signifie ici « levantin [1] ». Mais ces fautes sont excusables. M. Hardt sait très bien le français ; il manie habilement sa propre langue et nous recommandons de tout cœur sa traduction des *Confessions*, fidèle, claire, aisée, élégante, et d'ailleurs très joliment éditée.

A. C.

Les opérations militaires sur la Sambre en 1794, bataille de Fleurus (par le commandant V. Dupuis (section historique de l'État-major de l'armée). Paris, Chapelot, 1907. In-8°, xvi et 593 p.

L'auteur a divisé son nouveau livre en douze chapitres: Nous assistons à l'exécution d'un plan défectueux, mais que les généraux français, bien que médiocres, et, comme l'avoue Duhesme « dans l'enfance de l'art militaire » (p. 144) ont le temps de corriger, grâce à l'indécision de Cobourg et à leurs propres et heureux tâtonnements. Carnot et Cobourg pensaient que la grande bataille dont dépendrait l'issue de la campagne, se donnerait dans la région d'Ypres et de Menin ; la crise se dénoua, contre toute prévision, dans les plaines de Fleurus, sur les bords de la Sambre, où une masse de troupes républicaines prélevées sur les trois armées du Nord, des Ardennes et de la Moselle vint se heurter à la principale armée autrichienne. On suit avec intérêt l'enchainement des circonstances qui changèrent ainsi la volonté des deux adversaires, et on étudiera surtout avec profit le récit des passages de la Sambre. Il y eut, comme on sait, cinq passages. Le premier, tenté du 10 au 15 mai par Desjardin et Charbonnier, échoua parce qu'ils marchaient droit devant eux sans avoir conçu une manœuvre qui décèle quelque intelligence. Le deuxième, du 20 au 25 mai, échoua surtout parce que Charbonnier ne secourut pas Desjardin et M. D. qualifie son attitude de « néfaste ». Le troisième passage avorte pareillement, et il faut lever le siège mis devant Charleroi : deux de nos généraux étaient ivres dans la bataille du 3 juin qui décide de la retraite ! Mais l'armée de la Moselle arrive à l'aide des armées du Nord et des Ardennes et toutes ces forces sont mises aux ordres du Jourdan ; on tente une quatrième fois le passage de la Sambre, on investit de nouveau Charleroi ; le brouillard et le manque de munitions causent la défaite du 16 juin. Toutefois cet échec, comme s'exprime M. D., n'est que relatif, et le surlendemain,

---

1. P. 6, *gewissermassen*, employé deux fois en six lignes, est choquant, et, la seconde fois, il n'est pas dans le texte original. — P. 230, lire Montreux au lieu de *Montru* (faute des éditions françaises). — P. 296 (le bonheur) « n'était dans aucune chose assignable », ce dernier mot n'est pas traduit.

18 juin, a lieu le cinquième passage de la rivière; la place, est, cette fois, véritablement assiégée, et elle se rend le 25, la veille du jour où Cobourg a résolu de livrer bataille pour la débloquer. M. D. décrit longuement cette bataille; c'est une suite de luttes particulières, de combats juxtaposés; les Français l'emportent parce qu'ils ont le nombre et parce qu'ils ont « réalisé de grands progrès au point de vue tactique ». Le texte de M. D. est accompagné de pièces justificatives, réparties, comme lui, en douze chapitres et qui forment la moitié de l'ouvrage. On reprochera à M. D. d'avoir conservé, de dessein prémédité, l'orthographe des vieilles cartes pour les noms de lieux; il était inutile, et il est fâcheux, agaçant de lire dans le texte *Binch* pour Binche, *Slenrieux* pour Silenrieux, *Peaumereuille* pour Pommereuil, *Montigny-les-Tigneu* pour Montigny-le-Tilleul, *Bomerie* pour Bomerée, *Jamignon* pour Jamignoul (ou Jamioulx), *Leers* pour Laire, *Marcinette* pour Marcinelle, *Ausoit* pour Daussois, etc., etc., d'autant que cette fidélité scrupuleuse de l'auteur aux anciennes cartes n'aboutit souvent qu'à reproduire les fautes du cartographe ou de l'imprimeur. Mais M. Dupuis n'a négligé aucun document; il a visité le théâtre des opérations; il a fouillé les archives autrichiennes de la guerre; il a joint à l'ouvrage les cartes de Cassini et de Ferraris; et son étude qui repose principalement sur les documents originaux et contemporains — les imprimés, en somme, ne fournissent que de vagues détails — est la plus précise et la plus complète, la plus compétente et la plus technique que nous ayons sur la matière[1].

A. C.

Jacques Régnier. **Les préfets du Consulat et de l'Empire.** Edition de la « Nouvelle Revue » 26, rue Racine, Paris, 1907. In-8°, VIII-253 et VI p. 3 fr. 50.

Des critiques vont dédaigner ce petit livre. Mais bien que ce ne soit qu'une esquisse, bien qu'il pût être plus étoffé, — la période du consulat, par exemple, est écourtée — et malgré quelques fautes[2], il mérite

1. A l'index manquent les noms de *Fuzier* et de *Marescot*. On regrettera que les états de services des généraux aient été publiés non pas la première fois où se présente leur nom, mais plusieurs pages plus loin, et lorsqu'il a plu à l'auteur. Pourquoi nous renseigner sur des carrières connues et archiconnues, comme celles de Championnet, de Kléber, de Lefebvre, de Jourdan? Pourquoi ne rien dire sur des personnages obscurs comme *Augier*, *Daurier*, *Debrun*, *Sauviac*? A l'art. *Charpentier* manque la mention de la p. 148 (qui justement contient les états de service de ce général). De même, à l'art. *Vincent* la mention de la p. 14. Lire à l'art. *Morlot*, p. 253 et non p. 255. Il fallait citer aux art. *Fromentin* et *Moreaux* les études de Paul Marmottan et de Léon Moreaux sur ces deux généraux.

2. p. 13 Villarceaux a été le commensal de Bonaparte à sa sortie de l'école militaire de Paris, et non de l'*Ecole de Brienne* — p. 59 puisque l'auteur nomme Castellane un gentilhomme démocrate, il devait citer les *Gentilhommes démocrates* d'un descendant de ce Castellane — p. 61 lire le département de Paris, et non de la *Seine* — p. 65 ici encore, (à propos de Pontécoulant) il fallait citer un

d'être lu et consulté : l'auteur a osé aborder un sujet difficile et neuf ; il l'a traité de façon satisfaisante ; il a réussi à faire revivre, comme il dit, un aspect un peu effacé de notre histoire administrative et politique. Il retrace d'abord les premières nominations, les compétitions nombreuses, les recommandations multiples, et il montre que les préfets du Consulat furent des hommes de tous les partis. Il expose comment ils furent un instant « désorientés » (p. 35) puis « pris dans l'engrenage » (p. 46). Mais il insiste principalement sur la composition et le rôle des préfets de l'Empire : ce sont, en majeure partie, des hommes qui ont fait figure sous la Révolution et ils s'efforcent surtout de découvrir les cabales ou les complots, d'entretenir dans le peuple l'amour des institutions impériales, d'assurer le recrutement de l'armée. M. Régnier n'oublie pas les sous-préfets « fonctionnaires hybrides dont le pouvoir et l'influence variaient suivant les départements, au gré des préfets », et il reproduit à ce propos un mémoire curieux de Lezay-Marnesia qui voulait substituer aux sous-préfets sédentaires des sous-préfets ambulants (p. 114-129). Il fait bien voir l'évolution de l'Empire : le consul prenait comme préfets des jacobins et d'anciens révolutionnaires, l'empereur recrute son personnel parmi les hommes de l'ancien régime, dans l'ancienne aristocratie. Mais bientôt viennent les défaites ; nombre de préfets se détachent de Napoléon et en 1814 ils font preuve de l'inertie la plus complète ; la plupart s'empressent de se rallier aux Bourbons. Aussi les Bourbons n'ont-ils pas bouleversé l'administration ni modifié extrêmement le personnel préfectoral. Ce que l'auteur dit des Cent-jours est curieux et vrai : il y eut un changement incessant, un chassé-croisé perpétuel de fonctionnaires, et beaucoup de préfets furent hésitants, inactifs : anarchie, attente équivoque des événements, lenteur voulue à rejoindre son poste, défaut d'empressement à exécuter les ordres reçus, voilà ce

livre excellent, celui de Lanzac de Laborie sur *La domination française en Belgique* — p. 69 Bossi fut en effet, sous-secrétaire d'Etat, mais il fallait ajouter *en Piémont* — p. 83 de même, sur le préfet de police Dubois, il fallait citer un autre livre de Lanzac, *Paris sous Napoléon* — p. 100 « M. de Cessac qui a succédé à Lacuée ». Mais M. de Cessac et Lacuée ne sont qu'un même personnage qui a nom Lacuée de Cessac ! — p. 131 Lezay mourut « à l'occasion d'un voyage » du duc de Berry et non du duc d'*Angoulême* — p. 137 qu'est-ce que les princes d'Arberg, « souverains du Harz » ? — p. 143 « le *maréchal* Junot » ! Junot n'a pas été maréchal — p. 180 lire Balbiani et non *Balbi* — p. 184 le nom du « conventionnel *Du Châtelet* » doit être Duchastel — p. 194 Fourier n'a pas été « ministre des finances d'Egypte » (cf. p. 92). — L'index est incomplet et très mal fait ; les noms ne sont même pas rangés par ordre alphabétique, et par exemple, on y voit *Chabrol* précéder *Cambacérès*. Quelques indications bibliographiques, au bas des pages, sont bien vagues, et la *Bibliographie* (p. 249-253) consacrée aux notices des préfets, serait plus utile si elle avait été rédigée avec plus de précision et de détail, et, elle aussi, est incomplète. Enfin, lire p. 13 Ligniville, Pommereul, Flégny, p. 14 Golzart, p. 203 Regnaud, p. 217 Himbert pour *Ligneville*, *Pommereuil*, *Fligny*, *Golsart*, *Regnault*, *Imbert*.

que M. R. constate dans les préfectures (p. 225). Un instructif chapitre sur les préfets de l'Empire après l'Empire clôt le volume de M. Régnier : les uns s'exilent, d'autres se retirent, d'autres deviennent ministres, pairs, députés, conseillers d'Etat. En somme, ils « se sont distingués par leur activité et leur talent ; beaucoup ont fait oublier par la dignité de leur caractère et de leur vie les inconstances et les faiblesses de leur passé, et ce qui, dans le recul des années, a pu nous paraître cynique en leur attitude ou leur conduite, était simplement humain ».

A. C.

Napoléon Ier, eine Biographie, von August Fournier. Zweite umgearbeitete Auflage. Wien, Tempsky ; Leipzig, Freytag 1904-1905. Ier vol. XII et 328 p. 2e vol. VII et 407 p.

On connaît le *Napoléon* d'Auguste Fournier et l'on sait le succès de la première édition qui vit le jour en 1885 et qui eut l'honneur d'une traduction française. Le succès de la deuxième édition ne sera pas moins grand. Deux volumes ont déjà paru qui vont jusqu'à 1810, jusqu'au mariage de Napoléon avec Marie-Louise. M. F. n'a pas, dit-il dans sa préface, trouvé de motif de changer essentiellement l'idée qu'il avait de Napoléon et de ses actes, et, comme tout d'abord, il reste « dans le milieu », il n'est ni de ceux qui louent Napoléon avec un enthousiasme excessif ni de ceux qui le condamnent sans appel. Si l'on sent qu'il est autrichien, s'il insiste volontiers sur la bravoure de ses compatriotes, il cherche à être impartial, et lorsqu'il retrace la rupture de la paix d'Amiens, il tâche de prouver que « la faute, attribuée ici à Napoléon, là à l'Angleterre, était des deux côtés ». Remercions le de la nouvelle édition de ce livre si recommandable et si utile. Elle lui a coûté sûrement un grand labeur et elle montre avec quel soin attentif il s'est tenu au courant de la production napoléonienne. Quoi qu'il en dise, elle a autant, sinon plus de mérites que la première ; elle est moins concise, sans doute, mais elle est plus complète, elle creuse plus profondément certains problèmes, elle traite quelques points importants que la première édition n'avait qu'effleurés, n'avait même pas touchés. Enfin, elle offre, dans l'appendice de chaque volume, des *Remarques littéraires* très détaillées qui constituent une précieuse bibliographie du sujet, et des documents d'un haut prix : (dans le premier volume, des lettres inédites de Napoléon à Talleyrand en 1799 et 1800, et dans le deuxième, des lettres du même au même de 1803 à 1807, des lettres du même à Champagny en 1807 et 1808, une lettre de Stadion à Metternich du 27 décembre 1805 et une lettre de Frédéric Guillaume III à Lucchesini du 19 mai 1806, un extrait du journal de Floret en l'année 1806, et le texte du traité d'alliance de Tilsit). Lorsqu'aura paru le troisième volume, le livre — nous nous

servons d'une expression de l'auteur — ne fera donc pas une trop mauvaise figure dans le cercle brillant des œuvres dont Napoléon a été l'objet.

A. C.

Alberto Lumbroso. **Attraverso la Rivoluzione e il Primo Impero.** Milano, Torino, Roma, fratelli Bocca, 1907. In-8°, 498 p.

M. Lumbroso a réuni dans ce volume des articles et essais sur la Révolution et le premier Empire. Ils sont tous intéressants, tous écrits avec esprit et avec une connaissance merveilleuse des choses napoléoniennes. Nous ne pouvons les énumérer ici, et, non sans embarras, nous citerons les plus originaux, à notre avis, et les plus saillants ; la lettre d'Alfieri à Louis XVI, les écrits anti-napoléoniens de Barzoni — article vraiment neuf et instructif — le général Théodore Lechi et sa famille, et les séries intitulées *Stendhaliana* et *Muratiana* (à remarquer principalement dans les *Muratiana* les pages sur « le roi Joachim Murat et sa cour »). Mais tous les articles — même quand ce ne sont que des comptes rendus ou des résumés d'ouvrages récents — se lisent avec plaisir et profit, et on y louera, de même que dans les publications précédentes de M. Lumbroso, la verve de l'auteur, l'étendue de ses lectures, l'abondance et l'heureux choix de ses citations, l'ingéniosité de ses aperçus. Le ton est agréable, et l'on dirait parfois une causerie ; la science est réelle, profonde, puisée aux sources, et l'érudit italien ne recherche, pour lui prendre son expression (p. 77) que la vérité et la documentation exacte. N'a-t-il pas, n'avait-il pas une bibliothèque napoléonienne, unique au monde, composée de trente mille volumes ? J'ai dit « n'avait-il pas ? » Car, cette bibliothèque, il ne l'a plus. Noblement, généreusement, il l'a donnée à la bibliothèque de Turin, après l'incendie de 1904, et il faut lire, dans le dernier article du livre, intitulé I *miei libri*, l'adieu touchant que l'auteur adresse à ses livres, ses premiers et plus fidèles compagnons, à ses chers, très chers livres, *cari*, *carissimi libri*, qu'il avait recueillis, rassemblés, avec tant de soin et de patience, qu'il avait lus et relus avec un religieux respect, et... qu'il ne prêtera plus.

A. C.

Les royalistes contre l'armée (1815-1820), d'après les archives du Ministère de la guerre par Ed. Bonnal, lauréat de l'Académie française, membre de l'Académie d'histoire de Rome. Paris, Chapelot, 1906. 2 vol. in-8°, 406 p. et 397 p.

Sous ce titre *Les royalistes contre l'armée* M. Bonnal narre en deux volumes la conduite des Bourbons envers l'armée, à leur retour en 1815. Il expose dans le premier tome comment les royalistes préparèrent Waterloo : Clarke, toujours ministre de la guerre, recevant à Gand de précieux renseignements qui lui sont envoyés de Paris et de

la frontière ; Dumouriez assurant à Wellington que le premier contact sur la frontière du nord-est sera décisif et lui conseillant de casser après la victoire l'armée incorrigible de Bonaparte ; Bourmont et d'autres passant à l'ennemi avant Waterloo ; Gordon et Gaugler joignant Wellington pendant la bataille, et il retrace ensuite ce qu'il nomme la destruction de l'armée, les proscriptions et les assassinats (Ramel, Lagarde), les condamnations (les frères Fauchet), l'espionnage, les scandaleuses promotions d'émigrés, l'organisation des cours prévôtales. Le second tome de l'ouvrage est consacré aux maréchaux et généraux. M. B. y raconte les « assassinats » de Berthier (il ne croit pas du tout à l'apoplexie), de Brune, de Ney, et le sort de Davout, de Masséna, de Suchet, de Soult, de Moncey, de Grouchy qui furent chassés de l'armée. Puis viennent les procès des généraux, de ceux de l'île d'Elbe, Drouot, Cambronne et Bertrand, de ceux de la garde, Chartran, Poret de Morvan, Lefebvre-Desnoëttes, Lallemand et Brayer, de généraux en chef, Drouet d'Erlon, Vandamme, Lamarque, Clauzel, Mouton, Decaen et autres, La Bédoyère, Mouton-Duvernet, Rigau, Debelle, Travot, Gruyer, Bonnaire, Gilly, Ameil, Barbanègre, Marchand. Les dernières pages intitulées *La politique et l'armée*, passent en revue — un peu pêle-mêle — les autres officiers supérieurs qui furent persécutés par la Restauration, Gérard, Molitor, Exelmans, Ornano, Reille, Sébastiani, Harispe, Bugeaud, futurs maréchaux, et les « généraux et colonels rayés des cadres », les amiraux qui subirent des dénis de justice, les généraux Delaborde, Morand et Radet, les lieutenants Leblant et Mietton, le colonel Séruzier (dont les Mémoires ne me semblent pas mériter la confiance que l'auteur leur accorde), Savary, etc.

Ce simple résumé suffit à montrer que l'ouvrage de M. B. renferme en ses huit cents pages de texte et de pièces justificatives une foule de particularités curieuses sur un sujet passionnant et ces deux tomes ont coûté sûrement à leur auteur beaucoup de temps et de peine, beaucoup de recherches longues, patientes, ardues dans la bibliothèque et les archives du ministère de la guerre.

M. B. a pourtant commis des erreurs. La plus grave est la suivante. Il déclare (I, p. 75, 78, 371 ; II, p. 18) qu'il y avait un traître dans les bureaux du prince d'Eckmühl, que le 24 avril Clarke reçut à Gand un rapport détaillé sur les corps français cantonnés à la frontière, que ce rapport, selon une lettre de sir Charles Stuart, était d'un chef de bureau du ministère de la guerre, Tabarié. Mais, si M. B. avait lu attentivement la lettre de Stuart, il aurait vu que les mots « Tabarié, *who is with Clarke* » signifient « Tabarié, qui est avec Clarke », et non pas, comme il traduit librement, « qui est l'homme de Clarke », et s'il avait poussé plus loin ses recherches, il aurait su que Tabarié — qui était, non pas, comme il croit, « chef des services de recrutement, états de situation des troupes, etc. », mais chef de la division des

fonds — avait rejoint Louis XVIII à Gand au moins depuis le 1er avril (cf. *Corr*. de Jaucourt, p. 256). Dès lors, le rapport du 24 avril, quand il serait de Tabarié, ne vient pas de Paris et des bureaux du ministère de la guerre. Tabarié n'a donc pas « trahi » ; il n'est pas « le traître du prince d'Eckmühl » (II, p. 164); il n'a pas, de Paris, soit directement, soit par des officiers et émissaires, ainsi que s'exprime M. B., « accablé d'états de situation son ami le duc de Feltre ».

M. B. juge parfois trop vite. C'est ainsi qu'il flétrit le commandant de Landau, le brave Geither — qu'il a tort de nommer *Gender* — Geither, écrit M. B., s'entendit avec l'ennemi (I, p. 149); il « se déclara pour Louis XVIII, congédia les gardes nationaux, confia sa place aux bourgeois et prépara par cette infamie la cession de la cité frontière à l'Allemagne de 1815 ». Voilà donc Geither taxé bel et bien d'*infamie*. Or Geither était un bonapartiste enragé; Geither tint dans Landau le plus longtemps possible; Geither jurait encore le 31 juillet de maintenir le drapeau tricolore; Geither faisait chanter encore le 13 août le *salvum fac imperatorem!*

C'est ainsi que M. B. accuse le commandant de Phalsbourg, le colonel Barthélemy — qu'il qualifie de *général* (I, p. 149), d'avoir fait avec l'ennemi un accord pacifique qui n'est au fond qu'une trahison. Or, la place a été bloquée du 30 juin au 4 août, elle n'a pas cessé de tirer des coups de canon, et Barthélemy n'a fait arborer le drapeau blanc que sur l'ordre de Belliard.

En revanche, M. B. exalte la résistance de l'Alsace (I, p. 149 et 218) qui, après Waterloo, aurait couru aux armes et « infligé aux alliés une guerre de partisans restée célèbre ». Or, cette guerre de partisans fut insignifiante !

Pareillement, à propos de Brayer, M. B. rapporte avec une sorte de colère (II, p. 131) que le signalement de ce vaillant soldat fut la seule pièce existante au procès. Mais il oublie que les témoins convoqués constituèrent la procédure et qu'ils étaient au nombre de cinq, Macdonald, Digeon, Chabrol, Roger de Damas et Dard, que tous les cinq avaient vu la conduite de Brayer à Lyon, que Brayer avait menacé Macdonald de l'arrêter, qu'en marchant sur Paris, Brayer s'intitulait (comme dans ses lettres au jeune Moncey) « commandant l'avant-garde de la grande armée de l'Empereur ».

M. B. dit encore (I, p. 16) que Soult « imposa un certificat de catholicisme aux officiers qui sollicitaient la croix de Saint-Louis », que « les protestants durent se contenter de la croix du Mérite militaire ». Mais les deux ordres avaient la même valeur, et Soult n'a fait que les rétablir et les reconnaître.

Et pour citer encore un exemple, faut-il croire, comme veut M. B., que les Bourbons ont *ordonné la mort de Berthier*, parce que Berthier avait vécu dans l'intimité de Napoléon et « accourait à nouveau vers lui » ? (II, p. 19) ?

Faut-il croire (I, p. 9) que les maréchaux ont été « privés de charges de cour », que Louis XVIII les « a désunis en les dispersant » ? Mais Berthier et Marmont avaient eu des charges de cour (compagnies de gardes du corps) et, si les autres furent « dispersés », les grands commandements, les gouvernements qu'ils eurent, n'était-ce pas une faveur ?

Évidemment, en certains endroits, le ton de l'auteur n'est pas celui de l'histoire impartiale et sereine. Certes, nous comprenons les vivacités, les révoltes de son patriotisme indigné. Nous sentons que les nombreuses iniquités qu'il relate n'ont pu le laisser calme et indifférent. Mais peut-être, par instants, M. B. dépasse la mesure. Il proteste qu'il « signale les culpabilités avec modération ». Est-ce être modéré que d'accuser Clarke de trahison, et faut-il qualifier de traîtres tous ceux qui restèrent fidèles au serment qu'ils avaient prêté à Louis XVIII ?

Que la Restauration ait fait de grandes fautes, qu'elle ait commis des erreurs sanglantes, qu'elle se soit, dans sa fureur de réaction, abandonnée à d'excessives vengeances. Encore ne faut-il pas oublier qu'en 1815 comme en 1814 les Bourbons, liés par une constitution, offraient à la France le seul gouvernement possible. Encore ne faut-il pas les condamner implacablement et sans appel. Soyons justes. L'armée avait fait les Cent Jours. Les Bourbons ne devaient-ils pas la dissoudre? Le roi ne devait-il pas *punir?* Quel est le gouvernement qui, dans une situation semblable, n'a pas châtié, n'a pas épuré, n'a pas proscrit ? M. B. accable la Restauration sans tenir aucun compte des circonstances atténuantes, sans se rappeler que la conduite des hommes hélas! est toujours déterminée et par les passions aveugles et par les circonstances.

Tel quel, et malgré des fautes inévitables d'ailleurs dans un gros livre où il y a tant de noms, de dates et de faits [1], malgré des outrances,

1. Nous ne notons pas les fautes d'impression, assez nombreuses (la plus curieuse est II, p. 158 *Vammeda* pour Vandamme). Mais voici de menues erreurs : lire I, p. 59 et 304 Beker, p. 72 Kerboux et Roesch, p. 149 Moreau, p. 233 Dalousi ; II, p. 26, Rodemaker, p. 86-87 Saint-Amans, p. 149 Rocheservière, p. 150 (et ailleurs) Clauzel, p. 169 Bertier, p. 184 Regnier, p. 212 Chancel, p. 246 d'Ollone, etc., etc., au lieu de *Becker*, *Kerbeuf*, *Rèche*, *Moreaux*, *Dalhousie*, *Rodemaner*, *Saint-Amand*, *Roche-Servien*, *Clausel*, *Berthier*, *Reynier*, *Hamel*(!), *d'Olonne*, etc., etc. Voici, en outre, quelques fautes légères : I, p. 8 Davout n'est pas « marquis d'origine ». — p. 10 le chef des Montmorency a servi, non dans les gardes d'honneur, mais dans les gendarmes d'ordonnance. — p. 18 si les Autrichiens avaient orné leurs coiffures de branches de feuillage, c'était pour se conformer à l'usage de leur armée, et non pour railler les vaincus — p. 27. Il est inexact, sinon bizarre, de dire que la Prusse exigeait en 1815 l'Alsace et la Lorraine, « pour indemniser de la mort de la reine Louise » — p. 69. Beurnonville fut emprisonné en 1793, et non en 1794. — p. 147-148. Mézières ne s'est pas si bien défendu que le croit l'auteur, et Lemoine qui y commandait, ne paraît pas à d'Ollone (le même que M. B. cite II, p. 246) avoir eu le « caractère franc, énergique et décidé » — p. 233 Dalousi était sergent, et non sergent-major, et il ne comparut pas devant

malgré des répétitions et des gaucheries de style, malgré quelque désordre, et bien qu'il eût pu être abrégé, allégé, condensé, l'ouvrage de M. Ed. Bonnal sera utile; il est plein de documents, et l'auteur a traité cette matière difficile d'une façon intéressante en accumulant des détails et des témoignages de toute sorte.

A. C.

---

un conseil de guerre qui l'aurait condamné à mort; il fut mis en prison pendant cinq mois, puis gracié et incorporé avec son grade dans une légion départementale — p. 266. Le comte Lion est, non du *Bas-Rhin*, mais de Morialmé près Philippeville — p. 270. Montélégier fut soldat en 1798, non en 1796, et aide-de-camp de Lefebvre, non de Davout — p. 382. C'est à Ligny, et non à Waterloo que Blücher courut tant de dangers — p. 384. On se demande quel est ce général *Châtain*, commandant de l'armée du Nord, dont Carnot vient examiner la conduite et qu'il destitue au mois d'octobre 1793; ce ne peut être que Houchard (qu'un lapsus de l'auteur ou une faute de l'imprimerie aura changé en *Châtain*) et Carnot ne se rendit à l'armée du Nord ni pour surveiller ni pour destituer Houchard — p. 388. Despinoy (et non *Despinois*, comme écrit toujours l'auteur II, 163, 350-355) fut mis en réforme pour sa conduite à Castiglione, et non à Marengo — II, p. 25 « le maréchal comte Brune »; Brune n'était pas titré — p. 56-57. On ne peut accorder aucune confiance aux Souvenirs du général Le Grand de Mercey — p. 82. La Vieuville était préfet du Haut-Rhin, et non du *Bas-Rhin*. — *id.* Ce n'est pas le rapport secret de l'inspecteur aux revues, communiqué par M. B., qui détermina les représailles contre Suchet, mais sa proclamation du 23 mars où il disait que l'Empereur était rentré à Paris, que sa cause était celle de la nation, que l'étranger ne devait plus influer sur la forme du gouvernement — p. 83. M. B. appelle Suchet le Davout de l'Espagne; il avouera avec nous que Davout avait, selon un mot célèbre, des formes plus acerbes et que les Espagnols ont conservé la mémoire de Suchet autrement que les Allemands ont conservé celle de Davout — p. 98. Drouot entra à l'École d'artillerie de Châlons, et non à l'École polytechnique, et ce fut à Châlons, non à Metz, que Laplace lui fit passer l'examen — p. 108. Il est exagéré de dire que Bertrand « sauva l'armée après Leipzig ». — p. 141 (comme plus haut I, p. 69) la trahison de Dumouriez est placée en 1794, au lieu de 1793 — p. 180. Il eût fallu donner les prénoms de ce Debelle, dire qu'il sortit de l'artillerie au bout de deux ans pour entrer dans la cavalerie et ajouter qu'après avoir été mis en non activité en 1809, il fut retraité en 1812 et que ce fut le 9 mars 1815 qu'au passage de Napoléon à Grenoble, il reçut le commandement de la Drôme. — p. 212. Le rapport de Barbanègre, publié par Casteig, n'est pas « inédit ». — p. 213, il fallait mentionner à côté du capitaine Schneider ce chef de bataillon Lalliez (et non *Lallier*) que M. B. cite en note. — p. 214 Larochefoucauld fit prier Barbanègre de livrer Huningue, non à l'ennemi, mais au roi. — p. 215, la garnison d'Huningue avait plus de 150 hommes valides; comme tout le monde, M. B. ne veut pas compter les trois bataillons du Haut-Rhin — p. 224. On nomme d'ordinaire Dedem ou Dedem de Gelder, le général que M. B. appelle Van de Gelder — p. 225, c'est le lendemain, et non le surlendemain de Valmy que la Convention a proclamé la République — p. 240, Sabastiani fut « chassé de son île à raison des troubles anglais », non en 1789, comme dit M. B. mais en 1793 — p. 250 M. B. confond le général *Dumoustier* avec le colonel Dumoutier; selon lui, le divisionnaire Dumoustier aurait épousé à Udine la fille de Dugommier; c'est le colonel Dumoutier, plus tard commandant d'armes à La Guadeloupe, qui a épousé à Marseille Justine Dugommier. — P. 251, Pommereul est rentré au service de France comme général en 1796, et non en 1797. — P. 253, La Poype, chef du « 2e bataillon des volontaires » ajoutez de *Seine-et-Oise*. — P. 265, Larrey fut attaché en 1792 à l'armée du Rhin, et non à l'armée du Nord; etc.

D. A. Symon de Villeneuve. **Mes années militaires, 1856-1867.** Paris, Champion, 1907. In-8°, 473 p. 7 fr. 50.

La vie militaire du second Empire est assez peu connue. Dans ses Souvenirs, M. Symon de Villeneuve en trace le tableau et simplement, sans nulle prétention, il fait revivre certains aspects de cette armée de Napoléon III où les officiers ne lisaient d'autre journal que le *Moniteur de l'Armée* et où les lieutenants ne se mariaient pas. Breton, élève de l'École préparatoire de Rennes, dirigé sur la Crimée après un examen avec commission de sous-aide-major, arrêté à Marseille par la nouvelle de la paix, envoyé à Strasbourg (1856-1857), puis au Val-de-Grâce (1858), il passe deux ans dans la province de Constantine (1859-1860) — à cette époque où « le civil n'était rien » et où « l'officier seul comptait » — une saison à la Bourboule — où il soigne, entre autres blessés de la campagne d'Italie, le lieutenant Miribel — trois ans dans l'artillerie à Toulouse et à Rennes (1851-1864), deux ans dans les dragons de l'impératrice (1864-1866), un an à Rennes au 1er régiment d'artillerie à pied, et donne sa démission comme aide-major de 1re classe à la fin de 1867. Le livre fourmille d'anecdotes et de portraits d'officiers. Quiconque connaît et aime Strasbourg, lira volontiers les pages consacrées à cette Alsace « unique au monde », à ce Strasbourg « si accueillant et si doux », à ses filles plantureuses, à ses habitants si pleins de bonhomie et de cordialité, à ses étudiants noctambules, aux savants professeurs de sa Faculté de médecine. On lira de même avec plaisir l'amusant portrait de Michel Lévy, l'organisateur du corps de santé, et le récit de l'existence que mène notre aide-major à Djidjeli, à Batna, à Constantine (il a vu et connu Lapasset, Gresley et Du Barail). La description du Constantine de 1860 est du reste un des meilleurs endroits de l'ouvrage. Une ville qu'il affectionne, qu'il aime autant que Strasbourg, c'est Toulouse, qu'il qualifie d'Eldorado et de capitale du Midi, et il remarque que Toulouse et Strasbourg étaient les deux garnisons recherchées entre toutes, celles où se trouvaient réunies toutes les joies de la terre, le vin, le jeu et les belles à foison! Notons encore les chapitres qui traitent des dragons de l'Impératrice et de leur séjour à Compiègne, et remercions l'auteur d'avoir publié une seconde édition de ce volume tiré d'abord à quarante exemplaires par séries et fragments, et uniquement destiné à la famille et aux amis. On ne peut que recommander la lecture de ce livre aussi intéressant qu'instructif à tous ceux qui goûtent l'histoire intime et qui veulent mieux connaître l'armée impériale [1].

A. C.

---

1. Quelques répétitions de ci de là. Lire p. 71 et 227 Lorencez, p. 73 Markt, p. 75 Fiéreck, p. 85 Kinzig, p. 116 Rivaud, p. 138 Meuziau, p. 170 Desmarest, p. 273 Berckheim, p. 350 Regnaud pour *Lorencey*, *Mark*, *Fierck*, *Kinsig*, *Rivault*, *Meuziaux*, *Desmarets*, *Berckeim*, *Regnauld*.

— Prouver que les influences byzantines sur l'Europe médiévale furent bien plus grandes qu'on ne le croit communément, tel est le but principal que s'est proposé M. Joseph S. Tunison en écrivant ses *Dramatic traditions of the dark ages* (Chicago, imprimerie de l'Université, et Londres, Fisher Unwin, 1907, 350 p., 1 $. 25). Une des meilleures preuves de sa thèse lui est fournie par l'exemple de Roswitha de Gandersheim, qui eut en effet pour abbesse, à partir de 1001, la princesse Sophie, fille de cette impératrice Théophano, propagatrice de la civilisation grecque à la cour des Othons. Le personnage shakespearien d'Autolykus, dans *A Winter's tale*, semble aussi d'origine orientale. Mais ici, comme en beaucoup d'endroits, l'auteur dépasse le cadre qu'il s'est fixé : il annonce qu'il va étudier les productions dramatiques (dans le sens le plus vaste du mot) de Constantin à Othon III. Au reste, son ouvrage est fait avec soin et montre une érudition de bon aloi. Il remarque avec justesse que « poème dramatique » est une tautologie. — Th. Sch.

— Aux *Kantstudien* sont venus s'ajouter des suppléments (*Ergänzungshefte*) qui doivent paraître au nombre de 2 ou 3 par an. Les 4 premiers numéros sont : 1) « Guttmann, *Kants Gottesbegriff in seiner positiven Entwickelung* (2 M. 70. Les abonnés des Kantstudien ont toujours un rabais de 25 0/0) : 2) Oesterreich, *Kant und die Metaphysik* (1906, 129 p., 3 M. 20). C'est une étude historique qui veut montrer le développement des idées du philosophe sur la notion, la méthode et la possibilité de la métaphysique, selon le système de Paulsen. 4 phases : dogmatisme métaphysique, inspiré par Wolff et Kuntzen ; premier détachement de la métaphysique d'école, depuis 1760 ; retour à la métaphysique rationaliste (*Dissertation* de 1770) et développement du criticisme ; le criticisme et la métaphysique : la métaphysique immanente. — 3) O. Dœring, *Feuerbachs Straftheorie und ihr Verhältnis zur Kantischen Philosophie* (1907, 48 p., 1 M. 20). Kant a aussi contribué à la réforme des procédures juridiques en inspirant Ans. Feuerbach, qui était, dès 1792, auditeur assidu de Reinhold à Iéna, et dont l'*Allgemeine Strafgesetzbuch* fut introduit en Bavière en 1813, faisant disparaître la torture, les peines mutilantes, les mises à mort raffinées. — 4) G. Kertz, *Die Religionsphilosophie Joh. Heinr. Tieftrunks*. Exemple de la profonde influence de Kant sur la philosophie religieuse et la théologie en général, Tieftrunk naquit en 1759 près de Rostock, fut élevé au célèbre orphelinat de Halle, puis fut disciple de Semler dans cette même ville, et mourut en 1837, « le dernier Kantien ». Rappelons que ces *Ergänzungshefte* paraissent chez Reuther et Reichard, à Berlin. — Th. Sch.

— L'*Erwin, vier Gespräche über das Schöne und die Kunst*, par K. W. F. Solger (1780-1819) a été réédité par Rudolf Kurtz (Berlin, A. Wiegandt et Grieben, 1907, 396 p., 10 M.) avec une introduction biographique qui se justifie suffisamment par ce fait que l'*Allgemeine deutsche Biographie* ne mentionne pas l'ami de Tieck et de Raumer et qu'il ne figure dans aucun recueil. Il mourut professeur de philosophie à Berlin, où son *Erwin* avait paru en 1815 et ses *Philosophische Gespräche* en 1817. Ses idées n'ont été spécialement étudiées que par Reinhold Schmidt, *Solgers Philosophie*, Berlin, 1841. — Th. Sch.

— Les *Praeludien* : *Aufsätze und Reden zur Einleitung in die Philosophie*, de M. Windelband, en sont à leur 3e édition (Tubingue, Mohr, 1907, 463 p. 7 m. 50), augmentée de 3 discours sur *Gœthes Faust und die Philosophie der Renaissance*, *Geschichte und Naturwissenschaft*, et *Über die gegenwärtige Lage und Aufgabe der Philosophie*. De plus, l'étude de philosophie religieuse intitulée *Das Heilige* est agrandie de moitié; et les 2 articles *Normen und Naturgesetze* et

Kritische oder genetische Methode ont été remaniés et complétés, de même qu'en partie celui *Vom Prinzip der Moral*. Le recueil se compose maintenant de 15 « préludes » — le terme est exact ; car ils introduisent sans peine dans le système néokantien de l'auteur, grâce à son style clair et imagé, qui se meut avec aisance sur les limites mêmes de la connaissance humaine. Qui veut entrer rapidement au centre même de sa pensée n'a qu'à lire le dernier article, *Sub specie æternitatis*, qui apprend à l'esprit à échapper un peu au joug du temps. Ce qui nous étonne de la part d'un tel penseur, c'est qu'il puisse répéter comme une précieuse trouvaille cette phrase si banale : comprendre Kant, c'est le dépasser — comme si elle n'était pas applicable à tout philosophe et même à tout objet. — Th. Sch.

— Les nos 437 à 440 de la collection *Science et religion, Etudes pour le temps présent (Philosophes et penseurs*, couverture jaune chez Bloud, contiennent 1) baron Carra de Vaux, *Newton* (1907, 61 p.), en 4 parties : mathématiques, attraction universelle, optique, philosophie, cette dernière (la plus courte) expose sommairement la méthode, le réalisme et le spiritualisme de Newton. Sa 1re *regula philosophandi* « suppose que la nature est actuellement achevée, comme un théorème ; elle exclut l'idée d'une nature qui chercherait encore son ordre ou ses lois, auquel cas, comme dans toute recherche, il devrait y avoir des efforts perdus » — 2) Emile Thouverez, *Charles Darwin* (1907, 127 p.), excellent petit ouvrage de vulgarisation qui retrace avec autant de clarté que de précision l'hérédité des Darwin depuis 1584, l'éducation de Charles, son voyage autour du monde, son séjour à Londres, sa résidence de Down, ses précurseurs (Buffon avec sa thèse de l'évolution limitée, « anneau nécessaire » dans l'histoire du système, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Milne-Edwards, Gaspard Wolff, Gœthe, Charles de Baer, enfin Herbert Spencer), l'Origine des espèces, les Variations domestiques, la Descendance de l'homme, le Darwinisme après Darwin (Huxley, Romanes, Haeckel, le néo-lamarckien Cope et le néo-darwinien Weismann). Résumé très recommandable — 3). F. Mentré, *A. Cournot* (1907, 72 p.) comme philosophe (le savant est « fait » en 4 p.) et surtout comme philosophe religieux et apologète catholique, avec sa théorie des 3 stades de l'évolution historique. « Cournot n'a pas cherché comme A. Comte à fonder une religion nouvelle calquée sur le vieux christianisme. Mais il a saisi les raisons de la permanence du catholicisme. Il ne s'est pas borné à admirer la théocratie chrétienne du moyen âge, mais il a cru que la veine de notre religion n'était pas épuisée et il a dégagé quelques motifs d'avoir foi en l'avenir ». — Le n° 446 de cette même collection (questions scientifiques, couverture rouge) donne *Les Variations des théories de la science* (2e éd. 1907, 61 p.) par le vicomte Robert d'Adhémar. La 1re partie expose assez bien les doctrines thermodynamique et atomiste ; la 2e (*Qu'est-ce que la science?*) est surtout une polémique contre la brochure, du même titre, de M. Louis Baille. L'auteur est trop prolixe ; ses idées gagneraient à être exposées avec plus de froideur et de concision, et aussi à s'occuper moins de personnalités. — Th. Sch.

— Le *Gefüge der Welt* du comte Hermann de Keyserling vient d'être traduit sous ce titre : *Essai critique sur le système du monde* (Fischbacher, 1907, 360 p.). Le traducteur a si bien compris sa tâche, aussi modeste en apparence qu'ardue en réalité, qu'il ne s'est même pas nommé : il mérite tous les éloges. L'auteur d'ailleurs est digne d'un tel interprète : ses idées n'ont rien perdu de leur force en passant dans notre langue. Son épilogue (*qu'est-ce que la vérité?*) se lit comme une œuvre originale ; sa définition du génie reste aussi vivante. Son premier chapitre (*l'unité de l'univers*) fait regretter qu'il n'ait pas encore connu *L'évolution de la*

matière, du Dr G. Lebon. Il s'est assimilé autant Kant, Gœthe et Nietzsche que Mach, Stallo, Hartmann, Lorentz et Kleinpeter, et n'est pas moins familier avec les idées de Maxwell, Lodge, Thomson, Rutherford et lord Kelvin, qu'avec celles de Poincaré, Blondlot et même de Beaudelaire et de Remy de Gourmont. Il s'est particulièrement inspiré de son ami Chamberlain, l'auteur des *Assises du* XIXe *siècle* et cite souvent H. Faye, *Sur l'origine du monde*. Son livre est d'un penseur averti qui sait dominer son système. — Th. Sch.

— Le pasteur wurtembergeois A. Hoffmann, après avoir publié une *Ethique* en 1897, s'est vu amené par l'étude de Münsterberg, *Grundriss der Psychologie*, à étendre son sujet en examinant la question de la validité absolue de la morale : *Die Gültigkeit der Moral* (Tubingue, Mohr, 1907, 118 p., 3 marks). Il soumet d'abord à sa critique les idées de loi, de liberté, de développement, de solidarité (*Ergänzung*), d'idéal; puis, passant au travail constructif, il fixe la topographie, pour ainsi dire, de la morale et ses formes (la morale d'esclave devient chez lui *Kulturmoral*, et la morale de maître, *Originalmoral*) ainsi que ses rapports avec la philosophie, l'art et la religion. Ce livre, excellent dans le fond, est pénible à lire et aurait besoin d'être traduit en langage courant; ses idées gagneraient à être exprimées dans un style plus accessible. — Th. Sch.

— M. Biard d'Aunet a publié en volume, chez Plon, en y ajoutant deux chapitres et quelques adjonctions, ses articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes* (sept.-nov. 1906) : *L'aurore australe* (1907, 403 p.). Cet ouvrage résume les observations recueillies par l'auteur pendant son séjour en Australie, de 1893 à 1905, en 5 chapitres : la société australienne, le socialisme en Australie, la constitution australienne et son fonctionnement, la valeur et la situation matérielle de l'Australie, l'Australie vue du dehors. « *L'aurore australe* peut devenir pour les vieilles nations, selon qu'elles seront actives ou négligentes, un bienfait ou un danger. L'Australie, riche, laborieuse et peuplée, étendra son trafic, rayonnant de plus en plus loin. Si nous ne prenons part comme associés, fournisseurs, clients ou concurrents des Australiens, au mouvement qu'ils ont créé, quand il ne nous restera aux antipodes que des intérêts dits politiques, nos établissements seront commercialement annexés ». Ainsi encore un cri d'alarme, destiné sans doute à être aussi peu écouté que tous ceux qui se succèdent de toutes parts, de plus en plus pressants. — Th. Sch.

— MM. José Segarra et Joaquin Juliá racontent avec entrain et ampleur — et de belles illustrations — un voyage qu'ils ont fait à travers le Costa-Rica : *Excursion por América* (*Costa-Rica*, San José, C. R., Avelino, Alsino 1907, 633 p.) Cet ouvrage fait suite à une relation de voyage à Cuba et doit être suivi d'une autre sur le Panama. Dans le chapitre sur l'éducation et l'enseignement, on a la surprise de trouver la mention répétée de *Kindergarten*, et ailleurs (p. 171) de Daudet — Th. Sch.

— *La faim et l'amour* (Librairie de la Raison, 479 p., 3 fr. 50) est un roman de G. Dubois-Desaulle qui a « débuté par une campagne généreuse contre les atrocités des corps disciplinaires ». Au moment de finir ce roman, « il partit pour un voyage d'exploration en Abyssinie, où il fut frappé mortellement par la lance d'un assassin indigène ». Le roman décrit des mœurs qui ne sont pas belles et dont nous n'avons pas à être fiers, s'il répond à la réalité. — Th. Sch.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 9 septembre — 1907

Dr Carton. **Le sanctuaire de Tanit à El Kénissia,** extrait des Mémoires présentés par divers Savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1906, in-4°, 160 pages et x planches.

M. le Dr Carton, à qui sont dues tant d'intéressantes découvertes en Tunisie, vient de rendre un nouveau service à l'archéologie et à l'histoire de l'Afrique du Nord par la publication complète et minutieuse des fouilles qu'il a dirigées dans un sanctuaire punico-romain, à El Kénissia, à 6 kilomètres au sud de Sousse. Les résultats de ces fouilles, communiqués à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ont paru assez importants pour être publiés dans les Mémoires de cette Académie.

Après quelques pages consacrées à l'historique de la découverte, M. le Dr Carton décrit avec précision ce curieux sanctuaire, situé sur une déclivité légèrement inclinée, et composé essentiellement d'une enceinte rectangulaire, à l'intérieur de laquelle s'élèvent d'un côté un portique, de l'autre un bâtiment que précède un escalier monumental, sans compter divers massifs de maçonnerie et plusieurs pièces de destination assez obscure. Vient ensuite l'énumération et la description méthodique de tous les objets, déposés dans le sol du sanctuaire primitif, lampes, brûle-parfum, unguentaria, vases remplis d'ossements d'animaux, stèles, burettes en terre cuite, statuettes, au nombre de plus de 6,500. Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail

de cette partie du travail de M. le Dr Carton : nous avons été surtout frappé du soin minutieux avec lequel sont décrites les stèles votives recueillies dans ce sanctuaire ; l'indication des symboles et des représentations que portent ces stèles est précieuse pour l'histoire des cultes populaires de l'ancienne Afrique. Cette savante étude est complétée par la comparaison du sanctuaire d'El Kenissia avec les autres sanctuaires punico-romains déjà connus : le résultat le plus intéressant de cette comparaison est la conclusion qu'en tire M. le Dr Carton sur le véritable caractère d'un monument récemment fouillé sur l'emplacement de la ville de Nora en Sardaigne. L'archéologue italien, auteur de ces fouilles, M. Patroni, avait vu dans ce monument une nécropole à incinération; M. le Dr Carton démontre que c'était un sanctuaire punique tout à fait analogue par ses dispositions à celui de El Kenissia.

Le mémoire se termine par quelques pages judicieuses sur le véritable caractère de la divinité, Tanit Pene Baal, ou du couple divin, Tanit et Baal, à qui le sanctuaire était consacré, et par un essai fort ingénieux de restitution.

J. Toutain.

Emil Sulger-Gebing, **Goethe und Dante.** Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte (Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, XXXII). Berlin, Duncker, 1907, in-8° de 121 pages.

La disposition et l'intention de cet ouvrage procèdent du louable souci qu'a eu l'auteur de réagir contre les parallèles commodes et vains : avant de « comparer » et de retrouver dans l'œuvre de Goethe quelques réminiscences dantesques, il prend soin de relever toutes les mentions que le poète allemand a faites du poète italien, et il ne passe qu'ensuite aux rapprochements. Il ne serait pas inutile d'examiner les lectures qui ont pu indirectement (je songe par exemple à Mme de Staël) rafraîchir à l'occasion la mémoire de Goethe en cette matière. Les rapprochements relevés par M. S.-G. sont pour la plupart conformes à ceux que les commentateurs soigneux de Faust avaient signalés : il en augmente cependant la liste d'une façon acceptable en général.

F. B.

Benoist (Charles). **Le machiavélisme.** I. *Avant Machiavel.* Paris, Plon, 1907. In-8° de 354 p.

Ce volume sera suivi de deux autres, l'un sur le machiavélisme dans Machiavel, l'autre sur le machiavélisme après Machiavel. M. B. s'est préparé très sérieusement à sa tâche par des lectures étendues ; il connait les théoriciens, les conteurs, les chroniqueurs italiens du xive et du xve siècle, ainsi que la plupart des ouvrages récents qui s'y

rapportent. Son livre est écrit de verve (v. notamment les pages sur Caterina Sforza et sur Cesare Borgia) et pourtant soigné dans le détail, témoin la correction presque irréprochable avec laquelle il imprime les citations italiennes.

Son travail repose sur une idée juste, savoir que la doctrine de Machiavel avait été pratiquée en Italie un siècle avant d'être rédigée par lui; et, M. B. ayant spécifié qu'il ne prétendait point apporter d'idées neuves, mais tâcher de comprendre et de faire comprendre la vérité, on n'a rien à lui demander de plus. Toutefois il eût fait une œuvre plus curieuse et plus utile en montrant le pitoyable avortement des princes qui suggérèrent à Machiavel son triste système. Au tort de préconiser de mauvais moyens, Machiavel a joint l'erreur de s'en exagérer l'efficacité. M. B. décrit avec vigueur l'anéantissement de Cesare Borgia aussitôt après la mort d'Alexandre VI, mais il l'attribue à une maladie qui paralysa ses talents; la vraie cause est que l'aversion qu'il inspirait éclata alors librement et aussi qu'avec toute sa fourberie et sa résolution, il n'était pas vraiment un homme supérieur; presque toute sa force était d'emprunt; il l'avait due à son père et à Louis XII; il succomba parce que la morale prit sa revanche sur lui. Les moyens que recommande Machiavel ne servent guère en réalité qu'aux hommes qui auraient pu s'en passer et qui les ont employés dans un moment d'impatience, pour en finir plus vite. On cite toujours comme un argument en faveur du machiavélisme la dépêche falsifiée de Bismarck et le double jeu de Cavour avec le roi de Naples; mais, même sans ces perfidies, la France eût payé son imprévoyance par une défaite et les Deux-Siciles se seraient réunies au Piémont parce que Bismarck et Cavour avaient su préparer les conditions morales et militaires de la victoire; ils avaient mis de leur côté la force que donne la confiance d'une nation dans ses chefs.

Sur tout cela, l'opinion de M. B. paraît flottante : tantôt de malicieuses allusions aux paisibles lettrés qui, du fond de leur cabinet, admirent les beaux crimes, nous font croire qu'il n'est pas dupe du machiavélisme; tantôt il écrit en toutes lettres que le machiavélisme est tout simplement la politique. La vérité est qu'un homme d'État doit être énergique, clairvoyant, habile, mais que la perfidie est un luxe inutile qui coûte aux grands hommes une partie de leur gloire et aux autres, la plupart du temps, le pouvoir et la vie.

Charles Dejob.

Cromwell, von Wolfgang Michaël, Professor an der Universitaet Freiburg-im-Breisgau. Berlin, Hoffmann, 1907. XI, 281, 244 p. in-18, portraits. Prix : 6 fr.

La librairie E. Hofmann, de Berlin, publie depuis quelques années une collection de biographies, intitulées « Héros de l'esprit » (*Geisteshelden*) où figurent, un peu pêle-mêle, les illustrations politiques

littéraires, artistiques, etc. qui, du seizième au dix-neuvième siècle, ont influé, plus ou moins, sur les destinées de l'humanité, depuis Christophe Colomb jusqu'à M. de Moltke. La France n'y est est représentée jusqu'ici que par les deux noms de Molière et de Montesquieu; l'Angleterre y figurait par les monographies sur Shakespeare, Adam Smith, Byron, Carlyle et Tennyson, auxquelles vient de s'ajouter la plus volumineuse de toutes — elle forme deux volumes — consacrée à Olivier Cromwell, et dûe à la plume d'un professeur d'histoire de l'Université de Fribourg en Brisgau. Cette nouvelle biographie du Lord protecteur de la République d'Angleterre n'est pas ce qu'on appelle en Allemagne un travail d'érudition; mais, sans apporter des lumières nouvelles à ceux qui connaissent bien cette époque, elle mérite de réussir auprès du grand public, pour lequel elle est écrite et je penche à croire qu'elle réussira, car elle est rédigée d'un style alerte, avec une parfaite connaissance du sujet et traite avec une égale impartialité les meneurs presbytériens et radicaux qui renversèrent Charles Stuart et ce monarque faible et entêté, rendu fourbe par sa faiblesse même. M. Michaël a surtout combattu dans son exposition la vieille tradition surannée d'un Cromwell dévoré d'ambition, et jouant sur les tréteaux politiques la comédie, pieuse et repoussante d'un Tartufe homme d'Etat. Sans nous cacher ses travers et ses défauts, il apprécie généralement ses actes et ses paroles avec justesse et mesure. Pour son travail il a utilisé avant toute la grande histoire de S. Rawson Gardiner, l'édition des lettres et discours de Cromwell par Thomas Carlyle, la biographie récente de C. H. Firth, etc. L'apport de faits nouveaux est assez insignifiant. On ne voit guère à signaler, parmi les documents d'archives inédits, que la correspondance de Jean-Frédéric Schlezer, l'agent brandebourgeois à Londres, trouvée aux Archives de l'Etat à Berlin Mais ce personnage fort subalterne en était réduit aux racontars du monde diplomatique ou à ce qu'il pouvait apprendre par la fille de Henry Lawrence, président du Conseil privé sous le Protecteur, à laquelle il faisait une cour peu sincère et très intéressée afin d'avoir à mander quelque chose à l'Electeur Frédéric-Guillaume son maître [1]. Les notes bibliographiques et critiques sont rejetées à la fin des volumes, et l'ouvrage, je le répète, se lit agréablement; il ne pourra que contribuer à répandre parmi ses lecteurs une conception plus exacte de la personne et de l'œuvre de l'homme qui hâta, puis arrêta la Révolution d'Angleterre, et sut en même temps imposer à l'Europe le respect de son pays.

R.

---

1. Dans une de ses dépêches Schlezer dit assez cyniquement : *die ich noch auf diese Stunde.. nicht ohne Vorwissen der Befreundeten bei aller Gelegenheit karessire, viewol sans attachement mit einem freien., unbekümmerten Herzen... und dieses Entretien hat mich aufs hoechste anderthalb hundert Reichsthaler gekostet.* » (T, 268).

Albert CASSAGNE, **Versification et Métrique de** Ch. Baudelaire. Paris, Hachette, 1906, 8° p. 126. Fr. 3.

Le poète des *Fleurs du mal* a subi un peu malgré lui l'autorité des Parnassiens qui lui ont imposé le dogme de la rime riche; mais si par faiblesse d'invention verbale il reste rimeur médiocre, il a cherché dans le rythme en suivant la voie de Sainte-Beuve et plus tard d'Edgar Poe, une harmonie nouvelle qu'il a demandée à l'assonance, à l'allitération, à une coupure ingénieuse de l'alexandrin, à un prosaïsme voulu interrompant le développement lyrique, à certains effets de répétitions. Ce mélange de règles suivies presque à regret et d'innovations heureuses qui caractérise la versification de Baudelaire et où se marque partout le même souci, la concentration de la pensée poétique, a été soigneusement étudié par M. C. dans un rapprochement constant avec les préceptes des théoriciens contemporains et à l'aide d'abondantes statistiques et de patientes analyses dont le détail échappe à tout compte-rendu. Je me permets de lui signaler à titre de curiosité à joindre à sa bibliographie une traduction réussie des *Fleurs du mal* par un des plus brillants représentants de la jeune école allemande, M. Stefan George (Baudelaire, *die Blumen des Bösen. Umdichtungen*. Berlin, Bondi. 1901).

L. R.

Maurice WILMOTTE, **Trois semeurs d'idées** Paris, Fischbacher, 1907, in-16, pp. XII, 352.

Ces trois « semeurs d'idées » sont Gasparin, Laveleye et Faguet. Bien que le troisième soit avant tout critique dramatique et historien de la littérature, il s'est plu trop souvent à agiter des questions de sociologie et de politique pour que son nom surprenne à la suite des deux premiers. De chacun d'eux M. W. nous a donné une étude sympathique. Elle est trop louangeuse peut-être pour Gasparin et un peu solennelle, comme il convenait en parlant de ce prédicateur laïque dont le mysticisme eût pu être souligné davantage. Mais elle est très pénétrante, bien alerte et plus critique pour Laveleye; M. W. a surtout montré tout ce qu'il devait à son maître Huet et par celui-ci à Bordas, et si un portrait complet de l'économiste dépassait le cadre modeste d'un article, du moins les idées sociales, religieuses et politiques de ce merveilleux propagandiste ont-elles été nettement présentées et suivies dans leur évolution. De M. Faguet dont l'auteur est grand admirateur, malgré quelques réserves de détail, il a tracé au crayon non moins fidèle et dans le feuilletonniste, dans l'historien de nos époques littéraires, dans le publiciste, bien mis en relief l'intrépide raisonneur, le dialecticien subtil, l'homme de goût et l'esprit curieux, clairvoyant et sincère qui d'une plume si agile et si infatigable a touché à tant de sujets et à tant de controverses.

L. R.

H. Taine, Sa vie et sa correspondance. I. Correspondance de jeunesse, 1847-1853; II. Le critique et le philosophe, 1853-1870; III. L'historien, 1870-1875; IV. L'historien (suite), les dernières années, 1876-1893. Quatre volumes in-16. Paris, Hachette, 1902, 1904, 1905, 1907.

Les trois volumes qui devaient à l'origine composer ce monument biographique sont devenus quatre volumes, et il est probable que des lettres inédites s'ajouteront encore par la suite à celles qu'ont réunies ici des mains pieuses : un appendice donne déjà à la fin du dernier tome des lettres qui, en stricte chronologie, auraient dû se placer dans le deuxième et le troisième. Du moins le fil conducteur est-il là : c'est une biographie fragmentée, qui fournit les introductions, les « soudures » et les éclaircissements nécessaires, en se conformant le plus naturellement du monde aux divisions organiques de cette probe et laborieuse existence, à laquelle il n'a manqué sans doute qu'une certaine qualité d'héroïsme pour être tout à fait celle d'un grand homme. Il n'est pas de grande vie sans renoncement : et l'on ne voit pas trop sur quel point s'est accompli, dans celle-ci, le sacrifice intérieur...

Les grands événements de cette biographie sont surtout, comme il est naturel, des crises de pensée : elles prennent une signification singulière et deviennent éminemment représentatives lorsque, autour de Taine, de profonds renouvellements intellectuels et moraux coïncident avec ces déterminations et ces examens de conscience philosophique d'un homme qui veut se mettre d'accord avec lui-même. C'est ainsi que le problème des « origines de la France contemporaine » se pose douloureusement à Taine aux heures les plus sombres de la défaite, c'est ainsi que l'insuffisance de l'éclectisme cousinien et de ses succédanés apparaît au jeune philosophe à l'heure où les systèmes du devenir et de l'unité trouvent en France de nouveaux interprètes. Et, bien que les confidences épistolaires de Taine gardent toujours une certaine réserve, ces lettres qui jalonnent un demi-siècle de vaillant labeur et de sérieuse pensée fournissent un admirable commentaire à l'étude de ses œuvres. Le normalien avide de savoir universel, le métaphysicien à la fervente ivresse spinoziste ou hegelienne, le critique appliquant avec ténacité sa rigide méthode à tous les sujets, l'historien enfin, qui trouve dans ses inquiétudes civiques le vrai aiguillon (et aussi, sans doute, quelques-unes des *œillères*) de son entreprise de reconstruction rétrospective; à travers tout cela, mais jamais d'une façon très insistante, l'homme de famille, l'ami, l'académicien : tels sont les aspects qui revivent surtout dans ces quatre volumes. On est surpris de ne rien voir, dans les lettres des dernières années, qui indique une préoccupation personnelle des questions religieuses : sans doute convient-il de ne point trop croire, désormais, aux analogies qn'il avait paru possible d'imaginer entre Taine et Pascal ! De rapides croquis, des jugements critiques au courant de la plume, de sages conseils de méthode donnés à ses proches, une curiosité sans

fièvre et une sorte de sagesse confortable font plutôt songer à un de ces Anglais savants et philosophes avec qui il se sentait tant d'affinités.

F. BALDENSPERGER.

Max KOCH, **Richard Wagner,** 1. Teil. Berlin, Hofmann, 1907. In-8°, p. 392. Mk, 4. 80.

Theodor LESSING, **Schopenhauer, Wagner, Nietzsche,** Einführung in moderne deutsche Philosophie. München, Beck, 1906. In-8°, p. 482.

I. M. M. Koch a entrepris d'écrire pour la collection des *Geisteshelden* une ample biographie de Wagner qui ne comprendra pas moins de trois volumes. Voici le premier, embrassant la période de 1813 à 1842, les années d'apprentissage du maître. Depuis longtemps la critique contemporaine allemande s'est habituée à voir dans Wagner non seulement un musicien, mais aussi un poète et un penseur original, dont l'œuvre entière mérite d'être analysée avec le même scrupule que celle des autres génies appartenant plus exclusivement à l'histoire littéraire. En étudiant Wagner de ce point de vue, M. K. ne sort donc pas de son ancien domaine et on sait qu'il s'y est acquis une réelle autorité. Ce sera le mérite de sa nouvelle biographie d'avoir dégagé avec plus de soin les rapports de Wagner avec les différents courants littéraires, artistiques ou philosophiques de son temps, et aussi d'avoir recherché les sources de chacune de ses œuvres et signalé dans les *juvenilia* les traits qui se retrouvent transformés et enrichis dans les compositions des années de maîtrise.

Les premiers chapitres fourmillent de détails sur les membres si nombreux de la famille de Wagner, surtout sur l'oncle Adolf qui représente pour lui la tradition weimarienne et romantique, sur son beau-père Geyer, sur ses sœurs ou ses beaux-frères et le monde des théâtres où vivent la plupart. Nous faisons connaissance intime aussi avec ceux qui l'enseignèrent ou le dirigèrent : à l'école d'Eisleben, il a pour maître un ancien chasseur de Lützow ; ses professeurs de la *Kreuzschule* à Dresde, à Leipzig, le philologue Apel font de lui un fervent admirateur du drame grec ; l'étudiant reçoit un enseignement solide de son maître de contrepoint Weinlig ; le directeur du *Gewandhaus*, Rochlitz, qui avait pressenti une transformation de l'opéra dans le sens même de Wagner, accueille en février 1832 sa première ouverture. Les influences les plus diverses se mêlent dans ces années d'étude : l'*Egmont* de Beethoven, le *Freyschütz* de Weber, le drame de Shakespeare, les contes de Hoffmann, les théories de la jeune Allemagne dans la personne de Laube, mais surtout la première représentation du *Faust* en 1829 et la *Muette* d'Auber ont laissé des traces profondes dans ses essais et ses œuvres de début, *die Feen*, *Rienzi* et le *Liebesverbot*. Viennent ensuite les premières

années de voyage, dix années d'ambitions vite déçues, de déboires, de travail pénible, toute une longue misère supportée d'ailleurs presque gaîment, à Würzbourg, comme simple répétiteur des chœurs, à Magdebourg, à Königsberg, à Riga, comme chef d'orchestre. M. K. a soigneusement recherché tout ce qui des œuvres dont Wagner a dirigé l'exécution a pu pénétrer son talent, comme dans les artistes qu'il a approchés, ce qu'il leur a emprunté en le transformant : un élève de Mozart, Dionys Weber, à Prague, Spontini, l'heureux disciple de Gluck à Berlin, dont le *Fernand Cortez* a laissé plus d'un écho dans *Rienzi*. De bonne heure les adversaires ne lui manquèrent pas et leur hostilité commence à accuser ce qui faisait déjà l'originalité encore incertaine du jeune maître. La fin du volume est consacrée au séjour à Paris, qui lui réservait une déception plus amère que les premières. Le biographe a peut-être souligné à l'excès l'injustice de Paris pour le débutant : sa propre patrie ne lui avait pas été plus tendre. En France comme en Allemagne, Wagner, s'il eût eu une naïveté moins robuste, se fût épargné bien des mécomptes ; d'ailleurs Paris fixa pendant trois ans le musicien jusqu'alors d'humeur si nomade. Ce séjour fut fécond en articles de critique et en dissertations théoriques : l'auteur les a étudiés avec le même soin que les productions musicales qui sauf le *Rienzi* sont secondaires et dont beaucoup d'ailleurs, comme pour celles de la période précédente, sont restées à l'état de fragments inédits.

Ce dernier biographe de Wagner qui en a eu d'excellents nous a donné une étude très nourrie et solide, pleine de rapprochements et si l'on veut, d'*excursus*, que les amis du maître ne rencontreront pas à ce degré dans Glasenapp ou Chamberlain. Les entours de Wagner n'avaient pas été certainement éclairés d'une façon aussi satisfaisante. Une copieuse bibliographie critique (p. 331-392) qui sera continuée dans les volumes suivants, permettra aux lecteurs de s'orienter dans l'énorme amas de productions que Wagner a provoqué. Je n'aurais qu'un souhait à exprimer : la forme eût pu être un peu plus souple ; la phrase est enchevêtrée et longue (il y en a d'une demi-page) et la correction des épreuves aurait dû diminuer les lapsus [1].

II. Wagner n'occupe qu'une place secondaire dans le livre de M. Lessing. Ce n'est d'ailleurs pas une étude méthodique de la pensée de Schopenhauer, Wagner ou Nietzsche que l'auteur a voulu écrire, et il ne s'est pas davantage borné à exposer ce qu'ils ont emprunté

1. P. 117, Poniatowski s'est noyé dans l'Elster et non dans la *Pleisse*; p. 183, le *Verschwender* de Raimund est de 1833 et non de *1834*; p. 270, la tradition qui faisait naître Molière dans la rue de la Tonnellerie est aujourd'hui abandonnée. Lire pp. 191 et 298, Boïeldieu, p. 223, la fée Cheristane, p. 266, Gioacchimo, p. 268 et 270, le grand Opéra, p. 299, Guignol, p. 309, Elixir, p. 359, Fantin-Latour, p. 361, Carteret, p. 386, Ronsard, au lieu de *Boildieu*, *Cherestani*, *Gioachino*, *grande Opéra*, *Guignac*, *Elisir*, *Fautin L.*, *Cartaret*, *Ronard*.

les uns des autres dans leur esthétique ou leur morale. Comme il le dit expressément quelque part, il s'est proposé avant tout de philosopher à la suite des trois penseurs et de familiariser ses auditeurs — son livre est une réunion de conférences remaniées ensuite — avec les principaux problèmes de la spéculation moderne. Je ne sais si ce résultat aura été atteint, car les idées agitées par l'auteur ne sont pas toujours de celles qu'un auditoire non préparé peut recueillir avec profit, et de plus sa terminologie doit laisser assez souvent des débutants dans l'embarras. Cette réserve faite, la discussion de M. L., si elle demande un certain effort d'attention, se suit avec intérêt; elle sait en particulier dégager habilement la psychologie de ses auteurs, montre comment dans Schopenhauer, ce faux misanthrope, le pessimisme aboutit à la religion de la pitié, comment son éthique a influé sur son esthétique, qui devait trouver sa plus brillante illustration dans le drame musical de Wagner. Wagner est d'ailleurs, bien plus que les philosophes attitrés, le véritable disciple de Schopenhauer. Pour son continuateur direct, Ed. von Hartmann, et sa théorie de l'inconscient, M. L. n'a pas assez de railleries. Ses sympathies vont à d'autres pessimistes moins connus, auxquels il trouve plus d'originalité, Bahnsen et Mainlænder, ou à des disciples étrangers, Tolstoï et Spir. Elles vont plus encore à Nietzsche, et toute la seconde moitié du volume est employée à exposer et discuter sa doctrine. Rapproché un moment de Wagner, parce qu'il est comme lui parti de Schopenhauer, Nietzsche ne tarde pas à s'en séparer; il n'a vu dans le maître de Bayreuth qu'un homme de théâtre, dans tout son effort artistique qu'un symbole de décadence, et abandonnant leur maître commun, il cherche à dégager les fondements d'une morale nouvelle. Cette éthique de Nietzsche qui a provoqué tant de commentaires, l'auteur l'étudie à son tour en dégageant toutes ses attaches dans le passé; comme la discussion de M. L. ici et ailleurs s'ordonne volontiers autour du principe de solidarité, il lui reproche surtout de n'avoir qu'une valeur esthétique, d'être sociofuge et égocentrique, nous disons antisociale et égoïste. Malgré la position très nette que le critique adopte contre Nietzsche, il éprouve pour lui une très vive admiration, et son interprétation après tant d'autres a des droits à l'attention. Par le détail de l'argumentation, l'information abondante, les rapprochements originaux (une nouvelle source de l'*Uebermensch* est signalée, p. 425, dans les *Elemente der Metaphysik* de Deutzen), les souvenirs personnels de l'auteur, un ton assez irrévérencieux pour les autorités consacrées, un certain tour paradoxal, un mélange d'observation scientifique et d'enthousiasme lyrique (M. L. a publié aussi des recueils de vers), ce volume sur un sujet si souvent abordé mérite d'être signalé à ceux qu'intéresse l'évolution de la jeune école philosophique allemande groupée autour de Lipps, Weismann et Simmel.

L. R.

Le drame naturaliste en Allemagne, par Louis Benoist-Hanappier. Paris, Alcan, 1905. In-8°, 389 p.

M. Benoist-Hanappier a lu, non sans courage, la plupart des pièces du théâtre naturaliste allemand, et il ne se contente pas de les analyser en détail, d'analyser les œuvres de ce Hauptmann dont il admire la souplesse et qu'il regarde comme un artiste, comme un poète, comme « le seul qui ait réussi à fournir un échantillon convenable du drame naturaliste », d'analyser les œuvres principales de Halbe, de Hirschfeld, de Hartleben, etc. Il retrace le triomphe et la décadence de l'école. Il expose avec finesse les thèmes que les novateurs ont traités (thème des âmes nostalgiques, thème social, thème pathologique, etc.) et les procédés dont ils ont usé, leur technique, acteurs, caractères, langage et dialogue, interprétation. Il recherche studieusement les origines du drame naturaliste et les modèles qu'il a suivis, car « c'est du dehors que vint l'impulsion décisive, c'est à l'étranger que la nouvelle technique alla chercher tout d'abord des encouragements, et ceux dont Hauptmann s'est inspiré, c'est Tolstoï, c'est Ibsen, c'est Zola. » Il montre enfin ce que ce naturalisme contenait soit de caduc soit de durable. Évidemment, les « réalistes conséquents » avaient le scrupule de faire vrai, et et c'est pour mieux mettre les caractères en relief, pour mieux peindre le milieu, pour mieux rendre la *Stimmung* ou la sensation de l'atmosphère morale, qu'ils ont donné dans la grossièreté. Mais — et M. B.-H. n'insiste pas assez sur ce point — ils avaient aussi le désir de forcer l'attention en prenant le contre-pied de leurs devanciers et en présentant des images très crues, très noires de la vie contemporaine ; ils voulaient réagir contre la pruderie du public et même le scandaliser. En tout cas, et comme dit M. B.-H. leur effort n'aura pas été vain. Ils ont par exemple, apporté un grand soin à varier, à nuancer, à individualiser le langage. Il y a parfois dans le livre de M. B.-H. des exagérations. On lui reprochera de citer au milieu de son texte trop de mots allemands, et peut-être a-t-il trop de sévérité pour Sudermann. Mais il a fait une œuvre solide et intéressante, une œuvre qui manquait ; composée avec clarté, avec compétence, avec talent, elle contient nombre de remarques utiles, nombre d'aperçus ingénieux et quelquefois profonds [1].

A. C.

Dr Lapponi, **L'hypnotisme et le spiritisme.** Paris, Perrin. 1907, 2e édition in-18, 290 p. 3 fr. 50.

L'ancien médecin du Vatican, le Dr Lapponi, a publié une étude médico-critique sur l'hypnotisme et le spiritisme dont voici une version française. Il trace d'abord de l'un et de l'autre une esquisse

1. P. 23. Lindau n'est pas israélite ; son grand-père était pasteur protestant.

historique forcément rapide (L'Allemagne y est presque oubliée : des noms connus, ceux de J. Kerner, plus tard Zöllner, Du Prel, Hellenbach et les éditeurs de la revue *die Sphinx* étaient à mentionner). Puis il définit, divise et décrit les faits se rapportant à l'hypnotisme et ceux qui relèvent du spiritisme, bien qu'il n'y ait entre ces deux ordres de phénomènes aucune corrélation. Poursuivant son analyse parallèle, il donne de l'hypnotisme l'interprétation aujourd'hui partout admise : état morbide des centres nerveux. Quant à l'explication des manifestations spirites, son opinion personnelle est plus curieuse à noter. Tout en faisant la part de l'illusion chez les spectateurs, de la fraude consciente ou non chez les acteurs de beaucoup d'exhibitions, il n'en admet pas moins l'existence d'esprits, d'être surnaturels pouvant au besoin communiquer avec les hommes. C'est un retour à l'ancienne magie, l'auteur l'avoue de bonne grâce, et il est assez piquant de retrouver au début du 20e siècle, à la cour des papes, un adepte aussi convaincu de la vielle démonologie. La discussion du problème ne me regarde pas et elle ne serait guère ici à sa place ; mais l'argumentation de M. Lapponi paraîtra peu scientifique et peu probante. Au contraire, toute la partie relative à l'hypnotisme est un clair résumé de la question et, à ce titre, le livre qui, dans l'ensemble est intéressant, peut être recommandé aux lecteurs [1].

L. R.

— La *Gipsy Lore Society*, qui a été fondée en 1888 et a publié alors trois volumes d'une revue consacrée à l'étude des Tsiganes, mais qui a cessé toute activité depuis 1892, vient d'être restaurée et de reprendre la publication d'une nouvelle série du *Journal*. Ce périodique (*Journal of the Gipsy Lore Society*) n'est publié que pour les membres de la société, dont le siège est à *Liverpool, 6, Hope Place*, et qui comprend à la fois des particuliers (parmi lesquels plusieurs Allemands) et des sociétés savantes et bibliothèques (dont aucune n'est française). Le premier cahier de la nouvelle série vient de paraître; il renferme des articles généraux, des textes en langue tsigane avec traduction, des comptes-rendus critiques, des notices ethnographiques. On y remarque, en particulier, l'étude de M. Finck sur le tsigane arménien ; ce parler est tout-à-fait distinct des autres, d'abord en ce qu'il a la morphologie de l'arménien moderne et non une morphologie propre, et en second lieu en ce que le vocabulaire est du type prâkritique ordinaire, et non du type septentrional des autres parlers tsiganes ; au point de vue de la linguistique générale, le tsigane arménien fournit un exemple remarquable d'une langue qui a la morphologie d'un idiome donné (en l'espèce, l'arménien) sans en avoir presque en rien le vocabulaire. Il n'y a guère en linguistique d'objet d'étude plus instructif que le tsigane et il est à souhaiter que la *Gipsy Lore Society* recrute un grand nombre d'adhérents et développe une large activité. — A. MEILLET.

— Le principal ouvrage de philosophie religieuse écrit par le cardinal NEWMAN, ou du moins celui où il a résumé sa doctrine en forme systématique est sa

---

1. Lire pp. 4 et 26 Spee, Eschine, au lieu de *Sprée*, *Eschyle*.

Grammar of Assent. C'est, au fond, un traité de la certitude, spécialement en matière de morale et de religion. Le sujet n'est pas exempt d'une certaine aridité, que l'auteur n'a point cherché à corriger. Il a fallu à Mme Gaston Paris un véritable courage pour entreprendre la traduction d'une telle œuvre, et une grande habileté littéraire pour la mener à bonne fin. Elle y a réussi, on peut le dire, dans la mesure du possible (*Grammaire de l'Assentiment*; Paris, Bloud, 1907; in-8°, 408 pages). L'œuvre de Newman a une valeur considérable au point de vue philosophique et à celui de la psychologie religieuse. Aujourd'hui (le livre a été publié en 1870), on y signalerait facilement des lacunes en ce qui concerne l'histoire des religions et même celle des origines chrétiennes. Le chapitre concernant « la religion révélée » ignore la critique biblique et appellerait bien des réserves. — A. L.

— Sous ce titre, un peu trop vaste : *L'état présent de la philosophie* (Paris, Amat, 1907; in-12, 118 pages), M. O. Merten, professeur à l'Université de Liège, a réuni trois conférences qui ont pour objet l'esprit critique en philosophie, les destinées de la psychologie, la conception moderne de l'État. Large exposé des questions au point de vue historique. — A. L.

— M. R. Eucken nous donne aussi trois conférences, relatives au fondement psychologique de la religion, à la religion et l'histoire, à l'essence du christianisme, sous le titre général de *Hauptprobleme der Religionsphilosophie der Gegenwart* (Berlin, Reuther, 1907; in-8, 120 pages). Philosophie originale, assez analogue pour l'esprit à celle de Newman et à celle de l'école française dite du « dogmatisme moral » (MM. Blondel, Laberthonnière, etc.), mais entièrement dégagée de la théologie traditionnelle. — A. L.

— La brochure de M. C. Romano d'Azzi sur la résurrection des morts est un pamphlet écrit avec verve, et qu'on n'est pas étonné de trouver un peu superficiel en certaines parties (*Un vasto inganno. La risurrezione dei morti*. Rome, Voghera, 1907; in-12, 142 pages). — A. L.

— Étude très consciencieuse et très soignée de M. G. Perry, sur les hymnes et prières au dieu Sin (*Hymnen und Gebete an Sin*; dans la collection de Fischer et Zimmern : *Leipziger semitische Studien*, II, 4. Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, IV-50 pages). Transcription des textes cunéiformes, traduction et notes critiques. Plusieurs de ces textes, inédits, sont reproduits en autographie. — A. L.

— Notes importantes de M. H. Müller sur divers points de philologie sémitique, la plupart en rapport avec les documents cunéiformes d'El-Amarna, et travail sur le livre du droit arménien, comparé avec le droit mosaïque (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne; III. *Semitica. Sprach-und Rechtsvergleichende Studien*; deux fascicules, 47 et 88 pages, gr. in-8; Wien, Hölder, 1906). — A. L.

— Deux brochures de polémique un peu confuse écrites pour la défense du système de M. H. Winckler sur les origines babyloniennes de la mythologie (*Die Panbabylonisten*. Der Alte Orient und die Aegyptische Religion, von A. Jeremias; *Die jüngsten Kämpfer wider den Panbabylonismus*, von H. Winckler; Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, 80 et 66 pages). Ces écrits s'annoncent comme les premiers d'une série : *Im Kampfe um den Alten Orient*. On peut souhaiter aux savants auteurs que ces exercices procurent autant de plaisir à leurs lecteurs qu'à eux-mêmes. Mais peut-être serait-il plus sage d'édifier solidement, clairement et méthodiquement la thèse. — A. L.

— Très érudite et utile étude de M. J. Hehn sur le nombre sept et les origines du sabbat (*Siebenzahl und Sabbat bei den Babyloniern und im Alten Testament*. Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, 132 pages; dans les *Leipziger semitische Studien*, *supr. cit.*, II, 5). La partie assyriologique est remarquablement traitée, on peut dire fouillée, tous les rapports idéographiques et toutes les acceptions du mot « sept » étant discutés et établis sur les textes. L'auteur croit pouvoir conclure que le caractère sacré du nombre sept n'est pas originairement en correspondance avec les sept planètes; *sibitti* signifierait étymologiquement « plénitude, totalité », et aurait désigné d'abord la somme des jours compris dans chacune des quatre phases de la lune. L'hébreu *shabbât* viendrait de l'assyrien *shabattu*, dont l'étymologie serait la même que celle de *sibitti*, avec application morale : « apaisement, satisfaction », et le verbe hébreu *shâbât* dériverait du nom. Du reste, la notion israélite du sabbat a son caractère particulier, et l'observance remonte aux origines du peuple hébreu. — A. L.

— M. Fl. Weigel, qui a donné en 1906 une édition abrégée de la grammaire grecque de Curtius-von Hartel (*Griech. Schulgramm. Kurzgefasste Aufgabe*), vient d'en faire paraître à la même librairie Tempsky-Freytag (Vienne-Leipzig, 1907) un remaniement sous un titre légèrement modifié : *Kurzgef. griech. Schulgramm. nach C.-v.H.s Schulgrammatik*. Ce nouveau volume se distingue du précédent en trois points principaux : un grand nombre de remarques, dans toutes les parties de la grammaire, ont été éliminées; la flexion du présent des verbes contractes suit immédiatement celle des verbes non contractes, au lieu de venir après la formation des autres temps; les paragraphes 135-140, sur la dérivation et la composition, ont été supprimés. L'ouvrage est ainsi plus à la portée des élèves des classes inférieures. Il en résulte, pour la disposition matérielle, que les numéros des paragraphes ne coïncident plus dans les deux grammaires; 83-84 sont les anciens 92-93, et la concordance reprend à 94; 135 = 141, et l'accord des numéros reparaît seulement, obtenu à l'aide de dédoublement et de suppressions, au paragraphe 212 fin, pour se poursuivre jusqu'au 234 et dernier. Le nombre des pages a ainsi été réduit de 176 à 162. — My.

— La 20e édition du *Griechisches Elementarbuch* de Karl Schenkl, revu par H. Schenkl et Fl. Weigel (Vienne, Tempsky, 1906; 240 p.), ne diffère pas, pour ainsi dire, de la précédente (V. *Revue* du 29 juillet 1905). Quelques phrases des exercices sont supprimées, quelques autres ajoutées, au total des modifications sans importance, qu'on trouvera principalement dans les exercices relatifs aux verbes à liquide (ex. 160-264) et aux verbes dont les temps offrent certaines particularités (ex. 183-184). Quelques titres sont également modifiés, l'édition étant adaptée à la 25e édition de la *Griechische Schulgrammatik* de Curtius-v. Hartel. Je dois dire que cette 20e édition plaît moins à l'œil que la 19e : le papier est moins bon, et les marges sont trop étroites. — My.

— M. Sakellaropoulos, professeur au Panépistémion d'Athènes, étudie, dans un article extrait de l'Ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου, quelques passages de la première églogue de Virgile (Παρατηρήσεις εἰς τὴν α' ἐκλογὴν τοῦ Βεργιλίου; Athènes, impr. Sakellarios, 1906; 7 p.). Son but, dit-il, est d'attirer l'attention des savants sur les ressemblances entre cette églogue et les *Pastorales* de Longus. Il examine entre autres questions celle de la présence d'Amaryllis à la scène, et l'hypothèse proposée il y a quelques années par Ramain, suivant laquelle, dans le vers 5, *Amaryllida* serait le sujet et *silvas* le complément de *resonare*; mais il ne se prononce pas. — My.

— Nous avons reçu deux tirages à part : E. de Marchi, *Due carmi attribuiti a Virgilio* (*Classici e neo-latini*, 1906, n° 6), Aoste, typ. Allasia, 1906; 9 pp. in-8°. Traduction en vers italiens du *Moretum* et de la *Copa*, accompagnée d'observations sur le texte. Le même, *Un enigmatico epigramma attribuito a Virgilio* (*Rivista di filologia*, pp. 87-92.) Discussion de *Catalepta*, 1, et traduction en vers italiens.

— La librairie Tempsky de Vienne (et Freytag de Leipzig) nous envoie : *Q. Horatius Flaccus für den Schulgebrauch*; herausgegeben von O. Keller und J. Häussner; mit 2 Abbildungen und 3 Kärtchen; dritte erweiterte Auflage (prix relié : 2 Mk.; 1907, xlv-325 pp. in-18). Mais nous avons reçu dans le temps une autre édition, dite aussi « troisième » édition, datée de 1903, qui avait seulement 317 pages. A la nouvelle troisième édition a été ajouté le texte du monument d'Ancyre. C'est la seule différence qui, semble-t-il, existe entre ces deux tirages d'un même texte. — P. L.

— A paru à la librairie Freytag à Leipzig la 2e édition de R. Jonas, *Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische für Untersecunda*; 1906, 132 pp. in-8°. Exercices sur la syntaxe et exercices calqués sur le *Pro Roscio Amerino*, le *De imperio Pompei*, les *Catilinaires*, les livres I et II de Tite-Live. — P. L.

— Le vol. XXXVI (1905) des *Transactions and Proceedings of the American philological association* (Boston, Ginn; Leipzig, Harrassowitz; Paris, Welter; publié en 1906; 238-cviii pp. in-8°) contient, comme toujours, deux parties annoncées par le titre. Dans la première sont neuf mémoires : I. H. A. Sanders, *The Oxyrhynchus Epitome of Livy and Reinhold's lost chronicon*. Un diagramme compliqué (p. 30) résume les conclusions de l'auteur, dont la discussion porte en grande partie sur les noms des consuls. II. C. L. Meader, *Types of sentence structure in Latin prose writers*. Essai d'application au latin de la méthode psychologique inventée par Wundt. Les auteurs étudiés sont Tacite, Sénèque, Caton, Varron, Quintilien. III. D. R. Stuart, *The reputed influence of the* Dies natalis *in determining the inscription of restored temples*. La pratique des empereurs a varié : Auguste et Tibère restaurent et n'ajoutent pas leur nom à celui du fondateur; Claude ajoute son nom; Domitien ne met que le sien. La question du *dies natalis* est complètement indépendante de cette pratique. En rappelant le nom du fondateur, les empereurs croyaient accomplir un devoir de piété. IV. Ch. E. Bennet, *The ablative of association*. Étude de la construction en latin pour chaque verbe. V. A. G. Harkness, *The relation of accent to elision in Latin verse, not including the drama*. Recherches dont le principe même est contestable. VI. S. E. Bassett, *Notes on the bucolic diaeresis*. Le nom n'est pas exact, puisque cette coupe n'est pas plus employée ni autrement dans la poésie bucolique qu'ailleurs. Étude de l'usage de cette coupe dans Homère, en vue d'une théorie sur l'origine de l'hexamètre. VII. J. C. Watson, *Donatus's version of the Terence Didascaliae*. Assez long mémoire, important non seulement pour la question traitée, mais pour l'étude de Donat et l'histoire du texte de Térence. VIII. R. S. Radford, *Plautine synizesis* : suppose que l'accent du mot joue un rôle dans la constitution métrique du vers de Plaute. IX. Francis W. Kelsey, *The title of Caesar's work on the Gallic and Civil wars* : « C. Iuli Caesaris commentarii rerum gestarum ». Travail important pour l'histoire du texte. — Les *Proceedings* donnent l'analyse plus ou moins détaillée de quarante-quatre notes dont il est impossible de transcrire même les titres ici. Les sujets sont très variés : le Faust de Gœthe, Filelfe, le futur dans les langues modernes de l'Inde, Sinope, les villas de Cicéron, Médée,

Marc-Aurèle, Pausanias, l'inscription d'Artaxerce II, l'abstraction dans la religion romaine, la *Notitia* et le *Curiosum urbis Romae*, le mètre galliambique, la gémination dans Térence, les mètres logaédiques, la langue des Indiens Yokuts en Californie, le *Roman de Galeran*, les inscriptions hittites, la strophe alcaïque; etc. Il faudrait ajouter de nombreuses notes sur des auteurs, corrections ou explications. — P. L.

— Le tome XII des Βυζαντινὰ Χρονικά (*Vizant. Vremennik*) publiées sous la direction de M. Regel (Saint-Pétersbourg et Leipzig, Richter, 1906; 592 p. plus un supplément : *Actes de l'Athos, III. Actes d'Esphigménou*, publiés par L. Petit et W. Regel, xxxiv-122 p.) contient, dans sa première partie, en russe : Marr, Arkaoun, nom mongol des chrétiens; Kurtz, deux écrits de Constantin Manassès (textes grecs; l'un est une intéressante lettre adressée à Manuel Comnène, l'autre une curieuse description d'une chasse aux grues); le même, trois lettres synodales du métropolita d'Éphèse Nicolas Mésarite (textes grecs); Redin, le portrait de Kosmas Indikopleustès dans les manuscrits russes de son ouvrage (article illustré de 14 intéressantes figures); Vasiléiev, l'origine de Basile le Macédonien; Loparev, un discours du métropolite de Mitylène Dorothéos à propos de l'attaque de Constantinople par les Turcs (texte grec). En grec : Papadopoulos-Kérameus, Contributions à l'histoire de Trébizonde (trois brefs synaxaires et une liste d'évêques); Khaviaras, notes sur l'île de Symé au temps des chevaliers de Rhodes. La seconde partie se compose de nombreuses recensions d'ouvrages se rapportant à la Grèce ancienne et surtout au byzantinisme. La troisième et dernière partie renferme diverses communications en grec et en russe, et des informations sur divers congrès qui se sont tenus en 1904 et en 1905, en particulier sur les fêtes du neuvième centenaire de Grotta-Ferrata (Palmieri, en français). Les pièces publiées dans le supplément sont précédées d'une histoire du monastère d'Esphigménou, en français. — Nous avons reçu également les deux premiers fascicules du tome XIII du même périodique. On lira dans le premier un article du savant italien N. Festa (en français) à propos d'une biographie, ou plutôt d'un éloge de Saint-Jean le Miséricordieux (l'empereur de Nicée Jean Vatatzis) naguère publié dans la *Byz. Zeitschrift*, t. XIV, par M. Heisenberg d'après un manuscrit du Vatican; M. F. y publie d'après le même manuscrit un curieux sermon composé après la prise de Constantinople, où le prêtre anonyme exhorte les fidèles au courage et à l'union. Dans le second, M. Touraïev publie (en russe) des vies de saints abyssiniens, et M. Redin continue ses recherches sur Kosmas Indikopleustès (russe); M. Papadopoulos-Kérameus publie divers documents grecs relatifs à Corcyre, et M. Chestakov termine (en russe) l'étude sur la langue de l'*Erotokritos* qu'il avait commencée dans le fascicule précédent. — My.

— La *Revue* a reçu l' Ἐπετηρίς de l'Université d'Athènes pour 1905-1906 (Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς, 1905-1906; Athènes, Sakellarios, 1906; 558 p.) Le volume contient, outre des articles de science pure, les dissertations suivantes qui peuvent intéresser nos lecteurs. Kontos, Διορθωτικά (sur la répétition de l'antécédent avec le relatif, et sur les fautes dues à la confusion des lettres B et K). Hatzidakis, plusieurs articles relatifs à la dérivation et à l'orthographe en néo-grec; corrections et conjectures au *Weiberspiegel* publié par Krumbacher. Vasis, intéressantes remarques d'épigraphie latine; corrections au texte de Georges Acropolite publié par Heisenberg. Sakellaropoulos, sur la première églogue de Virgile (Voir plus haut). Politis, Γαμήλια σύμβολα (V. *Revue* du 7 janvier 1907). Karolidis, observations critiques sur le *Digénis Akritas* (explication et interprétation

des noms historiques et géographiques qui se rencontrent dans le poème). Éginitis, la stabilité du climat de la Grèce (témoignages anciens; le climat n'est pas plus chaud qu'autrefois et n'a pas sensiblement changé). Pantazis, la rhétorique d'Isocrate (suite d'une dissertation publiée dans le tome XVI de l'Ἀθηνᾶ). Kakridis, l'*Épidicus* de Plaute (la pièce n'avait pas de prologue, comme on l'a soutenu; la première scène en fait l'office). — Nous recevions en même temps l'Ἐπετηρίς de 1902-1903, le premier volume paru (404 p.); on y notera les articles de Kazazis sur Gémiste Pléthon (M. K. se fait illusion sur la valeur intellectuelle du personnage), de Politis sur les bas-reliefs de Mantinée, et de Pantazis à propos de l'édition du Περὶ ἑρμηνείας de Démétrius de Phalère par Radermacher (plusieurs excellentes corrections). — My.

— Sous le titre *Bibliotek wertvoller Memoiren* le Dr Ernst Schultze a édité quatre volumes déjà (Hambourg, im Gutenberg Verlag 1907), dont deux intéressent l'histoire de la géographie. Vol. I. *Die Reisen des Venezianers Marco Polo im 13 Jahrhundert* bearbeitet und herausgegeben von Dr Hans Lemke 543 p. un portrait). Vol. 4. *Die Eroberung von Mexico. Drei eigenhändige Berichte von Ferdinand Cortez an Kaiser Karl V* bearbeitet von Dr Ernst Schultze 642 p. portrait, croquis et plans). Les traductions ont été faites sur les textes les plus sûrs, et dans un esprit critique dont témoigne un commentaire abondant et en quelque sorte perpétuel. Cependant, la relation de Marco Polo est éclairée d'indications tant géographiques que bibliographiques plus fréquentes et plus à jour; mais la version allemande n'a rendu ni la saveur ni la naïveté de la narration originale; M. Lemke a d'ailleurs reproduit en l'améliorant, la traduction de Bürck, qui date de 1845 et qui prit pour base le texte italien de Ramusio. De même a été remaniée et au point de vue de la langue, rajeunie la traduction allemande des Rapports de Cortez par C.-W. Koppe (Berlin 1834). On regrette l'absence d'un index à la fin de chacun de ces volumes. — A.

— M. Léon Halkin, professeur à l'Université de Liège, a publié dans le no 2 du « Mouvement sociologique international » et tiré à part une très intéressante et solide notice sur *Paul Guiraud*; il analyse les œuvres du regretté historien et notamment l'*Histoire de la propriété foncière en Grèce* qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur et comme le « standard work » sur la matière pour longtemps encore : il insiste sur l'influence que Fustel de Coulanges exerça sur Guiraud, tout en remarquant que le disciple pratiqua la méthode du maître « avec plus de sûreté, sinon avec plus de puissance », et il montre fort bien que notre collaborateur fut enlevé « au moment où l'horizon de ses recherches s'élargissait et où son esprit s'ouvrait à une plus juste compréhension de l'infinie complexité et de la stricte interdépendance des phénomènes sociaux ». — A. C.

— Trois fascicules nouveaux (66, 67, 68) du *Schweizerisches Idiotikon* ont paru à la librairie Huber de Frauenfeld (p. 609-1088); ils sont consacrés à la lettre R et vont de *roden* à *Ring*; ils renferment, comme les précédents fascicules, des articles intéressants, par exemple, sur les noms propres *Ruedi* (Rudolf) si aimé dans le domaine alaman et *Regula* encore usité dans le canton de Zurich, sur *Reff*, *Reiff*, *Riff*, *Rufine* (avalanche), *Rueff* ou *Ruf* avec ses composés, *Regen*, *Regiment*, *Riegel*, *rügen*, *Rugg* (Rücken), *räuken* (räuchern), *recken*, *Rick*, *Rock*, *rucken* (rücken), *Rolle*, *Ram*, *Raum*, *Rim*, *Riemen*, *ruemen*, *Rumpel*, *rännen* et *rinnen*, *Rein* (Rain), *Rin* (Rhein), *Ron*, *Rün* et *rünen*, *Rand*, *Rind*, *Rinde*, *rund*, *Ranft*, *ring* (gering), *Ring*.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 16 Septembre. — 1907

M. Flinders Petrie, **Hyksos and Israelite Cities,** with Chapters by J. Garrow Duncan (*British School of Archæology in Egypt and Egyptian Research Account, XIIth Year 1906*), Londres, Bernard Quaritch, 1906, in-4°, viii-76 et li planches.

Les résultats de cette campagne ont été pour M. Petrie la découverte d'une forteresse qu'il croit être l'Avaris des Hyksos, et d'un temple d'époque ptolémaïque où il pense reconnaître le temple juif bâti par Onias en rivalité avec le grand temple de Jérusalem.

Les fouilles devaient couvrir en principe une aire considérable le long de l'Ouady Toumilât : en fait elles se sont concentrées autour de deux ou trois sites, dont les plus importants sont Tell-Yahoudiéh et Tell-Rotabéh. Tell-Yahoudiéh avait été déjà exploré plusieurs fois, et c'est de là que sont venus les curieux fragments de terre émaillée qu'on voit dans nos musées, mais quel est le site en Égypte dont on peut dire qu'il est épuisé entièrement ? M. Petrie y revenant constata que la forteresse depuis longtemps connue présentait des caractères particuliers et qui n'avaient rien d'égyptien. La haute pente qui le couronne lui prouva que l'arc était l'arme des défenseurs, et le long plan incliné par lequel on pénètre dans la place par-dessus le rempart, lui montra que le système de défense ne comportait ni portes, ni constructions en briques ou en bois. Ce n'est donc pas une œuvre des Égyptiens, mais à qui l'attribuer ? La poterie et les scarabées découverts dans le camp même ou au voisinage appartenant à l'âge des Hyksos, c'est aux Hyksos que M. Petrie a songé. Les tombeaux lui ont fourni le matériel nécessaire à déterminer les changements qui se produisirent, entre la XIIe et la XVIIIe dynasties, dans le style des scarabées et de la céramique, tant égyptienne qu'étrangère. L'histoire de l'Égypte pendant ce temps est des plus obscures, mais il pense l'avoir éclairée considérablement par ses observations. Il lui semble que les tribus

sémitiques de l'Asie, profitant de la faiblesse des Pharaons indigènes, s'introduisirent comme mercenaires aux bords du Nil, où plusieurs de leurs chefs, Khenzer et Khandi réussirent à se faire proclamer rois. Peu à peu, leur nombre croissant toujours, ils se soulevèrent contre les souverains indigènes, et grâce à l'habileté avec laquelle ils se servaient de l'arc, ils soumirent l'Égypte entière sans bataille : après un siècle d'incursions, de pillage et de destruction, leurs princes se substituèrent aux Pharaons, et, puisque les historiens nationaux leur accordent une place parmi les dynasties, nous pouvons croire qu'ils légitimèrent leur usurpation par des mariages avec les princesses de sang solaire : Salatis et ses successeurs immédiats continuèrent de s'appeler les chefs du désert, mais Khayân poussa très loin ses conquêtes, si bien que ses monuments sont épars de Bagdad à la Crète. Après Apôpi Ier, le centre du pouvoir se déplaça : les tribus asiatiques refoulèrent les Hyksos dans la Méditerranée, et une XVIe dynastie des rois de mer, des Pasteurs helléniques, continua de régner sur l'Égypte, puis la XVIIe dynastie ne put résister à l'invasion des Berbères et les princes thébains, expulsant les Nomades d'Asie, rétablirent l'empire des Pharaons.

C'est peut-être avoir trop confiance en une poignée de scarabées et en des débris de poterie que de leur demander une histoire aussi détaillée de l'époque à laquelle ils ont été fabriqués. Jamais l'ingéniosité de M. Petrie n'a été poussée plus loin, et ce qu'il nous dit du temple d'Onias est d'une précision presque aussi inquiétante que sa reconstruction de la période des Pasteurs. Aussi bien les théories passent ou se modifient, mais les monuments restent, et ici les monuments sont assez nombreux et assez singuliers pour assurer au livre un intérêt durable. Il n'y a point de doute que beaucoup des scarabées découverts portent des légendes hyksos : voilà le fait, et ce sera toujours un titre d'honneur à M. Petrie de l'avoir établi, quand même les explications qu'il en propose seraient écartées plus tard par la découverte d'autres documents.

G. MASPERO.

Andocidis orationes edidit Fr. BLASS. Editio tertia correctior. Leipzig, Teubner, 1906; XXII-124 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

M. Blass avait donné en 1880, dans la bibliothèque teubnérienne, une seconde édition d'Andocide, fondée sur le meilleur manuscrit, le Crippsianus (A). Mais plusieurs années après, en 1888, J.-H. Lipsius publia le texte de cet orateur d'après une nouvelle collation de A, en s'appuyant en outre sur un manuscrit jusque-là négligé de l'Ambrosienne (Q), qui contient, avec un choix de discours, Andocide III et IV, et qui fournit souvent d'excellentes leçons. C'est pourquoi M. B. donne aujourd'hui une troisième édition, qui diffère des précédentes

en ce que, pour les discours *sur la Paix* et *contre Alcibiade*, un certain nombre de leçons de Q ont été introduites dans le texte, et que pour les deux premiers discours M. B. a attribué plus d'autorité à la première main du Crippsianus. Nous avons ainsi, entre autres bonnes leçons, I, 4 ἀποπλεύσαντι (2e éd. πλεύσαντι), 85 πάντως (πάντες), 103 καὶ ψηφίσματα (καὶ τὰ ψ.); et d'après Q III, 24 περὶ Κορίνθου aj. devant καὶ περί, 27 πατρίαν τε (δέ), IV, 2 περιπίπτω (περιπέπτωκα), 34 τοῦδε τοῦ πράγματος (τούτου), 41 εἰς aj. devant Μακεδονίαν, etc. On notera que plusieurs de ces leçons de Q avaient déjà été conjecturées par les savants. Enfin M. Blass a scrupuleusement rétabli, pour certains mots, soit des formes, soit une orthographe plus conforme à l'usage attique de l'époque ; il a cependant laissé I, 45 τοὺς ἱππεῖς au lieu de ἱππέας. Ainsi revue, l'édition ne fait pas mentir le titre ; elle est, en effet, plus correcte.

My.

Kommodian von Gaza. Ein Arelatensischer Laiendichter aus der Mitte des fünften Jahrhunderts. Von Heinrich Brewer. Paderborn, F. Schöningh, 1906. IX-370 pp. in-8°. Prix : 9 Mk.

M. Brewer a donné à son livre un titre et un sous-titre qui résument assez exactement sa thèse : Commodien, Syrien de Gaza, établi près d'Arles ou dans Arles même, y menant une vie de pénitent, laïc par conséquent, écrivait entre 458 et 466.

Deux dates s'étaient jusqu'ici partagé la faveur à peu près générale : le milieu du IIIe siècle et le début du IVe siècle, ou, plus exactement, la période qui s'étend de la fin de la grande persécution jusqu'à l'édit de Milan (305-313). MM. Jülicher et Harnack considéraient comme possible d'abaisser la date jusqu'à 350 ou 378. M. Ramundo opine pour le règne de Julien.

Personne n'avait songé à descendre plus bas. Aussitôt après la publication du livre de M. B., MM. Draeseke et Turner ont adopté son opinion [1]. Dom Morin est plus réservé et demande un supplément d'information [2].

Il faut, en effet, regarder de près.

Le premier argument de M. B. est tiré des vers 805-822 du *Carmen apologeticum*. Le poète « prédit » la prise de Rome par Alaric ; mais l'esprit et les détails ne peuvent s'expliquer que par la réalisation de l'événement et l'influence des écrivains contemporains, tels qu'Augustin et Orose.

Cela est ingénieux, mais cela n'est possible qu'en introduisant des précisions absentes dans le texte. Le nom des Goths venait tout natu-

1. *Theolog. Literaturzeitung*, 2 février 1907, col. 80 ; *Journal of Theological studies*, VIII (1906), 111.

2. *Revue bénédictine*, Maredsous, XXIV (1907), 270.

rellement à l'esprit au IVe et au Ve siècle pour désigner le danger barbare. Le trait caractéristique de la prise de Rome est, d'après M. B., le suivant : « Hi tamen gentiles pascunt christianos ubique | quos magis ut fratres requirunt gaudio pleni » (v. 817-818). C'est ce que raconterait Orose, VII, 29 (p. 544 Zangemeister) : « Adest Alaricus, trepidam Romam... inrumpit, dato tamen praecepto prius ut si qui in sancta loca praecipueque in sanctorum Petri et Pauli basilicas confugissent, hos inprimis inuiolatos securosque esse sinerent ». Mais saint Augustin dit, au lieu de *loca sancta*, *loca martyrum* (*Ciu. Dei*, I, 34), et Sozomène, seulement Saint-Pierre (IX, 9). En tout cas, autre chose est de rechercher et de traiter les chrétiens comme des frères (Commodien), autre chose de respecter la vie des êtres réfugiés dans les églises (Orose). Et il s'en faut que toutes les églises aient été respectées, puisque Célestin Ier (422-432) doit relever et dédier à nouveau Sainte-Marie du Transtévère *post ignem geticum* (*Liber pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. 230, § 32); le baldaquin du Latran, don de l'empereur Constantin, fut enlevé par les Goths et remplacé sous Sixte III (432-440; *ib.*, p. 233, § 64). Quant aux personnes, elles furent fort maltraitées. Sainte Marcelle mourut à la suite des brutalités des soldats. Si les cadavres encombrèrent à ce point les rues qu'on ne put songer à les enterrer, ils ne devaient pas appartenir aux seuls païens. Quelques traits, mis en valeur dans un dessein apologétique, ne cachent pas, chez les témoins de ce grand désastre, l'horreur générale du tableau. Orose décrit la destruction des idoles, c'est-à-dire le pillage des œuvres précieuses qui ornaient le forum : Commodien parle du massacre des païens *idola uana colentes*. Il y a une différence. Orose ajoute un détail merveilleux qui montre à quel point il faut se défier de ces historiens nourris de rhétorique : « Horumque omnium abominamentorum, quod immissa per hostem flamma non adiit, *missus e caelo ignis euertit* » : c'est un ornement d'apocalypse. Le récit d'Orose se colore des souvenirs littéraires auxquels puise directement Commodien.

Les autres points de la description de Commodien n'ont pas plus de rapport avec le récit des événements de 410. L'expression du v. 814, *decreto Dei*, est tout à fait banale et n'a rien à faire avec le sentiment que la marche d'Alaric était une chose mystérieuse et irrésistible (Claudien, *Bell. Pol.*, 549, écrit en 402, donc avant 410; Socrate, VII, 10). Orose et Augustin, pour atténuer la violence des Goths, prétendent que les sénateurs furent simplement réduits en captivité et non pas tués, comme autrefois lors de la prise de Rome par les Gaulois (*Hist.*, II, 19, 13; *Ciu. D.*, III, 29). De même, dit M. B., Commodien, v. 815 : « Multi senatorum tunc enim captiui deflebunt ». Mais, si l'on regarde le contexte, on voit que, chez Commodien, la captivité des sénateurs peint l'excès des maux subis par Rome : « Nam luxuriosos et idola uana colentes | persecuntur enim et senatum sub iugo

mittunt » (819-820). Cette dernière expression est pour M. B. une allusion à la complaisance du sénat, qui dépose Honorius et proclame empereur Attale sur l'ordre d'Alaric. J'y vois simplement la répétition du v. 815; cf. *Instr.*, I, 18, 5 : « Mittebant capita sub numine quasi praesenti ». La captivité d'un sénateur est aussi honteuse pour Commodien que celle d'un soldat de Crassus pour Horace, un des poètes lus par Commodien (*Od.*, III, 5, et suiv.).

Enfin pour Commodien, les Goths sont des païens, *hi gentiles*, de bons païens sans doute, dont le roi apocalyptique, Apollyon, fera cesser une persécution des chrétiens, « qui persecutionem dissipet sanctorum in (« par ») armis » (v. 812). Or, au temps d'Alaric, les Goths étaient, en grande partie, chrétiens, mais ariens, et, sous Honorius, les chrétiens n'étaient pas persécutés. A cela, M. B. répond : 1° Les Goths sont, pour les écrivains ecclésiastiques et pour Commodien, Gog et Magog, ces peuples païens du Nord dont l'attaque est prédite par Ézéchiel (XXXVIII-XXXIX) : c'est l'allégorisme biblique qui entraîne Commodien à désigner les Goths comme païens. — Cela ne serait pas impossible. Mais l'hypothèse est tout à fait en l'air. Bien que l'*Apocalypse* de Jean (XX, 8) ait cité et pris à son compte la prédiction d'Ézéchiel, il n'y a pas trace de Gog et Magog dans Commodien. M. B. lui-même a tenté de faire l'histoire de ce détail d'exégèse. Le rôle apocalyptique de Gog et Magog est assez dédaigneusement attribué par Jérôme aux Juifs et aux judaïsants; l'identification avec les Goths n'est pas antérieure à Ambroise (p. 54). Si ces données sont exactes, elles ne sont point favorables à une date tardive de Commodien, qui ne sait encore rien de tout cela. — 2° Commodien, v. 816 : « Deum caelorum blasphemant a barbaro uicti », est, pour M. B., l'écho d'accusations portées par les païens contre les chrétiens, que l'on rendait responsables des maux subis par l'Empire, et telle serait la persécution des chrétiens au moment de la prise de Rome. « Les vers 815-816 ne permettent pas de douter que l'hostilité contre le christianisme est présentée comme une hostilité morale et que Commodien lui assigne pour cause, exactement comme Orose et Augustin, le désastre éprouvé; dès lors, on ne peut pas s'empêcher de rapporter la fin de la persécution, attribuée aux armes des Goths, v. 812, avec les auteurs cités à l'impression morale que la conduite amicale des Goths à l'égard des chrétiens (v. 817-820) devait produire sur les païens en faveur du christianisme » (p. 39)[1]. J'ai tenu à citer cette phrase, qui

1. « Unterliegt es nun auf Grund der Verse 815 f. keinem Zweifel, dass Kommodian die Anfeindung des Christentums als eine *moralische* angibt und als deren Ursache, genau so wie Orosius und Augustin, die erlittene Niederlage bezeichnet, so kann man wohl auch nicht umhin, die den arma der Goten in V. 812 zugeschriebene Beendigung der Verfolgung mit den genannten Autoren auf den moralischen Eindruck zurückzuführen, den ihr christenfreundliches Verhalten (vgl. 817-820) zugunsten des Christentumes bei den Heiden zu machen geeignet war ».

est un chef-d'œuvre d'escamotage. Commodien mentionne comme deux faits, distincts, sans lien, successifs, la persécution interrompue par les Goths et les increpations des païens vaincus (v. 808-810 et 816). Entre les deux se place naturellement la victoire des barbares. Nous venons de voir, d'autre part, en quoi consistait « la conduite amicale des Goths à l'égard des chrétiens ». « Les auteurs cités », *die genannten Autoren*, nous rapportent bien que les païens rendaient les chrétiens responsables de la ruine de l'empire. Mais ils ne nous disent pas que c'était là une « persécution », pas plus d'ailleurs que Commodien, chez qui le mot a le sens habituel. Ils ne nous disent pas que la conduite des Goths édifia les païens à ce point qu'elle fit cesser la querelle. Ils nous disent au contraire que les accusations redoublèrent après la chute de Rome : il suffit de se reporter « aux auteurs cités », *den genannten Autoren*, à la page précédente. On ne sait qu'admirer le plus, l'audace tranquille ou la subtilité bien théologique de M. B.

Cette discussion détaillée était nécessaire. Il fallait montrer la méthode. La comparaison du récit de la prise de Rome dans Commodien et dans les historiens est un des meilleurs arguments de M. B., un des plus impressionnants. La concordance des détails vient de l'identité du thème. Elle ne va pas au-delà [1].

1. M. B. trouvait déjà une identification chez ses devanciers. Au v. 810 : « Quae (persecutio) cito traiciet Gothis inrumpentibus amne ». Pour Ludwig et Dombart *amne* est le Danube, et Dombart compare T. Live, XXII, 31, 7 : « Freto in Italiam traiecit ». En ce cas on attend le correspondant de *in Italiam* dans Commodien, bien plus utile au sens que *amne*. Ludwig écrivait *amnem*. On pourrait peut-être chercher dans une autre direction. Commodien se représente l'invasion comme une inondation : « Quando... *inrigat* hostis » (*Instr.*, II, 9, 1) ; « Duellum hostis subito <ubi> uenit *inundans* » (*Ib.*, 10, 1). *Inrumpentibus* me paraît complété par *amne*, et les deux mots font une métaphore. Il serait même possible que Commodien ait rattaché *cito* à *amne*, ou plutôt que *cito amne* soit un souvenir de quelque poète antérieur. Quant à *traiciet*, il peut avoir une valeur très faible. On sait que les composés remplacent souvent à cette époque les verbes simples. Les composés de *trans* ont un sens faible dans Commodien : « Qua *transeunt*, omnia uastant » (*Ap.*, 972), « partout où ils *passent* » ; « Numen... *transit* in ignem », « va dans le feu » (*Inst.*, I, 18, 7) ; « Debilitatos, *transigere* sese qui non possunt » (*Ib.*, II, 30, 16), « qui ne peuvent se *mouvoir* » (*agere*). Dans notre passage, *traiciet* peut bien signifier « passera, viendra ». Il est d'ailleurs indifférent pour la thèse générale que le nom des Goths soit accompagné ou non de celui du Danube. — Si on admet que *traicere*, *transigere*, *transire* sont des composés faibles, on sera conduit à supposer que dans *transfluuiat*, le préfixe a perdu de sa force : « Transfluuiat hostis, tu sub latebra <te> conde » (*Instr.*, II, 9, 10). Si *trans* n'indique plus qu'une idée générale de mouvement, *transfluuiat*, employé absolument, aura un sens voisin de *inundat*, « passe comme un torrent ». L'image est toujours la même. L'emploi absolu ou intransitif est un phénomène fréquent dans la langue de la décadence. Ici, c'est le complément de *trans* qui manquerait. Rien dans le contexte n'explique ce verbe. De quel fleuve s'agit-il ? Dira-t-on encore que c'est le Danube ? Mais l'*hostis* n'est lui-même pas déterminé. Il ne faut pas donner au style de Commodien plus de défauts qu'il n'a vraiment.

Tournons quelques pages. L'invasion des Goths n'est plus l'invasion des Goths, mais celle des Huns (pp. 56 suiv.). En effet, « puisque Commodien indique le passage du Danube par les Goths comme le signe de la fin prochaine, il est clair comme le jour qu'il partage la croyance de son temps à l'identité des Goths avec Gog. » Nous venons de voir que ce n'est pas si clair. « Cette particularité se révèle directement par l'emprunt de deux traits à l'*Apocalypse* sur l'invasion gothique : son chef a le nom d'Apollyon, v. 811 et *Apoc.*, IX, 11, et la durée de l'invasion est de cinq mois, v. 822 et *Apoc.*, IX, 10 ». Commodien a bien pu prendre tel et tel détail dans l'*Apocalypse* et laisser tel autre. L'emprunt des uns n'est pas une preuve qu'il a adopté l'autre. En fait, Apollyon et la durée de l'invasion n'ont, dans l'*Apocalypse*, aucun rapport avec Gog et Magog qui sont mentionnés deux chapitres plus loin. « Si le poète, reprend M. B., se montre dominé par l'identification des peuples scythico-gothiques avec Gog et Magog, il suit que l'expression *Gothi* (*Getae*) n'a pas chez lui un sens étroit, mais le sens large par lequel il englobait tous les peuples habitant au nord du Danube. Une preuve à l'appui de cette conclusion, c'est qu'il parle expressément des Goths franchissant le courant. Par suite, il semble qu'il n'y a aucune matière à objection à rapporter l'invasion appelée par lui « gothique » à une invasion des Huns, dans le cas où d'ailleurs cela correspondrait aux données de l'œuvre ou qui s'en dégagent ». Et voilà pourquoi votre fille est muette.

D'une série de considérations qui lui sont particulières, M. B. conclut qu'il y eut une invasion des Huns en 466 et que cette invasion est mentionnée par Sidoine Apollinaire dans le panégyrique d'Anthemius, v. 235-287 (cf. JORDANÈS, *Getica*, LII). Il y retrouve les traits de la description de Commodien. Pas tous cependant, pas le principal, la prise de Rome. Sur ce détail, M. B. garde un profond silence. Il attache au contraire une grande importance au fait qu'il n'y a pas d'empereur à Rome d'août 465 à avril 467. Ce point n'est pas très caractéristique. Car, depuis le commencement du IIIe siècle, il arrivait souvent qu'il n'y eût pas d'empereur présent à Rome. Au contraire la durée de cinq mois dont parle Commodien (v. 822 : « Mensibus in quinque trucidantur isto sub hoste ») ne concorde pas avec cet interrègne, elle est donnée comme celle d'un massacre que l'on cherche vainement lors de l'invasion de 466, elle est purement apocalyptique, comme l'a montré par un témoignage nouveau M. Heer (cité par M. B., p. 59, note; voy. d'ailleurs *Apoc.*, IX, 10).

Nous pouvons mentionner maintenant plus rapidement quelques autres synchronismes imaginés par M. B. et les difficultés qu'ils soulèvent.

Instr., II, 10 = Léon Ier *Epist.*, CLXVI et CLXVII (MIGNE, *P. L.*, LIV, 1194). — Il s'agit d'enfants enlevés. Le pape Léon suppose trois cas. Un seul peut être comparé avec celui que traite Commodien, le

cas de l'enfant baptisé qui a participé ensuite au culte païen. S'il y a eu vraiment crime d'idolâtrie, « nisi per *paenitentiam* publicam non oportet admitti », répond Léon. Les termes essentiels et connexes, idolâtrie et pénitence, ne se retrouvent pas dans Commodien, pour qui la question ne se pose pas avec cette précision. « Adultos [« devenus adultes »] hortor in aula recurrant | nascanturque quasi denuo suae matri de uentre » (v. 6-7). On ne peut savoir s'il parle d'un nouveau baptême ou de la pénitence. M. B. pense aux incursions des Vandales. Mais les Vandales étaient ariens. Aussi Léon Ier traite-t-il d'un second cas, celui des enfants qui ne savent « in qua secta sint baptizati ». Pas un mot de cela dans Commodien, et c'est cependant ce qui caractériserait au mieux le milieu du ve siècle. Une troisième solution du pape a pour objet les enfants enlevés qui ne savent s'ils ont été baptisés C'est le cas du baptême douteux. Dans Commodien, le baptême est certain; *denuo* le prouve. Remarquons que, comme toujours, Commodien est plutôt préoccupé de morale et de responsabilité que de discipline ecclésiastique. C'est cette pensée qui domine son « instruction » : « Improperandum eis non est, licet capti uidentur. | Nec quidem excuso : ob delicta [non *dilecta*] forte parentum | fuere promeriti, ideo Deus tradidit illos... | Terribilem gentem [les païens] fugiant semperque cruentam », etc.

Instr., II, 9, 1-17 = Valentinien, *Nov.* IX, *De reddito iure armorum* (24 juin 440; éd. P. M. Meyer, p. 90, 10). — Valentinien ordonne aux populations du littoral de s'armer et de se défendre contre la piraterie de Genséric. Dans Commodien se posent des alternatives peu glorieuses dans une guerre véritable : « *Vincere* qui poterit aut *latere*, magna tropaea;... tu sub latebra <te> conde;... undique te redde tutum, tuos quoque : uicisti » (v. 2, 10, 12). Noter que c'est vaincre que de se cacher. C'est vaincre aussi que de mourir : « Tu si proeliando moreris pro terra, uicisti » (v. 8). Voilà les deux formes de la victoire. Quant à la pire honte, c'est d'être pris : « Infelix autem erit qui fuerit captus ab illis;... obisse debuerat quam ire sub barbaro rege;... si manus dederis incolumis, lege peristi » (v. 3, 6, 9). Il y a des misérables qui se livrent eux-mêmes : « Si quis se propalat hosti.... qui... occurrit tradere sese » (v. 14 et 15). Quelle est la guerre réelle où les gens courent se livrer aux mains de leurs ennemis? Toute cette pièce est allégorique; elle est pleine de métaphores militaires; on peut donc la comparer avec n'importe quelle exhortation à la défense, sauf pour ces trois traits essentiels : la fuite recommandée, la captivité considérée comme mal suprême, l'hypothèse de gens qui courent se livrer. Et ces trois traits conviennent à l'acrostiche : *Qui apostatauerunt Deo*. M. B. ne fait commencer le sujet religieux qu'aux trois derniers vers : c'est un peu tard; car déjà le v. précédent au moins (v. 17) : « Tunc uiuere uoluit, cum ipsa uita periuit », est une paraphrase de Matth., x, 39 : « Qui inuenit animam suam, perdet illam »

(voy. les passages parallèles et surtout, dans SABATIER, *Vetus Italica*, les var. patristiques de JEAN, XII, 25). Ce rapprochement, que personne n'a fait, mais qui me paraît certain, est gênant pour M. B. En revanche, je ne trouve nulle part dans Commodien l'alternative qu'il y voit : « vaincre ou mourir » : le v. 9 recommande de vaincre *en mourant* : et cela explique l'alternative du v. 2 : « Vincere aut latere »; ce n'est pas la même chose. Laissons donc tranquilles les novelles de Valentinien.

Instr. II, 21 et 22 = Valerianus de Cimiez, *De bono martyrii*, XV. — L'homélie de l'évêque de Cimiez s'applique à la fête d'un martyr déterminé (« Imitemur *sancti martyris* fidem in confessione » au singulier), et ne traite pas des martyrs en général. Elle est une réponse aux chrétiens qui disaient alors : « A quoi bon nous proposer l'imitation des martyrs, puisqu'il n'y a plus de martyrs? ». Ce n'est donc pas une préparation au supplice. Si Valerianus ajoute : « Quibus superatis [les vices et les tentations qui menacent le chrétien] non dubie etiam illum qui summam martyrii palmam requirit possumus inire conflictum », c'est par surcroît : « nous *pourrions* (sens exact de *possumus*) subir aussi le martyre sanglant ». Mais son sujet est ailleurs et appartient aux préoccupations ascétiques et morales qui sont habituelles à cet évêque.

Instr., II, 27, sur les diacres, est rapporté à la situation ecclésiastique de la Gaule au milieu du ve siècle. — Pour cela, il faut donner au texte une rigueur qu'il n'a pas. Le v. 1 : « Mysterium Christi, zacones, exercite caste (*ou* casti) », est bien vague, s'il s'agit de préconiser le célibat, qui était au milieu du ve siècle une nouveauté romaine très mal accueillie en Gaule. On ne voit pas un homme du tempérament de Commodien prenant parti d'une manière si timide. Je crois que *caste* ou *casti* doit s'entendre de la sainteté en général. Le v. 3 : « Nolite fugere personam iudicis aequi » est, pour M. B., une recommandation faite aux diacres de reconnaître le pouvoir juridique de l'évêque. Là encore, je voudrais plus de précision dans Commodien, et M. B. fausse le sens de *fugere*. A mes yeux, ce vers est une recommandation aux diacres de ne pas se soustraire à l'obligation d'être eux-mêmes des juges équitables. Leurs fonctions d'administrateurs les mêlent à des conflits où ils ne doivent pas craindre d'être arbitres, embrassant ainsi, comme dit le v. 4, toutes les responsabilités qui découlent de leur charge (« integrate locum uestrum per omnia docti »). Sirmond a rapproché le v. 8 : « Inclinate caput uestrum pastoribus ipsi », du canon II du concile d'Angers (453) : « Vt diaconi presbyteris nouerint omni humilitate deferendum ». Le sens est analogue, bien que l'on puisse contester que *pastoribus* désigne dans Commodien les prêtres plutôt que les évêques ; la recommandation est encore générale, comme au v. 1 : il faut observer la subordination hiérarchique. Les termes, qui seuls pourraient fonder l'hypothèse d'une

dépendance des deux textes, sont très différents. Commodien emploie une métaphore tirée peut-être de la liturgie; cf. I, 32, 11 : « Tempera te Christo et *ceruicem illi depone* ». Le concile use d'une expression devenue banale à cette époque; voy. F. Bücheler, *Rhein. Mus.*, t. LXI [1906], 308 [1].

Instr., II, 25, est dirigé contre les évêques gaulois livrés à une guerre de préséance. — M. B. veut parler de la rivalité d'Arles et de Vienne, et des faits connexes. Son exposé est confus. Il eût suffi de renvoyer à Duchesne, *Fastes épiscopaux*, I, 110 suiv. (pas cité ici). Comment croire que Commodien, si maladroit écrivain qu'on le suppose, s'exprime d'une manière aussi équivoque ? M. B., qui place les *Instructions* entre 458 et 466, est bien forcé d'entendre la pièce de cette manière. Mais ce n'est pas la plus naturelle. « Praecipitis populo, quem < ipsi > in scisma misistis » (v. 3), s'applique très bien aux débuts du schisme donatiste. « Subdola pax uobis uenit : persecutio flagrat » (v. 7); s'entend bien d'une période de situation incertaine, comme les années 305-313, mais fort mal du milieu du v[e] siècle. L'interprétation de M. B. est une conséquence de sa thèse, elle n'en est pas une preuve, elle en est même tout le contraire. A la fin de la discussion, il cite le concile de Turin, qu'il date sans hésitation de 397; M. B. ne paraît pas se douter de l'encre qu'il a fait couler récemment, mais M. B. néglige habituellement les travaux français. Il cite au surplus un texte fantaisiste du canon I, mélange d'une phrase du canon avec une phrase du préambule, voir le texte exact, Babut, *Le concile de Turin*, p. 224. Enfin, il le cite, parce que le concile dit : *pacis bonum, contemplatione pacis*, et Commodien : *pax subdola* : « Nous avons déja vu souvent, dit-il, que Commodien connaît bien les canons ecclésiastiques ». J'ai idée qu'une autre allusion à la rivalité d'Arles et de Vienne se trouve dans le *Gloria in excelsis* : « pax hominibus ».

Instr., II, 28, est adressé au pape Hilaire. — « Il paraît tracer le portrait de Cyprien : circonstances de l'élection, abandon des biens, conduite politique, martyre, tous les détails concordent. » (Monceaux, III, p. 457). Incertitude des jugements des hommes! Je n'y vois pas aussi clair que M. Monceaux. Mais l'application faite à Hilaire par M. B. est encore moins soutenable : c'est une conséquence aussi de la thèse, non une preuve. Si Commodien s'adresse au pape, pourquoi le pluriel, *pastoribus Dei*? Comment s'entend le v. 1 : « Pastor, si *confessus* fuerit, *geminauit* agonem » ? M. B. a trouvé un rapprochement lumineux. Hilaire écrit : « Praeuia medendi semper austeritatis est lenitas, nec omnis ferro statim culpa compescitur »; et Commodien : « Terreat in primis et postea melle perungat » (v. 4). Mais il me semble que c'est tout le contraire! Il reste de la discussion de M. B. que

1. Le premier exemple de *deferre alicui* est de la Vulgate, l'expression paraît donc à la fin du iv[e] siècle. Noter que Commodien n'use que du verbe transitif : « *obsequia* deferte », *Instr.*, II, 26, 5.

Commodien a pu s'inspirer du *De unitate* de Cyprien et inspirer l'Ambrosiastre (commentaire sur les Épîtres) : je dis inspirer, car Commodien me paraît être la source.

Instr., I, 32, est dirigé contre le préfet Arvandus.— L'acrostiche *Sibi placentibus*, avec son pluriel, annonce déjà un sujet général. C'est le thème du puissant, qui ne prévoit pas les retours de la fortune. L'application est une conséquence de la thèse de M. B. Le v. 1 se trouve faussé : « Si locus *aut* tempus fauet *aut* persona prouenit [1], iudex esto nouus ». Ce sont trois alternatives, trois voies pour arriver : le lieu (par exemple la présence à la cour), le temps (les circonstances ou la carrière), la personne (un puissant soutien). Commodien reprend plus loin en enchérissant et, cette fois, en réunissant ce qu'il a disjoint : « *Et* locus *et* tempus *et* persona tibi donatur, | nunc si tamen credis » : « Tous ces avantages, tu les réunis si tu crois ; car les vrais honneurs, les honneurs éternels, tu en es alors certain », « Tempera te Christo et ceruicem illi depone : | istic honor remanet et tota fiducia rerum ». Morale universelle susceptible d'autant d'applications que l'on voudra, donc sans caractère d'époque.

Instr., II, 29, vise le droit d'intercession des évêques, concédé par les empereurs chrétiens, source d'abus et d'exploitations. — La pièce me paraît s'adresser aux confesseurs. « Non gratis aget pro quo interceditis ullus ; | ab igne qui refugit, agit in uoragine uestra. | Tunc <re>petit suppetium miser denudatus a uobis ». Le feu dont il est question n'est pas celui des supplices, mais le feu de l'enfer ou du jugement ; comme me le semble indiquer un passage parallèle, II, 2, 13-15 : « Furet ira caelestis, | ut, quacumque fugit, impius occupetur ab igne ; | suppetium nullum <tunc> erit, nec nauticae puppes ». Les vers 16 suiv. nous montrent les confesseurs cherchant des clients, c'est-à-dire des *lapsi* ou des pécheurs, pour leur vendre les absolutions, et finalement tout ce monde faisant bombance les uns chez les autres : « Inspicitis [M. B. entend : *cognoscitis*, au sens juridique] clientes [ma lecture ; *dicentes* ms., « ius dicentes », interprétation proposée par Dombart avec doute, adoptée par M. B.], quibus uos ostenditis ultro [ils vont les chercher] ; | cum ipsis et epulas capitis et pascitis ipsos [2] ».

1. Texte douteux : *prouehit* Br., *prouexit* Ehler ; je maintiens *prouenit* : « Si l'appui d'un haut personnage t'échoit », cf. *Carm. ap.*, 797 : « Gloriam homini prouenisse ».

2. Il va sans dire qu'ici, comme ailleurs, tout n'est pas éclairci. L'interprétation que je propose convient au milieu du IIIe siècle ; mais je n'exclus pas l'autre date, 305-311. Après la persécution de 303-304, la même situation qu'au temps de Cyprien a dû se reproduire, car il y eut beaucoup de défaillances à réparer. Le souvenir de cette liquidation s'est perdu dans l'orage donatiste qui a absorbé l'attention des écrivains du IVe siècle. M. Ferrère, *La situation relig. de l'Afrique rom.*, p. 134, remarque que nous sommes sans renseignements sur l'Église d'Afrique pour les années 305-311, et le concile de Cirta (305) montre que déjà la

II, 5, *Catecumenis* = Concile de Néocésarée (entre 314 et 325), canon V. — Le concile prescrit de placer les catéchumènes qui pèchent parmi les pénitents, d'abord dans la catégorie des « agenouillés », puis, en cas de récidive, dans celle des « écoutants », et, enfin, de les expulser, s'ils continuent à pécher. Il n'y a pas un mot de cela dans Commodien, qui exhorte les catéchumènes à vivre sans faute et leur enseigne que leurs péchés entraîneront pour eux une peine et un dommage : peine et dommage ne sont pas déterminés et peuvent être purement spirituels. De plus, la discipline orientale n'a probablement jamais été appliquée en Occident : « La question de l'application de ce canon oriental à l'Occident, dans l'Eglise latine *qui ne connaissait pas la division des pénitents en classes*, sera laissée ici de côté », dit M. B. avec désinvolture, dans une note finale (p. 123, n. 1). — V. 8, lire : « In baptismo tibi genitalia sola tegantur (ms. : *genitali sola tenantur*) » : c'est une invitation à ne pas ajouter au péché originel des fautes personnelles.

Je laisse de côté la question d'Ammudates (I, 18), qui n'a pas grande portée pour la solution du problème.

M. B. s'attache ensuite à fixer le séjour de Commodien à Arles. Une partie de ses raisonnements découlent de la thèse sur la date. Quand on admet que Commodien peut parler des Vandales, on n'a pas grande peine à croire que *transfluuiat hostis* veut dire : « Les Vandales traversent le bras du Rhône qui protège Arles ». Dans II, 35, 6, M. B. reconnaît la formule liturgique destinée à faire faire le silence à la messe avant les lectures (ici, « pateant aures ») ; cette formule caractérise, en Occident, la liturgie gallicane. Mais nous sommes trop mal renseignés sur la liturgie d'Afrique pour que nous puissions dire que cette invitation y manquait. Et quelle liturgie d'Occident n'est pas « gallicane », quand on a mis à part la liturgie romaine? Enfin, il est très probable que cette invitation, conservée dans une cérémonie préparatoire du baptême, avait aussi sa place anciennement dans la messe romaine ; voy. Duchesne, *Origines du culte*, 3e éd., p. 170. Deux gallicismes de langue sont des traces bien faibles d'une influence spéciale et ils sont discutables. *Carm. Ap.*, 891-2 : « Exsurget... | rex *ad* Oriente » paraît à M. B. valoir : *rex Orientis* ; mais on peut aussi, comme l'a fait Dombart, voir dans *ad Oriente(m)* une impropriété pour désigner le côté de l'Orient ; cf. *ad dexteram*, *ad uillam* (« aux champs »), et d'autre part certaines confusions d'emplois en grec avec παρά et πρός (l'influence du grec, du moins à travers des traductions, doit toujours être soupçonnée chez Commodien). *Instr.*, II, 8, 15, Commodien recommande aux femmes de porter des vêtements

---

question des traditeurs occupe le premier plan. — L'acrostiche est : « Maioribus natis dico » ; ce *maioribus natis* a tout l'air d'être une traduction vaille que vaille de πρεσβυτέροις. Et c'est un autre problème.

décents « frigus ut *ostent* | aut nimium solis »: *ostare*, « ôter », gallicisme, et M. B. renvoie à Ducange, où la chose n'est pas si claire; car les exemples cités donnent une expression stéréotypée: *de uia* (ou *uiam*) *ostare*. Ducange cite aussi le scol. de Juvénal: *picturam obstant* « cachent la peinture ». Dans tous ces textes, *obstare* n'a pas le sens de « ôter », et Dombart a très bien compris la nuance de Commodien en renvoyant à Hor., *Sat.*, I, 3, 14: « Toga quae *defendere frigus* queat », qui a peut-être inspiré le poète chrétien. En somme, ces données linguistiques sont insuffisantes pour établir une conclusion.

M. B. étudie encore les idées religieuses, les modèles, les imitateurs et la langue de Commodien. Nous ne pouvons prolonger cet examen au delà de la thèse principale. Elle soulève, au surplus, des difficultés générales qu'il faut indiquer. Commodien parle de persécution sanglante et de païens, il ne parle pas d'hérétiques. Or, s'il vivait au ve siècle, cette question de l'hérésie était la principale. Arles était entourée de barbares ariens, en attendant qu'elle tombe dans leurs mains. Comment le « sabellianisme » du poète ne s'oppose-t-il pas à l'arianisme des Goths (pour cette opposition, voy. Greg. Naz., *Eloge de Basile*, xxx)? Bien qu'on puisse trouver des répondants à la doctrine de Commodien sur la faute des anges, elle est tout de même bien étrange au milieu du ve siècle (voy. Turmel, dans la *Rev. d'hist. et de litt. rel.*, III [1898], p. 300). La manière dont Gennadius s'exprime sur Commodien ne peut guère encourager à accepter la nouvelle hypothèse[1]. Il écrivait entre 467 et 469, à Marseille, et il n'en sait pas plus long sur un poète d'Arles qui versifiait entre 458 et 466! Et pas un mot chez Commodien qui soit un écho de la grosse querelle du semi-pélagianisme! Si cela était, nous dirions: cela est. Mais il s'agit d'une hypothèse dont les fondements sont chancelants et d'un écrivain dont l'œuvre s'explique beaucoup mieux au commencement du ive siècle qu'au milieu du ve siècle. Enfin, la thèse de M. Brewer a contre elle la méthode même de l'auteur, ce mélange d'hypothèses, prises pour démontrées, et de raisonnements logiques déduits des hypothèses; l'emploi de la dialectique; la substitution du syllogisme à la confrontation des textes; en un mot, toute une sophistique, dont j'ai donné quelques exemples et qui prouve que M. Brewer n'a pas reçu une éducation d'historien. Décidément, dom Morin a bien fait de réserver son jugement.

Le livre contient d'ailleurs des matériaux que d'autres pourront exploiter par une méthode plus scientifique.

Paul Lejay.

---

1. Gennadius dit que Commodien a imité Lactance. Cette assertion n'est pas un témoignage ni un renseignement de fait; elle n'est fondée sur aucune tradition, pas plus que le reste de la notice. C'est une conclusion d'érudit qu'il nous incombe de vérifier. Il me semble que M. Monceaux, III, 452, lui a donné une valeur historique qu'elle n'a pas.

Rodolphe Dareste, **Nouvelles études d'histoire du droit.** 3e série. Paris, L. Larose, 1906, x, 351 p., 8°. Prix : 9 fr.

Le savant doyen d'âge de l'Académie des sciences morales et politiques a déjà recueilli dans deux volumes précédents en 1889 et en 1902, ses études sur l'histoire du droit, disséminées dans différents recueils; il annonce dans sa préface que ce troisième « sera le dernier ». Nous y trouvons, en majeure partie, des articles publiés par le *Journal des Savants* ou la *Revue historique du droit français et étranger* et soigneusement revus; d'autres ont été rédigés à propos de publications scientifiques récentes. On les lira avec un intérêt soutenu, soit qu'il nous entretienne du Code babylonien du roi Hammourabi, ou nous parle de la loi des Homérites d'Arabie dont certains paragraphes laissent une impression bien peu juridique, soit encore qu'il examine les anciennes coutumes des tribus albanaises ou discute l'histoire et la teneur de la *lex Rhodia*, soit enfin qu'il s'occupe des législations barbares (Visigoths, Burgondes et Frisons) ou qu'il traite certains points de notre vieux droit français (Le pouvoir royal sous les premiers Capétiens — Philippe de Beaumanoir — Les Établissements de S. Louis — le Parlement de Paris, juges et avocats, etc.). On trouvera partout une documentation des plus sérieuses, une exposition claire et lucide des principes et des faits, et les historiens, comme les jurisconsultes tireront également profit de ce volume qui, l'auteur nous permettra de l'espérer, ne « sera pas le dernier ».

R.

Altnordische Sagabibliothek. XII. *Clári Saga* hrsgb. von G. Cederschiöld. Halle a. S., Max Niemeyer, 1907. In-8° de xxxviii-76 pp. Pr. 3 M.

La saga de Clarus, traduction d'un poème latin sans doute composé par un clerc Français et disparu sans autres traces, réunit en un même sujet trois motifs traditionnellement connus et qui se sont jusqu'à nos jours maintenus dans divers contes populaires. L'empereur d'Allemagne Tiburcius a fait venir pour son fils Clarus le plus célèbre maître de son temps, Perus. Un jour, celui-ci donne comme devoir à son royal élève une strophe à développer : sur la fille du roi des Francs, Serena, qui, célestement belle, habite en un château merveilleux. Le prince, sur cette description, s'éprend d'amour et part pour la France. Ridiculement berné aux deux premiers voyages, il réussit, à sa troisième visite, sur les indications de son maître et grâce à la complicité d'une suivante, à obtenir, déguisé et inconnu, les faveurs de la princesse. A son tour, il la soumet, toute une année durant, aux plus cruelles épreuves, avant de l'épouser... D'après le style et la langue M. Cederschiöld, fixant la date de cette traduction aux environs de 1290, l'attribue à l'évêque norvégien Jón Halldórsson pendant un séjour que celui-ci fit à Paris. Il indique dans son introduction les

manuscrits, éditions et traductions qui en existent et explique en quoi l'édition présente, destinée au public, se distingue de celle déjà donnée par lui en 1879 et qui s'adressait surtout aux spécialistes. De nombreuses notes en bas des pages facilitent l'intelligence du texte.

Léon Pineau.

Au bon vieux temps, récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand, jeux, vieilles chansons, par A. Madelaine. Caen, imp. Delesques (Paris, Champion), 1907. Tome Ier, in-12 de XIV-384 pages. 4 fr.

Le recueil dont M. Madelaine vient de nous donner le premier volume n'est pas seulement un recueil de contes et traditions populaires réunis par l'auteur pour la distraction de ses contemporains ; c'est un livre dans lequel le philologue trouvera une quantité de mots patois qui ne se rencontrent pas toujours dans les glossaires publiés jusqu'ici. L'historien y trouvera aussi sa part d'étude, en tenant compte, bien entendu, du fabuleux qui s'y rencontre. Si nous avions un reproche à adresser à l'auteur, ce serait de n'avoir pas toujours conservé la couleur locale du vieux langage et d'avoir par cela sacrifié un peu le fond pour la forme. Mais M. M. n'avait d'autre but que de « concentrer tout ce qui émotionnait et intéressait un pays à une certaine époque », et il nous offre une série de tableaux groupés suivant une certaine méthode : rapports du paysan avec le seigneur, les visions, les marchés avec le diable, les sabbats et les spectres, les légendes, les fées, les anciens jeux et les vieilles chansons du Bocage normand. Des travaux de ce genre poétisent l'histoire locale : ils sont, pour ainsi dire, la reconstitution psychologique de nos ancêtres, le complément indispensable aux documents écrits qui sont bien souvent lettre morte lorsqu'on n'a pas une connaissance suffisante du milieu auxquels ils s'appliquent.

Étienne Deville.

Espagnols et Flamands au XVIe siècle. La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II, par Ernest Gossart. Bruxelles, H. Lamertin, 1906, VIII, 303 p. in-8°.

On a déjà parlé ici d'un premier volume de M. Gossart, sur les débuts de la grande lutte pour l'indépendance des Pays-Bas. Ce nouveau travail, résumé substantiel, exact, embrasse en trois cents pages tout le restant de cette période *héroïque* du passé de la Néerlande, depuis le départ du duc d'Albe en 1572, jusqu'à la paix de Vervins en 1598 et même — mais fort en raccourci — jusqu'à la mort de l'archiduc Albert en 1621. Ce n'est donc pas un récit détaillé, mais une simple esquisse du développement de cette partie des Pays-Bas, qui reste espagnole, après s'être débattue avec plus ou moins de succès contre Requesens et don Juan d'Autriche, pour succomber sous la persévérance et les talents supérieurs d'Alexandre Farnèse. Sans

apporter des traits bien nouveaux au tableau de cette querelle mémorable, à laquelle participent indirectement ou directement la France et l'Angleterre, M. G., venant après tant et de si distingués prédécesseurs, a su juger équitablement les hommes et les choses de l'époque, et caractériser la décadence (qu'on a pu croire longtemps définitive) qui résulta pour les provinces méridionales de leur retour sous le joug espagnol. Le côté militaire de la lutte est un peu sacrifié au côté politique ; parmi les portraits esquissés avec plus ou moins de sympathie, on ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur fait la partie trop belle à Philippe II. Sans vouloir refaire de lui le monstre traditionnel, il est incontestable que l'homme et le souverain fut au fond très borné, et que sa fermeté si vantée ne fut trop souvent qu'entêtement et indécision phlegmatique, incapable d'action.

R.

E. Desgardins. **La duchesse d'Etampes et François I.** Paris, Champion, 1907, in-8°, 132 p. portraits et vues.

M. E. Desgardins inaugure une série d'études, qu'il sera facile de rendre longue, sur les *Favorites des Rois*, par ce volume sur la duchesse d'Etampes et François I. C'est un travail honnête de style et consciencieux, mais qui ne donne pas précisément une image très vivante de cette Anne de Pisseleu qui devint à dix-huit ans la maîtresse du roi, retour d'Espagne, et conserva sa place à la cour pendant vingt ans, non sans céder parfois sa place dans la couche royale à d'éphémères rivales, jusqu'au moment où l'avènement de Henri II ou plutôt de sa grande ennemie, Diane de Poitiers, permit de l'en chasser. L'auteur la montre en procès avec son mari, charmeuse, chicanière et cupide, favorisant, sur ses vieux jours, le mouvement de la Réforme ; on ne sait trop si elle fut « une courtisane impopulaire » ou « un cœur sensible aux bonnes inspirations », l'inspiratrice de la création du Collège de France, la rénovatrice des idées politiques et littéraires de son temps. Ce nous semble agrandir singulièrement le rôle qu'elle joua, même au temps de sa plus grande faveur.

E.

Annales Jean-Jacques Rousseau. Tome II, Genève, Jullien, 1906. 8° p. 306.
Th. Dufour. **Le Testament de Jean-Jacques Rousseau** (Février 1763). Genève, Jullien, 1907, 8° p. 18.

I. La *Revue* du 12 février 1906 a annoncé le premier volume des *Annales* et renseigné ses lecteurs sur le but que s'est proposé la *Société Jean-Jacques Rousseau* en entreprenant cette publication. Le second volume contient deux études d'importance inégale, l'une de M. E. Ritter, sur J-J. *Rousseau et Mme d'Houdetot* (p. 1-136), l'autre de M. A. Michel sur *Deux portraits de Rousseau* (p. 137-152). M. Ritter a soumis à un minutieux examen les relations du philosophe avec

Mme d'Houdetot et en particulier sa brouille avec M^e d'Epinay et les amis de celle-ci. Par un classement plus rigoureux des lettres, par une comparaison attentive des *Mémoires* de Mme d'Epinay avec les pièces originales, par un supplément d'information puisé dans les documents que Streckeisen et M. Buffenoir ont mis au jour, il a donné de cet épisode passablement embrouillé de la vie de Rousseau un exposé lucide et montré que la sévérité ordinaire avec laquelle la critique a jugé sa conduite dans cette circonstance a été excessive; le principal coupable dans l'affaire fut Grimm, dont la jalousie et les indiscrétions provoquèrent chez Rousseau ces écarts d'humeur qui devaient lui coûter successivement ses plus précieuses amitiés. Des lettres en partie inédites, constituant comme un petit traité de morale écrit à l'intention de M^e d'Houdetot et dont certains passages sont entrés dans la Profession de foi du vicaire savoyard, terminent cette scrupuleuse étude. Avec le volume de M. Buffenoir elle mettra une précision désirable dans l'histoire assez délicate des relations de l'ombrageux philosophe avec ses amis. L'article, plus court, mais substantiel, de M. Michel nous renseigne sur un portrait de Rousseau par La Tour qui figura au Salon de 1753 et sur une maquette de Houdon que le Louvre vient d'acquérir et où il est permis de voir la forme définitive à laquelle le maître s'était arrêté pour le monument que l'Assemblée Nationale avait décidé d'élever à Rousseau. L'autre contribution importante de ce nouveau volume est la suite (p. 152-270) que donne M. Dufour à la publication des *Pages inédites de Rousseau;* il a ajouté dix morceaux à la série précédente dont la valeur semblait supérieure. Les plus importants de celle-ci sont deux actes de la tragédie de *Lucrèce* et des *Notes sur l'abbé de Saint-Pierre*. Un commentaire érudit précède l'édition de ces textes. Le nouveau volume se termine comme son aîné par une bibliographie critique (elle n'offre cette année rien de saillant) et une chronique détaillée.

II. M. Dufour a découvert dans un mss. de la Bibliothèque de Neuchâtel la minute d'un testament de Rousseau qu'il date de février 1763. Après avoir rappelé l'histoire des deux premiers testaments déjà connus de 1737 et 1758, il relève dans la correspondance ce qui intéresse ce troisième ignoré des biographes, suit les traces de la pièce pendant la vie et après la mort de Rousseau et nous en donne le texte. Rousseau y institue Thérèse Le Vasseur son unique héritière, à l'exclusion de ses parents et amis, afin de ne pas diminuer l'humble succession. De plus il demande que pour reconnaître la nature de sa maladie on fasse l'ouverture de son corps et il joint au testament une note destinée à l'instruction des chirurgiens. Cette dernière partie surtout constitue dans la trouvaille de M. D. un document important pour le critique qui une fois de plus abordera l'étude de la maladie de Rousseau.

L. R.

F. Uzureau. **Andegaviana,** 6e série. Paris, Alphonse Picard. Angers ; J. Siraudeau, 1907, 556 pages, gr. in-8°.

Parmi les érudits qui fouillent avec passion les archives de leur province et qui s'efforcent d'en reconstituer l'histoire bribe par bribe, M. l'abbé Uzureau s'est fait une place des plus distinguées. Il possède à fond l'histoire de l'Anjou, il ne lui manque que de l'écrire dans un ouvrage d'ensemble où il réunirait et classerait les matériaux épars dans ses innombrables publications. Depuis plusieurs années déjà, il a eu l'heureuse idée de réunir en volumes, sous le titre général d'*Andegaviana*, les textes, notes, articles de toute sorte qu'il publie au jour le jour dans sa revue l'*Anjou historique*. Une table des matières par ordre chronologique permet de se retrouver facilement à l'intérieur de chaque volume. La collection est aujourd'hui arrivée à son sixième tome et l'intérêt, loin de faiblir, s'accroît plutôt.

Au nombre des textes les plus importants, je signalerai la publication de l'*État historique, ecclésiastique et civil de l'Anjou avant la Révolution de 1789*, œuvre inédite de l'abbé Jacques Rangeard qui fut membre de la Constituante. L'ouvrage, composé en 1790, était resté manuscrit. M. U., qui l'a trouvé à la bibliothèque d'Angers, a fort bien fait de l'éditer, car il est très instructif et solidement documenté. On peut seulement regretter qu'au lieu de publier le manuscrit dans sa suite naturelle, du commencement à la fin, il l'ait découpé arbitrairement en tranches sous des titres de son invention (les monastères, les anciens tribunaux, les communautés de femmes, etc.). L'unité de l'ouvrage est ainsi brisée et les indications de M. U. ne sont pas suffisantes pour permettre de la reconstituer.

Un autre texte au moins aussi important et d'un intérêt général est le journal des visites pastorales faites de 1706 à 1716 par Mgr de Chamflour, évêque de La Rochelle, dans les doyennés de Bressuire, Saint-Laurent-sur-Sèvre et Vihiers, aujourd'hui annexés au diocèse d'Angers. C'est un document de premier ordre sur l'état du clergé des campagnes dans les dernières années du règne de Louis XIV. On y voit que la réforme catholique du début du XVIIe siècle est déjà bien loin. Les mœurs cléricales sont redevenues presque aussi libres qu'au Moyen âge, au temps des fameuses visites pastorales d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen. A chaque page, Mgr de Champflour fait des constations douloureuses : le curé d'Yzernay ne porte presque jamais la soutane et va à la chasse, le curé de la Plaine voit avec trop d'assiduité une jeune veuve et fait avec elle des voyages fréquents dont les paroissiens murmurent, le curé de Notre-Dame de Trémont laisse mourir ses paroissiens sans sacrements par esprit de vengeance, le prêtre-aumônier de La Tourlandry boit souvent avec excès, le chapelain de La Crépellière, qui boit lui aussi avec excès, n'assiste presque jamais à la messe et fréquente à peine les sacrements à Pâques, ce qui est plus grave, etc. Chose curieuse, le nombre des incrédules

augmente même chez les simples paysans. A Coron, sur 1,300 communiants, il y en a bien 50 qui n'ont pas satisfait à leur devoir pascal et même depuis très longtemps pour la plupart (p. 66). Le fait n'est pas isolé. Dans d'autres communes il y a également des non-pratiquants. Et nous sommes dans la région où le soulèvement Vendéen prendra naissance !

Plusieurs textes encore méritent d'être signalés dans ce volume : les rapports du commissaire du Directoire près la municipalité d'Angers sur « l'esprit public » de la ville à la fin du Directoire et au début du Consulat; — les comptes décadaires du comité révolutionnaire d'Angers de décembre 1793 à mars 1795 ; — les procès-verbaux des fêtes civiques pendant la Révolution.

Les articles en général sont moins importants que les documents. Les plus intéressants concernent l'histoire religieuse. Ainsi, « le culte constitutionnel à Angers (1795-1802) », « la restauration du culte réfractaire après le 18 brumaire », etc.

En somme, il y a dans ce sixième volume des matériaux très variés dont les historiens de toutes les spécialités pourront faire leur profit.

Albert Mathiez.

Geschichte des rumaenischen Volkes im Rahmen seiner Staatenbildungen, von N. Iorga, Professor an der Universitaet Bukarest. Gotha, F.-A. Perthes, 1905, xiv, 402, xiii, 541 p. in-8°. Prix : 25 francs.

La grande collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte*, fondée jadis par Heeren et Uckert et dirigée aujourd'hui par M. Karl Lamprecht, publie une *Histoire du peuple roumain* de M. N. Jorga qui sera bien reçue partout, mais principalement en Allemagne où l'on ne possédait guère de travail scientifique récent sur la matière, tandis que nous avions en France l'*Histoire des Roumains* de M. Xénopol, que M. J. déclare, il est vrai, bien âprement, « à peu près inutilisable » (*fast unbrauchbar*), p. 6. Nous n'avons pas à nous prononcer ici entre les deux historiens roumains et nous ne nous reconnaissons pas d'ailleurs une compétence suffisante pour le faire; mais après lecture attentive du volumineux travail du professeur de Bukarest, nous croyons pouvoir le recommander comme un guide bien informé, d'un esprit critique, à ceux qui voudraient s'orienter sur le passé lointain et le passé récent du royaume actuel qui s'étend entre le Danube et les Carpathes, ou, pour parler plus exactement, sur certains moments de ce passé, car l'auteur n'a pas entendu rédiger un manuel complet d'histoire de Roumanie. Il s'est étendu plus volontiers, dans des tableaux d'ensemble, sur le développement écononomique et social des régions et des principautés qui ont fini par constituer la monarchie de Carol I, pensant, non sans raison, que tous les menus détails, conservés dans les annales et les chroniques du pays, pour

les siècles lointains du moyen âge ne seraient pas également intéressants pour un public étranger [1].

L'ouvrage s'ouvre par une courte introduction (8 pages), que l'on aurait désiré plus longue, sur l'historiographie roumaine. Elle est suivie d'une introduction sur la formation ethnographique des Roumains, au cours des siècles de l'antiquité, depuis les Thraces combattus par Darius et les Daces de Décébale. Il nous montre ces vastes contrées, colonisées par l'empire romain, submergées par le déluge de la grande migration des peuples, la formation des Vlaques du Pinde et des Carpathes, à l'abri de ces contreforts protecteurs, les influences slaves et tartares qui travaillent tour à tour ces populations, non de pâtres, comme le veulent quelques-uns, mais de paysans, malgré la demi-protection de leurs montagnes. Il nous montre la formation des villes et des villages roumains de la plaine et ces derniers chapitres présentent un intérêt considérable. Puis, dans la seconde moitié du XIVe siècle, commence l'histoire politique du pays. A côté de la woywodie des Vlaques se constitue la woywodie moldavienne, puis commencent à la fois des luttes intestines féroces, et ces conflits extérieurs avec les Hongrois et les Turcs, qui continuent à travers le siècle suivant, jusqu'à ce qu'au XVIe siècle, le sultan de Constantinople soit le maître réel de ces régions. L'histoire de cette période de cent cinquante ans, où s'agitent des régents barbares comme Wlad Drakul, Mircea, Alexandre Lapusneanu, est à la fois peu attrayante et très embrouillée, car les princes eux-mêmes tourbillonnent et disparaissent parfois devant nos yeux sans dates ni faits précis (I, p. 388) et la férocité des mœurs est telle [2] qu'on ne saurait s'étonner si le peu de civilisation de ces régions infortunées dépérit et disparait.

La Turquie, une fois maitresse des territoires roumains, c'est à Constantinople qu'on choisit les dynastes locaux chargés de les gouverner pour le maître; mais par l'influence du Phanar ce ne sont bientôt plus des enfants du pays, mais des Grecs de Stamboul, les Brancovano, les Cantacuzène, les Ghika, les Maurocordato qui occupent ces trônes branlants. Plus tard, l'influence de la maison d'Autriche et celle de la Russie vient y contrecarrer l'influence ottomane. Les mœurs s'adoucissent en se corrompant peut-être davantage; une nouvelle aristocratie terrienne se forme, mais la décadence des populations agricoles asservies devient de plus en plus profonde. Les intrigues de palais, les révolutions sont fréquentes dans ces microcosmes plus qu'à demi orientaux. Ce n'est qu'au XIXe siècle par l'influence des Roumains de Transylvanie, moins opprimés, que s'inau-

1. La préface de M. Jorga donne, avec une franchise, qui n'est pas dénuée de pointes à l'adresse des confrères dissidents, des explications sur la façon dont il comprend qu'on doive raconter l'histoire de son pays.

2. Voir par exemple l'horrible fin du prince Jean, déchiré par des chameaux en 1574.

gure la renaissance intellectuelle et matérielle des principautés. M. Jorga nous raconte plus en détail les luttes sociales et politiques qui précèdent et suivent l'année 1848, et montre comment la guerre d'Orient amena, au grand étonnement des diplomates, le réveil de la nationalité roumaine. Grâce à la tolérance des grandes puissances européennes, le colonel Alexandre Couza put se faire proclamer, en janvier 1859, premier souverain constitutionnel des principautés unies et quand il eut été renversé, sept ans plus tard, par une conspiration de palais, la Roumanie trouva dans le prince Charles de Hohenzollern, en avril 1866, le prince (devenu roi plus tard sous le nom de Karol I) qui, depuis plus de quarante ans préside aux destinées du pays et au développement plus ou moins rapide de sa civilisation.

Naturellement, les derniers chapitres de l'ouvrage seront très discutés, soit dans le pays même, selon les partis, dont ils racontent les luttes, soit au dehors, selon que l'auteur apprécie l'influence des nations étrangères sur le développement intellectuel ou les destinées politiques de ses compatriotes [1]. Plus d'un se sentira choqué de l'antisémitisme assez prononcé professé par M. Jorga [2], et qui n'est pas absolument excusé par le fait de la présence d'une population israëlite relativement très nombreuse et très active, au point de vue économique, au milieu d'une population chrétienne de huit millions d'habitants qui ne sont pas encore habitués à s'aider eux-mêmes et à se passer du « facteur » juif. Les graves troubles agraires qui ont éclaté l'année dernière sur divers points ont suffisamment montré tout ce qui restait encore à faire, et d'ailleurs l'auteur lui-même a démontré d'une manière irréfutable, dans ses derniers chapitres, que la vie économique et politique de la Roumanie contemporaine n'était rien moins qu'édifiante par certains côtés. Une civilisation trop raffinée déjà chez les couches supérieures, trop de traces et de souvenirs encore de l'antique servage, chez les masses, forment entre les citoyens un écart si considérable que les réformes à entreprendre sont presque aussi difficiles qu'elles sont nécessaires. M. Jorga ne s'est point constitué le panégyriste de son pays ; il lui a dit la vérité, dans la mesure de ses convictions personnelles ; s'il est toujours difficile d'écrire l'histoire absolument contemporaine sans s'exposer à la critique, parfois violente de ceux dont en juge les actes, nous qui n'avons d'autre désir que de nous instruire sur le passé du plus jeune royaume de l'Europe, nous devons lui savoir gré de nous avoir

1. L'on pourrait trouver, peut-être, quand on songe aux sympathies manifestées aux Roumains par nos écrivains français, Edgar Quinet, Michelet, etc., que l'auteur est parfois assez peu sympathique à la France ; voy. p. ex., II, p. 351, 354.

2. Voir surtout II, 362-363, et ce qu'il dit à propos de la déclaration sophistique de la Chambre roumaine qu'il n'y a pas de Juifs roumains « parce qu'ils sont tous étrangers ».

raconté l'histoire de la Roumanie jusqu'à la veille même du jour où son second volume fut terminé. Pour nos hommes politiques, nos journalistes et nos historiens, son travail constituera une source d'informations précieuse quand ils voudront aborder ce chapitre spécial de la grande Question d'Orient qui ne sera pas de sitôt résolue.

R.

Correspondance d'Alfred de Musset, publiée par Léon Séché. Paris. Société du Mercure de France, 1907, in-16°, de 293 p.

M. Léon Séché, pour qui les coulisses et les alcôves du romantisme n'ont plus guère de secrets, était particulièrement qualifié pour publier la *Correspondance* d'Alfred de Musset. Le présent volume comprend des lettres, inédites ou connues, qui se répartissent de 1827 à 1857, et sont adressées à près de soixante correspondants divers, dont les principaux sont P. de Musset, Mme Jaubert, A. Tattet et George Sand : un second volume, observe M. L. S., pourra être formé, dans un temps plus ou moins long, avec les lettres qui manquent encore ici, et dont on connaît l'existence. Peu de littérature « professionnelle » dans ce recueil-ci, et — en dehors de quelques-unes des lettres à G. Sand, qui échappent désormais à la disgrâce de leur édition belge — peu de cris de passion ; en revanche, du marivaudage tendre, de l'esprit sentimentalisé, de l'imprévu et du gamin à foison : et c'est le vrai Musset, au fond, celui des *Comédies* et des *Proverbes*. Les annotations de M. S., excellentes en matière de biographie et de bibliographie, ne perdraient rien à donner parfois une explication littéraire (Turandot, p. 187 ; pourquoi les termes qui « sonnent faux » p. 250 ne reprendraient-ils pas ceux de Cantel lui-même ? Lire sans doute *jonchets*, p. 185).

F. B.

Lettres de Barbey d'Aurevilly à une amie (1880-1887). Paris, Société du Mercure de France ; 1907 in-16 de 214 pages.

Ces lettres, que publie une confidente anonyme, ne révèlent, en l'auteur du *Chevalier Des Touches*, ni un épistolier insoupçonné, ni un penseur secret. Mais le terrible homme de lettres que les fautes d'impressions mettent hors de lui, et qui visiblement s'intéresse à la littérature plus qu'à la vie, le rogue ironiste qui « fait claquer son fouet de roulier normand » sur le dos des gens qui lui sont antipathiques, cèdent le pas bien souvent à un tendre, on n'oserait dire à un sentimental, qui se met en frais d'amabilité et de douceur pour son « inconnue ».

F. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 août 1907.* — L'Académie accepte la donation que lui fait l'Association historique de l'Afrique du Nord, qui vient de se dissoudre. M. Cagnat, au nom de l'Association dissoute, demande à l'Académie si elle voudrait bien décider d'adjoindre les fonds à ceux de la médaille Blanchet, de façon à ce que la médaille donnée pour travaux et découvertes en Afrique puisse avoir une valeur supérieure et être décernée tous les ans. L'Académie décide qu'il en sera ainsi.

M. Cagnat fait connaître une série d'inscriptions trouvées par M. L. Poinssot, inspecteur du service des antiquités de la Tunisie, sur la chaîne de collines voisines de Teboursouk et de Testour. Ces documents sont des bornes qui indiquent la limite entre la cité de Dougga et un domaine impérial. Cette limite est marquée également par un mur en pierre sèche qui suit les crêtes des collines ; le mur se prolonge au nord jusqu'à la Medjerda ; dans cette partie, ainsi que le prouvent d'autres inscriptions, il suit l'ancienne frontière qui séparait le territoire de Carthage de celui des rois de Numidie.

M. l'abbé Louis Martin donne lecture d'un mémoire sur l'inscription cunéiforme perse d'un bilingue d'Artaxerxès II, fils de Darius (Ochus), 405-362. Cette inscription se trouve auprès du grand trilingue du palais de Darius à Persépolis, dans la nouvelle salle du musée du Louvre consacrée à l'exposition des découvertes de la Délégation scientifique en Perse.

M. S. Reinach annonce qu'il croit avoir retrouvé, sur un vase grec de la collection de M. Rome à Londres, l'image d'une Athéna de bronze exécutée vers 470 par Hégias, le maître de Phidias. La peinture de ce vase, qui est de 460 environ, représente un vieillard qui vient rendre grâces à la déesse, posée sur une colonne ionique. Une statuette du même type, en marbre, a été découverte sur l'Acropole d'Athènes ; une autre, en bronze, à Cologne. Enfin, l'historien byzantin Nicétas décrit une statue d'Athéna en bronze, détruite à Constantinople en 1203, et qui, à en juger par la description, devait être très semblable à l'original de la statue figurée sur le vase attique du ve siècle.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur les *optiones* dans le Talmud.

— *Séance du 9 août 1907.* — Sous le titre de *Mercure tricéphale*, M. S. Reinach lit un mémoire dont le sujet principal est l'explication d'un bas-relief découvert à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1871, représentant un dieu tricéphale debout. Comme le personnage est accosté d'un bouc, il est certainement identique à Mercure, ou du moins au Mercure gaulois assimilé au Mercure gréco-romain. Il avait pour pendant, dans le même ensemble, une figure de Mars, et le pourtour de ce monument était décoré de reliefs, en partie conservés, qui montrent des génies emportant et suspendant les armes de Mars. Suivant M. Reinach, il s'agit de la représentation symbolique et *loyaliste* d'un désarmement général de la Gaule, ordonné par Tibère vers l'an 15 et auquel Strabon a fait allusion. Dès cette époque, le Mars gaulois disparaît, remplacé par le Mars romain, tandis que le Mercure gaulois, dieu pacifique et protecteur du négoce, devient le dieu gaulois par excellence, peu influencé par le type classique du Mercure romain. Le désarmement de la Gaule eut cette conséquence que, lors du soulèvement de Sacrovir et de Florus, en l'an 21, on ne put armer qu'un cinquième des insurgés, et que les autres, suivant Tacite, combattirent les légions avec des épieux et des coutelas de chasse ; aussi la révolte fut-elle promptement étouffée.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur le *Livre des neuf sphères* attribué à l'auteur arabe, d'origine persane, Fadhl ben Naubakht, qui fit plusieurs traductions du persan pour le calife Hâroûn er-Rechid. De certains renseignements il résulte que l'ouvrage devait être un traité d'astrologie appliquée aux thèmes des génitures. Peut-être faut-il traduire ce titre énigmatique : « le livre de El-Nhmtain », par « le livre des neuf sphères sur les nativités ».

M. Clermont-Ganneau propose ensuite de restituer, en tête d'une inscription trouvée par le P. Delattre à la basilique de Meidfa, *Pancha*[ri], vocatif de *Pancharius*, transcription du nom grec Παγχάριος (C. I. G. 9904). Ce nom, apparenté à celui de Παγχάρης, avait été admis dans l'onomastique juive ; c'est de là peut-être qu'il a passé dans l'onomastique chrétienne d'Afrique.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 août 1907.* — M. Cagnat commence la lecture d'un mémoire sur l'état des fouilles entreprises depuis plusieurs années au camp de Lambèse par le service des monuments historiques.

M. S. Reinach étudie, chez différents peuples de l'antiquité, le scrupule religieux qui empêche le vainqueur d'utiliser pratiquement les dépouilles prises sur l'ennemi, en particulier les objets d'équipement et les armes. On les brûle, on les immerge, on les dépose en tas sur le sol dans un lieu consacré, on les suspend à un arbre ou le long d'un mur ; c'est l'origine des trophées, auxquels il est défendu de toucher et qui ne devaient subir, à Rome, aucune réparation. Le scru-

pule primitif s'atténua sous l'influence de l'amour du gain; mais, d'une part, les objets précieux durent être purifiés avant de servir; de l'autre, le caractère religieux du scrupule continua de s'attester par l'offrande d'une partie du butin aux dieux. Les exemples les plus concluants à cet égard sont fournis par l'histoire biblique de la prise de Jéricho; M. Reinach en rapproche des faits analogues, rapportés par César, Tite-Live et Orose. Il montrera prochainement comment on peut expliquer, en partant de ces prémisses, la vieille légende romaine de Tarpeia.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 août 1907.* — M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre de M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, qui lui offre une somme de 5,000 francs pour favoriser le développement du fonds de roulement destiné à ouvrir aux chargés de missions archéologiques quelques crédits supplémentaires leur permettant d'acquérir sur place les antiquités qu'ils pourraient rencontrer au cours de leurs voyages et explorations, particulièrement dans les pays d'Orient.

M. Choisy présente, au nom de l'auteur M. Goodyear, conservateur du musée de Brooklyn, une série de photographies d'édifices français du moyen âge : photographies prises en vue de constater les courbures des lignes ascendantes. Des fils à plomb, accompagnés d'échelles graduées, permettent non seulement de constater l'allure des lignes ascendantes, mais de mesurer les inclinaisons qu'elles présentent. Quelle que soit l'explication, il y a là des faits du plus haut intérêt et un document précieux pour l'histoire des dispositions originelles ou des déformations séculaires des édifices gothiques de France.

M. Cagnat termine la lecture de son mémoire sur les fouilles du camp de Lambèse poursuivies depuis dix ans par le service des monuments sous la direction de M. Albert Ballu. Il insiste sur l'intérêt que présentent le prætorium et les casernes.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 août 1907.* — M. Hamy donne lecture d'une étude sur le livre de la Description des pays, sorte de géographie générale rédigée en 1451 ou 1452 par le premier héraut d'armes de Charles VII, Gilles le Bouvier dit Berry, dont il suit la vie agitée depuis son arrivée à Paris en 1402 jusqu'à sa mort vraisemblablement survenue à la cour en 1455. C'est principalement entre les années 1440 et 1448 que se placent les voyages de Berry qui ont fourni les éléments de son petit ouvrage et l'ont conduit au Sinaï, d'une part, et jusqu'au cœur de l'Irlande, d'autre part. Le texte du livre est encore inédit, et M. Hamy en prépare une édition annotée, où figureront en outre un certain nombre de documents géographiques inédits ou mal connus de la même époque, comme l'itinéraire de Bruges, la table de Velletri, etc. — M. Longnon présente quelques observations.

M. Jean Capart, conservateur-adjoint des antiquités égyptiennes aux Musées royaux de Bruxelles, lit une étude sur les objets en schiste découverts dans les nécropoles de l'Egypte primitive et que l'on a voulu considérer comme des palettes à broyer le fard vert employé à la peinture des yeux. M. Capart cherche à montrer que les palettes auraient été des objets magiques qui se rattacheraient aux amulettes en forme de vases ou de gros scarabées de l'Egypte classique. Un curieux parallèle ethnographique, les *churinga* des Australiens, permet de retrouver en usage encore à notre époque des objets qui présentent avec les palettes égyptiennes des analogies au moins curieuses.

Académie des Inscriptions et Belles-lettres. — *Séance du 6 septembre 1907.* — M. Salomon Reinach rappelle que la légende de Tarpeia, la vierge romaine qui livra le Capitole aux ennemis et périt étouffée sous leurs armes, est surtout connue par Tite-Live et Plutarque; mais il y a un grand nombre de variantes, parfois contradictoires, et le seul fait sur lequel les historiens soient d'accord, c'est le genre de mort de Tarpeia. On montrait son tombeau sur la roche tarpéienne, et l'on célébrait un culte en son honneur. A l'époque où les Romains n'avaient pas encore de temples, la roche de Tarpeia avait été le lieu sacré où s'accumulaient, intangibles, les dépouilles prises à la guerre. Quand l'usage de former de pareils monceaux s'effaça devant celui de suspendre les armes des vaincus dans les temples et les maisons, on supposa que l'héroïne locale avait péri étouffée sous les boucliers romains, et l'on inventa des histoires pour justifier un si cruel châtiment. Comme les traîtres étaient précipités du haut de la roche tarpéienne, l'idée d'une trahison se présentait d'elle-même à l'esprit. Ainsi, selon M. Reinach, la légende de Tarpeia est un mythe né d'un rite. Le rite est celui de l'accumulation des dépouilles; le mythe a pour objet d'expliquer pourquoi ces dépouilles forment un monceau et pèsent sur le corps de la vierge tarpéienne qu'elles ont écrasée.

M. Antoine Thomas donne lecture de sa notice sur M. Anatole de Barthélemy, son prédécesseur.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 21 septembre — 1907

Edouard Naville, **The Temple of Deir el Bahari** (*Egypt Exploration Fund*), t. V, Plates cxix-cl, the Upper Court and the Sanctuary, Londres, 1906, in-f°, 12 p. et 51 pl.

La publication de Deir el Bahari poursuit son cours sans interruption par les soins des mêmes ouvriers, Naville pour le texte, Carter pour les dessins. Cette fois nous pénétrons dans la partie la plus intime du temple, celle où se trouvaient le sanctuaire et ses dépendances immédiates. On n'y voit plus d'inscriptions ni de tableaux historiques, mais nous sommes en pleine religion. Une grande porte en granit rose donne accès sur une cour jadis bordée de portiques, et de l'autre côté, en face d'elle, la chapelle ouvre dans la montagne. Elle était, comme le reste du monument, destinée d'abord au culte de la reine Hatchopsouîtou et de ses parèdres les dieux de Thèbes, mais les autres membres de la famille y reçurent leur part d'hommages et Thoutmôsis Ier, Thoutmôsis II, Thoutmôsis III y furent représentés ainsi que la reine-mère Ahmasi. Vers l'époque ptolémaïque, dans un temps où l'ensemble des constructions n'était déjà plus qu'une ruine dont on rencontrait les fragments dispersés par toute la nécropole, du Ramesséum au Deir-el-Chalaouît, les Thébains nettoyèrent cette partie et la restaurèrent : ils y ajoutèrent des propylées modestes et ils creusèrent au fond une chambre nouvelle qu'ils consacrèrent à des dieux plus récents. Le culte s'y continua jusque dans les premiers

siècles de notre ère, et peut-être dura-t-il jusqu'à ce que le christianisme s'empara du site pour y installer un de ses couvents.

Les sculptures de la XVIIIe dynastie ne sont pas sans intérêt. Celles qui décoraient les parois de la cour commémoraient une fête en l'honneur d'Amon du genre de celle qui est figurée sous la grande colonnade de Louxor ; toutefois c'est une statue colossale de la reine que les bateaux transportent. A l'intérieur, les rois sont en adoration devant les divinités thébaines et ils partagent avec elles l'offrande qui les nourrit. Rien de cela n'est bien nouveau, et il faut pousser jusqu'au sanctuaire ptolémaïque pour découvrir des données originales. En effet, il est dédié à deux hommes divinisés, Imouthès, fils de Phtah, et Aménôthès, fils de Hapouî. Aménôthès est ce ministre d'Aménôthès III, à qui sa réputation de magicien valut d'obtenir un culte après sa mort. Il semble que, vers le IIIe siècle avant J.-C., les habitants de Thèbes, jaloux de la popularité qu'avait conquise en Égypte Imouthès, le Memphite, voulurent opposer à celui-ci quelqu'un de leur cité. Ils choisirent Aménôthès qu'ils placèrent sur le même rang que son rival, et ils lui assignèrent plusieurs lieux de résidence, l'un près du temple de Phtah à Karnak ainsi qu'il convenait en la circonstance, et les autres dans la nécropole à Deir-el-Médinèh et à Deir-el-el-Baharî. Ici, pour mieux marquer encore le lien par lequel ils le rattachaient à Imouthès, ils modifièrent le nom Hapouî de son père en celui de taureau Apis qui est une incarnation de Phtah, comme on le sait : de la sorte, les deux personnages, étant tous les deux les enfants du même dieu, devenaient égaux et du coup la vanité thébaine était satisfaite.

Comme toujours, les dessins sont fort beaux et le texte est très correct. Le cinquième volume vaut les quatre volumes précédents : je ne puis mieux dire.

G. Maspero.

N. de G. Davies, **the Rock Tombs of El-Amarna. Part IV. Tombs of Penthu, Mahu and others** (XVIth Memoir of the *Archæological Survey of Egypt*, edited by LL. Griffith), Londres, 1906, in-4°, 36 p. et 45 pl.

Ce volume comprend la dernière des tombes qui appartiennent au groupe du Nord, celle de Pentou, et les principales du groupe méridional. Il couvre donc une partie du même terrain qui avait été exploré par les membres de la mission française, et il fait presque double emploi avec leur travail. C'est un de ces accidents dont il ne faut pas trop se chagriner : une double copie n'est jamais à regretter, surtout lorsqu'il s'agit de monuments aussi difficiles à lire que ceux d'El-Amarna. L'hypogée de Pentou ne diffère pas sensiblement des autres de son groupe : ce sont les mêmes légendes et les mêmes scènes, une visite du roi au temple d'Atonou, la remise des colliers d'or au défunt et sa réception au palais, le banquet royal. Le style

est peut-être un peu plus libre que dans les précédents, et les restes des inscriptions peuvent servir à corriger certaines fautes ou à combler plusieurs lacunes dans les inscriptions publiées antérieurement, mais on n'y rencontre rien de nouveau pour l'histoire. Le décorateur a employé les poncifs de son temps et de sa localité sans y rien introduire d'original que le nom du propriétaire et ses titres.

Le groupe du sud diffère de celui du nord par plus d'un détail. Il paraît avoir été réservé à des personnages de moindre envergure et avoir été formé un peu plus tard. Davies n'y compte que dix-neuf tombes et il attribue à « la surexcitation évidente avec laquelle Bouriant travaillait » l'indication que celui-ci donne d'un nombre plus fort : je puis l'assurer qu'il n'en est rien. Nos ouvriers ont mis à jour la façade d'une trentaine de tombes et il y en avait d'autres encore, mais comme elles étaient presque toutes à peine ébauchées, nous n'avons pas cru nécessaire de les déblayer. Les trous se sont ensablés rapidement, et ce serait, je crois, perdre son argent que de les recreuser. Il n'y avait là que les essais préliminaires d'une compagnie d'entrepreneurs que l'abandon rapide de la ville ne permit pas de pousser plus loin : la manière économique dont les syringes de ce groupe qui sont à peu près achevées sont décorées avec des moulures en plâtre est un indice de plus pour croire que ce coin de la nécropole était réservé à de petits fonctionnaires. Le plus élevé en grade commandait la gendarmerie et son nom est écrit une fois Mabhou. Comme cette orthographe prête à l'un des signes la valeur *beh* qui lui est connue par ailleurs, Bouriant et Legrain l'avaient adoptée : M. Davies préfère la vieille lecture Mahou et c'est aussi celle que j'adopterai jusqu'à nouvel ordre. Plusieurs scènes où nous apercevons le personnage faisant les rondes de police sont originales, mais le reste n'est qu'un extrait du schème adopté au groupe du Nord. Il en était de même dans les tombes voisines, celles d'Apii, de Ramsès, de Nafkhouprouhasakhpirî, de Souti, qui toutes sont à des degrés divers d'inachèvement. Plusieurs des tableaux y sont d'un ouvrier habile, mais l'ensemble ne nous apprend rien.

Les dessins sont exécutés avec la même maîtrise que ceux des volumes précédents. A force de copier les artistes d'El-Amarna, M. Davies s'est approprié leur style et on le sent : son trait est plus souple qu'au début et les proportions des figures viennent naturelles sous sa main. Peut-être a-t-il amolli quelquefois la sècheresse des contours et adouci les angles : du moins il me semble, quand je compare sa planche XXVI avec la copie que j'ai faite, il y a près d'un quart de siècle de la scène où Mahou amène des voleurs au comte de la ville. Aussi bien le faire de ces ateliers hermopolitains diffère-t-il assez de celui auquel les ateliers thébains nous ont accoutumé, pour que deux égyptologues ou deux dessinateurs puissent l'interpréter de deux façons diverses ; je dois dire pourtant que mon dessin paraît se

rapprocher plus que celui de M. Davies de la photographie qu'il a publiée d'une portion de la scène, sur sa planche XLI.

G. MASPERO.

A. MALLON, **Grammaire copte avec Chrestomathie, Vocabulaire et Bibliographie,** 2[e] édition revue et augmentée, Beyrouth, imprimerie catholique, 1907, in-8°, xv 301-193 p.

La première édition de cette Grammaire a été épuisée en deux ans : c'est un beau succès et qui prouve combien l'œuvre était utile. Le père Mallon a tenu compte des critiques qui lui ont été faites de plusieurs côtés : il a allégé les chapitres relatifs à la phonétique et il les a rendus plus complets et plus précis tout à la fois; il a modifié le plan en ce qui concerne les rapprochements au dialecte thébain; il a élargi un peu la Chrestomathie. La deuxième édition est donc en progrès sur la première et il y reste bien peu à corriger matériellement. Je lui souhaite un succès aussi prompt, et je ne puis m'empêcher de souhaiter que le père Mallon entreprenne de faire pour les autres dialectes du Copte ce qui lui a si bien réussi pour celui-ci : le besoin y est grand d'une grammaire à la fois savante et claire.

G. MASPERO.

J. ROSENBERG. **Phönikische Sprachlehre und Epigraphik,** Wien, u. Leipzig, Hartleben, viii-173 pp., 2 pl., 2 marks.

« Le phénicien tel qu'on le parle », c'est le titre qu'on pourrait donner, sans un trop grand paradoxe, à ce petit volume de poche, coquettement cartonné, qui fait partie de la collection polyglotte de la librairie Hartleben et vient y prendre place à côté des manuels des principales langues européennes et orientales, y compris l'Esperanto et la Pansténographie. A feuilleter cet opuscule, avec ses listes de termes usuels, ses paradigmes de déclinaisons et comparaisons d'une admirable régularité, ses transcriptions phonétiques fixant toutes les nuances de vocalisation des mots, on croirait vraiment que le phénicien n'a plus de secrets pour nous et peut s'enseigner et s'apprendre en quarante leçons, et même moins. Pour un peu on s'attendrait à y trouver des exercices de conversation et des dialogues germano-phéniciens faisant le pendant de ceux du *Pœnulus* de Plaute. On est tenté de dire avec Milphio, en fermant le livre : « nullus me est hodie Pœnus Punior. » Aussi bien, est-ce en grande partie sur le punique de Plaute, et sur quelques mots et noms propres transcrits tant bien que mal par les Grecs et les Romains, que s'appuie M. R. pour exécuter ce tour de force de faire sonner à nos oreilles les textes épigraphiques qui, jusqu'ici, ne parlaient guère qu'aux yeux. Inutile de faire observer que c'est là une base bien étroite et bien précaire. Les variations mêmes et les inconséquences de l'auteur dans ses notations pho-

nétiques montrent suffisamment l'incertitude, pour ne pas dire la témérité de son essai. Celui-ci n'en est pas moins intéressant à certains égards. Sans doute, ce manuel n'apprendra pas grand'chose aux gens du métier, mais, tel qu'il est, il est propre à donner à de jeunes étudiants, ayant déjà quelque teinture d'hébreu, le goût de l'épigraphie phénicienne et à déterminer des vocations.

Il ne saurait toutefois leur tenir lieu de guides plus sérieux et de mine moins avenante. Ils feront bien de ne s'en servir qu'avec circonspection. Malgré les efforts consciencieux de l'auteur pour se mettre au courant de la science, je crains qu'il n'ait travaillé un peu vite en s'assimilant, sans bien les digérer, la grammaire de Schrœder et le *Handbuch* de Lidzbarski. Son livre s'en ressent. Je vois, par exemple, que M. R. maintient encore l'ancienne hypothèse d'un suffixe de la 3[e] pers. masc. sing. en *m*; c'est déjà bien assez de l'équivoque fâcheuse, mais indéniable celle-là, qu'offre en phénicien la forme en *i*, identique, du moins en apparence, avec le suffixe ordinaire de la 1[re] pers. — M. R. enregistre en certains endroits un prétendu participe *myhummat* = « getötet » ; c'est la une vieille erreur résultant d'une mauvaise lecture des ll. 11 et 22 de l'inscription d'Echmounazar, *ADMM HMT* = « *ces* hommes là ». L'inadvertance surprend d'autant plus qu'en reproduisant plus loin cette inscription, M. R. lit correctement *adamim himath* (tout en traduisant à tort par le singulier « jenes »). — Dans les dates le mot *SNT* est un pluriel *šanoth* « années » et non un singulier *šanth* (le singulier est toujours *šatt*). — Plusieurs mots enregistrés comme phéniciens ont été empruntés par erreur à des documents non phéniciens : tels *harus* « er ist zerstört », *abod* « verlieren », *lech* « gehe! », etc., qui jusqu'ici ne sont connus que comme moabites (stèle de Mesa). Dans les conjugaisons, *jahmol* « er wird Mitleid haben », doit être restitué à l'hébreu (thème verbal tiré du nom théophor israélite *Yahmolyahou*). — Je serais curieux de connaître à quelle source l'auteur a pu puiser son impératif *messe* (*MSH*) « salbe! ». — *LM-BHII* est traduit par « nach meinem Ableben » ; tandis que c'est justement lecontraire : « me vivo (feci) ». — Il est inexact de dire d'une façon absolue que la 3[e] pers. fém. sing. du pretérit ne se distingue pas de celle du masculin. La première est souvent marquée en punique par l'addition d'un *aleph*, voire d'un *aïn* vocalique, répondant au *hé* de l'hébreu et impliquant une terminaison *â*.

Dans la longue liste des échanges de lettres, il faudrait défalquer, ou tout au moins il aurait fallu distinguer des substitutions d'ordre réellement phonétique, nombre de cas qui sont ou des mauvaises lectures ou de pures fautes de lapicide. Il eût été logique aussi, au lieu de présenter sur le même plan tous les faits philologiques compilés au petit bonheur, de faire la part des divers états de la langue dans le temps et dans l'espace ; le phénicien propre, le punique et le néo-punique sont

différenciés par des particularités très importantes qui sont insuffisamment indiquées. Sur ce dernier terrain, je constate, entr'autres omissions regrettables, celle du *T* néo-punique faisant fonction de *AIT*, *AT*, particule indicatrice de l'accusatif.

Six inscriptions phéniciennes, trois puniques et six néo-puniques sont données comme exercices. Pourquoi diable l'auteur a-t-il été choisir pour ces dernières justement celles dont l'interprétation offre le plus de difficultés non encore résolues? Les traductions qu'il en risque ne justifient guère ce choix, car elles sont loin d'apporter une lumière nouvelle. Dans l'une d'elles il lit un nom propre d'une forme bien étrange, *Bonreal!* on se croirait en pleine onomastique juive occidentale du moyen âge.

Clermont-Ganneau.

K. Brugmann. **Die distributiven und die kollektiven Numeralia der indogermanischen Sprachen** in-4°, 80 p., 1907 (extrait des *Abhandlungen* de la section historique et philologique de l'Académie de Saxe, vol. XXV, n° V.) Prix 3 mk. 60.

M. Brugmann, en même temps qu'il poursuit la composition du second volume du *Grundriss* sous la nouvelle forme, continue d'étudier certaines questions particulières dans leur ensemble; après l'expression de la *Totalité* et les *Démonstratifs*, il examine cette fois les noms de nombre distributifs et collectifs. Passant en revue les diverses manières d'exprimer la distribution dans les langues indo-européennes, il classe les moyens d'expression employés, sans retrouver aucun type qu'on ait le droit d'attribuer à l'indo-européen avec quelque certitude; l'un des plus fréquents est le type français au moyen d'une préposition : *deux à deux, un par un*, etc. En revanche, il existe des noms de nombre collectifs remontant à l'indo-européen; le type le plus net n'est conservé qu'en indo-iranien, en baltique et en slave : skr. *trayam*, v. sl. *troje* « groupe de trois », par exemple; un autre type est obtenu au moyen du suffixe **-no-*, c'est celui de lat. *terni* et *trini*, *bini*, etc., lit. *dvynu* « jumeaux », got. *tweihnai*; l'existence d'un type en **-ko-* est plus douteuse. La comparaison montre immédiatement que ces mots n'avaient en indo-européen aucun sens distributif; mais les emplois collectifs sont anciens, ainsi dans *trina ratio uiuendi* « triple manière de vivre », *bina castra* « deux camps » etc.; ce qui est nouveau, c'est l'emploi créé par le latin : *cameli bina habent tubera in dorso*. Telle est dans l'ensemble la démonstration de M. Brugmann, et elle semble décisive. — La publication se termine par un appendice, dû à M. Sievers, sur les emplois de *tvenn(i)r*, etc., en vieux norrois.

Au cours de sa démonstration, M. Brugmann aborde un grand nombre de questions de détail, et, dans chacune de ces discussions partielles, donne lieu d'admirer son étonnante lecture et la façon dont il suit toutes les publications récentes de tous les pays. Parmi ces

remarques de détail, on notera un rapprochement de la famille du verbe lat. *censeo*, qui en latin et en indo-iranien signifie « dire suivant un rite, réciter solennellement », avec des mots signifiant « rang, ordre »: gr. κόσμος, got. *hansa* « troupe », etc. Beaucoup des questions abordées sont de celles qui ne comportent pas de solution certaine ; là où l'on restera sceptique sur les solutions qui ont la préférence de l'auteur, on devra du moins reconnaître qu'il a examiné avec soin toutes les possibilités. — Comme d'habitude chez M. Brugmann, les formes citées sont très sûres ; p. 35, on lira arm. *erkics* « deux fois »; la forme *erkic*, empruntée à mon *Esquisse d'une gr. comp. de l'arm. class.* est une faute d'impression (corrigée dans l'index de l'*Esquisse*).

A. MEILLET.

MALININ (Alexander), **Hat Dörpfeld die Enneakrunos-Episode bei Pausanias tatsächlich gelöst, oder auf welchem Wege kann diese gelöst werden?** Wien, Alfred Hölder, 1906, S. 35 in-12.

Dans une brochure publiée à Berlin en 1901, et intitulée *Zwei Streitfragen der Topographie von Athen*, M. A. Malinin a déjà pris nettement parti contre la thèse de M. Dörpfeld sur l'emplacement de la fontaine Ennéacrounos près de la colline du Pnyx. S'il revient aujourd'hui sur le même sujet, c'est, d'une part, que l'hypothèse de M. Dörpfeld, adoptée par M. Judeich dans sa récente *Topographie von Athen* [1], tend à s'imposer à l'opinion comme une solution définitive du problème ; c'est, d'autre part, qu'il a lui-même renoncé à certaine conjecture dont il avait jadis fait usage dans cette polémique. Examinons d'abord ce second point : si, comme le veut M. M., la fontaine Ennéacrounos doit être, selon l'opinion traditionnelle, laissée dans le voisinage de l'Ilissus, la description qu'en fait Pausanias suppose une transposition, une confusion dans le texte, puisque le périégète parle de cette fontaine à propos des monuments de l'agora. Cette confusion, M. M. l'expliquait naguère par l'hypothèse de trois rédactions consécutives du passage en question. Abandonnant aujourd'hui cette hypothèse, il croit trouver ailleurs la trace d'un remaniement dans le texte de Pausanias : suivant lui, les limites de la lacune où s'est glissée à tort la notice sur l'Ennéacrounos peuvent être déterminées par le § 6 du ch. 8 (liv. I), où Pausanias parle des statues des Tyrannicides sur l'agora, et le § 5 du ch. 14 (liv. I), où il est question du temple d'Eucleia. Ce temple, en effet, dit M. M., a dû se trouver, lui aussi, sur l'agora, et Pausanias, avant l'interpolation, rapprochait cet édifice, élevé au temps des guerres médiques, du monument des Tyrannicides, restauré en 477. Cette démonstration résulte, aux yeux de M. M., de l'emploi des mots καὶ

---

1. Iw. Müller's *Handbuch der Klass. Altert.-Wissensch.*, III Bd, 2. Abt., 2 Hälfte, München, 1905.

τοῦτο (I, 14, 5), qui ne peuvent, dit-il, se rapporter qu'aux statues désignées au § 6 du ch. 8. Mais là même est, pour nous, la difficulté : quand Pausanias dit, à propos du temple d'Eucleia, ἀνάθημα καὶ τοῦτο ἀπὸ Μήδων οἳ τῆς χώρας Μαραθῶνι ἔσχον, il ne peut comparer, ce semble, ce monument qu'à un autre ἀνάθημα ἀπὸ Μήδων. Or les statues restaurées des Tyrannicides n'avaient certainement pas ce caractère. En outre, Pausanias dit que c'était un trophée de Marathon, et M. M. tire du texte des nuances bien subtiles, quand il interprète ainsi tout le passage : « Ce temple avait été, lui aussi, consacré avec le butin des Perses, mais après la bataille de Marathon, et non plus à la suite de la défaite de Xerxès. » — M. Malinin ne me paraît donc pas avoir trouvé encore le mot de l'énigme ; mais je dois ajouter que son attachement à l'ancienne identification de la fontaine Ennéacrounos avec la moderne Kallirrhoé me semble pleinement justifié. Les restes archéologiques, mis au jour par M. Dörpfeld près du Pnyx, peuvent bien provenir du temps de Pisistrate : ils n'appartiennent pas nécessairement pour cela à l'Ennéacrounos. Et, d'autre part, le chapitre où Thucydide indique l'emplacement de l'Ennéacrounos, d'après le voisinage de très anciens sanctuaires attiques (II, 15), ne permet guère de chercher cette fontaine ailleurs que dans la région de l'Olympieion et de l'Ilissus.

Am. Hauvette.

Aristophanis Thesmophoriazusae. Cum prolegomenis et commentariis edidit, J. van Leeuwen, Leyde, Sijthoff. 1904. Un vol. in-8 de xvi-156 p. Prix : 5 m.

Aristophanis Ecclesiazusae, ed. J. v. Leeuwen, 1905. Un vol. in-8 de xxii-160 p. Prix : 5 m.

Arthur Alexis Bryant, **Boyhood and youth in the days of Aristophanes** extrait des Harvard Studies in classical Philology, vol. XVIII, 1907, p. 71-122.

Nous sommes heureux d'avoir à revenir sur cette excellente édition d'Aristophane de M. J. v. Leeuwen, dont la publication est aujourd'hui terminée. Déjà, dans le numéro du 1er avril, nous en avons montré le caractère général ; nous avons indiqué par quels traits elle se distinguait de l'édition Blaydes qui l'avait immédiatement précédée. Nous voulons aujourd'hui ajouter quelques mots au sujet des deux comédies que nous venons de recevoir, les *Thesmophoriazusae* et les *Ecclesiazusae*.

Des onze comédies qui nous sont parvenues d'Aristophane, les *Thesmophoriazusae* et les *Ecclesiazusae* sont les seules sur lesquelles nous ne possédons aucun renseignement positif, nous permettant de dire à quelle date elles ont été représentées. M. v. L. place la représentation de la première de ces pièces dans l'année 411. C'est la date qu'avait indiquée Ottfried Müller, en faisant valoir comme principal argument l'allusion à la défaite de Charminos (v. 804) ; la mention du probouloi v. 808 offre un indice moins sûr, comme le dit justement M. v. L. Pour les *Ecclesiazusae*, M. v. L. admet la date de 392. La

scholie du v. 193 dit que la pièce fut représentée deux ans après l'alliance conclue entre les Athéniens et les Béotiens à propos de la guerre de Corinthe; de ce passage il faut rapprocher le fragment d'inscription CIA II, 6 et Andocide III, 18-22. A ces témoignages connus depuis longtemps, M. v. L. en ajoute un nouveau. Le commentaire de Didyme sur les *Philippiques* de Démosthène, que nous a fait connaître un papyrus, récemment publié à Berlin, contient une indication de Philochoros relative aux négociations qui aboutirent à la paix d'Antalcidas. Les premiers ambassadeurs athéniens, envoyés en Perse pour négocier, furent désavoués par le peuple et condamnés à l'exil; parmi eux se trouvait cet Épicrate qui, à cause de sa longue barbe, avait reçu le surnom de σακεσφόρος. On peut conclure du vers 71 qu'il était encore dans Athènes quand la pièce fut représentée, c'est-à-dire en janvier ou en mars 392; son exil doit se placer dans les mois qui suivirent de la même année. On ne peut donc pas mettre en 391 la date de la représentation.

Outre cette discussion, la préface des *Ecclesiazusae* contient une étude sur la situation de la femme dans la société athénienne. C'est la traduction latine du discours prononcé par M. v. L. comme recteur, lors de la séance solennelle pour fêter l'anniversaire de la fondation de l'Université de Leyde. M. v. L. dit l'essentiel sur la question et il le dit avec agrément. Nous sommes heureux de constater que l'auteur est pleinement convaincu que les femmes n'assistaient pas aux représentations comiques : « solos viros chorum effecisse, solos viros histrionum officio functos esse, solos viros spectasse certa conjectura assequi... » (p. II). C'est la thèse que nous avons soutenue ici même (nº du 13 mai 1901). Quant à ce qui concerne la thèse communiste si joyeusement combattue par le poète, M. v. L. conclut très justement en disant (p. XIV) qu'Aristophane n'a pas voulu porter sur la scène les théories d'un philosophe et qu'il n'y a rien dans la pièce qui puisse être considéré comme un emprunt à Platon; il croit, au contraire, qu'on peut indiquer dans la *République* divers passages où l'on trouve des allusions à la comédie d'Aristophane. C'était la conclusion à laquelle était arrivé en somme un savant italien M. Al. Chiapelli dans un très long article publié par la *Rivista di filologia*, II, 1882, p. 161-273.

Parmi les corrections proposées par l'auteur il nous suffira de citer : *Thesmophoriazusae*, v. 74, M. L. garde la leçon ἐμόν et ajoute με; — 910. Μενέλεῳ σε τῷ au lieu de Μενέλαον · ὅσα γ'; — 1157, καὶ est supprimé; ce mot provient très probablement du v. 1159. En revanche, il nous est impossible d'accepter le changement du v. 23. M. v. L. trouve une répétition oiseuse dans le texte traditionnel πῶς... ὅπως. Les anciens étaient beaucoup moins rigoristes que nous sur ces répétitions; un peu plus bas, v. 78-80, on trouve ἐπεί construit avec un autre ἐπεί dont il dépend. Au v. 162, καὶ Ἀλκαῖος est une restitution due à

Aristophane de Byzance et acceptée dans nos manuscrits ; les anciens textes donnaient κἀχαῖος. La conjecture de Fritzsche, adoptée par Blaydes, χὠ Κεῖος, c'est-à-dire Simonide, mérite l'attention. La correction du v. 80, un passage difficile entre tous, est très intéressante ; mais l'explication paléographique donnée par l'auteur n'est guère acceptable. Aux vers 855 et 857, je dois signaler une restitution curieuse du début de l'*Hélène* d'Euripide. Cf. encore v. 290, 656. — *Ecclesiazusae*, v. 86, προκαταλαβεῖν est très probable ; de même, v. 758, ἀλλ' ἀποφέρειν ; cf. encore 78, 173. Le commentaire reste toujours la meilleure partie de l'ouvrage. Nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit là-dessus. Signalons seulement le commentaire du v. 22 des *Ecclesiazusae*, qui fournissait un des meilleurs arguments aux savants qui admettent la présence des femmes aux représentations comiques.

L'étude de M. A. Bryant sur l'enfance et la jeunesse à l'époque d'Aristophane est un travail qui est fait avec soin. On comprend cependant que, dans une étude si courte, l'auteur ne puisse qu'effleurer les diverses questions qu'il fait entrer dans le cadre de son sujet : l'enfance et la constitution de la majorité, l'éphébie, la crise de l'éducation amenée par l'enseignemeut des sophistes, les divers exercices, les études qui constituaient une bonne éducation, etc.

Albert Martin.

Index patristicus siue clauis Patrum apostolicarum operum, ex editione minore Gebhardt Harnack Zahn lectionibus editionum minorum Funk et Lightfoot admissis. Composuit Edgar J. Goodspeed. Leipzig, Hinrichs, 1907. viii-262 pp. in-8°. Prix : 3 Mk. 80.

M. Goodspeed a partagé le texte des Pères apostoliques entre ses élèves et leur a fait dresser les fiches de tous les mots. L'index, qui est sorti de ce travail, est un simple index de mots, avec la liste de toutes les références, même pour les mots dits insignifiants, comme καί. On peut regretter que M. G. n'ait pas tenté de faire plus et de joindre à chaque chiffre un fragment du texte. Il y a en ce genre un index modèle, celui d'Horace par Zangemeister. Mais je n'ignore pas les difficultés que présente un travail de ce genre, qui n'est plus mécanique, et aussi l'étendue et les frais qu'il impose à l'éditeur. Nous devons donc nous contenter de ce qu'on nous donne, très heureux de l'avoir. Les chiffres renvoient aux divisions par chapitres et paragraphes de l'édition Gebhardt-Harnack-Zahn. Quelques divergences avec les éditions Funk et Lightfoot sont relevées dans l'introduction. Les fragments de Quadratus et des presbytres n'ont pas été dépouillés. Les mots sont cités dans la forme du texte et les formes sont classées dans l'ordre grammatical. Au surplus, M. Goodspeed a pris pour modèle l'*Index homericus* de Gehring. L'impression est d'une netteté parfaite. Autant qu'un usage assez court m'a permis d'en juger, elle est correcte et le relevé est exact et complet. Bon instrument de travail.

Paul Lejay.

Die Entwickelung des deutschen Staedtewesens, von Hugo Preuss. Band I. Entwicklungsgeschichte der deutschen Staedteverfassung. Leipzig, B. G. Teubner, 1906, XII, 379 p. 8° Prix : 6 fr.

Le livre de M. Preuss ne présente aucun appareil érudit et c'est précisément pour cela peut-être qu'on le lit non seulement sans fatigue, mais même avec plaisir, alors que le sujet qu'il traite, assurément intéressant par lui-même, avait perdu passablement, et depuis longtemps, de son attrait par suite des discussions interminables et parfois violentes qui se sont élevées et se continuent en Allemagne entre historiens et jurisconsultes sur les origines et le développement des cités germaniques au moyen âge. On a répandu tant d'encre et tant de fiel sur la matière, que c'est un vrai soulagement de parcourir le présent volume, où l'auteur, sans prodiguer les invectives ou les ironies à des collègues dissidents, sans accumuler les citations de sources, sans se perdre en d'innombrables détails, arrive à nous donner une idée précise de ces organismes urbains qui ont fait avant tout la grandeur de la civilisation allemande du XIII[e] au XVI[e] siècle. Malgré l'absence de cet *apparatus criticus* cher aux érudits, et que je suis loin d'ailleurs de dédaigner, on se rend compte en le lisant qu'on n'a point à faire à un dilettante, mais à un savant compétent, à un homme du métier. Mais ce qui fait surtout l'intérêt de l'ouvrage de M. P., c'est qu'il ne l'a pas arrêté au seuil de l'histoire moderne, comme le font la plupart des auteurs qui se sont occupés de ce chapitre de l'histoire constitutionnelle du Saint-Empire-romain. Il a continué son récit non seulement à travers la période de réaction absolutiste du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, mais encore à travers la majeure partie du XIX[e]. C'est donc une histoire complète du régime municipal allemand à travers les âges que M. P. a exposée brièvement et clairement dans les cinq chapitres de ce volume.

Dans le premier, il nous fait assister à la naissance de la cité, qui vient se grouper autour de la résidence de l'évêque ou de la *pfalz* du souverain ; il nous montre la formation lente et combattue souvent avec acharnement des organes administratifs, puis politiques, qui la feront prospère et bientôt puissante, lorsqu'ils seront devenus les vrais centres économiques du pays. Dans le second chapitre nous suivons l'épanouissement démocratique de la plupart de ces cités par le régime des villes libres, leurs luttes pour arriver à jouer un rôle politique, puis leur refoulement à l'arrière-plan par les seigneurs territoriaux grandissant à leur tour, et qui, après avoir écrasé les couches rurales, compriment de plus en plus efficacement la société urbaine. Avec le troisième chapitre nous arrivons au développement complet du principat, devenu dominant surtout au point de vue économique, depuis le triomphe de la Réforme. Les guerres du XVII[e] siècle achèvent la ruine politique des grandes villes et l'anéantissement de l'autonomie administrative des villes non libres (*civitates mixtae*), gouvernées par

une mesquine oligarchie bourgeoise, entièrement subordonnée elle-même aux fonctionnaires royaux, électoraux ou ducaux. Grâce à l'apathie croissante de la bourgeoisie, à l'absolutisme ingénu des gouvernements princiers, le régime municipal s'est momifié; il a cessé quasiment toute activité collective. C'est l'état des villes allemandes vers le temps de Frédéric II.

La révolution vient donner un choc terrible et salutaire à cet état de choses lamentables. Fonctionnaire lui aussi, mais fonctionnaire de génie, le baron Charles de Stein rêve de vaincre cette bureaucratie toute puissante, en l'employant à se démolir elle-même, et à secouer, de concert avec elle, le joug de la féodalité qui pèse encore sur le royaume de Prusse. C'est à ses efforts que sont dûs, d'abord l'Édit du 9 octobre 1807, puis la *Staedteordnung* du 19 novembre 1808, qui reste provisoirement un essai (*ein Torso*) incomplet, par suite de l'antipathie qu'elle excite en haut lieu, par suite de l'indifférence de la bourgeoisie elle-même et enfin à cause de l'exil subit du ministre, proscrit par Napoléon. D'ailleurs comment les vieilles libertés communales germaniques pourraient-elles refleurir et se développer dans un pays où la liberté politique n'existe pas, ou des provinces entières, celles de l'Est, ont un cachet à moitié slave? Même quand après la Révolution de Juillet, on opère la revision de la *Staedteordnung* (en 1831), cette revision se fait dans un esprit plutôt réactionnaire; de nouvelles tentatives de réforme se produisent, avant et après 1848, sans plus de succès, dans les différents états de la Confédération germanique; elles sont réitérées au sein du nouvel Empire allemand, jusqu'au moment où la législation de 1906 marque enfin un progrès décisif. A partir de ce moment des problèmes nouveaux se posent et vont s'agiter entre les masses démocratiques des grandes villes et les classes bourgeoises; nous entrons dans l'ère du *selfgovernment* et du socialisme municipal.

M. Preuss nous promet un second volume, qui nous initiera à la connaissance des détails de l'activité municipale contemporaine, d'après les lois en vigueur; sans doute il n'aura pas un caractère historique aussi prononcé que le premier, mais s'il est écrit avec la même netteté de style et la même lucidité de pensée, il ne pourra manquer, lui aussi, d'être intéressant et sera le bienvenu.

R.

Mémoires de Saint-Hilaire. Tome deuxième, Paris, Renouard, 1906. In-8°, 445 p.

M. Léon Lecestre vient de publier pour la Société de l'histoire de France le tome deuxième de ces *Mémoires* dont nous avons déjà parlé. Ce nouveau volume embrasse les années 1680-1697 et contient, comme le précédent, une série de passages qui avaient été supprimés dans l'édition de 1766 et qui sont rétablis ici d'après les manuscrits;

mais dans la plupart des cas ils n'ont guère d'importance et les coupures semblent avoir été faites principalement pour abréger le texte. L'intérêt du récit de Saint-Hilaire repose d'ailleurs, avant tout, sur le détail de ses campagnes en Flandre, en Allemagne et en Italie, qui nous sont racontées dans ce second volume jusqu'à la paix de Ryswik. Les pièces justificatives ne seront publiées qu'avec le troisième et dernier volume, consacré à la guerre de la succession d'Espagne. Peut-être n'était-il pas indispensable de réimprimer dans son ensemble une œuvre aussi volumineuse, dont l'auteur se déclarait « convaincu de son ignorance » et « sachant par une connaissance assez distincte de lui-même, qu'il n'avait pas les talents nécessaires pour une si grande entreprise ». Mais il semble bien qu'il ait voulu être impartial, qu'il a « soigneusement observé toutes choses » et son jugement peut être utile pour les actions militaires du règne de Louis XIV. Çà et là même, Saint-Hilaire risque « quelques portraits des principaux ministres... qui ont gouverné l'État sous le Roi », « ce dont, dit-il, je me serais pourtant dispensé si j'avais la moindre pensée que cet écrit pût devenir public » et ces croquis sont parfois assez réussis.

R.

Julien Luchaire. **Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830**. Paris. Hachette, 1906, 8°, xvii-337 p.

M. L. s'est donné pour objet d'étudier les conditions matérielles et les caractères généraux du mouvement des idées en Italie pendant la Restauration.

Sa première partie forme trois chapitres : conditions de la vie intellectuelle, grandes influences, « importation et production intellectuelles ». L'étude est limitée à la Toscane *exclusivement*. Restriction arbitraire et choix singulier : l'auteur convient que l'on n'imprimait pas autant à Florence qu'à Milan par exemple, et il lui semble que « d'une façon générale on y est moins actif qu'ailleurs ». Il essaie bien de justifier sa préférence, mais ses raisons sont extrêmement faibles et vagues (p. xv-xvi). Le vrai motif, c'est que M. L. connaît et aime surtout la Toscane. C'est le fait d'un homme de goût, mais cela ne peut faire que Pepe, Mazzini, Cavour ou Garibaldi, non plus que Foscolo, Monti ou Manzoni soient Florentins, Livournais ou Siennois. Certes la Toscane est « un pays unique » mais c'est à Turin et à Naples que la Révolution éclate en 1821. Donc, titre trop large ou travail incomplet. L'information est faite avec l'imprimé seulement, sauf quelques pièces des archives de Florence, surtout les rapports des Censeurs, qui donnent les titres des livres autorisés dans le Grand-duché. Mais les autres ? M. L. dit plusieurs fois qu'il n'y avait pas de contrebande ni de presse clandestine, mais il n'en donne pas la preuve, et cela ne vaudrait quand même que pour un vingtième des habitants de la péninsule, un dixième de son territoire. Du reste, en Toscane

même, on ne lisait pas que des nouveautés. Quelle place tenaient dans les lectures les auteurs du XVIIIe siècle, les poètes de la Renaissance, les textes anciens? Ne lisait-on pas aussi des journaux, italiens ou étrangers? lesquels, et combien? Rien là-dessus, qu'une phrase et bien vague (p. 32). Sur l'enseignement, une page et demie; sur la situation économique, seize lignes (p. 46).

La 2e partie est un exposé assez intéressant des idées et des tendances dominantes chez les plus connus des littérateurs de l'époque. M. L. a lu de près les œuvres principales des plus notoires poètes, historiens, philosophes — des poètes surtout. Il donne de leurs œuvres une analyse clairvoyante et assez complète. Mais il ne va guère au-delà. Une étude, ou même un essai sur « l'évolution intellectuelle de l'Italie », semble comporter autre chose. Même si l'on s'en tient aux ouvrages qui ont paru de 1815 à 1830, ce qu'ils contiennent importe moins que l'effet qu'ils ont produit, ou du moins n'importe pas davantage. La période qu'étudie M. L. est celle précisément où se forme l'esprit et le caractère de ceux qui feront la révolution de 1848 et « l'affranchissement » de 1859-60. En 1830, Gioberti et d'Azeglio ont 29 ans, Arese, 25, Garibaldi, 23, Rattazzi et Mazzini, 22, Cavour, 21, Montanelli (qui précisément est Toscan) 18. Nous voyons bien chez M. L. ce qu'il est *possible*, à la rigueur, qu'ils aient lu ou entendu dire, mais *au fait*, qu'en ont-ils connu et pensé? Qu'en ont connu et pensé ceux qui furent comme eux, les acteurs de la Révolution? Ce n'est pas très facile peut-être à préciser ni à découvrir même. C'est surtout un travail qu'on ne peut faire vite. Mais n'est-ce pas ce qui importe surtout pour faire comprendre « l'évolution » de l'Italie?

R. Guyot.

Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906, par Hugo P. Thieme, professeur-adjoint de français à l'Université du Michigan. Paris, Welter, 1907. In-8°, VII et 510 p., 25 fr.

Il faut reproduire le sous-titre pour donner l'idée de ce travail. D'après ce sous-titre, on trouve dans l'ouvrage les prosateurs, poètes, auteurs dramatiques et critiques avec indication : 1° pour chaque auteur, du lieu et de l'année de sa naissance, et, s'il y a lieu, de sa mort; 2° pour chaque ouvrage, de son format, de son éditeur et de la date de sa première édition; 3° à la suite de chaque auteur, des références, des critiques littéraires parues, soit sous forme de livre, soit dans les revues et journaux, tant en France qu'à l'étranger.

La tâche était immense. Pourtant M. Thieme s'en est bien acquitté, et il mérite notre reconnaissance.

Ce n'est pas qu'il soit impeccable. Loin de là. Il a commis nombre d'erreurs — la plus grave sans doute est d'avoir cru qu'il n'y a qu'un Funck-Brentano et d'attribuer à Théophile les œuvres de Frantz

(p. 160) — des noms de lieux sont mal orthographiés; des dates sont inexactes; des ouvrages sont omis et des références faussement attribuées. Nous rejetons en note les fautes que nous avons remarquées en feuilletant l'ouvrage, et, évidemment, ce ne sont pas les seules[1].

Un problème délicat à résoudre, et le plus délicat de tous, comme remarque l'auteur, c'était le choix des noms qu'il fallait admettre dans ce *Guide bibliographique;* l'auteur a consulté là-dessus plusieurs littérateurs distingués, mais il y a des noms qu'on s'étonnera de ne pas trouver, et, par exemple, pourquoi n'admettre, des trois Reinach, que Joseph et Salomon, et avoir oublié Théodore? pourquoi oublier le vicomte d'Avenel, les deux Croiset, Anatole Leroy-Beaulieu, Luchaire, Nolhac, Emile et Georges Picot, Rocquain, Welschinger, et pour remonter plus haut, Aignan, Azaïs, Bignon, Cormenin, Duvergier de Hauranne, Flourens, Geoffroy (le critique de l'Empire), Jacquemont, Marc-Michel, Magnin, Laurent Pichat, Naudet, Ternaux? pourquoi oublier Napoléon écrivain ?

Le grand mérite de la publication, c'est évidemment le stock de références qu'elle apporte (voir notamment les art. Balzac, Comte, Dumas, Hugo, Taine, etc.). M. Thieme cite non seulement les livres et périodiques français, mais les livres et périodiques des autres nations selon l'ordre chronologique. Cette liste de titres, quand elle offrirait des

1. P. 2 (art. Achard) lire Belle-Rose et non *Belle rose* — p. 3 pourquoi imprimer « Mme Adam *dite* La Messine »? Ce nom est celui de son premier mari — p. 5 Paul Albert est né à Thionville, non à Paris — p. 6 Mme Allart est morte à Monthléry, non à *Montbéry* — p. 12 (art. Art Roë) mentionner le premier volume des *Etudes sur les armées du Directoire* qui est de 1905 — p. 16 (art. Aulard) le *Recueil des Actes du Comité* compte dix-sept volumes, non *trois*, et *Paris sous le Consulat*, trois, et non *deux* — p. 26 Baour est mort en 1854, non en 1850 — p. 38 il fallait mettre l'auteur de l' « Hist. de la Fronde », non à *Beaupoil*, mais à Sainte-Aulaire, comme Guignard à Saint-Priest et Guilbert à Pixérécourt — p. 74 l'ouvrage de Chantelauze est consacré, non au *père de la chaire, confesseur de Louis XVI*, mais au père de La Chaize, confesseur de Louis XIV — p. 84 (art. Chuquet) on a omis les *Etudes d'histoire*, 2 vol. et placé un troisième volume, *la Retraite de Brunswick* avant *Valmy* qui est le second. — p. 169 la référence relative au romancier Auguste Geoffroy se rapporte à J. L. Geoffroy, le célèbre critique des *Débats* — p. 195 l'édition des *Œuvres* de Hoffman a paru en 1829, non en 1828, chez Lefebvre, non chez Lefebure — *id.* les deux citations de périodiques sur Hoffman ont trait hélas! à l'Allemand Hoffmann. — p. 267 (art. Masson), titre transcrit selon l'usage, *Hugon de Basseville* au lieu de Hugou de Bassville, et le volume est de 1882, non de 1883 — p. 269 manque à l'art. Mazade la mention de la *Corresp.* de Davout, 4 vol. 1885. — p. 281 les *Principes de législation forestière* sont d'un Henry Michel qui n'est pas l'auteur de *L'idée de l'état* — p. 295 pourquoi n'avoir pas indiqué l'édition complète des *Œuvres* de Mme de Montolieu? — p. 317 une partie des références de l'art. Edmond Picard concerne le Picard précédent, l'auteur de *La petite ville*. — p. 409. (art. G. A. Thierry) manque *Conspirateurs et gens de police, le complot des libelles* qui a paru en 1903 — p. 417 (art. Tourneux) manquent deux études de 1887 (chez Monnier) : *Mérimée comédienne espagnole et chanteur illyrien* et *Nerval prosateur et poète* — p. 422, il fallait dire à quelle édition est parvenu le Vapereau ou

lacunes [1], est très précieuse. M. T. a dépouillé complètement, nous dit-il, 170 revues et en partie une centaine d'autres, et il traite de 850 auteurs environ.

On lui reprochera peut-être de ne pas indiquer l'importance de ces références. Mais la chose est impossible; il faudrait à cette besogne un temps infini et la compétence de plusieurs hommes; d'ailleurs, ainsi que dit encore M. T., les opinions diffèrent. Il s'est donc résigné à citer les revues importantes, et à mentionner le nombre de pages des articles : c'est déjà beaucoup, et on doit lui en savoir le plus grand gré.

A la dernière heure, il a eu l'idée de joindre à son livre une seconde partie consacrée aux ouvrages sur l'histoire de notre langue, de notre littérature et de notre civilisation. Mais il n'a pas tort de voir dans cette seconde partie un simple essai. Elle rendra sans doute des services; elle est nettement divisée; toutefois elle ne peut être complète, et il faudrait, pour plus de clarté, la subdiviser encore. En tout cas, le chapitre 15, intitulé *La police, l'armée* semblera bien insuffisant; il ne contient que quinze numéros !

Citons aussi (p. 499-510) la table des matières de quelques ouvrages de critique littéraire : on tirera profit de cet appendice, et, de fait, M. T. nous avertit que ses auteurs ne sont « traités qu'au point de

---

Dict. univ. des Contemporains. — p. 438 pourquoi dire que Charles Wagner est né à Château-Salins, *Allemagne*, et avoir dit plus haut que les deux Darmesteter, qui sont aussi de Château-Salins, qu'About et Arthur Arnould qui sont de Dieuze, naquirent dans la *Meurthe?*

Voici encore quelques fautes d'impression ou d'inattention légères, mais regrettables dans un manuel de renseignements. — p. 10 (art. d'Arlincourt) lire Mérantais et non *Mérantris* — p. 13 Assollant, non *Assolant* et Quaterquem, non *Quaterquam* — p. 52 (art. Blowitz) Oppert pour *Opper*; — p. 58 (art. Bourges) Manosque pour *Manosques*, p. 61 (art. Brillat-Savarin) Belley pour *Bellay*, p. 75 (art. Charpentier et Chasles) Eure-et-Loir pour Eure-et-*Loire*; p. 83 (art. Cherbuliez) Noirs pour *Noires* et du Choquard pour *de* Choquard; p. 84 (art. Chuquet) prussienne pour *prussien* et Chapelot pour *Chapelet*; p. 93 (art. Coolus) Romain pour *Romains*; p. 86 (art. Clédat), lire Le Change pour *Change*; p. 99 (art. Craven) de la Ferronays pour *de* Ferronays; p. 118 (art. G. Deschamps) Melle pour *Mell;* p. 119 (art. P. Desjardins) Oberthur pour *Oberthier*; p. 121 (art. Donnay) Paris pour *Pagis*; p. 159 (art. Franck) Liocourt pour *Siocourt*; p. 160 (art. Fustel) Polybe pour *Polype*; p. 163 (art. L. Gautier) et 289 (G. Monod) Le Hâvre pour *Hâvre;* — p. 170 (art. Gidel) Gannat pour *Gamat*; p. 238 (art. Larchey et à propos de Fricasse) du sergent pour *du régent*; p. 280 (art. Mézières) Rehon pour *Rahon*; p. 317 (art. Piedagnel) Barbizon pour *Barbeʒon*; p. 345 (art. G. Renard) Amillis pour *Amilis;* p. 347 (art. Reybaud) Paturot pour *Paturat;* p. 387 (art. Sorel) les traités pour *le traité*; p. 391 (art. Staël) M. de Guibert pour *M. Guibert;* etc., etc.

1. C'est ainsi qu'il fallait citer à l'art. Andrieux le travail de P. Ristelhuber, *Les contes en vers d'Andrieux, suivis de lettres inédites* (Charavay frères, 1882); à l'art. Chênedollé les pages de Merlet dans son *Tableau de la litt. fr.* I, p. 436-447; à l'art Jouy la notice d'Etienne Charavay dans la *Rev. française* 14 nov. 1892, p. 410-420; à l'art. Lemercier le livre de G. Vauthier (1886); à l'art. Pixérécourt le travail de Parigot sur le drame d'Alex. Dumas; etc.

vue littéraire » ; mais alors, pourquoi nous citer des études et articles de pure archéologie, de philologie, de linguistique ?

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est indispensable à tous les studieux de la littérature française, et quelles que soient ses lacunes et ses fautes, inévitables du reste, il faut admirer le patient et consciencieux labeur de M. Thieme et l'ingéniosité avec laquelle il a su faire tenir, grâce à de commodes abréviations, tant de renseignements dans si peu de pages. C'est surtout aux chercheurs que le professeur américain a destiné son travail, et tous les chercheurs s'uniront à nous pour le féliciter et le remercier.

A. C.

— M. Puchstein essaie d'expliquer la genèse de la colonne ionique par des modèles égyptiens et assyriens employés dans l'architecture légère (*Die ionische Säule*, Leipzig, Hinrichs, 1907 ; in-8, 55 p. et 59 gravures). L'art égyptien fournit des exemples de baldaquins soutenus par de sveltes colonnettes que surmontent des fleurs de lotus ou de papyrus « stylisées », parfois aussi des chapiteaux composites où se montrent, avec d'autres éléments, les volutes ioniques. Une colonnette avec chapiteau à volutes paraît dans un relief assyrien du IXe siècle, également comme support d'un baldaquin. On trouve en Assyrie le premier modèle d'une base de colonne, sous l'aspect d'un bulbe écrasé ; M. Puchstein croit cet élément d'origine syrienne (hittite) et en signale de lointains dérivés à Baalbeck. L'art grec tira de là une conception toute abstraite et rationnelle, « *von orientalischer Abstammung, aber griechischer Prägung*. » Mémoire intéressant et suggestif. — S. R.

— Dans une *Étude sur les fausses Decrétales*, tirage à part de la *Revue d'histoire ecclésiastique* (Louvain, 1907, 121 p. 8°). M. Paul Fournier, doyen de la faculté de droit de l'Université de Grenoble, a repris certains points de la longue controverse engagée autour de ces documents, principalement l'examen du lieu de naissance et de la date de l'apparition des fausses Décrétales, et l'attitude prise à leur égard par le Saint-Siège quand elles se produisent dans l'histoire. Le mémoire de M. F. est divisé en cinq chapitres. Dans le premier, l'auteur examine le but poursuivi par le compilateur du recueil, et conclut que, rigoureusement orthodoxe dans le domaine de la foi, il visait une réforme de l'Église. Le chapitre II s'occupe de la date qu'il faut assigner à son travail ; il ne peut pas avoir été terminé avant 848, pas après 856, et M. F. penche pour la fin de l'année 852. Quant à la patrie des F. D. — c'est la matière du troisième et du quatrième chapitre —, l'auteur après avoir discuté les deux opinions courantes qui désignent les provinces ecclésiastiques de Mayence et de Reims, conclut qu'il n'y a « pas ombre d'une raison sérieuse » pour la première (p. 41) et « aucune raison décisive » pour la seconde (p. 58). Il faut chercher, d'après lui, du côté de Tours. « Les fausses Décrétales conviennent à la situation de la province de Tours entre 846 et 852 mieux qu'à la situation d'aucune autre province » (p. 83). — Pour ce qui est du Saint-Siège, déjà Nicolas I a connu les F. D. « mais sa conduite, dans les affaires de l'Église, n'en a pas été profondément modifiée. » — R.

— M. C. Voretzsch nous envoie la troisième édition de son *Einführung in das Studium der altfranzœsischen Sprache* (Halle, Niemeyer, 1907; in-8° de xvi-306 p.), qui vient, au bout de bien peu de temps, remplacer la seconde (sur celle-ci voy. *Revue critique*, 1904, I, 453). Tenant à justifier ce succès, il a fait complètement recomposer son ouvrage et l'a soumis à une sérieuse refonte. Bien des passages ont été, conformément aux indications de la critique, précisés ou développés; le tableau de l'évolution phonétique du latin vulgaire (p. 140 ss.) a été enrichi de nouvelles indications chronologiques, la Bibliographie allongée, non seulement d'une liste de *Hilfsmittel* qui n'était peut-être pas indispensable, mais aussi d'une série de renvois à la récente « littérature » grammaticale, que j'avais moi-même réclamés et qui permettront aux étudiants de se faire des questions traitées une idée plus personnelle et plus complète. Ces diverses additions ont grossi le volume d'une trentaine de pages. L'ouvrage serait, dans son genre, absolument parfait si un *index rerum* permettait de retrouver tout de suite, dans cette exposition dispersée, le renseignement dont on a besoin. — A. J.

— La maison Ed. Heitz de Strasbourg continue la publication de sa *Bibliotheca romanica* (française, italienne, espagnole et portugaise), qui vise à mettre aux mains d'un public étendu, en des brochures à bon marché (le numéro à 50 centimes), les textes soigneusement établis des chefs-d'œuvre. Des introductions historiques et bibliographiques précédent chaque ouvrage : le soin avec lequel la plupart sont faites les distingue avantageusement des besognes de librairie à quoi se réduit souvent ce genre de travaux. Dante, Camoens, Racine, Musset, etc. ont déjà fourni matière à plusieurs numéros; Prévost, Balzac, Stendhal vont avoir leur tour. Regrettons que nul éditeur français n'ait eu cette initiative : reconnaissons-y du moins une manifestation de l'œuvre « médiatrice » de l'Alsace. — F. B.

— M. Nyrop a entrepris de publier, sous le titre général de *Fortids Sagn og Sange* (København, Gyldendalske Boghandel, 1907), une série de fascicules — 2 par an — qui raconteront sous une forme populaire les légendes les plus caractéristiques du moyen âge, en résumant les transformations, en recherchant les origines historiques, mythiques ou traditionnelles. L' « anneau de la morte » commence la série : contrairement à l'hypothèse de Gaston Paris, M. Nyrop en ramène le lieu d'origine d'Allemagne en Norvège. — F. B.

— M. Karl Schmidt étudie le caractère de Marguerite d'Anjou dans l'histoire et dans Shakespeare (*Margareta vor Anjou vor und bei Shakespeare*. Collection Palestra. Mayer et Muller. Berlin, 1906, 286 pp.) Il cite successivement le témoignage des chroniqueurs favorables à la maison de Lancastre, des chroniqueurs favorables à la maison d'York, des chroniqueurs français, des historiens du temps des Tudors et d'Élisabeth. On aperçoit ainsi comment certains épisodes de la vie de Marguerite, tels que Shakespeare les raconte, ont été imaginés. Le travail de M. S. est consciencieux et complet. — Ch. Bastide.

— La thèse de doctorat d'Université de M. W. M. Daniels (*Saint-Evremond en Angleterre*. Versailles. Luce, 1907, 183 pp.) témoigne d'une érudition sérieuse et, mérite assez rare dans ces sortes de travaux, est écrite en un style agréable. Bien entendu, on pourrait y relever quelques légères incorrections et des impropriétés (p. ex. le *politique*, p. 8, pour le *politicien*), ce sont fautes vénielles sous la plume d'un étranger. M. D. est remonté aux sources (papiers de Desmaizeaux, manuscrits du Musée britannique et du *Record Office*) et a trouvé de l'inédit. Certains

points obscurs dans la biographie de Saint-Evremond ont été ainsi tirés au clair. La seconde partie du livre, où l'auteur cherche à préciser la part d'influence de Saint-Evremond en Angleterre, est plus discutable. Il semble bien établi que Saint-Evremond, comme plus tard Voltaire, a beaucoup plus emprunté aux Anglais qu'il ne leur a prêté. — Ch. Bastide.

— M. Thomas Seccombe publie une édition revue et corrigée de *The Age of Johnson*, l'un des manuels les plus remarquables de la collection intitulée *Handbooks of English Literature* (London, Bell., 1907, 366 pp. 3 s. 6 d). Rien d'essentiel n'a été omis dans ce petit livre, les faits très nombreux et très variés ont été groupés suivant leur importance, et l'on sent que tout l'ouvrage est écrit pour justifier les conclusions exposées dès l'introduction, ce qui retient l'attention du lecteur de la première à la dernière page. Voici les principales idées générales, les « thèses », pourrait-on dire, de M. Seccombe : la conception qu'on se fait de la littérature anglaise dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est complètement fausse, elle est le reflet d'un état social qu'on a calomnié à plaisir, il faut n'y voir ni monotonie, ni laideur, ni prosaïsme. Là où l'on ne croit trouver qu'un classicisme décadent, M. S. nous montre tout le romantisme en germe ; cette société qu'on se représente comme brutale et égoïste, médite les réformes dont le XIXe siècle s'est vanté. — M. S. est au courant des derniers travaux publiés non seulement en Angleterre ou en Allemagne, mais en France, il cite MM. Angellier, Morel, Chevrillon. Il est regrettable qu'il ait laissé passer des fautes d'impression dans ses citations françaises : *Journal étrangère*, XXX ; *bête noir*, p. 2. Le François du Jon (Junius) dont il est question p. 10 est le fils du contemporain d'Isaac Casaubon ; il naquit à Heidelberg en 1589 et mourut à Windsor en 1677. L'*Etymologicum Anglicanum* fut publié à Oxford en 1753. *Candide* n'a pas paru en 1757 (p. 318), mais en fév. 1759 (Bengesco, I, 444). A corriger p. 315 *Rerum Italicorum*, etc. J'ignorais enfin que *correctitude* (p. 133) existât même en anglais. — Ces petites remarques n'enlèvent rien à la valeur d'un livre qui doit rendre de grands services aux étudiants. — Ch. Bastide.

— M. A. R. Waller achève la publication des œuvres de Prior (*Dialogues of the Dead and other Works*. Cambridge, University Press. 1907, in-8°, 416 pp. 4 s. 6 d. Cf. *Revue critique*, 14 avril 1906). Le second et dernier volume est de la plus haute valeur pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature anglaise au XVIIIe siècle : on y lira pour la première fois les *Dialogues des morts* souvent mentionnés par les contemporains et une foule de poésies inédites : vers de société, satires politiques, ballades, chansons, traductions. C'est dans la bibliothèque du marquis de Bath, détenteur actuel des papiers de Prior, que M. W. a fait ces précieuses découvertes; et M. W. n'a pas tout publié ; s'il a compris dans son choix quelques poésies en français, il a laissé de côté un grand nombre de vers latins. Les manuscrits de Prior ont permis d'établir l'authenticité de deux satires (publiées dans le premier volume) dont le poète avait refusé d'avouer la paternité. Apparemment il avait appris, pendant son séjour dans les ambassades, la valeur des démentis diplomatiques. Mais le manque de sincérité de Prior est intéressant parce qu'il rend suspectes les déclarations que les hommes de lettres de son temps ont pu faire relativement à leurs œuvres : que vaut le témoignage d'un Swift ou d'un Bayle quand il s'agit de leur attribuer quelque pamphlet compromettant ? Le travail de M. Waller mérite les plus chaleureux éloges. — Ch. Bastide.

— Dans un tirage à part des *Publications of the Modern Language Association*

of America (t. XXII), Mlle Emma Kate Armstrong résume l'état actuel de la question si controversée du voyage de Chateaubriand en Amérique (*Chateaubriand's America*). Elle s'en tient en général aux résultats proposés par M. Bédier, c'est-à-dire à un minimum de crédit accordé à l'illustre voyageur; même les emprunts qu'elle fait, chemin faisant, à la thèse de M. Stathers sont plutôt défavorables à la véracité de René. Il eût été de bonne guerre de faire état de quelques-unes des répliques, et aussi d'indiquer tout ce qui, en cette matière, se trouve dans l'*Essai*, c'est-à-dire dans un ouvrage écrit *avant la gloire*, avant la manie de l'attitude et de l'arrangement. D'autant que Mlle A. apporte deux arguments favorables au voyageur : la ville de Salem n'existait pas en 1791, et le fameux itinéraire du retour doit donc être interprété dans son sens le plus large; la lettre du marquis de La Rouërie, dont le texte est donné ici, a été reçue par Washington. — F. Baldensperger.

— M. P. Vulliaud donne dans la petite collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse* publiée chez Bloud et Cie une anthologie de Ballanche (*Pensées et Fragments extraits des œuvres et des manuscrits inédits, avec une introduction*, 1907; in-16 de 61 pages). Cinq divisions, *Philosophie et Religion*, *Philosophie de l'Histoire*, *l'Homme et la Société*, *la Parole*, *Politique*, se répartissent un choix de citations assez varié, qui ne suffirait pas à permettre une reconstruction du système de Ballanche, mais qui illustre, sur un certain nombre de sujets d'apologétique et de philosophie, la pensée du « Socrate lyonnais ». — F. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 septembre 1907*. — M. Haussoullier donne l'explication d'un chiffre grec qui se trouve dans un papyrus récemment découvert en Egypte et qui figure très fréquemment dans les inscriptions milésiennes.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur les fouilles de la *basilica majorum*, dans le terrain de Meidfa, à Carthage. Cette basilique, dont le plan comportait neuf nefs comme celle de Damous-el-Karita, était, dans toute son étendue, occupée par des sépultures. Au milieu de la grande nef se trouvait « la confession », petite chapelle de forme carrée, avec absidiole, qui renfermait les corps des saints, notamment ceux de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Tout a été ruiné et dévasté à une époque fort ancienne; cependant le P. Delattre est parvenu à reconstituer la décoration intérieure, mosaïques, chancel, pilastres sculptés, etc. Des milliers de fragments d'inscriptions ont été recueillis, ainsi qu'un bon nombre d'épitaphes entières ou faciles à compléter. M. l'architecte Blondel a dressé un plan de la confession, et M. Henry Bourbon en a exécuté des photographies.

M. Omont donne lecture d'un mémoire du R. P. Delehaye sur les légendes grecques des saints militaires.

M. le comte Alexandre de Laborde rappelle que la bibliothèque Sainte-Geneviève possède un manuscrit de la Cité de Dieu de saint Augustin qui a été illustré après 1473 par un artiste tourangeau de l'école de Jean Foucquet. Ce volume ne porte d'autre marque de possession que cette légende plusieurs fois répétée : *Va hativeté m'a brulé*. M. de Laborde a trouvé le nom dont cette devise est l'anagramme : c'est celui de Mathieu Beauvarlet qui, de 1450 à 1481, fut notaire et secrétaire du roi, et receveur général des finances. Très riche et très influent, il mourut avant 1500. On sait d'ailleurs qu'il était en relations avec plusieurs bibliophiles éminents de son temps.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 Septembre. — 1907

R. de Riess, **Atlas Scripturae sacrae**, etc. 2[me] édit. par C. Rueckert ; viii-26 pp. in-f°, 10 cartes ; marks 6,80. Herder, Fribourg en Brisgau.

Les divers travaux didactiques du feu chanoine R. de Riess sur la géographie de la Terre-Sainte, dont j'ai eu l'occasion de parler à plusieurs reprises dans la *Revue critique*, jouissent en Allemagne d'une estime méritée, surtout dans les milieux catholiques. Leur succès est attesté par les éditions successives dont plusieurs d'entre eux ont été l'objet. L'auteur est mort sans avoir eu la satisfaction de pouvoir publier lui-même une seconde édition de son *Atlas scripturæ sacræ*, qui, paru en 1896, traitait la matière spécialement au point de vue de la Vulgate. Cette tâche a été confiée à M. Rueckert, professeur à l'université de Brisgau. Il s'en est acquitté de son mieux en faisant subir à la première édition les améliorations et modifications qu'il a jugé nécessaires. C'est ainsi, par exemple, que la nomenclature de l'index a été augmentée d'un bon quart. En cela, il ne peut être que loué sans réserves. Sur d'autres points le nouvel éditeur a pris sur lui d'introduire des changements graves, aussi bien dans le texte que dans les cartes. On aurait aimé savoir si, de son vivant, de Riess les eût tous ratifiés. Par exemple M. Rückert se prononce résolûment pour la localisation de l'Emmaüs évangélique à Qoubeibé, ce qui fera grand plaisir aux Franciscains, et il met le Mont Sion à la colline de Nebi Daoûd. De Riess, au contraire, laissait prudemment la question encore ouverte pour Emmaus, et, quant à Sion, il se ralliait à la théorie moderne qui place celle-ci à la colline basse du Temple, au lieu dit Ophel. Ce mouvement si marqué de retour à l'étroite tra-

dition monastique, répond-il aux idées dernières de l'auteur défunt, ou bien est-il l'effet des opinions personnelles du nouvel éditeur ? On est d'autant plus fondé à se le demander que cette évolution coïncide avec l'apparition, sur le feuillet de garde de la seconde édition, d'un *imprimatur* archiépiscopal qui ne figurait pas sur la première. C'est là, sans doute, un bon passeport aux yeux de la clientèle spéciale à laquelle s'adresse l'ouvrage ; mais ce n'est pas une garantie scientifique. Espérons qu'il n'a pas été obtenu au prix de certaines concessions sur le fond de doctrine.

CLERMONT-GANNEAU.

L. BORCHARDT, **Das Grabdenkmal des Königs Ne-user-re (Siebente Wissenschaftliche Veroffentlichung der Deutschen Orient-Gessellschaft)**, mit 142 Abbildungen im Text, 24 schwarzen und 4 farbigen Blattern, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1907, in-4°, 184 p. et 28 pl.

L'ensemble des monuments qui formaient le tombeau d'un Pharaon de l'empire memphite est publié ici pour la première fois. Il comprenait des propylées dans la vallée, au pied de la colline libyque, une chaussée en maçonnerie qui conduisait des propylées sur le plateau, la chapelle funéraire, la pyramide même avec ses dépendances, le tout appartenant à un roi de la Ve dynastie du nom de Naousirrî. Les fouilles, qui ont duré trois années, de 1901 à 1904, ont été dirigées par M. Borchardt pour le compte de la Société allemande de l'Orient : il a eu pour auxiliaires plusieurs savants ou architectes, Decker, Völz, Möller, Dotti, Böhden, qui, se succédant sans interruption sur les lieux, ont pu relever les moindres particularités de la construction et recueillir jusqu'aux moindres fragments d'inscriptions ou de bas-reliefs.

Il faudrait insérer ici l'une au moins des vues générales que le Dr Borchardt a introduites dans son ouvrage pour expliquer de manière intelligible ce que ce long labeur a produit. Presque partout les parties hautes des monuments avaient disparu et il ne subsistait plus que des arasements de murs, des pavements, des morceaux de colonnes, des débris de bas-reliefs : l'étude minutieuse des lieux a permis à l'architecte qu'est M. Borchardt de restaurer sur le papier les édifices, et le rapprochement des pièces de sculpture lui a rendu pour la plupart le décor de tableaux peints qui recouvrait les murs. La chapelle funéraire d'Ounas nous avait enseigné que les maîtres maçons de l'âge memphite employaient la colonne à chapiteau orné de feuilles de palmier : les propylées et le temple de Naousirrî nous ont restitué de bons exemples de colonnes à chapiteaux dits en bouton de lotus. Les scènes sont pour une moitié au moins identiques à celles que nous connaissions par des monuments à peu près contemporains tels que la chapelle d'Ounas, ou très postérieurs tels que la Salle des Fêtes

d'Osorkon : ce sont les cérémonies solennelles qui accompagnaient la divinisation du Pharaon de son vivant, processions et évolutions de hauts fonctionnaires, sacrifices, défilés des nomes qui apportent l'offrande. Des tableaux s'y mêlent, qui sortent de cette donnée et qui nous révèlent des faits inconnus jusqu'à présent ou simplement soupçonnés. Le roi, en forme de lion, terrasse ses ennemis et les tue, et parmi eux on aperçoit non seulement des Libyens et des Nègres, mais des gens du Pouanît et des Asiatiques : toute la série des types ethniques qu'on est accoutumé de rencontrer dans les monuments du second empire thébain est déjà établie.

Il y a çà et là un peu d'incertitude dans plusieurs de ces reconstructions, et l'on pourrait suggérer d'autres arrangements de divers morceaux. Ce qui est incontestable, c'est la beauté de la plupart des fragments. Nous croyions bien connaître la sculpture de la Ve dynastie, parce que nous en apercevions dans les tombeaux des particuliers, mais ces fragments du temple de Naousirrî leur sont bien supérieurs. Examinez les photographies que le Dr Borchardt en publie, surtout celles qui représentent les peuples étrangers culbutés par le roi-lion : on y remarque la même habileté de main et la même recherche anxieuse du détail que dans les mastabas, mais avec une vigueur et une largeur d'exécution qui leur sont propres. Ce sont les qualités de l'école memphite, sans ses défauts de mollesse et d'idéalisation un peu banale. Ces caractères ne sont pas aussi marqués dans les tableaux cérémoniels, probablement à cause des effets de symétrie et des gestes multipliés que le rituel exigeait : ils n'y manquent point pourtant. Aussi bien presque tout ce que nous possédions jusqu'à présent sortait-il des ateliers particuliers : nous voilà maintenant en présence des ateliers royaux, et nous constatons la différence. Je l'avais notée déjà à propos de l'École thébaine, mais je ne m'attendais pas à voir mes idées sur ce point confirmées aussi en ce qui concerne la memphite. Il est malheureux que les morceaux aient été dispersés dans plusieurs musées : leur rapprochement dans une même salle aurait fait ressortir nettement les divergences que j'ai signalées entre eux, et, d'autre part, les points communs qu'ils présentent lorsqu'on les compare avec les morceaux qui ont été enlevés daus les hypogées privés de la même éqoque à Sakkarah.

La tâche entière, fouilles et impressions, a été accomplie avec amour : cela se sent à chaque page. Le volume est plutôt descriptif. M. Borchardt a voulu avant tout mettre les objets découverts et les faits recueillis sous les yeux de ses lecteurs : la restitution et la part qu'elle renferme de conjecture ne viennent qu'en second lieu. Les architectes et les archéologues jouiront sans réserve de la publication, les philologues purs en seront moins contents, car elle ne renferme presque rien pour eux. Ce n'est pas que les inscriptions fissent défaut à l'origine, dans les bâtisses du roi, dans celles de la reine et des

princesses, ou dans celles des grands fonctionnaires qui furent enterrés autour de la pyramide, mais il n'en reste plus que des lambeaux : on y distingue les formules habituelles, mais sans nouveautés pour le vocabulaire ou pour la grammaire. Aussi bien, elles seraient complètes qu'elles n'ajouteraient pas beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage. Ce qui lui assure une valeur plus qu'ordinaire, c'est, ainsi que je l'ai indiqué en commençant, qu'il nous met dans les mains, non plus une portion isolée d'un tombeau royal, mais un tombeau complet, appartenant à un Pharaon dont la place est déterminée exactement dans la série des Pharaons. Hier encore, nous soupçonnions l'aspect que ce genre de monument présentait et les lois qui avaient présidé à l'agencement de ses membres ; aujourd'hui, nous le savons à quelques détails près, grâce aux fouilles de la Société d'Orient et au livre où M. Borchardt a exposé le résultat de ses fouilles.

G. Maspero.

J. Capart, **Chambre funéraire de la VI[e] dynastie aux Musées royaux du Cinquantenaire**, Bruxelles, Vromant et C[ie], 1906, in-4°, 26 p. et V planches.

Ces fragments acquis par M. Capart ont été remontés au Musée de Bruxelles : ils provenaient de Sakkarah, probablement sans qu'on sache de quel endroit précis de la nécropole. M. Capart croit qu'ils appartenaient à un mastaba du type de ceux que Pétrie a découverts à Dendérah, et c'est possible, mais il pense que ceux-ci à leur tour sont du même genre que ceux que j'avais trouvés il y a vingt-cinq ans auprès de la pyramide de Papi II : le rapprochement me paraît douteux et il vaut mieux ne pas insister. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les débris du tombeau bruxellois sont de la VI[e] dynastie, et qu'ils rentrent dans la catégorie nouvelle alors des tombeaux dont la chambre funéraire était décorée : les autres mastabas de Sakkarah et ceux de Dendérah y rentrent également, mais avec des variantes telles que leurs dispositions intérieures ne peuvent être comparées que très sommairement.

Les inscriptions fournissent le nom d'un certain Marou, surnommé Bebi, qui était le féal de Métésouphis I[er], et qui n'avait d'autres titres que ceux d'ami unique, administrateur des bois royaux, lecteur, et scribe de la barque, sans doute de la barque du Pharaon ; on voit d'ailleurs le décor habituel, les greniers, les pièces du trousseau du mort, une liste très longue des objets mobiliers et des provisions. M. Capart a très clairement analysé ces documents. Il a dégagé les variantes qu'ils présentent avec les documents analogues, et il a déterminé le sens de plusieurs mots encore mal définis : bref, il a tiré tout le parti possible de textes qu'on a étudiés plusieurs fois déjà, et il a réussi à en extraire des indications nouvelles. C'est une bonne contribution à l'étude de l'offrande funèbre, et dont il faudra

tenir grand compte, le jour où l'on voudra constituer une édition critique des formules et des énumérations qu'elle comportait.

Les planches sont très nettes. M. Capart a répandu partout dans son texte sa connaissance profonde de la bibliographie égyptienne : son œuvre, bien conçue, a été utilement exécutée.

G. MASPERO.

Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Uebungen herausgegeben von Hans LIETZMANN :

Nr. 6. **Die Didache,** mit kritischem Apparat her. von H. LIETZMANN; zweite Auflage; 16 pp.; 1907; prix : 0,30 Mk.

Nr. 17-18. **Symbole der alten Kirche,** ausgewählt von H. LIETZMANN; 32 pp.; 1906; prix : 0,80 Mk.

Nr. 19. **Liturgische Texte, II, Ordo Missae secundum missale romanum**; her. von Hans LIETZMANN; 23 pp.; 1906; prix : 0,40 Mk.

Nr. 20. **Antike Fluchtafeln,** ausgewählt und erklärt von Richard WUENSCH; 28 pp.; 1907; prix : 0,60 Mk.

Nr. 21. **Die Wittenberger und Leisniger Kastenordnung,** 1522, 1523; her. von H. LIETZMANN; 24 pp.; 1907; prix : 0,60 Mk.

Nr. 22-23. **Die jüdisch-aramaeischen papyri van Assuan,** sprachlich und sachlich erklärt von W. STAERK; 39 pp.; 1907; prix : 1 Mk.

Nr. 24-25. **Martin Luthers geistliche Lieder,** her. von Albert LEITZMANN; 31 pp.; 1907; prix : 0,60 Mk.

Bonn, A. Marcus et E. Weber; petit in-8°.

La collection dont M. Lietzmann a eu l'heureuse idée se poursuit régulièrement et, chaque année, s'accroît de fascicules intéressants. Cette fois, les nouvelles brochures prouvent quel large horizon M. L. veut embrasser et quelle variété de services il peut rendre.

Voici d'abord un ancien fascicule qui reparaît en seconde édition (1e éd., 1903). Cette réimpression n'est pas un nouveau tirage, mais une refonte qui met la documentation de la *Didaché* au courant. M. L. a supprimé les leçons du remaniement copte (Schenoudi) et a rempli la place gagnée par une reproduction du document X, publié en 1905 par M. Schermann. Peut-être ne serait-il pas inutile de prévenir le débutant que l'astérisque désigne une leçon corrigée ensuite par la première main. P. 4 et 5, dans l'apparat du texte latin, les renvois aux lignes sont inexacts.

A la même classe de documents que la *Didaché*, on peut rattacher le recueil de symboles. Il est divisé en quatre parties : 1° anciens renseignements sur les symboles (Justin, Irénée, Tertullien, Cyprien, Novatien, Clément d'Alexandrie, Origène, Denys d'Alexandrie, Alexandre d'Alexandrie); 2° symboles occidentaux (Rome, Milan, Aquilée, Ravenne, Turin, Carthage; Priscillien, symbole espagnol du VIe s., liturgie mozarabe; Riez, Toulon, sacramentaire gallican; Reichenau; Bangor, *Book of deer*); 3° symboles orientaux (Césarée, Jérusalem, Cypre; Antioche, *Constitutions apostoliques*, Nestoriens; Arius, Macaire); 4° symboles conciliaires (Nicée, Antioche, Sirmium,

Nice en Thrace, Constantinople, Chalcédoine ; Nicée-Constantinople). De brèves indications historiques, des variantes tirées par M. L. des sources, des textes de comparaison font de cette brochure un manuel portatif qui dispensera souvent de recourir au livre de Hahn, auquel M. L. renvoie d'ailleurs exactement et qu'il rectifie quelquefois.

Le petit recueil de M. Wünsch a pour but de montrer dans quelle mesure les religions de l'Ancien et du Nouveau Testament ont joué un rôle dans les « dévotions ». Il comprend les textes suivants : Audollent, n[os] 41, 208, 241, 242, 271, 247 ; *C. I. L.*, III, p. 961. Ces textes sont très abondamment commentés. La brochure de M. Wünsch doit être recommandée aux étudiants comme une excellente introduction à l'étude de ce genre de documents et comme une initiation à un chapitre curieux de l'histoire religieuse.

Les papyrus araméens d'Assouan ont été une révélation. Il suffit de renvoyer à l'étude importante de M. Clermont-Ganneau qui a paru dans cette revue l'an dernier (1906, II, 341 suiv.). M. Staerk publie un texte vocalisé, pour rendre ces documents accessibles aux étudiants, et il accompagne le texte d'un double commentaire, sur la langue et sur le fond. Un glossaire contient les termes qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de Gesenius [1].

Trois autres fascicules de la collection nous font descendre à l'époque moderne. L'un donne le texte de la messe de Pâques avec les rubriques d'après le missel romain ; l'autre réunit les deux ordonnances de Wittemberg (24 janv. 1522) et de Leisnig (en Saxe ; 1523), qui ont été les premières tentatives d'organisation de l'Eglise réformée ; enfin la troisième brochure présente les poèmes de Luther dans l'orthographe originale et dans l'ordre de leur première publication. Les deux dernières brochures ont une annotation destinée à en faciliter la lecture. Il est à peine besoin de remarquer qu'elles pourront servir aux germanistes autant qu'aux théologiens comme la brochure de M. Wünsch doit être mise aux mains des philologues classiques.

Nous souhaitons à M. Lietzmann de poursuivre sans arrêt sa collection. La nécessité d'une seconde édition de la *Didaché* prouve que le succès lui vient et nous nous en réjouissons.

Paul Lejay.

Ein serbisch-byzantinischer Verlobungsring von Karl Krumbacher (Separat-Abdruck aus den Sitzungsberichten der Bayer. Akademie der Wissenschaften, 1906, III). München, 1906, G. Franz (J. Roth). Pp. 421-452, 1 planche.

Cet anneau porte une inscription en deux vers de douze syllabes :

Μνῆστρον Στεφάνου Δουκικῆς ῥίζης κλάδου
Κομνηνοφυοῦς ταῖν χεροῖν Ἄννα δέχου.

---

1. Voy. l'art. récent de M. Döller, dans la *Theologische Quartalschrift*, 1907, p. 497.

C'est l'anneau de fiançailles d'Étienne Radoslav Dukas, roi de Serbie (1228-1234) et d'Anne Comnène, fille de l'empereur Théodore l'Ange Comnène Dukas de Thessalonique (1222-1230), qui s'opposait à la fois à l'empereur latin de Constantinople et à l'empereur grec de Nicée. Aucun autre anneau byzantin ne peut être rapporté à un personnage précis, aucun autre ne peut être daté sûrement, aucun autre n'a d'inscription métrique et ne peut être considéré avec certitude comme un anneau de fiançailles. M. Krumbacher commente l'inscription au point de vue de la langue et dresse un petit catalogue des anneaux byzantins connus. Ce catalogue permet de compléter l'article *Anneaux* de dom Leclercq dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne;* en revanche, comme le reconnaît M. Krumbacher en post-scriptum, dom Leclercq mentionne quelques anneaux qui ne lui étaient pas connus.

P. L.

Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, Erster Theil: Geschichte der Kaiser Balduin I und Heinrich, 1204-1216, von Dr Ernst Gerland. Homburg von der Hoehe, Selbstverlag des Verfassers, 1905, VI, 264 p. in-8°. Prix : 8 fr. 15.

Nous avons reçu ce volume depuis assez longtemps déjà, mais comme c'est le tome second d'une *Histoire de la domination franque en Grèce*, dont le premier sera consacré à la quatrième Croisade proprement dite et à la prise de Constantinople, nous avions attendu pour l'annoncer que celui-ci eût également paru. Cette publication se faisant attendre, nous voulons signaler cependant cette monographie sur les règnes de Baudouin I et Henri à l'attention de nos lecteurs, d'autant qu'elle forme un tout, qui se lit avec intérêt et présente un tableau vivant des luttes incessantes des conquérants latins avec les Grecs indépendants et les peuples slaves voisins, et de leurs rapports avec les Vénitiens et les Turcs pendant les douze années dont notre volume embrasse l'histoire. M. G. a fait, on le voit, des études approfondies sur son sujet; il s'est d'ailleurs servi des manuscrits de Karl Hopf; malheureusement mutilés, au dire de l'auteur, par feu Louis Streit, et qui, après avoir passé depuis par différentes mains, ont fini par trouver un asile à la Bibliothèque royale de Berlin. On se rendra compte en suivant les explications critiques de l'auteur, des difficultés, ou plutôt de l'impossibilité pour les champions féodaux de l'Église catholique de fonder quelque chose de durable dans ce coin de l'Europe orientale, où Byzantins, Turcs et Slaves, quelques brouillés qu'ils fussent eux aussi, les regardaient pourtant comme l'ennemi commun [1].

R.

1. M. G. ne laisse guère de place pour la légende de Baudouin, revenant de captivité dans son pays natal. Fait prisonnier à la bataille d'Andrinople, le 14 avril 1205, il a très probablement été assassiné quelques mois plus tard par le roi Bulgare Kalojan.

Pierre Champion, **Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans.** Paris, Champion, 1907, in-8° de 91 p. avec 18 fac-similés.

Selon M. Pierre Champion, le manuscrit fr. de la Bib. Nat. 25458, qui contient les poésies de Charles d'Orléans et de sa petite cour de Blois, aurait été exécuté sous les yeux mêmes du prince et contiendrait quelques lignes de sa main. Que le mot « autographe » convienne à un tel manuscrit, c'est ce que l'on pourrait contester. Mais il importe peu : ce n'est là qu'une impropriété d'expression qui s'explique sous la plume d'un auteur fier de sa découverte. Y a-t-il même dans ce manuscrit quelques lignes écrites par le poète ? Je n'oserais l'affirmer, l'écriture des passages que M. Ch. lui attribue me paraissant assez différente des trois spécimens de son écriture authentique qu'il met sous nos yeux. Je suis au reste trop peu expert en paléographie pour me prononcer et suis tout disposé à me ranger, sur ce point, à l'opinion des juges autorisés qui voudront sans doute étudier la question, non sur des fac-similés médiocrement réussis, mais sur les originaux eux-mêmes.

Mais cette question encore me paraît d'importance secondaire. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est si ce manuscrit a bien été exécuté sous la direction du prince; et cela, M. Ch. me paraît l'avoir nettement démontré : le recueil témoigne manifestement des soins donnés par un auteur à son œuvre; les reprises, les retouches y sont nombreuses; des pièces, ou séries de pièces, y ont été intercalées après coup, troublant l'ordre primitif. Ce manuscrit était donc difficile à lire. Aussi a-t-il été mal lu : des numéros d'ordre destinés à guider le lecteur ont été négligés ; des rubriques se rapportant à certaines pièces ont été appliquées à d'autres. Ces fautes ont été commises tout d'abord par les scribes des autres manuscrits de Charles d'Orléans — lesquels, selon M. Ch., dérivent tous de celui-ci [1] — et ont passé de là dans nos éditions. Une édition critique, faite directement sur le manuscrit 25458 est donc un travail qui s'impose : voilà la conclusion — aussi importante que solide — qui se dégage du travail de M. P. Champion.

Malheureusement ce travail si intéressant n'est pas toujours aisé à lire. Pour se rendre un compte exact de la disposition du manuscrit, il faut aller jusqu'aux « conclusions », où M. Ch. a condensé ses recherches ; il eût dû nous dire tout de suite, et en une fois, quelles sont les parties qu'il attribue à Charles d'Orléans, à Villon, à Meschinot, combien de mains on peut y reconnaître, etc. ; une table du manuscrit, dressée page par page, eût surtout beaucoup simplifié sa tâche, de même qu'elle eût économisé le temps du lecteur [2].

A. Jeanroy.

1. C'est là un fait important, et qui eût mérité d'être mis en pleine lumière.

2. Çà et là, quelques traces de hâte dans la rédaction : M. Ch. fait successivement commencer la partie la plus récente du recueil aux pages 144, 318 et 482

Dom le Noir. Preuves généalogiques et historiques de la maison de Harcourt, publiées par le marquis d'Harcourt, avec une lettre de M. Léopold Delisle. Paris, H. Champion, 1907, gr. in-8, de XLIX-343. 74 pages, fac-simile, (papier vergé 30 fr., papier de Hollande 50 fr.).

C'est à la suite d'un libelle présenté au mois de mars 1716, au duc d'Orléans par le président de Novion que le bénédictin dom J. L. le Noir de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, entreprit ce travail pour réfuter une grossière erreur, due plutôt à la malveillance qu'à l'ignorance de l'auteur du libelle qui prétendait que Henri de Harcourt, duc, pair et maréchal de France, qui vivait alors, n'était pas un vrai de Harcourt, et qu'il descendait d'un bâtard de cette maison. De la Roque avait déjà publié sa volumineuse *Histoire généalogique* lorsque le savant bénédictin entreprit son recueil de *Preuves*, et s'il se reporte à cet ouvrage, c'est plus pour en contrôler et corroborer les assertions (p. I, III, XXIII) que pour s'en servir à l'appui de sa thèse qui ne repose que sur des documents originaux ou sur le témoignage d'auteurs contemporains. Il ne donne, le plus souvent, que des extraits et des notices, mais ses extraits sont d'une rigoureuse exactitude, reproduisant les termes mêmes de l'original, jusqu'à l'orthographe. On sait avec quel soin Dom le Noir rédigeait ses notices; nous en avons la preuve dans sa correspondance avec Moreau, que nous avons récemment publiée. Un recueil du genre de celui dont il est ici question, exigeait de la part de son auteur une connaissance absolue des textes : le courtisan devait s'effacer devant le savant ; il écrivait, non pas l'apologie d'une maison à laquelle il était obligé, mais un recueil de preuves d'après des pièces d'archives.

Le manuscrit original de Dom Le Noir appartient aujourd'hui à M. le marquis d'Harcourt qui a bien voulu, sous le haut patronage de M. Léopold Delisle, le faire imprimer. En dehors des archives de la Chambre de Paris et de Rouen auxquels le savant bénédictin fit de très nombreux emprunts, on trouve dans son travail des citations extraites du trésor des chartes, registres des mélanges, des pouvoirs, layettes d'Orléans, de Harcourt, de Navarre, de Normandie, d'Alençon, coffre de Bretagne, des registres du Parlement; du cartulaire de Philippe-Auguste; les registres de l'Echiquier de Rouen; des Tabellionages de Beuvron, de Bretteville-sur-Laize, de la vicomté d'Auge, des sergenteries d'Argences, Frouard et Varaville; des archives et cartulaires des abbayes de Bonport, de Fécamp, Jumièges, Saint-

(p. 23, 46 et 49) : il s'agit sans doute, dans le premier passage, de la première section seulement. — Si c'est bien le ms. 1104 qui a « servi de base » aux deux éditeurs de 1842, comment Champollion-Figeac (l'un d'entre eux) a-t-il « suivi le manuscrit de Grenoble » (p. 87) ? Il eût été bon aussi de nous dire quel progrès l'éd. d'Héricault marque sur celles-là et si elle se rapproche davantage du ms. original. La ballade attribuée à Villon porte-t-elle : Parfont conseil *exilium* (p. 14) ou *eximium* (p. 25 et 26) ?

Évroult, Saint-Ouen-de-Rouen, Saint-Sauveur-le-Vicomte, Saint-Taurin-d'Evreux, Saint-Wandrille; la collégiale de La Saussaye; la chronique du Bec; Guillaume de Jumièges; du registre d'Eudes Rigaud; des chroniques de Froissart et de Monstrelet, etc. L'ordre chronologique a été seul suivi, d'où quelque confusion : l'auteur a cru y remédier par un abrégé généalogique placé en tête des preuves (p. I-XLIX) avec des indications renvoyant à ces dernières à chaque proposition énoncée.

Mais cette volumineuse compilation ne suffisait pas à l'auteur. Il y ajouta un dictionnaire géographique et historique des fiefs, terres et seigneuries possédés en différents temps par cette maison. Ce dictionnaire occupe 74 pages d'une pagination spéciale à la fin du volume. Il contient des textes entiers de documents qui n'ont pas trouvé place dans les *Preuves* et qui offrent un réel intérêt, non seulement au point de vue historique et nobiliaire, mais surtout au point de vue de la géographie féodale de la Normandie.

L'éditeur a cru devoir conserver la physionomie originale du manuscrit. On ne saurait le lui reprocher; pourtant nous aurions préféré voir substituer la numérotation en chiffres arabes à celle des chiffres romains employés par dom Le Noir, cela eut facilité les recherches, surtout dans le dictionnaire qui renvoie aux 438 extraits dont se composent les *Preuves*.

Quoi qu'il en soit, on remerciera M. le marquis d'Harcourt d'avoir fait les frais d'une publication qui rendra de grands services aux historiens normands en les mettant à même de tirer parti de nombreux documents, peu ou imparfaitement connus ou même entièrement inédits et d'autant plus précieux que beaucoup des originaux n'existent plus. C'est aussi un tardif hommage rendu à la mémoire de Dom le Noir : le mérite du bénédictin n'a pas été suffisamment apprécié parce que ses travaux sont peu connus et que la grande collection qu'il avait formée, est mystérieusement conservée par une famille qui se fait scrupule de la communiquer.

Etienne DEVILLE.

ISSLEIB, **S. Moritz von Sachsen als evangelischer Furst 1541-1553**, Leipzig, A. Barth. 1907, 513 p. in-8° (Prix : 4 fr. 35).

Cette étude fait suite à un travail précédent du même auteur sur la Jeunesse de Maurice de Saxe (1521-1541). Elle est écrite dans le but avoué « d'amener les historiens à juger Maurice d'une façon plus exacte » comme prince évangélique, et par suite l'auteur se trouve assez fréquemment en désaccord avec certains de ses prédécesseurs qui ne regardent pas précisément le jeune duc et futur électeur comme un modèle de pitié ni de foi luthérienne. M. Issleib affirme qu'il ne s'est mis du côté de l'empereur contre ses cousins de la branche ernes-

tine, que parce que Charles-Quint lui a promis verbalement qu'il n'aurait point à combattre ses coreligionnaires et ses parents. S'il avait réellement été naïf au point de croire à de pareilles promesses, il aurait été d'une inintelligence rare, mais cela n'est aucunement prouvé et l'on peut dire tout au plus qu'il a fait semblant de le croire parce que cela rentrait dans ses plans politiques. Il faut être bien décidé d'ailleurs à voir en lui un chrétien sans reproche pour se laisser impressionner par les prières publiques ordonnées par Maurice au début de la guerre de Smalkalde ou par sa correspondance édifiante avec le bon électeur Jean-Frédéric et avec son propre beau-père, Philippe de Hesse (p. 153-154). « Il a dû subir des calomnies bien outrageantes pour lui », s'écrie l'auteur, p. 183. Peut-être ; mais tout ce qui se disait alors sur sa conduite peu chevaleresque, n'était pas calomnie, et la politique réaliste du prince pouvait à bon droit scandaliser les protestants fervents de l'époque.

Par contre, M. Issleib a raison d'appuyer sur ce point que Maurice de Saxe, après avoir porté un coup dangereux au protestantisme allemand en 1546, l'a sauvé cinq ans plus tard. Sans lui, peut-être pas de défaite à Mühlberg, mais certainement pas de traité de Passau, ni de paix de religion d'Augsbourg. Seulement il s'agirait de prouver d'abord, pour lui en savoir vraiment gré, que l'écrasement de la ligue de Smalkalde aurait été possible sans son concours ; il s'agirait de prouver surtout qu'en prenant les armes contre son suzerain, contre son allié et bienfaiteur de la veille, il a été poussé par sa conscience de « prince évangélique » et non pas par les mêmes vues égoïstes qui l'avaient fait agir d'abord en sens contraire. C'est là tout le problème, car tout le monde est d'accord pour le reste, et la valeur politique du personnage n'est pas en question ; mais l'auteur n'a pas fourni, à notre avis, la preuve que l'habile et téméraire jouteur, indifférent aux moyens pourvu qu'il arrivât au but, ait été réellement le champion zélé de sa foi, comme on nous le présente ici.

R.

CASTELAIN, **Ben Jonson, Discoveries, a critical edition.** Paris, Hachette, s. d. 162 p.

JUSSERAND. **Ben Jonson's views on Shakespeare's art** (extrait de Bullen, *Stratford on Avon Shakespeare*, vol. X), 1907.

Les *Discoveries*, qui ont longtemps passé pour un ouvrage original et où certains critiques ont même voulu découvrir l'essence du génie de Ben Jonson, sont un recueil d'extraits librement traduits des anciens et de certains auteurs de la Renaissance. C'est ce que prouve l'excellent travail de M. Castelain. Il a eu le mérite et la patience de rechercher non seulement dans Quintilien et Aulu-Gelle, mais dans Scaliger et Vives la source où Jonson a puisé ses réflexions sur les hommes et les choses. Qu'on ne dise point que c'est faire seulement œuvre

d'érudit, il n'était pas inutile de retrouver les procédés de travail du grand comique; on sait, grâce à M. C., que Jonson utilisait ses recueils de citations dans la composition de ses poèmes, on soupçonne que plus d'une d'entre elles n'est qu'une mosaïque de traductions et d'adaptations. Or Sidney Lee a prouvé que la plupart des sonnets anglais du xvi[e] siècle sont imités des Italiens. C'est mettre en cause l'originalité des lyriques anglais. On entrevoit les conclusions qu'on peut tirer d'un travail comme celui de M. C. A notre avis, ces plagiats qui nous font songer aux poètes latins lorsqu'ils démarquent les Grecs leurs modèles, n'entachent pas l'originalité de Jonson; peu importe la provenance des matériaux dont il s'est servi, s'il a su les mettre en œuvre et marquer l'édifice nouveau de l'empreinte de sa personnalité. Nous ajouterons même que l'inspiration poétique est parfaitement conciliable avec ces emprunts; niera-t-on la sincérité de Corneille, lui refusera-t-on du souffle, parce qu'un vers ou deux frappés au coin de son génie, sont des réminiscences de Lucain? Ce n'est pas Jonson, c'est certains de ses critiques peu perspicaces qui sont atteints par les découvertes de M. Castelain.

Quelques pages des *Discoveries* sont d'ailleurs de Jonson lui-même, par exemple son fameux jugement sur Shakespeare. A ce propos nous signalons ici l'étude très complète de M. Jusserand sur l'idée que Jonson se faisait de son illustre contemporain. A lire les citations que donne M. J., on croit entendre l'écho des critiques classiques du xix[e] siècle. Avec la meilleure volonté du monde, Jonson ne parvient pas à comprendre. J'aime à croire que l'indifférence de Shakespeare à l'égard de ces observations parfois très vives, était surtout narquoise : il devait constater chez son ami et rival un manque de finesse qui l'amusait. Son silence ne rend que plus irritant le mystère qui enveloppe sa personnalité.

Ch. Bastide.

Der deutsch-franzoesische Krieg von 1674-1675 nach urkundlichen Quellen bearbeitet von K. Tschamber. Hüningen, Weber, 1906, 268 p. in-8°, cartes.

L'auteur, instituteur à Huningue et auteur d'une histoire de cette petite ville de la Haute-Alsace, parue il y a quelques années, a voulu raconter dans le présent volume la célèbre campagne de Turenne en Alsace et sur les bords du Rhin depuis les préliminaires de la campagne dans la province jusqu'à la mort du grand général. Tentative un peu bien ambitieuse peut-être, après les très nombreux travaux spéciaux consacrés à cette campagne en général ou à des épisodes particuliers de cette lutte qui dura de 1674 à 1675, et dont beaucoup ont une valeur scientifique durable et plusieurs des dimensions plus considérables que l'ouvrage de M. Tschamber. Peu de périodes de l'histoire d'Alsace ont été aussi discutées que celle-ci, tant au point de vue politique que militaire, par les historiens du pays, comme par

ceux de la France et de l'Allemagne, par les civils comme par les militaires. Après Beaurain et Peter, Gérard et Choppin, Pastenacci, Lümkemann, Kortzfleisch et P. Müller, il était difficile de trouver du nouveau, qui fût à la fois exact et intéressant. Ce n'est pas que l'auteur ne se soit mis consciencieusement à l'ouvrage; s'il a réellement parcouru tous les volumes et les brochures énumérées dans sa *Bibliographie* — et nous n'avons aucune raison d'en douter — on ne peut que louer son zèle et sa patience, encore que bon nombre des écrits qui y sont cités, ne puissent à aucun titre figurer parmi les *sources* d'une étude scientifique. M. T. a même consulté quelques dossiers dans certaines archives allemandes, par exemple à Ludwigsburg et Stuttgart, mais je crains bien que ses trouvailles sur ce point n'aient été plutôt fâcheuses pour lui, car trouvant parmi des papiers sans grand intérêt (états de présence de certains régiments, comptes militaires), d'autres pièces de nature différente, telles que gazettes et feuilles volantes, expédiées par des fonctionnaires subalternes, bruits, vrais ou faux, circulant dans le public, il s'est imaginé un peu naïvement qu'il y avait là des renseignements inédits de haute importance, encore qu'il n'en retrouvait pas la trace ailleurs. Il aurait dû se dire qu'une *zeitung* saugrenue, pour être déposée dans un *Staatsarchiv*, n'est pas forcément un document historique probant ; il n'aurait pas relevé par exemple, comme un fait particulièrement curieux à mentionner, la fuite panique de Louis XIV et de sa cour vers Brisach, à la suite d'un raid inopiné des Impériaux et des Espagnols dans la Haute-Alsace. Je veux bien admettre que le bailli de Hornberg a cru réellement ce racontar, inséré dans son rapport du 9 septembre (p. 22) mais qui n'est pas plus vrai que celui du bailli de Bretten, qui, le 13 septembre, mande que les Français « ont rasé Colmar jusqu'aux fondements » alors qu'ils n'avaient fait qu'en démolir l'enceinte. Mais M. T., avec un peu de réflexion, aurait constaté *qu'aucune* source — je ne dis pas française, mais même les sources allemandes, les plus hostiles au roi de France — ne sait rien d'un fait pareil, ni les Notes de Reisseissen, ni la Chronique de Walter, ni les chroniques colmariennes extraites par Rathgeber, ni la grande compilation du *Theatrum Europaeum*, dont le vol. XI, paru à Francfort en 1682, raconte avec tous les détails l'histoire des années 1672-1679, et spécialement l'itinéraire de Louis XIV en août et septembre, à travers l'Alsace (p. 530-531), et qui est dédié à l'Electeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, le grand adversaire de la France à ce moment et le héros de M. T. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'un fait aussi glorieux pour les troupes alliées, aussi mortifiant pour le Grand Roi n'eût pas été raconté partout, s'il s'était vraiment produit? Il devra se résigner à rayer de son récit de la campagne ce fameux *Vorstoss* qui mit en fuite la cour royale, et amena sa retraite nocturne derrière les murs de Brisach. Au point de vue de l'histoire politique, il y aurait plus d'une

observation à faire sur ce que dit l'auteur de l'attitude des princes allemands et des petits États de l'Alsace. Tout le récit s'inspire trop des tendances néo-patriotiques qui ne cadrent pas toujours avec la réalité et même avec ce que M. T. avoue lui-même quand il dit par exemple que la plupart des États de l'Empire ne se joignirent que contraints (*gezwungen*) à l'Empereur pour cette campagne de 1675 (p. 213). L'impression produite par la conduite des alliés, Brandebourgeois, Hessois, Brunswickois, Impériaux, etc., ne fut rien moins que favorable, même auprès des cités alsaciennes les moins sympathiques à Louis XIV, et les chroniqueurs contemporains du pays ne se sont pas fait faute de la marquer dans leurs écrits.

Sur bien des points de détail j'aurais à présenter des observations à l'auteur dont je ne méconnais pas le désir sincère d'arriver à la vérité, mais qui manque de sens critique. C'est une légende apocryphe que celle du Grand Electeur, jetant dans le Rhin l'épée du prince Emile, son fils, mort à Strasbourg pendant la campagne, en repassant ce fleuve ; c'est une excentricité de faire dire à Louis XIV, d'après je ne sais quel pamphlet contemporain : *O wie beisset mich der Tod des Turenne* ! au moment où il apprend la catastrophe de Sassbach. Par contre, il lui arrive de traiter de légende fabuleuse la trahison de Contarini à Dachstein (p. 194), alors qu'elle seule explique son suicide à Strasbourg, raconté par Walter dans sa *Chronique strasbourgeoise*, p. 123. Mais il est inutile de s'arrêter à ces menus détails, le travail de M. T., quelque consciencieux qu'il soit, ne pouvant remplacer ses nombreux prédécesseurs et ne marquant pas, à mon avis, un pas sérieux en avant dans l'historiographie de cette époque [1].

R.

Publication de la Section historique de l'État-major de l'armée. **La Guerre de 1870-71,** fasc. IX, journées du 7 au 12 août, la retraite sur Metz et sur Châlons, 1903, in-8°, 252 et 364 p., 8 fr.
— Fasc. X, journées du 13 au 23 août. La retraite sur Châlons, 1905. In-8°, 49 p.
— Fasc. I. Organisation et projets d'opération. La marche sur Montmédy. 1906. In-8°, 227 et 357 p. avec cartes, 10 fr.
— Fasc. II. Nouart et Beaumont, 1906. In-8°, 243 et 343 p. avec cartes, 10 fr.
— Fasc. III. Sedan, 1907. In-8°, 390 et 479 p., avec cartes, 10 fr.
— Fasc. I, journées des 13 et 14 août, bataille de Borny, 1903. In-8°, 252 et 363 p., avec cartes, 10 fr.
— Fasc. II, journées des 15 et 16 août. Bataille de Rezonville, 1904. In-8°, 615 et 553 p., avec atlas, 18 fr.

---

1. Disons seulement encore que les Mémoires de deux voyages en Alsace que l'auteur cite sous le titre bizarre de « *Memoiren Engel-Dollfus* » ont été édités par M. Joseph Coudre et non par M. Engel-Dollfus ; que l'auteur cité p. 7 s'appelle *Hunkler* et non *Hungler* ; que, p. 63, c'est *S. Altesse de Trèves* et non pas *S. A. de Treviri* qu'il faut lire, etc.

— Fasc. III, journées des 17 et 18 août. Bataille de Saint-Privat. 1905. In-8°, 791 et 529 p., avec atlas, 25 fr.
Paris, Chapelot.

La section historique de l'État-major poursuit infatigablement son grand travail sur la guerre de 1870-71, et depuis notre dernier article, elle a fait paraitre huit fascicules nouveaux, ou plutôt huit volumes, quelques-uns très gros, accompagnés pour la plupart de documents annexes et d'atlas, et il nous faut les annoncer, ne fût-ce que sommairement, après avoir dit, une fois pour toutes, que chaque volume est aussi complet que possible, et que si le principal mérite de la publication consiste dans la reproduction et la mise en œuvre des documents de nos archives françaises, les auteurs du travail n'ont rien négligé au dehors. On ne peut que répéter que cette suite d'études fait le plus grand honneur à la section historique de notre état-major et qu'elle constitue désormais la source principale, essentielle.

Le IX[e] fascicule de la première partie relate l'émotion produite par les deux défaites de Frœschwiller et de Forbach, le désarroi du grand quartier-général français, les mouvements rétrogrades de l'armée du Rhin, le commandement en chef transmis à Bazaine.

Le X[e] est consacré à la retraite de l'armée d'Alsace sur le camp de Châlons (13-23 août) et à la marche de la III[e] armée et de l'armée de la Meuse qui n'ont pas encore rétabli le contact.

Vient alors une série de trois volumes, relative à l'armée de Châlons. On nous retrace dans le premier volume de la série l'organisation de cette armée qui manque de cohésion, d'homogénéité et même d'instruction, les mouvements qu'elle entreprend pour exécuter le plan téméraire de Palikao, les hésitations de Mac-Mahon. On sait que le maréchal avait décidé dans l'après-midi du 27 août de se porter vers le Nord pour se soustraire à l'ennemi, et cette décision eût évité à la France le désastre de Sedan ; mais le ministre le somma de dégager Bazaine, et, contre son gré, Mac-Mahon reprit le mouvement vers Metz. « Mieux valait, dit l'auteur du fascicule, n'obéir qu'aux considérations militaires et se retirer sur Paris ; il en jugea autrement, et il partage avec le ministre la responsabilité de la catastrophe ; il ne se méprenait pas sur le danger et il s'écria : *eh bien, allons nous faire casser les reins* ! ».

Non pas que l'armée fût perdue dès le 28 août : elle pouvait encore, le 30 au soir et même le 31, se dérober à l'étreinte de l'adversaire. Mais, comme on nous le montre dans le deuxième fascicule, Mac-Mahon ne pensa pas à « percer le rideau », à attaquer résolument les forces les plus rapprochées de lui : au lieu de chercher à se glisser devant elles en évitant tout combat, il aurait dû, en effet, les assaillir, et, sans doute, après avoir constaté qu'elles étaient égales aux siennes et qu'elles seraient supérieures le lendemain, il aurait reculé sur Mézières et au prix de quelques affaires d'arrière-garde, sauvé l'armée

de Châlons. Il marcha donc vers Carignan et Montmédy pour mettre la Meuse entre lui et les Allemands; mais Failly se laissa surprendre le 30 août à Beaumont et bien qu'il ait invoqué, pour se justifier, la fatigue de ses troupes, il ne prit même pas les précautions les plus élémentaires. En tout cas, la défaite de Beaumont rendait le péril évident, et Mac-Mahon ne pouvait nier qu'il ne fût acculé à la frontière belge avec une armée dont un quart était désorganisé et le reste passablement découragé. Il prit le parti de se reporter vers l'ouest et de gagner Mézières, puis Paris. Par malheur, il garda dans la journée du 31 août une quiétude, une inaction qui « demeure un sujet de légitime étonnement. » Il voyait les troupes harassées; il croyait n'avoir devant lui que le corps du prince royal de Saxe; il s'imaginait, comme Palikao l'avait affirmé, qu'il avait un jour d'avance sur le prince royal de Prusse.

Le troisième et dernier fascicule de l' « Armée de Châlons » traite de *Sedan*. Situation des deux armées au matin du 1er septembre, combats sur la Givonne, blessure du maréchal, le commandement passant à Ducrot, puis à Wimpffen, la bataille se déroulant dans tous ses détails à Floing, à Illy, à Givonne, à Bazeilles, la capitulation qui s'impose, la marche de Vinoy, voilà ce que nous trouvons dans ce fascicule. On y remarquera certaines considérations de l'auteur. Comme dans toutes les batailles, les Français déploient prématurément leurs forces, ils n'utilisent pas des points d'appui naturels, ils ne font pas de manœuvre offensive, ils méconnaissent l'union des armes dans le combat. Ils sont d'ailleurs démoralisés par les défaites antérieures, par leur retraite, par leurs marches incohérentes, par l'infériorité de leur artillerie, car « c'est le canon seul qui les délogea du calvaire d'Illy, et Sedan fut moins une lutte qu'un écrasement ». Pouvaient-ils échapper à la capitulation? Non; quoi qu'on aie dit, le désastre final pouvait être « retardé, mais non point évité ». Ducrot seul entrevit le danger; aussi, lorsqu'à 8 heures du matin il prit le commandement, il prescrivit, non la retraite immédiate sur Mézières, mais la concentration préalable de l'armée sur les hauteurs d'Illy et de Fleigneux. On ne doit donc pas discuter si la retraite sur Mézières était exécutable ou non; Ducrot ne l'a pas ordonnée; il voulait masser l'armée sur une autre position. Sans doute, comme le fait observer l'auteur du fascicule, il aurait fini par être débordé et rejeté en Belgique; toutefois « il substituait l'action à l'immobilité, non pas l'action aveugle et folle, mais l'action raisonnable émanant d'une volonté réfléchie autant qu'énergique ». Il faut enfin retenir le jugement sur Vinoy : selon notre auteur, le général fut timide dans la journée du 1er septembre, mais dans ses opérations de Mézières à Montcornet il montra de l'énergie et un remarquable esprit de décision; il ne perdit pas confiance et ne désespéra pas.

Revenons maintenant à l'armée de Metz à laquelle sont consacrés trois fascicules : *Borny*, *Rezonville*, et *Saint-Privat*.

On notera dans le fascicule relatif à Borny l'opinion de l'auteur sur cette bataille. On sait que le général de Goltz attaqua de son propre chef les Français pour retarder leur mouvement de retraite, et certes ce fut un « acte de haute initiative », l'acte d'un vrai soldat tombant sur un ennemi qu'il cherche à joindre depuis longtemps et qui va se dérober encore une fois. Mais, en réalité, la retraite des Français ne fut pas retardée par cette brusque agression : Bazaine avait entassé son armée sur une seule route et l'encombrement était tel que rien ne pouvait plus ralentir le mouvement rétrograde des Français. On peut même dire que Borny, étant un demi-succès, se transforma en une victoire aux yeux de nos troupes, et que cette affaire aurait « pu nous rapporter les fruits d'un succès, tant est grande la part du moral à la guerre ». Mais Bazaine ne sut pas profiter de l'enthousiasme du soldat et il ne donnait que des « ordres inexécutables où perçaient son irrésolution et son insuffisance ».

Les deux fascicules suivants, *Rezonville* et *Saint-Privat*, sont les plus importants et les meilleurs de la publication. « Cette partie, lisons-nous dans un organe compétent (*Journal des sciences militaires*, août, 310) est sans contredit la plus remarquable, et la sûreté de la documentation, la maîtrise de la rédaction révèlent dans leur auteur un écrivain militaire de premier ordre ». L'éloge n'est pas excessif. Le récit de la bataille du 16 août est le plus complet, le plus solide, le plus minutieusement exposé, le plus clairement et judicieusement commenté que nous connaissions. L'auteur montre bien que, du côté des Français, il n'y eut ni combinaison ni action offensive d'ensemble, qu'il n'y eut que résistance passive, que combat de mousqueterie. Il rend hommage à l'esprit offensif qui animait les Prussiens, à la ténacité qu'ils déployèrent pour atteindre leur but coûte que coûte, tout en ajoutant que le succès, la conquête, par exemple, du plateau au sud de Rezonville, « ne fut rendu possible, à la suite des erreurs du commandement prussien, que par la passivité du commandement français ». Il admire Alvensleben, son esprit d'entreprise, sa brutale ardeur, et l'effort énergique de ce IIIe corps qui attira au combat les forces françaises et leur fit croire à l'attaque d'une armée; mais « la voie était pleine d'écueils, et elle fut aplanie par l'apathie de Bazaine ». Mentionnons encore divers épisodes : la charge des hussards de Brunswick qui faillirent prendre le général en chef[1] (p. 323) ; la charge de Bredow, charge mémorable, héroïque qui, sans influer sur les projets de Bazaine, dispersa une partie de notre infanterie, désorganisa notre artillerie, permit aux Allemands de gagner un peu de terrain aux abords de la grande route et rehaussa leur moral parce qu'ils comprirent qu'ils avaient évité un danger, qu'ils sortaient d'une

1. P. 323, l'officier d'ordonnance qui vint dire à Bourbaki « assurez la retraite, le maréchal est prisonnier! » était, croyons nous, le futur général Vanson.

période de crise; la charge d'Auerswald qui fut « un très réel succès *local* en détournant le feu d'un adversaire menaçant et en lui imposant, à la pointe de ses sabres, une réserve dont l'on pouvait craindre qu'il ne se départît »; la « grandiose » rencontre de Ville-sur-Yron où la cavalerie française, au lieu d'être réunie en masse, formait « un groupement hétérogène de divisions, de brigades et de régiments placés sous des commandements différents ». Au reste, d'un bout à l'autre du récit, on voit, comme s'exprime l'auteur, que Bazaine ne visait qu'à se maintenir sur la défensive la plus absolue; que pourtant ses vaillants bataillons prononcèrent d'eux mêmes, en arrivant sur la ligne de bataille, une offensive vigoureuse, mais que cette offensive, mal coordonnée, mal préparée, venait se briser dès l'abord sous le feu du canon; que pour nos généraux, repousser une attaque était « le *summum* du but qu'ils devaient atteindre ».

Mêmes éloges à faire du fascicule *Saint-Privat*. On nous montre que la pénurie de vivres et de munitions qui décida Bazaine à se replier le 17 août, était plus apparente que réelle et qu'il avait résolu de rester sous Metz; on nous rappelle son rôle dans la journée du 18 et l'incroyable conduite de ce général rentrant à son quartier sans se soucier de la terrible partie qui se joue dans le moment même à Saint-Privat; on nous décrit longuement et de la façon la plus circonstanciée, la plus exacte, le combat de Saint-Privat ainsi que les combats de Gravelotte et du plateau d'Amanvillers, et on cite, on résume, on discute tous les travaux sur la matière, et les *Historiques* de nos régiments, et les Mémoires de nos officiers, et la relation du grand État-major prussien, et Kunz, et Fritz Hoenig. En somme, et comme dit l'auteur, si Moltke n'avait pas exécuté une géniale et décisive manœuvre, il avait, au fur et à mesure que se déroulaient les événements, « toujours su racheter par une remarquable logique déductive les hésitations ou même les erreurs qu'il avait commises la veille ». Mais il faut tenir compte de la « faible capacité manœuvrière » de l'adversaire, tenir compte de l'impéritie de Bazaine : que dire d'un commandant en chef qui n'intervient dans la bataille du 18 août que pour surveiller le pointage de quelques canons sur le Saint-Quentin et envoyer au 6e corps deux batteries et vingt caissons [1]?

A. C.

---

1. Quelques renseignements sur la publication ne seront peut-être pas inutiles. Elle forme quatre séries : 1° *Les opérations en Alsace et sur la Sarre* dont une nouvelle édition paraît déjà, en cinq fascicules (I. 28 juillet-2 août; II. 3-5 août; III. et IV. 6 août; V. 7-23 août). — 2° *Les batailles autour de Metz* en trois fascicules (*Borny, Rezonville, Saint-Privat*). — 3° *L'armée de Châlons* en trois fascicules (*Marche sur Montmédy, Nouart-Beaumont, Sedan*). — 4° *L'armée du Nord* en quatre fascicules (*Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume, Saint-Quentin*).

L'organisation professionnelle et le Code du travail. Étude sur les principes du Catholicisme social, par Henri Lorin, président de l'Œuvre d'études des Catholiques sociaux. 1 petit vol. in-18 1-68 p. Bloud et Cie éd. 1907.

L'auteur de ce petit livre nous transporte dans un domaine où la discussion est malaisée. « L'idée d'équivalence fraternelle, écrit-il, au nom de laquelle les réformes sociales nous paraissent nécessaires, ne vient ni de l'étude de la nature, ni du spectacle du monde physique, ou de la mêlée humaine... Une société d'hommes n'est vraiment humaine qu'à condition de s'organiser en conformité des *règles chrétiennes* de la justice. » Et pour définir cette justice il fait intervenir Dieu et ses desseins sur la dignité égale de ses enfants, qui doit être sauvegardée dans le salariat par ce qu'il appelle l'obtention par tout travailleur du *salaire vital*. Son exposé est une série d'affirmations se rattachant à cette origine sacrée, et qui toutes supposent le patron-capitaliste pouvant de son plein gré fixer la quotité du salaire et les conditions du travail. Il devient ainsi une sorte de distributeur de la justice divine et il doit être rappelé ou forcé à ses devoirs par l'État. Mais pourquoi ce rôle est-il plutôt attribué aux capitalistes-entrepreneurs qu'à l'ensemble des consommateurs dont, en somme, les prix de vente des produits dépendent ? — Il y a dans le petit manuel de M. L. une méconnaissance des principes économiques même élémentaires qui ôte toute portée pratique à ses conclusions. C'est facile d'organiser sur le papier une *Cité de Dieu*. Elle pourrait être aussi bien collectiviste qu'interventionniste à la façon qu'indique M. L. Tout dépend du point de départ qu'on se pose à soi-même hors de l'observation des faits réels : mais par là même qu'on part de l'abstrait on reste dans l'abstrait, comme quand l'auteur dit que « le salaire idéal représenterait adéquatement l'effet de la causalité afférente au salarié (?) », — ou on tombe dans l'arbitraire, quand, pour fixer le « salaire vital » obligatoire, on veut « constituer les organes publics nécessaires à sa mise en pratique et en prévenir les violations par des sanctions efficaces. » Un Code du travail édifié sur « les idées directrices » chères à M. L. serait certainement inefficace à établir la justice sociale, mais il aurait vite désorganisé toute production.

E. d'Eichthal.

— L'étude de M. Joseph Joubert, *Le traité franco-siamois du 23 mars 1907*, in-4°, 24 pages, parue dans la *Revue française de l'Étranger et des Colonies* en mai 1907, est un rapide commentaire de la récente convention. Après avoir résumé les relations antérieures de la France et du Siam, l'auteur reproduit le texte du nouveau traité et des deux protocoles qui en sont les corollaires. Il en montre les avantages pour les deux parties, il signale le prix dont la France a payé la restitution des anciennes provinces cambodgiennes, il insiste enfin sur l'influence japonaise à la

cour de Bangkok ; selon lui, cette influence décroit parce que l'ambition envahissante du Japon a déjà rebuté le roi Chula-Long-Korn et ses sujets. Tant d'importantes questions à peine effleurées, mériteraient une étude plus approfondie. — A. Biovès.

— M. M. Léon Leclère et G. Des Marez, professeurs à l'Université libre de Bruxelles, ont consacré dans la *Revue de l'Université* et fait tirer à part (Liège, 1907, 64 p. in-8°) une notice nécrologique et bibliographique sur *Léon Vanderkindere (1842-1906)*, le jurisconsulte, l'homme politique, l'historien surtout qui, de 1872 à la veille de sa mort, professa, avec un égal succès, l'histoire de l'antiquité, celle du moyen âge et des temps modernes, les institutions de la Grèce et de Rome, et celles de la Belgique, etc. Puissant remueur d'idées, ayant acquis une grande influence sur la jeunesse académique, Léon Vanderkindere s'est occupé de bien des choses encore, d'ethnologie et de philosophie, de méthode historique et de linguistique ; il a écrit des drames et des manuels scolaires. Mais le champ le plus fécond de son activité scientifique fut l'histoire de la Belgique au moyen âge et celle de son organisation politique et sociale. C'est le *Siècle des Artevelde* qui restera le plus connu des travaux si nombreux sortis de la plume du savant mort en novembre 1906. — R.

— Le nouveau *Rapport général sur les travaux du Séminaire historique de l'Université catholique de Louvain*, pour l'année académique 1905-1906 (Louvain, Van Linthout, 1907, 80 p. in-18) vient de nous parvenir. Nous y signalerons les comptes-rendus détaillés sur le travail de M. l'abbé Lecourt, relatif aux controverses entre du Plessis-Mornay et le cardinal du Perron ; sur l'étude du P. Moreau d'Andoy, sur la vie économique d'une abbaye (celle de Villers) au XII° et au XIII° siècle ; mais il faut relever surtout l'analyse très détaillée des recherches de M. Fierens sur les écrits des zélateurs de la règle aux premiers temps de l'histoire franciscaine et où l'on résume les polémiques si vives dans les derniers temps sur ce sujet. — R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 septembre 1907.* — M. Salomon Reinach, président, annonce que M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, a reçu de M. Gabriel Leroux une lettre concernant la découverte, à Délos, d'un vaste édifice à colonnes, rectangulaire, long de 57 m. sur 35 de large, dont le type diffère de celui des constructions helléniques connues jusqu'à présent. On se demande si ce n'est pas le prototype hellénistique de la basilique romaine, dû à des influences alexandrines. Les fouilles, qui ont fourni un très grand nombre d'inscriptions, continuent.

M. Maurice Croiset donne lecture d'une scène d'une pièce de Ménandre retrouvée en Égypte par M. Gustave Lefebvre et qui a pour titre : *Les plaideurs qui ont recours à un arbitre.*

M. Cagnat communique en seconde lecture son mémoire sur les fouilles entreprises à Lambèse depuis dix ans environ sous la direction du service des Monuments historiques.

M. Henri Omont continue la lecture du mémoire du R. P. Delehaye sur les légendes grecques des saints militaires.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1907

Les origines liturgiques, conférences données à l'institut catholique de Paris en 1906 par dom Fernand Cabrol, abbé de Saint-Michel (Farnborough). Paris, Letouzey et Ané, 1906; viii-373 pp. in-8°. Prix : 6 fr.

Introduction aux études liturgiques, par dom Cabrol. Paris, Bloud, 1907 : 171 pp. in-12.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie publié sous la direction de dom F. Cabrol. Fascicules IX, *Antiphone dans la littérature grecque-archimandrite*; fasc. X, *Archimandrite-Athènes*; fasc. XI, *Athènes-azymes*. Paris, Letouzey et Ané, 1906-1907. Tome Ier, col. 2465-3274; fig. 820-1158. Petit in-4°. Prix : 5 fr. le fascicule.

Les conférences de dom Cabrol s'adressaient à un public assez mélangé et dont la culture était fort inégale. Il faut tenir compte de cette circonstance pour juger le livre, de ton souvent familier, au style un peu large parfois et flottant, aux digressions apologétiques. Et, après tout, ces caractères sont peut-être de nature à le faire lire.

P. 66-67, la page où dom C. essaie de décrire le paganisme est fort contestable. Le paganisme gréco-romain ne se résumait pas en un pur fétichisme. « Il n'y a pas dans le paganisme de véritable vie intérieure » : cela est vrai, à condition de ne pas parler des mystères; « en somme, pas de vraie religion ». C'est une question de définition. Tout ce développement est un peu hâtif et trahit une connaissance superficielle de l'antiquité. La question des influences possibles du paganisme sur le christianisme, sur le culte en particulier, se ressent

de ce défaut. On parlerait plus justement si l'on traitait du milieu païen, plutôt que du paganisme considéré comme je ne sais quelle pièce isolée de la société ancienne. Dom C., p. 64, cite quelques lignes brèves et peu exactes de M. Harnack, dans son livre populaire, *Das Wesen des Christentums*; que n'a-t-il lu et médité les pages si pleines et si justes du même auteur sur les mystères, sur les besoins qui, vers l'ère chrétienne, s'étaient révélés dans les âmes et que les religions fermées et doctrinales des initiés prétendaient satisfaire, dans *Die Mission*, I, 2e éd., p. 23 suiv.? N'est-il pas aussi bien significatif que l'exorcisme, autant que nous le sachons, s'est introduit dans les cérémonies du baptême d'abord en Afrique, le pays d'élection de la *defixio* au moins à l'époque impériale (p. 160)? Et quand Celse reproche aux prêtres chrétiens d'avoir en mains des livres barbares contenant des noms de démons en jargon incompréhensible (p. 161), ne pensons-nons pas aussitôt aux noms barbares (orientaux) des tablettes de plomb : *Semesilam damatameneus lèsnnallelam laikam ermoubelé iakoub ia iôerbêth iôpakerbêth éômalthabêth allasan*? Que dom C. lise la petite brochure de M. Wünsch, *Antike Fluchtafeln* ou feuillette le recueil de M. Audollent. P. 82, je crois que « la prière *inarticulée* du glossolale » est une expression peu exacte. On pourrait encore faire des réserves sur la façon dont l'auteur place le symbole de saint Athanase parmi les œuvres du IVe et du Ve siècle (p. 87), dont il vieillit quelques sacramentaires ou adopte sans réserve l'identification de la pèlerine de Gamurrini avec Etheria (même observation à faire sur les passages correspondants de l'*Introduction* où le nom de M. Clermont-Ganneau n'est pas même cité).

Mais à côté d'assertions contestables, nous avons des aveux comme celui-ci : « Tous les plus magnifiques rites du pontifical ne sont plus guère compris aujourd'hui que par les archéologues, et par tous ceux qui, d'un effort d'imagination, sont capables de revivre la vie antique » (p. 13). Mais dom C. résume agréablement les travaux de ses devanciers; il donne une idée générale et juste, dans l'ensemble, des origines liturgiques, de la composition liturgique, des familles de rite, des éléments historiques de la messe et du baptême, de la formation du calendrier. Il cite quelques textes bien choisis. Il amorce la bibliographie du sujet. Enfin, dans une seconde partie, il groupe des essais d'un caractère plus scientifique : sur le premier des calendes de janvier et la messe contre les idoles[1], sur la liturgie mozarabe (espagnole) et le *Liber ordinum*, sur les origines de la messe et le canon romain, etc.

Parmi ces appendices, deux sont dus à un confrère, dom Marcel Havard. L'un montre que les auteurs de messes au VIe, au VIIe, au VIIIe siècle, ont découpé de larges morceaux dans des écrivains ecclésiastiques. Ce procédé n'a rien de surprenant si l'on songe que les

1. Entre autres résultats intéressants, noter une étude sur *uetustas* pris au sens de paganisme, p. 209.

anciens n'ont jamais été très scrupuleux en pareille matière, mais surtout que, à cette date, le plagiat est la forme générale de la littérature. Césaire d'Arles est un exemple fameux et même un théoricien de cette méthode, qu'il recommande aux prédicateurs; un peu plus tard, Eloi de Noyon est un second exemple bien connu. Il y en a d'autres. Dans la barbarie générale, le plagiat est la forme normale de la culture. A ce procédé, on pourrait rattacher sept messes dites *missae sancti Augustini*, que l'on trouve à la fin d'un recueil d'Alcuin. La première contient des extraits d'Augustin ou des livres qui lui sont attribués. Mais l'ensemble de ces messes concorde avec des messes du rit mozarabe. C'est ce que met bien en lumière dom Havard dans une étude spéciale. Ce groupe de textes est-il l'œuvre d'Alcuin? On en a douté (Gaskoin, *Alcuin*, p. 232, note). C'est le sort de ces livres de s'accroître avec le temps. Alcuin, l'ennemi de l'adoptianisme espagnol, a dû avoir entre les mains les livres de culte de la péninsule : c'est une raison, mais aussi une difficulté, comme l'avait vu dom Cabrol (p. 216). Les raisons par lesquelles dom Havard défend l'attribution à Alcuin. sont faibles et vagues. S'il fallait chercher auprès de Charlemagne un prélat au fait des usages espagnols, pourquoi ne pas nommer Théodulphe, le Goth, l'introducteur en France de la recension espagnole de la Vulgate? Le titre de *missae Augustini* s'explique peut-être par celui que le missel mozarabe donne à la première messe et qui convient à toutes : *Missa quo se sacerdos Deo commendat in angustiis*. Une faute de copie ou un accident a pu altérer le dernier mot à la fin de la ligne. Un collectionneur savant, reconnaissant dans la première messe des bribes augustiniennes, a fait une fausse conjecture et attribué le tout à l'évêque d'Hippone. Je soumets l'hyothèse à Dom Havard[1].

L'Introduction aux études liturgiques est divisée en deux parties; bibliothèque liturgique, la méthode. La deuxième partie n'est guère que la reproduction souvent littérale d'une conférence des *Origines*. La première est une liste raisonnée des textes et des œuvres, siècle par siècle. Il suit de là que la plupart des éditions de textes figurent deux fois, à la date du texte et à celle de l'édition. Un index permet d'ailleurs de se retrouver facilement[2]. Ce petit volume rendra les plus grands services. P. 16, il fallait citer l'édition récente des *Constitutions apostoliques* par Funk.

Enfin le *Dictionnaire* complète l'œuvre de dom Cabrol et reçoit ses travaux de détail. Avec les trois fascicules mentionnés le premier

1. P. 25, l. 10 lire : *paléographie*; p. 87 et suiv., *Praesidius*; p. 119, l. 5 du bas : *trahissent*; p. 143, note : *p. 91*; p. 333, n. 2 : *dessin*; p. 350, note 2, l. 4 : qui ne se retrouve *pas*; p. 353, n. 2, l. 7 : *article*; p. 359, n. 1, l, 2 : *admis*. Dans la table, la plupart des chiffres des pages sont faux.

2. Les fautes n'y sont pas rares : *Bäumer*, six références, je ne trouve pas 28, 35 et 141; *Brightman*, lire 94 au lieu de 93; *Duchesne*, lire 20 pour 21, 142 pour 141; *gallicane* (liturgie), lire 128 pour 127.

volume est terminé. Il est de poids. Aussi les éditeurs ont-ils décidé de le diviser en deux parties et fait les frais d'une réimpression pour les pages de la coupure. Cela est parfait. Les divisions : tome I, 1re partie, tome II, 2e partie, sont des hérésies bibliographiques. Mais pour un recueil comme celui-ci, elles sont excusables. Il était difficile de prévoir l'étendue d'un volume. Réservons notre sévérité pour les éditeurs qui, d'avance et de gaîté de cœur, décident pour leurs entreprises cet échafaudage de subdivisions. Le volume est accompagné d'une table détaillée des articles. Je crois n'être pas étranger à cette disposition. Mais les critiques sont insatiables. Je réclame maintenant une table des gravures, une table sommaire, en attendant le répertoire général et copieux que nos petits-neveux, à l'achèvement du dictionnaire, demanderont des petit-fils des éditeurs. Car, c'est le point faible de ce recueil : heureux ceux d'entre nous qui verrons la lettre Z. Il a fallu quatre ans pour faire l'A.

Dom Cabrol a mis en tête du volume une préface sobre et précise, telle qu'il convenait. Il éclaircit certains points que le programme initial laissait indécis, comme les limites chronologiques, fixées désormais à Charlemagne pour l'archéologie, poussées jusqu'au moment présent pour la liturgie. Mais surtout cette préface contient une bibliographie des sources.

Après avoir commencé par quelques chicanes, je tiens à reconnaître en terminant l'activité de dom Cabrol et la maîtrise avec laquelle il dirige l'usine de Farnborough. Ouvriers et patron sont assurés de la reconnaissance de nombreux travailleurs isolés [1].

Paul Lejay.

---

1. Voici la liste des articles parus dans les trois derniers fascicules : Antiphone dans la liturgie grecque (très long article ; 18 subdivisions), Archieraticon, Assemani (L. Petit) ; Antium, Aoste, Apamée, apocalypse, apocryphes, apothéoses privées, Apronien (cimetière d'), Apt, Aquila, Aquilée, arbres, arche, archevêque, archidiacre, archiprêtre, architecte, architrave, Arch-Zara (catacombe d'), arcosolium, area, Arezzo, ariens (églises des), Afrikanda, Aringhi, aristocratiques (classes), Aristote, Arles (archéologie, épigraphie, mss.), armateur, arpenteur, Arras, Arsenal (bibliothèque de l'), Ascension (dans l'art), ascia, Ashburnham (Pentateuque d'), assesseurs, Assomption (archéologie), Astère d'Amasée, Astorga, astres, Athanase, Athènes (32 subdivisions), Athénogène, athlète, Atripalda (cimetière d'), Aubespine (G. de l'), Auch, aucupium, Augustin (compositions épigraphiques), Auriol, autel, Autun, Auxerre, Auzia, Avenches, Aveugles (miracles des), Avignon, avocats, Avranches (dom Leclercq) ; — apa, Athribis (G. Lefebvre) ; — apertio aurium, aubes baptismales (P. de Puniet) ; — apocrisiaire, apomyrisma, archimandrite (19 subdivisions), argia (Pargoire) ; — apodeipnon, apodosis, apolysis, apolyticon, astérisque (Pétridès) ; — apologies, Aquilée (liturgie), Ariens, Ascension (fête), Assomption (fête), Avent, azymes (F. Cabrol) ; apotactiques et apotaxamènes (Lambert) ; apôtres (origines du culte des) (Zimmermann) ; — aquamanile, arca, arcula, Arevalo, Arles (concile), aube, Augustin (messes d'), aumusse, autocephali ou acephali, Azevedo (E. d') (W. Henry) ; — aquariens (Batiffol) ; — Aurélien (Gastoué).

E. Bourciez, **Précis historique de phonétique française,** 3e édition. Paris, Klincksieck, 1907. in-12 de xxxvii-259 pages.

Cette troisième édition n'est pas, comme la précédente, parue il y a sept ans, le fruit d'un remaniement complet et ne compte guère qu'une dizaine de pages de plus que celle-ci. Néanmoins elle en diffère en bien des points, car l'auteur a tenu à la faire profiter de ses lectures et de ses réflexions : « J'ai introduit çà et là, dit-il, des changements de détail multiples, visant surtout à être clair et à présenter les faits d'une façon méthodique... J'ai touché aussi à certains points de doctrine sur lesquels mes idées se sont modifiées ». Parmi ces « points de doctrine », sur lesquels M. Bourciez présente des vues nouvelles, je signalerai notamment l'évolution du suffixe *-arius* (§ 39), celle de *e* long en *i* après une gutturale (§ 59) et la réduction de *ll* à *l* entre voyelles (§ 186). — A signaler enfin l'addition de quelques « Indications bibliographiques » fort sommaires, mais largement suffisantes pour les étudiants. Nous ne doutons pas que la nouvelle édition de ce manuel exact et précis ne retrouve le succès si mérité des deux premières.

A. Jeanroy.

Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française, publiée par le ministère de l'Instruction publique :

Emile Bridrey. **Cahiers de doléances du bailliage de Cotentin (Coutances et secondaires) pour les États généraux de 1789.** Tome I, Paris, imp. nat., 1907, gr. in-8° de 808 pages.

Camille Bloch. **Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans,** t. II, Orléans, imp. orléanaise, 1907, gr. in-8° de 514 pages.

P. Boissonnade. **Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angoulême et du siège royal de Cognac,** Paris, imp. nat., 1907, gr. in-8° de 555 pages.

Charles Etienne. **Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy.** Première série. **Département de Meurthe-et-Moselle.** Tome premier, **Cahiers du bailliage de Vic.** Nancy, Berger-Levrault, 1907, gr. in-8 de xxxvi et 774 pages.

Gustave Laurent. **Cahiers de doléances du bailliage de Châlons-sur-Marne...** Epernay, Henry Villers, 1906, gr. in-8 de xxxii et 872 pages.

Avec le désir louable de justifier son existence et d'épuiser les crédits votés par le parlement, la commission de l'histoire économique de la Révolution française a hâté ses publications de documents. En moins d'un an, six gros volumes ont paru dans la seule série des cahiers de 89. La quantité y est, mais il faut avouer que c'est parfois aux dépens de la qualité. Une collection de ce genre, éditée aux frais de l'État, doit répondre à toutes les exigences de la méthode scientifique, tant pour la recherche et l'établissement des textes que pour leur commentaire philologique, juridique et historique. Or, les volumes parus sont assez disparates. Chaque éditeur s'est fait une idée particulière de sa tâche et l'a réalisée à sa guise, avec un succès inégal.

De semblables recueils, qu'on ne recommencera pas de sitôt, doivent être aussi complets que possible. Tous les cahiers d'un même ressort ont dû être recherchés partout où il y avait quelque chance de les rencontrer, non pas seulement dans les dépôts locaux, mais aussi aux archives nationales. M. Bridrey, qui de tous les éditeurs de cette série est sans contredit le plus expérimenté, l'a fait avec beaucoup de sagacité et de bonheur pour les bailliages du Cotentin. Il a pris la précaution, qui était indispensable, de nous tenir au courant par le détail de ses fouilles dans tous les dépôts et de consigner leurs résultats négatifs ou positifs. M. Bloch, qui ne publie que les documents qu'il a rencontrés dans les archives départementales et municipales d'Orléans, n'a pas retrouvé les cahiers des paroisses des six bailliages secondaires d'Orléans ainsi que les cahiers des corporations de la ville de Meung, et c'est une grosse lacune de sa publication. M. Bloch a-t-il recherché les cahiers disparus aux archives nationales, dans les mairies des campagnes, dans les greffes? C'est très probable, mais comme il ne nous donne à cet égard aucune précision, son silence laisse planer un doute sur la nature et l'étendue de ses investigations. M. Laurent n'a guère puisé, lui non plus, qu'à une seule source, les dépôts de Châlons, mais il a fait du moins de nombreuses explorations dans les mairies du département. S'il ne lui manque que quatre cahiers de paroisses, tous les cahiers des corporations de la ville chef-lieu sont cependant en déficit. Il est vrai que M. Laurent essaie d'expliquer cette disparition importante en prétendant que ces cahiers de corporations n'ont jamais existé. Tous ses raisonnements ne peuvent prévaloir contre l'affirmation catégorique contenue dans le cahier général de la ville de Châlons, où il est dit que ce cahier général a été « fait et arrêté sur les cahiers de plaintes et doléances... remis par les députés des corps, communautés et bourgeois. » (p. 21). Les cahiers de corporations ont donc bien existé et peut-être existent-ils encore. M. Laurent ne nous dit pas qu'il les ait recherchés aux Archives nationales. Le recueil de M. Boissonnade est de tous le plus incomplet et on s'explique mal que la commission ait entrepris une publication aussi fragmentaire. La plus grande partie des cahiers des paroisses de l'Angoûmois qui existaient encore en 1868 au greffe du tribunal civil d'Angoulême, ont aujourd'hui disparu. Du moins, ces documents avaient été analysés et résumés par un érudit local, Charles de Chancel, dans un livre paru en 1847. Je ne comprends pas pourquoi M. Boissonnade n'a pas cru devoir reproduire les résumés de Chancel, à défaut des originaux perdus.

Il ne suffit pas que les recueils soient complets, il faut aussi qu'ils ne comprennent que des documents authentiques. Très sagement, la commission avait mis les éditeurs en garde contre la tentation de publier de pseudo-cahiers, de simples projets, etc. M. Boissonnade cependant, dans le dessein sans doute de grossir un recueil un peu

maigre, y a inséré des documents, qui offrent un réel intérêt pour le commentaire des cahiers proprement dits, mais qui sont dépourvus de tout caractère d'authenticité. Ce sont des mémoires, parfois sans dates et non signés, qui n'ont été délibérés dans aucune assemblée régulière, de simples pièces à consulter par conséquent. (Cf. p. 71, 96, 155.)

Il est d'une bonne méthode de préférer l'original à la copie. Il arrive pourtant que M. Boissonnade reproduise, précisément pour ces pseudo-cahiers, la copie au lieu de l'original, pour cette raison sans aucun doute que l'original a déjà été publié avant lui tandis que la copie est inédite.

On comprend que les éditeurs se soient bornés à analyser les données des procès-verbaux d'assemblées, ces procès-verbaux étant conçus sur un formulaire commun, mais ces analyses et ces résumés devraient toujours être distingués du texte par des caractères spéciaux. C'est ce qui n'a pas été fait dans le recueil de M. Boissonnade.

MM. Bridrey, Bloch et Etienne transcrivent toutes les signatures, aussi bien celles qui accompagnent les procès-verbaux d'assemblées que celles qui suivent les cahiers. Il est regrettable que les autres éditeurs n'aient pas adopté la même règle et qu'ils aient fait un choix parmi les signataires des cahiers. Les signatures ont une autre utilité que d'authentiquer le texte, elles permettent des comparaisons et des observations critiques. Quand tous les signataires du procès-verbal ne se retrouvent pas au bas du cahier, il y a des chances pour que ce soit là l'indice d'une opposition dans l'assemblée. La mention des présidents et de leur profession est aussi très utile, car il est important de savoir si le président a été nommé député ou non, s'il a exercé sur la rédaction du cahier une influence, etc. MM. Bloch, Boissonnade, Etienne, Laurent donnent toujours le nom et la profession des présidents. M. Bridrey, par ailleurs si attentif, ne les donne que de temps en temps.

Pour se conformer aux instructions officielles, les éditeurs ne respectent pas l'orthographe des cahiers, ils la corrigent et ils la rajeunissent. La commission explique qu'elle a voulu offrir des textes lisibles à la généralité des lecteurs. Mais, combien de lecteurs parcourent ces énormes recueils? Ceux qui auront ce courage ne se seraient pas laissés rebuter par des fantaisies graphiques qui ont d'ailleurs leur pittoresque. L'orthographe des cahiers était à respecter, d'abord parce qu'elle nous renseignait jusqu'à un certain point sur le degré d'instruction des rédacteurs, ensuite parce qu'elle conservait les formes du parler populaire et régional. Je ne vois pas pourquoi les textes publiés n'auraient qu'un intérêt économique, pourquoi les linguistes ne pourraient pas être appelés à s'en servir. J'ajoute que le respect absolu

du texte aurait encore cet avantage de permettre de contrôler les lectures ou les versions des éditeurs [1] !

Il est rare que tous les cahiers d'un bailliage soient restés inédits. Les cahiers d'ordres, les cahiers des villes ont été publiés dans la grande collection des *Archives parlementaires*. Beaucoup de cahiers de paroisses et de corporations ont paru dans des revues locales. Les éditeurs, afin de ne pas rompre l'unité de leur publication, devaient-ils réimprimer les textes déjà connus? Ils ont fait à la question des réponses différentes. M. Bridrey a démontré que les publications antérieures étaient inexactes et fautives. Il a pu, par suite, les considérer comme non avenues et il a tout réimprimé. M. Etienne, au contraire, s'est abstenu de reproduire les cahiers des ordres déjà publiés dans les *Archives parlementaires*. M. Bloch a réimprimé les textes de ces mêmes *Archives parlementaires*. M. Boissonnade, en règle générale, n'a publié que de l'inédit et ne s'est départi de cette règle qu'en faveur de simples projets ou de mémoires particuliers.

Les éditeurs n'ont pas suivi de règle invariable pour le groupement des textes. MM. Étienne, Laurent, Bridrey ont mis les cahiers bout à bout dans chaque bailliage par ordre alphabétique des paroisses. M. Bloch au contraire a réparti dans des groupes distincts les cahiers qui ont été confectionnés sous la présidence du même homme de loi. Il semble qu'il y aurait eu avantage, puisque la convocation s'est faite dans les cadres judiciaires, à respecter partout les circonscriptions judiciaires (châtellenies, justices, etc.) existantes à l'intérieur de chaque bailliage. C'est ce qu'ont fait avec succès MM. Sagnac et de Saint-Léger pour les cahiers de la Flandre maritime. C'est ce qu'a fait aussi M. Boissonnade pour les cahiers de l'Angoumois.

La partie la plus délicate de la tâche des éditeurs était le commentaire du texte. Comme le dit excellemment M. Bridrey (p. 60), une publication de ce genre manquerait son but si elle n'était pas un instrument de travail, c'est-à-dire si elle ne contenait pas en elle-même « tout ce qui peut faciliter, amorcer même au besoin l'étude historique future ». L'éditeur devait tout d'abord, puisqu'aussi bien la valeur documentaire des cahiers a été contestée, nous faire connaître tout ce qui permet de se faire une idée précise des influences générales ou locales qui ont présidé à leur rédaction. Comment déterminer les influences générales sinon par une comparaison attentive du texte des cahiers avec le texte des brochures, avant-projets, formulaires, qui circulaient dans toute la France au moment de la convocation ? M. Bloch a eu raison de résumer dans son introduction celles de ces brochures qu'il a retrouvées dans les bibliothèques d'Orléans. Il est seulement regrettable qu'il n'ait pas poussé la comparaison dans le

1. M. Laurent s'étonne par des *sics* répétés de bizarreries graphiques qui ne font qu'enregistrer des prononciations locales.

détail. M. Boissonnade ne parle guère dans son introduction de ces formulaires généraux que pour en nier l'influence. Il est seulement dommage qu'il ait oublié d'apporter à l'appui de ce jugement radical le moindre commencement de preuve [1]. M. Étienne, dont l'introduction est presque toute entière consacrée à l'historique du bailliage de Vic, ne dit rien de la question pas plus que M. Laurent. M. Laurent n'a même pas recherché à la Bibliothèque nationale les brochures qui sont nommément citées dans les cahiers qu'il publie, par exemple le *Vœu de la Raison à Louis XVI* (p. 35) et les *Questions proposées au Tiers-État* (p. 52).

Les influences locales, qui se sont exercées sur la rédaction des cahiers, ont en général un peu plus frappé les éditeurs que les influences générales. Mais il s'en faut qu'ils aient apporté le même soin à les mettre en lumière. M. Bridrey est celui qui y a le mieux réussi. Il a eu l'excellente idée de dépouiller aux archives nationales la correspondance des baillis et de l'intendant qui contient de nombreux renseignements sur les gros et menus incidents de la campagne électorale. Il s'est efforcé de nous faire connaître la personnalité des principaux *meneurs* et il a résumé le résultat de ses patientes et minutieuses recherches dans des notes biographiques d'un grand intérêt. Les autres éditeurs, à part M. Boissonnade, n'ont pas utilisé la correspondance des baillis qui se trouve aux Archives Nationales.

Il n'est pas indifférent de savoir si les députés envoyés par les paroisses au bailliage ont été choisis parmi les plus fort imposés ou parmi les plus faibles. M. Bloch, dans son premier volume, avait eu la bonne idée de faire suivre le nom de chaque comparant du chiffre de sa cote d'impôts. Il y a renoncé dans son second volume qui comprend surtout des cahiers d'ordres et des cahiers de corporations. Il était pourtant intéressant de savoir si les corporations ont choisi leurs délégués parmi les maîtres riches ou parmi les pauvres.

Les cahiers touchent à une série d'institutions locales aujourd'hui très mal connues. Le devoir de l'éditeur était de nous renseigner sur ces institutions, comme aussi sur les habitudes financières et administratives, sur la jurisprudence appliquée par les tribunaux locaux, etc. C'est à cette seule condition que certains vœux, certaines plaintes deviennent pleinement intelligibles. Mais il va de soi que des annotations de ce genre exigeaient de l'éditeur des compétences spéciales comme une connaissance approfondie de l'histoire régionale. M. Bridrey, qui est un juriste très informé, s'est ici encore distingué. Mais il n'a pas eu beaucoup d'imitateurs. M. Étienne a supprimé toute annotation critique, pour cette raison inattendue qu'elle serait « déplacée » (!) (p. VII). Il a préféré nous donner une longue liste bibliogra-

1. M. Boissonnade écrit cette phrase surprenante, qui aurait demandé à être étayée par des faits positifs : « Si le bourgeois, le légiste, le lettré ont tenu la plume, c'est l'artisan (*sic*), c'est le paysan qui ont presque toujours dicté » (p. 8).

phique des sources où pourront être puisés les éléments du commentaire critique qu'il a volontairement supprimé. Les notes de MM. Laurent et Boissonnade, qui sont assez nourries, rendront des services, mais elles n'ont pas toujours un rapport direct avec le texte qu'elles illustrent.

Le meilleur moyen de juger de la valeur documentaire des cahiers, c'est de vérifier les affirmations de fait qu'ils contiennent. Pour permettre cette vérification, tout au moins en matière d'impôts, la plupart des éditeurs ont donné, paroisse par paroisse, le rôle des impositions. Mais M. Bridrey seul, grâce à une enquête très fouillée dans les journaux de rentes et de recettes des abbayes et du domaine, dans les déclarations des bénéficiers en 1790 et dans les terriers des seigneurs, a réussi à évaluer, à côté des impôts royaux, les redevances ecclésiastiques et féodales. Ces données sont absolument nécessaires pour apprécier équitablement les rôles des tailles et des vingtièmes que donnent seuls les autres éditeurs.

D'excellentes tables analytiques des matières terminent les recueils de MM. Bloch et Boissonnade, un glossaire, malheureusement beaucoup trop court, le recueil de M. Étienne. Les autres éditeurs promettent aussi des tables et des glossaires pour leurs prochains volumes.

En somme, la publication témoigne en général de plus de bonne volonté que de méthode. Il serait à souhaiter qu'à l'avenir la commission presse un peu moins ses collaborateurs et s'efforce de mettre un peu plus d'unité dans leur travail. Le commentaire des cahiers — inséparable à mon sens de leur publication — exige des connaissances et même des compétences étendues et variées, beaucoup de patience et des recherches approfondies. Une telle besogne ne peut pas se faire à heure fixe et le personnel nécessaire pour la mener à bien ne s'improvise pas.

Albert MATHIEZ.

Christian MARÉCHAL. **Lamennais et Lamartine**. Paris, Bloud, 1907, VIII et 380 pages in-16.

Faute de bien discerner l'influence de Lamennais, nous connaissons mal le XIXe siècle. M. Maréchal s'est proposé de redresser nos jugements. Aussi, après avoir étudié Victor Hugo et Lamennais, Sainte-Beuve et Lamennais, il prétend aujourd'hui que Lamartine n'a vraiment imité que Lamennais.

Pourtant les jugements qu'ils ont portés l'un sur l'autre ne permettent pas de supposer entre eux les rapports d'un maître et d'un disciple. Le maître, en effet, parle du disciple avec une sévérité surprenante : « il est possédé par la passion de devenir un homme politique, comme ils disent, mais l'étoffe manque pour cela. Il a du reste le caractère noble, mais l'âme sèche, avec l'esprit, les habitudes et les penchants aristocratiques » (p. 313). Le disciple est choqué par le

caractère du maître : « son esprit, excessif en tout, ne se combine jamais avec le mien, modéré par bon sens et par praticabilité[1] » (p. 321). Peut-être M. M. se serait-il aperçu que Lamartine n'est pas de l'école de Lamennais, si, au lieu de faire une juxtaposition continuelle de petites phrases, il eût examiné dans leur ensemble les œuvres mêmes.

D'ailleurs quelques rapprochements sont instructifs. Nous citerons l'influence du livre *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* sur l'hymne *Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve*. Avec Lamennais, Lamartine demande la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel[2]. Notons encore que comme le Croyant de Lamennais, Jocelyn s'adresse au peuple en paraboles (p. 309-310). Ici l'action de Lamennais est d'autant plus apparente que Lamartine n'aimait pas les symboles et qu'il finit par y renoncer totalement.

D'autre part, beaucoup de rapprochements sont insignifiants[3]. Enfin certaines idées ont pu être rencontrées ailleurs. Mais M. M. ne veut pas entendre parler « d'idées courantes à une époque et présentes un peu partout. » (p. VIII). Je le veux bien aussi. Néanmoins quand les mêmes idées, les mêmes expressions se retrouvent chez Châteaubriand, chez Quinet, chez Cousin, chez Lamennais enfin, affirmer que Lamartine les reçoit de l'un d'eux, c'est donner à penser que l'on ne connaît pas les autres.

Pour démontrer que Lamartine est l'homme d'un seul livre[4]. M. M. avec une dextérité rare, escamote les divers auteurs que connut et imita notre poète : Bonald, de Maistre (p. 3), Pascal (p. 106), Dante (p. 142 n.). En réalité Lamartine est tellement incapable de s'en tenir à un seul auteur qu'il n'envisage jamais un écrivain qu'au milieu d'un groupe. Cousin lui apparaît précédé ou escorté de J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Ballanche, Jouffroy, etc. (*Nouv. Confidences*, IV-XVI). Dédaigneusement il nomme « l'abbé de Lamennais et consorts » (p. 177). Non seulement il réunit divers auteurs en un groupe, mais il réunit divers groupes ensemble; car il aime les larges conciliations de l'éclectisme.

---

1. M. M. n'ignore point ces jugements, puisqu'il les cite, et ce n'est pas un de nos moindres étonnements que de constater à chaque instant le désaccord des textes et du commentaire.

2. Dans les *Paroles d'un Croyant*, comme dans la *Chute d'un Ange*, l'Ange du Seigneur apparaît au sage troublé par le problème du mal et le rassure (p. 339). Mais l'idée est différente. Lamennais nous montre les méfaits du Despotisme (*Paroles d'un Croyant*, XI), et Lamartine prouve que le mal « dans l'œuvre de Dieu, ne se voit que d'en bas ».

3. Lamartine était capable de trouver tout seul cette idée que « le bonheur n'est pas de ce monde » (p. 76).

4. Lamennais suffit à tout, « Et déjà Lamartine trouvait dans le *Cours* de Lamennais le sujet de la *Chute d'un ange* » (p. 329). Or le *Cours* est de 1830-1831 et la *Chute d'un ange* est le premier épisode des *Visions* dont le plan était arrêté dès le 12 décembre 1823!

Il importe donc de noter les divergences de Lamennais et de Lamartine. Aux yeux de M. M., depuis les *Méditations*, quand Lamartine parle de raison, il désigne le plus souvent la raison générale de l'*Essai sur l'Indifférence*. Ainsi *Politique rationnelle* signifierait politique de la raison générale (p. 224). Or cette expression signifie politique démocratique et laïque [1]; « La raison publique » [2] désigne la souveraineté collective du *Contrat social;* et jamais davantage la raison individuelle de Lamartine ne se dressa en face de la raison générale [3]. Formellement, au nom de *sa raison*, il repousse « le règne matériel du Christianisme » [4]. D'ailleurs, tout en rompant avec les Théocrates, il déclare sa politique évangélique, et tout en sauvegardant les droits de l'individualisme, invoque la raison générale, chaque fois qu'elle corrobore sa propre raison. Encore une fois, il est éclectique.

Méconnaissant le rationalisme des *Méditations*, M. M. explique par l'influence de Lamennais l'évolution religieuse de Lamartine. Or la rupture de Lamartine avec le catholicisme était depuis longtemps facile à pressentir, et de plus elle est d'un autre ordre que celle de Lamennais. Alors que Lamennais en 1832 ne rompait qu'avec le Pape, et conservait une philosophie catholique, Lamartine se séparait non seulement du Pape mais du Christ. C'est pourquoi les rapports qu'établit M. M. entre la *Chute d'un Ange* et l'*Essai d'un Système de Philosophie Catholique* n'existent pas. Lamennais pose d'abord le principe de la Déchéance, puis trouve dans le Mystère de la Trinité l'explication de notre être. Cette philosophie est franchement catholique [5]. Au contraire Lamartine dans la VIIIe Vision de la *Chute d'un Ange* laisse dans l'ombre les dogmes de la Déchéance et de la Trinité. Il ne songe même qu'à nier la Révélation catholique au profit de la révélation naturelle [6].

---

1. Lamartine. Œuvres complètes. Ed. 1860-63, tome XXXVII, p. 359-363.

2. Id., p. 365, p. 378.

3. Id. « La conscience du juste est d'airain, elle a, à elle seule, une voix plus forte que son siècle », p. 361. Cf. pp. 356, 357.

4. Id. p. 384. M. M. ne voit dans cette déclaration que la précaution politique d'un candidat qui craint le reproche de cléricalisme (p. 249).

5. « Nulle philosophie ne saurait exister, être vraie, si elle n'admet toutes les vérités de l'ordre de la foi. » (*Essai d'un syst. de Ph. catholique*, p. 12).

6. Dans les détails apparaissent mille divergences. Chez Lamennais la théorie de la Création est très nette. Lamartine évite de prendre position; et il emploie le mot *émaner* dans le sens où Lamennais l'employait dans l'*Essai sur l'Indifférence* (p. 332) et non dans le sens nouveau du *Cours* (Essai d'un Syst. de Ph. cath., p. 46) — Lamennais trouve « absurde d'imaginer une spiritualisation complète dans l'univers, » (id. p. 193. n.) et c'est précisément la théorie de la VIIIe Vision de la *Chute d'un Ange* — Lamennais tient à l'éternité du châtiment comme à l'éternité de la récompense (id. p. 240). Lamartine déclare impie la pensée du supplice infernal. Remarquons enfin que dans ce parallèle entre le *Cours* et la *Chute d'un Ange* les seuls extraits significatifs sont empruntés à l'*Essai sur l'Indifférence* ou aux *Paroles d'un Croyant!* Il est donc inutile de supposer que Lamartine eut connaissance de ce *Cours* inédit.

La *Chute d'un Ange* contient non seulement une métaphysique mais une sociologie. Constatons encore combien en politique Lamartine est loin de Lamennais. Ennemi de tout despotisme, l'auteur des *Paroles d'un Croyant* appelle en outre avec Babeuf l'avènement du communisme. Théocrate ou Doctrinaire, devenu Démocrate, Lamartine fera des avances aux Socialistes, moins pour aller à eux que pour les gagner à soi. Lamennais l'avait parfaitement deviné. Il écrivait à son disciple Boré : « laisse-le faire comme il l'entendra son parti social qui ne sera jamais qu'un arrière bâtard du vieux parti doctrinaire. » (p. 313) Aussi, tout en rêvant d'améliorer la condition des masses, tout en représentant les Dieux de la *Chute d'un Ange* comme les Rois des *Paroles d'un Croyant*, Lamartine ne prétend point faire, après Lamennais, une satire déguisée de la monarchie de son temps (p. 352) — la *Chute d'un Ange* est véritablement un tableau de la période antédiluvienne — ni l'apologie de la politique révolutionnaire. En effet la révolte qui termine le poème échoue honteusement, parce que le peuple n'a point les vertus qui manquent aux rois. Lamartine n'avait pas la naïveté de croire que tout serait pour le mieux, quand le despotisme serait renversé et le communisme établi.

Certes Lamartine a lu les divers ouvrages de Lamennais. Il en accepta quelques principes, en retint quelques phrases ; mais il ne pensait point d'après Lamennais. M. M. qui excuse de bonne grâce les prétendues erreurs de ses devanciers, croit avoir découvert la vérité. Cette prétention est d'autant plus périlleuse qu'il s'agit d'un poète dont la pensée fuyante est si difficile à préciser que ceux qui jusqu'ici l'ont essayé ne le faisaient qu'avec prudence et tremblement.

Marc Citoleux.

Charles ab der Halden. **Nouvelles études de littérature canadienne française.** F.-R. de Rudeval, Paris, 1907, in-18 jésus, xvi et 380 pages, 4 fr.

L'Académie française a couronné en 1905 la première série de ces Etudes, dont M. ab der Halden publie aujourd'hui la deuxième, et dont il nous annonce la troisième.

A côté d'une digression un peu longue sur la protection des droits d'auteur dans le Dominion, la préface de ce second volume contient des allusions qu'on n'entend bien qu'après la lecture des pages consacrées à M. Chapman. Le livre lui-même comprend un essai sur les chansons populaires canadiennes, une esquisse de la jeune école de Montréal et sept monographies d'écrivains. La plus détaillée (p. 49-185) est celle d'Arthur Buies, personnage fort curieux, mais dont l'œuvre ne paraît pas mériter tant d'honneur. Sa vie agitée a séduit M. H. qui se complait à identifier ce bohème avec un des volontaires enrôlés parmi les Mille de Garibaldi. La littérature reste étrangère à

ceci et malgré l'intérêt de certaines pages de M. de Fonvielle, citées en appendice, on ne peut s'empêcher de songer encore à une digression.

M. H., poète lui-même, étudie de préférence, dans le reste de l'ouvrage, ses émules canadiens. Il se montre d'une grande sévérité, d'une sévérité un peu excessive pour celui qu'on a proclamé le poète national de la Nouvelle France. « M. Chapman, dit-il (p. 263), est pris par quelques-uns pour un maître, et c'est là le danger ». Ses critiques, justes au fond, eussent gagnées à être plus modérées de ton et peut-être l'auteur est-il trop moderne pour bien pénétrer l'inspiration de M. Chapman et des poètes d'outre-France qui appartiennent à la vieille école. Leurs sentiments sont pour lui des anachronismes; il n'a que mépris pour ceux qui écoutent « résonner dans leurs âmes les cloches obstinées de la ville d'Is » (p. xii); leur mentalité a trop échappé à l'influence des philosophes; leur poésie ignore trop « les symbolistes qui ont tout simplement rénové la poésie française » (p. 303)!

M. H. réserve ses faveurs aux jeunes, et nous reconnaissons bien volontiers que nombre de vers ciselés par MM. Lozeau et Nelligan sont charmants. Cependant, sacrer ce dernier, devenu fou à vingt ans, le seul génie poétique du Canada (p. 317) nous semble beaucoup pour un talent plein de promesses, mais sitôt arrêté [1].

Nous avons trop oublié que M. H. déclare ne vouloir accueillir « que les seules rectifications de fait » (p. xiii). Il nous permettra de lui signaler quelques légères défaillances dans la forme généralement très soignée de ses études. Qui déclare (p. 109) « la simplicité la qualité suprême », a mauvaise grâce à écrire (p. 279) « les quarante-deux premières (Goutelettes de Pamphile Le May) sortent du puits de Sichem », pour dire qu'elles sont inspirées par l'Ancien Testament; ou encore, en peignant la folie de Nelligan (p. 375), « le poète voit peut-être dans sa prénombre intellectuelle scintiller de fantasques phosphènes ». Ses plaisanteries manquent parfois de sel et nous n'aimons ni « le logis où il était descendu, si nous osons employer cette expression en parlant d'une chambrette située sous les toits » (p. 42); « ni : « on ne pose pas un gobelet au clou, sauf si ce gobelet est en argent, et qu'on se trouve momentanément gêné » (p. 217); ni : « au réveil de 1850 succédait une nouvelle attaque de béri-béri » (p. 286). Pourquoi à propos du Transcontinental évoquer Philéas Fogg et Passe-partout (p. 94)? Enfin, après avoir approuvé les efforts des Canadiens pour proscrire les anglicismes, pourquoi justifier les coupables en baptisant Montalembert « le *leader* du catholicisme libéral » (p. 62), ou en décorant un album du nom de *sketchbook* (p. 222)?

1. Nous ne pousserions pas d'ailleurs l'admiration jusqu'à louer avec M. H. des vers comme celui-ci :

La Ville de l'amour imprenable des Vierges.

Mais voici qu'à notre tour, — l'exemple est contagieux, — nous nous laissons entraîner à une sévérité, qui, maintenant, nous paraît injuste pour le travail consciencieux et, en somme, très agréable de M. Ch. ab der Halden.

A. Biovès.

Kuno Francke, **German Ideals of to-day,** and other Essays on German Culture. Boston and New-York. Houghton, Mifflin and Company, 1907, in-8° de VIII-341 pages, 1 dollar 25.

L'éminent professeur de littérature allemande à l'Université Harvard ne dissimule pas l'intention « franchement propagandiste » qui l'a incité à réunir ces essais : il les destine à un public étranger, surtout américain, et à ces « observateurs extérieurs de l'Allemagne contemporaine que commettent l'erreur de croire que notre vitalité nationale est absorbée par l'entreprise industrielle et l'expansion commerciale.. » D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, l'effort intellectuel du temps présent est loin d'occuper, même matériellement, la plus grande partie de ces pages. L'actualité et la signification persistante de Gœthe, de Schiller, de l'ancien idéalisme germanique, l'importance que n'a pas cessé d'avoir, depuis un siècle et demi, le principe évolutionniste pour la critique allemande, le sens de la vie intérieure dans la sculpture du moyen âge, l'avantage qu'il y a à rattacher l'étude d'une littérature à l'histoire de la civilisation : autant de sujets plutôt rétrospectifs qu'actuels, où l'auteur des *Social Forces* se joue avec son habituelle aisance à manier les idées générales, à mettre en valeur la citation caractéristique, le détail significatif. Et d'autre part, ce sont surtout des promesses d'avenir, des symptômes plutôt que des faits, qu'il relève dans le « néo-romantisme » de l'Allemagne présente : une ère nouvelle de vraie grandeur littéraire lui semble annoncée par de nombreux signes avant-coureurs. Si bien que le présent authentique n'est guère représenté que par quelques analyses de drames et de livres contemporains, — Hauptmann, Widmann, Paulsen, — et par l'indication des idées, justice sociale ou politique, efficacité sociale en pédagogie, universelle sympathie en art et en littérature, qui semblent à l'auteur les forces idéales latentes qui dirigent les énergies de sa lointaine patrie. Et qui donc en somme, n'en dirait pas autant de la sienne ?

F. Baldensperger.

W. Dilthey, **Das Erlebnis und die Dichtung. Vier Aufsätze.** Leipzig, Teubner, 1906. In-8°, 405 p. 5 mark 60.

M. Dilthey se montre dans ces quatre études à la fois historien et psychologue. Les trois premières sont connues : elles reparaissent aujourd'hui avec quelques modifications et additions. Dans la première, portrait de Lessing, jugement sur ses œuvres dramatiques, sur

ses rapports avec les critiques, ses devanciers et ses contemporains, sur son « combat avec la théologie », sur sa philosophie. Dans la deuxième, suite de vues pénétrantes sur le génie de Gœthe et parallèles ingénieux du poète avec Shakspeare, Rousseau et Schiller. Dans la troisième, appréciation de Novalis chez qui l'auteur ne voit ni confusion ni désordre d'idées, et l'on sait combien cette étude, parue en 1865, citée encore et consultée aujourd'hui, témoigne de perspicacité et de profondeur. La quatrième étude, sur Hölderlin, est neuve. On peut la regarder comme le meilleur travail sur le sujet. Elle offre une délicate peinture de ce caractère si compliqué, et développe avec autant de finesse que de clarté les divers états d'âme de l'auteur des *Hymnes*, d'*Hypérion* et d'*Empédocle*. M. Dilthey compare joliment son héros à Gœthe, à Mœrike, à Nietzsche, et il analyse les procédés de sa lyrique, la beauté et l'harmonie de ce « style achevé » comme nul ne l'avait encore fait.

A. C.

Gœthe-Jahrbuch, hrsg. von L. Geiger, XXVIII Band. Frankfurt a. M. Rütten et Loening, 1907. In-8°, V et 364 p. (avec le 20° compte rendu de la Société de Gœthe en appendice).

L'*Annuaire de Gœthe* de cette année renferme dans sa première partie (*Inédit*), une lettre de Cornélie à Mme de la Roche, du 12 août 1773, des lettres de Michel Beer à Gœthe (1824-1828), des lettres d'Auguste et d'Odile de Gœthe, écrites pendant leur séjour à Berlin (1819), des lettres de Gœthe au libraire Frommann (1822-1831), d'importants « schèmes » pour la continuation de *Dichtung und Wahrheit* [1], une pièce de huit vers datée par le poète du 15 février 1822, une étude fort intéressante et neuve de L. Geiger sur Gœthe et le botaniste Martius, une lettre de Gœthe au conseiller Semler (17 janvier 1828); — dans la deuxième partie (*Etudes*), le discours prononcé par A. Sauer à l'inauguration du monument de Gœthe à Franzensbad, des *Études sur Faust* par R. Petsch, *Gœthe et la salle des antiques de Mannheim*, par J.-A. Beringer, *Gœthe et Pestatozzi*, par K. Muthesius, les *Rapports de Gœthe et de Schiller avec Matthisson*, par D. Jacoby, *J.-H. Oberreit*, par Th. Stettner; — dans la troisième partie (*Mélanges et bibliographie*) vingt-cinq notes qu'on ne peut énumérer ici et qui concernent, entre autres sujets, la première représentation du *Mahomet* à Berlin en 1810, Gœthe et Gleim, une visite de Théodore Schacht à Gœthe, la maison de Lotte à Wetzlar. Un portrait de Cornélie qui appartient à M. Koetschau, est en tête du volume qui, comme les tomes précédents, fait honneur à M. L. Geiger, directeur de la publication, et un de ses plus zélés et savants collaborateurs.

A. C.

1. Lire p. 26 (paragr. 20) 23 July et non *13*.

Paul Stapfer, **Études sur Gœthe.** Paris, Colin, 1906. In-8°, 291 p. 3 fr. 50.

Ce livre, justement dédié à Ernest Lichtenberger, « le maître de toutes les études sur Gœthe », comprend les quatre études parues déjà dans un volume qui fut publié en 1881 à la librairie Fischbacher sous le titre *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques* (*Gœthe et Lessing*, *Gœthe et Schiller*, *Iphigénie en Tauride*, *Hermann et Dorothée*) et deux préfaces, écrites, l'une en 1885, pour la réimpression du *Faust* traduit en français pour la première fois par Albert Stapfer (édition Jouaust avec illustrations de Jean-Paul Laurens), l'autre en 1886 pour la traduction de *Werther* publiée par Mme Bachellery. Les six études témoignent non seulement d'une grande connaissance du sujet, mais, est-il besoin de le dire ? d'un jugement sûr, d'un sentiment délicat et pénétrant de la beauté littéraire, d'une critique ingénieuse et sagace qui tâche « d'éclaircir et de mettre en ordre les inventions plus ou moins confuses du génie » (p. 278) ; on remerciera M. Paul Stapfer de les avoir réunies toutes les six en un volume.

A. C.

Deutsche Balladenbibel für die höheren Schulklassen Frankreichs und die mittleren Deutschlands, hrsg. von R. Bastian, Gymnasiallehrer. A Paris, chez l'auteur, 1, rue Cassini, 1906, petit in-8°, 283 p.

Le titre est un peu prétentieux. La Bible des ballades allemandes! Et l'éditeur assure que ce doit être un recueil de ce qu'il y a de meilleur, un « livre favori ». Il a fait, en effet, un très bon choix, et il a, paraît-il, suivi, en faisant ce choix, la méthode d'Ernest Lichtenberger — à qui il dédie son livre — il n'a pas été guidé par des « motifs subjectifs », il n'a inséré que les ballades « typiques », celles que le jugement de la critique déclare telles. Il a commis quelques fautes — que nous indiquons dans une note [1] — et il n'a pas toujours, dans son commentaire, éclairci les passages obscurs, élucidé les difficultés réelles; il croit expliquer un mot, surtout un nom d'animal ou de plante, en donnant la traduction latine; il abuse des notes géographiques. Mais cette publication allemande, due à un Français, a été faite avec soin et conscience; elle est joliment imprimée; on la feuillette avec plaisir, et elle peut rendre des services à la jeunesse.

A. C.

---

1. P. 16, lire Walh ou Walch au lieu de *Wahle*. — P. 18, *Kittel* est-il un « mot slave » ? — P. 31, est-il exact de dire qu'en 1805, à la mort de Schiller, « la principale force de Gœthe fut brisée » ? — P. 36, l'auteur croit que *Leids* dans l'expression *ein Leids* est un génitif, employé pour l'accusatif *Leid;* ce n'est pas autre chose que l'adjectif neutre (*ein Leides*). — P. 90, l'auteur traduit *Vögel die in ihrer Hut*, par « oiseaux, qui, dans leur nid » ; il devait traduire : « oiseaux qui à son abri » (à l'abri du tilleul, *Lind'*, cité dans les vers précédents). — P. 141, on nous cite Henri d'Ofterdingen et la guerre de la Wartburg, comme si l'un et l'autre

— Il vient de paraître un nouveau fascicule de la grande publication relative aux fouilles du *limes* germanique : *Der Obergermanisch-Raetische Limes des Römerreiches*. Il est consacré à la description du fort de Cannstatt et a pour auteur M. W. Barthel (76 pages et IX pl.). Comme les précédents, il forme un tout à part. Le fort, en lui-même, n'est pas très important; mais on y a trouvé beaucoup de menus objets, surtout des marques céramiques. — R. C.

— M. Karl Dissel vient de publier une dissertation sur l'*Ara Pacis Augustae*, sous le titre *Der Opferzug der Ara Pacis Augustae* (Hambourg, 1907). Après avoir rappelé les circonstances dans lesquelles l'Ara Pacis fut construite et dédiée, l'auteur expose comment les divers fragments aujourd'hui connus de cet autel ont été découverts, puis dispersés, et il essaie, après beaucoup d'autres, d'en reconstituer l'aspect général. Il y a, dans cet essai, des observations ingénieuses, dont il convient de tenir compte, même après l'ouvrage capital que Eugène Petersen a consacré à ce monument. M. Dissel semble connaître la bibliographie allemande et italienne de son sujet; mais, comme beaucoup de ses compatriotes, il ignore ou feint d'ignorer les travaux français. Il ne sait pas, par exemple, ou il affecte de ne pas savoir que M. Courbaud, dans son livre sur le *Bas-Relief Romain*, paru en 1899, s'est occupé longuement des sculptures de l'*Ara Pacis*. Il nous est impossible de ne pas protester contre cette ignorance, voulue ou non en Allemagne, des ouvrages français d'archéologie ou d'histoire ancienne. — J. T.

— On sait que M. le professeur Knoke, directeur du *Ratgymnasium* d'Osnabruck, étudie avec passion l'histoire des campagnes romaines en Germanie à l'époque d'Auguste. Il croit avoir retrouvé l'emplacement de plusieurs camps de légions, l'endroit exact de la défaite de Varus et les *pontes longi* mentionnés par Tacite. Ses découvertes ont été et sont encore vivement contestées par plusieurs savants allemands, entre autres par Schuchhardt. L'opuscule, intitulé « *Neue Beiträge zu einer Geschichte der Römerkriege in Deutschland* » est une nouvelle riposte du professeur Knoke à ses contradicteurs. Il y expose longuement les origines et les péripéties des discussions provoquées par ses premiers travaux; puis, il apporte à l'appui de ses affirmations antérieures quelques trouvailles récentes de poteries et de fragments de métal, qui, d'après lui, ne peuvent dater que de l'époque romaine. Nous nous bornerons à signaler ce nouvel épisode d'un conflit, qui est loin de présenter de ce côté-ci du Rhin, l'intérêt que semble lui attribuer M. Knoke. — J. T.

— M. Bianca Bruno a publié dans les *Studi di Storia Antica*, (fascic. VI) un travail critique fort complet sur la troisième guerre samnite (Rome, Loescher, 1906). La période étudiée comprend les années 304-290 avant J.-C. L'auteur suit pas à pas les récits de Tite-Live; il en critique les invraisemblances et s'efforce de retrou-

---

avaient réellement existé. — P. 152, la note sur *scheren* se trouve déjà à la p. 22. — p. 169 *just* est employé avant le XVIII[e] siècle. — P. 180, *hell*, en ce sens, « ne se laisse ramener à rien d'exact », mais on peut l'expliquer en se rappelant le sens du renforcement qu'a pris notre mot *pur* et les expressions *der helle Haufe*, le gros des troupes, et *der verlorene Haufe*, les enfants perdus. — P. 200 (note sur Gravelotte), il fallait écrire « in dessen Nähe » et non *in der Nähe desselben*, puisque le verbe est à la fin. — P. 208, la note sur *gerochen* devait être à la p. 188. — P. 229, on nous dit que *Panier* vient du latin *pendo* et dans une note précédente, p. 102, on nous dit qu'il vient du français *bannière*. — P. 261 « ein Heer von 500.000 an Wildheit alles übertreffende Reiter », lire übertreffenden Reitern.

ver les faits exacts qu'a dénaturés volontairement ou non la tradition romaine. Les événements les plus importants que M. B. B. passe en revue sont : le siège de Bovianum (298), le *tumultus gallicus* et la coalition des Italiotes contre Rome (295), les batailles de Sentinum et d'Aquilonia (295-294), les derniers épisodes de la guerre samnite. L'opuscule est d'une lecture intéressante ; il devra être consulté par les historiens qui voudront s'occuper désormais de cette partie de la lutte entre Rome et les populations de l'Italie centrale. — J. T.

— La troisième livraison de l'*Histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples* que publie M. L. Schmidt, vient de paraître dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* de Sieglin (Berlin, Weidmann, 1907, p. 233-366). Elle renferme, en trois chapitres, l'histoire des Visigoths pendant la période où ils sont groupés autour de leur capitale gauloise, Toulouse, l'histoire des Gépides, des Hérules, des Rugiens et des Turcilinges ; l'histoire enfin des Lyges ou Lygiens (dont la branche principale furent les Vandales) jusqu'à l'établissement de la souveraineté de ces derniers en Afrique. L'auteur y continue l'exposition critique de ces mouvements migratoires si peu connus dans certains de leurs détails, interprétant les textes avec une assurance qui étonnera parfois les esprits plus timorés et ne craignant jamais de contredire certains de ses devanciers. Sans doute il sera contredit à son tour par des affirmations non moins catégoriques, sur plus d'un point litigieux, mais l'étude attentive de son travail ne peut qu'être utile, ainsi que nous l'avons déjà dit, à tous ceux qui s'occupent de la décomposition finale de l'Empire romain d'Occident. — E.

— Nous avons rendu compte, avec quelque détail, du premier volume des *Deutsche Hofordnungen des sechzehnten und siebzehnten Jahrhunderts*, éditées par M. Arthur Kern. Le second tome vient de paraître (Berlin, Weidmann, 1907, XVI, 263 p. in-8°; prix : 11 fr. 25) ; il embrasse un choix de règlements des cours de Saxe, de Hesse, de Bade, de Bavière, de Wurtemberg, d'Ansbach, etc. qui appartiennent à peu près tous au XVIe siècle, tandis que son prédécesseur était consacré presque exclusivement aux cours de l'Allemagne septentrionale. Pourtant on ne remarquera pas de bien grandes différences entre les mœurs du Sud et du Nord. Citons, comme assez curieuses, l'instruction spéciale pour le *leibbarbierer* du duc Guillaume V de Bavière (p. 221-222) et celle du margrave George-Frédéric d'Ansbach ; ce dernier croit nécessaire de défendre aux seigneurs de sa suite de se faire accompagner aux chasses princières par des femmes de mauvaise vie (p. 242). Les notes historiques explicatives auraient pu être fournies d'une façon un peu moins parcimonieuse. — R.

— M. Maximiano Lemos a fourni une contribution intéressante à la fois pour l'histoire de la médecine et celle des Juifs au XVe siècle en écrivant son livre sur Juan Rodrigue de Castello Branco, plus connu sous son nom de savant *Amatus Lusitanus* (*Amato Lusitano. A sua vida et a sua obra.* Porto, Tavares Martins, 1907, 242 p. in-8°). Né en 1511 en Portugal, mort à Thessalonique en 1568, Amatus fit de longs voyages à travers l'Europe, séjourna longtemps en Italie et se fit connaître surtout par ses commentaires sur Avicenne et Dioscoride, au sujet desquels il eut de longues polémiques avec Mattioli. Son confrère portugais l'a suivi à travers les péripéties nombreuses de sa carrière, terminée à l'abri du croissant, et nous initie à ses travaux scientifiques avec un intérêt sympathique pour l'homme et son œuvre. — N.

— Dans le volume des *Travaux historiques publiés en l'honneur du 25e anniversaire de l'enseignement du professeur Giacinto Romano* (Pavia, Fusi, 1907, in-4°) M. le professeur K. Wenck, de Marbourg, a mis au jour trois lettres inédites de L. A. Muratori, adressées par le célèbre érudit italien à un jeune et savant orientaliste de Dantzig, Gabriel Groddeck, mort prématurément et fort oublié de nos jours. Sa correspondance, inédite aussi, se trouve entre les mains de M. W. et les extraits qu'il en donne montrent combien il fut apprécié de son vivant (1672-1709). Le commentaire biographique joint à ces documents est une contribution fort intéressante à l'histoire des relations suivies des érudits et des *dilettanti* de toutes les contrées de l'Europe et de toutes les religions, dès la fin du xviie et le commencement du xviiie siècle. Nous y relevons les noms de Montfaucon, J. A. Fabricius, Rostgaard, Louis Picques, l'abbé de Longuerue, Jablonski, etc., etc. — R.

— M. John Viénot, en publiant la *Correspondance* du médecin Léopold-Emmanuel Berdot, adressée durant l'année 1748 au ministre plénipotentiaire de la cour de Stuttgart à Vienne, M. Guillaume-Eberhard de Faber (Montbéliard, tirage à part des Mémoires de la Société d'émulation, 1907, 74 p. in-8°, portr.) n'a pas prétendu mettre au jour un document d'une importance historique majeure. Mais on rencontre dans la chronique hebdomadaire que le bon docteur expédie à l'ex-directeur de la chancellerie de sa ville natale, bien des traits amusants pour le tableau des mœurs d'une petite ville de province de langue française, placée sous la domination d'un prince allemand, vers le milieu du xviiie siècle. L'histoire politique elle-même du règne de Louis XV y trouvera quelques détails intéressants et l'on ne peut que remercier M. Viénot, qui a retrouvé ces lettres chez des descendants de Berdot, en Alsace, de les avoir publiées, en y ajoutant quelques notes nécessaires. — R.

— Le dictionnaire souabe de M. H. Fischer (*Schwäbisches Wörterbuch*. Tübingen, Laupp. 3 mark le fasc.) poursuit sa publication par fascicules trimestriels avec une régularité qui fait le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur. Les fascicules 17 et 18 vont de *Fasandel* à *verrotten* (*f* et *v* naturellement réunis sous la même lettre) et comprennent les colonnes 962-1279. Le 19e est annoncé pour l'automne de 1907. Nous constatons avec plaisir l'avancement rapide de cet ouvrage essentiel pour l'étude des dialectes alamans, dans lequel la science du fond et le soin de l'exécution justifient pleinement les subventions accordées par l'État de Wurtemberg. — P. D.

— La librairie Champion met en souscription, au prix de 30 francs, un ouvrage de M. Philippe Dirtel : *Annales historiques de la ville de Saint-Jean-de-Losne* (Côte-d'Or), ancien duché de Bourgogne, depuis ses origines jusqu'en 1789 d'après les archives départementales et communales, avec pièces justificatives, documents inédits, cartes, portraits, vues et monuments. L'ouvrage paraîtra en un volume in-4° de près de 1000 pages, avec planches et illustrations ; il ne sera tiré qu'à 300 exemplaires numérotés et imprimés par la Maison Protat Frères, de Mâcon.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 Octobre. — 1907

Gilliard (Charles), **Quelques réformes de Solon,** essai de critique historique. Lausanne, Bridel, 1907, 1 vol. in-8, de 324 pages.

Ce livre, dédié à M. le professeur Meylan-Faure, de Lausanne, est sans doute l'œuvre d'un débutant; le titre même en est presque trop modeste, et plus d'une fois, dans le cours de l'ouvrage, l'auteur, plutôt que de paraître proposer une solution personnelle, déclare se borner à l'exposé de théories courantes; dès les premières pages de son travail (p. 15), il exprime l'idée qu'il n'aura pas perdu sa peine s'il réussit à faire connaître au public français les résultats des recherches historiques et sociales de M. Pœhlmann. Tout cela fait honneur à la conscience de M. Gilliard, et témoigne d'un juste sentiment des difficultés; mais il y a mieux pourtant dans ce livre qu'une étude consciencieuse de quelques questions isolées : sous une forme un peu timide, cet essai éclaire d'un jour assez vif le sujet même que l'auteur s'est défendu de traiter, l'œuvre entière de Solon.

Le législateur, il est vrai, n'apparaît pas ici avec cette auréole de gloire qu'il garde encore dans nos manuels classiques : on y chercherait en vain le prétendu fondateur de la démocratie athénienne, organisant, pour ainsi dire, d'un seul coup de baguette, les assemblées politiques et les tribunaux, les magistratures et tout le gouvernement d'Athènes; mais c'est que les réformes politiques de Solon, ignorées des Athéniens eux-mêmes jusqu'à la fin du ve siècle, et depuis lors exaltées surtout par l'admiration suspecte des orateurs attiques, se dissipent, ou peu s'en faut, dès qu'on leur applique les règles d'une

enquête sévère : ni l'Assemblée, ni le Conseil, ni l'Aréopage, ni l'Héliée, ni l'Archontat, ni aucun autre organe de la constitution athénienne ne semble avoir été profondément modifié par Solon ; l'institution même des quatre classes censitaires, qui portent son nom, ne lui appartient pas en propre : elle est antérieure à ses réformes. Voilà ce que la critique historique a découvert depuis une quinzaine d'années, grâce au traité d'Aristote sur la constitution d'Athènes, et voilà ce que M. Gilliard expose à son tour, en s'inspirant des ouvrages bien connus de Kaibel et de Wilamowitz, de Beloch, de Busolt et de beaucoup d'autres. Aussi bien les travaux dus à l'érudition française ne sont-ils pas oubliés dans cette étude : les noms de Fustel, de Dareste, de Perrot, de Guiraud, de Babelon, se rencontrent presque à chaque page. Que subsiste-t-il donc, après tout cet effort critique, des célèbres réformes de Solon ? Ce qui subsiste a encore une importance capitale, et c'est dans l'ordre économique et social que Solon a vraiment ouvert des voies nouvelles, a joué un rôle décisif à Athènes. Venu dans un moment de crise aiguë, de lutte acharnée entre les anciens propriétaires du sol et les pauvres, il a su prendre des mesures énergiques, qui ont mis fin à un état de choses suranné : il a supprimé la contrainte par corps, et assuré ainsi la liberté individuelle ; il a créé la liberté de tester, et par là soustrait la propriété foncière aux entraves traditionnelles qui en gênaient l'usage ; il a enfin aboli les redevances et les dettes qui avaient fini par réduire à la misère, à la servitude ou à l'exil, toute une classe de petits propriétaires libres. Par ces mesures révolutionnaires, il a rompu une fois pour toutes avec les coutumes du « moyen âge » grec, avec les liens « féodaux » qui s'opposaient au développement politique, industriel et commercial d'Athènes. Voilà en quoi consiste la fameuse Σεισάχθεια, qui demeure la réforme essentielle de Solon.

Am. Hauvette.

Tertullien, **De praescriptione haereticorum,** texte latin, traduction française introduction et index, par P. de Labriolle. — LXVIII-114 pp. in-12, Paris, Picard, 1907.

La collection des *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, dirigée par MM. Hemmer et Lejay, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : M. de Labriolle, qui y avait déjà édité le *De paenitentia* et le *De pudicitia* de Tertullien, nous donne cette fois le célèbre *De praescriptione haereticorum*. Dans une introduction très copieuse et très claire, M. de L., après avoir donné quelques renseignements sur la vie de Tertullien (I) examine successivement : la date du *De praescriptione*, qu'il place vers 200, avant la conversion de Tertullien au montanisme (II), la méthode de discussion de l'auteur, fondée sur le principe juridique de la « prescription » (III), l'origina-

lité de cette méthode (IV), sa valeur intrinsèque (V), son influence sur les apologistes postérieurs (VI), et les raisons de son succès (VII). Toute cette étude est appuyée sur une connaissance étendue du mouvement théologique, tant moderne qu'ancien. — Le texte est celui de l'édition de Rauschen, sauf quelques endroits où sont utilisées des corrections de Van der Vliet (notamment (XXV, 3 et XL, 8), et une conjecture personnelle, d'ailleurs ingénieuse (XLIV, 4 : *agnoscent, suam potius <quam> culpam et suorum, <culpam eorum> qui nos non ante praestruxerunt*). — La traduction est claire et vive, encore qu'elle affaiblisse parfois, par un certain délayage, la subtilité et la concision de l'original [1]. — Des *Notes critiques et explicatives*, placées en tête du texte, en élucident toutes les difficultés importantes et présentent d'intéressants rapprochements avec les autres textes de la littérature chrétienne primitive. — Un index termine l'ouvrage, et contient de précieux renvois aux écrits juridiques ou grammaticaux qui peuvent éclairer le texte de Tertullien. — Au total, cette publication, aussi consciencieuse que commode à consulter, rendra à coup sûr les plus grands services [2].

René Pichon.

Précis de phonétique historique de l'Allemand, par F. Piquet. Paris, Klincksieck, 1907 ; xv-240 pp.in-12, cart. prix : 3 fr. 50.

M. Piquet nous dit n'avoir rien mis dans cet exposé de l'histoire des sons allemands qui ne soit connu, et, il l'espère, assuré. Il a eu le mérite, en s'acquittant de cette œuvre utile, de dégager nettement les points essentiels de la méthode phonétique et historique, d'exposer clairement les faits, et aussi, sans sortir de son sujet, d'ouvrir des vues sur bien des domaines voisins : avant tout sur la philologie germanique et la grammaire comparée. Il nous laisse ainsi entrevoir, tout en se bornant strictement à l'exposé des notions techniques indispensables, combien de connaissances accessoires seraient nécessaires à qui voudrait approfondir le sujet dont il présente un traité élémentaire, à la portée des étudiants même peu pourvus de latin, et pratiquement utile pour l'enseignement de la langue allemande.

Le sujet propre du livre est traité en tenant compte à la fois des plus récents progrès de la phonétique expérimentale et des données

---

1. Par exemple, II, 2 : *dum sunt, habent posse, et dum possunt, habent esse*, devient : « tant qu'elles existent, elles disposent de ce pouvoir, et tant qu'elles ont ce pouvoir, elles ont aussi l'existence ». — VII, 6 (*omnia retractantem ne quid omnino tractauerit*), M. de L. ne tient pas compte de l'antithèse que forme, à lui seul, l'emploi des deux temps différents. — XXII, 3 : *parum simplices* signifie « trop peu francs », et non « trop subtils ». — XXIV, 4 : *uiderint* ne signifie pas « qu'ils y prennent garde ! » ; c'est une formule ironique de renvoi, comme *ualeant*.

2. L'impression est généralement correcte. Je note cependant : p. xxxi, l. 20 subtibilité ; — p. 18, l. 13, *scrupulositam* ; — p. 54, l. 18, *praecepterat*.

historiques sur l'évolution des sons allemands. La partie descriptive de son ouvrage est claire et pratique : le mode d'articulation de chaque son allemand y est l'objet d'une analyse exacte et détaillée. D'autre part, l'adoption très heureuse d'une prononciation consacrée par l'autorité d'un ouvrage presque officiel (*Deutsche Bühnenaussprache*) évite à l'étudiant l'embarras de choisir entre les prononciations locales et populaires insuffisamment fixées et unifiées : ce qu'il pourrait y avoir de trop conservateur dans la prononciation littéraire de l'allemand au théâtre est du reste corrigé par une étude parallèle des dialectes, moins développée, mais suffisante dans une phonétique de l'allemand littéraire.

Au point de vue historique, M. P., sans traiter un sujet qui n'est pas le sien, croit, avec raison, devoir donner des notions très sommaires de grammaire comparée et de linguistique générale. Dans l'histoire particulière des sons depuis l'indo-européen jusqu'au haut-allemand moderne, il ne néglige aucune source d'information, depuis le témoignage des mots germaniques cités isolément par des auteurs latins, jusqu'à la chronologie des variations de l'orthographe allemande : cette partie est spécialement instructive et précise en ce qui concerne le détail des transformations des sons en moyen-haut-allemand ; pour l'étude des textes appartenant à cette période, le livre de M. P. sera un précieux instrument de travail.

Faut-il contester quelques expressions qui ont dépassé ou trahi la pensée de l'auteur ? Ainsi : « L'alphabet n'a aucune valeur à l'égard de la phonétique... Les lettres sont... sans relation avec les sons » (p. 26). L'alphabet a bien au contraire une valeur, qui est relative, mais toute notation, même phonétique, n'a une valeur absolue qu'au moment précis où l'on fixe cette valeur par une « convention » ; ensuite les sons changent, et le linguiste doit interpréter les représentations graphiques des sons qu'il veut reconstituer : M. P. tout le premier en donne assez d'exemples intéressants pour qu'il soit inutile d'insister. M. P. emploie un vocabulaire grammatical entièrement français, ce qui, je l'espère, n'a plus de quoi étonner personne ; en même temps, s'adressant à des étudiants d'allemand, qui pourront pousser un jour leurs études dans des ouvrages d'outre-Rhin, il donne les traductions allemandes : rien de mieux. Je ne sais s'il est heureux de dire « métaphonie ou inflexion » (p. 108), l'inflexion me paraissant être généralement un terme scolaire qui désigne le *signe* graphique de la métaphonie. Mais je ne comprends pas que M. P. ait laissé subsister le terme de « Rückumlaut » pour désigner un phénomène qu'il reconnaît lui-même n'avoir pas eu lieu, ni d'autre part qu'il soit plus sévère pour le mot « fracture » p. 108) qui, malgré une métaphore contestable, désigne commodément un ordre de faits assez bien défini. Ces légères réserves n'atténuent point la valeur d'un ouvrage dont l'utilité pratique est

encore augmentée : au début, par une carte des dialectes allemands, au cours de l'ouvrage, par de nombreux renvois (les différentes parties se complètent très efficacement), à la fin, par des tableaux résumant l'origine et l'histoire des sons allemands, une classification des verbes forts en séries apophoniques, enfin un index des mots allemands, français et latins cités au cours de l'ouvrage. C'est essentiellement un livre utile à l'étudiant et au professeur d'allemand.

P. Doin.

Capitaine Maurice Sautai. **Les préliminaires de la guerre de la succession d'Autriche** (publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée). Paris, Chapelot, 1907. In-8°, xiii et 633 p.

D'après son Avertissement, M. Sautai entreprend un récit de la campagne de Bohême en 1741 et il a voulu auparavant, dans un premier volume — le volume que nous annonçons — exposer les causes de la guerre de la succession d'Autriche. Il avait un excellent devancier, l'auteur de *Frédéric II et Marie-Thérèse;* mais il a repris le sujet à nouveau, il l'a minutieusement étudié et il faut le féliciter de l'étendue de ses lectures et de ses recherches; son ouvrage est composé avec le plus grand soin et une extrême conscience. On louera particulièrement l'emploi qu'il a fait des dépêches originales — non du texte des Mémoires — de Belle-Isle, du mémoire qu'il attribue à Valory, du mémoire de Blondel et surtout des mémoires de ce Chavigny dont il prise avec raison l'habileté, les vues profondes et le vigoureux langage. On regrettera toutefois qu'il abuse des citations et qu'il écrive d'un bout à l'autre du volume *Terring* le nom du ministre bavarois Törring [1]. Mais le livre solide, puissamment étayé sur des pièces d'archives, se lit avec intérêt; la narration se déroule clairement; les portraits tracés par l'auteur ont du relief; le style même a de la tenue et de l'ampleur. On remarquera surtout les pages où M. Sautai montre comment, sous la pression de Belle-Isle et de Frédéric — de ce Belle-Isle qu'il suit du regard avec appréhension et comme avec effroi, de ce Frédéric qu'il devine exempt de scrupules et qu'il qualifie « faux en tout, même dans ses caresses » — comment le timide et hésitant Fleury se laisse aller peu à peu à combattre la Pragmatique et à faire une guerre qu'il voulait d'abord éviter à tout prix. Pareillement, on notera tout ce qui concerne le voyage, ou plutôt la course que fit à travers l'Allemagne, ce Belle-Isle, ce « boute-feu politique », si audacieux, si entreprenant, si actif : on voit fort bien que la lutte a été, comme disait Marie-Thérèse, suscitée par le maréchal et que le petit-fils de Foucquet fut, selon le mot de Saint-Simon, l'âme

---

1. P. 102, comment La Bruyère a-t-il pu tracer son « effrayant tableau » *en 1711*, puisqu'il est mort en 1697? — Lire p. 149 Vallière pour *Valière* et p. 377, Wess au lieu de *Wass*.

unique de tout, ou, suivant l'expression de Fleury, l'inventeur et l'acteur de cette glorieuse scène.

A. C.

La campagne maritime de 1805. **Trafalgar**, Par Edouard Desbrière, chef de la Section historique (publié par la Section historique de l'État-major de l'armée). Paris, Chapelot, 1907. In-8°, vii et 389 p.

Ce livre est la conclusion, très remarquable, du travail, très remarquable, lui aussi, que M. Desbrière a publié naguère sur les projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques, et l'auteur a eu raison de le composer, puisque Trafalgar eut sur les événements une si considérable influence, puisque cette bataille « contribua à donner au problème de la descente sa forme définitive. »

Dans la première partie de l'ouvrage, M. D. expose les faits qui amenèrent Trafalgar : Villeneuve parti pour les Antilles afin d'entraîner à sa suite les forces anglaises et de les devancer dans la Manche; Nelson le cherchant sur les côtes d'Égypte, gagnant à son tour les Antilles, devinant que l'adversaire retourne en Europe et dépêchant le *Curieux* à Plymouth; l'Amirauté ordonnant sur-le-champ aux escadres qui bloquent Rochefort et Le Ferrol de s'unir et de se porter au-devant de Villeneuve; Calder qui commande ces escadres livrant le combat indécis du cap Finisterre et se dérobant le lendemain; Villeneuve, désirant joindre Calder et lui donnant la chasse — ceci est un point acquis par M. D. — mais arrêté par un changement de vent, gagnant alors le Ferrol, puis Cadix, au lieu d'exécuter l'ordre de Napoléon, de rallier l'escadre de Rochefort et d'entrer dans la Manche. Tout cela (que nous relatons sommairement) est raconté par M. D. avec de nombreux détails, clairement du reste et de façon intéressante. Il insiste particulièrement sur le désarroi des Français et la méthode des Anglais. Napoléon, dit-il à peu près, donna des ordres et des contre-ordres qui ne répondent pas à la situation et qui, entremêlés d'erreurs, forment un véritable imbroglio; malgré la lenteur des communications et les difficultés de transmission, il veut tout diriger de Paris et il prescrit constamment l'inexécutable; ses amiraux n'ont pas un mot d'ordre général, un plan d'ensemble, n'ont pas l'initiative, l'audace, la volonté de profiter des occasions favorables. L'Amirauté, au contraire, commande à tout le monde de couvrir l'entrée de la Manche, et d'eux-mêmes, les amiraux anglais exécutent la consigne, viennent d'eux-mêmes protéger leur pays contre l'invasion menaçante. Et, à vrai dire, comme remarque l'auteur, quel avantage stratégique a le bloqueur sur le bloqué, puisqu'il peut toujours se concentrer, peut toujours être le plus fort sur le point qu'il choisit! Ajoutez — et M. D. n'insiste pas suffisamment sur

ce point — que l'inexpérience de nos équipages est manifeste; Villeneuve a de mauvais officiers et de mauvais matelots; il se plaint que ses capitaines soient peu exercés aux combats et aux manœuvres d'escadre. On ne peut nier qu'il ait été faible et indécis. Mais il savait trop que les forces anglaises se réunissaient contre lui; il savait trop que, même numériquement inférieures, elles l'emporteraient, non certes par la bravoure et l'énergie, mais par l'adresse, par l'expérience, par le tir de l'artillerie. C'est pourquoi nous serions indulgent pour le malheureux Villeneuve; il craignait avec raison « confusion » et « désastres », et on peut affirmer sans hésitation que s'il n'eût pas été vaincu à Trafalgar, il eût été vaincu à Ouessant ou ailleurs.

La seconde partie du livre concerne cette bataille de Trafalgar, la dernière de nos grandes batailles navales et qui donna définitivement aux Anglais l'empire de la mer. Villeneuve a ordre de se rendre à Naples — bien que sortir de Cadix, ce soit s'exposer à une bataille et que Napoléon n'ignore pas que les Anglais ont devant Cadix des forces supérieures. Peut-être l'empereur croit-il que Villeneuve ne sortira pas, et d'ailleurs il l'a remplacé par Rosily. Mais lorsqu'il sait la nomination de Rosily, lorsqu'il apprend que Napoléon doute de sa bravoure, Villeneuve, désespéré, décide de combattre, et il succombe. M. D. a raconté longuement la bataille. Il a eu à sa disposition des documents anglais et espagnols que ses devanciers n'ont pas connus; il a, en outre, une profonde connaissance des choses maritimes; il s'est entouré des avis les plus autorisés, et il a pu, de la sorte, faire la lumière sur plusieurs épisodes obscurs, résoudre certaines questions très importantes de tactique navale, réfuter des idées erronées qu'on avait jusqu'à présent sur les procédés appliqués par Nelson. On disait, par exemple, que les Anglais avaient dû leur victoire à l'attaque en colonnes, et les Russes ont adopté ce dispositif dans la bataille récente de Tsu-Shima. M. D. prouve que l'art de Nelson à Trafalgar fut un compromis entre l'attaque en colonnes et l'attaque de front. Il détermine par le contrôle des journaux de bord la place des navires de la flotte franco-espagnole dans leur ordre de marche. Il se prononce nettement contre Dumanoir qui garda trop longtemps une attitude passive, et il ne croit pas que ses quatre vaisseaux auraient changé l'issue de la lutte. Il fixe, après avoir étudié le livre des signaux de la marine anglaise en 1799, le sens des ordres donnés par Nelson. Il rend hommage à Nelson : avant Trafalgar, Nelson déploya une rare prévoyance et à Trafalgar, il sut concentrer au point décisif les forces de sa division; mais M. Desbrière reconnaît hautement les mérites du second de Nelson, Collingwood, qui devina — dans ses lettres du 18 et du 19 juillet — le plan de Napoléon et qui, à Trafalgar, remporta avec sa division un succès écrasant.

A. C.

La campagne de 1800 en Allemagne, par le commandant Ernest Picard (publié sous la direction de la section historique de l'État-major de l'armée). Tome I. Le passage du Rhin. Paris, Chapelot, 1907. In-8°, 509 p.

Ce n'est qu'un premier volume et il ne comprend que le passage du Rhin. Mais M. Picard a voulu être complet, et il a résumé ou reproduit, soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives (p. 371-509), tout ce que les archives de la guerre renferment sur le sujet. L'ouvrage comprend deux parties : *la préparation* (p. 1-236) et *le débouché* (p. 237-368). Dans la première partie, M. P. expose le dénuement de l'armée du Rhin et ses réorganisations successives; il fait connaître, dans un chapitre intéressant et assez original, les chefs de cette armée et son esprit; il retrace les premiers projets d'opérations et le plan de campagne définitif. On sait d'ailleurs que M. P. avait déjà touché ce point dans son *Bonaparte et Moreau* et il remarque fort bien que le plan proposé par Bonaparte, plus décisif, plus sûr, n'était pas adapté au caractère de Moreau : mieux valait — et c'est ce que Dessolle fit ressortir et ce que Bonaparte sut comprendre — mieux valait laisser faire Moreau, le laisser agir avec lenteur, mais avec succès, sans éclat, mais sans revers (p. 168-169). La seconde partie du volume nous transporte sur les bords du Rhin : M. P. décrit les marches des Français, les incertitudes de Kray — que Moreau avait prévues et qui ne permettaient guère à « l'ennemi d'être en force nulle part » (p. 313) — les mouvements des Autrichiens qui gardent à peu près la défensive et font, selon le mot de Bülow, tout ce que Moreau attend d'eux. Le récit, si technique qu'il soit et bien qu'il entre dans le menu détail des opérations, est d'ailleurs clairement disposé, clairement écrit et on ne peut reprocher à l'auteur que de légères fautes de transcription ou d'impression [1].

A. C.

Comte Charles de Valicourt, **La conquête de Valence par l'armée française d'Aragon.** Paris, Chapelot, 1907. In-8°, 61 p.

Cette étude, accompagnée de cartes et de vues du pays, est non moins attachante qu'instructive. M. de Valicourt connaît la région et

1. Il y a pourtant une faute grave : p. 98, Gouvion Saint-Cyr, le maréchal de France, sorti des volontaires de Paris, est confondu avec le Gouvion qui sortait de l'artillerie et qui commandait les volontaires de la Drôme. Lire aussi, p. 5, l'empereur d'Allemagne et non l'empereur d'*Autriche* et écrire, p. 7, Wickham, p. 14, Kastel, p. 234, Coethen, p. 248, Reinhart, p. 275 et 277, Triberg, p. 280, Girard, p. 303, O'Donnell et Coëhorn, p. 344, 354, 368 Reichlingen (ou plutôt Rheinklingen), etc. au lieu de *Wickam*, *Cassel*, *Goethen*, *Rheinart*, *Tryberg*, *Gérard*, *O'Donel*, *Cohorn*, *Rheichlingen*, etc. P. 348-349, à propos de la prompte reddition du fort de Hohentwiel on pouvait rappeler que dans la guerre de Trente Ans, de 1635 à 1644, Conrad Wiederhold défendit ce poste, qui fut assiégé cinq fois, sans jamais capituler.

il l'a parcourue, il la décrit avec soin. Il a consulté, non seulement les relations françaises, mais les récits espagnols. Au plus, peut-on lui reprocher, de ci, de là, un peu d'emphase (il dira, par exemple, p. 33, de Suchet, haranguant les cuirassiers, que le maréchal « convie ces hommes de fer au banquet de la victoire »). Mais on lit avec grand intérêt et grand profit les pages consacrées par l'auteur à la forteresse de Sagonte ou Sagunto qu'il fallait emporter pour atteindre Valence : courageuse résistance d'Andriani, escalade du 28 septembre 1811 repoussée, assaut du 18 octobre repoussé pareillement, bataille livrée le 25 par le général Blake qui tente de secourir la place et qui subit une déroute complète, les défenseurs de Sagonte, découragés, épuisés, acceptant la capitulation au lendemain du désastre. Maître de Sagonte, Suchet se rend maître de Valence ; il occupe la rive gauche du Guadelaviar, il passe la rivière, il remporte un nouveau succès à Mislata (26 décembre), il investit Valence de tous côtés, il refoule dans la ville le général Blake qui cherche à traverser les lignes, il établit des batteries, il arrive à trente mètres du mur d'enceinte, il jette des bombes, et le 9 janvier 1812 Valence capitule. Mais, comme remarque M. de Valicourt, au lieu de profiter de l'effet moral qu'avait produit la victoire de Suchet, au lieu de marcher sur Cadix, les troupes d'Espagne durent envoyer un contingent à la Grande Armée.

A. C.

Commandant Sauzey. **Les Allemands sous les aigles françaises. Essai sur les troupes de la confédération du Rhin, 1806-1813. III. Les Saxons dans nos rangs.** Paris, Chapelot, 1907. In-8°, vi et 265 p.

Après Francfort et les Badois, voici les Saxons. Comme dans les deux volumes précédents, M. Sauzey a consciencieusement étudié son sujet, et il expose, d'après les sources imprimées, les campagnes auxquelles prirent part les Saxons : 1807 (combat de Glatz, siège de Danzig, bataille de Friedland), 1809 (combat de Lintz et bataille de Wagram), 1812 (Kobrin, Pruszana, Poddubny, Biala, Wolkowysk, Kalisch, La Moskowa, etc.), 1813 (Bautzen, Grossbeeren, Juterbock, Leipzig). Il juge que les Saxons se sont toujours battus avec courage lorsque les Français étaient en nombre à leurs côtés, mais qu'abandonnés à eux-mêmes, en corps séparé, ils eurent souvent des défaillances (p. 44), qu'ils furent « peu brillants » durant la campagne de 1809 (p. 62), toutefois qu'ils montrèrent en 1812 discipline, endurance, intrépidité dans les batailles et combats et qu'ils surent alors supporter « des fatigues inouïes dans un pays inhospitalier et sous le climat le plus inclément. » (p. 197). La défection des Saxons à Leipzig que l'auteur qualifie de « déshonorante perfidie » (p. 225) n'est peut-être pas suffisamment expliquée et élucidée; M. S. aurait dû traiter ce point à fond et complètement; il ne suffisait pas de consulter Odeleben. Mais le livre est fait avec soin ; il contient des docu-

ments en grand nombre, et tout ce qui concerne la campagne de Russie et notamment la bataille de La Moskowa, la retraite, le rôle de Thielmann [1], mérite de très vifs éloges. Ajoutons que l'auteur, très compétent d'ailleurs sur ces questions, a joint à son travail un excellent chapitre sur l'uniforme des Saxons de 1806 à 1813 et que la valeur de sa publication est rehaussée par de belles illustrations, uniformes, portraits et plans.

A. C.

Paul Azan, **Le colonel Rocquancourt et les Écoles militaires.** Paris, Chapelot, 1907, in-8°, 60 p.

Le colonel Rocquancourt, sous-directeur, puis directeur des études à Saint-Cyr, a publié un *Cours d'art et d'histoire militaires* et en 1840 et en 1841 deux remarquables brochures où il dit qu'il faut défendre Paris, non à Paris, mais en Champagne entre l'Aisne et l'Yonne et qu'une enceinte continue est inutile. « Si Dieu, écrivait-il, est pour les gros bataillons, il n'est pas pour les grandes murailles, et une enceinte continue pour Paris serait la boîte à Pandore. » Il ajoutait même qu'en cas de siège, la désunion serait dans Paris, que les partis y lutteraient, que chacun « reniant la patrie, chercherait à bâtir son triomphe sur les ruines de la cité. » M. Azan a trouvé un mémoire très curieux que Rocquancourt rédigea en 1830 sur les Écoles militaires et il a jugé que ce travail présentait un réel intérêt et méritait d'être imprimé. Il y a, en effet, dans ces pages nombre de choses utiles. Rocquancourt laisse percer quelque animosité contre l'école de La Flèche. Mais il veut établir l'harmonie dans les corps d'officiers, éviter tout malentendu entre l'armée et la nation, perfectionner l'éducation militaire. Il désire la réforme des programmes; on a, selon lui, sous la Restauration, négligé de parti-pris les mathématiques, l'histoire et la géographie au profit d'un « fatras de subtilités et de mots ». Il demande qu'on renvoie de Saint-Cyr, à la fin de chaque trimestre, les élèves qui ne donnent aucun espoir de réussite. Il souhaite qu'on veille avec un soin extrême au recrutement des instructeurs et professeurs de l'École. Il voudrait que tous les officiers passent par Saint-Cyr, que l'École soit ouverte aux sous-officiers et aux soldats. Rocquancourt, dont M. A. reproduit le mémoire en son entier, n'est pas toujours très clair et il y a dans la suite de ses idées un peu de confusion. M. Azan a eu soin de résumer le texte dans un chapitre préliminaire, et le lecteur lui saura gré de cette « introduction », ainsi que de la publication du travail, car, évidemment, Rocquancourt était un officier distingué, plein d'expérience, formé par l'étude de l'histoire et très versé dans la matière qu'il traitait.

A. C.

---

1. On regrettera toutefois que l'auteur n'ait pas connu le *Thielmann* de Petersdorf (Leipzig, Hirzel, 1894).

Louis Passy. **Mélanges scientifiques et littéraires.** Paris, Alcan et Masson, 4e série, 1904. In-8°, 531 p. 5e série, 1907. In-8°, 642 p.

M. Louis Passy, député et membre de l'Institut, est en même temps secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, et, en cette qualité, il lit des études à cette Société ou bien il consacre des notices à la mémoire des membres disparus. On trouvera études et notices dans ces deux séries, la quatrième et la cinquième, des *Mélanges scientifiques et littéraires*. Les notices sont de deux sortes: ou elles sont courtes, ce qui ne les empêche pas d'être bonnes et de fixer, si brève que soit l'esquisse, le souvenir de tel ou tel savant; ou elles sont longues, et constituent des portraits en pied, comme celui de Wolowski que M. P. nomme avec raison un vaillant et inlassable ouvrier dans le métier de la vie, celui de Lecouteux, le praticien de Cerçay, celui d'Albert Desjardins, celui d'Aimé Girard, celui de Schatzmann, de Risler. Les études comprennent ou des comptes-rendus ou de véritables études. Les comptes-rendus sont des tableaux annuels des travaux variés de la Société, intitulés *L'année agricole*, étendus d'ailleurs, pleins de détails, et qui, si on les rapproche et les met ensemble, offrent l'image complète des progrès accomplis par l'union de la pratique et de la science. Dans les études M. Louis Passy traite avec ampleur et compétence des sujets fort intéressants. Il montre, par exemple, dans l'étude *l'agriculture devant la science*, la diversité des matières qui s'imposent à l'attention d'un écrivain agricole et qui se rattachent à la fois et aux sciences naturelles et aux sciences politiques et sociales. Il retrace la crise alimentaire de 1811 et de 1812 dans le Vexin normand ou encore les mouvements de la population dans le département de l'Eure. Il reproduit un important mémoire de la Société royale d'agriculture, le mémoire dans lequel, en 1789, elle exposait à l'Assemblée nationale les vœux et les plaintes des agriculteurs. Félicitons M. Louis Passy de son activité, des efforts constants qu'il consacre à la propagande de l'agriculture scientifique et souhaitons que l'auteur de *Frochot* résume longtemps encore devant ses confrères l'histoire de l'année agricole.

A. C.

Les monuments et souvenirs tchèques en France par Charles Normand. I. Le monument de Jean de Luxembourg, La Croix de Bohême près de Crécy. Paris, Aux bureaux de l'« Ami des Monuments et des Arts » 98, rue de Miromesnil, 1907. In-8°, 48 p.

Cette jolie plaquette, précédée d'un très ressemblant portrait de Louis Leger, est dédiée à cet « ardent et infatigable propagateur de l'œuvre bienfaisante d'union franco-tchèque ». M. Ch. Normand y raconte l'inauguration du monument qui a été naguère érigé dans la plaine de Crécy à Jean de Luxembourg et aux Français tués le

26 août 1346 en combattant les Anglais [1]. Il reproduit les toasts et discours prononcés à cette occasion par le bourgmestre de Luxembourg, par le maire de Prague, par le regretté Jules Lair, par Louis Leger, par d'autres encore. On remarquera parmi ces allocutions celle de Louis Leger, président du Comité central de l'œuvre, qui a su, en excellents termes, rendre hommage « au seul roi qui soit mort pour la France » et exprimer la sympathie, l'affection de la France pour le Luxembourg et la Bohême. « Nous savons aujourd'hui, a dit Louis Leger, quel était le cri de guerre du roi Jean sur le champ de bataille de Crécy; ce cri était *Prague*, le nom de la ville hospitalière que tant de liens rattachent à la France et qui nous a donné tant de témoignages d'amitié, le nom de la ville qui, au moyen âge, jouait dans l'Europe centrale un rôle analogue à celui de Paris en Occident, qui eut pour reine une princesse du sang de France, qui doit à Mathias d'Arras l'un de ses plus beaux monuments. »

A. C.

Le Socialisme à l'œuvre. Ce qu'on a fait. Ce qu'on peut faire, par Georges Renard et plusieurs collaborateurs, 1 vol. in-12 I-VII, 1-493 p. Éd. Cornély, éd. 1907.

C'est un bien vaste programme qu'a voulu remplir ici M. G. Renard avec ses collaborateurs MM. Berthod, Fréville, Landry, Mantoux et Simiand.

Lui-même parle du « champ immense qu'ils ont parcouru », il faudrait parfois dire : effleuré. Quand on jette un coup d'œil sur la table des matières, on s'aperçoit que c'est tout l'ordre social, économique et moral que les auteurs ont tâché de sonder, où ils ont recherché ce qui devait être transformé, — et en quoi devaient consister les transformations — pour aboutir à un socialisme dont la devise serait : « maximum de bonheur pour tous et maximum de justice entre tous ». Cet idéal, les auteurs sentent qu'il ne pourrait être réalisé d'un coup de baguette, et ils ne travaillent pas comme ils le disent pour l'an 3000 : mais ils savent déjà que pour y parvenir, « il faut universaliser la propriété, non pas en la morcelant, mais en réduisant la propriété privée aux objets d'usage personnel, en déclarant indivises les autres propriétés et en partageant entre tous les membres de la Société... le revenu de ce patrimoine collectif — que d'autre part, pour assurer en même temps la vie et le progrès de la Société entière, il faut régler la production sur la consommation, en augmentant la première afin d'augmenter la seconde. »

Les conclusions du livre sont, on le voit, franchement collectivistes et elles ne donneraient guère d'intérêt ni d'originalité au volume, si celui-ci, se différenciant de tant de ses congénères, n'abordait dans un esprit qu'on pourrait appeler *Fabien* (d'après l'école

1. Lire p. 10, Charles et non *Richard* Joret.

anglaise de même nom qui n'est pas d'ailleurs citée, je crois, par les auteurs), l'examen des nombreuses et immenses questions que soulève le plan de réformes qu'il contient. Cet esprit *Fabien* consiste à partir de la réalité, à tâcher d'interpréter dans le sens des possibilités futures les faits nouveaux même à leur début, et à conclure des demi-réalisations à des réalisations plus complètes.

Le difficile est d'appliquer la méthode avec clairvoyance et sans se laisser entraîner, pour passer du présent au futur, par des préférences de sentiment ou de doctrine. L'école Fabienne anglaise n'a pas été à l'abri de ces entraînements et je ne puis dire que les auteurs du présent volume les aient habituellement évités. Loin de là, les conclusions collectivistes auxquelles ils sont arrivés et qu'ils mettent en relief dès le début de leur livre, le prouvent. Mais ils ont eu du moins le mérite de passer en revue successivement et une à une les institutions sociales et économiques qu'ils voudraient corriger, et rien que le fait de cet examen méthodique et analytique les a forcés à reconnaître presque dans chaque cas, les racines profondes que ces institutions avaient dans la nature humaine telle qu'elle est. Supposée réformée, dans un État déterminé, par l'éducation démocratique et rationnelle, ce qui est déjà une hypothèse fort lointaine et incertaine, cette nature humaine se retrouve dans la vaste Société internationale dont chaque pays est actuellement plus ou moins étroitement solidaire et dont il ne peut, vu l'enchevêtrement des intérêts, détacher ni ses mœurs ni ses règlements. A chaque moment, dans la discussion des réformes désirables, les auteurs viennent se buter contre la difficulté des organisations étrangères et la nécessité, pour résoudre les problèmes, d'arrangements internationaux encore bien peu à prévoir. Ce sont ces contacts forcés avec la réalité qui font le véritable intérêt de ce volume où l'habitude de l'analyse chez les auteurs les a amenés sur bien des points à des réserves, ou à des accommodements peu en honneur habituellement chez les écrivains socialistes. Il aurait suffi qu'ils appliquassent plus à fond la méthode critique et en tenant encore plus compte des faits réels et de la valeur des mots, pour qu'ils modérassent beaucoup leur programme réformiste. Tout en secouant le joug de Marx, ils ne se détachent pas assez de ses prémisses : l'infériorité forcée et toujours croissante des salariés vis à vis du capital. Ils opposent *un* travailleur isolé et faible au capitaliste pourvu de richesse acquise : c'était bon au temps de l'interdiction des grèves et des coalitions, et n'est plus vrai en temps de syndicats et d'unions ouvrières. Toute la base du socialisme ouvrier s'écroule si l'on veut bien tenir compte de ce changement complet survenu dans les rapports du travail et du capital. Elle s'écroule encore plus si, au lieu d'attribuer les fruits de la production au travail, on veut, comme le font nos auteurs, — dans un esprit plus vraiment collectiviste — les répartir à la collectivité entière. Là commencent des difficultés

que M. Renard et ses collaborateurs ne parviennent pas naturellement à résoudre et au milieu desquelles ils se contentent d'indications bien vagues. Qu'est-ce que la collectivité? Le groupe, la commune, la province, l'État, l'Europe, l'humanité? La véritable, la seule justice serait que ce fût l'humanité : sans quoi certains groupes deviennent monopoleurs vis-à-vis des autres et les exploitent. Naturellement, les auteurs ne vont pas jusque là et se contentent, sur des bases mal définies, d'un partage entre l'État et les communes. D'ailleurs, ce partage ne porte pas sur tous les biens. Les auteurs empruntent à A. Menger — sans le nommer — ses idées sur la distinction des biens, et se livrent comme lui à un opportunisme difficile à faire passer dans la pratique. On pourrait aisément montrer combien dans leurs différentes combinaisons sociales la justice, qu'ils invoquent comme pôle directeur, est à chaque instant au moins aussi sacrifiée que dans l'organisation actuelle. Ainsi, quand ils arrivent à la rémunération des fonctionnaires sociaux, ils relèguent aux derniers rangs les moins capables et donnent la prééminence suivant les services rendus. C'est d'une bonne administration : mais en quoi est-ce juste ? Il faudrait pour être juste, récompenser le mérite, c'est-à-dire l'effort et non les dons gratuits de la nature. En mettant courageusement l'intérêt social en relief comme but à atteindre par l'organisation sociale, les auteurs se condamnent à laisser dans bien des cas l'injustice au cœur de celle-ci. Resterait à examiner si par suite du trouble apporté, dans l'activité productrice des hommes, par le collectivisme même limité, elle ne porterait pas pour les victimes des fruits encore plus amers que ceux d'aujourd'hui. C'est là le point de vue d'où il faut envisager les institutions humaines : sans quoi avec les meilleures et les plus généreuses intentions les réformateurs sèmeraient plus de désirs de justice, mais feraient lever plus de misère. Le très grand progrès de notre temps, c'est qu'il ne conçoit pas l'intérêt social sans l'amélioration du sort des plus nombreux comme facteur essentiel. C'était la devise de Saint Simon. Par là, on peut dire que le socialisme est entré dans nos veines, et l'intérêt que nous lui portons vient de l'intensité de ton avec lequel il proclame son but : mais, dès qu'il passe aux réalisations, il prête le flanc à la critique. Par la composition même de leur livre, nos auteurs ont facilité la tâche de celle-ci en lui montrant nettement les points faibles de leurs reconstructions. Par là, ils rendent un sérieux service aux études sociales qui ne trouvent trop souvent devant elles que des attaques véhémentes contre l'ordre actuel et des vues d'ensemble très vagues et indéterminées sur l'avenir.

Eugène d'Eichthal.

Lettre de M. Edmond BONNAL

Paris, le 20 septembre 1907.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié dans la *Revue critique* du 2 septembre (nº 35) un article sur mon ouvrage « Les Royalistes contre l'Armée, 1815. » Je n'ai pas à le discuter. Mais en signalant ma prétendue erreur pour quatre généraux que j'accuse de trahison envers la France, vous trouverez juste que je fournisse, dans la présente lettre, les preuves de leur culpabilité. Ce sont : Tabarié, Geither, Barthélemy, Clarke.

I. La feuille des états de service de Tabarié porte : « 1815, Armée Royale en Belgique et en France, du 1er mai au 2 octobre ». Ceci tranche tout débat. Il ne suivit pas Clarke à Gand, il resta au ministère pendant quarante jours pour y recueillir les renseignements dont je l'accuse, qui avaient comme destinataires Wellington et Blücher.

II. Le général Geither conclut, le 14 août, « un arrangement » avec l'ennemi, à Landau. Qui le raconte? Le major prussien de Damitz, d'après les documents du général Grolman, quartier maître général de l'armée prussienne en 1815. Cet officier conclut : « Cela dura ainsi jusqu'à la paix définitive, où Landau devint forteresse de la Confédération. » Geither oublia le cri de guerre de 1793 à l'armée du Rhin et Moselle sous Hoche : « Landau ou la mort! »

III. Phalsbourg, son gouverneur, passa à Louis XVIII sur la proposition des alliés. Les ruses de guerre, en voilà un exemple. Par exception, ceux-ci se retirèrent, ce qui ne détruit nullement la responsabilité d'un gouverneur qui n'a ni à discuter, ni à négocier avec l'ennemi.

IV. Deux généraux, de Vaudoncourt et Paixhans, ont, les premiers, accusé Clarke de trahison pour 1813 et 1814. Je l'accuse de n'avoir rien préparé pour la défense du Rhin, malgré l'ordre impérial donné par M. de Bassano le 8 septembre 1813 qui insistait sur l'artillerie et les vivres dans les places fortes. En décembre, l'Empereur, doutant de sa fidélité, faisait de Drouot le ministre de la garde dont il lui enlevait la direction. La défense de Paris fut oubliée, atteste Vaudoncourt qui l'incrimine même dès 1811. En 1814, son attitude louche s'accentua dans la nullité de l'organisation en vue d'une bataille probable pour le 25 mars. — Sur la campagne de France, écoutons le général Paixhans. Il déclarait, en 1834, que Napoléon aurait pu la terminer à son avantage, soit le 26 février où il aurait détruit l'armée de Schwartzenberg, soit le 2 mars en infligeant à l'armée de Blücher un désastre égal, s'il avait eu à sa disposition un équipage de ponts. L'empereur les avait demandés, jamais Clarke ne les fournit. Enfin, lorsque vint le 30 mars, il déserta et passa à l'ennemi.

C'est à raison de ces faits que je vous prie, Monsieur le Directeur, d'insérer la présente lettre qui importe à mon honorabilité dans votre *Revue*.

Veuillez en agréer tous mes remercîments.

Ed. Bonnal.

Réponse de M. Arthur Chuquet.

Selon M. Edmond Bonnal, j'aurais commis quatre erreurs « pour quatre généraux » qu'il accuse de trahison envers la France. Des quatre personnages dont il s'agit, deux seulement, Geither et Clarke, sont généraux; Tabarié est inspecteur aux revues, et Barthélemy, colonel; mais passons et venons aux quatre points de la lettre de M. Bonnal.

I. Le premier point est relatif à Tabarié, homme très intelligent et grand travailleur, qui fut longtemps chef du personnel. M. B. prétendait dans son livre que

Tabarié, resté au ministère de la guerre, envoya de Paris un rapport que Clarke reçut à Gand le 24 avril et qu'il accabla d'états de situation son ami le duc de Feltre. Pourtant, lui avais-je dit, Tabarié était à Gand avec Clarke le 22 avril, comme le prouve la lettre du lieutenant-général Stewart de ce jour-là, *Tabarié who is with Clarke*, « Tabarié qui est avec Clarke ». — Personne, en effet, ne traduira ces mots, comme fait M. B., par « Tabarié qui est l'homme de Clarke ». — Bien mieux, disais-je encore, Tabarié était à Gand le 2 avril, comme le prouve une lettre de Jaucourt datée de Gand, 2 avril (*Corr.* de Jaucourt, p. 256) : « Tabarié est ici ». Et je n'ajoutais pas d'autres témoignages : celui du *Moniteur*, 29 avril : « M. Tabarié est à Gand » — celui du ministre Davout écrivant à Napoléon le 4 mai : « On sent chaque jour la nécessité de nommer un chef du personnel; Tabarié est décidé à ne pas revenir » (Davout. *Corr.* n° 1666) — celui du *Journal universel de Gand*, 14 avril : « Le roi a maintenant avec lui trois de ses ministres, le duc de Feltre, le comte de Blacas, le comte de Jaucourt. Il a appelé dans son Conseil le comte de Lally et le vicomte de Chateaubriand. Le duc de Raguse, le duc de Bellune, plusieurs officiers généraux, M. Tabarié, se trouvent aussi en ce moment à Gand. » Mais M. B. a, depuis notre article, découvert l'état de service de Tabarié, et il y a lu que Tabarié était à l'armée royale du 1er mai au 2 octobre. « Ceci, dit-il, tranche le débat », et il conclut que Tabarié est resté à Paris au ministère de la guerre pendant quarante jours (du 20 mars au 1er mai) et que de Paris, des bureaux mêmes, il a pourvu Clarke de renseignements. Je connaissais l'état de service et le dossier, malheureusement très incomplet, de Tabarié. M. B. a tort de s'en étayer. Si, d'après cet état de service, Tabarié appartient à l'armée royale du 1er mai au 2 octobre, c'est que, durant les mois de mai, de juin, de juillet, d'août et de septembre, il a été soldé par le gouvernement de Gand et sur les fonds particuliers de l'armée royale. Aussi, sur les *États d'appointements* du ministère de la guerre, à Paris, son nom, omis depuis le mois de mai, ne reparait-il qu'en octobre. Il figure, en revanche, sur les *États* arrêtés à la fin de mars et d'avril par Davout — parce que le ministre espère encore le retour de cet homme indispensable — mais sa signature manque, et on lit au lieu et place de cette signature les mots *quittance jointe*. Ce qui signifie que Tabarié s'est fait payer, à son retour d'émigration, les mois de mars et d'avril, et ce qui prouve, une fois de plus, puisqu'il n'a pas signé les *États*, qu'il n'était pas durant ces quarante jours au ministère de la guerre.

II. A propos de Geither, le défenseur de Landau, — qu'il ne nomme plus *Geuder* — M. B. cite Damitz : « Geither conclut le 14 août un arrangement avec l'ennemi ; cela dura ainsi jusqu'à la paix définitive où Landau devint forteresse de la Confédération. » Je cherche vainement dans ces mots les preuves de la trahison de Geither, et M. B. a oublié de traduire et de citer cette phrase décisive de Damitz qui justifie Geither : « Ainsi étaient remplies les conditions qu'on avait posées en haut lieu ». Si M. B., au lieu de feuilleter Damitz, avait étudié d'un peu plus près l'histoire de l'année 1815, il saurait que Landau dépendait de l'armée du Rhin commandée par Rapp, que Rapp conclut le 22 juillet un armistice qui s'étendait à toutes les places d'Alsace (ainsi qu'à Phalsbourg), que Rapp fit le 31 juillet prendre la cocarde blanche à son armée. Et M. B. accable Geither qui refusa de reconnaître l'armistice et qui ne fit arborer le drapeau blanc que le 15 août! Il dit dans son livre que Geither « congédia les gardes nationales, confia la place aux bourgeois et prépara par cette infamie la cession de Landau. » Pauvre Geither! Le gouvernement licencie l'armée, licencie les gardes nationales mobilisées, licencie les troupes de ligne. Et Geither qui, sur l'ordre du gouvernement, doit licencier la garnison, gardes nationales d'élite et troupes de ligne, et laisser par suite à la garde nationale sédentaire le service de la place, Geither qui, sur l'ordre du lieutenant-général Dubreton, successeur de Rapp, cesse le 15 septembre tout commandement, Geither est un infâme!

III. Le gouverneur de Phalsbourg n'a pas, comme dit M. B., passé à

Louis XVIII sur la proposition des alliés, et je ne vois pas là un exemple des ruses de guerre. M. B. se contente trop de phrases vagues, d'à peu près, et, là encore, sans nous le dire, il s'est borné à lire Damitz. « On bloqua Phalsbourg, écrit Damitz, et du moment où le commandant se déclara pour Louis XVIII, la forteresse fut laissée entièrement libre ». Voici, du reste, les faits que M. B. n'a pas daigné chercher et connaître. Le colonel Barthélemy, gouverneur de Phalsbourg, était un bonapartiste ardent ; il ne désespéra pas après Waterloo, tout comme Geither : il fait une vigoureuse sortie le 4 juillet et subit le lendemain un bombardement; il renvoie le 6, sans les écouter, et un trompette et un parlementaire; il repousse le 11 un armistice ; il refuse le 17 un paquet apporté par un courrier; il ne reconnaît pas l'armistice conclu par Rapp en déclarant que Phalsbourg ne dépend pas de l'armée du Rhin ; il tiraille sur l'ennemi jusqu'au 1er août; il n'arbore le drapeau blanc que le 3, sur l'ordre de Belliard qui commande à Metz et de Heudelet qui commande à Nancy ; il signe le 5 avec le général-major russe Berdiaieff une convention militaire qui fixe la ligne de démarcation des deux partis, et l'étranger n'entre pas dans Phalsbourg. Et M. B. dit dans son livre qu'il y eut trahison!

IV. Je refuse de suivre M. B. sur ce terrain. J'ai écrit qu'on ne pouvait accuser Clarke de trahison en 1815 ; Clarke était ministre de Louis XVIII, il garda le serment prêté à Louis XVIII. M. B. assure que Clarke trahissait en 1813 et en 1814 : cela n'est pas de notre sujet ; revenons, s'il vous plaît, à la question ; il s'agit ici, non des deux années 1813 et 1814, mais de 1815, des Cent Jours, du voyage de Gand, et j'ai dit et je dis encore que ceux qui suivirent Louis XVIII à Gand, comme fit Clarke, n'étaient pas des traîtres. M. Bonnal connaît-il la réponse de Clarke à la lettre que Davout lui fit écrire, ainsi qu'à Tabarié et à d'autres, pour les engager à revenir ? Qu'on me permette d'en citer quelques mots : « J'ai toujours été homme d'honneur et bon Français, et je ne puis devenir l'ennemi de mon pays. Mais je manquerais à l'honneur et à ma qualité de Français, et si je servais désormais Bonaparte. J'ai accompli dans toute leur étendue les engagements que j'avais jadis contractés avec lui jusqu'à ce que l'acte qu'il signa en avril 1814 me rendît ma parole. Peu après, le Roi, oubliant le passé, me nomma pair ; je lui prêtai serment. Nommé ensuite chevalier de Saint-Louis, je prêtai au Roi un nouveau serment. Enfin, comme ministre, j'ai prêté entre les mains du Roi un troisième serment. Je serais le plus méprisable des hommes si je violais un seul de ces serments. »

Arthur Chuquet.

— M. Gustave Schnürer a publié dans les *Etudes historiques de Fribourg*, et en tirage à part, une étude critique sur le texte intitulé *Pactum sive promissio facta per Pipinum patricium Stephano secundo pontifici*, et publié pour la première fois, en 1804, par Fantuzzi dans les *Monumenti Ravennati*. (*Das Fragmentum Fantuzzianum*, von G. Schürer und Diomedes Ulivi. Freiburg, Gschwend, 1906, 128 p. in-8°; prix : 3 fr. 50). C'est pour faire honneur au premier éditeur, que Troya, dans son *Codice diplomatico longobardo*, a baptisé, cinquante ans plus tard, du nom de *Fragmentum Fantuzzianum* ce prétendu texte de la charte de Quierzy, de 754, qui se rattache à l'intervention du roi franc contre Aistulphe en Italie et à la création des États de l'Église. On est assez généralement d'accord que le document est faux; mais il est intéressant d'étudier les antécédents et les motifs de ce faux et là-dessus les avis diffèrent passablement en relisant chez M. Schn. ce que Scheffer-Boichhorst, Ficker, Martens, Veiland, etc. en ont dit, et le problème

paraît d'autant plus délicat à résoudre que le texte ne nous est conservé que par une copie de la fin du XVe siècle, dans un recueil aux Archives de Venise. Notre auteur conclut que ce n'est pas un faux *complet*; la charte de Quierzy a été vraiment dressée, mais elle fut interpolée entre 1774 et 1781, alors que Charles et Adrien étaient en dissentiment sur l'étendue des concessions territoriales faites au Saint-Siège sans que l'auteur prudent ose imputer ce maquillage à la curie romaine. M. Diomède Ulivi, prêtre roumain et élève de l'Université de Fribourg, a aidé l'auteur dans son travail critique, en collationnant surtout les textes du *Fragmentum*, retrouvés depuis Fantuzzi. — R.

— Le R. P. W. J. Mulder, de la Compagnie de Jésus, a entrepris d'étudier à fond pour ses compatriotes la vie et les œuvres de Thierry de Nieheim (ou Nyem), connu comme chroniqueur de l'époque du Grand Schisme. (*Dietrich von Nieheim, zyne opretting van het Concilie en zyne Kronick*, Amsterdam, van der Vecht, 1907, XXV, 215; XXIX, 68 p. in-8°.) Après les nombreux savants qui se sont occupés déjà de l'auteur du *de Schismate* et des *Historiarum sui temporis libri tres*, après Erler, Chroust, Finelle, Goeller, Lindner, Sauerland, etc., M. Mulder a, dans une série de chapitres, examiné la carrière du clerc westphalien, devenu l'employé de la Chancellerie pontificale d'Avignon, l'évêque élu de Verden, ses écrits polémiques, ses brochures consacrées à la réforme de l'Église. Quand le vieux fonctionnaire de la curie mourut à Maestricht en 1418, il avait encore vu cesser le schisme et le nouveau pape Martin V pacifier la chrétienté, mais personnellement il avait perdu toute influence et son rôle politique était fini. La seconde moitié du travail est consacrée à la Chronique de Thierry de Niem, dont M. M. a étudié divers manuscrits, et dont il publie neuf fragments encore inédits. Son livre intéressera donc à la fois les historiens de l'Eglise et les écrivains qui s'occupent de l'histoire générale du quinzième siècle. — R.

— La *Revue* a déjà rendu compte de deux volumes de la *Bibliothek wertvoller Memoiren*, publiée par M. E. Schulze à Hambourg, librairie Gutenberg (n° 36, p. 196). Voici un nouveau volume, le 2e de la collection, qui contient, sous le titre *Bourgeoise allemande et noblesse allemande au* XVIe *siècle*, les Mémoires de Barthélemy Sastrow et de Hans de Schweinichen. M. Max Goos qui édite ce volume, a remanié le texte à l'usage du grand public, laissant de côté tout ce qui lui paraît long et superflu, réduisant en petites phrases les lourdes périodes, changeant les expressions lorsque l'exige la clarté ou le bon goût, suivant, comme il dit, cette loi, que l'œuvre doit être intéressante de la première à la dernière page, et qu'elle ne s'adresse pas aux historiens de profession, qui, eux, recourront aux originaux. On lit du reste avec intérêt les Mémoires de Sastrow et de Schweinichen; le premier a vu de près les grands événements du XVIe siècle et il trace de curieux portraits; quant au second, qui n'a pas le talent de Sastrow, il raconte nombre d'anecdotes sur les trois princes silésiens qu'il a servis, notamment sur l'aventureux Henri XI. — A. C.

— Nous recevons le troisième volume du Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Dresde (*Katalog der Handschriften der koen. oeffentlichen Bibliothek zu Dresden*. Leipzig, Teubner, VI, 538 p. in-8°, prix 18 fr. 75 c.), édité par M. Louis Schmidt. Il renferme l'énumération des manuscrits relatifs à l'*alchimie* et à la *magie* (N); des manuscrits *espagnols* (Oa); *italiens* (Ob); *français* (Oc); *anglais* (Od); et *slaves* (Oef). Suivent différents groupes de *Varia*, renfer-

mant des écrits et des collectanées de théologie, de médecine, d'économie politique, etc., depuis des textes de Pères de l'Église jusqu'à des règlements militaires du XVIIIe siècle, dans un étrange pêle-mêle (P. R. Rb); enfin, il y a les rubriques concernant les manuscrits et documents relatifs à l'histoire saxonne (Q. Ra Rc Rd). Si l'on n'en devait juger que par ce troisième volume, on ne pourrait dire que la Bibliothèque royale de Dresde renferme des trésors bien rares; dans les différents chapitres énumérés, seul l'historien local du passé saxon trouvera des documents utiles à consulter; les princes de la maison de Wettin ont préféré collectionner, à travers les siècles, et selon leur tempérament, les bons crus, les belles femmes et les tableaux de maîtres; évidemment les manuscrits les ont moins attirés. Signalons pourtant parmi les textes français une belle *Apocalypse* avec des miniatures, provenant de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne. Malheureusement l'exemplaire du tome III parvenu à la *Revue critique* est incomplet de la feuille 9 (la feuille 8 s'y trouvant *deux* fois), de sorte que la plupart des manuscrits français, dont quelques-uns seraient peut-être encore à signaler, nous sont restés inconnus. — E.

— M. Jean Lemoine a fait tirer à part l'intéressant et si neuf article qu'il avait publié dans la *Revue de Paris* du 1er septembre sur *Madame de la Fayette et Louvois* (24 p.). On sait qu'elle avait obligé Louvois en mariant la fille du ministre au petit-fils de La Rochefoucauld. Nous la voyons se jeter, après la mort de La Rochefoucauld, dans un véritable tourbillon de sollicitations et de requêtes de tout genre en faveur de ses enfants, surtout de son second fils, et de la duchesse de Savoie. Son second fils, entré dans l'armée, est en toute occasion protégé par Louvois; il obtient un régiment à vingt et un ans et lorsqu'il fait des sottises à Strasbourg, il n'est ni remplacé ni déplacé. De même, c'est encore Louvois qui, sur la demande de Mme de La Fayette, intervient auprès du roi et prend en main les intérêts de Madame Royale, humiliée et traitée avec peu d'égards par son fils Victor-Amédée. — A. C.

— La brochure de M. J.-J. Escande *L'Égalité* (Paris, bibliothèque coopérative laïque et républicaine, 1907; in-8 de 73 pages) est d'un brave homme qui voudrait voir tous ses semblables couler le plus parfait bonheur. Le tableau de son paradis terrestre manque seulement de couleur et de pittoresque. M. J.-J. E. s'efforce avec trop de sagesse de garder le juste milieu entre toutes les doctrines. Il répudie l'immobilité et il répudie la violence. Il croit dur comme fer au Progrès et que la société a une mission à remplir, etc. Le document est à joindre au dossier de la religion laïque. — A. Mz.

— A l'occasion de la réunion de la deuxième conférence de La Haye, M. Charles Miret (sans doute un pseudonyme) souligne âprement la contradiction qui éclate entre le pacifisme oratoire des gouvernements et l'augmentation croissante des dépenses militaires (*Nostradamus et la Conférence de La Haye*, Paris, Ollendorf s. d., 24 p.). Le ton est d'une ironie facile et par suite fatigante. A la fin, une fantaisie un peu grosse : le texte, article par article, des résolutions, qui seront bientôt adoptées par le Congrès de la guerre à outrance réuni aussi à la Haye. — A. Mz.

— *L'Épanouissement social des droits de l'homme* de M. Charles Boucaud (brochure n° 443 de la collection Bloud, *Science et Religion*, in-8 de 71 pages) présente d'une façon claire et précise un bon résumé philosophique et juridique de

la thèse des catholiques sociaux. Catholique, M. B. s'efforce avec beaucoup de subtilité de justifier les vœux monastiques ; il défend la liberté de l'enseignement, combat le divorce et le collectivisme, etc. Social, il réclame la suppression des ateliers de famille, du travail de nuit, des ingrédients insalubres, il veut le repos hebdomadaire, etc. — A. Mz.

— A l'occasion de la restauration du palais des papes et de l'exposition historique organisée par la municipalité d'Avignon, un érudit très informé qui se cache sous le pseudonyme de Pierre Lauris, a eu l'heureuse idée de condenser en une brochure populaire, claire et vivante, l'histoire délayée en de gros volumes, de la réunion à la France de la ville d'Avignon et du Comtat Venaissin (Pierre Lauris, *Avignon révolutionnaire*, Cavaillon, Mistral, 1907, 67 pages, in-8). Bien qu'aucune référence n'accompagne le texte, on sent que la documentation est solide et sur certains points originale. Les dernières pages sont remplies par des notices biographiques, précises et nourries, sur les principaux révolutionnaires d'Avignon. — A. Mz.

— La librairie Ludwig Rosenthal (Munich, Hildegardstr., 16) a publié sous le n° 121 un catalogue intitulé : *Musik, Kirchengesang, weltliche Musik, alte seltene Musikwerke, Autographen, Manuskripte, Mozart, Wagner, Liszt;* 1782 n°s, 146 pp. Parmi les imprimés très curieux, se trouve Christ Hegendorff, *Encomium ebrietatis*, dont la bordure de titre, représentant des anges musiciens, est l'œuvre de Cranach, et est reproduite comme frontispice du catalogue. Un manuscrit du XIe-XIIe siècle est un missel, probablement à l'usage de Brixen, avec des neumes (n. 954). Les autographes de musiciens modernes proviennent en partie des papiers de W. A. Gottschalg, organiste de la cour à Weimar (Berlioz, Dingelstedt, Hoffmann von Fallersleben, Liszt, Moschowski, R. Schumann, C. M. Widor, etc.); en outre, il faut signaler le manuscrit d'un concerto de Mozart et celui d'une œuvre de jeunesse de Wagner. — S.

— Nous avons reçu les catalogues V (*Livres anciens*) et VI (*Incunables et livres à figures* ; 242 n°s, XVI-93 pp.) et un supplément au cat. V (*Ouvrages modernes*), de la librairie T. de Marinis à Florence, 3, via Vecchietti. Le catalogue n° VI est précédé de documents inédits pour l'histoire de l'imprimerie à Naples au XVe siècle et contient la description, avec gravures, d'un grand nombre de livres précieux, surtout d'origine italienne, et de quelques manuscrits.

— La brochure annuelle de l'Académie des sciences d'Amsterdam contient les poèmes suivants (*Rufus Crispinus, carmen praemio ornatum in certamine poetico Hoeufftiano* ; *accedunt sex carmina laudata* ; Amestelodami, apud Io. Muellerum, MCMVII ; in-8°) : 1° J. Pascoli, *Rufius Crispinus* (16 pp.); 2° J. Pascoli, *Vltima linea* (13 pp.) ; 3° F. X. Reuss, *Excidium Correrianum* (la catastrophe de Courrières ; 15 pp.); 4° P. Rosati, *Rusticatio* (15 pp.); 5° Ed. San Giovanni, *Ancilla* (19 pp.); 6° Fr. S. Alessio, *Duo magi* (17 pp.); 7° A. Zappata, *Lampadephoria* (21 pp.).

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre — 1907

Henry Charles Lea. **A history of the Inquisition in Spain.** Vol. III. New-York Macmillan, 1907. In-8°, xi-575 p.

Dans la première partie de ce volume (livre VI) [1], l'auteur poursuit et termine l'étude de la « pratique » inquisitoriale, comprenant l'application de la torture et les règles générales de la procédure (accusation et défense). Le livre VII concerne les jugements et les peines ; le livre VIII énumère et délimite les « sphères d'activité » de l'Inquisition, à savoir les convertis juifs, les Morisques, les protestants, les auteurs de divers délits de plume ou de parole. Toutes ces questions sont exposées avec une lucidité parfaite et toujours d'après des documents originaux, dont un très grand nombre encore inédits.

La torture, que l'Inquisition rendit générale et presque quotidienne en Espagne, répugnait à l'esprit indépendant des Espagnols. Alphonse X, bien qu'admirateur du droit romain, n'en voulut point en Castille ; en Aragon, il fallut les ordres exprès du pape Clément V pour que la torture fût employée en 1311 contre les Templiers. Toutefois, lorsque s'organisa l'Inquisition espagnole, l'usage de la torture avait déjà prévalu dans les cours séculières et M. Lea, avec son impartialité habituelle, insiste sur le fait que la torture inquisitoriale fut d'ordinaire moins cruelle et mieux réglée que celle des tribunaux laïcs de la même époque. Souvent, en effet, les registres de l'Inquisition nous apprennent qu'un accusé soumis à la torture n'a rien confessé ; cela serait-il admissible si le zèle des bourreaux n'avait pas été contenu, s'ils avaient eu pleins pouvoirs de sévir par tous les moyens ? Il est vrai — M. L. le concède dans un autre passage — que les parents de la victime pouvaient secrètement payer les bourreaux, pour les empêcher de trop bien faire leur métier. Sur cette question

1. Voir, sur les deux précédents volumes, *Revue critique*, 1906, I, p. 300-308 ; 1907, I, p. 213-217.

comme sur beaucoup d'autres, qui se rapportent à la procédure inquisitoriale, nous sommes assez mal informés, car, tandis que l'Inquisition pontificale du moyen âge produisit toute une littérature de manuels, l'Inquisition espagnole, dans l'intérêt de sa redoutable puissance, ordonna le silence et s'enveloppa d'obscurité.

La loi romaine défendait de torturer un accusé qui avouait, dans le dessein d'obtenir de lui qu'il dénonçât ses complices. La Rome pontificale, dès 1252, autorisa ce procédé barbare; plus tard, Paul IV et Pie V obligèrent même les inquisiteurs à y recourir. Aucun aveu n'était censé complet s'il ne comprenait une dénonciation; même l'impénitent ou le relaps, voué aux flammes, pouvait être torturé avant d'être brûlé s'il refusait de désigner ses complices. Il était permis aussi de torturer des témoins non accusés lorsqu'ils variaient dans leurs dépositions ou qu'ils contredisaient gravement d'autres témoins.

Nobles, ecclésiastiques, hommes libres, esclaves, tous étaient passibles de la torture. La vieillesse et l'enfance n'en exemptaient pas. A Tolède, Isabel de Jaen, âgée de 82 ans, subit cinq tours de corde, s'évanouit et n'est rappelée à la vie qu'à grand'peine. A Valence, une fille de 13 ans, Isabel Madalena, accusée de pratiques islamiques, est torturée, refuse d'avouer et n'en reçoit pas moins, avant d'être renvoyée, cent coups de fouet. D'autres fois, les juges étaient plus cléments et se contentaient de placer les enfants et les vieillards en présence des instruments de torture; cela suffisait à délier les langues.

C'était un principe que la torture ne devait pas mettre en péril la vie du patient ou l'intégrité de son corps. On n'en torturait pas moins des femmes enceintes, des mères allaitant leurs enfants, des hernieux, des manchots (encore au XVIIIe siècle!). Vers 1710, un homme de Valence, trois fois torturé et condamné aux galères, voit sa peine commuée parce qu'il est devenu infirme *por la violencia de la tortura*. Un second malheureux a le bras gauche brisé; une femme de soixante ans a un orteil arraché par la *balestilla* (1643).

Un autre principe général interdisait de *réitérer* la torture. On éludait ce principe en prétendant qu'on la *continuait*. Quand une femme — ce qui arrivait souvent — perdait connaissance à la première application des cordes (*garrucha*), ou au début du supplice de l'eau, on la soignait, on la rappelait à la vie, et dès que le médecin était consentant, on *continuait* l'une ou l'autre opération.

La durée de la torture dépendait du bon plaisir des juges; elle pouvait sembler suffisante au bout d'une demi-heure, ou se prolonger pendant deux heures et plus. Nous possédons, à cet égard, des documents irrécusables, les procès-verbaux des secrétaires. Les hurlements des victimes, leurs supplications, leurs protestations d'innocence, leurs demi-aveux sitôt rétractés, enfin, quand les cordes ou l'eau ingurgitée ont fait leur œuvre, les confessions et les dénonciations consécutives, tout cela est narré avec une froideur qui exclut le

soupçon d'inexactitude. La confession, pour être valable, devait être réitérée vingt-quatre heures plus tard hors de la chambre de torture; mais c'était là encore une hypocrisie, car celui qui rétractait sa confession était aussitôt soumis à la *continuation* de la torture. Un auteur du XVII[e] siècle exprime l'opinion que la torture ne peut être *continuée* trois fois, tout en avouant que l'avis contraire a des partisans; M. Lea a trouvé, dans les documents, des exemples d'une double rétractation avec triple infliction de tourments. Si Miguel de Castro, en 1644, ne fut pas torturé trois fois, c'est qu'on s'aperçut, après la deuxième épreuve, qu'il avait perdu des doigts, arrachés par les cordes, et qu'un de ses bras était disloqué. Là-dessus, on ordonna qu'il fût livré au bras séculier; la menace du feu le décida à confesser tout ce qu'on voulait et à désigner des complices. Sa confession étant reconnue valable, il fut condamné à la prison perpétuelle et au port du *san-benito ;* en outre, il reçut cent coups de fouet pour avoir révoqué deux fois ses aveux.

Si la torture était impuissante, si la victime refusait obstinément de s'accuser elle-même, le tribunal avait le droit et l'habitude de s'inspirer des « faits de la cause » et d'infliger une peine quelconque au récalcitrant. Les cas d'acquittement pur et simple sont très rares; l'Inquisition n'aimait pas à reconnaître une erreur, même évidente. Elle n'aimait pas non plus avouer qu'elle eût recours à la torture; dans plusieurs sentences, il est dit mensongèrement que la confession a été obtenue sens contrainte; ailleurs, il est seulement question d'une *cierta diligenzia* dont on a usé pour l'obtenir. Charge très grave pour la conscience des inquisiteurs! Ils savaient l'infamie de leur procédure, mais ne s'y tenaient pas moins.

Le procès inquisitorial dérive, dans une large mesure, des procédés de la confession auriculaire. Il ne visait pas à la justice, mais à l'aveu. Tout accusé était réputé coupable et traité, par suite, comme un pécheur qui devait chercher à sauver son âme en avouant ses fautes et en subissant sa peine. Ainsi s'expliquent toutes les horreurs de la prison préventive où l'accusé, pendant des mois et même des années, ne savait même pas quelle accusation pesait sur lui; ainsi s'expliquent la dissimulation des noms des témoins, l'altération systématique des témoignages, les obstacles apportés à la défense, les pièges infiniment subtils de l'interrogatoire, le but n'étant pas de découvrir la vérité, mais d'acculer la victime à l'aveu. En principe — la procédure inquisitoriale est pavée de bons principes — le secours d'un avocat était accordé; mais ce n'était là qu'une fraude, du moins à partir du XVI[e] siècle. L'avocat était désigné et payé par le tribunal; il lui était interdit (1522) d'avoir aucune relation avec les enfants ou la famille de l'accusé; ce n'était qu'un espion de plus auprès de lui. Depuis 1580, les avocats sont des *familiers* de l'Inquisition, qui ne peuvent causer avec leurs clients qu'en présence d'un inquisiteur et

d'un secrétaire, chargé de rédiger un procès-verbal de l'entretien.

L'Inquisition espagnole, comme l'Inquisition pontificale, n'épargna pas plus les défunts que les vivants. Un mort condamné pour hérésie, même trente ou quarante ans après son décès, était déterré, ses ossements jetés au feu ; on le brûlait en effigie et ses biens étaient confisqués, alors même qu'ils étaient sortis par aliénation de sa famille. A deux autodafés de Tolède, en 1485 et en 1490, on brûla en effigie plus de 400 morts, représentés par des mannequins costumés en juifs ; puis leurs noms furent proclamés à la cathédrale et les héritiers reçurent sommation de comparaître dans les vingt jours pour remettre aux officiers royaux les biens confisqués. Les enfants et les héritiers de l'accusé défunt avaient qualité pour défendre sa mémoire au cours du procès et faire comparaître des témoins à décharge. Les actions de ce genre deviennent rares à la fin du XVIe siècle et tombent en désuétude au siècle suivant.

Au point de vue de la peine, l'Inquisition différait essentiellement des cours séculières en ce que les juges de ce tribunal infligeaient des châtiments à leur fantaisie. Si l'hérésie impénitente entraînait toujours le bûcher et la confiscation, les peines réservées aux moindres crimes n'étaient fixées par aucune loi. La variété de ces *penas extraordinarias* était infinie : prison à temps ou à vie, galères, verges, port du *sanbenito*, exil, confiscation, amende honorable et abjuration en public, toutes pénalités qui peuvent être cumulées ou aggravées par des mesures accessoires, telles que la destruction d'une maison, la pratique de nombreux jeûnes, la récitation d'interminables prières, etc. L'Inquisition médiévale prescrivait souvent de lointains pèlerinages ; ce mode d'expiation était ignoré de l'Inquisition espagnole. Toute condamnation, même légère, entraînait pour la victime et pour ses descendants des incapacités qui les empêchaient de gagner leur vie ; les préjugés populaires, sans cesse exaltés par l'Inquisition et la solennité des autofadés, contribuaient à faire de tout condamné un paria, de tous les les siens des mendiants ou des vagabonds.

L'Inquisition, on le sait, ne portait contre personne la peine de mort : elle « relâchait » le coupable et le remettait au bras séculier, en le recommandant même à son indulgence. Les apologistes de l'école de Joseph de Maistre, qui partent de là pour décharger l'Inquisition de toute responsabilité dans la longue orgie de chairs grillées où se délecta son orthodoxie catholique, ces apologistes sont de mauvaise foi ; car la seule préoccupation des gens d'Église était d'éviter une *irrégularité* canonique (*ecclesia horret a sanguine*) et ils surent toujours faire du pouvoir civil le ministre de leurs féroces vengeances. Par moments, on oubliait la comédie, on jetait le masque ; ainsi l'Église accordait une indulgence à quiconque apportait du bois pour le bûcher et Léon X, dans sa bulle *Exsurge Domine*, compta parmi les hérésies de Luther d'avoir soutenu que la

crémation des hérétiques était contraire à la volonté du Saint-Esprit.

Au moyen âge, l'Inquisition pontificale ne faisait brûler que les hérétiques impénitents; celui qui se rétractait, même au moment suprême, était admis à réconciliation. L'Inquisition espagnole fut plus rigoureuse; même la confession ne sauvait pas toujours du bûcher. Sur un point, toutefois, elle se montra moins cruelle : le condamné était généralement étranglé avant d'être brûlé.

Après l'expulsion des juifs (suivie, sous Philippe III, de celle des Morisques) qui, n'ayant pas reçu le baptême, ne pouvaient être considérés comme hérétiques, l'Inquisition trouva son gibier favori dans les catholiques descendants d'infidèles qu'elle soupçonnait de pratiques juives ou musulmanes. Que ce soupçon ait été souvent justifié, cela ne fait pas doute; les *marranes* étaient des convertis imparfaits. En 1715 encore, on découvrit à Madrid même une association secrète de vingt familles juives, qui possédaient un rabbin et une synagogue; en 1727, toute une communauté morisque fut dénoncée à Grenade et poursuivie avec la dernière rigueur. Mais les annales de l'Inquisition abondent en exemples de malheureux qui furent dépouillés, emprisonnés, envoyés aux galères ou brûlés pour un simple geste, pour un acte sans conséquence interprété comme un retour vers leur passé familial. A Tolède, en 1567, Elvira del Campo, descendante de juifs convertis, mais catholique très pieuse, fut signalée par ses servantes comme s'abstenant de manger du porc. Arrêtée, elle répondit qu'elle agissait ainsi par ordre des médecins, à cause d'une maladie que lui avait donnée son mari. Deux fois torturée, elle avoua qu'à l'âge de onze ans elle avait entendu dire à sa mère, morte bientôt après, qu'il fallait observer le sabbat et s'abstenir de porc. Elvira fut condamnée à trois ans de prison, au port du *sanbenito* et à la perte de tous ses biens. Combien d'autres, suspectés sans meilleures preuves, pourrirent dans les geôles de l'Inquisition ou montèrent sur ses bûchers!

L'importance du protestantisme en Espagne a été fort exagérée; mais comme il offrait à l'Inquisition un champ d'action nouveau, au moment où les judaïsants se faisaient rares, M. Lea a pu dire qu'il a beuacoup contribué à la maintenir; la puissance qu'elle conserva pendant tout le XVIIe siècle vient surtout de là. En outre, l'horreur de l'hérésie nouvelle qui avait conquis une partie de l'Europe eut pour effet que l'Espagne s'isola de plus en plus et que le moyen âge put s'y prolonger jusqu'à nos jours.

Un des chapitres les plus piquants de ce volume concerne la censure des livres. Elle avait été établie, comme institution d'État, par Ferdinand et Isabelle; l'Inquisition en prit la charge pour empêcher la diffusion des idées luthériennes (1521); dès 1527, elle délivrait des permis d'imprimer. En 1547, la Suprema fit reproduire un index de livres prohibés, composé en 1546 à l'Université de Louvain; elle en

publia un plus ample en 1551 et d'autres jusqu'en 1782. Les livres confisqués devaient être brûlés ou, s'ils n'étaient dangereux qu'en partie, maculés (*borrados*). Une pragmatique de 1558, au nom de Philippe II, porta la peine de mort et de confiscation contre tout libraire ou tout particulier qui conserverait un livre condamné par l'Inquisition; tout libraire devait posséder un exemplaire de l'index et le tenir à la disposition du public. La pratique inquisitoriale fut plus clémente; les délinquants furent molestés, réduits à la misère, mais on leur laissa la vie. L'Inquisition ne se borna pas à élever une barrière contre les publications suspectes du dehors; elle exerça un contrôle si tyrannique sur la production littéraire de l'Espagne qu'elle l'étouffa. Le seul fait de posséder des livres exposait à des enquêtes dont les conséquences pouvaient être graves. L'Inquisition nommait des *revisores de libros*, autorisés à entrer dans toute bibliothèque privée, dans toute librairie; naturellement, ces individus abusaient de leurs fonctions pour extorquer de l'argent aux libraires. Les arrivages de l'étranger étaient l'objet d'une surveillance si vexatoire que les navires évitaient les ports espagnols; on fouillait partout, dans les ballots de marchandises, dans les tonneaux, pour découvrir des livres prohibés. Les éditions de la Bible en langue vulgaire inspiraient une terreur particulière; non seulement l'index de 1640 les prohibe, mais il interdit les extraits, les résumés d'histoire biblique; la Bible figure à côté du Coran et d'autres livres islamiques parmi ceux dont les possesseurs doivent être dénoncés à l'Inquisition.

Les œuvres des arts plastiques et même les produits industriels n'échappaient pas au zèle inquisitorial. En 1649, la Suprema prohiba l'usage des rasoirs et des couteaux dont les manches portaient des images du Christ, de la Vierge ou des instruments de la Passion. Les *Caprichos* de Goya furent poursuivis en 1803; il fallut l'intervention de Charles IV pour sauver l'artiste. Le 2 octobre 1815, la Suprema approuva un décret du tribunal de Madrid ordonnant à tous les coiffeurs d'enlever de leurs devantures les bustes en cire de femmes décolletées; le mouchoir de Tartufe ne suffisait pas à l'Inquisition.

> *Atque utinam his potius nugis tota illa dedisset*
> *Tempora!...*

En somme, de quelque point qu'on envisage son action, l'Inquisition a été le fléau de l'Espagne et les milliers de faits particuliers classés avec tant de soin par M. Lea rendent cette conclusion de plus en plus évidente. Il n'y a pas, dans l'histoire, d'exemple plus frappant des méfaits de l'oppression théocratique; elle ramena un des plus beaux pays du monde à un état voisin de la barbarie. « Si quelqu'un, dans la postérité, ose jamais dire que dans le siècle où nous vivons, les peuples de l'Europe étaient policés, on vous citera pour prouver qu'ils étaient barbares, et l'idée que l'on aura de vous est telle qu'elle

flétrira votre siècle et portera la haine sur tous vos contemporains. »
Ainsi parlait Montesquieu aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal; ces lignes vengeresses pourraient servir d'épigraphe à la grande œuvre de l'historien de Philadelphie.

Salomon REINACH.

La fin d'une Société. **Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette,** par Gaston MAUGRAS, Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Guizot. Huitième édition. Paris, Plon. 1907. In-8°, 550 pp. 3 fr. 50.

La fin d'une société. **Le duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV,** par Gaston MAUGRAS. Ouvrage couronné par l'Académie française. Onzième édition, Paris, Plon, 1907. In-8°, VIII et 469 p. 3 fr. 50.

Ces deux volumes déjà connus et qu'à notre honte, nous n'avions pas encore lus, viennent de paraître en édition populaire à la librairie Plon [1], et nous pouvons encore les apprécier ici.

Ils offrent des longueurs. Sans doute M. Maugras veut faire revivre tout ensemble et Lauzun et la société de l'époque; mais il s'attarde à peindre les figures des contemporains, à raconter les événements du siècle, et il a beau dire plusieurs fois (I, 35, 42; II, 33) qu'il ne donne que de légères esquisses; au milieu des incidents de cour, des intrigues et des amourettes, des chasses et des bals, des descriptions de toilettes nous perdons souvent de vue ce séduisant Lauzun-Biron. A quoi bon sept à huit pages sur la mort et les funérailles de Louis XV? Pourquoi narrer le sacre de Reims puisque Biron n'y assiste pas? Pourquoi retracer si longuement les mœurs de 1775, le voyage de Joseph II, les causes de l'insurrection des colonies d'Amérique, le séjour de Franklin à Paris, le camp de Newport, l'affaire du collier?

Dirons-nous aussi que les deux volumes renferment trop de citations, biens choisies sans doute, intéressantes, piquantes, charmantes, et qui, par instants, font trop ressortir le style négligé de l'auteur, car, qu'il nous pardonne ce jugement, M. M. écrit quelquefois, comme son héros (I, p. 111), au courant de la plume et à la diable?

Enfin, il y a des trous, comme on dit. L'auteur s'est complu à suivre Lauzun dans les années de sa jeunesse et il n'insiste pas assez sur les derniers actes de sa vie. Dans le récit de la campagne de Corse qui, en certains endroits, est très circonstancié, il dit simplement que Paoli fut chassé de Corte et obligé de s'embarquer, et il ne cite même pas la bataille décisive de Pontenovo. Il passe trop vite sur les desseins de Catherine, sur la conquête du Sénégal, sur les mémoires militaires de Lauzun relatifs à la Turquie, aux Indes, aux troupes légères. Il ne dit pas que Lauzun (voir une lettre de Mercy du

1. Hélas! on n'y trouve pas le « délicieux portrait » promis dans la préface, p. VII.

18 mars 1777) voulait obtenir de la reine des lettres qui le missent à couvert des poursuites de ses créanciers. Il ne dit pas que Biron fit à l'armée du Nord changer à l'insu de son supérieur Rochambeau le plan d'opérations pour commander le principal détachement qui entrerait en Belgique, remporter à lui seul un grand succès et enlever le bâton de maréchal. Il ne dit pas que Biron, si brave qu'il fût et bien qu'il eût du sang froid à l'occasion, n'était pas, comme en témoignent Lafayette, Dumouriez et Latour-Foissac, grand militaire. Il a été trop indulgent pour Lauzun-Biron.

Mais les fautes sont rares [1] et en somme, ces deux volumes ont eu un vif succès, et ils l'ont eu parce qu'ils foisonnent d' « histoires de femmes », parce qu'ils sont agréables, attachants, et, ajoutons-le, faits avec savoir et avec soin. Ce n'est pas le seul mérite de M. M. d'avoir jeté les anecdotes à pleines mains. Il a eu raison de se fier aux *Mémoires* de Lauzun et de leur emprunter beaucoup : ce qui prouve qu'ils sont authentiques, c'est qu'ils sont inachevés, c'est qu'ils sont précis, pleins de détails minutieux et de petits faits dont les Souvenirs du temps et les documents d'archives (notamment en ce qui concerne la princesse Czartoryska) confirment l'exactitude. M. M. a consulté nombre d'ouvrages imprimés et de documents manuscrits — et, à ce propos, on pourrait lui reprocher de ne pas citer toujours ses références, car c'est se moquer que d'alléguer que le livre aurait été

---

1. Il n'y en a guère que dans le second volume. P. 113 Saint-Germain qui succéda à du Muy (et non *de* Muy) n'était pas un « homme médiocre. » — P. 114 Luckner (et non *Lückner*, cf. 446, 448, 449 n'était pas alors *maréchal*. — P. 303 il est exagéré de dire que Fersen avait, au retour d'Amérique, presque perdu sa beauté ; Dumouriez qui le voit pour la première fois en 1793, lui dit : « j'aurais dû vous reconnaître à votre belle figure. » — p. 325 l'auteur devrait se méfier des *Souvenirs* de Mme de Créquy. — p. 383 « Mirabeau était malade à *l'hôpital* de Malte qu'il habitait à Paris », lire évidemment « l'hôtel ». — P. 404 le collègue de Biron et d'Alquier s'appelait Boullé et non *Bouillé*. — P. 432 la Morency n'avait pas encore eu, à cette époque « une liaison avec Hérault de Séchelles ». — P. 437 les soldats blessèrent Chaumont, mais ne le « pendirent » pas. — P. 448 je salue au passage une phrase tirée de mon *Valmy* et qui n'a pas de guillemets (la phrase sur Biron et l'Alsace) ; mais je la cède volontiers à l'auteur. — P. 456 il fallait citer Ritter avec Carnot, Coustard et Prieur, et le duc d'Aiguillon n'était pas le 16 août au camp de Wissembourg — p. 458, il fallait dire que Biron est « condamné à l'inaction » parce qu'il a dû fournir des renforts à Kellermann. — P. 460 ce n'est pas « dans le courant de novembre », c'est le 16 décembre que Biron est nommé à l'armée du Var (et non des Alpes). — P. 473 Biron, « dès sa première entrevue avec Pache, lui avait très vivement reproché d'avoir désorganisé l'armée du Rhin » ; il le lui avait reproché auparavant dans plusieurs lettres (16, 22, 28 novembre, 22 décembre). — P. 476 il n'y a pas alors d' « empereur d'Autriche » et l'anecdote contée par Desgenettes n'est pas exacte, car Napoléon et Joseph étaient en Corse, et non à Fréjus, « dans les derniers jours de 1792 ». — Lire p. 175, 180, 389, 435, 471, 472, 479, 487, 492, 517, 521, 522, 527, 540, Mieszkowski, Saliceti, Nieuport, Rutant, Jagot, Labourdonnaye, Lachevardière, Lecointe, Choudieu, Renouard, pour *Miewkowski, Salicetti, Newport, Rutaut, Yagot, Labourdonnais, Lachevaudière, Lecomte, Chandieu, Renourd.*

déparé (sic) par des renvois incessants. Mais il a puisé largement dans les dépôts publics et les collections particulières. On lit avec plaisir et profit tout ce qu'il a écrit sur la désastreuse journée de Borgo, sur quelques épisodes de la guerre d'Amérique, sur la passion de Lauzun pour Mme de Coigny et sur l'hostilité de la marquise contre Marie-Antoinette, sur Nigretta ou la duchesse de Fleury, sur certains plans de Lauzun qui propose, par exemple, en 1787 de conquérir l'Égypte ou d'empêcher l'Angleterre d'y prendre pied. Enfin, M. Maugras nous montre dans Lauzun, non pas, comme on l'a répété à satiété, le type du lovelace et du roué, mais un homme généreux et chevaleresque qui connut l'amour dans ce qu'il a de plus tendre et de plus délicat ; Lauzun, a dit Fersen, avait l'âme la plus noble et la plus honnête.

A. C.

Mémoires et documents historiques publiés par ordre du S. A. R. le prince Albert I de Monaco. **Théodore de Neuhoff, roi de Corse**, par André Le Glay. Paris, Picard, 1907, in-8°, xii et 447 p. 7 fr. 50.

Ce livre, d'ailleurs très joliment imprimé, orné de portraits et de gravures, est le meilleur sur le sujet, et il restera. Non seulement, il est bien composé, écrit avec clarté, souvent avec esprit et avec verve ; non seulement, il contient des pages pittoresques, dramatiques, amusantes ; mais l'auteur a consulté tous les imprimés ; il a fait la chasse aux documents et cette chasse a été la plus heureuse du monde : à Paris, à Gênes, à Turin, il a trouvé des pièces inédites d'un très haut prix (nous ne citerons ici que les renseignements si précis sur le séjour de Théodore à Tunis). Tout le monde connaît Théodore de Neuhoff, ce baron de Westphalie, ce roi éphémère qui reçoit à Venise l'aumône de son compatriote Candide. M. Le Glay a très bien peint ce personnage qui n'est pas un homme d'action, qui est un conspirateur, doué d'imagination, mais dénué d'énergie et même de bravoure, qui ne sait que mentir et qui fuit ou négocie ou écrit au lieu de se battre, fin toutefois, insinuant, parlant avec aplomb et facilité, et que les Anglais finissent par regarder comme lâche et inutile. Il nous le montre faisant ses premières armes à la cour du Régent, puis employé par Gœrtz, Alberoni et Ripperda, très bon comme agent secret et interlope, toujours prêt à de basses intrigues et à de louches besognes, criblé de dettes en tout pays et usant de son ingéniosité pour dépister les créanciers qui le harcèlent et le traquent. C'est donc la figure d'un aventurier cosmopolite ou, selon son expression, d'un courtier marron de la diplomatie du xviiie siècle que M. Le Glay a réussi à faire revivre. Mais il retrace en même temps une foule d'épisodes et d'événements de cette époque : les différents états d'âme des Corses, toujours inconstants et prompts à un revirement,

croyant en Théodore parce qu'ils ont besoin à cet instant de croire en quelqu'un, se laissant d'abord amuser par des lois, des titres de noblesse et la fondation d'un ordre de la Délivrance, puis, selon leur coutume, se jalousant et se disputant entre eux, et bientôt passant de leur engouement irréfléchi à la révolte lorsque manquent et les sequins et les secours de l'étranger; les inquiétudes excitées par le débarquement de Neuhoff à Aléria et l'Europe se demandant quelle puissance protège ce baron qui n'a fait que « filouter » des trafiquants de Tunisie, comme il soutire plus tard de l'argent à des juifs de Hollande; les négociations qui s'engagent entre Gênes et Versailles et qui déterminent la première expédition française et préparent de loin l'annexion de l'île; la politique tragi-comique de la Sérénissime République à qui des gens sans aveu offrent de tuer l'adversaire ou de livrer ses secrets; les rapports du roi soit avec la cour de Turin, soit avec François de Lorraine, soit avec des Hollandais, qui par deux fois le commanditent et qui spéculent sur sa couronne et transforment sa royauté en une entreprise commerciale. Les pages qui suivent la fuite de Théodore et son départ de Corse en 1736 offrent, ce semble, moins d'intérêt que les précédentes; elles se lisent, à cause de la foule des incidents et des personnages, avec moins d'agrément, et l'auteur aurait peut-être dû, dans cette seconde partie, serrer le récit. Mais quel piteux rôle Théodore joue de nouveau en 1738 et en 1742 ! Quelle curieuse figure que celle de la sœur Fonseca! Quel rusé diplomate que Horace Mann ! Et quelle fin misérable que celle de Neuhoff, faisant des dupes, trouvant en prison le gîte et le pain, et mourant chez un pauvre ravaudeur ! Deux appendices (notes sur des pamphlets et sur le colonel Frédéric qui se prétendait le fils de Neuhoff) ainsi que des pièces justificatives terminent ce volume qui fait grand honneur à M. Le Glay [1].

A. C.

Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits, par G. Lenotre.

1. **Les Massacres de septembre**, in-8°, 340 p.
2. **Les fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur**, in-8° 306 p.
3. **La fille de Louis XVI**. Marie-Thérèse Charlotte de France, duchesse d'Angoulême. Le Temple, l'échange, l'exil, in-8°, 309 p.

Paris, Perrin, 3 fr. 50 le volume.

Cette collection mérite le succès qu'elle obtient. M. Lenôtre ne reproduit pas seulement des Mémoires; il les assemble et les groupe;

1. Je ne partage pas l'opinion de l'auteur sur le livre de Boswell qui « renferme peu de détails ». Il y a beaucoup de choses dans les p. 63-69 de la *Relation* de cet Anglais (je me sers de la traduction française de 1769) et c'est là sans doute que le jeune Bonaparte a puisé l'idée de la lettre qu'il a fait écrire par Théodore à Walpole.

il réunit les souvenirs qui traitent d'un même sujet et les donne soit intégralement, soit par extraits, et pour rehausser la valeur du volume, il ajoute des documents inédits. L'idée est ingénieuse ; elle a été, bien qu'avec un peu de hâte, fort bien exécutée.

Le premier volume a trait aux *Massacres de septembre*. M. L. divise sa matière en trois chapitres, selon les trois prisons principales : Force, Abbaye, Carmes. Dans le premier chapitre, extraits des Mémoires de Weber, des récits de Pauline de Tourzel et de sa mère, et des *Souvenirs d'un vieillard* (parus en 1842 et signés Jovin), de la relation de Maton de la Varenne ; dans le deuxième, extraits de Méhée et de Jourgniac de Saint-Méard ; dans le troisième, relations des abbés Berthelet, Vialar et Saurin. A la fin, sous le titre « le dossier des massacreurs », des pièces inédites tirées des dossiers de la police et datant des deux enquêtes menées, l'une en l'an III, l'autre en l'an IX, contre les tueurs de septembre ; on y trouve, comme dit l'éditeur, nombre de détails vus et quelques dépositions de témoins, quelques portraits d'égorgeurs qui complètent le tableau. On pourrait reprocher à M. L. de ne pas distinguer assez nettement ses propres notes de celles de ses textes et de ne pas avoir toujours rétabli l'orthographe des noms propres. Mais le choix est bien fait, très intéressant pour le grand public, et on accueillera volontiers certains renseignements topographiques ainsi que les plans et les gravures [1].

Le titre du deuxième volume, *Les fils de Philippe-Égalité pendant la Terreur* peut être critiqué, puisqu'on commence par nous donner le *Journal* du duc de Chartres, lequel a rapport aux années 1790 et et 1791, et non à la Terreur. Mais l'introduction se lit avec agrément, et l'éditeur reproduit, outre le *Journal* du futur roi des Français, un précis de la translation de Philippe-Égalité, Conti et Beaujolais de Paris à Marseille d'après les documents des archives, le récit que le duc de Montpensier nous a laissé de sa captivité de quarante trois mois (1793-1796), quelques pages de Gamache, serviteur dévoué des d'Orléans, sur le voyage de Philippe-Égalité de Marseille à Paris et sur le régime de la Conciergerie, et un ensemble de pièces relatives au départ des trois princes d'Orléans (Chartres, Montpensier et Beaujolais) pour l'Amérique. Encore un volume qui, malgré quelques fautes, et bien que l'auteur ait cité comme inédits des documents déjà reproduits par Ternaux (*Terreur*, VII, 461-470), est très habilement composé [2].

---

1. Il n'y a pas, dans ce volume, de table des plans et des gravures. Lire p. 21 Vauchelle pour *Vochel* et p. 22-23 Bachmann pour *Backmann*. P. 130, 137, 141, 196 (cf. p. 21-30) il fallait imprimer Rulhière et non *Rhulières* ou *Rhulière* (après avoir commandé la garde à cheval et le guet de Paris, il était colonel de la gendarmerie nationale), p. 193 Buob (pour *Buoh*) — p. 177 on nous dit que la relation de Méhée a été sans doute écrite après thermidor ; Méhée dit très nettement dans l'avant-propos à ses concitoyens qu'il s'attaque à Billaud et à Barère.

2. P. 60 c'est en mars, non en *février*, que les troupes furent repoussées de Belgique — p. 64 Bernazais n'était pas aide-camp de Dumouriez — p. 83 une malen-

Le troisième volume, *La fille de Louis XVI*, est le meilleur, le plus amplement informé, le plus original et celui qui a coûté le plus de peine et de temps à l'éditeur. M. L. décrit dans l'introduction le Temple et la vie qu'y mène la jeune princesse. Puis il donne ses textes : le récit de la visite que Harmand de la Meuse fit au Temple et une foule de documents sur les relations de Mme Royale et de cette Mme de Chanterenne qui apparaît à la prisonnière comme une bonne fée, sur l'échange de la princesse, sur son voyage, son séjour à Huningue et à Vienne. Il ne manque pas de reproduire le précieux mémoire écrit par Madame et donné à sa chère Renète. Lui-même a refait une partie de la route que suivit celle que Benezech et Bacher nommaient la fille du dernier roi des Français ; il est descendu à Huningue, à l'hôtel du *Corbeau*, et il s'est abouché avec Tschamber, l'historien local ; il est allé à Riehen et il a visité la maison baillivale où les prisonniers furent mis en liberté ; il imprime du reste trois relations inédites de la scène de l'échange, une note du bourgmestre bâlois Bourcart, le rapport de Bacher et des lettres de Wickham ; il y ajoute le récit qu'un des échangés, Quinette, nous a fait de ses dernières heures de captivité. Citons encore les pièces que M. Lenôtre nous communique à la fin du volume : lettres de La Fare et de Madame. L'historien montre comment la princesse était bien prisonnière à la Hofburg de Vienne, comment elle y devint méfiante, revêche pour jamais, jusqu'à écrire à ceux qui l'avaient servie avec le plus de dévouement des billets du style le plus aigre et le plus dur, comment la cour d'Autriche songeait à la marier avec un archiduc et comptait demander à la France la dot de la fille de Louis XVI, énumérait parmi les « droits et répétitions » de Madame, les terres de Rambouillet et de Saint-Cloud ! [1]

A. C.

---

contreuse virgule fait du conventionnel Moyse Bayle deux personnages (*Moyse, Bayle*). — p. 90 M. L. s'étonne à bon droit que Montpensier soit arrêté à Nice le 8 avril sur un décret rendu à Paris le 6 ; mais il a ignoré que le Comité de sûreté générale avait, dès le 1er avril, prescrit cette arrestation — p. 106 lire « conversation » et non *conservation*, p. 111 Saint-Trond et non *Saint-Tron*, p. 185 Voulland, et non *Vouland*, p. 299 Wandsbeck et non *Vaudsbeck*. C'est surtout dans le *Journal* du duc de Chartres qu'il y aurait à relever des fautes d'impression et de transcription ; il faudrait écrire p. 24 Lassigny et Lachése pour *Cassigny* et *La Chèze*, p. 25 Comeyras pour *Connugras* (il y avait pourtant dans le texte de 1800 *Commegras* qui facilitait la correction), p. 30 Conard et Issaurat pour *Conad* et *Issenrah*, p. 53 Damonville pour *Bamonville*, p. 58 Sternheim pour *Sternham* (il y a pourtant Sternheim dans l'original, c'est un roman de Mme de La Roche). On regrettera que certains paragraphes, certaines phrases de ce *Journal* (cf. p. 245 et 246 de l'édition originale) aient été omis sans raison.

1. Il y a cette fois une table des gravures, et ces gravures, au nombre de treize, seront les bienvenues. P. 49 une curieuse inadvertance : M. L. cite parmi les échangés « les cinq représentants et le maître de poste Drouet », il sait aussi bien que nous que Drouet est au nombre des cinq représentants — p. 87 on dit à cette époque « l'empereur d'Allemagne » et non l'empereur d'*Autriche* — p. 114 et

Émile BOURGEOIS et É. CLERMONT. **Rome et Napoléon III**. Étude sur les origines et la chute du second Empire, avec une préface de Gabriel Monod. Paris, Armand Colin, 1907, XVII et 370 pages in-8°.

Deux études symétriques, dues à deux auteurs différents, réunis par la préoccupation commune de montrer l'importance, à leurs yeux décisive, de l'occupation de Rome sur la naissance et sur la chute du second empire, composent ce volume. La première, qui doit être un mémoire pour le diplôme d'études historiques, est un récit diplomatique de l'expédition de Rome de 1849, la seconde détermine la place prépondérante qu'a tenue la question romaine dans l'échec des alliances projetées par l'Empire, de 1868 à 1870. Un exposé, bref et nourri, de la convention de septembre 1864, fait d'après Thouvenel, sert de pont entre ces deux morceaux de résistance.

M. Clermont s'est efforcé de montrer comment, sous l'influence des intrigues ultramontaines qui circonvenaient le pouvoir, l'expédition de Rome a *dévié* de son objet primitif qui était d'empêcher les puissances catholiques, Autriche, Espagne, Naples, de détruire la liberté à Rome et d'y rétablir l'absolutisme pontifical. Si le Prince-Président et ses ministres ont bombardé Rome et détruit la République de Mazzini, ce serait par un concours de circonstances, qu'ils n'avaient pas prévu. Le parti catholique les aurait trompés par le moyen des agents dévoués qu'il avait dans la diplomatie et les aurait entraînés, pour ainsi dire en dépit d'eux-mêmes, jusqu'à commettre la lourde faute qui pesa si cruellement sur les destinées de l'Empire et de la France.

Je dois le dire, si ingénieusement présentée qu'elle soit, cette thèse ne me semble ni démontrée, ni démontrable. Les textes produits, loin d'affaiblir la responsabilité propre du parti républicain modéré — plus catholique encore que républicain — qui était au pouvoir, l'aggravent plutôt. Il n'est nullement besoin de faire intervenir les intrigues ultramontaines, d'ailleurs très réelles, pour expliquer le développement des faits qui portent en eux leur logique et présentent même un enchaînement remarquable. En refusant de reconnaître la République romaine, la Constituante s'était placée dans l'alternative ou de permettre aux autres puissances catholiques de restaurer le pape ou de le restaurer elle-même. Quand Odilon Barrot, soutenu par Jules Favre [1],

ailleurs, pourquoi dire *de* Bacher et non Bacher tout court ? — p. 215 il fallait dire que ce Fenouillot est le frère du Fenouillot de Falbaire, l'auteur de l'*Honnête criminel* — p. 222 les noms de quelques « échangés » sont-ils exacts, et ne faut-il pas lire Villemur, Postel, Cardone, Crottel, Dosda, au lieu de *Vilmar*, *Portet*, *Cordonné*, *Crotté*, *Dorta* ? D'ailleurs l'endroit où fut arrêté Maret, est, non pas Novale, comme on voit partout, mais *Novate*. — p. 223, lire de même Kufstein et non *Kusfain*. — p. 225 ce Muger ne serait-il pas le Mergez cité p. 222 ? — p. 230 lire Ormont et non *Ormond* et p. 239 Lörrach et non *Lorrach*. — p. 250-251 La Fare n'était pas encore cardinal, il ne le fut qu'en 1823.

1. Le même Jules Favre qui, devenu ministre de la Défense nationale, ne voudra pas chagriner le pape, en accordant aux Italiens l'abrogation de la convention de septembre.

proposa l'expédition à l'assemblée, s'il invoqua surtout l'argument national (la nécessité d'empêcher l'Autriche de dominer dans la péninsule), il ne dissimula pas son intention arrêtée de rétablir la monarchie pontificale, qu'il aurait voulu seulement recouvrir d'un vernis libéral. Comment restaurer le pape sans employer la force? Une partie des soi-disant républicains libéraux qui avaient voté l'expédition s'effarouchèrent cependant des premiers coups de feu (affaire du 30 avril) et prétendirent que, par cette violence, l'expédition était détournée, *déviée* de son but. L'ordre du jour, volontairement équivoque [1], qu'ils firent voter, le 7 mai, laissait en réalité les mains libres au gouvernement, puisqu'ils n'y avaient pas spécifié que l'expédition aurait un but autre que celui avoué dès le premier jour, le rétablissement du pape. Il est difficile d'admettre qu'O. Barrot et ses alliés aient cru sérieusement à la possibilité d'obtenir par persuasion, de la République romaine un suicide total et volontaire. Sans doute, il y a la mission de Lesseps! Lesseps envoyé à Rome après le vote du 7 mai, parvint après des négociations très laborieuses, à faire signer à Mazzini un traité qui permettait aux troupes françaises d'occuper librement les états romains. M. Clermont veut que Lesseps, qui fut immédiatement désavoué, rappelé, puis destitué, n'ait fait que se conformer aux instructions reçues de son gouvernement. Il aurait ainsi réussi à réaliser la pensée primitive des républicains qui avaient voté l'expédition et cette pensée n'avait donc rien de chimérique, ni d'hypocrite! Je ferai d'abord observer à M. C. que le traité Lesseps, même s'il avait été ratifié et exécuté, non seulement n'aurait rien résolu, puisqu'il laissait en suspens la question capitale, la restauration du pape, mais même n'aurait fait que compliquer les choses et les envenimer. Le traité faisait un devoir à la France de concourir à la défense du territoire romain (art. 1 et 3) et de ne s'immiscer en rien dans l'administration du pays (art. 2). Or, une troupe espagnole venait de débarquer à Terracine, l'armée française allait-elle la jeter à la mer? Les auteurs de l'expédition avaient-ils prévu dans leur plan la guerre avec les puissances catholiques? Enfin, comment rétablir le pape « sans s'immiscer en rien dans l'administration du pays »? J'avouerai ensuite à M. C. qu'il me semble évident, à moi comme au Conseil d'État qui a jugé Lesseps, que cet agent, loin d'avoir scrupuleusement suivi ses instructions, en a au contraire constamment transgressé la lettre et l'esprit. Il n'est besoin pour s'en convaincre que de relire la note que lui remit Drouyn de Lhuys : « Le but que nous nous proposons, c'est tout à la fois de soustraire les États de l'Église à l'anarchie qui les désole et d'empêcher que le rétablissement d'un pouvoir régulier n'y soit attristé et même

1. En vain Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, demanda à la Constituante une indication nette. Il ne put l'obtenir. Cf. p. 51 les explications embarrassées de l'auteur de l'ordre du jour, Sénard.

compromis par une aveugle réaction, etc. ». Soustraire les États de l'Église à l'anarchie, était-ce autre chose que renverser la République? rétablir le pouvoir régulier, n'était-ce pas rétablir le pape que le gouvernement français ne cessait de regarder comme le souverain légitime de Rome?

Le tort de M. de Lesseps, comme celui de M. C., a été de prendre au sérieux une mission de façade [1]. Dans sa préoccupation de démontrer que ce sont les intrigues ultramontaines qui, au dernier moment, ont fait échouer la mission Lesseps et *dévié* l'expédition, M. C. représente Drouyn de Lhuys hésitant longtemps à rappeler Lesseps, ne s'y décidant qu'à la dernière minute et quittant aussitôt le ministère pour n'avoir pas à soutenir les reproches de duplicité que ne manquerait pas de lui adresser son agent injustement frappé. L'hypothèse me paraît bien romanesque. Drouyn de Lhuys blâma formellement Lesseps dès qu'il eut connaissance de ses premières négociations (p. 110) et, dès qu'il connut son projet de traité, il décida de le rappeler. La lettre même que cite M. C. pour prouver le contraire en fait foi. Cette lettre du 28 mai enjoignait à Oudinot d'attaquer Rome et ajoutait : « Dans le cas où des négociations nouvelles viendraient à s'ouvrir, ce serait *encore* lui [Lesseps] qui devrait les suivre. » Si le rappel de Lesseps n'avait pas été dès ce moment décidé en principe, le mot *encore* ne s'expliquerait pas. D'ailleurs, on connaît la dépêche envoyée à Oudinot le même jour. Elle a été publiée par Balleydier et elle contient l'ordre de rappel. Contre l'authenticité de ce texte, qu'il a tort de ne pas reproduire, M. C. n'invoque aucune raison péremptoire (cf. appendice, p. 345). Ce qui fut décidé, en outre, le lendemain (29 mai), ce ne fut pas le rappel, ce fut le rappel *immédiat*.

Si je ne suis pas d'accord avec M. C. sur l'interprétation à donner aux textes et aux faits, je n'en suis que plus à l'aise pour louer, comme il convient, son travail très méritoire. Il a dépouillé les archives avec beaucoup de conscience et produit des documents importants. Son récit est clair, méthodique, intéressant, la critique aiguisée, quand son imagination ne l'égare pas.

Les alliances ébauchées par l'Empire à la veille et au début de la guerre de 1870 n'étaient guère connues jusqu'ici que par les confidences intéressées faites, au cours de leurs polémiques rétrospectives, par les hommes d'État qui les négocièrent, Gramont, Beust, le prince Napoléon, E. Olivier, etc. M. Emile Bourgeois a rassemblé tous les documents épars ainsi mis au jour, il en a vérifié l'authenticité et la date, il les a rapprochés, critiqués, complétés par des pièces nouvelles extraites des archives du quai d'Orsay, et, ce travail préliminaire

1. M. Debidour, qui n'est pas cité une seule fois au cours de ce volume, me semble dans le vrai quand il représente cette mission comme une manœuvre, au moyen de laquelle L. N. essayait de se ménager une retraite au cas où les élections qui étaient toutes proches tourneraient mal.

accompli (dont il a exposé la méthode et les résultats dans des appendices très utiles), il a composé le récit chronologique des faits en ayant soin d'y enchâsser les principaux textes qu'il commente à mesure. On voit le grand service qu'il a rendu. Il a constitué les éléments essentiels du dossier scientifique d'une question dénaturée à plaisir par les apologies personnelles et maintenue dans une obscurité voulue par les intérêts nationaux et les raisons d'État.

M. B. sait mieux que personne que son dossier n'est pas complet, qu'il y manque au moins les pièces des chancelleries italienne et autrichienne. Il a cru cependant que les documents en sa possession étaient assez nombreux, assez probants pour lui permettre d'asseoir des conclusions fermes. Certaines de ces conclusions me paraissent dès maintenant acquises, en présence de certaines autres je ne puis me défendre de quelques doutes.

Ce que M. B. a mis hors de conteste, avec un luxe de preuves écrasant, c'est la criminelle folie de Napoléon III et de ses ministres qui, en juillet 1869 comme en juillet 1870, ont volontairement sacrifié les intérêts de la France aux intérêts temporels du Saint-Siège. La preuve est faite désormais qu'à la veille de la guerre, le gouvernement français a refusé d'évacuer Rome et d'exécuter la convention de septembre, condition que l'Autriche et l'Italie mettaient à leur alliance. Il est établi qu'au lendemain de la déclaration de guerre, Gramont et Emile Olivier ont refusé avec une superbe indignation de faire droit à la demande de l'Autriche qui voulait faire insérer dans le traité sur le point d'être signé une clause permettant aux Italiens d'occuper les États romains que la nécessité nous forçait alors d'évacuer.

Mais M. B. considère aussi qu'en 1869, le retour à la convention de septembre, qu'en 1870, l'abandon complet du pape, furent les seules conditions, les conditions nécessaires et suffisantes, mises par l'Autriche et l'Italie à la formation de la Triple alliance qui nous eût sauvés. Il ne croit pas qu'il faille chercher l'explication de l'échec des négociations ailleurs que dans cette cause unique. C'est ici que je lui demanderai la permission de poser quelques points d'interrogation. D'après lui (p. 22), les premières propositions d'alliance « vinrent de Paris *naturellement* » (juillet 1868). MM. E. Olivier et Debidour affirment au contraire que c'est Beust qui prit l'initiative du projet de traité. M. B. a sans doute de bonnes raisons pour être d'un avis opposé, mais il ne les donne pas. La chose n'est pas sans importance, car le projet préparé aux Tuileries différait essentiellement du projet de la Hofburg. L'un prévoyait une alliance offensive, l'autre une alliance défensive et « purement pacifique » (Beust). Or, c'est le projet autrichien qui, d'après M. B. lui-même, aurait été ratifié en juillet 1869 si la France avait seulement consenti à évacuer Civita Vecchia et Beust prétend que ce projet ne renfermait qu'un seul engagement précis : « la promesse réciproque de ne pas s'entendre

avec une tierce puissance à l'insu l'une de l'autre » (p. 229). Il y a loin de cette promesse assez vague à une alliance véritable et il est peut-être permis de se demander — c'est une supposition que je fais — si les ministres de Napoléon III ne laissèrent pas tomber la négociation précisément parce qu'ils trouvaient qu'elle ne rendait pas assez. On peut admettre dans ce cas que la signature d'un traité si inoffensif ne valût pas à leurs yeux le sacrifice qu'on leur demandait à Rome.

Si c'est l'Autriche qui a pris l'initiative des négociations, dans le but évident de se prémunir contre les entreprises du pangermanisme et de l'irrédentisme, on s'explique que ce soit elle aussi qui ait essayé de renouer la conversation, un moment interrompue et clôturée par les lettres impériales de septembre, vides elles aussi de tout engagement sérieux. On s'explique que l'Autriche ait envoyé à Paris l'archiduc Albert en mars et avril 1870. Il est impossible que cette mission de l'archiduc, bientôt suivie d'une mission parallèle du général Lebrun à Vienne, n'ait pas fait l'objet de pourparlers diplomatiques, dont trace devrait rester aux archives du quai d'Orsay. M. B. a certainement fait des recherches à ce sujet. Comme il n'en dit rien, devons-nous croire qu'elles ont été infructueuses ? En tout cas, il est une chose qui me frappe, c'est que la mission de l'archiduc n'était pas purement militaire, mais diplomatique aussi. Le *plan* rédigé de sa main suffit à le prouver [1]. Il mettait comme condition à la coopération italo-autrichienne que la France prendrait seule l'initiative des hostilité et qu'elle laisserait à ses alliés éventuels un délai de six semaines pour transformer leur neutralité en médiation armée. Ne peut-on pas penser que c'est cette condition *sine qua non*, peut-être autant que la question romaine, qui a empêché avant la guerre la conclusion de tout traité? Un fait au moins tendrait à le faire croire. Le conseil militaire réuni aux Tuileries, le 19 mai 1870, à la veille du départ du général Lebrun pour Vienne, fut unanime à déclarer que « la première des conditions à obtenir, c'était que les trois gouvernements s'engageraient à accepter ou à déclarer la guerre et à mobiliser leurs armées, *le même jour* », ce qui impliquait une alliance d'un tout autre genre que celle qu'offrait l'Autriche.

En un mot, voici le doute que je soumets à M. B. au sujet des négociations antérieures à la guerre : leur échec n'aurait-il pas été causé, indépendamment de la question romaine, par la divergence fondamentale qui séparait les cabinets de Vienne et de Paris sur la conception même de l'alliance qu'ils voulaient conclure?

Quant aux négociations reprises au moment de la déclaration de guerre, il ne me semble pas non plus absolument démontré que la

1. Ce plan a été publié par le général Lebrun dans ses *Souvenirs*. Il a été étudié par M. Jules Tessier dans une brochure intitulée : *Le plan de l'archiduc Albert et le projet de triple alliance austro-franco-italienne en mars-juin 1870*. Caen, Delesques, 1903. M. B. ne cite pas cette étude.

question romaine fut aussi l'unique cause de leur échec. Ce qui est démontré, c'est que, du fait du refus de Napoléon III d'abandonner le pape (de ratifier l'article 7 du projet), la conclusion du traité se trouva retardée d'une semaine environ (du 26 juillet au 2 août). Mais, des textes produits par M. B., il résulte que l'Autriche et l'Italie renoncèrent toutes les deux à l'article 7, abandonnnèrent leurs revendications sur Rome et que, le 4 août, la signature du traité ne tenait plus qu'à ceci, c'est que la France continuait d'exiger l'entrée en ligne *immédiate* de ses alliés tandis que l'Autriche, fidèle au plan de l'archiduc Albert, maintenait la nécessité d'un délai. (Cf. p. 329-330.) La négociation n'aboutit pas, parce que le lendemain se livrait la bataille de Frœschwiller. Ce n'est donc pas la question romaine qui a empêché définitivement la signature de l'accord, c'est encore une fois la conception particulière que l'Autriche se faisait de l'alliance et c'est surtout notre première défaite.

On peut, on doit même se demander si, au cas où cet instrument diplomatique eût été signé à temps, par exemple dès le 26 juillet, il aurait lié d'une façon suffisante l'Autriche et l'Italie à notre sort. M. B. le croit évidemment quoiqu'il ne s'en explique pas très nettement. J'éprouve, je l'avoue, à cet égard quelque scepticisme. Que contenait en somme le traité qui se négociait avec une telle hâte? M. B. n'a pas retrouvé son texte, mais il a pu du moins en reconstituer le sens. Il renfermait vraisemblablement une déclaration commune de neutralité armée de l'Autriche et de l'Italie avec garanties réciproques de territoire, l'obligation de ne pas traiter séparément avec une tierce puissance, la *possibilité* d'une demande de médiation à adresser à la France et à la Prusse et, au cas où cette demande serait rejetée, la mise sur pied de corps d'armée et l'*étude* combinée d'un plan de campagne. Cette simple énumération montre combien eût été fragile la valeur d'un tel acte, qui offrait à ses signataires tant de ressources, tant de moyens honnêtes pour reculer, ajourner et se défiler!

Deux jours après Frœschwiller, le 7 août, Visconti-Venosta écrivait au comte Arese une lettre intime, dont M. B. suspecte trop facilement la sincérité, mais qui m'apparait d'une gravité extrême : « ... *Pour avoir l'air de faire quelque chose*, et aussi pour rejeter sur nous un peu de sa responsabilité, elle [l'Autriche] proposa un traité entre l'Autriche et l'Italie. C'était un traité de neutralité, et l'Autriche se *réservait ensuite d'en faire sortir la paix ou la guerre. Le traité en lui-même ne signifiait rien*. Ce qui eût été important, c'eût été de savoir les vraies intentions de l'Autriche, si *elle avait réellement l'intention de se mêler au conflit*... etc. » (p. 365). Tout est là, en effet. M. B. ne met pas en doute la bonne volonté, la loyauté de l'Autriche. Les « vraies intentions » de Beust lui paraissent celles mêmes que Beust exprimait au cabinet des Tuileries. Mais comment ne pas être aussi méfiant que Visconti-Venosta, que M. B. lui-même

nous représente comme un véritable ami de la France et un des artisans déterminés du traité?

Le jour même où Visconti-Venosta prononçait sur les intentions de l'Autriche ce jugement si sévère, Gramont mandait à M. de Malaret, notre ambassadeur à Florence, cette nouvelle qui, si elle était vraie, jetterait sur la politique autrichienne un jour encore plus défavorable : « j'ai appris du général Fleury (notre ambassadeur à Pétersbourg), à qui l'Empereur Alexandre en a donné la preuve, que, sur ses conseils, la Prusse a garanti à l'Autriche l'intégrité de ses provinces allemandes. Ceci explique pourquoi l'Autriche est si réservée et n'a paru s'allier à l'Italie que pour l'arrêter. » (p. 316). Il est imposible de rejeter ce témoignage de Gramont pour cette raison unique et sommaire que Gramont avait intérêt à créer une légende pour se défendre. Le 7 août, il n'était encore accusé par personne et ce n'était pas auprès de Malaret qu'il aurait songé à plaider. Ses affirmations d'ailleurs sont vérifiables. Les papiers, les dépêches de Fleury ont-elles gardé trace de la confidence dont parle Gramont? Si le tsar a réellement donné à la Prusse le conseil dont il est question, trace doit en être restée dans les archives prussiennes et russes. Si la Prusse a garanti dès le début d'août à l'Autriche ses provinces allemandes, la chose est consignée dans quelques papiers de Berlin ou de Vienne. Tout se saura donc un jour. En attendant, suspendons prudemment notre jugement!

Je ne crois pas en effet que la commission récemment formée pour publier les documents diplomatiques français concernant la guerre de 1870 puisse trouver au quai d'Orsay la clef de tous les problèmes. Le mérite, qu'on ne saurait exagérer, du livre de M. Émile Bourgeois sera du moins d'avoir provoqué la création de cette commission et de lui avoir préparé à l'avance un programme de travail.

Albert MATHIEZ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 27 septembre 1907.* — M. Senart donne lecture d'une lettre de M. Chavannes, datée de Long men, à 15 kil. au S. de Ho-nan fou, où il rend compte de sa visite aux grottes du défilé de ce nom, décorées de statues et de bas-reliefs bouddhiques avec dédicaces.

L'Académie décide que l'élection d'un associé étranger, en remplacement de M. Sophus Bugge, décédé, aura lieu le 6 décembre.

M. Alfred Merlin communique une note sur les fouilles pratiquées par M. le capitaine Gondouin dans les mines d'*Uchi Majus*, près de Teboursouk. Ces recherches ont amené la découverte de nombreux textes épigraphiques dont l'un couronnait l'attique d'un arc de triomphe érigé par la cité en mémoire de son élévation au rang de colonie sous Sévère Alexandre, en 230, et dont un autre, gravé sur une colonne, est relatif à la répartition d'un *castellum* entre des *coloni* et les *Uchitani*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 4 octobre 1907.* — M. le professeur Frazer, de Cambridge, auteur de l'ouvrage de religion com-

parée *Le rameau d'or*, lit une note sur la prohibition biblique de faire cuire un chevreau dans le lait de sa mère. Cette interdiction paraît avoir fait partie du décalogue primitif des Hébreux. Elle a probablement pour origine une idée superstitieuse de *sympathie* : la vache ou la chèvre pouvaient être lésées par l'acte de faire bouillir leur lait. Certains peuples pasteurs de l'Afrique actuelle admettent encore une connexion magique de ce genre entre la vache et son lait ; bouillir le lait, c'est rendre la vache stérile. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Henri Omont fait une communication sur les portraits des rois de France peints dans le Recueil historique de Jean Du Tillet. Il démontre que les portraits qui ornent le manuscrit original, dédié à Charles IX et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, ne sont pas des figures de fantaisie, mais la reproduction fidèle de monuments iconographiques anciens : statues tombales des rois de France, etc. — M. de Lasteyrie présente quelques observations.

Le R. P. Jalabert présente, au nom du R. P. Ronzevalle, de l'Université de Beyrouth, des photographies et des estampages d'un monument phénicien récemment découvert et propose une interprétation de l'inscription qui l'accompagne. — Il présente, ensuite, en son nom personnel, une étude sur une inscription grecque de l'époque arsacide (175/6 de J.-C.) découverte dans la région de Dêr ez-Zôr, sur l'Euphrate. L'auteur de cette dédicace est un certain Lysias qui porte les titres de *stratège*, d'*épistate* de la ville ; il faisait, de plus, partie de la catégorie honorifique des *premiers amis* (*du roi*) et des *somatophylaques*, titres qui se retrouvent dans plusieurs royaumes hellénistiques, mais qu'il est curieux de rencontrer encore à une époque aussi basse.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 octobre 1907*. — M. Pottier annonce le décès de M. Furtwængler, professeur à l'Université de Munich, mort à Athènes en se rendant à Egine pour y continuer les fouilles.

M. Clermont-Ganneau, revenant sur une inscription phénicienne communiquée à la dernière séance par le R. P. Ronzevalle, en propose une lecture et une traduction toutes différentes. C'est la dédicace d'un trône divin offert à la déesse Astarté par un de ses adorateurs et destiné à être placé dans l'oratoire domestique de celui-ci. Le texte insiste sur la présence réelle de la divinité dans l'intérieur du sanctuaire.

M. Pognon, consul général de France, communique la découverte d'une inscription importante pour tous ceux qui s'occupent d'études bibliques parce qu'il y est question du Bar-Hadad fils de Hazael, roi d'Aram. L'inscription est une sorte de proclamation par laquelle Zakir, roi de Hama et de Loache au VIII[e] s. a. C., fait savoir à tous ceux qui la liront que le dieu Baal-Chamaïn l'a comblé de faveurs et lui a permis de triompher de Bar-Hadad et de ses nombreux alliés. Bar-Hadad est appelé Ben-Hadad dans le Livre des Rois. — M. Clermont-Ganneau insiste sur l'importance du monument étudié par M. Pognon.

M. Maspero fait une communication sur les fouilles et les restaurations de monuments qui ont été faites avec succès cette année à Karnak, à Edfou, au Ramesséum, à Sakkarah, dans la Vallée des Rois. Malheureusement la nécessité, reconnue par les ingénieurs, de relever de sept mètres au moins le plan d'eau du barrage d'Assouân a mis en danger et Philæ elle-même et d'autres temples de la Nubie. Grâce à l'appui du conseiller des travaux publics, Sir William Garstin, le service des antiquités a obtenu un crédit de 1,600,000 francs, dont moitié sera consacrée à l'exploration systématique des ruines ou des cimetières et dont le reste passera à la consolidation des monuments. M. Maspero espère que la consolidation, très difficile, et qui doit être terminée en quatre ans, s'accomplira dans des conditions satisfaisantes, et que les temples ainsi repris en sous-œuvre pourront affronter avec sécurité l'épreuve redoutable à laquelle ils vont être soumis.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de proposer un sujet pour le prix ordinaire, dans l'ordre des études du moyen âge. Sont nommés MM. Delisle, Meyer, Thomas et Valois.

M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 Octobre. — 1907

U. WILCKEN, **Der Traum des Königs Nektonabos** (Extrait des *Mélanges Nicolle*), Genève, 1905, in-8°, 18 p.

Le *Songe de Nectonabo* appartient à cette catégorie de contes égyptiens dans lesquels les dieux interviennent directement comme personnages : s'il était complet, nous aurions peut-être un récit qui rentrerait dans le cycle de ceux par lesquels débute le roman d'Alexandre du Pseudo-Callisthènes. M. Wilcken s'est moins inquiété de la matière populaire que de la forme littéraire, et il nous a donné un texte critique du texte où les difficultés que présente le manuscrit de Leyde sont écartées ou résolues. L'ensemble du document ainsi traité est devenu compréhensible d'un bout à l'autre, et l'identité de quelques-uns des personnages a été reconnue pour la première fois : par exemple, la belle avec qui le sculpteur Petisis entre en rapport se trouve être la fille d'un parfumeur, et le personnage contre lequel le dieu Onouris porte plainte devant Isis, n'est pas un grand-prêtre Samaous, mais le roi lui-même. Wilcken pense que ce conte a été connu dans le cercle des reclus du Sérapéum de Memphis et qu'il a été transcrit par l'une des personnes attachées à ce cercle : c'est là, — si le fait se confirme — une observation qui a bien son prix pour l'histoire de la littérature populaire de l'Égypte.

G. MASPERO.

J.-B. CHABOT, **Inventaire sommaire des Manuscrits coptes de la Bibliothèque Nationale** (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*, septembre-décembre 1906). Paris, Champion, 1906, in-8°, 21 p.

Peu de personnes connaissent les richesses accumulées dans le fonds copte de notre Bibliothèque Nationale. L'inventaire de l'abbé Chabot leur donnera l'idée de ce qu'elles sont et il encouragera peut-être quelques savants à porter leur attention sur une littérature

où il reste tant de documents inédits à utiliser. On conçoit qu'il y ait peu à dire d'une brochure aussi courte ; je me bornerai à la compléter par quelques renseignements sur l'origine des dernières acquisitions. C'est en 1882 qu'ayant vu entre les mains d'un marchand du Caire de très beaux fragments de manuscrits coptes, je les fis acheter par l'Institut français; je m'inquiétai en même temps d'en rechercher la provenance, et il ne me fut pas difficile d'apprendre qu'ils avaient été trouvés au Deir Amba-Chenoudah par un moine qui les avait vendus à mon marchand. Je tâchai donc de nouer des relations directes avec le couvent, et grâce à l'obligeance de M. Frénay, directeur du moulin français d'Akhmîm, je sus bientôt qu'on avait découvert dans une partie des bâtiments à laquelle on accède par un couloir caché, une chambre pleine de vieux livres. Comme les musulmans, les Coptes répugnent à penser qu'un papier sur lequel le nom de Dieu est écrit peut être foulé aux pieds ou souillé d'une manière abominable : ils enferment ceux de leurs livres qui deviennent hors d'usage dans des chambres secrètes où ils les oublient. Le dépôt que M. Frénay me signalait devait donc contenir les débris de la bibliothèque du Monastère, et comme les manuscrits des collections du XVIIIe siècle, notamment ceux de la collection Borgia, avaient été acquis au Déir par les Franciscains de la mission d'Akhmîm, je pensai que nous avions grand chance de retrouver là les portions manquantes de ces manuscrits. Une première tentative pour se les procurer que fit l'Institut français, échoua par la faute de celui qui fut chargé de l'opération, et, nous n'aurions rien eu si M. Frénay n'était de nouveau venu à notre secours. Il acheta au moine, pour une somme minime, une caisse qui contenait les plus beaux spécimens de la cachette, des volumes presque entiers, ou des feuillets chargés de miniatures, comme ceux qui furent arrachés à un exemplaire illustré des Épitres de S. Jean ; puis, à différentes reprises, il réussit à obtenir des lots moins importants. Cependant, le bruit s'en étant répandu, les marchands et les voyageurs se mirent en campagne, et le premier résultat de leur intervention fut de relever les prix : les feuillets, qui valaient d'abord cinquante centimes ou un franc montèrent rapidement à deux francs, puis à cinq, puis à vingt. La prompte action de M. Xavier Charmes et la libéralité de M. Léopold Delisle me permirent d'assurer à la Bibliothèque la moitié au moins de ce trésor : le reste s'est dispersé dans les différentes bibliothèques de l'Europe. J'ajouterai qu'en 1906, des réparations ayant été faites au Déir par les soins de l'administration des Wakfs, une chambre de débarras nouvelle fut exploitée par les ouvriers, et qu'il en sortit, outre des cuivres superbes, une masse considérable de manuscrits. Le service des Antiquités saisit quelques centaines de feuillets qu'il remit au patriarcat copte jacobite du Caire, puis, quand la surveillance archéologique des travaux lui fut retirée, des livres entiers et des centaines de fragments parurent sur le mar-

ché. C'est à cette dernière trouvaille que se rattachent les manuscrits signalés, il y a quelques semaines, comme ayant été achetés à Edfou par le marchand Mohammed Mohareb et apportés en Angleterre par Röstafjœll : il semble même que les manuscrits en dialecte nubien n'aient pas d'autre origine.

G. MASPERO.

S. CID KAOUI. **Dictionnaire français-tachelhit et tamazir't** (Dialectes berbères du Maroc). Paris, E. Leroux, 1907, 248 p. in-16, 12 fr.

L'auteur ne prend pas la peine de nous faire connaître où il a recueilli les matériaux de son dictionnaire, mais, dans la préface, il nous apprend que « trois principaux dialectes berbères sont parlés au Maroc; la Tamerrokit (?) dans les montagnes du Rif, la Tachelhit dans la région de Sousse (*sic* pour la région du Sous) et la Tamazir't dans le Sud et à l'Est ». Les dialectes parlés dans la région du Rif n'ont jamais porté le nom de *Tamerrokit* qui n'a aucun sens, et l'auteur montre son ignorance en ajoutant qu'ils « ressemblent beaucoup au kabyle du Djurdjura ». C'est de la force de la *Grammatica rifeña* du P. Sarrionandia dont je rendais compte dans la *Revue critique* du 31 décembre dernier. Cette préface nous donne une idée de la valeur du dictionnaire. S'il ne renferme pas, comme le précédent dictionnaire tamacheq du même auteur, des énormités comme la traduction en touareg de mots tels que « agonie, baguenauder, canonner, se décarémer, palpablement [1] ». Il est rempli de traductions douteuses, d'expressions fabriquées en plaquant un mot berbère sur un mot français, et d'inexactitudes. J'en citerai quelques exemples : P. 37, « autoriser est traduit par *efk, ouch* : ces deux mots n'existent pas simultanément dans le même dialecte, et d'ailleurs, ils signifient « donner » et non « autoriser ». P. 59 « conséquence » est traduit en tachelhit par « *aneggarou* litt. la fin », ce qui est inexact : *aneggarou* signifie « le dernier », et du reste, au mot « fin » (p. 110) l'auteur ne donne que *taneggarout*. P. 62, « se cotiser » *efk lh'ek'* ; il faudrait dire *elh'ak'k'* et de plus, cette expression signifie seulement « donner le droit ». P. 109, « se fiancer » est rendu par « demander une femme (*ekht'eb tamr'art*) : les fiançailles sont cependant distinctes de la demande en mariage. P. 128, « mévente »(?) est traduit par *aẓnaẓ lekhçaret* littér. « la vente de la perte » (?) ou *aẓenẓ n terẓé*. Il est évident que l'auteur a voulu traduire mot à mot « vente à perte ».

Ce vocabulaire ne peut donc pas être consulté avec confiance ni rendre aucun des services qu'on aurait pu en attendre.

René BASSET.

---

1. Je relève cependant (p. 45) un adverbe « langoureusement », traduit par *serrekhfet nouellen* ce qui veut dire proprement « avec la douceur des yeux » ou par *soudbal éoouallen* (*sic*, pour *nouallen*) dont le sens est « avec l'action des yeux de se farder.

Saïd Boulifa, **Manuscrits berbères du Maroc.** Paris, I. N. 1905, in-8°.

Après des médiocrités sur les dialectes berbères du Maroc, comme les ouvrages du P. Sarrionandia et de M. Cid Kaoui, je suis heureux d'avoir à signaler un travail vraiment sérieux.

Dans la dernière mission de M. de Segonzac au Maroc, M. Saïd Boulifa, répétiteur de kabyle à l'École supérieure des Lettres d'Alger, était chargé de ce qui concernait la linguistique et la sociologie berbères. La présente publication montre comment il a réussi à remplir sa tâche. Outre des documents relatifs aux dialectes de l'Atlas, il a pu, pendant un séjour à Merrâkech, se procurer trois manuscrits berbères, écrits en caractères arabes comme ceux que possèdent les Bibliothèques Nationales de Paris et d'Alger.

Ce sont :

1° La paraphrase berbère de la *Bordah* du Cheïkh El Bousiri, dont j'ai donné un spécimen dans mes *Manuscrits des Zaouyas de Aïn Madhi et Temacin ;* le texte arabe renferme des vers interpolés.

2° Le second manuscrit contient un certain nombre de qaçidât, sur le Mi'râdj, sur la mort du Prophète, les devoirs religieux du Musulman, suivies de plusieurs légendes : l'histoire de Salomon, celle de Jésus et de la vieille femme, celle de Temim ad Dari, celle de Job, celle de Bilal, celle de Sidi 'Abder Rah'man Mas'oud. Comme les premières légendes existent en aljamiado et en arabe, et comme leur rédaction date des xv°-xvi° siècles, on peut conclure que la version berbère n'est pas antérieure à cette époque.

3° Un traité religieux intitulé *H'aoudh*, connu déjà par la description de M. de Slane à la suite de sa traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun et sa publication avec traduction française par M. Luciani. L'auteur se nommait Moh'ammed ou' Ali Aoussis.

Les manuscrits berbères sont rares, aussi doit-on féliciter M. Saïd Boulifa d'en avoir augmenté le nombre, d'autant plus qu'il est à même, par sa connaissance de la langue, d'en tirer le meilleur parti possible.

René Basset.

Franz Studniczka. **Kalamis,** ein Beitrag zur griechischen Kunstgeschichte. Sächsische Abhandlungen, tome XXV, n° IV. Un vol. in-4°, pp. 1-104, avec 13 planches et 18 figures dans le texte. Leipzig, Teubner, 1907.

Ce livre était commencé lorsque parut, dans les *Jahreshefte* de 1906, l'article de Reisch sur le même sujet, qui concluait à l'existence de deux Calamis, le contemporain de Myron et le maître de Praxias. Cette thèse nouvelle, appuyée d'arguments très forts et très précis, était de celles auxquelles il est difficile de ne pas souscrire, mais Reisch, entraîné par l'ardeur de sa démonstration, avait démesurément grossi la part du petit-fils et réduit d'autant celle de l'aïeul.

S. accepte bien, en ce qu'elle a d'essentiel, la théorie de son prédécesseur, mais il la critique dans le détail et s'efforce de la mettre au point. Il croit à l'existence de deux sculpteurs de la même famille et du même nom, mais le grand homme des deux reste pour lui, comme il l'était pour les Anciens, le sculpteur du ve siècle, celui qui travaillait pour Pindare et collaborait avec Onatas.

Calamis le jeune garde à son actif un Apollon de marbre conservé à Rome dans les jardins de Servilius, une Euménide placée entre deux Erinyes de Scopas, peut-être l'Asklépios imberbe de Sicyone, enfin et surtout la Sosandra (p. 14). Celle-ci est une simple mortelle et ce point seul nous avertit que l'œuvre est du IVe siècle. Aucune des identifications proposées ne peut convenir à la statue louée par Lucien en termes assez précis. Peut-être est-ce la danseuse voilée, motif bien connu et dont nous possédons de nombreuses répliques en terre cuite outre quelques exemplaires de marbre, parmi lesquels est un torse crétois, aujourd'hui à Ny Carlsberg. La tête Farnèse et une protome du musée des Thermes peuvent donner quelque idée du visage et l'original serait bien du IVe siècle, non du ve, comme on le croit volontiers.

Calamis l'ancien (p. 38) serait béotien d'origine ; le nom est connu dans la région et il travaille pour Pindare et pour Tanagra. C'est en 466 seulement (p. 41) qu'il collabore avec Onatas pour l'ex-voto d'Hiéron, dédié par Deinomène : il exécute les figures d'accompagnement et est peut-être l'élève d'Onatas. En 462, il modèle pour Pindare le Zeus Ammon. Les enfants en prière consacrés à Olympie par Agrigente sont plus malaisés à dater : S. estime (p. 46) qu'ils se rattachent à la guerre soutenue contre Douketios et qu'ils sont de 451 av. J.-C. La Nike sans ailes, ex-voto des Mantinéates à Olympie (p. 48), rappelle le xoanon archaïque d'Athènes et les monnaies de Terina ; elle serait donc de 460 au lieu de 362 et personnifierait le synœkismos de Mantinée au ve siècle. L'Hermione de Delphes fait penser, comme l'Alcmène, aux figures de Polygnote : peut-être l'Hermione (?) est-elle le symbole de la paix avec Sparte, conclue en 450. De même (p. 54) l'Aphrodite de Kallias a dû être consacrée par le Lakkoploutos et il est possible qu'elle se rattache à l'ambassade de Suse et à la convention de 448. Le quadrige (p. 60) aurait eu pour base le soubassement dit d'Agrippa et rappellerait un monument antérieur détruit en 480, le char qui commémorait la victoire de Clisthènes sur les Béotiens et les Chalcidiens : c'est en 446 (?) que C. l'aurait refait et Praxitèle l'Ancien (?) y a peut-être ajouté un Apollon Patroos (?), ce qui expliquerait la collaboration prétendue de C. et de Praxitèle (?). L'Apollon Alexikakos (p. 64) est postérieur à 445, date extrême de la carrière de C., mais il ne devait pas d'abord s'appeler de ce nom et ne l'a reçu qu'en 430, lors de la peste d'Athènes. Quant à l'Apollon colossal exécuté par Apollonie du Pont et rapporté sur le Capitole en 72 par Lucullus, il doit (?) dater de 450 environ, à peu près comme la

Parthénos, commencée en 447 : l'Apollon du palais Pitti (pl. 10) peut donner quelque idée du colosse. L'Hermès de Tanagra (p. 72) est imberbe et cependant du ve siècle. Quant au Dionysos de marbre fait pour la même ville, rien n'empêche qu'il soit du même temps, comme le montrent, entre autres, l'Eros Soranzo à Saint-Pétersbourg et un beau bronze du Louvre, mal interprété, semble-t-il, par H. de Villefosse. Ainsi (p. 80), C. travaille bien de 466 à 445 environ. C'est un contemporain de Myron et qui vit à une époque de transition, intermédiaire entre l'archaïsme et l'art libre de Phidias. C'est un bronzier, mais qui, à l'occasion, sculpte le marbre et pratique peut-être la sculpture chryséléphantine. Il ne représente guère que des dieux, en dehors des orants d'Agrigente et des cavaliers d'Hiéron ; les divinités qu'il figure sont jeunes et imberbes, et même ses chevaux sont au repos, d'où le caractère paisible et comme humain de son talent. Les Anciens le trouvaient moins primitif que Canachos ou que Callon et Hegesias, mais Myron, quoique son contemporain, passait pour plus libre et moins archaïque. On peut trouver singulier qu'il soit, à côté de Callimaque, comparé à Lysias, tandis que Polyclète et Phidias sont rapprochés d'Isocrate, mais S. essaie d'expliquer ce jugement par les habitudes de la critique ancienne. Il resterait (p. 90) à nous faire quelque idée de cet art si apprécié et que nous ne pouvons, faute de réplique certaine, juger à sa juste valeur. L'Apollon Alexikakos n'est représenté, ni par l'Apollon de Cassel (Pythagoras), ni par l'Apollon Choiseul-Gouffier ou par l'Apollon du palais Pitti (Critios). Peut-être la belle statue trouvée dans le Tibre et conservée aujourd'hui au musée des Thermes peut-elle être attribuée à C. Si elle n'est pas de Phidias, ce qui reste douteux, il n'est pas impossible qu'elle soit de C., tandis que la statue de Cherchel représenterait (?) l'Aphrodite de Kallias. Du moins c'est dans cette voie qu'il faudrait chercher et nous ne trouvons guère que de ce côté le λεπτότης et la χάρις de C.

Cette brève analyse montre que, malgré l'ingéniosité de S. et la subtilité de son esprit, le sujet continue de rester mystérieux et que la personnalité du maître, même dédoublée, demeure « insaisissable ». Du moins une partie des ténèbres qui l'enveloppent se dissipe-t-elle peu à peu et S. n'aura pas peu contribué à fortifier la thèse de Reisch par l'analyse pénétrante qu'il a faite de la Sosandre.

A. de Ridder.

H. Jordan, **Topographie der Stadt Rom im Altertum.** Erster Band, dritte Abtheilung, bearbeitet von Ch. Huelsen. Berlin, Weidmann, 1907, xxiv-709 p., XI pl.

Tous ceux qui se sont occupés de topographie romaine connaissent les volumes de H. Jordan intitulés *Topographie der Stadt Rom im Alterthum.* Cet ouvrage, qui comprenait un tome I en deux parties et un tome II, était resté jusqu'ici incomplet, interrompu par la mort de

son auteur, et sur les quatorze régions de la Rome impériale, une seule, la huitième (Capitole, Forum, Forums impériaux), avait été étudiée en détail (Tome I, 2), après une série de considérations générales sur le sol, le climat, les diverses transformations de la cité, les diverses transformations de la cité, les fortifications de Servius et d'Aurélien, etc., qui remplissent la première subdivision de ce même tome.

M. Hülsen vient de terminer la tâche que s'était assignée Jordan, en publiant une troisième partie du premier tome. Ce livre considérable, qui contient plus de 700 pages et dont l'intérêt est de premier ordre, est « du commencement à la fin » (p. VII) l'œuvre de M. H., à qui les notes et indications manuscrites laissées par Jordan n'ont pu servir que dans une très faible mesure.

Il est superflu de rappeler la compétence et l'autorité de M. H. en ces questions de topographie romaine; un long séjour à Rome en a fait un véritable *civis romanus* et ses assertions, scrupuleusement mûries et contrôlées, nous apportent les vues d'une science appuyée sur un examen minutieux des vestiges de l'antiquité, une critique judicieuse des textes anciens et une connaissance approfondie des œuvres modernes, grands ouvrages ou modestes récits de fouilles. On souhaiterait difficilement une documentation plus étendue, un exposé plus précis, en même temps que des conclusions mieux étayées et plus mesurées.

M. H. parcourt les treize régions où Jordan n'avait pas eu le loisir de mener le lecteur. Les parties les plus développées du livre sont celles qui sont consacrées au Palatin (région X, p. 29 à 111) et au Champ de Mars (région IX, p. 472 à 621). Dans cette promenade, M. H. s'est efforcé de suivre le principe adopté par Jordan et de faire une place aussi large que possible aux aperçus historiques à côté des descriptions topographiques; parfois la *geschichtliche Uebersicht* prend assez d'ampleur pour occuper un chapitre entier, qui sert d'introduction aux suivants où sont étudiés un à un les divers mouvements avec les détails de leur répartition sur le terrain, de leur distribution intérieure, des recherches qui y ont été exécutées depuis la Renaissance, de tout ce que nous en pouvons savoir; ailleurs les différents édifices sont groupés selon l'ordre chronologique et passés en revue suivant la date de leur construction; partout l'histoire domine, explique et vivifie la topographie, et c'est là une excellente méthode.

Des plans nombreux et à échelle suffisante permettent de suivre aisément le fil des dissertations; parmi ces planches, il faut réserver une mention spéciale aux trois tableaux où M. H. nous a livré, pour la première fois, quelques-uns des résultats obtenus lors de l'installation récente des fragments de la *Forma Urbis Romae* au palais des Conservateurs et montré assemblés, autant qu'ils peuvent l'être, les

morceaux du plan de marbre qui concernent le *Circus Maximus* et l'Aventin (p. 136), le Théâtre de Marcellus (p. 512), les *Saepta Julia*, le *Porticus Divorum*, le *Serapeum*, les Thermes d'Agrippa au Champ de Mars (p. 568). Un copieux index alphabétique, embrassant les trois tomes du premier volume, en facilitera beaucoup le maniement.

Pourquoi M. H., bien qu'il se défende dans sa préface d'y songer, ne nous donnerait-il pas maintenant une réédition des deux premières parties de ce volume, parues l'une il y aura bientôt trente ans (en 1878), l'autre il y en a plus de vingt (en 1885)? Celle-ci surtout, où se trouve la topographie du Forum, est aujourd'hui complètement démodée après les découvertes récentes, qui ont renouvelé de fond en comble les notions archéologiques et historiques sur ce quartier, un des plus importants de la ville antique, et son insuffisance actuelle est d'autant plus sensible et d'autant plus regrettable que M. H. nous met en main, dans le même ouvrage, un livre si bien au courant, sur les treize autres régions de la Rome impériale.

A. Merlin.

Pierre Aubry, **Recherches sur les ténors français dans les motets du XIIIe siècle**. Paris, Champion. In-8°, 40 p.

Le « ténor » est un chant donné, liturgique ou populaire, qui sert de base à un motet, ou composition profane à plusieurs voix. Dans ces pénétrantes recherches, M. Aubry étudie deux manuscrits : celui de Montpellier (Bibliothèque universitaire, H, 196) qui contient la musique seule, avec un ou deux mots d'*incipit*, et le manuscrit d'Oxford (Bibl. Bodléienne, Douce 308) qui contient les paroles sans la musique. Par la confrontation de ces documents, M. Aubry arrive à rapprocher de sa mélodie originale, le texte d'une de nos vieilles chansons populaires. Le travail est très ingénieux et conduit avec beaucoup d'élégance.

J. C.

Fernand Nicolay, **Napoléon Ier au camp de Boulogne.** Paris, Perrin, 1907, 8° écu. II-455 p., 5 fr. (illustré).

M. N. est Boulonnais et propriétaire d'une partie des terrains où fut établi le camp de Boulogne. D'où ce livre sur le séjour de Napoléon. Ce n'est pas une étude sur le projet et la tentative de débarquement. Cette question, la seule qui ait un véritable intérêt historique, n'est examinée — bien superficiellement — qu'à la fin, à propos des travaux du commandant Desbrière, que M. N. ne paraît pas avoir lus très attentivement. Le volume est un mélange singulier d'anecdotes de tout genre, se rapportant soit au séjour de Napoléon à Boulogne, soit à sa vie en général, de détails minutieux — oiseux même — sur sa maison, son mobilier (vase de nuit compris), ses domes-

tiques (Roustan en particulier), avec des développements archéologiques, des esquisses de psychologie, des souvenirs personnels à l'auteur (même une « rêverie » symbolique, p. 65), des réflexions littéraires ou philosophiques, des parallèles à la Montesquieu (ch. X : la flotte de Napoléon et la flotte de César comparées). Il y a des anecdotes curieuses et instructives (p. 40, pp. 70-7, sur les soins de Napoléon pour les soldats), mais M. N. les prend de toutes mains sans citer ses auteurs, et il reproduit ou ajoute de nombreux détails sûrement imaginaires. Il ne sait pas, ou ne veut pas critiquer les témoignages ni les textes, et il reproduit p. 240 une prétendue lettre de Napoléon à Champagny qui ne peut pas être authentique, Champagny n'étant pas encore ministre à cette date du 21 juillet 1804. Il réimprime bien inutilement la plupart des lettres de Napoléon écrites de Boulogne, sans avertir qu'il les prend tout bonnement dans la *Correspondance*, et en ajoutant même qu'elles « proviennent soit des archives nationales et des ministères, soit encore de collections privées ». Enfin il se lance dans des digressions et des aperçus rétrospectifs sans rapport avec le sujet et où parfois se glissent des affirmations singulières : on lit p. 33 que Claude Chappe trouva le principe de la télégraphie électrique, mais que « de son temps l'*insuffisance des courants* ne lui permit pas d'arriver à un résultat ».

Les lecteurs qu'amusent les anecdotes et qui ne cherchent dans les ouvrages d'histoire que délassement et curiosités trouveront sans doute dans ce volume de quoi se satisfaire. M. N. s'est ingénié à les contenter. Il s'est informé soigneusement, par exemple, de l'épitaphe de Roustan, et aussi du sort réservé aux casques de Duguesclin et de Bayard (?) où Napoléon puisa les croix de la légion d'honneur lors de la première remise des décorations. On chercherait vainement dans son livre un plan arrêté, des questions importantes posées, discutées, résolues, avec critique et méthode. Mais cela, comme dit Kipling, est une autre histoire.

R. GUYOT.

Les Républiques parlementaires. — *La République démocratique*, par MM. Albert SOUBIES et Ernest CARETTE. Paris, Flammarion, 2 vol. in-8°, 1906-1907.

MM. Albert Soubies et Ernest Carette ont entrepris une étude générale des *Régimes politiques au* XXe *siècle*. Si tout le monde, disent-ils, reconnaît l'existence de deux formes de gouvernement, la République et la Monarchie, les publicistes modernes s'accordent à distinguer, dans la République, trois régimes différents :

1° Le régime républicain démocratique où le peuple exerce, par lui-même et non par délégués, une part des fonctions du gouvernement et des Assemblées ; tel est le régime de la Confédération suisse. C'est l'objet de leur second volume, qui vient de paraître.

2° Le régime républicain représentatif où le peuple exerce le pouvoir par délégués, mais où Gouvernement et Assemblée sont solidarisés par un cabinet nommé par le chef du pouvoir exécutif ou Président, mais responsable devant les Chambres ; tel est le régime dont le type classique est offert par la constitution des États-Unis.

3° Le régime républicain parlementaire où le peuple exerce le pouvoir par délégués, mais où Gouvernement et Assemblée sont solidarisés par un cabinet nommé par le chef du pouvoir exécutif ou Président, mais responsable devant les Chambres ; tel est le régime sous lequel nous vivons. C'est l'objet de leur premier volume paru l'an dernier.

Mais si l'on a ainsi, en droit constitutionnel, jeté les fondements de la classification des régimes, on n'a pas encore fait de droit constitutionnel descriptif sur les bases de cette classification. C'est ce que les deux auteurs tentent de réaliser aujourd'hui, d'abord pour le régime dont relève l'organisation politique de notre pays. Dans leur second volume qui, comme il a été dit, étudie le régime républicain démocratique dans le seul type qui en existe et que nous offre la Suisse, ils relèvent les différences qui existent entre la constitution helvétique et la Constitution française républicaine. Ils constatent que l'élection du chef de l'Etat par le peuple ne suffit pas à imprimer à l'ensemble du régime le caractère démocratique. Ce caractère ne saurait résulter que de l'intervention directe du peuple dans l'exercice du pouvoir exécutif ou du pouvoir législatif. Or, ce seul Etat, la Confédération suisse, a jusqu'ici admis cette intervention directe. Les auteurs font remarquer que le mot *démocratie* n'a pris le sens où on l'emploie aujourd'hui que vers la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire de régime comportant une action directe du peuple. Ce qu'il y a encore d'original dans la Constitution suisse, c'est que les pouvoirs y sont si peu séparés que le gouvernement n'est que le comité exécutif des Assemblées et que le Président de la Confédération n'est que le chef élu par les Chambres d'un Cabinet issu également de leurs suffrages.

Les livres de MM. Soubies et Carette sont très utiles à ceux qui s'occupent de matières politiques et de droit constitutionnel. Les auteurs y ont ajouté des index alphabétiques qui permettent des recherches rapides et pratiques.

H. W.

Georges Daremberg, **Les grands médecins du XIXe siècle.** Paris, Masson, 1907. In-8°, 252 p.

Il ne faut pas croire que tous les illustres médecins du XIXe siècle figurent dans ce livre. On n'en trouvera que quelques-uns. L'introduction nous prévient que les médecins dont parle Daremberg, sont ceux dont il a « fréquenté les personnes ou les œuvres pendant quarante

ans ». Encore deux d'entre eux, ceux-là mêmes qu'il a le mieux peints, Pasteur et Littré, ne sont-ils pas, à proprement parler, des médecins. Quoi qu'il en soit, on remarquera dans cette suite d'études que l'auteur connaît à merveille et la vie et les travaux des maîtres qu'il nous présente, et, nous dit-il, il les a tous écoutés et admirés, excepté Jenner et Broussais. Il nous montre donc dans Pasteur l'homme et le savant, l'homme simple et bon, le savant infatigable qui fut le premier expérimentateur de ce temps, qui « promena la flamme révolutionnaire à travers la vieille médecine » parce qu'il était chimiste et non médecin, qui fit ses grandes découvertes grâce à une longue patience, grâce à sa ténacité, par une série d'observations incessantes et d'interprétations minutieuses. A Pasteur succède son plus ancien et le plus autorisé de ses élèves, Duclaux, qui répandit les idées pasteuriennes et les fixa dans la science générale. Viennent ensuite dans cette galerie de portraits les fondateurs de la médecine expérimentale, Jenner et Claude Bernard; les créateurs de l'anatomie pathologique, Cruveilher, Donné et Virchow qui remua tant d'idées bonnes ou fausses, mais fécondes; les créateurs de la pathologie nerveuse, Duchenne de Boulogne, ce petit homme de génie qui avait l'air d'un vieux sacristain, et Charcot, qui démontra que l'hystérie avait ses formes classiques et qui mit de l'ordre, de la précision, de la clarté dans une foule de questions jusqu'alors confuses; les cliniciens, Broussais à qui Daremberg reproche d'avoir « abaissé la médecine et débilité ses contemporains par ses saignées, ses sangsues, sa diète, ses tisanes et ses éternels émollients », Andral qui combattit et détrôna cet « Hercule du Val de Grâce », Béhier dont « l'enveloppe rugueuse cachait une grande délicatesse d'esprit et des trésors d'affection »; l'oculiste Giraud-Teulon qui introduisit dans l'étude de l'œil les principes de la physique mathématique. La dernière étude du volume, intitulée « les historiens de la médecine », est consacrée à Littré que Daremberg connut à Mesnil-le-Roy et qu'il décrit comme un homme petit, vigoureux, aux cheveux longs, noirs et embroussaillés, aux énormes sourcils abrités par de grosses lunettes. On accueillera volontiers cette étude sur l'œuvre médicale de l'auteur du *Dictionnaire*. Elle est très complète, et la traduction d'Hippocrate [1], celle de Pline, les nombreuses publications où Littré, à l'aide des lumières de la science moderne, éclaircit des faits merveilleux de l'antiquité et du moyen âge, les vues si nettes qu'il avait sur les choses de la médecine, tout cela est exposé d'une façon très intéressante et vivante. Le livre a été imprimé après la mort de Daremberg et c'est un confrère et ami de l'auteur, le docteur Ali Chuquet, qui a corrigé les épreuves. Daremberg, dit très bien M. Ali Chuquet dans l'avant-propos, a su

---

1. Remarquons toutefois que le texte d'Hippocrate n'a pas été constitué avec autant de rigueur et de méthode que le croit Daremberg.

« avec ce style clair et attrayant qui lui était particulier, faire apparaître la personnalité et fixer le caractère scientifique » de plusieurs de nos grands médecins.

A. C.

Annales de l'Institut international de Sociologie. T. XI : Les Travaux du 6e Congrès, 1906, Londres. Les luttes sociales, 1 vol., in-8°, 1-558. Giard et Brière, éd. 1907.

Il est regrettable que le 6e Congrès de l'Institut de sociologie n'ait pas débuté par la communication de M. Landry sur les « Luttes sociales d'après Otto Effertz ». Les idées de ce dernier, même élucidées par leur commentateur, restent fort obscures et contestables : mais au moins il avait tâché d'introduire quelques définitions et quelques distinctions dans le sujet des « luttes sociales » qui précisément a été adopté comme thème par le Congrès. C'est un soin que n'ont pas pris les divers orateurs qui se sont succédé dans la discussion. Si M. Landry avait commencé, on aurait probablement été amené à critiquer les formules qu'il présentait, et il en serait résulté un peu de lumière et d'ordre dans la controverse. Malheureusement il est venu le dernier, et les congressistes qui l'ont précédé se sont combattus dans une étrange obscurité de terminologie. Lutte pour la vie, lutte contre la nature, lutte au sein de la même espèce, lutte d'une espèce contre l'autre, darwinisme social, « luttes de classes », défilent sous les yeux du lecteur, confondus dans la même rubrique de « luttes sociales » et donnent lieu à de vives polémiques entre congressistes (par exemple M. Novikow contre MM. Lester Ward, Gumplowicz, Xenopol, etc.), où ces derniers concluent à la fatalité et au bienfait historique des guerres, tandis que le premier déclare « qu'il ne faut pas permettre un seul instant de soutenir au nom de la Sociologie cette proposition que sans l'homicide collectif l'homme ne serait jamais sorti de la barbarie ». — « C'est là, écrit M. Novikow, un véritable blasphème contre notre science, et nous, réunis ici en congrès international, nous devons répudier solennellement une doctrine pareille ».

Le Congrès, hâtons nous de le dire, n'en a rien fait, et il a eu raison, n'ayant ni à répudier, ni à sanctionner, mais à discuter. M. Novikow, nous venons de le rappeler, a trouvé beaucoup d'adversaires. Mais ceux-ci, en général, n'ont pas suffisamment séparé le présent et l'avenir possible de l'humanité de son passé. La sociologie historique a le droit de se désintéresser du futur; mais il faut qu'elle le dise nettement [1] et qu'elle ne laisse pas supposer qu'elle étend aux siècles à venir

1. M. de la Grasserie l'a fait, mais aussitôt après avoir déclaré que le passé appartient seul à la sociologie, il affirme en termes vagues que la loi de la *solidarité* s'interférera avec la loi de la lutte sociale ou individuelle, et qu'elle ne

ce qu'elle a observé et constaté aux temps anciens. Là encore les distinctions posées en germe dans la communication de M. Landry auraient pu servir à établir des lignes de démarcation entre les luttes pour la destruction, pour la domination ou pour l'exploitation, qui ont des caractères bien différents, et dont les dernières, comme nous le voyons à mesure que la civilisation humaine progresse, remplacent peu à peu les premières et se transforment en concurrence pacifique avec division des fonctions et régime contractuel. Comprendre tout cela sous le terme « luttes sociales » d'où, sur le terrain économique et politique, on tire les « luttes de classes »[1], c'est s'exposer à jouer sur les mots sans grand profit pour la science, mais non sans péril pour la paix civique.

Eugène d'Eichthal.

Bernard Shaw. **John Bull's other Island and Major Barbara, also How he lied to her Husband.** Constable. London, 1907, LIX-293 pp. 6 s.

La réputation de M. Shaw commence à passer le détroit. Ses débuts qui remontent à 1880, furent cependant assez retentissants. Journaliste agressif et polémiste ardent, il devait rencontrer le succès en Angleterre. Comme conférencier socialiste, puis comme critique et auteur dramatique, il excite le scandale et l'admiration. Il a une heureuse facilité qui lui a permis d'écrire déjà quinze pièces de théâtre. Le volume que nous avons sous les yeux — le dernier en date — renferme deux grandes comédies en cinq actes précédées de longues introductions, plus une farce en un acte. La farce est une bluette exquise et sans prétentions, mais elle ne prête pas à de grands développements. Il vaut mieux en venir aux introductions où il est question de tout sauf de théâtre : le goût de M. S. pour le paradoxe s'y étale à l'aise ; on dirait des articles de M. Stead revus par un ironiste et corrigés par un écrivain ; car M. Shaw est irlandais, ses rêves l'enchantent et il y croit juste assez pour qu'un auditoire anglais s'en émeuve et s'en indigne. Des sociologues de profession ont discuté avec lui, il leur a jeté à la tête des arguments qu'ils se sont donnés une peine infinie à réfuter. Son système est d'une simplicité banale : la société actuelle se régénérera par l'argent, le seul crime à punir est la pauvreté, conséquence de l'imprévoyance, de l'incapacité, de la paresse ; sus aux humbles et aux faibles, gloire aux énergiques, gloire aux forts ! Si M. S. n'était pas irlandais, il ajouterait la conclusion de

---

détruira pas mais neutralisera en partie la force. « Lorsqu'en vertu de celle-ci un élément social va être réduit à diminuer au delà de la juste mesure (?) ou à disparaître, l'autre loi le relève aussitôt, et ainsi de cette double loi... naît un équilibre aussi bienfaisant que rationnel... » Il faudrait dire pourquoi et comment.

1. M. Halperine a de bons arguments, tirés des faits, contre la doctrine de la « lutte de classes ».

style sur la supériorité des Anglo-Saxons. Ce qui est nouveau dans l'exposé de ces idées, c'est la verve, l'humour, le don de la satire. L'attentat de Madrid, l'affaire de Denshawaï ont inspiré à M. S. des pages d'une ironie admirable. On comprend que le lecteur anglais atteint dans ses préjugés les plus chers, se rebiffe et fasse une belle réclame à l'audacieux Irlandais. Bien entendu la thèse de M. S. ne résiste pas à l'examen : l'homme d'État qui traiterait de « beau geste » un crime anarchiste, devrait être jugé incapable d'exercer ses hautes fonctions. Aucun ministre sensé ne songerait un seul instant à confier à un Tolstoï le gouvernement d'une colonie à peine pacifiée, mais le choix d'un Cromwell serait extrêmement judicieux : là où une application littérale du Sermon sur la Montagne risquerait de faire couler des flots de sang, quelques réminiscences de l'Ancien Testament ne seraient pas hors de propos.

Mais à quoi bon discuter les hors d'œuvre, arrivons au mets principal. M. S. auteur comique serait sans reproche s'il ne soumettait ses pièces à correction à M. S. sociologue. Si le dramaturge trouve une « situation », le réformateur social veut la subordonner à une théorie. Toutes les fois qu'un personnage commence à vivre et à parler naturellement, le mauvais génie de l'auteur intervient pour « placer » un long et ennuyeux développement qui arrête et retarde l'action. Aussi la composition de ces comédies est-elle déconcertante. Prenons pour exemple la première pièce, la plus importante, *John Bull's Other Island*. Elle doit montrer le caractère et les aspirations de l'Irlande contemporaine, décrire ses misères et en indiquer le remède. A vrai dire, sur ces questions très spéciales, le livre de M. Paul-Dubois nous renseignera avec plus de précision qu'une pièce de théâtre. Mais M. S. a décidé d'écrire une « pièce à thèse ». A l'acte premier deux ingénieurs, l'un anglais, l'autre irlandais, projettent dans une région éloignée de l'Irlande une lucrative opération financière dont les détails restent vagues. Voici l'acte II, l'Anglais arrive en Irlande et tombe amoureux d'une Irlandaise. Il n'est plus question de l'opération financière. Évidemment le premier acte a été ajouté après coup pour permettre au sociologue d'écrire une conférence sur l'état de l'industrie irlandaise. Acte III : un siège parlementaire est vacant dans la circonscription : l'Anglais pose sa candidature : les progrès de sa cour auprès de l'Irlandaise sont momentanément arrêtés. Nous avons oublié l'opération financière. Acte IV : l'automobile du candidat écrase un cochon. Fragments de dialogue sur l'humour et ses effets. Les Irlandais riront de l'incident mais voteront pour l'Anglais qui reste sérieux. Arrive l'acte V, on reparle de l'opération financière qui consiste à bâtir un hôtel pour touristes anglais. Comptons : le projet d'hôtel, l'intrigue avec l'Irlandaise, la candidature électorale, en tout trois pièces différentes, plus une petite farce : l'accident d'automobile. Évidemment les Anglais ne comprennent pas comme nous

la composition d'une pièce de théâtre. Heureusement le fini du détail rachète ces défauts. Il y a dans certains portraits de second plan, les deux curés, le meunier, le paysan, le manœuvre, une vérité d'observation merveilleuse. Et ce ne sont pas des caricatures comme l'ingénieur anglais ou des porte-voix de polémiste comme l'Irlandais, mais des personnages en chair et en os. Là où les dissertations des ingénieurs nous font bâiller, la conversation exquise du curé, disciple de saint François d'Assise, avec une sauterelle évoque tout un côté du caractère irlandais. Ajoutez à ces qualités dramatiques le charme d'un style de premier ordre, souple, net, brillant. Si M. S. n'avait pas gardé de sa jeunesse un certain ton impertinent peu convenable chez un écrivain mûri, nous n'aurions aucune restriction à faire aux éloges que mérite la forme. M. S. s'irrite quand les critiques parlent d'inspiration étrangère, nous nous contenterons donc de le comparer à des écrivains anglais, c'est un Swift moins brutal, un Thackeray moins convaincu, il rappelle surtout Goldsmith, il a le même genre d'humour sournois, il éprouve le même plaisir à mystifier, il aime enfin faire le même étalage de son savoir ; Goldsmith aspirait à être naturaliste parce qu'il avait lu Buffon, M. S. qui est journaliste, est au courant de tous les mouvements de réforme sociale.

Ch. Bastide.

D. Jones, **100 Poésies Enfantines en trancription phonétique.** Teubner, Leipzig, 1907 ; 106 pp. in-12, prix 1 m. 80.

Voilà une bonne application du système de M. P. Passy et de l'Association Phonétique Internationale. Cette transcription, établie avec grand soin d'après un texte « lu à haute voix par des personnes françaises », reproduit de préférence la prononciation familière, et même populaire. Mais je regrette, d'une part, que l'auteur n'ait pas observé une règle constante à l'égard des *e* muets et des liaisons, d'autre part, que le texte choisi soit en vers. Quelles que soient les fluctuations de notre langue familière, c'est peut-être donner aux étrangers, à qui ce livre est destiné, une fausse idée de la versification française, que de leur permettre d'établir des principes prosodiques tels que ceux-ci :

1° le nombre des syllabes n'importe nullement en vers français.

Ex. : (p. 17) Les trois brav'(es) comme un seul lièvr'(e)
Tourn'(ent) et rapport'(ent) la fièvr'(e)

2° La prononciation de l'*e* muet est facultative.

Ex. : (p. 11) dix livr*es de* pain ; (p. 36) avant d'sauter l'pas.

3° Les liaisons sont facultatives et l'hiatus licite. Ex. : (p. 55) il était affable et doux ; (p. 56) il mouru (t) un vendredi.

J'ajouterai que même la prononciation familière me paraît observer bien des liaisons négligées par les « personnes françaises » mentionnées dans la préface, notamment : (p. 12) j'allai*s* à l'école; (p. 10) se leve*r* à six; (p. 38) et se sont mi*s* à danser; (p. 55) Mai*s* il ne manqua de rien. Ces réserves faites, la notation est exacte et le livre destiné à rendre des services aux étrangers. A signaler p. 48 un curieux essai de reconstitution, par M. P. Passy, de la prononciation contemporaine d'une poésie de Charles d'Orléans.

P. D.

— En 176 pages sous le titre de *La Filosofia dell' arte in G. Flaubert* (Messine, Trinchera, 1907), M. Ant. Fusco nous donne un extrait d'un ouvrage qu'il prépare sur la critique littéraire en France dans la deuxième moitié du XIXe s. Il estime originales, élevées, profondes les vues de Flaubert sur l'art. Bien des gens ne seront pas de son avis et verront moins de profondeur que d'orgueil blessé dans les assertions violentes où se répandait l'auteur de *Madame Bovary*. Mais on feuillettera volontiers les analyses qu'en donne M. F. et on admirera la conscience avec laquelle il se prépare à son ouvrage d'ensemble. Il connaît nos critiques contemporaines aussi bien que nous les connaissons. — Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 octobre 1907.* — La prochaine séance, par suite de la date de la séance publique des cinq Académies, est fixée au mercredi 23 octobre.

La commission chargée de proposer des sujets pour le prix ordinaire soumet à l'Académie trois sujets, parmi lesquels le suivant est adopté : « Étudier la miniature carolingienne et dresser un catalogue de ses monuments ».

M. S. Reinach étudie un passage de Tite Live où il est question d'une épidémie causée par des matrones romaines qui fabriquaient des drogues empoisonnées. Quelques-unes, sommées d'en boire, moururent sur le champ ; leurs complices furent arrêtées et condamnées. Suivant M. Reinach, le récit de Tite Live est un arrangement qui laisse entrevoir l'histoire authentique. Des femmes, soupçonnées d'avoir déchaîné une épidémie, ont été soumises à l'ordalie du poison, coutume juridique souvent constatée chez d'autres peuples, notamment aux Indes et en Afrique. — M. Reinach examine ensuite l'affaire des Bacchanales, au cours de laquelle des milliers de femmes furent mises à mort sans procès, parce que le Sénat romain accusait de crimes inouïs ceux qui célébraient en Italie les mystères de Bacchus. Ces accusations étaient sans fondement. Le Sénat proscrivait les Bacchanales dans un intérêt politique et, pour justifier ses rigueurs, répandait d'horribles calomnies contre ses victimes.

M. Leroux, membre de l'École française d'Athènes, fait une communication sur un monument découvert à Délos, la salle hypostyle, située non loin du Port Sacré, et dont la superficie dépasse 1,840 mètres carrés. Elle développait sur le Port Sacré une longue façade dorique. A l'intérieur, c'était une sorte d'agora couverte, dont une forêt de colonnes supportait la toiture. Ces colonnes sont disposées sur 9 rangées de 5. Un ordre dorique court tout autour de la salle ; un ordre ionique, d'une plus grande hauteur, en occupe le milieu. Le toit était surélevé dans sa partie centrale. C'est par ce trait surtout que le monument annonce la basilique romaine; à d'autres égards, il s'en distingue encore nettement. Il marque l'acheminement vers l'Italie d'un type architectural inconnu à la Grèce classique et dont il faut chercher l'origine en Orient. La construction de l'édifice peut être placée vers l'an 111 a. C.

M. Ernest Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre — 1907

H. Junker, **Grammatik der Denderatexte.** Leipzig, Hinrichs, 1906, in-4°, viii-207 p.

La première question qui surgit à propos de cet ouvrage est de savoir jusqu'à quel point il peut y avoir une véritable Grammaire des textes de Dendérah. M. Junker paraît se l'être posée, car il avoue dans sa très courte introduction, qu'il n'y a pas unité de langue entre toutes les inscriptions pas plus qu'unité d'origine : on y rencontre des extraits du formulaire des Pyramides ou du *Livre des Morts*, et d'autres qui proviennent de Rituels d'âge divers, sans parler des pièces qui ont été composées par le clergé de l'endroit au cours de la construction, c'est-à-dire vers le milieu ou la fin de l'époque ptolémaïque. La seule unité qui soit possible pour tant de documents disparates, c'est l'unité d'écriture, encore souffre-t-elle des exceptions çà et là. M. Junker pense, — et je le crois volontiers avec lui, — que les scribes qui présidèrent à la décoration des salles essayèrent — de parti-pris ou d'instinct ? — d'imposer une couleur uniforme au langage, mais qu'ils y réussirent mal. De fait, ils emploient des paradigmes, celui du temps passé en *ne*, par exemple, qui n'existaient plus dans la langue courante, ainsi que le prouve l'usage du démotique. Somme toute, Dendérah, considéré comme document grammatical, se présente à nous dans les mêmes conditions où serait un recueil de textes latins qui réunirait côte à côte des fragments des Chants saliens, de la loi des XII Tables, d'Ennius, de Cicéron, de Tacite, de Claudien, le tout copié et ramené autant que possible à une même orthographe par un contemporain de Fortunat : il n'y

aurait pas *une* Grammaire latine de cette collection, mais autant de grammaires qu'il y aurait de siècles représentés. De même, il n'y a pas une seule Grammaire des textes de Dendérah, mais des Grammaires en aussi grand nombre que les périodes auxquelles les décorateurs ont emprunté la matière de leurs inscriptions.

Est-ce à dire pour cela que le traité de M. Junker soit un paradoxe ingénieux? Non certes : il répond à une réalité historique. Si ce livre énorme qu'est le temple de Dendérah ne contient pour la plupart que des redites de livres plus anciens, elles ont été accommodées par des gens qui parlaient une langue fort distincte de celle dans laquelle ils ont été conçus et qui pratiquaient un système graphique assez particulier : tout en transcrivant ce vieil égyptien, ils y glissaient, sans le vouloir le plus souvent, des tournures qui appartenaient à leur routine journalière, et les mots y prenaient dans l'écriture la figure qui répondait à leur son récent. Si, par exemple, le verbe *être*, *devenir*, y est exprimé parfois par *khopir*, à l'ancienne, comme en vertu de certaines lois phonétiques son *-r* final s'était amui de longue date et son *kh-* initial amolli en *sh-*, on le rencontre très souvent écrit *shope* ainsi qu'il se prononçait. De même, la préposition *ʿrª*, *vers*, est introduite tantôt avec sa valeur antique où *r* médial est conservé, tantôt avec sa valeur moderne *e*, où *r* n'existe plus. Partout, dans la constitution des noms, des adjectifs, des verbes, de la syntaxe, des faits nouveaux se sont glissés qui, par les variantes de l'orthographe, permettent à l'observateur de surprendre les modifications du langage. Évidemment ces empiètements du parler gréco-romain sur le parler d'autrefois ne se sont pas produits assez forts pour changer du tout la physionomie de l'ensemble : il reste pour le fond une compilation en égyptien antique de plusieurs siècles dépareillés, mais les altérations qu'il a subies de la sorte ne lui impriment pas moins des allures spéciales qui méritaient d'être notées.

M. Junker a établi les cadres de cette langue artificielle sur ceux de la langue réelle, tels qu'Erman les a conçus. C'est un avantage, en ce sens qu'on peut suivre plus aisément le développement des idées de l'école berlinoise sur la Grammaire, depuis la XIIe dynastie sans interruption jusque et y compris les temps coptes : les mêmes procédés appliqués tout du long nous permettent de mieux saisir les points forts et les points faibles de la doctrine. Il me semble néanmoins que M. Junker en a été gêné dans plus d'un endroit, et qu'il aurait gagné à ne pas s'attacher à elle trop strictement. La phonétique n'aurait-elle pas été allégée singulièrement s'il avait tenu compte du fait que, dans le système ptolémaïque le signe de l'*aigle*, pour ne parler que de celui-là, répond généralement à une voyelle véritable et que, par suite, il peut être supprimé à volonté partout, excepté à l'attaque des mots, où son omission aurait pu paraître la chute réelle d'une syllabe? Si les scribes d'alors employaient *pꜣk* pour *pꜣgá*, ou récipro-

quement *gah*^{e}*s* pour *g*^{a}*h*^{e}*s* et *hap* pour *h p*, cela vient uniquement dans le premier cas de ce que, la voyelle finale du mot étant tombée dans la prononciation, il n'y avait plus besoin de dessiner l'*aigle* qui la représentait naguère, dans le second cas de ce que, le mot ayant une voyelle médiale, l'*aigle* qui représentait celle-ci a été intercalé à sa place. Je ne multiplierai pas ici les exemples, car je compte revenir sur ces points dans un journal où je pourrai citer les hiéroglyphes à mon aise : j'ai voulu seulement indiquer le genre de critique auquel une adhésion trop stricte aux théories de l'école expose M. Junker.

Cela dit, il faut ajouter que cette *Grammaire* est un bon livre et qui vient à son heure. L'attention, qui s'était détournée des textes ptolémaïques depuis une quinzaine d'années commence à se reporter sur eux : la *Grammaire* sera une aide excellente pour ceux de nos jeunes gens qui voudront les interpréter.

G. Maspero.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. **Appendix Vergiliana** sive Carmina minora Vergilio adtributa. Recognovit et adnotatione critica instruxit, R. Ellis, litterarum latinarum professor publicus apud Oxonienses. Oxonii e typographeo Clarendoniano, In-12. Praef. v-xv. Le reste non paginé.

Le nom seul de M. Ellis, en tête de ce livre, réjouira les latinistes ; en souvenir de l'*Ætna*, sujet tout voisin, en souvenir aussi de la grande et célèbre édition de Catulle, de tant d'autres travaux, sur les prosateurs comme sur les poètes, ils aborderont avec plus de confiance la lecture de cet *Appendix Vergiliana*, si médiocrement conservée et sûrement si peu lisible. Beaucoup de lecteurs regretteront aussi que le cadre de la Bibliothèque n'ait pas permis à M. E. de joindre au texte le commentaire si utile, si plein de choses qu'ils trouvent d'habitude dans ses livres.

La nouvelle édition contient, sauf l'*Ætna*, les poèmes habituellement réunis sous le titre d'*Appendix Vergiliana*. En tête une préface où sont reproduits les témoignages des anciens sur les petits poèmes de l'*Appendix*. Entre le texte et les notes quelques rapprochements avec Virgile ou avec des documents intéressants du moyen âge, sans aucune prétention d'ailleurs à être complet. Très rares, trop rares notes explicatives. Noter, pour les mots géographiques rares, d'heureux emprunts aux sources grecques (Etienne de Byzance, l'Anthologie) ou latines (Méla, Pline) ; de bons rapprochements avec d'autres poètes : Stace, Grattius, Callimaque, Apollodore, etc.

Pour la documentation manuscrite le progrès est considérable et le livre fera date : mss. nouveaux, bien classés, bien utilisés ; l'apparat de M. E., le plus clair, le plus complet qui existe, servira justement de base à tous les travaux ultérieurs. Le service que nous rend M. E. est d'autant plus méritoire que pour certains poèmes la tradition était

particulièrement pauvre, notamment dans la *Ciris*. D'accord avec Ribbeck et avec Baehrens, M. E. préfère le *Bruxellensis* aux autres manuscrits pour la seconde série des poèmes; il déclare nettement (p. x au bas) que c'est presque uniquement sur ce manuscrit qu'il a établi sa recension. Dès qu'il s'agit de M. E. je n'ai pas besoin d'ajouter que le livre est au courant et que tout ce qui a paru d'utile a été utilisé; c'est ainsi qu'on trouvera cités à l'occasion les derniers travaux : Skutsch, Ganzenmüller, Housman, etc.

Ce n'est pas qu'avec tous les secours, ici les difficultés disparaissent ou diminuent nettement, même en apparence. Rien de pareil n'était possible. Le nouveau livre ne dispensera même pas de recourir aux précédents. Dans la route, où l'on avait les noms de Bährens, Ribbeck, Leo, et récemment Curcio, voici simplement un nouvel effort, si l'on veut, un autre gîte d'étape; nous ne pouvions compter toucher le but. Du moins l'on s'efforce de nous y acheminer.

L'édition est suggestive, s'il en fut jamais. Les conjectures y abondent, dans les notes et même un peu trop dans le texte; d'où le sentiment d'incertitude quelque peu pénible que laisse la lecture. Si l'on s'en étonnait, nous répondrions que, conservateur décidé dans ses premiers livres, M. E. avait le droit de faire ici des concessions à l'autre système de critique; n'était-ce pas une manière de voir du pays?

Sur bien des points sans doute on pourra ne pas partager l'avis de l'éditeur. M. E. reste lui-même souvent indécis et il avoue aussi avoir changé d'avis; il ne se dissimule certainement pas que bon nombre de ses conjectures nouvelles iront rejoindre le flot des anciennes. Donc on ne devra mettre en compte que celles qui sont heureuses. Il n'en manque pas [1].

Remarquer l'excellente correction du livre. C'est un mérite appréciable en un texte où ne devait manquer sans doute aucune espèce de difficultés.

E. T.

M. Fabi **Quintiliani** Institutionis oratoriae libri XII. Edidit Ludovicus Radermacher. Pars prior libros I-VI continens. MCMVII. Lipsiae in aedibus Teubneri.

Nos éditions de Quintilien n'ont pas très bonne réputation; aussi attendait-on avec quelque impatience celle qui était destinée à remplacer le Bonnell dans la Bibliothèque de Teubner. Préparée d'abord par Ferd. Becher [2], elle a été faite en partie sur ses notes; en voici le

---

1. A titre d'exemples je cite : Catal. XIII, 6 : *qua mas sim* (cod. qua adsim); Cul. 116 : *chorus* (= choros); id. 221, *furent* (Ω, arent, M. /arent); Cir. 477 : saliunciferamque (cod. salutiferam que), etc.

2. M. Becher est mort à Berlin en mai 1901. — C'est M. Becher qui, le premier, a découvert l'importance de certaines leçons du *Vallensis* et des mss. du même groupe pour la critique de Quintilien. Voir son programme du gymnase d'Aurich, 1891 sur le X[e] livre.

premier tome dédié à Buecheler. L'auteur, M. Radermacher, professeur à l'université de Munster, a étudié autrefois à Bonn; Usener l'avait associé à une de ses publications sur Denys d'Halicarnasse; il est connu par des travaux sur Philodème, sur les rhéteurs grecs et sur de nombreux auteurs latins[1]. M. R. a le dessein de traiter, dans un livre spécial, de la critique de Quintilien. Il ne donne ici qu'une esquisse de son système, que j'analyse brièvement.

Lorsqu'il s'est agi d'entreprendre l'édition nouvelle, les savants qui s'en occupaient avaient bien compris que leur effort devait se porter sur la question des manuscrits; il fallait contrôler les manuscrits connus, en découvrir, s'il se pouvait, de nouveaux, et avant tout les classer. Il y avait eu ailleurs, notamment chez nous, en ce sens des essais plutôt malheureux. L'ouvrage de M. Fierville sur le premier livre[2] n'est pas sans mérite; mais l'on aurait dû, en France, publiquement reconnaître le manque de critique et de méthode de l'auteur, et son impuissance à aboutir à un classement. Ceci est dit nettement ici et c'est même de là qu'on part. Les recherches de M. R. ont porté plus loin. Grâce à l'aide de l'Académie de Berlin, le nouvel éditeur a pu voir à Rome et utiliser les manuscrits du Vatican[3]. Quand pour plusieurs manuscrits, M. R. n'a pu les collationner, il en a obtenu des photographies. Enfin il est arrivé à distinguer, à côté des deux classes connues de mss. A (Ambrosianus), B (Bernensis, et Parisinus de Notre-Dame) une autre classe de mss. qu'il appelle celle des *Vallenses*. C'est la généralization et la mise en pratique de la découverte de Becher. Nous trouvons d'abord dans ces manuscrits maintes bonnes leçons dont les éditions faisaient honneur bien à tort à Regius et aux humanistes; elles remontent bien plus haut et proviennent d'une source perdue, parfois meilleure que AB. Comme preuve de cette supériorité, nous avons, outre les variantes elles mêmes, un témoignage ancien, à savoir l'accord assez fréquent des *Vallenses* avec le grammairien qui nous a conservé des extraits de Quintilien, Julius Victor. Le manuscrit principal de ce groupe, le Parisinus 7723, xe s. qui a appartenu à Laurent Valla, et qu'on dit être de sa main, était connu antérieurement, et Spalding cite plusieurs fois ses leçons[4]. M. R. ne considère pas ce manuscrit isolément; il le rattache à d'autres manuscrits provenant d'une source semblable : Paris. 7725, Vaticanus 1765, tous deux du xve s., et le correcteur d'un ms. de Zurich du xie ou xiie siècle.

---

1. M. R. a commenté quelques passages de Quintilien (I, 5, 55 et 59; I, 6, 13 et IV, 3, 14) dans le Rheinisches Museum de 1905, p. 241 et s.
2. Didot, 1890.
3. Pour la classe B, M. R. a collationné un nouveau Vaticanus du xve s., qui n'est qu'un ms. mixte; M. R. en a tiré cependant d'utiles indications.
4. M. R. signale, à l'occasion, les corrections et conjectures de Valla. Le ms. a été retouché par plusieurs mains qu'il n'est pas facile de toujours distinguer.

Grâce à ces mss., nous avons le moyen de contrôler d'une manière continue les deux autres classes. C'est un contrôle qui doit sans doute s'exercer avec prudence puisqu'il y a, dans les Vallenses, des traces fort nettes d'interpolation. Mais par là une lumière nouvelle est jetée sur le texte où nous voyons désormais beaucoup plus clair.

Sur la question de savoir auquel des deux mss. A ou B, il faut donner le premier rang, M. R. s'abstient de décider d'une manière générale; il croit que c'est plutôt une question d'espèce. Il admet qu'en certains cas, la leçon de A a une élégance suspecte et qu'il faut lui préférer celle de B. C'est dans B aussi que les clausules sont le mieux observées. L'Harleianus découvert par Peterson, et qui sert à suppléer aux lacunes de A, sera employé au tome II.

Un groupe de savants s'est associé à M. R. dans la préparation de l'édition. M. Vollmer a aidé l'auteur dans la correction des épreuves, et l'on trouvera au bas des pages plusieurs conjectures suivies de son nom. De même pour ceux de Kroll, de Sudhaus, etc. [1]. L'apparat critique est sobre, très clair, très simple, et l'on voit bien, du premier coup d'œil, le caractère des sources différentes du texte : A d'abord, au dessous B, et, plus bas encore, le ms. intermédiaire P. Peu de conjectures, soit de M. R. soit d'autres savants, ceci dit à l'avantage du livre. Les notes d'interprétation sont très rares (p. 242, 1). Je goûte surtout les notes générales qui relèvent une faute habituelle dans un groupe de mss. (par ex., p. 151, 7).

En somme, ce Quintilien est vraiment nouveau, très soigné et mérite tous les éloges [2].

Émile Thomas.

Gottfried von Strassburg : Tristan, hgb. von Karl Marold, Dr phil. und Professor am königl. Friedrichskollegium zu Königsberg i. Pr. I Teil. Text, mit 2 Tafeln (Teutonia, 6. Heft), Leipzig, Eduard Avenarius, 1906. In-8°, LXVI-282 pp. 10 m.

Parmi les *desiderata* formulés par les germanistes revenait le plus souvent le vœu d'une édition critique du *Tristan* de Gottfried. Grâce au dévouement de M. Marold qui a consacré de longues années à ce

1. Dès que M. R. écrit en toutes lettres *Spalding*, *Kroll*, *Meister*, *Iw. Müller*, pourquoi ne pas écrire de même (p. 118 et p. 139) le nom entier de *Sudhaus* ?

2. Additions à l'Errata de la fin : Il eût fallu, p. x au milieu, après le mot *semel*, indiquer le passage : VI, 3, 80. Au milieu de la p. XI, lire : equi*dem*, et à la ligne suivante, *numero*. Je ne m'explique pas pourquoi Capperonnier et Rollin, cités à l'apparat (p. 23, 3; 40, 10; 150, 13; 334, 9) ne le sont pas p. XI-XII parmi les éditeurs. D'après la *Tabula siglorum*, on croirait que le ms. de Zurich (T) n'est employé ici que pour ses corrections; et cependant la première main est citée p. 142 et 189. P. 87, à la note sur la l. 21, *et* avant *libri* devait être en caractères droits. Les variantes p. 75, 2 et p. 274, 23 sont indiquées d'une manière équivoque. P. 276, 22, lire : originem. — J'aurais voulu plus de clarté dans certaines références (ainsi p. 145, 6).

difficile et peu attrayant labeur, ce vœu est maintenant réalisé. Si la minutieuse étude des manuscrits faite par M. Marold n'a pas abouti à une constitution du texte bien différente de celle que nous possédons dans les éditions de Bechstein et de M. Golther, elle a cependant eu comme heureuse conséquence un certain nombre de corrections de détails. Mais ce n'est pas le seul fruit de ce labeur. Grâce à lui, on sait aujourd'hui quelle est la valeur relative des manuscrits et on en connaît la filiation plus exactement qu'on ne l'avait fait. On a notamment une idée plus précise du manuscrit de Florence et de son histoire. Enfin l'indication des variantes, abondantes surtout au début, mais toujours suffisantes, fournit un important moyen d'études.

M. Marold, constatant des lacunes d'une certaine ampleur et d'un certain caractère dans le manuscrit d'où dépend *M*, suppose que Gottfried a pu écrire son *Tristan* par morceaux isolés et sans respecter l'ordre des aventures. Il ne me paraît pas que cette thèse soit assurée par les seules raisons qu'invoque aujourd'hui M. Marold. Mais si, dans le commentaire qu'il donnera plus tard, il parvient à étayer son opinion, il est clair que ce fait devra être sérieusement pris en considération par la critique et le *Tristan* étudié à la lumière de ce jour nouveau.

Dans l'index des noms propres, M. Marold explique le mot énigmatique *setmunt* (12221) par *Septimer*. Je ne sais si cette interprétation est juste. Récemment, M. Wallner prétendait dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie* (XXXIX, 224 s.) que par *setmunt* il fallait entendre la locution française « les sept monts », en sorte que le sens du passage serait : « mon cœur est transporté plus haut que les sept monts ». Cette opinion ne semble pas admissible. D'abord la traduction de M. Wallner « *so schwingt sich mein Herz gleich höher als sieben Berge* » ne rend pas « *sô wirt min herze... grœzer danne...* ». Et puis l'image n'est pas connue en français, ni même bonne en soi. Mais si Gottfried n'a pu dire que son cœur se gonflait de joie, au point de ressembler à « sept monts », peut-être a-t-il songé à le comparer au vaste monde. La fin du vers serait à rapprocher de « cest mont » que l'on trouve dans le poème de Thomas :

> — Del mal me peise, » Ysolt respont,
> « Plus que d'altre mal en *cest mont*... » (Bédier, v. 697 s.).

Mais il faut songer que Gottfried n'a pas trouvé « cest mont » dans le poème français, à l'endroit correspondant à son vers 12221, puisque ce passage est original, et qu'il serait très étrange que le poète allemand eût ajouté un déterminatif au mot français « mont ». Cette question reste donc posée — et d'ailleurs une quantité d'autres qui sollicitent l'attention de M. Marold, dont nous attendons le *Commentaire* avec une impatience que justifient les qualités qu'il a révélées dans la première partie de son *Tristan*.

F. PIQUET.

S. C. Gigon, **La révolte de la gabelle en Guyenne, 1548-1549.** Paris, Champion. In-8°, ix-298 p.

Peu de travaux égalent en intérêt celui de M. Gigon. Tandis que la plupart des historiens, séduits par le côté tragique et pittoresque des événements de Bordeaux, n'ont guère traité que de la fin de l'insurrection, M. Gigon en a étudié les origines, telles qu'elles apparaissent dans les pays à marais salants, en Saintonge, puis en Angoumois, avant de s'étendre dans le Bordelais. Il lui restitue son vrai caractère de vaste soulèvement rural, analogue par certains côtés au *Bundschuh* de la Haute-Allemagne. Certains des textes qu'il cite sont à cet égard significatifs, particulièrement les si curieuses lettres par lesquelles le « coronel de la commune de Guyenne, donné par le vouloir de Dieu », somme les villes de lui ouvrir leurs portes. Cette insurrection, d'ailleurs, n'est pas dirigée contre l'institution monarchique. Les « Articles des habitants et communes de Guyenne demandez au Roy » le 12 août 1548 en sont la preuve : c'est un vrai cahier de paysans où sont passés en revue non seulement les abus de la gabelle, mais ceux des autres taxes, toutes les « nouvelletez » pour recouvrer argent ; ce cahier condamne la pénalité des offices et les excès des gens d'armes, mais implore la grâce royale.

Si la documentation de M. Gigon est complète en ce qui concerne l'inédit, il n'a peut-être pas suffisamment passé en revue tous les imprimés. Il aurait trouvé un assez bon récit de la révolte dans l'histoire d'Henri II de Thomas Cormier. Adriani l'aurait aidé, sans doute, à éclaircir le problème des rapports entre les insurgés et les réformés (dont il parle p. 195) [1].

Sur la question de savoir si les chefs insurgés ont été en relations avec l'Angleterre, les textes cités par M. G. lui-même (p. 146) sont plus graves qu'il ne semble l'admettre. Il n'y a pas eu complot, assurément, mais le gouvernement anglais semble bien avoir eu des agents à Bordeaux [2].

Henri Hauser.

Monnier (Philippe). **Venise au XVIIIe siècle.** Paris, Perrin, 1907. In-8° de 412 p., 5 francs.

M. M. résume d'abord ce qu'avait été Venise, puis étudie soigneusement l'attrait qu'elle gardait encore, le prestige qu'elle continuait à exercer durant sa décadence. Il décrit l'humeur légère de la cité jadis héroïque qui ne veut plus être que charmante, ses fêtes, son carnaval, sa manière d'entendre la villégiature et le plaisir ; viennent ensuite

1. Le P. Lelong (n° 17644) cite une description de la rébellion en France en 1548 (en allemand), Berne, 1549, in-8°.

2. P. 219, entrée du connétable : il suffit, dans de Thou, de corriger « vii br. » en ix br. ».

des chapitres sur Gasparo Gozzi, sur Carlo Gozzi, sur la musique, la peinture, la comédie, les aventuriers, sur les diverses classes de la population. Rarement on a apporté autant d'érudition dans un ouvrage destiné au grand public et même au public mondain; car, si c'est aux historiens que l'auteur a pensé en préparant son livre, c'est aux lectrices des Revues décadentes qu'il a songé en écrivant. Sa verve, son élégance, quand elles ne dégénèrent pas en argot, tournent à la manière. Il dira de l'aventurier du XVIII[e] siècle : « Ce fils de la fortune et de l'occasion, qui va, vient, se détourne, se retourne, essaie de tout, garde un pied partout et retombe toujours sur ses pieds, ce personnage souple et fuyant, à part et en marge, sans lieu comme sans milieu, sans état comme sans racine, dont l'œuvre est la vie, et dont la vie est un roman, est chez lui à Venise. » Et ce serait très bien si un peu de simplicité reposait de ce brillant, et s'il n'arrivait pas à M. M. d'exagérer tour à tour en deux sens opposés pour forcer les contrastes. Mais le savant véritable se reconnaît à la qualité de son érudition qui n'est pas moins solide qu'étendue; quand même le livre ne finirait pas par dix-sept pages compactes de bibliographie, on devinerait dès le premier chapitre les vastes recherches qu'il a coûtées. Les vues pénétrantes ne manquent pas. (V. p. 81-82 sur les hauts et bas des courtisanes vénitiennes, p. 99, sur la souplesse avec laquelle les femmes du peuple à Venise attrapent les façons des grandes dames et p. 329, d'autre part, sur l'impuissance de Goldoni à donner à ses personnages nobles les manières du grand monde.) Il a, de plus, ménagé aux lecteurs sérieux une surprise agréable, c'est de quitter le badinage au dernier chapitre où il ne s'amuse plus de la corruption du XVIII[e] siècle, et montre ce qu'il advient d'un peuple qui ne veut plus se battre. On est de cœur avec lui quand il s'écrie que Venise n'est pourtant pas rayée de la carte des nations et que sa honteuse abdication de 1797 a été vengée par sa glorieuse résistance de 1848.

Charles Dejob.

Les doctrines politiques de Robespierre, p. J. Deyres-Dumé, avocat à la cour, docteur en droit, ès-sciences politiques et économiques; Bordeaux, Michel et Forgeot, éditeurs, 1907. Un vol. in-8° de 227 pages.

L'auteur définit ainsi son livre, dès la première page : « Cette étude est une contribution à l'histoire des idées politiques et sociales. Son but unique est d'exposer les systèmes et d'analyser les thèses politiques de Robespierre. »

Le programme était intéressant et vaste. Mais M. D.-D. ne l'a point réalisé. L'histoire de la pensée politique de Robespierre est encore à faire. M. D.-D., en effet, aborde ce sujet complexe et délicat avec une documentation insuffisante et une méthode incertaine. Il n'a point de

préparation historique; il ignore la critique des sources et il accepte, sans contrôle, toutes celles qui s'offrent à lui. Non pas toutes cependant; il prétend faire un choix, mais le choix est si malheureux, ou le hasard si perfide, qu'il rejette celles qui sont précisément les meilleures et les plus sûres. Il refuse toute autorité à Louis Blanc et à Ernest Hamel; mais il accueille dans sa *Bibliographie* les fantaisies des Goncourt ou de M. Ch. d'Héricault. On devine le résultat de cette étrange méthode. L'ouvrage est semé d'erreurs, de citations mal interprétées; les lacunes sont innombrables; et, ayant refusé d'ajouter foi aux seuls historiens sérieux, M. D.-D. cite ingénûment, à diverses reprises, les *Mémoires* de Robespierre, qu'il croit authentiques. Dès lors, tout le plan de l'ouvrage s'écroule de lui-même, parce que les bases manquent. L'effort de l'auteur est presque tout entier perdu.

Néanmoins, on rencontre de temps à autre, quelque développement intéressant. L'étude de la formation intellectuelle de Robespierre (chap. I), et l'analyse de ses idées sur la représentation politique (chap. VI), sur le pouvoir constituant (chap. VII), sur la puissance législative (chap. VIII), offrent un intérêt réel. Mais ce sont là, en définitive, des éléments épars, mal coordonnés, et dont l'enchaînement logique n'est pas assez sensible. L'acheminement de Robespierre à l'idée républicaine eut mérité une étude profonde et minutieuse. C'est là un des côtés les moins connus de l'évolution morale de Robespierre. Ceux qui en ont parlé ont fait preuve d'une telle ignorance ou d'une telle partialité que le problème est encore entier. M. D.-D. s'est contenté de l'effleurer et cependant il n'en était point de plus captivant, parmi ceux qui rentraient dans le cadre de son travail. Là encore, il ne s'est point assez défié de ses sources, et cette absence d'esprit critique l'a conduit à des analyses superficielles, vagues et contradictoires.

Charles VELLAY.

Paul Ier avant l'avènement (1754-1790), par Pierre MORANE; librairie Plon, 1907, 1 vol. in-8° avec portrait.

Entre la destinée du grand-duc Paul de Russie et celle d'Hamlet, prince de Danemark, il y a des rapports saisissants que relève M. Pierre Morane dans un livre nouveau qui traite de la jeunesse de Paul Ier. L'historien paraît s'être largement documenté. Il a, en effet, utilisé avec certains documents inédits du Ministère des Affaires Étrangères, les ouvrages ou Mémoires de K. Waliszewski, Fédor Golovkin, Kobeko, Soloviev, Bilbassov, Porochin, Wassiltchikov, Choumigorski, Soukhomlinov et Czartoryski, ainsi que les livres d'Albert Sorel, Anatole Leroy-Beaulieu, Schilder, Benckendorff, Haumant, etc. et particulièrement l'important *Recueil de la Société d'histoire de Russie*, les Archives russes et les Mémoires de Catherine II. Dans huit

chapitres intitulés : « L'enfant et les drames de la Cour. — Le rival de Catherine II. — Le premier et le second mariage. — Le voyage en Europe. — Les épreuves de la trentième année. — La Cour à Gatchina. — L'Avènement » M. Pierre Morane a retracé les premières années du grand-duc, le conflit naissant et s'accentuant peu à peu entre la mère et le fils, le mariage de Paul avec Wilhelmine de Hesse et la mort si brusque de cette princesse, le second mariage avec la princesse Sophie de Wurtemberg, le voyage des jeunes époux à Vienne, Venise, Rome, Naples, Paris, Bruxelles, Saardam et Stuttgard, les tristesses de leur retour, les griefs de Catherine contre eux, ses nouveaux débordements et ses folies amoureuses, les étrangetés du caractère de Paul et ses tendances à un despotisme jaloux, les vains efforts de son amie, Catherine Nélidov, pour le ramener à une vie plus calme et plus régulière, le sinistre trépas de Catherine II et le drame de ses obsèques qui a quelque chose d'une mise en scène réaliste du Jugement dernier.

L'intérêt de cette étude ne réside pas seulement dans l'examen et l'éclaircissement d'un problème de psychologie historique. L'auteur a voulu encore scruter le milieu orageux et tragique où s'est écoulée la jeunesse du grand-duc Paul. Il en a fait revivre les intrigues politiques et galantes, la licence sceptique et grossière, les passions violentes et brutales, en même temps qu'il a évoqué les douces physionomies des deux femmes de Paul, la douce Nathalie Alexiéevna et la généreuse Marie Féodorovna. Il y a ajouté une autre figure romanesque, celle de Catherine Ivanovna Nélidov, la demoiselle d'honneur de la grande-duchesse qui, touchée de la détresse du prince, avait entrepris de le soutenir dans ses épreuves, d'embellir sa vie, de ramener la paix en son âme troublée, en l'entraînant vers l'idéal. Le récit de cette union purement mystique, qui se termine par la retraite de Catherine au couvent de Smolna, n'est pas un des moindres attraits du livre de M. Pierre Morane, bien présenté et bien écrit. Il y a pourtant, çà et là, quelques prétentions au style et certains abus de *concetti* qui donnent, par moments, à l'œuvre l'allure d'un roman. Mais que le lecteur se rassure, le livre est vraiment bien documenté.

H. W.

Félix Salomon, **William Pitt der Jüngere.** II. Teil; die politische Wirksamkeit. Leipzig, Teubner, 1906, in-8°, xiv-600 p.

La deuxième partie du William Pitt de M. S. paraît, après un assez long intervalle. Le premier volume, publié en 1901, était une étude générale sur les principes directeurs de l'activité politique de Pitt, constamment influencée, selon M. S., par les doctrines économiques d'Adam Smith et les exemples de lord Chatam. Le présent volume

est un récit de la vie politique du ministre anglais depuis son entrée au Parlement jusqu'à la déclaration de guerre à la France. Ce récit, extrêmement complet et minutieux, est appuyé sur une documentation très abondante et dont la majeure partie avait échappé même au meilleur des biographes de Pitt, lord Stanhope. Les *Chatam papers*, conservés à Londres au Record office, les correspondances diplomatiques du même dépôt, les papiers Auckland au British Museum, la correspondance de lord Westmoreland à Dublin sont les principales sources où M. S. a puisé. Mais il a utilisé également les documents prussiens du *Geheimer Staatsarchiv* de Berlin et des Affaires Étrangères à Paris. Son livre témoigne donc d'un effort très considérable et qui n'avait pas été fait jusqu'ici pour une biographie. On pourra discuter la thèse d'après laquelle M. S. retrouve l'application des doctrines d'Adam Smith dans toute la diplomatie de Pitt après 1785 : on ne pourra ni la négliger, ni méconnaître la force de ses arguments. L'exposé des négociations diplomatiques, notamment des discussions qui précédèrent le traité de commerce franco-anglais de 1786 et la triple-alliance de 1787 est neuf et intéressant ; on remarquera également l'exposé de l'affaire de Nootka-Sound. Le dernier chapitre, sur la rupture avec la France, semble dénoter une connaissance trop peu approfondie des publications et documents français. On sera frappé aussi de la rareté des renseignements sur l'opinion publique et les mouvements populaires en Angleterre et au dehors, ainsi que du peu d'usage qui a été fait des journaux anglais du temps. D'une façon générale, M. S. paraît s'en tenir trop exclusivement aux documents manuscrits émanés des hommes d'État ou des diplomates. On retrouvera aussi, quoiqu'à un moindre degré, la composition compacte et le style chargé d'abstractions qui rendaient singulièrement pénible la lecture du premier volume. Toutefois ce travail, extrêmement consciencieux et complet, est propre à rendre de très grands services, et il est à souhaiter que M. S. publie bientôt sa troisième partie, dont l'importance sera certainement plus grande, eu égard à l'époque qui en fera le sujet et à la grande quantité de documents de premier ordre, encore inutilisés, que l'auteur aura l'occasion de produire.

R. G.

Un interrègne de quelques heures, la nuit du 23 octobre 1812. **La Conspiration de Malet** par le Dr Max Billard. Paris, Perrin. 1907. In-8°, 198 p. 3 fr. 50.

Ce livre était-il bien utile ? Fallait-il traiter encore ce sujet après les études de Grousset, de Hamel, de Duruy, de Guillon, de Lenôtre, de Maurice Dumoulin ? Et, pour le traiter à nouveau, ne fallait-il pas le couler à fond, lui consacrer un ouvrage plus abondant, plus nourri, et vraiment complet ? Au reste, quoiqu'il ait fouillé les cartons des Archives Nationales, M. Billard n'apporte rien de nouveau. On trouve

même dans son travail des taches et des erreurs qu'il aurait pu éviter. Il croit, par exemple, à tout ce que Nodier a conté sur les Philadelphes. Il ignore le livre, de Le Barbier sur Lahorie. Il ne semble pas se douter des sérieux mérites de Pasquier ni se douter même que Pasquier a écrit des *Mémoires* qui contiennent un récit très intéressant, très profitable de la conspiration Malet. Il se sert d'expressions bien risquées lorsqu'il compare Malet à Catilina ou encore à Harmodius et à Aristogiton (quoiqu'en un autre endroit il assure que Malet n'était pas un de ces républicains « prêts à tout immoler pour venger la liberté »). Le titre lui-même est-il exact? « Un interrègne de quelques heures! » Napoléon a-t-il cessé de régner pendant cette échauffourée ? Enfin, M. Billard prend parfois un ton désinvolte, moqueur et qui messied. Il dira de Boutreux qui faisait des vers et habitait une mansarde, que le pauvre jeune homme « creusait dans les nobles champs de l'intelligence le sillon de la poésie » et « habitait les frontières célestes », que Boutreux, lisant la proclamation aux troupes, poussait des « *ut* de poitrine ». Il dira que Piquerel vit Soulié tout bouleversé : « Soulier était pourpre... il était blanc... il était vert ». Il dira que Frochot « se sentait petit devant Soulier comme Monsieur Perrichon devant le Mont-Blanc », que Frochot préparait tout à l'Hôtel de ville pour l'installation du nouveau gouvernement « avec une grâce de gentilhomme », « avec une grâce charmante », que Malet était « un sportman de coup d'Etat. » M. Billard professe pour M. Lenôtre l'admiration la plus vive, et après M. Lenôtre qui a écrit le premier acte de l'affaire Malet, il a voulu retracer l'épisode entier; qu'il ne cherche pas trop à l'imiter [1].

A. C.

M. de Marcère. **L'Assemblée Nationale de 1871**, t. II. La présidence du maréchal de Mac-Mahon. Paris, Plon, 1907, in-16, IV-290 p. 3 fr. 50.

M. de M. a eu l'intention et garde l'illusion d'écrire un récit historique impartial : son avant-propos et son premier chapitre le montrent. Mais à mesure qu'il se rapproche davantage de l'époque actuelle, il lui devient plus difficile d'y réussir, et le présent volume n'a vraiment presque plus le caractère d'une œuvre d'histoire.

M. de M. avait, nous dit-il, pris des notes au fur et à mesure des

1. P. 2, la Grande Armée de 1812 est-elle partie « hurlante d'enthousiasme » ? — P. 6, on nous dit qu'à la suite de son attitude hostile envers le Consulat et l'Empire, Malet fut relégué sous les ordres de Championnet, à l'armée « d'Italie »; cela est bien vague et d'ailleurs inexact. — P. 9-10, Lahorie est né à Javron, et non à *Gavron*, il s'engagea en 1793, et non en *1783*, et il devint général, et non *chef* de brigade en 1800. — P. 15, lire Marescot et non *Malescot* et n'est-il pas exagéré de dire que Desmarest *s'illustra* à Nerwinde ? — P. 180, qu'est-ce que *Bougis* près Saint-Amand ? — P. 183, lire Chastenay et non *Chastenet*.

évènements, et mis par écrit notamment ses conversations avec les personnages importants du gouvernement. Il est bien dommage qu'il ne se soit pas borné à publier ces notes, en les complétant au besoin par les souvenirs qu'il aurait conservés. La conversation avec Thiers, sur les essais de *fusion* avant 1870, rapportée p. 37 et suiv., montre quel aurait pu être l'intérêt d'une pareille publication. Mais M. de M. a préféré nous donner un récit développé des principaux évènements politiques de 1873 à 1875. On y trouve bien quelques impressions personnelles intéressantes, p. ex. sur le procès Bazaine et sur les salons politiques après le 24 mai. Mais la plus grande place est occupée par des développements généraux inspirés à l'auteur par les événements contemporains : ses opinions actuelles, bien différentes de celles qu'il professait jadis, s'y donnent libre carrière, souvent avec violence et dans un style, où l'on ne reconnaît plus sa manière ordinairement concise, correcte et élégante (p. 118, 159, 172, etc.). Il y a même (p. 216 et suiv.) tout un chapitre sur « l'entrée de Jules Ferry et de Littré dans la Franc-Maçonnerie » dont les matériaux ont été fournis, nous dit une note, par le désormais fameux abbé Tourmentin, « secrétaire général de l'association anti-maçonnique de la rue de Grenelle ». Beaucoup d'autres passages, relatifs par exemple à Mme Adam (98-102), à Mme de Martel (64), à M. Rochefort (133) ne peuvent servir qu'à renseigner sur les opinions actuelles de l'auteur : ce n'est pas, semble-t-il, l'objet qu'il s'était proposé au début de son travail, ni ce que le lecteur était en droit d'espérer.

R. Guyot.

E. Levasseur, **Questions ouvrières et industrielles en France sous la troisième république.** 1 vol. gr. in-8°, i-lxxii et 1,968 p. A. Rousseau éd., 1907.

Avant de dire tout le bien que je pense de l'œuvre nouvelle de M. Levasseur, qui est le couronnement de son immense entreprise, l'histoire générale des classes ouvrières [1], j'aurai le courage de lui adresser un reproche : Pourquoi avoir fait de ses *Questions ouvrières et industrielles sous la troisième république*, un aussi énorme volume, de plus de 1,000 pages ? Si la république est réputée une et indivisible, les livres qu'on consacre à son histoire ne le sont pas : l'ouvrage de M. L. aurait, avantageusement pour le lecteur, fourni matière à deux volumes.

Mais je n'insiste pas et je préfère indiquer en quelques mots au lecteur ce que contient ce tome copieux. Tout d'abord une excellente préface où l'auteur dit clairement ce qu'il a voulu faire. On y sent la grande impartialité de l'écrivain, l'émotion contenue du patriote, la largeur de vues du libéral, la netteté de principes de l'économiste qui

1. V. notre compte rendu des précédents vol. *Revue critique*, 16 février 1905, n° 6.

a vérifié dans l'histoire contemporaine ce que la libre initiative des individus et les développements de la science ont ajouté à la richesse publique.

L'auteur n'a pas fait un récit chronologique des événement économiques depuis 1870 jusqu'à nos jours; mais après avoir rappelé sommairement la succession des faits politiques, il a porté son examen sur deux grandes divisions : les choses, puis les hommes, étudiant dans la première les progrès de l'industrie, la tranformation des moyens de communication, le développement du commerce intérieur et extérieur, et, ensuite, dans la seconde, abordant les questions relatives à la population, à sa répartition, à son augmentation, le développement de l'instruction sous ses diverses formes, l'évolution des doctrines économiques et socialistes, les lois ouvrières, les salaires et le coût de l'existence, la fortune et la répartition des revenus des individus, les grèves et les syndicats, les coopératives, les trusts, les institutions de prévoyance, enfin la condition réelle des travailleurs dans l'atelier et hors de l'atelier.

On voit combien le champ est immense. M. L. l'a parcouru avec l'aisance d'érudition et de documentation dont il a donné la preuve dans sa monumentale histoire des classes ouvrières jusqu'en 1870. Il avait à lutter ici contre une profusion de renseignements qui n'est pas moins périlleuse en matière d'histoire que la pauvreté des sources. A citer trop de documents on risque de transformer un livre historique en simple répertoire. D'autre part ces documents, éparpillés dans les innombrables recueils officiels ou autres, sont intéressants à retrouver réunis, et l'auteur a conscience qu'il rend un grand service aux travailleurs en les reproduisant, au moins par extraits. Dans quelle mesure un écrivain doit-il donner satisfaction à chacun de ces besoins, une histoire suivie et résumée, ou une énumération de faits et de documents : c'est affaire, pour le décider, au tempérament de l'auteur et aussi au goût du lecteur.

Celui-ci ne cherchera pas évidemment dans l'ouvrage de M. L. une lecture d'instruction rapide sur la série d'ensemble des faits économiques contemporains; mais grâce à une excellente table des matières, à une bonne division des chapitres, il trouvera aisément une accumulation de renseignements précis sur le sujet qui l'intéresse spécialement. Et s'il lit les conclusions de l'auteur en mainte partie de son livre, notamment dans la *Préface* et dans l'*Épilogue*, il saura la pensée de l'historien sur la période d'humanité si remplie malgré sa brièveté relative, qui a été l'objet de son étude. Il lira par exemple comme conclusion d'une longue et minutieuse étude du salaire et du coût de la vie, que d'après l'opinion finale de M. L., « le salaire s'est amélioré et le niveau du bien-être de la classe ouvrière a beaucoup monté en France depuis trois quarts de siècle, et qu'il monte encore ». « Le salariat, ajoute l'auteur, est un contrat très légitime, nécessaire

même... L'ouvrier peut aspirer à autre chose : mais il n'a pas à se plaindre du résultat général que ce régime a produit pour lui au XIXe siècle. » Sur la répartition des capitaux et des revenus individuels M. L. a résumé avec précision les travaux des statisticiens antérieurs et en a présenté les résultats avec beaucoup de clarté. J'aurais voulu qu'il insistât plus encore qu'il ne l'a fait sur la nécessité de distinguer dans ces données statistiques ce qui est indication de valeur relative, c'est-à-dire de droits ou de délégations de droits des uns sur les autres, et constatation de véritables richesses soit sous forme de capitaux fixes soit sous forme d'objets de consommation. M. L. dit bien, mais peut-être un peu brièvement : « La richesse est une chose matérielle, la valeur est une relation.... Une nation vit de produits. » La confusion entre les deux concepts s'établit à chaque instant dans un grand nombre d'esprits, et nous en avons encore vu trop de preuves dans les récentes discussions touchant l'impôt sur le revenu. Au fond ce sont des inventaires en nature qui seuls pourraient donner une idée nette de la richesse réelle d'une nation : les espèces métalliques devraient figurer dans un cadre spécial de cette nomenclature. Tous les autres articles seraient certificats des droits de chacun sur cette richesse, tantôt positifs, tantôt négatifs (actifs ou passifs) et ne devraient pas être considérés comme des éléments de richesse proprement dits — sauf ceux qui seraient des créances sur des biens à l'étranger. Il faudrait faire des distinctions analogues pour les revenus. Et si on les faisait, une grande partie des conclusions qu'on étend des variations de la fortune des particuliers à celles de la richesse nationale tomberaient ou n'auraient qu'une importance très réduite. M. L. n'est pas dupe de ces confusions, mais on ne saurait trop mettre le lecteur en garde contre une source d'erreurs ou de malentendus trop fréquents.

Eugène d'Eichthal.

Lettre de M. Christian Maréchal et réponse de M. Marc Citoleux.

Saint-Omer, 17 octobre 1907.

Monsieur le Directeur,

Je regrette que M. Citoleux ait cru devoir adopter pour défendre sa thèse contre mon livre, la forme d'un compte rendu critique. Car, laissant ignorer à son lecteur qu'il est à la fois juge et partie dans la cause qu'il prétend instruire, il l'expose à prendre des appréciations tendancieuses pour l'expression d'une critique impartiale et désintéressée. Je dois donc rappeler, pour justifier l'obligation où je me trouve de répondre à son article du 7 octobre dernier, qui vient de m'être communiqué, qu'il est l'auteur d'un livre sur la *Philosophie de Lamartine*; et comme il résulte de mon *Lamennais et Lamartine* que Lamartine n'a pas de philosophie, il reste sans doute peu de chose de la thèse de M. Citoleux, si du moins la mienne est l'expression de la vérité. Voilà donc le lecteur averti que M. Citoleux tient la place, à lui seul, de tous ces *devanciers* dont j'ai eu l'impardonnable

audace, ainsi qu'il s'en plaint avec amertume, de prétendre redresser les jugements ; et l'on devinera sans peine pourquoi *le jugement* de M. Citoleux se dresse aujourd'hui contre moi.

A vrai dire, il m'a rendu malaisée la tâche de remettre les choses au point, car sa négligence embrouille tout. Il commence par m'opposer deux fragments de lettres, l'un de Lamennais sur Lamartine, l'autre de Lamartine sur Lamennais ; je les ai tous deux cités et commentés dans mon livre (p. 313 et 321), où M. Citoleux les a recueillis; mais tandis que j'ai pris soin de les situer à leur date et de les environner du commentaire biographique qu'ils comportaient, M. Citoleux les isole, comme s'ils étaient tombés du ciel tout exprès pour le tirer d'affaire. S'il avait pris la peine d'en examiner le contexte, il se fût épargné d'abord l'étonnement qu'il manifeste en note sur le prétendu désaccord des textes et du commentaire dans mon travail ; surtout, il n'eût pas laissé ignorer à ses lecteurs ce dont j'avais pris soin d'informer les miens, que le premier de ces jugements date de l'époque où, à la suite de la publication des *Paroles d'un Croyant* qui ruinaient pour longtemps le projet de parti social tant caressé par Lamartine, il y eut plusieurs mois de refroidissement entre ce dernier et Lamennais ; le texte invoqué ne signifie donc pas autre chose qu'un mécontentement passager. Quant au second fragment, il constate un fait que j'ai mis partout en lumière : Lamartine ne *se combine* jamais avec Lamennais ; il se borne à le suivre quelquefois de loin, et à le démarquer en adaptant ses idées aux exigences de son esprit idéaliste et très positif à la fois. Peut-être si M. Citoleux qui me reproche de *juxtaposer de petites phrases*, avait joint à la connaissance des œuvres de Lamartine une science plus approfondie de la vie des écrivains dont il parle, il se fût dispensé de *juxtaposer* au début de son compte rendu ces deux *phrases* qui prouvent précisément le contraire de ce qu'il aimerait tant à démontrer.

J'aime à croire qu'il se serait aperçu aussi que je n'ai pas attendu le conseil un peu naïf qu'il m'en donne pour *examiner dans leur ensemble* les œuvres de Lamartine et celles de Lamennais. Il est vrai qu'uniquement préoccupé de défendre son in-octavo, il n'a pas eu la liberté d'esprit d'y songer. Que de maladresses la tâche difficile qu'il s'est donnée là lui impose ! Il oublie que la science n'a pas seulement recours aux faits prérogatifs, mais à l'accumulation des petits faits, elle-même caractéristique et souvent décisive ; il oublie que si les mêmes idées, les mêmes expressions se retrouvent chez Chateaubriand, chez Quinet, chez Cousin, chez Lamennais enfin, ce qui me décide à déclarer que Lamartine les reçoit de l'un d'eux, ce n'est pas la simple constatation des analogies entre les expressions ou les idées, mais surtout une enquête biographique que j'ai le droit de déclarer minutieuse et complète ; et peut-être aura-t-il la surprise de m'entendre bientôt démontrer que Châteaubriand et Cousin ont dû beaucoup à Lamennais. Il se figure que j'ai voulu prouver que Lamartine est l'homme d'un seul livre, tandis que j'ai dit et redit qu'il est l'homme de beaucoup de livres, sans doute, mais aussi *d'un seul penseur* ; enfin, sous l'obsession de son idée fixe, il s'oublie jusqu'à avancer que « j'escamote avec une dextérité rare les divers auteurs que connut et imita notre poète ». En vérité ! déclarer en tête de mon ouvrage que l'influence de Lamennais fut préparée chez Lamartine par celle de Bonald et de Maistre, c'est *escamoter* l'influence de Bonald et de Maistre ; montrer que les fragments de Pascal traduits dans l'*Ode à Byron* sont empruntés sans exception à des citations de l'*Essai sur l'Indifférence*, c'est *escamoter* l'influence de Pascal; et rappeler dans une note l'influence du Dante, c'est *l'escamoter* ! On croit rêver.

Revenons aux réalités. M. Citoleux se trouve entraîné dans la partie de son compte rendu où il s'efforce — et pour cause — de découvrir des divergences entre Lamennais et Lamartine, à de lourdes erreurs d'interprétation. Il voit par exemple dans la *Politique rationnelle* la politique *démocratique et laïque*. Voilà de gros mots, par le temps qui court. Mais il faut s'entendre : la politique, aux yeux

de Lamartine, en 1831, n'est démocratique que dans la mesure où elle applique « *la raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique* à l'organisation des sociétés modernes. » C'est dire qu'elle est démocratique au sens exact, où l'*Avenir* prenait ce terme, et dans la mesure où elle exprime *la raison générale* telle que Lamennais l'entendait à la même époque. Il ne l'a pas toujours entendue ainsi, et M. Citoleux semble ignorer que la conception en avait évolué chez lui de l'*Essai sur l'Indifférence* à l'*Avenir*, et par une conséquence naturelle, chez Lamartine des *Méditations* à la *Politique rationnelle*. Qu'elle rappelle maintenant, dans une certaine mesure, chez l'un et chez l'autre, la souveraineté collective du *Contrat social*, il y a de bonnes raisons pour cela, et je me réserve de les donner ailleurs; mais qu'elle la désigne, c'est ce que je conteste formellement, et ce que nul écrivain au courant du mouvement philosophique et religieux du XIXe siècle français n'oserait certainement affirmer. Aussi quand M. Citoleux prétend que, jamais plus qu'à cette époque la raison individuelle de Lamartine ne se dressa contre la raison générale, il m'en coûte de le dire, mais il montre seulement qu'il confond « *le siècle* » avec la raison générale, et qu'il ignore la distinction mennaisienne entre la raison individuelle et la raison de l'individu généralisée; dans les deux cas on peut dire *ma raison*, mais en des sens bien différents. Or, c'est la raison généralisée qui seule chez Lamartine comme chez les rédacteurs de l'*Avenir*, repousse la théocratie. Qu'il convienne maintenant à M. Citoleux, pour des motifs que j'ignore, de qualifier de laïque toute politique qui n'est pas théocratique, l'épithète importe peu : mais il ne saurait faire que cette politique *laïque* n'ait été celle de Lamennais avant celle de Lamartine.

J'oserai donc méconnaître le soi-disant *rationalisme* des *Méditations*, et garder mes positions, pour gênantes qu'elles soient à quelqu'un. Est-ce ma faute, au reste, si M. Citoleux, que l'expérience n'a pas instruit, et qui commentait récemment les *Méditations* et les *Harmonies* avec le *Cours de Littérature*, se montre tellement négligent de la chronologie des écrits dont il parle, qu'il avance sans hésiter des propositions de ce genre : « Alors que Lamennais en 1832 ne rompait qu'avec le Pape et conservait une philosophie catholique, Lamartine se séparait non seulement du Pape, mais du Christ. » Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs en moins de mots. En 1832 Lamartine n'avait pas rompu avec le Pape; la rupture n'eut lieu qu'à l'occasion des *Affaires de Rome*, en 1836 ; pareillement, à cette date, Lamartine n'avait pas rompu avec le Pape, encore moins avec le Christ, puisque, comme je me suis attaché à le montrer dans mon chapitre sur *Lamennais et le Voyage en Orient*, par la citation de textes inédits et caractéristiques, Lamartine, professant alors le catholicisme le plus orthodoxe, confessait à lady Stanhope sa soumission « à ceux que le Christ a faits les héritiers de sa doctrine », c'est-à-dire à la hiérarchie catholique.

Aussi je ne m'étonne point que M. Citoleux aperçoive de nombreuses divergences entre l'*Essai d'un système de Philosophie catholique*, qui est de 1830-1831, et la *Chute d'un Ange*, qui est de 1838. Croit-il donc que d'une époque à l'autre les idées de Lamennais ne s'étaient pas transformées? Avec un peu plus de réflexion il eût compris qu'en 1838 Lamartine reproduisait la métaphysique de l'*Essai d'un système de Philosophie catholique*, sous réserve des modifications considérables que l'évolution de la pensée de Lamennais y avait déjà introduites et dont les relations avec son auteur lui permettaient d'être journellement informé : c'est donc à mi-chemin entre l'*Essai d'un système de Philosophie catholique* et l'*Esquisse d'une Philosophie* qu'il faut alors chercher l'inspiration métaphysique de Lamartine, et c'est bien en effet sous cet angle qu'elle m'est apparue, et que je me suis efforcé de la présenter [1].

1. Par exemple, M. Citoleux en m'objectant la présence du dogme de la Déchéance dans l'*Essai d'un Système de Philosophie catholique* et son absence dans la *Chute d'un Ange*, oublie que si ce dogme est encore présent dans les *Paroles d'un*

Restent la sociologie et la politique de la *Chute d'un Ange*; j'y ai montré l'inspiration non seulement des *Paroles d'un Croyant*, mais encore et surtout du *Livre du Peuple*. Ici encore, mon critique discerne de soi-disant divergences qui n'existent que dans son imagination. L'auteur des *Paroles d'un Croyant*, ennemi du despotisme comme Lamartine, n'appelle pas plus que lui l'avènement du communisme, puisqu'il ajoute spécialement un chapitre à son livre (le nouveau chapitre x) pour y défendre le droit de propriété. Et nul n'ignore que si la révolte du peuple échoue honteusement dans *la Chute*, parce que le peuple n'a pas les vertus qui manquent aux rois, c'est, dans l'esprit du poète, un avertissement, quelque chose comme son *Livre du Peuple* et sa *Politique à l'usage du Peuple*, son premier effort, dis-je, pour, à la suite de Lamennais, concourir à cette éducation sociale et morale du quatrième état, à laquelle l'auteur des *Paroles* dévouera désormais toutes ses énergies.

Que reste-t-il donc des objections de M. Citoleux? Pas plus qu'il n'existe de philosophie de V. Hugo, il n'existe de philosophie de Lamartine. Et sans doute il est fâcheux que M. Citoleux ait eu l'idée de consacrer tout un volume à traiter un sujet qui n'existe pas, et que sa *prudence* ne l'en ait pas détourné, ou du moins le *tremblement* dont il nous parle, empêché. Mais qu'y puis-je?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Christian MARECHAL.

RÉPONSE DE M. MARC CITOLEUX.

Monsieur le Directeur,

Je laisserai mon livre et mon article se défendre seuls. Je me félicite toutefois de voir M. M. m'accorder que « Lamartine ne se combine jamais avec Lamennais »; et je n'en demande pas davantage. M. M. prétend avoir mis partout ce fait en lumière. Je croyais au contraire qu'il n'avait eu d'autre préoccupation que de montrer « la pensée sociale, politique, philosophique et religieuse de Lamartine, à partir de 1817, refléter exactement celle de Lamennais » (Préface p. 3).

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs et respectueux sentiments.

Marc CITOLEUX.

— M. Ben. CROCE, le célèbre érudit napolitain, réimprime un certain nombre de *morceaux critiques ou satiriques de Vitt. Imbriani* (Bari, Laterza, 1907), moins intéressants pour les jugements émis que pour le courage avec lequel l'auteur aborde de vastes questions. La division que fait Imbriani de la littérature italienne en trois périodes: l'intuitive, l'imaginative, la fantastique, n'a rien de bien instructif. Son mépris pour Cervantès, pour Ferruccio, pour Théodore Koerner, n'est pas racheté par son excessive admiration pour Giov. Berchet. On hésite à croire avec lui que Dante ait été entraîné par l'exiguité de sa fortune et par ses dettes à commettre les concussions pour lesquelles il fut condamné; mais il est certain qu'Imbriani concevait noblement la portée de la critique littéraire. Ses articles de jeunesse offrent, de plus, un curieux témoignage de l'état d'esprit où vivaient

Croyant, il aura disparu en 1840 de l'*Esquisse d'une Philosophie*. Je crains aussi que M. Citoleux n'ait oublié de relire l'*Avertissement des Nouvelles éditions* de la *Chute d'un Ange*, avant de découvrir à Lamartine l'intention de rompre, dans son poème, avec le Christianisme.

les professeurs italiens vers 1860 ; ils aident à comprendre comment s'est formé Carducci. Tantôt, en effet, Imbriani attaque violemment ses collègues (p. ex. p. 38, 104); tantôt il se répand en digressions politiques (seulement il débute par où Carducci a fini; il est monarchiste et anti-démocrate, v. notamment p. 44 et 107); surtout il déteste le christianisme qu'il accuse d'avoir hébété l'homme et dont il déclare saisir avec joie toute occasion nouvelle de le haïr. — Charles Dejob.

— Le titre de la dissertation de 72 p. présentée par M. K. Weitnauer à l'Université de Munich en 1905 pour obtenir le grade de docteur, en indique l'objet : *Ossian in der italienischen Litteratur bis etwa 1832, vorwiegend bei Monti.* L'auteur étudie l'accueil fait à la traduction italienne de Macpherson, l'impression durable que Foscolo en ressentit malgré lui ; surtout il cherche les traces d'imitation littérale chez Monti; sur ce dernier point, il est inégalement heureux : les rapprochements qu'il veut établir aux p. 32-3 sont moins certains que ceux qu'il relève dans les pages suivantes. Il conclut d'ailleurs très sagement en disant que, sauf dans l'*Entusiasmo melanconico* et l'*Elegia prima* (1778) où règne la tristesse calédonienne, Monti n'a emprunté à Macpherson que des noms, des images, des comparaisons. Il donne à la fin un catalogue d'expressions créées par Cesarotti et une bibliographie de l'influence d'Ossian en Italie. — Charles Dejob.

— M. Primo Levi publie, revue et augmentée, sa brochure *Da Leone XIII a Fr. Crispi : il card. Hohenlohe nella vita italiana* (Turin-Rome, Société éditrice nationale). Cette brochure de 50 p., uniquement consacrée aux dernières années du cardinal, n'apprend rien de bien nouveau; c'est un épisode de la campagne diplomatique qui a abouti à la Triple Alliance, mais elle est curieuse, parce que c'est un témoignage de plus que la mémoire de Crispi rentre en faveur auprès de beaucoup d'Italiens distingués. Le card. Hohenlohe se proposait deux objets : lutter contre l'influence de la France au Vatican et rapprocher l'Italie de l'Allemagne. M. P. L. est fier d'avoir été, à ce double égard, son cher et affectionné collaborateur; il aime dans le cardinal son antipathie pour Léon XIII ami de la France et sa tendresse pour Crispi : « La guerre stupide et infâme que certains soi-disant patriotes font à Crispi » écrivait le cardinal le 9 février 1895 « me met en rage. Il faudrait les envoyer tous dans quelque île d'Australie »; et, dans l'intimité, il buvait à Crispi, et promettait, en riant, de le prendre pour secrétaire d'État le jour où il serait pape. — Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 octobre 1907.* — Au nom de la Société des sciences de Semur, M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, communique les photographies de deux sculptures gallo-romaines récemment découvertes dans les fouilles d'Alésia qu'il dirige. L'une, se rapportant à Epona, est remarquable par sa conservation qui est excellente et surtout par le type nouveau, qu'elle fait connaître, de cette déesse équestre. Sur l'autre sculpture sont représentés deux personnages assis : un dieu nu, barbu, portant une bourse, sans doute Mercure, qui apparaîtrait ainsi pour la seconde fois sur les monuments de cette sorte, et une déesse indéterminée, drapée, tenant une corne d'abondance et une patère.

M. Émile Chatelain donne lecture de sa notice sur M. Eugène Müntz, son prédécesseur à l'Académie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 Novembre. — 1907

Noël GIRON, **Légendes coptes. Fragments inédits,** avec une *Lettre à l'auteur*, par M. Eugène Revillout. Paris, Geuthner, 1907, VIII-80 p.

Les Coptes étaient grands amateurs de contes fabuleux ou drôlatiques, tout comme leurs ancêtres païens des âges pharaoniques, mais le hasard ne nous a conservé que des fragments de leur littérature légère, partie en arabe dans les différents *Livres des Merveilles* où les écrivains musulmans ont recueilli ce qu'ils croyaient être l'histoire authentique du pays, partie en langue indigène, dans le Roman d'Alexandre ou dans les légendes édifiantes qui faisaient les délices de leurs monastères. On sait quel rôle les magiciens et les dieux jouent dans les contes de l'Égypte païenne : dans ceux de l'Égypte chrétienne, les dieux sont devenus des démons et les pontifes ou les nécromants ont cédé la place à des moines ou à des évêques, mais le fond est demeuré sensiblement le même. M. Giron a relevé très ingénieusement la continuité de cette tradition dans la préface qu'il a mise en tête de son petit volume, et la lecture des morceaux qu'il publie est bien faite pour confirmer son observation : ils sont malheureusement fort mutilés et il faut parfois un certain effort d'imagination pour en rétablir le sens général. Deux d'entre eux sont le développement de thèmes fournis par l'Ancien Testament, l'*Entretien d'Eve et du Serpent*, puis *le Sacrifice d'Abraham*, mais les trois autres racontent des épisodes de la vie monastique, *l'Histoire de Marina*, *l'Histoire des filles de Zénon*, et *l'Histoire de la fille de l'Empereur Basilisque*. Les faits et gestes de Marina ont passé en Occident et on les trouve racontés dans *la Légende dorée* :

c'est la femme qui voulant entrer dans un monastère, revêt des habits d'homme, est accusée par la suite d'avoir séduit une jeune fille et d'en avoir eu un enfant, avoue le péché dont elle est incapable, meurt après une longue pénitence, et n'est reconnue innocente qu'après sa mort lorsqu'on lave son corps afin de l'ensevelir. La donnée du dernier conte est scabreuse : il s'agit en effet d'une fille d'empereur qui pour s'excuser d'une grossesse illégitime laisserait croire qu'elle a été mise dans cet état par l'opération du Saint-Esprit : la fin n'existe plus et nous ne savons pas comment l'affaire se termina. Le texte de M. Giron est bien constitué et sa traduction française rend agréablement la tournure de l'original : c'est, somme toute, un bon début et qui promet.

G. Maspero.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen. Dritter Band, Juristische Schriften, Dritter Band. Berlin, Weidmann, 1907-xii-632 pp. in-8°. Prix : 15 Mk.

Ce troisième volume termine le recueil des mélanges juridiques de Mommsen. M. Kübler a groupé les articles suivant la nature des sujets : les personnes (protection de la liberté, *libertini serui*, les affranchis dans le service public à Rome, la loi Visellia, *Latium maius*, inscriptions de Pamphylie, hérédité du décurionat, situation juridique des professeurs athéniens dans l'Empire romain, corporations romaines, institution pieuse de Nerva [fondation d'un capital pour le *funeraticium* de la plèbe], *Collegium arkarum diuarum Faustinarum*, commentaires de divers documents romains); les obligations (*Nexum*, les débuts à Rome de la vente et de la location); les biens (sur les termes *mancipium*, *manceps*, *praes*, *praedium ;* sur l'histoire de l'emphytéose, décret de Commode pour le *saltus Burunitanus*, l'administration des domaines ecclésiastiques sous Grégoire-le-Grand); le droit d'héritage (la lex Voconia et Juvénal, I, 55, l'institution d'héritier *ex certa re*, le droit sépulcral romain); la forme et les instruments juridiques (le taux de l'intérêt demandé par Brutus, les tablettes du banquier pompéien Caecilius Jucundus, la souscription et « l'édition » des documents juridiques, *Constitutiones corporis munimenta*, le mode de conservation et de publication des lois et des sénatusconsultes, bas relief représentant l'action de déférer un testament au préteur); procédure (situation du tribunal du préteur, le jour intercalaire *bisextum*, le Calendrier romain, *leges iudiciariae* du VII° siècle jusqu'à la loi Aurelia, *iudicium legitimum*, *actio popularis*, inscription de Cos); droit des chrétiens et des juifs et affaires particulières (le délit de religion, les Actes de Pilate, la situation juridique de saint Paul, le procès du chrétien Apollonius sous Commode). A ces articles ont été joints la dissertation inaugurale, le mot de regret sur le jeune Ed. Philippi, des comptes rendus,

une notice nécrologique sur Pernice, deux discours inédits sur la tâche de la science historique du droit et sur la signification du droit romain.

Comme dans les volumes précédents, les articles ont été mis à jour, au moins pour la bibliographie et pour l'exactitude des textes. Cette revision a surtout porté sur deux articles concernant l'édit de Venafrum, que Mommsen avait connu imparfaitement, et les tablettes de Caecilius Jucundus, dont Zangemeister a donné une édition récente dans le *Corpus*. Mais il suffit de parcourir le bas des pages pour voir entre crochets apparaître des références nouvelles ou corrigées, ou de véritables additions.

Un double index, des matières et des noms, des références, clôt le volume. On ne sera pas obligé d'attendre la fin des *Gesammelte Schriften* et l'index général.

Tous ces soins prouvent avec quelle attention et quelle activité la publication a été conduite. Elle fait la plus grand honneur au dévouement et à la science de M. Kübler. Sa préface caractérise, en quelques traits sobres et justes, l'œuvre juridique de Mommsen. Il fait surtout ressortir son admirable continuité : un compte rendu écrit à vingt-six ans contient en germe la grande œuvre de la vieillesse, le *Strafrecht;* le caractère historique de ces écrits qu'anime et conduit secrètement une théorie et, l'on pourrait dire, une philosophie ; le sens de l'évolution, qui fait remonter Mommsen de notions juridiques romaines aux lointains préhistoriques ou le conduit, au delà de l'âge classique, dans les milieux chrétiens et presque en plein moyen âge. Et, en effet, si Mommsen n'avait eu que sa surprenante connaissance des textes, il n'eût été qu'un grand érudit. C'est par l'idée que son œuvre a dépassé le niveau des travaux ordinaires d'académie.

Quatre années ont suffi pour mener à bonne fin le recueil des œuvres juridiques. Nous espérons que la suite, déjà entamée avec un volume d'œuvres historiques, paraîtra aussi rapidement.

Paul Lejay.

Pierre de Ronsard. **Le Livret de Folastries,** nouvelle édition publiée par M. Ad. van Bever; Paris, Société du Mercure de France, 1907. In-18 de 276 pp.

I

Le *Livret de Folastries* de Pierre de Ronsard est une œuvre fort libre qui fut, dès son apparition (1553), sinon censurée et interdite, en tout cas mise officieusement à l'index. Dans la *Revue de la Renaissance* de juillet 1902, M. P. Laumonier a conté cet épisode, et nous n'avons rien de mieux à faire que de renvoyer à son récit.

Il résulta que le *Livret de Folastries* disparut pour ainsi dire, et que les exemplaires n'en sont pas précisément communs. Brunet en mentionne un. Un autre, selon M. Laumonier, se trouvait à la Bibliothè-

que Mazarine, et n'y est plus. Enfin, M. Van Bever nous en a signalé un à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Même aventure, et plus grave, advint à la réimpression du *Livret* exécutée en 1862. Elle fut, en même temps que dix-sept autres publications de l'éditeur Jules Gay, l'objet d'un jugement du Tribunal correctionnel de la Seine en date du 22 mai 1863, ordonnant la « destruction » des exemplaires saisis et de tous ceux qui pourraient l'être ultérieurement. Sur les 102 exemplaires du tirage, s'il en reste en circulation douze ou quinze, c'est assurément tout ce que l'on peut dire.

Or il a paru, en février dernier, à la librairie de la Société du Mercure de France, un in-18 de 276 pages dont voici l'intitulé : Pierre de Ronsard. *Livret de Folastries*, publié sur l'édition originale de 1553, et augmenté d'un choix de pièces d'expression satyrique et gauloise tirées des éditions originales, avec une notice et des notes par Ad. Van Bever. Portrait de Ronsard (d'après un tableau du Musée de Blois). — MCMVII.

Dans sa Notice, M. Van Bever est naturellement amené à parler de la réédition moderne antérieure à la sienne, et il le fait en ces termes : « L'ouvrage... n'a pas, malgré l'affirmation du publicateur, été réimprimé sur l'édition originale. Ce n'est qu'une reproduction de l'édition apocryphe de 1584... »

M. Van Bever, on le voit, est fort catégorique. Nous sommes obligés de lui dire qu'il se trompe ici, du tout au tout.

Il suffit, pour le prouver, d'un examen comparatif des éditions de 1553, de 1862, — et de 1907.

L'exemplaire de 1553 conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote B. L. 6561 Réserve (et non 6581) est un petit in-8 de 72 pages en tout.

La page 1 (non chiffrée), dont le verso est en blanc, contient le titre :

Livret de folastries | A Ianot Parisien | *Plus quelques Epigrames grecz* | *et des Dithyrambes chan-*|*tés au Bouc de E. Iodelle* | *Poëte Tragiq.* | (En épigraphe un distique de Catulle ; puis la marque du libraire.) | Avec Privilege | A Paris | Chez la veufve Maurice de la porte | 1553.

Pages 3 et 4 : A Ianot Parisien.

Pages 5 à 42 : Première Folastrie ; Folastrie II ; Folastrie III ; Folastrie IIII ; Folastrie V ; Folastrie VI ; Folastrie VII ; Folastrie VIII, Le Nuage ou L'yurongne.

Pages 42 à 57 : Dithyrambes A la pompe du Bouc de E. Jodelle, poëte tragiq.

Pages 58 à 67 : Traduction de quelques Epigrames grecz.

Page 68 : Sonet.

Page 69 : L. M. F. (sonnet).

Page 70 (non chiffrée) : Faultes aperceües en l'impression des Folastries.

Page 71 (non chiffrée) : Extraict des Registres du Parlement (privilège).

Page 72 (non chiffrée) : Achevé d'imprimer le vingtiesme iour d'auril 1553.

L'édition de 1862 a pour titre :

LE LIVRET DE FOLASTRIES. A Ianot Parisien. *Recueil de poésies de Ronsard, le prince des poètes de son temps. — Réimpression textuelle faite sur l'édition de 1553, et augmentée de plusieurs pièces ajoutées, soit dans l'édition de 1584, soit dans celle intitulée les* GAYETEZ, *de Ronsard.* — Paris, chez Jules Gay, éditeur, quai des Grands Augustins, 25. 1862. (Paris, typ. Simon Raçon et comp., rue d'Erfurth, 1. — Tiré à 100 ex. numérotés, plus deux sur peau vélin).

Il faut reconnaître tout de suite que le sous-titre est maladroit. Il a une apparence d'inexactitude. Aucune pièce n'est intercalée dans la réimpression textuelle elle-même. Seulement dans l'AVANT-PROPOS, on donne les deux pièces qui accrurent l'édition de 1584, puis deux odelettes tirées des *Muses Gaillardes* ; enfin, le titre de quelques-unes des *Gayetez* est indiqué et suivi de la citation de trois des épigrammes dont s'enrichit plus tard la *Traduction de quelques Epigrames grecz*.

Mais laissons de côté ces pages v à xx qu'occupe l'Avant-Propos, et ne nous inquiétons que de la Réimpression textuelle.

La première page (verso blanc) contient le titre original.

Les pages 3 à 58 reproduisent, en resserrant un peu, les mêmes pièces que 1553, très exactement, et dans le même ordre (moins observé par M. Van Bever), et sans oublier, au-dessous du titre de la Folastrie VIII, le sous-titre : Le Nuage ou l'Yurongne.

Deux feuillets non chiffrés donnent : l'un, au recto, l'*Extraict des Registres du Parlement*, au verso l'*Achevé d'imprimer* ; l'autre, au recto, une table des matières de la réédition, Avant-Propos compris.

Ici, faisons observer que le Privilège n'existe pas dans l'édition de 1584, non plus que, forcément, l'Achevé d'imprimer (omis dans le volume de M. Van Bever).

C'est donc bien sur l'exemplaire de 1553 que Jules Gay a pris et le Privilège et l'Achevé d'imprimer. Ceci nous dispense déjà de nous préoccuper du texte de 1584, et nous sommes en droit d'agir ainsi, pourvu que Gay ne s'écarte pas du texte de 1553, étant donné aussi qu'il ne fait pas intervenir dans sa réimpression textuelle les deux pièces ajoutées sans grande raison en 1584.

L'éditeur de 1862 ne reproduit pas la table d'errata de 1553. Et cela se comprend. Il l'a rendue inutile en exécutant dans le texte qu'il donne, conformément à la volonté du poète, les corrections indiquées.

Quant à M. Van Bever, il ne paraît pas avoir accordé l'attention

désirable à ces *Faultes aperceties en l'impression des Folastries*. Ainsi, Folastrie IV, l'imprimeur avait mis :

> Les boucs barbus qui l'aguetterent
> Paillars, sur les cheures monterent,
> Et ce laquet contr'aguignant,
> Alloient à l'enuy depignant.

L'errata indique : *depignant*, lisez *trepignant*. Gay corrige. M. Van Bever corrige de même ; mais il ajoute cette note : « Le texte donne ce mot : *depignant*, dont le sens précis nous échappe. »

L'édition de 1862 suit fort religieusement celle de 1553.

Première Folastrie, elle donne :

> Ny les trop sales broquards...

C'est bien la leçon de 1553. La leçon :

> Ny les outrageux brocars...

ne se lit pas dans l'original. M. Van Bever n'a pu la trouver que dans les *Gayetez*.

Folastrie VII, l'édition de 1862 donne les leçons :

> Ie te salue ombre d'Homere...
> Pour bien iuger de ce vieillard...
> Que l'aigle horriblement bourrelle...
> Me tournasse dans les antrailles...

L'édition de 1907, celles-ci :

> Je te salue ô bon Homere...
> Pour bien entendre ce vieillard...
> Que l'aigle sans cesse bourrelle...
> Me tournasse par les entrailles...

C'est l'édition de 1862 qui est conforme à celle de 1553.

Est-ce à dire qu'elle soit irréprochable ? Elle contient un petit nombre de divergences, que l'on est obligé de relever à la loupe, il est vrai, lettres et signes changés, qui ne devraient pas l'être, puisqu'il s'agit, en fait, d'un *fac-simile*. Mais c'est pousser bien loin, sans doute, la minutie, et, de ces fautes, nous n'en avons vu que deux ou trois qui ne soient pas vénielles.

Folastrie IIII, 1553 donne :

> Robine tira de son sein
> Un gros quignon buret de pain,
> Qu'elle auoit fait de pure aveine
> Pour tout le long de la sepmaine :
> Et le trempant au iust des aux
> Et dans le brouet des poureaux,
> De l'autre costé reculée,
> Mangeoit apart son eculée.

Gay imprime : *au iust des eaux*, ce qui est absurde, et : *Mangeant*, ce qui fait que le second membre de la phrase reste en l'air. M. Van

Bever maintient heureusement *au jus des aulx*; mais, par une rencontre singulière, il introduit aussi le participe : *Mangeant*, en la place de l'imparfait : *Mangeoit.*

Une autre erreur de Jules Gay réside en la disposition hétéroclite qu'affecte chez lui le début de l'*Épigrame* : *De Posidippe, Sur l'Image du Temps.* De deux alexandrins, il semble faire quatre vers, de huit, de quatre, de huit, et de quatre syllabes. Il est trompé par une fausse rime. Sur l'imprimé de 1553, il est aisé de voir qu'il ne s'agit que de coupures typographiques nécessitées par une grande lettre initiale et par des lignes trop longues pour la justification.

> Qui et d'ou est l'ouurier ? du Mans.
> Son nom ? le Conte.
> Et mais toy qui es-tu ? Le Temps
> qui tout surmonte.

Cela doit se lire en suivant. Le *qui* de la dernière ligne n'a point de capitale indiquant un commencement de vers. On se demande comment le même dessin défectueux peut se retrouver dans le volume de 1907, alors que Blanchemain lui-même avait su s'en garder.

Jules Gay (ou l'homme de lettres qu'il a chargé de préparer l'édition, — peut être Paul Lacroix), M. Van Bever, et d'ailleurs Prosper Blanchemain, sont d'accord pour écrire ainsi le premier vers des *Folastries*, ou des *Gayetez :*

> A qui donrai-ie ces sornettes...

Et M. Van Bever ajoute : « *Donrai-je,* pour *donnerai-je.* Les différents textes que nous avons collationnés portent tous par erreur : *donnai-je.* »

Pourtant, si tous les textes concordent (y compris le texte princeps, qui se lit en effet : *A qui donnai-je...*), est-on bien sûr que ce soit une « erreur », et que Ronsard n'ait pas voulu dire réellement : *A qui ai-je donné...?* Ce sens pourrait bien se défendre. Ronsard, il est vrai, emploie plus loin le temps présent. On peut voir là une incohérence de construction, mais ne trouverait-on pas assez aisément la semblable ? Et même, cette interprétation : « A qui ai-je donné, dans ma pensée, ces sornettes ? A toi ; donc je te les livre... » est-elle si exorbitante ? Fût-elle entachée de subtilité, elle évite de corriger Ronsard.

Une autre hypothèse est très plausible. Il se peut que Ronsard ait écrit : *donnai-je* pour : *donne-je*, afin de faire sentir la prononciation de la finale de *donne*. N'écrivons-nous pas aujourd'hui *donné-je* pour la même raison, bien que la forme affirmative soit *je donne*, sans accent aigu ? Nous aurions là, comme souvent à cette époque, un cas d'orthographe phonétique, sans plus.

En réalité, s'il y avait eu *Faulte en l'impression* de 1553, cette faute n'aurait-elle pas été *aperceüe*, se trouvant au premier vers ?

M. Van B. avait donc le devoir de reproduire : *donnai-je*, puisque c'est le texte princeps, non rectifié dans la table d'errata du poète.

Le même devoir, il est vrai, incombait d'abord à Jules Gay. Y avoir manqué constitue l'une des quatre ou cinq distractions qui empêchent sa réimpression textuelle d'être parfaitement textuelle. Mais il demeure évident qu'elle est la seule qui ait été, n'en déplaise à M. Van Bever, vraiment exécutée sur l'original.

Jacques Madeleine.

II

Les remarques de M. J. Madeleine sont fort judicieuses et entièrement fondées. D'une part, M. Van Bever est loin d'avoir reproduit fidèlement, quoiqu'il le déclare à plusieurs reprises (au titre ; p. 35, note 2 ; p. 37) l'édition princeps des *Folastries*. D'autre part, l'auteur de la réimpression de 1862, qu'il blâme d'avoir annoncé faussement une reproduction textuelle de l'édition princeps, n'a point trompé son lecteur. Paul Lacroix (c'est très vraisemblablement lui, car il était alors conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal et eut sous les yeux l'exemplaire que M. Van B. a « découvert ») l'a fait comme il l'a dit ; et sa réimpression, sans être irréprochable, est incontestablement supérieure à celle de 1907. Pour donner une excellente réédition des *Folastries* de 1553, il suffisait de corriger les erreurs historiques de l'Avant-propos de P. Lacroix et les fautes de lecture, d'ailleurs peu nombreuses, qui ont subsisté dans son texte. M. Van B. en a bien corrigé quelques-unes ; mais il a, par contre, augmenté leur nombre dans des proportions invraisemblables. Nous avons le pénible devoir de relever les principales.

A. Erreurs historiques :

Page 6. L'édition de 1587 des Œuvres de Ronsard n'a point paru trois ans après sa mort, puisqu'il mourut le 27 déc. 1585. Comme elle fut achevée d'imprimer le 24 déc. 1586, il n'y eut en réalité qu'un an d'intervalle entre la mort du poète et l'apparition de la première édition posthume de ses Œuvres. — Page 39, note 1, V. B. fait encore mourir Ronsard en 1584, un an trop tôt.

Page 6. L'expression « les témoignages habiles de l'âge mûr » ne correspond à rien de réel, non plus que la critique faite par V. B. de l'édition de 1584, à la p. 22. Les suppressions et retouches que Ronsard a fait subir à son œuvre ne sont le résultat ni d'une hypocrisie, ni d'un ramollissement ; elles ne furent pas dictées par des considérations morales ou religieuses, mais par des scrupules d'artiste. A ce sujet Blanchemain, sur la foi de Pasquier, de Colletet et même de S. Beuve, s'est lourdement trompé.

Page 8. L'ode de 1555 : *Ma douce jouvence est passée*, est une simple paraphrase d'Anacréon ; il n'y faut pas voir l'expression de la

vérité historique, à moins que ce ne soit le regret de la jeunesse que ressent après trente ans tout homme qui aime la vie. Ronsard n'était que demi-sourd, et encore de façon intermittente, comme le sont les neuro-arthritiques ; c'est en lui le littérateur qui a dit à 31 ans : Adieu fillettes ; mais l'homme ne l'a pas dit avant 60 ans.

Page 11. Lemaire de Belges (et non pas *des* Belges) est mort en 1524 (et non en 1547). V. Stecher, *Notice* de l'édition de ses œuvres, p. LXXIX, note 2 et LXXXVIII, note 1 ; E. Langlois, *Recueil des Arts de Seconde Rhétorique* (1902), Introd., p. LXXIV, note 1.

Page 17. Ce n'est pas dans une hôtellerie de Poitiers que Ronsard fit la connaissance de Du Bellay. Il faut laisser à Binet la responsabilité de cette légende. — Denisot, en 1548, n'était pas au collège de Coqueret, mais en Angleterre, où il achevait l'instruction des princesses Seymour (et ceci n'est pas un *on-dit*, c'est certain. V. Chamard, *Thèse française*, 1900, et Cl. Jugé, Thèse sur Denisot, 1907).

Page 18, note 1. Ce n'est pas Bertrand Berger qui est l'auteur des *Dithyrambes au bouc de Jodelle*. C'est Ronsard, comme je crois l'avoir prouvé dans une Thèse actuellement déposée en Sorbonne. V. B. reproduit encore pp. 28 et 87 cette autre légende accréditée par Binet.

P. 18, note 2. Guy Pacate ne fut pas sacristain de l'abbaye de Couture, que V. B. confond avec le village de Couture, lieu de naissance de Ronsard, — mais de l'abbaye de *la* Couture, au Mans.

Page 18, note 4. Ce n'est pas à *Abel* de la Hurteloire que Ronsard adressa une ode de 1550, mais à *Jean* de la Harteloire. Blanchemain s'est trompé sur le prénom, et la forme Harteloire est la vraie leçon, qui se lit dans les *Bacchanales* en 1552 et 53 (cf. *Annales Fléchoises* de mai 1906, p. 189).

Page 19, notes 2 et 3. Il ne s'agit pas d'Ange Capel dans les *Bacchanales*, mais de son frère aîné Guillaume Capel. Voir le *Lazare de Baïf* de Lucien (et non pas Jacques) Pinvert, trad. fr. p. 111, et les *Epithètes* de Maurice de la Porte, articles Cappel et Aurat.— Il ne s'agit pas de Jacques de Lignery dans la même strophe des *Bacchanales*, mais de son fils Claude, auquel Ronsard adressa en 1552 une ode de son *Cinquième livre*. Voir *Rev. d'Hist. Litt. de la Fr.* 1905, p. 243.

Page 20. Ronsard n'avait pas *trop* écouté les conseils de Peletier du Mans, mais *trop peu*. S'il les avait suivis, il aurait rompu moins brutalement avec l'école Marotique, il aurait été moins obscur, moins alexandrin, et aurait évité ainsi sa disgrâce deux fois séculaire.

Page 27. Ce n'est pas en février 1552, mais en février 1553 qu'on joua la *Cléopâtre* et l'*Eugène* de Jodelle, et qu'il faut placer par conséquent la fameuse scène du bouc : la meilleure preuve c'est que l'*Eugène* contient des allusions à des événements qui se sont passés dans la seconde moitié de 1552 ; Baïf a d'ailleurs daté ses propres *Dithyrambes au bouc de Jodelle* de l'année 1553.

Page 29, note 5. Paschal est mort en 1565 (et non en 1635). Il rentra à Paris et se joignit à la Brigade en 1549 (et non pas lors de la formation de la Pléiade, qui est postérieure de 4 ou 5 ans). Il publia le « tombeau » de Henri II en 1559 (et non en 1550).

Page 33 (au bas). Si les *Folastries* datent du séjour de Rons. à Coqueret, elles n'ont pas pu être écrites après les *Amours* de 1552. Il faut choisir entre ces deux hypothèses ; c'est la deuxième qui est la bonne, comme le prouvent certains faits de la vie de Rons. En l'adoptant on évite la contradiction.

Page 34, note 2. O. de Magny n'est pas un poète lyonnais. Il est né à Cahors, devint le secrétaire de son compatriote Hugues Salel, et se rattache directement à l'école parisienne de 1550. Il n'a fait que passer à Lyon, se rendant en Italie à la suite de l'ambassadeur Jean d'Avanson.

Page 35. Je n'ai dit nulle part que les *Folastries* furent un objet de réprobation pour *tous* les amis du poète. J'ai montré au contraire que la grande majorité de ses amis et de ses ennemis de la veille applaudirent à sa nouvelle manière. Les stoïciens qui froncèrent le sourcil, comme dit P. des Mineurs, furent L'Hopital, Morel, Denisot, Rob. de la Haye.

Page 39. Pourquoi tant d'aversion pour la réimpression de 1584 ? Pourquoi est-elle « très médiocre » ? En quoi son imprimeur est-il plus à blâmer que ceux qui l'ont imité ? En 1862 et en 1907 le même fait n'a-t-il pas eu les mêmes causes, ou l'amour de la vérité, ou l'espoir d'un succès facile ? Il est vrai que M. Van Bever n'est pas moins acerbe à l'égard de son autre devancier, l'éditeur de 1862. Alors ?

Page 56. La note 1 contient une double erreur, dont la source est l'Avant-propos de l'édition Gay. 1° Le ton de la *Folastrie II* est diamétralement opposé à celui de la *Harangue* et de l'*Exhortation*. 2° La *Harangue* est de 1553 et l'*Exhortation* de 1558 : on ne peut donc pas dire qu' « elles furent écrites à la même époque ».

Page 60, note 3. Cette pièce, réimprimée dans mon *Ronsart gaulois*, — ainsi que les deux sonnets des pp. 104 et 105, et l'odelette de la p. 107 : *Du grand Turc je n'ay souci*, — avait reparu en 1557 dans la 2ᵉ édition parisienne de la *Continuation des Amours*.

B. Erreurs philologiques et typographiques.

Nous laisserons de côté tous les passages qui diffèrent de l'édition princeps, soit par les mots, soit par l'orthog. M. J. Madeleine a indiqué les plus grosses différences de texte (il y en a bon nombre d'autres). Quant à l'orthog., M. Van Bever avoue qu'il l'a délibérément rajeunie et unifiée. C'est un système fort soutenable ; nous ne lui en ferons donc pas un grief. Mais il devait alors être conséquent avec lui-même, et écrire p. 59 *fraudés* au lieu de *fraudez* ; p. 95 *cou-*

leuvrée au lieu de *couleurée ;* p. 159 *vais* au lieu de *vois ;* p. 188 *liez* au lieu de *liés*. Cette vieille orthogr. ne peut manquer de dérouter le lecteur, prévenu par ailleurs qu'on la lui a rajeunie. En outre, ce système une fois adopté, on devait franchement renoncer à indiquer par des crochets les différences orthographiques ; ou bien, au lieu de les signaler toutes, quelles qu'elles fussent, de la même façon, on aurait dû distinguer d'une part les lettres absentes par des crochets, d'autre part les lettres constituant une orthog. différente par des caractères italiques. Mais ce sont là des fautes vénielles auprès de celles-ci :

Il faut lire, p. 58, 6e vers, effrayer les *poules*, au lieu de les *foules ;* p. 61, dernier vers, Et *qu'il eust* plus, au lieu de Et *qu'il n'eust* plus ; p. 73, *T'oyant* plaindre, au lieu de *T'ayant ;* p. 74, Traistre *m'a* rendu, au lieu de Traistre *n'y a* rendu ; p. 79, après Tu voulais dire bon Homere, un vers a été omis : Que l'on doit faire bonne chere. — Il faut lire, p. 80, Et de mille autres *jeux*, au lieu de mille autres *yeux*. — P. 84, le 20e vers a un pied de moins (*un* pour *une*) ; p. 85, le 3e vers a un pied de trop (le premier *de*). — P. 84, dernier vers, et 85, douzième vers, lisez *ny* au lieu de *n'y*.

Il faut lire, p. 88, 2e vers, *j'oy* au lieu de *j'ai ;* p. 91, *Voy-te-cy*, au lieu de *Voy-je-cy*, et au milieu de la page :

> L'horrible vent de ton oracle,
> J'entens (= je veux dire) l'esprit de ce bon vin nouveau,
> Me tempeste le cerveau,

au lieu de : L'horrible vent de ton oracle J'entens ; (qui est une fausse leçon de Blanchemain, VI, 380). Au XVIe s. *j'entens* signifie le plus souvent je comprends, je veux dire ; et l'on emploie *j'oy* pour signifier je perçois par l'ouïe (cf. pour ce sens du mot *entendre* pp. 51, 79, 91 et 113).

Il faut lire, p. 96, dernier vers, mes *ongles*, au lieu de mes *angles ;* p. 97, 6e vers, Qu'un *panier* enclot, au lieu de Qu'un *premier* enclot ; p. 103, Le bouc *ronge-vigne*, au lieu de *rouge-vigne ;* p. 105, 3e vers, *bienheuré*, au lieu de *bienheureux ;* p. 110. Des atomes, *ni s'* Epicure, au lieu de *ni d'* Epicure (s' = si, comme à la p. 209, 5e vers). P. 113, la première épigramme est une pièce strophique, composée de trois quatrains, qu'il fallait séparer. Il faut lire, p. 114, Si mesurer *tu n'as* pouvoir, au lieu de *tu as* pouvoir ; p. 115 Qu'il *sauve* ou donne la mort, au lieu de Qu'il *sonne ;* p. 117 Tel peint *au* naturel, au lieu de *du* naturel ; p. 119, 1er vers, *fumeux* au lieu de *fameux*. Et je ne parle pas des fautes de grec qui sont restées en tête des Épigrammes.

La réimpression du *Livret de Folastries* est terminée à la p. 117. A la suite viennent 150 pages de pièces diverses, qui, dit M. Van Bever dans son Introd., sont « de même esprit » que les *Folastries* (d'esprit *satyrique*, c'est-à-dire gaillard, gaulois, licencieux ; ce mot a besoin d'explication, car V. B. le prend, ainsi que le mot la *satyre*,

p. 37, dans un sens très particulier qu'il n'a pas au xvi[e] siècle, qu'il n'a plus aujourd'hui, et qu'on ne trouve guère que dans les recueils du xvii[e] s. intitulés : le *Parnasse satyrique*, le *Cabinet satyrique*, etc). Ces pièces diverses ont d'ailleurs paru sous des titres fort différents, Odes, Sonnets, Poëmes, Épigrammes, et appartiennent à la vieillesse aussi bien qu'à la jeunesse et à la maturité de Ronsard. Quelques-unes même n'ont jamais paru de son vivant et sont d'une authenticité très douteuse; mais il importait peu; il suffisait qu'elles eussent une allure pornographique (c'est le terme qui de nos jours a remplacé *satyrique*) pour entrer dans la collection. Nous ne contestons pas à V. B. le droit qu'il avait de donner cet appendice alléchant au *Livret* de 1553. Notons seulement que c'est précisément l'un des griefs qu'il articule contre les réimprimeurs précédents, et regrettons surtout que son volume continue à porter le titre général de *Livret de Folastries* jusqu'à la dernière page, véritable trompe-l'œil, qui est sans doute involontaire.

Puis les erreurs continuent aussi. Page 176, note 1. La réimpression des *Œuvres poëtiques de J. Peletier du Mans* n'a pas été faite « par mes soins ». Je suis seulement l'auteur de l'Introduction et du Commentaire. Puisque M. Van Bever voulait bien signaler une de mes réimpressions, il pouvait renvoyer son lecteur, pour l'ode de Ronsard *A J. Peletier*, au texte que j'en ai personnellement publié dans la *Revue d'Hist. Litt.* de 1902, p. 37 (premier article d'une série sur la *Chronologie et les Variantes des poésies de Ronsart*).

Page 204. Il n'est pas certain que Corydon désigne Amadis Jamin. L'auteur du *Temple de Ronsard* distingue Corydon d'Amadis parmi les serviteurs de Ronsard ; d'après ce pamphlet, dont l'auteur présumé, Grévin, devait savoir à quoi s'en tenir, et d'après les odes du *Bocage* de 1554, il semble que Corydon ait été un « valet cuisinier » plutôt qu'un « page ». En tout cas Ronsard n'a jamais désigné Jamin avec la qualité de « page » dans aucune des œuvres qu'il lui a adressées. Voir dans les *Annales Fléchoises* de 1906 mon étude sur les relations de Ronsard et de Jamin.

Page 210, note 1. C'est seulement dans les éditions posthumes que cette odelette porte le titre absurde : *Ode geniale* (c'est-à-dire matrimoniale ou conjugale) *à Janet peintre du Roy*, reproduit par Blanchemain, tome II, p. 351. Ronsard l'a écrite à l'occasion du mariage d'un paysan Vendômois. — Page 234, notes 1 et 2. L'ode *A Remy Belleau* a paru d'abord dans la *Nouv. Contin. des Amours* (1556). Ronsard n'a pas voulu dans les premiers vers adresser une critique littéraire au traducteur d'Anacréon, mais seulement un doux reproche bachique à son ami. Il a voulu dire : Tu bois trop peu pour un homme qui a traduit Anacréon. — Page 250. Le sonnet *A Loys de Bourbon* a paru d'abord en 1565 dans les *Eclogues et Mascarades*, et non en 1578. L'erreur vient de Blanchemain (tome I, 426), qui l'a publié encore

au tome V, 324-25, en le datant de 1567, sans se douter que le début : Magnanime Seigneur..., n'était qu'une variante.

Les fautes d'impression sont plus graves.

Il faut lire p. 130, dernier vers, l'*asne de Silene*, au lieu de l'*ase de Silence* ; p. 153, *Je*, Berger, plein de vitesse, au lieu de *Io*, Berger ; p. 157, Chaqu'*un* d'une gaye voix, au lieu de chaqu'*une*, qui rend le vers faux ; p. 158, premier vers, *pressées*, au lieu de *dressées* ; 13e vers, *Par* la place, au lieu de *Pas* la place ; p. 159, 7e vers, *qu'on n'oublie* au lieu de *qu'on oublie* ; p. 161, De Dorat la voix *sucrée*, au lieu de *sacrée* ; p. 169, Sus, sus, *vivons*, au lieu de *vivans* ; p. 171, *Secoure* aux vents ores tu dois, au lieu de *secours* (c'est un vieil infinitif, pour secouer, dont le participe était *secous*) ; p. 172, dernier quatrain, *Silene*, au lieu de *Silence* ; p. 175, avant-dernier vers, Les temples *met* l'Alleman à mepris, au lieu de Les temples l'Alleman [1] ; p. 182, J'ai connu *seur* ami d'epreuve, au lieu de *pour* ami d'epreuve ; p. 187, treizième vers, des *baisers*, au lieu de *des baisez* ; même page, la dernière strophe est doublement mutilée ; il faut lire : Car, en lieu de *six*, adonques J'en demanderay *plus qu'onques*.... ; p. 189, sixième vers, nous *mourrons*, au lieu de nous *mourons* ; p. 193, avant-dernier vers, *playe*, au lieu de *plage* ; p. 194, Ma teste *de tes* onguents teinte, au lieu de *des* onguents ; p. 196, onzième vers, *font* au lieu de *fond* ; p. 210, onzième vers, *hardi*, au lieu de *hardie* ; p. 212, le deuxième vers est faux (*temps* est de trop) ; p. 213, le huitième vers est défiguré ; il faut lire : *Dedans* cette *grand* coupe d'or ; p. 214, cinquième vers, *Silene*, au lieu de *Silence* ; quatorzième vers, Volontiers *bon* cheval, au lieu de Volontiers cheval ; p. 215, dernier vers, *Entrelacés*, au lieu du singulier ; p. 216, *Pour qui* gardes-tu tes yeux, au lieu de *Pourquoi* ; à la strophe suivante, je te *verrai*, je n'*avourai* (le futur au lieu du conditionnel) ; p. 219, Amour n'oserait *par* ses ruses, au lieu de *pas* ses ruses ; p. 224, deuxième vers, *Pres ce* bon vin, au lieu de *Pres de ce* bon vin ; p. 235, deuxième strophe, les deux points doivent être placés après *montaigne* (c'est la vraie leçon, la seule acceptable) ; p. 245, douzième vers, il faut lire *Ha*, au lieu de *Ian* ; p. 246, seizième vers, *jureur*, au lieu de *fureur* ; p. 249, deuxième vers, Vous en *serez* marché (c'est-à-dire marqué), au lieu de Vous en *ferez* marché ; p. 261, avant-dernier vers, *Par* me voir, au lieu de *Pour* me voir.

Ailleurs on lit cœur pour chœur ; traiste pour traistre ; on pour ou ; de pour des ; viel pour vieil ; caquetée pour caqueter ; ces pour ses ; Agmien pour Agnien ; Bassard pour Bassar ; Eubolien pour Euboulien ; Lynéan pour Lyéan ; Dionisos ou Dyonisos pour Dionysos ; peut pour peux ; nourris pour nourrir ; du pour de ; armeurces

1. Dans cette même page une strophe est coupée en deux par un large blanc, et chacun de ses tronçons est rattaché aux strophes voisines.

pour armeures; eu pour eut; la pour ta; caquette pour caquettes; des soubz et des sus, pour dessoubz et dessus; nom pareil pour nonpareil; abroyant pour aboyant; oublieux pour oblivieux; dou pour doux; mont pour monts; glacçon pour glaçon; quelle pour qu'elle; inimitiée pour inimitié (ce qui fait le vers faux); des pour de, ou pour les; espris pour esprit; ma mie pour m'amie; mesmes pour mesme; peché pour pechés; une épigramme grecque, pour un épigramme grec (du masculin au xvi[e] s.).

Et nous en passons; et nous ne comptons pas les erreurs de ponctuation provenant de points et de virgules absents, superflus ou mal placés. S'il y avait quelque chose à rajeunir et améliorer, c'était la ponctuation, qui est arbitraire et déroutante. Contentons-nous de relever en terminant quelques-unes des notes destinées à éclairer le sens des mots. P. 46. « Les Sœurs Thespiennes, filles de Thespius ou Thestius. Elles étaient cinquante... » Or, il s'agit des *neuf* Muses, qui avaient un temple près de Thespies. — P. 48. « Vasquine, lire Basquine ». — P. 61. N'a refusé son hatelier. « Natelier ou nastelier, atelier ». — P. 62. Catin, qui le berlan tenait Au premier joueur qui venait. « Berlan ou brelan, jeu fort ancien. Ici lieu de débauche ». — P. 69. Robine tira de son sein Un gros quignon buret de pain. « Buret, beurré ». — P. 158. Et les pasts dont l'ancienne Memphienne Festoya le mol Romain. « Pasts, pâtés ». — P. 216. Ton test n'aura plus de peau. « Test, tétin ».

La réédition de M. Van Bever a deux mérites qui sont indéniables : 1° Elle a répandu à 1,500 ou 2,000 exemplaires un portrait peu connu de Ronsard, très réaliste et vivant, bien supérieur aux portraits laurés, officiels et conventionnels. 2° Elle nous a appris que la Bibliothèque de l'Arsenal possédait un exemplaire du *Livret de Folastries* primitif, que nous y avions vainement cherché parce qu'il ne figure pas parmi les œuvres de Ronsard, mais aux Anonymes. De cela nous le remercions. Mais, à part ces mérites, sa réédition, faite avec trop de hâte et trop peu de soin, ne peut être vraiment utile ni aux profanes, ni aux initiés. Œuvre de vulgarisation, ayant des intentions scientifiques, elle a manqué son double but.

Paul Laumonier.

Maurice Masson, **Fénelon et Mme Guyon.** Documents nouveaux et inédits. Paris, Hachette, 1907, xcv-379 pp. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Très curieux volume. En 1767-1768, Jean-Philippe Dutoit-Mambrini, pasteur piétiste vaudois, publiait dans une nouvelle édition des *Lettres chrétiennes et spirituelles* de M[me] Guyon la correspondance secrète de Fénelon avec son amie. L'édition était médiocre. Dutoit n'y avait cherché que la « doctrine » et l'édification; car il était un fervent disciple. Le désordre et la maladresse de la publication, et

sans doute le jour où elle plaçait les deux correspondants firent hésiter l'abbé Gosselin qui rejeta ces lettres hors de la *Correspondance générale de Fénelon* comme non authentiques. Personne n'y prit plus attention, ou l'on fit le silence. En 1892, M. Eug. Ritter en rééditait trente-huit, les déclarant authentiques, et Brunetière, dans son article *Fénelon* de la *Grande encyclopédie*, penchait fortement dans le même sens.

Il ne peut plus y avoir de doute après la démonstration que nous donne M. Maurice Masson. Le style, les allusions, les expressions mystiques très particulières, la doctrine, tout prouve l'authenticité. Si ces lettres sont d'un faussaire, il a été fort habile, si habile que les auteurs seuls paraissent avoir pu réussir un tel pastiche. On ne voit pas bien quel but un faussaire aurait visé. Dutoit est à l'abri des soupçons et d'ailleurs parfaitement incapable de ce tour de force. Enfin, argument décisif, la correspondance contient des allusions et des mentions qu'on ne pouvait inventer en 1768. Entre les documents découverts depuis cette date, inconnus nécessairement d'un faussaire, et les lettres, il y a une série de concordances qui ne s'expliquent pas dans l'hypothèse d'une falsification.

Ce qui pouvait jeter le discrédit sur ces lettres, c'étaient d'abord le désordre et la négligence de la publication faite par Dutoit. M. Masson s'est donné beaucoup de peine pour retrouver l'ordre des lettres, pour déterminer les dates, pour dévoiler les allusions. Il a entouré les lettres d'une annotation très précise. A la suite des lettres, on trouvera les poésies qu'échangeaient Fénelon et Mme Guyon, dont Voltaire a rendu célèbre un couplet, sans le comprendre. En tête du volume, on lit un fragment inédit d'autobiographie de Mme Guyon, tiré des manuscrits de Saint-Sulpice, et qui n'est pas le moins curieux du livre.

Les lettres que nous avons ici ne sont qu'une petite partie de la correspondance échangée entre les deux amis, de 1688 à 1694. Elles paraissent devoir être placées en 1688 et 1689. Ce n'est pas qu'après la condamnation les relations cessèrent. Mais, non seulement rien n'est resté de cette nouvelle correspondance, mais la trace en est à peine saisissable (voy. p. LXVI-LXVIII et p. 360, note).

Quel est le caractère de cette correspondance ? Elle est celle de deux amants spirituels qui s'aiment en aimant Dieu et dont le Dieu n'est guère que leur propre amour, mais avec des nuances et des délicatesses, avec une ingénuité et une inconscience qui rendent les mots ordinaires grossiers et brutaux. M. M. a consacré une grande partie de son introduction à analyser ces relations. Il y a mis une subtilité et une finesse aussi ténues que les fils mêmes qu'il avait à débrouiller. On peut penser ce que l'on veut de Mme Guyon. Elle fut, sans doute, à demi folle, et cette folie est commune à tous les mystiques, à peine diversifiée par les tempéraments. On retrouverait les mignar-

dises et les enfantillages de l'amie de Fénelon chez saint François de Sales. Mais l'intervention de Mme Guyon a été bienfaisante. Comme saint François de Sales encore, Fénelon a été le dirigé de sa dirigée. Le phénomène est constant dans le catholicisme. Toute intimité spirituelle entre directeur et dirigée a pour effet de mettre le directeur en la puissance de la dirigée. Il se forme alors des sentiments et des liens d'une nature semblable à l'amour et qui, certes, n'ont rien de charnel. Le christianisme a produit là quelque chose de nouveau, il a enrichi l'âme humaine. Apporter dans l'étude de ces phénomènes un scepticisme ricaneur, c'est commencer par se mettre dans l'impossibilité de comprendre. Cette action de la femme explique que Mme Guyon ait pu renouveler la piété, les idées, la vie de Fénelon. Comme le dit M. M., « elle a assoupli et nuancé une âme déjà très riche et très diverse; de celui qui, sans elle, n'aurait été qu'un homme d'esprit, cette demi-sainte, demi-folle a fait un type d'humanité ».

M. M. a aussi très bien pénétré le caractère des deux correspondants. Il a rendu ce qu'a de mystérieux l'âme de Mme Guyon, aux profondeurs un peu troubles, qui se fait deviner plutôt que connaître. Il a mis en lumière divers traits du tempérament de Fénelon, surtout son inconscient défaut de sincérité, sa souplesse un peu gasconne. Il faudrait ajouter, comme correctif, que dans l'affaire du quiétisme, Bossuet, qui n'était pas gascon, se montra parfois bien « fénelonien ».

M. Masson termine par un triple index : index grammatical et sémantique, vocabulaire mystique, noms propres. Ces tables témoignent encore du soin, je dirais presque de la tendresse (un peu amusée), avec laquelle tout le volume a été préparé.

A.

P.-E. Girod. — **Les Subsistances en Bourgogne et particulièrement à Dijon à la fin du XVIIIe siècle** (1774-1789) (no 4 du tome de la *Revue bourguignonne*, publiée par l'Université de Dijon).

Ce mémoire de diplôme d'études est une étude consciencieuse des mercuriales des marchés de Dijon pendant les dernières années de l'ancien régime et un dépouillement méritoire de la correspondance des autorités administratives et judiciaires (intendant, subdélégués, élus, officiers municipaux, parlement, etc.). On y voit quelles appréhensions constantes la question des subsistances causait au pouvoir et au public dans une province pourtant riche en blé qui produisait en moyenne plus qu'elle ne consommait. On assiste aux revirements de la politique alimentaire des ministres en fonctions : politique libérale avec Turgot et Calonne, protectionniste et interventionniste avec Necker. Mais tout cela n'est pas bien neuf. Ce qui est plus important, c'est l'étude de l'émeute d'avril 1775 à Dijon.

M. Girod a bien montré que cet épisode fameux de la « guerre des farines » a été très fortement exagéré et que rien ne permet de supposer que les ennemis de Turgot aient provoqué un mouvement populaire qui ressemble à tous les autres de son espèce et dont les causes paraissent toutes naturelles.

Pour mériter pleinement son titre, le mémoire aurait dû embrasser l'étude des mercuriales des pays producteurs (Semur, Saulieu, etc.) et des marchés de la Saône. Le récit est parfois languissant et la critique pas toujours sans reproche. Condamner la politique de Necker du seul point de vue de la Bourgogne est peut-être injuste. Inversement les conclusions qui terminent l'étude de l'émeute d'avril 1775 auraient gagné à être plus fermes dans leurs affirmations.

A. Mz.

Marquis de Caumont La Force. **L'architrésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande** (1810-1813). Paris, Plon, 1907, 8° v-379 p.

Ce travail est le développement d'un mémoire présenté par l'auteur à l'examen de sortie de l'Ecole des Sciences politiques en 1902. Il retrace la partie la plus importante de la carrière de Lebrun, dont le rôle dans l'histoire de la Révolution et de l'Empire est assez effacé. M. de C. s'est servi pour écrire ce livre de documents de première main : les lettres de Napoléon à Lebrun, dont il possède les originaux, en partie inédits ; celles de Lebrun à Napoléon, ainsi que la correspondance de Réal, de Villiers du Terrage et autres, conservées aux Archives nationales, enfin les lettres échangées entre Lebrun et Cambacérès, communiquées par les héritiers de ce dernier. En outre M. de C. est suffisamment au courant de la littérature du sujet, il a lu et utilisé d'importants travaux récemment parus en Hollande, comme celui de Mlle Naber. Il y a donc là presque tous les éléments d'une excellente étude sur la domination française en Hollande, comparable à celles qui ont paru récemment sur les départements hanséatiques ou sur le Grand-Duché de Berg.

Malheureusement, soit par excès de modestie, soit par crainte de rebuter le grand public, M. de C. n'a pas essayé une étude complète de la question, qu'il n'a abordée que par certains côtés et d'une manière qui semble un peu hésitante. Les premiers chapitres paraissent indiquer qu'il s'est proposé uniquement d'écrire un fragment de biographie, tandis que les derniers se rapportent à toute l'administration française et qu'il n'y est plus question de Lebrun que par occasion. Cette incertitude dans le plan gêne visiblement le travail de l'auteur. Elle le conduit par exemple à traiter beaucoup trop brièvement et sans explications suffisantes la question du blocus continental. Le chapitre qui porte ce titre est beaucoup trop bref ; M. de C. s'est servi principalement pour l'écrire des lettres de Lebrun ; mais le gouver-

neur général procède constamment par allusion à des faits ou à des textes connus de ses correspondants, et que le lecteur ignore : ainsi on nous parle sans cesse d'un droit de 50 o/o sur les denrées coloniales sur lequel aucune explication n'est donnée. La question du régime douanier de la Hollande et de ses conséquences économiques n'est pas suffisamment tirée au clair, et c'est cependant là, comme l'a montré le livre de M. Schmidt, le point capital qui a déterminé les sentiments des populations soumises ou annexées à l'Empire.

Par contre, la dernière partie, où le récit de l'auteur est constamment soutenu par les textes qu'il avait sous la main, notamment le volumineux rapport de Réal, est beaucoup plus claire et plus complète. Le fait principal qui s'en dégage est la facilité relative avec laquelle la domination française fut acceptée et maintenue. La modération de Lebrun, apôtre constant de la « manière douce » à l'encontre des autres agents, y est probablement pour beaucoup; mais il y a certainement d'autres causes, d'ordre matériel, qu'on aurait voulu voir dégagées plus nettement.

Il serait injuste de ne pas louer le soin qui a été apporté à ce travail. Les textes sont reproduits selon une méthode excellente avec des références complètes et exactes; les lettres inédites de Napoléon ont été imprimées in-extenso à l'appendice; les jugements sont en général modérés et justes, le ton de l'exposé parfaitement impartial, le style clair et non dépourvu d'élégance, sans viser à l'effet... Il est dommage que ces qualités n'aient pas été appliquées plus complètement à un sujet mieux défini et mieux ordonné. Toutefois, ce travail est d'un bon exemple. Il serait à souhaiter que tous les détenteurs de papiers de famille importants fussent aussi bien préparés que M. de Caumont à en entreprendre la publication [1].

R. Guyot.

Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Écosse par Thomas Pettigrew Young. Paris, Hachette, 1907, in-8°, xi-408 pages.

L'auteur a voulu, dit-il, combler une lacune en écrivant l'histoire de l'enseignement préparatoire aux cours des Universités. Fidèle à son programme, il étudie seulement les enseignements primaires et secondaires, mais nous regrettons que pour plus de clarté il n'ait pas retracé à part l'histoire de chacun, ou qu'il ne l'ait fait que par périodes, ce qui oblige le lecteur à des efforts de mémoire pour revenir d'un sujet à l'autre.

M. Y., ainsi qu'il l'avoue par les deux dates (de 1560 à 1872) inscrites sur la couverture, a entendu surtout développer la part qui revient, dans l'éducation nationale, à l'Église presbytérienne, depuis

1. Les épreuves ont été revues avec soin. Il faut lire p. 265 Spalato, et p. 318 Leipzig.

le jour où elle devint maîtresse de l'Écosse jusqu'à celui où les écoles lui échappèrent définitivement. Lui-même parle (p. 257) de « ses préjugés protestants » et ne cache pas l'admiration, le culte qu'il a gardés pour Knox, ses disciples et leurs successeurs. Ces sentiments le rendent peut être un peu injuste pour les adversaires qu'ils ont rencontrés, en particulier pour l'esprit et la culture celtiques. Mais ses efforts manifestes pour rester impartial augmentent encore le mérite d'un ouvrage très savant et très documenté. Malheureusement M. Y. n'a pas évité des longueurs parfois fatigantes, comme, par exemple, le chapitre IV où, après avoir signalé les tentatives pour l'adoption d'une « grammaire uniforme », il s'étend complaisamment sur les latinistes qui successivement ont essayé de refondre l'œuvre de Despautère.

Si M. Young était notre compatriote, nous pourrions relever dans son ouvrage beaucoup d'incorrections, mais oublions son titre d' « ex-lecteur à l'Université de Dijon » pour ne nous souvenir que de sa qualité d'étranger, et de l'honneur qu'il nous a fait d'écrire dans notre langue.

A. Biovès.

G. Bonet-Maury, **France, christianisme et civilisation.** Avec une préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Hachette, 1907, VIII-313 pp. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce livre, M. Bonet-Maury montre l'œuvre des missions et l'œuvre de la France par les missions. Il décrit le rôle civilisateur des missions chrétiennes, rôle scientifique, rôle moral et social ; l'extension de l'influence française par les missionnaires. Il insiste surtout sur la lutte contre l'esclavage. Il raconte les premiers efforts tentés en Afrique avant Lavigerie, l'intervention des rois de France et des congrégations ; le mouvement anti-esclavagiste du XIX[e] siècle et les luttes entreprises contre la traite et encore ici l'action continue de la France. Le dernier chapitre paraît d'abord s'éloigner du sujet : mais le congrès religieux de Chicago et les projets de réunion des Églises sont aussi des phases de la guerre à l'intolérance pour la civilisation. La préface de M. A. Leroy-Beaulieu déplore la politique anti-religieuse qui prive la France d'un moyen puissant d'influence. Mais l'intolérance est générale. Les rêves généreux qui trouvaient leur aliment dans le parlement des religions et les projets d'union sont maintenant dissipés. La curie romaine veut que l'Église se renferme dans un farouche et étroit isolement. Elle a respiré l'air du nouveau siècle, quoi qu'elle en ait. Cet air ne souffle ni la liberté ni la tolérance. A quoi l'on pourra répondre que cela n'excuse pas les fautes des gouvernements laïcs, et nous n'y contredirons pas.

L. S.

Les questions actuelles de politique étrangère en Europe, Paris, Alcan, 1907, in-16, 9 cartes, 296 p., 3 fr. 50.

On connaît les conférences organisées à la Société des anciens élèves de l'École libre des sciences politiques, on sait le juste succès qu'elles ont obtenu et on ne peut que se féliciter de les voir imprimer aujourd'hui. C'est en somme la réalisation du vœu exprimé par le très éminent directeur de l'École, M. A. Leroy-Beaulieu : « Je désirerais, disait-il le 13 mai 1907, que des conférenciers choisis parmi vous, faisant une sorte d'extension universitaire, allassent entretenir nos grandes villes, l'élite de nos populations françaises, de la situation et de la politique des principales puissances de l'étranger. » En attendant les orateurs, le livre vient donc donner « des leçons pratiques de politique et de patriotisme ». Nous ne pouvons qu'y applaudir et engager tous ceux qui ont la sagesse de ne pas s'hypnotiser sur leurs seuls intérêts immédiats, de lire avec soin ce volume ; ils y auront plaisir et profit. Le danger était pour les conférenciers disposant d'un temps fort restreint pour traiter le sujet immense confié à chacun, « de se perdre dans des généralités vagues », et nous constatons qu'ils ont su l'éviter. Sans doute ceux qui suivent avec quelque attention la politique étrangère ne trouveront pas ici des vues entièrement nouvelles, mais il faut plutôt féliciter les auteurs de n'avoir pas recherché l'originalité au détriment du bon sens. En pareils sujets, c'est déjà beaucoup d'exposer les questions avec autant de science et de clarté.

Depuis que ces conférences ont été faites, certains événements, comme la dissolution de la deuxième Douma, l'accord anglo-russe, le renouvellement du compromis austro-hongrois, ont déjà apporté à la situation des changements dont MM. R. de Caix, A. Tardieu, G. Louis-Jaray, R. Pinon et R. Henry tiendraient certainement grand compte s'ils parlaient aujourd'hui ; mais comme aucun d'eux n'a eu la prétention de prédire l'avenir, leur œuvre ne perd pas son intérêt du jour au lendemain.

Il faut hautement louer les organisateurs de ces conférences du choix des conférenciers si brillament justifié par le succès. Les séances ont été présidées par MM. R. Millet, A. Ribot, F. Charmes, A. Vandal, A. Leroy-Beaulieu qui chaque fois ont répondu et développé les points qui leur paraissent mériter une mention particulière.

Il y aurait outrecuidance à insister sur l'intérêt de ces discours : ils sont dignes du talent universellement reconnu à leurs auteurs. Souhaitons tous que la deuxième série annoncée réunisse une pléiade aussi brillante.

A. Biovès.

Leçons de géographie : l'Europe, par MM. Joseph Fèvre et Henri Hauser, Alcan, Paris, 1907. In-16, 735 p., 184 gravures et cartes, 4 fr.

Dans cet ouvrage destiné aux écoles normales primaires et à la pré-

paration au brevet supérieur, les auteurs n'ont pas suivi servilement les *directions pédagogiques*. La raison pour s'écarter de l'ordre conseillé par le programme, qui veut d'abord « une description générale au point de vue physique » afin d'éviter de recommencer pour chaque État de nouvelles leçons « sur la nature et le relief du sol, l'atmosphère, le régime des eaux, les côtes et les îles », est le désir louable « de rattacher à la géographie physique les phénomènes humains de tout ordre ».

Après une esquisse de l'Europe en général, ils divisent leur sujet en régions naturelles : méditerranéenne, alpestre, centrale, nord-ouest, orientale, et ils font suivre chaque tableau d'ensemble de l'étude des nations chez lesquelles les caractères du groupe prédominent. Cette méthode n'est certainement pas sans inconvénients, mais en somme elle est rationnelle et peut donner de bons résultats pédagogiques.

Ce qui mérite une approbation sans réserve, c'est l'extension donnée au dernier chapitre : « l'Europe dans le monde », où les auteurs ne se contentent pas de traiter des grandes voies continentales comme le prescrit le programme, mais insistent sur la vie économique de l'Europe et sur sa place dans le monde.

Cet ouvrage est appelé à rendre des services non seulement aux étudiants, mais aux instituteurs eux-mêmes qui y trouveront les matériaux nécessaires pour la préparation de leurs classes, de leurs cours d'adultes et de leurs conférences du soir.

A. Biovès.

La Frontière Algéro-Marocaine au début de 1907 par Paul Azan. Tonnerre, Bailly Puyfagés, 1907, in-8°, 28 pages.

Cette brochure, rédigée avec le soin et la conscience qui caractérisent le capitaine Azan, a perdu de son intérêt depuis l'occupation d'Oudjda et surtout depuis les événements de Casablanca. Cependant comme la question de la frontière algéro-marocaine se posera, inéluctable, à un moment donné, ce travail sera bien accueilli par tous ceux qui étudient l'épineux problème du Maroc. Dès maintenant il faut leur signaler les vues du capitaine Azan sur nos relations avec le Sultan et ses rivaux : dans les lignes tracées au sujet du Rogui ou de Bou-Amama, on trouverait l'indication de la conduite qu'il serait sage d'adopter à l'égard de Moulay-Hafid.

A. Biovès.

— M. Salomon Reinach a publié la première image certaine de *La Gaule personnifiée*, dans l'art gréco-romain en dehors de trois médiocres monnaies (Paris, 1907, pp. et 1 pl.; tirage à part sans référence; 1 fr. 50). Cette image, avec l'inscription ΓΑΛΛΙΑ, provient d'une mosaïque trouvée à Zeugma sur l'Euphrate et appartient maintenant au musée de Berlin. « C'est une forte femme, à l'attitude assurée, au regard hardi, couronnée de tours comme Cybèle » et M. Reinach rappelle Claudien, XXII, II, 240. — P. L.

— Nous avons reçu : *Q. Horatius Flaccus fuer den Schulgebrauch herausgegeben von* Andreas Weidner; zweite Auflage mit der Vita Suetonii und dem Monumentum ancyranum bearbeitet von Rudolf Franz; mit 12 Abbildungen; Leipzig, Freytag, Wien, Tempsky; 1907; 295 pp. et un plan. La 1re édition date de 1896. Outre les additions indiquées dans le titre, le texte a subi des retouches en un sens plus conservateur et diverses corrections ont été apportées à l'introduction. Ce volume omet quelques pièces : *Odes*., I, 25; II, 5; III, 15, 20, 27; IV, 10, 13; *Epodes* 3, 5, 8, 12, 14; *Sat*., I, 2, 8; II, 4, 7. — P. L.

— Vient de paraître à la librairie Bloud et Cie, dans la collection des Philosophes, Penseurs et grands Ecrivains : *les Idées morales d'Horace*, par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg : deuxième édition; petit in-12 de 64 pages. Il est clair que dans ce milieu Horace fait nombre; son nom sert d'enseigne; le critique ne paraît pas, ou ne veut pas paraître s'en douter; il prétend trouver des idées morales jusque « dans les plus intraduisibles de ses œuvres », aussi dans la satire, I, 2 (p. 9); c'est montrer certes beaucoup de bonne volonté; nous penserons tout bas : où la morale va-t-elle se nicher? Mais une fois en quête de motifs d'édification, les bonnes gens en sèmeraient eux-mêmes sur la pierre plutôt que de revenir bredouilles. — Voilà pour le fond : malgré quelques jolies pages, je ne trouve pas que le style ni la forme de la plaquette réussisse à le faire passer; P. 23, note, l. 2 : lire Grata; p. 24 au milieu : Lollius; p. 43, note, tacitum. Le nom de Friedlaender est estropié, p. 61. — E. T.

— Dans la Bibliothèque de Teubner vient de paraître : *Horatii Romani Porcaria*, seu de conjuratione Stephani Porcarii Carmen cum aliis ejusdem quae inveniri potuerunt carminibus primum edidit ac praefatus est Maximilianus Lehnerdt. Accedit Petri de Godis Vicentini de Conjuratione Porcaria dialogus e codice Vaticano erutus (xvi-77 p. in-12. 1 m. 20). L'éditeur avait préludé à ce livre par un article des Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum de 1903, I, p. 108-121. Le double récit en vers, puis en prose de la conjuration contre Nicolas V, et les petits vers, rarement obscurs, qui y sont joints mettent en relief l'entourage du pape et les idées de son temps. Si l'on y trouve force lieux communs, description des enfers, monologues et discours et tous les thèmes connus, on ne peut, d'autre part, s'empêcher d'être frappé de la facilité de l'auteur et de l'élégance de son latin. Voilà des humanistes dignes de leur réputation. La publication est fort soignée. P. 41, 28, lire, At non. P. 42, 56; lire : Fixit. P. 8, 139, la virgule doit être placée avant *tenerum*. — E. T.

— M. J. Angot nous apporte l'histoire d'un manuscrit qui a bien failli sortir de France pour toujours : *Le missel de Barbechat, XIIe siècle, d'après une correspondance et une notice de M. Léopold* Delisle (extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*); Nantes, Dugas; Paris, Champion, 69 pp. in-8°; prix : 2 fr. Ce manuscrit est intéressant pour l'étude de la liturgie et pour l'histoire locale. M. Angot publie la description rédigée par M. Delisle, diverses pièces farcies, et le calendrier, le tout accompagné de notes savantes. Mais le plus curieux est l'histoire moderne du précieux volume. Il appartenait à la fabrique de Barbechat (Loire-Inférieure), qui le fit mettre en vente par le curé pour un peu plus de 150 fr. Le libraire parisien, venu exprès en automobile (l'automobile joue un grand rôle dans le pillage actuel des églises), le revendit 700 fr. à M. Rosenthal, de Munich, qui en demandait 7,000 fr. Les Bénédictins de Solesmes, croyant encore le manuscrit à Barbechat, en offraient au curé 10,000 ou 12,000 francs. Sur les représentations de M. Delisle, M. Rosenthal lui envoya

le volume par retour du courrier : M. Delisle était encore administrateur de la Bibliothèque nationale; il arrangea l'affaire, un peu aux dépens de sa bourse personnelle. On doit, en tout cas, féliciter M. Rosenthal de sa conduite délicate; ce n'est pas la première fois qu'il se dessaisit d'un manuscrit, mis indûment dans le commerce. — S.

— M. Paul PERDRIZET a fait devant la société industrielle de Mulhouse une conférence qu'il publie dans le *Bulletin* de cette société (mai 1907) : *L'Art symbolique du Moyen âge, à propos des verrières de l'église Saint-Etienne à Mulhouse*; Leipzig, C. Beck, 1907; 24 pp. in-8° et deux planches. M. P. définit le symbolisme du moyen âge qui a sa racine dans l'interprétation allégorique de l'Ancien-Testament, interprétation en quelque sorte codifiée par saint Augustin pour le monde latin (sur la nécessité de ce procédé, voy. DUCHESNE, *Hist. anc. de l'Église*, I, 177). Cette méthode a pour objet de faire de l'Ancien-Testament une figure anticipée du Nouveau. Elle passe dans l'art, où elle inspire les émailleurs mosans du XII° siècle, les verriers et les dessinateurs de tapisseries. A la fin du moyen âge, elle se raffine, se complique, se charge d'éléments étrangers, en un mot elle s'altère. M. P. aurait pu montrer que cette perversion du symbolisme coïncide avec la décadence de la scolastique : de part et d'autre même recherche de la subtilité, même travail laborieux pour renouveler et fausser les formules. Le produit principal de cette décadence est le *Speculum humanae saluationis*, dont les exemplaires, manuscrits et incunables, se multiplient au XIV° et au XV° siècle. C'est à ce document que s'est référé l'auteur des verrières de Mulhouse, ainsi qu'en font foi les deux planches, reproduisant, l'une, quatre sujets des verrières, l'autre, les quatre sujets correspondants d'un manuscrit du *Speculum* (Munich 23,433). M. P. attribue le *Speculum* à Ludolphe le chartreux, l'auteur de la *Vie du Christ*; le *Speculum* étant de 1324, cette hypothèse explique pourquoi Ludolphe a pu le copier textuellement sans indication de source vers 1340. M. P. résume donc, dans cette conférence, les recherches qu'il a entreprises en vue d'une réédition du *Speculum*. Il le fait avec clarté et une vue remarquable de l'ensemble de l'histoire. « Je me demande, au moment où nous rééditons le *Speculum*, quel accueil le catholicisme réserve à ce pauvre livre dont il s'est délecté jadis. Je crains qu'il ne fasse grise mine à ce revenant. Et je me dis qu'il n'est pas mauvais, après tout, que les vitraux de Mulhouse ornent aujourd'hui une église réformée : ils témoignent à leur manière que le catholicisme n'est pas exempt de ces variations dont il a toujours fait reproche au protestantisme » (p. 20). J'ignore ce que le « catholicisme » pourra répondre. Mais l'historien doit remarquer que cette imagerie convient à la scolastique du XIV° siècle et que l'un des éléments les plus notables du luthéranisme est cette même scolastique, si déformée par l'abus des subtilités et par les querelles d'école. Le luthéranisme, est, lui aussi, pour une part, un produit de la décadence philosophique du moyen âge. — P. L.

— La librairie religieuse de H. Oudin (Paris et Poitiers) donne une nouvelle édition « revue et corrigée » de : *Le Héraut de l'amour divin, Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de saint Benoît, traduites sur l'édition latine des Pères bénédictins de Solesmes*; 1907; 2 vol. in-12; XLVII-348 et LXI-396 pp. La préface résume les résultats consignés dans l'édition bénédictine. Au moment où l'étude des phénomènes mystiques paraît entrer dans une voie scientifique, cette réimpression ne peut manquer d'être bien accueillie. — M. D.

— Le docteur L. LE PILEUR, médecin de Saint-Lazare, a publié d'abord dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de la médecine* (1906, t. V), puis en brochure :

Madame de Miramion (1629-1696), notice sur sa santé et sa vie intime (Paris, Champion, 1907; 50 pp. in-8°; prix : 2 fr.). Madame de Miramion est « une des plus grandes femmes de bien qui ait peut-être existé ». Elle fonde ou règle une multitude d'œuvres, Enfants trouvés, les Miramionnes, la Salpêtrière, le Refuge, Sainte-Pélagie, les Filles de la Providence, etc. Elle est de cette pléiade admirable qui organise en France, au XVIIe siècle, pour la première fois, d'une manière rationnelle et méthodique, le service des malheureux. C'est au cours de recherches historiques sur les repenties que le Dr Le Pileur a rencontré Mme de Miramion. Sa vie par l'abbé de Choisy, son parent, est assez précise pour qu'on puisse discuter sur son tempérament et ses maladies. Des faits qu'il groupe, le Dr Le Pileur conclut que Mme de Miramion fut une nevrosée dont les accidents peuvent se résumer « en un seul mot, hystérie ». Il explique comment ces symptômes ont pu coexister avec l'activité la plus grande, avec l'exercice d'une intelligence merveilleusement lucide et pondérée, avec un caractère à la fois sérieux et gai, avec un esprit d'entreprise et une multiplicité d'occupations qui dépassent presque les forces humaines, avec un talent d'administrateur qui se trouve aussi bien à l'aise dans la lutte contre les disettes de 1662 et de 1694 que dans l'organisation de l'Hôpital général (Salpêtrière). Tous ces traits, réunis par le docteur Le P., confirment, en quelque sorte, le diagnostic. C'est dans ce surcroît d'activité qu'a versé et s'est satisfait l'énervement de ce tempérament maladif. Aussi le docteur Le Pileur n'a-t-il pas assez d'éloges pour les prêtres qui dirigèrent la conscience de Mme de Miramion, s'opposèrent obstinément à ses rêves de cloître, la maintinrent dans le courant de l'énergie active et la vie du monde. « Ces hommes de bon sens, en la détournant du cloître, la sauvèrent de la grande hystérie, mais l'arrêtèrent peut-être sur le chemin de la béatification. Si elle avait eu le même directeur que sa contemporaine Marie Alacoque, il est présumable que son mysticisme eût tourné autrement » (p. 29). Ces conclusions n'intéressent pas seulement le cas de Mme de Miramion. D'autres saints personnages ont aussi fait preuve d'activité et d'intelligence lucide et on objecte généralement ces qualités à l'interprétation médicale de leurs accidents extatiques. Je pense surtout à sainte Thérèse. Il est intéressant d'apprendre d'un médecin qu'il n'y a pas opposition. — A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 30 octobre 1907.* — L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de dresser une liste de candidats aux places vacantes de correspondants. Sont élus MM. Delisle, Boissier, Alfred Croiset, Héron de Villefosse, Barbier de Meynard et Leger.

M. Léon Dorez établit que les peintures du magnifique Psautier exécuté à Rome en 1542 pour le pape Paul III et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, sont l'œuvre d'un artiste français, Vincent Raymond, de Lodève, qui travailla pour la chapelle et la sacristie pontificales depuis le règne de Léon X jusqu'à celui de Jules III, et peut-être plus tard encore. M. Dorez croit avoir trouvé d'autres œuvres du même peintre; il les publiera prochainement à la suite des miniatures du Psautier de Paul III, avec un essai biographique sur Raymond.

M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie. — M. Viollet présente quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre — 1907

Kurt Sethe, **Urkunden der 18 Dynastie** (4te Abtheilung der **Urkunden des Ægyptischen Altertums** herausgegeben von Georg. Steindorff), fasc. 7-12, Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, p. 549-936.

La publication des *Urkunden* continue avec régularité. Elle couvre maintenant tout le règne de Thoutmôsis III, et la liste des documents qu'elle contient ferait à elle seule un article étendu. J'ai donc choisi l'un des plus importants pour me rendre compte de la manière dont le texte avait été établi, les *Annales de Thoutmôsis III*, et je l'ai étudié avec soin. M. Sethe avait déjà à sa disposition plusieurs éditions antérieures, et de plus, il avait lui-même examiné les murailles de Karnak qui portent l'inscription. Quelques-uns des suppléments qu'il propose pour remplir les grandes lacunes, m'ont paru singulièrement hardis, et je doute fort qu'ils correspondent à la rédaction originale; toutefois, comme M. Sethe a soin de les indiquer de telle manière qu'on ne les puisse confondre avec les portions conservées, l'inconvénient n'est pas grand. Le procédé a d'ailleurs l'avantage de montrer clairement l'une des façons dont on peut comprendre des lambeaux de phrases qui, dans leur état actuel, sont à peu près inintelligibles : c'est un bon commencement à cette restauration complète des *Annales* qu'il faudra bien entreprendre un jour ou l'autre.

Comme toujours, l'autographie est très lisible, et le volume est aisé à manier : l'habitude a rectifié ce que l'écriture hiéroglyphique de M. Sethe avait d'indécis. Le règne entier de Thoutmôsis III s'y

trouve, classé selon les idées; mais, les théories passent tandis que les textes restent, et les textes ici sont fort corrects : on ne pourra pourtant les proclamer définitifs que lorsque, le déblaiement de Karnak étant achevé, nous n'aurons plus l'espoir de déterrer des fragments qui nous permettent de restaurer les inscriptions aujourd'hui incomplètes.

G. Maspero.

Jules Baillet, **Les noms de l'esclave en Egyptien** (tirage à part du *Recueil*, t. XXVII-XXIX), Paris, Champion, 1906, in-4°, 72 p.

Lorsqu'on ouvre un dictionnaire hiéroglyphique, on est frappé du nombre considérable de mots qui semblent avoir été usités pour rendre exactement le même concept : c'est ainsi qu'on lit dans l'excellent *Glossaire* d'Erman, *bk* (*bjk*) « Diener, Knecht », *ḥn* (?) « Diener, Sklave », *śdm* « Diener », *šmsw* « Diener », et ainsi de suite. Il devait y avoir pourtant des différences d'emplois entre tous ces termes, au moins à l'origine, et l'étudiant se trouve embarrassé en présence de bien des textes où ils se rencontrent avec une valeur exacte que le *Glossaire* ne lui permet pas de soupçonner. Les traductions larges et vagues étaient excusables aux débuts de la science, lorsque nous avions assez à faire de dégager la signification générale des phrases, sans nous inquiéter encore de préciser le détail : elles ne suffisent plus aujourd'hui et le moment est venu de recueillir et d'examiner avec soin ces prétendus synonymes jusqu'à ce que nous ayons déterminé le sens rigoureux de chacun d'eux. La monographie de M. Jules Baillet sur les noms de l'esclave, la première qu'on ait essayé de faire en ce genre, est donc la bienvenue, et j'espère qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres. Il y a réuni vingt et une expressions qui servent à désigner des individus placés dans la main ou sous la dépendance d'un supérieur et qui appartiennent soit à la domesticité urbaine, soit à la famille rurale : il cite pour chacune d'elles tous les exemples qui se sont présentés à lui dans ses lectures, et il s'efforce de déduire du contexte la nature des offices qu'elles désignaient, par conséquent l'équivalent qu'ils ont dans notre langue. Pour reprendre ceux que j'ai énumérés plus haut, les *bakouou* seraient à ses yeux les gens qui travaillent pour plus grands qu'eux, les « serviteurs », les *honou* ceux qui travaillent sous des ordres, les « esclaves », les *sotmouou* ceux qui écoutent les ordres, les « domestiques », les *shamsouou* ceux qui suivent le maître, les « suivants et collectivement la suite ». Je n'affirmerai pas que M. Jules Baillet ait découvert là ni partout la contrepartie réelle du vocable égyptien : il a essayé de la dégager, et, indiquant à d'autres la bonne voie, il a bien mérité de notre science. Son mémoire est à lire attentivement, et qui l'étudiera en tirera grand profit.

G. Maspero.

E. Herzfeld, **Samarra.** V-92 pp., 8 pl. in-4°. Behrend, Berlin, 1907. 16 marks.

Créée en l'an 836, pour ainsi dire d'un coup de baguette, par le caprice d'un calife abbaside, qui d'ailleurs obéissait peut-être aussi à certaines nécessités politiques, la ville de Sâmarrâ ou Sourra-men-ra[1] a eu une existence aussi brève que brillante. Dans la pensée de son fondateur Mo'tasem, la nouvelle cité, établie par lui à grands frais sur la rive orientale du Tigre, à une soixantaine de kilomètres au nord de Baghdad, devait remplacer celle-ci comme capitale de l'islam. En 876, c'est-à-dire quarante ans après, cette espèce de Versailles musulman était abandonné par le calife Mo'tamed, et la ville d'Abou-Dja'far el-Mansour et de Haroun er-rechîd avait reconquis sur son éphémère concurrente le rang qu'elle devait garder désormais jusqu'au jour où elle succomba, en 1258, sous les coups de Houlagou Khan. Dans ce court espace de temps Sâmarrâ ne vit pas moins de huit califes se succéder, dans ses murs ou près de ses murs, avec des destinées plus ou moins tragiques. Plusieurs de ces successeurs de Mo'tasem rivalisèrent avec lui de prodigalité en élevant, soit dans la ville même, soit dans la région, de somptueux édifices.

De ces constructions Sâmarrâ a conservé quelques restes offrant cet intérêt particulier pour l'archéologie arabe de se trouver datés en raison même des conditions historiques qui ont présidé à la naissance et à la mort de la ville.

Ce sont ces restes dont M. Herzfeld nons offre aujourd'hui une consciencieuse étude. Comme il le reconnaît lui-même, elle est loin d'être définitive ; elle demanderait à être complétée par des fouilles. Néanmoins ses levés superficiels et ses photographies nous apportent, faute de mieux, des renseignements qui seront les bienvenus, sur le palais du calife et la grande mosquée. On remarquera surtout ce minaret colossal, à rampes héliçoïdales (voir l'excellente photographie reproduite à la pl. 3) qui se dresse à l'extérieur de la mosquée et rappelle d'une façon frappante la zikkourat babylonienne. La ressemblance est telle que c'est à se demander si ce minaret n'aurait pas eu par hasard, non seulement pour modèle, mais pour noyau même quelque construction antérieure. La tradition arabe avoue elle-même, et des témoignages non arabes, assez tardifs il est vrai, semblent indiquer que Sâmarrâ a été bâtie sur l'emplacement d'un site antique. L'endroit, tout au moins, était occupé par un couvent chrétien que le calife acheta de ses tenanciers à beaux deniers comptants.

Je ferai même observer, en passant, que ce dernier fait pourrait rendre compte dans une certaine mesure d'une particularité curieuse. Yaqoût signale, parmi les images (peintes ou sculptées) décorant un des plus beaux palais de Sâmarrâ, la représentation d'une église avec ses

1. Ce nom de fantaisie (« est joyeux qui la voit ») est peut-être le produit d'une étymologie populaire jouant sur quelque toponyme antique.

moines. Cette représentation, peu en harmonie avec les préjugés musulmans, n'aurait-elle pas quelque rapport avec la cession dont je viens de parler?

Il est fâcheux que Sâmarrâ ne nous ait pas encore livré le moindre petit bout d'inscription. Espérons que des recherches ultérieures, plus approfondies, lui feront rompre ce silence quelque peu surprenant. M. Herzfeld y a suppléé en interrogeant avec beaucoup de soin tous les auteurs arabes qui nous parlent de Sâmarrâ. Il n'a pas consacré moins de quarante pages à cette partie importante de son travail. Il s'est efforcé d'appliquer les données ainsi recueillies à l'étude du terrain et il a même (pl. 8) essayé de reconstruire sur cette base le plan de la ville et de ses environs, en s'appuyant surtout sur la description très détaillée de Ya'qouby qui, écrivant cinquante-cinq ans seulement après la fondation de Sâmarrâ, a dû la voir déjà désertée sans doute, mais à peu près intacte [1].

Sâmarrâ, du reste, semble être à l'ordre du jour. Je me reprocherais en terminant cet article de ne pas signaler, avec tous les éloges qu'elle mérite de son côté, l'excellente étude que vient de lui consacrer le général de Beylié dans la *Revue archéologique* (juillet-août 1907, pp. 1-18, pl. V-X). Ses levés, faits sur place, avec l'habileté qu'on lui connait, et ses photographies viennent heureusement contrôler et, sur plus d'un point, compléter les documents publiés par M. Herzfeld. On appréciera surtout, à ce dernier égard, ses relevés de la mosquée d'Aboudolaf qui, située à une quinzaine de kilomètres au nord de Sâmarrâ, sur la même rive du Tigre, a échappé aux investigations de l'explorateur allemand [2] Cette mosquée présente les plus étroites affinités avec celle de Sâmarrâ et, mieux conservée en certaines parties (piliers des portiques intérieurs), elle aide à en comprendre les dispositions disparues. Elle est également pourvue d'un minaret extérieur à rampes héliçoïdales, qui, bien que d'un peu moins haute stature, est le frère jumeau, ou plutôt peut-être le frère cadet de celui de Sâmarra et appartient comme lui à la famille des zikkourats babyloniennes.

Clermont-Ganneau.

Grammaire Éthiopienne, par M. Chaine, Beyrouth, 1907. In-8°, 12 pages.

Notre pays a été l'un des initiateurs des études éthiopiennes; on avait cependant fini, dans ces derniers temps, par leur témoigner, en France, une lamentable indifférence. Sur ce point encore, nous nous

---

1. Je doute fort que, dans le passage cité p. 68, le mot *ghoroûs* doive être pris, comme le veut M. H., au sens de « vignes ». L'usage de la langue, et le contexte même, indiquent plutôt qu'il s'agit de plantations d'arbres fruitiers.

2. Il n'en parle que par ouï-dire et incidemment, en lui donnant le nom, probablement peu exact, de *Abû Delif*.

étions, grâce à Dillmann, Prœtorius, etc., laissés devancer par l'Allemagne. Nous ne possédions même pas jusqu'à ce jour une grammaire éthiopienne (Gheez) publiée dans notre langue. Si brillant qu'il soit, l'enseignement oral donné par M. Joseph Halévy, à l'école des Hautes Études, ne peut s'adresser qu'à un nombre restreint d'auditeurs et ne peut tenir lieu d'un ouvrage spécial de vulgarisation, dont la publication était désirable au moment où nos universités provinciales, devenues plus autonomes, tendent à reprendre une activité qui leur a fait trop longtemps défaut.

C'est à ce desideratum que répond une intéressante publication de l'Université de Beyrouth, institution française qui n'a pas tardé à devenir le centre le plus important de l'activité intellectuelle dans le Levant. Nous devons à l'un de ses professeurs, M. Chaîne, une excellente *Grammaire éthiopienne*, conçue dans un esprit à la fois scientifique et pratique, dont la méthode permettra aux étudiants d'arriver facilement à la lecture raisonnée des textes écrits dans la langue liturgique, on pourrait presque dire : classique, de l'Abyssinie. Elle aidera à satisfaire la curiosité qui s'attache à cette région particulièrement intéressante de l'Afrique, restée si longtemps séparée du monde civilisé, bien qu'elle n'ait jamais cessé de lui appartenir.

L'ouvrage est divisé d'une façon simple et logique, suivant un ordre conforme à nos habitudes grammaticales, méthode qu'on tend à sacrifier aujourd'hui à une prétendue profondeur germanique, qui n'est trop souvent que de l'obscurité. La phonétique, la morphologie, la syntaxe sont traitées avec le plus grand soin et appuyées d'une très appréciable abondance d'exemples, parfaitement choisis et témoignant d'une longue et sérieuse étude des textes, en même temps que d'une réelle observation pratique. L'étude des particules, si essentielle lorsqu'il s'agit de la langue éthiopienne, où elles constituent à peu près tout l'appareil syntactique, ne laisse rien à désirer. Parfois même, l'auteur a trouvé d'instinct des observations qu'on ne retrouverait que chez les professeurs éthiopiens, à qui une très longue tradition orale a donné des notions très exactes, sous une apparence quelque peu empirique. Ici encore, M. Chaîne a multiplié les exemples et grandement varié les citations ; plus de cinquante auteurs mis à contribution lui ont fourni environ douze cents exemples, qui permettent de se rendre un compte exact des formes et du génie de la langue éthiopienne.

Cette étude est encore facilitée par une petite chrestomathie, un glossaire et une bibliographie. M. Chaîne y a ajouté un fascicule, imprimé à part pour faciliter les recherches, contenant les paradigmes et une table raisonnée des matières.

C'est avec le plus vif intérêt que nous avons lu cet ouvrage, et, en en félicitant M. Chaîne, nous sommes heureux de voir une grammaire éthiopienne, écrite en français, mise à la disposition de nos

étudiants, que rebutaient trop souvent l'aspect rébarbatif des ouvrages publiés en des idiomes avec lesquels on n'est pas nécessairement familiarisé.

C. Mondon-Vidailhet.

Hermathena, a series of papers on literatur, science and philosophy, by members of Trinity college, Dublin. N° XXXI. Dublin, Hodges, Figgis et C°; Londres, Longmans, Green et C°. 1905. Vol. XIII. pp. 269-596.

Ce volume est d'un contenu aussi varié que les précédents. M. Fr. Blass apporte son concours aux savants de Dublin par 20 pages de discussion sur le Commos des *Choéphores*. M. Tyrrell adhère, avec restriction, aux conclusions de M. Zielinski sur la clausule métrique dans Cicéron et croit, à l'encontre de M. Bornecque, qu'il n'y en a pas trace dans la correspondance. M. E. St. Robertson traite de l'histoire ancienne de l'Inde; M. J. P. Mahaffy, de l'histoire du « Sizarship » à Trinity College : sujets fort éloignés! M. H. J. Lawlor reste à Trinity en parlant de la collection des procès-verbaux de visite qui sont conservés à la bibliothèque. M. T. K. Abbott publie de nouvelles notes sur le dictionnaire irlandais-anglais de Coney. M. J. S. Reid continue ses savantes observations sur les lettres à Atticus et s'occupe ici du livre II. M. J. G. Smyly établit quelques-uns des rapports entre le calendrier macédonien en Égypte et le calendrier égyptien : séparation jusqu'après l'inscription de Rosette (9e année d'Épiphane); après cette époque abandon du calendrier macédonien, sauf pour les noms de mois qui sont rapprochés, jusqu'à la 16e année de Philométor; et après cette date, une période pour laquelle on n'a pas de renseignements; puis, une nouvelle période d'assimilation. M. R. Ellis propose une quantité de conjectures et d'observations à l'*Histoire auguste*. M. A. A. Burd entend le *Magnum nomen* de Lucain (« stat Magni nominis umbra ») du nom de Pompée *Magnus*. Cette interprétation me paraît éclairer un passage d'Horace, *Sat.*, I, iii, 41-42 : « Vellem... isti | errori *nomen* uirtus posuisset *honestum* ». On a été assez embarrassé par cette phrase. J'ai proposé : « La vertu eût donné son nom honorable ». Il est très possible qu'il faille entendre ; « le nom d'honnêteté », ce qui revient au même pour le sens général, mais explique autrement *nomen honestum*. Nous aurions là un tour adopté pour rendre « le nom de... » : les Latins avaient une grande répugnance pour la construction *nomen Petri*, et ne l'ont employée que tard et rarement (voy. Riemann, *Synt. lat.*, § 92). L'emploi de l'adjectif n'est pas plus extraordinaire, au fond, que dans *horrea Sulpicia*. M. J. Bury parle de Navarin. M. F. R. M. Hitchcock étudie et explique le texte des lettres d'Ignace d'Antioche. Un nouvel article sur la littérature de l'Irlande est donné par M. E. Gwynn, « Caithréim Conghail Clái-

ringhnigh ». Nous passons de là à la *Divine comédie* avec M. H. S. Verschoyle. M. R. Ellis fait quelques remarques et des corrections au Περὶ ὕψους du Ps. Longin. M. Fr. Purser traite de la méthode en géométrie élémentaire; M. R. A. P. Rogers de la « deduction of space from time ». On nous communique des lettres de Henry Bradshaw sur la typographie en Irlande. M. F. W. O'Connell, traite du « Midnight Court » de Brian Merriman. M. A. R. Eagar publie des pensées sur la métaphysique. M. Ch. Exon suppose que le génitif latin en *-ai* (*uiai*) est sorti d'une addition de l'*ī* de la déclinaison en *-o* au vieux locatif en *-ai*, d'où *uiai-y-ī*, *uiayyi*, qui pouvait être prononcé avec un *a* bref. M. E. H. Alton donne deux notes sur l'hymne homérique à Déméter, v. 22-23, et sur Euripide, *Hipp.*, 295. Des comptes rendus terminent le volume, parmi lesquels il faut remarquer, à cause de leur importance, celui de l'édition Sharpley de la *Paix* d'Aristophane et celui de l'édition Lindsay de Plaute.

P. L.

Die Sermonen des Q. Horatius Flaccus. Deutsch von C. Bardt. Dritte vermehrte Auflage. Berlin, Weidmann, 1907. Prix : 4 Mk.

Horaz Iamben-und Sermonen-dichtung. Vollständig in heimischen Versformen verdeutscht von Karl Staedler. Berlin, 1907. Prix : 3 Mk.

La traduction de M. Bardt omet seulement dans le premier livre, la satire VIII (Priape) et dans le second, les satires IV (Catius) et VIII (le Festin ridicule). Celle de M. Staedler est complète, comme l'indique le titre, et ne gaze même pas les passages naturalistes de l'original. Toutes deux ont leurs qualités, autant qu'en peut juger un étranger. Celle de M. Bardt paraît exacte et pondérée, mais un peu languissante. Celle de M. Staedler condense parfois le texte. Mais, elle est énergique, pittoresque, vivante. Elle suit merveilleusement les mouvements rapides et les sauts brusques du style d'Horace. Elle se modèle mieux sur la phrase ou plutôt sur l'effet que produit le type latin de chaque phrase. Je ne dois pas cacher que je l'ai lue avec grand plaisir et que je lui donnerais la préférence. Ces deux traductions sont, en tout cas, des tentatives fort intéressantes, et on peut les recommander aux « sciences-langues vivantes », qui désirent avoir une idée d'Horace.

P. L.

Tertullian aduersus Praxean. Herausgegeben von E. Kroymann (Sammlungen ausgewählter kirchen-u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften herausg. unter Leitung von G. Krüger). Tübingen, Mohr (Paul Siebeck), 1907. XXIV-88 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Kroymann a publié l'an dernier ce traité de Tertullien dans le *Corpus* de Vienne. C'est donc le même texte, à part une douzaine de changements indiqués p. 65 (voir aussi l'errata). Sous le titre : *Zur*

Textkritik, M. K. donne un apparat simplifié avec quelques explications. Il y a là aussi quelques suggestions nouvelles. Ainsi, ch. 11, M. K. propose de combiner les deux leçons des manuscrits : « Potuit (*ita saluus sim*), *si uoluisset*, deus pennis hominem ad uolandum instruxisse ». On aurait là un exemple à noter de la formule de protestation avec *ita*. Au ch. 27, *et pariundum* est mis entre crochets, comme dans l'édition de Vienne ; mais, dans les observations, M. K. propose de lire : *ad pariundum*, ce qui produit un cliquetis de mots assez vraisemblable. On doit regretter, et cette critique s'étend à la grande édition, que M. K. n'ait pas pris le parti de subdiviser les longs chapitres en paragraphes, comme l'avait fait M. Preuschen pour d'autres traités. Il est impossible actuellement de donner une référence précise. Car le système de la référence à la page et à la ligne d'une édition donnée n'est pas scientifique.

M. Kroymann a fait précéder son texte d'une assez longue introduction où la situation historique et le débat dogmatique sont exposés avec clarté et précision [1]. Comme les autres volumes de la collection, celui-ci a un index des passages de l'Écriture et un index de mots très détaillé. Le livre rendra service à qui voudra étudier le modalisme et les origines du conflit de Tertullien avec la grande Église.

Paul Lejay.

Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices, Étude sur le développement de la civilisation gallo-romaine dans une province gauloise, avec plans, par Albert Grenier (*Bibliothèque de l'École des hautes-études*, fasc. 157). Paris, Champion, 1906. 199 pp. in-8°. Prix : 6 fr.

Le sujet choisi par M. Grenier comme thèse de l'Écoles des hautes études est en partie nouveau. Il témoigne du besoin, qui se fait de plus en plus sentir, de coordonner et de grouper les données archéologiques, qui risquent d'être sans portée tant qu'elles restent isolées et dispersées.

Après un chapitre préliminaire sur la cité des Médiomatrices, M. G. traite des huttes gauloises dont la partie souterraine et inférieure a donné naissance aux mardelles, trous généralement circulaires, souvent aujourd'hui remplis d'eau. Les mardelles sont au nombre de 5,000 dans la cité étudiée et les débris qu'on y trouve permettent de se faire une idée des cabanes qui les surmontaient.

La conquête romaine introduit dans le pays la villa. M. G., à la suite de Vitruve et aussi de Columelle, distingue et étudie séparé-

1. M. Kroymann croit avec Zahn que le pape visé par Tertullien au chapitre 1 est Victor, et non Éleuthère. Il a vu, au surplus, les difficultés de cette chronologie. Voy. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, I, p. 278, note 1. — P. viii, si « routinier », par lequel M. K. essaie de traduire Πραξέας, « der Macher », est un mot allemand, il n'y a rien à dire. Mais, si c'est le mot français, c'est un contre sens issu probablement d'une confusion avec l'expression « vieux routier ».

ment la villa rustique, véritable centre d'exploitation agricole, et la villa urbaine, destinée surtout à offrir un séjour de villégiature au propriétaire La première est décrite par Caton et les autres théoriciens latins de l'économie rurale. L'étude de M. G., fondée sur des plans et des données réelles, est comme un commentaire de ces écrivains. Car le plan de la villa latine, à cour centrale, a été transporté sans correction sous le climat rigoureux des Mediomatrices. Il semble que les propriétaires étaient des gens du pays; ils copièrent servilement les usages des conquérants méridionaux. Ces villas sont tantôt isolées, tantôt rapprochées de manière à former un *uicus* (*uicus Sarauus* sur le milliaire du Donon), circonscription religieuse et administrative. La plupart de ces villas paraissent être du IIIe siècle, ou plutôt leur dernier état est de cette époque, qui est celle de leur destruction (insurrection des Bagaudes). Mais certaines datent de la renaissance constantinienne. D'autre part, nous n'avons le plus souvent que les ruines des plus récentes : sous une villa du IIIe siècle, on a retrouvé les substructions d'une plus petite avec un denier de la République, des pièces d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Faustine (p. 107).

La *uilla urbana* est une habitation luxueuse à laquelle se joignent les bâtiments nécessaires à l'exploitation. Dès lors le plan n'en est pas uniforme comme pour la villa rustique. Il dépend du caprice du propriétaire. M. G. a étudié quatre de ces établissements. Ils ont une architecture et une décoration assez riches et témoignent de la prospérité qui peu à peu a produit ces demeures.

M. G. montre enfin dans l'abbaye médiévale la survivance de la grande villa romaine.

Onze plans et une carte permettent de suivre facilement les descriptions. Le livre se recommande à tous ceux qui ont à s'occuper de l'économie rurale des anciens ou des effets de la colonisation romaine. Il serait à souhaiter que l'on tente d'autres ouvrages analogues ou mieux que l'on groupe pour la Gaule, par exemple, tous les renseignements du même genre. Un des faits qui m'ont toujours frappé, c'est la fréquence et l'extrême dispersion des débris antiques. « Il a suffi, dans toutes les régions du pays messin, de la présence d'un archéologue actif et intelligent, pour faire sortir de terre de nombreux restes de villas » (p. 111-112). Ce que dit M. Grenier peut être généralisé. On ne fait guère dans notre sol de fouilles un peu profondes sans trouver quelque chose. Il serait temps, sinon de faire des recherches coûteuses, au moins de rassembler toutes les mentions de vestiges antiques que nous ont laissées les auteurs les plus divers et de rendre utiles par le simple rapprochement les travaux de nos sociétés provinciales [1].

P. L.

1. P. 56, n. 1, lire : *Wilmanns*.

The Proverbs of Alfred, re-edited from the manuscripts by the Rev. Walter W. Skeat; Oxford, Clarendon Press, 1907. xlvi+94 pp. in-16. Prix : 2 s. 6 d.

Le roi Alfred, auteur et source de toute science et de toute sagesse en Angleterre, c'est à cette conception que se rattachent les « Proverbes » ou conseils de morale pratique en vers à lui attribués, dont les manuscrits lui sont en fait postérieurs de trois siècles et demi. Le texte de M. Skeat est établi avec grande exactitude sur l'ensemble des manuscrits et tient compte des trois éditions des Proverbes parues auparavant. Les deux manuscrits principaux (A. Jesus Col., et B. Trinity Col.) sont donnés parallèlement in extenso, les autres leçons en note. L'introduction contient une jolie étude de sources, surtout un bon exemple de méthode dans la correction d'un manuscrit dû à un scribe normand qui lisait difficilement l'anglais et avait dressé au bas de la première page une table d'équivalents normands pour les caractères spécialement anglais *w*, *g* (= y), *th*. L'exactitude avec laquelle il se réfère à cette table laisse naturellement à désirer et fournit à l'éditeur l'occasion de nombreuses corrections sûres. Des relevés grammaticaux et métriques dans lesquels apparaît nettement le caractère de transition de la langue et de la versification, des notes sur toutes les difficultés de texte, avec les conjectures nécessaires à l'intelligence des passages corrompus et absurdes, un glossaire avec références très complètes, nous permettent de considérer cette édition d'un texte assez court, mais curieux et important pour l'étude de la langue, comme un instrument de travail très sûr et indispensable à l'étude du moyen anglais.

P. Doin.

Prêtres, soldats et juges sous Richelieu. Étude d'histoire sociale par le vicomte G. d'Avenel, Paris, Colin, 1907, 372 p. in-18. Prix : 4 fr.

Dans ce nouveau volume, comme dans celui précédemment annoncé dans la *Revue* (*La Noblesse française sous Richelieu*), M. le vicomte d'Avenel nous offre, remaniés et rendus plus accessibles au grand public, une série de chapitres de son grand ouvrage sur *Richelieu et la monarchie absolue* auquel l'Académie française décernait le prix Gobert en 1889. On y trouve un texte, très agréablement écrit, duquel on a rigoureusement banni les moindres renvois aux sources, ce qui empêche les vérifications comme aussi la discussion de certains détails douteux ; mais l'absence de références n'empêche pas, j'ai hâte de l'ajouter, qu'on ne sente partout la très solide documentation de l'auteur. M. d'Avenel nous entretient successivement, comme l'indique déjà le titre de son travail, de l'Église, de l'armée, de la magistrature sous Louis XIII, ou, pour parler comme lui, sous Richelieu qui, de fait, était assurément le plus monarque des deux. On apprend à connaître, dans les neuf premiers chapitres, le haut et le bas clergé,

son organisation officielle, ses ressources matérielles, la renaissance catholique amenée par les œuvres nouvelles et les congrégations, les rapports de l'Église avec l'État, etc. [1]. Sept chapitres sont consacrés à l'armée, à son recrutement, son équipement, sa discipline, son intendance et son corps d'officiers. Sept chapitres également présentent au lecteur, en tableaux vivants, les cours suprêmes et les magistratures inférieures, parlements, présidiaux, justices seigneuriales. Nous passons en revue tout le corps d'armée de Thémis, avocats, procureurs et huissiers, les gens de la police et les commissaires de la justice criminelle. Nul doute que ce nouveau volume de l'historien et économiste normand ne trouve, comme il le mérite, de nombreux lecteurs, d'autant plus que pour le moment, la vogue s'attache fort heureusement à l'histoire des institutions plutôt qu'à celle des négociations et des batailles.

R.

Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université, sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle (1630-1663). Publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques avec une introduction et des notes par A. GAZIER. Tome troisième (1656-1657). Paris, Plon, 1906, 618 pp. in-8°.

Ce troisième volume des *Mémoires* d'Hermant comprend cinq livres (XIV-XVIII) et embrasse les deux années 1656 et 1657. On y trouvera les incidents provoqués par la publication des *Provinciales*, les délibérations de l'assemblée du clergé et de la faculté de théologie, l'affaire des curés de Rouen, le miracle de la sainte Épine, la suite des démêlés de Retz avec ses vicaires généraux, la pression exercée par Mazarin et la cour tant sur la faculté que sur l'assemblée du clergé, l'ordre du roi donné à Mlle de Roannez de sortir de Port-Royal et toute l'histoire de son enlèvement, la distinction du fait et du droit, etc. Hermant, dont la plume est infatigable, ne fait pas que rapporter des faits et des conversations. Il transcrit de nombreuses pièces et nous a ainsi conservé quantité de lettres et de documents inédits, jusqu'à des pièces de vers (voir l'éloge plus ou moins satirique de l'assemblée du clergé, p. 425). Les feuilles volantes et les brochures pleuvaient : Hermant les mentionne et en fait souvent des extraits, les sauvant pour nous, car ces imprimés sont introuvables. On voit dans ce volume commencer la persécution de Port-Royal. L'intérêt devient plus vif à mesure que la publication se poursuit.

A.

---

1. Les deux chapitres consacrés aux protestants sont un peu moins bien étoffés que les autres, et l'auteur, admirateur passionné du grand cardinal, parle sur un ton un peu bien optimiste de l'attitude de Richelieu à l'égard des dissidents.

Karl Lamprecht. **Deutsche Geschichte.** Dritte Abteilung : Neueste Zeit. Erster Band. Freiburg i. B., Heyfelder, 1906, 8°, p. 729. — Zweiter Band. Berlin, Weidmann, 1907, 8°, p. 516 (vol. VIII et IX de la série).

Dans le dernier volume de l'*Histoire d'Allemagne* signalé par la *Revue* l'auteur avait terminé l'étude de la période individualiste; il vient d'aborder maintenant avec ces deux nouveaux volumes la période subjectiviste. Nous n'en sommes, il est vrai, qu'au seuil encore, et ce n'est guère que d'un « présubjectivisme » qu'il s'agira dans cette partie de l'ouvrage. Une longue introduction s'applique à résumer l'évolution de la phase antérieure, à donner de la suivante une esquisse suffisante, à détacher tout ce qui sépare cette nouvelle période des précédentes. La méthode historique que représente M. Lamprecht a besoin de ces résumés, de ces fréquents regards en arrière et en avant, car ils portent en quelque sorte la thèse de l'historien ; aussi sans se contenter de la place naturelle que leur offrait une exposition ou une conclusion, les a-t-il multipliés au cours de son récit. Le développement s'en trouve un peu retardé, mais ces raccourcis d'une évolution particulière sont d'un très vif intérêt, parce qu'ils sont toujours, malgré leur concision, infiniment nuancés.

C'est la bourgeoisie moderne, la bourgeoisie moyenne, qui est le représentant de la période subjectiviste. C'est donc par elle que M. L. devait commencer son étude, en montrant à quelles nouvelles conditions économiques, par suite des transformations qu'avaient subies le commerce et l'industrie, elle doit son avènement. Cette société nouvelle a une vie psychique nouvelle. Elle a pris l'habitude de se mieux connaître, de s'analyser, de sentir davantage sa personnalité et tous les besoins ou aspirations de l'être moral, du sujet, elle est, en un mot, ouverte à un subjectivisme encore mêlé d'éléments étrangers, mais assez marqué cependant pour se traduire dans une façon originale de sentir et de juger, et plus profondément encore dans une philosophie nouvelle. Les conceptions assez flottantes de Herder, le système plus rigoureux de Kant, la métaphysique qui sert de fondement au classicisme de Gœthe et à celui de Schiller constituent dans le huitième volume un chapitre des plus pénétrants. Le suivant, consacré à la poésie, dont l'historien suit la phase tour à tour sentimentale, révolutionnaire et classique, est moins neuf, mais il est utile néanmoins de le signaler au lecteur, parce que la critique ordinaire l'a jusqu'ici habitué à recevoir de cette évolution une explication trop exclusivement littéraire; M. L. restreint par exemple la part de l'influence de Rousseau beaucoup plus que ne l'avaient fait la majorité des historiens de la littérature. Dans le chapitre des arts plastiques et de la musique on lira de curieuses pages sur un commencement de peinture impressionniste et une analyse très poussée de Mozart et de Beethoven, du second surtout, qui est le plus parfait représentant, pour cette période, du subjectivisme dans l'art musical.

Le neuvième volume est consacré à exposer les transformations sociales et politiques que subit l'Allemagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il passe d'abord en revue les conceptions nouvelles que les théoriciens se sont faites du problème de l'État, et aussi du problème de l'éducation qui parut à ces générations plus impérieux. Les faits mêmes qui ont amené la chute de l'ancien ordre de choses, renoncement à l'Empire pour l'Autriche, effondrement militaire pour la Prusse, sont plus rapidement retracés. Au contraire l'historien s'est arrêté plus longuement et avec raison sur tout ce qui en touchant à la constitution des classes, soit dans le régime urbain, soit dans le régime rural, dans la réorganisation administrative ou militaire, devait profondément influer sur la vie économique de la nation. Les réformes que la rénovation de la Prusse, après la catastrophe d'Iéna, avait en partie suscitées, surtout les projets et les actes de Stein, sont analysés en détail. Les impulsions vinrent d'ailleurs du dehors également : les guerres de l'indépendance ont fait naître deux sentiments des plus caractéristiques de l'époque subjectiviste, le nationalisme et le libéralisme. De cette dernière période de l'histoire d'Allemagne dont il n'est pas besoin de faire ressortir l'importance à des lecteurs français, M. L. a donné un récit sobre et vivant et qui par le ton patriotique et l'exaltation du rôle de la Prusse rappelle Treitschke, mais avec un sens plus juste des nuances. L'auteur s'est fait d'ailleurs une trop haute conception de ses devoirs d'historien pour sacrifier à un effet dramatique la vérité de la démonstration.

En commençant l'étude de la période subjectiviste, M. L. nous introduit dans la dernière des trois grandes époques de l'histoire d'Allemagne, l'époque contemporaine, au sens large du mot. La plus grande abondance des sources, d'une part, et de l'autre la répercussion de plus en plus multiple des faits historiques qui en forment la trame ont rendu la tâche de l'historien plus délicate. Le soin qu'il a pris de faire saisir tous les liens unissant notre époque, qui apparaît d'ailleurs à l'auteur comme une seconde phase de subjectivisme, avec la première ne fait pas le moindre mérite de ces nouveaux volumes. Mais malgré l'intérêt qu'ils présentent à titre de synthèse, bien des pages valent d'être signalées. J'en cite quelques unes au hasard : sur les débuts de Hambourg, les origines du Kantisme, le contraste de la transformation du régime économique dans l'ouest et l'est de l'Allemagne, sur la Thuringe, Weimar et Iéna à propos de Gœthe et de Schiller, dont l'inévitable parallèle reste original, sur le soulèvement du Tyrol et les corps francs en Prusse, et bien d'autres encore [1].

L. R.

---

1. Vol. VIII, p. 28, un vers du Faust est mal cité ; p. 165, l'édit de Potsdam du Grand Electeur est du 29 et non du 19 octobre : les historiens du Refuge, comme le si consciencieux Tollin, sont moins affirmatifs sur le succès des manufactures

Georges GENDARME DE BÉVOTTE. **La légende de Don Juan;** son évolution dans la littérature des origines au romantisme. Paris, Hachette, 1906, in-8° de xx-547 pages.

Depuis l'article consacré par les *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville aux « changements » du *Festin de Pierre* [1] (il y a là, sans doute, le premier rudiment d'une étude comparative sur ce sujet, et on pourrait en faire état à ce titre), la bibliographie don juanesque s'est accrue dans d'énormes proportions, à mesure surtout que de nouveaux écrivains ou de nouveaux artistes frappaient d'une empreinte différente la médaille du grand séducteur. Il faut savoir gré à M. Gendarme de Bévotte d'avoir entrepris de coordonner les innombrables études de détail, articles de revues, livres et dissertations, qui ont élucidé (et parfois embrouillé) les points principaux de cette longue histoire internationale. C'est ici un premier volume, qui prend à ses origines les plus discernables la légende de don Juan, qui l'abandonne provisoirement après Byron, et qui, par conséquent, suit les réincarnations et les avatars de son héros à travers les imitations italiennes, les adaptations françaises et Molière, la Restauration anglaise, les *Hauptactionen* et les *Puppenspiele* allemands et autrichiens, les précurseurs du romantisme dans le *Sturm und Drang*, — sans parler des « impasses » où la légende n'aboutit pas à des renouvellements, comme la Hollande, imitatrice de nos auteurs comiques. Surtout quand une œuvre notoire, une modification consacrée du personnage de Don Juan se présentent et qu'une analyse psychologique développée est justifiée, M. G. de B. se meut assez à l'aise dans ce vaste sujet; quelques séducteurs illustres de la série prennent une vie plus intense, à voisiner ainsi avec les portraits de leurs ancêtres ou de leurs descendants et à se trouver expliqués par un commentaire qui corrige l'ancien procédé à la Saint-Marc Girardin par le rappel des milieux et des conditions ethniques et historiques.

Il y a beaucoup à dire, en revanche, au sujet de la valeur documentaire de l'ouvrage. D'abord, M. Farinelli — que M. G. de B. remercie d'ailleurs très loyalement dans sa préface — peut revendiquer à juste titre sa bonne part des lauriers tressés à l'auteur; ses deux articles du *Giornale storico* sont à la racine de ce gros livre. M. de B. se sépare, il est vrai, de M. Farinelli sur un point important, l'origine même de la légende de Don Juan, que celui-ci est disposé à considérer comme importée en Espagne, tandis que M. de B. a « acquis la conviction » qu'elle est née dans ce pays, au moins dans ses parties essentielles. Mais l'opinion de M. Farinelli était toute conjecturale; celle de

---

fondées par les protestants français en Prusse; p. 215, J.-J. Rousseau n'a pas habité la *forêt de Saint-Germain*, l'auteur a voulu dire Montmorency; p. 527, un lapsus : Schiller arrive à Leipzig en 1785, et non en *1795*. Vol. IX, p. 195, le général de Courbière n'était pas *Neuchâtellois* : il est né en Hollande et la famille est originaire du Dauphiné.

1. Dans l'édition de Paris, 1740, t. III, p. 40.

M. de B. est une « conviction », non une démonstration, et la question reste sensiblement entière jusqu'à nouvel ordre, en dépit des rattachements plus ou moins ingénieux que M. de B. propose avec des choses et des œuvres espagnoles.

« La légende forme un tissu sans discontinuité..... et c'est la suite de cette trame qu'il nous a paru tout d'abord intéressant de rechercher et de reconstituer avec précision ». Cette continuité à peu près déterminée sur tous les points est, en effet, ce qui permet de prendre dans un sens assez strict ce terme d' « évolution » qui figure au sous-titre du livre et dont il faut user avec prudence. Mais que dire, dès lors, du procédé qui consiste à passer de la Régence aux virtuoses pervers de la fin du XVIIIe siècle, en insérant un examen de *Clarisse Harlowe* et de Lovelace qui devance de près de cent pages le chapitre consacré au Don Juan anglais du XVIIe et du XVIIIe siècle? Que dire surtout de l'escamotage qui réserve le *Don Juan* de Mozart pour un second volume, et qui laisse ainsi à peu près « en l'air » l'interprétation si décisive que Hoffmann donne à la légende ? Même pour les *Stürmer und Dränger*, le *Don Juan* de Mozart était mieux qu'une œuvre que, sous prétexte de musique, on risquait de juger intellectuellement indifférente, et ce n'est pas la « partie musicale » seule (p. 416) que Nicolas Vogt empruntait au maître autrichien : « quand le Don Juan de Mozart, a écrit ce dramaturge, parut sur la scène, lui qui avait tant d'analogies avec le personnage du docteur Faust, je me proposai de faire une pièce qui réunît ces deux héros. » D'une façon générale, les affinités qui, au gré de cette génération préromantique, attirent l'un vers l'autre les deux sujets, ne semblent pas mises dans leur vraie valeur (p. 412) : le personnage de Faust tendait à souhaiter des plaisirs amoureux variés (voir le *Faust* de Klinger) et à *donjuaniser* à sa manière, bien avant que l' « idée d'absolu » ou la révolte, consciente et appliquée, de l'esprit se fussent manifestées chez Don Juan.

Un ouvrage aussi considérable et dont l'auteur devait se faire l'hôte de plusieurs littératures successives, ne pouvait manquer de présenter de nombreux fléchissements dans l'information et dans la transcription de tant de titres, de dates, de citations en langues diverses. Mais il y aurait eu lieu de donner une liste d'*errata*, car il y en a beaucoup [1].

---

1. C'est *du neveu* de Don Pedro Tenorio qu'il est question à la note 1 de la p. 23; lire 1761 p. 40, 1883 p. 47, note 1, 148 p. 203, note 4 (et l'anecdote se rapporte à l'an 1664); Zehentner p. 42 et 43, Ofensitzer p. 392, *San Diego*, p. 30, note 2, Chailley, p. 185, note 2, Bolte *passim*; rectifier le titre donné p. 429, note 1; corriger, p. 250, « Richardson s'est proposé d'analyser un certain état moral de l'aristocratie anglaise à la fin du XVIIIe siècle [1748], comme Molière avait représenté les mœurs d'une partie de la noblesse française au milieu du XVIIe siècle [1665]. » Un grand nombre d'indications bibliographiques donnent l'impression de fiches mal rédigées ou mal transcrites : p. 37, note 1, p. 45, note 3, et, dans l'index bibliographique, les articles Helbig, Schädel, Singer, Burgtorf, Lüder, Fagerström, etc.

Et quelques-unes de ces erreurs dénaturent fâcheusement un titre ou une intention : M. G. de B. écrit (p. 39 et 40) *poema* pour *poena*, *latinae* pour *ligatae*; où l'édition des *Grands écrivains* disait que la pièce de Dorimon fut « sans doute » jouée à Lyon en novembre ou décembre 1658, il supprime cette formule dubitative et renvoie aux *Mémoires de Mlle de Montpensier* qui n'en disent rien (p. 112); où M. Farinelli rappelait que Goethe, écrivant à Zelter, faisait allusion à un opéra sur Don Juan qui avait grand succès l'année de son séjour à Rome, il transcrit : « En 1788, Goethe, alors à Rome, écrivait à Zelter que l'on y jouait tous les soirs un opéra (p. 311) » : or, la lettre de Goethe est du 17 avril 1815. La traduction des citations, correcte en général, laisse passer cependant quelques contresens [1]. Enfin, des travaux importants sur des points primordiaux ou connexes sont ignorés : ceux de Texte pour le succès de *Clarisse Harlowe* (p. 249, note), de M. Stiefel pour l'influence espagnole en Angleterre (p. 333, note 2), l'article de M. Toldo sur *Molière en Italie* dans le *Journal of comparative literature* de 1903, avec quelques indications précieuses.

En somme, en dehors même des questions que leur nature soumet à la controverse — celle des origines de la légende, celle de la qualité sociale de Tartufe et de ses analogies avec Don Juan (p. 201 et 220), celle du degré d'émancipation égoïste que comportait la vie anglaise au XVIIe siècle (p. 326) — il y a bien des objections à faire à la méthode et aux résultats de M. G. de B.; mais c'est un mérite qui n'est pas mince, et qu'il convient de proclamer, que de s'être attaqué à un sujet de cette importance et de cette ampleur.

F. Baldensperger.

R. Huchon. **Un poète réaliste anglais G. Crabbe** (1754-1832). Paris, Hachette, 1906, pp. IX-686 : 10 francs.

La monographie de M. Huchon sur le poète Crabbe mérite les plus vifs éloges : il sera difficile aux futurs biographes du poète de faire autre chose que d'emprunter à M. H. Celui-ci a remonté aux sources, il a fait des découvertes qui ont dû lui être bien agréables, il a poussé le scrupule jusqu'à visiter les lieux où le poète naquit et grandit. La partie critique n'est pas moins bonne : le ton en est mesuré, indulgent comme il convient sans tomber dans l'éloge outré. Afin de montrer combien les événements avaient influencé les créations du poète, M. H. a cru bon de ne point séparer la vie et l'œuvre ; cette méthode de composition a l'inconvénient d'interrompre une narration vive et intéressante. La vie de Crabbe, en effet, permet d'étudier l'Angleterre à la fin du XVIIIe siècle, il fut à la fois le protégé de Burke et un humble pasteur de campagne, il fréquenta la plus haute société tout

1. Les plus piquants sont ceux des pages 336 où *to cast a sheep's eye* est traduit par *absorber un œil de mouton*; 387 : *ledigen Standes* par *vacante*; 389 : le quiproquo *wo kommen Sie her* manqué par la traduction *De qui descendez-vous?*

en gardant le contact avec le bas peuple dont il était sorti. Peut-être souhaiterait-on que la biographie eût été un peu condensée ; à force de vivre avec son personnage, M. H. a fini par s'intéresser aux plus minces détails de son existence. Ce qui est significatif chez Crabbe, c'est qu'il contribua, probablement sans le savoir, à la révolution romantique : tout en restant, quant à la forme, fidèle à l'école de Pope, il innovait singulièrement par le choix de ses sujets. Prenez l'*Enlèvement de la boucle* de Pope, supprimez le merveilleux qui en fait le principal charme, substituez aux grands personnages qui en sont les héros, un matelot, un contrebandier, un ouvrier de la campagne, répandez dans tout le poème le réalisme de certaines descriptions et ajoutez le sentiment de compassion pour les humbles que Pope ne pouvait éprouver et vous aurez une idée des poésies de Crabbe. C'est du Wordsworth moins le lyrisme, moins la conception philosophique de la nature, moins la profondeur d'observation. Aussi Crabbe a-t-il subi le sort qu'on réserve aux auteurs de transition, on l'a presque oublié ; le public est injuste et malavisé ; en se privant de lire le *Registre de Paroisse* et les *Contes du Château*, il se prive de la société d'un homme de bien qui sent très fortement ce qu'il dit. Peut-être le livre de M. H. et l'excellente édition de M. Ward, que nous avons signalée ici même, rendront-ils à Crabbe un peu de sa popularité passée, car il fut beaucoup lu, surtout par les admirateurs attardés de l'école classique ; la *Revue d'Edimbourg* ne l'opposait-elle pas à Wordsworth, alors dans le plein épanouissement de son génie [1].

Ch. BASTIDE.

1. Nous ajoutons quelques remarques faites en lisant : P. 72 ss., on trouverait facilement dans Shakespeare des constructions analogues à *joy-feign'd*. V. Abbott, § 374 (p. ex. *grim-look'd* night) et Schmidt, *Lexicon*, p. 1417 a. — P. 139 : Pourquoi traduire les titres de revues anglaises : *Revue mensuelle, critique*? passe encore pour *Revue d'Edimbourg*, titre auquel on est habitué, mais comment faire, si l'on veut être conséquent avec soi-même, pour traduire *Gentleman's Magazine*, *Quarterly Review* ? — P. 222 : Les rapports de Crabbe et des philanthropes méritent plus qu'une brève mention. M. Cestre (*Revol. et poètes anglais*, passim) ne voit dans la poésie de Crabbe que des lieux communs. Il serait bien près de l'accuser de manquer de sincérité. La question à résoudre est celle-ci : jusqu'à quel point les bourgeois, les poètes philanthropes, dont l'humanitarisme avait sa source dans le sentiment religieux, étaient-ils démocrates ? — P. 275, en parlant « d'orthodoxes » et de « libéraux » à propos de Crabbe, M. H. commet un énorme anachronisme dont il se rend compte d'ailleurs. On peut parler du « libéralisme » de Dean Stanley, de Bishop Colenso, on ne peut pas se servir de ce terme en parlant de Sydney Smith ou de Crabbe ; entre les uns et les autres, il y a tout le mouvement scientifique du XIX[e] siècle ; Crabbe paraît avoir été, comme les membres les plus distingués du clergé anglican au XVIII[e] siècle, un « latitudinaire ». Saisissons l'occasion pour signaler l'étude pénétrante que M. H. a faite dans son livre sur la religion de Crabbe (pp. 267 sqq.). — P. 660, la bibliographie est très complète, elle signale avec raison l'influence de Crabbe en Russie. — P. 687 : une faute d'impression peu importante : *Woodbrige*. Disons à ce propos que l'exécution typographique du volume est très soignée. Il contient un portrait de Crabbe et le facsimile d'une lettre à Burke.

Émile Haumant, **Ivan Tourguénief.** Paris, A. Colin, 1906, in-12 de iv-313 pp. et 2 phot. 3 fr. 50.

C'est un livre consciencieux, prudent et incolore, qui facilitera une bonne vulgarisation, mais ne revèle aucun point de vue nouveau. La disposition en est quelque peu naïve : d'un côté *toute* la biographie; de l'autre *toute* la critique, absolument comme si l'œuvre et la vie étaient étrangères l'une à l'autre, et comme s'il était nécessaire d'avoir enterré l'écrivain pour bien comprendre à quel genre littéraire il s'est consacré. Beaucoup de notes; un grand nombre d'entre elles demeurent inutiles, faute de renvois précis. Tourguénief nous apparaît dans ce livre comme environné de je ne sais quelle atmosphère attristante : cela tient à la grisâtre uniformité du ton, qui relève du rapport, plutôt que de la critique littéraire. On dirait que M. H. a peur d'une envolée d'admiration : en tout cas, il omet de consacrer au style du plus grand prosateur russe la page nécessaire que tous attendaient.

En résumé, un livre honnête et au courant, qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'écrire dans une langue aussi négligée, mais qu'il sera du moins certainement utile de feuilleter [1].

J. Legras.

Journal politique de Charles de Lacombe, député à l'assemblée nationale, publié pour la Société d'histoire contemporaine par A. Hélot, t. Ier. Paris, Alph. Picard, 1907, in-8°, xlviii-328 p.

Ch. de Lacombe, mort en 1904 à soixante-douze ans, est surtout connu comme publiciste. Sous l'Empire, il avait donné de nombreux articles, d'abord à l'*Ami de la Religion*, puis au *Correspondant*, dont il refusa la Direction, mais où il collabora jusqu'à sa mort. Il a laissé aussi une *Politique de Henri IV*, un peu oubliée, et une vie de Berryer, en 3 volumes, parue en 1895. Il appartenait à l'opinion légitimiste et catholique la plus accentuée. Mais il avait conservé des liaisons étroites avec des hommes du centre droit et du centre gauche. Il fréquentait les princes d'Orléans et était en relations excellentes avec Thiers. Il dut à cette circonstance de jouer un rôle assez important dans l'Assemblée nationale, où il représenta le département du Puy-de-Dôme. Son journal, écrit chaque soir et qui ne parait pas avoir été retouché plus tard, commence au 15 février 1871. Il s'arrête dans le présent volume au 26 décembre 1874. Peu de faits importants s'en dégagent qui ne soient connus. Mais on

---

1. P. 16 rétablir *Burschenschaft* au féminin. — P. 8. *Moumou* est, par erreur, cité comme un conte faisant partie des *Zapiski Okhotnika*. — P. 64. M. H. se demande pourquoi les médecins avaient envoyé Tourguénief à Dijon. En voici la raison, que je tiens du comte Tolstoï : Tourguénief avait un rhume, et il alla chercher, en compagnie de son grand ami, au sud de Paris, un climat plus chaud que celui de la capitale. Il faut avouer qu'il tombait bien!...

y suivra avec beaucoup d'intérêt les négociations de la droite avec Thiers jusqu'au 24 mai (v. notamment des curieux détails sur une réception à la Présidence, p. 162), Charles de Lacombe ayant précisément été chargé par ses amis d'entraîner le Président de la République vers la solution monarchique du problème constitutionnel. Surtout on y verra de près la constitution du ministère de Broglie, les intrigues et les hésitations des chefs de la droite avant l'échec de la *fusion*. Lacombe était, sans se l'avouer lui-même, assez sceptique sur les intentions conciliantes du comte de Chambord. Il n'en témoigne pas moins son désespoir et sa colère à la lecture de la fameuse lettre sur le drapeau blanc (p. 219). A noter aussi les discussions précédant le vote du septennat, le projet de nommer régent le duc d'Aumale et les motifs de son refus, donnés par le prince de Joinville (p. 226). Lacombe juge assez bien les hommes de son parti, il est modéré dans la forme, sévère quand il le faut. Pour ses adversaires, il est correct dans les termes, mais visiblement incapable de comprendre leur façon de penser (v. p. 181 et 183, sur les enterrements civils). Quelques mots curieux sont recueillis par lui au cours de ses conversations : Broglie dit (p. 246) « Je me serais retiré si j'avais mon équivalent à la chambre, mais je n'ai pas d'équivalent. » Et Thiers (p. 145) : « Je voudrais une seconde chambre élue par le suffrage universel, mais prise dans des catégories : généraux, membres de l'Institut. Il y a là-dedans bien peu de voyous ; on aurait une chambre conservatrice. »

Le texte est édité avec soin. On paraît y avoir fait des coupures (p. 125, 225, etc.) l'éditeur ne dit pas pourquoi. Quelques lettres, surtout du comte de Falloux, ont été intercalées à leur date dans le Journal et les appendices reproduisent une lettre intéressante de Lacombe au comte de Chambord, et ses principaux discours. Les notes sont soignées, mais souvent trop brèves. On aimerait à trouver des références aux passages correspondants des *Souvenirs* de Thiers, par exemple, du livre de Chesnelong et d'autres recueils analogues.

R. GUYOT.

Le pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique et sociale par Mgr de T' SERCLAES, protonotaire apostolique, avec une introduction par Mgr BAUNARD. Tome troisième. Lille, Paris, Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie; 1906, XVI-730 pp. in-4°. 23 portraits et gravures. Prix : 10 fr.

Ce volume comprend la fin du pontificat, de 1894 à 1903. Les volumes précédents ont paru, il y a une dizaine d'années, du vivant même du héros. Donc histoire officielle, sous tous rapports. L'auteur ne s'en cache pas. En parlant des événements racontés dans son livre, « on y trouvera le sens de ces événements, tel qu'il apparaissait aux

yeux de Léon XIII, plus encore que leur histoire objective... Ce livre, en un mot, a été écrit au point de vue de Léon XIII lui-même ». (p. 713)[1]. Nous voilà prévenus. Mais un tel livre est un document lui aussi. En dépit de son caractère, la note paraît assez juste, pour qui veut bien accepter le point de vue catholique. Qu'on l'épluche aux passages délicats, affaires de France, attitude vis à vis du Quirinal, question des ordinations anglicanes, américanisme, question biblique, le ton est d'une réserve toute diplomatique, l'exposé reste impersonnel. Le livre produit l'effet d'une circulaire diplomatique, je répète le mot, grave et pondérée. L'éloge n'est pas dans les phrases, mais dans les faits. M. T' Serclaes s'est abstenu de toute comparaison avec le présent pontificat. Ce n'est pas sa faute si ses lecteurs feront le rapprochement, et si son récit, soigneusement éloigné de toute espèce d'allusion, est une éloquente critique du « nouveau cours ».

L. S.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 novembre 1907.* — MM. Paul Fournier et Théodore Reinach écrivent pour se porter candidats à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Jules Lair.

M. Delisle communique une lettre dans laquelle M. Seymour de Ricci montre comment il est arrivé à reconnaître à la Bibliothèque nationale une petite collection de rondeaux français qui avait été dérobée à cette bibliothèque il y a plus d'un demi-siècle et avait été incorporée dans un volume de la collection Barrois.

M. Dieulafoy fait une communication sur les monuments latino-byzantins des Asturies. Il s'est attaché à étudier les monuments construits sous l'inspiration des princes chrétiens à mesure qu'ils refoulaient les musulmans. Il montrera, dans son travail, l'influence des arts musulmans, influence qui s'affirma plus tard sous la double forme mudejar et mozarabe, et surtout combien dans ces premières églises est apparente et dominatrice l'action directe de la Perse sassanide aux dépens de laquelle s'était en partie formée elle-même la civilisation musulmane.

M. le comte Paul Durrieu lit une note sur le manuscrit des Statuts de l'Ordre de Saint-Michel récemment dérobé à la Bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye. D'après ses recherches, ce manuscrit a été exécuté entre 1548 et 1550 pour le cardinal Charles de Lorraine, alors chancelier de l'Ordre. Deux très belles miniatures illustrent le livre. Pour l'une d'elles, l'artiste s'est inspiré du Saint-Michel de Raphaël, aujourd'hui au Musée du Louvre, en introduisant à l'arrière-plan une vue du Mont-Saint-Michel, qui était le siège officiel de l'Ordre depuis sa fondation en 1649. L'autre miniature montre la tenue d'un chapitre des chevaliers de Saint-Michel, sous la présidence du roi Henri II. On y trouve le souvenir d'une sorte de restauration de l'Ordre qui fut opérée en 1548, avec le concours très actif de ce même cardinal de Lorraine pour qui le volume a été illustré. En outre, les têtes des personnages sont des portraits très finement traités. En s'aidant des tableaux et des dessins contemporains, M. Durrieu a pu identifier sûrement la plupart des acteurs de la scène, reconnaissant parmi eux, avec le roi Henri II et le cardinal Charles de Lorraine, Antoine de Bourbon-Vendôme, qui fut le père de Henri IV, son frère le comte d'Enghien, son cousin le prince de la Roche-sur-Yon, le duc Claude de Guise, le connétable de Montmorency, et plusieurs autres hommes illustres du temps.

Léon Dorez.

---

1. Les chapitres ont dû être écrits au cours des événements; voir p. 29, une note qui indique que la rédaction est de 1901. Les épreuves des deux premiers volumes et de la moitié du troisième ont été lues par Léon XIII.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 Novembre. — 1907

E. NAVILLE, **The XIth Dynasty Temple at Deir el-Bahari**, Part 1, with Chapters by H. R. Hall, and E. R. Ayrton (being the XXVIII Memoir of the *Egypt Exploration Fund*), Londres, Kegan Paul, Quaritch, Asher, Henry Frowde, 1907, in-4°, VIII-75 p. et XXXI pl. dont plusieurs en couleurs.

Ce n'est que le premier d'une série de mémoires où seront décrites ou commentées les fouilles faites dans la moitié méridionale du vallon de Deir el-Baharî, par Naville et par ses collaborateurs pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*. Elles ont commencé en 1903 et elles ont été terminées au mois de mai de la présente année 1907 : elles ont donné des résultats très importants pour l'histoire du premier empire thébain.

On savait depuis cinquante ans bientôt qu'un des rois Montouhotpou de la XIe Dynastie avait construit là un temple considérable : Mariette en avait signalé les architraves dès 1858, et j'avais en 1883 découvert, contre la paroi de la montagne, deux tombeaux dont l'un contenait le sarcophage d'une reine Tmomou, mais on était loin de soupçonner l'existence d'un monument aussi curieux que celui dont Naville a ramené les débris au jour. C'est, en effet, le tombeau-type des souverains du premier empire thébain, le mastaba carré ou rectangulaire, coiffé d'une pyramide. La pyramide a été détruite complètement par les carriers qui exploitèrent la nécropole à diverses époques, et peut-être le temple voisin de la reine Hatchopsouîtou a-t-il eu le meilleur de ses dépouilles. On accédait au sommet du mastaba sur lequel elle s'élevait par une rampe tournée vers l'Est : un portique de co-

lonnes entourait la base, une cour bordée de portiques s'étendait entre elle et la montagne, et dans le fond de cette cour, à l'Occident, un couloir s'ouvrait qui descendait à travers la roche vive jusqu'à une salle étouffée où une niche de granit et d'albâtre attend — un mort? un dieu? — on ne sait quoi encore. Des tombeaux de princesses surmontés de chapelles étroites flanquaient le côté Est de la cour, et des sculptures soignées recouvraient le soubassement. Dans quel rapport cet ensemble de constructions se trouvait-il avec le souterrain découvert par Carter, il y a quelques années? La chambre à laquelle ce souterrain aboutissait et qui contenait la statue carienne d'un Pharaon, avec un appareil funèbre et des offrandes, paraît être située exactement au-dessous de la pyramide, dans une position analogue à celle du caveau où reposait l'Apis d'Aménôthès III au Sérapéum, et il y a lieu de croire qu'on voulut d'abord y ensevelir la momie du Pharaon, mais on changea brusquement d'intention et elle n'est à proprement parler qu'un cénotaphe. Le tout devait constituer, au moins dans ses parties visibles, un monument un peu barbare de structure et de coloris, mais puissant, singulier, et en complet accord d'effet général avec la statue du souverain.

Il était difficile de restaurer le décor avec les milliers de fragments répandus sur le sol et dont beaucoup ne dépassent pas les dimensions d'un gros caillou roulé. Madame Naville s'est vouée pourtant à la tâche ingrate de reconstituer les chapelles des princesses, et elle y a réussi en partie. Sa reconstruction toutefois ne prendra place que dans le second volume : dans celui-ci, Naville et Hall se sont attachés surtout à dégager de la masse des matériaux insignifiants ceux qui nous fournissent quelques renseignements sur les destinées de la XIe Dynastie. On lisait Nebkhroôurâ le prénom de Montouhotpou enseveli en cet endroit, mais Naville a prouvé qu'on le devait entendre Nebhapouîtrâ, et il a réussi à grouper autour de ce souverain quelques-uns des princes de sa race mieux qu'on n'avait fait jusqu'à présent. Comme tout le monde il place en tête de la liste l'Antouf mentionné sur la stèle du Caire, puis, après celui-ci, trois rois de Haute Egypte dont une stèle du Musée de Londres assure la succession : Antouf Horouahônoukhou, dont il fait Antouf II, Antouf III Hor-nakhîti-nebtapounofvi, et un Montouhotpou Ier Hor-sânoukhouiabtaouî. Il admet ensuite, mais sans en rechercher l'ordre, deux Montouhotpou Nebhapouîtrâ qui seraient Montouhotpou II et III, un Montouhotpou IV Nebtaouirâ, un Montouhotpou V Sânoukhkarâ, plus un dernier Montouhotpou qui est surnommé Sakhânirâ et peut-être Doudoumosou Dadnofvika : un second Doudoumorou a été découvert à Edfou l'an dernier qui, en ce cas, appartiendrait à la même série. Tout cela est encore incertain, et Naville, plus prudent que Breasted en pareil cas, le reconnaît volontiers. Il lui semble pourtant que le Montouhotpou de Deir el-Baharî, celui qui a pour cartouche Nebhapouîtrâ, deuxième

du surnom, est très probablement le premier de sa famille qui régna sur l'Egypte entière, de la Nubie aux rivages de la Méditerranée : il cite même à ce sujet un fragment d'inscription où ce prince se vante d'avoir vaincu les Asiatiques. D'autres légendes nous font connaître des femmes de son harem, épouses, sœurs ou filles, et beaucoup des officiers de sa cour : le monde officiel de ce temps-là commence à entrer dans l'histoire.

Les planches sont très bonnes, celles surtout qui reproduisent la vache déjà fameuse qui fut trouvée dans la chapelle de Thoutmôsis III. Les destinées du monument ne s'arrêtent pas en effet à la XI[e] dynastie, mais elles se poursuivent jusqu'aux derniers temps de l'empire thébain. Je les exposerai à propos du second volume que Naville annonce comme devant paraître prochainement.

G. Maspero.

Général L. de Beylié, **L'architecture indoue en Extrême-Orient**; illustrations de Tournois et Doumenq, Paris, Leroux, 1907, 416 pp. gr. in-8°.

Cet ouvrage a pour but de donner une idée d'ensemble des diverses architectures de l'Inde et des pays soumis anciennement à son influence. Il comprend six chapitres, Inde, Cambodge et Champa, Siam et Laos, Birmanie, Java, Ceylan. Mais il donne autre chose qu'un exposé en quelque sorte matériel des faits. M. le général de Beylié fait œuvre d'historien en cherchant à déterminer les influences, à définir l'origine des éléments de l'architecture indoue, à reconnaître le cercle de son action et les mélanges que l'exportation d'un style produit sur un sol nouveau. Au début, il constate l'influence des matériaux, ou plutôt de la seule matière employée, le bois, qui explique l'emploi méthodique des voûtes en encorbellement et des loggias ou balcons couverts. Cette constatation est une occasion pour M. de B. de faire une étude intéressante de l'emploi de la loggia dans diverses architectures. A partir du II[e] siècle avant notre ère, l'Inde commence à employer la pierre et la brique; mais les plus anciens monuments de ce genre, dans l'Indo-Chine et l'Insulinde, ne sont pas antérieurs au VI[e] siècle de notre ère. M. de B. suit alors les tranformations que subit l'architecture indoue suivant les pays où elle s'implante. A partir du VI[e] et du VII[e] siècle, l'influence de la Chine paraît dans les édifices à toits superposés et à crochets. M. de B. y voit une adaptation chinoise du style indou du Nord (Népal). Un appendice, dû à M. Duroiselle, résume l'histoire de Pagan. Le sujet, plus développé, doit former le premier chapitre de l'histoire de la littérature en Birmanie.

Le livre est illustré de 366 gravures qui sont excellentes. Quelques-unes sont empruntées à des publications antérieures modernes. D'autres, et ce ne sont pas les moins curieuses, reproduisent d'anciens documents conservés au cabinet des estampes. Mais la plupart de ces gravures sont nouvelles et reposent sur des photographies prises par

M. de B. ou pour lui. M. le général de Beylié met ainsi à la disposition des archéologues un abondant musée. Ce qui est un attrait du livre, en est aussi un des mérites les plus sérieux.

S.

Regesta pontificum romanorum. Iubente regia societate Gottingensi congessit Paulus Fridolinus Kehr. *Italia pontificia*, vol. II, Latium. Berolini, apud Weindmannos. MDCCCCVII. xxx-230 pp., gr. in-8°. Prix : 8 Mk.

Nous avons annoncé l'an dernier le premier volume des nouveaux regestes et indiqué le plan et le caractère de la publication (*Revue*, 1906, II, 284). Nous nous réjouissons de voir le second volume paraître sans tarder. Il comprend le Latium ecclésiastique, c'est-à-dire l'ancien patrimoine de saint Pierre, « depuis Aquapendente jusqu'à Ceperanum », comme disent les privilèges impériaux : les patrimoines de l'Église romaine, les évêchés d'Ostie, Porto, Silva Candida, Albano, Tusculum, Palestrina, Sabine, Tivoli, Velletri, Terracine, Segni, Anagni, Ferentino, Alatri, Veroli, Nepi, Sutri, Civita Castellana, Orte, Gallese, Toscanella, Bagnorea, Castro, Orvieto et les évêchés qui se rattachent aux précédents; suivent trois *loca incerta*, la basilique de Saint-Pierre *in fundo Paciniano* sur la voie « Trivana », Sacrosa et Castrum Palatiolum.

Chaque diocèse et, dans chaque diocèse, chaque établissement, sont pourvus d'une notice très brève qui donne les dates et les faits. Ainsi, p. 34, on voit que le castrum de Pratica, établi sur le site de l'ancienne Lavinie, a été concédé par Marin II aux moines de Saint-Paul de Rome, a été envahi par les Baronzini au XII[e] siècle, puis est devenu la propriété de la famille Capranica, est enfin devenu un fief des Borghèses. Chacun de ces états est appuyé d'une référence. On comprend quelle mine de renseignements positifs devient le recueil de M. Kehr pour quiconque doit toucher à l'histoire ou à la géographie de l'Italie chrétienne, d'un pays où les complications et les changements de régime font un écheveau perpétuellement embrouillé [1]. La bibliographie est aussi soignée et aussi complète que dans le premier volume; elle rendra de grands services. Une addition désirable est celle d'une carte.

Mais l'objet propre de M. K. est le catalogue et l'analyse des pièces. Son recueil réalise sous ce rapport un grand progrès, comme les chiffres suffisent à le prouver. Ce volume contient 677 numéros dont 290 seulement se retrouvent dans les divers Jaffé. M. Kehr faciliterait les références, si le numéro de la pièce, dans la table du volume, était répété entre parenthèses en tête de l'analyse.

Paul Lejay.

---

1. Les fonctionnaires de l'Église romaine s'y trompent les premiers. Albinus et Cencius confondent la *ciuitas Castellana* de la Tuscie romaine (Civita Castellana) avec la *ciuitas Castelli* d'Etrurie (Città di Castello) (Kehr, p. 185).

The historic church, an essay on the conception of the Christian church and ministry in the Sub-Apostolic age, by J. C. V. Durell. Cambridge, at the university press. 1906. xxiv-328 pp. in-12. Prix : 5 sh.

M. Durell cherche à définir la conception que l'on avait de l'Église au IIe siècle. Il interroge Clément de Rome, Ignace, Polycarpe, la *Didaché*, l'Épître de Barnabé, Hermas, Aristide, Papias, la seconde épître attribuée à Clément, Justin, l'auteur du martyre de Polycarpe, les écrivains anti-montanistes, l'épitaphe d'Abercius (reproduite en frontispice), Denys de Corinthe, Méliton, Polycrate, Théophile d'Antioche, Hégésippe, Irénée, l'épître à Diognète, le fragment de Muratori, les canons d'Hippolyte, les données conservées sur la hiérarchie la plus ancienne à Alexandrie. Dans cette enquête, les textes les plus importants sont traduits. Le tout n'est pas essentiellement nouveau. Mais l'exposé est clair et sérieux. Il résume bien les faits envisagés du point de vue d'un ecclésiasticisme modéré et anglican.

P. L.

Philippe de Félice, **L'autre monde, mythes et légendes, le purgatoire de saint Patrice.** Paris, Champion, 1906. 195 pp. in-8°. Prix : 6 fr.

Le volume de M. de Félice étudie le mythe du purgatoire de saint Patrice, puis l'autre monde, l'autre monde en Egypte, en Chaldée, chez les Hébreux, en Grèce et à Rome, chez les Celtes et en Irlande, chez les chrétiens. L'auteur aurait gagné à moins étendre son enquête et à concentrer ses efforts sur quelques points. Il n'est pas toujours bien au courant. Il ne paraît connaître ni le livre de M. Blochet sur les sources orientales de la *Divine Comédie* ni l'édition Thurston de la vision du moine d'Eynsham (*Analecta Bollandiana*, t. XXII [1903], p. 225). Il cite une édition périmée de la *Realencyclopädie für protestantische Theologie*. Mais il a pris la peine d'aller au Lough Derg et de visiter l'île du Purgatoire. Il a lu et résumé un grand nombre de publications sur le sujet. Il expose avec clarté et agrément le résultat de ses recherches. Le livre contribuera certainement à répandre la connaissance de ces légendes hors du petit cercle des curieux, des folkloristes et des philologues.

P. L.

Wolfgang Golther, **Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen Zeit.** Leipzig, S. Hirzel, 1907. In-8°, 465 pp., 8, 50 m.

Longtemps on a cru que la légende de *Tristan* avait été formée, par cristallisation autour d'un « noyau » ancien, d'une quantité de récits, lais, contes, fabliaux. Le « noyau » aurait été l'histoire des amours adultères de Tristan, qui aurait attiré à elle et se serait agrégé de multiples épisodes. Conçus sous forme poétique, ceux-ci se seraient fondus dans le roman ancien et auraient ainsi constitué de toutes

pièces l'œuvre définitive. Ce procédé de formation, également admis pour les chansons de geste, que l'on pensait être un « chapelet » de cantilènes, expliquait les diversités d'aspect des versions différentes du poème : les unes accueillant les récits de caractère populaire, les autres prenant leur bien dans la poésie courtoise. Cette théorie a fait son temps. Plusieurs savants, dont G. Paris, l'avaient abandonnée, mais la preuve n'était pas faite de son inexactitude. Deux critiques de nationalité différente viennent presque en même temps, de démontrer que les poèmes conservés de *Tristan* dérivent tous d'une œuvre primitive profondément méditée, logiquement composée, harmonieusement développée et finie, à tous égards. M. Bédier a tenté de dégager la matière du texte ancien en comparant très minutieusement les versions qui en sont issues [1]. M. Golther vient de faire à peu près le même travail, quoique plus brièvement.

D'accord pour le résultat final, les deux savants diffèrent d'opinion sur quelques points assez importants. Il faut noter surtout que, selon M. Golther, l'épisode du jugement de Dieu et de la lutte contre le géant Urgan — qui se trouvent chez Thomas — appartenaient au texte primitif, dont les exclut M. Bédier. Selon M. Golther encore, l'histoire des faulx n'appartient pas aux données celtiques, et, enfin, la *Folie Tristan* est une végétation parasite indépendante du poème ancien, comme par exemple le *Moniage Tristan*.

Ces désaccords entre deux savants également sagaces et prudents ne sauraient ébranler notre foi en la solidité de leur thèse. Ils montrent cependant que la porte reste ouverte à certaines inquiétudes au sujet de la nature du *Tristan* ancien et surtout des apports faits par le folklore, l'antiquité celtique [2], etc., à l'auteur de ce poème.

La question de l'*Ur-Tristan* n'est pas la seule, ni même la plus importante qu'ait étudiée M. Golther. Il a consacré une partie de ses efforts à découvrir les variantes que présentent les versions diverses de la légende à l'époque médiévale et à en rendre raison. Cette caractéristique des « romans » anciens de *Tristan* est des plus instructives et l'auteur a d'autant plus droit à notre reconnaissance que ce travail était très fastidieux. De plus, M. Golther a analysé et apprécié les œuvres modernes inspirées de la légende de *Tristan*. Cette revue, forcément rapide, suffit cependant pour orienter le curieux. Est-il besoin d'ajouter que, wagnérien enthousiaste et éclairé, M. Golther a su dire des choses profondes autant que captivantes sur le *Tristan* de Wagner [3]?

F. Piquet.

1. J. Bédier, *Le roman de Tristan par Thomas*, II. Paris, Société des anciens textes français, 1905.

2. V. par exemple sur Tristan porcher dans les *Triades* celtiques les opinions opposées de M. Bédier (p. 159) et de M. Golther (p. 241).

3. A la liste des allusions faites au moyen âge à la légende de Tristan (p. 211),

Das Fortleben der horazischen Lyrik seit der Renaissance. Von Eduard STEMPLINGER. Mit 9 Abbildungen im Text. Leipzig, Teubner, 1906. XVIII-476 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

Cet ouvrage comprend deux parties. La première est une vue générale du sujet, la survivance de la lyrique horatienne depuis la Renaissance. M. Stemplinger montre la faveur accordée à Horace dans les littératures modernes, indique les tentatives de mettre Horace et ses amours sur la scène ou d'en tirer des romans, énumère et caractérise les parodies et les travestissements modernes de ses odes, mentionne brièvement les plus anciennes traductions et se contente de compter les autres (100 traductions complètes des odes en français, 90 en anglais, 70 en allemand et 48 en italien). Les deux derniers paragraphes de cette introduction, Horace dans la musique, Horace dans l'art, sont très intéressants. M. S. a fait des recherches sur les plus anciens textes musicaux et en reproduit quelques-uns dans la seconde partie.

Cette partie est la plus étendue. Pour chacune des odes, M. S. donne une bibliographie des traductions isolées, il cite des extraits des traductions et les imitations éparses des passages particuliers, il reproduit en texte harmonisé les mélodies écrites pour l'ode. Les gravures donnent une idée des illustrations qui ont interprété à diverses époques le texte d'Horace.

M. S. était particulièrement préparé à cette tâche par une série d'articles sur les rapports avec Horace et l'antiquité que présentent Du Bellay, Ronsard, Rapin, Opitz, J. J. Rousseau, Herder, Wieland, Schiller. Son livre est curieux et prouve à quel point Horace a été lu par les modernes. La littérature française occupe une grande place dans ce recueil. Les textes sont cités très correctement [1]. Il a fallu beaucoup de temps pour les recueillir et ils témoignent des lectures étendues de l'auteur. L'éditeur a imprimé avec beaucoup de soin ce volume agréable [2].

Paul LEJAY.

M. Golther aurait pu ajouter celle qu'on trouve dans l'*Apollonius de Tyr* de Henri de Neustadt (Singer, 1906) aux vers 14995 ss. — A la p. 85, M. Golther admet que le remaniement d'Eilhart qui a été conservé a subi l'influence de Gottfried. Je suis de cet avis. Mais il serait bien nécessaire qu'une étude approfondie vint mettre en lumière les exactes relations du remaniement d'Eilhart et du *Tristan* de Gottfried.

1. Il faut lire *Dubois*-Guchan, p. VII et passim, non *Dubuis*; p. 303, au v. 2 de la citation de Regnier : *narguant*; p. 474, à l'index, *Sainte*-Beuve.

2. Les gravures reproduisent les scènes tirés de l'Horace de Locher (1498), le plus ancien Horace illustré; des *Emblemata* de Van Veen, un élève de Rubens (1607); de la grande édition de Didot l'aîné (1799); du *Bilderatlas* de Frommel, Catel, etc. (1829); de l'édition Didot, de 1855; de celle du comte Siméon, de 1874; enfin de la traduction partielle en dialecte de la Haute-Bavière que M. Stemplinger lui-même a publiée avec des gravures de Schmidhammer (1905).

Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1383), leurs causes, leurs conséquences, par Léon Mirot. Paris, A. Fontemoing, 1906, XIII, 242 p., in-8°.

L'auteur, archiviste aux Archives Nationales, avait déjà abordé le même sujet, il y a une dizaine d'années, comme thèse de l'École des Chartes, sous le titre : *La crise financière de 1380 à 1383*. Il l'a repris ici avec des développements nouveaux. M. Mirot commence par nous orienter soigneusement dans sa préface sur la valeur des sources, imprimées et manuscrites, utilisées par lui, chroniques françaises et étrangères, mandements royaux, livres de compte, sentences judiciaires, etc. Dans le corps de son récit il nous donne un tableau vivant de la réaction, passablement violente, qui se produisit, à la mort de Charles V, contre la politique du feu roi, et celle de ses conseillers, contre l'activité des États-Généraux, considérée comme plus ou moins révolutionnaire par les directeurs du souverain nouveau ; il nous expose les différentes phases de cette réaction qui aboutit à l'écrasement des oppositions municipales.

Le conflit fut amené par l'ordonnance de Charles V; il abolissait les *aides*, condamnant indirectement de la sorte toute la politique de son règne, soit par compassion pour « le pauvre peuple », soit par crainte du jugement de Dieu. Cette politique, sans être précisément belliqueuse, et visant avant tout à la protection du royaume, avait pourtant coûté gros, et ses sujets, tout protégés qu'ils fussent contre l'Anglais, n'en avaient pas moins été épuisés par les lourdes charges imposées à leurs épaules. Au début du nouveau règne on n'avait pas osé contredire aux volontés dernières du défunt et les conseillers de Charles VI lui avaient fait rendre, le 16 novembre 1380, un nouvel édit abolissant les aides et subsides quelconques « imposez, cueilliz et levez depuis nostre prédécesseur le roi Philippe », à la demande des États-Généraux et assemblées provinciales. Mais dès la fin de 1381, les besoins de la cour et ceux de l'État provoquèrent une réaction qui devait nécessairement aboutir à quelque tentative de mesurer les forces populaires contre celles de la royauté ; le XIVe siècle étant le siècle des mouvements démocratiques un peu partout en Europe, en Angleterre comme en France, à Florence comme aux Pays-Bas. Quand les villes se sentirent derechef foulées, quand le duc Louis d'Anjou fit revivre les anciens impôts, les insurrections urbaines éclatèrent au printemps de 1382 ; la « merdaille » résiste et se met à piller. Le jeune roi doit venir en personne à Rouen, couper des têtes et supprimer les franchises de la cité ; puis c'est le soulèvement des *maillotins* à Paris, étouffé par un compromis et ce n'est qu'en automne, alors que la chevalerie française triomphe, le 27 novembre, à Roosebecke, de l'armée démocratique flamande d'Artevelde que le mouvement est définitivement enrayé. Les aides sont partout rétablies dans les pays de langue d'oïl, à la fin de 1382, mais non sans quelques tentatives de résistance, réprimées d'une

façon cruelle (à Orléans surtout) en janvier et en mars 1383. Deux causes peuvent être assignées à ce triomphe relativement facile de la royauté ; d'une part, le groupement des forces vives du royaume autour de la royauté était trop avancé déjà pour qu'on pût aisément le briser ; d'autre part les unités révoltées étaient sans aucun point de contact entre elles, elles étaient influencées ou dirigées par des personnages bien trop *amateurs* en faits d'idées révolutionnaires, pour qu'elles pussent l'emporter sur le pouvoir central, appuyé par la féodalité ; elles ne proclamaient aucun principe supérieur et commun ; elles devaient donc forcément succomber dans ce conflit et le monarque l'emporter sur elles. C'est à ces conclusions fort raisonnables et que nul, sans doute, ne voudra contredire, qu'aboutit la consciencieuse étude de M. Mirot.

R.

Les sources de l'histoire de France, XVI[e] siècle (1494-1610) par Henri HAUSER, professeur à l'Université de Dijon. I. Les premières guerres d'Italie, Charles VIII et Louis XII (1494-1515). Paris, A. Picard et fils, 1906, xx, 197 p. in-8°. Prix : 5 francs.

C'est une tâche de plus en plus ardue de colliger et de classer toutes les sources de l'histoire d'un pays, à mesure que l'on descend le cours de cette histoire et qu'on s'approche de l'ère moderne. Quand les laïques de tout rang succèdent aux hommes d'Église, quand l'imprimerie facilitant l'éclosion et la multiplication de la pensée humaine, incite davantage les uns à noter ce qu'ils ont fait, et les autres à s'intéresser au récit de ce qui se passe autour d'eux, la pénurie de textes des premiers siècles du moyen âge se change rapidement en abondance et bientôt en profusion plutôt gênante pour le critique. On comprend que M. Henri Hauser, succédant à M. Aug. Molinier dans la rédaction des prochains volumes de cette belle bibliographie des sources de l'histoire de France, ait éprouvé une certaine anxiété et trouvé la tâche « particulièrement redoutable » (p. x). C'est que la période qu'il doit traiter est passablement longue (elle embrasse cent seize années) et qu'elle est riche en événements très dissemblables, dont il lui incombe de scruter également toutes les sources, alors que peu d'historiens ont pu l'étudier à fond, d'un bout à l'autre, avec une égale autorité, tant ce sont deux champs de travail différents que les guerres d'Italie dans la première moitié du siècle, et les guerres de religion dans la seconde [1] !

1. J'avouerai en passant que je regrette, pour ma part, que M. H. n'ait pas suivi son impulsion première en arrêtant sa part du grand labeur à la date de 1598. La signature de la paix de Vervins et de l'Édit de Nantes marque tout autrement la fin d'une période distincte de notre histoire que la mort de Henri IV. Les années qui s'écoulent de 1598 à 1610 n'appartiennent pas seulement au XVII[e] siècle, au point de vue chronologique, mais forment, par tout leur contenu, le prélude naturel à la guerre de Trente Ans.

M. Hauser a divisé l'ensemble de la période qu'il doit traiter en quatre grandes sections : 1° les premières guerres d'Italie ; 2° François Ier et Henri II ; 3° les premières guerres civiles ; 4° la Ligue et Henri IV. C'est à la première qu'est consacré le présent fascicule. Il y énumère d'abord les *sources générales* de la période, puis les *sources spéciales* qui nous permettent de connaître tel ou tel fait. C'est dans cette seconde rubrique qu'il a rencontré — et que ses successeurs rencontreront de plus en plus — la grande difficulté de sa tâche. Le XVIe siècle est l'époque des plaquettes, des feuilles volantes, de ces gazettes éphémères, prédécesseurs et remplaçants de nos journaux modernes ; elles sont innombrables, encore que beaucoup, sans doute, aient disparu à jamais. On ne peut évidemment songer à les consigner toutes dans un ouvrage de ce genre, encore moins à les apprécier, en discutant leur valeur. Il faut donc faire un choix ; mais il est tout aussi certain que selon la direction de ses études et ses besoins spéciaux, plus d'un travailleur trouvera qu'on ne lui a pas fourni de renvois suffisants à cette littérature que les historiens de nos jours ont alternativement exploitée, surfaite ou trop méprisée. C'est le sort forcé de tous les savants assez altruistes pour se consacrer à une tâche d'utilité générale pareille, de recueillir plus de critiques que d'éloges, ainsi que le faisait déjà remarquer le regretté Molinier. Leurs travaux « sont de ceux dont on use sans apprécier les qualités et dont on ne voit que les défauts »; mais il ne faudrait pas que les auteurs de notre manuel versassent dans un pessimisme trop accentué à l'égard de leurs confrères ; il y en aura certainement beaucoup qui seront reconnaissants à M. Hauser, et à ceux qui le suivront, comme ils le sont à M. Molinier.

Ce dernier nous avait encore donné dans le précédent volume la bibliographie des premières années de Charles VIII. Mais avec les guerres d'Italie ce ne sont pas seulement les relations politiques du pays qui se transforment, mais encore et surtout la manière d'écrire l'histoire ; on s'aperçoit, en abordant l'étude des sources, que, sous l'influence de la Renaissance italienne, les conceptions du moyen âge cessent de diriger l'esprit et la plume des narrateurs ; à la place des chroniques on voit apparaître des ouvrages déjà tout modernes d'allure, comme celui de Commynes. Puis les documents d'archives (traités de paix, ordonnances royales, lettres missives, etc.) se font plus nombreux, en attendant que « la complète hypertrophie du moi » produise, vers la fin du siècle, et au siècle suivant, cette pléthore de Mémoires divers, pleins de charme pour le lecteur naïf, mais aussi de traquenards pour l'historien. M. H. examine d'abord les sources françaises, puis les sources italiennes, qui témoignent, en général, d'un sens politique plus mûr et plus affiné ; aux historiens romains, vénitiens, florentins, il joint les Espagnols, les Anglais, les Allemands et les Suisses ; cette revue de l'histoire générale se poursuit jusqu'à la

p. 106, puis commence la deuxième section, *Détails sur l'histoire de Charles VIII* (Expédition d'Italie, Fornoue, etc., etc). La troisième et la quatrième section, moins abondantes, s'occupent de l'histoire générale et spéciale du règne de Louis XII. Par une attention dont les travailleurs lui seront reconnaissants, l'auteur a joint à ce volume un index provisoire des noms d'auteurs, afin d'en faciliter l'usage. Nous souhaitons qu'il soit bientôt à même de nous donner la table définitive avec le second volume de l'ouvrage[1].

R.

A. Gazier, **Une suite à l'histoire de Port-Royal,** d'après des documents inédits, Jeanne de Boisgnorel et Christophe de Beaumont (1750-1782). Ouvrage orné de portraits inédits, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906. xi-347 pp. et sept gravures, in-18.

Les querelles religieuses ont pour ordinaire effet de susciter des zélateurs de l'orthodoxie. Ce fut le cas de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, dont l'intelligence n'était pas égale à l'activité. Il y avait au faubourg Saint-Marceau, rue Mouffetard, un hôpital de la Miséricorde. Les religieuses, comme beaucoup d'autres au xviiie siècle, étaient favorables au jansénisme, mais sans passion ni éclat. L'archevêque voulut les obliger à adhérer explicitement à la bulle *Unigenitus*, sur laquelle elles se contentaient de garder un silence respectueux. Elles refusèrent. L'âme de la résistance fut Jeanne de Boisgnorel, en religion sœur saint Louis. L'archevêque usa des armes dont il disposait, interdiction d'élire de dignitaires, interdiction de recevoir des novices, sommations, essais divers d'intimidation. De leur côté, les religieuses étaient soutenues par un magistrat, Lefèvre de Saint-Hilaire, et par un avocat au Parlement, Le Paige, qui a recueilli soigneusement tous les documents de cette histoire. Elles eurent l'appui du président Molé; l'archevêque de Lyon, Montazet, auquel il fallut recourir, leur était favorable. Mais Beaumont avait la ténacité des esprits étroits. Il ne céda pas. L'affaire ne fut réglée qu'après sa mort, par son successeur, Leclerc de Juigné.

Sœur Saint-Louis n'avait pas vu la fin de cette querelle : elle était morte en 1777. M. Gazier publie une partie de ses lettres et ce n'est pas le moindre attrait du volume. Jeanne de Boisgnorel était spirituelle et mordante. Ces lettres montrent aussi toute l'étendue de « l'hérésie ». Un de ses correspondants écrit, à l'occasion de la mort de l'évêque de Soissons, à propos du chapitre : « Ils ont retiré les pouvoirs... ; nul ne les obtiendra sans avoir signé le formulaire. Jugez combien de gens ne se présenteront point, et combien vont rester sans confesseurs, surtout parmi les religieuses ».

A.

---

1. P. 97, il faut lire au n° 211 : *1892* au lieu de *1802*

Études sur l'année 1813. La défection de la Prusse (décembre 1812-mars 1813) par le vicomte Jean d'Ussel. Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1907, III, 435 p. in-8°, carte. Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. le vicomte d'Ussel ne nous apporte pas précisément des révélations sur l'épisode de la catastrophe napoléonienne auquel il est consacré, sur l'abandon de l'alliance française par le roi Frédéric-Guillaume. Il a consulté quelques dossiers dans nos propres archives ; il a mis en œuvre une partie des nombreux documents publiés en Allemagne par les historiens civils et militaires de la période des guerres d'indépendance, sans essayer d'en découvrir de nouveaux. Il n'est pas entré dans tous les détails, encore très controversés d'ailleurs en Allemagne même, des négociations secrètes avec l'Autriche et la Russie, préalablement à la rupture ; mais son étude, à la fois diplomatique et militaire, se lit avec intérêt et peut être recommandée comme un exposé clair et consciencieux des causes et des influences contradictoires qui ont agi sur les esprits des souverains, de leurs conseillers et de leurs généraux, dans cette crise décisive des derniers jours de 1812 et les premiers de 1813, qui commence par la capitulation de Tauroggen, se continue par la signature du traité du 26 février et l'entrevue de Kalisch, et se termine par l'*Appel à mon peuple*. M. d'Ussel s'efforce d'être impartial en racontant ce qu'il appelle la *défection* de la Prusse, qui ne fut d'ailleurs une surprise pour Napoléon que grâce à l'insuffisance lamentable de M. de Saint-Marsan, son représentant à Berlin. Mais si ce dernier se laissa naïvement aveugler par les ministres de Frédéric-Guillaume, il ne faut pas oublier que l'empereur lui-même fut infiniment plus coupable en basant ses calculs de résistance sur l'appui de la Prusse et en établissant le bilan de ses forces, comme s'il pouvait compter sur elle. Il a montré, à ce moment, comme toujours et partout, qu'il ne comprenait rien aux forces morales, aux courants irrésistibles qui agissent à un moment donné, sur la vie des peuples, et il a été d'autant plus inexcusable que les dernières années ne lui avaient point épargné de dures leçons sur ce point, en Autriche, en Espagne, en Russie. S'il avait eu le moindre soupçon de la profondeur des rancunes et des haines qui grondaient contre lui dans les cœurs de l'Allemagne du nord, il n'aurait pas été assez fou pour escompter son concours. J'estime aussi que l'auteur est trop dur et même injuste dans l'appréciation de l'attitude personnelle de Frédéric-Guillaume, à ce tournant de son règne. Naturellement le plus indécis des hommes, ce n'est pas le roi de Prusse qui a voulu se muer subitement en ennemi, d'allié purement nominal qu'il était la veille; il s'est trouvé entraîné par les événements, et son attitude, qui put sembler louche en effet, pendant quelques semaines, ne fut pas le résultat d'une combinaison machiavélique mais d'un embarras profond à changer brusquement d'attitude, à prendre une résolution virile, à risquer le tout pour le tout. Il

craignait un nouveau Friedland et peut-être un nouveau Tilsit. Mais assurément il n'avait aucune obligation morale à rester à la remorque du vainqueur impitoyable de Iéna, le jour où la libération devenait possible. Seulement son rôle aurait été plus beau, au point de vue national, s'il n'avait tergiversé si longtemps avant de tirer l'épée. Au fond, ce n'est pas lui qui appelle aux armes les Prussiens ; ce sont eux-mêmes, c'est l'opinion publique exaspérée qui l'oblige à se mettre enfin à la tête de ses sujets. En se plaçant à ce point de vue, le seul conforme à la réalité historique, on comprend aisément le rôle et l'attitude embarrassée de Frédéric-Guillaume dans les mois dont M. d'U. nous raconte l'histoire ; on ne verra plus en lui un fourbe ténébreux, mais un brave homme d'intelligence moyenne, très indécis de nature, fort intimidé par ses déboires nombreux, peu désireux de repasser par les transes de 1806 et 1807 mais ne les ayant pas oubliées et très satisfait de prendre sa revanche, qnand il pourra le faire sans trop de danger [1].

R.

Histoire socialiste (1789-1900). T. X. **Le Second Empire**, par Albert Thomas. Paris, Rouff, s. d. [1907] in-4°, 395 p.

Dans la collection de l'*Histoire Socialiste*, le présent volume devait être rédigé par MM. Andler et Herr. L'un et l'autre, « paralysés par la lourdeur de leur besogne professionnelle », ont préféré y renoncer et ils ont confié le travail à un jeune historien, M. Albert T., déjà spécialisé dans l'étude des doctrines socialistes. Le volume y a gagné d'être sensiblement mieux informé que les précédents, au moins en ce qui concerne l'histoire du socialisme. Outre les recueils déjà parus, comme celui de J. Guillaume sur l'Internationale, ou ceux de M. Tchernoff, M. T. a parcouru les journaux républicains de l'époque et fait usage de correspondances inédites, celle d'Albert Richard en particulier. La thèse générale de l'auteur est que le socialisme français contemporain est né sous le second Empire, non pas de théories anciennes ou nouvelles, mais des conditions matérielles de la vie, qui ont amené les ouvriers à la « conscience de classe ». Une étude détaillée et parallèle du mouvement politique et des crises économiques doit conduire, selon lui, à cette conclusion.

La partie la plus neuve et la plus intéressante est celle où M. T. raconte, soit les premières tentatives d'organisation politique ou de candidature ouvrière, soit le rôle de l'Internationale dans les dernières

---

1. L'auteur écrit toujours le nom du célèbre historien Léopold de Ranke avec un *ck*. — Il donne au *baron* Guillaume de Humbolt, le titre de *comte*, qu'il n'a jamais porté. — Il parle (p. 276) de la principauté de *Neuenburg*; pourquoi ne pas dire *Neuchâtel*? — A la p. 337 il est dit que Hardenberg signe le traité avec la Russie le 27 février; à la page suivante, nous lisons le traité, paraphé par le diplomate prussien, et au dessous la date du 26.

années de l'Empire. Ce récit est fait du point de vue marxiste et « syndicaliste » : « l'autonomie absolue de classe est forcément la base d'une action syndicale véritable » (p. 207). Il y a même, par endroits, une tendance marquée à *tirer* au marxismé toutes les manifestations ouvrières, ou à diminuer l'importance des éléments non marxistes en les tenant pour accessoires ou traditionnels. (Cf. p. 243) Tout ce qui ne touche pas au mouvement social proprement dit, et ne peut mener au but d'édification et propagande que les collaborateurs de l'*Histoire socialiste* ont devant les yeux, est délibérément sacrifié dans ce volume comme dans les autres. L'histoire extérieure seule est moins abrégée ; encore M. T. croit-il devoir s'en excuser à plusieurs reprises auprès des « camarades » à qui il s'adresse. Il suit du reste presque constamment, dans cette partie de son exposé, le *Manuel de politique étrangère* de M. Bourgeois.

L'ouvrage est très compacte, divisé en sept chapitres seulement avec des titres à la Dumas père, et dans lesquels le développement n'est guère ordonné. On sent là que le travail de M. T. a dû être fait hâtivement, et du reste il y en a d'autres témoignages : rien ne renseigne sur les lectures qu'avaient pu faire les fondateurs de l'Internationale ni leurs adhérents; rien n'est dit, ou à peu près rien, du mouvement social en province. L'auteur a voulu réserver « le meilleur de ses pages à l'action prolétarienne » (p. 150), et de ce meilleur, le meilleur encore « aux militants de Paris ». Le style est tout à fait variable : tantôt impartial et précis comme il convient à un travail historique, tantôt fâcheusement influencé par le jargon pseudo-scientifique contemporain ou même inutilement chargé d'exclamations ou d'imprécations. Dans son ensemble, et malgré les qualités personnelles de l'auteur, ce volume est comme les autres l'œuvre d'un parti. Il est utile et même indispensable à consulter pour l'histoire de ce parti, mais ne saurait être considéré comme un travail scientifique. M. T. est cependant supérieur à ses devanciers en ce qu'il a mis dans son livre plus de faits et moins de déclamation. Il y a donc progrès sur les tomes précédents. Souhaitons qu'il en soit de même encore pour le prochain volume dans lequel, comme écrit M. T. « Jaurès va dire maintenant la lutte franco-allemande ».

R. G.

De **Commenti Donatiani** ad Terenti fabulas origine et compositione scripsit H. T. Karsten in univ. Amstelodam. prof. ordin. Lugduni Batavorum. Apud E. J. Brill MCMVII. 192 p. in-8°.

Veut-on simplement de bonnes analyses de parties du commentaire de Donat[1] : on les trouvera ici très soignées ; pour l'ensemble, assez heureuses, gâtées seulement, suivant moi, par des maladresses de

1. De l'Eunuque ou du Phormion surtout; l'index final montrerait au besoin que les autres pièces sont quelque peu sacrifiées.

rédaction et par la gêne d'un cadre arbitraire. Il y a même çà et là telles pages excellentes qu'on pourrait citer comme modèles. Mais désire-t-on davantage? En ouvrant le livre de M. Karsten, le lecteur croit-il, ce que le texte désormais sûr de Wessner faisait attendre, espère-t-il posséder enfin une clef du commentaire : en ce cas la déception est inévitable.

Pour fournir cette clef, il est vrai, tous les moyens employés jusqu'ici ont échoué ; aucun Œdipe n'a vaincu encore « la sfinge Donatiana » (Sabbadini) ; M. K. n'est pas plus malheureux que bien d'autres.

L'attention s'est d'abord portée sur les signes extérieurs, à savoir les mots habituels ou les formules chères aux interpolateurs ; criterium simple, plutôt trop simple, qui reste utile et commode sans doute, mais qui est aussi, sans nul doute, insuffisant et trompeur[1].

On a cherché autre chose. Quand M. Sabbadini a trouvé et publié dans les *Studi italiani di filologia* (II et III) la double série de scolies[2] du Phormion, II, 3, 5-73, on a cru d'abord posséder le « Sésame » magique : il a fallu bien vite en rabattre ; ces scolies sont pauvres, elles ressemblent à toutes les autres ; les deux séries ont également tous les défauts qui abondent ailleurs (additions, interpolations, etc.) ; résultat : ce dédoublement fortuit ne nous apprenait pas beaucoup et ne pouvait vraiment nous servir pour nous retrouver dans le reste. L'hypothèse des deux commentaires (*monstrum biforme*) fortifiée par la disposition de Phorm. II, 3, est restée depuis, dans la pratique, tout à fait stérile[3].

M. K., s'attaquant de nouveau au même problème, a essayé d'abord, dans la Mnemosyne de 1904 et suivant, d'un nouveau système. Notre masse de scolies serait due à divers interpolateurs que M. K. appelait A B C D ; il s'efforçait de les caractériser ; tel aimait les réflexions morales : c'était le philosophe ; tel autre était à l'affût des figures dans Térence ; c'était le maître de rhétorique ; d'autres relevaient les ellipses, offraient des étymologies, distinguaient les mots d'après les *Differentiae ;* un grammairien répétait ou critiquait régulièrement Donat, tandis que ses rivaux s'occupaient de la composition de la pièce ou des détails de la représentation matérielle. Ils

---

1. M. K. cite comme particulièrement chère à son rédacteur principal les *non... sed...* ; *Nam...* ou *enim...* ; *Utrum... an...* ; *an... an* ; *scilicet.... Ergo....* ; *et est* .. *id est* ... ; *deest simul* ou *et simul* ; *hoc melius; Ego...* ; etc. — La formule : *Ut diximus* séduit d'abord comme étant un renvoi positif à un passage antérieur d'un commentaire perpétuel ; mais ces mots, dans l'école se sont vite réduits à un rôle de dicton ; et que de diversité, d'équivoque dans leur emploi !

2. Voir la *Revue* du 2 mars 1894, p. 203, et du 24 juin 1895, p. 482.

3. Je ne sais pas pourquoi Wessner paraît croire à la valeur réelle de ce criterium. — M. K. note (p. 127, n. et 145 n. 4), que, pour le fond, les deux séries ne se répètent pas, mais se complètent : remarque bien faite pour appuyer mon hypothèse de scolies marginales dont les deux colonnes auront par hasard, à cet endroit, été copiées successivement au lieu d'être réunies vers par vers.

étaient eux-mêmes toute une troupe; peut-être se ressemblaient-ils un peu trop malgré les caractéristiques de M. K., pauvres mannequins étiquetés de formes algébriques; M. K. a senti qu'il devait remanier sa théorie, et il l'a transformée, quand les articles sont devenus un livre. Il n'y aurait plus maintenant, en dehors du vrai Donat, qu'un interpolateur principal, (*I<nterpolator> P<rimarius>*) devenu plus tard éditeur, et à côté de lui un abréviateur (*compilator*) doublé à l'occasion de divers grammairiens. Je doute que nous ayons tellement gagné au change. M. K. distinguait à l'excès; maintenant il réunit, peut-être aussi à l'excès : c'est toute la différence. Est-il sûr d'ailleurs que nous ayons son dernier mot [1]? M. K. avertit dans une note (p. 139) qu'il n'a pu encore jusqu'ici comparer à Donat les autres recueils de scolies latines. Il est vraisemblable que cette étude, quand il aura pu l'aborder, modifiera, encore une fois, ses vues sur bien des points.

Provisoirement, il vaut mieux renoncer à ces théories générales; nous contenter du terre à terre qui du moins est sûr. Prétendre embrasser le commentaire dans son ensemble, alors que les manuscrits nous aident si peu, alors qu'il nous manque ici les secours extérieurs, ce qu'est Macrobe avec les scolies de Vérone pour Virgile, cela me paraît chimérique; prétendre, ainsi dépourvus, reconstituer à priori l'original, *genuinum commentum Donati*, est bien plus chimérique encore. On pourrait plutôt s'en rapprocher en se limitant à l'étude des scolies en elles-mêmes et en profitant des signes connus : (répétitions, contradictions, citations d'auteurs, langue, etc.) pour dégager du reste ce qui a pu être le noyau primitif; par prudence, il sera bon d'éviter les affirmations trop absolues : telle est la méthode que je conçois. Le déchet ici serait bien plus fort que, par exemple, dans le Servius, et l'on pourra trouver qu'il reste peu et rien qu'un fonds assez médiocre dans le creuset. Mieux vaut toutefois s'y résigner plutôt que de se repaître d'illusions.

Dans le détail même, malgré les efforts des modernes, les difficultés ne manquent pas. On le voit à la peine qu'ont les savants à se mettre d'accord. Dans les jugements que portent MM. Sabbadini, Wessner et Karsten sur les scolies, c'est à peine si leur conclusion est la même dans la moitié des cas.

On comprend par là combien le nouvel éditeur M. Wessner, a été sage de se borner à numéroter les diverses scolies sans prétendre indiquer par des signes typographiques, italiques, crochets ou tirets, jusqu'à quel point elles se rattachent au vrai Donat [2]. L'erreur où est

1. M. K. qui déclarait dans la préface avoir renoncé à son ancien système, y revient ensuite par divers renvois au caractère de l'interpolateur A, du collecteur de notes de rhétorique, des auteurs de ponctuations nouvelles, etc.

3. C'était ce que recommandait déjà M. Rabbow : *Jahrb. für Phil.* 1897, p. 311 en bas. M. Wessner ne s'est départi de cette règle que dans des cas très excep-

tombé M. Sabbadini et d'autres vient d'une confusion. L'excellente disposition adoptée dans le Servius de Thilo ne repose pas sur des distinctions subjectives, mais sur une différence très nette d'origine dans les manuscrits ou groupes de manuscrits, la vulgate de Servius d'une part et d'autre part les manuscrits de P. Daniel. C'est donc tout autre chose que ce que permet ici la tradition. De plus, dans la plupart des cas, le problème est ici trop complexe pour être tranché brutalement, la décision comporte trop d'arbitraire[1]. Le seul inconvénient des numéros de Wessner, inconvénient léger, est qu'il sépare plus d'une fois des phrases qui à l'origine faisaient partie de la même scolie. Il est facile au lecteur de relier ces phrases l'une à l'autre.

J'ai fait l'éloge des analyses de détail de M. Karsten; mais, comme bien on pense, cela ne veut pas dire que je partage partout ou même souvent son avis. Que d'objections plutôt ne serais-je pas tenté de lui faire?

« Telle scolie enchérit sur telle autre »; mais n'est-ce pas là une habitude des grammairiens; en quoi le fait peut-il nous assurer qu'il y ait eu interpolation? De même de ce que telle explication est faible ou erronée, on ne peut rien conclure; car on n'a pas le droit d'idéaliser Donat. Comment M. K. pourrait-il faire la preuve de ce qu'il affirme p. 41 vers le haut : « Don<atus> odit otiosa et supervacanea quae in certis genuinisque adnotationibus (?) nusquam invenies ». Et de même est-il si sûr que: Scholia de oeconomia fabulae fere omnia genuina sunt (p. 22) ? Pourquoi la recherche des antithèses est-elle un signe d'interpolation pour telle scolie (p. 53 : Eun. II, 3, 45, 5), mais non pour d'autres (p. 51, ibid. 28, 4) ?

Passim quelques bonnes corrections au texte des scolies. Mais je dois dire que je trouve bien inutile celle de la p. 69, n. 1.

La lecture de ces notes était suffisamment fastidieuse, sans qu'il fût nécessaire d'accabler le lecteur sous des négligences multiples. En vérité, ici, il n'y a que le patient lecteur[2] qu'on ait oublié.

---

tionnels où il a risqué quelques italiques, et justement ces exceptions lui attirent ici plus d'une critique.

1. On n'a qu'à voir combien M. K. diffère là-dessus de Sabbadini. En outre le cas est fréquent où l'on hésitera; M. K., sur certains points, ne cache pas ses doutes; comment traduire cela en signes?

2. Index et repères sont tout à fait insuffisants. Pas de titre courant, avec le numéro des vers, ce qui est particulièrement gênant dans les analyses des scolies deux pièces et dans un livre de composition capricieuse comme l'est celui-ci. Renvois perpétuels et souvent inutiles à ce qui précède ou ce qui suit : *infra... supra...* ou encore à des articles que peu de lecteurs auront sous la main; abus des abréviations : que Wessner ait commencé, ce n'est pas une excuse; encore s'appuyait-il sur les mss.; ici le mal est généralisé et parmi ces abréviations il en est dont M. K. aurait dû sentir le ridicule (ainsi son W. c.). — Impression négligée : voici quelques spécimens : p. 53, l. 2, lire *seni* (et non *cani*); p. 75, à la note lire Mme Dacier; p. 173, 5 l. avant le bas : au lieu de *omni*, lire *omnino*; p. 145, au bas de la page : *telum* (pour *telam*; p. 60, III,

J'ajoute une remarque qu'il n'est peut-être pas mauvais de rappeler : à savoir que, dans toutes les études sur Donat, notre but après tout est bien moins de mettre de l'ordre dans ces scolies et de reconstituer le commentaire original que d'essayer à travers et parfois malgré ces notes, de mieux comprendre Térence, la comédie latine et les habitudes des grammairiens du IIIe siècle.

L'étude de M. Karsten représente, en somme, à mon sens, un effort sérieux sans que le résultat soit considérable [1], surtout sans que le problème de Donat soit résolu.

Émile Thomas.

Lettre de M. C. Maréchal.

Voulez-vous bien me permettre d'ajouter un dernier mot, et m'en accorder encore l'insertion ? Il s'agit de dissiper un malentendu : j'ai montré accessoirement dans mon *Lamennais et Lamartine* que « Lamartine ne se combine jamais avec Lamennais », c'est-à-dire, au sens même où Lamartine le prend, que leurs tempéraments différents les ont toujours empêchés de se mettre d'accord pour une action définie. Par exemple, Lamartine refuse de s'engager dans le mouvement de *l'Avenir*, et Lamennais dépasse brusquement, par la publication des *Paroles d'un croyant*, le Parti social. En quoi cela peut-il, je le demande, contredire la démonstration qui fait l'objet principal du même ouvrage, et selon laquelle « la pensée sociale, politique, philosophique et religieuse de Lamartine, à partir de 1817, reflète exactement celle de Lamennais » ? Autre chose est penser d'après quelqu'un, autre chose le prendre sur le même ton, et s'accorder avec lui pour une action commune. Mon critique se trompe donc en supposant que je lui accorde quoi que ce soit, et sa satisfaction repose sur une équivoque.

C. Maréchal.

— Étant donné que le droit de paix et de guerre appartient aujourd'hui au souverain allemand, et était entre les mains du peuple même d'après la coutume germanique primitive, M. Edler de Hoffmann, privatdocent à Gœttingue, s'est posé la question : Quand l'ordre actuel est-il entré dans le système du droit allemand, et quand, en d'autres termes, le peuple a-t-il perdu la prérogative de faire la guerre et la paix ? Son ouvrage, *Die Entscheidung über Krieg und Frieden nach germanischem Recht* (Tubingue, Mohr, 1907, 70 p.) nous apprend que le développement n'a pas été uniforme chez les différents peuples germaniques. Tandis

---

1, 6 ; *sunt* pour *sint* ; p. 62, 15 l. avant le bas : négation omise : lire je suppose <*non*> esse, ou nemo <*non*>... ; ibid., l. 8 avant le bas : lire perturb*ata*... ; p. 146, 13 l. avant le bas : deux mots passés après *enim* : « <ringatur » sed> ; p. 161, 6 l. avant le bas : ner*vum* (et non ner*vam*) ; mais à quoi ne pas s'attendre quand on voit le nom de Ruhnken estropié à Amsterdam (p. 122, 3 l. avant le bas et p. 151, 3 l. avant le bas) ?

1. L'essentiel est peut-être résumé dans ces lignes de la p. 164 au bas : « Donatum non pauca subsidia sed multorum commentatorum... testimonia adhibuisse..., Probum et Asprum praesertim, hosque viros explanationes tradidisse modo Donateis anteferendas, modo vero postponendas. Donatus ad Phormionem explanandam peculiari fonte usus esse videtur. »

que l'état primitif s'est maintenu chez les Saxons et les Frisons, le droit en question a passé du peuple au roi chez les Vandales, Wisigoths, Lombards, Burgondes et Francs; la même chose est probable, mais non à prouver, chez les Alamans, Bavarois et Thuringiens; enfin les Ostrogoths ont suivi une transformation analogue, mais qui a été arrêtée et annulée par les événements politiques. — Th. Sch.

— M. J. Strobl, qui a eu l'occasion de fouiller la bibliothèque du château de Kreuzenstein, y a découvert deux manuscrits (ou fragments) de grand intérêt et vient de les publier avec d'utiles annotations (*Aus der Kreuzensteiner Bibliothek. Studien zur deutschen Literaturgeschichte.* Wien, Adolph Holzhausen, *1907*). L'un est un fragment assez important d'un *Jeu de la Passion*, écrit vers le milieu du XIVe siècle dans le domaine du francique rhénan, et qui est d'autant plus précieux que le nombre de ces Jeux est plutôt restreint. L'autre est un recueil de sermons du célèbre prédicateur Berthold de Ratisbonne. Bien que ces sermons soient en petit nombre, ils renseignent sur plusieurs questions intéressant la vie de l'Eglise et du monde. M. Strobl, avec l'autorité qui le distingue, a mis en lumière les données ayant quelque valeur. — F. P.

— Dans *Herder in Bückeburg und seine Bedeutung für die Kirchengeschichte* (Mohr, 1905, 255 p.), M. Horst Stephan, professeur au lycée Carola (Leipzig), étudie le développement théologique de Herder pendant son séjour à Buckebourg comme prédicateur du comte de Lippe (avril 1771-sept. 1776). Une double introduction examine d'une part l'état intellectuel et théologique de l'Allemagne au XVIIIe siècle; d'autre part, la vie et la pensée de Herder avant et pendant la période en question. Le sujet proprement dit — importance de cette phase herderienne pour l'histoire de l'Eglise — n'est abordé qu'à la page 86 et comprend 4 points: La nouvelle attitude théologique de Herder et sa lutte contre la tradition; autonomie et essence de la religion; religion et histoire; transvaluation des idées dogmatiques sur Dieu, l'immortalité et l'œuvre de Jésus. A signaler quelques bonnes pages sur la bibliographie herderienne, puis sur l'*Aufklärung*, enfin sur l'influence d'Hamann (l'auteur a déjà consacré un grand article au mage du Nord dans la *Zeitschrift für Theologie und Kirche* de 1902). — Th. Sch.

— M. Rudolf Bartels propose une nouvelle interprétation de la poésie de Schiller *Das Ideal und das Leben*. Sa brochure (*Zu Schillers « Das Ideal und das Leben »*. Halle, Waisenhaus, 1907, 46 p. 1 M.) donne d'abord le texte de la poésie, avec les assez importantes variantes de la première impression dans le n° 9 des *Horen* de 1795 (sous le titre *Das Reich der Schatten*), commente ensuite dans le plus grand détail les différents sens proposés ou possibles des 15 strophes, et conclut que le poète n'a pas voulu prêcher la fuite hors du monde, mais au contraire la recherche du beau au milieu même des dures réalités de la vie, la foi dans la beauté comme dans l'essence même ou du moins comme dans la meilleure explication des choses. Ce serait donc presque une simple paraphrase du fameux *Greift nur hinein ins volle Menschenleben* de Gœthe. Ce dernier, comme l'observe fort bien M. B., a résumé tout l'idéalisme de Schiller dans ces mots:

Und hinter ihm in wesenlosem Scheine
Lag, was uns alle bändigt, das Gemeine. — Th. Sch.

— M. Th. Schiemann a publié sa revue politique de l'année dernière: *Deutschland und die grosse Politik anno 1906* (Berlin, Reimer, 1907, grand in-8°, p. 451, mk. 6). Le nouveau volume, le 6e de la série, a fait, plus encore que le précédent,

la place la plus large aux événements de Russie. Ils sont appréciés naturellement d'un point de vue très conservateur, comme on ne peut que l'attendre d'un collaborateur de la *Kreuzzeitung*; mais on doit reconnaître dans ces appréciations un esprit sagace et impartial, en même temps qu'un témoin bien informé, en particulier pour tout ce qui touche à l'agitation polonaise, dont le caractère plus nationaliste que démocratique est nettement dégagé. Le commentaire relatif aux autres États, Angleterre, France, Japon, États-Unis, etc., quoique moins abondant et d'une information plus restreinte, ne manque pas d'intérêt, et l'on suivra avec plaisir les discussions de l'auteur sur la remarquable activité diplomatique qu'au cours de cette année politique la plupart d'entre eux ont déployée. — L. R.

— *Eduard von Hartmann, Einführung in seine Gedankenwelt* (Gotha, Perthes, 1907, 178 p. Avec portrait et fac-simile d'un autographe), tel est le titre donné par M. Théodore Kappstein à la publication des cours qu'il a consacrés, à la *Freie Hochschule* de Berlin, à la mémoire du penseur mort en juin 1906, mémoire qui lui semble bien négligée par la philosophie officielle. Il condense le système de Hartmann en 9 chapitres : 1° personnalité et détails biographiques; 2° le philosophe de l'Inconscient (métaphysique); 3° le moraliste rationaliste; 4° le pessimiste (axiologie); 5° l'esthéticien; 6° le moniste (philosophie de la religion); 7° le psychologue; 8° la critique de Darwin (philosophie de la nature); 9° Hartmann et Nietzsche, les deux antipodes. On sait que, de tous les philosophes contemporains, Nietzsche était le plus antipathique à Hartmann, M. K. admet d'ailleurs de bonne grâce que ces deux esprits se méconnaissent réciproquement — peut-être, ajoute-t-il non sans malice, parce qu'ils étaient au fond trop proches parents. En somme, le livre de M. K. n'est pas une apologie de parti-pris et mérite une lecture attentive, facilitée d'ailleurs par un style qui n'a rien du jargon de l'école. — Th. Sch.

— *Die religiöse Erfahrung in ihrer Mannigfaltigkeit* (Leipzig, Hinrichs, 1907, xxi-472 p. 6 m.), tel est le titre donné par M. Georges Wobbermin à sa traduction de l'ouvrage du professeur d'Harvard, M. William James, ouvrage que le traducteur français, M. Franck Abauzit, a intitulé *L'Expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive* (V. *Revue Universitaire*, juillet 1907, p. 146). C'est, en effet, au point de vue purement psychologique, qui est d'ailleurs son point de vue professionnel, que se place M. James, tout en comprenant toute la profondeur et appréciant toute la valeur du sentiment mystique, dans lequel il cherche, à juste titre, l'essence même de l'émotion religieuse. Le sujet est traité avec une ampleur magistrale et une hauteur de vue éminemment philosophique. Son passage sur la valeur morale et actuelle de l'ascétisme est remarquable (p. 339 suiv.). Partant des phénomènes psychopathiques de la religion, puis délimitant nettement son sujet (religion personnelle), il étudie la réalité de l'Invisible, compare, avec beaucoup de finesse, la religion des optimistes et celle des pessimistes, observe le dédoublement du moi, analyse le processus de la conversion, juge le caractère et la valeur de la sainteté, enfin décompose les traits de la conscience mystique et suit le rôle de la métaphysique dans l'expérience religieuse. C'est un livre de valeur; mais évidemment un catholique habitué à envisager plutôt le côté social et politique du phénomène religieux l'aurait écrit tout autrement. — Th. Sch.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sᵉˢ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1907

Dr. K. FLORENZ, **Geschichte der japanischen Literatur** 2 Halbband, 1 vol. in-8, pp. 255/642. Leipzig, Amelang, 1905.

J'ai eu déjà l'occasion de dire tout le bien que je pense du premier volume de cette œuvre : dans ce second volume, le Dr. Florenz nous montre ses qualités habituelles d'ordre, d'information précise, de conscience. Je ne saurais d'ailleurs me borner à parler du second volume : il y a division matérielle pour la commodité de la publication, rien dans l'ouvrage ne répond à cette section. Trois périodes dans le développement littéraire du Japon : l'antiquité, le moyen âge de 792 à 1601, les temps modernes jusqu'en 1868, chacune présente des caractères bien tranchés. La littérature ancienne avec des rituels religieux, des ouvrages historiques, des poésies très nombreuses, presque entièrement en japonais, est l'œuvre des grands personnages, chefs et membres des clans qui entourent les mikado. Au début du moyen âge le mikado n'est plus seulement le premier des chefs de clan, il est le souverain absolu et gouverne par les officiers qu'il nomme ; à cette organisation centralisée succède une féodalité d'abord désordonnée qui s'organise lentement à partir de 1186 ; une cour nombreuse raffinée, d'abord luxueuse, puis appauvrie, entoure le souverain : c'est là que se développe la vie littéraire, que sont écrits

en japonais (le chinois très employé étant surtout officiel et administratif) les romans, récits de voyage, journaux, essais, œuvres délicates, précieuses, dues en grande partie à des femmes. La dernière période est celle des Tokougawa ; leur chef, Ihéyasou, a mis l'ordre dans le pays, a favorisé les études ; le tennô, de plus en plus respecté, est de plus en plus tenu loin des affaires et privé du pouvoir ; le centre intellectuel du pays reste encore quelque temps à Kyôto, puis à Osaka, il se transporte enfin à Edo au XVIII[e] siècle. Les samourahi des guerres du moyen âge, dans le pays pacifié par Ihéyasou, ont tourné leur activité vers l'administration, la philosophie, la littérature ; ils y ont apporté leur sérieux, leur élévation morale ; ils s'appliquent à l'étude des sages chinois et une fois de plus, plus profondément que jamais, ils greffent la pensée chinoise sur le plant japonais ; après un remarquable développement chinois, le plant primitif s'affranchit encore et l'école nationale de Kamo Maboutsi, de Motoori Norinaga, par la connaissance de l'ancienne langue revient aux anciennes traditions et prépare la restauration du mikado ; cependant que les marchands, le peuple s'enrichissent par le travail devenu possible, que les nobles qui méprisent le travail comme servile, tombent dans la débauche et se ruinent : dans cette société qui se renouvelle sous des cadres rigides, la littérature cesse d'appartenir seulement aux hautes classes ; le peuple cultive surtout le roman et le théâtre, souvent avec un tour satirique et obscène.

Tel est le tableau qu'avec beaucoup de dates, de détails, de citations le Dr. Florenz nous met sous les yeux ; c'est celui d'une activité intellectuelle déjà ancienne qui s'élargit et s'approfondit, qui accueille avec enthousiasme les éléments étrangers, les absorbe, se les incorpore, les remet ensuite au jour sous des formes nouvelles : ce qui s'est passé déjà plusieurs fois avec les idées chinoises, se réalise en ce moment avec les européennes ; bien des faits indiquent ce travail d'assimilation d'où sortira sans doute une littérature japonaise transformée.

Maurice COURANT.

KLIO, **Beitraege zur alten Geschichte,** VI[er] Band, 2 u. 3 Heft ; VII[er] Band, 1 u. 2 Heft, Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1906 et 1907.

Les quatre derniers fascicules de *Klio* semblent tout à fait dignes des précédents. Les articles de fond continuent à y occuper la première place, comme il convient à une Revue qui n'a pas le caractère d'un recueil de documents inédits ; mais, dans ces articles mêmes, les nouveautés ne manquent pas, comme le prouvent les études épigraphiques de H. Pomtow sur l'histoire de Delphes (VI, 3 *Neues zur delphischen στάσις vom Jahre 363 v. Chr.*), de W. Scott Ferguson sur des inscriptions d'Athènes et de Délos (VII, 2 *Researches in Athenian and Delian documents*), de R. Cagnat et de A. Schulten sur

des inscriptions romaines d'Afrique (VII, 2 *Le règlement du collège des tubicines de la légion IIIe Augusta* et *Die Lex Hadriana de rudibus agris nach einer neuen Inschrift*), ainsi que les travaux papyrologiques de P. M. Meyer (VI, 3 *Zum Rechts- u. Urkundenwesen im ptolemäisch-römischen Ægypten; Papyrusbeiträge zur römischen Kaisergeschichte*). D'autre part, l'équilibre se maintient heureusement entre les différents domaines de l'histoire ancienne : c'est à peine si l'Orient avec les articles de M. Streck (VI, 2 *Ueber die älteste Geschichte der Aramäer*) et de H. Schæfer (VI, 2 *Die sogenannte Stèle de l'excommunication aus Napata*, et VI, 3 *Assyrische und Ægyptische Feldzeichen*), cède le pas à la Grèce et à Rome. Parmi les mémoires consacrés à l'histoire romaine, je relève, dans l'ordre chronologique de la publication, une étude topographique de Fr. Reuss sur la bataille de Trasimène (VI, 2 *Die Schlacht am Trasimenersee*), et une autre de K. Lehmann sur l'emplacement du combat livré par César au bord de l'Aisne (VI, 2 *Die Oertlichkeit des Kampfes Cäsars an der Axona*); un important travail critique de G. Sigwart sur les sources utilisées par Diodore dans la plus ancienne histoire constitutionnelle de Rome (VI, 2 u. 3 *Römische Fasten und Annalen bei Diodor*); une contribution de O. Cuntz à l'histoire de la Sicile (VI, 3 *Zur Geschichte Siziliens in der cäsarisch-augusteischen Epoche*); un exposé des plus récentes recherches sur le *Limes*, par E. Kornemann (VII, 1 *Die neueste Limesforschung*, 1900-1906), et, du même auteur, une étude sur Ἄναξ καινὸς Ἀδριανός, d'après un papyrus de Giessen (VII, 2).

Dans les pages relatives à l'histoire grecque, nous nous bornerons à citer l'article de V. Costanzi sur le roi de Macédoine Amyntas III (VI, 2 *Le vicende di Aminta III nel primo decennio del suo regno*); les deux mémoires de L. Weniger qui font suite à ses précédentes recherches sur Olympie (VI, 3 *Das Hippodamion*; VII, 2 *Dienst der Muttergöttin und Verwandtes*); les observations de G. Kasarow sur la révolution sociale à Sparte (VII, 1 *Zur Geschichte der sozialen Revolution in Sparta*), de Th. Sokoloff sur l'histoire du IIIe siècle avant notre ère (VII, 1 *Die delphische Amphictionie*), de F. Preisigke sur le service de la poste dans le royaume des Ptolémées (VII, 2 *Die Ptolemäische Staatspost*). Une mention particulière doit être accordée, dans cette série, à la pénétrante étude de C. F. Lehmann-Haupt sur le choix des trésoriers et des archontes à Athènes (VI, 2 *Schatzmeister- u. Archontenwahl in Athen*): aucun passage de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote n'a donné lieu peut-être à plus de discussions que celui qui se rapporte à la nomination des archontes dans la législation de Solon. Le texte en est bien établi; mais les éditeurs ont proposé des suppressions qui en modifient singulièrement le sens. En revisant ces questions délicates avec ses élèves du séminaire d'histoire ancienne à l'Université de Berlin, l'auteur est arrivé à défendre le texte tradi-

tionnel par des raisons qui paraissent décisives. Deux articles, enfin, consacrés à Hérodote, méritent l'attention. Dans l'un, Fr. Westberg, continuant ses études sur la topographie d'Hérodote (VI, 2 *Zur Topographie des Herodot*), reprend l'examen du passage relatif à la grande route royale de Sardes à Suse (Herod., V, 52), et y introduit des corrections prudentes et sagaces; mêmes recherches, même méthode, dans l'étude sur le pays des Scythes, du Borysthène au Gerros (Herod., IV, 47). Beaucoup plus hypothétique est le mémoire de Dietrich Mülder sur une source poétique d'Hérodote (VII, 1 *Choirilos von Samos eine poetische Quelle Herodots*). Personne ne mettait en doute, depuis le livre de Naeke (1817), que le poète épique Chœrilos de Samos ne fût un imitateur d'Hérodote, un contemporain de Lysandre (Plut., *Lysand.*, 18). C'est là, selon D. Mülder, un préjugé, une illusion : le poème des Περσικά, de Chœrilos, est, en réalité, le modèle qu'a suivi l'historien; c'est là qu'Hérodote a pris le sujet des grandes scènes pathétiques qui ouvrent son VIIe livre, le passage de l'Hellespont par les troupes de Xerxès, le naufrage de la flotte perse au cap Sépias. Bien plus, le même Chœrilos est l'auteur d'un autre poème, intitulé Σαμιακά (non Λαμιακά, comme le dit Suidas), qui est, lui aussi, la source d'Hérodote dans la fameuse digression sur Samos (Herod., III, 39-60). Sur quoi se fondent toutes ces affirmations de D. Mülder? Sur une comparaison, bien fragile, entre Hérodote et Homère : c'est en partant de ses recherches sur Homère [1] que l'auteur a entrepris d'analyser la composition d'Hérodote; c'est par analogie avec la manière du compilateur épique (car Homère n'est pas autre chose à ses yeux), qu'il a cru pouvoir rendre compte du travail de l'historien. On me permettra de récuser une méthode qui tend à expliquer *obscurum per obscurius* : la modernité d'Homère, par rapport aux fragments de Callinos et de Tyrtée par exemple, n'est pas un fait établi, et bien d'autres assertions du même genre, qui servent de base aux conclusions de l'auteur sur Hérodote, appartiennent encore au domaine de la pure hypothèse.

Am. HAUVETTE.

Die griechische und lateinische Literatur und Sprache von U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, K. KRUMBACHER, J. WACKERNAGEL, Fr. LEO, E. NORDEN, F. SKUTSCH. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. 1907. Berlin und Leipzig, Teubner (*Die Kultur der Gegenwart*, Teil I, Abt. VIII). VIII-494 pp. gr. in-8°. Prix : 12 Mk.

Cette nouvelle édition, parue un an après la première, a subi des retouches de détail, sauf pour le mémoire de M. von Wilamowitz, qui est réimprimé tel quel. L'étude de M. Leo, sur l'histoire de la

1. Cf. *Die Phäakendichtung der Odyssee* dans les *Neue Iahrb.* de 1906, et l'écrit intitulé *Homer und die altionische Elegie*, Hannover, Carl Meyer (Gustav Prior), 1906, 51 p. in-8.

littérature latine, qui avait été écrite deux ans avant la publication, a été remaniée et augmentée d'un bon tiers. La pagination, par suite, est changée ; M. Norden aurait dû, en conséquence, rectifier les chiffres de ses renvois bibliographiques qui se réfèrent à la première édition. Sur la survivance de la culture classique en Gaule, il aurait dû citer le livre de M. Roger.

P. L.

Veteres philosophi quomodo iudicauerint de precibus. Scripsit H. Schmidt (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, iv, 1). A Töpelmann, Giessen, 1907. 74 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Schmidt a relevé les opinions des philosophes anciens sur la prière en suivant l'ordre des temps. Il n'a guère fait qu'une série de citations, quelquefois accompagnées d'observations généralement justes. Mais où s'arrête la notion « philosophes », quand il est question des anciens et de morale? Horace n'est cité que d'une manière incidente, une seule fois pour un texte des *Epitres*, nulle part pour les *Satires*. La troisième satire du second livre n'a-t-elle pas un passage de la prédication de Damasippe relatif aux prières (vers 281-296)?

A sa dissertation, M. Schmidt a joint un appendice sur la manière dont la prière est faite, tacitement ou à haute voix. Cet appendice est destiné à compléter un article de M. Sudhaus dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*. Il m'a paru plus intéressant que la reste de la brochure. L'information est plus large, et l'on voit où elle tend. Mais il eût fallu distinguer entre la prière non formulée, la prière à voix basse (mais réellement prononcée), et la prière à voix haute. La première, qui est une sorte de contemplation muette, une pensée non exprimée, est recommandée par Apollonius de Tyane, Porphyre, les écrivains chrétiens. Le texte de Cassien, *Coll.*, IX, 35, cité p. 70, n. 2, exclut formellement les *susurri*. La prière du prêtre au canon de la messe n'appartient pas à cette catégorie, puisque elle est réellement prononcée, mais à voix basse (contre la n. 3, p. 80). Elle relève de ce genre de prière auquel on doit rattacher la méthode suivie dans les opérations magiques, caractérisée par le mot *murmur* chez les poètes latins (p. 61-62). Enfin la prière à haute voix est requise en certaines circonstances, comme le dit M. S. P. 68, n. 1, à la fin, bonne remarque sur l'habitude des anciens de lire à haute voix. Aux textes cités, ajouter Horace, *Sat.*, I, iii, 64-65 ; II, vii, 1 ; Augustin, *Conf.* VI, 3 ; Grég. de Naz., *Or. fun. de Basile*, lxvi, 4, où διὰ γλώσσης φέρων désigne simplement l'habitude de lire un écrivain.

Paul Lejay.

A grammar of classical Latin, for use in schools and colleges by Arthur Sloman. Cambridge, at the university press, 1907 ; xvi-479 pp., petit in-8°. Prix : 6 sh.

Cette grammaire a pour champ le latin classique tel qu'il est représenté par Cicéron et César, Virgile, Ovide et Horace. Accessoirement,

d'autres écrivains ont été consultés, mais appartenant à la même période ou au siècle suivant. Exceptionnellement l'*Amphitryon* de Plaute et l'*Andria* de Térence sont cités.

Pour les formes, M. Sloman a pris soin d'indiquer celles qui n'apparaissent que rarement. Il a largement profité de Neue-Wagner et il a rendu plus claires et plus saisissables les indications essentielles qui sont en quelque sorte enfouies dans ce répertoire. La syntaxe est détaillée et précise. On peut différer d'avis sur tel ou tel point, mais on ne peut reprocher à M. S. de n'être pas au courant. Il y a cependant une erreur, p. 387. La clausule n'a pas été récemment découverte dans les discours de Cicéron par le professeur Th. Zielinski. M. S. est libre de codifier et de suivre exclusivement le système du professeur de Saint-Pétersbourg. Mais M. Zielinski n'est pas le premier à avoir découvert la clausule ou même à l'avoir cherchée dans les fins de phrases des discours.

Les deux dernières parties du volume traitent de la métrique et de la dérivation. Une série d'appendices réunit des formules mnémoniques, le calendrier romain, les formes archaïques, des renseignements sur les verbes (défectifs, inchoatifs, déponents, etc.); on y trouve jusqu'à une liste des principaux auteurs latins.

M. Sloman parait avoir surtout pensé aux étudiants qui préparent les examens des universités anglaises. Son livre est clair et commode. Il pourra rendre service même sur le continent.

P. L.

M. Minuci Felicis Octauius in usum lectionum suarum edidit J. P. Waltzing. Louvain, Ch. Peeters, 1903. 290 pp. in-8°.

Octauius, Dialogue entre un païen et un chrétien par Minucius Félix. Traduction nouvelle, ornée d'une carte des environs de Rome et de trois gravures publiées par J. P. Waltzing. Louvain, Ch. Peeters, 1903. 48 pp. in-8°.

Studia minuciana, Études sur Minucius Félix publiées par J. P. Waltzing. Louvain, Peeters; Paris, Champion, 1906. 99 pp. in-8° en 2 fascicules.

L'édition et la traduction de M. Waltzing nous ont été envoyées tardivement. Il est encore temps de les annoncer puisque Minucius Félix est de plus en plus étudié. L'édition de M. Waltzing est une sorte de promptuaire commode pour ces recherches. Elle présente en effet un dépouillement des travaux publiés depuis 1867, date de l'édition de Halm; mais l'apparat critique contient en outre nombre de conjectures antérieures. On trouve aussi dans ce volume une bibliographie raisonnée, les inscriptions de M. Caecilius Natalis, les *testimonia* antiques, l'*analysis logica* de Lindner, le traité de Lucifer *Quod idola dii non sint*, la passion des Scillitains, un recueil de passages imités par Minucius Félix, un résumé de la thèse d'Agahd sur une source commune à Minucius, Tertullien et Lactance, laquelle ne serait pas Varron (on pourrait douter de l'utilisation d'Évhémère par cet auteur inconnu), enfin une table des noms pro-

pres et des termes relatifs aux usages et aux institutions qui constitue en réalité un commentaire historique et archéologique du texte. Avec la traduction, qui est exacte, on a tous les secours désirables pour une étude approfondie. L'édition est accompagnée de deux fac-similés des mss. 1661 de Paris et 10847 de Bruxelles.

Les *Studia Minuciana* contiennent divers articles sur des points de détail : de M. WALTZING, des observations sur le *Thesaurus* et Minucius Félix et des additions aux deux premiers volumes du *Thesaurus*, la correction d'une transposition proposée par Lindner, des notes justificatives du texte proposé pour les chapitres XX-XXIV, un supplément à l'édition de 1903 donnant la bibliographie critique (avec de nombreuses dis cussions) depuis 1902 ; — de M. CHARLIER, une étude sur le dialogue dans l'*Octauius* ; — de M. FAIDER, deux articles, l'un sur l'emploi insolite du comparatif dans Minucius, et l'autre sur le chiasme.

L'édition Boenig ne peut dispenser d'avoir celle de M. Waltzing ; les travaux postérieurs du professeur de Liège et de ses élèves sont un appoint utile pour l'étude de Minucius. L'ensemble fait honneur au maître et aux disciples.

Paul LEJAY.

Eusebius Werke, Vierter Band, **Gegen Marcell, Ueber die kirchliche Theologie, Die Fragmente Marcells,** Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften von Erich KLOSTERMANN. Leipzig, Hinrichs, 1906, XXXII-256 pp. in-8°. Prix : 9 Mk.

Le *Contra Marcellum* et le *De ecclesiastica theologica* sont du même auteur. Récemment, M. Conybeare les a enlevés à Eusèbe de Césarée pour les donner à Eusèbe d'Émèse (*Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. IV, [1903], 330, et t. VI [1905], 250). Dans la même revue (t. VII, [1906], 69), M. G. Loeschcke avait réfuté cette thèse. M. Klostermann reprend brièvement la discussion. Certain argument, tiré d'un passage où l'auteur parle à la première personne et nomme Eusèbe de Césarée à la troisième, avait déjà été détruit d'avance par une explication de M. Harnack (*Litt. Gesch.*, II, II, 545). Les observations de M. K., brèves mais précises, achèveront la démonstration.

Tous les manuscrits connus dérivent d'un archétype que nous possédons, le *Marcianus* 496 (x[e] s.). M. K. le décrit. Il l'a soigneusement collationné et son édition est destinée à remplacer celles qui l'ont précédée. Il étudie ces devanciers. La meilleure était celle de Gaisford, qui avait eu une collation du manuscrit de Venise. Rettberg avait aussi apporté à la détermination des fragments de Marcel une contribution fort utile. M. Klostermann donne de ces fragments une édition séparée, où, tout en profitant de Rettberg, il le dépasse. Les

tables sont dressées séparément pour Eusèbe et pour Marcel. La table des mots et choses d'Eusèbe, très détaillée, pourra convaincre ceux qui garderaient un doute sur l'authenticité.

Paul Lejay.

Clemens Alexandrinus, Zweiter Band, **Stromata Buch I-IV.** Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften von Otto Stæhlin. Leipzig, Hinrichs, 1906, xiv-519 pp. in-8°. Prix : 16 Mk. 50.

On n'a pour les *Stromates* qu'un ms., le *Laurentianus* V 3, du xi[e] siècle, avec sa copie, le *Parisinus* Suppl. gr. 250, du xvi[e] siècle. Le manuscrit de Florence a, au cours du moyen âge, appartenu à la même bibliothèque que l'un des plus importants mss. du *Pédagogue* et du *Protreptique*, le ms. de Modène III D 7 (x[e]-xi[e] s.), dont une des parties plus récentes est l'œuvre du copiste du *Laurentianus*. Or le manuscrit de Modène est dérivé du célèbre manuscrit d'Aréthas de Césarée de Cappadoce, le ms. des apologistes (Paris Gr. 451). D'autre part, le copiste du Laurentianus est le même que celui de l'*Urbinas* de Dion Chrysostome, et ce dernier manuscrit remonte à un manuscrit d'Aréthas. Il n'est donc pas impossible que nous devions la conservation des *Stromates* à l'archevêque de Césarée.

Le manuscrit de la Laurentienne est une copie assez hâtive et négligée. Il a des altérations, provenant peut-être des difficultés de l'archétype, et des lacunes, dues plutôt à la négligence. M. S. l'a collationné à nouveau et il montre par le relevé des erreurs de la précédente édition (Dindorf) que ce travail n'était pas inutile. Le texte est très difficile à établir parce qu'il demande beaucoup à la critique conjecturale. Il fallait toute l'expérience que M. S. a acquise de la langue de Clément pour nous donner une lecture probable. Il y a été aidé par divers savants, surtout par M. von Wilamowitz et M. Schwartz, l'éditeur d'Eusèbe. La difficulté est telle que souvent pour le même passage M. S. a reçu deux conjectures et deux interprétations entièrement différentes. Ces travaux ne seront pas inutiles, sinon comme restitution des *Stromates*, au moins comme explication et commentaire.

Une autre tâche de l'éditeur des *Stromates* est d'identifier les allusions et les citations. On sait que cet ouvrage est une mine de fragments. Là encore, la nouvelle édition laisse loin derrière elle les précédentes. Mais on ne pourra tout à fait profiter des renseignements accumulés dans cette partie de l'annotation tant qu'on n'aura pas les tables. L'énergie et l'activité que M. Stæhlin met à son travail nous font espérer que le second volume ne tardera pas.

Paul Lejay.

De formularum Andecauensium latinitate disputatio. Specimen litterarium inaugurale quod... pro gradu doctoratus... submittet Ezechiel Slijper. Amstelodami, H. Eisendrath, MDCCCCVI. 4 ff., 131 pp., 2 pl., 8 ff.

Cette thèse est un recueil méthodiquement classé des particularités grammaticales des formules d'Angers. Les notes bibliographiques, placées au bas de quelques pages, paraissent être souvent un ornement auquel M. Slijper n'a pas attaché beaucoup d'importance. Ainsi p. 17, le livre de M. Roger sur les écoles n'est pas cité; p. 26, la note, d'ailleurs inutile, sur les variétés provinciales du latin est tout à fait incomplète. Les fautes d'impression sont assez nombreuses; p. 56, l. 9 du bas, lire *formam*; p. 101, n., deux fautes dans le titre de l'article de Suchier, etc. M. S. a donné à la syntaxe une attention dont on doit lui savoir gré. Il ne s'est pas assez préoccupé, à cet égard, des antécédents des formules. Césaire d'Arles (et d'autres) présentent déjà des expressions qui ont passé dans ces textes; voy. *Revue biblique*, t. IV, p. 603. Mais les faits relevés par M. S. serviront à qui voudra faire un travail d'ensemble. Il a publié en appendice la partie chronologique du manuscrit de Weingarten. Les deux planches reproduisent deux pages du même manuscrit. Parmi les thèses jointes à la brochure, je note (thèse IX) que, dans le sénatus consulte des Bacchanales, M. S. entend : *De Bacanalibus quei foideratei esent*, par : « au sujet de ceux qui ont été initiés aux mystères de Bacchus »; ce serait un équivalent de θεὸς ἐγγεγυημένοις (voy. *Ausonia*, I, 13). En revanche la transposition dans Horace, *Sat.*, II, VI, des vers 18-19 après le vers 15 est parfaitement inutile et nécessite un changement (*perdit* en *perdat*) qui condamne la conjecture.

P. L.

Vorträge und Aufsætze von Hermann Usener. Leipzig und Berlin, Teubner, 1907. V-259 pp. in-8°. Portrait. Prix : 5 Mk.

M. Dieterich a réuni dans ce volume plusieurs articles d'Usener qui s'adressent à un public étendu et qui, à ce titre, peuvent être séparés du reste de ses Mélanges.

Les uns se rattachent à l'histoire et à l'organisation de la science : *Philologie und Geschichtswissenschaft* (1882) et *Organisation der wissenschaftlichen Arbeit* (1884). Ils sont pleins de vues pénétrantes et signalent des lacunes que l'on a depuis commencé à remplir. Même où l'auteur retrace les exigences de la méthode, il s'inspire de l'histoire. Il n'admet pas un concept absolu de la philologie et ne croit pas que la notion même de la science puisse rester intacte dans la suite des générations. Deux autres mémoires concernent la science des religions : *Mythologie* (1904) et *Ueber vergleichende Sitten-und Rechtsgeschichte* (1893). C'est là que l'on trouvera, appuyées d'exemples intéressants, les idées directrices d'Usener dans les études religieuses. Usener a contribué, plus que personne en Allemagne, à les faire sortir de l'or-

nière où elles risquaient de se fixer, à réintroduire les données du folklore dans la science, comme le faisaient déjà les Anglais, à ramener en fin de compte ses compatriotes aux traditions des frères Grimm. Il a présidé à la réorganisation de l'*Archiv für Religionswissenschaft* que dirige M. Dieterich et c'est pour ce recueil qu'il avait écrit *Mythologie*. A l'encyclopédie biblique de Cheyne, il a donné *Geburt und Kindheit Christi*. Enfin dans *Pelagia* (1879) et *Die Perle* (1892), il a fait des applications de sa méthode personnelle, où le folklore et la littérature se prêtent un mutuel appui. Un appendice, *Die Flucht vor dem Weibe, eine altchristliche Novelle erneuert von E. Schaffner* (1894), montre que l'imagination peut être un auxiliaire du travail scientifique.

Ce mélange d'ingéniosité littéraire, presque de fantaisie, avec l'érudition sûre et la méthode rigoureuse rendait intéressantes et curieuses les moindres notes d'Usener. Il excitait la pensée, même quand il suivait trop loin son paradoxe. On saura gré à M. Dieterich d'avoir offert aux jeunes étudiants un recueil qui les stimulera et leur ouvrira l'horizon. Ce livre représente bien l'activité d'Usener, surtout dans la dernière période de sa vie. Il ne reste plus qu'à souhaiter la prompte publication des opuscules plus austères.

Paul Lejay.

Eranos, acta philologica suecana, vol. VI. Edenda curauit Vilelmus Lundström, 1905-1906. Upsaliae, apud editorem; Lipsiae, Otto Harassowitz, IV-151 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

Ce recueil contient dix notes ou articles que nous annonçons brièvement dans l'ordre de leur sujet. M. O. A. Danielsson discute Thucydide, VII, 75, 4, et y restitue le mot rare ἐπωλυγίων. M. Axel Nelson décrit un manuscrit d'Hippocrate, Copenhague ancien 224, de la fin du xve siècle. M. V. Lundstroem, sous le titre de *Ramenta byzantina*, VIII, dresse la liste, avec *incipit* et *explicit*, des œuvres de Démétrius Chrysoloras, et en signale les manuscrits. M. J. Paulson apprécie l'*Ennius* de M. Vahlen. M. V. Lundström revient à Columelle à propos de travaux récents, notamment de l'édition Postgate; nous donnera-t-il jamais la fin, ou, pour parler plus exactement, le commencement de son édition? Dans des *Studia in Valerium Flaccum*, M. J. Samuelsson relève les leçons du *Vaticanus* 3277, cherche quelle place on doit assigner au manuscrit de Saint-Gall et à celui de Carrion, et explique ou corrige un assez grand nombre de passages. Les *Annotationes criticae in M. Minucii Felicis Octauium* de M. Einar Loefstedt prouvent que ce petit ouvrage reste un sujet d'études pour les philologues. M. J. Samuelsson est parti d'une des pénétrantes observations de M. Tobler sur le français pour signaler et classer les exemples du futur historique que l'on trouve en latin. M. F. Gustafsson écrit *De gerundio iterum*, principalement pour

défendre contre M. A. Klotz les vues que nous avons exposées ici récemment. Un double index termine le volume qui fait honneur à l'activité des philologues suédois.

Paul Lejay.

Ausonia, rivista della società italiana di archeologia e storia dell' arte. Anno I, MCMVI. Rome, Loescher, 1907, xiii-203 pp. et 3 pl. in-4°. Prix : 15 fr.

En 1905, un certain nombre de professeurs et de conservateurs de musées en Italie faisaient un appel pour provoquer la fondation d'une société archéologique. Cet appel a été entendu. La société s'est constituée, sous la présidence de M. Comparetti. Elle a pour but de soutenir la revue dont nous annonçons le premier volume, de subventionner des publications archéologiques, au besoin, de provoquer des fouilles, surtout de veiller à la conservation du patrimoine artistique et archéologique de l'Italie. A cet égard, la société s'est occupée déjà du prolongement de la via Cavour à Rome et des dangers d'exportation que peut faire courir à certains objets précieux l'exposition rétrospective d'art ombrien à Pérouse.

La revue paraît à des dates indéterminées qui n'excèderont pas, autant que possible, le délai d'une année. Dans le présent volume, M. P. Orsi publie de nouveaux documents de la civilisation prémycénéenne et mycénéenne de l'Italie, ou, plus exactement, de la Sicile. M. D. Comparetti prouve qu'il faut lire ainsi une inscription archaïque (ve s. avant J.-C.) trouvée à Cumes : Οὐ θέμις ἐντοῦθα κεῖσθαι <ε>ἰ μὴ τὸν βεβαχχευμένον ; il montre l'intérêt que présente pour l'histoire religieuse une telle inscription à cette date ancienne. M. E. Brizio consacre un long article à une statue de jeune homme provenant de Subiaco et à la Niobide Chiaramonti. Dans ΛΕΡΝΑΙΑ ΥΔΡΑ, M. G. Patroni décrit une hydrie de la seconde moitié du ve siècle avant J.-C., sortie probablement de fouilles clandestines à Cumes. M. P. Ducati date des années 370-360 avant J.-C. un aryballe du musée de Berlin représentant un centaure enlevant une femme. M. B. Nogara établit qu'une peinture conservée au Vatican ne représente ni Médée ni Byblis et doit être séparée entièrement de cinq autres peintures représentant des héroïnes coupables (Myrrha, Pasiphaé, Scylla, Phèdre, Canacé). Celles-ci proviennent des fouilles de Marie-Anne de Savoie à Tor Marancia. La sixième peinture a été trouvée dans la tenue de San-Basilio, à 4 milles de Rome, près de la voie Nomentane. C'est le portrait d'une dame romaine. M. F. Grossi-Gondi délimite l'étendue du sépulcre et de la villa des Furii à Tusculum. M. P. Toesca réunit et commente des objets dispersés dans le musée de Lucques sous des rubriques fantaisistes et qui sont les débris du mobilier funéraire de tombes de l'époque barbare. M. L. Ciaccio montre que la sculpture gothique s'est prolongée à Rome jusqu'à la fin du xive et au commencement du xve siècle; il décrit et publie une douzaine de monuments.

M. L. Venturi fait connaître un tableau du musée de Stutgard, daté de 1358, peint probablement par Paul de Venise, et qui représente, en suivant pas à pas Jacques de Voragine, la légende de l'*Ara Caeli* plus complètement qu'aucune autre œuvre d'art. M. R. Lanciani publie des documents inédits relatifs à la sépulture de Nicolas IV à Sainte-Marie-Majeure, à celle du cardinal Gambara et à « magister Pirrolus Ligorius de Neapoli pictor » (Pirro Ligorio). M. E. Ghislanzoni fait une étude technique de quelques particularités des bronzes décorant les vaisseaux romains submergés dans le lac Némi. Suivent une série de notices et de renseignements sous les titres : *Scavi e scoperte, Bolletino bibliografico, Recensioni, Notizie*. Cette partie gagnerait à être mieux ordonnée. Nous y remarquons le compte rendu détaillé des fouilles italiennes à Prinia (Crète). Il n'y a pas d'index.

P. L.

Les enceintes romaines de la Gaule. étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises par Adrien Blanchet. Paris, Leroux, 1907, III-356 pp. et 21 pl. gr. in-8°.

M. Blanchet nous a déjà donné un travail sur les trouvailles de monnaies romaines en Gaule dont la méthode était sensiblement la même que celle de ce livre et qui le préparait à grouper les faits maintenant acquis sur les enceintes fortifiées des villes romaines.

Après une introduction sur les travaux antérieurs et où la place de Caumont est bien marquée (le livre est dédié à sa mémoire), M. B. décrit les enceintes connues et relève tout ce qu'on peut savoir sur ce sujet, ville par ville. Cette analyse suit l'ordre des provinces romaines. Elle est surtout fondée sur les publications et les recherches des érudits de province. Leur patriotisme et leur zèle trouvent enfin leur récompense dans cet ouvrage qui coordonne leurs efforts pendant plusieurs siècles. C'est le cas de répéter ce que je disais à propos du livre de M. Grenier. Chaque note prise dans un coin de province n'a qu'un intérêt strictement local. La réunion de toutes ces notes est vraiment ce qu'on appelle quelquefois de la « grande histoire ».

Mais justement le livre de M. B. manquerait ce but, s'il se bornait à rapprocher toutes les données du sujet. Ce ne serait qu'un recueil fort utile, mais un recueil de matériaux. Aussi dans une seconde partie, M. B. étudie le système et l'histoire de la construction des enceintes. En général, on a commencé par entasser de gros blocs, souvent détachés de monuments voisins, et c'est ce qui nous a conservé tant d'inscriptions et de fragments de sculpture. Ce travail paraît avoir été fait à la hâte, sous la pression d'un danger imminent. M. B. le place à l'époque de Probus. Puis, sous les empereurs suivants, on a établi à loisir sur ce premier et solide fondement une véritable maçonnerie, où les chaînages de briques séparent et main-

tiennent les moellons et le mortier. Dans certaines villes, on édifia en arrière un second mur. Il semble que ces doubles enceintes ont eu des fins différentes suivant les cas, établissement d'un chemin de ronde entre les deux murs ou intervalle rempli de terre fortifiant l'enceinte extérieure.

M. B. ne s'est pas interdit de faire des comparaisons avec des monuments placés hors de son sujet, avec les *castella* du *limes*, avec les murs de Pompéi, d'Aoste, de Turin, de Rome (mur d'Aurélien), enfin avec les données des auteurs, notamment Vitruve et Végèce.

Il est sorti de ces recherches un livre nourri de détails précis et sûrs, plein de faits et de renseignements, dont l'accumulation même constitue les conclusions générales. M. Blanchet y a joint de nombreux plans et un véritable album où les vues et les documents archéologiques (monnaies, miniatures) commentent les descriptions du texte [1].

Paul LEJAY.

Ernst MARTIN. **Der Versbau des Heliand und der altsächsischen Genesis** (Quellen und Forschungen, 100. Heft). Strassburg, K. J. Trübner, 1907. In-8°, 80 pp., 2, 40 M.

A une époque déjà lointaine, M. Sievers a écrit une étude qui fit époque sur la métrique de la poésie germanique ancienne. M. Martin, un des vétérans respectés de la phalange germaniste, vient de se livrer à de fertiles recherches sur la métrique de l'ancien poème saxon, le *Heliand* et s'efforce d'y découvrir un principe de versification plus simple que celui mis en honneur par M. Sievers. M. M. marchant sur les traces de Rieger, s'est appliqué à déterminer la nature de la « cadence », c'est-à-dire de la deuxième partie du demi-vers épique, et a scandé, afin d'asseoir ses théories sur une base solide, une quantité assez considérable de vers du *Heliand*. De ces observations sont nées un certain nombre de « conséquences rythmiques », par quoi il faut entendre quelques déductions qui fixent les conditions de déclamation et les lois du rythme de la poésie germanique. Voici plusieurs fait mis en évidence par M. M. La déclamation poétique peut différer sensiblement, et à divers égards du ton du discours ordinaire. Les « chansons » épiques ont été sinon chantées, du moins déclamées suivant un rythme fixe. La dernière partie du vers était dite plus lentement que la première. La poésie profane est plus près des origines, en ce qui regarde la forme, que la poésie religieuse. Mais il y a beau-

1. Voici des vétilles. M. B. ne dit pas où il prend les plans d'enceintes qu'il reproduit. Celui de Dijon est assez sommaire et peu exact. Le tracé de l'enceinte passe trop loin de la façade de Saint-Michel et ne peut atteindre la rue Longepierre. Quant à la rue qui conduit du théâtre à Saint-Michel, elle ne s'appelle ni rue Condé ni rue de la Liberté, mais rue Vaillant (à moins que le nom n'ait été démocratisé récemment).

coup d'autres choses dans le livre si documenté et si prudent de M. M., et qui marque un progrès important dans les études de métrique germanique.

F. PIQUET.

F. SETTEGAST, **Floovant und Julian** (Beihefte zur Zeitschrift für Roman. Phil., IX). Halle, M. Niemeyer, 1906; un vol. in-8, de 67 pages.

Depuis les travaux connus de Pio Rajna et d'Arsène Darmesteter, on ne mettait point en doute l'assimilation de *Floovant* avec Dagobert, et dans la chanson de geste dont il est le héros, de même que dans les *Reali di Francia*, on voyait volontiers la survivance d'une matière épique antérieure à celle de l'époque carolingienne. La brochure courte mais substantielle de M. Settegast va tout remettre en question. Pour M. S., le prototype du personnage de Floovant n'est plus Dagobert, mais bien le fameux empereur Julien l'Apostat : et de prime abord la thèse peut bien sembler hardie, presque paradoxale ; il faut reconnaître cependant qu'elle a été appuyée sur des arguments non dépourvus de vraisemblance. L'auteur est parti de l'identification déjà admise entre Floovant et son aïeul, le Fiovo des *Reali*, donné comme fils de Clovis, mais aussi comme neveu de Constantin : or, dans *Fiovo*, il voit une déformation de *Flavius* (le nom de l'Apostat était Flavius Claudius Julianus), et ce qui est certain, c'est que son long séjour en Gaule, ses guerres contre les Germains, ont assuré à cet empereur une notoriété exceptionnelle. Je ne puis suivre M. S. dans tout le détail de ses déductions, dans les rapprochements ingénieux qu'il institue : qu'il me suffise de dire que tout cela paraît assez probant. C'est égal, si les spécialistes en la matière admettent la thèse ici posée, quel coup porté à la théorie d'un « cycle mérovingien » : mais en revanche, quel curieux chapitre ajouté au *Roma nella memoria* etc. d'Arturo Graf !

E. BOURCIEZ.

Die ersten Wanderprediger Frankreichs, Studien zur Geschichte des Mönchtums, von Johannes von WALTER. Neue Folge : Bernhard von Thiron, Vitalis von Savigny, Girald von Salles, Bemerkungen zu Norbert von Xanten und Heinrich von Lausanne. Leipzig. A. Deichert, 1906, x-179 pp. in-8°.

M. von Walter, professeur de théologie à Goettingue, a consacré un premier volume à Robert d'Arbrissel. Il étudie dans celui-ci complètement Bernard de Tiron, Vital de Savigny et Giraud de Salles. Pour chacun d'eux, il fait d'abord une critique détaillée des sources. C'est ainsi qu'il remarque dans la plus ancienne biographie de Bernard de Tiron le double récit de faits identiques. Il conclut que cette biographie est la combinaison maladroite de deux écrits primitifs, dont l'un plus ancien, pourrait bien être le rouleau funèbre rédigé au lendemain même de la mort, et dont l'autre est un déve-

loppement du premier. Ces conclusions sont fort intéressantes au point de vue de la méthode et de l'histoire générale de l'hagiographie. Bernard est mort en 1117. Le texte que nous possédons a été rédigé par Geofroy le Gros entre 1137 et 1149. Il s'était donc succédé, dans le court espace de quinze ans environ, trois biographies dont les deux dernières n'étaient que des « métraphrases » plus ou moins adroites. Cette histoire de la tradition, que l'on touche du doigt dans l'étude de M. von W., peut servir à prouver dans d'autres domaines et pour d'autres documents, la facilité et la rapidité des remaniements littéraires, par conséquent l'altération des sources.

Pour Vital de Savigny, nous avons une très médiocre biographie d'Étienne de Fougères, évêque de Rennes, écrite vers 1170 : Vital est mort en 1122. Mais cette biographie a conservé la nécrologie rédigée à Savigny au moment de la mort de Vital. En outre, on a le témoignage d'Oderic Vital et des renseignements divers. On est encore plus mal en point pour Giraud de Salles, mort en 1120, et dont la biographie est de la fin du XIIIe siècle.

Avec ces données, M. von W. tâche de reconstituer la vie des prédicateurs itinérants. Son travail est solide et intéressant. Il comble une lacune de notre histoire religieuse. Les remarques sur Norbert et son genre de vie, sur Henri de Lausanne, qui eut des démêlés avec saint Bernard et Hildebert de Lavardin, sont également les bienvenues.

Dans un dernier chapitre, M. von Walter détermine les origines de la prédication itinérante. Il n'admet ni l'influence italienne ni une attache avec les Cathares. C'est un retour à une tradition évangélique plus simple, un essai de réforme. On adoptera volontiers cette conclusion. Mais il n'en est pas moins vrai que la propagande cathare est aussi un phénomène du même ordre. Le même état social et les mêmes préoccupations religieuses ont produit des effets assez différents entre eux, mais ces effets sont sortis de la même racine.

P. L.

D. Fryklund, **Les changements de signification des expressions de** droite **et de** gauche **dans les langues romanes et spécialement en français.** — Upsal, Almqvist et Wiksell, 1907 ; un vol. in-8, de VI-165 pages.

Cette thèse est faite avec soin et méthode, je dirai presque avec un excès de méthode. L'auteur y a accumulé les subdivisions et des listes d'exemples, qui toutes n'étaient pas indispensables peut-être. En somme le problème de sémantique qu'il s'agissait de résoudre n'est pas des plus complexes : à l'idée de « main droite » s'est attachée une idée de supériorité, d'adresse, de bonheur ; à celle de « main gauche » une idée d'infériorité, d'inhabileté, de malheur. Cela dépend à la fois de la nature des choses, puis aussi chez les Romains de certaines conceptions religieuses, et notamment des procédés de la science augurale. Il y a eu là un double courant dont il fallait démêler

le croisement d'abord dans le vocabulaire latin, plus tard le prolongement dans le domaine des langues romanes. Et voilà ce que M. F. a bien vu, mais il ne l'a pas dit tout de suite, il est parti de considérations trop abstraites, et son exposé s'en trouve un peu embarrassé. Ceci n'empêche pas du reste que l'étude est intéressante, pleine de détails précis, surtout en ce qui concerne le français comme le sous-titre l'indiquait (voir par exemple la substitution de *gauche* à *senestre*, p. 64 suiv.), et si tout cela n'est pas définitif, nous y trouvons du moins des remarques abondantes et précieuses. Les autres langues romanes ont été un peu sacrifiées : ainsi pour l'espagnol, à propos de mots comme *izquierdo, zurdo, zoco*, je ne vois guère ici que ce que peut fournir le dépouillement des dictionnaires ordinaires, et peut-être n'est-ce pas assez. Tant que l'origine de ces termes ne sera pas mieux éclaircie, la sémantique n'en saurait tirer grand'chose, et il faut bien se contenter de simples constatations. A propos de l'italien *mano stanca*, M. Fryklund a fait observer justement que depuis le XVI[e] siècle cette expression est devenue archaïque, tandis que pour rendre l'idée de « gauche » le roumain n'a guère à sa disposition que le mot *sting* (et il en est aussi de même des idiomes rhétiques). Ceci étant, on peut poser pour la période du latin vulgaire une forme verbale **stancare* (= stagnare), d'où un adjectif **stancus* : de l'idée de stagnation, inertie, se sera développé de bonne heure le sens conservé dans les langues romanes de l'Est.

E. BOURCIEZ.

E. HUGUET, **Petit Glossaire des Classiques français du XVII[e] siècle**. — Paris, Hachette, 1907; un vol. in-12, de VII-409 pages.

L'idée qui a présidé à la conception et à la confection de ce *Petit Glossaire* est excellente : on ne saurait trop remercier M. Huguet de l'avoir eue, et surtout de l'avoir si bien mise à exécution. Depuis deux cents ans la langue française s'est beaucoup modifiée, surtout dans son lexique : de sorte qu'il n'est point aussi facile que certains se l'imaginent, de saisir toujours et du premier coup le sens exact des mots tels que les ont employés nos grands classiques du XVII[e] siècle. Pour lire sans commettre d'erreur une page de Bossuet ou de M[me] de Sévigné, il y faut un esprit averti, une attention soutenue et des secours dont on ne dispose pas toujours quand ils seraient le plus nécessaires. C'est à ce dernier inconvénient que va parer le volume de M. H., d'un format si commode et d'un maniement si facile. Indépendamment d'un choix très riche d'exemples, il contient les définitions empruntées aux trois grands dictionnaires de la fin du XVII[e] siècle, celui de Richelet, celui de Furetière et la première édition du Dictionnaire de l'Académie : l'auteur n'y a substitué les siennes — toujours très sobres et placées entre crochets — que lorsqu'aucun des trois ne pouvait éclairer les exemples tirés des écrivains. Voilà une nou-

veauté très heureuse, qui peut abréger singulièrement les recherches, et dispenser en bien des cas de feuilleter de gros livres qu'on n'a pas toujours et partout sous la main. Littré lui-même n'avait procédé de la sorte qu'à de rares intervalles, et, si son Dictionnaire reste une mine de renseignements précieux, il faut bien reconnaître que procédant d'une conception différente, il nous présente l'usage classique un peu fondu dans le nôtre et s'y absorbant.

Ici le départ est fait : on ne trouvera, comme l'indique le sous-titre, que « les mots et locutions qui ont vieilli ou dont le sens s'est modifié ». Pour rassembler ses exemples, M. H. s'est servi naturellement des lexiques spéciaux qui ont été déjà consacrés à la plupart de nos grands classiques, mais il ne s'est pas interdit non plus les emprunts aux œuvres d'auteurs secondaires, comme Scarron par exemple, ou Perrault. J'estime qu'il a bien fait, que son livre y gagne en vérité : peut-être même aurait-il pu pousser dans ce sens un peu davantage, et je regrette notamment que rien ou presque rien (si je ne me trompe) n'ait été tiré des romans comme le *Grand Cyrus* ou la *Clélie* qui ont eu sur tout le XVIIe siècle une si prodigieuse influence. Chronologiquement, il a fait partir son enquête des premières comédies de Corneille, et l'a arrêtée aux dernières œuvres de Fénelon : il en a donc exclu Saint-Simon qui se rattache plutôt au XVIIIe siècle, et Malherbe suspect d'être encore du XVIe. J'aurais bien quelques réserves à faire sur ces exclusions, mais je ne veux pas y insister et cela m'entraînerait trop loin. Reste la question du choix fait entre les mots et les nuances de sens signalées, choix toujours « forcément arbitraire », comme le dit M. H. dans sa préface, et que « d'autres auraient pu faire un peu différent ». A première vue, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d' « inutilités » dans ce glossaire ; quant aux « omissions », c'est autre chose, il n'est guère possible qu'il n'y en ait pas quelques-unes, et c'est à l'usage qu'on s'en apercevra. Bornons-nous, pour aujourd'hui à deux ou trois remarques. Si l'on trouve ici *audace*, signifiant « ganse attachée au chapeau », il n'y a peut-être pas de raison pour que ne soient pas notés *engageante*, *boute-en-train* et plusieurs autres termes que Boursault a rapportés dans ses *Mots à la mode*. D'autre part, eût-il été inutile de citer *amour-propre*, auquel nous donnons un sens si différent de celui que lui attribuaient Pascal et La Rochefoucauld ? Pour un mot tel que *mouvement*, on peut hésiter : car, si d'une part nous avons conservé quelques expressions plus ou moins stéréotypées comme *mouvement d'humeur*, il est certain d'autre part qu'au sens d' « impulsion venant de l'âme » ce mot, pendant le XVIIe siècle, se prêtait à toutes sortes d'alliances qui aujourd'hui ne seraient plus guère possibles (*mouvement de tristesse, mouvement de murmure, mouvement de prier Dieu*, etc.). Ce sont précisément là les cas litigieux en quelque sorte, et il est probable qu'en le revisant dans ce sens M. Huguet trouvera moyen d'augmenter son livre de quelque

cinquante pages, lors d'une prochaine édition que nous lui souhaitons et qu'il aura certainement. Tel qu'il se présente, son *Petit Glossaire* est d'ores et déjà très commode et tout à fait pratique : les gens du monde — j'entends ceux qui lisent encore — le consulteront avec fruit; étudiants et professeurs y trouveront un instrument de travail indispensable et le complément tout indiqué de la *Syntaxe* de M. Haase, pour arriver à la parfaite intelligence de nos auteurs classiques.

E. Bourciez.

Récits d'une tante. **Mémoires de la comtesse de Boigne,** publiés par M. Ch. Nicoullaud. III, 1820-1830. Paris, Plon, 1907. In-8°, 448 p. 7 fr. 50.

Le troisième volume des *Mémoires* de la comtesse de Boigne est aussi intéressant que les deux volumes précédents. La première partie de 1820 à 1830, n'est pas très neuve; elle rappelle très souvent les *Mémoires* de Pasquier, et, du reste, à cette époque Mme de Boigne est grande amie de Pasquier qui s'est rattaché de cœur au nouvel ordre de choses et qui n'avait pas de haine pour la Restauration (p. 249). Mais la seconde partie est de beaucoup la plus attrayante. Elle traite des ordonnances et de la révolution en 1830. Mme de Boigne a raison de dire qu'en la relisant — elle l'a écrite en 1832 — elle a revécu les journées de juillet avec toutes leurs craintes et anxiétés, toutes leurs expériences et illusions. Elle ne dit sur le sujet que ce qu'elle a vu et su par elle-même, et elle remarque très bien qu'elle a été frappée dans les trois premiers jours, en 1830 comme en 1814, par les « bons sentiments »; ce qui dominait, c'était la loyauté, le désintéressement, l'amour du pays; mais dès le quatrième jour les « mauvaises passions », l'ambition, l'intérêt personnel l'avaient emporté (p. 318). Tous ce récit est très curieux, très attachant : tactique des insurgés, illusions de Marmont, étrange attitude de Polignac, physionomie des rues, rôle de Pozzo di Borgo et du corps diplomatique, désespoir de la duchesse d'Orléans qui repousse le « calice » (p. 404), énergie de Mme Adélaïde. Mme de Boigne a, du reste, joué son petit personnage politique dans ces grands événements, dans ces journées qui, selon elle, doivent porter à juste titre, et non par dérision, le nom de « glorieuses » : elle a facilité l'établissement de la nouvelle royauté en s'opposant au choix fatal de Sébastiani et en poussant Pozzo di Borgo à se déclarer ouvertement.

A. C.

Lehrbuch der Geschichte der Philosophie von Wilhelm Windelband. Vierte, durchgesehene Auflage. Tübingen, Mohr, 1907, viii-588 pp. gr. in-8°. Prix : 12 mk. 50.

La dernière édition du *Lehrbuch* a paru en 1903. L'ouvrage de M. Windelband s'est imposé rapidement. Il n'en est guère, en effet,

qui présente, en un volume, sous une forme aussi nette et aussi bien ordonnée tout le développement de l'histoire de la philosophie. Il a été soigneusement revu et a profité d'abord des travaux de son auteur : M. W. a fait paraître en 1905 le grand recueil sur la philosophie au commencement du xxe siècle. Il a aussi utilisé la publication de MM. Eucken, Kinkel, Baumann, von Arnim, R. Richter, Dilthey, etc. Un lecteur français pourra suggérer quelques additions à la bibliographie, l'*Avicenne* de Carra de Vaux (1900), le *Guillaume d'Auvergne* de Noël Valois (1880) : ce dernier ouvrage est ordinairement inconnu aux philosophes, ce qui est très regrettable. Il faudrait écrire partout : de Gérando (p. 9 dans la note; mais non Degérando, p. 9 dans le texte et p. 525). Ce sont des vétilles.

S.

— M. Geoffroy de Grandmaison a publié dans la collection « Les Saints » : *Madame Louise de France, La Vénérable Thérèse de Saint-Augustin* (1737-1787); Paris, Gabalda, 1907; v-207 pp. in-12 (prix : 2 fr.). C'est l'histoire de cette fille de Louis XV, qui se fit carmélite pour expier les fautes de son père. L'ouvrage est intéressant et repose sur de nombreux documents, avant tout sur l'énorme correspondance de Madame Louise : à elles seules, les carmélites de Saint-Denis en possèdent plus de 800, dont 376 sont autographes. Le volume se termine par une bibliographie très longue et par une liste des portraits. — L. S.

— M. le comte de Colleville a publié à la librairie des Saints-Pères deux volumes agréables : *Eugénie de Guérin intime* (avec préface de François Coppée), Paris, 1907, II-224 pp. in-18; et : *Le cardinal Lavigerie*, Paris, 1905, 231 pp. in-18 (prix : 2 fr.). Le volume sur Eugénie est divisé en deux parties : Eugénie et Maurice, Eugénie et Barbey d'Aurevilly. La biographie du cardinal Lavigerie fait bien connaître les divers aspects de son activité. — L. S.

— La librairie Honoré Champion (5, quai Malaquais, Paris) va bientôt faire paraître le *Cartulaire de l'Église de la Sainte-Trinité de Beaumont-le-Roger*, publié d'après le manuscrit 3417 de la Bibl. Mazarine, par M. Étienne Deville. Cette église, fondée vers la fin du xie siècle, fut d'abord une collégiale confiée à des chanoines de Sainte-Friedeswide d'Oxford; érigée en prieuré de l'abbaye du Bec (1142), elle reçut des comtes de Meulan, des archevêques de Rouen, des papes et des rois de France d'importants privilèges et de nombreuses libéralités. Le Cartulaire formera un volume in-4° d'environ 500 pages. Il sera tiré à 200 ex. Le prix pour les souscripteurs est de 20 fr. et sera porté à 40 fr. dès apparition.

— La *Société des Amis de l'Enseignement classique* qui s'est fondée à Vienne en 1906 et compte actuellement près de 800 membres, publie, mais sans périodicité, par les soins de M. S. Frankfurter, un Bulletin dont trois fascicules ont jusqu'à présent paru : *Mitteilungen des Vereins der Freunde des humanistischen Gymnasiums* (2. und 3. Heft, Vienne et Leipzig, C. Fromme, 1907, in-8°, pp. 77 et 70). Des deux derniers qui nous ont été adressés, le premier contient un bref résumé de la campagne de presse qu'ont soulevée en Autriche les réformes des programmes de l'étude des langues anciennes, en même temps qu'un compte-rendu d'une séance extraordinaire de la Société, qui éclairera le public sur le but qu'elle

s'est proposée et qui est le même que celui que poursuit le *Gymnasialverein* allemand avec lequel d'ailleurs l'association viennoise vient d'entrer en étroites relations. Le fascicule suivant qui donne un compte-rendu de la première séance statutaire, nous renseigne sur les projets de réformes des défenseurs des études classiques qu'ils ont à cœur aussi de renouveler, en cherchant à élargir les programmes du gymnase, à vivifier ses méthodes d'enseignement, a le soulager de la portion inutile de sa population scolaire, en accordant à son rival, la *Realschule*, des droits égaux aux siens. Il est permis de signaler aux lecteurs français l'intérêt de cette petite publication, puisque le débat engagé autour des écoles autrichiennes n'est pas bien différent de celui qui dure encore chez nous. — L. R.

— Le n° 4 du *Bulletin* publié par la Commission de l'histoire économique de la Révolution française (Ernest Leroux, 1907) est particulièrement intéressant. Il renferme : une étude très soignée de M. A. Riffaterre sur les revendications économiques et sociales émises par les assemblées primaires convoquées pour la rectification de la Constitution de 1793 (protestations contre le maximum, contre la loi du partage égal des successions, contre le partage des communaux) ; un mémoire clair et documenté de M. B. Paumès sur l'état économique de l'élection de Cahors à la veille de 1789; des notes de MM. P. Caron et G. Bourgin sur les billets de confiance à Troyes en 1792, les frais d'exploitation agricole en Beauce en 1790, le paiement des contributions en nature en l'an IV ; une chronique assez nourrie sur l'activité des comités départementaux affiliés à la Commission. — A. Mz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance publique annuelle du 15 novembre 1907*. — Ordre des lectures : 1° Discours de M. Salomon Reinach, président, annonçant les prix décernés en 1907 et les sujets de prix proposés; 2° Notice sur la vie et les travaux de M. Jules-Auguste Lair, membre de l'Académie, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel; 3° Les origines populaires de l'art, par M. Edmond Pottier, membre de l'Académie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 22 novembre 1907*. — Lecture est donnée des lettres de MM. Paul Durrieu, Gaston Raynaud et Henri Cordier qui posent leur candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Lair.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique une lettre de M. Chavannes, datée du 27 septembre, qui contient de nouveaux détails sur la mission en Chine.

M. Heuzey fait connaître une très antique statue chaldéenne qu'il a pu reconstituer partiellement, en raccordant à une tête anciennement découverte plusieurs fragments nouveaux. Cette figure, étrangement courte et trapue, est cependant en pierre dure, en diorite, ce qui marque déjà un notable avancement de la technique. Sur la roche noire une inscription, égratignée avec peine, débute par le nom d'un certain Lou-pad, qui exerçait une haute fonction encore indéterminée, non pas à Tello, dans l'antique Sirpourla ou Lagash, mais dans la ville voisine et rivale dont le nom a été lu Ghish-Khou. L'écriture, d'un type linéaire et rectiligne très archaïque, remonte au moins à l'époque reculée d'Our-Nina et de sa dynastie. La découverte à Tello de cette image d'un fonctionnaire étranger est d'autant plus curieuse que les débris de l'inscription, d'après l'étude qu'en a faite M. Thureau-Dangin, se rapportent à une importante acquisition de terrains. Les vieux Chaldéens, gens pratiques par excellence, auraient-ils utilisé même la statuaire pour authentiquer leurs contrats?

M. Barth communique une lettre de M. Chavannes, datée de Si-ngnan-fou, 5 septembre 1907. M. Chavannes y donne le détail de son itinéraire et résume les résultats de sa mission depuis le 14 avril, date de son arrivée à Moukden. De Si-nganfou, il allait remonter vers le Nord, jusqu'à l'extrémité septentrionale du Chan-si ; il comptait être de retour à Péking vers la fin d'octobre et revenir en France après un dernier arrêt à Hanoï.

M. Philippe Berger présente, en les commentant, deux estampages d'inscriptions puniques qui lui ont été envoyés par le R. P. Delattre.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 Décembre. — 1907

H. Schuchardt, **Die iberische Deklination** (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. 157 Band). Vienne, 1907; un vol. in-8. de 90 pages.

Comme on pouvait s'y attendre, d'après le nom seul de l'auteur et ses études antérieures, cet opuscule offre un effort de recherche et de synthèse singulièrement pénétrant. M. Schuchardt commence par réfuter l'hypothèse faite naguère par E. Philipon sur la non-parenté entre l'Ibérique et le Basque, et sur la parenté entre l'Ibérique et l'Indo-européen. J'estime qu'il a raison, car toutes les objections formulées à bien des reprises contre la vieille théorie de Humboldt ne m'ont jamais convaincu, et j'en reste toujours à me demander d'où viendrait l'Euskara, s'il n'était, arrivée à son étape moderne, la langue des anciens habitants de la Péninsule? Je crois donc à priori fondées toutes les tentatives du genre de celle-ci, faites pour établir un lien entre les « postpositions » du basque et les terminaisons constatées dans les mots ibériques. Le malheur, c'est que, pour conduire à bien une telle comparaison, nous disposons d'un matériel très défectueux. D'une part les mots transcrits en grec ou en latin sont toujours suspects d'avoir été altérés, et surtout précisément dans leurs terminaisons; d'autre part les inscriptions rédigées en caractères ibériens, restent d'une lecture incertaine même après les travaux si méritoires de Hübner. M. Sch. a été amené à discuter lui-même la valeur exacte de quelques-uns de ces caractères (p. 23-29), et voilà qui suffit pour indiquer combien était ardue sa tentative de restituer cette antique déclinaison. Il a dû souvent raisonner par approximation et se contenter parfois de probabilités (voir par exemple ce qui est dit p. 59 de l'indice *-k* actif, et du rapprochement avec des mots *ucasunic*, *auedunic*, sur la fonction desquels le contexte ne nous donne guère de

lumière). Et le moyen de procéder autrement ? Car enfin, c'est très joli ce que disait, il y a plus de trente ans déjà, M. Vinson : « Il est « regrettable que le déchiffrement de cet alphabet mystérieux ait été « commencé par l'étude des légendes monétaires... J'estime qu'il eût « mieux valu commencer par essayer d'interpréter les inscriptions plus « longues, qui contiennent évidemment des phrases complètes. » Là précisément est la difficulté, qu'une inscription bilingue considérable permettrait à peine de trancher. Nous devons être plus modestes, et nous résoudre à des travaux d'approche : on n'emporte guère de prime-saut les citadelles de ce genre. Aussi faut-il savoir gré à M. Schuchardt du pas en avant qu'il vient de faire.

E. Bourciez.

L. Annaei Senecae Naturalium quaestionum libros VIII edidit Alfred Gercke. Lipsiae, Teubner (*Bibliotheca*), 1907. XLVI-278 pp. in-18. Prix : 3 Mk. 60.

Les problèmes qui se rattachent à une édition des *Questions naturelles* de Sénèque ont été traités autrefois avec ampleur par M. Gercke dans ses *Seneca-Studien*. Comme nous avons discuté en son temps les hypothèses de l'auteur [1] et que celui-ci ne les a pas modifiées sensiblement, nous pouvons être bref aujourd'hui. M. G. croit toujours que les huit livres primitifs ont été distribués suivant l'ordre (numéros des éditions) : III, IV*a*, IV*b*, II, V, VI, VII, I. Il se fonde surtout : 1° sur la place d'une préface générale en tête du livre III ; 2° sur une division indiquée au commencement du livre II. Rien n'oblige à penser que Sénèque, quand il a commencé ce travail pour se distraire et se consoler, ait eu une vue bien nette de son sujet. Il n'en voulait pas embrasser toute l'étendue ; car, comme tous les hommes politiques rendus à leurs études, il devait avoir l'illusion que son heure reviendrait. En tout cas, dans l'hypothèse même de M. G., ce n'est qu'après coup, en entamant le livre II, qu'il s'est avisé des divisions générales de sa matière. On n'a donc pas de motif de préférer l'ordre de M. G. à l'ordre traditionnel. Quant à la préface du livre III, n'a-t-elle pas été écrite quand Sénèque a vu son œuvre prendre un développement imprévu ? Ces considérations sur la vieillesse, qui ne laissera peut-être peut-être pas à l'auteur le temps d'achever, ne sont-elles pas en situation plutôt au cours du travail qu'à son début ? « Crescit animus, quotiens magnitudinem ostendit [mss. ; *ostendis* : correction douteuse de M. G.], et cogitat quantum proposito, non quantum sibi supersit » : cette phrase ne convient-elle pas à l'écrivain qui s'aperçoit tout d'un coup de l'étendue d'une tâche entreprise d'abord sans calcul ? Toute cette préface, malgré son caractère général, peut passer pour une sorte de parabase, où Sénèque intervient de sa personne après une partie assez notable de son livre. D'autres expressions s'entendent mieux d'une occupation déjà connue

1. *Revue*, 1897, II, 195.

et acceptée : « Ad rem seriam, grauem, immensam post meridianas horas accessimus », au passé. Comme rien ne vient contredire le sens naturel de ces phrases, on sera plus prudent de s'abstenir de toute interprétation différente. Au livre II, Sénèque s'avise des divisions du sujet, au livre III, de son étendue : ces deux découvertes de l'auteur nous confirment dans la croyance qu'il a commencé un peu au hasard.

Une question entièrement distincte de la précédente est celle de l'ordre des livres dans l'archétype de nos manuscrits. C'est une question qui intéresse directement l'établissement du texte. Les manuscrits ont tous une lacune d'étendue variable au milieu de notre livre IV qui correspond en réalité au commencement du livre IV réel et à la fin du livre V primitif, d'où la distinction IV *a* IV *b*. Une partie des manuscrits transposent en outre les deux moitiés de l'ouvrage et donnent l'ordre : IV *b*, V, VI, VII, I, II, III, IV *a* (je laisse de côté une variante secondaire de cet ordre). Il faut que l'on puisse rendre compte du même coup et de la lacune et de la transposition. J'avais supposé que l'archétype avait été divisé en deux volumes correspondant chacun à une moitié et que le premier volume avait été mutilé dans la suite. Je crois pouvoir préciser cette hypothèse. L'archétype a dû se présenter à l'époque carolingienne sous forme d'un manuscrit dérelié, d'une masse de cahiers. Quand on a voulu reconstituer l'ouvrage, un cahier au moins manquait peut-être parce que le tout avait été groupé en deux liasses et que l'une des deux avait perdu soit le commencement soit la fin. Une semblable hypothèse peut être justifiée par des analogies. C'est dans cet état que le manuscrit des fables de Phèdre se trouvait à l'époque carolingienne (voy. l'édition HAVET, p. 247, § 139) ; c'est aussi dans cet état que Lascaris acquit le manuscrit du *Stadiasmus* d'Hippolyte (voy. Ad. BAUER, *Die Chronik des Hippolytos* et *Rev. cr.*, 1906, II, 446). La partie perdue du manuscrit de Sénèque contenait l'*explicit* du livre IV et l'*incipit* du livre V. Les deux liasses furent transcrites sur deux volumes distincts, et on commença par intervertir les deux moitiés quand on les réunit (archétype Φ, du xe siècle d'après M. G.). Une autre copie fut faite quand le premier volume ou la première liasse avait déjà perdu d'autres cahiers à la fin (I-III, 25), mais cette copie garda l'ordre primitif (archétype Δ). A l'époque de la Renaissance (le manuscrit italien *g* n'est-il pas du xive siècle?), on combina les deux familles et on rétablit l'ordre dans le texte Φ d'après celui de Δ.

Ce qui a rendu possibles ces complications, c'est que nos manuscrits sont récents. Le plus ancien est du xiie siècle. Pour la première fois, grâce à M. G., nous en avons une collation exacte et l'on peut voir clair dans l'établissement du texte. La lettre même de ce texte a gagné beaucoup. L'édition nouvelle lui fait faire un réel progrès. Mais un de ses grands avantages, c'est l'indication précise des citations, sources ou imitations. Le livre a été exploité par les contem-

porains, quand il était à peine publié. Une table spéciale relève ces échos; la *Pharsale* et l'*Aetna* y sont surtout représentés. M. G. croit l'*Aetna* postérieur aux *Questions* et considère comme possible l'attribution au dédicataire de Sénèque, Lucilius. Un autre index contient les noms propres et la liste des citations ou des emprunts de Sénèque. Quand on sait à quel point l'édition de Haase laissait le lecteur dans l'embarras, on ne peut trop remercier M. Gercke d'avoir mené à bonne fin celle qui doit la remplacer.

Pour que l'édition complète de Sénèque soit terminée il ne manque plus que l'*Apocolocyntose*, les fragments et les pièces supplémentaires (*De remediis*, etc.). Il serait à souhaiter qu'on les publiât promptement et que l'éditeur y joignît, dans sa collection d'index d'auteurs, celui de Sénèque. Celui de Haase, utile et méritoire, ne répond pas aux besoins des philologues [1].

Paul LEJAY.

Das nachapostoliche Zeitalter, Geschichte der christlichen Gemeinden vom Beginn der Flavierdynastie bis zum Ende Hadrians. Dargestellt von Rudolf KNOPF. Tübingen, Mohr, 1905. XII-468 pp. in-8°. Prix : 9 Mk.

M. Knopf a été chargé par l'éditeur de Weiszäcker, *Das apostolische Zeitalter*, de donner une suite à cet ouvrage remarquable. Il s'est acquitté de sa tâche à son honneur.

Après un court chapitre sur l'Église en Judée, il étudie l'Église de la gentilité, les sources de son histoire, son expansion, ses rapports avec l'État et la société environnante, la constitution intérieure, ses réunions, la gnose et la théologie, la vie morale et religieuse. Un triple index, des noms propres, des passages et des ouvrages modernes, termine le volume.

M. K. n'a pour ainsi dire pas cité ses devanciers. Ce n'est pas qu'il ne les ait lus et il paie sa dette par l'index final. Mais il a voulu éviter les controverses et limiter son travail, qui aurait été infini s'il avait fallu entrer dans le détail des opinions. L'œuvre restait assez complexe puisqu'il s'agissait de grouper les textes et de les discuter. Ils sont en général traduits et munis de leur référence. Les plus importants ou les plus délicats sont rapportés dans leur teneur.

Une des questions les mieux exposées est celle de la hiérarchie. M. K. admet que le mot πρεσβύτερος désigne dans les documents un personnage investi d'une fonction ecclésiastique. La première épître de Clément donne, en deux passages, un sens plus large; le mot s'entend des anciens. M. K. montre comment les deux sens sont possibles et rattache l'emploi technique à l'influence des communautés juives de la Diaspora. Le mot a pour équivalent « épiscope », mais il

---

1. L'impression est correcte. P. 156, titre courant, lire : *Annaei*.

est plus compréhensif et parfois réunit épiscopes et diacres. L'épiscopat monarchique s'est développé d'abord en Asie, dans la période obscure qui va de la persécution de Néron à 90. M. K. pense encore que, dans la formation de cette institution, l'influence des communautés juives a pu avoir un rôle. Il relève la même influence dans l'organisation des assemblées. Il distingue deux sortes d'assemblées, la conférence spirituelle (Wortversammlung) et la cène (Mahlversammlung). La conférence comporte à l'origine le chant des psaumes, l'exercice des charismes (prophétie, glossolalie), l'interprétation et la lecture des Écritures, la prière, etc. Dans Justin (*Apol.*, I, LXVII, 3-5), elle paraît déjà réglementée et limitée à trois exercices : lecture, homélie, prière. La cène faisait, à l'origine, partie d'un repas. Elle ne pouvait donc pas se tenir au même lieu et au même temps que la conférence. La conférence et le repas réunis auraient formé une trop longue séance et la conférence pouvait difficilement s'accommoder d'une salle disposée pour le repas. Mais la conférence reproduit assez exactement les dispositions de la réunion des synagogues. Cette thèse a été, en effet, soutenue par Bickell autrefois, développée et précisée par dom Cabrol. Je ne vois pas que leur nom, pas plus que celui de Duchesne, figure à l'index bibliographique où Probst (écrit *Propst*) est le seul représentant de la littérature catholique. Plus récemment, Mgr Duchesne a exclu l'influence du milieu païen pour admettre celle des ancêtres juifs. Ne va-t-on pas trop loin ? Si les juiveries de la Diaspora ont formé le premier cadre des communautés chrétiennes, des païens ne sont-ils pas entrés directement dans l'Église dès la première heure ? Les pratiques, que l'on définit juives, ne sont-elles pas simplement antiques : usage des repas communs, habitude de désigner un gérant (*magister*) dans les corporations ? Les origines de l'Église sont juives, mais il semble peu probable que, même dans les premiers temps, des influences d'une société plus large ne se soient pas exercées.

A rattacher l'Église à la synagogue, on a moins de chance de se tromper, cependant, quand il s'agit d'une époque aussi ancienne. Tout ce que je voudrais, c'est que M. K. eût ouvert, dans quelque phrase incidente, un jour sur d'autres perspectives possibles. Mais partout il a réuni les données avec une lucidité et un ordre extrêmes, et il les a interprétées judicieusement. Qu'on lise, par exemple, le chapitre où il montre païens, chrétiens et juifs se dressant les uns contre les autres ou ceux qui traitent de la gnose et du développement de la croyance chrétienne, on trouvera toujours la même pondération et le même sens de l'histoire sinon réelle, du moins probable. Car on ne doit pas oublier combien de lacunes nos documents laissent à l'information. La synthèse que nous propose M. Knopf est une des meilleures pour cette période.

Paul LEJAY.

Das Elsass und die Elsaesser von den aeltesten Zeiten bis zum Jahr 610 nach Chr. von Oskar Schoenemann, Strassburg, Ed. Heitz, 1907, ix, 204 p. in-8°. Prix : 4 fr. 40.

« Tout le développement historique de l'Alsace est allemand; aucun peuple vivant n'y a pris part, en dehors du peuple allemand » (p. iii). Ce passage, qui efface, sans sourciller, deux siècles de l'histoire moderne du pays, peut donner au lecteur une idée de l'intensité des tendances chauvines de l'auteur. Pour le reste, son petit volume est écrit d'un style pittoresque, même poétique par moments, et il a su donner un certain charme aux hypothèses multiples accumulées dans ses pages au sujet des Alsaciens primitifs, avant et après le déluge, comme aux récits, plus historiques, de la période postérieure de Jules César à la chute de l'empire romain. On revit volontiers avec M. Schoenemann ces très lointains passés; voici les hommes de l'époque paléolithique, au crâne dolichocéphale, surgi du loess d'Eguisheim, et ceux des grottes de Cravanche; voici leurs habitations lacustres, leurs armes et leurs tombeaux. L'auteur a vu, de ses yeux de poète, « des petits hommes noirs », venus du midi, se répandre dans la vallée du Rhin, par la trouée de Belfort; il les a vus se heurter aux géants blonds du nord; plus tard sont venus les Romains, et enfin la grande inondation des Germains qui a balayé (*weggespült*) tous les éléments étrangers loin du sol de l'Alsace.

La thèse *scientifique* principale de M. S. peut se résumer en ceci : Les premiers venus dans le pays une fois émergé des eaux furent les Ibères. En effet les Vosges, le *Wasgenwald*, c'est la *forêt des Basques*. Ils ont partagé plus tard l'Alsace avec les Ligures, *anté-ariens* comme eux, et comme eux, absolument étrangers aux Celtes; car l'auteur professe un profond dédain pour les malheureux érudits, les « *Keltenschwaermer* », qui veulent démontrer par l'étymologie l'origine celtique de certains noms géographiques de l'Alsace actuelle. Il est vrai que lui-même opère avec une sérénité incomparable sur le champ parsemé partout de chausse-trappes des étymologies étrusques et ligures. Ce sont, par exemple, les Ligures et non les populations celtiques qui ont dressé le fameux *mur payen* de sainte Odile, mais pas, bien entendu, contre les Germains, comme l'affirment encore certains pseudo-savants bien arriérés. « Pendant des siècles » ces bons Ligures ont vécu, sans être troublés (*unbehelligt*), dans la vallée de la Bruche (p. 81). Alors surviennent les Gaulois aux épées de fer, blonds comme les Germains, leurs congénères, mais auxquels ils ressemblent moralement fort peu. Tandis que ces derniers se distinguent par l'amour du sol et du travail, par le besoin de se créer un *heim* familial, les Gaulois ne rêvent qu'aventures et poussés par la soif du butin, tirent des bordées à travers le monde entier. Ils n'ont jamais constitué que des *masses*, ils n'ont jamais été un *peuple*. Il n'est pas admissible que des Celtes tant soit peu nombreux aient jamais

habité l'Alsace (p. 93)[1]. Il y a donc aussi fort peu de dénominations celtiques dans cette région, mais il faut remarquer que les Allemands (ceux d'alors) qui « germanisèrent à fond » (*gründlich germanisierten*) ont « éliminé » (*ausgetilgt*) la nomenclature ancienne (p. 96).

Les chapitres relatifs à la période romaine sont forcément d'allure moins fantastique ; mais, là aussi, perce le parti-pris de l'auteur. Quand, devant le « danger germain » les Gallo-Romains se réfugient dans les montagnes, les Allemands les y poursuivent et détruisent toutes les *welsche niederlassungen* dans les Vosges et le pays de la Sarre. M. Schoenemann néglige de nous expliquer d'où viennent les îlots de langue romane qui subsîtent encore aujourd'hui dans certaines vallées et sur le haut plateau vosgien. Puis les Allamans sont vaincus à leur tour par les Francs et c'est même à cette défaite que le pays doit son nom traditionnel, si l'on devait en croire l'auteur. Selon lui, le *pagus Alisacinse* de l'époque mérovingienne signifierait « le pays de misère » puisque les Allamans y vivaient sous la tyrannie de Clovis[2]. Je crains qu'il n'aie quelque peine à faire prévaloir cette nouvelle découverte philologique, comme à faire accepter, en général, aux savants sérieux cet ensemble de descriptions poétiques, d'hypothèses saugrenues et d'affirmations dénuées de preuves comme une histoire authentique de la primitive Alsace[3].

E.

Ekkehards Waltharius, hrsg. von Karl Strecker. Berlin, Weidmann. 1907. In-8°, XVI et 109 p., 2 mark 40.

Dans l'introduction de cet utile petit livre M. Strecker nous renseigne très clairement sur les manuscrits. Dans ses notes il reproduit tous les passages essentiels de Virgile, de Prudence, de la Vulgate imités par le poète et il montre ainsi comment le moine du x° siècle emploie et place avec intelligence, avec habileté, il faut l'avouer, les locutions de ses devanciers, comment Ekkehard a tiré parti de l'*Enéide*, de la *Psychomachia*, même de la Bible et emprunté, par exemple, au livre des Rois des mots comme *confortare* et *evaginare* (v. 175 et 1361).

---

1. L'auteur veut bien nous apprendre à cette occasion que, dans toute la Gaule elle-même, il n'y avait peut être que soixante mille habitants de pure race gauloise ; le reste est un ramassis d'étrangers et d'esclaves. De là « le fait douloureux à constater pour un cœur français, que sur cent gouttes de sang français actuel il y en a tout plus deux de vrai sang gaulois ! » (p. 94).

2. *Sie « sassen im Elend = El.-Sass »!*

1. Je ne m'arrêterai pas à discuter des points de détail. On peut s'étonner seulement qu'un auteur qui se prétend si bien au courant des légendes locales, répète encore la vieille erreur qui place la rencontre du poete Moscherosch avec Arioviste et les autres héros éponymes teutons au château de Geroldseck-ès-Vosges, alors que M. Henri Schlosser a démontré, dans les plus minutieux détails, qu'il s'agit du château de Geroldseck-sur-la-Sarre (Bulletin des monuments historiques d'Alsace, 2° série, vol. XIV).

Le glossaire a la forme d'un commentaire et il explique plusieurs passages difficiles ; peut-être est-il trop court. M. Strecker a joint à son introduction le fragment anglo-saxon de *Valdere* et les restes de l'époque allemande du moyen-âge.

A. C.

Ernest Gossart, **Espagnols et Flamands au xvie siècle** (tome II) : *la domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe* II (1572-98), in-8°, VIII, 303 p., Bruxelles, Lamertin, 1906.

Le second volume de M. G. sur la domination espagnole dans les Pays-Bas a les mêmes mérites que le premier, solidité du fond, agrément de la forme, aperçus judicieux et parfois nouveaux ; l'auteur, en effet, outre les documents publiés qu'il connaît bien, a tiré habilement parti de la correspondance inédite de Philippe II, dont les copies manuscrites, tirées du dépôt de Simancas, remplissent trente et un volumes aux Archives de Bruxelles. Si l'on peut critiquer certaines assertions, qui semblent d'ailleurs contredire l'ensemble du récit, comme le jugement étrangement bienveillant porté sur Philippe II (p. 243 et 255-56), il est difficile de ne pas s'associer à la plupart des conclusions [1]. Les dix chapitres de l'ouvrage, presque toujours terminés par une révision qui a le seul tort d'être quelquefois un peu longue, donnent un tableau exact, concis et relativement complet de l'histoire des Pays-Bas de 1572 à 1598.

Sans entrer dans de grands détails, je me bornerai à relever le résultat le plus intéressant de ce travail, à savoir la démonstration des fautes répétées commises par le fils de Charles Quint, malgré les avertissements de ses meilleurs conseillers, et auxquelles on doit surtout attribuer la perte de la moitié des Pays-Bas et la décadence de la puissance espagnole.

C'est d'abord, dès 1572, le choix du successeur du duc d'Albe : en vain Requesens, malade et ignorant des choses des Pays-Bas, suppliat-il le roi de le laisser en Milanais ; il dut s'incliner devant un ordre formel et subir des fonctions qu'il ne se sentait pas et n'était pas en état de remplir. Le souverain a toute la responsabilité de l'échec et de la mort de son ministre (1573-76). C'est ensuite l'attitude défiante adoptée à l'égard de don Juan, ce demi-frère qui avait certes trop d'orgueil et d'ambition, mais qui mieux secondé eût peut-être mieux réussi ; le lâche assassinat du secrétaire Escovedo à Madrid annonçait une disgrâce que prévint opportunément la mort prématurée du prince

1. M. G. ne dissimule pas du reste les graves défauts du monarque, sa duplicité, sa cruauté qu'il attribue, il est vrai, à la raison d'état, sa lenteur et son irrésolution. « Les remèdes d'Espagne n'achèvent point de venir », écrivait Granvelle le 11 mai 1573, « et avait raison don Pedro de Toledo, qui fut si longtemps vice-roi de Naples, qui disait que s'il devait attendre la mort il voudrait qu'elle vînt d'Espagne, car elle n'arriverait jamais ».

(1578). C'est enfin l'obstination incroyable avec laquelle le roi s'acharna, en dépit de son neveu Farnèse, à entreprendre dans des conditions déplorables les desseins les plus aventureux, soit contre l'Angleterre, soit contre Henri IV. Le désastre de l'invincible Armada fut en partie provoqué par la nomination d'un amiral incapable, le duc de Medina-Sidonia, auquel Philippe II força la main, et par le refus de prendre pour base d'opérations un port des Pays-Bas, comme le conseillait Farnèse. L'échec relatif des campagnes de ce dernier en France, prévu par le grand capitaine, fut exploité par ses ennemis et l'aurait exposé à la rancune perfide de son oncle, s'il n'était mort à temps (3 décembre 1592). Que Philippe II, au lieu de s'épuiser à de funestes ou stériles expéditions, eût consacré à la guerre contre les Provinces-Unies les ressources dont il disposait et les talents de Farnèse, qui sait s'il ne fût pas parvenu à recouvrer ses provinces néerlandaises? Il n'est pas douteux, dans tous les cas, que sa politique tortueuse, ses procédés de despote sournois et têtu, et son fanatisme religieux, qui ne reculait pas devant l'assassinat, ont été les principales causes de ses désastres.

Albert WADDINGTON.

La police secrète du Premier Empire, bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur, 1804-1805, publiés par Ernest d'HAUTERIVE d'après les documents originaux inédits déposés aux Archives nationales. Préface de Louis Madelin. Paris, Perrin, 1908. In-8°, XVI et 595 p. 12 francs.

M. d'Hauterive a l'intention de nous donner tous ces bulletins, et voici le premier volume qui va de juillet 1804 à juillet 1805. On ne peut qu'applaudir à l'entreprise, que louer le zèle et la persévérance de l'auteur : *grande patientiae documentum*. Il s'est naturellement contenté de reproduire en leur entier et selon le même ordre que dans le bulletin, les pièces qui concernent l'histoire générale et notamment l'histoire de la chouannerie et des complots. Mais il y a joint les articles relatifs à d'importants personnages et les récits où il y a du piquant, du pittoresque. Il n'a pas omis de citer en note les réflexions que font Desmarest et Fouché. A la suite de chaque bulletin, sous le titre de « événement divers » et de « faits divers », il a résumé les petits faits, événements de moindre portée et crimes ou accidents, en mentionnant sans exception aucune tous les noms propres d'individus. De même, il signale sous le titre d'annexes les pièces spéciales, souvent curieuses, qui accompagnent le bulletin et, là encore, il cite les noms propres qui s'y trouvent. En somme, on a l'essentiel de ce bulletin que l'empereur a feuilleté, consulté, et qui lui a inspiré ses ordres. La valeur de cette publication est rehaussée par deux tables : une table analytique très bien faite avec une foule de sous-titres classés par ordre alphabétique et résumant les matières particulières qui se rattachent à une matière générale ; 2° une table des noms de per-

sonnes suivis des prénoms, d'un mot caractéristique et même, autant que possible, d'une indication des dossiers individuels. Tout ce que nous venons de dire suffit pour montrer aux chercheurs quelle entreprise difficile M. d'Hauterive avait assumée et tout le gré qu'on lui doit pour l'avoir menée à bonne fin. Ira-t-il jusqu'au bout? *Ars longa, vita brevis.* Pour l'instant, et quand il n'aurait publié que ce volume où il y a tant de renseignements, il a rendu un grand service à l'histoire, et le courage dont il a fait preuve, le savoir et l'ingéniosité qu'il a dû déployer dans sa tâche nous interdisent toute critique. A quoi bon noter de menues erreurs — bien que M. d'Hauterive nous prie de les lui signaler — lorsque le travail témoigne de tant de soin et de labeur et qu'il est si méritoire et si utile [1]?

A. C.

Edmond Estève. **Byron et le romantisme français.** Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850. Paris, Hachette, 1907; in-8° de 560 pages.

L'influence de Byron sur la pensée française, au cours de l'époque proprement romantique, a été assez importante pour mériter une étude de cette étendue et de cet approfondissement. Et si la méthode employée par M. Estève pour faire rendre à ce copieux sujet à peu près tout ce qu'il pouvait donner ne va point sans quelques longueurs et quelques redites, elle est très propre à exposer successivement les raisons du succès de Byron en France, les différents classements et comme les paliers successifs de sa renommée chez nous, enfin la dette contractée auprès du poète anglais par quelques-uns des nôtres, et des plus grands.

Le livre premier, le *Byronisme avant Byron*, serait un peu pauvre s'il prétendait vraiment fournir le détail de tout ce qui d'avance s'apparentait à cette inspiration, à cette désinvolture pathétique, à tant de sarcasme et tant de lyrisme : mais il s'agit, pour M. E., d'expliquer la fortune de Byron en France par les divers éléments partiels dont le byronisme fut la synthèse et qui se trouvaient en suspens dans l'atmosphère intellectuelle du début du XIXe siècle. Même dans ces limites, c'est une répartition bien simplifiée qui s'en tient à ceci : « La France, représentée par Rousseau, Voltaire et Chateaubriand, en avait fourni sa bonne part. L'Angleterre et l'Allemagne, Young, Goethe, Schiller,

1. Voici pourtant quelques remarques. Lire, non *Aimard*, *Betmann*, *Donzelot*, *Frésinet*, *Haukersbourg*, *Montlégier* et *Montligier*, *Musca*, *Offarel*, *Péron* (général), *Quanty*, *Reinhart*, *Renterholm*, *Schinderhames*, *Schlabendorf*, *Starenberg*, *Treisch*, mais Eymar, Bethmann, Donzelot, Fressinet, Hawkesbury, Montélégier, Muscar, O'Farell, Peyron, Quantin, Reinhard, Reutersholm, Schinderhannes, Schlaberndorf, Starhemberg, Treich. *Allemain* est le même que Almain, *Klingin* que Klinglin, *Rasch* que Rœsch. P. 233 *Stegnenhien* doit être Hegenheim. P. 473 il n'y a pas de *Lajoux* dans le Haut-Rhin.

donnaient le reste ». Et, par exemple, dans cette énumération et dans les chapitres qui la développent, je ne vois rien qui explique l'attrait que l'orientalisme de Byron exerça, ou le rapide accord qui s'établit entre le poète anglais et une partie de l'opinion hostile à la Sainte-Alliance et à la Restauration. Peut-être suffirait-il, dans ces études d'influence, d'indiquer la première *fissure* par où l'œuvre étrangère pénétra dans un nouveau public, et de marquer les consonnances initiales : la suite peut très bien se produire d'elle-même, ne fût-ce que par l'action d'un succès antérieur.

Le deuxième livre, *Les étapes du byronisme en France*, débute précisément par cette « infiltration » qui est toujours, en histoire littéraire, un phénomène si curieux et qui ne peut manquer, Byron étant en cause, d'être infiniment révélatrice. M. E. met en valeur le rôle qui revient à Genève dans les premières informations du public continental : il serait juste d'y insister encore davantage et de noter l'espèce de réprobation initiale qui, par le séjour de Byron à Genève en 1816, s'attacha de ce côté à sa gloire de poète (et cet épisode de la vie du poète, avec son retentissement sur l'opinion, mériterait d'être étudié de près par quelque travailleur genevois). C'est ainsi que l'opinion de Sismondi, le 20 juin et le 11 juillet 1816, aurait dû être citée : « Lord Byron a trop de génie pour qu'on ne désire pas de le voir, et trop de méchanceté et un orgueil trop susceptible pour qu'après l'avoir vu, on ne cherche pas à s'en tenir éloigné.... On raconte de lui des choses si odieuses, que toute espèce de sévérité contre lui paraît être bien méritée; seulement, il s'agit de savoir si cette exclusion ne vient pas plutôt du plaisir que sent toujours la médiocrité à exercer sa puissance sur un homme distingué [1] ». Une seconde « infiltration » devrait, à mon sens, être recherchée dans le monde de l'émigration, soit parmi des émigrés rentrés et restés en relations avec la société anglaise, soit parmi ceux que la Restauration ramena en France : et c'est encore ici une gloire un peu « satanique » que nous verrions attribuer au noble poète. De 1820 à 1824, la renommée de Byron fait invasion dans le public français : divisé en matière de romantisme, quasi unanime en fait de philhellénisme, il ne peut que voir, dans l'œuvre et la vie du poète anglais, un objet de scandale, d'admiration, d'édification singulièrement approprié à ses préoccupations. C'est ensuite la génération de 1825, « mélancolie et satanisme », et la génération de 1830, « ironie et passion », qui mettent l'auteur de *Lara* et de *Don Juan* au premier rang de leurs maîtres ; puis, de 1835 à 1840, le déclin fait rentrer cette comète éblouissante dans la zone la plus indifférente du ciel littéraire. M. E. établit l'histoire de cette influence et de cette fortune avec une grande sûreté d'information et c'est à peine si quelques noms et quelques œuvres manquent à son enquête : ceux de Denne-

---

1. *Lettres à Mme d'Albany*, publiées par Saint-René Taillandier, p. 281 et 283.

Baron [1], d'Arnault [2], de Barbier [3], l'indication de quelques articles significatifs, celui du *Miroir* du 14 juillet 1821, ceux de la *Quotidienne* des 28 juillet, 20 août, 11 octobre 1824. D'ailleurs, sans sacrifier à la vaine prétention d'être « complet », M. E. a rassemblé assez de faits, interprété assez de manifestations et d'allusions pour que la part qui revient à Byron dans les divers aspects du romantisme français puisse être considérée comme définitivement établie par lui. Un des résultats les plus précieux de son enquête, pour l'histoire générale des idées, est la lumière qu'elle jette sur la « date critique » de 1824, qui marque la marche en avant de « l'aile gauche du romantisme », l'organisation (grâce en partie au prestige de Byron) d'un romantisme libéral en face de l'ancien romantisme *emmanuélique* : c'eût été le cas de sonder la fameuse mauvaise humeur de Chateaubriand à l'égard de son émule britannique, et de rechercher si une certaine rancune de chef abandonné ne s'y mêlait point [4].

Le livre troisième, *Byron et les maîtres du romantisme français*, reprend plus en détail, pour les principaux écrivains de la génération de 1830, les questions d'influence ; et que ce soit pour le V. Hugo des *Orientales*, pour Lamartine, Vigny et Musset, ou bien pour les romanciers et les dramatistes, G. Sand, Balzac et Dumas, les rapprochements fournis par M. E. documentent d'une manière souvent irréfutable, toujours intéressante, la recherche des origines littéraires d'un motif, d'un type, d'un moyen d'expression. Le seul inconvénient de ces confrontations est celui qu'on peut mettre à la charge de toutes les recherches de ce genre : elles semblent attribuer à une seule source des détails qui procèdent évidemment, en réalité, d'origines plus complexes. Il n'est pas vrai que « le vague et l'inexpliqué » n'aient pas semblé inhérents à bien des héros de W. Scott (p. 482) et Granier de Cassagnac expliquait même le premier succès du romancier écossais par ses figures mystérieuses : la chevauchée de *Lenore* à côté de *Mazeppa*, les poèmes de Moore à côté de *Ciel et Terre* ou du *Giaour*, et tant d'autres « doubles » de tout genre vinrent, sur tant de points, renforcer l'action byronienne qu'une attribution trop stricte est toujours délicate. Il y a eu là, comme pour le classicisme et l'antiquité, une « innutrition » dont on ne saurait en bien des cas répartir en toute assurance les divers éléments.

Encore un certain nombre de monographies de cet ordre et de cette

1. Pour ses fragments du *Corsaire* dans l'*Almanach des Muses* et les *Annales romantiques* de 1825 à 1830.

2. Pour son imitation d'un morceau du *Corsaire*, dès 1818.

3. Traductions de Byron dans *Chez les Poètes*. Ajouter le *Dialogue des Morts* entre Byron et la comtesse de Grignan, par la comtesse de Bradi (*Ann. de la litt. et des arts*, 1825, t. XXI, p. 144). Berlioz aurait mérité — au même titre que Delacroix — mieux qu'une mention.

4. La note 1 de la p. 22 aurait pu relever la manifeste impossibilité d'une lettre de Byron, *étudiant à Cambridge*, à Chateaubriand, *à l'apparition d'Atala*.

valeur, et l'histoire des influences étrangères qui ont contribué à donner sa forme à notre romantisme sera aussi déterminée qu'elle mérite de l'être [1].

F. BALDENSPERGER.

Henri LICHTENBERGER. **L'Allemagne moderne.** Son évolution. Paris, Flammarion, 1907. In-18, p. 399. Fr. 3.50.

Victor BÉRARD. **La France et Guillaume II.** Paris, Colin, 1907. In-18, p. 315. Fr. 3,50.

UN PESSIMISTE. **Guillaume II et son peuple.** Traduit de l'allemand. Paris, Perrin, 1907. In-16, p. 198. Fr. 2,50.

I. Ce n'est pas un tableau de l'Allemagne contemporaine qu'a retracé M. Lichtenberger, c'est bien plutôt la genèse de cette Allemagne ; un second volume serait presque nécessaire pour nous donner le spectacle complet de ce qu'est actuellement l'empire allemand. Ces enquêtes d'ailleurs, auxquelles invite naturellement le passage d'un siècle à l'autre, versent presque toujours dans une étude rétrospective et sacrifient plus ou moins l'examen difficile et complexe du présent. C'est aussi le caractère de celles qui ont été tentées dans ces dernières années en Allemagne et dont M. L. a voulu nous faire connaître les résultats. Il s'est défendu trop modestement d'apporter à juger le bilan du siècle écoulé une opinion personnelle ; il n'a prétendu, dit-il, que résumer les synthèses que les savants allemands les plus compétents nous ont présentées de la dernière évolution de leur pays. De fait, si en particulier l'étude d'histoire contemporaine que M. Lamprecht a ajoutée à sa grande Histoire d'Allemagne a trouvé en bien des pages un écho trop fréquent et trop fidèle, il n'en reste pas moins que l'auteur nous offre une esquisse impartiale, judicieuse et bien documentée des transformations de l'Allemagne au XIXe siècle, sans s'interdire, malgré une réserve très naturelle, les appréciations indépendantes. Au reste ses travaux sur Wagner, Nietzsche et Heine, sans parler de ses études de langue et de littérature, lui donnaient le droit de ne pas se borner au seul rôle d'interprète. J'aurais seulement souhaité qu'il eût mêlé à l'exposé des théories et des tendances plus de faits concrets ; son étude y aurait perdu un peu du ton gris qu'on n'évite guère à développer des abstractions, et elle eût mieux précisé les phases et le terme provisoire de cette merveilleuse expansion du plus intéressant de nos voisins.

Je ne peux que résumer très brièvement les quatre livres où l'auteur étudie tour à tour l'évolution économique, politique, intellectuelle et artistique de l'Allemagne. Le premier expose la transformation de l'Allemagne agricole en une nation industrielle sous le régime

1. Lire Auger p. 134, Dorison p. 384 ; je suis moi-même responsable de l'erreur p. 202 : c'est Euphorion qui est un « Byron idéal » ; quelques paginations inexactes dans l'index des noms propres (cf. Moore en particulier).

de l'entreprise capitaliste avec les changements que cette modification a apportés dans la constitution des anciennes classes. C'est un des meilleurs avec le troisième qui traite de l'évolution de la pensée religieuse et philosophique, et c'est dans ces deux là que le large public français auquel l'ouvrage s'adresse aura le plus à apprendre. La matière du second, sur la politique, lui est plus familière. Quant au quatrième, il est un peu trop rapide, composé sans beaucoup de rigueur, et trop restreint à l'exposé des tendances (et encore toutes n'y figurent pas, comme l'*heimatkunst*) ; il ne nous renseigne guère que sur l'évolution des arts décoratifs et nous laisse ignorer presque entièrement ce que sont la plastique, l'architecture et même la poésie et la musique contemporaines. Il était sans doute difficile dans le cadre que s'était imposé l'auteur d'être plus complet, et son livre si substantiel et si bien informé sera certainement très utile pour faire saisir les origines de la puissance allemande. Je tiens aussi à signaler le court chapitre de psychologie ethnique qui sert de conclusion au livre et où M. L. a heureusement caractérisé les qualités de discipline et de sagesse de la race, le sens de la tradition et le goût de l'initiative, le respect de la hiérarchie et un sentiment croissant de solidarité, tout un ensemble de dons naturels qui, servis par la faveur des circonstances, ont fait les succès de l'Allemagne moderne [1].

II. Avec M. Bérard nous sommes bien exclusivement dans l'Allemagne contemporaine, mais son livre n'est pas une étude des rapports de la France avec l'empereur allemand ; ce titre ne sert qu'à relier entre eux des articles publiés dans la *Revue de Paris* de 1901 à 1906. Le second mis à part, qui traite du commerce franco-anglais, leur ensemble offre un intéressant aperçu, spirituellement et malicieusement écrit, de la diplomatie de nos voisins et de leur situation économique. L'affaire du Vénézuéla, la pénétration de l'Allemagne en Asie-Mineure, tout récemment son intervention au Maroc, le rôle de ses financiers en Orient et dans l'empire chérifien, son évolution économique et en particulier la crise de 1902 ont fourni une série de brillants chapitres, bien documentés, non moins attachants pour le géographe et l'économiste que pour le politique. On pourrait seulement leur reprocher un persiflage trop prolongé à l'égard de Guillaume II et le désir de prouver à toute occasion et à tout prix la noirceur et le machiavélisme de la diplomatie allemande. En revanche

1. P. 39, le *morgen* représente le labour d'une journée et non d'une *matinée* ; on dit dans telle de nos provinces un journal. P. 114, faire de Bismarck après M. Lamprecht, un nerveux et presque un détraqué est bien excessif. P. 331, le caractère *industriel* de la production moderne des livres est une autre exagération empruntée à M. Lamprecht. P. 340, donner Wagner comme un exemple d'art démocratique est assez contestable. Enfin il y a çà et là quelques lapsus : p. 90, *l'empereur* pour le roi ; p. 135, *congrès* d'Algésiras ; p. 240, *Staupitz* pour Staupitz ; p. 305, chose *ou soi*, pour en soi ; p. 371, *suffisamment* pour insuffisamment.

M. Delcassé sort de toutes ces discussions blanc comme neige : il n'a ni isolé l'Allemagne ni débauché l'Italie et M. B. lui fait même donner un billet de confession par le prince de Bülow. Le grand discours que le chancelier prononça au Reichstag le 14 novembre 1906 (et non le *15*) a été le prétexte d'un abondant commentaire qui résume, avec quelques redites inévitables, la politique de l'Allemagne à l'égard de la France [1].

III. L'aigre réquisitoire du *Schwarzseher* que cite M. Bérard et qu'il a dû savourer ne doit pas être pris trop au sérieux. La brochure est si pleine de parti-pris, si injuste et si exagérée qu'elle manque le but et que la part de vérité qu'elle peut renfermer est affaiblie par le dénigrement systématique. Ne considérer dans Guillaume II qu'un autocrate agité, impatient de toute critique, un dilettante politique infatué de lui-même, et ne chercher les ressorts de son gouvernement que dans le favoritisme et les intrigues d'une camarilla, c'est à coup sûr voir plus noir qu'il n'est permis, et le rôle du *laudator temporis acti* ne comportait pas tant de dureté pour les successeurs de Bismarck. On aurait en tout cas souhaité trouver au lieu de simples affirmations au moins un modeste faisceau de preuves. La traduction de ce factum, qui ne s'imposait donc pas, m'a paru bien faite, quoique je n'aie pu en contrôler la fidélité ; elle n'est pas cependant exempte de germanismes, d'obscurités et de contre-sens, dûs à une interprétation trop servile, et de nombreuses trivialités d'expression ; enfin certains noms propres ont été estropiés.

L. Roustan.

Mermeix, **Le Syndicalisme contre le Socialisme**, 1 (vol. in-18 1-322 p. Société d'éditions littéraires, 1907.

Le « Syndicalisme » mérite-t-il d'avoir une histoire ? Son influence, ses progrès seront-ils durables ? Ou s'effondrera-t-il comme tant de ces groupements, qui dans l'évolution mouvante et accidentée du socialisme contemporain ont successivement effrayé la bourgeoisie, puis ont disparu sous le poids de leurs erreurs de doctrine, leurs divisions de personnes et l'indifférence ou les rancunes de la classe ouvrière ? L'avenir seul le dira. En attendant, il est intéressant de recueillir les faits relatifs aux débuts et au développement inattendu de cette « Confédération générale du travail », élevée contre le parti

1. P. 160, 5 ou 6 millions d'Allemands émigrés en Amérique, c'est beaucoup trop peu : l'évaluation courante est de 10 millions, et même les historiens allemands parlent de 25 millions d'Américains de race allemande. P. 274-75, Muggelsee n'est pas le nom d'une localité et le bourgmestre de Köpenick s'appelait Langerhans, et non *Langermans*. P. 276, le mot de *Reichsmüdigkeit* est mal interprété, on ne saurait en faire un pendant du fameux « la France s'ennuie ». P. 287, le séjour de de Moltke en Turquie se place dans les années 1835-39. P. 310, ce n'est ni dans le *Seihoun* ni dans le *Djihoun* que se noya Barberousse, mais dans le Gök-Sou, avant Selefke.

socialiste parlementaire, qui n'est rien si l'on prend les chiffres de ses adhérents cotisants et de ses budgets, qui a déjà été quelque chose par l'émoi qu'elle a causé au gouvernement et à la population parisienne, et les concessions qu'elle a arrachées aux socialistes bourgeois, qui par son programme d'action directe et de grève générale opposé aux procédés plus lents de conquête des pouvoirs publics chers à ceux qui en détiennent déjà une partie, entraîne les esprits simplistes des classes laborieuses, et s'assure le concours des anarchistes libertaires. M. Mermeix a consciencieusement réuni les éléments d'une histoire de ce mouvement (dit *prolétarien* bien qu'un grand nombre de ses chefs ou de ses propagandistes soient des intellectuels). Il a montré comment les syndicats prévus par la loi de 1884 avaient été en partie détournés de leur but par d'habiles politiciens, comment les Bourses du Travail étaient devenues, par la faiblesse des municipalités, des centres révolutionnaires, comment le dogme de la souveraineté des minorités audacieuses tendait, de l'aveu même des chefs prolétariens, à se substituer dans la lutte de classes à celui de la souveraineté du nombre proclamé par la Révolution [1]. Peut-être M. M. n'insiste-t-il pas assez sur le *verbalisme* qui est au fond des manifestations du nouveau syndicalisme comme il est en général dans toutes les formes du socialisme français. On a pu dire de celui-ci qu'il était une religion de l'utopie. Seulement cette fois l'utopie de la grève générale prend, par sa haine de l'Etat et sa propagande anti-militariste, un sens nettement anarchiste et détracteur de toute unité nationale.

Eugène d'Eichthal.

L'esthétique de Jean-Sébastien Bach, par André Pirro. 1 vol. gr. in 8° 538 p. chez Fischbacher.

Je ne connais pas de plus grand et de plus beau sujet, pour un philologue musicien, que celui-ci : l'esthétique de Bach. Le programme à suivre était admirable : pour la technique, il impliquait une synthèse de la musique tout entière, car Bach est à la fois le point d'aboutissement de tout l'art de la Renaissance et le point de départ de tout l'art moderne ; pour l'étude purement morale et sociale qui doit servir de base à un tel travail, il impliquait une analyse du génie allemand lui-même, de quelques-uns de ses traits essentiels et de sa formation dans un domaine déterminé. Bach est le résultat d'hérédités accumulées et de concentrations sociologiques diverses : peu d'artistes ont été représentatifs à un degré aussi éminent. Ce créateur colossal dont l'œuvre est une source inépuisable d'invention, de puissance, de grâce, de fantaisie, et qui a manié le langage des sons avec la même aisance que les métaphysiciens de son pays ont manié

1. Cf. le volume très instructif le *Parti socialiste et les Syndicats* (Cahiers de la Quinzaine) par Etienne Buisson (1907) et le *Mouvement socialiste* (passim).

les idées abstraites, a montré dans la vie pratique un caractère très vulgairement et très naïvement bourgeois ; en toute chose, il semble s'acquitter avec tranquillité d'une fonction normale. Il est religieux, mais sans mysticisme et sans fanatisme ; il est « sensible », mais il se contente de l'amour conjugal, et ignore les grands orages intérieurs qu'ont connu les Beethoven, les Berlioz, les Wagner ; il est instruit et cultivé, mais peu curieux des vastes horizons, il répugne aux théories, et la bibliothèque d'un bachelier lui suffit ; il aime la nature, mais sans jamais être ce que nous appelons un « rêveur ». Il produit avec une abondance intarissable, mais ce n'est ni pour la gloire, ni pour le grand public, à la façon moderne : c'est, le plus souvent, pour satisfaire à la demande de quelque noble personnage ; c'est surtout pour s'acquitter d'un service régulier dans une communauté religieuse. Cette tranquillité parfaite dans une des productions les plus riches et les plus étonnantes que nous connaissions, tient précisément aux causes sociales profondes qui concourent ici à former un génie individuel. Inconsciemment, le compositeur est conduit, soutenu, porté, par les forces de la tradition et de la race : la principale est l'aptitude des Allemands à l'abstraction. Ces forces se réunissent en lui, sans tumulte, et prennent en lui — grâce à une nature physiologique très saine et très solide — un éclat nouveau. Cette *santé* de Bach est très importante. Si l'on veut comprendre cela par voie de contraste, on peut songer à Novalis, faux musicien dont l'œuvre trouble me semble due à une déviation de l'instinct musical foncier des Allemands, déviation compliquée de tares de famille. Ajoutez que Bach ne représente nullement un nationalisme exclusif et fermé ; il est de son temps et n'a d'hostilité violente contre aucune des tendances de ses contemporains : cédant aux habitudes et au goût du jour, il a fait des emprunts aux Italiens et aux Français, qui, mieux encore que les organistes allemands du XVII[e] siècle, lui ont fourni quelques modèles d'élégance.

On voit la complexité admirable en même temps que l'intérêt supérieur d'un tel sujet. M. Pirro l'a compris tout autrement, d'une façon qui rappelle le récent ouvrage de M. Schweitzer dont j'ai parlé ici même, et que j'ai grand peine à m'expliquer, de la part d'un homme d'aussi grand mérite. Il ne voit et ne commente que des minuties d'écriture musicale !

Pour M. P., Bach est une sorte de prédicateur qui veut faire pénétrer dans l'esprit des fidèles les vérités de la religion, et qui, mettant la musique au service de cette entreprise, s'attache à souligner, à commenter avec les ressources de son art, à illustrer par des images musicales, certains textes liturgiques. Tout entier, d'un bout à l'autre, le livre est consacré à montrer ceci : l'adaptation aux paroles des éléments expressifs mis en œuvre par le compositeur. Le premier chapitre est intitulé : « *Direction* des motifs ». M. P. veut dire que

quand les paroles expriment l'idée d'élévation vers le ciel, le dessin mélodique devient ascendant; sur des paroles exprimant une chute, il devient descendant. Singulière introduction à une étude sur Bach! *Deuxième chapitre :* « formation des motifs ». L'auteur recherche le rapport des paroles avec la consonance, les notes répétées, les altérations, le chromatisme. Dans les 3e et 4e chapitres, les mélodies simultanées sont étudiées au même point de vue : illustration de la littérature par la musique. Les chapitres V et VI sont consacrés à l'accompagnement instrumental « commentaire du texte littéraire », et à l'orchestration « déterminée par le même texte ». Ainsi, « Bach *enlace* d'une arabesque de violoncelle le chœur de la cantate Gott ist mein König, où l'on demande au seigneur *de ne point livrer* ses tourterelles à l'ennemi ». Bach fait produire aux instruments « une sorte de frémissement *métallique* » pour accompagner l'air de basse : « ô Jésus, fais que mon cœur soit *l'argent* dont je te paie » (p. 222). Dans le premier air d'alto de la Matthäus-Passion, « deux flûtes *se répandent en cascades perlées*, quand la voix chante : que les *gouttes de mes larmes* deviennent pour toi, ô Jésus, d'agréables parfums! » (p. 229). Ailleurs, trois haut-bois « crépitent en tourbillons embrasés, pour symboliser les flammes de la colère divine ». Dans le duo d'alto et de ténor de la cantate *Man singet mit Freuden vom Sieg*, le basson tisse des voiles d'ombre pour accompagner ces paroles : « la nuit est proche », etc... etc... De tout cela ne peut se dégager que l'idée d'un Bach précieux et mièvre, cherchant le joli et plein de mignardises. Suivant cette conception du sujet, M. P. se laisse entraîner à des formules qui manquent un peu de précision : « l'ample harmonie de ces phrases instrumentales donne à la composition comme un ciel d'or mat ;... le solo de violon est d'une sérénité plus limpide encore » (p. 210) ; et quelques lignes plus loin : « l'expansion de la félicité intérieure déborde dans un merveilleux chant de violon, au thème simple et aérien, qui flotte comme une buée *parfumée* dans la splendeur d'un matin tiède ». A la p. suivante (211) il est encore question de « la lumière *embaumée* où se meut un accompagnement de violon ». M. Schweitzer avait surtout vu en Bach un visuel et un peintre; M. Pirro va plus loin : il trouve assez souvent, dans les cantates, des impressions de l'odorat. Il y a quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces observations ; mais la plupart d'entre elles sonnent faux.

Un peu ahuri par cette façon systématique de rétrécir et de rapetisser un sujet aussi grandiose, j'arrive au chapitre VII, où on lit : « A le considérer en artiste, ce travail que nous avons fait jusqu'à présent a quelque chose de sacrilège. Il nous a fallu ruiner toute la force synthétique de la musique, diviser sa beauté cohérente, éparpiller ses traits et dessécher sa grâce. Il nous a fallu tirer, des hymnes prophétiques, un mot à mot d'enfant, etc... » (p. 245). A la bonne

heure! M. Pirro va-t-il donc aborder la partie vraiment intéressante du sujet? non; il s'est borné à faire lui-même la critique de son travail, car c'est toujours « de la traduction du texte verbal » (titre général de ce chapitre) qu'il est question. Dans le chapitre VIII, le titre analytique annonce une étude sur la fugue; je m'empresse de m'y reporter, avec l'impatience de trouver enfin une caractéristique du vrai Bach; mais cette étude se réduit à deux pages et demie (324-327), et la fugue est encore caractérisée au point de vue métaphorique et littéraire : Bach ne se sert pas de la fugue « comme d'une forme abstraite, inventée pour la seule musique.... Il cherche d'abord, dans le sujet, à traduire le sens profond des *mots* qui lui sont présentés ». Rien ne me paraît plus étrange que ce jugement, qui — sans être absolument faux — est inadmissible ! (f. 326). M. Pirro a eu constamment entre les mains l'édition de la Bach-Gesellschaft. Il y a glané un nombre énorme de métaphores musicales qu'il énumère et juxtapose avec patience. Il faut arriver au douzième et dernier chapitre pour trouver quelques renseignements sur le caractère de Bach. Ils sont très écourtés et insuffisants; de plus, ce n'est pas à la fin, mais au début de l'ouvrage qu'ils auraient dû trouver place !

En tout cela, M. P. ne nous a pas dit l'essentiel. Que Bach soit expressif, coloré, instinctivement porté à adapter, sur quelques points importants, le langage musical au langage verbal, c'est ce qu'on ne peut pas nier; encore eût-il fallu nous dire, en parlant d'*images* musicales, en quoi elles consistent, quelles sont les ressources dont dispose la musique et quelle est, au point de vue de l'exactitude réaliste, la limite de ces ressources [1]. Mais se borner à ces mêmes observations, me paraît méconnaître et rabaisser le plus grand des compositeurs. Bach représente une forme du génie musical qui, même dans les œuvres avec paroles, est caractérisée par sa complète indépendance des autres arts du rythme. Quelquefois, cela est vrai, il pense à la suite du littérateur, et ne dédaigne pas de traiter un motif pittoresque : c'est même, chez lui, un trait authentique de naïveté allemande; mais son *habitus* intellectuel et artistique se manifeste dans ce fait que ne comprennent ni les grammairiens, ni les musiciens d'ordre inférieur : il pense sans le secours des mots et des concepts, rien qu'avec des sons et des formes sonores. Ne pas comprendre cela, c'est ne rien comprendre, selon moi, à Bach, à la grande musique, et au génie musical allemand. Que M. Pirro applique sa méthode d'analyse à nos grands opéras-comiques, soit ! Mais quand il s'agit de Bach, ces petites illustrations sonores d'un texte littéraire donné sont peu de chose. L'esthétique de Bach, c'est un

1. C'est ce que j'ai fait dans mes *Rapports de la musique et de la poésie* (Alcan, 1894) où la question des « images » musicales est étudiée pour la première fois. M. P. qui me fait l'honneur de me citer, à plusieurs reprises, pour des choses insignifiantes, a oublié ce point important.

art particulier de penser, de construire et de développer ; il ne faut pas la chercher surtout, comme l'ont fait MM. Schweitzer et Pirro, dans les Cantates, — dont plusieurs sont admirables, mais, en général, écourtées, superficielles, hâtivement écrites : il faut chercher le génie du musicien dans les compositions sans programme verbal ou dans les grandes architectures polyphoniques, telles que les *Suites*, les *Inventions*, les chœurs des *Passions* et de la messe en *si* mineur, les *fugues du clavecin bien tempéré*, et, au même rang que la messe et les Passions — les *Concertos brandebourgeois*...

Jules Combarieu.

Fr. Strohmeuer, **Der Artikel beim Praedikatsnomen im Neufranzoesischen.** — Fribourg, J. Bielefeld, 1907 ; un vol. in-8°, de 54 pages.

M. Strohmeuer reprend dans cette petite brochure une question que presque tous les grammairiens ont effleurée, mais sans la vider complètement (j'estime cependant que, suivant son habitude, Lücking avait donné à cet égard des indications brèves, mais précises). Il se demande dans quels cas, en français moderne, le substantif qui sert de prédicat est pourvu ou non de l'article. La discussion est étayée naturellement sur de longues listes d'exemples en général bien disposés, et auxquels je ne reprocherai guère que d'être un peu trop souvent tirés de la littérature grammaticale proprement dit. Comme conclusion, l'auteur aboutit (p. 54) à poser cette double règle : 1° le nom prédicat s'emploie sans article quand il a un caractère adjectival ou verbal ; 2° il s'emploie avec l'article quand il a un caractère substantival. J'y souscris volontiers, et je crois bien que telle est en effet la tendance de la langue : je me demande cependant si, dans cette formule, l'effet n'est pas un peu pris pour la cause. Ceci nous entraînerait loin. Ce qui est certain, c'est que la présence de l'article devant le prédicat est un fait historique, qui s'est produit d'une façon lente et progressive : M. Strohmeuer en a touché quelque chose (p. 44-47), mais ce n'est pas là le sujet qu'il s'était proposé de traiter. L'usage du partitif notamment a été bien long à s'introduire, puisque Montaigne disait encore : *Ce sont dangereux exemples*, et Molière lui-même : *Ce sont légères blessures*.

E. Bourciez.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 novembre 1907*. — L'Académie a nommé associé étranger M. le duc de Loubat, en remplacement de M. Sophus Bugge, décédé.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1907

Arabia Petraea von Alois Musil. I. Moab. Topographischer Reisebericht (avec 1 pl. et 190 fig. dans le texte ; Vienne, 1907 ; Hölder ; in-8°, pp. xxiii-443.

Le Dr A. Musil a entrepris pendant six années (1896-1902), avec une audacieuse témérité et un rare bonheur, différents voyages dans la région qui formait l'ancienne Moabitide ; après avoir été occupé par les Nabatéens, ce pays fit ensuite partie de la province romaine d'Arabie, et il est aujourd'hui habité par des tribus de bédouins nomades, réputées fort peu hospitalières.

La publication des résultats de cette exploration comprendra trois sections : topographie, ethnographie, épigraphie. Le présent volume ne contient qu'une partie des études topographiques. C'est en réalité le commentaire pratique de la *Carte de l'Arabie Pétrée* que l'auteur a publiée récemment [1].

D'une façon approximative, le champ d'exploration décrit ici par M. M. est compris dans un quadrilatère, limité à l'Ouest par la partie inférieure du Jourdain et la Mer morte, d'une longueur d'environ cent kilomètres du nord au sud, sur cent cinquante kilom. de l'O. à l'E. L'étendue du volume consacré à un espace relativement restreint permet de se faire une idée de l'abondance des détails qui y sont accumulés. Après un coup-d'œil général d'une vingtaine de pages, tout le reste de l'ouvrage n'est guère que la transcription

1. *Karte von Arabia Petraea* nach eigenen Aufnahmen. (1 : 300,000) ; Vienne, Hölder, édit.

des carnets de route de l'explorateur [1]. Les distances sont notées minutieusement, les indications topographiques sont clairement données, les relevés archéologiques soigneusement faits et illustrés de nombreuses reproductions photographiques. Parmi les sites les plus importants décrits par M. M., il convient de mentionner le Kérak, aṭ-Touba, Mšatta, Qouseir el-'wayned, Qaṣr el-Harâni, et surtout Qouseir 'Amra; la découverte de ces dernières ruines, en plein désert, constitue une véritable trouvaille archéologique, et l'Académie de Vienne a eu l'heureuse inspiration d'en faire connaître le relevé détaillé dans une superbe publication [2]. Une des grandes difficultés pour les voyageurs européens qui s'aventurent au milieu des populations arabes est de bien saisir les nuances si délicates de la prononciation, chose absolument indispensable pour rendre correctement la physionomie des noms propres. Le long séjour de M. M. au milieu des tribus bédouines l'avait familiarisé avec leur langage, et, sur ce point, la fidélité de ses transcriptions paraît irréprochable. Le volume se termine par des tables très complètes; celle des noms modernes (plus de 800 toponymes) les donne tous accompagnés de leur forme arabe. On ne saurait trop féliciter le Dr Musil et du succès de ses recherches et du soin qu'il apporte à en publier consciencieusement les résultats.

J.-B. Ch.

Oriens Christianus, Römische Halbjahrhefte für die Kunde der christlichen Orients, etc..., 5e année, 1905 (part. 1 et 2). Leipzig, Harrassowitz; in-8; pp. 320, avec 7 pl. hors texte.

En faisant paraître ce fascicule (avec deux ans de retard [3]) M. Baumstark nous annonce qu'il en quitte la direction, désormais confiée au Dr F. Cöln. Souhaitons que la retraite de M. Baumstark lui laisse les loisirs de poursuivre les savantes recherches dont témoignent les cinq études qu'il a insérées dans ce volume : les philosophes grecs

1. Toutefois, à la fin de chaque itinéraire, M. M. a réuni les témoignages des livres bibliques, des auteurs anciens et du moyen âge, et notamment un grand nombre de textes arabes relatifs aux localités visitées. Des tables spéciales permettent de retrouver toutes les formes des noms propres hébreux, syriaques grecs, latins et francs disséminés dans ces notes.

2. *Kuṣeir 'Amra*, Vienne, 1906; avec 41 planches en couleurs pour le relevé des fresques.

3. Tel paraît être le sort de tous les périodiques qui sont destinés à publier des mémoires étendus et n'ayant pas un caractère d'actualité nettement marqué. Il en résulte des complications regrettables pour les recherches bibliographiques. Ne vaudrait-il pas mieux, une bonne fois pour toutes, renoncer à qualifier d'annuelles ces publications intermittentes et les éditer sous forme de volumes ou de recueils que rien n'empêcherait de faire paraître par fascicules?

et leur doctrines dans la tradition syriaque [1]; deux poésies syriaques sur la Dormition de la Vierge [2]; le Canon biblique éthiopien; les Sanctuaires de la Jérusalem byzantine [3]; sur les miniatures d'un psautier byzantin [4]. — Le même volume renferme en outre un mémoire de M. Gassini sur les Hymnographes greco-italiens [5]; un autre de M.-J. Berenbach sur les écrits de Paul, évêque melchite de Sidon (XIVe siècle), contre les hérésies [6]; le texte de la liturgie syriaque de Cyriaque, patr. monophysite d'Antioche (VIIIe s.), publié et traduit en latin par M. K. Kaiser [7]; enfin quelques autres travaux de moindre importance.

L'ensemble de ces travaux variés ne manque pas d'intérêt. Les traductions sont fidèles, mais habituellement hérissées de transcriptions grecques, d'une façon tout à fait abusive, et qui ne paraît utile que dans des ouvrages de philologie pure. Qu'est-il besoin de conserver dans une traduction des mots tels que θρόνος, ναός, νόμος, γένος et autres, qui ont leur équivalent exact en latin? ou d'écrire « Tagriθ » le nom de la ville bien connue de Mésopotamie, et « Bar-'Eβrôjo » celui de l'auteur que tout le monde appelle Barhebræus? Enfin ce volume laisse paraître une trop grande négligence dans la correction des épreuves.

J.-B. CH.

Die Eumeniden des Aischylos. Erklärende Ausgabe von Friedrich BLASS. Berlin, Weidmann, 1907. Un vol. in-8° de 179 p. Prix . 5 m.

Cette édition des *Euménides* d'Eschyle par M. F. Blass fait suite à une édition des *Choéphores* que le même savant a publiée l'an dernier. Elle est disposée sur le même modèle et d'après les mêmes principes. En tête, une préface, 22 pages; vient ensuite le texte grec, accompagné des scholies, avec l'appareil critique au bas des

1. Texte syriaque et traduction latine de quelques extraits du *Livre des Scholies* de Théodore Bar Kôni (VIIIe s.) sur Pythagore, Platon, les Stoïciens, etc., avec une introduction fort documentée.

2. Traduction d'une homélie de Jacques de Saroug; texte syriaque d'après un ms. de Jérusalem et trad. latine d'une poésie de Jean, év. de Birtâ, auteur jusqu'ici inconnu (J'inclinerais à placer le siège de cet évêque à Birta de Gargar (auj. *Gerger*, dans la région de Mélitène, plutôt qu'en Mésopotamie).

3. Avec une restitution de l'ensemble de la basilique du Saint-Sépulchre, qui n'a, je crois, aucune chance d'être acceptée par les archéologues.

4. Ms. gr. de la Bibliothèque du Patriarcat de Jérusalem (Ἁγίου Τάφου 53); miniatures peintes en 1054.

5. S. Nil le jeune, fondateur, et Paul, second abbé de Grottaferrata; avec le texte de quelques hymnes.

6. Réfutation des Nestoriens, Jacobites et Maronites (Le texte avait déjà été édité par M. E. Zayat).

7. D'après un ms. du couvent syrien de Jérusalem.

pages : enfin un long commentaire, p. 66-179. Dans la préface, il est traité du caractère général de la pièce, de sa signification, de l'importance qu'elle a dans la trilogie de l'*Orestie*, de la façon dont elle est conduite, en dernier lieu de la tradition manuscrite et de la constitution du texte. Cette dernière question, dit M. Blass, est moins simple pour les *Euménides* que pour les *Choéphores*. Nous n'en sommes pas réduits à un seul manuscrit, le Laurentianus M ; nous en avons d'autres, et, en particulier, le groupe formé par le Laurentianus XXXI, 8 (f), le Venetus 616 (g), le Farnesianus (h). Ce sont assurément des manuscrits inférieurs à M ; mais doivent-ils être négligés ? Le rapport des manuscrits *deteriores* avec M, cette question d'une importance capitale non seulement pour le texte d'Eschyle, mais aussi pour le texte de Sophocle, se pose aussi à propos de la tragédie des *Euménides*. Il est regrettable que, pour ces manuscrits inférieurs, nous possédions des collations moins sûres que pour M ; ceci est surtout vrai de h, et cependant ce manuscrit, plus d'une fois, donne seul la bonne leçon, par exemple au v. 233.

L'opinion générale, jusqu'à ces dernières années, était que, pour Eschyle, tous nos manuscrits dérivent du Laurentianus M. C'est la thèse qui avait été soutenue par Dindorf, Kirchhoff, Cobet, etc. Déjà cependant Hermann et Ritschl pensaient que, pour la trilogie byzantine, c'est-à-dire pour le *Prométhée*, les *Perses* et les *Sept chefs*, le groupe des mss. fgh dérivait d'un archétype différent de M. C'est à cette dernière opinion que s'était rangé M. Weil, dans l'édition publiée chez Teubner en 1884 (cf. Préface, p. IV). Il admettait au contraire que, pour les *Suppliantes* et les trois pièces de l'*Orestie*, tous nos manuscrits dérivent de M. Il ajoutait, il est vrai, que la chose était moins sûre pour l'*Agamemnon* et les *Euménides*. Mais, comme il avait expliqué d'une façon qui lui semblait satisfaisante, pourquoi au v. 297 de l'*Agamemnon*, les mss. fgh avaient la vraie leçon, tandis que M donnait un texte sûrement gâté, M. Weil, une fois cette grave difficulté écartée, ne trouvait plus de raison pour ne pas admettre cette dépendance des mss. fgh vis-à-vis de M. M. Blass repousse l'explication de M. Weil ; et il faut bien reconnaître que, si cette explication est possible, l'explication contraire est au moins aussi probable. La divergence que présente le ms. M à ce passage de l'*Agamemnon* serait donc un fait assez grave. Ce n'est pas la seule, dit M. Blass. Afin d'être plus sûr de ses affirmations, il a procédé à une revision très attentive des mss. M et f. Pour M, cette revision a été faite sur la reproduction phototypique publiée à Florence en 1896.

On nous permettra de présenter une observation à propos de ces reproductions phototypiques. Elles sont assurément pour nous un secours des plus précieux, et l'on doit se féliciter de les voir se multiplier et s'améliorer tous les jours. Mais il faudrait se garder de croire qu'elles peuvent tenir lieu du manuscrit original. Malgré les

progrès obtenus par nos savants et nos praticiens, aujourd'hui encore un fac-similé, si habilement réussi qu'il soit, ne saurait être une représentation absolument exacte de l'original ; certains détails, très visibles sur cet original, ne sont pas rendus ; cela se produit surtout si le fac-similé est fait, comme cela arrive souvent, à une échelle réduite ; mais, même quand l'échelle est exacte, tout nè ressort pas exactement ; il nous suffira de citer, parmi les détails que la phototypie ne rend pas encore aujourd'hui, la couleur de l'encre. Si l'on veut distinguer les diverses écritures que présente presque toujours un manuscrit, classer les diverses mains qui se sont succédé pour écrire le texte ou pour le corriger, on se trouve ainsi privé, dans une opération délicate entre toutes, d'un indice des plus sûrs. Il importe donc, quand on opère sur un fac-similé, de bien se rendre compte de l'insuffisance qu'un tel secours présente sous certains rapports.

Cette revision des mss. M et f est déjà un service rendu par M. B. Quels résultats a-t-il obtenus ? Quiconque s'est occupé de collation ne sera pas étonné d'apprendre que M. B. a relevé un certain nombre d'erreurs et d'omissions dans la collation pourtant si consciencieuse que M. Vitelli a faite pour l'édition Wecklein (Berlin, 1885). Nous pouvons aujourd'hui facilement contrôler les affirmations de M. B. Ces vérifications sur place, à notre portée, sous notre main, sont un des avantages les plus précieux que nous devons à nos fac-similés. M. B. s'est appliqué surtout à retrouver les leçons primitives de M, leçons cachées sous des surcharges postérieures. L'attention des paléographes se porte particulièrement depuis quelque temps sur des recherches de ce genre. M. B. a pu déchiffrer un certain nombre de ces leçons primitives de M : ainsi v. 50, εἶδόν ποτ' ἤδη, — 211, τίς γάρ au lieu de τί γάρ. — 299, οὔπως σ' au lieu de οὔτοι σ', — 330, παράφρονα au lieu de παραφορά, — 424, ἐπιρροιζεῖν au lieu de ἐπιρροιζεῖς, — 950 ἐπικραίνει au lieu de ἐπικρανεῖ. De ces leçons de M en grande partie nouvelles, M. B. rapproche d'autres leçons déjà connues ; par exemple : v. 171, παρανόμων, — 212, αὐθένταις, — 272, ἔχοντ' ἕκαστον. M. Blass remarque que toutes ces variantes sont aussi les leçons des mss. fgh. Il résulte donc de cette coïncidence un rapport certain entre les leçons primitives de M et les leçons des mss. fgh. Ceci ne ferait en somme que confirmer l'opinion des savants qui croient que M est l'archétype de tous nos manuscrits. Mais M. B. relève d'autres passages dans lesquels M et fgh ont des leçons différentes, fausses d'ailleurs, mais par la combinaison desquelles ont peut retrouver la leçon vraie. Ainsi *Eum*. 267, ἰχνάνασ' M, ἰσχάνασ' fg, ἰσχνάνασ' Turnèbe ; *Agam*. 254, συνορθὸν M, σύναρθρον fh, σύνορθρον Wellauer ; 1133, διὰ M, δὴ, αἱ fgh, διαὶ Hermann. Voici d'autres divergences : *Eum*. 222, τὰ μὲν γάρ οἶδα κάρτα σ' ἐνθυμουμένην M et f à la marge, avec le signe γρ. ; — 245, μηνυτῆρος M, μηνυτῆ fgh et f en marge : γρ. μηνυτῆρος.

Nous avons voulu donner ici tous les éléments importants de la

question; le lecteur pourra juger. Quant à nous, nous croyons que toutes les divergences ainsi relevées par M. Blass, si l'on y ajoute la leçon de M. au v. 297 de l'Agamennon, constituent un ensemble de preuves assez fort en faveur de l'opinion exprimée ainsi, par M. Blass : le groupe des mss. fgh « a non pas seulement des cor- « rections, justes ou non, qui leur sont communes contre M, mais « encore un grand nombre d'altérations qui leur sont propres, de « sorte qu'on ne peut admettre ici la main du correcteur de M, mais « qu'on doit supposer que ces manuscrits ont été écrits par un « copiste très négligent; ces manuscrits dérivent d'un archétype diffé- « rent de M., mais donnant des variantes dont on trouve des traces « dans M; cet archétype avait peut-être la même valeur que M; « malheureusement, les copies qui nous sont parvenues sont très « imparfaites; l'autorité des manuscrits fgh sera donc toujours infé- « rieure à celle de M; mais ils ne sauraient être négligés; car, pour « l'*Agamennon* et les *Euménides*, ils représentent une source diffé- « rente. C'est là assurément, un résultat important ».

M. B. a introduit un certain nombre de corrections dans le texte. Nous ne parlerons pas de celles qui consistent en de simples changements d'orthographe, ainsi v. 508, κεκληστέω au lieu de κιπληστέω. D'autres changements plus graves ne seraient qu'un retour à la leçon première des manuscrits; ainsi V. 299, Οὔτις σ' Ἀπόλλων au lieu de Οὔτοι σ' Ἀ. Une construction analogue se trouve chez Eschyle, *Agam.* 55, ἤ τις Ἀπόλλων, et chez Sophocle, *Œd. R.* 421, Ποῖος Κιθαιρών. Quant aux corrections personnelles de M. Blass, il nous est difficile d'en trouver qui s'imposent véritablement. V. 101, M. B. écrit μηνίσεται au lieu de μηνίεται, et il suppose la phrase interrogative; le présent nous paraît faire un sens meilleur; il est question de faits passés dans les phrases incidentes : « Pour moi qui ai souffert des choses terribles, qui ai été massacrée par des parricides, aucun dieu ne s'irrite ». Le verbe μηνίομαι est rare au moyen; le futur est-il vraiment plus employé que le présent? — Après le v. 632, M. B. ne marque pas de lacune, et nous croyons qu'il a raison; seulement, il change περῶντι en περῶντος; le passage est désespéré; de toutes les corrections proposées, nous préférons encore celle de Casaubon; περῶντα. Nous avons vu avec plaisir que M. B. met dans le texte l'excellente correction de M. Weil, ἀμαυροῖσι au lieu de ἀλαοῖσι au v. 322. On ne sera pas étonné du reste, en voyant le nom de M. Weil revenir presque à chaque page de cette édition.

Nous devons signaler une application nouvelle, faite par M. B. de sa théorie sur le rythme. Il l'a exposée à propos des trois vers 131-133 :

131. Ὄναρ διώκεις θῆρα, κλαγγαίνεις δ' ἅπερ
132. κύων μέριμναν οὔποτ' ἐκλιπὼν πόνου.
133. Τί δρᾷς; ἀνίστω, μή σε νικάτω πόνος.

Les vers 131 et 133 présentent une grande analogie de construction : ils ont les mêmes pieds, les mêmes coupes ; cette disposition des mots, dit M. Blass, n'est pas dûe au hasard ; elle est bien voulue par le poète. M. B. trouve là une raison pour rejeter la conjecture de Wakefield, κλαγγάνεις, qui met une syllabe brève là où il faut une syllabe longue. Ce n'est pas tout. Le vers 132 n'est-il pas construit sur le même modèle ? Les coupes sont les mêmes ; sans doute, la quantité est fautive en deux endroits ; mais on n'a d'abord qu'à accepter la correction ἐκλείπων du même Wakefield qui, cette fois, a eu la main heureuse ; quant à la brève finale du mot μέριμναν, on en fait de la façon la plus simple une longue, en mettant ce mot au pluriel. On voit où l'application d'un tel système pourrait conduire. Nous devons ajouter que M. B. s'est contenté d'indiquer ces corrections en note, sans les introduire dans le texte.

Le commentaire est excellent, nourri de faits, riche de rapprochements instructifs, de remarques personnelles. Nous nous bornerons à signaler un seul passage. Au v. 36, M. B. admet l'explication du scholiaste disant que la Pythie, qui était entrée dans le temple, en sort brusquement en marchant τετραποδηδόν. Il renvoie à un même jeu de scène indiqué encore par le scholiaste dans l'*Hécube* d'Euripide v. 1058. Jusqu'ici les savants modernes ont repoussé cette explication ; le texte d'Eschyle et celui d'Euripide semblent cependant fort clairs [1].

Cette édition est le dernier ouvrage de Friedrich Blass ; il est mort en corrigeant les épreuves. Il a été, dans le domaine des études classiques, un des savants les plus distingués de l'Allemagne ; il s'est occupé avec un égal succès d'histoire littéraire, de grammaire, de paléographie, de critique des textes. La grande histoire de l'éloquence attique restera son plus beau titre d'honneur. Cet ouvrage [2] l'occupa de 1868 à 1880 ; une deuxième édition parut de 1887 à 1898. A cette œuvre de haute critique littéraire se rattachent les éditions qu'il publia d'un certain nombre d'orateurs attiques, Eschine, Andocide, Démosthène, Dinarque, Hypéride, Lycurgue. Comme paléographe, M. B. a composé le petit traité de paléographie, qui figure au tome premier du Manuel Iwan Müller ; il a de plus tout particulièrement étudié l'écriture des papyrus ; il a rendu de grands services pour la lecture des papyrus d'Alcman, de l'Isocrate de Marseille, des discours d'Hypéride, de la *Politeia* d'Aristote, des fragments de Bacchylide. Comme grammairien, Blass débuta par une étude sur la prononciation

---

1. Signalons quelques fautes d'impression : p. 21, διδάσκων ; v. 598, πέμπει pour πέμψει ; dans le commentaire, p. 139, les numéros des vers sont inexacts depuis 598 jusqu'à 606.

2. En 1863, M. Blass avait publié à Bonn, une thèse *de Dionysii Halicarnassensis scriptis rhetoricis* ; en 1865, à Berlin, une étude sur l'éloquence grecque d'Alexandre à Auguste.

grecque, qui parut dans un programme publié en 1869; cette brochure est devenue un livre; une troisième édition en a été donnée en 1888. Sur ce domaine de la grammaire, le travail le plus important de M. Blass est la revision qu'il fit de la première partie de la grande grammaire de Kühner. Cet ouvrage ainsi remanié, est devenu, malgré des lacunes et des imperfections inévitables, un précieux instrument de travail. Dans ces dernières années, Blass s'était particulièrement occupé des livres du Nouveau Testament; il en avait étudié la grammaire; il avait donné des éditions de certaines parties en texte grec et même en texte latin. La question homérique l'avait aussi attiré; il écrivit en 1904 un livre sur les interpolations dans l'*Odyssée*. D'Homère, il passa tout naturellement à Eschyle; cette double édition des *Choephores* et des *Euménides* fut le digne couronnement d'une vie toute consacrée au travail et à la science.

M. Blass n'était pas seulement un savant, un érudit; il était aussi un homme de goût; il avait un sens littéraire très fin; ses jugements sur le style des orateurs attiques sont un modèle de critique délicate et juste. On sait qu'il avait imaginé sur le rythme de la prose un système; comme tous les inventeurs de système, il poussait le sien à l'excès; mais, l'idée première était, en somme, juste, et l'on peut dire qu'elle a été féconde. M. Blass n'était pas de ces savants d'Allemagne, qui ne connaissent que l'Allemagne; son esprit très ouvert s'intéressait à tout ce qui, dans le monde des lettres, se passait en France, en Angleterre, en Italie. Je garderai toujours le souvenir de la bienveillance qu'il me témoigna lors de ma première publication, l'étude du manuscrit d'Isocrate qui est au fonds d'Urbin. La mort de Friedrich Blass est un deuil cruel pour la science allemande; hors de l'Allemagne, cette perte sera vivement ressentie par tous ceux qui ont encore le culte des lettres anciennes.

Albert MARTIN.

Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten von Adolf HARNACK. Zweite neu durchgearbeitete Auflage mit elf Karten. I Band, Die Mission in Wort und Tat; XIV-421 pp. II. Band, Die Verbreitung: 312 pp. Leipzig, Hinrichs, 1906. 2 vol. in-8°. Prix : 13 Mk.

La première édition de cet ouvrage n'avait qu'un volume et comptait 561 pages [1]. Celle-ci, avec ses deux volumes a plus de sept cents pages. L'ouvrage est donc « considérablement augmenté ». Il a été de plus « remanié », en ce sens que M. Harnack a quelquefois supprimé des mots, le plus souvent ajouté aux phrases de l'ancien texte des compléments, des parenthèses, des incises, sans parler de phrases

1. Voy. *Revue*, 1905, II, p. 4.

entières qui se placent entre les anciennes et de développements tout à fait nouveaux.

Pour avoir une idée de ce travail, il n'y a rien de tel que de comparer quelques pages. Prenons les premières et notons brièvement les changements.

P. 1, 2e note : conversion de la maison d'Adiabène au judaïsme. — P. 2, n. 2 ajoutée sur la diffusion du judaïsme en Arabie d'après Philostorge. — P. 3, n. 1, culte de Παντοκράτωρ d'après Épiphane. — P. 3, dans le texte, longue citation de Renan ; et n. 2, sur les colonies juives d'Afrique. — P. 6, n. 4, nouvelle référence à Renan. — P. 8, n. 1, sur le nombre des juifs dans l'empire allemand. — *Ib.*, n. 3, sur la littérature « missionnaire » juive. — P. 8, dans le texte, « le judaïsme était devenu quelque chose d'intermédiaire entre une religion nationale et une religion universelle ». — *Ib.*, n. 4 renvoi à Bousset. — P. 9, l'affranchissement des pratiques cérémonielles est facilité par le fait que devenait juif quiconque mettait son petit doigt dans cette religion, et non seulement lui, mais aussi son fils. Une note fait remarquer que les Juifs de naissance tinrent toujours à la circoncision et que les païens se prêtaient peu volontiers à cette opération. — P. 10 : les Juifs n'ont ni images divines ni temples ; ces deux choses devaient choquer les masses. M. H. ajoute : « comme marques d'athéisme ». — Dans la phrase suivante, M. H. ajoute : « le temps commençait à être mûr pour le monothéisme », et une note commente cette assertion. Une autre note a mentionné l'antisémitisme antique. Une troisième renvoie à l'ouvrage de Wendland sur Philon et la diatribe. Quatrième note sur l'apologétique juive et l'ouvrage de Friedländer. Cinquième note sur l'aspect philosophique du judaïsme et une assertion d'Axenfeld.

Nous arrivons ainsi à la p. 10 de la 2e édition, à la p. 8 de la 1re, et il n'est pas sûr que rien ne nous ait échappé.

Ces pages ne sont pas, au surplus, parmi les plus remaniées. L'appendice sur le prétendu concile apostolique d'Antioche a été supprimé. Celui qui traitait de la lutte contre les démons est devenu un chapitre et a été imprimé dans le caractère du texte. Au livre III, ch. IV, deux petits appendices ont été ajoutés sur la confédération catholique et la mission, sur la primauté de Rome et la mission. C'est surtout dans la dernière partie, l'histoire de la diffusion du christianisme, que les remaniements et les additions se multiplient. Aux 187 pages de texte de l'ancienne édition correspondent 287 pages dans le second volume, occupé entièrement par le livre IV. Au second chapitre, la nouvelle édition donne un appendice sur la construction des églises. Le troisième chapitre, l'extension du christianisme par provinces jusqu'en 325, a été allongé. Ce n'est pas que M. H. et ses critiques aient trouvé de quoi accroître ses listes. Mais M. H. s'est efforcé de caractériser plus complètement la situation religieuse de

chaque région et les tendances propres aux habitants. Deux appendices sont nouveaux : l'extension des Églises hérétiques et schismatiques, le caractère particulier que revêt le christianisme suivant les lieux. L'ancien appendice sur le culte de Mithra a été corsé. Une note développe la question des rapports du mithriacisme avec le christianisme. M. H. est résolument pour la négative, en quoi il paraît un peu bien théologien. La question est double, celle des influences directes, qui est fort délicate, et celle des influences parallèles du milieu. M. H. aurait pu se rappeler les pages si pénétrantes qu'il a écrites au commencement du même ouvrage, sur les aspirations que prétendaient satisfaire les religions des mystères. Voir maintenant les réflexions prudentes de M. Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, p. viii suiv. M. H. ajoute quelques observations sur les autres religions qui auraient pu faire concurrence au christianisme et sur le néo-platonisme. Sur ce dernier, voir la récente étude de M. von Wilamowitz sur Synésius. Le cas de Synésius est-il un cas unique ou simplement l'hypertrophie d'un état d'esprit répandu dans les classes cultivées ?

Sous sa nouvelle forme, l'ouvrage de M. Harnack rendra de nouveaux services. Il en est peu qui réunissent à ce degré la profondeur du sens historique et la connaissance des faits. Toujours il provoque l'intelligence, même et peut-être surtout quand on sent quelque difficulté à donner une adhésion parfaite.

Paul Lejay.

J. Brochet, **Saint Jérôme et ses ennemis.** Étude sur la querelle de saint Jérôme avec Rufin d'Aquilée et sur l'ensemble de son œuvre polémique. Paris, Fontemoing, 1906. xvi-494 pp. in-8°.

La correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère par J. Brochet, 111 pp. in-8°. Paris, Fontemoing, 1906.

L'ouvrage de M. Brochet sur Jérôme est intéressant, mais doit appeler des réserves. D'honorables universitaires croient que, pour faire une thèse de doctorat, il suffit de choisir un auteur chrétien, de l'étudier consciencieusement en s'entourant des travaux des Bénédictins et de Tillemont et d'exposer les résultats de ces recherches avec les idées nouvelles qu'elles ne peuvent manquer de suggérer à un esprit cultivé. Cela ne suffit pas, malheureusement. Il est d'abord nécessaire de considérer la littérature chrétienne comme un monde à part, et en avoir une vue générale et précise avant d'en aborder une partie. Ainsi, la thèse de M. B. est une réhabilitation de saint Jérôme. Mais il y a toute une série préliminaire de faits qui sont à peu près négligés, l'éducation origéniste de Jérôme auprès de Grégoire de Nazianze et son premier attachement à des idées qu'il répudiera plus tard. Jérôme a cru à la preexistence des âmes ; il a admis le salut des

démons et le salut universel ; il a toujours soutenu que les ordres des anges sont distingués par les fonctions, non par des espèces irréductibles : toutes ces doctrines viennent en droite ligne d'Origène, de cet Origène qui est, dit-il, après les apôtres, le maître des Eglises : « Origenem quem post apostolos Ecclesiarum magistrum nemo imperitus negabit [1] ». Or, après avoir rencontré Epiphane, Jérôme brûle ce qu'il a adoré. On esquive la difficulté en disant avec M. B. : « Jérôme, qui n'avait jamais dissimulé son admiration pour les travaux critiques et exégétiques d'Origène,... ne s'était jamais arrêté ni même intéressé à ses œuvres dogmatiques » (p. 118). Petau, dont M. B. ne paraît pas avoir connu les œuvres, avait mieux vu la difficulté, s'il ne l'avait pas beaucoup mieux résolue [2]. Le fond de la querelle est là : Jérôme a changé, Rufin n'a pas changé. M. B., qui vient de citer le *De uiris* (p. 117), aurait pu remarquer que la notice sur Origène, une des plus longues, est toute laudative, et que Jérôme ne mentionne ni les reproches qu'on lui adresse ni les synodes qui l'ont condamné.

Il semble qu'une vue plus complète de l'histoire du dogme et des controverses religieuses aurait modifié le jugement de M. B. En tout cas, il eût été forcé de discuter ce qu'il a trop souvent omis ou sauvé par la prétérition. Des difficultés, qu'il a jugées détails secondaires, auraient pris leur importance réelle. La bibliographie trahit le travail fait en province, loin des livres essentiels. M. B. a tiré parti de l'édition Duchesne du *Liber pontificalis*; mais pour les symboles, il en est encore à Whitaker, pour les *subintroductae* à Muratori et à Renan; il place le concile d'Elvire en 324; il a l'air de considérer comme authentique le décret de Gélase. Si l'historien connaissait mieux la Rome de Damase et de Jérôme, il n'appellerait pas les Novatiens « partisans de Novatius » (p. 11). La plus forte lacune dans l'information de M. B., c'est l'ignorance du livre de M. Grützmacher, *Hieronymus*, dont le premier volume paru en 1901, expose de la querelle avec Rufin une chronologie très différente de celle de M. B. et des autres historiens.

J'insiste sur ces critiques parce que le livre de M. B. n'est pas sans mérite. Il est composé et écrit avec soin. L'auteur a lu les œuvres de Jérôme et de Rufin. Il en fait de longues citations. Il réussit là où la finesse psychologique et le sentiment littéraire suffisent.

Dans la seconde thèse, M. B. discute la chronologie des lettres de Paulin de Nole à Sulpice Sévère et décrit l'amitié des deux correspondants. D'après M. B., Paulin se retire en Espagne en 391, est ordonné prêtre à Noël en 393, s'embarque pour Nole après Pâques

1. Voy. les articles de M. Turmel, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. III (1898), p. 307 et n. 2; p. 429; t. V (1900), pp. 105, 114 suiv., t. VII (1902), p. 139.

2. M. Turmel, *l. c.*, t. V (1900), p. 295 suiv., a jugé avec fermeté l'attitude de Petau.

en 394; Rufin rentre à Rome dans l'automne de 397 et Mélanie l'ancienne au printemps de 399. Cette dernière date est celle du premier voyage à Nole de Nicétas de Remesiana; le second a lieu en 402. M. B. présente des observations judicieuses sur les textes qui ont servi à indiquer 402 comme date du retour de Mélanie. L'interprétation de *quarto anno* dans Paulin de Nole est la seule possible (p. 41). Dès lors, la date de 402, encore gardée par le cardinal Rampolla dans son ouvrage sur Mélanie la jeune, perd beaucoup de sa vraisemblance. L'analyse des sentiments de Paulin et de Sévère et de la correspondance est très délicate. On y retrouve le même talent littéraire que dans la grande thèse.

Paul Lejay.

Zwei griechische Apologeten, von J. Geffcken (Sammlung wissenschaftlicher Kommentare zu griechischen und römischen Schriftstellern), Leipzig et Berlin. Teubner, 1907. xliii-333 pp. gr. in-8°. Prix : 10 Mk.

Les deux apologistes dont M. Geffcken nous donne ici une édition sont Aristide et Athénagore. La préoccupation dominante du commentateur est de déterminer l'histoire des thèmes qui alimentent l'apologétique chrétienne [1].

Dans ce dessein, M. G. montre l'origine des arguments des écrivains chrétiens dans la polémique philosophique et dans l'apologétique juive. C'est l'objet de l'introduction. Sans remonter jusqu'à Xénophane, qu'il faudra pourtant bien citer puisque c'est Clément d'Alexandrie qui nous le fait connaître, M. G. insiste surtout sur Hécatée, Philodème, les apocryphes juifs, Philon, Josèphe, dont il analyse le *Contre Apion*. Il montre les débuts de l'apologétique chrétienne dans le discours de saint Paul à Athènes et le *Kérygme de Pierre*.

Les deux textes sont publiés avec un apparat critique et sont suivis chacun du commentaire. A la différence d'autres ouvrages de la même collection, ceux-ci ne sont pas accompagnés d'une traduction. On peut le regretter, car les traductions d'Aristide et d'Athénagore ne sont pas aussi faciles à trouver que celles de l'*Enéide*. Le texte d'Aristide présente un bariolage de grec et d'allemand, puisque nous n'avons pour beaucoup de passages que les versions syriaque et arménienne. Il en résulte aussi un certain embarras pour le commentaire. Outre les données de l'apparat critique, M. C. discute encore, à chaque chapitre, la valeur des sources du texte. Le commentaire d'Athénagore a une teneur plus suivie. Entre les deux ouvrages, on trouve une brève étude sur Justin et sur Tatien. Enfin le livre se

---

1. Il n'est que juste de rappeler que Dembowski avait essayé de déterminer les sources de Tatien (1893).

termine par une vue sur le sort ultérieur de l'apologétique chrétienne.

C'est à l'histoire des thèmes que M. G. s'attache. On regrette, dès lors, que l'index soit à cet égard si insuffisant. Au mot *Götter* l'article *Sünden und Schwächen* comporte onze renvois, comprenant une quarantaine de pages, plus un passim. Sous cette rubrique identique se trouvent confondus des thèmes parfaitement distincts, dont M. G. a fourni, au moins par des références, les éléments de l'histoire : les dieux ont besoin d'être gardés (p. 51), les dieux donnent de mauvais exemples (p. 62), incestes des dieux (p. 61), etc. Ce qu'il nous importe de connaître ce n'est pas le fait que les chrétiens accusent les dieux païens, mais ce sont les formes variées qu'ils donnent à leurs accusations. Le mérite du livre de M. G. est justement de nous les faire connaître. Mais on ne peut y trouver un détail particulier sans de longues et pénibles recherches.

M. G. était préparé à sa tâche par l'étude qu'il avait faite des oracles sibyllins. Aussi a-t-il réuni des matériaux abondants pour une histoire de l'apologétique chrétienne. Il a montré de plus la suite de cette histoire et la succession logique des œuvres. On pourra çà et là faire quelques réserves ou poser des questions. Le rôle de l'école et de la sophistique n'est pas assez indiqué. C'est grâce à l'école que, pendant quatre ou cinq siècles, les hommes disputeront avec les mêmes arguments (p. XVII). Il faudrait savoir dans quelle mesure l'apologétique juive ne continue pas la polémique philosophique; car Philon et Josèphe sont des Juifs fort hellénisés, tout pénétrés de culture philosophique. P. 6 (Aristide III, 2), σέβεσθαι τὴν κτίσιν παρὰ τὸν κτίσαντα αὐτούς : ce reproche est traditionnel quand il s'agit d'astrologie; voy. par exemple GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Eloge de Césaire*, VII, 2. P. 53, les numéros du commentaire ne concordent pas avec les paragraphes du texte. P. 73, la formule ἃ οὔτε λέγειν θέμις a une double histoire; formule de pudeur dans la polémique religieuse, comme le montre M. G., c'est aussi une formule ou un expédient de rhéteur, qui rentre dans une série qu'un historien du genre de Tite-Live documente abondamment : *piget scribere*, *taedet enumerare*, etc. P. 87, M. G. fait ressortir l'importance que les chrétiens attachent à la fidélité à rendre un dépôt. Mais c'est aussi un lieu commun d'éloge ou de blâme, voy. HORACE, *Sat.*, I, III, 95; SÉN., *Dial.*, IX, XI, 2; JUVÉNAL, XIII, 28. P. 324, *Auferstehung*, lire : 86. Des graphies comme *coelum*, *quum*, sont choquantes dans un commentaire « scientifique ». M. Geffcken, qui connaît les ouvrages allemands, n'est pas au courant des travaux étrangers. Il ne mentionne même pas la thèse latine de M. Arnould sur Athénagore ni les *Recherches* de M. Puech sur Tatien.

Paul LEJAY.

Les cultes païens dans l'Empire romain. Première partie, Les provinces latines. Tome I. Les cultes officiels ; les cultes romains et gréco-romains. Par Jules Toutain, Paris, Leroux, 1907. v-473 pp. Prix : 5 fr.

L'ouvrage que M. Toutain entreprend est le bienvenu. Déjà M. Cumont avait montré pour le culte de Mithra quelle importance présentait le repèrage géographique et chronologique des lieux et des monuments d'un culte. Ce n'est plus seulement pour un dieu, mais pour tous, que M. T. veut nous donner cette espèce d'inventaire.

Le livre premier traite des cultes officiels : culte de la déesse Rome, culte impérial, cultes capitolins ; le second traite des cultes italiques, romains et gréco-romains. Un chapitre particulier et très important est réservé aux divers génies. Ce qui frappe surtout dans cette revue, c'est la diversité. Aucun dieu n'est également honoré partout, et même les cultes, dont le caractère officiel assure l'universalité, comme le culte de l'empereur, présentent des variations locales notables. Un autre caractère est la concorde qui existe entre tous ces dieux ou plutôt entre leurs adorateurs. Les cultes officiels sont acceptés et pratiqués par les provinciaux en même temps que les cultes locaux.

M. T. était bien préparé par des études spéciales, comme son mémoire sur les capitoles provinciaux, à nous donner cet ouvrage d'ensemble. Les sources sont complètement et habilement dépouillées. On pense bien que l'archéologie et surtout l'épigraphie fournissent la plupart des renseignements. M. T. ne néglige pas la bibliographie moderne du sujet. C'est à peine si l'on peut signaler un ou deux oublis. M. T. connaît l'article M. A. von Domaszewski de la *Westdeutsche Zeitschrift* sur la religion de l'armée romaine, mais non pas l'article du même sur Pan, *Philologus*, LXI (1902), p. 5, qui est une première esquisse de son sujet. L'article de M. Wissowa, *Abhandlungen*, p. 78, sur Silvain et les dieux assimilés, à propos d'un bas-relief de Florence, aurait aussi mérité d'être cité.

Un ouvrage d'ensemble ne peut guère échapper à ce genre de lacunes. Il suffit qu'on y trouve l'essentiel. Ici, l'essentiel est la documentation principalement épigraphique. Le livre de M. Toutain sera le complément indispensable et parfois le correctif des traités de la religion romaine.

Paul Lejay.

Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie, Das Zeitrechnungswesen der Völker dargestellt von F. K. Ginzel ; I Band. Zeitrechnung der Babylonier, Aegypter, Mohammedaner, Perser, Inder, Südostasiaten, Chinesen, Japaner und Zentralamerikaner. Mit 6 Figuren im Texte, Chronologischen Tafeln und einer Karte. Leipzig, Hinrichs, 1906. xii-584 pp. in 8°. Prix : 19 Mk.

Sous le même titre, Ideler a publié en 1825 et 1826 un ouvrage qui n'a pas été refait depuis. Cependant les matériaux historiques et litté-

raires se sont accumulés. M. Harnack engageait vivement M. Ginzel, qui est astronome, à donner une revision d'Ideler, auquel on recourait toujours faute de mieux. Ce n'est pas une revision, c'est un ouvrage nouveau qui était nécessaire : M. G. s'en est vite convaincu. Il a donné, il y a cinq ans, un premier fruit de ses recherches en publiant dans les *Beiträge zur alten Geschichte*, I, pp. 1, 189 et 349, trois articles sur les connaissances des Babyloniens et une planche que l'on retrouvera dans le *Handbuch*.

L'introduction, en une centaine de pages, résume les notions astronomiques essentielles, indique les secours dont on dispose, retrace le développement historique des bases de la mesure du temps, et se termine par la bibliographie.

Pour chaque peuple, M. G. suit l'ordre chronologique. On doit remarquer que, dans le chapitre des Babyloniens, il discute l'ère des Séleucides, celle des Arsacides, le canon de Ptolémée et ses listes d'éponymes, l'ère de Nabonassar, celle de Philippe (mort d'Alexandre), et dans le chapitre des Egyptiens, outre la période sothiaque et les systèmes proprement égyptiens, l'ère alexandrine, l'ère de Dioclétien ou des martyrs. Ainsi le philologue classique trouvera déjà un guide dans ce premier volume. La plupart des chapitres intéressent plutôt les orientalistes. On ne sait cependant jamais d'avance ce qui sera utile ou non. Les recherches de M. Boll, dans *Sphaera*, l'ont entraîné en Extrême-Orient et ont montré que tout se tient en histoire.

Le chapitre sur la Chine est accompagné d'un supplément autographié pour les caractères correspondant aux mots chinois cités dans le texte; ce supplément contient en outre, la liste des empereurs chinois classés chronologiquement par dynasties et des « nengô » japonais.

Avant l'index, qui est très détaillé, d'autres tables donnent les positions des vingt-six étoiles brillantes du ciel septentrional de quatre siècles en quatre siècles de —4000 à + 800 (notation astronomique), y compris 0 (1 av. J.-C. des historiens), des demis arcs diurnes pour le lever et le coucher des constellations de —30° à + 49° de déclinaison aux latitudes de 20° à 45° de Berlin, la date des nouvelles lunes de 605 à 100 (années historiques) avant J.-C., enfin les tables de Jacobi pour le comput indou.

Dans chacun de ses chapitres, M. G. ne s'est pas contenté d'exposer les systèmes et d'en retracer l'histoire; il a indiqué les règles pratiques et les formules qui permettent de convertir une date donnée.

Pour écrire ce livre, l'auteur a disposé des matériaux que lui fournissaient les orientalistes. Il était, en effet, impossible d'avoir une compétence personnelle et de posséder les quatorze ou quinze langues nécessaires pour contrôler les résultats des spécialistes. M. G. remarque froidement que ces connaissances ne l'auraient pas avancé, puisque sur quantité de points et non des moindres les spécialistes sont en désacord. Il lui a donc fallu trancher leurs procès avec son

autorité d'astronome. L'embarras le plus grand a été pour l'Egypte. M. G. avait commencé de travailler avec les données de Brugsch. On a éveillé ses scrupules sur l'exactitude de ces traductions et il a remanié le chapitre en conséquence.

M. G. a essayé de noter les débuts de la mesure du temps et ce qui, chez différents peuples, peut remonter à une science commune. Partout, il a tenté de donner à son exposition un caractère strictement historique.

P. 95-96, à propos du commencement du jour civil, M. G. remarque que chez les Juifs, le jour commençait le soir. Il aurait pu ajouter que ce point de départ a eu une importance historique; il a été une des données des controverses pascales : le 14 nisan est la date de l'immolation de l'agneau, mais le festin qui suit est compris dans la journée du 15. Le comput d'Afraat, un peu différent, à la même base; voy. *Rev. d'hist. et de litter. relig.*, X (1905), 416. Mais peut-être M. G. reviendra-t-il sur la question quand il traitera de la Pâques chrétienne.

L'ouvrage était très difficile à exécuter, à cause de la multiplicité des questions et l'accumulation des matériaux. Un astronome pourrait seul dire s'il est sans erreur. Mais un profane n'a qu'à se louer de ses services. Les deux volumes qui doivent venir après celui-ci en rendront encore plus ou de plus universels. M. Ginzel a droit à toute la reconnaissance des historiens et des philologues.

Paul Lejay.

Heinrich Steinhœwels Verdeutschung der Historia Hierosolymitana des Robertus Monachus. Eine literarhistorische Untersuchung von Friedrich Kraft. Strassburg, K. J. Trübner, 1905. In-8°, ix-200 pp., 5 M. (Quellen und Forschungen, xcvi).

Steinhöwel n'est pas un des auteurs dont s'énorgueillit l'Allemagne. Son nom est à peine cité dans les histoires de la littérature. Tout son mérite est d'avoir été un traducteur consciencieux. Il appartint au groupe dont Nicolas de Wyle est le plus illustre représentant, et qui, au xvᵉ siècle, s'attacha à faire passer dans la littérature allemande des œuvres écrites en langues étrangères surtout en latin. Steinhöwel a eu la mésaventure de se voir contester il y a quelques années une des traductions qu'on lui avait jusqu'alors attribuées, celle du *Décaméron*. En revanche, voici que M. Kraft revendique pour lui une version que personne n'avait jamais songé à lui accorder, celle de l'*Historia Hierosolymitana* du moine Robert, cette histoire ou plutôt cette chronique de la première croisade qui eut un tel succès au moyen âge et fut plusieurs fois mise en allemand.

M. K. a apporté beaucoup d'attention à établir sa démonstration. Il a comparé les traductions réputées authentiques de Steinhöwel à

celle de l'*Historia* qu'il pense être sortie de la plume de cet auteur : la concordance de divers faits de phonétique, de mythologie, de syntaxe, et de quelques particularités plus générales l'autorisent à déclarer que Steinhöwel a bien écrit l'*Historia*. Ces critères sont-ils assez nombreux et assez sûrs, les textes conservés représentent-ils assez exactement l'état de l'œuvre primitive pour enlever tout doute? Il serait hasardeux de le vouloir prétendre et M. K. lui même conclut sans doute plutôt à une possibilité, mettons à une vraisemblance, qu'à une rigoureuse certitude.

A côté de cette étude dont l'un des résultats est de mettre plus en lumière les habitudes de langue des traducteurs anciens, M. K. a effleuré d'autres sujets intéressant surtout la transmission de l'*Historia* et ses traductions.

F. Piquet.

Ch. Seignobos, **L'histoire dans l'enseignement secondaire.** Paris, A. Colin, 1906, 54 p., in-18°.

M. Seignobos a publié à part l'introduction au Cours d'histoire rédigé par lui pour l'enseignement secondaire dans laquelle il expose la conception nouvelle de l'histoire, la méthode à suivre pour la bien comprendre et l'enseigner avec fruit et fait connaître les instruments de travail dont on devra se servir. On sait que le ministère de l'instruction publique a substitué à l'enseignement chronologique continu, pratiqué jusqu'ici un *double cycle* d'enseignement; le premier, qui prendra quatre ans, fournira à l'élève les notions nécessaires pour qu'il ait une idée d'ensemble de l'évolution de l'humanité, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Le second, qui embrasse l'enseignement des trois dernières années seulement, devra être une étude *plus approfondie* de ce même développement. Comment satisfaire à une tâche en apparence aussi paradoxale? Je reconnais avec M. Seignobos qu'il n'y a guère qu'un seul moyen vraiment efficace : jeter par dessus bord une bonne partie des matières enseignées jusque là. Mais il ne saurait méconnaitre non plus, quelle tâche délicate et périlleuse c'est de rédiger dans de pareilles conditions un programme qui proclamant avec raison que l'enseignement historique doit être « une partie indispensable de l'éducation dans une société démocratique » veut faire « connaître les principales transformations de l'humanité » à l'élève, afin d'atteindre le but, qui est de lui faire « connaître le monde présent. » Les préceptes formulés par l'auteur au point de vue de la méthode et des procédés de l'enseignement historique sont en général excellents. On voit que M. S. a longtemps médité tous ces petits problèmes, infiniment plus compliqués que d'aucuns n'imaginent, et qui aboutissent à faire passer une quantité,

parfois infinitésimale, de ce que sait le professeur dans la mémoire et plus rarement dans le cerveau de ses auditeurs. Pourtant il y énonce aussi quelques idées qu'on ne peut s'empêcher de trouver passablement risquées, quand on se remémore certains professeurs — et non des moindres — qu'on a connus. Ainsi, quand il leur réserve le droit « de choisir les sujets » sur lesquels ils parleront, de « prendre ceux qui leur plaisent le plus et qu'ils connaisssent le mieux », quand il déclare qu'ils « restent les maîtres de changer chaque année ces sujets, de manière à éviter la monotonie » (p. 20), M. S. ne craint-il pas que les élèves de mainte classe n'aient qu'une bien vague notion de l'ensemble des faits, du développement général de l'humanité qui doit cependant être l'objet principal de leurs études?

Et combien délicate encore l'application de la règle formulée p. 34 : « de dire tout le nécessaire (sur les faits) ou de ne rien dire du tout »! Évidemment, si l'on part du principe qu'un « cours d'histoire n'est qu'une sorte de dictionnaire des matières historiques », il n'y a point à récriminer contre la décision « de sacrifier délibérément la plupart des faits » et « de ne garder que les faits indispensables. » M. S. a tout à fait raison lorsqu'il rappelle qu'il « n'y a pas de transitions dans un dictionnaire »; mais il a trop d'expérience pédagogique pour ne pas m'accorder qu'il faut être déjà *très fort*, pour *lire* avec *fruit* un dictionnaire historique ou tout autre.

La troisième partie, sur les instruments de travail, renferme, elle aussi, de nombreux et excellents conseils dont maîtres et élèves feront leur profit. Il s'agit maintenant de voir si les résultats obtenus répondront aux espérances et les réalités aux programmes. Si nos élèves de seconde sont vraiment assez forts désormais pour « chercher dans les vies de Luther, Calvin, Loyola les faits et les sentiments qui expliquent leur conduite et leur action sur leurs contemporains »; s'ils sont capables de démontrer à leur professeur que Cromwell « n'était pas un révolutionnaire mais un gentleman attaché à la tradition »; si on amène vraiment nos rhétoriciens à « comparer — (en connaissance de cause) — les doctrines de Quesnay et de Gournay aux pratiques économiques de Colbert »; si nos philosophes sont de taille (alors que beaucoup de nos hommes politiques ne le seraient pas) à « exposer la série des régimes établis en Autriche depuis 1860 jusqu'à 1896 », et « les changements de politique des Tchèques », et « la politique du gouvernement magyar », je m'inclinerai devant leur savoir-faire et j'en féliciterai hautement leurs professeurs. Mais, en attendant, les expériences de trente années d'enseignement historique secondaire m'ont laissé quelque peu sceptique, non pas sur l'excellence théorique des programmes, mais sur les résultats pratiques qu'on réussit à en tirer.

N.

Ch. de Roche, **Les noms de lieu de la vallée Moutier-Grandval** (Jura Bernois) étude toponomastique (Beihefte zur Zeitschrift für Roman. Phil., IV). Halle M. Niemeyer, 1906; un vol. in-8, de VIII-47 pages.

Voici une étude intéressante, et même assez neuve, qui a été inspirée à son auteur par les pages que M. Meyer-Lübke a placées à la fin de la « *Einführung* ». M. de Roche a pris comme champ d'investigation deux paroisses de la Suisse romande, comprenant huit villages : après avoir déterminé (p. 6-17) les traits phonétiques essentiels de ce petit territoire linguistique, il y a recueilli environ six cents noms de lieu (fermes, habitations, prés, ruisseaux, accidents de terrain, etc.), puis les a classés et analysés étymologiquement. La classification en termes dérivés de noms d'hommes, de noms d'animaux, de plantes, d'outils, etc., me paraît bien faite et acceptable dans son ensemble. J'en dirai autant de l'analyse étymologique qui a pu être conduite ici avec rigueur et sûreté grâce aux notions de phonétique locale qui la précèdent. Je ferai seulement observer qu'à propos du mot *œuche* (p. 37) et de son ancêtre *olca*, M. de R., au lieu de se contenter d'un renvoi à Ducange, aurait dû rappelér que le mot se trouve dans Grégoire de Tours (*Gloria Confess.*, 78), ce qui parle peut-être en faveur d'une origine celtique ou ligure. De plus les termes *Hychos* et *Lioz* qui sont donnés comme de provenance incertaine (p. 44), semblent pouvoir être rattachés à *clausum*. Ce sont là de tout petits détails : ce qui reste, c'est un travail très précis, dont on voit bien l'importance pour la sémantique et l'histoire des mœurs sur un point déterminé. Que n'avons-nous des études de ce genre appliquées à un certain nombre de nos communes de France? Il y aurait là une mine à exploiter, qui serait féconde, et qui devrait tenter la curiosité de nos érudits locaux. — Je tiens enfin à citer, pour terminer, un court passage de la conclusion de M. de Roche, celui où il s'agit de certains termes qui, attachés au sol, se sont conservés à une étape différente de celle de la langue actuelle. « Ils viennent, dit-il, confirmer l'idée toujours « plus plausible que les parlers régionaux se sont influencés réciproquement par voie d'assimilation plus fortement qu'on ne le pensait « jusqu'ici, et qu'une large partie du vocabulaire de nos patois ne « sont que des emprunts. En effet, en face de l'importation incessante « de formes et de mots nouveaux supplantant ceux du cru, il y a une « permanente tendance d'assimilation qui transforme les nouveaux « venus avec un sûr instinct pour l'analogie selon les lois de la phoné-« tique locale. De là l'apparente homogénéité de nos patois. » Ce sont là des idées plus ou moins conformes à celles que j'ai moi-même souvent défendues ici ou ailleurs : je ne puis guère qu'y applaudir sans réserve.

E. Bourciez.

Ive (Antonio). **Canti popolari Velletrani raccolti e annotati.** Rome, Lœscher, 1907. In-4 de XXXII-339 p. 16 fr.

Ce volume comprend 32 p. de préface et 313 p. de chants populaires recueillis à Velletri. Je n'irai pas jusqu'à dire que le lecteur préférerait 313 p. de préface et 32 p. de chants. Il est pourtant certain que la poésie populaire, quelquefois gracieuse ou touchante, mais, quand elle est vraiment populaire, toujours pauvre et monotone, intéresse surtout en tant que par induction les érudits en infèrent la manière dont elle s'est formée. Or c'est là le très attachant sujet qu'aborde M. I. dans sa préface. Malheureusement, la résolution du problème est déjà bien avancée, et l'auteur a dû surtout résumer les conclusions de MM. Costantino Nigra, Ermolao Rubieri, Alessandro D'Ancona et autres. Il présente, au reste, quelques très justes observations personnelles, par exemple sur le peu qu'on doit conclure des allusions à tel ou tel édifice local par rapport à l'origine d'un chant; mais il avoue franchement que les pièces qu'il a patiemment recueillies n'apportent à l'histoire littéraire que des données sur le patois de Velletri. Son livre n'en est pas moins le fruit de savantes recherches, non seulement parce qu'il n'est pas plus aisé de faire chanter les gens du peuple que de les faire parler, mais parce qu'il rapproche de chaque morceau les morceaux analogues épars à travers l'immensité du Folk-Lore : travail qui demande non moins de finesse que de science. L'ouvrage se termine par un court lexique du dialecte de Velletri, un index des recueils de chants populaires, un index des thèmes entre lesquels se répartissent les morceaux rassemblés par l'auteur, et deux mélodies.

Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 décembre 1907.* — M. le duc de Loubat, élu associé étranger, est introduit en séance.

M. Salomon Reinach, président, présente à M. Léopold Delisle la médaille frappée à l'occasion du cinquantième anniversaire de son élection à l'Académie, et prononce une allocution. — M. Delisle remercie ses confrères, auxquels il offre son travail, presque entièrement imprimé, sur les origines de la Bibliothèque nationale.

L'Académie accorde une subvention de 1500 francs à l'Institut papyrologique établi près l'Université de Lille.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 23 décembre — 1907

Paul Schwen. — **Afrahat,** *seine Person und sein Verständnis des Christenthums, ein Beitrag zur Geschichte der Kirche im Osten; zweites Stück der neuen Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche, herausgegeben von N. Bonwetsch und P. Seeberg.* Berlin, Trowitzsch & Sohn, 1907, in-8°, p. 153.

Les vingt-trois *Démonstrations* ou homélies qu'Aphraate surnommé le Sage persan écrivit entre les années 337 et 345 de notre ère, ont fait l'objet de diverses études depuis l'*editio princeps* du texte syriaque par Wright en 1869. Par leur ancienneté, ces homélies constituent un document de premier ordre pour l'histoire du christianisme en Perse; elles traitent de questions théologiques et exposent les principes de la vie religieuse ; elles appartiennent donc à la littérature ascétique et c'est sous le chapitre consacré à cette littérature que nous les avons classées dans notre *Littérature syriaque*. M. Burkitt les a principalement étudiées pour établir la doctrine chrétienne de leur auteur. M. Schwen en fait la remarque, p. 21 : « D'après le contenu, Duval place le livre d'Afrahat sous la littérature édifiante (ascétique), Burkitt sous la littérature scientifique (*a full and ordered exposition of the christian faith*). On pourra difficilement décider qui a raison. Des explications scientifiques et des considérations édifiantes sont entremêlées. Mais d'après le but (de l'auteur) l'œuvre doit être certes scientifique.

Les recherches de M. Burkitt pour établir un système complet de la doctrine d'Aphraate ont un intérêt indéniable pour les théo-

logiens, mais elles n'aboutissent souvent qu'à des hypothèses discutables, parce que, selon moi, les questions de dogmes étaient en dehors du but qu'Aphraate poursuivait. Il semble difficile de croire qu'Aphraate, écrivant plusieurs années après le concile de Nicée, n'ait eu qu'une idée vague de la Trinité. « Une propre doctrine de la Trinité dans le sens du dogme postérieur de l'Église ne se rencontre pas », dit M. Sch., p. 91. Il est aussi difficile d'admettre que les mots « fils du contrat » et « filles du contrat » ne désignaient pas particulièrement les moines et les nonnes, comme ce fut le cas postérieurement. Mais il est inutile de poursuivre une critique de détails qui nous entraînerait trop loin. L'étude de M. Sch. doit être lue et examinée en entier par les théologiens auxquels elle s'adresse ; ceux-ci y trouveront un exposé succinct, mais clair et bien documenté, des questions qui les intéressent.

La publication de M. Schwen comprend trois parties : 1° vie et écrits d'Aphraate ; 2° les sources de la doctrine d'Aphraate ; 3° le christianisme d'Aphraate. Suit une liste de la littérature concernant Aphraate et une concordance des pages de l'édition de Wright et de la traduction allemande de Bert.

R. D.

Albert Dufourcq, **Étude sur les gesta martyrum romains.**
Tome II, *Le mouvement légendaire lérinien* ; xi-302 pp.
Tome III, *Le mouvement légendaire grégorien* ; ii-329 pp.
2 vol. in-8°. Paris, Fontemoing, 1907.

Le premier volume de l'*Etude* de M. Dufourcq a paru en 1900 (voy. *Revue*, 1902, I, 23). A cette époque, l'auteur annonçait une édition des *Gesta martyrum* romains. On peut regretter qu'il ait changé son plan ; car les textes sont publiés dans des éditions insuffisantes et il est très difficile de les avoir sous les yeux pour faire les comparaisons nécessaires. Comment se reporter en même temps à deux ou trois volumes des *Acta sanctorum* ? Mais voyons ce qu'on nous donne.

La méthode suivie est identique dans ces deux volumes. M. D. groupe dans le même chapitre des passions qui lui semblent apparentées. Pour chacune d'elles, il commence par en donner un résumé ou une traduction en français. Ensuite, il discute les détails, les rédactions différentes d'un même texte, les traits communs à plusieurs passions. Des résumés servent de conclusion.

Le fil conducteur qui fait passer d'un récit à un autre est le groupement des passions dans quatre manuscrits considérés comme recueils d'origine romaine. Cette partie de la démonstration aurait dû être reproduite. Il ne faudrait pas être obligé de chercher dans un article

des *Mélanges de l'École de Rome* jusqu'à la date de ces manuscrits.

M. D. commence par saint Maurice : étude excellente, même après les nombreux travaux de ses devanciers. Cette légende est l'œuvre d'Eucher de Lyon. Le parent d'Eucher, Valérien, évêque de Cimiez, a rédigé ou fait rédiger les gestes de Pontius de Cimiez. C'est à Salvien qu'Eucher a confié ses enfants. Mais la passion de saint Sébastien paraît avoir Salvien pour auteur. Celle des saints Nazaire et Celse peut être attribuée à un évêque de Milan, Eusèbe, qui est lié avec l'évêque gaulois Céretius, lequel est l'intime ami de Salonius et Veranus, les fils d'Eucher. Or Eucher et Valérien ont été moines à Lérins; Salvien s'y est établi; Salonius et Veranus y ont été élevés. Nous voilà conduits par divers chemins au même point. Lérins a été la source de toute une littérature hagiographique pseudépigraphe. Une fois ce point trouvé, il n'est pas difficile de grouper d'autres passions apparentées aux premières et entre elles. La doctrine que reflètent ces documents est conforme à ce que nous savons de Lérins, d'abord foyer de semi-pélagianisme (avec Cassien, Faust et Vincent), puis centre de propagande augustinienne : Césaire d'Arles est un moine de Lérins. Le but édifiant de ces romans est conforme aux tendances moralisatrices de cette école. L'exploitation des légendes grecques qui ont servi de modèles, comme celle de Maurice d'Apamée à celle de Maurice d'Agaune, ou qui ont fourni des détails s'explique par les goûts et les connaissances des moines de Lérins. Le style, fortement imprégné de rhétorique, et l'érudition sont conformes à leur culture. Enfin, et c'est une vraie trouvaille, M. D. tire du maître lérinien par excellence, de Cassien, la doctrine de la licéité des « mensonges salutaires ». Les anciens n'y ont jamais regardé de bien près. La théorie de Cassien n'en est pas moins bien venue pour expliquer l'assurance des conteurs de Lérins.

La démonstration me paraît certaine. On peut faire quelques réserves sur des détails. Comment Eusèbe de Milan peut-il servir les intérêts du pape contre ceux du siège de Milan? Les rapprochements établis par M. D., entre *Sébastien* et les œuvres de Salvien ne sont pas tous convaincants. La supplication par les proches, père, mère, femme, sœur, etc., est un thème de rhéteur, comme l'indique Salvien lui-même, et ne prouve pas l'emprunt. L'idée que les Romains persécuteurs sont malheureux et qu'ils réussissent quand ils sont favorables aux chrétiens est ancienne, puisqu'elle paraît déjà dans Méliton (Eusèbe, *H. E.*, IV, xxvi, 6). Elle se rattache aux préoccupations d'où est sortie la *Cité de Dieu*, ainsi que le reconnaît M. D. La doctrine sur l'emploi des richesses est la même dans *Sébastien* et dans Salvien, mais la manière dont il est préconisé est différente. Ce qui est probant, c'est l'ensemble, qui indique un même milieu, plutôt que tel trait particulier. J'ai d'ailleurs peine à reconnaître dans *Sébastien* le style de Salvien. Il reste que cette légende provient du même groupe,

où l'on cultivait vigoureusement le pseudonymat (Salvien est Timothée, Vincent de Lérins Peregrinus).

Les passions rédigées par les moines de Lérins ont été connues et adoptées par les Romains. Elles ont exercé leur influence sur les produits du cru, ou plutôt elles ont servi de modèle et d'exemple. Il faut ajouter à cette influence primordiale celle des passions d'Afrique, lues de bonne heure à Rome, et dont l'impression a été avivée par les transfuges de la persécution vandale.

Il est tout à fait impossible de suivre par le menu les longues et délicates démonstrations de M. D. Parmi les chapitres les plus intéressants, signalons seulement l'étude de *Gervais et Protais*, type de légende ravennate; celle de *Vincent*, où M. D. nous montre comment la légende connue par Prudence s'est formée et postérieurement enrichie; celles de *Lucie* et *d'Agathe*; celle de *Dasius*. On aura là autant de types différents.

Les légendes de troisième volume offrent en général moins d'intérêt. Nous descendons le cours des siècles et de la décadence. M. D. suit l'ordre géographique et montre les relations littéraires des légendes de cette époque entre elles et avec l'œuvre de Grégoire le Grand. Mais en revanche, le rapprochement de ces textes permet de cataloguer, pour ainsi dire, les thèmes et les éléments de ces récits : impuissance des médecins qui ne savent que manger l'argent des malades (p. 34, 165), délai demandé avant le martyre (p. 124), sang des martyrs coulant plus blanc que le lait (p. 111) ou que la neige (p. 124), annonce prophétique de la paix de l'Église (pp. 56-57, 150), vase brisé et miraculeusement réparé (168, note 3; cf. II, 279), céphalophorie (p. 179 et la note 3; 182), vase de sang marquant le caractère du martyr (p. 201), trinité païenne (Mars, Apollon, Esculape, II, 178; Jupiter, Sol inuictus, Apollon, III, 3; Jupiter, Mercure, Saturne, p. 40; Jupiter, Mercure, Asclépius, p. 98; Hercule, Jupiter, Saturne, p. 217; etc.); puissance magique du signe de la croix, rôle des anges gardiens, licéité de la fuite et spontanéité du martyre, nature des supplices (gril, charbons ardents, noyade, etc.), impuissance du persécuteur à tuer le martyr autrement que par le glaive (ce qui implique une théorie sur le mode de sépulture et sur la résurrection des corps : je me permets d'appeler l'attention de M. D. sur ce point), symboles de foi récités au moment du baptême et du martyre (je ne vois pas que M. D. se soit préoccupé de la question de la descente aux enfers), apparitions lumineuses dans la prison, affirmations dogmatiques (virginité de Marie, divinité et consubstantialité du Saint-Esprit, etc.), immobilité magique (II, 189), usage du bain pour détruire un charme (*ib.*, 192), culte de certains dieux (Silvain, III, 47), idole qui parle tous les trois ans (III, 47), légendes relatives aux empereurs (conversion d'Hadrien, III, 118), etc. J'espère que M. D. terminera son ouvrage par un copieux index où tous ces détails figu-

reront. Rien ne sera plus instructif et ne montrera mieux la méthode de travail des légendaires.

Voici quelques remarques particulières. D'abord sur le volume II. P. 11, l'anonyme qui écrivit en 1898 dans le *Muséon* sur saint Maurice est M. Mahieu, dont le nom se lit en toutes lettres dans le tirage à part. M. D. aurait pu trouver ce nom dans *Rev. d'hist. et de litt. relig.*, XI (1906), 264. Mais son volume devait être déjà imprimé quand a paru mon article. Je suis heureux de voir que nos conclusions sont essentiellement les mêmes. J'ai eu tort d'écarter l'influence de Maurice d'Apamée. — P. 43, le culte de Silvain, dans *Gervais et Protais*, est naturel dans la Haute-Italie; on n'est pas très loin de l'Illyricum, centre d'un culte particulier à Silvain, et en tout cas, le versant méridional des Alpes, avec ses forêts, était spécialement dévot à ce dieu; voy. Domaszewski, dans le *Philologus*, LXI (1902), p. 5. — P. 45, la liturgie ambrosienne, sur les mêmes martyrs, dépend de la légende. — P. 46, sur la grande taille des anciens héros, cf. Virg., *Georg.*, I, 497 : « Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris ». — P. 66, le « philosophe » à qui l'on attribue le souvenir des gestes de Nazaire, ne serait-il pas un moine? Le mot est ainsi employé, de même que « philosophie », chez les écrivains grecs. Ce serait un hellénisme à rapprocher de ceux que présente ce groupe de légendes. — P. 74 et 80, n. 2, « maxime autem ad domesticos fidei » est une expression de saint Paul, *Gal.*, vi, 10. — P. 76 suiv., M. D. explique fort bien le culte de Valérien de Cimiez pour les martyrs. Cela achève la démonstration que j'ai esquissée contre M. Brewer dans la *Revue*, 1907, II, p. 205.— P. 99, n. 1, l'opposition des savants et des lettrés aux humbles que le Christ a choisis pour apôtres (dans *Sébastien*, § 51) repose d'abord sur saint Paul, I *Cor.*, I, 27 : « Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia »; mais elle rappelle aussi l'humilité affectée dans le début de Vincent de Lérins, I, 6 Rauschen. Le même texte de saint Paul est à la base de *Sébastien*, § 51 que M. D., p. 103, compare à Salvien, *Gub. Dei*, III, LII. — P. 164, note 1, la série de douze bénédictions dans *Alexandre de Bergame* (*Benedictus es Deus qui...*), que M. D. rapproche des douze béatitudes de Thècle, a aussi une saveur liturgique.— P. 188, *processionis mysteria*, dans *Lucie*, rappelle l'emploi de *procedere*, dans la *Peregrinatio*, à propos de la messe. — P. 192, n. 3, un des traits intéressants de *Lucie* est destiné à recommander l'usage des derniers sacrements. Cet usage ne paraît pas remonter aussi haut que l'indique M. D., à la suite du cardinal Rampolla. Le canon de Nicée est susceptible d'une autre interprétation et alors l'exemple le plus ancien est celui de saint Ambroise, le texte canonique le plus ancien celui d'Orange (441). Il est à remarquer qu'Aldhelm ignore l'épisode de la communion. Dès lors B n'est-il pas antérieur à la rédaction A qui serait un remaniement tendancieux? D'autre part, je note que, dans

l'oraison funèbre de saint Basile, Grégoire de Nazianze donne les plus grands détails sur la mort de son ami, mais ne parle pas de sacrements donnés au mourant. Basile, quand il sent la mort s'approcher, consacre des évêques et distribue les saints mystères aux assistants (ch. LXXVIII-LXXIX). Cela est tout autre chose que « les derniers sacrements ». M. D. a d'ailleurs bien vu que ce trait rapprochait *Lucie* plus de Césaire d'Arles que du IVe siècle. Il cite encore ce passage de *Mélanie la jeune* (d'après Rampolla) : « Consuetudo autem est Romanis ut cum animae egrediuntur communio Domini in ore sit », « les mourants gardent la communion dans la bouche ». Cette coutume paraît apparentée à une pratique superstitieuse ; on déposait sur le cadavre l'eucharistie pour servir d'« apotropaion » ; voy. Le Blant, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* (Paris, 1892), p. 4 et no 1. — P. 194, Agathe est confiée, pour être séduite, à Aphrodisia, vieille femme dont les neuf filles étaient aussi perdues de mœurs qu'elle l'avait été elle-même : Aphrodite et les Muses? — P. 195, *spontaneum honorem Deo* (*obtulit Agatha*), cf. *oblatio spontanea*, *Num.*, XXIX, 39, et *Deut.*, XVI, 10 ; *spontaneum holocaustum*, Ezech, XLVI, 12 ; de même *ultroneus*, dans *Vitalis et Valeria*, est biblique, *Exode*, XXV, 2. — P. 200, le mot de Paul, *Ephes.*, IV, 5, *unus Dominus*, *una fides*, *unum baptisma*, a un emploi dans tout un groupe de légendes apparentées et fournit l'inscription rapportée dans *Cécile* ; cf. l'usage de ce texte, comme cadre d'une confession de foi, dans une homélie de Césaire, publiée par Caspari, *Kirch. Anecdota*, 283, et dans mon *Rôle théologique de Cés. d'Arles*, p. 48 (*Rev. hist. litt. rel.*, X, 174, § 20) : « Credite ecclesiam catholicam, ubi unus Deus in trinitate personarum et in unitate diuinitatis colitur (= unus Dominus), unum baptisma habetur, una fides inseruatur ». — P. 210, certains des textes étudiés trahissent l'influence d'Augustin et des écrits mystiques pseudo-augustiniens, voy. la note. Il y aurait peut-être lieu de faire aussi des recherches du côté des textes liturgiques de même caractère ; voy. dom Cagin, *Le sacramentaire de Gellone* dans le *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à Mgr de Cabrières* (Paris, 1899), t. I, p. 258 suiv., et dom Havard, dans dom Cabrol, *Les Origines liturgiques* (Paris, 1906), pp. 243 et 281. M. D. a relevé, p. 151, note, un certain nombre de rapports entre l'Afrique et l'Espagne qui doivent aussi entrer en compte. — P. 222, la scène du théâtre, dans *Quirinus de Siscia*, paraît être un reflet du martyre de saint Polycarpe, rapporté par Eusèbe, *H. E.*, IV, XV, 19 suiv. Si ce texte est des environs de 400 et a été remanié vers 440, un des auteurs a pu se souvenir de la traduction de Rufin, exécutée en 402-403. — P. 255, le rapprochement entre *Dasius* et Gélase est peu concluant. Les deux textes attaquent la persistance des pratiques païennes, mais *Dasius* parle des mascarades des calendes de janvier et Gélase des lupercales de février. Le texte

d'époque byzantine que M. D. cite ensuite est beaucoup plus probant : je ne sais si cette légende de Césaire (vénéré sur le Palatin) a été influencée par Dasius. Il y a toute une littérature chrétienne sur les calendes de janvier ; voy. MALNORY, *Césaire d'Arles*, p. 343 ; dom CABROL, *Les Origines liturgiques*, p. 203. — P. 267, parmi les signes de l'influence de Milan sur la Gaule méridionale, ajouter que le concile milanais est le concile de cette région ; DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 32. — P. 283 suiv., aux croyances relatives aux mouches et aux petits insectes, ajouter que les carmélites croient que sainte Thérèse leur a obtenu la grâce d'être préservées des puces. — P. 285, des rapprochements que suggère le livre de M. D., il sort que la vie de Mélanie la jeune, publiée par le cardinal Rampolla, n'est pas d'une époque très ancienne et a subi des influences faciles à discerner. Voy. aussi p. 101, n. 2 et 193, n. 1. Ajouter que Mélanie use du mensonge « salutaire » (cf. Sébastien et Nicostrate, p. 98, n. 3) et agit à l'insu de ses parents (cf. Maris, etc., p. 120).

Tome II, p. 94, n. 3, la formule baptismale est un embryon de *credo* ; on ne peut donc la comparer valablement au texte reçu. L'expression « qui uenturus est iudicare uiuos et mortuos et *saeculum per ignem* » n'est pas « extrêment rare », puisqu'elle se trouve dans l'exorcisme de l'eau aux divers rituels gallicans (texte du *Missale gothicum* dans DUCHESNE, *Orig. du culte*, 3e éd., p. 322 ; du sacramentaire de Bergame (milanais) dans l'édition de Solesmes, p. 165, n. 1490), et dans l'exorcisme du sel au rituel romain (DUCHESNE, *ib.*, p. 297). L'insertion de *qui te illuminet* dans la formule baptismale est plus intéressante (p. 96-97). — P. 177, *si scires donum Dei* provient de JN., IV, 10. — P. 181-182, le calice où est incrustée une dent de Domninus peut être un objet réel ; cf. la légende de la couronne de fer des rois lombards. — P. 184, curieux exemple d'une légende savante ; le nom de Vintimille, *Vintemelium* (*Album Intemelium*), devient *Victimilium* dans un texte du VIIe s. (p. 185), puis *Victimolis*, et l'on y rattache un exploit prétendu d'Hannibal. — P. 206, l'histoire de Néron, qui se fait faire un ciel artificiel, paraît étroitement apparentée à la légende de Chosroès que Huysmans a si joliment racontée dans *L'Oblat*, p. 26. Il reste à en faire une étude scientifique. — P. 206 et 207, singuliers lapsus : « le palais de Tessellae », il s'agit sans doute d'une décoration en mosaïque (*opus tessellatum*) ; « la colonne Habietina » est une colonne de bois. — P. 317, le *canis qui redit ad uomitum suum* est une amabilité théologique fort ancienne : *Proverbes*, XXVI, 11 ; *IIa Petri*, II, 22. — Le nombre des fautes d'impression est considérable [1] ; on se demande si M. D. a corrigé lui-même ses épreuves.

1. J'ai renoncé à les relever. Il y a des lapsus. Ainsi II, p. 100, lettre à Salvien. Je me borne à indiquer ce que je trouve dans une seule page, II, p. 40 : ligne 2 et 5 du bas (Ambroise), lire : *transtulimus* ; dans l'autre colonne, il manque un mot à la phrase *Caecus etiam Seuerus*.

Le travail de M. Dufourcq est considérable, L'auteur s'est préoccupé de reconstituer le milieu de ses textes, il a étudié la littérature contemporaine. il a suivi les querelles ecclésiastiques (politique de Rome, rivalités de métropoles, etc.), il a noté les préoccupations doctrinales. Son enquête a porté aussi bien sur les documents manuscrits que sur les imprimés (inédits, t. II, 256; t. III, 62, n. 3; 129, n. 1; 224, n. 1). Tout cet appareil, où souvent les notes se succèdent en deux étages, met à la disposition des historiens un matériel considérable. Le premier volume m'avait un peu déçu. Mais M. Dufourcq a étendu ses recherches et donné plus d'assurance à sa méthode. Il fait entrer ces légendes dans l'histoire littéraire.

Paul Lejay.

J. Ries : **Die Wortstellung im Beowulf**; Halle a. S., Niemeyer, 1907. xix-416 pp. in-8°.

M. J. Ries est déjà connu par des travaux sur la syntaxe germanique et plus particulièrement l'ordre des mots. Une étude de ce genre sur *Beowulf* était désirable en raison de la priorité en date de ce poème sur tous les textes du germanique occidental non moins que de son caractère original. Elle présentait aussi une grave difficulté à cause de l'influence troublante de sa forme poétique sur l'ordre des mots, surtout en l'absence de textes en prose de même date. Aussi ne peut-on qu'approuver l'auteur d'avoir avant tout cherché à déterminer la valeur tonique relative des éléments de la phrase, à préciser les rapports du rythme et de la construction, à établir des lois rythmiques plus générales que celles de la versification, et ayant certainement joué un rôle important dans la construction de la phrase primitive.

D'autre part, la souplesse et la mobilité relative des formes de flexion en germanique, l'identité de l'accent de mot et de phrase en prose et en poésie, en outre, la facilité et l'habileté avec lesquelles l'auteur du *Beowulf* manie sa langue et sait la plier à une forme de versification du reste facile, simple et nationale, rendaient possible à un grammairien expérimenté d'écarter, par la comparaison de groupes de mots de forme rythmique semblable, la principale cause d'erreur qui réside dans la forme métrique.

La source d'informations, la base de l'ouvrage est la statistique : il n'en pouvait être autrement d'une étude sur l'ordre des mots à une époque où cet ordre n'est pas encore fixé par des règles de grammaire scolaire, mais garde encore une liberté relative. Est-ce à dire que l'ordre primitif des mots ait été libre à proprement parler? M. R. combat cette possibilité qui a pu paraître commode à certains philologues pour se dispenser d'entrer dans les minuties d'un relevé précis et complet,

mais l'ordre des mots est toujours déterminé par des raisons soit affectives, soit oratoires, soit logiques, soit enfin (en l'absence de tout motif défini), traditionnelles. C'est précisément l'ordre traditionnel et probablement primitif que la statistique permet d'établir lorsqu'on a eu soin d'écarter tous les facteurs particuliers (émotion, intention littéraire quelconque), qui peuvent avoir influé sur l'ordre des mots dans une phrase donnée. Aussi me paraît-il inutile de justifier (ainsi que l'auteur a cru devoir le faire) l'emploi de la statistique, quelque aride qu'en soit la lecture, même facilitée comme ici par des diagrammes ingénieux; je préfère dire qu'en tant que travail de documentation, l'ouvrage m'a paru donner un relevé complet, multiplement divisé, de toutes les formes de propositions et de phrases, de toutes les positions possibles des divers éléments syntactiques, en tenant un compte précis de leur valeur tonique et de leur importance rythmique : relevé destiné à servir de point de départ à tous ceux qui voudront étudier l'ordre des mots en vieil-anglais ou en germanique, dûssent-ils s'en servir pour combattre les conclusions actuellement présentées par M. R.

Quant à ces conclusions, qui constituent l'interprétation des faits propre à l'auteur, elles ont le tort d'être disséminées au cours de l'ouvrage; du moins auraient-elles assurément gagné à être résumées dans un chapitre final. M. R. a préféré présenter le relevé des faits comme seul ayant l'intérêt d'un résultat acquis, et termine par un index analytique complet de toutes les phrases contenues dans le *Beowulf*. Et pourtant ses conclusions très rigoureusement déduites des résultats statistiques, ont leur intérêt. Voici les principales : avant tout il constate l'influence générale de trois lois rythmiques qui exigent dans toute proposition un temps fort initial (*Satzauftakt*), un premier temps faible en seconde place (*erste Senkung*), et un temps fort final (*Satzschluss*), déterminant ainsi normalement le choix de l'ordre : Sujet tonique — Compléments peu accentués — Autres compléments — Verbe tonique. Ensuite, dans la 1re partie (Position réciproque du sujet et du verbe) l'auteur établit l'identité primitive de forme des propositions principales et subordonnées et la prédominance de l'ordre Sujet-verbe ; dans la 2e partie (Position réciproque du verbe et des divers compléments) il conclut à la position habituelle du verbe après les compléments ou une partie d'entre eux ; au passage graduel du verbe de la fin au milieu de la phrase, puis immédiatement après le sujet ; à une préférence pour l'ordre synthétique (verbe final) dans les phrases courtes, analytique dans les phrases longues ; à la persistance de l'ordre synthétique primitif dans les phrases dépendantes, et à l'influence du développement de la période sur la différenciation des deux ordres de propositions. L'allongement de la phrase et le développement de la période sont présentés comme deux facteurs très importants du changement de l'ordre des mots et du

déplacement des influences rythmiques : les lois rythmiques ne doivent pas être considérées comme la cause initiale des modifications subies par le type syntactique primitif, mais ont fait sentir leur force de plus en plus au cours de l'évolution syntactique due à d'autres causes, notamment au besoin d'intelligibilité dans des phrases longues ou comprenant plusieurs propositions subordonnées.

Il reste naturellement un certain nombre de points obscurs. Ainsi M. R. reconnaît, lorsqu'il aborde la question de la position réciproque des compléments, que la statistique ne permet pas de tirer de conclusions, les exemples ne compensant pas ici par leur nombre les exigences de la versification et le pur hasard : sans doute tel ou tel autre résultat particulier peut aussi être dû à une cause fortuite, mais les calculs de détail se contrôlent réciproquement, et, présentant sous forme de chiffres précis la fréquence relative de tous les aspects syntactiques et rythmiques possibles, nous donnent, du moins sur les traits essentiels de l'ordre des mots en vieil-anglais, des résultats d'ensemble significatifs et des conclusions probablement très voisines de la vérité.

P. Doin.

Achille Luchaire, **Innocent III et la question d'Orient**. — Paris, Hachette et Cie, 1907. In-16 de 303 pages. 3 fr. 50.

S'il est une expédition de croisés qui ait causé à ses promoteurs des tourments, des regrets et de véritables angoisses, c'est bien celle qu'Innocent III au prix des plus grands efforts réussit à organiser. On connaissait suffisamment le détail de cette quatrième croisade, qui, commençant par la prise de Zara, se termina par la conquête de l'empire grec et l'intronisation d'un latin à Byzance; mais ce que l'on savait assez mal jusqu'ici, c'était la politique personnelle du pape, ses sentiments vis-à-vis des chefs de l'entreprise et ses impressions en face des événements accomplis malgré lui. M. Luchaire, avec une autorité et une science à laquelle on ne peut que rendre hommage, vient de l'exposer, en poursuivant l'étude, présentée par lui d'une façon si attrayante, du pontificat d'un des plus grands papes du moyen âge. Au moyen des bulles qu'il a analysées, il a raconté les douleurs et les joies que ressentit Innocent III, l'embarras où le mettaient continuellement l'astuce, l'avidité et l'esprit d'indépendance des Vénitiens et barons français, l'action continuelle qu'il essaya d'exercer pour diriger la croisade vers son but qui était la délivrance des lieux saints, réprimer les excès des conquérants qui excitaient son indignation, tourner au plus grand profit de la chrétienté la désobéissance des croisés, organiser enfin le nouvel empire au point de vue religieux et le rattacher solidement à l'Église latine. On peut dire que dans cette

aventure aucune affliction ne lui fut épargnée, ni la peine de voir les soldats du Christ diriger d'odieuses attaques contre les princes dévoués au Saint-Siège, ni l'humiliation de subir des traités réglant sans lui la condition religieuse du nouvel empire, ni l'horreur des massacres et d'une anarchie prolongée, ni l'affliction de constater la vanité de ses exhortations, d'avoir à réprimander rudement ses légats et à réprimer des trahisons, ni le malheur de sentir qu'il ne pourrait jamais imposer son autorité effective et maintenir d'une façon durable l'union des deux Églises si longtemps séparées. Et pourtant ses intentions étaient droites, sa sagesse méritait plus de succès et son esprit de modération était vraiment remarquable. S'il avait pu concilier les antinomies! Aussi jamais pape plus diplomate ne se trouva dans des situations plus embarrassées. Être obligé, au début de l'expédition, d'excommunier les croisés, et cependant de garder contact avec eux pour essayer d'empêcher de plus grands malheurs et diriger cette force à la fois astucieuse et brutale dans une meilleure voie!

Le récit de M. A. Luchaire se présente donc, grâce aux nombreux documents mis en œuvre et à l'habileté de l'écrivain, avec un intérêt palpitant. Même les personnes les plus étrangères à la science historique prendront grand plaisir à le lire. J'ajouterai qu'il trace un tableau bien vivant de mœurs et d'habitudes qu'on pourrait facilement transporter de l'Orient à l'Occident; je dirai même qu'il aide à mieux comprendre la société féodale française au début du XIIIe siècle. Celle-ci se montrait, en effet, partout semblable, avec son goût d'indépendance, ses violences et ses tendances à l'anarchie. L'excellent livre de M. Luchaire sera donc utile à méditer à plusieurs points de vue.

H.-L. Labande.

Geschichte Belgien's von Henri Pirenne. Ubersetzung des franzoesischen Manuskriptes von Fritz Arnheim. Bd III. Gotha, F. A. Perthes, 1907, XXI, 606 p. in-8°. Prix : 20 fr.

Ce troisième tome, qui raconte l'histoire des provinces néerlandaises méridionales depuis la mort de Charles-le-Téméraire jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe aux Pays-Bas (1477-1576) nous présente forcément une période de l'histoire de la Néerlande, puisque la Belgique n'existe pas encore, même sous la forme atténuée des Pays-Bas espagnols. Ecrit pour la collection des *Histoires européennes* de Heeren et Uckert, continuée par M. Lamprecht, l'ouvrage de M. Pirenne, traduit par M. Fritz Arnheim, se présente jusqu'ici comme un texte parallèle plus développé du récit plus sommaire que M. P. Blok a donné dans les premiers volumes de son *Histoire des Pays-Bas*, mise au jour dans la même collection, et il est très instructif et très inté-

ressant à la fois, de confronter à la lecture les récits et les jugements de ces deux historiens distingués, voisins par leur origine et qui se rencontrent aussi souvent dans l'appréciation critique des hommes et des choses d'une même époque. Le troisième volume de M. Pirenne s'ouvre par le tableau du chaos momentané qui se produit à la chute du Téméraire, et de la crise de réaction moyen-âgeuse dont le chancelier Hugonet et le sire d'Humbercourt furent les victimes [1]. Il se continue par l'étude de la politique personnelle de Maximilien d'Autriche, puis de celle de Philippe-le-Beau, qui fut d'abord fort opposé aux tendances paternelles, porté vers l'alliance française, puis, après la mort de la reine Isabelle, changea complètement d'attitude; mais comme il mourut bientôt après (sept. 1506), et que le gouvernement, dévolu au jeune don Carlos, fut en réalité exercé par sa tante Marguerite d'Autriche, puis par Marie de Hongrie, sa sœur, la politique *impérialiste* sépara peu à peu le cercle de Bourgogne du reste du Saint-Empire et diminua son importance aux yeux du maître, qui poursuivait le rêve de la suprématie sur la chrétienté tout entière. Les relations personnelles de Charles-Quint avec le pays de sa naissance amortirent quelque temps encore cette espèce de déchéance morale, mais quand au prince flamand eût succédé Philippe II, foncièrement espagnol, tout se trouva prêt, grâce aux prétentions opposées du monarque et des provinces néerlandaises, pour une lutte à outrance. Les conflits religieux se joignirent aux conflits administratifs et envenimèrent la situation, déjà tendue par suite des aspirations du pays à l'autonomie. On ne saurait dire que M. P. ait jeté un jour bien nouveau sur le gouvernement de Charles-Quint aux Pays-Bas [2]. A vrai dire, cela ne lui était guère possible après les nombreux et excellents travaux qui ont paru depuis une quarantaine d'années sur la matière. Aussi n'est-ce pas cette partie du présent volume qu'on lira avec le plus de plaisir; on s'arrêtera de préférence au livre II qui nous retrace le tableau de la civilisation néerlandaise au XVIe siècle ; quatre chapitres (p. 211-452) nous y font étudier successivement la constitution générale et provinciale, le développement économique et social du pays, le mouvement intellectuel, la renaissance littéraire et le mouvement religieux. L'auteur reprend ensuite le fil chronologique de son récit avec les premiers conflits entre Philippe II et les Etats, il nous raconte le gouvernement troublé de Marguerite de Parme et de Granvelle, les émeutes des iconoclastes et s'arrête au moment où le roi d'Espagne envoie le duc d'Albe à Bruxelles pour y briser toutes les résistances et y faire dominer sa volonté de monarque très catho-

1. M. Pirenne se refuse à voir en eux des traîtres, gagnés par Louis XI ; ils furent sacrifiés aux rancunes des grandes cités, irritées contre un gouvernement centralisateur.

2. Un chapitre assez court nous expose la situation particulière de la principauté ecclésiastique de Liège à la fin du XVe et au XVIe siècle.

lique et tout à fait absolu. M. P. raconte ces préliminaires de la grande lutte avec un calme et un sang froid qui étonnera peut-être certains esprits enthousiastes et généreux; on ne lui reprochera pas de « s'emballer » pour les futurs héros de la guerre d'indépendance et Guillaume d'Orange, par exemple, paraîtra peut-être un peu moins héroïque qu'on ne nous le représente d'ordinaire; mais l'auteur s'efforce visiblement d'être impartial partout et pour tous, et si l'on désirerait parfois un peu plus de couleur et de vie dans ses portraits et ses récits, on est assuré par contre que son imagination ne l'emporte jamais au-delà des données de ses sources.

R.

Bornarel, **Cambon et la Révolution française.** Paris, 1905. Alcan, In-8°.

L'ouvrage de M. Bornarel est de ceux qui tiennent moins qu'ils ne promettent. On l'ouvre avec l'espérance d'y trouver une histoire complète et approfondie des finances révolutionnaires; on y trouve surtout une biographie de Cambon et cette biographie elle-même, soit faute de renseignements (les papiers de Cambon ont été brûlés ou pillés en 1825, et en partie sans doute dès juin 1793 où il avait fallu les cacher, car ils était compromettants, et tous les efforts de M. Bornarel n'ont abouti qu'à retrouver dix-huit lettres inédites), soit à cause de ce qu'il y a de vague et d'imprécis dans son rôle politique, ne laisse pas une impression très nette et permet difficilement de porter sur Cambon un jugement motivé. Il semble bien y avoir eu chez lui un sens réel des nécessités gouvernementales et l'expérience de l'homme d'affaires, de l'ancien négociant : il a vu et parfois montré le côté faible de bien des mesures révolutionnaires, mais il s'y est associé, sans qu'on puisse cependant l'accuser d'avoir manqué de courage, car il en eut à l'occasion. Il a rendu quelques services, mais n'a pu ou n'a voulu empêcher bien des fautes. Sur un seul point M. Bornarel, qui professe pour lui la plus vive sympathie, a réellement gagné sa cause : Cambon fut un honnête homme, ennemi des dilapidateurs, qui osa les dénoncer alors qu'il y avait péril à le faire, et qui fut loin de s'enrichir pendant son passage au pouvoir. Quant à son œuvre, elle reste contestable. — En tout le livre laisse l'impression, malgré un travail certainement considérable, de quelque chose d'un peu maigre et d'un peu sec. — Quelques erreurs matérielles à signaler : p. 305, Parcieux, pour Deparcieux : p. 186, erreur complète sur la loi de 1825, qui n'a jamais pris pour base de l'indemnité des émigrés le prix de 1,000 f. (ni aucun autre prix) à l'hectare. Lire 987 millions et non 927.

M. Marion.

Gustav Wolf. **Bismarcks Lehrjahre.** Leipzig, Weicher, 1907, gr. in-8°, p. 376. Mk. 8.

Malgré la littérature si abondante qu'a suscitée Bismarck, une étude de détail sur sa jeunesse et ses débuts politiques nous manquait encore. M. Wolf a comblé cette lacune en remaniant sous la forme du présent volume, à la fois pour les historiens et pour le grand public, un cours qu'il avait fait à l'Université de Fribourg. Son livre se compose de deux parties, et c'est l'entrée de Bismarck au *Vereinigter Landtag* qui en marque la division. Sur les origines et la famille, M. W. a passé assez rapidement, mais non sans insister sur la ligne maternelle où se rencontrent des savants et des diplomates, et sur la mère même de Bismarck, le *spiritus regens* de la famille. Sur les études de Bismarck nous sommes abondamment renseignés, depuis l'institution Plamann dont le régime spartiate et l'esprit démocratique froissèrent tant le jeune *junker*, jusqu'aux gymnases de Berlin. Tous ses maîtres, Bonnell, un descendant de réfugiés français, celui qu'il a le plus estimé, Wendt, Siebenhaar, Bellermann, d'autres encore, sont nettement caractérisés. Nous connaissons aussi les études privées de Bismarck, nous apprenons qu'il étudia plume en main les vingt et un in-folio d'une vaste compilation historique, le *Theatrum Europæum*. A l'Université de Göttingue Bismarck qu'attiraient assez peu les cours de droit a été élève assidu de Heeren. Dans toute cette période des années d'études M. W. tient surtout à faire ressortir le sens réaliste et pratique, l'esprit critique, le besoin de tout rapporter à un point de vue personnel qui caractérisent l'élève et l'étudiant, comme aussi le débutant dans la carrière juridique ou administrative. Les compositions d'examen de Bismarck avant d'entrer dans les bureaux d'Aix-la-Chapelle sont longuement analysées. Après qu'il a quitté le service de l'État pour se consacrer à l'exploitation de ses domaines, Bismarck a traversé une période curieuse à étudier pour la formation de son esprit. L'originale mentalité religieuse de certaines gentilhommières de Poméranie où s'était développé un piétisme allègre et actif, a été largement partagée par le maître de Schönhausen : cette influence des Thadden et du cercle de Trieglaff ressort avec intérêt du livre de M. W.

La seconde phase de ces années d'apprentissage est déjà plus connue et je ne m'y arrêterai pas. C'est d'ailleurs l'histoire intérieure de la Prusse jusqu'à Olmütz que nous retrace l'auteur, avec les débats soulevés par la constitution prussienne et les tentatives en faveur de l'unité nationale. M. W. n'a pas manqué de souligner la ligne de conduite de Bismarck et son attitude dans chacune des discussions où il se mêle ; mais son livre a de plus le mérite de suivre Bismarck dans les coulisses et de nous faire saisir son action dans le parti, dans la presse, à la cour et au milieu de ses amis, partout où intervient le défenseur de la tradition historique, le champion d'une monarchie

jalouse de ses droits et le représentant d'une Prusse plus soucieuse de ses avantages qu'entraînée par l'enthousiasme national. Toute l'étude de M. W., si précise et si consciencieuse, qui rectifie par endroits les affirmations des Mémoires du chancelier, se recommande par la plus grande impartialité. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir fait de son héros un être trop de raison. Le Bismarck de la grande époque projette un peu exclusivement son ombre sur l'autre, dont le « réalisme », il faut bien en convenir, était mêlé de beaucoup de préjugés de race et d'éducation.

L. R.

Diccionario vasco-español-frances par R. M. de Azkue *Bilbao* et *Paris*, P. Geuthner, 1906, 2 vol. gr. in-4°, à 3 col. I. xlvij-561 p., II. xiij-487 p.

Voici le premier dictionnaire, digne de ce nom, qui soit publié pour la langue basque. Il est bien imprimé, bien fait et aussi complet que possible. Il indique les diverses acceptions de chaque mot relevées dans la conversation populaire ou dans les écrivains des différentes époques; il donne les variantes dialectales, les modifications phonétiques, quelquefois les synonymes; les étymologies et les observations grammaticales y trouvent, comme de juste, une large place. Beaucoup de lecteurs regretteront avec moi que l'auteur ait fait un travail trilingue; à dire vrai, il eût suffi d'un dictionnaire basque-espagnol : l'introduction du français a fort inutilement, à mon avis, allongé l'ouvrage d'un tiers, augmenté les frais et le prix, imposé à l'auteur un travail mieux employé peut-être à autre chose, d'autant plus que le français de M. de A. n'est pas toujours irréprochable.

Un travail de ce genre ne saurait être parfait et M. de A., dont la modestie et la bonne foi égalent la science et le talent, en convient tout le premier. Les observations grammaticales, notamment, donneraient lieu à de nombreuses discussions. Ainsi, le rôle de *o* pronom ou article suffixé n'est pas suffisamment expliqué à la p. 89 du tome II : le mot *gabilţanoi* de la p. 17 d'Axular si maladroitement corrigé par Inchauspe en *ţabilţanari* « à vous qui marchez » signifie exactement « à nous ici présents qui marchons » ou peut-être, avec une idée d'exclusion, « à nous autres qui ... ». Même page 89, l'*o* datif des suffixes verbaux peut se rencontrer sans *ki* ou *tsi* : *bemo* « qu'il le lui donne », et le *ki* peut perdre son *i* devant lui : *ţako* « il est à lui ». Même volume, p. 395, dire que le *ţ* sujet de 3e pers. intransit. vient d'une confusion avec la conjugaison familière n'est pas une explication suffisante; p. 396, *ţ* suffixé n'indique pas uniquement la pluralisation du complément, car l'exemple *betoţ* notamment est intransitif et veut dire « qu'ils viennent ». Je n'insiste pas.

J'ai signalé ailleurs quelques traductions inexactes : *ameţ* n'est point le chêne rouvre, mais bien le chêne tauzin, *quercus toţa*, comme *ariţ* est le chêne pédonculé, *quercus pedunculata*, et non le

« roble »; — *zumalakar*, c'est la bourdaine et non pas le saule; — *zuhaindor*, exactement « cornouiller sanguin »; on aurait pu citer, à propos du rôle de cet arbre dans les agissement des sorciers, non seulement Duvoisin, mais de Lancre; — *aztigar* ou *gaztigar* n'est-il pas plutôt « tilleul » que « érable »?

Je suis fâché que M. de A ait cru devoir uniformiser l'orthographe des citations et qu'il ait traduit de nouveau et d'une façon trop diffuse les proverbes d'Oihenart. En revanche, je trouve fort bien qu'il n'ait pas tenu compte du *h* aspiré, ce qui facilite beaucoup les recherches.

Julien Vinson.

Ph. Plattner, **Ausführliche Grammatik der franzoesischen Sprache.** I Teil : Grammatik für den Unterricht (Zweite Auflage). Fribourg, J. Bielefeld, 1907; un vol. in-8°, de xv-464 pages.

J'ai parlé ici à différentes reprises (voir en dernier lieu, la *Revue Critique* du 6 mai 1907) des parties additionnelles de cet ouvrage, celles auxquelles M. Plattner a consacré des développements tout spéciaux. Voici arrivée à sa seconde édition, la première partie — la *Grammaire* destinée à ce que nous appelons en France, l'enseignement secondaire, — et ceci prouve que le livre a eu en Allemagne un certain succès. A défaut d'une originalité bien marquée, il a en effet des mérites de clarté et d'ampleur dans l'exposition. Il me paraît être cependant d'un genre un peu intermédiaire. Est-ce une grammaire pratique? On le dirait d'après certains passages, comme celui où sont énumérés les verbes impersonnels en allemand, mais non point en français (p. 114); celui encore où il est question des adverbes allemands qui se rendent par des verbes en français (p. 178). Mais, pourquoi alors avoir voulu semer çà et là des notions historiques; avoir institué des comparaisons avec le latin, qui ne sont pas indispensables, et dont quelques-unes sont vraiment plus que problématiques?

Je ne citerai que l'adverbe *tôt* tiré à la p. 167 de *tot cito* : ce sont des choses qu'on ne devrait plus imprimer. La syntaxe de M. Plattner est copieusement développée : on pourrait y trouver quelque abus dans les subdivisions, et une tendance à reproduire certaines règles un peu archaïques (voir ce qui est dit du pronom *soi*, p. 354).

E. Bourciez.

— On ne pourra en France se défendre de quelque étonnement de voir un Américain recevoir, sans changement, des Allemands un thème comme celui-ci : « rapport de la pensée avec le vers dans Plaute » : *Classical Philology* du 17 juin 1907 : Henry W. Prescott, *Some phases of the relation of thought to verse in Plautus* : 58 p. Entendez qu'il s'agit simplement de la place des adjectifs dans le vers ou à l'égard des noms correspondants, avec ou sans intercalation de mots dans l'intervalle. La forme, dans laquelle est faite l'exposé, n'est pas moins singulière : abstractions et entités abondent : à côté de l'unité de la pensée, « l'unité

du vers qui doit se défendre »; « facteurs qui agissent sur la séparation de l'adjectif (allitération ; emphase, essai d'une technique plus libre; nécessités métriques, influence de l'original grec; influence du Saturnien, etc.) », et surtout des règles ou lois : « principe de l'attraction pronominale »; loi de Wackernagel sur les adjectifs numéraux, etc. ; on juge sans doute que, sans cet attirail, nous n'aurions pu comprendre que telle série d'adjectifs, formant κλῖμαξ, que tel long adjectif, détaché au début ou à la fin du vers, ou en rejet au vers suivant, devaient produire un effet comique. C'est une belle chose que la grammaire dramatisée. N'oublions pas que pour lui donner un air de science et répondre au goût présent, on saupoudre partout de statistique, et ajoutons aussi qu'ici comme dans Norden, l'on voit revenir, avec la transposition nécessaire, tout le menu détail de nos anciennes explications littéraires : retour inattendu de modes qu'on croyait passées, et qu'on croyait revoir moins que jamais sur un texte comme celui de Plaute. A noter cependant qu'il y a, dans ces exemples, des faits intéressants, et comme l'auteur de l'article est clair, soigneux, et bien renseigné, on peut par le présent article se faire quelque idée des publications sur le sujet. La contribution personnelle de M. A. n'est pas non plus, tant s'en faut, sans mérite. — É. T.

— Le professeur italien Flaminio Nencini, bien connu par de nombreux articles et ouvrages (surtout : *De Terentio ejusque fontibus*, Liburni, 1891), publie sous le titre : *L'Elegia di Catullo ad Allio*, une série de remarques où il résume avec clarté les difficultés que rencontrent les savants dans l'interprétation du chant LXVIII de Catulle. Après une introduction générale, nouvel examen de quelques passages du poème. En tout 31 pages. Plaquette élégante et soignée.— E. T.

— Le professeur Francis W. Kelsey, de l'Université de Michigan, vient de publier deux articles qui touchent à César : le premier, dans les Transactions of the American Philological Association (XXXVI, 1906, p. 211-238), a comme titre : *The title of Caesar's work on the Gallic and Civil Wars.* L'auteur expose d'abord la diversité des titres et souscriptions, très corrompus, dans les manuscrits. De cette tradition qui ne peut remonter à César, il conclut que la Guerre des Gaules a dû être écrite à Bibracte, dans l'hiver de 52-51 et publiée d'abord sous la forme anonyme. Le titre le plus probable était : *C. Juli Caesaris commentarii rerum gestarum.* Les références aux parties précédentes (*ut... ante* [ou *supra*].. *demonstravimus*) étaient vagues. Nulle part il n'est fait mention de *liber* ou de *commentarius.* — Le second article (*The Cues of Caesar*), publié dans The Classical Journal (déc. 1906, 9 p.), cherche un contrôle des résultats qui viennent d'être exposés, dans les transitions par lesquelles l'auteur du *De Bello Gallico* passe, dans notre texte, d'un livre à l'autre. M. K. y relève des phrases qui se répondent, toute semblables. D'habitude César y est le sujet et il est indiqué comme étant en telle région et pour telle cause. Rien de pareil dans la Guerre civile, du moins divisée, telle qu'elle l'est suivant la tradition. Ici M. K. admet que le début du troisième livre ait bien été disposé comme nous l'avons par César (cf. le début de B. G. IV); mais les deux premiers livres qui ne contiennent que les événements d'une année, auraient dû, suivant la règle adoptée ailleurs par César, ne former qu'un seul livre (VIII, 48, 10 : *singulorum annorum singulos commentarios*); c'est encore la numérotation du ms. d'Ashburnham; ou, s'il y a eu coupure, elle devait porter après I, 33 ou ailleurs, mais non où elle est. Toutes remarques justes et intéressantes. Mais noter que, dans le calcul du nombre des lignes (p. 56 bas), M. K. a oublié de tenir compte de la lacune qui suit, III, 8. E. T.

— M. Herm. Nohl donne dans la collection Teubner (classiques avec notes en allemand) un nouveau *Pro Milone* (5e édition ; la 4e est de 1892). Le cadre est resté le même. Mais l'appendice critique, de deux pages, monte à 10 pages (le livre contient en tout 118 pages). Ce sont les travaux et les éditions de M. Alb. Clark qui, comme il était naturel, ont été l'occasion de remaniements et de discussions. La note de M. N. où il établit quel est à son sens la véritable classement des mss. est de première importance. Le résultat serait que M. Clark a quelque peu surfait l'Harleianus et trop rabaissé les mss. E et T. L'éditeur reconnaît d'ailleurs que tous les passages doivent être considérés en eux mêmes et que l'on doit prendre garde de raisonner *ex silentio* sur les données du *Cluniacensis*. D'après les astérisques de l'Appendice, je compte 57 passages où M. N. a changé le texte de l'édition précédente. Dans l'Introduction les notes moins importantes sont imprimées en caractères plus petits; l'éditeur essaye ainsi de concilier le nouveau système des classes allemandes avec l'ancien; M. N. n'a pas tort de remarquer que, pour les élèves, l'exposé deviendra ainsi plus clair. — E. T.

— La Revue a reçu de M. Pietro Rasi, professeur à l'université de Pavie, plusieurs articles assez courts qui témoignent de son activité scientifique : dans la Rivista di filologia (1907, II, 10 p.) : A proposito dell' « A propos du *Corpus Tibullianum*... par Cartault »; dans les Rendiconti del R. Ist. Lomb. (1907, 20 p.): De positione debili, quae vocatur, seu de syllabae ancipitis ante mutam cum liquida usu apud Tibullum ; dans la Rivista di storia antica (anno XI, 2, 1907, 2 p.): Ancora Giovenale, I, 142 sg.; dans les Classici e neo-latini (1907, 2 p.); Noterelle oraziana (A. p. 52 sg.) et ibid. (3 p.) ; De tribus inscriptionibus Latinis, quarum duae priores cum loco Plautino (Trin., 252), tertia cum loco Pseudo-acroniano (ad H. Sat. 1. 6. 113) conferri possunt. — E. T.

— L'éditeur du Lucain de la Bibliothèque Teubner, bien connu par ses articles dans toutes les revues savantes, M. Carl Hosius, professeur à l'Université de Greisswald, donne comme *Festschrift der Universität Greiswald* (*zum Rektorats-Wechsel, am 15 mai 1907*), une plaquette de 32 pages in-8o, intitulée *De imitatione Romanorum imprimis Lucani*. D'abord un préambule (16 p.) sur la méthode à suivre et les dangers à éviter en un pareil sujet (imitations qui n'ont que l'apparence; emprunts à un original perdu ou à un auteur commun, etc.). Suit en 14 pages le texte des 182 premiers vers de la Pharsale avec les imitations qu'y a vues M. Hosius. (Pourquoi n'avoir pas conservé ici la séparation habituelle des *Auctores* et des *Imitatores*?) En appendice un fragment de Lucain tiré de Cassiodore (De orat. II, 568, Migne, p. 1231) et, à propos du v. 45, des exemples de répétitions de mots, habituelles à Lucain dans le même vers ou la même proposition. — E. T.

— M. Harold Loomis Cleasby, traite dans un article de 32 pages des *Harvard Studies* (XVIII, 1907), des imitations dans les tragédies de Sénèque, particulièrement dans la Médée. L'auteur a ici repris et développé le sujet d'une thèse qui lui avait valu à Harvard le titre de docteur (*De Seneca tragico Ovidi imitatore*). Il analyse la Médée de Sénèque, en la rapprochant de ses deux sources principales, Euripide, et Ovide. Relevé des différences avec la pièce d'Euripide; elles s'expliqueraient par l'influence de la source latine. Conclusion de M. Cleasby : Virgile est relativement peu employé dans ces tragédies; Horace l'est surtout dans les parties lyriques; l'influence d'Ovide est plus marquée que celle de tout autre poète. Naturellement l'Héroide XII est prise comme base. — E. T.

— Dans le *Classical Philology* de juillet et d'octobre 1907, deux articles de M. Frank

Frost Abbott, professeur à l'Université de Chicago. Le premier (3 p.) a comme titre : *Notes upon mss containing Persius and Petrus Diaconus*. Le mss. de Perse est à Tolède; il date du xve siècle (1461) et n'ajoute pas beaucoup à notre connaissance du texte. Collation du Prologue et des cinquante premiers vers de la satire I. — Suit une série de leçons de la *Peregrinatio* de *Sancta Silvia* d'après un ms. du mont Cassin qui n'a pas les lacunes du seul ms. connu, celui d'Arezzo. — Second article : *The accent in vulgar and formal Latin* (17 p.). Resumé des études antérieures sur le sujet avec l'exposé des deux thèses entre lesquelles se partagent les savants. Comme elles paraissent, en l'état, inconciliables avec les faits, l'auteur cherche une voie moyenne par laquelle on puisse sortir de la difficulté; il propose pour cela l'hypothèse que, dans le *sermo plebeius*, l'accent aurait été toujours un accent d'intensité, tandis que, dans le latin littéraire, pendant la période classique, l'accent d'intensité devenu secondaire, aurait momentanément cédé la place à son rival, l'intonation musicale aiguë, sauf à reprendre l'avantage, quand va disparaître le latin littéraire, vers la fin du ive siècle. — E. T.

— La livraison XXIXe de la publication intitulée : *Der obergermanisch raetische Limes des Römerreiches*, vient de paraître. Elle comprend la description de quatre *Castella*, ceux de Gnotzheim, de Gunzenhausen, Pfünz et Böhming. Comme toujours, chaque description, paginée à part, forme un tout indépendant. — R. C.

— Voici trois volumes à ajouter à la jolie collection des *Villes d'Art*, publiée par l'éditeur H. Laurens (pet. in-4° à 4 fr. le vol.). Ce sont les tomes 29 à 31, si je compte bien, tous les trois très neufs. L'un, consacré à *Dijon* et *Beaune* a pour auteur M. A. Kleinclausz ; l'autre, qui étudie *Grenoble et Vienne*, est l'œuvre de M. Marcel Reymond; enfin M. Jean de Foville a étudié *Gênes*. Un des plus sincères éloges que nous ayons dû adresser déjà à l'ordonnance de cette collection, si précieuse pour l'histoire de l'art, est à coup sûr la place qui est faite à nos grandes villes françaises. On ne les connaît guère que par les Guides ; encore ceux-ci ont-ils tout dit quand ils ont énuméré le musée et les églises. Mais les rues, les maisons, les aspects variés de la ville, et tant de souvenirs qui évoquent sa vie d'autrefois, son goût artistique, son effort de personnalité et d'indépendance ? C'est ici qu'il faut les chercher, dans ces petites monographies qui semblent plutôt encore le carnet d'un promeneur très informé et plein de goût, que le travail d'un historien érudit. Grâce à elles, les arbres et les pierres retrouvent leur histoire oubliée, et toute la ville revit comme sous une lumière nouvelle. La masse des renseignements photographiques est d'ailleurs considérable, on le sait : une moyenne de 120 gravures par volume, et qui sont un document par elles-mêmes, très souvent inédit. Enfin le souci de l'exactitude, dans la complexité des faits, n'empêche pas l'historien de montrer des qualités de critique, pour peu qu'il ait l'esprit artiste; et c'est justement de l'avoir que je louerai M. Marcel Reymond, quand il étudie le beau musée de Grenoble ou les monuments anciens de Vienne, M. Kleinclausz devant les richesses de l'Hôtel-Dieu de Beaune ou les vieilles maisons de Dijon, M. de Foville ému des trésors artistiques qu'il rencontre parmi les jardins suspendus de Gênes, épris des sanctuaires d'ombre et de paix qu'épargne la fièvre commerçante de la ville actuelle, évoquant les souvenirs de ces siècles de vie artistique qui firent Gênes si belle. — H. de C.

— Une autre collection artistique justement remarquée, celle des *Maîtres de l'art* (actuellement à la librairie Plon, comme tout le fonds de la librairie de l'Art), s'est aussi augmentée d'un volume, la monographie de *Giotto* par M. C. Bayet. On sait la compétence de cet historien-critique de l'art. Le plan de son travail

n'a pas été limité par lui à la seule vie du grand peintre toscan du XIIIe siècle, mais il a été étendu à tout le milieu d'art et de société où le talent de l'auteur s'est développé. M. Bayet, après les données biographiques (très restreintes) a étudié ce que les prédécesseurs de Giotto avaient apporté à sa formation artistique. Puis il l'a suivi et interrogé dans son œuvre même, dans ses travaux à Rome, à Assise, à Padoue, à Florence enfin. Il a en même temps analysé son talent, défini le caractère de son art, où se montre l'âme des personnages et leur vie propre, et conclu, sur son influence, sur l'étude qui tout de suite fut faite en son pays, de son génie et de ses œuvres, qu'il faut voir en lui « vraiment le fondateur de l École Florentine, celui qui ouvrit la voie où, malgré la diversité des talents, elle a persisté avec une si vigoureuse continuité. » Comme d'habitude, un tableau chronologique de la vie de Giotto, le catalogue de ses principales œuvres et une sérieuse bibliographie terminent l'ouvrage. — H. de C.

— La maison Hachette vient de mettre en vente une nouvelle édition, bien au courant, du petit *Atlas de poche* de Frantz Schrader. Les écoliers d'aujourd'hui sont vraiment gâtés (les gens du monde aussi) par de telles publications : comparez-les aux vieux atlas, trop grands et trop vides, que vous pouvez avoir gardé de votre temps de classes ! Le mince petit volume relié de percaline rouge n'a pas moins de 68 cartes extrêmement nettes, et 60 pages de notes géographiques et économiques avec index alphabétique de *tous* les noms renfermés dans les cartes. C'est inappréciable, ce dernier point. Le prix est toujours de 3 fr. 50, mais avec une prime, qu'il nous faut signaler à part : une *Carte du Maroc* au 2,500,000me, en cinq couleurs, œuvre très réussie de M. Schrader, avec texte et vues diverses, au dos, et bien entendu au courant des informations les plus récentes (format grand in-folio, plié : 1 fr. 50). — H. de C.

— Le 17me fascicule annuel de l'*Année cartographique* publié sous la direction de M. F. Schrader vient de paraître (Hachette, 3 cartes doubles, in-fo, avec texte au dos. Prix : 3 fr.). Il contient les relevés suivants : *Asie* : Itinéraire du major Bruce, de Leh à Péking (1906); traité franco-siamois (1907); Perse, exploration Stahl (1895-1906); Chine occidentale, itinéraires Marsay et Las Cases (1906). — *Afrique* : Sahara central, Nigeria (accords de 1906); Régions entre Kanem et Borgon, explorations Mangin (1904-6); Mauritanie et Ferlo, Congo, travaux des officiers (1900-5). — *Amérique* : Régions polaires, traversée du passage du N. O. Amundsen et expédition Peary (1903-1906); Réseau hydrographique des Andes Péruviennes ; Labrador ; Nouveaux États de Colombie. Les textes sont de MM. Aitoff, Bonnesseur, Chesneau, Rudeau et Huot.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 décembre 1907*. — M. Paul Fournier écrit à l'Académie qu'il retire sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. J. Lair.

M. Salomon Reinach, président, annonce le décès de M. Mehren, de Copenhague, correspondant étranger depuis 1894.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre. Au quatrième tour de scrutin, M. le comte Paul Durrieu est élu par 23 voix, contre 21 obtenues par M. Théodore Reinach. Les autres candidats, M. Henri Cordier et M. Gaston Raynaud, avaient obtenu, le premier, 9 voix au 1er tour, 3 au 2e tour, et 1 au 3e tour; le second, 4 voix au premier tour.

M. Bouché-Leclercq fait une communication sur l'ingénieur Cléon, contemporain de Ptolémée Philadelphe.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 Décembre. — 1907

R. de Félice. **Essai sur l'onomastique des rivières de France**, Paris, 1906, (publié en 1907), in-8°, 167 p., une carte et une page d'addenda.

Sur ce sujet difficile, et qu'aucun homme compétent ne se risquerait sans doute à aborder de front, le jeune auteur a écrit un livre où il a prouvé seulement qu'il ignore la critique historique, la précision philologique et la linguistique. Cette thèse complémentaire est un simple péché de jeunesse, sur lequel il n'y aurait lieu de rien dire si M. de Félice ne s'autorisait d'une approbation que lui aurait donnée le regretté V. Henry; en réalité, V. Henry n'a été consulté qu'à titre accessoire, et a laissé toute la responsabilité du visa de la thèse à ses collègues géographes; il suffit de voir certaines erreurs de M. de F. pour affirmer que V. Henry n'a pu les approuver.

A. Meillet.

Rome et la Grèce de 200 à 146 avant Jésus-Christ, par G. Colin. Paris, Fontemoing, 1905, 683 pp. in-8° (paru en 1906).

Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Mit besonderer Berücksichtigung der Sprache. Eine Studie von Ludwig Hahn. Leipzig, Dieterich, 1906, xvi-278 pp. in-8°.

Duruy croyait que Rome avait usé vis-à-vis des Grecs d'une politique constamment impitoyable et avide. Mommsen a soutenu au contraire la thèse du philhellénisme du Sénat et a prétendu que le rêve des Romains était de donner à la Grèce un régime municipal semblable à celui de l'Italie. La vérité, que démontre M. Colin, est que l'attitude et la politique romaine ont varié suivant les époques. Dès l'achèvement de la guerre contre Philippe de Macédoine, Rome est en réalité maîtresse de la Grèce. Elle en occupe les principaux

points stratégiques. Tout d'un coup elle les évacue et rend à la Grèce sa liberté. Cet acte de générosité est l'œuvre personnelle de Flamininus. Mais il est approuvé par un parti qui détient le pouvoir. C'est qu'à cette date Rome subit le premier enivrement de la culture hellénique : moment d'enthousiasme sans réserve qui est unique dans son histoire. Peu à peu elle apprend à mieux connaître les Grecs, elle se ressaisit et n'a dans la guerre contre Persée aucun des ménagements antérieurs. Cependant l'hellénisme gagne de plus en plus les classes cultivées. A partir de 160, le Sénat témoigne plus d'égards à la Grèce. Elle n'échappe ni aux dommages des guerres ni à l'exploitation des capitalistes; elle n'a plus aucune puissance politique; mais elle garde toute la liberté intérieure compatible avec l'exercice de la puissance romaine. Telle est dans ses grandes lignes la conclusion de M. C.; c'est en somme l'idée déjà soutenue par M. Hertzberg.

M. C. établit cette conclusion en étudiant, période par période, les relations de Rome et de la Grèce, relations politiques, relations intellectuelles et artistiques. L'ouvrage est entièrement documenté sur les textes. M. C. a pris la peine d'en citer l'essentiel dans ses notes, de sorte qu'on peut le contrôler sur place et aussi qu'à travers le récit de l'historien moderne on entend toujours le son de l'antiquité. M. C. ajoute, dans son avant propos : « Nous nous servirons peu des livres de seconde main ». Ce parti peut se défendre. Il est difficile de s'y tenir et alors on s'étonnera de voir citer celui-ci et pas celui-là. Ainsi, pour Ennius, M. C. s'en tient à Vahlen, je pense à la seconde édition, et ne recourt jamais à L. Müller dont l'étude biographique reste utile, surtout pour le sujet de M. C. En revanche, il cite toujours le Lucilius de L. Müller et il ne mentionne pas celui de M. Marx, dont l'introduction et le commentaire sont importants pour l'historien. Je ne vois pas davantage de renvoi à la littérature latine de M. Schanz. P. 147, note 3, sur la légende d'Énée il était difficile d'omettre Cauer, *Die röm. Aeneassage* (*Jahrbücher*, Suppl. Bd. XV).

L'appréciation des faits est judicieuse et solide. Voici deux points secondaires où elle me paraît discutable. P. 341-342, M. C. cite, comme une preuve de la décadence du sentiment religieux, la nature des vœux adressés à l'oracle de Dodone. Les uns veulent assurer leur santé et celle de leur famille; d'autres consultent le dieu sur leurs affaires commerciales; un mari demande si sa femme lui donnera des héritiers, un autre si son enfant est bien de lui. « De semblables questions étaient de nature à déconsidérer le dieu auquel elles s'adressaient ». Je n'en suis pas sûr du tout. Et qu'est-ce que M. Colin voudrait que ces braves gens aient demandé à l'oracle ? la solution de problèmes métaphysiques? Un autre jugement qui touche davantage au fond du sujet, c'est celui que M. C. porte sur la conduite du Sénat en 197-194. Le traitement de la Macédoine fut sévère. Le sort de la Grèce fut tout différent. « Rome, dans cette occasion, sépare entièrement la Macédoine

du reste de la Grèce... La Macédoine n'était-elle donc pas une puissance grecque? » (P. 73 suiv.). Il n'y avait dans cette attitude aucun machiavélisme. En Macédoine, la race grecque avait subi bien des altérations et des mélanges. Le dialecte local n'était peut-être qu'un parent du grec; en tout cas, il était presque étranger [1]. Le régime politique était une monarchie, très tempérée sans doute, mais une monarchie, s'opposant au régime de cités de la Grèce proprement dite. Au v[e] siècle, Alexandre, fils d'Amyntas; reçoit le titre de philhellène : c'est un titre que l'on décerne à un étranger. Si Alexandre le Grand avait obtenu une gloire adoptée par toute la Grèce, surtout après la victoire, ce n'était pas comme roi de Macédoine, mais comme chef de l'armée des Grecs contre la puissance perse. Les Macédoniens de Macédoine étaient toujours des Grecs de seconde classe. On comprend très bien que le Sénat ait fait la distinction, même s'il n'y avait eu aucun intérêt. Et cette distinction n'est pas contradictoire avec le philhellénisme du temps. Car ce que Rome admire, au temps de Flamininus, c'est la Grèce classique, la Grèce artistique et littéraire, plus spécialement Athènes. La Macédoine n'a jamais été, au meilleur temps, qu'une colonie intellectuelle de cette Grèce-là.

Cette divergence d'appréciation laisse intacte la masse un peu trapue du livre de M. Colin. L'auteur a réuni un grand nombre de renseignements et de textes. Surtout il a cité les inscriptions et fait entrer dans le courant général mille détails connus seulement d'un petit nombre de spécialistes. Enfin, il a distribué sa matière avec clarté et a su grouper les menus faits.

Tout autre est l'ouvrage de M. Hahn, bien qu'il ait plus d'un rapport avec celui de M. Colin. D'abord il embrasse presque toute l'antiquité, subdivisée en périodes, époque italique, de Pyrrhus à Polybe, de la destruction de Corinthe à la bataille d'Actium, le temps d'Auguste, le début de l'Empire (de Tibère à Trajan). De plus, M. H. envisage l'autre côté du problème, quelle a été l'influence de Rome sur le monde grec. Par suite, il néglige à peu près complètement l'histoire politique, qui avait la première place dans le livre de M. Colin, et il fait la part très large, indiquée par le sous-titre, aux données linguistiques. Les deux livres se complètent.

La marche suivie est la même pour chaque période : histoire sommaire des relations politiques, traitement imposé aux Grecs par les Romains, relations économiques et intellectuelles des deux peuples, influences particulières des Romains sur les Grecs, le latin dans l'Orient grec, mots latins introduits en grec. Ces deux derniers points

1. Je ne prétends pas juger la question au fond, mais seulement indiquer ce que pouvait être l'impression des Romains. Nous avons maintenant le livre de M. Otto Hoffmann, voy. *Rev.*, 1907, I, 445 (My) et aussi les objections de M. Hirt, dans le *Zentralblatt* de juillet 1906.

forment chaque fois des chapitres distincts. M. H. y étudie la manière dont les Grecs hellénisent les notions romaines (magistratures, poids et mesures, termes juridiques et politiques, etc.); il relève les emprunts, il traite à part les latinismes de certains auteurs, comme Polybe, Posidonius, Denys d'Halicarnasse, Juba, Nicolas de Damas, Diodore, Strabon, Epictète, Plutarque, Dion Chrysostome, Josèphe, Dioscoride, etc. Ces emprunts lexicographiques sont très anciens. Le premier en date que relève M. H. est πόλτος, *puls*, dans Alcman, le nom du mets national.

Il y a une lacune générale dans ce livre. M. H. ne saurait en être rendu responsable. On admet encore comme un axiome que la littérature latine n'a exercé aucune influence sur les Grecs. M. H. dit, p. 77 : « Le monde grec cultivé paraît avoir ignoré avec un souverain mépris la poésie romaine du temps de Catulle comme plus tard un Virgile ou un Horace ». On commence à revenir de ce principe. Mais le moment n'est pas encore de faire les comptes de l'Orient et de Rome, de voir comment tel lieu commun de Télès ou de Bion, transformé par Horace, a été repris et mis en œuvre par Lucien. Il y a eu, contrairement à l'opinion reçue, un continuel échange entre les deux mondes à partir du Ier siècle avant J.-C., ou plutôt à partir de cette date, il n'y a guère qu'une littérature, en deux langues. Un des points de contact, c'est l'école, spécialement l'école romaine, où l'idée latine revêt dans les exercices grecs une forme nouvelle et passe de là dans l'enseignement des rhéteurs orientaux.

Une autre lacune, ou plutôt un autre travail à entreprendre, est l'histoire du patronage des grandes familles romaines. C'est un facteur très important d'influence politique et intellectuelle. M. Albertini, dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome*, XXIV (1904), p. 247, l'a montré par la clientèle des Claudii, recrutée en Orient. Quand les Claudii arrivèrent à l'empire avec Tibère, cette clientèle se perdit dans la masse des sujets; mais on doit constater chez les empereurs Claudiens une sympathie persévérante pour les Grecs. Il y eut donc échange. D'autres recherches seraient probablement fructueuses dans la voie ouverte par M. Albertini.

C'est encore un élève de notre Ecole de Rome, M. Carcopino, qui pourra redresser une erreur de M. H. P. 55, M. H. insiste sur la dureté de la conquête romaine, et il en donne pour preuve le traitement de la Sicile, spécialement de Leontini. On ne peut choisir plus mal. La Sicile était déjà, sous les rois, placée sous un régime fiscal et économique particulier. Quant à Leontini, toute la terre de cette cité faisait partie du domaine privé de Hiéron II. Les Romains n'ont pas innové. Les territoires saisis par eux au lendemain de la conquête ont été restitués. Tout cela, ainsi que le mécanisme de la dîme frumentaire, est parfaitement tiré au clair par M. Carcopino, *Mél. de l'École de Rome*, XXV (1905), pp. 3 et 401.

P. 73, M. H. met sur le compte de la conquête romaine la décadence des lettres grecques qui peut être tout simplement l'effet de l'usure intellectuelle. La rhétorique est un produit assez naturel de la décadence. Si les rhéteurs grecs se dépitent de voir les Romains profiter de leurs leçons mieux que les Grecs, le régime auquel est soumis la Grèce n'y est pour rien. En Grèce, dit M. H., l'imitation de l'âge classique tourne à l'artificiel : c'est l'effet de toute culture prolongée ; Symmaque lui aussi ne parlera pas au sénat la langue de son temps. Ce que l'on pourrait dire, c'est que la prédominance politique finit toujours par provoquer un mouvement intellectuel et attire les artistes et les lettrés. — P. 167, M. H. remarque le nombre des métaphores militaires dans saint Paul et chez les écrivains chrétiens. Il y voit l'influence du séjour de l'armée romaine en Orient. Cela est assez difficile à apprécier. Car, depuis les conquêtes d'Alexandre et les guerres de ses successeurs, l'armée occupe les imaginations, témoin le type du soldat fanfaron. — P. 184, M. H. attribue la décadence morale des Grecs aux mauvais exemples des Romains. Mais la mollesse et l'abus du luxe sont chez les Romains des vices importés de l'Orient grec. Il faudrait dire au moins qu'il y a eu action et réaction.

Le livre de M. Hahn est un bon recueil de faits isolés successivement énumérés. L'auteur a réservé une large place à la bibliographie, non seulement par une longue liste en tête, mais aussi par des renvois dans les notes. Il montre qu'il connaît les travaux français, à la différence de beaucoup de ses compatriotes. Il ouvre une mine de renseignements.

Paul Lejay.

Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie, par Jacques Zeiller (*Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Etudes*, fasc. CLV). Paris, Champion, 1906, xix, 189 pp. in-8°.

Le sujet a été renouvelé, comme on sait, par les fouilles dont le nom de M. Bulic est inséparable. M. Zeiller, qui s'était occupé de la Dalmatie dans des articles des *Mélanges de l'École de Rome*, a cru le moment venu de reprendre l'ensemble de la question et de la mettre au point.

Il faudrait plutôt dire les questions. La première est celle de saint Domnius, Domnio ou Doimus. D'après la « tradition », ce personnage, disciple de saint Pierre, a fondé l'Église de Salone et subi le martyre au IIe siècle sous Trajan ; son corps aurait été conservé jusqu'à nos jours dans l'intérieur de la ville. D'après l'histoire, c'est un évêque de Salone, martyr sous Dioclétien, dont le corps a été transporté à Rome après la destruction de Salone en 640 et déposé dans la chapelle de Saint-Venance au Latran. Les fouilles de M. Bulic ont fait découvrir un débris de l'inscription de l'ancien tombeau dans un des cimetières suburbains de Salone. Entre ces deux versions,

dès le XIIIe siècle, on a pratiqué la conciliation suivant les rites les mieux établis de l'exégèse biblique, et l'on a dit qu'il y avait eu deux personnages du même nom.

La tradition, naturellement, ne supporte pas l'examen. Restent les maigres données de l'histoire. Je crains que M. Z. ait eu tort en voulant les compléter par un emprunt fait à la légende. On trouve dans la légende un *praefectus Maurilius* ou *Maurelius*. D'autre part on a une inscription *pro salute Marci Aureli Iuli u(iri) c(larissim)i auguris praesidis prouinciae* (*C. I. L.*, III, 1938 et 8565). Cette inscription peut être du temps de Dioclétien. M. Z. conclut que le *Maurelius* de la légende est un détail remontant à une bonne source. Il faut se défier des « détails » provenant d'une légende. En parcourant le livre de M. Dufourcq, M. Z. trouvera un Maurelius. Mais admettons une erreur graphique et un rapport entre la légende et le *praeses*; quel peut être ce rapport? Il peut se faire que le légendaire ait tout simplement lu l'inscription et y ait pris son juge par un procédé connu. La mention de M. Aurelius dans la passion n'est pas une preuve de la date du martyre (p. 24). En raisonnant ainsi, M. Z. fait un cercle vicieux. Le *praeses* de l'inscription est de date inconnue. M. Z. le fixe chronologiquement grâce à la passion. Puis, il veut dater le martyre par l'inscription. Le mieux est d'abandonner le *praeses* à son obscurité [1].

Autre point où les légendes me paraissent mener trop loin M. Z. Dans la chapelle du Latran auquel Venance donne son nom, le patron figure sur la mosaïque à une place d'honneur, en costume épiscopal, ayant le pas sur Domnio. La notice de Jean IV (640-642), qui a fait faire la chapelle, contient là-dessus une indication : « Misit per omnem Dalmatiam seu Histriam multas pecunias... Eodem tempore fecit ecclesiam beatis martyribus Venantio, Anastasio, Mauro et aliis multis martyribus [Domnio n'est pas nommé, mais figure dans la mosaïque], quorum reliquias de Dalmatia et Histria adduci praeceperat. » Jean IV lui-même était dalmate et son père s'appelait Venance. C'est tout ce qu'il y a de sûr.

A ces renseignements, M. Z. ajoute : 1° un fragment de marbre, trouvé près de l'épitaphe de Domnio, et portant IVS : « Comme aucune autre inscription de Salone n'a fait connaître le nom de Venance et qu'on ne voit pas à quel autre saint pourrait se référer ce *pluteus*,... la lecture *Venant*IVS a paru vraisemblable » (p. 56) : on

1. Je ne voudrais pas contrister M. Z. en poussant le scepticisme plus loin. Mais il ne reste, pour dater Domnius, que la *Petite chronique* ou *Prologus Paschae*. Or, p. 10, la note 3 est inquiétante : sur bien des points où l'on a pu contrôler cette chronique, on l'a reconnue erronée; « mais en ce qui touche à saint Domnio au contraire, ses assertions sont, du moins pour l'essentiel, corroborées par le témoignage des autres sources dignes de confiance ». Compte-t-on, pour la date, parmi ces « autres sources » la passion légendaire ?

n'est pas plus accommodant, malheureusement *-ius* en latin est tout ce qu'on veut ; 2° la passion de saint Venance de Camerino. Camerino est en Italie, et l'auteur de la légende prétend raconter les origines du christianisme dans sa bourgade. Mais « certaines indications topographiques s'appliquent assez bien aux environs de Salone », répète M. Z. à la suite du P. Delehaye (p. 72). Voici bien une autre complication : dans une rédaction différente de la même légende, Venance s'appelle Agapet et Camerino Préneste. Comment tirer quelque chose d'Agapet de Préneste ou de Venance de Camerino pour définir le personnage de Venance de Salone ? Il n'y a qu'une solution raisonnable : c'est de faire le même cas des deux rédactions de la légende. Elles peuvent nous renseigner sur le culte italien des saints dalmates, elles ne peuvent rien nous apprendre sur la vie réelle de Venance de Salone, pas plus que les actes de Paul et de Thècle sur la vie de l'apôtre. Pour utiliser la passion de Venance de Camerino, M. Z. emploie des expédients dans le détail desquels il est inutile d'entrer, après la discussion de M. Dufourcq, *Et. sur les Gesta martyrum*, t. III, p. 303.

J'effacerais donc, p. 177, de la liste des « évêques de Salone authentiquement connus », saint Venance, « martyr vers 270 », ou tout au moins je le placerais hors liste. Le reste de l'histoire de Salone devient plus certain à mesure qu'on avance. M. Zeiller a très bien mis en œuvre les données archéologiques et littéraires qui se multiplient alors. L'ensemble de son livre est un excellent chapitre de l'histoire de l'évangélisation. Il serait désirable que l'on en possédât l'équivalent pour plus d'une province de l'Empire romain [1].

Paul Lejay.

H. Grisar, **Il Sancta Sanctorum ed il suo tesoro sacro ;** scoperte e studii dell' autore nella Cappella palatina Lateranense del medio evo, con 62 illustrazioni. Roma, *Civiltà cattolica*, 1907. VIII-199 pp. in-8°. Prix : 10 l.

Le *Sancta Sanctorum* était, avant les bouleversements entrepris au Latran par Sixte V, l'oratoire privé des papes. La construction actuelle est due à Nicolas III (1277-1280) ; elle est l'œuvre de Cosmas ou Cosmato II, un membre de la célèbre famille d'artistes. C'est un des rares échantillons du style gothique à Rome. Mais la première mention de cet oratoire, consacré d'abord à saint Laurent, est beaucoup plus ancienne. On la trouve dans le *Liber Pontificalis* au pontificat d'Étienne III (768-772). Léon III (795-816), l'ami de Charlemagne, fit faire une caisse de bois de cyprès pour y réunir les reliques les plus précieuses possédées par les papes ; cette caisse fut placée sous

1. L'ouvrage est accompagné de trois planches : basilique épiscopale, cimetière et basilique de Monastirine, cimetière et basilique de Marusinac. On n'aurait pas été fâché d'avoir aussi une reproduction de la mosaïque du Latran.

l'autel de l'oratoire qui dut à ce trésor son nom particulier. La caisse de Léon III s'est conservée aussi intacte que si depuis quelques mois seulement elle avait été placée là : « L'incorrutibilità del cipresso si è mostrata qui pari alla sua fama » (p. 70). Cette caisse porte encore l'inscription : ✝ *Leo indignus D(e)i famulus tertius episcopus fecit.* Innocent III (1198-1216), en même temps qu'il faisait reconstruire la chapelle, fit placer devant le coffre de Léon III des portes de bronze : ✝ *Hoc op(us) fecit fieri d(om)n(u)s Innocentius p(a)p(a) tertius.* Enfin une forte grille défend en avant le trésor. Le tout est garni de serrures compliquées. Cet appareil résista aux efforts des soldats allemands du duc de Bourbon, lors du sac de 1527.

La dernière ouverture du trésor avait eu lieu sous Léon X. La chapelle elle-même est rarement accessible. Par une permission spéciale de Léon XIII, le P. Grisar avait pu y pénétrer en 1894 et y photographier les peintures et les parties architecturales. En 1903, le P. Jubaru, qui s'occupe de sainte Agnès, avec l'autorisation de Léon XIII, rechercha dans le trésor le chef de la sainte. Puis les multiples serrures furent refermées, et c'est seulement deux ans après, sous le successeur de Léon XIII, que le P. Grisar eut la permission, non seulement de voir l'intérieur de l'armoire de Léon III, mais d'en enlever le précieux contenu, de le décrire et de le photographier. La publication de cet inventaire fut réservée expressément au P. Grisar par la curie romaine. Les objets furent transportés, le dernier jour, par le P. Grisar et M. Marzolini dans les appartements du secrétaire d'État. La publication projetée par le P. Grisar, après une série de délais habituels en ce pays, ne put commencer dans la *Civiltà* qu'en mai 1906. Elle ne fut achevée qu'en 1907. Ce sont ces articles, réunis, revus et complétés, que nous avons dans la présente publication.

Les pièces principales du trésor décrit par le P. Grisar sont : 1° une croix émaillée trouvée par le pape Serge I (687-701) dans la sacristie de Saint-Pierre, avec son écrin d'argent ; 2° une croix gemmée que Jean diacre, sous Alexandre III (1159-1181), décrit ainsi : « In una (capsa) est crux de auro purissimo adornata gemmis et lapidibus pretiosis, id est hyacintis et smaragdis et prasinis ; in media cruce est umbilicus < et preputium Circumcisionis > Domini nostri Iesu Christi, et desuper est inuncta balsamo et singulis annis eadem unctio renouatur, quando dominus papa cum cardinalibus facit processionem in Exaltatione sanctae crucis ab ipsa ecclesia sancti Laurentii in basilicam Saluatoris quae appellatur Constantiniana » (Migne, *P. L.*, LXXVIII, col. 1389) ; 3° une cassette contenant les sandales du Christ ; 4° un coffret d'argent contenant le chef de sainte Agnès ; 5° un autre coffret contenant le chef de sainte Praxède ; enfin toute une série de coffrets en argent, en argent niellé, en ivoire ; des tissus anciens et une quantité d'autres objets, ampoules, vases, etc.

En dehors du trésor, mais non un des moins précieux joyaux du

Sancta Sanctorum, se trouve l'image achéropite (non faite de main d'homme) du Christ. Elle est entièrement enveloppée d'un revêtement d'argent, sauf en haut où une toile peinte représente la tête du Sauveur. Revêtement et toile sont du temps d'Innocent III. L'image elle-même ainsi cachée est peinte sur une toile fixée sur une tablette. Cette image était l'objet de rites singuliers, que raconte le P. G. et que l'on connaissait déjà par DUCHESNE, *Le forum chrétien*, dans les *Mélanges Cabrières*, t. I, p. 140.

Les diverses pièces de ce trésor sont décrites et étudiées par le P. G. et des figures les mettent sous les yeux des lecteurs. Il reste encore bien des points à éclaircir; le P. G. les signale loyalement. Le P. G. a déjà fait un effort considérable. Mieux que personne, il pouvait mettre en lumière ces anciens objets de culte; il y fallait une connaissance de l'histoire ecclésiastique et de la liturgie que les purs archéologues ne possèdent pas habituellement. Car ces croix et ces châsses n'ont pas toujours été enfermées dans le coffre de Léon III. Elles ont vu le grand jour des processions. Les croix ont reçu les onctions de baume qui étaient à Rome un rit de leur culte; on les a trouvées encore toutes couvertes de la résine que le baume laisse en s'évaporant. On pourrait cependant faire des réserves sur la critique de l'excellent jésuite. Il admet comme historique l'invention de la croix (p. 119) et énumère les « più ragguardevoli scrittori » qui en parlent au IVe et au Ve siècle. Il attache une importance toute particulière à la lettre de Cyrille de Jérusalem à Constance (vers 350). Cyrille était assurément bien placé pour parler, il était aussi fortement intéressé. Mais il est curieux de le voir mentionner Constantin seul et garder le silence sur Hélène. Mais il est inquiétant de voir l'itinéraire de Bordeaux, Eusèbe, Constantin lui-même s'abstenir de toute allusion à la découverte de la croix quand ils s'étendent si longuement sur celle du Saint-Sépulcre. Cyrille ne représente-t-il pas le premier état de la légende, avant l'invention du personnage d'Hélène? Le P. G. est très sévère pour la relique de la circoncision, parce qu'elle est... embarrassante. Mais il ne dit rien des autres, sinon qu'il n'a pu se charger de les authentiquer.

On lui doit, en tout cas, une très grande reconnaissance et pour la présente publication et pour la patiente énergie qui a enfin ouvert le « saint des saints ». Maintenant que vont devenir tous ces objets? Leur caractère sacré, dit-on, va empêcher qu'on les expose au musée chrétien, et déjà l'*Ausonia* proteste (p. 201). Mais les objets d'art n'ont pas été créés pour les musées. Ils perdent tout leur charme à être enlevés à leur milieu et détournés de leur destination; ils y perdent leur signification et une partie de leur valeur. La place du trésor du *Sancta Sanctorum* est dans le coffre de Léon III, sous l'autel. Toute autre est un contre-sens esthétique et historique. Là, pendant des siècles, il a été à l'abri de l'injure du temps et de la barbarie plus

redoutable des hommes. C'est là qu'on pourra le communiquer aux archéologues avec les précautions convenables, et ils répéteront avec plus de conviction l'inscription du sanctuaire : *Non est in toto sanctior orbe locus*.

Paul Lejay.

Die Urkunden deutscher Sprache in der Kanzlei Karls IV von Prof. Emil A. Gutjahr. I. Der Kanzleistil Karls IV. Leipzig, Dietrich'sche Verlagsbuchhandlung (Theodor Weicher), 1906. In-8°, x-500 pp., 14 m.

M. Gutjahr s'applique depuis plusieurs années (v. *Revue critique*, 26 février 1906, p. 132 s.) à étudier les origines de l'allemand littéraire moderne. De ce labeur sont nés un travail sur Eyke de Repgowe, l'auteur du *Sachsenspiegel* et, plus récemment, les *Chartes en langue allemande de la chancellerie de Charles IV*.

Ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne nous apporte la preuve d'un fait, dont l'importance serait très grande s'il était avéré, et dont M. G. fait cependant état dans son argumentation. Il affirme, en dépit de ce qu'on a toujours cru, qu'Eyke n'est pas bas allemand de naissance et de langue, mais moyen allemand. Si la chose était assurée, M. G. aurait en quelque mesure le droit de considérer les manuscrits moyen allemands du *Sachsenspiegel* comme ceux qui représentent le plus fidèlement la langue d'Eyke; du même coup il réussirait à démontrer que l'auteur du *Sachsenspiegel* est, comme il le répète complaisamment dans ses deux livres, l'un des fondateurs de l'allemand littéraire moderne. Mais il faut nous contenter pour l'instant de la promesse que fait M. G. d'étayer son opinion.

On regrette d'ailleurs que M. G. procède volontiers par affirmation. Ne dit-il pas que les diphtongues nouvelles (*ei*, *au*, *eu* substituées à *î*, *û*, *iu* anciens, ex. *Leib*, *Haus*, *teuer* pour *lîp*, *hûs*, *tiur*) ne sont pas nées dans le domaine austro-bavarois, mais y ont été importées (p. 7); ce qui contredit les résultats de monographies telles que *Le Manteau* de Henri du Türlin, par Warnatsch (p. 94) et l'opinion unanime des grammairiens?[1] Enfin, et pour en terminer avec les critiques, M. G. admet trop aisément comme certains des faits controversés. Il est loin d'être assuré, par exemple, que les *Rolands* soient, comme il le dit (*Die Urkunden*... p. 395) des symboles de justice, et les études récentes sur l'origine des *Rolands* semblent même avoir plutôt infirmé cette hypothèse.

Personne ne contestera que M. G. n'ait fait œuvre utile en examinant les chartes de la chancellerie de Charles IV, où se retrouvent, de l'aveu commun, les premiers linéaments de l'allemand littéraire

---

1. M. Gutjahr aurait dû aussi s'expliquer, au sujet du rôle de la langue de la chancellerie de Prague (p. 399 s.) avec M. K. von Bahder, qui, dans ses *Grundlagen des neuhochdeutschen Lautsystems*, p. 3), conteste que cette langue ait influé sur le développement de l'allemand littéraire moderne.

moderne et qu'il n'ait rendu service aux études linguistiques en distinguant parmi les 1400 chartes qu'il a pu découvrir la cinquantaine de documents qui ont été rédigés, écrits et expédiés par la chancellerie de Charles IV, et qu'il publie intégralement. Les recherches qu'il a entreprises sur l'organisation de la chancellerie, le formulaire des actes, le rôle des personnages qui les établissaient intéresse davantage le paléographe que l'historien de la littérature : elles ont cependant leur importance pour ce dernier.

La critique ne peut refuser à M. G. de prendre note de ses laborieux efforts : elle ne sera en état de discuter ses théories au sujet des origines de l'allemand littéraire moderne que lorsqu'elle sera en possession des volumes où, selon sa promesse, il justifiera ses prémisses.

F. Piquet.

G. Rydberg, **Zur Geschichte des franzoesischen E.** II, 5. Monosyllaba im franzoesischen : Demonstrative kompôsita, Relativa, Konjunktionen, Adverbien. — Almqvist et Wiksell, Upsal, 1907 ; un vol. in-8°, pp. 755-1099.

M. Rydberg vient d'achever la publication du tome Ier de son ouvrage sur l'E muet français, qui, commencé il y a plusieurs années déjà, forme à présent un gros volume de onze cents pages. C'est que la matière s'est enrichie, je crois bien, à mesure que l'auteur se décidait à creuser davantage les problèmes connexes : d'une simple question de phonétique historique, il a été amené peu à peu à embrasser tout le vaste champ de notre ancienne syntaxe dialectale, et à y tracer un sillon lumineux. Ne nous en plaignons pas. J'ai déjà eu l'occasion plusieurs fois de signaler ici ces recherches (voir en dernier lieu, la *Revue Critique* du 6 mai 1907), et j'en ai trop souvent loué l'exactitude et la conscience, pour y revenir longuement aujourd'hui. Ce dernier fascicule est important cependant, par son étendue même (trois-cent cinquante pages) et par la nature des questions qui y sont traitées. M. R. y étudie le développement dans la France du nord des groupes déterminatifs *ecce-hoc*, *ecce-istum*, *ecce-illum*, puis l'évolution des particules *sic*, *non*, *si*, et enfin la répartition et l'emploi des relatifs *qui*, *que*, *quoi*. Sur tous ces points, son information est aussi étendue, aussi précise qu'on peut le désirer. Je signalerai comme tout particulièrement intéressant, le relevé des formes issues de *ecce-iste*, *ecce ille*, fait par provinces dans les documents d'archives du XIIIe et du XIVe siècle : la théorie d'une prononciation *cé* pour *cest*, avant d'aboutir à *ce*, est très vraisemblable, mais a encore besoin d'être examinée de près. M. Rydberg a clos son volume par une table alphabétique des matières, qui, sans être très développée, donne cependant de l'ensemble un résumé précieux, et facilitera singulièrement les recherches qu'on sera désormais amené à y faire.

E. Bourciez.

P.-G. Goidánich, **L'origine e le forme della Dittongazione romanza** (Beihefte zur Zeitschrift für Roman. Phil., V). Halle, M. Niemeyer, 1907; un vol. in-8°, de 218 pages.

Voici un livre qui est appelé, si je ne m'abuse, à avoir dans le monde savant du retentissement, et qui le mérite à bien des égards. Y fera-t-il une révolution? C'est autre chose. La révolution ne s'opérerait que si l'on admettait sans réserves les idées exposées par l'auteur, et, pour ma part, j'indiquerai tout à l'heure les motifs pour lesquels je ne saurais y souscrire. M. Goidánich est un élève d'Ascoli. Comme son illustre maître, à la mémoire duquel son ouvrage est dédié, et envers qui il professe une sorte de vénération bien naturelle, il n'est pas seulement romaniste; il a embrassé dans son ensemble le vaste champ des études indo-européennes. De là peut-être la belle hardiesse de son hypothèse qui n'irait à rien moins qu'à changer de fond en comble, à intervertir — si je puis m'exprimer ainsi — la conception que nous nous faisons du développement phonétique des langues romanes. Ceci n'est point un reproche; mais enfin, l'hypothèse est hardie (il s'agit de savoir si la terre tourne autour du soleil, ou si c'est le soleil qui tourne autour de la terre), et voici à peu près en quoi elle consiste, car il faut tout de suite le dire.

Jusqu'ici, pour expliquer l'évolution phonétique romane, on a admis que les cinq voyelles latines, après avoir été brèves ou longues dans l'usage classique, étaient devenues ouvertes ou fermées (sauf *a*) pendant la période impériale. Quant à leur diphtongaison ultérieure, elle était en relation — là où elle s'était produite — avec un allongement et un dédoublement rare en syllabe entravée, assez ordinaire en syllabe libre (il s'agit bien entendu des voyelles portant l'accent d'intensité) : autrement dit un mot comme *mĕl* était devenu *mèl*, puis *mèèl* et *miel*. Par parenthèse, je ferai observer qu'en partant de ces données, posées il y a quelque vingt-cinq ans par MM. L. Havet et W. Foerster, l'étude des langues et des patois romans a réalisé d'assez beaux progrès depuis : je ne sache même pas que le développement plus récent de la phonétique expérimentale soit venu les infirmer en rien. Ce sont cependant ces données que M. G. n'accepte plus aujourd'hui, et auxquelles il veut substituer une nouvelle théorie, ingénieuse je le reconnais, mais fragile par bien des côtés. Il suppose que les voyelles se sont prononcées en latin, de toute antiquité, avec ce qu'on appelle une accentuation « à double sommet » (*biverticata*) : que *ĕ* se prononçait *ᵉē*, que *ē* se prononçait *ēᵉ*, et ainsi de suite. Qui lui a inspiré cette idée qui le hantait depuis longtemps, depuis « les premières années de son activité scientifique », comme il le dit dans une note de l'Introduction? C'est essentiellement l'existence d'une accentuation analogue dans le Lithuanien, qui semble avoir été une langue conservatrice par excellence, et reproduirait par conséquent un état indo-européen primitif. Ajoutons-y quelques indices tirés de la prononcia-

tion bisyllabique de certaines longues dans les Védas, et de la correspondance qu'il y a entre ces syllabes et la place du circonflexe en grec. Je ne nie pas qu'une telle conception ne soit ingénieuse, et même grandiose ; il se peut qu'en ce qui concerne la préhistoire des idiomes indo-européens, elle soit vérifiée par des recherches ultérieures : mais, je ne crois pas qu'au point de vue roman, elle soit vraie. Car on voit bien ce qui en résulte dans ce domaine, et ce qu'a pu exposer M. G. dans son livre en partant de telles prémisses. Du moment que les voyelles étaient déjà scindées dans la prononciation normale du latin, elles ont naturellement abouti plus tard à des diphtongues ; là où la diphtongaison ne s'est pas produite, c'est que pour une raison ou pour une autre, il y a eu coalescence entre les deux éléments de la voyelle. Et tout cela est spécieux. Il est évident que théoriquement une telle idée peut se soutenir, quoi qu'elle soit l'inverse de celles qui ont été admises jusqu'ici, et précisément parce qu'elle en est l'inverse. On peut y plier les faits : au lieu de dire par exemple que le mot latin *mël* est resté intact en portugais, tandis que par un intermédiaire *mèèl*, il a abouti à *miel* en espagnol, on dira que *mèèl* est le point de départ, ici se développant en *miel*, là se réduisant par contraction à *mel*, et ainsi de suite. Mais enfin, il ne suffit pas qu'une idée soit acceptable théoriquement, il faut se demander encore si elle est vraie en soi, et ne constitue pas une sorte de paradoxe historique. Or, voici les objections que j'adresserai pour le moment à cette hypothèse : M. G., vers la fin de son livre, en a déjà prévu quelques-unes, et a essayé d'y répondre, mais d'une façon qui ne me semble pas péremptoire. Pour ne pas prolonger outre mesure cette discussion, je résume mes observations, et je les range moi aussi sous un certain nombre de chefs :

1° Est-il bien vraisemblable qu'une étape indo-européenne primitive — c'est-à-dire cette prononciation « à double sommet » — se soit conservée d'une part sur les bords de la Baltique, d'autre part dans le Latium, et là seulement, donc parmi des populations de mœurs et de culture très différentes ?

2° Les grammairiens latins ne nous ont rien dit à ce sujet. Et ces grammairiens n'étaient pas très intelligents, je l'accorde volontiers — quoiqu'ils soient traités peut-être par M. G. avec bien de la désinvolture. Leur silence n'en est pas moins surprenant, étant donné surtout qu'il s'agit d'un fait d'ordre aussi général, et pour ainsi dire aussi tangible.

3° Ce qui est bien plus grave encore, et peut-être décisif en un sens, c'est ceci : tout ce que nous savons sur l'évolution historique du Latin, nous le montre comme une langue qui a peu à peu réduit ses diphtongues primitives. D'abord *ei*, *ou*, dès l'époque prélittéraire ; un peu plus tard *ae*, *oe*, et même partiellement *au*, puisque *orum*, *oricla*, étaient des prononciations populaires assez répandues. Tous ces faits

sont trop connus pour qu'il y ait lieu d'insister. Si l'on m'objecte qu'il s'agit là d'une simplification de deux éléments vocaliques différents, je répondrai qu'il y a eu aussi contraction de deux éléments semblables pour *prehendere*, *cohortem*, *tuum*, devenus dans la bouche du peuple *prendere*, *cortem*, *tum*, etc. En quoi ces tendances, reposant sur des faits démontrés, pourraient elles s'accorder avec la prononciation théorique supposée par M. G. ? N'indiquent-elles pas plutôt une langue qui aimait avant tout les voyelles simples ?

4° Enfin j'ajouterai que, dans cette hypothèse, il ne serait même pas probable que des distinctions basées sur la quantité eussent pu se fixer dans la langue, et devenir pour les Romains un principe de versification.

Maintenant, il va de soi qu'il faut s'entendre. Je parlais tout à l'heure de « voyelles simples » : je n'ignore pas qu'une voyelle quelconque, prononcée dans n'importe quelle langue, et à n'importe quelle époque, n'a jamais été « simple » au sens absolu du mot. La phonétique expérimentale nous a appris qu'il fallait y voir une « colonie », une synthèse de sons, si l'on préfère. Mais enfin il y a là une question de plus ou de moins, et aussi d'impression acoustique. Ce qui ne me paraît point probable, c'est qu'un scindement très net, très perceptible à l'oreille, et reproduit par là-même avec une sorte de régularité, ait existé déjà dans la prononciation des Latins. Au point de vue roman, M. G. n'a pas prouvé non plus que la diphtongaison postérieure des voyelles ne se trouvait pas en relation avec leur allongement. Il l'a nié à diverses reprises, mais gratuitement : car de signaler la différence entre *rǒta* et *pǒrta* qui se diphtonguent tous les deux en Espagne, tandis qu'en Italie le second reste intact, cela n'avance pas à grand chose, et implique seulement que l'allongement ne s'est pas produit partout dans les mêmes conditions. Quant aux observations de détail, qui sont ici multipliées sur les patois de l'Italie et de la Rhétie — réduites à presque rien sur les idiomes du midi de la France, — elles prouvent que M. G., quoiqu'il ne les ait pas en général faites personnellement, est du moins un esprit très averti, un savant très au courant des travaux d'Ascoli et de ses continuateurs. Mais qu'il ait vraiment plié tous ces faits à la démonstration de sa thèse, je ne le crois pas. Je donne mon impression, ne pouvant entrer ici dans le détail. Pour que ces phénomènes notés dans les dialectes italiens fussent probants, il faudrait qu'on pût établir leur chronologie exacte, et là est la grosse difficulté : d'une façon générale, M. G. paraît souvent enclin à trop les reculer dans le passé.

Toutes ces critiques de principes ne m'empêcheront pas d'ailleurs de reconnaître la haute valeur de ce livre. J'ai dit dès le début que l'étude de M. G. était importante et suggestive : je tiens à le répéter en terminant. Si je ne suis pas d'accord avec lui sur le fond de la thèse, je trouve qu'il n'est pas mauvais de tout remettre ainsi en question de

temps en temps. M. Goidánich nous forcera à préciser nos idées sur le fait même de la diphtongaison, et j'entrevois déjà que certains points de sa théorie, transposés dans le temps, pourront être acceptables et peut-être se vérifier. Ajoutons qu'il a semé ici des discussions de détail, qui se présentent peut-être par rapport à l'ensemble dans un certain désordre, mais qui sont en tout cas d'un puissant intérêt et dénotent un esprit d'une singulière pénétration : ainsi le passage relatif aux rapports géographiques entre la Rhétie et le nord de l'Italie; celui où il est question du passage du *u* a *ü*; celui où est constatée la tendance de certains groupes ethniques à la palatalisation, et bien d'autres encore. En voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès du livre et sa large diffusion.

E. Bourciez.

Verbi vasconici ab Iohanne Leizarraga in Novo Testamento adhibiti formulas composuit L. S. Dodgson. *Oxoniae*, 1907, in-8°, 200 pages et 2 fts supplémentaires de *Corrigenda*.

M. Dodgson poursuit avec une persévérance méritoire le travail d'analyse minutieuse qu'il a entrepris, il y a une vingtaine d'années déjà, sur le Nouveau-Testament de Liçarrague (l'orthographe Leizarraga est une invention pédantesque de M. Dodgson); et il faut lui en savoir gré. Mais je ne puis qu'exprimer une fois de plus le regret de voir ce travail exécuté par morceaux dispersés au hasard dans toutes sortes de revues et de journaux, au lieu de former un tout unique et compacte. On éviterait ainsi bien des répétitions et des longueurs; il y a en effet certains mots dont le sens est si évident et si peu contestable, — comme *da* « il est », *du* « il l'a », — qu'on pourrait se contenter d'énumérer les passages où ils se rencontrent sans reproduire ces passages intégralement. La brochure actuelle est consacrée à l'évangile de S. Mathieu et aux épîtres de S. Jude et de S. Paul à Philémon : elle est bien imprimée et se présente fort bien aux lecteurs, non sans quelques unes de ces excentricités dont l'auteur est coutumier.

M. D. s'est toujours montré critique trop impitoyable envers les autres pour qu'on ne constate pas avec un certain plaisir qu'il a dû relever lui-même, dans ses corrigenda, de graves erreurs : p. ex. *eçemon* « qu'il ne te donne pas à lui » traduit simplement « that he may not give thee ». A ce propos, je ferai observer que M. D. a grand tort de ne pas suivre l'ordre alphabétique rigoureux : *eçemon*, *utçac*, *eçtut*, *baita*, p. ex., devraient se trouver à l'*e*, à l'*u*, à l'*e* et au *b* au lieu d'être égarés à l'*o*, à l'*a* et au *d*.

M. D. prend pour référence du texte français une édition de Genève, 1566. Or, nous savons aujourd'hui que Liçarrague a commencé sa traduction en 1561; il n'a donc pu avoir ce texte de 1566 sous les yeux.

Julien Vinson.

Frédéric Lachèvre. **Le Livre d'amour d'Estienne Durand pour Marie de Fourcy.** Paris, Leclerc, 1906, gr. in-8°, p. 271.

— **Jacques Vallée Des Barreaux.** Sa Vie et ses Poésies, 1599-1673. Paris, Leclerc, 1907, gr. in-8°, p. 264.

— **La Chronique des Chapons et des Gélinottes du Mans d'Étienne Martin de Pinchesne.** Paris, Leclerc, 1907, gr. in-8°, p. 249. (Chacun des trois volumes a été tiré à 301 exemplaires).

Dr. Paul Triaire. **Lettres de Gui Patin.** Nouvelle édition. Tome premier. Paris, Champion, 1907, in-8°, pp. xviii, 712. Fr. 15 (tiré à 325 exemplaires).

E. Pilastre. **Vie et caractère de Madame de Maintenon** d'après les Œuvres du duc de Saint-Simon et des documents anciens ou récents, avec une Introduction et des Notes. Paris, Alcan, 1907, in-8°, p. 183. Fr. 8.

I. M. F. Lachèvre qu'un heureux hasard a mis en possession de l'unique exemplaire connu des *Méditations* d'Estienne Durand, a réimprimé ce recueil qui offrira une contribution intéressante à la poésie des débuts du xviie siècle. L'éditeur s'est livré à de patientes recherches pour nous donner quelques renseignements sur l'auteur presque entièrement ignoré par les biographes ; il a reproduit les fragments qui se sont conservés de la vie du poète écrite par Colletet et établi avec une grande sagacité la parenté d'Estienne Durand avec Marie de Fourcy, marquise d'Effiat, l'Uranie des *Méditations*. Il a essayé de tirer de ce roman d'amour ce qu'on peut conjecturer d'un peu précis sur les relations du poète avec sa cousine qui garda un silence complet, lorsqu'en 1618 le malheureux Durand fut condamné et exécuté pour un libelle composé contre le favori de Luynes. M L. risque aussi une piquante hypothèse : l'infortuné pamphlétiste pourrait être le père d'un autre conspirateur, le jeune Cinq-Mars, le cinquième enfant de Marie de Fourcy. Quant au recueil lui-même, il renferme de beaux vers et même des pièces bien venues, malgré une certaine monotonie de ton et les défauts ordinaires du temps, abus des concetti et de la mythologie classique [1].

II. Les histoires de la littérature ignorent Estienne Durand, mais elles citent souvent Des Barreaux ; il est vrai qu'il n'est guère qu'un nom, un type, le représentant des libertins au xviie siècle. Nous devrons à M. L. de le mieux connaître. Le savant bibliophile nous donne du poète une biographie courte, mais très documentée à l'aide de pièces rares ou inédites. Son amitié avec Théophile, sa liaison avec Marion Delorme ont été retracées avec d'abondants détails ; quant à son athéisme, il était bien à fleur de peau, et c'est Bayle qui semble l'avoir le mieux jugé. La seconde partie est consacrée aux poésies de Des Barreaux dont on ne connaissait qu'un unique et fameux sonnet. M. L. lui restitue 49 pièces, qu'il a découvertes soit dans le recueil

1. Ne faudrait-il pas lire p. 89, embrasement et p. 137, douleur, au lieu d'*embrassement, douceur*?

de Conrart qui en contient 17 de signées, soit dans celui de Sercy, soit encore et surtout dans un recueil de 1667, soit enfin dans certains manuscrits de nos bibliothèques publiques. Il faut remercier l'ingénieux chercheur d'avoir exploré avec beaucoup de bonheur ce petit coin du grand siècle.

III. Le troisième enfin de ces oubliés est encore plus inconnu que les deux autres; il s'agit de Pinchesne (1616-1680), le neveu et l'éditeur de Voiture. Une admiration commune pour le spirituel épistolier l'avait lié avec Costar, l'archidiacre du Mans, qui dans la querelle entre Balzac et Voiture avait pris la défense du dernier. Pour soigner sa réputation littéraire à la cour et auprès des beaux esprits de Paris, Costar envoyait à son ami, contrôleur de la Maison du roi, chapons et gélinottes qui donnaient prétexte à de plantureux repas, tantôt chez le fameux traiteur Guille, tantôt chez un des « sages desbauchez », Chantelou, Scarron, Colletet ou l'abbé Tallemant, et Pinchesne s'est fait le chroniqueur de ces joyeuses réunions de carnaval. Les lettres échangées entre lui et Costar de 1655 à 1658, mêlées souvent de vers, rondeaux, stances, épigrammes, madrigaux, etc., dûs à la plume de l'amphitryon ou à celle de ses amis, forment la matière de ces *Entretiens* auxquels on reconnaîtra avec M. L. une valeur documentaire pour l'histoire gastronomique du XVIIe siècle et aussi pour celle de la poésie badine. L'éditeur nous a donné une esquisse curieuse et bien informée de Pinchesne et de courtes notices sur Costar et chacun des convives qui ont souvent collaboré à cette chronique : Charpentier, Colletet et sa belle Claudine, la Mesnardière, de Linières, François Martin de Pinchesne, un frère de l'auteur, Rosteau, etc. De toutes ces contributions c'est le *Voyage héroïque* de Charpentier qui se lit avec le plus d'agrément et témoigne d'une ingénieuse fantaisie. L'exécution de ce volume et des deux précédents a été faite avec autant de soin que de luxe.

IV. Les éditions des Lettres de Gui Patin, cette mine si riche en informations de toute sorte, étaient nombreuses, mais toutes imparfaites, et il était à souhaiter qu'un érudit, à la fois médecin et historien, se chargeât de nous donner l'édition scientifique qui manquait jusqu'à présent. M. le Dr P. Triaire qui depuis longtemps s'est occupé de médecine historique, était des plus qualifiés pour l'entreprendre. Il en publie aujourd'hui le premier volume qui sera suivi de trois autres. Les lettres ont été collationnées sur les manuscrits originaux, chaque fois que c'était possible; les passages, souvent considérables, omis ou modifiés par les anciens éditeurs, ont été rétablis, des noms propres et des dates rectifiés, certaines vivacités de plume de Patin, touchant Richelieu ou Mazarin par exemple, supprimées ou atténuées sans raison, ont été conservées ; les divisions et les raccords arbitraires ont disparu. Quelques-unes de ces lettres manquaient dans les éditions précédentes : le présent volume en compte 14 sur 171 qu'il

renferme et qui embrassent les années 1630 à 1649. Une annotation minutieuse était indispensable à cette nouvelle édition. M. T. l'a fournie avec un soin très scrupuleux : renseignements bibliographiques, historiques ou littéraires, il n'a rien omis de ce qui pouvait éclairer ou intéresser le lecteur ; la chronique médicale en particulier a été traitée avec une abondance qui satisfera les plus exigeants. Les lettres sont rangées par ordre chronologique ; la source manuscrite ou imprimée est indiquée pour chacune d'elle, de même que les éditions qui la contiennent et tout ce qu'elle apporte de nouveau est mentionné en note. Sans se contenter de l'index qui doit terminer la publication, l'éditeur a ajouté à la fin du volume un sommaire qui, en indiquant la matière de chaque lettre, facilitera les recherches. Le public savant ou curieux saura gré à M. T. d'avoir entrepris avec une telle conscience une lourde tâche et on ne peut que lui souhaiter de la mener promptement à bonne fin [1].

V. M. Pilastre a écrit à l'usage des gens du monde une brève esquisse de M[e] de Maintenon qui donne l'essentiel sur les humbles origines et la brillante fortune de la maîtresse de Louis XIV. S'il n'apporte pas de documents nouveaux, l'auteur a du moins tiré un intéressant parti de ceux que l'on possède et son étude dans son cadre modeste est abondamment documentée. Tout une moitié d'ailleurs est constituée par les jugements qu'ont portés de M[me] de Maintenon ses contemporains, M[me] de Sévigné, Racine, Boileau, la Palatine, Villars et quelques modernes ; mais il a puisé surtout dans Saint-Simon qu'il a actuellement pris comme sujet de ses recherches et qui a été ainsi l'occasion de la présente brochure. Il ne sera pas inutile de trouver réunis ces extraits qui auraient pu être encore plus copieux, d'autant que pour tous, éloges ou critiques, l'historien a pris soin d'ajouter un bref commentaire, afin d'éclairer le lecteur sur le degré de confiance qu'ils méritent. Son propre jugement d'ailleurs sur M[me] de Maintenon est plein de réserve et d'impartialité. La bro-

---

1. Je relève quelques menus détails. P. 21, Lieber est né en 1524, et non *1523* ; p. 23 et 28, *cynégitique* ; p. 65, Frédéric Spanheim est mort en 1648, et non *1649*, et il fallait rappeler qu'il est le père du ministre du Grand Électeur ; p. 85, Champollion, au lieu de *Champollon* ; p. 90, Jean-Georges fut Électeur de Saxe depuis le 23 juin et non le 23 *janvier* ; p. 364, Reuchlin-Capnion (et non *Capnio*) a écrit les *Epistolæ clarorum* (et non *illustrium*) *virorum*, mais on sait que les *Ep. obscurorum virorum* sont de Crotus Rubianus et de Hutten, et non de Reuchlin ; p. 378, Zopyre et non *Zapire* ; p. 464, Fuchs, de Membdingen (plus connu d'ailleurs comme botaniste que comme médecin), et non *Fusch*, né à *Wembdingen* ; p. 468, *royaume* de Deux-Ponts, au lieu de duché ; p. 498, Albert de Bollstädt, né à Lauingen, et non *Bollstadt*, *Laningen*; ses œuvres furent publiées à Lyon, et non à *Leyde* ; p. 501, *Callirhae*, au lieu de Callirhoé ; p. 525, *Peignitz*, *Schwarzac*, au lieu de Pegnitz, Schwarzach (les noms allemands sont d'ailleurs souvent mal orthographiés).

chure très bien exécutée est ornée de belles reproductions de portraits et de vues [1].

L. ROUSTAN.

BAGLION DE LA DUFFERIE (Le comte L. de). **Histoire de la maison de Baglion :** *Les Baglioni de Pérouse, d'après les chroniqueurs, les historiens, les archives.* Poitiers, Société française d'impr. et de libr., 1907. In-4 de x-571 p.

Le goût de l'histoire et un pieux sentiment de tradition domestique ont donné à M. de B. le courage de consacrer un gros in-quarto à la famille hardie qui a gouverné Pérouse du milieu du XVe siècle au milieu du XVIe, qui, en 1848, lui donnait encore un gonfalonier, et dont une branche transplantée chez nous honore sa nouvelle patrie. Le rôle joué dans le monde par les Baglioni appelait-il un ouvrage de cette étendue? On n'oserait l'affirmer; mais un travail aussi considérable et pour lequel M. de B. reconnaît avoir trouvé tant d'auxiliaires ne s'adresse pas seulement aux amateurs de généalogies; tout historien de l'Italie peut être amené à le consulter, et, de même, tout historien de la France; car les Baglioni ont, en somme, depuis le temps de Frédéric Barberousse touché alternativement à l'histoire de deux grands peuples. Le livre de M. de B., peu commode à manier, parce qu'il a fallu un format proportionné aux illustrations qui, paraît-il, en ornent une édition spéciale, se compose de deux parties : la première roule sur l'histoire politique de la famille et sur ses vicissitudes après qu'elle eut perdu la domination de Pérouse; elle se termine par un chapitre trop sommaire sur la vie de Pérouse sous les Baglioni; la deuxième partie, qui comprend près de 200 pages, est toute de généalogie. Les érudits démêleront que l'auteur connaît un peu moins l'histoire générale que la biographie de ses héros. Ils seront un peu désorientés par la manière dont il indique ses sources; dans son récit, il marque simplement entre parenthèses le nom de l'auteur auquel il emprunte telle assertion, et c'est beaucoup plus loin, dans des catalogues méthodiques ou alphabétiques, qu'on trouve les indications supplémentaires; mais, comme toute personne qui aborde un volume de cette dimension est pourvue de courage, on s'y débrouille. D'ailleurs, il faut reconnaître que la partie narrative n'offre pas l'aridité à laquelle on s'attendait; sans doute, elle est prolixe; M. de B. quand il raconte une de ces batailles de rues qui éclataient à chaque instant, ne nous fait pas grâce d'un coup d'épée. Mais sa plume ne manque point de chaleur; on souhaiterait seulement une élégance

---

1. P. 62, l'origine attribuée à l'hymne national anglais est assez contestable; p. 68, l'édition qu'a donnée Schefer de la *Relation* de Spanheim est de 1872 et non de *1882*; il y en a une plus récente et meilleure, celle de M. E. Bourgeois (Paris, 1900).

un peu plus soutenue : des mots tels que *frasques*, *emballement*, etc., jurent avec la gravité d'un travail consciencieux. Pourtant, si l'on saute des pages, ce ne sera pas par ennui, mais par scrupule de donner trop de temps à des minuties. Au demeurant, M. de B. est arrivé à prouver que les Baglioni valaient mieux que leur renommée. Je ne garantis pas qu'on juge avec l'indulgence qu'il réclame, le défenseur de Florence contre Charles-Quint et Clément VII : l'ordre de sonner la retraite au fort des plus heureuses sorties demeurera toujours louche et, à supposer qu'il n'y eût plus finalement qu'à se rendre, il ne sera jamais admissible que le capitaine général ait eu le droit de forcer la main au gouvernement; surtout, quand on songe à la façon dont les vainqueurs violèrent la capitulation, quand on songe que tout prouvait à l'avance qu'ils allaient la violer, on ne saurait admettre que Malatesta Baglioni a sauvé la liberté de la ville (p. 245) : toutes les fautes des Florentins n'excusent pas une pareille conduite. Mais, d'une façon générale, M. de B. me paraît avoir raison de dire que les Baglioni étaient parvenus à se faire accepter par Pérouse comme ses chefs naturels et même qu'au milieu de leurs violences, ils ont eu par instant des velléités de modération, de clémence, qu'on n'avait pas assez remarquées : un héritier de leur nom peut être fier de l'avoir établi.

Charles Dejob.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Séance du 20 décembre 1907.* — M. le comte Paul Durrieu, élu membre libre en remplacement de M. Lair, est introduit en séance.

M. Cagnat donne lecture d'une note de M. Alfred Merlin sur une mosaïque africaine représentant le jugement entre Minerve et Neptune.

M. Cagnat communique ensuite, de la part de M. Merlin, la photographie d'une tombe en mosaïque, récemment trouvée par la Direction des Travaux publics, et qui lui a été signalée par M. Bouché-Leclercq, ingénieur. Cette tombe, qui contenait le corps d'une femme nommée Alogiosia, offre cette particularité que le couvercle, au lieu d'être recouvert dans toute sa longueur par la mosaïque, avait été creusé de façon à laisser une dépression extérieure, entourée d'un cadre saillant, dans laquelle on avait ensuite disposé le béton destiné à servir de lit de pose au tableau. La mosaïque contient des cubes dorés qui indiquent un travail tout particulièrement soigné.

M. de Mély lit une note sur le chronogramme de l'autel d'Avenas. Il pense que l'inscription, où il trouve la date du 12 juillet 1180, permet de nouvelles conjectures au sujet des derniers mois du règne de Louis VII.

M. Philippe Berger présente, de la part de M. Ferdinand Scheurer, les résultats des fouilles opérées dans le cimetière mérovingien de Bourogne (territoire de Belfort). Dans ce cimetière, qui n'avait pas été pillé, on a trouvé, outre les armes habituelles, des boucles de ceinture d'hommes et de femmes, en bronze, des colliers en grand nombre, et même des bijoux d'or incrustés de pierres précieuses. Tous ces objet seront déposés au Musée de la Société Belfortaine d'émulation.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique une note de M. Gauckler, correspondant de l'Académie, sur une inscription métrique de l'époque vandale qu'il a reconstituée à l'aide de deux fragments trouvés à Tunis, à 14 années de distance, l'un par lui-même en 1894, l'autre par M. Renault, architecte, en 1907. C'est un petit poème de trois distiques, qui semble avoir été composé par Flavius Felix, et qui est consacré à des Thermes publics construits à Tunis, au début du VIe siècle après J.-C., par le prince vandale Gebamund.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

N° 27 Quarante-unième année. 8 juillet 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 23 : WRIGHT, Daniel and its critics. — Die Zukunft des Protestantismus. — GULIK, Gropper. — Akten u. Urk. der Univ. Frankfurt an O. 6. — Brouillé, Souv. I, p. KERMAINGANT. WOLF, Bismarcks Lehrjahre. — Hohenzollern-Jahrbuch, X. — Kropotkin, Mem. — BARTHOLOMAE, Zum altiranischen Wörterbuch. — CRÖNERT, Kolotes und Menedemos. — Sir Eglamour, p. SCHLEICH. NIEDNER, C.-M. Bellman. — GNERICH, Gryphius u. seine Herodes-Epen. — LEO, Sulzer. — V. SCHULTZE, Geschichts = und Kunstdenkmäler der Univ. Greifswald. — GEUSEL, Corot und Troyon. — ESCHER, Wand = und Deckenmalerei in der Schweiz. — A.-B. MEYER, Amerikanische Bibliotheken u. ihre Bestrebungen.

Museum, n° 9 : TROMBETTI, Come si fa la critica di un libro (Uhlenbeck). — EDMONDS, An Introduction to Comparative Philology for Classical Students (Speyer). — KNOKE, Begriff der Tragödie nach Aristoteles (Kuiper). — OUDEGEEST, De Eunuchi Terentianae exemplis Graecis disputatio (H.-D. Verdam). — EITREM, Observations on the Colax of Menander and the Eunuch of Terence (H.-D. Verdam). — FERRARA, La filologia latina nel più recente movimento scientifico (Hartman). — DUBOIS, Hindu Manners, Customs and Institutions, transl. by Beauchamp, 3e éd. (Speyer). — JACOB, Türkische Bibliothek, VI-VII (Houtsma). — BOER, Untersuchungen über den Ursprung und die Entwicklung der Nibelungensage, I-II (Blöte). — BECKER, Die Aufnahme des Don Quijote in die englische Literatur (Swaen). — PLATTNER, Ausführliche Grammatik der französischen Sprache, III, 2 en IV (Salverda de Grave). — MISTRAL, Mes Origines (Salverda de Grave). — BUGGE, Die Wikinger (Boer). — PEPYS' Memoirs of the Royal Navy, ed. by TANNER (Japikse). — GONNARD, L'émigration européenne au XIXe siècle (Hendrik Muller). — RACHFAHL, Wilhelm von Oranien und der niederländische Aufstand, I (Blok). — Brieven van Johan de Witt, uitg. door FRUIN en KERNKAMP, I (Hora Siccama). — BLANC, Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine (Ovink). — ROGGE en SMIT, Latijnsch Thema en Vertaalboek; Syntaxis (van Eck). — LEOPOLD, Prismaphotografie.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA ROUMANIE

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 28 Quarante-unième année 15 juillet 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Zentralblatt, n° 24 : W. Müller, Die messian. Ervart. der vorexil. Propheten. — J. Braun, Die liturg. Gewandung. — Th. Braun, Die relig. Wahnbildung. — Aloys Meister, Die Geheimschrift im Dienste der päpstl. Kurie. — Bitterauf, Bayern als Königreich.— A. v. Janson, König Friedrich Wilhelm III in der Schlacht. — Mommsen, Gesamm. Schriften, IV. Hist. 1. — Corpus script. christ. orient. Syri. 2, LXIV, XCVIII, Aeth. 2, XX. — Stalzer, Die Reichenauer Glossen. — Blake, Die Ethik der Fruchtbarkeit, trad. Taube. — Krüger-Westend, der Volks-Gœthe. — Brugmann und Leskien, Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen. — Weigmann, Schwind. — Gronau, Corregio.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

Béatrix d'Este, duchesse de Milan, par Gustave Clausse. In-8°, 11 planches en photogravure. . . . . 2 fr. 50

La Guerre de Sarsa-Dengel contre les Falachas. Texte éthiopien, traduit en français et en hébreu, par J. Halévy. In-8°. . . . . 7 fr. 50

Le Monastère de Quartamin, notice historique (avec texte syriaque), suivie d'une note sur le Monastère de Qennesré, par F. Nau. In-8° (Ext.) . . . . 4 francs.

La Magie dans l'Égypte ancienne, par A. Moret. In-8° (Ext.). . . . . 1 fr. 50

Les Interprétations de la Religion égyptienne, par Paul Pierret. In-18 (Extr.). . . . . 1 fr. 50

Fouilles d'Antinoé en 1906-1907. Notice des objets recueillis par A. Gayet. In-18. . . . . 0 fr. 50

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par J. Guillaume. Tome VI (26 mars-26 octobre 1795). In-8°. . . . . . . 15 francs.

Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires. Tome XIII, fasc. 3. In-8, figures . . . . 5 fr. »
Tome XIII, fasc. 4. In-8°, figures et 40 planches. . 5 fr. 75

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Époque celtique. Tome I (publié en 1875). In-folio, planches . . . . . . 80 fr. »
Tome II, 1er fasc. (publié en 1878). In-folio, pl. . . 20 fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

PREUVES
DE LA
MAISON DE POLIGNAC

RECUEIL DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES ANCIENNES PROVINCES
DE
VELAY, AUVERGNE, GÉVAUDAN, VIVARAIS, FOREZ, ETC.
(IXe-XVIIIe SIÈCLE)

Par ANTOINE JACOTIN
ARCHIVISTE DE LA HAUTE-LOIRE
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES.

Cinq volumes in-4° jésus. . . . . 130 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ainsi que le dit l'auteur dans sa préface, « la publication des *Preuves de la maison de Polignac* n'est pas seulement un pieux hommage rendu au culte des ancêtres, c'est surtout un monument élevé à l'histoire du Velay et des provinces qui l'avoisinent. Il suffit en effet de parcourir les 829 pièces de ce recueil, pour se convaincre de la place prépondérante réservée aux documents d'un réel intérêt historique qui, tout en fournissant de précieuses indications généalogiques, sont susceptibles d'enrichir la science ou d'éveiller la curiosité. »

Cet ouvrage contient des documents d'un caractère privé, tels que testaments et contrats de mariage, ou d'un ordre plus général et intéressant l'histoire politique, religieuse et économique de plusieurs des anciennes provinces du plateau central de la France, depuis les origines de la féodalité jusqu'à la Révolution.

Les actes inédits ou autres ont été publiés en entier et soigneusement collationnés sur les textes originaux. Ils sont précédés de la date de lieu et de jour, d'une courte analyse qui en fait connaître la substance et complétés ou rectifiés à l'aide de notes critiques.

Signalons en outre : 1° une étude sigillographique, avec reproductions, sur les vicomtes de Polignac ; 2° un grand tableau généalogique des mêmes ; 3° une table des matières à la fin de chaque volume ; 4° une table générale alphabétique comprenant les noms de personnes, jusqu'en l'année 1500 et tous les surnoms, les noms de lieu dont toutes les variantes ont été ramenées à la forme actuelle, afin de faciliter les recherches, enfin les matières.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 29 Quarante-unième année. 22 juillet 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août : Ch. Molinier, L'église et la Société cathares, I — Guyot et Thénard, Le conventionnel Goujon (fin). — Flach, Le code de Hammourabi et la constitution originaire de la propriété dans l'ancienne Chaldée, I. — Lot, La question des Fausses Décrétales — Bourgin, Documents italiens sur Cagliostro et la franc-maçonnerie. — Bulletin : France, congrès historiques, prix Peyrat (Monod); Epoque contemporaine (A. Lichtenberger); Publications diverses (Monod); Angleterre, histoire par époques (Bémont). — Comptes-rendus critiques : Kaerst, Gesch. des hellen. Zeitalters; Poupardin, Le royaume de Bourgogne; Ebers, Das Devolutionsrecht; Wenck, Philipp der Schöne von Frankreich; Schnitzer, Quellen u. Forsch. zur Gesch. Savonarolas; Nagaoka, Hist. des relations du Japon avec l'Europe aux xvi[e] et xvii[e] s.; Kevenhüller Metsch u. Schlitter, Tagebuch des Fürsten Khevenhüller Metsch; Dollot, Les origines de la neutralité de la Belgique et le système de la Barrière.

Literarisches Zentralblatt, n° 25 : Holtzmann, Das messian. Bewusstsein Jesu. — Mumm, Chemnitz gegen den Konzil von Trient — Horneffer, Nietzsches letztes Schaffen — Norström, Das tausendjährige Reich — Brizzotara, La Francia 1814 1870 — Pfister, Kaiser Wilhelm I. und seine Zeit. — Kriegsgesch. II. Yalu. — Bassermann-Jordan, Gesch. des Weinbaues. — Oetker, Die Neger-Seele und die Deutschen in Afrika. — Geheimlehre des Veda, übers. Deussen. — Foucart, Didymos. — Wageningen, Scaenica romana, et Album Terentianum. — Lässer, Die deutsche Dorfdichtung. — Siecke, Drachenkämpfe.

PUBLICATIONS COURONNÉES

Par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1907

Prix Gobert.

ROLES GASCONS, transcrits et publiés par Charles BÉMONT.
Tomes I à III et Supplément. In-4 .... 70 fr. »

Antiquités de la France.

Première médaille.

LES ENCEINTES ROMAINES DE LA GAULE, étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises, par Adrien BLANCHET. Un beau volume in-8°, nombreuses figures et planches .... 15 fr. »

Angers, Antibes, Arles, Avignon, Autun, Auxerre, Beaune, Beauvais, Besançon, Bordeaux, Bourges, Chalon, Chartres, Dijon, Evreux, Fréjus, Langres, Le Mans, Lillebonne, Lyon, Mayence, Melun, Namur, Nevers, Nîmes, Noyon, Orléans, Paris, Périgueux, Poitiers, Rennes, Rouen, Senlis, Sens, Soissons, Tongres, Toulouse, Tours, Trèves, Troyes, Vienne, etc., etc.

Antiquités de la France.

Deuxième médaille.

PREUVES DE LA MAISON DE POLIGNAC. Recueil de documents pour servir à l'histoire des anciennes provinces de Velay, Auvergne, Gévaudan, Vivarais, Forez, etc. (IX[e]-XVIII[e] siècle), par Antoine JACOTIN, archiviste de la Haute-Loire. 5 volumes in-4, avec tableau généalogique, vue du château de Polignac, etc .... 130 fr. »

Prix Bordin.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE JAINA. Répertoire méthodique et analytique des travaux relatifs au jainisme, par A. GUÉRINOT. In-8, 9 planches .... 25 fr. »

Prix Loubat.

LA LETTRE ET LA CARTE DE TOSCANELLI, sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Étude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similés, par Henry VIGNAUD, premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis. Gr. in-8, 2 planches .... 16 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande .... 20 fr. »

Prix extraordinaire Bordin.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, par Paul MONCEAUX, professeur au Collège de France.

— Tome I. Tertullien et les origines. In-8 .... 7 fr. 50

— Tome II. Saint Cyprien et son temps. In-8 .... 7 fr. 50

— Tome III. — Le IV[e] siècle. — D'Arnobe à Victorin. In-8 .... 10 fr. »

ETUDES SUR L'HISTOIRE DE LA LITTERATURE LATINE DANS LES GAULES. — TOME I. LES DERNIERS ECRIVAINS PROFANES. — Les Panégyristes. — Ausone. — Le Querolus. — Rutilius Namatianus. Par René PICHON, docteur ès-lettres. Un volume in-8° .... 7 fr. 50

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs].

N° 30 Quarante-unième année 29 juillet 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco pa la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA ROUMANIE

BENGESCO (G.) Bibliographie franco-roumaine. Ouvrages imprimés en France, 2e édition. In-8. . . . . 10 fr. »

CARMEN SYLVA (S. M. la Reine de Roumanie). Contes du Pélech. Traduction autorisée par L. et F. Salles. In-18 de luxe. . 5 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 7 fr. 50

DENSUSIANU (O). Histoire de la langue roumaine. Tome I, in-8. . . . . 20 fr. »

ELIADE (P.). De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la Société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. In-8. . . . . 7 fr. 50

LEGRAND (Emile), professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes. Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux Principautés danubiennes, publiés, traduits et annotés. In-8. . . . . 15 fr. »

— Ephémérides Daces, ou histoire de la guerre de quatre ans (1736-1739) entre les Turcs et les Russes, par C. Dapontès, secrétaire de C. Mavrocordato, hospodar de Valachie, texte grec, traduction, notes, glossaire et index. 3 vol. in-8. . . . . 47 fr. 50

OBÉDÉNARE (M. G.). La Roumanie économique. Géographie, anthropologie. In-8, carte. . . . . 3 fr. »

PICOT (Em.), de l'Institut. Notice biographique et bibliographique sur Nicolas Spatar Milescu (publiée dans les *Mélanges orientaux*). In-8. . . . . 25 fr. »

— Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au XVIe siècle (publié dans le volume du *Centenaire de l'Ecole des Langues*). In-4, fig. et planches. . . . . 40 fr. »

POPESCU-CIOCANEL (G.). Quelques mots roumains d'origine arabe, turque, persane et hébraïque. In-8. . . . . 4 fr. 50

UBICINI (A.). Les origines de l'histoire roumaine. Publié et précédé d'une notice biographique par G. Bengesco. In-8.. 3 fr. »

URECHI. Chronique de Moldavie, texte roumain en caractères cyrilliques, et traduction, par Em. Picot, de l'Institut. Un fort volume In-8. . . . . 25 fr. »

XENOPOL (A. D.), professeur à l'Université de Jassy. Histoire des Roumains de la Dacie Trajane, depuis les origines jusqu'à l'union des Principautés. 2 vol. In-8, cartes. . . . . 25 fr. »

— Les Roumains au moyen âge. in-8. . . . . 7 fr. 50

— Magyars et Roumains dans l'histoire. In-8. . . . . 1 fr. 50

— Les principes fondamentaux de l'histoire. In-8. . . . . 7 fr. 50

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

N° 31 Quarante-unième année. 5 août 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, n° 2 : J. de Nettancourt, Le Bas-Relief d'Ibriz en Lycaonie. — A. Fontrier, Antiquités d'Ionie : VII. Topographie de Smyrne ; la fontaine ΚΑΛΕΩΝ ; le Mélès. — W. Deonna, Statue en terre cuite du Musée de Catane. — Ph.-E. Legrand, Sur le Timon de Lucien. — H. de la Ville de Mirmont, L'Astrologie chez les Gallo-Romains (5e article). — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXIV. Vo-contii ; Les Ligures en Normandie. — G. Dottin, « Brica », « Briga » et « Briva ». — A. Blanchet, Le Bâtardeau ou couteau de table des Celtes. — G. Gassies, Terre-Mère et Déesse cornue. — C. Jullian, Dis Pater et Dieu cornu. — A. Changarnier, Le Dieu aux colombes. — A. Michel-Lévy, Le Grenat des Marseillais. — A. Audollent, Pro Domo. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie.*

Revue de l'instruction publique en Belgique. n° 3 : R. Ledoux, Le tunginus et le centenarius dans la loi salique. — H. P., Une lettre de Michelet relative à la draperie flamande. — Ouvrages de MM. R. de la Grasserie, J. Vahlen, H. Goelzer, F. Gaffiot, A. Cartault, C. Pascal, J.-J. Hartman, R. Pichon, L. Mercier, M. Brants et O. Van Hauwaert, Carr, Boyer et Spéransky, Cartellieri, W. Tuckermann, E. Duvernoy, F. Mohr, E. Gossart, L. Evrard, J. Delvaille. — *Chronique.*

Literarisches Zentralblatt, n° 27 : Nippold, Gesch. der Kirche im deutschen Protest. des 19 Jahrh. ; Der Solinger Kirchenstreit. — Seuse. Deutsche Schriften, p. Bihlmeyer. — Delaville Le Roulx, Cartul. gén. de l'ordre des Hospitaliers, IV, 2. — Dietz, Stammbuch der Frankfurter Juden. — Noack, Deutsches Leben in Rom 1700-1900. — Grupp, Der deutsche Volks = und Stammescharakter. — Mayser, Grammatik der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit. — Waldberg, Der empfindsame Roman in Frankreich, I. — Boer, Unters. über den Ursprung u. die Entwick. der Nibelungensage. — Noll, Otto der Schütz in der Literatur. — Wolkonsky, Bilder aus der Gesch. u. Liter. Russlands, trad. Hippius. — Bernoulli, Die romanische Portalarchitektur in der Provence. — H. Scherer, Die Pädagogik als Wissenschaft von Pestalozzi bis zur Gegenwart.

Museum, n° 10 : Mélanges Nicole (Boissevain). — Quinque dialogi Platonici, rec. van Herwerden (Leignes Bakhoven). — Corn. Taciti Annalium ab excessu divi Augusti libri, recogn. Fisher (van Wageningen). — Pichon, Etudes sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules (Wilde). — Weber, Die Literatur der Babylonier und Assyrer (Eerdmans). — Zuchold, Des Nikolaus von Landau Sermone (Borgeld). — Kegel, Die Verbreitung der mittelhochdeutschen erzählenden Literatur in Mittel und Niederdeutschland nachgewiesen auf Grund von Personennamen (Borgeld). — Vondrák, Vergleichende slavische Grammatik, I (van Wijk). — Kling, Die Schlacht bei Nikopolis im Jahre 1396 (Hesseling). — Woltmann, Die Germanen in Frankreich (Salverda de Grave). — Joosting, Het archief der abdij te Assen (Bos). — Diferee, Geschiedenis van den Nederlandschen handel, II (Brugmans). — Kuiper, Grieksche Landschappen (van Hille). — Van Baren, De vormen der aardkorst (Blink). — Deelman, Kleine Lautlehre des Neuhochdeutschen, 2te Aufl. (Blöte). — Bitter et Valkhoff, Précis de l'histoire de la littérature française ; Chrestomathie des poètes et des prosateurs français (Bomli). — Landman, Schets der Staatsinrichting van de Republiek der Vereenigde Nederlanden (Lijndraier).

PUBLICATIONS COURONNÉES

Par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1907

Prix Gobert.

ROLES GASCONS, transcrits et publiés par Charles BÉMONT. Tomes I à III et Supplément. In-4 .... 70 fr. »

Antiquités de la France.

Première médaille.

LES ENCEINTES ROMAINES DE LA GAULE, étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises, par Adrien BLANCHET. Un beau volume in-8°, nombreuses figures et planches .... 15 fr. »

Angers, Antibes, Arles, Avignon, Autun, Auxerre, Beaune, Beauvais, Besançon, Bordeaux, Bourges, Chalon, Chartres, Dijon, Evreux, Fréjus, Langres, Le Mans, Lillebonne, Lyon, Mayence, Melun, Namur, Nevers, Nimes, Noyon, Orléans, Paris, Périgueux, Poitiers, Rennes, Rouen, Senlis, Sens, Soissons, Tongres, Toulouse, Tours, Trèves, Troyes, Vienne, etc., etc.

Antiquités de la France.

Deuxième médaille.

PREUVES DE LA MAISON DE POLIGNAC. Recueil de documents pour servir à l'histoire des anciennes provinces de Velay, Auvergne, Gévaudan, Vivarais, Forez, etc. (IXe-XVIIIe siècle), par Antoine JACOTIN, archiviste de la Haute-Loire. 5 volumes in-4, avec tableau généalogique, vue du château de Polignac, etc .... 130 fr. »

Prix Bordin.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE JAINA. Répertoire méthodique et analytique des travaux relatifs au jaïnisme, par A. GUÉRINOT. In-8, 9 planches .... 25 fr. »

Prix Loubat.

LA LETTRE ET LA CARTE DE TOSCANELLI, sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Etude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similés, par Henry VIGNAUD, premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis. Gr. in-8, 2 planches .... 16 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande .... 20 fr. »

Prix extraordinaire Bordin.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, par Paul MONCEAUX, professeur au Collège de France.

— Tome I. Tertullien et les origines. In-8 .... 7 fr. 50

— Tome II. Saint Cyprien et son temps. In-8 .... 7 fr. 50

— Tome III. — Le IVe siècle. — D'Arnobe à Victorin. In-8 .... 10 fr. »

ETUDES SUR L'HISTOIRE DE LA LITTERATURE LATINE DANS LES GAULES. — TOME I. LES DERNIERS ECRIVAINS PROFANES. — Les Panégyristes. — Ausone. — Le Querolus. — Rutilius Namatianus. Par René PICHON, docteur ès-lettres. Un volume in-8° .... 7 fr. 50

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES
Tome I, en 3 fascicules. In-8.......... 6 fr. »
Tome II, fascicule I. In-8.......... 3 fr. »
RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par Ch. Clermont-Ganneau, de l'Institut. Tomes I à VIII, avec nombreuses figures et planches. Chaque volume.......... 25 fr. »
— Tome VIII (*en cours de publication*). Prix de souscription.......... 30 fr. »

ASSYRIE

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ. Antiquités assyriennes. Première série. In-folio, nombreuses planches. 2 volumes.......... 100 fr. »
— Deuxième série. Tome III. Les Bronzes, par A. de Ridder. In-4.......... 40 fr. »
— Deuxième série. Tome IV. Les marbres, les vases peints, les ivoires, par A. de Ridder. In-4.......... 40 fr. »

CAPPADOCE

MISSION SCIENTIFIQUE EN CAPPADOCE (1893-1894), par Ernest Chantre. Gr. in-4, 30 planches, carte et dessins.......... 40 fr. »

CARTHAGE

MISSION A CARTHAGE, par E. de Sainte-Marie, consul de France. In-8, 400 fig.......... 15 fr. »

CAUCASE

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE. Études archéologiques et historiques, par J. de Morgan. 2 vol. in-8, fig. et planches.......... 25 fr. »

CHALDÉE

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par E. de Sarzec et Léon Heuzey, de l'Institut. In-folio, avec planches en héliogravure. Livraisons I à IV.......... 120 fr. »
— Livraison V. Première partie. In-folio, 10 planches.......... 20 fr. »

CHYPRE

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE, par C. Enlart. 2 vol. in-8, 421 fig. et 34 planches.......... 30 fr. »

DIDYMES

FOUILLES A DIDYMES, en 1895-1896. Par B. Haussoullier, de l'Institut, et E. Pontremoli. In-4, nombreuses gravures et 20 planches.......... 75 fr. »

EGYPTE

LES NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS (1895-1898), par E. Amélineau. 4 vol. in-4, plans, dessins, planches. Chaque.......... 50 fr. »
LE TOMBEAU D'OSIRIS. Fouilles de 1896-98, par E. Amélineau. In-4, 5 planches et un plan.......... 25 fr. »
FOUILLES D'ANTINOÉ. Notices des objets recueillis dans les fouilles, de 1898 à 1907, par A. Gayet. 5 brochures in-18. Chaque.......... 0 fr. 50

ESPAGNE

ESSAI SUR L'ART ET L'INDUSTRIE DE L'ESPAGNE PRIMITIVE, par Pierre Paris. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés.......... 32 fr. »
FOUILLES D'OSUNA, en 1903. Une forteresse ibérique, par A. Engel et Pierre Paris. In-8, nombr. planches. (Nouvelles Archives des Missions.) Tome XIII, fasc. 4.......... 5 fr. 75

PERSE

MISSION SCIENTIFIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE, par J. de Morgan. 5 volumes en 9 tomes in-4, figures, planches et atlas des cartes. 300 fr. »
FOUILLES A SUSE. DÉLÉGATION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE. Publications de J. de Morgan, V. Scheil, etc. Tomes I à IX. In-4, figures, planches et cartes. Chaque volume.......... 50 fr. »

SIDON

UNE NÉCROPOLE ROYALE A SIDON. Fouilles de Hamdy Bey. Publié par Hamdy Bey, directeur du musée impérial à Constantinople, et Th. Reinach. In-folio, planches en héliogravure et héliochromie.......... 200 fr. »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 32 Quarante-unième année 12 août 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Oxford and Cambridge Review, n° 1, juin 1907 (nous recevons le premier numéro de cette revue fondée et publiée par les professeurs des deux grandes universités) : R. W. Livingstone, Alma Mater. — Benson, Retrospective literature — The Master of University College, Oxford, a few words in defence of the University Dublin. — A friend of true scientific method, Who is responsible? — W. Temple, The religion of the untergraduate, I. — John Stuart Mill, On social freedom. — Mrs Bertrand Russell, Some lessons in co-education from the United States. — Viscount Wolmer, Politics at the University. — Verrall, The Altar of Mercy. — Archdeacon Cunningham, The ordinary degree at Cambridge. — E. A. Gardner, The British School at Athens. — Myres, A bureau of biometry. — « Advocatus diaboli », The public schools and the college system. — Cholmeley, An unorganized profession. — Foakes-Jackson, Athleticism at the Universities.

Annales des sciences politiques, IV, 15 juillet 1907 : Marvaud, Les élections espagnoles de mai 1907. — A. de Lavergne, Les primes à la marine marchande et la loi du 19 avril 1906. — Bellet, Les canaux, un instrument de transport du passé. — R. Ferry, Les voies de pénétration et de communication en Afrique occidentale française, avec 3 cartes (suite). — Dewavrin, Les finances locales du Canada. — Ch. Mourey, Chronique coloniale, 1906. — Analyses et comptes-rendus.

Correspondance historique et archéologique, nos 159-160, mars-avril : Furcy-Raynaud, La célébration du mariage à l'époque du culte décadaire. — Bournon, Un document administratif sur la conspiration de Cellamare. — Grave, Vente de l'hôtel de Mantoue au roi en 1705 pour l'agrandissement de l'Hôtel des Monnaies. — L. Gillet, Nomenclature des ouvrages se rapportant à l'hist. de Paris et exposés aux Salons de 1673 à nos jours (suite). — Lambeau, L'iconographie de la Place Royale (supplément). — Chronique ; ouvrages nouveaux ; périodiques.

Revue celtique, n° 2, avril 1907 : H. d'A. de J. et Julien Havet, Les institutions et le droit spéciaux aux Italo-Celtes, — Notes pour servir à l'histoire de la prononciation de l'irlandais. — Loth, Guutater ; — Note complémentaire de l'article sur Peredur et Lez Breiz. — Vendryes, Sur un passage du comique Philémon, le Tarvos trigaranos en Grèce. — Les pierres baptisées. — H. d'A. de J. Origine de l'allemand « beute », butin ; Un cyclope en Irlande ; Le suffixe gallois-edic ; Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley. — Vendryes, Hibernica, suite. — Ernault, Mélanges bretons de grammaire et d'étymologie. — Strachan, Miscellanea celtica. — Chronique. — Périodiques. — Corrections. — Addition.

Romania, n° 142, avril 1907 : Bédier, Les chansons de geste et les routes d'Italie, I. — P. Meyer, Notice et extraits d'un fragment de poème biblique. — A. Pagès, La chronologie des poésies d'Auzias March. — Salvioni, Etimologie varie. — A. Thomas, Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française. — *Mélanges* : P. Meyer, Sur deux chansons françaises citées dans une lettre latine ; A. Thomas, Encore Alain Chartier ; Encore Pierre de Nesson ; Fr. cormoran. — *Comptes rendus* : Fichtner, Studien über die Prise d'Orange (Weeks) ; Weston, The Legend of sir Perceval (M. J. Minckwitz) ; Festchrift Adolf Tobler (A. Thomas). — Périodiques. — Chronique.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin : Vézinet, Moratin et Molière (Molière en Espagne). — Morize, Samuel Sorbière et son voyage en Angleterre 1664. — V. Giraud, Deux fragments autographes du manuscrit des Martyrs. — Mélanges : Une traduction manuscrite de sept Vies de Plutarque par Amyot, antérieure de quinze ans à l'édition originale, 1559 (R. Sturel); Un ms. inédit de Remard sur Delille (Maigron). — Comptes rendus : M. Masson, Fénelon et Mme Guyon. Strowski, Pascal et son temps. I; Le Braz, Le théâtre celtique; R. de Souza. Où nous en sommes, la victoire du silence; Triaire, Lettres de Gui Patin; Lachèvre, Le livre d'amour d'Est. Durand pout Marie de Fourcy; Des Barreaux; Bonnet, Isographie de l'Académie française. — Périodiques, livres nouveaux, chronique.

Revue germanique, n° 4, juillet-août 1907 : Pitollet, Sur un prétendu roman à clef de Johanna Kinkel, Hans Ibeles in London. — Notes et documents : H. Delacroix, Les réveils religieux en Angleterre et aux Etats-Unis; F. B., à propos d'une continuation française du « Geisterseher » de Schiller. — Documents du Musée Calvet d'Avignon. — Comptes rendus critiques : Streitberg, Got. Elementarbuch; Edda, p. Symons; Hugo von Monfort, p. Runge; G. Winter, Das deutsche Volkslied; Grupp, Kulturgesch. der M. A.; Hoede, Die sächs. Rolande; Wenzlau, Zwei = und Dreigliedrigkeit in der deutschen Prosa bes XIV u. XV Jahrh.; Jiriczek, Die deutsche Heldensage; E. A. Meyer, Deutsche Gespräche; Baldensperger, Bibliogr. crit. de Gœthe en France; Schoeps, Zu Wilhelm Meister; Dernières publications relatives à la Jeune Allemagne; Livres sur Stirner; Stubbs, Hist. const. de l'Angleterre, trad. G. Lefebvre; Ouvrage sur la prononciation de Shakspeare; Schwarz, Rowe, the Fair Penitent; Huchon, Crabbe; Douady, Hazlitt; Bornhausen, Die Ethik Pascals; Poésie lyrique allemande contemporaine; Romans et nouvelles allemandes.

Bulletin hispanique, n° 3 : juillet-septembre 1907 : P. Paris, Promenades archéologiques en Espagne. I. Le Cerro de los Santos. — A. Morel-Fatio, Une mondaine contemplative au xvie siècle. Catalina de Mendoza (suite et fin). — G. Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — H. Léon, Les Juifs espagnols de Saint-Esprit, Chansons et prières. — C. Pitollet, Les premiers essais littéraires de Fernân Caballero. Documents inédits (suite). — Questions d'enseignement : Extrait du rapport sur le concours d'agrégation en 1906 (A. Morel-Fatio). — Bibliographie : A. de Falguera, Sant-Pere-de-Roda (J.-A. Brutails). — J. Leite de Vasconcellos, O livro de Esopo (A. Whittem). — M. Schiff, La Bibliothèque du marquis de Santillane (G. Cirot). — Chronique.

Bulletin italien, n° 2, avril-juin : Paget Toynbee, An apocryphal Venice edition of the « Divina Commedia ». — P. Duhem, Nicolas de Cues et Léonard de Vinci (1er article). — P. Toldo, Le Basalisco di Bernagasso et le Tartuffe. — Questions d'enseignement : Notes bibliographiques sur le programme d'agrégation d'italien (suite), (C. Dejob, J. Luchaire). — Bibliographie : C. Dejob, La foi religieuse en Italie au xive siècle (J. Luchaire). — U. Renda, Il Torrismondo di Torquato Tasso e la tecnica tragica nel Cinquecento (H. Hauvette). — F. di Silvestri Falconieri, Sulle relazioni fra la casa di Borbone e il papato nel secolo xviii (L.-G. P.). — L'Italie dans ses rapports avec les autres littératures : Notes bibliographiques de littérature comparée. — Chronique.

Annales du midi, n° 75, juillet : Dutil, La réforme du capitoulat tou-

lousain au XVIIIe siècle. — CHABANEAU, Le moine des Isles d'Or. — — GERIG, Un toulousain au XVIIe siècle, Paul de Catel. — Comptes rendus : KOLSEN, Saemtliche Lieder des Trobadors Giraut de Bornelh (Jeanroy); BOSDORFF, Bernard von Rouvenac, ein provenzal. Trobador des XIII Jahrh. (Jeanroy); TRUC et PANSIER, Hist. de l'ophtalmologie à l'Ecole de Montpellier du XIIe au XXe siècle (Calmette; CONTRASTY, Un conseil de paroisse sous le régime de la première séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Le Bibliographe moderne, n°s 59-60, septembre-décembre 1906 : HOHLWEIN, Les papyrus grecs d'Egypte. — BRUTAILS, De l'insuffisance des règlements sur le service des archives (mairies et sous-préfectures). — COLLIJN, Deux feuillets inconnus du XVe siècle appartenant à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. — ARNAULDET, Inventaire de la librairie du château de Blois en 1518 (suite). — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — Comptes rendus : HOCQUET, Inv. analyt. des archives de Tournai, I; PESCE, Notizie sugli archivi di Stato; HENRY-MARTIN, Les miniaturistes français; LEBLOND, Inv. de la collection Bucquet-Auxcousteaux; LINNIG, Bibliothèques et exlibris d'amateurs belges; BROWN, A manual of practical bibliography; GAMURRINI, Bibliografia dell' Italia antica, 1; BARTH, Repertorium der aufs. u. Mitteil. schweizergesch. Inhalts 1891-1900; GRANEL, Bibliogr. de la Révol., Louis XVI et la famille royale; PAZDIREK, Manuel universel de la littérature musicale, VII.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n°s 1 et 2, janvier-février : LEWICKI, Le droit de dépôt en Pologne. — PTASNIK, Les collecteurs de la chambre apostolique en Pologne. — Comptes rendus des travaux de la Commission pour l'histoire de la Pologne après les partages.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

N° 33 Quarante-unième année 19 août 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin italien, n° 3 : P. Duhem, Nicolas de Cues et Léonard de Vinci (2e article). — L.-G. Pélissier, Notes italiennes d'histoire de France, XXXIV : Lettres inédites de Thomas Bohier (1510-1511). — Ch. Dejob, Sur Guarini et son « Pastor fido ». — Questions d'enseignement : Rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1906. — Bibliographie : G. Traversari, Bibliografia Boccaccesca. I. Scritti intorno al Boccacio e alla fortuna delle sue opere (H. Hauvette). — L'Italie dans ses rapports avec les autres littératures, notes bibliographiques de littérature comparée. — Chronique.

Revue des études historiques, mars-avril : Georges Daumet. Les généraux des ordres religieux exilés en France sous le premier Empire. — Albert Schuermans. Itinéraire général de Napoléon Ier (suite). — Comptes rendus critiques. — Halphen, Le comté d'Anjou au XIe siècle. — Baruzi, Leibniz et l'organisation religieuse de la terre. — Halbwachs, Leibniz. — Vte de Reiset, Les reines de l'émigration : I. Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron. — A. Pavie, Figures de femmes. Madame Swetchine intime. — Whitehouse, A revolutionary princess : Christina Belgiojoso-Trivulzio. — Louis Leger, Prague.

Literarisches Zentralblatt, n° 28 : Pott, der Text des N. T. — Berbig, Spalatin u. Luther. — Avenarius, Kritik der reinen Erf. 2e éd. — Preuss, Die Entwickl. des deustchen Städtewesens, I. — Curschmann, Die Diözese Brandenburg. — E. v. Meier, Franz. Einflüsse auf die Staats = und Rechtsentwickl. Preussens im XIX Jahrh. — Scheffer-Boichorst, Gesamm. Schriften, II. — Unger, Blücher, I. — Weyhe, Landeskunde des Herzogtums Anhalt. — Procop p. Haury, III, 1. — Röm. Kom. deutsch von C. Bardt. II. Plautus, Gefang. Bramarbas, Schiffbruch ; Terentius, der Selbstquäler ; Horaz, Oden, trad. Hesse ; Ausgew. Oden des Horaz in modernem Gewande, trad. Bartsch. — Salverda de Grave, De franse woorden in het Nederlands. — A. E Richards, Studies in English Faust literature. — Blanchet, Les enceintes romaines de la Gaule. — H. Ludwig, Ueber Erziehung zur Kunstübung und zum Kunstegenuss. — Lane and Browne, Portrait Index.

— N° 29 : Th. Simon, Entwickl, und Offenbarung. — Hoch, Pius IX. — Arnold, The Roman system of provincial administration, new rev. by Shuckburgh. — Dierauer, Gesch. der Schweiz. Eidgenossenschaft. III, 1516-1648. — Von der Goltz. Von Iena bis Eylau. — Le Forestier's Relation, p. Derby. — Lidzbarski, Altsemit. Texte. I. Kanaan. Inschriften, — Iliadis pictæ fragm. Ambrosiana photot. ed. cura Ceriani et Ratti. — Lamarre Hist. de la litt. latine au temps d'Auguste. I-IV. — Wyld, The histor. study of the mother tongue ; The place of the mother tongue in national education. — Knipfer, Paul Gerhardt. — J. von Regelein, German. Mythologie. — Birt, Die Buchrolle in der Kunst. — Kühn, Max Klinger.

N° 30 : Hermelink, Die relig. Bestreb. im deutschen Humanismus. — Orano, Liberi pensatori bruciati in Roma del XVI al XVIII s. — Holmes, The age of Justinian and Theodora, II. — Daenell, Gesch. der Verein. Staaten von Amerika. — Werner, Die polit. Beweg. in

Mecklenburg 1848. — HEARN, Izumo. — Epist. privatae graecae in papyris Lagidarum, p. St. WITKOWSKI. — VAHLEN, Opuscula academica. — Ekkehards Waltharius p. STRECKER. — La Vision de Tondale, p. FRIEDEL et Kuno MEYER. — RIEGLER, Das Tier in Spiegel der Sprache. — BLEIBTREU, Der wahre Shakspeare. — Gœthe, éd. Cotta et Heinemann. — PETSCH, Freiheit und Notwendigkeit in Schillers Dramen. — STRZYGOWSKI, Die Miniaturen des serbischen Psalters der Bibliothek in München. — MANGNER, Gesch. der Leipziger Winkelschulen. — PRETZSCH, Verzeichnis der Breslauer Universitätschriften.

N° 31 : WENDT, System der christl. Lehre. — SCHÖNEMANN, Das Elsass und die Elsässer bis 610. — RASMUSSEN, Ein Christus aus unseren Tagen, trad. ROTENBURG. — PETERSDORFF, Kleist-Retzow. — GRAESER Die Vorstell. der Tiere. — Indica, p. LEUMANN, I. Etym. Wörterb. der Sanskrit-Sprache; II. Das Kalpa-sutva, p. SCHUBRING; III. WALTER, Uebereinstimm. bei den ind. Kunstdichtern; KRESSLER, Stimmen ind. Lebensklugheit. — Anthol. graeca, III. Planud. 1, p. STADTMÜLLER. — STEMPLINGER, Das Fortleben der horaz. Lyrik seit der Renaissance. — Hamlet, p. FRITSCHE-KONRAD. — WENZLAU, Zwei = und Dreighiedrigkeit in der deutschen Prosa des 14 u. 15 Jahrh. — GURLITT, Histor. Städtebilder.

The American Historical Review, n° 4, july 1907 : Charles GROSS, Mortmain in Medieval Boroughs. — Roland G. USHER, Nicolas Fuller : A Forgotten Exponent of English Liberty. — Frank P. GOODWIN, The Rise of Manufactures in the Miami Country. — William E. DODD, Chief Justice Marshall and Virginia. — Eugène C. BARKER, Président Jackson and the Texas Revolution. — Document : Directorium ad Faciendum Passagium Transmarinum. — Review of books : BREASTED, Ancient Records of Egypt. — MÜLLER, Egyptological Researches. — GUIGNEBERT, Manuel d'Histoire Ancienne du Christianisme. — KRETSCHMAYR, Geschichte von Venedig, I. — MOLMENTI, Venice, I. — BEAZLEY, The Dawn of Modern Geography, III. PUTNAM, The Censorship of the Church of Rome, I. — LINDSAY, A History of the Reformation. — WHITNEY, The Reformation. — PRICE, The English Patents of Monopoly. — FOSTER, The English Factories in India, 1618-1621. — GONNAUD, La Colonisation Hollandaise à Java. — BRADBY, The Great Days of Versailles. — MANTOUX, La Révolution Industrielle au XVIII[e] siècle. — SALOMON, William Pit, der Jüngere. — PETRE, Napoleon's Campaign in Poland, 1806-1807. — BLOK, Geschiedenis van het Nederlandsche Volk, VII. — Bourgeois and Clermont, Rome et Napoléon III. — FRIEDJUNG, Der Krimkrieg und die österreichische Politik. — BÉRARD, La France et Guillaume II. — EYRE, Letters and Recollections of George Washington. — HARRISON, George Washington. — MCMASTER, A History of the People of the United States, VI. — HART, Slavery and Abolition. — BURTON, John Sherman. — LYFORD, Life of Edward H. Rollins. — HOSMER, The Appeal to Arms; and Outcome of the Civil War. — HAMILTON, Reconstruction in North Carolina. — Blair and Robertson, The Philippine Islands, XXXIX-XLVI.

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES
ORIENTALISTES

XV° SESSION. — COPENHAGUE, 1908

Le XV[e] Congrès international des Orientalistes tiendra ses séances à Copenhague, du 14 au 20 août 1908.

M. ERNEST LEROUX, éditeur, rue Bonaparte, 28, est chargé de recueillir les cotisations. Les membres du Congrès peuvent dès à présent retirer chez lui leurs cartes.

Carte de Membre	**25 fr.**
Carte de Dame	**12 fr. 50**

CONGRÈS INTERNATIONAL des ORIENTALISTES

XIV[e] Session. — ALGER, 1905

ACTES DU CONGRÈS. Tome I. — Section I. Inde. — Section V. Chine et Extrême-Orient. — Section VI. Grèce et Orient. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Tome III. — Langues musulmanes. Arabe, persan et turc. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Les tomes II et IV paraîtront incessamment.

CONGRÈS INTERNATIONAL des ORIENTALISTES

XI[e] Session. — PARIS, 1897

ACTES DU CONGRÈS. — 5 volumes in-8°, figures, planches et cartes. . . . . 30 fr.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 34 Quarante-unième année. 26 août 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Zentralblatt, n° 32 : Burkitt, Urchristentum im Orient, trad. Preuschen. — G. Hoffmann, Die Lehre von der fides implicata, II. Die Reformatoren. — Nonciatures de France, Clement VII, par Fraikin, 1525-1527. — L. Schmidt, Gesch. der deutschen Stämme bis zum Ausg. der Völkerwand. I, 4, 5, 6. — D. H. Müller et A. Jahn, Die Mehri-Sprache. — Divisiones aristoteleae, p. Mutschmann. — Bick, Horazkritik seit 1880; Endt, Studien zu Cruquianus. — Sturlunga Saga. — Obras vascongadas del d'Etcheberri, 1712, p. Ibarra; Uhlenbeck, De wordafleidende suffixen van het Baskisch. — Heinemann, Tell. — Bibliographie. — Thulin, Die Götter des Martianus Capella u. der Bronzeleber von Piacenza; Die etruskische Disciplin, II. Die Haruspicin.

— n° 33 : Hess, Jesus von Nazareth. — Hitzig, E. C. Ranke. — Hehn, Siebenzahl und Sabbat bei den Babyloniern und im A. T. — M. G. Schmidt, Gesch. des Welthandels. — O. Weber, von Luther zu Bismarck. — Hepner, Der Schutz der Deutschen in Frankreich 1870 u. 1871, Briefw. des Gesandten Washburne. — K. T. Heigel, Polit. Hauptströmungen in Europa im 15 Jahrh. — Magnaghi, Le Relazioni universali di Botero e le origini della statistica e dell' anthropogeografia. — Porphyrii sententiae, p. Mommert. — Plenkers, Unters. zur Ueberlieferungsgesch. der ältesten latein. Mönchsregeln. — W. Keller, Angelsächs. Palaeographie. — Marbacher Schillerbuch, II, p. Güntter; A. v. Pfister, Nach Amerika im Dienste Friedrich Schillers, der Völkerfreundschaft gewidmet. — Breasted, Ancient records of Egypt, I-IV. — Kemmerich, Die frühmittelalterliche Porträtmalerei in Deutschland bis zur Mitte des 13 Jahrh.

PUBLICATIONS COURONNÉES

Par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1907

Prix Gobert.

ROLES GASCONS, transcrits et publiés par Charles Bémont. Tomes I à III et Supplément. In-4 .... 70 fr. »

Antiquités de la France.

Première médaille.

LES ENCEINTES ROMAINES DE LA GAULE, étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises, par Adrien Blanchet. Un beau volume in-8°, nombreuses figures et planches .... 15 fr. »

Angers, Antibes, Arles, Avignon, Autun, Auxerre, Beaune, Beauvais, Besançon, Bordeaux, Bourges, Chalon, Chartres, Dijon, Evreux, Fréjus, Langres, Le Mans, Lillebonne, Lyon, Mayence, Melun, Namur, Nevers, Nîmes, Noyon, Orléans, Paris, Périgueux, Poitiers, Rennes, Rouen, Senlis, Sens, Soissons, Tongres, Toulouse, Tours, Trèves, Troyes, Vienne, etc., etc.

Antiquités de la France.

Deuxième médaille.

PREUVES DE LA MAISON DE POLIGNAC, Recueil de documents pour servir à l'histoire des anciennes provinces de Velay, Auvergne, Gévaudan, Vivarais, Forez, etc. (IXe-XVIIIe siècle), par Antoine Jacotin, archiviste de la Haute-Loire. 5 volumes in-4, avec tableau généalogique, vue du château de Polignac, etc .... 130 fr. »

Prix Bordin.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE JAINA. Répertoire méthodique et analytique des travaux relatifs au jainisme, par A. Guérinot. In-8, 9 planches .... 25 fr. »

Prix Loubat.

LA LETTRE ET LA CARTE DE TOSCANELLI, sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Etude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similés, par Henry Vignaud, premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis. Gr. in-8, 2 planches.... 16 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande .... 20 fr. »

Prix extraordinaire Bordin.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, par Paul Monceaux, professeur au Collège de France.

— Tome I. Tertullien et les origines. In-8 .... 7 fr. 50

— Tome II. Saint Cyprien et son temps. In-8 .... 7 fr. 50

— Tome III. — Le IVe siècle. — D'Arnobe à Victorin. In-8 ...... 10 fr. »

ETUDES SUR L'HISTOIRE DE LA LITTERATURE LATINE DANS LES GAULES. — TOME I. LES DERNIERS ECRIVAINS PROFANES. — Les Panégyristes. — Ausone. — Le Querolus. — Rutilius Namatianus. Par René Pichon, docteur ès-lettres. Un volume in-8° .... 7 fr. 50

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 35 Quarante-unième année 2 septembre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Annales de l'Est et du Nord, n° 3, juillet 1907 : Félix Meyer, Essai sur l'histoire des Juifs du Hainaut au xiv siècle. — Chr. Pfister, Le Noviciat et le collège des Jésuites de Nancy. — G. Lefebvre, Une Nouvelle relation du siège de Lille en 1667. — Comptes rendus critiques : Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française : A) F. Gerbaux et Ch. Schmidt, Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention, t. I : Assemblée Constituante. — B) Ph. Sagnac et P. Caron, Les Comités des droits féodaux et de la législation et l'abolition du régime seigneurial (1789-1793). — A. Grenier, Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices. — L. Jacob, Le Royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens. — P. Fournier, Chaligny, ses seigneurs et son comté. — Th. Walter, Das Minoritenkloster zu Sankt-Katharina in Rufach. — R. Perrout, Goëry Coquart, bourgeois d'Epinal. — Ph. Gerber, La condition de l'Alsace-Lorraine dans l'empire allemand. — Fr. Bécu, Le Travail agricole et la condition des ouvriers agricoles dans le département du Pas-de-Calais. — E. Dorchies, L'Industrie à domicile de la confection des vêtements pour hommes dans la campagne lilloise. — E. Lesueur, L'Agriculture et les syndicats agricoles dans le département du Pas-de-Calais. — R. Delcourt, De la Condition des ouvriers dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais. — Fr. Simiand, Le Salaire des ouvriers des mines en France. — H. Raviart, La Coutume de Saint-Amand-en-Pévèle. — L. Lorgnier, Les Cateux dans les coutumes du Nord de la France.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Série de volumes in-18 à 3 fr. 50

I. LES MOINES ÉGYPTIENS. Vie de Schnoudi, par E. Amélineau In-18, illustré.

II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Religions de l'Inde, par L. de Milloué. In-18, illustré de 21 planches.

III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié par H. Sayce. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré.

IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. Dumoutier. In-18, illustré.

V. LES YÉZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. Menant, de l'Institut. In-18, fig.

VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel Bouinais et Paulus. In-18, illustré.

VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédé d'une étude sur les mœurs, les idées, les sciences, les arts et l'administration dans l'ancienne Égypte, par E. Amélineau. In-18.

VIII. LE BOIS SEC REFLEURI. Roman coréen, traduit par Hong Tjyong-ou. In-18.

IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. Dareste, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.

X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. Senart, de l'Institut. In-18.

XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. Max Müller, de l'Institut. Traduit de l'anglais par Léon Sorg. In-18.

XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, de 1898-1899, par L. de Milloué, préface par M. Emile Guimet.
L'idée de Dieu et la nature des dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient. — La notion de l'existence de l'âme et de sa nature chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — L'origine du monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — La vie religieuse de l'Indou. — Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen. — Les lois morales dans l'Inde. — Le Mysticisme indou.

XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens documents, par Paul Carus. Traduit de l'anglais par L. de Milloué. In-18.

XIV. CONFÉRENCES de 1898-1899 et 1900-1901, par L. de Milloué.
La condition de la femme dans l'Inde ancienne : I. La femme au point de vue religieux et légal. — II. La femme dans la littérature et au théâtre. — La tradition historique et la mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde. Le Râmâyana. Le Mahâbhârata. — Culte et cérémonies en l'honneur des Morts dans l'Extrême-Orient. — Les Dieux du feu. — L'astrologie et les différentes formes de la divination dans l'Inde, en Chine et au Tibet. — Triades et trinités.

XV. CONFÉRENCES DE 1903.
Les clans japonais sous les Tokougawa, par M. Maurice Courant. — Les apôtres chez les anthropophages, par M. Salomon Reinach. — Les

peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne), par M. Emile Cartailhac. — La sorcellerie et les sorciers chez les Romains par M. R. Cagnat.

XVI. CONFÉRENCES DE 1903-1904.
Rome sous les rois et les dernières fouilles, par M. G. Lafaye. — Les origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux, par M. Philippe Berger. — La transmigration des âmes dans les croyances hindoues, par M. Sylvain Lévy. — Parsis et Parsisme, par M[lle] D. Menant.

XVII. CONFÉRENCES par Émile Guimet. In-18 illustré.
La statue vocale de Memnon. — Les récentes découvertes en Egypte (10 grav.). — Les musées de la Grèce (11 grav.). — Des antiquités de la Syrie et de la Palestine (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIII[e] siècle.

XVIII. CONFÉRENCES DE 1904-1905.
Le Prophétisme hébreu, par M. Jean Réville. — La Vie de garnison et la Religion des soldats dans l'Empire romain par M. R. Cagnat. — L'Initiation mithriaque, par M. G. Lafaye. — La Fête de Pâques dans le judaïsme et le christianisme, par M. Théodore Reinach. — Réforme religieuse et sociale dans l'Inde, par M[lle] D. Menant.

XIX. CONFÉRENCES DE 1905.
Les Jâtakas, étapes du Bouddha sur la voie des transmigrations, par Sylvain Lévi. — Les Vestales et leur couvent sur le Forum romain, par R. Cagnat. — Actéon, par Salomon Reinach. — L'Egypte au temps du totémisme, par Victor Loret. — La collection Louis de Clercq, documents sur l'histoire des religions dans l'Orient antique, par E. Pottier.

XX. CONFÉRENCES DE 1905-1906.
La religion ancienne de l'Annam, par M. H. Parmentier. — Les interprétations de la religion égyptienne, par M. Pierret. — Sôma et Haoma, par M. V. Henry. — Anquetil Duperron à Surate, par M[lle] Menant. — Le Code d'Hammourabi, par M. Ph. Berger. — La Tunisie ancienne et moderne, par M. Ph. Berger. — La Magie dans l'Égypte ancienne, par M. A. Moret.

XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le christianisme, par Ch. Renel. In-18.

XXII. LE BOUDDHISME, par L. de Milloué. In-18.

XXIII. CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE AU COLLÈGE DE FRANCE. La religion des anciens Egyptiens. — L'origine des Egyptiens. — Les modes de sépulture. — La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel. In-18.

XXIV. LES CONFÉRENCES DE M. F. CUMONT AU COLLÈGE DE FRANCE. Les religions orientales dans le paganisme romain. In-18.

XXV. CONFÉRENCES EN 1906-1907. In-8.
R. Cagnat. Figures de romaines au déclin de la République. — D[r] Hamy. Croyances et pratiques religieuses dss premiers Mexicains. — S. Reinach. Prométhée. — E. Senart. Origines bouddhiques. — A. Gayet. Le culte bachique à Antinoé. — S. Lévi. La formation religieuse de l'Inde contemporaine.

XXVI. CONFÉRENCES EN 1901-1902 et 1902-1903.
L. de Milloué. Le Tibet est-il sur le point de s'ouvrir aux étrangers? Aperçu sur l'histoire générale de ce pays. — Une face du panthéisme hindou. — L'histoire primitive du Japon d'après le Kodziki. — Le Mouvement religieux dans l'Inde moderne. — Résultats des travaux de la Délégation française en Perse. — Comparaisons des mythes relatifs à la naissance des Dieux, des héros et des fondateurs de religions. — Conception indienne de la délivrance de la Métempsycose par l'Ascétisme et la Méditation.

XXVII. CONFÉRENCES EN 1903-04, 1904-05 et 1905-06.
L. de Milloué. Le mythe de Zeus et ses équivalents indiens. — Les traditions relatives au Déluge. — Les Tibétains. Notes d'ethnographie. — Les Conciles bouddhiques. — Légende de Padma Sambhava. — Le Miracle dans les religions de l'Inde. — La Religion primitive de la Chine.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 36 Quarante-unième année. 9 septembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, n°s 161-162 : SUSTRAC, De l'orientation des Bibliothèques françaises. — CHAMBON, Notes et doc. sur la famille de Montboissier-Beaumont-Canillac. — M. de PUYVALLÉE, Inventaire de la collection Rohault de Fleury. — L. GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers salons depuis 1673 jusqu'à nos jours (suite). — Chroniques, ouvrages nouveaux, périodiques.

Literarisches Zentralblatt, n° 34 : Realencycl. für protest. Theol. u. Kirche, XIX. — JOËL, Der Ursprung der Naturphilosophie aus dem Geiste der Mystik. — Lady BLENNERHASSETT, Die Jungfrau von Orleans.— V. J. BOECK, Boyen.— Friese, Breslau 1806-1807.— Gentz u. Wessenberg, Briefe, p. FOURNIER; FOURNIER, Oesterreich und Preussen im XIX Jahrh. Vortrag. — Excerpta de virtutibus et vitiis, I, p. Roos; de Sententiis, p. BOISSEVAIN. — COHEN, Hist. de la mise en scène dans le théâtre religieux français du M. A. — SIBURG, Schicksal u. Willensfreiheit bei Shakspeare, dargelegt am Macbeth. — BAB, Wege zum Drama. — HOLWERDA u. BOESER, Beschreib. der ägypt. Sammlung des Niederl. Museums der altertümer in Leyden. — KALINKA, Antike Denkmäler in Bulgarien. — Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, Köln, p. KLINKENBERG. — JORDAN, Geselchap. — ZUR MEGEDE, Frauengedanken über Menschenerziehung. — FISCHER-BENZON, Katalog der Schleswig-Holstein. Landesbibliothek.

ACTES DU XIVe CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES
ALGER 1905

TOME PREMIER. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

PREMIÈRE PARTIE

Première section (Inde et langues aryennes).

E. SENART, Vajrapani dans les sculptures du Gandhara. — Mme DE MARTINENGO-CESARESCO, The Jaina precept of nonkilling. — MACAULIFFE, How the Sikhs became a militant people. — Lewis H. GRAY, The Jews in pahlavi literature. — Louis de la VALLÉE POUSSIN, Deux notes sur le Pratityasamutpada.— J. KIRSTE, Notes de Paléographie indienne.— E. J. RAPSON, On the alphabet of the Kharosthi. Documents. — F. KNAUER, Ueber Varuna's Ursprung. — Maurice BLOOMFIELD, Four Vedicstudies: On Conflicting prayers and sacrifices. — E. WINDISCH, Ueber dem sprachlichen Charakter des Pali.

Cinquième section (Chine et Extrême-Orient).

Paul MACEY, Étude ethnographique sur diverses tribus habitant les provinces du Hua-phano-ha-tong-hoc et du Cammon, au Laos. — Georges SOULIÉ, Les Mongols, leur organisation administrative. — Édouard CHAVANNES, Fables et contes de l'Inde, extraits du Tripitaka chinois. — L. PIERLOT, Vocabulaire meo.

Sixième section (Grèce et Orient).

C. WESSELY, De herbarum nominibus græcis in Dioscoridis codice. — Th. OUSPENSKY, Lettre d'Aristée à Philocrate. — F. NAU, Notes sur les Clémentines.

TOME TROISIÈME. Un volume in-8°. 7 50

TROISIÈME PARTIE

Langues musulmanes (Arabe, Persan et Turc).

J. de GOEJE, L'encensement des morts chez les anciens Arabes. — J. GUIDI, Il « nasib » nella qasida araba. — Cl. HUART, L'Afrique de la géographie mozhafférienne. — E. GALTIER, Légende musulmane sur la mort de la Vierge. — Lucien BOUVAT, Une grammaire turque du VIIIe siècle de l'hégire. — Miguel Asin PALACIOS, La Psicologia segun Mohidin Aben Arabi. — Martin HARTMANN, Zur Kenntniss des ost-türkischen; Zur Geschichte Zentral-Asiens. — M. MIRANTE, La presse périodique arabe. — Pierre MARTINO, Mahomet en France au XVIIe et au XVIIIe siècle. — David LOPES, Trois faits de phonétique historique arabico-hispanique. — E. GALTIER, Conte arabe en dialecte égyptien. — L. MERCIER, L'arabe usuel dans le Sud Oranais. — A. JOLY, Quelques mots sur les dérivations du trilitère. — J. DESPARMET, La poésie arabe actuelle à Blida et sa métrique.

Les tomes II et IV paraîtront en octobre.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 37 Quarante-unième année 16 septembre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Zentralblatt, n° 35 : Schnedermann, Das Wort vom Kreuze. — Granderath, Gesch. des vatik. Konzils. III. — Niebergall, Was ist uns heute die Bibel ? — Descartes, Philos. Werke, trad. Buchenau ; Descartes, Regulae ad directionem ingenii, p. Buchenau. — Erdmann, Logik, I, 2e ed. — Robinson, Ancient Sinope. — Die Metzer Chronik des Jaïque Dex, p. Wolfram. — Helmolt, Weltgesch. VI. — Hecker, Plan zur Gründung eines Reichsbundes, Ursprung und erste Versuche bis zum Ausgange des Ulmer Tages (1547). — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Friedrich Wilhelm von Brandenburg, XIX, p. Hirsch. — Papyrus grecs p. Jouguet. I, 1. — Die altfr. Motetten der Heidelberger Hs. p. Stimming. — Abeling, Das Nibelungenlied u. seine Literatur. — Zur Erinn. an B. A. Dunker. — Davis, The tomb of Hatshopsitu. — Frazer, Adonis, Attis, Osiris. — P. Fœrster, Deutsche Bildung, deutscher Glaube, deutsche Erziehung ; *id.* Anti-Rœthe.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

N° 38 Quarante-unième année. 21 septembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique (Paris, Alcan), septembre-octobre : Charles MOLINIER, L'église et la société cathares ; 2[e] article. — Ch.-V. LANGLOIS, Les doléances des communautés du Toulousain contre Pierre de Latilli et Raoul de Breuilli, 1297-1298. — Maurice BESNIER, L'œuvre de M. Guglielmo Ferrero : les derniers temps de la république romaine. — Louis BRÉHIER, La conception du pouvoir impérial en Orient pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. — Alexandre SCHÜRR. Un moine français en Pologne au XII[e] siècle : le chroniqueur Gallus Anonymus. — Bulletin historique : France, Révolution et Empire, par Rod. REUSS. — Angleterre ; suite et fin. Institutions, histoire locale, par Ch. BÉMONT. — Italie, Moyen âge, par René POUPARDIN. — Comptes rendus critiques : Dittenberger, Orientis graeci inscr. sel.; JUDEICH, Topographie von Athen ; DUSSAUD, Les Arabes en Syrie avant l'Islam ; STEIN, Bibliogr. des cartulaires français : LOKYS, Die Kämpfe der Araber mit den Karolingern bis zum Tode Ludwigs II ; GOTTLOB, Kreuzablass u. Almosenablass ; SCHULTE, Die Fugger in Rom ; SCELLE, La traite négrière aux Indes de Castille, contrats et traités d'Assiento ; WOLTERS, Studien über Agrarzustände und Agrarprobleme in Frankreich, 1700-1790.

Romania (Paris, Champion), n° 143, juillet 1907 : BÉDIER, Les chansons de geste et les routes d'Italie (suite). — JEANROY, La Passion Notre Dame et le Pèlerinage de l'âme de Guillaume de Digulleville. — H. O. SOMMER, The Queste of the Holy Grail, III[e] part of the trilogy indicated in the suite du Merlin, Huth ms. (1[er] art.). — A. THOMAS, Deux quatrains en patois de la Haute Marche. — M. L. WAGNER, Le développement du latin ego en sarde. — Mélanges : ROQUES, l'Evangéliste roumain de Coresi, 1561. — A. THOMAS, Une représentation d'Orson de Beauvais à Tournai ; Henri Baude à Tulle en 1455 ; fr. Guède ; afr. vegen, vigean, place publique ; prov. nogalh ; mots obscurs et rares de l'anc. langue fr. — BOURDILLON, Le jaloux qui bat sa femme. — Comptes rendus : LAMBERT et BRANDIN, Glossaire hébreu-français du XIII[e] s.; DELP, La langue de Guillaume de Palerme, Recueil des historiens des croisades, documents arméniens, II ; Van Velthem's Voortzetting van den Spiegel Historiall ; Die afr. Motette der Bamberger Hschr. p. STIMMING ; DRESSLER, Einfluss d. altfr. Eneas-Romanes.

Le Bibliographe moderne, 1907, janvier-février : DUVERNOY, Catal. des doc. des archives de Meuthe-et-Moselle antérieurs à 1101. — PRINET, Un ms. armorié du Songe du vieux pèlerin. — CLOUZOT, L'imprimeur du Manuele Ecclesiasticum de 1587. — AUVRAY, Statistique du prêt des ms. à la Bibl. Nat. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — Comptes rendus : KAPPER, Das archiv der Steiermark. Statthalterei. — MARTIN-CHABOT, Les archives de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier. — DAHLMANN-WAITZ, Quellenkunde der deutschen Gesch. 7[e] éd. — Bibliogr. des sciences religieuses, Répertoire méthodique des ouvrages français modernes relatifs aux religions et croyances. — LACHÈVRE, Bibliogr. des recueils collectifs de poésie, 1597-1700, IV. — VAN OVERLOOP, Catal. des ouvrages se rapportant à l'industrie de la dentelle. — RAHIR, La bibliothèque de l'amateur. — REICHLING, Appendices ad Hainii-Copingeri Repertorium Bibliographicum, I. — NARDIN, Jacques Foillet, imprimeur, libraire et papetier.

Literarisches Zentralblatt, n° 36 : JEREMIAS, Babylonisches im A. T. — A. MEYER, Wer hat das Christentum begründet, Jesus oder Paulus ? — KLEMM, Vico. — MEICHE, Die Burgen und vorgesch. Wohnstätten der sächs. Schweiz. — SEITER, Die Entwickl. der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnwortes, II, 2e ed. — PLATZ, Markgraf Ludwig Wilhelm von Baden 1693-1697. — CLARKE, Modern Spain, 1815-1898. — BOECK, Aus einer kleinen Universitätsstadt, [Giessen]. — FULDA, Amerikanische Eindrücke. — JELLINEK, Verfassungsänderung u. Verfassungswandlung. — BAUMGARTEN et MESZLENY, Kartelle und Trusts. — Else CRONBACH, Das landwirtsch. Betriebsproblem in der deutschen Nationalökonomie bis zur Mitte des XIX Jahrh. — Ad-Damiri's Hayât al-Hayawân, trad. JAYAKAR, I. — GEFFCKEN, Zwei griech. Apologeten. — Ed. KÖNIG, Ahasver, der ewige Jude. — DINNEEN, An English-Irish Dictionnary; Kuno MEYER, Contributions to Irish Lexicography, I. — MAUERHOF, Götzendämmerung. — SPIEGELBERG, Der Papyrus Libbey. — Szanto, Ausgew. Abhandl. p. SWOBODA.

Museum, nos 11-12, août-sept. : The Frogs of Aristophanes, ed. by TUCKER (van Leeuwen). — HELM, Lucian und Menipp (Hartman). — Lygdami Carmina, ed. Geyza NÉMETHY (Damsté). — Persian historical Texts, IV (Houtsma). — DE BOEVENTAAL (Kluyver). — KALFF, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, II (de Vooys). — WACKERNAGEL, Poetik, Rhetorik, Stilistik, 3e Aufl. (Kalff). — HAMANN, Die literarischen Vorlagen der Kinder-und Hausmärchen und ihre Bearbeitung durch die Brüder Grimm (Borgeld). — SKEAT, The Problem of Spelling Reform (Kluyver). — Maclair BORASTON, Professor Skeat and Spelling Reform (Kluyver). — LOKE, Les versions néerlandaises de Renaud de Montauban (Sneijders de Vogel). — WESTON, The Legend of Sir Perceval, I (Mej. Loke). — MAZZONI, Avviamento allo studio critico delle lettere italiane, 2e ed. (Salverda de Grave). — CARTON, Le Sanctuaire de Tanit à El-Kénissia (C. W. Vollgraff). — PIRENNE, Geschichte Belgiens, III (Blok). — TERLINDEN, Guillaume Ier et l'Eglise Catholique en Belgique, I-III (Colenbrander). — Van VOLLENHOVEN, Het adatrecht van Nederlandsch-Indië, 1e Afl. (Nederburgh). — HERODOTUS, Buch I-IV; Textausgabe von FRITSCH (Groeneboom). — VAN DEN BERGH VAN EYSINGA, Epictetus en het Nieuwe Testament.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

ACTES DU XIVe CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES
ALGER 1905

TOME PREMIER. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

PREMIÈRE PARTIE

Première section (Inde et langues aryennes).

E. SENART, Vajrapani dans les sculptures du Gandhara. — Mme DE MARTINENGO-CESARESCO, The Jaina precept of nonkilling. — MACAULIFFE, How the Sikhs became a militant people. — Lewis H. GRAY, The Jews in pahlavi literature. — Louis de la VALLÉE POUSSIN, Deux notes sur le Pratityasamutpada.— J. KIRSTE, Notes de Paléographie indienne.— E. J. RAPSON, On the alphabet of the Kharosthi. Documents. — F. KNAUER, Ueber Varuna's Ursprung. — Maurice BLOOMFIELD, Four Vedicstudies: On Conflicting prayers and sacrifices. — E. WINDISCH, Ueber dem sprachlichen Charakter des Pali.

Cinquième section (Chine et Extrême-Orient).

Paul MACEY, Étude ethnographique sur diverses tribus habitant les provinces du Hua-phano-ha-tong-hoc et du Cammon, au Laos. — Georges SOULIÉ, Les Mongols, leur organisation administrative. — Èdouard CHAVANNES, Fables et contes de l'Inde, extraits du Tripitaka chinois. — L. PIERLOT, Vocabulaire meo.

Sixième section (Grèce et Orient).

C. WESSELY, De herbarum nominibus græcis in Dioscoridis codice. — Th. OUSPENSKY, Lettre d'Aristée à Philocrate. — F. NAU, Notes sur les Clémentines.

TOME TROISIÈME. Un volume in-8°. 7 50

TROISIÈME PARTIE

Langues musulmanes (Arabe, Persan et Turc).

J. de GOEJE, L'encensement des morts chez les anciens Arabes. — J. GUIDI, Il « nasib » nella qasida araba. — Cl. HUART, L'Afrique de la géographie mozhaflérienne. — E. GALTIER, Légende musulmane sur la mort de la Vierge. — Lucien BOUVAT. Une grammaire turque du VIIIe siècle de l'hégire. — Miguel Asin PALACIOS, La Psicologia segun Mohidin Aben Arabi. — Martin HARTMANN, Zur Kenntniss des ost-türkischen: Zur Geschichte Zentral-Asiens. — M. MIRANTE, La presse périodique arabe. — Pierre MARTINO, Mahomet en France au XVIIe et au XVIIIe siècle. — David LOPES, Trois faits de phonétique historique arabico-hispanique. — E. GALTIER, Conte arabe en dialecte égyptien. — L. MERCIER, L'arabe usuel dans le Sud Oranais. — A. JOLY, Quelques mots sur les dérivations du trilitère. — J. DESPARMET, La poésie arabe actuelle à Blida et sa métrique.

Les tomes II et IV paraîtront en octobre.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 39 Quarante-unième année 30 septembre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, V, 15 septembre 1907 (Paris, Alcan) : Waultrin, La Scandinavie actuelle et son avenir. — Quentin-Bauchart, La Prusse, les Polonais et la France en 1848. — Beaumont, Le suffrage universel en Autriche, la loi du 26 janvier 1907 (avec deux cartes). — Viallate, La France industrielle dans le dernier quart du xixe siècle, à propos d'un ouvrage récent. — Ch. Dupuis. Chronique internationale, 1906. — Analyses et comptes rendus : Bourgeois et Clermont, Rome et Napoléon III ; Scelle, La traite négrière ; Piriou, L'Inde contemporaine ; Lecarpentier, Le pays de Caux ; del Vecchio, I presuppositi filosofici della nozione del diritto ; Lhomer, Perregaux et sa fille la duchesse de Raguse.

Literarisches Zentralblatt, n° 37 : Wendland, Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Bezieh. zu Judentum u. Christentum. — Wrede, Die Entstehung des N. T. — Mertens, Historisch-politisches ABCbuch. — Quellen zur Gesch. der Stadt Siegburg, p. Lau. — Kurze, Deutsche Gesch. 1648-1806. — Jentsch, Die Zukunft des deutschen Volkes. — Carus, Chinese life and customs. — Hüttemann, Die Jnata-Erzählungen. — Aegypt. Urk. Berlin, Griech. Urk. IV, 3-4. — Steiner, Sappho. — Liber ad honorem Augusti di Pietro da Eboli, p. Siragusa, — M. Siebert, Die Madonnendarstellung in der altnied. Kunst. — Schütze, Studies in German romanticism, I.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Série de volumes in-18 à 3 fr. 50

I. LES MOINES ÉGYPTIENS. Vie de Schnoudi, par E. Amélineau In-18, illustré.

II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Religions de l'Inde, par L. de Milloué. In-18, illustré de 21 planches.

III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié par H. Sayce. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré.

IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. Dumoutier. In-18, illustré.

V. LES YÉZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. Menant, de l'Institut. In-18, fig.

VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel Bouinais et Paulus. In-18, illustré.

VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédé d'une étude sur les mœurs, les idées, les sciences, les arts et l'administration dans l'ancienne Egypte, par E. Amélineau. In-18.

VIII. LE BOIS SEC REFLEURI, Roman coréen, traduit par Hong Tjyong-ou. In-18.

IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. Dareste, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.

X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. Senart, de l'Institut. In-18.

XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. Max Müller, de l'Institut. Traduit de l'anglais par Léon Sorg. In-18.

XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, de 1898-1899, par L. de Milloué, préface par M. Emile Guimet.

L'idée de Dieu et la nature des dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient. — La notion de l'existence de l'âme et de sa nature chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — L'origine du monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — La vie religieuse de l'Indou. — Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen. — Les lois morales dans l'Inde. — Le Mysticisme indou.

XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens documents, par Paul Carus. Traduit de l'anglais par L. de Milloué. In-18.

XIV. CONFÉRENCES de 1898-1899 et 1900-1901, par L. de Milloué.

La condition de la femme dans l'Inde ancienne : I. La femme au point de vue religieux et légal. — II. La femme dans la littérature et au théâtre. — La tradition historique et la mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde. Le Râmâyana. Le Mahâbhârata. — Culte et cérémonies en l'honneur des Morts dans l'Extrême-Orient. — Les Dieux du feu. — L'astrologie et les différentes formes de la divination dans l'Inde, en Chine et au Tibet. — Triades et trinités.

XV. CONFÉRENCES DE 1903.

Les clans japonais sous les Tokougawa, par M. Maurice Courant. — Les apôtres chez les anthropophages, par M. Salomon Reinach. — Les

peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne), par M. Emile Cartailhac. — La sorcellerie et les sorciers chez les Romains par M. R. Cagnat.

XVI. CONFÉRENCES DE 1903-1904.

Rome sous les rois et les dernières fouilles, par M. G. Lafaye. — Les origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux, par M. Philippe Berger. — La transmigration des âmes dans les croyances hindoues, par M. Sylvain Lévy. — Parsis et Parsisme, par Mlle D. Menant.

XVII. CONFÉRENCES par Émile Guimet. In-18 illustré.

La statue vocale de Memnon. — Les récentes découvertes en Egypte (10 grav.). — Les musées de la Grèce (11 grav.). — Des antiquités de la Syrie et de la Palestine (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIIIe siècle.

XVIII. CONFÉRENCES DE 1904-1905.

Le Prophétisme hébreu, par M. Jean Réville. — La Vie de garnison et la Religion des soldats dans l'Empire romain par M. R. Cagnat. — L'Initiation mithriaque, par M. G. Lafaye. — La Fête de Pâques dans le judaïsme et le christianisme, par M. Théodore Reinach. — Réforme religieuse et sociale dans l'Inde, par Mlle D. Menant.

XIX. CONFÉRENCES DE 1905.

Les Jâtakas, étapes du Bouddha sur la voie des transmigrations, par Sylvain Lévi. — Les Vestales et leur couvent sur le Forum romain, par R. Cagnat. — Actéon, par Salomon Reinach. — L'Egypte au temps du totémisme, par Victor Loret. — La collection Louis de Clercq, documents sur l'histoire des religions dans l'Orient antique, par E. Pottier.

XX. CONFÉRENCES DE 1905-1906.

La religion ancienne de l'Annam, par M. H. Parmentier. — Les interprétations de la religion égyptienne, par M. Pierret. — Sôma et Haoma, par M. V. Henry. — Anquetil Duperron à Surate, par Mlle Menant. — Le Code d'Hammourabi, par M. Ph. Berger. — La Tunisie ancienne et moderne, par M. Ph. Berger. — La Magie dans l'Egypte ancienne, par M. A. Moret.

XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le christianisme, par Ch. Renel. In-18.

XXII. LE BOUDDHISME, par L. de Milloué. In-18.

XXIII. CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE AU COLLÈGE DE FRANCE. La religion des anciens Egyptiens. — L'origine des Egyptiens. — Les modes de sépulture. — La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel. In-18.

XXIV. LES CONFÉRENCES DE M. F. CUMONT AU COLLÈGE DE FRANCE. Les religions orientales dans le paganisme romain. In-18.

XXV. CONFÉRENCES EN 1906-1907. In-8.

R. Cagnat. Figures de romaines au déclin de la République. — Dr Hamy. Croyances et pratiques religieuses dss premiers Mexicains. — S. Reinach. Prométhée. — E. Senart. Origines bouddhiques. — A. Gayet. Le culte bachique à Antinoé. — S. Lévi. La formation religieuse de l'Inde contemporaine.

XXVI. CONFÉRENCES EN 1901-1902 et 1902-1903.

L. de Milloué. Le Tibet est-il sur le point de s'ouvrir aux étrangers? Aperçu sur l'histoire générale de ce pays. — Une face du panthéisme hindou. — L'histoire primitive du Japon d'après le Kodziki. — Le Mouvement religieux dans l'Inde moderne. — Résultats des travaux de la Délégation française en Perse. — Comparaisons des mythes relatifs à la naissance des Dieux, des héros et des fondateurs de religions. — Conception indienne de la délivrance de la Métempsycose par l'Ascétisme et la Méditation.

XXVII. CONFÉRENCES EN 1903-04, 1904-05 et 1905-06.

L. de Milloué. Le mythe de Zeus et ses équivalents indiens. — Les traditions relatives au Déluge. — Les Tibétains. Notes d'ethnographie. — Les Conciles bouddhiques. — Légende de Padma Sambhava. — Le Miracle dans les religions de l'Inde. — La Religion primitive de la Chine.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 40 Quarante-unième année. 7 octobre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 38 : DUHR, Gesch. der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, I. — I Fioretti di San Francesco e il Cantico del Sole, p. PADOVAN. — ESCHELBACHER, Das Judentum u. das Wesen des Christentums. — Katalog der Stadtbibliothek in Köln, II. — DELBRÜCK, Gesch. der Kriegskunst im Rahmen der polit. Gesch. III. Das Mittelalter. — HÄBLER, Gesch. Spaniens unter den Habsburgern. I. unter Karl I (kaiser Karl V). — SCHÖN, Bibliogr. der württemb. Gesch. III. — CARUS, Chinese tought. — DITTRICH, Grundzüge der Sprachpsychologie, I. — Senecas Apokolokynthosis, p. MARX. — SANTI, Il Canzionere di Dante Alighieri. — M.-J. WOLFF, Shakespeare, der Dichter u. sein Werk. — COLLINS, Studies in poetry and criticism. — Gottfried von Strassburg, p. MAROLD. I. — TOUTAIN, Les cultes païens dans l'empire romain, I. — M. BIEBER, Das Dresdner Schauspielerrelief. — HENNING, Der Helm von Baldenstein u. die verwandten Helme des früheren Mittelalters. — DAUN, Veit Stoss *et* Siemering. — TYRKA, Saneyoschi im Occident.

TROIS MOIS DE CAMPAGNE AU MAROC

Par le Docteur F. WEISGERBER

Un volume in-8°, avec 44 illustrations, cartes, photographies et croquis de l'auteur. Prix. . . . . . 5 fr.

APPRÉCIATIONS DE QUELQUES JOURNAUX

Le titre de l'ouvrage est trop modeste. Il n'indique pas toute la compétence avec laquelle l'auteur parle du Maroc. Il a fait un long séjour comme médecin européen établi à Casablanca; il est donc plus qu'un observateur de passage. La campagne de trois mois qu'il raconte est une visite et un séjour au camp du sultan où il fut appelé par le célèbre grand-vizir Ba-Ahmed, malade, ce qui lui permit de parcourir dans des conditions particulières de sécurité la région comprise entre Casablanca, le pied de l'Atlas, Azemmour et Marakech......... La contribution qu'il apporte à la connaissance du Maroc est précieuse.

Le Temps.

Parmi les ouvrages si nombreux, publiés depuis quelque trois ans, sur le Maroc, il en est un que les massacres et le bom-

bardement de Casablanca désignent naturellement à l'attention du public. C'est la captivante relation, faite par le docteur Weisgerber, médecin à Casablanca, de ses **Trois mois de campagne au Maroc,** à la suite de la mehalla d'Abd-el-Aziz qui, en 1897, opéra contre les tribus rebelles de Casablanca à Marakech.

L'Illustration.

Au moment où se déroulent au Maroc les opérations militaires destinées à venger le massacre de Casablanca, on lira avec intérêt le volume que nous signalons ici. On y trouve précisément tout un chapitre sur Casablanca et son arrière-pays. Le docteur Weisgerber a fait un séjour de cinq années au Maroc, il le connaît donc bien. Les renseignements qu'il y a recueillis, les études sérieuses auxquelles il s'est livré lui donnent une compétence indiscutable................. C'est pourquoi le volume du docteur Weisgerber mérite d'être lu et médité par quiconque s'intéresse aux choses de la politique extérieure de la France.

Le Tour du Monde.

Les **Trois mois de campagne au Maroc** du docteur Weisgerber ont cette saveur et ce charme qui caractérise les livres réellement vécus : on sait que l'auteur est familier avec ce monde musulman au travers duquel il nous guide sans hésitation....... Le corps du livre est le récit du voyage accompli par l'auteur entre Casablanca et Marakech avec une colonne expéditionnaire, une mehalla, à la tête de laquelle était le sultan lui-même. Le sultan, son entourage, les fonctionnaires du makhzen, les caïds, la vie du soldat, tout cela est ici dépeint avec une grande netteté ; et, quant au pays même, lorsque nous aurons dit que l'auteur était préparé à le décrire par de nombreux voyages antérieurs et par un long séjour à Casablanca, on comprendra pourquoi ce simple récit nous donne une vision plus exacte des choses que maint ouvrage plus considérable.

Revue Générale des Sciences.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sres.

N° 41 Quarante-unième année 14 octobre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 39 : Wrede, Das literarische Rätsel des Hebräerbriefes. — Hughes, History of the Society of Jesus in North America colonial and federal, I. — Boissel, Gesch. der Evangelienbücher in der ersten Hälfte des M. A. — Boehm, Die vorkritischen Schriften Kants. — Regesten der Erzbischöfe von Mainz, I. — Schottmüller, Der Polenaufstand 1806-1807. — Leyds, Die erste Annexion Transvaals. — O. Schmitz, Franz. Gesellschaftsprobleme. — Greyson, Linguistic Survey of India, IV. Mundâ and Dravidian languages. — Stati Silvae, p. Phillimore. — Magne, Mme de Villedieu. — Love's labour's lost, p. Hart. — Mitschke, Das Naumburger Hussitenlied. — Borchardt, Das Grabdenkmal des Königs Ne-user-re.

PREUVES
DE LA
MAISON DE POLIGNAC

RECUEIL DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES ANCIENNES PROVINCES
DE
VELAY, AUVERGNE, GÉVAUDAN, VIVARAIS, FOREZ, ETC.
(IXe-XVIIIe SIÈCLE)

Par ANTOINE JACOTIN
ARCHIVISTE DE LA HAUTE-LOIRE
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES.

Cinq volumes in-4° jésus. . . . . 130 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ainsi que le dit l'auteur dans sa préface, « la publication des *Preuves de la maison de Polignac* n'est pas seulement un pieux hommage rendu au culte des ancêtres, c'est surtout un monument élevé à l'histoire du Velay et des provinces qui l'avoisinent. Il suffit en effet de parcourir les 829 pièces de ce recueil, pour se convaincre de la place prépondérante réservée aux documents d'un réel intérêt historique qui, tout en fournissant de précieuses indications généalogiques, sont susceptibles d'enrichir la science ou d'éveiller la curiosité. »

Cet ouvrage contient des documents d'un caractère privé, tels que testaments et contrats de mariage, ou d'un ordre plus général et intéressant l'histoire politique, religieuse et économique de plusieurs des anciennes provinces du plateau central de la France, depuis les origines de la féodalité jusqu'à la Révolution.

Les actes inédits ou autres ont été publiés en entier et soigneusement collationnés sur les textes originaux. Ils sont précédés de la date de lieu et de jour, d'une courte analyse qui en fait connaître la substance et complétés ou rectifiés à l'aide de notes critiques.

Signalons en outre : 1° une étude sigillographique, avec reproductions, sur les vicomtes de Polignac; 2° un grand tableau généalogique des mêmes; 3° une table des matières à la fin de chaque volume; 4° une table générale alphabétique comprenant les noms de personnes, jusqu'en l'année 1500 et tous les surnoms, les noms de lieu dont toutes les variantes ont été ramenées à la forme actuelle, afin de faciliter les recherches, enfin les matières.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

Nº 42 Quarante-unième année. 21 octobre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 3, juillet 1907 : A. J. Reinach, Le pain galate. — D'Arbois de Jubainville, Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley. — Ernault, Les inscriptions celtiques de France et d'Italie, d'après Sir John Rhys. — Blanchet, Un graffite gallo-romain. — Dottin, Une rédaction moderne du Teanga bithnua. — Whitley Stokes, The fifteen Tokens of Doomsday. — Loth et Philippot, Le Lai du Lecheor, Gumbelauc. — Loth, Mélanges celtiques ; A propos des duo gaesa. — Vendryes, Hibernica.

Literarisches Zentralblatt, n° 40 : Gunkel, Jahve und Baal. — Mehlhorn, Wahrheit u. Dichtung in Leben Jesu. — Hoepel, Die Kirchliche Vereinsarbeit. — Nohl, Hegels theol. Jugendschriften. — Pekar, Eine Abhandlung über die Echtheit Christians. — Stein, Bibliogr. des cartulaires français. — Die Univ. Giessen 1607-1907. — Krokisius, Erinn. aus dem Feldzug 1870-71. — H. Lichtenberger, L'Allemagne moderne. — Jenner, A guide to the (Chinese) dictionary. — Jebb, Essays and addresses. — Alexici, Gesch. der rumän. Literatur. — Schütte, Die Liebe in den englischen u. schottischen Volksballaden. — Ben Jonson's Every man out of his humor, reprinted ; Brewer's The love-sick king ; Maas, Aeussere Gesch. der englischen Theatertruppen 1559-1642. — Lubowitzer Tagebuchblätter Eichendorffs, p. Nowack. — Capart, Chambre funéraire de la 6e dynastie. — Strzygowski, Die bildende Kunst der Gegenwart. — Wölfflin, Renaissance und Barock.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VIe)

TROIS MOIS DE CAMPAGNE

AU

MAROC

Par le Docteur F. WEISGERBER

Un volume in-8°, avec 44 illustrations, cartes, photographies et croquis de l'auteur. Prix. . . . . . 5 fr.

APPRÉCIATIONS DE QUELQUES JOURNAUX

Le titre de l'ouvrage est trop modeste. Il n'indique pas toute la compétence avec laquelle l'auteur parle du Maroc. Il a fait un long séjour comme médecin européen établi à Casablanca; il est donc plus qu'un observateur de passage. La campagne de trois mois qu'il raconte est une visite et un séjour au camp du sultan où il fut appelé par le célèbre grand-vizir Ba-Ahmed, malade, ce qui lui permit de parcourir dans des conditions particulières de sécurité la région comprise entre Casablanca, le pied de l'Atlas, Azemmour et Marakech......... La contribution qu'il apporte à la connaissance du Maroc est précieuse.

Le Temps.

Parmi les ouvrages si nombreux, publiés depuis quelque trois ans, sur le Maroc, il en est un que les massacres et le bom-

bardement de Casablanca désignent naturellement à l'attention du public. C'est la captivante relation, faite par le docteur Weisgerber, médecin à Casablanca, de ses **Trois mois de campagne au Maroc,** à la suite de la mehalla d'Abd-el-Aziz qui, en 1897, opéra contre les tribus rebelles de Casablanca à Marakech.

L'Illustration.

Au moment où se déroulent au Maroc les opérations militaires destinées à venger le massacre de Casablanca, on lira avec intérêt le volume que nous signalons ici. On y trouve précisément tout un chapitre sur Casablanca et son arrière-pays. Le docteur Weisgerber a fait un séjour de cinq années au Maroc, il le connait donc bien. Les renseignements qu'il y a recueillis, les études sérieuses auxquelles il s'est livré lui donnent une compétence indiscutable................ C'est pourquoi le volume du docteur Weisgerber mérite d'être lu et médité par quiconque s'intéresse aux choses de la politique extérieure de la France.

Le Tour du Monde.

Les **Trois mois de campagne au Maroc** du docteur Weisgerber ont cette saveur et ce charme qui caractérise les livres réellement vécus : on sait que l'auteur est familier avec ce monde musulman au travers duquel il nous guide sans hésitation....... Le corps du livre est le récit du voyage accompli par l'auteur entre Casablanca et Marakech avec une colonne expéditionnaire, une mehalla, à la tête de laquelle était le sultan lui-même. Le sultan, son entourage, les fonctionnaires du makhzen, les caïds, la vie du soldat, tout cela est ici dépeint avec une grande netteté ; et, quant au pays même, lorsque nous aurons dit que l'auteur était préparé à le décrire par de nombreux voyages antérieurs et par un long séjour à Casablanca, on comprendra pourquoi ce simple récit nous donne une vision plus exacte des choses que maint ouvrage plus considérable.

Revue Générale des Sciences.

Le Puy. Imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 43 Quarante-unième année. 28 octobre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction a

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3, juillet-septembre : SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Les Etudes philosophiques de Honoré de Balzac. — UHLIR, Montaigne et Pascal. — RIGAL, Hugo et Byron. — PINOT, Les sources de l'Orphelin de la Chine. — PERDRIZET, Jean Mielot, l'un des traducteurs de Philippe le Bon. — GIRAUD, Deux fragments autogr. des Martyrs (fin). — MONIN, Le texte des Lettres d'exil, de Quinet (suite). — Mélanges : Notes de lecture de Sainte-Beuve (P. B.); Deux lettres de Voltaire à St Gravesande (Pitollet); Tendances romantiques dans la littérature de la Révolution (Hazard); Quatre lettres de Chateaubriand (Baldensperger). — Comptes rendus : CASSAGNE, Baudelaire (Marsan); MARÉCHAL, Lamennais et Lamartine (Merlant); LANSON, Voltaire (P. B.); J. GUYOT, Regnard à Grillon (P. B.); HUGUET, Petit glossaire du XVIIe siècle (P. B.); MAGNE, Mme de Villedieu (P. B.). — Périodiques, livres nouveaux, chronique.

Revue germanique, n° 4 bis, septembre 1907 : Geoffroy CHAUCER, Les Contes de Canterbury, suite : l'Homme de loi, le Marinier, la Prieure, Sire Topaze et Mellibée; le Moine; le Prêtre de Nonnains; le Médecin; le Pardonneur.

Le Bibliographe moderne, n°s 62-63, mars-juin 1907. TOURNEUX, Salons et expositions d'art à Paris, au XIXe siècle, essai bibliographique. — LE GRAND, La table de Le Nain et les registres du Parlement de Paris. — GULYAS, Les bibliothèques populaires de la Hongrie. — Association des archivistes français, 4e assemblée annuelle. — BESNIER, Le classement du versement des domaines aux archives du Calvados. — GIGAS, La nouvelle bibliothèque royale de Copenhague. — Chronique. — Livres : Invent. somm. des archives des anciens gouv. des Pays-Bas, I; JOUSTING, Rijksarchief in Drente; MAIGNIEN, Le fonds dauphinois de la bibliothèque de Grenoble; VAN DEN GHEYN, Cat. des ms. de la Bibl. royale de Belgique, V-VI; STEIN, Bibliogr. des cartulaires français; CARON, Bibliogr. des travaux sur l'hist. de France, 1866-1897, I; MAZZONI, Avviamento allo studio critico delle lettere italiane, 2e éd.; GRANDIDIER, Bibliogr. de Madagascar, II. — Aide-mémoire du libraire et de l'amateur de livres, II.

Literarisches Zentralblatt, n° 41 : WEINEL, Jesus im XIX Jahrh. — FREYBE, Grabschriften für den christlichen Friedhof in Wort. — ULDALL, Danmarks middelalderlige kirkeklokker. — Die Kultur der Gegenwart, I, 6. System. Philosophie. — ROTH, Gesch. der christl. Balkanstaaten (coll. Göschen). — BONIFACIO, Giulari e nomini di corte nel 200. — LEO, Die Entwickl. des ältesten japan. Geelenlebens. — Friedrichs des Grossen Korrespondenz mit Aerzten, hrsg. v. MAMLOCK. — ROSEN, Eine deutsche Gesandtschaft in Abessinien. — Lyrische und dramat. Fragmente, p. SCHUBART u. WILAMOWITZ. — JABERG, Die assoziativen Erscheinungen in der Verbalflexion einer südostfranz. Dialektgruppe. — Helene RICHTER, William Blake; P. BERGER, William Blake, mysticisme et poésie. — HEINRICH, Allgem. Literatur, III. Kelten und Germanen (en hongrois). — SIECKE, Mythus, Sage, Märchen in ihren Bezieh. zur Gegenwart. — W. SCHUBART, Das Buch bei den Griechen und Römern, eine Studie aus der Berliner Papyrussammlung. — CAPART, Les débuts de l'art en Egypte. — WENDLAND, Martin Schongauer als Kupferstecher. — Handbuch für Lehrer hoeherer Schulen, p. AULER, BOERNER, CAPITAINE, etc.

The American Historical Review, vol. XIII, n° 1, october 1907 : Ettore PAIS, Amunclae a Serpentibus Deletae. — George BURTON ADAMS, The

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 44 Quarante-unième année 4 novembre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 42 : Die Offenbarung Johannis, p. MURAD, 1-5 ; The Armenian version of revelation and Cyril of Alexandria's Scholia, p. CONYBEARE. — FIEBIG, Jesu Blut ein Geheimnis. — E. von MOELLER, Die Elendenbrüderschaften. — HARRACH, Rohrau. — BAASCH, Der Kampf des Hauses Braunschweig. — Lüneburg mit Hamburg. — Danmarks historie, III, VI. — PLEHN, Nach dem englisch-japonischen Bündnis. — NAUSESTER, Denken, Sprechen und Lehren, II. Das Kind und das Sprachideal. — VENIERO, I, poeti de l'Antologia palatina, I, 1. — SKOK, Die mit den Suffixen : -acum, v. s. w. gebildeten südfranz. Ortsnamen. — STROBL, Bettina. — NÄGELI, Usteri. — DELBRUECK, Hellenistische Bauten in Latium. — RAUCH, Die Trauts. — WYCHGRAM, Vorträge u. Aufsätze zum Mädchenschulwesen. — FRIED, Die moderne Friedensbewegung ; STEINMETZ, Die Philosophie des Krieges.

Euphorion (Vienne, Fromme) XIV, 1er fascicule, année 1907 : R. M. MEYER, Vollständigkeit, eine methodologische Skizze. — PISSIN, Zur Methodik der psychologischen Stiluntersuchung. — SEUFFERT, Mitteilungen aus Wielands Jünglingsalter, II. Verhältnis zu schwäbischen Dichtern. — KOZLOWSKI, Zum Verhältnis zwischen Fr. Jacobi, Nicolai und Wieland, mit einem Briefe Jacobis an Gleim 1773. — LUTHER, Das problem in Gœthes Stella. — ECKERTZ, Die Verfasser zweier antiromantischer Satiren 1803, der Aesthetischen Prügelei und der Ansichten der Literatur und Kunst unseres Zeitalters. — CZYGAN, Neue Beiträge zu Max von Schenkendorfs Leben, Denken und Dichten. — WIDMANN, Griseldis in der deutschen Literatur des 19 Jahrhunderts. — Rezensionen und Referate : NIEMANN, Die Dialogliteratur der Reformationszeit (Baesecke) ; FRIEDLAENDER, Das deutsche Lied im 18 Jahrhundert (Kopp) ; KRUEKL, Leben und Werke des elsässischen Dichters Anton von Klein (Seuffert) ; WEBER, Hamann und Kant (Minor) ; LESSING, Grillparzer und das neue Drama (Petsch) ; LOTHAR, Das deutsche Drama der Gegenwart (R. Meyer) ; BÖCKEL, Pyschologie der Volksdichtung (R. Meyer) ; ZIBRT, Bibliographie ceske historie (Spina). — Bibliographie (Rosenbaum).

— 2e fascicule ; GOETZE, F. W. Weisker und einige Beispiele zur Deklinierung der Familiennamen. — SEUFFERT, Mitteil. aus Wielands Jünglingsalter, III. Verteidigung gegen Nicolai und Uz. — ISCHER, Ein Beitrag zur Kenntnis von Wielands Uebersetzungen. — KAUSSMANN, Die Uebereinstimmung von Hamann, Herder und Lenz in ihren Ansichten über die deutsche Sprache. — A. WAGNER, Acht Briefe an Göcking. — JACOBS, Die Gräfin von Flandern. — JUNGMANN, Die pädagogische Provinz in W. Meisters Wanderjahren. — GILOW, Catel, ein Lehrer H. von Kleists, I. — Max EBERT, Alexander von der Marwitz an Rahel Levin. — KOSCH, Zur Gesch. der Heidelberger Romantik. — WENDEL, Fünf Lieder für deutsche Soldaten, von E. M. Arndt. — CZYGAN, Neue Beiträge zu Max von Schenkendorfs Leben, Denken und Dichten. — EIGENBRODT, Mörike-Studien, I. Denk'es, o Seele! — Miszellen : SCHMEIDLER, Ein Gœthescher Vers aus Sallust ; STEIG, Bei Jean-Paul 1815. — Rezensionen und Referate : FREY, Die Kunstform des Lessingschen Laokoon (R. Meyer) ; BÜRKNER : Herder (Neubauer) ; W. u. Karoline von Humboldt in ihren Briefen, p. SYDOW (Leitzmann) ; Bibliographisches Reperto-

rium, I Band, Zeitschriften der Romantik (Schultz); Komperts sämtliche Werke, mit Einl. von Hock (Amann); Die Kritische Hebbel-Ausgabe (Zeiss); Gubrynowicz, Der polnische Roman zur Zeit Stanislaus Augusts (Barewicz). — Bibliographie (Rosenbaum et Senil).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon, Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Quarante-unième année. 11 novembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, n° 163-164 : Ant. Thomas, La nourrice de Louis XI. — F. Chambon, Notes et doc. sur la famille de Montboissier-Beaufort-Canillac (fin). — M. de Puyvallée, Inventaire de la collection Rohault de Fleury (suite). — Bournon, Actes d'état civil de personnages célèbres, I; Documents sur le pont de Neuilly. — L. Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers salons depuis 1673 jusqu'à nos jours (suite). — Chronique, ouvrages nouveaux, périodiques.

Literarisches Zentrablatt, n° 43 : Riggenbach, Hist. Studien zum Hebraerbrief. — Wrede, Vorträge u. Studien. — Köster, Die Ethik Pascals. — Oltramare, La théosophie brahmanique. — Pekar, Die Wenzels = und Ludmila-Legenden. — Mater. zur Geschichte Gem. III (Graubünden), Chur. I : p. Jecklin. — Rübel, Die Dortmunder Reichsleute. — Dyroff, Rosmini. — Hettner, Europa. — Urk. der 18. Dynastie, III, p. Sethe. — Leo Modenas Briefe u. Schriftstücke, p. Blau, 1-2. — Tebtunis Papyri, II, p. Grenfell and Hunt. — Rockel, Goupil. — A. G. Cook, The higher study of English. — Kilian, Gœthes Faust auf der Bühne. — Wustmann, Der Leipziger Kupferstich.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Série de volumes in-18 à 3 fr. 50

I. LES MOINES ÉGYPTIENS. Vie de Schnoudi, par E. Amélineau In-18, illustré.

II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Religions de l'Inde, par L. de Milloué. In-18, illustré de 21 planches.

III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié par H. Sayce. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré.

IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. Dumoutier. In-18, illustré.

V. LES YÉZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. Menant, de l'Institut. In-18, fig.

VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel Bouinais et Paulus. In-18, illustré.

VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédé d'une étude sur les mœurs, les idées, les sciences, les arts et l'administration dans l'ancienne Egypte, par E. Amélineau. In-18.

VIII. LE BOIS SEC REFLEURI. Roman coréen, traduit par Hong Tjyong-ou. In-18.

IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. Dareste, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.

X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. Senart, de l'Institut. In-18.

XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. Max Müller, de l'Institut. Traduit de l'anglais par Léon Sorg. In-18.

XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, de 1898-1899, par L. de Milloué, préface par M. Emile Guimet.

L'idée de Dieu et la nature des dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient. — La notion de l'existence de l'âme et de sa nature chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — L'origine du monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — La vie religieuse de l'Indou. — Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen. — Les lois morales dans l'Inde. — Le Mysticisme indou.

XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens documents, par Paul Carus. Traduit de l'anglais par L. de Milloué. In-18.

XIV. CONFÉRENCES de 1898-1899 et 1900-1901, par L. de Milloué.

La condition de la femme dans l'Inde ancienne : I. La femme au point de vue religieux et légal. — II. La femme dans la littérature et au théâtre. — La tradition historique et la mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde. Le Râmâyana. Le Mahâbhârata. — Culte et cérémonies en l'honneur des Morts dans l'Extrême-Orient. — Les Dieux du feu. — L'astrologie et les différentes formes de la divination dans l'Inde, en Chine et au Tibet. — Triades et trinités.

XV. CONFÉRENCES DE 1903.

Les clans japonais sous les Tokougawa, par M. Maurice Courant. — Les apôtres chez les anthropophages, par M. Salomon Reinach. — Les

peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne), par M. Emile CARTAILHAC. — La sorcellerie et les sorciers chez les Romains par M. R. CAGNAT.

XVI. CONFÉRENCES DE 1903-1904.
Rome sous les rois et les dernières fouilles, par M. G. LAFAYE. — Les origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux, par M. Philippe BERGER. — La transmigration des âmes dans les croyances hindoues, par M. Sylvain LÉVY. — Parsis et Parsisme, par Mlle D. MENANT.

XVII. CONFÉRENCES par ÉMILE GUIMET. In-18 illustré.
La statue vocale de Memnon. — Les récentes découvertes en Egypte (10 grav.). — Les musées de la Grèce (11 grav.). — Des antiquités de la Syrie et de la Palestine (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIIIe siècle.

XVIII. CONFÉRENCES DE 1904-1905.
Le Prophétisme hébreu, par M. Jean RÉVILLE. — La Vie de garnison et la Religion des soldats dans l'Empire romain par M. R. CAGNAT. — L'Initiation mithriaque, par M. G. LAFAYE. — La Fête de Pâques dans le judaïsme et le christianisme, par M. Théodore REINACH. — Réforme religieuse et sociale dans l'Inde, par Mlle D. MENANT.

XIX. CONFÉRENCES DE 1905.
Les Jâtakas, étapes du Bouddha sur la voie des transmigrations, par Sylvain LÉVI. — Les Vestales et leur couvent sur le Forum romain, par R. CAGNAT. — Actéon, par Salomon REINACH. — L'Egypte au temps du totémisme, par Victor LORET. — La collection Louis de Clercq, documents sur l'histoire des religions dans l'Orient antique, par E. POTTIER.

XX. CONFÉRENCES DE 1905-1906.
La religion ancienne de l'Annam, par M. H. PARMENTIER. — Les interprétations de la religion égyptienne, par M. PIERRET. — Sôma et Haoma, par M. V. HENRY. — Anquetil Duperron à Surate, par Mlle MENANT. — Le Code d'Hammourabi, par M. Ph. BERGER. — La Tunisie ancienne et moderne, par M. Ph. BERGER. — La Magie dans l'Egypte ancienne, par M. A. MORET.

XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le christianisme, par CH. RENEL. In-18.

XXII. LE BOUDDHISME, par L. DE MILLOUÉ. In-18.

XXIII. CONFÉRENCES DE M. EDOUARD NAVILLE AU COLLÈGE DE FRANCE. La religion des anciens Egyptiens. — L'origine des Egyptiens. — Les modes de sépulture. — La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel. In-18.

XXIV. LES CONFÉRENCES DE M. F. CUMONT AU COLLÈGE DE FRANCE. Les religions orientales dans le paganisme romain. In-18.

XXV. CONFÉRENCES EN 1906-1907. In-8.
R. CAGNAT. Figures de romaines au déclin de la République. — Dr HAMY. Croyances et pratiques religieuses dss premiers Mexicains. — S. REINACH. Prométhée. — E. SENART. Origines bouddhiques. — A. GAYET. Le culte bachique à Antinoé. — S. LÉVI. La formation religieuse de l'Inde contemporaine.

XXVI. CONFÉRENCES EN 1901-1902 et 1902-1903.
L. de MILLOUÉ. Le Tibet est-il sur le point de s'ouvrir aux étrangers? Aperçu sur l'histoire générale de ce pays. — Une face du panthéisme hindou. — L'histoire primitive du Japon d'après le Kodziki. — Le Mouvement religieux dans l'Inde moderne. — Résultats des travaux de la Délégation française en Perse. — Comparaisons des mythes relatifs à la naissance des Dieux, des héros et des fondateurs de religions. — Conception indienne de la délivrance de la Métempsycose par l'Ascétisme et la Méditation.

XXVII. CONFÉRENCES EN 1903-04, 1904-05 et 1905-06.
L. de MILLOUÉ. Le mythe de Zeus et ses équivalents indiens. — Les traditions relatives au Déluge. — Les Tibétains. Notes d'ethnographie. — Les Conciles bouddhiques. — Légende de Padma Sambhava. — Le Miracle dans les religions de l'Inde. — La Religion primitive de la Chine.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 46 Quarante-unième année 18 novembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre 1907 : Joseph Bédier, La légende de Raoul de Cambrai ; 1er article. — Charles Molinier, L'église et la société cathares ; fin. — Louis Batiffol, Le coup d'Etat du 24 avril 1617 ; 1er article. — Jacques Flach, La propriété collective en Chaldée et la prétendue féodalité militaire du Code de Hammourabi. — Bulletin historique : France. L'enseignement de l'histoire, par G. Monod et L. Bougier. — Moyen âge, par Ph. Lauer. — Epoque moderne, par H. Hauser. — Publications diverses, par G. Monod. — Histoire du christianisme, par Ch. Guignebert. — Comptes rendus critiques : Capasso, Napoli greco-romana ; F. Smith, Die römische Timokratie ; C. Pascal, Seneca ; A. Profumo, Le fonti ed i tempi dello incendio Neroniano ; Linsenmayer, Die Bekämpfung des Christentums durch den römischen Staat bis Julian ; Senn, L'institution des vidamies en France ; Strieder, Zur Genesis des modernen Kapitalismus ; Lameire, Théorie et pratique de la conquête dans l'ancien droit ; H. von Sbrik, Der Staatliche Exporthandel Oesterreichs von Leopold I bis Maria Theresia ; Cronbach, Das landwirtschaftliche Betriebsproblem in der deutschen Nationalökonomie bis zur Mitte des 19 Jahrh. ; Wolf, Bismarcks Lehrjahre ; Ch. zu Hohenbohe-Schillingfürst, Denkwürdigkeiten.

Literarisches Zentrablatt, n° 44 : Krüger, Das Papstum. — E. F. Fischer, Autorität und Erfahrung in der Begründung der Heilsgewissheit. — Kaatz, Das Wesen des prophet. Judentums. — Dürr, Grundzüge einer realist. Weltanschauung. — H. Schneider, Kultur u. Denken der alten Aegypter. — F. W. Müller, Die elsässischen Landstände. — Caro, Vorträge und Essays. — Morawski, Hist. de l'Univ. de Cracovie, trad. Rongier, I-III. — Jesser. Die Bezieh. zwischen Heimatarbeit und Boden. — The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania. A. XIV and XV, p. Clay. — Scriptores orig. Constantinopolit. p. Preger, 1-3. — Friedenhagen, Ueber den Gebrauch des Artikels in der franz. Prosa des 13 Jahrh. — Heinrich voñ Hesler, Apocalypse, p. Helm ; Tilos von Kuhn Gedicht von siben Ingesigeln, p. Kochendörffer. — Kohm, Grillparzers Goldenes Vliess. — Leges Graecorum sacræ e titulis collectae, p. Prott et Ziehen, II, 1. — Usener, Vorträge und Aufsätze. — Kemmerich, Ein unbekannter Codex der Vögeschen Malschule in Augsburg. — Major, Urs Graf, ein Beitrag zur Gesch. der Goldschmiedekunst im XVI Jahrhundert.

Zeitschrift für katholische Theologie. 1907, n° 3 : L. Fonck, Die naturwissenschaftlichen Schwierigkeiten in der Bibel. — I. Stufler, Die Bussdisziplin der abendländischen Kirche bis Kallistus. — A. Kroess, Die Erpressung des Majestätsbriefes von Kaiser Rudolf II durch die böhmischen Stände im Jahre 1609. — *Rezensionen*. — *Analekten*. — *Literarischer Anzeiger*.

HISTOIRE ET INSTITUTIONS DE L'ÉGYPTE

Amélineau (E.). Essai sur l'évolution historique et philosophique des idées morales dans l'Égypte ancienne. In-8°........ 8 fr.

— Résumé de l'histoire d'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédé d'une étude sur les mœurs, les idées, les sciences, les arts et l'administration dans l'ancienne Égypte. In-18, illustré. 3 fr. 50.

— La morale égyptienne, quinze siècles avant notre ère. In-8°...... 10 fr.

Bouché-Leclercq, de l'Institut. Histoire des Lagides. Les Institutions de l'Egypte ptolémaïque. 4 volumes in-8........ 36 fr.

Boulard (Louis). Les instructions écrites du magistrat au juge commissaire dans l'Égypte romaine. In-8°........ 5 fr.

Gayet (A.). Le costume en Égypte, du IIIe au XIIIe siècle. In-18, 120 fig. 2 fr.

Mallet (D.). Les premiers établissements des Grecs en Égypte (VIIe et VIIIe siècles). In-4°, illustré........ 30 fr.

Moret (A.). Du caractère religieux de la royauté pharaonique. In-8°, illustré........ 15 fr.

— Le rituel du culte divin journalier en Égypte. In-8°........ 15 fr.

Naville (Ed.). La religion des anciens Égyptiens. In-18........ 3 fr. 50

Paturet (G). La condition juridique de la femme dans l'ancienne Égypte. In-8°........ 6 fr.

Revillout (Eug.). L'état des personnes, en droit égyptien. In-8°...... 10 fr.

— Les obligations en droit égyptien. In-8°........ 10 fr.

— La propriété, ses démembrements, la possession et leurs transmissions en droit égyptien. In-8°........ 25 fr.

— La créance et le droit commercial dans l'antiquité. In-8°........ 10 fr.

— L'ancienne Égypte, d'après les papyrus et les monuments.
Tome I. Le roman de chevalerie et les chansons de geste. — Le roman historique. — L'apologue. — Le moyen âge en Égypte. — La polychromie dans l'art égyptien, etc. In-8°, planches en couleur........ 7 fr. 50

— Tomes II et III. La femme dans l'antiquité égyptienne. 2 volumes In-8° Chacun........ 7 fr. 50

— Tome IV. Le Papyrus moral de Leide. Texte démotique transcrit en hiéroglyphes, avec traduction française et commentaire. In-8°........ 7 fr. 50

Zogheb (A. Max de). L'Égypte ancienne, aperçu sur son histoire, ses mœurs et sa religion. In-8°, illustré........ 5 fr.

PAPYRUS

Corpus papyrorum Aegypti. — Tome I. Papyrus démotiques du Louvre, 4 fascicules in-4°, 33 planches........ 80 fr.

— Tome II. Papyrus démotiques du British Museum. Fasc. I. In-4°, 7 planches........ 18 fr.

— Tome III. Papyrus grecs du Louvre. Le plaidoyer d'Hypéride contre Athénogène. In-4°, 15 planches en héliogravure........ 40 fr.

Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte, et publiés par Th. Reinach, avec le concours de W. Spiegelberg et S. de Ricci. Gr. In-8°, 17 planches........ 16 fr.

Papyrus grecs, publiés sous la direction de Pierre Jouguet, avec la collaboration de P. Collart, J. Lesquier, M. Xoual. Fascicule 1. Papyrus ptolémaïques. Souscription au tome I qui comprendra 4 fascicules........ 25 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon, Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Quarante-unième année. 25 novembre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI*

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des Études Historiques, mai-août 1907 : L.-G. Pélissier, Un Voyage en felouque de Saint-Tropez à Gênes (1687). — Paul Fromageot, Le roman du comte d'Angiviller. — Albert Schuermans, Itinéraire général de Napoléon Ier (suite). — Bacha, Le génie de Tacite (La création des Annales). — Du Sommerard, Deux princesses d'Orient au XIIe siècle : Anne Comnène, témoin des Croisades, et Agnès de France. — Coquelle, Les portails romains du Vexin français et du Pincerais. — Triaire, Lettres de Guy Patin, t. I. — Baron de Bildt, Christine de Suède et le conclave de Clément X. — Gailly de Taurines, Aventuriers et femmes de qualité. — Général Mathieu, L'ancien régime en Lorraine et en Barrois. — Lardé, La capitation dans les pays de taille personnelle. — Maugras, La marquise de Boufflers et son fils le chevalier. — Monnier, Venise au XVIIIe siècle. — Del Vecchio, Su la teoria del contratto sociale. — Bornarel, Cambon et la Révolution française. — Aulard, Etudes et leçons sur la Révolution française, 5e série. — Welvert, Lendemains révolutionnaires : les régicides. — Camon, La guerre napoléonienne : les systèmes d'opération. — Gonnard, Les origines de la légende napoléonienne. — J. de Lacharrière, Paris en 1814. Journal inédit de Mme de Marigny, augmenté du Journal de T.-R. Underwood. — Bonnal, Les royalistes contre l'armée (1815-2820). — Bories, Histoire du canton de Meulan. — Dr Cabanès, Les indiscrétions de l'histoire, 4e série.

Annales de l'Est et du Nord, n° 4 octobre 1907 : R. Reuss, Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution (*à suivre*). — A. Jennepin, Essai sur les anciennes mesures agraires usitées avant le système métrique dans toute l'étendue de l'arrondissement d'Avesnes, avec leurs conversions en hectares, ares et centiares. — L. Germain, François de Rosières, seigneur de Chaudeney. — Ch. Petit-Dutaillis. — Documents nouveaux sur l'histoire sociale des Pays-Bas au quinzième siècle (Lettres de rémission de Philippe le Bon). — Comptes rendus critiques. — 1° Région Est : H. Bardy, La Pierre de la Miotte à travers les siècles. — C. Fischer, Alsace champêtre. Le Parfait village. — F. Beauguitte, L'Ame meusienne. — Chr. Pfister, La Fondation de la ville neuve de Nancy; Tableau de la Lorraine et de Nancy de 1641 à 1670 ; Emmanuel Héré et la place Stanislas. — L. Bergstræsser, Chr.-Fr. Pfeffels politische Tätigkeit im französischen Dienste 1758-1784. — J. Florance, N. Francin, évêque constitutionnel de la Moselle. — Revue catholique d'Alsace. Quatrième série, 25e année, 1906. — Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc. Quatrième série, tome IV, 1905-1906. — 2° Région Nord : Coutanceau et de la Jonquière, La Campagne de 1794 à l'armée du Nord. Deuxième partie : Opérations, tome I. — Coppieters-Stochove, Regestes de Philippe d'Alsace, comte de Flandre. — Bulletin du Cercle historique et archéologique de Courtrai. 3e année (1905-1906).

Literarisches Zentralblatt, n° 45 : E. Foerster, Die Entstehung der preuss. Landeskirche unter Friedrich Wilhelm III. — Die Briefe der hlg. Katharina von Siena. — Erbt, Elia, Elisa, Jona. — Winkler, Der Cäsar-Ariorist'sche Kampfplatz. — Liebegott, Der brandenburgische Landvogt. — Hüsgen, Windthorst. — Zdiechowski, Die Grundprobleme Russlands, trad. Stylo. — Beseler, Das Edictum de eo quod certo loco. Urk. der 18 Dynastie, 3-11. p. — Sethe, Philodemi Oikonomia, p. Jensen. — Schmidbauer, Das Komische bei Goldoni.

— Al. Cüppers, Schillers Maria Stuart in ihrem Verhältnis zur Geschichte. — Homeyer, Stranitzky's Drama vom Heiligen Nepomuk. — Gudemann, Grundriss der Gesch. der klassischen Philologie. — Th. Schmit, Kahrié-Djami. I. Hist. du monastère Khora. Architecture de la mosquée. Mosaïques des narthex. — Wiesner, Der deutsche Unterricht an unseren Gymnasien.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 48 Quarante-unième année 2 décembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue germanique, n° 5, nov. déc. — Ch. Joret, Un professeur à l'Institut du Belvédère, Aug. Duvau, 1771-1831. — A. Ehrhard, La dernière passion de Gentz. — Notes et documents : A. Schinz, La réforme de l'orthographe en France et en Amérique. — H. Weil, Observations sur un passage de la Braut von Messina. — Lettre de M. Richard M. Meyer. — Comptes-rendus critiques : Littérature comparée (F. Baldensperger). — Chadwick, The origin of the English nation; W. Keller, Angels. Palaeographie ; Ries, Workstellung im Beowulf ; Lehmann, Das präfix us im Altenglischen (Huchon) ; The Oxford English Dictionary (Derocpuigny) ; Les sonnets de Shakspeare, trad. Ch. M. Garnier. — Bibliographie et revue des revues.

Annales du Midi, n° 76, octobre : V. de Bartholomaeis, Du rôle et des origines de la tornade. — F. Chambon, Le dernier seigneur du Pont-du-Château, Ph.-Cl. de Montboissier. — J. Anglade, Sur le traitement du suffixe latin « anum ». — Mélanges et documents : L. Constans, Les chapitres de paix et le statut maritime de Marseille. — Comptes-rendus : Stok, Die mit den suffixen arum, anum, ascum und uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen ; Archives du château de Léran, inventaire des documents de la branche Lévis-Léran ; Cazauran, Cartulaire de Berdoues ; de Ripert-Montclar, Cartulaire de la commanderie de Richerenches ; C. Fabre, Le troubadour Pons de Chapteuil.

Literarisches Zentralblatt, n° 46 : Niessen, Panagia-Kapuli bei Ephesus. — Strehler, Das Ideal der katholischen Sittlichkeit. — Kölbing, Die geistige Entwick. der Person Jesu auf Paulus. — Umayadds and Abbasids being the fourth part of Islamic civilization. trad. Margoliouth. — Meyer von Knonau, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV und Heinrich V, 6 Band. 1106-1116. — Eisner, Das Ende des Reichs. Deutschland und Preussen im Zeitalter der grossen Revolution. — Balagny, Napoléon en Espagne, IV. — Caroline Jebb, Life and letters of Sir Richard Claverhouse Jebb ; Jebb, Translations into Greek and Latin verse. — Schöne, Repertorium griechischer Wörterverzeichnisse und Speziallexica. — Taciti Annales, p. Fisher. — Golther, Tristan u. Isolde. — Ries, Die Wortstellung im Beowulf. — Briefe von Gœthes Mutter, p. Köster. — E.-A. Meier, Deutsche Gespräche, mit phonet. Einl. und Umschrift. — Studnicza, Kalamis. — Th. Schmitt, Kahrié-Djami.

OUVRAGES pour L'ÉTUDE du CHINOIS

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs^.

N° 49 Quarante-unième année. 9 décembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

28, RUE BONAPARTE, 28. — PARIS

De création toute récente, la *Société des Études robespierristes* a pour but de rechercher, de classer et de publier tous les documents historiques qui peuvent apporter, dans la biographie de Robespierre, dans l'étude de ses idées politiques, dans l'histoire de son influence, une nouvelle clarté. Elle se propose de travailler par les méthodes les plus rigoureuses et les plus précises, dans une impartialité absolue, à l'analyse d'une époque qui, défigurée par la passion, demeure encore, sur bien des points, mal étudiée, mal connue, mal jugée. Si elle considère Robespierre comme celui qui, depuis l'ouverture des États-Généraux jusqu'au 9 thermidor, incarne le plus parfaitement la Révolution elle-même, elle étend par une conséquence naturelle, le champ de ses investigations jusqu'à la Révolution tout entière, et jusqu'aux manifestations qui au cours du XIXe siècle, ont marqué le développement et l'histoire de la pensée révolutionnaire.

Parmi les nombreuses adhésions que la *Société des Études robespierristes* a déjà recueillies, nous relevons les noms de MM. Arthur Chuquet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; Ferdinand Buisson, député, ancien professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris; Georges Renard, professeur au Collège de France; C. Bouglé, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse; Albert Mathiez, docteur ès-lettres, professeur au lycée Voltaire: Edouard Herriot, docteur ès-lettres, maire de Lyon; Victor Barbier, secrétaire général de l'Académie d'Arras; Paul Coutant-Le-Bas (Stéfane-Pol), homme de lettres; Jacques Duplay, docteur en médecine; Otto Karmin, docteur philosophie, privat docent à l'Université de Genève; Hippolyte Buffenoir, homme de lettres; Jean-Bernard, homme de lettres; Mlle Louise Lévi; MM. Ludo Hartmann, privat docent à l'Université de Vienne (Autriche); Frédéric Kircheisen, docteur en philosophie (Genève); J.-B. Thacher (Albany), etc.

La cotisation annuelle des membres de la *Société des Études robespierristes* est fixée à 20 francs. Elle donne droit à toutes les publications de la Société, notamment aux *Annales révolutionnaires*, revue trimestrielle d'études historiques, et à l'édition des *Œuvres complètes de Maximilien Robespierre*, que la Société se propose de publier.

Toute adhésion ou toute demande de renseignements peut être adressée au secrétaire provisoire de la Société, M. Charles Vellay, docteur ès-lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Annales Révolutionnaires, revue trimestrielle d'études historiques, paraissant tous les trois mois par fascicules de 160 pages in-8°. Abonnement : 20 francs par an. Union postale, 22 francs. Bureaux : 28, rue Bonaparte, Paris.

Les *Annales révolutionnaires* publient, dans chaque numéro, des études originales, des documents inédits, une biobligraphie de tous les ouvrages relatifs à l'histoire de la Révolution, et une analyse des revues françaises et étrangères.

Dans leurs premiers numéros, les *Annales révolutionnaires*, publieront les articles suivants : *La Jeunesse de Camille Desmoulins*, par Arthur Chuquet; *La défense nationale en 1815*, par Arthur Chuquet; *Un portrait de Robespierre*, par Albert Mathiez; *Le Pontificat de Robespierre*, par Albert Mathiez; *Robespierre et la « Chandelle d'Arras »*, par Victor Barbier; *Robespierre dans le théâtre allemand*, par Mlle Louise Lévi; *Un ami de Saint-Just, Gateau*, par Charles Vellay; *Le numéro VII du « Vieux Cordelier »*, par Charles Vellay, etc.

Œuvres complètes de Maximilien Robespierre, publiées par MM. Victor Barbier et Charles Vellay.

Cette édition se divisera en neuf parties, sous les titres suivants : I. Œuvres judiciaires (plaidoyers et mémoires); II. Œuvres littéraires ; III. Premières œuvres politiques; IV. Robespierre à l'Assemblée constituante; V. Robespierre journaliste; VI. Robespierre aux Jacobins; VII. Robespierre à la Convention; VIII. Correspondance; IX. Bibliographie et Iconographie.

Les deux premiers volumes paraîtront pendant le cours de l'année 1908.

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

Nº 50 Quarante-unième année 16 décembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 48 : LATREILLE, Joseph de Maistre et la papauté. — HILGERS, Die Bücherverbote in Papstbriefen. — Ed. KÖNIG, Propheteniideal, Judentum und Christentum. — RICHERT, Schopenhauer. — KROMEYER, Antike Schlachtfelder in Griechenland. — MARKGRAF, Das Moselländische Volk in seinen Weistümern. — Ad. WAHL, Vorgesch. der franz. Revolution, II. — MONTGOMERY, The Samaritans. — MÖLLER, Semitisch und indogermanisch. — Benno de HAGEN, Num simultas intercesserit Isocrati cum Platone. — Fragments d'un ms. de Ménandre p. G. LEFEBVRE. — DYBOSKI, Tennysons Sprache u. Stil. — MÜNZ, Hebbel als Denker ; SCHMITT, Hebbels Dramatechnik; Ann. PERIAM, Hebbel's Nibelungen. — Monum. antichi pubbl. per cura dei Lincei, vol. XVI. — GEISBERG, Die Münsterischen Wiedertäufer und Aldegrever, eine ikon. u. numism. Studie. — Anna CURTIUS, Der französische Aufsatz im deutschen Schulunterricht.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES :
Tome I, en 3 fascicules. In-8° .... 6 fr. »
Tome II, fascicule I. In-8° .... 3 fr. »
RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par Ch. Clermont-Ganneau, de l'Institut. Tomes I à VIII, avec nombreuses figures et planches. Chaque volume .... 25 fr. »
— Tome VIII (*en cours de publication*). Prix de souscription .... 20 fr. »

ALGÉRIE

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE, 15 volumes parus. In-4°, fig. et planches. 200 fr. »
RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE, par S. Gsell. In-8°, fig. et 8 planches .... 10 fr. »
RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DANS LE NORD DE L'AFRIQUE. Conseils aux archéologues et aux voyageurs, par MM. les Membres de la Commission de l'Afrique. In-8°, carte et nombr. illustrations .... 5 fr. »
— Le même, en format in-18 .... 4 fr. »
DICTIONNAIRE DES BIJOUX DE L'AFRIQUE DU NORD (Maroc, Algérie, Tunisie), par Paul Eudel. In-8°, nombr. figures .... 10 fr. »

ASIE CENTRALE

L'ASIE CENTRALE, Tibet et régions limitrophes, par Dutreuil de Rhins. In-4° et atlas .... 50 fr. »
MISSION SCIENTIFIQUE DANS LA HAUTE-ASIE, par J. Dutreuil de Rhins et Grenard, 3 vol. in-4° et atlas .... 100 fr. »
EXPÉDITION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE EN SIBÉRIE ET DANS LE TURKESTAN, par Ch. Eug. de Ujfalvy, 5 vol. in-8°, fig. et planches .... 40 fr. »

ASSYRIE

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ. Antiquités assyriennes. Première série. In-folio, nombreuses planches, 2 vol.. 100 fr. »
— Deuxième série. Tome III. Les Bronzes, par A. de Ridder. In-4°.. 40 fr. »
— Deuxième série. Tome IV. Les marbres, les vases peints, les ivoires, par A. de Ridder. In-4° .... 40 fr. »

CAPPADOCE

MISSION SCIENTIFIQUE EN CAPPADOCE (1893-1894), par Ernest Chantre. Gr. in-4°, 30 planches, carte et dessins .... 40 fr. »

CARTHAGE

MISSION A CARTHAGE, par E. de Sainte-Marie, consul de France. In-8°, 400 fig .... 15 fr. »
CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE CARTHAGE. En un rouleau.... 8 fr. »

CAUCASE

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE. Études archéologiques et historiques, par J. de Morgan, 2 vol. in-8°, fig. et planches...... 25 fr. »
L'ARCHÉOLOGIE AU CAUCASE, par J. Mourier, in-18 .... 2 fr. 50

CHALDÉE

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par E. de Sarzec et Léon Heuzey, de l'Institut. In-folio, avec planches en héliogravure. Livraisons I à IV .... 120 fr. »
— Livraison V. Première partie. In-folio, 10 planches .... 20 fr. »

CHYPRE

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE, par C. Enlart, 2 vol. in-8°, 421 fig. et 34 planches .... 30 fr. »

DIDYMES

FOUILLES A DIDYMES, en 1895-1896, par B. Haussoullier, de l'Institut, et E. Pontremoli. In-4°, nombreuses gravures et 20 pl. 75 fr. »

ÉGYPTE

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DU CAIRE, 42 volumes ou fascicules publiés. In-4°, planches .... 1,450 fr. »

RECHERCHES SUR LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE, par J. de Morgan. Tome I. L'âge de la pierre et les métaux. In-8°. (Épuisé).

— Tome II. Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah. In-8°, 900 illustrations et planches .... 30 fr. »

LES NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS (1895-1898), par E. Amélineau, 4 vol. in-4°, plans, dessins, planches. Chaque .... 50 fr. »

LE TOMBEAU D'OSIRIS. Fouilles de 1896-1898, par E. Amélineau. In-4°, 5 planches et un plan .... 25 fr. »

FOUILLES D'ANTINOÉ. Notices des objets recueillis dans les fouilles de 1898 à 1907, par A. Gayet. 5 brochures, in-18. Chaque. 0 fr. 50

L'ANCIENNE ALEXANDRIE. Étude archéologique et topographique, par Néroutsos-Bey. In-8°, fig. et cartes .... 4 fr. »

ESPAGNE

ESSAI SUR L'ART ET L'INDUSTRIE DE L'ESPAGNE PRIMITIVE, par Pierre Paris, 2 vol. gr. in-8°, richement illustrés .... 32 fr. »

FOUILLES D'OSUNA, en 1903. Une forteresse ibérique, par A. Engel et Pierre Paris. In-8°, nombr. planches. (Nouvelles Archives des Missions. Tome XIII, fasc. 4) .... 5 fr. 75

FORMOSE

L'ILE FORMOSE, histoire et description, par C. Imbault-Huart. In-4°, richement illustré .... 30 fr. »

INDO-CHINE

MISSION PAVIE, en Indo-Chine (1889-1895), 8 volumes, in-4°, parus. Nombreuses cartes, illustrations, planches en noir et en couleur... 105 fr. »

ATLAS ARCHÉOLOGIQUE de l'Indo-Chine, par le commandant Lunet de Lajonquière. In-folio, cartes .... 12 fr. »

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES MONUMENTS DU CAMBODGE, par L. de Lajonquière. Tomes I, II. In-8°, fig. Chacun .... 15 fr. »

PERSE

MISSION SCIENTIFIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE, par J. de Morgan, 5 volumes en 9 tomes, in-4°, figures, planches et atlas des cartes .... 300 fr. »

FOUILLES A SUSE. DÉLÉGATION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE. Publications de J. de Morgan, V. Scheil, etc. Tomes I à IX. In-4°, figures, planches et cartes. Chaque volume .... 50 fr. »

RUSSIE

ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE, par Kondakoff, le comte Tolstoï et S. Reinach. Traduit du russe. In-4°, nombreuses illustrations .... 25 fr. »

SIDON

UNE NÉCROPOLE ROYALE A SIDON. Fouilles de Hamdy Bey. Publié par Hamdy Bey, directeur du musée impérial à Constantinople et Th. Reinach. In-folio, planches en héliogravure et héliochromie .... 200 fr. »

SUÈDE

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES EN SUÈDE et dans les autres pays scandinaves, par O. Montelius. Traduit par S. Reinach, in-8°, 20 planches, 427 fig. et une carte .... 10 fr. »

SYRIE

MISSION DANS LES RÉGIONS DÉSERTIQUES de la Syrie moyenne, par R. Dussaud et Macler. In-8°, fig. et planches .... 12 fr. »

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE AU SAFA et dans le Djebel ed-Drûz, par R. Dussaud et Macler. In-8°, 17 planches, fig. et cartes .... 10 fr. »

TUNISIE

ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE LA TUNISIE. Livr. 1 à 10. In-fol. Chacune .... 8 fr. »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 51 Quarante-unième année. 23 décembre 1907

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, novembre 1907 (Paris, Alcan) : H. R. Savary, La Constitution et les réformes en Perse. — Lecarpentier, Le port de Rotterdam. — P. Matter, Les négociations sur l'Unité allemande (septembre-novembre 1870). — R. Ferry. Les voies de pénétration et de communication en Afrique occidentale française (*avec deux cartes*) (*Fin*). — G. Isambert, La vie politique en Allemagne (1906-1907). — M. Caudel, La vie politique en Angleterre (1906-1907). — A. Viallate, La vie politique aux Etats-Unis (1906-1907). — M. Courant, La vie politique en Extrême-Orient. — Analyses et comptes rendus. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques.

Revue de Philologie française et de littérature (Paris, Champion). 1er trimestre : L. Vignon, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la 3e personne, le régime indirect. — H. Yvon, Sur l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française. IV. L'article indéfini. — A. Jeanroy, Etymol. anc. fr. estraier. fr. poule (jeu); anc. fr. talemele, talemete. — Emanuelli, Le parler populaire d'Aurigny, vocabulaire. — Comptes-rendus : A. Boselli, Le Jardrin de Paradis (A. Jeanroy). — A. Dauzat, Essai de methodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans; Geographie phonétique d'une région de la Basse Auvergne. (A. Terracher). — Congrès intern. pour l'extension de la langue française (F. Baldensperger). — E. Lavisse, Histoire de France, Louis XIV, 1643-1685 (Y.). — La réforme de l'orthographe et les imprimeurs. — L'article de M. Berthelot sur la réforme de l'orthographe.

2e trimestre : Ch. Guerlin de Guer, Notes sur les parlers populaires de la région de Pont-l'Evêque-Honfleur. — Gilliéron et Roques, Etudes de géographie linguistique, VII. plumer = peler; VIII. Mirages phonétiques. — Lettres de MM. Dauzat et Terracher. — Comptes rendus : C. Benzon, Mme de Staël og theatret (Baldensperger). — F. Baldensperger, Bibliographie critique de Gœthe en France.

3e trimestre : P. Champion, Pièces joyeuses du xve siècle. — L. Vignon, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la 3e personne (suite). — F. Baldensperger, Notes lexicologiques (suite). — Th. Rosset, L'alternance « pèse, pesons. » — Comptes-rendus : Madelaine, Au bon vieux temps (Ch. G.). — R. Blancard, Les hôtes de Nantes en 1568, le prince des Sots (P. C.). — F. Brunot, Hist. de la langue française, II.

OUVRAGES pour L'ÉTUDE du CHINOIS

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 52 Quarante-unième année 30 décembre 1907

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Zentralblatt, n° 49 : N. SCHMIDT, The prophet of Nazareth. — O. PFLEIDERER, Die Entwicklung des Christentums. — WILBOIS, L'avenir de l'église russe. — BORNHAUSEN, Die Ethik Pascals. — KNOKE, Neue Beiträge zu einer Gesch. der Römerkriege in Deutschland. — HERRE, Papstum und Papstwahl im Zeitalter Philipps II. — VANDAL, L'avènement de Bonaparte, II. — Mannheim in Vergangenheit und Gegenwart, 1-3. — ITCHIKAWA, Die Kultur Japans. — Mar. WEBER, Ehefrau und Mutter in der Rechtsentwicklung. — PRUDHOMMEAUX, Icarie et son fondateur Etienne Cabet. — VOSSLER, Sprache als Schöpfung und Entwicklung. — Caecilii Calactini fragmenta, p. OFENLÖCH. — SCHÖNE, Repertorium griech. Wörterverzeichnisse und Speciallexika. — Manilii Astron. p. BREITER, I. — ANNIBALDI, L'Agricola e la Germania di Tacito. — KALFF, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde. — STROBL, Aus der Kreuzensteiner Bibliothek. — HOLTZMANN, u. BOHATTA, Deutsches Anonymen-Lexicon 1501-1850, IV. — Monumenti antichi publ. per cura della Reale Accademia dei Lincei, vol. XVII. — W. SCHULTE, Gesch. des Breslauer Domes u. seine Wiederherstellung. — SCHUBRING, Donatello. — J. KURTH, Utamaro. — MORSCH, Das höhere Lehramt in Deutschland und Oesterreich. — Minerva, XVII. 1907-1908.

— Polythéisme systématisé des Grecs. — Mythographes et philosophes. Les mystères, l'orphisme. — La magie, la sorcellerie, la démonologie. — La divination et l'astrologie. — L'évhémérisme, le syncrétisme, les apothéoses. Deux formes de panthéisme.

II. **La science, la métaphysique et la morale dans l'antiquité.** Le commencement des sciences. — La géométrie et les sciences exactes. — La métaphysique, d'Anaximandre aux Sophistes et aux stoïciens. — Stoïciens et épicuriens. — Le pyrrhonisme. La critique du savoir. — Le probabilisme. — Origines du néoplatonisme alexandrin. — Plotin. La doctrine de l'émanation. — Le néoplatonisme. — La morale et la psychologie avant Socrate. — La psychologie morale de Socrate.

Tome deuxième. II. **La science, la psychologie et la morale dans l'antiquité.** Psychologie et morale de Platon et d'Aristote. — La morale stoïcienne et épicurienne. — Morale des néo-platoniciens. — Résumé de la culture morale antique. — III. **Les doctrines philosophiques de l'Inde.** — IV. **Critique des religions aux époques tertiaires. Le Bouddhisme.** Idée générale d'une révélation. — Le bouddhisme de Çakyamouni. — La discipline bouddhique. — Le roman mythologique du bouddhisme. — Aberration métaphysique du bouddhisme. — Corruption de la morale bouddhique. — V. **Les révélations sémitiques.** La loi mosaïque et l'exégèse moderne de l'Ancien Testament. — Le prophétisme et la résurrection de la Loi. — La prophétie arabe. Antécédents de l'Islam. — Révélation et législation morale de Mahomet. — VI. **Développement de la religion judaïque.** L'idée juive depuis la restauration du Temple jusqu'à la guerre des Macchabées. — Marche propre du judaïsme alexandrin. — Les sectes juives. — Messianisme et eschatologie. — VII. **La révélation chrétienne.** Prédication de Jésus. — Révélation messianique. — La voie du salut. — Passion et Communion. — Saint Paul. La destinée humaine. — VIII. **Les altérations de la Révélation chrétienne.** L'épître aux Hébreux. — Le quatrième Evangile. — La doctrine du Logos. — Le gnosticisme. — L'origénisme. — L'augustinisme et le pélagianisme. — Les doctrines sur Dieu, le Christ, la Trinité, la rédemption, etc.

Tome troisième. IX. **Le Catholicisme et la scolastique.** — Thomas d'Aquin. — Les mystiques et les panthéistes. — X. **L'avénement de l'esprit scientifique. La Renaissance, la Réforme.** La science aux XVIe et XVIIe siècle. — XI. **Fondation de la philosophie synthétique.** Descartes, Spinoza, Malebranche. — Leibniz. L'harmonie préétablie et les Monades. — La raison suffisante. L'optimisme. — Kant. Système de la raison pratique. — **Fondation de la philosophie empiriste. De Bacon à Hume.** Bacon, Hobbes, Collier, Berkeley, Hume. — XII. **Le dix-huitième siècle.** Pierre Bayle, Locke. — **Libres penseurs et moralistes anglais** du XVIIIe siècle. — **Voltaire.** L'apostolat de la raison. — **La psychologie au XVIIIe siècle.** Condillac, Bonnet, Hartley. — **La philosophie athée.** Diderot, d'Holbach, Helvétius. — **Les penseurs politiques** en France et en Angleterre. Montesquieu, Turgot, Malthus, etc. — **Rousseau.** Les semences de la démocratie. — **Condorcet.** La doctrine du progrès.

Tome quatrième. XIV. **La philosophie dans la première partie du XIXe siècle. La philosophie allemande après Kant.** Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer. — **La philosophie du sens commun.** Hume, Reid, Dugald Stewart, Th. Brown, Hamilton. — La philosophie en France depuis l'Encyclopédie jusqu'à l'éclectisme. — Les pensées de Pascal au XIXe siècle. — Les adversaires de l'éclectisme. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Lamennais. — XV. **La réaction catholique.** — XVI. **La réaction socialiste.** Saint Simon et Fourier. — Système social de Robert Owen. — **Le Socialisme en France.** Louis Blanc, Cabet, Proudhon. — **L'école positiviste.** La doctrine d'Auguste Comte. — XVII. **Association et évolution.** — XVIII. **Morale de l'Optimisme. Morale du pessimisme.** — XIX. **Le criticisme français.** — XX. **Les doctrines contemporaines en regard du criticisme.** Quinet, Michelet, Renan, Taine. — XX. **Le Socialisme de la seconde partie du siècle.** Karl Marx, Ferdinand Lassalle. — **Internationalisme et anarchie.** Blanqui, Bakounine, Tolstoy. — **Socialisme et philosophie.** — **La question sociale.** — **Conclusion.**

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, S^rs^